TROISIÈME ET DERNIERE

ENCYCLOPÉDIE

THÉOLOGIQUE,

OU TROISIÈME ET DERNIÈRE

SERIE DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE,

OFFRANT EN FRANÇAIS, ET PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES :

CES DICTIONNAIRES SONT, POUR LA TROISIÈME SÉRIE, CEUX :

DES SCIENCES POLITIQUES, — DES MUSÉES, — D'ÉCONOMIE CHARITABLE, — DES BIENFAITS DU CHRISTIANISME, — DE MYTHOLOGIE, — DE LA SAGESSE POPULAIRE, — DE TRADITION PATRISTIQUE ET CONCILIAIRE, — DES LÉGENDES, — DES ORIGINES DU CHRISTIANISME, — DES ABBAYES, — D'ESTHÉTIQUE, — D'ANTIPHILOSOPHISME, — DES HARMONIES DE LA RAISON AVEC LA FOI, — DES SUPERSTITIONS, — DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE SCHOLASTIQUE, — DES APOCRYPHES, — DE DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE, — D'ORFÉVRERIE ET ORNEMENTATION RELIGIEUSES, — DE TECHNOLOGIE, — DES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES, — DES CARDINAUX, — DES PAPES, — DES OBJECTIONS POPULAIRES, — DE LINGUISTIQUE, — DE MYSTIQUE, — DU PROTESTANTISME, — DES PREUVES DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, — DU PARALLÈLE ENTRE LES DIVERSES DOCTRINES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES ET LA FOI CATHOLIQUE, — DE BIBLIOGRAPHIE ET DE BIBLIOLOGIE, — DES ANTIQUITÉS BIBLIQUES, — DES SAVANTS ET DES IGNORANTS, — DE PHILOSOPHIE, — D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, — DES DROITS DE LA RAISON DANS LA FOI, — DE PHYSIOLOGIE, — DES MISSIONS, — DES CANTIQUES, — DE LÉGISLATION CANONICO-CIVILE, THÉORIQUE ET PRATIQUE, DES CONTROVERSES HISTORIQUES, — DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE PAR LES SEULS CANONS DES CONCILES, — DES LEÇONS ET EXEMPLES DE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE EN PROSE ET EN VERS;

Publication sans laquelle on ne saurait parler, lire et écrire utilement et exactement, n'importe en quelle situation de la vie;

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES **COURS COMPLETS** SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

PRIX : 6 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, OU A 50 VOLUMES CHOISIS DANS LES TROIS *Encyclopédies;* 7 FR. ET MÊME 8 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

65 VOLUMES, PRIX : 390 FRANCS.

LIBRARY
Alma California

TOME SOIXANTE ET UNIÈME.

DICTIONNAIRE DE LEÇONS ET EXEMPLES DE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE EN PROSE ET EN VERS.

TOME PREMIER. — PROSE.

2 VOLUMES, PRIX : 15 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1864

38657

DICTIONNAIRE

DE

LEÇONS ET EXEMPLES DE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE

EN PROSE ET EN VERS,

CONTENANT :

UN CHOIX IMMENSE ET VARIÉ DE MORCEAUX EMPRUNTÉS, POUR LA PLUPART, A NOS PLUS GRANDS PROSATEURS ET A NOS MEILLEURS POETES DES XVII^e^, XVIII^e^ ET XIX^e^ SIÈCLES, ET AYANT POUR OBJET LES POINTS LES PLUS IMPORTANTS DU CHRISTIANISME, SON DOGME, SA MORALE, SON CULTE, SON HISTOIRE, SES SACREMENTS, SES FÊTES, ETC.; DE MANIÈRE A PRÉSENTER RÉUNIES, COMME EN UN FAISCEAU, TANT POUR LA PROSE QUE POUR LES VERS, LES COMPOSITIONS DE TOUT GENRE QUE LE SUFFRAGE DES CRITIQUES LES PLUS ESTIMÉS ET DES CORPS SAVANTS A DÉSIGNÉES COMME ÉTANT DIGNES DE SERVIR DE MODÈLES SOUS LE DOUBLE RAPPORT DE LA SOLIDITÉ DES PENSÉES ET DE LA BEAUTÉ DU STYLE, ET NON MOINS PROPRES A DRESSER LE GOUT QU'A ÉCLAIRER L'ESPRIT ET FORMER LE CŒUR; PRÉCÉDÉ D'UNE *Esquisse historique de la poésie chrétienne* DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'A NOS JOURS, ET ACCOMPAGNÉ DE NOTES CONCISES POUR L'ÉCLAIRCISSEMENT DES DIFFICULTÉS QUI POURRAIENT EMBARRASSER LE LECTEUR : LE TOUT COURONNÉ, D'ABORD, DE DEUX TABLES ALPHABÉTIQUES, L'UNE DES AUTEURS, L'AUTRE DES MATIÈRES, PUIS D'UNE TROISIÈME TABLE SELON L'ORDRE LOGIQUE, FAISANT LIRE LES DEUX VOLUMES COMME DES OUVRAGES MÉTHODIQUES, PROCÉDANT PAR FILIATION DES PRINCIPES AUX CONSÉQUENCES ET FAISANT DE CHAQUE VOLUME UN VÉRITABLE TRAITÉ PHILOSOPHIQUE ET THÉOLOGIQUE EN MORCEAUX CHOISIS :

PAR François PÉRENNÈS,

Membre de plusieurs Sociétés savantes de Paris et de Lyon, auteur de l'*Institution du Dimanche considérée dans ses rapports avec les besoins du* XIX^e^ *siècle;* d'une nouvelle *Histoire de saint François de Sales*, d'après les documents originaux les plus précieux et de nombreux Mémoires inédits, et d'autres ouvrages couronnés par diverses Académies, etc., etc.;

PUBLIÉ

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME PREMIER.

PROSE.

2 VOLUMES, PRIX : 15 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1864

Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

Le titre de ce Dictionnaire en fait connaître clairement la nature et le but : il nous suffira donc d'expliquer en quelques lignes comment nous en avons compris l'exécution.

Il existe depuis longtemps, sous des titres divers, une foule de recueils, d'extraits ou de morceaux choisis destinés à l'éducation de la jeunesse. Le *Dictionnaire des leçons et exemples de littérature chrétienne*, en prose et en vers, que nous publions aujourd'hui, en diffère de tout point par le caractère et par le plan. La plupart de ces recueils se proposent d'offrir aux jeunes gens des modèles de l'application des règles littéraires, en s'attachant surtout aux formes extérieures, aux combinaisons de mots, aux artifices de phrases, aux figures, aux divisions à suivre dans les divers genres de composition, etc. Sans méconnaître l'utilité, la nécessité même de cette étude élémentaire, nous avons pensé qu'il était plus rationnel d'aller droit au fond des choses, c'est-à-dire de nous appliquer à jeter dans les esprits un solide fonds d'idées, qui s'y établiraient d'autant plus efficacement qu'on les trouverait, dans notre Dictionnaire, embellies et parées de tout ce que la justesse et la beauté des formes peuvent y ajouter d'éclat. De plus, dans les collections d'extraits, si l'on en excepte quelques recueils spéciaux, c'est à peine si l'on accorde aux doctrines religieuses une place avarement ménagée, comme si notre société n'était pas cependant, avant tout, une société chrétienne!

Que nos lecteurs se rassurent : nous ne voulons nullement reprendre, même indirectement, la fameuse controverse, encore assez récente, qui a été soulevée à propos de l'emploi des auteurs païens dans l'éducation ; mais, tout en acceptant les faits comme ils sont, et en reconnaissant l'utilité et les avantages qu'offre l'étude des bons auteurs de l'antiquité grecque ou romaine, il doit nous être permis de proclamer, comme plus indispensable encore, l'étude des écrivains qui nous ont exposé, avec une dialectique irrésistible, avec une éloquence admirable, les dogmes, les enseignements, la morale, les promesses d'une religion qui a créé l'ordre social actuel, qui exerce sur lui, quoi qu'il en ait, une influence si puissante et si universelle, et qui tient dans ses mains les clefs de notre double avenir dans le temps et dans l'éternité.

Aussi avons-nous pensé qu'il convenait, afin d'accoutumer les jeunes esprits à méditer la grandeur de leurs destinées, de montrer l'homme à lui-même dans toutes les situations de sa vie morale, depuis que sur le sein de sa mère il répond, enfant encore débile, aux doux sourires de sa tendresse, jusqu'à son entrée dans les profondeurs mystérieuses de son éternité, en passant par toutes les stations dont la religion a semé sa route, afin de le diriger sûrement jusqu'au terme et le préserver de tout péril : le baptême et les autres sacrements, les cérémonies augustes et variées de la religion, les ineffables mystères de son culte, les enseignements imposants de sa doctrine, les splendeurs de ses fêtes, les pompes funèbres de la mort, les joies célestes de la résurrection.

Ce plan une fois arrêté, les noms des écrivains les plus illustres et les plus admirables, pour la poésie comme pour la prose, se présentaient d'eux-mêmes en foule pour se placer dans notre cadre.

Ce sont, au dix-septième siècle, les François de Sales, les Pascal, les Nicole, les Descartes, les Malebranche, Pierre Corneille, Racine, le parfait tragique, Boileau, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, Fléchier, Massillon, Rollin, etc., etc.

Au dix-huitième siècle : Buffon, Deluc, Jean-Baptiste Rousseau, Racine, le fils; Voltaire lui-même, et Jean-Jacques Rousseau, dans leurs bonnes pages; Bernardin de Saint-Pierre, Duvoisin, Bergier, le Père Guénard, le cardinal de La Luzerne, Lebeau, Fontanes, La Harpe, etc., etc.

Au dix-neuvième : Châteaubriand, qui ouvre le siècle avec son *Génie du Christianisme* à la main ; Joseph de Maistre, le vicomte de Bonald, Frayssinous, Cuvier, Lamennais (d'avant sa chute), Nosseigneurs Gerbet et Dupanloup, le Père Lacordaire, le Père de Ravignan, Villemain, Lamartine, Victor Hugo, etc., etc.

Qu'il est beau, qu'il est consolant de voir ainsi les plus hautes intelligences des grands siècles littéraires concourir avec un ensemble aussi parfait à l'adoration de la Sagesse et de la Providence éternelles, à la manifestation de la gloire du Très-Haut! Que l'on comprend bien, en présence de ce concert de la vertu et du génie, que les protestations isolées qui s'élèvent de loin en loin contre cet hommage universel, ne sont que des cris perdus des passions sans règle et de l'orgueil révolté!

On peut juger par ces noms, tous consacrés par l'estime et l'admiration universelles, si nous avons manqué de matériaux, et de matériaux d'élite. Nous appuyons sur ce mot : *matériaux d'élite*, car nous tenions à prouver par l'exemple qu'en fait il n'est rien de tel, pour inspirer les grandes pensées et les revêtir d'une forme digne d'elles, que d'exposer et de faire goûter la vérité dans tout l'éclat de sa céleste origine, et dégagée de ces ornements faux et surannés que l'on s'obstinait jusqu'à nos jours à emprunter au cadavre d'une mythologie morte depuis tant de siècles, pour l'en affubler. Accoutumez l'âme à bien et noblement penser, l'expression et la forme viendront d'elles-mêmes. L'esthétique a tout à gagner en se rapprochant de plus en plus du Christianisme.

Pour ce qui regarde la distribution de cet immense amas de richesses, nous avons adopté l'ordre alphabétique, comme étant celui qui se prête plus facilement aux recherches, aux besoins et aux méditations de tous les moments. Veut-on se pénétrer des sentiments de telle vertu, faire de telle ou telle fête l'objet de considérations pieuses et morales, réfléchir sur tel point de dogme, s'édifier sur tel mystère, aussitôt et sans le moindre effort l'article désiré se présente sous la main qui tourne les feuillets. Ajoutons qu'à la fin de chacun des deux volumes on trouvera, en outre de la *Table alphabétique* qui rassemble en quelques pages toutes ces richesses sous un coup d'œil, une *Table méthodique*, réunissant, par chapitres distincts, tous les articles disséminés dans le volume qui appartiennent à une même catégorie d'idées, sans compter une troisième *Table alphabétique* de tous les noms d'auteurs qui ont fourni leur contingent à notre collection. Chacun pourra donc toujours suivre, en consultant ce livre, l'ordre qui lui conviendra, soit qu'il veuille arrêter son attention sur un article isolé, soit qu'il préfère suivre, dans un enchaînement logique, les compositions qui traitent de sujets analogues.

Nos lecteurs remarqueront l'extrême variété de ce recueil, qui embrasse les genres les plus divers et les plus fertiles : le raisonnement, le sentiment, les faits, la morale, l'histoire naturelle, l'histoire ecclésiastique, les grandes traditions populaires, l'hagiographie, la biographie, l'étude des prophètes et des écrivains sacrés, tout est de son domaine, tout vient à chaque page entretenir et renouveler l'intérêt. De plus, nous avons plus d'une fois indiqué aux lecteurs les rapprochements à faire entre tels morceaux du volume de prose avec les compositions analogues du volume de poésie, rapprochements qu'il leur sera facile de multiplier, en comparant entre eux, soit les titres alphabétiques des articles, soit les grandes divisions par chapitres dans les deux tables spéciales. La Harpe a dit des vers : « Par l'inestimable avantage de l'harmonie, ils se gravent dans le souvenir, et en s'empa- « rant de l'oreille, ils trouvent le chemin du cœur. » Nous nous sommes donc flatté que de belles et de grandes pensées ainsi lues sous les formes saillantes et incisives de la poésie, après avoir déjà fixé vivement l'attention sous les formes plus communes de la prose, frapperaient encore davantage l'intelligence, et s'y imprimeraient plus profondément. On sait d'ailleurs que la prose s'accommode mieux de tout ce qui tient à l'argumentation, tandis que la poésie, s'adressant préférablement à l'imagination et au sentiment, semble plus faite pour la mémoire. Une *Esquisse historique de la poésie chrétienne*, placée en tête du volume des vers, représente à traits larges et généraux, mais nettement accusés, les phases diverses que cette poésie a traversées depuis les temps les plus anciens, c'est-à-dire depuis Moïse, l'auteur du sublime Cantique chanté après le passage de la mer Rouge, jusqu'à nos jours. Une large place y est donnée à la poésie contemporaine.

Conformément au but que nous nous sommes proposé de former et de guider le goût en même temps que d'éclairer et de nourrir l'esprit et le cœur, nous n'avons admis, dans nos deux volumes, que des compositions consacrées par le suffrage public, par le jugement des critiques les plus estimés, et celui des corps savants. Ce n'était pas dans un recueil aussi sérieux que nous eussions laissé pénétrer des essais de jeunes écrivains non encore approuvés par les maîtres de l'art, quel que fût d'ailleurs le germe de talent qui pût s'apercevoir dans ces essais, et qui ne donnerait, après tout, que des espérances. Nous ne voulons pas dire, toutefois, que tous les auteurs cités par nous se soient élevés aux plus hauts degrés de la perfection littéraire, et s'y soient constamment maintenus. Il en est qui ont produit trop rapidement et trop abondamment pour que l'on ne reconnaisse point un mérite fort inégal dans leurs productions. Il en est d'autres chez qui nous trouvions à puiser des morceaux qui rentraient dans le cadre de nos idées et que nous eussions trouvés difficilement ailleurs. Nous citerons, pour exemple, Antoine Godeau, évêque de Grasse et de Vence, dont la masse des œuvres poétiques, prise dans sa totalité, ferait aujourd'hui reculer éditeurs et lecteurs même les plus intrépides, et qui cependant nous a laissé glaner, dans son grand champ de broussailles, des passages [illegible] ux sur plusieurs points de la doctrine chrétienne. C'est ainsi que nous avons encor [illegible] scrit des vers magnifiques sur les Pyramides, pris dans le volumineux poëme de *Saint Louis*, ou *La sainte Couronne reconquise*, du Père Le Moyne, qui en compte trop peu de bons. Le tout, en pareil cas, est de bien choisir.

Nous avons placé des notes historiques et littéraires, mais avec sobriété, partout où cela nous a paru utile, et en nous attachant à leur donner toute la concision possible. Trop longues ou trop nombreuses, elles fatiguent; trop minutieuses, elles rebutent et impatientent. Poussées, comme nous l'avons remarqué dans quelques recueils, jusqu'à un détail exagéré et presque puéril, elles peuvent nuire fortement au développement de la faculté de réflexion dans les jeunes esprits. C'est principalement aux instituteurs, aux pères et mères, qu'il appartient d'étendre ou de resserrer leurs explications, suivant le besoin respectif des élèves qu'ils dirigent et dont ils connaissent à fond la portée d'intelligence.

Ainsi, Religion et Littérature, nous nous sommes efforcé de faire que l'une et l'autre fussent à la fois dignement représentées dans cette collection que nous osons offrir à tous les âges comme à tous les goûts, aux âmes religieuses comme aux personnes du monde, aux femmes comme aux hommes, aux savants comme aux ignorants, aux ecclésiastiques comme aux laïques, aux établissements d'instruction publique comme aux écoles privées.

LEÇONS ET EXEMPLES

DE LITTERATURE CHRETIENNE

EN PROSE ET EN VERS.

PROSE.

A

ABBAYE DE SAINT-DENIS.

On voyait autrefois près de Paris des sépultures fameuses entre les sépultures des hommes. Les étrangers venaient en foule visiter les merveilles de Saint-Denis. Ils y puisaient une profonde vénération pour la France, et s'en retournaient en disant en dedans d'eux-mêmes, comme saint Grégoire : *Ce royaume est réellement le plus grand parmi les nations.* Mais il s'est élevé un vent de la colère autour de l'édifice de la mort ; les flots des peuples ont été poussés sur lui, et les hommes étonnés se demandent encore *comment le temple d'Ammon a disparu sous les sables des déserts?*

L'abbaye gothique où se rassemblaient ces grands vassaux de la mort ne manquait pas de gloire : les richesses de la France étaient à ses portes ; la Seine passait à l'extrémité de sa plaine ; cent endroits célèbres remplissaient, à quelque distance, tous les sites de beaux noms, tous les champs de beaux souvenirs ; la ville de Henri IV et de Louis le Grand était assise dans le voisinage ; et la sépulture royale de Saint-Denis se trouvait au centre de notre puissance et de notre luxe, comme un trésor où l'on déposait les débris du temps et la surabondance des grandeurs de l'empire français.

C'est là que venaient tour à tour s'engloutir les rois de la France. Un d'entre eux, et toujours le dernier descendu dans ces abîmes, restait sur les degrés du souterrain, comme pour inviter sa postérité à descendre. Cependant Louis XIV a vainement attendu ses deux derniers fils : l'un s'est précipité au fond de la voûte en laissant son ancêtre sur le seuil ; l'autre, ainsi qu'OEdipe, a disparu dans une tempête. Chose digne de méditation! Le premier monarque que les envoyés de la justice divine rencontrèrent fut ce Louis, si fameux par l'obéissance que les nations lui portaient! Il était encore tout entier dans son cercueil. En vain, pour défendre son trône, il parut se lever avec la majesté de son siècle et une arrière-garde de huit siècles de rois ; en vain, son geste menaçant épouvanta les ennemis des morts ; lorsque, précipité dans une fosse commune, il tomba sur le sein de Marie de Médicis, tout fut détruit. Dieu, dans l'effusion de sa colère, avait juré par lui-même de châtier la France : ne cherchons point sur la terre les causes de pareils événements, elles sont plus haut.

Dès le temps de Bossuet, dans le souterrain *de ces princes anéantis*, on pouvait à peine déposer Madame Henriette : *tant les rangs y sont pressés*, s'écrie le plus éloquent des orateurs, *tant la mort est prompte à remplir ces places.* En présence des âges, dont les flots écoulés semblent gronder encore dans ces profondeurs, les esprits sont abattus par le poids des pensées qui les oppressent. L'âme entière frémit en contemplant tant de néant et tant de grandeur. Lorsqu'on cherche une expression assez magnifique pour peindre ce qu'il y a de plus élevé, l'autre moitié de l'objet sollicite le terme le plus bas pour exprimer ce qu'il y a de plus vil. Ici les ombres des vieilles voûtes s'abaissent pour se confondre avec les ombres des vieux tombeaux ; là, des grilles de fer entourent inutilement ces bières et ne peuvent défendre la mort des empressements des hommes. Ecoutez le sourd travail du ver du sépulcre, qui semble filer, dans tous ces cercueils, les indestructibles réseaux de la mort. Tout annonce qu'on est descendu à l'empire des ruines ; et à je ne sais quelle odeur de vétusté répandue sous ces arches funèbres, on croirait, pour ainsi dire, respirer la poussière des temps passés.

Lecteurs chrétiens, pardonnez aux larmes qui coulent de nos yeux en errant au milieu de cette famille de saint Louis et de Clovis. Si tout à coup jetant à l'écart le drap mortuaire qui les couvre, ces monarques allaient se dresser dans leurs sépulcres, et fixer sur nous leurs regards à la lueur de cette lampe!... Oui, nous les voyons tous se lever à demi, ces spectres des rois : nous les reconnaissons, nous osons interroger ces majestés du tombeau. Eh bien! peuple royal de fantômes, dites-le-nous : voudriez-vous revivre

Admirable concert de ces deux autorités que Dieu nous a données pour nous diriger ! Tantôt la révélation soumet ses preuves à l'examen de la raison, tantôt la raison assujettit ses idées aux décrets de la révélation : souvent elles marchent ensemble, se secourent, s'entr'aident, se prêtent une force mutuelle ; et toujours leur précieuse réunion a pour objet notre instruction et notre bonheur.

Quel malheureux intérêt a donc pu, dans ces derniers temps, les faire regarder comme deux puissances rivales qui se disputent l'empire des esprits ? Ces barrières éternelles que la raison avait toujours considérées avec respect, l'incrédulité entreprend enfin de les briser. Fière des nouvelles découvertes dont l'esprit humain a agrandi sa domination, elle ose tenter des conquêtes jusque sur le domaine que Dieu s'est réservé ; tout ce qu'elle ne pourra usurper, elle prétend le détruire ; et son projet est d'anéantir toutes les vérités qu'il lui sera impossible de réduire sous le joug de sa raison. Tel est le système moderne : tous les dogmes religieux que la raison ne comprend point, elle doit les rejeter ; et dès qu'ils paraissent lui être supérieurs, ils lui sont contraires. Que les incrédules contemplent donc ce qui se passe tous les jours sous leurs yeux ! Combien de vérités, certaines, incontestables, auxquelles la philosophie s'élève par la force du raisonnement, surpassent l'intelligence du vulgaire ! Et cette même philosophie pourrait s'étonner que les vérités de la religion fussent au-dessus de tous les esprits humains, comme s'il était en son pouvoir de calculer jusqu'à quel degré les pensées de Dieu doivent être au-dessus des pensées des hommes ! Oui, c'est en vain qu'on oppose à la clarté des preuves de notre foi l'incompréhensibilité de ses objets : la raison elle-même nous apprend qu'il est conforme à ses principes de se soumettre à des vérités qu'elle ne peut comprendre.

Le sentiment le plus intime que la raison humaine ait d'elle-même est celui de sa faiblesse : elle n'en pénètre pas la cause, qu'une lumière supérieure peut seule lui découvrir ; mais elle en sent l'effet. A chaque pas, elle se heurte contre un mystère. C'est l'aveugle, à qui il manque un sens pour connaître la manière dont les choses existent.

Lorsque nous entreprenons d'approfondir la nature, de sonder ses principes, de nous enfoncer dans l'examen des causes, nous nous trouvons arrêtés par une impénétrable obscurité ; nos idées s'égarent, se perdent, se dissipent dans l'immense région des systèmes. Nous ignorons l'essence de la matière et ses grandes propriétés : nous ne comprenons ni la nature de l'âme, ni son union avec le corps. Chaque siècle, en ajoutant à nos connaissances, nous apporte de nouvelles obscurités. Il en est de ce vaste champ des connaissances humaines, dont notre raison est si orgueilleuse, comme de la terre dont Dieu nous a donné le domaine : les hommes ont parcouru dans tous les sens sa superficie, mais jamais ils ne pénètreront jusqu'au centre.

En tout genre nous ne connaissons que des surfaces. L'obscurité de nos connaissances est une des infirmités de notre nature ; notre raison est bornée comme nos forces, et nous n'avons pas plus de droit à tout connaître qu'à tout pouvoir.

Le card. DE LA LUZERNE.

—

Quoiqu'on dise que la foi a pour objet des choses obscures, néanmoins ce pourquoi nous les croyons n'est pas obscur, mais il est plus clair qu'aucune lumière naturelle. Il faut ici distinguer entre la *matière* ou chose à laquelle nous donnons notre créance, et la *raison formelle* qui meut notre volonté à la donner ; car c'est dans cette seule raison formelle que nous voulons qu'il y ait de la clarté et de l'évidence.

DESCARTES.

ACTION DU CHRISTIANISME
SUR LE GÉNIE DE L'HOMME.

Les invasions des Barbares replongèrent l'Europe dans l'ignorance ; et l'anarchie qui suivit l'introduction du régime féodal ne contribua pas peu à retarder les progrès des lumières. Les cloîtres devinrent le seul refuge des connaissances humaines. Mais du moment que des jours plus sereins commencèrent à luire, on vit les lettres et les sciences, longtemps concentrées dans ces solitudes, prendre tout à coup un rapide essor. Il appartenait à la religion, qui en avait conservé le précieux dépôt, de leur donner une vie nouvelle, d'en favoriser la marche, et de produire par son heureuse influence tant d'immortels ouvrages dont l'antiquité n'offre pas de modèles. Quel noble et imposant caractère, en effet, elle sait imprimer au talent ! Le lyrique français plane dans les cieux (1), lorsqu'il suit le vol du Psalmiste ; *Athalie* est le fruit de la lecture des livres saints, et le *Discours sur l'histoire universelle*, le plus beau monument peut-être dont se puisse enorgueillir notre littérature, a été tout entier inspiré par cette même religion dont il décrit l'origine, la suite, les combats et le triomphe. Sans doute, à quelque époque et en quelque pays qu'ils fussent nés, Pascal, Racine et Bossuet n'auraient point été des hommes ordinaires ; mais on peut douter cependant qu'ils eussent atteint ces hauteurs, dernières limites tracées, pour ainsi dire, à l'esprit humain, si leur génie n'eût été nourri et fortifié par la méditation habituelle des vérités les plus sublimes. Voltaire et J.-J. Rousseau même sont toujours admirables, lorsque, dominés par un ascendant irrésistible, ils rendent hommage à ce culte qu'ils n'ont que trop souvent outragé. Le premier n'est jamais plus pathétique et plus touchant que quand il célèbre les ver-

(1) Jean-Baptiste Rousseau.

tus chrétiennes; et le morceau le plus éloquent qu'ait écrit l'autre est un éloge de Jésus-Christ. D'où vient que le génie dirigé par l'influence des opinions religieuses s'élève ainsi au-dessus de lui-même? Pourquoi les auteurs chrétiens sont-ils supérieurs aux autres sages lorsqu'ils parlent de Dieu, de l'homme, de l'éternité? Est-ce l'effet du perfectionnement de l'art, ou cela ne tient-il pas plutôt à la puissance même de la vérité?

VILLEMAIN.

ADVERSAIRES (LES) DE LA RELIGION

SE RÉFUTENT EUX-MÊMES.

J'ai recherché avec soin et lu avec grande attention tous les auteurs qui ont attaqué notre foi avec le plus d'acharnement. J'ai fait en sorte, dans mon travail sur la religion, qu'aucune objection, qu'aucune considération de quelque poids ne pût m'échapper. J'ai lu tous les écrivains qui sont censés n'avoir pas toujours suivi les routes communes;... il est résulté pour moi, de toutes ces lectures, une conviction profonde; rien ne m'a rassuré et confirmé davantage dans mes premiers sentiments, que de voir que ces hommes, en réputation d'être si redoutables, non-seulement n'avaient pu m'ébranler, mais n'avaient servi qu'à me faire voir plus à fond la vérité, et à m'inspirer la confiance que je l'avais trouvée.

Le poëte l'a dit : quelquefois deux poisons ensemble deviennent un remède. Car en voyant d'un côté les hautes pensées de ces écrivains, et de l'autre les erreurs pitoyables dans lesquelles ils sont tombés, j'ai souvent admiré, en moi-même, la providence de Dieu, qui les oppose tellement l'un à l'autre, qu'ils fournissent toujours des armes contre eux-mêmes.

LEIBNITZ.

ADVERSITÉ (DE L').

Il manque beaucoup à tout homme, quelque grand qu'il soit d'ailleurs, qui n'a jamais senti l'adversité. On ne connaît ni les autres hommes ni soi-même, quand on n'a jamais été dans l'occasion du malheur, où l'on fait la véritable épreuve de soi et d'autrui. La prospérité est un torrent qui vous porte; en cet état, tous les hommes vous encensent, et vous vous enivrez de cet encens, Mais l'adversité est un torrent qui vous entraîne, et contre lequel il faut se roidir sans relâche. Les grands princes ont plus de besoin que tout le reste des hommes des leçons de l'adversité : c'est d'ordinaire ce qui leur manque le plus. Ils ont besoin de contradiction pour apprendre à se modérer, comme les gens d'une médiocre condition ont besoin d'appui. Sans la contradiction les princes « ne sont point dans les travaux des hommes, » et ils oublient l'humanité. Il faut qu'ils sentent que tout peut leur échapper, que leur grandeur est fragile, et que les hommes qui sont à leurs pieds leur manqueraient, si cette grandeur venait à leur manquer. Il faut qu'ils s'accoutument à ne vouloir jamais hasarder de trouver le bout de leur pouvoir, et qu'ils sachent se mettre par bonté en la place de tous les autres hommes, pour voir jusqu'où il faut les ménager. Il est bien plus important au vrai bien des princes et de leurs peuples que les princes acquièrent une telle expérience, que de les voir toujours victorieux.

L'adversité donne aux princes un lustre qui manque à la prospérité la plus éclatante. Elle découvre en eux des ressources que le monde n'aurait jamais vues, si tout fût venu au-devant d'eux au gré de leurs désirs. La plus grande de toutes les victoires est celle d'une sagesse et d'un courage qui est victorieux du malheur même.

FÉNELON.

ALEXANDRE LE GRAND A JÉRUSALEM.

Lors du siége de Tyr par Alexandre le Grand, qui dura sept mois, Alexandre envoya des commissaires sommer les habitants des pays voisins de se soumettre, et de fournir aux besoins de son armée. Les Juifs s'en excusèrent sur ce qu'ils avaient prêté le serment de fidélité à Darius, et persistèrent à répondre que, tandis qu'il vivrait, ils ne pouvaient pas reconnaître d'autre maître. Alexandre, irrité d'un tel refus, après la prise de Tyr fit marcher son armée sur Jérusalem, bien déterminé à tirer une vengeance mémorable du refus qui lui avait été fait. Dans un danger aussi pressant, le grand prêtre Jaddus, qui gouvernait sous les Perses, eut recours à la protection de Dieu, ordonna des prières publiques pour obtenir son secours, et lui offrit des sacrifices.

Dieu lui apparut en songe la nuit suivante, et lui dit de faire répandre des fleurs dans la ville, de faire ouvrir toutes les portes, et d'aller, revêtu de ses habits pontificaux, avec tous les sacrificateurs, aussi revêtus des leurs, et tous les autres vêtus de blanc, au-devant d'Alexandre, sans rien appréhender de ce prince, parce qu'il les protégerait. Cette auguste procession partit dès le lendemain; elle s'arrêta à une certaine distance de la ville, dans un endroit élevé. Ayant appris que l'armée était proche, elle marcha au-devant du roi. Alexandre fut frappé à la vue du souverain sacrificateur, qui portait sur la tiare et sur le front une lame d'or, sur laquelle le nom de Dieu était écrit. Dès qu'il l'aperçut, plein d'un profond respect, il s'avança vers lui, s'inclina en terre, adora ce Nom auguste, et salua le grand prêtre avec une vénération religieuse. Les Juifs, s'étant assemblés autour d'Alexandre, élevèrent leurs voix pour lui souhaiter toutes sortes de prospérités. La surprise de tous les habitants fut inexprimable; à peine en croyaient-ils le témoignage de leurs propres yeux.

Parménion, premier général d'Alexandre, qui ne pouvait revenir de son étonnement, demanda au roi d'où venait donc que lui, qui était adoré de tout le monde, adorait le grand sacrificateur des Juifs?

« Ce n'est pas, lui répondit Alexandre, le grand sacrificateur que j'adore, mais le Dieu de qui il est le ministre : car, lorsque j'étais

encore à Die, en Macédoine, et que, l'esprit plein du grand dessein de la guerre contre la Perse, je délibérais par quel moyen je pourrais conquérir l'Asie, ce même homme, et avec les mêmes habits, m'apparut en songe, et m'exhorta à ne rien craindre, me dit de passer hardiment le détroit de l'Hellespont, et m'assura que son Dieu marchait à la tête de mon armée, et me ferait vaincre l'armée des Perses. »

Alexandre ajouta qu'il n'avait pas plutôt aperçu ce prêtre, qu'il l'avait reconnu à son habit aussi bien qu'à sa taille, à son air et à son visage, pour la personne qui lui était apparue à Die; qu'il ne pouvait douter que ce ne fût par les ordres et sous la conduite de Dieu, qu'il avait entrepris cette guerre ; qu'il se tenait assuré désormais de vaincre Darius et de détruire l'empire des Perses, et que c'était pour cela qu'il adorait ce Dieu en la personne de son prêtre.

Alexandre, après avoir ainsi répondu à Parménion, embrassa le grand sacrificateur et les autres prêtres, marcha ensuite au milieu d'eux, arriva en cet état à Jérusalem, monta au temple, et offrit des sacrifices à Dieu, en la manière que le grand sacrificateur lui dit qu'il fallait le faire.

Le grand prêtre lui fit voir ensuite les endroits de la prophétie de Daniel qui le regardaient. On conçoit aisément quelle joie et quelle admiration causèrent à Alexandre des prophéties si claires et si détaillées. Avant que de sortir de Jérusalem, il fit assembler les Juifs, et leur ordonna de lui déclarer quelle grâce ils souhaitaient de lui. Ils lui répondirent qu'ils le priaient de leur permettre de vivre selon les lois de leurs pères, et de les exempter, en la septième année, du tribut ordinaire, parce que cette année-là, selon leurs lois, il ne leur était pas permis de semer leurs terres, ni de faire, par conséquent, des récoltes. Alexandre leur accorda leur requête; et, sur ce que le grand prêtre le pria d'agréer aussi que les Juifs, qui étaient dans Babylone et dans la Médie, pussent vivre selon leurs lois, il le promit avec beaucoup de bonté. ROLLIN.

ALIMENTS DE L'HOMME.

L'homme sait user en maître de sa puissance sur les animaux ; il a choisi ceux dont la chair flatte son goût, il en a fait des esclaves domestiques, il les a multipliés plus que la nature ne l'aurait fait, il en a formé des troupeaux nombreux, et, par les soins qu'il prend de les faire naître, il semble avoir acquis le droit de se les immoler : mais il étend ce droit bien au delà de ses besoins ; car, indépendamment de ces espèces qu'il s'est assujetties, et dont il dispose à son gré, il fait aussi la guerre aux animaux sauvages, aux oiseaux, aux poissons ; il ne se borne pas même à ceux du climat qu'il habite, il va chercher au loin, et jusqu'au milieu des mers, de nouveaux mets, et la nature entière semble suffire à peine à son intempérance et à l'inconstante variété de ses appétits ; l'homme consomme, engloutit lui seul plus de chair que tous les animaux ensemble n'en dévorent ; il est donc le plus grand destructeur, et c'est plus par abus que par nécessité : au lieu de jouir modérément des biens qui lui sont offerts, au lieu de les dispenser avec équité, au lieu de réparer à mesure qu'il détruit, de renouveler lorsqu'il anéantit, l'homme riche met toute sa gloire à consommer, toute sa grandeur à perdre en un jour à sa table plus de biens qu'il n'en faudrait pour faire subsister plusieurs familles ; il abuse également et des animaux et des hommes, dont le reste demeure affamé, languit dans la misère, et ne travaille que pour satisfaire à l'appétit immodéré et à la vanité encore plus insatiable de cet homme, qui, détruisant les autres par la disette, se détruit lui-même par les excès.

BUFFON.

ALLUVIONS.

Les eaux qui tombent sur les crêtes et les sommets des montagnes, ou les vapeurs qui s'y condensent, ou les neiges qui s'y liquéfient, descendent par une infinité de filets le long de leurs pentes ; elles en enlèvent quelques parcelles, et y marquent leur passage par des sillons légers. Bientôt ces filets se réunissent dans les creux plus marqués dont la surface des montagnes est labourée ; ils s'écoulent par les vallées profondes qui en entament le pied, et vont former ainsi les rivières et les fleuves, qui reportent à la mer les eaux que la mer avait données à l'atmosphère. A la fonte des neiges, ou lorsqu'il survient un orage, le volume de ces eaux des montagnes, subitement augmenté, se précipite avec une vitesse proportionnée aux pentes : elles vont heurter avec violence le pied de ces croupes de débris qui couvrent les flancs de toutes les hautes vallées ; elles entraînent avec elles les fragments déjà arrondis qui les composent ; elles les émoussent, les polissent encore par le frottement ; mais à mesure qu'elles arrivent à des vallées plus unies, où leur chute diminue, ou dans des bassins plus larges, où il leur est permis de s'épandre, elles jettent sur la plage les plus grosses de ces pierres, qu'elles roulaient ; les débris plus petits sont déposés plus bas, et il n'arrive guère au grand canal de la rivière que les parcelles les plus menues, ou le limon le plus imperceptible. Souvent même le cours de ces eaux, avant de former le grand fleuve inférieur, est obligé de traverser un lac vaste et profond, où leur limon se dépose, et d'où elles ressortent limpides. Mais les fleuves inférieurs, et tous les ruisseaux qui naissent des montagnes plus basses, ou des collines, produisent aussi, dans les terrains qu'ils parcourent, des effets plus ou moins analogues à ceux des torrents des hautes montagnes. Lorsqu'ils sont gonflés par de grandes pluies, ils attaquent le pied des collines terreuses ou sableuses qu'ils rencontrent dans leur cours, et en portent les débris sur les terrains bas qu'ils inondent, et que chaque inondation élève d'une quantité quelconque ; enfin, lorsque les

fleuves arrivent aux grands lacs ou à la mer, et que cette rapidité, qui entraîne les parcelles du limon, vient à cesser tout à fait, ces parcelles se déposent aux côtés de l'embouchure : elles finissent par y former des terrains qui prolongent la côte; et, si cette côte est telle que la mer y jette de son côté du sable, et contribue à cet accroissement, il se crée ainsi des provinces, des royaumes entiers, ordinairement les plus fertiles, et bientôt les plus riches du monde, si les gouvernements laissent l'industrie s'y exercer en paix (1). CUVIER.

ALPES (LES).

Dans ces cantons, moitié sauvages, moitié cultivés, le peintre de la nature la surprendra pour ainsi dire dans son atelier, entourée des restes du chaos, au milieu d'une création ébauchée et de formes majestueuses qui annoncent une main toute-puissante. Il ne trouvera pas ailleurs ces grands effets des ombres et de la lumière, ces dessins hardis et sublimes, auxquels l'imagination seule ne saurait atteindre. Ici, des rochers inaccessibles d'une hauteur effrayante, entrecoupés d'écueils bizarres ou de grottes obscures, paraissent toucher la voûte des cieux; leurs cimes, en surplombant au-dessus d'un profond abîme, menacent de le couvrir de leurs ruines; couronnées de touffes épaisses d'arbres courbés par la vétusté, elles jettent au loin leurs ombres prolongées, et répandent une fraîcheur inaltérable. Là, des torrents s'élancent du sein des nues, se dispersent dans l'air, ou forment dans leur chute des cascades variées; le soleil les fait briller des feux du diamant ou des couleurs de l'arc-en-ciel; leurs ondes, rassemblées dans des gouffres qu'elles ont creusés, s'en échappent avec une nouvelle force, et blanchissent de leur écume les marbres épars qui s'opposent à leur cours. Ces beautés terribles sont contrastées par la vue riante des montagnes et des coteaux tapissés de diverses nuances de verdure; la surface tranquille d'un beau lac répète leur image et réfléchit, par un beau jour, l'azur du ciel le plus pur; au milieu d'un sombre désert, un vallon occupé par une nombreuse colonie présente le tableau d'une retraite paisible et de l'union si rare parmi les hommes. BERGASSE.

AMBITION (L').

L'ambition montre à celui qu'elle aveugle, pour terme de ses poursuites, un état florissant où il n'aura plus rien à désirer, parce que ses vœux seront accomplis, où il goûtera le plaisir le plus doux pour lui, et dont il est le plus sensiblement touché, savoir : de dominer, d'ordonner, d'être l'arbitre des affaires et le dispensateur des grâces; de briller dans un ministère, dans une dignité éclatante; d'y recevoir l'encens du public et ses soumissions; de s'y faire craindre, honorer, respecter.

(1) La Hollande en offre un exemple.

Tout cela rassemblé dans un point de vue lui trace l'idée la plus agréable, et peint à son imagination l'objet le plus conforme aux vœux de son cœur. Mais dans le fond ce n'est qu'une idée, et voici ce qu'il y a de plus réel : c'est que, pour atteindre jusque-là, il y a une route à tenir pleine d'épines et de difficultés; c'est que, pour parvenir à cet état où l'ambition se figure tant d'agréments, il faut prendre mille mesures toutes également gênantes, et toutes contraires à ses inclinations; qu'il faut se miner de réflexions et d'étude; rouler pensées sur pensées, desseins sur desseins; compter toutes ses paroles, composer toutes ses démarches; avoir une attention perpétuelle et sans relâche, soit sur soi-même, soit sur les autres; c'est que, pour contenter une seule passion, qui est de s'élever à cet état, il faut s'exposer à devenir la proie de toutes ses passions; car y en a-t-il une en nous que l'ambition ne suscite contre nous?

Et n'est-ce pas elle qui, selon les différentes conjonctures et les divers sentiments dont elle est émue, tantôt nous aigrit des dépits les plus amers, tantôt nous envenime des plus mortelles inimitiés, tantôt nous enflamme des plus profondes colères, tantôt nous accable des plus cruelles jalousies, qui font souffrir à une âme comme une espèce d'enfer, et qui la déchirent par mille bourreaux intérieurs et domestiques? C'est que, pour se pousser à cet état, et pour se faire jour au travers de tous les obstacles qui nous en ferment les avenues, il faut entrer en guerre avec des compétiteurs qui y prétendent aussi bien que nous, qui nous éclairent dans nos intrigues, qui nous dérangent dans nos projets, qui nous arrêtent dans nos voies; qu'il faut opposer crédit à crédit, patron à patron, et pour cela s'assujettir aux plus ennuyeuses assiduités, essuyer mille rebuts, digérer mille dégoûts, se donner mille mouvements, n'être plus à soi et vivre dans le tumulte et la confusion. C'est que, dans l'attente de cet état, où l'on n'arrive pas tout d'un coup, il faut supporter des retardements capables non-seulement d'exercer, mais d'épuiser toute la patience; que, durant de longues années, il faut languir dans l'incertitude du succès, toujours flottant entre l'espérance et la crainte, et souvent, après des délais presque infinis, avoir encore l'affreux déboire de voir toutes ses prétentions échouer, et ne remporter, pour récompense de tant de pas malheureusement perdus, que la rage dans le cœur et la honte devant les hommes.

Je dis plus : c'est que cet état, si l'on est enfin assez heureux pour s'y ingérer, bien loin de mettre des bornes à l'ambition et d'en éteindre le feu, ne sert au contraire qu'à la piquer davantage et qu'à l'enflammer; que d'un degré on tend bientôt à un autre, tellement qu'il n'y a rien où l'on ne se porte, ni rien où l'on se fixe; rien que

l'on ne veuille avoir, ni rien dont on jouisse; que ce n'est qu'une perpétuelle succession de vues, de désirs, d'entreprises, et, par une suite nécessaire, qu'un perpétuel tourment. C'est que, pour troubler toute la douceur de cet état, il ne faut souvent que la moindre circonstance et le sujet le plus léger, et qu'un esprit ambitieux s'en fait un monstre. BOURDALOUE.

AMBITION (L').

L'ambition, ce désir insatiable de s'élever au-dessus et sur les ruines même des autres; ce ver qui pique au cœur et ne le laisse jamais tranquille; cette passion qui est le grand ressort des intrigues et de toutes les agitations des cours, qui forme les révolutions des Etats, et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles; cette passion qui ose tout, et à laquelle rien ne coûte, rend malheureux celui qui en est possédé.

L'ambitieux ne jouit de rien : ni de sa gloire, il la trouve obscure; ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même; ni de sa faveur, elle devient amère dès qu'il faut la partager avec ses concurrents; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille.

Son ambition, en le rendant ainsi malheureux, l'avilit encore et le dégrade. Que de bassesses pour parvenir! Il faut paraître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation : on encense et on adore l'idole qu'on méprise; bassesse de lâcheté : il faut savoir essuyer les dégoûts, dévorer les rebuts, et les recevoir presque comme des grâces; bassesse de dissimulation : n'avoir point de sentiment à soi, et ne penser que d'après les autres; bassesse de déréglement : devenir les complices et peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons, et entrer en part de leurs désordres, pour participer plus sûrement à leurs grâces; enfin bassesse même d'hypocrisie : emprunter quelquefois les apparences de la piété; jouer l'homme de bien pour parvenir, et faire servir à l'ambition la religion même qui la condamne. Qu'on nous dise après cela que c'est le vice des grandes âmes : c'est le caractère d'un cœur lâche et rampant; c'est le trait le plus marqué d'une âme vile. Le devoir tout seul peut nous mener à la gloire; celle qu'on doit aux bassesses et aux intrigues de l'ambition porte toujours avec elle un caractère de honte qui nous déshonore : elle ne promet les royaumes du monde, et toute leur gloire, qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité et qui se dégradent honteusement eux-mêmes. On reproche toujours nos bassesses à notre élévation; nos places rappellent sans cesse les avilissements qui les ont méritées; et les titres de nos honneurs et de nos dignités deviennent eux-mêmes les traits publics de notre ignominie.

L'ambition nous rend faux, lâches, timides, quand il faut soutenir les intérêts de la vérité. On craint toujours de déplaire, on veut toujours tout concilier, tout accommoder. On n'est pas capable de droiture, de candeur, d'une certaine noblesse qui inspire l'amour de l'équité, et qui seule fait les grands hommes, les bons sujets, les ministres fidèles et les magistrats illustres. Ainsi on ne saurait compter sur un cœur en qui l'ambition domine; il n'a rien de sûr, rien de fixe, rien de grand; sans principes, sans maximes, sans sentiment, il prend toutes les formes, il se plie sans cesse au gré des passions d'autrui, prêt à tout également, selon que le vent tourne, ou à soutenir l'équité, ou à prêter sa protection à l'injustice. On a beau dire que l'ambition est la passion des grandes âmes; on n'est grand que par l'amour de la vérité, et lorsqu'on ne veut plaire que par elle. MASSILLON.

AMBROISE (SAINT).

Bien que les écrits de saint Ambroise n'aient été presque tous que des actes même de sa vie, inspirés par les devoirs de son ministère et par les événements publics; bien qu'il n'ait pas la science et l'art des Pères de l'Eglise grecque, ses contemporains, sa renommée d'éloquence ne fut pas moindre, ni son autorité sur les âmes. Son talent était agrandi par sa vertu; et nous entendons saint Augustin témoigner du charme et de la douceur de sa parole, qui nous semblerait aujourd'hui souvent subtile et déclamatoire. Dans la réalité, il n'est pas un éloquent lettré comme saint Jérôme, mêlant à la pureté du langage romain les hardiesses hébraïques et les beautés originales d'une âme solitaire. Il n'est pas un philosophe, un métaphysicien religieux comme saint Augustin, embrassant d'un facile et infatigable génie le savoir presque entier de son temps, et le ramenant à l'idéal chrétien. Il n'a pas cette énergie et cette grandeur de pensées spéculatives qui, plus d'un siècle auparavant, s'alliait dans Tertullien à une barbarie de diction hâtée par la rudesse africaine. Il n'a pas cette simplicité magnanime, cette négligence austère que saint Cyprien, jadis rhéteur à Carthage, sut mettre dans ses discours, à mesure qu'il s'approchait du martyre. Sa puissance de parole est différente, sa grâce est autre : elle tient au mouvement d'une âme vive et tendre, que l'on sent unie dans tous ses ouvrages à une fermeté de raison politique et sénatoriale. Chez lui, la sensibilité vraie prédomine sur tous les défauts, que cependant elle ne prévient pas; elle répand l'intérêt et le pathétique, où vous seriez tenté de blâmer le faux goût. VILLEMAIN.

AME CHRÉTIENNE (L').

Les plus tendres amitiés finissent : les honneurs sont des titres spécieux que le temps efface; les plaisirs sont des amusements qui ne laissent qu'un long et funeste

repentir; les richesses nous sont enlevées par la violence des hommes, ou nous échappent par leur propre fragilité; les grandeurs tombent d'elles-mêmes; la gloire et la réputation se perdent enfin dans les abîmes d'un éternel oubli. Ainsi, le torrent du monde s'écoule, quelque soin qu'on prenne à le retenir. Tout est emporté par cette suite rapide de moments qui passent : et, par cette révolution continuelle, nous arrivons, souvent sans y avoir pensé, à ce point fatal où le temps finit, et où l'éternité commence.

Heureuse donc l'âme chrétienne, qui, suivant le précepte de Jésus-Christ, n'aime ni ce monde, ni tout ce qui le compose; qui s'en sert comme de moyens par un usage fidèle, sans s'y attacher comme à sa fin par une passion déréglée; qui sait se réjouir sans dissipation, s'attrister sans abattement, désirer sans inquiétude, acquérir sans injustice, posséder sans orgueil, et perdre sans douleur. Heureuse encore une fois, l'âme, qui s'élevant au-dessus d'elle-même, et malgré le corps qui l'appesantit, remontant à son origine, passe au travers des choses créées sans s'y arrêter, et va se perdre heureusement dans le sein de son Créateur!

FLÉCHIER.

AME (L') PROCLAMANT LA DIVINITÉ.

On ne doit pas trouver étrange que Dieu, en me créant, ait mis en moi cette idée de lui-même, pour être comme la marque de l'ouvrier, empreinte sur son ouvrage. Lorsque je fais réflexion sur moi, non-seulement je conçois que je suis une chose imparfaite, incomplète et dépendante d'autrui, qui tend et qui aspire sans cesse à quelque chose de meilleur et de plus grand que je ne suis; mais je conçois aussi en même temps que celui dont je dépends possède en lui toutes ces grandes choses auxquelles j'aspire, et qu'il ne serait pas possible que ma nature fût telle qu'elle est, c'est-à-dire, que j'eusse en moi l'idée d'un Dieu, si Dieu n'existait véritablement. Mais, avant que j'examine cela soigneusement, et que je passe à la considération des autres vérités que l'on en peut recueillir, il me semble très-à-propos de m'arrêter quelque temps à la contemplation de ce Dieu tout parfait, de peser tout à loisir ses merveilleux attributs, de considérer, d'admirer et d'adorer l'incomparable beauté de cette immense lumière, au moins autant que la force de mon esprit, qui en demeure en quelque sorte ébloui, pourra me le permettre. Car, comme la foi nous apprend que la souveraine félicité de l'autre vie ne consiste que dans cette contemplation de la Majesté divine, ainsi expérimentons-nous dès à présent, qu'une semblable méditation, quoiqu'incomparablement moins parfaite, nous fait jouir du plus grand contentement que nous soyons capables de ressentir en cette vie.

RENÉ DESCARTES.

AME (L'),

SON IMMORTALITÉ PROUVÉE PAR LES ATTRIBUTS DE L'HUMANITÉ.

Quoique l'homme ait perdu tant de prérogatives, quelle autorité lui reste encore dans la nature! La terre est son empire, tout le respecte et le craint. Voyez les animaux les plus vigoureux frémir sous la main de cette faible créature, s'incliner sous son joug, et rendre hommage à la majesté de leur maître. Tandis que la nature les a courbés vers la terre, regardez le front de l'homme élevé vers les cieux, et où les anciens sages croyaient voir le présage de notre céleste destinée. Quelle est donc encore la dignité de l'homme dans son malheur! Ne craignons pas de dire, avec le grand Apôtre : « L'homme est l'image de Dieu, il est sa gloire. »

Contemplons de plus grands objets : les merveilles de notre âme, les opérations incompréhensibles de notre intelligence. Je pense, et tous les objets que mon esprit appelle viennent se présenter à moi : je puis embrasser dans mon imagination la terre et les cieux. Leurs vastes espaces ne sont point trop resserrés dans l'étendue de mon âme. Je fais revivre par ma mémoire ce qui n'est plus, je crée par ma prévoyance ce qui n'est pas encore; par l'activité de ma pensée, je vois ce qui est invisible à mes yeux, je suis présent dans tous les lieux et dans tous les temps. La voix de l'homme articule quelques sons, et ses pensées sont entendues; sa main a tracé quelques signes, et ses idées franchissent les limites des empires. Le genre humain s'entend et se répond des deux extrémités de l'univers : le siècle présent peut converser avec l'antiquité la plus reculée, et la dernière postérité pourra converser avec lui.

Je ne parle ici que des opérations communes de l'entendement humain. Faut-il vous représenter encore ses opérations supérieures? Considérez ces créatures, si faibles en apparence, et qui domptent la nature, qui la forcent à lui révéler ses mystères; qui réforment, qui perfectionnent ses productions par l'industrie de leurs arts. Philosophe et politique, l'homme règle encore les mœurs, il police les cités, il balance le sort des nations. Cet être, qui occupe un si petit espace dans l'univers, ose en mesurer l'étendue. Il se fraie des routes inconnues à travers les mers; il élève ses connaissances jusqu'aux régions célestes; il compte la multitude des étoiles et il leur donne à chacune leur nom; il mesure l'immensité des astres, il sait leur distance, il calcule leur marche, il prédit leurs révolutions : que dis-je? son esprit s'élève au-dessus des cieux, il franchit les bornes du monde visible, il pénètre dans les abîmes inaccessibles aux sens, dans l'essence des êtres, dans la nature des esprits, dans les principes éternels de la vertu, dans les profondeurs même de la Divinité.

Mais quelle prérogative plus glorieuse en-

core pour l'homme, que tous ces prodiges de l'entendement! L'homme, avec le secours de la grâce, l'homme est capable de vertu. Non-seulement il peut connaître le bien, il peut être juste, tempérant, magnanime, bienfaisant; son cœur peut s'élever jusqu'à la Divinité; il peut adorer la puissance de Dieu, aimer sa bonté, craindre sa justice, espérer en son éternité.

Et les passions mêmes de l'homme ne sont-elles pas encore autant de monuments de la noblesse de son âme? D'où peut venir cet amour désordonné des richesses, des honneurs, des plaisirs, que rien ne peut rassasier, sinon de l'immensité d'une âme faite pour des biens plus grands? Qui a pu inspirer à l'impie même, qui révoque en doute l'immortalité de son âme, le désir immense de faire survivre sa réputation à lui-même, et d'immortaliser son nom dans la mémoire des hommes? Qui a pu lui inspirer le désir de cette immortalité chimérique, sinon le pressentiment involontaire et invincible de la véritable immortalité? Ainsi nos vices mêmes et nos erreurs attestent la grandeur de notre origine et de notre destinée. L'abbé DE BEAUVAIS.

AMITIÉ (DE LA VRAIE).

O Philothée! aimez chacun d'un grand amour charitable, mais n'ayez point d'amitié qu'avec ceux qui peuvent communiquer avec vous de choses vertueuses; et plus les vertus que vous mettrez en votre commerce seront exquises, plus votre amitié sera parfaite. Si vous communiquez en sciences, votre amitié est certes fort louable; plus encore si vous communiquez aux vertus, en la prudence, discrétion, force et justice; mais si votre mutuelle et réciproque communication se fait de la charité, de la dévotion, de la perfection chrétienne, ô Dieu! que votre amitié sera précieuse! Elle sera excellente, parce qu'elle vient de Dieu; excellente, parce qu'elle tend à Dieu; excellente, parce que son lien c'est Dieu; excellente, parce qu'elle durera éternellement en Dieu. Oh! qu'il fait bon aimer en terre comme l'on aime au ciel, et apprendre à s'entrechérir en ce monde comme nous ferons éternellement en l'autre! Je ne parle pas ici de l'amour simple de charité, car il doit être porté à tous les hommes; mais je parle de l'amitié spirituelle, par laquelle deux, ou trois, ou plusieurs âmes se communiquent leur dévotion, leurs affections spirituelles, et se rendent un seul esprit entre elles. Qu'à bon droit peuvent chanter telles heureuses âmes: *O qu'il est bon et agréable que les frères habitent ensemble.* (*Psal.* CXXXII, 1.) Oui, car le baume délicieux de la dévotion distille de l'un des cœurs en l'autre par une continuelle participation, de sorte qu'on peut dire que Dieu a répandu sur cette amitié sa bénédiction, et la vie jusqu'aux siècles des siècles.

Il m'est avis que toutes les autres amitiés ne sont que des ombres au prix de celle-ci, et que leurs liens ne sont que des chaînes de verre ou de jayet en comparaison de ce grand lien de la sainte dévotion qui est tout d'or.

Ne faites point d'amitié d'autre sorte: je veux dire, des amitiés que vous faites; car il ne faut pas ni quitter ni mépriser pour cela les amitiés que la nature et les précédents devoirs vous obligent de cultiver, des parents, des alliés, des bienfaiteurs, des voisins et autres: je parle de celles que vous choisissez vous-même.

Plusieurs vous diront peut-être qu'il ne faut avoir aucune sorte de particulière affection et amitié, d'autant que cela occupe le cœur, distrait l'esprit, engendre les envies; mais ils se trompent en leurs conseils. Car ils ont vu dans les écrits de plusieurs saints et dévots auteurs que les amitiés particulières et affections extraordinaires nuisent infiniment aux religieux; ils croient qu'il en est de même du reste du monde, mais il y a bien à dire. Car, attendu qu'en un monastère bien réglé, le dessein commun de tous tend à la vraie dévotion, il n'est pas requis d'y faire ces particulières communications, de peur que cherchant en particulier ce qui est commun, on ne passe des particularités aux partialités; mais quant à ceux qui sont entre les mondains et qui embrassent la vraie vertu, il leur est nécessaire de s'allier les uns aux autres par une sainte et sacrée amitié; car par son moyen ils s'animent, ils s'aident, ils s'entreportent au bien. Et comme ceux qui cheminent en la plaine, n'ont pas besoin de se prêter la main, mais ceux qui sont dans des chemins scabreux et glissants s'entretiennent l'un l'autre pour cheminer plus sûrement; ainsi ceux qui sont dans les religions, n'ont pas besoin des amitiés particulières, mais ceux qui sont au monde en ont nécessité pour s'assurer et secourir les uns les autres, parmi tant de mauvais passages qu'il leur faut franchir. Au monde tous ne conspirent pas à même fin, tous n'ont pas le même esprit; il faut donc sans doute se tirer à part, et faire des amitiés selon notre prétention; et cette particularité fait véritablement une partialité, mais une partialité sainte, qui ne fait aucune division sinon celle du bien et du mal, des brebis et des chèvres, des abeilles et des frelons, séparation nécessaire.

Certes on ne saurait nier que Notre-Seigneur n'aimât d'une plus douce et plus spéciale amitié saint Jean, le Lazare, Marthe, Madeleine; car l'Ecriture le témoigne. On sait que saint Pierre chérissait tendrement saint Marc et sainte Pétronille, comme saint Paul faisait son Timothée et sainte Thècle. Saint Grégoire de Nazianze se vante cent fois de l'amitié nonpareille qu'il eut avec le grand saint Basile, et la décrit en cette sorte: « Il semblait qu'en l'un et l'autre de nous il n'y eût qu'une seule âme portant deux corps. Que s'il ne faut pas croire ceux qui disent que toutes choses sont en toutes choses, si nous faut-il pourtant ajouter foi que nous étions tous deux en l'un de nous, et l'un en l'autre; une seule prétention avions-nous tous deux de cultiver la

vertu, et accommoder les desseins de notre vie aux espérances futures, sortant ainsi hors de la terre mortelle avant que d'y mourir. » Saint Augustin témoigne que saint Ambroise aimait uniquement sainte Monique pour les rares vertus qu'il voyait en elle, et qu'elle réciproquement le chérissait comme un ange de Dieu.

Mais j'ai tort de vous amuser en chose si claire. Saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire, saint Bernard, et tous les plus grands serviteurs de Dieu, ont eu de très-particulières amitiés sans intérêt de leur perfection (1). Saint Paul, reprochant aux gentils leurs désordres, les accuse d'avoir été gens sans affection, c'est-à-dire qui n'avaient aucune amitié. Et saint Thomas, comme tous les bons philosophes, confesse que l'amitié est une vertu ; or, il parle de l'amitié particulière, puisque, comme il dit, la parfaite amitié ne peut s'étendre à beaucoup de personnes. La perfection donc ne consiste pas à n'avoir point d'amitié, mais à n'en avoir que de bonne, de sainte et sacrée. S. FRANÇOIS DE SALES.

AMOUR DU PROCHAIN.

Je ne hais pas mes frères, direz-vous, mais je ne puis aimer que ceux qui m'aiment. Je pourrais vous répondre, avec saint Chrysostome, que vous n'avez qu'une vertu de païen ; qu'il faudrait redoubler votre amitié pour gagner celui qui vous a refusé la sienne ; que ce vous sera un plus grand honneur d'avoir engagé à vous aimer un homme qui n'était pas disposé à le faire; qu'en pratiquant ainsi l'Evangile, vous y ramènerez celui qui s'en éloignait ; que s'il persiste dans sa froideur, vous aurez le mérite de votre charité et celui de votre patience ; et qu'enfin, celui qui, étant aimé, vous aime, vous paye votre amitié de la sienne ; mais que celui qui, étant aimé, ne vous aime pas, laisse à Dieu le soin et, pour ainsi dire, l'obligation de vous récompenser à sa place. Je pourrais vous dire même avec Jésus-Christ, que si vous n'aimez que vos amis, votre amitié n'est que naturelle; qu'étant sans aucun effort, elle sera sans aucun mérite, et qu'étant sans mérite, elle sera sans récompense. Mais je passe plus avant, et je dis que si vous n'aimez pas, vous haïssez ; il n'y a point de milieu entre l'amour et la haine parmi les Chrétiens, parce qu'étant unis en Jésus-Christ comme membres d'un même corps, ils sont obligés à des offices mutuels et à une correspondance réciproque. Or l'indifférence est opposée à cette affection et à ces assistances qui sont nécessaires entre fidèles ; c'est un refus des devoirs, et comme une extinction de la charité chrétienne ; et par conséquent elle n'est guère moins criminelle que la haine, étant comme une portion de la mort spirituelle, selon l'apôtre: *Qui non diligit, manet in morte* (*I Joan.* III, 14).

De là je conclus que la charité doit être sensible et effective, qu'elle doit avoir ses actions, dit saint Augustin, pour être sincère et véritable. Dans le malheur et dans les souffrances d'autrui, elle a ses troubles et ses inquiétudes ; dans le danger où sont les hommes qu'ils ne périssent en perdant Jésus-Christ, elle a ses craintes ; dans la misère où tombent les hommes en se séparant de Jésus-Christ, elle a ses chagrins et ses tristesses ; dans l'espérance d'acquérir des âmes à Jésus-Christ, elle a ses désirs et ses impatiences ; dans le bonheur d'en avoir acquis, elle a ses joies et ses complaisances. Elle a de même ses actions : car elle ne consiste pas en paroles, mais en œuvres, en effets et en vérité ; elle ne court pas sur les prétentions d'autrui, et ne s'empresse pas pour les siennes propres ; elle souffre de tous quand il le faut, et ne fait jamais souffrir personne ; elle se réjouit des prospérités d'autrui, et se console de ses peines ; elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout, elle prévoit les besoins, elle prévient les désirs, enfin elle s'acquitte de tous les devoirs. Est-ce ainsi que vous aimez votre prochain?

Oserez-vous dire que vous l'aimez? Hélas ! de quelle espèce de charité me parlez-vous? Vous fait-elle souffrir quelque chose de ceux que vous dites que vous aimez? Vous fait-elle penser à eux? Vous fait-elle affectionner ce qui les regarde? Quel est cet amour qui n'excuse rien et qui prend tout dans le mauvais sens, qui condamne au lieu de défendre, qui est tranquille quand on est troublé ; qui même, sachant les besoins, laisse sans secours et sans assistance? Quel est cet amour qui a tous les effets de l'indifférence et de la haine? A quoi se réduisent tous les entretiens d'aujourd'hui, sinon à déchirer celui-ci, décrier celle-là? Ennemis, indifférents, amis, tout est égal ; on ne saurait les distinguer dans les portraits que l'on en fait. La médisance est un péché que chacun craint et que chacun aime ; c'est l'agrément de ceux qui parlent, c'est le plaisir de ceux qui écoutent : sans cela la compagnie languit, les conversations tarissent, le monde n'a plus d'esprit; avec cela chacun plaît, chacun s'insinue, chacun s'exprime heureusement. Ainsi, s'amuser aux dépens d'autrui, et se jouer de la réputation les uns des autres, ce n'est plus inimitié, ce n'est plus vengeance, c'est le bel esprit, c'est la belle humeur, c'est le commerce de tous les hommes. A quoi se réduit l'étude et l'application qu'on a dans la société du monde, sinon à dominer par son humeur, à prendre l'ascendant, et à gagner quelque degré de supériorité les uns sur les autres? Pour cela, l'on veut ou se faire aimer ou se faire craindre par politique ; on donne des conseils à tout le monde, et l'on n'en reçoit de personne ; on veut de l'encens à pleines mains, et l'on en jette à peine quelque grain sur les autres qui le méritent, et lorsqu'on n'a presque aucun égard pour per-

(1) Sans que leur perfection en ait reçu quelque dommage.

sonne, on voudrait être l'amitié et, pour ainsi dire, l'idole de tout le monde. De là viennent ces disputes où l'on veut, non pas s'éclaircir, mais s'accréditer, et où l'on combat pour la victoire, non pas pour la vérité ou pour la justice; de là cette liberté qu'on se donne de faire le censeur et le réformateur, et de tenir un tribunal toujours dressé pour faire le procès aux actions et aux intentions même des hommes : de là cette maligne joie qu'on a à découvrir les défauts d'autrui, et à établir sa réputation en affaiblissant celle des autres; comme si l'on regagnait sur eux toute l'estime qu'on leur fait perdre : vices contraires à la paix et à la charité chrétienne, et pourtant communs parmi les Chrétiens.

Pour remédier à ces désordres, et pour entretenir la paix et l'union avec les hommes avec qui nous vivons, l'apôtre saint Pierre nous donne une règle qui seule peut affermir notre repos et celui des autres; elle mérite que vous y fassiez réflexion : *In fraternitatis amore simplici, ex corde diligite attentius.* Aimez-vous avec circonspection comme des frères, d'une amitié simple, c'est-à-dire soyez simples à l'égard des défauts et des humeurs des autres, et circonspects touchant les vôtres. Le cœur simple et franc ne se refroidit pas, ne s'offense pas légèrement, ne prend pas de faux soupçons ni de vains ombrages, ne va pas sonder sans raison le fond des actions ou de la conduite, ne fait ni le délicat, ni le pointilleux mal à propos. Il ne regarde pas à certaines petites irrégularités, il ne se pique pas de formalités inutiles, et n'exige pas des devoirs chargeants, ni des complaisances forcées. Par cette indulgence, on jouit de sa propre paix, et l'on laisse la leur aux autres. Il faut au contraire être circonspects et attentifs sur notre conduite. Cette circonspection fait qu'on veille à tous ses devoirs, qu'on s'accommode aux inclinations des autres, qu'on les prévient en honneur et en affection, qu'on est sensible à leurs besoins, qu'on les oblige avec adresse, qu'on fait valoir leur mérite autant qu'il vaut, et qu'on craint toujours d'être moins civil qu'on ne doit être. Mais l'amour-propre renverse cet ordre; nous gardons notre prudence pour examiner le prochain à la rigueur, et la simplicité pour nous permettre tout à nous-mêmes. Nous voulons que nos frères soient nos amis, et nous voulons être les tyrans de nos frères. Chacun veut aimer son prochain commodément, et veut être aimé dans toutes les formes : on resserre ses obligations, et l'on étend celles des autres. On exige des égards et des déférences qu'on n'a pas intention de rendre, on veut réduire tout à son humeur, on se pardonne bonnement tous ses défauts de société, et l'on ressent tous ceux des autres : de là viennent les dépits, les jalousies, les aigreurs et les haines parmi les hommes. FLÉCHIER.

AMOUR DES ENNEMIS.

Il faut aimer vos ennemis, ce commandement s'adresse à tous, quoique la plupart des hommes s'en croient exempts; à moins que de se faire une guerre ouverte, et de scandaliser le public par des inimitiés éclatantes, on se persuade aisément qu'on n'est ennemi de personne; pourvu qu'on puisse sauver les apparences au dehors, on se satisfait librement au dedans de soi : on ne compte pour rien ces haines qu'on peut tenir cachées sous les replis de sa conscience : on se rassure contre la malice des ressentiments intérieurs qu'on ne peut se dissimuler à soi-même, par des devoirs extérieurs qu'on rend froidement à ceux qu'on hait et qu'on méprise. On aime mieux s'imaginer qu'on n'a point d'ennemis que d'avouer qu'on est ennemi de quelqu'un; et pour n'avoir pas la peine de pardonner à autrui, on juge qu'il est plus court de se pardonner à soi-même. Il n'y a personne qui ne se trouve coupable devant Dieu d'avoir rompu la charité ou de l'avoir fait rompre à ses frères. Ce temps heureux n'a pas duré, où les Chrétiens n'avaient entre eux qu'un cœur et qu'une âme; il n'y a point de vie qui n'ait ses troubles et ses traverses, point de cœur qui n'ait été blessé par quelque endroit, peu de bienfaits et d'amitiés qui n'aient fait des ingrats et des infidèles, et presque point d'hommes qui n'aient à faire un sacrifice à Dieu de quelque secrète vengeance, et qui ne doivent se faire effort pour aimer quelque ennemi. Je dis l'aimer d'un amour effectif, qui craigne pour eux les périls auxquels ils s'exposent, que nous espérions pour eux la grâce que Dieu leur peut faire comme à nous : car son bras n'est pas accourci, et nous n'avons pas épuisé ses divines miséricordes. Il faut avoir de la tristesse de l'aveuglement où ils sont, de la joie de tous les biens qui leur arrivent, et de tout ce qui a le moindre rapport à leur salut; autrement, vous ne les aimez pas en effet.

Ce n'est pas assez, il faut leur faire du bien dans leurs nécessités et dans leurs besoins : *Si esurierit inimicus tuus, ciba illum*, dit l'Apôtre. Premièrement, parce qu'étant l'image de Dieu, qui est notre bienfaiteur, vous devez reconnaître ses grâces en la personne de votre ennemi même, et que vous ne sauriez témoigner le respect et la reconnaissance que vous avez pour cette bonté souveraine plus purement que sur des sujets qui n'ont contribué en rien à se l'attirer. Secondement, pour imiter cette bonté souveraine de Dieu, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, et qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes : ce qui nous engage à étendre nos devoirs indifféremment sur ceux dont nous avons sujet de nous louer et sur ceux dont nous avons sujet de nous plaindre. Troisièmement, afin de les gagner par cette charité abondante, en les adoucissant par nos soins et par nos bienfaits, en leur inspirant pour nous la même bonté que nous avons pour eux, et les engageant, par les biens que nous leur faisons, à se repentir du mal qu'ils

nous ont fait, ou qu'ils ont eu dessein de nous faire.

Mais suis-je instruit de leurs besoins? dites-vous; qu'y a-t-il de commun entre eux et moi? quel commerce avons-nous ensemble? Hé! c'est déjà un assez grand malheur pour vous d'avoir cette froideur et cette indifférence, et de ne vouloir rien de commun avec des hommes régénérés par la même grâce que vous, rachetés du même prix que vous, destinés à la même gloire que vous, et ne faisant ainsi qu'un même corps et un même esprit en Jésus-Christ avec vous? Mais cette ignorance affectée de leurs besoins ne vous justifiera pas un jour devant le tribunal du souverain Juge. Vous êtes si instruit de tout le reste de leurs affaires, pourquoi ne savez-vous pas ce qui leur manque, et ce que vous pouvez faire pour eux? La malice vous ouvre les yeux pour discerner tous leurs défauts, et la charité ne devrait-elle pas vous les ouvrir pour vous faire observer leurs vertus? Vous savez tout le mal qu'ils font : d'où vient que vous ne savez pas le mal qu'ils souffrent? Vous êtes les premiers avertis de leurs disgrâces pour en triompher, et vous êtes les derniers informés de leurs nécessités pour y remédier. Pourquoi faut-il qu'il n'y ait pas une de leurs imperfections qui vous échappe, et que tous leurs besoins vous soient inconnus? Vous les connaissez trop, ou vous les connaissez trop peu, et l'un et l'autre viennent du défaut de votre charité.

Il faut encore prier pour eux : *Orate pro persequentibus*, parce que l'amour des ennemis étant une des plus difficiles pratiques de la religion de Jésus-Christ, nous ne pouvous en être capables que par son esprit. Or, comme nous sommes obligés de les aimer sans cesse, nous sommes obligés de prier sans cesse, et de dire comme Samuel pour un peuple qui venait de lui ôter le gouvernement que Dieu même lui avait donné : *Absit a me hoc peccatum, ut cessem pro vobis orare ad Dominum.* Ce qui se doit entendre, non pas de ces prières récitées sans affection et sans tendresse, mais d'une effusion de cœur qui se fait devant Dieu et qui a été précédée par les devoirs et par les bienfaits de l'amour que cette prière a produits. FLÉCHIER.

AMOUR MATERNEL.

La bonté de la Providence se montre tout entière dans le berceau de l'homme. Quels accords touchants! Ne seraient-ils que les effets d'une insensible matière? L'enfant naît, la mamelle est pleine; la bouche du jeune convive n'est point armée, de peur de blesser la coupe du banquet maternel; il croît, le lait devient plus nourrissant; on le sèvre, la merveilleuse fontaine tarit. Cette femme si faible a tout à coup acquis des forces qui lui font surmonter des fatigues que ne pourrait supporter l'homme le plus robuste. Qu'est-ce qui la réveille au milieu de la nuit, au moment où son fils va demander le repas accoutumé? D'où lui vient cette adresse qu'elle n'avait jamais eue? Comment elle touche cette tendre fleur sans la briser! Ses soins semblent être le fruit de l'expérience de toute sa vie, et cependant c'est là son premier-né! Le moindre bruit épouvantait la vierge : où sont les armées, les foudres, les périls, qui feront pâlir la mère? Jadis il fallait à cette femme une nourriture délicate, une robe fine, une couche molle, le moindre souffle de l'air l'incommodait; à présent un pain grossier, un vêtement de bure, une poignée de paille, la pluie, et les vents, ne lui importent guère, tandis qu'elle a dans sa mamelle une goutte de lait pour son fils, et dans ses haillons un coin de manteau pour l'envelopper.

CHATEAUBRIAND.

AMOUR PROPRE (L').

Notre amour-propre nous fait tout rapporter à nous-mêmes; nous faisons servir tout ce qui nous environne à nous seuls, comme si tout était fait pour nous : nous ne comptons tout ce qui se passe dans le monde que par rapport à nous; en un mot, nous vivons comme si nous étions seuls dans l'univers, et que l'univers entier ne fût fait que pour nous seuls. Aussi, nous qui ne sommes qu'un atome imperceptible au milieu de ce vaste univers, nous voudrions en faire mouvoir toute la machine au gré de nos seuls désirs; que tous les événements s'accommodassent à nos vues; que le soleil ne se levât et ne se couchât que pour nous seuls. Nous voudrions être la fin de tous les desseins de Dieu, comme nous nous établissons nous-mêmes la fin unique de tous nos projets sur la terre.

Ainsi, nous ne jugeons que par rapport à nous-mêmes de tous les événements qui nous environnent; et tout ce qui trouble un instant nos plaisirs, tout ce qui dérange l'orgueil et l'ambition de nos projets et de nos espérances nous aigrit et nous révolte.

Comme notre amour-propre nous fait croire que nous avons seuls la sagesse en partage, tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vues et à nos lumières, dans l'arrangement des choses d'ici-bas, trouve auprès de nous sa condamnation et sa censure. Nous voudrions que les places et les dignités fussent disposées à notre gré; que nos vues et nos conseils réglassent la fortune publique; que les faveurs ne tombassent que sur ceux à qui notre suffrage les avait déjà destinées; que les événements publics ne fussent conduits que par les mesures que nous aurions nous-mêmes choisies : nous blâmons tous les jours le choix de nos maîtres, et nous ne trouvons personne digne des places qu'il occupe.

Notre amour-propre s'est emparé de tout l'univers, et nous regardons tout ce que nous désirons comme notre partage. Les places et les honneurs qui échappent à notre cupidité et qui se répandent sur les autres, nous les regardons comme des biens qui nous appartiennent et qu'on nous ravit injustement; tout ce qui brille au-dessus et à

côté de nous nous éblouit et nous blesse. Nous voyons avec des yeux d'envie l'élévation des autres hommes : leur prospérité nous inquiète, leur fortune fait notre malheur, leur succès forme un poison secret dans notre cœur, qui répand l'amertume sur toute notre vie. Les applaudissements qu'ils reçoivent sont comme des opprobres qui nous humilient ; nous tournons contre nous ce qui leur est favorable ; et, peu contents des malheurs qui nous regardent, nous nous faisons encore une infortune du bonheur d'autrui. MASSILLON.

AMOUR-PROPRE (L').

L'amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi ; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, et les rendrait les tyrans des autres, si la fortune leur en donnait les moyens. Il ne se repose jamais hors de soi, et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre. Il n'est rien de si impétueux que ses désirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que sa conduite. Ses souplesses ne se peuvent représenter ; ses transformations passent celles des métamorphoses, et ses raffinements ceux de la chimie : on ne peut sonder la profondeur ni percer les ténèbres de ses abîmes. Là, il est à couvert des yeux les plus pénétrants, il fait mille insensibles tours et retours ; là, il est souvent invisible à lui-même ; il y conçoit, il y nourrit, il y élève, sans le savoir, un grand nombre d'affections et de haines ; il en forme de si monstrueuses que, lorsqu'il les a mises au jour, il les méconnaît, ou il ne peut se résoudre à les avouer.

De cette nuit qui le couvre, naissent les ridicules persuasions qu'il a de lui-même ; ses erreurs, ses ignorances sur son sujet. De là vient qu'il croit que ses sentiments sont morts, lorsqu'ils ne sont qu'endormis ; qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir, dès qu'il se repose, et qu'il pense avoir perdu tous les goûts, qu'il a rassasiés. Il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions ; il vit partout, il vit de tout, il vit de rien ; il s'accommode des choses, de leur privation ; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre, il entre dans leurs desseins ; et, ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux ; il conjure à sa perte, il travaille même à sa ruine, enfin, il ne se soucie que d'être, et pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi.

Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité, et s'il entre hardiment en société avec elle pour se détruire, parce que, dans le même temps qu'il se ruine dans un endroit, il se rétablit dans un autre. Quand on pense qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre ou le changer ; et, lors même qu'il est vaincu, et qu'on croit en être défait, on le trouve qui triomphe dans sa propre défaite. Voilà la peinture de l'amour-propre, dont toute la vie n'est qu'une grande et longue agitation. La mer en est une image sensible, et l'amour-propre trouve, dans le flux et le reflux de ses vagues, une fidèle expression de la succession turbulente de ses pensées et de ses éternels mouvements.

LA ROCHEFOUCAULD.

ANGES (LES).

CROYANCE DE TOUS LES PEUPLES A LEUR EXISTENCE.

Rétablissons hautement une vérité que l'incrédulité s'efforçait surtout de nous dérober ; à savoir la constitution primordiale de la société humaine par le Créateur, et la puissance de civilisation dont elle fut d'abord douée.

Attestons que l'homme a tout reçu, et que de lui-même il n'a rien produit. Le système de l'invention des langues, des sciences, des arts, par des observations graduelles, est chaque jour plus discrédité. Jamais des essais successifs n'eussent enfanté une organisation générale et complète. Tout fut accordé à l'homme simultanément. Devant vivre en société, il reçut tout ce qui constituait sa destination. Ne pouvant éluder cette conséquence rigoureuse, M. Benjamin Constant se vit contraint à désobliger ses anciens amis, en confessant « que l'état sauvage n'est point celui dans lequel s'est trouvée l'espèce humaine à son origine. » Le professeur Damiron a aussi été forcé d'admettre un mode de révélation primitive des idées vitales sans lesquelles la société n'eût pu que se dépraver et périr. « Il était de la sagesse divine de les lui donner en la constituant, dit-il ; c'est pourquoi le rôle de révélateur a dû succéder pour Dieu à celui de Créateur. Il a produit et puis il a instruit. » Un maître de la nouvelle philosophie (M. Ballanche) a fait encore cette déclaration mémorable : « Dire que l'homme a pu inventer la parole et créer les langues, est une *haute folie*, si ce n'est une *impiété*. »

Toutes les cosmographies rappellent la connaissance des choses donnée à l'homme par des êtres supérieurs. Les moyens de produire le feu lui furent enseignés, et la mythologie prit pour symbole de la science le feu qui avait été la première application de l'intelligence. Le secret de forger le fer dut accompagner celui de faire le feu. Homère place dans le ciel les forges de Vulcain. — Sans la flamme et le fer, nul agent capable de pénétrer les forêts, de défricher le sol, d'ouvrir, pour les féconder, ses entrailles. Car les fruits des arbres ne sont point la nourriture propre à l'homme ; son aliment personnel c'est le blé, que la terre jamais ne donne, souvent refuse, et ne livre qu'en échange de la sueur tombée sur son sein ; le blé, dont la culture est presque universelle, et la semence primitive inconnue ; le blé, demeuré parmi les peuples, se multipliant avec eux, et dont l'origine existe comme la leur, placée dans les hauteurs inaccessibles. — C'est en vain que Bailly a torturé une étymologie de Linnée, pour y trouver que le blé croît spontanément sur

les hauteurs du nord-ouest de l'Asie; le grand naturaliste a parlé de l'avoine, si nécessaire à des populations qui vivent à cheval, et nullement du blé qui produit notre pain. Observons encore que par exception à toutes les productions terrestres, le blé n'a pas été donné, mais seulement prêté à l'homme; que celui-ci le répand ou le réduit selon son activité ou sa négligence; qu'il est, à la rigueur, le maître d'anéantir ce dépôt, sauf à expier par les tourments de la famine et la mort, la transgression de la loi qui le soumet au travail: loi inexorable, dont le principal accomplissement s'exécute dans la culture même du blé, les grands labours, les longues fatigues qu'elle nécessite, et qui rappellent incessamment l'arrêt prononcé contre la race humaine : « La face couverte de sueur, tu te nourriras de pain. » Remarquons ce nom de *pain* prononcé par l'Eternel, avant d'avoir nommé le blé! Ce mot de l'industrie confondu avec celui de la nature, pour montrer quelle alliance formera l'homme, quel symbole deviendra l'aliment destiné à sa subsistance.

Visiblement le pain fut créé pour l'homme. Tous les animaux qui, rangés sous sa loi, associés à son sort, deviennent en quelque sorte ses organes, se nourrissent volontiers de pain; tandis que les hôtes farouches des bois reconnaissant que cette nourriture ne leur appartient point, après l'avoir flairée s'en éloignent.

L'usage du blé ne fut pas un des moindres liens sociaux. Les diverses façons de labour, l'amendement du terrain, les semailles, le sarclage, la moisson, le foulage, le vannage, la trituration, la panification, la cuisson au four, sont autant d'opérations qui exigent un concours mutuel de forces, et maintiennent, par une nécessité constante, le rapprochement des hommes. Aussi les mythographies nous montrent-elles l'institution de la propriété et des lois sortant de la culture du blé. — Partout les divinités qui donnèrent le blé à l'homme, lui apprirent les règles de la justice. — Isis en enseignant aux Egyptiens l'usage du froment et de l'orge, leur donna leur première législation. — L'invention des lois fut attribuée à Cérès, parce qu'elle avait appris aux hommes le labourage. — Orphée est dit avoir porté aux Pélasges de la Samothrace, le blé qui devint l'instrument de leur civilisation. — Au rapport de Pline, les Latins ignorant la panification, ne vécurent que de bouillie durant quatre cents ans. — Le blé est si évidemment un prêt traditionnel fait à la race humaine, et le signe des communications sociales, que pendant longtemps, les druides portèrent dans la cérémonie du gui de chêne, un pain, comme emblème de leur antique science.

La distinction des plantes salutaires et des plantes funestes nécessitait également un enseignement spontané. Tout essai eût été fatal à l'homme, et aurait, dès le principe, réduit peut-être, jusqu'à la destruction, sa race si peu nombreuse. C'est ce que confirme Hippocrate nous disant que « sans le secours d'Esculape, qui tenait de son père ces secrets, jamais les hommes n'auraient pu inventer les remèdes. » D'accord en cela avec ces paroles du livre de l'Ecclésiastique : *Dieu a fait connaître aux hommes les remèdes... C'est lui qui a institué le médecin* (*Eccli.*, XXXVIII, 1, 2, 4.) Dans son Histoire naturelle, Pline fait aussi descendre des cieux la médecine. Nous voyons en effet l'usage de chercher des remèdes en consultant les oracles.

Le sage Hippocrate ne doutait point non plus que les arts ne nous eussent été communiqués. Epicharme disait : « L'homme n'a inventé aucun art; ils lui viennent tous de Dieu, et la raison humaine est née de la raison divine. » Dans son Livre des lois, Cicéron exprime la même opinion : « *Antiquitas proxime accedit ad Deos.* » En reconnaissant ces faits cosmogoniques, le besoin d'une instruction primordiale, en attribuant aux dieux l'invention des arts et la constitution des nations, l'antiquité confessait l'impuissance de l'homme à obtenir ces résultats par des ébauches successives.

Les manifestations de l'auteur suprême aux créatures par des êtres intermédiaires, se retrouvent dans la plupart des traditions. Tantôt ce sont des dieux qui viennent s'asseoir à la table des hommes justes, tantôt ce sont des dieux qui prennent des traits mortels et parcourent la terre pour éprouver la vertu. Les Chaldéens, réputés les plus anciens des peuples, rapportent que « la première année, il parut sur la terre un être sous une figure à demi-humaine, qui instruisit les hommes dans l'écriture, les sciences et les arts. » Au dire des Egyptiens, le dieu Thot leur apprit les lettres et les nombres. La *Genèse* et le *Bagavadam* mentionnent également les nouvelles instructions données aux hommes après le déluge. C'est une chose bien digne d'attention que la croyance universelle à des intelligences supérieures, et la concordance des divers récits sur la nature et l'histoire de ces êtres surhumains.

Les Chinois honoraient les anges d'un culte particulier. Khoung-Tseu (Confucius) a traité de leur essence. Tseu-Ssé, son petit-fils, le rappelle dans son livre Tchoûng-Yoûng (l'*Invariable Milieu*). — Les riverains de la mer Vermeille rapportent que Dieu créa des êtres invisibles qui se révoltèrent contre lui, et qui sont ses ennemis aussi bien que ceux des hommes. Ils leur donnent le nom de fourbes et de menteurs. — Les Californiens septentrionaux disent : « *Celui qui est vivant* a créé des êtres invisibles qui se sont révoltés contre lui. » — D'après les Indous, « ils s'éloignèrent de l'obéissance qu'ils lui devaient..... Ils dirent en eux-mêmes : nous voulons gouverner..... Ils trompèrent d'autres anges et corrompirent la fidélité de plusieurs; l'Eternel les fit avertir de leur crime; mais eux, qui se flattaient d'être indépendants, persistèrent dans leur désobéissance; l'Eternel commanda alors de les chasser du ciel et de les préci-

piter dans l'onderah (l'enfer) pour y souffrir des tourments continuels.» — « Au temps où il y eut une dispute et une guerre entre les anges et les démons, les anges eurent la victoire. » — « Quelle différence entre un déva (ange) et un dâvana (démon), amis par leur nature, l'un de la justice, l'autre de l'iniquité, attachés l'un à la vertu, l'autre au vice. » Les Scandinaves admettaient les anges (œsers). Ils reconnaissaient aussi le combat livré entre eux dans le ciel avant l'existence de la terre. Les Arabes appelaient le chef des mauvais anges, Iba (le réfractaire), Scheitan ou Satan (le calomniateur). — Le système religieux thibétain-mongol renferme tout notre enseignement sur la chute des esprits rebelles et leur exil éternel, après une grande bataille livrée dans le ciel. — Les Mexicains croyaient à la punition des méchants par les démons. — Les Péruviens appuyaient cette idée d'une grande horreur pour Satan, qu'ils désignaient du nom de *Cupay*, ne le nommant jamais sans cracher par terre en signe de malédiction. — Dans les croyances des Kalmouks une voix se fit entendre d'en haut. C'était celle des Tengris qui ne cessent de veiller sur les destinées des hommes : elle annonça qu'il tomberait une pluie abondante..... (le déluge). — Les Parsis pensent que les génies subalternes ont un pouvoir absolu sur les choses que Dieu leur a confiées. — Les diverses peuplades des bords de l'Orénoque désignent le démon par un nom propre, que chacun lui donne selon l'énergie de sa langue. — Les Scythes reconnaissaient l'existence des génies que nous appelons anges. — Les Thraces admettaient ces intelligences supérieures. — Les Gètes, les Massagètes professaient à cet égard une doctrine semblable. Il résulte des récits d'Olaüs Magnus et de Jornandès, que les Goths partageaient la croyance générale sur les esprits invisibles. — Les Celtes avouaient ces génies supérieurs, et pratiquaient divers rites en leur honneur. — Quant aux Grecs, leur culte des dieux secondaires, des demi-dieux, n'était qu'une altération du dogme sur les essences qu'ils tenaient des Egyptiens et des trafiquants de la Phénicie. Le savant Huet l'a clairement démontré. — Thalès et Pythagore reconnaissaient l'existence des substances spirituelles qui agissent dans notre sphère. — Eschyle a parlé de la chute des anges rebelles après un combat. — Empédocle enseignait que les mauvais démons sont punis du crime qu'ils ont commis. — Dans son Electre, Euripide suppose les perfides suggestions d'un mauvais génie. — Et Platon, qui maintes fois mentionne la doctrine générale sur les esprits invisibles, va même, dans le Timée, jusqu'à nous parler de son ange familier.

Ces faits constatés et livrés à l'impartialité, sinon à la foi des lecteurs, rappelons que par suite des enseignements supérieurs, des révélations qui marquèrent l'époque palingénésique, loin d'avoir langui durant des milliers d'années, informe de langage, de mœurs et de culte, la famille humaine fut constituée dans l'entier complément de son organisation; douée de la vigueur d'une extension haute et rapide, possédant une puissance inconnue dans la génération de la parole, ayant un génie d'expressions si profond, que son seul souvenir produisit plus tard la croyance à la force magique des noms des cabalistes et des nécromanciens. — La société dut être primitivement initiée aux divers mystères des sciences, aux principes de l'astronomie, de la statique, de l'hydraulique, de la mécanique, de la navigation, de l'architecture, et à de nombreux procédés depuis longtemps perdus. Car à travers les âges héroïques, l'industrie de l'homme apparaît tout d'abord revêtue de formes gigantesques. Que penser de l'art des machines qui élevèrent ces constructions effrayantes, nommées cyclopéennes, dont les débris écrasent nos chétifs monuments? Que dire des fortifications inaccessibles, des jardins exhaussés, des aqueducs aériens de Babylone, et des merveilles inouïes de Thèbes, de Persépolis, d'Ecbatane? Comment expliquer ces monstres de granit qui mettent quatre mille ans à cacher sous les sables leurs croupes immenses, ces colosses, ces propylées égyptiaques, et ces montagnes de pierres dressées au bord du Nil, vestiges éternels d'une éphémère vanité? Qui trouva le secret de cette peinture dont quarante siècles n'ont pu ternir la fraîcheur? Qui inventa l'indestructible ciment, inconnu depuis les Romains, et dont la ténacité résiste mieux que la pierre au fer démolisseur? D'où est sorti le secret des édifices phéaciens et des arts si perfectionnés des Etrusques? — L'étude du passé démontre que loin d'avoir grandi par ses propres efforts, l'homme n'a fait que décroître. Il incline au dépérissement; et sans l'action constante du regard de la Providence qui toujours le relève et le maintient, sa race serait dès longtemps éteinte. — Comment donc avait-on osé prétendre qu'il s'était fait lui-même?

Reportons-nous aux années qui suivirent l'écoulement des eaux diluviales. Ici l'histoire est empreinte d'une tradition mystérieuse sur un événement social connu sous le nom de Tour de Babel ou confusion des langues, et plus généralement de dispersion des peuples. — Eupolème, Josèphe, Eutychius le rappellent. La mythologie, qui n'est qu'une histoire algébrique, l'a retracée allégoriquement dans le tableau de l'escalade des Titans. Sans adopter, au sujet de la monstrueuse tour et de la division des langues, le sentiment de saint Grégoire de Nysse, de Leclerc, de Simon, bien qu'ils puissent sembler rationnels, nous nous bornerons à soutenir historiquement l'existence positive d'un monument extraordinaire et colossal, sauf à la science profane de le considérer ou comme un projet audacieux, ou comme un simple témoignage de la séparation et de la migration des peuples. On ne peut nier que l'image de

cette Tour chronologique et l'idée attachée à son signe, ne soient gravées dans les annales des grandes nations. Les Mexicains l'ont gardée sur leur lointain continent, et les Chinois n'en sauraient perdre la mémoire. La forme et le nom de cette Tour ont passé dans leur écriture. Une lettre de leur langue qui signifie l'adieu, la séparation, représente la mystérieuse Babel.

ROSELLY DE LORGUES.

APOLOGIE D'ATHÉNAGORE.

Aux empereurs Marc-Aurèle, Antonin et L. Aurèle Commode, Arméniens, Sarmatiques, et, ce qui est plus grand, philosophes.

Les peuples soumis à votre empire, grands princes, ont des lois, des usages, des cultes religieux bien différents les uns des autres. Il est libre à tous de les suivre, quelque ridicules même que puissent être, et ces lois, et ces usages, et ces religions. Il est permis aux Egyptiens de rendre les honneurs divins aux chats, aux crocodiles, aux serpents, aux chiens.... (Il nomme d'autres peuples encore). Tous éprouvent sans cesse les effets de votre clémence, de votre douceur, de votre bienfaisance; le monde entier, à l'ombre de vos soins paternels, jouit d'une paix profonde : les Chrétiens sont les seuls dont vous ne paraissiez tenir aucun compte, et dont le nom suffit pour exciter la haine. Mais sans doute ce n'est pas le nom, c'est le crime seul qui est digne de haine et de supplice; et vous souffrez que des hommes innocents, pénétrés, comme nous nous engageons à le prouver, des sentiments les plus religieux et pour Dieu et pour les hommes, soient opprimés, bannis, persécutés, sans nul respect pour les lois de l'équité, de la morale, de la raison !

Nous ne craignons pas d'exposer notre cause au grand jour. Nous vous supplions de tourner aussi sur nous vos regards, de ne pas nous laisser égorger par nos calomniateurs; car ce n'est pas assez pour nos ennemis de nous ravir les biens et l'honneur, c'est-à-dire ce que les hommes regardent comme les objets les plus importants. Il est vrai que nous méprisons tout cela; nous avons appris, non-seulement à ne pas nous venger nous-mêmes des mauvais traitements, à ne pas en solliciter la vengeance devant les tribunaux, mais si l'on nous donne un soufflet, à tendre l'autre joue; si l'on nous ôte notre tunique, à céder encore notre manteau. Après que nous avons abandonné nos biens, on en veut à notre vie, on nous accuse d'une multitude de crimes dont on ne saurait même nous soupçonner, mais que nous serions fondés à reprocher à nos accusateurs.

Nous le disons hautement : si l'on peut nous convaincre de quelque crime que ce soit, nous ne demandons point de grâce, nous sommes prêts à souffrir les plus cruels supplices. Mais si l'on ne peut nous en imputer d'autres que notre nom (car jusqu'aujourd'hui ce ne sont que des bruits vagues et calomnieux, jusqu'aujourd'hui pas un seul Chrétien n'a été convaincu d'aucun délit); c'est à vous, grands princes, princes humains, princes sages, à nous défendre par les lois. Nous implorons pour nous cette bienfaisance qui fait le bonheur de vos peuples. Que nous puissions, nous aussi, vous rendre grâces, et nous glorifier d'être, par votre protection, à l'abri des traits de la calomnie. Vous, êtes trop justes pour souffrir que, tandis qu'aucun accusé n'est puni qu'après avoir été convaincu, nous seuls soyons condamnés sur notre nom seul, sans qu'on ait égard à nos raisons; car nos juges ne s'embarrassent pas d'examiner si un Chrétien a commis quelque délit, c'est à son nom qu'ils attachent l'infamie du crime. Mais rien n'est plus indifférent en soi-même qu'un nom : ce sont les actions bonnes ou mauvaises, qui décèlent l'homme vertueux ou vicieux. Princes savants et philosophes, vous saisissez ce que je dis mieux que personne. Ceux qui sont cités à votre tribunal pour quelque crime que ce soit, se reposent sur l'assurance qu'on ne leur fera jamais un crime de leurs noms, et que vous ne les condamnerez pas, à moins que les crimes dont ils seront chargés ne soient bien prouvés; qu'en un mot ce sera l'équité qui dictera l'arrêt de leur condamnation ou de leur justification.

Ce que vous accordez à tous vos sujets comme une justice, c'est ce que vous demandent les Chrétiens. Qu'on ne nous haïsse et ne nous punisse point pour notre nom, qui assurément n'est pas crime, mais qu'on informe des crimes dont on nous charge. Si nous sommes convaincus, qu'on nous punisse; mais qu'on nous déclare innocents, si nous le sommes en effet. J'ose l'assurer, vous ne trouverez pas de criminels parmi les Chrétiens. Si vous en trouvez un, non, ce n'est pas un Chrétien, il n'en a que le masque. Quand on juge un philosophe, on ne le juge point innocent ou coupable à cause de la science qu'il professe; mais s'il est prouvé qu'il est criminel, il est puni sans qu'il en rejaillisse de déshonneur sur la philosophie, qui est innocente; il n'est même criminel que parce qu'il n'est pas un vrai philosophe, et si l'accusation est calomnieuse, il est absous. Encore une fois, qu'on nous traite avec la même équité; qu'on examine notre vie, mais que notre nom soit absous.

ATHÉNAGORE.

APOSTOLAT DE SAINT PAUL.

Il est clair que saint Paul n'avait rien à gagner en embrassant la religion de Jésus-Christ : voyons maintenant ce qu'il sacrifiait et ce qu'il avait lieu de craindre. Il sacrifiait sa fortune, qu'il aurait pu avancer en restant dans la religion juive. Il sacrifiait la réputation qu'il s'était faite par ses longs travaux, par ses études et par une conduite irréprochable dans la justice légale. Il sacrifiait ses amis, ses parents, sa famille, à laquelle il s'arrachait et devenait étranger pour toute sa vie. Il sacrifiait enfin cette religion, dans laquelle il s'était signalé au-dessus de tous ceux de son âge, et les tradi-

tions de ses pères, pour lesquelles il avait été zélé jusqu'à l'excès. Combien ce sacrifice ne devait-il pas coûter à un homme de son caractère, et combien n'était-il pas au-dessus de l'homme dans un Juif! On sait que c'était la nation du monde la plus attachée à ses idées de religion, et que, parmi eux, la plus austère et la plus orgueilleuse secte était celle des Pharisiens, sous la discipline desquels saint Paul avait été élevé. Abandonner donc si subitement des dogmes si chers; renoncer à l'orgueil de ses premiers maîtres; et, de leur disciple, devenir tout d'un coup leur ennemi; n'était-ce pas ce qui demandait les derniers efforts de la part d'un homme accoutumé dès l'enfance à les révérer, et dont les premiers préjugés étaient fortifiés par tout le pouvoir de l'habitude, l'autorité de l'exemple et les charmes de l'honneur et de l'intérêt!

Tels étaient les sacrifices qu'il fallait que saint Paul fît pour embrasser la religion chrétienne. Voyons maintenant ce qu'il avait à craindre : rien moins que la vengeance implacable de ceux qu'il abandonnait, et le mépris de ceux dont il avait si ardemment recherché l'estime, enfin tous les maux dont il fait l'énumération dans sa IIe Epître aux Corinthiens, et dont le moindre suffirait pour faire abandonner à un imposteur le projet le plus avantageux et le plus flatteur. Donc, l'avantage qu'il pouvait se proposer n'ayant aucune proportion avec les dangers qu'il courait, ni avec les maux qu'il aurait à souffrir, il y aurait eu la plus étrange extravagance à entrer dans une pareille imposture, et à y persévérer après s'y être une fois engagé.

Il est donc démontré que l'intérêt, la réputation, l'autorité n'ont pu être les motifs qui ont engagé saint Paul à se convertir à la foi chrétienne; et que toutes ses vues, ainsi que la juste appréhension de tant de maux inévitables, auraient dû l'empêcher de prendre un parti si opposé à toute sa vie passée, à tous les principes qu'il avait reçus, à toutes les habitudes qu'il s'était faites.

Guénée (1). Trad. de lord Lyttleton (2).

APOTRES (les).

Le fondateur du Christianisme voulut, avant de quitter la terre, pourvoir à la conservation de son ouvrage. Parmi ceux de ses disciples qui s'étaient attachés le plus étroitement à sa personne, il en choisit douze, qu'il revêtit de la mission spéciale d'aller, après lui, prêcher son Evangile, et porter à Jérusalem, dans la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre, le témoignage de ce qu'ils ont vu et entendu. Fidèles à l'ordre de leur maître, les apôtres remplissent leur mission; ils se répandent dans les diverses contrées du monde, s'y font écouter et meurent en laissant partout des traces profondes de la doctrine nouvelle qu'ils étaient chargés d'enseigner. Nous avons de plusieurs d'entre eux des Epîtres adressées aux Eglises qu'ils avaient fondées; il en est un entre autres qui a étonné tous les siècles par la profondeur de sa doctrine : les plus sublimes génies ne tarissent pas sur les éloges qu'ils donnent à sa science, à la vigoureuse précision de son langage. Son nom (saint Paul) est la plus imposante autorité.

On se demande comment des hommes pris dans la plus basse extraction, dans les derniers rangs du peuple, enchaînés jusque-là dans des professions qui supposent la rusticité des mœurs et la grossièreté du langage, dépourvus complétement des ressources que peuvent fournir l'éducation, la richesse, le commerce du monde et la culture de l'esprit, on se demande, dis-je, comment de tels hommes, jetés, dispersés tout à coup dans tant de contrées diverses, si différentes entre elles de langues, de mœurs et d'institutions, ont pu s'y faire comprendre; comment ils sont parvenus à se faire suivre des peuples et des rois, des savants et des ignorants, des philosophes eux-mêmes; à triompher des habitudes et des préjugés les plus invétérés, et, sur les ruines des temples et des écoles de la gentilité, à élever l'autel et la chaire du Dieu inconnu, du Dieu crucifié? Où donc les apôtres avaient-ils appris cette philosophie, en effet si nouvelle, sortie tout entière du sépulcre sanglant de Jésus-Christ, et dont assurément ni les livres de Platon, ni même ceux de Moïse, ne leur avaient offert la moindre idée? Indépendamment du grand caractère de vertu, de probité rigoureuse, de désintéressement, d'héroïsme même qu'il faut bien reconnaître dans leur personne, quels problèmes ces Epîtres, considérées sous le seul rapport de la doctrine et du langage, ne laissent-elles pas à résoudre aux esprits méditatifs? La doctrine d'abord : d'où étaient venues aux apôtres ces notions si profondes et si distinctes, sur l'essence d'un être unique et souverain, créateur et père de tout ce qui respire, providence universelle, puissance et bonté sans bornes; sur l'immensité et l'harmonie des perfections divines, sur les impénétrables conseils de sa justice et de sa miséricorde, sur les mystères, tant de la grâce et de ses opérations, que de la rédemption et de ses bienfaits? A quels maîtres, à quels livres avaient-ils emprunté

(1) Ses *Lettres de quelques Juifs portugais, adressées à M. de Voltaire*, eurent un succès complet; les Français comme les étrangers admirèrent les connaissances de l'auteur. Personne n'a mieux relevé l'ignorance, les méprises, la mauvaise foi et les innombrables contradictions du patriarche de la philosophie. Voltaire, lui-même, dans quelques moments de sagesse, rendit justice au mérite de l'abbé Guénée. Ces lettres, modèle parfait d'une plaisanterie fine, piquante et pleine d'urbanité, offrent une lecture aussi agréable qu'instructive.

(2) George Lyttleton, lord chancelier de l'échiquier, en Angleterre, avait eu dans sa jeunesse des doutes sur la religion; mais il ne tarda pas à se rendre aux preuves lumineuses du Christianisme. Il en trouva une suffisamment décisive dans le seul fait de l'apostolat de saint Paul. Il a laissé sur ce sujet un excellent ouvrage.

cette théologie que tous les maîtres et tous les livres sortis des écoles du Portique et du Lycée n'avaient pas même soupçonnée, qui perça si avant dans les ténèbres de notre ignorance et dans les énigmes du cœur de l'homme, et dont les rayons, bien que mêlés encore à l'obscurité de cette terre d'exil et d'apprentissage où nous sommes, manifestant pour la première fois au genre humain tout entier le secret des combats entre la chair et l'esprit dont notre cœur est le théâtre, découvrirent, avec une théorie à la fois si sublime et si populaire, aux yeux du savant et de l'ignorant, l'accord cherché inutilement par tous les sages de la terre, entre l'empire toujours souverain de Dieu et la volonté toujours libre de l'homme? Ces pauvres pêcheurs des bords du lac de Génézareth, on se demande qui donc leur avait fait ces étranges révélations qu'ils nous ont transmises sur l'espérance des biens futurs et les misères de la vie présente, sur les témoignages de notre immortalité et les récompenses destinées aux bonnes œuvres; sur tous les devoirs de la morale applicable à chacune des conditions et des circonstances de la vie, sur tout ce nouvel ordre de vertus dont avant eux le nom même était ignoré, sur tant d'autres questions de la plus haute métaphysique, que nous autres hommes, héritiers de tant de secours accumulés par les siècles, nous n'abordons qu'en tremblant, au risque de nous précipiter dans l'erreur, pour peu que nous nous écartions du sentier tracé par ces guides infaillibles. Eux, avec quelle fermeté ils le parcouraient! Rien de vague ni d'incertain: les préceptes les plus relevés, les maximes les plus salutaires, coulent de leur plume avec une autorité qui subjugue tout.

Dans le langage, une précision nerveuse, qui s'embarrasse peu des intermédiaires, se contente d'établir les principes, les entraîne aux conséquences les plus reculées, les fortifie par une argumentation serrée et décisive, fait jaillir la lumière à grands flots sur toutes les matières, sans s'occuper du soin de les distribuer méthodiquement, revêt quelquefois la diction de figures imposantes et animées, et toujours également admirable dans sa familiarité comme dans son élévation, ne s'égare jamais, et ne tombe nulle part, ni dans l'enthousiasme, ni dans l'abjection.

Ces Epîtres sont dans nos mains encore à présent; après tant de siècles, elles perpétuent, elles soutiennent dans l'univers l'heureuse révolution qu'elles y opérèrent.

GUILLON.

APPARITION DE LA CROIX

A JÉRUSALEM.

Saint Cyrille venait de monter sur le siége de Jérusalem, et le commencement de son épiscopat est célèbre par l'apparition d'une croix qui se fit voir dans le ciel, en plein jour, le 7 mai de l'an 351. Elle était si lumineuse, que l'éclat du soleil ne pouvait l'obscurcir. Tout le peuple accourut à l'église pour glorifier Dieu. Jérusalem tout entière avait vu ce miracle, et saint Cyrille rendit compte de ce prodige à l'empereur Constance, dans la lettre suivante :

Au religieux empereur Constance, auguste, chéri de Dieu ; Cyrille, évêque de Jérusalem, salut en Notre-Seigneur.

Voici la première lettre que j'écris de Jérusalem à Votre Majesté ; elle y reconnaîtra le seul langage qu'il convienne à elle d'entendre, à moi de parler. Nulle expression dictée par la flatterie, mais le simple récit d'un événement par lequel Dieu a voulu manifester la vérité des oracles du ciel. Mon discours ne vous présentera point la pompe étudiée d'une pièce d'éloquence ; seulement Votre Majesté verra dans ce que je vais lui raconter le fidèle accomplissement des prédictions contenues dans l'Evangile. Le fait est récent; il s'est passé à Jérusalem et je m'empresse de vous en transmettre les principales circonstances. Il vous prouvera combien Dieu prend intérêt à la gloire de votre empire.

Du temps de Constantin, votre père, d'heureuse mémoire, on découvrit à Jérusalem le bois de la croix qui fut l'instrument de notre salut. Dieu, pour récompenser la piété d'un de ses serviteurs, lui accorda, par une faveur signalée, de recouvrer les saints lieux cachés sous les monuments dont la haine du nom chrétien les avait chargés. De votre temps, très-pieux empereur, qui surpassez vos aïeux en piété, les miracles ne viennent plus du ciel, mais de la terre. Car, pendant les saints jours de la Pentecôte, le jour des nones (le 7 mai), vers la troisième heure du jour (un peu avant midi), une très-grande croix, composée de lumière, a paru au-dessus du mont Golgotha, s'étendant jusqu'à la montagne sainte des Oliviers, et s'est fait très-visiblement apercevoir, non pas à une ou deux personnes, mais à tout le peuple de la ville. Ce n'a point été, comme on pourrait le croire, un phénomène passager; il a subsisté durant plusieurs heures, visible à tous les yeux et plus éclatant que le soleil, dont la lumière l'aurait effacé infailliblement si la sienne n'eût été plus forte. Bientôt on s'est rendu à l'église. Tous les cœurs étaient partagés entre la crainte et la joie; jeunes et vieux, hommes et femmes, jusqu'aux vierges les plus retirées, les chrétiens du pays et les étrangers, les païens eux-mêmes qui s'y rencontraient, venus de divers pays ; tous, d'une commune voix, bénissaient Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, célébraient les merveilles de sa puissance, en reconnaissant par leur propre expérience que la doctrine des Chrétiens a pour fondement non pas les discours de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'esprit et de la puissance de Dieu, et que l'Evangile n'a pas eu pour prédicateurs des hommes seulement, mais que Dieu lui-même, du haut du ciel, s'est plu à lui rendre témoignage.

Nous-même, avec tous les autres habitants de Jérusalem, nous avons vu ce mi-

racle de nos propres yeux. Nous en avons rendu et ne cesserons jamais d'en rendre grâce à Dieu, Roi de tous, et à son Fils unique; unissant aux adorations que nous lui rendons dans ces saints lieux, les prières que nous lui adressons tous les jours en faveur de votre personne chérie de Dieu. Nous nous sommes empressé d'en faire part à Votre Majesté, afin que la considération d'un aussi merveilleux événement augmente encore sa confiance en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

S. Cyrille de Jérusalem. Trad. de Genoude.

APPARITION DE LA SAINTE VIERGE

AUX APÔTRES, APRÈS SON ASSOMPTION.

Il était bien juste, bien naturel que les apôtres, ces serviteurs, ces disciples, ces amis, ces frères bien-aimés du Sauveur et ces fils aînés de Marie, fussent récompensés de leur zèle pour Jésus-Christ et de leur piété envers sa sainte Mère par la première apparition que fit à cette région terrestre la très-glorieuse Vierge, après qu'elle eut été enlevée de ce monde et transportée dans les demeures bienheureuses. Ils l'avaient entourée de tant de soins après l'ascension de son Fils, ils lui avaient prodigué tant de marques de respect, ils avaient rendu tant d'honneurs à son trépas, à son tombeau et à ses sacrées reliques, qu'ils avaient droit, de sa part, à une visite merveilleuse, qui leur prouvât à la fois et la gloire de Marie au ciel, et le bon souvenir qu'elle gardait de leur amour et de leur dévouement.

Aussi sommes-nous heureux d'avoir à citer un fait qui prouve que Marie, élevée aux honneurs de la royauté du ciel, n'oublie pas sur le trône et au sein de ses nouvelles grandeurs, ses enfants de la terre.

Il arriva, disent le Père Poiré et la révérende Mère de Blémur, que les apôtres ayant été tous transportés en Jérusalem pour assister à la mort de notre divine Maîtresse; lorsqu'ils furent retournés de Gethsémani au cénacle, et que, trois jours après ce bienheureux décès, ils eurent pris leur repas ensemble et pratiqué leur sainte coutume, la Mère de Dieu parut en l'air environnée de lumière et de gloire, ce qui ne leur causa pas moins de joie que d'admiration; au milieu de cette agréable surprise, ils s'écrièrent tout d'une voix : *Panagia Deipara, adjuva nos!* c'est-à-dire : « Toute sainte Mère de Dieu, assistez-nous. » Sur quoi elle répondit avec un visage plein de douceur et de majesté : *Je suis avec vous pour toujours.*

Et n'était-il pas juste, s'écrie à cet endroit la pieuse mère de Blémur, n'était-il pas juste que Notre-Dame, ayant été couronnée Reine du ciel et de la terre et saluée comme la souveraine de l'empire de son Fils, fît part de cette bonne nouvelle aux saints apôtres avant que le monde en fût informé, puisque le Seigneur Jésus avait observé la même conduite après sa glorieuse résurrection, et qu'étant sur le point de monter à son Père, il leur apprit sa souveraine puissance et son dessein d'être éternellement avec eux et avec ceux qui leur devaient succéder?

Paul Ausseret (1).

ASSEMBLÉES DES PREMIERS FIDÈLES.

Une assemblée de gens de bien, de gens vertueux, pieux et chastes, n'est point une faction, c'est un sénat. Le nom de faction convient à ceux qui conspirent contre ces hommes vertueux, qui demandent à grands cris leur sang, qui prennent pour prétexte de leur haine que les Chrétiens sont la cause de toutes les calamités publiques. Pitoyable prétexte! Si le Tibre inonde Rome, si le Nil n'inonde point les campagnes, si le ciel est fermé, si la terre tremble, s'il survient une famine, une peste, on entend crier aussitôt : *Les Chrétiens aux lions!* Quoi! tous les Chrétiens aux lions!

Mais dites-moi, je vous prie, avant Tibère, c'est-à-dire avant la naissance de Jésus-Christ, la terre, les villes n'ont-elles pas éprouvé les plus grands malheurs?

Si cependant nous nous rappelons les calamités qui désolèrent autrefois la terre, nous verrons que les hommes sont traités avec moins de rigueur depuis qu'il y a des Chrétiens. Depuis cette époque, l'innocence a balancé le crime, la terre a eu des intercesseurs auprès de Dieu. Lorsque les pluies d'hiver et d'été suspendues menacent d'une affreuse stérilité, vous remplissez les bains, les cabarets, les lieux de débauche; vous sacrifiez à Jupiter; vous avertissez le peuple de demander de l'eau, nu-pieds; vous cherchez le ciel au capitole; vous comptez faire descendre les nuages des voûtes des temples, tandis que vous outragez Dieu et le ciel. Pour nous, exténués par le jeûne, purifiés par la continence, sevrés de tous les plaisirs, sous le sac et la cendre, nous désarmons le ciel; et lorsque nous avons arraché le pardon, on remercie Jupiter.

C'est donc vous qui êtes à charge à la terre; c'est vous qui, méprisant Dieu pour

(1) Auteur d'un livre digne du plus haut intérêt, à quelque point de vue qu'on l'examine, et ayant pour titre : *Apparitions et révélations de la très sainte Vierge depuis l'origine du Christianisme jusqu'à nos jours.* L'auteur fait, au sujet de cette publication, la déclaration suivante dans sa préface : « La créance à la plupart des faits racontés dans ce volume n'est pas obligatoire sous peine de péché. L'Eglise n'en fait pas des articles de foi, et nous ne les donnons pas comme tels. Mais nous les reproduisons comme des faits qui ont été crus et regardés comme vrais dans les âges de foi vive et de charité ardente; nous les donnons comme des faits rapportés et attestés par de graves autorités; nous les donnons comme des faits admirablement propres à prouver quelle idée se faisaient les siècles passés de la bonté de Marie et de sa sollicitude à l'égard de tous ceux qui l'aiment et qui la servent avec plus de ferveur; enfin nous donnons ces faits comme étant très-capables de nourrir, dans l'esprit et dans le cœur de tous ceux qui se sentiront portés à les croire, la piété, la dévotion et la confiance envers la sainte et digne Mère de notre Sauveur. » Les croyants y trouveront, en effet, des motifs de consolation, et plus d'un des faits qu'il contient pourra donner lieu aux incrédules de réfléchir.

adorer des statues, causez tous les malheurs de l'Etat. C'est ce Dieu que vous méprisez, qui vous fait sentir sa colère, et non point ces prétendus dieux que vous servez avec tant de zèle.

Cela étant, dites-vous, pourquoi vous plaignez-vous d'être persécutés, puisque vous voulez l'être? vous devez aimer ceux de qui vous souffrez ce que vous voulez souffrir. Sans doute nous aimons les souffrances, mais comme on aime la guerre, où personne ne s'engage volontiers, à cause des alarmes et des périls; mais on combat de toutes ses forces, on se réjouit de la victoire après s'être plaint de la guerre, parce qu'on en sort chargé de gloire et de butin. On nous déclare la guerre lorsqu'on nous mène devant les tribunaux, où nous combattons pour la vérité au péril de notre tête. Nous remportons la victoire, puisque nous obtenons ce qui fait le sujet du combat. Le fruit de la victoire, c'est la gloire de plaire à Dieu, c'est la conquête de la vie éternelle. Nous perdons la vie, il est vrai, mais nous emportons, en mourant, ce qui fait l'objet de notre ambition. Nous mourons au sein de la victoire, et par notre mort nous échappons à nos ennemis. Tournez-nous en ridicule tant que vous voudrez, sur ce qu'on nous attache à des poteaux pour nous brûler avec des sarments : ce sont les instruments de notre victoire, les ornements et le char de notre triomphe. Les vaincus ont bien sujet de ne pas nous aimer; aussi nous traitent-ils de furieux et de désespérés.

Pour vous, dignes magistrats, assurés, comme vous l'êtes, des applaudissements du peuple, tant que vous lui immolerez des Chrétiens, condamnez-nous, tourmentez-nous, écrasez-nous : votre injustice est la preuve de notre innocence; c'est pourquoi Dieu permet que nous soyons persécutés. Dernièrement, condamnant une Chrétienne à être exposée dans un lieu infâme plutôt qu'au lion, vous avez reconnu que la perte de la chasteté est pour nous le plus grand des supplices, et plus terrible que la mort même.

Mais vos cruautés les plus raffinées ne servent de rien : c'est un attrait de plus pour notre religion. Nous multiplions à mesure que vous nous moissonnez; notre sang est une semence de Chrétiens. Plusieurs de vos philosophes ont écrit des traités pour engager à souffrir la douleur et la mort, comme Cicéron l'a fait dans ses Tusculanes, comme l'ont fait Sénèque, Diogène, Pyrrhon, Callinicus; mais les exemples des Chrétiens sont plus éloquents que tous les ouvrages des philosophes. Et cette invincible fermeté dont vous nous faites un crime, est une instruction. Qui peut en être témoin sans en être ébranlé, sans vouloir en pénétrer la cause? Quand on l'a pénétrée, ne vient-on pas se joindre à nous? Ne désire-t-on pas de souffrir pour obtenir la grâce de Dieu, pour acheter au prix de son sang le pardon de ses péchés? car il n'en est point que le martyre n'efface. C'est pour cela que nous vous remercions des arrêts que vous portez contre nous. Mais que les jugements de Dieu sont opposés à ceux des hommes! tandis que vous nous condamnez, Dieu nous absout.

TERTULLIEN.

ASSOMPTION (L').

En ce temps-là, dans la vingt-troisième année qui suivit la mort de Jésus, Marie, sa Mère, veuve de Joseph, acheva sa vie sur la terre dans la sainteté de sa retraite, comme elle l'avait commencée.

Après avoir suivi à Ephèse le disciple bien-aimé, ce fils d'adoption que son divin Fils lui avait donné du haut de la croix, elle revint, pour mourir au pied du Calvaire, que son âme maternelle n'avait jamais quitté. Elle voulut revoir une dernière fois la ville de son aïeul David, où le dernier descendant du Roi-Prophète avait eu pour sceptre un roseau et des épines pour couronne, et son souffle suprême chercha, pour s'exhaler avec quelque douceur, cette atmosphère déjà sanctifiée par le souffle de Jésus mourant.

Ce fut donc à Jérusalem, dans la maison d'une autre Marie, mère de Marc, qu'elle se retira pour rendre à Dieu son corps et son âme, purs de toute souillure comme elle les avait reçus.

Et à l'heure de sa mort, ses entrailles maternelles, qui avaient pressenti les premières, en Nazareth, la divinité de l'enfant qu'elles portaient, ses entrailles, qu'avaient déchirées les douleurs du Golgotha, s'émurent et tressaillirent une fois encore au souvenir de l'Homme-Dieu, et elle voulut que tous ses disciples, rassemblés autour de son lit, reçussent d'elle et recueillissent dans leur sein ce souvenir tout vivant, tel que son âme l'avait gardé pour le leur léguer.

Saint Denis l'Aréopagite, présent à cet adieu solennel, en raconta les détails à saint Jean Damascène, qui nous les a fidèlement transmis; ainsi, la dernière parole de Marie fut un acte de foi et d'amour, et Dieu, qui avait livré à la mort le corps de son propre Fils, lui permit aussi d'accomplir sur ce corps prédestiné cette sentence inévitable prononcée contre les enfants de la femme aux portes du Paradis.

Dès que la sainte Vierge eut rendu l'esprit, dit saint Jean Damascène, chacun se prosterna à ses pieds, les baisa en les arrosant de larmes; et, après avoir embaumé son corps, on le porta à Gethsémani, éloigné de trois ou quatre cents pas de Jérusalem.

C'étaient les apôtres qui portaient le corps sacré, et les fidèles suivaient avec des cierges allumés. Quand on fut arrivé au tombeau qu'on avait préparé, on l'y déposa en pleurant, et, comme celui de Jésus, ce tombeau fut scellé avec une pierre.

Les apôtres et les fidèles, ajoute Juvénal, patriarche de Jérusalem, se relevèrent pendant trois jours à la garde de ce tombeau en chantant des cantiques, et rentrèrent enfin dans leurs maisons avec une foi et surtout une espérance plus vives.

La tâche des hommes est finie; celle d'un Dieu rémunérateur va commencer.

L'esprit qu'il avait envoyé à cette femme, lors de l'incarnation du Verbe, avait laissé dans le corps où il était descendu un parfum d'immortalité qui devait un jour remonter à sa source avec ce corps choisi qui en avait été imprégné. Les vers du tombeau, cette pourriture qu'engendrent nos passions, et à laquelle nous servons déjà en ce monde de pâture anticipée, n'avaient rien à prétendre sur ces restes où nulle passion n'avait marqué de traces. Elle ne devait rien à la terre, celle qu'aucune émanation terrestre n'avait souillée; aussi monta-t-elle à Dieu tout entière sans avoir besoin que la trompette du jugement l'appelât pour y être interrogée au pied de son tribunal, car il n'y avait pas de juge pour celle qui n'avait pas péché.

AL. GUIRAUD

ATHÉE (L').

... A l'écart, dans les ténèbres, une voix sinistre a été entendue; elle semblait sortir d'un sépulcre et se briser entre des ossements : c'était comme la voix de la mort. Les peuples ont prêté l'oreille à ce bruit funèbre; de sourds blasphèmes sont venus jusqu'à eux; ils ont dit : C'est le cri de l'athée! et ils ont frémi d'horreur.

Et qu'est-ce que cet athée?

Condamné à subir tous les genres de servitude, esclave du prince des ténèbres qui l'a séduit, esclave de ses propres penchants, de ses appétits les plus vils, il descendra si bas, qu'au delà il ne verra rien; et cependant, inquiet, tourmenté, il essayera de descendre encore. Où va-t-il? que veut-il? Il cherche au-dessous du désespoir je ne sais quelle affreuse joie qui suivra son intelligence aliénée, et alors on l'entendra dire : Il n'y a point d'autre Dieu que moi!...

... Son jugement et ses passions l'abusent de concert, l'abusent sans cesse. Il se fatigue à poursuivre des ombres; il s'enfonce dans toutes les voies, et nulle part il ne trouve de repos. Regardez cet être déchu; une sombre ardeur l'agite, au fond de son âme est un regret immense; il a perdu quelque grand bien, il en a comme un souvenir confus, et le voilà qui remue avec un travail opiniâtre les ruines de son intelligence, les ruines de son cœur. Il espère découvrir parmi ces débris la science que lui promit l'esprit du mensonge; et il ne trouve que le doute, l'incertitude, l'erreur, les désirs dévorants qui le consument, une trompeuse image du bien, la terrible réalité du mal...

. . . . . .

... En lui-même, il entend une voix qui lui dit : Tu ne dormiras plus! quelque chose de l'enfer le dévore intérieurement; et comme, dans une nuit de tempête, au milieu d'une mer troublée, un feu sombre apparaît sur un vaisseau en perdition, sur le front ténébreux de ce coupable, au fond de son œil inquiet et ardent, on découvre avec effroi comme le signal d'une âme en détresse et l'annonce d'un naufrage prochain.

. . . . . .

Cette foi, qu'il voulait se persuader être impossible, le domine malgré ses efforts; il ne peut la vaincre entièrement; il ne peut parvenir à une incrédulité complète et tranquille : telle qu'un fantôme formidable, la vérité apparaît encore dans les ténèbres de son esprit; il ne sait pas ce qu'il a vu, mais il a vu quelque chose, et son sommeil en est troublé. Ce qu'annonçait un prophète s'accomplit en lui. *Il y aura un jour connu de Dieu : ce n'est pas le jour, ce n'est pas non plus la nuit.* Qu'est-ce donc? ne serait-ce pas cette lueur incertaine qui flotte et vacille dans une intelligence affaiblie; ce pénible état de doute où nous voyons l'impie tomber? Mais cet état ne saurait être long; *un jour*, dit le prophète, *et sur le soir la lumière se fera* (*Zachar.*, XIV, 6). Lumière effrayante, pleine d'horreur, qui se lève au bord de la tombe, pour éclairer sans fin une éternité de tourments! LAMENNAIS.

ATHEISME (L').

Otez aux hommes l'opinion d'un Dieu rémunérateur et vengeur, Sylla et Marius se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens; Auguste, Antoine et Lépide surpassent les fureurs de Sylla; Néron ordonne de sang froid le meurtre de sa mère; il est certain que la doctrine d'un Dieu vengeur était alors éteinte chez les Romains. L'athée, fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes; car, s'il n'y a pas de Dieu, ce monstre est son dieu à lui-même; il s'immole tout ce qu'il désire, ou tout ce qui lui fait obstacle; les prières les plus tendres, les meilleurs raisonnements ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé.

Une société particulière d'athées qui ne se disputent rien, et qui perdent doucement leurs jours dans les amusements de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble; mais si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous le joug immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes.

VOLTAIRE.

AUGUSTIN (SAINT).

Quand on nomme un *saint* aujourd'hui, on se figure quelque moine grossier et fanatique, livré par imbécillité ou par caractère à une superstition ridicule. Augustin offre pourtant un autre tableau; un jeune homme ardent et plein d'esprit s'abandonne à ses passions, il épuise bientôt les voluptés, et s'étonne que les amours de la terre ne puissent remplir le vide de son cœur. Il tourne son âme inquiète vers le ciel; quelque chose lui dit que c'est là qu'habite cette souveraine beauté après laquelle il soupire; Dieu lui parle tout bas, et cet homme du siècle, que le siècle n'avait pu satisfaire, trouve enfin le repos et la plénitude de ses désirs dans le sein de la religion.

Montaigne et Rousseau nous ont donné leurs *Confessions*. Le premier s'est moqué

de la bonne foi de son lecteur; le second a révélé de honteuses turpitudes, en se proposant, même au jugement de Dieu, pour un modèle de vertu; c'est dans les *Confessions* de saint Augustin, qu'on apprend à connaître l'homme tel qu'il est. Le saint ne se confesse pas à la terre, il se confesse au ciel; il ne cache rien à celui qui voit tout. C'est un Chrétien à genoux dans le tribunal de la pénitence, qui déplore ses fautes et qui les découvre, afin que le médecin applique le remède sur la plaie. Il ne craint point de fatiguer par des détails celui dont il a dit ce mot sublime : *Il est patient parce qu'il est éternel.* Et quel portrait ne fait-il pas du Dieu auquel il confie ses erreurs? « Vous êtes infiniment grand, dit-il, infiniment bon, infiniment miséricordieux, infiniment juste; votre bonté est incomparable, votre force irrésistible, votre puissance sans bornes. Toujours en action, toujours en repos, vous soutenez, vous remplissez, vous conservez l'univers; vous aimez sans passion, vous êtes jaloux sans trouble, vous changez vos opérations et jamais vos desseins...

» Mais que vous dis-je ici, ô mon Dieu, et que peut-on dire en parlant de vous? »

Le même homme qui a tracé cette brillante image du vrai Dieu va vous parler à présent, avec la plus aimable naïveté, des erreurs de sa jeunesse.

« Je partis enfin pour Carthage. Je n'y fus pas plutôt arrivé que je me vis assiégé d'une foule de coupables amours qui se présentaient à moi de toutes parts... Un état tranquille me semblait insupportable, et je ne cherchais que les chemins pleins de piéges et de précipices.

« Mais mon bonheur eût été d'être aimé, aussi bien que d'aimer, car on veut trouver la vie dans ce qu'on aime... Je tombai enfin dans les filets où je désirais d'être pris. Je fus aimé, et je possédai ce que j'aimais. Mais, ô mon Dieu! vous me fîtes alors sentir votre bonté et votre miséricorde en m'accablant d'amertume; car, au lieu des douceurs que je m'étais promises, je ne connus que jalousies, soupçons, craintes, colère, querelles et emportements. »

Le ton simple, triste et passionné de ce récit; ce retour vers la Divinité et le calme du ciel, au moment où le saint semble le plus agité par les illusions de la terre et par le souvenir des erreurs de sa vie, tout ce mélange de regrets et de repentirs est plein de charmes. Nous ne connaissons point de mots, de sentiments plus délicats que celui-ci : « Mon bonheur eût été d'être aimé, aussi bien que d'aimer; *car on veut trouver la vie dans ce qu'on aime.* » C'est encore saint Augustin qui a dit cette parole : « Une âme contemplative se fait à elle-même une solitude. » La *Cité de Dieu*, les *Epîtres* et quelques traités du même Père, sont pleins de ces sortes de pensées.

CHATEAUBRIAND.

Voici l'homme le plus étonnant de l'Eglise latine, celui qui porte le plus d'imagination dans la théologie, le plus d'éloquence et même de sensibilité dans la scolastique, saint Augustin. Donnez-lui un autre siècle, placez-le dans une meilleure civilisation, et jamais homme n'aura paru doué d'un génie plus vaste et plus facile. Métaphysique, histoire, antiquités, science des mœurs, connaissance des arts, Augustin avait tout embrassé; il écrit sur la musique comme sur le libre arbitre; il explique le phénomène intellectuel de la mémoire, comme il raisonne sur la décadence de l'empire romain.

Il étudia d'abord dans la ville de Madaure, puis à Carthage. L'éloquence ne lui suffisait pas, il avait le besoin de croire, et cherchait la vérité. Il crut la voir dans la secte des manichéens, dont la métaphysique subtile et merveilleuse plaisait à son esprit. Sa mère, pleine d'horreur pour cette secte, suppliait les évêques chrétiens de le voir et de le ramener; l'un d'eux lui dit ces belles paroles : « Allez en paix, et continuez de prier pour lui; car il est impossible qu'un fils pleuré avec tant de larmes périsse jamais. »

Augustin était revenu près de sa mère à Tagaste, où il enseignait la rhétorique; mais le regret qu'il eut de la mort d'un ami l'éloigna de nouveau de cette ville, et le fit retourner à Carthage, toujours maître d'éloquence, manichéen peu convaincu, et philosophe emporté par les plaisirs.

Nous avons parlé des voyages de saint Augustin à Rome et à Milan, et de sa conversion miraculeuse. Dans la retraite qu'il choisit, et où il emmena sa mère, ses amis et ses élèves, il composa plusieurs ouvrages. Le premier est un traité contre la secte académique, dont le scepticisme ne convenait pas à l'état de son âme. Il écrivit ensuite sur la vie heureuse (à laquelle il était enfin parvenu; et sur l'ordre, c'est-à-dire la Providence. Ces ouvrages sont en forme de dialogues. Il y introduit, comme interlocuteurs, tantôt ses deux amis, et tantôt ses jeunes élèves. Les détails en sont pleins de charmes.

Un autre ouvrage de la même époque, et d'une forme plus singulière, ce sont les *Soliloques*, dans lesquels saint Augustin converse avec la raison. Jamais on ne réunit tant de fine dialectique et de sensibilité rêveuse. Il y a quelque chose de sublime dans la manière dont saint Augustin prouve l'immortalité de l'âme, par la nature immortelle de la vérité, dont notre âme est le sanctuaire et le juge.

Après quelques mois de retraite à la campagne, il revint à Milan avec Alype, et reçut avec lui le baptême des mains de saint Ambroise. Il résolut alors de retourner en Afrique, suivi de sa famille et de ses amis. Il vint à Ostie pour s'embarquer; mais là, sa mère tomba malade et mourut au bout de quelques jours; sa douleur fut extrême. Il renonça d'abord à son voyage, et s'arrêta quelque temps à Rome, où il écrivit son traité sur les *Mœurs de l'Eglise*

catholique, et combattit les manichéens, dont il avait si longtemps étudié la croyance.

La victoire de Théodose sur Maxime ayant pacifié tout l'empire, Augustin repassa en Afrique; et, après quelque séjour à Carthage, il se retira près de Tagaste, sa patrie, dans une terre qu'il avait; il s'y livrait, avec ses amis, à la méditation des Ecritures et à la prière.

Augustin n'aspirait pas même au sacerdoce; mais une circonstance l'ayant conduit à Hippone, l'évêque de cette ville, qui, Grec de naissance, avait de la difficulté pour prêcher en langue latine, résolut de l'ordonner prêtre, afin de trouver un secours dans son éloquence. Le peuple d'Hippone se saisit d'Augustin, malgré ses refus et le demanda pour prêtre. L'évêque Valère le fit prêcher dans son église à sa place, comme Chrysostome avait remplacé Flavien dans l'église d'Antioche. Augustin parlait avec une émotion extraordinaire : il s'attendrissait jusqu'aux larmes. Ses discours animés de vives images saisissaient l'esprit des Africains.

Valère, vieillissant, le fit nommer son coadjuteur avec le titre d'évêque. Augustin continua de conduire le peuple d'Hippone, prêchant l'union et la charité, et donnant par sa vie la preuve de sa foi. Il fit bâtir dans cette ville un hospice pour les étrangers; il établit l'usage de donner chaque année des vêtements aux pauvres; il fit vendre une fois les vases sacrés pour racheter les captifs.

Il quittait rarement Hippone, et seulement pour aller à Carthage ou à Madaure, dont les habitants étaient encore en partie attachés au paganisme; mais de son modeste asile, Augustin portait ses regards et ses travaux sur tout le monde chrétien. Rien ne peut donner une idée de cet ardent apostolat : prédications, morale, livres de philosophie, controverses avec les païens, les sectaires et les docteurs de sa communion; il suffisait à tout.

Après la chute de Rome, à l'époque où saint Augustin composait *La Cité de Dieu*, il était l'oracle d'un grand concile convoqué à Carthage, et où les six cents évêques d'Afrique se trouvaient partagés en nombre égal de catholiques et de donatistes. Augustin, à la tête des premiers, offrait, s'il était vaincu dans cette conférence, d'abandonner l'épiscopat, et il promettait à ses adversaires, quel que fût le succès, la conservation de leurs titres et de leurs honneurs. Il sortait à peine de ce débat, qu'il tourna ses efforts contre l'hérésie de Pélage, singulier monument de la subtilité humaine, mystique labyrinthe du fanatisme et de la liberté, qui s'élève tout à coup entre les invasions des Goths et celles des Vandales. Augustin, avec l'ardeur de son génie et de sa foi, combattit dans toutes les formes la doctrine de Pélage.

Un concile d'Afrique se réunit à sa voix pour proscrire cette doctrine nouvelle, que le moine anglais Pélage enseignait dans Jérusalem à de nobles Romaines échappées des ravages de l'Italie. Mais, pendant que les docteurs d'Afrique étaient occupés de ces controverses, l'empire d'Occident, mutilé par la perte de Rome, tombait en pièces de toutes parts.

L'Afrique ne pouvait échapper à tous ces fléaux. Dans ce chaos de misères auxquelles elle fut en proie, Augustin prodiguait les exemples de courage et de charité. Une de ses lettres donne mieux que toutes les histoires une idée des maux de l'Afrique. Elle s'adresse à des prêtres qui demandaient s'il leur était permis de fuir et de quitter leurs diocèses à l'approche de l'ennemi. Sa réponse est qu'ils ne doivent se retirer qu'avec le peuple, et qu'après le peuple. « Il faut qu'ils se trouvent à ce dernier moment du péril, où la foule se presse dans l'église, les uns demandant le baptême, les autres le sacrement de pénitence, tous la consolation et les secours célestes. » Augustin prit pour lui-même le conseil de dévouement qu'il donnait. Il refusa de quitter Hippone assiégée par les Barbares, et s'enferma dans cette ville, où le gouverneur d'Afrique, moins heureux contre les Vandales qu'il ne l'avait été d'abord contre l'empire, vint se réfugier avec les débris de ses troupes.

Augustin, alors âgé de soixante-seize ans, prodiguait ses soins aux combattants et aux blessés; il les animait de sa foi. Son nom était vénéré même des Vandales. Ces Barbares attaquèrent faiblement ces murs défendus par la présence du saint pontife, et bientôt consacrés par sa mort; car dans le troisième mois du siége, accablé d'inquiétudes et de soins, il expira le cœur déchiré par les maux de son pays, et les yeux attachés sur cette patrie céleste dont il avait écrit la merveilleuse histoire.

VILLEMAIN.

AUMONE (DE L').

Touchant l'aumône, il semble qu'il y a trois vices principaux : le premier, de ceux qui ne la font point; le second, de ceux qui ne la font point dans l'esprit de Jésus-Christ et par le principe de la foi, mais par quelque pitié naturelle; le troisième de ceux qui la faisant croient, en quelque sorte, s'exempter par là de la peine qui est due à leur mauvaise vie, et ne songent pas à se convertir; contre lesquels saint Augustin a dit ces beaux mots (*Enchirid.*, cap. LXX, n. 19) : « Certes, que nul ne pense pouvoir commettre tous les jours et racheter autant de fois par des aumônes ces crimes horribles, qui excluent du royaume des cieux ceux qui s'y abandonnent. Il faut travailler à changer de vie, apaiser Dieu par des aumônes pour les péchés passés, et ne pas prétendre qu'on puisse, en quelque sorte, lui lier les mains et acheter le droit de commettre toujours impunément le péché : » *Sane cavendum est ne quisquam existimet infanda illa crimina, qualia qui agunt regnum Dei non possidebunt, quotidie perpetranda, et eleemosynis*

quotidie redimenda. In melius quippe est vita mutanda, et per eleemosynas de peccatis præteritis est propitiandus Deus; non ad hoc emendus quodam modo, ut ea semper liceat impune committere.

On se flatte, en ce qu'on espère de soi-même faire des aumônes quand on sera riche. Les prétextes ne manqueront pas alors pour s'en dispenser : on ne trouve pas à qui la faire; on commence à entrer en défiance de ceux qui se mêlent des affaires de charité : on retarde; on veut encore, mais on remet à un autre temps : peu à peu on n'y pense plus; après, la volonté se change : on ne le veut plus.

Respecter la main de Dieu sur notre frère, les traits de sa ressemblance et de sa face, le sang de Jésus-Christ dont il est lavé.

Si negavi quod volebant pauperibus, et oculos viduæ exspectare feci,... humerus meus a junctura sua cadat, et brachium meum cum suis ossibus confringatur : « *Si j'ai différé de donner aux pauvres ce qu'ils désiraient : si j'ai fait attendre la veuve et lassé ses yeux, que mon bras soit arraché de mon épaule, et que la partie supérieure de mon bras se sépare de la partie inférieure, par le brisement du coude* (*Job*, XXXI, 16, 22). » Qui viole par sa dureté la société du genre humain, celui-là est justement puni par la dislocation et la fracture de ses os et de ses membres. *Membra de membro :* « *Vous êtes membres les uns des autres.* » (1 *Cor.*, XII, 27.) *Oculos viduæ :* « *les yeux de la veuve*, » non ses plaintes. *Exspectare :* non-seulement donner, mais promptement et sans faire attendre.

BOSSUET.

AUMONE (L'), SA NÉCESSITÉ.

Combien de pauvres sont oubliés, combien demeurent sans secours et sans assistance! Oubli d'autant plus déplorable, qu'il est souvent volontaire, et par conséquent criminel. Je m'explique : combien de malheureux réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté et que l'on ne soulage pas, parce qu'on ne les connaît pas, et qu'on ne veut pas les connaître! Si l'on savait l'extrémité de leurs besoins, on aurait pour eux, malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leur misère, on rougirait de ses excès, on aurait honte de ses délicatesses, on se reprocherait ses folles dépenses, et l'on s'en ferait avec raison des crimes. Mais parce qu'on ignore ce qu'ils souffrent, parce qu'on ne veut pas s'en instruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de sa présence, on croit en être quitte en les oubliant; et, quelque extrêmes que soient leurs maux, on y devient insensible.

Combien de véritables pauvres que l'on rebute comme s'ils ne l'étaient pas, sans qu'on se donne et qu'on veuille se donner la peine de discerner s'ils le sont en effet! Combien de pauvres dont les gémissements sont trop faibles pour venir jusqu'à nous, et dont on ne veut pas s'approcher pour se mettre en devoir de les écouter! Combien de pauvres abandonnés! Combien de désolés dans les prisons! Combien de languissants dans les hôpitaux! Combien de honteux dans les familles particulières! Parmi ceux qu'on connaît pour pauvres, et dont on ne peut ni ignorer, ni même oublier le douloureux état, combien sont négligés! S'il n'y avait point de jugement dernier, voilà ce qu'on pourrait appeler le scandale de la Providence.

BOURDALOUE.

—

Les temps sont mauvais, chacun souffre, et n'est-il pas alors de la prudence de penser à l'avenir et de garder son revenu? C'est ce que la prudence vous dit, mais une prudence réprouvée, une prudence charnelle et ennemie de Dieu. Tout le monde souffre et est incommodé, j'en conviens; car jamais le faste, jamais le luxe fut-il plus grand qu'il l'est aujourd'hui? Et qui sait si ce n'est point pour cela que Dieu nous châtie? Dieu, dis-je, qui, selon l'Ecriture, a en horreur le pauvre superbe. Mais, encore une fois, je le veux, les temps sont mauvais. Et que concluez-vous de là? si tout le monde souffre, les pauvres ne souffrent-ils pas? et si les souffrances des pauvres se trouvent chez les riches, à quoi doivent-être réduits les pauvres mêmes? Or, à qui est-ce à assister ceux qui souffrent plus, si ce n'est pas à ceux qui souffent moins? Est-ce donc bien raisonner que de dire que vous avez droit de retenir votre superflu, parce que les temps sont mauvais; puisque c'est justement pour cela même que vous ne pouvez le retenir sans crime, et que vous êtes dans une obligation particulière de le donner?

BOURDALOUE.

AVARICE (L').

L'avare n'amasse que pour amasser; ce n'est pas pour fournir à ses besoins, il se les refuse : son argent lui est plus précieux que sa santé, que sa vie, que lui-même; toutes ses actions, toutes ses vues, toutes ses affections ne se rapportent qu'à cet indigne objet. Personne ne s'y trompe, et il ne prend aucun soin de dérober aux yeux du public le misérable penchant dont il est possédé; car tel est le caractère de cette honteuse passion, de se manifester de tous les côtés, de ne faire au dehors aucune démarche qui ne soit marquée de ce maudit caractère, et de n'être un mystère que pour celui qui en est possédé. Toutes les autres passions sauvent du moins les apparences : on les cache aux yeux du public; une imprudence peut quelquefois les dévoiler, mais le coupable cherche, autant qu'il est en soi, les ténèbres. Mais, pour la passion de l'avarice, l'avare ne se la cache qu'à lui-même; loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce en lui, tout la montre à découvert; il la porte écrite dans son langage, dans ses actions, dans toute sa conduite, et pour ainsi dire sur son front.

L'âge et les réflexions guérissent d'ordinaire les autres passions, au lieu que l'ava-

rice semble se ranimer et reprendre de nouvelles forces dans la vieillesse. Plus on avance vers ce moment fatal où tout cet amas sordide doit disparaître et nous être enlevé, plus on s'y attache; plus la mort approche, plus on couve des yeux son misérable trésor, plus on le regarde comme une précaution nécessaire pour un avenir chimérique. Ainsi l'âge rajeunit, pour ainsi dire, cette indigne passion : les années, les maladies, les réflexions, tout l'enfonce plus profondément dans l'âme : elle se nourrit et s'enflamme par les remèdes mêmes qui guérissent et éteignent toutes les autres. On a vu des hommes, dans une décrépitude où à peine leur restait-il assez de force pour soutenir un cadavre tout près de tomber en poussière, ne conserver, dans la défaillance totale des facultés de leur âme, un reste de sensibilité, et pour ainsi dire de signe de vie, que pour cette indigne passion; elle seule se soutenir, se ranimer sur les débris de tout le reste; le dernier soupir être encore pour elle: les inquiétudes des derniers moments la regarder encore; et l'infortuné qui meurt jeter encore des regards mourants qui vont s'éteindre sur un argent que la mort lui arrache, mais dont elle n'a pu arracher l'amour de son cœur.

MASSILLON.

AVENT (L').

Si vous voulez qu'un beau monument soit dignement regardé; si vous voulez que, par ses détails et par son ensemble, il frappe d'admiration les hommes qui y viennent, faites-lui une noble *arrivée;* pour toutes choses il faut préparer l'esprit ; avant d'être en face de Versailles, on pressent sa grandeur : les larges voies, les magnifiques avenues, vous ont disposé à admirer. Et quand vous êtes où vous devez être pour bien voir, vous ressentez tout ce qu'il faut ressentir, vous comprenez le chef-d'œuvre.

Eh bien! ce que les habiles et célèbres architectes font pour que leurs œuvres soient comprises, la religion le fait pour ses grandes solennités; afin que les Chrétiens en sentent bien toute l'excellence, elle leur fait, s'il est permis de parler ainsi, de *saintes avenues*, elle veut par les *précédents*, élever les esprits et purifier les cœurs. Aussi, avant les jours mémorables qui doivent être sanctifiés, elle prend un certain nombre de jours, qu'elle nomme ou AVENT ou CARÊME, et ces jours, elle les remplit de prières et d'exhortations. Si bien, que lorsque arrivent les grandes fêtes de la NAISSANCE ou de la RÉSURRECTION, tous les fidèles, depuis le vieillard qui vient à l'église pour fortifier ses dernières années, jusqu'à l'enfant qui donne encore la main à sa mère, tous peuvent savoir quels sont les grands mystères qui vont être célébrés, tous sont à même d'y puiser les consolations qui en découlent.

Pour préparer à la joyeuse fête de Noël, qui vient comme un beau jour réjouir la saison des neiges, l'Eglise, en mémoire du grand *avénement du Sauveur* (*adventus*), a institué l'Avent. Ce temps de jeûne, de prière et de préparation, se compose de quatre semaines, c'est-à-dire de quatre dimanches, hors ce qui reste de la quatrième semaine jusqu'à Noël. L'institution de l'Avent est aussi ancienne que celle de la fête de la Nativité du Sauveur.

Pendant plusieurs siècles, l'Avent fut tout à fait un autre Carême; il durait quarante jours, pendant lesquels on jeûnait et se mortifiait, comme pendant la quarantaine qui précède Pâques. Cet Avent est mentionné dans les Capitulaires de Charlemagne.

L'Eglise de Milan, fidèle à ces anciens usages, a conservé les six semaines de l'Avent primitif, qui avaient été adoptées par les Eglises d'Espagne, ainsi qu'on peut en juger par un missel mozarabe.

En Angleterre et en Irlande, l'Avent était de quarante jours, pendant lesquels les moines ne faisaient qu'un repas, comme en Carême. Ce fut vers le X^e^ siècle que ce temps de préparation fut réduit à quatre semaines, comme il l'est aujourd'hui. Au VIII^e^ siècle, l'Avent était encore de quarante jours, et ceci est prouvé par une pensée de table que des annales historiques ont conservée; Astolphe, roi des Lombards, en 753, ayant concédé les eaux de Nonantula à l'abbaye de ce nom, s'était réservé quarante brochets pour l'usage de sa table pendant les quarante jours maigres du Carême de la Saint-Martin.

Le pape Nicolas I^er^, dans ses réponses aux Bulgares, parle des quatre semaines de l'Avent observées de son temps par l'Eglise romaine.

Baillet, dans son Histoire de l'Avent, pense *que l'on ne peut guère trouver d'essai ou de prélude de l'Avent, qui remonte plus haut que la seconde moitié du V^e^ siècle, époque à laquelle saint Perpet, évêque de Tours, ordonna, pour l'usage de son diocèse, trois jours de jeûne par semaine, depuis la fête de saint Martin jusqu'à celle de Noël.* Mais, ajoute le traducteur d'Alban Butler, *le savant Martenne attribue le précepte de ce jeûne à saint Grégoire le Grand, qui, au rapport d'Amalaire, n'eut jamais l'intention d'en faire une loi générale.* Pierre, le vénérable abbé de Cluny, appelle l'Avent, le *Carême moyen.*

Le jeûne de l'Avent, dit encore le traducteur d'Alban Butler, *qui n'était dans plusieurs lieux que de dévotion, quoiqu'il eût été presque général pendant quelque temps, tomba en désuétude parmi les laïques; mais la plupart des ordres religieux ont continué de l'observer jusqu'à ce jour.*

Nous ajoutons qu'il en est toujours ainsi : c'est celui dont tous les jours sont une incessante préparation aux choses éternelles, qui continue les strictes observances de macération, de prières et de jeûne; c'est celui qui n'est plus dans la mêlée, qui garde son armure. Et celui dont toute la vie est une distraction, un enchaînement de plaisirs et de dangers, se désarme et ne veille plus pour se défendre de l'ennemi.

Quelques-uns croient peut-être que lorsque les jours de l'Avent arrivent, les habitants des maisons religieuses s'en attristent à cause des privations qu'ils amènent... Oh ! comme ils se tromperaient s'ils pensaient ainsi ! Dans ces pieuses retraites, l'approche d'une grande fête, c'est une bonne nouvelle qui réjouit toute la maison... C'est quand l'Avent a fait prendre aux autels et aux prêtres leurs ornements violets, que déjà les saintes filles qui se sont, comme des colombes effrayées des orages, réfugiées sous les ailes du Seigneur, se préparent à la fête de la crèche. Dans leur solitude, elles composent de nouveaux bouquets, des guirlandes nouvelles, pour orner le berceau de l'Enfant-Dieu. Noël, c'est la fête des femmes, et son approche est une joie même pour les vierges du Seigneur.

Dans le tumulte du monde, on médite peu sur un jour qui doit venir, et quand il est passé on l'oublie vite ; cela se conçoit : dans tant d'agitation, comment *penser avant?* comment *se souvenir après ?*

Mais dans la paix du cloître, une fête a un reflet du ciel qui colore les jours qui précèdent et les jours qui suivent sa solennité.

Les grandes fêtes de la religion sont les grands événements de la vie des communautés. Les événements qui occupent aujourd'hui la société et qui font parler les hommes, que sont-ils?

Ici, ce sont des rois qui ne savent plus faire briller leurs couronnes, et qui les perdent par faiblesse.

Là, ce sont des hommes qui montent au pouvoir par l'hypocrisie.

Ici, c'est la vertu punie de sa confiance.

Là, c'est la fausseté obtenant la grande prime de l'habileté.

Dieu banni des lois, l'honneur regardé comme duperie, la probité comme niaiserie ; la vieillesse en butte aux insultes, la jeunesse n'écoutant qu'elle-même, les saintes maximes mises en oubli, l'amour effréné de l'argent s'annonçant à chaque coin de rue, la Bourse devenue le grand temple où l'on va adorer l'or ; voilà ce qui compose la vie du monde dans lequel nous vivons. Vous le voyez bien, ceux qui se sont retirés du torrent qui roule tant d'eaux fangeuses n'ont pas été si insensés, et peuvent, dans leur tranquille retraite, sans que nous ayons le droit d'en faire des moqueries, se livrer avec zèle à la célébration de leurs saintes solennités ! Ce qui fait leur occupation élève l'âme ; ce qui préoccupe les nôtres attriste et dessèche le cœur.

Pendant les quatre semaines de l'Avent, l'Eglise ne prononce dans le sanctuaire que des paroles de repentir et de pénitence ; l'*alleluia* ne termine plus ni ses prières, ni ses hymnes ; et, comme nous l'avons dit, les autels ont pris les ornements de deuil.

Les prêtres répètent alors au peuple : *Repentez-vous, faites pénitence; car voilà que Dieu approche; car la cognée est près d'atteindre la racine de l'arbre.*

Revêtez la robe blanche, la robe de pureté ; car voici venir l'Epoux.

Une voix s'élève dans le désert et crie : Voici le Rédempteur qui avance. Jetez des fleurs et des palmes sur ses voies, et préparez de nouveaux cantiques; car une Vierge a conçu, et un enfant va nous naître à tous !

L'Eglise, en empruntant ainsi aux pieux prophètes leurs paroles inspirées, veut faire voir aux fidèles combien ils seraient coupables s'il restaient froids quand la venue du Messie approche. Cet avénement désiré par les patriarches ; cet avénement que tous les justes de la loi de Moïse ont invoqué, doit réjouir les Chrétiens ; et pour que leur joie soit pure, il faut qu'ils s'y préparent par la pénitence. L'innocence : c'est là la robe blanche qu'il faut revêtir pour assister dignement aux fêtes de la religion.

Dans l'épître de la Messe du premier dimanche, le diacre chante :

La nuit est déjà avancée, le jour approche. Quittons les œuvres de ténèbres et revêtons-nous d'une armure brillante de lumière ; marchons purement au grand jour et ne nous laissons point aller aux vices. Revêtons-nous de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Et puis dans l'Evangile de ce premier dimanche, écoutez ! c'est celui que les prophètes ont annoncé pendant quatre mille ans ; c'est le Désiré des nations lui-même qui parle ; il veut amener les hommes à la pénitence par les terreurs du dernier jour :

Il y aura des prodiges au soleil, la lune et les étoiles se troubleront aussi. Et, en voyant ces choses, les nations seront saisies d'effroi; la mer s'agitera et soulèvera tous ses flots ; et les hommes sécheront dans l'attente de ce qui doit advenir à l'univers ; car les voûtes des cieux seront ébranlées ; alors, ils verront le Fils de l'homme, en grande puissance et en grande majesté, paraître sur les nuées.

Or, au commencement de ces prodiges, levez vos têtes et regardez, parce que votre rédemption approche.

Lorsque vous voyez le figuier et tous les autres arbres pousser leurs premières feuilles, vous dites que l'été va venir ; de même, quand vous verrez ce que je vous annonce, dites-vous que le royaume de Dieu est proche.

En vérité, je vous le dis, cette génération ne s'écoulera pas sans que ceci s'accomplisse; le ciel et la terre changeront de face ; mais ma parole ne changera pas.

Prenez donc garde, ne vous abandonnez ni aux viandes, ni au vin, et ne laissez point aller vos cœurs aux inquiétudes de cette vie, pour que ce jour ne vienne point vous surprendre ; car il enveloppera comme un filet tous ceux qui habitent sur la surface de la terre. Veillez donc et priez, afin que vous soyez dignes d'éviter les vengeances et de paraître pur devant la face du Fils de l'homme.

Commençant l'Avent par la lecture de cet Evangile, l'Eglise ne pouvait faire autrement que de commander aux fidèles le jeûne, la mortification et la prière. Et le religieux qui du fond de son cloître composa l'hymne

Statuta decreto Dei, qui se chante aux approches du jour de la naissance du Sauveur, a été bien inspiré.

Voici venir les temps marqués par les décrets du Seigneur;

Voici venir le jour qui s'est fait attendre tant de siècles;

La postérité d'un père coupable gisait souffrante et désolée sur un lit de douleurs;

Les hommes étaient sans force, découragés, couchés dans l'ombre de la mort;

Les terreurs de la tombe, les tourments de l'enfer, c'était là leur partage;

Les enfants d'Adam tremblaient et se desséchaient dans l'attente du souverain Juge;

Hélas! qui pouvait les délivrer de si grands maux? quelle main assez puissante pour guérir une si profonde plaie?

Toi seul! ô Christ! toi seul... Cieux, ouvrez-vous! ouvrez-vous, et laissez tomber votre précieuse rosée; que la terre fécondée donne au monde son Sauveur!

Il y a là, ou nous nous trompons, plus de vraie poésie que dans bien des pages de nos poëtes d'aujourd'hui. Et le solitaire qui, dans sa modeste cellule, a écrit ces stances, a pris le bon moyen pour que son œuvre vécût longtemps; il l'a donnée à la religion à garder.

Au dernier dimanche de l'Avent, l'Eglise redouble d'exhortations pour que le grand jour de la naissance du Christ ne se lève que sur des vertus. Dans l'Epître, on répète ces paroles : *Nous vous supplions, mes frères, de reprendre ceux qui sont déréglés, de ramener dans la bonne voie ceux qui s'égarent, de consoler ceux qui ont le cœur abattu, de soutenir ceux qui défaillent de faiblesse, et d'être patients envers tous.*

Certes, s'il y a des fêtes qui doivent être chômées à jamais par les peuples, s'il y en a qui doivent être respectées et conservées par les gouvernants, ce sont celles qui commandent de semblables préparations. Figurez-vous donc les hommes obéissants aux préceptes que nous venons de transcrire, et dites-nous si la terre, devenue toute chrétienne, toute aimante, toute charitable, ne serait pas déjà un lieu de repos où l'on pourrait attendre en paix les délices du ciel. Le vicomte Walsh.

AVEUGLEMENT

ET AMOUR-PROPRE DE L'HOMME.

La nature de l'amour-propre est de n'aimer que soi et de ne considérer que soi. Mais que fera-t-il? Il ne saurait empêcher que cet objet qu'il aime ne soit plein de défauts et de misères : il veut être grand, et il se voit petit; il veut être heureux, et il se voit misérable; il veut être parfait, et il se voit plein d'imperfections; il veut être l'objet de l'amour et de l'estime des hommes, et il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion et leur mépris. Cet embarras où il se trouve produit en lui la plus injuste et la plus criminelle passion qu'il soit possible de s'imaginer; car il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le reprend et qui le convainc de ses défauts. Il désirerait de l'anéantir, et ne pouvant la détruire en elle-même, il la détruit, autant qu'il peut, dans sa connaissance et dans celle des autres, c'est-à-dire qu'il met tout son soin à couvrir ses défauts et aux autres et à soi-même, et qu'il ne peut souffrir qu'on les lui fasse voir, ni qu'on les voie.

C'est sans doute un mal que d'être plein de défauts; mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein et de ne les vouloir pas reconnaître, puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent; nous ne trouvons pas juste qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne méritent : il n'est donc pas juste aussi que nous les trompions, et que nous voulions qu'ils nous estiment plus que nous ne méritons. Pascal.

AVEUGLEMENT DES IMPIES.

Que les impies nous disent de bonne foi s'ils sont assurés de ce qu'ils pensent; si le consentement universel, si le changement si soudain de tant de peuples, le commencement si saint et si simple de la religion laisse aucun lieu de douter de la divinité de son origine? Qu'ils se regardent sur le point de passer à l'éternité, et qu'ils voient dans quelle disposition ils voudraient se trouver à ce dernier moment. Etrange aveuglement de l'homme, qui, tout penchant qu'il est à la mort, ne veut prendre qu'à l'extrémité les sentimens d'un mourant qu'elle inspire!

Vous vous plaignez de ce que Dieu ne vous a pas communiqué son secret! A qui voulez-vous que Dieu le dise? Quoi! qu'il parle à l'oreille à chacun, ou qu'il se montre à tout le monde? Pourquoi vous plutôt qu'un autre? Choisissez quels hommes vous désireriez que Dieu envoyât pour vous faire entendre sa parole. Ce sont de ceux-là qu'il a pris. Où en trouveriez-vous de plus sincères, de plus propres à vous persuader? Et comment pouvez-vous leur prêter ce complot : Venez, leur faites-vous dire, associons-nous; inventons une belle fable : disons que ce crucifié est le Fils de Dieu. Mais si cela est véritable, comme tant de faits vous le prouvent, quelle est votre opiniâtreté de refuser de vous soumettre?

Bossuet.

B

LE BAPTÊME ET LA CONFESSION.

Si les mystères accablent l'esprit par leur grandeur, on éprouve une autre sorte d'étonnement, mais qui n'est peut-être pas plus profond, en contemplant les sacrements

de l'Eglise. La connaissance de l'homme civil et moral est renfermée tout entière dans ces institutions.

Le baptême, le premier des sacrements que la religion confère à l'homme, selon la parole de l'Apôtre, *le revêt de Jésus-Christ* (*Galat.*, III, 27). Ce sacrement nous rappelle la corruption où nous sommes nés, les entrailles douloureuses qui nous portèrent, les tribulations qui nous attendent dans ce monde ; il nous dit que nos fautes rejailliront sur nos fils, que nous sommes tous solidaires : terrible enseignement, qui suffirait seul, s'il était bien médité, pour faire régner la vertu parmi les hommes.

Voyez le néophyte debout au milieu des ondes du Jourdain : le solitaire du rocher verse l'eau lustrale sur sa tête ; le fleuve des patriarches, les chameaux de ses rives, le temple de Jérusalem, les cèdres du Liban, paraissent attentifs, ou plutôt regardent ce jeune enfant sur les fontaines sacrées. Une famille pleine de joie l'environne ; elle renonce pour lui au péché ; elle lui donne le nom de son aïeul, qui devient immortel dans cette renaissance perpétuée par l'amour de race en race. Déjà le père s'empresse de reprendre son fils, pour le reporter à une épouse impatiente qui compte sous ses rideaux tous les coups de la cloche baptismale. On entoure le lit maternel : des pleurs d'attendrissement et de religion coulent de tous les yeux ; le nouveau nom de l'enfant, l'antique nom de son ancêtre, est répété de bouche en bouche ; et chacun, mêlant les souvenirs du passé aux joies présentes, croit reconnaître le vieillard dans le nouveau-né qui fait revivre sa mémoire. Tels sont les tableaux que présente le sacrement du baptême ; mais la religion, toujours morale, toujours sérieuse, alors même qu'elle est plus riante, nous montre aussi le fils des rois dans sa pourpre, renonçant aux grandeurs de Satan, à la même piscine où l'enfant du pauvre en haillons vient abjurer les pompes auxquelles pourtant il ne sera point condamné.

On trouve dans saint Ambroise une description curieuse de la manière dont s'administrait le sacrement de baptême dans les premiers siècles de l'Eglise. Le jour choisi pour la cérémonie était le samedi saint. On commençait par toucher les narines et par ouvrir les oreilles du catéchumène, en disant *ephpheta*, ouvrez-vous. On le faisait ensuite entrer dans le Saint des saints. En présence du diacre, du prêtre et de l'évêque, il renonçait aux œuvres du démon. Il se tournait vers l'occident, image des ténèbres, pour abjurer le monde ; et vers l'orient, symbole de lumière, pour marquer son alliance avec Jésus-Christ. L'évêque faisait alors la bénédiction du bain, dont les eaux, selon saint Ambroise, indiquent les mystères de l'Ecriture : la création, le déluge, le passage de la mer Rouge, la nuée, les eaux de Mara, Naaman, et le paralytique de la piscine. Les eaux ayant été adoucies par le signe de la croix, on y plongeait trois fois le catéchumène en l'honneur de la Trinité, et en lui enseignant que trois choses rendent témoignage dans le baptême : l'eau, le sang, et l'esprit.

Au sortir du Saint des saints, l'évêque faisait à l'homme renouvelé l'onction sur la tête, afin de le sacrer de la race élue et de la nation sacerdotale du Seigneur. Puis on lui lavait les pieds, on lui mettait des habits blancs, comme un vêtement d'innocence ; après quoi il recevait dans le sacrement de confirmation l'esprit de crainte divine, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de doctrine et de piété. L'évêque prononçait à haute voix les paroles de l'Apôtre : *Dieu le Père vous a marqué de son sceau. Jésus-Christ, Notre-Seigneur, vous a confirmé : il a donné à votre cœur les arrhes du Saint-Esprit.*

Le nouveau Chrétien marchait alors à l'autel pour y recevoir le pain des anges, en disant : *J'entrerai à l'autel du Seigneur, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.* A la vue de l'autel couvert de vases d'or, de flambeaux, de fleurs, d'étoffes de soie, le néophyte s'écriait avec le Prophète : *Vous avez préparé une table devant moi ; c'est le Seigneur qui me nourrit : rien ne me manquera, il m'a établi dans un lieu abondant en pâturage.* La cérémonie se terminait par le sacrifice de la Messe. Ce devait être une fête bien auguste que celle où les Ambroise donnaient au pauvre innocent la place qu'ils refusaient à l'empereur coupable !

S'il n'y a pas dans ce premier acte de la vie chrétienne un mélange divin de théologie et de morale, et de mystères et de simplicité, rien ne sera jamais divin en religion.

Mais, considéré dans une sphère plus élevée, et comme figure du mystère de notre rédemption, le baptême est un bain qui rend à l'âme sa vigueur première. On ne peut se rappeler sans regret la beauté des anciens jours, alors que les forêts n'avaient pas assez de silence, les grottes pas assez de profondeur pour les fidèles qui venaient y méditer les mystères. Ces Chrétiens primitifs, témoins de la rénovation du monde, étaient occupés de pensées bien différentes de celles qui nous courbent aujourd'hui vers la terre, nous tous Chrétiens vieillis dans le siècle, et non pas dans la foi. En ce temps-là la sagesse était sur les rochers, dans les antres avec les lions, et les rois allaient consulter le solitaire de la montagne. Jours trop tôt évanouis ! il n'y a plus de saint Jean au désert, et l'heureux catéchumène ne sentira plus couler sur lui ces flots du Jourdain, qui emportaient aux mers toutes ses souillures.

La confession suit le baptême, et l'Eglise, avec une prudence qu'elle seule possède, a fixé l'époque de la confession à l'âge où l'idée du crime peut être conçue : il est certain qu'à sept ans l'enfant a les notions du bien et du mal. Tous les hommes, les philosophes même, quelles qu'aient été

d'ailleurs leurs opinions, ont regardé le sacrement de pénitence comme une des plus fortes barrières contre le vice, et comme le chef-d'œuvre de la sagesse. « Que de restitutions, de réparations, dit Rousseau, la confession ne fait-elle point faire chez les catholiques ! » Selon Voltaire, « la confession est une chose très-excellente, un frein au crime, inventé dans l'antiquité la plus reculée. On se confessait dans la célébration de tous les anciens mystères. Nous avons imité et sanctifié cette sage coutume : elle est très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner. »

Sans cette institution salutaire, le coupable tomberait dans le désespoir. Dans quel sein déchargerait-il le poids de son cœur? Serait-ce dans celui d'un ami? Eh ! qui peut compter sur l'amitié des hommes ? Prendra-t-il les déserts pour confidents ? Les déserts retentissent toujours, pour le crime, du bruit de ces trompettes que le parricide Néron croyait ouïr autour du tombeau de sa mère. Quand la nature et les hommes sont impitoyables, il est bien touchant de trouver un Dieu prêt à pardonner : il n'appartenait qu'à la religion chrétienne d'avoir fait deux sœurs de l'innocence et du repentir.

CHATEAUBRIAND.

BARBARES (LES), LEUR INVASION.

C'est un grand et sublime spectacle que celui de l'Eglise en face de l'inondation des Barbares. Il faudrait retracer l'histoire entière de ces siècles de fer pour montrer quelle fut alors l'action bienfaisante de l'Eglise au profit de la civilisation, et ce qu'il lui fallut d'efforts héroïques, de luttes suprêmes pour conquérir ces hordes débordées et les fondre insensiblement dans cette vaste unité spirituelle qui eut pour résultat l'unité des nations vers laquelle marche aujourd'hui le monde. Dans son *Cours d'histoire ecclésiastique*, M. l'abbé Pavy « remontant aux causes, en quelque sorte humaines, qui ont perdu Rome, les trouve dans sa tyrannie, les rivalités du sénat et de l'armée, ces pactes honteux avec les Barbares, la faiblesse générale, fruit de la corruption universelle. Mais à l'intelligence des chrétiens il faut une réponse plus haute. La justice de Dieu voulait un châtiment; sa miséricorde préparait à l'Eglise un peuple nouveau. Enfin l'heure terrible a sonné, la ville éternelle tombe, l'univers est vengé; c'est un Pape qui la sauvera.

« L'histoire justifie la Providence : Rome est attaquée quatre fois, et deux fois un ennemi chrétien (mais non catholique) entre dans ses murs et la dévaste. Plus tard, lorsqu'il en sera temps, la nouvelle Rome aussi succombera sous les coups de nouveaux Barbares; les destinées finales des deux empires sont semblables, et le dernier empereur de Constantinople portera aussi le nom de son fondateur.

« Sur ces deux grandes tombes, je ne voudrais qu'une seule et même épitaphe : *Digitus Dei est hic.*

« Ainsi s'accomplit la mission providentielle de la justice suprême; la seconde tâche des Barbares est toute de miséricorde. Après chaque invasion générale, un élément nouveau se combine lentement avec les mœurs d'une société plus ancienne; un peuple neuf surgit avec des mœurs nouvelles formées de ces deux alliances. Les fortes racines seules ne seront pas englouties par l'inondation.

« C'est à ces peuples neufs que l'Eglise va demander le germe des plus hautes vertus; ils sont tous idolâtres ou hérétiques, et constamment et sans distinction de climat, le vainqueur impose son culte au vaincu; une seule exception existe, elle est toute en faveur du catholicisme : la barbarie va tomber au pied de la croix.

« A vrai dire, au moment de l'invasion, la société n'existe plus : c'est un pêle-mêle affreux de toutes sortes de mœurs; c'est une confusion des choses et des esprits; c'est une exaltation de caractère chez les vainqueurs; c'est un abaissement chez les vaincus, qui ne laisse rien à dire de net et de précis : tous les éléments de la société luttent comme dans un orage, et c'est de ce mélange violent et forcé que doivent naître les mœurs nouvelles.

« Les Chrétiens employèrent tous leurs efforts pour défendre la triple crise de l'humanité, de la foi et des institutions nationales; et plus d'un saint, sans autre ascendant que la prière ou sa vertu, put arrêter quelquefois ces chefs farouches sur le seuil des villes qu'ils allaient ravager.

« Les Chrétiens se montrèrent partout ce qu'ils étaient, animés d'une foi sincère, hommes dévoués et fidèles sujets de l'empire. Après la chute de Rome, l'épée idolâtrique rentre dans le fourreau, mais le glaive arien va la remplacer. Quelques barbares se montrèrent tolérants envers l'Eglise, ils firent des victimes, mais peu de martyrs : ces Barbares étaient païens. Quelle fut l'action de l'Eglise à leur égard?

« Elle conserva les débris des institutions romaines, de la civilisation, dont elle devint le lien entre le vieux monde et le monde nouveau; elle présida au mélange qui se faisait des deux éléments, elle dirigea l'esprit de la nouvelle législation, et, prenant en main les intérêts de l'humanité comme ceux de la religion, elle sauva le monde entier de la barbarie qui menaçait de l'engloutir.

« L'humanité, la civilisation, la foi, lui doivent tout à cette époque : elle fit ce qu'elle put pour arrêter les suites de l'invasion, comme pour la prévenir, par sa charité toujours active, par un respect du pouvoir qui n'ôtait rien à la justice, au courage et à la fermeté des évêques.

« Malgré ce qu'il en coûte à la fierté romaine, les évêques préviennent d'inutiles réactions; ils régularisent le désordre, et ces hommes du peuple dont ils ont épousé la cause cherchent à faire de leur soumission une condition de soulagement aux misères publiques. Ces hommes-là pensèrent à tout, dit M. Guizot. Le succès a justifié leur con-

duite : d'un côté ils cherchaient à influencer les princes dans la rédaction des lois, qui conservèrent des traces profondes de leur action bienfaisante; d'un autre côté, ils font des efforts inouïs pour maintenir le gouvernement de la commune. Et ce ne fut pas l'ambition qui leur fit embrasser avec tant de chaleur la cause des vieilles institutions. Le pouvoir temporel était alors la force et rien que la force brutale; le cri des peuples appelait continuellement l'Eglise à sa défense, ils la conjuraient de se placer à la tête de leurs droits méconnus, de leurs intérêts sacrifiés, de leur existence menacée. L'Eglise alors intervint au nom du Ciel. C'est un fait irrécusable que celui-là! Quand la prospérité, quand la sécurité, quand la liberté ont fait défaut à l'espérance, la religion s'est chargée de les remplacer; et c'est ainsi qu'à l'époque barbare elle paya son premier tribut à l'humanité; le second fut donné à la civilisation.

« A cette époque de dégradation, qui donc cultivait les lettres? qui donc conservait la dignité des mœurs? qui donc conservait les bonnes traditions des habitudes sociales? qui, si ce n'est l'Eglise, dont la foi était toute la fierté, la charité toute la politesse, le dévouement toute la grâce?

« Mais le plus grand bienfait, comme le plus grand triomphe de l'Eglise à cette époque, ce fut la conversion même des Barbares. Le Christianisme seul pouvait attirer leur imagination, leur esprit et leur cœur. Peu à peu la vérité se fait jour; ces hommes grossiers, mais simples et confiants, entrent de plain-pied dans l'Eglise; après l'avoir fait trembler, ils plient sous son joug doux et léger; ils brûlent ce qu'ils ont adoré, ils adorent ce qu'ils ont brûlé; ils pratiquent les vertus évangéliques là même où s'était déployée leur brutale férocité; ils peuplent les solitudes qu'ils avaient ravagées; ils édifient les sanctuaires qu'ils avaient désolés, et, à la place des victimes humaines qu'ils offraient dans les bois, ils offrent, à l'autel, l'hostie pure et immaculée.

« Oh! sans doute le Christianisme était nécessaire aux Barbares; mais cette religion, essentiellement humanitaire, parce qu'elle est divine, profite de tout et n'a besoin de rien; elle n'avait pas besoin des Barbares. Ne comptait-elle pas déjà plusieurs siècles de combats et de triomphes? Les grands flambeaux qui brillent au firmament de l'Eglise, ces colonnes de génie ou de vertu qui l'illustrèrent, ne sont pas alors sorties de la barbarie qui combattait l'Eglise encore plus par ses mœurs que par ses armes.

« L'Eglise se prend à labourer, à défricher cette terre dure d'elle-même et stérile; elle l'arrose de ses sueurs, elle l'engraisse du sang de ses martyrs, elle y jette après cela la semence de l'Evangile; la moisson nouvelle pousse et grandit, mais l'ivraie est mêlée au bon grain, les meilleurs épis seront encore ceux dont les vieilles racines touchent au vieux sol, car les œuvres sociales ont un développement lent et progressif.

« L'élément humain concourt au triomphe de l'élément providentiel dans les événements de l'histoire; l'Eglise s'empare de ce qu'il y a de favorable au développement de son esprit parmi les peuples qu'elle soumet à sa foi. Les résultats politiques et sociaux de ses succès sont immenses; mais ce qu'il faut surtout remarquer, c'est la prodigieuse activité des évêques : elle se montre dans toute son énergie à côté de l'apathie romaine.

« Les résultats religieux de l'invasion furent immenses aussi : de ces résultats, les uns sont avantageux, les autres fâcheux pour l'Eglise. En effet, l'esprit barbare était naïf, crédule, superstitieux, ignorant; aussi conserva-t-il en se faisant chrétien quelque chose de ses primitives habitudes.

« L'éducation des Romains, quoique plus grave, était bien incomplète au milieu des désordres de l'invasion; cependant aucune hérésie ne parut dans ces temps dangereux, où l'on vit d'étranges spectacles : la foi la plus naïve et la plus sincère unie quelquefois à des mœurs turbulentes, sanguinaires, brutales et sensuelles; les habitudes invétérées prenaient quelquefois le dessus, et le Chrétien n'avait pas encore eu le temps de dépouiller entièrement le Barbare. Mais qu'il en a coûté à l'Eglise pour arriver à une complète régénération de la barbarie! Tant d'efforts attestent sa charité, tant de succès attestent sa catholicité; l'invariabilité de ses doctrines au milieu de tant de superstitions, la pureté de sa morale au milieu de tant de désordres attestent sa perpétuité. A cette époque, Eglise catholique, tu sauvas l'humanité, la civilisation, la liberté, la foi! Tous les monuments le proclament, et l'univers t'en remercie! » Mgr Pavy.

BARUCH.

Voyez l'article : Prophètes.

BASILE (saint)

DEVANT LE PRÉFET MODESTUS.

L'empereur Valens, protecteur de l'arianisme, s'était transporté dans l'Asie Mineure, avec une escorte nombreuse d'ariens et de soldats. Il s'était fait un point d'honneur de conquérir à l'hérésie tous les siéges épiscopaux qu'il rencontrait sur son passage. Celui de Césarée lui paraissait un des plus importants à soumettre. Basile fut représenté comme le principal obstacle aux victoires du parti; son caractère inflexible était connu : sa déposition fut arrêtée, et le préfet Modestus fut chargé de faire exécuter la volonté de l'empereur. Il fait venir le prélat en sa présence, et le reçoit assis sur son tribunal, environné de ses licteurs, revêtu des insignes de sa magistrature. Basile s'approche, sous de pauvres habits, mais avec une contenance pleine de dignité. Aussitôt Modestus :

« Qu'est-ce à dire, ô Basile! seul entre

tous les évêques vous résistez à la volonté de l'empereur?

— De quelle résistance parlez-vous? reprend le pontife; veuillez me l'apprendre.

— Votre culte n'est-il pas celui de l'empereur devant qui tout a fléchi le genou?

— Mon empereur ne peut vouloir que j'adore une créature, moi créature de Dieu, appelé a faire un jour partie de la divine substance.

— Et que sommes-nous donc à vos yeux?

— Rien, lorsque vous me donnez de pareils ordres.

— Comptez-vous pour rien d'être dans nos rangs et de nous avoir pour frères?

— Vous êtes préfet et votre dignité est fort relevée, je l'avoue, mais vous n'êtes pas au-dessus de Dieu; vous avoir pour frère est chose fort honorable, car vous êtes fait à l'image de Dieu; mais nous ne sommes pas moins honorés d'avoir pour frères ceux qui sont au-dessous de vous. La noblesse du Chrétien est dans sa foi et non dans ses titres. »

A ces mots, le préfet se lève de son siége, et d'un ton emporté :

— « Vous ne tenez donc aucun compte de mon autorité? vous ne redoutez aucun des coups dont il est en mon pouvoir de vous accabler?

— Et quels sont-ils, je vous prie?

— La confiscation, l'exil, la torture, la mort.

— Si vous avez quelque autre menace à me faire, parlez; ce que vous avez dit ne saurait m'atteindre.

— Et comment?

— Pour celui qui n'a rien, la confiscation n'est pas à redouter. Ce manteau déchiré et quelques livres, voilà tout mon trésor. L'exil, je ne peux le connaître : libre sur la terre, j'occupe avec indifférence tantôt une place, tantôt une autre; tout l'univers est à moi, ou plutôt il est au Seigneur. La torture, quel mal me fera-t-elle? la mort sera pour moi une faveur; elle m'enverra plus tôt vers mon Dieu, pour qui je respire, pour qui je combats, et vers qui, las de cette vie, je cours depuis longtemps. »

Etourdi de ces paroles, le préfet répond : « Personne n'a encore parlé à Modestus avec une pareille audace.

— Peut-être aussi n'avez-vous pas encore rencontré d'évêque! Obligé de soutenir la même cause, il vous aurait tenu le même langage. Dans tout le reste, nous sommes les plus soumis et les plus humbles des hommes; et jamais nous n'affectons des airs de hauteur, je ne dis pas envers le maître de l'empire, mais envers le dernier de ses sujets; mais quand il s'agit de notre Dieu, quand ses droits sont compromis, nous méprisons tout, nous ne voyons que lui. Le feu, le glaive, les ongles de fer nous causent plus de joie que de terreur : frappez, épuisez les menaces et les supplices, usez de votre puissance, appelez l'empereur à votre secours, vous ne nous vaincrez pas, vous ne nous forcerez pas de consentir à votre impiété, vos menaces fussent-elles beaucoup plus terribles. »

Modestus, frappé d'une si courageuse réponse, congédia Basile, et s'en alla rendre compte à son maître de cette entrevue. « Prince, lui dit-il, nous sommes vaincus, cet évêque est au-dessus des menaces et des séductions. »

S. Grégoire de Nazianze (1).

BENEDICTION D'UN CHEMIN DE FER.

Que l'homme est grand, messieurs, et que l'auteur de son être l'a élevé par son intelligence au-dessus de tous les ouvrages sortis de ses mains!

Il dompte toutes les puissances de la nature, il les maîtrise, il les réunit ou les sépare selon ses besoins et quelquefois selon ses caprices.

Roi de la terre, il la couvre à son gré de villes, de villages, de monuments, d'arbres et de moissons; il force tous les animaux de la cultiver pour lui, de reconnaître son empire, de le servir, de l'amuser ou de disparaître.

Roi de la mer, il se balance en riant sur ses abîmes; il pose des digues à sa furie; il pille ses trésors et il commande à ses vagues écumantes de transporter au loin les produits de son industrie, ou de servir de route à ses découvertes.

Roi des éléments, le feu, l'air, la lumière, l'eau, esclaves dociles de sa volonté souveraine, se laissent emprisonner dans ses ateliers et ses manufactures, et même atteler à ces chars qu'ils entraînent, coursiers invisibles, aussi vite que la pensée.

Que de grandeur et de puissance dans un être fragile qui ne vit qu'un jour, et qui ne semble qu'un atome imperceptible au milieu de cet univers qu'il gouverne avec tant d'empire!

Mais cette créature si petite et si faible a reçu une âme intelligente et raisonnable; elle est animée d'un souffle divin, et seule entre toutes les autres, elle jouit de l'étonnant avantage de puiser la lumière au foyer de la lumière, et de briller de l'éclat de l'esprit au milieu des mondes qui ne brillent que des pâles reflets de la matière.

L'empire du monde lui a été donné, parce que son âme, plus grande que le monde, le mesure, l'admire, l'explique et le comprend.

La nature lui a été soumise parce qu'il sait pénétrer le merveilleux mécanisme de ses lois, découvrir ses plus impénétrables secrets et lui arracher tous les trésors qu'elle renferme dans son sein.

Placé à cette hauteur, l'homme devait y rencontrer une tentation périlleuse; la tête pouvait lui tourner dans l'éblouissement de sa gloire, il pouvait oublier le bienfaiteur

(1) Traduction des Pères de l'Eglise, par M. de Genoude. — Extrait de l'Oraison funèbre de saint Basile.

adorable qui l'avait fait si grand, et s'admirer, s'adorer lui-même, comme le principe et la source première de sa toute-puissance. Mais la bonté divine s'est hâtée de le secourir dans ce danger, en gravant dans son âme une loi de dépendance et l'infirmité originelle dont il est impossible à l'orgueil lui-même d'effacer jamais la céleste empreinte.

Ainsi la nature a reçu l'ordre de ne lui livrer ses secrets et ses trésors que d'une main avare, l'un après l'autre, à la suite de pénibles travaux et de profondes méditations, pour lui faire sentir à chaque instant que si elle était obligée de se prêter à ses désirs, elle cédait moins à sa volonté qu'à ses fatigues, signe certain de sa dépendance.

Ainsi, point de progrès, point de conquêtes de l'homme qui ne soient en même temps une preuve sensible de sa puissance et de sa faiblesse, et qui ne portent le cachet indélébile de sa force et de son infirmité. Mgr Fayet.

BERNARD (saint).

Représentez-vous, mes frères, ce nouveau précurseur sorti du désert, vêtu pauvrement, la pénitence peinte sur le visage. On le prend pour Elie, ou pour quelqu'un des prophètes : toute la France court pour entendre sa doctrine, et, touchés des paroles de grâce et de vertu qui sortent de sa bouche, les peuples en foule viennent à lui pour savoir s'ils n'ont plus de ressources pour fléchir la colère du Seigneur.

Alors les ténèbres répandues sur l'abîme commencèrent à se dissiper; la France, comme un autre chaos, se développa peu à peu : les cloîtres virent revivre cet esprit primitif, cet héritage précieux qu'ils avaient autrefois reçu de leurs pères. On n'avait jamais entendu avant lui de prophète si autorisé à reprendre les vices; le ciel l'avait, ce semble, établi le censeur des mœurs de son siècle. Que de différends parmi les princes apaisés par sa sagesse! Que de lettres écrites pour le rétablissement de la discipline et de la piété! Quel style! quelles expressions! quels artifices puissants d'une éloquence toute divine! La France, l'Italie, l'Allemagne, le virent répandre partout le feu divin que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, et dont il avait embrasé son cœur : seul il put suffire aux besoins divers et infinis de l'Eglise.

Sa science ne consistait pas dans un amas de connaissances vaines qu'on acquiert par un dur travail, et qu'on débite sans fruit et sans onction. Il ne cherchait pas à éblouir les esprits par de nouvelles découvertes, ni à se faire honneur de certains approfondissements qui flattent par leur singularité; mais à réformer les cœurs et à rétablir la foi de ses pères sur la ruine des nouveautés profanes. Les livres saints étaient sa plus chère étude : rien ne lui paraissait plus digne de la grandeur de l'esprit humain que l'histoire des merveilles de Dieu dans les livres de Moïse, les beautés de sa loi, les divins transports de ses prophètes, et l'onction des autres écrivains inspirés.

Massillon.

—

Nul homme n'a exercé sur son siècle un empire aussi extraordinaire. Entraîné vers la vie solitaire et religieuse par un de ces sentiments impérieux qui n'en laissent pas d'autre dans l'âme, il alla prendre sur l'autel toute la puissance de la religion. Lorsque, sortant de son désert, il paraissait au milieu des peuples et des cours, les austérités de sa vie, empreintes sur des traits où la nature avait répandu la grâce et la beauté, remplissaient toutes les âmes d'amour et de respect. Eloquent dans un siècle où le pouvoir et le charme de la parole étaient absolument inconnus, il faisait fondre en larmes les peuples au milieu des campagnes et des places publiques : son éloquence paraissait un des miracles de la religion qu'il prêchait. Enfin l'Eglise, dont il était la lumière, s'emblait recevoir les volontés divines par son entremise. Les rois et leurs ministres, à qui il ne pardonnait jamais ni un vice, ni un malheur public, s'humiliaient sous ses réprimandes comme sous la main de Dieu même; et les peuples, dans leurs calamités, allaient se ranger autour de lui, comme ils vont se jeter au pied des autels.

Egaré par l'enthousiasme même de son zèle, il donna à ses erreurs l'autorité de ses vertus et de son caractère, et entraîna l'Europe dans de grands malheurs. Mais gardons-nous de croire qu'il ait jamais voulu tromper, et qu'il ait eu d'autre ambition que celle d'agrandir l'empire de Dieu. C'est parce qu'il était trompé lui-même, qu'il était toujours si puissant; il eût perdu son ascendant avec sa bonne foi. L'Eglise, malgré les erreurs qu'elle lui a reconnues, l'a mis au rang des saints; le philosophe, malgré les reproches qu'il peut lui faire, doit l'élever au rang des grands hommes. Garat.

DU BESOIN D'AGITATION.

On charge les hommes, dès l'enfance, du soin de leur honneur, de leur bien, de leurs amis, et encore du bien et de l'honneur de leurs amis. On les accable d'affaires, de l'apprentissage des langues et des sciences, et on leur fait entendre qu'ils ne sauraient être heureux sans que leur santé, leur honneur, leur fortune et celle de leurs amis soient en bon état, et qu'une seule chose qui manque les rendrait malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font travailler dès la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux. Que pourrait-on faire de mieux pour les rendre malheureux? Comment! ce qu'on pourrait faire? Il ne faudrait que leur ôter tous ces soins : car alors ils se verraient, ils penseraient à ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont; et ainsi on ne peut trop les occuper et les détourner; et c'est pourquoi, après leur avoir tant préparé d'affaires, s'ils ont quel-

que temps de relâche, on leur conseille de l'employer à se divertir, à jouer et à s'occuper toujours tout entiers.

Quand je me suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils s'exposent, dans la cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, j'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siége d'une place. On n'achètera une charge à l'armée si cher, que parce qu'on trouvera insupportable de ne bouger de la ville; et on ne recherche la conversation et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir.

Mais quand j'ai pensé de plus près et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près.

Quelque condition qu'on se figure, si l'on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la royauté est le plus beau poste du monde, et cependant qu'on s'imagine un roi accompagné de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher, s'il est sans divertissement et qu'on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra point, il tombera par nécessité dans les vues qui le menacent des révoltes qui peuvent arriver, et enfin de la mort et des maladies qui sont inévitables; de sorte, que s'il est sans ce qu'on appelle divertissement, le voilà malheureux, et plus malheureux que le moindre de ses sujets qui joue et qui se divertit.

De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu ou dans le lièvre qu'on court. On n'en voudrait pas s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mou et paisible, et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on recherche, ni les dangers de la guerre, ni la peine des emplois, mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser et nous divertit.

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement; de là vient que la prison est un supplice si horrible; de là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible. Et c'est enfin le plus grand sujet de félicité de la condition des rois de ce qu'on essaye sans cesse à les divertir et à leur procurer toutes sortes de plaisirs.

Le roi est environné de gens qui ne pensent qu'à divertir le roi et l'empêchent de penser à lui : car il est malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui font sur cela les philosophes, et qui croient que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre qu'ils ne voudraient pas avoir acheté, ne connaissent guère notre nature. Ce lièvre ne nous garantirait pas de la vue de la mort et des misères qui nous en détournent, mais la chasse nous en garantit. Et ainsi quand on leur reproche que ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur ne saurait les satisfaire, s'ils répondaient, comme ils devraient le faire s'ils y pensaient bien, qu'ils ne cherchent en cela qu'une occupation violente et impétueuse qui les détourne de penser à soi, et que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme et les attire avec ardeur, ils laisseraient leurs adversaires sans repartie. Mais ils ne répondent pas cela, parce qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes; ils ne savent pas que ce n'est que la chasse, et non la prise, qu'ils recherchent.

Ils s'imaginent que, s'ils avaient obtenu cette charge, ils se reposeraient ensuite avec plaisir, et ne sentent pas la nature insatiable de leur cupidité. Ils croient chercher sincèrement le repos, et ne cherchent en effet que l'agitation.

Ils ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leurs misères continuelles; et ils ont un autre instinct secret qui reste de la grandeur de notre première nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos, et non pas dans le tumulte; et de ces deux instincts contraires il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agitation et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles; et si on les a surmontés, le repos devient insupportable : car, ou l'on pense aux misères qu'on a, ou à celles qui nous menacent. Et quand on se verrait même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui, de son autorité privée, ne laisserait pas de sortir au fond du cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin.

Le conseil qu'on donnait à Pyrrhus, de prendre le repos qu'il allait chercher par tant de fatigues, recevait bien des difficultés.

Ainsi l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui, par l'état propre de sa complexion; et il est si vain, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre chose, comme un billard et une balle qu'il pousse, suffit pour le divertir.

Mais, direz-vous, quel objet a-t-il en tout cela? Celui de se vanter demain entre ses

amis de ce qu'il a mieux joué qu'un autre. Ainsi les autres suent dans leur cabinet pour montrer aux savants qu'ils ont résolu une question d'algèbre qu'on n'aurait pu trouver jusqu'ici; et tant d'autres s'exposent aux derniers périls pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auront prise et aussi sottement à mon gré. Et enfin les autres se tuent pour remarquer toutes ces choses, non pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour montrer qu'ils les savent ; et ceux-là sont les plus sots de la bande, puisqu'ils le sont avec connaissance, au lieu qu'on peut penser des autres qu'ils ne le seraient plus s'ils avaient cette connaissance.

Tel homme passe sa vie sans ennui en jouant tous les jours peu de chose. Donnez-lui tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à la charge qu'il ne joue point : vous le rendez malheureux. On dira peut-être que c'est qu'il cherche l'amusement du jeu, et non pas le gain. Faites-le donc jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas et s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il recherche : un amusement languissant et sans passion l'ennuiera. Il faut qu'il s'y échauffe et qu'il se pipe lui-même, en s'imaginant qu'il serait heureux de gagner ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer, afin qu'il se forme un sujet de passion et qu'il excite sur cela son désir, sa colère, sa crainte pour l'objet qu'il s'est formé, comme les enfants qui s'effrayent du visage qu'ils ont barbouillé

D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu de mois son fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage : l'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là.

Et l'homme, quelque heureux qu'il soit, s'il n'est diverti et occupé par quelque passion ou quelque amusement qui empêche l'ennui de se répandre, sera bientôt chagrin et malheureux. Sans divertissement il n'y a point de joie ; avec le divertissement il n'y a point de tristesse. Et c'est aussi ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition, qu'ils ont un nombre de personnes qui les divertissent et qu'ils ont le pouvoir de se maintenir en cet état,

Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être surintendant, chancelier, premier président, sinon d'être en une condition où l'on a dès le matin un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes ? Et quand ils sont dans la disgrâce et qu'on les envoie à leurs maisons des champs, où ils ne manquent ni de biens, ni de domestiques pour les assister dans leurs besoins, ils ne laissent pas d'être misérables et abandonnés, parce que personne ne les empêche de songer à eux.

La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même pour celui qui la possède, pour le rendre heureux par la seule vue de ce qu'il est? Faudra-t-il le divertir de cette pensée comme les gens du commun? Je vois bien que c'est rendre un homme heureux, de le divertir de la vue de ses misères domestiques pour remplir toute sa pensée du soin de bien danser. Mais en sera-t-il de même d'un roi, et sera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amusements qu'à la vue de sa grandeur? Et quel objet plus satisfaisant pourrait-on donner à son esprit? Ne serait-ce donc pas faire tort à sa joie, d'occuper son âme à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une balle, au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne? Qu'on en fasse l'épreuve : qu'on laisse un roi tout seul sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à lui tout à loisir, et l'on verra qu'un roi sans divertissement est un homme plein de misères. Aussi on évite cela soigneusement, et il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des rois un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement à leurs affaires, et qui observent tout le temps de leur loisir pour leur fournir des plaisirs et des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vide : c'est-à-dire qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le roi ne soit seul et en état de penser à soi, sachant bien qu'il sera misérable, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Je ne parle point en tout cela des rois chrétiens comme chrétiens, mais seulement comme rois.

Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point y penser.

Nonobstant ces misères, il veut être heureux et ne veut être qu'heureux, et ne peut ne vouloir pas l'être; mais comment s'y prendra-t-il ? Il faudrait, pour bien faire, qu'il se rendît immortel ; mais ne le pouvant, il s'est avisé de s'empêcher d'y penser.

PASCAL.

BESOIN DE LA VERITÉ

POUR TOUS LES HOMMES ET PENCHANT DE LA PLUPART D'ENTRE EUX POUR LE MENSONGE.

Qu'est-ce que la vérité ? disait Pilate en se moquant et sans vouloir écouter la réponse. Il y a des gens qui aiment le doute, et qui regarderaient comme un esclavage d'être assurés de la vérité. Ils veulent jouir du libre arbitre à l'égard de leurs pensées, de même qu'à l'égard de leurs actions. Quoique cette secte de philosophes qui faisaient profession de douter de toutes choses ne subsiste plus à présent, on voit encore certains esprits qui semblent attachés aux mêmes principes, et dont l'inclination est pareille; mais ils n'ont pas la force des au-

ciens. Ce n'est pas la difficulté et le travail extrême qu'il en coûte pour trouver la vérité, et le frein qu'elle met à nos pensées lorsqu'on l'a trouvée, qui donnent le goût pour le mensonge ; mais un amour naturel, quoique dépravé, pour le mensonge même. Un philosophe des plus modernes de l'école grecque examine et paraît embarrassé de trouver la raison pourquoi les hommes aiment le mensonge, qui ne leur donne pas de plaisir, comme ceux des poëtes, ni de profit, comme ceux des marchands, mais uniquement pour le mensonge même. Pour moi, je crois que comme le grand jour convient moins pour les jeux du théâtre que la lumière des flambeaux, ainsi la vérité n'est pas si propre que le mensonge pour les bagatelles de ce monde, et plaît moins par conséquent à la plupart des hommes. La vérité est une belle perle qui a beaucoup d'éclat; mais si on ne la met pas dans son jour, elle brille moins que les pierres du plus bas prix. Certainement un mélange de mensonges ajoute toujours quelque plaisir. Il n'est pas douteux que, si l'on ôtait de l'esprit de l'homme les vaines opinions, les espérances flatteuses, les fausses préventions, les imaginations faites à plaisir, il ne tombât dans la mélancolie, le chagrin et l'ennui. Un des Pères, dont la sévérité me semble extrême dans cette occasion, appelle la poésie *vinum dæmonum*, parce qu'elle remplit l'imagination de choses vaines ; elle n'est cependant que l'ombre du mensonge. Mais ce n'est pas le mensonge qui passe par l'esprit, qui fait le mal, c'est celui qui y entre et qui s'y fixe, comme celui dont nous avons parlé.

De quelque manière qu'il en soit du jugement et des affections dépravées de l'homme, la vérité, qui est seule son juge, nous apprend que celui qui, comme son amant, la recherche, la connaît, la souhaite, et en jouit, possède le plus grand bien de la nature humaine.

La première chose que Dieu créa dans l'univers, fut la lumière des sens, et la dernière celle de la raison, l'illumination de l'esprit de l'homme est son ouvrage perpétuel. Il créa premièrement la lumière sur la face de la matière, et puis sur la face de l'homme, et il répandit toujours de la lumière sur ses élus. Un poëte qui a été l'ornement d'une secte de philosophes, d'ailleurs inférieure aux autres, dit avec raison : « Quel plaisir de contempler, du rivage, des vaisseaux battus par la tempête ! Quel plaisir de voir, du haut d'un château, une bataille et ses divers événements ! Mais quel plaisir est égal à celui d'être sur le sommet de la vérité, montagne presque inaccessible, où l'air est toujours serein, et de considérer de là les erreurs, les égarements, les brouillards et les tempêtes, pourvu qu'on les regarde d'un œil compatissant, et non pas avec orgueil ! » Certainement lorsque l'esprit humain est mû par la charité, qu'il se repose sur la Providence, et qu'il tourne sur l'axe de la vérité, il s'élève jusqu'au ciel pendant cette vie ; mais passons de la vérité théologique et philosophique à la vérité, ou plutôt à la bonne foi dans les affaires ; ceux-mêmes qui ne la pratiquent pas, ne peuvent nier qu'elle ne soit le plus grand honneur de la nature humaine.

La fausseté dans les affaires ressemble au plomb qu'on mêle à l'or, qui rend l'or plus facile à travailler, mais qui diminue de sa valeur. Quoi de plus honteux que d'être juge faux et perfide ! Aussi, lorsque Montaigne cherche la raison pour laquelle les menteurs sont si méprisés, il dit avec beaucoup d'esprit : *Que c'est parce que celui qui ment fait le brave avec Dieu, et le poltron avec les hommes.* En effet, un menteur insulte Dieu, et s'humilie devant les hommes.

François Bacon.

BESOIN QUE L'HOMME A DE DIEU

DE QUI SEUL NOUS VIENNENT LA FORCE ET LA LUMIÈRE.

Je me suis levé pendant la nuit avec David pour voir vos cieux. Qu'ai-je vu, ô Seigneur, et quelle admirable image des effets de votre lumière infinie ! Le soleil s'avançait, et son approche se faisait connaître par une céleste blancheur qui se répandait de tous côtés ; les étoiles étaient disparues, et la lune s'était levée avec son croissant d'un argent si beau et si vif que les yeux en étaient charmés. Elle semblait vouloir honorer le soleil en paraissant claire et illuminée par le côté qu'elle tournait vers lui, tout le reste était obscur et ténébreux, et un petit demi-cercle recevait, seulement dans cet endroit-là, un ravissant éclat par les rayons du soleil, comme du père de la lumière. Quand il la voit de ce côté, elle reçoit une teinte de lumière. Plus il la voit, plus sa lumière s'accroît. Quand il la voit tout entière, elle est dans son plein, et plus elle a de lumière, plus elle fait honneur à celui d'où elle lui vient. Mais voici un nouvel hommage qu'elle rend à son céleste illuminateur. A mesure qu'il approchait, je la voyais disparaître ; le faible croissant diminuait peu à peu, et quand le soleil se fut montré tout entier, sa pâle et débile lumière, s'évanouissant, se perdit dans celle du grand astre qui paraissait, dans laquelle elle fut comme absorbée.

On voyait bien qu'elle ne pouvait avoir perdu sa lumière par l'approche du soleil, qui l'éclairait ; mais un petit astre cédait au grand, une petite lumière se confondait avec la grande, et la place du croissant ne parut plus dans le ciel, où il tenait auparavant un si beau rang parmi les étoiles.

Mon Dieu, lumière éternelle, c'est la figure de ce qui arrive à mon âme quand vous l'éclairez ! Elle n'est illuminée que du côté que vous la voyez : partout où vos rayons ne pénètrent pas, ce n'est que ténèbres ; et quand ils se retirent tout à fait, l'obscurité et la défaillance sont entières... O lumière incompréhensible !... Outre l'hommage que nous vous devons de vous rapporter toute la lumière et toute la grâce qui est en nous, comme la tenant uniquement de vous, qui êtes le

vrai père des lumières, nous vous en devons encore un autre, qui est que notre lumière, telle quelle, doit se perdre dans la vôtre et s'évanouir devant vous. BOSSUET.

BIBLE

RAISON PROVIDENTIELLE ET NÉCESSITÉ DU LIVRE DES SAINTES ÉCRITURES.

La Bible est le livre le plus étonnan. qui existe sur la terre. Ce livre, qui est le fondement de la religion chrétienne, se rattache, depuis quatre mille ans, à la destinée mystérieuse du peuple juif. A une époque où le monde entier était idolâtre, l'unité de Dieu s'est conservée dans la seule postérité de Jacob. Tandis que toutes les traditions du monde primitif s'effacent ou se corrompent, un seul peuple garde fidèlement sa généalogie et son histoire qui remonte, par une suite non interrompue de patriarches, jusqu'au jour de la création. Ce peuple est entouré d'ennemis puissants qui lui font une guerre continuelle : les Egyptiens, les Perses, les Philistins se disputent son héritage. Deux fois il est conduit en captivité sur la terre étrangère; mais les murs de Babylone s'écroulent, la mer s'entr'ouvre pour laisser passer le peuple de Dieu. Au milieu de tant de vicissitudes, lorsque tout semble conspirer pour le détruire, et avec lui la vérité dont il est dépositaire, lorsque des ennemis s'élèvent de son propre sein, pour l'entraîner à l'idolâtrie, nous entendons sans cesse la voix des prophètes qui soutiennent sa fidélité chancelante et lui renouvellent les menaces et les promesses du Ciel.

Et qu'elles étaient ces promesses? C'était l'annonce du Messie, *du juste qui devait descendre du ciel comme une rosée, éclore de la terre comme un germe ; du Sauveur qui, en naissant, devait apporter la justice.* C'était lui qui devait réconcilier le ciel et la terre ; c'était un fils de David, *engendré dans le sein de Dieu avant l'aurore*, et unissant dans sa personne, par un ineffable mystère, la nature incorruptible et la nature déchue. Cette promesse, voilà tout le fondement de l'Ecriture. Voilà ce qui protége la nation juive contre les entreprises des conquérants, voilà ce qui conserve son unité, au milieu des autres nations où ses persécuteurs la dispersent. Et l'Ecriture est tellement liée à l'existence des tribus d'Israël, que les prophètes avaient annoncé qu'à la venue du Messie il n'y aurait plus de barrières entre les nations, et que *les Assyriens et les Egyptiens ne formeraient plus avec les Israélites qu'un même peuple de Dieu.*

Aujourd'hui ce peuple, qui n'a plus de contemporains sur la terre, vit encore sur cette promesse. Sans temple, sans loi, sans prophètes, sans patrie, il n'a d'autre lien que ce livre, où sont les témoignages de notre foi, où son crime, son aveuglement et sa dispersion sont prédits. *J'agiterai au milieu des nations le peuple d'Israël*, dit le prophète Amos, *comme on agite le blé dans le crible. — Les enfants d'Israël*, dit Osée, *seront durant de longs jours sans roi et sans prince, sans sacrifice et sans autel.* Ainsi sa condamnation est écrite dans la Bible, et si la Bible n'existait pas, il y a plus de deux mille ans qu'il aurait disparu de la surface du monde, avec les peuples qui l'avaient asservi.

Depuis Moïse, combien de nations ont passé sans laisser de trace! Les Babyloniens, les Phéniciens, les Mèdes, les Chaldéens, les Assyriens, ont vu tour à tour s'évanouir leur puissance et périr jusqu'à leur nom. Des peuples barbares se sont partagé leurs dépouilles, et il reste à peine, des empires les plus florissants, un souvenir vague dans la mémoire des hommes! Mais les Juifs ont survécu à tous les désastres : leur empire a été divisé, on les a chassés de la terre de leurs ancêtres ; Vespasien a rasé les murailles de Jérusalem, et le peuple juif a échappé aux proscriptions des empereurs, et il s'est répandu sur toute la terre, sans se confondre parmi les autres races, conservant toujours, avec une fidélité inviolable, ce livre, scellé pour lui seul, et dont le monde entier a vérifié tous les oracles.

Parmi les livres sortis de la main des hommes, y en a-t-il un seul de cette importance? Les livres sacrés des Egyptiens ont péri. Les livres de Numa ont été anéantis par les Romains eux-mêmes. Les livres si vantés des Chinois ne sont plus en vénération dans aucun bourg de la Chine ; la doctrine de Confucius a été remplacée par celle de Foë, quoique rien ne rattachât la nouvelle croyance aux anciennes traditions religieuses du céleste empire. Depuis un siècle, les conquérants tartares ont encore ajouté leur idolâtrie à l'idolâtrie du peuple vaincu, et dans chaque changement de culte, la chaîne des traditions a été rompue.

Toutefois la comparaison des livres de l'antiquité avec la Bible n'est pas sans intérêt et sans utilité. Nous possédons ceux de la Chine, de la Perse et de l'Inde, et l'on a recueilli, depuis quelques années, une grande partie des légendes et des poésies populaires de l'Orient. De semblables travaux ont été accomplis, en Allemagne, sur ces vieux chants scandinaves, que les paysans répètent encore en Irlande et au milieu des rochers de la Norwége. Homère et Hésiode nous font connaître la cosmogonie de la Grèce.

Assurément ces livres sont, après la Bible, les monuments les plus anciens de la littérature. Nous y trouvons le dépôt des croyances et des traditions religieuses des peuples les plus éloignés et les plus divers. Mais si nous comparons ces traditions entre elles, nous serons frappés de la conformité singulière qu'elles présentent. Le fonds en est partout le même, dans la Judée, dans l'Inde, dans la Grèce, dans les montagnes de la Scandinavie. La création, la chute des anges, la chute de l'homme, le déluge, l'arche de Noé, la tour de Babel, ces grands faits se retrouvent, bien qu'altérés, dans toutes les poésies

primitives. Mais à partir du jour où les peuples se dispersent, les analogies disparaissent, et chaque pays a ses traditions et son histoire.

La *Raison du Christianisme* expliquant cette conformité des anciennes traditions, et en même temps les différences qui les séparent, dit dans son introduction : « Avant la confusion des langues, les événements étaient communs à tous les peuples ; depuis ils devinrent particuliers, et chaque nation, réduite à l'isolement, altéra et corrompit plus ou moins ces traditions primitives, en les considérant d'abord comme des allégories que plus tard on voulut réaliser dans des histoires imaginaires. Ainsi ces peuples changèrent les faits en idées, ils convertirent plus tard ces idées en faits ; partout les mythologies ont succédé aux religions symboliques. L'esprit humain, séparé de Dieu, a toujours oscillé entre la métaphysique et la fable. »

Chaque peuple a imprimé son caractère particulier à ces légendes ; partout elles ont pris la teinte riante ou sombre du climat. Sous le ciel de la Grèce, elles se sont transformées en allégories spirituelles et gracieuses. Au bord des lacs de l'Ecosse, sur les rivages glacés de l'Océan, elles se sont empreintes d'une sorte de majesté sauvage. Les dieux de la Grèce habitent dans les bois sacrés, auprès des sources limpides ; Odin a son palais dans les nuages. Mais à travers ces voiles dont l'imagination des peuples a revêtu des vérités positives, il est facile de découvrir l'identité des traditions religieuses.

Noé, dit la Bible, offrit à Dieu, qui l'avait conservé, un sacrifice de reconnaissance, dont l'odeur lui fut agréable, et l'arc-en-ciel parut dans les nues. Ce symbole de la paix, conclu entre Dieu et les hommes, se retrouve partout répété ; dans l'Edda scandinave, c'est le pont jeté de la terre aux cieux par Odin ; chez les Grecs, c'est l'écharpe d'Iris, messagère des dieux.

Les livres des Chinois, des Indiens, des Perses, sont encore plus précis sur l'histoire de ce grand événement, et sur toutes les traditions en général. L'Asie, qui fut le théâtre où ces événements arrivèrent, en a conservé la trace ineffaçable.

On lit dans un poëte chinois : « Le désir immodéré de connaître précipita l'homme dans sa perte. N'ajoute point foi aux paroles de la femme, car elle est la source et la racine du mal. »

Lopi dit encore : « Après que l'homme eut été corrompu, les bêtes sauvages, les oiseaux, les insectes et les serpents commencèrent la guerre contre lui. A peine eut-il acquis la *science*, que toutes les créatures lui devinrent ennemies. En peu d'heures, le ciel se changea et l'homme ne se trouva plus le même. »

« Quand l'innocence eut été perdue, dit Hoïnantsée, la miséricorde apparut. »

Les génies de l'Orient, les dieux inférieurs de la Grèce ; dans le Nord, le loup Fenris qui hurle dans les bruyères ; ces fées malfaisantes qui enchantent les nouveaux-nés, ces nautonniers affreux qui sillonnent les mers boréales pour renverser les barques des pêcheurs, ces nymphes, couchées sur le sable du rivage, appelant d'une voix ravissante le voyageur crédule, pour l'entraîner dans les flots : tout ce peuple hideux de nains, de sylphes, de gnomes, de goules, de vampires, n'est-ce pas un souvenir effacé de la chute des anges, et de l'empire funeste que les démons possèdent sur les hommes ?

Nous n'insisterons pas davantage sur les similitudes nombreuses que présentent les chants épiques, les histoires, les légendes, en un mot, toutes les poésies, tous les livres primitifs. Les faits que nous avons cités, et qui sont reproduits avec plus ou moins de clarté dans Hérodote, dans la Chronique de Sanchoniaton, et jusque dans les traditions des tribus sauvages du Nouveau-Monde, suffisent pour établir une identité parfaite dans le fondement de toutes les croyances humaines.

Par malheur, ces livres, qui s'accordent sur tant de points, diffèrent aussi sur beaucoup d'autres. La vérité y est presque toujours mêlée au mensonge, et il est souvent impossible de la découvrir à travers les transformations qu'elle a subies. Elle apparaît comme un rayon de lumière dans les ténèbres, non pour dissiper l'ombre, mais pour la rendre sensible.

C'est pourquoi la Bible était un livre nécessaire ; sans ce livre, l'histoire de l'homme et celle du monde seraient enveloppées de voiles impénétrables. Les lois de la morale n'auraient ni fondement ni certitude ; la société ne connaîtrait ni son origine, ni sa fin, ni sa destinée.

« Mais si l'on conçoit la corruption des faits primitifs par des peuples dispersés, privés d'une langue commune, on conçoit aussi très-bien que le dépôt des archives du genre humain devait se conserver sur la terre ; ainsi s'explique la mission du peuple hébreu, que Dieu soutint jusqu'à la rédemption par un perpétuel miracle. Les institutions qu'il lui donna, les châtiments qu'il lui infligea, se rapportent à la conservation de ce dépôt, dont le Christianisme devait sortir, et avec lui le salut du monde (1). »

Maintenant si l'on songe que les livres les plus beaux de l'antiquité profane sont précisément les mêmes qui nous ont conservé les traditions et les croyances des peuples anciens ; que la beauté de ces livres, si divers de forme et de langage, tient surtout à la grandeur des événements qu'ils racontent, à la sublimité des idées dont ils sont les interprètes, quelle ne doit pas être la beauté de l'Ecriture qui contient les mêmes faits et les mêmes idées, mais avec une suite, un ordre et une simplicité admirables ! « C'est ici, dit La Fontaine, que la sagesse divine rend ses oracles avec plus d'élévation, de majesté et de force que n'en ont les Virgile et les Homère. »

L'idée d'un Dieu unique avait été abolie

(1) *Raison du Christianisme*, Introduction.

dans la Grèce. Cette idée, qui ne s'était conservée pure, comme nous l'avons dit, que dans les tribus d'Israël, imprime à la poésie sacrée, non-seulement un caractère plus philosophique et plus moral, mais une grandeur infinie. Si les prophètes donnent à Dieu un corps et une voix, c'est parce qu'il n'y a aucune langue humaine qui puisse rendre la vérité pure. « Souvenons-nous, dit Bossuet, qu'ils proposent à des hommes charnels, par des images sensibles, des vérités tout intellectuelles. » Mais qui pourrait se figurer un Dieu matériel, en lisant ces paroles de David : « *Il a dit et tout a été fait, il a commandé et tout a été créé* ; » ou cet autre passage des Psaumes : « *Si je monte dans le ciel, vous y êtes ; si je descends dans l'enfer, vous voilà; si je vais habiter par delà les mers, c'est votre main qui m'y conduit.* »

Quand on lit dans le Psalmiste, dans Isaïe, dans Job, et dans tous les auteurs inspirés, les peintures qu'ils font de Dieu, de sa gloire, de sa bonté, de sa puissance, de sa justice; quand ils nous ouvrent le ciel, pour ainsi dire, et nous font contempler cette lumière incréée, cette perfection infinie, cette sagesse éternelle, ce n'est plus de l'admiration qu'on éprouve, c'est une religieuse terreur. On n'applaudit point, on adore. Qu'on ouvre l'*Iliade*, en un tel moment, et à peine ce Jupiter de la Grèce, qui fait trembler l'Olympe en fronçant le sourcil, semble-t-il une ombre de Jéhovah !

Mais ce n'est pas Dieu seulement, c'est l'homme, c'est la nature entière qui apparaissent dans la Bible, revêtus d'une grâce et d'une beauté nouvelles. Le sculpteur Girardon disait que les héros d'Homère avaient dix pieds; mais qu'on les trouve petits en lisant la Bible ! Qu'y a-t-il dans l'univers qu'on puisse comparer au héros chrétien? Dieu, nous dit la Genèse, a créé l'homme à son image, c'est-à-dire libre, intelligent, immortel. Comment les auteurs profanes, qui avaient oublié le vrai Dieu, pouvaient-ils bien connaître son image? Comparez l'homme de la Bible, même après sa chute, libre encore dans les liens de la matière et maître absolu de sa destinée ; comparez cette créature déchue, mais que le souffle divin anima, et dans le sein de laquelle il respire ; comparez-le aux dieux d'Homère, et vous verrez qu'il les surpasse en dignité. L'Ecriture fait participer l'homme de la nature divine, et l'*Iliade* donne aux dieux les infirmités de la nature humaine.

Il nous semble que cette connaissance de Dieu et de l'homme, qu'avaient les auteurs sacrés, est la source de toute la sublimité des Ecritures. Mais nous n'avons rien dit des beautés divines et des grâces de cette langue que parlait le peuple-prophète, pour nous servir encore des paroles de La Fontaine. Le style de la Bible a toute la douceur de Virgile, et toute la majesté d'Homère. Le Verbe divin a su y revêtir toutes les formes. Tantôt simple et touchant comme dans *Ruth*, ce ravissant modèle de l'églogue ; grave et profond comme dans *Job;* pompeux, éclatant et sublime, comme dans les *Cantiques ;* menaçant et terrible comme dans le prophète Isaïe, l'Esprit-Saint connaît toutes les voies pour arriver au cœur de l'homme, l'émouvoir, l'attendrir et l'emporter hors des sphères où il s'agite, dans des régions qui ne sont connues que de Dieu.

Tout a été dit sur la beauté poétique des livres saints. La Harpe, Fénelon, Bossuet, le docteur Lowth, Lefranc de Pompignan, Stolberg, Pascal, Rollin, Blair, J.-J. Rousseau, Diderot, ont écrit sur ce sujet des pages admirables. Nous ne pouvons citer ici tous ces témoignages, et nous nous bornerons à transcrire un passage de Fénelon, et un fragment de la préface qui précède la traduction de la Bible, pour indiquer le caractère de la poésie sacrée.

« Fille des institutions et des mœurs (1), la poésie lyrique chez les Hébreux fut toujours l'auguste interprète de la religion ; et tandis qu'Homère divinisait les passions et prêtait des charmes à l'idolâtrie par la beauté de ses vers, la poésie hébraïque, fidèle à sa première alliance, ne s'en écarte jamais. Unie à la musique et à la danse, elle emprunte à l'une le rhythme et à l'autre ses transports, et elle chante les merveilles de la création, la bonté de Dieu, la grandeur de sa providence.

» Les institutions des Hébreux étaient bien propres à enflammer le génie de leurs poëtes. Les peuples de la Judée accouraient en foule à la Cité sainte, qu'ils appelaient la ville chérie ; ils venaient revoir tous les ans ce temple où habitait le Dieu de Jérusalem, le Dieu qui avait créé l'univers, et conduit leurs pères à travers la mer Rouge et le désert. Ils se prosternaient devant l'Arche où étaient déposées les Tables de la loi. Les monuments de leurs croyances, conservés par la vénération publique, étaient un témoignage subsistant de l'alliance que Dieu avait jurée à leurs pères. Les saintes solennités, où la Divinité semblait présente, remplissaient les cœurs d'admiration et d'amour. Ce sont là les sentiments qui animent les cantiques de Moïse, les hymnes de David et les prophéties d'Isaïe. La langue dont ces poëtes se servaient rend la poésie plus animée et plus sublime. Comme les réflexions et les mots abstraits leur manquent, leur style est tout en mouvements et en images. »

Voici ce que dit Fénelon, dans ses *Dialogues sur l'éloquence :* « L'Ecriture surpasse infiniment les auteurs profanes en naïveté, en vivacité, en grandeur. Jamais Homère n'a approché de la sublimité de Moïse dans ses cantiques, particulièrement le dernier que les enfants des Israélites devaient apprendre par cœur ; jamais nulle ode grecque ou latine n'a pu atteindre à la hauteur des

(1) Genoude, *Traduction de la Bible*, Préface.

psaumes. Par exemple, celui qui commence ainsi : *Le Dieu des dieux, le Seigneur a parlé, et il a appelé la terre*, surpasse toute imagination humaine. Jamais Homère ni aucun autre poëte n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu, aux yeux duquel les royaumes ne sont qu'un grain de poussière; l'univers, qu'une tente qu'on dresse aujourd'hui et qu'on enlèvera demain. Tantôt ce prophète a toute la douceur et toute la tendresse d'une églogue, dans les riantes peintures qu'il fait de la paix; tantôt il s'élève jusqu'à laisser tout au-dessous de lui. Mais qu'y a-t-il dans l'antiquité de comparable au tendre Jérémie, déplorant les maux de son peuple; ou à Nahum, voyant de loin en esprit tomber la superbe Ninive sous les efforts d'une armée innombrable ? On croit voir cette armée, on croit entendre le bruit des chariots : tout est dépeint d'une manière vive qui saisit l'imagination. Il laisse Homère loin derrière lui. Lisez encore Daniel, dénonçant à Balthazar la vengeance de Dieu toute prête à fondre sur lui, et cherchez dans les plus sublimes originaux de l'antiquité quelque chose qu'on puisse comparer à ces endroits-là. Au reste, tout se soutient dans l'Ecriture; tout y garde le caractère qu'il doit avoir : l'histoire, le détail des lois, les descriptions, les endroits véhéments, les mystères, les discours de morale; enfin, il y a autant de différence entre les poëtes profanes et les prophètes, qu'il y en a entre le véritable enthousiasme et le faux. Les uns, véritablement inspirés, expriment sensiblement quelque chose de divin; les autres, s'efforçant de s'élever au-dessus d'eux-mêmes, laissent toujours voir en eux la faiblesse humaine. »

L'Evangile est la suite naturelle et le complément de la Bible. Mais l'esprit de l'Evangile n'est pas celui de l'Ancien Testament. La loi ancienne séparait les tribus d'Israël du reste des nations; la loi nouvelle établit entre tous les peuples une communion universelle.

Cependant ces deux livres sont inséparables; l'un dit : Le Messie doit venir; l'autre : Le Messie est venu. L'un ne contient que des oracles; l'autre n'est que le récit d'un témoin qui a vu les choses qu'il raconte. Si Jésus-Christ n'avait pas été prédit, l'Evangile n'aurait pas de fondement; si Jésus-Christ n'était pas venu, la Bible serait un mensonge. Ainsi, quoique l'Ancien Testament et le Nouveau aient un esprit si différent, ils ont un centre commun, et ce centre, c'est le Messie.

« Le judaïsme (1) est évidemment une préface, une introduction, puisqu'il n'est que l'annonce d'un Messie qui doit venir; et le temps où la venue de ce Messie était prédite est tellement dépassé que maintenant les docteurs de la loi interdisent de supputer les années des prédictions. D'ailleurs le Messie devait paraître dans le second temple, et le second temple a été détruit; il devait être de la race de David, et la race de David est éteinte depuis longtemps. »

C'est ainsi que la religion catholique justifie le nom qu'elle se donne, puisqu'elle embrasse, dans son universalité, tous les climats et tous les âges, et que Jésus-Christ, dont la parole a été portée dans toutes les contrées de la terre, a été cru depuis le commencement du monde.

Moïse recueillit les traditions des patriarches presque à leur source, et de la bouche même des vieillards qui avaient conversé avec Abraham. Depuis Moïse, les prophètes se succèdent sans interruption, pendant près de deux mille ans. Mais tout à coup leurs voix se taisent; le temps marqué par les oracles va venir; la foi du Messie se ranime dans Israël; le monde entier semble se préparer pour sa venue; la Bible est traduite en grec et se répand parmi les gentils, pour les initier à la connaissance du Verbe; le silence même des prophètes, qui avait été annoncé par Zacharie, est un silence prophétique. Rome, sans le savoir, devient l'instrument de la Providence, et concourt à l'accomplissement des oracles. Alors, sous le règne de Tibère, au moment où la puissance romaine s'était étendue sur tout l'univers connu, celui qui devait, selon les paroles de David, *soumettre toute la terre par sa douceur, par sa vérité et par sa justice*, dont l'empire ne devait avoir *d'autres bornes que celles du monde;* celui qui devait réunir les peuples dans une même famille, appeler les pauvres et les riches à un même banquet, le Messie, le Sauveur des hommes, la lumière des nations, se lève dans Israël. Tous les traits marqués par les prophètes pour le faire reconnaître se trouvent réunis en lui. C'est *le rejeton de Jessé;* il naît dans la plus petite ville de Juda, pendant la dernière semaine de Daniel; une étoile apparaît en Orient le jour de sa naissance, et les rois viennent l'adorer dans son berceau.

Il passe trente ans dans l'obscurité, puis, quand son heure est venue, il sort de la maison du charpentier, prend douze pêcheurs sur le lac de Génésareth, et dit à Pierre, l'un d'entre eux : *Laisse-là tes filets et suis-moi, je te ferai pêcheur d'hommes.* Il entre dans Jérusalem, et il annonce sa doctrine : *Je suis la lumière du monde; ma nourriture est de faire la volonté de mon Père; celui qui m'a envoyé est avec moi.* Pour prouver sa mission d'une manière plus éclatante, il fait des miracles, mais des miracles d'un ordre nouveau. Il rend la santé aux malades, la vue aux aveugles, la parole aux muets, la force aux paralytiques, et la vie à ceux qui sont morts. Il ne montre jamais sa puissance, sans faire paraître sa charité. S'il parle, c'est la raison la plus haute, unie à la tendresse la plus ineffable. Il renvoie la femme adultère, il pardonne au repentir de Madeleine, et quand les Phari-

(1) *Raison du Christianisme*, Introduction.

siens s'élèvent contre lui, étonnés d'une conduite si nouvelle, il leur répond sans se troubler : *Qui de vous me reprendra de péché?* Puis il enseigne à ses disciples les vérités qu'ils devaient prêcher au monde ; il leur révèle ce que la nature divine a de plus caché, et leur livre, pour ainsi dire, tous les secrets de la Trinité. *Il est à la fois*, dit-il, *sur la terre et dans le ciel ; son Père est en lui comme il est en son Père; il est la résurrection et la vie; il est le commencement et la fin; si quelqu'un garde sa parole, il ne verra jamais la mort.*

Cependant les Juifs se saisissent de lui, et le condamnent au supplice. Jésus se livre aux bourreaux sans résistance ; et celui qui d'un mot ressuscitait les morts, consent à mourir sur une croix, pour accomplir la volonté de son Père. Lorsqu'il expire, la terre se couvre de ténèbres, le voile du temple se déchire, et il s'écrie : *Tout est consommé.*

En effet, la réconciliation est accomplie : la vérité succède au mensonge, la liberté remplace l'esclavage, les idoles tombent, et le monde entier se renouvelle. « L'on ne saurait trop admirer (1) par quelles voies la Providence fait servir ce qui apparaît aux yeux des hommes comme un mal à la réalisation et à l'accomplissement de son œuvre divine. Pendant que Jésus-Christ naissait, tandis qu'il instruisait ses apôtres et donnait sa vie mortelle pour racheter le genre humain, Rome portait aux extrémités de la terre la puissance de ses armes. Les triomphes des empereurs semblaient avoir assuré partout le règne des dieux du Capitole, et de la philosophie grecque, transportée dans les écoles romaines. Mais les aigles des Césars n'ont fait que tracer les routes par lesquelles des hommes simples, armés seulement de foi et de vérité, allaient bientôt changer la face du monde, en foulant aux pieds les idoles des faux dieux. »

De Genoude.

BIBLE, SON INSPIRATION.

C'est un corps d'ouvrage bien singulier que celui qui commence par la Genèse, et qui finit par l'Apocalypse ; qui s'annonce par le style le plus clair, et qui se termine par le ton le plus figuré. Ne dirait-on pas que tout est grand et simple dans Moïse, comme cette création du monde et cette innocence des hommes primitifs qu'il nous peint : et que tout est terrible et hors de la nature dans le dernier prophète, comme ces sociétés corrompues et cette fin du monde qu'il nous représente?

Les productions les plus étrangères à nos mœurs, les livres sacrés des nations infidèles, le *Zend-Avesta* des Parsis, le *Veidam* des Brames, le *Coran* des Turcs, les *Edda* des Scandinaves, les maximes de Confucius, les poëmes sanskrits ne nous surprennent point ; nous y retrouvons la chaîne ordinaire des idées humaines : ils ont quelque chose de commun entre eux, et dans le ton et dans la pensée. La *Bible* seule ne ressemble à rien : c'est un monument détaché des autres. Expliquez-la à un Tartare, à un Cafre, à un Canadien, mettez-la entre les mains d'un bonze ou d'un derviche : ils en seront également étonnés. Fait qui tient du miracle! Vingt auteurs, vivant à des époques très-éloignées les unes des autres, ont travaillé aux livres saints; et quoiqu'ils aient employé vingt styles divers, ces styles, toujours inimitables, ne se rencontrent dans aucune composition. Le Nouveau Testament, si différent de l'Ancien par le ton, partage néanmoins avec celui-ci cette étonnante originalité.

Ce n'est pas la seule chose extraordinaire que les hommes s'accordent à trouver dans l'Ecriture ; ceux qui ne veulent pas croire à l'authenticité de la Bible croient pourtant, en dépit d'eux-mêmes, à quelque chose dans cette même Bible. Déistes et athées, grands et petits, attirés par je ne sais quoi d'inconnu, ne laissent pas de feuilleter sans cesse l'ouvrage que les uns admirent et que les autres dénigrent. Il n'y a pas une position dans la vie pour laquelle on ne puisse rencontrer dans la Bible un verset qui semble dicté tout exprès. On nous persuadera difficilement que tous les événements possibles, heureux ou malheureux, aient été prévus avec toutes leurs conséquences dans un livre écrit de la main des hommes. Or, il est certain qu'on trouve dans l'Ecriture :

L'origine du monde et l'annonce de sa fin ; La base des sciences humaines ; Les préceptes politiques depuis le gouvernement du père de famille jusqu'au despotisme ; depuis l'âge pastoral jusqu'au siècle de corruption ; Les préceptes moraux applicables à la prospérité et à l'infortune, aux rangs les plus humbles de la vie ; Enfin toutes les sortes de style ; styles qui, formant un corps unique de cent morceaux divers, n'ont toutefois aucune ressemblance avec les styles des hommes (2).

Chateaubriand.

BIBLE, SON CARACTERE.

Jusque dans le langage de l'Ecriture, l'inspiration se manifeste. On pourrait dire des écrivains sacrés ce que disaient de Jésus-Christ les émissaires des Pharisiens : *Nul homme ne parla jamais comme cet homme* (*Joan.*, VII, 46). On voit en les lisant que le doigt de Dieu a touché leurs lèvres ! quelle simplicité naïve dans leurs récits ; quel charme de candeur et de vérité ! quelle grâce ingénue ! C'est la parole dans sa pureté et son innocence primitive ; et puis, quelle force ! quelle profondeur ! quelle richesse d'images ! quels regards jetés au fond de la nature humaine ! Qui a mieux

(1) *Raison du Christianisme*, Introduction.

(2) Voyez aussi ce qui est dit de la Bible, considérée sous le point de vue littéraire, dans l'*Esquisse historique de la Poésie chrétienne*, qui ouvre le t. II, col. 9 à 32.

senti ses misères? Qui a mieux connu sa grandeur? On entend des plaintes déchirantes sur le sort des enfants d'Adam; je ne sais quoi de funèbre enveloppe leurs destinées; un long gémissement, des cris d'angoisse, saisissent l'âme de tristesse et d'une secrète terreur : *Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée au misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur! qui attendent la mort, et elle ne vient point!* (*Job*, III, 20). Voilà l'homme tombé, l'homme qu'un crime antique tourmente intérieurement. Et tout à coup une voix d'espérance s'élève et domine cette voix de douleur. L'œil du prophète a découvert le salut dans l'avenir. Sion tressaille d'allégresse, elle relève sa tête couverte de cendre et salue par des chants de joie que l'univers entier redira, le libérateur qui s'avance.

Tout ce qu'il y a de doux et de tendre, de terrible, de sublime, ne le cherchez point ailleurs que dans l'Ecriture. Ici c'est, Rachel pleurant ses enfants sur la montagne, et *elle ne veut point être consolée parce qu'ils ne sont plus.* (*Jerem.* XXXI, 15.) Là, c'est l'épouse du vrai Salomon, qui soupire ses ineffables amours : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui, il repose entre les lis, jusqu'à ce que l'aurore se lève, et que les ombres déclinent. Filles de Sion, sortez et voyez le roi Salomon le front ceint du diadème dont sa mère le couronna aux jours de ses fiançailles, et au jour de la joie de son cœur* (*Cant.* II, 16, 17; III, 2).

Ravis au-dessus du temps, les écrivains sacrés semblent le discerner à peine dans l'éternité que leur pensée habite. Ils voient l'univers comme Dieu lui-même le voit. *Il a déployé les cieux ainsi qu'une tente.* (*Psal.* CIII, 3). Vient-il à s'irriter, *il les roule comme un livre, et toute l'armée du ciel tombe comme la feuille de la vigne et du figuier* (*Isa.* XXXIV, 4).

Si les cieux ressemblent à un pavillon qu'on dresse le matin et qu'on enlève le soir; si le vent de la colère divine emporte toute la milice du ciel comme une feuille séchée, qu'est-ce donc que l'homme? *Un esprit qui s'en va et ne revient point* (*Psal.* LXXVII, 39); *ses jours sont comme l'herbe, sa fleur est comme celle des champs, un souffle passe : il n'est plus* (*Psal.* CII, 15 et 16). Mais écoutez : *Ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, les uns dans la vie éternelle, les autres dans l'opprobre pour le voir toujours* (*Dan.* XII, 2). Nul autre livre que l'Ecriture ne nous apprend à parler de Dieu, à le prier; et cela seul prouverait que l'Ecriture est divine. Elle dévoile à nos yeux l'ordre entier de la justice et de la providence du Très-Haut; elle nous fait comprendre sa conduite sur le genre humain; les épreuves du juste, afin que ce qu'il y a de plus sublime dans la vertu soit révélé; le supplice du méchant, afin que le crime tremble. Contemplez David, le père et tout ensemble la figure du Messie; voyez-le détrôné par son propre fils. Sortant de Jérusalem, traversant le torrent du Cédron, et, sans proférer une plainte, *allant où il doit aller* (II *Reg.* XV, 20). *Or David montait la colline des Oliviers, pleurant et marchant nu-pieds, la tête couverte; et tout le peuple, la tête couverte, montait en pleurant* (*Ibid.*, 30).

Mais voilà qu'un bruit lugubre se fait entendre du côté de l'Egypte, Dieu va punir l'orgueil de Pharaon et de son peuple. *Fils de l'homme*, dis-lui : *Tu as été comparé au lion des nations et au dragon des mers : tu agitais ta corne dans les fleuves, tes pieds troublaient leurs eaux, et tu foulais les fleurs. C'est pourquoi, voici ce que dit le Seigneur : J'étendrai sur toi mes rets, au milieu de la foule des peuples, et je te tirerai dans mes filets, et je t'amènerai sur la terre : je te jetterai sur la face d'un champ, et je ferai habiter sur toi tous les oiseaux du ciel, et je rassasierai de toi tous les animaux de la terre. Les astres du ciel s'attristeront sur toi, et j'étendrai les ténèbres sur ton royaume, lorsque les tiens, blessés à mort, tomberont au milieu de la terre, dit le Seigneur Dieu. Je troublerai le cœur des peuples, quand j'amènerai tes débris au milieu des nations, en des contrées que tu ignores. — Et le Seigneur me dit : Fils de l'homme, commence le chant lugubre sur la multitude de l'Egypte; traîne-la, elle et les filles des nations puissantes au fond de la terre, avec ceux qui descendent dans le lac. En quoi es-tu plus beau! Descends, et dors avec les incirconcis.* Là sont tous ceux qui ont été tués par l'épée, chaque monarque au milieu des siens, Assur et tout son peuple, Alam et tout son peuple, Moloch, Thubal et tout son peuple, Edom et ses rois, et ses chefs, qui ont péri, eux et les leurs, par l'épée; là sont tous les princes de l'aquilon et tous les chasseurs; ils ont été conduits avec les morts, tremblants et confondus dans leur force. La multitude est couchée autour de leur fosse. *Ils ont dormi avec ceux qui ont été tués par l'épée, et ils ont porté leur ignominie avec ceux qui descendent dans le lac. Ils ne dormiront point avec les forts, qui sont descendus dans les enfers avec leurs armes, et qui ont posé leurs épées sur leurs têtes. Leurs iniquités ont pénétré leurs os, parce qu'ils répandirent l'épouvante dans la terre des vivants* (*Ezech.*, XXXII).

Des chants pleins de douceur, des hymnes d'une beauté sublime, reposent l'âme effrayée par ces sombres tableaux. Quelquefois on entend comme une voix du ciel, comme le son ravissant du concert des anges; quelquefois l'oreille est soudain frappée d'un bruit sinistre; elle a entendu dans la nuit comme les soupirs de l'abîme.

Et que de préceptes admirables, que d'instructions profondes, que de vérités inaccessibles à notre faible esprit, nous sont révélées dans l'Ecriture! Ce n'est pas l'homme qui converse avec l'homme, qui se fatigue pour l'éclairer; c'est Dieu qui, d'un seul mot, illumine son intelligence et remue tout son cœur. Il jette, en quelque

sorte, à pleines mains, dans le style des prophètes, les merveilles de sa pensée, comme les mondes dans l'espace ; et sa parole, élevée à une hauteur infinie au-dessus du langage humain, a un tel caractère de magnificence et d'empire, qu'on n'est point étonné que le néant lui ait obéi.

L'Evangile, par sa simplicité même, est encore plus surprenant, plus manifestement divin. Il y a dans les prophètes quelque chose d'ardent, de passionné, et comme un travail du désir pour atteindre un bien qu'ils ne possèdent pas, et auquel toute leur âme aspire. Ils l'appellent avec l'accent de l'amour et de l'espérance ; ils demandent à l'avenir celui qui doit sauver le monde ; ils s'élancent dans les cieux pour l'y chercher ; ils montent jusqu'au sanctuaire où réside le Très-Haut ; et, lorsqu'on a cessé de les voir, on entend encore, au milieu des tonnerres qui roulent au pied du trône de l'Eternel, leur voix qui invoque son Fils.

Dans l'Evangile, c'est le calme de la possession, la paix ravissante qui suit un immense désir satisfait, la tranquille sérénité du ciel même. Celui que la terre attendait est venu : *Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous ; et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité* (*Joan.* I, 14). Tout prend une face nouvelle ; le temps des figures est passé ; le salut est accompli ; la nature humaine rassurée éprouve comme un grand repos qu'elle n'avait point connu. Prenez un homme, qui vous voudrez ; qu'il raconte cet événement si longtemps l'objet de tous les vœux, ce mystère impénétrable de miséricorde et de justice ; son langage pourra être pompeux, touchant, sublime ; voici l'Evangile :

En ce temps-là on publia un édit de César-Auguste, pour faire le dénombrement de tous les habitants de toute la terre ; et tous allaient pour se faire inscrire chacun dans sa ville. Joseph partit aussi de la ville de Nazareth en Galilée, et vint dans la Judée, à la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire inscrire avec Marie, son épouse, qui était grosse. Pendant qu'ils étaient là, il arriva que les jours de son enfantement s'accomplirent : et elle enfanta son fils premier-né, et elle l'enveloppa de langes, et elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point pour eux de place dans l'hôtellerie. Or, il y avait dans le même pays des pasteurs qui veillaient, gardant tour à tour leur troupeau pendant la nuit ; et voilà qu'un ange du Seigneur s'arrête près d'eux, et une clarté divine les environne ; et ils furent saisis d'une grande crainte ; et l'ange leur dit : Ne craignez point ; je vous annonce ce qui sera pour tout le peuple une grande joie : il vous est né aujourd'hui un sauveur qui est le Christ, le Seigneur, dans la ville de David ; et ceci sera le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et posé dans une crèche (*Luc.* II, 1-12).

Pour nous élever jusqu'à lui, le Verbe divin descend jusqu'à nous. Ce qu'il y a de plus humble dans l'homme, c'est là ce qu'il choisit pour se l'approprier. *Il ne disputera point, il ne criera point, sa voix ne retentira point dans les places publiques* (*Matth.* XII, 19).

Il vient à nous *plein de douceur*. Sa parole est simple, et cette parole est visiblement celle d'un Dieu. Voyez dans saint Jean l'entretien de Jésus avec la Samaritaine, voyez le sermon sur la montagne, le discours après la cène, dont chaque mot est une source de vérité et d'amour, inépuisable ici-bas à notre cœur et à notre intelligence ; voyez le récit de la Passion ; voyez tout, car tout est également divin. *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé* (*Luc.* VII, 47). *Laissez ces petits enfants venir à moi* (*Marc.* X, 5). *Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes oppressés, et je vous ranimerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, parce que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes ; car mon joug est aimable et mon fardeau léger* (*Matth.* XI, 28-30). Jamais rien de semblable n'est sorti d'une bouche humaine. Et cette prière, qui contient tout ce qu'une créature peut demander, tout ce qu'elle doit désirer, cette prière merveilleuse, qui est comme le lien du ciel et de la terre, est-elle d'un homme ? Est-ce un homme qui a dit : *Tout est consommé!* Non, non, cette parole qui annonce le salut du monde, n'appartient qu'à celui qui le créa. LAMENNAIS.

BIENFAITS DES VENTS.

Ici, comme dans toutes ses œuvres, le Créateur manifeste sa sagesse et sa bonté. Lorsqu'une longue sécheresse fait languir les animaux et dessécher les plantes, un vent qui vient du côté de la mer, où il s'est chargé de vapeurs bienfaisantes, abreuve les prairies et ranime toute la nature. Cet objet est-il rempli, un vent sec accourt de l'orient, rend à l'air sa sérénité, et ramène le beau temps. Le vent du nord emporte et précipite toutes les vapeurs nuisibles de l'air d'automne. A l'âpre vent du septentrion succède le vent du sud, qui, naissant des contrées méridionales, remplit tout de sa chaleur vivifiante. Ainsi, par ses variations continuelles, la fertilité et la santé sont maintenues sur la terre.

Du sein de l'Océan s'élèvent dans l'atmosphère des fleuves qui vont couler dans les deux mondes. Dieu ordonne aux vents de les distribuer et sur les îles et sur les continents : ces invisibles enfants de l'air les transportent sous mille formes diverses : tantôt ils les étendent dans le ciel comme des voiles d'or et des pavillons de soie ; tantôt ils les roulent en forme d'horribles dragons et de lions rugissants qui vomissent les feux du tonnerre ; ils les versent sur les montagnes, en rosées, en pluies, en grêle, en neige, en torrents impétueux. Quelque bi-

zarres que paraissent leurs services, chaque partie de la terre en reçoit tous les ans sa portion d'eau, et en éprouve l'influence. Chemin faisant, ils déploient sur les plaines liquides de la mer la variété de leurs caractères : les uns rident à peine la surface de ses flots; les autres les roulent en ondes d'azur : ceux-ci les bouleversent en mugissant, et couvrent d'écume les plus hauts promontoires.

COUSIN-DESPRÉAUX.

BIENFAITS DU CHRISTIANISME.

Pendant trente siècles, l'homme, témoin des misères attachées à la condition humaine, n'avait pas même songé à venir au secours de ses frères souffrants. On ne trouve pas chez les anciens, l'ombre d'une institution en faveur des infortunés : la philosophie ni le paganisme ne séchèrent jamais une seule larme. Quoique la pitié soit dans la nature, et peut-être parce qu'elle est dans la nature, le raisonnement en éloigne. Sénèque l'appelle *le vice d'une âme faible. Ne te lamente point avec ceux qui pleurent :* c'est un des préceptes de Marc-Aurèle, et la doctrine commune des stoïciens. *Le sage*, dit Virgile, *ne compatit point à l'indigence : «Neque ille, aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.* » Qu'il y a loin de ce froid égoïsme à la charité chrétienne! Hé quoi! l'homme est-il donc si sensible aux douleurs d'autrui, qu'il faille l'y endurcir, en trempant son âme dans des doctrines barbares? Au contraire, le plus grand miracle du Christianisme est de l'attendrir sur des maux qui ne sont pas les siens : et celui-là du moins, on ne le niera pas, car il frappe tous les yeux, s'il n'émeut pas tous les cœurs. Venez, suivez les pas de la religion d'amour; comptez, s'il est possible, les bienfaits qu'elle répand à pleines mains sur les hommes, les œuvres de miséricorde qu'elle inspire, et qu'elle seule peut récompenser. Dans une peste qui ravagea, au troisième siècle, une partie de l'empire, les païens délaissant leurs amis et leurs proches, ne songèrent qu'à se mettre, par la fuite, à l'abri de la contagion. Les Chrétiens, alors si cruellement persécutés, prirent soin de tous les malades fidèles et idolâtres, et se vengèrent de leurs ennemis, comme se vengent les Chrétiens, en s'immolant pour eux. Combien l'histoire de l'Eglise n'offre-t-elle point d'exemples semblables? Les disciples de Jésus-Christ fatiguaient de bienfaits leurs détracteurs. « N'est-il pas honteux pour nous, écrivait l'empereur Julien à Arsace, pontife d'Asie, que les Galiléens, outre leurs pauvres, nourrissent encore les nôtres? »

Le Christianisme ne dégénéra point en vieillissant. Ses annales ne sont pleines que des services de tout genre qu'il a rendus d'âge en âge à l'humanité. Le même esprit d'amour qui enfanta tant de prodiges dans les premiers temps, en enfante chaque jour de semblables parmi nous. Qui ne se rappelle avec une émotion profonde ces religieux espagnols, parcourant les rues d'une ville pestiférée (1), en sonnant une petite cloche, afin qu'averti de leur passage, chacun put réclamer leurs secours généreux? Presque tous moururent martyrs de leur dévouement.

Mais laissons les traits particuliers, dont on remplirait des volumes sans nombre : ne rappelons ni les Borromée, ni les Belzunce, ni ce Vincent de Paul qui, dans des temps de calamité, nourrissait des provinces entières; dont l'immense charité s'étendait au delà des mers, jusqu'aux rivages de Madagascar et dans les forêts de la Nouvelle-France, et qui semblait s'être chargé de soulager lui seul toutes les misères humaines; homme prodigieux, qui a forcé notre siècle de croire à la vertu! ne considérons que les établissements durables, les bienfaits généraux et permanents de la religion. Ces asiles solitaires de l'innocence et du repentir, que les peuples apprendront de plus en plus à regretter, ces paisibles retraites du malheur, ces superbes palais de l'indigence, qui les éleva, si ce n'est elle? Maîtresse un moment, la philosophie n'a su que les détruire.

La raison humaine n'a fait grâce à rien de ce qu'avait créé la foi en faveur de l'humanité. Et avec quelle profusion le Christianisme n'avait-il pas multiplié ces touchantes institutions, si éminemment sociales? Leur nombre presque infini égalait celui de nos misères. Ici la fille de Vincent de Paul visitait le vieillard infirme, pansait ses plaies dégoûtantes, en lui parlant du ciel; ou par une attendrissante charité, devenue mère sans cesser d'être vierge, réchauffait dans son sein l'enfant abandonné. Plus loin, la sœur hospitalière assistait, consolait le malade, et s'oubliait elle-même pour lui prodiguer, et le jour et la nuit, les soins les plus rebutants. Là, le religieux du Saint-Bernard, établissant sa demeure au milieu des neiges, abrégait sa vie pour sauver celle du voyageur égaré dans la montagne. Ailleurs vous eussiez vu le frère *du Bien-Mourir*, près du lit de l'agonisant, occupé de lui adoucir le dernier passage; ou le frère *Enterreur*, inhumant sa dépouille mortelle. A côté de ces preux chevaliers, de ces *soldats priants*, qui presque seuls protégèrent longtemps l'Europe contre la barbarie musulmane, on apercevait le père de la Merci, entouré, comme un triomphateur, des captifs qu'il avait, non pas enchaînés, mais délivrés de leurs chaînes, en s'exposant à mille dangers et à des peines incroyables. Des prêtres, des religieux de tous les ordres, brisant, par une vertu surhumaine, les liens les plus chers, s'en allaient, avec une grande joie, arroser de leur sang des contrées lointaines et sauvages, sans autre espoir, sans autre désir, que d'arracher à l'ignorance, au crime et au malheur, des hommes qui leur étaient inconnus. Après avoir fécondé de ses sueurs nos collines incultes et nos landes stériles, le laborieux Bénédictin, retiré dans sa cel-

(1) Malaga.

lule, défrichait le champ non moins aride de notre ancienne histoire et de nos anciennes lois. L'éducation, la chaire, les missions, aucune œuvre utile n'était étrangère au Jésuite. Son zèle embrassait tout, et suffisait à tout. L'humble Capucin parcourait incessamment les campagnes pour aider les pasteurs dans leurs saintes fonctions, descendait au fond des cachots pour y porter des paroles de paix aux victimes de la justice humaine ; et, semblable à l'espérance dont il était le ministre, accompagnant jusqu'à la fin le malheureux qui allait mourir, partageait ses angoisses, ranimait son courage défaillant, et le fortifiait également contre les terreurs du supplice et contre celles du remords. Ses mains compatissantes ne se détachaient, pour ainsi dire, de l'infortuné qu'elles avaient reçu au pied du tribunal inflexible de l'homme, qu'après l'avoir déposé au pied du tribunal du Dieu clément.

Mais voulez-vous arrêter vos regards attristés de cette scène douloureuse, sur un spectacle aussi doux qu'aimable? Contemplez le frère des écoles chrétiennes, enseignant à l'enfance les éléments des lettres, la doctrine des sciences, et la doctrine plus précieuse des devoirs ; lui parlant de Dieu avec onction, et la formant au bonheur en la formant à la vertu. Ne l'oublions jamais, la religion est l'unique éducation du peuple. Sans la religion il ne saurait rien, rien surtout de ce qu'il importe le plus à la société qu'il sache, et à lui de savoir. Il ignorerait également et les devoirs de l'homme et sa destinée ; il végéterait, au milieu des académies, des universités, des gymnases, dans un féroce abrutissement, cent fois pire que l'état sauvage. La religion le civilise; elle nourrit le pauvre de vérité, comme elle le nourrit de pain ; elle éclaire, elle agrandit son intelligence; et le dernier des petits enfants instruits à son école, plus véritablement philosophe qu'aucun des prétendus sages qui ne reconnaissent d'autre guide que leur raison, confondrait, le catéchisme à la main, cette raison altière, par la sublimité de ses enseignements. Il était digne d'une philosophie matérialiste de croire perfectionner l'éducation du peuple, en substituant des évolutions à des instructions, et en mettant entre ses mains une pierre muette, en place du livre où il puisait ces hautes et importantes leçons.

Je ne finirais point, si j'essayais de rappeler, même sommairement, tous les services rendus à la société par le clergé catholique. Ce fut certes une bien belle pensée, que de placer à côté des inexorables ministres des lois, des ministres sacrés des mœurs et de l'humanité, que de faire de la miséricorde une fonction publique. Pénétrez dans le sein des familles, interrogez-en les membres, ils vous diront ce qu'ils doivent à cette admirable institution. Combien d'inimitiés apaisées, combien d'époux, de parents, de concitoyens réconciliés, de victimes arrachées au vice, de torts réparés, d'iniquités prévenues, de peines consolées, de secrètes misères adoucies ! Savez-vous ce que c'est qu'un prêtre, vous que ce nom seul irrite ou fait sourire de mépris? Un prêtre est, par devoir, l'ami, la providence vivante de tous les malheureux, le consolateur des affligés, le défenseur de quiconque est privé de défense, l'appui de la veuve, le père de l'orphelin, le réparateur de tous les désordres et de tous les maux qu'engendrent vos passions et vos funestes doctrines. Sa vie entière n'est qu'un long et héroïque dévouement au bonheur de ses semblables. Qui de vous consentirait à échanger, comme lui, les joies domestiques, toutes les jouissances, tous les biens que les hommes recherchent si avidement, contre des travaux obscurs, des devoirs pénibles, des fonctions dont l'exercice brise le cœur et rebute les sens, pour ne recueillir souvent d'autre fruit de tant de sacrifices, que le dédain, l'ingratitude et l'insulte ? Vous êtes encore plongés dans un profond sommeil, et déjà l'homme de charité, devançant l'aurore, a recommencé le cours de ses bienfaisantes œuvres. Il a soulagé le pauvre, visité le malade, essuyé les pleurs de l'infortune, ou fait couler ceux du repentir, instruit l'ignorant, fortifié le faible, affermi dans la vertu des âmes troublées par les orages des passions. Après une journée toute remplie de pareils bienfaits, le soir arrive, mais non le repos. A l'heure où le plaisir vous appelle aux spectacles, aux fêtes, on accourt en grande hâte près du ministre sacré : un Chrétien touche à ses derniers moments ; il va mourir, et peut-être d'une maladie contagieuse : n'importe ; le bon pasteur ne laissera point expirer sa brebis sans adoucir ses angoisses, sans l'environner des consolations de l'espérance et de la foi, sans prier à ses côtés le Dieu qui mourut pour elle, et qui lui donne, à cet instant même, dans le sacrement d'amour, un gage certain d'immortalité.

Voilà le prêtre, le voilà, non tel qu'en en jugeant sur quelques exceptions scandaleuses, votre aversion se plaît à se le figurer ; mais tel que réellement il existe au milieu de nous. Oui, la religion est aujourd'hui ce qu'elle fut à son origine. Il y a moins de Chrétiens, mais les Chrétiens ne sont pas changés. Les plus pures vertus, des vertus dignes des premiers siècles, honorent encore le Christianisme. Je n'en voudrais pour preuve que ces pieuses associations, ces utiles établissements qu'un zèle aussi vif qu'éclairé forme tous les jours sous nos yeux. Que d'hommes et de femmes de toutes conditions, que de jeunes gens même, se dérobant à tous les regards pour faire le bien, selon le précepte de l'Evangile, consacrent à chercher le malheur et à le soulager le temps que vous perdez dans de frivoles amusements, ou que vous employez peut-être à insulter la religion sainte qui leur inspire ce merveilleux dévouement ! Vous ne les connaissez pas, je le sais ; mais on les connaît dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les réduits obscurs où l'indigence qu'ils ont secourue les bénit. La dame de charité

n'a point oublié le chemin qui conduit à la demeure du pauvre; et si vous ne l'y rencontrez jamais, c'est à vous que nous en demandons la raison. LAMENNAIS.

BIENS DE L'EGLISE.

Sa législation était d'autant plus sage que les biens ecclésiastiques étaient affectés non-seulement à des services religieux, mais au soulagement des misères de l'humanité. L'Eglise s'était réservé la belle et vaste mission de secourir toutes les souffrances, et de former à tous les devoirs. Les maladreries et les hospices étaient alimentés de ses revenus et de ses ressources : l'enseignement, dans ses rapports avec la religion, n'avait lieu qu'à ses frais. Si les biens ecclésiastiques étaient exempts d'impôts, ils fournissaient à ces dons patriotiques que l'Eglise ne refusait jamais. Il faut dire aussi qu'à part des abus que les passions humaines sauront toujours mêler aux choses les plus saintes, l'indépendance que l'Eglise trouvait dans ses possessions territoriales profitait à sa dignité comme à son action morale sur les peuples. Le prêtre, n'apparaissant au milieu des populations que pour les consoler et pour les instruire, était bien plus sûr d'atteindre le but de son ministère.

Albert DU BOYS, *ancien magistrat.*

BLANDINE (SAINTE) ET LES MARTYRS DE LYON.

Il était temps que les généreux athlètes qui avaient remporté plus d'une victoire reçussent une couronne immortelle. On marqua le jour où le cruel spectacle de leur mort devait servir de divertissement au peuple. Lorsqu'il fut arrivé, on amena Sanctus, Mature, Blandine et Attale pour les exposer aux bêtes. Les deux premiers étant rentrés dans l'amphithéâtre, on recommença sur eux toutes les cruautés qu'ils avaient déjà souffertes. Il semblait qu'on n'eût point encore essayé leurs forces. Mais ils se montrèrent comme des athlètes qui, ayant déjà plusieurs fois terrassé l'ennemi, entreprennent un dernier combat qui doit être le chef-d'œuvre de leur courage et de leur adresse. Après une horrible flagellation, ils furent livrés à la fureur des bêtes qui les traînèrent autour de l'amphithéâtre. Ils endurèrent encore d'autres genres de supplices, au gré du peuple qui demandait qu'on les tourmentât tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. A la fin, les païens proposèrent, d'une voix unanime, de les mettre sur la chaise de fer toute rouge de feu. L'odeur insupportable qu'exhalait leur chair brûlée, loin de modérer la rage du peuple, ne faisait que l'exciter de plus en plus. On ne put tirer de la bouche de Sanctus autre chose que sa première confession. Ayant encore lutté longtemps ainsi que Mature, ils furent égorgés l'un et l'autre. Ainsi finit le divertissement de ce jour.

Blandine fut attachée à un poteau pour être dévorée par les bêtes. Comme elle avait les bras étendus dans l'ardeur de sa prière, cette attitude, en rappelant aux fidèles l'image du Sauveur sur la croix, leur inspira un nouveau courage, et leur était un gage assuré que quiconque souffre pour Jésus-Christ, aura part à la gloire du Dieu vivant. La sainte resta ainsi exposée aux bêtes, sans qu'aucune voulût la toucher ; après quoi on la délia. Elle fut ramenée en prison, et réservée pour un autre combat. C'était là qu'elle devait remporter une victoire complète sur l'ennemi qu'elle avait déjà vaincu plusieurs fois, et animer ses frères à marcher sur ses traces. Ainsi une esclave pauvre et faible, en se revêtant de Jésus-Christ, déconcerta toute la malice de l'enfer; et, par une constance inébranlable, mérita de s'élever à une gloire immortelle.

Attale fut ensuite amené ; et comme c'était un homme de marque, le peuple demanda à grands cris de le voir souffrir. Il jouissait parmi nous d'une grande considération pour la sainteté de sa vie, et pour son zèle à défendre la foi. Il entra d'un air magnanime dans le champ de bataille, il fut promené autour de l'amphithéâtre avec cette inscription que l'on portait devant lui : *C'est ici Attale le chrétien.* L'assemblée était prête à lui faire sentir tout le poids de sa rage ; mais le gouverneur, apprenant qu'il était citoyen romain, le renvoya en prison. Il écrivit en même temps à l'empereur (Marc-Aurèle) pour lui demander ses ordres, tant à l'égard d'Attale que des autres prisonniers.

Ce délai ne fut pas inutile. Les confesseurs en profitèrent pour obtenir, par leurs prières et leurs charitables avertissements, le retour de ceux qui avaient eu la faiblesse de succomber. Leurs efforts eurent tant de succès, leur conversation et leur conduite tant de pouvoir, que l'Eglise eut la consolation de recouvrer plusieurs de ses enfants qu'elle avait perdus, et de les voir prêts à confesser généreusement le nom sacré qu'ils venaient de renier, et dans la disposition d'aller d'eux-mêmes se présenter devant le juge.

Cependant les ordres de l'empereur arrivèrent : ils portaient que l'on exécutât ceux qui persisteraient dans leur confession et que l'on élargît ceux qui auraient abjuré le Christianisme. Le gouverneur prit occasion d'une fête publique qui avait attiré beaucoup de monde dans la ville, pour donner au peuple le spectacle du supplice des martyrs. Il les fit comparaître devant son tribunal, et les examina de nouveau. Voyant qu'ils étaient inébranlables, il condamna ceux qui étaient citoyens romains à perdre la tête, et tous les autres à être exposés aux bêtes.

Ce fut alors que la grâce de Jésus-Christ éclata dans la confession inattendue de ceux qui auparavant avaient renié leur foi. Ces hommes faibles furent examinés à part, afin d'être remis en liberté. Mais ayant déclaré qu'ils étaient chrétiens, on les condamna à souffrir avec les autres. Quelques-uns, il est vrai, persistèrent dans leur apostasie, mais ce fut le plus petit nombre.

Alexandre, phrygien de naissance et médecin de profession, était présent lorsque les

apostats furent amenés cette seconde fois devant le gouverneur. C'était un homme rempli d'un esprit apostolique. Il vivait depuis plusieurs années dans les Gaules, où il s'était acquis une vénération universelle par son amour pour Dieu, et par la liberté avec laquelle il publiait l'Evangile. Se trouvant donc auprès du tribunal dans ce moment critique, il faisait signe à ses frères, et de la tête et des yeux, afin de les animer à confesser Jésus-Christ. Ses mouvements furent remarqués. Les païens, outrés de voir confesser la foi à ceux qui l'avaient précédemment reniée, s'en prirent à Alexandre, et s'écrièrent qu'il était l'auteur de ce changement. Sur quoi le juge, se tournant de son côté, lui demanda qui il était, et ce qu'il faisait. Alexandre répondit sans détour qu'il était chrétien. Sa réponse irrita tellement le gouverneur, que, sans autre information, il le condamna à être dévoré par les bêtes.

En exécution de cette sentence, Alexandre fut conduit le lendemain dans l'arène avec Attale que le gouverneur, pour faire plaisir au peuple, livrait une seconde fois à ce supplice. Après les divers tourments que l'on souffre d'ordinaire dans l'amphithéâtre, ils achevèrent tous deux leur supplice par le glaive. Alexandre ne fit entendre ni soupir ni plainte, tant son âme était intimement unie à Dieu. Tandis qu'Attale fut sur la chaise de fer, et que sa chair brûlée exhalait une odeur insupportable, il se tourna vers les spectateurs, et leur dit en latin : « Voilà ce qui s'appelle véritablement dévorer les hommes, et ainsi vous êtes coupables de cette action inhumaine; mais pour nous, nous ne sommes souillés ni de ce crime, ni d'aucune autre abomination. » Et comme on lui demandait quel était le nom de son Dieu, il répondit que Dieu n'avait point un nom comme les mortels.

Enfin, au dernier jour des combats de gladiateurs, on amena dans l'amphithéâtre Blandine et un jeune homme de quinze ans, nommé Ponticus. Ils avaient l'un et l'autre assisté à l'exécution des martyrs tous les jours précédents. On voulut les obliger à jurer par les idoles. Le refus qu'ils firent d'obéir inspira au peuple les plus violents transports de rage; il voulut que, sans égard pour la jeunesse de l'un et le sexe de l'autre, on épuisât sur eux tous les genres de tortures. C'était inutilement qu'on les pressait de temps en temps de jurer par les idoles. Ponticus, encouragé par sa compagne, parcourut avec joie tous les degrés du martyre, et termina sa vie par une mort glorieuse. Blandine fut la dernière qui souffrit. Comme une mère pleine de tendresse pour ses enfants, elle avait exhorté ses frères à souffrir avec patience, et les avait envoyés devant elle au Roi du ciel. Passant ensuite par les mêmes épreuves, elle voyait arriver avec joie le moment qui la réunirait avec eux dans la gloire. Elle fut fouettée, déchirée par les bêtes, et assise dans la chaise brûlante; après quoi on l'enveloppa dans un filet pour être exposée à une vache sauvage et furieuse, qui la jeta en l'air, toute meurtrie. Elle finit par être égorgée. Les païens eux-mêmes s'étonnaient de tant de courage; ils avouaient qu'il ne s'était jamais rencontré parmi eux de femme qui eût souffert une si étrange et si longue suite de tourments. EUSÈBE.

BONHEUR DES JUSTES.

Mais quel repos peuvent avoir les justes dans les peines que Dieu leur envoie, dans celles que le monde leur fait, dans celles qu'ils s'imposent eux-mêmes? Il est vrai, ils sont persécutés, ils sont affligés, mais ils sont tranquilles; vous les voyez souffrir, mais vous ne les entendez pas murmurer; ils portent dans leurs corps la mortification de Jésus-Christ, mais ils ont dans leurs cœurs les consolations du Saint-Esprit; les victimes s'égorgent dans le parvis, mais il n'y a que l'arche où l'on conserve la manne dans le sanctuaire. Mais quand ils auraient quelques peines, sont-elles comparables aux tourments d'une mauvaise conscience? La vie des religieux les plus austères est-elle plus fâcheuse que celle d'un ambitieux qui court après une fortune où il n'arrivera peut-être jamais, toujours flottant entre ses désirs et ses dépits, entre ses espérances et ses craintes, entre ses crimes et ses remords. Y a-t-il dévote si mortifiée, si esclave de ses devoirs, si retirée du monde, qui passe de plus mauvais temps qu'une femme mondaine, qui a des confidences à ménager, des intrigues à conduire; qui a peine à se régler, et qui a peur de se commettre; qui ne fait pas une partie qu'elle ne croie entendre toutes les voix de la médisance qui crient contre elle; qu'elle ne pense voir un mari qui l'observe, un confesseur qui la réprimande, sa conscience qui lui reproche ses désordres? Y a-t-il un pauvre mendiant, pour peu qu'il soit touché de Dieu, pour supporter sa pauvreté, qui ne soit plus heureux entre les mains de la Providence qu'un riche qui jouit d'un bien mal acquis; qui craint les jugements de Dieu et les recherches des hommes, que la conscience pousse d'un côté, et que la cupidité retient de l'autre; qui ne peut se cacher l'obligation qu'il a de restituer, et qui ne peut se résoudre à rabattre de son train et de cet air de grandeur qu'il ne peut soutenir que par ses richesses? Lequel de ces états choisiriez-vous? Car il faut désabuser le monde par le monde même; et je veux vous convaincre aujourd'hui par des preuves sensibles dont vous ne puissiez disconvenir.

Ce qui produit ce repos et cette joie dans les gens de bien, c'est ce témoignage de leur conscience qui, selon saint Paul, est notre véritable et solide gloire : *Gloria nostra testimonium conscientiæ nostræ*. Il n'y a rien de si touchant qu'une approbation et une louange qui nous vient du propre fonds de nos bonnes œuvres. Le témoignage que les hommes rendent à notre vertu est toujours suspect; nos actions ne sont louables et ne peuvent être justifiées que par l'intention; et cette intention étant inconnue aux hommes,

nous avons souvent sujet de nous moquer même de ceux qui nous louent. D'ailleurs, la plupart des vices se couvrant d'un faux visage de vertu, comment discerner la vérité d'avec le mensonge? De plus, les hommes sont naturellement flatteurs et intéressés; ils excusent les défauts d'autrui, afin qu'on leur pardonne les leurs; et l'intention ordinaire de ceux qui présentent l'encens des louanges, c'est que l'odeur du parfum leur en revienne. Ainsi, il n'y a pas lieu de se glorifier, ni de se réjouir de tout le bien que le monde peut dire de nous. Mais un témoignage intérieur qui nous vient des bonnes œuvres que nous avons faites, et de la loi de Dieu que nous avons pratiquée quand nous en rapportons à Dieu toute la gloire, c'est une joie solide, parce qu'elle vient d'une religion pure et sincère; c'est une joie certaine, parce que la conscience est incorruptible; c'est une joie perpétuelle, parce que personne ne peut nous l'ôter: *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis;* c'est enfin une joie pleine, selon la parole de Jésus-Christ: *Ut gaudium vestrum sit plenum*, parce qu'elle suffit pour faire la félicité du juste en ce monde.

Car d'où vient ce recueillement, cette retraite, cet éloignement de tout ce qu'on appelle divertissement dans le siècle, dont les gens véritablement dévots se privent même avec plaisir? C'est qu'ils ont au dedans d'eux-mêmes une source de satisfaction qui ne tarit point, et qui absorbe même toutes les peines qu'ils pourraient avoir d'autre part; au lieu que les méchants, qui ont le cœur toujours inquiet et qui ne peuvent apaiser leur conscience chagrine, sortent de chez eux, dit saint Augustin: *Foras exeunt a seipsis;* semblables, ajoute ce Père, à ces maris malheureux qui, ne pouvant supporter les tristes humeurs d'une femme grondeuse et bizarre, et ne trouvant ni douceur ni repos chez eux, ennuyés de leurs chagrins domestiques, s'arrêtent le moins qu'ils peuvent dans leur maison, et vont chercher des consolations étrangères. Telle est la vie des pécheurs, ils courent après tout ce qui les distrait et les amuse. FLÉCHIER.

BOSSUET HISTORIEN.

Mais c'est dans le *Discours sur l'Histoire universelle* que l'on peut admirer l'influence du génie du Christianisme sur le génie de l'histoire. Politique comme Thucydide, moral comme Xénophon, éloquent comme Tite-Live, aussi profond et aussi grand peintre que Tacite, l'évêque de Meaux a de plus une parole grave et un tour sublime dont on ne trouve ailleurs aucun exemple, hors dans le début du livre des Machabées.

Bossuet est plus qu'un historien, c'est un Père de l'Eglise, c'est un prêtre inspiré, qui souvent a le rayon de feu sur le front, comme le législateur des Hébreux. Quelle revue il fait de la terre! il est en mille lieux à la fois! Patriarche sous le palmier de Tophel, ministre à la cour de Babylone, prêtre à Memphis, législateur à Sparte, citoyen à Athènes et à Rome, il change de temps et de place à son gré; il passe avec la rapidité et la majesté des siècles. La verge de la loi à la main, avec une autorité incroyable, il chasse pêle-mêle devant lui et Juifs et gentils au tombeau; il vient enfin lui-même à la suite du convoi de tant de générations, et, marchant appuyé sur Isaïe et sur Jérémie, il élève ses lamentations prophétiques à travers la poudre et les débris du genre humain.

La première partie du *Discours sur l'Histoire universelle* est admirable par la narration; la seconde par la sublimité du style et la haute métaphysique des idées; la troisième par la profondeur des vues morales et politiques. Tite-Live et Salluste ont-ils rien de plus beau sur les anciens Romains que ces paroles de l'évêque de Meaux?

« Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de sa patrie; une de ces choses lui faisait aimer l'autre; car, parce qu'il aimait sa liberté, il aimait aussi sa patrie comme une mère qui le nourrissait dans des sentiments également généreux et libres.

« Sous ce nom de liberté, les Romains se figuraient, avec les Grecs, un état où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que personne. »

A nous entendre déclamer contre la religion, on croirait qu'un prêtre est nécessairement un esclave, et que nul, avant nous, n'a su dignement raisonner sur la liberté: qu'on lise donc Bossuet à l'article des Grecs et des Romains.

Quel autre a mieux parlé que lui et des vices et des vertus? quel autre a plus justement estimé les choses humaines? Il lui échappe de temps en temps quelques-uns de ces traits qui n'ont point de modèle dans l'éloquence antique, et qui naissent du génie même du Christianisme. Par exemple, après avoir vanté les pyramides d'Egypte, il ajoute: « Quelque effort que fassent les hommes, leur néant paraît partout. Ces pyramides étaient des tombeaux; encore ces rois qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, et ils n'ont pu jouir de leur sépulcre. »

On ne sait qui l'emporte ici de la grandeur de la pensée ou de la hardiesse de l'expression. Ce mot *jouir*, appliqué à un *sépulcre*, déclare à la fois la magnificence de ce sépulcre, la vanité des pharaons qui l'élevèrent, la rapidité de notre existence, enfin l'incroyable néant de l'homme, qui, ne pouvant posséder pour bien réel ici-bas qu'un tombeau, est encore privé quelquefois de ce stérile patrimoine.

Remarquons que Tacite a parlé des pyramides, et que sa philosophie ne lui a rien fourni de comparable à la réflexion que la religion a inspirée à Bossuet; influence bien frappante du génie du Christianisme sur la pensée d'un grand homme.

Le plus beau portrait historique dans Tacite est celui de Tibère, mais il est effacé par le portrait de Cromwel, car Bossuet est en-

core historien dans ses *Oraisons funèbres*. Que dirons-nous du cri de joie que pousse Tacite en parlant des Bructères, qui s'égorgeaient à la vue d'un camp romain? « Par la faveur des dieux, nous eûmes le plaisir de contempler ce combat sans nous y mêler. Simples spectateurs, nous vîmes, ce qui est admirable, soixante mille hommes s'égorger sous nos yeux pour notre amusement. Puissent, puissent les nations, au défaut d'amour pour nous, entretenir ainsi dans leur cœur les unes contre les autres une haine éternelle ! »

Ecoutons Bossuet :

« Ce fut après le déluge que parurent ces ravageurs de provinces que l'on a nommés *conquérants*, qui, poussés par la seule gloire du commandement, ont exterminé tant d'innocents.... Depuis ce temps, l'ambition s'est jouée, sans aucune borne, de la vie des hommes ; ils en sont venus à ce point de s'entretuer sans se haïr : le comble de la gloire et le plus beau de tous les arts a été de se tuer les uns les autres. »

Il est difficile de s'empêcher d'adorer une religion qui met une telle différence entre la morale d'un Bossuet et d'un Tacite.

L'historien romain, après avoir raconté que Trasylle avait prédit l'empire à Tibère, ajoute : « D'après ces faits et quelques autres, je ne sais si les choses de la vie sont... assujetties aux lois d'une immuable nécessité, ou si elles ne dépendent que du hasard. »

Suivent les opinions des philosophes que Tacite rapporte gravement, donnant assez à entendre qu'il croit aux prédictions des astrologues.

La raison, la saine morale et l'éloquence nous semblent encore du côté du prêtre chrétien.

« Ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les empires dépend des ordres secrets de la divine Providence. Dieu tient, du plus haut des cieux, les rênes de tous les royaumes ; il a tous les cœurs en sa main. Tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain.... Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit ; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances. Il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piége.... C'est lui (Dieu) qui prépare ces effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin.... Mais que les hommes ne s'y trompent pas ; Dieu redresse, quand il lui plaît, le sens égaré ; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres tombe lui-même dans les ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose pour lui renverser le sens que de longues prospérités. »

Que l'éloquence de l'antiquité est peu de chose auprès de l'éloquence chrétienne !

CHATEAUBRIAND.

BOSSUET ORATEUR.

Au seul nom de Démosthène, mon admiration me rappelle celui de ses émules avec lequel il a le plus de ressemblance, l'homme le plus éloquent de notre nation. Que l'on se représente donc un de ces orateurs que Cicéron appelle véhéments, et en quelque sorte tragiques, qui, doués par la nature de la souveraineté de la parole, et emportés par une éloquence toujours armée de traits brûlants comme la foudre, s'élèvent au-dessus des règles et des modèles, et portent l'art à toute la hauteur de leurs propres conceptions ; un orateur qui, par ses élans, monte jusqu'aux cieux, d'où il descend avec ses vastes pensées, agrandies encore par la religion, pour s'asseoir sur les bords d'un tombeau, et abattre l'orgueil des princes et des rois devant le Dieu qui, après les avoir distingués sur la terre durant le rapide instant de la vie, les rend tous à leur néant, et les confond à jamais dans la poussière de notre commune origine ; un orateur qui a montré, dans tous les genres qu'il invente ou qu'il féconde, le premier et le plus beau génie qui ait jamais illustré les lettres, et qu'on peut placer, avec une juste confiance, à la tête de tous les écrivains anciens et modernes qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain ; un orateur qui se crée une langue aussi neuve et aussi originale que ses idées, qui donne à ses expressions un tel caractère d'énergie, qu'on croit l'entendre quand on le lit, et à son style une telle majesté d'élocution, que l'idiome dont il se sert semble changer de caractère et se diviniser en quelque sorte sous sa plume ; un apôtre qui instruit l'univers en pleurant et en célébrant les plus illustres de ses contemporains, qu'il rend eux-mêmes, du fond de leurs cercueils, les premiers instituteurs et les plus imposants moralistes de tous les siècles ; qui répand la consternation autour de lui, en rendant, pour ainsi dire, présents les malheurs qu'il raconte, et qui, en déplorant la mort d'un seul homme, montre à découvert tout le néant de la nature humaine : enfin un orateur dont les discours, inspirés ou animés par la verve la plus ardente, la plus originale, la plus véhémente et la plus sublime, sont, en ce genre, des ouvrages absolument à part, des ouvrages où, sans guides et sans modèles, il atteint la limite et la perfection des ouvrages classiques, consacrés, en quelque sorte, par le suffrage unanime du genre humain, et qu'il faut étudier sans cesse, comme dans les arts on va former son goût et son talent à Rome, en méditant des chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange ; voilà le Démosthène français ! voilà Bossuet ! On peut appliquer à ses écrits oratoires l'éloge mémorable que faisait Quintilien du Jupiter de Phidias, lorsqu'il disait que cette statue avait ajouté à la religion des peuples.

MAURY.

BOSSUET ET FÉNELON.

Bossuet, après sa victoire, passa pour le plus savant et le plus orthodoxe des évêques; Fénelon, après sa défaite, pour le plus modeste et le plus aimable des hommes. Bossuet continua de se faire admirer à la cour; Fénelon se fit admirer à Cambrai et dans l'Europe.

Peut-être serait-ce ici le lieu de comparer les talents et la réputation de ces deux hommes également célèbres, également immortels. On pourrait dire que tous deux eurent un génie supérieur; mais que l'un avait plus de cette grandeur qui nous élève, de cette force qui nous terrasse; l'autre plus de cette douceur qui nous pénètre et de ce charme qui nous attache. L'un fut l'oracle du dogme, l'autre celui de la morale; mais il paraît que Bossuet, en faisant des conquêtes pour la foi, en foudroyant l'hérésie, n'était pas moins occupé de ses propres triomphes que de ceux du Christianisme; il semble, au contraire, que Fénelon parlait de la vertu comme on parle de ce qu'on aime, en l'embellissant sans le vouloir, et s'oubliant toujours, sans croire même faire un sacrifice.

Leurs travaux furent aussi différents que leurs caractères. Bossuet, né pour les luttes de l'esprit et les victoires du raisonnement, garda, même dans les écrits étrangers à ce genre, cette tournure mâle et nerveuse, cette vigueur de raison, cette rapidité d'idées, ces figures hardies et pressantes qui sont les armes de la parole; Fénelon, fait pour aimer la paix et pour l'inspirer, conserva sa douceur, même dans la dispute, mit de l'onction jusque dans la controverse, et parut avoir rassemblé dans son style tous les secrets de la persuasion.

Les titres de Bossuet dans la postérité sont surtout ses *Oraisons funèbres* et son *Discours sur l'histoire universelle*. Mais Bossuet, historien et orateur, peut rencontrer des rivaux : le *Télémaque* est un ouvrage unique, dont nous ne pouvons rien rapprocher. Au livre des *Variations*, aux combats contre les hérétiques, on peut opposer le livre de l'*Existence de Dieu*, et les combats contre l'athéisme, doctrine funeste et destructive, qui dessèche l'âme et l'endurcit, qui tarit une des sources de la sensibilité, et brise le plus grand appui de la morale, arrache au malheur sa consolation, à la vertu son immortalité, glace le cœur du juste, en lui ôtant un témoin et un ami, et ne rend justice qu'au méchant qu'elle anéantit.

LA HARPE.

On vit entrer en lice deux adversaires illustres, plutôt égaux que semblables : l'un consommé depuis longtemps dans la science de l'Eglise, couvert de lauriers qu'il avait remportés en combattant pour elle contre les hérétiques; athlète infatigable, que son âge et ses victoires auraient pu dispenser de s'engager dans un nouveau combat, mais dont l'esprit encore vigoureux et supérieur au poids des années conservait dans sa vieillesse une grande partie de ce feu qu'il avait dans sa jeunesse. L'autre, plus jeune et dans la force de l'âge, moins connu par ses écrits, néanmoins célèbre par la réputation de son éloquence et la hauteur de son génie, nourri et exercé depuis longtemps dans la matière qui faisait le sujet du combat, possédant parfaitement la langue des mystiques, capable de tout entendre, de tout expliquer, et de rendre plausible tout ce qu'il expliquait. Tous deux longtemps amis avant d'être devenus rivaux; tous deux recommandables par l'innocence de leurs mœurs, également aimables par la douceur de leur commerce; ornements de l'Eglise, de la cour, de l'humanité même; mais l'un respecté comme un soleil couchant, dont les rayons allaient s'éteindre avec majesté; l'autre regardé comme un soleil levant, qui remplirait un jour toute la terre de ses lumières, s'il pouvait sortir de cette espèce d'éclipse dans laquelle il s'était malheureusement engagé.

D'AGUESSEAU.

BOURDALOUE.

Ce qui me ravit, ce qu'on ne saurait assez préconiser dans les sermons de l'éloquent Bourdaloue, c'est qu'en exerçant le ministère apostolique, cet orateur plein de génie se fait presque toujours oublier lui-même, pour ne s'occuper que de l'instruction et des intérêts de ses auditeurs; c'est que, dans un genre trop souvent livré à la déclamation, il ne se permet pas une seule phrase inutile à son sujet, n'exagère jamais aucun des devoirs du Christianisme, ne change point en préceptes les simples conseils évangéliques; et que sa morale, constamment réglée par la sagesse, éclairée de ses principes, peut et doit toujours être réduite en pratique; c'est la fécondité inépuisable de ses plans qui ne se ressemblent jamais, et l'heureux talent de disposer ses raisonnements avec cet ordre savant dont parle Quintilien, lorsqu'il compare l'habileté d'un grand écrivain qui règle la marche de son discours à la tactique d'un général qui range son armée en bataille; c'est cette puissance de dialectique, cette marche de tactique et ferme, cette force toujours croissante, cette logique exacte et serrée, disons mieux, cette éloquence continue du raisonnement qui dévoile et combat les sophismes, les contradictions, les paradoxes, et forme de l'ordonnance de ses preuves un corps d'instruction où tout est également plein, lié, soutenu, assorti; où chaque pensée va au but de l'orateur qui tend toujours, en grand moraliste, au vrai et au solide, plutôt qu'au brillant et au sublime du sujet; c'est cette véhémence accablante et néanmoins pleine d'onction, dans la bouche d'un accusateur qui, en plaidant contre vous, au tribunal de votre conscience, vous force à chaque instant de prononcer en secret le jugement qui vous condamne; c'est la perspicacité avec laquelle il fonde tous nos devoirs sur nos intérêts, et cet art si persuasif qu'on ne voit guère que dans ses sermons, de con-

vertir les détails des mœurs en preuves de la vérité qu'il veut établir ; c'est cette abondance de génie qui ne laisse rien à imaginer au lecteur par delà chacun de ses discours, quoiqu'il en ait composé au moins deux, souvent trois, quelquefois quatre sur la même matière, et qu'on ne sache souvent, après les avoir lus, auquel de ces sermons il faut donner la préférence; c'est cette sûreté et cette opulence de doctrine qui font de chacune de ses instructions un traité savant et oratoire de la matière dont elles sont l'objet; c'est la simplicité d'un style nerveux et touchant, naturel et noble, lumineux et concis, où rien ne brille que par l'éclat de la pensée, où règne toujours le goût le plus sévère et le plus pur, et où l'on n'aperçoit jamais aucune expression ni emphatique ni rampante; c'est cette pénétrante sagacité qui creuse, approfondit, féconde, épuise chaque sujet : c'est cette compréhension vaste et profonde qu'il ne partage qu'avec saint Augustin et Bossuet, pour saisir dans l'Evangile, et y embrasser d'un coup d'œil, les lois, l'ensemble, l'esprit et tous les rapports de la morale chrétienne; c'est la série de ses tableaux, de ses preuves, de ses mouvements, la connaissance la plus étendue et la plus exacte de la religion, l'usage imposant qu'il fait de l'Ecriture, l'à-propos des citations non moins frappantes que naturelles qu'il emprunte des Pères de l'Eglise, et dont il tire un parti plus neuf, plus concluant, plus heureux, que n'a jamais fait aucun autre orateur chrétien.

Enfin, je ne puis lire les ouvrages de ce grand homme sans me dire à moi-même, en y désirant quelquefois, j'oserai l'avouer avec respect, plus d'élan à sa sensibilité, plus d'ardeur à son génie, plus de ce feu sacré qui embrasait l'âme de Bossuet, surtout plus d'éclat et de souplesse à son imagination : « Voilà donc, si l'on y ajoute ce beau idéal, jusqu'où le génie de la chaire peut s'élever, quand il est fécondé et soutenu par un travail immense ! » MAURY.

BRIEVETE (LA) DE LA VIE.

C'est une carrière bien courte et bien abrégée que celle que nous avons à fournir en ce monde : à peine y sommes-nous entrés, qu'il faudrait penser à en sortir.

Rien de si sensible et de si touchant que les images que l'Ecriture sainte nous donne de notre vie, et les figures sous lesquelles elle nous la présente : tantôt c'est comme une fleur que l'on voit éclore le matin et qui se fane le soir : *Quasi flos agri* (*Isa.* XL, 6); tantôt c'est comme un faible nuage que le vent emporte et qui s'évanouit : *Velut nubes quæ pertransivit* (*Job.* XXX, 15); tantôt comme une légère vapeur qui s'élève et se dissipe bientôt dans les airs : *Vapor ad modicum parens* (*Jac.* IV, 15); tantôt comme un éclair qui brille un instant, et qui, l'instant après, disparaît. *Sicut fulgur* (*Luc.* XVII, 24).

Qu'est-ce en effet, à les bien considérer, que ce peu de jours que nous avons à vivre? qu'est-ce que cet espace de vingt, de trente, de soixante années qui remplissent et qui terminent notre carrière? Les patriarches qui vivaient si longtemps, et dont la vie comptait plusieurs siècles, ne laissaient pas de la regarder comme un passage où ils ne s'arrêtaient pas; ils vivaient sous des tentes, ils n'avaient point de demeure fixe, ne croyant pas que, pour le peu de temps qu'ils avaient à rester sur la terre, il valût la peine de se former une habitation stable et permanente. Que si les patriarches, dont la vie se mesurait par le nombre des siècles, la regardaient cependant comme si courte et si fragile, que devons-nous penser de la nôtre, bornée à un court espace de quelques jours, de quelques années ?

Et encore pouvons-nous dire que nous vivons véritablement tout le temps que nous sommes sur la terre? Est-ce une vie que le temps de l'enfance, où l'on ne sait ce que l'on est, où l'on ne sait pas même ce que c'est que la vie? Est-ce une vie que le temps de la vieillesse décrépite, où l'on revient encore comme à une espèce de seconde enfance? Voilà donc la vie qui se borne à ce court trajet entre les deux enfances; et ce court trajet même peut-il être regardé comme une vie véritable? Agité par le tracas et l'embarras des affaires, livré à la fougue et à l'impétuosité des passions, peut-on dire qu'on jouit de la vie, et qu'on vit véritablement ?

Comprenons donc combien de jours sont ôtés et retranchés de ce qu'on appelle vie, et à quoi se réduit cet espace de temps où l'on peut être regardé comme vivant et jouissant véritablement de la vie : une partie de ce temps, on ne vit pas, parce qu'on ignore ce que c'est que la vie; une autre partie on ne vit pas, parce qu'on est absorbé par les affaires et les passions; la dernière partie on ne vit pas, parce qu'on a comme cessé de vivre. Est-ce vivre, que de souffrir, de languir, de se voir mourir ? Tel est notre sort et notre partage en ce monde.

Tout cela est constant, et l'expérience nous le dit tous les jours; mais tout cela étant, comprenons à présent, si nous le pouvons, quelle est, je ne dis pas l'imprudence, mais la folie de ceux qui, sachant qu'ils ont si peu de temps à vivre en ce monde, sont sans cesse occupés à faire de vastes projets, à courir après de vaines idées, à bâtir des édifices, à établir une plus haute fortune, à amasser de plus grandes richesses, à se faire un grand nom dans le monde, une grande réputation parmi les hommes; comme s'ils avaient devant eux les siècles et plusieurs siècles à rester sur la terre; disons plus, comme s'ils se croyaient immortels en ce monde.

Homme aveugle ! à quoi bon faire de si vastes projets, former de si grandes entreprises, te livrer à tant de soins, de fatigues et de travaux ? tu travailles, tu projettes, tu amasses, comme si tu avais devant toi une carrière immense et assurée à fournir.

Hélas! peut-être es-tu sur le point de la finir; peut-être dans peu d'années, dans peu de jours tu cesseras de vivre; peut-être demain tu ne seras plus. Insensé! à quoi bon tant t'agiter, tant te tourmenter, pour bientôt quitter avec plus de peine, pour bientôt abandonner avec plus de regret tout ce qui t'agite et qui te tourmente? En vérité, n'est-ce pas là le plus grand des aveuglements dans l'homme, et la punition la plus terrible des passions qui l'aveuglent? Malheureux! tu fais de grands préparatifs pour une longue vie; et ne devrais-tu pas penser à faire des préparatifs pour une prompte mort, qui viendrait te frapper et t'enlever au milieu de tes projets sans fin et de tes entreprises sans bornes?

Que si c'est une si grande imprudence dans un homme raisonnable de passer, de perdre ainsi dans des choses vaines et inutiles le temps d'une vie qu'il sait devoir être si courte, quelle folie, quel crime sera-ce dans un homme chrétien, qui sait qu'après cette vie si courte il y a une éternité qui l'attend; qui sait que cette vie ne lui est donnée que pour se préparer à l'éternité; qui sait que du bon ou du mauvais usage de cette vie dépend le bonheur ou le malheur de cette éternité, et qui cependant, au lieu d'employer ce temps si court à cette préparation si essentielle et si décisive, le perd inutilement et sans s'occuper de la grande affaire qui doit assurer son sort?

Mais l'excès de l'aveuglement, n'est-ce pas non-seulement de perdre ce temps en des choses inutiles qui ne peuvent servir à mériter une éternité heureuse, mais de le profaner en se livrant à des crimes, à des passions qui ne peuvent conduire qu'à une éternité malheureuse et désespérante? Insensé! combien de temps avez-vous à vous livrer à ces détestables passions, et combien durera la peine que vous aurez à subir, si vous venez à finir votre vie dans ce funeste état? quelques jours, quelques années dans ces fausses et trompeuses délices, et une éternité dans les supplices et le désespoir; à cette vue, je ne dis plus seulement où est la foi, mais je demande où est la raison? car enfin, après que vous vous serez livré un certain temps au monde et à vos passions, il faudra finir; alors où en serez-vous, que deviendrez-vous, et que penserez-vous de vous-même?

Mais ici se présente à moi une pensée qui m'afflige et qui m'arrête; je fais des réflexions, et je les adresse peut-être à des oreilles qui seront sourdes, et qui refuseront de s'ouvrir. A qui parler de la brièveté de la vie? A de jeunes personnes? c'est un langage qu'elles n'entendront pas. A des hommes formés? c'est un langage qu'ils ne voudront pas entendre. Aux vieillards? c'est un langage qu'ils craindront même d'entendre.

Quoi qu'il en soit, malgré toutes leurs oppositions et leurs répugnances, il n'est pas moins vrai que ces réflexions les regardent tous, et qu'il leur importe à tous de les faire; il n'est pas moins vrai que pour tous le temps passe, que la vie s'écoule, que les années font leur chemin, que la dernière ne les avertira pas, et que s'ils n'y prennent garde, ils se trouveront surpris et en danger d'éprouver la vérité et la terreur de l'oracle: *Qua hora non putatis.* (*Luc.* XII, 40.) A l'heure que vous y penserez le moins, vous serez cité pour être jugé.

BAUDRAND.

C

CANONISATION DES SAINTS,

PROFIT QUE NOUS EN DEVONS RETIRER.

(Extrait du panégyrique de saint François de Sales.)

Vous cependant sur qui Dieu répandit sa lumière avec tant d'abondance, et qui nous l'avez communiquée avec tant de charité, fidèle et zélé pasteur des âmes, grand saint, recevez les honneurs solennels que vous rend aujourd'hui tout le peuple chrétien. Recevez les hommages que toute la France vous offre, comme autant de gages de sa reconnaissance (1). Elle sait ce qu'elle doit à vos soins, et elle tâche dans cette cérémonie à s'acquitter (2) en quelque sorte auprès de vous. C'est elle qui la première vous avait déjà canonisé par la voix publique, et c'est elle qui vient enfin de consommer l'ouvrage de votre canonisation par la voix de l'Eglise. C'est à la requête de son roi, à l'instance de ses prélats, à la sollicitation de tout son clergé, que vous avez été proclamé saint. Il était juste qu'elle vous rendît, autant qu'elle le pouvait, devant les hommes, ce que vous lui avez donné devant Dieu. Pendant votre vie vous avez travaillé à la sanctifier; il était juste qu'après votre mort elle travaillât à faire déclarer authentiquement et hautement votre sainteté. Recevez en particulier les hommages que je vous présente comme membre d'une compagnie à qui l'éducation de votre jeunesse fut confiée, dans les mains de qui vous remîtes le précieux dépôt de votre conscience, et qui eut enfin la consolation de recueillir vos derniers soupirs et de conduire votre bienheureuse âme dans le sein de Dieu (3). Du

(1) Ce discours fut prononcé dans la cérémonie de la canonisation de saint François de Sales.

(2) On dirait aujourd'hui : Elle tâche de s'acquitter.

(3) Saint François fit la partie la plus importante de ses études dans le collége de Clermont, à Paris, qui était dirigé par les Pères Jésuites, et il fut assisté dans ses derniers moments, à Lyon, par le Père Pierre Barnaud, recteur de la maison de Saint-Joseph de cette ville, et par le Père Forrier, provincial, auxquels s'était joint le Père Philippe Malabaila, provincial des Feuillants de Piémont, qui lui ferma les yeux. Voyez l'*Histoire de saint François de Sales*, par François Pérennès.

reste, mes chers auditeurs, entrons tous dans l'esprit de cette solennité. Qu'est-ce que la canonisation d'un saint? Un engagement à acquérir nous-mêmes, avec la grâce et le secours de Dieu, toute la sainteté qui nous convient. Car célébrer la canonisation d'un saint, c'est professer que la véritable gloire consiste dans la sainteté; que toute la félicité et tout le bonheur de l'homme est attaché à la sainteté. Or je ne puis professer tout cela, sans me sentir excité fortement et sollicité à la poursuite de la sainteté, et je me condamne moi-même par ma propre confession, si, reconnaissant tout cela, je n'en ai pas plus de zèle pour ma sanctification. Il n'est pas nécessaire que nous soyons canonisés dans l'Eglise, comme François de Sales; mais il est d'une nécessité absolue que nous soyons saints par proportion comme lui. Nous trouverons dans sa doctrine de quoi nous éclairer, dans sa conduite de quoi nous régler, dans ses exemples de quoi nous animer, et dans la gloire où il est parvenu, de quoi éternellement et pleinement nous récompenser.

BOURDALOUE.

CAPTIFS.

LE RACHAT DES CAPTIFS.

Le Christianisme, conséquent avec ses principes de fraternité et d'amour, regarda comme l'un des plus dignes objets du zèle de sa charité le rachat des captifs. Soit que nous considérions les beaux traits des actions particulières qui nous ont été conservées par l'histoire, soit que nous observions l'esprit qui a dirigé la conduite de l'Eglise, nous devons trouver ici un des plus beaux titres de la religion chrétienne à la reconnaissance de l'humanité.

Un célèbre écrivain de notre temps, M. de Chateaubriand, nous a présenté dans les forêts des Francs un prêtre chrétien qui s'est fait volontairement esclave, s'est livré lui-même à la servitude pour la rançon d'un soldat chrétien, et a rendu ainsi un époux à une épouse désolée, un père à trois enfants restés orphelins et misérables. Le sublime spectacle que nous offre Zacharie, souffrant l'esclavage avec un calme serein pour l'amour de Jésus-Christ, et pour l'amour de l'infortuné à qui il a rendu la liberté, n'est point une pure fiction du poëte. Plus d'une fois, dans les premiers siècles de l'Eglise, on vit de semblables exemples; et celui qui a pleuré au sublime désintéressement et à l'ineffable charité de Zacharie, peut être certain que ses larmes n'ont été qu'un tribut à la vérité. « Nous avons connu, » dit le Pape saint Clément, « plusieurs des nôtres qui se sont livrés eux-mêmes en captivité, afin de racheter leurs frères. » (Epist. I *ad Cor.*, c. 55.)

Le rachat des captifs était un soin si privilégié de l'Eglise, qu'il était réglé par ses anciens canons qu'elle vendrait au besoin, pour y satisfaire, ses ornements et jusqu'à ses vases sacrés. Dès qu'il s'agissait des malheureux captifs, la charité n'avait plus de bornes, le zèle de l'Eglise ne connaissait plus de barrière, et elle allait jusqu'à ordonner que, quel que fût le mauvais état de ses affaires, plutôt que d'y porter secours, elle devait pourvoir à leur rachat. (Caus. 12, q. 2.) Au milieu des bouleversements qu'amena l'irruption des Barbares, nous voyons que l'Eglise, toujours constante dans son dessein, ne dément pas la généreuse conduite où elle s'était engagée. Les dispositions bienfaisantes des anciens canons ne tombèrent ni en oubli ni en désuétude, et les généreuses paroles du saint évêque de Milan en faveur des captifs trouvèrent un écho qui ne cessa de se faire entendre à travers le chaos de ces siècles malheureux. Nous voyons par le cinquième canon du concile de Mâcon, célébré en 585, que les prêtres s'occupaient du rachat des captifs, en y consacrant les biens ecclésiastiques. Le concile de Reims, célébré l'an 625, impose la peine de la suspension de ses fonctions à l'évêque qui aurait détruit les vases sacrés; mais il ajoute, avec une prévoyance généreuse : « pour tout autre motif que celui de racheter les captifs; » et longtemps après, nous trouvons dans le canon 12 du concile de Verneuil, célébré l'an 844, que les biens de l'Eglise servaient à cette même fin miséricordieuse.

Une fois le captif rendu à la liberté, l'Eglise ne le laissait point privé de sa protection; elle la lui continuait avec sollicitude, en lui délivrant des lettres de recommandation, sûrement dans le double but de le préserver de nouvelles vexations pendant son voyage, et de lui fournir les moyens de réparer les pertes souffertes durant la captivité. Nous trouvons un témoignage de ce nouveau genre de protection dans le canon 2 du concile de Lyon, célébré en 583, lequel dispose : que les évêques consigneront dans les lettres de recommandation qu'ils délivrent aux captifs, la date et le prix du rachat.

Le zèle pour cette œuvre de miséricorde se déploya dans l'Eglise avec une telle ardeur, qu'il alla jusqu'à faire commettre des imprudences que l'autorité ecclésiastique fut forcée de réprimer. Ces excès mêmes et ces égarements d'impatience prouvent jusqu'à quel point était portée la charité. Nous savons par un concile, dit de saint Patrice, célébré en Irlande vers l'an 451 ou 456, que quelques clercs ne craignaient point de procurer la liberté aux captifs en les faisant fuir : le concile, dans son canon 32 réprime très-prudemment cet excès, en disposant que l'ecclésiastique qui voudra racheter des captifs devra le faire de son propre argent, car les dérober pour les faire fuir, c'était donner lieu à ce qu'on regardât les clercs comme des voleurs, ce qui touchait au déshonneur de l'Eglise. Document remarquable, qui, en nous manifestant l'esprit d'ordre et d'équité qui dirige l'Eglise, nous donne en même temps à juger combien la maxime qu'il est saint, méritoire et généreux de donner la liberté aux captifs était profondément

gravée dans les esprits; on voit que quelques personnes en étaient venues jusqu'à se persuader que l'excellence de l'œuvre autorisait le rapt et la violence.

Le désintéressement de l'Eglise sur ce point n'est pas moins louable. Une fois ses biens employés au rachat d'un captif, elle ne voulait de lui aucune espèce de récompense, alors même qu'il avait la facilité de reconnaître sa dette. Nous avons de ceci un témoignage certain dans les lettres de saint Grégoire, où l'on voit que ce Pape rassure quelques personnes délivrées de la captivité avec l'argent de l'Eglise, et qui avaient la crainte qu'avec le temps on ne vînt à leur demander la somme dépensée à leur profit. Le Pape ordonne que nul, dans aucun temps, n'ait l'audace de les inquiéter, eux ou leurs héritiers, vu que les sacrés canons permettent d'employer les biens de l'Eglise à la rançon des captifs. (L. VII, epist. 14.)

Ce zèle de l'Eglise pour une œuvre si sainte dut contribuer d'une manière extraordinaire à diminuer le nombre des esclaves, et l'influence en fut d'autant plus salutaire, qu'il se développa précisément à l'époque où il en était le plus besoin, c'est-dire dans ces siècles où la dissolution de l'empire romain, l'irruption des Barbares, la fluctuation de tant de peuples divers, et la férocité des nations envahissantes, rendirent les guerres si fréquentes, les bouleversements si multipliés et l'empire de la force partout habituel et prépondérant. Sans l'intervention bienfaisante et libératrice du Christianisme, le nombre immense d'esclaves légué par la vieille société à la société nouvelle, loin de diminuer, se serait augmenté de plus en plus; car, partout où prévaut le droit brutal de la force, si ce droit n'est arrêté et adouci par un élément puissant, le genre humain marche rapidement à l'avilissement, d'où il résulte nécessairement que l'esclavage gagne du terrain.

Ce lamentable état d'agitation et de violence était en soi très-propre à rendre inutiles les efforts que faisait l'Eglise pour abolir l'esclavage; et ce n'était pas sans une peine infinie qu'elle empêchait qu'on ne détruisît d'un côté ce qu'elle réussissait à réparer de l'autre. L'absence d'un pouvoir central, la complication des rapports sociaux, presque toujours mal déterminés, souvent empreints de violence et toujours dépourvus d'une garantie de stabilité et de consistance, était cause qu'il n'y avait de sécurité ni pour les choses ni pour les personnes, et que, de même que les propriétés étaient sans cesse envahies, les personnes étaient dépouillées de la liberté. En sorte qu'à cette époque il fallait combattre contre la violence des particuliers, de même que l'on avait combattu autrefois contre les mœurs et la législation. Nous voyons que le canon 3 du concile de Lyon, célébré vers l'an 566, frappe d'excommunication ceux qui retiennent injustement en esclavage des personnes libres. Dans le canon 17, du concile de Reims, célébré l'an 625, on défend sous la même peine de poursuivre des personnes libres pour les réduire en esclavage; dans le canon 1102, on proscrit la barbare coutume de trafiquer des hommes ainsi que des animaux; et dans le canon 7 du concile de Coblentz, célébré l'an 922, on déclare coupable d'homicide celui qui séduit un chrétien pour le vendre : déclaration remarquable, où nous voyons la liberté tenue à un si haut prix qu'on l'égale à la vie même.

Un autre moyen dont se servit l'Eglise pour abolir l'esclavage, fut de conserver aux malheureux que la misère avait conduits à cet état, un moyen sûr d'en sortir. On a déjà remarqué plus haut que l'indigence était une des sources de l'esclavage, et nous avons vu un passage de Jules César qui atteste que cela se voyait fréquemment chez les Gaulois. On sait aussi qu'en vertu du droit antique, celui qui était tombé dans l'esclavage ne pouvait recouvrer la liberté que conformément à la volonté de son maître; puisque l'esclave était une véritable propriété, nul n'en pouvait disposer sans le consentement du maître, l'esclave lui-même moins que tout autre. Ce droit était conséquent avec les doctrines païennes : mais le Christianisme regardait la chose avec d'autres yeux, et si l'esclave était encore à ses yeux une propriété, il ne laissait point d'être homme. Ainsi l'Eglise refusa de suivre sur ce point les règles strictes des autres propriétés, et dès qu'il se présentait le moindre doute, à la première occasion favorable, elle ne manquait pas de se mettre du côté de l'esclave. Ces considérations nous font comprendre tout le mérite du nouveau droit introduit par l'Eglise, lequel réglait que les personnes libres qui auraient été vendues ou engagées par nécessité pourraient retourner à leur état primitif, en restituant le prix qu'elles auraient reçu.

Ce droit, qui se trouve expressément consigné dans un concile de France, tenu vers l'an 616, à Boneuil, selon l'opinion commune, ouvrait un large chemin aux conquêtes de la liberté; il entretenait dans le cœur de l'esclave une espérance qui le poussait à chercher et à mettre en œuvre les moyens d'obtenir sa rançon, et il faisait dépendre la liberté de la volonté de quiconque, touché du sort d'un infortuné, voulait payer ou avancer la somme nécessaire. Qu'on se rappelle maintenant ce que nous avons dit du zèle ardent qui s'était réveillé dans tant de cœurs pour ce genre d'œuvres; qu'on se souvienne que les biens de l'Eglise étaient toujours regardés comme bien employés lorsqu'ils servaient à secourir l'infortune, et l'on comprendra l'influence incalculable que dut avoir la disposition dont nous venons de faire mention. On verra que c'était fermer une des sources les plus abondantes de l'esclavage, et préparer largement la voie à l'affranchissement universel.

JACQUES BALMÈS.

CARACTÈRE DE BONTÉ

DANS LES MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST.

Moïse a fait des miracles; mais par ses

miracles, il a frappé les Egyptiens d'une multitude de plaies plus désolantes les unes que les autres. Elie a fait des miracles; mais il ferma le ciel pour que la pluie cessât de tomber sur la terre, et il l'ouvrit ensuite pour faire tomber un feu qui consuma des cohortes entières avec leur chef. Elisée a fait des miracles; mais par son ordre, des ours accoururent du désert, et dévorèrent une troupe d'enfants impies. Pierre a frappé de mort Ananie, cet hypocrite sacrilége : Paul a frappé d'aveuglement le magicien Elimas.

Mais Jésus n'a rien fait de semblable. L'Esprit-Saint descendit sur sa personne, sous la forme d'une colombe; et c'est cet esprit qu'il reprocha aux apôtres de ne point connaître, lorsqu'ils lui proposèrent de faire tomber le feu du ciel sur des Samaritains. L'esprit de Jésus est vraiment un esprit de colombe. Les serviteurs de Dieu dont nous avons parlé ont été, dans l'aire du Seigneur, comme les *bœufs qui brisent le grain, et foulent aux pieds la paille;* mais Jésus a paru au milieu de nous comme l'*agneau de Dieu*, qui ne témoigne point de colère, et ne rend point de jugement rigoureux. Tous ses miracles ont eu pour objet la santé du corps, et son enseignement, la santé de l'âme. Le corps humain a besoin d'aliments, de soins, de protection contre les accidents du dehors. Eh bien! Jésus a fait tomber un très-grand nombre de poissons dans les filets, pour procurer aux hommes une nourriture plus abondante : aux noces de Cana, il changea l'eau en une liqueur plus précieuse, pour porter ou maintenir la gaieté dans le cœur des convives; il a fait périr tout à fait un figuier, parce qu'il ne portait point les fruits qu'il était destiné à fournir aux hommes; il a multiplié les pains et les poissons pour nourrir une multitude immense qui l'avait suivi dans le désert; il a commandé aux vents de se taire, pour rassurer quelques navigateurs contre la crainte du naufrage; il a rendu aux paralytiques le mouvement, aux muets la parole, aux malades la santé, aux lépreux la netteté du corps, aux démoniaques la liberté d'esprit, et aux morts la vie. Enfin, aucun de ses miracles n'a été un acte de rigueur; tous ont été des actes de bienfaisance, tous ont eu pour objet le corps humain, et jamais le signe représentatif des richesses, excepté quand il fallut payer à César le *tribut ordinaire.*

François Bacon.

CARACTERES DE LA VRAIE RELIGION.

Les grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne et qu'il y a quelque grand principe de grandeur en l'homme, et qu'il y a un grand principe de misère. Il faut donc qu'elle nous rende raison de ces étonnantes contrariétés.

Il faut que, pour rendre l'homme heureux, elle lui montre qu'il y a un Dieu; qu'on est obligé de l'aimer; que notre vraie félicité est d'être en lui, et notre unique mal d'être séparé de lui; qu'elle reconnaisse que nous sommes pleins de ténèbres, qui nous empêchent de le connaître et de l'aimer; et qu'ainsi nos devoirs nous obligeant d'aimer Dieu, et nos concupiscences nous en détournant, nous sommes pleins d'injustice. Il faut qu'elle nous rende raison de ces oppositions que nous avons à Dieu et à notre propre bien; il faut qu'elle nous enseigne les remèdes à ces impuissances, et les moyens d'obtenir ces remèdes. Qu'on examine sur cela toutes les religions du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y satisfasse. Pascal.

CAREME (le).

Alors que les rigueurs de l'hiver sont passées, mais que la douce tiédeur du printemps n'est pas encore venue; alors que la société des villes commence à se lasser des bruyants et stériles plaisirs qui l'ont agitée pendant les mois de frimas et de neige; tout à coup un grand silence se fait dans nos cités, la folie avec ses masques et ses cris, ses bals et ses cavalcades, ses saturnales dégoûtantes et ses enfantillages impies, se tait.

Et qui a si subitement rendu la raison à tout ce monde atteint de vertige?

La religion; elle a répandu un peu de cendres sur toutes ces têtes en délire, et les voilà redevenues calmes; ces hommes qui faisaient tant de bruit tout à l'heure ont écouté la voix qui partait des sanctuaires, et qui leur criait :

Homme, souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras dans la poussière.

Ce Memento donné par l'Eglise a été le remède à l'aliénation de la foule. Le *Mercredi des Cendres* a ouvert la sainte Quarantaine, et voici commencés les jours de jeûne et de prières, de retraite et de mortification; maintenant, celui qui restera dans l'ignorance, celui qui ne se lèvera point des ombres de la mort, où il était assis, en vérité, sera bien coupable; car la religion, cette mère de tous les hommes, offre de tous côtés des secours et des lumières, du repos et des consolations.

Voyez toutes les églises, leurs grandes portes sont ouvertes; regardez tous les autels, les cierges y brûlent avec l'encens; écoutez sous toutes les vieilles voûtes, ce sont les prêtres du Dieu de miséricorde qui invitent au repentir, et qui annoncent le pardon.

Pendant la folle saison, nous avons tous plus ou moins goûté des plaisirs du monde; eh bien! voici que la journée est finie, que les affaires et les travaux ont cessé; voici que nos églises sont bien belles, bien inspirantes, avec le jour mourant derrière leurs vitraux; entrons-y, et voyons si les prêtres disent vrai, voyons si le joug du Seigneur est léger!

S'il y a encore du bruit en dehors, il ne parvient à ceux qui sont réunis dans l'église, qu'affaibli et sourd. Ces lointaines ru-

meurs se perdent dans le chant des cantiques, que les fidèles répètent en chœur en attendant le prêtre... Quand, à la lueur des lampes, il paraît en chaire après l'invocation : *Esprit saint, descendez en nous*, la foule attentive s'assied ; alors c'est vraiment comme une grande famille dans la demeure d'un père ; alors les paroles du ministre de l'Evangile peuvent tomber puissantes sur cette multitude que le jeûne et la prière lui ont préparée. C'est le champ tout labouré pour recevoir la bonne semence.

.... Oh ! ce ne sont pas les grands, les sublimes sujets qui vont manquer au prêtre pendant les quarante jours de prédication... Jamais l'éloquence profane n'a eu tant d'espace devant elle; l'espace du prêtre, c'est l'infini; son temps, c'est l'éternité... Voyez quelle galerie de tableaux : la terre, l'enfer, le ciel, le repentir, la pénitence, la miséricorde, la vertu, la mort!

Quelles inspirations ! toutes celles des anciens prophètes.

Quelles consolations à répandre ! toutes celles de l'Evangile.

La majestueuse puissance de Jéhovah au milieu des foudres et des éclairs dictant ses lois sur le Sinaï !

La touchante mansuétude de Jésus bénissant les petits enfants !

Agar dans le désert, Joseph vendu par ses frères, Tobie voyageant avec l'ange, les Machabées défendant leur patrie, le divin Fils de la Vierge consolant les affligés, guérissant les malades, ressuscitant les morts ; le peuple écoutant les paraboles du Sauveur, et pleurant à celle de l'enfant prodigue : voilà ce que le prêtre a pour émouvoir la foule qui vient l'écouter... et s'il la laisse froide, il faut qu'elle soit bien endurcie, ou que lui soit resté bien pauvre au milieu de tant de richesses.

Le mercredi des Cendres a, comme tous les jours de pénitence, beaucoup perdu de son ancienne austérité. Autrefois, dit l'historien des fêtes de l'Eglise, on choisissait ce jour pour mettre en pénitence publique les pécheurs qui devaient être reçus à la réconciliation ou à la communion des fidèles, pour la fête de Pâques ; les prêtres écoutaient d'abord leur confession, ils les couvraient ensuite d'un cilice ou d'un sac, leur mettaient de la cendre sur la tête, les aspergeaient d'eau bénite, récitaient sur eux les sept psaumes de la pénitence avec tout le clergé.

Au retour de la procession, on les faisait marcher pieds nus, puis on les chassait de l'église, avec le bâton de la croix, et l'on ne les y recevait plus que le *Jeudi saint*.

Pendant qu'on les menait à la porte du temple pour les en faire sortir, les prêtres chantaient les paroles que Dieu avait prononcées contre Adam et Eve quand il les avait exilés du Paradis terrestre.

On fermait ensuite la porte sur eux, puis on commençait la Messe des fidèles.

Pendant toute la durée du Carême, et dans les villes et dans les campagnes, et dans les vastes cathédrales des cités et dans les humbles églises des hameaux, la parole évangélique ne cesse de retentir en ce temps; Dieu tient cour plénière de miséricorde, et tous ceux qui ont besoin de pardon peuvent venir.

L'Eglise a pris ses ornements violets et n'a plus de fleurs sur ses autels ; des voiles couvrent le Christ et les images des saints ; et quand la prédication du soir est finie, c'est le saint ciboire que le prêtre sort du tabernacle pour bénir les fidèles agenouillés.

Le *Miserere*, le *Parce Domine populo tuo*, ont remplacé les cantiques de joie... et la plupart de ces chrétiens qui sont venus écouter la parole de Dieu, ont obéi dès le matin à l'un de ses commandements : ils ont observé le jeûne ordonné par l'Eglise. Avant midi ils n'ont pris aucune nourriture, et à moins d'aumônes faites aux pauvres pour obtenir des dispenses, il faudra qu'ils s'abstiennent de viande pendant les quarante jours de pénitence... et ce ne sera que le soir, bien après le soleil couché, qu'ils s'asseoiront à une frugale collation.

Les plus célèbres Pères de l'Eglise estiment que l'observation de ce jeûne de quarante jours est de tradition apostolique, ou du moins qu'elle n'est pas postérieure de beaucoup au siècle des apôtres. Plusieurs en ont attribué l'institution au Pape saint Télesphon, qui vivait du temps de l'empereur Adrien, alors que l'on voyait encore plusieurs disciples des apôtres sur la terre. On convient cependant qu'il n'y avait encore, sous ce pontificat, aucun statut de l'Eglise qui ordonnât ce jeûne ; ce ne fut que vers le milieu du troisième siècle, que l'on commença à regarder l'observation du jeûne de quarante jours comme une loi qui, s'étant établie peu à peu, se communiqua à toute l'Eglise. Ce fut alors que l'on s'accorda partout à placer le Carême immédiatement avant Pâques, pour servir de préparation à cette grande fête.

Aujourd'hui, l'Eglise est pleine d'indulgence et a rendu à ses enfants le jeûne bien plus facile qu'autrefois; notre délicatesse s'effrayerait si je lui disais toute l'austérité du Carême, il y a deux cents ans. Alors dans toute une ville on n'aurait pas trouvé dix familles qui ne fissent pas *maigre*, depuis le mercredi des Cendres jusqu'au dimanche de Pâques. Si, pour les malades, les bouchers vendaient encore quelques livres de viande, on ne le voyait pas, et c'était nuitamment que cette viande était portée dans les maisons. Le vin a été aussi longtemps interdit.

Sur la fin du VIII^e^ siècle, Théodulphe, évêque d'Orléans, marquant que l'on devait se priver de toutes sortes de délices dans les jeûnes du Carême, exhortait encore tout son peuple à s'abstenir d'œufs, de fromage, de laitage, de poisson et de vin, lorsqu'on le pouvait. Mais il fait connaître qu'on en permettait l'usage aux infirmes et aux malades, ou à ceux qui n'auraient pas d'autre nourriture pour soutenir leur travail, pourvu

qu'on en usât sobrement, et qu'en ne mangeant qu'une fois par jour, on ne fît son repas que le soir (1).

On sent qu'auprès de toutes ces rigueurs, la religion avait établi des dispenses; quand l'Eglise avait commandé, il fallait obéir; cette soumission est ce qu'il y a d'agréable à Dieu. Mais quand l'âge, la maladie, les infirmités sont là, montrant leurs faiblesses et leurs défaillances, les ministres d'un Dieu de bonté ont de la compatissance, et jamais ils ne refusent des *dispenses* à ceux qui viennent les solliciter.

Demander de ne pas jeûner, de ne pas être condamné à faire maigre tout le Carême, c'est un acte d'obéissance, c'est déjà se sevrer du plaisir de faire sa volonté; c'est reconnaître l'autorité de l'Eglise et s'avouer son vassal; et quand, dans tous les esprits et dans tous les cœurs, il y a un besoin effréné d'indépendance et de liberté, il faut savoir tenir compte du plus petit acte de soumission. Dans un pays fertile, on passe à côté des plus verdoyantes prairies, sans s'arrêter à les regarder; et dans le désert, on s'extasie de plaisir devant une touffe d'herbe; car elle dit : il y a là encore un peu de fraîcheur, et tout n'y est pas mort.

En reconnaissance des dispenses accordées, il y avait jadis à Paris une procession annuelle, le dimanche de la Quinquagésime; les paroisses et les religieux des ordres mendiants, avec croix et bannières en tête, se rendaient à l'église Notre-Dame.

A Rouen, la plus belle tour de la magnifique cathédrale est encore appelée *Tour de beurre*, et ce nom lui vient de ce qu'elle a été bâtie avec les deniers provenant des dispenses qui furent accordées pour l'usage du beurre.

Les chrétiens d'autrefois ne faisaient, comme nous l'avons dit, qu'un seul repas chaque jour, et ce repas, d'où l'on retranchait toutes les choses succulentes, n'avait lieu qu'après l'heure de Vêpres, c'est-à-dire le soir.

Sous Louis XII et François I^er^, cet usage était bien changé, car l'évêque de Paris, Etienne Poncher, permet que ce repas se fasse à l'heure de midi.

« Un changement si considérable ne se fit pas tout à coup, il n'est venu que par degrés au point où l'Eglise s'est vue obligée de le tolérer (2).

« Lorsqu'on se défit du scrupule de rompre le jeûne du Carême, à l'heure de None, il en resta un autre touchant l'office de Vêpres, qui semblait toujours devoir précéder la réfection; l'on ne trouva point d'autre expédient pour s'en délivrer, que d'avancer aussi cet Office et lui faire occuper la place que celui de None tenait auparavant.

« Ce déréglement de l'heure du repas, continue le même auteur, en produisit un autre touchant l'unité de la réfection du jour; on commença chez les Latins à s'en dispenser par la permission que l'on se donna de boire vers le soir, à cause de l'altération que cause le jeûne. Cette coutume de boire à l'approche de la nuit, lorsqu'on mangeait à midi ou à None, s'introduisit, au VIII^e^ siècle, dans l'ordre de Saint-Benoît.

« Sur la fin du XI^e^ siècle, les religieux, craignant qu'il ne fût nuisible à la santé de boire sans manger, crurent devoir ajouter un petit morceau de pain à ce qu'ils avaient à boire le soir; mais, comme ils ne voulaient pas que cela leur fît perdre du temps, ils firent ces jours-là leur lecture du soir dans le réfectoire, au lieu de la faire dans la salle du chapitre, et ils appelèrent cela aller à la *collation*, du nom latin des conférences des saints Pères.

« Ainsi le mot de *collation* se communiqua insensiblement de la lecture de ces conférences à ce petit repas du soir, et il commença à se faire connaître au même sens dans le monde, lorsque les séculiers, trouvant que ce petit repas était assez commode pour adoucir les rigueurs du jeûne, jugèrent à propos d'imiter les religieux en ce point. »

J'ai transcrit tout ce passage, parce que je pense que beaucoup sont comme moi, et aiment à savoir l'origine des usages établis; combien de bons catholiques font strictement la *collation* du Carême, et qui ne se doutent pas de l'étymologie de ce mot!

L'origine du jeûne remonte bien haut; le jeûne est presque aussi vieux que la douleur : Abraham pleurant Sara, Jacob pleurant Joseph, mêlent le jeûne à leurs regrets et à leurs prières.

Depuis Moïse, les jeûnes sont fréquents parmi les Juifs; mais pour les jeûnes qui se lisent dans leur calendrier, ils sont postérieurs à la loi. Le législateur des Hébreux n'ordonne aucun jeûne particulier dans ses livres, sinon le jeûne de l'*expiation solennelle*, qui est d'une observation stricte et générale.

Josué et les anciens d'Israël demeurèrent prosternés devant l'arche depuis le matin jusqu'au soir, sans prendre aucune nourriture.

Après la défaite des Israélites devant Haï, les onze tribus qui avaient pris les armes contre celle de Benjamin, voyant qu'elles ne pouvaient tenir contre les soldats de Gabaa, se prosternèrent devant l'arche, et y demeurèrent sans manger jusqu'à la tombée de la nuit.

David jeûna pendant la maladie du premier fils qu'il avait eu de Betzabée, femme d'Uri.

Dans tous les pays, les hommes, en leurs jours d'inquiétude, d'effroi et de tristesse, ont senti le besoin de s'imposer des privations pour éloigner les fléaux ou les douleurs qui menaçaient de fondre sur eux; et il y a bien longtemps que pour détourner le malheur, on a crié vers Dieu, et que l'on a mis des fleurs et des plaisirs sacrifiés entre soi et l'adversité qui avançait.

Le Carême est une commémoration du

(1) *Histoire des fêtes chrétiennes.*

(2) *Histoire des fêtes de l'Eglise.*

jeûne de Notre-Seigneur, alors que pendant quarante jours il resta dans le désert. Lui, qui n'avait pas péché, n'avait pas besoin de faire pénitence; mais il était venu pour enseigner aux hommes la mortification, et il voulait que chaque action de sa vie fût un modèle à suivre, un exemple à donner.

Or, la solitude, la retraite, le silence et l'éloignement des affaires du monde, la tempérance et la sobriété, étaient des choses bonnes à enseigner aux hommes.

Dans le bruit, dans le mouvement, dans les agitations de la société, il y a peu de place pour les graves et pieuses pensées; les inspirations qui élèvent l'âme ne viennent pas de la place publique. Elie était dans le désert, quand l'esprit du Seigneur le fit monter sur un char de feu... La solitude et le silence ne ressemblent point à la mort : il y a en eux une vie pour l'esprit; on dirait que Dieu a permis à des anges de rester au désert, pour y converser avec les saints qui viennent y chercher le repos.

Quand d'une promenade de nos villes nous regardons un beau ciel scintillant d'étoiles, quand nous jouissons du calme que la nuit et le sommeil ont répandu sur la cité, notre âme se sent déjà dégagée de beaucoup des liens qui l'attachent aux intérêts du monde..... Dans le désert, c'est bien autre chose!... et les ailes qui nous rapprochent du ciel s'y déploient bien mieux!... Là, si vous entendez quelques murmures, c'est le vent qui gémit dans les arbres, c'est le torrent qui gronde dans le lointain; ces bruits sont autrement inspirants que la marche cadencée d'une patrouille qui passe, et que l'impure chanson de quelques gens ivres que l'on renvoie des mauvais lieux.

Ce son doux et plaintif qui sort des rameaux balancés du palmier ou du cèdre, vous semble la voix des amis que vous avez perdus, et qui vous plaignent de n'être pas encore avec leurs âmes; ce bruit du torrent vous fait souvenir de la vie! vos jours sont comme ces ondes, vont vite, et ne reviennent plus.

C'est donc une chose bonne et salutaire que cette trêve que le Carême commande, que cette séparation d'avec les affaires et les plaisirs..... que cette absence des festins..... Hommes vivant dans le monde, nous savons tous les entraînements qu'il y a dans la saison des banquets et des bals; mais c'est de bonne foi que nous le demandons :.... est-ce autour des tables, est-ce dans la foule d'une fête, que les grandes pensées nous viennent? Non, il faut rendre à chaque chose ce qui lui appartient.

Le bruyant tumulte du monde, qui n'est pas sans charme, donne l'étourdissement, et parfois l'oubli momentané des peines.

La retraite donne la paix et le saint enthousiasme.

L'un enivre, l'autre élève.

Pour arriver à la *grande semaine*, à la semaine des douleurs du Fils de Dieu, c'est une sainte préparation que le Carême. Pour bien célébrer la Pâque, il faut être pur, il faut avoir les sandales et le bâton du voyageur, il faut être prêt à partir. Les instructions des quarante jours vous apprennent que la mort aime à surprendre les hommes au milieu des festins, et qu'elle se plaît à venir, comme un voleur, frapper les fronts couronnés de diamants et de fleurs.....

La religion ne cesse de nous crier : Pour bien faire la Pâque, il ne faut pas trop s'asseoir dans la vie; il faut être debout, et rompre avec les délices qui énervent et qui retiennent. Le Chrétien est voyageur, la terre n'est pas sa demeure; il ne doit la regarder que comme une hôtellerie que l'on quitte quand on y a dormi; ou comme une tente que l'on a plantée sur le bord du chemin, et que l'on enlève et que l'on replie, quand la nuit est passée.

Il ne faut pas nous arrêter avant d'être arrivés à la demeure de notre Père.

Et la demeure de notre Père, c'est le ciel!....

Voilà ce qui est dit, ce qui est répété chaque matin ou chaque soir, aux Chrétiens qui viennent se recueillir, se fortifier et se reposer dans les églises, pendant la quarantaine de jeûne, de méditations et de prières.

Si le philosophisme, ou ce qui se nomme aujourdhui le rationalisme, parvenait à donner à la société les mœurs qu'il rêve dans ses idées de perfectibilité et de progrès, toute l'année se ressemblerait et n'aurait aucun de ces différents aspects que la religion lui donna; tous les mois, tous les jours seraient les mêmes; point de fêtes de sainte allégresse, point de solennités de deuil! L'année, d'un bout à l'autre, serait comme un pays plat et monotone, sans effets de soleil et d'ombre.

La religion entend mieux que cela ce qui convient aux hommes. Elle sait qu'il faut à notre nature légère et inconstante de la diversité, et elle en a répandu sur l'année chrétienne.

Autrefois, rien de plus frappant dans un pays catholique que l'avénement du *Carême* après la suite des joyeuses fêtes de *Noël*, du *premier de l'an*, des *Rois* et de la *Chandeleur*. La société, le mercredi des Cendres, prenait subitement un tout autre aspect; ce n'était plus le même bruit dans les villes, la même physionomie à la foule; dans les rues, plus de saltimbanques ni de jongleurs, mais des pénitents de confréries et des pèlerins. Le soir, aux carrefours, plus de gaies chansons, plus de danses, mais de pieux cantiques devant les statues de la Vierge ou du saint du quartier... Dans les maisons, plus de festins, mais des repas qui rappelaient, par leur frugalité, les agapes des premiers fidèles..... Aussi il y avait, parmi tous ces fervents Chrétiens, une vive impatience de voir arriver la belle journée de Pâques, et l'Office des alleluia!

Alors, la douce gaieté, fille de l'innocence et de la paix, revenait aux villes et aux campagnes, aux presbytères et aux châ-

teaux ; et nos pères, qui avaient jeûné avec soumission, se *décarêmaient* avec joie.

Il y a des gens qui s'étonnent que la société devienne triste, qu'elle se fasse sombre, et qu'elle ne rie plus de ce bon rire du vieux temps. Ce changement me paraît facile à expliquer. Quand les ondes d'un fleuve n'ont pas de bords arrêtés pour les contenir, elles vont s'étendant de tous côtés, et n'ont de profondeur nulle part.

Il en est de même du plaisir : quand il peut s'étendre également à tous les jours, quand il n'a ni bornes ni empêchements, il n'a plus de vivacité ; on ne lui sourit plus que du bout des lèvres, comme à un hôte qui revient trop souvent chez nous. Ce serait sans doute un bien (religieusement parlant), si cette langueur, cette espèce de dégoût, nous avaient amené la sagesse et le mépris des vanités des vanités; mais non, jusqu'à présent ce n'est pas la sagesse qui nous est arrivée ; c'est seulement l'ennui, et l'ennui n'a jamais été bon ni pour le corps ni pour l'âme.

Le vicomte WALSH.

CATACOMBES DE ROME.

(Extrait du poëme des *Martyrs*.)

Un jour j'étais allé visiter la fontaine Egérie : la nuit me surprit. Pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai vers le tombeau de Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre, et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance, et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes. Je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient de loin quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils, placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur les objets éternellement immobiles.

En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence ; je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière ; mais il n'était plus temps : je pris une fausse route, et, au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai. De nouvelles avenues qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin, plus je m'égare ; tantôt je m'avance avec lenteur ; tantôt je passe avec vitesse. Alors, par un effet des échos qui répétaient le bruit de mes pas, je crois entendre marcher précipitamment derrière moi.

Il y avait déjà longtemps que j'errais ainsi ; mes forces commençaient à s'épuiser : je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumée qui menaçait de s'éteindre. Tout à coup, une harmonie, semblable au chœur lointain des esprits célestes, sort du fond de ces demeures sépulcrales : ces divins accents expiraient et renaissaient tour à tour ; ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève, et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent les magiques concerts : je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin célébrait le mystère des Chrétiens : de jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel ; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les catacombes !

CHATEAUBRIAND.

CATARACTE (LA) DE NIAGARA.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière de Niagara, qui sort du lac Erié, et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante quatre pieds : depuis le lac Erié jusqu'au saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide ; et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante du gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend, avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs ; celle qui tombe au levant, descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre ; et des carcajoux se suspendent par leur longue queue au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

CHATEAUBRIAND.

CATÉCHISME (LE).

Le Catéchisme !... A ce mot, vous voyez le sourire effleurer les lèvres de tout ce qui n'appartient plus à la première enfance. Il provoque les dédains de la sottise superbe, comme de la sagesse moqueuse. Ouvrir un catéchisme ! le savant croirait déroger ; l'homme mûr, la femme du monde, le jeune homme échappé d'hier des bans des petites écoles, auraient de la peine à se persuader que cette proposition fût sérieuse. L'ignorant

lui-même, depuis qu'il est devenu homme, se retranche fièrement dans cette ignorance même qu'il regarde comme un privilége de ses années. Parce que ce livre est mis d'abord dans les mains du premier âge, on ne suppose pas qu'il puisse se placer sous la main d'un âge plus avancé...

Le catéchisme! mais c'est la philosophie la plus haute, c'est la religion, c'est la théologie, c'est la science de Dieu; la reine des sciences! Quoi! vous méprisez ce livre? Et vous ne prenez pas garde que là, dans un petit nombre de pages, sont renfermés tous les trésors de la sagesse de Dieu, de la sagesse de l'Eglise, de la sagesse des siècles! Supposons que ce catéchisme, sur lequel vous ne daignez pas même jeter les yeux, fût tombé tout à coup sous la main d'un Socrate, d'un Platon, d'un Aristote, d'un Cicéron, ces infatigables chercheurs de vérités, nous adjurons vos consciences de déclarer si ces grands hommes ne seraient pas restés confondus d'étonnement, muets d'admiration, ravis d'un suprême plaisir de curiosité satisfaite, devant cette grande lumière soudainement levée sur eux, en présence de cette magnifique synthèse qui explique toutes les énigmes, répond à tous les doutes, rend raison de toutes les difficultés, qui relie si merveilleusement l'homme à Dieu, la terre au ciel, les choses du temps à celles de l'éternité, et tout cela sans effort de paroles, sans ambages de discours, avec une telle clarté, avec une telle limpidité de langage, qu'il suffit d'avoir des oreilles pour entendre et un cœur docile pour croire et pour aimer! Mgr Giraud.

PHILOSOPHIE DU CATÉCHISME.

Oui, certes, il est temps que notre société, pulvérisée par le dissolvant de la philosophie du doute, et qui ne périt que faute de croyance et de vertus, revienne s'imprégner des aliments indispensables de toute vie morale à l'école de Jésus-Christ. Là seulement habite, *pleine de grâce et de vérité*, la philosophie qui donne cette *science des choses divines et humaines*, vainement promise par tous les programmes des sages de la terre; — philosophie complète, qui ne laisse sans réponse aucune des questions fondamentales de l'humanité; — philosophie vraiment universelle et populaire, qui met ses solutions à la portée des moindres intelligences, qui produit chaque jour, dans nos hameaux chrétiens, plus de sages que n'en posséda jamais la Grèce antique, et des sages qui, à l'âge de dix ans, résolvent sans effort les formidables problèmes agités en vain par les Pythagore, les Platon, les Aristote; — philosophie éternellement inébranlable, assise qu'elle est, non sur les axiomes et les raisonnements d'une métaphysique nébuleuse, mais sur des faits aussi éclatants que le soleil; — philosophie resplendissante de lumière, qui, par les douze articles du Symbole, a dissipé les affreuses ténèbres de l'ancien monde; — philosophie souverainement sociale, qui, par les seize courtes lignes du Décalogue et des commandements de l'Eglise, a donné à la vraie civilisation son fondement irremplaçable, à tous les problèmes sociaux la meilleure des solutions, et n'a besoin que d'être observée pour faire de la société terrestre une image et un avant-goût de la société des cieux; — philosophie, enfin, indestructible, qu'une tempête d'objections n'a cessé d'assaillir, pour mettre en lumière sa divine solidité, et dont la victoire est préparée par les triomphes momentanés de ses ennemis.

Une chose qui m'a toujours étonné, c'est qu'une académie qui prend le titre d'Académie des Sciences morales n'ait pas admis le catéchisme comme le programme de ses études et le symbole de son savoir. Chercher une vérité morale dont le germe ne soit pas dans le catéchisme est une chose impossible; et s'il est vrai que la philosophie ait pour but la recherche de la vérité, la véritable philosophie doit sortir du catéchisme, et ne peut sortir que de là. Si quelqu'un a droit d'être écouté quand il s'agit de philosophie et de science morale, c'est nous, Catholiques, qui enseignons le catéchisme, nous, enfants de l'Eglise, nous, disciples de la révélation, qui avons reçu un supplément de lumière destiné à venir au secours de toutes les défaillances de la raison. Où en est la philosophie, quand elle veut marcher sans nous? Hélas! elle en est à chercher le moyen de la vérité, l'entrée du sentier qui doit y conduire. De quoi vit-elle, ainsi que le protestantisme, si ce n'est de quelques restes des vérités dont nous les avons enrichis?

Si les partisans de la raison pure nous demandaient compte de la supériorité que nous nous attribuons dans la science du vrai : Nous avons, leur dirions-nous, la prétention d'être plus croyables que vous, parce que nous sommes quelque chose de plus que vous. Tout ce que vous avez, nous l'avons, et vous n'avez pas tout ce que nous avons. Cette raison que vous vantez et que nous vantons encore plus que vous, nous l'avons comme vous. Cette intelligence à laquelle vous avez imposé des travaux qui ont été stériles, puisqu'il n'en reste rien, nous l'avons exercée comme vous, avec la différence que nous en avons fait jaillir des lumières qui se projettent sur le monde entier; la science des choses matérielles qui vous occupe tant, et qu'en désespoir de cause vous semblez accepter comme une suffisante compensation de la science morale qui vous manque, nous l'avons comme vous et souvent plus que vous. Ce que vous n'avez pas et que nous nous glorifions de posséder, c'est une raison éclairée d'en haut; une raison allongée à ses deux extrémités par la raison de Dieu; une raison qui cherche la cause du monde en dehors de lui et qui continue à s'avancer là où la vôtre est forcée de s'arrêter. Mgr Rendu.

—

Il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants, et sur lequel on les interroge

à l'église. Lisez ce petit livre, qui est le catéchisme ; vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait; où elle va, il le sait; comment elle y va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort, il vous fera une réponse sublime... Origine du monde, origine de l'espèce, question de race, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien ; et, quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens; car tout cela sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du Christianisme. Voilà ce que j'appelle une grande religion : je la reconnais à ce signe, qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité.

Théodore Jouffroy.

CATECHISME (le).

(Extrait du *Spectateur* au XIX^e^ siècle.)

Il y a longtemps que je suis persuadé que si les philosophes faisaient le catéchisme aux enfants, tous les enfants deviendraient fous. Heureusement pour l'humanité, ce sont les prêtres qui se chargent de cette importante et honorable instruction; et, comme ils proportionnent les explications à l'âge, au caractère ; comme ils donnent pour mystère ce qui est au-dessus de notre faible raison, et qu'ils appuient sur la morale qui est à la portée de tous, on ne connaît pas encore d'enfant qui soit devenu fou en sortant du catéchisme. Lorsque la grande époque de la communion approche, combien n'en voit-on pas au contraire qui deviennent sages, posés, réfléchis jusqu'à faire la joie et l'admiration de leur famille?

L'art d'instruire se réduit à proportionner l'instruction à l'âge et à l'intelligence de l'élève; et pour connaître jusqu'où cet art peut aller, il faut suivre un curé de village, enseignant la religion à des enfants qui ne savent pas lire : il y a dans ce spectacle de quoi confondre l'orgueil des philosophes. Il est certain qu'un enfant de sept ans ne comprendra de son catéchisme que ce qui se lie aux idées qui lui sont déjà propres, et le nombre n'en est pas considérable ; à neuf ans, il comprendra plus d'explications, parce que sa raison sera plus formée; à douze, s'il a été élevé avec soin, il est en état de tout comprendre (1).

Je n'ai jamais été frappé d'une admiration plus vive qu'en lisant ce petit livre, fait pour les enfants, et dont la profondeur ne peut étonner que les hommes faits (2). Quelle logique! quelle justesse d'expressions! quelle connaissance du cœur humain!...

Dans quel ouvrage des philosophes anciens trouvera-t-on une division aussi parfaite des vices où nos passions peuvent nous conduire? Dans quel ouvrage des philosophes anciens trouvera-t-on les conséquences d'un vice capital déduites avec plus de force et de vérité. Un axiome généralement reçu en bonne philosophie, je parle de celle qui s'appuie sur l'expérience, c'est que l'oisiveté est la mère de tous les vices. Eh bien! lisez, dans le catéchisme, les conséquences de la paresse, vous verrez si ce chapitre est au-dessus de l'intelligence d'un enfant, et cependant s'il est possible au plus habile scrutateur du cœur humain d'aller plus loin. Lisez les chapitres sur l'orgueil, l'envie, la colère, etc., et vous serez étonné de la justesse des conséquences, de la simplicité des définitions.

Un enfant bien élevé comprend, à douze ans, toutes les explications ; il apprend à la fois ses devoirs et la raison de ses devoirs ; chaque réponse qui va jusqu'à son cœur développe son intelligence : en un mot, le catéchisme est pour lui un excellent cours de logique et de morale. Ce qu'il y a de mystérieux dans la religion, loin de nuire aux progrès de son esprit, ne sert qu'à captiver son imagination et à lui donner, pour les leçons qu'il reçoit, un respect, une confiance qu'on n'obtiendrait pas de cet âge par tout autre moyen. Fiévée.

CATHEDRALES.

Ces cathédrales monumentales, taillées en forme de croix, avec leurs mille et mille symboles vivants d'architecture, de sculpture, de peinture et de mosaïque aux vitraux resplendissants et aux voûtes d'azur semées d'étoiles d'or, n'étaient encore que la surface, l'enveloppe extérieure de l'art chrétien. Sous ces lignes infinies d'arcades inondées d'une lumière colorée et mystérieuse, à la lueur des cierges, sous le reflet éblouissant des ornements sacerdotaux et des calices d'or, au milieu de la marche lente des processions solennelles conduites par des chœurs de vierges vêtues de blanc, le drame liturgique développait l'auguste éclat de ses pompes religieuses dans une atmosphère toute vibrante de flots de prières et d'harmonie, et où la voix de l'orgue s'unissait au chant des psaumes dans une hymne universelle d'amour. Pour-

(1) « Ne dites pas que les idées religieuses sont trop hautes et trop sublimes pour être d'aucun usage, dans nos premières années. La chaîne qui lie le ciel à la terre, la créature au Créateur, semble commencer, pour nous, par des anneaux dont la faible main des enfants peut se saisir. » Necker.

(2) « Le grand Condé était plus grand, lorsque, pour instruire des principes de la foi le plus humble de ses domestiques, il descendait au modeste rôle de catéchiste, que lorsque, pour forcer la victoire sur les champs de bataille, il développait les plus étonnantes ressources du génie et de la valeur. »

Bérault.

tant ce n'était là encore que le signe visible de l'art divin renfermé tout entier dans la communion des esprits et des cœurs, s'unissant à Dieu même dans le sacrifice de l'autel, pour accomplir avec lui cette création spirituelle, enfantement laborieux d'un monde nouveau. Dans ce corps palpitant d'amour, d'intelligence et de vie, l'âme et la divinité du Christ, irradiant du tabernacle, sous les espèces visibles du sacrifice eucharistique s'incarnaient par la communion en chaque fidèle, tous ne faisant qu'un entre eux et avec Dieu. Par là le Christianisme résumait en lui toutes les formes figuratives des cultes et des sacrifices antiques, comme sa cathédrale en résumait toutes les formes artistiques. Ce qui était arrivé pour l'art primitif, se reproduit depuis six siècles pour l'art chrétien. Tous les beaux arts réunis et synthétisés dans la cathédrale ogivale se sont peu à peu disjoints, séparés, et chacun s'est constitué des principes, un but et une vie à part : ce qui est le signe flagrant d'une décadence parvenue de nos jours à son dernier degré. Comme la science, la vie pratique et la société tout entière, l'art attend avec angoisse une synthèse nouvelle qui le replace à son centre divin et lui rende sa haute mission créatrice dans les destinées providentielles du genre humain.

C'est la basilique « *palais de la justice* » et de la liberté que le Christianisme choisit comme premier type de ses églises, sous Constantin. Les anciens, comme Minutius Félix, Origène, Arnobe, Lactance, disent que les Chrétiens n'avaient pas de temples, et lorsque les païens leur en faisaient un crime, ils répondaient que l'homme est lui-même le temple vivant de Dieu, comme le répète sans cesse saint Paul; le véritable sanctuaire, c'était l'homme lui-même dont le temple n'était que la figuration extérieure.

C.-F. Chevé.

—

Grâce à l'influence des idées religieuses, on vit succéder à l'antique architecture, le genre gothique dans la construction des édifices religieux. Le zèle, la charité du clergé couvrirent l'Europe de magnifiques cathédrales, de basiliques majestueuses, véritables chefs-d'œuvre d'architecture, monuments véritablement dignes de leur divine destination; monuments imposants par la hardiesse de leur exécution, par la solidité de leur structure et la beauté du travail; ils font le désespoir des plus habiles architectes de notre époque, et déposent de la sollicitude de la religion à faire fleurir les arts, ainsi que les sacrifices immenses que le clergé et les fidèles s'imposaient pour opérer ces merveilles.

Le souffle de la religion est un souffle fécond et créateur; la construction des églises gothiques conserva la sculpture, la peinture et les autres arts, ou les fit revivre avec un nouvel éclat. La peinture, particulièrement, doit sa renaissance aux moines qui accompagnèrent les Croisés en Orient et en rapportèrent quelques tableaux représentant des sujets religieux. Les murs des églises cessèrent d'être nus, ils reçurent pour ainsi dire la vie. Lorsque Constantinople tomba sous la domination des mahométans, des pontifes romains ouvrirent les portes de Rome aux savants et aux artistes grecs qui abandonnaient leur patrie. Animés par la protection et les bienfaits des Papes, les Raphael, les Michel-Ange firent usage de toutes les ressources de leur beau génie.

Avec les opinions protestantes, qui chassent des temples les tableaux et les statues, on ne verrait pas tous les chefs-d'œuvre réunis à Saint-Pierre de Rome et dans les autres basiliques du monde catholique. L'école d'Anvers n'aurait pas acquis tant de gloire pendant les XVI^e^ et XVII^e^ siècles, si la réforme des Provinces-Unies avait embrassé les Pays-Bas autrichiens. Les artistes, les amateurs n'admireraient pas les chefs-d'œuvre de Rubens, de Van Dyck, de Brayer, sans la générosité du clergé catholique; l'Europe, les ouvrages immortels de Lesueur, de Boulogne, de Jouvenet. Il ne suffit pas d'ailleurs d'ordonner des tableaux, il faut encore un local pour les placer : or, ce local ne se trouve que dans les églises catholiques. On a remarqué fort judicieusement que l'Angleterre, si féconde en hommes de génie, surtout avant son apostasie, n'a produit que des peintres médiocres et en petit nombre, parce que, à l'époque où les arts, renouvelés en Italie, se répandirent en Europe, le culte des images était aboli dans cette île, et avec lui l'occasion d'apprendre le dessin, l'émulation et la gloire; les sculpteurs, les peintres manquent aussi aux pays protestants. La réforme avec ses opinions froides et sans vie, les a rendus inutiles. D'ailleurs, en perdant la foi, le protestantisme a perdu le sentiment du beau moral. Le clergé catholique, dépositaire fidèle et gardien de toutes les doctrines qui élèvent l'homme, qui aime le beau essentiel qui est le type de toute beauté morale, est nécessairement touché du beau visible des arts. Paulin de Puymirol.

—

S'il est une gloire dont nous devions être fiers pour nous et pour notre patrie, c'est assurément de posséder des églises où l'inspiration religieuse s'est développée avec une puissance et une hardiesse dont les ouvrages de l'antiquité ne nous offrent aucun modèle.

Nos cathédrales sont non-seulement des œuvres incomparables d'architecture, qui nous prouvent que les sciences mathématiques et les arts du dessin étaient parvenus, dès le XII^e^ siècle, à une haute perfection, ce sont encore de vivantes émanations de la pensée chrétienne qui aimait ces siècles de foi. La pensée chrétienne ressort de l'ensemble comme de chacun des détails de nos grands édifices gothiques; elle vous saisit dès que vous les apercevez dominant nos villes de leurs formes gigantesques, qui n'empruntent rien à l'ordre ni au rhythme

de nos modestes habitations, Elle vous saisit bien plus encore lorsque vous franchissez le seuil qui les sépare du bruit du monde. Là tout est grave, solennel, infini : dès que vous entrez, votre imagination s'égare dans ces longues nefs qui, tournant autour du chœur à la clarté mystérieuse des vitraux, semblent se perdre dans une étendue sans limite; les hautes colonnes, les nervures, les ogives, tous ces élancements de l'art vers le ciel, l'emportent au delà du temps et de l'espace ; et si la grande voix de l'orgue vient à retentir sous ces voûtes, auxquelles leur mode de construction donne une étonnante sonorité ; si les chants du peuple éclatent à l'unisson, graves et uniformes comme tout ce qui est étranger aux agitations de la vie, vos sens se taisent, et votre âme demeure plongée dans la contemplation et la prière.

« La France est vraiment admirable pour ses églises, » écrivait le Tasse, pendant le séjour qu'il fit à la cour de Charles IX en 1570; « elles sont sans nombre dans les les villes et dans les campagnes, et d'une grandeur, d'une magnificence inouïes, indice certain de l'antique dévotion de ce royaume. »

On a dit que l'art au moyen âge procédait sans principes et sans règles : cela est vrai en ce sens que pleine liberté était laissée au génie ; aussi chacune de nos églises a-t-elle son caractère et sa physionomie individuelle; mais l'artiste n'en reconnaissait pas moins, comme règles fondamentales, les traditions dont il était entouré, et auxquelles il pouvait seulement, si ses inspirations étaient heureuses, ajouter une tradition de plus. De cette façon, l'art progressait et ne s'égarait pas ; il se modifiait en même temps suivant les écoles et les provinces. Ici on admirait la hardiesse des voûtes ; là, une délicatesse particulière dans les sculptures ; ailleurs, le mélange, parfois heureux, de quelques ornements classiques et des ornements du nouveau style ; en Auvergne, la façade des églises était souvent décorée d'une marqueterie de pierres de différentes couleurs, comme dans la Toscane. Partout les *maîtres de l'œuvre* s'épuisaient en efforts, pour rendre avec plus de fini les feuilles et les fleurs des chapiteaux, les dessins capricieux des galeries et des roses, les dais, les pinacles et les guirlandes des façades; la pierre se façonne en broderies et en dentelle, les clochetons et les aiguilles se multiplient. C'est bientôt une profusion d'ornements, c'est une somptuosité de décors qu'on n'ose condamner, tant il y a de richesse et d'élégance dans ses moindres détails, mais qui s'éloigne cependant chaque jour davantage de la sévère gravité des premiers types.

Lorsqu'on entre dans les cathédrales du XV^e^ siècle, on est frappé des formes aiguës qui y dominent, tant dans le style général que dans les détails d'ornementation. Là, plus de colonnes ni de faisceaux de colonnes, plus de chapiteaux ni de bases, plus de support pour les nervures qui soutiennent les combles ; les nervures elles-mêmes s'élancent du sol comme d'immenses gerbes qui s'épanouissent à la voûte, et l'œil, ne rencontrant plus de point d'arrêt dans ces incommensurables hauteurs, ne distinguant même plus le passage de la ligne droite à la ligne courbe, demeure sans force devant cette saisissante image de l'infini.

Entrez maintenant dans une de nos églises, quelque antique qu'elle soit par le genre, de son architecture, et vos émotions seront indicibles. Il y a d'abord plus d'espace dans nos temples ; l'œil s'y perd dans la profondeur des nefs et dans des chapelles latérales pleines de mystère. A l'unité toujours simple de la rotonde ou du quadrilatère antique, a été substituée la forme sublime de la croix, dont les bras s'étendent vers les quatre points de l'horizon, vivant symbole de l'ardent prosélytisme de la charité chrétienne. Du nord, du sud, de l'ouest, de partout on peut apercevoir la faible clarté de la lampe qui brûle devant le Saint des saints en signe d'espérance. Au-dessus de vos têtes s'élève une hardie coupole qui, brisant la voûte sous laquelle l'âme serait à l'étroit, monte vers le ciel comme un élan d'amour ; enfin deux campaniles posent sur le seuil du temple et dominent les palais de la cité afin de porter plus loin la voix de la prière.

Voilà ce que le génie du Christianisme a fait de l'art païen : il lui a emprunté parfois ses ordres d'architecture, les proportions de ses colonnes, le dessin de ses entablements, la pureté de ses profils, le matériel de l'art, en un mot, mais pour sa partie morale, il n'a cherché ses inspirations que dans la foi.

Eugène de La Gournerie.

CAZOTTE,

OU LES RÉSULTATS SOCIAUX DE L'IMPIÉTÉ TRIOMPHANTE.

Il me semble que c'était hier, et c'était cependant au commencement de 1788. Nous étions à table chez un de nos confrères à l'Académie, grand seigneur et homme d'esprit. La compagnie était nombreuse et de tout état, gens de cour, gens de robe, gens de lettres, académiciens, etc. On avait fait grande chère, comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaieté de bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours le ton : on en était alors venu dans le monde au point où tout est permis pour faire rire. Chamfort nous avait lu de ses Contes impies et libertins, et les grandes dames avaient écouté sans avoir même recours à l'éventail. De là un déluge de plaisanteries sur la religion ; l'un citait une tirade de *la Pucelle ;* l'autre rappelait des vers *philosophiques* de Diderot... La conversation devient plus sérieuse ; on se répand en admiration sur *la révolution* qu'avait faite Voltaire, et l'on convient que c'est là le premier titre de sa gloire : « Il a donné le ton à son siècle, et s'est fait lire dans l'antichambre comme dans le salon. » Un des convives nous raconta, en pouffant de

rire, que son coiffeur lui avait dit, tout en le poudrant : *Voyez-vous, Monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai pas plus de religion qu'un autre.* On conclut que *la Révolution* ne tardera pas à se consommer; qu'il faut absolument *que la superstition et le fanatisme fassent place à la philosophie*, et l'on en est à calculer la probabilité de l'époque et quels seront ceux de la société qui verront *le règne de la raison*...

Un seul des convives n'avait point pris de part à toute la joie de cette conversation, et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme. C'était Cazotte, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des illuminés. Il prend la parole, et du ton le plus sérieux : Messieurs, dit-il, soyez satisfaits; vous verrez tous cette *grande et sublime révolution* que vous désirez tant. Vous savez que je suis un peu prophète; je vous le répète, vous la verrez. » On lui répond par ce refrain connu : *Faut pas être grand sorcier pour ça.* — « Soit, mais peut-être faut-il l'être un peu plus pour ce qui me reste à vous dire. Savez-vous ce qui arrivera de cette révolution, ce qui en arrivera pour vous tous tant que vous êtes ici, et ce qui en sera la suite immédiate, l'effet bien prouvé, la conséquence bien reconnue? »

« Ah! voyons, dit Condorcet avec son air et son rire sournois et niais; un *philosophe* n'est pas fâché de rencontrer un *prophète.* » — « Vous, monsieur de Condorcet, vous expirerez étendu sur le pavé d'un cachot; vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau, du poison que le *bonheur* de ce temps-là vous forcera de porter toujours sur vous. »

Grand étonnement d'abord; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et l'on rit de plus belle. — « M. Cazotte, le conte que vous nous faites ici n'est pas si plaisant que votre *Diable amoureux.* Mais qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec la philosophie et le règne de la raison? » — « C'est précisément ce que je vous dis; c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté, c'est sous le règne de la *raison* qu'il vous arrivera de finir ainsi, et ce sera bien le *règne de la raison;* car alors elle aura des *temples*, et même il n'y aura plus dans toute la France, en ce temps-là, que des *temples de la raison.* » — « Par ma foi, dit Chamfort avec le rire du sarcasme, vous ne serez pas un des prêtres de ces temples-là. »

— « Je l'espère; mais vous, monsieur de Chamfort, qui en serez un et très-digne de l'être, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que quelques mois après. » On se regarde et on rit encore.

« Vous, monsieur Vicq d'Azyr, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même : mais vous vous les ferez ouvrir six fois dans un jour, au milieu d'un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, et vous mourrez dans la nuit. »

« Vous, monsieur de Nicolaï, vous mourrez sur l'échafaud; vous, monsieur Bailly, sur l'échafaud; vous, monsieur de Malesherbes, sur l'échafaud... »

« Ah! dit Roucher, il paraît que Monsieur n'en veut qu'à l'Académie; il vient d'en faire une terrible exécution; et moi, grâce au ciel..... » — » Vous! vous mourrez aussi sur l'échafaud! »

— « Oh! c'est une gageure, s'écria-t-on de toutes parts, il a juré de tout exterminer. » — « Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré. » — « Mais, nous serons donc subjugués par les Turcs et les Tartares? » — « Point du tout, je vous l'ai dit : vous serez alors gouvernés par la seule *philosophie*, par la seule *raison.* Ceux qui vous traiteront ainsi seront tous des *philosophes*, auront à tout moment dans la bouche toutes les mêmes phrases que vous répétez depuis une heure, répéteront toutes vos maximes, citeront tout comme vous les vers de Diderot... » — On se disait à l'oreille : « Vous voyez bien qu'il est fou; » car il gardait toujours le plus grand sérieux. — « Est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante? Et vous savez qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries. » — « Oui, répondit Chamfort, mais son merveilleux n'est pas gai; il est trop patibulaire; et quand tout cela arrivera-t-il? » — « Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli. »

— « Voilà bien des miracles; et cette fois c'était moi-même qui parlais, et vous ne m'y mettez pour rien. » — « Vous y serez pour un miracle tout au moins aussi extraordinaire : vous serez alors *chrétien.* »

Grandes exclamations.

« Ah! reprit Chamfort, je suis rassuré; si nous ne devons périr que quand La Harpe sera chrétien, nous sommes immortels. »

— « Pour ça, dit alors madame la duchesse de Gramont, nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les *révolutions.* Quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu, mais il est reçu qu'on ne s'en prend pas à nous, et à notre sexe... » — « Votre sexe, Mesdames, ne vous en défendra pas cette fois; et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes, sans aucune différence quelconque. »

— « Mais qu'est-ce que vous dites donc là, monsieur Cazotte? c'est la fin du monde que vous nous prêchez? » — « Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que vous, Madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous, dans la charrette du bourreau, et les mains liées derrière le dos. » — « Ah! j'espère que dans ce cas là j'aurai un carrosse drapé de noir. » — « Non, madame, de plus grandes dames que vous iront comme vous en charrette, et les mains liées comme vous. » — « De plus grandes dames!

quoi ! les princesses du sang? » — « De plus grandes dames encore..... » Ici un mouvement très-sensible dans toute la compagnie, et la figure du maître se rembrunit; on commençait à trouver que la plaisanterie était forte. Madame de Gramont, pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cette dernière réponse, et se contenta de dire du ton le plus léger :

« Vous verrez qu'il ne me laissera pas seulement un confesseur? » — « Non, madame, vous n'en aurez pas, ni vous, ni personne. Le dernier supplicié qui en aura un par grâce sera... »

Il s'arrêta un moment: — « Eh bien ! quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative? » — « C'est la seule qui lui restera, et ce sera le roi de France ! »

Le maître de la maison se leva brusquement et tout le monde avec lui. Il alla vers M. Cazotte, et lui dit avec un ton pénétré : « Mon cher monsieur Cazotte, c'est assez faire durer cette facétie lugubre. Vous la poussez trop loin, et jusqu'à compromettre la société et vous-même. » Cazotte ne répondit rien, et il se disposait à se retirer, quand madame de Gramont, qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaieté, s'avança vers lui : — « Monsieur le prophète, qui nous dites à tous notre bonne aventure, vous ne nous dites rien de la vôtre. » Il fut quelque temps en silence et les yeux baissés.

— « Madame, avez-vous lu le siége de Jérusalem, dans Josèphe? » — « Oh ! sans doute; qui est-ce qui n'a pas lu ça? Mais faites comme si je ne l'avais pas lu. » — « Eh bien ! madame, pendant ce siége un homme fit sept fois de suite le tour des remparts, à la vue des assiégeants et des assiégés, criant incessamment d'une voix sinistre et tonnante : *Malheur à Jérusalem !* Et le septième jour il cria : *Malheur à Jérusalem ! malheur à moi-même !* Et dans le moment une pierre énorme, lancée par les machines ennemies, l'atteignit et le mit en pièces. »

Et, après cette réponse, M. Cazotte fit sa révérence et sortit (1). LA HARPE.

CÉLÉBRITÉ COUPABLE ET HONTEUSE.

Je ne puis me dispenser de blâmer les écrivains qui, sous prétexte d'attaquer la superstition, cherchent à saper les fondements de la morale, et donnent atteinte aux liens de la société, d'autant plus insensés qu'il serait dangereux pour eux-mêmes de faire des prosélytes. Le funeste effet qu'ils produisent sur les lecteurs, est d'en faire, dans la jeunesse, de mauvais citoyens, des criminels scandaleux, et des malheureux dans l'âge avancé : car il y en a peu qui aient alors le malheur d'être assez pervertis pour être insensibles ! L'empressement avec lequel on lit ces sortes d'ouvrages ne doit pas flatter les auteurs qui, d'ailleurs, auraient du mérite : ils ne doivent pas ignorer que les plus misérables écrivains en ce genre partagent presque également cet honneur avec eux. La licence et l'impiété n'ont jamais prouvé l'esprit. Les plus méprisables, sous ce rapport, peuvent être lus une fois; sans leurs excès, on ne les eût jamais nommés : semblables à ces malheureux que leur état condamnait aux ténèbres, et dont le public n'apprend les noms que par le crime et le supplice. DUCLOS.

CHANGEMENT (DU) DE RELIGION,

ET QUE C'EST TOUJOURS UN DEVOIR DE QUITTER L'ERREUR POUR LA VÉRITÉ.

Lettre à une dame protestante.

Madame, vous exigez que je vous adresse mon opinion sur la maxime si fort à la mode, *qu'un honnête homme ne change jamais de religion.* Vous me trouverez toujours disposé, madame, à vous donner des preuves d'une déférence sans bornes, et je m'empresserai d'autant plus à vous obéir dans cette occasion, que, si je ne me trompe infiniment, il ne reste plus entre vous et la vérité que ce vain fantôme d'honneur qu'il est bien important de faire disparaître.

Il m'eût été bien plus doux de vous entretenir de vive voix; mais la Providence ne l'a point voulu. Je vous écrirai donc, puisque nous sommes séparés pour très-longtemps, peut-être même pour toujours; et j'ai le ferme espoir que cette lettre produira sur un esprit aussi bien fait que le vôtre tout l'effet que j'en attends.

La question ne saurait être plus importante; car, si nul honnête homme ne doit changer de religion, il n'y a plus de question sur la religion. Il est inutile et même ridicule de s'informer de quel côté se trouve la vérité. Tout le monde a raison ou tout le monde a tort, comme il vous plaira; c'est une pure affaire de police dont il ne vaut pas la peine de s'occuper.

Mais pesez bien, je vous en supplie, l'alternative suivante : pour que tout honnête homme soit obligé de conserver sa religion, quelle qu'elle soit, il faut nécessairement *que toutes les religions soient vraies, ou que toutes les religions soient fausses.* Or, de ces deux propositions, la première ne peut se trouver que dans la bouche d'un insensé, et la seconde dans celle d'un impie. Ainsi je suis bien dispensé, avec une personne telle que vous, d'examiner la question dans son rapport avec l'une ou l'autre de ces deux suppositions; et je dois me restreindre à une troisième, je veux dire à celle qui admet une religion vraie et rejette toutes les autres comme fausses.

Je le dois d'autant plus, que c'est préci-

(1) Nous ne reproduisons point ce récit comme une prédiction faite réellement en termes aussi explicites, plusieurs années avant les catastrophes annoncées, mais comme une image fidèle de l'époque révolutionnaire, présentée sous une forme ingénieuse et frappante, et, à ce titre, profondément instructive. (*Note de l'Éditeur.*)

sément de cette supposition que l'on part pour prétendre que chacun doit garder la sienne. En effet, dit-on, le Latin dit qu'il a raison, le Grec dit qu'il a raison, le protestant dit qu'il a raison : entre eux qui sera le juge ? Ma réponse serait bien simple, si c'était là l'état de la question. Je dirais : C'est Dieu qui sera le juge ; c'est Dieu qui examinera si l'homme ne s'est point trompé lui-même ; s'il a étudié la question avec toute l'attention dont il est capable, et surtout s'il ne s'est point laissé aveugler par l'orgueil ; *car il n'y aura point de grâce pour l'orgueil.*

Mais ce n'est point du tout de quoi il s'agit ; on change l'état de la question pour l'embrouiller. Il ne s'agit nullement de savoir ce qui arrivera d'un homme qui se croit de bonne foi dans le chemin de la vérité, quoiqu'il soit réellement dans celui de l'erreur ; encore une fois, Dieu le jugera, et il est bien singulier que nous ayons tant de peur que Dieu ne sache pas rendre justice à tout le monde. Il s'agit, et il s'agit uniquement de savoir *ce que doit faire l'homme qui professe une religion quelconque, et qui voit clairement la vérité ailleurs ?* Voilà la question ; et il n'y a ni raison, ni bonne foi à la changer pour en examiner une toute différente, puisque nous sommes tous d'accord qu'un homme qui change de religion sans conviction est un lâche et même un scélérat.

Cela posé, quel téméraire osera dire que l'homme à qui la vérité devient manifeste doit s'obstiner à la repousser ? Il n'y a rien de si terrible que l'empire d'une fausse maxime une fois établi sur quelque préjugé qui nous est cher ; à force de passer de bouche en bouche, elle devient une sorte d'oracle qui subjugue les meilleurs esprits. De ce nombre est celle que j'examine dans ce moment : c'est le coussin que l'erreur a imaginé pour reposer sa tête et dormir à l'aise.

La vérité n'est pas, quoi qu'on en dise, si difficile à connaître. Chacun, sans doute, est maître de dire *non*, mais la conscience est infaillible, et son aiguillon ne saurait être écarté ni émoussé. Que fait-on donc pour se mettre à l'aise, et pour contenter à la fois la paresse qui ne veut point examiner, et l'orgueil qui ne veut point se dédire ? On invente la maxime *qu'un homme d'honneur ne change point de religion :* et là-dessus on se tranquillise, sans vouloir s'apercevoir, ce qui est cependant de la plus grande évidence, que ce bel adage est tout à la fois une absurdité et un blasphème.

Une absurdité : car que peut-on imaginer de plus extravagant, de plus contraire à la nature d'un être intelligent, que la profession de foi expresse et antérieure de repousser la vérité si elle se présente ? On enverrait à l'hôpital des fous celui qui prendrait un tel engagement dans les sciences humaines ; mais quel nom donner à celui qui le prend à l'égard des vérités divines ?

Un blasphème : car c'est absolument et au pied de la lettre la même chose que si l'on disait formellement à Dieu : « Je me moque de ce que vous dites ; révélez ce qu'il vous plaira : je suis né juif, mahométan, idolâtre, etc., je m'y tiens. Ma règle sur ce point est le degré de longitude et de latitude. Vous pouvez avoir ordonné le contraire, mais peu m'importe. »

Vous riez, madame ; mais il n'y a ici ni exagération ni rhétorique, c'est la vérité toute pure ; jugez-en vous-même dans le calme de la réflexion.

En vérité il s'agit bien d'un vain point d'honneur et d'un engagement d'orgueil dans une matière qui intéresse la conscience et le salut.

Mais je ne prétends pas en demeurer là, et j'ai la prétention de vous montrer que l'honneur même, tel que nous le concevons dans le monde, ne s'oppose nullement au changement de religion ; pour cela remontons aux principes.

Il y a aujourd'hui mille huit cent neuf ans qu'il y a *toujours* eu dans le monde une Eglise catholique, qui a *toujours* cru ce qu'elle croit. Vos docteurs vous auront dit mille fois que nous avions innové ; mais prenez garde d'abord que si nous avions réellement innové, il serait assez singulier qu'il fallût publier tant de gros livres pour le prouver (livres au reste réfutés sans réplique par nos écrivains). Hé ! mon Dieu, pour prouver que vous avez varié, vous autres, qui n'existez cependant que d'hier, il ne faut pas se donner tant de peine. Un des meilleurs livres de l'un de nos plus grands hommes contient l'*histoire de vos variations*. Les professions de foi se sont succédé chez vous comme les feuilles se succèdent sur les arbres ; et aujourd'hui on se ferait lapider en Allemagne, si l'on soutenait que la confession d'Augsbourg, qui était cependant l'Evangile du XVI^e^ siècle, oblige les consciences.

Mais allons au-devant de toutes les difficultés. Partons d'une époque antérieure à tous les schismes qui divisent aujourd'hui le monde. Au commencement du X^e^ siècle, il n'y avait qu'une foi en Europe. Considérez cette foi comme un assemblage de dogmes positifs : l'unité de Dieu, la trinité, l'incarnation, la présence réelle ; et, pour mettre plus de clarté dans nos idées, supposons qu'il y ait cinquante de ces dogmes positifs. Tous les chrétiens croyaient donc alors cinquante dogmes. L'Eglise grecque ayant nié la procession du Saint-Esprit et la suprématie du Pape, elle n'eut plus que quarante-huit points de croyance, par où vous voyez que nous croyons toujours tout ce qu'elle croit, quoiqu'elle nie deux choses que nous croyons. Vos sectes du XVI^e^ siècle poussèrent les choses beaucoup plus loin, et nièrent encore plusieurs autres dogmes ; mais ceux qu'ils ont retenus nous sont communs. Enfin, *la religion catholique croit tout ce que les sectes croient*, ce point est incontestable.

Ces sectes, quelles qu'elles soient, ne

sont donc point des religions ; ce sont des *négations*, c'est-à-dire *rien* par elles-mêmes, car dès qu'elles affirment, elles sont catholiques.

Il suit de là une conséquence de la plus grande évidence : c'est que le catholique qui passe dans une secte APOSTASIE véritablement, parce qu'il change de croyance, et qu'il nie aujourd'hui ce qu'il croyait hier ; mais que le sectaire qui passe dans l'Eglise n'abdique au contraire aucun dogme, il ne nie rien de ce qu'il croyait ; il croit au contraire ce qu'il niait, ce qui est bien différent.

Dans toutes les sciences, il est honorable de faire des découvertes et d'apprendre des vérités qu'on ignorait. Par quelle singularité la science de la religion, la seule absolument nécessaire à l'homme, serait-elle exceptée? Le mahométan qui se fait chrétien passe d'une religion positive dans une autre du même genre. Il peut donc en coûter à son orgueil d'abdiquer des dogmes positifs, et de confesser que ce même Mahomet qu'il regardait comme un prophète envoyé de Dieu n'est cependant qu'un imposteur.

Il en est tout autrement de celui qui passe d'une secte chrétienne dans la mère Eglise. On ne lui demande pas de renoncer à aucun dogme, mais seulement d'avouer qu'outre les dogmes qu'il croit et que nous croyons tous comme lui, il en est d'autres qu'il ignorait, et qui cependant se trouvent vrais.

Tout homme qui a de la raison doit sentir l'immense différence de ces deux suppositions.

Maintenant, je vous prie d'arrêter votre esprit sur la considération suivante, qui est digne de toute votre attention. Pourquoi la maxime *qu'il ne faut jamais changer de religion* est-elle anathématisée par nous comme un blasphème extravagant ? et pourquoi cette maxime est-elle canonisée comme un oracle de l'honneur dans tous les pays séparés? Je vous laisse le soin de répondre.

Voilà ce que j'avais à vous dire sur cette grande question. Je n'emploie, comme vous voyez, ni grec, ni latin ; je n'invoque que le bon sens, qui parle si haut qu'il est impossible de lui résister. Pour peu que vous y réfléchissiez, vous ne pouvez pas douter que le catholique qui passe dans une secte est nécessairement un homme méprisable, mais que le chrétien qui d'une secte quelconque repasse dans l'Eglise (s'il agit par conviction, cela s'entend assez) est un fort honnête homme, qui remplit un devoir sacré.

Permettez-moi d'ajouter encore l'expérience à la théorie : nous avons dans notre religion des listes (si nombreuses que nous en avons fait des livres) d'hommes éminents par leur dignité, leur rang, leurs lumières et leurs talents, qui, malgré tous les préjugés de secte et d'éducation, ont rendu hommage à la vérité en rentrant dans l'Eglise. Essayez, je vous prie, de faire une liste semblable de tous les hommes qui ont abjuré le catholicisme pour entrer dans une secte. Vous ne trouverez en général que des libertins, des mauvaises têtes, ou des hommes abjects. J'en appelle à vous-même, Madame ; vous n'avez pas voulu confier vos enfants au moine défroqué qui arriva ici il y a quelque temps. Il ne s'agissait cependant que de leur apprendre la géographie et l'arithmétique, objets qui n'ont rien de commun avec la foi. Il faut que vous le méprisiez bien profondément ; mais il ne dépend pas de vous de mépriser, par exemple, le comte de Stolberg, ou le prince abbé Gallitzin. Des gens qui n'ont pas votre franchise pourront les blâmer, parce que, encore une fois, on ne peut empêcher personne de dire *oui* ou *non* ; mais j'en appelle de bon cœur à leur conscience.

La route étant aplanie, il ne s'agit plus que de marcher. Vous allez me demander, *que faut-il faire?* Je ne veux rien brusquer, madame ; vous savez combien je redoute les publicités inutiles ou dangereuses. Vous avez un époux, une famille et des biens. Un éclat de votre part compromettrait tout cela sans fruit ; je n'entends pas du tout presser ce point avec une rigueur théologique ; mais il y a des moyens doux qui opèrent beaucoup et sans inconvénient. En premier lieu, si vous ne pouvez encore manifester la vérité, vous êtes tenue au moins de ne jamais la contredire. Que l'usage, le respect humain ou la politique, que l'orgueil national surtout, ne vous arrachent jamais un mot contre elle. En second lieu, songez qu'une dame de votre caractère est une véritable souveraine dans son cercle. Ses enfants, ses amis, ses domestiques sont plus ou moins ses sujets ; agissez dans l'étendue de cet empire. Faites tomber autant qu'il est en vous les préjugés malheureux qui ont tant fait de mal au monde ; vos devoirs ne s'étendent pas au delà de votre pouvoir. Pour le bien comme pour le mal, l'influence de votre sexe est immense ; et peut-être que, pour ramener l'orgueil qui s'obstine, il n'y a plus d'autre argument efficace que celui d'une épouse respectable dont les vertus reposent sur la foi.

Favorisez la lecture des bons livres qui vous ont amenée vous-même au point où vous êtes. Voltaire a dit : *Les livres ont tout fait.* Il n'avait que trop raison ; prenez-lui sa maxime, et tournez-la contre l'erreur.

Enfin, Madame, ceci est le principal ; mettez-vous en règle avec votre conscience, c'est-à-dire avec Dieu. La bonne foi ne périt jamais. Soumettez-vous parfaitement à la vérité ; tenez pour vrai tout ce qui est vrai, pour faux tout ce qui est faux ; désirez de tout votre cœur que l'empire de la vérité s'étende de jour en jour, et laissez dire tous ceux qui auront la prétention de vous deviner. Quand vous serez ainsi disposée, je vous dirai, comme Lusignan : *Allez, le ciel fera le reste.*

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

Le comte JOS. DE MAISTRE.

CHANT GREGORIEN (LE).

Si l'histoire ne prouvait pas que le chant grégorien est le reste de cette musique an-

tique dont on raconte tant de miracles, il suffirait d'examiner son échelle pour se convaincre de sa haute origine. Avant Gui-Arétin, elle ne s'élevait pas au-dessus de la quinte, en commençant par l'*ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*. Ces cinq tons sont la gamme naturelle de la voix, et donnent une phrase musicale pleine et agréable.

M. Burette nous a conservé quelques airs grecs. En les comparant au plain-chant, on y reconnaît le même système. La plupart des psaumes sont sublimes de gravité, particulièrement le *Dixit Dominus Domino meo*, le *Confitebor tibi*, et le *Laudate pueri*. L'*In exitu*, arrangé par Rameau, est d'un caractère moins ancien ; il est peut-être du temps de l'*Ut queant laxis*, c'est-à-dire du siècle de Charlemagne.

Le christianisme est sérieux comme l'homme, et son sourire même est grave. Rien n'est beau comme les soupirs que nos maux arrachent à la religion. L'office des morts est un chef-d'œuvre ; on croit entendre les sourds retentissements du tombeau. Si l'on en croit une ancienne tradition, le *chant qui délivre les morts*, comme l'appelle un de nos meilleurs poëtes, est celui-là même que l'on chantait aux pompes funèbres des Athéniens vers le temps de Périclès.

Dans l'office de la Semaine-Sainte on remarque la Passion de saint Matthieu. Le récitatif de l'historien, les cris de la populace juive, la noblesse des réponses de Jésus, forment un drame pathétique.

Pergolèse a déployé dans le *Stabat Mater* la richesse de son art ; mais a-t-il surpassé le simple chant de l'Église? Il a varié la musique sur chaque strophe ; et pourtant le caractère essentiel de la tristesse consiste dans la répétiton du même sentiment, et, pour ainsi dire, dans la monotonie de la douleur. *Diverses* raisons peuvent faire couler les larmes ; mais les larmes ont toujours une *semblable* amertume : d'ailleurs il est rare qu'on pleure à la fois pour une foule de maux ; et quand les blessures sont multipliées, il y en a toujours une plus cuisante que les autres, qui finit par absorber les moindres peines. Telle est la raison du charme de nos vieilles romances françaises. Ce chant *pareil*, qui revient à chaque couplet sur des paroles variées, imite parfaitement la nature : l'homme qui souffre promène ainsi ses pensées sur différentes images, tandis que le fond de ses chagrins reste le même.

Pergolèse a donc méconnu cette vérité qui tient à la théorie des passions, lorsqu'il a voulu que pas un soupir de l'âme ne ressemblât au soupir qui l'avait précédé. Partout où il y a variété, il y a distraction ; et partout où il y a distraction, il n'y a plus de tristesse : tant l'unité est nécessaire au sentiment! tant l'homme est faible dans cette partie même où gît toute sa force, nous voulons dire dans la douleur!

La leçon des Lamentations de Jérémie porte un caractère particulier : elle peut avoir été retouchée par les modernes, mais le fond nous en paraît hébraïque ; car il ne ressemble point aux airs grecs du plain-chant. Le Pentateuque se chantait à Jérusalem, comme des bucoliques, sur un mode plein et doux ; les prophéties se disaient d'un ton rude et pathétique ; et les psaumes avaient un mode extatique qui leur était particulièrement consacré. Ici nous retombons dans ces grands souvenirs que le culte catholique rappelle de toutes parts. Moïse et Homère, le Liban et le Cythéron, Solyme et Rome, Babylone et Athènes, ont laissé leurs dépouilles à nos autels.

Enfin c'est l'enthousiasme même qui inspira le *Te Deum*. Lorsque, arrêtée sur les plaines de Lens ou de Fontenoy, au milieu des foudres et du sang fumant encore, aux fanfares des clairons et des trompettes, une armée française, sillonnée des feux de la guerre, fléchissait le genou et entonnait l'hymne au Dieu des batailles ; ou bien, lorsqu'au milieu des lampes, des masses d'or, des flambeaux, des parfums, aux soupirs de l'orgue, au balancement des cloches, au frémissement des serpents et des basses, cette hymne faisait résonner les vitraux, les souterrains et les dômes d'une basilique, alors il n'y avait point d'homme qui ne se sentît transporté, point d'homme qui n'éprouvât quelque mouvement de ce délire que faisait éclater Pindare aux bois d'Olympie, ou David au torrent de Cédron.

Au reste, en ne parlant que des chants grecs de l'Eglise, on sent que nous n'employons pas tous nos moyens, puisque nous pourrions montrer les Ambroise, les Damas, les Léon, les Grégoire, travaillant eux-mêmes au rétablissement de l'art musical ; nous pourrions citer ces chefs-d'œuvre de la musique moderne, composés pour les fêtes chrétiennes ; les Vinci, les Léo, les Hasse, les Galuppi, les Durante, élevés, formés ou protégés dans les oratoires de Venise, de Naples, de Rome, et à la cour des souverains pontifes.

CHATEAUBRIAND.

CHARITE (LA) CHRETIENNE.

I. — *Faire la charité.*

La charité est l'unique solution de toutes les questions économiques, insolubles sans elle. Elle vient se placer entre les hommes que divise la soif des biens de ce monde, pour leur enseigner la paix, la concorde et l'amour réciproque. « Cherchez donc d'abord,» leur dit-elle,« le règne de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » (*Matth.* VI, 33.) Le règne de Dieu et sa justice, c'est la charité. Or, si vous vous aimiez les uns les autres, cette lutte d'égoïsme et de cupidité deviendrait une lutte d'abnégation et de sacrifice, et tous les maux dont gémit l'humanité disparaîtraient à l'instant.

C'est ce qu'ont reconnu les plus fougueux adversaires du christianisme eux-mêmes «Il existe,»dit l'un d'eux,«une loi antérieure à notre liberté, promulguée dès le commencement du monde, complétée par Jésus-

Christ, attestée par les apôtres, les martyrs, les confesseurs et les vierges, gravée dans les entrailles de l'homme et supérieure à toute métaphysique : c'est l'*amour*. *Aime ton prochain comme toi-même*, nous dit Jésus-Christ après Moïse. Tout est là. Aime ton prochain comme toi-même, et la société sera parfaite ; aime ton prochain comme toi-même, et toutes les distinctions de prince et de berger, de riche et de pauvre, de savant et d'ignorant disparaissent, toutes les contrariétés des intérêts humains s'évanouissent. Aime ton prochain comme toi-même, et le bonheur avec le travail, sans nul souci de l'avenir, rempliront tes jours. »

« Ce n'est pas assez qu'un seul aime, » dit saint Chrysostome; « mais supposez que tous s'entr'aiment, alors vous verriez quelle force aurait la charité ! Si vous voulez, supposons même que deux hommes s'entr'aiment, et que leur amour soit tel qu'il doit être : eh bien ! ces hommes feraient de la terre un paradis, ils jouiraient continuellement d'une paix inaltérable; toutes leurs œuvres seraient autant de couronnes qu'ils se tresseraient. De tels hommes garderaient leur âme pure de la haine, de l'envie, de l'orgueil, de la vaine gloire, des mauvais désirs, de l'amour désordonné et de tous les autres vices. De tels hommes, remplis de charité, seraient plus éloignés de faire du mal aux autres que de s'en faire à eux-mêmes. De tels hommes seraient des anges parmi les hommes. Tel est celui qui a la charité. La charité est plus forte que les murs les plus solides, plus ferme que le diamant. La richesse et la pauvreté cèdent à sa force ; ou plutôt, si la charité régnait, il n'y aurait ni richesse ni pauvreté. On posséderait tous les avantages de l'une et de l'autre, puisque nous aurions à la fois et cette paisible abondance que l'on trouve dans la richesse, et cette liberté d'esprit, cette absence d'inquiétude dont jouit la pauvreté. Nous ne sentirions ni les soucis, ni les épines des richesses, ni la crainte, ni l'appréhension de la pauvreté. »

Comment la charité tend-elle à réaliser ce sublime idéal qui serait le résultat de la plénitude de son accomplissement par tous? En universalisant l'échange et le don de la vie spirituelle sous la forme et le signe sensible d'un échange et d'un don matériel ; car l'aumône consiste à se donner soi-même, à l'exemple du Christ, sous les espèces visibles d'un aliment corporel, à nous offrir l'un à l'autre, comme dit saint Paul, « en hosties vivantes. » (*Rom.* XII, 1; *Philip.* IV, 18.)

Placée au point de vue des réalités absolues, la charité ne considère toutes les choses de la terre et du temps que comme des phénomènes passagers, des apparences fugitives, simples figures et purs symboles du ciel et de l'éternité. « Ce monde, » dit saint Ambroise, « est comme un songe où nous voyons sans voir, nous écoutons sans entendre, nous mangeons sans nous rassasier, nous nous réjouissons sans nous réjouir, et nous courons sans parvenir au but. Chimérique illusion de l'homme en ce monde, qui poursuit ce qui n'est pas, comme s'il était ! Apparences vides de réalité, vains fantômes, qui viennent et s'en vont, apparaissent et s'évanouissent comme des rêves ! Fumée qu'un peu de vent nous apporte et dissipe; on croit les tenir et on ne tient rien ! Aussi celui à qui l'Ecriture dit : « Réveillez-vous, vous qui dormez, » sort du sommeil de ce monde des ombres, comprend que tout est faux, que tout fuit et s'évanouit, patrimoines, pouvoir, richesses, honneurs et beauté. Car tout cela n'est que songes qui n'abusent que ceux qui dorment, et ne touchent point ceux dont le cœur s'éveille au monde des véritables réalités. »

Les biens de la terre, n'ayant par eux-mêmes aucune réalité intrinsèque et vraie, sont donc seulement un moyen, en pratiquant la vertu, d'acquérir l'unique et souverain bien qui est Dieu. Or Dieu est charité : acquérir la charité, c'est acquérir Dieu. L'indigence, en ouvrant nos entrailles à cette vertu divine, y crée donc Dieu, en y créant la charité. Voilà pourquoi saint Chrysostome nous dit que « l'aumône est surtout une grâce pour celui qui donne, bien plus que pour celui qui reçoit ; » et saint Grégoire le Grand : « Ceux qui donnent doivent se représenter qu'ils offrent plutôt des présents à des protecteurs que non pas des aumônes à des pauvres. » Que devrons-nous donc en échange à celui qui, par le spectacle de son indigence, a fait entrer Dieu dans notre âme, en y faisant entrer la charité ? Nous lui devrons de lui rendre l'aumône qu'il nous a faite, en créant en lui le même sentiment de charité par la vue de notre amour pour Dieu et notre frère, amour dont l'assistance matérielle n'est que le signe visible. Car, dit saint Grégoire le Grand, « l'assistance n'est réelle qu'accompagnée d'un vrai sentiment d'amour qui, lorsque nous faisons du bien à celui qui est dans l'affliction, nous unit à son esprit affligé, en se mettant d'abord comme à sa place, et se revêtant de sa nécessité. »

Faire la charité ! Comprenez-vous ce mot profond ? Ce n'est point jeter son obole au passant, car saint Paul vous dit qu'on peut « distribuer tout son bien pour nourrir les pauvres, » sans avoir la charité. (*I Cor.* XIII, 3.) *Faire* la charité, c'est créer en soi cette vertu, cette puissance vivante, et la transmettre à son frère, pour en vivifier son âme. L'indigence vous a donné, la première, cette céleste aumône, par la vue de sa misère, qui est comme une invocation incessante de la charité, une immense prière à Dieu. Vous ne faites qu'accomplir toute justice en rendant à l'indigent son aumône par la vue de votre amour ardent envers lui. Le don est le signe sensible de cette transmission de l'esprit de vie, ce n'est pas autre chose; car vous pouvez n'avoir à lui donner qu'une larme, et ce signe sensible, plus puissant peut-être que le don d'un royaume, lui transmettra mieux encore la

vertu qu'il a créée en vous. Mais mettre le signe au lieu de l'esprit vivant qu'il exprime, le don de vos biens à la place du don de votre cœur, lui jeter, en échange d'une vertu d'amour, un peu de matière, comme pour égaler à cette boue la divine charité, c'est outrager à la fois Dieu et votre frère, et vouloir, à l'exemple de Simon, acheter l'Esprit-Saint pour un morceau de métal (*Act.* VIII, 18-24); c'est faire la haine et non pas la charité.

II. — *La charité dans le travail et dans la possession.*

Les questions économiques ne sont que des questions religieuses prises à leur point de vue terrestre, comme la religion n'est elle-même qu'une vaste économie sociale prise à son point de vue céleste. De quelque côté qu'on se tourne, c'est toujours Dieu qu'on rencontre, sur le sol qu'on se dispute, comme au cœur de l'homme et aux entrailles de la société. Quelque problème qu'on agite, c'est toujours la loi de Dieu qui le résout, et cette loi c'est la charité.

Deux mots résument tout idéal économique : mettre la charité dans le travail et dans la possession.

Mettez la charité dans le travail, et dès lors chacun considérant son travail comme une coopération à l'action de Dieu même et de sa providence sur le monde, sentira qu'il ne doit et ne peut y concourir que par des œuvres en tout conformes aux desseins de Dieu sur l'humanité et aux destinées immortelles pour lesquelles l'homme a été créé et placé sur la terre. Aussitôt, voici chacun s'interrogeant devant Dieu, sa propre conscience et l'humanité tout entière, pour savoir dans quel ordre Dieu l'appelle à concourrir à l'action de sa providence sur le monde, par sa vocation, l'aptitude particulière qu'il a reçue et qui seule décidera de la nature de son travail; quelles sont, dans cet ordre, les œuvres vraiment bonnes et saintes à entreprendre, celles qui sont réellement conformes aux desseins providentiels de Dieu, pour l'édification spirituelle et corporelle de tous? Quels sont les voies et moyens d'accomplir ces œuvres les plus conformes à la volonté de Dieu, c'est-à-dire à la charité universelle, qui est le résumé et la plénitude de toute sa loi ? Ces trois questions, posées et résolues uniquement au point de vue de la charité, créent tout un monde économique nouveau.

« Qui travaille prie, » dit le proverbe populaire après saint Augustin, qui assimile ainsi le travail au culte. Pourquoi? Parce que le travail est l'exercice universel de la charité, car il comprend la production de toute œuvre propre à nourrir le corps ou l'âme de nos frères, depuis l'apostolat et le sacerdoce qui donnent à nos esprits la nourriture divine, jusqu'à la science qui lui livre l'aliment intellectuel; depuis les fonctions civiles qui alimentent en nous la vie sociale, jusqu'aux beaux-arts qui nourrissent dans les cœurs la vie morale; depuis l'agriculture qui élabore le pain matériel, jusqu'à l'industrie qui le prépare. Mais le travail n'est point dans l'acte du corps qui lui sert d'instrument; il est dans la charité, qui seule est l'âme de ce rouage. Que, pressé par les besoins de la vie, l'homme s'en aille aveuglément au labeur de chaque jour, ce n'est point là le travail chrétien, mais la chaîne de l'esclave. Que le désir d'amasser et de jouir le rive à la peine, ce n'est point là encore l'œuvre du travail saint, mais l'amour de soi-même. Faites descendre sur lui un rayon de charité, et soudain le travail n'est plus un mécanisme matériel, un grossier instinct de conservation, un vil calcul d'égoïsme, mais, comme dit saint Augustin, une prière, un culte. L'homme se dit : Oui, je suis vraiment, selon l'expression de l'apôtre, le coopérateur de Dieu qui, dans son amour infini, daigne nous associer à l'œuvre de sa création et de sa providence si pleine de bonté, car je coopère avec lui à créer ce qui est nécessaire aux besoins de mes frères et à l'accomplissement de leurs destinées, et je m'associe par mon travail à cette tendre sollicitude de notre Père commun, qui veut nous combler de tous les biens de la vie. Et cet homme ne songe point à travailler pour lui, mais pour ses frères, attendant de leur justice et de leur amour qu'ils fassent de même à son égard.

Oh! comme le travail, ainsi conçu et accompli dans la charité, devient doux et joyeux! L'homme travaille en présence de Dieu, qui le contemple avec amour, le bénit, l'encourage. Il sait que chaque instant de cette œuvre est un mérite, une gloire, une récompense devant lui, qu'il en sera payé au centuple, et que le salaire qui l'attend est un bonheur éternel et suprême. Il travaille comme en présence de l'humanité tout entière, car il sait que ce qu'il crée c'est la vie même, la substance de ses frères; qu'il les nourrit, pour ainsi dire, de sa chair et de son sang épuisé de ce labeur, et que cette vie qu'il leur communique comme une part de sa propre substance, ira, par la communion qui unit tous les êtres, jusqu'au dernier anneau de cette chaîne infinie, pour les vivifier tous dans la mesure de son travail. Il sait enfin que ce travail ainsi pratiqué est une chose glorieuse et sainte, un véritable culte rendu à Dieu en esprit et en vérité, car il entre dans le plan de sa providence pour la conservation et le développement de ses créatures: il est un acte d'amour accompli avec amour, il est un don de soi-même à Dieu et à ses frères, holocauste béni parmi tous les holocaustes.

Il est aussi une prière, prière sans cesse exaucée. Qui pourrait dire, en effet, la vertu sanctifiante et vivifiante d'un semblable travail! Comme la charité y préside, il devient lui-même un foyer où elle se ranime plus vive, plus ardente, plus sage, plus féconde, un calice d'où elle déborde dans le cœur qui en fait l'offrande, un prisme qui la reflète en éblouissantes clartés sur celui qui l'offre

à sa lumière. Le fait seul de ce travail persévérant dans la charité suffit pour nourrir et développer en nous cette vertu jusqu'à l'héroïsme, jusqu'à la sainteté, et c'est le moyen plus constant qu'employaient les solitaires qui, pour cette raison, reçurent le nom d'ascètes ou *travailleurs*. Juste récompense du travail, qui entretient et exalte la charité, par cela même qu'il est fait avec charité !

Le travail ainsi considéré comme une prière, un culte envers Dieu et une coopération à l'action de sa providence pour subvenir à tous les besoins de l'humanité, comme un exercice incessant de la charité développant et exaltant en nous cette vertu divine, comme un acte d'amour envers tous nos frères, une sorte d'offrande de notre chair et de notre sang, leur communiquant la vie tirée de notre propre substance, comme une joie céleste, un bonheur, un héroïsme, une sainteté, alors l'oisiveté devient pour chacun un crime envers Dieu, ses semblables et lui-même ; envers Dieu, puisque nous délaissons la prière, l'offrande, le culte qui lui plaisent, et l'outrageons en refusant de nous associer à l'action de sa bonté sur le monde ; envers nos semblables, puisque, pouvant leur donner la vie et ne le faisant pas, nous devenons responsables de tous les besoins de leur corps qui crient vers Dieu satisfaction; envers nous-mêmes, puisque appelés à acquérir une vertu, un mérite, une gloire, une récompense qui feraient notre bonheur et notre joie, nous préférons la mort à la vie, et que ce choix libre nous suivra dans l'éternité.

Chacun, comprenant ainsi la charité dans le travail, s'y consacrerait de toutes les puissances de son âme ; et le nombre des véritables travailleurs, mais surtout le produit utile de leur labeur, ainsi décuplés, centuplés peut-être, créeraient une somme de richesse incalculable, inconnue dans nos sociétés d'égoïsme, parlant de misère, et procureraient à tous non-seulement le nécessaire, mais l'abondance universelle : car la charité enrichit les nations des trésors de la terre comme de ceux du ciel.

Mettez maintenant la charité dans la possession, et vous aurez cet Eden terrestre que décrit saint Chrysostome. Mais, pour cela, il faut en finir d'abord avec tous nos préjugés matérialistes. Ainsi notre siècle a beaucoup parlé d'égalité, et en a placé la mesure dans une proportion purement matérielle : c'est là une erreur grossière, monstrueuse ! L'égalité, ou plutôt, comme la nommait si bien Lactance, *l'équabilité* (équité, justice), réside, non dans une similitude de mesures matérielles, mais dans une proportion purement morale ou spirituelle : car le seul, le vrai mètre de la valeur n'est autre que *l'esprit* lui-même.

Ensuite, l'égalité est l'équation entre deux choses semblables. Or, quelle équation peut-il y avoir entre le travail d'un homme et un produit industriel, c'est-à-dire entre une vertu morale et un peu de matière ? Point de similitude, point d'équation possible. Aussi Dieu seul peut-il récompenser par un bien moral cet effort moral : alors seulement il y a similitude de nature et partant équation. Quelle équation peut-il y avoir entre les besoins moraux, intellectuels et physiques de l'homme, de leur essence infinis, et les richesses matérielles toujours nécessairement finies ? Point de similitude, point d'équation possible. Aussi Dieu seul peut-il satisfaire par la possession de l'infini nos désirs infinis : alors seulement l'équation sera complète comme la similitude. Ainsi, toujours abnégation, inégalité, lorsqu'il s'agit d'établir un rapport quelconque de l'homme avec la matière ; toujours Dieu seul peut rétablir l'équation ou l'égalité par un bien moral, infini.

Aussi que fait la charité ? « La charité, » dit *l'Imitation*, « donne tout pour tout et possède tout en tout, parce qu'elle se repose dans celui qui est au-dessus de tout, et qui est l'auteur et la source de tous les biens. Elle ne regarde pas aux dons, mais elle s'élève au-dessus de tous les biens, pour ne voir que celui qui les donne. »

Pour elle, les choses terrestres « n'étant que la figure des choses célestes (*Hebr.* IX, 23), » ces biens du temps « n'ayant que l'ombre des biens éternels (*Hebr.* X, 1), » nous ne considérons point les choses visibles, mais les invisibles, car les visibles sont du temps, mais les invisibles sont de l'éternité. (*II Cor.* IV, 18.) Remontant ainsi de ce monde figuratif au monde réel qui est dans le Verbe ou la Pensée vivante de Dieu, de ses phénomènes passagers aux immuables réalités qu'ils représentent, de ses apparences visibles aux essences invisibles, du symbole à l'objet symbolisé, de la terre au ciel, de la création à Dieu, « nous usons de ce monde comme n'en usant pas, car la figure de ce monde passe (*I Cor.* VII, 29-31), » et nous devenons ainsi « comme indigents, mais enrichissant nos frères, comme n'ayant rien et possédant tout. » (*II Cor.* VI, 10.)

Alors nous comprenons ces paroles du Maître : « Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. » (*Luc.* XIV, 33.) Quoi ! renoncer à tout ! Oui, mais pour posséder tout ; car, ajoute le Christ : « Je vous le dis en vérité, personne ne quittera, pour le royaume de Dieu, ou sa maison, ou son père et sa mère, ou ses frères, ou ses sœurs, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, que, dès ce monde, il ne reçoive cent fois autant de maisons, de mères, de frères, de sœurs, d'enfants et de terres, et, dans le siècle à venir, la vie éternelle. » (*Marc.* X, 29, 30 ; *Luc.* XVIII, 29, 30 ; *Matth.* XIX, 29.)

Alors nous comprenons que le frère que nous assistons n'est plus un homme, mais l'un des membres du Christ, le Christ lui-même, ainsi qu'il le déclare en termes formels. (*Matth.* XXV, 31-46.) Ce n'est plus au

pauvre que nous donnons, mais à Dieu même que nous prêtons à usure, comme l'expliquent saint Chrysostome, saint Augustin et tous les Pères; et par là, dit saint Chrysostome, « nous nous rendons semblables à Dieu lui-même. »

III. — *Tout le christianisme issu de la charité.*

On peut comprendre maintenant comment la charité est le principe divin et universel de la vie, de la civilisation, de la rénovation et des progrès du genre humain. Là est le principe, le milieu et la fin de l'œuvre chrétienne accomplie depuis dix-neuf siècles, et c'est à ce point de vue que l'histoire est à refaire. Pour cette histoire de l'ère chrétienne, la marche à prendre est bien simple : c'est de suivre le mouvement de chaque hérésie, et de constater comment elle a dû aboutir par sa logique invincible à telles ou telles conséquences sociales ou politiques. Par exemple, comment l'arianisme, en niant la divinité de Jésus-Christ, a-t-il dû aboutir au déisme pur du mahométisme et à toutes les phases de la société musulmane; comment le schisme grec, en faisant procéder le Saint-Esprit du Père seulement, et non du Père et du Fils en même temps, a-t-il dû nécessairement conclure à l'autocratie spirituelle et temporelle du csar; comment la prétendue réforme de Luther, en sapant l'autorité papale et celle de l'Eglise visible, a-t-elle dû produire le fédéralisme allemand et la philosophie hégélienne; comment le schisme anglican, en transportant au pouvoir temporel la suprématie papale, a-t-elle dû enfanter le mercantilisme de la Grande-Bretagne et sa tendance envahissante et matérialiste? Ce serait certes là une trame bien compliquée, et dont il ne serait pas aisé de débrouiller tous les fils; mais aussi ce serait la seule histoire véritablement logique, la seule qui indiquerait d'une manière positive par l'étude du passé toutes les conséquences pratiques, bonnes ou mauvaises, de chaque doctrine, et deviendrait ainsi la leçon vivante la plus efficace pour discerner la vérité de l'erreur. Au lieu d'étudier l'humanité par circonscriptions matérielles purement arbitraires et fictives, on l'étudierait ainsi par circonscriptions spirituelles et morales parfaitement logiques et nettement tranchées. De là la possibilité de reconnaître toutes les lacunes et les désidérata de nos annales; car, là où une doctrine n'aurait pas toutes ses conséquences, là où les conséquences seraient sans motif connu, ou différentes, ou même contraires à leur principe, on pourrait affirmer à coup sûr qu'il manque un fait ou une série de faits qu'il faut rechercher et trouver, et dont la nature et le caractère sont d'ailleurs suffisamment indiqués par les circonstances qui ont signalé ce vide. Circonscrire parfaitement le terme et la portée logique de chaque croyance, de chaque hérésie; son étendue dans le temps et dans l'espace; sa profondeur, pour ainsi dire le degré jusqu'auquel elle affecte et pénètre chaque homme dans sa vie morale, intellectuelle et physique; l'action réciproque ou le rapport d'influence de ses diverses doctrines, et de leurs nuances ou divisions entre elles; collecter et grouper sur chacune de ces têtes de chapitres tous les faits connus qui s'y rapportent; constater leurs relations logiques avec les idées qui les génèrent, et combler, par suite de cette dernière comparaison, toutes les lacunes historiques découvertes : voilà en quoi consiste le travail de l'histoire. De la sorte, non-seulement on découvrirait dans les idées et les croyances non-seulement la loi de génération de tous les faits, mais encore dans la série successive des idées entre elles, la loi de génération de ses idées, soit dans leur logique vers le bien et la vérité, soit dans celle vers le mal et l'erreur. Quel enseignement qu'une semblable histoire! La démonstration du catholicisme en ressortirait d'une façon tellement frappante qu'il suffirait de la lire pour devenir à l'instant catholique inébranlable. Par sa morale, son enseignement, son culte, ses sacrements, sa législation, les décrets de ses conciles, en un mot par toutes ses institutions, l'Eglise seule maintient et développe, depuis dix-huit siècles, l'amour et la pratique de toutes les vertus, charité, abnégation, dévouement, sacrifice, justice, loyauté, douceur, mansuétude, amour de Dieu et de l'humanité.

Les Souverains Pontifes furent universellement proclamés agents suprêmes de la civilisation, créateurs de l'unité européenne, conservateurs de la science et des arts, fondateurs, protecteurs nés de la liberté civile, destructeurs de l'esclavage, ennemis du despotisme, infatigables soutiens de la souveraineté, bienfaiteurs du genre humain. C'est surtout au moyen âge où la papauté accomplissait sur la plus vaste échelle le grand œuvre de la civilisation et de l'amélioration du genre humain.

Tandis que les religieux travaillaient dans toute l'Europe à l'éducation de la jeunesse, à la découverte des manuscrits, à l'explication de l'antiquité, les Pontifes romains, prodiguant aux savants les récompenses et jusqu'aux honneurs du sacerdoce, étaient le principe de ce mouvement général vers les lumières. Rome chrétienne a été pour le monde moderne ce que Rome païenne fut pour le monde antique, le lien universel, et semble véritablement la ville éternelle. Elle (la cour de Rome) avait des idées de législation, de droit public; elle connaissait les beaux-arts, les sciences, la politesse, lorsque tout était plongé dans les ténèbres; elle ne se réservait pas exclusivement la lumière, elle la répandait sur tout. Les Papes, parmi nos ancêtres, furent des missionnaires des arts envoyés à des barbares, des législateurs chez les sauvages. C'est au Saint-Siége que l'Europe doit sa civilisation, une partie de ses lois, et presque tou-

tes ses sciences et ses arts. Les princes soumettaient leurs querelles au Père du christianisme, déposant volontiers à ses pieds leur couronne et leur gloire. Le pouvoir temporel des Papes au moyen âge était alors ce que sont nos constitutions modernes; il servait d'équilibre à l'autorité souveraine et de base à la liberté civile. « Le fondement de la liberté allemande, » dit M. Voigt, « reposait sur l'autorité du Pape et des princes, qui, réunis, mettaient un frein à la puissance impériale. » Le pouvoir des Papes, stipulé par les peuples, reconnu et accepté par les souverains, faisait partie de la constitution des Etats; il entrait, pour me servir de cette expression, dans la *chair* du moyen âge : jamais pouvoir ne fut donc plus légitime. Placés par le respect des peuples et des rois à la tête de la société chrétienne, les Papes s'offraient pour médiateurs dans toutes les querelles. Dans la chaleur des discussions, parmi le tumulte des armes, ils font entendre une voix conciliatrice; et combien de fois, heureux conciliateurs, n'ont-ils pas ramené la concorde dans deux camps prêts à s'entr'égorger. Admirez surtout leurs efforts pour abolir les guerres particulières ou du moins en adoucir la rigueur. Que de canons dressés, que d'anathèmes lancés par eux ou par des conciles tenus sous leur autorité, pour affaiblir et déraciner enfin cette coutume barbare. C'est toujours contre les têtes couronnées qu'ils dirigent les foudres apostoliques. Nous voyons la papauté ressusciter les lettres, fonder des gymnases, élever des chaires aux diverses sciences, fouiller la terre pour y trouver des statues à la contemplation desquelles l'art revêtira une nouvelle forme, appeler les Grecs chassés de Constantinople, les loger splendidement à l'Esquilin, favoriser le mouvement des imaginations vers Platon, donner pour toile les murs de la Sixtine aux grands peintres de l'époque, loger dans un couvent de pauvres ouvriers allemands apportant en Italie le bel art de l'imprimerie, que Léon X appelait une lumière nouvelle descendue du ciel; bâtir un palais pour les livres, un autre pour les pierres, un troisième pour les toiles; chercher au delà des mers les manuscrits d'écrivains antiques; réveiller la langue de David, d'Homère, de Virgile, affranchir la pensée, donner à la parole une liberté dont elle ne jouissait nulle part, et, quand elle y est forcée, se servir de son épée pour fonder les libertés nationales, et arracher les peuples du continent italien au joug de l'étranger, protéger les captifs, défendre les opprimés, etc. Nous voyons les Papes aller au-devant des Barbares, d'Attila, de Genséric; ils les fléchissent, ils les désarment à moitié; s'ils ne peuvent les repousser ils les convertissent, ils les réconcilient avec les peuples vaincus et les mêlent à eux; ils pétrissent ensemble ces deux masses, dont l'une apporte la force et l'autre la douceur, et ils en forment les nations modernes de l'Europe.

Dire les services rendus à la civilisation et à l'humanité par l'épiscopat, ce serait dérouler les annales de l'Eglise depuis dix-huit siècles. Ce furent les évêques qui fondèrent toutes les nations chrétiennes en France, en Espagne et ailleurs. Ce furent eux qui sauvèrent le monde à l'époque de l'invasion des Barbares. Ce furent eux qui, durant le moyen âge, constituèrent législation, code, sciences, arts, gouvernements, justice, institutions économiques et charitables; ce furent eux enfin qui par seize siècles d'efforts incessants amenèrent successivement la société humaine de l'état de décadence épouvantable où l'avait laissée le paganisme jusqu'à la civilisation de nos jours. L'Eglise ne considérait que le mérite pour l'élection d'un évêque, et non la position sociale; c'est ainsi que des esclaves pouvaient parvenir à l'épiscopat. Pendant treize siècles, ils furent élus par la voix du peuple et du clergé. Les évêques interposaient leur jugement dans les causes civiles et militaires.

Assister les orphelins et les veuves, procurer l'hospitalité aux étrangers et aux voyageurs, se faire l'appui des veuves et des vieillards, ouvrir des asiles, et y apporter les soulagements de toutes les infirmités, étaient là les devoirs d'un évêque. Ils étaient ingénieux à trouver des ressources pour ces fondations pieuses; et quand les obligations des fidèles ne suffisaient pas, ils n'hésitaient pas à entamer leur patrimoine. Ainsi nous voyons saint Basile bâtir un hôpital qui devient comme une seconde ville par sa grandeur et sa munificence, y recevoir non-seulement les malades et les infirmes, mais encore les étrangers et les ouvriers de tous les pays, y placer des ateliers pour l'exercice de tous les métiers, y retirer les lépreux avant répandus dans la ville, consoler les pauvres, encourager les infirmiers, leur donner de sublimes exemples de courage et de dévouement en touchant la main et serrant dans ses bras les malheureux couverts de la lèpre.

Pendant treize siècles, les évêques furent les juges du monde chrétien, et eux-mêmes nous ont laissé les codes dont nous nous servons encore aujourd'hui. Dans leurs jugements, les évêques avaient pour but la défense des opprimés, la protection des faibles, et l'opposition à tout abus du pouvoir.

« Lorsque nous voyons l'épiscopat, dit un auteur moderne, prophétique sentinelle, pronostiquer la tempête (1); annoncer à Ninive son extermination; la préparer par sa pénitence aux fléaux de Dieu (2); courir aux camps, aux prétoires, à Rome, pour

(1) *Vita S. Servati, ep. Tungr.*, Boll., 13 Maii. — Hieron., *Epist. ad Ruf.*, in epist. 2.

(2) *Vita S. Aniani, ep. Aurel.*; Greg. *Tur., Hist. fr.*, lib. II.

appeler, créer et diriger des secours (1); rassurer les populations effrayées (2); nourrir les cités affamées (3); rassembler sous un même drapeau les légions les plus ennemies (4); haranguer les armées (5); se jeter au-devant des vainqueurs en furie (6); les étonner et les désarmer par la parole (7); les protéger au besoin (8); les mettre en fuite (9); les frapper d'anathème (10); traverser les fleuves et les montagnes pour racheter par milliers les captifs (11); mourir de douleur sur les ruines de leurs églises (12); puis, morts et couronnés, protéger encore leurs peuples et leurs orphelins; veiller en sentinelles autour des cités (13); et, par de merveilleuses apparitions, disperser les bandes dévastatrices (14); quand nous les voyons trouver en cet immense mouvement assez de repos et de de paix pour évangéliser les peuples, convertir les Barbares, former les jeunes clercs, fonder des monastères et en régler minutieusement la législation, se ménager assez de calme pour étudier et enseigner sur un vaste plan, exégèse, liturgie, histoire, dogmatique, patristique, grammaire et poésie, écrire sur mille tons et sujets divers d'innombrables épîtres; quand nous les trouvons, au fort de la tempête, assistant à plus de cent conciles et délibérant sur les plus capitales questions de l'ordre spirituel et temporel, promulguant les lois d'asile (15), l'érection des écoles (16), le patronage des orphelins (17), des veuves (18), des enfants exposés (19), l'émancipation des esclaves (20), l'indépendance des affranchis (21), le rachat des captifs; quand nous nous rappelons que ces infatigables travailleurs, issus presque tous de familles sénatoriales, étaient nés et avaient vécu dans toutes les délices d'un splendide foyer domestique; à ce concours de circonstances inouïes, nous sommes saisis d'un étonnement profond : Dieu est vraiment là! Nous touchons du doigt l'un de ces grands miracles catholiques qui étonnent moins, parce que, trop universels, ils éclatent sur mille points à la fois, et nous enveloppent d'un prestige éblouissant où la vue se perd comme dans la clarte du soleil. Spectacle véritablement grand!

C'est le christianisme qui, nous conservant les débris et les traditions des philosophies de l'antiquité, commence à les élaborer dans les Pères de l'Eglise, et les jetant toutes dans le moule nouveau du Christ, en fit sortir cette philosophie du moyen âge si puissante, si hardie, si féconde et dont l'érudition commence seulement à creuser les merveilles. La pensée et la philosophie antiques, loin de mourir avec l'école d'Athènes, reçurent une force nouvelle dans le christianisme et dans les écoles chrétiennes d'Alexandrie. C'est par l'Eglise que toutes les croyances sublimes, toutes les institutions utiles ont été établies dans le monde moderne qu'elle a élevé, civilisé, perfectionné, le christianisme étant lui-même la synthèse de toute philosophie ou la vraie philosophie de l'absolu

C.-F. Chevé.

CHARITE (la) FRATERNELLE.

I. La religion chrétienne est différente de la religion des Juifs. Premièrement, dans dans son principe, elle venait d'un Dieu terrible; d'un Dieu qui avait publié sa loi au milieu des foudres et des éclairs; la religion chrétienne a été fondée par Jésus-Christ, par un Dieu de bonté et de charité. Secondement, dans ses motifs, on punissait de mort les prévaricateurs de la première loi : c'était la crainte qui faisait agir; mais la loi de l'Evangile a pour motif la charité, l'amour de Dieu; aimez le Seigneur, et vous avez accompli la loi. Troisièmement, les récompenses étaient temporelles. l'abondance des biens de la terre, les richesses, etc.; celles des chrétiens sont toutes spirituelles, la grâce, la gloire de Dieu, la sanctification des âmes. Quatrièmement, les préceptes tendaient à la justice : ne point tuer, ne point faire de tort au prochain, etc.; mais les préceptes de l'Evangile tendent à la charité et à la bonté; ne pas fâcher, ne pas désobliger son frère, ne lui dire pas un mot qui puisse l'aigrir, etc.

II. Il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point..... L'homme est l'image de Dieu, il la faut respecter. Dieu est le principe des choses, et le maître de la vie..... Quelle folie pleine de brutalité que de chercher à se détruire les uns les autres! Comment peut-on se laisser aller à ces passions cruelles, qui vont à la ruine de son semblable?..... Un peuple grossier avait besoin de ce précepte, mais Jésus-Christ a proportionné ses commandements à la sainteté de sa religion, en défendant de faire la moindre chose qui

(1) Sid. Apollin., *Epp.*, passim.
(2) *Vita S. Quintiani, apud Greg. Turon.*, *Vitæ PP.* c. 4.
(3) Greg. Tur., *Hist.*, l. II, Sid. Apoll., *Epist. ad Patient., episc. Lugd.*
(4) *Vita S. Aniani*, loc. cit.
(5) S. Leon. PP., Boll., 11 Apr.
(6) *Vita S. Lupi Trec.*, Boll., 24 Jul.
(7) *Vita S. Medardi, S. Bertharii*, Boll., 11 Aug. — *Mirac. S. Maxim.*; act., Mab., I. § 99.
(8) Frodoard, ch. 6.
(9) *Vita S. Domitiani*, Boll., 10 Jan., pag. 621
(10) *Vita S. Nicetii*, D. Bouq., III, 419; *V. S. Germ*
(11) *Vita S. Rustic. ep. Lugd., S. Epiph. ep. Ticin.*
(12) *Vita S. Servati episc. Tungr.*, loc. cit.
(13) *Vita S. Quintiani.*
(14) *Vita S. Goldeni*, D. Bouq., III, 520.— *Vita S. Bonneti; S. Colombæ*, Boll., 7 Jun.
(15) *Conc. Araus.* 441, c. 5; *Arelat.*, 452, c. 30, 33; *Aurelian.* 540, c. 21; *Claromont.* 550; *Epaonens.* 517, c. 34.
(16) *Conc. Turon.* XII. *Tolet.* IV, c. 22; *Vascon.* I.
(17) *Conc. Turon.* 567, *Matiscon.* 585, c. 12..
(18) *Conc. Arelat.* 452, c. 5.
(19) *Conc. Agath.* 506, c. 12: *Aurelian.* 504, c. 30; *Conc. apud Bonogelium* 618; *Cabilonens.* IX.
(20) *Arausic.* 441, c. 7; *Agath.* 506, c. 29; *Matiscon.*
(21) *Lugdun.* 567.

puisse offenser le prochain..... *Je vous dis, moi, que quiconque se mettra en colère contre son frère, méritera d'être condamné.* (*Matth.*, V, 22). Dans l'ancienne loi, Dieu défend le meurtre et l'homicide : Dieu défend, dans la nouvelle, jusqu'aux moindres mouvements de colère.

III. Cependant y a-t-il rien de plus commun ? Il ne faut qu'un mot, quelquefois dit sans mauvaise intention, pour allumer le feu de la discorde entre ses frères. Un salut qu'on ne nous aura pas rendu de bonne grâce, une marque d'honnêteté à laquelle on n'aura pas été assez sensible, un geste, un sourire ; il faut moins que tout cela pour blesser notre orgueil et révolter notre amour-propre : du ressentiment on passe à la colère, et de la colère à la haine. On ne peut plus ni voir, ni souffrir des personnes qui ont eu le malheur de nous offenser ; tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils disent nous déplaît : on travaille à leur rendre de mauvais offices ; on cherche même tous les moyens de se venger : voilà où conduit l'animosité, si on ne la réprime dans sa naissance. Modérons donc une passion dont nous pourrions bien n'être plus les maîtres dans la suite.

IV. Il est défendu dans l'Evangile de se mettre en colère ; mais n'y a-t-il pas une colère permise ? Le Roi-Prophète ne dit-il pas : *Mettez-vous en colère et ne péchez pas ?* (*Psal.* IV, 5.) Saint Paul ne parle-t-il pas d'une espèce de colère que Dieu approuve ? Je conviens qu'il est une colère sainte, qui procède du zèle et de l'amour de la religion, et qui ne serait pas déplacée à la vue des outrages qu'on fait à Dieu : telle est celle, par exemple, qui s'empare de nous lorsque l'on entend blasphémer le saint nom du Seigneur, ce nom si auguste et si vénérable, devant qui tout genou doit fléchir. Ne serait-on pas en droit de déchirer ses vêtements comme dans l'ancienne loi, lorsqu'on est témoin des irrévérences qui se commettent dans les églises, où l'on parle aujourd'hui comme on parlerait dans les rues et dans les places publiques ; où l'on jette de tous côtés des regards curieux, indécents et peut-être criminels ; où l'on entame des conversations toutes profanes ? Qui ne serait pas tenté, à ce spectacle, de prendre le fouet en main, comme Jésus-Christ, pour chasser ceux qui se comportent de la sorte ? Quand on voit des gens ignorants dans leur religion, sans étude, sans science, vouloir raisonner néanmoins sur les points de doctrine les plus épineux, en hommes éclairés, ou en esprits forts, se révolter contre les soins qu'on prend de les instruire, fuir la lumière qu'on leur présente, et braver par leur opiniâtreté la grâce qui les poursuit, qui ne serait pas indigné ? Une telle indignation est trop louable et trop juste pour qu'elle ne soit pas agréable au Seigneur ; mais toute autre colère est péché ; il faut la réprimer..... Quiconque aura dit à son frère *Raca*, sera digne du feu, a dit le Sauveur des hommes : ce n'est pas une parole dite en l'air : ce n'est point une opinion de quelque casuiste sévère, c'est un oracle du Fils de Dieu. On ne peut être sauvé sans la charité, et dire un outrage à son frère, c'est la perdre. Pour accomplir la loi, il faut lui faire du bien ; et c'est la violer, cette loi, que de lui vouloir ou de lui faire du mal : enfin s'attaquer à un membre de Jésus-Christ, à un fidèle, pour lequel Jésus-Christ est mort, est un péché ; et si c'est un péché que de lui dire une injure, que sera-ce de le corrompre par des paroles licencieuses, de le pervertir par de mauvais exemples, et de le déchirer par des médisances cruelles. FLÉCHIER.

CHARITE (LA)

DANS L'EMPLOI DES RICHESSES.

Comme riches, la religion vous apprend à craindre et à respecter les richesses : elles sont, en effet, ou les plus grands de tous les maux, ou les plus grands de tous les biens. Quand la cupidité cherche à se les procurer, il n'y a plus de sûreté parmi les hommes ; l'amitié est indignement trahie ; la droiture et la bonne foi disparaissent ; le sang coule de toutes parts ; les poisons se préparent ; la nature devient féroce. Quand l'avarice les entasse et les resserre, l'industrie utile est découragée ; les arts nécessaires languissent ; les maisons de miséricorde tombent ; les pauvres meurent. Quand la volupté ou le luxe les dissipe, les mœurs ne sont plus, le mariage n'est que l'annonce du divorce ; les différentes conditions se confondent ; le superflu absorbe le nécessaire ; une fausse magnificence couvre une misère générale ; les grands se ruinent et cessent d'être grands : la nation baisse ; on cherche en vain l'ancienne dignité et l'âme des aïeux, on ne trouve dans leurs descendants que leur nom et leurs titres. Mais quand la charité distribue les richesses, elles sont alors la toute-puissance de l'homme ; elles créent, pour ainsi dire, un monde nouveau dans l'ordre physique ; elles font circuler en tous lieux l'abondance et la vie ; elles sont l'aiguillon et la récompense du travail ; elles cherchent le mérite : elles préviennent l'indigence ; elles essuient les larmes des malheureux ; elles brisent les chaînes des captifs ; elles raffermissent la pudeur chancelante ; elles font rentrer sans crainte le mariage dans ses légitimes droits : elles peuplent les déserts ; elles redonnent la fertilité aux campagnes abandonnées ; elles ne rappellent pas du tombeau les Lazares ensevelis depuis quatre jours, mais elles empêchent les Lazares mourants d'y descendre.

Ainsi le riche miséricordieux n'est pas simplement un homme, c'est la Providence elle-même rendue visible, et appliquée d'une manière sensible au bonheur du monde.

L'abbé POULLE.

CHARITE (LA),

SES CARACTÈRES.

La charité n'est pas seulement patiente, mais elle est bonne et généreuse ; elle cou-

sent à souffrir, mais non à être inutile. C'est peu pour elle de ne pas blesser, elle veut servir, elle s'en ménage les occasions, elle en étudie les moyens, et elle assaisonne tout ce qu'elle fait d'une disposition si pure et si sincère qu'elle n'attend point de reconnaissance, quoiqu'elle tâche de la mériter, non point pour elle, mais pour le bien des autres, qui ne sauraient être ingrats sans être injustes. Elle s'applique surtout à bien connaître les personnes qui sont l'objet immédiat de son attention : elle sait qu'un même homme n'est pas toujours dans les mêmes dispositions, et qu'une grande vertu n'est pas incapable de quelques inégalités ; elle étudie tous les caractères des autres ; et, comme leur variété est presque infinie, elle diversifie, autant qu'il lui est possible, les manières de les approcher, de traiter avec eux, de les instruire, de les consoler, d'entrer dans les cœurs, pour y porter la lumière et la paix ; mais, dans le temps qu'elle paraît tout occupée du désir de plaire et de servir, elle est encore plus attentive à ne le pas faire aux dépens de la justice et de la vérité.

Un empressement trop marqué doit être suspect : la charité attend les occasions, mais ne va point au-devant. En outre, une véritable charité ne distingue point entre les personnes, quand les besoins sont égaux ; elle ne se laisse point séduire par des penchants naturels, et elle se roidit contre des aversions fondées sur l'impression des sens. Elle ne croit pas ses services perdus, lorsqu'ils sont peu remarqués, ou qu'on les reçoit avec indifférence, ou même avec ingratitude ; car elle se souvient alors de ce que Jésus-Christ a dit à ses disciples : « Aimez vos ennemis, faites du bien à tous, afin que vous soyez les enfants du Très-Haut, qui est doux et bienfaisant à l'égard même des incrédules et des méchants. »

DUGUET.

CHATIMENT TERRIBLE

D'UN DES PLUS CRUELS PERSÉCUTEURS DE L'EGLISE.

Le Seigneur a exaucé les prières que vous ne cessez de lui adresser, mon cher Donat, et celles de nos frères qui, par une glorieuse confession, ont cherché à mériter la couronne immortelle promise aux œuvres de la foi. La paix est rendue au monde ; l'Eglise que ses ennemis venaient d'abattre, se relève de ses ruines ; et, grâce à la miséricorde divine, un nouveau temple se construit à la place de celui qui nous fut enlevé. Les princes que Dieu nous a donnés, ont aboli les édits sanguinaires de la tyrannie ; ils ont écouté la voix de l'humanité tout entière ; les nuages funèbres qui nous enveloppaient sont dissipés ; des jours plus sereins ont commencé à luire, et ont rouvert tous les cœurs à la joie ; Dieu s'est laissé fléchir par les prières de ses serviteurs ; une protection toute céleste a mis fin à nos angoisses ; elle a confondu les projets de l'impiété et séché nos pleurs. Ceux qui avaient osé lutter contre le Tout-Puissant, sont terrassés à leur tour ; ils n'avaient renversé son saint temple que pour être précipités eux-mêmes avec plus d'éclat ; et ces bourreaux, teints de notre sang, frappés par les vengeances du Ciel, ont exhalé leurs criminelles âmes dans les tourments qu'ils avaient mérités. Dieu punit tard, mais d'une manière terrible autant que légitime. Il n'avait différé leur châtiment que pour apprendre aux hommes, par de grands et terribles exemples, qu'il n'y a qu'un Dieu, et que Dieu sait, par des châtiments proportionnés aux crimes, se venger des impies et des persécuteurs de ceux qui les servent. . . . . .

Galère, étant parvenu à la puissance souveraine, ne s'en servit que pour le malheur du monde. Il avait fait venir de toutes parts des ours d'une grandeur prodigieuse, et d'une férocité pareille à la sienne. Lorsqu'il voulait s'amuser, il se faisait amener quelques-uns de ces animaux, qui avaient chacun leur nom, et leur donnait des hommes plutôt à engloutir qu'à dévorer ; et quand il voyait déchirer les membres de ces malheureux, il se mettait à rire.

Sa table était toujours abreuvée de sang humain. Le feu était le supplice de ceux qui n'étaient pas constitués en dignité. Non-seulement il y avait condamné les Chrétiens, il avait de plus ordonné qu'ils seraient brûlés lentement.

Dieu frappa Galère, à la dix-huitième année de son règne, d'une plaie absolument incurable. Il se forma, dans une partie de son corps, un abcès qui fit bientôt des progrès considérables. Les amputations sont inutiles : il survient un cancer qui gagne les parties voisines ; plus les chirurgiens coupent, plus il s'étend ; les médicaments ne servent qu'à l'aigrir. On appelle de toutes parts les plus célèbres médecins ; mais les secours humains deviennent inutiles. On a recours aux idoles, on implore l'assistance d'Apollon et d'Esculape : Apollon indique un remède ; on l'essaye, et le mal empire. La mort approche ; elle s'est déjà saisie des parties inférieures : les médecins redoublent de soins, quoique sans espérance : ils ont beau attaquer le mal de toutes les manières, il ne leur est pas possible de le vaincre : il rentre en dedans et se jette sur les parties internes, où il s'engendre des vers. Une odeur insupportable se répand dans tout le palais ; les vers rongent le corps du malade, qui se fond en pourriture, et lui causent d'insupportables douleurs. De temps en temps il lui échappe des cris, ou plutôt d'horribles mugissements. On lui applique des animaux vivants, dans l'espérance que la chaleur attirera les vers en dehors ; mais quand on nettoie les plaies, il sort une fourmilière de ces animaux voraces, et ses entrailles en deviennent une source intarissable. Les parties du corps avaient perdu leur forme ordinaire ; le haut jusqu'à l'ulcère n'était qu'un squelette. Une maigreur

affreuse avait attaché la peau sur les os. Cette épouvantable maladie dura un an entier. Enfin Galère, vaincu par cet assemblage de maux, fut contraint de reconnaître le vrai Dieu. Durant les intervalles d'une douleur nouvelle, il s'écrie qu'il rétablira l'Eglise des Chrétiens, et qu'il expiera son crime. Etant à l'extrémité, il publia l'édit par lequel il accorde aux Chrétiens le libre exercice de leur religion.

LACTANCE, trad. de GUILLON.

CHEVALERIE (LA).

Cette institution, si ingénieusement appelée *Fontaine de courtoisie*, et qui *de Dieu vient*, est bien plus admirable encore lorsqu'elle se montre sous l'influence toute-puissante des idées religieuses. La charité chrétienne réclama toutes les affections du chevalier, et lui demanda un dévouement perpétuel pour la défense des pèlerins et le soin des malades. Ce fut ainsi que s'établirent les ordres de Saint-Jean et du Temple, celui des chevaliers Teutoniques et plusieurs autres, tous institués pour combattre les Sarrasins et soulager les misères humaines. Les infidèles admiraient leurs vertus, autant qu'ils redoutaient leur bravoure. Rien n'est plus touchant que le spectacle de ces nobles guerriers qu'on voyait tour à tour sur le champ de bataille et dans l'asile des douleurs; tantôt la terreur de l'ennemi, tantôt la consolation de tous ceux qui souffraient. Ce que les paladins de l'Occident faisaient pour la beauté, les chevaliers de la Palestine le faisaient pour la pauvreté et le malheur. Les uns dévouaient leur vie à la dame de leurs pensées; les autres la dévouaient aux pauvres et aux infirmes. Le grand-maître de l'ordre militaire de Saint-Jean prenait le titre de *Gardien des Pauvres de Jésus-Christ*, et les chevaliers appelaient les malades et les pauvres, *nos Seigneurs*.

Une chose plus incroyable, le grand-maître de l'ordre de Saint-Lazare, institué pour la guérison et le soulagement de la lèpre, devait être pris parmi les lépreux (1). Ainsi la charité des chevaliers, pour entrer plus avant dans les misères humaines, avait ennobli en quelque sorte ce qu'il y a de plus dégoûtant dans les maladies de l'homme. Ce grand-maître de Saint-Lazare, qui doit avoir lui-même les infirmités qu'il est appelé à soulager dans les autres, n'imite-t-il pas, autant qu'on peut le faire sur la terre, l'exemple du Fils de Dieu qui revêtit une forme humaine pour délivrer l'humanité?

Quoi qu'on puisse penser de la corruption des hommes, il sera toujours vrai de dire que la chevalerie, alliée à l'esprit de courtoisie et à l'esprit du christianisme, a réveillé, dans le cœur humain, des vertus et des sentiments ignorés des anciens. Ce qui prouverait que, dans le moyen âge, tout n'était pas barbare, c'est que l'institution de la chevalerie obtint, dès sa naissance, l'estime et l'admiration de toute la chrétienté. Il n'était point de gentilhomme qui ne voulût être chevalier. Les princes et les rois s'honoraient d'appartenir à la chevalerie. C'est là que les guerriers venaient prendre des leçons de politesse, de bravoure et d'humanité. Admirable école où la victoire déposait son orgueil, la grandeur ses superbes dédains; où ceux qui avaient la richesse et le pouvoir venaient apprendre à n'en user qu'avec modération et générosité.

Comme l'éducation des peuples se formait sur l'exemple des premières classes de la société, les généreux sentiments de la chevalerie se répandirent peu à peu dans tous les rangs, et se mêlèrent au caractère des nations européennes.

Lorsque l'institution de la chevalerie tomba, par l'abus qu'on en fit, et surtout par une suite des changements survenus dans le système militaire de l'Europe, il resta encore aux sociétés européennes quelques sentiments qu'elle avait inspirés, de même qu'il reste à ceux qui ont oublié la religion dans laquelle ils sont nés, quelque chose de ses préceptes, et surtout des profondes impressions qu'ils en reçurent dans leur enfance. Au temps de la chevalerie, le prix des bonnes actions était la gloire et l'honneur. Cette monnaie, qui est si utile aux peuples et qui ne leur coûte rien, n'a pas laissé d'avoir quelque cours dans les siècles suivants. Tel est l'effet d'un glorieux souvenir, que les marques et les distinctions de la chevalerie servent encore de nos jours à récompenser le mérite et la bravoure.

MICHAUD.

CHOIX (DU) DES ETUDES.

Il me semble qu'il faut premièrement examiner ce que c'est que l'étude, et quel but on doit se proposer en étudiant. Amasser beaucoup de connaissances, même avec un grand travail, et se distinguer du commun en sachant ce que les autres ne savent point, tout cela ne suffit pas pour dire que l'on étudie : autrement ce serait étudier que de compter toutes les lettres d'un livre, ou toutes les feuilles d'un arbre; puisque ce serait une occupation fort pénible qui se terminerait à une connaissance fort singulière. Mais pourquoi cette application serait-elle ridicule, sinon parce qu'elle ne serait ni utile ni agréable? Il faut donc que ce que

(1) « Ce qui est remarquable, c'est que les chevaliers de l'ordre de Saint-Lazare ne pouvaient élire pour grand-maître qu'un chevalier lépreux de l'hôpital de Jérusalem : ce qui a duré jusque sous le pontificat d'Innocent IV, c'est-à-dire, vers l'an 1253, qu'ayant été obligés d'abandonner la Syrie, ils s'adressèrent à ce Pontife, et lui remontrèrent, qu'ayant toujours élu pour leur grand-maître, depuis leur institution, un chevalier lépreux, ils se trouvaient dans l'impossibilité, d'en élire un, parce que les infidèles avaient tué tous les chevaliers lépreux de leur hôpital de Jérusalem. C'est pourquoi ils prièrent ce pontife de leur permettre d'élire à l'avenir pour grand-maître, un chevalier qui ne fût pas attaqué de la lèpre. » HÉLYOT.

l'on doit nommer *étude*, ait pour but au moins le plaisir de la connaissance. Encore le plaisir ne suffit pas pour justifier les études qui nuisent à de meilleures études, ou à d'autres occupations plus utiles. On aurait pitié d'un malade qui ne chercherait qu'à s'habiller proprement et manger tout ce qui flatterait son goût, au lieu de s'appliquer sérieusement à se guérir. On se moquerait d'un jeune artisan qui, pendant son apprentissage, s'amuserait à dessiner ou à jouer des instruments, au lieu d'apprendre son métier. Il aurait beau dire qu'il y prend plaisir, et que la peinture et la musique sont des arts plus nobles que la menuiserie ou la serrurerie : Laissez tout cela, lui dira-t-on, aux musiciens et aux peintres, le temps que vous donneriez à leur métier vous empêcherait d'apprendre le vôtre. Tout ce que l'on peut vous permettre, c'est de vous y divertir les jours de fête, au lieu de faire la débauche avec vos camarades. On pourrait en dire de même à la plupart des jeunes gens. Votre éducation doit être l'apprentissage de votre vie : vous devez y apprendre à devenir honnête homme, et habile homme selon la profession que vous embrasserez : appliquez-vous uniquement à ce qui peut vous rendre tel, et consolez-vous de l'ignorance de tout ce que l'on peut se passer de connaître, et ne pas laisser que d'être heureux. Mais la grammaire, la poétique, la logique, me divertissent : je trouve un grand plaisir à savoir plusieurs langues, à tirer des étymologies, et faire différentes réflexions sur le langage des hommes : j'aime à juger des styles, et à examiner les règles de la poésie : j'aime ces doctes spéculations sur la nature du raisonnement, et ces énumérations exactes de tous ceux qui peuvent former une conclusion. Vous avez raison : toutes ces connaissances sont agréables : elles sont même fort honnêtes, et peuvent vous servir jusqu'à un certain point. Mais prenez garde que le plaisir ne vous emporte, et que vous n'y donniez trop de temps. La physique a encore de grands charmes. Si vous vous abandonnez aux mathématiques, vous en avez pour votre vie. Il y a des gens qui la trouvent trop courte pour l'étude de l'histoire : et il y en a qui la passent à de pures curiosités de voyages ; à acquérir de l'intelligence dans les beaux-arts, comme la peinture et la musique, ou à rechercher des choses rares. Cependant quand apprendrez-vous à vivre, et quand vous instruirez-vous des choses particulières à votre profession ? Il faut retrancher ces plaisirs, si vous ne savez pas les modérer ; et si vous pouvez y garder une mesure raisonnable, à la bonne heure : donnez-y le temps que les autres donnent à la bonne chère, au jeu, et à des visites inutiles. Mais ayez soin toutefois de garder du temps pour exercer votre corps, et pour relâcher entièrement votre esprit ; car la santé et la liberté d'esprit est préférable à toute la curiosité. Outre le plaisir, il y a encore une grande tentation à éviter ; c'est celle de la vanité. Combien y a-t-il d'études que l'on ne fait que pour paraître, pour se distinguer, pour étonner les ignorants ? Le moyen de les reconnaître, est de penser à ce que l'on étudierait, si l'on devait vivre en solitude, et ne parler jamais à personne.

On ne doit donc nommer étude que l'application aux connaissances qui sont utiles dans la vie : il y en a de deux sortes ; les unes sont utiles pour agir et pour s'acquitter dignement des devoirs communs à tous les hommes, ou de ceux qui sont propres à chaque profession ; les autres sont utiles pour s'occuper honnêtement dans le repos et profiter du loisir, évitant l'oisiveté et la débauche. Le premier but doit être l'action de l'homme comme homme, dont la perfection est la vertu morale ; ensuite on le regarde comme membre de la société civile. Il est encore très-important de bien employer les intervalles de l'action. Toutes les actions des hommes ne tendent qu'au repos et au loisir, et cet état est le plus dangereux pour ceux qui ne savent pas en bien user ; mais ceux qui en profitent acquièrent les connaissances qui peuvent servir à conduire et leurs actions et celles des autres, et goûtent, en les acquérant, les plaisirs les plus purs de cette vie : ainsi, comme par le travail du corps on se procure la nourriture que le corps reçoit avec plaisir, et qui lui redonne des forces pour travailler de nouveau, de même, par les affaires et par les actions de la vie, on se procure le repos, ou l'on apprend à se conduire dans les actions suivantes, et on l'apprend avec plaisir. La Providence a tellement disposé le corps des enfants, que lorsqu'ils ne sont point encore capables de travail, ils demandent une grande quantité de nourriture qui les fait croître et les fortifie. Il en est de même de l'âme : il n'y a point d'âge où l'on apprenne si facilement, et où l'on désire tant d'apprendre, que la première jeunesse encore incapable d'agir, au lieu que la vieillesse, qui n'en est plus capable, est très-capable d'instruire, et y a grande inclination ; en sorte qu'il n'y a aucun état de la vie qui ne soit fort utile, si l'on sait répondre aux intentions du Créateur.

Le jeunesse est donc un temps fort précieux, jamais la curiosité ni la docilité ne sont si grandes ; les enfants veulent tout savoir, tous les objets leur sont nouveaux, et ils les regardent avec attention et admiration ; ils font sans cesse des questions, ils veulent essayer de tout, et imiter tout ce qu'ils voient faire : d'ailleurs ils sont crédules et simples ; ils prennent les paroles pour ce qu'elles signifient, jusqu'à ce qu'ils aient appris à se défier, en éprouvant que l'on ment et que l'on trompe : ils prennent telle impression que l'on veut, n'ayant encore ni expérience ni raisonnement qui y résiste : jamais la mémoire n'est plus facile ni plus sûre ; et selon qu'en cet âge on s'accoutume à penser à certaines choses plutôt qu'à d'autres, on s'y applique dans tout le reste de sa vie avec plus de facilité et de

plaisir. Il est évident que Dieu a donné toutes ces qualités aux enfants, afin qu'ils pussent apprendre ce qui doit leur servir dans le reste de la vie ; et il est de la même providence de ne leur avoir pas donné ces qualités en vain, mais de leur avoir donné en même temps la capacité de retenir tout ce qui leur est nécessaire, et les moyens extérieurs de l'apprendre : c'est la faute de ceux qui nous ont instruits, et la nôtre ensuite, s'il nous manque quelqu'une de ces connaissances nécessaires : de là vient que l'ignorance de nos devoirs nous rend coupables. Or la capacité que nous avons de connaître et de retenir n'est pas petite ; et il n'y a point d'homme si peu instruit, et d'un esprit si grossier, pourvu qu'il ne soit pas tout à fait stupide, qui n'ait une quantité prodigieuse de connaissances. Prenez un paysan qui ne sait point lire, et qui n'a point appris de métier, il sait comment se font les choses les plus nécessaires pour la vie, quel en est le prix, quels sont les moyens de les avoir : il connaît les arbres et les plantes de son terroir, la qualité des terres, les différentes façons qu'elles demandent ; et les saisons du travail, la chasse ou la pêche selon le pays, et une infinité de choses semblables, utiles et solides, ignorées pour l'ordinaire de ceux que l'on appelle savants.

On peut dire que les causes naturelles de cette grande capacité de l'esprit humain et de nos pensées en cette vie ont toutes quelque mouvement du cerveau qui leur répond ; il est même assez probable que la mémoire, tant qu'elle appartient au corps, ne consiste que dans ce trésor d'impressions différentes qui restent dans le cerveau après les diverses agitations qui ont accompagné chaque pensée. Or, la grande quantité de cerveau, la délicatesse de sa substance, la multitude des retours et des involutions qui s'y voient, font penser assez raisonnablement qu'il est composé d'une multitude incroyable de fibres très-déliées, et d'une très-grande longueur de même nature, ou plutôt les mêmes qui composent les nerfs dans tout le reste du corps ; et si cela est, il n'est pas difficile de concevoir qu'il s'y puisse conserver un nombre merveilleux de différentes impressions, vu que dans le fond de notre œil, qui est si petit, se peignent tout à la fois le ciel et la terre, et tout ce que nous voyons d'un seul regard ; encore faut-il que toutes ces images passent par le trou de la prunelle sans se confondre. Les ignorants ne sont donc pas des gens qui ne pensent à rien, et qui n'aient rien dans la mémoire ; ils y ont moins de choses, et pensent souvent aux mêmes, sans ordre et sans suite, ou bien ils pensent à quantité de choses, mais petites, basses, vulgaires et inutiles. Les premiers sont plus grossiers, ceux-ci plus légers. Les savants, au contraire, et les habiles gens, ne sont pas toujours des gens qui aient le cerveau mieux disposé que les autres : ils l'exercent plus, ils pensent à plus d'objets, plus grands, plus nobles, plus utiles.

Mais quelque grande que soit, même dans les naturels les plus heureux, cette capacité d'apprendre et de retenir, il est clair qu'elle est bornée, puisqu'elle dépend, du moins en partie, du corps et de la disposition du cerveau, et que l'âme même est une créature dont la vertu est finie : d'ailleurs la vie est courte, la plus grande partie s'emploie aux besoins du corps, et le reste nous est plus donné pour agir que pour apprendre ; enfin, sans parler de ce qui est au-dessus de notre portée, il ne faut pas croire qu'aucun homme en particulier puisse savoir tout ce qui est de la portée de l'esprit humain. Quiconque aura la vanité d'y prétendre, laissera quantité de connaissances utiles, pour se charger de quantité de superflues, et dans celles-là même il trouvera toujours des pays qui lui seront inconnus. Il faut donc ménager le temps, et choisir avec un grand soin ce que nous devons apprendre, d'autant plus que l'on n'oublie pas comme l'on veut, et que les connaissances ne sont pas chez nous comme des tableaux ou des médailles que l'on met dans un cabinet pour ne les regarder que quand on veut, et s'en défaire quand on n'en veut plus. Nous n'avons point d'autre lieu où mettre nos connaissances que notre mémoire et notre âme même ; elles y demeurent malgré nous, souvent toute notre vie ; et celles dont nous voudrions le plus nous délivrer, sont celles qui se présentent le plus à nous. De plus, ce sont nos pensées bonnes ou mauvaises qui forment nos mœurs ; de sorte qu'une erreur que nous avons embrassée est comme un poison que nous aurions avalé, et dont il ne serait plus en notre pouvoir d'empêcher l'effet. Que si nous sommes obligés à bien choisir ce que nous étudions nous-mêmes, nous devons y regarder de bien plus près pour instruire les autres, principalement les enfants : il y a plus d'injustice à prodiguer le bien d'autrui que le nôtre ; et c'est une espèce de cruauté de faire égarer ceux que l'on nous donne à conduire. On ne croit pas d'ordinaire que ce choix soit d'aucune importance pour les petits enfants. Lorsque les premières pointes de lumière commencent à paraître en eux, on leur laisse prendre quantité de mauvaises impressions qu'il faut détruire dans la suite. Au lieu de les aider, on fortifie leurs défauts : ils sont crédules, on leur conte Peau-d'Ane, et cent autres fables impertinentes qui occupent leur mémoire dans sa première fraîcheur : ils sont timides, on leur parle de loups garous et de bêtes cornues ; on les en menace à tous moments : on flatte toutes leurs petites passions, la gourmandise, la colère, la vanité ; et quand on les a fait tomber dans les piéges, quand ils disent une sottise, tirant droit une conséquence d'un principe impertinent qu'on leur a donné, on éclate de rire, on triomphe de les avoir trompés, on les baise et on les caresse comme s'ils avaient bien rencontré.

Il semble que les pauvres enfants ne soient faits que pour divertir les grandes personnes, comme de petits chiens ou de petits singes. Cependant ce sont des créatures raisonnables, que l'Evangile nous défend de mépriser, par cette haute considération qu'ils ont des anges bienheureux pour les garder (*Matth.*, XVIII, 10). Combien les hommes, et surtout les parents, sont-ils donc obligés d'en prendre soin pour cultiver leur esprit et former leurs mœurs! Mais quoi! dira-t-on, faut-il élever les enfants tristement, ne leur parlant que de choses sérieuses et relevées? Point du tout : il faut seulement se donner la peine de s'accommoder à leur portée pour les aider doucement. FLEURY.

CHRETIEN (LE VRAI)

Instruit de ses devoirs comme de ses destinées, et tranquille sur le reste, il n'ignore rien de ce qu'il lui est nécessaire ou vraiment utile de savoir : de là un repos profond, un bien-être inexprimable, indépendant des sensations, et que rien ne saurait troubler, parce qu'il a sa source dans le fond le plus intime de l'âme, abandonnée sans réserve entre les mains du grand être essentiellement bon et tout-puissant...

Eclairé d'une lumière nouvelle, et appréciant toute chose par leur vrai prix, l'homme cesse d'être le jouet des passions. La règle invariable de l'ordre détermine, modère ses attachements et ses désirs, et dans les vicissitudes inséparables de cette vie passagère, il ne voit que de courtes épreuves dont une immortelle félicité sera le terme et la récompense. Peu sensible aux vils intérêts d'ici-bas, une abondance inépuisable de sentiments affectueux et purs le rapproche de ses semblables, le fait compatir à leurs maux, le porte à les soulager par tous les dévouements d'une charité tendre et infatigable ; et, en se sacrifiant pour ses frères, c'est encore pour lui qu'il se sacrifie : tant l'union qu'établit le christianisme est intime, tant le charme sacré de la miséricorde est puissant! Si les devoirs de la religion paraissent à quelques-uns rigoureux et durs, ah! c'est qu'ils ne connaissent pas l'onction qui les adoucit; c'est que jamais ils ne goutèrent les consolations, l'attrait aimable et les délicieuses joies de la vertu.

On parle de plaisirs : en est-il de comparables à ceux qu'accompagne l'innocence? N'est-ce rien que d'être toujours content de soi et des autres? n'est-ce rien que d'être exempt de repentir et de remords, ou de trouver contre le remords un asile assuré dans le repentir? Car les larmes mêmes de la pénitence ont plus de douceur que n'en eurent les fautes qui les font couler. Le cœur du vrai chrétien est une fête continuelle. Il jouit plus de ce qu'il se refuse, que l'incrédule ne jouit de ce qu'il se permet. Heureux dans la prospérité, plus heureux dans les souffrances, parce qu'elles lui offrent un moyen d'accroître le bonheur qu'il attend, il s'avance d'un pas tranquille, à travers les peines de la vie, vers la montagne que couronne la *cité permanente*, séjour céleste de la paix, des délices éternelles et de tous les biens. LAMENNAIS.

CHRISTIANISME (LE).

En remontant d'âge en âge, jusqu'à l'origine du genre humain, on trouve la croyance d'un Dieu et d'une vie future établie chez tous les peuples. Sur cette croyance, unique sanction des devoirs, seule garantie de l'ordre et des lois, repose la société, qui s'ébranle dès qu'on y porte atteinte. Tôt ou tard néanmoins, vient une époque où le luxe déprave les mœurs, et la philosophie la raison. Cette époque arriva, pour les Grecs, au temps de Périclès; pour les Romains, un peu avant le siècle d'Auguste. On vit paraître une nuée de sophistes, qui, s'efforçant d'asservir la sagesse aux passions, mirent effrontément les rêves de leur esprit égaré à la place des traditions primordiales. A force de subtilités et de vains raisonnements, ils confondirent toutes les idées, obscurcirent toutes les notions, énervèrent toutes les croyances. Le monde n'en pouvait plus, quand tout à coup l'antique foi, se développant à la voix de Dieu, chez le peuple spécialement chargé d'en conserver le dépôt, reprend avec éclat possession de l'univers. De nouveaux dogmes sont promulgués ; mais ces dogmes, dérivant des dogmes primitifs, appartenaient, au moins implicitement, à la foi primitive. De profonds mystères s'accomplissent : mais ces mystères annoncés au premier homme, plus clairement révélés à ses descendants, étaient attendus, pressentis du genre humain tout entier. Le christianisme ne naissait pas, il croissait. Tout est lié, tout s'enchaîne dans l'histoire comme dans les dogmes de la religion : les nations commencent et finissent, elles passent avec leurs mœurs, leurs lois, leurs opinions, leurs sciences. Une seule doctrine reste, toujours crue, malgré l'intérêt qu'ont les passions de n'y pas croire, toujours immuable au milieu de ce rapide et perpétuel mouvement; toujours attaquée et toujours justifiée; toujours à l'abri des changements qu'apportent les siècles aux institutions les plus solides, aux systèmes les plus accrédités; toujours plus étonnante et plus admirée à mesure qu'on l'examine davantage; la consolation du pauvre, et la plus douce espérance du riche; l'égide des peuples et le frein des rois; la règle du pouvoir qu'elle modère, et de l'obéissance qu'elle sanctifie; la grande charte de l'humanité, où la justice éternelle, ne voulant pas que le crime même demeure sans espoir et sans protection, stipule la miséricorde en faveur du repentir; doctrine aussi humble que profonde, aussi simple qu'elle est haute et magnifique, doctrine qui subjugue les plus puissants génies par sa sublimité, et se proportionne par sa clarté aux intelligences les plus faibles; enfin,

doctrine indestructible, qui résiste à tout, triomphe de tout, de la violence comme du mépris, des sophismes comme des échafauds ; et, forte de son antiquité, de ses preuves victorieuses et de ses bienfaits, semble régner sur l'esprit humain par droit de naissance, de conquête et d'amour.

LAMENNAIS.

CHRISTIANISME (LE)

INSPIRATEUR DU GÉNIE.

Les invasions des Barbares replongèrent l'Europe dans l'ignorance. Les cloîtres devinrent le seul refuge des connaissances humaines. Mais du moment que des jours plus sereins commencèrent à luire, on vit les lettres et les sciences, longtemps concentrées dans ces solitudes, prendre tout à coup un rapide essor. Il appartenait à la religion, qui en avait conservé le précieux dépôt, de leur donner une vie nouvelle, d'en favoriser la marche, et de produire par son heureuse influence tant d'immortels ouvrages dont l'antiquité n'offre pas de modèle. Quel noble et imposant caractère, en effet, elle sait imprimer au talent ! Le lyrique français plane dans les cieux, lorsqu'il suit le vol du Psalmiste ; *Athalie* est le fruit de la lecture des livres saints, et le *Discours sur l'histoire universelle*, le plus beau monument peut-être dont se puisse énorgueillir notre littérature, a été tout entier inspiré par cette même religion dont il décrit l'origine, la suite, les combats et le triomphe. Sans doute, à quelque époque et en quelque pays qu'ils fussent nés, Pascal, Racine et Bossuet n'auraient point été des hommes ordinaires ; mais on peut douter cependant qu'ils eussent atteint ces hauteurs, dernières limites tracées, pour ainsi dire, à l'esprit humain, si leur génie n'eût été nourri et fortifié par la méditation habituelle des vérités les plus sublimes. Voltaire et Rousseau même sont toujours admirables, lorsque, dominés par un ascendant irrésistible, ils rendent hommage à ce culte, qu'ils n'ont que trop souvent outragé : le premier n'est jamais plus pathétique et plus touchant que quand il célèbre les vertus chrétiennes ; et le morceau le plus éloquent qu'ait écrit l'autre est un éloge de Jésus-Christ. D'où vient que le génie, dirigé par l'influence des opinions religieuses, s'élève ainsi au-dessus de lui-même ? Pourquoi les auteurs chrétiens sont-ils si supérieurs aux anciens sages, lorsqu'ils parlent de Dieu, de l'homme, de l'éternité ? Cela ne tient-il pas à la puissance même de la Vérité ? VILLEMAIN.

CHRISTIANISME (LE)

DANS SES RAPPORTS AVEC LES ARTS.

Sublime par l'antiquité de ses souvenirs, qui remontent au berceau du monde, ineffable dans ses mystères, adorable dans ses sacrements, intéressant dans son histoire, céleste, dans sa morale ; riche et charmant dans ses pompes, il réclame toutes les sortes de tableaux. Voulez-vous le suivre dans la poésie ? Le Tasse, Milton, Corneille, Racine, Voltaire, vous retracent ses miracles. Dans les belles-lettres, l'éloquence, l'histoire, la philosophie ? que n'ont point fait par son inspiration Bossuet, Fénelon, Massillon, Bourdaloue, Bacon, Pascal, Euler, Newton, Leibnitz ! Dans les arts ? que de chefs-d'œuvre ! Si vous l'examinez dans son culte, que de choses ne vous disent point et ses vieilles églises gothiques, et ses prières admirables, et ses superbes cérémonies ! Parmi son clergé ? voyez tous ces hommes qui vous ont transmis la langue et les ouvrages de Rome et de la Grèce, tous ces solitaires de la Thébaïde, tous ces lieux de refuge pour les infortunés, tous ces missionnaires à la Chine, au Canada, au Paraguay ; sans oublier les ordres militaires, d'où va naître la chevalerie. Mœurs de nos aïeux, peinture des anciens jours, poésie, romans mêmes, choses secrètes de la vie, nous avons tout fait servir à notre cause. Nous demandons des sourires au berceau et des pleurs à la tombe. Tantôt avec le moine maronite, nous habitons les sommets du Carmel et du Liban ; tantôt avec la fille de la charité, nous veillons au lit du malade. Ici deux époux américains nous appellent au fond de leurs déserts ; là nous entendons gémir la vierge dans les solitudes du cloître. Homère vient se placer auprès de Milton, Virgile à côté du Tasse ; les ruines de Memphis et d'Athènes contrastent avec les ruines des monuments chrétiens, les tombeaux d'Ossian avec nos cimetières de campagne ; à Saint-Denis nous visitons la cendre des rois : et quand notre sujet nous force de parler du dogme de l'existence de Dieu, nous cherchons nos preuves dans les merveilles de la nature.

CHATEAUBRIAND.

CIEL (LE).

Ni l'homme de bien ni le libertin n'ont besoin qu'on leur prouve qu'il y a un ciel ; c'est-à-dire un lieu destiné aux récompenses de la vertu. L'homme de bien en est assuré par l'idée qu'il a de la justice, de la sainteté et de la sagesse de Dieu ; le libertin sent bien qu'il n'a rien à y prétendre. Cette idée même du ciel n'est rien moins qu'agréable pour lui, parce qu'il comprend que s'il y a sûrement un lieu pour les récompenses, il doit aussi y en avoir un pour les châtiments.

Les Livres divins, et la tradition la plus constante et la plus universelle, ne permettent pas le doute le plus léger sur ce point. Isaïe, David, Ezéchiel, l'Evangéliste saint Jean, nous fournissent les idées les plus pompeuses de l'auguste séjour de la Divinité, lequel doit être aussi dans l'éternité celui des âmes justes. Notre divin législateur nous présente toujours le ciel, comme le digne objet de nos désirs, de nos empressements et de nos efforts ; et ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que les païens, instruits par la seule tradition, ont eu des idées presque aussi brillantes

du séjour destiné aux âmes vertueuses, que les Chrétiens instruits par la révélation. On ne peut pas en fournir une preuve plus frappante que par ces paroles de Macrobe, dans son commentaire sur le songe de Scipion :

« Le but de Cicéron dans cet ouvrage, nous dit-il, est de nous apprendre que les âmes vertueuses étant une fois dépouillées de leurs corps, sont transportées dans le ciel, pour y goûter une éternité de bonheur. Car Lélius trouvant mauvais que l'on n'eût dressé aucune statue à Nasica qui avait sauvé la république, Scipion lui répondit ainsi : Quoique les sages trouvent déjà dans le témoignage de leur conscience, une récompense bien flatteuse de leur vertu; cette vertu cependant exige quelque chose de plus glorieux encore, que ne seraient les statues, les lauriers et les triomphes. Apprenez donc que tous ceux qui ont servi la patrie, ont leur place marquée dans les cieux; à l'imitation de vos ancêtres, faites donc vos délices de la justice et de la vertu. C'est là la voie qui conduit au ciel, et qui donne place dans la société de ces grands hommes, que la mort a placés dans ces lieux. »

Toutes les nations ont eu la même manière de penser sur ce point si intéressant pour l'homme. Nous ne nous arrêterons pas à en fournir les preuves; on les trouve dans tous les livres qui traitent des mœurs des anciens peuples. NONNOTTE.

CIEL (LE) ÉTOILÉ.

Le temps était serein; la voie lactée, comme un léger nuage, partageait le ciel; un doux rayon partait de chaque étoile pour venir jusqu'à moi, et lorsque j'en examinais une attentivement, ses compagnes semblaient scintiller plus vivement pour attirer mes regards. C'est un charme pour moi que celui de contempler le ciel étoilé, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait un seul voyage, ni même une simple promenade nocturne, sans payer le tribut d'admiration que je dois aux merveilles du firmament. Quoique je sente toute l'impuissance de ma pensée dans ces hautes méditations, je trouve un plaisir inexprimable à m'en occuper; j'aime à penser que ce n'est point le hasard qui conduit jusqu'à mes yeux cette émanation des mondes éloignés et chaque étoile verse avec sa lumière un rayon d'espérance dans mon cœur. Eh! quoi, ces merveilles n'auraient-elles d'autre rapport avec moi que celui de briller à mes yeux? Et ma pensée qui s'élève jusqu'à elles, mon cœur qui s'émeut à leur aspect, leur seraient-ils étrangers?... Spectateur éphémère d'un spectacle éternel, l'homme lève un instant les yeux vers le ciel, et les referme pour toujours; mais pendant cet instant rapide qui lui est accordé, de tous les points du ciel, et depuis les bornes de l'univers, un rayon consolateur part de chaque monde, et vient frapper ses regards pour lui annoncer qu'il existe un rapport entre l'immensité et lui, qu'il est associé à l'éternité.

Xavier DE MAISTRE.

CIMETIÈRES (LES).

Les anciens n'ont point eu de lieux de sépulture plus agréables que nos cimetières de campagne : des prairies, des champs, des eaux, des bois, une riante perspective, mariaient leurs simples images avec les tombeaux des laboureurs. On aimait à voir le gros if qui ne végétait plus que par son écorce, les pommiers du presbytère, le haut gazon, les peupliers, l'ormeau des morts, et les buis, et les petites croix de consolation et de grâce. Au milieu des paisibles monuments, le temple villageois élevait sa tour surmontée de l'emblème rustique de la vigilance. On n'entendait dans ces lieux que le chant du rougegorge, et le bruit des brebis qui broutaient l'herbe de la tombe de leur ancien pasteur.

Les sentiers qui traversaient l'enclos bénit aboutissaient à l'église, ou à la maison du curé : ils étaient tracés par le pauvre et le pèlerin, qui allaient prier le Dieu des miracles, ou demander le pain de l'aumône à l'homme de l'Evangile : l'indifférent ou le riche ne passait point sur ces tombeaux.

On y lisait pour toute épitaphe : *Guillaume* ou *Paul, né en telle année, mort en telle autre.* Sur quelques-uns il n'y avait pas même de nom. Le laboureur chrétien repose oublié dans la mort, comme ces végétaux utiles au milieu desquels il a vécu : la nature ne grave pas le nom des chênes sur leurs troncs abattus dans les forêts.

Cependant, en errant un jour dans un cimetière de campagne, nous aperçûmes une épitaphe latine sur une pierre qui annonçait le tombeau d'un enfant. Surpris de cette magnificence, nous nous en approchâmes, pour connaître l'érudition du curé du village; nous lûmes ces mots de l'Evangile :

Sinite parvulos venire ad me : « Laissez les petits enfants venir à moi. »

Les cimetières de la Suisse sont quelquefois placés sur des rochers, d'où ils commandent les lacs, les précipices et les vallées. Le chamois et l'aigle y fixent leur demeure, et la mort croît sur ces sites escarpés, comme ces plantes alpines dont la racine est plongée dans des glaces éternelles. Après son trépas, le paysan de Glaris ou de Saint-Gall est transporté sur ces hauts lieux par son pasteur. Le convoi a pour pompe funèbre la pompe de la nature, et pour musique sur les croupes des Alpes ces airs bucoliques qui rappellent au Suisse exilé son père, sa mère, ses sœurs, et les bêlements des troupeaux de sa montagne.

L'Italie présente au voyageur ses catacombes, ou l'humble monument d'un martyr dans les jardins de Mécène et de Lucullus. L'Angleterre a ses morts vêtus de laine, et ses tombeaux semés de réséda. Dans ces cimetières d'Albion, nos yeux attendris ont quelquefois rencontré un nom français au milieu des épitaphes étrangères.

CHATEAUBRIAND.

CIVILISATION (LA).

Dans notre époque, malheureusement si

profondément matérialiste, on donne communément le nom de civilisation à un développement industriel. Machines, chemins de fer, gaz, télégraphes et autres applications de ce genre, voilà tout ce qui semble constituer l'apogée de la civilisation. Tout au plus s'élève-t-on jusqu'à l'idée de cet ordre matériel, de cette police, de cette centralisation administrative qui nous distingue des sociétés précédentes. Mais aux yeux, non-seulement du chrétien, mais simplement du philosophe, de celui qui a quelque peu étudié l'histoire et réfléchi sur les véritables conditions des sociétés humaines, ce n'est là rien de moins que la civilisation. D'abord, toutes les découvertes, toutes les applications purement industrielles ne sont jamais qu'un résultat, qu'une conséquence immédiate d'une puissance morale qui les a précédées et en dehors desquelles elles ne sauraient subsister, parce que là seulement est la sève qui leur donne la vie. Or, nous avons déjà montré et nous montrerons dans un grand nombre des articles de ce Dictionnaire, que toutes les inventions industrielles modernes ne sont qu'une manifestation extérieure de l'esprit chrétien qui les a créées, et qu'ainsi c'est au christianisme seul qu'en revient toute la gloire, comme c'est le christianisme qui seul peut les conserver. Ensuite nous ferons remarquer, ce que personne n'ignore aujourd'hui, que l'ordre matériel dû aux moyens de police, et à la force brutale, constate bien plutôt la décadence de la société et de la civilisation que leur force et leur stabilité. Jamais les lois n'ont remplacé les mœurs ; la centralisation administrative l'unité morale, et la force l'assentiment commun des volontés.

La vraie civilisation consiste donc dans l'élément moral, dans ce capital spirituel qui est la source même du capital industriel des peuples. C'est dire assez que la mesure de la force des sociétés et de leur civilisation n'est autre que la mesure même de l'esprit chrétien qui vit et agit en elles. En effet, comme nous l'avons prouvé presque à chaque page de ce Dictionnaire, c'est le christianisme qui seul contient en lui tous les éléments moraux et spirituels qui forment les individus et les peuples. C'est lui qui seul renferme, comme on l'a vu aux articles Catholicisme et Christianisme, tous les principes de sociabilité humaine, toutes les lois sur lesquelles la société repose, et par conséquent tous les éléments vrais d'une civilisation réelle. Nous jouissons aujourd'hui des œuvres engendrées par l'esprit chrétien de nos pères ; mais si cet esprit défaille et s'éteint en nous, nous ne saurons pas même conserver ces fruits de leurs travaux. Qu'on y songe ! il y va de l'avenir de la civilisation et du salut du monde.

« Qu'entends-je, » dit M. Senac, dans ses *Conférences sur le christianisme considéré dans ses rapports avec la civilisation moderne*, « qu'entends-je ? quelle est cette voix tonnante qui, au milieu de la désolation du paganisme et de la dégradation de l'homme, fait retentir dans l'univers ces étranges paroles : « Il n'est qu'un seul Dieu, « créateur du ciel et de la terre. Tout im- « matériel, il se dérobe aux sens, et n'est « accessible qu'à l'intelligence et au cœur « pur. O homme, fait à son image et ressem- « blance ! au jour de ta création, tu le con- « templais intérieurement comme vérité sou- « veraine, et l'aimais comme souverain bien ; « tu trouvais dans cette contemplation et « cet amour ta lumière et ta droiture, ta « grandeur et ta liberté. Réfléchir l'éclat de « cet éternel modèle, était ta dignité, ta na- « ture. Malheureux ! en rompant, par une « révolte coupable, cette union intime qui « faisait ta vie, tu t'es détruit autant qu'il « était en toi ; ton intelligence et ta volonté, « tombées de l'intelligence et de la volonté « divine, source première de leur force, se « sont perdues dans les sens, et toi, dans « l'ignorance, le vice, la misère et l'escla- « vage. Réveille-toi ! c'est Dieu qui t'appelle ; « il est venu lui-même t'apporter les moyens « d'expier tes crimes, de remonter jusqu'à « lui, pour te réparer. Fuis le monde, fuis- « toi toi-même, qui n'es que corruption, « préjugé, mensonge ; ton bien n'est pas « ici-bas ; Dieu t'attend dans l'éternité, c'est « là qu'est ta patrie. »

« Avez-vous reconnu cette voix tour à tour accusatrice et consolante ? c'est la voix du christianisme. A ces accents qui répondent si bien à son lamentable état, l'homme frémit d'étonnement et d'espérance. Saisi par l'institution vigoureuse qui les fait entendre, il se hâte d'obéir, il fuit le monde, se fuit lui-même, et n'aspire qu'à la possession de Dieu ; il y tend de toute l'énergie de son être. Affaires, relations, habitudes, affections, pensées, tout ce qui est obstacle, et qui jusqu'alors avait fait sa vie, il le rompt ; tout ce qui l'avait occupé, il le chasse de son souvenir ; tout ce qu'il avait aimé, il le repousse ; il n'a plus d'idées et de sentiments que pour Dieu. Jouir de Dieu est un besoin, une passion qui l'absorbe. La crainte d'être distrait de cette jouissance peuple bientôt les cavernes et les déserts, bientôt aussi dresse les monastères. A mesure que ce mouvement s'accélère et se propage, le sacerdoce, qui l'a provoqué et qui le seconde, voit grandir son ascendant sur l'homme et sur la société. Ainsi s'opèrent deux mouvements parallèles : l'un intérieur, celui de l'homme, qui s'éloigne du monde et de lui-même, pour se retirer en Dieu ; l'autre extérieur, celui du sacerdoce, qui avance dans la domination de l'homme et de la société ; de sorte qu'à l'instant où l'homme est mort au monde et à lui-même, et absorbé en Dieu, le sacerdoce est maître souverain. C'est le moment où la vie civile est envahie par la vie religieuse, l'Etat par l'Eglise.

« La dissolution de la société romaine, les troubles de l'Eglise, les hérésies, les schismes qui la déchiraient, les invasions des Barbares, le mahométisme, ont activé sans doute ce double mouvement, mais ne l'ont pas opéré. Ces causes et vingt autres

ne sont que secondaires, et nous cherchons la cause principale. Or il est impossible de ne pas reconnaître qu'elle est dans le renoncement au monde et à soi, pour posséder Dieu, prêché et produit par le christianisme. C'est de là que sort la théocratie du moyen âge, laquelle arrive à son dernier degré de développement vers le x^e^ siècle, et sert d'instrument au christianisme pour consommer ce mouvement. De là aussi cette époque extraordinaire qui semble une halte du genre humain dans sa marche, une interruption dans le cours des âges. Quel repos! quel silence! Le commerce, l'industrie, les sciences, les lettres, les arts, tout est arrêté, anéanti. Et à part quelques hordes barbares qui, d'intervalle en intervalle, arrivant de régions inconnues, passent ou s'arrêtent avec agitation, la vie extérieure s'est entièrement retirée. Oh! quelle solennité dans cette heure silencieuse du moyen âge, qui voit mourir et renaître l'homme social! Alors périssent jusque dans leurs racines les habitudes, les affections, les pensées que les civiliations antérieures avaient créées et développées en lui, et qui lui composaient comme une âme artificielle. De tout ce qu'il se sentait être auparavant, il ne reste aucune trace; il ne vit plus que d'une vie surnaturelle qu'entretient la théocratie. Mais comme il ne s'est arraché à ce qui auparavant était lui, c'est-à-dire aux habitudes, aux affections, aux pensées qu'il avait reçues, que pour se donner à Dieu et le posséder, et que justement ces habitudes, ces affections, ces pensées, implantations étrangères, et toutes d'origine sensuelles, le séparaient de Dieu; il lui est donc maintenant uni par le fond même de son être. Cette union, analogue à son union primitive, et qui est la condition de sa force, suscite en lui des pensées et des affections qui sont siennes, le résultat de sa propre activité, et non plus celui des préjugés et des coutumes. Elles manifestent son âme naturelle, et rappellent en lui quelque chose de l'homme primitif. Là commence pour l'homme une vie nouvelle, conforme à sa nature, dont le premier souffle est l'affranchissement des communes, qui va se développant par tous les progrès ultérieurs de la civilisation moderne, et prend possession de la société au xix^e^ siècle.

« Ai-je besoin de dire ici que l'étude du droit romain, les croisades et le peu de lumières qu'elles ont rapporté de Constantinople, la prise de cette capitale et l'émigration des savants grecs dans notre Occident, la découverte de la boussole, de l'imprimerie, et plusieurs autres événements de cet ordre, ne sont plus la cause effective de la renaissance de l'homme, que la dissolution de la société romaine et les autres conjonctures signalées plus haut, ne furent la cause effective de sa mort sociale? Quant au vaste essor de la philosophie au xv^e^ siècle, quant à la découverte de l'Amérique, à ce qu'on prête de libéral aux idées de la réforme et à celles qu'à proposées le xviii^e^ siècle, ce sont là les effets et non point les causes de l'homme nouveau.

« Dans cet homme régénéré, retrempé au commerce de l'esprit incréé, ne reconnaissez-vous pas l'homme de nos jours impatient des institutions factices et arbitraires des hommes, qui ne veut relever que de Dieu, de la raison souveraine et des institutions fondées sur elle; avide de connaissances, d'améliorations qu'il poursuit par toutes ses facultés dont il a recouvré la jouissance, qui ne voit plus dans l'univers qu'un domaine dont le Créateur lui a livré la possession? Au degré de grandeur où il est remonté, ne vous retrace-t-il pas quelques traits de l'homme sortant des mains de Dieu? Mais que de traverses il a eu à subir! Suivez-le dans son existence orageuse : nous sommes sur le courant, nous en pouvons voir les flux et les reflux. A peine a-t-il connu la félicité de son union intime avec Dieu, la lumière, la doctrine, la majesté qu'il y puise, que, violant la foi éternelle, il se met hors de sa nature, se précipite de la vérité et du bien dans l'erreur et le mal. Qui l'arrêtera sur cette pente rapide? Bientôt il perd de vue et Dieu et lui-même; sa raison s'éteint et l'abandonne aux sens et aux passions. Pour l'établir et le conserver en société, il faut qu'on l'enchaîne. Et ce n'est qu'en le plaçant sous l'empire absolu des institutions, que les législateurs peuvent constituer des Etats. Dans sa hauteur primitive et la force de sa raison, il dominait l'univers et le voyait à ses pieds; dans son abaissement et son ignorance, il se prosterne devant lui. Ses sens, qui ont étouffé sa pensée et qui bornent ses connaissances aux objets matériels, lui représentent l'univers comme le tout, comme Dieu, ou comme autant de divinités qu'il y a de phénomènes. Et le voilà rampant devant les créations de son ignorance! A leur tour ces fantastiques divinités servent aux législateurs pour sanctionner leurs institutions et l'asservissement de l'homme. Ces sociétés artificielles paraissent avoir suspendu un instant le débordement du mal, qui s'échappe de l'homme tombé; mais, par leurs arts, multipliant sans cesse ses besoins et les moyens toujours plus raffinés de les satisfaire, elles le repaissent de noblesse et de luxe, fécondent en quelque sorte sa corruption, et la dernière d'entre-elles, l'empire romain, en se dissolvant, l'attire au fond de l'abîme.

« C'est là que le christianisme va le chercher, il le saisit avec le bras de fer de la théocratie, l'arrache au sens, au monde, à la vie artificielle qu'on lui a faite, le relève jusqu'à Dieu, dans la contemplation et l'amour duquel il l'enferme tout entier. Ainsi transporté au sein de son modèle incréé, l'homme se trouve enfin; il renoue son commerce avec lui; il rentre dans la loi éternelle, et renaît à la vie de sa nature, qui doit croître et grandir jusqu'à la fin des temps. Ah! c'est bien le cas de s'écrier : Que l'homme est grand, et qu'il est miséra-

bleI qu'il est grand, tant qu'il reste uni à Dieu ! qu'il est misérable, tant qu'il s'en tient éloigné ! qu'il est grand encore, lorsqu'il y retourne ! Si sa rupture avec Dieu, qui fait sa misère, est son propre ouvrage, sa réconciliation, qui fait sa grandeur, est celui du christianisme.

« Cependant, si l'on en croit les chefs des deux systèmes qui se disputent l'opinion publique, rien de plus opposé que le christianisme et la civilisation moderne, où se déploie la grandeur de l'homme régénéré. A les entendre il existe entre eux une antipathie radicale, une guerre implacable; et il faut, ou que le christianisme étouffe la civilisation et nous ramène au moyen âge, ou que la civilisation emporte le christianisme et avec lui toute religion positive. Qui ne recule d'effroi devant cette désolante alternative de destruction et de ruines? Rassurons-nous cependant : cette opposition, dont ils nous effrayent, n'est qu'illusoire; cette guerre, qu'ils croient flagrante, n'a de réalité que dans leur imagination abusée par de trompeuses apparences. Serait-il donc possible que le christianisme, qui a relevé l'esprit humain du fond de la matière, où il gisait enseveli, jusqu'à l'esprit souverain, lui a fait retrouver là sa force, et par suite produire la civilisation moderne, fût, par son essence, en lutte avec elle, c'est-à-dire avec le fruit immédiat de la régénération qu'il est venu accomplir, en lutte par conséquent avec son objet, avec lui-même? Et à son tour la civilisation moderne, qui doit son origine au christianisme, serait-elle poussée par sa nature à s'armer pour le détruire? La raison se soulève tout entière contre cette choquante désharmonie dans l'enchaînement des choses humaines. Non, le christianisme n'est point ennemi de la civilisation. Rénovation sociale de l'homme, elle forme, avec le culte catholique, qui est sa rénovation religieuse, l'œuvre complète de l'institution du Christ, et consomme son triomphe. Non, la civilisation n'est point ennemie du christianisme; elle le réclame, au contraire, comme son soutien naturel et à jamais indispensable. Ne sert-elle pas de l'esprit humain ramené à Dieu par le Christianisme qui peut seul l'y tenir, pour ainsi dire, suspendu? Abandonné à lui-même, l'esprit humain tomberait encore, précipité par l'imperfection qui lui reste, qui sans doute s'affaiblira toujours, mais qu'il ne dépouillera jamais ici bas. Maudit serait le jour où la civilisation pourrait porter une main parricide sur le christianisme ! Près de son tombeau à peine fermé, on la verrait s'éteindre de délaissement, et l'homme reculer à la dégradation et à la servitude antiques. Grâce à Dieu, il n'en sera point ainsi. »

« Lorsque le christianisme parut, » dit M. Audley, » le monde, comme on le sait, était arrivé au dernier degré de corruption. Vivre dans cet état de matérialisme devenait impossible, car comment vivre, humainement parlant, sans âme? Dieu envoya donc son Fils qui mourut, et l'âme divine pénétrant de sa divine essence l'homme privé et l'homme social, il en résulta une merveilleuse alliance qui put enfanter des vertus presque fabuleuses. Le corps avait dominé, régné, s'était divinisé; l'âme dut avoir sa revanche, dominer, régner, se diviniser; la matière parut proscrite à jamais, et l'on aurait dit qu'une seule idée animait la masse chrétienne, celle de se dépouiller de ce qui faisait sa honte. N'y avait-il pas aussi au fond de tout cela un sentiment de gêne et de dégoût réciproque entre le corps païen et l'âme chrétienne? Des monstres ont quelquefois fait attacher leurs victimes à des cadavres; le monde qui s'en allait en était un pour le nouveau principe, et Dieu ne voulait pas faire comme les tyrans; il préparait un corps vierge et mâle à l'âme arrosée du sang de Jésus-Christ. Quand tout fut prêt et qu'il s'agissait seulement d'enterrer le cadavre païen, les Barbares arrivèrent et firent l'office de fossoyeurs; la pierre tumulaire fut mise par leurs robustes bras sur la tombe, et plus tard leurs descendants s'amusèrent à en déchiffrer l'épitaphe. Mais l'âme est immortelle; celle du Christianisme passa donc dans le nouveau corps que lui offrit son Créateur, et par suite de cette merveilleuse métempsycose, elle se trouva libre d'agir sans contrainte dans le sens de sa destinée. Cependant, hâtons-nous de le dire, le corps était enfant, quoique d'un tempérament robuste; il fallait donc lui apprendre à marcher.

« Tant que le paganisme forma le corps de la société, la doctrine de Jésus-Christ était, nous l'avons dit, tout âme, toute spiritualité; il y avait un duel sérieux entre celle-ci et la matière. Aussi, est-il bien à remarquer que chaque hérésie nouvelle de ces temps reculés portait un caractère particulier de matérialisme, dans ses principes ou dans ses conséquences. On a beau commencer par spiritualiser, ou même mysticiser, je ne sais quelle vapeur immonde sortait de l'abîme, et la Vénus impudique venait bientôt s'asseoir à côté de l'hérésiarque. On eût dit que le christianisme n'avait pas assez de vomitoires pour se débarrasser de l'écume que tant d'éléments en lutte agitaient à la surface. L'arianisme surtout, vaste gouffre qui lançait vers tous les vents du ciel ses cendres arides, l'arianisme emportait avec lui des nations entières : prêtres, rois, juges, grands et petits, libres et esclaves s'en allaient pêle-mêle, entraînés par le courant du feu, en sorte que, selon la belle expression de saint Jérôme, le monde étonné se trouva arien. Cependant voyez; au moment où l'Europe se constitue définitivement, il n'y a plus un seul arien, depuis la mer du Nord jusqu'à la Méditerranée, et du Weser à l'océan Atlantique. En outre, le pontificat romain est constitué politiquement pour qu'en face de nations encore féroces et appuyées sur le sable, des domaines légitimement acquis puissent l'entourer de plus de respect. Les VI^e^, VII^e^ et VIII^e^ siècles

offrent un beau spectacle au vrai philosophe. Quoi de plus grand, en effet, que ce vaste esprit de prosélytisme qui, soufflant de Rome, s'en va réchauffer les cœurs dans les îles Britanniques, et les pousse à se lancer au milieu des nations païennes pour lier les deux bouts de l'Europe par la civilisation chrétienne ? La croix domine à la fois le glacier et le chêne sacré ; un bâton à la main, nos pères plantaient le signe de salut dans les lieux d'une funeste renommée, et bientôt le voyageur trouvait bon accueil et bon visage près des antres où naguère se tramaient l'embuscade et le meurtre nocturne.

« Savez-vous alors où était la liberté ? elle se déguisait sous la robe de prêtre, et même sous la bénédiction nuptiale, car une opinion généralement répandue à cette époque affranchissait de droit les deux esclaves qui se mariaient dans l'Eglise. Rien donc d'étonnant à ce que le pauvre recherchât la protection du clerc, que le vilain préférât la juridiction de l'évêque et de l'abbé à celle du haut baron, que des villes se formassent autour de leurs demeures, parce que le manant y trouvait des priviléges, des maîtres indulgents, sinon toujours édifiants et des secours dans ses maladies. »

Il nous faudrait citer ici l'ouvrage entier de Balmès sur *le protestantisme comparé au catholiscime dans ses rapports avec la civilisation européenne* pour montrer avec quelque étendue la civilisation sortant tout entière du catholicime ; mais nous nous bornerons à reproduire ces quelques lignes, qui en sont comme le résumé.

« Après avoir prouvé que ce fut le catholicisme qui écarta cet obstacle à tout progrès social, en purgeant pour ainsi dire l'Europe de la lèpre repoussante dont elle était infectée de la tête aux pieds, nous entrons dans l'examen de ce qu'a fait le catholicisme pour élever le grandiose édifice de la civilisation européenne. Qua si nous réfléchissons sérieusement sur tout ce que cette civilisation renferme de vital et de fécond, nous y trouverons pour l'Eglise catholique des titres nouveaux et puissants à la reconnaissance des peuples.

« La religion catholique peut réclamer sans crainte la gratitude du genre humain, *car elle a civilisé les nations qui l'ont professée, et la civilisation est la vraie liberté.* Un fait généralement reconnu aujourd'hui et ouvertement confessé, c'est que le christianisme a exercé une influence très-puissante et très-salutaire sur le développement de la civilisation européenne : si parfois encore ce fait ne reçoit pas toute l'importance qu'il mérite, c'est qu'on ne l'a pas suffisamment apprécié....

« Si l'on n'avait pas envie d'approfondir les rapports intimes du catholicisme avec la civilisation européenne ; si l'on manquait de la patience nécessaire pour les longues investigations auxquelles on se trouve conduit par cet examen, du moins paraissait-il convenable de jeter un regard sur l'état des pays où, durant des siècles difficiles, la religion catholique n'a pas exercé toute son influence, et de comparer ces contrées avec celles ou elle a été le principe dominant. L'Orient et l'Occident, tous les deux professant le christianisme, mais de telle façon que le principe catholique fut faible et vacillant dans l'Orient, tandis qu'il fut énergique et profondément enraciné chez les Occidentaux ; ces deux pays, disons-nous, auraient offert deux points de comparaison très-propres à faire estimer ce que vaut le christianisme sans le catholicisme quand il s'agit de sauver la civilisation et l'existence des peuples. Dans l'Occident, les bouleversements furent multipliés et épouvantables; le chaos fut à son comble, et néanmoins du chaos l'on vit surgir la lumière et la vie. Ni la barbarie des peuples qui inondèrent ces régions et s'y établirent, ni l'islamisme en s'y précipitant avec fureur, aux jours même de son ardeur et sa plus grande puissance, ne purent parvenir à y étouffer le germe d'une civilisation riche et féconde. Dans l'Orient, au contraire, tout allait vieillissant et tombant de caducité ; rien ne se rajeunissait, et sous les coups de ce bélier qui n'avait rien pu contre nous, tout s'écroula. Le pouvoir spirituel de Rome, son influence sur les affaires temporelles ont porté assurément des fruits très-différents de ceux qu'ont produits dans les mêmes circonstances, ses rancuneux rivaux. »

« Le christianisme, » dit Ozanam, « sacrait les rois, il affranchissait les peuples ; on ne voit pas qu'il ait rien fait pour affermir le pouvoir des nobles. Sans doute il finit par bénir la chevalerie, par lui ouvrir la lice des croisades et les cloîtres guerriers du Temple et de l'hôpital ; mais il ne pouvait consacrer le principe païen de l'inégalité des races. »

« Grâce à ses Pontifes et à ses prélats, » dit M. Jacomy-Regnier, « l'Europe se couvrit d'universités et d'institutions savantes et artistiques, qui avaient déjà donné au monde les Thomas d'Aquin, les Dante, les Pétrarque, les Machiavel, les Pic de la Mirandole, les Raphaël, les Michel-Ange, les Gerson, les Joseph Scaliger, les Erasme, les Roger Bacon, etc. La poudre fut inventée par un moine, l'imprimerie par des hommes tout pleins de l'esprit chrétien, la boussole par le diacre Flavia Goca, le télescope par un autre élève du couvent, notre globe fut doublé par un dévot de la Vierge Marie ; toutes les richesses intellectuelles que les longues veilles des cloîtres avaient conquises furent distribuées à tous par l'art de Guttenberg. »

C.-F. Chevé.

CLERGÉ (le).

Le clergé de France, si calomnié par les sectes et les partis, qui, opposés entre eux, se réunissent pourtant dans les haines qu'ils vouent à la grande unité de l'Eglise catholique, parce qu'elle est la seule société universelle capable de combattre sans cesse l'erreur par la vérité ; le clergé de France

était assurément la plus admirable aggrégation qui jamais ait brillé parmi les institutions humaines, ou, pour mieux dire, il est impossible que les hommes, sans le secours de la religion et du ciel, aient pu, d'eux-mêmes établir un si bel ensemble de vertus évangéliques, de maximes politiques et de lumières incorruptibles. L'Eglise protesta avec un zèle infatigable contre l'esclavage, les guerres privées, les épreuves judiciaires et l'usure, ce fléau du moyen âge. On lui doit le défrichement des terres et la renaissance des lettres.

Depuis l'ermitage du rocher jusqu'à ces magnifiques abbayes qui nourrissaient tous les pauvres d'une province, et appelaient les âmes souffrantes et désespérées à de miraculeuses guérisons; depuis l'humble chapelle qui, placée dans le désert, élevait à Dieu la pensée déjà disposée à l'enthousiasme par les merveilles de la nature, jusqu'à ces vénérables métropoles, où les rites et les sacrements de l'Eglise sortaient à flots d'or et d'encens du tabernacle, au bruit des chants sacrés, et devant ce trône d'éloquence, où la parole de la vérité heurtait fièrement la fortune des grands et des rois, tout dans le clergé français tendait éminemment à résoudre les problèmes du cœur humain, à redresser ses erreurs, à prévenir ses défections et son idolâtrie. MARCHANGY.

CLOCHE (LA).

Où sont ces temps où nos pères du fond des vallons et des villages, sur la cime des monts, s'agenouillaient en entendant au loin le timbre des monastères, avertissant jour et nuit le monde qui ne prie pas! Cloches des ermitages et des chapelles champêtres, semées par la piété, qui, gazouillant comme les oiseaux du ciel dans leurs concerts, donnaient une voix à tous les êtres de la création, et faisaient chanter à toute la nature une hymne sans fin! Cloches d'alarme et de secours qui ramenaient dans son chemin le voyageur égaré, cherchant vainement la trace perdue dans la nuit sombre!

Essayerons-nous maintenant d'expliquer le charme des souvenirs? de dépeindre cette puissance d'émotions profondes, pieuses, qui s'attachent au clocher? Attrait de la religion, amour du pays natal, douces et saintes affections de la famille, toutes les sensibilités nobles et pures en sont délicieusement affectées à la fois! Demandez à tous ceux qui rentrent dans leurs foyers, au soldat échappé aux dangers de la guerre, à celui qui s'était expatrié et qui revient sous le toit de ses pères, demandez au marin longtemps privé de patrie, demandez à tous, pourquoi leur cœur bat plus vite, pourquoi des larmes sillonnent leur visage, quand de loin ils commencent à entrevoir, à travers le feuillage au-dessus du toit paternel, le clocher qu'ils ont tant de fois retrouvé dans leurs souvenirs pendant les longs jours de l'absence. Pourquoi? — C'est que ce clocher a prêté son ombre aux jeux innocents de leur enfance; c'est que cette cloche les a appelés aux leçons de leur curé, les a conviés au banquet divin; c'est qu'elle a gémi avec celui-là aux funérailles d'un père ou d'une tendre mère, d'un frère, d'un ami; c'est qu'avec celui-ci elle a tressailli de joie sur le berceau d'un rejeton de sa famille.

Nos remarques et nos observations s'attachent plus particulièrement au village, car c'est là que l'on éprouve bien plus vivement toutes ces impressions. Si le village les oubliait, il perdrait ses mœurs simples et sa foi naïve, les seules jouissances véritables qu'il lui est donné de goûter et qui peuvent adoucir la rigueur de ses privations. Car la cloche est tout pour le villageois; elle est son guide dans l'emploi de ses jours; elle veille, prévoit, agit pour lui; toute la vie des champs se gouverne par elle. Elle marque la division du temps, elle indique par ses diverses sonneries la distinction des jours et la différence de leur solennité; elle règle les heures du travail et du repos. Trois fois le jour, au lever du soleil, à midi, à son coucher, elle annonce la gloire de Dieu et invite à louer son nom. Messagère de l'aurore, elle salue le moment où l'homme se lève pour aller à son œuvre et reprendre sa tâche: *Exibit homo ad opus suum et ad operationem suam.* (*Psal.* CIII, 23.) Et quand l'imposant et mystérieux silence de la nuit descend sur terre, elle sonne le *couvre-feu.* C'est l'instant où le monde va s'endormir sous les ailes du temps comme s'endorment de petits oiseaux sous l'aile de leur mère.

Naissances, mariages, sépultures, victoires, traités de paix, anniversaires de douleur ou de gloire, elle a des chants pour toutes les joies et toutes les douleurs, elle mêle les pompes de sa grande voix à toutes les fêtes de la famille, de la patrie, de la religion; elle est la sentinelle attentive à tous les événements. Que l'ennemi approche, que le feu dévore nos maisons, nos granges, nos récoltes, que les rivières débordent et jettent la désolation, elle lance au loin ses cris d'alarme et de détresse. Dès que son tintement se fait entendre pour célébrer un deuil, ou un triomphe, la même pensée nous occupe, la même émotion s'empare de nous, et avec la promptitude d'un mouvement électrique tout un peuple est debout.

N'est-ce pas ici surtout que se manifeste d'une manière évidente son influence morale et son caractère social? Elle rapproche l'homme de l'homme, elle réunit et resserre les liens d'une bienveillance mutuelle, d'une fraternité touchante; elle réalise ce bonheur et cette joie des frères que le prophète place dans les douceurs d'une société commune et dans une complète unanimité d'idées et d'affections: *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* (*Psal.* CXXXII, 1.)

Là où la cloche n'est pas, la communauté est presque réduite aux proportions de l'individu, ou tout au plus de la famille. Le voisin le plus proche est étranger à son voisin. La créature humaine peut naître, vivre,

souffrir et mourir inconnue, isolée, sans qu'aucune sympathie s'attache à sa destinée, l'accompagne d'un intérêt dans le cours de son existence, la suive d'un regret après son trépas; sans que son nom ait été prononcé et qu'on se soit seulement aperçu de sa présence ou de son absence au banquet de la vie; fleur oubliée sur laquelle aucun regard ne s'est arrêté et qui n'a eu d'éclat et de parfum que pour le désert. Avec elle cet oubli n'est plus possible. Un frère ne peut naître ou quitter la vie, deux mains ne peuvent s'unir sans que toute la société chrétienne n'en soit avertie; et de même que des vœux de bonheur ont salué son entrée dans le monde et dans l'Eglise, le plus pauvre, le plus obscur de ses membres peut compter, grâce à la cloche, qu'une larme ne sera pas refusée à sa cendre et qu'une prière unanime suivra son âme devant Dieu.

Résumons-nous en disant que la cloche est l'expression de la prière universelle, de la prière catholique dans le temple auguste de l'univers. C'est la voix du peuple et de l'humanité tout entière qui, des profondeurs d'une vallée de larmes et d'exil fait monter jusqu'à Dieu la plainte de la souffrance, le cri de la détresse, les vœux de l'espérance et de l'amour.

Ed. Gourdon.

CLOCHES (les) DANS L'ANCIEN PARIS

Si vous voulez recevoir de la vieille ville une impression que la moderne ne saurait plus vous donner, montez un matin de grande fête, au soleil levant de Pâques ou de la Pentecôte, montez sur quelque point élevé d'où vous dominiez la capitale entière, et assistez à l'éveil des carillons. Voyez, à un signal parti du ciel, car c'est le soleil qui le donne, ces mille églises tressaillir à la fois. Ce sont d'abord des tintements épars, allant d'une église à l'autre, comme lorsque des musiciens s'avertissent qu'on va commencer. Puis, tout à coup, voyez, car il semble qu'en certains instants l'oreille aussi a sa vue, voyez s'élever au même moment, de chaque clocher, comme une colonne de bruit, comme une fumée d'harmonie. D'abord la vibration de chaque cloche monte droite, pure, et, pour ainsi dire, isolée des autres, dans le ciel splendide du matin; puis, peu à peu, en grossissant elles se fondent, elles se mêlent, elles s'effacent l'une dans l'autre, elles s'amalgament dans un magnifique concert. Ce n'est plus qu'une masse de vibrations sonores qui se dégagent sans cesse des innombrables clochers, qui flotte, ondule, bondit, tourbillonne sur la ville, et prolonge bien au delà de l'horizon le cercle assourdissant de ses oscillations. Cependant cette mer d'harmonie n'est point un chaos; si grosse et si profonde qu'elle soit, elle n'a point perdu sa transparence; vous y voyez serpenter à part chaque groupe de notes, qui s'échappe des sonneries; vous y pouvez suivre le dialogue, tour à tour grave et criard, de la crécelle et du bourdon; vous y voyez sauteler les octaves d'un clocher à l'autre, vous les regardez s'élancer ailées, légères et sifflantes, de la cloche d'argent, tomber cassées et boiteuses de la cloche de bois; vous admirez au milieu d'elles la riche gamme qui descend et remonte sans cesse les sept cloches de Saint-Eustache; vous voyez courir tout au travers des notes claires et rapides qui font trois ou quatre zigzags lumineux, et s'évanouissent comme des éclairs. Là-bas, c'est l'abbaye Saint-Martin, chanteuse aigre et fêlée; ici, la voix sinistre et bourrue de la Bastille; à l'autre bout, la grosse tour du Louvre avec sa basse-taille. Le royal carillon du Palais jette sans relâche de tous côtés des trilles resplendissantes, sur lesquelles tombent à temps égaux les lourdes coupetées du beffroi de Notre-Dame, qui les font étinceler comme l'enclume sous le marteau. Par intervalles vous voyez passer des sons de toutes formes, qui viennent de la triple volée de Saint-Germain-des-Prés, Puis encore, de temps en temps, cette masse de bruits sublimes s'entr'ouvre et donne passage à la strette de l'*Ave Maria*, qui éclate et pétille comme une aigrette d'étoiles. Au-dessus, au plus profond du concert, vous distinguez confusément le chant intérieur des églises, qui transpire à travers les pores vibrants de leurs voûtes. Certes, c'est là un opéra qui vaut la peine d'être écouté. D'ordinaire, la rumeur qui s'échappe de Paris le jour, c'est la ville qui parle; la nuit, c'est la ville qui respire: ici, c'est la ville qui chante. Prêtez donc l'oreille à ce tutti des clochers; répandez sur l'ensemble le murmure d'un demi-million d'hommes, la plainte éternelle du fleuve, les souffles infinis du vent, le quatuor grave et lointain des quatre forêts disposées sur les collines de l'horizon, comme d'immenses buffets d'orgue; éteignez-y, ainsi que dans une demi-teinte, tout ce que le carillon central aurait de trop rauque et de trop aigu, et dites si vous connaissez au monde quelque chose de plus riche, de plus joyeux, de plus doré, de plus éblouissant que ce tumulte de cloches et de sonneries; que cette fournaise de musique; que ces dix mille voix d'airain chantant à la fois dans des flûtes de pierre hautes de trois cents pieds; que cette cité qui n'est plus qu'un orchestre, que cette symphonie qui fait le bruit d'une tempête. Victor Hugo.

CLOVIS, SA CONVERSION.

Les Allemands, nation belliqueuse de la Germanie, à laquelle ils donnèrent leur nom dans la suite, passèrent le Rhin l'an 496, et tombèrent d'abord sur le royaume de Sigebert, prince français de la maison de Clovis, et qui régnait à Cologne. On prévoyait assez que ces barbares n'en demeureraient pas là. Ainsi Clovis marcha en diligence contre eux; et, après avoir joint Sigebert, il alla à l'ennemi, qu'il trouva dans les fameuses plaines de Tolbiac, aujourd'hui Zulpich, au duché de Juliers. Il commença le combat par invoquer ses dieux; mais ils fu-

rent sourds à sa prière. Sigebert ayant été d'abord blessé au genou, ses troupes prirent la fuite, et celles de Clovis commençaient à plier et à se rompre. Ce désordre redoubla l'ardeur des Allemands, qui se tenaient déjà assurés de la victoire.

Dans cette extrémité, Clovis se souvenant des leçons de Clotilde, ou, selon d'autres auteurs, averti par Aurélien, seigneur gaulois, qui combattait à ses côtés, leva au ciel ses yeux baignés de larmes, et dit à haute voix : « Jésus-Christ, vous que Clotilde assure être le Fils du Dieu vivant, si, comme on le publie, vous donnez secours aux malheureux, et la victoire à ceux qui espèrent en vous, j'implore instamment votre assistance. Si vous me faites triompher de mes ennemis, je croirai en vous, et je me ferai baptiser en votre nom ; car j'ai invoqué mes dieux en vain : il faut bien qu'ils n'aient aucun pouvoir, puisqu'ils ne secourent pas ceux qui les adorent. » Le Seigneur avait marqué ce moment pour se faire connaître à Clovis par ses bienfaits. A peine ce prince avait-il achevé cette prière que la victoire passa tout à coup du côté des Français. Les Allemands déjà victorieux prirent la fuite, et presque tous ceux qui échappèrent au carnage se rendirent à discrétion.

On ne peut douter que le Dieu des armées n'eût combattu pour une victoire si inespérée et si complète, et Clovis ne méconnut pas le bras tout-puissant à qui il la devait. La connaissance du vrai Dieu fut le premier et le plus précieux fruit qu'il en retira.

On peut juger de la joie que la victoire et la conversion de Clovis donnèrent à Clotilde, par l'amour que cette pieuse princesse portait à la religion et au roi son époux. Elle alla au-devant de lui jusqu'à Reims ; et, après l'avoir félicité sur les dispositions où elle le voyait, bien plus que sur la prospérité de ses armes, elle prit des mesures pour ne pas laisser ralentir sa ferveur, le fruit de tant de vœux et de tant de larmes. Elle manda secrètement saint Remi, évêque de la ville, et le pria d'instruire le roi et de le presser d'accomplir sa promesse. Ce saint évêque, que le ciel avait orné de tant de talents et de vertus, pour en faire l'apôtre des Français, s'acquitta avec zèle de cette commission.

Le roi, ayant loué le Seigneur d'un succès qui surpassait son attente, prit jour avec saint Remi pour recevoir le baptême ; et ils convinrent que ce serait la veille de Noël, dans l'église de Saint-Martin, hors des portes de la ville de Reims.....

Rien n'est plus magnifique que la description qu'Hincmar nous a faite de la marche des nouveaux catéchumènes. Les rues et les places publiques furent tendues, et l'on marcha en procession avec les saints évangiles et la croix, depuis le palais du roi jusqu'à l'église, en chantant des hymnes et de saints cantiques. Remi tenait le roi par la main ; la reine suivait, avec les deux princesses, sœurs de Clovis, et plus de trois mille hommes de son armée, la plupart officiers, que son exemple avait gagnés à Jésus-Christ. Au milieu de cette auguste pompe, Clovis, hors de lui-même, dit au saint évêque : *Mon père, est-ce là le royaume de Jésus-Christ que vous m'avez promis ? Non, mon prince*, répondit-il, *ce n'est que le chemin qui y conduit....*

Le roi étant arrivé au baptistaire, demanda le baptême à saint Remi. Le saint évêque lui dit : *Prince sicambre, baissez la tête sous le joug du Seigneur : adorez ce que vous avez brûlé, et brûlez ce que vous avez adoré.* Ensuite, lui ayant fait confesser la foi de la Trinité, il le baptisa et l'oignit du saint chrême. Les trois mille officiers ou soldats qui l'accompagnaient, sans compter les femmes et les enfants, furent baptisés en même temps par les évêques et les autres ministres qui s'étaient rendus à Reims pour cette cérémonie.

Clovis ne voulut pas que les réjouissances d'un jour si beau fussent troublées par les larmes des malheureux. Il fit mettre en liberté tous les prisonniers, et fit de grandes libéralités aux églises. Il porta, pendant huit jours, l'habit blanc des néophytes ; et, comme saint Remi, qui continuait de l'instruire pendant ce temps-là, lui lisait un jour la passion de Jésus-Christ, il s'écria, dans l'ardeur de son zèle : *Que n'étais-je là avec mes Francs !....*

Le Père Longueval.

CODE (le) DU BONHEUR.

Tous ceux qui travaillent sincèrement à l'amélioration de leur volonté, ne peuvent manquer de trouver dans l'Ecriture sainte les caractères les plus distincts d'une origine divine. Car nous y avons premièrement la source la plus pure et la plus abondante de tous les devoirs auxquels nous sommes obligés par la loi divine, et dont l'accomplissement met notre volonté dans les dispositions indispensablement requises pour notre bonheur. Cette source se trouve dans l'amour de Dieu et du prochain, qui nous est recommandé d'une manière si expresse ; et les règles de notre conduite en découlent si naturellement et si nécessairement, que tout homme qui aime Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même, ne se rendra certainement jamais coupable de la violation du moindre devoir (1).

Mais l'Ecriture ne contient pas seulement l'unique et véritable source de nos devoirs ;

(1) Un philosophe du nouveau monde, dont les incrédules ne récuseront pas le témoignage, Franklin reconnaît que la religion est la seule base et la seule règle de nos devoirs, et que, sans elle, on est exposé à donner dans les plus grands écarts. Voici l'aveu qu'il fait à ce sujet : « Je dois au secours spécial de la Providence, d'avoir été préservé de toute immoralité, et de toute grande et volontaire injustice, *dont mon manque de religion m'exposait à me rendre coupable.* »

« Je n'entends point qu'on puisse être vertueux sans religion, dit aussi Rousseau, j'eus longtemps cette opinion trompeuse, dont je suis très-désabusé. »

nous y trouvons aussi les motifs et les secours les plus efficaces, qui peuvent nous déterminer à leur parfait accomplissement. C'est à quoi se rapporte en particulier la doctrine de la Providence, tant générale que particulière, par laquelle nous apprenons qu'il ne saurait jamais y avoir de circonstance dans notre vie, que la souveraine sagesse et l'infinie bonté de Dieu n'aient réglée d'avance; d'où naît la ferme confiance qu'il *ne saurait tomber même un seul cheveu de notre tête, sans la volonté de notre Père céleste.* En donnant donc à cette doctrine toute l'attention qu'elle mérite, et en prenant soin de s'en faire l'application, on se mettra en état de soumettre sa volonté, dans toutes sortes de circonstances, sans peine, et même avec plaisir, à la volonté de Dieu et d'arriver ainsi au vrai bonheur. EULER.

COLIBRI (LE).

La nature semble avoir pris plaisir à former la taille élégante du colibri, et à rassembler sur son plumage les plus belles couleurs dont elle a peint celui des autres oiseaux. Les nuances en sont si délicates et si bien mélangées, que son coloris semble varier à chaque nouveau coup d'œil. Sa queue est composée de neuf plumes, qui vont s'allongeant en éventail; et les deux dernières sont deux fois plus longues que tout son corps. Le mâle porte sur sa tête une petite huppe, où sont réunies toutes les teintes qui brillent sur ses ailes. Ses yeux sont noirs et étincellent de vivacité. Son bec, de la grosseur d'une aiguille, est long et un peu courbé. Sa langue, qu'il en fait sortir bien au dehors, lui sert à pomper, jusqu'au fond du calice des fleurs, la rosée qui les baigne, et à gober les petits insectes qui s'y réfugient. Il se nourrit aussi de la poussière des fleurs d'oranger, de citronnier et de grenadier qu'il recueille en voltigeant comme un papillon, presque toujours sans s'y reposer. Son vol est si rapide, qu'on entend cet oiseau plutôt qu'on ne le voit. Le mouvement de ses ailes produit un bourdonnement pareil à celui des grosses mouches. Il se balance comme elles dans l'air, et paraît quelquefois y rester immobile. BUFFON.

COMMUNION.

EFFETS DE LA DIGNE RÉCEPTION DE CET AUGUSTE SACREMENT.

Le voilà enfin arrivé, mon enfant, ce jour que vous avez tant désiré et attendu, ce jour qui doit décider de tous les autres de votre vie jusqu'à celui de votre mort! Voici le Sauveur qui vient avec la récompense! Il vient à vous, sous les apparences de l'aliment le plus familier, afin de nourrir votre âme, comme le pain nourrit tous les jours votre corps. Il ne vous paraîtra qu'une parcelle d'un pain commun; mais la vertu de Dieu y sera cachée, et votre foi saura bien l'y trouver. C'est un Dieu caché par amour; il nous voile sa gloire, pour que nos yeux n'en soient pas éblouis, et afin que nous puissions en approcher plus facilement. C'est là que vous trouverez la manne cachée, avec les divers goûts des vertus célestes : vous mangerez le pain qui est au-dessus de toute substance... Que la foi et l'amour vous fassent goûter le don de Dieu!

FÉNELON.

—

Nous autres chrétiens, nous avons une nourriture qui donne le salut et la vie, qui rend l'homme lui-même recommandable aux yeux de son Dieu, qui fortifie ceux qui languissent, rappelle ceux qui s'égarent, redresse ceux qui sont tombés, et donne à ceux qui meurent un gage infaillible de l'éternelle immortalité. Chrétien, cherche le pain, cherche le breuvage de Jésus-Christ, afin que la nature tout entière soit, s'il se peut, engraissée de cette immortelle nourriture... Tu me demandes : Quel est donc ce pain? quel est donc ce breuvage?.. C'est celui auquel la Sagesse nous invite par ces paroles : « Venez et mangez de mon pain, buvez du vin que je vous ai préparé. » C'est celui que Melchisédech avait voulu figurer par *ce pain et ce vin qu'il offrit à Abraham;* c'est un pain, c'est un breuvage que Dieu lui-même refuse aux impies et aux sacrilèges, et enfin, pour que nous ne puissions plus nous tromper sur la nature de ce breuvrage et de ce pain mystérieux, qui étaient destinés à nous procurer l'immortalité, le Sauveur lui-même nous dit dans l'Evangile : *Je suis le pain de la vie!* (*Joan.* VI, 35.)

Ainsi donc, chrétiens, cherchez à mériter les grâces insignes que ce pain surnaturel répand dans nos âmes quand nous le recevons; cherchez, cherchez sans relâche ce pain et ce breuvage d'immortalité : c'est par ce divin festin que Jésus-Christ vous rappelle à la lumière et vivifie vos membres qui naguère étaient chargés de tous les liens de la mort. Renouvelez en vous le vieil homme, l'homme dégénéré, en vous nourrissant de cet aliment céleste, afin que tout ce qu'il y a de mort en vous renaisse à la vie par la puissante vertu de ce sacrifice.

J. FIRMICUS MATERNUS.

—

L'homme, en tant que créature, est obligé d'offrir un sacrifice au Créateur : or l'Eglise seule possède le sacrifice véritable que l'homme puisse avec confiance offrir à son Créateur. Ce sacrifice, les Juifs ne sauraient l'offrir, car leurs mains sont encore toutes teintes de sang; ils ont refusé de recevoir ce même Verbe que nous offrons à Dieu. Les hérétiques ne sauraient l'offrir non plus, puisqu'ils donnent à Jésus-Christ, qui est notre victime, un autre père que le Créateur souverain de toutes choses. Eh! comment verraient-ils le corps du Seigneur et le calice de son sang, dans ce pain, dans ce vin que nous présentons à Dieu en actions de grâces, s'ils ne regardent point Jésus-Christ lui même comme le Fils et le Verbe du Créateur?...

Pour nous, notre croyance sur la résur-

rection est d'accord avec notre croyance sur l'Eucharistie, et, à son tour, notre croyance dans l'Eucharistie confirme notre croyance sur la résurrection. Nous offrons à Dieu ce qu'il nous a donné lui-même; et, de même que le pain terrestre, lorsqu'il a été sanctifié par l'invocation de Dieu, n'est plus un pain vulgaire, mais devient alors l'Eucharistie, de même nos corps, lorsqu'ils ont une fois reçu l'Eucharistie, ne sont plus, comme les autres objets matériels, sujets à la corruption; mais ils ont au dedans d'eux l'espérance et le gage de la résurrection bienheureuse (1). SAINT IRÉNÉE.

CONCILES (LES).

Première représentation de l'humanité tout entière sans distinction de langues, de peuples et de climats. « Les conciles où s'agitèrent tant de questions de métaphysique, d'exégèse, de droit canonique, furent autant d'écoles destinées à commencer l'éducation publique des peuples modernes. » Cette remarque d'Ozanam (*La civilisation chrétienne chez les Francs*, pag. 10), faite au reste longtemps avant lui, est aujourd'hui un fait incontesté.

Dans ses *Etudes historiques*, Châteaubriand fait ainsi le tableau saisissant du premier concile œcuménique :

« La doctrine d'Arius, dit-il, « exigea la convocation du premier concile œcuménique. La question théologique intéresse peu aujourd'hui, mais le concile de Nicée est resté un événement considérable dans l'histoire de l'espèce humaine. On eut alors la première idée et l'on vit le premier exemple d'une société existant en divers climats, parmi les lois locales et privées, et néanmoins indépendante des princes et des sociétés sous lesquels et dans lesquelles elle était placée; peuple formant partie des autres peuples, et cependant isolé d'eux, mandant ses députés de tous les coins de l'univers à traiter des affaires qui ne concernaient que sa vie morale et ses relations avec Dieu. Que de droits tacitement reconnus par ce bris des scellés du pouvoir sur la volonté et sur la pensée !

« Pour la première fois encore, depuis les jours de Moïse, émancipateur de l'homme au milieu des nations esclaves de l'ignorance et de la force, se renouvela la manifestation divine du Sinaï; comme autour du camp des Hébreux, les idoles étaient debout autour du concile de Nicée, lorsque les interprètes de la nouvelle loi proclamèrent la suprême vérité du monde, l'existence et l'unité de Dieu. Les fables des prêtres qui avaient caché le principe vivant, les mystères dans lesquels les philosophes l'avaient enveloppé, s'évanouirent; le voile du sanctuaire fut déchiré avec la croix du Christ, l'homme vit Dieu face à face. Alors fut composé ce symbole que les Chrétiens répètent, après quinze siècles, sur toute la surface du globe; symbole qui expliquait celui dont les apôtres et leurs disciples se servaient comme de mot d'ordre pour se reconnaître. En les comparant, on remarque les progrès du temps et l'introduction de la haute métaphysique religieuse dans la simplicité de la foi. « Nous croyons en un seul « Dieu Père tout-puissant, créateur de toutes « choses visibles et invisibles, et un seul « seigneur, Jésus-Christ, Fils unique de « Dieu, engendré du Père, c'est-à-dire de « la substance du Père, Dieu de Dieu, en« gendré et non fait, consubstantiel au « Père, par qui toutes choses ont été faites « au ciel et sur la terre.... Nous croyons au « Saint-Esprit. »

« Le concile de Nicée a fait ces choses immenses; il a proclamé l'unité de Dieu et fixé ce qu'il y avait de probable dans la doctrine de Platon. Constantin, dans une harangue aux Pères du concile, déclare et approuve ce que ce philosophe admet; un premier Dieu suprême, source d'un second, deux essences égales en perfections, mais l'une tirant son existence de l'autre, et la seconde exécutant les ordres de la première. Les deux essences n'en font qu'une; l'une est la raison de l'autre, et cette raison étant Dieu est aussi Fils de Dieu. Et quels étaient les membres de cette convention universelle réunie pour reconnaître le monarque éternel et son éternelle cité? Les héros du martyre, de doctes génies, ou des hommes encore plus savants par l'ignorance du cœur et la simplicité de la vertu. Spyridion, évêque de Trimithonte, gardait les moutons et avait le don des miracles. Jacques, évêque de Nisibe, vivait sur les hautes montagnes, passait l'hiver dans une caverne, se nourrissait de fruits sauvages, portait une tunique de poil de chèvre et prédisait l'avenir. Parmi ces trois cent dix-huit évêques, accompagnés des prêtres, des diacres et des acolytes, on remarquait des vétérans mutilés à la dernière persécution. Paphnuce, de la haute Thébaïde, et disciple de saint Antoine, avait l'œil droit crevé et le jarret gauche coupé; Paul de Néocésarée, les deux mains brûlées; Léonce de Césarée, Thomas de Cyzique, Marin de Troade, Eutychus de Smyrne, s'efforçaient de cacher leurs blessures, sans en réclamer la gloire. Tous ces soldats d'une immense et même armée ne s'étaient jamais vus; ils avaient combattu sans se connaître, sous tous les points du ciel, dans l'action générale, pour la même foi. Entre les hérésiarques se distinguaient Eusèbe de Nicomédie, Théognis de Nicée, Maris de Chalcédoine, et Arius lui-même, appelé à rendre compte de sa doctrine devant Athanase qui n'était alors qu'un simple diacre attaché à Alexandre, évêque d'Alexandrie.

« Des philosophes païens étaient accourus à ce grand assaut de l'intelligence. Vous venez de voir que Constantin même, dans une harangue, s'expliqua sur la doctrine de Platon. Un vieillard laïque, ignorant et confesseur, attaqua l'un de ces philosophes fastueux, et lui dit tout le christianisme en peu de mots : « Philosophe, au nom de

(1) Voyez aussi au mot : EUCHARISTIE.

« Jésus-Christ, écoute : Il n'y a qu'un Dieu « qui a tout fait par son Verbe, tout affermi « par son Esprit ; ce Verbe est le Fils de Dieu, « il a pris pitié de notre vie grossière, il a « voulu naître d'une femme, visiter les « hommes et mourir pour eux. Il reviendra « nous juger selon nos œuvres. »

« Constantin ouvrit en personne le concile le 19 juin, l'an 325. Il était vêtu d'une pourpre ornée de pierreries ; il parut sans gardes et seulement accompagné de quelques Chrétiens. Il ne s'assit sur un petit trône au fond de la salle, qu'après avoir ordonné aux Pères qui s'étaient levés à son entrée, de reprendre leurs siéges. Il prononça une harangue en latin, sa langue naturelle et celle de l'empire ; on l'expliquait en grec. Le concile condamna la doctrine d'Arius malgré une vive opposition, promulgua vingt canons de discipline, et termina sa séance le vingt-cinquième d'août de cette même année 325. Transportez-vous en pensée dans l'ancien monde pour vous faire une idée de ce qu'il dut éprouver, lorsqu'au milieu des hymnes obscènes, enfantines ou absurdes à Vénus, à Bacchus, à Mercure, à Cybèle, il entendit des voix graves chantant au pied d'un autel nouveau : « O Dieu ! « nous te louons ! ô Seigneur ! nous te con- « fessons ! ô Père éternel, toute la terre te « révère ! » La prière latine composée pour les soldats n'était pas moins explicite que l'hymne de saint Ambroise et de saint Augustin.

« L'esprit humain se dégagea de ses langes ; la haute civilisation, la civilisation intellectuelle sortie du concile de Nicée, n'est plus retombée au-dessous de ce point de lumière. Le simple catéchisme de nos enfants renferme une philosophie plus savante et plus sublime que celle de Platon. L'unité d'un Dieu est devenue une croyance populaire ; de cette seule vérité reconnue date une révolution radicale de la législation européenne, longtemps faussée par le polythéisme, qui posait un mensonge pour fondement de l'édifice social. »

Assemblées représentatives de toute la chrétienté, les conciles ne traitaient pas seulement les matières purement religieuses. Tout en proclamant le dogme de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'âme, ils appliquaient incessamment à la société tout entière les principes de la morale chrétienne. C'est ainsi qu'ils posèrent peu à peu les bases fondamentales du droit public et décrétèrent la plupart des lois qui passaient des canons des conciles dans la législation civile. Rien n'échappait à leur sollicitude universelle. Déracinant insensiblement les abus les plus petits comme les plus grands, ils fondaient sur les mœurs mêmes des peuples toutes ces institutions bienfaisantes et civilisatrices dont notre siècle s'enorgueillit, tout en ayant presque complétement oublié la sainteté de leur première origine. Institutions civiles, administratives, judiciaires, économiques, industrielles, commerciales, les conciles embrassaient tout, réglaient tout ; et nos premières lois, comme les *Capitulaires* de Charlemagne, par exemple, ne sont presque en totalité que le texte même des canons des conciles.

En effet, les conciles avaient pour ainsi dire deux parties, deux aspects. Le premier, relatif au dogme, à la foi, à la morale, à la discipline et au culte religieux ; le second, spécialement consacré aux choses de l'ordre civil et politique. C'est ce qu'on peut voir principalement dans les conciles nationaux de la France et dans ceux de l'Espagne. C'est en parlant de ces derniers que M. Danielo fait les réflexions suivantes :

« La première session où assistait le clergé seul était uniquement consacrée aux choses de Dieu, de la religion et de l'Eglise. La seconde s'étendait aux affaires de la monarchie, de l'Etat et des peuples. Les affaires de l'Eglise étant décidées, dit le concile de Léon de l'an 1020 dans son canon 6, que l'on juge celles du roi et des peuples ensuite.

« Ce fut dans la ville de Tolède, capitale de l'empire des Goths, que se tenaient d'abord ces conciles à la fois religieux et politiques, qui étaient de véritables assemblées nationales, telles qu'elles devraient l'être toutes, et commençant par le principe qui est Dieu et son culte, pour finir par la fin qui est la société, le roi, l'homme, leur tranquillité, leur bonheur, leur salut. Telle fut l'origine de la monarchie, des lois et des cortès espagnoles. Cette origine explique l'attachement religieux que la nation a toujours eu pour elles. En effet, nulle source de représentation nationale ne fut plus respectable et plus légitime. Le concile commençant à l'alpha pour finir à l'oméga, faisait dériver la loi de sa source naturelle, c'est-à-dire de la religion et de Dieu ; et voilà ce qu'étaient les premières assemblées religieuses et politiques de l'Espagne. Le clergé délibérait seul pendant la première session, la session religieuse ; à la seconde, il admet d'abord quelques grands, plus tard même quelques personnes du tiers état ; mais même, avant l'admission du tiers aux délibérations, on avait coutume, d'après d'anciens usages germaniques ou espagnols, de soumettre les grandes mesures à une sorte d'approbation de la foule. Dans le commencement du XVIII^e^ siècle, l'ambassadeur de France, l'archevêque d'Embrun, trouva encore cet usage subsistant à Madrid, mais pour la forme uniquement ; car depuis Charles-Quint et la défaite des *communeros* à Villalar, les cortès, ou du moins leur puissance, avaient été à peu près supprimées, et une grande partie des libertés, des *fueros* ou priviléges municipaux, abolis. Tout ce qui subsistait de ces derniers s'était réfugié dans les montagnes des Basques, où Espartero vient de les détruire complétement. C'était le dernier débris de l'ancienne Espagne, et la date de leur destruction sera une triste époque dans l'his-

toire des provinces et des montagnes vascongades.

« Mais revenons à nos conciles nationaux et catholiques, et avant de passer outre, remarquons cette particularité importante, qu'ils commençaient par Dieu pour finir au peuple. En effet, si, d'une part et pour la forme du moins, le concile, en terminant sa session politique, soumettait à l'approbation du peuple les grandes mesures qu'il avait adoptées, d'un autre côté le roi, prenant une certaine initiative, ouvrait cette même session par la présentation d'un cahier contenant les questions sur lesquelles la couronne désirait appeler l'attention et les délibérations de l'assemblée. De sorte que, comme nous l'avons déjà dit, le thème du concile commençait à l'alpha pour finir à l'oméga, et embrassait toutes choses entre ces deux limites divines.

« Les commencements de chaque session, » nous dit Marina dans sa *Théorie des cortès*, « étaient consacrés à discuter des matières de « discipline ecclésiastique, à confirmer des « dogmes établis, à condamner les erreurs, à « rétablir l'observance des canons et à veiller « à la réforme des mœurs. C'était donc dans « ces assemblées que les chefs de l'Eglise « exerçaient la juridiction du ministère sacer- « dotal, déployaient leur autorité alors indé- « pendante de tout autre pouvoir, et jugeaient « définitivement les causes qui devaient leur « être soumises, sans l'intervention d'au- « cun magistrat civil.

« Parfois quelques rares laïques assis- « taient aussi, mais il leur était interdit de « voter et de délibérer sur les matières dont « s'occupait l'assemblée : c'étaient pour la « plupart des ducs, des comtes palatins ou « des gouverneurs de province. Ils sié- « geaient en qualité de témoins pour pren- « dre connaissance des résolutions des Pè- « res du concile et assurer de leur épée « l'exécution de leurs décrets.

« Après les causes de l'Eglise, on com- « mençait à délibérer sur les points les plus « importants de la constitution politique du « royaume ; on examinait les intérêts et les « obligations du monarque, et enfin on son- « geait à assurer les bases de la prospérité pu- « blique. Alors le congrès changeait de na- « ture, et après avoir représenté l'Eglise il « représentait la nation et l'Etat. Les prêtres « cependant continuaient à siéger dans l'as- « semblée, et ils y conservaient voix délibé- « rative, non pas tant en qualité de ministres « du sanctuaire que de citoyens éclairés et « vertueux. On écoutait, on respectait leurs « opinions ; on prêtait une grande attention « à leurs discours, et on déférait presque « toujours à leurs avis.

« Et c'était dans ces assemblées que se « décidaient les élections des rois, quand « la monarchie espagnole était élective ; « c'est là aussi que s'arrêtaient les formes qui « devaient être observées dans ces élections, « les lieux où elles devaient se faire et les « personnes qui devaient concourir à la so- « lennité ; c'étaient elles qui statuaient sur « les devoirs des princes et sur les obli- « gations sacrées qu'ils contractaient au « jour de leur couronnement. Les rois eux- « mêmes étaient contraints de se soumet- « tre à leurs jugements.

« Au milieu du bouleversement de ces « nouvelles sociétés, quel eût été, » ajoute Marina, « le sort de l'Espagne, si les princes vi- « sigoths n'eussent considéré la religion « comme une ancre sacrée, sur laquelle ils « devaient appuyer le vaisseau de leur mo- « narchie naissante, s'ils ne se fussent servis « des talents et de l'influence du clergé pour « opposer un rempart inexpugnable à l'insu- « bordination de leurs sujets barbares, qui, « divisés entre eux, menaçaient incessam- « ment de renverser l'Etat mal affermi.

« En accordant aux ecclésiastiques cette « marque de confiance, les Visigoths ne firent « que suivre l'exemple que leur avaient donné « les Saxons, les Bavarois, les Lombards et « les Francs. Tous ces peuples, en effet, « avaient déféré aux talents du clergé le soin « de créer les bases fondamentales de leur « nouvelle monarchie ; mais plus heureux « que la plupart de ces nations conquérantes, « le succès qu'ils obtinrent surpassa de beau- « coup leurs espérances. L'Eglise d'Espagne, « dans le moyen âge, fut illustrée par une « suite non interrompue d'hommes irrépro- « chables et éclairés, dont l'existence est as- « sez prouvée par des fastes, des conciles et « une collection de canons ecclésiastiques qui « honorent également leurs talents et leur « caractère. Le *Code visigoth* et les *Lois fon- « damentales* de la monarchie sont des témoi- « gnages certains de la manière brillante dont « les prélats espagnols ont rempli la tâche « qu'ils s'étaient imposée.»

« Voilà ce que, conformément à l'histoire, pense un savant espagnol de l'influence salutaire du clergé sur les premiers conciles, et les premières institutions de la monarchie de cette contrée.

« Voici maintenant ce qu'en pense à son tour un écrivain français, notre contemporain, auteur d'une histoire d'Espagne, et qui ne peut certes pas être accusé d'enthousiasme envers le vieux temps. En parlant comme il fait dans le passage que nous allons citer, l'auteur a même l'intention de blâmer, mais tout en blâmant il constate les faits de l'histoire, et c'est l'histoire qu'il nous faut. Il dit donc, en parlant des conciles qui nous occupent, et des laïques que l'on y admettait dans la première session : « Ces nobles palatins, admis ou plutôt to- « lérés dans le concile, où leur droit de pré- « sence n'était que personnel et non hérédi- « taire, ne paraissent pas y avoir exercé une « grande influence. Le droit de convoquer le « concile, l'initiative et la désignation des « affaires à traiter sont dévolus au roi. Aux « évêques et au clergé appartient la véritable « discussion des affaires, la rédaction des lois, « le gouvernement enfin dans son acception « la plus pratique à la fois et la plus haute.

« Les affaires ecclésiastiques et séculières, « d'abord confondues, finirent par être sépa- « rées. On traite celles-là dans les trois pre- « miers jours du concile, et les laïques n'y « sont point admis, tandis que le clergé est « admis de droit à la discussion des intérêts « laïques. Ainsi l'Eglise se passe de l'Etat, « et l'Etat ne peut se passer de l'Eglise.

« L'attitude du monarque dans ces diètes « ecclésiastiques était assez humble, surtout « lorsqu'un usurpateur venait implorer du « clergé cette sanction morale dont le succès « même ne le dispensait pas. Du reste, le « besoin mutuel que ces deux grands pou- « voirs, le trône et le clergé, avaient cons- « tamment l'un de l'autre, rendit leurs rap- « ports faciles. Les évêques, tout en accor- « dant de bonne grâce au monarque les « services qu'il réclamait d'eux, se servaient « à leur tour de l'appui du bras séculier pour « donner force à leurs décrets. »

« Voilà donc quel était l'objet des conci- les; voici maintenant quelle était leur tenue. Au lever du jour les portiers de la cathé- drale de Tolède ouvraient une seule porte pour n'y admettre que ceux qui avaient droit d'assister au concile. Bientôt les évê- ques entraient en corps et s'asseyaient, les métropolitains d'abord, puis les suffra- gants, selon l'ordre de leur consécration.

« Puis venaient les prêtres appelés au concile, qui s'asseyaient derrière les évê- ques, et les diacres qui se tenaient devant eux. Venaient enfin les scribes avec le petit nombre de laïques auxquels l'entrée était ac- cordée. On fermait les portes, et l'archi- diacre de la cathédrale invitait tout le monde à se relever; on lisait la profession de foi des quatre premiers conciles œcuméniques, et les canons qui avaient rapport aux ma- tières qu'on allait traiter, et un discours du métropolitain le plus âgé ouvrait enfin la séance; personne ne pouvait sortir avant qu'elle fût terminée. Les discussions violentes étaient défendues, sous peine d'exclusion du concile et d'excommunication pour un an; enfin les décisions de l'assem- blée, signées par les évêques, étaient re- mises au roi, pour être confirmées par lui. Le roi assistait au concile, et, comme nous l'avons déjà dit, remettait d'ordinaire aux évêques, après une courte harangue, le ca- hier des matières à traiter.

« Nous avons vu que c'était dans le con- cile que se décidaient les élections des rois; c'était dans le concile aussi qu'elles rece- vaient leur sanction.

« Au moment de leur avénement au trône,» dit Marina, « les rois se présentaient à « l'assemblée générale pour y jurer so- « lennellement le maintien des lois fonda- « mentales de la monarchie, dont ils étaient « responsables. Ils entraient dans ces as- « semblées revêtus de l'appareil le plus « majestueux; mais en même temps ils « affectaient de témoigner le plus profond « respect à l'auguste congrès. »

« L'appareil n'était pas toujours aussi ma- jestueux devant le concile que le dit ici Marina, puisque, d'après Mariana, on en a vu de très-illustres venir se présenter de- vant lui à genoux, le front courbé et les larmes dans les yeux. Le roi ne se croyait inviolable et sacré qu'après cette cérémonie, par laquelle il devenait, aux yeux de la nation, l'oint du Seigneur, auquel il était interdit de toucher : *Nolite tangere christos meos.* (*Psal.* CIV, 15.)

« Les Pères du concile ajoutaient : « Qui- « conque parmi nous ou parmi tous les habi- « tants de l'Espagne, violera par quelque « complot le serment qu'il a prêté de con- « server la vie au roi pour le bien de la pa- « trie et de l'empire goth, quiconque atten- « tera à ses jours et le dépouillera de son « pouvoir, quiconque enfin, par une ambition « tyrannique aura usurpé le trône, qu'il soit « anathème devant Dieu et les anges, et re- « tranché de l'Eglise catholique et de la so- « ciété des Chrétiens, lui et tous ses complices.»

« Cet anathème solennel est répété trois fois dans les mêmes termes. A la troisième on ajoute : « Et qu'il n'entre pas en partage « avec les justes, mais avec le diable et ses « anges, et qu'il soit condamné avec ses « complices à d'éternels tourments: et s'il « vous plaît aussi, à vous peuples, qui êtes « présents, confirmez par votre voix cette « sentence trois fois répétée. »

« Et tout le clergé et tout le peuple s'écriaient d'une seule voix : « Que celui qui violera « cette sentence soit anathème et *maranatha* « (c'est-à-dire perdition) jusqu'à l'arrivée du « Seigneur, et qu'il ait le lot du Judas Isca- « riote. »

« Après s'être ainsi adressé au peuple, le concile s'adressait au roi lui-même et lui disait : « Toi, monarque présent et tous ceux « qui viendront après toi, nous vous con- « jurons avec l'humilité convenable de ré- « gir avec piété et justice les peuples que « Dieu vous confie, et de régner avec hu- « milité de cœur et avec l'amour de ce « qui est bien. Que nul de vous, dans les « causes capitales, ne rende seul une sen- « tence; que ce soit d'après le vœu du peu- « ple et l'avis des juges, afin que le crime « soit manifesté par un jugement solennel. « Régnez avec mansuétude.

« Nous portons aussi ce décret sur les « rois à venir; que si l'un d'eux se révolte « contre les lois, et exerce sur ses sujets « un empire cruel et tyrannique, l'anathème « du Seigneur soit sur lui. »

« Ce concile, le IV^e^ de Tolède, qui par- lait ainsi, se tenait en 633. On voit donc que, pour trouver des institutions et des assemblées sages, fermes, libérales, avec des garanties suffisantes pour la sûreté, pour l'inviolabilité de la couronne et contre les abus du pouvoir, l'Espagne n'a pas besoin de se jeter dans la carrière des révolutions; il lui suffit de se replier sur elle-même et de remonter à son origine. Chez elle, comme chez bien d'autres nations, c'est la liberté

qui est ancienne et le despotisme qui est moderne. » C.-F. Chevé.

CONFESSION (la).

SA NÉCESSITÉ, SES EFFETS SALUTAIRES.

Quelques hérétiques du temps de saint Augustin disaient, eux aussi : « Quel besoin a-t-il, l'homme pécheur, d'aller avouer devant un autre homme pécheur toutes ses fautes, afin d'en obtenir le pardon de Dieu? Ne suffit-il pas pour cela de confesser seulement à Dieu toute la malice du cœur, qui n'a d'autre témoin que Dieu? *Occulte ago ; apud Deum ago. Novit Deus qui mihi ignoscat.* » C'est cela même que répètent les hérétiques et les incrédules de notre temps, qu'on est sûr de rencontrer toujours sur le chemin du blasphème, du sophisme et de l'absurde. Mais cette manière d'argumenter contre la confession sacramentelle donne à entendre, de la part de ceux qui s'appuient sur elle, qu'ils ne savent ce qu'ils disent, que ces grands patrons de l'homme ne connaissent pas l'homme, et que les longues études qu'ils se vantent d'avoir faites sur l'anatomie de l'âme ne leur ont rien appris sur les ressorts secrets de la vie de l'âme, et les moyens de la conserver; car, pour l'homme pécheur, la confession de ses fautes *devant les hommes* est d'abord un besoin impérieux de l'âme, qu'elle est très-heureuse de satisfaire.

On vient d'entendre Platon, faisant dire à Socrate que : « le plus grand des maux pour l'homme, c'est d'avoir commis une injustice, et que le moyen souverain de s'en débarrasser et de reconquérir la paix et le bonheur de l'âme, c'est de la confesser à son juge, et d'en subir la punition. » Mais écoutons le Platon chrétien, ayant toute l'élévation, l'éloquence, la grâce du Platon païen, avec les erreurs de moins; écoutons M. de Maistre nous disant à son tour ceci : « Souvent le coupable, pressé par sa conscience, refuse l'impunité que lui promettait le silence. Je ne sais quel instinct mystérieux, plus fort même que celui de la conservation, lui fait chercher la peine qu'il pourrait éviter. Même dans les cas où il ne peut craindre ni les témoins ni la torture, il s'écrie: Oui, c'est moi... Qu'y a-t-il *de plus naturel* à l'homme que ce mouvement d'un cœur qui se penche vers un autre pour y verser un secret? Le malheureux, déchiré par le remords ou par le chagrin, a besoin d'un ami, d'un confident qui l'écoute, le console, et quelquefois le dirige. L'estomac qui renferme un poison, et qui entre de lui-même en convulsion pour le rejeter, est l'image naturelle d'un cœur où le crime a versé ses poisons. Il souffre, il s'agite, il se contracte jusqu'à ce qu'il ait rencontré l'oreille de l'amitié, ou du moins celle de la bienveillance. (*Du Pape*, liv. III, c. 3.) On ne peut pas mieux dire. Seulement cette belle pensée est bien ancienne, et elle est commune aux Pères et aux Docteurs de l'Eglise, qui en ont tous conclu : Que la confession est nécessaire, et que c'est un remède très-naturel pour recouvrer la santé de l'âme.

« Voulez-vous savoir, disait Origène à ceux qui, de son temps, en voulaient à la confession, voulez-vous savoir quel besoin a l'homme de se confesser à l'homme? C'est le même besoin qu'éprouve un malade, étouffé par l'abondance de mauvaises humeurs, de s'en débarrasser, de les rejeter, pour être soulagé. C'est ainsi que tout pécheur sera toujours inquiet, se sentira toujours suffoqué au cœur par l'horrible flegme de ses péchés, à moins qu'il ne les vomisse par la confession : *Sic qui peccaverit suffocatur flegmate peccati, et dum confitetur delicta omnem morbi evomit causam.* Saint Chrysostome a fait écho à Origène, car il dit : « La pénitence n'est qu'un vrai médicament que la miséricorde de Dieu nous a donné, afin que nous puissions effacer de notre âme toute tache de la lèpre du péché. Mais voulez-vous savoir en quoi consiste ce remède, et comment il faut en faire usage? En nous condamnant nous-mêmes avant tout, et EN CONFESSANT NOS PROPRES PÉCHÉS; *Dedit pœnitentiæ* MEDICINAM *quæ possit omnia nostra delere peccata.. Quale est igitur istud medicamentum? et quomodo conficitur? Primo, condemnando et* CONFITENDO *propria peccata* (*Homil.* 9, *in Epist. ad Hebr.*). Saint Augustin disait, lui aussi : « La confession n'est que la manifestation que le pécheur fait des maladies cachées au fond de son âme, à celui dont il espère obtenir le pardon qui peut le guérir : *Confessio est per quam morbus latens, spe veniæ, aperitur* (*De ver. et fals. pœnitent.*, c. 10.) » Saint Basile, saint Jérôme, saint Grégoire, tous les écrivains ecclésiastiques du moyen âge, et surtout Alcuin, ont parlé dans le même sens, et presque répété les mêmes paroles. En sorte qu'il est aussi stupide, disait Tertullien, et aussi insensé de dire *Qu'il n'est pas nécessaire que le pécheur se confesse*, qu'il le serait de dire : Qu'il n'est pas nécessaire qu'un malade, couvert de plaies honteuses, les découvre à un médecin, et qu'il vaut mieux périr que de se résigner à subir les plus durs traitements et à avaler les plus dégoûtantes médecines : *Plerique publicationem sui suffugere præsumunt, velut illi qui in partibus verecundissimis corporis, contracta vexatione, conscientiam medentium vitant, et ita cum erubescentia sua pereunt* (*De pœnit.*, IX.)

Et afin que rien ne manque à la justesse de la comparaison, remarquez aussi, mes frères, que, comme les remèdes corporels excitent généralement de la répugnance, du dégoût, au moment où on les prend, de même la confession, le grand remède de l'âme malade, gêne, embarrasse, confond, attriste, tourmente, pendant qu'on la fait ; mais que comme les nausées, les crispations de nerfs qu'éprouve le malade sous l'action du médicament, se changent en calme, en joie, lorsqu'il a recouvré par ce moyen la santé du corps, de même la peine, les palpi-

lations, les craintes, le travail qu'on ressent en confessant ses péchés, se changent en un grand contentement intérieur, lorsqu'on a, par ce moyen, recouvré la santé de l'âme. L'homme qui vient de confesser ses fautes et d'en recevoir l'absolution, c'est l'homme qui se sent déchargé d'un lourd fardeau qui pesait sur son cœur. Le tourment de la confession ressemble, dit saint Isidore, aux douleurs de l'enfantement, dont la mère cesse de se souvenir, pour se livrer à la plus pure jouissance, dès qu'elle a mis son enfant au monde : *Sunt dolores parturientis, fructum gaudii afferentes.*

Souvenez-vous aussi qu'en commettant le péché, l'homme perd, à l'instant même, la paix intérieure de l'âme, et par conséquent son vrai bonheur, qui ne consiste, dit saint Augustin, que dans le calme de tous ses mouvements, de tous ses désirs : *Beatitudo consistit in quietatione appetitus.* Ainsi, vous avez beau changer de situation, dit aux pécheurs le grand évêque d'Hippone, vous avez beau multiplier vos amusements et varier vos plaisirs ; tant que vous serez dans le péché et que le péché sera en vous, partout où vous vous placerez, vous ne trouverez que des épines ; car le repos ne se trouve qu'en Dieu : *Versa et reversa, dura sunt omnia, et Deus solus requies !* Et l'Ecriture sainte dit aussi : « La paix est impossible à l'homme qui se met en état de révolte vis-à-vis de Dieu : *Quis resistit ei, et pacem habuit?* (*Job*, IX, 4.) En vain le pécheur soupire après la paix, la cherche, l'invoque : la paix ne se donne pas à lui, ne lui apparaît pas, ne lui répond même pas ; il ne rencontrera sur ses pas que l'amertume et la douleur, et le chemin de la paix lui sera toujours fermé : *Pax, pax : et non erat pax* (*Jerem.* VI, 14.) *Contritio et infelicitas in viis eorum, et viam pacis non cognoverant* (*Psal.* XIII, 3.) Mais à peine le pécheur se débarrasse-t-il de ses péchés par la confession, que cette paix intérieure qui est le plus grand besoin de l'homme moral ; cette paix céleste que le monde promet toujours sans pouvoir jamais la donner ; cette paix divine qui, d'après saint Paul, peut, à elle seule, tenir lieu de toutes les jouissances matérielles, et sans laquelle toutes les jouissances matérielles sont de nulle valeur, se glisse dans son âme pénitente, et prend possession de son intelligence et de son cœur : *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum possideat corda vestra et intelligentias vestras* (*Philipp.* 4, 7.) Oui, dès l'instant même où le ministre du Christ prononce sur le chrétien, venant d'avouer toutes ses fautes, cette grande et mystérieuse parole, *Je vous absous*, qui lui rend son Dieu, le calme succède en lui à l'orage, le repos à l'agitation, la tranquillité au trouble, la consolation au remords, l'ordre au bouleversement, la paix à la guerre : la paix entre l'âme et le corps, entre l'esprit et le cœur, entre les pensées et les sentiments, entre la croyance et les œuvres, entre la nature et la grâce, entre l'homme et l'homme même, entre l'homme et Dieu ; et de là aussi ce sens exquis de bonheur qui résulte de l'harmonie de toutes les parties de l'être moral, de l'apaisement des appétits, du silence de toutes les passions, et qui n'est qu'un essai, un avant-goût de la béatitude du ciel !

O âmes pécheresses, qui, impatientes, inquiètes de l'état de désordre où vous ne meniez qu'une vie d'affliction et de douleur, êtes allées déposer aux pieds du prêtre du Seigneur le lourd fardeau de vos prévarications, et qui, en vue de l'humilité de votre confession et de la sincérité de votre repentir, en avez obtenu le pardon, dites-nous donc si, dans votre vie, vous avez jamais rencontré des moments plus délicieux ! dites-nous si les plaisirs et les jouissances du monde sont autre chose que de la boue, en comparaison du bonheur, qui, au moment de l'absolution, a inondé votre cœur !

Il nous est arrivé maintes fois de voir de ces pécheurs, nouvellement conquis par la pénitence à la grâce, en se relevant de l'humble attitude dans laquelle ils venaient de recevoir la rémission de leurs péchés, nous sauter au cou, nous presser sur leur cœur, nous baigner de leurs larmes, en disant : « O père, que vous m'avez rendu heureux ! » Il en arrive de même au mourant, chez qui le ministre du pardon arrive à temps pour recevoir sa confession, pour lui administrer la grâce et lui donner le BON DIEU. Il ne tarit pas de dire son bonheur : « Maintenant, s'écrie-t-il, je meurs tranquille ; je suis content, je suis heureux. » Et vous, âmes pieuses qui, tourmentées par des scrupules, agitées par des doutes, accablées sous le poids de l'affliction et du malheur, allez chercher aux pieds du délégué de Dieu le conseil et le confort que vous demanderiez en vain aux hommes ; dites-nous, vous, à votre tour, s'il n'est pas vrai que, bien souvent, une seule de ses paroles, de ses bénédictions vous calme, vous tranquillise, vous soutient, vous encourage, et répand le baume de la consolation sur vos peines !

Je défie tous les ministres de l'hérésie de nous citer un seul exemple de semblables résultats, dans des cas semblables, obtenus par les farces ineptes et ridicules de leurs conférences, par l'imposture sacrilége de leur confession. O sacrement de la confession ! sacrement consolateur autant qu'il est sanctifiant, parce que tout ce qui sanctifie console, pourquoi des erreurs homicides, des préjugés funestes éloignent-ils de vous tant d'âmes qui auraient tant besoin de vous, et qui, loin de vous, sont obligées d'aller demander le calme de leur conscience, déchirée par le remords, à des révélations imprudentes, à l'étourdissement du monde, à l'ivresse des plaisirs, et la fin de leurs malheurs au désespoir et au suicide ?

Ces grands et précieux résultats de la confesssion des péchés sont entrevus, sentis par les protestants eux-mêmes. Chez eux aussi, quoiqu'ils ne regardent pas la confession comme un sacrement, beaucoup de pécheurs vont cependant faire spontané-

ment à leurs ministres l'aveu de leurs fautes, afin de soulager par là leur cœur. Une grande dame appartenant à la communion anglicane, et que des préjugés aristocratiques et le désir de ne pas laisser échapper une immense fortune tenaient éloignée du catholicisme, nous disait à Rome : « Que ne donnerais-je pas pour avoir la satisfaction de me confesser une seule fois à un prêtre catholique ! car vous seuls êtes de vrais prêtres; nos ministres ne le sont pas. Je comprends qu'on doit éprouver une grande consolation et un grand bonheur, après s'être confessé, de s'entendre dire : Au nom de Dieu, je vous absous de tous vos péchés. » « La *confession privée*, dit le calviniste Brytschneider, fournit au prêtre l'occasion la plus favorable pour des instructions individuelles et des avertissements sur les relations domestiques, rapports qu'il aurait de la peine à traiter ailleurs d'une manière aussi convenable. Elle établit, entre les pasteurs et le troupeau, une intimité aussi utile au ministère de l'un qu'au besoin moral de l'autre.» (Gerbet, *Dogm., notes.*)

Le docteur protestant Smith a fait, lui aussi, ce beau et remarquable aveu : « La conscience, *ou seulement le soupçon d'avoir mal fait, est pour toute âme un fardeau pesant :* tant qu'elle n'est pas endurcie par une longue pratique dans la voie de l'injustice, elle éprouve, à cette seule pensée, *de l'angoisse et de la terreur.* Les hommes sont dans ces circonstances, comme dans tous les autres événements malheureux, naturellement portés *à se décharger du poids qui les accable*, et à épancher le *tourment de leur âme dans le sein d'une personne sur la discrétion de laquelle ils peuvent compter. La confusion que leur cause leur aveu trouve une compensation* complète *dans l'allégement de leur chagrin*, amené ordinairement par la sympathie que le confesseur exerce. Ils se consolent en voyant qu'ils ne sont pas indignes de toute estime, et, *quelque blâmable que soit leur précédente conduite, en reconnaissant que la disposition actuelle de leur âme est favorablement jugée.* » (Gerbet, *ibid.*)

D'autres docteurs protestants, à l'esprit sain et à l'âme droite, dont je vais tout à l'heure vous faire entendre les témoignages, ont jugé de la même manière des effets de cette grande et belle institution de la confession secrète, et de sa nécessité pour conquérir le repos de l'âme. Mais voici une Eglise hérétique tout entière, l'Eglise anglicane rendant, elle aussi, un éclatant hommage, au même point de vue, à la confession auriculaire secrète, comme elle se pratique dans la vraie Eglise, pour le repos de l'âme et pour la conquête du salut. Dans *le Livre de la prière commune et de l'administration des sacrements et des rites et cérémonies de cette Eglise*, au chapitre intitulé *Ordre pour la visite des malades*, on trouve, entre autres choses, ceci : « Si le malade se sent la conscience troublée *de quelque matière de grande importance (with any weighty matter)*, il *doit* être engagé *(moved)* à faire une confession particulière *(a special confession)* de ses péchés ; et cette confession finie, si le malade le demande humblement et de tout son cœur, le ministre *doit* l'absoudre de cette manière : *Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a légué à son Eglise le pouvoir d'absoudre tout pécheur vraiment repentant, et croyant en lui, daigne, par sa grande miséricorde, te remettre tes péchés !* Et *moi*, par l'autorité qui m'a été conférée, je t'absous de tous tes péchés, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. » C'est, comme on le voit, la formule de l'absolution catholique.

Ainsi, voyez l'hérésie, reconnaissant et avouant : 1° que Jésus-Christ a légué à son Eglise le pouvoir d'absoudre tout Chrétien pécheur, se repentant sincèrement de ses péchés ; 2° que ce pouvoir est conféré aux ministres sacrés par l'ordination ; 3° que, par le prêtre et dans le prêtre qui absout au nom de la très-sainte Trinité, c'est Jésus-Christ lui-même qui remet les péchés ; et 4° enfin, que lorsqu'on se sent *la conscience chargée de matières importantes* ou de fautes graves, une confession particulière de ces péchés est de toute nécessité. Mais, nous autres catholiques, ne croyons, ne faisons pas autre chose en matière de confession. Seulement, par une inconséquence des plus choquantes, l'Eglise anglicane a écarté, du nombre des sacrements institués par Jésus-Christ, ce rite imposant et magnifique de l'homme avouant au prêtre toutes ses fautes, et du prêtre les lui remettant au nom et par l'autorité de Dieu, qui a évidemment tous les caractères d'un sacrement, et qui se trouve en termes formels établi par Jésus-Christ dans l'Evangile; et, par une inconséquence encore plus criante, la même Eglise réserve seulement pour la dernière maladie la pratique de la *confession particulière.*

Car y a-t-il rien de plus inconséquent que d'affirmer que la *confession particulière* est nécessaire pour tout pécheur qui *se sent la conscience chargée de fautes graves* à l'article de la mort ; et qu'elle n'est pas nécessaire, mais que la plaisanterie de la *confession* générale suffit au pécheur *se sentant la conscience chargée des mêmes fautes* pendant la vie ? N'est-ce pas admettre de deux choses l'une : ou que le péché soit une charge moins lourde pour l'âme, quand on est bien portant que quand on est malade ; ou que la nécessité de la *confession particulière*, pour effacer les péchés de l'âme, dépend de l'état de santé du corps ? Le moyen donc, pour le dire en passant, d'échapper aux contradictions les plus palpables, aux absurdités les plus grossières, hors de la foi et de la pratique de la confession catholique !

Dans le catéchisme calviniste de Genève, se trouve l'article suivant : « Dans beaucoup de cas ce serait aussi une chose *convenable* de décharger sa conscience auprès d'un

pasteur, pour en recevoir les directions nécessaires. » Ainsi l'hérésie elle-même, ayant détruit la confession comme *sacrement*, s'est crue forcée de la maintenir au moins comme *conférence spirituelle* ; si grand est le besoin qu'éprouve tout pécheur de confesser à quelqu'un ses péchés ! tant la confession est dans la nature même de l'homme, et dans les lois secrètes de l'humanité !

Mais je le demande au bon sens de mes frères égarés : à quoi bon cette confession changée en conférence, et où le *pasteur* ne peut donner que *des directions*, qu'on peut se procurer à la maison aussi bien qu'au temple, qu'on peut recevoir d'un laïque honnête homme aussi bien que d'un ministre, et même d'une femme sage aussi bien que d'un homme? A quoi bon une confession à demi, où le pasteur ne dit pas et ne peut pas dire : *Que Jésus-Christ Notre-Seigneur vous absolve ! Et moi, en vertu de sa divine autorité, je vous absous de tous vos péchés, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.*? C'est dans ces paroles seulement qu'est contenu le baume capable de rafraîchir et de cicatriser toutes les plaies de l'âme ; seules, ces paroles renferment cette manne mystérieuse du ciel, dont la douceur cachée n'est sentie que de celui qui la reçoit. (*Apoc.*, III.) Ce sont elles seules qui ont la vertu de porter le repos et la paix dans un cœur déchiré par le remords et bouleversé par le crime (1). C'est que le protestantisme, ayant aboli aussi le sacrement de l'ordre, conjointement avec presque tous les autres sacrements, le ministre protestant n'a que le nom de ministre de Jésus-Christ ; le prêtre catholique seul en a le caractère et la réalité. C'est que le ministre protestant n'a que certains insignes du sacerdoce ; le prêtre catholique seul en a la grâce, l'esprit et les pouvoirs. Ainsi, tandis que le ministre protestant ne fait qu'une *conférence*, le prêtre catholique reçoit une vraie confession ; tandis que le ministre protestant n'accomplit qu'une cérémonie sans valeur et qui n'a rien de sérieux, le prêtre catholique administre un grand sacrement, et *dispense* l'un des plus délicieux *mystères de Dieu*. Tandis que le ministre protestant ne fait que donner *des avis* en homme, le prêtre catholique parle, commande, absout, pardonne, en Dieu. Par conséquent, la *conférence* protestante, touchant l'état moral de l'âme, ne produit pas même des effets purement humains ; tandis que la confession catholique opère des changements solides, sublimes, ineffables, divins.

Cette confession protestante n'est donc, en y regardant de près, qu'une singerie de la confession catholique, une farce, une comédie, une dérision, dont, dans l'intérieur de leur cœur, doivent beaucoup rire les ministres mêmes qui la proposent, et qui n'a d'autre but que celui de satisfaire, d'une manière quelconque, le besoin qu'éprouvent certaines âmes de se confesser, pour les empêcher d'aller chercher dans le *Papisme* la confession dont la Réforme les a privées. Ainsi, malgré les grandes facilités que cette curieuse confession présente aux prétendus pénitents de l'hérésie, quoiqu'on ne soit obligé de dire que ce qu'on veut dire, et qu'on puisse y cacher ce qu'on veut cacher ; quoique, dans certaines localités, on ait poussé l'indulgence jusqu'à permettre aux pénitents d'aller se confesser chez madame la ministresse (*historique*), lorsqu'on ne trouve pas tout prêt M. le ministre, le confessionnal ne donne pas beaucoup d'occupation aux ministres de Luther ou de Calvin, et il leur laisse assez de loisir pour s'occuper de leur ménage, de leurs femmes, de leurs enfants, sans le moindre inconvénient pour leur ministère. Quelle dérision, grand Dieu ! Et à quoi a-t-on réduit le vrai Christianisme !

Cet abandon où est laissé le confessionnal protestant s'explique facilement, du reste. Nos frères séparés savent très-bien qu'en fait de réforme véritable du cœur et de remèdes efficaces pour les maladies de l'âme, ils n'ont rien à attendre de leur ministre, par la raison toute simple que ce ministre n'a rien à leur donner. Il peut donner des conseils aux malheureux qui ont recours à son ministère ; mais il ne peut leur donner le pardon. Ainsi, voyez combien la logique de l'erreur est exacte ! On se garde bien d'*imposer* cette confession comme *nécessaire* ; on se contente de la dire *convenable*. L'hérésie ne pouvait pas en dire davantage sans tomber dans la contradiction et se rendre ridicule : il n'y a que le vrai, le réel et le solide qui soient *nécessaires* ; le faux, l'idéal, le néant ne le sont pas.

Aussi, nul d'entre ces braves pasteurs ne se soucie le moins du monde que ses prétendues ouailles se confessent au moins quelquefois. Et quel droit, quel devoir, quel intérêt pourraient-ils avoir de s'en soucier ? Est-ce qu'une affaire de pure forme, de simple *convenance* peut engager en rien la sollicitude pastorale ?

Il n'en est pas de même de la vraie

(1) Le docteur protestant Kirchoff a reconnu, lui aussi, cette nécessité de la confession auriculaire, non-seulement dans l'intérêt de la fonction du confesseur, mais aussi du bonheur du pénitent : « Nous n'avons pas, dit-il, toute science, comme Dieu, *pour lire dans les cœurs* ; et cependant *il faut* que nous le puissions pour veiller complétement au salut de l'Eglise. Mais par quelle autre voie y arriver que *par la confession* PRIVÉE? Oh ! comme on peut émouvoir la conscience d'un pécheur, lorsqu'on pénètre dans les replis de son âme ! Oui, *n'est-ce pas ainsi* que l'ecclésiastique peut devenir *ce qu'il doit être*, selon sa haute destination, le conseiller, le guide, le protecteur, *dans toutes les matières spirituelles ?* et n'est-ce pas par là seulement que peut s'établir l'autorité, l'influence qui lui appartient *comme vicaire de Dieu ?* » Voilà ce qu'un docteur protestant a dit ; un docteur *papiste* ne se serait pas mieux exprimé.

(*Note de l'Auteur.*)

Eglise. Pour elle la confession, c'est un sacrement, et non pas une plaisanterie ; c'est une pratique divine, et non pas une conversation humaine ; c'est un remède efficace, et non pas une cérémonie stérile ; c'est la dernière planche de salut que la bonté de Dieu ait laissée à l'homme dont l'innocence du baptême a fait naufrage. Il est donc bien naturel qu'elle l'inculque comme *nécessaire*, et en réclame la pratique par de sévères menaces. Voyez toutes ces prédications, toutes ces retraites que ses ministres font pendant toute l'année, et pendant le Carême en particulier; elles n'ont d'autre but que d'attirer les fidèles à la confession. Ce ne sont que de saintes industries du zèle et de la charité de l'Eglise, appelant, poussant ses enfants à profiter de ce grand moyen de recouvrer la grâce, de ressusciter à la vie, de se renouveler dans le temps, en vue de l'éternité : *Instaurare omnia in Christo.*

Des hommes étrangers à l'esprit de l'Eglise, et ne comprenant rien à ses sentiments, l'accusent d'intolérance, parce qu'elle menace de ses anathèmes les fidèles qui ne s'approchent pas, au moins une seule fois dans l'année, du tribunal de la pénitence. « Et pourquoi, disent-ils, l'Eglise catholique n'imite-t-elle pas la tolérance des ministres des églises protestantes, qui laissent tout homme vivre tranquillement comme bon lui semble, et chacun pourvoir comme il l'entend à son propre salut? Qu'importe-t-il aux prêtres, aux évêques, au pape, que les chrétiens se confessent ou qu'ils ne se confessent pas? » La réponse à cet étrange reproche, par lequel on fait un crime à l'Eglise de sa sollicitude, de son amour pour ses enfants, et on semble lui en vouloir parce ce qu'elle ne partage pas l'insensibilité, l'indifférence des ministres protestants à l'égard des âmes qui leur sont confiées; la réponse, dis-je, à cet étrange reproche, est bien simple. Parmi nos frères séparés on a, quelque part, conservé les mots de *pasteur* et de *brebis*, dans l'économie du ministère religieux : mais la signification de ces mots a disparu chez eux avec la réalité de la chose. On a beau parler encore parmi eux de *pasteurs* et de *brebis*, ni leurs ministres ne sont de vrais *pasteurs*, ni les Chrétiens, leurs subordonnés, ne sont de vraies *brebis*. Il n'existe entre ces Chrétiens et leurs ministres que des rapports de pure forme, apparents, conventionnels, légaux, factices, stériles, dont le vêtement et les mots font tous les frais, dont l'intérêt matériel est la base, et dont les convenances de l'hérésie sont l'appui. C'est qu'on tient à conserver un certain ordre hiérarchique pour tromper les simples, exploiter les dupes et ménager l'opinion; et voilà tout. On n'a jamais entendu, par exemple, qu'un évêque anglican, un Antistes évangélique, un ministre de la Réforme se soit dépouillé de tout ou ait exposé sa vie pour le salut de ses prétendues ouailles. Quant aux rapports d'un ordre supérieur, d'un ordre spirituel, divin, ayant un caractère auguste pour fondement, et pour but la nourriture, la guérison, le salut des âmes, ils se sont entièrement effacés chez les malheureux Chrétiens que l'hérésie a arrachés du sein de l'Eglise : là, loin d'en avoir la pratique, on n'en a plus même l'idée ; et lorsqu'on les voit chez nous toujours en action, toujours produisant des prodiges d'un dévouement sublime, d'un côté, et d'une confiance sans bornes, de l'autre, on les admire, on nous les envie sans les comprendre. C'est que nos évêques et nos curés sont liés à leurs troupeaux par des rapports intimes, sincères, généreux, efficaces, d'un amour mutuel, par les rapports touchants de pasteur et de brebis, de mère et d'enfants. Dire donc à un curé, à un évêque catholique, « Que vous importe si les fidèles qui vous ont été confiés se confessent, ou bien croupissent dans le désordre du péché? » c'est chose aussi stupide, aussi absurde que de dire à un pasteur, qui n'est pas un mercenaire : « Que vous importe que vos brebis soient dévorées par le loup? » ou que de dire à une mère, qui n'est pas une marâtre : « Que vous importe que votre enfant périsse? » Ah ! ce n'est qu'en supposant que nos évêques et nos curés ne sont pas de vrais pasteurs ou de vraies mères, qu'on peut exiger d'eux qu'ils voient d'un œil indifférent les âmes confiées à leur zèle s'engouffrant dans les vices, se dépravant, s'abrutissant, et finissant une vie de scandale par une mort funeste, l'avant-coureur d'une misère éternelle et d'une éternelle douleur.

Les rigueurs de l'Eglise, réclamant que les fidèles se confessent, sont donc des épanchements de son amour ; elle se montre plus affectueuse, plus mère en menaçant de ses anathèmes ceux qui négligent ce sacrement de salut, qu'en promettant d'abondantes indulgences à ceux qui s'en approchent. Elle est mère; et la mère, après avoir épuisé les moyens de la persuasion et de la douceur, a recours aux moyens brusques et violents ; elle crie, elle menace, elle frappe, elle ouvre par force la bouche de son enfant malade, pour lui faire avaler le remède qui doit lui rendre la santé et la vie; et ces cris, ces menaces, ces coups, ces violences sont de l'amour ! Ô sainte Eglise catholique ! ô ma bonne mère, ma mère tendre et affectueuse, que je vous aime ! Je vous aime plus que moi-même ; vous seule êtes une mère véritable, qui ne dormez jamais sur les besoins et les dangers de vos enfants. Ah ! ne m'oubliez jamais, moi le dernier de vos fils ; tenez-moi toujours dans vos bras, sur votre sein, jusqu'à ce que vous m'ayez déposé dans les bras et dans le sein de Jésus-Christ, votre époux, mon père et mon Dieu !

Et vous, M. F., à la suite de ces réflexions, vous n'aurez pas non plus manqué, avec votre instinct catholique, avec votre bon sens de Français, de voir toute la nécessité, toute l'importance de la confession sacramentelle, et de vous écrier, dans l'intérieur

de votre âme : O ineffables rapports de la confession avec ce qu'il y a de plus intime dans la nature humaine ! Si un tel sacrement n'existait, il faudrait bien l'inventer. Mais le fait est que, s'il n'eût existé d'abord dans la pensée divine, il ne serait jamais venu à la pensée humaine ; et que si Dieu lui-même ne l'avait institué, aucun homme, nous l'avons démontré, n'aurait pu l'inventer, et encore moins en faire une obligation et la faire accepter. Il n'y avait que le Créateur de l'homme qui, connaissant les besoins intimes de l'homme pouvait lui révéler, lui indiquer dans la confession, le moyen de les satisfaire, ériger ce remède en sacrement, en faire une loi, et, y ajoutant la puissance de sa grâce et l'efficacité de son sacerdoce, la voir accomplie. Mais ce fait est aussi que, quelque divin que soit ce sacrement par rapport à son origine, à son institution et à son établissement, il n'en est pas moins naturel dans sa portée, il n'en est pas moins dans les lois secrètes de notre frêle et mystérieuse nature (1), il n'en est pas moins, pour l'homme tombé dans le péché, le moyen le plus naturel de satisfaire de grands besoins de son âme, les besoins qu'éprouve l'homme pécheur de décharger son cœur du fardeau de sa perversité dans le cœur d'un autre homme, et de reconquérir la paix du cœur ; et qu'à cette condition, il est au premier rang des moyens ineffables par lesquels le Christ a tout restauré ; *Instaurare omnia in Christo*. Ajoutons qu'il n'en est pas moins le moyen le plus propre, le plus naturel pour le pécheur de se réconcilier avec Dieu.

Le Père Ventura de Raulica.

CONFIRMATION (la).

La Confirmation est un sacrement qui donne le Saint-Esprit avec l'abondance de ses grâces, pour fortifier dans la foi et rendre parfait chrétien. Ce sacrement a été institué par Jésus-Christ, qui a établi lui-même le rite de l'onction sacrée et les paroles dont se sert l'Eglise catholique en l'administrant. Le mot *confirmer* signifie *affermir*, parce que la confirmation est destinée à développer et à perfectionner les grâces que nous avons reçues au baptême. Ce sacrement est ordinairement conféré par l'évêque ; sa forme réside dans l'imposition des mains, et l'onction avec le Saint-Chrême ; ce dernier mot veut dire *sacré*, parce qu'en effet c'est un composé d'huile d'olive et de baume, bénit par l'évêque le jeudi-saint.

L'administration de ce sacrement implique nécessairement celle du baptême, et ce n'est, en effet, qu'après avoir été admis dans le sein de l'Eglise que le Chrétien peut recevoir l'onction sacrée du Saint-Chrême : aux jours primitifs le néophyte était immédiatement transporté du baptistère à l'autel, où le pontife lui conférait la Confirmation ; cet ancien usage a longtemps prévalu, et ce n'est que plus tard que les règlements ecclésiastiques ont prescrit de retarder jusqu'à l'âge de raison l'administration de cet important sacrement. Il est un autre motif qui a surtout engagé l'Eglise à conférer la Confirmation à cette époque difficile de la vie, où l'enfance finit et où la jeunesse commence ; il se fait, à cet âge, une assez brusque transition dans le cœur et dans le corps de l'homme, et c'est alors qu'il a besoin de tous les secours qui doivent le prémunir et le fortifier. L'âme, en cet instant, n'est pas loin de s'enflammer du feu de toutes ces passions, qui deviendront sa honte ou sa gloire, selon qu'elles seront bien ou mal dirigées ; c'est l'heure du péril et de la défaite, c'est aussi l'heure du combat et de la victoire, et la religion ne manque point d'accourir pour lui prêter appui : l'enfant alors s'apprête à ce long et pénible voyage de la vie, chemin rude et souvent coupé d'abîmes : le catholicisme, toujours plein de sollicitude, offre au voyageur le bâton qui doit soutenir ses pas chancelants ; par la Confirmation, il lui inspire le courage et la force de confesser hautement sa croyance et de traverser la vie, en se glorifiant de son titre d'enfant de Dieu ; or, comme l'a dit le chantre du christianisme, quiconque a la force de confesser son Dieu pratiquera nécessairement la vertu, puisque commettre le crime, c'est renier le Créateur.

J'ai dit que les passions, bien ou mal dirigées, devaient sauver ou perdre celui qui en est le jouet ou qui parvient à en user selon les vues de Dieu ; et, en effet, remarquez que la morale catholique, loin d'étouffer les passions humaines, tend à les développer utilement pour les faire servir à l'amélioration et à la perfection du Chrétien. Loin de forcer le torrent à refluer vers

(1) « Il n'y a pas de dogme dans l'Eglise catholique, dit M. de Maistre, il n'y a pas même d'usage général appartenant à la haute discipline, qui n'ait ses racines dans les dernières profondeurs de la nature humaine, et par conséquent dans quelque opinion universelle, plus ou moins altérée çà et là, mais commune cependant, dans son principe, à tous les peuples de tous les temps... Je citerai la confession, uniquement pour me faire mieux comprendre. Sur ce point, comme sur les autres, qu'a fait le Christianisme ? il a révélé l'homme à l'homme ; il s'est emparé de ses inclinations et de ses croyances éternelles ; il a mis à découvert ces fondements antiques ; il les a débarrassés de toute souillure, de tout mélange étranger, il les a honorés de l'empreinte divine ; et, sur ces *bases naturelles*, il a établi sa théorie surnaturelle de la pénitence et de la confession sacramentelle (*Du Pape*, liv. III, ch. IV). » A l'exception près du mot « Christianisme, » auquel il fallait substituer les mots Jésus-Christ, afin d'éloigner, le plus possible, l'idée que la confession soit l'œuvre des docteurs chrétiens et de l'Eglise, tandis qu'elle est évidemment l'œuvre de Dieu, ce passage du grand apologiste est aussi remarquable par l'élégance et la grâce de la forme qu'éclatant de sens, de raison et de vérité. (*Note de l'Auteur.*)

sa source et de lui faire ainsi briser les digues, elle lui creuse un large lit, entre les rives duquel elle lui permet de couler majestueusement pour arriver sans secousse dans le sein de cet océan, qui est l'éternité. Pour diriger et utiliser ces passions qui sont le germe des grandes choses, elle accorde par la Confirmation, LES SEPT DONS, dans lesquels se résume toute la perfection humaine: la *Sagesse*, qui donne le jugement et fait apprécier à sa juste valeur toutes les grandeurs comme tous les abaissements de la terre; l'*Intelligence*, qui nous fait comprendre la puissance de Dieu et nous oblige à reconnaître ses bienfaits; le *Conseil*, qui, selon l'expression de saint Bernard, règle ce que nous devons faire et nous force à méditer sur ce que nous avons fait; la *Force*, qui inspire au Chrétien cette valeur et ce courage surhumains, par lesquels il confesse fermement sa foi, brave les bourreaux et aspire aux tortures glorieuses du martyre; la *Science*, lumière d'en haut qui nous indique et nous trace nos devoirs, en nous apprenant à connaître Dieu; la *Piété*, qui n'est autre chose que l'amour de Dieu en pratique; la *Crainte*, qui, suivant une sublime expression, est le *commencement de la sagesse* et qui nous inspire l'horreur du mal et la terreur du péché.

Tels sont les sept dons conférés par la Confirmation.

Maintenant, comme nous aimons à écrire pour les incrédules dont l'orgueilleuse philosophie refuse de courber la tête devant les grandes vérités fondamentales de la religion, nous leur demandons si, même humainement parlant, il existe en quelque lieu que ce soit une législation plus en harmonie avec les besoins de la société? Est-il un code dont les articles soient plus favorables au progrès de la civilisation, et n'est-il pas évident qu'un peuple régi par des lois qui toutes tendent à prévenir la faute et à inspirer l'horreur du crime, doit constituer nécessairement une nation modèle? Sous l'empire du polythéisme, les mauvais penchants de la nature, loin d'être réprimés par les premières inspirations données à l'enfance, étaient, au contraire, développés par les enseignements de la morale religieuse: c'était la divinité elle-même qui donnait l'exemple, et le culte de l'Olympe présentait à ses adeptes, comme une obligation, le licencieux développement de toutes les passions dans leur plus honteux égarement.

Le catholicisme, lui, dit à ses évêques, ces Solons et ces Lycurgues de la loi nouvelle: « Chaque année vous parcourrez les villes et les hameaux pour y répandre les dons du Saint-Esprit que le Très-Haut déposa entre vos mains; là, vous rappellerez à ceux qui se préparent aux grandes luttes de la vie que c'est de Dieu seul que vient toute force et tout bien; vous leur indiquerez la voie qu'il faut suivre pour aller au ciel; vous leur prêcherez l'amour de la famille, l'amour de la patrie, le respect des lois, l'horreur du mal, le culte du bon; vous en ferez de fervents Chrétiens pour qu'ils deviennent des citoyens utiles; et, afin qu'ils puissent marcher hardiment dans l'étroit sentier qu'ils ont à parcourir, vous confirmerez en eux tout ce que la main du Créateur a semé pour l'avenir: leurs instincts, vous les corrigerez; leurs passions, vous saurez les ennoblir; et leurs vertus naturelles, vous les grandirez encore, en les bénissant au nom de celui qui vous envoie!... »

Tel est le but de la Confirmation; telle est la magnifique mission des évêques: mission civilisatrice au plus haut point et qui, en dehors de la doctrine, tend à étayer toutes les bases de l'édifice social.

Ce sacrement est comme le second portique par lequel l'homme entre dans la vie: le Baptême l'a fait *enfant de Dieu;* mais la Confirmation l'arme *soldat* de ce même Dieu; c'est une sorte d'investiture qui le prépare à revêtir la robe virile et qui lui permet déjà de toucher à l'épée qui frappe et au bouclier qui protége.

Dieu, en accordant à l'homme tous les dons de la Confirmation, lui a donné la force et l'intelligence nécessaires pour vaincre ses passions; or, l'esprit étant continuellement en guerre civile avec la matière, et cette guerre étant soumise à toutes les chances d'une lutte hasardeuse, Dieu, dans sa puissante miséricorde, a voulu donner aux lutteurs tous les moyens de résistance et de triomphe: et voyez combien ses vues sont en harmonie avec les intérêts, même matériels, de la société. Qu'un homme laisse un libre cours à ses passions et aux convoitises de la chair, infailliblement il devra périr dans un temps donné; qu'une nation proclame ses droits, sans les faire jaillir uniquement des devoirs, il n'y aura que meurtres et bouleversement dans l'Etat; c'est quand les citoyens ont adoré la déesse de *la raison*, qu'ils se sont dévorés les uns les autres comme une bande de loups affamés. Cette éternelle vérité est constamment proclamée dans tous les dogmes de la religion, comme par toutes les lois de l'Eglise. Il n'est pas une seule de leurs prescriptions qui n'ait, outre son but purement moral, un autre but d'amélioration et de conservation physique. GALOPPE D'ONQUAIRE (1).

Le Seigneur communiqua à ses apôtres le Saint-Esprit lorsqu'il leur dit: « Recevez le Saint-Esprit. » Plus tard, il devait le leur donner en plus grande abondance, le jour de la Pentecôte, lorsqu'il serait lui-même monté aux cieux. En ce jour, il fit descendre ce divin Paraclet, gardien et sanctificateur de son Eglise, le guide de nos âmes, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le juge et le témoin de nos combats, et celui

(1) Auteur d'un ouvrage intitulé: *Le Livre des Sacrements*, Paris et Dijon, 1857, in-8.

qui ceint le front des vainqueurs des couronnes de l'immortalité. Il est venu pour les vêtir de force et de courage et pour régénérer les apôtres par un baptême de feu.

Et pour que nous comprissions mieux toute la grandeur d'un pareil bienfait, tout à coup un grand bruit se fit entendre dans les cieux, et soudain les apôtres virent comme des langues de feu qui se partageaient et vinrent s'arrêter sur chacun d'eux. Alors ils commencèrent à parler diverses langues que le Saint-Esprit leur avait subitement apprises, et dont jamais ils n'avaient eu, auparavant, la moindre idée; et ceux qui les entendaient s'écriaient: « Comment se fait-il que nous les entendions parler en notre langue? » D'autres disaient avec ironie : « Ils sont ivres de vin nouveau. » Ils disaient ainsi une vérité bien réelle. Sans doute ils avaient bu un vin nouveau; mais ce vin qui leur procurait une si sainte ivresse, c'était la grâce de la nouvelle alliance dont l'Esprit de Dieu venait non-seulement de les remplir, mais de les inonder. Ils étaient ivres, mais de ce vin mystérieux produit par celui qui s'est appelé une vigne, lorsqu'il a dit : « Je suis la vigne, et vous en êtes les rameaux. »

Saint Cyrille de Jérusalem.

—

L'imposition des mains pratiquée par les apôtres pour *confirmer* les fidèles contre les persécutions, ayant son effet principal dans la descente intérieure du Saint-Esprit et dans l'infusion des ses dons, elle n'a pas dû être rejetée par les adversaires de la religion sous prétexte que le Saint-Esprit ne descend plus visiblement sur nous. Aussi toutes les Eglises chrétiennes l'ont-elles religieusement retenue depuis le temps des apôtres, se servant aussi du Saint-Chrême pour démontrer la vertu de ce sacrement par une représentation plus expresse de l'onction intérieure du Saint-Esprit.

Bossuet.

—

Grand Dieu, repandez aujourd'hui dans nos cœurs ce triple esprit de recueillement, de renoncement, de fermeté, qui, répandu autrefois sur vos disciples, en fit des hommes nouveaux, les vainqueurs du monde et les témoins de la vérité. Anéantissez en nous cet esprit du monde, cet esprit de dissipation, d'immortification, de complaisance et de lâcheté qui ferme depuis si longtemps dans nos cœurs l'entrée à votre Esprit divin; renouvelez en ce jour de Confirmation nos désirs, nos affections, nos sentiments, nos pensées. Venez, Esprit de vérité, dans nos cœurs, prendre la place du monde misérable qui nous déplaît et auquel nous n'avons pas la force d'oser déplaire, et, après avoir établi ici-bas en nous votre demeure, faites que nous devenions les temples éternels de votre gloire et de votre vérité.

Massillon.

CONSEILS D'UN PÈRE A SON FILS.

Vous venez, mon cher fils, d'achever le cercle ordinaire de l'étude des humanités et de la philosophie : vous l'avez rempli avec succès; je vous en félicite de tout mon cœur, je m'en félicite moi-même, ou plutôt nous devons l'un et l'autre en rendre grâces à Dieu, de qui viennent tous les biens dans l'ordre de la nature, comme dans celui de la grâce.

L'étude de la religion, mon fils, doit être le fondement, le motif et la règle de toutes les autres.

Deux choses peuvent être renfermées sous ce nom, la première, c'est l'étude des preuves de la vérité de la religion chrétienne; la seconde, c'est l'étude de la doctrine qu'elle enseigne, et qui est l'objet de notre foi, et la règle de notre conduite.

L'une et l'autre sont absolument nécessaires à tout homme qui veut avoir une foi éclairée, et rendre à Dieu ce culte spirituel, cet hommage de l'être raisonnable à son auteur, qui est le premier et le principal devoir des créatures intelligentes : mais l'une et l'autre sont encore plus essentielles à ceux qui sont destinés à vivre au milieu de la corruption du siècle présent, et qui désirent singulièrement y conserver leur innocence, en résistant au torrent du libertinage qui s'y répand avec plus de licence que jamais, et qui serait bien capable de faire trembler un père qui vous aime tendrement, si je ne croyais, mon cher fils, que vous ne le craigniez vous-même.

Vous ne sauriez mieux réussir à l'éviter, qu'en vous attachant aux deux vues générales que je viens de vous marquer : l'une, de vous convaincre toujours de plus en plus du bonheur que vous avez d'être né dans la seule véritable religion, en vous appliquant à considérer les caractères éclatants qui en démontrent les vérités; l'autre, de vous remplir le cœur et l'esprit des préceptes qu'elle renferme, et qui sont la route assurée pour parvenir au souverain bien que les anciens philosophes ont tant recherché, et que la religion seule peut nous faire trouver.

Par rapport au premier point, c'est-à-dire l'étude des preuves de la vérité de la religion, je ne crois pas avoir besoin de vous avertir, mon cher fils, que la persuasion ou la conviction à laquelle on peut parvenir en cette matière, par l'étude et par le raisonnement, ne doit jamais être confondue ni même comparée avec la foi qui est un don de Dieu, une grâce singulière qu'il accorde à qui lui plaît, et qui exige d'autant plus notre reconnaissance, que nous ne la devons qu'à la bonté de ce Dieu qui a bien voulu prévenir en nous la lumière de la raison même par celle de la foi.

Mais quoique cette conviction et cette espèce de foi humaine qu'on acquiert par l'étude des preuves de la religion chrétienne, soit d'un ordre fort inférieur à la foi divine,

qui est le principe de notre sanctification, et quoique la simplicité d'un paysan qui croit fermement tous les mystères de la religion, parce que Dieu les lui a fait croire, soit infiniment préférable à toute la doctrine d'un savant, qui n'est convaincu de la vérité de la religion que comme il l'est de la certitude d'une proposition de géométrie, ou d'un fait dont il a des preuves incontestables, il est néanmoins très-utile d'envisager avec attention, et de réunir avec soin toutes les marques visibles et éclatantes dont il a plu à Dieu de revêtir et de caractériser, pour ainsi dire, la véritable religion.

Non-seulement cette étude affermit et fortifie notre foi; mais elle nous remplit d'une juste reconnaissance envers Dieu, qui a fait tant de prodiges, et dans l'ancienne loi, et dans la nouvelle, soit pour révéler aux hommes la véritable manière de l'adorer et de le servir, soit pour les convaincre de la vérité et de la certitude de la révélation.

On ne saurait trop se remplir de ces pensées et de ces sentiments dans l'âge où vous êtes, mon cher fils.

Vous allez entrer dans le monde, et vous n'y trouverez que trop de jeunes gens qui se font un faux honneur de douter de tout, et qui croient s'élever en se mettant au-dessus de la religion. Quelques soins que vous preniez pour éviter les mauvaises compagnies, comme je suis persuadé que vous le ferez, et quelqu'attention que vous ayez dans le choix de vos amis, il sera presque impossible que vous soyez assez heureux pour ne rencontrer jamais quelqu'un de ces prétendus esprits forts qui blasphèment ce qu'ils ignorent. Il sera donc fort important pour vous d'avoir fait de bonne heure un grand fonds de religion, et de vous être mis hors d'état de pouvoir être ébranlé, ou même embarrassé par des objections qui ne paraissent spécieuses à ceux qui les proposent, que parce qu'elles flattent l'orgueil de l'esprit ou la dépravation du cœur, qui voudraient pouvoir se mettre au large en secouant le joug de la religion.

Ce n'est pas, mon cher fils, que je veuille vous conseiller d'entrer en lice avec ceux qui voudraient disputer avec vous sur la religion; le meilleur parti, pour l'ordinaire, est de ne point leur répondre, et de leur faire sentir son improbation par son silence. Vous devez même éviter avec soin de vouloir paraître dogmatiser : c'est un caractère qui ne convient point à un jeune homme, et qui ne sert qu'à donner à ces libertins le plaisir de le tourner en ridicule, et quelquefois même la religion avec lui; mais c'est une grande satisfaction pour un jeune homme aussi bien né que vous l'êtes, de s'être mis en état de sentir le frivole des raisonnements qu'on se donne la liberté de faire contre la religion, et de bien comprendre que le système de l'incrédulité est infiniment plus difficile à soutenir que celui de la foi, puisque les incrédules sont réduits à oser dire, ou qu'il n'y a point de Dieu, ou que Dieu n'a rien révélé aux hommes; ce qui est démenti par tant de démonstrations et de faits qu'il est impossible d'y résister; en sorte que quiconque a bien médité toutes ces preuves, trouve qu'il est non-seulement plus sûr, mais plus facile de croire que de ne pas croire, et rend grâces à Dieu d'avoir bien voulu que la plus importante des vérités fût aussi la plus certaine, et qu'il ne fût pas plus possible de douter de la vérité de la religion chrétienne, qu'il l'est de douter s'il y a eu un César ou un Alexandre.

Pour ce qui est de l'étude que la religion nous enseigne, et qui est l'objet de notre foi ou la règle de notre conduite, c'est l'étude de toute notre vie, mon cher fils; vous en êtes déjà aussi instruit qu'on le peut être à votre âge, et je vois avec joie que vous travaillez à vous en instruire de plus en plus; je ne puis donc que vous exciter à y travailler sans relâche.

Il ne me reste, après cela, que de prier Dieu qu'il répande sa bénédiction sur l'étude que vous en ferez; qu'il vous préserve de cet esprit de curiosité qui se perd en voulant approfondir des questions vaines, inutiles ou même dangereuses, et qu'il vous inspire ce goût solide pour la vérité, qui la cherche avec ardeur, mais avec simplicité, et qui s'occupe tout entier des vérités utiles, bien moins pour les connaître que pour les pratiquer. D'AGUESSEAU.

CONSEILS DE LA RELIGION

POUR LA CONDUITE, MÊME DANS LE MONDE.

Les hommes ne se conduisent d'ordinaire, dans leur vie, ni par la foi, ni par la raison. Ils puisent témérairement les impressions des objets présents, ou les opinions communément établies, parmi ceux avec qui ils vivent. Et il y en a peu qui s'appliquent avec quelques soins à considérer ce qui leur est véritablement utile pour passer heureusement cette vie, selon Dieu, ou selon le monde. S'ils y faisaient réflexion, ils verraient que la foi et la raison sont d'accord sur la plupart des devoirs et des actions des hommes; que les choses dont la religion nous éloigne sont souvent aussi contraires au repos de cette vie qu'au bonheur de l'autre; et que la plupart de celles où elle nous porte, contribuent plus au bonheur temporel que tout ce que notre ambition et notre vanité nous font rechercher avec tant d'ardeur.

Or, cet accord de la raison et de la foi ne paraît nulle part si bien que dans le devoir de conserver la paix avec ceux qui nous sont unis, et d'éviter toutes les occasions et tous les sujets qui sont capables de la troubler. Et si la religion nous prescrit ce devoir comme un des plus essentiels à la piété chrétienne, la raison nous y porte aussi comme à un des plus importants pour notre propre intérêt : car on ne saurait considé-

rer avec quelque attention la source de la plupart des inquiétudes et des traverses qui nous arrivent, ou que nous voyons arriver aux autres, qu'on ne reconnaisse qu'elles viennent ordinairement de ce qu'on ne se ménage pas assez les uns les autres. Et si nous voulons nous faire justice, nous trouverons qu'il est rare qu'on médise de nous sans sujet, et que l'on prenne plaisir à nous nuire et à nous choquer de gaieté de cœur. Nous y contribuons toujours en quelque chose. Nous tombons sans y penser dans une infinité de petites fautes à l'égard de ceux avec qui nous vivons, qui les disposent à prendre en mauvaise part ce qu'ils souffriraient sans peine, s'ils n'avaient déjà un commencement d'aigreur dans l'esprit. Enfin il est presque toujours vrai que si l'on ne nous aime pas, c'est parce que nous ne savons pas nous faire aimer.

Nous contribuons donc nous-mêmes à ces inquiétudes, à ces traverses et à ces troubles que les autres nous causent; et, comme c'est en partie ce qui nous rend malheureux, rien ne nous est plus important, même selon le monde, que de nous appliquer à les éviter. Et la science qui nous apprend à le faire nous est mille fois plus utile que toutes celles que les hommes apprennent avec tant de soins et de temps. Ils apprennent l'art de dompter les animaux et de les employer à l'usage de la vie, et ils ne songent pas seulement à celui de se rendre les hommes utiles, et d'empêcher qu'ils ne les troublent et ne rendent leur vie malheureuse, quoique les hommes contribuent infiniment plus à leur bonheur ou à leur malheur que tout le reste des créatures.

C'est ce que la raison nous dicte touchant ce devoir. Mais si l'on consulte la religion et la foi, elles nous y engagent encore tout autrement par l'autorité de leurs préceptes et par les raisons divines qu'elles nous en apportent. Il n'y a guère d'avertissement plus fréquent dans les livres saints que ceux qui tendent à nous régler dans le commerce que nous avons avec le prochain, et à nous faire éviter ce qui peut exciter des divisions et des querelles. C'est dans cette vue qu'ils nous disent que la douceur dans les paroles multiplie les amis et adoucit les ennemis, et que les gens de bien sont pleins de complaisance. Ils disent en un autre endroit que les réponses douces apaisent la colère, et que celles qui sont aigres excitent la fureur. Enfin, ils relèvent tellement la vertu de douceur, qu'ils l'appellent l'arbre de vie, parce qu'elle nous procure le repos dans cette vie et dans l'autre.

NICOLE.

CONSOLATIONS (LES) DE LA RELIGION.

Cette paix intérieure, ce bien si précieux de l'âme, que saint Augustin définit si exactement *la tranquillité de l'ordre*, l'homme livré à ses passions ne la connaîtra jamais. Son cœur, a dit le Saint-Esprit, est comme une mer bouillante, dont les vagues agitées débordent sans cesse et vont porter au dehors la vase impure dont elles sont chargées. Le cœur du vrai Chrétien est le sanctuaire de la paix. Rien ne trouble cet heureux calme : ni les agitations du doute, elles sont le partage des incrédules; ni la terreur des jugements de Dieu, c'est la première peine des méchants. La paix avec Dieu est le fondement de la paix avec soi-même; elle tranquillise sur le passé, fait jouir du présent, rassure pour l'avenir. Les malheurs même du dehors, les traverses de la vie, les maux du corps, n'altèrent point le bonheur intérieur du parfait Chrétien. La charité rend tout léger : elle ôte aux privations leur amertume; aux pertes, leurs regrets; aux ennuis, leurs dégoûts; aux maladies, leurs langueurs; aux souffrances, leurs douleurs. La passion la plus ardente ne donne pas, pour soutenir les peines de la vie, un courage aussi fort, et surtout aussi soutenu, aussi général, autant à l'épreuve de tout, que celui qu'inspire la charité. Ainsi, dans quelque situation que se trouve le Chrétien, il porte toujours en lui le bonheur; au sein de la prospérité, ses jouissances sont pures et assurées, parce que sa religion lui apprend à les modérer. Notre faculté de jouir est bornée comme toutes les autres. Les plaisirs du monde trouvent leur terme dans leur multiplicité même : l'usage immodéré les anéantit, et ne laisse à leur place que le dégoût de la satiété et le vide de l'ennui. Juste jugement de la Providence, qui a voulu que tout abus renfermât en soi sa peine. Les plaisirs de la conscience sont les seuls éternels. Le Chrétien devient-il en butte à l'adversité, c'est ici le triomphe du Christianisme. Incrédules! oseriez-vous mettre vos principes désespérants en parallèle avec les consolations touchantes qu'il développe? Vous donnez à la plus nombreuse portion du genre humain, pour unique ressource, le néant! vous lui arrachez jusqu'à l'espérance. Ah! ne fût-ce que par pitié pour ses malheurs, laissez-lui bénir une religion qui lui rend ses souffrances précieuses par leurs conformités avec celles de son Rédempteur; qui lui offre d'immenses dédommagements pour tous ses maux; qui donne un prix à chacune de ses peines; qui en fait autant de mérites et de titres à un bonheur sans mesure et sans fin.

DE LA LUZERNE.

CONSTANTINOPLE.

A six heures et demie, nous passâmes devant la Poudrière, monument blanc et long, construit à l'italienne. Derrière ce monument s'étendait la terre d'Europe; elle paraissait plate et uniforme. Des villages, annoncés par quelques arbres, étaient semés çà et là : c'était un paysage de la Beauce après la moisson. Par-dessus la pointe de cette terre, qui se courbait en croissant devant nous, on découvrait quelques minarets de Constantinople.

A huit heures, un caïque vint à notre bord. Comme nous étions presque arrêtés par le calme, je quittai la felouque, et je m'embarquai avec mes gens dans le petit bateau. Nous rasâmes la pointe d'Europe, où s'élève le château des Sept-Tours, vieille fortification gothique qui tombe en ruines. Constantinople, et surtout la côte d'Asie, étaient noyées dans le brouillard : les cyprès et les minarets, que j'apercevais à travers cette vapeur, présentaient l'aspect d'une forêt dépouillée. Comme nous approchions de la pointe du sérail, le vent du nord s'éleva et balaya, en moins de quelques minutes, la brume répandue sur le tableau ; je me trouvai tout à coup au milieu du palais du Commandeur des Croyants : ce fut le coup de baguette d'un génie. Devant moi le canal de la mer Noire serpentait entre des collines riantes, ainsi qu'un fleuve superbe : j'avais à droite la terre d'Asie et la ville de Scutari ; la terre d'Europe était à ma gauche : elle formait, en se creusant, une large baie, pleine de grands navires à l'ancre, et traversée par d'innombrables petits bateaux. Cette baie, renfermée entre deux coteaux, présentait, en regard et en amphithéâtre, Constantinople et Galata. L'immensité de ces trois villes étagées, Galata, Constantinople et Scutari ; les cyprès, les minarets, les mâts des vaisseaux qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts ; la verdure des arbres, les couleurs des maisons blanches et rouges ; la mer qui étendait sous ces objets sa nappe bleue, et le ciel qui déroulait au-dessus un autre champ d'azur : voilà ce que j'admirais. On n'exagère point, quand on dit que Constantinople offre le plus beau point de vue de l'univers.

Nous abordâmes à Galata : je remarquai sur-le-champ le mouvement des quais, et la foule des porteurs, des marchands et des mariniers ; ceux-ci annonçaient par la couleur diverse de leurs visages, de leurs habits, de leurs robes, de leurs chapeaux, de leurs bonnets, de leurs turbans, qu'ils étaient venus des diverses parties de l'Europe et de l'Asie habiter cette frontière de deux mondes. L'absence presque totale des femmes, le manque des voitures à roues, et les meutes de chiens sans maîtres, furent les trois caractères distinctifs qui me frappèrent d'abord dans l'intérieur de cette ville extraordinaire. Comme on ne marche guère qu'en babouches, qu'on n'entend point de bruit de carrosses et de charrettes, qu'il n'y a point de cloches, ni presque point de métiers à marteau, le silence est continuel. Vous voyez autour de vous une foule muette qui semble vouloir passer sans être aperçue, et qui a toujours l'air de se dérober aux regards du maître. Vous arrivez sans cesse d'un bazar à un cimetière, comme si les Turcs n'étaient là que pour acheter, vendre et mourir. Les cimetières, sans murs et placés au milieu des rues, sont des bois magnifiques de cyprès ; les colombes font leurs nids dans ces cyprès, et partagent la paix des morts. On découvre çà et là quelques monuments antiques qui n'ont de rapport ni avec les hommes modernes, ni avec les monuments nouveaux dont ils sont environnés : on dirait qu'ils ont été transportés dans cette ville orientale par l'effet d'un talisman. Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à vos yeux : ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit et qu'un janissaire égorge. Il n'y a d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort. Au milieu des prisons et des bagnes s'élève un sérail, capitole de la servitude ; c'est là qu'un gardien sacré conserve soigneusement les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie. De pâles adorateurs rôdent sans cesse autour du temple et viennent apporter leurs têtes à l'idole. Rien ne peut les soustraire au sacrifice ; ils sont entraînés par un pouvoir fatal : les yeux du despote attirent les esclaves, comme les regards du serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie. CHATEAUBRIAND.

CONVERSION (DE LA).

Au commencement les pécheurs disent : Il n'est pas encore temps ; après ils trouvent qu'il n'est plus temps ; ainsi l'illusion que leur fait une espérance présomptueuse les conduit à une autre illusion encore plus funeste, celle du désespoir. *Ayant perdu tout remords et tout sentiment, ils s'abandonnent à la dissolution, pour se plonger, avec une ardeur insatiable, dans toutes sortes d'impuretés* : « *Desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ, in operationem immunditiæ omnis* » (*Ephes.* IV, 19).

Un des obstacles à la conversion du pécheur, c'est l'impunité. Il doute : Y a-t-il une vengeauce ? Convaincu qu'il y a un Dieu qui punit les crimes, il commence à mettre la main à l'œuvre. Eh bien ! se dit-il à lui-même, il est temps, convertissons-nous. Il éprouve alors une répugnance de tous ses sens et de sa raison asservie. Au milieu de ce travail, il vient une seconde fois à se ralentir. Eh ! est-il possible, dit-il, que Dieu m'ait si étroitement défendu ce que lui-même m'a rendu si agréable ? C'est un père, et non un tyran : il ne punit que ceux qui ne suivent pas la vertu : mais il ne met pas la vertu à se contrarier soi-même ; au contraire la vertu étant à faire du bien aux autres, elle ne consiste pas à déchirer son propre cœur. Débouté de cette défense par la raison de la justice de Dieu à qui tout mal déplaît, et même celui qui nous plaît (car les désirs irréguliers d'un malade ne sont pas les lois de la nature) ; son dernier obstacle, c'est le désespoir : *Desperantes semetipsos*..... Il a douté de la justice qui venge et de la sagesse qui règle ; il doute maintenant et de la bonté qui pardonne, et de la bonté qui guérit, et de la puissance qui corrige. Contre le premier doute, il faut se soutenir par ces paroles de saint Jacques : *La miséricorde s'élèvera au-dessus de la rigueur du*

jugement : « *Superexaltat misericordia judicium.* » (*Jac.* II, 13); contre le second, on doit dire à Dieu : *Guérissez-moi, Seigneur, et je serai guéri* : « *Sana me, Domine, et sanabor* » (*Jerem.* XVII, 14).

Quelquefois Dieu met au cœur des pécheurs certaines dispositions éloignées qui feront à la fin leur conversion, étant réduites en actes. Par exemple, dans la Samaritaine; toute perdue qu'elle était, deux choses la disposaient à revenir de ses égarements : premièrement d'attendre le Messie et de grandes choses par lui, de grandes instructions; secondement d'avoir désir d'apprendre la manière d'adorer Dieu : désir dont l'ardeur paraît, en ce qu'ayant trouvé l'occasion de la rencontre d'un habile homme, aussitôt elle lui demande ce point.

On croit se convertir quand on se change, et quelquefois on ne fait que changer de vice; que passer de la galanterie à l'ambition; de l'ambition, quand un certain âge s'est passé, où l'on n'a plus assez de force pour la soutenir, on va se perdre dans l'avarice.

Probet autem seipsum homo (*I Cor.* XI, 28) : « *Que l'homme s'éprouve lui-même.* » Tout ce qui est saint inspire de la frayeur. Isaïe, après avoir ouï retentir de la bouche des séraphins ces paroles : *Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus exercituum* (*Isa.* VI, 3) : « *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées;* » au lieu de dire : Je suis consolé, il s'écrie : *Malheur à moi qui me suis tu, parce que mes lèvres sont souillées, et j'ai vu de mes propres yeux, le Roi, le Seigneur* : « *Væ mihi, quia tacui, quia pollutus labiis ego sum.... et Regem Dominum exercituum vidi oculis meis.* » La Vierge Marie est aussi troublée à la voix de l'ange qui vient lui annoncer le grand prodige qui doit s'opérer en elle.

Il faut d'abord s'éprouver sur la connaissance; voir si l'on connaît bien son mal, si l'on sent ce que c'est que d'être exclu de la sainte table : c'est l'être du ciel. Aussi combien grande était la douleur des premiers Chrétiens quand ils s'en voyaient séparés!

Notre épreuve a pour fin de prévenir le jugement de Dieu : *Si nous nous jugions, nous ne serions pas jugés* (*I Cor.* XI, 31). Or le jugement de Dieu est pénétrant, car l'épée qui sort de sa bouche entre jusque dans les replis de l'âme : il est éclairant; parce que la lumière de sa vérité dissipe toutes les ténèbres qui pourraient nous couvrir : *Scrutabor Jerusalem in lucernis* (*Sophon.* I, 2) : « *Je porterai la lumière des lampes jusque dans les lieux les plus cachés de Jérusalem.* » Il est accablant; car il s'exerce dans toute la rigueur d'une justice qui s'avance pour redemander tous ses droits. *Le Seigneur a résolu d'abattre la muraille de la fille de Sion; il a tendu son cordeau, et il n'a point retiré sa main que tout ne fût renversé* : « *Cogitavit Dominus dissipare murum filiæ Sion; tetendit funiculum suum, et non avertit manum suam a perditione.* » (*Thren.* II, 8.)

La première qualité que doit avoir notre jugement, c'est la douleur; la seconde, la confusion; la troisième, c'est d'entrer dans le sentiment de la justice de Dieu : s'accabler et se renverser soi-même.

Pesez le chapitre IV de *l'Epître aux Hébreux* (*Vers.* 12). *Vivus sermo Dei : La parole de Dieu est vivante et efficace, et elle perce plus qu'une épée à deux tranchants; elle entre et pénètre jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit, jusque dans les jointures et dans les moelles, et elle démêle les pensées et les mouvements du cœur.* Voyez la victime qui avait été égorgée : on l'écorchait; la graisse était séparée d'avec la chair; les reins, les entrailles étaient mis à part : on faisait, pour ainsi dire, l'anatomie de la victime. C'est ainsi que Dieu comme un chirurgien, avec son couteau affilé et à deux tranchants à la main, qui est sa parole, pénètre les jointures, les moelles, les pensées, les intentions les plus secrètes, et fait dans la partie la plus spirituelle de notre être comme une espèce d'anatomie sur un sujet vivant. La douleur, pour prévenir son jugement, doit donc être vive, comme sa parole l'est : *Vivus sermo...* Ce glaive est vivant, il donne la vie, mais proportionnée : aux justes, une vie de joie; aux pécheurs, une vie de douleurs : *Ils doivent être comme agités de convulsions et de douleurs; il faut qu'ils souffrent des maux comme une femme qui est en travail* : « *Torsiones et dolores tenebunt; quasi parturiens, dolebunt.* » (*Isa.* XIII, 8.) Ce n'est pas tout de penser à vos péchés, la douleur vous est encore nécessaire; car c'est le point essentiel, de bien prévenir le jugement de Dieu. Or ce jugement produit la plus vive douleur; donc si point de douleur ici, point de jugement de Dieu; or si nous ne nous jugeons, nous serons jugés.

La confusion est la seconde qualité : elle doit être semblable à celle d'un voleur qui est surpris dans son délit, *quomodo confunditur fur quando deprehenditur* (*Jerem.* II, 26). Il faudrait que les pécheurs qui déplorent sincèrement leurs excès, et qui veulent prévenir le jugement du Seigneur, imitassent, par esprit de pénitence, ceux qui, à son approche, saisis d'une crainte trop tardive, se regarderont l'un l'autre avec étonnement, et dont les visages seront desséchés comme s'ils avaient été brûlés par le feu : *Unusquisque 'ad proximum suum stupebit, facies combustæ vultus eorum.* (*Isa.* III, 8.) Cette honte est le témoignage du pécheur contre soi-même : elle produit une tendresse dans le front, qui le fait rougir saintement des désordres de sa vie; et qui lui fait dire, d'un cœur vivement pénétré : *Il ne nous reste que la confusion de notre visage : Nobis confusio faciei* (*Dan.* IX, 8). Les grands comme les petits doivent s'en revêtir et en être couverts : *Regibus nostris, principibus nostris.* L'effet de cette confusion, c'est de nous

faire entrer dans de grands sentiments de notre indignité, qui nous portent à nous anéantir devant Dieu, et nous empêchent même de lever les yeux en sa présence ; parce que nos iniquités sont alors comme un poids sur notre tête, qui nous oblige de nous abaisser toujours plus profondément : *Deus meus, confundor et erubesco levare faciem meam ad te ; quoniam iniquitates nostræ multiplicatæ sunt super caput nostrum* (*I Esdr.* IX, 6). Ce n'est pas seulement la considération des châtiments que le péché nous attire, qui doit nous tenir dans cet état d'humiliation ; mais la vue du péché en lui-même, de sa laideur, de l'opposition qu'il met entre Dieu et nous, pour pouvoir lui dire avec Esdras : *Vous nous voyez abattus devant vos yeux, dans la vue de notre péché ; car après cet excès, on ne peut pas subsister devant votre face : Ecce coram te sumus in delicto nostro ; non enim stari potest coram te super hoc* (*Ibid.*, 15). Et ne nous bornons pas à une vue générale de nos désordres ; mais sondons le fond de nos cœurs, pour y découvrir le grand péché, le péché dominant, qui a entraîné tous les autres, et qui a provoqué d'une manière toute particulière la colère de Dieu sur nous : *omnia quæ venerunt super nos in operibus nostris pessimis, et in delicto nostro magno.* (*Ibid.*, 13.) C'est ce péché capital que nous devons combattre avec le plus de vigueur, pour parvenir à une véritable conversion ; parce qu'en subjuguant l'inclination qui commande en nous, nous abattrons du même coup toutes les autres qui en dépendent, et le cœur se trouvera affranchi de l'empire des passions. On ne doit pas craindre les difficultés qu'on peut éprouver dans ce combat ; parce qu'on parviendra sûrement à vaincre ses inclinations, pourvu qu'on entreprenne sa conversion avec force : et s'il en coûte pour résister à soi-même, le plaisir que l'on goûte à se faire violence est bien propre à nous animer et à nous dédommager abondamment de tous nos sacrifices.

Mais il faut encore entrer dans les sentiments de la justice divine, et pour cela imiter Ninive renversée par la pénitence ; prendre surtout pour modèle la pécheresse aux pieds de Jésus, qui renverse tout, en faisant servir à la réparation de ses iniquités, tout ce qui lui a servi d'instrument pour les commettre.

Si l'on ne veut pas se tromper dans une affaire d'aussi grande conséquence, il est très-essentiel de bien s'examiner sur la sincérité de ses résolutions, sur les moyens qu'on prend pour les rendre efficaces, pour assurer sa conversion, et produire de dignes fruits de pénitence. Un de ces moyens c'est le souvenir de la sainte Passion de Jésus-Christ, où nous devons puiser le véritable esprit de pénitence, et la force de la faire ; qui en doit être la règle, le modèle, et que nous ne saurions trop méditer si nous voulons bien comprendre tout ce que la justice divine exige du pécheur pour se réconcilier avec lui.

Il n'est pas moins nécessaire de s'éprouver sur les précautions et sur le régime qu'on se prescrit pour conserver la santé. Lorsqu'on l'a recouvrée, on a surtout besoin d'une grande vigilance pour éviter les petits péchés : « de peur que l'esprit accoutumé aux fautes légères, n'ait plus horreur des plus grandes ; et qu'en s'habituant au mal, il ne prétende être autorisé à le commettre : » *Ut mens assueta malis levibus, nec gravia perhorrescat ; atque ad quamdam auctoritatem nequitiæ, per culpas nutrita perveniat* (S. Greg. Mag., *Past.*, part. III, c. 33).

Cette vigilance, si nécessaire pour conserver la grâce, doit nous faire prendre garde à toutes les occasions qui pourraient ou l'affaiblir, ou nous la faire perdre, afin de les éviter soigneusement : elle nous apprendra à ôter le regard avant que le cœur soit blessé. Mais pour persévérer il est essentiel de prier beaucoup, dans le sentiment de sa faiblesse et de ses besoins : car l'âme qui ne prie pas tombe bientôt dans le sommeil, et de là, dans la mort. Ainsi, après sa conversion, il faut opérer son salut avec crainte et un tremblement mêlé d'amour. Quelle crainte, celle de perdre Dieu !

Parmi tant d'accidents, l'homme se doit faire un refuge. Nul refuge n'est assuré que celui de la bonne conscience : sans elle, on ne rencontre que malheurs inévitables. Ceux qui l'ont mauvaise sont sans refuge ; parce qu'il n'y a dans leur conscience nulle sûreté, nul repos. *Ipsa munditia cordis delectabit te* : « *La pureté du cœur vous réjouira.* »

La honte se met entre la vertu et le péché pour empêcher qu'on ne la quitte ; puis entre le péché et la vertu pour empêcher qu'on ne la reprenne, et malheureusement elle réussit mieux dans ce dernier effort. Trois choses à faire, pour se fortifier contre cette honte : premièrement, rentrer en sa conscience ; la honte intérieure fait qu'on méprise l'extérieure ; secondement, se dire sincèrement à soi-même : J'ai ravi la gloire à Dieu ; il est juste que je perde la mienne ; troisièmement, penser combien il est nécessaire de souffrir une confusion passagère pour éviter la honte éternelle.

Le péché et la mort dominent sur nous ; la mort comme un tyran, le péché comme un roi chéri et aimé. Il faut, pour nous délivrer de cette injuste domination, craindre ce que nous aimions, et aimer ce que nous craignions. Il y en a sur lesquels le péché règne, quand ils lui obéissent avec plaisir ; il y en a qu'il tyrannise : *Quod nolo malum hoc ago* (*Rom.* VII, 19) : « *Je fais le mal que je ne veux pas* ; c'est le meilleur état.

Les hommes sont sujets à un changement perpétuel : quand sera-ce que nous changerons par la conversion ? Tous les âges, tous les états changent quelque chose en nous : quand sera-ce que nous changerons pour la vertu ? Bossuet.

CONVERSION DE SAINT AUGUSTIN.

(Extr. trad. du livre de ses *Confessions*).

Dans cette lutte violente de l'homme intérieur, dans le combat que je livrais hardiment à mon cœur, le visage troublé, je saisis Alipe (1) et m'écriai : « Que faisons-nous? qu'est-ce que ceci? Que venons-nous d'entendre? Quoi! des ignorants se réveillent; ils ravissent le ciel; et nous, avec notre science, de même que des animaux stupides, nous demeurons lâchement ensevelis dans la chair et dans le sang! Est-ce parce qu'ils ont pris les devants que nous avons honte de les suivre? Et ne devrions-nous pas plutôt rougir de honte, de n'avoir pas même le courage de les imiter? » Je lui dis ces paroles, ou je ne sais quelles autres à peu près semblables, et le transport où j'étais m'emporta aussitôt loin de lui, alors qu'il me regardait en silence et frappé d'étonnement. En effet, le son de ma voix avait quelque chose d'extraordinaire; et mon front, mes joues, mes yeux, la couleur de mon visage, et cette altération même de ma voix, en disaient plus que mes paroles sur ce qui se passait alors dans mon âme.

Il y avait, dans la maison que nous habitions, un petit jardin dont nous avions la jouissance, parce que notre hôte, qui ne faisait pas sa demeure dans cette maison, nous l'avait abandonnée tout entière. Le trouble de mon cœur m'y avait poussé comme dans un lieu où personne ne viendrait m'interrompre, au milieu de ce violent combat que je me livrais à moi-même, et dont vous seul, Seigneur, connaissiez l'issue que j'ignorais encore. C'était un transport salutaire que celui dont j'étais agité; je me sentais mourir d'une mort qui allait me rendre à la vie : et, connaissant le mal qui était en moi, j'ignorais quel bien était sur le point d'en prendre la place.

Je m'en allai donc dans ce jardin, où Alipe accourut aussitôt sur mes pas; car j'étais également seul lorsqu'il était avec moi : et comment m'aurait-il abandonné dans un tel état? Nous allâmes nous asseoir le plus loin possible de la maison. J'étais hors de moi, frémissant, m'indignant contre moi-même de ce que je tardais tant à m'unir à vous, alors que tous mes os me criaient que c'était vers vous qu'il fallait aller.

Telle était la maladie de mon âme; et, dans ces souffrances qu'elle me faisait durement éprouver, je m'accusais beaucoup plus qu'à l'ordinaire, me roulant et me débattant dans ma chaîne jusqu'à ce que j'eusse achevé de la rompre; car, bien qu'alors elle me retînt à peine, je n'en étais pas entièrement dégagé, et vous, Seigneur, vous me pressiez jusque dans les secrètes profondeurs de mon âme; et, sévère par l'effet de votre miséricorde, vous me faisiez sentir, à coups redoublés, l'aiguillon de la honte et de la crainte, de peur que, différant à rompre ce qui restait d'anneaux de cette chaîne, elle n'en prît des forces nouvelles, et ne me serrât plus étroitement que jamais.

Je me disais donc à moi-même et du fond du cœur : « C'est tout à l'heure, c'est dans ce moment qu'il faut enfin me donner à Dieu; » et déjà cette parole me faisait avancer vers l'exécution de mon dessein; j'étais sur le point de l'achever, et pourtant je ne l'achevais pas. Je ne retombais pas néanmoins dans l'abîme de mes anciennes misères; mais, me tenant sur les bords, j'y reprenais haleine; puis, par de nouveaux efforts, je m'approchais encore davantage du bien auquel je voulais atteindre : encore un peu, et j'allais le toucher et l'embrasser; cependant je n'y étais point encore. Je me sentais arrêté par les bagatelles honteuses, par les folles vanités qui avaient été mes anciennes amies; et, me tirant, pour ainsi parler, par le vêtement de ma chair, elles semblaient me dire à voix basse : « Voulez-vous donc nous abandonner? Quoi! dès ce moment, nous cesserons d'être avec vous, et pour jamais?... » Toutefois, leurs voix avaient perdu plus de la moitié de leur force; ce n'était plus en venant hardiment à ma rencontre pour me faire obstacle, mais comme murmurant derrière moi, qu'elles se faisaient entendre; et alors que je leur échappais, me faisant quelques furtives attaques pour me forcer à jeter sur elles un regard. Elles parvenaient ainsi à ralentir ma marche; car mes efforts pour les repousser et m'en arracher entièrement, afin de voler où j'étais appelé, étaient languissants, et j'entendais encore la voix tyrannique de mes habitudes qui me disait : « Pensez-vous donc pouvoir vivre sans nous? »

Mais elle ne me disait plus cela que faiblement; car, d'un autre côté, se présentait à moi la Chasteté, avec une douce majesté et un air satisfait et serein, avec un sourire modeste, qui m'encourageait à venir à elle, sans balancer davantage, et, afin de me recevoir et de m'embrasser, tendant vers moi ses mains pudiques et charitables : là s'offraient à moi de salutaires et innombrables exemples. Autour d'elle se pressaient des enfants, des jeunes filles, des jeunes gens, des personnes de tout âge, des veuves vénérables, des vierges parvenues à l'extrême vieillesse; et, dans ces âmes saintes, la chasteté n'était pas demeurée stérile, mais elle avait produit comme une génération nombreuse de ces joies célestes qu'elle conçoit de vous, Seigneur, qui êtes son céleste époux.

Alors, me raillant doucement et de manière à ranimer mon courage, elle semblait me dire : « Ne pourrez-vous donc ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là? L'ont-ils pu par eux-mêmes et sans le secours de leur Dieu et de leur Seigneur? C'est lui qui m'a donnée à eux? pourquoi vous appuyer sur vous-même? N'est-ce pas comme si vous étiez sans appui? jetez-vous dans ses bras, et ne

(1) Ami d'Augustin.

craignez point : il ne se retirera pas pour vous laisser tomber; jetez-vous-y hardiment, il vous recevra et vous guérira. » Sur de telles paroles, je rougissais de honte de prêter encore l'oreille au murmure de ces vanités et de ces bagatelles qui m'arrêtaient et me tenaient comme en suspens, lorqu'il me sembla que la Chasteté me disait encore: « N'écoutez plus la voix de votre chair de péché, c'est ainsi que vous la mortifierez. Elle vous promet des douceurs, mais ces douceurs sont-elles comparables à la loi du Seigneur votre Dieu? » Tout ceci n'était autre chose que le combat de moi-même contre-moi-même. Cependant Alipe, toujours auprès de moi pendant que j'étais livré à une agitation aussi extraordinaire, attendait en silence quelle en serait l'issue (1).

Alors, un retour sur moi-même ayant tiré des plus secrets replis de mon âme et exposé à la vue de mon esprit toutes mes misères, il s'éleva en moi un violent orage qui portait avec lui une pluie abondante de larmes; et, afin de pouvoir la répandre tout entière avec les gémissements et les sanglots qui allaient naître d'elle, je me levai et m'éloignai d'Alipe. Jugeant que je ne pouvais pleurer à mon aise que dans une entière solitude, je m'éloignai de lui autant qu'il le fallait pour n'être point troublé, même par la présence d'un ami aussi cher.

Tel était l'état où je me trouvais alors, et il s'en aperçut; car, en me levant, j'avais laissé échapper quelques mots, d'un ton de voix qui faisait assez connaître que j'allais fondre en larmes. Il demeura donc, tout saisi d'étonnement, au lieu où nous étions assis, et moi j'allai me jeter à terre sous un figuier, et là je donnai libre carrière à mes larmes. Mes yeux en répandirent des torrents; et ce fut, Seigneur, un sacrifice qu'il vous plut de recevoir; je m'adressais en même temps à vous, et vous disais : « Et vous, Seigneur, jusques à quand, jusques à quand durera votre colère? Ne vous souvenez plus de mes iniquités passées. » Car je sentais bien que c'était le poids de ces iniquités qui m'accablait, et je me disais à moi-même, avec un accent lamentable : Jusques à quand, jusques à quand? Sera-ce demain et demain encore? pourquoi pas tout à l'heure? pourquoi ce moment même ne mettrait-il pas fin à toutes mes infamies? » Je parlais de la sorte, et je pleurais amèrement dans l'affliction profonde de mon cœur; et voilà que, d'une maison voisine, j'entendis sortir une voix : c'était comme la voix d'une jeune fille ou d'un jeune garçon qui disait en chantant, et répétait plusieurs fois ces paroles : PRENEZ ET LISEZ, PRENEZ ET LISEZ. Arrêtant alors le cours de mes larmes, je me levai, ne pouvant expliquer autrement ces paroles que comme un commandement divin qui m'ordonnait d'ouvrir les saintes Ecritures, et d'y lire le premier passage qui s'y présenterait à mes yeux. Je retournai donc précipitamment au lieu où Alipe était assis, et où j'avais laissé le livre des Epîtres de saint Paul; je le pris, je l'ouvris et je lus, des yeux seulement, ce passage, le premier sur lequel ils s'arrêtèrent.

Ne vivez ni dans les excès du vin, ni dans ceux de la bonne chère, ni dans les passions honteuses, ni dans un esprit de contention et de jalousie; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus Christ, et ne portez point l'amour de vous-même jusqu'à vous livrer aux sensualités.

Je n'en voulus pas voir davantage, et il n'en était pas besoin : car à peine avais-je achevé de lire ce peu de mots, qu'il se répandit dans mon cœur comme une lumière qui lui rendit la paix, et qu'à l'instant même se dissipèrent les ténèbres dont mes doutes la tenaient enveloppée.

Puis, avec un visage sur lequel se peignait déjà le calme de mon âme, j'appris à Alipe ce qui m'était arrivé; j'ignorais ce qui se passait en lui-même dans ce moment, et voici comment il me le découvrit : il désira voir ce que je venais de lire; je le lui montrai, et, ayant fait attention à ces paroles qui suivent, et que je n'avais pas remarquées : *Soutenez aussi celui qui est faible dans la foi*, il se les appliqua à lui-même, me le déclara aussitôt, et se trouva tellement fortifié par cet avertissement, que, sans aucun trouble, sans la moindre hésitation, il se joignit à l'instant même à moi, pour se raffermir dans ses résolutions, sous tous les rapports si convenables à ses mœurs, depuis longtemps, et sans comparaison, bien plus honnêtes que les miennes.

De là, nous allâmes trouver ma mère, et lui tout raconter; elle s'en réjouit : nous lui dîmes comment la chose s'était passée; elle en fut ravie, elle en tressaillit de joie. Elle vous bénissait, Seigneur, vous dont la puissance passe infiniment ce que nous pouvons demander et même concevoir; elle vous bénissait de ce que vous lui aviez accordé pour moi bien plus qu'elle n'était accoutumée de vous demander par ses gémissements et par ses larmes. Saint AUGUSTIN.

CORNEILLE ET RACINE.

Corneille ne peut être égalé dans les endroits où il excelle; il a pour lors un caractère original et inimitable; mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissaient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin, comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs, un style de déclamateur

(1) « Augustin retrace toute cette tragédie intérieure de l'âme, avec une profondeur de pensée et une naïveté d'émotion bien rares dans l'antiquité; nulle part on ne voit mieux ce caractère de réflexion et de tristesse, que le culte chrétien développait dans l'homme. Il semble qu'on n'avait jamais ainsi raconté l'histoire anecdotique de l'âme, en surprenant ses plus vagues désirs, ses plus furtives émotions. » VILLEMAIN.

qui arrête l'action et la fait languir, des négligences dans les vers et dans l'expression, qu'on ne peut comprendre dans un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs, de la conduite de son théâtre, qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens, et enfin de ses dénouements; car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs et à leur grande simplicité; il a aimé, au contraire, à charger la scène d'événements dont il est presque toujours sorti avec succès : admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve, pour le dessein, entre un si grand nombre de poëmes qu'il a composés.

Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de Racine, et qu'ils tendent un peu plus à une même chose : mais il est égal, soutenu, toujours le même partout, soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature, soit pour la versification, qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse, harmonieuse; exact imitateur des anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action, à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille, ni le touchant, ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le *Cid*, dans *Polyeucte* et les *Horaces!* Quelle grandeur ne se remarque point en *Mithridate*, en *Porus* et en *Burrhus!* Ces passions encore favorites des anciens, que les tragiques aimaient à exciter sur les théâtres, et qu'on nomme la *terreur* et la *pitié*, ont été connues de ces deux poëtes : *Oreste*, dans l'*Andromaque* de Racine, et *Phèdre* du même auteur, comme *l'OEdipe* et les *Horaces* de Corneille, en sont la preuve.

Si cependant il est permis de faire entre eux quelque comparaison, et de les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont de plus propre, et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pourrait parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées; Racine se conforme aux nôtres. Celui-là peint les hommes tels qu'il devraient être; celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus, dans le premier, de ce que l'on admire, et de ce que l'on doit même imiter; il y a plus, dans le second, de ce que l'on reconnaît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit; l'autre plaît, remue, touche, pénètre : ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison, est manié par le premier; et par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont, dans celui-là, des maximes, des règles et des préceptes; et dans celui-ci, du goût et des sentiments. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille; l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral, Racine plus naturel.

Il semble que l'un imite Sophocle, et que l'autre doit plus à Euripide.

LA BRUYÈRE.

CRÉATEUR (LE).

Si une horloge prouve un horloger, si un palais annonce un architecte, comment l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence suprême? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel astre ne porte pas l'empreinte de Celui que Platon appelait l'*Eternel Géomètre?* Il me semble que le corps du moindre animal démontre une profondeur et une unité de dessein, qui doivent à la fois nous ravir en admiration, et atterrer notre esprit. Non-seulement ce chétif insecte est une machine dont tous les ressorts sont faits exactement l'un pour l'autre; non-seulement il est né, mais il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter ni comprendre; mais sa vie a un rapport immédiat avec la nature entière, avec tous les éléments, avec tous les astres dont la lumière se fait sentir à lui. Le soleil le réchauffe, et les rayons qui partent de Sirius, à quatre cents millions de lieues au delà du soleil, pénètrent dans ses petits yeux, selon toutes les règles de l'optique. S'il n'y a pas là immensité et unité de dessein, qui démontrent un Fabricateur intelligent, immense, unique, incompréhensible, qu'on nous démontre donc le contraire; mais c'est ce qu'on n'a jamais fait. Platon, Newton, Locke, ont été frappés également de cette grande vérité.

Des objections! on nous en fait sans nombre : des ridicules! on croit nous en donner en nous appelant *cause-finaliers*; mais des preuves contre l'existence d'une intelligence suprême, on n'en a jamais apporté aucune. Spinosa lui-même est forcé de reconnaître cette intelligence...

Je ne sais s'il y a une preuve métaphysique plus frappante et qui parle plus fortement à l'homme, que cet ordre admirable qui règne dans le monde; et si jamais il y a eu un plus bel argument que ce verset : *Cœli enarrant gloriam Dei.* Aussi Newton n'en apporte point d'autre. Il ne trouvait point de raisonnement plus convaincant et plus beau en faveur de la Divinité, que celui de Platon, qui fait dire à un de ses interlocuteurs : « Vous jugez que j'ai une âme intelligente, parce que vous apercevez de l'ordre dans mes paroles et dans mes actions; jugez donc, en voyant l'ordre de ce monde, qu'il y a une cause infiniment intelligente...»

Je me souviens que dans plusieurs conférences que j'eus avec le docteur Clarke, jamais ce philosophe ne prononçait le nom de Dieu qu'avec un air de recueillement et de respect très-remarquable. Je lui avouai l'impression que cela faisait sur moi; il me dit que c'était de Newton qu'il avait pris insensiblement cette coutume, laquelle doit être en effet celle de tous les hommes.

VOLTAIRE (1).

(1) D'après les hommages que Voltaire rend ici à la religion, n'a-t-on pas lieu de penser qu'il en

CRÉATION (LA).

Qui a formé tant de genres d'animaux et tant d'espèces subordonnées à ces genres, toutes ces propriétés, tous ces mouvements, toutes ces adresses, tous ces aliments, toutes ces forces diverses, toutes ces images de vertu, de pénétration, de sagacité et de violence? Qui a fait marcher, ramper, glisser les animaux? Qui a donné aux oiseaux et aux poissons ces rames naturelles qui leur font fendre les eaux et l'air, ce qui peut-être a donné lieu à leur Créateur de les produire ensemble, comme animaux d'un dessin à peu près semblable, le vol des oiseaux paraissant être une espèce de faculté de nager dans une matière plus subtile, comme la faculté de nager, dans les poissons, est une espèce de vol dans une liqueur plus épaisse? Le même auteur a fait ces convenances et ces différences; celui qui a donné aux poissons leur tristesse et pour ainsi dire leur morne silence, a donné aux oiseaux leurs chants si divers, et leur a mis dans l'estomac et le gosier une espèce de lyre et de guitare, pour annoncer chacun à sa mode les beautés de leur Créateur. Qui n'admirerait les richesses de la Providence, qui fait trouver à chaque animal, jusqu'à une mouche, jusqu'à un ver, sa nourriture convenable? En sorte que la disette ne se trouve dans aucune partie de sa famille, mais, au contraire, que l'abondance y règne partout, excepté maintenant parmi les hommes, depuis que le péché a introduit la cupidité et l'avarice. BOSSUET.

CRÉDIBILITÉ DES MYSTERES.

Outre que le bon sens voulait qu'on se soumît à une religion si vénérable dans son antiquité, si divine dans sa morale, si supérieure à tout ce qui est sur la terre dans son autorité, et la seule digne d'être crue, les motifs dont elle se sert pour nous persuader achèvent de forcer l'incrédulité.

Premièrement. Ces mystères ont été prédits plusieurs siècles avant leur accomplissement, et prédits avec toutes les circonstances des temps, des lieux et des moindres événements : et ce ne sont pas ici de ces prophéties vagues, renvoyées à la crédulité du simple vulgaire, qu'on débite dans un coin de la terre, qui sont toujours du même âge que les événements, et qu'on ignore dans le reste de l'univers. Ce sont des prophéties qui ont fait, depuis la naissance du monde, toute la religion d'un peuple entier; que les pères transmettaient à leurs enfants comme leur plus précieux héritage; qui étaient conservées dans le temple saint comme le gage le plus sacré des promesses divines; et enfin, dont la nation la plus ennemie de Jésus-Christ, qui en a été la première dépositaire, atteste encore aujourd'hui la vérité à la face de l'univers : des prophéties qu'on ne cachait point mystérieusement au peuple, de peur qu'il n'en découvrît la fausseté, comme ces vains oracles des sibylles resserrés avec soin dans le Capitole, fabriqués pour contenter l'orgueil des Romains, exposés aux yeux des seuls pontifes et produits de temps en temps par morceaux, pour autoriser dans l'esprit du peuple, ou une entreprise périlleuse, ou une guerre injuste. Ici, nos livres prophétiques étaient la lecture journalière de tout un peuple. Les jeunes et les vieillards, les femmes et les enfants, les prêtres et les hommes du commun, les rois et les sujets devaient les avoir sans cesse entre les mains; chacun avait droit d'y étudier ses devoirs et d'y découvrir ses espérances. Loin de flatter leur orgueil, ils ne leur parlaient que de l'ingratitude de leurs pères : ils leur annonçaient à chaque page des malheurs, comme le juste châtiment de leurs crimes; ils reprochaient aux rois leur dissolution, aux Pontifes leurs injustices, aux grands leur profusion, au peuple son inconstance et son incrédulité; et cependant ces livres saints lui étaient chers; et par les oracles qu'ils y voyaient s'accomplir tous les jours, ils attendaient avec confiance l'accomplissement de ceux dont tout l'univers est aujourd'hui témoin. Or, la connaissance de l'avenir est le caractère le moins suspect de la divinité.

eût été le défenseur et le héros, si sa plume l'eût toujours choisie pour guide? Mais la corruption du cœur et l'orgueil de l'esprit l'ont armé contre la vérité, dont il redoutait le frein salutaire, et l'ont entraîné dans des voies tout à fait opposées. Son grand crime est l'abus du talent et du génie créés pour célébrer Dieu et la vertu.

« Voltaire poursuit la religion à travers soixante-dix volumes, et les morceaux les plus beaux de ses écrits sont inspirés par elle... Ce qu'on peut dire sur lui de plus raisonnable, c'est que son incrédulité l'a empêché d'atteindre à la hauteur où l'appelait la nature, et que ses ouvrages sont demeurés au-dessous de son véritable talent. Exemple qui doit à jamais effrayer quiconque suit la carrière des lettres. Voltaire n'a flotté parmi tant d'erreurs, tant d'inégalités de style et de jugement, que parce qu'il a manqué du grand contre-poids de la religion. Il a prouvé que des mœurs graves et une pensée pieuse sont encore plus nécessaires dans le commerce des muses, qu'un beau génie. »

CHATEAUBRIAND.

« Jeunes ou vieux, nous n'avons qu'un moment, et ce moment si court, à quoi est-il employé? *J'ai perdu le temps de mon existence à composer un énorme fatras, dont la moitié n'aurait jamais dû voir le jour.* » VOLTAIRE, *Lettre à Palissot.*

« Voltaire est presque toujours de mauvaise foi dans ses extraits de l'Ecriture; il raisonne souvent fort mal; et l'air de ridicule et de mépris, qu'il jette sur des vérités respectées des hommes, me paraît un outrage fait à la société... Je ne vois, dans ses grands talents, qu'un opprobre de plus qui le déshonore, par l'indigne usage qu'il en fait... Ce malheureux a perdu ma patrie. » J.-J. ROUSSEAU.

« Un philosophe, dans un de ses écrits, félicite Voltaire, son ami, d'avoir été le promoteur de la révolution française. Voltaire, dit-il, n'a point vu tout ce qu'il a fait, mais *il a fait tout ce que nous voyons.* Les observateurs éclairés prouveront à ceux qui savent réfléchir, que le premier auteur de cette grande révolution, c'est sans contredit, Voltaire. »

CONDORCET.

Secondement. Ces mystères sont fondés sur des faits miraculeux si éclatants, si publics dans la Judée, si convenus alors même par ceux qui avaient intérêt de les nier, si marqués par des événements qui intéressaient toute la nation, si répétés dans les villes, dans les campagnes, dans le temple, dans les places publiques, qu'il faut fermer les yeux à la lumière pour les révoquer en doute. Les apôtres les ont prêchés, les ont écrits dans la Judée même peu de temps après leur accomplissement, c'est-à-dire dans un temps où les pontifes qui avaient condamné Jésus-Christ, encore vivants, auraient pu les confondre et crier à l'imposture, s'ils en avaient imposé au genre humain. Jésus-Christ, en ressuscitant selon sa promesse, confirma son Evangile. Et l'on ne peut supposer ni que les apôtres se soient trompés sur ce fait si décisif, si essentiel pour eux; sur ce fait tant de fois prédit, attendu comme le point principal où tout le reste se rapportait; ce fait tant de fois confirmé et devant des témoins si nombreux; ni qu'ils aient voulu nous tromper eux-mêmes, et aller prêcher aux hommes un mensonge aux dépens de leur repos, de leur honneur et de leur vie, le seul prix qu'ils attendaient de leur imposture. Ces hommes, qui ne nous ont laissé que des enseignements si sages et si pieux, auraient donc donné à la terre un exemple d'extravagance inconnu jusqu'à eux à tous les peuples, et se seraient de sang-froid, sans vue, sans intérêt, sans motif, dévoués aux tourments les plus affreux et à une mort soufferte avec une piété héroïque, seulement pour aller soutenir la vérité d'un fait dont ils connaissaient eux-mêmes la fausseté? Ces hommes seraient tous morts tranquillement pour un autre homme qui les aurait trompés, et qui, n'ayant pas ressuscité, comme il l'avait promis, se serait joué pendant sa vie de leur crédulité et de leur faiblesse? Que l'impie ne nous reproche plus comme une crédulité les mystères incompréhensibles de la foi. Il faut qu'il soit bien crédule lui-même, pour pouvoir se persuader des suppositions si incroyables.

Enfin la foi de ces mystères a trouvé tout l'univers docile : les Césars, qu'elle dégradait du rang des dieux; les philosophes, qu'elle convainquait d'ignorance et de vanité; les voluptueux, à qui elle ne prêchait que des croix et des souffrances; les riches, qu'elle obligeait à la pauvreté et au dépouillement; les pauvres, à qui elle ordonnait d'aimer leur abjection et leur indigence; tous les hommes, dont elle combattait toutes les passions. Cette foi prêchée par douze pauvres sans science, sans talent, sans appui, a soumis les empereurs, les savants, les ignorants, les villes, les empires. Des mystères si insensés en apparence ont renversé toutes les sectes et tous les monuments d'une orgueilleuse raison; et la folie de la croix a été plus sage que toute la sagesse du siècle. Que dis-je? tout l'univers a conspiré contre elle, et les efforts de ses ennemis l'ont affermie. Etre fidèle et être destiné à la mort étaient deux choses inséparables; et cependant le danger était un nouvel attrait : plus les persécutions étaient violentes, plus la foi faisait des progrès, et le sang des martyrs était la semence des fidèles. O Dieu! qui ne sentirait ici votre doigt? qui ne reconnaîtrait à ces traits le caractère de votre ouvrage? Où est la raison qui ne sente tomber ici la vanité de ses doutes, et qui rougisse encore de se soumettre à une doctrine qui a soumis tout l'univers?

MASSILLON.

CRI D'ADORATION (1).

DIEU

Eternel, immense, infini,
Sachant tout, pouvant tout, gouvernant tout. Qu'il se laisse entrevoir, et je suis confondu !..

MOI LINNOEUS

Ai recueilli quelques-unes de ses traces dans les choses créées; et dans toutes, dans les petites mêmes, j'ai vu, senti, admiré la force, la sagesse et la perfection.

HOMME,

Connais et adore le premier Moteur,
L'Etre des êtres,
La Cause des causes,
Le Conservateur universel,
L'éternel Architecte,

Le *Plasmateur* du monde, des astres, des éléments, et l'ordonnateur de cette *nature* immuable dans ses lois, utile et belle dans ses opérations, par qui *les trois règnes* enrichissent l'*intérieur*, la *surface* et les *dehors* du globe planétaire, que tu habites un moment avec orgueil, et *où tu n'es qu'un point entre deux éternités*.

CE DIEU,

Que tu ne peux ni définir, ni comprendre; mais que le sens intime te démontre, et que l'univers et ses lois mathématiques te prouvent :

Que tu l'appelles *Destin* (2), tu n'erres point; Il est Celui de qui tout dépend.

(1) Nous avons conservé religieusement la précision méthodique des oppositions et l'ordre littéral, dans lequel Linnée nous a laissé ce magnifique hommage de sa grande âme, terrassée d'admiration devant le Tout-Puissant et les merveilles de l'univers. Chacun des traités de ce grand naturaliste commence et finit par des élans vers le Créateur, et par des citations de l'Ecriture sainte, qui annoncent le philosophe éminemment religieux.

(2) Dans le Christianisme, le destin pris dans son sens absolu, n'a aucune signification reelle. On peut dire du destin ce que Buffon dit de la nature : « Le destin n'est point une chose; car cette chose sera t TOUT. Le destin n'est point un être; car cet être serait DIEU. Par le destin, un Chrétien ne peut entendre que les décrets d'une Providence divine et paternelle, qui gouverne le genre humain avec puissance, douceur et sagesse, en laissant aux hommes toute la liberté dont ils ont besoin. » *Voy.* BERGIER, Dict. Théol. art. *Destin*.

Que tu l'appelles *Nature*, tu n'erres point; Il est Celui de qui tout est né.

Que tu l'appelles *Providence*, tu dis vrai; c'est dans ses conseils que le monde est gouverné.

Gloire, honneur, louange infinie de l'astronome, du botaniste et du physicien, à Celui dont l'invincible bras balance l'univers et en perpétue tous les êtres par un savant équilibre !.. Les animaux soutenus par les végétaux; les végétaux, par les minéraux; les minéraux, par la terre; la terre emportée dans son cours inaltérable autour du soleil, dont elle reçoit la vie; le soleil lui-même, centre du monde entier, tournant avec les étoiles, les planètes et les autres mondes flottants dans l'océan des cieux..... enfin le système entier des corps lumineux suspendus en mouvement dans cet abîme immense, voilà les jeux de sa puissance, les chefs-d'œuvre de sa sagesse, les prodiges de la création, l'objet éternel de nos études, de notre admiration et de notre amour.

LINNÉE (1).

CROISADES.

LE PREMIER DÉPART.

Dès que le printemps parut, rien ne put contenir l'impatience des croisés; ils se mirent en marche pour se rendre dans les lieux où ils devaient se rassembler. Le plus grand nombre allait à pied; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude: plusieurs voyageaient montés sur des chars traînés par des bœufs ferrés; d'autres côtoyaient la mer, descendaient les fleuves dans des barques: ils étaient vêtus diversement, armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer, et la foule des croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs; des femmes paraissaient en armes au milieu des guerriers. On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère; le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec les serfs, le maître avec ses serviteurs. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes, des pavillons pour les chevaliers, et des autels dressés à la hâte pour l'Office divin; partout se déployait un appareil de guerre et de fêtes solennelles. D'un côté, un chef militaire exerçait ses soldats à la discipline; de l'autre, un prédicateur rappelait à ses auditeurs les vérités de l'Évangile; on entendait le bruit des clairons et des trompettes; plus loin on chantait des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusqu'au delà des Pyrénées, on ne rencontrait que des troupes d'hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarrasins, et d'avance célébrant leurs conquêtes; de toutes parts retentissait le cri de guerre des croisés: « Dieu le veut! Dieu le veut! »

Les pères conduisaient leurs enfants, et leur faisaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs épouses et de leurs familles et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards, dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux dans la ville la plus voisine, et, ne pouvant se séparer des objets de leur affection, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des croisés et ne pouvaient retenir leurs larmes; ceux qui allaient chercher leur mort en Asie étaient pleins d'espérance et de joie.

Parmi les pèlerins partis des côtes de la mer, on remarquait une foule d'hommes qui avaient quitté les îles de l'Océan. Leurs vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus, excitaient la curiosité et la surprise. Ils parlaient une langue qu'on n'entendait point; et pour montrer qu'ils étaient chrétiens ils élevaient leurs deux doigts l'un sur l'autre en forme de croix. Entraînés par leur exemple et par l'esprit d'enthousiasme répandu partout, des familles, des villages entiers, partaient pour la Palestine; ils étaient suivis par leurs humbles pénates; ils emportaient leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles. Les plus pauvres marchaient sans prévoyance, et ne pouvaient croire que celui qui nourrit les petits des oiseaux laissât périr de misère les pèlerins revêtus de sa croix. Leur ignorance ajoutait à leur illusion et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement et de prodige: ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pèlerinage. Les enfants des villageois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient si c'était là Jérusalem. Beaucoup de grands seigneurs qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques n'en savaient guère plus que leurs vassaux; ils conduisaient avec eux leurs équipages de pêche et de chasse, et marchaient précédés d'une meute, ayant leur faucon sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux. MICHAUD.

CROISADES (SUR LES).

Nos pères s'éloignaient autrefois de leur patrie et de leurs enfants; nos rois et nos maîtres, à la tête de leurs armées et de leurs plus vaillants sujets, armés du signe sacré de la croix, s'arrachaient aux délices de leur

(1) « Né en Suède. De tous les naturalistes du dix-huitième siècle, celui dont l'influence a été la plus universelle. Il se vit associé à toutes les Académies de l'Europe. Les princes même lui donnaient des marques éclatantes de considération. La société de Linnée était pleine de charmes. Fort attaché à la religion, ce grand homme ne parlait de la Divinité qu'avec le plus grand respect, et saisissait avec un plaisir marqué, les occasions nombreuses que lui offrait l'histoire naturelle, de faire connaître la sagesse de la Providence. » CUVIER.

cour, et, poussés par la simplicité d'un saint zèle, et par l'ardeur d'une foi vive, ils traversaient les mers ; ils allaient dans une terre sainte, consacrée par les mystères du Sauveur, adorer les traces de ses pieds. Ici, leur disait-on, il guérissait un paralytique de trente-huit ans : ici, il ressuscitait Lazare : ici, il marchait sur les ondes, et commandait aux vents et à la mer : ici, il reçut le baptême des mains du précurseur, et sanctifia les eaux du Jourdain : ici, il parut transfiguré sur la montagne sainte : ici, il réconcilia la pécheresse de la cité : ici, il chassa les profanateurs de la maison de son Père. A ces paroles, ces hommes pleins de foi versaient, sur cette terre heureuse, des larmes de tendresse et de religion, et ne pouvaient se résoudre à quitter des lieux qui leur rappelaient les actions, les mystères, les prodiges d'un si bon maître. Ah ! il n'est plus nécessaire de traverser les mers, disait autrefois saint Chrysostome à son peuple : vous dites, continue ce Père : Heureux ceux qui le virent, et qui purent seulement toucher le bord de ses vêtements ! Mais vous le voyez, vous le touchez ; au milieu de vous se trouve celui que vous ne voulez pas connaître, et dont nos pères allaient chercher si loin les précieux restes, et adorer les sacrés vestiges. Venez à l'autel : ce ne sont plus des lieux consacrés autrefois par sa présence : c'est lui-même. Ici, vous diront-nous, il a réconcilié un enfant prodigue, et l'a fait asseoir à sa table ; ici, il a guéri l'infirmité d'une hémorrhoïsse, que toute la science humaine et toutes les ressources du monde n'avaient pu tirer de sa langueur : ici, il a retiré un publicain de ses injustices, et a porté la paix dans la maison de son âme : ici, il rassasie tous les jours une multitude affamée d'un pain miraculeux, de peur qu'elle ne succombe dans les voies pénibles de la vertu. Tous les lieux qui environnent ses autels sont marqués par quelqu'un de ses prodiges. MASSILLON.

CROIX (LA) (1830).

Il s'est trouvé, dans ce monde de misères et de crimes, un symbole de gloire et de vertu ; dans ce monde où la force s'est installée avec l'esclavage, un symbole d'éternelle justice et de sainte liberté ; dans ce monde de perpétuelle douleur, un symbole d'éternelle consolation. Celui qui s'est dit le Fils de l'homme a légué l'instrument de son supplice à l'humanité, et pendant dix-huit siècles l'humanité s'est prosternée devant ce legs sacré. Jusqu'à lui, les riches et les rois avaient seuls eu des insignes et des bannières ; il en donne une aux pauvres, au genre humain tout entier, et les riches et les rois abdiquent les leurs pour l'adorer. La croix du Christ a présidé à toutes les destinées du monde moderne, elle s'est associée à toutes ses adversités et à toutes ses gloires. Elle a servi de base à ses institutions et d'étendard à ses armées. Elle a consacré les pompes les plus illustres de la civilisation, comme les émotions les plus intimes de la piété. Elle a sanctifié les palais des empereurs et la hutte du paysan.

Après avoir servi de parure à nos vierges, de décoration à nos guerriers, elle recueille nos derniers soupirs, et c'est encore elle qui vient recouvrir nos cercueils. Transmise par un Dieu mourant à son Eglise, elle a passé de main en main jusqu'à son vicaire d'aujourd'hui, et, pour la deux cent cinquante-huitième fois, elle vient de s'étendre avec d'innombrables bénédictions sur la ville et le monde.

Et maintenant il s'est trouvé dans le monde un peuple qui s'est proclamé le pontife de la civilisation, le libérateur des nations, le maître de l'avenir : et ce peuple a brisé la croix.

Ce sacrifice, ce dernier sacrifice entrait sans doute dans la vue de Dieu, et celui qui nous interdit jusqu'au désir de la vengeance se chargera sans doute du châtiment. Mais, nous l'avouons, nous eussions voulu que ce calice nous fût épargné, qu'on nous eût laissé le privilége de vénérer extérieurement l'emblème sacré de notre foi, d'y tourner quelquefois nos yeux fatigués du monde.

Naguère, au seul bruit des profanations que cette croix divine subissait dans une lointaine contrée, l'Europe s'ébranla, et neuf fois un débordement d'héroïsme et de dévouement alla inonder l'Orient et proclamer le règne et la victoire du Christ. Aujourd'hui c'est à peine si on lui accorde quelques pleurs ; c'est à peine si deux ou trois journalistes s'émeuvent pour la défendre. Est-ce à dire qu'elle va disparaître à jamais ? La religion dont elle est le symbole va-t-elle s'abîmer dans la ruine commune des empires et des lois ? Chrétiens, non, il n'en sera pas ainsi. Du sein de la nouvelle lutte que Dieu lui prépare, elle sortira non pas seulement vivante, mais victorieuse, mais le front ceint d'une nouvelle couronne. A l'épreuve de la prospérité va succéder l'épreuve du malheur et de la persécution, et c'est là un calice où elle a toujours bu à longs traits quand elle a dû être invincible. Elle semblait avoir assez souffert, assez versé de sang et de larmes pour prouver sa mission divine ; mais puisque rien ne suffit à l'homme endurci, puisque chaque siècle lui demande de dérouler les titres de sa céleste origine, le siècle les aura. Elle ne reculera pas devant son immortelle destinée. La voilà qui se dépouille de toutes les chétives parures de ses jours heureux ; athlète infatigable et sublime, elle descend seule et nue dans l'arène où elle a déjà conquis le monde.

Pour nous, qui avons été les témoins impuissants de ses injures et dont le cœur a été navré par ses douleurs, nous sentons qu'à sa voix la force et la vie nous reviennent ; nous puisons dans le souvenir de ses épreuves et de ses triomphes de quoi étouffer notre désespoir et vaincre notre défaillance.

S'il nous eût été donné de vivre au temps où Jésus vint sur la terre, et de ne le voir qu'un moment, nous eussions choisi celui

où il marchait, couronné d'épines et tombant de fatigue, vers le Calvaire ; de même, nous remercions Dieu de ce qu'il a placé le court instant de notre vie mortelle à une époque où sa sainte religion est tombée dans le malheur et l'abaissement, afin que nous puissions la chérir dans notre humilité, afin que nous puissions lui sacrifier plus complétement notre existence, l'aimer plus tendrement, l'adorer de plus près. Nous ramasserons avec amour les débris de sa croix, pour leur jurer un culte éternel. On l'a brisée sur nos temples, mais nous la mettons dans le sanctuaire de nos cœurs ; et là, nous ne l'oublierons jamais. De la terre, où on nous l'a détruite, nous la replaçons dans le ciel ; et là, nous lisons encore une fois autour d'elle la parole divine : *In hoc signo vinces.* Comte DE MONTALEMBERT.

CROIX (LA) AU JOUR DU JUGEMENT.

En nous indiquant quelques-uns des signes précurseurs du dernier avénement, jusqu'ici le Christ n'avait point parlé des afflictions des foules, parce qu'il pouvait y avoir encore chez elles doute et étourdissement. Mais voici que le signe du Fils de l'Homme paraîtra dans le ciel, et alors tous les peuples de la terre seront dans les pleurs et les gémissements. Car la dernière illusion aura été dissipée, le doute ne sera plus permis. Le signe figuré dès l'origine, prédit par les prophètes, mystérieusement honoré, la croix, émergeant du fond des ténèbres, apparaîtra éclatante dans les hauteurs des cieux, et sa seule splendeur éclairera les noirs abîmes de l'espace. Ce signe, jadis symbole d'espoir et de clémence, n'exprimera plus que la justice du Dieu vivant. Jamais, depuis le jour où la vie fut donnée à l'homme, semblable saisissement n'aura étreint son cœur ; l'heure du jugement sera venue. *Les anges feront entendre la voix éclatante de leurs trompettes.* A ces sons formidables, le globe craquera d'épouvante. Les montagnes s'inclineront par respect, semblant s'agenouiller sur leur base. Les collines se prosterneront devant la face du Juge final. La mer fuira loin des rivages, et les fleuves reculeront vers leurs sources. Toutes les forces de la nature tressailleront, au moment d'accomplir un labeur inconnu. Dans les douleurs de son dernier enfantement, la terre se tordra, gémissant devant son Créateur. Une tâche énorme lui sera imposée : la restitution de toute chair qu'anima le souffle immortel.

Les abîmes de l'Océan, les gouffres des fleuves, les creux des lacs et des puits, auront à rendre leur proie. Les villes inhumées sous un linceul de lave, embaumées dans l'asphalte, le bitume et le soufre ; les cités abîmées par les tremblements de terre, emportées dans les éruptions des volcans, ou détruites par le saccage et l'incendie, devront rendre leurs corps. Les ossements ensevelis depuis des milliers d'années sous des couches de marne et de gravier, en des lits de gypse et de calcaire, retenus sous des tumulus oubliés, ou couchés dans les caveaux des églises détruites, s'agiteront soudain ; et les masses qui pesaient sur ces débris, s'étant soulevées pour leur donner issue, retomberont avec fracas. Durant cette rapide et savante combinaison de déchirures profondes, de desséchements subits, d'excavations et d'exhaussements, les entrailles du globe se répandront à sa surface. Tout ce qui fut jadis habité, apparaîtra tumultueusement confus, horrible comme le chaos.

Quels mouvements immenses ! quelle admirable élaboration dans tous les éléments de ce monde, pour recomposer les corps dont la dissolution entraîna des transformations infinies, à travers plus de cinquante siècles ! Quel spectacle donné aux légions célestes ! quelle puissance d'analyse, quel déploiement de synthèse créatrice !

A partir des géants superbes, exterminés par le déluge, et des arrogants constructeurs de la tour de Babel, jusqu'aux générations les plus civilisées, visitant la terre en rapides wagons, maîtrisant les vents et la mer, correspondant au-dessus des nuages, par les télégraphes aériens et les portes-voix électriques ; depuis les armées de Sésostris, d'Artaxerxès et d'Alexandre, jusqu'aux hordes d'anthropophages, aux tribus éteintes dans l'oubli, dès avant le Christ, et à ces millions de misérables qui fourmillèrent dans les terrains marécageux du Gange et les rivières de la Chine, l'incalculable multitude des enfants de Noé, innombrable comme les étoiles du ciel et les grains de sable de l'Océan, se réveillera éperdue. Des extrémités de ce globe, les hommes abîmés dans les tempêtes et les naufrages, les émigrants engloutis sous les neiges des avalanches, les caravanes ensevelies dans le désert par le simoun, les hommes assassinés et enfouis en des lieux inconnus, les mineurs enterrés sous des éboulements, les corps des suppliciés, des exilés trépassés sur la terre étrangère se rassembleront. Les armées et les flottes détruites dans les combats se remettront en marche.

Les foules des ressuscités se réuniront, sans doute, d'après l'ordre naturel des temps où ils vécurent ; ainsi l'Aînesse reprendrait ses droits imprescriptibles. Il est à croire qu'ils se trouveront groupés chacun dans sa tribu, sa nation, afin qu'elle soit complète ; car le jugement individuel ayant déjà eu lieu, la destinée de chaque âme aura été fixée ; il ne s'agira plus que de prononcer sur les peuples, et de mettre l'humanité en présence d'elle-même, pour lui donner sa propre *connaissance.*

Cependant, le Maître enverra ses anges, *qui rassembleront ses élus, des quatre vents.* A travers les frémissements de douleur de la terre, les sanglots des fleuves, les stridentes clameurs de l'Océan convulsionné, tandis que le globe semblera, lui aussi, comme les squelettes se recomposant, montrer sa charpente osseuse et ses flancs de granit ; sans s'émouvoir de cette terrifiante

trépidation, les justes, conduits par des guides célestes, arriveront, sereins et radieux, au lieu de la réunion générale.

Qu'on ne s'embarrasse pas de l'emplacement choisi pour ces grandes assises de l'humanité ; qu'on ne se préoccupe ni des distances, ni du temps nécessaire à opérer cette réunion. A la mort du Fils de l'Homme, les ténèbres qui voilaient le soleil n'envahirent-elles pas toute la terre? N'ont-elles pas été constatées à la Chine? Lorsqu'une vitesse de soixante-dix mille lieues par seconde est donnée à un corps inanimé, la Providence n'en peut-elle pas imprimer une semblable à des corps vivants? et s'il lui plaît de la décupler, qu'y a-t-il d'impossible à Dieu? Ce prodige serait-il plus grand que la résurrection? Celui qui suspendit les flots pour ouvrir passage à son peuple, et dont la parole peut sécher les mers, ne saurait-il réunir, en un instant plus prompt que la foudre, les générations éparses sur ce globe? Quant à la tradition vulgaire sur la vallée de Josaphat, elle n'est peut-être pas aussi puérile qu'il le semble aux esprits superbes. La vallée de Josaphat se trouve partout où tombera le regard du Juge suprême ; car Josaphat veut dire jugement.

Oui, il y aura jugement. Et ce jugement nous donnera la solution du grand mystère, la véritable explication de la vie, l'unique philosophie possible de l'histoire. Les rapports entre les masses et les individus, entre les bienfaits de la Providence et l'ingratitude de l'humanité, seront découverts. Il ne s'agira plus seulement de la sentence contre les individus, ni de l'absolution officielle des innocents, iniquement condamnés par nos tribunaux, mais de la réhabilitation de quelques empires, et de la réprobation du plus grand nombre ; de l'exaltation de telle cité, et de l'humiliation de tel royaume.

Terrible instant ! Il se verra des villes, des peuples traités plus rigoureusement que Sodome ! Tyr et Sidon, voluptueuses et païennes, n'éprouveront pas la rigueur réservée à l'obstination de Corozaïm et de Bethsaïde, qui vainement restèrent témoins des miracles du Verbe. Les Ninivites témoigneront contre les pécheurs impénitents. La Reine du Midi s'élèvera contre la race des Scribes et des Pharisiens, ces types du sophisme doctoral et de la vaniteuse sagesse du monde. Donc il y aura justice distributive, comparaison, gradation de pénalité. Car, pour apprécier la justice des décrets, l'homme devra concevoir les grandeurs des bienfaits et des miséricordes de la Providence ; comprendre l'erreur volontaire des nations. L'exposition de ce qui était caché deviendra patente.

En ce jour solennel, à prendre du premier ancêtre des hommes, jusqu'aux incrédules surpris par l'arrivée de cette heure redoutable, toutes les générations seront rapprochées et réunies, comme les membres d'un seul corps. La succession des empires, l'existence des races étant reconstituée, et chaque peuple intégralement formé de nouveau, l'humanité pourra se contempler dans l'immensité de son ensemble. L'antique Adam, fils de Dieu, et le nouvel Adam, fils de l'homme, se trouveront en présence.

Et à la face des nations, dans cette audience suprême, il se passera ce qui jamais n'avait eu lieu, jamais ne s'était vu ni par les anges, ni par les hommes. Car, aux enfers, les vicieux et les réprouvés s'entrevoyaient seuls ; et dans le séjour des bienheureux, les élus ne se trouvaient qu'avec les saints. Tandis qu'alors, tout ce qui sortit d'Adam : bons et méchants, martyrs et bourreaux, se trouveront convoqués, non-seulement des quatre vents de la terre, mais de tous les gouffres de l'enfer, et de tous les cieux du Seigneur.

Alors les sept sceaux du livre seront brisés. La grandeur des destinées humaines se dévoilera à l'entendement. La « clef de la *connaissance*, » méconnue de la plupart des hommes, resplendira des initiations infinies qu'elle procure. Alors se sentiront débordés de la plénitude d'un bonheur ineffable ceux qui auront souffert avec patience et amour, ceux qui auront espéré dans le Fils de l'homme. L'aspect de cette croix, ce signe de l'immortalité bienheureuse, cette clef de la connaissance qui ouvre les portes éternelles, les fera tressaillir de confiance, car ils verront pour juge, leur maître, leur modèle : le Sauveur Jésus-Christ ! puisque le Père lui a donné pouvoir de juger, par cela qu'il est le Fils de l'homme.

Le docteur universel, saint Augustin, pense que, dans cette sublime exégèse de la création, les gloires de la face du Tout-Puissant ne seront point montrées à l'assemblée des peuples. Le Père assistera invisible à ce congrès des deux mondes. Le Christ sera seul vu à découvert, revêtu du même corps que percèrent ses bourreaux.

« Ce sera, dit-il, son humanité sainte, qui fut jugée par les hommes, qui les jugera à son tour ; mais avec cette différence, que le jugement qu'il portera sera aussi équitable que celui qu'ils ont rendu contre lui a été inique. Il faudra bien que Jésus-Christ paraisse en cette manière, car il est raisonnable que tous ceux qui doivent être jugés, voient leur juge. Cependant, il n'y a que les bons qui puissent voir Dieu, selon ces paroles de l'Evangile : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu* (*Matth.*, v, 8.) Les méchants, néanmoins, doivent être jugés, aussi bien que les bons : et ainsi il faudra que le Fils de Dieu leur paraisse dans la nature sous laquelle il s'est rendu visible aux pécheurs qu'il doit condamner, aussi bien qu'aux justes qu'il doit récompenser, de la couronne de gloire. Il n'y aura donc que l'humanité sainte de Jésus-Christ qui paraîtra au jour du jugement. Le Verbe y sera caché sous la forme de serviteur, et le Fils de Dieu sous le Fils de l'homme. Car, *le Père lui a donné pouvoir de juger, parce qu'il est Fils de l'homme.* Mais, le Père ne s'étant

point revêtu de la forme de serviteur, comme le Fils, et ne pouvant, d'ailleurs, paraître aux méchants dans sa nature divine, il n'assistera pas visiblement à ce jugement redoutable. Et c'est pour marquer cette vérité qu'il est parlé de Jésus-Christ seul, comme s'il n'y avait que Lui qui dût y assister, et qu'il est dit : *Le Père ne juge personne ; mais il a donné au Fils tout pouvoir de juger.* (*Joan.*, v, 22.)

Procédant ici en sa qualité de Fils de l'homme, le Sauveur, telle est l'opinion des saints Pères, paraîtra avec les marques de son humanité et de son crucifiement.

Ainsi, à l'éclat d'un jour incréé qui tiendra lieu du soleil disparu, aux illuminations d'une lumière inénarrable se déploieront les redoutables grandeurs de celui qui fut vu chaste, soumis, pauvre, doux et humble de cœur, affable pour les petits enfants et les faibles que dédaignait le monde. Mais en cette comparution universelle, le Rédempteur ne sera ici que Juge et Roi. Toute la majesté des cieux environnera son humanité. Celui qui était venu parmi nous, non pas afin de juger, mais pour sauver le monde, sera arrivé dans les cieux maintenant, non point pour le sauver, mais afin d'exercer le jugement. Jour formidable ! Jésus n'est plus ici la voie, le bon pasteur. Il ne prend que la qualité sévère de Roi (1). La frayeur remplira l'immensité. Alors toutes les destinées du globe seront divulguées : le sort de l'individu et celui des empires ; les forfaits et les vertus ; l'humilité et l'hypocrisie. L'Histoire, dépouillée des vêtements mensongers dont la parent les écrivains, apparaîtra dans sa nudité sincère.

La croix, scandale aux Juifs, aux musulmans, et folie pour les idolâtres et les philosophes, véritable « clef de la connaissance, » accablera de confusion et de terreur les doctes et les esprits charnels qui la méprisèrent. Son aspect les frappera de « l'opprobre éternel qu'ils auront toujours devant les yeux. » (*Dan.*, xii, 2.) Ceux qui ont voulu sans elle arriver à la connaissance, seront pénétrés d'horreur pour leur témérité. Avant d'ouïr la terrible sentence, ils sentiront peser sur leur cœur, l'énormité de leur aveuglement. Ils verront bien que cette clef qui ouvre sans que nul puisse fermer, ferme aussi sans que nul puisse ouvrir (*Apoc.*, iii, 7), et il est écrit que *les impies n'auront point l'intelligence.* Cependant, ils comprendront alors pourquoi le docteur des nations, le généreux Paul, ne voulait, pour toute science, connaître que « Jésus crucifié. » Heureux, en ce jour, les malheureux rejetés du monde, les pauvres, les humbles qui auront espéré dans ce signe, et sous sa tutelle, se seront endormis au sépulcre. Mais, plus heureux encore, ceux dont la vie se sera passée à l'enseigner et à l'expliquer aux nations idolâtres, parce qu'ils *brilleront comme des étoiles, durant toute l'éternité* (*Dan.*, xii, 2, 3.)

Tous les peuples, à l'aspect du signe du Fils de l'Homme, comprendront l'arrivée du moment redoutable, car, ce signe, cette croix, ce moyen de la connaissance immortelle aura été porté sur toute la terre ; et, parmi les morts, réveillés de leur long sommeil, aucun n'ignorera sa puissance. Tous l'auront pu voir en ce monde ; sous des acceptions diverses et contraires, la croix avait paru en tous lieux.

Ainsi qu'elle fut ici-bas, le seul signe identiquement adopté avec des significations opposées de perfection et d'infamie, elle est l'unique emblème humain qui soit exalté dans les cieux. La croix a été connue, et glorifiée dans les demeures de l'éternité. Cela est clair. Elle seule y a introduit les patriarches, les justes de l'ancienne loi, les apôtres, les martyrs, les docteurs ; les vierges, les solitaires et ces obscurs chrétiens qui, souffrant résignés, priant et travaillant, passèrent leurs jours à connaître, à aimer et à servir, soutenus par l'espoir de voir leur Rédempteur. La croix a donc opéré un mouvement et un accroissement dans les royaumes célestes. Elle y est le signe de la dernière victoire sur la mort et Satan son fauteur.

Puis donc que toute grandeur et tout bonheur ne s'est accompli dans l'humanité que par ce signe ; qu'il représente l'unité, la connaissance, le progrès dans ce monde périssable, et l'immortalité dans le monde éternel ; qu'il est le fondement de notre espérance, la raison de notre foi, le gage de nos certitudes, l'indice de notre égalité, et la sanction de notre noblesse, arborons la croix !

Honorons-la publiquement. Ne rougissons pas du symbole de l'aînesse et de la liberté. Efforçons-nous d'en comprendre les profondeurs. Demandons à celui qui s'immola pour nous, de nous les faire sentir. Choisissons la croix, pour notre devise. Qu'elle nous serve de signal. Conservons-la dans notre cœur, comme les justes de la vision d'Ezéchiel la portaient sur leur front, afin d'être épargnés, et compris dans le petit nombre de ceux qui verront Dieu face à face.

Ainsi que le nom de Jésus est le seul par lequel on puisse être sauvé, la croix est le seul signe par lequel l'humanité puisse être guidée ici-bas dans le progrès ; et introduite dans les cieux, à l'immortalité bienheureuse qui nous découvrira toute *Connaissance !* Ne l'oublions pas : l'ancien monde ne fut réformé que par la croix. Le nouveau monde n'a été possédé que par la croix. Pour l'humanité, il n'y a point sur la terre de vraie grandeur, sans la croix. Pour l'humanité il n'y aura point d'accès à l'éternel bonheur, sans la croix. Donc, afin d'accomplir les sublimités de notre destination, il faut *la croix, dans les deux mondes.*

ROSELLY DE LORGUES.

(1) *Le Roi leur dira*, etc. *Le Roi leur répondra*, etc. (*Matth.* xxv, 34, 40.)

CROYANCE (LA) DES MYSTÈRES

EST RAISONNABLE.

Les mystères sont surtout la pierre d'achoppement où viennent se heurter les incrédules. Le péché originel, le monde condamné pour la faute du premier homme; l'incarnation, un Dieu qui descend jusqu'à se faire homme; la passion, un Dieu qui meurt sur la croix; l'Eucharistie, un Dieu qui se fait notre nourriture; voilà le scandale de l'esprit humain, ce qui révolte sa raison, parce que rien ne lui est plus naturel que de prendre son orgueil pour sa raison; voilà pourtant ce qui a soumis le monde pendant dix-sept siècles, parce qu'alors la raison était éclairée par la foi, et ce qu'on n'a commencé à rejeter que depuis que ce même esprit a pris pour guide une impudente et perfide adulation de tous les vices, qui a pris le nom de philosophie. Voilà enfin ce qu'il est très-facile de railler quand on ne veut pas l'entendre.... On m'arrête.

Objection. — « Est-ce là ce que vous prétendez nous expliquer? En ce cas, il est inutile d'aller plus loin.

« Un seul argument, que nous tenons pour incontestable, renverse d'avance toutes vos explications et les rend superflues. Que prétendez-vous? Nous faire croire à ces mystères? Eh bien! nous ne sommes obligés de croire que ce que nous sommes capables de comprendre, puisque la raison ne nous a été donnée que pour être en tout le motif de notre assentiment. Cette majeure est si évidente, qu'il serait superflu de la prouver. Donc, etc. »

Je dois, avant tout, écarter l'interprétation très-fausse et très-maligne que l'on donne ici à mes paroles, et qui est celle qu'on ne manque jamais d'opposer très-gratuitement à quiconque veut développer l'esprit de nos mystères, tel qu'il est dans l'Ecriture. A Dieu ne plaise que je songe, ni qu'aucun chrétien ait jamais songé à expliquer les mystères en eux-mêmes! pour les expliquer ainsi, il faudrait les comprendre, et loin de nous à jamais cette idée insensée et sacrilége! Quiconque ici voudrait comprendre, serait indigne de croire, et perdrait le premier de tous les dons de l'Esprit-Saint, celui qui est le principe de tous les autres, *la foi*.

Celui qui veut pénétrer dans la majesté de Dieu sera accablé par l'éclat de sa gloire, a dit la Sagesse dans les Proverbes; et telle est la doctrine de l'Eglise, que tout ce qui est mystère ne peut être cru que par la foi, qui est une vertu surnaturelle. Nous la recevons tous dans l'Eglise chrétienne par la grâce des sacrements de baptême et de confirmation, qui nous font enfants de Dieu et de son Eglise, et soldats de Jésus-Christ. Si nous la perdons ensuite par la corruption du monde et par la nôtre, d'accord avec celle du monde, c'est uniquement notre faute, et la bonté de Dieu est toujours prête à nous rendre cette foi si précieuse, dès que l'orgueil ne s'obstine plus à la repousser. Non-seulement un chrétien ne pense pas à comprendre les mystères, mais il ne désire même point de savoir ici-bas ce que Dieu ne promet de nous faire voir que dans le ciel.

Ici, comme dit saint Paul, *nous ne voyons qu'à travers un miroir, et comme en emblème;* là nous verrons pleinement et *face à face*. (*I Cor.* XIII, 12.) Et comment pourrions-nous mériter de voir un jour, si nous ne croyons pas aujourd'hui? La foi est notre bien dans ce monde, les objets de notre foi seront notre bonheur dans l'autre. Mais la foi elle-même, dit encore l'Apôtre, n'y sera plus; elle ne pourra pas y être, puisque nous serons avec Dieu. L'espérance n'y sera pas non plus, elle finit là où commence la félicité. Il ne restera que l'amour; mais ici-bas la foi et l'espérance sont les soutiens et les jouissances de cet amour, jusqu'à ce qu'il jouisse de Dieu même; et quel chrétien serait assez malheureux pour préférer ici la curiosité de comprendre un mystère au plaisir de croire à son Dieu? Non, il applique aux œuvres invisibles ce que Rousseau n'appliquait qu'à la toute-puissance de Dieu, dans ses œuvres visibles. « C'est le charme de ma faiblesse, c'est mon ravissement d'esprit de me sentir accablé de ta grandeur. »

Mais ce qu'un chrétien comprend très-bien, comme très-conforme à la saine raison, à celle qui n'est pas obscurcie par l'amour-propre, c'est qu'il serait même contraire à l'ordre que l'homme pût et dût comprendre tous les moyens de la toute-puissance divine, les secrets de sa sagesse, et les prodiges de sa bonté; il y a ici une disproportion trop forte entre le fini et l'infini; et que sera-ce si cette disproportion existe évidemment, même ailleurs que dans les mystères de la foi? C'est ce qui me conduit à la réponse directe qu'on attend sans doute à cette majeure que vous croyez hors d'atteinte.

Votre assurance ne me surprend pas : cette proposition est celle que l'incrédulité met toujours en avant. Elle est spécieuse dans les termes; mais il n'y en eut jamais de plus réellement fausse. Elle est démentie par la nature entière, et il n'y en a point de plus riche en conséquences absurdes. Tout l'artifice consiste dans un abus des mots *croire* et *comprendre*, qui s'évanouit sur-le-champ par une distinction si claire et si palpable, si puissamment appuyée sur des faits que j'ose affirmer, qu'après le développement des preuves, il ne reste pas de réplique possible.

Je reprends l'argument en forme.

« Nous ne sommes obligés de croire que ce que nous sommes capables de comprendre. »

Comme *croyable* et *certain*, oui : comme *explicable en soi*, non, mille fois non. Le faux de l'assertion est sensible par les faits, l'absurde par les conséquences. Je commence par celle-ci, parce que la plus grave de toutes les erreurs en logique est celle du

principe. Pour que le vôtre fût vrai, il faudrait qu'il n'existât pas d'intelligence supérieure à la vôtre : c'est absurdité ; il faudrait qu'il n'y eût absolument rien dans la nature qui fût au delà de vos conceptions : seconde absurdité ; il faudrait que la certitude essentielle d'une vérité quelconque dépendît de la mesure relative de nos facultés : troisième absurdité ; il s'ensuivrait en rigueur que vous ne seriez pas même obligé de *croire* à l'existence d'un Dieu ; car assurément vous ne *comprenez* pas Dieu dans son essence, et son *existence* n'est *croyable* et *certaine* pour vous, que parce que, sans elle, vous ne *comprenez* plus rien de possible ; il s'ensuivrait encore que vous ne croiriez pas à un Dieu créateur, car assurément vous ne *comprenez* pas la création, de toutes les idées la plus incompréhensible pour l'homme : et pourtant vous croyez à la création, comme *croyable* et *certaine* ; pourquoi ? Ce n'est pas qu'elle soit pour vous explicable en soi ; c'est que du moment où vous croyez un Dieu, vous comprenez que rien ne peut exister que par lui.

La distinction que j'ai établie est-elle assez frappante d'évidence ? Oserez-vous dire à présent que rien n'est *croyable* que ce qui est *compréhensible* en soi, *explicable* en soi, lorsque, de votre aveu, vous êtes obligé de croire des vérités d'un ordre si important, obligé de les croire, à moins d'avoir perdu le sens, quoiqu'elles soient essentiellement incompréhensibles et inexplicables pour vous ?

Et les faits qui vous entourent, qui sont de tous les moments, ne vous écrasent-ils pas de leur poids et de leur multitude ? Certes, vous croyez que c'est votre volonté qui détermine le mouvement de votre main : avez-vous, je ne dis pas une idée, mais un soupçon, une conjecture de cette inconcevable action de l'âme sur le corps, de ce commerce entre deux substances, l'une spirituelle, l'autre matérielle, c'est-à-dire tellement hétérogènes, qu'il est impossible d'imaginer comment l'une peut agir sur l'autre ? Dieu l'a voulu ainsi, et il peut tout ce qu'il veut. Le bon sens n'a pas d'autre réponse que celle du Psalmiste : *Omnia quæcunque voluit fecit.* (*Psal.* CXIII, 3.)

Je n'ai nulle envie de rien épuiser, mais j'ajouterai : Nous sommes environnés de phénomènes inexplicables et nous en sommes nous-mêmes un composé merveilleux, sans nous en douter et sans y penser. Je ne parle pas seulement de ces grands spectacles qui ont appelé la curiosité humaine ; qui ont élevé son regard jusque dans les hauteurs de l'espace, et l'ont fait descendre dans les mystérieux replis de l'économie animale. Spéculations belles en elles-mêmes, mais à peu près stériles pour nous, si elles ne nous montrent pas le Créateur retiré dans le secret de ses œuvres, et l'homme, livré à l'impuissance de ses recherches, apercevant quelques effets sans deviner un principe. Je veux parler de ce qui nous est familier et nous semble le plus commun, le plus dans l'ordre des choses naturelles, et dont le merveilleux ne nous échappe qu'à cause de notre ignorance et de notre irréflexion. Prenons pour exemple le sommeil : rien ne nous paraît plus simple que de dormir ; et qui nous dira ce que c'est que dormir ? Proposez-vous ce problème : trouver un état qui soit celui de l'homme pendant un tiers de sa vie, qui en soit la réparation nécessaire et indispensable, et ne puisse l'être qu'en le réduisant à une espèce d'anéantissement moral, tel qu'il n'ait plus même la conscience raisonnée de son existence, ni de ses pensées, ni la perception des objets extérieurs ; en un mot, qui ressemble à la mort au point de n'en différer que par la continuation du mouvement vital. Qu'est-ce que cet état qu'on appelle sommeil ? Pourquoi ne met-il aucune différence entre un Platon et un lapin, si ce n'est peut-être celle des rêves ? Ce n'est qu'au moment du réveil que tous les deux reprendront leur place parmi les êtres animés ; et pourquoi cet anéantissement passager est-il nécessaire au philosophe comme au quadrupède ? Quel est donc le rapport nécessaire entre le renouvellement de nos forces et cette inertie absolue, invincible et périodique, qui suspend la pensée dans l'être raisonnable, comme l'action dans l'animal ? Qui nous dira comment l'homme qui ne vit qu'un moment ne peut pas du moins veiller pendant ce moment tout entier, et soutenir sans interruption le sentiment de son être ? Quoi donc ! il faut qu'il le perde chaque jour pour le garder ? Il faut qu'il s'en prive tous les soirs pour le retrouver au matin ?...

Et nous raisonnons sur ce que pouvaient et devaient être l'homme et le monde ! Nous en demandons compte à celui qui a fait l'un et l'autre. Il faut un bel excès de vanité pour ne pas sentir l'excès de ce ridicule. Quelle pitié doit faire à Dieu l'homme qui s'avise de raisonner contre lui ! Ah ! ce n'est pas de sa pitié que je doute. Sans celle qu'il a pour ses créatures, où en serions-nous ? Mais celle qu'il a toujours pour l'enfant docile et reconnaissant qui aime et respecte son père, même en commettant bien des fautes, est-elle la même que celle qu'il a pour le rebelle insolent qui l'interroge et le juge ? Celle-ci n'est-elle pas cette pitié de mépris dont parle si souvent l'Ecriture (*audivit et sprevit*) ? et ce mépris est terrible ; c'est le commencement de la colère.

Le père enfin fait place au juge, et c'est le comble du malheur ; alors les rebelles sont abandonnés à eux-mêmes et confondus sans retour, parce que Dieu les a méprisés. C'est Dieu qui l'a dit : *Confusi sunt quoniam Dominus sprevit eos.* (*Psal.* LII, 6.)

Serait-ce donc sans raison que le Très-Haut a voulu être pour nous un Dieu caché, même dans les œuvres visibles ? N'était-ce pas nous apprendre à lui dire comme Moïse, en nous prosternant devant lui : *Vere tu es Deus absconditus : « Oui, Seigneur, vous êtes véritablement un Dieu caché.* (*Isa.* XLV, 15.) Que pouvait-il faire de mieux pour vous ensei-

gner la nécessité de la foi et ôter toute excuse à l'incrédulité? Qui se chargera de lui répondre lorsqu'il dit à l'homme : Quoi ! tu ne comprends rien de tout ce que tu vois, et tu veux comprendre ce que tu ne vois pas! Ce que j'ai fait pour toi et en toi, ce que j'ai mis sous ta main et à ton usage, est, de ton aveu, un mystère impénétrable; et, ne connaissant rien à ce que j'ai fait, tu veux comprendre ce que j'ai révélé ! Mais ne vois-tu pas que tout ce qui est mon ouvrage, est en même temps et par la même raison mon secret, et que l'un est la preuve de l'autre? Sais-tu ce que tu fais en voulant deviner ma sagesse? C'est comme si tu prétendais usurper ma puissance.

Il ne t'est pas plus possible et plus permis d'expliquer mes œuvres que de les faire. Etre borné ! tu ne t'aperçois pas que tu attentes à l'infini ! Ce qui est pour toi une leçon et un bienfait devient par ta folie un piége et un écueil. Ton intelligence devrait te dire qu'en te cachant l'ordre même du temps, je t'avertissais clairement qu'à plus forte raison tu devais t'en rapporter à moi sur l'ordre de l'éternité, dont le premier n'est qu'une dépendance ; et ton orgueil, inutilement confondu par le temps, veut pénétrer dans l'éternité ! Comment t'excuseras-tu devant moi? Diras-tu que je ne t'ai pas appris ce que tu devais savoir? Mais que dois-tu savoir pour me connaître, me servir et m'aimer, si ce n'est ce que t'apprend la foi que je t'ai prescrite, d'accord avec la raison que je t'ai donnée? Et l'une et l'autre ne t'apprennent-elles pas que, comme tu dois adorer, sans le comprendre, le secret de ma sagesse et de ma bonté dans mes œuvres sensibles dont tu jouis, tu dois l'adorer aussi, et avec encore plus de reconnaissance et d'amour, dans mes œuvres invisibles, qui sont les mystères que je t'ai révélés pour ton salut?

LA HARPE.

CULTE (DU).

Rien n'est plus commun aujourd'hui que de rencontrer des hommes qui vivent comme sans religion et sans Dieu, soit qu'ils affectent d'être mécréants par système, soit qu'ils s'endorment dans une insouciance douce en apparence, et si funeste en réalité. Athées pratiques, ils contemplent les merveilles de la nature sans jamais s'élever jusqu'à leur hauteur; ils jouissent de tous les bienfaits de la création, sans les faire remonter vers leur source par la reconnaissance ; et comme s'ils étaient hors de l'empire du souverain Arbitre de toutes choses, ils ne prennent pour règle de leurs sentiments et de leurs actions que le penchant qui les domine. Dans les hommages de l'esprit et du cœur rendus à la Divinité, dans le culte intérieur, ils ne voient qu'une chose inutile ; dans les hommages extérieurs et publics, dans les rites sacrés et les fêtes religieuses, ils ne voient que des pratiques puériles et des superstitions populaires.

Malheureusement l'impiété trouvera toujours un appui secret et puissant dans l'orgueil de l'esprit et la dépravation du cœur. L'homme veut être indépendant ; et la pensée d'un Dieu rappelle un maître qui commande et qui veut être obéi : l'homme voudrait vivre au gré de ses désirs ; et les doctrines religieuses l'irritent, parce qu'elles gênent ses penchants. Toujours les passions murmurent contre le frein de l'autorité divine ; indociles, impatientes, elles cherchent à le briser. L'orgueil ne veut pas de supérieur, pas même d'égal. Le même esprit de rébellion qui soulève quelquefois le sujet contre le monarque, le fils contre le père, le serviteur contre le maître, soulève l'homme contre Dieu. Il est des hommes irréligieux, par la même raison qu'il est des sujets rebelles, des fils ingrats. Par orgueil, l'homme se contemple lui-même avec une complaisance secrète ; il ne voit que lui dans cet univers ; il se préfère à tout, et même à Dieu : voilà pourquoi l'orgueil est une sorte d'athéisme commencé. O qu'il faut que les doctrines religieuses et morales tiennent au cœur de l'homme par de profondes racines, pour qu'elles aient pu résister aux passions toujours liguées pour les détruire ! Rien peut-être ne prouve mieux leur empire et leur nécessité, que le petit nombre d'impies qui de loin en loin ont osé les combattre.

Il paraîtrait d'abord que l'impiété devrait être reléguée dans les dernières classes du peuple. Ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur, qui ne mangent qu'un pain détrempé de leurs sueurs et de leurs larmes, devraient, ce semble, être seuls tentés de méconnaître un Dieu père commun de tous les hommes, et de lui refuser les hommages de la reconnaissance. Cependant ce n'est pas au sein de l'indigence qu'est née l'incrédulité ; si aujourd'hui elle n'y est pas inconnue, c'est qu'elle y est descendue de plus haut. Souvent elle est le dernier excès d'un esprit corrompu par l'orgueil de la science, et qui se perd dans le raffinement de ses pensées. Oui, le premier cri d'impiété est sorti de la bouche des heureux du monde, des grands, des riches, des savants, des beaux esprits : ainsi les plus favorisés se sont montrés les moins reconnaissants. Mon dessein aujourd'hui, Messieurs, c'est de les retirer de ce fatal oubli de la Divinité, de réveiller ces sentiments religieux, qui sont plutôt assoupis qu'entièrement éteints ; c'est de combattre les sophismes par lesquels on voudrait justifier cette habitude véritablement monstrueuse, de vivre sans rendre aucun hommage à la suprême Majesté. Pour cela, je vais établir les deux propositions suivantes : la première, que l'homme doit un culte à la Divinité ; la seconde, que ce culte doit être extérieur et public. A mesure que, dans cette matière, j'établirai la saine doctrine par le raisonnement, je ferai remarquer combien elle se trouve confirmée, perfectionnée par le christianisme. Ce sera tout le sujet de cette conférence sur le culte religieux.

Oui, Messieurs, nous avons des devoirs à

remplir envers la Divinité ; nous devons lui rendre des hommages, un culte en un mot; et pour en sentir l'obligation, nous n'avons qu'à consulter, soit les premières notions de Dieu et de l'homme, que déjà nous avons développées dans nos discours précédents, soit les intérêts les plus chers et les plus sacrés de l'humanité. Ecoutons la raison. Un Dieu créateur, qui, possédant la plénitude de l'être et la source de la vie, a communiqué l'existence à tout ce qui compose cet univers ; un Dieu conservateur, qui gouverne tout par sa sagesse, après avoir tout fait par sa puissance, embrassant tous les êtres dans les soins de sa providence universelle, depuis les mondes étoilés jusqu'à la fleur des champs, sans être ni plus grand dans les moindres choses, ni plus petit dans les plus grandes ; un Dieu législateur suprême, qui, commandant tout ce qui est bien, et défendant tout ce qui est mal, manifeste aux hommes ses volontés saintes par le ministère de la conscience ; un Dieu enfin, juge souverain de tous les hommes, qui, dans la vie future, doit rendre à chacun selon ses œuvres, en décernant des châtiments aux vices et des prix à la vertu : voilà, Messieurs, une doctrine avouée par la raison la plus pure, dont la connaissance, quoique en des degrés bien différents sans doute, est aussi universelle que le genre humain ; que l'on trouve dans sa pureté chez les Hébreux, plus développée encore chez les chrétiens ; qui a bien pu être obscurcie par les superstitions païennes, *jamais anéantie* chez aucun peuple de la terre. Voilà des points de croyance qui sont indépendants des vaines opinions des hommes et des arguments des sophistes, et que nous avons d'ailleurs d'autant plus le droit de supposer en ce moment, que déjà plusieurs discours ont été consacrés à les établir.

Or comment ne pas voir que de ces notions de la Divinité découlent des devoirs religieux envers elle? Qui ne sentira que la raison, en nous découvrant ce que Dieu est par rapport à nous, nous montre par là même ce que nous devons être par rapport à lui? S'il est notre créateur, ne faut-il pas que nous lui fassions hommage de l'être que nous avons reçu de sa bonté toute-puissante? S'il nous conserve une vie dont il est l'arbitre, et qu'à tout moment il pourrait nous ravir, chaque instant où je continue de vivre est un nouveau bienfait qui demande un nouveau sentiment de reconnaissance. S'il est notre législateur, nous devons obéir à ses lois, les prendre pour règle de nos affections et de notre conduite. Enfin, s'il doit être un jour notre juge, ne faut-il pas que nous travaillions à paraître sans reproche devant son tribunal, et à ne pas tomber coupables dans les mains de sa justice?

Je suppose, pour un moment, que nous fussions les enfants du hasard, le résultat des combinaisons fortuites de la matière; que nous eussions été jetés sur la terre sans but et sans dessein ; alors, sans doute, nous serions dans cette indépendance absolue de la Divinité que prêche l'athéisme ; tout lien religieux ne serait qu'une chaîne honteuse, avilissante, qu'il faudrait se hâter de briser; alors, Dieu n'étant rien pour nous, je conçois comment nous devrions n'être rien par rapport à lui. Mais, dans la doctrine contraire d'un Dieu notre créateur et notre conservateur, l'homme doit tenir une conduite bien différente. Dans ces deux croyances opposées, nos devoirs ne sauraient être les mêmes : quand les principes sont en contradiction, les conséquences doivent y être également; et par cela même que, dans l'absurde, la chimérique supposition de l'athéisme, l'homme devrait être sans religion, il faut que, dans la doctrine de la croyance d'un Dieu, l'homme soit religieux.

Je suppose encore que nous fussions semblables aux animaux, et comme eux, incapables de connaître Dieu, de l'admirer dans ses ouvrages, de nous pénétrer de la pensée et du sentiment de ses bienfaits; alors, comme les animaux, nous ne pourrions rendre aucun hommage au Créateur. Mais si nous sommes doués de cette raison sublime qui nous élève jusqu'à lui, qui nous apprend que nous sommes sortis de sa main puissante, que nous lui devons tout ce que nous sommes, et en particulier cette prééminence qui fait de l'homme le roi des animaux, comme du reste des créatures de notre globe; quelle indignité de vouloir que nous soyons aussi indifférents envers la Divinité, que l'animal qui rumine, ou la plante qui végète! C'est vouloir que nous joignions à l'insensibilité de la brute pour les bienfaits du Créateur, la honte et le crime de l'ingratitude, dont l'être intelligent est seul capable.

Sans doute, Messieurs, Dieu trouvant en lui-même son bonheur n'a pas besoin de ses créatures; il n'est ni plus heureux par nos hommages, ni plus malheureux par nos révoltes; il n'est pas comme les princes de la terre, qui éprouvent des sentiments intérieurs et véritables de plaisir ou de peine, par la fidélité ou la désobéissance de leurs sujets, et dont la destinée dépend toujours plus ou moins des passions et des caprices des peuples. Si affermies, si élevées que soient les puissances de la terre, elles peuvent tomber et périr; tout ce qui est fait de main d'homme ne dure pas contre le temps. Il n'en est pas ainsi de Dieu qui est éternel. Notre indifférence ne saurait altérer sa félicité; les blasphèmes et les révoltes des nations liguées ne sauraient obscurcir sa gloire, ni ébranler le trône de sa grandeur. Non, ce n'est pas pour en être plus heureux qu'il veut être honoré de ses créatures : mais enfin Dieu est la sagesse et l'équité même; il est essentiellement le Dieu de l'ordre; il veut, il approuve, il commande, tout ce qui est conforme à la souveraine raison ; il condamne tout ce qui s'en écarte. Or, il est dans la nature des choses que la créature dépende du Créateur, que Dieu soit la fin de tout, comme il en est le principe ; et s'il ne

peut se dépouiller lui-même de sa qualité de maître suprême, il ne peut nous dépouiller de notre qualité de sujets. Nous sommes l'ouvrage de ses mains; son domaine sur nous est inaliénable, il se doit à lui-même de ne pas se dessaisir de son empire, parce qu'il ne peut cesser d'être Dieu. Non, ce n'est pas un sentiment d'orgueil exalté; c'est un sentiment vrai et profond, soit des perfections divines, soit de notre dépendance, qui nous persuade que Dieu veut être honoré par sa créature. Aussi, il est écrit que *le Seigneur a fait pour lui tout ce qu'il a fait : « Omnia propter semetipsum operatus est Dominus. »* (*Prov.*, XVI, 4.)

Sans doute encore Dieu est infiniment grand : mais n'allons pas croire pour cela qu'il ne daigne pas abaisser ses regards jusqu'à nous, ou bien que nos vœux, nos supplications et nos hommages ne sauraient arriver jusqu'à lui, à travers l'intervalle immense qui nous sépare du trône de son éternité. Ce seraient là des idées grossières qui viendraient des bornes de notre esprit, des illusions des sens, du penchant que nous avons à transporter à l'Être infini, au Roi immortel des siècles, des pensées qui ne peuvent regarder que des hommes et les puissances de la terre. Et pourquoi Dieu serait-il indifférent à nos hommages? Si, malgré sa grandeur infinie, il n'a pas dédaigné de nous créer, d'où vient qu'il dédaignerait de s'occuper de nous? Ce second bienfait est la suite naturelle du premier. En nous communiquant quelque chose de sa vie, de son intelligence, de sa liberté, il nous a faits à son image : nous lui sommes chers, comme l'ouvrage est cher à l'ouvrier, qui se plaît à y voir l'expression sensible de sa pensée. Oui, le Créateur aime en nous les dons mêmes qu'il nous a faits : s'il nous a donné un esprit capable de le connaître, un cœur capable de l'aimer, il est impossible qu'il n'agrée pas l'hommage de ces facultés que nous tenons de sa divine bonté.

Ne croyons pas non plus que la Divinité soit comme accablée, importunée de la multitude, de la prodigieuse variété de nos vœux et de nos offrandes. Ces idées sont bien applicables, même à ce qu'il peut y avoir sur la terre de plus grand par le génie comme par la puissance, parce que là aussi se trouve la faiblesse humaine : mais tout cela est étranger à Dieu, qui, d'une seule vue, d'une pensée unique embrasse l'univers avec l'immensité de ses détails. Dieu, dit-on, est infiniment grand; et c'est par cela même que rien ne fatigue sa puissance sans bornes; sa force est dans sa volonté : il a dit, et tout a été fait. Les plus grands monarques du monde seront toujours bornés dans leurs actions comme dans leurs lumières : ils ne sauraient connaître les demandes et les besoins de tous les individus d'un empire immense; mais, devant Dieu, le genre humain est tout entier comme un seul homme; à ses yeux, l'univers est comme s'il n'était pas.

Je sais bien que, comparé à son Dieu, l'homme est moins qu'un atome; mais, pour ne rien exagérer, n'oublions pas que nous sommes créés à la ressemblance même du Créateur, qu'il a gravé en nous l'empreinte de ses perfections, et qu'ainsi, par ses communications ineffables, il a rapproché de lui ce qui en était aussi éloigné que le néant. loin de nous cette puérile idée, que Dieu estime les objets par leurs masses et leurs dimensions. Que sont tous les soleils, tous les astres, avec leur éclat et leur magnificence? que sont-ils devant un seul être intelligent qui les connaît, qui mesure leurs orbites et leurs distances, qui se connaît lui-même et peut connaître l'auteur de tant de merveilles? Hé quoi! si Dieu lui-même m'a doué du pouvoir sublime de m'élever jusqu'à lui, de me présenter devant le trône de sa majesté, d'être auprès d'elle comme l'ambassadeur et l'interprète des créatures inanimées; si c'est par l'instinct de ma nature que je porte à ses pieds le tribut de ma dépendance et celui du reste de la création, pourrait-il le rejeter, et n'y voir qu'une folle audace digne de ses mépris et de son courroux? Non, non, ce n'est pas ici l'insulte d'un téméraire, c'est l'hommage d'un fils reconnaissant, et d'un sujet fidèle, envers le plus tendre des pères et le souverain monarque qui a pour trône la justice et la bonté. C'est ainsi qu'en consultant la raison, je découvre des rapports essentiels entre la créature et le Créateur, rapports qui nous imposent des devoirs; si bien que l'homme ne peut être raisonnable sans être religieux.

Mais, pour sentir encore davantage combien le culte religieux tient au fond même de la nature raisonnable, consultons un moment l'intérêt le plus cher et le plus sacré de l'humanité. Ce qui doit nous frapper vivement, c'est que la croyance d'un Dieu, d'une Providence qui préside au gouvernement de cet univers, qui embrasse le monde moral comme le monde visible, qui n'est pas étrangère aux choses humaines, a été regardée dans tous les temps et chez tous les peuples comme la plus salutaire, comme intimement liée à la civilisation, à la conservation, au bonheur des sociétés. C'est sur cette base éternelle que tous les législateurs ont élevé leurs institutions, et placé l'édifice social. Or, je vous le demande, comment cette foi en un Dieu, en une Providence qui gouverne tout, et qui est l'arbitre de nos destinées, comment cette foi est-elle si éminemment utile? sinon parce qu'elle se lie aux sentiments, aux actions, à la conduite des hommes; qu'elle est faite pour être la règle de nos devoirs; qu'en nous inspirant tour à tour des sentiments de crainte et d'espérance, elle nous fournit le motif le plus puissant de remplir nos obligations, et de faire les sacrifices qu'elles peuvent exiger de nous.

Qu'importe en effet de placer au haut des cieux une divinité oisive, insensible aux hommages de celui qui l'adore comme aux blasphèmes de celui qui l'outrage; que je ne dois ni craindre, ni aimer, ni adorer, ni invoquer;

qui est pour moi comme si elle n'existait pas? Qu'importe une connaissance spéculative de la Divinité, si nous sommes dispensés de tout devoir envers elle, si elle est aussi étrangère à nos affections, à notre conduite, que ces personnages historiques dont nous reconnaissons, il est vrai, l'existence, mais à qui nous ne devons absolument rien? C'est bien alors que Dieu ne serait qu'une abstraction, un être métaphysique, dont le genre humain pourrait se passer. Oui, séparez la croyance en Dieu de toute obligation envers lui, de tout hommage religieux, et vous n'aurez plus que l'athéisme en action, c'est-à-dire le fléau le plus destructeur de toute morale et de toute société. Voilà comment ceux qui, sans combattre ouvertement le dogme de l'existence de la Divinité, brisent néanmoins les liens qui nous unissent à elle, sont plus inconséquents, et non moins ennemis des hommes, que les athées systématiques. Ainsi notre intérêt, comme notre raison, nous pressent de rendre à la Divinité des hommages d'amour et d'adoration. Et ne devrions-nous pas lui en payer sans cesse le tribut? Sa puissance, sa sagesse, sa bonté nous enveloppent de toutes parts. *Nous avons dans lui l'être et la vie* (*Act.* XVII, 28); et c'est ici le cas de s'écrier avec un Prophète : *Où irai-je, Seigneur, pour fuir vos regards? Si je monte dans les cieux, vous y êtes; si je descends dans les abîmes, vous y êtes encore; si dès le matin je prends des ailes pour voler jusqu'aux extrémités des mers, c'est votre main même qui me maintiendra. Alors j'ai dit : Peut-être que les ténèbres me cacheront; mais non, la nuit devient toute lumineuse pour me découvrir; pour vous, les ténèbres sont comme les clartés du jour. Je vous louerai donc, Seigneur, parce que votre immensité éclate d'une manière étonnante; vos œuvres sont admirables, et mon âme est toute pénétrée de votre présence.* (*Psal.* CXXXVIII, 10.)

Il nous reste à examiner si, outre le culte intérieur, nous devons encore à la Divinité un culte extérieur et public.

Je sais, Messieurs, que la substance de tout culte légitime se trouve dans les hommages intérieurs de l'esprit et du cœur; que les dehors les plus pompeux, les fêtes les plus brillantes, le plus magnifique appareil du culte extérieur et public ne seraient qu'un vain simulacre sans les sentiments et les intentions pures qui en font le prix et le mérite; que la Divinité veut surtout régner dans le cœur, et que ce qui ne servirait pas à y établir son empire ne serait qu'une illusion. Les sages du paganisme n'ont pas ignoré ces vérités; témoin Zaleucus, quand il disait, dans la fameuse préface de ses lois, qu'on doit présenter à la Divinité une âme exempte de souillures, et se persuader qu'elle est bien moins honorée par de pompeuses cérémonies que par la vertu; témoin Pline le jeune dans son célèbre *Panégyrique de Trajan*, quand il dit qu'il vaut bien mieux arriver au temple avec une âme sainte et pure qu'avec des cantiques composés avec art. Cette doctrine était bien clairement enseignée chez les Juifs, ce peuple toutefois si enclin à placer une confiance excessive dans son temple et dans ses cérémonies. On sait avec quelle véhémence le Prophète Isaïe s'élevait contre ces fausses et trompeuses apparences. *Ecoutez*, s'écriait-il à ce sujet, *prêtez l'oreille à la parole de votre Dieu : Qu'ai-je besoin*, vous dit-il par ma bouche, *de la multitude de vos victimes? que me fait le sang des boucs et des taureaux? Votre encens, je l'ai en abomination; je hais vos fêtes et vos solennités : lorsque vous étendrez vers moi des mains suppliantes, je détournerai mes regards. Avant tout, purifiez vos cœurs; ôtez de devant mes yeux la malice de vos pensées; assistez l'opprimé, faites justice à l'orphelin, et après cela, présentez-vous avec confiance devant le Seigneur votre Dieu.* (*Isa.*, I, 10.) On sait bien, Messieurs, que le christianisme est venu perfectionner tout ce que la raison ou la loi mosaïque avaient sur cette matière de plus sage et de plus pur, et que sa fin essentielle est de former au milieu de tous les peuples de la terre un peuple d'adorateurs en esprit et en vérité. Mais enfin, pour éviter un excès, n'allons pas nous jeter dans un autre, qui ne serait ni moins condamnable ni moins funeste. En vain de faux sages nous diraient qu'ils ne veulent d'autre culte que celui de la pensée, d'autre concert religieux que celui d'une vie consacrée à faire du bien aux hommes, d'autre temple que la nature. Ce n'est là qu'une vaine enflure de paroles, qu'une orgueilleuse exagération démentie par l'expérience, par la raison, par le sentiment.

Et d'abord que nous apprend l'expérience? c'est que tous les peuples anciens et modernes ont été plus ou moins religieux, et qu'ils ont été entraînés par la force des choses à rendre un culte extérieur quelconque à la Divinité. Des temples érigés en son honneur, des victimes immolées au pied de ses autels, des hymnes pour célébrer ses louanges, des prières pour solliciter ses bienfaits, des fêtes solennelles en action de grâces, enfin des sacrifices expiatoires, voilà ce que l'on trouve en général chez toutes les nations dans le monde ancien et dans le nouveau. Or tout cela ne suppose-t-il pas la croyance d'un Dieu dont il faut adorer la grandeur, bénir la bonté, implorer la clémence, désarmer la justice? et tout cela, pris dans son ensemble et dans ses dehors, ne compose-t-il pas précisément ce culte extérieur et public dont nous prétendons établir la nécessité? Où est le peuple civilisé qui se soit borné au seul culte de la pensée, à ces hommages invisibles de l'esprit et du cœur? Ici les détails et les réflexions seraient inutiles, parce que cette matière rentre dans ce qui a fait l'objet de quelques-unes de nos discussions précédentes.

Que nous dit la raison? C'est que l'homme doit faire à Dieu l'hommage de son être tout entier, de son corps comme de son esprit. Nous ne sommes pas de pures intelligences, indépendantes des choses sensibles, ne vi-

vant que de sentiments et de pensées ; nous avons un corps et des organes dont nous nous servons pour l'exercice même de nos facultés intellectuelles. N'est-ce donc que lorsqu'il s'agit de la Divinité et des hommages qui lui sont dus, que notre corps nous serait comme étranger? ou plutôt n'est-il pas juste de le faire servir au culte de son Créateur, pour ces actes extérieurs et sensibles, les seuls dont il soit capable? Il ne faut pas s'y tromper; il ne s'agit pas, pour relever la dignité de l'homme, de lui supposer une perfection chimérique, de le croire tellement dégagé des sens et de l'imagination, qu'il puisse aisément se passer de leur influence. Si vous bornez le culte de la Divinité à des hommages purement intérieurs, qu'arrivera-t-il? C'est que bientôt les sentiments de la piété s'affaibliront jusqu'à ce qu'ils finissent par s'éteindre entièrement. Oui, s'ils ne sont éveillés, nourris, fortifiés par des pratiques extérieures, ils n'auront plus qu'un je ne sais quoi de froid, de vague et de superficiel. En vain la fausse délicatesse et le bel-esprit dédaigneux affectent de voir des pratiques puériles et ridicules dans les rites sacrés, dans la pompe des cérémonies, dans les postures suppliantes, le chant religieux et les décorations des autels, l'expérience apprendra toujours que, si tout cela n'est pas la religion même, tout cela du moins en est l'aliment et le soutien; que sans les dehors de la religion et ses pratiques saintes, bientôt les peuples en perdraient le goût et l'esprit; que la piété sincère habite, il est vrai, dans le cœur, comme dans un sanctuaire impénétrable et connu de Dieu seul, mais qu'elle finirait néanmoins par n'être qu'un vain fantôme, si elle n'était fixée, rappelée, inculquée, et comme réalisée dans le culte extérieur. Tout ce prétendu culte de la pensée se réduirait à quelques idées métaphysiques de la Divinité, qui ne régleraient ni les affections ni la conduite. Ces philosophes religieux, qui voudraient une religion sans culte, ressemblent à ces philanthropes qui prêcheraient l'amour des hommes sans faire aucun acte d'humanité, ou à ces politiques qui voudraient bien un corps social, mais sans aucuns liens extérieurs qui doivent rapprocher et unir entre eux les membres divers. Il faut prendre l'homme tel qu'il est; son esprit est si faible, son imagination si volage, son cœur si facile à s'égarer, qu'on ne doit négliger aucun des moyens qui peuvent fixer son inconstance, éveiller son attention et nourrir dans son âme de pieux sentiments.

Ce n'est pas ici le lieu de développer toute l'excellence et tous les avantages du culte chrétien en particulier ; nous en ferons un jour le sujet d'un discours à part. Je me borne donc à quelques réflexions générales. Supposez des temples, des assemblées religieuses, où tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend doit naturellement faire de salutaires impressions : là des chants graves et purs, des cérémonies touchantes, un auguste appareil, le recueillement et le silence pénètrent les âmes et les invitent à la méditation. Les passions s'apaisent; la pensée de la Divinité, en devenant plus vive, fait rougir le vice, ranime la vertu, console le malheur, dispose à des affections douces, à l'oubli des injures, à l'accomplissement des devoirs ordinaires de la vie. Si la religion garde la morale, on peut dire que le culte garde la religion, lui donne un corps, la rend sensible et populaire. Le culte est l'expression visible de la croyance et des règles des mœurs; c'est une suite de tableaux exposés aux regards de tous, où tous, sans efforts et sans travail, peuvent voir tracés la doctrine qu'ils doivent croire et les préceptes qu'ils doivent observer. Et pourquoi le déiste blâmerait-il dans la religion ce qu'il approuve dans toutes les choses humaines? Je m'explique. Dans la société civile, s'est-on contenté de porter des lois, d'en faire sentir les avantages, d'en recommander la fidèle observance? Non, sans doute : on a senti que, pour leur donner plus de force et d'empire, il fallait entourer ceux qui en sont les dépositaires et les organes, de ce qui peut attirer les regards et fixer les hommages de la multitude. Si l'on dépouillait les lois et l'autorité publique de ces dehors imposants qui, frappant l'imagination des peuples, semblent ajouter quelque chose à la réalité des objets, et par là même impriment plus de respect dans les âmes, qu'en résulterait-il? C'est qu'on verrait bientôt les liens de l'indépendance et de la subordination se relâcher, les lois tomber dans le mépris, l'esprit d'audace et de révolte éclater de toutes parts. Ainsi en serait-il de la religion, si elle était dépouillée de tout culte extérieur, et abandonnée à la pensée de chaque particulier : on la verrait s'affaiblir par degrés, perdre son ascendant sur les esprits, devenir étrangère aux habitudes, à la conduite des hommes, et s'effacer presque de leur souvenir. Voyez encore ce qui arrive dans les sciences, les lettres et les arts. Que d'efforts n'a-t-on pas faits de nos jours pour faciliter les moyens d'instruction, et rendre comme palpables les recherches et les connaissances de l'esprit humain! Non-seulement le burin a gravé la figure des plantes et des animaux dans un détail et une perfection qui étonnent, mais que n'a-t-on pas imaginé pour donner une forme visible aux connaissances historiques, géographiques, grammaticales! Que de tableaux pour peindre aux yeux ce qui semblait devoir être saisi que par l'esprit! Et quand il s'agit de la religion, on voudrait la dépouiller de tout ce qui parle aux sens et à l'imagination, et peut la faire pénétrer plus aisément, plus profondément dans les cœurs! Quelle inconséquence!

Et qui ne voit d'ailleurs que, borner le culte de la Divinité aux hommages intérieurs, c'est méconnaître la nature de l'homme, c'est exiger de lui ce que repoussera toujours cet instinct, ce sentiment qui

est plus fort que tous les sophismes, et qui domine l'espèce humaine tout entière ? En effet, qui de nous ne sent très-bien qu'il se trouve une liaison intime entre les affections de l'âme et leur manifestation ; qu'il est impossible à l'homme d'être vivement pénétré d'un sentiment, sans l'exprimer au dehors ? Quel est l'homme compatissant, qui ne donne des preuves de sa pitié pour les malheureux ? quel est le fils respectueux et tendre, qui ne fasse éclater sa piété filiale ? quel peuple à jamais honoré ses magistrats, sans leur donner des témoignages visibles de considération et de respect ? Et l'on voudrait que les sentiments religieux de nos cœurs fussent sincères, sans qu'il en parût rien au dehors ! Cela n'est pas dans la nature. Quoi ! j'adore intérieurement Dieu comme mon créateur, comme l'arbitre de mes destinées ; et je n'aimerais pas à lui payer extérieurement le tribut de ma dépendance ! Mais tous les peuples ont si bien reconnu la légimité d'un pareil hommage, qu'ils se sont empressés de lui offrir les productions de la terre, les prémices des moissons, et de tout ce qui était à leur usage : le faux zèle les égara même jusqu'à les porter à lui immoler des victimes humaines ; zèle barbare, dont le christianisme seul a délivré les différentes régions de la terre à mesure qu'il y a pénétré, mais qui atteste combien l'homme sentait que Dieu avait sur lui, comme sur le reste des êtres, un domaine suprême. Quoi ! dans le fond de mon cœur, il m'est impossible de ne pas reconnaître Dieu comme un bienfaiteur ; les merveilles de la nature qui nous ravissent, ces fruits de la terre qui servent à nos besoins, ces animaux qui nous aident dans nos travaux, le jour qui éclaire, le pain qui nous nourrit, le vêtement qui nous couvre, ce corps avec des organes si bien adaptées à toutes les fonctions de la vie, cet esprit qui peut s'élever jusqu'à son créateur ; voilà des dons que je tiens de sa libéralité ; son amour m'environne de toutes parts, je suis comme plongé dans l'océan de sa bonté : je crois tout cela, je le sens intérieurement, et vous ne voulez pas que je célèbre ses bienfaits, que j'invite mes semblables à partager mon admiration et ma reconnaissance ! Ce serait me condamner à l'ingratitude. Le Roi-Prophète ne faisait que suivre les impressions de la nature, lorsqu'il s'écriait dans son transport : *Ô mon âme, rends grâces à la bonté de ton Dieu ; que tes puissances célèbrent à l'envi son nom et ses faveurs : « Benedic, anima mea, Domino ; et omnia, quæ intra me sunt, nomini sancto ejus. »* (*Psal.* CII, 1.)

Il est une partie essentielle du culte religieux qui a été violemment attaquée par un sophiste moderne (1), imitateur en cela de quelques sophistes anciens, et que je dois justifier en particulier ; c'est la prière. « J'adore Dieu, a dit l'incrédule, je l'admire dans ses ouvrages, je m'attendris de ses bienfaits ; mais je ne le prie pas, je ne lui demande rien : ce serait douter de sa providence et de sa bonté. » Homme orgueilleux autant que misérable, as-tu donc oublié ta dépendance et ton néant ? Si Dieu est notre père, n'est-il pas aussi notre maître ? et si nous devons compter sur sa tendresse, ne devons-nous pas aussi reconnaître sa souveraineté sur nous, comme sur le reste de la création ? Vois dans les places publiques cet indigent superbe, qui se croyant des droits à la générosité des passants, dédaigne de leur tendre la main pour implorer leur secours ; s'il vient à périr d'inanition, ne doit-il pas en accuser son orgueil, bien plus que l'indifférence de ses semblables ? Fidèle image de celui qui refuse de prier son Créateur. La difficulté que propose ici l'incrédule a été discutée par deux des plus beaux génies de l'antiquité chrétienne, saint Jérôme et saint Augustin. « Si nous exposons à Dieu nos besoins, a dit le premier, ce n'est pas pour lui faire le récit de ce qu'il ignore, mais pour implorer son assistance comme suppliants. » A cette raison, saint Augustin en ajoute une seconde bien digne de son cœur. « Nous prions, dit-il, afin que nos désirs se réveillent, s'enflamment par la prière, et que notre cœur, dilaté par elle, reçoive avec plus de plénitude les biens que Dieu nous prépare. » Oui, Messieurs, prier est le premier besoin de notre faiblesse ; c'est le premier cri de la douleur et de l'infortune. Nous avons, il est vrai, la raison pour nous conduire ; mais n'est-elle pas souvent obscurcie par les préjugés, égarée par la passion ? Nous avons la conscience ; mais ne peut-elle pas être le jouet des plus funestes illusions ? et n'avons-nous pas eu plus d'une fois à nous plaindre de nos fausses consciences, qui appellent bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien ? Nous avons la liberté ; mais par là même nous avons le malheureux pouvoir d'abandonner la route de la vertu : et s'il en est ainsi, pourquoi, dans ses obscurités, l'homme ne s'adresserait-il pas au Dieu des lumières, dans sa faiblesse au Dieu des vertus, pour être éclairé, fortifié par celui qui peut envoyer la force au faible et la lumière à l'ignorant ?

Que si nous lui demandons quelque bienfait dans l'ordre temporel, comme la cessation d'une calamité, la santé, la paix, l'abondance, notre prière est un des plus beaux hommages que nous puissions rendre à ses perfections adorables. Le prier, c'est reconnaître qu'il est le maître souverain de toutes choses, qu'il embrasse tous les êtres dans les soins de sa providence, qu'il peut à son gré disposer de toutes les causes secondes, de tous les ressorts secrets de la nature, et les faire servir par d'invisibles moyens à remplir l'objet même de nos demandes. Il est beau de penser que Dieu, dans les desseins de sa providence, a lié le monde moral au monde physique, qu'il a voulu faire dépendre ses faveurs, même temporelles, de notre fidélité à les lui demander. Oui, du sein de son éternité, Dieu

(1) J.-J. Rousseau.

a tout prévu et tout disposé. Nous n'étions pas encore, que Dieu nous voyait dans sa science infinie, nos supplications étaient déjà devant son trône ; et lorsque dans le temps il les exauce, lorsqu'il fait concourir avec elles certains événements, il ne fait que développer l'ordre de ses desseins éternels, et nous ne faisons que remplir la condition à laquelle il avait attaché ses dons. Avec des subtilités il n'y a rien qu'on ne puisse obscurcir ; mais heureusement l'auteur de la nature a mis en nous un je ne sais quoi, plus fort que tous les sophismes, qui tient le genre humain inviolablement attaché à certaines vérités nécessaires à son bonheur. Oui, toujours, malgré les faux sages et leurs livres, la nature parlera à l'homme un langage que l'homme entendra ; toujours le sentiment de la Divinité gravé dans les âmes les entraînera à l'adorer, à la craindre, à l'aimer, à l'invoquer ; toujours on verra des familles éplorées, autour d'un père qu'elles tremblent de perdre, demander sa conservation à celui qui est le maître de la vie et de la mort ; toujours on verra les habitants des campagnes supplier le ciel de féconder leurs sillons, et d'écarter l'orage des fruits de leurs travaux ; toujours des amis feront des vœux pour leurs amis absents. Et quel est l'impie, qui, malgré lui, ne forme des vœux semblables ; qui, sans y penser, ne rende ainsi un hommage involontaire, un culte à la Divinité ? Ne sait-on pas qu'on vit plus d'une fois Jean-Jacques, dans nos temples, oublier ses froids arguments contre la prière, et toujours inconséquent, prier lui-même avec l'effusion d'une âme attendrie ? FRAYSSINOUS.

CULTE (LE), SA NECESSITE.

Il faudrait, dira-t-on, prouver qu'outre l'amour et les vertus qui en sont inséparables, l'homme doit à Dieu des cérémonies réglées et publiques ; mais ces cérémonies ne sont point l'essentiel de la religion, qui consiste dans l'amour et dans les vertus. Ces cérémonies sont instituées, non comme étant l'essentiel de la religion, mais seulement pour être les signes qui servent à la montrer, à la nourrir en soi-même et à la communiquer aux autres. Ces cérémonies sont, à l'égard de Dieu, ce que les marques de respect sont pour un père, que ses enfants saluent, embrassent et servent avec empressement ; ou pour un roi qu'on harangue, qu'on met sur un trône, qu'on environne d'une certaine pompe pour frapper l'imagination des peuples, et devant qui on se prosterne. N'est-il pas évident que les hommes, attachés aux sens, et dont la raison est faible, ont encore plus de besoin d'un spectacle pour exprimer en eux le respect d'une majesté invisible et contraire à toutes leurs passions, que pour leur faire apercevoir une majesté visible qui éblouit leurs faibles yeux, et qui flatte leurs passions grossières ? On sent la nécessité du spectacle d'une cour pour un roi, et on ne veut pas reconnaître la nécessité infiniment plus grande d'une pompe pour le culte divin ! C'est ne connaître pas le besoin des hommes, et s'arrêter à l'accessoire, après avoir admis le principal.

Aussi voyons-nous que tous les peuples qui ont adoré quelques divinités ont fixé leur culte à quelques démonstrations extérieures, qu'on nomme des cérémonies. Dès que l'intérieur y est, il faut que l'extérieur l'exprime et le communique dans toute la société. Le genre humain, jusqu'à Moïse, faisait des offrandes et des sacrifices. Moïse en a institué dans l'Eglise judaïque. L'Eglise chrétienne en a reçu de Jésus-Christ. Qu'on tue des animaux, qu'on brûle de l'encens, ou qu'on offre des fruits de la terre, qu'importe, pourvu que les hommes aient des signes par lesquels ils marquent leur amour pour Dieu ? Tous les biens de la nature sont des dons. On lui rend ce qu'on a reçu, pour confesser qu'on le tient de lui. Par ces signes, on se rappelle la majesté de Dieu et ses bienfaits ; on s'excite mutuellement à le prier, à le louer, à espérer en lui ; on cherche une certaine uniformité de signes qui représentent l'union des cœurs, et qui empêchent le désordre dans le culte commun. Quand Dieu n'a point réglé ces cérémonies par des lois écrites, les hommes ont suivi la tradition dès l'origine du genre humain. Quand Dieu a réglé ces cérémonies par des lois écrites, les hommes ont dû les observer inviolablement. Les protestants même, qui ont tant critiqué nos cérémonies, n'ont pu s'empêcher d'en retenir beaucoup ; tant il est vrai que les hommes en ont besoin ! Il faut des cérémonies, non qui amusent et où l'on prenne le change, mais qui aident à nous recueillir et à rappeler le souvenir des grâces de Dieu. Voilà le vrai culte de Dieu : quiconque le concevrait autrement, le connaîtrait fort mal. FÉNELON.

CULTE EXTERIEUR (DU).

Notre âme enveloppée dans les sens ne peut presque plus se passer de leur ministère. Il faut à notre culte des objets sensibles qui aident notre attention. Telle est la religion de la terre ; ce sont des symboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent.

Ce n'est pas l'hérésie seule qui a prétendu borner tout le culte à l'intérieur, et regarder toutes les pratiques sensibles comme des superstitions populaires ou des dévotions inutiles ; on peut dire que cette orgueilleuse erreur a régné de tout temps dans le monde. Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété est dans le cœur ; qu'on peut être homme de bien, juste, sincère, humain, généreux, sans lever l'étendard, sans se faire un monstre d'un vain discernement de viandes dont la santé peut souffrir, parce que ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort du cœur ; sans une exactitude puérile sur certaines pratiques que les cloîtres, plutôt que les apôtres, ont introduites dans la religion... Mais, comme il est visible que ceux qui

tiennent ce langage ne donnent pas à Dieu les dehors, il faut, pour se calmer, qu'ils tâchent de se persuader que les dehors ne sont pas nécessaires, et qu'ils se retranchent sur le cœur, qui ne nous est jamais connu à nous-mêmes, et sur lequel il est bien plus aisé à chacun de se méprendre.

Toute religion qui se bornerait à de purs dehors, et qui ne réglerait pas le cœur et les affections, serait indigne de l'Etre suprême, ne lui rendrait pas la principale gloire et le seul hommage qu'il désire, et devrait être confondue avec ces vaines religions du paganisme, dont les hommes furent les inventeurs, qui n'imposaient à la superstition des peuples que des hommages publics et des cérémonies bizarres; qui ne réglaient point l'intérieur et laissaient au cœur toute sa corruption, parce qu'elles ne pouvaient ni la guérir, ni même la connaître.

Un culte extérieur et superficiel ne serait pas digne de Dieu, lui qui est le Dieu des cœurs, et qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant. Il ne compte pour de véritables hommages que ceux que le cœur lui rend.

Compterions-nous pour beaucoup les apparences d'amitié que le cœur dément? Les faux empressements de ceux qui ne nous aiment pas, et que nous connaissons pour nos ennemis, nous touchent-ils beaucoup, et ne nous sont-ils pas à charge? Nous n'estimons dans les hommes que les sentiments intimes et réels qu'ils ont pour nous; nous passons même l'irrégularité des manières, pourvu que nous soyons assurés du fond. Nous voulons qu'on nous aime, nous ne comptons pour rien les dehors, nous ne nous payons que du cœur, nous ne pardonnons pas même le plus léger défaut de sincérité; et croyons-nous que Dieu soit moins sensible et moins délicat que l'homme? Croyons-nous que Dieu qui s'appelle le Dieu du cœur, se paye d'un vain extérieur et de simples bienséances?

Tout le culte extérieur se rapporte au renouvellement du cœur, comme à sa fin principale. Toute action de piété qui ne tend pas à établir le règne de Dieu au dedans de nous est vaine: toute pratique sainte qui subsiste toujours avec nos passions, qui ne touche point à nos haines, à nos jalousies, à notre ambition, à nos attachements, à notre paresse, est plutôt une dérision de la vertu qu'une vertu même.

Les hommes sont si réels et si vrais dans leurs plaisirs et dans leurs passions; dans leurs projets de fortune, dans leurs haines, dans leurs animosités, dans leurs jalousies! c'est là que le cœur va toujours plus loin que l'action extérieure. Ils ne sont faux que dans la religion; c'est-à-dire, ils donnent à la figure du monde la vérité et la réalité de leurs affections, et ils n'en donnent que la figure à la vérité de la loi de Dieu, et à la vérité de ses promesses. MASSILLON.

CURE (LE) DE CAMPAGNE.

Le pasteur, sur lequel la politique peut-être ne daigne pas abaisser ses regards, ce ministre relégué dans la poussière et l'obscurité des campagnes, voilà l'homme de Dieu qui les éclaire, et l'homme d'Etat qui les calme. Simple comme eux, pauvre avec eux, parce que son nécessaire même devient leur patrimoine, il les élève au-dessus de l'empire du temps, pour ne leur laisser ni le désir de ses trompeuses promesses, ni le regret de ses fragiles félicités. A sa voix, d'autres cieux, d'autres trésors s'ouvrent pour eux; à sa voix, ils courent en foule aux pieds de ce Dieu qui compte leurs larmes, ce Dieu leur éternel héritage, qui doit les venger de cette exhérédation civile à laquelle une Providence qu'on leur apprend à bénir, les a dévoués. Les subsides, les impôts, les lois fiscales, les éléments même, fatiguent leur triste existence; dociles à cette voix paternelle qui les rassemble, qui les ranime, ils tolèrent, ils supportent, ils oublient tout. Je ne sais quelle onction puissante s'échappe de nos tabernacles; le sentiment toujours actif de cette autre vie qui nous attend, adoucit dans les pauvres toute l'amertume de la vie présente. Ah! la foi n'a point de malheureux: ces mystères de miséricorde dont on les environne, ces ombres, ces figures, le traité de protection et de paix qui se renouvelle, dans la prière publique, entre le ciel et la terre, tout les remue, tout les attendrit dans nos temples; ils gémissent, mais ils espèrent, ils en sortent consolés.

Ce n'est pas tout: garant des promesses divines, ce pasteur, cet ange tutélaire les réalise en quelque sorte dès cette vie par les secours, par les soins les plus généreux, les plus constants: je dis les soins; et peut-être, hommes superbes, n'avez-vous jamais compris la force et l'étendue de cette expression! Peignez-vous les ravages d'un mal épidémique, ou plutôt placez-vous dans ces cabanes infectes, habitées par la mort seule, incertaine sur le choix de ses victimes: hélas! l'objet le moins affreux qui frappe vos regards est le mourant lui-même; épouse, enfants, tout ce qui l'environne, semble être sorti du cercueil pour y rentrer pêle-mêle avec lui. Si l'horreur du dernier moment est si pénétrante au milieu des pompes de la vanité, sous le dais de l'opulence, qui couvre encore de son faste l'orgueilleuse proie que la mort lui arrache, quelle impression doit-elle produire dans des lieux où toutes les misères et toutes les horreurs sont rassemblées! Voilà ce que brave le zèle et le courage pastoral. La nature, l'amitié, les ressources de l'art, le ministre de la religion seul remplace tout; seul au milieu des gémissements et des pleurs, livré lui-même à l'activité du poison, qui dévore tout à ses yeux, il l'affaiblit, il le détourne; ce qu'il ne peut sauver, il le console, il le porte jusque dans le sein de Dieu: nuls témoins, nuls spectateurs, rien ne le soutient; ni la gloire, ni le préjugé, ni l'amour de la renommée, ces gran-

des faiblesses de la nature, auxquelles on doit tant de vertus ; son âme, ses principes, le ciel qui l'observe, voilà sa force et sa récompense. Le monde, cet ingrat qu'il faut plaindre et servir, ne le connaît pas : s'occupe-t-il, hélas ! d'un citoyen utile, qui n'a d'autre mérite que celui de vivre dans l'habitude d'un héroïsme ignoré ?

THIREL DE BOISMONT.

CYPRIEN (SAINT).

HISTOIRE DE SA CONVERSION.

J'étais dans les ténèbres : je flottais sur la mer orageuse de ce monde, sans connaître la lumière et sans savoir où fixer mes pas ; je pensais à ce que l'on me disait de la régénération, et je trouvais impraticable le moyen de salut proposé par la bonté divine ; je ne pouvais concevoir comment un homme recevait dans le baptême le principe d'une nouvelle vie, comment il était possible qu'il cessât d'être ce qu'il était auparavant, qu'il devînt un être nouveau, qu'en conservant le même corps il se dépouillât du vieil homme pour être entièrement renouvelé dans son intérieur. Comment, me disais-je à moi-même, un tel changement peut-il s'opérer ? comment quitter en un instant des habitudes invétérées dans lesquelles j'ai vieilli ? comment un homme renoncera-t-il à ses premières inclinations, en restant toujours au milieu des objets qui ont si longtemps et si puissamment charmé ses sens ? ces inclinations et ces habitudes dont je dois me dépouiller, me sont devenues naturelles et se sont attachées à mon être de la manière la plus intime. A-t-on des exemples d'un homme qui, après avoir vécu dans l'abondance et les délices, se soit réformé au point de devenir un modèle de tempérance et de frugalité. Peut-on se réduire à ne porter que des vêtements simples et pauvres quand on a toujours été couvert d'or et de pierreries ? Un homme qui a des vues de fortune, qui se complaît en lui-même, qui se glorifie de paraître avec les marques extérieures du pouvoir et de l'autorité, pourra-t-il jamais aimer l'obscurité d'une vie privée ?.... C'est une espèce de nécessité de se laisser dominer par l'amour du vin, enfler par l'orgueil, enflammer par la colère, dévorer par la soif des richesses, séduire par l'ambition et tyranniser par la volupté, lorsqu'on a été longtemps esclave de ces différentes passions. Voilà ce que je me disais à moi-même. Comme j'étais profondément plongé dans de vieilles erreurs auxquelles il me paraissait impossible de m'arracher, cette pensée de désespoir, jointe à la complaisance que j'avais pour mes inclinations vicieuses, ne faisait que leur donner une nouvelle force. Je m'embarrassais de plus en plus dans ma chaîne, qui m'était devenue si naturelle que je la regardais comme une partie de moi-même. Mais aussitôt que les eaux du baptême eurent lavé les taches de mon âme, que mon cœur eut reçu la lumière de la céleste vérité, que l'esprit de Dieu fut descendu sur moi et que par là je fus devenu une nouvelle créature, mes difficultés s'évanouirent, mes doutes furent résolus, et mes anciennes ténèbres se dissipèrent. Ce que j'avais jugé difficile et impraticable ne me parut plus tel. Je fus convaincu que je pouvais faire ou souffrir ce que j'avais cru auparavant au-dessus des forces de la nature. Je vis que le principe terrestre, que je tenais de ma naissance, m'exposait au péché et à la mort, et que le nouveau principe que j'avais reçu de l'esprit de Dieu par la régénération me donnait de nouvelles idées, de nouvelles inclinations, et me faisait diriger toutes mes pensées vers Dieu.

S. CYPRIEN. Trad. DE GUILLON.

D

DANGER DE L'ATHEISME.

Il y a deux sortes d'athées bien distinctes : les premiers, conséquents dans leurs principes, déclarent, sans hésiter, qu'il n'y a point de Dieu, par conséquent point de différence essentielle entre le bien et le mal ; que le monde appartient aux plus forts et aux plus habiles, etc. Les seconds sont les honnêtes gens de l'athéisme, les hypocrites de l'incrédulité : absurdes personnages, qui, avec une douceur feinte, se porteraient à tous les excès pour soutenir leur système ; ils vous appelleraient *mon frère* en vous égorgeant ; les mots de morale et d'humanité sont incessamment dans leur bouche : ils sont triplement méchants, car ils joignent aux vices de l'athée l'intolérance du sectaire et l'amour-propre de l'auteur.

Ces hommes prétendent que l'athéisme ne détruit ni le bonheur ni la vertu, et qu'il n'y a point de condition où il ne soit aussi profitable d'être incrédule que d'être religieux : c'est ce qu'il convient d'examiner.

Si une chose doit être estimée en raison de son plus ou moins d'utilité, l'athéisme est bien méprisable, car il n'est bon à personne.

Parcourons la vie humaine ; commençons par les pauvres et les infortunés, puisqu'ils font la majorité sur la terre. Eh bien ! innombrable famille des misérables, est-ce à vous que l'athéisme est utile ? Répondez. Quoi ! pas une voix ! pas une seule voix ! J'entends un cantique d'espérance, et des soupirs qui montent vers le Seigneur ! Ceux-ci croient : passons aux heureux.

Il nous semble que l'homme heureux n'a

aucun intérêt à être athée. Il est si doux pour lui de songer que ses jours se prolongeront au delà de la vie! Avec quel désespoir ne quitterait-il pas ce monde, s'il croyait se séparer pour toujours du bonheur! En vain tous les biens du siècle s'accumuleraient sur sa tête, ils ne serviraient qu'à lui rendre le néant plus affreux. Le riche peut aussi se tenir assuré que la religion augmentera ses plaisirs, en y mêlant une tendresse ineffable; son cœur ne s'endurcira point; il ne sera point rassasié par la jouissance, inévitable écueil des longues prospérités. La religion prévient la sécheresse de l'âme; c'est ce que voulait dire cette huile sainte, avec laquelle le Christianisme consacrait la royauté, la jeunesse et la mort, pour les empêcher d'être stériles.

Le guerrier s'avance au combat: sera-t-il athée, cet enfant de la gloire? Celui qui cherche une vie sans fin consentira-t-il à finir? Paraissez sur vos nues tonnantes, innombrables soldats, antiques légions de la patrie! Fameuses milices de la France, et maintenant milices du ciel, paraissez! Dites aux héros de notre âge, du haut de la Cité sainte, que le brave n'est pas tout entier au tombeau, et qu'il reste après lui quelque chose de plus qu'une vaine renommée.

Les grands capitaines de l'antiquité ont été remarquables par leur religion: Epaminondas, libérateur de sa patrie, passait pour le plus religieux des hommes; Xénophon, ce guerrier philosophe, était le modèle de la piété; Alexandre, éternel exemple des conquérants, se disait fils de Jupiter; chez les Romains, les anciens consuls de la république, Cincinnatus, Fabius, Papirius Cursor, Paul Emile, Scipion, ne mettaient leur espérance que dans la divinité du Capitole; Pompée marchait aux combats en invoquant l'assistance divine; César voulait descendre d'une race céleste; Caton, son rival, était convaincu de l'immortalité de l'âme; Brutus, son assassin, croyait aux puissances surnaturelles; et Auguste, son successeur, ne régna qu'au nom des dieux.

Parmi les nations modernes, était-ce un incrédule que ce fier Sicambre, vainqueur de Rome et des Gaules, qui, tombant aux pieds d'un prêtre, jetait les fondements de l'empire français? Etait-ce un incrédule que ce saint Louis, arbitre des rois, et révéré même des infidèles? Du Guesclin, dont le cercueil prenait des villes; Bayard, chevalier sans peur et sans reproche; le vieux connétable de Montmorency, qui disait son chapelet au milieu des camps; étaient-ils des hommes sans foi? O temps plus merveilleux encore, où un Bossuet ramenait un Turenne dans le sein de l'Eglise!

Il n'est point de caractère plus admirable que celui du héros chrétien: le peuple qu'il défend le regarde comme son père; il protége le laboureur et les moissons; il écarte les injustices: c'est une espèce d'ange de la guerre que Dieu envoie pour adoucir ce fléau. Les villes ouvrent leurs portes au seul bruit de sa justice; les remparts tombent devant ses vertus; il est l'amour du soldat et l'idole des nations; il mêle au courage guerrier la charité évangélique; sa conversation touche et instruit, ses paroles ont une grâce de simplicité parfaite; on est étonné de trouver tant de douceur dans un homme accoutumé à vivre au milieu des périls: ainsi le miel se cache sous l'écorce d'un chêne qui a bravé les orages.

Concluons que, sous aucun rapport, l'athéisme n'est bon au guerrier.

Nous ne voyons pas qu'il soit plus utile dans les états de la nature que dans les conditions de la société. Si la morale porte tout entière sur le dogme de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, un père, un fils, des époux, n'ont aucun intérêt à être incrédules. Eh! comment, par exemple, concevoir qu'une femme puisse être athée? Qui appuiera ce roseau, si la religion n'en soutient la fragilité? Etre le plus faible de la nature, toujours à la veille de la mort ou de la perte de ses charmes, qui le soutiendra, cet être qui sourit et qui meurt, si son espoir n'est point au delà d'une existence éphémère? Par le seul intérêt de sa beauté, la femme doit être pieuse. Douceur, soumission, aménité, tendresse, sont une partie des charmes que le Créateur prodigua à notre première mère, et la philosophie est mortelle à cette sorte d'attraits.

La femme qui a naturellement l'instinct du mystère; qui prend plaisir à se voiler; qui ne découvre jamais qu'une moitié de ses grâces et de sa pensée; qui peut être devinée, mais non connue; qui, comme mère et comme vierge, est pleine de secrets; qui séduit surtout par son ignorance; qui fut formée pour la vertu et le sentiment le plus mystérieux, la pudeur et l'amour; cette femme, renonçant au doux instinct de son sexe, ira d'une main faible et téméraire chercher à soulever l'épais rideau qui couvre la Divinité! A qui pense-t-elle plaire par cet effort sacrilége? Croit-elle, en joignant ses ridicules blasphèmes et sa frivole métaphysique aux imprécations des Spinosa et aux sophismes des Bayle, nous donner une grande idée de son génie? Sans doute elle n'a pas dessein de se choisir un époux: quel homme de bon sens voudrait s'associer à une compagne impie?

L'épouse incrédule a rarement l'idée de ses devoirs; elle passe ses jours ou à raisonner sur la vertu sans la pratiquer, ou à suivre ses plaisirs dans le tourbillon du monde. Sa tête est vide, son âme creuse; l'ennui la dévore; elle n'a ni Dieu, ni soins domestiques, pour remplir l'abîme de ses moments.

Le jour vengeur approche; le temps arrive, menant la vieillesse par la main. Le spectre aux cheveux blancs, aux épaules voûtées, aux mains de glace, s'assied sur le seuil du logis de la femme incrédule; elle l'aperçoit et pousse un cri. Mais qui peut entendre sa voix? Est-ce un époux? Il n'y en a plus pour elle: depuis longtemps il

s'est éloigné du théâtre de son déshonneur. Sont-ce des enfants ? Perdus par une éducation impie et par l'exemple maternel, se soucient-ils de leur mère? Si elle regarde dans le passé, elle n'aperçoit qu'un désert où ses vertus n'ont point laissé de traces. Pour la première fois, sa triste pensée se tourne vers le ciel; elle commence à croire qu'il eût été plus doux d'avoir une religion. Regret inutile ! la dernière punition de l'athéisme dans ce monde est de désirer la foi sans pouvoir l'obtenir. Quand, au bout de sa carrière, on reconnaît les mensonges d'une fausse philosophie; quand le néant, comme un astre funeste, commence à se lever sur l'horizon de la mort, on voudrait revenir à Dieu, et il n'est plus temps : l'esprit, abruti par l'incrédulité, rejette toute conviction. Oh ! qu'alors la solitude est profonde, lorsque la Divinité et les hommes se retirent à la fois ! Elle meurt, cette femme, elle expire entre les bras d'une garde payée, ou d'un homme dégoûté par ses souffrances, qui trouve qu'elle a résisté au mal bien des jours. Un chétif cercueil renferme toute l'infortunée : on ne voit à ses funérailles ni une fille échevelée, ni des gendres et des petits-fils en pleurs ; digne cortége qui, avec la bénédiction du peuple et le chant des prêtres, accompagne au tombeau la mère de famille. Peut-être seulement un fils inconnu, qui ignore le honteux secret de sa naissance, rencontre par hasard le convoi ; il s'étonne de l'abandon de cette bière, et demande le nom du mort à ceux qui vont jeter aux vers le cadavre qui leur fut promis par la femme athée.

Que différent est le sort de la femme religieuse ! Ses jours sont environnés de joie, sa vie est pleine d'amour; son époux, ses enfants, ses domestiques la respectent et la chérissent : tous reposent en elle une aveugle confiance, parce qu'ils croient fermement à la fidélité de celle qui est fidèle à son Dieu. La foi de cette chrétienne se fortifie par son bonheur, et son bonheur par sa foi ; elle croit en Dieu parce qu'elle est heureuse, et elle est heureuse parce qu'elle croit en Dieu.

Il suffit qu'une mère voie sourire son enfant, pour être convaincue de la réalité d'une félicité suprême. La bonté de la Providence se montre tout entière dans le berceau de l'homme. Quels accords touchants ! ne seraient-ils que les effets d'une insensible matière? L'enfant naît, la mamelle est pleine; la bouche du jeune convive n'est point armée, de peur de blesser la coupe du banquet maternel ; il croît, le lait devient plus nourrissant; on le sèvre, la merveilleuse fontaine tarit. Cette femme si faible a tout à coup acquis des forces qui lui font surmonter des fatigues que ne pourrait supporter l'homme le plus robuste. Qu'est-ce qui la réveille au milieu de la nuit, au moment même où son fils va demander le repas accoutumé ? D'où lui vient cette adresse qu'elle n'avait jamais eue? Comme elle touche cette tendre fleur sans la briser ! Ses soins semblent être le fruit de l'expérience de toute sa vie, et cependant c'est là son premier-né ! Le moindre bruit épouvantait la vierge : où sont les armées, les foudres, les périls qui feront pâlir la mère? Jadis il fallait à cette femme une nourriture délicate, une robe fine, une couche molle ; le moindre souffle de l'air l'incommodait : à présent un pain grossier, un vêtement de bure, une poignée de paille, la pluie et les vents, ne lui importent guère, tandis qu'elle a dans sa mamelle une goutte de lait pour nourrir son fils, et dans ses haillons un coin de manteau pour l'envelopper.

Tout étant ainsi, il faudrait être bien obstiné pour ne pas embrasser le parti où non-seulement la raison trouve le plus grand nombre de preuves, mais où la morale, le bonheur, l'instinct même et les désirs de l'âme nous portent naturellement ; car s'il était vrai, comme il est faux, que l'esprit tînt la balance égale entre Dieu et l'athéisme, encore est-il certain qu'elle pencherait beaucoup du côté du premier : outre la moitié de sa raison, l'homme met de plus dans le bassin de Dieu tout le poids de son cœur.

On sera convaincu de cette vérité si l'on examine la manière dont l'athéisme et la religion procèdent dans leurs démonstrations.

La religion ne se sert que de preuves générales ; elle ne juge que sur l'ordonnance des cieux, sur les lois de l'univers; elle ne voit que les grâces de la nature, les instincts charmants des animaux et leurs convenances avec l'homme.

L'athéisme ne vous apporte que de honteuses exceptions; il n'aperçoit que des désordres, des marais, des volcans, des bêtes nuisibles; et comme s'il cherchait à se cacher dans la boue, il interroge les reptiles et les insectes, pour lui fournir des preuves contre Dieu.

La religion ne parle que de la grandeur et de la beauté de l'homme.

L'athéisme a toujours la lèpre et la peste à vous offrir.

La religion tire ses raisons de la sensibilité de l'âme, des plus doux attachements de la vie, de la piété filiale, de l'amour conjugal, de la tendresse maternelle.

L'athéisme réduit tout à l'instinct de la bête; et pour premier argument de son système, il vous étale un cœur que rien ne peut toucher.

Enfin, dans le culte du Chrétien, on nous assure que nos maux auront un terme : on nous console, on essuie nos pleurs, on nous promet une autre vie :

Dans le culte de l'athée, les douleurs-humaines font fumer l'encens, la mort est le sacrificateur, l'autel un cercueil, et le néant la divinité. CHATEAUBRIAND.

DANIEL (1).

Le livre de Daniel n'est qu'un simple récit,

(1) Voyez aussi l'article : PROPHÈTES.

en style ordinaire, d'événements déjà arrivés ou qui doivent avoir lieu dans la suite des temps. A la vérité, Daniel fait un usage fréquent d'images paraboliques; mais il s'en sert seulement en prophète, annonçant l'avenir par des visions, et sous le voile de l'allégorie, sans y joindre aucun emploi de coloris poétique. Les Juifs lui refusent le titre de prophète; mais ils fondent leur opinion sur les raisons les plus frivoles, car ce qu'ils avancent sur les conditions du don de prophétie, sur les différences qui existent entre la prophétie véritable et l'inspiration de l'Esprit-Saint, n'a ni fondement, ni réalité, et n'est nullement appuyé sur l'autorité de la sainte Ecriture. Ils ajoutent que Daniel ne fut point soumis dès sa jeunesse aux usages et aux leçons de l'éducation prophétique, et que, dans la suite, il n'adopta point la manière de vivre ordinaire aux prophètes. Nous ne voyons point en quoi cela pourrait affaiblir l'opinion que Daniel ait été favorisé de l'inspiration divine et du don prophétique; mais nous y trouvons la cause pour laquelle peut-être son style est si différent de celui des autres prophètes, et s'éloigne si fort du caractère poétique, qu'on reconnaît presque également dans tous les autres, et qu'ils puisèrent, du moins en partie, comme nous l'avons montré plus haut, dans l'éducation qu'ils avaient reçue, et dans les écoles où ils avaient été élevés. LOWTH.

—

A ces causes, il faut ajouter l'altération de la langue hébraïque, qui, pendant la captivité de Babylone, perdit tout son éclat poétique. Et certes, on ne doit point s'étonner qu'au milieu de si grandes calamités les muses hébraïques aient manqué de loisir et de génie; il est bien difficile qu'une langue qui n'est plus en usage que parmi un peuple réduit à la misère la plus affreuse, conserve sa noblesse et son élévation, et qu'elle voie naître des poëtes dignes de ce nom. Que l'on compare les productions des écrivains hébreux qui ont précédé la captivité, et de ceux qui l'ont suivie, on reconnaîtra dans ces derniers une altération et une révolution aussi marquée que celle qu'a éprouvée la langue latine. MICHAELIS.

DEFENSE DU LEGISLATEUR DES CHRETIENS.

Celse (1) invective contre l'auteur de notre religion, lui reprochant « d'être né d'une pauvre villageoise qui ne vivait que du travail de ses mains. » Je sais bien que, dans l'ordre commun des choses, la noblesse de l'extraction et l'illustration de la patrie, les soins donnés à l'éducation, les richesses et les dignités que les ancêtres ont possédées, contribuent à donner aux hommes de l'éclat et de la célébrité. Mais lorsque, sans être soutenu par aucun de ces moyens, avec tout ce qu'il y a de plus contraire, on parvient à s'élever de soi-même; à remplir la terre de son nom, à remuer tous les cœurs; à mettre tout l'univers en mouvement; un tel changement ne prouve-t-il pas un pouvoir plus qu'humain? Que, de cette proposition générale, l'on en vienne à une application particulière; ne demandera-t-on pas comment un homme né dans la pauvreté, dénué de toutes les ressources de l'éducation, sans aucune teinture des arts et des sciences qui servent à convaincre les esprits et à toucher les cœurs, a pu entreprendre d'établir une religion nouvelle, d'abolir les croyances de son pays, sans cependant déroger à l'autorité de ses prophètes, et de renverser les coutumes religieuses des Grecs? On demandera où le même homme qui, de l'aveu de ses détracteurs, ne dut rien à aucun homme, a pu puiser les connaissances également certaines et sublimes, qu'il est venu apporter au monde sur l'essence divine, sur les jugements de Dieu, sur les châtiments destinés au crime, sur les récompenses préparées à la vertu; a pu persuader les savants comme les ignorants, les esprits les plus relevés comme les plus grossiers, les hommes les plus éclairés, les plus capables d'examiner par eux-mêmes et de juger une doctrine dont la première vue n'offre rien que de rebutant. Un habitant de Sériphe reprochait à Thémistocle qu'il devait sa réputation, non à ses vertus guerrières, mais à sa patrie. Celui-ci répondit : « Il est vrai que si j'étais né à Sériphe, je n'aurais pas acquis tant de renommée; mais vous, quand vous seriez né à Athènes, vous n'auriez jamais été Thémistocle. » Et notre Jésus, à qui l'on reproche d'être né dans un hameau, non de la Grèce ni d'aucun autre pays tant soit peu notable; d'avoir eu pour mère une femme pauvre, réduite à gagner sa vie par le travail de ses mains; d'avoir été contraint lui-même à fuir en Egypte; d'avoir exercé un vil métier dans une terre étrangère; notre Jésus, le dernier en quelque sorte des Sériphiens, c'est lui qui a ébranlé, qui a changé l'univers, qui a fait ce que n'ont pu ni un Thémistocle, ni un Platon, ni tout ce qu'il y eut jamais de sages, de capitaines et de potentats! ORIGÈNE.

DEISTE (LE) CONVERTI.

Un gentilhomme très-estimable, qui avait voyagé dans la Palestine, m'a assuré que son compagnon de voyage, déiste plein d'esprit, cherchait, chemin faisant, à tourner en ridicule les récits que les prêtres catholiques leur faisaient sur les lieux sacrés et les saintes reliques. Ce fut dans ces dispositions qu'il alla visiter les fentes du rocher que l'on montre sur le Mont-Calvaire, comme l'effet du tremblement arrivé à la mort de Jésus-Christ, (*Matth.* XXVII, 51) et que l'on voit aujourd'hui renfermé dans le vaste dôme construit par l'empereur Constantin. Mais lorsqu'il vint à examiner ces ouvertures avec l'exactitude et l'atten-

(1) Philosophe païen, presque contemporain des apôtres. Il est auteur d'un écrit violent contre le Christianisme; il a été victorieusement réfuté par Origène.

tion d'un naturaliste, il dit à son ami : *Je commence à être Chrétien.* J'ai fait, continua-t-il, une longue étude de la physique et des mathématiques, et je suis assuré que les ruptures du rocher n'ont jamais été produites par un tremblement de terre ordinaire et naturel. Un ébranlement pareil eût, à la vérité, séparé les divers lits dont la masse est composée, mais c'eût été en suivant les veines qui les distinguent, et en rompant leurs liaisons par les endroits les plus faibles. J'ai observé qu'il en est ainsi dans les rochers que des tremblements de terre ont soulevés, et la raison ne nous apprend rien qui n'y soit conforme. Ici, c'est tout autre chose; le roc est partagé transversalement ; la rupture croise les veines d'une façon étrange et surnaturelle. Je vois donc clairement et démonstrativement que c'est le pur effet d'un miracle, que ni l'art, ni la nature ne pouvaient produire. C'est pourquoi, ajouta-t-il, je rends grâces à Dieu de m'avoir conduit ici, pour que je contemplasse ce monument de son merveilleux pouvoir, monument qui met dans un si grand jour la divinité de Jésus-Christ (1). »

SEIGNEUX DE CORREVON.

DÉLUGE (LE).

La tradition du déluge s'est conservée chez tous les peuples, et se trouve consignée dans les livres les plus anciens que l'on connaisse. Les poëmes cosmogoniques de l'Inde, de la Perse, de la Chine, de la Scandinavie, contiennent l'histoire du déluge; les fastes mythologiques de Rome et de la Grèce en ont également perpétué le souvenir. Si l'on rapproche ces diverses traditions de la tradition hébraïque, il est évident que la version de Moïse est non-seulement la plus authentique, la plus vraie, mais encore celle qui, dans la peinture du déluge, offre à l'imagination les couleurs les plus sombres et les plus terribles ; comme dans le récit de la nouvelle alliance, lorsque la colère de Dieu s'est apaisée, la narration biblique efface toutes les autres par la grâce et la douceur de ses images.

Ecoutez ces paroles de la Bible : *Toutes les sources du grand abîme furent rompues, et les cataractes du ciel furent ouvertes ; et le déluge se répandit durant quarante jours sur la terre, et les eaux se multiplièrent, et l'arche s'éleva au plus haut de la terre.* (*Gen.* VII, 17). Ne croirait-on pas entendre le bruit des vagues du déluge? Ne semble-t-il pas qu'on voit les flots s'élever au-dessus des montagnes, et l'arche flotter majestueusement au-dessus de cet océan sans limites?

La scène change; les eaux se retirent, les sommets des montagnes commencent à paraître; Noé envoie une colombe hors de l'arche ; *mais comme celle-ci ne trouva pas où poser le pied,* elle retourna vers l'arche. Noé l'envoie une seconde fois, *et elle vint à lui vers le soir, portant à son bec un rameau d'olivier avec des feuilles vertes.* Moïse pouvait décrire les ravages du déluge, et les affreux bouleversements qu'il avait opérés à la surface du monde. La trace en était encore récente, et ne s'est point effacée jusqu'à nos jours.

Mais loin de lui ces sombres images! la colère divine s'est apaisée ; l'heure de la réconciliation est venue ; voici la terre qui sort des eaux, comme une création nouvelle ; voici le nouvel Adam qui reçoit les commandements du Seigneur, le signe d'alliance brille dans les cieux.

On lit dans les *Métamorphoses* d'Ovide l'histoire de la création et du déluge, telle que les Romains l'avaient reçue de la Grèce. Si l'on compare cette histoire, avec tous les ornements qu'y ajouta le génie profane, au simple et majestueux récit de la Genèse, on verra cet éclat de la poésie païenne pâlir devant les rayons divins qui illuminaient les prophètes.

DE GENOUDE.

—

Les vastes plaines de la terre inondées par les eaux n'offrirent plus de carrière aux agiles coursiers, et celles de la mer en fureur cessèrent d'être navigables aux vaisseaux. En vain l'homme crut trouver une retraite sur les hautes montagnes : mille torrents s'écoulaient de leurs flancs et mêlaient le bruit confus de leurs eaux aux gémissements des vents et aux roulements du tonnerre ; les noirs nuages se rassemblaient autour de leurs sommets et répandaient une nuit affreuse au milieu du jour. En vain, il chercha dans les cieux où devait reparaître l'aurore, il n'aperçut autour de l'horizon que de longues files de nuages redoublés ; de pâles éclairs sillonnant leurs sombres et innombrables bataillons ; et l'astre du jour, voilé par leurs ténébreuses clartés, jetait à peine assez de lumière pour laisser entrevoir dans le firmament son disque sanglant, parcourant de nouvelles constellations. Tout fut englouti dans les eaux : cités, palais, majestueuses pyramides, arcs de triomphe chargés des trophées des rois ; et vous aussi, qui auriez dû survivre à la ruine même du monde, paisibles grottes, tranquilles bocages, humbles cabanes, asiles de l'innocence! Il ne resta sur la terre aucune trace de la gloire ou du bonheur des mortels, dans ce jour de vengeance, où la nature détruisait ses propres monuments.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

(1) « Le tremblement de terre qui eut lieu à la mort de Jésus-Christ, dit un auteur de ce temps, est un monument d'autant plus irrécusable, que la manière dont le rocher du Calvaire s'est fendu, existe encore. Des voyageurs, et des historiens très instruits, Muller, Fleming, Maundrell, Shaw, attestent que ce rocher n'est pas fendu naturellement, selon les veines de la pierre ; mais qu'il l'est d'une manière évidemment surnaturelle. *Si je voulais,* dit saint Cyrille de Jérusalem, *nier que Jésus-Christ ait été crucifié, cette montagne de Golgotha, sur laquelle nous sommes présentement assemblés, me l'apprendrait.* » F. DUPUIS, Jurisconsulte.

Soit que Dieu, soulevant le bassin des mers, ait versé sur les continents l'Océan troublé ; soit que, détournant le soleil de sa route, il lui ait commandé de se lever sur le pôle avec des signes funestes, il est certain qu'un affreux déluge a ravagé la terre. En ce temps-là la race humaine fut presque anéantie ; toutes les querelles des nations finirent, toutes les révolutions cessèrent. Rois, peuples, armées ennemies suspendirent leurs haines sanglantes et s'embrassèrent, saisis d'une mortelle frayeur. Les temples se remplirent de suppliants, qui avaient peut-être renié la Divinité toute leur vie ; mais la Divinité les renia à son tour, et bientôt on annonça que l'Océan tout entier était aussi à la porte des temples. En vain les mères se sauvèrent avec leurs enfants sur les sommets des montagnes ; en vain l'amant crut trouver un abri pour sa maîtresse dans la même grotte où il avait trouvé un asile pour ses plaisirs ; en vain les amis disputèrent aux ours effrayés la cime des chênes ; l'oiseau même, chassé de branche en branche par le flot toujours croissant, fatigua inutilement ses ailes sur des plaines d'eau sans rivages. Le soleil, qui n'éclairait plus que la mort au travers des nues livides, se montrait terne et violet comme un énorme cadavre noyé dans les cieux ; les volcans s'éteignirent en vomissant de tumultueuses fumées, et l'un des quatre éléments, le feu, périt avec la lumière.

Ce fut alors que le monde se couvrit d'horribles ombres, d'où sortaient d'effrayantes clameurs ; ce fut alors qu'au milieu des humides ténèbres, le reste des êtres vivants, le tigre et l'agneau, l'aigle et la colombe, le reptile et l'insecte, l'homme et la femme, gagnèrent tous ensemble la roche la plus escarpée du globe : l'Océan les y suivit, et, soulevant autour d'eux sa menaçante immensité, fit disparaître sous ses solitudes orageuses le dernier point de la terre.

Dieu, ayant accompli sa vengeance, dit aux mers de rentrer dans l'abîme ; mais il voulut imprimer sur ce globe des traces éternelles de son courroux : les dépouilles de l'éléphant des Indes s'entassèrent dans les régions de la Sibérie ; les coquillages magellaniques vinrent s'enfouir dans les carrières de la France ; des bancs entiers de corps marins s'arrêtèrent au sommet des Alpes, du Taurus et des Cordillières, et ces montagnes elles-mêmes furent les monuments que Dieu laissa dans les trois mondes pour marquer son triomphe sur les impies, comme un monarque plante un trophée dans le champ où il a défait ses ennemis. Dieu ne se contenta pas de ces attestations générales de sa colère passée : sachant combien l'homme perd aisément la mémoire du malheur, il en multiplia les souvenirs dans sa demeure. Le soleil n'eut plus pour trône au matin, et pour lit au soir, que l'élément humide, où il sembla s'éteindre tous les jours, ainsi qu'au temps du déluge. Souvent les nuages du ciel imitèrent des vagues amoncelées, des sables ou des écueils blanchissants ; sur la terre, les rochers laissèrent tomber des cataractes ; la lumière de la lune, les vapeurs blanches du soir, couvrirent quelquefois les vallées des apparences d'une nappe d'eau ; il naquit dans les lieux les plus arides des arbres dont les branches affaissées pendirent pesamment vers la terre, comme si elles sortaient encore toutes trempées du sein des ondes ; deux fois par jour la mer reçut ordre de se lever de nouveau dans son lit et d'envahir ses grèves ; les antres des montagnes conservèrent de sourds bourdonnements et des voix lugubres ; la cime des bois présenta l'image d'une mer roulante, et l'Océan sembla avoir laissé ses bruits dans la profondeur des forêts.

CHATEAUBRIAND.

DENIS (SAINT) ET SES COMPAGNONS.

Voilà des noms mêlés aux vieilles annales de France. La mémoire de ceux qui les ont portés sera éternelle, car si les archives du royaume perdaient les récits qui ont été faits de saint Denis, de sainte Geneviève et de saint Louis, leur histoire vivrait encore, parce que la religion s'est chargée de la perpétuer parmi les Chrétiens.

Et quand il n'y a plus de livres, les traditions qu'elle a enseignées vont toujours.

Les siècles, dans leurs tourmentes, dans leur incessante marche, dérangent, bouleversent et emportent des souvenirs historiques et profanes. Mais les annales sur lesquelles le catholicisme a mis la main ne sont point enlevées dans les tempêtes, ne sont point perdues dans la longue suite des âges ; le sceau apposé par la religion à ces souvenirs les maintient perpétuels.

Il y a bien des noms de conquérants que la gloire a voulu garder, bien de puissants monarques qui ont fait de grandes choses et dont les peuples ne savent seulement pas les noms ; cependant, pour se perpétuer dans la mémoire de leurs nations, ces rois avaient élevé des monuments, et sur le marbre et le bronze avaient fait inscrire les faits et gestes de leurs règnes. Tout cela a été perdu, tandis que le souvenir de trois missionnaires envoyés de Rome pour prêcher la foi dans les Gaules est conservé et vivra toujours.

Dieu donne à ses saints quelque chose de son immortalité.

C'est une opinion commune en France que, parmi les missionnaires qui vinrent prêcher aux premiers Français la loi de Jésus-Christ, saint Denis fut celui qui porta le plus loin le flambeau de l'Evangile ; après avoir fait plusieurs éclatantes conversions sur sa route, après avoir prêché avec succès à Arles, il arriva à Paris..... à LA LUTÈCE, que les Romains avait imprégnée de leurs vices et de leur idolâtrie.

Alors la ville française était loin de s'étendre, comme elle fait de nos jours. En ce temps son enceinte était resserrée entre les deux bras de la Seine, et se bornait à cet espace nommé la *Cité*.

C'est dans ce vieux cœur de Paris que la parole chrétienne s'est d'abord fait entendre.... Depuis, que de bruits divers ont retenti là où s'était élevée la voix de notre premier apôtre! Et cependant ses paroles n'ont point été oubliées; le Dieu qu'il adorait, nous l'adorons ; et là où il avait planté des croix de bois, se voient aujourd'hui des églises. Les enseignements et les miracles de Denis et de ses compagnons, Rustique et Eleuthère, ont été reproduits par de naïves sculptures ; et la pierre s'est chargée, comme nos vieilles chroniques, de redire au peuple la vie et la mort des trois martyrs.

Denis savait le beau langage et de Rome et d'Athènes ; son éloquence était reconnue parmi les hommes de son temps ; mais ce n'est pas au *miel* de sa parole qu'il faut attribuer les nombreuses conversions qu'il opérait chaque jour ; non, l'éloquence humaine la plus fleurie, la plus étudiée, la plus habile, n'aurait pu persuader à nos ancêtres, fils des Francs et des Gaulois, qu'il valait mieux vivre en paix, que de gagner des batailles; qu'il fallait être doux et humbles et savoir pardonner : les idées de fierté, de gloire, de rancune, étaient trop enracinées dans les cœurs de nos rudes devanciers, pour qu'une voix humaine les en chassât ; il fallait, pour rendre humbles les orgueilleux, pour rendre humains les cruels, il fallait la voix de Dieu..... Dieu parla donc par la bouche de son apôtre.

Le nombre des Chrétiens augmentant partout où Denis prêchait la nouvelle loi, les adorateurs de Jupiter et de Vénus, de Mars et d'Apollon, prirent ombrage du saint missionnaire, et le firent arrêter, alors que Maximilien-Hercule était empereur.

Denis, Rustique, Eleuthère, furent amenés devant le gouverneur *Fescenius*, que d'autres appellent *Sisinnius*.

Sacrifiez à nos dieux immortels! leur cria le Romain.

— *Nous adorons Jésus-Christ, nous ne pouvons sacrifier à vos idoles.*

— *La mort vous attend si vous n'obéissez aux ordres de César.*

— *Nous désobéissons à César pour obéir à Dieu.*

— *Vous allez à l'instant être mis à mort.*

— *Nous allons à l'instant être reçus dans le ciel.*

Confessant ainsi Jésus-Christ, les trois apôtres furent jetés dans un cachot, et, selon une tradition, ce cachot est devenu une église, et a été appelée, dans la suite des temps, *Saint-Denis de la Chartre.*

Après de longues tortures, le proconsul fit trancher la tête aux trois Chrétiens, et ordonna que leurs corps, privés de sépulture, fussent abandonnés aux oiseaux du ciel, et aux bêtes des bois qui vivent de cadavres. Mais une femme chrétienne qui avait de l'or à répandre trouva le moyen de s'emparer des corps des martyrs, et les fit enterrer à six milles de la ville, dans un village que l'on croit être Saint-Denis-de-l'Estrée, et que l'on appelait alors *Catheuil*. Plus tard les Chrétiens, à la voix d'une bergère renommée pour sa piété, et qui paissait ses moutons dans les environs de Paris (sainte Geneviève), élevèrent une église à saint Denis et à ses compagnons, sur le lieu même de sa sépulture ; cette église, où s'opéraient beaucoup de miracles, fut enrichie et ornée des largesses de Dagobert.

Des extrémités du royaume, la foule chrétienne venait en pèlerinage à Saint-Denis. Dans les procès, on y venait aussi faire serment sur la châsse des saints, pour déclarer la vérité que l'on ne pouvait découvrir par les voies ordinaires. Une fois, un parjure osa lever la main sur les saintes reliques, et, comme sa bouche jurait à faux, il tomba, et mourut à l'instant dans d'affreuses souffrances.

« Le tombeau du patron de la France, dit un historien, était décoré de choses très-riches et très-précieuses ; l'or, l'argent et les pierreries y reluisaient avec magnificence. »

Ce sépulcre était un monument bâti en forme de tour, ou plutôt un faisceau de tours ; saint Eloi prit plaisir à l'enrichir, et saint Ouen assure que de ses jours l'église aimée de Dagobert était *une merveille de la terre, une vraie pourtraiture du paradis.* La piété de Dagobert fit exhumer les corps saints des trois martyrs, et les fit transporter en grande et magnifique pompe à la nouvelle abbaye.

Depuis cette translation des reliques de saint Denis et de ses glorieux compagnons, les murs de l'antique église ont vu bien de spendides cérémonies : à elle, les grandeurs de la mort ; à elle, les royales funérailles! C'est à la garde du premier apôtre de la France que sont confiées les cendres des rois français.

Aujourd'hui, quand une capitale est menacée par l'ennemi, vous voyez une grande agitation à l'entour du *palais de la banque*, on charge de lingots d'or et d'argent les chariots de l'Etat ; le siècle emporte son Dieu. Autrefois, quand les nations barbares, quand les terribles Normands serraient de leur immense cercle de fer une cité chrétienne, alors il y avait aussi un grand émoi dans la ville, mais c'était aux églises que le peuple effrayé se portait ; les trésors qu'il s'occupait, en ces moments de terreurs, de soustraire à l'ennemi, c'étaient les reliques de ses saints, la châsse bénite du patron du pays : dans la pensée de la foule chrétienne, ce soin passait avant tous les autres.

« En 859, dit un moine chroniqueur, les hommes des épouvantements, les féroces Normands vinrent faire leurs ravages en France; la terre s'émut sous leurs pieds et trembla. Alors les religieux de l'abbaye furent aussi saisis de crainte, et, prenant sur leur dos les reliques de leur saint patron, cheminèrent en grande hâte vers Nogent-sur-Seine.

« Les hommes du Nord ayant pris goût au beau pays de France, revinrent en l'an de grâce 887, et, derechef, les reliquaires de l'abbaye furent emportés ; mais cette fois,

ce fut à la ville de Reims qu'ils furent donnés en garde. »

Oh ! il y avait dans cet amour pour les choses sacrées des autels, dans cet empressement à les soustraire aux mains des profanateurs, quelque chose de touchant ! Le patron d'un pays devenait comme le père de tous, et, pour racheter les ossements de leur protecteur, les Chrétiens de ces temps primitifs auraient donné tout leur or.

Parmi les hommes de France qui vénéraient le plus SAINT DENIS, il faut mettre avant tous les autres nos anciens rois. Ils venaient souvent avec les chevaliers et les grands de leur royaume s'agenouiller sur les dalles, au-dessus des caveaux, où ils devaient dormir un jour ; et quand une guerre éclatait, c'était à la royale abbaye qu'ils accouraient chercher l'oriflamme ; puis, après que Dieu avait béni leurs armes, c'était encore à l'autel de saint Denis qu'ils revenaient appendre l'étendard victorieux..... et alors que le conquérant, vaincu à son tour par la mort, gisait dans les régions funèbres, deux choses se voyaient au-dessus de ses cendres : l'image du patron de la France, et la noble bannière qu'un ange avait apportée du ciel.

La fête de saint Denis a toujours été célébrée, dans le royaume très-chrétien, avec beaucoup de solennité ; dans plusieurs diocèses, elle était chômée comme fête d'obligation. Aujourd'hui de grands changements sont survenus en toutes choses, et la face du monde a été renouvelée ; des puissants sont tombés, des petits se sont élevés, des empires ont croulé, des Etats nouveaux ont surgi au soleil, et, dans la vieille église de Dagobert, c'est aujourd'hui comme par le passé : on y prie encore SAINT DENIS, et, sur les tombes restaurées des rois, on chante toujours l'Office des trépassés.

Cependant, il y a quarante ans, *il s'était élevé un vent de la colère autour de l'édifice de la mort. Les flots des peuples ont été poussés sur lui... les majestés des tombeaux ont été outragées, des enfants ont été vus jouant avec les os des puissants monarques.* Et sous la main des sacriléges, et sous le marteau, la hache et les pics de fer, tout semblait détruit ; mais dans le ciel, le patron que nos pères s'étaient choisi intercédait pour la France ; et l'Eglise, mise sous son invocation, a été relevée de ses ruines. Un grand guerrier a fait chercher, ramasser les cendres des rois, que, dans les jours de tourmentes et de vertiges, on avait jetées à l'entour de la sainte abbaye. Les débris d'ossements ont été remis sous le marbre et le granit des caveaux funéraires. Et anjourd'hui encore, au jour où j'écris cette page, il me semble voir saint Denis, quittant la glorieuse place qu'il occupe dans le ciel, se prosterner devant le trône de l'Eternel, et demander à Dieu qu'un vieux roi, fils de saint Louis, mort sur la terre d'exil tout chargé d'années, de vertus et de malheurs, puisse venir dormir dans le royal enfeu de sa famille, entre ses frères et son fils.

On le voit, des souvenirs de la patrie se rattachent au nom de l'apôtre des Gaules. Nos valeureux ancêtres avaient pris pour cri de guerre : MONTJOIE ET SAINT DENIS ! Et les prêtres qui ont succédé aux religieux de la noble abbaye, répètent aujourd'hui le même nom, en priant sur les tombes des reines et des rois.

LE vicomte WALSH.

DESCARTES ET NEWTON.

Les deux grands hommes qui se trouvent dans une si grande opposition, ont eu de grands rapports. Tous deux ont été des génies du premier ordre, nés pour dominer sur les autres esprits, et pour fonder des empires. Tous deux, géomètres excellents, ont vu la nécessité de transporter la géométrie dans la physique. Tous deux ont fondé leur physique sur une géométrie qui ne tenait presque que de leurs propres lumières. Mais l'un, prenant un vol hardi, a voulu se placer à la source de tout, se rendre maître des premiers principes par quelques idées claires et fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre aux phénomènes de la nature, comme à des conséquences nécessaires. L'autre, plus timide ou plus modeste, a commencé sa marche par s'appuyer sur les phénomènes, pour remonter aux principes inconnus, résolu de les admettre, quels que les pût donner l'enchaînement des conséquences. L'un part de ce qu'il entend nettement, pour trouver la cause de ce qu'il voit ; l'autre part de ce qu'il voit, pour en trouver la cause, soit claire, soit obscure. Les principes évidents de l'un ne le conduisent pas toujours aux phénomènes tels qu'ils sont ; les phénomènes ne conduisent pas toujours l'autre à des principes assez évidents. Les bornes qui, dans ces deux routes contraires, ont pu arrêter deux hommes de cette espèce, ne sont pas les bornes de leur esprit, mais celles de l'esprit humain.

M. Newton a eu le bonheur singulier de jouir pendant toute sa vie de tout ce qu'il méritait, bien différent de Descartes, qui n'a reçu que des honneurs posthumes. Les Anglais n'en honorent pas moins les grands talents, pour être nés chez eux : loin de chercher à les rabaisser par des critiques injurieuses, loin d'applaudir à l'envie qui les attaque, ils sont tous de concert à les élever ; et cette grande liberté, qui les divise sur les points les plus importants, ne les empêche point de se réunir sur celui-là. Ils sentent tous combien la gloire de l'esprit doit être précieuse à un Etat ; et qui peut la procurer à leur patrie leur devient infiniment cher. Tous les savants d'un pays, qui en produit tant, mirent M. Newton à leur tête par une espèce d'acclamation unanime : ils le reconnurent pour chef et pour maître ; un rebelle n'eût osé s'élever ; on n'eût pas souffert même un médiocre admirateur. Sa philosophie a été adoptée par toute l'Angleterre ; elle domine dans la société royale, et dans tous les excellents ouvrages qui en sont sortis, comme si elle était déjà consacrée par

le respect d'une longue suite de siècles. Enfin il a été révéré au point que la mort ne pouvait plus lui produire de nouveaux honneurs; il a vu son apothéose. Tacite, qui a reproché aux Romains leur extrême indifférence pour les grands hommes de leur nation, eût donné aux Anglais la louange tout opposée. En vain se seraient-ils excusés sur ce que le grand mérite leur était devenu trop familier : Tacite leur eût répondu que le grand mérite n'était jamais commun, ou que même il faudrait, s'il était possible, le rendre commun par la gloire qui y serait attachée.

FONTENELLE.

DESERT (LE) EN AMERIQUE.

Souvent, dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses du cèdre; presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne vert, sont couverts d'une mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous apercevez sur la nudité d'une savane une yeuse isolée revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour; car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, vient s'accrocher à ces mousses qui produisent alors l'effet d'une tapisserie en laine blanche, où l'ouvrier européen aurait brodé des insectes et des oiseaux éclatants.

C'était dans ces riantes hôtelleries, préparées par le Grand-Esprit, que nous nous reposions à l'ombre. Lorsque les vents descendaient du ciel pour balancer ce grand cèdre, que le château aérien bâti sur ces branches allait flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis sous ces abris, que mille soupirs sortaient des corridors et des voûtes du mobile édifice, jamais les merveilles de l'ancien monde n'ont approché de ce monument du désert.

Chaque soir nous allumions un grand feu et nous bâtissions la hutte du voyage avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avais tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous le suspendions devant le chêne embrasé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses appelées *tripes de roches*, les écorces sucrées du bouleau, et des pommes de maïs, qui ont le goût de la pêche et de la framboise. Le noyer noir, le sumac, l'érable, fournissaient le vin à notre table. Quelquefois j'allais chercher parmi les roseaux une plante dont la fleur allongée en cornet contenait un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence, qui, sur la faible tige d'une fleur, avait placé cette source limpide au milieu des marais corrompus, comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie.

CHATEAUBRIAND.

DEUX CITÉS (LES).

(La *Cité de Dieu* passe pour le plus beau et le plus complet des ouvrages de saint Augustin. Il y explique ce que c'est que la Cité céleste, c'est-à-dire, l'Eglise de Dieu, qui subsiste là haut dans toute sa gloire, et dont quelques fragements sont dispersés parmi la cité terrestre. C'est l'opposition continuelle de l'amour des choses de ce monde avec l'amour des choses divines, et leur combat commence depuis la chute des anges. Ce livre est une noble peinture de la religion chrétienne; elle y est présentée avec une douceur pénétrante. Saint Augustin répand sur ces pages de sa vieillesse un grand dégoût de la terre. « Le spectacle des calamités publiques, dit un illustre écrivain (1), contribuait sans doute à attrister son génie; quel temps pour écrire, que les années qui séparent Alaric de Genseric, second destructeur de Rome et de Carthage; que les années qui s'écoulèrent entre le sac de la ville éternelle par les Goths et le sac d'Hippone par les Vandales ! »)

Deux amours ont bâti les deux cités : l'amour de soi-même, jusqu'au mépris de Dieu, a élevé la cité terrestre; l'amour de Dieu, jusqu'au mépris de soi-même, a édifié la cité céleste. Caïn, citoyen de la cité terrestre, bâtit une ville; Abel n'en bâtit point : il était citoyen de la cité du ciel et étranger ici-bas.

Les deux cités se meuvent ensemble : la cité terrestre, depuis les jours d'Abraham, a produit les deux grands empires des Assyriens et des Romains; la cité céleste arrive, par le même Abraham, de David à Jésus-Christ. Il est venu des lettres de cette cité sainte dont nous sommes maintenant exilés; ces lettres sont les Ecritures. Le roi de la cité céleste est descendu en personne sur la terre, pour être notre chemin et notre guide.

Le souverain bien est la vie éternelle; il n'est pas de ce monde : le souverain mal est la mort éternelle, ou la séparation d'avec Dieu. La possession des félicités temporelles est une fausse béatitude, une grande infirmité. Le juste vit de la foi.

Lorsque les deux cités seront parvenues à leurs fins, au moyen du Christ il y aura pour les pécheurs des supplices éternels. La peine de mort sous la loi humaine ne consiste pas seulement dans la minute employée à l'exécution du criminel, mais dans l'acte qui l'enlève à l'existence : le juge éternel retranche le coupable de la vivante éternité, comme le juge temporel retranche le coupable du temps vivant. L'éternel peut-il prononcer autre chose que des arrêts éternels ?

(1) Châteaubriand.

Par la même raison, le bonheur des justes sera sans terme. L'âme toutefois ne perdra pas la mémoire de ses maux passés : si elle ne se souvenait plus de son ancienne misère, si même elle ne connaissait pas la misère impérissable de ceux qui auront péri, comment chanterait-elle sans fin les miséricordes de Dieu, ainsi que nous l'apprend le Psalmiste ? Dans la cité divine, cette parole sera accomplie : *Demeurez en repos, reconnaissez que je suis Dieu.* C'est-à-dire qu'on y jouira de ce sabbat, de ce long jour qui n'aura point de soir, et où nous nous reposerons en Dieu.

S. Augustin.

DEUX TEMPLES (les).

Faisons revivre, et rapprochons, par la pensée, les générations depuis la renaissance des lettres, depuis le règne de François I^er^ ; mettons d'un côté les beaux esprits qui ont combattu la révélation, de l'autre, ceux qui l'ont défendue depuis trois siècles. Pour cela, je me figure deux temples ouverts devant moi ; je lis sur le frontispice de l'un : *Temple de la raison ;* et sur le frontispice de l'autre : *Temple du Christianisme.*

J'entre d'abord dans le temple de la raison ; j'y trouve l'Incrédulité, prêchant sous le nom de philosophie, une morale facile qui n'est, au fond, que l'égoïsme et l'amour du plaisir ; et, promettant à ses sectateurs, pour toute récompense, le néant, ou par intervalle, je ne sais quoi de vague et d'incertain. J'y vois un assez grand nombre de disciples à peu près ignorés, un certain nombre de plus connus et quelques-uns de renommés. Ces derniers fixent mon attention : c'est Bayle, tenant en main une plume qui semble flotter dans le vide, et répand autour d'elle beaucoup de fumée mêlée de traits de vive lumière. C'est Voltaire, qui se moque et se joue de tout, se rit également de Dieu et des hommes, se vante d'avoir participé aux mystères de la religion sans y croire, présente d'une main des titres légitimes à la gloire, et de l'autre des écrits où perpétuellement la débauche assaisonne le blasphème ; tout à coup il éclate en imprécations contre le Christianisme, et s'écrie : *Mes amis ! écrasons l'infâme !* A ce cri de ralliement toute la troupe des adeptes se réveille et se ranime. Diderot, en amant furieux de la liberté, chante, dans un langage que je ne puis pas répéter, que le monde ne sera heureux que lorsqu'il n'y aura plus sur la terre ni prêtres, ni rois. L'auteur du *Système de la nature* explique toutes les affections du cœur, les sentiments d'amour ou de haine, par le mécanisme de l'attraction et de la répulsion, et, de temps en temps, il adresse à la nature, au grand tout, à l'universalité des êtres, à une abstraction, des apostrophes brûlantes. D'Alembert tire, de son manteau philosophique, une correspondance secrète, pleine d'un fiel assez grossier ; il veut qu'on sache toute la part qu'il a eue, par ses menées obscures, à la destruction des préjugés. Raynal se vante hautement d'être apostat à double titre ; à propos de commerce et de comptoirs, il exhale son impiété en déclamations violentes ; cependant il se calme, il paraît articuler l'expression du repentir, et faire une sorte d'amende honorable de sa fougue et de ses emportements. Chacun à son tour veut avoir la parole : ce ne sont que systèmes sur la morale, la société, l'éducation, les lettres et les arts ; il ne s'agit de rien moins que de recommencer l'homme et l'ordre social tout entier. Du milieu de ce chaos d'opinions incohérentes, un inconnu se fait entendre avec force : Peuples, voulez-vous *être heureux ? renversez les trônes et les temples.* Alors un roi du Nord, grand guerrier et grand politique, longtemps favorable à l'impiété, mais qui n'a nulle envie de descendre du trône, lance autour de lui un regard d'indignation, fronce le sourcil, et dit, en propres paroles : *Mon avis serait qu'on donnât à gouverner à ces messieurs une province, qui méritât d'être châtiée.* Jean-Jacques, qui n'est pas d'ailleurs très-difficile, se scandalise lui-même des systèmes monstrueux qu'il entend débiter, et il s'écrie : *Fuyez ces hommes qui sèment dans les cœurs de désolantes doctrines !* Averti par ce cri d'alarme, je jette encore un coup d'œil sur tous ces adorateurs de la raison, je crois voir empreint sur leur front le cachet de l'orgueil et du cynisme ; et, le cœur flétri de ce que je viens de voir et d'entendre, je me retire.

J'entre dans le temple du Christianisme, j'y trouve la Religion assise sur ses autels, tenant d'une main l'Evangile, et de l'autre offrant, aux sectateurs fidèles de sa loi, des couronnes d'immortalité : je vois rangée autour d'elle une foule d'esprits sublimes, qui ont brillé en Europe depuis trois siècles ; je compte parmi les philosophes, Bacon, Descartes, Malebranche (1) et Leibnitz ; parmi les érudits du premier ordre, Duperron, Bochard, Tillemont, Petau, Mabillon ; parmi les moralistes, Nicole, La Rochefoucault, La Bruyère, Bourdaloue et Massillon ; parmi les magistrats profondément instruits, l'Hôpital, Talon, Séguier, Bignon, Domat, d'Aguesseau ; parmi les apologistes, Grotius, Pascal (2), Abbadie, Bossuet, Fénelon, Addison ; parmi les sa-

(1) M. de Maistre appelle Malebranche le *Platon chrétien.* Le P. Ventura appelle ainsi de Maistre lui-même.

(2) Voltaire et Condorcet sentaient tout le poids du témoignage de Pascal, contre le mépris affecté, que les philosophes du dix-huitième siècle montraient à l'égard des dogmes de la religion chrétienne ; ils imaginèrent d'attaquer ce géant, et ne trouvèrent pas de moyen plus sûr que de le faire descendre à la portée de leurs sophismes ; Condorcet se chargea de le mutiler, et Voltaire couvrit de boue les fragments mutilés par son disciple. C'est en vérité le repas souillé par les harpies. Linguet.

On ne saurait se mettre trop en garde contre les

vants, Copernic, Képler, Galilée, Newton, Euler. Je vois tous ces grands hommes rayonnants de l'éclat de leur génie et de leurs vertus. Il est vrai, ici, comme ailleurs, se montre la faiblesse humaine. Ces illustres personnages ne sont pas tous d'accord sur tous les points de la doctrine révélée; mais sur Dieu, la Providence, la vie à venir, la vice et la vertu, la morale, leurs sentiments sont unanimes; tous aussi révèrent unanimement la religion comme donnée aux hommes par Dieu lui-même. Tout ce qui est bon, tout ce qui est honnête, tout ce qui peut encourager la vertu, consoler le malheur, épurer les affections légitimes, consacrer les obligations domestiques et civiles, faire aimer Dieu et les hommes, voilà ce qui est en honneur, prêché hautement. Si j'étais tenté de me prévaloir de mes faibles lumières contre le Christianisme, Bacon m'avertit qu'un peu de philosophie rend incrédule, mais que beaucoup de philosophie ramène à la religion; si je voulais m'endormir dans une commode indifférence, Pascal me dirait qu'on peut bien ne pas s'inquiéter du système de Copernic, mais qu'il importe de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle; que, suivant ce qui en est, toutes nos actions et tous nos sentiments doivent prendre des routes différentes. Si j'avais pu me laisser ébranler par l'autorité de quelques beaux esprits incrédules, Massillon me fait observer que les passions sont le berceau de l'incrédulité, qu'on ne secoue le joug de la foi que pour secouer le joug des devoirs, et que la religion n'aurait jamais eu d'ennemis, si elle n'avait été l'ennemie du déréglement et du vice. Mais voici que, dans l'auguste assemblée, le premier de tous, par le génie, se fait entendre; il élève la voix contre ces téméraires qui prennent pour force de la raison ce qui n'en est que le délire, et qui se croient libres parce que leur esprit n'a plus de frein. Bossuet leur dit qu'ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils espèrent après cette vie, et que ce misérable partage ne leur est pas assuré; qu'avec leurs doutes et leurs incertitudes, ils se précipitent dans l'abîme de l'athéisme, cherchant leur repos dans une fureur qui ne trouve presque point de place dans les esprits; que les absurdités, où ils tombent, en niant la religion, sont plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne; et que pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'un après l'autre d'incompréhensibles erreurs (1).

Comment ne serais-je pas frappé de la croyance de tant de grands hommes? Quel concert et quelle force de témoignage! En les voyant s'abaisser devant la religion, devant Celui qui est le Sauveur et la lumière du monde, je me sens entraîné à mêler mes adorations à leurs hommages, et je me dis à moi-même : En vérité, s'il faut se décider pour la religion ou contre la religion, d'après l'autorité de ceux qui l'ont professée ou de ceux qui l'ont combattue (2), je ne balance pas. Loin de moi, l'incrédulité : gloire à Jésus-Christ! Je suis Chrétien. FRAYSSINOUS.

DEVOIRS

DES ÉCOLIERS ENVERS LEURS MAÎTRES.

Quintilien prétend avoir renfermé presque tous les devoirs des écoliers dans cet unique avis qu'il leur donne, d'aimer ceux qui les enseignent comme ils aiment les sciences qu'ils apprennent d'eux, et de les regarder comme des pères dont ils tiennent, non la vie du corps, mais l'instruction, qui est comme la vie de l'âme. En effet, ce sentiment de tendresse et de respect suffit pour les rendre dociles pendant leurs études, et pleins de reconnaissance pendant tout le temps de leur vie; ce qui me paraît renfermer une grande partie de ce qu'on attend d'eux.

La docilité, qui consiste à se laisser conduire, à bien recevoir les avis des maîtres, et à les mettre en pratique, est proprement la vertu des écoliers, comme celle des maîtres est de bien enseigner. L'un ne peut rien sans l'autre; et comme il ne suffit pas qu'un laboureur répande la semence, mais qu'il faut que la terre, après avoir ouvert son sein pour la recevoir, la couve pour ainsi dire, l'échauffe, l'entretienne et l'humecte, de même tout le fruit de l'instruction dépend de la parfaite correspondance du maître et du disciple.

La reconnaissance pour ceux qui ont travaillé à notre éducation fait le caractère d'un honnête homme, et est la marque d'un bon cœur. Qui de nous, dit Cicéron, a été instruit avec quelque soin, à qui la vue, ou même le simple souvenir de ses précepteurs, de ses maîtres, et du lieu où il a été nourri ou élevé, ne fasse un singulier plaisir? Sénèque exhorte les jeunes gens à conserver toujours un grand respect pour

éditions de nos grands auteurs, dénaturés et tronquées par les philosophes. Euler et Massillon même n'ont pas été à l'abri de leur fraude criminelle.

(1) Marivaux disait à un fameux impie, crédule au point de dévorer les absurdités visibles : « Si vous ne croyez pas, ce n'est pas au moins faute de crédulité. »

(2) L'autorité est un motif de décision, par lequel il est toujours bon de commencer. Pesez donc les voix de part et d'autre; et voyez d'un côté, les grands hommes, les plus grands génies, les plus grandes vertus, et de l'autre, des sophistes, des demi-savants, des cœurs corrompus. Quand vous ne sauriez pas un mot de la question, vous vous décideriez par votre goût pour la bonne compagnie, et votre aversion pour la mauvaise.

Cicéron décide de même la question, pour les faux sages de l'antiquité. « On doit appeler, dit-il, le *bas peuple* de la philosophie, tous ceux qui ne sont pas de l'école de Platon, de Socrate et de leurs disciples. » (*Tuscul. quæst.*)

leurs maîtres, aux soins desquels ils sont redevables de s'être corrigés de leurs défauts, et d'avoir pris des sentiments d'honneur et de probité. Leur exactitude et leur sévérité déplaisent quelquefois dans un âge où l'on est peu en état de juger des obligations qu'on leur a, mais quand les années ont mûri l'esprit et le jugement, on reconnaît que ce qui nous donnait de l'éloignement pour eux, je veux dire les avertissements, les réprimandes, et la sévère exactitude à réprimer les passions d'un âge peu prudent et peu considéré, est précisément ce qui les doit faire estimer et aimer. Aussi voyons-nous que Marc-Aurèle, l'un des plus sages et des plus illustres empereurs qu'ait eus Rome, remerciait les dieux de deux choses surtout : de ce qu'il avait eu pour lui-même d'excellents précepteurs, et de ce qu'il en avait trouvé de pareils pour ses enfants. ROLLIN.

DEVOTION.

La vraie dévotion, loin d'être à craindre dans un Etat, y est au contraire d'un grand secours. « Elle défend de vouloir du mal à personne, d'en faire à autrui, d'en dire, d'en penser de qui que ce soit : elle ne souffre pas qu'on entreprenne, même contre un particulier, ce qui ne serait pas permis contre un empereur, et combien plus interdit-elle à son égard tout ce qu'elle ne permet pas contre le dernier des sujets! » *Male velle, male facere, male dicere, male cogitare de quoquam ex æquo vetamur. Quodcumque non licet in imperatorem; id nec in quemquam, quod in neminem, eo forsitan magis nec in ipsum* (Tertull., *Apol.*, n. 36). BOSSUET

DIEU.

L'essence de la philosopnie naturelle consiste à raisonner sur les phénomènes sans s'appuyer sur des hypothèses, et à conclure des causes d'après les effets, jusqu'à ce que l'on remonte ainsi à la première de toutes les causes qui certainement n'est point mécanique.

Le but que cette science doit se proposer, n'est pas seulement de développer le mécanisme de l'univers, mais de résoudre des questions plus générales, telles que celles-ci : Qu'y a-t-il dans les parties de l'espace qui nous paraissent tout à foit vides? Pourquoi les planètes gravitent-elles vers le soleil, comme cet astre gravite vers elles? D'où vient que la nature ne fait jamais rien inutilement? Et d'où naît tout cet ordre merveilleux, ainsi que cette admirable beauté que nous voyons dans l'univers? A quelle fin servent les comètes? Et quelle cause fait que les planètes se meuvent toutes, suivant le même sens, dans des orbes presque concentriques, tandis que les comètes parcourent des orbes très-excentriques et s'y meuvent indifféremment dans tous les sens? Qui retient les étoiles fixes, et les empêche de tomber les unes sur les autres? Comment est-il arrivé que les corps des animaux vivants fussent formés avec tant d'art, et pour quelle fin leurs diverses parties ont-elles été faites? L'œil a-t-il été construit sans aucune science de l'optique, et l'oreille sans aucune connaissance des sons? Comment les mouvements des corps vivants sont-ils déterminés par la volonté, et d'où naît l'instinct dans les animaux?....

Toutes ces choses étant si parfaitement opérées, ne paraît-il pas d'après les phénomènes qu'il existe un Dieu immatériel, vivant, intelligent, partout présent, qui, dans l'espace infini, voit intimement toutes choses en elles-mêmes, les perçoit pleinement et les comprend tout entières par leur présence actuelle et immédiate en lui-même.

Le nom seul de Dieu fait entendre non-seulement un Etre infini, tout-puissant, éternel et créateur; mais un maître qui a mis une relation entre lui et ses créatures. Ce qui le prouve, c'est qu'on ne dit point *mon éternel, mon infini*, parce que ces attributs n'ont rien de relatif à notre nature, mais on dit et l'on doit dire : Mon Dieu : et par là il faut entendre le maître et le conservateur de notre vie. NEWTON (1).

DIEU.

Toute existence émane de l'Etre éternel, infini; et la création tout entière, avec ses soleils et ses mondes, chacun desquels renferme en soi des myriades de mondes, n'est que l'auréole de ce grand Etre. Source féconde de réalités, tout sort de lui, tout y rentre; et, tandis qu'envoyées au dehors pour attester sa puissance et pour célébrer sa gloire dans tous les points de l'espace et du temps, ses innombrables créatures, leur mission remplie, reviennent déposer à ses pieds la portion d'être qu'il leur départit, et que sa justice rend aussitôt à plusieurs d'entre elles, ou comme récompense, ou comme châtiment : seul immobile au milieu de ce vaste flux et reflux des existences, unique raison de son être et de tous ces êtres, il est à lui-même son principe, sa fin, sa félicité. Chercher quelque chose hors de lui, c'est explorer le néant. Rien n'est produit, rien ne subsiste que par sa volonté, par une participation continuelle de son être. Ce qu'il crée, il le tire de lui-même; et conserver, pour lui c'est se communiquer

(1) C'est ainsi, dit Delambre, que Newton parle de Dieu; et, certes, il est impossible de ne pas reconnaître, dans cet admirable passage, le sentiment profond d'une âme religieuse et intimement convaincue... Non-seulement Newton était profondément religieux, sincèrement chrétien; mais toute sa vie s'écoula, toutes ses affections se concentrèrent dans un cercle d'hommes qui, pénétrés des mêmes doctrines, étaient dévoués par état à les propager, ou se consacraient par goût à les défendre. »

encore. Il réalise extérieurement l'étendue qu'il conçoit, et voilà l'univers. Il aime, si on peut le dire, quelques-unes de ces pensées, il leur donne la conscience d'elles-mêmes, et voilà les intelligences. Unies à leur auteur, elles vivent dans sa substance en se nourrissant de sa vérité, leur aliment nécessaire; même lorsqu'elles l'ignorent, même lorsqu'elles le nient, elles puisent encore dans son sein, comme la plante aveugle dans le sein de la terre, la séve qui la vivifie. Faibles mortels, qui naguère désespérions de la lumière, redisons-le donc avec une joie pleine de confiance et d'amour : Il existe un Dieu. LAMENNAIS.

DIEU.

Tandis qu'un voile mystérieux, durant le cours de notre vie terrestre, dérobe à nos regards l'action de Dieu, partout bienfaisante et partout réparatrice, il n'est pas moins vrai cependant, que, par elle seule uniquement, tout ce qui participe à l'existence reçoit le mouvement et la mesure de sa réalité. Ainsi les êtres seraient, comme s'ils n'étaient pas, sans développement et sans destinée, si l'éternel, selon les vues de sa sagesse profonde, ne plaçait en eux sa force et ne les faisait à chaque instant tout ce qu'ils sont.

Et sans doute, voilà pourquoi il s'est défini lui-même avec une précision si sublime et si simple : *Je suis celui qui suis. Il est celui qui est*, car en lui tout est substance, par lui tout est vie, en lui et par lui tout est être. *Il est celui qui est;* car la puissance, c'est lui; la fécondité, c'est lui; l'activité, c'est encore lui. *Il est celui qui est;* car il pense, et c'est parce qu'il pense, que les réalités existent; il veut, et c'est parce qu'il veut, que les réalités agissent. Leur être est dans sa pensée, leur vie est dans sa parole, leur action est dans sa volonté. *Il est celui qui est;* car les causes et les effets sont à lui; les causes qui ne sont que ses ponvoirs distribués dans la nature, les effets qui n'en sont que les résultats. *Il est celui qui est;* car c'est encore à lui qu'appartiennent les propriétés des causes et les qualités des effets. L'ordre, c'est la sagesse qui assemble, qui pèse, qui nombre, qui mesure; la variété, c'est son infinité qui se joue dans les formes de l'univers; l'attrait, c'est la vapeur douce de sa puissance qui se distribue dans les réalités pour les unir; la beauté, c'est une ombre qu'il empreint de sa divinité; la grâce, c'est son amour qui donne du mouvement à la beauté; le charme, c'est l'effet de son amour; c'est l'amour avec sa joie, son silence; c'est l'amour avec ses perspectives immortelles; c'est le sentiment, c'est le plaisir d'aimer, c'est l'espérance d'aimer toujours. *Il est celui qui est;* car ce n'est qu'en lui seul aussi que se développent les propriétés des causes, et les qualités des effets; l'espace et le lieu, l'éternité et les temps, l'immensité et la voie ne sont que lui-même. Il a regardé; il a vu l'espace en lui, et il a limité le lieu des mondes dans l'espace; il a regardé, et il a vu l'éternité en lui, et il a détaché le temps de son éternité, pour fixer aux mondes leurs époques mobiles, leurs destinées passagères; et pleins de leurs causes vivantes et de leurs effets animés, les mondes ont trouvé dans sa substance le lieu de leur être, la voie de leur mouvement, le commencement, le cours et le terme de leur durée.

Il est celui qui est. Oh! qui peut expliquer le secret de son action et en mesurer l'étendue? C'est de lui que l'astre du jour emprunte les feux dont il étincelle; c'est de lui que l'astre des nuits demande la clarté silencieuse qui l'environne; les cieux brillent de son éclat, et leur étendue lumineuse n'est que le voile qui le dérobe à nos yeux. *Il est celui qui est.* Sa vertu descend dans les airs, et les mers échauffées dans leurs profonds abîmes se couvrent de vapeurs bienfaisantes; et, ministres de sa puissance, les vents rassemblent les vapeurs, et vêtues de ses formes pompeuses, et reflétant en tous sens ses couleurs immortelles, les vapeurs au loin dispersées, portent, selon ses desseins, tantôt dans des réservoirs d'or, de pourpre et d'azur, tantôt dans les flancs caverneux de la nuée qui cache la tempête, aux lacs, aux fleuves, aux ruisseaux, aux fontaines, leurs eaux accoutumées. *Il est celui qui est.* Son influence pénètre la terre, et les routes mystérieuses de la végétation s'entr'ouvrent devant lui, il envoie la vie dans les routes de la végétation, et s'échappant de leurs froides enveloppes, et pressés d'éclore, et caractérisés suivant leurs espèces et leur genre, arbres, arbrisseaux, arbustes, herbes, mousses, lichens, les germes éployés, paraissent, et sous toutes les nuances et à toutes les hauteurs; la terre, par elle-même infertile, se couvre d'une riche et féconde verdure. *Il est celui qui est.* Sa prévoyance pourvoit à tous les développements. Il commande, et la séve obéit; et diversement filtrée dans les tubes capillaires qui la reçoivent, elle donne au printemps ses fleurs, à l'été ses moissons, à l'automne ses fruits; et il est, lui, le parfum des fleurs, la substance des moissons, la saveur tempérante des fruits; et depuis l'insecte caché sous l'herbe, jusqu'à l'aigle audacieux, depuis le reptile jusqu'à l'homme, tout ce qui se meut, tout ce qui respire, ne trouve qu'en lui seul, sous une prodigieuse multitude de préparations et de formes, cette énergie alimentaire sans laquelle aucune existence animée ne peut se maintenir. *Il est celui qui est.* La modération des développements lui appartient, comme leur activité; et quand, lasse de produire, la nature épuisée s'arrête, c'est encore lui qui est le repos utile, le calme bienfaisant de la nature. Il visite les pôles du monde, domaine du silence et de l'antique nuit; et au sein de ces solitudes isolées, où la création se tait, où nul son vivant ne se fait entendre, où les éléments eux-mêmes sont sans mouvement et sans voix, l'hiver étonné sent sa

présence. Les ténèbres épaisses, les froids brouillards, les noirs et mélancoliques frimas se détachent çà et là des glaciers sourcilleux qui bornent son empire. Lui-même il s'avance, dépositaire des vertus du Très-Haut, et déployant, comme un linceul, sur les zones fatiguées, ses neiges étincelantes, il rend à la nature sa première vigueur, et lui prépare, pour le temps de la reproduction, toute cette abondance, tout ce luxe d'effets qui attestent avec tant de magnificence et d'éclat la providence du Dieu qui la soutient et qui la répare.

Il est celui qui est. Oh! qui peut s'occuper de ce qu'il est, et demeurer sans amour! Père du sentiment et de la pensée, lumière des esprits, mouvement des cœurs, source féconde et jamais épuisée des plaisirs purs et des affections célestes, ineffable et douce harmonie de tout ce qui participe à l'existence, y a-t-il dans les êtres une qualité, un acte; dans le temps une révolution, une destinée; dans la nature un lieu, un site qui ne le révèle à la méditation attentive, qui n'emprunte de lui son effet moral, son expansive et douce expression? Cette vérité qui se montre par intervalle dans les productions du génie; cette raison qui se développe dans la conduite du sage; cette justice qui se manifeste dans les déterminations de l'homme de bien, que sont-elles, sinon sa vérité, sa raison, sa justice? A quel autre qu'à lui, l'innocence doit-elle l'heureuse paix qui l'accompagne? la bonté, cette simplicité, cet abandon qui la font aimer? l'humanité, ses résolutions saintes, ses élans sublimes, ses émotions généreuses? Qui est-ce qui rend la douleur puissante et la pitié secourable? qui est-ce qui place près de la tristesse la consolation, près du malheur l'amitié, prés du bienfait la reconnaissance? quel autre que lui appelle le remords sur les pas du crime, et commande à la terreur salutaire d'en empoisonner les jouissances et d'en tourmenter les succès? quel autre donne à l'austère devoir sa fidélité, sa constance; à la prospérité sa modération; à l'adversité son courage; à la pauvreté sa patience; à l'infortune non méritée, cette attitude imposante, cette dignité tranquille, qui écarte la honte, déconcerte l'outrage, et commande le respect? Quel autre, quel autre encore, durant le cours de ses pénibles épreuves, conseille, soutient, élève la vertu? J'ai vu la vertu aux prises avec l'iniquité; elle luttait, et il était sa force; elle cédait, et il était sa douceur; elle souffrait, et il était sa résignation; elle succombait, et tandis que les insensés applaudissaient à sa chute déplorable, j'ai vu l'immortelle espérance briller dans ses regards éteints, et son front auguste se couvrir, en tombant, de toute la majesté de celui dont elle est la plus noble et la plus touchante image.

BERGASSE.

DIEU.

EXISTENCE NÉCESSAIRE DE L'ETRE PARFAIT.

De toute éternité Dieu est; Dieu est parfait, Dieu est heureux, Dieu est un. L'impie demande : Pourquoi Dieu est-il ? Je lui réponds : Pourquoi Dieu ne serait-il pas? Est-ce à cause qu'il est parfait? et la perfection est-elle un obstacle à l'être? Erreur insensée ! Au contraire la perfection est la raison d'être. Pourquoi l'imparfait serait-il, et le parfait ne serait-il pas? c'est-à-dire, pourquoi ce qui tient le plus du néant serait-il, et que ce qui n'en tient rien du tout ne serait pas? Qu'appelle-t-on parfait? un être à qui rien ne manque. Qu'appelle-t-on imparfait un être à qui quelque chose manque. Pourquoi l'être à qui rien ne manque ne serait-il pas, plutôt que l'être à qui quelque chose manque? D'où vient que quelque chose est, et qu'il ne se peut pas faire que le rien soit, si ce n'est parce que l'être vaut mieux que le rien, et que le rien ne peut pas prévaloir sur l'être, ni empêcher l'être d'être? Mais, par la même raison, l'imparfait ne peut valoir mieux que le parfait, ni être plutôt que lui ni l'empêcher d'être. Qui peut donc empêcher que Dieu ne soit? et pourquoi « le néant de Dieu, que l'impie veut imaginer dans son cœur insensé, » pourquoi dis-je, ce néant de Dieu l'emporterait-il sur l'être de Dieu, et vaut-il mieux que Dieu ne soit pas que d'être?

O Dieu! on se perd dans un si grand aveuglement. L'impie se perd dans le néant de Dieu, et lui-même, cet impie, ne songe pas à se demander à lui-même pourquoi il est. Mon âme, âme raisonnable, mais dont la raison est si faible, pourquoi veux-tu être, et que Dieu ne soit pas? Hélas! vaux-tu mieux que Dieu? âme faible, âme ignorante, dévoyée, pleine d'erreur et d'incertitude dans ton intelligence; pleine, dans ta volonté, de faiblesse, d'égarement, de corruption, de mauvais désirs, faut-il que tu sois, et que la certitude, la compréhension, la pleine connaissance de la vérité et l'amour immuable de la justice ne soient pas?

On dit : Le parfait n'est pas; le parfait n'est qu'une idée de notre esprit qui va s'élevant de l'imparfait qu'on voit de ses yeux jusqu'à une perfection qui n'a de réalité que dans la pensée. C'est le raisonnement que « l'impie » voudrait faire dans son cœur insensé, qui ne songe pas que le parfait est le premier, et en soi, et dans nos idées; et que l'imparfait en toutes façons n'en est qu'une dégradation. Dis, mon âme, comment entends-tu le néant, sinon par l'être? comment entends-tu la privation, si ce n'est par la forme dont elle prive? comment l'imperfection, si ce n'est par la perfection dont elle déchoit? Mon âme, n'entends-tu pas que tu as une raison, mais imparfaite, puisqu'elle ignore, qu'elle doute, qu'elle erre et qu'elle se trompe. Mais comment entends-tu l'erreur, si ce n'est comme privation de la vérité, et comment le doute ou l'obscurité, si ce n'est comme privation de l'intelligence et de la lumière? ou comment enfin l'igno-

rance, si ce n'est comme privation du savoir parfait? comment, dans la volonté, le déréglement et le vice, si ce n'est comme privation de la règle, de la droiture et de la vertu? Il y a donc primitivement une intelligence, une science certaine, une vérité, une fermeté, une inflexibilité dans le bien, une règle, un ordre, avant qu'il y ait une déchéance de toutes ces choses : en un mot, il y a une perfection avant qu'il y ait un défaut; avant tout déréglement, il faut qu'il y ait une chose qui est elle-même sa règle, et qui, ne pouvant se quitter soi-même, ne peut non plus ni faillir ni défaillir. Voilà donc un être parfait : voilà Dieu, nature parfaite et heureuse. Le reste est incompréhensible, et nous ne pouvons même pas comprendre jusqu'où il est parfait et heureux, pas même jusqu'à quel point il est incompréhensible.

D'où vient donc que l'impie ne connaît point Dieu, et que tant de nations, ou plutôt que toute la nature ne l'a pas connu, puisqu'on en porte l'idée en soi-même avec celle de la perfection; d'où vient cela, si ce n'est par un défaut d'attention et parce que l'homme, livré aux sens et à l'imagination, ne veut pas ou ne peut pas se recueillir en soi-même, ni s'attacher aux idées pures dont son esprit embarrassé d'images grossières ne peut porter la vérité simple? BOSSUET.

DIEU

RÉVÉLÉ PAR LA SPONTANÉITÉ DES MOUVEMENTS DE L'HOMME.

On passe toute sa vie dans des miracles continuels, qu'on ne remarque même pas. J'ai un corps, et, sans connaître aucun des organes de ses mouvements, je le tourne, je le remue, je le transporte où je veux, seulement parce que je le veux. Je voudrais remuer devant moi une paille; elle ne branle ni ne s'ébranle en aucune sorte. Je veux remuer ma main, mon bras, ma tête, les autres parties plus pesantes, qu'à peine pourrais-je porter si elles étaient détachées : toute la masse du corps, et les mouvements que je commande se font comme par eux-mêmes, sans que je connaisse aucun des ressorts de cette admirable machine : je sais seulement que je veux me remuer de cette façon ou d'une autre; tout suit naturellement. J'articule cent et cent paroles entendues ou non entendues, et je fais autant de mouvements connus et inconnus des lèvres, de la langue, du gosier, de la poitrine, de la tête. Je lève, je baisse, je tourne, je roule les yeux; j'en dilate, j'en rétrécis la prunelle, selon que je veux regarder de près ou de loin; et, sans même que je connaisse ce mouvement, il se fait, dès que je veux regarder ou négligemment et comme superficiellement, ou bien déterminément, attentivement ou fixement quelque objet.

Qui a donné cet empire à ma volonté, et comment puis-je mouvoir également ce que je connais et ce que je ne connais pas? Je respire sans y penser et en dormant; et quand je veux, ou je suspends ou je hâte la respiration qui naturellement va toute seule : elle va aussi à ma volonté; et encore que je ne connaisse ni la dilatation ni le resserrement des poumons, ni même si j'en ai, je les ouvre, je les resserre, j'attire, je repousse l'air avec une égale facilité. Pour parler d'un ton plus aigu ou plus gros, ou plus haut ou plus bas, je dilate encore ou je resserre une autre partie dans le gosier, qu'on appelle trachée-artère, quoique je ne sache même pas si j'en ai une : il suffit que je veuille parler ou haut ou bas, afin que tout se fasse comme de soi-même : en un moment je fais articulément et distinctement mille mouvements dont je n'ai nulle connaissance distincte, ni même confuse le plus souvent, puisque je ne sais pas si je les fais ou s'il les faut faire. Mais, ô Dieu, vous le savez, et nul autre que vous ne sait ce que vous savez seul : et tout cela est l'effet du secret concert que vous avez mis entre nos volontés et les mouvements de nos corps; et vous avez établi ce concert inviolable quand vous avez mis l'âme dans le corps pour le régir.

Elle y est donc, non point comme dans un vaisseau qui la contient, ni comme dans une maison où elle loge, ni comme dans un lieu qu'elle occupe; elle y est par son empire, par sa présidence, pour ainsi parler, par son action. Ainsi vous êtes en nous; et vous ne pouvez en être loin, puisque c'est *par vous que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes* (*Act.* XVII, 28). Tout dépend naturellement d'une volonté : les corps et leurs mouvements dépendent naturellement d'un esprit et d'une intelligence toute-puissante. Dieu peut donner à la volonté, qu'il fait à l'image de la sienne, tel empire qu'il lui plaît, et par là nous donner l'idée de sa volonté qui meut tout et fait tout. BOSSUET.

DIEU

RÉVÉLÉ PAR L'HARMONIE DE NOS ORGANES.

Tout est ménagé, dans le corps humain, avec un artifice merveilleux. Le corps reçoit de tous côtés les impressions des objets sans être blessé. On lui a donné des organes pour éviter ce qui l'offense ou le détruit, et les corps environnants qui font sur lui ce mauvais effet font encore celui de lui causer de l'éloignement. La délicatesse des parties, quoiqu'elle aille à une finesse inconcevable, s'accorde avec la force et avec la solidité. Le jeu des ressorts n'est pas moins aisé que ferme. A peine sentons-nous battre notre cœur, nous qui sentons les moindres mouvements du dehors, si peu qu'ils viennent à nous. Les artères vont, le sang circule, les esprits coulent, toutes les parties s'incorporent leur nourriture, sans troubler notre sommeil, sans détruire nos pensées, sans exciter tant soit peu notre sentiment. Tant Dieu a mis de règle

et de proportion, de délicatesse et de douceur dans de si grands mouvements.

Ainsi nous pouvons dire avec assurance que, de toutes les proportions qui se trouvent dans les corps, celles du corps organique sont les plus parfaites et les plus palpables.

Tant de parties si bien arrangées, et si propres aux usages pour lesquels elles sont faites, la disposition des valvules, le battement du cœur et des artères, la délicatesse des parties du cerveau et la variété de ses mouvements, d'où dépendent tous les autres, la distribution du sang et des esprits, les effets différents de la respiration, qui ont un si grand usage dans le corps : tout cela est d'une économie, et, s'il est permis d'user de ce mot, d'une mécanique si admirable, qu'on ne la peut voir sans ravissement, ni assez admirer la sagesse qui en a établi les règles.

Il n'y a genre de machines qu'on ne trouve dans le corps humain. Pour sucer quelque liqueur, les lèvres servent de tuyau et la langue sert de piston. Au poumon est attachée la trachée-artère, comme une espèce de flûte douce d'une fabrique particulière, qui, s'ouvrant plus ou moins, modifie l'air et diversifie les tons. La langue est un archet qui, battant sur les dents et sur le palais, en tire des sons exquis. L'œil a ses humeurs et son cristallin ; les réfractions s'y ménagent avec plus d'art que dans les verres les mieux taillés. Il a aussi sa prunelle qui se dilate et se resserre ; tout s'englobe, s'allonge ou s'aplatit selon l'axe de la vision, pour s'ajuster aux distances, comme les lunettes à longue vue. L'oreille a son tambour, où une peau aussi délicate que bien tendue résonne au mouvement d'un petit marteau que le moindre bruit agite ; elle a, dans un os fort dur, des cavités pratiquées pour faire retentir la voix, de la même sorte qu'elle retentit parmi les rochers et dans les échos. Les vaisseaux ont leurs soupapes ou valvules tournées en tous sens. Les os et les muscles ont leurs poulies et leurs leviers ; les proportions qui font et les équilibres et la multiplication des forces mouvantes, y sont observées dans une justesse où rien ne manque. Toutes les machines sont simples ; le jeu en est si aisé et la structure si délicate, que toute autre machine est grossière à comparaison.

A rechercher de près les parties, on y voit toutes sortes de tissus ; rien n'est mieux filé, rien n'est mieux passé, rien n'est serré plus exactement.

Nul ciseau, nul tour, nul pinceau ne peut approcher de la tendresse avec laquelle la nature tourne et arrondit ses sujets.

Tout ce que peut faire la séparation et le mélange des liqueurs, leur précipitation, leur digestion, leur fermentation, et le reste, est pratiqué si habilement dans le corps humain, qu'auprès de ces opérations la chimie la plus fine n'est qu'une ignorance très-grossière.

On voit à quel dessein chaque chose a été faite : pourquoi le cœur, pourquoi le cerveau, pourquoi les esprits, pourquoi la bile, pourquoi le sang, pourquoi les autres humeurs. Qui voudra dire que le sang n'est pas fait pour nourrir l'animal ; que l'estomac et les eaux qu'il jette par ses glandes ne sont pas faits pour réparer par la digestion la formation du sang ; que les artères et les veines ne sont pas faites de la manière qu'il faut pour le contenir, pour le porter partout, pour le faire circuler continuellement ; que le cœur n'est pas fait pour donner le branle à cette circulation : qui voudra dire que la langue et les lèvres, avec leur prodigieuse mobilité, ne sont pas faites pour former la voix en mille sortes d'articulations, ou que la bouche n'a pas été mise à la place la plus convenable pour transmettre la nourriture à l'estomac ; que les dents n'y sont pas placées pour rompre cette nourriture et la rendre capable d'entrer ; que les eaux qui coulent dessus ne sont pas propres à la ramollir, et ne viennent pas pour cela à point nommé ; ou que ce n'est pas pour ménager les organes et la place que la bouche est pratiquée de manière que tout y sert également à la nourriture et à la parole : qui voudra dire ces choses fera mieux de dire encore qu'un bâtiment n'est pas fait pour loger, et que ses appartements, ou engagés ou dégagés, ne sont pas construits pour la commodité de la vie ou pour faciliter les ministères nécessaires ; en un mot, il sera un insensé qui ne mérite pas qu'on lui parle.

BOSSUET.

DIEU,

SON EXISTENCE, SA GLOIRE ET SA BONTÉ.

Dieu est éternel, immense, infini, exempt de toute matière, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection, enfin il est tout ce que nous pouvons nous imaginer de grand.

Etant tout esprit, ce n'est que dans l'esprit qu'il établit sa demeure, et ce n'est que par l'esprit qu'on le peut atteindre.

Toujours à lui-même et toujours en lui-même, son Etre éternellement immuable ne s'écoule, ne se change, ni ne se mesure ; et comme il est lui seul la règle de toutes choses, il est aussi le seul qui ne puisse être sujet à faillir. Par son immensité il remplit le ciel et la terre.

Ses dessins formés et conçus du sein de l'éternité ne dépendent ni des années, ni des siècles qu'il voit du haut de son trône, passer devant lui comme des moments. Il faut la durée entière du monde pour développer les ordres de sa profonde sagesse. Règle de toute équité et principe universel de tout être, rien n'est juste que ce qu'il veut, rien n'arrive que ce qu'il ordonne.

Auteur de tout bien, lumière, vérité et justice, il ramasse en l'unité simple et indivisible de son essence, toutes les perfections qui sont dispersées dans le monde. Toutes

choses se rencontrent en lui de la manière la plus éminente, et c'est de cette source que la beauté et la grâce sont dérivées dans les créatures. Infiniment grand, il n'a besoin que de lui-même pour faire tout ce qui lui plaît, parce que son empire est établi, non sur un ordre politique, mais sur la nature des choses dont l'être est à lui en fonds et en tout droit souverain, lui seul les ayant tirées du néant : et c'est pourquoi il dit : « Tous mes conseils tiendront, et toutes mes volontés seront accomplies. » *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet.*

Dieu sait tout, voit tout, prévoit tout, et laissant censurer ses desseins aux fous et aux téméraires, les murmures des hommes ne lui en font pas avancer l'exécution. Incompréhensible et impénétrable, parce qu'il est parfait, la haute pensée de son incompréhensibilité est une des causes principales qui nous porte à l'adorer : et de ce qu'il est pour nous un abîme impénétrable qu'il nous est impossible de sonder, nous nous perdons à ses yeux, nous supprimons devant lui toutes nos pensées, nous nous contentons d'adorer de loin sa haute majesté et nous nous laissons, pour ainsi dire, engloutir par la grandeur de sa gloire.

L'insensé dit dans son cœur, Il n'y a point de Dieu (*Psal.* XIII, 1) : c'est, comme l'explique saint Augustin, parce que ceux qui ne veulent pas être justes voudraient qu'il n'y eût au moral ni justice ni vérité pour condamner les criminels. En effet il n'y a que les partisans de l'injustice qui soient intéressés à nier ce qui fait ici-bas les consolations et l'espoir de ceux qui ne s'écartent pas du sentier étroit de la vertu.

O vous, qui, dans le plus déplorable délire, osez révoquer en doute l'existence d'un être suprême, levez les yeux ! Considérez ces grands corps de lumière qui sont suspendus sur votre tête, et qui nagent, pour ainsi dire, dans ces espaces immenses où votre raison se confond. Qui a formé le ciel, dit Job, et donné le nom à la multitude infinie des étoiles ? Comprenez, si vous le pouvez, leur nature, leurs usages, leurs propriétés, leur situation, leur distance, leurs apparitions, l'égalité ou l'inégalité de leurs mouvements. Notre siècle en a découvert quelque chose, c'est-à-dire, il a un peu mieux considéré que les siècles qui l'ont précédé : mais qu'est-ce qu'ils nous ont appris, si nous le comparons à ce que nous ignorons encore ?

Descendez sur la terre et dites-nous, si vous le savez, qui tient les vents dans les lieux où ils sont enfermés, qui règle le cours des foudres et des tempêtes ; quel est le point fatal qui met des bornes à l'impétuosité des flots de la mer ; et comment se forme le prodige si régulier de ses mouvements ? Expliquez-nous les effets merveilleux des plantes, des métaux, des éléments : cherchez comment l'or se purifie dans les entrailles de la terre ; démêlez, si vous le pouvez, l'artifice infini qui entre dans la formation des insectes qui rampent à nos yeux, rendez-nous raison des différents instincts des animaux ; tournez-vous de tous les côtés ; la nature de toutes parts ne vous offre que des énigmes. O hommes, vous ne connaissez pas les objets que vous avez sous l'œil, et vous voulez voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi !

L'impie, qui refuse de rendre hommage à la grandeur et à la gloire de Dieu, se vante qu'il ne le connaît pas et qu'il ne retrouve en lui-même aucune notion de sa puissance infinie. Ah ! si au lieu de chercher l'Etre suprême dans son cœur dépravé, dans ses passions, il voulait s'en rapporter à sa seule raison, à coup sûr, il tiendrait un autre langage. Jetant alors autour de lui un regard d'admiration, il le retrouverait partout. Toute la terre le lui retracerait, il verrait les traces de sa grandeur, de sa puissance et de sa sagesse, imprimées sur toutes les créatures ; et un cœur corrompu se trouverait le seul dans l'univers qui n'annonce et ne reconnaisse pas l'auteur de son être.

Eh quoi ! Les impies, qui se piquent de supériorité d'esprit et de raison, sont frappés de la gloire des princes et des conquérants qui subjuguent des peuples et fondent des empires ; et ils ne sentent pas la toute-puissance de la main de Dieu, qui seule a pu jeter les fondements de l'univers. Ils admirent l'industrie et l'excellence d'un ouvrier qui a élevé des palais superbes que le vent va dégrader et détruire, et ils font honneur au hasard de la magnificence des cieux, et ils ne veulent pas reconnaître un Etre suprême dans l'harmonie si constante et si régulière de cet ouvrage immense et superbe, que la révolution des temps et des années a toujours respecté et respectera jusqu'à la fin. Les hommes de tous les siècles et de toutes les nations, instruits par la seule nature, ont reconnu dans les admirables ouvrages du Créateur, sa divinité et sa puissance ; et l'impie aime mieux démentir tout le genre humain, taxer de crédulité le sentiment universel, et ses premières lumières nées avec lui, de préjugés d'enfance, que de se départir d'une opinion monstrueuse et incompréhensible, à laquelle ses crimes seuls, ces enfants de ténèbres, ont forcé sa raison d'acquiescer, et que ses crimes seuls ont pu rendre vraisemblable.

La plus grande leçon que le ciel, et le soleil surtout, donne aux hommes, c'est sa régularité dans la course que Dieu lui a marquée. Fidèle à suivre les voies que le Créateur lui a tracées, dès le commencement, ce bel astre ne s'en est jamais départi ; son éclat, où il semble que Dieu a manifesté principalement sa gloire et sa puissance, lui a attiré autrefois des hommages impies et insensés ; on a adoré cette tente superbe où il semble que le divin Créateur a établi sa demeure et caché sa majesté, et on n'a pas compris qu'en obéissant à ses ordres par l'uniformité constante de sa carrière, il criait aux hommes que toute leur grandeur consiste à remplir leur destination, et à ne jamais s'écarter de la voie que l'Etre su-

prême leur a tracée en les tirant du néant. Les créatures insensibles obéissent à Dieu ; c'est dans le cœur de l'homme seul que ses ordres éternels trouvent de l'opposition et de la révolte. Le soleil, comme un époux éclatant qui sort de sa couche nuptiale, se lève et parcourt régulièrement tout ce vaste univers; il répand partout sa chaleur et sa lumière, et recommence chaque jour sa course majestueuse, et l'homme inconstant, et ne ressemblant jamais d'un moment à l'autre à lui-même, n'a point de route fixe et assurée; il se dément sans cesse dans ses voies ; tous ses jours ne sont marqués que par des changements et des inégalités qui le font perdre de vue. Sa course ressemble à celle d'un insensé qui va et revient, et retourne sans savoir où ses pas doivent le guider. Il se fatigue, il s'épuise et n'arrive jamais au but. Son inconstance lui est elle-même à charge, et il ne peut la fixer ; elle devient un poids qui l'accable et dont il ne saurait se débarrasser; elle fait tous ses crimes et elle fait aussi tout son malheur et son plus cruel supplice.

Mais ce n'est point en tirant du néant toutes les créatures que la puissance et la grandeur de Dieu ont paru le plus admirables sur la terre ; c'est en nous faisant descendre son propre Fils, la splendeur de sa gloire, revêtu de la bassesse et des infirmités de notre nature ; c'est en nous manifestant le grand mystère de piété qu'il préparait depuis le commencement des siècles et qui doit faire la consolation et l'étonnement de tous les siècles à venir. Grand Dieu ! votre nom était autrefois ce nom terrible que la bouche de l'homme n'osait prononcer ; mais depuis que vous êtes devenu notre père, c'est-à-dire le père commun de tous les frères de votre Christ, ce n'est plus qu'un nom de tendresse que l'amour filial nous donne droit de prononcer et que nous mettons avec confiance à la tête de toutes les supplications qui montent vers vous de tous les endroits de l'univers. Seigneur, notre souverain maître, que la gloire de votre nom paraît admirable sur toute la terre ! *Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra !*

Unique assemblage de toutes les perfections, Dieu se distingue encore par son excessive bonté. Qu'un homme ait été offensé par un autre homme, souvent, hélas ! les regrets les plus sincères, les humiliations les plus profondes, les satisfactions les plus pleines et les plus abondantes ne peuvent rien pour adoucir son cœur irrité; il est inexorable ; il n'écoute rien, il veut se venger. Cependant quel outrage si grand peut-il recevoir de son semblable ? Ne sont-ils pas l'un et l'autre pétris de la même boue? Et d'ailleurs ce vindicatif ne devrait-il pas faire la réflexion qu'il peut à son tour avoir besoin d'indulgence, et qu'il s'expose à éprouver la même rigueur dont il use envers les autres ! De plus, peut-être s'est-il attiré l'offense dont il se plaint et qu'il voudrait laver dans le sang de son ennemi par des hauteurs, par sa dureté, par son peu de ménagement, par ses injustices. Mais, Dieu, que nous offensons, Dieu, qui est autant élevé au-dessus de nous que l'être du néant, en agit-il de même ? Non. Il ne répond jamais à nos outrages que par de nouveaux bienfaits, et jamais notre ingratitude n'a suspendu les effets de sa bonté pour nous. Néanmoins, dès que nous voulons retourner à lui, il ne nous fait pas acheter le pardon que nous lui demandons par des délais éternels, par des rebuts si pénibles à l'amour-propre, et qui anéantissent presque tout le prix d'une grâce plutôt arrachée par l'importunité qu'elle n'est accordée. Comme un père tendre à qui la joie de revoir son fils fait oublier tout égarement et tous ses torts, il court au-devant de nous, il nous embrasse, il nous pardonne avant même que nous le demandions ; il nous rétablit dans tous nos anciens droits ; et la seule chose qu'il exige de nous, c'est que notre retour soit sincère ; que, comme il a toujours eu pour nous le cœur d'un père, nous reprenions pour lui le cœur d'un fils, sans conserver de liaison secrète avec le monde son ennemi.

MASSILLON.

DIEU

MANIFESTÉ PAR L'ORDRE GÉNÉRAL DE LA NATURE

La nature est le système des lois établies par le Créateur pour l'existence des choses et pour la succession des êtres. La nature n'est point une chose, car cette chose serait tout ; la nature n'est point un être, car cet être serait Dieu ; mais on peut la considérer comme une puissance vive, immense, qui embrasse tout, qui anime tout, et qui, subordonnée à celle du premier Etre, n'a commencé d'agir que par son ordre, et n'agit encore que par son concours ou son consentement. Cette puissance est, de la puissance divine, la partie qui se manifeste ; c'est en même temps la cause et l'effet, le mode et la substance, le dessein et l'ouvrage : bien différente de l'art humain, dont les productions ne sont que des ouvrages morts, la nature est elle-même un ouvrage perpétuellement vivant, un ouvrier sans cesse actif, qui sait tout employer, qui, travaillant d'après soi-même, toujours sur le même fonds, bien loin de l'épuiser, le rend inépuisable : le temps, l'espace et la matière sont ses moyens, l'univers son objet, le mouvement et la vie son but.

Les effets de cette puissance sont les phénomènes du monde; les ressorts qu'elle emploie sont des forces vives, que l'espace et le temps ne peuvent que mesurer et limiter sans jamais les détruire ; des forces qui se balancent, qui se confondent, qui s'opposent sans pouvoir s'anéantir. Les unes pénètrent et transportent les corps, les autres les échauffent et les animent. L'attraction et l'impulsion sont les deux principaux instruments de l'action de cette puissance

sur les corps bruts : la chaleur et les molécules organiques vivantes sont les principes actifs qu'elle met en œuvre pour la formation et le développement des êtres organisés.

Avec de tels moyens, que ne peut la nature? Elle pourrait tout si elle pouvait anéantir et créer; mais Dieu s'est réservé ces deux extrêmes de pouvoir. Anéantir et créer sont les attributs de la toute-puissance; altérer, changer, détruire, développer, renouveler, produire, sont les seuls droits qu'il a voulu céder. Ministre de ses ordres irrévocables, dépositaire de ses immuables décrets, la nature ne s'écarte jamais des lois qui lui ont été prescrites; elle n'altère rien aux plans qui lui ont été tracés; et dans tous ses ouvrages elle présente le sceau de l'Eternel : cette empreinte divine, prototype inaltérable des existences, est le modèle sur lequel elle opère; modèle dont tous les traits sont exprimés en caractères ineffaçables et prononcés pour jamais : modèle toujours neuf, que le nombre des moules ou des copies, quelque infini qu'il soit, ne fait que renouveler.

Tout a donc été créé, et rien encore ne s'est anéanti; la nature balance entre ces deux limites sans jamais approcher ni de l'une ni de l'autre : tâchons de la saisir dans quelques points de cet espace immense qu'elle remplit et parcourt depuis l'origine des siècles.

Quels objets! Un volume immense de matière qui n'eût formé qu'une inutile, une épouvantable masse, s'il n'eût été divisé en parties séparées par des espaces mille fois plus immenses; mais des milliers de globes lumineux, placés à des distances inconcevables, sont les bases qui servent de fondement à l'édifice du monde; des millions de globes opaques, circulant autour des premiers, en composent l'ordre et l'architecture mouvante : deux forces primitives agitent ces grandes masses, les roulent, les transportent et les animent; chacune agit à tout instant, et toutes deux, combinant leurs efforts, tracent les zones des sphères célestes, établissent dans le milieu du vide des lieux fixes et des routes déterminées, et c'est du sein même du mouvement que naît l'équilibre des mondes et le repos de l'univers.

La première de ces forces est également répartie; la seconde a été distribuée en mesure inégale : chaque atome de matière a une même quantité de force d'attraction, chaque globe a une quantité différente de force d'impulsion; aussi est-il des astres fixes et des astres errants, des globes qui ne semblent être faits que pour attirer, et d'autres pour pousser; des sphères qui ont reçu une impulsion commune dans le même sens, et d'autres une impulsion particulière; des astres solitaires et d'autres accompagnés de satellites; des corps de lumière et des masses de ténèbres, des planètes dont les différentes parties ne jouissent que successivement d'une lumière empruntée; des comètes qui se perdent dans l'obscurité des profondeurs de l'espace, et reviennent après des siècles se parer de nouveaux feux; des soleils qui paraissent, disparaissent et semblent alternativement se rallumer et s'éteindre; d'autres qui se montrent une fois et s'évanouissent ensuite pour jamais. Le ciel est le pays des grands événements; mais à peine l'œil humain peut-il les saisir : un soleil qui périt, et qui cause la catastrophe d'un monde ou d'un système de mondes, ne fait d'autre effet à nos yeux que celui d'un feu follet qui brille et qui s'éteint : l'homme, borné à l'atome terrestre sur lequel il végète, voit cet atome comme un monde, et ne voit les mondes que comme des atomes.

Car cette terre qu'il habite, à peine reconnaissable par mi les autres globes, et tout à fait invisible pour les sphères éloignées, est un million de fois plus petite que le soleil qui l'éclaire, et mille fois plus petite que d'autres planètes qui, comme elle, sont subordonnées à la puissance de cet astre et forcées à circuler autour de lui. Jupiter, Mars, la terre, Vénus, Mercure et le soleil occupent la petite partie des cieux que nous appelons notre univers. Toutes ces planètes avec leurs satellites, entraînées par un mouvement rapide dans le même sens et presque dans le même plan, composent une roue d'un vaste diamètre, dont l'essieu porte toute la charge, et qui, tournant lui-même avec rapidité, a dû s'échauffer, s'embraser et répandre la chaleur de la lumière jusqu'aux extrémités de la circonférence. Tant que ces mouvements dureront (et ils seront éternels, à moins que la main du premier moteur ne s'y oppose, et n'emploie autant de force pour les détruire qu'il en a fallu pour les créer), le soleil brillera et remplira de sa splendeur toutes les sphères du monde; et comme dans un système où tout s'attire, rien ne peut ni se perdre ni s'éloigner sans retour, la quantité de matière restant toujours la même, cette source féconde de lumière et de vie ne s'épuisera, ne tarira jamais : car les autres soleils, qui lancent aussi continuellement leurs feux, rendent à notre soleil tout autant de lumière qu'ils en reçoivent de lui.

Les comètes, en beaucoup plus grand nombre que les planètes, et dépendantes comme elles de la puissance du soleil pressent aussi sur ce foyer commun, en augmentent la charge, et contribuent de tout leur poids à son embrasement : elles font partie de notre univers, puisqu'elles sont sujettes, comme les planètes, à l'attraction du soleil; mais elles n'ont rien de commun entre elles ni avec les planètes, dans leur mouvement d'impulsion : elles circulent chacune dans un plan différent et décrivent des orbes plus ou moins allongés dans des périodes différentes de temps, dont les unes sont de plusieurs années et les autres de quelques siècles : le soleil tournant sur lui-même, mais au reste immobile au milieu de tout, sert en même temps de flambeau, de foyer, de

pivot à toutes ces parties de la machine du monde.

C'est par sa grandeur même qu'il demeure immobile et qu'il régit les autres globes; comme la force a été donnée proportionnellement à la masse, qu'il est incomparablement plus grand qu'aucune des comètes, et qu'il contient mille fois plus de matière que la plus grosse planète, elles ne peuvent ni le déranger ni se soustraire à sa puissance, qui, s'étendant à des distances immenses, les contient toutes et lui ramène au bout d'un temps celles qui s'éloignent le plus; quelques-unes même à leur retour s'en approchent de si près, qu'après avoir été refroidies pendant des siècles, elles éprouvent une chaleur inconcevable; elles sont sujettes à des vissicitudes étranges par ces alternatives de chaleur et de froid extrême, aussi bien que par les inégalités de leur mouvement, qui tantôt est prodigieusement accéléré, et ensuite infiniment retardé; ce sont, pour ainsi dire, des mondes en désordre, en comparaison des planètes, dont les orbites étant plus régulières, les mouvements plus égaux, la température toujours la même, semblent être des lieux de repos, où, tout étant constant, la nature peut établir un plan, agir uniformément, se développer successivement dans toute son étendue. Parmi ces globes choisis entre les astres errants, celui que nous habitons paraît encore être privilégié: moins froid, moins éloigné que Saturne, Jupiter, Mars, il est aussi moins brûlant que Vénus et Mercure, qui paraissent trop voisins de l'astre de lumière.

Aussi avec quelle magnificence la nature ne brille-t-elle pas sur la terre! Une lumière pure, s'étendant de l'orient au couchant, dore successivement les hémisphères de ce globe; un élément transparent et léger l'environne; une chaleur douce et féconde anime, fait éclore tous les germes de vie; des eaux vives et salutaires servent à leur entretien, à leur accroissement; des éminences distribuées dans le milieu des terres arrêtent les vapeurs de l'air, rendent ces sources intarissables et toujours nouvelles; des cavités immenses faites pour les recevoir partagent les continents: l'étendue de la mer est aussi grande que celle de la terre; ce n'est point un élément froid et stérile, c'est un nouvel empire aussi riche, aussi peuplé que le premier.

Le doigt de Dieu a marqué leurs confins: si la mer anticipe sur les plages de l'Occident, elle laisse à découvert celles de l'Orient: cette masse immense d'eau, inactive par elle-même, suit les impressions des mouvements célestes; elle balance par des oscillations régulières de flux et de reflux, elle s'élève et s'abaisse avec l'astre de la nuit, elle s'élève encore plus lorsqu'il concourt avec l'astre du jour, et que tous deux, réunissant leurs forces dans les temps des équinoxes, causent les grandes marées: notre correspondance avec le ciel n'est nulle part mieux marquée.

De ces mouvements constants et généraux résultent des mouvements variables et particuliers, des transports de terre, des dépôts qui forment au fond des eaux des éminences semblables à celles que nous voyons sur la surface de la terre; des courants qui, suivant la direction des chaînes de montagnes, leur donnent une figure dont les angles se correspondent, et, coulant au milieu des ondes comme les eaux coulent sur la terre, sont en effet les fleuves de la mer.

L'air, encore plus léger, plus fluide que l'eau, obéit aussi à un plus grand nombre de puissances; l'action éloignée du soleil et de la lune, l'action immédiate de la mer, celle de la chaleur qui le raréfie, celle du froid qui le condense, y causent des agitations continuelles: les vents sont ses courants; ils poussent, ils assemblent les nuages, ils produisent des météores, et transportent au-dessus de la surface aride des continents terrestres les vapeurs humides des plages maritimes; ils déterminent les orages, répandent et distribuent les pluies fécondes et les rosées bienfaisantes; ils troublent les mouvements de la mer, ils agitent la surface mobile des eaux, arrêtent ou précipitent les courants, les font rebrousser, soulèvent les flots, excitent les tempêtes; la mer s'élève vers le ciel, et vient en mugissant se briser contre les digues inébranlables qu'avec tous ses efforts elle ne peut ni détruire ni surmonter.

La terre, élevée au-dessus du niveau de la mer, est à l'abri de ses irruptions; sa surface émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvelée, peuplée de mille et mille espèces d'animaux différents, est un lieu de repos, un séjour de délices, où l'homme, placé pour seconder la nature, préside à tous les êtres; seul entre tous capable de reconnaître et digne d'admirer, Dieu l'a fait spectateur de l'univers et témoin de ses merveilles: l'étincelle divine dont il est animé le rend participant aux mystères divins; c'est par cette lumière qu'il pense et réfléchit, c'est par elle qu'il vit et lit dans le livre du monde comme dans un exemplaire de la divinité.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine: l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance. Fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la nature même, il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose.

Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté; d'autres, en plus grand nombre, gisant au pied des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris,

étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude : la terre surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption : dans toutes les parties basses, des eaux mortes et croupissantes faute d'être conduites et dirigées ; des terrains fangeux, qui, n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux ; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes vénéneux et servent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infectes qui occupent les lieux bas et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies ; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes ; ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité : ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages ; l'homme, obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir, contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie, effrayé de ses rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, rebrousse chemin et dit : La nature brute est hideuse et mourante ; c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante : desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler ; formons-en des ruisseaux, des canaux ; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché, et que nous ne devons qu'à nous-mêmes ; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consumées ; achevons de détruire avec le feu ce que le fer n'aura pu consumer : bientôt, au lieu du jonc, du nénufar dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires ; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable : ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante ; ils se multiplieront pour se multiplier encore : servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage ; que le bœuf, soumis au joug, emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre ; qu'elle rajeunisse par la culture ; une nature nouvelle va sortir de nos mains.

Qu'elle est belle, cette nature cultivée ! que par les soins de l'homme elle est brillante et pompeusement parée ! Il en fait lui-même le principal ornement, il en est la production la plus noble ; en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux ; elle-même aussi semble se multiplier avec lui ; il met au jour par son art tout ce qu'elle recélait dans son sein ; que de trésors ignorés ! que de richesses nouvelles ! Les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini ; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre ; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées : l'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tiré des entrailles de la terre ; les torrents contenus, les fleuves dirigés, resserrés ; la mer même soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre ; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde ; dans les vallées de riantes prairies, dans les plaines de riches pâturages ou des moissons encore plus riches ; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts ; les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités ; des routes ouvertes et fréquentées, des communications établies partout comme autant de témoins de la force et de l'union de la société ; mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il partage l'empire avec la nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête ; il jouit plutôt qu'il ne possède, il ne conserve que par des soins toujours renouvelés ; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature : elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme, qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, à la fureur de s'armer pour son malheur et de combattre pour sa ruine : excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentiments d'humanité, tourne ses forces contre lui-même, cherche à s'entredétruire, se détruit en effet ; et après des jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affaiblis, son propre bonheur ruiné et sa puissance réelle anéantie.

Grand Dieu, dont la seule présence soutient la nature et maintient l'harmonie des

lois de l'univers ; vous qui du trône immobile de l'empyrée voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes sans choc et sans confusion ; qui du sein du repos reproduisez à chaque instant leurs mouvements immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux et de mondes ; rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée! Qu'elle soit dans le silence! qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses!

Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création ; mais l'homme est votre être de choix : vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle ; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour. Ce sentiment divin, se répandant partout, réunira les nations ennemies ; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme ; le fer homicide n'armera plus sa main ; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations : l'espèce humaine, maintenant affaiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau et se multipliera sans nombre ; la nature, accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité ; et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse, pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration. BUFFON.

DIEU (DE)

ET DU CULTE QUI LUI EST DU.

Autant que nous sommes purs, autant pouvons-nous imaginer Dieu; autant que nous nous le représentons, autant devons-nous l'aimer; autant que nous l'aimons, autant ensuite nous l'entendons.

En cette vie, il faut en partie que Dieu descende à nous ; c'est ce qu'il fait par la révélation. Il faut aussi que nous montions à lui, c'est ce que nous faisons par la foi. Sans cela nous n'aurions jamais de société avec Dieu : cette bonté inestimable demeurerait comme resserrée en elle-même ; et l'homme resterait éternellement dans son indigence.

Porro unum est necessarium. « *Une seule chose est nécessaire* (*Luc.*, X, 42). » Toute multiplicité est ici foudroyée ; il faut que tout soit ravagé, pour nous ramener à cette heureuse unité qui fait notre santé et notre bonheur.

Dieu nous cherche quand nous le cherchons. *Trahe me, post te curremus :* « *Entraînez-moi, nous courrons après vous* (*Cant.*, I, 3). » Il ne nous quitte jamais le premier ; mais il faut faire effort pour le retenir ; autrement il se retire, et nous tombons dans l'abîme; nous nous égarons dans un pays fort éloigné, *in regionem longinquam.* (*Luc.* XV, 13.)

Si nous avons sincèrement cherché notre Dieu, disons donc : *Tenui eum, nec dimittam.* « *Je l'ai arrêté, et je ne le laisserai point aller* (*Cant.* III, 4). » Qu'est-ce que ce *tenui?* Ce sont les bons mouvements, les attraits de la grâce, les instructions, tout ce qui nous parle de Jésus-Christ : s'en souvenir, en converser, se renouveler dans l'amour des vérités saintes, dans le désir d'y conformer ses sentiments et sa conduite; se tenir ainsi toujours inviolablement attaché à Jésus-Christ, afin qu'après avoir dit avec vérité durant le cours du voyage : *Non dimittam*, nous le disions avec assurance dans la gloire.

Parce que nous connaissons Dieu, nous l'aimons ; parce que nous ne le comprenons pas, nous l'adorons.

Ce n'est pas Dieu, mais nous qui croissons par le culte que nous lui rendons; nous venons, non pour le faire descendre à nous, mais pour nous élever à lui; il ne rebute pas toujours quand il diffère, mais il aime la persévérance, et lui donne tout.

Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. « *Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité* » (*Joan.*, IV, 23). Il faut éviter trois faux cultes, l'erreur, l'hypocrisie, la superstition. L'erreur n'adore pas Dieu tel qu'il est : il n'est tel que dans l'Eglise catholique. L'hypocrisie ne montre pas l'homme tel qu'il est. La superstition mêle l'un et l'autre, et en est un monstrueux assemblage ; c'est ce que saint Paulin exprime très-bien par ces paroles : *Superstitioni religiosa, religioni profana* (*Ad Jov.*, epist. 16, n. 10.)

Non in manufactis templis habitat. « *Dieu n'habite point dans les temples bâtis par les hommes* » (*Act.*, XVII, 24). Les temples ne sont pas élevés comme pour y renfermer la Divinité, mais afin de recueillir nous-mêmes nos esprits en Dieu. Ce Dieu qui est immense, les hommes s'imaginent pouvoir le ramasser en un temple ou dans des statues, au lieu qu'il fallait songer à recueillir en lui leur esprit dissipé. BOSSUET.

DIFFÉRENCE

ENTRE LA RELIGION DU CIEL ET CELLES DE LA TERRE.

La religion du ciel ne s'établit pas par les mêmes voies que les religions de la terre. Lisez l'histoire de l'Eglise, et vous verrez les prodiges de la religion chrétienne. A-t-elle résolu d'entrer dans un pays, elle sait s'en faire ouvrir les portes ; tous les instruments sont bons pour cela : quelquefois Dieu veut se servir de quelques pécheurs; quelquefois il va prendre sur le trône un empereur, et fait plier sa tête sous le joug de l'Evangile.

La religion chrétienne se cache-t-elle dans les lieux souterrains? attendez un moment, et vous verrez la majesté impériale parler pour elle. Elle traverse, quand elle veut, les mers, les rivières et les montagnes ; ce ne sont pas les obstacles d'ici-bas qui l'empêchent d'aller. Mettez de la répugnance dans les esprits, elle saura vaincre ces répugnances. Etablissez des coutumes, formez

des usages, publiez des édits, faites des lois, elle triomphera du climat, des lois qui en résultent, et des législateurs qui les auront faites. Dieu, selon ses décrets, que nous ne connaissons point, étend ou resserre les limites de sa religion.

Chose admirable! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. Nous devons au Christianisme, et dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre un certain droit des gens, que la nature humaine ne saurait assez reconnaître. On a osé avancer que de véritables Chrétiens ne formeraient pas un Etat qui pût subsister. Pourquoi non? Ce seraient des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auraient un très-grand zèle pour les remplir; ils sentiraient très-bien les droits de la défense naturelle; plus ils croiraient devoir à la religion, plus ils penseraient devoir à la patrie. Les principes du Christianisme, bien gravés dans le cœur, seraient infiniment plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, et cette crainte servile des états despotiques.

Dans un pays où l'on a le malheur d'avoir une religion que Dieu n'a pas donnée, il est toujours nécessaire qu'elle s'accorde avec la morale, parce que la religion. même fausse, est le meilleur garant que les hommes puissent avoir de la probité des hommes.

MONTESQUIEU.

DIFFICULTÉ (LA) DE VAINCRE NOS ASSIONS

DEVIENT UN MOTIF PERSONNEL DE CROIRE.

« Lorsque la vanité et les passions se taisent, a dit d'Alembert, la foi revient. » — « Tenez votre âme en état de désirer que la religion soit vraie, écrivait de son côté J.-J. Rousseau, et vous n'en douterez jamais. »

Il est des âmes heureusement nées en qui la vertu semblerait être une inclination naturelle. Si les jeunes ans ont été préservés d'une corruption prématurée, en eux la vertu est plus pure, sa pratique en est plus facile, les passions se plient avec moins de résistance, le cœur s'attache au bien; on comprend peu alors ce qu'on nous dit de la difficulté de se vaincre soi-même.

L'établissement d'une religion qui attaque ouvertement toutes les passions, et qui ne fait grâce à aucune, n'en est pas moins à nos yeux un prodige; mais que ce grand événement étonne bien davantage, qu'il est bien plus frappant pour celui qui éprouve une vive résistance du côté de ses passions!

O vous qui trouvez si difficile de revenir au culte de la vertu, vous n'avez cependant que de faibles obstacles à vaincre; environné de bons exemples, investi de tous les moyens de salut, faisant même des efforts; et malgré ces efforts, ces moyens, ces secours, faible contre de légers obstacles, ou vous n'osez mettre la main à l'œuvre, ou vous échouez honteusement. C'est donc à vous à nous dire comment l'univers, plongé dans un abîme d'erreurs et de vices, a ouvert les yeux à la lumière, et s'est élevé à la hauteur des plus héroïques vertus. Nul n'est plus en état que vous d'admirer cette grande et étonnante merveille de la conversion de l'univers, et c'est ainsi que la difficulté de vous vaincre vous devient un motif nouveau et puissant, propre à rendre votre foi inébranlable.

Il n'est pas même nécessaire de vous supposer l'esclave de toutes les passions. Vous pouvez être dans cet âge où rien ne lie encore fortement; au sein d'une famille vertueuse, et malgré ces exemples domestiques, malgré le tonnerre des vérités évangéliques qui retentit chaque jour autour de vous, pressé, sollicité de toutes parts, vous-même plein de bons désirs, votre retour à la vertu vous semble encore si difficile. Combien le devait-il être davantage lorsqu'il fallait vaincre des vices enfants de l'habitude, autorisés par l'exemple, celui même des dieux, lorsque tous ces vices descendaient en foule de l'Olympe, armés d'une autorité sacrée. Arbrisseau encore tendre, vous résistez à la main qui veut vous plier! Quelle puissance divine éclate donc à la vue de ces mains faibles et débiles qui ont courbé par toute la terre tant de chênes antiques, et dirigé à leur gré leurs rameaux durcis par le nombre des années. Un fil vous arrête : quelle est donc cette puissance vraiment divine qui a brisé ces chaînes de fer qui tenaient les nations captives sous le double joug des erreurs et des vices? MÉRAULT.

DILEMME

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION.

Si ma religion était fausse, je l'avoue, voilà le piége le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer : il était inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y être pas pris; quelle majesté! quel éclat de mystères! quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine! quelle raison éminente! quelle force invincible et accablante de témoignages rendus successivement, et pendant trois siècles entiers, par des millions de personnes les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et du dernier supplice

Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusqu'au commencement du monde, jusqu'à la veille de sa naissance ; y a-t-il rien eu de semblable dans tous les temps? Dieu même pouvait-il jamais mieux rencontrer pour me séduire? Par où échapper? où aller? où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche?...

La religion est vraie ou elle est fausse : si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà, si l'on veut, soixante années perdues pour l'homme de bien, pour le trappiste et le

solitaire ; ils ne courent pas un autre risque. Mais si elle est fondée sur la vérité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux : l'idée seule des maux qu'il se prépare trouble l'imagination ; la pensée est trop faible pour les concevoir, et les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.

LA BRUYÈRE.

DIMANCHE (LE),

SYMBOLE D'UNITÉ ET D'IMMORTALITÉ.

Ils sont arrivés les jours prédits par l'antique prophète, qui s'écriait : « Du couchant à l'aurore, du septentrion au midi, l'on immole au Seigneur une victime pure et sainte.» Disparaissez, sacrifices impurs et sanglants, vous n'êtes pas dignes du saint lieu. Voici le sacrifice du pain et du vin, le seul sacrifice digne de la grandeur infinie. Chaque dimanche, dans tous les climats de la terre, de l'ancien et du nouveau monde, au signal donné par l'Epouse qui gémit, dans les champs de son exil, de l'absence de son Epoux éternellement vivant dans les cieux, tous les labeurs de l'humanité souffrante et fidèle sont suspendus; on voit accourir de toutes parts dans l'enceinte des temples une foule recueillie d'hommes, de femmes et d'enfants, dont toutes les pensées vont se fondre en un instant en une seule pensée, en un seul sentiment, en un seul hommage de glorification et de dépendance adressé à l'Etre suprême. Le Roi, le Créateur des sphères étincelantes, le Dieu que le temps et l'espace ne peuvent contenir, descend au milieu d'eux à la voix d'un faible mortel. Le Maître universel, qui d'un signe glacerait de terreur et d'épouvante tous les mondes à la fois, voile son invisible majesté sous les apparences les plus familières à chacun de nous ; il se laisse approcher comme le plus tendre des pères. Que dis-je ? dans l'immensité de son amour, il devient l'aliment de notre nature immortelle, il la fait participer à sa substance divine, afin que, vivifiée et rajeunie dans sa marche haletante, elle se relève encore avec plus de force et de vigueur vers son élément céleste. Et l'Eglise, mère inquiète et vigilante, rassemble tous ses fils autour d'elle, et parée de son nombreux cortége, elle s'humilie, elle se prosterne avec des gémissements ineffables devant son divin Epoux, le priant en son ardente sollicitude d'abréger pour eux les jours de l'épreuve et de l'expiation. Elle lui rappelle que lui, l'élu bien-aimé de l'Eternel, éternel lui-même, il est devenu faible comme eux, il a souffert comme eux, comme eux il a été vu gémissant et succombant dans les angoisses et dans la douleur, sous le faix accablant de leurs iniquités. Au moment où se renouvelle sur l'autel d'une manière mystique et non sanglante le sacrifice une fois accompli sur le Golgotha, elle prend toutes les douleurs, toutes les infortunes, tous les labeurs, toutes les plaintes de l'humanité assise dans le deuil et dans la tristesse de son pèlerinage ; elle unit cet holocauste à l'holocauste divin, et la souffrance de l'humanité devient la souffrance de Dieu. Elle prend toutes les pensées, tous les sentiments de l'humanité, et toutes les pensées de l'humanité deviennent la pensée de Dieu. Elle prend l'humanité elle-même, elle l'offre dans une extase d'amour en union avec la victime incarnée, et, mystère ineffable et ravissant ! mystère consolateur ! ô sages du monde où êtes-vous ? l'humanité a disparu, l'humanité, par la vertu d'un chaste et merveilleux hymen, l'humanité, personnalité toujours vivante, l'humanité sanctifiée se fait Dieu (1).

Ah ! s'il est un cœur qui puisse rester froid en présence de ce spectacle, le plus sublime de tous les spectacles pour qui sait le comprendre, combien nous devons le plaindre !

Et comme si elle avait voulu réhabiliter tous les sentiments qui se partagent le cœur de l'homme et de la femme, l'Eglise dans ses fêtes ordonnées par une profonde sagesse élèvera tour à tour les chants de la tristesse, de la consolation et de la joie. O mères, accourez, tenant votre enfant par la main, la religion chrétienne a rendu votre maternité vénérable et sublime. Jadis les mères enfantaient avec humiliation, leur enfantement leur était une honte expiable : aujourd'hui, l'Eglise se réjouit avec vous, elle tressaille de votre joie, parce qu'un fils vous est né, parce qu'elle reçoit un habitant de plus dans la cité qui ne mourra jamais ! Epouses, accourez, vous aussi, avec vos jeunes époux, venez préluder aux noces éternelles que Dieu vous prépare dans sa demeure magnifique; c'est lui qui fécondera votre sein. Présentez-lui vos époux ; qu'ils soient un jour votre couronne, comme vous serez la couronne de vos époux. L'Eglise a béni le mariage, et l'a rendu saint et joyeux. Loin de détruire les sentiments affectueux, elle les fortifie et leur donne de nouveaux charmes en les épurant. Et vous, ô vierges, dans le sanctuaire de votre solitude, offrez, offrez à Dieu ces chastes vœux et ces larmes secrètes qui lui sont le plus doux des encens et l'offrande la plus précieuse. Trop de crimes et de souillures défigurent l'humanité : ah ! faites monter sans cesse vers le trône de Dieu le parfum de vos vertus angéliques. Et vous aussi, petits enfants, vous que l'Homme-Dieu invitait avec tant de douceur à venir à lui, venez, et placez-vous

(1) « O Dieu ! qui par un effet admirable de votre toute-puissance avez créé l'homme dans un si noble état, et qui l'avez rétabli dans sa dignité par une plus grande merveille, faites-nous la grâce, par le mystère de cette eau et de ce vin, d'avoir un jour part à la divinité de celui qui a daigné se revêtir de notre humanité, Jésus-Christ, votre Fils, etc. » (*Prières de la Messe.*)

entre nous et le Très-Haut armé de ce tonnerre qui foudroie le mensonge et l'orgueil. Aux coups inévitables de ses vengeances nous opposerons votre candeur et votre ingénuité, comme le plus invincible rempart, et sa colère fuira devant votre innocence. Tous ensemble, accourons vers Dieu, et, comme aux premiers temps du Christianisme, embrassons-nous dans une étroite alliance. Que l'égoïsme et la cupidité soient anéantis ; qu'une fraternité sainte nous assemble autour de notre mère, et qu'il soit dit de nous encore : Toute la multitude de ceux qui croient n'est qu'un cœur et qu'une âme. Les anges, les saints, les milices célestes, les âmes de ceux qui nous ont précédés dans les demeures éternelles et qui nous convient à leur banquet, nous contempleront en souriant et s'associeront à la fête de l'humanité. Le monde visible et le monde invisible unis par un mystérieux accord se confondront un moment sous l'œil du Maître suprême, qui, satisfait de l'humble concert de louanges que lui chante la création universelle, nous fera sentir les prémices de ce bonheur du dimanche éternel que l'œil de l'homme ne peut voir, que son oreille ne saurait entendre, que son esprit ne peut concevoir.

Et vous, ouvriers, serfs et vassaux de la féodalité nouvelle, vous tous travailleurs, sous quelque dénomination que vous soyez rangés dans la classification sociale; et vous aussi, riches et grands du monde, car la religion par sa toute-puissante influence peut légitimer la grandeur et la richesse, en soufflant sur elles l'esprit de la charité ; sentez-vous en vous-mêmes que vos destinées présentes sont hors de proportion avec cet indomptable instinct, cette passion de l'infini qui fermente en vous ? Si vous le sentez, n'étouffez pas le germe de vie que vous contenez et qui cherche à se produire au dehors. Si vous ne le sentez pas, si le travail ou le plaisir ont comprimé sa manifestation, ah ! du moins ne refusez pas d'écouter ceux qui viennent vous annoncer la mission sublime pour laquelle votre intelligence a été jetée au sein de la création. Dociles à l'appel de l'Esprit, ô mes frères, levez-vous dans une ardeur pacifique, sortez de ces ténèbres au milieu desquelles une impiété intéressée veut retenir les uns, un égoïsme sordide engager les autres, et, forts de l'enthousiasme de votre ambition nouvelle, remplis de la majesté du Dieu qui vous attire, élevez-vous, en vous appuyant sur la colonne inébranlable de la vérité, au niveau de votre ambition et de vos destinées.

François PÉRENNÈS (1).

DISCOURS

DE SAINT PAUL A L'ARÉOPAGE.

Saint Paul, traduit à Athènes, et cité devant l'Aréopage pour y rendre compte de sa conduite et de ses doctrines, avait remarqué en traversant la ville, un autel qui portait ces mots pour inscription : *Au Dieu inconnu.* Cette rencontre imprévue lui fournit le discours qu'il tient ici devant l'Aréopage, et qui frappa tellement cette grave assemblée, qu'elle ajourna le jugement, et mit sur le champ l'orateur en liberté.

Athéniens qui m'écoutez ! en traversant vos murs, j'ai remarqué un autel sur lequel se lisait cette inscription : Au Dieu inconnu ! Eh bien ! ce Dieu que vous adorez sans le connaître, c'est Celui que je viens vous annoncer. Créateur et maître souverain de l'univers entier, il n'habite point les temples que la main de l'homme lui a élevés ; et celui qui dispense à tout ce qui respire, la vie et la lumière, n'a pas besoin, pour être honoré, des fragiles ouvrages de sa créature. Il a tiré d'un seul homme la race de tous les hommes. Il leur a donné pour demeure toute l'étendue de la terre. Il a tracé l'ordre et la marche des saisons, et assigné à chaque peuple les limites de son habitation.

C'était pour leur apprendre à retrouver partout ce Dieu, que l'on cherche si loin, et qui cependant est si près de chacun de nous.

La vie, l'être, le mouvement, nous tenons tout de lui ; nous sommes tout en lui et par lui ; et pour emprunter ici le langage d'un de vos poëtes, nous sommes les enfants et la race de Dieu même.

Loin de nous la pensée d'assimiler la Divinité à l'or, à l'argent, à tous ces vils métaux, dont l'industrieux caprice de l'homme a songé à faire des dieux. Mais justement irrité contre ces temps d'ignorance et d'aveuglement, le vrai Dieu annonce aujourd'hui à tous les hommes, que le moment du repentir est arrivé, et qu'un jour viendra où le monde sera jugé selon la justice, par celui qu'il a revêtu de sa toute-puissance, en le ressuscitant d'entre les morts. Saint PAUL (*Act.*, XVII, 22-31.)

DIVINITÉ DU CHRISTIANISME.

Que l'on considère les merveilles de l'Ecriture sainte, qui sont infinies ; la grandeur et la sublimité plus qu'humaine des choses qu'elle contient; et la simplicité admirable de son style qui n'a rien d'affecté, rien de recherché, et qui porte un caractère de vérité qu'on ne saurait désavouer.

Que l'on considère la personne de Jésus-Christ en particulier : quelque sentiment qu'on ait de lui, on ne peut pas disconvenir qu'il n'eût un esprit très-grand et très-relevé, dont il avait donné des marques dès son enfance devant les docteurs de la loi; et cependant au lieu de s'appliquer à cultiver ses talents par l'étude et la fréquentation des savants, il passe trente ans de sa vie dans le travail des mains et dans une re-

(1) *De l'Institution du dimanche, considérée principalement dans ses harmonies avec les besoins de notre époque*, Paris, chez Ambr. Bray, in 8. — Ce libraire en publie une nouvelle édition populaire, dans le format in-12.

traite entière du monde; et, pendant les trois années de sa prédication, il appelle à sa compagnie, et choisit pour ses apôtres des gens sans science, sans étude, sans crédit; et il s'attire pour ennemis ceux qui passaient pour les plus savants et les plus sages de son temps. C'est une étrange conduite pour un homme qui a dessein d'établir une nouvelle religion.

Que l'on considère en particulier ces apôtres choisis par Jésus-Christ, ces gens sans lettres, sans étude, et qui se trouvent tout à coup assez savants pour confondre les plus habiles philosophes, et assez forts pour résister aux rois et aux tyrans qui s'opposaient à l'établissement de la religion chrétienne qu'ils annonçaient.

Et qu'on juge après tout cela s'il est possible de douter que la religion chrétienne soit la seule véritable, et si jamais aucune autre a rien eu qui en approchât.

PASCAL.

DIVINITÉ DE L'ÉVANGILE.

Qui peut méconnaître et cette empreinte de divinité qui distingue l'Evangile de tous les ouvrages de l'homme, et cette impression de vertu qui en naît de toutes les pages, ainsi qu'elle sortait de la personne du Sauveur du monde? Quel est donc ce livre, unique dans ce genre, dont la majesté égale la simplicité? Quel ton jusqu'alors inconnu! Quelle manière ravissante! Quel naturel! Quelle candeur! Quel invincible caractère de bonne foi et de sincérité! Comment ne pas se rendre à cet air d'innocence, et à cette ingénuité qui ignore l'art des précautions, qui jamais ne cherche à surprendre; à cette noble simplicité, qui, aussi éloignée de toute prétention que de toute emphase, ne perd jamais de vue son objet, ne s'écarte jamais dans des routes étrangères, et jamais ne dit un seul mot qui ne tende à sa fin? Où donc nos évangélistes ont-ils pris cette admirable concision, qui, en si peu de mots, dit tant de choses, et des choses si étonnantes et si sublimes, si ce n'est dans celui qui est la parole elle-même? Qui leur a révélé cette morale et si simple et si étendue, et si haute et si populaire, si ce n'est celui qui est la source de la morale et la morale elle-même? Quels écrivains inspirèrent jamais plus de respect et méritèrent plus de confiance? Témoins de tous les faits qu'ils racontent, auditeurs de toutes les instructions, sans prétention comme sans espérances, au-dessus de toute illusion et de tout intérêt, ils n'entreprennent ni l'éloge ni l'apologie de leur maître; ils ne cherchent jamais ni à lui concilier l'admiration, ni à le préserver du blâme; ils racontent aussi uniment ses humiliations que ses vertus, ses faiblesses que ses miracles; ils ne montrent ni reconnaissance pour ses bienfaits, ni compassion pour ses souffrances; et partout on les voit comme lui sans passion et sans enthousiasme. S'ils ont à se défendre de quelque prévention, c'est de celle qu'ils ont conçue contre sa personne; et s'ils ont quelque préjugé à écarter, c'est la répugnance elle-même qu'ils ressentent pour ses préceptes. On sent évidemment qu'ils n'ont pas plus l'intention de tromper, que la crainte d'être démentis; qu'ils laissent parler leur sujet, et que c'est bien plus la vérité qui les presse, que la manière de la dire qui les occupe. C'est la marche des gens tellement familiarisés avec la grandeur des événements dont ils sont les historiens, qu'ils en ont perdu jusqu'à l'étonnement. Ils écrivent ce qu'ils ont vu et entendu; ils l'écrivent sans réflexions, comme ils le croient sans aucun doute; ils ne soupçonnent seulement pas que d'autres puissent en douter; ils ne se chargent que des faits, ils vous laissent en tirer les conséquences: ce n'est pas leur faute si elles vous déplaisent, et si vos passions en murmurent. Les commentaires et les explications ne les regardent pas; la seule tâche qu'ils se soient imposée, c'est d'être rigoureusement exacts: ils ont fait leur devoir d'historiens fidèles, ne leur demandez pas autre chose.

Qu'on nous montre, dans toute l'antiquité, un seul historien qui, même de loin, approche de ce grand caractère d'impartialité, de véracité et de sagesse! Il n'y a pas même jusqu'aux apparentes contradictions des évangélistes, qui ne déposent en leur faveur, en nous prouvant qu'ils ne se sont jamais copiés, qu'ils ne se sont jamais concertés; et néanmoins ils s'accordent à un tel point sur les enseignements et sur les faits, que quand nous n'aurions qu'un seul Evangile, nous y trouverions le même système de religion et de morale que dans les quatre Evangiles réunis. A qui donc faut-il croire, si ce n'est à de pareils témoins? Sur quel monument historique peut-on se reposer, si celui-ci peut être légitimement suspect? Quelle règle avons-nous pour connaître la vérité, si c'est ainsi qu'on peut écrire le mensonge? Comment la bonne foi est-elle faite, si ce n'est pas là son caractère et son accent? Et que peut-il manquer à notre certitude, lorsque ces hommes, qui ont écrit ce qu'ils ont vu et entendu, meurent enfin pour défendre ce qu'ils ont écrit?

Tout le monde connaît ce magnifique passage de Jean-Jacques Rousseau sur Jésus-Christ et l'Evangile, où la majesté du style répond à la majesté des idées, et où, pour s'élever à la hauteur de son sujet, il semble s'être élevé au-dessus de lui-même. « Il serait plus inconcevable, a dit Jean-Jacques, que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ce ton ni cette morale; et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » Ce n'est point ici un trait d'esprit, une pensée brillante; c'est un trait de lumière qui commande la conviction, et que l'incrédulité ne peut pas plus obscurcir par des sophismes, qu'affai-

blir par le mépris. Comment, en effet, ces hommes, si ignorants et si simples, auraient-ils pu inventer, c'est-à-dire trouver eux-mêmes une morale si au-dessus de leurs faibles lumières, et rendre, avec tant de justesse, une doctrine qu'ils avouaient ne pas entendre? Comment auraient-ils pu inventer toutes ces choses, qui ne peuvent pas venir dans l'esprit de celui qui invente, et que n'auraient certainement pu inventer des hommes qui n'auraient voulu que tromper? Comment auraient-ils pu imaginer ce grand caractère de Jésus-Christ, qui ne se dément jamais, qui est toujours ce qu'il doit être, toujours digne de son origine céleste, toujours tel que paraissent le demander la nature de sa mission et le grand but qu'il se propose de remplir? Non, un portrait si sublime et si grand, si bien d'accord dans toutes ses parties, et dépouillé de tout art et de toute déclamation, si éloigné de tout ce qui peut sentir le panégyrique et l'éloge, n'existerait point, si le divin original n'eût point existé! C'est un chef-d'œuvre dont les évangélistes n'eussent jamais été capables, s'ils n'eussent travaillé sur le vrai et copié d'après nature. Et certes, dans la supposition qu'il n'y ait jamais eu de Fils de Dieu promis et envoyé au monde, nous n'aurions jamais eu l'Evangile tel que nous le lisons; et l'histoire de Jésus-Christ, que nous y trouvons, doit être reléguée au rang des choses impossibles, dès l'instant où on ose la travestir en légende apocryphe.

Il est vrai que cet Evangile renferme des dogmes incompréhensibles et des faits merveilleux que le même Jean-Jacques ne craint pas de nous donner comme *incroyables*. Mais ce n'est ici qu'une contradiction de plus, ajoutée à tant d'autres, et qui, bien loin d'affaiblir le témoignage qu'il a rendu à Jésus-Christ, ne sert qu'à l'appuyer et à le faire ressortir davantage. Comment n'a-t-il pas vu que, sans ce merveilleux, la plupart même des faits seraient *inexplicables* et manqueraient à la fois de liaison et de motifs; que tout ce merveilleux est inséparable du sujet même; et que, si ces choses *incroyables* n'existaient pas dans l'Evangile, l'Evangile lui-même n'existerait pas? Voudrait-il que la vie d'un homme divin n'eût rien d'inexplicable et de surnaturel, et qu'elle pût être autre chose qu'un enchaînement de merveilles destinées à consacrer sa personne et à justifier sa mission? Voudrait-il qu'un livre destiné à perfectionner la raison et à confondre la sagesse humaine n'eût été qu'un ouvrage purement raisonnable et tout philosophique, c'est-à-dire aussi froid, aussi sec, aussi décharné que les enseignements humains? Bien loin que ce merveilleux rende suspecte l'histoire de Jésus-Christ, il la confirme, puisqu'il la rend ce qu'elle doit être; et je me défierais plutôt des écrivains qui nous l'ont transmise, s'il y avait moins de ces actions miraculeuses et de ces choses surhumaines dont on veut que je me défie. En même temps que ce merveilleux est digne de sa sainteté, sa sainteté est également digne de ce merveilleux, et il s'assortit si parfaitement avec la dignité de sa personne et la grandeur de son ministère, que je le demanderais aux évangélistes tel que nous l'admirons dans leurs écrits, si je ne l'y trouvais pas.

Ecoutons encore le philosophe de Genève nous parlant de Jésus-Christ : « Sa douceur, dit-il, qui tient plus de l'ange et du Dieu que de l'homme, ne l'abandonne pas un instant, même sur la croix, et fait verser des torrents de larmes à qui sait lire sa vie comme il faut à travers le fatras dont ces pauvres gens l'ont défigurée. Heureusement ils ont respecté et transcrit fidèlement les discours qu'ils n'entendaient pas : ôtez quelques tours orientaux ou mal rendus, on n'y voit pas un mot qui ne soit digne de lui, et c'est là qu'on reconnaît l'homme divin qui, de si piètres disciples, a fait pourtant dans leur grossier, mais fier enthousiasme, des hommes éloquents et courageux. »

Ici, comme on voit, Rousseau traite assez mal les évangélistes, et cela, parce qu'ils n'ont pas arrangé l'Evangile à sa manière. Mais on peut lui demander comment de si *piètres disciples* ont-ils pu avoir ce *fier enthousiasme* qui suppose des âmes fortes? Comment sont-ils devenus des hommes *éloquents et courageux?* Comment ces *pauvres gens* ont-ils transcrit si *fidèlement* les discours de Jésus-Christ, qu'ils n'en ont jamais altéré la dignité, l'admirable simplicité? Comment ces discours qu'ils *n'entendaient pas* ont-ils été si *heureusement respectés*, qu'à quelques tours orientaux près, on n'y voit pas un seul mot qui ne soit digne de lui, et où l'on ne reconnaisse *l'homme divin?* Comment, en *défigurant* l'Evangile par des *fatras*, c'est-à-dire par des faits surnaturels, n'ont-ils jamais défiguré la sublimité et la beauté de sa morale? S'ils ne *l'entendaient pas*, comment ne l'ont-ils pas *défigurée?* et s'ils l'entendaient au point de ne jamais y mettre un seul mot qui ne fût digne de leur maître, comment sont-ils de *pauvres gens* et de *piètres disciples?* Voilà ce qu'aurait dû nous expliquer cet homme qui n'est pas sans doute un *pauvre* écrivain, mais qui est si souvent le plus *pauvre* et le plus inconséquent des raisonneurs. Qu'entend-il d'ailleurs par ces *pauvres gens?* Sans doute ce ne sont pas des gens de lettres et des déclamateurs; on le voit bien à leur style, à leur abandon, à cette absence totale de tout ornement ambitieux et de tout subtil artifice. On sent bien qu'ils ne cherchent pas à briller et à capter les suffrages de leurs lecteurs; qu'ils ne composent pas de génie; et que, s'ils avaient été ce qu'on appelle des écrivains, nous aurions de Jésus-Christ une histoire toute différente de celle qu'ils nous ont laissée. Mais c'est cette *pauvreté* même qui fait tout à la fois notre admiration et notre confiance; c'est elle qui me garantit la vérité de leur récit, qui me convainc que ce n'est pas un livre qu'ils ont voulu faire, mais une simple narration, et

l'exposé naïf de cette parole divine qu'ils ont vue et touchée.

J'admire alors comment ces *pauvres gens* ont pu former un tissu si bien lié de l'histoire évangélique, que toute l'industrie humaine n'aurait pu le contrefaire. Je me demande avec surprise comment ces *pieètres disciples*, sans éloquence et sans talents, ont pu parler de leur maître mille fois plus dignement que n'auraient pu le faire tous les talents et toute l'éloquence du monde : car, si l'on prenait toutes les histoires les mieux écrites, toutes les vies qui ont été composées par les grands auteurs, les panégyriques qu'on a été trente ans à achever; qu'on rassemble toutes les idées de vertu que la conduite des sages et l'esprit de ceux qui les ont loués avec le plus de passion peuvent nous fournir; qu'on joigne ensemble les Aristide et les Caton, et qu'en séparant même leurs vertus de leurs défauts on leur prête les plus sublimes et les plus rares qualités que l'on voit répandues dans les autres hommes, on sera toujours forcé d'avouer que toutes ces idées n'approcheront jamais de cette perfection que les évangélistes, écrivant sans hyperboles et sans art, nous font concevoir de Jésus-Christ; d'où il est aisé de conclure qu'il n'y a donc que l'Esprit de Dieu qui ait pu donner la parole à ces gens sans esprit, et leur inspirer ce que d'eux-mêmes ils n'eussent jamais pu trouver.

Mais laissons les sophismes de l'erreur, pour prendre acte des aveux arrachés par la force de la vérité, et admirons, avec Rousseau, la touchante impression que fait la vie de Jésus-Christ *à qui sait la lire comme il faut*, c'est-à-dire à qui sait la lire sans passion, sans prévention, sans orgueil; à qui la lit avec droiture, avec simplicité de cœur, avec le sincère désir de s'éclairer; à qui s'abandonne à ce charme d'onction et de vérité qui y domine d'un bout à l'autre; à qui ne prétend pas que quelques difficultés de grammaire, ou de chronologie, puissent jamais affaiblir tous les autres genres de preuves qui y brillent de toutes parts; à qui ne s'imagine pas que quelques embarras de détails sont faits pour obscurcir la lumière invincible qui résulte de tout l'ensemble; à qui enfin ne soumet pas à quelques pointilleries de critique les magnifiques enseignements de ce livre divin, où tout est pour l'instruction, rien pour la curiosité; où tout est fait pour nous rendre meilleurs, et non pour nous rendre savants. De Boulogne.

DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Concluons par une dernière preuve, mais essentielle : c'est de voir un homme que l'ignominie de sa mort, que la confusion, l'opprobre, l'humiliation infinie de sa mort, élève à toute la gloire que peut prétendre un Dieu; tellement qu'à son seul nom, et en vue de sa croix, les plus hautes puissances du monde fléchissent les genoux et se prosternent pour lui faire hommage de leur grandeur. Voilà ce que Dieu révélait à saint Paul dans un temps, remarque bien importante! dans un temps où tout semblait s'opposer à l'accomplissement de cette prédiction; dans un temps où, selon toutes les vues de la prudence humaine, cette prédiction devait passer pour chimérique; dans un temps où le nom de Jésus-Christ était en horreur. Toutefois, ce qu'avait dit l'Apôtre est arrivé; ce qui fut pour les Chrétiens de ce temps-là un point de foi a cessé en quelque façon de l'être pour nous, puisque nous sommes témoins de la chose et qu'il ne faut plus captiver nos esprits pour la croix. Les puissances de la terre fléchissent maintenant les genoux devant ce crucifié. Les princes, et les plus grands de nos princes, sont les premiers à nous en donner l'exemple, et il n'a tenu qu'à nous, les voyant en ce saint jour au pied de l'autel adorer Jésus-Christ sur la croix, de nous consoler et de nous dire à nous-mêmes : Voilà ce que m'avait prédit saint Paul; et ce que du temps de saint Paul j'aurais rejeté comme un songe, c'est ce que je vois et de quoi je ne puis douter. Or, un homme, mes chers auditeurs, dont la croix, selon la belle expression de saint Augustin, a passé du lieu infâme des supplices sur le front des monarques et des empereurs; un homme qui, sans autre secours, sans autres armes, par la vertu seule de la croix, a vaincu l'idolâtrie, a triomphé de la superstition, a détruit le culte des faux dieux, a conquis tout l'univers, au lieu que les plus grands rois de l'univers ont besoin pour les moindres conquêtes de tant de secours; un homme qui, comme le chante l'Eglise, a trouvé le moyen de régner par où les autres cessent de vivre, c'est-à-dire par le bois qui fut l'instrument de sa mort; et ce qui est encore plus merveilleux, un homme qui pendant sa vie avait expressément marqué que tout cela s'accomplirait, et que du moment qu'il serait élevé de la terre, il attirerait tout à lui : un tel homme n'est-il pas plus qu'homme? N'est-il pas homme et Dieu tout ensemble? Quelle vertu la croix, où nous le contemplons, n'a-t-elle pas eue pour le faire adorer des peuples? Combien d'apôtres de son Evangile, combien d'imitateurs de ses vertus, combien de confesseurs, combien de martyrs, combien d'âmes saintes dévouées à son culte, combien de disciples zélés pour sa gloire; disons mieux, combien de nations, combien de royaumes, combien d'empires n'a-t-il pas attirés à lui par le charme secret, mais tout-puissant de cette croix? Bourdaloue.

DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Il faut refuser à Jésus-Christ sa qualité d'homme juste et d'envoyé du Dieu tout-puissant que les ennemis de sa divinité lui accordent, ou convenir qu'il est lui-même un Dieu manifesté en chair, et descendu sur la terre pour sauver les hommes.

C'est une alternative inévitable : si Jésus-

Christ est saint, il est Dieu ; et si son ministère n'est pas un ministère d'erreur et d'imposture, c'est le ministère de la vie éternelle elle-même, qui s'est manifestée pour nous instruire. Or, les ennemis de sa naissance divine sont forcés d'avouer qu'il a été un homme juste, innocent, ami de Dieu ; et, si le monde a vu des esprits noirs et impies qui ont encore osé blasphémer contre son innocence et le confondre avec les séducteurs, ce n'ont été que quelques monstres dont le genre humain a eu horreur, et dont le nom même, trop odieux à toute la nature, est demeuré enseveli dans les mêmes ténèbres d'où l'horreur de leur impiété était sortie.

En effet, quel homme jusque-là avait paru sur la terre avec plus de caractères incontestables d'innocence et de sainteté que Jésus, Fils du Dieu vivant ? En quel philosophe avait-on jamais remarqué tant d'amour pour la vertu, tant de mépris sincère pour le monde, tant de charité pour les hommes, tant d'indifférence pour la gloire humaine, tant de zèle pour la gloire de l'Etre souverain, tant d'élévation au-dessus de tout ce que les hommes admirent et recherchent ? Quel est son zèle pour le salut des hommes ! c'est là que se rapportent tous ses discours, tous ses soins, tous ses désirs, toutes ses inquiétudes. Les philosophes critiquaient seulement les hommes, et ne cherchaient qu'à faire sentir leur faible ou leur ridicule : Jésus-Christ ne parle de leurs vices que pour leur en prescrire les remèdes. Les uns étaient les censeurs des faiblesses humaines, Jésus-Christ en est le médecin ; les uns se faisaient honneur de remarquer en autrui des vices dont ils n'étaient pas exempts eux-mêmes ; celui-ci ne parle qu'avec une douleur amère des fautes dont son innocence le met à couvert, et répand même des larmes sur les déréglements d'une ville infidèle : on voit bien que les uns ne voulaient pas corriger les hommes, mais s'en faire estimer en les méprisant, et que l'autre ne pense qu'à les sauver, et est peu touché de leurs applaudissements et de leur estime.

Suivez le détail de ses mœurs et de sa conduite, et voyez s'il a jamais paru sur la terre un juste plus universellement exempt de toutes les faiblesses les plus inséparables de l'humanité. Plus on l'observe, plus sa sainteté se développe. Ses disciples, qui le voient de plus près, sont les plus frappés de l'innocence de sa vie ; et la familiarité, si dangereuse à la vertu la plus héroïque, ne sert qu'à découvrir tous les jours de nouvelles merveilles dans les siennes. Il ne parle que le langage du ciel ; il ne répond que lorsque ses réponses peuvent être utiles au salut de ceux qui l'interrogent. On ne voit point en lui de ces intervalles où l'homme se retrouve : partout il paraît un envoyé du Très-Haut. Les actions les plus communes sont en lui singulières, par la nouveauté et la sublimité des dispositions dont il les accompagne, et il ne paraît pas moins un homme divin lorsqu'il mange chez un Pharisien que lorsqu'il ressuscite Lazare Certes, la nature toute seule ne saurait mener si loin la faiblesse humaine. Ce n'est pas ici un philosophe qui impose ; c'est un juste qui prend dans ses propres exemples les règles et les préceptes de sa doctrine : il faut bien qu'il soit saint, puisque le disciple lui-même qui le trahit, intéressé à justifier sa perfidie en découvrant ses défauts, rend pourtant un témoignage public à son innocence et à sa sainteté, et que toute la malice de ses ennemis défiée n'a su le reprendre d'aucun péché.

Or je dis que, si Jésus-Christ est saint, il est Dieu ; et que, soit que vous considériez la doctrine qu'il nous a enseignée par rapport à son Père ou par rapport aux hommes, elle n'est plus qu'un amas d'équivoques malignes, ou de blasphèmes enveloppés, s'il n'est qu'un homme ordinaire, envoyé seulement de Dieu pour instruire les hommes.

Je dis : soit que vous le considériez par rapport à son Père. En effet, si Jésus-Christ n'est qu'un simple envoyé du Très-Haut, il ne vient donc que pour manifester aux nations idolâtres l'unité de l'essence divine. Mais, outre que sa mission regarde principalement les Juifs, qui depuis longtemps n'étaient plus retombés dans l'idolâtrie, et n'avaient pas besoin par conséquent que Dieu leur suscitât un prophète pour les corriger d'une erreur dont ils étaient exempts, et un prophète qu'on leur faisait espérer depuis la naissance du monde comme la lumière d'Israël et le libérateur de son peuple ; outre cela, comment Jésus-Christ s'y prend-il pour remplir son ministère, et quel est son langage sur l'Etre suprême ? Moïse et les prophètes chargés de la même mission ne cessaient de publier que le Seigneur était un ; que c'était une impiété de le comparer à la ressemblance de la créature, et qu'ils n'étaient eux-mêmes que ses serviteurs et ses envoyés, vils instruments entre les mains d'un Dieu qui opérait en eux de grandes choses. Nulle expression douteuse ne leur échappe sur un point si essentiel à leur mission : nulle comparaison d'eux à l'Etre suprême, toujours dangereuse par le penchant que l'homme avait de prostituer ses hommages à l'homme et de se faire des dieux palpables et visibles : nul terme équivoque qui eût pu les confondre eux-mêmes avec le Seigneur au nom duquel ils parlaient, et donner lieu à une superstition et à une idolâtrie qu'ils venaient combattre.

Mais si Jésus-Christ n'est qu'un envoyé comme eux, il s'en faut bien qu'il remplisse avec autant de fidélité qu'eux son ministère. Il ne cesse de se dire égal à son Père : il vient nous apprendre qu'il est descendu du ciel et sorti du sein de Dieu ; qu'il était avant Abraham, qu'il était avant toutes choses ; que le Père et lui ne font qu'un ; que la vie éternelle consiste à connaître le Fils comme à connaître le Père ; que tout ce que le Père fait, le Fils le fait aussi. Trouvez-moi un prophète qui, jusqu'à Jésus-Christ, eût tenu un langage si

nouveau, si inouï, si peu respectueux pour le Dieu suprême, et qui, loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'auteur de tout don excellent, ait attribué à ses propres forces les grandes choses que le Seigneur avait daigné opérer par son ministère. Partout il se compare au Dieu souverain: il dit, à la vérité une fois, que le Père est plus grand que lui; mais quel est ce langage, s'il n'est pas lui-même un Dieu manifesté en chair? et ne regarderions-nous pas comme un insensé un homme qui viendrait nous annoncer sérieusement que l'Etre suprême est plus grand que lui? N'est-ce pas s'égaler à la Divinité que d'oser même se mesurer avec elle? Y a-t-il quelque proportion, et du plus ou moins, entre Dieu et l'homme, entre le tout et le néant? Mais que dis-je? Jésus-Christ ne se contente pas de se dire égal à Dieu, il justifie même la nouveauté de ses expressions contre les murmures des Juifs qui s'en scandalisent: loin de les détromper nettement, il les confirme dans le scandale: partout il affecte un langage qui devient ou insensé ou impie, si son égalité avec son Père ne l'éclaircit et ne le justifie. Que vient-il faire sur la terre, s'il n'est pas Dieu? Il vient scandaliser les Juifs en leur donnant lieu de croire qu'il se compare au Très-Haut; il vient séduire les nations, en se faisant adorer après sa mort à toute la terre; il vient répandre de nouvelles ténèbres dans l'univers, et non pas y répandre, comme il s'en est vanté, la science, la lumière et la connaissance de Dieu. Quoi! Paul et Barnabé, déchirent leurs vêtements lorsqu'on les prend pour des dieux; ils crient hautement devant les peuples qui veulent leur immoler des victimes: *Adorez le Seigneur dont nous ne sommes que les envoyés et les ministres!* L'ange, dans l'Apocalypse, lorsque saint Jean se prosterne pour l'adorer, rejette avec horreur cet hommage et lui dit hautement: *Adorez Dieu seul!* et Jésus-Christ souffre tranquillement qu'on lui rende des honneurs divins? et Jésus-Christ loue la bonne foi des disciples qui l'adorent et qui l'appellent, avec Thomas, leur Seigneur et leur Dieu? et Jésus-Christ confond même ses ennemis qui lui disputent sa divinité et son éternelle origine! Est-il donc moins zélé que ses disciples pour la gloire de celui qui l'envoie? ou lui importe-t-il moins de détromper nettement les peuples d'une méprise si injurieuse à l'Etre suprême, et qui anéantit le fruit unique de son ministère?

Oui, quel bien Jésus-Christ est-il venu apporter au monde, si ceux qui l'adorent sont des idolâtres et des profanes? Tous ceux qui ont cru en lui l'ont adoré comme le Fils éternel du Père, l'image de sa substance et la splendeur de sa gloire. Il ne se trouve qu'un très-petit nombre d'hommes dans le Christianisme, lesquels, en le recevant comme l'envoyé de Dieu, refusent de lui rendre les honneurs divins; cette secte même, bannie de toutes parts, exécrable dans les lieux même où toutes les erreurs trouvent un asile, est réduite à quelques sectateurs obscurs et cachés, punie partout comme une impiété, dès qu'elle ose se montrer à découvert, et obligée de se cacher dans les ténèbres et dans les extrémités des provinces et des royaumes les plus reculés. Est-ce donc là ce peuple nombreux, de toute langue, de toute tribu, de toute nation, que Jésus-Christ était venu former sur la terre? est-ce là cette Jérusalem auparavant stérile, et devenue féconde, qui devait renfermer dans son sein les peuples et les nations, et où les îles les plus éloignées, les princes et les rois devaient venir adorer? Sont-ce là les grands avantages que le monde devait retirer du ministère de Jésus-Christ? est-ce donc là cette abondance de grâce, cette plénitude de l'esprit de Dieu répandu sur tous les hommes, ce renouvellement universel, ce règne spirituel et durable que les prophètes avaient prédit avec tant de majesté, et qui devait accompagner la venue du libérateur? Quoi! une attente si magnifique se réduit donc à voir le monde plongé dans une nouvelle idolâtrie? Cet avénement si heureux pour la terre, promis depuis tant de siècles, annoncé avec tant de pompe, désiré de tous les justes, montré de loin à tout l'univers comme son unique ressource, devait donc le corrompre et le pervertir pour toujours?

Voilà comme la doctrine de Jésus-Christ par rapport à son Père établit la gloire de son éternelle origine. Aussi, lorsque les prophètes parlent du Dieu du ciel et de la terre, les expressions manquent à la grandeur et à la magnificence de leurs idées. Pleins de l'immensité, de la toute-puissance et de la majesté de l'Etre suprême, ils épuisent la faiblesse du langage humain pour répondre à la sublimité de ces images. Ce Dieu, c'est celui qui mesure les eaux de la mer dans le creux de sa main, qui pèse les montagnes dans sa balance, qui tient entre ses mains les foudres et les tempêtes; qui dit, et tout est fait; qui se joue en soutenant l'univers. De simples hommes devaient parler ainsi de la gloire du Très-Haut: la disproportion infinie qui se trouve entre l'immensité de l'Etre suprême et la faiblesse de l'esprit humain doit le frapper, l'éblouir, le confondre; et les termes les plus pompeux ne le sont jamais assez pour suffire à son admiration et à sa surprise.

Mais lorsque Jésus-Christ parle de la gloire du Seigneur, ce ne sont plus ces expressions pompeuses des prophètes: il l'appelle un Père saint, un Père juste, un Père clément; un pasteur qui court après la brebis égarée, et qui la met avec bonté sur ses épaules; un ami qui se laisse vaincre par les importunités de son ami, un père de famille touché du retour et de la résipiscence de son fils: on voit bien que c'est ici un enfant qui parle un langage domestique, que la familiarité et la simplicité de ses expressions supposent en lui une sublimité de connaissance qui lui rend l'idée de l'Etre

souverain familière, et fait qu'il n'est point frappé et ébloui comme nous de sa majesté et de sa gloire, et qu'enfin il ne parle que de ce qu'il voit à découvert et qu'il possède lui-même. On est bien moins frappé de l'éclat des titres qu'on a portés, pour ainsi dire, en naissant : les enfants des rois parlent simplement des sceptres et des couronnes ; et il n'est aussi que le Fils éternel du Dieu vivant qui puisse parler si familièrement de la gloire de Dieu même.

Mais la doctrine de Jésus-Christ par rapport aux hommes qu'il est venu instruire n'établit pas moins la vérité de sa naissance divine. Car je ne parle pas ici de la sagesse, de la sainteté, de la sublimité de cette doctrine : tout y est digne de la raison et de la plus saine philosophie : tout y est proportionné à la misère et à l'excellence de l'homme, à ses besoins et à ses hautes destinées ; tout y inspire le mépris des choses périssables et l'amour des biens éternels ; tout y maintient le bon ordre et la tranquillité des Etats ; tout y est grand, parce que tout y est vrai : la gloire des actions est plus réelle et plus éclatante dans le cœur que dans les actions mêmes. Le sage de l'Evangile ne cherche ici-bas dans sa vertu que la satisfaction d'obéir à Dieu, qui en sera un jour le rémunérateur, et préfère le témoignage de sa conscience aux applaudissements des hommes. Il est plus grand que le monde entier par l'élévation de sa foi, et il est au-dessous du dernier des hommes par le modestie de ses sentiments. Sa vertu ne cherche pas dans l'orgueil le dédommagement de ses peines ; c'est le premier ennemi qu'elle attaque ; et, dans cette divine philosophie, les actions les plus héroïques ne sont rien, dès qu'on les compte soi-même pour quelque chose : elle regarde la gloire comme une erreur, la prospérité comme une infortune, l'élévation comme un précipice, les afflictions comme des faveurs, la terre comme un exil, tout ce qui passe comme un songe. Quel est ce nouveau langage? quel homme avant Jésus-Christ avait parlé de la sorte? et si ses disciples, pour avoir seulement annoncé cette doctrine céleste, furent pris par tout un peuple pour des dieux descendus sur la terre, quel culte pourront-ils refuser à celui qui en est l'auteur, et au nom de qui ils l'annoncent?

Mais laissons là ces réflexions générales, et venons aux devoirs plus précis d'amour et de dépendance que sa doctrine exige des hommes envers lui-même. Il nous ordonne de l'aimer, comme il nous ordonne d'aimer son Père : il veut qu'on demeure en lui, c'est-à-dire qu'on se fixe en lui, qu'on cherche son bonheur en lui comme dans son Père, qu'on rapporte toutes ses actions, toutes ses pensées, tous ses désirs, qu'on se rapporte soi-même à sa gloire, comme à la gloire de son Père : les péchés mêmes ne sont remis qu'à ceux qui l'aiment beaucoup ; et l'amour qu'on a pour lui fait toute la justice du juste et toute la réconciliation du pécheur. Quel est cet homme qui vient usurper la place de Dieu même dans nos cœurs ? La créature mérite-t-elle d'être aimée pour elle-même? et tout ce qu'elle a de grand et d'aimable, ne sont-ce pas les dons de celui qui seul mérite d'être aimé?

Quel prophète jusqu'à Jésus-Christ était venu dire aux hommes : Vous m'aimerez ; tout ce que vous ferez, vous le ferez pour ma gloire? Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, avait dit Moïse aux enfants d'Israël. Rien n'est aimable pour soi-même que ce qui peut nous rendre heureux. Or, nulle créature ne peut être notre bonheur et notre perfection, nulle créature ne mérite donc que nous l'aimions pour elle-même : ce serait une idolâtrie. Tout homme qui vient se proposer aux hommes comme l'homme de leur amour est un impie et un imposteur, qui vient usurper le droit le plus essentiel de l'Etre suprême ; c'est un monstre d'orgueil et d'extravagance, qui veut s'élever des autels jusque dans les cœurs, le seul sanctuaire que la divinité n'avait jamais cédé aux idoles profanes. La doctrine de Jésus-Christ, cette doctrine si divine, et si admirée même des païens, ne serait donc plus qu'un mélange monstrueux d'impiété, d'orgueil et de folie, si, n'étant pas lui-même le Dieu béni dans tous les siècles, il eût fait à ses disciples, de l'amour qu'il exigeait d'eux, le précepte le plus essentiel de sa morale ; et ce serait à lui une ostentation insensée, de venir se proposer aux hommes comme un modèle d'humilité et de modestie, tandis qu'il pousserait l'orgueil et la vaine complaisance plus loin que tous ces orgueilleux philosophes, qui n'avaient jamais aspiré qu'à l'estime et aux applaudissements des hommes.

Mais ce n'est pas encore assez : non-seulement Jésus-Christ veut qu'on l'aime, mais il exige des hommes les marques de l'amour le plus généreux et le plus héroïque. Il veut qu'on l'aime plus que ses proches, que ses amis, que ses biens, que sa fortune, que sa vie, que le monde entier, que soi-même ; qu'on souffre tout pour lui, qu'on renonce à tout pour lui, qu'on répande jusqu'à la dernière goutte de son sang pour lui : qui ne lui rend pas ces grands hommages n'est pas digne de lui ; qui le met en parallèle avec quelque créature ou avec soi-même l'outrage, le déshonore, et ne doit rien prétendre à ses promesses.

Quoi ! il ne se contente pas qu'on lui offre des sacrifices de boucs et de taureaux, comme les idoles, et le Dieu même véritable avait paru s'en contenter ! Il pousse encore plus loin ses prétentions : il veut que l'homme se sacrifie lui-même ; qu'il coure sur les gibets ; qu'il s'offre à la mort et au martyre pour la gloire de son nom ! Mais s'il n'est pas le maître de notre vie, quel droit a-t-il de l'exiger de nous? Si notre âme n'est pas sortie de ses mains, est-ce à lui que nous la devons rendre? est-ce la regagner que de la perdre pour l'amour de lui? S'il n'est pas l'auteur de notre être, ne devenons-nous pas des sacriléges et des homicides en nous immolant pour sa gloire,

et en transportant à la créature et à un simple envoyé de Dieu le grand sacrifice de notre être, seul destiné à reconnaître la souveraineté et la puissance de l'ouvrier éternel qui nous a tirés du néant? Que Jésus-Christ meure, à la bonne heure, lui-même pour rendre gloire à Dieu; qu'il nous exhorte de suivre son exemple : tant de prophètes étaient morts avant lui pour la cause du Seigneur et avaient exhorté leurs disciples à marcher sur leurs traces! Mais que Jésus-Christ, s'il n'est pas Dieu lui-même, nous ordonne de mourir pour lui, exige des hommes cette dernière marque d'amour ; qu'il nous commande d'offrir pour lui une vie que nous ne tenons pas de lui : se peut-il faire qu'il y ait eu sur la terre des hommes assez grossiers et assez stupides pour se laisser tromper à l'extravagance de cette doctrine? Est-il possible que des maximes aussi bizarres et aussi impies aient pu triompher de tout l'univers, confondre toutes les sectes, ramener tous les esprits, et prévaloir sur tout ce qui avait paru jusque-là de science, de doctrine et de sagesse sur la terre? Et si nous regardons comme des barbares ces peuples sauvages qui s'immolent sur les tombeaux et sur les cendres de leurs proches et de leurs amis, pourquoi ferions-nous plus d'honneur aux disciples de Jésus-Christ, qui se sont immolés pour lui; et sa religion ne sera-t-elle pas une religion de sang et de barbarie?

O Dieu! l'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blasphèmes sans horreur? et que faut-il pour confondre l'incrédulité, que la montrer à elle-même? MASSILLON.

DIVINITE DE LA RELIGION.

Jésus choisit (ses apôtres); mais puisqu'il a le choix des personnes, peut-être commencera-t-il ses conquêtes par quelque prince de la Synagogue, par quelque prêtre, par quelque pontife, ou par quelque célèbre docteur de la loi pour donner réputation à sa mission et à sa conduite? Nullement. Ecoutez, mes frères : *Jésus marchait le long de la mer de Galilée; il vit deux pêcheurs, Simon et André son frère, et il leur dit : Venez après moi, et je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes* (*Matth.*, IV, 18, 19).

Voilà ceux qui doivent accomplir les prophéties, dispenser la grâce, annoncer la nouvelle alliance, faire triompher la croix. Est-ce qu'il ne veut point des grands de la terre, ni des riches, ni des nobles, ni des puissants, ni même des doctes, des orateurs et des philosophes? Il n'en est pas ainsi. Voyez les âges suivants : les grands viendront en foule se joindre à l'humble troupeau du Sauveur Jésus; les empereurs et les rois abaisseront leur tête superbe pour porter le joug; on verra les faisceaux romains abattus devant la croix de Jésus ; les Juifs feront la loi aux Romains; ils recevront dans leurs états des lois étrangères, qui y seront plus fortes que les leurs propres; ils verront sans jalousie un empire s'élever au milieu de leur empire, des lois au-dessus des leurs, un empire s'élever au-dessus du leur, non pour le détruire, mais au contraire pour l'affermir. Les orateurs viendront, et on leur verra préférer la simplicité de l'Evangile et ce langage mystique à cette magnificence de leurs discours vainement pompeux. Ces esprits polis de Rome et d'Athènes viendront apprendre à parler dans les écrits des barbares; les philosophes se rendront aussi, et, après s'être longtemps débattus et tourmentés, ils donneront enfin dans les filets de nos célestes pêcheurs, où étant pris heureusement, ils quitteront les rets de leurs vaines et dangereuses subtilités, où ils tâchaient de prendre les âmes ignorantes et curieuses; ils apprendront non à raisonner, mais à croire, et à trouver la lumière dans une intelligence captivée.

Jésus ne rebute donc point les grands, ni les puissants, ni les sages; « il ne les rejette pas, mais il les diffère : *Differantur isti superbi, aliqua soliditate sanandi sunt* » (S. Aug.). Les grands veulent que leur puissance donne le branle aux affaires; les sages, que leurs raisonnements gagnent les esprits : Dieu veut déraciner leur orgueil, Dieu veut guérir leur enflure. Ils viendront en leur temps, quand tout sera accompli, quand l'Eglise sera établie, quand l'univers aura vu et qu'il sera bien constant que l'ouvrage aura été achevé sans eux; quand ils auront appris à ne plus partager la gloire de Dieu, à descendre de cette hauteur, à quitter dans l'Eglise, au pied de la croix, cette primauté qu'ils affectent; quand ils se réputeront les derniers de tous; les premiers partout, mais les derniers dans l'Eglise; ceux que leur propre grandeur éloigne le plus du ciel, ceux que leurs périls et leurs tentations approchent le plus près de l'abîme. Etes-vous ceux, ô grands! ô doctes! que la religion estime les plus heureux, dont elle estime l'état le meilleur? Non, mais au contraire ceux pour qui elle tremble, ceux qu'elle doit d'autant plus humilier pour les guérir et les sauver que tout contribue davantage à les élever et à les perdre. Ainsi votre besoin et la gloire du Tout-Puissant exigent que vous soyez d'abord rebutés dans l'exécution de ses hauts desseins, pour vous apprendre à concevoir de vous-mêmes le juste mépris que vous méritez.

En attendant venez, ô pêcheurs! venez, saint couple de frères, André et Simon! vous n'êtes rien, vous n'avez rien; « il n'y a rien en vous qui mérite d'être recherché; il y a seulement une vaste capacité à remplir : *Nihil est quod in te expetatur, sed est quod in te impleatur.* » Vous êtes vides de tout, et vous êtes principalement vides de vous-mêmes; venez recevoir, venez vous remplir à cette source infinie : *Tam largo fonti vas inane admovendum est.* Les autres se réjouissent d'avoir attiré à leur parti les grands et les doctes; Jésus d'y avoir attiré les petits et les simples : *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis :* « *Je*

vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux plus simples (*Matth.*, XI, 25).

Et quel a été le motif d'une conduite qui blesse si fort nos idées? C'est afin que le faste des hommes soit humilié, et que toute langue confesse que vraiment c'est Dieu seul qui a fait l'ouvrage. Jésus, considérant ce grand dessein de la sagesse de son Père, tressaillit de joie par un mouvement du Saint-Esprit : *In ipsa hora exsultavit Spiritu sancto* (*Luc*, X, 21). C'est quelque chose de grand que ce qui a donné tant de joie au Seigneur Jésus : *Considérez, mes frères, qui sont ceux d'entre vous qui ont été appelés à la foi, et voyez qu'il y en a peu de sages selon la chair, peu de puissants et peu de nobles. Mais Dieu a choisi ce qu'il y a d'insensé selon le monde pour confondre ce qu'il y a de fort; il a choisi ce qu'il y a de vil et de méprisable selon le monde, et qui n'est rien, pour détruire ce qui est grand, afin que nul homme ne se glorifie devant lui* (*I Cor.*, I, 26 sqq.).

Rien sans doute n'était plus propre à faire éclater la grandeur de Dieu et son indépendance qu'un pareil choix : à lui seul il appartient de se choisir pour ses œuvres des instruments qui, loin d'y paraître propres, semblent n'être capables que d'en empêcher le succès, parce que c'est lui qui leur donne toute la vertu qui peut les rendre efficaces. Il est bon, pour qu'on ne puisse douter qu'il a fait tout lui seul, qu'il s'associe des coopérateurs qui en eux-mêmes soient absolument ineptes aux grands desseins qu'il veut accomplir par leur ministère. Et comme autrefois entre les mains des soldats de Gédéon de faibles vases d'argile cachaient la lumière qui devait jeter l'épouvante dans le camp des Madianites, ici de même ces trésors de sagesse, que Dieu a voulu faire éclater dans le monde pour le salut des uns et la confusion des autres, sont portés dans des vaisseaux très-fragiles (*II Cor.* IV, 7), afin que la grandeur de la puissance qui est en eux soit reconnue venir de Dieu, et non de ces faibles instruments, et qu'ainsi tout concoure à démontrer la vérité de l'Evangile.

Et d'abord admirez, mes frères, les circonstances frappantes que Dieu choisit pour former son Eglise : comme il avait différé jusqu'à la dernière extrémité l'exécution du commencement de sa promesse, de même ici il en prolonge le plein accomplissement jusqu'au moment où tout doit paraître sans ressource. Abraham et Sara se trouvent stériles lorsque Dieu leur annonce qu'ils auront un fils : il attend la vieillesse décrépite, devenue stérile par nature, épuisée par l'âge, pour leur découvrir ses desseins ; c'est alors qu'il envoie son ange, qui les assure de sa part que dans un certain temps Sara concevra. Sara se prit à rire, tant elle est merveilleusement surprise de la nouvelle qu'on lui déclare. Dieu par cette conduite veut faire voir que cette race promise est son propre ouvrage. Il a suivi le même plan dans l'établissement de son Eglise ; il laisse tout tomber, jusqu'à l'espérance : *Sperabamus*, « *nous espérions*, » disent ses disciples depuis sa mort (*Luc*, XXIV, 21). Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main il réduit tout à l'impuissance et au désespoir, puis il agit : *Sperabamus*. C'en est fait, notre espérance est tombée et ensevelie avec lui dans le tombeau. Après la mort de Jésus-Christ ils retournent à la pêche ; jamais ils ne s'y étaient livrés durant sa vie ; ils espéraient toujours : *Sperabamus*. C'est Pierre qui en a fait la proposition : *Vado piscari; Venimus et nos tecum* (*Joan.*, XXI, 3) : retournons aux poissons ; laissons les hommes. Voilà le fondement qui abandonne l'édifice, le capitaine qui quitte l'armée : Pierre, le chef des apôtres, va reprendre son premier métier, et les filets et le bateau qu'il avait quittés. Evangile, que deviendrez-vous? Pêche spirituelle, vous ne serez plus! Mais dans ce moment Jésus vient ; il ranime la foi presque éteinte de ses disciples abattus ; il leur commande de reprendre le ministère qu'il leur a confié, et les rappelle au soin de ses brebis dispersées : *Pasce oves meas* (*Ibid.*, 17). C'en est assez pour leur rendre la paix et relever leur courage : rassurés désormais par sa parole, fortifiés par son esprit, rien ne les étonnera rien ne sera capable de les troubler ; ni le sentiment de leur faiblesse, ni la vue des obstacles, ni la grandeur du projet, ni le défaut des ressources humaines, rien ne saurait les ébranler dans la résolution d'exécuter tout ce que leur Maître leur a prescrit. Armés d'une ferme confiance dans le secours qui leur est promis, loin d'hésiter ils s'affermissent par les oppositions mêmes qu'ils éprouvent ; loin de craindre ils ressentent une joie indicible au milieu des menaces et des mauvais traitements que la seule idée du dessein qu'ils ont formé leur attire ; et déjà, espérant contre toute espérance, ils se regardent comme assurés de la révolution qu'ils méditent. Quel étrange changement dans ces esprits grossiers! quelle folle présomption, ou quelle sublime et céleste inspiration les anime!

En effet considérez, je vous prie, l'entreprise de ces pêcheurs : jamais prince, jamais empire, jamais république n'a conçu un dessein si haut : sans aucune apparence de secours humain ils partagent le monde entre eux pour le conquérir ; ils se sont mis dans l'esprit de changer par tout l'univers les religions établies, et les fausses et la véritable, et parmi les gentils et parmi les Juifs. Ils veulent établir un nouveau culte, un nouveau sacrifice, une loi nouvelle, parce que, disent-ils, un homme qu'on a crucifié en Jérusalem l'a enseigné de la sorte. Cet homme est ressuscité ; il est monté aux cieux, où il est le Tout-Puissant : nulle grâce que par ses mains, nul accès à Dieu qu'en son nom ; en sa croix est établie la gloire de Dieu ; en sa mort le salut et la vie des hommes.

Mais voyons par quels artifices ils se concilieront les esprits. Venez, disent-ils, ser-

vir Jésus-Christ; quiconque se donne à lui sera heureux quand il sera mort; en attendant, il faudra souffrir les dernières extrémités. Voilà leur doctrine et voilà leurs preuves; voilà leur fin, voilà leurs moyens.

Dans une si étrange entreprise je ne dis pas avoir réussi comme ils ont fait; mais avoir osé espérer, c'est une marque invincible de la vérité : il n'y a que la vérité ou la vraisemblance qui puisse faire espérer les hommes. Qu'un homme soit avisé, qu'il soit téméraire, s'il espère il n'y a point de milieu: ou la vérité le presse, ou la vraisemblance le flatte; ou la force de celle-là le convainc, ou l'apparence de celle-ci le trompe. Ici tout ce qui se voit étonne, tout ce qui se prévoit est contraire, tout ce qui est humain est impossible : donc où il n'y a nulle vraisemblance, il faut conclure nécessairement que c'est la seule vérité qui soutient l'ouvrage. Que le monde se moque tant qu'il voudra, encore faut-il que la plus forte persuasion qui ait jamais paru sur la terre, et dans la chose la plus incroyable, et parmi les épreuves les plus difficiles, et dans les hommes les plus incrédules et les plus timides, dont le plus hardi a renié lâchement son maître, ait une cause apparente; la feinte ne va pas si loin, la surprise ne dure pas si longtemps, la folie n'est pas si réglée.

Car enfin, poussons à bout le raisonnement des incrédules et des libertins. Qu'est-ce qu'ils veulent penser de nos saints pêcheurs? Quoi! qu'ils avaient inventé une belle fable qu'ils se plaisaient d'annoncer au monde? Mais ils l'auraient faite plus vraisemblable. Que c'étaient des insensés et des imbécilles qui ne s'entendaient pas eux-mêmes? Mais leur vie, mais leurs écrits, mais leurs lois et la sainte discipline qu'ils ont établie, et enfin l'événement même prouvent le contraire. C'est une chose inouïe ou que la finesse invente si mal ou que la folie exécute si heureusement. Ni le projet n'annonce des hommes rusés ni le succès des hommes dépourvus de sens. Ce ne sont pas ici des hommes prévenus qui meurent pour des sentiments qu'ils ont sucés avec le lait; ce ne sont pas ici des spéculatifs et des curieux qui, ayant rêvé dans leur cabinet sur des choses imperceptibles, sur des mystères éloignés des sens, font leurs idoles de leurs opinions et les défendent jusqu'à mourir. Ceux-ci ne nous disent pas : nous avons pensé, nous avons médité, nous avons conclu. Leurs pensées pourraient être fausses, leurs méditations mal fondées, leurs conséquences mal prises et défectueuses. Ils nous disent : nous avons vu, nous avons ouï, nous avons touché de nos mains, et souvent et longtemps et plusieurs ensemble, ce Jésus-Christ ressuscité des morts. S'ils disent la vérité, que reste-t-il à répondre? S'ils inventent, que prétendent-ils? Quel avantage, quelle récompense, quel prix de tous leurs travaux? S'ils attendaient quelque chose: c'était ou dans cette vie ou après leur mort, d'espérer pendant cette vie, ni la haine, ni la puissance, ni le nombre de leurs ennemis, ni leur propre faiblesse ne le souffre pas. Les voilà donc réduits aux siècles futurs, et alors ou ils attendent de Dieu la félicité de leurs âmes, ou ils attendent des hommes la gloire et l'immortalité de leur nom. S'ils attendent la félicité que promet le Dieu véritable, il est clair qu'ils ne pensent pas à tromper le monde : et si le monde veut s'imaginer que le désir de se signaler dans l'histoire ait été de flatter ces esprits grossiers jusque dans leurs bateaux de pêcheurs, je dirai seulement ce mot : si un Pierre, si un André, si un Jean, parmi tant d'opprobres et tant de persécutions, ont pu prévoir de si loin la gloire du christianisme et celle que nous leur donnons, je ne veux rien de plus fort pour convaincre tous les esprits raisonnables que c'étaient des hommes divins, auxquels et l'esprit de Dieu et la force toujours invincible de la vérité faisaient voir dans l'extrémité de l'oppression la victoire très-assurée de la bonne cause.

Voilà ce que fait voir la vocation des pêcheurs; elle montre que l'Eglise est un édifice tiré du néant, une création, l'œuvre d'une main toute-puissante. Voyez la structure, rien de plus grand; le fondement, c'est le néant même : *Vocat ea quæ non sunt.* Si le néant y paraît, c'est donc une véritable création : on y voit quelques parties brutes pour montrer ce que l'art a opéré. Si c'est Dieu bâtissons dessus; ne craignons pas. Laissons-nous prendre, et, tant de fois pris par les vanités, laissons-nous prendre une fois à ces pêcheurs d'hommes et aux filets de l'Evangile, qui ne tuent point ce qu'ils prennent, mais qui le conservent; qui font passer à la lumière ceux qu'ils tirent du fond de l'abîme, transportent de la terre au ciel ceux qui s'agitent dans cette fange : *Apostolica instrumenta piscandi retia sunt quæ non captos perimunt, sed reservant et de profundo ad lumen extrahunt, fluctuantes de infimis ad superna traducunt.* (*S. Ambr.*)

Laissons-nous tirer de cette mer, dont la face est toujours changeante, qui cède à tout vent et qui est toujours agitée de quelque tempête. Ecoutez ce grand bruit du monde, ce tumulte, ce trouble éternel; voyez ce mouvement, cette agitation, ces montagnes d'eau qui s'aplanissent tout à coup, et ne laissent que l'écume; ces ondes impétueuses qui se roulent les unes contre les autres, qui s'entrechoquent avec grand éclat, et s'effacent mutuellement, sont une vive image du monde et des passions, qui causent toutes les agitations de la vie humaine, « où les hommes comme des poissons se dévorent mutuellement : *Ubi se invicem homines quasi pisces devorant.* (*S. Aug.*) » Voyez encore ces grands poissons, ces monstres marins qui fendent les eaux avec grand tumulte, et il ne reste à la fin aucun vestige de leur passage. Ainsi passent dans le monde ces grandes puissances qui font si grand bruit, qui paraissent avec tant d'ostentation : ont-elles passé? il n'y paraît plus, tout est effacé et il n'en reste aucune apparence.

Il vaut donc beaucoup mieux être enfermé dans ces rets qui nous conduiront au rivage, que de nager et se perdre dans une eau si vaste en se flattant d'une fausse image de liberté.... BOSSUET.

DIVINITE DE LA RELIGION CHRETIENNE

PROUVÉE PAR SON ÉTABLISSEMENT.

En consultant l'histoire, l'expérience et le cœur humain, on découvre aisément par quels moyens les personnages célèbres qui ont paru sur la terre ont pu réussir dans leurs desseins. Il est des ressorts qui, mis en jeu par des mains habiles, ont une action puissante sur l'espèce humaine : on la subjugue par la force, on la dirige par la politique, on l'entraîne au cri de la liberté, on l'attire par l'appât des plaisirs et des biens de la terre, on l'éblouit par l'éclat du talent et du savoir : tels sont les moyens humains de succès. C'est par eux que les philosophes anciens ont formé des écoles, que les législateurs ont maîtrisé l'esprit des peuples, que les conquérants les ont vaincus, que Mahomet en particulier a fondé sa religion et son empire ; mais, si aucune de ces ressources humaines n'avait contribué à l'établissement du christianisme, ne serait-il pas raisonnable de penser qu'il y a eu ici quelque chose de surnaturel et de divin?

Pour mettre cette vérité dans tout son jour, je vais faire une supposition qui vous frappera peut-être, si c'est pour la première fois qu'elle vient se présenter à votre esprit. J'oserai prêter à Jésus-Christ des paroles qui ne sont jamais sorties de sa bouche sacrée ; mais on sait avec quelle aimable condescendance il conversait avec les hommes, répondait à leurs questions, entrait dans une sorte de discussion avec eux sur les titres de sa mission divine ; et, si la supposition que je vais hasarder fait ressortir davantage sa gloire et sa puissance, j'espère qu'on voudra bien me la pardonner.

Me transportant par la pensée aux temps anciens où toutes les nations étaient idolâtres, je suppose qu'au moment où Jésus commence à parcourir la Judée pour y annoncer sa religion, il est rencontré par un philosophe très-versé dans toutes ces connaissances que le monde estime ; je suppose que Jésus ait avec ce philosophe la conversation suivante : « Quel est, demande le philosophe à Jésus, quel est votre dessein en parcourant ainsi les villes et les bourgs de la Judée pour enseigner au peuple une doctrine nouvelle? — Mon dessein, reprend Jésus, est de réformer les mœurs de toute la terre, de changer la religion de tous les peuples, de détruire le culte des dieux qu'ils adorent, pour faire adorer le seul Dieu véritable ; et, quelque étonnante que paraisse mon entreprise, j'affirme qu'elle réussira.

— Mais êtes-vous plus sage que Socrate, plus éloquent que Platon, plus habile que tous les beaux génies qui ont illustré Rome et la Grèce? — Je ne me pique pas d'enseigner la sagesse humaine, je veux convaincre de folie la sagesse de ces sages si vantés ; et la réforme qu'aucun d'eux n'eût osé tenter dans une seule ville, je veux l'opérer dans le monde entier par moi ou par mes disciples.

— Mais du moins vos disciples, par leurs talents, leur crédit, leurs dignités, leurs richesses, jetteront un si grand éclat, qu'ils effaceront le Portique et le Lycée, et qu'ils pourront aisément entraîner après eux la multitude. — Non, mes envoyés seront des hommes ignorants et pauvres, tirés de la classe du peuple, issus de la nation juive, qu'on sait être méprisée de toutes les autres; et cependant c'est par eux que je veux triompher des philosophes et des puissances de la terre, comme de la multitude.

— Mais il faudrait du moins que vous pussiez compter sur des légions plus invincibles que celles d'Alexandre ou de César, qui portassent devant elles la terreur et l'épouvante, et disposassent les nations entières à tomber à vos pieds. — Non, rien de tout cela n'entre dans ma pensée. J'entends que mes envoyés soient doux comme des agneaux, qu'ils se laissent égorger par leurs ennemis, et je leur ferais un crime de tirer l'épée pour établir le règne de ma loi.

— Mais vous espérez donc que les empereurs, que le sénat, que les magistrats, que les gouverneurs des provinces favoriseront de tout leur pouvoir votre entreprise! — Non, toutes les puissances s'armeront contre moi ; mes disciples seront traînés devant les tribunaux ; ils seront haïs, persécutés, mis à mort, et pendant trois siècles entiers, on s'efforcera de noyer dans les flots de sang ma religion et mes sectateurs.

— Mais qu'aura-t-elle donc de si attrayant, cette doctrine, pour attirer à elle toute la terre? — Ma doctrine, réplique Jésus, portera sur des mystères incompréhensibles ; la morale en sera plus pure que celle qu'on a enseignée jusqu'ici ; mes disciples publieront de moi que je suis né dans une crèche, que j'ai mené une vie de pauvreté et de souffrance; et ils pourront ajouter que j'aurai expiré sur une croix, car c'est par ce genre de supplice que je dois mourir. Tout cela sera hautement publié, tout cela sera cru parmi les hommes, et c'est moi, qui vous parle, que la terre doit adorer un jour.

— C'est-à-dire, répond enfin le philosophe avec un ton de pitié, que vous prétendez éclairer les sages par des ignorants, vaincre les puissances par des hommes faibles, attirer la multitude en combattant ses vices, vous faire des disciples en leur promettant des souffrances, des mépris, des opprobres et la mort; détrôner tous les dieux de l'Olympe pour vous faire adorer à leur place, vous qui devez être, dites-vous, attaché à une croix comme un malfaiteur et le plus vil des esclaves. Allez, votre projet n'est qu'une folie ; bientôt la risée publique en fera justice. Pour qu'il réussît, il faudrait refondre la nature humaine, et, certes la réforme du monde moral par les moyens que vous proposez est aussi impossible que la réforme de ce monde matériel ; et plutôt

que de croire au succès de votre entreprise, je croirais que vous pouvez d'un mot ébranler la terre et faire tomber du firmament le soleil et les étoiles. »

Voilà comme je me figure qu'aurait pensé et parlé un philosophe à qui Jésus eût communiqué le dessein de convertir le monde païen au christianisme ; et sans doute le succès était tellement impossible, à ne consulter que la raison humaine, que toute la sagesse eût été en apparence du côté du philosophe. Eh bien ! ce qui était humainement impossible est précisément ce qui est arrivé : la sagesse humaine a été confondue ; toutes les idées ordinaires ont été bouleversées ; la folie de la croix a triomphé de l'univers ; et voilà l'immortel monument de la divinité du christianisme. Et maintenant vous comprenez cette singulière et mémorable parole d'un savant écrivain : « Seigneur, si, en m'attachant au christianisme, je me trompe, c'est vous-même qui m'avez trompé, car il est marqué à des traits que votre main seule pouvait lui imprimer : *Domine, si error est, a te decepti sumus.* »

FRAYSSINOUS.

DIVINITE DE LA RELIGION CHRETIENNE

PROUVÉE PAR SES TRIOMPHES SUR LA PHILOSOPHIE MODERNE.

La génération présente est témoin de l'un des plus grands spectacles qui jamais ait occupé l'œil humain : c'est le combat à outrance du christianisme et du philosophisme. La lice est ouverte, les deux ennemis sont aux prises, et l'univers regarde.

On voit, comme dans Homère, le père des dieux et des hommes soulevant les balances qui pèsent les deux grands intérêts ; bientôt l'un des bassins va descendre.

Pour l'homme prévenu, et dont le cœur surtout a convaincu la tête, les événements ne prouvent rien ; le parti étant pris irrévocablement en oui ou en non, l'observation et le raisonnement sont également inutiles.

Mais vous tous, hommes de bonne foi, qui niez ou qui doutez, peut-être que cette grande époque du christianisme fixera vos irrésolutions. Depuis dix-huit siècles il règne sur une grande partie du monde, et particulièrement sur la portion la plus éclairée du globe. Cette religion ne s'arrête pas même à cette époque antique ; arrivée à son fondateur, elle se noue à un autre ordre de choses, à une religion typique qui l'a précédée. L'une ne peut être vraie sans que l'autre le soit ; l'une se vante de promettre ce que l'autre se vante de tenir ; en sorte que celle-ci, par un enchaînement qui est un fait visible, remonte à l'origine du monde.

Elle naquit le jour que naquirent les jours.

Il n'y a pas d'exemple d'une telle durée ; et, à s'en tenir même au christianisme, aucune institution dans l'univers ne peut lui être opposée. C'est pour chicaner qu'on lui compare d'autres religions ; plusieurs caractères frappants excluent toute comparaison : ce n'est pas ici le lieu de les détailler ; un mot seulement, et c'est assez. Qu'on nous montre une autre religion fondée sur des faits miraculeux et révélant des dogmes incompréhensibles, crue pendant dix-huit siècles par une grande partie du genre humain, et défendue d'âge en âge par les premiers hommes du temps, depuis Origène jusqu'à Pascal, malgré les derniers efforts d'une secte ennemie qui n'a cessé de rugir depuis Celse jusqu'à Condorcet.

Chose admirable ! Lorsqu'on réfléchit sur cette grande institution, l'hypothèse la plus naturelle, celle que toutes les vraisemblances environnent, c'est celle d'un établissement divin. Si l'œuvre est humaine, il n'y a plus moyen d'en expliquer le succès : en excluant le prodige, on le ramène.

Toutes les nations, dit-on, ont pris du cuivre pour de l'or. Fort bien ; mais ce cuivre a-t-il été jeté dans le creuset européen, et soumis pendant dix-huit siècles à notre chimie observatrice ? ou, s'il a subi cette épreuve, s'en est-il tiré à son honneur ? Newton croyait à l'incarnation ; mais Platon, je pense, croyait peu à la naissance merveilleuse de Bacchus.

Le christianisme a été prêché par des ignorants et cru par des savants, et c'est en quoi il ne ressemble à rien de connu.

De plus, il s'est tiré de toutes les épreuves. On dit que la persécution est un vent qui nourrit et propage la flamme du fanatisme. Soit : Dioclétien favorisa le christianisme ; mais, dans cette supposition, Constantin devait l'étouffer, et c'est ce qui n'est pas arrivé. Il a résisté à tout, à la paix, à la guerre, aux échafauds, aux triomphes, aux poignards, aux délices, à l'orgueil, à l'humiliation, à la pauvreté, à l'opulence, à la nuit du moyen âge et au grand jour des siècles de Léon X et de Louis XIV. Un empereur tout-puissant et maître de la plus grande partie du monde connu, épuisa jadis contre lui toutes les ressources de son génie ; il n'oublia rien pour relever les dogmes anciens ; il les associa habilement aux idées platoniques qui étaient à la mode. Cachant la rage qui l'animait sous le masque d'une tolérance purement extérieure, il employa contre le culte ennemi les armes auxquelles nul ouvrage humain n'a résisté, il le livra au ridicule ; il appauvrit le sacerdoce pour le faire mépriser ; il le priva de tous les appuis que l'homme peut donner à ses œuvres : diffamations, cabales, injustice, oppression, ridicule, force et adresse, tout fut inutile ; le *Galiléen* l'emporta sur Julien le *philosophe*.

Aujourd'hui enfin l'expérience se répète avec des circonstances encore plus favorables ; rien n'y manque de tout ce qui peut la rendre décisive. Soyez donc bien attentifs, vous tous que l'histoire n'a point assez instruits. Vous disiez que le sceptre soutenait la tiare ; eh bien ! il n'y a plus de sceptre dans la grande arène, il est brisé, et les morceaux sont jetés dans la boue. Vous ne saviez pas jusqu'à quel point l'influence d'un sacerdoce riche et puissant pouvait soutenir les dogmes qu'il prêchait ; je ne crois pas trop qu'il y ait une puissance de faire

croire; mais passons : il n'y a plus de prêtres; on les a chassés, égorgés, avilis; on les a dépouillés, et ceux qui ont échappé à la guillotine, aux bûchers, aux poignards, aux fusillades, aux noyades, à la déportation, reçoivent aujourd'hui l'aumône qu'ils donnaient jadis. Vous craigniez la force de la coutume, l'ascendant de l'autorité, les illusions de l'imagination : il n'y a plus rien de tout cela; il n'y a plus de coutume, il n'y a plus de maître; l'esprit de chaque homme est à lui. La philosophie ayant rongé le ciment qui unissait les hommes, il n'y a plus d'agrégations morales. L'autorité civile, favorisant de toutes ses forces le renversement du système ancien, donne aux ennemis du christianisme tout l'appui qu'elle lui accordait jadis : l'esprit humain prend toutes les formes imaginables pour combattre l'ancienne religion nationale. Ces efforts sont applaudis et payés, et les efforts contraires sont des crimes. Vous n'avez plus rien à craindre de l'enchantement des yeux, qui sont toujours les premiers trompés; un appareil pompeux, de vaines cérémonies n'en imposent plus à des hommes devant lesquels on se joue de tout depuis sept ans. Les temples sont fermés, ou ne s'ouvrent qu'aux délibérations bruyantes et aux bacchanales d'un peuple effréné. Les autels sont renversés; on a promené dans les rues des animaux immondes sous les vêtements des pontifes; les coupes sacrées ont servi à d'abominables orgies, et sur ces autels que la foi antique environna de chérubins éblouis, on a fait monter des prostituées nues. Le philosophisme n'a donc plus de plaintes à faire; toutes les chances humaines sont en sa faveur : on fait tout pour lui, et tout contre sa rivale S'il est vainqueur, il ne dira pas comme César : *Je suis venu, j'ai vu et j'ai vaincu*, mais enfin il aura vaincu : il peut battre des mains et s'asseoir fièrement sur une croix renversée. Mais si le christianisme sort de cette épreuve terrible plus pur et plus vigoureux; si l'Hercule chrétien, fort de sa seule force, soulève le fils de la terre, et l'étouffe dans ses bras, *patuit Deus*. Français! faites place au roi très-chrétien, portez-le vous-mêmes sur son trône antique; relevez son oriflamme, et que son or, voyageant encore d'un pôle à l'autre, porte de toutes parts la devise triomphale: LE CHRIST COMMANDE, IL RÈGNE, IL EST VAINQUEUR !

Joseph DE MAISTRE.

DOCTRINE DE VERITE (DE LA).

(Extrait du livre de l'*Imitation*.)

I. — Heureux celui que la vérité instruit elle-même, non par des figures et des paroles qui passent, mais en se montrant telle qu'elle est.

Notre raison et nos sens voient peu et nous trompent souvent.

A quoi serveut ces disputes subtiles sur des choses cachées et obscures, qu'au jugement de Dieu on ne nous reprochera point d'avoir ignorées?

C'est une grande folie de négliger ce qui est utile et nécessaire, pour s'appliquer curieusement à ce qui nuit. Nous avons des yeux et nous ne voyons point.

II. — Que nous importe tout ce qu'on dit sur les genres et sur les espèces?

Celui à qui parle le Verbe éternel est délivré de bien des opinions.

Tout vient de ce Verbe unique : de lui procède toute parole, *il en est le principe, et c'est lui qui parle au dedans de nous* (*Joan.*, VIII, 25).

Sans lui nulle intelligence; sans lui nul jugement n'est droit.

Celui pour qui une seule chose est tout, qui rappelle tout à cette unique chose, et voit tout en elle, ne sera point ébranlé, et son cœur demeurera dans la paix de Dieu.

O vérité, qui êtes Dieu ! faites que je sois avec vous, dans un amour éternel.

Souvent j'éprouve un grand ennui à force de lire et d'entendre : en vous est tout ce que je désire, tout ce que je veux.

Que tous les docteurs se taisent; que toutes les créatures soient dans le silence devant vous : parlez-moi vous seul.

III. — Plus un homme est recueilli en lui-même, et dégagé des choses extérieures, plus son esprit s'étend et s'élève sans aucun travail, parce qu'il reçoit d'en haut la lumière de l'intelligence.

Une âme pure, simple, ferme dans le bien, n'est jamais dissipée au milieu même des plus nombreuses occupations, parce qu'elle fait tout pour honorer Dieu, et que, tranquille en elle-même, elle tâche de ne se rechercher en rien.

Qu'est-ce qui vous fatigue et vous trouble, si ce n'est les affections immortifiées de votre cœur?

IV. — L'homme bon et vraiment pieux dispose d'abord au dedans de lui tout ce qu'il doit faire au dehors : il ne se laisse point entraîner, dans ses actions, aux désirs d'une inclination vicieuse, mais il les soumet à la règle d'une droite raison.

Qui a un plus rude combat à soutenir que celui qui travaille à se vaincre?

C'est là ce qui devrait nous occuper uniquement : combattre contre nous-mêmes, devenir chaque jour plus forts contre nous, chaque jour faire quelque progrès dans le bien.

Toute perfection, dans cette vie, est mêlée de quelque imperfection, et nous ne voyons rien qu'à travers une certaine obscurité.

L'humble connaissance de vous-même est une voie plus sûre pour aller à Dieu, que les recherches profondes de la science.

Ce n'est pas qu'il faille blâmer la science, ni la simple connaissance d'aucune chose : car elle est bonne en soi et dans l'ordre de Dieu; seulement, on doit préférer toujours une conscience pure et une vie sainte.

Mais parce que plusieurs s'occupent davantage de savoir que de bien vivre, ils s'égarent souvent, et ne retirent que peu ou point de fruit de leur travail.

V. — Oh ! s'ils avaient autant d'ardeur pour extirper leurs vices et pour cultiver la vertu, que pour remuer de vaines questions, on ne verrait pas tant de maux et de scandales dans le peuple, ni tant de relâchement dans les monastères.

Certes, au jour du jugement on ne nous demandera point ce que nous avons lu, mais ce que nous avons fait; ni si nous avons bien parlé, mais si nous avons bien vécu.

Dites-moi où sont maintenant ces maîtres et ces docteurs que vous avez connus lorsqu'ils vivaient encore, et qu'ils fleurissaient dans leur science ?

D'autres occupent à présent leurs places, et je ne sais s'ils pensent seulement à eux.

Ils semblaient, pendant leur vie, être quelque chose, et maintenant on n'en parle plus.

Oh ! que la gloire du monde passe vite! Plût à Dieu que leur vie eût répondu à leur science! ils auraient lu alors et étudié avec fruit.

Qu'il y en a qui se perdent dans le siècle par une vaine science, et par l'oubli du service de Dieu !

Et parce qu'ils aiment mieux être grands que d'être humbles, ils s'évanouissent dans leurs pensées.

Celui-là est vraiment grand, qui a une grande charité.

Celui-là est vraiment grand, qui est petit à ses propres yeux, et pour qui les honneurs du monde ne sont qu'un pur néant.

Celui-là est vraiment sage, qui *pour gagner Jésus-Christ, regarde comme de la boue toutes les choses de la terre* (*Philipp.*, III, 8).

Celui-là possède la vraie science, qui, fait la volonté de Dieu, et renonce à la sienne.

GERSON. — Trad. de LAMENNAIS.

DOGMES (LES).

« On a dit avec vérité, » dit M. Grantin, « que, si la morale fait les individus, c'est le dogme qui fait les peuples. La pensée sociale s'élabore sur le fonds des croyances, et, selon l'expression animée d'un écrivain moderne, les traditions d'un peuple forment son atmosphère. Or, ce dogme d'où la société tire son individualité et sa vie propre, c'est sa religion qui le lui donne. » Écoutons maintenant M. de Montesquieu : « Ce n'est pas assez pour une religion d'établir un dogme, il faut encore qu'elle le dirige : c'est ce qu'a fait admirablement bien la religion chrétienne. Tout, jusqu'à la résurrection des corps, nous mène à des idées spirituelles. » La spiritualité dans le dogme est donc le type du christianisme. Tout dans sa doctrine tend à subordonner la chair à l'esprit, la forme qui passe à l'idée éternelle : c'est pour cela qu'il a fait la société la plus éclairée, la seule éclairée.

« Notre foi est hardie, » a dit Bossuet; « rien de plus hardi que de croire un Dieu-Homme et mort. » Je me permettrai de suivre la pensée du grand évêque, et j'ajouterai que si notre croyance était fausse, elle serait la plus absurde qui eût eu cours parmi les hommes; le Chrétien serait le plus insensé des sectaires. Et toutefois cette croyance étrange et hardie a été tenue ferme pendant dix-huit siècles par tout ce que l'humanité a produit de plus grand, de plus éclairé, de plus vertueux, de plus pur ; pour qui a réfléchi sur la nature de l'esprit humain et sur la nature de l'erreur, cela n'eût pas été possible si la croyance n'eût été vraie. Et comment une erreur monstrueuse eût-elle enfanté la lumière ? Là seulement, je veux dire au fond de cette croyance, se trouvent résolues d'une manière satisfaisante pour l'esprit, et efficace pour la morale, ces questions qui ont préoccupé le genre humain : *Ce que je suis? d'où je viens? où je vais?* C'est avec la solution chrétienne donnée à ces questions primordiales que la société européenne s'est constituée dans une mesure de bien-être, de force et de dignité sociale, dont les nations privées de la lumière du christianisme n'approchèrent jamais.

« Notre croyance est une source de lumière; elle a fait les sociétés éclairées. Il y a plus : nous pouvons la soumettre avec ses résultats à une contre-épreuve. La vérité chrétienne languit-elle ? s'affaiblit-elle ? s'efface-t-elle ? La solution des questions fondamentales pour l'humanité subit cette dégradation successive; elle devient incertaine, se fausse et s'efface. L'esprit humain arrive à l'incertitude de toute doctrine, aux ténèbres du scepticisme; la lumière s'éteint. L'expérience s'en est faite au grand jour; récuserons-nous notre propre histoire? »

C.-F. CHEVÉ.

DOUCEUR ENVERS SOI-MÊME.

L'une des bonnes pratiques que nous saurions faire de la douceur, c'est celle de laquelle le sujet est en nous-mêmes, ne nous dépitant jamais contre nous-mêmes, ni contre nos imperfections. Car quoique la raison veuille que quand nous faisons des fautes nous en soyons marris, il faut néanmoins que nous nous empêchions d'en avoir une déplaisance aigre et chagrine, dépiteuse et colère. En quoi font une grande faute plusieurs qui, s'étant mis en colère, se courroucent de s'être courroucés, entrent en chagrin de s'être chagrinés, et ont dépit de s'être dépités; car par ce moyen ils tiennent leur cœur confit et détrempé en la colère : et quoiqu'il semble que la seconde colère ruine la première, elle ne sert néanmoins que d'ouverture et de passage pour une nouvelle colère à la première occasion qui s'en présentera; outre que ces colères, dépits et aigreurs que l'on a contre soi-même, tendent à l'orgueil, et n'ont origine que de l'amour-propre, qui se trouble et s'inquiète de nous voir imparfaits. Il faut donc avoir un déplaisir de nos fautes qui soit paisible, rassis et ferme. Car tout ainsi qu'un juge châtie bien mieux les méchants faisant ses sentences par raison et en esprit de tranquillité que lorsqu'il les fait par impétuosité et passion, d'autant

que jugeant avec passion il ne châtie pas les fautes selon qu'elles sont, mais selon qu'il est lui-même ; ainsi nous nous châtions bien mieux nous-mêmes par des repentances tranquilles et constantes que par des repentances aigres, empressées et colères, d'autant que ces repentances faites avec impétuosité ne se font pas selon la gravité de nos fautes, mais selon nos inclinations.

Par exemple, celui qui affectionne la chasteté se dépitera avec une amertume nonpareille de la moindre faute qu'il commettra contre cette vertu, et ne fera que rire d'une grosse médisance qu'il aura commise. Au contraire, celui qui hait la médisance se tourmentera d'avoir fait une légère murmuration, et ne tiendra nul compte d'une grosse faute commise contre la chasteté ; et ainsi des autres. Ce qui n'arrive que parce qu'ils ne jugent pas de leur conscience par raison, mais par passion.

Croyez-moi, Philothée : comme les remontrances d'un père, faites doucement et cordialement, ont bien plus de pouvoir sur un enfant pour le corriger que les colères et les courroux ; ainsi, quand notre cœur aura fait quelque faute, si nous le reprenons avec des remontrances douces et tranquilles, ayant plus de compassion de lui que de passion contre lui, l'encourageant à l'amendement, la repentance qu'il en concevra entrera bien plus avant et le pénétrera mieux que ne ferait une repentance dépiteuse, colère et tempêtueuse.

Pour moi, si j'avais, par exemple, grande affection de ne point tomber au vice de la vanité, et que j'y fusse néanmoins tombé d'une grande chute, je ne voudrais pas reprendre mon cœur en cette sorte : *N'es-tu pas misérable et abominable, qu'après tant de résolutions tu t'es laissé emporter à la vanité? Meurs de honte! ne lève plus les yeux au ciel, aveugle, impudent, traître et déloyal à ton Dieu!* et semblables choses ; mais je voudrais le corriger raisonnablement et par voie de compassion : *Or sus, mon pauvre cœur, nous voilà tombés dans la fosse que nous avions tant résolu d'éviter. Ah! relevons-nous, et quittons-la pour jamais ; réclamons la miséricorde de Dieu, et espérons en elle, qu'elle nous assistera pour désormais être plus fermes, et remettons-nous au chemin de l'humilité. Courage! soyons désormais sur nos gardes ; Dieu nous aidera, nous ferons mieux ;* et voudrais sur cette répréhension bâtir une solide et ferme résolution de ne plus tomber en la faute, prenant les moyens convenables à cela, et même l'avis de mon directeur.

Que si néanmoins quelqu'un ne trouve pas que son cœur puisse être assez ému par cette douce correction, il pourra employer le reproche et une répréhension dure et forte pour l'exciter à une profonde confusion, pourvu qu'après avoir rudement gourmandé et courroucé son cœur, il finisse par un allégement, terminant tout son regret et courroux en une douce et sainte confiance en Dieu, à l'imitation de ce grand pénitent qui, voyant son âme affligée, la relevait en cette sorte : *Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu? Espère en Dieu, car je le bénirai encore comme le salut de ma face et mon vrai Dieu.* (*Psal.* XLI, 6.)

Relevez donc votre cœur quand il tombera, tout doucement, vous humiliant beaucoup devant Dieu pour la connaissance de votre misère, sans nullement vous étonner de votre chute, puisque ce n'est pas chose admirable que l'infirmité soit infirme, et la faiblesse faible, et la misère chétive. Détestez néanmoins de toutes vos forces l'offense que Dieu a reçue de vous, et, avec un grand courage et confiance en sa miséricorde, remettez-vous au train de la vertu que vous aviez abandonnée.

S. François de Sales.

DOUTE.

DANS LE DOUTE D'UN AVENIR, LA FOI SERAIT ENCORE LE PARTI LE PLUS SUR.

Quand même, dans le doute que se forme l'impie sur l'avenir, les choses seraient égales, et que les vaines incertitudes qui le rendent incrédule balanceraient les vérités solides et évidentes qui nous promettent l'immortalité, je dis que, dans une égalité même de raisons, il devrait du moins désirer que le sentiment de la foi sur la nature de nos âmes fût véritable ; un sentiment qui fait tant d'honneur à l'homme, qui lui apprend que son origine est céleste, et ses espérances éternelles ; il devrait souhaiter que la doctrine de l'impiété fût fausse ; une doctrine si triste, si humiliante pour l'homme, qui le confond avec la bête, qui ne le fait vivre que pour le corps, qui ne lui donne ni fin, ni destination, ni espérance ; qui borne sa destinée à un petit nombre de jours rapides, inquiets, douloureux, qu'il passe sur la terre : toutes choses égales, une raison née avec quelque élévation aimerait encore mieux se tromper en se faisant honneur qu'en se déclarant pour un parti si ignominieux à son être. Quelle âme a donc reçue l'impie des mains d'une nature peu favorable, pour aimer mieux croire dans une si grande inégalité de raisons, qu'il n'est fait que pour la terre, et se regarder avec complaisance comme un vil assemblage de boue, et le compagnon du bœuf et du taureau ? Quel monstre dans l'univers doit être l'impie, de ne se défier même du sentiment commun que parce qu'il est trop glorieux à sa nature, et de croire que la vanité toute seule des hommes l'a introduit sur la terre, et leur a persuadé qu'ils étaient immortels ?

Mais non, ces hommes de chair et de sang ont raison de refuser l'honneur que la religion fait à la nature, et de se persuader que leur âme est toute de boue, et que tout meurt avec le corps des hommes sensuels, impudiques, efféminés, qui n'ont plus d'autre frein qu'un instinct brutal, plus d'autre règle que l'emportement de leurs désirs,

plus d'autre occupation que de réveiller, par de nouveaux artifices, la cupidité déjà assouvie ; des hommes de ce caractère ne doivent pas avoir beaucoup de peine à croire qu'ils n'ont en eux aucun principe de vie spirituelle ; que le corps est tout leur être : et comme ils imitent les mœurs des bêtes, ils sont pardonnables de s'en attribuer la nature. Mais qu'ils ne jugent pas de tous les hommes par eux-mêmes : il est encore sur la terre des âmes chastes, pudiques, tempérantes : qu'ils ne transportent pas dans la nature les penchants honteux de leur volonté ; qu'ils ne dégradent pas l'humanité tout entière, pour s'être indignement dégradés eux-mêmes ; qu'ils cherchent leurs semblables parmi les hommes ; et, se trouvant presque seuls dans l'univers, ils verront qu'ils sont plutôt les monstres que les ouvrages ordinaires de la nature.

D'ailleurs, non-seulement l'impie est insensé, parce que, dans une égalité même de raisons, son cœur et sa gloire devraient le décider en faveur de la foi, mais encore son propre intérêt : car, on l'a déjà dit, que risque l'impie en croyant ? quelle suite fâcheuse aura sa crédulité, s'il se trompe ? Il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence : il sera doux, affable, juste, sincère, religieux, ami généreux, époux fidèle, maître équitable : il modérera des passions qui auraient fait tous les malheurs de sa vie : il s'abstiendra des plaisirs et des excès qui lui eussent préparé une vieillesse douloureuse, ou une fortune dérangée : il jouira de la réputation de la vertu et de l'estime des peuples ; voilà ce qu'il risque. Quand tout finirait avec cette vie, ce serait là le seul secret de la passer heureuse et tranquille ; voilà le seul inconvénient que j'y trouve. S'il n'y a point de récompense éternelle, qu'aura-t-il perdu en l'attendant ? Il a perdu quelques plaisirs sensuels et rapides, qui l'auraient bientôt, ou lassé par le dégoût qui les suit, ou tyrannisé par les nouveaux désirs qu'ils allument : il a perdu l'affreuse satisfaction d'être, pour l'instant qu'il a paru sur la terre, cruel, dénaturé, voluptueux, sans foi, sans mœurs, sans conscience, méprisé peut-être, et déshonoré au milieu de son peuple. Je n'y vois pas de plus grand malheur ; il retombe dans le néant, et son erreur n'a point d'autre suite.

Mais s'il y a un avenir ; mais s'il se trompe en refusant de croire, que ne risque-t-il pas ? La perte des biens éternels ; la possession de votre gloire, ô mon Dieu, qui devait le rendre à jamais heureux. Mais ce n'est là même que le commencement de ses malheurs : il va trouver des ardeurs dévorantes, un supplice sans fin et sans mesure, une éternité d'horreur et de rage. Or, comparez ces deux destinées, quel parti prendra ici l'impie ? Risquera-t-il la courte durée de quelques jours ? risquera-t-il une éternité tout entière ? S'en tiendra-t-il au présent qui doit finir demain, et où il ne saurait même être heureux ? Craindra-t-il un avenir qui n'a plus d'autres bornes que l'éternité, et qui ne doit finir qu'avec Dieu même ? Quel est l'homme sage qui, dans une incertitude même égale, osât ici balancer, et quel nom donnerons-nous à l'impie, qui, n'ayant pour lui que des doutes frivoles, et voyant du côté de la foi l'autorité, les exemples, la prescription, la raison, la voix de tous les siècles, le monde entier, prend seul le parti affreux de ne point croire, meurt tranquille, comme s'il ne devait plus vivre ; laisse sa destinée éternelle entre les mains du hasard, et va tenter mollement un si grand événement ?

MASSILLON (1).

DUEL (LE).

Je ne m'informe point si vous êtes versé dans l'art de l'escrime, ni si vous vous sentez en état de tenir tête à un homme qui a dans l'Europe la réputation de manier supérieurement les armes, et qui, s'étant battu cinq ou six fois en sa vie, a toujours tué, blessé ou désarmé son homme ; je comprends que, dans le cas où vous êtes, on ne consulte pas son habileté mais son courage, et que la bonne manière de se venger d'un brave qui vous insulte est de faire qu'il vous tue ; passons sur une maxime si judicieuse.

Vous me direz qu'il est des fatalités qui nous entraînent malgré nous ; que, dans quelque cas que ce soit, un démenti ne se souffre jamais, et que, quand une affaire a pris un certain tour, on ne peut plus éviter de se battre ou de se déshonorer. Voyons encore.

Vous souvient-il d'une distinction que vous me fîtes autrefois, dans une occasion importante, entre l'honneur réel et l'honneur apparent ? Dans laquelle des deux classes mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui ? Pour moi, je ne vois pas comment cela peut même faire une question. Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme et le témoignage d'une âme droite, et quelle prise peut avoir la vaine opinion d'autrui sur l'honneur véritable dont toutes les racines sont au fond du cœur ? Quoi ! les vertus qu'on a réellement périssent-elles sous les mensonges d'un calomniateur ? les injures d'un homme prouvent-elles qu'on les mérite ? et l'honneur du sage serait-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer ? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, et que cela suffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices ? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision et quelle raison peut la justifier. A ce compte, un fripon n'a qu'à se battre pour cesser d'être un fripon ; les discours d'un menteur deviennent des vérités sitôt qu'ils sont soutenus à la pointe de l'épée ; et si l'on vous accusait d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai. Ainsi, vertu, vice, honneur, infa-

(1) Voyez au mot : DILEMME, l'article de La Bruyère sur le même sujet.

mie, vérité, mensonge, tout peut tirer son être de l'événement d'un combat; une salle d'armes est le siége de toute justice; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raison que le meurtre; toute la réparation due à ceux qu'on outrage est de les tuer, et toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé. Dites, si les loups savaient raisonner, auraient-ils d'autres maximes? Jugez vous-même, par le cas où vous êtes, si j'exagère leur absurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous? d'un démenti reçu dans une occasion où vous mentiez en effet. Pensez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite? Songez-vous qu'en vous soumettant au sort d'un duel, vous appelez le ciel en témoignage d'une fausseté, et que vous osez dire à l'arbitre des combats : Viens soutenir la cause injuste et faire triompher le mensonge? Ce blasphème n'a-t-il rien qui vous épouvante? Cette absurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte? Eh Dieu! quel est ce misérable honneur qui ne craint pas le vice, mais le reproche, et qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur?

Vous qui voulez qu'on profite pour soi de ses lectures, profitez donc des vôtres, et cherchez si l'on vit un seul appel sur la terre quand elle était couverte de héros. Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques? et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais; mais n'y en a-t-il que de bonnes? et n'oserait-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable; il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés; il ne peut ni passer ni renaître; il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre. Que ferait, à votre avis, celui qui s'y veut asservir, dans des lieux où règne un usage contraire? à Messine ou à Naples, il irait attendre son homme au coin d'une rue et le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là; et l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée et n'est propre qu'à faire de braves scélérats. Que cette méthode puisse fournir, si l'on veut, un supplément à la probité : partout où la probité règne, son supplément n'est-il pas inutile? et que penser de celui qui s'expose à la mort pour s'exempter d'être honnête homme? Ne voyez-vous pas que les crimes que la honte et l'honneur n'ont point empêchés sont couverts et multipliés par la fausse honte et la crainte du blâme? C'est elle qui rend l'homme hypocrite et menteur; c'est elle qui lui fait verser le sang d'un ami pour un mot indiscret qu'il devrait oublier, pour un reproche mérité qu'il ne peut souffrir; c'est elle qui transforme en furie infernale une fille abusée et craintive; c'est elle, ô Dieu puissant! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit.... Je sens défaillir mon âme à cette idée horrible, et je rends grâces au moins à celui qui sonde les cœurs d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux qui n'inspire que des forfaits et fait frémir la nature.

Rentrez donc en vous-même, et considérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme, et d'exposer la vôtre pour satisfaire une barbare et dangereuse fantaisie qui n'a nul fondement raisonnable, et si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler. Connaissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire? et si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire et dépravé qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable? Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le service étranger. Avez-vous oublié que le citoyen doit sa vie à la patrie, et n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des lois, à plus forte raison contre leur défense? O mon ami! si vous aimez sincèrement la vertu, apprenez à la servir à sa mode, et non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient : ce mot de *vertu* n'est-il donc pour vous qu'un vain nom? et ne serez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être?

Mais quels sont au fond ces inconvénients? Les murmures des gens oisifs, des méchants, qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui, et voudraient avoir toujours quelque histoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entr'égorger! Si le philosophe et le sage se règlent dans les plus grandes affaires de la vie sur les discours insensés de la multitude, que sert tout cet appareil d'études, pour n'être au fond qu'un homme vulgaire? Vous n'osez donc sacrifier le ressentiment au devoir, à l'estime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuse de craindre la mort? Pesez les choses, mon bon ami, et vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche que dans celle de la mort même. Le fanfaron, le poltron veut à toute force passer pour brave;

> Ma verace valor, ben che negletto,
> E di se stesse a se freggio assai chiaro (1).

(1) Mais la véritable valeur n'a pas besoin du témoignage d'autrui, et tire sa gloire d'elle-même.

Celui qui feint d'envisager la mort sans effroi ment. Tout homme craint de mourir ; c'est la grande loi des êtres sensibles, sans laquelle toute espèce mortelle serait bientôt détruite. Cette crainte est un simple mouvement de la nature, non-seulement indifférent, mais bon en lui-même et conforme à l'ordre : tout ce qui la rend honteuse et blâmable, c'est qu'elle peut nous empêcher de bien faire et de remplir nos devoirs. Si la lâcheté n'était jamais un obstacle à la vertu, elle cesserait d'être un vice. Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à son devoir ne saurait être solidement vertueux, j'en conviens. Mais expliquez-moi, vous qui vous piquez de raison, quelle espèce de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime.

Quand il serait vrai qu'on se fait mépriser en refusant de se battre, quel mépris est plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal? Croyez-moi, celui qui s'estime véritablement lui-même est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, et ne craint que d'en être digne : car le bon et l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses ; et quand toute la terre approuverait l'action que vous allez faire, elle n'en serait pas moins honteuse. Mais il est faux qu'à s'en abstenir par vertu l'on se fasse mépriser. L'homme droit, dont toute la vie est sans tache et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre, en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi ; on voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent, et dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.

Mais savez-vous ce qui rend cette modération si pénible à un homme ordinaire ? C'est la difficulté de la soutenir dignement ; c'est la nécessité de ne commettre ensuite aucune action blâmable. Car si la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'aurait-elle retenu dans l'autre, où l'on peut supposer un motif plus naturel ? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu, mais de lâcheté, et l'on se moque avec raison d'un scrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres sont, pour la plupart, de très-malhonnêtes gens, qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière ? Est-ce à vous d'imiter de tels hommes? Mettons encore à part les militaires de profession qui vendent leur sang à prix d'argent ; qui, voulant conserver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, et savent à un écu près ce que vaut leur vie. Mon ami, laissez battre tous ces gens-là. Rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font si grand bruit ; ce n'est qu'une mode insensée, une fausse imitation de vertu qui se pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'est point au pouvoir d'un autre ; il est en lui-même et non dans l'opinion du peuple ; il ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie intègre et irréprochable, et ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'est par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les temps à la véritable valeur avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur et ne puis souffrir les lâches ; mais je veux que la valeur se montre dans les occasions légitimes, et qu'on ne se hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade, comme si on avait peur de ne la pas retrouver au besoin. Tel fait un effort et se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être ; il ne faut ni l'exciter ni le retenir ; l'homme de bien le porte partout avec lui, au combat contre l'ennemi, dans un cercle en faveur des absents et de la vérité, dans son lit contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est d'usage dans tous les temps ; elle met toujours la vertu au-dessus des événements, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre. Tel est, mon ami, la sorte de courage que j'ai souvent louée, et que j'aime à trouver en vous. Tout le reste n'est qu'étourderie, extravagance, férocité ; c'est une lâcheté de s'y soumettre ; et je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir, si je ne me trompe, que dans votre démêlé avec mylord Edouard votre honneur n'est point intéressé ; que vous compromettez le mien en recourant à la voie des armes ; que cette voie n'est ni juste, ni raisonnable, ni permise ; qu'elle ne peut s'accorder avec les sentiments dont vous faites profession ; qu'elle ne convient qu'à de malhonnêtes gens, qui font servir la bravoure de supplément aux vertus qu'ils n'ont pas, ou aux officiers qui ne se battent point par honneur, mais par intérêt ; qu'il y a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la prendre ; que les inconvénients auxquels on s'expose en la rejetant sont inséparables de la pratique des vrais devoirs, et plus apparents que réels ; qu'enfin les hommes les plus prompts à y recourir sont

toujours ceux dont la probité est le plus suspecte. D'où je conclus que vous ne sauriez en cette occasion ni faire ni accepter un appel sans renoncer en même temps à la raison, à la vertu, à l'honneur, et à moi. Retournez mes raisonnements comme il vous plaira, entassez de votre part sophisme sur sophisme : il se trouvera toujours qu'un homme de courage n'est point un lâche, et qu'un homme de bien ne peut être un homme sans honneur. Or, je vous ai démontré, ce me semble, que l'homme de courage dédaigne le duel, et que l'homme de bien l'abhorre. J.-J. ROUSSEAU.

DUREE DU CHRISTIANISME.

Le christianisme a fait son temps !

Voilà ce qu'ont dit des hommes de notre époque. Voilà ce qu'ils ont répété, non-seulement comme le récit d'un fait qui, selon eux, s'accomplit, mais comme un sujet de triomphe et de joie.

Insensés !...

Si le christianisme avait fait son temps, la civilisation aurait aussi fait le sien !

La civilisation est née du christianisme ; et le jour où le père mourrait, on verrait expirer la fille.

Rassurons-nous : le temps du christianisme, *le temps qu'il a à faire*, c'est l'ÉTERNITÉ.

Né de Dieu, le christianisme a pris de ce qui appartient à Dieu une éternelle durée. Car, voyez-vous, alors qu'il n'y aura plus de mondes dans les espaces, plus d'hommes, plus de créatures terrestres pour vivre, souffrir, prier et adorer ; alors que le grand jour du jugement dernier aura fini comme tous les autres jours ; alors que le soleil, comme un géant usé de fatigues, se sera couché dans la poussière des globes, pour ne plus se lever, pour n'avoir plus jamais d'aurores : alors, en vérité, en vérité, cette croix du Christ qui avait été plantée sur la terre pour dire aux hommes : « Sachez souffrir et espérer..., » cette croix glorieuse et triomphante sera debout dans le ciel, et ce sera sous ses bras étendus que dureront les éternelles joies des élus et des anges.

Ils ont donc menti, ceux qui ont crié au siècle :

La religion du Christ va mourir !

Non, nous le jurons par le Dieu vivant, par le Dieu qui l'a faite : elle ne mourra pas !... Et où donc lui voyez-vous des signes de mort ? où sont ses souffrances et ses agonies ?

Il y a eu un temps, je le sais, où les jeunes hommes et les beaux esprits avaient l'air de ne pas vouloir d'elle, un temps où ils allaient répétant : La religion !... c'est bon pour les enfants et les femmes. Mais ces jours de stupide délire sont passés, et aujourd'hui les hommes *croient*, parce qu'ils *ont pleuré*.

Dans les années qui se sont écoulées parmi des débris, il n'y a pas eu que du sang, des douleurs et des larmes ; il y a eu aussi des enseignements, et nous profiterons des cruelles leçons données à nos pères.

Un besoin généralement senti ramène aujourd'hui à la religion, et certes, ce ne sont pas les puissances de la terre qui poussent les hommes vers elle.

Dans d'autres siècles, on a vu ceux qui siégent sur les trônes, pour faire respecter davantage les autels, les parer de leurs royales magnificences ; dans les siècles de croyance, la religion était entourée des pompes d'ici-bas ; mais que ces siècles sont loin de nous !

Aujourd'hui, la divine fille du Ciel ne charme plus que par sa propre beauté. Les rois ne lui ont laissé que le manteau de pourpre que les Juifs avaient jeté sur les épaules ensanglantées et meurtries de Jésus-Christ. Pour diadème elle n'a que la couronne d'épines, et pour sceptre que le roseau ; et cependant, avec ces pauvres atours, elle est si belle, si majestueuse encore, que les hommes viennent à elle, l'adorent et lui disent : CONSOLEZ-NOUS.

Vicomte WALSH.

DUREE INCERTAINE DE LA VIE.

Qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même ; que la mort ne vous surprendra pas dans le cours de ces années que vous destinez encore au monde et aux passions ; et que le Seigneur, que vous n'attendez que vers la fin du jour, n'arrivera pas dès le matin et lorsque vous y penserez le moins ? La jeunesse est-elle un garant bien sûr contre la mort ? Voyez, sans parler ici de ce qui arrive tous les jours au reste des hommes, si, en vous renfermant même dans le petit nombre de vos amis et de vos proches, vous n'en trouverez point à qui la justice de Dieu ait creusé un tombeau dès les premières années de leur course ; qui, comme la fleur des champs, aient séché du matin au soir, et ne vous aient laissé que le triste regret de voir éclore une vie qui a été aussitôt éteinte. Insensé ! on va peut-être au premier jour vous redemander votre âme ; et ces projets de conversion que vous renvoyez à l'avenir, de quoi vous serviront-ils ? et ces grandes résolutions que vous vous promettez d'exécuter un jour, que changeront-elles à votre malheur éternel, si la mort les prévient, comme elle les prévient tous les jours, et ne vous laisse que le regret inutile de les avoir en vain formées ?

MASSILLON.

E

ECRITURE (L') SAINTE.

Lorsqu'une voix céleste qui se fit entendre à mon cœur, au moment où j'y pensais le moins, m'eut dit : *tolle, lege*, prends et lis, ce ne fut pas les apologistes qu'elle me mit

dans les mains, ce fut l'Evangile, les Psaumes, l'Ecriture. Non, ce ne sont point les Grotius, les Abbadie, les Houteville, les Crouzas, les Bergier, qui m'ont éclairé, ni même qui ont été les instruments de celui qui seul éclaire ; au moment où j'écris, je n'ai encore jeté les yeux sur aucun de ces écrivains. Ils me sont encore absolument inconnus... Les livres saints me disaient tout, parce que Dieu m'a fait la grâce de les ouvrir dans la bonne foi, et de les lire avec amour. Tout est dans ces livres divins, et le malheur le plus commun et le plus grand est de ne pas les lire.

Il y a entre autres un sermon de la Cène, qui me parut contenir toute notre religion, et où chaque parole est un oracle du ciel. Je ne l'ai jamais lu sans une émotion singulière; et que de fois je me suis dit ce que disait aux Pharisiens cet agent de la Synagogue, en s'excusant de n'avoir pas fait arrêter Jésus-Christ : *Que voulez-vous ? jamais l'homme n'a parlé comme cet homme !* (*Joan.*, VII, 46.)

C'est un Juif qui disait cela. Quel terrible arrêt contre les Chrétiens infidèles ! Il m'est impossible, à chaque verset de ce sermon, de ne pas entendre un Dieu, et j'en suis aussi sûr que si je l'avais entendu en personne. C'est alors que je m'écrie : « Que la religion est belle ! » Elle est belle comme le ciel dont elle est descendue; elle est grande comme Dieu dont elle est émanée; elle est douce comme le cœur de Jésus-Christ qui nous l'a apportée.

Depuis que j'ai le bonheur de lire les divines Ecritures, chaque mot, chaque ligne appelle en moi une abondance d'idées et de sentiments qui semblent se réveiller dans mon âme, où ils étaient comme endormis dans le long sommeil des erreurs de ma vie.

Combien, en comparaison, tout ce que j'ai cru savoir me paraît frivole ! Combien tout ce que je n'avais appris que dans une foule de livres me paraît peu de chose, en comparaison de ce que m'apprend un seul livre ! Non pas assurément que je prétende réprouver les sciences et les lettres; tout ce que Dieu a donné à l'homme est bon en lui-même, pourvu qu'on le rapporte à lui, à sa loi, qui en dirige et sanctifie l'usage, et en prévient les abus, dont notre vanité est toujours si voisine. Mais du moment où l'homme croit sérieusement à une destinée éternelle, et s'il n'y croit pas, il s'en déclare indigne, ne doit-il pas comprendre qu'excepté ce qui peut y conduire, tout le reste est nécessairement petit? Qu'il réfléchisse sur ces paroles si simples, mais si profondes, du livre de l'*Imitation :* « On ne vous demandera pas, au dernier jour, ce que vous avez lu, mais ce que vous avez fait; » et qu'il songe à la réponse !

O Augustin ! que vous aviez raison ! Beauté incréée, je vous ai connue et aimée bien tard ! Hélas ! bien moins tard encore que moi, mais le *don de Dieu vient toujours à temps.*

LA HARPE.

ÉDUCATION.

NÉCESSITÉ DE L'ÉTABLIR SUR DES FONDEMENTS RELIGIEUX.

Pour faire sentir de plus en plus la nécessité de la religion, voyez quel est le grand but de la première éducation : c'est de travailler pour l'avenir, de préparer, de former dans l'enfant l'homme fait, de le prémunir contre les dangers qui doivent menacer un jour son inexpérience et sa légèreté. Suivez la jeunesse sortant des écoles publiques pour n'y plus rentrer : là commence pour elle une nouvelle éducation ; un monde corrompu s'en empare ; c'est maintenant le règne des séductions, des maximes commodes et perverses, de la liberté de tout dire et de tout faire loin des regards d'une surveillance importune. Au milieu de tant de périls, que pourront, pour sauver la jeunesse, quelques préceptes de morale humaine ? Alors, si, par les croyances réprimantes de la religion, on n'a pas fortifié les jeunes cœurs contre les attaques du vice, si par de saintes habitudes on n'a pas préparé l'ancre salutaire pour l'époque des passions orageuses, le naufrage n'est-il pas inévitable ? Sans doute la religion n'est pas une barrière insurmontable à la fougue des passions ; mais du moins elle est de toutes la plus puissante. Une fois qu'elle a établi son empire dans le cœur d'un jeune homme, il faut qu'il en combatte longtemps les impressions secrètes, avant de s'abandonner au vice ; lors même qu'elle paraît étouffée, elle est encore vivante dans le fond du cœur; elle y pousse de temps en temps des cris qui éveillent le coupable, et finissent bien souvent par le ramener à la vertu. Mais lancer sans principes religieux la jeunesse au milieu du monde, c'est lancer sans gouvernail et sans pilote un vaisseau au milieu des tempêtes. Eclairé par l'expérience, et guéri, du moins en partie, de ses paradoxes, Jean-Jacques a dit quelque part : « J'avais cru qu'on pouvait être vertueux sans religion; mais je suis bien détrompé de cette erreur. »

Nous faisons grand bruit de nos découvertes, nous nous glorifions d'avoir trouvé ou du moins adopté et propagé le moyen de rendre plus faciles, plus à la portée du peuple, plus communs, les premiers éléments des connaissances humaines. Je l'ai déjà déclaré, je ne suis ici ni pour justifier ni pour combattre des méthodes d'enseignement; le sage essaye tout avec lenteur, pour juger tout avec maturité ; il est fidèle à l'avertissement que nous donne un écrivain sacré, de tout éprouver, pour ne garder que ce qui est bon : *Omnia probate; quod bonum est tenete.* (I *Thess.*, V, 21.) Et quelle sera la meilleure école pour les enfants du peuple? Ce sera toujours celle d'où nous les verrons sortir plus dociles, plus respectueux, plus honnêtes, plus laborieux, plus appliqués à tous les devoirs de leur profession. Quant au mécanisme de l'instruction, il est étranger à mon discours ; je dirai seulement que je n'ai pas la simplicité de croire que le bon-

heur du genre humain doive résulter d'une manière ancienne ou nouvelle, plus lente ou plus expéditive, d'apprendre les lettres de l'alphabet. Sans rien contester ni rien admirer, je me borne à faire observer que nous devons craindre d'être victimes de notre imprévoyance. Malheur aux générations naissantes, si nous ne sentons pas que plus l'instruction sera répandue, populaire, et plus il importe qu'elle soit profondément religieuse ! C'est une pensée sur laquelle je vous invite à réfléchir. Je veux que le succès justifie les espérances des propagateurs de ces méthodes si vantées; voilà donc, pour le dire sans périphrase, que, dans toutes les parties de la France, tous les enfants de toutes les classes, même les plus obscures et les plus indigentes, savent enfin lire et écrire. Tous les enthousiastes s'en réjouiront, comme d'un triomphe remporté sur l'ignorance; ils féliciteront le peuple de le voir initié aux connaissances humaines : et moi, je crains qu'en devenant plus instruit il n'en devienne plus vain, plus inquiet, plus avide de nouveautés funestes, plus mécontent de son état, plus envieux des conditions supérieures, plus ennemi des travaux pénibles, plus animé de l'esprit de censure et d'indocilité ; je tremble de voir plus répandu ce demi-savoir, qui est pire que l'ignorance. Sans doute, si le peuple était religieux, je pourrais être sans alarmes; alors la religion présiderait à ses lectures, écarterait de ses mains les productions impies et licencieuses, et ne lui permettrait que celles qui pourraient lui donner un amour plus éclairé, plus vif de tous ses devoirs. Mais, si le peuple est sans religion, tremblons que ce qui pouvait être un instrument de vertu ne devienne un instrument de corruption et de vice; attendez-vous à le voir faire sa pâture de ces productions qui, ne respirant que l'impiété et le libertinage, flatteront ses penchants les plus grossiers, remueront dans son cœur tout ce qu'il y a de volupté, d'orgueil, de jalousie, d'amour secret de l'indépendance, le rendront plus indisciplinable, et prépareront ainsi pour les gouvernements, des embarras, des inquiétudes, des difficultés inouïes. Aujourd'hui les doctrines impies et séditieuses viennent comme s'offrir d'elles-mêmes sous les formes les plus légères, les plus commodes, les plus universellement répandues. Pensez-vous que le peuple n'ira pas puiser à ces sources empoisonnées? Voyez ce qui a lieu dans cette capitale. Lorsqu'au sein d'une oisiveté coupable ou d'un repos légitime, les personnes des derniers rangs de la société consacrent quelques heures à la lecture, quel ouvrage se trouve dans leurs mains? Chacun peut en faire l'expérience; bien souvent c'est un livre infâme ou impie, qui, en irritant toutes les passions, prépare l'enfant indocile, le serviteur infidèle, l'époux criminel, le sujet rebelle. Or ce qui se pratique dans la capitale trouvera des imitateurs dans les provinces, et déjà on ne s'en aperçoit que trop; l'esprit d'impiété, de moquerie sacrilége, infecte partout les dernières classes comme les moyennes et les plus élevées. Je connais des villages où ce qu'il y a de plus rustique laisse reposer quelquefois la bêche et la charrue pour lire Voltaire, et en oppose ensuite les sarcasmes impies aux instructions de son pasteur. N'allons pas nous prévaloir de ce qui se passe en d'autres contrées dans les montagnes de l'Ecosse, ou sur les bords de l'Elbe : il n'est de bonne théorie pour nous, que celle qui nous est applicable ; il faut nous voir tels que nous sommes, avec la mollesse de nos mœurs, le dérèglement de nos opinions, notre pente vers la licence, la multitude de nos productions littéraires ennemies de la religion et de toute vertu, la facilité donnée à tous de les lire et de s'en nourrir. C'est pour un tel peuple que je crois l'instruction redoutable si elle n'est pas très-religieuse : penser autrement, c'est, j'ose le dire, n'avoir aucune connaissance du cœur humain. La religion est loin d'être l'ennemie de l'instruction du peuple ; c'est elle qui a donné naissance, et à ces modestes instituteurs connus sous le nom de *Frères des Ecoles chrétiennes*, et à ces sociétés de Filles de la Charité, qui, sous diverses dénominations, se consacrent dans les cités et les campagnes à l'éducation des enfants des classes les plus indigentes et les plus délaissées. Déjà, dans le XII^e^ siècle, le troisième concile de Latran avait statué que, pour ne pas priver les enfants des pauvres de l'avantage de savoir lire, il y aurait dans chaque cathédrale un maître chargé de les instruire. Ainsi, que le peuple soit instruit tant qu'on voudra, mais qu'il le soit avant tout de sa religion. Travailler à le rendre plus éclairé, sans travailler à le rendre plus religieux, c'est tomber dans une des plus grandes fautes que l'on puisse commettre pour le malheur de la société : alors, au lieu de placer avec précaution des flambeaux de distance en distance pour éclairer dans les ténèbres, on allume au hasard des torches qui peuvent causer un vaste incendie.

Viendra-t-on me dire que je parle ici en prêtre ennemi des *idées libérales?* Mais que signifie ce langage? Oui, j'en conviens, ces doctrines prêchées depuis cent ans, qui ont été si *libérales* en blasphèmes, en scandales, en révoltes, en divorces, en suicides, en fléaux destructeurs de l'ordre social; ces doctrines, la religion en est l'ennemie, et fait gloire de l'être. Mais aussi ces doctrines libérales en sentiments de respect et d'amour de la Divinité, en piété filiale, en dévouement pour le bien de ses semblables, en soumission pour l'ordre établi, en principes conservateurs de la tranquillité, de la liberté, du bonheur de tous; ces doctrines, la religion en est l'amie et le soutien, ou plutôt ces doctrines sont la religion elle-même. La philosophie sans la religion ne sera jamais qu'une calamité pour les peuples; ce n'est que de nos jours que la première a levé l'étendard de la révolte contre la seconde, ralliant autour d'elle toutes les passions hai-

neuses et violentes; et l'on sait quels ravages elle a faits dans le monde moral et politique. Parcourez l'histoire, et vous verrez que tous les législateurs, tous les grands bienfaiteurs de l'humanité ont été des philosophes religieux. Certes, ils ont été amis de la philosophie et de la religion tout ensemble, ces beaux génies qui, dans les derniers âges, ont donné le branle à toutes les connaissances humaines, et devant lesquels il faut bien que notre orgueil s'abaisse, les Bacon, les Descartes, les Pascal, les Galilée, les Copernic, les Leibnitz, les Newton. Et quand on sait que les plus sublimes découvertes de l'esprit humain sont dues à des hommes profondément religieux, comment ose-t-on nous dire que la religion nuit aux progrès de la raison? FRAYSSINOUS.

EFFETS DE L'EMPLOI DES CLOCHES

DANS LE CULTE CATHOLIQUE.

Mais il est temps de motiver les mérites non moins importants que nombreux et variés que nous avons attribués aux cloches. A la considérer d'abord sous ses rapports artistiques, la cloche n'est-elle pas elle-même une véritable œuvre d'art, un merveilleux instrument et le plus solennel de tous, qui a ses règles, ses motifs, sa perfection, et même une œuvre qui touche à tous les arts : au dessin, par la pureté de ses lignes et la juste mesure de ses proportions ; à la gravure, par la richesse et le fini de ses reliefs ; à la musique, par la précision de ses notes et la justesse de ses accords; à la mécanique, par le jeu de ses ressorts et les divers systèmes de ses contre-poids; à la dynamique, par la puissance des forces qu'elle met en action pour monter à des hauteurs où l'œil ne la suit qu'avec effroi? Mais, à part ces considérations prises dans le sujet même, qui ne voit tout ce qu'elle a apporté de grandeur à la reine des arts, l'architecture ; tout ce qu'elle a ménagé de ressources et fourni d'inspiration au génie de la sculpture et de la statuaire?

Sans cloche, qui doit les dominer pour parler de plus haut et de plus loin aux peuples émus, nos temples auraient-ils pris vers le ciel un essor si élevé? Les verrions-nous porter jusqu'aux nues ces voûtes hardies, suspendues dans les airs plus que soutenues sur ces colonnes fuyantes, qui semblent moins, par leur admirable légèreté, les lier à la terre que les lancer dans l'espace? Non, elles auraient gardé les proportions lourdes et ramassées des basiliques primordiales avec leurs cintres abaissés, leurs enceintes écrasées, où la vie est étouffée, faute d'air et de lumière. L'histoire est là pour nous montrer l'élévation successive de nos portiques, se développant selon les progrès de l'art nouveau qui venait les animer et les embellir. Sans la cloche, aurions-nous ces gracieuses campanilles, ces flèches aériennes, ces tours majestueuses, imposantes par leur masse gigantesque, ou étincelantes de mille jours et découpées en élégantes dentelures, où le ciseau de l'artiste s'est joué avec les prodiges, et qui font le plus bel ornement du village comme la gloire et l'orgueil des métropoles? Otez-leur ces monuments, que reste-t-il? Une morne uniformité d'édifices rangés sous un niveau monotone. Aussi rien n'est triste comme l'aspect de ces villes, reines sans diadème, assises dans l'humiliation, dont aucun emblème divin ne surmonte les toits découronnés, soit que la main du temps ou celle de l'homme les ait dépouillées de leur splendeur antique, soit que la nouveauté de leur existence ne leur ait pas permis de recueillir cette riche succession d'un autre âge. Là, point de ces dômes solennels dont le langage muet, mais éloquent, se fait entendre aux yeux. Là, point de sons qui frappent l'oreille que le cri de la scie et le bruit de l'enclume. Là, surtout, point de voix mystérieuse qui parle à l'âme. On sent le vide dans ces cités pleines de peuple ; c'est comme une froide impression de Dieu absent, qu'on ne voit point régner par sa grandeur au-dessus des habitations de l'homme et veiller par sa bonté aux besoins de ses enfants.

Ils étaient donc barbares autant qu'ils étaient impies et non moins ennemis des beaux-arts que de la vraie foi, ces terribles niveleurs d'une époque où la puissance fut donnée au génie de la destruction, qui, se voyant petits et se sentant incapables de s'élever, s'avisèrent, pour se grandir, de faire descendre à leur mesure tout ce qui dépassait leur taille de pygmées, renversant temples et clochers, comme ils abattaient les hautes têtes! Impuissants à égaler ces chefs-d'œuvre, ils pouvaient du moins s'honorer en les admirant. Leur lâche et basse envie aima mieux les mutiler, pour se venger d'une gloire dont s'offensait leur médiocrité.

Et ici, comment ne pas déplorer les ravages, irréparables sans doute, d'un vandalisme qui, du reste, toujours semblable à lui-même, tout en changeant de théâtre, vient de reproduire les mêmes scènes de force aveugle et brutale dans un royaume voisin? Qui nous rendra tant de clochers magnifiques tombés sous un marteau sacrilége, tant de cloches de toutes les dimensions et de tous les accords, dont la renommée était publiée par toutes les bouches, redisant sans cesse : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*, et converties en instruments de mort, en projectiles homicides? Cloches des cathédrales et des vieilles basiliques, graves bourdons, brillantes sonneries, joyeux carillons qui grondaient, soupiraient, s'égayaient dans les airs sur mille tons variés! Cloches des monastères qui, ne se taisant ni jour ni nuit, avertissaient le monde qui ne prie pas, le monde emporté dans le tourbillon des fêtes, ou endormi dans la mollesse, que l'innocence en robe de bure veillait, pleurait au pied des autels, demandant grâce pour ses excès et ses folies! Cloches des ermitages et des chapelles champêtres, semées par la piété dans les bois, dans les vallons, sur les ro-

chers, qui, gazouillant comme les oiseaux du ciel dans leurs concerts, donnaient une voix à tous les êtres de la création, et faisaient chanter à toute la nature une hymne sans fin ! Cloches d'alarme et de secours, qui ramenaient dans la voie le voyageur égaré, cherchant en vain la trace perdue dans la profonde nuit, dans l'épaisseur des forêts, dans les défilés de la montagne! Couvent de Saint-Bernard, combien de fois, au fort de ces tourmentes qui rendent si redoutable le passage de tes cimes orageuses, les lentes vibrations de ta cloche hospitalière ont fait rentrer l'espoir dans le cœur du malheureux qui déjà se résignait à mourir!..... Sainte Domerie d'Aubrac (car nous n'avons pas à sortir de nos frontières pour évoquer de pieuses traditions et de touchantes images), avec quel respect nous nous sommes approché de ta cloche bénie : avec quelle émotion nous avons lu les caractères qui nous disent encore ta noble mission de rappeler l'étranger errant dans tes solitudes, ou surpris par tes ouragans de neige, et de le guider au port de cet hospice secourable, où tout être souffrant était accueilli comme un frère! Hélas ! pourquoi faut-il que tant de saintes et charitables institutions ne soient pour la plupart que des souvenirs ! Si la tempête les a effacées du sol, qu'elles vivent du moins dans la mémoire reconnaissante des peuples, comme un témoignage de ce que sait faire pour eux la Religion, quand on confie le soin de leur bonheur à ses prévoyances et à ses tendresses maternelles.

Peindrons-nous maintenant ce charme des souvenirs, cette douceur et cette vivacité d'émotions pieuses qui s'attachent au clocher et à ses bruits harmonieux ? Attrait de la religion, amour du pays natal, saintes affections de la famille, toutes les sensibilités nobles et pures en sont délicieusement affectées à la fois ! Demandez au jeune étudiant qui revient des écoles publiques, au soldat qui rentre dans ses foyers, à l'émigrant qui rapporte au toit héréditaire les moyens de subsistance qu'il est allé gagner à la sueur de son visage dans des terres étrangères ; demandez-leur pourquoi leur cœur bat plus vite, pourquoi leurs yeux se mouillent de larmes, quand ils commencent à entrevoir, à travers le feuillage des vieux ormes, au-dessus de la fumée du hameau, le clocher que leurs songes leur ont représenté tant de fois dans les longs jours de l'absence, quand arrivent à leur oreille les premières ondulations de la cloche qu'ils craignaient tant de ne plus entendre? Ah ! c'est que ce clocher a prêté son ombre aux jeux innocents de leur enfance; c'est que cette cloche les a appelés aux leçons du bon Pasteur, les a conviés au banquet divin ; c'est qu'elle a pleuré avec celui-là les funérailles d'un père ; c'est qu'avec celui-ci elle a frémi de joie sur le berceau d'un nouveau-né. Nous parlons surtout ici du village, parce que c'est au village que ces impressions sont le mieux senties, et malheur à lui, si jamais il les laissait s'affaiblir et s'effacer ! Il perdrait avec ses mœurs simples et sa foi naïve les seules jouissances véritables qu'il lui est donné de goûter et qui peuvent adoucir la rigueur de ses privations. Car la cloche est tout pour l'habitant des campagnes : elle est sa règle, son moniteur et son guide. Elle veille, prévoit, agit pour lui ; toute la vie des champs se gouverne par elle. C'est elle qui marque la division du temps, qui indique, par la durée et l'éclat de ses vibrations, la distinction des jours et la différence de leur solennité ; elle qui règle les heures de la réfection et du sommeil, du travail et du repos. Trois fois le jour, au lever du soleil, à son midi, à son coucher, elle annonce la gloire et invite à louer le nom de Dieu, dont cet astre éclatant n'est qu'un pâle rayon (1). Messagère de l'aurore, elle salue le moment où *l'homme se lève pour aller à son œuvre et reprendre sa tâche* (2). Et, quand la nuit est descendue avec tous ses voiles, elle sonne ce couvre-feu, par qui l'ombre et le silence s'étendaient aussi jadis sur les murs de nos cités réglées sur le modèle des monastères. Naissances, mariages, sépultures, victoires, traités de paix, anniversaires de douleur ou de gloire, elle mêle les pompes de sa grande voix à toutes les fêtes de la famille, de la patrie, de la religion. Sentinelle attentive à tous les accidents qui peuvent mettre en péril la sûreté publique, que l'ennemi se montre, que l'incendie éclate, que les fleuves débordent, elle pousse le cri de détresse pour appeler toutes les forces sur le point menacé. Dès qu'elle s'ébranle pour célébrer un deuil ou un triomphe, une même pensée occupe, un même sentiment anime, un même mouvement emporte tout un peuple. C'est l'étincelle électrique dont la commotion se fait sentir en même temps à tous les anneaux de la chaîne. Et c'est ici principalement que se manifeste l'influence morale et, s'il est permis de le dire, le caractère social de la cloche. Elle rapproche l'homme de l'homme; elle unit tous les membres en un même corps ; elle resserre les liens d'une bienveillance mutuelle, d'une fraternité touchante ; elle réalise ce bonheur et cette joie des frères, que le Prophète place dans les douceurs d'une société commune et dans une parfaite unanimité d'idées et d'affections. Là où la cloche n'est pas, la communauté est presque réduite aux proportions de l'individu, ou tout au plus de la famille et d'un cercle d'amis. Le voisin le plus proche est étranger à son voisin. La créature humaine peut naître, vivre, souffrir et mourir inconnue, isolée, sans qu'aucune sympathie s'attache à sa destinée, l'accompagne d'un intérêt dans le cours de son existence, la suive d'un regret après son trépas ; sans que son nom ait été prononcé et qu'on se soit seulement

(1) *Vespere, et mane, et meridie, narrabo et annuntiabo : et exaudiet vocem meam.* (*Psal.* LIV, 18.)

(2) *Exibit homo ad opus suum et ad operationem suam.* (*Psal.* CIII, 23.)

aperçu de sa présence ou de son absence au même banquet de la vie; fleur dédaignée sur laquelle aucun regard ne s'est arrêté et qui n'a eu d'éclat et de parfum que pour le désert! Avec la cloche, cet oubli n'est plus possible. Un frère ne peut naître ou quitter la vie, les flambeaux d'hyménée ne peuvent s'allumer, qu'aussitôt toute la société chrétienne n'en soit avertie; et de même que des vœux de bonheur ont salué son entrée dans le monde et dans l'Eglise, le plus pauvre et le plus obscur de ses membres peut compter, grâce à la cloche, qu'une larme ne sera pas refusée à sa cendre et qu'une prière unanime suivra son âme devant le tribunal du souverain Juge...

Mais le triomphe de la cloche et sa plus belle gloire est dans son application immédiate, dans ses rapports directs au service divin et à la solennisation de nos fêtes. Son ministère ne se borne pas à convoquer le peuple aux assemblées saintes; elle est elle-même une prière, un chant de louange et d'action de grâce. Eh! qui n'admirerait ici la haute intelligence des motifs et des effets, des rapprochements et des contrastes que révèle l'Eglise dans les cérémonies de son culte, ce sentiment élevé du sublime qui lui fait imprimer à ses symboles le sceau de son génie et le caractère de sa propre grandeur? Pour publier les bienfaits et la louange de Dieu avec une pompe et une magnificence plus dignes de sa majesté souveraine, elle a emprunté deux voix et comme deux organes dont la puissance égale l'étendue, l'orgue et la cloche. L'orgue, voix du dedans, qui déroule ses flots d'harmonie sous les voûtes sonores des basiliques, autour des vieux piliers des grandes nefs, dans les retraites mystérieuses du sanctuaire; la cloche, voix du dehors, qui ébranle au loin la terre du tonnerre de ses longs mugissements. L'orgue, expression de la prière publique dans les temples consacrés à la religion; la cloche, expression de la prière universelle, de la prière catholique dans le temple auguste de l'univers. L'orgue, voix des anges et des saints, qui, de la hauteur des vitraux où sont représentés leurs combats et leurs victoires, descend sur la multitude recueillie pour soupirer à son oreille les joies et les gloires du ciel; la cloche, voix du peuple et de l'humanité tout entière, qui, des profondeurs d'une vallée de larmes et d'exil, fait monter jusqu'au trône de l'Eternel la plainte de la souffrance et le cri de la détresse, avec les vœux de l'espérance et de l'amour. L'orgue enfin, *voix magnifique* mais qui, ne dépassant point la limite de l'enceinte sacrée, ne peut être entendue que des pieux fidèles qui la fréquentent; la cloche, *voix pleine de force et de vertu* (1), qui tonne aux oreilles des transfuges de notre foi, en dépit de leurs efforts pour échapper aux poursuites du remords, qui *brise l'impie pareil au cèdre altier;* qui porte les terreurs de l'avenir et les épouvantes de l'éternité dans les solitudes des consciences vides de Dieu, *véritable désert* qu'un vent brûlant dessèche et que nulle rosée ne fertilise, et qui *éclaire*, comme d'un rayon sinistre, les replis ténébreux où elles s'enveloppent et le noir abîme où elles vont se précipiter!

Le cardinal Giraud.

(1) *Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia... Vox Domini confringentis cedros... concutientis desertum... et revelavit condensa.* (*Psal.* XXVIII, 4, 5.)

EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE.

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente?

La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure: elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à celui qui vous y a mis?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée: il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie, c'est le ciel; et, quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien? est-ce que nul désir ne vous presse? ou ce désir est-il muet?

Il en est qui disent: « A quoi bon prier? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures. »

Et qui donc a fait ces créatures chétives? qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu?

Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui?

En vérité, je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres blasphème Dieu.

Il en est d'autres qui disent: « A quoi bon prier Dieu? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin? »

Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez; car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils; faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'actions de grâces pour son père?

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent, ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur?

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants qui pas-

sent sur l'âme de l'homme et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit.

LAMENNAIS.

ÉGALITÉ DU TOMBEAU.

Quel est ce tombeau ? quel fut ce mort que je vois là gisant ?

Quelqu'un était assis sur le seuil du sépulcre ; c'était la Justice.

Elle me répondit : « Ce que tu vois, c'était un potentat, fameux par sa puissance, par ses exploits guerriers, par l'éclat de son règne. Arrête un moment ta marche, et considère ce qui est sous tes yeux. Un peu plus loin gît un autre mort ; celui-là, c'était un pauvre : voilà les deux extrémités des conditions humaines, réunies dans une même enceinte. Dis-moi s'il y a aujourd'hui quelque différence entre l'un et l'autre. »

J'entre plus avant : j'aperçois un cadavre laissé sans sépulture, la tête enveloppée pour tout linceul de toiles d'araignées, dépouillé de ses chairs, déjà à moitié consumé et réduit en poussière ; c'était celui du pauvre. Rien d'étonnant à cela, me disais-je, né dans la fange, il se retrouve après sa mort dans son état naturel. Retournons vers le monarque ; il est sans doute parmi les morts ce qu'il fut parmi les vivants. Honneur à son cadavre, comme autrefois à sa personne. Combien je reconnais mon erreur ! J'approche de ce royal cadavre. Pas le moindre vestige de sa grandeur passée ; rien qu'un peu de terre infecte ; vil fumier, jeté sur du fumier.

O déplorable erreur des humains ! Tant d'orgueil et tant d'abjection !...

Saint EPHREM.

EGLISE (DE L').

On cherche vainement dans la médecine un remède unique et universel, qui remette tellement la nature dans sa véritable constitution, qu'il soit capable de la guérir de toutes ses maladies : ce qui ne se trouve pas dans la médecine, se trouve dans la science sacrée. Elle fournit à chaque hérésie son remède particulier : mais elle présente aussi un remède général contre toutes les hérésies, dans l'amour de l'Eglise, qui rétablit si heureusement le principe de la religion, qu'il renferme entièrement en lui-même la condamnation de toutes les erreurs, la détestation de tous les schismes, l'antidote de tous les poisons, enfin la guérison infaillible de toutes les maladies.

Ce jour-là, mes très-chères Sœurs, auquel Dieu, vous ouvrant les yeux sur l'égarement de vos voies, vous fit connaître son Eglise et vous inspira d'y rentrer, vous doit être et plus cher et plus mémorable que votre propre naissance, plus cher même que votre baptême. C'est la marque de son efficace qu'il ne perde pas sa vertu, même dans des mains sacrilèges. Mais que sert d'avoir le baptême si l'on n'en conserve pas la grâce, et si l'on demeure séparé de l'Eglise ? La marque de la milice dans les troupes est une marque d'honneur ; en un soldat fugitif, c'est le témoignage de sa désertion. Ainsi le baptême, qui est la marque de la milice chrétienne, dans l'Eglise est une marque d'honneur ; dans le schisme, une conviction de la révolte. Plût à Dieu non-seulement rappeler à votre souvenir le jour que vous vous êtes données à l'Eglise, mais encore renouveler votre première ferveur ! Pour cela, je vous dirai ce que c'est que la sainte Eglise : je vous montrerai d'abord ce qu'elle est à Jésus-Christ et à ses enfants ; et je vous ferai voir ensuite ce qu'elle est en elle-même dans la société de ses membres. Par premier, vous apprendrez ce que nous lui sommes ; par le second, comment et en quel esprit nous y devons vivre.

Qu'est-ce que l'Eglise ? c'est l'assemblée des enfants de Dieu, l'armée du Dieu vivant, son royaume, sa cité, son temple, son trône, son sanctuaire, son tabernacle. Disons quelque chose de plus profond : l'Eglise, c'est Jésus Christ, mais Jésus-Christ répandu et communiqué.

Jésus-Christ est à nous en deux manières : par sa foi, qu'il nous engage ; par son esprit, qu'il nous donne : les noms d'épouses et celui de corps sont destinés à représenter ces deux choses.

L'Eglise est mère et nourrice tout ensemble : mère contre ceux qui disent qu'elle n'était plus lorsqu'ils ont paru dans le monde ; si elle n'était plus, d'où sont-ils nés et qui les a engendrés à Jésus-Christ ? L'Eglise est aussi nourrice ; car elle a du lait pour nourrir ses enfants et leur procurer l'accroissement dans la vie spirituelle.

Manière de rechercher la vérité, des hérétiques et des catholiques : ceux-là par l'esprit particulier. C'est ce qui les a divisés de l'Eglise ; c'est ce qui les divise entre eux. Cet esprit particulier, c'est le glaive de division qu'ils ont pris en main pour se séparer de l'Eglise ; par le même, ils se sont divisés entre eux. Les catholiques cherchent au contraire la vérité avec l'unité ; parce qu'ils suivent l'autorité de l'Eglise : *Visum est Spiritui sancto et nobis : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous. »* (*Act.* XV, 28.)

Pour être filles de l'Eglise, il faut aimer sa doctrine, aimer ses cérémonies ; rien à dédaigner quand on voit que le Saint-Esprit a admiré jusqu'aux franges de son habit : *In fimbriis aureis* (*Psal*, XLIV, 15) ; que l'Epoux a été charmé même d'un de ses cheveux. (*Cant.* IV, 9.) Tout ce qui est dans l'Eglise respire un saint amour, qui blesse d'un pareil trait le cœur de l'Epoux.

Venez être membres vivants ; venez à l'Epouse, soyez épouses. Venez à l'Epouse par la foi, soyez épouses par l'amour. Les sociétés hérétiques se vantent d'être l'Epouse ; mais écoutez les noms qu'elles portent : Zuingliens, Luthériens, Calvinistes. Ce n'est pas là le nom de l'Epoux ; ce sont des épouses infidèles qui, ayant quitté l'Epoux véritable, ont pris les noms de leurs adultères.

Vidi cœlum novum et terram novam : « Je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle. » (*Apoc.* XXI, 1.) Renouvellement de toutes choses par l'Eglise : relation de toutes choses à l'Eglise, et de l'Eglise à toutes choses. Hors de l'Eglise, la lumière éblouit; dans l'Eglise, l'obscurité illumine : parce que Dieu, qui aveugle avec la lumière, éclaire, quand il lui plaît, avec de la boue. BOSSUET.

EGLISE CATHOLIQUE (L')

SEULE VÉRITABLE ÉGLISE.

Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc ; enseignez les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ; leur apprenant à garder toutes les choses que je vous ai commandées. Et voilà, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles (*Matth.* XXVIII, 18 20). Ces paroles de Jésus-Christ n'ont pas besoin de commentaire. Ce qu'il dit est grand et incroyable, qu'une société d'hommes doive avoir une immuable durée, et qu'il y ait sous le soleil quelque chose qui ne change pas ; mais il donne aussi à sa parole cet immuable fondement : *Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre :* allez donc, sur cette assurance, où je vous envoie aujourd'hui, et portez-y par l'autorité que je vous en donne, le témoignage de mes vérités : vous ne demeurerez pas sans fruit : vous enseignerez, vous baptiserez, vous établirez des Eglises par tout l'univers.

Cette Eglise, clairement rangée sous le même gouvernement, c'est-à-dire sous l'autorité des mêmes pasteurs, sous la prédication et sous la profession de la même foi, et sous l'administration des mêmes sacrements, reçoit par ces trois moyens les caractères les plus sensibles dont on la pût revêtir. Qu'elle est belle cette Eglise avec les trois marques de sa visibilité !

Mais peut-être que cette promesse, *je suis avec vous*, souffrira de l'interruption ? Non ; Jésus-Christ n'oublie rien : *Je suis avec vous tous les jours.* Quelle discontinuation y a-t-il à craindre avec des paroles si claires ? Enfin, de peur qu'on ne croie qu'un secours si présent et si efficace ne soit promis que pour un temps, *Je suis*, dit-il, *avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles.* Ce n'est pas seulement avec ceux avec qui je parlais alors que je dois être, c'est-à-dire avec mes apôtres ; le cours de leur vie est borné, mais aussi ma promesse va plus loin, et je les vois dans leurs successeurs. C'est dans leurs successeurs que je leur ai dit, *je suis avec vous.* Ils laisseront après eux des héritiers ; ils ne cesseront de se substituer des successeurs les uns aux autres, et cette race ne finira jamais.

Mais, dira-t-on, pourquoi vous restreignez-vous à dire que les erreurs seront toujours exterminées dans l'Eglise ; et que n'assurez-vous aussi qu'il n'y aura jamais de vices? Jésus-Christ est également puissant pour opérer l'un et l'autre. Il est vrai; mais il faut savoir ce qu'il a promis. Loin de promettre qu'il n'y aurait que des saints dans son Eglise, il a prédit au contraire qu'il y aurait des scandales dans son royaume et de l'ivraie dans son champ, et même qu'elle y croîtrait mêlée avec le bon grain jusqu'à la moisson. On sait les autres paroles et les poissons de toutes les sortes, pris dans les filets avec une telle multitude, que la nacelle où ils pêchaient en était presque submergée, mais sans empêcher néanmoins qu'elle n'arrivât heureusement au rivage. C'est là une des merveilles de la durée de l'Eglise, que le grand nombre de ceux qui la chargent n'empêchera pas qu'elle ne subsiste toujours. Ainsi, on verra toujours des scandales dans le sein même de l'Eglise, et le soin de les réprimer fera éternellement une partie de son travail ; mais pour ce qui est des erreurs et des hérésies, elles en seront exterminées. Jésus-Christ ne parle que de la durée de la prédication et des sacrements : Allez, enseignez, baptisez ; et je suis toujours avec vous, enseignant et baptisant comme on a vu. Cependant la prédication produira son fruit ; l'Eglise aura toujours des saints, et la charité n'y mourra jamais.

De là suivent ces deux vérités, qui sont deux dogmes certains de notre foi : l'une, qu'il ne faut pas craindre que la succession des apôtres, tant que Jésus-Christ sera avec elle (et il y sera toujours sans la moindre interruption, comme on a vu), enseigne jamais l'erreur, ou perde les sacrements; car il faut juger des autres par le baptême, qui en est l'entrée et le fondement. La seconde, qu'il n'est permis en aucun instant de se retirer de cette succession apostolique, puisque ce serait se séparer de Jésus-Christ, qui nous assure qu'il est toujours avec elle. Voilà deux dogmes et deux fondements très-certains de notre foi, et qu'aussi le Fils de Dieu nous a proposés en termes exprès, et par des paroles qui ne pouvaient être plus claires. Il est le seul qui construit sur la terre un édifice immortel, contre lequel il promet aussi ailleurs que l'*enfer ne prévaudra pas :* et, en assurant à ses apôtres d'être tous les jours avec leurs successeurs, comme avec eux-mêmes, *jusqu'à la fin du monde*, il ne laisse à ceux qui seront tentés de sortir de cette suite sacrée, aucun endroit où ils puissent trouver un légitime commencement de leur secte, ni placer une interruption, quand elle ne serait que d'un jour ou d'un moment.... L'illusion est toujours aisée à reconnaître et à dissiper. Il n'y a qu'à ramener toutes les sectes séparées à leur origine ; on trouvera toujours aisément et sans aucun doute le temps précis de l'interruption ; le temps de la rupture demeurera, pour ainsi dire, toujours sanglant ; et ce caractère de nouveauté, que toutes les sectes séparées porteront éternellement sur le front, sans que cette empreinte se puisse effacer, les rendra toujours reconnaissables..... De là, il n'est pas besoin d'aller plus loin : comme le sceau de la vraie Eglise est qu'on ne peut lui marquer son commencement par aucun fait positif, qu'en revenant aux apôtres, à saint Pierre et à Jésus-Christ,

ni faire sur ce sujet autre chose que des discours en l'air, ainsi le caractère infaillible et ineffable de toutes les sectes, sans en excepter une seule, depuis que l'Eglise est Eglise, c'est qu'on leur marquera toujours leur commencement et le point d'interruption, par une date si précise, qu'elles ne pourront elles-mêmes le désavouer. Ainsi, elles se flatteront en vain d'une durée éternelle : nulle secte, quelle qu'elle soit, n'aura cette perpétuelle continuité, ni ne pourra remonter sans interruption jusqu'à Jésus-Christ ; mais ce qui ne commence point par cet endroit, ne se peut rien promettre de durable.. Les hérésies ne seront jamais de ces fleuves continus, dont l'origine féconde et inépuisable leur fournira toujours des eaux ; elles ne sont, dit saint Augustin, que des torrents qui passent, qui viennent comme d'eux-mêmes, et se dessèchent comme ils sont venus. La seule Eglise catholique, dont l'état remonte jusqu'à Jésus-Christ, recevra le caractère d'immortalité que lui seul peut donner.

Par cette sainte doctrine, toute question dans l'Eglise se réduit toujours contre tous les hérétiques à un fait précis et notoire : *Que croyait-on quand vous êtes venus ?* Il n'y eut jamais d'hérésie qui n'ait trouvé l'Eglise actuellement en possession de la doctrine contraire. C'est un fait constant, public, universel et sans exception. Ainsi, la décision a été aisée ; il n'y a qu'à voir en quelle foi on était quand les hérétiques ont paru ; en quelle foi ils avaient été élevés eux-mêmes dans l'Eglise, et à prononcer leur condamnation sur ce fait, qui ne pouvait être caché ni douteux. Demandez à Luther lui-même comment, par exemple, il disait la Messe avant qu'il se prétendît plus illuminé : il vous répondra qu'il la disait comme on la disait, comme on la dit encore dans l'Eglise catholique, et la disait dans la foi commune de toute l'Eglise. Voilà sa condamnation prononcée par sa propre bouche : s'il s'est cru contraint à changer ce qu'il a trouvé établi, c'est là son crime et son attentat, qu'il a voulu appeler nouvelle lumière. Il en est de même des autres errants dans tous les autres articles. Ils ont tous voulu, non pas éclaircir ce que l'Eglise savait, mais savoir autre chose qu'elle ; il n'y a point à hésiter sur la décision..... Si le monde avait noté ceux qui sont sortis de la ligne de la succession, il faut avouer qu'il n'y aurait eu ni schisme ni hérésie ; donc la source de tout le mal sera éternellement qu'il y a eu et qu'il y aura des esprits superbes, qui veulent se faire un nom, qui adorent les inventions de leurs esprits, qui se séparent eux-mêmes. BOSSUET.

EGLISE CHRETIENNE (L').

L'Eglise chrétienne, selon l'acception la plus générale de ce mot, est la société de tous les fidèles dont Jésus-Christ est le chef. Cette société se divise en trois branches principales, qui sont l'Eglise du ciel, l'Eglise du purgatoire et l'Eglise de la terre. L'Eglise du ciel, qu'on appelle aussi l'*Eglise triomphante*, est l'assemblée des fidèles qui, étant affranchis de toutes les misères de cette vie, triomphent dans le ciel avec Jésus-Christ. L'Eglise du purgatoire, aussi nommée l'*Eglise souffrante*, est l'assemblée des fidèles qui, étant morts en état de grâce, mais n'étant pas encore assez purs devant Dieu pour entrer dans le ciel, achèvent de se purifier par les peines du purgatoire. Enfin l'Eglise de la terre, qu'on appelle aussi l'*Eglise militante*, est l'assemblée des fidèles qui, étant encore sur la terre, doivent combattre sans cesse les ennemis de leur salut, et mériter, avec la grâce de Jésus-Christ, la couronne préparée à leur fidélité.

Ces trois Eglises, ne faisant qu'un même corps dont Jésus-Christ est le chef, sont très-étroitement unies entre elles par les liens de la charité. Les saints, dans le séjour de la gloire, s'intéressent vivement au salut des fidèles qui sont encore sur la terre et à la délivrance des âmes qui souffrent dans le purgatoire; mais, ne pouvant plus mériter dans le ciel, ils ne peuvent satisfaire à la justice de Dieu, ni pour les uns ni pour les autres. Il n'y a que les fidèles qui vivent encore sur la terre qui puissent tout à la fois honorer les saints d'un culte religieux et soulager les âmes du purgatoire par des œuvres satisfactoires. C'est par ce pieux commerce de biens spirituels que tous les membres du corps mystique de Jésus-Christ s'entr'aident mutuellement, sous la conduite du même chef et sous la direction du même esprit.

C'est sur ce fondement que l'Eglise, après avoir établi une fête solennelle pour célébrer le triomphe des saints dans le ciel, en a établi une autre pour le soulagement des âmes qui souffrent dans le purgatoire. Hier, l'Eglise militante rendait ses hommages et ses respects à l'*Eglise triomphante;* aujourd'hui elle travaille au secours et à la délivrance de l'*Eglise souffrante.* Hier, elle implorait pour elle-même les prières et les suffrages de la première; aujourd'hui, elle offre ses vœux et ses supplications pour la seconde. Hier, elle se réjouissait de la gloire et du bonheur de l'une; aujourd'hui, elle s'afflige des peines et des douleurs de l'autre. Hier, elle portait des habits de joie, pour célébrer la gloire et les mérites des bienheureux; aujourd'hui, elle prend ses habits de deuil, pour témoigner sa compassion aux âmes du purgatoire. Il est bien juste; en effet, qu'après avoir considéré les délices ineffables dont les saints jouissent dans le ciel, elle fasse tous ses efforts pour en augmenter le nombre, en procurant aux âmes des fidèles qui satisfont encore à la justice de Dieu dans le purgatoire, la fin de leurs tourments et le repos éternel qui leur est destiné dans le séjour des saints.

L'abbé GOSSELIN.

EGLISE (L')
TRIOMPHANT DES PERSÉCUTIONS.

Jetons les yeux sur l'Eglise, c'est-à-dire

sur cette société visible des enfants de Dieu qui a été conservée dans tous les temps : c'est le royaume qui *n'aura point de fin*. Toutes les autres puissances s'élèvent et tombent : après avoir étonné le monde, elles disparaissent. L'Eglise seule, malgré les tempêtes du dehors et les scandales du dedans, demeure immortelle. Pour vaincre, elle ne fait que souffrir, et elle n'a pas d'autres armes que la croix de son époux.

Considérons cette société sous Moïse. Pharaon la veut opprimer : les ténèbres deviennent palpables en Egypte ; la terre s'y couvre d'insectes ; la mer s'entr'ouvre, ses eaux suspendues s'élèvent comme deux murs ; tout un peuple traverse l'abîme à pied sec ; un pain descendu du ciel le nourrit au désert ; l'homme parle à la pierre, et elle donne des torrents : tout est miracle pendant quarante années, pour délivrer l'Eglise captive.

Hâtons-nous ; passons aux Machabées. Les rois de Syrie persécutent l'Eglise ; elle ne peut se résoudre à renouveler une alliance avec Rome et avec Sparte, sans déclarer en esprit de foi qu'elle ne s'appuie que sur les promesses de son époux. *Nous n'avons*, disait Jonathas, *aucun besoin de tous ces secours, ayant pour consolation les saints livres qui sont dans nos mains.* (*I Machab.*, XII, 9.) Et, en effet, de quoi l'Eglise a-t-elle besoin ici-bas ? Il ne lui faut que la grâce de son Epoux pour lui enfanter des élus ; leur sang même est une semence qui les multiplie. Pourquoi mendierait-elle un secours humain, elle qui se contente d'obéir, de souffrir, de mourir ; son règne, qui est celui de son Epoux, n'étant point de ce monde, et tous ses biens étant au delà de cette vie ?

Mais tournons nos regards vers l'Eglise, que Rome païenne, cette Babylone enivrée du sang des martyrs, s'efforce de détruire. L'Eglise demeure libre dans les chaînes, et invincible au milieu des tourments. Dieu laisse ruisseler pendant trois cents ans le sang de ses enfants bien-aimés. Pourquoi croyez-vous qu'il le fasse ? C'est pour convaincre le monde entier, par une si longue et si terrible expérience, que l'Eglise, comme suspendue entre le ciel et la terre, n'a besoin que de la main invisible dont elle est soutenue. Jamais elle ne fut si libre, si forte, si florissante, si féconde.

Que sont devenus ces Romains qui la persécutaient ? Ce peuple, qui se vantait d'être le peuple roi, a été livré aux nations barbares, l'empire éternel (1) est tombé ; Rome est ensevelie dans ses ruines avec ses faux dieux ; il n'en reste plus de mémoire que par une autre Rome sortie de ses cendres, qui, étant pure et sainte, est devenue à jamais le centre du royaume de Jésus-Christ.

FÉNELON.

EGLISES GOTHIQUES.

Chaque chose doit être mise en son lieu, vérité triviale à force d'être répétée, mais sans laquelle, après tout, il ne peut y avoir rien de parfait. Les Grecs n'auraient pas plus aimé un temple égyptien à Athènes que les Egyptiens un temple grec à Memphis. Ces deux monuments, changés de place, auraient perdu leur principale beauté, c'est-à-dire leurs rapports avec les institutions et les habitudes des peuples. Cette réflexion s'applique pour nous aux anciens monuments du Christianisme. Il est même curieux de remarquer que dans ce siècle incrédule les poëtes et les romanciers, par un retour naturel vers les mœurs de nos aïeux, se plaisent à introduire dans leurs fictions des souterrains, des fantômes, des châteaux, des temples gothiques : tant ont de charmes les souvenirs qui se lient à la religion et à l'histoire de la patrie ! Les nations ne jettent pas à l'écart leurs antiques mœurs comme on se dépouille d'un vieil habit. On leur en peut arracher quelques parties, mais il en reste des lambeaux qui forment avec les nouveaux vêtements une effroyable bigarrure.

On aura beau bâtir des temples grecs bien élégants, bien éclairés, pour rassembler le *bon peuple* de saint Louis, et lui faire adorer un Dieu *métaphysique*, il regrettera toujours ces *Notre-Dame* de Reims et de Paris, ces basiliques toutes moussues, toutes remplies des générations des décédés et des âmes de ses pères ; il regrettera toujours la tombe de quelques messieurs de Montmorency, sur laquelle il *soulait* se mettre à genoux durant la Messe, sans oublier les sacrées fontaines où il fut porté à sa naissance. C'est que tout cela est essentiellement lié à nos mœurs ; c'est qu'un monument n'est vénérable qu'autant qu'une longue histoire du passé est pour ainsi dire empreinte sous ces voûtes toutes noires de siècles. Voilà pourquoi il n'y a rien de merveilleux dans un temple qu'on a vu bâtir, et dont les échos et les dômes se sont formés sous nos yeux. Dieu est la loi éternelle ; son origine et tout ce qui tient à son culte doit se perdre dans la nuit des temps.

On ne pouvait entrer dans une église gothique sans éprouver une sorte de frissonnement et un sentiment vague de la Divinité. On se trouvait tout à coup reporté à ces temps où des cénobites, après avoir médité dans les bois de leurs monastères, se venaient prosterner à l'autel, et chanter les louanges du Seigneur dans le calme et le silence de la nuit. L'ancienne France semblait revivre : on croyait voir ces costumes singuliers, ce peuple si différent de ce qu'il est aujourd'hui ; on se rappelait et les révolutions de ce peuple, et ses travaux, et ses arts. Plus ces temps étaient éloignés de nous, plus ils nous paraissaient magiques, plus ils

(1) Allusion au titre de *Ville éternelle* que les Romains donnaient à leur capitale.

nous remplissaient de ces pensées qui finissent toujours par une réflexion sur le néant de l'homme et la rapidité de la vie.

L'ordre gothique, au milieu de ses proportions barbares, a toutefois une beauté qui lui est particulière.

Les forêts ont été les premiers temples de la Divinité, et les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture. Cet art a donc dû varier selon les climats. Les Grecs ont tourné l'élégante colonne corinthienne avec son chapiteau de feuilles sur le modèle du palmier. Les énormes piliers du vieux style égyptien représentent le sycomore, le figuier oriental, le bananier, et la plupart des arbres gigantesques de l'Afrique et de l'Asie.

Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères, et nos bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages qui appuient les murs et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'Eglise gothique; tout en fait sentir la religieuse horreur, les mystères et la divinité. Les deux tours hautaines plantées à l'entrée de l'édifice surmontent les ormes et les ifs du cimetière, et font un effet pittoresque sur l'azur du ciel. Tantôt le jour naissant illumine leurs têtes jumelles, tantôt elles paraissent couronnées d'un chapiteau de nuages, ou grossies dans une atmosphère vaporeuse. Les oiseaux eux-mêmes semblent s'y méprendre et les adopter pour les arbres de leurs forêts: des corneilles voltigent autour de leurs faîtes et se perchent sur leurs galeries. Mais tout à coup des rumeurs confuses s'échappent de la cime de ces tours et en chassent les oiseaux effrayés. L'architecte chrétien, non content de bâtir des forêts, a voulu, pour ainsi dire, en imiter les murmures, et au moyen de l'orgue et du bronze suspendu, il a attaché au temple gothique jusqu'au bruit des vents et des tonnerres, qui roulent dans la profondeur des bois. Les siècles, évoqués par ces sons religieux, font sortir leur antique voix du sein des pierres, et soupirent dans la vaste basilique: le sanctuaire mugit comme l'antre de l'ancienne Sibylle; et, tandis que l'airain se balance avec fracas sur votre tête, les souterrains voûtés de la mort se taisent profondément sous vos pieds.

CHATEAUBRIAND.

EGOISTE (L').

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres : il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie; il se rend maître du plat et fait son propre de chaque service : il ne s'attache à aucun des mets qu'il n'ait achevé d'essayer de tous : il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois : il ne se sert à table que de ses mains; il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes : il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes capables d'ôter l'appétit aux plus affamés : le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe : s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe; on le suit à la trace; il mange haut et avec grand bruit : il roule les yeux en mangeant; la table est pour lui un râtelier : il écure ses dents et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent; dans tout autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver, dans la meilleure chambre, le meilleur lit. Il tourne tout à son usage : ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service : tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages : il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.

LA BRUYÈRE.

EGYPTE (L).

PRÉDICTION DE LA SAINTE ÉCRITURE A SON SUJET.

Il y a dans le prophète Ezéchiel (chap. XXX, vers. 13), touchant l'Egypte, une prédiction célèbre, qui s'accomplit constamment depuis plus de deux mille ans : « J'exterminerai, dit le Seigneur, les statues, et j'anéantirai les idoles de Memphis; il n'y aura plus à l'avenir de prince qui soit du pays d'*Egypte*. » En effet, peu de temps après cette prophétie, les rois de Babylone, et ensuite ceux de Perse, firent la conquête de l'*Egypte*. Elle n'avait plus de rois de race *Egyptienne*, longtemps avant Alexandre, qui la subjugua. Des mains de Cléopâtre, héritière des Macédoniens, elle passa dans celles des Romains, et successivement dans celles des Parthes, des Sarrasins et des Turcs, desquels elle est encore aujourd'hui tributaire.

Où trouvera-t-on sur la terre un excellent pays, qui ait été, deux mille ans, sous une domination étrangère, et auquel cette destinée ait été prédite? L'abbé BERGIER.

ELOQUENCE CHRETIENNE.

Les anciens n'ont connu que l'éloquence judiciaire et politique : l'éloquence morale, c'est-à-dire l'éloquence de tout temps, de tout gouvernement, de tout pays, n'a paru sur la terre qu'avec la loi évangélique. Cicéron défend un client ; Démosthènes combat un adversaire, ou tâche de rallumer l'amour de la patrie chez un peuple dégénéré : l'un et l'autre ne savent que rallumer les passions, et fondent toutes leurs espérances de succès sur le trouble qu'ils jettent dans les cœurs. L'éloquence de la chaire a cherché les siens dans une région plus élevée. C'est en combattant les mouvements de l'âme qu'elle prétend séduire : c'est en apaisant toutes les passions qu'elle s'en veut faire écouter. Dieu et la charité, voilà son texte, toujours le même, toujours inépuisable. Il ne lui faut ni les cabales d'un parti, ni des émotions populaires, ni de grandes circonstances pour briller : dans la paix la plus profonde, sur le cercueil du citoyen le plus obscur, elle trouvera ses mouvemens les plus sublimes; elle saura intéresser pour une vertu ignorée; elle fera couler des larmes pour un homme dont on n'a jamais entendu parler. Incapable de crainte et d'injustice, elle donne des leçons aux rois sans les insulter ; elle console le pauvre, mais sans flatter ses vices. La politique et toutes les choses de la terre ne lui sont point inconnues ; mais ces choses, qui faisaient les premiers motifs de l'éloquence antique, ne sont pour elle que des raisons secondaires : elle les voit des hauteurs où elle domine, comme un aigle aperçoit, du sommet de la montagne, les objets abaissés dans la plaine. CHATEAUBRIAND.

ELOQUENCE CHRETIENNE (L').

Pour montrer toute sa force, pour atteindre son plus haut point de sublime, l'éloquence doit s'exercer sur l'intérêt général, sur l'affection la plus vive du peuple qui l'écoute. Dans l'antiquité, le plus grand intérêt, la plus puissante affection, c'était la liberté ; dans le dix-septième siècle, ce fut la religion. C'était en touchant cette partie sensible et féconde du cœur humain, que l'éloquence pouvait élever une tribune à côté de celle de Démosthène. L'éloquence religieuse, voilà l'immortelle couronne du siècle de Louis XIV. La langue était assez épurée pour n'avoir plus besoin que de hautes pensées. Les poëtes, ces devanciers ordinaires des orateurs, étaient déjà venus : Malherbe avait enseigné l'harmonie ; et Corneille élevait les âmes en leur montrant le sublime qui semblait avoir disparu du monde, depuis qu'il n'y avait plus de Romains. Pour créer des orateurs, il ne fallait qu'un grand intérêt social... Ce grand intérêt fut Dieu, la révélation et l'éternité ; et comme il n'y avait jamais eu de pareilles questions agitées dans la tribune antique, jamais on n'avait entendu si haute éloquence. Les philosophes de la Grèce énoncèrent, dans l'enceinte de leurs écoles, quelques grandes vérités morales, et Platon avait eu de sublimes pressentiments sur les destinées humaines. Mais ces idées mêlées d'erreurs et enveloppées de ténèbres, divulguées à voix basse depuis la mort de Socrate, ne s'adressaient pas à la foule du peuple ; et, dans ces gouvernements si favorables en apparence à la dignité de l'homme, on ne faisait rien pour lui apprendre ses devoirs et ses immortelles espérances. Le Christianisme élevait une tribune, où les plus sublimes vérités étaient annoncées hautement pour tout le monde, où les plus pures leçons de la morale étaient rendues familières à la multitude ignorante ; tribune formidable, devant laquelle s'étaient humiliés les empereurs souillés du sang des peuples ; tribune pacifique et tutélaire, qui, plus d'une fois, donna refuge à ses plus mortels ennemis ; tribune où furent longtemps défendus des intérêts partout abandonnés ; et qui, seule, plaidait la cause du pauvre contre le riche, du faible contre l'oppresseur, et de l'homme contre lui même.

Là, tout s'ennoblit et se divinise ; l'orateur, maître des esprits qu'il élève et qu'il consterne tour à tour, peut leur montrer quelque chose de plus grand que la gloire, et de plus effrayant que la mort ; il peut faire descendre, du haut des cieux, une éternelle espérance sur ces tombeaux, où Périclès n'apportait que des regrets et des larmes. Si, comme l'orateur romain, il célèbre les guerriers de la légion de Mars, tombés au champ de bataille, il donne à leurs âmes cette immortalité que Cicéron n'osait promettre qu'à leur souvenir; il charge Dieu lui-même d'acquitter la reconnaissance de la patrie. Veut-il se renfermer dans la prédication évangélique ? Cette science de la morale, cette expérience de l'homme, ces secrets des passions, étude éternelle des philosophes et des orateurs anciens, doivent être dans sa main. C'est lui, plus encore que l'orateur de l'antiquité, qui doit connaître tous les détours du cœur humain, toutes les vicissitudes des émotions, toutes les parties sensibles de l'âme, non pour exciter ces affections violentes, ces animosités populaires, ces grands incendies des passions, ces feux de vengeance et de haine, où triomphait l'antique éloquence, mais pour apaiser, pour adoucir, pour pacifier les âmes. Armé contre toutes les passions, sans avoir le droit d'en appeler aucune à son secours, il est obligé de créer une passion nouvelle, s'il est permis de profaner par ce nom le sentiment profond et sublime qui, seul, peut tout vaincre et tout remplacer dans les cœurs, et qui doit donner à son accent, à ses pensées, à ses paroles, plutôt l'inspiration d'un prophète que le mouvement d'un orateur.

A cette image de l'éloquence apostolique, n'avez-vous pas reconnu Bossuet ? Grand homme ! ta gloire vaincra toujours la monotonie d'un éloge tant de fois entendu ! Le privilége du sublime te fut donné ; et rien

n'est inépuisable comme l'admiration qu'il inspire. Soit que tu racontes les renversements des Etats, et que tu pénètres dans les causes profondes des révolutions, soit que tu verses des pleurs sur une jeune femme mourant au milieu des pompes et des dangers de la cour, soit que ton âme s'élance avec celle de Condé, et partage l'ardeur qu'elle décrit; soit que, dans l'impétueuse richesse de tes sermons, à demi préparés, tu saisisses, tu entraînes toutes les vérités de la morale et de la religion, partout tu agrandis la parole humaine, tu surpasses l'orateur antique, tu ne lui ressembles pas.

Réunissant une imagination plus hardie, un enthousiasme plus élevé, une fécondité plus originale, une vocation plus haute, tu sembles ajouter l'éclat de ton génie à la majesté du culte public, et consacrer encore la religion elle-même. Grand homme! peut-on parler d'éloquence, sans commencer et finir par ton nom! Orateur invincible, écrivain inimitable, que ton image brille dans cette enceinte, pour être l'inspiration toujours présente de notre enseignement et de nos auditeurs. VILLEMAIN.

ELOQUENCE DE L'ECRITURE SAINTE.

Pour sentir l'éloquence de l'Ecriture, rien n'est plus utile que d'avoir le goût de la simplicité antique; surtout la lecture des anciens Grecs sert beaucoup à y réussir. Je dis des anciens; car les Grecs, que les Romains méprisaient tant avec raison, et qu'ils appelaient *Græculi*, avaient entièrement dégénéré. Comme je vous le disais hier, il faut connaître Homère, Platon, Xénophon et les autres des anciens temps. Après cela, l'Ecriture ne vous surprendra plus; ce sont presque les mêmes coutumes, les mêmes narrations, les mêmes images des grandes choses, les mêmes mouvements. La différence qui est entre eux est tout entière à l'honneur de l'Ecriture: elle les surpasse tous infiniment en naïveté, en vivacité, en grandeur. Jamais Homère même n'a approché de la sublimité de Moïse dans ses cantiques, particulièrement le dernier, que tous les enfants des Israélites devaient apprendre par cœur. Jamais nulle ode grecque ou latine n'a pu atteindre à la hauteur des Psaumes. Par exemple, celui qui commence ainsi: *Le Dieu des dieux, le Seigneur a parlé, et il a appelé la terre* (1), surpasse toute imagination humaine. Jamais Homère, ni aucun autre poëte n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu, aux yeux duquel les royaumes ne sont qu'un grain de poussière, l'univers qu'une tente qu'on dresse aujourd'hui et qu'on enlèvera demain. Tantôt ce prophète a toute la douceur et la tendresse d'une églogue dans les riantes peintures qu'il fait de la paix; tantôt il s'élève jusqu'à laisser tout au-dessous de lui. Mais qu'y a-t-il, dans l'antiquité profane, de comparable au tendre Jérémie déplorant les maux de son peuple, ou à Nahum voyant de loin, en esprit, tomber la superbe Ninive sous les efforts d'une armée innombrable? On croit voir cette armée, on croit entendre le bruit des armes et des chariots; tout est dépeint d'une manière vive, qui saisit l'imagination: il laisse Homère loin derrière lui. Lisez encore Daniel dénonçant à Balthazar la vengeance de Dieu toute prête à fondre sur lui, et cherchez dans les plus sublimes originaux de l'antiquité quelque chose qu'on puisse leur comparer. Au reste, tout se soutient dans l'Ecriture; tout y garde le caractère qu'il doit avoir, l'histoire, le détail des lois, les descriptions, les endroits véhéments, les mystères, les discours de morale; enfin, il y a autant de différence entre les poëtes profanes et les prophètes, qu'il y en a entre le véritable enthousiasme et le faux. Les uns, véritablement inspirés, expriment sensiblement quelque chose de divin; les autres, s'efforçant de s'élever au-dessus d'eux-mêmes, laissent toujours voir en eux la faiblesse humaine. Il n'y a que le II^e^ *Livre des Machabées*, le *Livre de la Sagesse*, surtout à la fin, et celui de l'*Ecclésiastique*, surtout au commencement, qui se sentent de l'enflure du style que les Grecs, alors déjà déchus, avaient répandue dans l'Orient, où leur langue s'était établie avec leur dénomination. Mais j'aurais beau vouloir vous parler de ces choses, il faut les lire pour les sentir.

FÉNELON.

EMPIRE DU CHRISTIANISME.

La religion du ciel ne s'établit pas par les mêmes voies que les religions de la terre. Lisez l'histoire de l'Eglise, et vous verrez les prodiges de la religion chrétienne. A-t-elle résolu d'entrer dans un pays, elle sait s'en faire ouvrir les portes; tous les instruments sont bons pour cela: quelquefois Dieu veut se servir de quelques pêcheurs; quelquefois il va prendre sur le trône un empereur, et fait plier sa tête sous le joug de l'Evangile.

La religion chrétienne se cache-t-elle dans les lieux souterrains? Attendez un moment, et vous verrez la majesté impériale parler pour elle. Elle traverse, quand elle veut, les mers, les rivières et les montagnes; ce ne sont pas les obstacles d'ici-bas qui l'empêchent d'aller. Mettez de la répugnance dans les esprits, elle saura vaincre ces répugnances. Etablissez des coutumes, formez des usages, publiez des édits, faites des lois, elle triomphera du climat, des lois qui en résultent, et des législateurs qui les auront faites. Dieu, selon ses décrets, que nous ne connaissons point, étend ou resserre les limites de sa religion.

Chose admirable! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. Nous devons au Christianisme, et dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre un certain droit

(1) *Deus deorum Dominus locutus est, et vocavit terram.* (*Psal.* XLIX, 1.)

des gens, que la nature humaine ne saurait assez reconnaître. On a osé avancer que de véritables Chrétiens ne formeraient pas un Etat qui pût subsister. Pourquoi non? Ce seraient des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auraient un très-grand zèle pour les remplir; ils sentiraient très-bien les droits de la défense naturelle; plus ils croiraient devoir à la religion, plus ils penseraient devoir à la patrie. Les principes du Christianisme, bien gravés dans le cœur, seraient infiniment plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, et cette crainte servile des Etats despotiques.

Dans un pays, où l'on a le malheur d'avoir une religion que Dieu n'a pas donnée, il est toujours nécessaire qu'elle s'accorde avec la morale, parce que la religion, même fausse, est le meilleur garant que les hommes puissent avoir de la probité des hommes.

La religion païenne, qui ne défendait que quelques crimes grossiers, qui arrêtait la main et abandonnait le cœur, pouvait avoir des crimes inexpiables: mais une religion qui enveloppe toutes les passions; qui n'est pas plus jalouse des actions que des désirs et des pensées; qui ne nous tient point attachés par quelques chaînes, mais par un nombre infini de fils; qui laisse derrière elle la justice humaine, et commence une autre justice; qui est faite pour mener sans cesse du repentir à l'amour, et de l'amour au repentir; qui met entre le juge et le criminel un grand médiateur, entre le juste et le médiateur un grand juge; une telle religion ne doit point avoir de crimes inexpiables. Mais, quoiqu'elle donne des craintes et des espérances à tous, elle fait assez sentir que, s'il n'y a point de crime, qui par sa nature soit inexpiable, toute une vie peut l'être; qu'il serait très-dangereux de tourmenter sans cesse la miséricorde par de nouveaux crimes et de nouvelles expiations; qu'inquiets sur les anciennes dettes, jamais quittes envers le Seigneur, nous devons craindre d'en contracter de nouvelles, de combler la mesure, et d'aller jusqu'au terme où la bonté paternelle finit. MONTESQUIEU.

EMPLOI DU TEMPS.

Rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne avec lui tout ce qui paraît le plus immobile. Moins on a de temps, plus il importe de le ménager. Pendant que le temps si précieux et si court de cette vie nous est donné, hâtons-nous de l'employer.

Le temps est précieux, mais on n'en connaît pas le prix; on le connaîtra quand il n'y aura plus lieu d'en profiter. Nos amis nous le demandent comme si ce n'était rien, et nous le donnons de même. Souvent il nous est à charge; nous ne savons qu'en faire, et nous en sommes embarrassés. Un jour viendra qu'un quart d'heure nous paraîtra plus estimable et plus désirable que toutes les fortunes de l'univers. Dieu, libéral et magnifique dans tout le reste, nous apprend, par la sage économie de sa providence, combien nous devrions être circonspects sur le bon usage du temps, puisqu'il ne nous en donne jamais deux instants ensemble, et qu'il ne nous accorde le second qu'en nous retirant le premier, et qu'en retenant le troisième dans sa main avec une entière incertitude si nous l'aurons. Le temps nous est donné pour ménager l'éternité; et l'éternité ne sera pas trop longue pour regretter la perte du temps, si nous en avons abusé.

FÉNELON.

Notre vie est toujours emportée par le temps qui nous échappe; tâchons d'y attacher quelque chose de plus ferme que lui.

Il est tard de ménager quand on est au fond: rien de plus essentiel que de travailler de bonne heure. Il faut épargner le temps de la jeunesse: celui qui reste au fond n'est pas seulement le plus court, mais le plus mauvais, et comme la lie de tout l'âge. BOSSUET.

ENFANT PRODIGUE (L).

De tant d'heureux sujets que nous offrent les Ecritures, l'un des plus touchants, sans doute, est la parabole de l'*Enfant prodigue*; jamais le génie oriental, si fertile en apologues, n'en a imaginé un dont l'action soit plus simple et plus intéressante à la fois, dont la morale soit plus douce, plus affectueuse et plus tendre.

Des Pharisiens et des Scribes, au cœur dur, murmuraient de ce que Jésus-Christ accueillait les pécheurs et mangeait avec eux: Jésus-Christ leur dit:

Un homme avait deux fils; le plus jeune dit à son père: Mon père, donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien; et le père leur fit le partage de son bien. Peu de jours après, le plus jeune de ces deux enfants ayant amassé tout ce qu'il avait, s'en alla dans un pays fort éloigné, où il dissipa tout son bien en débauches.

Après qu'il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à tomber dans l'indigence.

Il s'en alla donc et s'attacha au service d'un des habitants du pays qui l'envoya à sa maison des champs pour y garder les pourceaux. Et là, il eût été bien aise de se nourrir des cosses que les pourceaux mangeaient. Mais personne ne lui en donnait.

Enfin, étant rentré en lui-même, il dit: Combien y a-t-il chez mon père de serviteurs à gages, qui ont plus de pain qu'il ne leur en faut; et moi je meurs ici de faim!

Il faut que je parte, que j'aille trouver mon père, et que je lui dise: Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils; traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages.

Il se leva donc et vint trouver son père: et lorsqu'il était encore bien loin, son père l'aperçut et fut touché de compassion; et, courant à lui, il se jeta à son cou et le baisa.

Son fils lui dit: Mon père, j'ai péché contre

le ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils.

Alors le père dit à ses serviteurs : Apportez promptement la plus belle robe et l'en revêtez, mettez-lui un anneau au doigt, et des chaussures aux pieds ; amenez aussi le veau gras et le tuez ; faisons bonne chère et livrons-nous à la joie, parce que mon fils que voici était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé. Ils commencèrent donc de faire festin.

Cependant son fils aîné, qui était dans les champs, revint, et lorsqu'il fut proche de la maison, il entendit les concerts et le bruit de ceux qui dansaient. Il appela un des serviteurs et lui demanda ce que c'était.

Le serviteur lui répondit : C'est que votre frère est revenu, et votre père a tué le veau gras parce qu'il le revoit en santé.

Ce qui l'ayant mis en colère, il ne voulait point entrer dans le logis ; mais son père étant sorti commençait de l'en prier.

Sur quoi prenant la parole, il dit à son père : Voilà déjà tant d'années que je vous sers ; je ne vous ai jamais désobéi en rien de ce que vous m'avez commandé ; et cependant vous ne m'avez jamais donné un chevreau, pour me réjouir avec mes amis ; mais aussitôt que votre autre fils, qui a mangé son bien en débauches, est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras.

Alors le père lui dit : Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous ; mais il fallait faire festin et nous réjouir, parce que votre frère était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé. (*Luc.*, XV, 11-32.)

Qui peut n'être pas ému en lisant ce récit, où la naïve et sublime simplicité du style est si parfaitement d'accord avec celle du sujet? Combien cette tendresse indulgente du père de famille pour un fils puni et repentant de ses fautes, est d'une morale plus vraie, plus salutaire, plus appropriée à notre nature que cette inflexible sévérité érigée en vertu par presque toutes les écoles de la philosophie antique! Les disciples du Portique et même ceux de l'Académie auraient, comme les Pharisiens, condamné l'accueil facile que Jésus-Christ faisait aux publicains et aux pécheurs. La plus indulgente de toutes les morales est, sans contredit, la morale de l'Evangile.

CAMPENON.

ENFANT PRODIGUE (LE NOUVEL).

Saint Jean, après son retour de Pathmos à Ephèse, visita les églises de l'Asie Mineure, pour corriger les abus qui pouvaient s'y être glissés, et pour donner de saints pasteurs à celles qui n'en avaient point. Etant dans une ville voisine d'Ephèse, il y fit un discours, et remarqua parmi ses auditeurs un jeune homme d'une figure intéressante; il le présenta à l'évêque, en lui disant : « Je vous confie ce jeune homme, en présence de Jésus-Christ et de cette assemblée. » L'évêque promit de s'en charger, et d'en prendre le plus grand soin. L'apôtre le lui recommanda de nouveau, et retourna à Ephèse. L'évêque logea le jeune homme dans sa maison, l'instruisit, et le forma à la pratique des vertus chrétiennes ; après quoi il lui administra le baptême et la confirmation. Croyant n'avoir plus rien à craindre de sa part, il veilla sur lui avec moins d'exactitude, et finit par le laisser maître de ses actions. De jeunes débauchés qui s'en aperçurent le gagnèrent insensiblement et le firent entrer dans leur société. Bientôt le jeune homme oublia les maximes du Christianisme, et à force d'accumuler crimes sur crimes, étouffa tout remords. Il en vint jusqu'à se faire chef de voleurs, et se montra le plus déterminé comme le plus cruel de la bande. Quelque temps après, saint Jean eut occasion d'aller dans la même ville. Lorsqu'il eut terminé les affaires qui l'y appelaient, il dit à l'évêque : « Rendez-moi le dépôt que Jésus-Christ et moi vous avons confié, en présence de votre église. » L'évêque étonné ne savait ce que signifiait cette demande : il s'imaginait que l'apôtre parlait d'un dépôt d'argent. Le saint s'expliquant, lui dit qu'il lui redemandait l'âme de son frère qu'il lui avait confié. Alors l'évêque lui répondit en soupirant et les yeux baignés de larmes : « Hélas! il est mort. — De quel genre de mort? répond le saint. — Il est mort à Dieu, répliqua l'évêque, il s'est fait voleur ; et au lieu d'être à l'église avec nous, il s'est établi sur une montagne où il vit avec des hommes aussi méchants que lui. » A ce discours, le saint déchira ses habits ; puis, poussant un profond soupir, il dit avec larmes : « Oh! quel gardien j'ai choisi pour veiller sur l'âme de mon frère! » Il demande un cheval avec un guide, il se rend à la montagne. Il fut arrêté par les sentinelles des voleurs ; mais, au lieu de chercher à fuir, ou de demander la vie : « C'est pour cela, s'écria-t-il, que je suis venu. Conduisez-moi à votre chef. » Celui-ci le voyant venir, prit ses armes pour le recevoir ; mais quand il reconnut saint Jean, il fut pénétré de crainte et de confusion, et se mit à fuir. L'apôtre oublie son grand âge et sa faiblesse ; il court après lui en criant : « Mon fils, pourquoi fuyez-vous ainsi votre père! C'est un vieillard sans armes, dont vous n'avez rien à craindre. Mon fils, ayez pitié de moi. Vous pouvez vous repentir, votre salut n'est pas désespéré ; je répondrai pour vous à Jésus-Christ ; je suis prêt à donner ma vie pour vous, comme Jésus-Christ a donné la sienne pour tous les hommes. J'engagerai mon âme pour la vôtre. Arrêtez ; croyez-moi, je suis envoyé par Jésus-Christ. A ces mots le jeune homme s'arrête, jette ses armes en tremblant, et fond en larmes. Il embrasse l'apôtre comme un père tendre, il lui demande pardon ; mais il cachait sa main droite qui avait été souillée de tant de crimes ; il tâchait, par la vivacité de sa componction, d'expier ses péchés autant qu'il en était capable, et de trouver, selon la belle expression de saint Clément, un second baptême dans les larmes. Le saint tomba à ses pieds, baisa sa main droite qu'il

tenait cachée, lui assura que Dieu lui pardonnerait ses péchés, et le ramena à l'église. Il jeûnait et priait pour lui, et avec lui, ne cessait de lui citer les passages les plus touchants de l'Ecriture, pour le consoler et l'encourager. Il ne le quitta qu'après l'avoir réconcilié à l'Eglise par l'absolution, et par la participation des sacrements.

S. Clément d'Alexandrie, trad. de Guillon.

ENFANTS TROUVES

ET DAMES DE LA CHARITÉ.

Le siècle a pardonné le Christianisme à saint Vincent de Paul ; on a vu la philosophie pleurer à son histoire. On sait que, gardien de troupeaux, puis esclave à Tunis, il devint un prêtre illustre par sa science et par ses œuvres ; on sait qu'il est le fondateur de l'hôpital des Enfants Trouvés, de celui des Pauvres Vieillards, de l'hôpital des Galériens de Marseille, du collége des prêtres de la Mission, des confréries de Charité dans les paroisses, des Compagnies de Dames pour le service de l'Hôtel-Dieu, des Filles de la Charité, servantes des malades, et enfin des retraites pour ceux qui désirent choisir un état de vie, et qui ne sont pas encore déterminés. Où la charité va-t elle prendre toutes ses institutions, toute sa prévoyance ?

Saint Vincent de Paul fut puissamment secondé par mademoiselle Legras, qui, de concert avec lui, établit les Sœurs de la Charité. Elle eut aussi la direction de l'hôpital du Nom de Jésus, qui, d'abord fondé pour quarante pauvres, a été l'origine de l'Hôpital général de Paris. Pour emblème et pour récompense d'une vie consumée dans les travaux les plus pénibles, mademoiselle Legras demanda qu'on mît sur son tombeau une petite croix, avec ces mots : *Spes mea.* Sa volonté fut faite.

Ainsi de pieuses familles se disputaient, au nom du Christ, le plaisir de faire du bien aux hommes. La femme du chancelier de France et madame Fouquet étaient de la congrégation des Dames de la Charité. Elles avaient chacune leur jour pour aller instruire et exhorter les malades, leur parler des choses nécessaires au salut d'une manière touchante et familière. D'autres dames recevaient les aumônes, d'autres avaient soin du linge, des meubles, des pauvres, etc. Un auteur dit que plus de sept cents calvinistes rentrèrent dans le sein de l'Eglise romaine, parce qu'ils reconnurent la vérité de sa doctrine dans *les productions d'une charité si ardente et si étendue.* Saintes dames de Miramion, de Chantal, de la Peltrie, de Lamoignon, vos œuvres ont été pacifiques ! Les pauvres ont accompagné vos cercueils ; ils les ont arrachés à ceux qui les portaient, pour les porter eux-mêmes ; vos funérailles retentissaient de leurs gémissements, et l'on eût cru que tous les cœurs bienfaisants étaient passés sur la terre, parce que vous veniez de mourir.

Terminons par une remarque essentielle cet article des institutions du Christianisme en faveur de l'humanité souffrante. On dit que sur le mont Saint-Bernard un air trop vif use les ressorts de la respiration, et qu'on y vit rarement plus de dix ans : ainsi, le moine qui s'enferme dans l'hospice peut calculer à peu près le nombre de jours qu'il restera sur la terre ; tout ce qu'il gagne au service ingrat des hommes, c'est de connaître le moment de la mort, qui est caché au reste des humains. On assure que presque toutes les filles de l'Hôtel-Dieu ont habituellement une petite fièvre qui les consume, et qui provient de l'atmosphère corrompue où elles vivent : les religieux qui habitent les mines du Nouveau Monde, au fond desquelles ils ont établi des hospices dans une nuit éternelle, pour les infortunés Indiens, ces religieux abrégent aussi leur existence ; ils sont empoisonnés par la vapeur métallique : enfin, les pères qui s'enferment dans les bagnes pestiférés de Constantinople se dévouent au martyre le plus prompt.

Le lecteur nous le pardonnera si nous supprimons ici les réflexions ; nous avouons notre incapacité à trouver des louanges dignes de telles œuvres : des pleurs et de l'admiration sont tout ce qui nous reste.

Chateaubriand.

ENFER.

I. L'enfer est un lieu d'exil et de proscription, où l'on est pour toujours privé de la vue de Dieu, éloigné de sa personne, et séparé de la compagnie des saints..... Deux cruelles choses y seront jointes ensemble, la douleur et la fureur, le règne de la justice de Dieu et de l'injustice de l'homme ; état funeste où Dieu déploiera sur le réprouvé tous les fléaux de sa colère, et où le réprouvé déploiera contre Dieu tous les efforts de sa haine et de son impiété.

II. Nulle créature qui puisse échapper à la vengeance de Dieu, soit par la fuite, puisqu'il est partout, soit par la résistance, puisqu'il peut tout.....

III. Sauvons-nous au moins par la crainte d'éprouver le supplice horrible dont on nous menace..... C'est à quoi la religion nous convie. Elle y travaille même de tout son pouvoir ; et quand elle n'y réussit pas, elle arrose des larmes de sa tendresse les tombeaux de ceux qui n'ont pas voulu se rendre à ses invitations, et qui ont mieux aimé périr que d'employer les remèdes qu'elle leur a offerts.

IV. Ne dites pas, nous avons du temps pour nous repentir ; Dieu est patient parce qu'il est éternel ; il ne prononcera pas tout d'un coup la sentence contre les méchants, parce que sa miséricorde les tolère et les invite à la pénitence, et les hommes abusent de cette bonté immense, et ils la font servir à leur ruine, et ils changent en poison le remède qui leur est offert. Peut-être vont-ils même jusqu'à s'imaginer que Dieu n'est point, parce qu'il est patient ; au lieu qu'au contraire il n'est si patient que parce qu'il est Dieu, et qu'ayant une souveraine puissance pour punir les méchants, il a aussi

toute l'étendue de l'éternité pour la juste exécution de ses vengeances (1).

FLÉCHIER.

ENNUI (L).

L'ennui, qui paraît devoir être le partage du peuple, ne s'est pourtant, ce semble, réfugié que chez les grands ; c'est comme leur ombre qui les suit partout. Les plaisirs, presque tous épuisés pour eux, ne leur offrent plus qu'une triste uniformité qui endort ou qui lasse ; ils ont beau les diversifier, ils diversifient leur ennui. En vain ils se font honneur de paraître à la tête de toutes les réjouissances publiques ; c'est une vivacité d'ostentation, le cœur n'y prend presque plus de part : le long usage des plaisirs les a rendus inutiles ; ce sont des ressources usées, qui se nuisent chaque jour à elles-mêmes. Semblables à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets insipides, ils essayent de tout, et rien ne les pique et ne les réveille ; et un dégoût affreux, dit Job, succède à l'instant à une vaine espérance de plaisir dont leur âme s'était d'abord flattée.

Toute leur vie n'est qu'une précaution pénible contre l'ennui, et toute leur vie n'est qu'un ennui pénible : ils l'avancent même en se hâtant de multiplier les plaisirs. Tout est déjà usé pour eux à l'entrée même de la vie ; et leurs premières années éprouvent déjà les dégoûts et l'insipidité que la lassitude et le long usage de tout semble attacher à la vieillesse.

Quel est donc le remède contre ce mal ? l'ordre. Les âmes justes qui en sont amies, elles qui ne donnent rien au caprice et à l'humeur, elles dont toutes les occupations sont à leur place, dont tous les mouvements sont remplis selon leur destination et la volonté du Seigneur, le trouvent sans peine. Cette sage uniformité dans la pratique des devoirs, qui paraît si triste aux yeux du monde, est la source de leur joie, et de cette égalité d'humeur que rien n'altère : jamais embarrassées du temps que des devoirs marqués occupent ; jamais en peine sur le temps à venir pour lequel de nouveaux devoirs sont marqués ; jamais livrées à elles-mêmes par la variété des occupations qui se succèdent les unes aux autres, les jours leur paraissent des moments, parce que tous les moments sont à leur place ; le temps ne leur pèse pas, parce qu'il a toujours sa destination et son usage ; elles trouvent, dans l'arrangement d'une vie uniforme et occupée cette paix et cette joie que le reste des hommes cherche en vain dans le dérangement et dans une agitation éternelle.

MASSILLON.

ENVIE (L').

L'envie est le noir et le plus secret effet d'un orgueil faible, qui se sent ou diminuer ou effacer par le moindre éclat des autres, et qui ne peut soutenir la moindre lumière. C'est le plus dangereux venin de l'amour-propre ; il commence par consumer celui qui le vomit sur les autres, et le porte aux attentats les plus noirs ; car l'orgueil naturellement est entreprenant, et veut éclater ; mais l'envie se cache sous toutes sortes de prétextes, et se plaît aux plus sourdes, aux plus perfides menées. Les médisances déguisées, les calomnies, les trahisons, tous les mauvais artifices en sont l'ouvrage et le partage.

L'envie, le poison de tous les cœurs, dit saint Grégoire de Nazianze, est la plus juste et la plus injuste de toutes les passions : la plus injuste, sans doute, car elle attaque les innocents, mais la plus juste tout ensemble, car elle punit le coupable et fait le juste et insupportable supplice de celui qui la nourrit dans son cœur. Quel est le sujet de votre envie ? Elle plaît, elle est plus chérie. O Dieu ! si vous saviez ce que c'est que de plaire de cette sorte, et quel est le fond de ses agréments ! Mais venons à quelque chose que le monde estime plus important. Vous enviez à cet homme son élévation : s'il ne s'acquitte dignement d'un si grand emploi, n'est-il pas plus digne de pitié que d'envie, et pouvez-vous lui envier une élévation qui découvre à tout l'univers ses faiblesses déplorables, ou ses emportements furieux, ou ses ignorances grossières ? Que s'il fait bien dans un grand emploi, pourquoi portez-vous envie au soleil de ce qu'il vous éclaire avec tous les autres ?

Venez plutôt profiter du bien qu'il fait à tout l'univers ; profitez de cette belle fontaine qui arrose vos terres aussi bien que celles de vos voisins, au lieu de songer à en faire tarir la source. BOSSUET.

—

L'envie est une passion désordonnée qui ne peut souffrir ni grâce ni vertu dans les âmes : il n'y a point d'autorité, point de réputation, point de bonheur qu'elle n'étouffât, si elle pouvait, dès leur naissance. Comme elle n'a pas toujours la force en main, elle s'aide de tous les artifices de la langue : soit qu'elle cherche à détruire un crédit qui lui fait ombrage, à ternir une gloire qui brille un peu trop à son gré, à ruiner une fortune dont les débris peuvent servir à grossir la sienne, à décrier une probité qui lui fait obstacle dans ses prétentions, quoique injustes, le moyen ordinaire et le ressort presque universel dont elle se sert, c'est la médisance et la calomnie : ce sont les préventions qu'elle donne, ce sont les piéges qu'elle tend, ce sont les coups qu'elle frappe contre l'honneur et le repos de ses rivaux.

Quelle joie secrète pour les ambitieux, d'entendre les mauvais discours qu'on tient de ceux dont ils voudraient occuper la place ! Quel plaisir même pour ceux qui, par crainte ou par bienséance, n'osent médire

(1) Voyez plus loin l'article : ETERNITÉ DES PEINES, col. 410.

des personnes qu'ils n'aiment pas, de les entendre décrier, sans hasarder de se décrier eux-mêmes! La médisance, ce vice détestable, convertit en poison tout ce que l'innocence la plus pure lui oppose pour le combattre; à l'imitation de ce peuple furieux et insensé, elle se venge de la lumière qui l'éblouit en décochant une grêle de pierres contre le soleil (1) : c'est un monstre à cent visages différents, qui contrefait le langage de l'amitié, de la compassion, de la louange et de la piété même. La médisance règne en tous lieux, et fait de la société comme un champ de bataille, où mille coups mortels à l'honneur, portés de toutes parts, sont le jeu de ces bouches à deux langues que la sagesse déteste. FLÉCHIER.

EPIPHANIE.

SERMON POUR LA FÊTE DE L'EPIPHANIE (2).

Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est. (*Isa.* LX, 1.)

Levez-vous, soyez éclairée, ô Jérusalem, car votre lumière vient, et la gloire du Seigneur s'est élevée sur vous.

Béni soit Dieu, mes frères, puisqu'il met aujourd'hui sa parole dans ma bouche pour louer l'œuvre qu'il accomplit par cette maison! Je souhaitais il y a longtemps, je l'avoue, d'épancher mon cœur devant ces autels, et de dire à la louange de la grâce tout ce qu'elle opère dans ces hommes apostoliques pour illuminer l'Orient. C'est donc dans un transport de joie que je parle aujourd'hui de la vocation des gentils, dans cette maison d'où sortent les hommes par qui les restes de la gentilité entendent l'heureuse nouvelle.

A peine Jésus, l'attente et le désiré des nations, est né, et voici les mages, dignes prémices des gentils, qui, conduits par l'étoile, viennent le reconnaître. Bientôt les nations ébranlées viendront en foule après eux; les idoles seront brisées, et la connaissance du vrai Dieu sera abondante comme les eaux de la mer qui couvrent la terre. Je vois les peuples, je vois les princes qui adorent dans la suite des siècles celui que les mages viennent adorer aujourd'hui. Nations de l'Orient, vous y viendrez à votre tour; une lumière, dont celle de l'étoile n'est qu'une ombre, frappera vos yeux et dissipera vos ténèbres. Venez, venez, hâtez-vous de venir à la maison du Dieu de Jacob. O Eglise! ô Jérusalem! réjouissez-vous, poussez des cris de joie. Vous qui étiez stérile dans ces régions, vous qui n'enfantiez pas, vous aurez dans cette extrémité de l'univers des enfants innombrables. Que votre fécondité vous étonne : levez les yeux tout autour et voyez : rassasiez vos yeux de votre gloire; que votre cœur admire et s'épanche : la multitude des peuples se tourne vers vous, les îles viennent, la force des nations vous est donnée : de nouveaux mages, qui ont vu l'étoile du Christ en Orient, viennent du fond des Indes pour le chercher. Levez-vous, ô Jérusalem! *Surge, illuminare*, etc.

Mais je sens mon cœur ému au dedans de moi-même; il est partagé entre la joie et la douleur. Le ministère de ces hommes apostoliques et la vocation de ces peuples est le triomphe de la religion; mais c'est peut-être aussi l'effet d'une secrète réprobation qui pend sur nos têtes. Peut-être sera-ce sur nos ruines que ces peuples s'élèveront, comme les gentils s'élevèrent sur celles des Juifs à la naissance de l'Eglise. Voici une œuvre que Dieu fait pour glorifier son Evangile; mais n'est-ce point aussi pour le transférer? Il faudrait n'aimer point le Seigneur Jésus, pour n'aimer pas son ouvrage; mais il faudrait s'oublier soi-même pour n'en trembler pas. Réjouissons-nous donc au Seigneur,

(1) Diod. Sicul., *Bibliotheca historica*, tom. I, p. 131, édit. Didot.

(2) Voici comment le cardinal Maury apprécie ce chef-d'œuvre de l'éloquence de la chaire : « Le second sermon sur lequel j'appelle l'attention publique fut prêché une seule fois aux Missions-Etrangères, le jour de l'Epiphanie, en 1685, par l'abbé de Fénelon, qui était alors âgé de trente-quatre ans, et dont le goût et le talent étaient par conséquent déjà parvenus à toute leur maturité. Dans le premier enthousiasme que m'inspira, il y a longtemps, la découverte de ce nouveau titre de gloire qui doit tant illustrer l'éloquence de l'archevêque de Cambrai, j'invitai plusieurs gens de lettres à entendre un très-beau discours de Bossuet qui n'était encore connu de personne, et je voulus en faire moi-même la lecture dans notre comité, pour mieux jouir de leur surprise et de leur ravissement. J'ai renouvelé plus d'une fois, et toujours avec un égal succès la même expérience. Tout bon lecteur peut réitérer cette épreuve avec confiance dans une assemblée de connaisseurs capables d'en juger. S'il y avait, à mon insu, de l'exagération dans le jugement que je vais rapporter, ce ne serait donc pas à moi seul, mais, je puis le dire, à l'élite de notre littérature entière qu'elle devrait être imputée. Tous les auditeurs furent terrassés d'admiration. On s'écria unanimement que *l'aigle brillant de Meaux était seul capable de s'élever à une si grande hauteur*. On croyait y voir tantôt l'imagination d'Homère, tantôt la véhémence de Démosthène, tantôt le génie et le pathétique de saint Jean Chrysostome, tantôt la verve et la majesté de Corneille, tantôt même, dans quelques traits de la péroraison, l'énergie et la profondeur de Tacite, souvent les élans et l'élévation de Bossuet, mais toujours une pureté unique de goût, et une perfection inimitable de style qu'on ne pouvait assez admirer. Je ne laissais jamais échapper le volume de mes mains durant la lecture; et, après avoir bien joui de l'ivresse et de l'enthousiasme de nos académiciens, j'excitais encore plus de surprise en montrant que l'ouvrage était de Fénelon. Le sermon ne leur en paraissait que plus beau. On concluait de cette découverte que nous n'étions plus au temps des profondes études littéraires; que l'ignorance et la dissipation satisfaites de pouvoir acquitter, par la contribution quotidienne et légère des journaux, le misérable contingent de la conversation, s'affranchissaient trop souvent de toute instruction soignée et solide. On se demandait avec étonnement quel fonds on pouvait donc faire sur les succès en littérature, quand on voyait une aussi grande renommée que celle de Fénelon, insuffisante, depuis plus d'un siècle, pour sauver de l'oubli un chef-d'œuvre d'un tel écrivain, dont la gloire inspire tant d'intérêt à la nation. »

mes frères, au Seigneur qui donne gloire à son nom; mais réjouissons-nous avec tremblement. Voilà les deux pensées qui rempliront ce discours.

Esprit promis par la vérité même à tous ceux qui vous cherchent, que mon cœur ne respire que pour vous attirer au dedans de lui ; que ma bouche demeure muette plutôt que de s'ouvrir, si ce n'est à votre parole ! Que mes yeux se ferment à toute autre lumière qu'à celle que vous versez d'en haut ! O Esprit-Saint ! soyez vous-même tout en tous : dans ceux qui m'écoutent, l'intelligence, la sagesse, le sentiment ; en moi, la force, l'onction, la lumière ! Marie, priez pour nous. *Ave*, *Maria*.

PREMIER POINT.

Quelle est, mes frères, cette Jérusalem dont le prophète parle ; cette cité pacifique dont les portes ne se ferment ni jour ni nuit, qui suce le lait des nations, dont les rois de la terre sont les nourriciers et viennent adorer les sacrés vestiges ? Elle est si puissante, que tout royaume qui ne lui sera pas soumis périra ; et si heureuse qu'elle n'aura plus d'autre soleil que Dieu, qui fera luire sur elle un jour éternel. Qui ne voit que ce ne peut être cette Jérusalem rebâtie par les Juifs ramenés de Babylone, ville faible, malheureuse, souvent en guerre, toujours en servitude sous les Perses, les Grecs, les Romains ; enfin sous ces derniers réduite en cendres, avec une dispersion universelle de ses enfants, qui dure encore depuis seize siècles ? C'est donc manifestement hors du peuple juif qu'il faut chercher l'accomplissement des promesses dont il est déchu.

Il n'y a plus d'autre Jérusalem que celle d'en haut, qui est notre mère, selon saint Paul (*Galat.*, IV, 26) : elle vient du ciel, et elle enfante sur la terre.

Qu'il est beau, mes frères, de voir comment les promesses se sont accomplies en elle ! Tel était le caractère du Messie, qu'il devait, non pas subjuguer par les armes, comme les Juifs charnels le prétendaient grossièrement, mais, ce qui est infiniment plus noble et plus digne de la magnificence des promesses, attirer, par sa puissance sur les cœurs, sous son règne d'amour et de vérité, toutes les nations idolâtres.

Jésus-Christ naît, et la face du monde se renouvelle. La loi de Moïse, ses miracles, ceux des prophètes, n'avaient pu servir de digue contre le torrent de l'idolâtrie, et conserver le culte du vrai Dieu chez un seul peuple resserré dans un coin du monde; mais celui qui vient d'en haut est au-dessus de tout ; à Jésus est réservé de posséder toutes les nations en héritage. Il les possède, vous le voyez. Depuis qu'il a été élevé sur la croix, il a attiré tout à lui. Dès l'origine du christianisme, saint Irénée et Tertullien ont montré que l'Eglise était déjà plus étendue que cet empire même qui se vantait d'être lui seul tout l'univers. Les régions sauvages et inaccessibles du Nord, que le soleil éclaire à peine, ont vu la lumière céleste. Les plages brûlantes d'Afrique ont été inondées des torrents de la grâce. Les empereurs mêmes sont devenus les adorateurs du nom qu'ils blasphémaient, et les nourriciers de l'Eglise dont ils versaient le sang. Mais la vertu de l'Evangile ne doit pas s'éteindre après ces premiers efforts; le temps ne peut rien contre elle : Jésus-Christ, qui en est la source, est de tous les temps ; il était hier, il est aujourd'hui et il sera aux siècles des siècles. Aussi vois-je cette fécondité qui se renouvelle toujours ; la vertu de la croix ne cesse d'attirer tout à elle.

Regardez ces peuples barbares qui firent tomber l'empire romain. Dieu les a multipliés, et tenus en réserve sous un ciel glacé, pour punir Rome païenne et enivrée du sang des martyrs : il leur lâche la bride, et le monde en est inondé. Mais, en renversant cet empire, ils se soumettent à celui du Sauveur ; tout ensemble ministres des vengeances et objets des miséricordes, sans le savoir, ils sont menés, comme par la main, au-devant de l'Evangile : et c'est d'eux qu'on peut dire à la lettre qu'ils ont trouvé Dieu qu'ils ne cherchaient pas.

Combien voyons-nous encore de peuples que l'Eglise a enfantés à Jésus-Christ depuis le huitième siècle, dans ces temps même les plus malheureux, où ses enfants révoltés contre elle n'ont point de honte de lui reprocher qu'elle a été stérile et répudiée par son époux ! Vers le dixième siècle, dans ce siècle dont on exagère trop les malheurs, accoururent en foule à l'Eglise, les uns sur les autres, l'Allemand, de loup ravissant devenu agneau, le Polonais, le Poméranien, le Bohémien, le Hongrois conduit aux pieds des apôtres par son premier roi saint Etienne. Non, non, vous le voyez, la source des célestes bénédictions ne tarit point. Alors l'époux donna de nouveaux enfants à l'épouse, pour la justifier, et pour montrer qu'elle ne cesse point d'être son unique et sa bien-aimée.

Mais que vois-je depuis deux siècles ? Des régions immenses qui s'ouvrent tout à coup ; un nouveau monde inconnu à l'ancien, et plus grand que lui. Gardez-vous bien de croire qu'une si prodigieuse découverte ne soit due qu'à l'audace des hommes. Dieu ne donne aux passions humaines, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les instruments de ses desseins : ainsi l'homme s'agite, mais Dieu le mène. La foi plantée dans l'Amérique, parmi tant d'orages, ne cesse pas d'y porter des fruits.

Que reste-t-il ? Peuples des extrémités de l'Orient, votre heure est venue. Alexandre, ce conquérant rapide, que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si jaloux de subjuguer le monde entier, s'arrêta bien loin au deçà de vous : mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni les tempêtes, ni les écueils de tant de mers, ni l'intempérie de l'air, ni le milieu fatal de la

ligne, où l'on découvre un ciel nouveau, ni les flottes ennemies, ni les côtes barbares, ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux-ci qui volent comme les nuées ? Vents, portez-les sur vos ailes. Que le Midi, que l'Orient, que les îles inconnues les attendent, et les regardent en silence venir de loin. Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qu'on voit venir du haut des montagnes apporter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut, et dire : O Sion ! ton Dieu régnera sur toi. Les voici ces nouveaux conquérants, qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. Ils viennent, non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer le trésor céleste.

Peuples qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre surprise, et qui peut la représenter ? Des hommes qui viennent à vous sans être attirés par aucun motif ni de commerce, ni d'ambition, ni de curiosité ; des hommes qui, sans vous avoir jamais vus, sans savoir même où vous êtes, vous aiment tendrement, quittent tout pour vous, et vous cherchent au travers de toutes les mers avec tant de fatigues et de périls, pour vous faire part de la vie éternelle qu'ils ont découverte ! Nations ensevelies dans l'ombre de la mort, quelle lumière sur vos têtes !

A qui doit-on, mes frères, cette gloire et cette bénédiction de nos jours ? A la Compagnie de Jésus, qui, dès sa naissance, ouvrit, par le secours des Portugais, un nouveau chemin à l'Evangile dans les Indes. N'est-ce pas elle qui a allumé les premières étincelles du feu de l'apostolat dans le sein de ces hommes livrés à la grâce ? Il ne sera jamais effacé de la mémoire des justes le nom de cet enfant d'Ignace, qui, de la même main dont il avait rejeté l'emploi de la confiance la plus éclatante, forma une petite société de prêtres, germes bénis de cette communauté.

O ciel ! conservez à jamais la source d'une grâce si abondante, et faites que ces deux corps portent ensemble le nom du Seigneur Jésus à tous les peuples qui l'ignorent !

Parmi ces différents royaumes où la grâce prend diverses formes selon la diversité des naturels, des mœurs et des gouvernements, j'en aperçois un qui est le canal de l'Evangile pour les autres. C'est à Siam que se rassemblent ces hommes de Dieu ; c'est là que se forme un clergé composé de tant de langues et de peuples sur qui doit découler la parole de vie ; c'est là que commencent à s'élever jusque dans les nues des temples qui retentiront des divins cantiques.

Grand roi (1), dont la main les élève, que tardez-vous à faire au vrai Dieu, de votre cœur même, le plus agréable et le plus auguste de tous les temples ? Pénétrants et attentifs observateurs, qui nous montrez un goût si exquis ; fidèles ministres, qu'il a envoyés du lieu où le soleil se lève jusqu'à celui où il se couche, pour voir Louis, rapportez-lui ce que vos yeux ont vu : ce royaume fermé, non comme la Chine, par une simple muraille, mais par une chaîne de places fortifiées qui en rendent les frontières inaccessibles ; cette majesté douce et pacifique qui règne au dedans ; mais surtout cette piété qui cherche bien plus à faire régner Dieu que l'homme. Sache par nos histoires la postérité la plus reculée, que l'Indien est venu mettre aux pieds de Louis les richesses de l'aurore en reconnaissance de l'Evangile reçu par ses soins ! Encore n'est-ce pas assez de nos histoires ; fasse le ciel qu'un jour, parmi ces peuples, les pères attendris disent à leurs enfants pour les instruire : Autrefois, dans un siècle favorisé de Dieu, un roi nommé Louis, jaloux d'étendre les conquêtes de Jésus-Christ bien loin au delà des siennes, fit passer de nouveaux apôtres aux Indes ; c'est par là que nous sommes chrétiens ; et nos ancêtres accoururent d'un bout de l'univers à l'autre pour voir la sagesse, la gloire et la piété qui étaient dans cet homme mortel !

Sous sa protection, que la distance des lieux ne peut affaiblir ; ou plutôt (car à Dieu ne plaise que nous mettions notre espérance ailleurs qu'en la croix !) ou plutôt, par la vertu toute-puissante du nom de Jésus-Christ, évêques, prêtres, allez annoncer l'Evangile à toute créature. J'entends la voix de Pierre qui vous envoie et qui vous anime. Il vit, il parle dans son successeur ; son zèle et son autorité ne cessent de confirmer ses frères. C'est de la chaire principale, c'est du centre de l'unité chrétienne que sortent les rayons de la foi la plus pure et la plus féconde, pour percer les ténèbres de la gentilité. Allez donc, anges prompts et légers ; que sous vos pas les montagnes descendent, que les vallées se comblent, que toute chair voie le salut de Dieu.

Frappe, cruel Japon ; le sang de ces hommes apostoliques ne cherche qu'à couler de leurs veines, pour te laver dans celui du Sauveur que tu ne connais pas. Empire de la Chine, tu ne pourras fermer tes portes. Déjà un saint pontife (2), marchant sur les traces de François-Xavier, a béni cette terre par ses derniers soupirs. Nous l'avons vu, cet homme simple et magnanime, qui revenait tranquillement de faire le tour entier du globe terrestre. Nous avons vu cette vieillesse prématurée et si touchante, ce corps vénérable, courbé, non sous le poids des années, mais sous celui de ses pénitences et de ses travaux ; et il semblait nous dire à nous tous, au milieu desquels il passait sa vie, à nous tous qui ne pouvions nous rassasier de le voir, de l'entendre, de le bénir, de goûter l'onction et de sentir la bonne

(1) Le roi de Siam, qui annonçait alors des dispositions favorables au christianisme, et dont les ambassadeurs étaient présents au discours de Fénelon.

(2) M. Pallu, évêque d'Héliopolis, et vicaire apostolique du Ton-King, mort en Chine en 1684.

odeur de Jésus-Christ qui était en lui; il semblait nous dire : Maintenant me voilà, je sais que vous ne verrez plus ma face. Nous l'avons vu qui venait de mesurer la terre entière; mais son cœur, plus grand que le monde, était encore dans ces régions si éloignées. L'Esprit l'appelait à la Chine, et l'Evangile, qu'il devait à ce vaste empire, était comme un feu dévorant au fond de ses entrailles, qu'il ne pouvait plus retenir.

Allez donc, saint vieillard, traversez encore une fois l'Océan étonné et soumis; allez au nom de Dieu. Vous verrez la terre promise; il vous sera donné d'y entrer, parce que vous avez espéré contre l'espérance même. La tempête, qui devait causer le naufrage, vous jettera sur le rivage désiré. Pendant huit mois votre voix mourante fera retentir les bords de la Chine du nom de Jésus-Christ. O mort précipitée! ô vie précieuse, qui devait durer plus longtemps! ô douces espérances tristement enlevées! Mais adorons Dieu, taisons-nous.

Voilà, mes frères, ce que Dieu a fait en nos jours pour faire taire les bouches profanes et impies. Quel autre que Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, aurait osé promettre qu'après son supplice tous les peuples viendraient à lui, et croiraient en son nom? Environ dix-sept siècles après sa mort, sa parole est encore vivante et féconde dans toutes les extrémités de la terre. Par l'accomplissement d'une promesse inouïe et si étendue, Jésus-Christ montre qu'il tient dans ses mains immortelles les cœurs de toutes les nations et de tous les siècles.

Par là nous montrons encore la vraie Eglise à nos frères errants, comme saint Augustin la montrait aux sectes de son siècle. Qu'il est beau, mes frères, qu'il est consolant de parler le même langage, et de donner précisément les mêmes marques de l'Eglise que ce Père donnait il y a treize cents ans! C'est cette ville située sur le sommet de la montagne, qui est vue de loin par tous les peuples de la terre; c'est ce royaume de Jésus-Christ qui possède toutes les nations; c'est cette société la plus répandue, qui seule a la gloire d'annoncer Jésus-Christ aux peuples idolâtres; c'est cette Eglise qui non-seulement doit être toujours visible, mais toujours la plus visible et la plus éclatante; car il faut que la plus grande autorité extérieure et vivante qui soit parmi les chrétiens, mène sûrement et sans discussion les simples à la vérité : autrement la Providence se manquerait à elle-même; elle rendrait la religion impraticable aux simples; elle jetterait les ignorants dans l'abîme des discussions et des incertitudes des philosophes; elle n'aurait donné le texte des Ecritures, manifestement sujet à tant d'interprétations différentes, que pour nourrir l'orgueil et la division. Que deviendraient les âmes dociles pour autrui, et défiantes d'elles-mêmes, qui auraient horreur de préférer leur propre sens à celui de l'assemblée la plus digne d'être crue qu'il y ait sur la terre? Que deviendraient les humbles, qui craindraient avec raison bien davantage de se tromper eux-mêmes, que d'être trompés par l'Eglise? C'est par cette raison que Dieu, outre la succession non interrompue des pasteurs, naturellement si propre à faire passer la vérité de main en main dans la suite de tous les siècles, a mis cette fécondité si étendue et si singulière dans la vraie Eglise, pour la distinguer de toutes les sociétés retranchées, qui languissent obscures, stériles et resserrées dans un coin du monde. Comment osent-elles dire, ces sectes nouvelles, que l'idolâtrie régnait partout avant leur réforme? Toutes les nations ayant été données par le Père au Fils, Jésus-Christ a-t-il laissé perdre son héritage? Quelle main plus puissante que la sienne le lui a ravi? Quoi donc, sa lumière était-elle éteinte dans l'univers? Peut-être croyez-vous, mes frères, que c'est moi; non, c'est saint Augustin qui parle ainsi aux donatistes, aux manichéens, et, en changeant seulement les noms, à nos protestants.

Cette étendue de l'Eglise, cette fécondité de notre mère dans toutes les parties du monde, ce zèle apostolique qui reluit dans nos seuls pasteurs, et que ceux des nouvelles sectes n'ont pas même entrepris d'imiter, embarrassent les plus célèbres défenseurs du schisme. Je l'ai lu dans leurs derniers livres, ils n'ont pu le dissimuler. J'ai vu même les personnes les plus sensées et les plus droites de ce parti avouer que cet éclat, malgré toutes les subtilités dont on tâche de l'obscurcir, les frappe jusqu'au cœur et les attire à nous.

Qu'elle est donc grande cette œuvre qui console l'Eglise, qui la multiplie, qui répare ses pertes, qui accomplit si glorieusement les promesses, qui rend Dieu sensible aux hommes, qui montre Jésus-Christ toujours vivant et régnant dans les cœurs par la foi, selon sa parole, au milieu même de ses ennemis; qui répand en tous lieux son Eglise, afin que tous les peuples puissent l'écouter; qui met en elle ce signe éclatant que tout œil peut voir, et auquel les simples sont assurés, sans discussion, que la vérité de la doctrine est attachée! Qu'elle est grande cette œuvre! Mais où sont les ouvriers capables de la soutenir? mais où sont les mains propres à recueillir ces riches moissons dont les campagnes de l'Orient sont déjà blanchies? Jamais la France, il est vrai, n'a eu de plus pressants besoins pour elle qu'aujourd'hui. Pasteurs, rassemblez vos conseils et vos forces pour achever d'abattre ce grand arbre, dont les branches orgueilleuses montaient jusqu'au ciel, et qui est déjà ébranlé jusqu'à ses plus profondes racines. Ne laissez aucune étincelle cachée du feu de l'hérésie prêt à s'éteindre; ranimez votre discipline; hâtez-vous de déraciner par la vigueur de vos canons le scandale et les abus; faites goûter à vos enfants les chastes délices des saintes Lettres; formez des hommes qui soutiennent la majesté de l'Evangile, et dont les lèvres gardent la science. O mère! faites sucer à vos enfants les deux mamelles

de la science et de la charité. Que par vous la vérité luise encore sur la terre. Montrez que ce n'est pas en vain que Jésus-Christ a prononcé cet oracle pour tous les temps sans restriction : *Qui vous écoute, m'écoute.* Mais que les besoins du dedans ne fassent pas abandonner ni oublier ceux du dehors. Eglise de France, ne perdez pas votre couronne. D'une main, allaitez dans votre sein vos propres enfants ; étendez l'autre sur cette extrémité de la terre où tant de nouveaux-nés, encore tendres en Jésus-Christ, poussent de faibles cris vers vous, et attendent que vous ayez pour eux des entrailles de mère.

O vous, qui avez dit à Dieu, *Vous êtes mon sort et mon héritage*, ministres du Seigneur, qui êt s aussi son héritage et sa portion, foulez aux pieds la chair et le sang. Dites à vos parents : Je vous ignore. Ne connaissez que Dieu, n'écoutez que lui. Que ceux qui sont déjà attachés ici dans un travail réglé, y persévèrent ; car les dons sont divers, et il suffit que chacun suive le sien : mais qu'ils donnent du moins leurs vœux et leurs prières à l'œuvre naissante de la foi. Que chacun de ceux qui sont libres se dise à soi-même : Malheur à moi si je n'évangélise ! Hélas ! peut-être que tous les royaumes de l'Orient ensemble n'ont pas autant de prêtres qu'une paroisse d'une seule ville. Paris, tu t'enrichis de la pauvreté des nations, ou plutôt, par de malheureux enchantements, tu perds pour toi-même ce que tu enlèves aux autres : tu prives le champ du Seigneur de sa culture ; les ronces et les épines le couvrent : tu prives les ouvriers de la récompense due au travail. Que ne puis-je aujourd'hui, mes frères, m'écrier comme Moïse aux portes du camp d'Israël : *Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi !* Dieu m'en est témoin, Dieu devant qui je parle, Dieu à la face duquel je sers chaque jour, Dieu qui lit dans les cœurs et qui sonde les reins. Seigneur, vous le savez que c'est avec confusion et douleur qu'admirant votre œuvre, je ne me sens ni les forces ni le courage d'aller l'accomplir. Heureux ceux à qui vous donnez de le faire ! Heureux moi-même, malgré ma faiblesse et mon indignité, si mes paroles peuvent allumer dans le cœur de quelque saint prêtre cette flamme céleste dont un pécheur comme moi ne mérite pas de brûler.

Par ces hommes chargés des richesses de l'Evangile, la grâce croît, et le nombre des croyants se multiplie de jour en jour ; l'Eglise refleurit, et son entière et ancienne beauté se renouvelle. Là on court pour baiser les pieds d'un prêtre quand il passe ; là on recueille avec soin, avec un cœur affamé et avide, jusqu'aux moindres parcelles de la parole de Dieu qui sort de sa bouche. Là on attend avec impatience, pendant toute la semaine, le jour du Seigneur, où tous les frères dans un saint repos se donnent tendrement le baiser de paix, n'étant tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme. Là on soupire après la joie des assemblées, après les chants des louanges de Dieu, après le sacré festin de l'Agneau. Là on croit voir encore les travaux, les voyages, les dangers des apôtres, avec la ferveur des Eglises naissantes. Heureuses, parmi ces Eglises, celles que le feu de la persécution éprouve pour les rendre plus pures ! Heureuses ces Eglises dont nous ne pouvons nous empêcher de regarder la gloire d'un œil jaloux ! On y voit des catéchumènes qui désirent de se plonger, non-seulement dans les eaux salutaires, mais dans les flammes du Saint-Esprit et dans le sang de l'Agneau, pour y blanchir leurs robes ; des catéchumènes qui attendent le martyre avec le baptême. Quand aurons-nous de tels chrétiens, dont les délices soient de se nourrir des paroles de la foi, de goûter les vertus du siècle futur, et de s'entretenir de leur bienheureuse espérance ? Là ce qui est regardé ici comme excessif, comme impraticable, ce qu'on ne peut croire possible sur la foi des histoires des premiers temps, est la pratique actuelle de ces Eglises. Là, être chrétien, et ne plus tenir à la terre, est la même chose. Là on n'ose montrer à ces fidèles enflammés nos tièdes chrétiens d'Europe, de peur que cet exemple contagieux ne leur apprenne à aimer la vie, et à ouvrir leurs cœurs aux joies empoisonnées du siècle. L'Evangile dans son intégrité fait encore sur eux toute son impression naturelle. Il forme des pauvres bienheureux, des affligés qui trouvent la joie dans les larmes, et des riches qui craignent d'avoir leur consolation en ce monde ; tout milieu entre le siècle et Jésus-Christ est ignoré ; ils ne savent que prier, se cacher, souffrir, espérer. O aimable simplicité ! ô foi vierge ! ô joie pure des enfants de Dieu ! ô beauté des anciens jours que Dieu ramène sur la terre, et dont il ne reste plus parmi nous qu'un triste et honteux souvenir ! Hélas ! malheur à nous ! Parce que nous avons péché, notre gloire nous a quittés, elle s'envole au delà des mers, un nouveau peuple nous l'enlève. Voilà, mes frères, ce qui doit nous faire trembler.

SECOND POINT.

Si Dieu, terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes, n'a pas même épargné les branches naturelles de l'olivier franc, comment oserions-nous espérer qu'il nous épargnera, nous, mes frères, branches sauvages et entées, nous branches mortes et incapables de fructifier ? Dieu frappe sans pitié son ancien peuple, ce peuple héritier des promesses, ce peuple race bénie d'Abraham, dont Dieu s'est déclaré le Dieu à jamais ; il le frappe d'aveuglement, il le rejette de devant sa face, il le disperse comme la cendre au vent ; il n'est plus son peuple, et Dieu n'est plus son Dieu ; et il ne sert plus, ce peuple réprouvé, qu'à montrer à tous les autres peuples qui sont sous le ciel, la malédiction et la vengeance divine qui distille sur lui goutte à goutte, et qui y demeurera jusqu'à la fin.

Comment est-ce que la nation juive est

déchue de l'alliance de ses pères et de la consolation d'Israël ? Le voici, mes frères. Elle s'est endurcie au milieu des grâces, elle a résisté au Saint-Esprit, elle a méconnu l'envoyé de Dieu. Pleine des désirs du siècle, elle a rejeté une rédemption qui, loin de flatter son orgueil et ses passions charnelles, devait au contraire la délivrer de son orgueil et de ses passions. Voilà ce qui a fermé les cœurs à la vérité, voilà ce qui a éteint la foi, voilà ce qui a fait que la lumière luisant au milieu des ténèbres, les ténèbres ne l'ont point comprise. La réprobation de ce peuple a-t-elle anéanti les promesses ? A Dieu ne plaise ! La main du Tout-Puissant se plaît à montrer qu'elle est jalouse de ne devoir ses œuvres qu'à elle-même ; elle rejette ce qui est, pour appeler ce qui n'est pas. Le peuple qui n'était pas même peuple, c'est-à-dire les nations dispersées, qui n'avaient jamais fait un corps ni d'Etat ni de religion, ces nations qui vivaient enfoncées dans une brutale idolâtrie, s'assemblent, et sont tout à coup un peuple bien-aimé. Cependant les Juifs, privés de la science de Dieu jusqu'alors héréditaire parmi eux, enrichissent de leurs dépouilles toutes les nations. Ainsi Dieu transporte le don de la foi selon son bon plaisir, et selon le profond mystère de sa volonté.

Ce qui a fait la réprobation des Juifs (prononçons ici, mes frères, notre jugement, pour prévenir celui de Dieu), ce qui a fait leur réprobation ne doit-il pas faire la nôtre ? Ce peuple, quand Dieu l'a foudroyé, était-il plus attaché à la terre que nous, plus enfoncé dans la chair, plus enivré de ses passions mondaines, plus aveuglé par sa présomption, plus rempli de lui-même, plus vide de l'amour de Dieu ? Non, non, mes frères ; ses iniquités n'étaient point encore montées jusqu'à la mesure des nôtres. Le crime de crucifier de nouveau Jésus-Christ, mais Jésus-Christ connu, mais Jésus-Christ goûté, mais Jésus-Christ régnant parmi nous ; le crime de fouler aux pieds volontairement notre unique hostie de propitiation et le sang de l'alliance, n'est-il pas plus énorme et plus irrémissible que celui de répandre ce sang, comme les Juifs, sans le connaître ?

Ce peuple est-il le seul que Dieu a frappé ? Hâtons-nous de descendre aux exemples de la loi nouvelle ; ils sont encore plus effrayants. Jetez, mes frères, des yeux baignés de larmes sur ces vastes régions d'où la foi s'est levée sur nos têtes comme le soleil. Que sont-elles devenues ces fameuses Eglises d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, de Constantinople, qui en avaient d'innombrables sous elles ? C'est là que pendant tant de siècles les conciles assemblés ont étouffé les plus noires erreurs, et prononcé ces oracles qui vivront éternellement ; c'est là que régnait avec majesté la sainte discipline, modèle après lequel nous soupirons en vain. Cette terre était arrosée du sang des martyrs ; elle exhalait le parfum des vierges, le désert même fleurissait par ses solitaires : mais tout est ravagé sur ces montagnes découlantes de lait et de miel, où paissaient sans crainte les troupeaux d'Israël. Là maintenant sont les cavernes inaccessibles des serpents et des basilics.

Que reste-t-il sur les côtes d'Afrique, où les assemblées d'évêques étaient aussi nombreuses que les conciles universels, et où la loi de Dieu attendait son explication de la bouche d'Augustin ? Je ne vois plus qu'une terre encore fumante de la foudre que Dieu y a lancée.

Mais quelle terrible parole de retranchement Dieu n'a-t-il pas fait entendre sur la terre dans le siècle passé ! L'Angleterre, rompant le sacré lien de l'unité, qui peut seul retenir les esprits, s'est livrée à toutes les visions de son cœur. Une partie des Pays-Bas, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, sont autant de rameaux que le glaive vengeur a retranchés, et qui ne tiennent plus à l'ancienne tige.

L'Eglise, il est vrai, répare ces pertes : de nouveaux enfants qui lui naissent au delà des mers essuient ses larmes pour ceux qu'elle a perdus. Mais l'Eglise a des promesses d'éternité ; et nous, qu'avons-nous, mes frères, sinon des menaces qui nous montrent à chaque pas l'abîme ouvert sous nos pieds ? Le fleuve de la grâce ne tarit point, il est vrai ; mais souvent, pour arroser de nouvelles terres, il détourne son cours, et ne laisse dans l'ancien canal que des sables arides. La foi ne s'éteindra point, je l'avoue ; mais elle n'est attachée à aucun des lieux qu'elle éclaire ; elle laisse derrière elle une affreuse nuit à ceux qui ont méprisé le jour, et elle porte ses rayons à des yeux plus purs.

Que ferait plus longtemps la foi chez des peuples corrompus jusqu'à la racine, qui ne portent le nom de fidèles que pour le flétrir et le profaner ? Lâches et indignes chrétiens, par vous le christianisme est avili et méconnu ; par vous le nom de Dieu est blasphémé chez les gentils ; vous n'êtes plus qu'une pierre de scandale à la porte de la maison de Dieu, pour faire tomber ceux qui y viennent chercher Jésus-Christ.

Mais qui pourra remédier aux maux de nos Eglises et relever la vérité, qui est foulée aux pieds dans les places publiques ? L'orgueil a rompu ses digues et inondé la terre ; toutes les conditions sont confondues ; le faste s'appelle politesse, la plus folle vanité une bienséance ; les insensés entraînent les sages et les rendent semblables à eux ; la mode, si ruineuse par son inconstance et par ses excès capricieux, est une loi tyrannique à laquelle on sacrifie toutes les autres ; le dernier des devoirs est celui de payer ses dettes. Les prédicateurs n'osent plus parler pour les pauvres, à la vue d'une foule de créanciers dont les clameurs montent jusqu'au ciel. Ainsi la justice fait taire la charité, mais la justice elle-même n'est plus écoutée. Plutôt que de modérer les dépenses superflues, on refuse cruellement le nécessaire à ses créanciers. La simplicité, la modestie, la frugalité, la probité exacte de

nos pères, leur ingénuité, leur pudeur, passent pour des vertus rigides et austères d'un temps trop grossier. Sous prétexte de se polir, on s'est amolli pour la volupté et endurci contre la vertu et contre l'honneur. On invente chaque jour et à l'infini de nouvelles nécessités pour autoriser les passions les plus odieuses. Ce qui était d'un faste scandaleux dans les conditions les plus élevées, il y a quarante ans, est devenu une bienséance pour les plus médiocres. Détestable raffinement de nos jours! monstre de nos mœurs! La misère et le luxe augmentent comme de concert : on est prodigue de son bien et avide de celui d'autrui; le premier pas de la fortune est de se ruiner. Qui pourrait supporter les folles hauteurs que l'orgueil affecte et les bassesses infâmes que l'intérêt fait faire? On ne connaît plus d'autre prudence que la dissimulation, plus de règle des amitiés que l'intérêt, plus de bienfaits qui puissent attacher à une personne dès qu'on la trouve ou inutile ou ennuyeuse. Les hommes, gâtés jusque dans la moelle des os par les ébranlements et les enchantements des plaisirs violents et raffinés, ne trouvent plus qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie innocente; ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui dès qu'ils ne sont plus animés par la fureur de quelque passion. Est-ce donc là être chrétien? Allons, allons dans d'autres terres, où nous ne soyons plus réduits à voir de tels disciples de Jésus-Christ! O Evangile! est-ce là ce que vous enseignez? O foi chrétienne! vengez-vous; laissez une éternelle nuit sur la face de la terre, de cette terre couverte d'un déluge d'iniquités.

Mais, encore une fois, voyons nos ressources sans nous flatter. Quelle autorité pourra redresser des mœurs si dépravées? Une sagesse vaine et intempérante, une curiosité superbe et effrénée emporte les esprits. Le Nord ne cesse d'enfanter de nouveaux monstres d'erreur : parmi ces ruines de l'ancienne foi, tout tombe, tout tombe comme par morceaux; le reste des nations chrétiennes en sent le contre-coup; on voit les mystères de Jésus-Christ ébranlés jusqu'aux fondements. Des hommes profanes et téméraires ont franchi les bornes et ont appris à douter de tout. C'est ce que nous entendons tous les jours; un bruit sourd d'impiété vient frapper nos oreilles, et nous en avons le cœur déchiré. Après s'être corrompus dans ce qu'ils connaissent, ils blasphèment enfin ce qu'ils ignorent. Prodige réservé à nos jours! l'instruction augmente, et la foi diminue. La parole de Dieu, autrefois si féconde, deviendrait stérile, si l'impiété l'osait. Mais elle tremble sous Louis, et, comme Salomon, il la dissipe de son regard. Cependant, de tous les vices, on ne craint plus que le scandale. Que dis-je? le scandale même est au comble; car l'incrédulité, quoique timide, n'est pas muette; elle sait se glisser dans les conversations, tantôt sous des railleries envenimées, tantôt sous des questions où l'on veut tenter Jésus-Christ, comme les pharisiens. En même temps, l'aveugle sagesse de la chair, qui prétend avoir droit de tempérer la religion au gré de ses désirs, déshonore et énerve ce qui reste de foi parmi nous. Chacun marche dans la voie de son propre conseil; chacun, ingénieux à se tromper, se fait une fausse conscience. Plus d'autorité dans les pasteurs, plus d'uniformité de discipline. Le déréglement ne se contente plus d'être toléré : il veut être la règle même, et appelle excès tout ce qui s'y oppose. La chaste colombe, dont le partage ici-bas est de gémir, redouble ses gémissements. Le péché abonde, la charité se refroidit, les ténèbres s'épaississent, le mystère d'iniquité se forme; dans ces jours d'aveuglement et de péché, les élus mêmes seraient séduits, s'ils pouvaient l'être. Le flambeau de l'Evangile, qui doit faire le tour de l'univers, achève sa course. O Dieu! que vois-je? où sommes-nous? Le jour de la ruine est proche, et les temps se hâtent d'arriver. Mais adorons en silence et avec tremblement l'impénétrable secret de Dieu.

Ames recueillies, ames ferventes, hâtez-vous de retenir la foi prête à nous échapper. Vous savez que dix justes auraient sauvé la ville abominable de Sodome, que le feu du ciel consuma. C'est à vous à gémir sans cesse au pied des autels pour ceux qui ne gémissent pas de leurs misères. Opposez-vous, soyez le bouclier d'Israël contre les traits de la colère du Seigneur; faites violence à Dieu, il le veut; d'une main innocente arrêtez le glaive déjà levé.

Seigneur, qui dites dans vos Ecritures : *Quand même une mère oublierait son propre fils, le fruit de ses entrailles, et moi je ne vous oublierai jamais* (*Is.* XLIX, 15), ne détournez point votre face de dessus nous. Que votre parole croisse dans ces royaumes où vous l'envoyez; mais n'oubliez pas les anciennes Eglises, dont vous avez conduit si heureusement la main pour planter la foi chez ces nouveaux peuples. Souvenez-vous du siége de Pierre, fondement immobile de vos promesses. Souvenez-vous de l'Eglise de France, mère de celle d'Orient, sur qui votre grâce reluit. Souvenez-vous de cette maison, qui est la vôtre; des ouvriers qu'elle forme; de leurs larmes, de leurs prières, de leurs travaux. Que vous dirai-je, Seigneur, pour nous-mêmes? Souvenez-vous de notre misère et de votre miséricorde. Souvenez-vous du sang de votre Fils, qui coule sur nous, qui vous parle en notre faveur, et en qui seul nous nous confions. Bien loin de nous arracher, selon votre justice, ce peu de foi qui nous reste encore, augmentez-la, purifiez-la, rendez-la vive; qu'elle perce toutes nos ténèbres, qu'elle étouffe toutes nos passions, qu'elle redresse tous nos jugements, afin qu'après avoir cru ici-bas, nous puissions voir éternellement dans votre sein ce que nous aurons cru. *Amen.* FÉNELON.

ESCLAVAGE

DE L'AME DOMINÉE PAR LES SENS.

Représentez-vous un homme qui est né

dans es richesses et qui les a dissipées par ses profusions, il ne peut souffrir sa pauvreté. Ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maison presque abandonnée où l'on ne voit plus cette foule de domestiques, lui fait peur. Pour se cacher à lui-même sa misère, il emprunte de tous côtés; il remplit par ce moyen, en quelque façon, le vide de sa maison, et soutient l'éclat de son ancienne abondance. Aveugle et malheureux, qui ne songe pas que tout ce qui l'éblouit menace sa liberté et son repos! Ainsi l'âme raisonnable, née riche par les biens que lui avait donnés son auteur, et appauvrie volontairement pour s'être cherchée elle-même, réduite à ce fonds étroit et stérile, tâche de tromper le chagrin que lui cause son indigence, et de réparer ses ruines, en empruntant de tous côtés de quoi se remplir.

Elle commence par son corps et par ses sens, parce qu'elle ne trouve rien qui lui soit plus proche. Ce corps, qui lui est uni si étroitement, mais qui toutefois est d'une nature si inférieure à la sienne, devient le plus cher objet de toutes ses complaisances. Elle tourne tous ses soins de ce côté-là; le moindre rayon de beauté qu'elle y aperçoit suffit pour l'arrêter : elle se mire, pour ainsi parler, et se considère elle-même dans ce corps; elle croit voir dans la douceur de ces regards et de ce visage la douceur d'une humeur paisible; dans la délicatesse des traits, la délicatesse de l'esprit; dans ce port et cette mine relevée, la grandeur et la noblesse du courage; faible et trompeuse image sans doute, mais enfin la vanité s'en repaît. A quoi es-tu réduite, âme raisonnable! Toi qui étais née pour l'éternité et pour un objet immortel, tu deviens éprise et captive d'une fleur que le soleil dessèche, d'une vapeur que le vent emporte, en un mot, d'un corps qui, par la mortalité, est devenu un empêchement et un fardeau pour l'esprit.

Elle n'est pas plus heureuse en jouissant des plaisirs que ses sens lui offrent; au contraire, elle s'appauvrit dans cette recherche, puisqu'en poursuivant le plaisir elle perd d'abord la raison. Le plaisir est un sentiment qui nous transporte, qui nous enivre, et qui nous saisit indépendamment de la raison et nous entraîne malgré ses lois. La raison, en effet, n'est jamais si faible que lorsque le plaisir domine; et ce qui marque une opposition éternelle entre la raison et le plaisir, c'est que, pendant que la raison demande une chose, le plaisir en exige une autre : ainsi l'âme, devenue captive du plaisir, est devenue en même temps ennemie de la raison. Voilà où elle est tombée, quand elle a voulu emprunter des sens de quoi réparer ses pertes. Mais ce n'est pas là encore la fin de ses maux; ces sens, de qui elle emprunte, empruntent eux-mêmes de tous côtés; ils tirent tout de leurs objets, et engagent par conséquent à tous ces objets extérieurs l'âme qui, livrée aux sens, ne peut plus rien avoir que par eux.

Je ne veux point ici vous parler de tous les sens pour vous faire avouer leur indigence; considérez seulement la vue : à combien d'objets extérieurs elle nous attache! Tout ce qui brille, tout ce qui rit aux yeux, tout ce qui paraît grand et magnifique devient l'objet de nos désirs et de notre curiosité. Le Saint-Esprit nous en avait bien bien avertis, lorsqu'il nous avait dit cette parole : « Ne suivez pas vos pensées et vos yeux, vous souillant et vous corrompant, » disons le mot du Saint-Esprit, « vous prostituant vous-même à tous les objets qui se présentent. » Nous faisons tout le contraire de ce que Dieu commande; nous nous engageons de toutes parts; nous qui n'avions besoin que de Dieu, nous commençons à avoir besoin de tout. Cet homme croit s'agrandir avec un équipage qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Cette femme ambitieuse et vaine, croit valoir beaucoup quand elle s'est chargée d'or, de pierreries et de mille autres vains ornements. Pour la parer, toute la nature s'épuise, tous es arts suent, toute l'industrie se consume. Ainsi, nous amassons autour de nous tout ce qu'il y a de plus rare; notre vanité se repaît de cette fausse abondance, et par là nous tombons insensiblement dans les piéges de l'avarice, triste et sombre passion autant qu'elle est cruelle et insatiable. « C'est elle, dit saint Augustin, qui trouvant l'âme pauvre et vide au dedans, la pousse au dehors, la partage en mille soucis, et la consume par des efforts aussi vains que laborieux. Elle se tourmente comme dans un songe; on veut parler, la voix ne suit pas; on veut faire de grands mouvements, on sent ses membres engourdis. » Ainsi l'âme veut se remplir, elle ne peut; son argent, qu'elle appelle son bien, est au dehors, et c'est le dedans qui est vide et pauvre. Elle se tourmente de voir son bien si détaché d'elle-même, si exposé au hasard, si soumis au pouvoir d'autrui; cependant elle voit croître ses mauvais désirs avec ses richesses. « L'avarice, dit saint Paul est la racine de tous les maux. » En effet, les richesses sont un moyen d'avoir presque sûrement tout ce qu'on désire. Par les richesses, l'ambitieux se peut assouvir d'honneurs, le voluptueux de plaisirs, chacun enfin de ce qu'il demande. Tous les mauvais désirs naissent dans un cœur qui croit avoir dans l'argent le moyen de les satisfaire. Il ne faut donc pas s'étonner si la passion des richesses est si violente, puisqu'elle ramasse en elle toutes les autres. Que l'ame est asservie! de quel joug elle est chargée! et, pour s'être chargée elle-même, combien elle est devenue pauvre et captive! BOSSUET.

ESDRAS.

Le nom d'Esdras est cher aux Hébreux; ils l'appellent le *Prince des docteurs de la loi*. Il était fils du grand-prêtre Saraias, que le roi d'Assyrie avait fait mettre à mort. Il exerça lui-même le souverain pontificat pendant la captivité de Babylone. Son savoir égalait ses

vertus. Il fut remarqué par le roi Artaxerces Longue-Main, qui l'honora d'une faveur particulière. Il obtint de ce prince la permission de conduire à Jérusalem une colonie de Juifs, et en reçut de riches présents pour l'ornement du temple. Déjà une partie de sa nation était retournée dans sa patrie sous la conduite de Zorobabel, et l'on avait commencé à relever le temple. Esdras se proposa d'achever ce grand ouvrage; et, au milieu de tous les obstacles qui s'y opposaient, il eut la gloire de réussir. Il réforma les abus, proscrivit les mariages des Juifs avec les filles des Gentils, et consacra la nouvelle Jérusalem, 454 ans avant Jésus-Christ. Cette grande solennité attira un concours immense de Juifs. Les manuscrits des Livres saints étaient épars et livrés à la fidélité des simples particuliers; des fautes nombreuses s'y étaient introduites. Il les revit avec le soin et le zèle que lui inspirait sa piété. Il en fit la lecture au peuple, qui, depuis les malheurs dont la nation était accablée, commençait à en perdre la connaissance. Il les rédigea en vingt-deux livres, et en forma un corps régulier et authentique. On croit que dans ce travail il abandonna les anciens caractères hébraïques ou samaritains, pour y substituer les caractères chaldéens que nous avons aujourd'hui.

L'histoire de ces événements est contenue dans quatre livres connus sous le nom *d'Esdras*; mais l'Eglise ne reconnaît pour authentiques que les deux premiers. Ils sont écrits l'un par Esdras lui-même, et l'autre par Néhémias. SALGUES.

ESPÉRANCE (L') CHRÉTIENNE.

Nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui lui sont inviolablement fidèles. (*Tob.* II, 18.) Tel est le précis de toute la religion, le motif le plus puissant des vertus qu'elle inspire, la raison des devoirs qu'elle impose, la source inépuisable et divine des consolations qu'elle nous assure.

Aussi la religion de Jésus-Christ est-elle toute dans l'espérance; elle reçoit l'homme à l'entrée de la vie, et, le marquant du sceau des élus, le sépare du siècle présent pour le placer avec respect sur la route de l'éternité: elle le console, le soutient et le suit à tous les moments de son existence, et ne le laisse enfin qu'à la porte du ciel, pour lequel elle l'avait formé. Le ciel même, où nous sommes attendus, voici qu'elle l'ouvre à nos regards, et, nous élevant au-dessus de la terre, elle nous fait contempler, dans le bonheur des saints, le gage assuré du bonheur qui nous est promis. Eclatante nuée de témoins! mortels et faibles comme nous, ils épuisèrent toutes les douleurs, ils pratiquèrent toutes les vertus, et nous ont laissé, avec leurs exemples, l'espoir de partager leur couronne. Noble et magnifique héritage! l'incrédulité le repousse, l'indifférence le néglige; mais le fidèle en jouit d'avance par la foi. Au milieu des prospérités ou des douleurs de la vie, en butte aux persécutions des hommes ou environné de leurs hommages, placé par la Providence au faîte des honneurs ou sur la ruine de toutes les grandeurs humaines, le vrai Chrétien médite en paix ses espérances immortelles. Il y trouve à tous les moments l'appui nécessaire de sa vertu, et la plus douce consolation dans ses peines... Pour conduire l'homme à la vertu, ce n'est pas assez de lui en présenter les maximes, ni même de lui en faire connaître l'excellence et la beauté; il faut, avant tout, l'éclairer sur la fin glorieuse qui lui est réservée, imprimer à son âme abattue la noblesse et l'élévation dignes de sa haute destinée; lui inspirer enfin le courage et la constance nécessaires pour la mériter. Or, l'espérance chrétienne seule nous éclaire sur notre destinée; elle ennoblit nos sentiments, élève et fortifie nos âmes: donc elle est nécessaire à la vertu.

L'espérance chrétienne seule nous éclaire sur la fin qui nous est réservée. Observons d'abord que toute la morale, ou plutôt toute la science de l'homme se réduit à cette question: Quelle est la fin dernière de l'homme? La religion résout tous les mystères en nous montrant notre destinée composée d'une double existence: à l'une appartiennent les combats et les épreuves; à l'autre, le repos et la couronne. Je sais qu'une sage philosophie promettait aussi des récompenses dans une vie meilleure; mais toute doctrine humaine commençant par le doute et procédant par la dispute, finit nécessairement par l'incertitude. La religion seule donne l'assurance: ce n'est plus l'homme qui dispute, c'est Dieu lui-même qui révèle. Tandis que la philosophie balance, la religion décide: la philosophie exhorte et conseille; la religion, avec une autorité à la fois divine et maternelle, nous commande d'espérer le ciel et de le mériter par la vertu. Dès-lors plus d'incertitude; la vertu devient le premier intérêt de l'homme; et, pour exprimer en un mot toute la force de la morale chrétienne, elle est le seul bien nécessaire. Au contraire, si l'homme cesse d'envisager la fin divine pour laquelle il est créé, les biens de la terre seront son unique et dernière fin. Ah! pourquoi ne se dirait-il pas dans ses sombres pensées: « Je suis seul dans l'univers, sans témoins dans les cieux, sans juge, sans avenir. La première loi de la nature me force à chercher le bonheur, et les moyens sont à mon choix: il me le faut certain, car je n'ai qu'un moment pour jouir; il me le faut présent, car le jour de demain ne m'est pas assuré; il me le faut absolu, car rien ne me dédommagerait d'un sacrifice. » L'abbé LEGRIS-DUVAL.

ESPERANCE CHRETIENNE (L'),

SEULE CONSOLATION EFFICACE DANS LES PEINES DE CETTE VIE.

La vie de l'homme sur la terre est un état de préparation et d'épreuves. Sa condition est celle d'un étranger banni pour un

temps de sa patrie. Or, la vertu propre de l'homme voyageur devait être l'espérance, seule vertu qui, le dirigeant vers un avenir plus heureux, pouvait répandre quelque douceur sur les tristes jours de son pèlerinage, et plus encore sur ses derniers moments. Aussi l'espérance est-elle la consolation du chrétien pendant la vie et à la mort.

Pendant la vie, elle ne nous affranchit pas de nos douleurs, ce serait nous en ravir la récompense; mais elle nous apprend à les aimer, elle les change en biens véritables. Bienheureux les pauvres ! dit le Sauveur du monde ; bienheureux ceux qui pleurent ! bienheureux ceux qui souffrent persécution! Partout il place le bonheur à côté de l'infortune. Quel langage ! Un Dieu seul pouvait le faire entendre aux hommes, et surtout le leur faire goûter. La philosophie n'avait pas osé dire : Bienheureux ceux qui pleurent ! elle n'avait pas droit d'ajouter : car ils seront consolés. Ces promesses, Jésus-Christ les adressait aux malheureux accablés sous le poids de la misère et des travaux.

Hélas ! ce n'est pas à vous, mes frères, qu'il faut demander si elles sont moins nécessaires aux grands et aux puissants du monde ; si elles doivent moins retentir dans les palais des rois que dans la chaumière du pauvre. Le monde vous appelle heureux : si l'on demande au vulgaire où se trouve le bonheur, c'est sur cette enceinte que se porteront ses regards ; et pourtant chaque jour l'espérance chrétienne peut vous devenir nécessaire comme consolation dans le malheur. Sous cette apparence riante et flatteuse, que d'épines, que de douleurs percent en secret le cœur et le déchirent ! Ne parlons ici que des peines communes à l'humanité : demain peut-être une santé ruinée, des afflictions domestiques, des pertes déchirantes viendront empoisonner le bonheur le mieux affermi ; et que deviendrez-vous alors, si vous n'avez Dieu pour appui et le ciel pour espérance ? Oui, mon Dieu, le malheureux a besoin de croire que, du haut de votre trône éternel, vous entendez le cri de sa douleur ; que vous ne l'éprouvez en ce monde que pour le couronner dans l'autre. Il répand ses larmes en votre présence, et sent qu'il n'est point abandonné. Ses yeux s'arrêtent avec amour sur la croix de votre Fils, sur ce bois auguste et sacré qui seul a répandu sur la terre plus de bonheur que le monde avec toutes ses joies, et les sages avec tous leurs livres. Croix adorable, gage assuré du salut des hommes, signal de consolation et d'espérance, ornez l'asile du pauvre ; placez-vous sur le front des rois, puisqu'ils ont aussi leurs douleurs ; montrez-vous au lit des mourants, élevez-vous sur les tombeaux, comme l'arbre de la vie, semé par la religion jusque dans le sein de la mort.

J'en atteste l'infortuné qui a vu moissonner à la fleur de leurs années un fils, une épouse, un ami, un objet de ses affections les plus chères. Voyez-le, triste et solitaire errer près de la tombe où toute la vie de son cœur est ensevelie pour toujours. Apôtres du néant et des séparations éternelles, ah ! par pitié éloignez-vous, souffrez que le malheureux espère encore, pour qu'il puisse toujours aimer ! Venez, âmes religieuses, anges consolateurs ; approchez avec respect, dites les merveilles ravissantes de la terre des vivants, demeure éternelle de ceux que nous pleurons ; dites comment, d'un monde à l'autre, nos âmes sont encore unies par le commerce sacré de l'espérance et de l'amour.

A votre voix, le nuage funèbre se dissipe ; je ne sais quel charme divin pénètre son âme attendrie, et l'élève par degrés jusqu'aux régions de la paix et de la vie éternelle. Ce ne sont plus ici ces ombres du tombeau, ces restes déplorables dont se révolte l'humanité ; c'est un être tendrement aimé, couronné de gloire, heureux à jamais dans le sein de Dieu. C'en est fait, l'infortuné consent à vivre, jusqu'au moment toujours heureux d'une éternelle réunion.

L'abbé Legris-Duval.

ESPRIT (l') DU MONDE

FUNESTE AUX AMES.

L'esprit du monde se manifeste principalement par un désir, qui est la source de beaucoup d'autres : c'est le désir d'être quelque chose, d'avoir quelque autorité sur les autres, d'être en état d'obliger les uns par des bienfaits et de se faire craindre par les autres; d'être connu, d'être distingué, de se tirer de l'obscurité par quelque avantage fondé sur le mérite ou sur le pouvoir. Le souverain malheur, pour cet esprit du monde, est de n'être rien, d'être réduit à obéir, d'être confondu avec les autres. Or, pour sortir de cette humiliation prétendue, il faut dépendre de tous ceux qui peuvent nous y laisser. Il faut ménager l'un, flatter l'autre, déplacer un concurrent, s'acquérir un protecteur, préparer de loin les voies et les aplanir, prendre garde surtout de s'attirer des ennemis redoutables, cacher des sentiments qui pourraient un jour devenir un obstacle, et ne rien prendre à cœur, excepté le seul dessein de parvenir. En faut-il davantage pour ôter à un homme toute sa force et toute sa vertu?.. Cependant, cet esprit du monde est comme une vapeur également subtile et pernicieuse qui entre partout et même dans les retraites les plus inaccessibles; qui s'enferme avec les solitaires mêmes ; qui veille infatigablement autour de ceux qui paraissent avoir tout quitté, pour faire glisser dans leur cœur quelque secret désir qui en trouble la paix et qui sert de levain pour l'aigrir en altérant toute sa pureté. Duguet.

ESPRIT PHILOSOPHIQUE (de l').

Discours qui a remporté le prix de l'Académie française, en 1755.

En quoi consiste l'esprit philosophique : conformément à ces paroles : *Non plus sapere quam oportet sapere.* (*Rom.* xii, 3.)

Les siècles, de même que les hommes, ont un caractère qui les distingue. On se pique aujourd'hui de philosophie : voilà le goût dominant, et j'oserai dire, la passion générale,

de notre siècle. Le sujet qu'on propose, intéressant par sa nature, devient donc par les circonstances, plus intéressant encore, et ce discours serait d'une utilité véritable, si dans un peuple d'esprits qui veulent être philosophes, il pouvait convaincre les uns qu'ils ne le seront jamais, et montrer aux autres comment ils le doivent être ; deux connaissances aussi rares que nécessaires. Sans espérance de procurer un si grand avantage, essayons cependant de traiter la question relativement à ce double objet ; traçons d'abord les caractères qui distinguent l'esprit philosophique de toute autre sorte d'esprit ; et posons ensuite, d'après l'Apôtre, les bornes qu'il ne doit jamais franchir.

Première partie.

Avant d'exposer en détail les propriétés essentielles de l'esprit philosophique, qu'il me soit permis de le définir en deux mots : le talent de penser. Cette notion me paraît juste et naturelle ; ouvrons cette idée, et développons ce qu'elle enferme. Le premier trait que j'en vois sortir, c'est l'esprit de réflexion, le génie d'observation, caractère plus grand et plus singulier qu'il ne semble d'abord, et qu'on doit regarder comme la racine même du talent de penser, comme le germe unique de la vraie philosophie.

Assemblez autour de vous les maîtres et les docteurs, dévorez tous ces volumes qui promettent la science de penser ; appelez au secours de votre intelligence toutes ces règles si vantées dans les écoles, qui séparent, dit-on, les ténèbres de la lumière : votre mémoire est enflée de ses richesses, et vous voyez sans doute le peuple ignorant sous vos pieds. Cependant si vous n'avez cette activité, cette force de raison qui fait réfléchir profondément, et qui d'une seule idée sait tirer, en la creusant, mille autres idées cachées dans la première ; si vous êtes dépourvus de ce génie d'observation dont le caractère est d'examiner sans cesse, d'étudier tous les objets qui passent devant lui, comparant tout ce qu'il voit, remontant d'une chose à l'autre par un raisonnement vif et naturel, saisissant rapidement ces rapports intimes et cachés qui enchaînent les différentes parties du monde physique ou moral ; si la nature vous a refusé cette grande qualité, ne vous flattez point d'être véritablement philosophes, et d'en avoir l'esprit : non, vous serez toujours peuple ; vous ne penserez jamais, malgré tous les secours de l'art, que d'une manière faible et commune. En vain posséderez-vous le pénible secret de captiver vos pensées dans une forme plus régulière ; en vain serez-vous remplis de cette philosophie morte, pour ainsi dire, qui n'est point née de votre raison, mais qui vient d'un livre ou d'un maître : tout cela vous laisse encore dans l'ordre du vulgaire. Par quel endroit l'esprit philosophique s'élève-t-il donc au-dessus de la foule, au-dessus même de tous les philosophes ordinaires ? c'est par le coup d'œil observateur, qui découvre à tout moment dans ses objets des propriétés, des analogies, des différences, un nouvel ordre de choses, un monde nouveau que l'œil du vulgaire n'aperçoit jamais ; c'est par le talent singulier, non de raisonner avec plus de méthode, mais de trouver les principes mêmes sur lesquels on raisonne, non de compasser ses idées, mais d'en faire de nouvelles, et de les multiplier sans cesse par une réflexion féconde. Talent unique et sublime, don précieux de la nature, que l'art peut aider quelquefois, mais qu'il ne saurait ni donner, ni suppléer par lui-même. Voilà le génie qui créa les sciences, et lui seul pourra les enrichir et lui seul pourra les élever à la perfection. Que sont en effet toutes les sciences humaines ? Un assemblage de connaissances réfléchies et combinées : il n'appartient donc qu'aux génies inventeurs et toujours pensants d'ajouter à ce trésor public, et d'augmenter les anciennes richesses de la raison. Tous les autres philosophes, peuple stérile et contentieux, ne feront jamais que secouer, pour ainsi dire, et tourmenter les vérités que les grands génies vont chercher au fond des abîmes : ils ont un art qui les fait parler éternellement quand d'autres ont pensé pour eux, et qui les rend tout d'un coup muets quand il s'agit de trouver une seule idée nouvelle.

Au génie de réflexion, comme à son principe, doit se rapporter cette liberté et cette hardiesse de penser, cette noble indépendance des idées vulgaires, qui forme, selon moi, un des plus beaux traits de l'esprit philosophique.

Penser d'après soi-même, caractère plein de force et de grandeur, qualité la plus rare peut-être et la plus précieuse de toutes les qualités de l'esprit. Qu'on y réfléchisse ; on verra que tous les hommes, à la réserve d'un très-petit nombre, pensent les uns d'après les autres, et que leur raison tout entière est en quelque sorte composée d'une foule de jugements étrangers qu'ils ramassent autour d'eux. C'est ainsi que les opinions bizarres des peuples, les dogmes souvent absurdes de l'école, l'esprit des corps avec tous ses préjugés, le génie des sectes avec toutes ses extravagances, se perpétuent d'âge en âge, et ne meurent presque jamais avec les hommes, parce que toutes ces idées, en sortant de l'âme des vieillards et des maîtres, entrent aussitôt dans celle des enfants et des disciples, qui les transmettront de même à leurs crédules successeurs. Oui, je le répète, juger par ses propres yeux, être l'auteur véritable de ses pensées, c'est une qualité singulière, et qui prouve la supériorité de l'intelligence. Rien de plus commun que le défaut opposé, même dans les philosophes. Toute leur science ordinairement est-elle autre chose qu'un amas d'opinions empruntées, auxquelles ils s'attachent par faiblesse comme le peuple à ses traditions ? Il est aisé de compter les hommes fameux qui n'ont pensé d'après personne, et qui ont fait penser d'après eux le genre humain. Seuls, et la tête levée, on les voit marcher sur les hau-

teurs, tout le reste des philosophes suit comme un troupeau. N'est-ce pas cette lâcheté d'esprit qu'il faut accuser d'avoir prolongé l'enfance du monde et des sciences? Adorateurs stupides de l'antiquité, les philosophes ont rampé durant vingt siècles sur les traces des premiers maîtres : la raison condamnée au silence, laissait parler l'autorité; aussi rien ne s'éclaircissait dans l'univers, et l'esprit humain, après s'être traîné deux mille ans sur les vestiges d'Aristote, se trouvait encore aussi loin de la vérité.

Enfin parut en France un génie puissant et hardi qui entreprit de secouer le joug du prince de l'école. Cet homme nouveau vint dire aux autres hommes que, pour être philosophe, il ne suffisait pas de croire, mais qu'il fallait penser. A cette parole toutes les écoles se troublèrent. Une vieille maxime régnait encore : *Ipse dixit;* Le maître l'a dit : cette maxime d'esclave irrita tous les esprits faibles contre le père de la philosophie pensante : elle le persécuta comme novateur et comme impie, le chassa de royaume en royaume; et l'on vit Descartes s'enfuir, emportant avec lui la vérité, qui par malheur ne pouvait être ancienne tout en naissant. Cependant, malgré les cris et la fureur de l'ignorance, il refusa toujours de jurer que les anciens fussent la raison souveraine : il prouva même que ses persécuteurs ne savaient rien, et qu'ils devaient désapprendre ce qu'ils croyaient savoir. Disciple de la lumière, au lieu d'interroger les morts et les dieux de l'école, il ne consulta que les idées claires et distinctes, la nature et l'évidence. Par ses méditations profondes, il tira presque toutes les sciences du chaos, et par un coup de génie plus grand encore, il montra le secours mutuel qu'elles devaient se prêter, les enchaîna toutes ensemble, les éleva les unes sur les autres; et se plaçant ensuite sur cette hauteur, il marchait, avec toutes les forces de l'esprit humain ainsi rassemblées, à la découverte de ces grandes vérités que d'autres plus heureux sont venus enlever après lui, mais en suivant les sentiers de lumière que Descartes avait tracés. Ce fut donc le courage et la fierté d'esprit d'un seul homme qui causèrent dans les sciences cette heureuse et mémorable révolution dont nous goûtons aujourd'hui les avantages avec une superbe ingratitude. Il fallait aux sciences un homme de ce caractère, un homme qui osât conjurer tout seul avec son génie contre les anciens tyrans de la raison, qui osât fouler aux pieds ces idoles que tant de siècles avaient adorées. Descartes se trouvait enfermé dans le labyrinthe avec tous les autres philosophes, mais il se fit lui-même des ailes et s'envola, frayant ainsi de nouvelles routes à la raison captive. Seconde propriété de l'esprit philosophique : ajoutons encore un trait qui achève de le caractériser.

Je le trouve dans le talent de saisir les principes généraux, et d'enchaîner les idées entre elles par la force des analogies : c'est véritablement le talent de penser en grand. Ce brillant caractère me frappe d'abord dans tous les ouvrages marqués au coin de la vraie philosophie : je sens un génie supérieur qui m'enlève au-dessus de ma sphère, et qui m'arrachant aux petits objets, autour desquels ma raison se traînait lentement, me place tout d'un coup dans une région élevée, d'où je contemple ces vérités premières, auxquelles sont attachées, comme autant de rameaux à leur tige, mille vérités particulières, dont les rapports m'étaient inconnus; il me semble alors que mon esprit se multiplie et devient plus grand qu'il n'était. Les philosophes d'un génie vulgaire sont toujours noyés dans les détails : incapables de remonter aux principes, d'où l'on voit sortir les conséquences, comme une eau vive et pure de sa source, ils se fatiguent à suivre le cours de mille petits ruisseaux, qui se troublent à tout moment, qui les égarent dans leurs détours, et les abandonnent ensuite au milieu d'un désert aride. Ces esprits étroits et rampants prennent toujours les choses une à une, et ne les voient jamais comme elles sont, parce qu'ils n'ont pas saisi l'ensemble qui montre clairement l'usage et l'harmonie des parties différentes; science confuse, amas de poussière, qui ne fait qu'aveugler la raison, et la charger d'un poids inutile. Jetons hors de notre âme cette foule de petites idées, et voyons, s'il est possible, comme le vrai philosophe, par ces grandes vues qui embrassent les rapports éloignés, et décident à la fois une infinité de questions, en montrant l'endroit où mille objets viennent se toucher en secret par un côté, tandis que, par un autre, ils paraissent s'éloigner à l'infini, et ne pouvoir jamais se rapprocher. Il n'appartient qu'à ces génies rapides qui s'élancent tout d'un coup aux premières causes, de traiter les sciences, les arts et la morale, d'une manière également noble et lumineuse; écartant avec dédain toutes ces minuties scolastiques qui remplissent l'esprit sans l'éclairer, ils vous porteront d'abord au centre où tout vient aboutir et vous mettront à la main le nœud, pour ainsi dire, de toutes les vérités de détail, lesquelles, à le bien prendre, ne sont réellement vérités que pour ceux qui en connaissent l'étendue et les affinités secrètes : aussitôt toutes vos observations s'éclairent mutuellement; toutes vos idées se rassemblent en un corps de lumière, il se forme de toutes vos expériences un grand et unique fait, et de toutes vos vérités une seule et grande vérité qui devient comme le fil de tous les labyrinthes. Nous le voyons : c'est un petit nombre de principes généraux et féconds, qui a donné la clef de la nature, et qui par une mécanique simple, explique l'ordre de l'architecture divine. Voilà le sceau de l'esprit philosophique.

Rassemblons ici toutes ses qualités essentielles. Un esprit vaste et profond, qui voit les choses dans leurs causes et dans leurs principes : un esprit naturellement fier et courageux, qui dédaigne de penser d'après les autres : un esprit observateur, qui découvre des vérités partout, et les développe par une réflexion continuelle : telles sont les pro-

priétés du sublime talent de penser, tels sont les grands caractères qui distinguent l'esprit philosophique de toute autre sorte d'esprit.

Après avoir exposé ce qu'il est en lui-même, essayons de montrer, suivant la parole de l'Apôtre, les écueils qu'il doit éviter, et les bornes qu'il doit se prescrire relativement aux divers objets dont il s'occupe.

Seconde partie.

Sciences, beaux-arts, littérature, société, mœurs et religion; c'est de tous ces objets qu'il faudrait ici rapprocher l'esprit philosophique, pour mettre dans tout son jour l'usage et l'abus de ce talent précieux, pour fixer les limites en deçà desquelles il est sagesse, au delà desquelles il devient déraison et folie : on verrait que partout il a besoin du conseil exprimé dans ces paroles, *non plus sapere quam oportet*, et que l'oubli d'une règle si nécessaire à la raison humaine le conduit à mille excès dans tous les genres : on verrait que les qualités mêmes qui forment son caractère, qualités utiles et brillantes, quand elles sont réglées, dégénèrent toujours, quand on les pousse trop loin, en défauts grossiers, ridicules, et souvent dangereux; mais il faut se hâter, et je ne pourrais qu'indiquer en courant une foule de choses qui voudraient chacune un discours : jetant donc à l'écart la plus grande partie de mon sujet, je m'attache à celle qui me paraît demander une attention particulière.

C'est par rapport aux ouvrages de goût; c'est par rapport à la religion surtout que la sagesse défend de laisser à l'esprit philosophique une liberté trop étendue. Séparons de la foule ces deux objets importants.

Par rapport aux ouvrages de goût, si j'osais dire que le génie des beaux-arts est tellement ennemi de l'esprit philosophique qu'il ne peut jamais se réconcilier avec lui, combien d'ouvrages immortels où brille une savante raison, parée de mille attraits enchanteurs, élèveraient ici la voix, de concert, et pousseraient un cri contre moi ! Je l'avouerai donc : les grâces accompagnent quelquefois la philosophie, et répandent sur ses traces les fleurs à pleines mains ; mais qu'il me soit permis de répéter une parole de la sagesse au philosophe sublime qui possède l'un et l'autre talent : Craignez d'être trop sages; craignez que l'esprit philosophique n'éteigne, ou du moins n'amortisse en vous le feu sacré du génie. Sans cesse il vient accuser de témérité, et lier par de timides conseils la noble hardiesse du pinceau créateur ; naturellement scrupuleux, il pèse et mesure toutes ses pensées, et les attache les unes aux autres par un fil grossier qu'il veut toujours avoir à la main : il voudrait ne vivre que de réflexions, ne se nourrir que d'évidences ; il abattrait, comme ce tyran de Rome, la tête des fleurs qui s'élèvent au-dessus des autres : observateur éternel, il vous montrera tout autour de lui des vérités, mais des vérité sans corps, pour ainsi dire, qui sont uniquement pour la raison, et qui n'intéresseraient ni les sens, ni le cœur humain; rejetez donc ces idées, ou changez-les en images, donnez-leur une teinture plus vive : libre des opinions vulgaires, et pensant d'une manière qui n'appartient qu'à lui seul, il parle un langage, vrai dans le fond, mais nouveau et singulier, qui blesserait l'oreille des autres hommes : vaste et profond dans ses vues, et s'élevant toujours par ses notions abstraites et générales qui sont pour lui comme des livres abrégés, il échappe à tout moment aux regards de la foule, et s'envole fièrement dans les régions supérieures. Profitez de ses idées originales et hardies, c'est la source du grand et du sublime ; mais donnez du corps à ces pensées trop subtiles ; adoucissez par le sentiment la fierté de ces traits; abaissez tout cela jusqu'à la portée de nos sens : nous voulons que les objets viennent se mettre sous nos yeux ; nous voulons un vrai qui nous saisisse d'abord, et qui remplisse toute notre âme de lumière et de chaleur. Il faut que la philosophie, quand elle veut nous plaire dans un ouvrage de goût, emprunte le coloris de l'imagination, la voix de l'harmonie, la vivacité de la passion. Les beaux-arts, enfants et pères du plaisir, ne demandent que la fleur, et la plus douce substance de votre sagesse, *non plus sapere quam oportet.* C'est ainsi que j'appliquerais cette maxime à ceux qui joignent l'esprit philosophique au génie.

Mais si la nature, en vous accordant le talent de penser en philosophe, vous a refusé cette heureuse sensibilité qui saisit le beau avec transport et le reproduit avec force ; si vous n'êtes qu'un esprit toujours réfléchissant, la règle devient plus sévère à votre égard, et vous bannit de l'empire du goût. Eloignez-vous : la raison, séparée des grâces, n'est qu'un docteur ennuyeux qu'on laisse tout seul au milieu de son école. Vous n'apportez que des vérités tranquilles, un tissu de réflexions inanimées : cela peut éclairer l'esprit ; mais le cœur qui veut être remué, l'imagination qui veut être échauffée, demeurent dans une triste et fatigante inaction. Une poésie morte et des discours glacés, voilà tout ce que l'esprit philosophique pourra tirer de lui-même : il enfante, et ne peut donner la vie.

Quel est ce philosophe téméraire qui ose toucher avec le compas d'Euclide la lyre délicate et sublime de Pindare et d'Horace ? Blessée par une main barbare, cette lyre divine, qui renfermait autrefois dans son sein une si ravissante harmonie, ne rend plus que des sons aigres et sévères. Je vois naître des poëmes géométriquement raisonnés, et j'entends une pesante sagesse chanter en calculant tous ses tons. Nouveau délire de la philosophie ? Elle chausse le brodequin, et montant sur un théâtre consacré à la joie, où Molière instruisait autrefois toute la France en riant, elle y va porter de savantes analyses du cœur humain, des sentences pro-

fondément réfléchies, un traité de morale en dialogue.

Je pourrais, en parcourant tous les genres, montrer partout les beaux-arts en proie à l'esprit philosophique, mais il faut se borner. Plaignons cependant ici la triste destinée de l'éloquence qui dégénère et périt tous les jours à mesure que la philosophie s'avance à la perfection. Il est vrai que la passion des faux brillants et de la vaine parure a flétri sa beauté naturelle à force de la farder : il est vrai que le bel esprit a ravagé presque toutes les parties de l'empire littéraire ; mais voici un autre fléau plus terrible encore : c'est la raison elle-même ; je dis cette raison géométrique qui dessèche, qui brûle, pour ainsi dire, tout ce qu'elle ose toucher. Elle renouvelle aujourd'hui la tyrannie de ce faux atticisme qui calomniait autrefois l'Orateur romain, et dont la lime sévère persécutait l'éloquence, déchirant tous ses ornements, et ne lui laissant qu'un corps décharné, sans coloris, sans grâces et presque sans vie. Une justesse superstitieuse qui s'examine sans cesse et compose toutes ses démarches ; une fière précision qui se hâte d'exposer froidement ses vérités et ne laisse sortir de l'âme aucun sentiment, parce que les sentiments ne sont pas des raisons ; l'art de poser des principes, et d'en exprimer une longue suite de conséquences également claires et glaçantes ; des idées neuves et profondes qui n'ont rien de sensible et de vivant, mais qu'on emporte avec soi pour les méditer à loisir ; voilà l'éloquence des orateurs formés à l'école de la philosophie. D'où vient encore cette métaphysique distillée que la multitude dévore sans pouvoir se nourrir d'une substance si déliée, et qui devient pour les intelligents eux-mêmes un exercice laborieux, où l'esprit se fatigue à courir après des pensées qui ne laissent aucune prise à l'imagination ? Tous ces discours pleins, si l'on veut, d'une sublime raison, mais où l'on ne trouve point cette chaleur et ce mouvement qui vient de l'âme, ne sortent-ils pas manifestement de ce génie de discussion et d'analyse accoutumé à tout décomposer, à tout réduire en abstractions idéales, à dépouiller les objets de leurs qualités particulières pour ne leur laisser que des qualités vagues et générales qui ne sont rien pour le cœur humain ? Je le dirai : ce n'est pas corrompre l'éloquence, comme a fait le bel esprit, c'est lui arracher le principe même de sa force et de sa beauté : ne sait-on pas qu'elle est presque tout entière dans le cœur et l'imagination, et que c'est là qu'elle va prendre ses charmes, sa foudre même et son tonnerre ? Lisons les anciens : nous trouvons des peintures vives et frappantes qui semblent faire entrer les objets eux-mêmes dans l'esprit ; des tours hardis et véhéments qui donnent aux pensées des ailes de feu, et les jettent comme des traits brûlants dans l'âme du lecteur ; une expression touchante des sentiments et des mœurs qui se répand dans tout le discours comme le sang dans les veines, et lui communique, avec une chaleur douce et continue, un air naturel et toujours animé ; une variété charmante de couleurs et de tons qui représentent les nuances et les divers changements du sujet ; tous ces grands caractères de l'antique éloquence, pourrait-on les retrouver aujourd'hui dans ces discours si pensés, si méthodiques, si bien raisonnés dont l'esprit philosophique est le père et l'admirateur ? Défendons-lui donc de sortir de la sphère des sciences, et de porter dans les arts de goût sa tristesse et son austérité naturelle, son style aride et affamé : *Non plus sapere quam oportet.*

Mais c'est dans la religion surtout que cette parole doit servir de frein à la raison, et tracer autour d'elle un cercle étroit d'où le philosophe ne s'échappe jamais.

Il est vrai que la sagesse incarnée n'est pas venue défendre à l'homme de penser, et qu'elle n'ordonne point à ses disciples de s'aveugler eux-mêmes ; aussi réprouvons-nous ce zèle amer et ignorant qui crie d'abord à l'impiété, et qui se hâte toujours d'appeler la foudre et l'anathème quand un esprit éclairé, séparant les opinions humaines des vérités sacrées de la religion, refuse de se prosterner devant les fantômes sortis d'une imagination faible et timide à l'excès qui veut tout adorer, et, comme dit un ancien, mettre Dieu dans les moindres bagatelles. Croire tout sans discernement, c'est donc stupidité, je l'avoue ; mais un autre excès plus dangereux encore, c'est l'audace effrénée de la raison, cette curiosité inquiète et hardie qui n'attend pas, comme la crédulité stupide, que l'erreur vienne la saisir ; mais qui s'empresse d'aller au-devant des périls, qui se plaît à rassembler des nuages, à courir sur le bord des précipices, à se jeter dans les filets que la justice divine a tendus pour ainsi dire, aux esprits téméraires : là vient ordinairement se perdre l'esprit philosophique.

Libre et hardi dans les choses naturelles, et pensant toujours d'après lui-même ; flatté depuis longtemps par le plaisir délicat de goûter des vérités claires et lumineuses qu'il voyait sortir comme autant de rayons de sa propre substance ; ce roi des sciences humaines se révolte aisément contre cette autorité qui veut captiver toute intelligence sous le joug de la foi, et qui ordonne aux philosophes mêmes, à bien des égards, de redevenir enfants ; il voudrait porter dans un nouvel ordre d'objets sa manière de penser ordinaire ; il voudrait encore ici marcher de principe en principe, et former de toute la religion une chaîne d'idées générales et précises que l'on pût saisir d'un coup d'œil ; il voudrait trouver, en réfléchissant, en creusant en lui-même, en interrogeant la nature, des vérités que la raison ne saurait révéler, et que Dieu avait cachées dans les abîmes de sa sagesse ; il voudrait même ôter, pour ainsi dire, aux événements leur propre nature, et que des choses dont l'histoire seule et la tradition peuvent être les garants fussent revêtues d'une espèce d'évidence

dont elles ne sont point susceptibles, de cette évidence toute rayonnante de lumière qui brille à l'aspect d'une idée, pénètre tout d'un coup l'esprit et l'enlève rapidement. Quelle absurdité ! quel délire ! Mais c'est une raison ivre d'orgueil qui s'évanouit dans ses pensées, et que Dieu livre à ses illusions. Craignons une intempérance si funeste, et retenons dans une exacte sobriété cette raison qui ne connaît plus de retour, quand une fois elle a franchi les bornes.

Quelles sont donc, en matière de religion, les bornes où doit se renfermer l'esprit philosophique ? Il est aisé de le dire : la nature elle-même l'avertit à tout moment de sa faiblesse, et lui marque, en ce genre, les étroites limites de son intelligence. Ne sent-il pas à chaque instant, quand il veut avancer trop avant, ses yeux s'obscurcir et son flambeau s'éteindre ? C'est là qu'il faut s'arrêter. La foi lui laisse tout ce qu'il peut comprendre ; elle ne lui ôte que les mystères et les objets impénétrables. Ce partage doit-il irriter la raison ? Les chaînes qu'on lui donne ici sont aisées à porter, et ne doivent paraître trop pesantes qu'aux esprits vains et légers. Je dirai donc aux philosophes : Ne vous agitez point contre ces mystères que la raison ne saurait percer ; attachez-vous à l'examen de ces vérités qui se laissent approcher, qui se laissent en quelque sorte toucher et manier, et qui vous répondent de toutes les autres : ces vérités sont des faits éclatants et sensibles dont la religion s'est comme enveloppée tout entière, afin de frapper également les esprits grossiers et subtils. On livre ces faits à votre curiosité, voilà les fondements de la religion. Creusez donc autour de ces fondements ; essayez de les ébranler ; descendez avec le flambeau de la philosophie jusqu'à cette pierre antique tant de fois rejetée par les incrédules, et qui les a tous écrasés ; mais lorsque, arrivés à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant qui soutient, depuis l'origine du monde, ce grand et majestueux édifice toujours affermi par les orages mêmes et le torrent des années, arrêtez-vous enfin, et ne creusez pas jusqu'aux enfers. La philosophie ne saurait vous mener plus loin sans vous égarer ; vous entrez dans les abîmes de l'infini ; elle doit ici se voiler les yeux comme le peuple, adorer sans voir, et remettre l'homme avec confiance entre les mains de la foi. La religion ressemble à cette nuée miraculeuse qui servait de guide aux enfants d'Israël dans le désert : le jour est d'un côté et la nuit de l'autre. Si tout était ténèbres, la raison qui ne verrait rien s'enfuirait avec horreur loin de cet affreux objet ; mais on vous donne assez de lumière pour satisfaire un œil qui n'est pas curieux à l'excès ; laissez donc à Dieu cette nuit profonde, où il lui plaît de se retirer avec sa foudre et ses mystères. Mais vous direz peut-être : Je veux entrer avec lui dans la nue, je veux le suivre dans les profondeurs où il se cache ; je veux déchirer ce voile qui me fatigue les yeux, et regarder de plus près ces objets mystérieux qu'on écarte avec tant de soin. C'est ici que votre sagesse est convaincue de folie, et qu'à force d'être philosophe vous cessez d'être raisonnable. Téméraire philosophie, pourquoi vouloir atteindre à des objets plus élevés au-dessus de toi que le ciel ne l'est au-dessus de la terre ? Pourquoi ce chagrin superbe de ne pouvoir comprendre l'infini ? Ce grain de sable que je foule aux pieds est un abîme que tu ne peux sonder, et tu voudrais mesurer la hauteur et la profondeur de la sagesse éternelle, et tu voudrais forcer l'Etre qui renferme tous les êtres à se faire assez petit pour se laisser embrasser tout entier par cette pensée trop étroite pour embrasser un atome ? La simplicité crédule du vulgaire ignorant fut-elle jamais aussi déraisonnable que cette orgueilleuse raison qui veut s'élever contre la science de Dieu ?

Tel est cependant le génie des sages de notre siècle. Plus fière et plus indocile que jamais, la philosophie, autrefois vaincue par la foi, semble vouloir se venger aujourd'hui, et triompher d'elle à son tour. Hélas ! ses tristes victoires ne sont que trop rapides. Oserai-je le dire ? Elle traite aujourd'hui Jésus-Christ et sa doctrine, avec la même hauteur qu'elle a traité les anciens philosophes et leurs systèmes ; elle s'érige en juge souverain, et citant à son tribunal Dieu même et toutes ces vérités adorables qui furent apportées du ciel, elle entreprend, comme dit l'Apôtre, avec les principes et les éléments grossiers du siècle présent, de juger les objets invisibles et surnaturels du siècle à venir ; il faudrait que Dieu, pour se conformer à son goût, eût soumis tous ses mystères au calcul, et qu'il eût réduit en géométrie une religion, touchante dans ses preuves comme dans sa morale, qu'il voulait pour ainsi dire, faire entrer dans l'âme par tous les sens.

Verbe incarné, vous en qui sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse, vous qui frappez les superbes d'aveuglement, et qui révélez aux humbles les secrets de l'éternité, guérissez l'esprit humain de cette vaine philosophie qui le rend fier et savant contre vous ; ôtez-nous ces fausses lumières qui nous égarent, et remplissez-nous de cette foi simple et prudente, qui donne aux enfants mêmes la sagesse de Dieu.

LE P. GUÉNARD.

ESPRITS FORTS (DES).

Les esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? Quelle plus grande faiblesse que d'être incertain quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connaissances, et quelle en doit être la fin ? Quel découragement plus grand que de douter si son âme n'est pas matière comme la pierre et le reptile, et si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures ? N'y a-t-il pas plus de force et de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un être supérieur à tous les êtres, qui les a tous faits, et à qui tous se doivent rapporter ; d'un

être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé et qui ne peut finir, dont notre âme est l'image, et, si j'ose dire, une portion comme esprit et comme immortelle!

Le docile et le faible sont susceptibles d'impressions : l'un en reçoit de bonnes, l'autre de mauvaises ; c'est-à-dire que le premier est persuadé et fidèle, et que le second est entêté et corrompu. Ainsi l'esprit docile admet la vraie religion, et l'esprit faible, ou n'en admet aucune, ou en admet une fausse ; or l'esprit fort, ou n'a point de religion ou se fait une religion. Donc, l'esprit fort, c'est l'esprit faible. LA BRUYÈRE.

—

... Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous qui, détaché de toute autre cause et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre, avec l'impression de sa main, le caractère de son autorité ; c'est Jésus-Christ et son Eglise. Il a mis dans cette Eglise une autorité seule capable d'abaisser l'orgueil et de relever la simplicité, et qui, également propre aux savants et aux ignorants, imprime aux uns et aux autres un même respect : c'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un air de mépris.

Mais qu'ont-ils vu ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres ? Quelle ignorance est la leur, et qu'il serait aisé de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres, qui les ont vues, les ont méprisées? Ils n'ont rien vu ; ils n'entendent rien : ils n'ont pas même de quoi établir le néant, auquel ils espèrent après cette vie ; et ce misérable partage ne leur est pas assuré. Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice, ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice et à la vertu, quelle idole! Que s'il ne dédaigne pas de juger ce qu'il a créé, et encore ce qu'il a créé capable d'un bon et d'un mauvais choix, qui leur dira, ou ce qui lui plaît, ou ce qui l'offense, ou ce qui l'apaise? Par où ont-ils deviné que tout ce qu'on pense de ce premier Etre soit indifférent ; et que toutes les religions, qu'on voit sur la terre, lui soient également bonnes ? Parce qu'il y en a de fausses, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable; ou qu'on ne puisse plus connaître l'ami sincère, parce qu'on est environné de trompeurs? Est-ce peut-être que tous ceux qui errent sont de bonne foi ? L'homme ne peut-il pas, selon sa coutume, s'en imposer à lui-même? Mais quel supplice ne méritent pas les obstacles qu'il aura mis par ses préventions à des lumières plus pures ? Où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugements humains, et qu'il n'y ait pas en Dieu une justice, dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle? Que s'il est une telle justice, souveraine, et par conséquent inévitable ; divine, et par conséquent infinie; qui nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa nature, et qu'une justice infinie ne s'exerce pas à la fin par un supplice infini et éternel? Où en sont donc les impies, et quelle assurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin se plonger dans l'abîme de l'athéisme, et mettront-ils leur repos dans une fureur qui ne trouve presque point de place dans les esprits? Qui leur résoudra ces doutes, puisqu'ils veulent les appeler de ce nom? Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras. Les absurdités où ils tombent en niant la religion deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne, et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs.

Qu'est-ce donc après tout, Messieurs, qu'est-ce que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et en un mot un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire qui ne peut souffrir une autorité légitime? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens : l'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse ; comme l'autre elle se fait des plaisirs cachés, et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout et au-dessus de lui-même quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion, qu'il a si longtemps révérée : il se met au rang des gens désabusés ; il insulte en son cœur aux faibles esprits, qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes, et, devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son Dieu.

BOSSUET.

ESTHER.

Le triomphe d'Esther sur les ennemis des Juifs est un des morceaux les plus touchants de l'Ecriture sainte. C'est un tableau admirable des ressources que la Providence se plaît à ménager pour le triomphe de la vertu malheureuse et le châtiment du crime insolent. Les Juifs en ont consacré le souvenir par une fête particulière qu'ils appellent le *Purim*, c'est-à-dire les *sorts*, parce qu'Aman, l'oppresseur des Juifs, avait fait tirer au sort le jour où il ordonnerait le massacre de tous les Juifs. Le livre d'Esther fait partie du canon des Juifs, mais on ignore par qui il a été écrit. Quelques savants l'attribuent en partie à Mardochée, en partie à Esther elle-même; mais nous n'avons à ce sujet que des notions imparfaites.

Quel est celui des rois de Perse que l'Ecriture désigne ici sous le nom d'Assuérus? On croit communément que ce prince est Darius, fils d'Hystaspes, et ce sentiment est appuyé sur des motifs auxquels il serait difficile de refuser son suffrage.

Il est constant que Mardochée, oncle d'Esther, fut emmené dans son enfance par Nabuchodonosor, avec le roi Jéchonias. Or, de cette époque à celle où Aman forma le projet d'exterminer les Juifs, on trouve un intervalle de quatre-vingts ans. On ne saurait

proroger raisonnablement la vie de Mardochée au delà de ce terme. Ce n'est donc pas sous les successeurs de Darius que la punition d'Aman peut avoir eu lieu.

Ce n'est pas non plus sous ses prédécesseurs; car le livre d'Esther lui-même nous apprend qu'Assuérus régnait sur l'Ethiopie et sur l'Inde; et les rois de Perse ne régnèrent point sur l'Inde avant Darius, fils d'Hystaspes. L'Ecriture nous apprend aussi qu'Assuérus avait établi le siége de son empire à Suze, ce qui ne saurait guère convenir qu'à Darius, qui agrandit la ville de Suze, l'enrichit de monuments, et y déposa ses trésors, suivant Hérodote, Elien et Pline.

Saint Jérôme avoue que de son temps les versions en grec et en latin du livre de Judith avaient été singulièrement altérées. Les traducteurs ayant introduit dans le texte des circonstances qui ne reposaient que sur des traditions, ce savant et habile interprète s'attacha religieusement au texte hébreu, et c'est sur le livre original qu'il a traduit.

L'histoire d'Esther offre un récit plein d'intérêt; les hauteurs du Vasthi, qui lui attirent la disgrâce de son roi; la douceur et la modestie d'Esther, et les événements inattendus qui l'élèvent jusqu'au trône de son souverain; l'arrogance d'Aman, sa haine pour les Juifs, le décret de proscription qu'il fait rendre contre eux: la fierté religieuse de Mardochée, qui refuse de fléchir le genou devant lui; le péril pressant où se trouve la nation juive; l'incident qui rappelle au monarque le service éminent que lui a rendu Mardochée; la fermeté de ce vieillard et son dévouement pour son peuple; le courage dont s'arme la douce et timide Esther pour paraître devant son roi et braver ses défenses; le changement subit qui s'opère dans la fortune d'Aman et dans celle du peuple juif, cet enchaînement de circonstances si variées, si merveilleuses, forme un ensemble si touchant et si parfait, qu'il est impossible de lire ce morceau sans en être vivement ému. On y trouve tout ce que le génie de la tragédie peut exiger: aussi, notre admirable Racine en a-t-il tiré un des plus beaux ouvrages dont la Melpomène française puisse se glorifier. On croirait, en lisant ses vers, lire l'Ecriture sainte elle-même, tant son cœur est pénétré des beautés et de la divine simplicité de son modèle.

Que d'éloquence dans les paroles qu'adresse Mardochée à sa timide pupille, lorsqu'elle annonce la crainte de paraître devant Assuérus sans y être appelée! Il s'agissait de sa vie; mais Mardochée, plein de l'esprit de Dieu et de ce dévouement sublime qui animait autrefois les prêtres du Seigneur et ses prophètes lui dit:

Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre [vie! etc. (1).

Dans quelle source Racine a-t-il puisé cet admirable discours? dans ce peu de mots de Mardochée à Esther: *N'espérez pas, Esther, vous sauver seule de tout le peuple d'Israël, parce que vous êtes dans le palais du prince. Si vous refusez de lui parler, Dieu trouvera une autre voie pour sauver la race de Jacob, et vous et votre famille vous périrez. Qui sait d'ailleurs s'il n'a pas permis que vous fussiez élevée jusqu'au prince pour se servir de vous?*

Racine a compris tout ce que ces paroles, abrégées par l'écrivain sacré, contenaient d'idées grandes et dignes d'un si noble sujet; il y a joint les pensées généreuses contenues dans la prière de Mardochée à Dieu, et de la réunion de ces deux passages il a composé un des plus beaux morceaux de poésie qui existent dans notre langue.

Il n'a pas été moins puissamment inspiré dans la belle scène du quatrième acte, où Esther, prosternée aux pieds du Seigneur, invoque son appui; tout ce qu'elle dit n'est qu'une paraphrase éloquente du chapitre XIV:

. . . . . O mon souverain roi!
Me voici donc tremblante et seule devant toi! etc. (2).

On doit remarquer ici quelque ressemblance entre la situation d'Esther et celle de Judith; l'une et l'autre sont destinées par le Dieu d'Israël à sauver son peuple; l'une et l'autre conjurent le Seigneur de fortifier leur courage, d'imprimer la persuasion à leurs discours et la grâce à leurs personnes; mais l'une doit vaincre par la force, l'autre par la douceur et les larmes! On admire la fierté de la première, on est touché de la douce sensibilité de la seconde. L'une ressemble à la courageuse Débora, l'autre à la tendre Abigaïl; l'une et l'autre ont fourni à notre théâtre le sujet d'une tragédie. Mais les orages du parterre ont emporté la Judith de Boyer; l'autre sera l'objet de l'admiration publique, tant que l'amour de la religion et celui des beaux vers subsisteront parmi nous.

La tragédie d'Esther est ornée de chœurs que le poëte a cru devoir ajouter, moins pour se rapprocher du système des anciens que pour y trouver l'occasion de nous faire connaître davantage les beautés des livres saints, et les préceptes de haute morale qui faisaient le fonds de la religion des Hébreux. Ces chœurs sont généralement regardés comme des chefs-d'œuvre; et lorsque l'on a suffisamment étudié les chants sacrés dont la Bible est enrichie, on y trouve toutes les pensées que le poëte français a exprimées dans de si beaux vers.

Qui ne croirait entendre, dans les chants suivants, David célébrant sur sa lyre la puissance et la bonté de Dieu?

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats;
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence; etc. (3).

J.-B. SALGUES.

(1) *Voy.* ce morceau, dans le volume des vers, au mot ESTHER, col. 790.

(2) Voyez le volume des vers, col. 791.

(3) Voyez le volume des vers, au mot: CHOEURS, col. 434.

ETABLISSEMENT DU CHRISTIANISME.

On peut juger de la bonne foi des écrivains qui ont prétendu que le Christianisme s'était établi naturellement. En effet, il n'eut à surmonter que les intérêts, les passions et les opinions. Armé d'une croix de bois, on le vit tout à coup s'avancer au milieu des joies enivrantes et des religions dissolues d'un monde vieilli dans la corruption. Aux fêtes brillantes du paganisme, aux gracieuses images d'une mythologie enchanteresse, à la commode licence de la morale philosophique, à toutes les séductions des arts et des plaisirs, il oppose les pompes de la douleur, de graves et lugubres cérémonies, les pleurs de la pénitence, des menaces terribles, de redoutables mystères, le faste effrayant de la pauvreté, le sac, la cendre et tous les symboles d'un dépouillement absolu et d'une consternation profonde; car c'est là tout ce que l'univers païen aperçut d'abord dans le Christianisme. Aussitôt les passions s'élancent avec fureur contre l'ennemi qui se présente pour leur disputer l'empire. Les peuples, à grands flots, se précipitent sous leurs bannières: l'avarice y conduit les prêtres des idoles; l'orgueil y amène les sages, et la politique les empereurs. Alors commence une guerre effroyable : ni l'âge ni le sexe ne sont épargnés; les places publiques, les routes, les champs mêmes, et jusqu'aux lieux les plus déserts se couvrent d'instruments de torture, de chevalets, de bûchers, d'échafauds; les jeux se mêlent au carnage; de toutes parts on s'empresse pour jouir de l'agonie et de la mort des innocents qu'on égorge, et ce cri barbare : *Les Chrétiens aux lions*, fait tressaillir de joie une multitude ivre de sang. Mais dans ces épouvantables holocaustes, que l'on se hâte d'offrir à des divinités expirantes, il faut que chacune ait ses victimes choisies; et une cruauté ingénieuse invente de nouveaux supplices pour la pudeur. Enfin, les bourreaux fatigués s'arrêtent, la hache échappe de leurs mains. Je ne sais quelle vertu céleste, émanée de la croix, commence à les toucher eux-mêmes. A l'exemple de nations entières subjuguées avant eux, ils tombent aux pieds du Christianisme, qui en échange du repentir leur promet l'immortalité, et déjà leur prodigue l'espérance. Signe sacré de paix et de salut, son radieux étendard flotte au loin sur les débris du paganisme écroulé. Les Césars jaloux avaient conjuré sa ruine, et le voilà assis sur le trône des Césars. Comment a-t-il vaincu tant de puissance? en présentant son sein au glaive, et aux chaînes ses mains désarmées. Comment a-t-il triomphé de tant de rage? en se livrant sans résistance à ses persécuteurs. LAMENNAIS.

ETERNITE (L').

Eh! sur quoi vous fondez-vous donc, mes frères, pour croire votre dernier jour si éloigné? Est-ce sur votre jeunesse? Oui, répondrez-vous; je n'ai encore que vingt ans, que trente ans. Ah! vous vous trompez du tout au tout. Non, ce n'est pas vous qui avez vingt ou trente ans, c'est la mort qui a déjà vingt ou trente ans d'avance sur vous, trente ans de grâce que Dieu a voulu vous accorder en vous laissant vivre, que vous lui devez, et qui vous ont rapprochés d'autant du terme où la mort doit vous achever. Prenez-y garde, l'éternité marque déjà sur votre front l'instant fatal où elle va commencer pour vous. Hé! savez-vous ce que c'est que l'éternité? C'est une pendule dont le balancier dit et redit sans cesse ces deux mots, seulement, dans le silence des tombeaux : *Toujours! jamais! jamais! toujours!* Et pendant ces effroyables révolutions, un réprouvé s'écrie : « Quelle heure est-il? » et la voix d'un autre misérable lui répond : « L'éternité! »

BRIDAINE.

ETERNITE (L') DE DIEU.

L'éternité est une durée sans commencement et sans fin. Trois choses doivent concourir dans un être pour qu'il soit éternel : il faut qu'il ait de lui-même et par lui-même son essence et son existence, et que jamais il ne puisse avoir de fin. Il est évident par là qu'il n'y a que Dieu qui puisse être éternel.

Les anges et les créatures intelligentes sont immortelles, mais ne sont point éternelles; encore ne sont-elles point immortelles par la nécessité de leur être, mais par la volonté et la grâce du Créateur qui a promis de les conserver; elles n'ont aucun principe de destruction en elles-mêmes et par leur nature, il est vrai; mais par leur nature elles n'ont aussi aucun principe nécessaire de conservation indépendante de la volonté de Dieu. Quand on dit que les anges sont éternels, ce n'est qu'une éternité improprement dite, en tant qu'ils n'ont point de fin, et que, par la volonté de celui qui les a créés, ils dureront toujours; mais, ayant eu un commencement, ils ne peuvent être dits éternels à la rigueur, et dans tout le sens que la véritable éternité présente et renferme. Il n'y a donc que Dieu seul, l'Etre infini, que l'Etre suprême qui soit véritablement et essentiellement éternel.

L'éternité de Dieu ne renferme aucune succession de durée, de temps et d'instants; à chaque moment, à chaque instant elle est tout entière; elle est à présent ce qu'elle a toujours été; elle a à présent tout ce qu'elle aura jamais; les millions d'années qui se seraient écoulées ne lui auraient rien ôté; les millions de siècles qui pourraient encore s'écouler ne lui ajouteraient rien. L'éternité est donc un moment éternel, sans commencement, sans succession, sans diminution et sans fin : *momentum æternum*. Je dis un moment, parce qu'à chaque instant elle est tout entière; je dis un moment éternel, parce que ce moment durera toujours. Il en est de l'éternité comme de l'immensité de Dieu; l'immensité, étant indivisible, est tout entière dans chaque point de l'espace des lieux;

l'éternité est de même tout entière dans tous les moments de la durée des temps.

Ecoutons l'Ecriture et les saints Pères s'expliquer sur l'éternité immuable de Dieu : *Priusquam formaretur terra et orbis, a sæculo in sæculum tu es, Deus.* (*Psal.* LXXXIX, 2), dit le Prophète-Roi : avant que la terre et l'univers fussent tirés du néant, vous existiez avant tous les siècles, et vous existerez au-delà des siècles. Les cieux et la terre passeront, *ipsi peribunt :* pour vous, vous serez toujours le même, immuable dans votre essence, et interminable dans votre durée : *Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient* (*Psal.* CI.) Les paroles du prophète Habacuc sont encore plus énergiques : *Incurvati sunt colles mundi ab itineribus æternitatis ejus.* (*Habac.* III.) Les collines du monde se sont courbées sous les vestiges de son éternité. Quelle noble et sublime pensée ! c'est-à-dire que, par la durée immense des siècles et les révolutions infinies des temps, cette éternité a comme écrasé les collines, et les a obligées de s'affaisser sous son poids : *incurvati sunt.* Encore une fois, quelle énergie d'expression ! quelle noblesse de sentiments !

Les saints Pères parlent le même langage. Dans l'éternité de Dieu, dit saint Augustin, il n'y a point de passé, il n'y a point d'avenir; il n'y a point de jour d'hier, point de lendemain, tout est actuellement existant, et tout existera à jamais : *In æternitate nec præteritum quidquam est, quasi esse desierit, nec futurum, quasi nondum sit, sed nunc æternum.* Imaginons-nous des millions d'années avant la création de cet univers; Dieu était déjà aussi grand, aussi puissant, aussi heureux qu'il est à présent et qu'il sera toujours. Rassemblons en esprit un nombre innombrable et toujours plus grand de révolutions immenses d'années et de siècles avant et après elles, nous trouverons toujours Dieu existant dans son éternité, toujours jouissant en lui-même de tous ses biens, toujours antérieur à toutes les années, toujours postérieur à tous les siècles; et toutes les années et tous les siècles comme un point, et moins qu'un instant devant cette éternité.

Dans l'ordre de la nature, le temps passe, le temps change, et, semblable à un torrent rapide, il entraîne tout avec lui ; l'éternité de Dieu au contraire subsiste toujours la même; elle voit passer sous ses yeux ce torrent rapide des temps, cette révolution continuelle des siècles, tandis que, semblable à un rocher immense, elle demeure immobile, toujours fixe dans son état, toujours invariable dans son essence, toujours permanente dans sa durée, sans altération, sans augmentation, sans diminution; que peut-on ajouter à un Etre infini? que peut-on retrancher d'un Etre immuable? Il a été, il est, il sera, il ne peut cesser d'être.

Que les créatures mortelles essuient des révolutions et des changements ; que le soleil parcoure mille fois sa carrière ; que les fleuves coulent dans le sein des mers ; que les grands monuments élevés par la main des hommes semblent braver la durée des siècles ; que les empires et les monarchies se perpétuent d'âge en âge, de génération en génération, tout passera et tout finira ; l'Etre éternel, toujours tranquille, à l'abri des pertes et des revers, jouit et jouira à jamais de sa consistance ; le jour, le beau jour de son éternité est sans nuage comme il sera sans fin.

Ce Dieu de bonté, en nous créant, nous a en quelque manière fait part de son éternité. Nos corps mourront, mais nos âmes sont immortelles et vivront toujours. Or concevons bien que c'est la pensée de cette éternité qui augmente infiniment d'une part la douceur des consolations, et de l'autre les rigueurs des peines et des tourments.

Oui, c'est la pensée de cette éternité qui donne le prix aux choses qui nous consolent, de même que c'est l'éternité qui forme le poids accablant de celles qui nous affligent ; quelque douce, en effet, et quelque consolante que puisse être une chose pour nous, dès que nous savons qu'elle finira un jour, elle semble perdre tous ses charmes. Cette pensée, *tout finira*, est un poison qui jette l'amertume sur toutes les douceurs : un jour viendra, et peut-être bientôt, où tous ces biens ne seront rien pour moi et s'évanouiront à mes yeux ; quelle part peut y prendre mon cœur ?

De même c'est la pensée de l'éternité qui aggrave le poids de toutes les peines. Quelque grandes et quelque pesantes qu'elles puissent être, si on sait qu'elles auront une fin, dès lors elles sont adoucies ; si on peut se dire à soi même : Je souffre, mais il viendra un temps où cesseront toutes mes souffrances ; ce sentiment, cette douce attente, non-seulement diminue le poids de toutes les peines, mais semble même répandre sur elles une espèce de consolation.

Ne nous attachons donc pas aux douceurs de cette vie, ne nous laissons pas abattre par ses afflictions; que les seules douceurs et les seules peines éternelles fixent nos désirs et nos craintes. BAUDRAND.

ETERNITE DES PEINES.

Je dis d'abord que, vu la nature des peines et des récompenses de l'autre vie, loin qu'il soit contraire à la justice de Dieu de punir le péché éternellement, ce serait une injustice de sa part de ne le punir que par un supplice temporaire.

Dans ce monde du temps, passer, par exemple, seulement dix ou vingt ans de ce temps, qui est si court, dans les horreurs d'un cachot, ce n'est pas une chose indifférente ; c'est, au contraire, pour l'homme mortel, une peine, une véritable peine, une peine bien dure, bien sévère. Mais dans l'autre monde, le monde de l'éternité, passer cent ans, mille ans, cent mille ans même de cette éternité, aux enfers, et finir par en sortir, ce n'est rien pour l'âme immortelle, absolument rien. Dans l'éternité, dit saint Augustin, toute durée qui a une fin, ou elle est courte, ou elle n'est pas une durée. Dans l'éternité, tout ce qui passe, c'est comme s'il n'était pas arrivé, comme

s'il n'avait pas existé. Dans l'éternité, tout ce qui n'est pas éternel n'est rien : *Omnis res, quæ finem habet, aut brevis, aut nulla est ; quod æternum non est, nihil est.* Mais qu'avons-nous besoin d'invoquer l'autorité de saint Augustin en faveur de cette doctrine, qui est, à y bien réfléchir, une vérité de sens commun, une vérité sentie, reconnue, admise par la conscience universelle du genre humain ? L'humanité entière, on le sait, croit au purgatoire, comme elle croit à l'enfer ; car elle a toujours et partout prié pour les morts, offert des suffrages et des sacrifices pour les soulager dans les peines qu'ils souffrent à cause de leurs fautes légères, ou pour les en délivrer. C'est, ni plus ni moins, croire au purgatoire comme y croit l'Eglise. Mais, d'après la croyance universelle aussi, d'accord en cela avec la théologie des plus grands hommes du Christianisme, Tertullien, saint Augustin et saint Thomas, les peines du purgatoire, à l'exception près qu'elles sont temporaires, sont les mêmes peines de l'enfer ; et le purgatoire n'est que l'enfer, moins l'éternité. Cependant, voyez combien est petit le nombre des âmes, même chrétiennes, même pieuses, qui cherchent à éviter les petites fautes afin d'échapper au purgatoire ! Ce qui arrête la masse du genre humain dans le sentier glissant du mal, ce n'est, comme nous venons de le voir, que la foi aux peines éternelles de l'enfer, auxquelles tout scélérat doit s'attendre après sa mort. Mais quant aux peines temporaires du purgatoire, tout en les croyant longues et sévères, sauf un très-petit nombre d'âmes ferventes, personne n'y pense, personne ne fait le moindre effort, ne prend la moindre précaution pour les éviter : on les considère comme si elles n'étaient rien, comme si elles n'étaient pas. Il est donc évident que, d'après l'opinion pratique du genre humain tout entier, la peine réelle, la peine véritable du péché dans l'autre vie c'est la peine éternelle; que les peines qui ne sont pas éternelles ne sont pas à craindre, ne sont pas de vraies peines; et que dans l'éternité tout ce qui n'est pas éternel se confond avec le néant : *Quod æternum non est, nihil est.*

Il en serait de même de la récompense des justes, si elle n'était pas éternelle. Imaginez, en effet, que Dieu ne donnât qu'un paradis temporaire au juste, comme on prétend qu'il ne peut donner qu'un enfer temporaire au pécheur, et qu'au bout de quelque temps les délices du juste pourraient cesser, pour être remplacées pour lui par une existence malheureuse ou par son anéantissement. Croyez-vous que Dieu trouverait beaucoup d'hommes qui voulussent le servir à cette condition ? N'est-il pas, au contraire, plus que certain que, comme les peines *temporaires* de l'autre vie, ainsi qu'on vient de le voir, n'éloignent qu'un très-petit nombre du mal, de même une récompense *temporaire*, fût-elle de cent mille ans de bonheur, n'engagerait qu'un très-petit nombre dans la pratique du bien ? Ce qui encourage l'apôtre, soutient le martyr, inspire la patience dans les tribulations, fait braver tous les maux de la vie présente pour l'accomplissement du devoir, persuade le dévouement, forme le héros chrétien, n'est que l'espérance que la fidélité à Dieu dans le temps sera récompensée par le bonheur de l'éternité. Otez l'éternité à la récompense des justes, et à l'instant même toutes leurs vertus seront paralysées. Et pourquoi, si ce n'est parce que, même selon l'opinion des hommes, pour une âme immortelle une récompense de ses vertus dans l'autre vie qui ne serait pas éternelle, mais qui aurait une fin, n'est pas une récompense sérieuse, une récompense véritable, une récompense réelle ; elle ne serait rien : *Quod æternum non est, nihil est :* et que, tout digne que Dieu soit d'être servi et aimé pour lui-même, l'homme, en le servant, compte sur une récompense infinie.

Ce qui met le comble au bonheur des saints dans le ciel, c'est de pouvoir se dire : « Enfin, je suis heureux, et je le serai pour toujours. Je possède Dieu, et je n'en serai jamais séparé ; il est à moi et je suis à lui pour toute l'éternité. » Ce qui met le comble au bonheur des saints dans le ciel, c'est cette délicieuse promesse que le Dieu Sauveur leur a faite sur la terre, et qu'ils verront sculptée sur toutes les murailles de la Jérusalem céleste : « Le bonheur dont vous jouissez sera éternel, et personne ne pourra jamais vous en diminuer les charmes, vous en abréger la durée, vous en ravir la possession : *Et gaudium vestrum nemo tollet a vobis.* (*Joan.* XVI, 22.)

Imaginez qu'un beau jour un ange vienne dire, de la part de Dieu, aux célestes *Compréhenseurs :* « Qu'ils ont eu tort de prendre au sens littéral la *vie éternelle* qui leur avait été promise dans l'Evangile ; que le mot *éternelle* ne signifiait qu'une durée de plusieurs milliers d'années, et que le jour viendrait où leur bonheur actuel devrait cesser, et la vie éternelle faire place à la mort. » A l'instant même le deuil se répandrait dans toute la céleste Sion. La pensée qu'il aurait un terme dans l'avenir, ôterait toute douceur à leur bonheur présent ; la joie se changerait pour eux en tristesse, la sûreté en découragement, le calme en agitation, la confiance en désespoir, le paradis en enfer. Au contraire, imaginez qu'un ange, toujours de la part de Dieu, aille dire ceci aux damnés : « Oh ! l'heureuse nouvelle que je viens vous apporter ! Vos peines seront à la vérité bien longues, vous avez encore à souffrir pour des millions de myriades d'années, et c'est cette durée de vos peines pour des siècles sans nombre dont l'Évangile vous avait menacés sous le nom de *supplice éternel ;* mais je vous annonce que votre damnation aura une fin, et que le jour viendra où vous ne serez plus les plus malheureux des êtres. » A l'instant même l'allégresse se ré-

pandrait dans la maison de toutes les douleurs ; la pensée qu'elles auraient un terme dans l'avenir ôterait toute intensité aux peines présentes des réprouvés ; la tristesse se changerait pour eux en joie, le découragement en sûreté, l'agitation en calme, le désespoir en confiance, l'enfer en paradis. Tant il est vrai que, comme une âme immortelle ne peut être dignement et convenablement récompensée de ses vertus que par une récompense éternelle, de même elle ne peut être dignement, convenablement punie de ses crimes que par une punition éternelle ! Tant il est vrai que comme un bonheur qui n'est pas éternel n'est pas une rétribution véritable, mais qu'il n'est rien ; de même un malheur qui n'est pas éternel n'est pas un châtiment véritable, mais il n'est rien, lui non plus ; *Quod æternum non est, nihil est.*

Or, Dieu n'est Dieu qu'autant qu'il est infini dans tous ses attributs, que sa justice est balancée par sa miséricorde, et que l'un et l'autre de ces deux attributs sont infinis en lui. Un Dieu seulement juste serait le dieu cruel de Manès ; un Dieu seulement miséricordieux serait le dieu imbécille d'Epicure. Dans l'un ou l'autre de ces deux cas, il serait un Dieu imparfait, et un Dieu imparfait ne serait pas Dieu. La justice de Dieu est donc aussi infinie que sa miséricorde, et c'est pour cela que l'Ecriture sainte ne sépare jamais la justice de Dieu de sa miséricorde, et nous dit : *Le Seigneur est, en même temps, miséricordieux, compatissant et juste.* « *Dominus misericors, et miserator et justus.* » (*Psal.* CXIV, 5.) Mais, sous l'empire d'un Dieu infiniment juste, le péché ne peut rester impuni, pas plus que la vertu ne peut être privée de sa récompense. Et puisque, selon l'opinion de l'homme lui-même, une peine passagère n'est pas une vraie peine du péché, pas plus qu'une récompense passagère n'est une vraie récompense de la vertu ; Dieu devant, par sa justice, punir vraiment le péché et récompenser vraiment la vertu, doit infliger, par sa justice aussi, une peine éternelle au pécheur mort dans l'impénitence, comme il doit accorder une récompense éternelle au juste décédé dans les bras de la grâce : *Reposita est mihi corona justitiæ.* (II *Tim.* IV, 8.)

Observons encore que, si les peines de l'enfer ne sont pas éternelles, à moins qu'on ne dise que Dieu finira par anéantir les damnés, après les avoir fait souffrir pendant longtemps, ce qui est souverainement absurde, il faut admettre qu'après avoir expié leurs fautes aux enfers, les damnés seront admis au ciel, eux aussi, dans la société des saints. C'est, en effet, ce qu'a soutenu Origène par rapport à Satan, qu'il croit devoir un jour regagner le ciel, et être rétabli dans sa dignité et dans son bonheur. « O infamie ! » s'écrie là-dessus saint Jérôme, en signalant cette erreur du théologien d'Alexandrie ; « ô infamie ! Ne faut-il pas être arrivé au dernier degré de la folie ou de la stupidité pour admettre, comme une chose possible, qu'un jour saint Jean-Baptiste, saint Pierre, saint Paul, saint Jean l'apôtre et l'évangéliste, aussi bien qu'Isaïe, Jérémie et tous les autres prophètes, deviendront les *cohæredes* de Satan dans le royaume des cieux ? » Et nous répéterons aussi, après saint Jérôme : O infamie ! de croire possible qu'un jour les martyrs s'assiéront au même banquet céleste que leurs bourreaux ; les vierges se trouveront confondues à de sales courtisanes ; les Docteurs et les Pères de l'Eglise seront mis sur la même ligne que les hérétiques qui ont déchiré l'Eglise ; les saints, les héros, les prodiges de toutes les vertus, seront à côté des scélérats, des monstres de tous les vices ! O le beau paradis que celui-là !

Et qu'on ne dise pas, d'après la doctrine d'Origène, renouvelée par nos incrédules, que les damnés ne seraient reçus au ciel qu'après avoir beaucoup souffert aux enfers ; car c'est les faire ressembler aux saintes âmes du purgatoire, qui ne sont reçues au ciel qu'après avoir beaucoup souffert, elles aussi, à l'enfer ; après avoir passé, elles aussi, par les peines de l'enfer. C'est donc mettre sur le même rang les âmes des fidèles, morts dans la grâce, aimant Dieu et le bénissant, et les âmes des pécheurs obstinés, morts dans le péché, la haine de Dieu dans le cœur, et le blasphème sur les lèvres. Or, je le demande : un Dieu qui, par une pareille économie de providence, ferait, plus tôt ou plus tard, également grâce aux péchés véniels et aux péchés mortels, aux faiblesses de la nature et aux horribles mystères de la perversité ; un Dieu qui, après un délai plus ou moins long, plus ou moins dur, finirait par accorder la vie éternelle à tous les hommes, quelle qu'eût été leur vie temporelle, et par entasser pêle-mêle dans son paradis l'innocence et le crime, le repentir et l'impénitence, la charité et la barbarie, la pureté et le libertinage, l'honnêteté et la fraude, la générosité et l'avarice, la foi et l'impiété, serait-il vraiment un Dieu juste, un Dieu sérieux ? Et puisque dans l'éternité une peine temporaire, aboutissant à un bonheur éternel, ne serait, je le répète toujours, aucune peine, voilà encore, par le même système de providence, la vertu dégradée et le péché impuni. Mais cela ne peut arriver sous un Dieu juste. Dieu doit donc à sa justice de punir le péché d'une peine éternelle : j'ajoute qu'il le doit aussi à sa bonté.

Tout péché est un attentat contre l'ordre moral de la société des intelligences, dont Dieu est le monarque ; tout péché est une violation audacieuse des lois que ce Dieu souverain a octroyées à ses créatures intelligentes. Comment donc Dieu serait-il un Dieu bon, saint et parfait, détestant le mal d'une haine égale à l'amour dont il aime le bien, d'une haine infinie, s'il fermait les yeux sur un pareil désordre, s'il ne le punissait que par des peines passagères, éphé-

mères, qui ne seraient pas des peines? Ecoutons là-dessus une éloquente argumentation de Tertullien : « Dieu, dit-il, n'est l'auteur du bien qu'autant qu'il l'exige; il n'est étranger au mal qu'autant qu'il en est l'ennemi; il n'en est l'ennemi qu'autant qu'il le combat; il ne le combat qu'autant qu'il le punit. C'est ainsi que Dieu est tout bon, puisqu'il est tout pour le bien. Les maux de châtiment ne sont donc des maux que pour ceux qui les subissent; mais en eux-mêmes ce ne sont que des biens, parce que ce sont des maux justes, des maux garantissant la vertu et effrayant le crime, et, à ce point de vue, ils sont tout à fait dignes de Dieu. » « Il est donc plus indigne de Dieu, dit encore Tertullien, du Dieu souverainement parfait, de pardonner au méchant impénitent que de le punir; car Dieu n'est le Dieu complétement bon qu'autant qu'il est le rival implacable du mal, et qu'il constate son amour pour le bien et sa haine pour le mal, en protégeant l'un et en combattant l'autre. » Oh! que cette doctrine de l'apologiste africain est solide, est belle! Il en résulte que dans l'autre monde, où toute injustice doit être réparée, tout désordre doit cesser, et l'ordre entier et parfait doit être rétabli; Dieu doit à tous ses attributs, à lui-même, de frapper le péché d'une peine sérieuse, d'une peine véritable, d'une peine réelle. Et puisque, encore une fois, de l'avis de l'homme lui-même, la seule peine éternelle est une peine sérieuse, véritable, réelle, il est encore évident que, sous peine de n'être pas juste, de n'être pas saint, de n'être pas bon, de n'être pas Dieu, il doit punir le péché d'une peine éternelle; que l'éternité de cette peine est une déduction rigoureusement logique des perfections de Dieu, autant qu'une vérité horriblement redoutable de la nature et de la religion.

Rappelons-nous enfin que le Fils de Dieu a achevé, par ces graves paroles, le tableau qu'il nous a tracé du jugement dernier : « Alors ceux-ci (les pécheurs) s'en iront au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle : *Et ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* » Or, en commentant ces divines paroles, saint Grégoire le Grand dit : « Vous le voyez donc, Jésus-Christ, la Vérité éternelle, a mis sur la même ligne le supplice des méchants et la récompense des bons; et par là il nous a appris que l'un et l'autre reposent sur le même principe de justice, sur la même raison. Il est donc également certain de toute certitude, et également vrai de toute vérité, que, par la même raison pour laquelle la récompense des justes n'aura pas de fin, n'aura pas de fin non plus le supplice des méchants, et que, étant vrai ce que Dieu nous a promis, il ne peut être faux ce dont il nous a menacés. » Et saint Thomas, expliquant ces mêmes paroles du Seigneur, a dit : « La coulpe est à la peine dans le même rapport que le mérite à la récompense. Par la même raison donc par laquelle, selon la justice de Dieu, une récompense éternelle est due au mérite temporel des justes, un supplice éternel est dû, selon la même justice, à la coulpe temporelle des méchants. » « Il est si vrai, dit encore saint Thomas, que c'est par la même raison que les bons sont éternellement heureux, et que les méchants sont éternellement punis, qu'Origène, ayant commencé par nier l'éternité de la peine des démons et des âmes damnées, a fini par nier aussi l'éternité de la récompense des justes, et a admis que le jour viendra où les bons anges et les âmes des bienheureux cesseront de jouir, et seront obligés de changer le bonheur du ciel contre les misères et les douleurs de la terre. »

Le redoutable Tertullien s'exprime, lui aussi, dans ces termes : « Dieu n'est *tout-puissant* qu'en tant qu'il peut nous faire autant de mal que de bien. Lui ôter le pouvoir de nous punir, ne lui laissant que le pouvoir de nous récompenser, c'est lui ôter la moitié de sa toute-puissance, la moitié de son être même. Je ne pourrais plus espérer de Dieu un bien infini, si je n'avais à craindre de sa part aucun mal infini. Je ne pourrais fixer tranquillement mon regard sur les récompenses qu'il prépare à la vertu, si je n'avais à redouter les peines qu'il réserve au crime. Je serais obligé de douter qu'un Dieu, ne pouvant pas me punir éternellement, puisse me récompenser éternellement. La plénitude de sa divinité est tellement liée à sa justice, que je ne puis pas le regarder comme mon Dieu, s'il ne peut se présenter à moi, en meme temps, en qualité de Père et de Seigneur : de Père, par la clémence; de Seigneur, par la discipline; de Père, par son pouvoir caressant; de Seigneur, par la sévérité de sa justice; de Père que je puisse pieusement chérir, et de Seigneur que je puisse nécessairement redouter. Enfin j'ai besoin d'un Dieu que je puisse aimer, parce qu'*il préfère la miséricorde au sacrifice*, et que je doive craindre, parce qu'il ne souffre pas le péché; que je puisse aimer, parce qu'*il veut la pénitence et non la mort du pécheur*, et que je doive craindre, parce qu'il rejette le pécheur obstiné. C'est pour cela que la divine Ecriture, insistant également sur ces deux choses, me dit : « Aime ton Dieu, et crains ton Dieu. » Grandes paroles, dont l'une s'adresse à l'homme qui obéit à son Dieu, et l'autre à l'homme qui s'écarte de sa loi et l'outrage. » C'est dire que l'éternité de la récompense repose sur le même fondement que l'éternité des châtiments; que si celle-ci n'est pas vraie, celle-là ne l'est non plus, et que l'éternité de l'enfer est la plus solide garantie de l'éternité du ciel : c'est dire que, nier un enfer éternel, c'est nier un paradis éternel; qu'un paradis temporaire n'étant pas un vrai paradis, ni un enfer temporaire un vrai enfer, le matérialiste n'a pas tort d'affirmer que *paradis* et *enfer* ne sont que des mots sans valeur, dont la réalité n'existe point du tout. Saint Thomas

avait donc raison de conclure, que soutenir *que le supplice des réprouvés aura une fin* est aussi inconvenant et absurde que de soutenir *que le bonheur des élus aura une fin, lui aussi*, et que fermer l'enfer, c'est détruire le ciel.

Maintenant vous comprenez le sens vrai et réel, la liaison, la logique et l'immense portée de ces simples mais profondes paroles du Seigneur : *Et ils s'en iront au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle : « Et ibunt hi in supplicium æternum; justi autem in vitam æternam.»* (*Matth.*, xxv, 46.) Mais hâtons-nous de prouver que, châtiment juste, eu égard à la nature des peines et des récompenses de l'autre vie, l'éternité des peines est aussi un châtiment juste, eu égard à la malice du péché.

La justice criminelle n'est que l'équation entre le crime et le châtiment. Elle doit donc proportionner le châtiment au crime, de manière que ni le crime ne demeure au-dessous du châtiment par son énormité, ni le châtiment n'excède le crime par sa rigueur. Or, un enfer éternel est, il est vrai, un châtiment infini, au moins par sa durée. Mais tout péché grave, tout péché mortel, tout grand péché, commis de propos délibéré contre la loi divine, clairement connue, est, par sa nature, l'acte d'une malice infinie; en sorte que ni le péché demeure au-dessous d'un enfer éternel, ni un enfer éternel excède le moins du monde la malice du péché. Un enfer éternel est donc un châtiment proportionné du péché; entre le péché et un enfer éternel il y a une équation parfaite, et par conséquent un enfer éternel est un châtiment juste de la part du Dieu qui l'inflige. C'est, comme vous le voyez, un argument en règle; mais nous en devons développer encore davantage la mineure proposition, pour ceux qui ont l'air de ne pas connaître assez le pécheur et le péché : choses cependant qu'ils devraient connaître mieux que personne.

Les incrédules, apologistes intéressés des passions, et aussi doux et tolérants pour le crime qu'ils sont intolérants et sévères pour la vertu, en sont toujours à atténuer la malice du péché. Mais, dit saint Thomas, la gravité de toute offense se mesurant, d'après Aristote lui-même, par la dignité de la personne offensée : *Pœna taxatur secundum dignitatem ejus in quem peccatur* (*Ethic.*, 5, 5), et la personne que le pécheur offense étant le Roi des rois, le Souverain des souverains, Dieu, être infiniment parfait et parfaitement infini, et dont, par conséquent, la dignité est autant infinie que la grandeur; le péché est l'acte d'une malice infinie, et par conséquent une peine infinie lui est proportionnée. Et puisque l'homme, pure créature, étant incapable d'aucune qualité infinie, ne peut pas subir une peine infinie par son intensité, il faut qu'il soit puni par une peine infinie, au moins par sa durée; et c'est la raison par laquelle certains hommes, *pour le péché temporel*, subissent justement *une peine éternelle.*

Tout péché, dit Tertullien, est un acte de renoncement de Dieu. Comment serait-il donc injuste que l'homme qui renonce à Dieu, en méprisant volontairement ses lois, soit éternellement séparé du Dieu dont il a voulu lui-même être éternellement privé ? A moins donc qu'on n'ait le courage de justifier un tel crime, on ne peut taxer d'injustice un tel châtiment.

Pour saint Augustin, tout homme qui pèche préfère les jouissances du temps à la vie éternelle. Rien n'est donc plus juste, dit ce grand docteur, que le châtiment d'un mal éternel pour l'homme qui a péché contre le bien éternel, en tuant en lui-même le bonheur éternel. Ah ! tout homme qui se livre au péché mortel, dit encore saint Thomas, constitue sa fin dans la créature, au mépris du Créateur. Le péché est donc l'option que l'homme, libre de son choix, fait du souverain mal, du mal infini, au préjudice du souverain bien, du bien infini, du souverain amour, de l'amour infini. Un enfer éternel est donc le seul châtiment en proportion avec ce choix malheureux qui implique la haine et le mépris de Dieu.

« Mais qu'est-ce que vous nous débitez là ? » me disent, en m'interrompant, les philosophes patrons de l'incrédulité. « Tous ces arguments de vos docteurs ne sauraient pas détruire la disproportion infinie qui existe et existera toujours entre le péché, qui est l'affaire d'un instant, et un enfer éternel, qui, d'après vous, en serait la punition. Or, là où il n'y a pas de proportion, ou, comme vous le dites, « équation » entre le crime et le châtiment, il n'y a pas de justice. Dieu ne punit donc pas, ne peut pas punir d'une peine éternelle le péché. Ce serait une grande, une manifeste, une flagrante injustice de sa part, qu'un Dieu infiniment juste ne saurait pas commettre.»

Voilà la grande objection de la moderne philosophie incrédule contre le dogme de l'éternité des peines, qu'elle répète à tous les instants, et par laquelle elle trompe les esprits légers, et assez inconséquents et assez insensés pour préférer, au sujet des dogmes de la foi, les vaines arguties de la raison à l'auguste enseignement de la religion, la parole de l'homme à la parole de Dieu. Mais ce sophisme (car c'en est un, et des plus grossiers) est bien ancien. Du temps de saint Chrysostome, de prétendus savants lui disaient, eux aussi : « Le vol, l'adultère, le meurtre ne se commettent que dans quelques instants; et vous osez dire que la punition de ces crimes dans l'autre vie sera éternelle? A qui voulez-vous donc faire croire qu'on doit s'attendre à une peine éternelle pour le crime d'un instant? *Sunt qui dicunt : Brevi spatio hominem interfeci, adulterium admisi; et ob admissum, brevi tempore, peccatum, perpetuas pœnas daturus sum ?* Ainsi, vous le voyez, mes frères, cette objection, comme toutes les autres, par laquelle la fausse science cherche à faire brèche à la fermeté de votre foi, n'a pas même le mérite de la nouveauté. Au sujet

qui nous occupe, les incrédules de notre siècle ne font que répéter stupidement ce que disaient les incrédules il y a quinze siècles. Aussi nous pouvons démolir, par des réponses anciennes, cet ancien sophisme. « Malheureux que vous êtes ! » disait donc saint Chrysostome aux incrédules de son temps. » — et nous pouvons en dire autant à ceux du nôtre. — « Malheureux que vous êtes ! où avez-vous donc appris cette étrange doctrine : Que le temps employé à la perpétration du crime doit être la mesure et la règle de la durée de sa punition? Aux tribunaux mêmes des hommes, le vol, le faux, l'attentat aux mœurs, l'homicide, quoique commis dans quelques instants, ne sont-ils pas punis par la prison à perpétuité, par les travaux forcés à perpétuité, par l'exil à perpétuité, et même par la mort, qui, mettant l'homme *pour toujours* en dehors de la société humaine, est une peine à perpétuité, une peine éternelle autant qu'elle peut l'être (1)? Et pourquoi cela, si ce n'est parce qu'ainsi que le simple bon sens le dicte et le fait comprendre même aux esprits les plus médiocres, dans la puition du crime on ne fait pas, on ne doit pas faire attention au temps que le coupable a dépensé à le commettre et à en jouir, mais à la perversité des intentions avec lesquelles il l'a commis (2), à la gravité de sa portée et à l'étendue de ses conséquences ? *Non enim tempora peccandi, sed animus judicatur.*

Or, si ce n'est pas commettre une injustice que de se conduire ainsi dans la punition des crimes de lèse société humaine, comment serait-ce commettre une injustice que de se conduire de la même manière dans la punition des crimes de lèse-société divine? et pourquoi ce qui est permis à la justice de l'homme ne serait-il pas permis à la justice de Dieu?

Mais, bien plus encore : rien n'est plus évidemment faux que le principe sur lequel se fonde l'objection que nous réfutons dans ce moment, c'est-à-dire *que le péché soit l'acte de la volonté d'un instant.* Les termes dans lesquels l'Evangile nous a exposé la culpabilité du mauvais riche, en nous disant « qu'il avait passé toute sa vie dans tous les plaisirs du luxe et dans le luxe de tous les plaisirs : *Induebatur purpura et bysso, epulabatur* QUOTIDIE SPLENDIDE, *et mortuus est* (*Luc.* XVI, 19, 22); » ces termes, dis-je, si simples, nous rappellent un affreux mystère de la perversité humaine ; c'est-à-dire que tout avare, s'il pouvait s'éterniser sur cette terre, n'interromprait jamais ses usures, ses larcins et ses extorsions; que tout ambitieux, s'il pouvait toujours vivre, ne désemparerait pas de faire de nouveaux projets de conquêtes, de s'élever sur les ruines des autres, d'asservir, d'opprimer les faibles, pour commander; et qu'enfin tout libertin, s'il lui était donné de prolonger indéfiniment ses jours, ne mettrait aucun terme à ses horribles ravages de la pudeur, pour assouvir la luxure de sa chair et alimenter les flammes impures de son cœur. Ah! dit saint Grégoire, s'il n'y avait ni mort, ni jugement de Dieu, ni enfer, les pécheurs ne cesseraient jamais de pécher; car il n'y a pas de pécheur qui ne désire de vivre toujours, afin de pouvoir toujours pécher : *Iniqui voluissent utique, si potuissent, sine fine vivere, ut potuissent sine fine peccare;* et saint Augustin avait dit, lui aussi : *Qui impœnitens moritur, si semper viveret, semper peccaret.* La preuve claire et certaine de cela est, dit encore saint Grégoire, que, lors même qu'il ne peut plus pécher par les œuvres, l'homme de désordre et de passion n'en continue pas moins à pécher par les désirs; qu'il ne cesse pas d'approuver, de vouloir et d'aimer le péché, qu'il ne peut plus commettre; qu'il ne s'arrête dans la voie du péché que lorsqu'il y est arrêté par le défaut des moyens, par le manque des occasions, par les maladies ou par la mort, et qu'il n'abandonne le péché que lorsque le péché l'a abandonné : *Ostendunt quod in*

(1) Saint Thomas a fait la remarque que si les peines que la société humaine inflige pour certains crimes, comme l'exil perpétuel, l'esclavage perpétuel et la mort, ne sont pas éternelles, *ce n'est que par accident :* ce n'est que parce que l'homme ne demeure pas éternellement sur cette terre, ni la société non plus. Mais que si l'homme et la société existaient ici éternellement, même les peines de ce monde, particulièrement la mort qui priverait l'homme d'une vie immortelle, seraient éternelles elles aussi : *Quod pœna quam civitas mundana infligit perpetua non reputetur, hoc est per accidens, vel in quantum homo perpetuo non manet, vel in quantum etiam ipsa civitas deficit. Unde si homo in perpetuum viveret, pœna exilii vel servitutis, quæ per legem humanam infertur, perpetuo maneret.* Et saint Augustin, cité et commenté par saint Thomas à ce même endroit, a dit, lui aussi, que le supplice de la *seconde mort*, qui pour l'Écriture sainte n'est que la damnation, produit pour l'homme les mêmes effets que le supplice de la *mort première ;* car celle-là nous prive pour toujours de la société de Dieu, comme celle-ci nous prive pour toujours de la société des hommes : *Quandoque ille qui peccat in aliqua civitate, et ipso facto efficitur dignus ut totaliter e civium consortio repellatur, vel per exsilium perpetuum, vel etiam per mortem.... Ita etiam per divinam justitiam, aliquis ex peccato redditur dignus penitus a* CIVITATIS DEI *consortio separari ; quia, ut Augustinus ait,* « *Quod est, de ista civitate mortali homines supplicio* PRIMÆ MORTIS, *hoc est, de civitate illa immortali homines supplicio* SECUNDÆ MORTIS *auferri.* » (*Note de l'Auteur.*)

(2) Qu'on fasse attention aussi que, dans la condamnation de deux criminels, qui se sont rendus coupables du même crime, le jury accorde souvent à l'un d'eux le bénéfice des *circonstances atténuantes*, qu'il refuse à l'autre, et cela parce qu'il trouve que celui-là a mis moins de perversité que celui-ci dans la perpétration du même crime. Tant il est vrai que les hommes eux-mêmes, ne punissent pas le crime d'après la durée de l'acte, mais d'après la méchanceté de l'intention, autant qu'ils peuvent les connaître par les motifs déterminants du crime ; et rien n'est plus sage ni plus juste que cette conduite. (*Note de l'Auteur.*)

peccato semper vivere cupiunt, quia nunquam desinunt peccare dum vivunt. Cette disposition coupable, ce monstrueux désordre de la volonté humaine, de vouloir toujours placer sa fin dans les créatures, au préjudice, en dépit du Créateur, et de fouler aux pieds la loi de Dieu, le lien sacré des êtres humains entre eux et entre eux-mêmes et Dieu; cet état d'opposition permanente, de révolte habituelle, d'apostasie sacrilége du cœur, à l'égard de Dieu, sont cachés au regard de l'homme qui ne voit que les apparences; mais ils sont clairs et manifestes au regard de Dieu, qui pénètre tous les mystères du cœur, en sonde toutes les profondeurs, lit dans tous ses replis, et en connaît les désirs les plus petits, les intentions les plus secrètes : *Scrutans corda et renes Deus.* (*Psal.* VII, 10.) *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus.* (*Hebr.* IV, 13.) Vous le voyez donc, dit là-dessus saint Thomas : quoique momentanés et finis par rappport à l'acte, les péchés de ces hommes sont pourtant infinis et éternels par rapport à la volonté et à l'intention : *Quamvis culpa sit actu temporalis, voluntate tamen est æterna.* Est-ce donc de l'injustice de la part de Dieu de punir d'une peine sans fin l'homme qui a voulu pécher sans fin?

Et qu'on ne dise pas, reprend ici encore saint Thomas, *que tout pécheur ne va pas jusque-là; qu'il y a des pécheurs qui se proposent de se corriger un jour, et qui, n'ayant, par cette disposition de leur âme, l'intention de pécher toujours, ne méritent pas d'être toujours punis.* Car, d'abord, ces velléités, ces vagues désirs de conversion, inspirés *par la crainte de la peine* plutôt que par l'horreur de la coulpe, en général, peuvent bien se trouver et se trouvent en effet au fond du cœur de ces pécheurs avec la disposition secrète de vivre éternellement sans Dieu, de consacrer la vie entière au péché, de demeurer toujours dans le péché, si cela pouvait se faire impunément. Ainsi Dieu se doit à lui-même de punir éternellement une volonté disposée à se passer éternellement de lui, à demeurer éternellement son ennemie.

Je ne veux pas dire cependant qu'il ne se trouve pas des pécheurs qui ne se livrent au péché qu'en tremblant, et en s'interdisant, en quelque sorte, la satisfaction du péché; qui ne cèdent au mal qu'en regrettant le bien, et lui demeurent toujours secrètement attachés; qui ne sont pas pécheurs d'habitude, mais de circonstance, et je dirais presque de hasard; qui ne se pardonnent pas le péché qu'ils commettent, même au moment où ils le commettent. Au contraire, j'admets que, particulièrement parmi les jeunes gens chrétiennement élevés, il se trouve un grand nombre de ces pécheurs dont les fautes sont moins des offenses que des oublis de Dieu, sont moins des actes d'une volonté perverse que des faiblesses arrachées par surprise à un cœur naturellement inconstant; et j'admets encore que de pareils péchés, aussi temporaires et même fugaces dans la volonté et dans l'intention que dans l'acte, échappent à la punition éternelle, lors même qu'une mort subite ne leur a pas permis d'être effacés par la confession. Ce n'est pas (comprenez bien ma pensée) qu'il soit possible qu'aucun péché grave, consommé et non rétracté par le repentir, trouve grâce au tribunal de la justice de Dieu; mais c'est que les péchés de l'espèce dont nous venons de parler, qu'on subit plutôt qu'on ne les aime, et dont on a le désir *sincère* de se corriger, sont des péchés dont on se repent déjà, sont des péchés à demi pardonnés, sont des péchés que, lors même qu'on n'a pas eu le temps de les désavouer par les actes extérieurs de la pénitence pendant la vie, il est possible d'anéantir par le désir de la pénitence au moment de la mort. Ah! nous ne savons pas ce qui se passe dans l'âme humaine au moment suprême où elle se trouve en face de l'éternité; nous ne savons pas si, avant de se séparer du corps même par la mort la plus inattendue et la plus instantanée, elle n'a pas du moins un instant à elle pour se reconnaître. Ce que nous savons, c'est que le repentir, ce retour du cœur à lui-même: *Redite, prævaricatores, ad cor* (*Isa.* XLVI, 8), se faisant avec la rapidité de la pensée et du désir, est lui-même l'affaire d'un instant, et que rien ne nous empêche de croire que le Dieu de miséricorde et de bonté en accorde la grâce à l'âme, qui, en s'écartant de sa loi, ne lui a pas tourné le dos, et qui ne s'est éloignée de lui qu'ayant le regard, le regard du regret, fixé sur lui. En un mot, donnez-moi des péchés qui, par une raison quelconque, ne sont pas des actes réfléchis de l'âme, ni vraiment voulus par elle, et je vous dirai qu'ils ne seront pas toujours punis, et que conséquemment ils sont en dehors de notre question. La sévérité de la colère de Dieu ne frappe que l'impénitence finale, c'est-à-dire le pécheur ne voulant du Dieu vivant pas même dans l'horrible instant où il va lui tomber dans les mains : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* (*Hebr.* X, 31); le pécheur refusant la réconciliation que Dieu lui fait offrir sur son lit de mort par l'entremise de l'Eglise; le pécheur persévérant jusqu'au dernier moment dans son attachement au péché; le pécheur portant au delà de la tombe, dans toute sa triste rigueur, la disposition, avec laquelle il s'était livré au péché, de le commettre toujours; le pécheur insultant jusqu'au dernier moment la justice de Dieu, bravant ses châtiments, méprisant ses menaces, ne croyant pas à ses promesses, désespérant de sa miséricorde, et dont le dernier soupir n'est qu'un acte de haine et de mépris de la majesté infinie de Dieu, qu'il laisse entrevoir par son affreuse indifférence, lors même qu'il ne les manifeste point par ses blasphèmes. Or, peut-on douter que de pareils hommes aient vraiment voulu toujours pécher pendant leur vie, puisqu'ils pèchent pendant l'instant même de leur mort? Et dès lors, reprend saint

Grégoire, n'est-il pas conforme à la plus exacte et à la plus éclatante justice du Souverain Juge, que, dans l'autre monde, ne soient jamais sans supplice ceux qui, dans ce monde-ci, ne voulurent être jamais sans péché? *Ad magnam justitiam pertinet judicantis, ut nunquam careant supplicio qui, dum viverent, nunquam voluerunt carere peccato.* Ainsi, dit saint Grégoire, concluant cette profonde et puissante argumentation, à laquelle je défie nos petits philosophes de pouvoir rien opposer, ainsi, la raison pour laquelle les damnés subissent une peine sans fin, n'est, sachez-le bien, que parce qu'ils ont eu la volonté réelle et obstinée de pécher sans fin : *Ideo sine fine pœnas luent, quia voluntatem habuerunt sine fine peccandi.*

D'après ces hautes doctrines des plus grands hommes de l'Eglise, et qui ne sont que les doctrines de la raison et du bon sens, il y a dans tous les actes humains le *fini* et l'*infini* : le fini dans la matérialité de l'acte même qui, provenant d'une créature, d'un être fini, ne peut-être que fini ; et l'infini dans les dispositions de la volonté, qui, par sa puissance, embrasse l'éternité. Comme le juste n'est donc que l'homme, par la justice de ses opérations temporaires, voulant le Créateur pour toujours ; de manière que, s'il vivait toujours, il voudrait être toujours juste ; comme le juste, c'est l'homme pratiquant par des actes matériellement finis des vertus intentionnellement infinies ; de même le pécheur, le vrai pécheur, (car tout ce que l'on nomme *pécheur* n'est pas toujours un vrai pécheur, pas plus que tout ce que l'on nomme *juste* n'est toujours un vrai juste), de même le vrai pécheur n'est que l'homme, par la perversité de ses opérations temporaires, voulant la créature pour toujours ; de manière que, s'il vivait toujours, il voudrait être et serait toujours pécheur; le pécheur n'est que l'homme accomplissant, par des actes matériellement finis, des péchés intentionnellement infinis. Or, la justice n'est que l'équation exacte entre la vertu et sa récompense, entre le crime et sa punition ; n'est que l'équation entre les actes humains, de quelque nature qu'ils soient, et leur rétribution. Puisque donc tous les actes humains ont du fini et de l'infini, il est de toute nécessité que le fini et l'infini se trouvent dans leur rétribution aussi. Si l'un ou l'autre manquait dans la rétribution, le fini ou l'infini de l'acte demeurerait sans rétribution, et dès lors il n'y aurait pas d'équation exacte entre les actes humains et leur rétribution ; il n'y aurait pas de justice. Dieu voulant donc être juste, — et l'Etre parfait ne peut vouloir que cela, — doit aux actes humains une rétribution *finie* et *infinie* en même temps : une rétribution *finie*, correspondant à leur matérialité finie, et une rétribution *infinie* correspondant à leur *intentionalité* infinie : c'est ce qui arrive dans la distribution des récompenses et des châtiments de l'autre vie. Tous les célestes Compréhenseurs jouissent du même bonheur, mais à différents degrés, selon que leurs vertus ont été plus ou moins grandes, plus ou moins nombreuses ; et de même les damnés de l'enfer souffriront tous les mêmes tourments, mais à différents degrés, selon que leurs péchés ont été plus ou moins grands, plus ou moins nombreux, eux aussi : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum.* (*Apoc.* XVIII, 7.) Voilà donc une rétribution graduée, correspondant à la matérialité finie de leurs actes, et par conséquent *finie*. Mais ni le bonheur des Saints, ni le malheur des méchants, n'auront jamais de fin ; et voilà aussi une rétribution *infinie* correspondant à l'*intentionalité* infinie de ces mêmes actes ; voilà donc une rétribution finie et infinie en même temps, finie dans son *intensité*, et infinie dans sa *durée*, et parfaitement adéquate, parfaitement conforme à des actes matériellement finis et intentionnellement infinis ; voilà de l'équation parfaite, de la parfaite justice.

Le salut éternel ne s'obtient, il est vrai, que par le secours et le concours de la grâce ; il n'est même que l'œuvre de la grâce. Cependant, dès que l'homme coopère librement à la grâce, le salut éternel est pour lui, d'après saint Paul, une *couronne de justice : Reposita est mihi corona justitiæ.* (*II Tim.*, IV, 8.) Et pourquoi ? Parce que le juste coopérant, jusqu'à la fin, aux grâces du salut, est l'homme voulant, je le répète, le bien pour toujours, et que, dès lors, seul un bonheur éternel est la juste récompense du désir d'une justice éternelle. De même la damnation éternelle ne s'encourt que par le concours des passions ; elle est même l'œuvre en quelque sorte des passions. Cependant, dès que l'homme se livre librement aux passions par l'abus et par le refus réfléchis et obstinés de toute grâce, la damnation éternelle est pour lui un supplice mérité : *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt.* (*Job.* XXI, 13.) Et pourquoi ? Parce que le pécheur, foulant aux pieds la grâce et la loi de Dieu, et plaçant jusqu'à la fin sa félicité dans le contentement des passions, est l'homme voulant le mal pour toujours, et que, dès lors, seul un malheur éternel est le juste châtiment du désir d'une injustice éternelle. Loin donc que la peine éternelle du péché soit une peine injuste pour les damnés, elle est autant juste pour eux que la récompense éternelle de la vertu l'est pour les prédestinés ; et si Dieu ne punissait pas éternellement le péché, il serait autant injuste que s'il ne récompensait pas éternellement la vertu. Que dites-vous donc, mes frères, de cette logique de la foi, si simple mais si solide, si claire, et si propre à contenter la raison même de ceux qui veulent tout décider par la raison ? Ne vaut-elle pas la logique de l'incrédulité, logique nébuleuse, sophistique, contradictoire, absurde ? Y a-t-il rien de plus conforme en même temps à la raison de l'homme et à la justice de Dieu que le dénouement du grand drame de l'humanité au jugement dernier,

que le Fils de Dieu nous a révélé par cette simple et majestueuse parole : *Sur cela les pécheurs s'en iront au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle.*

Le Père VENTURA DE RAULICA.

ETUDE (L') DE SOI-MEME.

Le précepte le plus commun de la philosophie, tant païenne que chrétienne, est celui de se *connaître soi-même*, et il n'y a rien en quoi les hommes se soient plus accordés que dans l'aveu de ce devoir : c'est une de ces vérités sensibles qui n'ont point besoin de preuves, et qui trouvent dans tous les hommes un cœur qui les sent et une lumière qui les approuve. Quelque agréable qu'on s'imagine l'illusion d'un homme qui se trompe dans l'idée qu'il a de lui-même, on le trouve toujours malheureux d'être trompé et on est au contraire pénétré du sentiment qu'un poëte a exprimé dans ces vers :

Illi mors gravis incubat
Qui, notus nimis omnibus,
Ignotus moritur sibi. (SENEC. *Thyest.*)

Qu'un homme est méprisable à l'heure du trépas,
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous, et ne se connaît pas.

Il faut faire d'autant plus d'état de ces principes, dans lesquels les hommes se trouvent unis par un consentement si unanime, que cela ne leur arrive pas souvent. Leur humeur vaine et maligne les a toujours portés à se contredire les uns les autres, quand ils en ont eu le moindre sujet. Chacun a voulu ou rabaisser les autres ou s'en distinguer, en disant quelque chose de nouveau et en ne suivant pas simplement le train commun. Ainsi il faut qu'une vérité soit bien claire, lorsqu'elle étouffe cette inclination, et qu'elle les contraint à se réunir dans quelque maxime. Et c'est ce qui est arrivé à l'égard de celle-ci : car il ne s'est point trouvé de philosophe assez bizarre pour prétendre que l'homme devait éviter de se connaître ; que si quelqu'un passait même jusqu'à cet excès, il ne le pourrait faire qu'en supposant que l'homme est si malheureux, et que ses maux sont tellement sans remède, qu'il ne ferait qu'augmenter son malheur en se connaissant soi-même, et ainsi il faudrait toujours se connaître, pour conclure même ce bizarre raisonnement, qu'il est bon de ne se connaître pas.

Mais ce qui est bien étrange, c'est qu'étant si unis à avouer l'importance de ce devoir, ils ne le sont pas moins dans l'éloignement de le pratiquer : car, bien loin de travailler sérieusement à acquérir cette connaissance, ils ne sont presque occupés toute leur vie que du soin de l'éviter. Rien ne leur est plus odieux que cette lumière qui les découvre à leurs propres yeux, et qui les oblige de se voir tels qu'ils sont. Ainsi ils font toutes choses pour se la cacher, et ils établissent leur repos à vivre dans l'ignorance et dans l'oubli de leur état. NICOLE.

ÉTUDES.

UTILITÉ QUE LES JEUNES GENS PEUVENT RETIRER DE LA LECTURE DES AUTEURS PROFANES.

Nous croyons, mes chers enfants, que la vie présente n'est rien : tout ce qui se borne aux avantages temporels de cette vie n'est pas un bien à nos yeux. La naissance, la force, la beauté, la bonne mine, les honneurs, l'empire même ; tout ce qu'il y a de grand dans le monde nous semble peu désirable : sans envier le prétendu bonheur de ceux qui possèdent ces avantages, nous portons plus loin nos espérances. Dans tout ce que nous faisons, nous nous proposons pour terme une vie future. Tout ce qui peut nous y conduire, nous disons qu'il faut l'aimer et le rechercher de toutes ses forces, mais qu'il faut mépriser tout ce qui nous écarte de ce but désiré.

Les saintes Ecritures nous apprennent ces vérités en nous instruisant par des dogmes mystérieux. Mais comme votre jeunesse ne vous permet pas encore de pénétrer dans leur profondeur, nous exerçons les yeux de votre esprit à regarder dans les livres qui ne leur sont pas opposés, comme dans des ombres et dans des miroirs. C'est ainsi qu'on applique les soldats à divers exercices qui paraissent des amusements, mais qui les rendent plus propres à des combats sérieux. Imaginez-vous qu'on nous propose un combat de la plus grande importance, et qu'il faut nous y préparer avec tout le soin dont nous sommes capables, nous occuper de la lecture des poëtes, des orateurs, de tous les écrivains qui peuvent nous servir à perfectionner notre âme. De même que, pour teindre les étoffes, les ouvriers emploient certaines préparations qui disposent le tissu à recevoir la couleur pourpre ou toute autre couleur qu'ils veulent lui donner : ainsi si nous voulons empreindre en nous l'idée du beau assez fortement pour qu'elle soit ineffaçable, nous devons nous initier dans les sciences profanes, avant de vouloir entrer dans le secret des sciences sacrées. Par là nous nous accoutumons à ces vives lumières, comme on s'accoutume à regarder le soleil, en voyant son image dans l'eau.

Je vous ai montré suffisamment que les sciences profanes ne sont pas inutiles, il faut vous apprendre maintenant dans quelle source il faut les puiser. Pour commencer par les poëtes, dont les discours sont plus variés, nous ne devons pas nous attacher à tout ce qu'ils disent. Nous recueillerons les actions et les paroles des grands hommes dont ils nous parlent : nous les admirerons et nous tâcherons de les imiter. Mais, quand ils nous présenteront d'infâmes personnages, nous nous boucherons les oreilles pour ne pas les entendre, comme fit Ulysse, au rapport de ces mêmes poëtes, pour éviter le chant des sirènes. En écoutant de mauvais discours, on s'accoutume aux mauvaises

actions. Nous devons donc veiller soigneusement sur notre âme, de peur que des maximes perverses ne s'insinuent dans le cœur par l'agrément des paroles, et que nous n'avalions le poison avec le miel. Ainsi, nous ne ferons aucune estime des poëtes médisants et satiriques, ni de ceux qui représentent les hommes livrés aux honteuses passions. Nous ne les écouterons pas lorsqu'ils mettent la félicité dans les plaisirs d'une table somptueuse qui retentit de chansons dissolues, et encore moins, lorsqu'ils parlent de la pluralité des dieux et de leurs querelles indécentes. Le frère, chez les poëtes, est en discorde avec son frère; les parents et les enfants se font une guerre implacable. Ils attribuent à leurs dieux des crimes que nous rougirions de nommer; et surtout à ce Jupiter, qu'ils annoncent comme la divinité suprême. Abandonnons ces horreurs au théâtre.

Je puis raisonner de même sur les écrivains en prose qui ne cherchent qu'à corrompre l'esprit de ceux qui les lisent. Nous n'imiterons pas ces orateurs qui ne se servent de leur art que pour tromper. Des chrétiens qui ont choisi la voie droite et véritable, à qui l'Evangile défend même les procès, ne peuvent s'accommoder du mensonge, ni dans les affaires judiciaires, ni dans aucune autre. Dans les auteurs profanes, il faut étudier ceux de leurs écrits où ils ont loué la vertu et blâmé le vice. Dans les fleurs, on se contente de regarder la couleur et de respirer le parfum; mais les abeilles en expriment un suc dont elles composent leur miel. De même, ceux qui, dans leurs lectures, ne cherchent pas uniquement leur plaisir, en tirent des maximes utiles qu'ils déposent dans leur esprit. Et, comme nous avons soin, en cueillant les roses, d'éviter les épines, de même, en recueillant dans les livres profanes tout ce qu'il y a d'utile, nous éviterons tout ce qu'il y a de nuisible.

Ce n'est pas un médiocre avantage que l'esprit des jeunes gens s'habitue à ce qui est honnête, que ces premières traces s'impriment dans leurs âmes encore tendres, assez fortement pour qu'elles ne puissent jamais s'en effacer. N'est-ce pas le désir d'exciter les jeunes gens à la vertu, qui a dicté à Hésiode ces vers qui sont dans la bouche de tout le monde, et dont voici le sens : « Le chemin qui conduit à la vertu semble, au premier coup d'œil, rude, difficile, escarpé, ne promettant que des sueurs et de la fatigue : aussi n'est-il pas donné à tout le monde d'en approcher, à cause de sa raideur, ou d'arriver au sommet. Mais, une fois qu'on y est parvenu, alors on trouve que ce chemin est uni, doux, facile, plus agréable qu'un autre qui conduit au vice, qu'on peut prendre sur-le-champ, comme dit le même poëte, parce qu'il est voisin de celui de la vertu. » Pour moi, il me semble qu'en parlant ainsi, Hésiode ne s'est proposé autre chose que de nous exhorter à devenir vertueux, et à ne pas nous laisser décourager avant d'être arrivés au but. Si nous trouvons d'autres écrivains qui célèbrent également la vertu, remplissons-nous de leurs préceptes, puisqu'ils nous conduisent au même terme.

Un homme habile à expliquer le sens des poëtes me disait que toute la poésie d'Homère est l'éloge de la vertu, et que tout ce qui n'y est pas mis pour l'ornement tend à cette fin.

Presque tous ceux qui ont écrit sur la sagesse ont loué la vertu dans leurs ouvrages, chacun suivant ses forces; nous devons les écouter, et tâcher de suivre leurs maximes dans notre conduite; car celui-là seul est sage, qui met en pratique sa philosophie : ceux qui ne sont philosophes qu'en paroles ressemblent à des ombres fugitives (1). Le vrai sage me paraît ressembler à un peintre qui, représentant les plus belles figures d'hommes, serait lui-même le modèle de ceux dont il trace les portraits. Louer publiquement la vertu en termes magnifiques, débiter à ce sujet de longs discours, mais en particulier préférer le plaisir à la tempérance, la cupidité à la justice, c'est imiter ces comédiens qui représentent souvent les rois et les princes, n'étant eux-mêmes ni princes ni rois, et quelquefois même n'étant pas des hommes libres. Un musicien ne voudrait pas prendre une lyre mal accordée; un coryphée ne voudrait pas diriger un chœur qui ne chanterait pas avec la plus parfaite harmonie. Et un homme sera en discorde avec lui-même! et il ne montrera pas une conduite conforme à ses discours! Il dira comme dans Euripide : Ma bouche a prononcé un serment auquel mon cœur n'a eu aucune part! Il sera plus jaloux de paraître vertueux que de l'être réellement! Mais, s'il faut en croire Platon, le dernier terme de la perversité, c'est de paraître juste quoiqu'on ne le soit pas.

Saint Basile.

ÉTUDES DES CHRÉTIENS.

Cependant s'établissait une philosophie bien plus sublime, je veux dire la religion chrétienne, qui fit bientôt évanouir cette philosophie purement humaine, et décria encore plus les autres études moins sérieuses. La principale étude des Chrétiens était la méditation de la loi de Dieu et de toutes les saintes Ecritures, suivant la tradition des pasteurs qui avaient fidèlement conservé la doctrine des Apôtres. Ils appelaient tout le reste *Etudes étrangères* ou *extérieures*, et les rejetaient, comme faisant partie des mœurs des païens. En effet, la plupart de leurs livres étaient inutiles ou dangereux. Les poëtes étaient les prophètes du diable, qui ne respiraient que l'idolâtrie

(1) Saint Basile fait allusion à un vers de l'Odyssée; c'est le devin Tirésias dont il est question dans Homère.

et la débauche, et faisaient des peintures agréables de toutes sortes de passions et de crimes. Plusieurs philosophes méprisaient toute religion en général, et niaient qu'il pût y avoir des miracles et des prophéties; d'autres s'efforçaient d'appuyer l'idolâtrie par des allégories sur des choses naturelles, et par les secrets de la magie. De plus, leur morale était remplie d'erreurs, et roulait toute sur ce principe d'orgueil, que l'homme peut se rendre bon lui-même. Les orateurs étaient pleins d'artifices, de mensonges, d'injures ou de flatteries; et les sujets les plus solides de leurs discours étaient les affaires dont les chrétiens ne cherchaient qu'à se retirer: ils auraient cru perdre le temps qui leur était donné pour acquérir l'éternité, s'ils l'eussent employé à la lecture des histoires étrangères, à des spéculations de mathématique, ou à d'autres curiosités: et toujours ils y voyaient le péril de la vanité, inséparable des études les plus innocentes. Ainsi la plupart des chrétiens s'appliquaient au travail des mains et des œuvres de charité envers leurs frères. Leurs écoles étaient les églises où les évêques expliquaient assidûment les saintes Ecritures. Il y avait aussi des prêtres et des diacres occupés particulièrement à l'instruction des catéchumènes, et aux disputes contre les païens; et chaque évêque prenait un soin particulier de l'instruction de son clergé, principalement des jeunes clercs qui étaient continuellement attachés à sa personne pour lui servir de lecteurs et de secrétaires, le suivre et porter ses lettres et ses ordres. Ils apprenaient ainsi la doctrine et la discipline de l'Eglise, plutôt par une instruction domestique et un long usage, que par des leçons réglées.

On ne peut nier toutefois qu'il n'y eût plusieurs chrétiens très-savants dans les livres des païens, et dans les sciences profanes: mais si l'on veut bien l'examiner, on trouvera que la plupart avaient fait ces études avant d'être chrétiens. Ils savaient les employer utilement pour la religion. Tout ce qu'ils y trouvaient de bon, ils le revendiquaient comme leur propre bien, parce que toute vérité vient de Dieu. Ils se servaient des bonnes maximes de morale qui se trouvent répandues dans les poëtes et dans les philosophes, et des beaux exemples de l'histoire, pour préparer la voie à la morale chrétienne. Au contraire, ils prenaient avantage de l'absurdité des fables, et de l'impiété de la théologie païenne, pour la combattre par ses propres armes, et employaient aussi la connaissance de l'histoire pour les controverses contre les païens. C'était dans cette vue que Jules Africain avait composé cette célèbre *Chronologie* dont Eusèbe a pris la sienne: c'est dans ce dessein que le même Eusèbe a fait sa *Préparation évangélique*; et saint Clément Alexandrin, son *Avis aux gentils* et ses *Stromates*. Depuis, les Ariens et les autres hérétiques, qui se servirent de la philosophie pour combattre la foi, obligèrent aussi les saints Pères de l'employer pour renverser leurs sophismes. Ainsi ils usaient des livres profanes avec une grande discrétion, mais avec une sainte liberté. D'où vient qu'ils regardèrent comme une nouvelle espèce de persécution, la défense que Julien l'Apostat fit aux chrétiens d'enseigner et d'étudier les livres des Grecs, c'est-à-dire des païens? On voit qu'il y avait dès lors des chrétiens qui faisaient profession d'enseigner les lettres humaines, ce qui n'était pas permis dans les premiers temps, si nous en croyons Tertullien. Mais les raisons qu'il allègue avaient cessé depuis la conversion des empereurs et la liberté entière du christianisme. Cet heureux changement fit tomber dans le mépris les philosophes mêmes. Saint Augustin témoigne que de son temps on ne les entendait plus discourir dans les gymnases, qui étaient leurs écoles propres; que dans celles des rhéteurs on racontait encore quelles avaient été leurs opinions, mais sans les enseigner et sans expliquer leurs livres, dont même les exemplaires étaient rares: que personne n'osait plus combattre la vérité sous le nom de *stoïcien* ou d'*épicurien*; et que, pour être écouté, il fallait se couvrir du nom de *chrétien*, ou se ranger sous quelque secte d'hérétiques. Ce n'est pas que saint Augustin même n'eût très-bien étudié tous les philosophes dans sa jeunesse; et on peut dire qu'il était un philosophe parfait, puisque jamais il n'y a eu un homme d'un esprit plus pénétrant, d'une méditation plus profonde, d'un raisonnement plus suivi. La plupart des Pères Grecs étaient grands philosophes. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'entre les philosophes fameux de l'antiquité celui dont ils se servaient le moins était Aristote. Ils trouvaient qu'il ne parlait pas dignement de la Providence divine, ni de la nature de l'âme; que sa logique était trop embarrassée, et sa morale trop humaine: car c'est le jugement qu'en fait saint Grégoire de Nazianze. Quoique Platon ait aussi ses défauts, les Pères s'en accommodaient mieux, parce qu'ils y trouvaient plus de traces de la vérité, et de meilleurs moyens pour la persuader. Au reste, il est évident que, s'ils méprisaient Aristote, ce n'était pas qu'ils ne pussent le bien entendre, et mieux sans doute que ceux qui l'ont tant élevé depuis.

Ce qui avait le plus décrié la philosophie profane, c'est que l'on voyait partout de vrais philosophes; c'était les bons chrétiens, particulièrement les moines. Ce mépris des honneurs, de l'opinion des hommes, des richesses et des plaisirs; cette patience dans la pauvreté et dans le travail, que Socrate et Zénon avaient tant recherchée, et dont ils avaient tant discouru, les solitaires la pratiquaient, et beaucoup plus excellemment, sans disputer et sans discourir. Ils vivaient dans une tranquillité parfaite, vainqueurs de leurs passions, et continuellement unis à Dieu. Ils n'étaient à charge à personne; et sans écrire, sans presque parler, sans se montrer que rarement, ils instruisaient tout

le monde par leur exemple et par l'odeur de leurs vertus. Il ne faut donc pas s'étonner de la grande vénération qu'ils s'attirèrent, ni juger de ces anciens moines par ceux que l'on voyait avant les dernières réformes, dont le relâchement avait rendu méprisable ce nom si honoré des anciens. Il faut songer que c'étaient de vrais disciples de saint Antoine, de saint Basile, de saint Martin et des autres saints, dont ils pratiquaient les règles, et dont ils imitaient les vertus. Car les monastères étaient de véritables écoles, où l'on apprenait, non pas les lettres humaines et les sciences curieuses, mais la morale et la perfection chrétienne : et on l'apprenait moins par la lecture que par l'oraison et la pratique effective, par les exemples vivants des frères et par les corrections des supérieurs. Cette perfection des monastères y attirait les hommes les plus sages et les plus raisonnables ; et souvent on était obligé de les y aller chercher pour le service et le gouvernement des églises. Ceux que l'on tirait ainsi des monastères gardaient ordinairement les exercices de la vie monastique dans l'état du sacerdoce, et les enseignaient à leurs disciples ; et de là vint l'alliance de la vie monastique avec la cléricature, qui fut si ordinaire depuis le v^e^ siècle. Plusieurs évêques vivaient en commun avec leurs prêtres, ce qui leur donnait plus de facilité de les instruire dans la science ecclésiastique : et pour les jeunes clercs, ceux qui n'étaient pas auprès de l'évêque, vivaient avec quelque saint prêtre, qui veillait particulièrement à leur éducation. Il y avait encore des écoles profanes où l'on enseignait la grammaire pour la nécessité d'écrire et de parler correctement : la rhétorique, qui devenait de jour en jour plus forcée et plus puérile : l'histoire, que l'on commençait à réduire toute en abrégé : la jurisprudence, qui demeurait toujours, ne dépendant non plus de la religion que du reste : et les mathématiques qui sont les fondements de plusieurs arts nécessaires à la vie.

Les études souffrirent une grande diminution par la ruine de l'Empire d'Occident, et l'établissement des peuples du Nord : il n'en resta presque plus que chez les ecclésiastiques et les moines. En effet, il n'était guère demeuré de Romains, hors le clergé, que des paysans et des artisans serfs pour la plupart : les Francs et les autres barbares n'étudiaient point, et s'ils avaient quelques usages des lettres pour le commerce de la vie, ce n'était qu'en latin ; car ils ne savaient point écrire en leur langue. Les études profanes comme les humanités et l'histoire, furent les plus négligées. Il n'était pas bienséant à des ecclésiastiques de s'y occuper ; et l'on sait avec quelle vigueur saint Grégoire reprit Didier, évêque de Vienne, de ce qu'il enseignait la grammaire. D'ailleurs, ayant moins de livres et moins de commodités pour étudier, que dans les siècles précédents, ils s'appliquaient au plus nécessaire, c'est-à-dire à ce qui regardait immédiatement la religion.

FLEURY.

EUCHARISTIE (L'),

MÉMORIAL PERPÉTUEL DE LA RÉDEMPTION.

La plus grande des œuvres de Dieu n'est pas la création du monde, mais la rédemption du monde. Pour créer le monde, Dieu n'a eu à triompher que du néant ; mais, pour le racheter, il a dû triompher du mal : et le mal résiste à Dieu, plus que le néant.

C'est pour cela qu'aux yeux du plus grand esprit, de la plus étonnante personnalité du christianisme, saint Paul, le mystère de Dieu fécondant, par un mot, le néant, et en faisant sortir l'univers, n'a été, en quelque sorte, qu'un jeu, un rien. *Dieu*, disait-il, *a appelé ce qui n'était pas ; et ce qui n'était pas lui a répondu comme ce qui est ;* et voilà tout : « *Vocat ea quæ non sunt, sicut ea quæ sunt* » (*Rom.* IV, 17) ; et c'est encore pour cela que, longtemps avant saint Paul, David avait renfermé, lui aussi, dans ces deux mots, toute l'histoire de la création : *Dieu dit, et le tout fut fait ; Dieu commanda, et le tout fut créé :* « *Ipse dixit. et facta sunt ; ipse mandavit, et creata sunt.* » (*Psal.* XXXII, 9.) Mais quant au mystère du Fils de Dieu fait homme, répandant son sang et mourant pour l'homme, saint Paul l'a appelé *le chef-d'œuvre de la sagesse et de la puissance de Dieu*, où la sagesse et la puissance de Dieu elles-mêmes apparaissent dans tout l'éclat de leur majesté, dans toute la splendeur de leurs prodiges ; *Prædicamus Jesum Christum, et hunc crucifixum, Dei virtutem et Dei sapientiam.* (*I Cor.* I, 23, 24.) Et un autre prophète, faisant allusion au même mystère, a dit : C'est l'œuvre propre de Dieu, c'est l'œuvre de Dieu par excellence, accomplie, vivifiée au milieu des temps, et réunissant en elle-même et dominant par elle-même tous les temps : *Domine, opus tuum, in medio annorum vivifica illud.* (*Habac.* III, 2.)

Mais, à la différence des œuvres de l'homme, qui, à peine achevées, deviennent des événements passés, et dont les inscriptions et les monuments par lesquels on prétend leur assurer l'éternité ne font que prêcher la caducité et la mort ; la grande œuvre de Dieu, l'œuvre merveilleuse, immense de la restauration de l'univers par la croix, achevée depuis dix-huit siècles, est une œuvre toujours présente, toujours subsistante, toujours vivante, toujours durable. Car, ainsi qu'il l'avait fait annoncer, dans les termes les plus clairs, par son prophète, Dieu, dans l'excès de sa miséricorde et de sa bonté, en a voulu perpétuer le souvenir dans l'ineffable et délicieux mystère de l'Eucharistie, où il se donne toujours lui-même en nourriture à ceux qui le craignent vraiment ; c'est-à-dire à ceux qui le servent, l'aiment et l'adorent : *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus : escam dedit timentibus se* (*Psal.* CX, 4.

L'Eucharistie est donc Dieu compagnon de notre exil, Dieu objet de notre culte, Dieu effaçant nos péchés et nous comblant de ses grâces, Dieu, en même temps, prix de notre rachat, aliment de nos âmes, gage de notre immortalité; l'Eucharistie est le mystère des mystères, la merveille des merveilles, le prodige des prodiges, résumant en elle-même, renouvelant toujours par elle-même tous les mystères, toutes les merveilles, tous les prodiges de la rédemption : *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus : escam dedit timentibus se.*

LE PÈRE VENTURA DE RAULICA.

EUCHARISTIE (L')

ET LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

Nous avons remarqué ailleurs, d'après le grand saint Augustin, que le *culte* est ainsi nommé du mot latin *colo (je cultive)*, parce que, par le culte, nous *cultivons*, en quelque sorte, le cœur de Dieu et y faisons germer la miséricorde, et que Dieu *cultive* notre cœur et y produit la vertu. Or, cette *culture* précieuse, de deux côtés, se faisant particulièrement par le *sacrifice*, le sacrifice est de l'essence du culte, et l'âme du culte, et tout culte se résume dans le sacrifice. Mais l'Eucharistie n'est pas seulement un grand mystère et un grand sacrement; elle est aussi le plus auguste, le plus précieux des sacrifices; et cela autant par l'excellence de sa victime et la perfection de son immolation, que par la fécondité merveilleuse de ses effets; et par conséquent l'Eucharistie est aussi la perfection du culte.

Le sacrifice se définit généralement : *L'offrande d'une chose extérieure et sensible que le prêtre légitimement ordonné fait à Dieu, et par laquelle la chose offerte est changée en une autre, ou est détruite; et tout cela afin de signifier que la créature raisonnable reconnaît le domaine absolu du Dieu créateur sur elle, et s'y assujettit; et afin de rendre par ce rite, à ce Dieu Très-Haut, le culte suprême de latrie qui lui est dû.* En effet, en offrant à Dieu la chose créée, nous le reconnaissons Créateur, Auteur et Maître de toutes les choses; et, en la consumant et en la détruisant, nous avouons, 1° que le Dieu qui a créé le tout du néant n'a pas besoin de nos dons extérieurs; 2° qu'en le regardant comme le seul maître de notre vie, nous ne voulons pas en abuser, mais l'employer comme l'hostie que nous lui offrons pour sa gloire; 3° que nous sommes même prêts à donner cete vie pour lui, quand et comment il lui plaira de nous la redemander; et 4° enfin que, dans notre qualité de pécheurs, nous nous croyons indignes de jouir de cette vie et obligés de la lui sacrifier; mais que, sachant bien que ce Dieu de bonté n'exige pas que nous nous donnions nous-mêmes la mort, nous entendons substituer d'autres victimes qui meurent pour nous, afin de satisfaire sa justice et obtenir les secours de sa miséricorde.

Telle est, mes frères, la grandeur, l'importance, la nécessité de l'acte religieux qu'on appelle « sacrifice : » acte transcendant, immense, dont l'homme n'a pu puiser l'idée en lui-même; acte qu'il n'a pu inventer de lui-même; acte qui n'a été connu et réalisé par tous les humains, dans tous les temps et dans tous les lieux (de manière que l'histoire religieuse de tous les peuples de l'univers se résume dans l'histoire de leurs sacrifices), que parce que c'est Dieu lui-même qui l'a révélé et l'a établi dans le monde, dès l'origine du monde. Or, par l'Eucharistie et dans l'Eucharistie, Jésus-Christ n'a offert et nous autres chrétiens n'offrons, d'après son institution et ses ordres, que son propre corps, œuvre du Saint-Esprit, et divinisé par son union hypostatique avec la Personne divine du Verbe; nous n'offrons que la victime la plus pure, la plus sainte, la plus noble, la plus auguste, la plus parfaite; et par conséquent le sacrifice de l'Eucharistie est le plus pur, le plus saint, le plus noble, le plus auguste, le plus parfait de tous les sacrifices.

Car, qu'a fait notre divin Sauveur à sa dernière Cène? En consacrant séparément le pain et le vin, et en mettant directement sous les accidents du pain son corps, et sous les accidents du vin son sang, il a lui-même séparé son sang de son corps. Voilà donc une véritable immolation : car l'immolation n'est que la séparation du sang du corps de la victime.

Il renferma en même temps tout son corps sous chaque parcelle du pain, et son sang sous chaque goutte du vin. C'est-à-dire qu'il cacha, sous ces humbles espèces, non-seulement sa divinité, mais son humanité aussi; il s'y amoindrit, s'y anéantit lui-même; il s'y plaça dans l'état d'insensibilité de la mort : car, à l'exception près de sa parole divine, qui le révélait à la foi des disciples, rien ne parlait de lui, rien ne l'indiquait, rien ne le révélait à leurs sens comme se trouvant tout entier présent dans les espèces consacrées. Enfin, par la communion qui suivit cette consécration, et par la destruction entière des espèces mangées, il cessa de s'y trouver renfermé : il n'y fut plus sous la forme sacramentelle, et, hors des effets de sa grâce, il ne resta plus rien de lui, sous cette forme mystérieuse de victime, ni sur la table de la consécration, ni dans l'intérieur des communiants. Voilà donc une véritable mort, une destruction entière de la victime, *par rapport aux sens*, ce qui est une condition essentielle du sacrifice. En accomplissant cette *action* sublime, *l'action* par excellence, comme l'appelle l'Eglise, (*Can. Mis.*), le divin Sauveur rendit grâces à son Père, *Gratias agens*; il se reconnut, *en tant qu'homme*, inférieur à lui, et il l'honora comme son maître et comme son Dieu. En même temps il dit : *Ceci est mon corps qui est donné pour vous. Ceci est mon sang qui est répandu pour vous, pour la rémission des péchés* : « *Hoc est corpus meum quod pro vobis datur; Hic est sanguis meus qui pro*

vobis funditur, in remissionem peccatorum ; » et par là il déclara qu'il s'immolait aussi pour les hommes, pour leur obtenir le pardon de leurs fautes et l'abondance de la grâce. Voilà donc le vrai grand Prêtre, le Prêtre éternel, seul digne, seul capable de rendre à Dieu, étant Dieu lui-même, un culte infini et parfait, qui, tout en vivant en lui-même, s'immole mystiquement et sacramentellement lui-même, offre et sacrifie entièrement la seule victime qu'il convenait à un tel Prêtre d'offrir, dans le double but de rendre un culte suprême à Dieu et d'assurer la sanctification et le salut des hommes. Voilà, en un mot, un sacrifice véritable, réel, mais le plus sublime, le plus magnifique, le plus solennel des sacrifices, car une plus noble victime n'avait jamais, ne sera jamais offerte par des mains plus pures. C'était le Prêtre-Dieu offrant à Dieu une victime divine pour honorer Dieu et le réconcilier avec l'homme.

Mais le même Fils de Dieu fait homme, d'un air de puissance et d'empire, ajouta alors ces grandes paroles : *Faites*, vous aussi, *en souvenir de moi*, ce que je viens de faire sous vos yeux : *Hoc facite in meam commemorationem* (*Luc.* XXII, 19 ; *I Cor.* XI, 24) *et toutes les fois que vous mangerez de ce pain et boirez de ce vin, vous représenterez la mort de votre Seigneur, jusqu'au jour où il reviendra : « Quotiescunque manducabitis panem hunc et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat. »* (*I Cor.* XI, 26). Ce fut comme s'il avait dit : « La mémoire de mon sacrifice *futur* ne s'était jusqu'ici conservée toujours vivante dans l'esprit de mes fidèles serviteurs, et ne s'était perpétuée que par le sacrifice des taureaux et des agneaux ; mais la mémoire de mon sacrifice *passé*, que j'aurai accompli sur la croix, se conservera et se perpétuera d'une manière bien différente. Afin de vous rappeler toujours la mort que je vais subir pour vous, vous ne devez faire que ce que vous avez vu faire par moi. Vous ne devez immoler d'autre corps que mon corps, vous ne devez répandre d'autre sang que mon sang, de la même manière mystique et sacramentelle dont je viens de le faire moi-même, et ce sacrifice commencé aujourd'hui par moi, et continué par vous et par vos successeurs, sera l'unique représentation sensible de ma mort, jusqu'à la fin du monde : *Hoc facite in meam commemorationem : mortem Domini annuntiabitis donec veniat.*

Il est donc évident que, dans cette mémorable circonstance, le divin Sauveur ne fit pas une cérémonie passagère, mais établit une institution permanente ; qu'il abolit, d'un mot, l'ancien sacerdoce et les sacrifices anciens, et qu'il leur substitua un sacerdoce nouveau et unique et un nouveau sacrifice, comme le seul sacrifice désormais utile à l'homme et agréable à Dieu. Comme donc à la Messe nous ne faisons, conformément à ses ordres, que prononcer les mêmes paroles qu'il prononça sur la même matière, le pain et le vin, répéter la même auguste cérémonie qu'il fit à la cène ; et comme cette cérémonie fut un véritable sacrifice, de même la Messe est un sacrifice véritable, elle aussi, et de la même nature, de la même excellence, de la même grandeur que celui que le Fils de Dieu offrit lui-même, la veille de sa mort. Seulement, les anciens sacrifices n'ont duré que jusqu'à l'époque où la rédemption s'est accomplie par l'effusion de la grâce, tandis que ce sacrifice nouveau durera jusqu'à ce que cette même rédemption soit consommée par la participation de tous les élus à la gloire. Les anciens sacrifices étaient l'unique consolation des Justes de la Loi, attendant le Messie comme devant souffrir et mourir ; tandis que ce sacrifice nouveau est l'unique consolation des justes de l'Evangile, attendant Jésus-Christ comme devant triompher et régner. Les anciens sacrifices furent pour un temps, le sacrifice nouveau sera pour tous les temps, jusqu'à la fin des siècles : *Mortem Domini annuntiabitis donec veniat.*

La matière éloignée du sacrifice de la Messe est donc le pain et le vin, et c'est, dit saint Remy, ce qui le rend plus précieux ; car c'est une matière qu'on trouve partout et sans difficulté, et par laquelle les plus simples et les plus pures productions de la terre servent à couvrir, à symboliser le don le plus riche et le plus magnifique du ciel ; c'est une matière par laquelle le premier et le plus nécessaire des aliments du corps, pour le maintien de la vie temporelle, sert à procurer à l'âme le plus solide et le plus substantiel aliment pour la vie éternelle ; c'est une matière enfin par laquelle le fruit des labeurs et des sueurs de l'homme devient la matière du sacrifice pour le culte et l'honneur de Dieu : *Ut non esset difficultas in acquirendo et homines de labore manuum suarum sacrificium Deo offerrent* (*Caten. aur. in* XXVI *Matth.*)

La matière prochaine de ce sacrifice, c'est le corps et le sang de Jésus-Christ, le Fils unique et consubstantiel de Dieu et Dieu lui-même, mais Dieu qui, s'étant fait homme, ayant souffert et étant mort pour le salut de l'homme, est la victime la plus agréable à Dieu, et dont le prix, l'excellence, ainsi que la dignité et le mérite, sont infinis !

Nos prêtres ont et exercent, il est vrai, un véritable pouvoir sur le corps réel du Seigneur ; ils immolent, eux aussi, cette Hostie divine, au moyen des paroles de la consécration ; ils l'offrent encore réellement, ils la manient, la dispensent et la conservent, et par cela même ils sont de vrais prêtres. Cependant, le premier et vrai Prêtre du Sacrifice de l'Autel est Jésus-Christ lui-même. Car c'est sa puissante parole, qui, répétée par le prêtre, convertit la substance du pain et du vin en la substance du corps et du sang du Sauveur. C'est donc Jésus-Christ lui-même qui à l'autel, comme jadis au cénacle, est en même temps la victime de son sacrifice et le prêtre de sa victime. Les prêtres ne sont que ses ministres, ses ins-

truments et ses organes vivants; mais c'est lui qui parle par leur bouche et agit par leurs mains. Par conséquent le sacrifice de la Messe conserve à Jésus-Christ son unique privilége d'unique prêtre, véritable source et chef de tous les vrais prêtres, et que, par un serment solennel, Dieu a établi comme l'unique vrai prêtre pour l'éternité : *Juravit Dominus : Tu es sacerdos in æternum.* (*Psal.* CIX, 4.)

Mais cette victime qui est offerte, ce prêtre qui l'offre sur nos autels, est la même victime qui fut offerte, le même prêtre qui l'offrit sur le Calvaire. Le sacrifice de l'Eucharistie est donc, dit le concile de Trente, la répétition de l'unique et vrai sacrifice du Calvaire. C'est Jésus s'offrant toujours lui-même, par le ministère du prêtre. Seulement c'est Jésus-Christ s'offrant sous des formes et des symboles différents, s'offrant d'une manière invisible, ineffable, par la seule puissance de son amour, que la malice et l'injustice des hommes n'offusquent d'aucune manière : *Una eademque hostia, idem nunc se, sacerdotum ministerio, offerens qui seipsum tunc in cruce obtulit, sola offerendi ratione diversa.*

Ce n'est pas seulement le souvenir, c'est la représentation, véritable de sa Passion et de sa mort; c'est cette Passion et cette mort placées continuellement sous les yeux des fidèles, et mises à leur disposition pour les offrir, à leur tour, à Dieu, mais sous des symboles qui n'ont rien de sanglant et d'affreux, et que rien, au contraire, n'excède en simplicité, en innocence et en pureté; et par conséquent c'est le sacrifice élevé à ce haut degré de perfection qui convenait à l'universalité de son usage et à la perpétuité de sa durée : *Mortem Domini annuntiabitis donec veniat.* C'est l'excellence et la grandeur du sacrifice de la Messe; que dirai-je maintenant de sa richesse, de son mérite, de son efficacité?

Comme le sacrifice de l'Eucharistie a remplacé à lui seul tous les anciens sacrifices, on peut l'offrir seul pour les mêmes fins pour lesquelles ils étaient offerts et avec bien plus de mérite et plus de profit, en raison de son excellence infinie et de son entière perfection. Le sacrifice de l'autel est donc, lui aussi, *holocauste* ou sacrifice de *latrie*, par lequel nous rendons au Dieu suprême le culte et l'adoration parfaits : parce que par ce sacrifice non-seulement nous offrons au divin Père la victime la plus noble et la plus digne de sa majesté, la plus agréable à son amour, son propre Fils, mais cette même victime s'offre elle-même sur l'autel, en notre nom, avec la même humilité profonde, avec la même révérence dévote, avec la même obéissance parfaite, avec la même charité infinie avec lesquelles elle s'offrit sur la croix.

Conjointement à cette auguste victime, à Jésus-Christ, son divin Epoux, l'Eglise s'offre elle-même, tous les fidèles s'offrent eux-mêmes aussi à la divine Trinité, par le même sacrifice. En sorte qu'il est impossible de rendre à Dieu un culte plus noble et plus parfait que celui qu'on lui rend dans le sacrifice de la Messe (1).

En second lieu, le mot *Eucharistie* signifie *action de grâces.* Le sacrifice de l'autel s'appelle donc *eucharistique*, parce qu'il est *l'action de grâces par excellence.* Et que pouvons-nous offrir de plus propre, de plus agréable et de plus précieux, afin de témoigner à Dieu notre reconnaissance pour les bienfaits de toute espèce dont il nous a comblés et nous comble à chaque instant, que son propre Fils, *dans lequel la Divinité habite corporellement dans toute sa plénitude* (*Coloss.* II, 9), et qui renouvelle sur nos autels, d'une manière mystique et dans l'état de la plus grande humiliation et de la plus grande obscurité, le même sacrifice sanglant qu'il offrit une fois pour nous sur le Calvaire? Le sacrifice de la Messe est donc un sacrifice de *remerciement;* et c'est ce noble caractère que lui reconnaissait, que célébrait, dans les termes les plus clairs, le Prophète, lorsqu'en le voyant de loin en esprit, il disait : « Pauvre de tout bien que je suis : *Ego vero egenus et pauper sum* (*Psal.* LXIX, 6), que puis-je offrir au Seigneur qui soit digne de lui, en échange de tous les bienfaits dont sa miséricorde m'a enrichi? Voici donc ce que je ferai : j'invoquerai au secours de ma pauvreté et de mon insuffisance le même Dieu que je dois remercier, je lui présenterai de ma main le *même calice* que mon Sauveur lui aura présenté pour mon salut; dans ce calice j'offrirai Dieu à Dieu même, et le même Dieu, auteur unique de tout mon bien, sera aussi le prix unique de ma reconnaissance : *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi? Calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo* (*Psal.* CXV, 12, 13.)

Troisièmement, en instituant le sacrifice eucharistique, Jésus-Christ a dit : *Ceci est mon sang qui sera répandu pour la rémission des péchés.* D'après ces expressions, il est évident que ce sacrifice est aussi un sacrifice *propitiatoire.* En union donc avec toute l'Eglise et sur son inspiration, nous l'offrons pour la rémission des péchés non-seulement de tout le peuple chrétien en général, mais encore de chaque chrétien en particulier qui a besoin de cette *propitiation divine*, afin de

(1) Quoiqu'à la Messe on fasse souvent mention des saints, cependant ils n'y sont invoqués que comme *intercesseurs*, et non pas comme l'objet du sacrifice, qui n'a d'autre objet que Dieu, à qui seulement il est dû; il n'est offert qu'à Dieu, en l'*honneur des saints.* C'est la doctrine et la foi de l'Eglise, par rapport aux messes où il est fait mention de la sainte Vierge et des Saints. En effet, ces messes ne sont pas intitulées, par exemple, « Messes *à* la Conception, *à* la Naissance, *à* la Purification, *à* l'Assomption de Marie, messe à tel Saint; » mais seulement « Messes *pour la fête* (*in festo*) de la Conception, de la Naissance, etc., de Marie » ou « Messe *pour* la fête de tel saint. »

(*Note de l'Auteur.*)

rentrer en grâce avec le Dieu dont il a violé les lois. Et quelle offrande pouvons-nous faire à Dieu qui soit plus capable de nous le rendre *propice*, et de nous obtenir le pardon de nos péchés, que la même offrande que le vrai Agneau immaculé, son Fils divin, lui fit de lui-même sur la croix pour les péchés de tout le monde, et dont *le sang efface les péchés du monde?* Si les sacrifices appelés *propitiatoires* ou *sacrifices pour les péchés*, dans l'ancienne loi, parvenaient en effet à apaiser Dieu et à le rendre propice au peuple ou à l'homme prévaricateur, ce n'était guère par ce qu'ils *étaient*, mais par ce qu'ils *signifiaient;* ce n'était guère parce qu'on y immolait des taureaux ou des béliers, *car il est impossible*, dit saint Paul, *que le sang de ces animaux efface les péchés* (*Hebr.* x, 4); mais c'était parce qu'il figurait l'immolation de Jésus-Christ sur la croix. Car Dieu ne peut trouver qu'en lui-même quelque chose digne de lui, et qui le dédommage des outrages qu'on lui fait; et ce n'est que par la vertu et le mérite infini du sang de son Christ que Dieu peut être apaisé, et peut faire grâce à la créature qui a péché. Si telle était donc l'efficacité du sacrifice de la Croix au *figuré*, quelle sera l'efficacité de ce même sacrifice dans sa *réalité?* Car à l'autel on ne fait que renouveler et perpétuer d'une manière cachée le même sacrifice de la Croix.

Ce n'est pas que, sans les soumettre au pouvoir des clefs, par le sacrement de la pénitence, il suffise d'assister à une messe dans un vrai esprit d'humilité et de piété, pour que nos péchés nous soient remis; mais c'est que, comme l'a défini et déclaré l'Eglise réunie au concile de Trente, offert à Dieu avec un sentiment d'une vraie foi, d'une crainte salutaire, d'une humble révérence et d'un repentir sincère, le sacrifice de la Messe attire sur nous les regards de la miséricorde de Dieu, nous obtient le don de la vraie componction, l'esprit de pénitence, la grâce d'en accomplir toutes les conditions (y compris celle de la confession), et par là il nous prépare et nous assure la rémission des péchés. C'est dans ce sens que nous attribuons au sacrifice de la messe une vertu *expiatrice*, et le croyons un sacrifice vraiment *expiatoire*.

Nous croyons aussi qu'en vertu de son efficacité infinie, le Sacrifice de l'autel est expiatoire non-seulement des péchés des vivants, mais aussi des fautes légères des morts, et qu'il adoucit, abrége ou fait cesser les peines des âmes du purgatoire. En nous conformant donc à la foi et à la pratique constantes de l'Eglise, que le témoignage de tous les Pères et les plus anciennes liturgies de toutes les Eglises nous attestent, nous offrons aussi le sacrifice de la Messe pour tous les fidèles défunts en général, et pour un tel défunt en particulier; et c'est pour nous un sujet de consolation et d'espérance de pouvoir, en nous associant aux admirables prières que l'Eglise adresse à Dieu pendant la messe pour les défunts, implorer le *pardon*, le *soulagement*, la *paix* et la *lumière éternelle* pour les âmes de nos parents et de nos confrères morts dans la grâce du Seigneur, dans la communion de la foi.

Enfin, Dieu ne saurait rien refuser à l'intercession de son propre Fils, s'immolant pour nous, se portant notre médiateur et notre avocat, et qui, ayant commune avec nous la nature humaine pour qu'il demande des grâces, a la nature divine commune avec celui qui les accorde. Le sacrifice de l'Eucharistie est donc aussi *impétratoire*. Aussi, l'une des plus importantes parties de la liturgie de la messe, ce sont les prières qu'on y fait. A chaque messe, ces admirables prières que l'Esprit-Saint, le vrai docteur et l'âme de l'Eglise, a pu seulement dicter, sont répétées *trois fois* en l'honneur de la très-sainte Trinité; et chaque fois la même grâce est demandée par les mérites infinis du Christ, et en particulier par le mérite de son sacrifice qu'on offre sur l'autel, et de la communion eucharistique qui l'y suit. Dans ces prières, l'Eglise n'oublie aucun des besoins, aucune des misères, aucune des conditions du simple fidèle et du peuple chrétien tout entier. On y prie pour la conversion des pécheurs, pour la persévérance des justes, pour la correction de tous les vices, pour l'augmentation de toutes les vertus; on y demande la force pour les faibles, la providence pour les pauvres, le secours pour les malheureux, les consolations pour les affligés, la conservation de la santé, la cessation des maladies, la protection divine pendant la vie, la force pour l'heure de la mort, le bien-être pour les familles, la tranquillité pour les Etats, l'éloignement de tous les fléaux : toutes les grâces pour l'âme, tous les secours pour le corps, la prospérité du temps et l'acquisition de l'éternité bienheureuse. C'est dans ce sacrifice que tout le monde chrétien place sa confiance; c'est de lui et par lui que le simple fidèle obtient tout remède de ses misères et de ses faiblesses, et l'Eglise ses victoires, ses triomphes, ses conquêtes et ses vertus.

Donc par le sacrifice eucharistique on rend à la majesté infinie de Dieu le culte qui lui est dû; on offre le remercîment le plus parfait à sa bonté; on implore et l'on obtient la rémission du péché, on sollicite et on reçoit tous les secours et toutes les grâces spirituelles et corporelles.

Ainsi les quatre espèces de sacrifices de l'ancienne loi se réunissent dans le seul et même sacrifice de la loi nouvelle; il est en même temps à lui seul ce que ces sacrifices-là étaient chacun dans son espèce; il est sacrifice *latreutique* ou *holocauste*, sacrifice *eucharistique* ou d'*action de grâces*, sacrifice *expiatoire* ou *de la rémission des péchés*, et sacrifice *impétratoire* ou le *moyen de demander et d'obtenir toute grâce*. Le sacrifice de l'autel réunit donc en lui la vertu, l'efficacité, le mérite, la gloire de tous les sacrifices. C'est ainsi que l'Eucharistie, en tant que sacrifice, a simplifié le culte, et, en le

simplifiant, elle l'a ennobli, l'a complété, l'a perfectionné.

Mais, tout en offrant ce sacrifice pour de telles fins, on y rend hommage à l'auguste Vierge mère de Dieu, aux anges, aux saints dont on rappelle les vertus, les mérites, les grâces, et dont on invoque l'intercession auprès de Dieu; et pendant que l'Eglise *militante* honore de cette manière l'Eglise *triomphante*, et s'offre elle-même tout entière, par Jésus-Christ, pour la gloire de Dieu et pour sa propre sanctification et son propre bonheur, elle n'oublie pas l'Eglise *souffrante*, puisqu'elle offre pour cette Eglise aussi le même sacrifice. Ainsi, c'est à l'autel que ces trois Eglises, ou pour mieux dire, ces trois portions de l'unique et même Eglise du Christ, si éloignées l'une de l'autre par la distance des lieux et la différence de la condition, se rencontrent, s'entretiennent de leurs propres affaires, se promettent et se donnent mutuellement secours; c'est à l'autel et par l'autel que la famille des *Compréhenseurs*, la famille des *Ames souffrantes* et la famille des *Viateurs* se mettent d'accord, s'embrassent dans l'unité du même esprit et du même amour; c'est sur l'autel qu'est posée la *tête* de cet Angle mystérieux dont l'Ecriture et la liturgie ont chanté la gloire, de cet Angle mystérieux qui réunit la maison *céleste* et la maison *souterraine* à la maison *terrestre*, en fait une seule maison, une seule famille, une seule Eglise, et accomplit ainsi le grand mystère de la communion des saints : *Factus est in caput anguli* (*Psal.* CXVII, 22; *Matth.* XXI, 42); *Domus supernæ et infimæ utrumque junxit angulum.* (*Hym. dedic. Eccles.*)

C'est encore au pied de l'autel, et pendant qu'on y offre le saint sacrifice de l'Eucharistie, que tous les fidèles d'une même Eglise et toutes les Eglises dispersées sur la surface de la terre, unies en esprit au même pasteur, en répétant le même symbole, en adressant à Dieu les mêmes prières, en offrant, pour les mêmes fins, la même victime, confessent la même foi, s'engagent à accomplir les mêmes devoirs, pratiquent le même culte, reconnaissent le même chef, s'unissent dans un centre commun, et lui rendent l'hommage de leur reconnaissance pour la lumière de l'enseignement qu'ils en reçoivent. C'est la Messe qui réunit les brebis entre elles, les troupeaux aux pasteurs, l'épouse à l'époux; la Messe, c'est la règle vivante, le signe sensible de l'unité de l'Eglise. En effet, dans la *post-communion* de la Messe du très-saint Sacrement, l'Eglise s'exprime ainsi : *Accordez-nous, Seigneur, dans votre miséricorde, les dons de l'unité et de la paix qui sont mystiquement représentés par le mystère que nous venons de célébrer : « Unitatis et pacis propitius nobis dona concede, quæ sub istis figuris mystice designantur. »*

Enfin le sacrifice de la Messe ne finit pas avec la messe. En restant sous les espèces du pain consacré, au saint ciboire, après la messe, notre divin Sauveur y demeure toujours à l'état de victime, de prêtre et de sacrifice. Loin de pouvoir les rendre par la parole, nous ne saurions jamais imaginer les grands mystères qu'il accomplit dans un état de telle petitesse, les hauts cris qu'il élève pour nous au ciel, paraissant garder un silence si profond; le feu de l'amour qui le dévore sous ces accidents si froids et si indifférents, et la magnificence de bonté qu'il étale dans l'état d'une obscurité si parfaite. Ce que nous en savons par saint Paul, c'est qu'insensible et mort, en quelque sorte, à nos sens, il y est toujours vivant pour répéter sur la terre le ministère de pitié et d'amour, les fonctions de notre intercesseur, qu'il ne cesse jamais d'accomplir dans le ciel : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* (*Hebr.* VII, 25.) Ce que nous en savons, c'est que notre Pacificateur et notre Paix en personne, il est là, travaillant toujours à réconcilier le monde avec lui et par lui avec Dieu; il est là comme le signal visible, le témoignage perpétuel, la preuve antique, le souvenir vivant de l'amour de Dieu pour les hommes, et le moyen le plus puissant de l'amour des hommes pour Dieu; il est là comme le drapeau blanc de la paix et de la réconciliation, comme le gage de l'alliance irrévocable et éternelle du Rédempteur divin avec les hommes qu'il a rachetés. C'est ainsi que les *pains de proposition* étaient toujours en la présence de Dieu, comme le gage de l'alliance temporaire que Dieu avait faite avec les Hébreux : *Fœdere sempiterno.*

Par conséquent, l'Eucharistie est la gloire de l'Eglise, la consolation et les délices de l'âme fidèle, la vraie Arche de nos sanctuaires, le plus bel ornement, le plus riche et le plus précieux trésor de nos temples. Ah! la sainteté, la grandeur, le respect de nos églises ne tiennent qu'au sacrifice eucharistique qu'on y offre, au pain eucharistique qu'on y conserve. Otez l'Eucharistie, et l'autel n'est plus qu'une table de pierre, l'Eglise n'est plus qu'une synagogue judaïque, ou un salon de compagnie, semblable à un temple protestant, bon à tous les usages, où rien ne parle à l'esprit et au cœur, où rien ne réveille le sentiment religieux, ne commande le respect, n'excite la piété.

Bien plus encore, que deviendrait la terre elle-même si Jésus-Christ ne s'y trouvait pas corporellement présent dans son sacrement? Ah! l'Eucharistie c'est (qu'on me pardonne la comparaison) la plus riche mine de notre globe; c'est elle qui le conserve, le maintient, le fait tolérer par la justice de Dieu, malgré les superstitions qui le défigurent, les erreurs qui le dégradent, les vices de toute espèce qui le déshonorent. Le sacrifice eucharistique que l'Eglise, répandue par l'univers, offre au ciel en tous les lieux, et à tous les instants du jour, pour les crimes de la terre; la présence réelle de Jésus-Christ dans ce mystère, arrêtent, plus souvent qu'on ne pense, le bras de la justice prêt à frapper, provoquent sa miséricorde, éloignent bien des fléaux des hommes, et attirent sur eux bien des grâces. Les infidèles, les hérétiques, les incrédules eux-mêmes ne sont épargnés, ne sont

soutenus, ne sont attendus, n'ont le temps et les grâces de se convertir, que par les mérites de ce même sacrifice qu'ils ignorent, qu'ils nient, qu'ils tournent en ridicule ou qu'ils blasphèment. Nous autres catholiques aussi, nous ne devons qu'à la médiation de Jésus-Christ dans l'Eucharistie la permanence de la vraie foi dans nos contrées, la protection divine qui nous sauve de tant de dangers, la grâce qui nous convertit, nos bonnes œuvres qui nous rendent agréables à Dieu, et la persévérance qui nous couronne. Oh! si l'humanité comprenait ce qu'elle doit à l'Eucharistie!

Or, nous le demandons à tout esprit raisonnable, à tout philosophe de bonne foi, dans lequel les préjugés de secte ou la glace de l'indifférence et de l'incrédulité n'ont pas étouffé entièrement toute raison et tout sens moral pour ce qui est grand, pur et délicat: Est-ce que cette théologie et cette foi de l'Eglise catholique touchant le Sacrifice de l'autel, la Messe, ne sont pas solidement établies, et parfaitement conformes à tous les principes du simple bon sens, aussi bien que de la religion? Est-ce qu'elles ne sont pas grandes, sublimes, magnifiques autant que pures et touchantes, au point de vue non-seulement de la révélation, mais encore de la science et de la poésie? Est-ce qu'en lisant Platon et Cicéron, aux endroits où ils ont traité du culte, on y trouve la moindre chose qui approche, même de loin, de la grandeur, de la sublimité, de la magnificence du culte chrétien tel que l'a fait l'Eucharistie? Et surtout je le demande à tout esprit raisonnable, à tout philosophe de bonne foi: est-ce qu'une pareille théorie, si splendide et si élevée, et en même temps si conséquente et si en harmonie avec ses principes, si bien raisonnée, si précise, si formelle, si uniforme, dans la vraie Eglise, et enfin si simple et si naturelle, a pu être inventée par l'homme, arrangée, façonnée par l'homme? Autant vaudrait affirmer que cet homme était Dieu. Eh! oui, c'est cela: l'homme, auteur de cette théorie, était vraiment Dieu; parce que ç'a été le Fils de Dieu fait homme, l'Homme-Dieu, et ce n'a été que lui qui, Sagesse infinie, ayant imaginé cette théorie dans les profondeurs de sa charité infinie, l'a réalisée lui même en lui-même, et ensuite l'a révélée et l'a fait croire. Nous n'en voulons donc pas davantage pour la regarder comme divine, et en faire notre bonheur et nos délices!

C'est, mes frères, le grand, l'ineffable, le sublime et touchant sacrifice de la Messe, objet de tant d'invectives inconvenantes, de tant de blasphèmes de la part de l'hérésie, depuis Luther et Calvin, et de tant de sarcasmes sacriléges de la part de l'incrédulité, depuis Voltaire, et que, des deux côtés, on a fait tant de sataniques efforts pour détruire! O pensée horrible! ô pensée aussi stupide qu'impie! Le sacrifice est la base, le lien, le signe auguste, la dignité et la splendeur de la religion. Il n'y a pas de religion sans sacrifice, et c'est pour cela qu'il est commencé avec la religion, c'est-à-dire avec le monde. Avant même que la loi mosaïque eût prescrit les différentes espèces, la matière, le temps, le lieu et le rite du sacrifice, tous les peuples avaient offert des sacrifices, et ont considéré cette cérémonie religieuse comme l'acte suprême d'adoration due au Dieu Créateur et maître de l'univers. Abel et Caïn, les premiers hommes nés d'une femme, et, dans la suite, Noé, Melchisédech, Abraham, Isaac, Jacob et Joseph, ont tous sacrifié; et, en tout lieu comme en tout temps, la religion publique s'est identifiée avec le sacerdoce et le sacrifice. Nier la présence réelle, et par cela même le sacrifice de l'Eucharistie, c'est ôter à la religion chrétienne (qui rejette toute autre espèce de sacrifice) l'unique offrande latreutique, extérieure et sensible qu'elle fait à Dieu, la plus auguste expression publique et solennelle du culte; c'est lui ôter tout sacrifice, et c'est la ravaler au-dessous du paganisme lui-même. Car tous les peuples païens, en différentes manières, ont cependant tous et partout sacrifié, et sacrifient toujours. On ne trouve pas de nation même barbare, de tribu même sauvage au monde, qui, comme Cicéron lui-même en avait fait la remarque, n'ait pratiqué le sacrifice, dans la persuasion de rendre, par ce moyen, un culte à la Divinité, d'obtenir le pardon et les grâces du ciel aux vivants, et le soulagement et la délivrance aux morts. Or, une croyance si ancienne, si constante, si universelle, réalisée par les hommes de tous les temps et de tous les lieux, avec un si merveilleux accord, n'est et ne peut être qu'un dogme primitif, traditionnel, tenant au sens intime et à la nature même de l'homme; en sorte que les païens eux-mêmes, ne séparant jamais la religion du sacrifice, ne concevant pas la religion sans le sacrifice; tout en défigurant, en déshonorant la pratique du culte par de plates erreurs et par d'abominables superstitions, n'en rendent pas moins hommage à son principe, n'en montrent pas moins une raison plus sage, un instinct plus droit, en fait de religion, que nos hérétiques et nos philosophes. Mais que dis-je? les païens; Satan lui-même paraît convaincre d'inconséquence et de sacrilége tous ceux qui nient le sacrifice eucharistique de l'Eglise. Car Satan, se faisant toujours offrir des sacrifices par les peuples qu'il tyrannise et qui l'adorent comme leur Dieu véritable (*Dii gentium dæmonia*), n'est, dit saint Augustin, que Satan confessant et annonçant au monde la nécessité d'un sacrifice permanent pour le culte du vrai Dieu; n'est que Satan prêchant cette vérité: qu'il n'y a pas de religion sans sacrifice; *Nec ob aliud fallaces illi dæmones sacrificia sibi exigunt, nisi quia vero Deo deberi sciunt.*

Voyez, en effet, ce qui est arrivé chez les malheureux chrétiens qui, en niant le dogme de la présence réelle, ont aboli le sacrifice de la Messe: ils n'ont plus de culte. Car la comédie de ce qu'ils appellent *le ser-*

vice divin du dimanche, consistant dans le chant de quelques psaumes auquel le cœur ne prend aucune part, dans la lecture d'un chapitre de la Bible que chacun interprète à sa façon, et dans l'assistance à un sermon glacial, contre lequel ceux qui l'entendent protestent autant que celui qui le prononce; cette comédie, dis-je, n'est pas plus un acte de vrai culte que leur *table* n'est un *autel*, et que leur *souper* n'est une *communion*.

La destruction du culte a, chez les mêmes peuples, entraîné de toute nécessité la destruction du sacerdoce. Comme l'Eucharistie n'est plus pour eux que la *figure* du vrai Corps et du vrai Sang du Seigneur, leurs ministres ne sont que les *figures* des vrais prêtres, n'ayant du prêtre que l'habit et le nom, mais non pas le caractère, les pouvoirs et l'autorité. Ce sont des prêtres moins prêtres que les prêtres mêmes de l'ancienne loi, dont le sacerdoce était aussi réel que le ministère des sacrifices.

Enfin le culte est au dogme et à la morale ce que la parole de l'homme est à sa pensée : car le culte n'est, lui aussi, que la manifestation extérieure et sensible de ce qu'un peuple pense ou croit touchant le dogme et la morale. Voulez-vous savoir quelles sont les croyances et les lois religieuses d'un peuple? Regardez à la manière dont il honore la Divinité ; dans sa liturgie vous trouverez tout son symbole et tout son dialogue. Ainsi la stérilité, la froideur, le vide du culte protestant sont le témoignage fidèle, la preuve sans réplique de la stérilité, de la froideur, du vide de leurs croyances et de leur morale.

Remarquez aussi, mes frères, que la parole de l'homme, tout en étant la manifestation de sa pensée, est aussi le moyen le plus propre au développement de la faculté de penser, et à sa conservation. L'homme, n'exprimant jamais ses pensées par la parole des sons, des signes ou de l'écriture, finirait par perdre aussi son habitude de penser; il deviendrait niais, stupide et même fou : en cessant de parler sa pensée, il cesserait, en quelque sorte, de penser sa parole. Or, de la même manière, le culte est, par rapport aux croyances et à la morale d'un peuple, non-seulement l'expression qui les manifeste, mais encore le moyen qui les conserve, en les tenant toujours en honneur et en activité. Le culte détruit, la foi commence donc à disparaître peu à peu, tombe en désuétude, en discrédit, ou au moins en oubli, et la morale aussi. En vain les protestants se vantent d'avoir conservé les *dogmes fondamentaux* du christianisme et la morale de l'Evangile ; en abolissant le vrai culte, ils ont frappé aussi la base des croyances et des devoirs. Les faits les plus incontestables, les témoignages les moins suspects des réformateurs eux-mêmes (1), vous ont appris déjà ce que la foi et la morale sont devenues chez les peuples prétendus réformés. Vous venez de voir aussi combien la négation de l'Eucharistie, en tant que mystère et en tant que sacrement, leur a été funeste à ce double point de vue. Or la négation du même dogme en tant que sacrifice n'a pas moins puissamment contribué au même résultat. Manquant de l'appui d'un culte réel, solide, et d'une manifestation extérieure qui les prêche et les recommande aux yeux, souvent bien plus éloquemment que la parole ne le fait aux oreilles, la foi et la morale de ces peuples ont marché à reculons pendant trois siècles; et, s'affaiblissant toujours davantage dans leur esprit et dans leur cœur, s'en sont éloignées toujours davantage, s'y sont toujours plus affaiblies ; et la faiblesse y a produit la froideur; la froideur est dégénérée en indifférence, l'indifférence y a enfanté le mépris, le mépris a amené la perte entière de toute foi, de toute morale chrétiennes, pour faire place à des croyances, à des mœurs, à un culte tout à fait païens, à une véritable idolâtrie, dont dans ma dernière conférence (deuxième partie) je vous ai exposé la paternité et la filiation, les principes et les conséquences.

Maintenant, résumons, en peu de mots, ces deux conférences sur les harmonies de l'Eucharistie. Nous avons donc vu : Qu'en harmonie parfaite avec la raison, l'Eucharistie, en éclairant la raison, l'élève; en harmonie parfaite avec notre pauvre nature, en en satisfaisant les plus impérieux besoins et les plus nobles instincts, elle nous met dans nos rapports naturels et parfaits à l'égard de Dieu; en harmonie parfaite avec toute la religion, en en complétant et en élevant le dogme, le culte et la morale, elle la persuade, la fait aimer, et la fait pratiquer.

Ainsi, l'Eucharistie, c'est le mystère le plus raisonnable, le plus naturel et le plus fécond ; c'est le support de la foi, l'appui de l'espérance, le foyer de l'amour; c'est l'école de la prière, l'aliment de la ferveur, la source de la pureté, les délices de l'âme chrétienne, le bouclier contre toutes les tentations, la mort de tous les vices, le germe de toutes les vertus, le remède contre toutes les faiblesses, l'adoucissement de toutes les peines de la vie, le comfort unique et la vraie consolation dans les angoisses de la mort, et le gage de la bienheureuse immortalité.

C'est le tableau en ébauche, en miniature, de l'importance, de la nécessité, de l'efficacité, des preuves, des grandeurs, des gloires de l'Eucharistie.

Qu'il est donc en même temps ingrat à l'égard de Dieu, étourdi, aveugle sur ses vrais intérêts, le chrétien qui vit dans un éloignement complet des saints autels! que de biens il perd! que de maux il encourt, que de dangers auxquels il s'expose! dans quel abîme il se jette! Ce divorce insensé avec Jésus-Christ demeurant à l'autel, est un vrai suicide de l'âme pour le temps et pour l'éternité. Car c'est Jésus-Christ lui-même qui a dit que nous ne pouvons obtenir en nous la vie spirituelle de la foi, la

(1) Voyez dans ce volume les articles : CONFESSION et PÉNITENCE.

vie morale de la grâce, la résurrection de la vie corporelle de la gloire, qu'à la condition de nous nourrir de sa chair et de boire son sang : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis* (*Joan.* VI, 54.)

Quant à vous, âmes vraiment chrétiennes, pour lesquelles Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, ne réside pas en vain au tabernacle, ne s'offre pas en vain au sacrifice de la messe, ne se dispense pas en vain à la sainte table, mais qui placez vos délices à le visiter, à l'adorer, à l'honorer, à l'offrir, à le recevoir fréquemment en vous-mêmes; oh! que vous êtes bien inspirées! que vous êtes sages par rapport à ce qu'il vous importe le plus de savoir et de faire! Que vous êtes heureuses! Vous y retrouvez la diminution de la concupiscence, l'affaiblissement de l'égoïsme, l'empire sur vos passions, l'aliment de la vie pure et sainte, la source de la grâce, pour le temps; vous y recevez vos titres de créance, votre diplôme d'investiture à la vie et à la résurrection de la gloire, pour l'éternité. Car c'est le même aimable Sauveur qui a dit aussi : *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam, et ego ressuscitabo eum in novissimo die.* (*Ibid.*, 55.)

Hâtons-nous donc de suivre de tels exemples, afin de partager ces avantages, et qu'après avoir vécu chrétiennement sur cette terre, nous ayons tous le bonheur de nous rencontrer un jour au ciel, et de louer, de bénir ensemble notre aimable Sauveur d'avoir bien voulu, dans la nourriture divine qu'il a laissée à ses fidèles serviteurs, dans son Eucharistie, perpétuer le souvenir et renouveler le bienfait des prodiges de sa miséricorde et de sa bonté : *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus : escam dedit timentibus se.* (*Psal.*, CX, 4.)

Le Père Ventura de Raulica.

EVANGILE (L').

Ce divin livre, le seul nécessaire à un chrétien, et le plus utile de tous à quiconque même ne le serait pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'âme l'amour de son auteur, et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la plus parfaite sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte pas la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant.

J.-J. Rousseau.

—

Je l'avoue, la majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire! Quelle douceur! quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ; la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés! quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale : d'autres avant lui l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice; Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer sa patrie; Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus-Christ avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples.

La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente, et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire; il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette morale, et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros.

Nous reconnaissons l'autorité de Jésus-

Christ, parce que notre intelligence acquiesce à ses préceptes, et nous en découvre la sublimité : elle nous dit qu'il convient aux hommes de suivre ces préceptes, mais qu'il était au-dessus d'eux de les trouver. Nous admettons la révélation comme émanée de l'esprit de Dieu, sans en savoir la manière : pourvu que nous sachions que Dieu a parlé, peu nous importe d'expliquer comment il s'y est pris pour se faire entendre. Ainsi, reconnaissant dans l'Evangile l'autorité divine, nous croyons Jésus-Christ revêtu de cette autorité; nous reconnaissons une vertu plus qu'humaine dans sa conduite, et une sagesse plus qu'humaine dans ses leçons. Voilà ce qui est bien décidé pour nous. Nous ne respectons pas précisément ce livre sacré comme livre, mais comme la parole et la vie de Jésus-Christ...

J.-J. Rousseau.

—

Les désordres que la raison humaine causait dans la Grèce, où elle régnait avec toute la hauteur dont elle est capable quand elle vient à se méconnaître ; les leçons trompeuses qu'elle envoyait de là chez tous les peuples du monde, qui ne les recevaient qu'avec trop de docilité, ne furent pas sans doute les moindres motifs qui invitèrent la raison éternelle à descendre sur la terre. Si, d'un côté, chez les Juifs, les fameuses semaines de Daniel qui expiraient, et le sceptre de Juda qui avait passé dans des mains étrangères, pressaient le libérateur si longtemps promis et attendu, il est certain que, d'un autre côté, les Grecs, livrés jusque-là à des erreurs orgueilleuses et à une ignorance contente d'elle-même, demandaient également le Messie par leurs besoins, quoiqu'ils ne fussent pas en droit de l'attendre. Dieu le devait aux autres pour satisfaire à sa bonté, qui ne les pouvait souffrir plus longtemps dans les égarements de leur sagesse. Il fallait aux uns un monarque qui s'établît un empire tout divin sur la nation, un grand-prêtre qui leur enseignât les véritables sacrifices ; il fallait aux autres un sage dont ils reçussent des préceptes solides, un maître qui leur apportât toutes les connaissances après lesquelles ils soupiraient depuis si longtemps.

Il parut donc enfin parmi les hommes, ce Messie si ardemment désiré d'un seul peuple, et si nécessaire à tous. Alors les idées et du vrai et du bien nous furent révélées sans obscurité et sans nuages ; alors disparurent tous ces fantômes de vertus qu'avait enfantés l'imagination des philosophes ; alors des remèdes tout divins furent appliqués avec efficacité à tous les maux qui nous sont naturels. Fontenelle.

—

Saint Jérôme prétend que saint Luc était médecin, profession si noble et si belle dans l'antiquité, et que son Evangile est la médecine de l'âme. Le langage de cet apôtre est pur et élevé : on voit que c'était un homme versé dans les lettres, et qui connaissait les affaires et les hommes de son temps. Il entre dans son récit à la manière des anciens historiens, vous croyez entendre Hérodote :

Comme plusieurs ont entrepris d'écrire l'histoire des choses qui se sont accomplies parmi nous, etc. (*Luc.* I. 1 et suiv.)

Notre ignorance est telle aujourd'hui, qu'il y a peut-être des *gens de lettres* qui seront très-étonnés d'apprendre que saint Luc est un très-grand écrivain, dont l'Evangile respire le génie de l'antiquité grecque et hébraïque. Qu'y a-t-il de plus beau que tout le morceau qui précède la naissance de Jésus-Christ ?

Au temps d'Hérode, roi de Judée, il y avait un prêtre nommé Zacharie, du sang d'Abia, etc., etc. (*Ibid.*, 5.)

Zacharie offre un sacrifice; un ange lui *apparaît debout à côté de l'autel des parfums*. Il lui prédit qu'il aura un fils, que ce fils s'appellera Jean ; qu'il sera le précurseur du Messie, *et qu'il réunira le cœur des pères et des enfants*. (*Ibid.*, 11 sqq.)

Le même ange va trouver ensuite *une vierge qui demeurait en Israël*, et lui dit : *Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous*. (*Ibid.*, 28.)

Marie *s'en va dans les montagnes de Judée;* elle rencontre Elisabeth, et l'enfant que celle-ci portait dans son sein tressaille à la voix de la Vierge qui devait mettre au jour le Sauveur du monde. Elisabeth, remplie tout à coup de l'Esprit saint, élève la voix et s'écrie :

Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre sein sera béni.

D'où me vient le bonheur que la mère de mon Sauveur vienne vers moi ?

Car, lorsque vous m'avez saluée, votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. (*Ibid.*, 39-45.)

Marie entonna alors le magnifique cantique : *O mon âme, glorifie le Seigneur!* (*Ibid.*, 46.)

L'histoire de la crèche et des bergers vient ensuite. *Une troupe nombreuse de l'armée céleste* chante pendant la nuit : *Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!* (*Luc.* II, 14.) Mot digne des anges, et qui est comme l'abrégé de la religion chrétienne.

Nous croyons connaître un peu l'antiquité, et nous osons assurer qu'on chercherait longtemps, chez les plus beaux génies de Rome et de la Grèce, avant d'y trouver rien qui soit à la fois aussi simple et aussi merveilleux.

Quiconque lira l'Evangile avec un peu d'attention y découvrira à tout moment des choses admirables, et qui échappent d'abord à cause de leur extrême simplicité. Saint Luc, par exemple, en donnant la généalogie du Christ, remonte jusqu'à la naissance du monde. Arrivé aux premières générations, et continuant à nommer les races, il dit : *Cainan qui fuit Henos, qui fuit Seth, qui fuit Adam, qui fuit Dei.* (*Luc.* III, 37-38.) Le simple mot *qui fuit Dei*, jeté là sans commentaire et sans réflexion, pour raconter la création,

l'origine, la nature, les fins et le mystère de l'homme, nous semble de la plus grande sublimité. CHATEAUBRIAND.

EXISTENCE DE DIEU

DÉMONTRÉE PAR LE SPECTACLE DE LA NATURE.

Je ne puis ouvrir les yeux sans admirer l'art qui éclate dans toute la nature. Le moindre coup d'œil suffit pour apercevoir la main qui fait tout.

Les hommes les moins exercés au raisonnement, et les plus attachés aux préjugés sensibles, peuvent d'un seul regard découvrir celui qui se peint dans tous ses ouvrages. La sagesse et la puissance qu'il a marquées dans tout ce qu'il a fait, se font voir comme dans un miroir à ceux qui ne le peuvent contempler dans sa propre idée. C'est une philosophie sensible et populaire, dont tout homme sans passion et sans préjugés est capable.

Toute la nature montre l'art infini de son auteur. Quand je parle d'un art, je veux dire un assemblage de moyens choisis tout exprès pour parvenir à une fin précise. C'est un ordre, un arrangement, une industrie, un dessein suivi. Le hasard est tout au contraire une cause aveugle et nécessaire, qui ne prépare, qui n'arrange, qui ne choisit rien, et qui n'a ni volonté ni intelligence. Or, je soutiens que l'univers porte le caractère d'une cause infiniment puissante et industrieuse. Je soutiens que le hasard, c'est-à-dire le concours aveugle et fortuit des causes nécessaires et privées de raison, ne peut avoir formé ce tout. C'est ici qu'il est bon de rappeler les célèbres comparaisons des anciens.

Qui croira que l'*Iliade* d'Homère, ce poëme si parfait, n'ait jamais été composé par un effort du génie d'un grand poëte, et que les caractères de l'alphabet ayant été jetés en confusion, un coup de pur hasard, comme un coup de dés, ait rassemblé toutes les lettres précisément dans l'arrangement nécessaire pour décrire, dans des vers pleins d'harmonie et de variété, tant de grands événements; pour les placer, et pour les lier tous si bien ensemble; pour peindre chaque objet avec tout ce qu'il a de plus gracieux, de plus noble et de plus touchant; enfin pour faire parler chaque personne selon son caractère, d'une manière si naïve et si passionnée? Qu'on raisonne et qu'on subtilise tant qu'on voudra, jamais on ne persuadera à un homme sensé que l'Iliade n'ait point d'autre auteur que le hasard. Cicéron en disait autant des Annales d'Ennius; et il ajoutait que le hasard ne ferait jamais un seul vers, bien loin de faire tout un poëme. Pourquoi donc cet homme sensé croirait-il de l'univers, sans doute encore plus merveilleux que l'Iliade, ce que son bon sens ne lui permettra jamais de croire de ce poëme? Mais passons à une autre comparaison, qui est de saint Grégoire de Nazianze.

Si nous entendions dans une chambre, derrière un rideau, un instrument doux et harmonieux, croirions-nous que le hasard, sans aucune main d'homme, pût avoir formé cet instrument? Dirions-nous que les cordes d'un violon seraient venues d'elles-mêmes se ranger et s'étendre sur un bois dont les pièces se seraient collées ensemble, pour former une cavité avec des ouvertures régulières? Soutiendrions-nous que l'archet, formé sans art, serait poussé par le vent pour toucher chaque corde si diversement et avec tant de justesse? Quel esprit raisonnable pourrait douter sérieusement si une main d'homme toucherait cet instrument avec tant d'harmonie? Ne s'écrierait-il pas qu'une main savante le toucherait?

Ne nous lassons point de faire sentir la même vérité. Qui trouverait dans une île déserte et inconnue à tous les hommes une belle statue de marbre, dirait anssitôt: Sans doute il y a eu ici autrefois des hommes; je reconnais la main d'un habile sculpteur; j'admire avec quelle délicatesse il a su proportionner tous les membres de ce corps, pour leur donner tant de beauté, de grâce, de majesté, de vie, de tendresse, de mouvement et d'action.

Que répondrait un homme, si quelqu'un s'avisait de lui dire: Non, un sculpteur ne fit jamais cette statue. Elle est faite, il est vrai, selon le goût le plus exquis et dans les règles de la perfection; mais c'est le hasard tout seul qui l'a faite. Parmi tant de morceaux de marbre, il y en a eu un qui s'est formé ainsi de lui-même; les pluies et les vents l'ont détaché de la montagne: un orage très-violent l'a jeté tout droit sur ce piédestal, qui s'était préparé de lui-même dans cette place. C'est un Apollon parfait comme celui du Belvédère; c'est une Vénus qui égale celle de Médicis; c'est un Hercule qui ressemble à celui de Farnèse. Vous croiriez, il est vrai, que cette figure marche, qu'elle vit, qu'elle pense et qu'elle va parler: mais elle ne doit rien à l'art, et c'est un coup aveugle du hasard qui l'a si bien finie et placée?

Si l'on avait devant les yeux un grand tableau qui représentât, par exemple, le passage de la mer Rouge avec Moïse, à la voix duquel les eaux se fendent et s'élèvent comme deux murs pour faire passer les Israélites à pied sec au travers des abîmes: on verrait d'un côté cette multitude innombrable de peuple pleine de confiance et de joie, levant les mains au ciel; de l'autre côté l'on apercevrait Pharaon avec les Egyptiens pleins de trouble et d'effroi, à la vue des vagues qui se rassembleraient pour les engloutir. En vérité, où serait l'homme qui osât dire qu'une servante barbouillant au hasard cette toile avec un balai, les couleurs se seraient rangées d'elles-mêmes pour former ce vif coloris, ces attitudes si variées, ces airs de têtes si passionnés, cette belle ordonnance de figures en si grand nombre, sans confusion, cet accommodement de draperies, ces distributions de lumière, ces dégradations de couleurs, cette exacte perspective, enfin tout ce que le plus beau génie d'un peintre peut

rassembler? Encore s'il n'était question que d'un peu d'écume à la bouche d'un cheval, j'avoue, suivant l'histoire qu'on en raconte, et que je suppose sans l'examiner, qu'un coup de pinceau jeté de dépit par le peintre pourrait une seule fois dans la suite des siècles la bien représenter. Mais au moins le peintre avait-il déjà choisi avec dessein les couleurs les plus propres à représenter cette écume pour les préparer au bout du pinceau. Ainsi ce n'est qu'un peu de hasard qui a achevé ce que l'art avait déjà commencé. De plus, cet ouvrage de l'art et du hasard tout ensemble n'était qu'un peu d'écume, objet confus et propre à faire honneur à un coup de hasard; objet informe, qui ne demande qu'un peu de couleur blanchâtre échappée au pinceau, sans aucune figure précise, ni aucune correction de dessin. Quelle comparaison de cette écume avec tout un dessin d'histoire suivie, où l'imagination la plus féconde et le génie le plus hardi, étant soutenus par la science des règles, suffisent à peine pour exécuter ce qui compose un tableau excellent?

Après ces comparaisons, sur lesquelles je prie le lecteur de se consulter simplement lui-même, sans raisonner, je crois qu'il est temps d'entrer dans le détail de la nature. Je ne prétends pas la pénétrer tout entière. Qui le pourrait? Je ne prétends même entrer dans aucune discussion de physique. Ces discussions supposeraient certaines connaissances approfondies, que beaucoup de gens d'esprit n'ont jamais acquises: et je ne veux leur proposer que le simple coup d'œil de la face de la nature. Je ne veux leur parler que de ce que tout le monde sait, et qui ne demande qu'un peu d'attention tranquille et sérieuse.

Arrêtons-nous d'abord au grand objet qui attire nos premiers regards: je veux dire la structure générale de l'univers. Jetons les yeux sur cette terre qui nous porte. Regardons cette voûte immense des cieux qui nous environnent, et ces astres qui nous éclairent. Un homme qui vit sans réflexion ne pense qu'aux espaces qui sont auprès de lui ou qui ont quelque rapport à ses besoins. Il ne regarde la terre que comme le plancher de sa chambre, et le soleil qui l'éclaire pendant le jour que comme la bougie qui l'éclaire pendant la nuit. Ses pensées se renferment dans le lieu étroit qu'il habite. Au contraire, l'homme accoutumé à faire des réflexions étend ses regards plus loin, et considère avec curiosité les abîmes presque infinis dont il est environné de toutes parts. Un vaste royaume ne lui paraît alors qu'un petit coin de la terre; la terre elle-même n'est, à ses yeux, qu'un point dans la masse de l'univers; et il admire de s'y voir placé, sans savoir comment il y a été mis.

Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la terre, qui est immobile? Qui est-ce qui en a posé les fondements? Rien n'est, ce semble, plus vil qu'elle; les plus malheureux la foulent aux pieds. Mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne les plus grands trésors Si elle était plus dure, l'homme ne pourrait en ouvrir le sein pour la cultiver. Si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter; il enfoncerait partout, comme il enfonce dans le sable ou dans un bourbier.

C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse informe, vile et grossière prend toutes les formes les plus diverses; et elle seule donne tour à tour tous les biens que nous lui demandons. Cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux. En une seule année elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités en faveur des hommes. Rien ne l'épuise. Plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée. Elle ne ressent aucune vieillesse; ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein. Tout vieillit, excepté elle seule: elle rajeunit chaque année au printemps. Elle ne manque point aux hommes: mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes en négligeant de la cultiver. C'est par leur paresse et par leurs désordres qu'ils laissent croître les ronces et les épines en la place des vendanges et des moissons. Ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérants laissent en friche la terre, pour la possession de laquelle ils ont fait périr tant de milliers d'hommes et ont passé leur vie dans une si terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incultes, et ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée. La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait beaucoup plus d'hommes qu'elle n'en nourrit. L'inégalité même des terroirs, qui paraît d'abord un défaut, se tourne en ornement et en utilité. Les montagnes se sont élevées, et les vallons sont descendus en la place que le Seigneur leur a marquée. Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux. Auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes revêtues de riches moissons. Ici des coteaux s'élèvent comme un amphithéâtre et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers. Là de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusque dans les nues, et les torrents qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers qui montrent leur cime escarpée, soutiennent la terre des montagnes, comme les os du genre humain en soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages, et en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples. Il n'y a point de terroir si ingrat qui n'ait quelque propriété. Non-seulement les terres noires et fertiles, mais encore les argileuses et les graveleuses, récompensent l'homme de ses peines. Les marais desséchés deviennent fertiles; les sables ne couvrent d'ordinaire que la surface de la terre; et quand le laboureur a la patience d'en-

foncer, il trouve un terroir neuf qui se fertilise à mesure qu'on le remue et qu'on l'expose aux rayons du soleil.

Il n'y a presque point de terre entièrement ingrate, si l'homme ne se lasse point de la remuer pour l'exposer au soleil, et s'il ne lui demande que ce qu'elle est propre à porter. Au milieu des pierres et des rochers on trouve d'excellents pâturages; il y a dans leurs cavités des veines que les rayons du soleil pénètrent, et qui fournissent aux plantes, pour nourrir les troupeaux, des sucs très-savoureux. Les côtes même qui paraissent les plus stériles et les plus sauvages offrent souvent des fruits délicieux ou des remèdes très-salutaires qui manquent dans les pays les plus fertiles. D'ailleurs, c'est par un effet de la providence divine que nulle terre ne porte tout ce qui sert à la vie humaine. Car le besoin invite les hommes au commerce, pour se donner mutuellement ce qui leur manque; et ce besoin est le lien naturel de la société entre les nations : autrement, tous les peuples du monde seraient réduits à une seule sorte d'habits et d'aliments; rien ne les inviterait à se connaître et à s'entrevoir.

Tout ce que la terre produit, se corrompant, rentre dans son sein et devient le germe d'une nouvelle fécondité. Ainsi elle reprend tout ce qu'elle a donné, pour le rendre encore. Ainsi la corruption des plantes, et les excréments des animaux qu'elle nourrit, la nourrissent elle-même et perfectionnent sa fertilité. Ainsi, plus elle donne, plus elle reprend : et elle ne s'épuise jamais, pourvu qu'on sache, dans sa culture, lui rendre ce qu'elle a donné. Tout sort de son sein, tout y rentre et rien ne s'y perd. Toutes les semences qui y retournent se multiplient. Confiez à la terre des grains de blé; en se pourrissant ils germent, et cette mère féconde nous rend avec usure plus d'épis qu'elle n'a reçu de grains. Creusez dans ses entrailles : vous y trouverez la pierre et le marbre pour les plus superbes édifices. Mais qui est-ce qui a renfermé tant de trésors dans son sein, à condition qu'ils se reproduisent sans cesse? Voyez tant de métaux précieux et utiles, tant de minéraux destinés à la commodité de l'homme.

Admirez les plantes qui naissent de la terre. Elles fournissent des aliments aux sains et des remèdes aux malades. Leurs espèces et leurs vertus sont innombrables. Elles ornent la terre, elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes et des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts qui paraissent aussi anciennes que le monde? Ces arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines, comme leurs branches s'élèvent vers le ciel. Leurs racines les défendent contre les vents et vont chercher, comme par de petits tuyaux souterrains, tous les sucs destinés à la nourriture de leur tige. La tige elle-même se revêt d'une dure écorce, qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air. Les branches distribuent en divers canaux la sève, que les racines avaient réunie dans le tronc. En été, ces rameaux nous protégent de leur ombre contre les rayons du soleil; en hiver, ils nourrissent la flamme qui conserve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu; c'est une matière douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît, pour les plus grands ouvrages de l'architecture et de la navigation. De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme. Les arbres et les plantes, en laissant tomber leurs fruits ou leurs graines, se préparent autour d'eux une nombreuse postérité. La plus faible plante, le moindre légume contient en petit volume dans une graine le germe de tout ce qui se déploie dans les plus hautes plantes et dans les plus grands arbres. La terre, qui ne change jamais, fait tous ces changements dans son sein.

Regardons maintenant ce qu'on appelle l'eau. C'est un corps liquide, clair et transparent. D'un côté, il coule, il échappe, il s'enfuit; de l'autre, il prend toutes les formes des corps qui l'environnent, n'en ayant aucune par lui-même. Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle deviendrait une espèce d'air; toute la face de la terre serait sèche et stérile. Il n'y aurait que des animaux volatiles : nulle espèce d'animal ne pourrait nager, nul poisson ne pourrait vivre; il n'y aurait aucun commerce par la navigation. Quelle main industrieuse a su épaissir l'eau, en subtilisant l'air, et distinguer si bien ces deux espèces de corps fluides? Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle ne pourrait plus soutenir ces prodigieux édifices flottants qu'on nomme vaisseaux. Les corps les moins pesants s'enfonceraient d'abord dans l'eau. Qui est-ce qui a pris le soin de choisir une si juste configuration de parties et un degré si précis de mouvement, pour rendre l'eau si fluide, si insinuante, si propre à échapper, si incapable de toute consistance, et néanmoins si forte pour porter, et si impétueuse pour entraîner les plus pesantes masses? Elle est docile : l'homme la mène comme un cavalier mène son cheval sur la pointe des rochers : il la distribue comme il lui plaît; il l'élève sur les montagnes escarpées, et se sert de son poids pour lui faire faire des chutes qui la font remonter autant qu'elle est descendue. Mais l'homme, qui mène les eaux avec tant d'empire, est à son tour mené par elles. L'eau est une des plus grandes forces mouvantes que l'homme sache employer pour suppléer à ce qui lui manque dans les arts les plus nécessaires, par la petitesse ou par la faiblesse de son corps. Mais ces eaux, qui, nonobstant leur fluidité, sont des masses si pesantes, ne laissent pas de s'élever au-dessus de nos têtes et d'y demeurer longtemps suspendues. Voyez-vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents? S'ils tombaient tout à coup par de grosses colonnes d'eau, rapides comme des torrents, ils submergeraient et détruiraient tout dans l'endroit de leur chute, et le reste des terres demeurerait aride. Quelle main les tient dans

ces réservoirs suspendus, et ne leur permet de tomber que goûtte à goutte, comme si on les distillait par un arrosoir? D'où vient qu'en certains pays chauds, où il ne pleut presque jamais, les rosées de la nuit sont si abondantes qu'elles suppléent au défaut de la pluie; et qu'en d'autres pays, tels que les bords du Nil ou du Gange, l'inondation régulière des fleuves, en certaines saisons, pourvoit à point nommé aux besoins des peuples, pour arroser les terres? Peut-on s'imaginer des mesures mieux prises pour rendre tous les pays fertiles?

Ainsi l'eau désaltère non-seulement les hommes, mais encore les campagnes arides; et celui qui nous a donné ce corps fluide l'a distribué avec soin sur la terre, comme les canaux d'un jardin. Les eaux tombent des hautes montagnes, où leurs réservoirs sont placés. Elles s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées. Les rivières serpentent dans les vastes campagnes pour les mieux arroser. Elles vont enfin se précipiter dans la mer, pour en faire le centre du commerce à toutes les nations. Cet Océan, qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, est, au contraire, le rendez-vous de tous les peuples, qui ne pourraient aller par terre d'un bout du monde à l'autre qu'avec des fatigues, des longueurs et des dangers incroyables. C'est par ce chemin sans traces, au travers des abîmes, que l'ancien monde donne la main au nouveau, et que le nouveau prête à l'ancien tant de commodités et de richesses. Les eaux, distribuées avec tant d'art, font une circulation dans la terre, comme le sang circule dans le corps humain. Mais, outre cette circulation perpétuelle de l'eau, il y a aussi le flux et le reflux de la mer. Ne cherchons point les causes de cet effet si mystérieux. Ce qui est certain, c'est que la mer vous porte et reporte précisément aux mêmes lieux, à certaines heures. Qui est-ce qui la fait retirer, et puis revenir sur ses pas, avec tant de régularité? Un peu plus, un peu moins de mouvement dans cette masse fluide, déconcerterait toute la nature. Un peu plus de mouvement dans les eaux qui remontent inonderait des royaumes entiers. Qui est-ce qui a su prendre des mesures si justes dans ces corps immenses? Qui est-ce qui a su éviter le trop et le trop peu? Quel doigt a marqué à la mer la borne immobile qu'elle doit respecter dans la suite de tous les siècles, en lui disant: Là vous viendrez briser l'orgueil de vos vagues? Mais ces eaux si coulantes deviennent tout à coup pendant l'hiver dures comme des rochers. Les sommets des hautes montagnes ont même en tout temps des glaces et des neiges qui sont les sources des rivières et qui, abreuvant les pâturages, les rendent plus fertiles. Ici les eaux sont douces, pour désaltérer l'homme; là elles ont un sel qui assaisonne et rend incorruptibles nos aliments. Enfin, si je lève la tête, j'aperçois dans les nues, qui volent au-dessus de nous, des espèces de mers suspendues pour arrêter les rayons enflammés du soleil et pour arroser la terre quand elle est trop sèche? Quelle main a pu suspendre sur nos têtes ces grands réservoirs d'eau? Quelle main prend soin de ne les jamais laisser tomber que par des pluies modérées?

Après avoir considéré les eaux, appliquons-nous à examiner d'autres masses encore plus étendues. Voyez-vous ce qu'on nomme l'air? C'est un corps si pur, si subtil et si transparent, que les rayons des astres, situés à une distance presque infinie de nous, le percent tout entier, sans peine et en un seul instant, pour venir éclairer nos yeux. Un peu moins de subtilité dans ce corps fluide nous aurait dérobé le jour, ou ne nous aurait laissé tout au plus qu'une lumière sombre et confuse, comme quand l'air est plein de brouillards épais. Nous vivons plongés dans des abîmes d'air, comme les poissons dans des abîmes d'eau. De même que l'eau, si elle se subtilisait, deviendrait une espèce d'air, qui ferait mourir les poissons, l'air, de son côté, nous ôterait la respiration s'il devenait plus épais et plus humide. Alors nous nous noierions dans les flots de cet air épaissi, comme un animal terrestre se noie dans la mer. Qui est-ce qui a purifié avec tant de justesse cet air que nous respirons? S'il était plus épais, il nous suffoquerait; comme, s'il était plus subtil, il n'aurait pas cette douceur qui fait une nourriture continuelle du dedans de l'homme. Nous éprouverions partout ce qu'on éprouve sur le sommet des montagnes les plus hautes, où la subtilité de l'air ne fournit rien d'assez humide et d'assez nourrissant pour les poumons. Mais quelle puissance invisible excite et apaise si soudainement les tempêtes de ce grand corps fluide? Celles de la mer n'en sont que les suites. De quel trésor sont tirés les vents qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui tempèrent la rigueur des hivers, et qui changent en un instant la face du ciel? Sur les ailes de ces vents volent les nuées d'un bout de l'horizon à l'autre. On sait que certains vents règnent en certaines mers, dans des saisons précises. Ils durent un temps réglé, et il leur en succède d'autres, comme tout exprès, pour rendre les navigations commodes et régulières. Pourvu que les hommes soient patients, et aussi ponctuels que les vents, ils feront sans peine les plus longues navigations.

Voyez-vous ce feu qui paraît allumé dans les astres, et qui répand partout sa lumière? Voyez-vous cette flamme que certaines montagnes vomissent, et que la terre nourrit de soufre dans ses entrailles? Ce même feu demeure paisiblement caché dans les veines des cailloux, et il y attend à éclater jusqu'à ce que le choc d'un autre corps l'excite, pour ébranler les villes et les montagnes. L'homme a su l'allumer et l'attacher à tous ses usages, pour plier les plus durs métaux et pour nourrir avec du bois, jusque dans les climats les plus glacés, une flamme qui lui tienne lieu de soleil quand le soleil s'é-

loigne de lui. Cette flamme se glisse subtilement dans toutes les semences. Elle est comme l'âme de tout ce qui vit; elle consume tout ce qui est impur et renouvelle ce qu'elle a purifié. Le feu prête sa force aux hommes trop faibles. Il enlève tout à coup les édifices et les rochers. Mais veut-on le borner à un usage plus modéré? Il réchauffe l'homme, il cuit les aliments. Les anciens, admirant le feu, ont cru que c'était un trésor céleste que l'homme avait dérobé aux dieux.

Il est temps d'élever nos yeux vers le ciel. Quelle puissance a construit au-dessus de nos têtes une si vaste et si superbe voûte? Quelle étonnante variété d'admirables objets! C'est pour nous donner un beau spectacle qu'une main toute-puissante a mis devant nos yeux de si grands et de si éclatants objets. C'est pour nous faire admirer le ciel, dit Cicéron, que Dieu a fait l'homme autrement que le reste des animaux. Il est droit et lève la tête, pour être occupé de ce qui est au-dessus de lui. Tantôt nous voyons un azur sombre, où les feux les plus purs étincellent; tantôt nous voyons, dans un ciel tempéré, les plus douces couleurs, avec des nuances que la peinture ne peut imiter; tantôt nous voyons des nuages de toutes les figures et de toutes les couleurs les plus vives, qui changent à chaque moment cette décoration par les plus beaux accidents de lumière. La succession régulière des jours et des nuits, que fait-elle entendre? Le soleil ne manque jamais, depuis tant de siècles, à servir les hommes, qui ne peuvent se passer de lui. L'aurore, depuis des milliers d'années, n'a pas manqué une seule fois d'annoncer le jour. Elle le commence à point nommé, au moment et au lieu réglé. Le soleil, dit l'Ecriture, sait où il doit se coucher chaque jour. Par là, il éclaire tour à tour les deux côtés du monde et visite tous ceux auxquels il doit ses rayons. Le jour est le temps de la société et du travail; la nuit, enveloppant de ses ombres la terre, finit toutes les fatigues et adoucit toutes les peines. Elle suspend, elle calme tout : elle répand le silence et le sommeil. En délassant les corps, elle renouvelle les esprits. Bientôt le jour revient pour rappeler l'homme au travail et pour ranimer toute la nature.

Mais, outre le cours si constant qui forme les jours et les nuits, le soleil nous en montre un autre par lequel il s'approche pendant six mois d'un pôle, et, au bout de six mois, revient avec la même diligence sur ses pas pour visiter l'autre. Ce bel ordre fait qu'un seul soleil suffit à toute la terre. S'il était plus grand à la même distance, il embraserait tout le monde : la terre s'en irait en poudre; si, à la même distance, il était moins grand, la terre serait toute glacée et inhabitable. Si, dans la même grandeur, il était plus voisin de nous, il nous enflammerait; si, dans la même grandeur, il était plus éloigné de nous, nous ne pourrions subsister dans le globe terrestre, faute de chaleur. Quel compas, dont le tour embrasse le ciel et la terre, a pris des mesures si justes? Cet astre ne fait pas moins de bien à la partie dont il s'éloigne pour la tempérer qu'à celle dont il s'approche pour la favoriser de ses rayons. Ses regards bienfaisants fertilisent tout ce qu'il voit. Ce changement fait celui des saisons, dont la variété est si agréable. Le printemps fait taire les vents glacés, montre les fleurs et promet les fruits; l'été donne les riches moissons; l'automne répand les fruits promis par le printemps; l'hiver, qui est une espèce de nuit où l'homme se délasse, ne concentre tous les trésors de la terre qu'afin que le printemps suivant les déploie avec toutes les grâces de la nouveauté. Ainsi la nature, diversement parée, donne tour à tour tant de beaux spectacles, qu'elle ne laisse jamais à l'homme le temps de se dégoûter de ce qu'il possède.

Mais comment est-ce que le cours du soleil peut être si régulier? Il paraît que cet astre n'est qu'un globe de flamme très-subtile, et par conséquent très-fluide. Qui est-ce qui tient cette flamme, si mobile et si impétueuse, dans les bornes précises d'un globe parfait? Quelle main conduit cette flamme dans un chemin si droit sans qu'elle s'échappe jamais d'aucun côté? Cette flamme ne tient à rien, et il n'y a aucun corps qui pût ni la guider ni la tenir assujettie. Elle consumerait bientôt tout corps qui la tiendrait renfermée dans son enceinte. Où va-t-elle? Qui lui a appris à tourner sans cesse et si régulièrement dans des espaces où rien ne la gêne? Ne circule-t-elle pas autour de nous tout exprès pour nous servir? Que si cette flamme ne tourne pas, et si, au contraire, c'est nous qui tournons autour d'elle, je demande d'où vient qu'elle est si bien placée dans le centre de l'univers pour être comme le foyer ou le cœur de toute la nature. Je demande d'où vient que ce globe, d'une matière si subtile, ne s'échappe jamais d'aucun côté dans ces espaces immenses qui l'environnent et où tous les corps qui sont fluides semblent devoir céder à l'impétuosité de cette flamme.

Enfin je demande d'où vient que le globe de la terre, qui est si dure, tourne si régulièrement autour de cet astre dans des espaces où nul corps solide ne le tient assujetti pour régler son cours. Qu'on cherche tant qu'on voudra dans la physique les raisons les plus ingénieuses pour expliquer ce fait : toutes ces raisons (supposé même qu'elles soient vraies) se tourneront en preuves de la Divinité. Plus ce ressort qui conduit la machine de l'univers est juste, simple, constant, assuré et fécond en effets utiles, plus il faut qu'une main très-puissante et très-industrieuse ait su choisir ce ressort, le plus parfait de tous.

Mais regardons encore une fois ces voûtes immenses où brillent les astres, et qui couvrent nos têtes. Si ce sont des voûtes solides, qui en est l'architecte? Qui est-ce qui a attaché tant de grands corps lumineux à

certains endroits de ces voûtes, de distance en distance? Qui est-ce qui fait tourner ces voûtes si régulièrement autour de nous? Si, au contraire, les cieux ne sont que des espaces immenses remplis de corps fluides comme l'air qui nous environne, d'où vient que tant de corps solides y flottent sans s'enfoncer jamais et sans se rapprocher jamais les uns des autres? Depuis tant de siècles que nous avons des observations astronomiques, on est encore à découvrir le moindre dérangement dans les cieux. Un corps fluide donne-t-il un arrangement si constant et si régulier aux corps qui nagent circulairement dans son enceinte? Mais que signifie cette multitude presque innombrable d'étoiles? La profusion avec laquelle la main de Dieu les a répandues sur son ouvrage fait voir qu'elles ne coûtent rien à sa puissance. Il en a semé les cieux, comme un prince magnifique répand l'argent à pleines mains ou comme il met des pierreries sur un habit. Que quelqu'un dise, tant qu'il lui plaira, que ce sont autant de mondes semblables à la terre que nous habitons; je le suppose pour un moment. Combien doit être puissant et sage celui qui fait des mondes aussi innombrables que les grains de sable qui couvrent les rivages des mers, et qui conduit sans peine, pendant tant de siècles, tous ces mondes errants, comme un berger conduit un troupeau! Si, au contraire, ce sont seulement des flambeaux allumés pour luire à nos yeux dans ce petit globe qu'on nomme la terre, quelle puissance que rien ne lasse et à qui rien ne coûte! Quelle profusion pour donner à l'homme, dans ce petit coin de l'univers, un spectacle si étonnant!

Mais, parmi ces astres, j'aperçois la lune, qui semble partager avec le soleil le soin de nous éclairer. Elle se montre à point nommé avec toutes les étoiles, quand le soleil est obligé d'aller ramener le jour dans l'autre hémisphère. Ainsi la nuit même, malgré ses ténèbres, a une lumière, sombre à la vérité, mais douce et utile. Cette lumière est empruntée du soleil, quoique absent. Ainsi tout est ménagé dans l'univers avec un si bel art, qu'un globe voisin de la terre, et aussi ténébreux qu'elle par lui-même, sert néanmoins à lui renvoyer par réflexion les rayons qu'il reçoit du soleil, et que ce soleil éclaire par la lune les peuples qui ne peuvent le voir pendant qu'il doit en éclairer d'autres.

Le mouvement des astres, dira-t-on, est réglé par des lois immuables. Mais c'est ce fait même qui prouve ce que je veux établir. Qui est-ce qui a donné à toute la nature des lois tout ensemble si constantes et si salutaires; des lois si simples qu'on est tenté de croire qu'elles s'établissent d'elles-mêmes, et si fécondes en effets utiles qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un art merveilleux? D'où vient la conduite de cette machine universelle qui travaille sans cesse pour nous sans que nous y pensions? A qui attribuerons-nous l'assemblage de tant de ressorts si profonds et si bien concertés, et de tant de corps, grands et petits, visibles et invisibles, qui conspirent également pour nous servir? Le moindre atome de cette machine qui viendrait à se déranger démonterait toute la nature. Les ressorts d'une montre ne sont point liés avec tant d'industrie et de justesse. Quel est donc ce dessein si étendu, si suivi, si beau, si bienfaisant? La nécessité de ces lois, loin de m'empêcher d'en chercher l'auteur, ne fait qu'augmenter ma curiosité et mon admiration. Il fallait qu'une main également industrieuse et puissante mît dans son ouvrage un ordre également simple et fécond, constant et utile. Je ne crains donc pas de dire avec l'Ecriture que chaque étoile se hâte d'aller où le Seigneur l'envoie, et que, quand il parle, elles répondent avec tremblement : « Nous voici. »

Mais tournons nos regards vers les animaux, encore plus dignes d'admiration que les cieux et les astres. Il y en a des espèces innombrables. Les uns n'ont que deux pieds, d'autres en ont quatre, d'autres en ont un très-grand nombre. Les uns marchent, les autres rampent; d'autres volent, d'autres nagent; d'autres volent, marchent et nagent tout ensemble. Les ailes des oiseaux et les nageoires des poissons sont comme des rames qui fendent la vague de l'air ou de l'eau, et qui conduisent le corps, flottant de l'oiseau ou du poisson, dont la structure est semblable à celle d'un navire. Mais les ailes des oiseaux ont des plumes avec un duvet qui s'enfle à l'air, et qui s'appesantirait dans les eaux; au contraire, les nageoires des poissons ont des pointes dures et sèches qui fendent l'eau sans être imbibées, et qui ne s'appesantissent point quand on les mouille. Certains oiseaux qui nagent, comme les cygnes, élèvent en haut leurs ailes et tout leur plumage, de peur de les mouiller, et afin qu'il leur serve comme de voile. Ils ont l'art de tourner ce plumage du côté du vent, et d'aller comme les vaisseaux à la bouline quand le vent ne leur est pas favorable. Les oiseaux aquatiques, tels que les canards, ont aux pattes de grandes peaux qui s'étendent et qui font des raquettes à leurs pieds pour les empêcher d'enfoncer dans les bords marécageux des rivières.

Parmi ces animaux, les bêtes féroces, telles que les lions, sont celles qui ont les muscles les plus gros aux épaules, aux cuisses et aux jambes : aussi ces animaux sont-ils souples, agiles, nerveux et prompts à s'élancer. Les os de leurs mâchoires sont prodigieux, à proportion du reste de leur corps. Ils ont des dents et des griffes qui leur servent d'armes terribles pour déchirer et pour dévorer les autres animaux.

Par la même raison, les oiseaux de proie, comme les aigles, ont un bec et des ongles qui percent tout. Les muscles de leurs ailes sont d'une extrême grandeur et d'une chair très-dure, afin que leurs ailes aient un mouvement plus fort et plus rapide. Aussi ces animaux, quoique assez pesants, s'élèvent

ils sans peine jusque dans les nues, d'où ils s'élancent, comme la foudre, sur toute proie qui peut les nourrir.

D'autres animaux ont des cornes : leur plus grande force est dans les reins et dans le cou. D'autres ne peuvent que ruer. Chaque espèce a ses armes offensives et défensives. Leurs chasses sont des espèces de guerres qu'ils font les uns contre les autres pour les besoins de la vie.

Ils ont aussi leurs règles et leur police. L'un porte, comme la tortue, sa maison dans laquelle il est né; l'autre bâtit la sienne, comme l'oiseau, sur les plus hautes branches des arbres, pour préserver ses petits de l'insulte des animaux qui ne sont point ailés. Il pose même son nid dans les feuillages les plus épais, pour le cacher à ses ennemis. Un autre, comme le castor, va bâtir jusqu'au fond des eaux d'un étang l'asile qu'il se prépare, et sait élever des digues pour le rendre inaccessible par l'inondation. Un autre, comme la taupe, naît avec un museau si pointu et si aiguisé, qu'il perce en un moment le terrain le plus dur pour se faire une retraite souterraine. Le renard sait creuser un terrier avec deux issues, pour n'être point surpris et pour éluder les piéges du chasseur.

Les animaux reptiles sont d'une autre fabrique. Ils se plient et se replient par les évolutions de leurs muscles; ils gravissent, ils embrassent, ils serrent, ils accrochent les corps qu'ils rencontrent, ils se glissent subtilement partout. Leurs organes sont presque indépendants les uns des autres : aussi vivent-ils encore après qu'on les a coupés.

Les oiseaux, dit Cicéron, qui ont les jambes longues ont aussi le cou long à proportion pour pouvoir abaisser leur bec jusqu'à terre et y prendre leurs aliments. Le chameau est de même. L'éléphant, dont le cou serait trop pesant par sa grosseur s'il était aussi long que celui du chameau, a été pourvu d'une trompe, qui est un tissu de nerfs et de muscles qu'il allonge, qu'il retire, qu'il replie en tous sens pour saisir les corps, pour les enlever et pour les repousser : aussi les Latins ont-ils appelé cette trompe une main.

Certains animaux paraissent faits pour l'homme. Le chien est né pour le caresser, pour se dresser comme il lui plaît; pour lui donner une image agréable de société, d'amitié, de fidélité et de tendresse; pour garder tout ce qu'on lui confie, pour prendre à la course beaucoup d'autres bêtes avec ardeur, et pour les laisser ensuite à l'homme sans en rien retenir. Le cheval et les autres animaux semblables se trouvent sous la main de l'homme pour le soulager dans son travail et pour se charger de mille fardeaux. Ils sont nés pour porter, pour marcher, pour soulager l'homme dans sa faiblesse et pour obéir à tous ses mouvements. Les bœufs ont la force et la patience en partage, pour traîner la charrue et pour labourer. Les vaches donnent des ruisseaux de lait. Les moutons ont dans leur toison un superflu qui n'est pas pour eux et qui se renouvelle pour inviter l'homme à les tondre toutes les années. Les chèvres mêmes fournissent un crin long et qui leur est inutile, et dont l'homme fait des étoffes pour se couvrir. Les peaux des animaux fournissent à l'homme les plus belles fourrures dans les pays les plus éloignés du soleil. Ainsi l'auteur de la nature a vêtu ces bêtes selon leurs besoins, et leurs dépouilles servent encore ensuite d'habits aux hommes pour les réchauffer dans ces climats glacés.

Les animaux qui n'ont presque point de poil ont une peau très-épaisse et très-dure comme des écailles; d'autres ont des écailles mêmes qui se couvrent les unes les autres comme les tuiles d'un toit; elles s'entr'ouvrent ou se resserrent suivant qu'il convient à l'animal de se dilater ou de se resserrer. Ces peaux et ces écailles servent aux besoins des hommes.

Ainsi, dans la nature, non-seulement les plantes, mais encore les animaux, sont faits pour notre usage. Les bêtes farouches mêmes s'apprivoisent, ou du moins craignent l'homme. Si tous les pays étaient peuplés et policés comme ils devraient l'être, il n'y en aurait point où les bêtes attaquassent les hommes : on ne trouverait plus d'animaux féroces que dans les forêts reculées, et on les réserverait pour exercer la hardiesse, la force et l'adresse du genre humain, par un jeu qui représenterait la guerre, sans qu'on eût jamais besoin de guerre véritable entre les nations.

Mais observez que les animaux nuisibles à l'homme sont les moins féconds, et que les plus utiles sont ceux qui se multiplient davantage. On tue incomparablement plus de bœufs et de moutons qu'on ne tue d'ours et de loups : il y a néanmoins incomparablement moins d'ours et de loups que de bœufs et de moutons sur la terre. Remarquez encore, avec Cicéron, que les femelles de chaque espèce ont des mamelles dont le nombre est proportionné à celui des petits qu'elles portent ordinairement : plus elles portent de petits, plus la nature leur a préparé de sources de lait pour les allaiter.

Pendant que les moutons font croître leur laine pour nous, les vers à soie nous filent à l'envi de riches étoffes et se consument pour nous les donner. Ils se font de leur coque une espèce de tombeau, où ils se renferment dans leur propre ouvrage, et ils renaissent sous une figure étrangère pour se perpétuer.

D'un autre côté, les abeilles vont recueillir avec soin le suc des fleurs odoriférantes pour en composer leur miel, et elles le rangent avec un ordre qui nous peut servir de modèle. Beaucoup d'insectes se transforment tantôt en mouches et tantôt en vers. Si on les trouve inutiles, on doit se souvenir que ce qui fait partie du grand spectacle de la nature, et qui contribue à sa variété, n'est point sans usage pour les hommes tranquilles et attentifs.

Qu'y a-t-il de plus beau et de plus magni-

fique que ce grand nombre de républiques d'animaux si bien policées, et dont chaque espèce est d'une construction différente des autres? Tout montre combien la façon de l'ouvrier surpasse la vile matière qu'il a mise en œuvre : tout m'étonne, jusqu'aux moindres moucherons. Si on les trouve incommodes, on doit remarquer que l'homme a besoin de quelques peines mêlées avec ses commodités : il s'amollirait et il s'oublierait lui-même, s'il n'avait rien qui modérât ses plaisirs et qui exerçât sa patience.

Nous venons de voir les traces de la Divinité, ou, pour mieux dire, le sceau de Dieu même, dans tout ce qu'on appelle les ouvrages de la nature. Quand on ne veut point subtiliser, on remarque du premier coup d'œil une main qui est le premier mobile dans toutes les parties de l'univers. Les cieux, la terre, les astres, les plantes, les animaux, nos corps, nos esprits, tout marque un ordre, une mesure précise, un art, une sagesse, un esprit supérieur à nous, qui est comme l'âme du monde entier, et qui mène tout à ses fins avec une force douce et insensible, mais toute-puissante. Nous avons vu, pour ainsi dire, l'architecture de l'univers, la juste proportion de toutes ses parties; et le simple coup d'œil nous a suffi partout pour trouver dans une fourmi, encore plus que dans le soleil, une sagesse et une puissance qui se plaît à éclater en façonnant ses plus vils ouvrages. Voilà ce qui se présente d'abord sans discussion aux hommes les plus ignorants. Que serait-ce si nous entrions dans les secrets de la physique, si nous faisions la dissection des parties internes des animaux, pour y trouver la plus parfaite mécanique! FÉNELON.

EXISTENCE (SUR L')

ET LES ATTRIBUTS DE DIEU.

Art. I^er^. Le premier point de notre croyance, le premier objet de nos considérations dans l'étude de la religion, est l'existence de Dieu. On appelle athées ceux qui combattent ce dogme primitif. Nous donnons le nom de théistes à ceux qui le défendent.

Avant d'entrer dans les preuves de l'existence de Dieu, il convient d'expliquer ce que nous entendons par ce mot. Nous convenons qu'il est impossible de donner de cet être, si fort au-dessus de toutes nos pensées, une notion complète, adéquate, et même de nous en former une idée qui réponde à sa grandeur. Son incompréhensibilité est même un des dogmes enseignés par nos livres sacrés. Nos Pères dans la foi ont déclaré nettement leur incapacité à parler de Dieu dignement. Et parmi les philosophes, les plus raisonnables sont ceux qui ont reconnu l'impuissance de la raison humaine sur ce point.

II. Il ne faut cependant pas s'imaginer que, parce que nous n'avons pas de Dieu une notion entière, nous n'en ayons aucune : et que ce mot, offert à notre esprit, ne lui présente aucune idée. Si nous ne le connaissons pas en entier, nous le connaissons en partie. Si nous ne découvrons pas sa nature telle qu'elle est, nous la jugeons d'après ses opérations. Si nous ne le comprenons pas, nous le concevons. Il est important de saisir la différence de ces deux choses, que les incrédules s'efforcent de confondre, prétendant et répétant continuellement qu'il leur est impossible d'admettre ce qu'ils ne comprennent, ou, ce qui selon eux revient au même, ce qu'ils ne conçoivent pas.

Concevoir une chose, est avoir l'idée de son existence; la comprendre, est connaître la manière dont elle existe. Nous concevons une chose, nous en avons l'idée, quand nous pouvons nous la représenter, la supposer existante. Pour la comprendre, il faut la connaître à fond, et saisir ses différents rapports, savoir : pourquoi et comment elle est ce qu'elle est. Ainsi, pour la concevoir, il suffit de n'y pas apercevoir d'impossibilité. Tout ce qui ne me présente pas de répugnance, de contradiction, je le conçois possible, je puis me le figurer existant. Je ne conçois pas un triangle à quatre côtés, parce que c'est une chose qui implique contradiction; parce que cette idée ne se présente à moi qu'accompagnée de l'idée de répugnance; parce que l'idée de triangle et l'idée de quatre côtés sont deux idées dont l'une détruit l'autre. Mais je conçois des hommes dans la lune : mon esprit ne me présentant point d'impossibilité, de répugnance, de contradiction dans cette idée, je puis me représenter la lune peuplée d'hommes, comme la terre. Il résulte de là que nous pouvons concevoir beaucoup de choses, que cependant nous ne pouvons pas comprendre. Pour éclaircir et pour confirmer encore plus cette importante vérité, observons que nous pouvons avoir sur les choses quatre sortes de pensées. En premier lieu, nous pouvons en voir clairement l'existence ou la possibilité, et connaître en même temps la manière dont elles existent, ou dont elles peuvent exister; les relations diverses qu'elles ont ou qu'elles peuvent avoir. Celles-là, non-seulement nous les concevons, mais nous les comprenons.

En second lieu, nous pouvons en voir positivement l'impossibilité, en connaissant une répugnance, une contradiction dans leur existence. Nous ne comprenons ni ne concevons cette seconde classe. Ce sont là les choses dont nous n'avons point l'idée, parce que nous ne pouvons pas avoir l'idée de leur existence.

En troisième lieu, nous pouvons ne voir clairement ni leur possibilité, ni leur impossibilité, parce que nous ne connaissons pas la manière dont elles pourraient exister; mais que nous ne voyons pas non plus, dans leur concert, de répugnance, de contradiction.

En quatrième lieu, nous pouvons en voir clairement l'existence, soit par nos sens, soit par le raisonnement, être par conséquent assurés de leur possibilité, sans cependant connaître leur manière d'exister.

Ces deux dernières sortes de choses nous

les concevons, mais nous ne les comprenons pas. C'est ce qu'il s'agit d'expliquer.

D'abord, sur les choses dont nous ne voyons clairement ni la compatibilité, ni l'incompatibilité des attributs, nous ne pouvons affirmer ni qu'elles sont possibles, ni qu'elles sont impossibles. De ce que nous n'en découvrons pas l'impossibilité, nous aurions tort sans doute d'en conclure absolument leur possibilité. Il peut y avoir dans ces choses des répugnances qui nous échappent. Ignorant la manière dont elles peuvent exister, nous ignorons peut-être des obstacles qui s'opposent à leur existence. Mais de même nous raisonnerions inconséquemment, si, parce que nous n'apercevons pas distinctement la possibilité dans une chose, nous prononcions qu'elle est impossible. Il n'y a d'impossibilité que ce qui répugne, que ce qui emporte l'être et le non être. Ne voyant pas de répugnance dans la chose, nous n'avons pas de raison pour la juger impossible.

Ensuite, relativement aux choses dont l'existence m'est assurée d'une manière quelconque, je dis qu'il y en a dont j'ignore le mode, la nature, que je me figure existantes, puisque je les sais telles, mais sans savoir de quelle manière elles peuvent exister; que, par conséquent, je conçois sans les comprendre. Je vois des phénomènes électriques. Je suis donc sûr que l'électricité existe. Je conçois donc l'électricité. Mais quelle est sa nature? par quel moyen se forme-t-elle? quelle relation y a-t-il entre elle et le mouvement qui la produit ou qui la développe? Je n'en sais rien. Je ne comprends donc pas l'électricité.

III. Il résulte de là évidemment qu'il est contraire à la raison de nier les choses sur le fondement qu'on ne les comprend pas, ou, ce qui revient au même, parce qu'on ne sait pas comment elles sont. Et, si l'on voulait admettre ce genre de pyrrhonisme, il y a fort peu de choses dans le monde que l'on pût croire. De celles même qui nous sont les plus familières, qui se passent continuellement autour de nous, dans nous-mêmes, il y en a un très-grand nombre que nous ne comprenons pas. Comprenons-nous la manière dont se fait la communication du mouvement? Savons-nous quelle cause secrète donne à un corps la puisssance d'agir sur un autre? Connaissons-nous le mécanisme qui métamorphose nos aliments en une multitude de liqueurs et de sécrétions diverses? Il est donc certain, incontestable, évident, que nous croyons fermement beaucoup de choses que nous sommes incapables de comprendre : et que serait-ce que la vie humaine, si chacun ne pouvait croire que ce qu'il comprend.

Je me suis étendu longuement sur cette explication, et sur la différence des deux idées *concevoir* et *comprendre*, parce que, comme je l'ai observé, la confusion affectée de ces deux notions est le principe d'un grand nombre de paralogismes des athées et de tous les incrédules. Il était utile de fixer nettement cette notion, dont nous verrons plus d'une fois l'usage dans le cours de cet ouvrage. Faisons-en maintenant l'application à notre objet. Nous ne comprenons pas Dieu : cela est vrai; mais il ne résulte nullement de là que nous ne le concevions point, ou, ce qui revient au même, que nous concevions son existence comme impliquant contradiction. Au contraire, si son existence nous est démontrée, il est certain que nous devons la croire, quoique nous ne le comprenions pas.

IV. Je dis que nous avons l'idée de la Divinité. L'homme le plus simple, quand on lui parle de Dieu, sait fort bien de quel être on l'entretient. Quelque ignorant qu'il soit, il attache à ce mot deux idées. Relativement à cet être en lui-même, il le regarde comme souverainement parfait : relativement à nous, il le considère comme le créateur de tout ce qui existe. L'homme plus instruit pénètre plus avant dans la connaissance de cet être suprême. Il découvre, non pas sans doute, tous ses attributs, mais quelques-uns : et s'il est dans l'impuissance de se les représenter tels qu'ils sont, il s'en forme du moins une idée quelconque. Cette double manière de connaître la Divinité va former la division de la présente dissertation. Dans la première partie, je considérerai Dieu uniquement selon sa notion la plus commune, la plus triviale, la plus populaire; et je m'attacherai à prouver seulement qu'il existe un être infiniment parfait, créateur de tout le monde matériel que nous voyons. Dans la seconde partie, je reprendrai les différents attributs divins, et j'examinerai ce que la faiblesse de notre raison nous permet d'en connaître. Le Cardinal DE LA LUZERNE.

EXISTENCE DE DIEU (L').

PROUVÉE PAR L'ORDRE ET LES BEAUTÉS DE LA NATURE.

Qu'il est grand, qu'il est beau le spectacle que présente la nature! Et qui de nous peut rester indifférent à cet ensemble de merveilles dont elle ne cesse de frapper nos regards? Même parmi les athées, en est-il un seul qui n'en soit quelquefois profondément ému, et qui, dans ces moments où les passions sont plus calmes, où la raison semble briller d'une lumière plus pure, ne soit effrayé de ses propres systèmes, et, par un sentiment plus fort que tous les sophismes, ne soit, comme malgré lui, rappelé à l'Etre souverain, qu'il n'est pas plus en notre pouvoir de bannir de la pensée que de cet uuivers? Nous bornant à parler ici de ces choses qui, pour être senties, ne demandent ni science, ni pénibles efforts, et qui malheureusement nous frappent d'autant moins qu'elles nous sont plus familières, quel enchaînement de phénomènes merveilleux, si propres à nous élever jusqu'à la Divinité, n'offre pas le monde planétaire auquel nous appartenons! ces globes lumineux qui, depuis tant de siècles, roulent majestueusement dans l'espace, sans jamais s'écarter de leur orbite, ni se choquer dans leurs révo-

lutions; ce soleil suspendu à la voûte céleste, comme une lampe de feu, qui vivifie toute la nature, et se trouve placé à la distance convenable pour éclairer, échauffer la terre, sans l'embraser de ses ardeurs; cet astre qui préside à la nuit avec ses douces clartés, ses phases, son cours inconstant et pourtant régulier, dont le génie de l'homme a su tirer tant d'avantage; cette terre si féconde, sur laquelle on voit se perpétuer par des lois constantes une multitude d'êtres vivants, avec cette admirable proportion des deux sexes, de morts et de naissances, qui fait qu'elle n'est jamais déserte ni surchargée d'habitants; ces mers immenses, avec leurs agitations périodiques et si mystérieuses: ces éléments qui se mélangent, se modifient, se combinent, de manière à suffire aux besoins, à la vie de cette multitude prodigieuse d'êtres qui sont si variés dans leur structure et leur grandeur; enfin ce cours si réglé des saisons, qui reproduit sans cesse la terre sous des formes nouvelles; qui, après le repos de l'hiver, la présente successivement embellie de toutes les fleurs du printemps, enrichie des moissons de l'été, couronnée des fruits de l'automne, et fait ainsi rouler l'année dans un cercle de scènes variées sans confusion, et semblables sans monotonie : tout cela ne forme-t-il pas un concert, un ensemble de parties, dont vous ne pouvez détacher une seule sans rompre l'harmonie universelle? Et, de là, comment ne pas remonter au principe, auteur et conservateur de cette admirable unité, à l'esprit immortel qui, embrassant tout dans sa vaste prévoyance, fait tout marcher à ses fins avec autant de force que de sagesse?

FRAYSSINOUS.

EXORDE CÉLÈBRE D'UN MISSIONNAIRE.

A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment bien différent; et si je suis humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité, comme si j'étais accoutumé à me prêcher moi-même! A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous! car, qui que vous soyez, vous n'êtes tous comme moi que des pécheurs. C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé dans ce moment de frapper ma poitrine.

Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de chaume; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait? malheureux! j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler. C'est ici où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des pécheurs audacieux et endurcis; ah! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre; et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté, la mort qui vous menace, et de l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main : tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez! La nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer et, par-dessus tout, l'éternité: l'éternité! voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls. Eh! qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans vous sauver? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera; car j'ai acquis une longue expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction et de repentir, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent.

BRIDAINE.

EXPOSITION DE LA DOCTRINE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE SUR LES MATIÈRES DE CONTROVERSE.

I. *Dessein de ce traité.*

Après plus d'un siècle de contestations avec messieurs de la Religion prétendue réformée, les matières dont ils ont fait le sujet de leur rupture doivent être éclaircies, et les esprits disposés à concevoir les sentiments de l'Église catholique. Ainsi il semble qu'on ne puisse mieux faire que de les proposer simplement, et de les bien distinguer de ceux qui lui ont été faussement imputés. En effet, j'ai remarqué en différentes occasions que l'aversion que ces messieurs ont pour la plupart de nos sentiments est attachée aux fausses idées qu'ils en ont conçues, et souvent à certains mots qui les choquent tellement, que s'y arrêtant d'abord, ils ne viennent jamais à considérer le fond des choses. C'est pourquoi j'ai cru que rien ne leur pourrait être plus utile que de leur expliquer ce que l'Église a défini dans le concile de Trente touchant les matières qui les éloignent le plus de nous, sans m'arrêter à ce qu'ils ont accoutumé d'objecter aux docteurs particuliers, ou contre les choses qui ne sont ni nécessairement ni universellement reçues. Car tout le monde convient, et M. Daillé même (Apol. c. 6), que *c'est chose déraisonnable d'imputer les sentiments des particuliers à un corps entier;* et il ajoute qu'on ne peut se séparer que pour des articles établis authentiquement, à la créance et observation desquels toutes sortes de personnes sont obligées. Je ne m'arrêterai donc qu'aux

décrets du concile de Trente, puisque c'est là que l'Église a parlé décisivement sur les matières dont il s'agit; et ce que je dirai pour faire mieux entendre ces décisions est approuvé dans la même Église, et paraîtra manifestement conforme à la doctrine de ce saint concile.

Cette exposition de notre doctrine produira deux bons effets : le premier, que plusieurs disputes s'évanouiront tout-à-fait, parce qu'on reconnaîtra qu'elles sont fondées sur de fausses explications de notre créance; le second, que les disputes qui resteront ne paraîtront pas, selon les principes des prétendus réformés, si capitales qu'ils ont voulu d'abord le faire croire; et que, selon ces mêmes principes, elles n'ont rien qui blesse les fondements de la foi.

II. *Ceux de la Religion prétendue réformée avouent que l'Église catholique reçoit tous les articles fondamentaux de la Religion chrétienne.*

Et pour commencer par ces fondements et articles principaux de la foi, il faut que messieurs de la Religion prétendue réformée confessent qu'ils sont crus et professés dans l'Église catholique.

S'ils les font consister à croire qu'il faut adorer un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, et qu'il faut se confier en Dieu seul par son Fils incarné, crucifié et ressuscité pour nous, ils savent en leur conscience que nous professons cette doctrine. Et, s'ils veulent y ajouter les autres articles qui sont compris dans le Symbole des Apôtres, ils ne doutent pas non plus que nous ne les recevions tous sans exception, et que nous n'en ayons la pure et véritable intelligence.

M. Daillé a fait un traité intitulé *La Foi fondée sur les Ecritures*, où, après avoir exposé tous les articles de la créance des Églises prétendues réformées, il dit (3 part., ch. 2) *qu'ils sont sans contestation; que l'Église romaine fait profession de les croire; qu'à la vérité il ne tient pas toutes nos opinions, mais que nous tenons toutes ses créances.*

Ce ministre ne peut donc nier que nous ne croyions tous les articles principaux de la Religion chrétienne, à moins qu'il ne veuille lui-même détruire sa foi.

Mais quand M. Daillé ne l'aurait pas écrit, la chose parle d'elle-même; et tout le monde sait que nous croyons tous les articles que les Calvinistes appellent fondamentaux; si bien que la bonne foi voudrait qu'on nous accordât sans contestation que nous n'en avons en effet rejeté aucun.

Les prétendus réformés, qui voient les avantages que nous pouvons tirer de cet aveu, veulent nous les ôter, en disant que nous détruisons ces articles, parce que nous en posons d'autres qui leur sont contraires. C'est ce qu'ils tâchent d'établir par des conséquences qu'ils tirent de notre doctrine; mais le même M. Daillé, que je leur allègue encore, moins pour les convaincre par le témoignage d'un de leurs plus doctes ministres que parce que ce qu'il dit est évident de soi-même, leur apprend ce qu'il faudrait croire de ces sortes de conséquences, supposé qu'on en pût tirer de mauvaises de notre doctrine. Voici comme il parle dans la lettre qu'il a écrite à M. de Monglat sur le sujet de son Apologie : « Encore que l'opinion des Luthériens sur « l'Eucharistie induise selon nous, aussi bien que celle « de Rome, la destruction de l'humanité de Jésus-« Christ, cette suite néanmoins ne leur peut être mise « sus sans calomnie, vu qu'ils la rejettent formelle-« ment. »

Il n'y a rien de plus essentiel à la Religion chrétienne que la vérité de la nature humaine en Jésus-Christ; et cependant, quoique les Luthériens tiennent une doctrine d'où l'on infère la destruction de cette vérité capitale par des conséquences que les prétendus réformés jugent évidentes, ils n'ont pas laissé de leur offrir leur communion, parce que leur opinion *n'a aucun venin*, comme dit M. Daillé dans son Apologie (chap. 7); et leur Synode national, tenu à Charenton en 1631, les admet *à la sainte table*, sur ce fondement *qu'ils conviennent ès principes et points fondamentaux de la Religion*. C'est donc une maxime constamment établie parmi eux, qu'il ne faut point en cette matière regarder les conséquences qu'on pourrait tirer d'une doctrine, mais simplement ce qu'avoue et ce que pose celui qui l'enseigne.

Ainsi, quand ils infèrent, par des conséquences qu'ils prétendent tirer de notre doctrine, que nous ne savons pas assez reconnaître la gloire souveraine qui est due à Dieu, ni la qualité de Sauveur et de Médiateur en Jésus-Christ, ni la dignité infinie de son sacrifice, ni la plénitude surabondante de ses mérites, nous pourrions nous défendre sans peine de ces conséquences par cette courte réponse que nous fournit M. Daillé, et leur dire que l'Église catholique les désavouant, elles ne peuvent lui être imputées *sans calomnie*.

Mais je veux aller plus avant, et faire voir à messieurs de la Religion prétendue réformée, par la seule exposition de notre doctrine, que, bien loin de renverser les articles fondamentaux de la foi ou directement ou par conséquence, elle les établit au contraire d'une manière si solide et si évidente, qu'on ne peut sans une extrême injustice lui contester l'avantage de les bien entendre.

III. *Le culte religieux se termine à Dieu seul.*

Pour commencer par l'adoration qui est due à Dieu, l'Eglise catholique enseigne qu'elle consiste principalement à croire qu'il est le Créateur et le Seigneur de toutes choses, et à nous attacher à lui de toutes les puissances de notre âme par la foi, par l'espérance et par la charité, comme à celui qui seul peut faire notre félicité, par la communication du bien infini, qui est lui-même.

Cette adoration intérieure que nous rendons à Dieu en esprit et en vérité, a ses marques extérieures, dont la principale est le sacrifice, qui ne peut être offert qu'à Dieu seul, parce que le sacrifice est établi pour faire un aveu public, et une protestation solennelle de la souveraineté de Dieu et de notre dépendance absolue.

La même Eglise enseigne que tout culte religieux se doit terminer à Dieu, comme à sa fin nécessaire; et si l'honneur qu'elle rend à la Sainte Vierge et aux saints peut être appelé religieux, c'est à cause qu'il se rapporte nécessairement à Dieu.

Mais avant que d'expliquer davantage en quoi consiste cet honneur, il n'est pas inutile de remarquer que messieurs de la Religion prétendue réformée, pressés par la force de la vérité, commencent à nous avouer que la coutume de prier les saints, et d'honorer leurs reliques, était établie dès le quatrième siècle de l'Eglise. M. Daillé, en faisant cet aveu dans le livre qu'il a fait contre la tradition des Latins touchant l'objet du culte religieux, accuse saint Basile, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Jean, saint Chrysostôme, saint Augustin, et plusieurs autres grandes lumières de l'antiquité qui ont paru dans ce siècle, et surtout saint Grégoire de Nazianze, qui est appelé le théologien par excellence, d'avoir changé en ce point la doctrine des trois siècles précédents. Mais il paraîtra peu vraisemblable que M. Daillé ait mieux entendu les sentiments des Pères des trois premiers siècles, que ceux qui ont recueilli, pour ainsi dire, la succession de leur doctrine immédiatement après leur mort; et on le croira d'autant moins, que bien loin que les Pères du quatrième siècle se soient aperçus qu'il s'introduisit aucune nouveauté dans leur culte, ce ministre, au contraire, nous a rapporté des textes exprès, par lesquels ils font voir clairement qu'ils prétendaient, en priant les saints, suivre les exemples de ceux qui les avaient précédés. Mais, sans examiner davantage le sentiment des Pères des trois premiers siècles, je me contente de l'aveu de M. Daillé, qui nous abandonne tant de grands personnages qui ont enseigné l'Eglise dans le quatrième; car encore qu'il se soit avisé, douze cents ans après leur mort, de leur donner par mépris une manière de nom de secte, en les appelant *Reliquiaires*, c'est-à-dire, gens qui honorent les reliques, j'espère que ceux de sa communion seront plus respectueux envers ces grands hommes. Ils n'oseront du moins leur objecter qu'en priant les saints et en honorant leurs reliques, ils soient tombés dans l'idolâtrie ou qu'ils aient renversé la confiance que les chrétiens doivent avoir en Jésus-Christ: et il faut espérer que dorénavant ils ne nous feront plus ces reproches, quand ils considéreront qu'ils ne peuvent nous les faire sans les faire en même temps à tant d'excellents hommes, dont ils font profession, aussi bien que nous, de révérer la sainteté et la doctrine; mais, comme il s'agit ici d'exposer notre créance plutôt que de faire voir quels ont été ses défenseurs, il en faut continuer l'explication.

IV. *L'invocation des saints.*

L'Eglise, en nous enseignant qu'il est utile de prier les saints, nous enseigne à les prier dans ce même esprit de charité, et selon cet ordre de société fraternelle qui nous porte à demander le secours de nos frères vivants sur la terre; et le catéchisme du concile de Trente (part. 3, tit. *de Cultu et invoc. sanct.*) conclut de cette doctrine, que si la qualité de médiateur que l'Ecriture donne à Jésus-Christ, recevait quelque préjudice de l'intercession des saints qui règnent avec Dieu, elle n'en recevrait pas moins de l'intercession des fidèles qui vivent avec nous.

Ce catéchisme nous fait bien entendre l'extrême différence qu'il y a entre la manière dont on implore le secours de Dieu, et celle dont on implore le secours des saints: *Car* (dit-il, part. 4, tit. *Quis orandus sit*) *nous prions Dieu, ou de nous donner des biens, ou de nous délivrer des maux; mais parce que les saints lui sont plus agréables que nous, nous leur demandons qu'ils prennent notre défense, et qu'ils obtiennent pour nous les choses dont nous avons besoin. De là vient que nous usons de deux formes de prier fort différentes; puisqu'au lieu qu'en parlant à Dieu, la manière propre est de dire*: Ayez pitié de nous, écoutez-nous, *nous nous contentons de dire aux saints*: Priez pour nous. Par où nous devons entendre qu'en quelques termes que soient conçues les prières que nous adressons aux saints, l'intention de l'Eglise et de ses fidèles les réduit toujours à cette forme, ainsi que ce catéchisme le confirme dans la suite.

Mais il est bon de considérer les paroles du concile même (sess. 25, dec. *de Invoc.*), qui voulant prescrire aux évêques comment ils doivent parler de l'invocation des saints, les oblige d'enseigner *que les saints qui règnent avec Jésus-Christ offrent à Dieu leurs prières pour les hommes; qu'il est bon et utile de les invoquer d'une manière suppliante, et de recourir à leur aide et à leur secours, pour impétrer de Dieu ses bienfaits, par son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui seul est notre Sauveur et notre Rédempteur.* Ensuite le concile condamne ceux qui enseignent une doctrine contraire. On voit donc qu'invoquer les saints, suivant la pensée de ce concile, c'est recourir à leurs prières pour obtenir les bienfaits de Dieu par Jésus-Christ. En effet, nous n'obtenons que par Jésus-Christ, et en son nom, ce que nous obtenons par l'entremise des saints, puisque les saints eux-mêmes ne prient que par Jésus-Christ, et ne sont exaucés qu'en son nom: telle est la foi de l'Eglise, que le concile de Trente a clairement expliquée en peu de paroles; après quoi nous ne concevons pas qu'on puisse nous objecter que nous nous éloignons de Jésus-Christ quand nous prions ses membres, qui sont aussi les nôtres, ses enfants, qui sont nos frères, et ses saints, qui sont nos prémices, de prier avec nous et pour nous notre commun maître au nom de notre commun Médiateur.

Le même concile explique clairement et en peu de mots quel est l'esprit de l'Eglise lorsqu'elle offre à Dieu le saint sacrifice, pour honorer la mémoire des saints. Cet honneur que nous leur rendons dans l'action du sacrifice consiste à les nommer comme de fidèles serviteurs de Dieu dans les prières que nous lui faisons; à lui rendre grâce des victoires qu'ils ont

remportées, et à le prier humblement qu'il se laisse fléchir en notre faveur par leurs intercessions. Saint Augustin avait dit, il y a déjà douze cents ans, qu'il ne fallait pas croire qu'on offrît le sacrifice aux saints martyrs, encore que, selon l'usage pratiqué dès ce temps-là par l'Eglise universelle, on offrît ce sacrifice sur leurs saints corps et à leur mémoire, c'est-à-dire, devant les lieux où se conservaient leurs précieuses reliques. Ce même Père avait ajouté qu'on faisait mémoire des martyrs à la sainte table, dans la célébration du sacrifice, non afin de prier pour eux, comme on fait pour les autres morts, mais plutôt afin qu'ils priassent pour nous. Je rapporte le sentiment de ce saint évêque, parce que le concile de Trente (sess. 22, c. 31) se sert presque de ses mêmes paroles pour enseigner aux fidèles que *l'Eglise n'offre pas aux saints le sacrifice, mais qu'elle l'offre à Dieu seul, qui les a couronnés; qu'aussi le prêtre ne s'adresse pas à saint Pierre ou à saint Paul pour leur dire :* JE VOUS OFFRE CE SACRIFICE; *mais que, rendant grâces à Dieu de leurs victoires, il demande leur assistance, afin que ceux dont nous faisons mémoire sur la terre, daignent prier pour nous dans le ciel.* C'est ainsi que nous honorons les saints, pour obtenir par leur entremise les grâces de Dieu; et la principale de ces grâces que nous espérons obtenir est celle de les imiter : à quoi nous sommes excités par la considération de leurs exemples admirables, et par l'honneur que nous rendons devant Dieu à leur mémoire bienheureuse.

Ceux qui considéreront la doctrine que nous avons proposée seront obligés de nous avouer que, comme nous n'ôtons à Dieu aucune des perfections qui sont propres à son essence infinie, nous n'attribuons aux créatures aucune de ces qualités ou de ces opérations qui ne peuvent convenir qu'à Dieu : ce qui nous distingue si fort des idolâtres, qu'on ne peut comprendre pourquoi on nous en donne le titre.

Et quand messieurs de la religion prétendue réformée nous objectent qu'en adressant les prières aux saints, et en les honorant comme présents par toute la terre, nous leur attribuons une espèce d'immensité, ou du moins la connaissance du secret des cœurs, qu'il paraît néanmoins que Dieu se réserve par tant de témoignages de l'Ecriture, ils ne considèrent pas assez notre doctrine : car enfin, sans examiner quel fondement on peut avoir d'attribuer aux saints jusqu'à certain degré la connaissance des choses qui se passent parmi nous, ou même de nos secrètes pensées, il est manifeste que ce n'est point élever la créature au dessus de sa condition que de dire qu'elle a quelque connaissance de ces choses par la lumière que Dieu lui en communique. L'exemple des prophètes le justifie clairement, Dieu n'ayant pas même dédaigné de leur découvrir les choses futures, quoiqu'elles semblent bien plus particulièrement réservées à sa connaissance.

Au reste, jamais aucun catholique n'a pensé que les saints connussent par eux-mêmes nos besoins ni même les désirs pour lesquels nous leur faisons de secrètes prières. L'Eglise se contente d'enseigner, avec toute l'antiquité, que ces prières sont très-profitables à ceux qui les font, soit que les saints les apprennent par le ministère et le commerce des anges, qui, suivant le témoignage de l'Ecriture, savent ce qui se passe parmi nous, étant établis, par ordre de Dieu, esprits administrateurs, pour concourir à l'œuvre de notre salut; soit que Dieu même leur fasse connaître nos désirs par une révélation particulière; soit enfin qu'il leur en découvre le secret dans son essence infinie, où toute vérité est comprise. Ainsi l'Eglise n'a rien décidé sur les différents moyens dont il plaît à Dieu de se servir pour cela.

Mais, quels que soient ces moyens, toujours est-il véritable qu'elle n'attribue à la créature aucune des perfections divines, comme faisaient les idolâtres, puisqu'elle ne permet de reconnaître, dans les plus grands saints, aucun degré d'excellence qui ne vienne de Dieu, ni aucune considération devant ses yeux que par leurs vertus, ni aucune vertu qui ne soit un don de sa grâce, ni aucune connaissance des choses humaines que celle qu'il leur communique, ni aucun pouvoir de nous assister que par leurs prières, ni enfin aucune félicité que par une soumission et une conformité parfaite à la volonté divine.

Il est donc vrai qu'en examinant les sentiments intérieurs que nous avons des saints, on ne trouvera pas que nous les élevions au-dessus de la condition des créatures, et de là on doit juger de quelle nature est l'honneur que nous leur rendons au dehors, le culte extérieur étant établi pour témoigner les sentiments intérieurs de l'âme.

Mais comme cet honneur que l'Eglise rend aux saints paraît principalement devant leurs images et devant leurs saintes reliques, il est à propos d'expliquer ce qu'elle en croit.

V. *Les images et les reliques.*

Pour les images, le concile de Trente défend expressément *d'y croire aucune divinité ou vertu pour laquelle on les doive révérer, de leur demander aucune grâce, et d'y attacher sa confiance;* et veut que *tout l'honneur se rapporte aux originaux qu'elles représentent.* (Sess. 22, dec. *de Invoc.*)

Toutes ces paroles du concile sont autant de caractères qui servent à nous faire distinguer des idolâtres, puisque, bien loin de croire comme eux que quelque divinité habite dans les images, nous ne leur attribuons aucune vertu que celle d'exciter en nous le souvenir des originaux.

C'est sur cela qu'est fondé l'honneur qu'on rend aux images. On ne peut nier, par exemple, que celle de Jésus-Christ crucifié, lorsque nous la regardons, n'excite plus vivement en nous le souvenir de *celui qui nous a aimés jusqu'à se livrer pour nous à la mort* (Galat. 2). Tant que l'image présente à nos yeux fait durer un si précieux souvenir dans notre âme, nous sommes portés à témoigner par quelques marques extérieures, jusqu'où va notre reconnaissance, et nous faisons voir, en nous humiliant en présence de

l'image, quelle est notre soumission pour son divin original. Ainsi, à parler précisément et selon le style ecclésiastique, quand nous rendons honneur à l'image d'un apôtre ou d'un martyr, notre intention n'est pas tant d'honorer l'image, que *d'honorer l'apôtre ou le martyr en présence de l'image*. C'est ainsi que parle le pontifical romain; et le concile de Trente (sess. 25, dec. *de Inv.* etc.) exprime la même chose, lorsqu'il dit *que l'honneur que nous rendons aux images se rapporte tellement aux originaux, que par le moyen des images que nous baisons, et devant lesquelles nous nous mettons à genoux, nous adorons Jésus-Christ, et honorons les saints, dont elles sont la ressemblance.*

Enfin on peut connaître en quel esprit l'Église honore les images, par l'honneur qu'elle rend à la croix et au livre de l'Évangile. Tout le monde voit bien que devant la croix elle adore celui *qui a porté nos crimes sur ce bois* (1 Pet. 2); et que, si ses enfants inclinent la tête devant le livre de l'Évangile, s'ils se lèvent par honneur quand on le porte devant eux, et s'ils le baisent avec respect, tout cet honneur se termine à la vérité éternelle qui nous y est proposée.

Il faut être peu équitable pour appeler idolâtrie ce mouvement religieux qui nous fait découvrir et baisser la tête devant l'image de la croix, en mémoire de celui qui a été crucifié pour l'amour de nous; et ce serait être trop aveugle que de ne pas apercevoir l'extrême différence qu'il y a entre ceux qui se confiaient aux idoles, par l'opinion qu'ils avaient que quelque divinité ou quelque vertu y était pour ainsi dire attachée, et ceux qui déclarent, comme nous, qu'ils ne se veulent servir des images que pour élever leur esprit au ciel, afin d'y honorer Jésus-Christ ou les saints, et dans les saints Dieu même, qui est l'auteur de toute sanctification et de toute grâce.

On doit entendre de la même sorte l'honneur que nous rendons aux reliques, à l'exemple des premiers siècles de l'Église; et si nos adversaires considéraient que nous regardons les corps des saints comme ayant été les victimes de Dieu par le martyre ou par la pénitence, ils ne croiraient pas que l'honneur que nous leur rendons par ce motif, pût nous détacher de celui que nous rendons à Dieu même.

Nous pouvons dire, en général, que s'ils voulaient bien comprendre de quelle sorte l'affection que nous avons pour quelqu'un, s'étend, sans se diviser, à ses enfants, à ses amis, et ensuite par divers degrés à ce qui le représente, à ce qui reste de lui, à tout ce qui en renouvelle la mémoire; s'ils concevaient que l'honneur a un semblable progrès, puisque l'honneur, en effet, n'est autre chose qu'un amour mêlé de crainte et de respect; enfin s'ils considéraient que tout le culte extérieur de l'Église catholique a sa source en Dieu même, et qu'il y retourne : ils ne croiraient jamais que ce culte que lui seul anime, pût exciter sa jalousie. Ils verraient au contraire que si Dieu, tout jaloux qu'il est de l'amour des hommes, ne nous regarde pas comme si nous nous partagions entre lui et la créature, quand nous aimons notre prochain pour l'amour de lui; ce même Dieu, quoique jaloux du respect des fidèles, ne les regarde pas comme s'ils partageaient le culte qu'ils ne doivent qu'à lui seul, quand ils honorent par le respect qu'ils ont pour lui ceux qu'il a honorés lui-même.

Il est vrai néanmoins que, comme les marques sensibles de révérence ne sont pas toutes absolument nécessaires, l'Église, sans rien altérer dans la doctrine, a pu étendre plus ou moins ces pratiques extérieures, suivant la diversité des temps, des lieux et des occurrences, ne désirant pas que ses enfants soient servilement assujettis aux choses visibles, mais seulement qu'ils soient excités, et comme avertis par leur moyen de se tourner à Dieu, pour lui offrir en esprit et en vérité le service raisonnable qu'il attend de ses créatures.

On peut voir par cette doctrine avec combien de vérité j'ai dit qu'une grande partie de nos controverses s'évanouirait par la seule intelligence des termes, si on traitait ces matières avec charité : et si nos adversaires considéraient paisiblement les explications précédentes, qui comprennent la doctrine expresse du concile de Trente, ils cesseraient de nous objecter que nous blessons la médiation de Jésus-Christ; et que nous invoquons les saints, ou que nous adorons les images d'une manière qui n'est propre qu'à Dieu. Il est vrai que comme en un certain sens l'adoration, l'invocation, et le nom de médiateur ne convient qu'à Dieu et à Jésus-Christ, il est aisé d'abuser de ces termes, pour rendre notre doctrine odieuse. Mais si on les réduit de bonne foi au sens que nous leur avons donné, ces objections perdront toute leur force; et s'il reste à messieurs de la Religion prétendue réformée quelques autres difficultés moins importantes, la sincérité les obligera d'avouer qu'ils sont satisfaits sur le principal sujet de leurs plaintes.

Au reste, il n'y a rien de plus injuste que d'objecter à l'Église qu'elle fait consister toute la piété dans cette dévotion aux saints, puisque, comme nous l'avons déjà remarqué, le concile de Trente se contente d'enseigner aux fidèles que cette pratique leur est *bonne et utile* (sess. 25, dec. *de Inv.* etc.), sans rien dire davantage. Ainsi l'esprit de l'Église est de condamner ceux qui rejettent cette pratique par mépris ou par erreur. Elle doit les condamner, parce qu'elle ne doit pas souffrir que les pratiques salutaires soient méprisées, ni qu'une doctrine que l'antiquité a autorisée soit condamnée par les nouveaux docteurs.

VI. *La justification.*

La matière de la justification fera paraître encore dans un plus grand jour, combien de difficultés peuvent être terminées par une simple exposition de nos sentiments.

Ceux qui savent tant soit peu l'histoire de la réformation prétendue, n'ignorent pas que ceux qui en ont été les premiers auteurs, ont proposé cet article à tout le monde comme le principal de tous, et comme le fondement le plus essentiel de leur rupture; si

bien que c'est celui qu'il est le plus nécessaire de bien entendre.

Nous croyons premièrement que *nos péchés nous sont remis gratuitement par la miséricorde divine, à cause de Jésus-Christ.* Ce sont les propres termes du concile de Trente (sess. 6, c. 9), qui ajoute que *nous sommes dits justifiés gratuitement, parce qu'aucune de ces choses qui précèdent la justification, soit la foi, soit les œuvres, ne peut mériter cette grâce.*

Comme l'Écriture nous explique la rémission des péchés, tantôt en disant que Dieu les couvre, et tantôt en disant qu'il les ôte, et qu'il les efface par la grâce du Saint-Esprit, qui nous fait nouvelles créatures : nous croyons qu'il faut joindre ensemble ces expressions, pour former l'idée parfaite de la justification du pécheur. C'est pourquoi nous croyons que nos péchés non-seulement sont couverts, mais qu'ils sont entièrement effacés par le sang de Jésus-Christ, et par la grâce qui nous régénère : ce qui, loin d'obscurcir ou de diminuer l'idée qu'on doit avoir du mérite de ce sang, l'augmente au contraire, et la relève.

Ainsi la justice de Jésus-Christ est non-seulement imputée, mais actuellement communiquée à ses fidèles par l'opération du Saint-Esprit, en sorte que non-seulement ils sont réputés, mais faits justes par sa grâce.

Si la justice qui est en nous, n'était justice qu'aux yeux des hommes, ce ne serait pas l'ouvrage du Saint-Esprit : elle est donc justice même devant Dieu, puisque c'est Dieu même qui la fait en nous, en répandant la charité dans nos cœurs.

Toutefois il n'est que trop certain que *la chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair;* et que *nous manquons tous en beaucoup de choses.* Ainsi, quoique notre justice soit véritable par l'infusion de la charité, elle n'est point justice parfaite à cause du combat de la convoitise : si bien que le continuel gémissement d'une âme repentante de ses fautes fait le devoir le plus nécessaire de la justice chrétienne. Ce qui nous oblige de confesser humblement, avec saint Augustin, que notre justice en cette vie consiste plutôt dans la rémission des péchés, que dans la perfection des vertus.

VII. *Le mérite des œuvres.*

Sur le mérite des œuvres, l'Église catholique enseigne que *la vie éternelle doit être proposée aux enfants de Dieu, et comme une grâce qui leur est miséricordieusement promise par le moyen de Notre Seigneur Jésus-Christ, et comme une récompense qui est fidèlement rendue à leurs bonnes œuvres et à leurs mérites, en vertu de cette promesse.* Ce sont les propres termes du concile de Trente (sess. 6, c. 10). Mais de peur que l'orgueil humain ne soit flatté par l'opinion d'un mérite présomptueux, ce même concile enseigne que tout le prix et la valeur des œuvres chrétiennes provient de la grâce sanctifiante, qui nous est donnée gratuitement au nom de Jésus-Christ, et que c'est un effet de l'influence continuelle de ce divin chef sur ses membres.

Véritablement les préceptes, les exhortations, les promesses, les menaces, et les reproches de l'Évangile font assez voir qu'il faut que nous opérions notre salut par le mouvement de nos volontés avec la grâce de Dieu qui nous aide : mais c'est un premier principe, que le libre arbitre ne peut rien faire qui conduise à la félicité éternelle, qu'autant qu'il est mû et élevé par le Saint-Esprit.

Ainsi, l'Église sachant que c'est ce divin Esprit qui fait en nous par sa grâce tout ce que nous faisons de bien, elle doit croire que les bonnes œuvres des fidèles sont très-agréables à Dieu, et de grande considération devant lui : et c'est justement qu'elle se sert du mot de mérite avec toute l'antiquité chrétienne, principalement pour signifier la valeur, le prix et la dignité de ces œuvres que nous faisons par la grâce. Mais, comme toute leur sainteté vient de Dieu, qui les fait en nous, la même Église a reçu dans le concile de Trente, comme doctrine de foi catholique, cette parole de saint Augustin, que Dieu couronne ses dons en couronnant le mérite de ses serviteurs.

Nous prions ceux qui aiment la vérité et la paix, de vouloir bien lire ici un peu au long les paroles de ce concile, afin qu'ils se désabusent une fois des mauvaises impressions qu'on leur donne de notre doctrine. *Encore que nous voyions,* disent les Pères de ce concile, *que les saintes Lettres estiment tant les bonnes œuvres, que Jésus-Christ nous promet lui-même qu'un verre d'eau froide donné à un pauvre ne sera pas privé de sa récompense; et que l'Apôtre témoigne qu'un moment de peine légère soufferte en ce monde produira un poids éternel de gloire : toutefois, à Dieu ne plaise que le chrétien se fie et se glorifie en lui-même et non en notre Seigneur, dont la bonté est si grande envers tous les hommes, qu'il veut que les dons qu'il leur fait soient leurs mérites.*

Cette doctrine est répandue dans tout ce concile, qui enseigne dans une autre session (14, c. 8) que *nous, qui ne pouvons rien de nous-mêmes, pouvons tout avec celui qui nous fortifie, en telle sorte que l'homme n'a rien dont il se puisse glorifier, ou pourquoi il se puisse confier en lui-même; mais que toute sa confiance et toute sa gloire est en Jesus-Christ, en qui nous vivons, en qui nous méritons, en qui nous satisfaisons, faisant de dignes fruits de pénitence, qui tirent leur force de lui, par lui sont offerts au Père, et en lui sont acceptés par le Père.* C'est pourquoi nous demandons tout, nous espérons tout, nous rendons grâces de tout, par notre Seigneur Jésus-Christ. Nous confessons hautement que nous ne sommes agréables à Dieu qu'en lui et par lui, et nous ne comprenons pas qu'on puisse nous attribuer une autre pensée. Nous mettons tellement en lui seul toute l'espérance de notre salut, que nous disons tous les jours à Dieu ces paroles dans le sacrifice : *Daignez, ô Dieu, accorder à nous pécheurs, vos serviteurs, qui espérons en la multitude de vos miséricordes, quelque part et société avec vos bienheureux Apôtres et martyrs, au nombre desquels nous vous prions de vou-*

loir nous recevoir, ne regardant pas au mérite, mais nous pardonnant par grâce au nom de Jésus-Christ notre Seigneur.

L'Église ne persuadera-t-elle jamais à ses enfants qui sont devenus ses adversaires, ni par l'explication de sa foi, ni par les décisions de ses conciles, ni par les prières de son sacrifice, qu'elle croit n'avoir de vie, et qu'elle n'a d'espérance qu'en Jésus-Christ seul? Cette espérance est si forte, qu'elle fait sentir aux enfants de Dieu qui marchent fidèlement dans ses voies, *une paix qui surpasse toute intelligence*, selon ce que dit l'apôtre. Mais encore que cette espérance soit plus forte que les promesses et les menaces du monde, et qu'elle suffise pour calmer le trouble de nos consciences; elle n'y éteint pas tout-à-fait la crainte, parce que, si nous sommes assurés que Dieu ne nous abandonne jamais de lui-même, nous ne sommes jamais certains que nous ne le perdrons pas par notre faute, en rejetant ses inspirations. Il lui a plu de tempérer par cette crainte salutaire la confiance qu'il inspire à ses enfants, parce que, comme dit saint Augustin, telle est notre infirmité dans ce lieu de tentations et de périls, qu'une pleine sécurité produirait en nous le relâchement et l'orgueil; au lieu que cette crainte, qui, selon le précepte de l'apôtre, nous *fait opérer notre salut avec tremblement* (Phil. 2, 12), nous rend vigilants, et fait que nous nous attachons avec une humble dépendance à celui *qui opère en nous par sa grâce le vouloir et le faire suivant son bon plaisir*, comme dit le même saint Paul.

Voilà ce qu'il y a de plus nécessaire dans la doctrine de la justification; et nos adversaires seraient fort déraisonnables, s'ils ne confessaient pas que cette doctrine suffit pour apprendre aux chrétiens qu'ils doivent rapporter à Dieu, par Jésus-Christ, toute la gloire de leur salut.

Si les ministres, après cela, se jettent sur des questions de subtilité, il est bon de les avertir qu'il n'est plus temps désormais qu'ils se rendent si difficiles envers nous, après les choses qu'ils ont accordées aux Luthériens et à leurs propres frères sur le sujet de la prédestination et de la grâce. Cela doit leur avoir appris à se réduire dans cette matière, à ce qui est absolument nécessaire pour établir les fondements de la piété chrétienne.

Que s'ils peuvent une fois se résoudre à se renfermer dans ces limites, ils seront bientôt satisfaits, et ils cesseront de nous objecter que nous anéantissons la grâce de Dieu, en attribuant tout à nos bonnes œuvres; puisque nous leur avons montré en termes si clairs dans le concile de Trente ces trois points si décisifs en cette matière : *Que nos péchés nous sont pardonnés par une pure miséricorde, à cause de Jésus-Christ; que nous devons à une libéralité gratuite la justice qui est en nous par le Saint-Esprit; et que toutes les bonnes œuvres que nous faisons sont autant de dons de la grâce.*

Aussi faut-il avouer que les doctes de leur parti ne contestent plus tant sur cette matière qu'ils faisaient au commencement; et il y en a peu qui ne nous confessent qu'il ne fallait pas se séparer pour ce point. Mais si cette importante difficulté de la justification, de laquelle leurs premiers auteurs ont fait leur fort, n'est plus maintenant considérée comme capitale par les personnes les mieux sensées qu'ils aient entre eux, on leur laisse à penser ce qu'il faut juger de leur séparation, et ce qu'il faudrait espérer pour la paix, s'ils se mettaient au-dessus de la préoccupation, et s'ils quittaient l'esprit de dispute.

VIII. *Les satisfactions, le purgatoire et les indulgences.*

Il faut encore expliquer de quelle sorte nous croyons pouvoir satisfaire à Dieu par sa grâce, afin de ne laisser aucun doute sur cette matière.

Les Catholiques enseignent d'un commun accord, que le seul Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, était capable par la dignité infinie de sa personne, d'offrir à Dieu une satisfaction suffisante pour nos péchés. Mais ayant satisfait surabondamment, il a pu nous appliquer cette satisfaction infinie en deux manières : ou bien en nous donnant une entière abolition, sans réserver aucune peine; ou bien en commuant une plus grande peine en une moindre, c'est-à-dire, la peine éternelle en des peines temporelles. Comme cette première façon est la plus entière et la plus conforme à sa bonté, il en use d'abord dans le Baptême : mais nous croyons qu'il se sert de la seconde dans la rémission qu'il accorde aux baptisés qui retombent dans le péché, y étant forcé en quelque manière par l'ingratitude de ceux qui ont abusé de ses premiers dons; de sorte qu'ils ont à souffrir quelque peine temporelle, bien que la peine éternelle leur soit remise.

Il ne faut pas conclure de là que Jésus-Christ n'ait pas entièrement satisfait pour nous; mais, au contraire, qu'ayant acquis sur nous un droit absolu par le prix infini qu'il a donné pour notre salut, il nous accorde le pardon, à telle condition, sous telle loi, et avec telle réserve qu'il lui plaît

Nous serions injurieux et ingrats envers le Sauveur, si nous osions lui disputer l'infinité de son mérite, sous prétexte qu'en nous pardonnant le péché d'Adam, il ne nous décharge pas en même temps de toutes ses suites, nous laissant encore assujettis à la mort et à tant d'infirmités corporelles et spirituelles que ce péché nous a causées. Il suffit que Jésus-Christ ait payé une fois le prix par lequel nous serons un jour entièrement délivrés de tous les maux qui nous accablent : c'est à nous à recevoir avec humilité et avec actions de grâces chaque partie de son bienfait, en considérant le progrès avec lequel il lui plaît d'avancer notre délivrance, selon l'ordre que sa sagesse a établi pour notre bien, et pour une plus claire manifestation de sa bonté et de sa justice.

Par une semblable raison, nous ne devons pas trouver étrange si celui qui nous a montré une si grande facilité dans le baptême, se rend plus difficile envers nous après que nous en avons violé les saintes pro-

messes. Il est juste, et même il est salutaire pour nous, que Dieu, en nous remettant le péché avec la peine éternelle que nous avions méritée, exige de nous quelque peine temporelle pour nous retenir dans le devoir; de peur que sortant trop promptement des liens de la justice, nous ne nous abandonnions à une téméraire confiance, abusant de la facilité du pardon.

C'est donc pour satisfaire à cette obligation que nous sommes assujettis à quelques œuvres pénibles que nous devons accomplir en esprit d'humilité et de pénitence; et c'est la nécessité de ces œuvres satisfactoires qui a obligé l'Eglise ancienne à imposer aux pénitents les peines qu'on appelle canoniques.

Quand donc elle impose aux pécheurs des œuvres pénibles et laborieuses, et qu'ils les subissent avec humilité, cela s'appelle satisfaction; et lorsque ayant égard ou à la ferveur des pénitents ou à d'autres bonnes œuvres qu'elle leur prescrit, elle relâche quelque chose de la peine qui leur est due, cela s'appelle indulgence.

Le Concile de Trente (contin. sess. 25, decr. *de Indulg.*) ne propose autre chose à croire sur le sujet des indulgences, sinon que *la puissance de les accorder a été donnée à l'Église par* Jésus-Christ, *et que l'usage en est salutaire;* à quoi ce concile ajoute *qu'il doit être retenu, avec modération toutefois, de peur que la discipline ecclésiastique ne soit énervée par une excessive facilité.* Ce qui montre que la manière de dispenser les indulgences regarde la discipline.

Ceux qui sortent de cette vie avec la grâce et la charité, mais toutefois redevables encore des peines que la justice divine a réservées, les souffrent en l'autre vie. C'est ce qui a obligé toute l'antiquité chrétienne à offrir des prières, des aumônes et des sacrifices pour les fidèles qui sont décédés en la paix et en la communion de l'Église, avec une foi certaine qu'ils peuvent être aidés par ces moyens. C'est ce que le concile de Trente (sess. 25, *de Purg.*) nous propose à croire touchant les âmes détenues au purgatoire, sans déterminer en quoi consistent leurs peines, ni beaucoup d'autres choses semblables sur lesquelles ce saint concile demande une grande retenue, blâmant ceux qui débitent ce qui est certain et suspect.

Telle est la sainte et innocente doctrine de l'Église catholique touchant les satisfactions dont on a voulu lui faire un si grand crime. Si après cette explication, messieurs de la Religion prétendue réformée nous objectent que nous faisons tort à la satisfaction de Jésus-Christ, il faudra qu'ils aient oublié que nous leur avons dit que le Sauveur a payé le prix entier de notre rachat; que rien ne manque à ce prix, puisqu'il est infini; et que ces réserves de peines dont nous avons parlé ne proviennent d'aucun défaut de ce paiement, mais d'un certain ordre qu'il a établi pour nous retenir par de justes appréhensions, et par une discipline salutaire.

Que s'ils nous opposent encore que nous croyons pouvoir satisfaire par nous-mêmes à quelque partie de la peine qui est due à nos péchés, nous pourrons dire avec confiance que le contraire paraît par les maximes que nous avons établies. Elles font voir clairement que tout notre salut n'est qu'une œuvre de miséricorde et de grâce; que ce que nous faisons par la grâce de Dieu n'est pas moins à lui que ce qu'il fait tout seul par sa volonté absolue; et qu'enfin ce que nous lui donnons ne lui appartient pas moins que ce qu'il nous donne. A quoi il faut ajouter que ce que nous appelons satisfaction après toute l'Église ancienne, n'est après tout qu'une application de la satisfaction infinie de Jésus-Christ.

Cette même considération doit apaiser ceux qui s'offensent quand nous disons que Dieu a tellement agréable la charité fraternelle, et la communion de ses saints, que souvent même il reçoit les satisfactions que nous lui offrons les uns pour les autres. Il semble que ces messieurs ne conçoivent pas combien tout ce que nous sommes est à Dieu; ni combien tous les égards, que sa bonté lui fait avoir pour les fidèles qui sont les membres de Jésus-Christ, se rapportent nécessairement à ce divin chef. Mais certes, ceux qui ont lu et qui ont considéré que Dieu même inspire à ses serviteurs le désir de s'affliger dans le jeûne, dans le sac et dans la cendre, non-seulement pour leurs péchés, mais pour les péchés de tout le peuple, ne s'étonneront pas si nous disons que, touché du plaisir qu'il a de gratifier ses amis, il accepte miséricordieusement l'humble sacrifice de leurs mortifications volontaires, en diminution des châtiments qu'il préparait à son peuple : ce qui montre que satisfait par les uns, il veut bien s'adoucir envers les autres, honorant par ce moyen son fils Jésus-Christ dans la communion de ses membres et dans la sainte société de son corps mystique.

IX. *Les sacrements.*

L'ordre de la doctrine demande que nous parlions maintenant des sacrements par lesquels les mérites de Jésus-Christ nous sont appliqués. Comme les disputes que nous avons en cet endroit, si nous en exceptons celle de l'Eucharistie, ne sont pas les plus échauffées, nous éclaircirons d'abord en peu de paroles les principales difficultés qu'on nous fait touchant les autres sacrements, réservant pour la fin celle de l'Eucharistie, qui est la plus importante de toutes.

Les sacrements de la nouvelle alliance ne sont pas seulement des signes sacrés qui nous représentent la grâce, ni des sceaux qui nous la confirment, mais des instruments du Saint-Esprit qui servent à nous l'appliquer, et qui nous la confèrent en vertu des paroles qui se prononcent, et de l'action qui se fait sur nous au dehors, pourvu que nous n'y apportions aucun obstacle par notre mauvaise disposition.

Lorsque Dieu attache une si grande grâce à des signes extérieurs qui n'ont de leur nature aucune proportion avec un effet si admirable, il nous marque clairement qu'outre tout ce que nous pouvons faire au dedans de nous par nos bonnes dispositions, il faut qu'il intervienne pour notre sanctification une opéra-

tion spéciale du Saint-Esprit, et une application singulière du mérite de notre Sauveur, qui nous est démontrée par les sacrements. Ainsi l'on ne peut rejeter cette doctrine, sans faire tort au mérite de Jésus-Christ et à l'œuvre de la puissance divine dans notre régénération.

Nous reconnaissons sept signes ou cérémonies sacrées établies par Jésus-Christ, comme les moyens ordinaires de la sanctification et de la perfection du nouvel homme. Leur institution divine paraît dans l'Écriture sainte, ou par les paroles expresses de Jésus-Christ qui les établit, ou par la grâce, qui selon la même Ecriture y est attachée, et qui marque nécessairement un ordre de Dieu.

Le Baptême.

Comme les petits enfants ne peuvent suppléer le défaut du Baptême par les actes de foi, d'espérance et de charité, ni par le vœu de recevoir ce sacrement, nous croyons que s'ils ne le reçoivent en effet, ils ne participent en aucune sorte à la grâce de la rédemption; et qu'ainsi mourant en Adam, ils n'ont aucune part avec Jésus-Christ.

Il est bon d'observer ici que les Luthériens croient avec l'Eglise catholique la nécessité absolue du Baptême pour les petits enfants, et s'étonnent avec elle de ce qu'on a nié une vérité, qu'aucun homme avant Calvin n'avait osé ouvertement révoquer en doute, tant elle était fortement imprimée dans l'esprit de tous les fidèles.

Cependant les prétendus Réformés ne craignent pas de laisser volontairement mourir leurs enfants, comme les enfants des infidèles, sans porter aucune marque du christinianisme, et sans en avoir reçu aucune grâce, si la mort prévient leur jour d'assemblée.

La Confirmation.

L'imposition des mains pratiquée par les saints Apôtres (Act. 8, 15, 17), pour confirmer les fidèles contre les persécutions, ayant son effet principal dans la descente intérieure du Saint-Esprit, et dans l'infusion de ses dons, elle n'a pas dû être rejetée par nos adversaires, sous prétexte que le Saint-Esprit ne descend plus visiblement sur nous. Aussi toutes les Eglises chrétiennes l'ont-elles religieusement retenue depuis le temps des Apôtres, se servant aussi du Saint-Chrême, pour démontrer la vertu de ce sacrement par une représentation plus expresse de l'onction intérieure du Saint-Esprit

La Pénitence et la Confession sacramentelle.

Nous croyons qu'il a plu à Jésus-Christ, que ceux qui se sont soumis à l'autorité de l'Eglise par le Baptême, et qui depuis ont violé les lois de l'Evangile, viennent subir le jugement de la même Eglise dans le tribunal de la pénitence, où elle exerce la puissance qui lui est donnée de remettre et de retenir les péchés.

Les termes de la commission qui est donnée aux ministres de l'Eglise pour absoudre les péchés, sont si généraux, qu'on ne peut sans témérité la réduire aux péchés publics; et comme quand ils prononcent l'absolution au nom de Jésus-Christ, ils ne font que suivre les termes exprès de cette commission, le jugement est censé rendu par Jésus-Christ même, pour lequel ils sont établis juges. C'est ce pontife invisible qui absout intérieurement le pénitent, pendant que le prêtre exerce le ministère extérieur.

Ce jugement étant un frein si nécessaire à la licence; une source si féconde de sages conseils; une si sensible consolation pour les âmes affligées de leurs péchés, lorsque non-seulement on leur déclare en termes généraux leur absolution, comme les ministres le pratiquent, mais qu'on les absout en effet par l'autorité de Jésus-Christ après un examen particulier et avec connaissance de cause : nous ne pouvons croire que nos adversaires puissent envisager tant de biens sans en regretter la perte, et sans avoir quelque honte d'une réformation qui a retranché une pratique si salutaire et si sainte.

L'Extrême-Onction.

Le Saint-Esprit ayant attaché à l'Extrême-Onction, selon le témoignage de S. Jacques, la promesse expresse de la rémission des péchés, et du soulagement du malade, rien ne manque à cette sainte cérémonie pour être un véritable sacrement. Il faut seulement remarquer que, suivant la doctrine du concile de Trente (sess. 14, c. 1, *de Sac. Extr.-Unct.*), le malade est plus soulagé selon l'âme que selon le corps; et que comme le bien spirituel est toujours l'objet principal de la loi nouvelle, c'est aussi celui que nous devons attendre absolument de cette sainte onction, si nous sommes bien disposés : au lieu que le soulagement dans les maladies nous est seulement accordé par rapport à notre salut éternel, suivant les dispositions cachées de la divine providence, et les divers degrés de préparation et de foi qui se trouvent dans les fidèles.

Le Mariage.

Quand on considérera que Jésus-Christ a donné une nouvelle forme au mariage, en réduisant cette sainte société à deux personnes immuablement et indissolublement unies; et quand on verra que cette inséparable union est le signe de son union éternelle avec son Eglise : on n'aura pas de peine à comprendre que le mariage des fidèles est accompagné du Saint-Esprit et de la grâce; et on louera la bonté divine, de ce qu'il lui a plû de consacrer de cette sorte la source de notre naissance.

L'Ordre.

L'imposition des mains que reçoivent les ministres des choses saintes étant accompagnée d'une vertu si présente du Saint-Esprit, et d'une infusion si entière de la grâce, elle doit être mise au nombre des sacrements. Aussi faut-il avouer que nos adversaires n'en excluent pas absolument la consécration des ministres, mais qu'ils l'excluent simplement du nombre des sa-

crements qui sont *communs à toute l'Eglise* (Conf. de foi, art. 35).

X. Doctrine de l'Eglise touchant la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie; et la manière dont l'Eglise entend ces paroles : Ceci est mon corps.

Nous voilà enfin arrivés à la question de l'Eucharistie, où il sera nécessaire d'expliquer plus amplement notre doctrine, sans toutefois nous éloigner trop des bornes que nous nous sommes prescrites.

La présence réelle du corps et du sang de notre Seigneur dans ce sacrement, est solidement établie par les paroles de l'institution, lesquelles nous entendons à la lettre; et il ne nous faut non plus demander pourquoi nous nous attachons au sens propre et littéral, qu'à un voyageur, pourquoi il suit le grand chemin. C'est à ceux qui ont recours aux sens figurés, et qui prennent des sentiers détournés, à rendre raison de ce qu'ils font. Pour nous, qui ne trouvons rien dans les paroles dont Jésus-Christ se sert pour l'institution de ce mystère, qui nous oblige à les prendre en un sens figuré, nous estimons que cette raison suffit pour nous déterminer au sens propre. Mais nous y sommes encore plus fortement engagés, quand nous venons à considérer dans ce mystère l'intention du Fils de Dieu, que j'expliquerai le plus simplement qu'il me sera possible, et par des principes dont je crois que nos adversaires ne pourront disconvenir.

Je dis donc que ces paroles du Sauveur (Matth. 16, et Luc 22) : *Prenez, mangez, ceci est mon corps donné pour vous*, nous font voir que comme les anciens Juifs ne s'unissaient pas seulement en esprit à l'immolation des victimes qui étaient offertes pour eux, mais, qu'en effet, ils mangeaient la chair sacrifiée, ce qui leur était une marque de la part qu'ils avaient de cette oblation : ainsi, Jésus-Christ s'étant fait lui-même notre victime, a voulu que nous mangeassions effectivement la chair de ce sacrifice, afin que la communication actuelle de cette chair adorable fût un témoignage perpétuel à chacun de nous en particulier, que c'est pour nous qu'il l'a prise, et que c'est pour nous qu'il l'a immolée.

Dieu avait défendu aux Juifs de manger l'hostie qui était immolée pour leurs péchés, afin de leur apprendre que la véritable expiation des crimes ne se faisait pas dans la loi, ni par le sang des animaux. Tout le peuple était comme en interdit par cette défense, sans pouvoir actuellement participer à la rémission des péchés. Par une raison opposée il fallait que le corps de notre Sauveur, vraie hostie immolée pour le péché, fût mangé par les fidèles, afin de leur montrer par cette manducation que la rémission des péchés était accomplie dans le nouveau Testament.

Dieu défendait aussi au peuple Juif de manger du sang; et l'une des raisons de cette défense était *que le sang nous est donné pour l'expiation de nos âmes.* (Levit. 17, 11.) Mais au contraire, notre Sauveur nous propose son sang à boire, à cause *qu'il est répandu pour la rémission des péchés.* (Matth. 26, 28.)

Ainsi la manducation de la chair et du sang du Fils de Dieu est aussi réelle à la sainte Table, que la grâce, l'expiation des péchés et la participation au sacrifice de Jésus-christ est actuelle et effective dans la nouvelle alliance.

Toutefois, comme il désirait exercer notre foi dans ce mystère, et en même temps nous ôter l'horreur de manger sa chair et de boire son sang en leur propre espèce, il était convenable qu'il nous les donnât enveloppés sous une espèce étrangère. Mais si ces considérations l'ont obligé de nous faire manger la chair de notre victime d'une autre manière que n'ont fait les Juifs, il n'a pas dû pour cela nous rien ôter de la réalité et de la substance.

Il paraît donc que pour accomplir les figures anciennes et nous mettre en possession actuelle de la victime offerte pour notre péché, Jésus-Christ a eu dessein de nous donner en vérité son corps et son sang : ce qui est si évident, que nos adversaires mêmes veulent que nous croyions qu'ils ont en cela le même sentiment que nous, puisqu'ils ne cessent de nous répéter qu'ils ne nient ni la vérité ni la participation réelle du corps et du sang dans l'Eucharistie. C'est ce que nous examinerons dans la suite, où nous croyons devoir exposer leur sentiment après que nous aurons achevé d'expliquer celui de l'Église. Mais en attendant, nous conclurons que si la simplicité des paroles du Fils de Dieu les force à reconnaître que son intention expresse a été de nous donner en vérité sa chair, quand il a dit : *Ceci est mon corps*, ils ne doivent pas s'étonner si nous ne pouvons consentir à n'entendre ces mots qu'en figure.

En effet, si le Fils de Dieu, si soigneux d'exposer à ses Apôtres ce qu'il enseigne sous des paraboles et sous des figures, n'ayant rien dit ici pour s'expliquer, il paraît qu'il a laissé ses paroles dans leur signification naturelle. Je sais que ces messieurs prétendent que la chose s'explique assez d'elle-même, parce qu'on voit bien, disent-ils, que ce qu'il présente n'est que du pain et du vin; mais ce raisonnement s'évanouit, quand on considère que celui qui parle est d'une autorité qui prévaut aux sens, et d'une puissance qui domine toute la nature. Il n'est pas plus difficile au Fils de Dieu de faire que son corps soit dans l'Eucharistie, en disant : *Ceci est mon corps*, que de faire qu'une femme soit délivrée de sa maladie, en disant : *Femme, tu es délivrée de ta maladie* (Luc. 13, 12), ou de faire que la vie soit conservée à un jeune homme, en disant à son père : *Ton fils est vivant* (Joan. 4, 50), ou enfin de faire que les péchés du paralytique lui soient remis, en lui disant : *Tes péchés te sont remis* (Matth. 9, 2).

Ainsi, n'ayant point à nous mettre en peine comment il exécutera ce qu'il dit, nous nous attachons précisément à ses paroles. Celui qui fait ce qu'il veut, en parlant opère ce qu'il dit; et il a été plus aisé au Fils de Dieu de forcer les lois de la nature pour vérifier ses paroles, qu'il ne nous est aisé d'acccommoder

notre esprit à des interprétations violentes qui renversent toutes les lois du discours.

Ces lois du discours nous apprennent que le signe qui représente naturellement, reçoit souvent le nom de la chose, parce qu'il lui est comme naturel d'en ramener l'idée à l'esprit. Le même arrive aussi, quoique avec certaines limites, aux signes d'institution, quand ils sont reçus, et qu'on y est accoutumé. Mais qu'en établissant un signe qui de soi n'a aucun rapport à la chose, par exemple, un morceau de pain pour signifier le corps d'un homme, on lui en donne le nom sans rien expliquer, et avant que personne en soit convenu, comme a fait Jésus-Christ dans la Cène : c'est une chose inouïe et dont nous ne voyons aucun exemple dans toute l'Écriture-Sainte, pour ne pas dire dans tout le langage humain.

Aussi messieurs de la Religion prétendue réformée ne s'arrêtent pas tellement au sens figuré qu'ils ont voulu donner aux paroles de Jésus-Christ, qu'en même temps ils ne reconnaissent qu'il a eu intention en les proférant de nous donner en vérité son corps et son sang.

XI. Explication des paroles : Faites ceci en mémoire de moi.

Après avoir proposé les sentimens de l'Église touchant ces paroles : *Ceci est mon corps* (Luc. 22, 19), il faut dire ce qu'elle pense de celles que Jésus-Christ y ajouta : *Faites ceci en mémoire de moi* (1 Cor. 11, 24). Il est clair que l'intention du Fils de Dieu est de nous obliger par ces paroles à nous souvenir de la mort qu'il a endurée pour notre salut; et saint Paul conclut de ces mêmes paroles que nous *annonçons la mort du Seigneur* dans ce mystère. Or il ne faut pas se persuader que ce souvenir de la mort de notre Seigneur exclue la présence réelle de son corps : au contraire, si l'on considère ce que nous venons d'expliquer, on entendra clairement que cette commémoration est fondée sur la présence réelle. Car de même que les Juifs, en mangeant les victimes pacifiques, se souvenaient qu'elles avaient été immolées pour eux, ainsi, en mangeant la chair de Jésus-Christ notre victime, nous devons nous souvenir qu'il est mort pour nous. C'est donc cette même chair mangée par les fidèles qui non-seulement réveille en nous la mémoire de son immolation, mais encore qui nous en confirme la vérité. Et loin de pouvoir dire que cette commémoration solennelle que Jésus-Christ nous ordonne de faire, exclue la présence de sa chair, on voit au contraire que ce tendre souvenir qu'il veut que nous ayons à la sainte table de lui comme immolé pour nous, est fondé sur ce que cette même chair y doit être prise réellement, puis qu'en effet il ne nous est pas possible d'oublier que c'est pour nous qu'il a donné son corps en sacrifice, quand nous voyons qu'il nous donne encore tous les jours cette victime à manger.

Faut-il que les Chrétiens, sous prétexte de célébrer dans la cène la mémoire de la passion de notre Sauveur, ôtent à cette pieuse commémoration ce qu'elle a de plus efficace et de plus tendre? Ne doivent-ils pas considérer que Jésus-Christ ne commande pas simplement qu'on se souvienne de lui, mais qu'on s'en souvienne en mangeant sa chair et son sang? Qu'on prenne garde à la suite et à la force de ses paroles. Il ne dit pas simplement, comme messieurs de la Religion prétendue réformée semblent l'entendre, que le pain et le vin de l'Eucharistie nous soient un *mémorial* de son corps et de son sang; mais il nous avertit qu'en faisant ce qu'il nous prescrit, c'est-à-dire, en prenant son corps et son sang, nous nous souvenions de lui. Qu'y a-t-il en effet de plus puissant pour nous en faire souvenir? Et si les enfants se souviennent si tendrement de leur père et de ses bontés, lorsqu'ils s'approchent du tombeau où son corps est enfermé, combien notre souvenir et notre amour doivent-ils être excités, lorsque nous tenons sous ces enveloppes sacrées, sous ce tombeau mystique, la propre chair de notre Sauveur immolé pour nous, cette chair vivante et vivifiante, et ce sang encore tout chaud par son amour, et tout plein d'esprit et de grâce? Que si nos adversaires continuent de nous dire que celui qui nous commande de nous souvenir de lui ne nous donne pas sa propre substance, il faudra les prier de s'accorder avec eux-mêmes. Ils protestent qu'ils ne nient pas dans l'Eucharistie la communication réelle de la propre substance du Fils de Dieu. Si leurs paroles sont sérieuses, si leur doctrine n'est pas une illusion, il faut nécessairement qu'ils disent avec nous que le souvenir n'exclut pas toute sorte de présence, mais seulement celle qui frappe les sens. Leur réponse sera la nôtre, puisque, en disant que Jésus-Christ est présent, nous reconnaissons en même temps qu'il ne l'est pas d'une manière sensible.

Et si l'on nous demande d'où vient que croyant comme nous faisons, qu'il n'y a rien pour les sens dans ce saint mystère, nous ne croyons pas qu'il suffise que Jésus-Christ y soit présent par la foi, il est aisé de répondre et de démêler cette équivoque. Autre chose est de dire que le Fils de Dieu nous soit présent par la foi, et autre chose est de dire que nous sachions par la foi qu'il est présent. La première façon de parler n'emporte qu'une présence morale; la seconde nous en signifie une très-réelle, parce que la foi est très-véritable, et cette présence réelle, connue par la foi, suffit pour opérer dans *le juste qui vit de foi* (Habac. 2, 4) tous les effets que j'ai remarqués.

XII. Exposition de la doctrine des Calvinistes sur la réalité.

Mais pour ôter une fois toutes les équivoques dont les Calvinistes se servent en cette matière, et faire voir en même temps jusqu'à quel point ils se sont approchés de nous : quoique je n'aie entrepris que d'expliquer la doctrine de l'Église, il sera bon d'ajouter ici l'exposition de leurs sentiments.

Leur doctrine a deux parties : l'une ne parle que

de figure du corps et du sang ; l'autre ne parle que de réalité du corps et du sang. Nous allons voir par ordre chacune de ces parties.

Ils disent premièrement que ce grand miracle de la présence réelle que nous admettons, ne sert de rien ; que c'est assez pour notre salut que Jésus-Christ soit mort pour nous ; que ce sacrifice nous est suffisamment appliqué par la foi ; et que cette application nous est suffisamment certifiée par la parole de Dieu. Ils ajoutent que s'il faut revêtir cette parole de signes sensibles, il suffit de nous donner de simples symboles, tels que l'eau du Baptême, sans qu'il soit nécessaire de faire descendre du ciel le corps et le sang de Jésus-Christ.

Il ne paraît rien de plus facile que cette manière d'expliquer le sacrement de la cène. Cependant nos adversaires mêmes n'ont pas cru qu'ils dussent s'en contenter. Ils savent que de semblables imaginations ont fait nier aux Sociniens ce grand miracle de l'Incarnation. Dieu, disent ces hérétiques, pouvait nous sauver sans tant de détours : il n'avait qu'à nous remettre nos fautes ; et il pouvait nous instruire suffisamment, tant pour la doctrine que pour les mœurs, par les paroles, et par les exemples d'un homme plein du Saint-Esprit, sans qu'il fût besoin pour cela d'en faire un Dieu. Mais les Calvinistes ont reconnu, aussi bien que nous, le faible de ces arguments, qui paraît premièrement en ce qu'il ne nous appartient pas de nier ou d'assurer les mystères, suivant qu'ils nous paraissent utiles ou inutiles pour notre salut. Dieu seul en sait le secret ; et c'est à nous de les rendre utiles et salutaires pour nous, en les croyant comme il les propose, et en recevant ses grâces de la manière qu'il nous les présente. Secondement, sans entrer dans la question de savoir s'il était possible à Dieu de nous sauver par une autre voie que par l'incarnation et par la mort de son Fils, et sans nous jeter dans cette dispute inutile que messieurs de la Religion prétendue réformée traitent si longuement dans leurs écoles, il suffit d'avoir appris par les saintes Écritures que le Fils de Dieu a voulu nous témoigner son amour par des effets incompréhensibles. Cet amour a été la cause de cette union si réelle, par laquelle il s'est fait homme. Cet amour l'a porté à immoler pour nous ce même corps aussi réellement qu'il l'a pris. Tous ces desseins sont suivis, et cet amour se soutient partout de la même force. Ainsi quand il lui plaira de faire ressentir à chacun de ses enfants, en se donnant à lui en particulier, la bonté qu'il a témoignée à tous en général, il trouvera le moyen de se satisfaire par des choses aussi effectives que celles qu'il avait déjà accomplies pour notre salut. C'est pourquoi il ne faut plus s'étonner, s'il donne à chacun de nous la propre substance de sa chair et de son sang. Il le fait pour nous imprimer dans le cœur que c'est pour nous qu'il les a pris, et qu'il les a offerts en sacrifice. Ce qui précède nous rend toute cette suite croyable ; l'ordre de ses mystères nous dispose à croire tout cela ; et sa parole expresse ne nous permet pas d'en douter.

Nos adversaires ont bien vu que de simples figures et de simples signes du corps et du sang ne contenteraient pas les Chrétiens accoutumés aux bontés d'un Dieu qui se donne à nous si réellement. C'est pourquoi ils ne veulent pas qu'on les accuse de nier une participation réelle et substantielle de Jésus-Christ dans leur cène. Ils assurent, comme nous, qu'il nous y fait participants de *sa propre substance* (Cat. Dim. 55) ; ils disent qu'il nous *nourrit et vivifie de la substance de son corps et de son sang* (Conf. de foi, art. 36) ; et jugeant que ce ne serait pas assez qu'il nous montrât par quelque signe, que nous eussions part à son sacrifice, ils disent expressément que le corps du Sauveur, qui nous est donné dans la cène, nous le certifie : paroles très-remarquables, que nous examinerons incontinent.

Voilà donc le corps et le sang de Jésus-Christ présent dans nos mystères, de l'aveu des Calvinistes : car ce qui est communiqué *selon sa propre substance* doit être réellement présent. Il est vrai qu'ils expliquent cette communication, en disant qu'elle se fait en esprit, et par foi : mais il est vrai aussi qu'ils veulent qu'elle soit réelle. Et parce qu'il n'est pas possible de faire entendre qu'un corps qui ne nous est communiqué qu'en esprit et par foi, nous soit communiqué réellement et en sa propre substance, ils n'ont pu demeurer fermes dans les deux parties d'une doctrine si contradictoire, et ils ont été obligés d'avouer deux choses, qui ne peuvent être véritables qu'en supposant ce que l'Eglise catholique enseigne.

La première est, que Jésus-Christ nous est donné dans l'Eucharistie d'une manière, qui ne convient ni au Baptême, ni à la prédication de l'Évangile, et qui est toute propre à ce mystère. Nous allons voir la conséquence de ce principe : mais voyons auparavant comme il nous est accordé par messieurs de la Religion prétendue réformée.

Je ne rapporterai ici le témoignage d'aucun auteur particulier, mais les propres paroles de leur catéchisme dans l'endroit où il explique ce qui regarde la cène. Il porte en termes formels, non-seulement que Jésus-Christ nous est donné dans la cène en vérité, et *selon sa propre substance ;* mais *qu'encore qu'il nous soit vraiment communiqué, et par le Baptême, et par l'Évangile, toutefois ce n'est qu'en partie, et non pleinement.* D'où il suit qu'il nous est donné dans la cène pleinement, et non en partie.

Il y a une extrême différence entre recevoir en partie, et recevoir pleinement. Si donc on reçoit Jésus-Christ partout ailleurs en partie, et qu'il n'y ait que dans la Cène où on le reçoive pleinement ; il s'ensuit du consentement de nos adversaires qu'il faut chercher dans la Cène une participation qui soit propre à ce mystère, et qui ne convienne pas au Baptême et à la prédication ; mais en même temps il s'ensuit aussi que cette participation n'est pas attachée à la foi, puisque la foi, se répandant généralement dans toutes les actions du Chrétien, se trouve dans la prédication et dans le Baptême, aussi bien que dans la cène. En effet,

il est remarquable que quelque désir qu'aient eu les prétendus réformateurs, d'égaler le baptême et la prédication à la cène, en ce que Jésus-Christ nous y est vraiment communiqué, ils n'ont osé dire dans leur catéchisme que Jésus-Christ nous fut donné en sa propre substance dans le Baptême et dans la prédication, comme ils l'ont dit de la cène. Ils ont donc vu qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'attribuer à la cène une manière de posséder Jésus-Christ qui fut particulière à ce sacrement; et que la foi qui est commune à toutes les actions du Chrétien, ne pouvait être cette manière particulière. Or cette manière particulière de posséder Jésus-Christ dans la cène doit aussi être réelle, puisqu'elle donne aux fidèles la propre substance du corps et du sang de Jésus-Christ. Tellement qu'il faut conclure des choses qu'ils nous accordent, qu'il y a dans l'Eucharistie une manière réelle de recevoir le corps et le sang de notre Sauveur qui ne se fait pas par la foi; et c'est ce que l'Église catholique enseigne.

La seconde chose accordée par les prétendus réformateurs est tirée de l'article qui suit immédiatement celui que j'ai déjà cité de leur catéchisme (Dim. 52), c'est *que le corps du Seigneur Jésus, en tant qu'il a une fois été offert en sacrifice pour nous réconcilier à Dieu, nous est maintenant donné pour nous certifier que nous avons part à cette réconciliation.*

Si ces paroles ont quelque sens, si elles ne sont point un son inutile et un vain amusement, elles doivent nous faire entendre que Jésus-Christ ne nous donne pas un symbole seulement, mais son propre corps, pour nous certifier que nous avons part à son sacrifice, et à la réconciliation du genre humain. Or si la réception du corps de notre Seigneur nous certifie la participation au fruit de sa mort, il faut nécessairement que cette participation au fruit soit distinguée de la réception du corps, puisque l'une est le gage de l'autre. D'où passant plus avant, je dis que si nos adversaires sont contraints de distinguer dans la cène la participation du corps du Sauveur d'avec la participation au fruit et à la grâce de son sacrifice, il faut aussi qu'ils distinguent la participation à ce divin corps d'avec toute la participation qui se fait spirituellement et par la foi. Car cette dernière participation ne leur fournira jamais deux actions distinguées, par l'une desquelles ils reçoivent le corps du Sauveur, et par l'autre le fruit de son sacrifice; nul homme ne pouvant concevoir quelle différence il y a entre participer par la foi au corps du Sauveur, et participer par la foi au fruit de sa mort. Il faut donc qu'ils reconnaissent qu'outre la communion, par laquelle nous participons spirituellement au corps de notre Sauveur et à son esprit tout ensemble en recevant le fruit de sa mort, il y a encore une communion réelle au corps du même Sauveur, qui nous est un gage certain que l'autre nous est assurée, si nous n'empêchons l'effet d'une telle grâce par nos mauvaises dispositions. Cela est nécessairement enfermé dans les principes dont ils conviennent; et jamais ils n'expliqueront cette vérité d'une manière tant soit peu solide, s'ils ne reviennent aux sentiments de l'Eglise.

Qui n'admirera ici la force de la vérité? Tout ce qui suit des principes avoués par nos adversaires s'entend parfaitement dans le sentiment de l'Eglise. Les catholiques les moins instruits conçoivent sans aucune peine qu'il y a dans l'eucharistie une communion avec Jésus-Christ, que nous ne trouvons nulle part ailleurs. Il leur est aisé d'entendre que son corps *nous est donné, pour nous certifier que nous avons part à son sacrifice et à sa mort.* Ils distinguent nettement ces deux façons nécessaires de nous unir à Jésus-Christ; l'une, en recevant sa propre chair; l'autre, en recevant son esprit; dont la première nous est accordée comme un gage certain de la seconde. Mais comme ces choses sont inexplicables dans le sentiment de nos adversaires, quoique d'ailleurs ils ne puissent les désavouer, il faut conclure nécessairement que l'erreur les a jetés dans une contradiction manifeste.

Je me suis souvent étonné de ce qu'ils n'ont pas expliqué leur doctrine d'une manière plus simple. Que n'ont-ils toujours persisté à dire, sans tant de façons, que Jésus-Christ ayant répandu son sang pour nous, nous avait représenté cette effusion, en nous donnant deux signes distincts du corps et du sang; qu'il avait bien voulu donner à ces signes le nom de la chose même; que ces signes sacrés nous étaient des gages que nous participions au fruit de sa mort, et que nous étions nourris spirituellement par la vertu de son corps et de son sang. Après avoir fait tant d'efforts pour prouver que les signes reçoivent le nom de la chose, et que pour cette raison le signe du corps a pu être appelé le corps, toute cette suite de doctrine les obligeait naturellement à s'en tenir là. Pour rendre ces signes efficaces, il suffisait que la grâce de la rédemption y fût attachée, ou plutôt, selon leurs principes, qu'elle nous y fût confirmée. Il ne fallait point se tourmenter, comme ils ont fait, à nous faire entendre que nous recevons le propre corps du Sauveur, pour nous certifier que nous participons à la grâce de sa mort. Ces messieurs s'étaient bien contentés d'avoir dans l'eau du Baptême un signe du sang qui nous lave; et ils ne s'étaient point avisés de dire que nous y reçussions la propre substance du sang du Sauveur, pour nous certifier que sa vertu s'y déploie sur nous. S'ils avaient raisonné de même dans la matière de l'Eucharistie, leur doctrine en aurait été moins embarrassée. Mais ceux qui inventent et qui innovent, ne peuvent pas dire tout ce qu'ils veulent. Ils trouvent des vérités constantes, et des maximes établies qui les incommodent, et qui les obligent à forcer leurs pensées. Les Ariens eussent bien voulu ne pas donner au Sauveur le nom de Dieu et de Fils unique. Les Nestoriens n'admettaient qu'à regret en Jésus-Christ cette je ne sais quelle unité de personne que nous voyons dans leurs écrits. Les Pélagiens qui niaient le péché originel, eussent nié aussi volontiers que le Baptême dût être donné aux petits

enfants en rémission des péchés : par ce moyen ils se seraient débarrassés de l'argument que les Catholiques tiraient de cette pratique pour prouver le péché originel. Mais comme je viens de dire, ceux qui trouvent quelque chose d'établi n'ont pas la hardiesse de tout renverser. Que les Calvinistes nous avouent de bonne foi la vérité : ils eussent été fort disposés à reconnaître seulement dans l'Eucharistie le corps de Jésus-Christ en figure, et la seule participation de son esprit en effet, laissant à part ces grands mots de participation, de propre substance, et tant d'autres qui marquent une présence réelle, et qui ne font que les embarrasser. Il aurait été assez de leur goût de ne confesser dans la cène aucune communion avec Jésus-Christ, que celle qui se trouve dans la prédication et dans le Baptême, sans nous aller dire, comme ils ont fait, que dans la cène *on le reçoit pleinement*, et ailleurs seulement *en partie*. Mais quoique ce fût là leur inclination, la force des paroles y résistait. Le Sauveur ayant dit si précisément de l'Eucharistie : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, ce qu'il n'a jamais dit de nulle autre chose, ni en nulle autre rencontre : quelle apparence de rendre commun à toutes les actions du chrétien, ce que sa parole expresse attache à un sacrement particulier? Et puis, tout l'ordre des conseils divins, la suite des mystères et de la doctrine, l'intention de Jésus-Christ dans la cène, les paroles mêmes dont il s'est servi, et l'impression qu'elles font naturellement dans l'esprit des fidèles ne donnent que des idées de réalité. C'est pourquoi il a fallu que nos adversaires trouvassent des mots dont le son du moins donnât quelque idée confuse de cette réalité. Quand on s'attache, ou tout à fait à la foi, comme font les Catholiques, ou tout à fait à la raison humaine, comme font les Infidèles, on peut établir une suite, et faire comme un plan uni de doctrine. Mais, quand on veut faire un composé de l'un et de l'autre, on dit toujours plus qu'on ne voudrait dire, et ensuite on tombe dans des opinions dont les seules contrariétés font voir la fausseté toute manifeste.

C'est ce qui est arrivé à messieurs de la Religion prétendue réformée; et Dieu l'a permis de la sorte, pour faciliter leur retour à l'unité catholique. Car puisque leur propre expérience leur fait voir qu'il faut nécessairement parler comme nous, pour parler le langage de la vérité, ne devraient-ils pas juger qu'il faut penser comme nous pour la bien entendre? S'ils remarquent dans leur propre créance des choses qui n'ont aucun sens que dans la nôtre : n'en est-ce pas assez pour les convaincre que la vérité n'est en son entier que parmi nous? et ces parcelles détachées de la doctrine catholique qui paraissent deçà et delà dans leur catéchisme, mais qui demandent, pour ainsi dire, d'être réunies à leur tout, ne doivent-elles pas leur faire chercher dans la communion de l'Église la pleine et entière explication du mystère de l'Eucharistie? Ils y viendraient sans doute si les raisonnements humains n'embarrassaient leur foi trop dépendante des sens. Mais après leur avoir montre quel fruit ils doivent tirer de l'exposition de leur doctrine, achevons d'expliquer la nôtre.

XIII. De la transsubstantiation, de l'adoration, et en quel sens l'Eucharistie est un signe.

Puisqu'il était convenable, ainsi qu'il a été dit, que les sens n'aperçussent rien dans ce mystère de foi, il ne fallait pas qu'il y eût rien de changé à leur égard dans le pain et dans le vin de l'Eucharistie. C'est pourquoi, comme on aperçoit les mêmes espèces, et qu'on ressent les mêmes effets qu'auparavant dans ce sacrement, il ne faut pas s'étonner si on lui donne quelquefois, et en un certain sens, le même nom. Cependant la foi, attentive à la parole de celui qui fait tout ce qu'il lui plaît dans le ciel et dans la terre, ne reconnaît plus ici d'autre substance que celle qui est désignée par cette même parole, c'est-à-dire, le propre corps, et le propre sang de Jésus-Christ, auxquels le pain et le vin sont changés : c'est ce qu'on appelle transsubstantiation.

Au reste, la vérité que contient l'Eucharistie dans ce qu'elle a d'intérieur, n'empêche pas qu'elle ne soit un signe dans ce qu'elle a d'extérieur et de sensible, mais un signe de telle nature, que, bien loin d'exclure la réalité, il l'emporte nécessairement avec soi, puisqu'en effet cette parole, *ceci est mon corps*, prononcée sur la matière que Jésus-Christ a choisie, nous est un signe certain qu'il est présent : et quoique les choses paraissent toujours les mêmes à nos sens, notre âme en juge autrement qu'elle ne ferait, si une autorité supérieure n'était pas intervenue. Au lieu donc que de certaines espèces et une certaine suite d'impressions naturelles qui se font en nos corps ont accoutumé de nous désigner la substance du pain et du vin, l'autorité de celui à qui nous croyons fait que ces mêmes espèces commencent à nous désigner une autre substance. Car nous écoutons celui qui dit *que ce que nous prenons, et ce que nous mangeons est son corps;* et telle est la force de cette parole, qu'elle empêche que nous ne rapportions à la substance du pain ces apparences extérieures, et nous les fait rapporter au corps de Jésus-Christ présent : de sorte que la présence d'un objet si adorable nous étant certifiée par ce signe, nous n'hésitons pas à y porter nos adorations.

Je ne m'arrête pas sur le point de l'adoration, parce que les plus doctes et les plus sensés de nos adversaires nous ont accordé, il y a longtemps que la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, doit porter à l'adoration ceux qui en sont persuadés.

Au reste, étant une fois convaincus que les paroles toutes-puissantes du Fils de Dieu opèrent tout ce qu'elles énoncent, nous croyons avec raison qu'elles eurent leur effet dans la cène aussitôt qu'elles furent proférées; et par une suite nécessaire, nous reconnaissons la présence réelle du corps avant la manducation.

[XIV.] *XV. L'Épître aux Hébreux.*

Après cette explication, ces grandes objections qu'on tire de l'Épître aux Hébreux, et qu'on fait tant valoir contre nous, paraîtront peu raisonnables; et c'est en vain qu'on s'efforce de prouver par le sentiment de l'Apôtre, que nous anéantissons le sacrifice de la croix. Mais comme la preuve la plus certaine qu'on puisse avoir que deux doctrines ne sont point opposées, est de reconnaître en les expliquant, qu'aucune des propositions de l'une n'est contraire aux propositions de l'autre : je crois devoir en cet endroit exposer sommairement la doctrine de l'Épître aux Hébreux.

L'Apôtre a dessein en cette Epître de nous enseigner que le pécheur ne pouvait éviter la mort, qu'en subrogeant en sa place quelqu'un qui mourût pour lui; que tant que les hommes n'ont mis en leur place que des animaux égorgés, leurs sacrifices n'opéraient autre chose qu'une reconnaissance publique qu'ils méritaient la mort; et que, la justice divine ne pouvant pas être satisfaite d'un échange si inégal, on recommençait tous les jours à égorger des victimes; ce qui était une marque certaine de l'insuffisance de cette subrogation : mais que, depuis que Jésus-Christ avait voulu mourir pour les pécheurs, Dieu satisfait de la subrogation volontaire d'une si digne personne n'avait plus rien à exiger pour le prix de notre rachat. D'où l'Apôtre conclut que non-seulement on ne doit plus immoler d'autre victime après Jésus-Christ, mais que Jésus-Christ même ne doit être offert qu'une seule fois à la mort.

Que le lecteur soigneux de son salut, et ami de la vérité, repasse maintenant dans son esprit ce que nous avons dit de la manière dont Jésus-Christ s'offre à Dieu dans l'Eucharistie; je m'assure qu'il n'y trouvera aucunes propositions qui soient contraires à celles que je viens de rapporter de l'Apôtre, ou qui affaiblissent sa preuve : de sorte qu'on ne pourrait tout au plus nous objecter que son silence. Mais ceux qui voudront considérer la sage dispensation que Dieu fait de ses secrets dans les divers livres de son Ecriture, ne voudront pas nous astreindre à recevoir de la seule Epître aux Hébreux, toute notre instruction sur une matière qui n'était point nécessaire au sujet de cette Epître, puisque l'Apôtre se propose d'y expliquer la perfection du sacrifice de la croix, et non les moyens différents que Dieu nous a donnés pour nous l'appliquer.

Et pour ôter toute équivoque, si l'on prend le mot, *offrir*, comme il est pris dans cette Épître, au sens qui emporte la mort actuelle de la victime, nous confesserons hautement que Jésus-Christ n'est plus offert ni dans l'Eucharistie, ni ailleurs. Mais comme ce même mot a une signification plus étendue dans les autres endroits de l'Écriture, où il est souvent dit qu'on offre à Dieu ce qu'on présente devant lui; l'Église, qui forme son langage et sa doctrine, non sur la seule Épître aux Hébreux, mais sur tout le corps des Ecritures, ne craint point de dire que Jésus-Christ s'offre à Dieu partout où il paraît pour nous à sa face, et qu'il s'y offre par conséquent dans l'Eucharistie, suivant les expressions des Saints Pères.

De penser maintenant que cette manière dont Jésus-Christ se présente à Dieu, fasse tort au sacrifice de la croix, c'est ce qui ne se peut en façon quelconque, si l'on ne veut renverser toute l'Écriture, et particulièrement cette même Epître que l'on veut tant nous opposer. Car il faudrait conclure par même raison, que, lorsque Jésus-Christ se dévoue à Dieu *en entrant au monde* (Hebr. 10, 5), pour se mettre à la place des victimes *qui ne lui ont pas plu*, il fait tort à l'action par laquelle il se dévoue sur la croix; que lorsqu'il *continue de paraître pour nous devant Dieu* (Hebr. 9, 26), il affaiblit l'oblation, *par laquelle il a paru une fois par l'immolation de lui-même* (ibid. 25), et que, *ne cessant d'intercéder pour nous* (Hebr. 7, 25), il accuse d'insuffisance l'intercession qu'il a faite en mourant avec *tant de larmes et de si grands cris.* (Hebr. 5, 7.)

Tout cela serait ridicule. C'est pourquoi il faut entendre que Jésus-Christ, qui s'est une fois offert pour être l'humble victime de la justice divine, ne cesse de s'offrir pour nous; que la perfection infinie du sacrifice de la croix consiste en ce que tout ce qui le précède, aussi bien que ce qui le suit, s'y rapporte entièrement; que comme ce qui le précède en est la préparation, ce qui le suit en est la consommation et l'application; qu'à la vérité le paiement du prix de notre rachat ne se réitère plus, parce qu'il a été bien fait la première fois; mais que ce qui nous applique cette rédemption se continue sans cesse; qu'enfin il faut savoir distinguer les choses qui se réitèrent comme imparfaites, de celles qui se continuent comme parfaites et nécessaires.

XVI. Réflexion sur la doctrine précédente.

Nous conjurons messieurs de la Religion prétendue réformée de faire un peu de réflexion sur les choses que nous avons dites de l'Eucharistie.

La doctrine de la présence réelle en a été le fondement nécessaire. Ce fondement nous est contesté par les Calvinistes. Il n'y a rien qui paraisse plus important dans nos controverses, puisqu'il s'agit de la présence de Jésus-Christ même; il n'y a rien que nos adversaires trouvent plus difficile à croire; il n'y a rien en quoi nous soyons si effectivement opposés.

Dans la plupart des autres disputes, quand ces messieurs nous écoutent paisiblement, ils trouvent que les difficultés s'aplanissent, et que souvent ils sont plus choqués des mots que des choses. Au contraire, sur ce sujet nous convenons davantage de la façon de parler, puisqu'on entend de part et d'autre ces mots de *participation réelle*, et autres semblables. Mais plus nous nous expliquons à fond, plus nous nous trouvons contraires, parce que nos adversaires ne reçoivent pas toutes les suites des vérités qu'ils ont reconnues; rebutés, comme j'ai dit, des difficultés que les sens et la raison humaine trouvent dans ces conséquences.

C'est donc ici, à vrai dire, la plus importante et la

plus difficile de nos controverses, et celle où nous sommes en effet le plus éloignés.

Cependant Dieu a permis que les Luthériens soient demeurés aussi attachés à la créance de la réalité, que nous : et il a permis encore que les Calvinistes aient déclaré que cette doctrine n'a aucun venin; qu'elle ne renverse pas le fondement du salut et de la foi, et qu'elle ne doit pas rompre la communion entre les frères.

Que ceux de messieurs de la Religion prétendue réformée, qui pensent sérieusement à leur salut, se rendent ici attentifs à l'ordre que tient la divine Providence, pour les approcher insensiblement de nous et de la vérité. On peut, ou dissiper tout à fait, ou réduire à très peu de chose les autres sujets de leurs plaintes, pourvu qu'on s'explique. En celle-ci, qu'on ne peut espérer de vaincre par ce moyen, ils ont eux-mêmes levé la principale difficulté, en déclarant que cette doctrine n'est pas contraire au salut, et aux fondements de la Religion.

Il est vrai que les Luthériens, quoique d'accord avec nous du fondement de la réalité, n'en reçoivent pas toutes les suites. Ils mettent le pain avec le corps de Jésus-Christ; quelques-uns d'eux rejettent l'adoration; ils semblent ne reconnaître la présence que dans l'usage. Mais aucune subtilité des ministres ne pourra jamais persuader aux gens de bon sens, que supportant la réalité, qui est le point le plus important et le plus difficile, on ne doive supporter le reste.

De plus, cette même Providence, qui travaille secrètement à nous rapprocher, et pose les fondements de réconciliation et de paix au milieu des aigreurs et des disputes, a permis encore que les Calvinistes soient demeurés d'accord, que, supposé qu'il faille prendre à la lettre ces paroles : *Ceci est mon corps*, les Catholiques raisonnent mieux et plus conséquemment que les Luthériens.

Si je ne rapporte point les passages qui ont été tant de fois cités en cette matière, on me le pardonnera facilement, puisque tous ceux qui ne sont point opiniâtres, nous accorderont sans peine que la réalité étant supposée, notre doctrine est celle qui se suit le mieux.

C'est donc une vérité établie, que notre doctrine en ce point ne contient que la réalité bien entendue. Mais il n'en faut pas demeurer là; et nous prions les prétendus réformés de considérer que nous n'employons pas d'autres choses pour expliquer le sacrifice de l'Eucharistie, que celles qui sont enfermées nécessairement dans cette réalité.

Si l'on nous demande après cela, d'où vient donc que les Luthériens, qui croient la réalité, rejettent néanmoins ce sacrifice, qui selon nous n'en est qu'une suite; nous répondrons, en un mot, qu'il faut mettre cette doctrine parmi les autres conséquences de la présence réelle, que ces mêmes Luthériens n'ont pas entendues, et que nous avons mieux pénétrées qu'eux, de l'aveu même des Calvinistes.

Si nos explications persuadent à ces derniers que notre doctrine sur le sacrifice est enfermée dans celle de la réalité, ils doivent voir clairement que cette grande dispute du sacrifice de la messe, qui a rempli tant de volumes, et qui a donné lieu à tant d'invectives, doit être dorénavant retranchée du corps de leurs controverses, puisque ce point n'a plus aucune difficulté particulière; et (ce qui est bien plus important) que ce sacrifice, pour lequel ils ont tant de répugnance, n'est qu'une suite nécessaire, et une explication naturelle d'une doctrine qui selon eux n'a aucun venin. Qu'ils s'examinent maintenant eux-mêmes, et qu'ils voient après cela devant Dieu, s'ils ont autant de raison qu'ils pensent en avoir, de s'être retirés des autels où leurs pères ont reçu le pain de vie.

XVII. La communion sous les deux espèces.

Il reste encore une conséquence de cette doctrine à examiner, qui est que Jésus-Christ étant réellement présent dans ce sacrement, la grâce et la bénédiction n'est pas attachée aux espèces sensibles, mais à la propre substance de sa chair qui est vivante et vivifiante, à cause de la divinité qui lui est unie. C'est pourquoi tous ceux qui croient à la réalité ne doivent point avoir de peine à ne communier que sous une espèce, puisqu'ils y reçoivent tout ce qui est essentiel à ce sacrement, avec une plénitude d'autant plus certaine, que la séparation du corps et du sang n'étant pas réelle, ainsi qu'il a été dit, on reçoit entièrement et sans division, celui qui est seul capable de nous rassasier.

Voilà le fondement solide, sur lequel l'Église, interprétant le précepte de la communion, a déclaré que l'on pouvait recevoir la sanctification que ce sacrement apporte sous une seule espèce; et si elle a réduit les fidèles à cette seule espèce, ce n'a pas été par mépris de l'autre, puisqu'elle l'a fait au contraire pour empêcher les irrévérences que la confusion et la négligence des peuples avait causées dans les derniers temps, se réservant le rétablissement de la communion sous les deux espèces, suivant que cela sera plus utile pour la paix et pour l'utilité.

Les théologiens catholiques ont fait voir à messieurs de la Religion prétendue réformée, qu'ils ont eux-mêmes usé de plusieurs interprétations semblables à celle-ci, en ce qui regarde l'usage des sacrements : mais surtout on a eu raison de remarquer celle qui est tirée du chap. 12 de leur Discipline, tit. de la Cène, art. 7, où ces paroles sont écrites : *On doit administrer le pain de la cène à ceux qui ne peuvent boire de vin, en faisant protestation que ce n'est par mépris, et faisant tel effort qu'ils pourront, même approchant la coupe de la bouche tant qu'ils pourront, pour obvier à tout scandale.* Ils ont jugé par ce règlement, que les deux espèces n'étaient pas essentielles à la Communion par l'institution de Jésus-Christ : autrement il eût fallu refuser tout à fait le sacrement à ceux qui n'eussent pas pu le recevoir tout entier, et non pas le leur donner d'une manière contraire à celle

que Jésus-Christ aurait commandée; en ce cas leur impuissance leur aurait servi d'excuse. Mais nos adversaires ont cru que la rigueur serait excessive, si l'on n'accordait du moins une des espèces à ceux qui ne pourraient recevoir l'autre; et comme cette condescendance n'a aucun fondement dans les Ecritures, il faut qu'ils reconnaissent avec nous que les paroles par lesquelles Jésus-Christ nous propose les deux espèces, sont sujettes à quelque interprétation, et que cette interprétation se doit faire par l'autorité de l'Eglise.

Au reste, il pourrait sembler que cet article de leur Discipline qui est du synode de Poitiers tenu en 1560, aurait été réformé par le synode de Vertueil tenu en 1567, où il est porté *que la Compagnie n'est pas d'avis qu'on administre le pain à ceux qui ne voudront recevoir la coupe.* Ces deux synodes néanmoins ne sont nullement opposés. Celui de Vertueil parle de ceux qui ne veulent pas recevoir la coupe; et celui de Poitiers parle de ceux qui ne le peuvent pas. En effet, nonobstant le synode de Vertueil, l'article est demeuré dans la Discipline, et même a été approuvé par un synode postérieur à celui de Vertueil, c'est-à-dire, par le synode de la Rochelle de 1571, où l'article fut revu et mis en l'état qu'il est.

Mais quand les synodes de messieurs de la Religion prétendue réformée auraient varié dans leurs sentiments, cela ne servirait qu'à faire voir que la chose dont il s'agit ne regarde pas la Foi, et qu'elle est de celles dont l'Eglise peut disposer selon leurs principes.

XVIII. La parole écrite et la parole non écrite.

Il ne reste plus qu'à exposer ce que les Catholiques croient touchant la parole de Dieu, et touchant l'autorité de l'Eglise.

Jésus-Christ ayant fondé son Eglise sur la prédication, la parole non écrite a été la première règle du Christianisme; et lorsque les Ecritures du nouveau Testament y ont été jointes, cette parole n'a pas perdu pour cela son autorité : ce qui fait que nous recevons avec une pareille vénération tout ce qui a été enseigné par les Apôtres, soit par écrit, soit de vive voix, selon que saint Paul même l'a expressément déclaré. (2 Thess. 2, 24.) Et la marque certaine qu'une doctrine vient des Apôtres, est lorsqu'elle est embrassée par toutes les Eglises chrétiennes sans qu'on en puisse marquer le commencement. Nous ne pouvons nous empêcher de recevoir tout ce qui est établi de la sorte, avec la soumission qui est due à l'autorité divine; et nous sommes persuadés que ceux de messieurs de la Religion prétendue réformée qui ne sont pas opiniâtres, ont ce même sentiment au fond du cœur, n'étant pas possible de croire qu'une doctrine reçue dès le commencement de l'Eglise vienne d'une autre source que des Apôtres. C'est pourquoi nos adversaires ne doivent pas s'étonner, si, étant soigneux de recueillir tout ce que nos pères nous ont laissé, nous conservons le dépôt de la Tradition aussi bien que celui des Ecritures.

XIX. L'autorité de l'Eglise.

L'Eglise étant établie de Dieu pour être gardienne des Ecritures et de la Tradition, nous recevons de sa main les Ecritures canoniques; et quoi que disent nos adversaires, nous croyons que c'est principalement son autorité qui les détermine à révérer comme des livres divins le Cantique des Cantiques, qui a si peu de marques sensibles d'inspiration prophétique; l'Epître de saint Jacques, que Luther a rejetée, et celle de saint Jude, qui pourrait paraître suspecte à cause de quelques livres apocryphes qui y sont allégués. Enfin ce ne peut être que par cette autorité qu'ils reçoivent tout le corps des Ecritures saintes, que les Chrétiens écoutent comme divines avant même que la lecture leur ait fait ressentir l'esprit de Dieu dans ces livres.

Etant donc liés inséparablement, comme nous le sommes, à la sainte autorité de l'Eglise, par le moyen des Ecritures que nous recevons de sa main, nous apprenons aussi d'elle la Tradition, et par le moyen de la Tradition le sens véritable des Ecritures. C'est pourquoi l'Eglise professe qu'elle ne dit rien d'elle-même, et qu'elle n'invente rien de nouveau dans la doctrine : elle ne fait que suivre et déclarer la révélation divine par la direction intérieure du Saint-Esprit qui lui est donné pour docteur.

Que le Saint-Esprit s'explique par elle, la dispute qui s'éleva sur le sujet des cérémonies de la loi, du temps même des Apôtres, le fait paraître; et leurs Actes ont appris à tous les siècles suivants, par la manière dont fut décidée cette première contestation, de quelle autorité se doivent terminer toutes les autres. Ainsi tant qu'il y aura des disputes qui partageront les fidèles, l'Eglise interposera son autorité; et ses pasteurs assemblés diront après les Apôtres : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous.* (Act. 15, 28.) Et quand elle aura parlé, on enseignera à ses enfants qu'ils ne doivent pas examiner de nouveau les articles qui auront été résolus, mais qu'ils doivent recevoir humblement ses décisions. En cela on suivra l'exemple de saint Paul et de Silas, qui portèrent aux fidèles ce premier jugement des Apôtres, et qui, loin de leur permettre une nouvelle discussion de ce qu'on avait décidé, *allaient par les villes, leur enseignant de garder les ordonnances des Apôtres.* (Act. 10, 4.)

C'est ainsi que les enfants de Dieu acquiescent au jugement de l'Eglise, croyant avoir entendu par sa bouche l'oracle du Saint-Esprit; et c'est à cause de cette créance, qu'après avoir dit dans le Symbole : *Je crois au Saint-Esprit,* nous ajoutons incontinent après : *La sainte Eglise catholique;* par où nous nous obligeons à reconnaître une vérité infaillible et perpétuelle dans l'Eglise universelle, puisque cette même Eglise que nous croyons dans tous les temps, cesserait d'être Eglise, si elle cessait d'enseigner la vérité révélée de Dieu. Ainsi ceux qui appréhendent qu'elle n'abuse de son pouvoir pour établir le mensonge, n'ont pas de foi en celui par qui elle est gouvernée.

Et quand nos adversaires voudraient regarder les choses d'une façon plus humaine, ils seraient obligés d'avouer que l'Église catholique, loin de se vouloir rendre maîtresse de sa foi, comme ils l'en ont accusée, a fait au contraire tout ce qu'elle a pu pour se lier elle-même, et pour s'ôter tous les moyens d'innover : puisque non seulement elle se soumet à l'Écriture sainte, mais que, pour bannir à jamais les interprétations arbitraires, qui font passer les pensées des hommes pour l'Écriture, elle s'est obligée de l'entendre en ce qui regarde la foi et les mœurs, suivant le sens des saints Pères, dont elle professe de ne se départir jamais, déclarant par tous ses conciles et par toutes les professions de foi qu'elle a publiées, qu'elle ne reçoit aucun dogme qui ne soit conforme à la Tradition de tous les siècles précédents. (Conc. Trid. sess. 4.)

Au reste, si nos adversaires consultent leur conscience, ils trouveront que le nom d'Église a plus d'autorité sur eux qu'ils n'osent l'avouer dans les disputes; et je ne crois pas qu'il y ait parmi eux aucun homme de bon sens, qui, se voyant tout seul d'un sentiment, pour évident qu'il lui semblât, n'eût horreur de sa singularité : tant il est vrai que les hommes ont besoin en ces matières d'être soutenus dans leurs sentiments par l'autorité de quelque société qui pense la même chose qu'eux. C'est pourquoi Dieu, qui nous a faits, et qui connaît ce qui nous est propre, a voulu pour notre bien que tous les particuliers fussent assujettis à l'autorité de son Église, qui de toutes les autorités est sans doute la mieux établie. En effet, elle est établie, non-seulement par le témoignage que Dieu lui-même rend en sa faveur dans les saintes Écritures, mais encore par les marques de sa protection divine, qui ne paraît pas moins dans la durée inviolable et perpétuelle de cette Église, que dans son établissement miraculeux.

XX. Sentiments de messieurs de la Religion prétendue réformée sur l'autorité de l'Église.

Cette autorité suprême de l'Église est si nécessaire pour régler les différends qui s'élèvent sur les matières de foi et sur le sens des Écritures, que nos adversaires mêmes, après l'avoir décriée comme une tyrannie insupportable, ont été enfin obligés de l'établir parmi eux.

Lorsque ceux qu'on appelle Indépendants déclarèrent ouvertement que chaque fidèle devait suivre les lumières de sa conscience, sans soumettre son jugement à l'autorité d'aucun corps ou d'aucune assemblée ecclésiastique, et que sur ce fondement ils refusèrent de s'assujettir aux synodes, celui de Charenton, tenu en 1644, censura cette doctrine par les mêmes raisons, et à cause des mêmes inconvénients qui nous la font rejeter. Ce synode marque d'abord que l'erreur des Indépendants consiste en ce qu'ils enseignent, que *chaque Église se doit gouverner par ses propres lois, sans aucune dépendance de personne en matières ecclésiastiques, et sans obligation de reconnaître l'autorité des colloques et des synodes pour son régime et conduite.* Ensuite ce même synode décide que cette secte est *autant préjudiciable à l'État qu'à l'Église; qu'elle ouvre la porte à toute sorte d'irrégularités et d'extravagances; qu'elle ôte tous les moyens d'y apporter le remède; et que, si elle avait lieu, il se pourrait former autant de religions que de paroisses ou assemblées particulières.* Ces dernières paroles font voir que c'est principalement en matière de foi que ce synode a voulu établir *la dépendance*; puisque le plus grand inconvénient où il remarque que les fidèles tomberaient par l'indépendance, est qu'*il se pourrait former autant de religions que de paroisses.* Il faut donc nécessairement, selon la doctrine de ce synode, que chaque Église, et à plus forte raison chaque particulier dépende, en ce qui regarde la foi, d'une autorité supérieure, qui réside dans quelque assemblée ou dans quelque corps, à laquelle autorité tous les fidèles soumettent leur jugement. Car les Indépendants ne refusent pas de se soumettre à la parole de Dieu, selon qu'ils croiront la devoir entendre; ni d'embrasser les décisions des synodes, quand après les avoir examinées, ils les trouveront raisonnables. Ce qu'ils refusent de faire, c'est de soumettre leur jugement à celui d'aucune assemblée, parce que nos adversaires leur ont appris que toute assemblée, même celle de l'Église universelle, est une société d'hommes sujets à faillir, et à laquelle par conséquent le Chrétien ne doit pas assujettir son jugement, ne devant cette sujétion qu'à Dieu seul. C'est de cette prétention des Indépendants que suivent les inconvénients que le synode de Charenton a si bien marqués. Car, quelque profession qu'on fasse de se soumettre à la parole de Dieu, si chacun croit avoir droit de l'interpréter selon son sens, et contre le sentiment de l'Église déclaré par un jugement dernier, cette prétention *ouvrira la porte à toute sorte d'extravagances;* elle *ôtera tout le moyen d'y apporter le remède*, puisque la décision de l'Église n'est pas un remède à ceux qui ne croient pas être obligés de s'y soumettre; enfin elle donnera lieu *à former autant de religions* non-seulement *qu'il y a de paroisses*, mais encore qu'il y a de têtes.

Pour éviter ces inconvénients d'où s'ensuivrait la ruine du Christianisme, le synode de Charenton est obligé d'établir *une dépendance en matières ecclésiastiques*, et même en matière de foi; mais jamais cette dépendance n'empêchera les suites pernicieuses qu'ils ont voulu prévenir, si l'on n'établit avec nous cette maxime, que chaque Église particulière, et à plus forte raison chaque fidèle en particulier, doit croire qu'on est obligé de soumettre son propre jugement à l'autorité de l'Église.

Aussi voyons-nous au chapitre 5 de la Discipline de messieurs de la Religion prétendue réformée, titre des Consistoires, art. 31, que voulant prescrire le moyen de terminer *les débats qui pourraient survenir sur quelque point de doctrine ou de discipline*, etc., ils ordonnent premièrement que le consistoire tâchera d'*apaiser le tout sans bruit, et avec toute la douceur de la parole de Dieu;* et qu'après avoir établi le consistoire, le colloque et le synode provincial, comme autant de divers

degrés de jurisdiction, venant enfin au synode national, au-dessus duquel il n'y a parmi eux aucune puissance, ils en parlent en ces termes : *Là sera faite l'entière et finale résolution par la parole de Dieu, à laquelle s'ils refusent d'acquiescer de point en point, et avec exprès désaveu de leurs erreurs, ils seront retranchés de l'Église.* Il est visible que messieurs de la Religion prétendue réformée n'attribuent pas l'autorité de ce jugement dernier à la parole de Dieu prise en elle-même, et indépendamment de l'interprétation de l'Église, puisque cette parole ayant été employée dans les premiers jugements, ils ne laissent pas d'en permettre l'appel. C'est donc cette parole comme interprétée par le souverain tribunal de l'Église, qui fait *cette finale et dernière résolution, à laquelle quiconque refuse d'acquiescer de point en point*, quoiqu'il se vante d'être autorisé par la parole de Dieu, n'est plus regardé que comme un profane qui la corrompt, et qui en abuse.

Mais la forme des lettres d'envoi qui fut dressée au synode de Vitré en 1617, pour être suivie par les provinces quand elles députeront au synode national, a encore quelque chose de bien plus fort. Elle est conçue en ces termes : *Nous promettons devant Dieu de nous soumettre à tout ce qui sera conclu et résolu en votre sainte assemblée, y obéir, et l'exécuter de tout notre pouvoir, persuadés que nous sommes que Dieu y présidera, et vous conduira par son Saint-Esprit en toute vérité et équité, par la règle de sa parole.* Il ne s'agit pas ici de recevoir la résolution d'un synode, après qu'on a reconnu qu'il a parlé selon l'Ecriture : on s'y soumet avant même qu'il ait été assemblé ; et on le fait, parce qu'on est persuadé *que le Saint-Esprit y présidera.* Si cette persuasion est fondée sur une présomption humaine, peut-on en conscience *promettre devant Dieu de se soumettre à tout ce qui sera conclu et résolu, y obéir et l'exécuter de tout son pouvoir ?* Et si cette persuasion a son fondement dans une créance certaine de l'assistance que le Saint-Esprit donne à l'Eglise dans ses derniers jugements, les Catholiques mêmes n'en demandent pas davantage.

Ainsi la conduite de nos adversaires fait voir qu'ils conviennent avec nous de cette suprême autorité, sans laquelle on ne peut jamais terminer aucun doute de religion ; et si, lorsqu'ils ont voulu secouer le joug, ils ont nié que les fidèles fussent obligés de soumettre leur jugement à celui de l'Eglise, la nécessité d'établir l'ordre les a forcés dans la suite à reconnaître ce que leur premier engagement leur avait fait nier.

Ils ont passé bien plus avant au synode national tenu à Sainte-Foy en l'an 1578. Il se fit quelque ouverture de réconciliation avec les Luthériens, par le moyen d'un *formulaire de profession de foi générale et commune à toutes les Eglises*, qu'on proposait de dresser. Celles de ce royaume furent conviées d'envoyer à Rome une assemblée qui se devait tenir pour cela, *des gens de bien, approuvés et autorisés de toutes lesdites Eglises, avec ample procuration* POUR TRAITER, ACCORDER ET DÉCIDER DE TOUS LES POINTS DE LA DOCTRINE, *et autres choses concernant l'union.* Sur cette proposition, voici en quels termes fut conçue la résolution du synode de Sainte-Foy. *Le synode national de ce royaume, après avoir remercié Dieu d'une telle ouverture, et loué le soin, diligence et bons conseils des susdits convoqués, et* APPROUVANT LES REMÈDES QU'ILS ONT MIS EN AVANT, c'est-à-dire principalement celui de dresser une nouvelle confession de foi, et de donner pouvoir à certaines personnes de la faire, *a ordonné que si la copie de la susdite confession de foi est envoyée à temps, elle soit examinée en chacun synode provincial ou autrement, selon la commodité de chacune province : et cependant a député quatre ministres les plus expérimentés en telles affaires, auxquels charge expresse a été donnée de se trouver au lieu et jour avec lettres et amples procurations de tous les ministres et anciens députés des provinces de ce royaume, ensemble de monseigneur le vicomte de Turenne, pour faire toutes les choses que dessus ; même en cas* QU'ON N'EUT LE MOYEN D'EXAMINER PAR TOUTES LES PROVINCES LADITE CONFESSION, *on s'est remis à leur prudence et sain jugement pour accorder et* CONCLURE *tous les points qui seront mis en délibération, soit* POUR LA DOCTRINE *ou autre chose concernant le bien, union et repos de toutes les Eglises.* C'est à quoi aboutit enfin la fausse délicatesse de messieurs de la Religion prétendue réformée. Ils nous ont tant de fois reproché comme une faiblesse, cette soumission que nous avons pour les jugements de l'Eglise, qui n'est, disent-ils, qu'une société d'hommes sujets à faillir ; et cependant étant assemblés en corps dans un synode national qui représentait toutes les Eglises prétendues réformées de France ; ils n'ont pas craint de mettre leur foi en compromis entre les mains de quatre hommes, avec un si grand abandonnement de leurs propres sentiments, qu'ils leur ont donné plein pouvoir de changer la même confession de foi qu'ils proposent encore aujourd'hui à tout le monde chrétien comme une confession de foi qui ne contient autre chose que la pure parole de Dieu, et pour laquelle ils ont dit en la présentant à nos rois, qu'une infinité de personnes étaient prêtes à répandre leur sang. Je laisse au sage lecteur à faire ses réflexions sur le décret de ce synode, et j'achève d'expliquer en un mot les sentiments de l'Eglise.

XXI. *L'autorité du Saint-Siége et l'épiscopat.*

Le Fils de Dieu ayant voulu que son Eglise fût une, et solidement bâtie sur l'unité, a établi et institué la primauté de saint Pierre pour l'entretenir et la cimenter. C'est pourquoi nous reconnaissons cette même primauté dans les successeurs du prince des Apôtres, auxquels on doit, pour cette raison, la soumission et l'obéissance que les saints conciles et les saints Pères ont toujours enseignée à tous les fidèles.

Quant aux choses dont on sait qu'on dispute dans les écoles, quoique les ministres ne cessent de les alléguer pour rendre cette puissance odieuse, il n'est pas nécessaire d'en parler ici, puisqu'elles ne sont pas de la foi catholique. Il suffit de reconnaître un chef

établi de Dieu pour conduire tout le troupeau dans ses voies; ce que feront toujours volontiers ceux qui aiment la concorde des frères et l'unanimité ecclésiastique.

Et certes, si les auteurs de la réformation prétendue eussent aimé l'unité, ils n'auraient ni aboli le gouvernement épiscopal qui est établi par Jésus-Christ même, et que l'on voit en vigueur dès le temps des Apôtres, ni méprisé l'autorité de la chaire de saint Pierre, qui a un fondement si certain dans l'Evangile et une suite si évidente dans la tradition : mais plutôt ils auraient conservé soigneusement et l'autorité de l'épiscopat qui établit l'unité dans les Eglises particulières, et la primauté du siége de saint Pierre, qui est le centre commmun de toute l'unité catholique.

XXII. Conclusion de ce traité.

Telle est l'exposition de la doctrine catholique, en laquelle, pour m'attacher à ce qu'il y a de principal, j'ai laissé quelques questions que messieurs de la Religion prétendue réformée ne regardent pas comme un sujet légitime de rupture. J'espère que ceux de leur communion qui examineront équitablement toutes les parties de ce traité, seront disposés par cette lecture à mieux recevoir les preuves sur lesquelles la foi de l'Eglise est établie, et reconnaîtront en attendant, que beaucoup de nos controverses se peuvent terminer par une sincère explication de nos sentiments, que notre doctrine est sainte, et que, selon leurs principes même, aucun de ses articles ne renverse les fondements du salut.

Si quelqu'un trouve à propos de répondre à ce traité, il est prié de considérer que, pour avancer quelque chose, il ne faut pas qu'il entreprenne de réfuter la doctrine qu'il contient, puisque j'ai eu dessein de la proposer seulement, sans en faire la preuve, et que, si en certains endroits j'ai touché quelques-unes des raisons qui l'établissent, c'est à cause que la connaissance des raisons principales d'une doctrine fait souvent une partie nécessaire de son exposition.

Ce serait aussi s'écarter du dessein de ce traité, que l'examiner les différents moyens dont les théologiens catholiques se sont servis pour établir ou pour éclaircir la doctrine du concile de Trente, et les diverses conséquences que les docteurs particuliers en ont tirées. Pour dire sur ce traité quelque chose de solide et qui aille au but, il faut, ou par des actes que l'Eglise se soit obligée de recevoir, prouver que sa foi n'est pas ici fidèlement exposée; ou montrer que cette explication laisse toutes les objections dans leur force, et toutes les disputes en leur entier; ou enfin faire voir précisément en quoi cette doctrine renverse les fondements de la foi. BOSSUET.

EXTRÊME GRANDEUR ET EXTRÊME PETITESSE DE LA NATURE.

Que l'homme contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent; qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit; et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre : elle se lassera plus tôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin, c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est, au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature; et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix.

Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau; je lui veux peindre non-seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné; et trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue : car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout,

à l'égard du néant, où l'on ne peut arriver?

PASCAL.

EXTRÊME-ONCTION (L').

Mais c'est à la vue de ce tombeau, portique silencieux d'un autre monde, que le Christianisme déploie sa sublimité. Si la plupart des cultes antiques ont consacré la cendre des morts, aucun n'a songé à préparer l'âme pour ces rivages inconnus dont on ne revient jamais.

Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre; venez voir mourir le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays; toutes ses relations avec la société cessent. Pour lui le calcul par le temps finit, et il ne date plus que de la grande ère de l'éternité. Un prêtre assis à son chevet le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité de son âme, et la scène sublime que l'antiquité entière n'a présentée qu'une seule fois, dans le premier de ses philosophes mourants, cette scène se renouvelle chaque jour sur l'humble grabat du dernier des Chrétiens qui expire.

Enfin le moment suprême est arrivé; un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clore; la religion le balança dans le berceau de la vie; ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort. Elle prépare le baptême de cette seconde naissance; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, emblème de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt peu à peu les attaches du fidèle; son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déjà il entend les concerts des séraphins; déjà il est prêt à s'envoler vers les régions où l'invite cette Espérance divine, fille de la Vertu et de la Mort. Cependant l'ange de la paix, descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués, et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir; il meurt, et, longtemps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore : tant ce Chrétien a passé avec douceur!

CHATEAUBRIAND.

EZÉCHIEL.

Ezéchiel, inférieur en élégance à Jérémie, est presque l'égal d'Isaïe en élévation; mais cette élévation est d'un genre différent. Il est terrible, véhément, tragique, toujours sévère et menaçant : ses pensées sont hautes, pleines de feu, dictées par la colère et l'indignation. Il est riche en images pompeuses, effrayantes, souvent même capables de révolter. Son style est grand, plein de gravité, austère, un peu rude, et quelquefois négligé. Il emploie fréquemment la répétition, non pour l'agrément et la beauté, mais par indignation et par véhémence. Quelque sujet qu'il entreprenne de traiter, il le poursuit avec persévérance, s'y tenant exclusivement attaché, et ne s'en détournant que rarement, de sorte qu'il n'est presque jamais difficile de saisir la suite et la liaison de ses idées. Vaincu peut-être dans tout le reste par plusieurs des autres prophètes, il n'a jamais été égalé par aucun écrivain, dans le genre auquel la nature semble l'avoir uniquement destiné, c'est-à-dire en énergie, en véhémence, en majesté et en grandeur. Son élocution est infiniment claire; l'obscurité est presque toute dans les sujets. Ce qui en présente le plus, ce sont les visions qui cependant ne sont que des narrations purement historiques, de même que celles d'Osée, d'Amos et de Zacharie. La plus grande partie du livre d'Ézéchiel, c'est-à-dire tout le milieu, est poétique, soit qu'on en considère les sujets, soit qu'on s'arrête au style; mais les périodes en sont presque toujours si négligées et si peu régulières, que nous balançons souvent sur le jugement que nous devons porter à cet égard.

Pour ce qui concerne le style, on peut ranger Isaïe, Jérémie et Ézéchiel, entre les écrivains hébreux, dans le même ordre qu'Homère, Simonide et Eschyle parmi les Grecs.

LOWTH (1).

F

FAIBLESSE DE L'ESPRIT HUMAIN.

Newton est sans contredit un des plus grands génies qui aient jamais existé : Sa profonde science et sa pénétration dans les mystères les plus cachés de la nature demeureront toujours le sujet le plus éclatant de notre admiration, et de celle de notre postérité : mais les erreurs de ce grand homme doivent servir à nous humilier (2), et à nous faire reconnaître la faiblesse de l'esprit humain, qui, s'étant élevé au plus haut degré dont les hommes soient capables, risque néanmoins de se précipiter dans les erreurs les plus grossières. Si nous sommes exposés à des chutes si tristes dans nos recherches sur les phénomènes de ce monde visible qui frappe nos sens, combien serions-nous malheureux, si Dieu nous avait abandonnés à nous-mêmes à l'égard des choses invisibles, et qui regardent notre salut éternel! Sur cet important article, une révélation nous a été absolument nécessaire : nous devons en profiter avec la plus grande vénération; et,

(1) Voyez aussi l'article PROPHÈTES.

(2) Les erreurs de Newton auxquelles Euler fait allusion ici tombent sur quelques systèmes de physique, reconnus faux depuis.

lorsque notre révélation nous présente des choses qui nous paraissent inconcevables, nous n'avons qu'à nous souvenir de la faiblesse de notre esprit qui s'égare si facilement, même dans les choses visibles. Toutes les fois que je vois de ces esprits forts qui critiquent les vérités de notre religion, et s'en moquent même avec la plus impertinente suffisance, je pense et je me dis à moi-même : Chétifs mortels, combien et combien de choses sur lesquelles vous raisonnez si légèrement, sont-elles plus sublimes et plus élevées que celles sur lesquelles cependant le grand Newton s'égara si grossièrement !

EULER

FAUVETTE (LA).

Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil ou plutôt de la torpeur de la nature; les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitants de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers; tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation; mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante; et les feuillages renaissants et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais et moins touchants sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer.

De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses, comme les plus aimables; vives, agiles, légères et sans cesse remuées, tous leurs mouvements ont l'air du sentiment; tous leurs accents, le ton de la joie; et tous leurs jeux, l'intérêt le plus touchant. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes; les uns viennent habiter nos jardins; d'autres préfèrent les avenues et les bosquets, plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvements et les accents de leur tendre gaieté.

La fauvette à tête noire est de toutes les fauvettes celle qui a le chant le plus agréable et le plus continu; il tient un peu de celui du rossignol, et l'on en jouit plus longtemps; car plusieurs semaines après que ce chantre du printemps s'est tû, l'on entend les bois résonner partout du chant de ces fauvettes; leur voix est facile, pure et légère, et leur chant s'exprime par une suite de modulations peu étendues, mais agréables, flexibles et nuancées; ce chant semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre; il en peint la tranquillité, il en exprime même le bonheur; car les cœurs sensibles n'entendent pas sans une douce émotion les accents inspirés par la nature aux êtres qu'elle rend heureux.

BUFFON,

FENELON.

Son humeur était égale, sa politesse affectueuse et simple, sa conversation féconde et animée. Une gaieté douce tempérait en lui la dignité de son ministère, et le zèle de la religion n'eut jamais chez lui ni sécheresse, ni amertume. Sa table était ouverte, pendant la guerre, à tous les officiers ennemis ou nationaux que sa réputation attirait en foule à Cambrai. Il trouvait encore des moments à leur donner, au milieu des devoirs et des fatigues de l'épiscopat. Son sommeil était court, ses repas d'une extrême frugalité, ses mœurs d'une pureté irréprochable. Il ne connaissait ni le jeu, ni l'ennui : son seul délassement était la promenade; encore trouvait-il le secret de la faire rentrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontrait des paysans, il se plaisait à les entretenir. On le voyait assis sur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois saint Louis sous le chêne de Vincennes. Il entrait même dans leurs cabanes, et recevait avec plaisir tout ce que lui offrait leur simplicité hospitalière. Sans doute ceux qu'il honora de semblables visites racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils virent naître, que leur toit rustique avait reçu Fénélon.

LA HARPE.

FETE-DIEU SUR MER.

C'était au temps où les rois de France pensaient que leurs armées de terre et de mer, étant composées de soldats et de marins chrétiens, avaient besoin d'aumôniers et dans les régiments et à bord des vaisseaux; au temps où, ne rougissant pas de la croix, ils la faisaient voir à côté de leurs drapeaux et de leurs pavillons victorieux.

La flotte française était mouillée dans les parages de l'Île-de-France, et les vagues sur lesquelles elle se balançait mollement étaient aussi azurées que le ciel. Dès le matin, dès l'instant où le sommet de chaque flot s'était doré des premiers rayons du soleil, chaque vaisseau avait arboré sa parure pour la solennité du jour : LA FÊTE-DIEU.

La veille, à la prière du soir, alors que le globe du grand astre, prêt à se plonger dans la mer, apparaissait entre les cordages des navires, au milieu des espaces sans bornes, l'aumônier avait annoncé aux matelots, aux soldats du bord, que le lendemain était la fête du Dieu de la nature; la fête de celui qui a creusé les profondeurs de l'Océan, et qui a hérissé la terre de hautes montagnes; la fête du Dieu qui soulève les vagues et qui fait croître les moissons.

Parmi les hommes qui avaient écouté le prêtre, il n'y en avait pas eu un qui ne se fût souvenu de cette fête, qu'il avait vu célébrer ou dans sa ville, ou dans son hameau natal, alors qu'il était encore avec sa mère et ses sœurs. Les marins perdent peu

les souvenirs de terre, ils en ont besoin dans les solitudes de l'Océan ; aussi, était-ce avec joie que les vieux matelots et les jeunes mousses s'étaient mis à l'ouvrage pour décorer leurs navires.

La propreté, ce luxe des vaisseaux, avait redoublé ce jour-là, et le pont de chaque navire aurait pu être comparé au plancher d'une maison bien tenue : les flammes longues et effilées, étroites et gracieuses banderoles, se déroulaient, s'allongeaient, se recourbaient comme des serpents de diverses couleurs, et jouaient au haut des mâts. Les pavillons bariolés de signaux, les pavillons de France majestueux de blancheur, flottaient et claquaient au vent. Les grandes voiles, comme d'immenses draperies, se dessinaient en larges festons sur le bleu du ciel.

Le vaisseau amiral était *comme la cathédrale* de la ville flottante ; c'était de son bord que la bénédiction devait être donnée à toute la flotte.

Des habitants de l'île avaient apporté, dès le point du jour, à nos marins, toute une moisson de leurs plus belles fleurs, et leurs légers canots et leurs yoles longues et svelles, toutes chargées de branchages, avaient semblé de petites îles portées et balancées par les flots.

Avec des ressouvenirs de village, les matelots avaient employé ces tributs verdoyants et parfumés à faire un magnifique reposoir au pied du grand mât du vaisseau amiral.

Certes, il y a grand plaisir à voir les fleurs s'épanouir aux lieux où elles sont nées ; à voir s'étendre les branches sur les pelouses que les arbres ont percées pour grandir. Mais il y avait aussi une douce sensation à contempler ces dépouilles des bois et des jardins, étalant leurs couleurs et leur verdure sur un vaisseau au milieu des vagues ; fleurs et palmes séparées et exilées de terre, pour orner l'autel du Dieu de la nature.

Le matin, l'Office de la Fête-Dieu avait été célébré dans les paroisses de l'île ; et vers midi nos matelots avaient pu voir la procession sortir de l'église des pamplemousses et passer auprès du tombeau de Paul et de Virginie.

Pour augmenter la majesté de la fête marine, des prêtres de l'Île-de-France et de jeunes missionnaires qui se rendaient dans l'Inde, vinrent se joindre aux aumôniers des vaisseaux ; le soir avait été choisi pour la cérémonie du salut et de la bénédiction. Heure pleine de mystère et de charme ; heure où l'on prie mieux, parce que l'âme est alors saisie d'un sentiment vague de tristesse ; heure où les nuages du ciel semblent des draperies de pourpre bordées d'or.

Au moment où dans les villes on sonne l'*Angélus*, la cérémonie commença à bord de l'*Amiral* ; cent un coups de canon l'annoncèrent, et chaque vaisseau répondit à la salve ; et les batteries de terre mêlèrent aussi de lointaines détonations aux sublimes bruits qui s'élevaient des flots ; et, pour quelques instants, la teinte rose et dorée du ciel disparut sous l'épaisse fumée de tant de bouches à feu !

Tous ces tonnerres des hommes ne déplaisaient point à Dieu, car ils ne donnaient pas la mort ; ils n'étaient plus un signal de guerre, ils n'appelaient plus au carnage ; mais à la prière, mais à l'adoration d'un Dieu d'amour et de paix ; au calme qui régnait dans les airs et sur les flots, on eût dit que la nature se recueillait et faisait silence à l'approche du Créateur. Les vents se taisaient, et les vagues ne bruissaient point contre les flancs des navires... Aussi, de toutes ces embarcations, on entendait par moments les voix des prêtres ; et de loin on voyait par-dessus les têtes nues des matelots agenouillés, la croix et le Saint-Sacrement que les officiants portaient en procession autour du *vaisseau amiral* ; au soleil couchant, l'ostensoir à rayons d'or brillait comme un autre soleil, et les mains jeunes et pures d'enfants vêtus comme des anges jetaient avec profusion des fleurs de toutes les couleurs et de parfums différents. Ces fleurs, en retombant sur le pont, formaient comme un tapis bariolé sous les pieds des prêtres ; et traçaient la voie sainte à l'entour du vaisseau ; par fois, la brise emportait pardessus les bastingages quelques-unes de ces fleurs, et elles allaient surnager quelques instants sur les vagues ; ainsi font, sur les ondes agitées de la vie, la beauté et la grâce ; on les voit un moment, on les admire, puis le flot qui les portait s'affaisse, s'entr'ouvre, et les engloutit.

Le reposoir qui avait été dressé au pied du grand mât était élevé sur plusieurs gradins ; l'autel se trouvait ainsi placé de manière à être vu de toute la flotte.

Quel temple que celui-là ! l'immensité sur la tête du prêtre ! l'immensité sous ses pieds ! et, pour annoncer le moment de la bénédiction, au lieu d'une clochette agitée par un petit choriste, une salve de cent canons, cent canons tonnant à la fois et disant aux soldats, aux matelots, à l'Océan, à la terre, au ciel : *Adorez, voici le Dieu des armées* !

Ce ne sont pas les hommes qui vivent sur mer, entre les hauteurs des cieux et les profondeurs de l'abîme, qui ne savent pas prier ; non, la vue des espaces sans bornes, l'infini qui les entoure, la grande voix de l'Océan, qui parle sans cesse au marin, lui ont agrandi l'âme et enseigné la foi ; aussi pas un officier, pas un matelot, pas un soldat qui ne se prosternât saisi d'émotion, quand le Saint-Sacrement élevé dans les mains du prêtre bénit l'armée... Alors les étoiles commençaient à se montrer dans le ciel, on eût dit qu'elles aussi voulaient adorer, avec les hommes, le Dieu qui les a semées dans le firmament et qui sait le nom de chacune d'elles !

La nuit allait bientôt venir et tendre de ses voiles l'immense horizon ; déjà les flots

commençaient à ne plus refléter de lumière, et l'éclat qui avait été répandu d'en haut sur la fête s'éteignait : ainsi, dans nos vieilles églises, quand les saints Offices sont terminés, les cierges de l'autel cessent de brûler près du tabernacle, et la lampe du sanctuaire reste seule allumée.

Et que l'on ne dise pas que toute cette fête que je viens de décrire et qui m'a été racontée par un vieux marin, n'ait été qu'une vaine et pompeuse cérémonie : oh ! non, il y avait eu dans cette pompe autre chose que de la *poésie* et de la *magie*. Il y avait eu de douces consolations et d'utiles souvenirs pour tous ceux qui s'y étaient prosternés... Les hommes enlevés loin des champs où ils étaient nés, et soumis à un service rude et à une discipline sévère, sur leurs nefs battues des flots et des tempêtes ont besoin de consolations, et nulle main ne peut aussi bien que celle de la religion leur donner ce qui leur manque : quand, bien loin de la patrie, elle se montre à eux, c'est toujours comme une amie qui vient leur parler de leur village et de leurs vieux parents ; certes, entre la vie des champs et celle du marin, entre ces majestueux navires et ces cabanes du hameau, entre ces vagues sans cesse agitées et la tranquillité des campagnes, il n'y a aucune ressemblance, aucun point de comparaison, et voilà cependant que chaque homme de la flotte a l'âme remplie d'émotions douces ; qui les lui a données ?

La voix du prêtre, la vue de l'hostie consacrée dans l'ostensoir d'or, les encensoirs balancés, les fleurs effeuillées, les hymnes chantées, les prières dites, toutes ces choses ont parlé au cœur du matelot et lui ont rendu ce que les distances lui avaient ôté.

Quand vous quittez la patrie, emportez avec vous de religieux sentiments, et vous ne serez jamais, quelque loin que la fortune vous pousse, tout à fait exilé ; la religion a la main si puissante, qu'elle allonge, pour ainsi dire, la terre natale sous les pas du banni. Le vicomte Walsh (1).

FÊTES CHRÉTIENNES.

Fêtes du Christianisme, qui fîtes le bonheur de nos pères, fêtes attendrissantes et sublimes dont les anniversaires se rattachaient au souvenir des plus douces émotions, vous n'avez jamais coûté une larme à l'innocence, un sacrifice à la pudeur, un tourment à l'amour-propre, une humiliation à la pauvreté : jamais vos saintes voluptés n'ont épuisé l'épargne du père de famille ; jamais votre lendemain n'eut d'amertume. Que les riches, que les favoris du siècle colorent le fantôme de leur vie à la lueur d'un plaisir qui n'est déjà plus, qu'ils changent d'ennuis pour chercher à ranimer les mourantes envies de leurs cœurs émoussés ; tandis qu'ils sentaient l'impuissance de leur fortune, les êtres simples et religieux goûtaient, sans frais, les délices des solennités chrétiennes. C'est Noël tout plein de l'harmonie de ses cantiques, tout illuminé de l'éclat des brandons de minuit ; c'est le premier de l'an, avec les vœux de l'amitié, l'oubli des ressentiments et la joie des petits enfants ; c'est l'Epiphanie avec ses diadèmes sans épines ; c'est Pâques et ses cris de gloire et de résurrection, et ses mille pratiques immémoriales, et toutes ses traditions solennelles, embaumées du tribut des premières fleurs. Marchangy.

—

Il n'en est pas des fêtes chrétiennes comme des cérémonies du paganisme : on n'y traîne pas en triomphe un bœuf-dieu, un bouc sacré ; on n'est pas obligé, sous peine d'être mis en pièces, d'adorer un chat ou un crocodile, ou de se rouler ivre dans les rues, en commettant toutes sortes d'abominations pour Vénus, Flore ou Bacchus : dans nos solennités, tout est essentiellement moral. Si l'Eglise en a seulement banni les danses, c'est qu'elle sait combien de passions se cachent sous ce plaisir en apparence innocent. Le Dieu des Chrétiens ne demande que les élans du cœur, et les mouvements égaux d'une âme que règle le paisible concert des vertus. Et quelle est, par exemple, la solennité païenne qu'on peut opposer à la fête où nous célébrons le nom du Seigneur ?

Aussitôt que l'aurore a annoncé la fête du Roi du monde, les maisons se couvrent de tapisseries de laine et de soie, les rues se jonchent de fleurs, et les cloches appellent au temple la troupe des fidèles. Le signal est donné : tout s'ébranle, et la pompe commence à défiler.

On voit paraître d'abord les corps qui composent la société des peuples. Leurs épaules sont chargées de l'image des protecteurs de leurs tribus, et quelquefois des reliques de ces hommes qui, nés dans une classe inférieure, ont mérité d'être adorés des rois pour leurs vertus : sublime leçon que la religion chrétienne a seule donnée à la terre.

Après ces groupes populaires, on voit s'élever l'étendard de Jésus-Christ, qui n'est plus un signe de douleur, mais une marque de joie. A pas lents s'avance sur deux files une longue suite de ces époux de la solitude, de ces enfants du torrent et du rocher, dont l'antique vêtement retrace à la mémoire d'autres mœurs et d'autres siècles. Le clergé séculier vient après ces solitaires ; quelquefois des prélats, revêtus de la pourpre romaine, prolongent encore la chaîne religieuse. Enfin le pontife de la fête apparaît seul dans le lointain. Ses mains soutiennent la radieuse Eucharistie, qui se montre sous un dais à l'extrémité de la pompe, comme on voit quelquefois le soleil briller sous un nuage

(1) Voyez à l'article Fêtes chrétiennes, ci-après, le tableau de la Fête-Dieu esquissé par l'admirable pinceau de Châteaubriand.

d'or, au bout d'une avenue illuminée de ses feux.

Cependant des groupes d'adolescents marchent entre les rangs de la procession : les uns présentent les corbeilles de fleurs, les autres les vases des parfums. Au signal répété par le maître des pompes, les choristes se retournent vers l'image du Soleil éternel et font voler des roses effeuillées sur son passage. Des lévites en tuniques blanches balancent l'encensoir devant le Très-Haut. Alors des chants s'élèvent le long des lignes saintes : le bruit des cloches et le roulement des canons annoncent que le Tout-Puissant a franchi le seuil de son temple. Par intervalles, les voix et les instruments se taisent, et un silence aussi majestueux que celui des grandes mers dans un jour de calme règne parmi cette multitude recueillie : on n'entend plus que ses pas mesurés sur les pavés retentissants.

Mais où va-t-il ce Dieu redoutable dont les puissances de la terre proclament ainsi la majesté ? il va se reposer sous des tentes de lin, sous des arches de feuillages, qui lui présentent, comme au jour de l'ancienne alliance, des temples innocents et des retraites champêtres. Les humbles de cœur, les pauvres, les enfants, le précèdent ; les juges, les guerriers, les potentats, le suivent. Il marche entre la simplicité et la grandeur, comme en ce mois qu'il a choisi pour sa fête il se montre aux hommes entre la saison des fleurs et celle des foudres.

Les fenêtres et les murs de la cité sont bordés d'habitants dont le cœur s'épanouit à cette fête du Dieu de la patrie : le nouveau-né tend ses bras au Jésus de la montagne, et le vieillard, penché vers la tombe, se sent tout à coup délivré de ses craintes ; il ne sait quelle assurance de vie le remplit de joie à la vue du Dieu vivant.

Les solennités du Christianisme sont coordonnées d'une manière admirable aux scènes de la nature. La fête du Créateur arrive au moment où la terre et le ciel déclarent sa puissance, où les bois et les champs fourmillent de générations nouvelles : tout est uni par les plus doux liens ; il n'y a pas une seule plante veuve dans les campagnes.

La chute des feuilles, au contraire, amène la fête des Morts pour l'homme qui tombe comme les feuilles des bois.

Au printemps, l'Eglise déploie dans nos hameaux une autre pompe. La Fête-Dieu convient aux splendeurs des cours, les Rogations aux naïvetés du village. L'homme rustique sent avec joie son âme s'ouvrir aux influences de la religion et sa glèbe aux rosées du ciel : heureux celui qui portera des moissons utiles et dont le cœur humble s'inclinera sous ses propres vertus, comme le chaume sous le grain dont il est chargé !

Les cloches du hameau se font entendre, les villageois quittent leurs travaux : le vigneron descend de la colline, le laboureur accourt de la plaine, le bûcheron sort de la forêt ; les mères, fermant leurs cabanes, arrivent avec leurs enfants, et les jeunes filles laissent leurs fuseaux, leurs brebis et les fontaines pour assister à la fête.

On s'assemble dans le cimetière de la paroisse, sur les tombes verdoyantes des aïeux. Bientôt on voit paraître tout le clergé destiné à la cérémonie : c'est un vieux pasteur qui n'est connu que sous le nom de curé, et ce nom vénérable, dans lequel est venu se perdre le sien, indique moins le ministre du temple que le père laborieux du troupeau. Il sort de sa retraite, bâtie auprès de la demeure des morts, dont il surveille la cendre. Il est établi dans son presbytère comme une garde avancée aux frontières de la vie, pour ceux qui entrent et ceux qui sortent de ce royaume des douleurs. Un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtre, quelques colombes, composent l'héritage de ce roi des sacrifices.

Cependant l'apôtre de l'Evangile, revêtu d'un simple surplis, assemble ses ouailles devant la grande porte de l'église ; il leur fait un discours, fort beau sans doute, à en juger par les larmes de l'assistance. On lui entend souvent répéter : « Mes enfants, mes chers enfants ! » et c'est là tout le secret de l'éloquence du Chrysostome champêtre.

Après l'exhortation, l'assemblée commence à marcher en chantant : « Vous sortirez avec plaisir, et vous serez reçu avec joie ; les collines bondiront et vous entendront avec joie. » L'étendard des saints, antique bannière des temps chevaleresques, ouvre la carrière au troupeau, qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre dans des chemins ombragés et coupés profondément par la roue des chars rustiques ; on franchit de hautes barrières, formées d'un seul tronc de chêne ; on voyage le long d'une haie d'aubépine où bourdonne l'abeille et où sifflent les bouvreuils et les merles. Les arbres sont couverts de leurs fleurs ou parés d'un naissant feuillage. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers, entendent tour à tour les hymnes des laboureurs. Etonnés de ces cantiques, les hôtes des champs sortent des blés nouveaux, et s'arrêtent à quelque distance, pour voir passer la pompe villageoise.

La procession rentre enfin au hameau. Chacun retourne à son ouvrage : la religion n'a pas voulu que le jour où l'on demande à Dieu les biens de la terre fût un jour d'oisiveté. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon, après avoir imploré celui qui dirige le soleil et qui garde dans ses trésors les vents du midi et les tièdes ondées ! Pour bien achever un jour si saintement commencé, les anciens du village viennent, à l'entrée de la nuit, converser avec le curé, qui prend son repas du soir sous les peupliers de sa cour. La lune répand alors les dernières harmonies sur cette fête que ramènent chaque année le mois le plus doux et le cours de l'astre le plus mystérieux. On croit entendre de toutes parts les

blés germer dans la terre et les plantes croître et se développer : des voix inconnues s'élèvent dans le silence des bois, comme le chœur des anges champêtres dont on a imploré le secours : et les soupirs du rossignol parviennent à l'oreille des vieillards assis non loin des tombeaux.

Ceux qui n'ont jamais reporté leurs cœurs vers ces temps de foi où un acte de religion était une fête de famille, et qui méprisent des plaisirs qui n'ont pour eux que leur innocence ; ceux-là, sans mentir, sont bien à plaindre.... Les cœurs simples ne se rappellent point sans attendrissement ces heures d'épanchement où les familles se rassemblaient autour des gâteaux qui retraçaient les présents des mages. L'aïeul, retiré pendant le reste de l'année au fond de son appartement, reparaissait dans ce jour comme la divinité du foyer paternel. Ses petits-enfants, qui depuis longtemps ne rêvaient que la fête attendue, entouraient ses genoux et le rajeunissaient de leur jeunesse. Les fronts respiraient la gaieté, les cœurs étaient épanouis ; la salle du festin était merveilleusement décorée, et chacun prenait un vêtement nouveau. Au choc des verres, aux éclats de la joie, on tirait au sort ces royautés qui ne coûtaient ni soupirs ni larmes : on se passait ces sceptres, qui ne pesaient point dans la main de celui qui les portait. Souvent une fraude, qui redoublait l'allégresse des sujets et n'excitait que les plaintes de la souveraine, faisait tomber la fortune à la fille du lieu et au fils du voisin, dernièrement arrivé de l'armée. Les jeunes gens rougissaient, embarrassés qu'ils étaient de leur couronne ; les mères souriaient, et l'aïeul vidait sa coupe à la nouvelle reine. Or, le curé, présent à la fête, recevait, pour la distribuer avec d'autres secours, cette première part appelée *la part des pauvres*. Des jeux de l'ancien temps, un bal, dont quelque vieux serviteur était le premier musicien, prolongeaient les plaisirs ; et la maison entière, nourrices, enfants, fermiers, domestiques et maîtres, dansaient ensemble la ronde antique.

Ces scènes se répétaient dans toute la chrétienté, depuis le palais jusqu'à la chaumière ; il n'y avait point de laboureur qui ne trouvât moyen d'accomplir ce jour-là le souhait du Béarnais. Et quelle succession de jours heureux ! Noël, le premier jour de l'an, la fête des Mages, les plaisirs qui précèdent la pénitence ! En ce temps-là les fermiers renouvelaient leur bail, les ouvriers recevaient leur payement : c'était le moment des mariages, des présents, des charités, des visites : le client voyait le juge, le juge le client ; les corps de métiers, les confréries, les prévôtés, les cours de justice, les universités, les mairies, s'assemblaient selon des usages gaulois et de vieilles cérémonies ; l'infirme et le pauvre étaient soulagés. L'obligation où l'on était de recevoir son voisin à cette époque faisait qu'on vivait bien avec lui le reste de l'année, et par ce moyen la paix et l'union régnaient dans la société.

On ne peut douter que ces institutions ne servissent puissamment au maintien des mœurs, en entretenant la cordialité et l'amour entre les parents. Nous sommes déjà bien loin de ces temps où une femme, à la mort de son mari, venait trouver son fils aîné, lui remettait les clefs, et lui rendait les comptes de la maison comme au chef de la famille. Nous n'avons plus cette haute idée de la dignité de l'homme, que nous inspirait le Christianisme. Les mères et les enfants aiment mieux tout devoir aux articles d'un contrat, que de se fier aux sentiments de la nature, et la loi est mise partout à la place des mœurs.

Ces fêtes chrétiennes avaient d'autant plus de charmes qu'elles existaient de toute antiquité, et l'on trouvait avec plaisir, en remontant dans le passé, que nos aïeux s'étaient réjouis à la même époque que nous. Ces fêtes étant d'ailleurs très-multipliées, il en résultait encore que, malgré les chagrins de la vie, la religion avait trouvé moyen de donner de race en race, à des millions d'infortunés, quelques moments de bonheur.

Dans la nuit de la naissance du Messie, les troupes d'enfants qui adoraient la crèche, les églises illuminées et parées de fleurs, le peuple qui se pressait autour du berceau de son Dieu, les Chrétiens qui, dans une chapelle retirée, faisaient leur paix avec le ciel, les *alleluia* joyeux, le bruit de l'orgue et des cloches, offraient une pompe pleine d'innocence et de majesté.

Immédiatement après le dernier jour de folie, trop souvent marqué par nos excès, venait la cérémonie des Cendres, comme la mort le lendemain des plaisirs. « O homme, disait le prêtre, souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière ! » L'officier qui se tenait auprès des rois de Perse pour leur rappeler qu'ils étaient mortels, ou le soldat romain qui abaissait l'orgueil du triomphateur, ne donnait pas de plus puissantes leçons.

Un volume ne suffirait pas pour peindre en détail les seules cérémonies de la semaine sainte ; on sait de quelle magnificence elles étaient dans la capitale du monde chrétien : aussi nous n'entreprendrons point de les décrire. Nous laissons aux peintres et aux poëtes le soin de représenter dignement ce clergé en deuil, ces autels, ces temples voilés, cette musique sublime, ces voix célestes chantant les douleurs de Jérémie, cette Passion mêlée d'incompréhensibles mystères, ce saint sépulcre environné d'un peuple abattu, ce pontife lavant les pieds des pauvres, ces ténèbres, ces silences entrecoupés de bruits formidables, ce cri de victoire échappé tout à coup du tombeau, enfin ce Dieu qui ouvre la route du ciel aux âmes délivrées et laisse aux Chrétiens sur la terre, avec une religion divine, d'intarissables espérances. CHATEAUBRIAND.

LA FIDELITE A DIEU

DOIT SE DÉCLARER PAR LES OEUVRES.

J'en conviens, mes frères, nous disons à Dieu : « Oui, Seigneur, je crois tout ce que vous m'avez révélé de cet incompréhensible mystère ; ma raison semble d'abord s'y opposer, mais je la désavoue, mais je la renonce, mais je vous l'immole au pied de vos autels. Je crois, mon Dieu, votre Unité et votre Trinité tout ensemble, et je crois l'un et l'autre dans la même disposition de cœur que s'il fallait mourir. En vertu de cette foi dont je fais ici profession, je voudrais pour la défendre donner ma vie et verser mon sang ; et comme vous êtes trois dans le ciel dont je reçois aujourd'hui le témoignage, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, aussi voudrais-je, Seigneur, être en état de vous rendre sur la terre les trois témoignages dont parle le bien-aimé disciple : le témoignage de l'esprit, le témoignage de l'eau, et le témoignage du sang. »

Voilà ce que nous disons, Chrétiens ; mais savez-vous ce que Dieu nous répond. Il est important que je vous le fasse entendre : « Non, non, nous dit-il, il ne s'agit plus de mourir ni de perdre la vie ; je voulais des martyrs autrefois pour fonder ma religion, maintenant ce n'est plus dans la persécution, mais dans la paix, qu'il faut prouver votre foi. Ce n'est plus sur des échafauds ni sur des roues, mais dans les pratiques d'une vie commune et ordinaire qu'il faut faire paraître ce que vous êtes ; ce n'est plus devant les juges et les tyrans qu'il faut me confesser, mais au milieu de vos proches et de vos amis ; ce n'est plus le témoignage du sang que je vous demande, mais le témoignage de l'esprit. Ne pensez donc point à ce que vous feriez, s'il y avait encore des persécuteurs dans le monde ; il n'y en a plus, il est permis de se déclarer ; et commencez à le faire par la sainteté de votre vie, par l'innocence et la pureté de vos mœurs. »

En effet, Chrétiens, nous nous flattons, en formant les résolutions imaginaires de confesser notre foi, à quelque prix que ce fût, et de souffrir plutôt mille morts que de la trahir. Car nous la trahissons à toute heure, et ce qui est plus déplorable, nous la trahissons pour un vil intérêt, pour un moment de plaisir, pour contenter un désir, une passion honteuse ; et ce grand zèle n'est qu'en spéculation et en idée, n'est que sous des conditions chimériques, n'est que pour des occasions et des conjonctures où nous ne nous trouverons jamais. La belle parole, Chrétiens, que celle d'un saint évêque en parlant des premiers martyrs : Ils ne savaient pas disputer des choses de la foi, disait Pacien, évêque de Barcelone, mais ils savaient bien souffrir et mourir pour la foi ; *Disputare nesciebant, mori sciebant.* Mais de nous, on peut dire à notre confusion : Nous savons disputer des choses de la foi, mais nous ne savons ni mourir ni vivre pour la foi. Ceux dont parle Pacien se contentaient de savoir deux choses, qui étaient de croire et de mourir. Ils bornaient là toute leur science ; et nous, nous savons toutes choses, hors ces deux-là, parce que nous ne voulons croire que ce qu'il nous plaît, et que nous ne voulons pas d'ailleurs nous faire la moindre violence pour pratiquer ce que nous croyons.

BOURDALOUE.

LA FLATTERIE.

Si nous voulons nous juger nous-mêmes et entrer dans le détail de nos devoirs, de nos liaisons, de nos entretiens, nous verrons que tous nos discours et toutes nos démarches ne sont que des adoucissements de la vérité, et des tempéraments pour la réconcilier avec les préjugés ou les passions de ceux avec qui nous avons à vivre. Nous ne leur montrons jamais la vérité que par les endroits par où elle peut leur plaire ; nous trouvons toujours un beau côté dans leurs vices les plus déplorables ; et, comme toutes les passions ressemblent toujours à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous sauver à la faveur de cette ressemblance.

Ainsi tous les jours, devant un ambitieux, nous parlons de l'amour de la gloire et du désir de parvenir, comme des seuls penchants qui font les grands hommes ; nous flattons son orgueil, nous allumons ses désirs par des espérances et par des prédictions flatteuses et chimériques ; nous nourrissons l'erreur de son imagination en lui rapprochant des fantômes dont il se repaît sans cesse lui-même. Nous osons peut-être en général plaindre les hommes de tant s'agiter pour des choses que le hasard distribue, et que la mort va nous ravir demain ; mais nous n'osons blâmer l'insensé qui sacrifie à cette fumée son repos, sa vie et sa conscience. Devant un vindicatif, nous justifions son ressentiment et sa colère ; nous adoucissons son crime dans son esprit, en autorisant la justice de ses plaintes ; nous ménageons sa passion, en exagérant le tort de son ennemi : nous osons peut-être dire qu'il faut pardonner, mais nous n'osons pas ajouter que le premier degré du pardon, c'est de ne plus parler de l'injure qu'on a reçue.

Devant un courtisan mécontent de sa fortune, et jaloux de celle des autres, nous lui montrons ses concurrents par les endroits les moins favorables, nous jetons habilement un nuage sur leur mérite et sur leur gloire, de peur qu'elle ne blesse les yeux jaloux de celui qui nous écoute. Nous diminuons, nous obscurcissons l'éclat de leurs talents et de leurs services, et, par nos ménagements injustes, nous aigrissons la passion, nous l'aidons à s'aveugler et à regarder comme des honneurs qu'on lui ravit tous ceux qu'on répand sur ses frères. Que dirai-je ? devant un prodigue, ses profusions ne sont plus dans notre bouche qu'un air de générosité et de magnificence ; devant

un avare, sa dureté et sa solidité ne sont plus qu'une sage modération et une bonne conduite domestique ; devant un grand, ses préjugés et ses erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes ; on respecte ses passions comme son autorité, et ses préjugés deviennent toujours les nôtres. Enfin nous empruntons les erreurs de tous ceux avec qui nous vivons ; nous nous transformons en d'autres eux-mêmes, notre grande étude est de connaître leurs faiblesses pour nous les approprier : nous n'avons point de langage à nous, nous parlons toujours le langage des autres ; nos discours ne sont qu'une répétition de leurs préjugés, et cet indigne avilissement de la vérité, nous l'appelons la science du monde, la prudence qui sait prendre son parti, le grand art de réussir et de plaire.

MASSILLON.

FLECHIER,

On a souvent comparé Fléchier avec Bossuet : je ne sais s'ils furent rivaux dans leur siècle, mais aujourd'hui ils ne le sont pas. Fléchier possède bien plus l'art et le mécanisme de l'éloquence, qu'il n'en a le génie. Il ne s'abandonne jamais, il n'a aucun de ces mouvements qui annoncent que l'orateur s'oublie, et prend parti dans ce qu'il raconte. Son défaut est de toujours écrire, et de ne jamais parler. Je le vois qui arrange méthodiquement une phrase et en arrondit les tons. Il marche ensuite à une autre ; il y applique le compas ; et de là à une troisième. On remarque et l'on sent tous les repos de son imagination ; au lieu que les discours de son rival, et peut-être tous les grands ouvrages d'éloquence, sont, ou paraissent du moins, comme ces statues de bronze que l'artiste a fondues d'un seul jet.

Après avoir vu les défauts de cet orateur, rendons justice à ses beautés. Son style, qui n'est jamais impétueux et chaud, est du moins toujours élégant. A défaut de la force, il a la correction et la grâce. S'il lui manque de ces expressions originales, et dont quelquefois une seule représente une masse d'idées, il a ce coloris toujours égal qui donne de la valeur aux petites choses, et qui ne dépare point les grandes. Il n'étonne presque jamais l'imagination, mais il la fixe. Il emprunte quelquefois de la poésie comme Bossuet, mais il en emprunte plus d'images, et Bossuet plus de mouvements. Ses idées ont rarement de la hauteur, mais elles sont toujours justes, et quelquefois ont cette finesse qui réveille l'esprit, et l'exerce sans le fatiguer. Il paraît avoir une connaissance profonde des hommes ; partout il les juge en philosophe, et les peint en orateur. Enfin, il a le mérite de la double harmonie, soit de celle qui, par le mélange et l'heureux enchaînement des mots, n'est destinée qu'à flatter et à séduire l'oreille, soit de celle qui saisit l'analogie des nombres avec le caractère des idées, et qui, par la douceur ou la force, la lenteur ou la rapidité des sons, peint à l'oreille en même temps que l'image peint à l'esprit.

En général, l'éloquence de Fléchier paraît être formée de l'harmonie et de l'art d'Isocrate, de la tournure ingénieuse de Pline, de la brillante imagination d'un poëte, et d'une certaine lenteur imposante qui ne messied peut-être pas à la gravité de la chaire, et qui était assortie à l'organe de l'orateur.

THOMAS.

FLÉCHIER ET BOSSUET.

Bossuet et Fléchier ne se trouvèrent que deux fois dans une concurrence directe, encore les occasions furent-elles peu dignes d'une pareille rivalité ; la vie de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, presque entièrement consacrée à des pratiques de dévotion, celle de Le Tellier, qui fut la créature du cardinal Mazarin, et qui porta dans les affaires plus de souplesse et d'exactitude que d'élévation et de génie, n'offraient pas de très-heureuses ressources à l'éloquence ; c'est toutefois un intéressant et utile spectacle, un bel objet d'étude, de voir Bossuet et Fléchier luttant corps à corps, même dans une lice trop étroite pour qu'ils pussent y déployer tous leurs moyens et toutes leurs forces ; c'est un piquant et instructif examen que celui des détails particuliers où ils se rapprochent le plus l'un de l'autre ; c'est une comparaison supérieure à tous les parallèles généraux, que celle qui s'établit, sur des bases si positives, entre deux compositions de deux orateurs s'exerçant en même temps sur le même sujet ; rien n'est plus propice à faire sentir en quoi ils diffèrent, en quoi ils se ressemblent : on pourrait dire qu'il n'y a pas de petits sujets pour Bossuet, ni de matières stériles pour Fléchier ; l'un agrandit tout par ses vues, l'autre fertilise tout par ses combinaisons : la conception de l'un est plus haute ; il place les choses dans un plus grand ensemble, dans un plus vaste cadre ; il les rattache à des considérations plus élevées, plus étendues ; l'autre circonscrit sa pensée, et la restreint dans les bornes d'un plan vulgaire, sans lui permettre d'aller, par d'heureuses excursions, s'enrichir hors des limites qu'il lui a tracées ; sûr de son art, il semble ne vouloir puiser que dans cette source qu'il trouve toujours abondante, et n'ambitionner d'autre succès que d'en montrer l'intarissable fécondité. Le style du premier est plus naturel, plus pittoresque, plus animé, plus plein, plus rapide et plus profond ; le style du second est plus pur, plus régulier, plus soigné, plus égal. Bossuet parle souvent un langage qui n'est qu'à lui, il dompte et fait fléchir sous sa puissance l'idiome national qu'il traite pour ainsi dire en esclave ; Fléchier ne s'étudie qu'à polir et perfectionner la langue commune, qu'il semble avoir prise sous sa tutelle, et qu'il a dotée de tous les trésors de l'harmonie périodique. Une circonstance digne de remarque relativement à l'une des deux oraisons funèbres qui ont amené ces réflexions, c'est qu'elle fut prononcée devant Bossuet lui-

même, qui, malgré la conscience de sa supériorité habituelle, dut prêter une oreille bien attentive à ce discours, où son concurrent, après avoir combattu directement contre lui dans l'oraison funèbre précédente, venait de nouveau présenter, en quelque sorte, le défi de l'éloquence à un rival qu'il rencontrait parmi ses auditeurs même et ses juges. DUSSAULT.

FOI (LA).

La foi, toute mystérieuse qu'elle est, répand seule sur la vie humaine quelque lumière et quelque grandeur: l'incrédulité n'établit rien : c'est la philosophie du néant. Elle nie Dieu, l'âme, l'avenir : elle se présente à l'homme comme une ennemie ; elle lui dispute cette intelligence qui se mesurait avec l'infini et se jouait dans l'immensité des cieux comme dans son domaine à venir; elle lui ravit tout, jusqu'à la réalité de ses vertus et l'éternité du bonheur. Si elle porte quelque lumière, c'est la lumière de la foudre; elle détruit tout ce qu'elle atteint. C'est la nuit, avec toutes ses ténèbres, qui descend dans le cœur de l'homme. Eh! de quels voiles elle l'enveloppe! Exister sans savoir d'où l'on vient, et ne pas soupçonner même où l'on doit aboutir; vivre parmi les calamités et les crimes; voir couler des larmes, en répandre souvent, et puis.... s'anéantir! Ah! que les incrédules cessent de conjurer contre eux-mêmes! Pour eux le monde est un chaos; l'homme, une énigme; et la vie, un long malheur. Qu'ils ouvrent leur cœur à nos sublimes espérances : le chaos se débrouille, l'énigme s'explique; partout ils verront empreint le sceau de l'immortalité. L'être dont nous jouissons n'est ici-bas que dans son principe; bientôt il doit se développer, et s'étendre des portes du tombeau aux bornes de l'éternité. La fin de l'homme, c'est Dieu mérité par les vertus, possédé dans la plénitude de son bonheur et de sa gloire; et, si notre faiblesse nous épouvante, un médiateur nous est donné, pontife des biens à venir, toujours vivant, toujours présent au trône de Dieu pour intercéder en notre faveur.

Ainsi le Chrétien marche avec assurance, les yeux toujours fixés sur le terme où il aspire; l'espérance est sa lumière, comme elle est son appui. Si la vie présente est un combat, voici l'arme qui doit le défendre; si le monde est une mer orageuse, elle est le gouvernail qui doit diriger sa course; et, si la terre est une région de ténèbres, l'espérance vient briller aux cieux comme une étoile fortunée, pour le guider à travers les ombres de la mort.

L'abbé LEGRIS-DUVAL.

FOI (LA),

L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ.

O homme! abaisse-toi donc; mortel coupable, humilie-toi, prosterne-toi, mets ton front dans la poudre, et remplis de tes inconsolables gémissements cette terre, royaume de désolation, que Dieu t'a donnée dans sa vengeance pour exil et pour tombeau, comme on assigne un vil domaine à un roi dépossédé. Mais que dis-je? réjouis-toi plutôt, et chante avec la nouvelle Sion : « Heureuse faute qui a mérité d'avoir un si grand Rédempteur! » La religion te rend et bien au delà de ce que tu avais perdu; elle t'élève à une perfection qui t'élève autant au-dessus des anges que les triomphes de la vertu sont au-dessus d'une innocence paisible et sans combats. Soutenu par la grâce divine, il n'est point de vicieux penchants que tu ne puisses surmonter. Qu'on cesse de me parler de nature corrompue : je ne vois plus, je ne veux plus voir que la nature réparée et resplendissante de gloire. La foi m'ouvre le ciel, éclaire mon ignorance, fixe mes incertitudes, dissipe les sombres nuages qui environnaient ma raison, et la remplit d'un torrent de lumière. A sa suite marche l'espérance, charme éternel de la vie et l'aimable compagne de l'amour. Croire, espérer, aimer, voilà toute la religion. Aucun sacrifice ne coûte lorsqu'on est assuré du prix; tous les devoirs sont doux à celui qui aime. « Aimez et faites ce que vous voudrez, » disait un des Pères de l'Eglise : c'est qu'on n'a de volonté, quand on aime, que celle de l'objet aimé. O loi d'amour! loi sublime, loi adorable, que n'obtiens-tu pas des vrais chrétiens! A l'exemple de leur maître, ils passent dans le monde en faisant du bien. Une charité immense comme Dieu même, qui la leur inspire, anime toutes leurs actions, remplit toutes leurs pensées, féconde tous leurs sentiments. Est-ce pour eux-mêmes qu'ils vivent, ou est-ce uniquement pour les autres qu'ils existent? voyez-les voler au secours de toutes les misères humaines; voyez-les verser, comme le Samaritain, l'huile et le baume sur les plaies de leurs frères. Rien ne les lasse, rien ne les rebute; plus vous êtes infortunés, plus vous leur êtes chers. Leurs trésors sont le patrimoine de l'indigence; leur temps, leurs soins, leur compassion, leurs larmes, appartiennent à tous ceux qui souffrent. Etes-vous pauvre, malade, infirme; venez, ils vous soulageront. Votre cœur saigne-t-il de ces blessures secrètes que l'on s'efforce de dérober à la dure pitié d'une philanthropie égoïste; accourez, ils vous prodigueront des consolations ineffables qui adouciront vos maux et vous les feront oublier. Pour eux, il n'y a point d'ennemis, point d'étrangers : il n'y a que des hommes. Avez-vous commis quelque faute : approchez, ne craignez point : leur bouche ne connaît pas le reproche insultant; ils vous plaindront, ils pleureront avec vous, ils s'avoueront faibles comme vous, et vous montreront, avec le sourire de l'espérance sur les lèvres, le commun Libérateur. Bons pères, bons fils, bons époux, amis sûrs, sujets fidèles, quelle vertu n'est pas la leur? et pourtant, loin d'être épris de leur propre excellence, ils gémissent incessamment sur leur indignité, se regardent comme des

serviteurs inutiles, et n'attendent leur récompense que de la gratuite miséricorde de l'Etre infiniment bon qui la leur a promise. Détachés des biens terrestres, ils n'aspirent qu'à la céleste patrie, où le Sauveur les a précédés. Honneurs, plaisirs, richesses, rien de ce qui est du monde ne les touche : ils n'en aiment, ils n'en désirent que les tribulations et les croix. Les larmes sont leur joie ; les humiliations, leur gloire ; les souffrances, leur lit de repos. Frappez-les sur la joue droite, ils vous présenteront aussitôt la gauche ; enlevez-leur leur habit, ils vous abandonneront leur manteau. Persécutez-les, emprisonnez-les, arrachez-leur la vie dans d'effroyables tortures, ils prieront pour vous le Dieu qui pardonne, et leurs douces paroles seront des paroles de bénédiction.

Je m'arrête : sont-ce des hommes que j'ai peints ? Non ; ce sont des disciples de Jésus-Christ. Que celui qui n'aperçoit dans la religion qu'une invention humaine se lève maintenant et dise : « J'aurais créé cette doctrine, j'aurais changé la nature de l'homme, j'aurais inventé la foi, l'espérance et l'amour. »

LAMENNAIS.

FOI (LA) EST IMMORTELLE.

Un jour, dans un épanchement de tristesse et d'amour, le Sauveur du monde dit à ses disciples : « Croyez-vous qu'en revenant sur cette terre, le Fils de l'homme y trouve encore de la foi ? » Il nous semble d'ici entendre ce divin Sauveur prononcer d'une voix sévère et triste ces augustes paroles qui renfermaient pour lui tant de douleur, et pour nous des leçons si solennelles et si terribles. Quoi ! pensait dès-lors le Seigneur, ne retrouverai-je dans le monde pas un souvenir pour tant de miracles, pas un élan du cœur pour tant de dévouement et tant d'amour, pas une larme pour tant de souffrances et pour ma mort si cruelle ? *Filius hominis veniens, putas inveniet fidem in terrâ ?* (*Luc.*, XVIII, 4.)

Ah ! s'il y eut alors une époque de l'histoire du monde qui fût spécialement présente à la divine prévision du Fils de l'homme, certes ce fut celle où languit notre vie ; époque funèbre et décourageante, où la foi est partout morte ou mourante, où ce ciment sacré tombe de toutes parts, et laisse sans appui et sans beauté les frêles édifices des hommes. Un grand vide s'est opéré dans le cœur de chaque homme et de chaque peuple ; et ce vide est pesant comme un supplice, fatigant comme une agonie. Ballottés au gré du premier caprice sur l'océan des misères humaines, les hommes et les peuples n'ont fermé leurs voiles qu'à un seul souffle, et c'est le souffle de Dieu...

Hélas ! et ce n'est pas seulement dans le cœur des impies et des enfants de perdition que le souffle divin s'est éteint, que la céleste vie est à son dernier soupir ! Les enfants de Dieu, qu'en ont-ils fait ? O mon Sauveur ! où retrouveriez-vous votre foi parmi tant d'hommes qui ont reçu en naissant le signe du salut que vous êtes venu apporter au monde ? Disciples du Christ, qu'avez-vous fait de votre héritage ? Fils de l'Eglise, où est cette foi dont votre éternelle mère a reçu le dépôt, et qu'elle vous a sommés dès le berceau de défendre avec elle ? Où est cette foi que vos pères retrouvaient partout, et qui inspirait tous leurs dévouements, qui présidait à toutes leurs affections, qui s'entrelaçait à toute leur vie ? Est-ce elle qui domine dans toutes vos pensées, qui règne dans tous vos attachements ? Est-ce elle qui est la racine de toutes vos espérances ? Menacée, reniée, honnie, comme elle l'est de toutes parts, est-ce à elle que vous consacrez votre force, votre volonté, votre avenir ?

Plus de sève dans le monde : la pensée de Dieu, qu'on a bannie de tout, a emporté de partout la durée, la vérité, la vie. Pour les affections du cœur, comme pour les attachements politiques, plus de sanction, plus d'avenir. Où est le lien qui n'ait point été brisé ? Où est la cause dont on ne se défie ? Où est le principe qui règne en maître sur une seule âme ? Un vertige inexprimable a saisi tous les hommes : nul ne sait où il va ; nul ne veut aller où le pousse sa destinée. On mendie, on entasse serment sur serment, mais toutes ces vaines paroles, où Dieu n'est point nommé, s'effacent d'elles-mêmes dans le souvenir des hommes. A peine leur reste-t-il assez de mémoire pour être parjures.

Et le Chrétien, le vrai Chrétien, ne sait plus où trouver sa place dans cette société morte ; et, à côté de ce grand cadavre dont on a arraché le cœur, il pousse malgré lui un cri de désespoir et de mort : *Il n'y a plus de foi dans le monde.*

Ames pures, âmes tristes, âmes tendres, ces funèbres paroles, les direz-vous longtemps ? les direz-vous toujours ? Le temps n'approche-t-il pas où nous pourrons demander à Dieu, même sur cette terre, le prix de notre constance ? Dureront-elles toujours ces ténèbres qui nous cachent l'avenir ? Faudra-t-il encore longtemps endurer en vaincus les dérisions de ceux qui ne comprennent pas notre Dieu ? Ne viendra-t-il jamais, le jour où ce Dieu leur imposera le silence de la défaite, et où il nous tiendra compte de nos souffrances, de notre patience, de leurs injures ? Ils nous méprisent, ils nous dédaignent ; dédains chéris ! mépris sacrés ! nous vous accueillons avec bonheur, notre foi vous transforme en trésors de grâce et d'espérance.

Ah ! oui, elle reparaîtra victorieuse, cette foi à qui n'a pas été donné pour un jour ce monde où nous vivons. Si nous célébrons aujourd'hui notre Pâque, la bouche remplie d'herbes amères, les reins ceints, et le bâton de l'adversité à la main, c'est que le jour de la résurrection est proche ; c'est que Dieu va briser le tombeau que lui a creusé l'impie. De toutes parts l'aurore de cette résurrection se lève, et l'âme chrétienne tressaille

à la pensée des flots de lumiere qui vont l'inonder.

Oui, la foi va renaître. En vain, impies, avez-vous espéré la briser contre le mur d'airain que vos crimes ont élevé entre Dieu et vous. La voilà qui, toute meurtrie qu'elle est, rebondit victorieuse et immortelle au sein de la société épuisée. Et il en a toujours été ainsi, et son glorieux passé nous dit déjà ce que demain va nous redire encore. A travers les siècles son histoire est la même. Quand le monde pourrit au sein des débauches de Rome, elle est là, dans les catacombes et les arènes, qui purifie avec le sang des martyrs les souillures impériales. Quand les premiers fondements de la civilisation chrétienne sont ébranlés par l'invasion d'une nuée de peuples barbares, elle est là, repoussant Attila, apaisant Alaric, baptisant Clovis. Quand l'islamisme, réaction de la matière vaincue contre l'esprit de Dieu, a conquis la moitié du monde, elle se lève devant lui, mène l'Europe entière à la conquête d'un tombeau, et la ramène pour fonder le majestueux édifice des monarchies catholiques. Si parmi les chefs de ces monarchies il s'en trouve qui, comme les Henri et les Frédéric, effacent d'une main altière l'onction sainte de leurs fronts et contestent à Dieu ses droits, à côté d'eux la foi place un saint Louis échangeant sa couronne de roi contre la couronne d'épines, et allant chercher deux fois la mort sur la plage africaine ; si, au sein de cette féodalité d'origine chrétienne, les hommes de fer qui la composent oublient les droits de leurs semblables, les saints préceptes de leur Dieu, et s'abandonnent à un luxe toujours croissant, toujours plus oppressif : aussitôt la foi les presse des deux côtés, écrase d'une part leur orgueil par les foudres pontificales, et de l'autre confond leur magnificence en imprimant à la mendicité un caractère sacré, et en parsemant le monde de ces moines sublimes qui furent toujours les hommes du peuple parce qu'ils étaient les peuples de Dieu...

Quand même nous ne pourrions rien pour cette foi divine pendant notre vie; quand même nous ne serions pas destinés à voir se lever sur la France le jour de sa victoire; quand même elle devrait y languir longtemps encore dans l'oppression et l'oubli, est-ce à dire pour cela qu'il faille désespérer d'elle comme d'une simple mortelle? Et parce que le soleil de sa prospérité a disparu, ne trouverons-nous pas dans notre souvenir un rayon pour dorer son malheur?

Chrétiens, dites-moi, si une vierge royale avait naguère laissé tomber sur votre enfance et votre faiblesse des paroles de consolation et de paix: si, confondus parmi la foule nombreuse de ses adorateurs, vous aviez levé vers elle, au milieu des princes et des pontifes qui remplissent son sanctuaire, vos yeux timides, et si vous aviez lu dans les siens un regard de protection et de bonté; et puis si maintenant vous la retrouviez pâle, éperdue, solitaire, mourante au seuil d'un temple qui n'est plus le sien, oseriez-vous passer en silence, l'œil détourné, le cœur froid et indifférent, devant son auguste souffrance? N'iriez-vous pas plutôt l'entourer de vos hommages, la combler de vos caresses, prendre sa main glacée, baiser son front amaigri, et réchauffer son pauvre cœur contre le vôtre.

Il en est ainsi de nous et de toi, foi de nos pères, sainte religion de notre Rédempteur, toi qui as essuyé les larmes de nos premières années, toi qui béniras, qui consoleras toutes celles qu'il nous reste à vivre; nous t'avons connue dans la pompe des cours, au milieu des hommages des rois ; nous t'aimions dès-lors avec ferveur ; mais aujourd'hui, dans l'apparente déchéance où te laisse une volonté toute-puissante, nous t'aimons d'un amour qui s'accroît de toute l'ingratitude du monde. Dans ton abandon d'un moment, nous puisons un nouveau courage pour t'adorer, comme s'il y avait moins de distance entre ton infinie grandeur et nous. Dix-huit siècles ont passé sur ton beau front sans le rider, et nous savons que ta beauté est éternelle, qu'elle survivra à l'aveugle dédain de tes ennemis, comme au culte de notre admiration et de notre tendresse. Si des mains impies te placent au cercueil, nous t'y poursuivrons de notre amour; que d'autres aillent au loin chercher une foi nouvelle, ériger de nouveaux sanctuaires, mais nous, laisse-nous te suivre dans ton désert, laisse-nous n'avoir d'autre refuge que ton sein, fidèles à toutes tes destinées, fidèles à ta liberté, à ta gloire, encore plus fidèles à ta solitude et à ta misère.

Le comte DE MONTALEMBERT.

FOLIE

DE L'INDIFFÉRENCE EN RELIGION.

Pour démontrer avec évidence la folie des indifférents, je n'ai besoin que de leurs propres maximes, et il suffit de développer cette proposition qu'ils admettent : Il est possible que la religion soit vraie ; car cette unique proposition renferme toutes les propositions suivantes :

Il est possible qu'il y ait un Dieu rémunérateur et vengeur.

Il est possible que mon âme soit immortelle. Il est possible que le souverain Etre ait révélé aux hommes des vérités qu'ils ne sauraient comprendre ici parfaitement, et leur ait imposé des devoirs dont ils n'aperçoivent pas clairement la raison.

Il est possible que je sois rigoureusement obligé de croire ces vérités, et de pratiquer ces devoirs.

Il est possible que si je crois et pratique, je jouisse d'une félicité infinie, éternelle, pour prix de mon obéissance.

Il est possible enfin, que si je refuse de pratiquer et de croire, j'en sois éternellement puni par des supplices effroyables.

Non, je ne crains pas de l'affirmer, demeurer volontairement dans ce doute terrible, s'y complaire; repousser l'espérance d'une

félicité infinie, et se dévouer de gaieté de cœur, si la religion est vraie, comme on avoue qu'elle peut l'être, à des tourments dont la seule idée glace d'effroi l'imagination ; c'est un délire inexplicable, une démence, une fureur qui n'a point de nom. Car, en supposant même nos intérêts présents opposés à nos intérêts à venir, et la nécessité de sacrifier ou les uns ou les autres, encore ne devrait-on pas sagement hésiter sur le choix. Qu'on observe qu'il y a ici l'éternité d'un côté, et de l'autre un moment à peine saisissable, une ombre, moins que cela, *le rêve d'une ombre*, dit Pindare.

Quand on considère, d'une certaine hauteur, les objets sur lesquels s'exerce d'ordinaire l'activité de l'esprit humain, on est tout étonné de la petitesse du cercle où il se renferme volontairement, et que si peu de chose suffise pour amuser sa curiosité, et donner le change au désir infini de connaître qui le dévore. Je ne sache rien qui marque davantage la misère de l'homme, que cette facilité surprenante à se contenter de quelques distractions frivoles ; avec une capacité immense pour la vérité, il l'aime naturellement, un invincible instinct le porte à la chercher sans cesse, elle est sa fin, son repos, sa félicité : et toutefois il n'est rien qui ne puisse lui tenir lieu d'elle ; je ne parle ni du pauvre peuple absorbé dans les travaux du corps, ni du riche qui s'agite dans le vide des plaisirs, je parle de ceux qui tiennent du ciel, avec des sentiments élevés, une condition indépendante. Que croyez-vous qui remplisse habituellement leur pensée? l'Etre éternel, les lois immuables qu'il a établies? Oh ! non : ils useront leur vie à combiner des mots, à étudier les rapports des nombres, les propriétés de la matière, il n'en faut pas davantage pour satisfaire ces puissantes intelligences. Que parlez-vous de Dieu à ce savant qui remplit le monde du bruit de son nom? comment voulez-vous qu'il vous écoute? Ne voyez-vous pas qu'en ce moment son esprit est tout occupé de la décomposition d'un sel jusqu'ici rebelle à l'analyse. Attendez qu'il ait fait connaître à l'univers un nouvel acide, alors peut-être il vous sera permis de l'entretenir de l'Etre infini qui a créé, comme en se jouant, l'univers et tout ce qu'il renferme. Cet autre compose une histoire, un poëme, une pièce de théâtre, un roman, dont il s'imagine que dépend sa gloire ; ne le troublez pas, il faut qu'il se hâte, car la mort approche; et quelle inconsolable douleur, si elle arrivait avant qu'il eût mis la dernière main à sa renommée ! Il est vrai qu'il ignore sa propre nature, la place qu'il occupe dans l'ordre des êtres, ses destinées futures, ce qu'il peut espérer, ce qu'il doit craindre ; il ne sait s'il existe un Dieu, une vraie religion, un ciel, un enfer; mais il a pris depuis long-temps son parti sur toutes ces choses ; il ne s'en inquiète point, il n'y pense point, cela n'est pas clair, dit-il ; et là-dessus il agit comme s'il était clair que ce ne fût que des rêveries; si l'on pouvait éviter l'enfer en n'y pensant pas, je verrais un motif à cette prodigieuse insouciance ; mais n'y point penser est, au contraire, le plus sûr chemin pour y arriver.

LAMENNAIS.

FORCE D'AME (DE LA).

La véritable force, et la seule élévation de l'esprit et du cœur, consiste à maîtriser ses passions, à n'être pas esclave de ses sens et de ses désirs, à ne pas se laisser conduire par les caprices de l'humeur et les inégalités de l'imagination, à étouffer un ressentiment et une secrète jalousie, à se mettre au-dessus des événements et des disgrâces : voilà ce qui fait les grandes âmes, les esprits forts et élevés : et voilà où en sont les justes que vous méprisez tant, que vous regardez comme des esprits faibles et vulgaires. Ce sont des âmes fortes qui pardonnent les injures les plus sensibles ; qui prient pour ceux qui les calomnient et qui les persécutent ; qui ne sentent les mouvements des passions que pour avoir plus de mérite en les réprimant ; qui ne se laissent pas corrompre par un vil intérêt; qui ne savent pas sacrifier le devoir, la vérité, la conscience à la fortune ; qui rompent généreusement les liens les plus tendres et les plus chers, dès que la foi leur en a découvert le danger ; qui se disputent les plaisirs les plus innocents ; qui sont des héros contre tout ce qui a l'apparence du mal ; mais qui dans la religion sont simples, humbles, dociles, et font gloire de leur docilité et de leur simplicité prétendue. Prudent pour le mal et simple pour le bien, vous, au contraire, vous êtes plus faible que les âmes les plus viles et les plus vulgaires, quand il s'agit de modérer vos passions : votre raison, votre élévation, la force de votre esprit, votre prétendue philosophie, tout cela vous abandonne : vous n'êtes plus qu'un enfant, que le jouet des passions les plus basses et les plus puériles, qu'un faible roseau que les vents agitent à leur gré ; mais sur les devoirs de la religion, vous vous piquez de singularité, d'élévation et de force : c'est-à-dire, vous voulez être fort contre Dieu, et vous êtes faible contre vous-même.

MASSILLON.

FORETS (LES) AGITEES PAR LES VENTS.

Qui pourrait décrire les mouvements que l'air communique aux végétaux? Combien de fois, loin des villes, dans le fond d'un vallon solitaire couronné d'une forêt, assis sur les bords d'une prairie agitée des vents, je me suis plu à voir les mélilots dorés, les trèfles empourprés et les vertes graminées former des ondulations semblables à des flots, et présenter à mes yeux une mer agitée de fleurs et de verdure ! Cependant les vents balançaient sur ma tête les cimes majestueuses des arbres. Le retroussis de leur feuillage faisait paraître chaque espèce de deux verts différents. Chacun a son mouvement ; le chêne au tronc raide ne courbe

que ses branches, l'élastique sapin balance sa haute pyramide, le peuplier robuste agite son feuillage mobile, et le bouleau laisse flotter le sien dans les airs comme une longue chevelure. Ils semblent animés de passions; l'un s'incline profondément devant son voisin comme devant son supérieur, l'autre semble vouloir l'embrasser comme un ami; un autre s'agite en tout sens comme auprès d'un ennemi. Le respect, l'amitié, la colère, semblent passer tour à tour de l'un à l'autre comme dans le cœur des hommes, et ces passions versatiles ne sont au fond que les jeux des vents. Quelquefois un vieux chêne élève au milieu d'eux ses longs bras dépouillés de feuilles et immobiles. Comme un vieillard, il ne prend plus de part aux agitations qui l'environnent : il a vécu dans un autre siècle. Cependant ces grands corps insensibles font entendre des bruits profonds et mélancoliques. Ce ne sont point des accents distincts; ce sont des murmures confus comme ceux d'un peuple qui célèbre au loin une fête par des acclamations. Il n'y a point de voix dominantes : ce sont des sons monotones, parmi lesquels se font entendre des bruits sourds et profonds, qui nous jettent dans une tristesse pleine de douleur. Ainsi les murmures d'une forêt accompagnent les accents du rossignol, qui de son nid adresse des vœux reconnaissants au Seigneur. C'est un fond de concert qui fait ressortir les chants éclatants des oiseaux, comme la douce verdure est un fond de couleur sur lequel se détache l'éclat des fleurs et des fruits. Ce bruissement des prairies, ces gazouillements des bois, ont des charmes que je préfère aux plus brillants accords; mon âme s'y abandonne, elle se berce avec les feuillages ondoyants des arbres, elle s'élève avec leur cîme vers les cieux, elle se transporte dans les champs qui les ont vus naître et dans ceux qui les verront mourir; ils étendent dans l'infini mon existence circonscrite et fugitive. Il me semble qu'ils me parlent, comme ceux de Dodone, un langage mystérieux. Ils me plongent dans d'ineffables rêveries, qui souvent ont fait tomber de mes mains les livres des philosophes. Majestueuses forêts, paisibles solitudes, qui plus d'une fois avez calmé mes passions, puissent les cris de la guerre ne troubler jamais vos résonnantes clairières! N'accompagnez de vos religieux murmures que les chants des oiseaux, ou les doux entretiens des amis qui veulent se reposer sous vos ombrages.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

FRAGILITE DE LA VIE.

Que d'accidents imprévus peuvent nous arrêter au milieu de cette course si limitée, et moissonner dans nos plus beaux ans l'espérance d'une plus longue vie! Que de morts soudaines et étonnantes, et toujours la juste peine de l'usage indigne qu'on faisait de la vie! Quel siècle, quel règne vit jamais tant de ces tristes exemples! C'étaient autrefois des accidents rares et singuliers; ce sont aujourd'hui des événements de tous les jours. Soit que nos crimes nous attirent ce châtiment, soit que nos excès, inconnus à nos pères, nous y conduisent, ce sont aujourd'hui les morts les plus communes et les plus fréquentes. Comptez, si vous le pouvez, ceux de vos proches, de vos amis, de vos maîtres, que la mort terrible a surpris tout d'un coup sans préparation, sans repentir, sans avoir eu un instant, sans penser à eux-mêmes, au Dieu qu'ils avaient outragé, à leurs crimes qu'ils n'ont pas eu le loisir de connaître, loin de les détester; sans le secours des derniers remèdes de l'Eglise, qu'on a été obligé de hasarder sur leur cadavre, et à qui le temps a été refusé à la mort, parce qu'ils en avaient toujours abusé pendant leur vie.

MASSILLON.

FRANÇOIS (s.) DE PAULE ET LOUIS XI.

Ici il me vient une pensée : de considérer lequel a l'âme plus grande et plus royale, de Louis ou de François de Paule. Oui, j'ose comparer un pauvre moine avec un des plus grands rois et des plus politiques qui aient jamais porté la couronne; et, sans délibérer davantage, je donne la préférence à l'humble François. En quoi mettons-nous la grandeur d'âme? Est-ce à prendre de nobles desseins? Tous ceux de Louis sont enfermés dans la terre : François ne trouve rien qui soit digne de lui que le ciel. Louis, pour exécuter ce qu'il prétendait, cherchait mille pratiques et mille détours; et avec sa puissance royale, il ne pouvait si bien nouer ses intrigues que souvent un petit ressort, venant à manquer, toute l'entreprise ne fût renversée. François se propose de plus grands desseins, et, sans aucun détour, il y va par des voies très-ouvertes et très-assurées. Louis, en une infinité de rencontres, est contraint de plier sous les coups de sa mauvaise fortune; et la fortune et le monde sont au-dessous de François. Enfin pour vous faire voir la royauté de François, considérez ce prince qui tremble dans ses forteresses et au milieu de ses gardes. Il sent approcher une ennemie qui tranchera toutes ses espérances, et néanmoins il ne peut éviter ses attaques : vous entendez bien que c'est de la mort que je parle. Regardez maintenant le pauvre François : voyez si la mort lui fait seulement froncer les sourcils. Il la contemple avec un visage riant, il lui tend de bon cœur les mains : O mort, lui dit-il, quoique le monde t'appelle cruelle, tu ne me feras aucun mal; tu ne m'ôteras rien de ce que j'aime, tu ne rompras pas le cours de mes desseins; au contraire, tu ne feras qu'achever l'ouvrage que j'ai commencé, tu me délivreras de ce corps. O mort! je t'en remercie : il y a près de quatre-vingts ans que je travaille moi-même à m'en décharger.

BOSSUET.

FRANCOIS (s.) DE SALES A LYON. (EN 1622.)

La Mère de Chantal arrivait alors à Lyon,

de retour d'une visite qu'elle venait de faire de ses monastères de Montferrand et de Saint-Etienne, suivant l'invitation qu'elle en avait reçue de la bouche même du saint, dans l'unique et trop court moment d'entretien qu'il avait pu lui accorder quelques jours auparavant, dans son premier passage par Lyon, où elle se trouvait, retournant de Paris et venant de fonder le monastère de Dijon. Aussi éprouvait-elle un désir fort vif de conférer avec lui sur les besoins de son âme et sur ceux de son institut. « Ma Mère, lui dit le saint évêque en la revoyant, nous avons quelques heures libres, qui de nous deux commencera à parler? » — « Moi, s'il vous plaît, mon Père, répondit-elle, avec sa nature toujours un peu ardente; mon âme a grand besoin d'être revue par vous. » — « Eh quoi! ma Mère, répart le saint prélat, avez-vous encore des désirs empressés? Je croyais vous trouver toute angélique. Nous parlerons de nous-même à Annecy, maintenant achevons les affaires de notre petite congrégation. Oh! que je l'aime notre petit institut, parce que Dieu est beaucoup aimé en icelui! » La Mère, sans répliquer un mot, serra le papier sur lequel elle avait mis les détails de sa conscience, et déplia le mémoire où elle développait ce qui était relatif aux affaires de l'institut. Pendant quatre heures il ne fut question que des intérêts de l'ordre de la Visitation, et c'est là qu'il fut conclu qu'il ne fallait plus écouter les propositions de mettre l'institut sous un chef qui prît le titre de général ou de générale: « Plus j'ai prié et pensé à cette affaire, dit le saint, plus j'ai connu que la volonté de Dieu est que l'institut demeure simplement et uniquement sous la conduite du Saint-Siége et des évêques; car, voyez-vous, nos filles sont les filles du clergé. »

Cependant la fondatrice à l'œil si fin et si pénétrant avait été frappée de la sublime expression de suavité toute céleste qui se révélait sur le visage de son illustre directeur, et qui, lui composant une sorte d'auréole, semblait jeter un éclat de plus en plus vif, à mesure qu'il approchait de sa fin. Elle ne put contenir les sentiments de vénération qui la dominaient: « Mon Père, dit-elle, je ne doute pas que vous ne soyez un jour canonisé, et j'espère y travailler moi-même. » — « Ma Mère, répondit l'humble évêque avec une bonté grave, Dieu pourrait faire ce miracle, mais ceux qui doivent traiter de ma canonisation ne sont pas encore nés. »

En terminant la conférence, François, sans écouter le vœu qu'elle formait de prolonger son séjour auprès de lui, voulut qu'elle partît pour visiter les maisons de Grenoble et de Valence, puis, en revenant, celle de Belley; de là elle se rendrait à Chambéry, où l'on préparait une fondation, et de cette ville enfin elle regagnerait Annecy, ayant ainsi visité toutes les communautés. Dès le lendemain, 12 décembre, la Mère de Chantal partait pour Grenoble, malgré la rigueur de la saison. La Mère de Blonay (1), s'inquiétant de voir partir la vénérable fondatrice par un froid rigoureux: « Ah! ma fille, lui dit prophétiquement le saint évêque, qui aime mieux notre Mère que moi? Je la chéris comme moi-même, mais il faut qu'elle accomplisse la volonté de Dieu, et qu'elle aille préparer le lieu de ma demeure. » La digne supérieure ne comprit pas alors le sens de ces paroles; mais il lui fut ensuite pleinement expliqué, lorsque, à la mort du saint évêque, elle apprit les soins que se donnait la fondatrice pour lui préparer un tombeau.

La ville de Lyon venait d'offrir dans son enceinte un double spectacle, saisissant dans son contraste: d'un côté, la cour (2), brillante et pompeuse assemblée de princes, de princesses et de grands seigneurs attirés en foule par la présence du roi et des reines (3), où le luxe des grandeurs mondaines se déployait dans tout son éclat; de l'autre, le monastère, pieux et austère rendez-vous qui rapprochait pour quelques jours des personnages célèbres par l'éminente sainteté de leur vie: notre grand évêque de Genève, le Père Cotton, la Mère de Chantal, la Mère de Blonay, et enfin la vénérable sœur Marie de Valence. C'était, on le voit, tout ce que l'humilité des serviteurs de Dieu a de plus soumis, de plus crucifiant et de plus dénué, mis en présence de tout ce que la gloire des maîtres du monde a de plus imposant, de plus fastueux et de plus magnifique. Et de quel côté pense-t-on que se rencontrait la plus grande somme de félicité réelle, même sensible? La réponse à cette question ne peut être douteuse lorsqu'on voit les reines les plus puissantes et les princesses les plus qualifiées aller frapper si souvent aux portes des monastères pour trouver dans des entretiens secrets avec les humbles sœurs au front toujours serein un remède à l'intarissable ennui qui les oppresse, et qu'on les entend s'écrier dans ces confidences intimes que bienheureuses sont les amantes de la croix, dont le bonheur pur et caché leur fait envie! La reine-mère Marie de Médicis, à cause de la réputation extraordinaire que la sœur Marie de Valence s'était acquise dans les voies de la plus haute spiritualité, l'avait appelée du fond du Dauphiné, et elle logeait au monastère de la Visitation, où la reine allait chaque jour conférer avec elle au parloir. L'évêque de Genève avait aussi de fré-

(1) Supérieure de la maison de Lyon.

(2) Louis XIII revenait de Montpellier, et saint François de Sales avait dû se rendre d'Annecy, lieu de sa résidence épiscopale, à Avignon, sur l'ordre de son souverain le duc de Savoie, qui s'y rendait de son côté, pour avoir une entrevue avec le roi de France. D'Avignon, les deux princes vinrent ensemble à Lyon, où ils se séparèrent. (*Note de l'éditeur.*)

(3) La reine-mère Marie de Médicis, et Anne d'Autriche.

quentes conférences avec le Père Cotton et les trois religieuses, et Dieu sait quelles généreuses résolutions y furent arrêtées pour l'honneur et la gloire de son saint nom (1) !

François PÉRENNÈS.

FRUITS DE L'ETUDE.

L'étude supplée à la stérilité de l'esprit et lui fait tirer d'ailleurs ce qui lui manque. Elle étend ses connaissances et ses lumières par des secours étrangers, porte plus loin ses vues, multiplie ses idées, les rend plus variées, plus distinctes et plus vives. Nous naissons dans les ténèbres de l'ignorance, et la mauvaise éducation y ajoute beaucoup de faux préjugés. L'étude dissipe les premières et corrige les autres. Elle donne à nos pensées et à nos raisonnements de la justesse et de l'exactitude. Elle nous accoutume à mettre de l'ordre et de l'arrangement dans toutes les matières dont nous avons ou à parler ou à écrire. Elle nous présente pour guides et pour modèles les hommes les plus éclairés et les plus sages de l'antiquité, qu'on peut bien appeler en ce sens, avec Sénèque (2), les maîtres et les précepteurs du genre humain. En nous prêtant leur discernement et leurs yeux, elle nous fait marcher avec sûreté à la lumière que ces guides choisis portent devant nous.

Mais l'utilité de l'étude ne se borne pas à ce qu'on appelle la science : elle donne aussi la capacité pour les affaires et pour les emplois. De plus, l'étude fait acquérir l'amour du travail : elle en adoucit la peine; elle sert à arrêter et à fixer la légèreté de l'esprit, à vaincre l'aversion pour une vie sédentaire et appliquée, et pour tout ce qui assujettit; elle remplit utilement les vides de la journée qui pèsent si fort à tant de personnes ; elle met en état de juger sainement des ouvrages qui paraissent, de lier société avec des gens d'esprit, de prendre part aux entretiens les plus savants, de fournir de son côté à la conversation, où sans cela on demeurerait muet; de la rendre plus utile et plus agréable, en mêlant les faits aux réflexions, et relevant les uns par les autres.

ROLLIN.

G

GENEVIEVE ET ATTILA.

Attila, accoutumé au sang et au carnage, marchait à la tête de la plus nombreuse armée. Déjà l'Allemagne avait éprouvé les tristes effets de sa fureur ; déjà notre France était inondée de ce torrent impétueux, qui répandait partout devant lui la terreur et portait le ravage et la désolation.

Que lui opposer, et par où conjurer cette affreuse tempête, dont tant de provinces étaient menacées ? Sera-ce par les supplications et les remontrances des plus grands hommes, qui, tour à tour, font sans cesse de nouvelles tentatives auprès de ce redoutable conquérant pour le gagner ? Mais, enflé de ses succès, il n'en devient que plus audacieux et plus intraitable. Sera-ce par les menaces et par les promesses ? Mais ses forces, jusque-là invincibles, le mettent en état de ne rien craindre; et les plus belles promesses ne répondent point encore à son attente et ne peuvent contenter son insatiable ambition. Sera-ce par la multitude et la valeur des combattants ? Mais tout plie en sa présence, et, sur son passage, il ne trouve nul obstacle qui l'arrête.

Ah ! Chrétiens, l'heure néanmoins approche où ce cruel tyran doit être abattu, et toutes ses forces détruites. Ce tison fumant, pour user d'une expression d'Isaïe, sera éteint : et comment ? C'est assez, pour cela, de quelques larmes qui couleront des yeux de Geneviève, et qu'elle versera au pied de l'autel. Oui, ces larmes suffisent : l'ennemi se trouble, une subite frayeur le saisit, cette formidable armée est en déroute, et l'orage, comme une fumée, se dissipe.

BOURDALOUE.

GENÈSE (LA) ET LES SCIENCES MODERNES.

Une science parut au dernier siècle qui s'annonçait dès sa première aurore comme devant confondre le vieux dogme par la nouveauté de ses découvertes : c'était la science de la terre, la géologie. Alors encore au berceau, elle ne faisait que bégayer, et déjà ses bégayements étaient des blasphèmes. Que dis-je ? elle n'était pas encore, et déjà ses efforts pour exister étaient des insultes au dogme séculaire. On sait les aberrations fabuleuses de ces tâtonnements de l'esprit humain, essayant de creuser cette terre qui nous fut donnée pour marche-pied. Comme certains astronomes avaient fait le roman du ciel, des penseurs non moins aventureux nous faisaient alors le roman de la terre. On savait à point nommé la date précise de toutes ses révolutions. Non content de dire le passé de notre globe, on disait son avenir : c'était peu, de raconter sa génération, on prophétisait sa destinée : et de grands naturalistes ne craignirent pas d'aventurer dans des chiffres très-précis leurs prophéties géologiques où la littérature primait la science, et où l'histoire naturelle cédait le pas à la rêverie poétique. Et aujourd'hui c'est le sourire aux lèvres que des savants de premier ordre relisent ces romanesques inventions qu'on nous donnait alors comme l'histoire de notre globe, et comme un démenti jeté à

(1) *Histoire de saint François de Sales, d'après les documents originaux et de nombreux manuscrits*, etc., par Fr. Pérennès ; Paris, Ambr. Bray, 2 vol. in-8. — Cette histoire, riche de faits inédits, jette une nouvelle et plus vive lumière sur la physionomie déjà si radieuse de l'aimable et grand évêque de Genève.

(2) Epist. 64.

notre foi. « Tous ces systèmes, dit un savant illustre de la catholicité, se sont élevés les uns à côté des autres, semblables aux colonnes mouvantes du désert s'avançant en front de bataille ; mais comme elles, ce n'était que du sable. » (Wiseman.) On dit que déjà en 1806 l'Institut de France comptait plus de quatre-vingts systèmes sur la terre, tous plus ou moins hostiles à l'Ecriture et à la foi : pas un n'est demeuré. Le souffle de la science a balayé cette poussière de systèmes, de rêves et d'utopies qui obscurcissait les intelligences, et donnait le vertige aux cerveaux qui paraissaient les plus fermes.

Aujourd'hui la géologie, qui tâtonnait alors cherchant ses premières bases, a trouvé quelques assises; et elle a groupé des observations dont l'ensemble appelle une attention sérieuse. Sans doute, même à l'heure qu'il est, quand elle veut se risquer à des inductions générales, la géologie doit être modeste : même son histoire contemporaine lui commande cette réserve. Elle est loin encore de s'accorder en tout avec elle-même ; et sur plus d'un point estimé fort grave, c'est encore la géologie qui combat la géologie. Mais malgré l'antagonisme et l'incertitude qui se perpétue même de nos jours dans certaines régions de la science, il n'en est pas moins vrai que la géologie nouvelle a dégagé de l'ombre du système et des nuages de l'utopie certains faits qu'il est désormais difficile, pour ne pas dire impossible, de contester avec quelque raison. Elle a éclairé au flambeau de ses expériences et de ses découvertes un ensemble de phénomènes qui nous font apparaître du fond de la terre tout un monde nouveau, inconnu à sa surface, et devant lequel la théologie catholique et la parole du prêtre ne peuvent plus passer, sans dire hardiment ce que pense le dogme ancien de ces récentes découvertes, dans l'hypothèse même de leur complète certitude.

Aussi, pour formuler ici avec une impartiale justice l'objection géologique, je laisse de côté les conjectures fantastiques de la géologie poétique, et je ne tiens compte que des faits les plus généralement accrédités par la géologie positive de notre temps. Or, sur ce terrain des découvertes supposées incontestables et des résultats désormais assurés à la science, voici à peu près comment la science antichrétienne prétend poser l'objection géologique contre la cosmogonie mosaïque.

Disciples de la foi chrétienne, appuyés sur le récit de Moïse comme sur sa grande base historique, vous croyez que la naissance de l'humanité est contemporaine de la genèse de la terre. Vous paraissez donner à l'une comme à l'autre une quantité approximative de soixante siècles: et vous renfermez avec Moïse dans le cadre étroit de six jours le cycle entier des créations de Dieu. Ainsi vous méconnaissez, avec l'antiquité réelle de la terre et de l'homme, la succession, l'ordre et la hiérarchie que le Créateur a mis dans ses créations terrestres. Pour vous désabuser, vous n'avez qu'à me suivre et à ouvrir les yeux ; et vous allez voir, de toutes les profondeurs de la terre, jaillir la lumière qui confondra votre dogme.

Après ce préambule quelque peu superbe, je le suppose, la science, comme un ange révélateur des secrets de la terre, vient à vous; elle vous emporte dans ce monde nouveau, entr'ouvert par les géologues; elle vous fait marcher par mille sentiers lumineux, à travers ces immenses catacombes, jusqu'à cette enveloppe impénétrable qui entoure encore comme un mystère le noyau de la terre... Arrivée là, elle vous dit : Regardez ; cherchez sur ce granit imperméable les vestiges de la vie. Que voyez-vous ? — Rien, rien que le granit immobile, uniforme, avec de rares anfractures, qui ressemblent à des soupiraux ouverts sur un abîme de feu. Donc, là, jamais la vie n'a passé. Ce granit que vous foulez porte la trace du feu et vous montre le vestige d'un immense incendie. Combien de temps a-t-il fallu pour que cette lave incandescente devînt ce granit immobile?... Mystère ! Mais ce mystère même raconte la durée : il vous dit que des siècles et des siècles ont passé sur ce feu. Mais regardez plus haut : voyez ces vastes réservoirs où sont ensevelies comme d'immenses forêts souterraines, transformées par la lente action des siècles. A des signes irrécusables, vous reconnaissez les débris d'une gigantesque végétation. La voici qui a laissé, gravée jusque dans la pierre, la forme d'une flore disparue à la surface, et vous pouvez voir dans ce monde souterrain comme un immense cimetière de fleurs. Plus haut encore; et voici apparaître les débris des générations animales. Regardez : ces pierres portent l'empreinte du poisson et du reptile. Voici la trace visible qu'ont laissée de leurs pieds des volatiles inconnus. Plus loin, voyez-vous ces ossements gigantesques, fractions encore reconnaissables d'organismes prodigieux reconstruits par un puissant génie ? Là-bas c'était le cimetière de la végétation ensevelie : ici ce sont les nécropoles de la vie éteinte. Enfin, dans cette écorce plus récente, et où vous lisez partout les signes authentiques d'un dernier cataclysme, avec les restes des plantes et des animaux, voici l'homme lui-même, tel qu'il apparaît encore à la surface de la terre ; l'homme, l'animal le plus parfait de toutes les générations disparues et de toutes les générations vivantes, et par son attitude, sa perfection et sa beauté, couronnant les créations de Dieu. Et si vous visitez le sommet de nos montagnes, là même vous retrouvez des témoins séculaires qui racontent qu'un jour là fut l'Océan ; car là-haut un jour l'habitant des mers se rencontra.

Eh bien ! demande ici la science, que signifie cette écriture des siècles ? pourquoi, à ces profondeurs lointaines, ces plantes, ces fleurs, ces poissons, ces volatiles, ces quadrupèdes, dont les espèces en partie ont disparu, ou dont les analogues sont en-

core sur la terre ? et pourquoi à ces hauteurs étonnantes ces vestiges séculaires, et ces traces authentiques d'une mer qui a passé par là ? cette végétation grandiose, croirai-je qu'elle n'a jamais reçu les rayons du soleil et les rosées du ciel ? ces animaux gigantesques, qui ont un organe pour voir et un organe pour respirer, comment croire qu'ils n'ont jamais vu la lumière, ni respiré dans une atmosphère où respire toute vie créée sur la terre ? et ces débris d'animaux marins semés sur la cîme des montagnes, les prendrait-on, comme l'ignorance de nos pères, pour de simples jeux de la nature ? ou faut-il admettre que Dieu n'a créé dans la terre que des sépulcres et des cadavres ? Dès lors, comment se refuser à croire que des cataclysmes et encore des cataclysmes ont bouleversé la terre ; que, seul le long travail des siècles a accumulé sur ces populations de fleurs, de plantes et d'animaux, les dépôts qui les couvrent, et que des soulèvements et des bouleversements prodigieux ont porté à ces hauts sommets les débris de l'Océan ? Et si l'on rapproche ces élaborations du passé des élaborations analogues qui se font encore aujourd'hui, qui ne voit que ce n'est plus par des siècles, mais par des myriades de siècles, qu'il faut supputer ces révolutions et calculer l'âge approximatif de la terre et de l'homme ?

Après avoir lu et interprété à sa manière ces pièces de conviction renfermées dans les archives de la terre, la géologie antichrétienne nous regarde au visage, et elle nous demande avec le sourire d'une victoire qui s'estime assurée : Que devient le récit mosaïque ? que penser de cette genèse de la terre terminée en six fois vingt-quatre heures ? O théologien ! avec votre humanité et votre création de six mille ans, que répondez-vous à ces vieux témoins qui déposent contre vous ?

Certes, messieurs, à ceux qui nous adressent cette question, il me serait facile de répondre tout d'abord : Vous voulez savoir en présence de ces témoins ce que devient le récit de Moïse ? Demandez aux géologues ; demandez à ceux qui au point de vue de la science géologique sont vos pères et vos maîtres. J'en appelle à la géologie de cette objection de la géologie : assurément les Deluc, les Dolomieu, les Cuvier, les Buckland et tant d'autres, même de nos contemporains, qu'il serait trop long de nommer, sont aussi quelque peu géologues. Et si ces phénomènes géologiques sont en contradiction si manifeste avec l'Ecriture et le dogme catholique, comment ces hommes éminents, dont quelques-uns portent l'auréole du génie, ne s'en sont-ils pas un peu aperçus ?

Mais venons à l'objection elle-même. En quoi, je le demande, ces témoins évoqués du fond de la terre par la science pourraient-ils démentir le récit de Moïse sur le point qui nous importe ici par-dessus tout, à savoir l'antiquité de la terre et l'âge récent de l'humanité ? quelle solidarité établit la vraie science entre ces deux choses que veut confondre la vôtre, et qui demeurent cependant si profondément distinctes ? La géologie démontre que l'antiquité de la terre se mesure non par soixante siècles, mais par des millions de siècles. Soit ; mais qu'est-ce que cela prouve contre notre antiquité ou notre âge de six mille ans ? Moïse constate que l'homme n'apparaît sur la terre que lorsque la terre est embellie de tous ses ornements, décorée de toute sa beauté, et surtout animée par la vie. Le roi de la création ne vient que quand le palais est prêt pour recevoir la royauté. Combien de temps a mis le grand ouvrier à la construction et à l'embellissement de la royale demeure ? C'est le secret de Dieu ; ce n'est pas la révélation de Moïse. Vous dites : Pour expliquer scientifiquement la formation progressive de la terre, il nous faut des millions d'années : cela est écrit dans les entrailles mêmes de notre planète ; et pour dérouler dans le temps cette longue série des créations divines, vous ne nous donnez, vous, que six jours ; cela est écrit au livre de la Genèse. Six jours ?... qu'est-ce à dire ? six fois le temps que met aujourd'hui la terre pour accomplir son mouvement diurne ? — Mais qui donc vous oblige de donner à ce mot célèbre de la langue hébraïque que vous traduisez par notre mot *jour*, ce sens si vulgaire, si restreint, si déterminé ? Que diriez-vous, si ce mot pouvait signifier également, une époque, un temps, une durée indéterminée ? que diriez-vous si ce même mot, en plus d'un endroit du grand livre révélateur était employé, en effet, dans ce sens qui laisse à toutes vos supputations de siècles reculés et d'époques lointaines, le champ le plus vaste et le plus illimité ? Est-ce que de grands docteurs de l'Eglise, bien des siècles avant les premières révélations de la géologie, ne vous avaient pas précédés dans ces larges interprétations que réclame votre science ? est-ce que l'Eglise elle-même, son silence sur ces transformations lointaines, ne laisse pas à la science toute sa liberté et au génie tout son essor ? Il vous faut cent millions d'années ou de siècles pour vous rendre géologiquement compte du long enfantement de la terre. Prenez cent millions de siècles, voire même un peu plus ; mais ne prétendez pas, je vous prie, que l'hôte est absolument obligé de se trouver aussi ancien que la maison ; alors surtout que la géologie elle-même, parlant comme Moïse, vous montre, dans la clarté de ses phénomènes, que l'homme en effet ne fait sa première apparition que sur une terre achevée par les créations qui le précèdent !

Quoi ! c'est sérieusement, qu'au nom de la science contemporaine vous prétendriez encore lier solidairement dans les faits géologiques, et l'antiquité de la terre, et l'antiquité de l'homme ; alors que tous ces témoins souterrains, évoqués contre nous à la lumière du soleil, proclament avec éclat leur distinction dans la série des créations, et leur séparation dans la série des temps ?

Si l'homme est aussi ancien que le veut ab-

solument prouver la science antichrétienne, à quoi tient-il donc que nulle trace de lui ne se découvre à vos regards dans ces primitives formations qui attestent, selon vous, le long passage des siècles? Là vous découvrez à chaque pas les traces visibles de générations évanouies, et les monuments antiques de tout un monde disparu : là vous découvrez en effet des plantes, des poissons, des volatiles, des animaux, des quadrupèdes, dont les noms seuls rendraient le discours infini. Pourquoi n'y découvrez-vous pas un vestige de l'homme? en quel musée de l'Europe, à l'heure qu'il est, pourriez-vous me montrer un fossile humain, un seul, portant sur lui le signe irrécusable d'une antiquité de vingt mille ans? Oui, que la géologie antichrétienne nous montre ce monument authentique de l'antiquité de l'homme sur la terre : qu'elle se lève et qu'elle essaie de nous confondre!

Ah! vous l'essayeriez en vain! Non-seulement la science de la terre n'est pas contre nous, elle est pour nous; elle parle comme nous. Vous diriez que ce livre prodigieux, écrit sous la dictée divine par la main de Moïse, n'est que la traduction abrégée du livre écrit aux entrailles de la terre par le passage de ses révolutions; et réciproquement, vous diriez que toutes ces empreintes et tous ces débris de végétaux, de poissons, de reptiles, d'oiseaux, de quadrupèdes que les cataclysmes successifs ont ensevelis dans leurs cimetières respectifs, sont comme un hiéroglyphique commentaire de la page cosmogonique écrite par le génie inspiré du grand historien. Suivez en effet dans leur marche ascendante et progressive les créations dont les restes gisent dans leurs sépulcres souterrains, et dont l'ordre se déroule comme les pages de ce grand livre : chose étonnante et qui confond d'admiration les disciples de la vérité : ces deux livres se répondent page par page, avec une exactitude qu'on n'eût pas même imaginée.

Que nous montrait tout à l'heure, dans l'espoir de nous confondre, la géologie antichrétienne elle-même? La terre nue d'abord, aride, granitique, et nul vestige de la vie. Et puis les premiers germes de la vie végétale, les plantes, les arbres, les restes d'une végétation colossale... Puis les poissons, puis les reptiles, puis les oiseaux, puis les quadrupèdes, puis l'homme enfin : toute cette série de ruines, qui se succèdent comme les créations dont elles sont les témoins, c'est-à-dire selon une progression ascendante, où l'on voit la vie marcher dans ses apparitions, sauf des exceptions qui peuvent rentrer dans la loi générale, du plus simple au plus composé, pour se terminer à l'homme lui-même; l'homme, ce résumé sublime des créations qui le précèdent, le dernier par la durée, le premier par la perfection.

Or, si c'est là véritablement l'ordre tracé dans le temps et l'espace par le livre géologique écrit aux entrailles de la terre, est-il possible de n'être pas frappé de cette étonnante concordance avec le livre mosaïque? Lisez et relisez la grande page de l'historien et du grand livre de la terre, et dites s'il y a, pour oser contester leur accord, autre chose que l'ignorance de l'une et de l'autre?

Et qui parmi vous aujourd'hui oserait encore demander à la science géologique une antiquité fabuleuse de la vie humaine, alors que c'est la géologie elle-même qui se lève de tous côtés pour attester la récente apparition de l'homme sur notre globe? Assurément, si la longue élaboration de l'œuvre des six jours demande des siècles dont le nombre vous tient vous-mêmes dans la stupéfaction, il faut bien avouer que l'homme, quel que soit son âge, a tous ces siècles de moins, puisque l'homme, dans le livre géologique comme dans le livre historique, apparaît le dernier, et qu'il est le seul dont les restes ne se retrouvent pas dans ces antiques nécropoles où gisent les créations premières. L'antiquité de l'homme serait donc déjà démontrée, par ce témoignage général, relativement petite. Mais il y a plus, l'âge récent de l'humanité et la chronologie mosaïque de l'histoire humaine se trouvent aujourd'hui magnifiquement établis par des témoignages que la géologie elle-même invoque en notre faveur, ou pour mieux dire, par des témoignages qu'elle nous rend sans l'avoir voulu, et même sans y avoir songé.

La géologie moderne constate à la surface de la terre un certain nombre de phénomènes résultant de causes encore agissantes sous nos yeux, et démontrées jusqu'à l'évidence postérieures au dernier cataclysme, c'est-à-dire au déluge raconté par Moïse : accumulation progressive des dépôts des végétaux, des glaciers, des fleuves : véritables *chronomètres naturels*, selon le beau mot de Deluc, mesurant la durée avec une précision qui ne peut guère porter envie qu'à celle des mathématiques. Or, tous ces témoins encore vivants, et que chacun peut interroger, rendent le même témoignage : et tous d'un bout du monde à l'autre font écho à la voix de Moïse : *cinq ou six mille ans* depuis le déluge historique. Telle est la date que marquent tous ces grands *chronomètres* de la nature, horloges du temps sonnant encore dans leur silence l'heure du dernier cataclysme. « Oui, dit Cuvier, je pense avec Deluc et Dolomieu, que s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup au-delà de cinq ou six mille ans. » Buffon lui-même, si prompt et si téméraire à risquer des antiquités quelquefois ridicules, Buffon rend, sur le même sujet, un témoignage à peu près identique.

Ainsi, tandis que la géologie appuyée sur le fond de la terre, proclame avec éclat la haute antiquité de notre globe, la géologie qui s'appuie à la surface, proclame avec un éclat plus grand encore l'âge très-récent de

notre humanité sur la terre. Dès lors, pourquoi scinder le témoignage et diviser la certitude? Si vous croyez la science quand elle évoque des témoins des entrailles de la terre, pourquoi ne la croiriez-vous pas lorsqu'elle vous les montre à la surface, et qu'elle les pose encore vivants et parlant devant vous? Non, cette division du témoignage n'est pas possible : il faut affirmer la géologie dans ses données essentielles, ou il faut la nier. Si vous l'affirmez, pourquoi rejeter une part de ses révélations, et pourquoi ne la croyez-vous pas quand elle parle avec nous? Si vous la niez, pourquoi la croyez-vous alors qu'il vous paraît qu'elle dépose contre nous? Pas de milieu : il faut déchirer le livre ou le lire tout entier; le livre de la terre comme le livre de Moïse. Le déchirer? oh! non, ne le déchirez pas; sachez le lire, l'interpréter, le comprendre : et vous verrez que l'écriture géologique, loin d'être le démenti du livre de Moïse, en est le plus éloquent des commentaires et la plus magnifique apologie.

Le R. P. Félix (1).

GRANDEUR DE DIEU.

Qu'est-il besoin de nouvelles recherches et de spéculations pénibles pour connaître ce qu'est Dieu? Nous n'avons qu'à lever les yeux en haut, nous voyons l'immensité des cieux qui sont l'ouvrage de ses mains, ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un atome imperceptible. Quelle magnificence! Qui a dit au soleil : « Sortez du néant, et présidez au jour! » et à la lune : « Paraissez, et soyez le flambeau de la nuit? » Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immenses, attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent? Quel est l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond? Quel autre que le souverain créateur de l'univers pourrait les avoir opérées? Seraient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant? Et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas une toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement et par qui tout a été fait?

Les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux. Dieu les a établis sur nos têtes comme des hérauts célestes qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers sa grandeur : leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitants. Qu'on parcoure jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre et les plus désertes, nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de cette puissance qui brille au-dessus de nous dans les globes lumineux qui décorent le firmament. Voilà le premier livre que Dieu a montré aux hommes pour leur apprendre ce qu'il était : c'est là où ils étudièrent d'abord ce qu'il voulait leur manifester de ses perfections infinies; c'est à la vue de ces grands objets que, frappés d'admiration et d'une crainte respectueuse, ils se prosternaient pour en adorer l'auteur tout-puissant. Il ne leur fallait pas des prophètes pour les instruire de ce qu'ils devaient à la majesté suprême : la structure admirable des cieux et de l'univers le leur apprenait assez. Ils laissèrent cette religion simple et pure à leurs enfants; mais ce précieux dépôt se corrompit entre leurs mains. A force d'admirer la beauté et l'éclat des ouvrages de Dieu, ils les prirent pour Dieu même : les astres, qui ne paraissent que pour annoncer sa gloire aux hommes, devinrent eux-mêmes leurs divinités. Insensés! ils offrirent des vœux et des hommages au soleil et à la lune, et à toute la milice du ciel, qui ne pouvaient ni les entendre ni les recevoir. La beauté de ces ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devaient à leur auteur.

Massillon.

GRANDEURS (LES) HUMAINES.

Mais peut-être les hommes trouveront-ils dans leur condition de quoi flatter leur vanité. Y a-t-il rien de plus éclatant ni de plus heureux en apparence que la grandeur? On s'en forme de brillantes idées : on s'en fait le souverain bien. Tous les hommes la cherchent avec empressement, la souhaitent avec passion, la possèdent avec orgueil, ou la regardent avec envie. Je ne m'en étonne pas : les richesses, les plaisirs, les honneurs se réunissant en ce point, la concupiscence entière s'y trouve recueillie, et c'est la règle du monde d'estimer ainsi ce qui favorise ses passions. Mais, selon les règles de l'Evangile, il n'y a rien de si humiliant que la grandeur même. Jésus-Christ semble l'avoir négligée, comme incapable ou comme indigne de sa grâce et de sa doctrine. S'il prêche, c'est pour les peuples; s'il veut découvrir les mystères de sa religion, il rend grâces au Père éternel de les avoir cachés aux sages du siècle, et de ne les avoir révélés qu'aux petits. Saint Paul, animé de même esprit, ne prononce-t-il pas cette terrible sentence : *Que Dieu n'a pas choisi pour le ciel plusieurs puissants ni plusieurs sages, selon la chair*, pour faire entendre que rien n'est si dangereux qu'un état où les passions sont si fortes, les devoirs si difficiles à remplir, et les obstacles au salut si difficiles à surmonter, qu'il semble qu'il y a une opposition secrète entre la grandeur et la sainteté; que plus on se trouve avancé dans le monde, plus on est éloigné de la voie étroite, qui est la seule qui mène au salut; et que, par un échange funeste, on

(1) *Conférences de Notre-Dame de Paris*, en 1863.

est souvent beaucoup moins chrétien à mesure qu'on est plus puissant.

Quoi donc! faut-il descendre des trônes et des tribunaux? Faut-il se dépouiller de toutes les marques de grandeur, pour vivre obscurément dans quelque sombre retraite? Dieu ne donne-t-il aux grands les biens du monde que pour leur ôter les éternels, et sa miséricorde serait-elle moindre pour ceux dont sa providence semble avoir pris tant de soin? Non; l'Ecriture nous enseigne que toute puissance vient de Dieu; que dans le trésor infini de ses grâces, il y en a de proportionnées à tous les états; qu'il protége et qu'il soutient ceux qu'il élève, voulant qu'ils soient honorés, et qu'ils révèrent eux-mêmes la part qu'ils ont à sa souveraine grandeur. Mais il veut que cette élévation, au lieu de leur être un sujet de vanité, leur soit un exercice d'humilité et de sagesse, en la réduisant à cette petitesse évangélique qui est la plus essentielle partie du christianisme.

Ainsi, ceux qui par une élection particulière sont destinés à commander aux autres, doivent descendre du haut de leurs dignités jusqu'à leur néant, rétrécir dans leur cœur tout cet éclat et ce faste extérieur qui les accompagne, ramener leur vie tumultueuse à une simplicité de vie chrétienne, et réduire toute leur ambition à l'unité d'un seul désir, c'est-à-dire au désir de leur salut. Ceux qui par leurs actions éclatantes sont arrivés au comble de la gloire sont obligés de descendre de cet état glorieux, de se diminuer autant qu'ils peuvent dans leur esprit leur propre gloire, pour entrer dans les voies de Jésus-Christ humilié, afin qu'ils s'efforcent d'être humbles dans les honneurs, tempérants dans les plaisirs, simples dans la sagesse, modestes dans la gloire, et que la cupidité soit d'autant plus retranchée au dedans, qu'elle s'étend et se multiplie au dehors. Fléchier.

GREGOIRE (S.) DE NAZIANZE.

Saint Grégoire de Nazianze, plein de mépris pour l'arrangement des paroles et pour les vaines délicatesses du discours qui ne servent qu'à flatter l'oreille, était bien éloigné de négliger ce que l'éloquence pouvait avoir d'utile, comme il le marque dans plusieurs endroits. « Je ne me suis réservé, dit-il, que l'éloquence, et je ne me repens point des peines et des fatigues que j'ai souffertes sur mer et sur terre pour l'acquérir. Je souhaiterais pour mes amis et pour moi que nous en possédassions toute la force... C'est de tous mes biens le seul qui me soit resté. Je l'offre, je le dévoue, je le consacre à mon Dieu. La voix de son commandement et le mouvement de son esprit m'ont fait abandonner toutes les autres choses, pour faire avec la pierre précieuse de l'Evangile un échange de tout ce que je possédais. Je suis donc ainsi devenu, ou, pour mieux dire, je désire ardemment devenir cet heureux marchand qui, avec des choses viles et périssables, en achète d'excellentes et d'éternelles. Mais comme ministre de la parole, je m'attache uniquement à l'art de parler. J'en fais mon partage et je ne l'abandonne jamais... » Dans un autre endroit, il remercie son peuple de ce que, par son ardeur incroyable pour la parole de Dieu, il le consolait des discours injurieux et pleins de malignité que la jalousie de ses ennemis répandait contre son éloquence qu'il avait acquise dans l'étude des auteurs profanes, mais qu'il avait ennoblie par la lecture des livres sacrés, et par le bois vivant de la croix, qui lui avait ôté tout ce qu'elle avait eu d'amertume; et il ajoute qu'il n'était pas du sentiment de beaucoup d'autres, qui voulaient qu'on se contentât d'un discours sec, simple, sans ornement, sans élévation; qui couvraient leur paresse ou leur ignorance par un mépris dédaigneux de leurs adversaires, et qui prétendaient en cela imiter les apôtres, sans considérer que les miracles et les prodiges leur tenaient lieu d'éloquence. Rollin.

—

Saint Grégoire de Nazianze est plus concis et plus poétique que saint Chrysostome, mais un peu moins appliqué à la persuasion. Il a néanmoins des endroits fort touchants; par exemple, son adieu à Constantinople et l'éloge funèbre de saint Basile. Fénelon.

—

Grégoire était toujours en sa solitude de Nazianze, dans son pays natal; un jardin, une fontaine, des arbres qui lui donnaient du couvert, faisaient toutes ses délices. Il jeûnait, il priait avec abondance de larmes. Les saintes poésies furent ses occupations ordinaires dans sa dernière retraite. Il y fait l'histoire de sa vie et de ses souffrances... Il enseigne, il explique les mystères et donne des règles pour les mœurs... Il voulait donner à ceux qui aimaient la poésie et la musique des sujets utiles pour se divertir, et ne pas laisser aux païens l'avantage de croire qu'ils fussent les seuls qui pussent réussir dans les belles-lettres. Fleury.

—

Si l'on veut se former une idée générale du talent de saint Grégoire, on doit le considérer comme un écrivain agréable et brillant, plein de politesse et d'élégance; ce n'est pas un orateur sublime: il a trop peu de mouvement et trop d'artifice dans le style; peut-être aussi manque-t-il de pathétique; il ne sait pas, surtout dans l'oraison funèbre, fondre assez habilement les faits et la morale; il fait des digressions sans mesure; son goût n'est pas irréprochable, non qu'il laisse échapper des idées et des expressions bizarres, mais il a les défauts d'une composition trop soignée, trop systématique. Ses pensées nettes et brillantes se forment presque toujours d'un contraste ingénieux, d'un rapprochement inattendu. Sa diction, qui paraît d'une extrême pureté, devient uniforme par le retour trop fréquent des antithèses. Fénelon le trouve plus concis et plus poétique que saint Chrysostome; mais cette concision ne produit pas la rapidité dans le style: elle tient à la coupe des phrases, à l'opposition des

mots, elle ressemble à celle de Pline-le-Jeune et de Sénèque, qui tournent très-vite, mais très-longtemps autour de la même idée. Saint Grégoire a été souvent comparé à Isocrate, dont il paraît être l'imitateur. Sans doute il n'est pas au-dessous de son modèle; on lui trouvera même plus de grandeur et de feu, grâce aux inspirations d'un ordre supérieur : riche en images, en similitudes, en termes métaphoriques, il plaît surtout à l'imagination. Il a quelques morceaux d'une éloquence aussi forte que pure, et qui prouvent que s'il se borne habituellement à l'élégance timide et soignée du style tempéré, ce n'est pas faute de vigueur et d'élévation dans la pensée. Il excelle, comme Fléchier, à saisir finement les idées morales, et à les rendre avec cette expression piquante qui leur donne plus de prix et même plus de nouveauté.

Grégoire de Nazianze n'égale pas le génie de saint Basile ; mais il a dans l'imagination quelque chose de plus brillant et de plus gracieux. Envoyé d'abord aux écoles de Césarée, puis dans Alexandrie, puis dans Athènes, il parcourut, comme saint Basile, tout le champ de la philosophie grecque, pour arriver à l'Evangile. Après avoir donné pendant quelque temps des leçons d'éloquence dans Athènes, il alla rejoindre saint Basile dans la solitude dont nous avons vu plus haut la riante description. Après la mort de saint Basile, à la mémoire duquel il rendit hommage, saint Grégoire, le cœur plein de regrets, se retira près du bourg de Nazianze, où il était né; c'est là qu'il acheva sa vie.

La plupart de ses poésies sont des méditations religieuses. Il en est qui nous paraissent pleines d'un charme mélancolique; nulle part ce charme de la parole, qui semble une mélodie religieuse, n'est porté plus loin que dans les écrits de l'évêque de Césarée. Ses éloges funèbres sont des hymnes. Ses invectives contre Julien ont quelque chose de la malédiction des prophètes. On l'a appelé le *théologien de l'Orient;* il faudrait l'appeler aussi le poëte du christianisme oriental.

Saint Grégoire et saint Basile reçurent de leurs contemporains le nom de Grand. Les païens eux-mêmes rendaient hautement hommage à leurs lumières, à leurs vertus et à leur éloquence. « Le peuple, dit un écrivain en parlant de saint Grégoire, était attaché à sa bouche comme le fer s'attache à l'aimant. » VILLEMAIN.

GUERRE DE JUDEE ET RUINE DE JÉRUSALEM.

Il arriva à Jérusalem plusieurs prodiges, qui furent regardés comme des signes des malheurs suivants. L'an onzième de Néron, de Jésus-Christ soixante-cinq, le huitième du mois xanthique selon les Macédoniens, c'est-à-dire d'avril, qui était la fête des Azymes, à neuf heures de nuit, il parut autour de l'autel et du temple une telle lumière, qu'il semblait qu'il fût grand jour: ce qui dura une demi-heure. A la même fête, une vache que l'on menait pour être immolée fit un agneau au milieu du temple. La porte orientale du temple, qui était d'airain, et si pesante que vingt hommes avaient peine à la fermer; qui avait des barres garnies de fer, et des verroux qui entraient bien avant dans le seuil fait d'une seule pierre : cette porte se trouva ouverte d'elle-même à six heures de nuit. Les gardes du temple coururent en avertir le capitaine ; il y vint, et eut peine à la faire refermer. Peu de jours après la fête, le vingt et un d'artémisius, ou de mai, avant le coucher du soleil, on vit par tout le pays des chariots et des troupes armées en l'air traverser les rues et environner la ville. A la fête de la Pentecôte, les sacrificateurs, étant entrés dans le temple pour leurs fonctions, sentirent d'abord un mouvement et un bruit; puis tout d'un coup ils ouïrent une voix qui disait : *Sortons d'ici.*

L'année suivante soixante et six, à la même fête des Azymes, Cestius Gallus, gouverneur de Syrie, vint d'Antioche à Jérusalem, et voulut savoir le nombre du peuple, et l'envoyer à l'empereur, afin qu'il vît que la nation des Juifs n'était pas méprisable comme il pensait. Pour cet effet, les sacrificateurs comptèrent les victimes que l'on immolait le jour de Pâques, depuis trois heures après midi jusqu'à cinq ; et ils en trouvèrent deux cent cinquante-cinq mille six cents. C'était l'Agneau pascal, et pour le manger, ils s'assemblaient au nombre de dix personnes au moins et quelquefois jusqu'à vingt. A dix personnes seulement pour chaque victime, c'était deux millions cinq cent cinquante- six mille personnes purifiées. En cette occasion il en vint au-devant de Cestius environ trois millions, le priant de les secourir et de leur ôter Florus ; mais ils ne gagnèrent rien, et Florus se rendant de jour en jour plus insupportable, ils en vinrent enfin à la rébellion manifeste, et à la guerre qui commença au mois de mai de cette année, douzième de Néron, soixante et sixième de Jésus-Christ, dix-septième d'Agrippa, la seconde du gouvernement de Florus.

Le roi Agrippa fit ce qu'il put pour ramener les Juifs à la raison, en leur représentant la puissance romaine et les suites de la guerre où ils s'engageaient; mais il leur parla en vain, et il fut contraint de sortir de Jérusalem. Quelques-uns des plus séditieux surprirent la forteresse de Massada, et tuèrent tous les Romains qu'ils y trouvèrent. A Jérusalem, Eléazar, fils du pontife Ananias, jeune homme hardi, et alors capitaine du temple, persuada aux sacrificateurs de ne plus recevoir de victimes que des Juifs, et de n'en plus offrir pour l'empereur et pour les Romains comme ils avaient accoutumé. Les principaux de la ville, qui aimaient le repos, voyant les conséquences de cet attentat, envoyèrent des députés à Césarée pour en avertir Florus, et d'autres au roi Agrippa, afin qu'ils envoyassent prompte-

ment des troupes pour arrêter la sédition dans son commencement. Florus, qui ne demandait que le désordre, pour se mettre à couvert des accusations légitimes qu'il eût eu à craindre dans la paix, ne tint compte d'y envoyer. Agrippa, qui avait déjà essayé inutilement de ramener par la raison le peuple de Jérusalem, y envoya trois mille chevaux, qui, étant favorisés par les pontifes et les principaux citoyens, et tous ceux qui voulaient le repos, se rendirent maîtres de la ville haute, contre les séditieux, qui tenaient le temple et la ville basse. Ces deux partis se battirent pendant sept jours. Le jour que l'on portait le bois au temple, plusieurs sicaires, étant entrés dans le temple avec les autres, forcèrent les troupes d'Agrippa, les chassèrent de la ville haute, et les réduisirent au palais haut d'Hérode, ayant brûlé le palais des Asmonéens, qui était alors celui d'Agrippa, la maison du pontife Ananias et les archives, qu'ils brûlèrent exprès, afin de perdre les actes publics qui contenaient les obligations des particuliers, et par ce moyen attirer à leur parti les gens obérés.

Le lendemain, quinzième de loüs, ou d'août, ils assiégèrent la forteresse Antonia et la prirent au bout de trois jours. Ils tuèrent tous les soldats romains qui y étaient et la brûlèrent. Le chef de ces séditieux était Manahem, fils de Judas de Galilée, ce faux docteur qui avait été chef de révolte, du temps de Quirinus. Manahem alla à Massada, pilla le magasin qu'Hérode y avait fait, et en arma ses troupes. Peu de temps après, il attaqua le haut palais, prit la partie que l'on appelait le camp, la brûla, et demeura ainsi le maître. Mais Eléazar, capitaine du temple, se jeta sur lui dans le temple, comme il faisait sa prière avec grand appareil en habit royal. Il fut pris et exécuté à mort, après plusieurs tourments, avec les principaux chefs de son parti. Quelque peu de sicaires qui accompagnaient Manahem regagnèrent Massada sous la conduite d'Eléazar, fils de Jaïr, son parent. Le peuple, en se défaisant de Manahem, croyait avoir apaisé la sédition. Mais Eléazar, le capitaine du temple, travaillait pour lui-même. Il attaqua les Romains, qui, après la prise du palais, s'étaient retirés dans les trois tours Hippique, Phasaël et Mariamne. Ils se rendirent; mais les séditieux les tuèrent tous contre la parole donnée, quoiqu'ils fussent désarmés, et que ce fût le jour du Sabbat.

Le même jour et à la même heure, les gentils s'élevèrent contre les Juifs à Césarée en Palestine, où ces derniers désordres avaient commencé. Florus même excitait les païens; et ils tuèrent plus de vingt mille Juifs, en sorte qu'il n'en resta plus à Césarée. Car Florus fit prendre ceux que l'on avait épargnés, et les envoya enchaînés dans les ports.

A ce massacre de Césarée, toute la nation des Juifs entra en fureur; ils se partagèrent, et se mirent à ravager les bourgs des Syriens, et les villes voisines, Philadelphie, Gébonite, Gérasse, Pella, Scythopolis : puis ils attaquèrent Gérade, Hippos et la région Gaulanite. De ces villes, ils minaient les unes et brûlaient les autres. Ils marchèrent encore contre Cédase des Tyriens, contre Ptolémaïde, Gaba et Césarée. Ni Sébaste, ni Ascalon ne purent résister à leurs efforts; mais après les avoir brûlées, ils renversèrent Anthédon et Gaza.

Plusieurs villages furent pillés autour de ces villes, et une infinité d'hommes furent pris et tués. Les Syriens, de leur côté, n'épargnèrent pas plus les Juifs. Ils prenaient ceux qui étaient dans les villes, et les égorgeaient, joignant à leur ancienne haine la nécessité de les prévenir, pour se mettre en sûreté. Ainsi chaque ville était divisée comme en deux armées, et toute la Syrie dans une confusion terrible. Les plus modérés étaient excités au massacre par le pillage. Car c'était un honneur à qui entassait dans sa maison plus de dépouilles. On voyait les villes pleines de corps morts : les vieillards jetés sur les enfants, les femmes exposées à découvert.

Il y eut une ville où les Juifs mêmes s'armèrent contre leurs frères. Ce fut à Scythopolis. Mais les habitants ne pouvant s'y fier, les obligèrent, comme pour preuve de leur fidélité, à s'enfermer avec leurs familles dans un petit bois, et là ils les égorgèrent tous au nombre de treize mille. Simon, fils de Saül, qui avait paru le plus zélé contre sa nation, voyant ce triste événement, se voulut punir lui-même d'y avoir contribué. Il s'écria : « Je n'ai que ce que je mérite, mais je ne dois périr que de ma main. » Alors il regarda toute sa famille avec des yeux égarés. Il prend son père par ses cheveux blancs, et le perce de son épée; puis sa mère, qui ne résista pas; puis sa femme et ses enfants, qui allaient presque au-devant des coups. Enfin, il éleva le bras pour mieux faire remarquer une si belle action, et s'enfonça dans le sein son épée jusques aux gardes. Telle était la fureur des Juifs.

L'exemple de Scythopolis anima les autres villes. A Ascalon on tua deux mille cinq cents Juifs; à Ptolémaïde, deux mille. On en tua plusieurs à Tyr, et on en mit la plupart aux fers. Il n'y eut qu'Antioche, Sidon et Apamée qui les épargnèrent; mais à Alexandrie le massacre fut grand. Le peuple était assemblé dans l'amphithéâtre pour délibérer sur une députation qu'ils devaient envoyer à l'empereur. Il s'y trouva plusieurs Juifs. Leurs adversaires les voyant, s'écrièrent tout d'un coup que c'étaient des ennemis et des espions, et en même temps ils se jetèrent sur eux. Les Juifs s'enfuirent. On en prit trois, et on les traînait comme pour les brûler vifs. Tous les Juifs vinrent au secours. Ils commencèrent par jeter des pierres aux Grecs, puis, prenant des flambeaux, ils coururent à l'amphithéâtre, à dessein de brûler tout le peuple qui y était, et l'auraient fait, si Tibère Alexandre, gouverneur de la ville, ne les eût retenus. Il leur envoya dire qu'ils prissent garde à ne pas irriter les troupes romaines; ils se moquèrent de ses avis, et lui dirent des injures à lui-même. Alors

il lâcha sur eux les deux légions qui étaient à Alexandrie, et cinq cents soldats de Libye, qui s'y trouvèrent par hasard. Il leur donna ordre, non-seulement de les tuer, mais de piller leurs biens et de brûler leurs maisons. Les soldats les attaquèrent dans le delta d'Alexandrie, qui était leur quartier. Les Juifs se défendirent autant qu'ils purent avec ce qu'ils avaient de gens les mieux armés. Mais enfin ils plièrent, et les Romains les tuèrent sur la place et dans leurs maisons, sans distinction d'âge ni de sexe, en sorte que tout le quartier nageait dans le sang, et que les corps entassés montaient jusqu'au nombre de cinquante mille. Alexandre, par pitié, conserva le reste. Les soldats romains, accoutumés à l'obéissance, se retirèrent aussitôt; mais il fut bien difficile d'arracher le peuple d'Alexandrie d'autour de ces corps morts, tant il haïssait les Juifs.

Cestius Gallus, gouverneur de Syrie, voyant partout les Juifs en armes, crut ne pouvoir plus demeurer en repos. Il partit d'Antioche avec la douzième légion, les troupes auxiliaires des rois Antiochus et Agrippa, et quelques autres. Agrippa l'accompagnait en personne, et comme il connaissait mieux le pays, il servait de guide. Cestius s'avança à Ptolémaïde, et ensuite à Césarée, d'où il envoya un détachement contre Joppé. Elle fut prise et brûlée, et on y tua tous les Juifs au nombre de huit mille quatre cents. D'ailleurs Cestius Gallus envoya en Galilée un autre Gallus avec des troupes suffisantes. Séphoris, qui était la ville la plus forte de la province, lui ouvrit les portes, et tout le reste suivit son exemple. Il y eut seulement quelque peu de séditieux qui résistèrent, et on en tua plus de mille.

La Galilée étant paisible, Gallus vint à Césarée rejoindre Cestius, qui marcha à Antipatride, puis à Lidda, qu'il brûla, et continua sa marche vers Jérusalem. Il monta par Béthoron, et vint camper à Gabaon, à cinquante stades, c'est-à-dire moins de trois lieues de Jérusalem. Tout le monde y était assemblé pour la fête des Tabernacles. Ils prirent les armes, sortirent en foule de la ville, vinrent avec de grands cris contre les Romains, et, quoiqu'ils marchassent sans ordre, ils étaient en si grand nombre et donnèrent d'abord avec tant de furie, qu'ils enfoncèrent les bataillons, et mirent en péril toute l'armée de Cestius. Les Romains perdirent en cette journée cinq cent quinze hommes, et les Juifs seulement vingt-deux. Le roi Agrippa envoya deux hommes leur porter des propositions de paix de la part des Romains; mais les séditieux tuèrent un de ces députés, et blessèrent l'autre, quoique la plupart du peuple ne désirât que la paix. Cestius, voulant profiter de leur division, s'avança avec toutes ses troupes et vint camper à sept stades, ou près d'un quart de lieue de la ville. Il l'attaqua le trentième d'hyperbérétée, ou d'octobre. Les séditieux, qui étaient les seuls qui résistaient, eurent peur du bel ordre des Romains, abandonnèrent les parties extérieures de la ville, et se retirèrent à la ville intérieure et au temple. Cestius brûla les deux parties de Jérusalem que l'on nommait Bézétha, et la ville neuve, et campa devant le palais royal pour attaquer la ville haute.

S'il eût voulu à l'heure même donner l'assaut, il eût dès lors pris la ville et fini la guerre. Mais le préfet du camp, Tyrannius Priscus, et la plupart de ceux qui commandaient la cavalerie, étant gagnés par l'argent de Florus, gouverneur de Judée, l'en détournèrent. Cestius négligea même les propositions que quelques-uns faisaient de lui ouvrir les portes, et il n'osa s'y fier. Enfin, le sixième jour, il fit donner un assaut au temple, du côté du septentrion. Les soldats romains, joignant leurs écus et faisant ce qu'ils appelaient la tortue, étaient prêts à saper la muraille et à brûler les portes. Les séditieux perdaient courage, et le peuple le reprenait et allait recevoir Cestius comme son bienfaiteur; mais Cestius ne s'aperçut pas de ces avantages, et se retira contre toute sorte de raison. Les séditieux reprirent cœur et battirent les Romains en queue : et pendant plusieurs jours que dura leur retraite jusqu'à Antipatride, ils furent toujours poursuivis et battus, en sorte que toute l'armée de Cestius y pensa périr. Il perdit de son infanterie cinq mille trois cents hommes, et neuf cent quatre-vingts de sa cavalerie. Les Juifs prirent son bagage, surtout les traits et les machines qu'il avait fait apporter pour le siége, qui leur servirent bien depuis pour défendre Jérusalem contre les Romains mêmes. Cestius fit cette perte le huitième de dius ou novembre, la douzième année de Néron, soixante et sixième de Jésus-Christ.

Après cette défaite de Cestius, plusieurs des plus considérables d'entre les Juifs se sauvèrent de Jérusalem, comme on se sauve d'un vaisseau qui coule à fond, et il est vraisemblable que les chrétiens furent de ce nombre. Ils voyaient l'accomplissement de la prophétie de Jésus-Christ, l'abomination de la désolation dressée devant le lieu saint, c'est-à-dire les armées autour de Jérusalem. Car les troupes romaines ne marchaient pas à cette guerre sans leurs enseignes, qui étaient chargées d'idoles; or les idoles dans l'Ecriture sont nommées abomination, et toute la terre, principalement autour de Jérusalem, était regardée comme sainte. Les chrétiens se retirèrent donc à la petite ville de Pella, située dans les montagnes, près du désert, vers la Syrie.

La nouvelle de cette défaite des Romains étant venue à Damas, les habitants résolurent de se défaire de tous leurs Juifs. Ils les avaient déjà enfermés dans leur gymnase; mais ils craignaient leurs femmes, la plupart adonnées à la religion des Juifs. Ils leur en firent un secret, et, tenant ainsi les Juifs désarmés en un lieu étroit, ils les égorgèrent tous en même temps au nombre de dix mille.

Les Juifs de Jérusalem, encouragés par

leur victoire, donnèrent le commandement de toute la guerre à Joseph, fils de Gorjon, et à Ananus, fils d'Ananus, qui avait été pontife et en portait encore le titre. Ils envoyèrent aussi des gouverneurs dans toutes les provinces; entre autres Josèphe, sacrificateur, fils de Matthias. Ils lui donnèrent le commandement de la Galilée, où il eut beaucoup à souffrir de la part des autres Juifs séditieux et jaloux de son emploi. C'est ce Josèphe qui a écrit l'histoire de cette guerre. A Jérusalem, Ananus faisait les préparatifs nécessaires pour la défendre. Il réparait les murailles, il faisait forger des armes par toute la ville. Il essaya, mais en vain, de faire entendre raison à ceux qui se nommaient zélateurs. Il envoya des troupes pour prendre Simon, fils de Gioras, qui pillait le pays et se voulait faire chef de parti. Mais Simon se sauva à Massada, avec les séditieux, qui de là faisaient des courses par toute la Judée et l'Idumée.

Cestius donna avis du mauvais état de la Judée à l'empereur Néron, qui était alors en Achaïe. Il fut alarmé de cette guerre, et se prit à Cestius du mauvais succès. Pour le réparer, il donna le commandement des troupes de Syrie à Vespasien, qui envoya son fils Titus à Alexandrie pour y prendre deux légions, la cinquième et la dixième, et les conduire en Judée; lui cependant passa d'Achaïe en Syrie, pour s'y acheminer par terre. C'est ce qui se passa en cette guerre pendant l'année soixante et six de Jésus-Christ.

Vespasien arriva à Antioche au commencement de l'année soixante et sept. Il y trouva le roi Agrippa, qui l'attendait avec ses troupes. De là Vespasien marcha à Ptolémaïde, où les habitants de Séphoris en Galilée vinrent l'assurer de leur fidélité, et il leur donna garnison. Titus, son fils, qui avait pris le chemin d'Alexandrie, vint le trouver à Ptolémaïde, et lui amena les deux légions d'Egypte. Là fut le rendez-vous de toute l'armée romaine, qui se trouva composée de soixante mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, en comptant les troupes auxiliaires, mais sans compter les valets. Les troupes auxiliaires étaient celles d'Agrippa, roi de Judée, d'Antiochus, roi de Comagène, de Sohem, roi d'Emèse, et de Malc, roi des Arabes.

Vespasien entra d'abord en Galilée, prit d'emblée Gadare, qu'il brûla. Le vingt et unième d'artémisius, ou de mai, il vint devant Jotapate. Josèphe l'historien y commandait et la défendit vigoureusement. Mais enfin, après quarante jours de siége, elle fut prise, ruinée et brûlée, le premier de panémus, ou de juillet, la treizième année de Néron, soixante et sept de Jésus-Christ. Il y eut quarante mille homme de tués. Josèphe fut pris dans une caverne où il s'était caché, et se rendit volontairement aux Romains, malgré les Juifs cachés avec lui, qui se tuèrent les uns les autres. Vespasien lui donna la vie et le tint prisonnier. Après la prise de Jotapate, il mena les troupes à Césarée, où il mit deux légions en quartier d'hiver, et la troisième à Scythopolis. Les Juifs avait réparé Joppé, ruinée par Cestius; Vespasien la prit sans combat et la ruina de nouveau. Ensuite il alla voir le royaume d'Agrippa qui l'avait invité, et passa de Césarée sur la mer à Césarée de Philippe, où durant trois semaines ses troupes se reposèrent; lui cependant faisait des sacrifices d'actions de grâces et des festins.

De là il envoya assiéger Tibériade et Tarichée, deux villes sur le lac de Génésareth, qui étaient du royaume d'Agrippa, mais disposées à la révolte; car Agrippa s'était attiré cette visite de Vespasien pour affermir sa puissance. Tibériade se rendit d'abord, et le roi obtint qu'elle ne serait ni ruinée ni pillée. Tarichée, qui souffrit le siége, fut prise le huitième de gorpiée, ou septembre. On la ruina, et on en vendit trente mille captifs. Rien ne résistait plus aux Romains dans la Galilée, que Giscale, le mont Itabure ou Thabor, qui était fortifié, et Gamale dans la Gaulanite. Mais Gamale fut prise le vingt-troisième d'octobre ou d'hyperbérétée, après un mois de siége, et le mont Itabure un peu devant. Après la prise de Gamale, Vespasien retourna à Césarée sur la mer, pour donner du repos à ses troupes, et laissa Tite en Galilée, pour prendre Giscale. Jean, fils de Lévia, qui la tenait avec les séditieux de son parti, feignit d'écouter les propositions de paix, mais la nuit suivante il s'enfuit à Jérusalem avec les siens. Tite conserva la ville et y mit garnison. Ainsi les Romains furent maîtres de toute la Galilée. Tite revint à Césarée, et Vespasien en partit pour marcher contre Jamnia et Azot, et revint après les avoir soumises. C'était au mois de décembre de l'année soixante et sept.

Les Juifs étaient divisés par tout le pays, non-seulement en chaque ville, mais en chaque maison : les uns voulaient la paix, les autres la guerre; et, comme ceux-ci étaient les plus jeunes et les plus hardis, ils l'emportaient sur les plus vieux et les plus sages. Ils prenaient les armes et pillaient d'abord leurs voisins; puis, se joignant aux grosses troupes, ils ravageaient tous les pays : en sorte qu'on les craignait plus que les Romains. Enfin, las de piller le plat pays, les chefs de ces partis se rassemblèrent de tous côtés, et vinrent fondre à Jérusalem, où il n'y avait point de maître. Ils y furent reçus comme des gens qui venaient la secourir; joint que c'était comme la patrie commune, où tous ceux de la nation étaient bienvenus. Ces séditieux ne se contentaient pas d'y voler impunément; ils tuaient, et en plein jour, et les personnes les plus considérables. Ils arrêtèrent Antipas, garde des trésors publics, et plusieurs autres des plus nobles et des plus puissants de la ville; puis les égorgèrent dans la prison sans forme de procès, les accusant faussement d'avoir voulu livrer la ville aux Romains. Ils profitèrent des divisions qui étaient entre les plus puissants pour les animer les uns contre les autres.

Toutefois le peuple s'éleva contre eux, poussé par Ananus, le plus vieux et le plus sage des pontifes ; mais les séditieux se saisirent du temple, et s'y fortifièrent. Puis, pour étonner le peuple et montrer leur puissance, ils voulurent choisir les pontifes par le sort, prétendant que c'était l'ancien usage. Ils appelèrent une des familles pontificales, nommée Éniacim ou Jacim, qui était la douzième dans l'ordre : le sort étant jeté, tomba sur un nommé Phanias, fils de Samuel, du bourg d'Aphta, homme rustique et ignorant, qui savait à peine ce que c'était qu'être pontife. Ils le firent venir malgré lui de son village, et l'ayant revêtu des habits sacrés, comme un personnage de théâtre, ils lui montraient ce qu'il devait faire, tournant ainsi la religion en ridicule.

Le peuple ne put souffrir cet attentat, et voulut se délivrer de la tyrannie des zélateurs. Car les séditieux s'étaient donné ce beau nom, prétendant n'agir que par zèle de religion. Les plus considérables citoyens, Gorion, fils de Josèphe, Simon, fils de Gamaliel, et les pontifes les plus estimés, Jésus, fils de Gamalas, et Ananus, fils d'Ananus, animaient le peuple dans les assemblées et dans les entretiens particuliers, leur représentant que les zélateurs profanaient indignement le temple, et que, s'il fallait avoir des maîtres, il valait mieux obéir aux Romains avec le reste du monde, qu'à une poignée de scélérats. On les attaqua donc dans le temple, qui fut souillé de leur sang. Se sentant pressés, ils abandonnèrent l'enceinte extérieure, se retirant dans l'intérieur, et en fermèrent les portes. Ananus n'osa forcer les portes sacrées, ni faire entrer dans le lieu saint le peuple, qui n'était pas purifié.

Cependant Jean, qui s'était sauvé de Giscale, et qui avait une furieuse passion de dominer, feignait d'être pour le peuple, ne quittait point Ananus et les autres chefs, était complaisant pour eux jusques à la flatterie, et assistait à tous leurs conseils ; mais il les trahissait, et donnait avis de tout aux zélateurs. Les chefs du peuple, se fiant au serment qu'il leur avait fait, l'envoyèrent aux zélateurs pour traiter d'accommodement ; mais Jean, étant entré dans le temple, se déclara entièrement pour les zélateurs, et leur dit que sans perdre de temps ils devaient pourvoir à leur sûreté ; qu'Ananus avait envoyé à Vespasien pour l'inviter à prendre la ville au plus tôt ; qu'ils n'avaient point de pardon à espérer, ni d'autre parti à prendre que d'attirer quelque secours du dehors. Les chefs des zélateurs étaient Éléazar, fils de Simon, et Zacharie, fils de Phalec, tous deux de la race sacerdotale. Ils crurent ne pouvoir mieux faire que d'envoyer aux Iduméens, nation inquiète et violente, et toujours prête à marcher au combat comme à une fête. Ils écrivirent une lettre portant qu'on les tenait assiégés dans le temple, parce qu'ils défendaient la liberté, et qu'Ananus avait mandé les Romains : ce qui toutefois était une calomnie que Jean avait inventée.

Les Iduméens vinrent en diligence au nombre de vingt mille. Ils trouvèrent les portes fermées ; mais, à la faveur d'un grand orage qui survint la nuit, les zélateurs les firent entrer secrètement dans la ville et dans le temple ; puis, donnant avec eux sur les gardes endormis, et ensuite sur les gardes du peuple, ils remplirent de sang tout le dehors du temple, et, le jour venu, on compta jusqu'à huit mille cinq cents morts. Les Iduméens, non contents de ce massacre, se jetèrent dans la ville, pillèrent les maisons, et tuèrent ceux qu'ils rencontrèrent. Mais ils s'attachèrent principalement aux sacrificateurs. Ils tuèrent Ananus et Jésus, insultèrent à leurs cadavres, et les laissèrent sans sépulture. La mort d'Ananus fut regardée comme le commencement de la prise de Jérusalem. Son courage et son habileté le rendaient seul capable de procurer la paix ; et ce fut un spectacle horrible de voir ces deux pontifes, peu avant revêtus des ornements sacrés, et adorés même par les étrangers qui venaient de tous côtés à Jérusalem, exposés alors tout nus, en proie aux chiens et aux autres bêtes.

Les zélateurs et les Iduméens massacrèrent ensuite une infinité de menu peuple, selon qu'ils les rencontraient : mais pour les plus nobles et les plus jeunes, ils les mettaient en prison, espérant les attirer à eux, et quand ils désespéraient de les gagner, ils les faisaient mourir après leur avoir fait souffrir toutes sortes de tourments. Ils en firent périr ainsi douze mille, et les laissèrent sans sépulture : à peine osait-on la nuit jeter avec les mains un peu de poussière sur ces corps. La frayeur du peuple était telle, qu'ils retenaient même leurs gémissements et leurs larmes, sinon lorsqu'ils étaient bien enfermés, et après avoir regardé de tous côtés si personne ne les écoutait.

Les zélateurs, pour garder quelque apparence de formalité contre un personnage de grand mérite et fort riche, Zacharie, fils de Baruch, assemblèrent soixante et dix juges, et l'accusèrent d'avoir voulu livrer la ville aux Romains. Il se défendit généreusement, leur reprochant leurs crimes ; et comme ils n'apportaient aucune preuve de ce qu'ils disaient contre lui, il fut absous tout d'une voix. Alors les zélateurs s'écrièrent contre les juges, et deux d'entre eux, s'approchant de Zacharie, le tuèrent au milieu du temple, en lui disant : « Voilà notre sentence, et cette absolution est plus sûre ; » puis ils le jetèrent dans le précipice qui était proche, et chassèrent les juges honteusement. Les Iduméens, voyant ces manières d'agir, commencèrent à se repentir d'être venus ; principalement quand ils apprirent que la trahison dont on accusait les principaux citoyens était une pure supposition. Ils délivrèrent deux mille de ceux que les zélateurs tenaient en prison, puis ils sortirent de Jérusalem et se retirèrent chez eux.

La retraite des Iduméens, laissant les zélateurs plus libres, les rendit plus furieux. Ils tuèrent les plus nobles et les plus braves

du parti contraire, entre autres Corion et Niger. Enfin il n'y avait personne contre qui ils ne trouvassent quelque prétexte pour le perdre. L'un les avait autrefois choqués avant la guerre; l'autre était un glorieux, parce qu'il ne s'approchait pas d'eux; l'autre s'en approchait trop familièrement; celui qui les ménageait voulait les trahir; et le châtiment de tous, sans distinction, était la mort. Plusieurs, pour se tirer de leurs mains, s'allaient rendre à Vespasien ; mais ils mirent garde aux portes et aux chemins. Vouloir passer chez les Romains devint bientôt le plus grand crime, et ceux qui en étaient seulement soupçonnés étaient tués, s'ils ne rachetaient leur vie. On défendait de leur donner la sépulture, et les chemins en étaient couverts. Ces prétendus zélateurs foulaient aux pieds tout droit humain et divin, se moquaient des choses saintes, et surtout des prophéties, qu'ils accomplissaient sans le savoir.

Ils se divisèrent entre eux. Jean de Giscale voulait commander aux autres, qui s'estimaient autant que lui. Une partie le suivit; ils étaient en garde les uns contre les autres, mais ils ne se faisaient guère de mal : leur grand effort était à qui pillerait plus le peuple. D'autres, par les sicaires ou assassins, s'étaient emparés de Massada, château très-fort proche Jérusalem. Voyant les Romains en repos, ils en sortirent la nuit de Pâques, surprirent le bourg d'Engaddi et le pillèrent, puis les villages d'alentour. Ensuite ils passèrent dans le désert, et continuèrent à tuer et butiner : ainsi, à l'exemple de Jérusalem, tout le pays était plein de brigandages.

Vespasien en était bien averti; mais il voulait laisser affaiblir les Juifs, qui se ruinaient eux-mêmes tandis que ses troupes se reposaient. Les transfuges l'excitaient à délivrer leur pays de ces misères, et il se disposait au siége de Jérusalem. Mais, pour ne point laisser d'ennemis derrière, il marcha avec son armée à Gadare, capitale du pays delà le Jourdain, où il était appelé par les citoyens les plus modérés, et y entra le quatrième de mars ou dystrus de l'année soixante et huit. Les séditieux s'enfuirent. Il envoya après eux Placide avec de la cavalerie : ils furent défaits, quinze mille tués, deux mille deux cents pris, et un grand nombre noyés dans le Jourdain. Ainsi tout le pays d'au delà, jusqu'au lac de Sodome, demeura paisible et soumis aux Romains, excepté le château Macheron.

Cependant Vespasien apprit que les Gaulois, sous la conduite de Jude Vindex, s'étaient révoltés contre Néron. Cette nouvelle, lui faisant prévoir une guerre civile, l'excita à finir promptement celle de Judée. Vers le commencement du printemps, il partit de Césarée avec ses troupes, s'avança vers le midi, courut toute la Judée et l'Idumée; et, y ayant fait le dégât, il revint à Emmaüs, où il avait un camp fortifié pour serrer de près Jérusalem. De là il passa au septentrion, et s'assura de toute la Samarie; puis vint par l'orient à Jéricho, où il arriva le troisième de juin ou décius. Trajan, un de ses chefs, l'y joignit avec les troupes d'au delà du Jourdain. Vespasien trouva Jéricho abandonnée. Il s'en saisit, et de Gérasa sur le lac de Génésareth : il mit garnison à tous les postes importants, et retourna à Césarée pour se préparer à marcher avec toutes ses forces contre Jérusalem, qui, étant investie de toutes parts, ne pouvait espérer aucun secours....

(*Vespasien, devenu empereur, ayant passé en Italie à la fin de l'année* 69, *envoya son fils Tite en Judée, avec des troupes, pour y achever la guerre.*)

Les Juifs ne profitèrent point de la guerre civile des Romains, ni de l'absence de Vespasien; et leurs divisions croissaient toujours. Simon Bargiora, fils du prosélyte Giora, prosélyte métis, jeune homme hardi et vigoureux, ayant appris la mort du pontife Ananus, sortit de Massada où il s'était retiré chez les sicaires, et gagna les montagnes de Judée. Là il forma des troupes en peu de temps : promettant la liberté aux esclaves, et des récompenses aux hommes libres. Il se mit à piller non-seulement le plat pays, mais les villes, et devint bientôt assez puissant pour ravager toute l'Idumée et la Judée, jetant partout la terreur par ses cruautés. Il vint enfin camper aux portes de Jérusalem. Ainsi elle était pressée des deux côtés : au dedans par les zélateurs galiléens, que Jean de Giscale commandait; au dehors, par Simon et son armée.

Ces Galiléens étaient les pires : et Jean, qu'ils avaient élevé, leur permettait tout. Ils fouillaient dans les maisons des riches, tuaient les hommes, insultaient aux femmes; et quand ils s'étaient gorgés de butin, ils contrefaisaient eux-mêmes les femmes par l'habit, la coiffure, le fard et les actions les plus infâmes. Toute la ville semblait n'être qu'un lieu de débauche; et ces efféminés n'en étaient pas moins cruels. Des Iduméens qui étaient dans les troupes de Jean, se brouillèrent avec lui : ils en vinrent aux mains, tuèrent plusieurs de ses zélateurs, prirent et brûlèrent un palais où il se retirait, et le repoussèrent dans le temple avec les siens. Alors ils craignirent, et les citoyens aussi, que Jean dans son désespoir ne mît de nuit le feu à la ville, et résolurent d'un commun accord d'appeler Simon. Quand il fut entré, ils attaquèrent le temple; mais les zélateurs se défendirent vigoureusement. Il y avait donc trois factions à Jérusalem. Simon Bargiora tenait la ville haute, c'est-à-dire la montagne de Sion et une partie de la ville basse : ils logeaient dans la tour de Phasaël. Les zélateurs étaient divisés en deux partis. Éléazar, fils de Simon, qui les avait commandés le premier, ne pouvait souffrir que Jean de Giscale se fût rendu le maître par sa hardiesse et ses artifices : il sépara donc de lui une partie des zélateurs, et se retrancha dans l'intérieur du temple. Il était plus faible par le nombre, mais plus fort par l'avantage du lieu. Jean tenait les dehors

du temple avec les galeries et une partie de la ville basse. Il avait à se défendre des deux côtés : au dehors contre Simon et le peuple de Jérusalem, au dedans contre Eléazar et les zélateurs retranchés.

Dans leurs différentes attaques, ils brûlèrent la plupart des dehors du temple, et gâtèrent le blé et les autres vivres, qui leur eussent bien servi lorsqu'ils furent assiégés par les Romains. Au milieu de ce désordre, on offrait encore des sacrifices. Eléazar et ses gens laissaient entrer ceux qui venaient sacrifier, après les avoir fouillés ; et comme Jean l'attaquait souvent avec des traits et des pierres lancées par des machines, il arrivait quelquefois que les sacrificateurs ou ceux pour qui ils offraient, étaient tués ou blessés ; en sorte que le temple était plein de sang et de corps morts. Eléazar et ses gens subsistaient des oblations qui étaient en réserve dans le temple, et ne feignaient point non-seulement d'en manger sans être purifiés, mais d'en prendre avec excès et de s'enivrer souvent. Telle était la piété de ces zélateurs.

Tite vint d'Alexandrie à Césarée, où il assembla son armée composée de quatre légions et de troupes auxiliaires des rois voisins. Ensuite il marcha à Jérusalem, et campa jusqu'à six stades ou un quart de lieue de la ville. C'était un peu avant la Pâque : ainsi une multitude innombrable s'y trouva renfermée, et consuma en peu de temps ce qu'il y avait de vivres. La peste s'y mit, et ensuite la famine. Le jour des Azymes, qui était le quatorzième d'avril ou de xanthique, cette année soixante et dix de Jésus-Christ, Eléazar, qui tenait le dedans du temple, ouvrit les portes au peuple qui voulait adorer Dieu. Jean, chef de l'autre parti des zélateurs, profita de l'occasion, et fit entrer avec le peuple de ses gens qui n'étaient point purifiés et avaient des armes cachées. Étant entrés, ils les firent paraître, tuèrent plusieurs des zélateurs d'Eléazar, et se rendirent maîtres du dedans du temple. Ainsi toute la faction des zélateurs revint au parti de Jean. Ils étaient huit mille quatre cents : et le parti de Simon, qui tenait la ville, était de dix mille Juifs et cinq mille Iduméens. Ces deux partis, quoique divisés entre eux, se réunissaient contre les Romains.

Tite s'approcha de la ville, et y entra par une brèche le troisième de mai ou d'artémisius. Il se trouva maître de toute la partie septentrionale jusqu'à la vallée de Cédron. Mais de ce côté-là Jérusalem avait trois murailles. Cinq jours après, Tite fit encore une brèche à la seconde enceinte, gagna la ville neuve, et vint à la troisième muraille et à la tour Antonia. Il y demeura du temps : car les Juifs firent sur lui des sorties et brûlèrent ses machines. Il tenta toutes les voies de la douceur, et fit parler aux assiégés par Josèphe l'historien ; mais inutilement. Il ne put toucher les factieux. Quelques-uns du peuple s'enfuirent, et Tite leur permit d'aller où ils voulaient. Mais Jean et Simon faisaient garder les portes : en sorte qu'il n'était guère plus facile aux Juifs de sortir de Jérusalem qu'aux Romains d'y entrer.

La famine était déjà grande au dedans. On ne voyait plus de blé, et les factieux se jetaient dans les maisons pour les fouiller. S'ils en trouvaient, ils frappaient pour l'avoir célé : s'ils n'en trouvaient pas, ils tourmentaient pour l'avoir trop bien caché. Ils jugeaient, à l'inspection des personnes, que ceux qui se soutenaient encore avaient des vivres en abondance. Plusieurs vendaient en cachette leurs héritages pour une mesure de froment, et les pauvres pour de l'orge ; puis, s'enfermant dans le plus secret de leurs maisons, les uns mangeaient le grain tout cru, les autres en faisaient du pain, selon qu'ils étaient plus ou moins pressés de la faim et de la peur. On ne voyait nulle part de tables dressées : ils tiraient de dessus le feu la viande à demi-crue, et se l'arrachaient les uns aux autres. Car le plus fort l'emportait, et la faim avait effacé la honte. La femme ôtait le pain de la bouche à son mari, le fils à son père ; et ce qui est de plus étrange, la mère à son enfant qui défaillait entre ses bras.

Ils ne pouvaient se cacher aux séditieux. Une porte fermée signifiait qu'il y avait des vivres. Ils l'enfonçaient, et leur ôtaient presque les morceaux en les prenant à la gorge. On frappait les vieillards qui défendaient leur pain ; on prenait aux cheveux les femmes qui cachaient ce qu'elles tenaient à leurs mains. On enlevait les enfants avec le morceau où ils s'attachaient, et on les brisait contre terre. Leur plus grande rage était contre ceux qui les avaient prévenus en avalant les morceaux avant leur entrée. Les tourments qu'ils employaient étaient également cruels et honteux à dire, et ne tendaient souvent qu'à découvrir un pain ou une poignée de farine. Ce n'est pas que ces factieux fussent pressés de la faim ; c'était afin d'amasser des provisions pour plusieurs jours. Ils arrachaient même aux pauvres les herbes qu'ils avaient cueillies la nuit hors de la ville au péril de leur vie, sans leur en vouloir laisser une partie qu'ils leur demandaient au nom de Dieu. Bien heureux s'ils ne les tuaient pas encore. Quant aux plus riches, ils les accusaient de trahison ou de désertion, et les faisaient mourir. Simon renvoyait à Jean ceux qu'il avait pillés ; et Jean en renvoyait à Simon. Le seul crime qu'ils connaissaient était l'injustice de ne pas partager entre eux le butin. Ils maudissaient leur nation et témoignaient moins de haine contre les étrangers.

Cependant il y avait de ces séditieux armés que la faim contraignait comme les autres à sortir pour chercher des herbes. Tite commanda de la cavalerie pour les observer ; et avec eux on prenait aussi des gens du peuple qui n'osaient se rendre sans combat, de peur que les séditieux s'en vengeassent sur leurs femmes et leurs enfants. Ceux qui étaient ainsi pris les armes à la main, Tite

les faisait crucifier sans distinction, tant pour la difficulté de les garder que pour épouvanter les assiégés. On en crucifiait jusqu'à cinq cents par jour, et quelquefois plus ; en sorte que l'on manquait et de croix, et de place pour les dresser. Les soldats, par moquerie, les clouaient en différentes postures. Mais les séditieux se servaient de ce spectacle pour animer le peuple; et traînant sur la muraille les parents et les amis des patients, ils leur montraient combien il faisait bon de se rendre aux Romains. Il y en eut que Tite leur renvoya les mains coupées; mais rien ne pouvait ni les effrayer, ni les adoucir.

Pour achever de les affamer, Tite résolut de les enfermer entièrement, et fit bâtir par ses troupes, tout autour de la ville, une muraille de deux lieues de circuit et soutenue de treize petits forts, où l'on faisait garde nuit et jour. Ce grand ouvrage fut achevé en trois jours. Jérusalem étant ainsi fermée, la famine emportait des familles tout entières. Les maisons étaient pleines de femmes et d'enfants morts, les rues de vieillards. On voyait dans les places des jeunes gens enflés se traîner comme des fantômes, puis tomber tout d'un coup. Ils n'avaient plus la force ni le courage d'enterrer les morts. Plusieurs mouraient en enterrant les autres; plusieurs se mettaient dans les sépulcres, pour y attendre la mort. On ne voyait plus de larmes, on n'entendait plus de cris : toute la ville était dans un profond silence, et comme dans une funeste nuit. Les séditieux ouvraient les maisons pour piller les morts, et après les avoir dépouillés, ils s'en allaient en riant. Ils essayaient la pointe de leurs épées sur ces cadavres, et quelquefois même sur ceux qui respiraient encore; mais si quelqu'un les priait de l'achever, ils n'en tenaient compte. Les mourants tournaient les yeux vers le temple, comme pour se plaindre à Dieu de ce qu'il laissait encore en vie ces méchants. Du commencement ils faisaient enterrer les morts aux dépens du trésor public, pour n'en être pas infectés ; ensuite, n'y pouvant suffire, ils les jetaient de la muraille dans les précipices. Tite, les voyant remplis de ces cadavres, et frappé de l'odeur qui en sortait, soupira, et, levant les mains, prit Dieu à témoin que ce n'était pas son ouvrage; et, pour finir ces misères, il fit continuer ses travaux.

Les séditieux continuaient aussi leurs violences. Simon accusa le pontife Matthias d'être pour les Romains, et le condamna à mort, sans lui permettre de se défendre, quoique ce pontife l'eût fait entrer lui-même dans la ville. Simon fit aussi mourir les trois fils de Matthias à ses yeux ; et quoiqu'il demandât à mourir le premier, il ne put obtenir cette grâce, et leurs corps demeurèrent sans sépulture. Simon fit encore périr dix-sept autres personnes considérables. Il se rendit si odieux, que Judas, un de ceux qui commandaient sous lui, voulut livrer aux Romains une tour dont il avait la garde ; mais Simon le prévint, et le fit mourir avec ses complices au nombre de dix. D'un autre côté Jean, qui était enfermé dans le temple, ne pouvant plus piller le peuple, pilla le temple même. Il fondit plusieurs pièces qui étaient consacrées à Dieu, même des vaisseaux nécessaires pour le service, des coupes, des plats, des tables ; disant à ses gens que l'on pouvait hardiment se servir pour Dieu de ce qui était à Dieu, et que le temple devait nourrir ceux qui le défendaient. Ainsi ils consumaient sans scrupule l'huile destinée aux sacrifices, et le vin sacré dont ils prenaient sans mesure.

Cependant quelques-uns du peuple s'échappaient toujours pour passer aux Romains, et se sauver de la famine. Ils étaient enflés comme des hydropiques, et crevaient bientôt de la nourriture qu'ils prenaient tout d'un coup avec excès, à moins d'user d'une grande discrétion. Un de ces transfuges fut surpris par des Syriens comme il ramassait des pièces d'or dans ses excréments. Car il y avait une grande quantité d'or dans la ville, et ils l'avaient avalé pour le dérober aux recherches exactes des séditieux. Le bruit se répandit dans le camp que ces transfuges étaient pleins d'or. En sorte que les Arabes et les Syriens leur ouvraient le ventre et cherchaient dans leurs entrailles. En une nuit, on en trouva deux mille ainsi éventrés. Tite, l'ayant appris, pensa d'abord envoyer de la cavalerie pour tirer sur les coupables; mais voyant qu'ils étaient en plus grand nombre que les morts, il se contenta d'appeler les chefs des troupes auxiliaires, et même des siennes, car quelques Romains aussi étaient accusés de cette barbarie, et déclara qu'il punirait de mort quiconque en serait convaincu. Nonobstant cette défense, les Syriens et les Arabes en éventrèrent encore plusieurs ; seulement ils se cachaient des Romains; mais la plupart ne trouvèrent rien et commirent inutilement cette cruauté.

Manné, un des transfuges, raconta à Tite que par une seule porte dont il avait la garde, on avait enlevé cent quinze mille huit cent quatre-vingts corps, depuis le 14 avril, où le siége avait commencé, jusques au premier de juillet; et cela des pauvres seulement que l'on enterrait aux dépens du public : ce qui l'obligeait à les compter pour payer les porteurs. Les parents enterraient les autres. D'autres transfuges dirent que l'on avait jeté par les portes six cent mille corps de pauvres. Le reste ne se pouvait compter. Et comme il n'était plus possible d'enlever les pauvres, on les entassait dans les plus grandes maisons, que l'on fermait quand elles en étaient pleines. Ces transfuges ajoutaient que la mesure de blé se vendait un talent, qui est au moins deux mille livres; et que, comme on ne pouvait plus aller au dehors cueillir des herbes, il y en avait qui fouillaient jusque dans les égouts, où ils cherchaient de la vieille fiente de bœuf, et mangeaient ce qu'auparavant ils n'auraient pu regarder. Les Romains étaient touchés du seul récit de ces misères ;

mais les Juifs factieux n'étaient pas touchés de les voir. Leur fureur en augmentait; et ils marchaient sur les monceaux de corps dont la ville était pleine, pour aller au combat contre les étrangers avec des mains ensanglantées du meurtre de leurs concitoyens. Ce n'était plus l'espérance de vaincre, mais le désespoir de se sauver qui leur donnait du courage.

Les Romains firent de nouvelles plates-formes avec bien de la peine, à cause de la rareté du bois, qu'il fallait aller chercher jusqu'à quatre-vingt dix stades, c'est-à-dire près de quatre lieues, et ils en dépouillèrent tout le pays; en sorte que les environs de Jérusalem, auparavant délicieux à voir, furent entièrement defigurés et méconnaissables. Enfin, après des combats furieux, Tite prit la forteresse Antonia, la ruina et vint jusques au temple le 17 juillet, jour auquel le tamid ou sacrifice perpétuel avait cessé, faute d'hommes pour l'offrir: ce qui affligeait extrêmement le peuple. Tite essaya encore par Josèphe et par lui-même, d'obliger les séditieux à se rendre sans forcer le lieu saint, mais inutilement. Il vint aux attaques, et se rendit maître des deux galeries extérieures du temple, qui le fermaient au septentrion et à l'occident. Les Juifs avaient déjà brûlé une partie de ces galeries, et les Romains achevèrent.

Cependant la famine croissait toujours dans la ville. Sur la moindre apparence de nourriture dans une maison, c'était une guerre, et les personnes les plus chères en venaient aux mains. Les voleurs couraient comme des chiens enragés, la gueule béante, frappaient aux portes, et rentraient aux mêmes maisons deux ou trois fois dans une heure. On mettait tout sous la dent: même ce qui ne serait pas à l'usage des bêtes les plus sales. Ils ne laissèrent ni leurs ceintures, ni les courroies de leurs sandales, ni les cuirs de leurs boucliers. On mangeait des restes de vieux foin: on en ramassait jusqu'aux moindres brins, dont une grande quantité se vendait, au poids, quatre drachmes attiques: on estime la drachme environ huit sous de notre monnaie.

Une femme nommée Marie, fille d'Eléazar, d'au delà du Jourdain, distinguée par son bien et par sa naissance, se trouva comme les autres enfermée dans la ville. Les séditieux lui prirent tout ce qu'elle avait apporté, et enfin le reste de ses joyaux, et jusqu'à la nourriture qu'elle pouvait trouver de jour en jour. Outrée de douleur, elle les chargeait d'injures et de malédictions, faisant son possible pour les obliger à la tuer. Enfin, pressée de la faim et du désespoir, elle prit son enfant qu'elle nourissait de son lait, et, le regardant avec des yeux égarés, elle dit: « Malheureux enfant, à qui est-ce que je te garde? Est-ce pour mourir de faim ou pour devenir esclave des Romains, ou pour tomber entre les mains de ces séditieux encore pires? » Elle le tue, le rôtit, en mange la moitié et cache le reste. Aussitôt les séditieux accoururent, attirés par l'odeur de la viande; et, tirant leurs épées, menaçaient la femme de l'égorger sur-le-champ si elle ne la leur montrait. « Je vous en ai gardé une bonne part, » dit-elle, et leur découvrit ce qui restait de son enfant. Ils furent saisis d'horreur, et regardant fixement, ils demeuraient immobiles et hors d'eux-mêmes. Elle continua: « C'est mon enfant, c'est moi qui l'ai tué: vous en pouvez bien manger après moi. Vous n'êtes pas plus délicats qu'une femme, ni plus tendres qu'une mère. » Ils sortirent de la maison en tremblant: et le bruit de cette abomination se répandit bientôt par toute la ville. Chacun en eut horreur comme si lui-même l'eût commise, et envia la condition de ceux qui étaient morts avant que de voir un tel désastre. Les Romains eurent peine à le croire; quelques-uns en eurent pitié; la plupart en furent plus animés contre cette malheureuse nation. Tite protesta encore devant Dieu que c'étaient eux qui avaient voulu la guerre, et qui avaient refusé la paix et l'amnistie qu'il leur offrait. Ainsi fut accomplie la menace que Dieu avait faite par Moïse à tout son peuple en général, et la prophétie particulière de Jésus-Christ aux femmes de Jérusalem, qu'un jour viendrait où l'on estimerait heureux les ventres stériles et les mamelles qui n'auraient point allaité.

Le huitième d'août, les Romains attaquèrent la seconde enceinte du temple: ils ne purent abattre les murs avec leurs béliers, ni déraciner les seuils des portes, à cause de la grandeur des pierres et de la force de leurs liaisons; ils ne purent aussi escalader les galeries, à cause de la résistance des Juifs. Tite fut donc contraint de faire ce dont le respect du lieu l'avait détourné jusqu'alors, et, ce même jour, fit mettre le feu aux portes de la seconde enceinte du temple. Le feu gagna les galeries, qui brûlèrent le reste de ce jour-là et toute la nuit suivante. Tite et ses capitaines voulaient conserver le corps du temple; mais le dixième d'août, les Juifs qui gardaient le temple ayant fait une sortie sur les Romains qui travaillaient par ordre de Tite à éteindre le feu de la seconde enceinte, furent repoussés dans le corps du temple. Alors un soldat romain, sans attendre l'ordre, mais poussé comme d'un mouvement surnaturel, prit un tison à ce feu, et, soulevé par un autre soldat, le jeta dans une des fenêtres dorées des cabinets qui tenaient au temple du côté du septentrion. Le feu prit aussitôt. Tite y accourut lui-même; mais le tumulte était tel, qu'il ne put se faire obéir. Le feu pénétra au dedans même du temple et le consuma entièrement, quelque soin que prît Tite pour le faire éteindre. Ainsi fut accomplie la prophétie de Jésus-Christ, qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre. Ce second temple fut brûlé le même jour du même mois que le premier avait été brûlé par Nabuchodonosor, c'est-à-dire le dixième du mois judaïque nommé ab, qui est le cinquième depuis le mois de la pâque, nommé nisan. Comme ces mois sont purement lunaires, il

est difficile de les ajuster aux nôtres ; mais j'ai suivi l'ancien interprète de Josèphe, qui exprime par les mois romains les mois macédoniens dont Josèphe a pris les noms; quoique Josèphe ait en effet voulu marquer par ces noms les mois judaïques, qui y répondent à peu près.

Tout ce qui se trouva dans le temple fut massacré, sans distinction d'âge, de sexe, de condition : l'autel était environné de corps entassés; le pavé ne paraissait point, tant il était couvert de sang et de carnage. Il n'y eut que les séditieux qui s'échappèrent l'épée à la main, et gagnèrent le mont de Sion. Entre le peuple qui périt dans le temple, il y avait six mille personnes, hommes, femmes, enfants, qu'un faux prophète avait abusés et y avait fait monter de la ville, disant que Dieu l'ordonnait, et qu'ils y recevraient de sa part des signes du salut. Il y avait plusieurs imposteurs semblables, dont les tyrans se servaient pour retenir le peuple et l'empêcher de passer vers les Romains.

Le temple étant brûlé, les Romains plantèrent leurs enseignes devant la porte orientale, et leur sacrifièrent à la place même, c'est-à-dire aux idoles dont leurs enseignes étaient chargées. Les séditieux avaient gagné la ville haute. Tite les somma de se rendre à discrétion, la vie sauve; mais ils demandèrent qu'il leur permît d'aller dans le désert, avec leurs femmes et leurs enfants. Tite, irrité de leur insolence, fit brûler toute la ville basse, et attaqua la ville haute, où les Romains entrèrent par la brèche, le huitième de septembre ou gorpiée, jour du sabbat, la seconde année de Vespasien, soixante et dix de Jésus-Christ, et y mirent tout à feu et à sang. Tite acheva de faire abattre ce qui restait du temple et de la ville, et y fit passer la charrue. Il réserva seulement une partie de la muraille à l'occident, avec trois tours, Hippique, Phasaël et Mariamne, afin que leur beauté fît voir à la postérité un échantillon de cette malheureuse ville, auparavant si magnifique. Le butin fut si grand, que l'or diminua de la moitié de son prix en Syrie.

On trouva dans les égouts souterrains environ deux mille corps de juifs morts de faim ou de maladie, ou qui s'étaient tués les uns les autres plutôt que de se rendre aux Romains. Les deux tyrans, Jean et Simon, qui s'y étaient cachés, se rendirent à la fin, et furent gardés pour le triomphe. On compte jusqu'à onze cent mille Juifs morts en ce siége, et quatre-vingt-dix-sept mille vendus; mais à peine voulait-on les acheter. Tite refusa des couronnes que les nations voisines lui offraient pour honorer sa victoire. Il dit que ce n'était point son ouvrage, et qu'il n'avait fait que prêter ses mains à la vengeance de Dieu irrité contre les Juifs. Pour garder les ruines de Jérusalem, il y laissa une légion, et avec deux autres retourna à Césarée, où il assembla tout le butin, et y demeura le reste de l'année soixante et dix, attendant le temps propre pour se mettre en mer et passer en Italie. A la fête de la naissance de son frère Domitien, qui était le vingt-quatre d'octobre, il y eut plus de deux mille cinq cents Juifs qui périrent, soit par le feu, soit par les bêtes auxquelles ils furent exposés, soit les uns par la main des autres comme gladiateurs. Il périt encore un grand nombre de ces misérables captifs aux jeux que Tite fit à Béryte, en Phénicie, pour célébrer l'anniversaire de l'avénement de son père à l'empire, qui fut le premier de juillet de l'année suivante, soixante et onze de Jésus-Christ.

Tite alla ensuite à Antioche, où les Juifs étaient accusés d'avoir brûlé la place carrée, les archives, le greffe et les basiliques. On eut bien de la peine à retenir le peuple, qui les voulait massacrer ; mais il fut vérifié que c'étaient des gens obérés, qui avaient commis ce crime pour se délivrer des poursuites de leurs créanciers. Tite y étant venu, les citoyens le prièrent d'en chasser les Juifs, ou du moins de leur ôter leurs privilèges. Mais il refusa l'un et l'autre, et les Juifs demeurèrent à Antioche comme devant. Tite visita les autres villes de Syrie, puis revint par la Judée et par Jérusalem en Egypte, et s'embarqua à Alexandrie. Après qu'il fut arrivé à Rome, il triompha de la Judée avec son père.

En ce triomphe furent menés Jean et Simon, chefs des séditieux, avec sept cents Juifs des plus forts et des mieux faits. Simon, comme chef des ennemis, fut exécuté à mort, suivant la coutume. En ce même triomphe fut portée la table, le chandelier d'or à sept branches, et ce que l'on avait conservé des vaisseaux sacrés du temple, principalement le livre de la loi, qui fut gardé dans le palais avec les rideaux de pourpre du sanctuaire. On voit encore à Rome l'arc qui fut bâti pour ce triomphe, où paraissent en bas-relief de marbre le chandelier et la table. Le chandelier est porté par huit hommes ; contre la table sont appuyées deux trompettes croisées l'une sur l'autre ; avant la table on porte un titre, un second avant le chandelier; un troisième suit, qui précédait apparemment le livre de la loi. On voit aussi dans les cabinets des curieux des médailles de Vespasien et de Tite où est représentée une femme assise au pied d'une palme, couverte d'un grand manteau, la tête penchée et appuyée sur sa main, avec cette inscription : *la Judée captive.* FLEURY.

H

HARMONIE

E L'INCARNATION ET DE L'EUCHARISTIE EN GÉNÉRAL.

Plaçons en tête de la vie eucharistique dè otre Seigneur Jésus-Christ ces paroles, ar lesquelles l'aigle des évangélistes, le ien-aimé entre les disciples, Jean, enfant u tonnerre, entonne son Evangile selon les xpressions de Bossuet : *Au commencement tait le Verbe et le Verbe était en Dieu, et le erbe était Dieu. Il était au commencement n Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, t sans lui rien n'a été fait de tout ce qui a té fait. En lui était la vie, et la vie était la umière des hommes....* Quelle grandeur ! uelle magnificence ! Mais quoi ? l'aigle qui lanait au plus haut des cieux, et qui dans on vol sublime s'était élevé au-dessus des nges, des Vertus, des Chérubins et des Séaphins, pour nous raconter l'éternelle génération du Verbe, le voilà tout à coup ui descend par une chute rapide et nous ette cette étonnante et incompréhensible arole : *Et le Verbe a été fait chair, et il a abité parmi nous !*

Voilà l'Incarnation, mystère de l'anéanissement le plus prodigieux et de l'amour e plus tendre : anéantissement devant la najesté divine, que le Verbe est venu glorifier d'une manière infinie en se revêtant le la nature humaine, ou, selon le langage nergique de l'Evangile, *en se faisant chair*, fin de lui rendre, en cet état humiliant, des ommages divins qu'il n'aurait jamais pu ui offrir si, « lorsqu'il était dans la forme le Dieu, il ne se fût anéanti lui-même, en ecevant la forme de l'esclave. » Amour inlicible pour les hommes, que le Fils unique lu Père est venu chercher dans les voies de a perdition, afin de leur frayer un chemin ers le ciel dont ils avaient perdu la trace ar le péché ! amour qui l'a porté à se faire emblable aux hommes, afin de les rendre emblables à Dieu !

Voilà encore l'Eucharistie, qui n'est utre chose qu'une extension de l'Incarnaion, qui se renouvelle et se perpétue ans cesse parmi nous, pour offrir aux yeux le notre foi le spectacle le plus saisissant t le plus doux de l'anéantissement et de 'amour d'un Dieu, qui cherche toujours, ce emble, à se faire encore plus petit, à s'anéantir de plus en plus, qui ne sait pas aimer sans aimer jusqu'à la dernière mesure, d'après ces paroles : *Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin* (*Joan.* XIII, 1), jusqu'à la dernière limite, jusqu'à l'infini, comme l'expliquent quelques commentateurs, qui voient dans ce passage l'institution de l'Eucharistie, décrite d'un seul trait de feu par l'apôtre saint Jean. Le divin Maître assure qu'on ne peut donner une plus grande marque d'amour que de mourir pour ses amis. Que sera-ce de vouloir être mangé par eux ? Jésus-Christ invente l'Eucharistie pour se faire l'aliment et la nourriture de nos âmes : de sorte qu'il s'est donné à nous par l'Incarnation : donné par l'Eucharistie, et qu'on peut appliquer également à ces deux grands mystères cette parole de saint Paul : *Il m'a aimé et il s'est livré pour moi.* (*Galat.* II, 20.)

Unissons dans un même sentiment de reconnaissance tous les bienfaits de l'Incarnation et de l'Eucharistie, et chantons avec saint Thomas, l'ange de l'Ecole, le docteur du Saint-Sacrement, cette belle strophe pour laquelle Santeul aurait donné toutes ses hymnes :

Se nascens dedit socium,
Convescens in edulium,
Se moriens in pretium,
Se regnans dat in præmium.

Il se donne en naissant pour notre compagnon,
Dans son banquet pour subsistance,
Sur le calvaire pour rançon,
Et dans le ciel pour récompense.

C'est toujours un Dieu prodigue de lui-même qui se communique et se donne à sa créature. Isaïe n'embrassait-il pas dans son regard prophétique toutes ces merveilles de tendresse quand il s'écriait : *Un petit enfant nous est né, et le Fils nous a été donné, et le signe de sa principauté a été placé sur ses épaules : et il s'appellera l'admirable, le conseiller, Dieu, le fort, le père du siècle futur, le prince de la paix : « Parvulus enim natus est nobis et filius datus est nobis.* (*Isa.* IX, 6.) « La crèche, le calvaire, l'Eucharistie, le ciel, tout cela resplendit dans cette prophétie sublime. Nous voyons s'agiter sur la paille de l'étable ce petit enfant dont les amabilités sont ravissantes ; nous voyons au Cénacle le Fils éternel du Père, qui, par un conseil admirable, puisqu'il est appelé l'admirable, le conseiller, se donne en nourriture pour faire éclater la force de son bras et la douceur de son amour ; n'est-il pas le fort, le prince de la paix ? *Et le Fils nous a été donné !* Puis l'Homme-Dieu nous y apparaît montant au Calvaire, portant sur ses épaules cette croix qui doit établir sa puissance. Est ce tout ? Non, le ciel s'ouvre déjà sur nos têtes, et nos yeux ravis contemplent Jésus, le père du siècle futur qui prépare dans le séjour de la félicité une place à ses enfants qu'il a engendrés par l'effusion de son sang, et qu'il nourrit dans l'Eucharistie.

Tous les mystères de la religion chrétienne s'enchaînent l'un l'autre et s'harmonisent admirablement : ils ressemblent à un tissu merveilleux où se montre toujours la majestueuse et suave figure du Dieu fait homme. *Jésus-Christ était hier*, voilà sa vie mortelle ; *il sera dans les siècles des siècles*, voilà sa vie glorieuse dans les splendeurs des Saints : *Christus heri, hodie, ipse et in sæcula.* (*Hebr.*

XIII, 8). Qu'y a-t-il donc d'étonnant que sa vie au saint Sacrement se rapporte à sa vie sur la terre ou à sa vie dans le ciel; d'autant plus que Jésus-Christ ne change pas, et reste toujours le même quant aux dispositions de son âme et aux sentiments de son cœur? L'Incarnation, l'Eucharistie, le ciel! c'est toujours un Dieu qui cherche à s'unir intimement à l'homme, pour le rendre semblable à lui en définitive; car *nous savons*, dit l'apôtre bien-aimé, *que lorsqu'il apparaîtra dans sa gloire, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est.* (I *Joan.* III, 2.)

L'Incarnation et l'Eucharistie sont comme deux instruments parfaitement identiques, qui, étant touchés successivement par la main de l'Homme-Dieu, laissent échapper des sons harmonieux tellement unis entre eux, qu'ils semblent faire partie d'un même concert; accords de louange et de glorification, qui montent vers le trône de l'Ancien des jours comme un encens d'agréable odeur; accords de miséricorde et de tendresse, qui descendent sur les pauvres enfants d'Adam, suaves comme la rosée du matin. Dans l'Incarnation et l'Eucharistie, c'est toujours *Celui qui étant dans la forme divine, s'est anéanti lui-même en prenant la forme de l'esclave* (*Philipp.* II, 7); *celui qui étant riche* et la richesse même, *s'est fait pauvre pour nous afin que nous fussions enrichis par son indigence.* (II *Cor.* VIII, 9.) C'est toujours le Fils unique du Père, la splendeur de sa gloire, l'image de sa substance, qui est descendu des hauteurs de son trône éternel, pour voiler sa majesté trois fois sainte sous les infirmités de la chair, ou bien sous les apparences du pain et du vin; et l'Eucharistie comme l'Incarnation peut se résumer dans cette parole du grand apôtre : *Exinanivit semetipsum*, il s'est anéanti lui-même! ou même dans cette autre déjà citée : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me, « il m'a aimé et il s'est livré pour moi. »* (*Galat.* II, 20.) Anéantissement, amour, mots adorables qu'il faudrait graver sur la porte de tous les tabernacles comme l'expression la plus vraie et la plus touchante de la pensée divine dans l'institution de l'Eucharistie. En établissant ce sacrement auguste, Jésus-Christ ne fait que développer ce plan admirable conçu de toute éternité, dont le but est le bonheur de la créature dans son union avec son Créateur. Comme, dans ce plan, le Très-Haut doit s'abaisser et la grandeur se faire petitesse pour se mettre à notre portée, voilà pourquoi je ne vois rien qui puisse mieux le réaliser que cette opération inénarrable par laquelle le Verbe se fait chair dans le sein de Marie, ou celle en vertu de laquelle il vient se placer aux dernières limites de l'existence sous les voiles du sacrement. L'Incarnation et l'Eucharistie dévoilent la même pensée divine, et celle-ci n'est que la conséquence nécessaire de celle-là. Je dis *nécessaire*, en ce sens qu'un Dieu, qui veut se communiquer à sa créature qu'il aime, ne peut être arrêté dans son action que par les bornes de sa puissance et de son amour : or, cette puissance et cet amour sont un océan sans rivages et d'une immense profondeur, de sorte que cette créature privilégiée, agrandie déjà par cette ressemblance et comme par cette communauté de nature que le Verbe a bien voulu avoir avec elle par son humanité, se trouve encore magnifiquement relevée et exaltée par cette société que le Fils de Dieu fait homme établit avec elle en l'honorant de sa douce et glorieuse présence dans son sacrement, et descendant dans son cœur par la sainte communion comme pour se l'identifier! *O admirabile commercium!* ô commerce digne de l'admiration des anges et des hommes, au moyen duquel le souverain Seigneur de toutes choses daigne s'unir si intimement à nous qu'il nous est permis de nous écrier avec saint Paul : *Je vis, déjà ce n'est plus moi, mais Jésus-Christ qui vit en moi* (*Galat.* II, 20). Cet amour que Dieu a pour nous, dit Fénelon, « porte son caractère infini : il n'aime point comme nous d'un amour borné et rétréci; quand il aime, toutes les démarches de son amour sont infinies. Il descend du ciel sur la terre pour chercher la créature de boue qu'il aime; il se fait homme et boue avec elle, il lui donne sa chair à manger. »

Pour mettre cette doctrine dans tout son jour, qu'on me permette de citer les paroles de l'illustre évêque de Meaux, dont je me plairai souvent d'apporter en témoignage l'autorité pleine de force et de lumière. « Il semble, dit Bossuet, en parlant d'un ministre de la religion réformée, il semble qu'il a oublié que le Fils de Dieu s'est fait homme dans le dessein de s'unir aux hommes, et de leur montrer son amour par cette merveilleuse union. Que s'il pense qu'il ne sert de rien à entendre le mystère de l'Eucharistie et de considérer qu'un Dieu s'est fait homme, il n'a pas assez pénétré le merveilleux enchaînement des mystères du Christianisme. Une grâce nous prépare à entendre l'autre. Il sert d'avoir pénétré qu'un dessein d'union règne, pour ainsi dire, dans tous les mystères de la religion chrétienne. Quand on a bien conçu par où cette union commence, on conçoit mieux aussi par où cette union se doit achever. Le Fils de Dieu a commencé de s'unir à nous, en prenant la nature qui nous est commune à nous tous; il achève cette union en donnant à chacun de nous en particulier ce qu'il a pris pour l'amour de tous. Il a voulu, dit saint Paul, « s'unir à la chair et au sang », parce que les hommes qu'il voulait s'unir sont composés de l'un et de l'autre. C'est par où commence l'union; pour en achever le mystère, il donne à chaque fidèle cette même chair et ce même sang, en leur propre et véritable substance. Voici donc tout l'enchaînement des mystères de l'amour divin. Un Dieu s'unit à notre nature jusqu'à se revêtir de chair et de sang; il les donne pour nous à la mort; il nous les donne à la sainte table. »

Saint Jean Chrysostome met dans la bouche de Jésus-Christ ces paroles : « J'ai voulu devenir votre frère en m'unissant à cause de vous à la chair et au sang : cette chair et ce sang par lesquels je suis entré en alliance avec vous, je vous les livre : *Volui frater vester fieri, carni propter vos et sanguini communicavi; vobis vicissim ipsam carnem et sanguinem, per quos cognatus vester factus sum, trado.* »

L'Eucharistie est donc le développement le plus magnifique de l'Incarnation. Pour mieux faire ressortir cette conséquence, considérons maintenant dans ces deux mystères, non plus l'anéantissement de la nature divine, mais plutôt l'exaltation de l'humanité.

Pourquoi le Verbe s'est-il incarné? « Il m'a aimé d'un amour éternel. » Voilà le principe de l'Incarnation. Comment s'est-il incarné? En s'anéantissant, *exinanivit semetipsum!* voilà le mode de ce mystère. A quelle fin s'est-il incarné? c'est pour consommer l'union de l'homme avec Dieu et faire participer la créature à la félicité du Créateur. Voilà le rôle de la divinité dans ce chef-d'œuvre d'amour. Quel est celui de l'homme? Ah! celui-ci ne pouvait trouver en lui-même le point de départ, puisqu'on a été le chercher dans son néant et son impuissance absolue; mais dès l'instant qu'il est saisi, *appréhendé* par la main divine, alors son action commence; et en sens inverse du Verbe qui descend et se *raccourcit*, « *Verbum abbreviatum*, » l'homme, que dis-je? ce qu'il y a de plus bas en lui, la chair s'élève, et va s'asseoir sur le trône du Très-Haut.

D'après les principes énoncés ci-dessus, et pour suivre « l'enchaînement des mystères divins, » comme dit Bossuet, après avoir vu où commence cette déification de la chair en Jésus-Christ, il faut considérer où elle s'achève et où elle reçoit sa dernière splendeur. Or, je dis que si le Fils unique du Père glorifie la chair en se l'unissant, il met le comble à cette gloire dans le sacrement de l'Encharistie. En preuve de cette proposition, qu'il me suffise de résumer la doctrine si lumineuse de Bourdaloue : « Avez-vous jamais pris garde, dit-il, à une belle parole de saint Jean pour exprimer le grand mystère de l'Incarnation du Verbe? Il ne dit pas que le Verbe s'est fait homme, il ne dit pas que le Verbe s'est allié à une nature intelligente et spirituelle comme les anges; il ne dit pas qu'il a pris une âme comme la nôtre; mais il dit simplement que le Verbe s'est fait chair : *Et Verbum caro factum est.* Mais c'est par là même que le Saint-Esprit nous a fait comprendre ce qu'il était important que nous sussions, quelle est la dignité de la chair de Jésus-Christ, puisqu'en conséquence de ces divines paroles, *Et Verbum caro factum est*, on peut dire, selon tous les principes de la théologie et de la foi, que la chair de Jésus-Christ a été la chair d'un Dieu; qu'elle a subsisté de la substance d'un Dieu; qu'elle a fait partie d'un tout qui était Dieu, et que, comme le Verbe en s'incarnant est devenu chair, *Et Verbum caro factum est*, ainsi la chair de l'homme par l'Incarnation est devenue la chair d'un Dieu. »

Ainsi, par l'union de la nature divine avec la nature humaine, la chair fut élevée jusqu'au trône de Dieu, et le Père, reposant sur Jésus-Christ ses regards de complaisance, put lui dire en tant qu'homme : *Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui.* (*Psal.*, II, 7.) Mais cette divine chair fut réduite aux dernières humiliations durant la Passion du Sauveur, jusqu'à être un objet de malédiction et d'anathème. Il fallait donc que Jésus-Christ l'honorât autant qu'elle avait été humiliée, et qu'il l'entourât de cette auréole de gloire qui lui était due en vertu de l'union hypostatique. C'est ce qu'il a fait au jour où il sortit du tombeau triomphant et glorieux; mais c'est ce qu'il fait d'une manière particulière dans la sainte Eucharistie. « En effet, poursuit Bourdaloue, l'Eucharistie seule fait plus d'honneur à la chair de Jésus-Christ que tous les autres mystères glorieux de cet Homme-Dieu; et quand il sortit du tombeau, la gloire qu'il communiqua à son corps ne fut point comparable à celle qu'il lui avait donnée et qu'il lui donne encore tous les jours dans son saint Sacrement. Cette proposition vous paraît nouvelle, mais écoutez-moi, en voici la démonstration : J'avoue que Jésus-Christ sortant du tombeau donna à sa chair d'admirables qualités, impassibilité, subtilité, agilité, lumière et splendeur; mais, après tout, ces qualités n'ont rien qui surpasse l'ordre de la créature; au lieu qu'ici, c'est-à-dire dans l'adorable Eucharistie, la chair du Sauveur est élevée à un ordre tout divin, elle y fait ce que Dieu seul peut faire... Je ne vous dis point que cette chair bienheureuse possède une espèce d'immensité dans l'auguste sacrement de l'autel, puisqu'il est certain qu'elle n'y est bornée par aucun espace, et qu'en vertu de ce mystère elle peut être à la fois dans tous les lieux du monde, qualité propre de Dieu. Je ne vous dis point qu'elle y devient toute spirituelle, mais bien autrement que dans sa résurrection, puisque la chair de Jésus-Christ est dans l'hostie à la manière des esprits, toute en tout, et toute en chaque partie: autre qualité miraculeuse. Je laisse ce qu'a remarqué l'abbé Rupert, qu'elle est comme éternelle et incorruptible dans ce sacrement, puisqu'elle y sera jusqu'à la consommation des siècles; ou plutôt qu'elle y meurt tous les jours, mais d'une mort mille fois plus merveilleuse que l'immortalité même dont elle jouit dans le ciel, puisque c'est pour y renaître continuellement par les paroles de la consécration... Mais le grand miracle, et celui qui comprend tous les autres, c'est que la chair de Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, est l'aliment de nos âmes... Ce n'est point l'âme, ce n'est point la divinité de Jésus-Christ qui fait notre aliment spirituel dans l'Eucharistie, c'est sa chair : *Caro mea vere est cibus* (*Joan.*, VI, 56.) Si la divinité et l'âme s'y trouvent, c'est, comme parle l'Ecole, par concomi-

tance ; ce qui nous nourrit et ce qui nous est directement donné en qualité de nourriture, c'est la chair de cet Homme-Dieu dont notre âme est sustentée et fortifiée, et, pour me servir du mot de Tertullien, engraissée. Or, quel honneur pour une chair, que ce soit elle qui nous rende tout spirituels, elle qui nous communique la grâce, et qui nous fasse vivre de la vie de Dieu même. Oui, je le répète, ce miracle seul élève la chair du Sauveur du monde à un ordre surnaturel et divin. »

Aussi l'Eglise, voulant se conformer aux sentiments de Jésus-Christ, qui a prétendu honorer sa chair dans l'Eucharistie, considère cet auguste sacrement comme la splendeur de cette chair divine : c'est à elle que s'adresse directement l'hommage de nos adorations, et le triomphe qu'elle lui décerne est appelé la fête du Corps de Jésus-Christ ; *festum Corporis Christi*. De sorte que l'identité est manifeste dans le langage de l'Evangéliste, qui appelle l'Incarnation « le Verbe fait chair », et dans celui de l'Eglise ou plutôt de Jésus-Christ lui-même, qui nomme l'Eucharistie le sacrement de son corps et de son sang, sacrement ineffable qui achève ce qui manquait à l'Incarnation et la complète. Par l'Eucharistie, en effet, le Verbe éternel voit rayonner de nouveau sur son front le glorieux diadème dont la Divinité l'avait couronné au jour de ses noces avec la nature humaine, au jour de la joie de son cœur, mais dont la Synagogue l'avait dépouillé pour y substituer une couronne d'épines au jour de ses douleurs et de ses ignominies. Donc l'Eucharistie est la gloire de l'Incarnation et le complément de ce touchant mystère : sublime développement tout à notre profit, qui devrait sans cesse tirer de nos lèvres des cris de joie et de reconnaissance, parce qu'il met à découvert l'immense charité que Dieu a eue pour nous. Chose admirable ! l'amour qui est le principe des œuvres de Dieu en est aussi la fin : le suprême degré de l'amour c'est l'union, et, comme je l'ai dit déjà, le but de l'Incarnation c'est l'union de Dieu avec l'homme, ou l'amour dans son plus haut degré. Faire participer l'humanité à sa vie divine, tel est le dessein que s'est proposé le Tout-Puissant dans cet étonnant mystère : pour cela, il s'est uni à une nature d'homme, afin que cette vie nous fût communiquée par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, en Jésus-Christ notre chef et notre roi, le premier né des créatures, en qui ont été bénies toutes les nations de la terre. Mais voici le merveilleux enchaînement : le Verbe incarné s'approprie la nature humaine en unité de personne ; puis s'étant levé pour fournir sa carrière, cet astre brûlant d'amour veut illuminer tout homme venant en ce monde. L'Homme-Dieu élargit ses bras pour embrasser tous les hommes dans les étreintes de sa charité, et, par l'Eucharistie, il semble vouloir se les approprier et se les unir tous, si ce n'est en unité de personne, du moins en unité d'esprit et de cœur, tellement que « ce n'est plus nous qui vivons, mais Jésus-Christ qui vit en nous. »

Donc, et c'est cette conséquence que nous avons eue ici particulièrement en vue, donc il existe une harmonie réelle entre l'Incarnation et l'Eucharistie, de sorte que nous pouvons appliquer à celle-ci toutes les merveilles de celle-là, et que le divin Jésus nous apparaît vivant dans son sacrement, comme il a vécu aux jours de sa vie mortelle, consommant, dans l'Eucharistie, l'œuvre divine qu'il a commencée en se faisant homme.

Donc l'Eucharistie est la démonstration la plus éloquente de l'Incarnation, et, pour me servir de ce mot, la contre-épreuve irrécusable. Cette conclusion ressort des belles paroles du grand Bossuet : « Oh ! je vois maintenant, s'écrie-t-il, et je connais que vous avez pris pour moi cette chair humaine ; que vous en avez porté les infirmités pour moi, que c'est pour moi que vous l'avez offerte ; qu'elle est à moi. Je n'ai qu'à la prendre, à la manger, à la posséder, à m'unir à elle. En vous incarnant dans le sein de la sainte Vierge, vous n'avez pris qu'une chair individuelle ; maintenant, vous prenez la chair de nous tous, la mienne en particulier ; vous vous l'approprieriez, elle est à vous : vous la rendez comme la vôtre par le contact, par l'application de la vôtre, premièrement pure, sainte et sans tache, secondement immortelle, glorieuse : je recevrai le caractère de votre résurrection, pourvu que j'aie le courage de recevoir celui de votre mort. Venez, venez, chair de mon Sauveur, charbon ardent, purifiez mes lèvres, brûlez-moi de l'amour qui vous livre à la mort. Venez, sang que l'amour a fait répandre ; coulez dans mon sein, torrent de flammes. O Sauveur ! c'est donc ici votre corps, ce même corps percé de plaies. Je m'unis à toutes ; c'est par là que votre sang s'est écoulé sur moi... »

« Si les enfants se souviennent si tendrement de leur père et de toutes ses bonté lorsqu'ils s'approchent du tombeau où son corps est enfermé, combien notre souvenir et notre amour doivent-ils être excités lorsque nous tenons sous ces enveloppes sacrées, sous ce tombeau mystique, la propre chair de notre Sauveur immolée pour nous, cette chair vivante et vivifiante ; et ce sang encore tout chaud par son amour et tout plein d'esprit et de grâce ? »

« O vérité de la chair mangée, je vous crois comme la vérité de la chair prise par le Fils de Dieu, la vérité du Fils de Dieu descendu du ciel. Mon Sauveur, avec quelle force vous nous confirmez votre Incarnation ! Ah ! celui qui ne croit pas que l'on reçoit réellement votre propre chair en sa propre et véritable substance, ne croit pas comme il faut que vous l'avez prise, et il n'a point de part au pain de vie. »

Ainsi ce sacrement adorable expose aux yeux de notre foi cette manifestation touchante du Verbe de Dieu dans une chair humaine, né pour nous dans une pauvre étable et mort pour nous sauver sur une croix : il nous la fait toucher en quelque

sorte ; il nous met avec lui dans une société tellement intime, que nous le voyons, que nous lui parlons, que nous nous reposons sur sa poitrine, et qu'il nous est permis de nous écrier après nous en être convaincus par une douce expérience : « Oui, le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous ! » Et nous avons vu sa gloire qui resplendit dans le tabernacle, et cette gloire est digne du Fils unique de Dieu ; et nous avons senti les feux de son amour dont le foyer est encore au tabernacle, d'où l'aimable Jésus, *plein de grâce et de vérité*, épanche sur nous les trésors infinis de son cœur divin. O hommes ! écoutez le témoignage de Jean-Baptiste, ou plutôt celui de l'Église, qui vous crie en vous montrant le Dieu de l'Eucharistie : *Il y a quelqu'un au milieu de vous que vous ne connaissez pas* (*Joan.* I, 26). C'est lui qui a été placé au-dessus de moi pour être mon chef auguste ; c'est lui qui a voulu demeurer avec moi pour être mon époux, mon soutien et ma vie ; moi et mes enfants *nous recevons tout de sa plénitude* (*Joan.* I. 16). *Le Seigneur me conduit comme sa brebis, rien ne me manquera et il m'a placé dans des pâturages fertiles* (*Psal.* XXII, 1). *Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui pourrai-je craindre* (*Psal.* XXVI, 1) ? Ames fidèles, *oh ! venez avec allégresse puiser aux fontaines du Sauveur* (*Isa.* XII, 3). Ce n'est pas seulement la grâce, mais encore l'auteur de la grâce que nous possédons dans le sacrement ineffable de l'Eucharistie : *Et de plenitudine ejus omnes nos accepimus, et gratiam pro gratia.* Non, non, il est impossible de trouver plus de rapports, plus d'identité que dans ces deux mystères d'amour : l'Incarnation et l'Eucharistie. Partant, nulle autre harmonie ne saurait être comparée à celle qui s'en échappe si délicieusement pour la jubilation des anges et des hommes.

L'abbé MARBEL (1).

HARMONIES GENERALES DU GLOBE.

En ne nous arrêtant qu'à celles qui nous sont le mieux connues, voyez comme le soleil environne constamment de ses rayons une moitié de la terre, tandis que la nuit couvre l'autre de son ombre. Combien de contrastes et d'accords résultent de leurs oppositions versatiles ! Il n'y a pas un point des deux hémisphères où ne paraisse tour à tour une aube, un crépuscule, une aurore, un midi, un occident chargé de feux, et une nuit tantôt constellée, tantôt ténébreuse. Les saisons s'y donnent la main comme les heures du jour. Le printemps, couronné de fleurs, y devance le char du soleil ; l'été l'environne de ses moissons, et l'automne le suit avec sa corne chargée de fruits. En vain l'hiver et la nuit, retirés sur les pôles du monde, veulent donner des bornes à sa magnifique carrière ; en vain ils élèvent du sein des mers australes et boréales de nouveaux continents qui ont leurs vallées, leurs montagnes et leurs clartés ; le père du jour renverse de ses flèches de feu ces ouvrages fantastiques, et, sans sortir de son trône, il reprend l'empire de l'univers. Rien n'échappe à sa chaleur féconde. Du sein de l'Océan il élève dans les airs les fleuves qui vont couler dans les deux mondes. Il ordonne aux vents de les distribuer sur les îles et sur les continents. Ces invisibles enfants de l'air les transportent sous mille formes capricieuses : tantôt ils les étendent dans le ciel comme des voiles d'or et des pavillons de soie ; tantôt ils les roulent en forme d'horribles dragons et de lions rugissants qui vomissent les feux du tonnerre. Ils les versent sur les montagnes d'autant de manières différentes, en rosées, en pluies, en grêles, en neiges, en torrents impétueux. Quelque bizarres que paraissent leurs services, chaque partie de la terre n'en reçoit, tous les ans, que sa portion d'eau accoutumée. Chaque fleuve remplit son urne, chaque naïade sa coquille. Chemin faisant, ils déploient sur les plaines liquides de la mer la variété de leurs caractères. Les uns rident à peine la surface de ses flots ; les autres les sillonnent en ondes d'azur ; d'autres les bouleversent en mugissant et couvrent d'écume les hauts promontoires. Chaque lieu a ses harmonies qui lui sont propres, et chaque lieu les présente tour à tour. Parcourez à votre volonté un méridien ou un parallèle, vous y trouverez des montagnes à glace et des montagnes à feu ; des plaines de toutes sortes de niveaux, des courbures, des îles de toutes les formes, des fleuves de tous les cours : les uns qui jaillissent et semblent sortir du centre de la terre, d'autres qui se précipitent en cataractes et paraissent tomber des nues. Cependant ce globe, agité de tant de mouvements, et chargé de poids en apparence si irréguliers, s'avance d'une course ferme et inaltérable à travers l'immensité des cieux.

Des beautés d'un autre ordre décorent son architecture et le rendent habitable aux êtres sensibles. Une ceinture de palmiers, auxquels sont suspendus la datte et le coco, l'entoure entre les brûlants tropiques ; et des forêts de sapins moussus le couronnent sous les cercles polaires. D'autres végétaux s'étendent, comme des rayons, du midi au nord, et viennent expirer à différents degrés. Le bananier s'avance depuis la ligne jusqu'aux bords de la Méditerranée. L'oranger passe la mer, et borde de ses fruits dorés les rivages méridionaux de l'Europe. Les plus nécessaires, comme le blé et les graminées, pénètrent le plus loin, et, forts de leur faiblesse, s'étendent, à l'abri des vallées, depuis les bords du Gange jusqu'à ceux de la mer Glaciale. D'autres, plus robustes, partent des rudes climats du nord, s'avancent sur les crouoes du Taurus et ar-

(1) Auteur d'un livre solide, intitulé : *Le Compagnon de notre exil*, ou *la Vie eucharistique de Notre-Seigneur Jésus-Christ considérée dans ses rapports avec sa vie mortelle* ; 1 vol. in-12.

rivent, à la faveur des neiges, jusque dans le sein de la zone torride. Les sapins et les cèdres couronnent les montagnes de l'Arabie et du royaume de Cachemire et voient à leurs pieds les plaines brûlantes d'Aden et de Lahore, où se recueillent la datte et la canne à sucre. D'autres arbres, ennemis à la fois du chaud et du froid, ont leurs centres dans les zones tempérées. La vigne languit en Allemagne et au Sénégal. Le pommier, l'arbre de ma patrie, n'a jamais vu le soleil à plomb sur sa tête et, décrivant autour de lui le cercle entier de l'horizon, mûrir ses beaux fruits. Mais chaque sol a sa Flore et sa Pomone. Les rochers, les marais, les vases, les sables, ont des végétaux qui leur sont propres; les écueils même de la mer sont fertiles. Le cocotier ne se plaît que sur les sables marins, où il laisse pendre ses fruits pleins de lait au-dessus des flots salés. D'autres plantes sont ordonnées aux vents, aux saisons et aux heures de jour, avec tant de précision que Linnæus en avait formé des almanachs et des horloges botaniques. Qui pourrait décrire la variété infinie de leurs figures? Que de berceaux, de voûtes, d'avenues, de pyramides de verdure chargées de fruits, offrent de ravissantes habitations! Que d'heureuses républiques vivent sous leurs tranquilles ombrages! Que de banquets délicieux y sont préparés! Rien n'en est perdu. Les quadrupèdes en mangent les tendres feuillages, les oiseaux les semences, d'autres animaux les racines et les écorces. Les insectes en ont la desserte : leurs légions infinies sont armées de toutes sortes d'instruments pour la recueillir. Les abeilles ont sur leurs cuisses des cuillers garnies de poils pour ramasser la poussière de leurs fleurs; les mouches, des pompes pour en sucer la séve; les vers, des tarières, des vilebrequins et des râpes pour en dépecer les parties solides; et les fourmis, des pinces pour en emporter les miettes. A la diversité de formes, de mœurs, de gouvernements, et aux guerres perpétuelles de tous ces animaux, vous diriez d'une multitude de nations ennemies qui vont bientôt s'entre-détruire. A la constance de leurs amours, à la perpétuité de leurs espèces, à leur admirable harmonie avec toutes les parties du règne végétal, vous diriez d'un seul peuple qui a sa noblesse domaniale, ses charpentiers, ses pompiers et ses artisans.

D'autres tribus dédaignent les végétaux, et sont ordonnées aux éléments, au jour, à la nuit, aux tempêtes et aux diverses parties du globe. L'aigle confie son nid au rocher qui se perd dans la nue ; l'autruche, aux sables arides des déserts ; le flamant couleur de rose, aux vases de l'Océan méridional. L'oiseau blanc du tropique et la noire frégate se plaisent à parcourir ensemble la vaste étendue des mers, à voir du haut des airs voguer les flottes des Indes sous leurs ailes, et à circonscrire ce globe d'orient en occident, en disputant de rapidité avec le cours du soleil. Sous les mêmes atitudes, des tourterelles et des perroquets moins hardis ne voyagent que d'île en île, promenant à leur suite leurs petits, et ramassant dans les forêts les grains d'épiceries qu'ils font crouler de branche en branche. Pendant que ces oiseaux conservent une température égale sous les mêmes parallèles, d'autres la trouvent en suivant le même méridien. De longs triangles d'oies sauvages et de cygnes vont et viennent chaque année du midi au nord, ne s'arrêtent qu'aux limites brumeuses de l'hiver, passent sans s'étonner au-dessus des cités populeuses de l'Europe, et dédaignent leurs campagnes fécondes, sillonnées de blés verts au milieu des neiges, tant la liberté paraît préférable à l'abondance, même aux animaux! D'un autre côté, des légions de lourdes cailles traversent la mer et vont au midi chercher les chaleurs de l'été. Vers la fin de septembre elles profitent d'un vent de nord pour quitter l'Europe, et, en battant une aile et présentant l'autre au vent, moitié voile, moitié rame, elles rasent les flots de la Méditerranée de leurs croupions chargés de graisse et se réfugient dans les sables de l'Afrique pour y servir de nourriture aux faméliques habitants du Zara. Il y a des animaux qui ne voyagent que la nuit. Des millions de crabes descendent, aux Antilles, des montagnes, à la clarté de la lune, en faisant sonner leurs tenailles, et offrent aux Caraïbes, sur les grèves stériles de leurs îles, leurs écailles remplies de moelles exquises. Dans d'autres saisons, au contraire, les tortues quittent la mer pour aborder aux mêmes rivages et entassent des sachées d'œufs dans leurs sables chauds. Les glaces mêmes des pôles sont habitées. On voit dans leurs mers, et sous leurs promontoires flottants de cristal, de noires baleines chargées de plus d'huile que n'en peut donner un champ d'oliviers. Des renards, revêtus de leurs précieuses fourrures, trouvent à vivre sur leurs rivages abandonnés du soleil ; des troupeaux de rennes y grattent la neige pour chercher les mousses, et s'avancent en bramant dans ces régions désolées de la nuit, à la lueur des aurores boréales. Par une providence admirable, les lieux les plus arides présentent à l'homme, dans la plus grande abondance, des vivres, des habits, des lampes et des foyers qu'ils n'ont pas produits.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

HENRI IV

EMBRASSANT LA VÉRITÉ CATHOLIQUE.

Sur les huit à neuf heures du matin, le roi, tout vêtu de blanc, hormis le manteau et le chapeau qui étaient noirs, étant assisté des princes et officiers de la couronne, avec très-grand nombre de noblesse, et précédé des Suisses de sa garde, tambour battant, des officiers de la prévôté de son hôtel, de ses gardes du corps et de douze trompettes, fut conduit par les rues, qui étaient toutes tapissées et jonchées de verdure et de fleurs,

au travers d'une foule incroyable et des cris continuels de *vive le roi!* L'archevêque de Bourges l'attendait à la porte de l'église à deux ou trois pas en dedans; il était assis sur une chaise de damas blanc, où sur les deux bouts du dossier étaient attachées les armes de France et de Navarre, et tenait le livre des Evangiles à la main. Le cardinal de Bourbon y était aussi, accompagné de plusieurs évêques et des religieux de l'abbaye, qui avaient la croix. Comme le roi fut au-dessous de la porte, l'archevêque de Bourges lui demanda : « Qui êtes-vous? » A quoi ayant répondu : « Je suis le roi, » il poursuit : « Que demandez-vous? — Je demande, dit le roi, d'être reçu au giron de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine. — Le voulez-vous donc? dit l'archevêque. — Oui, répondit le roi, je le veux et le désire. » Et à l'instant, se jetant à genoux, il fit sa confession de foi en ces termes : « Je proteste et jure devant la face de Dieu tout-puissant de vivre et mourir en la religion catholique, apostolique et romaine, de la protéger et défendre envers tous au péril de mon sang et de ma vie, renonçant à toutes hérésies contraires. » Puis il la donna à l'archevêque dans un papier, écrite et signée de sa main. L'archevêque lui fit baiser son anneau sacré et lui donna l'absolution et la bénédiction : cela fait, le cardinal et lui, l'ayant relevé, le conduisirent avec tous les évêques au chœur de l'église, où il réitéra à genoux la même confession de foi, devant le grand autel, sur les saints Evangiles; puis ayant été relevé par le cardinal et l'archevêque, il fut ouï en confession par l'archevêque, sous un pavillon derrière le grand autel, d'où il le ramena à un oratoire ou prie-Dieu couvert de velours cramoisi brun semé de fleurs de lis d'or, sous un dais de même; et là, ayant à sa droite le cardinal, et l'archevêque à sa gauche, les évêques tout autour, et derrière lui les princes, le chancelier, les officiers de la couronne et les cours souveraines, il entendit la Messe, alla à l'offrande et baisa la paix en grande dévotion. La Messe dite, quelques-uns de ses officiers firent largesse de pièces d'or et d'argent battues exprès, et il fut reconduit à son logis avec le même ordre qu'il avait été amené à l'église, parmi les cris d'allégresse, le carillon des cloches, les fanfares des trompettes et les salves des canons. L'après-dînée, il assista au sermon que fit l'archevêque et à Vêpres. Au sortir de là, il fut visiter l'église des Saints Martyrs et Apôtres de France, à Montmartre; et étant retourné à Saint-Denis, il donna avis de sa conversion à tous les parlements, désirant qu'il en fût rendu grâces à Dieu par processions et prières publiques. Dès le soir, toute la campagne de ce côté-là, depuis Montmartre jusqu'à Pontoise, et, peu de jours après, les grandes villes de son parti en célébrèrent la réjouissance par des feux de joie, des festins et des danses. Le peuple même de Paris, merveilleusement changé par cette conversion, ne parla plus désormais de lui qu'avec beaucoup de respect, sifflant ceux qui ne l'appelaient que le roi de Navarre, et prenant plaisir à entendre les autres qui louaient sa piété et sa clémence. MEZERAY.

HEUREUX (LES).

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur (*Matth.* v, 5) : « *Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés.* » — Sire, si le monde parlait ici à la place de Jésus-Christ, sans doute il ne tiendrait pas à Votre Majesté le même langage. Heureux le prince, vous dirait-il, qui n'a jamais combattu que pour vaincre; qui n'a vu tant de puissances armées contre lui, que pour leur donner une paix plus glorieuse, et qui a toujours été plus grand, ou que le péril, ou que la victoire.

Heureux le prince qui, durant le cours d'un règne long et florissant, jouit à loisir des fruits de sa gloire, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de l'admiration de l'univers, de l'avantage de ses conquêtes, de la magnificence de ses ouvrages, de la sagesse de ses lois, de l'espérance auguste d'une nombreuse postérité; et qui n'a plus rien à désirer que de conserver longtemps ce qu'il possède.

Ainsi parlerait le monde; mais, Sire, Jésus-Christ ne parle pas comme le monde.

Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de son siècle; mais celui qui fait sa principale occupation du siècle à venir, et qui vit dans le mépris de soi-même et de tout ce qui passe; parce que le royaume du ciel est à lui. *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

Heureux, non celui dont l'histoire va immortaliser le règne et les actions dans le souvenir des hommes; mais celui dont les larmes auront effacé l'histoire de ses péchés du souvenir de Dieu même; parce qu'il sera éternellement consolé. *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.*

Heureux, non celui qui aura étendu par de nouvelles conquêtes les bornes de son empire; mais celui qui aura su renfermer ses désirs et ses passions dans les bornes de la loi de Dieu; parce qu'il possédera une terre plus durable que l'empire de l'univers. *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.*

Heureux, non celui qui, élevé par la voix des peuples au-dessus de tous les princes qui l'ont précédé, jouit à loisir de sa grandeur et de sa gloire; mais celui qui, ne trouvant rien sur le trône même digne de son cœur, ne cherche de parfait bonheur ici-bas que dans la vertu et dans la justice; parce qu'il sera rassasié. *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.*

Heureux, non celui à qui les hommes ont donné les titres glorieux de grand et d'invincible; mais celui à qui les malheureux donneront devant Jésus-Christ le titre de père et de miséricordieux; parce qu'il sera traité avec miséricorde. *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.*

Heureux enfin, non celui qui, toujours arbitre de la destinée de ses ennemis, a donné plus d'une fois la paix à la terre; mais celui qui a pu se la donner à soi-même, et bannir de son cœur les vices et les affections déréglées qui en troublent la tranquillité; parce qu'il sera appelé enfant de Dieu. *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.*

Voilà, Sire, ceux que Jésus-Christ appelle heureux; et l'Evangile ne connaît point d'autre bonheur sur la terre que la vertu et l'innocence.

Grand Dieu! ce n'est donc pas cette longue suite de prospérités inouïes dont vous avez favorisé la gloire de son règne, qui peut le rendre le plus heureux des rois. C'est par là qu'il est grand; mais ce n'est pas par là qu'il est heureux. Tout ce qui ne sanctifie pas l'homme, ne saurait faire le bonheur de l'homme. Tout ce qui ne vous met pas dans un cœur, ô mon Dieu, n'y met ou que de faux biens qui le laissent vide, ou que des maux réels qui le remplissent d'inquiétudes; et une conscience pure est la source unique des vrais plaisirs.

MASSILLON.

HIRONDELLE (L').

Le vol est l'état naturel, je dirais presque l'état nécessaire de l'hirondelle. Elle mange en volant, elle boit en volant, se baigne en volant, et quelquefois donne à manger à ses petits en volant... Elle sent que l'air est son domaine, elle en parcourt toutes les dimensions et dans tous les sens, comme pour en jouir dans tous les détails, et le plaisir de cette jouissance se marque par de petits cris de gaieté. Tantôt elle donne la chasse aux insectes voltigeants, et suit avec une agilité souple leur trace oblique et tortueuse; tantôt elle rase légèrement la surface de la terre pour saisir ceux que la pluie ou la fraîcheur y rassemble; tantôt elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'oiseau de proie par la flexibilité preste de ses mouvements; toujours maîtresse de son vol dans sa plus grande vitesse, elle en change à tout instant la direction; elle semble décrire au milieu des airs un dédale mobile et fugitif, dont les routes se croisent, s'entrelacent, se fuient, se rapprochent, se heurtent, se roulent, montent, descendent, se perdent et reparaissent pour se croiser, se rebrouiller encore en mille manières, et dont le plan, trop compliqué pour être représenté aux yeux par l'art du dessin, peut à peine être indiqué à l'imagination par le pinceau de la parole.

GUENEAU DE MONTBELLIARD.

HISTOIRE (L') EVANGELIQUE

CONFIRMÉE PAR L'HISTOIRE PROFANE.

Il n'y a pas un seul article de notre religion, pas un seul point de l'Ecriture qui ne soit établi sur des fondements inébranlables. Les païens comme les Juifs avouent que Jésus a été attaché à une croix, et que lui et ses disciples ont fait beaucoup de miracles. On a les ouvrages de Josèphe, ouvrages très-estimés, qui parurent environ quarante ans après l'ascension du Sauveur: qu'on les lise; ils font mention d'Hérode, de Pilate, de Festus, de Jean-Baptiste, de Gamaliel. La ruine de Jérusalem y est décrite avec toutes les circonstances de ce fameux événement. Les auteurs du Talmud ne s'éloignent pas du récit de Josèphe. Tacite dans ses Annales, n'a pas oublié la persécution que Néron alluma contre les chrétiens. Dans les premiers siècles, l'on n'avait pas encore perdu les ouvrages de quelques particuliers, comme ceux de Phlégon, ni ces registres publics qui attestaient la vérité de plusieurs faits que nous avons rapportés; les Chrétiens y renvoyaient leurs adversaires. C'est là qu'ils pouvaient apprendre qu'une étoile brillante avait annoncé l'heureuse nouvelle de la naissance du Sauveur du monde, et que toute la nature sembla donner des marques de tristesse, le jour de sa mort, par ce tremblement de terre et cette éclipse extraordinaire du soleil, qui se fit, contre l'ordre commun, dans un temps où la lune était en son plein.

GROTIUS (1).

HOMME (L').

Tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants: il se soutient droit et élevé; son attitude est celle du commandement, sa tête regarde le ciel et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité; l'image de l'âme y est peinte par la physionomie; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels et anime d'un feu divin les traits de son visage; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie, annoncent sa noblesse et son rang; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin et semble la dédaigner; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers d'appui à la masse de son corps; sa main ne doit pas fouler la terre et perdre, par des frottements réitérés, la finesse du toucher, dont elle est le principal organe; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourrait nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens. Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos; leur proportion, leur union, leur ensemble, marquent encore assez

(1) Né en Hollande; dès son enfance, il annonça les dispositions les plus extraordinaires, et il a fait exception à la plupart des génies précoces, en tenant tout ce qu'il avait promis. Grotius a été tout à la fois homme d'Etat habile, excellent jurisconsulte, historien et poëte. Il se disposait à se faire catholique, lorsque la mort le surprit. Plusieurs auteurs, et entre autres le célèbre Petau, qui avait eu d'étroites liaisons avec lui, certifient le fait.

la douce harmonie des pensées, et répondent au calme de l'intérieur; mais, lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère, dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle, et rend au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations. BUFFON.

HOMME (L')

AU MILIEU DE L HARMONIE DE L'UNIVERS.

Que vous êtes heureuses, âmes simples, âmes dociles! Vous marchez dans les sentiers sûrs, Auguste religion! douce et noble créance, comment peut-on vivre sans vous? Et n'est-il pas bien manifeste qu'il manque quelque chose aux hommes, lorsque leur orgueil vous rejette?

Les astres, la terre, les cieux, suivent, dans un ordre immuable l'éternelle loi de leur être : toute la nature est conduite par une sagesse éclatante; l'homme seul flotte au gré de ses incertitudes et de ses passions tyranniques, plus troublé qu'éclairé de sa faible raison. Misérablement délaissé, conçoit-on qu'un être si noble soit le seul privé de la règle qui règne dans tout l'univers? ou plutôt, n'est il pas sensible que, n'en trouvant point de solide hors de la Religion chrétienne, c'est celle qui lui fut tracée, avant la naissance des cieux?

Qu'oppose l'impie à la foi d'une autorité si sacrée? Pense-t-il qu'élevé au-dessus de tous les êtres, son génie est indépendant?... Et qui nourrirait dans ton cœur un si ridicule mensonge, être infirme? Tant de degrés de puissance, d'intelligence que tu sens au delà de toi, ne te font-ils pas soupçonner une souveraine raison?

Tu vis, faible avorton de l'être, tu vis, et tu oses assurer que l'Etre parfait n'est pas! Misérable, lève les yeux, regarde ces globes de feu qu'une force inconnue condense. Tout te porte à croire que des êtres si merveilleux n'ont pas le secret de leur cours; ils ne sentent pas leur grandeur, ni leur éternelle beauté, ils sont comme s'ils n'étaient pas. Parle donc, qui jouit de ces êtres aveugles, qui ne peuvent jouir d'eux-mêmes? Qui met un accord si parfait entre tant de corps si divers, si puissants, si impétueux? D'où naît leur concert éternel?

O Puissance invisible! vous dites, les astres s'ébranlent, l'être sort du néant, les tombeaux sont féconds.... Et l'impie vous défie avec impunité! il vous brave! Il vous nie! ô parole exécrable! Il vous brave, et il respire encore, et il croit triompher de Vous!... O Dieu! détournez loin de moi votre vengeance. O Christ! prenez-moi sous votre aile. Esprit-Saint, soutenez ma foi jusqu'à mon dernier soupir.

VAUVENARGUES.

HOMME (L').

Rien de moins important que ce que fait l'homme, parce qu'il est mortel : rien de plus important par rapport à l'éternité.

Il semble que la perfection de chaque chose consiste en son action; car chaque chose a son action. La perfection et le bien d'un architecte, c'est de bâtir; et du peintre, comme tel, de faire un tableau; et ainsi des autres. Quoi donc! les artisans, ceux même qui font profession des arts les plus mécaniques, ont leurs actions; les cordonniers, les maçons, les charpentiers : l'homme seul se trouverait-il être sans action? La nature l'aura-t-elle destiné à une oisiveté éternelle? l'aura-t-elle formé si beau, si adroit, si désireux de savoir, pour le laisser toujours inutile? ou bien ne faut-il pas dire plutôt, que, si les yeux, les oreilles, le cœur, le cerveau, et généralement toutes les parties qui composent l'homme, ont leur action, l'homme aura outre celles-là quelque action, quelque ouvrage, quelque fonction principale? Quelle donc pourra être sa fonction? car certes, la faculté de croître lui est commune avec les plantes. Or il est ici besoin de quelque chose qui lui soit propre; parce que nous trouvons que la perfection de chaque chose est d'exercer l'action que Dieu et la nature lui ont donnée, pour la distinguer des autres. Par exemple, la perfection du joueur de luth, en tant qu'il est tel, ne consiste pas en ce qu'il peut avoir de commun avec l'arithméticien et le peintre, comme peuvent être la subtilité de la main et la science des nombres; mais en ce qui lui est propre. Par cette même raison, il est clair que l'homme ne peut pas trouver sa perfection dans les fonctions animales; car les bêtes brutes l'égalent, et le surpassent même quequefois, en cette partie. Que si nous trouvons, après une exacte recherche de ce qui est dans l'homme, que la raison est tout ensemble ce qu'il y a de plus propre et de plus divin, ne faudra-t-il pas décider, que la perfection de l'homme est de vivre selon la raison? Et de là il résulte que c'est dans cet exercice que consiste sa félicité. Car il est certain que chaque chose est heureuse, quand elle est parvenue à la perfection pour laquelle elle est née; et le bonheur du joueur de luth, comme tel, est de toucher délicatement cet instrument si harmonieux. Car, comme le propre du joueur de luth c'est de jouer du luth, aussi est-ce du bon joueur de luth d'en jouer selon les règles de l'art. Que si l'homme n'avait d'autre qualité que celle de jouer du luth, il serait parfaitement heureux quand il aurait atteint la perfection de cette science. Il en est de même de la raison; et encore qu'il y ait en l'homme autre chose que la raison, si est-ce néanmoins qu'elle est la partie dominante, et l'autre est née pour lui obéir : par où il paraît que la félicité de l'homme consiste à vivre selon la raison. En quoi il ne faut pas prendre garde aux sentiments des particuliers : car l'esprit de l'homme est capable

d'errer, non moins dans le choix des choses qu'il faut faire pour être heureux, que dans la connaissance de toutes les autres vérités. De sorte qu'il ne faut pas avoir égard à ceux qui se sont figuré une fausse idée de bonheur; et ainsi leur imagination étant abusée, ils semblent jouir de quelque ombre de félicité : semblables aux hypocondriaques, dont la fantaisie blessée se repaît du simulacre et du songe d'un plaisir vain et chimérique, et d'un fantôme léger, d'un spectacle sans corps.

Dieu a attaché des armes naturelles aux animaux, des ongles aux lions, des cornes aux taureaux, des dents aux sangliers : il les a au contraire séparées et détachées de l'homme, pour modérer en lui l'appétit de la vengeance; afin de le porter à ne les prendre que par raison, et l'engager à y penser avant de s'en servir.

Les hommes affectent une liberté farouche qui ne connaît aucune règle, et ne veut dépendre que de son inclination. Les bêtes ne nuisent que par nécessité ou colère; l'homme par plaisir. Quoique la nature semble armée de toutes parts contre nous, pour nous contenir dans les justes bornes; rien n'est capable de modérer la violence de nos passions, tant elles sont indomptables.

Un défaut qui empêche les hommes d'agir, c'est de ne sentir pas de quoi ils sont capables. Trois choses les en empêchent : la crainte, pour ne s'être pas éprouvés ; la paresse, pour ne vouloir pas travailler; l'application ailleurs, pour satisfaire sa légèreté. La crainte présuppose un bon principe, le désir de bien faire; il le faut animer : la paresse vient de la lâcheté; il faut la combattre : l'application ailleurs vient de différentes causes; il faut se captiver. Il est à regretter qu'un bon naturel ne se mette pas à son meilleur usage.

Bossuet.

HOMME (L') GRAND PAR LA PENSEE.

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser: voilà le principe de la morale.

L'homme est visiblement fait pour penser: c'est toute sa dignité et tout son mérite; et tout son devoir est de penser comme il faut.

Pascal.

L'HOMME

NE PEUT ETRE HEUREUX QU'EN DIEU.

Tous les hommes recherchent d'être heureux; cela est sans exception. Quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Et cependant, depuis un si grand nombre d'années, jamais personne, sans la foi, n'est arrivé à ce point où, tous visent continuellement. Une épreuve si longue, si continuelle et si uniforme, devrait bien nous convaincre de notre impuissance d'arriver au bien par nos efforts; mais l'exemple ne nous instruit point.

Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, et qu'il essaie inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, parce que ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même. Lui seul est son véritable bien, et c'est en vain. ô hommes, que vous cherchez dans vous-mêmes le remède à vos misères.

Pascal.

HOMME (L')

TOUJOURS MORALEMENT MAITRE DE SES ACTIONS.

Donnez-moi un homme qui fait le profond philosophe, et qui nie le libre arbitre : je ne disputerai point contre lui; mais je le mettrai à l'épreuve, dans les plus communes occasions de la vie, pour le confondre par lui-même. Je suppose que la femme de cet homme lui est infidèle, que son fils lui désobéit et le méprise. que son ami le trahit, que son domestique le vole; je lui dirai, quand il se plaindra d'eux ; « Ne savez-vous pas qu'aucun d'eux n'a tort, et qu'ils ne sont pas libres de faire autrement ? Ils sont, de votre propre aveu, aussi invinciblement nécessités à vouloir ce qu'ils veulent, qu'une pierre l'est à tomber, quand on ne la soutient pas. » Croyez-vous que cet homme prenne une telle raison en payement ? Croyez-vous qu'il excusera l'infidélité de sa femme, l'insolence et l'ingratitude de son fils, la trahison de son ami et le vol de son domestique ? N'est-il pas certain que ce bizarre philosophe, qui ose nier le libre arbitre dans l'école, le supposera comme indubitable dans sa maison, et qu'il ne sera pas moins implacable contre ces personnes, que s'il avait soutenu, toute sa vie, le dogme de la plus grande liberté ? Il est donc visible que cette philosophie n'en est pas une, et qu'elle se dément elle-même sans aucune pudeur. Allez plus loin: Dites à cet homme que le public le blâme sur une telle action, dont on lui impute le tort ; il vous répondra, pour se justifier, qu'il n'a pas été libre de l'éviter ; et il ne doutera nullement qu'il ne soit excusé aux yeux du monde entier, pourvu qu'il prouve qu'il a agi, non par choix, mais par pure nécessité. Vous voyez donc que cet ennemi imaginaire du libre arbitre est réduit à le supposer dans la pratique, lors même qu'il fait semblant de ne le croire pas.

Fénelon.

HOMME (L') PHYSIQUE,

INTELLIGENT ET MORAL.

A la tête de l'échelle de notre globe, est placé l'homme, chef-d'œuvre de la création terrestre.

Contemplateur des œuvres du Tout-Puissant, votre admiration s'épuise à la vue de ce merveilleux ouvrage; pénétré de la noblesse du sujet, vous voudriez en exprimer fortement toutes les beautés : mais votre pinceau trop faible ne répond pas à la vivacité de vos conceptions.

Comment en effet réussir à rendre avec énergie ces admirables proportions; ce port noble et majestueux; ces traits pleins de force et de grandeur; cette tête ornée d'une agréable chevelure : ce front couvert et élevé; ces yeux vifs et perçants, éloquents interprètes des sentiments de l'âme; cette bouche, siége du ris, organe de la parole; ces oreilles, dont la délicatesse extrême, saisit jusqu'à une nuance de ton; ces mains, instruments précieux, source intarissable de productions nouvelles; cette poitrine ouverte et relevée avec grâce; cette taille riche et dégagée; ces jambes, élégantes colonnes, et qui répondent si bien à l'édifice qu'elles soutiennent, ce pied enfin, base étroite et délicate, mais dont la solidité et les mouvements n'en sont que plus merveilleux?

Si nous entrons ensuite dans l'intérieur de ce bel édifice, le nombre prodigieux de ces pièces, leur surprenante diversité, leur admirable construction, leur harmonie merveilleuse, l'art infini de leur distribution, nous jetteront dans un ravissement, dont nous ne sortirons que pour nous plaindre de ne pas suffire à admirer tant de merveilles.

Les os, par leur solidité et leur assemblage, forment le fondement ou la charpente de l'édifice : les ligaments sont les liens qui unissent ensemble toutes les pièces. Les muscles, comme autant de ressorts, opèrent leur jeu. Les nerfs, en se répandant dans toutes les parties, établissent entre elles une étroite communication. Les artères et les veines, semblables à des ruisseaux, portent partout le rafraîchissement et la vie. Le cœur, placé au centre, est le réservoir ou la principale force destinée à imprimer le mouvement au fluide et à l'entretenir. Les poumons sont une autre puissance, ménagée pour porter dans l'intérieur un air frais, et pour en chasser les vapeurs nuisibles. L'estomac et les viscères, de différents genres, sont les magasins et les laboratoires où se préparent les matières qui fournissent aux réparations nécessaires. Les sens, domestiques prompts et fidèles, avertissent l'âme de tout ce qu'il lui convient de savoir, et servent également à ses jouissances et à ses besoins.

Mais hâtons-nous de considérer l'homme comme être intelligent.

L'homme est doué de raison; il jouit du don de la parole : il revêt ses idées de termes ou de signes arbitraires; et, par cette admirable prérogative, il met entre elles une liaison, qui fait de son imagination et de sa mémoire, un trésor inestimable de connaissances. Par là, l'homme communique ses pensées, et perfectionne toutes ses facultés; par là, il atteint à tous les arts et à toutes les sciences; par là, la nature entière lui est soumise.

Tantôt, d'une voix forte et harmonieuse, il chante, dans un poëme, les vertus d'un héros. Tantôt, d'un coup de pinceau, il change une toile ingrate en une perspective enchantée. Tantôt, le ciseau ou le burin à la main, il anime le marbre et fait respirer le bronze. Tantôt, prenant le plomb et l'équerre, il se construit un palais magnifique. Tantôt, à l'aide d'un microscope qu'il a lui-même inventé, il va découvrir de nouveaux mondes dans des atomes invisibles, ou pénétrer le jeu secret de quelque organe. Tantôt, faisant de ce microscope un télescope, il perce jusque dans les cieux, et va contempler Saturne et ses lunes. Revenu dans sa demeure, il prescrit des lois aux corps célestes, marque leur route, mesure la terre, pèse le soleil. Dirigeant ensuite son vol vers les régions les plus élevées de la métaphysique, il recherche la nature des êtres, examine leurs rapports et l'admirable harmonie qui en résulte, et balançant leurs différentes perfections, il voit se former une chaîne immense qui les embrasse tous.

D'autres fois, moins sublime, mais non moins estimable, l'homme s'occupe des arts qui peuvent pourvoir à ses besoins, ou augmenter ses commodités. Sa raison se fléchit à tout. La terre, cultivée par ses soins, enfante chaque jour de nouvelles productions. Le chanvre et le lin se dépouillent de leur écorce pour lui fournir le vêtement. La brebis lui abandonne sa riche toison, et le ver à soie file pour lui sa première trame. Le métal docile se moule dans ses mains. La pierre s'amollit sous ses doigts. Les arbres les plus grands et les plus forts tombent à ses pieds, et prennent un nouvel être. Tous les animaux sont soumis à ses lois, et les plus féroces même n'insultent point impunément sa couronne. Il fait servir les uns à sa nourriture, les autres à sillonner ses guérets; il fait des autres ses portefaix, ses chasseurs, ses gardes, ses musiciens. Enfin, l'homme se fraye une route hardie, à travers le vaste Océan, et unit, par la navigation, les deux extrémités de la terre.

Un dernier trait de la grandeur de l'homme et de sa suprême élévation sur les animaux, est le commerce qu'il a avec son Créateur par la religion.

Enveloppés des plus épaisses ténèbres, les animaux ignorent la main qui les a formés. Ils jouissent de l'existence, et ne sauraient remonter à l'Auteur de la vie. L'homme seul s'élève à ce divin principe; et, prosterné au pied du trône de Dieu, il adore, dans les sentiments de la vénération la plus profonde et

de la plus vive gratitude, la bonté ineffable qui l'a créé.

Par une suite des éminentes facultés dont l'homme est enrichi, Dieu daigne se révéler à lui, et le mener, comme par la main, dans les routes du bonheur. Les différentes lois qu'il a reçues de la sagesse suprême, sont de grands flambeaux placés, de distance en distance, sur le chemin qui le conduit du temps à l'éternité.

Eclairé par cette lumière céleste, l'homme avance dans la carrière de gloire qui lui est ouverte, et déjà il saisit la couronne de vie et en ceint son front immortel.

Charles Bonnet.

HOMME DE LETTRES (L').

Quel état que celui où, par devoir, on doit être toujours l'interprète de la morale et de la vertu ! Mais, pour être digne de la peindre, il faut la sentir. Le véritable homme de lettres ne se bornera donc point à enseigner la vertu dans ses écrits; on ne verra point ses mœurs contredire ses ouvrages, et lorsqu'un sentiment honnête viendra s'offrir sous sa plume, il ne le repoussera point comme un accusateur. Heureux si, dans la douceur de la vie domestique, il peut épurer son âme ! Heureux si sa maison est le sanctuaire de la nature ! si, tous les jours, il peut aimer ce qu'il honore ! si, tous les jours, il peut serrer dans ses bras un père, une mère, qui répondent à ses caresses et dont la vieillesse adorée n'offre, aux yeux du fils qui la contemple, que l'image des vertus et le souvenir attendrissant des bienfaits !

Dans le monde, simple et sans faste, aussi éloigné de la fausseté que de la rudesse, il parlera aux hommes sans les flatter comme sans les craindre. Il ne séparera point le respect qu'il doit aux titres, du respect que tout homme se doit. Il sait que la dignité des rangs est à un petit nombre de citoyens, mais que la dignité de l'âme est à tout le monde; que la première dégrade l'homme qui n'a qu'elle, que la seconde élève l'homme à qui tout le reste manque. Si la fortune lui donne un bienfaiteur, il remerciera le ciel d'avoir un devoir de plus à remplir. A ses ennemis, il opposera le courage et la douceur; à l'envie, le développement de ses talents; à la satire, le silence; aux calomniateurs, sa vertu. La vertu, dans un cœur noble, se nourrit par la liberté. Il sera donc libre, et sa liberté sera de n'obéir qu'à l'honneur, de ne craindre que les lois.

Jouirait-il de cette indépendance, s'il pouvait ouvrir son âme au désir de la fortune et au vil intérêt? Non : l'intérêt et la liberté se combattent. Homme de lettres, si tu as de l'ambition, ta pensée devient esclave, et ton âme n'est plus à toi. Va, la richesse ne cherche pas les hommes libres, elle ne pénètre pas dans les solitudes; elle ne court pas après la vertu, elle fuit surtout la vérité. Si tu t'occupes de fortune, tu te mets toi-même à l'enchère; crains de calculer bientôt le prix d'une bassesse et le salaire d'un mensonge. Si ton âme est noble, ta fortune est l'honneur; ta fortune est l'estime de ta patrie, l'amour de tes concitoyens, le bien que tu peux faire. Si elle ne te suffit pas, renonce à un état que tu déshonores. Tu serais à la fois vil et malheureux, tourmenté et coupable, tu serais trop à plaindre.

Que le véritable homme de lettres est différent ! Tout ce qui trouble et agite les autres hommes n'a point d'empire sur lui. Il ne court point après les récompenses; la sienne est dans son cœur. Si les richesses s'offrent à lui, il s'honore par leur usage; si elles s'éloignent, il s'honore par sa pauvreté. Ainsi les jours se succèdent, ainsi les années s'écoulent entre le bonheur et la paix. Enfin la tranquille vieillesse vient couronner ses travaux. Il voit le dernier terme sans remords et sans trouble. Il tourne les yeux vers la patrie dont il se sépare. Elle l'a honoré, elle le regrette. Il voit la postérité qui s'avance pour recevoir son nom. Si, ramenant ses regards sur lui-même, il parcourt toutes les pensées de sa vie, il n'en trouve aucune qu'il désirât pouvoir effacer; toutes ont été utiles, toutes consacrées au bonheur des hommes. La douce idée de l'avenir se joint à celle du passé, et répand la sérénité sur ses derniers moments. Il meurt, mais ses pensées vivent, et feront encore quelque bien à la terre, lorsque ses cendres mêmes ne seront plus. Telle est la carrière de l'homme de lettres citoyen : en est-il une où la gloire soit plus douce, et laisse au fond d'un cœur honnête une satisfaction plus touchante et plus pure.

Thomas.

HOMME DE LETTRES (L') VÉRITABLE.

On n'est pas précisément homme de lettres, parce qu'on a beaucoup lu et beaucoup écrit, qu'on possède les langues, qu'on a fouillé les ruines de l'antiquité; parce qu'enfin on est orateur, poëte ou historien. On n'est pas toujours philosophe pour avoir fait des traités de morale, sondé les profondeurs de la métaphysique, atteint les hauteurs de la plus sublime géométrie, révélé les secrets de l'histoire naturelle, deviné le système de l'univers.

Le savant instruit, et rendu meilleur par ses livres; voilà l'homme de lettres. Le sage, vertueux et chrétien, voilà le philosophe.

Ce n'est donc pas la profession seule des lettres et des sciences qui en fait la gloire et l'utilité. S'il était vrai que, dans le siècle où nous vivons, dans ce siècle enivré de l'esprit philosophique et de l'amour des arts, l'abus des talents, le mépris de la religion, et la haine de l'autorité fussent le caractère dominant de nos productions, n'en doutons pas, la postérité, ce juge impartial de tous les siècles, prononcerait souverainement que nous n'avons eu qu'une fausse littérature et qu'une vaine philosophie.

En vain ce siècle se vanterait-il lui-même d'être un siècle de lumière, de raison et de goût : ses propres monuments serviraient bientôt à le confondre. Les bibliothèques,

les cabinets des curieux, ces dépôts durables de la sagesse et du délire de l'esprit humain, ne justifieraient que trop l'accusation et le jugement. Ici, ce serait une suite immense de libelles scandaleux, de vers insolents, d'écrits frivoles ou licencieux. Là, dans la classe des philosophes, se verrait un long étalage d'opinions hasardées, de systèmes ouvertement impies, ou d'allusions indirectes contre la religion. Ailleurs, l'histoire nous présenterait des faits malignement déguisés, des anecdotes imaginaires, des traits satiriques contre les choses les plus saintes et contre les maximes les plus saines du gouvernement. Tout, en un mot, dans ces livres multipliés à l'infini, porterait l'empreinte d'une littérature dépravée, d'une morale corrompue, et d'une philosophie altière, qui sape également le trône et l'autel.

Avec de tels guides, vainement courons-nous après le bonheur. Ce fantôme s'évanouit dans le tourbillon d'idées confuses où l'on croyait le fixer. Il ne nous en reste que de l'inquiétude, de l'agitation, et qu'un vide immense qui s'agrandit toujours devant nos désirs.

Peut-être que cette philosophie, qui n'a point l'art de nous procurer une vie heureuse, a du moins le secret de nous apprendre à mourir. Mais c'est où l'insuffisance et la faiblesse de son appui se démontrent plus que jamais. Qu'offre-t-elle, dans leurs derniers moments, aux infortunés qu'elle a séduits? Quel soulagement apporte-t-elle aux douleurs du corps, aux troubles de l'esprit? Que nous fait-elle envisager? La matérialité de l'âme et l'espérance de sa destruction. Je dis l'espérance, car aucun des partisans de cette monstrueuse philosophie n'a osé parler encore de certitude à cet égard. D'où il arrive qu'aux approches de la mort, la plupart des incrédules, mal affermis dans leur doctrine, passent de l'incertitude au désespoir, et que les plus courageux sont ceux qui tombent alors dans un étourdissement stupide, ou dans une morne insensibilité. Le Franc de Pompignan.

HOMMES (les) ILLUSTRES

DU CHRISTIANISME.

Dans un siècle où l'on semble mettre le savoir avant la vertu, et le bel esprit avant les bonnes mœurs, rien ne saurait être plus funeste à la religion que cette fausse pensée, qu'elle est le partage des hommes simples et crédules; qu'avec une critique éclairée, quelque force de raison et un peu de philosophie, on sait bien s'élever au-dessus de la croyance vulgaire; qu'à la vérité le Christianisme comptait autrefois parmi ses sectateurs des personnages fameux par leur génie comme par leurs vertus, mais que c'étaient là des Chrétiens de circonstance et non de conviction, dominés par les préjugés de l'enfance, guidés par l'intérêt, contenus par la politique, et que, dans tous les cas, elle n'avait pas encore brillé, cette philosophie qui devait être la gloire du XVIII^e^ siècle, et dissiper toutes les erreurs pour établir le règne de la seule vérité.

Ecoutez nos penseurs modernes, ils vous diront sans détour qu'eux seuls possèdent les trésors de la science; qu'avant eux la raison était en quelque sorte éclipsée dans les ombres du mensonge et de la superstition, et que, dans la réalité, l'ère de l'esprit humain ne commence qu'à l'époque de leur heureuse apparition sur la terre. Dans les Chrétiens de tous les âges, ils ne voient qu'un peuple de crédules et de superstitieux. Si vous rappelez les Chrétiens de l'Eglise naissante, si vous faites observer que sans doute ils ne durent pas abandonner une religion aussi douce, aussi commode pour les passions, aussi profondément enracinée que le paganisme, pour embrasser une doctrine aussi pure, aussi sévère, aussi environnée de périls et de persécutions que celle de l'Evangile, sans y être comme entraînés par les motifs les plus puissants, on répond que ces Chrétiens étaient des hommes ignorants et grossiers, sans lettres, sans critique, incapables de réflexion et d'examen. Si vous rappelez ces personnages illustres qui ont brillé dans les premiers âges du Christianisme, et qui sont connus sous le nom de Pères de l'Eglise, un jeune incrédule serait tenté peut-être de sourire de pitié, de se figurer des théologiens barbares, sans goût et sans politesse, qui disserteront pesamment sur des subtilités scolastiques, et dont ne doit guère s'inquiéter un homme d'esprit. Enfin, si vous rappelez cette suite de beaux génies qui, depuis la renaissance des lettres en Europe, ont professé le Christianisme, on se permettra d'élever des doutes sur leur croyance; on la présentera comme suspecte ou comme peu éclairée, ou bien on n'y verra que le tribut payé par de grands hommes à la faiblesse humaine. Mais les beaux esprits incrédules du siècle qui vient de finir, et ceux qui se déclarent leurs disciples, voilà les dignes précepteurs du genre humain; voilà ceux qui, environnés de nouvelles lumières, fruit de nouvelles découvertes, ont le droit de se faire écouter comme les oracles de la raison.

Avec quelle avidité une jeunesse inconsidérée écoute ces agréables mensonges! comme elle se plaît dans ces assertions vagues et perfides qui tendent à la débarrasser du joug d'une religion importune pour des passions chéries. Si la jeunesse rencontre des hommes distingués dans le monde savant et littéraire, qui soient irréligieux, leur réputation de savoir et de lumières la subjugue; elle oublie tout ce que la religion compte pour elle de grands hommes dans les siècles passés; elle se persuade que la foi ne peut s'allier avec la science et les lumières, et volontiers elle dirait :

Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres.

Discutons ces prétentions de la moderne incrédulité.

Est-il vrai que la primitive Eglise n'était

composée que de Chrétiens pris dans les dernières classes de la société?

Si quelque bel esprit incrédule nous faisait observer que les apôtres, choisis par Jésus-Christ pour être les premiers fondateurs de sa religion, étaient des hommes sans éducation et sans lettres, loin de le désavouer, nous le confesserions hautement. Oui, les apôtres, par leur naissance et leur condition, n'avaient que l'ignorance en partage; ils n'avaient pas été formés dans les écoles de Rome et d'Athènes; ils n'étaient pas initiés dans les secrets de la nature; ils étaient étrangers à la politique, sans puissance, sans richesse, sans crédit: et voilà, certes, un étrange phénomène que douze ignorants, que quelques pêcheurs des bords du Jourdain, plus grossiers et moins rusés que ceux qui habitent les rives de nos fleuves, aient commencé dans le monde religieux et moral cette étonnante révolution qui dure et se perpétue depuis dix-huit siècles, et que tous les sages de la Grèce ensemble eussent à peine osé tenter dans une seule cité. Déjà nous avons fait voir, dans un discours particulier, que cela seul décèle dans le Christianisme une force toute divine.

Que si quelque sage du siècle faisait observer encore avec un superbe dédain que les apôtres cherchaient à éclairer les pauvres, les ignorants, les hommes obscurs de la classe du peuple, loin de rougir pour la religion, nous revendiquerions ici pour elle un titre de gloire qui lui est propre, et qui l'élève si haut au-dessus de la philosophie humaine. Non, la religion n'a pas seulement éclairé quelques écoles fréquentées par les riches et les heureux du siècle; ses divines leçons étaient faites pour tous. Descendue du Père commun de tous les hommes, elle devait porter dans toutes les classes du genre humain la lumière, la vertu et les consolations; ce qui a fait dire à saint Augustin que Dieu s'était montré aux hommes avec une bonté en quelque sorte populaire, *populari quadam clementia.*

Mais enfin est-il vrai que l'Eglise naissante n'ait eu de partisans que dans les classes les plus pauvres et les plus obscures? L'incrédulité le suppose; l'histoire dit le contraire.

J'ouvre nos Evangiles: je vois que Jésus-Christ, même pendant sa vie, compta parmi ses disciples Nicodème, un des chefs de sa nation; Zachée, homme riche et chef des publicains; Jaïre, prince de la Synagogue; Joseph d'Arimathie, noble décurion, et beaucoup des principaux d'entre les Juifs, que la crainte empêchait de se déclarer ouvertement pour lui. Voyez les apôtres, commençant leur mission au milieu de la Judée; déjà ils comptent parmi leurs disciples des riches qui vendent leurs possessions pour en soulager les indigents et les malheureux; même une troupe de prêtres, c'est-à-dire ce qu'il y avait de plus éclairé dans la nation, se soumet à l'Evangile. Suivez les apôtres dans leurs courses évangéliques, vous trouverez parmi les païens ou les Juifs convertis, sur le chemin de Gaza, l'officier de la reine d'Ethiopie, homme puissant et surintendant de ses trésors; à Césarée, le centurion Corneille; à Paphos, Sergius Paulus, proconsul romain; à Athènes, Denis, membre de l'Aréopage; à Ephèse, Apollo, homme éloquent, et encore ces hommes curieux des secrets de la nature, à qui saint Paul fait brûler leurs livres d'une science frivole et d'une valeur considérable; à Corinthe, Crispus, chef de la Synagogue; Eraste, trésorier de la ville; à Rome, plusieurs de la maison de César; à Thessalonique, ces Juifs assez habiles pour comparer la loi chrétienne avec les livres de l'Ancien Testament; à Colosse, ceux qui étaient assez instruits pour qu'il fallût les avertir de ne pas se laisser séduire par une vaine et fausse philosophie; en divers lieux, enfin, ces femmes distinguées par leur naissance et leur qualité, que saint Paul et saint Pierre exhortent à s'abstenir de frisures élégantes et de parures magnifiques.

Il est manifeste que tous ces Chrétiens que je viens de nommer n'étaient pas des ignorants, ni des hommes de néant; et, sans doute, il en était bien d'autres de la même condition, dont les noms ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Parmi nos écrivains sacrés, on compte saint Luc; il était médecin de profession, et son style plus pur annonce un esprit qui avait reçu une éducation plus soignée que les autres évangélistes. Saint Paul était savant dans sa secte, et il n'était pas étranger aux lettres humaines, puisqu'il cite des passages de trois poëtes païens, d'Euripide, d'Aratus et d'Epiménide; l'historien des apôtres nous fournit, ce semble, une preuve de son éloquence, lorsqu'il nous apprend qu'à Lystre, les habitants le prirent pour Mercure, parce que c'est lui qui portait la parole. Je puis citer encore les Clément de Rome, les Ignace d'Antioche, les Polycarpe de Smyrne, disciples des apôtres mêmes, dont nous avons quelques écrits, et qui furent les martyrs de la religion, après en avoir été les défenseurs. Aussi les apôtres venaient à peine de finir leur carrière, qu'un païen, Pline le jeune, gouverneur de Bithynie, dans une lettre à Trajan, que tout le monde peut lire, lui fait observer que le Christianisme s'était répandu parmi les personnes de tout âge, de tout rang et de toute condition, *omnis ordinis.* Où donc l'incrédulité a-t-elle trouvé que, dans son origine, le Christianisme n'eut pour sectateurs que des hommes nés dans les conditions les plus basses et les moins éclairées?

Les Grecs, enflés d'une vaine sagesse, se glorifiaient dans la science de leurs philosophes et dans l'éloquence de leurs orateurs. Voilà pourquoi saint Paul écrivait aux Corinthiens que toute cette sagesse humaine avait été impuissante pour tirer les peuples de leur ignorance et de leur égarement; qu'afin de mieux faire éclater la force

de sa parole, Dieu n'avait pas choisi pour l'annoncer les doctes et les savants du siècle, mais qu'il avait appelé les moins sages selon le monde pour confondre les sages, les faibles pour confondre les puissants; que, parmi les Chrétiens appelés à la foi, il n'y en avait pas beaucoup de distingués par la naissance, la science et les dignités, *non multi;* mais il ne dit pas qu'il ne s'en trouvait pas de cette classe : c'est la remarque d'Origène. Hé! messieurs, il en était et il en est encore de la société chrétienne comme de la société civile; le plus grand nombre de ceux qui la composent ne sont pas des savants, des orateurs, des puissants, des riches; cela doit être, d'après l'inégalité des conditions, dans toutes les sociétés humaines. Ainsi le fait avancé sur l'ignorance et la grossièreté des premiers Chrétiens est manifestement faux.

FRAYSSINOUS.

HOSPICE DU MONT-SAINT-BERNARD.

A la fin d'avril 1755, j'allais au Piémont par la route du grand Saint-Bernard. Vers les quatre heures de l'après-midi, la petite caravane avec laquelle j'avais franchi ce dangereux passage, parvint au sommet de la montagne; et, après avoir réparé ses forces dans l'hospice élevé au milieu de ce désert, elle se remit en marche pour coucher le même soir à la vallée d'Aoste. Déjà le soleil avait perdu sa chaleur, et le ciel même sa sérénité : des nuages commençaient à se traîner le long des cimes des rochers, et s'amoncelaient dans les gorges étroites de cette solitude. Au sommet des Alpes, une soirée nébuleuse amollit le courage; je me décidai à passer la nuit avec les religieux hospitaliers qui partageaient mes pressentiments.

Ils ne nous trompèrent point. A six heures, ce plateau glacé fut presque enseveli dans les ténèbres; les nuées poussées par un vent de nord-ouest avec la rapidité d'une flèche, tourbillonnaient autour de l'enceinte des rochers; déjà retentissait le bruit lointain des avalanches; et des atomes de neige serrée, divisée comme la poussière, soit en se détachant des montagnes, soit en tombant du ciel, en interceptaient la faible lumière, et voilaient tous les objets d'alentour.

Tandis qu'auprès d'un bon feu je questionnais le supérieur du couvent sur les suites de l'ouragan, les religieux hospitaliers étaient allés remplir leurs devoirs de circonstance, ou plutôt exercer leurs vertus de tous les jours : chacun avait pris son poste de dévouement dans ces Thermopyles glaciales, non pour y repousser des ennemis, mais pour y tendre une main secourable aux voyageurs perdus, de tout rang, de toute nation, de tout culte, et même aux animaux chargés de leur bagage. Quelques-uns de ces sublimes solitaires gravissaient les pyramides de granit qui bordent leur chemin, pour y découvrir un convoi dans la détresse, et pour répondre aux cris de secours; d'autres frayaient le sentier enseveli sous la neige fraîchement tombée, au risque de se perdre eux-mêmes dans les précipices, tous bravant le froid, les avalanches, le danger de s'égarer, presque aveuglés par les tourbillons de neige, et prêtant une oreille attentive au moindre bruit qui leur rappelait la voix humaine.

Leur intrépidité égale leur vigilance; aucun malheureux ne les appelle en vain, ils le retirent étouffé sous les débris des avalanches, ils le raniment agonisant de froid et de terreur, ils le transportent sur les bras, tandis que leurs pieds glissent sur la glace ou plongent dans les neiges : la nuit, le jour, voilà leur ministère. Leur pieuse sollicitude veille sur l'humanité, dans ces lieux maudits de la nature, où ils présentent le spectacle habituel d'un héroïsme qui ne sera jamais célébré par nos flatteurs.

Depuis une heure entière, cinq religieux et leurs domestiques étaient sur la trace des voyageurs, lorsque l'aboiement des chiens nous annonça leur retour. Compagnons intelligents des courses de leurs maîtres, ces dogues bienfaisants vont à la piste des malheureux; ils devancent les guides, et le sont eux-mêmes : à la voix de ces fidèles auxiliaires, le voyageur transi reprend l'espérance, il suit leurs vestiges toujours sûrs. Lorsque des éboulements de neige, aussi promps que l'éclair, engloutissent un passager, les dogues du Saint-Bernard le découvrent sous l'abîme, et y conduisent les religieux qui retirent le cadavre, et souvent le rendent à la vie.

Bientôt l'hospice s'ouvrit à dix personnes épuisées de froid, de lassitude et de frayeur. Leurs conducteurs oublièrent leurs propres fatigues; et, depuis le linge le plus blanc jusqu'aux liqueurs les plus restaurantes, tout ce que l'hospitalité la plus attentive peut offrir de secours, tout ce qu'on ne rassemblerait qu'à force d'argent dans les auberges de nos villes, fut prêt dans l'instant, distribué sans distinction, employé avec autant d'adresse que de sensibilité.

MALLET-DUPAN.

HOTEL DES INVALIDES.

En traitant de l'influence du Christianisme dans les arts, il n'est besoin ni de subtilité, ni d'éloquence; les monuments sont là pour répondre aux détracteurs du culte évangélique. Il suffit, par exemple, de nommer Saint-Pierre de Rome, Sainte-Sophie de Constantinople, et Saint-Paul de Londres, pour prouver qu'on est redevable à la religion des trois chefs-d'œuvre de l'architecture moderne.

Le Christianisme a rétabli dans l'architecture, comme dans les autres arts, les véritables proportions. Nos temples, moins petits que ceux d'Athènes, et moins gigantesques que ceux de Memphis, se tiennent dans ce sage milieu où règnent le beau et le goût par excellence. Au moyen du *dôme*, inconnu des anciens, la religion a fait un mélange de ce que l'ordre gothique a de

hardi, et de ce que les ordres grecs ont de simple et de gracieux.

Ce dôme, qui se change en *clocher*, dans la plupart de nos églises, donne à nos hameaux et à nos villes un caractère moral que ne pouvaient avoir les cités antiques. Les yeux du voyageur viennent d'abord s'attacher sur cette flèche religieuse dont l'aspect réveille une foule de sentiments et de souvenirs : c'est la pyramide funèbre autour de laquelle dorment les aïeux ; c'est le monument de joie où l'airain sacré annonce la vie du fidèle ; c'est là que les époux s'unissent ; c'est là que les Chrétiens se prosternent au pied des autels, le faible pour prier le Dieu de force, le coupable pour implorer le Dieu de miséricorde, l'innocent pour chanter le Dieu de bonté. Un paysage paraît-il nu, triste, désert, placez-y un clocher champêtre ; à l'instant tout va s'animer : les douces idées de *pasteur* et de *troupeau*, d'asile pour le voyageur, d'aumône pour le pèlerin, d'hospitalité et de fraternité chrétienne, vont naître de toutes parts.

Plus les âges qui ont élevé nos monuments ont eu de piété et de foi, plus ces monuments ont été frappants par la grandeur et la noblesse de leur caractère. On en voit un exemple remarquable dans l'hôtel des *Invalides* et dans *l'École militaire :* on dirait que le premier a fait monter ses voûtes dans le ciel à la voix du siècle religieux, et que le second s'est abaissé vers la terre à la parole du siècle athée.

Trois corps de logis, formant avec l'église un carré long, composent l'édifice des *Invalides*. Mais quel goût dans cette simplicité ! quelle beauté dans cette cour, qui n'est pourtant qu'un cloître militaire, où l'art a mêlé les idées guerrières aux idées religieuses, et marié l'image d'un camp de vieux soldats aux souvenirs attendrissants d'un hospice ! C'est à la fois le monument du *Dieu des* armées et du *Dieu de l'Evangile*. La rouille des siècles qui commence à le couvrir lui donne de nobles rapports avec ces vétérans, ruines animées, qui se promènent sous ses vieux portiques. Dans les avant-cours, tout retrace l'idée des combats : fossés, glacis, remparts, canons, tentes, sentinelles. Pénétrez-vous plus avant, le bruit s'affaiblit par degrés, et va se perdre à l'église, où règne un profond silence. Ce bâtiment religieux est placé derrière les bâtiments militaires ; comme l'image du repos et de l'espérance, au fond d'une vie pleine de troubles et de périls.

Le siècle de Louis XIV est peut-être le seul qui ait bien connu ces convenances morales, et qui ait toujours fait dans les arts ce qu'il fallait faire, rien de moins, rien de plus. L'or du commerce a élevé les fastueuses colonnades de l'hôpital de Greenwich, en Angleterre ; mais il y a quelque chose de plus fort et de plus imposant dans la masse des Invalides. On sent qu'une nation qui bâtit de tels palais pour la vieillesse de ses armées a reçu la puissance du glaive, ainsi que le sceptre des arts. CHATEAUBRIAND.

HUMILITE (L').

Il y a deux sortes d'humilité, selon saint Bernard, une humilité d'esprit et de connaissance, par laquelle, après s'être considéré tel qu'on est, convaincu de sa corruption et de sa faiblesse, on s'estime indigne de tout honneur ; et une humilité de cœur et de charité, par laquelle on se dépouille volontairement de ses propres avantages ; et renvoyant à Dieu la gloire de tout, bien loin de se glorifier des bonnes qualités qu'on n'a pas, on oublie et l'on cache même celles qu'on a. Or, Jésus-Christ n'a pu pratiquer cette première humilité, parce qu'étant né de Dieu, inséparable d'avec lui, plein de grâce et de vérité, et rempli de la Divinité même qui habitait en lui corporellement, *il n'a pas cru que ce fût une usurpation et une injustice de se croire égal à son Père ; mais il n'a pas laissé de s'anéantir par un abaissement volontaire, prenant la forme d'un esclave* (*Philipp.* II, 5-8), pour le salut et pour l'édification des hommes. C'est la doctrine de saint Paul. De sorte que si Jésus-Christ est humble, ce n'est pas qu'il reconnaisse en lui aucun défaut, mais c'est qu'il fuit les mouvements de son cœur ; ce n'est pas par une nécessité de jugement, mais par une libre inclination de volonté.

L'homme, au contraire, trouve en lui-même la source de son humiliation. Il a beau se cacher et se dissimuler ce qu'il est, il sent bien qu'il n'a que le néant en partage ; et dans l'orgueil qui le domine, il faut qu'il soit humble malgré lui. La vanité le trompe, il est vrai ; mais il y a dans le fond de l'âme des principes d'équité naturelle qui le désabusent. L'amour-propre lui fait des portraits avantageux de lui-même ; mais la conscience, plus hardie et plus fidèle, le représente tel qu'il est. Il sort du milieu des ténèbres et des nuages que forment ses passions une lumière importune et secrète qui lui découvre jusqu'aux plus sombres replis de son âme. Une main invisible lève tous les voiles qu'une présomption artificieuse avait tirés sur ses défauts. Enfin il ne se connaît pas, mais il ne saurait se méconnaître, et le murmure du mensonge, qui le flatte au dehors, ne saurait étouffer la voix de la vérité qui le condamne et qui l'humilie au-dedans. Ce qui faisait dire autrefois à un prophète, que *l'humiliation est comme un centre, où tout l'homme doit aboutir*.

S'il se regarde en lui-même, il ne trouvera qu'illusion dans ses sens, égarement dans son imagination, aveuglement dans son esprit, corruption dans sa volonté, incertitude dans ses résolutions, inconstance dans ses désirs, impuissance dans ses actions. S'il respire, c'est le souffle de Dieu qui l'anime ; s'il marche dans ses voies, c'est sa Providence qui le guide ; s'il fait de bonnes œuvres, il en est redevable à sa grâce ; s'il pèche, il est sujet à sa justice ; s'il est absous, il tient le pardon de sa seule miséricorde. Quel déréglement serait-ce, si notre orgueil

tenait contre tant de vérités qui le combattent !

Mais ce n'est pas encore assez ; on peut être convaincu des raisons qu'on a de s'humilier sans être humble. L'humilité véritable ne s'arrête pas à l'esprit et à la connaissance, elle doit passer jusqu'à l'action. C'est alors qu'elle porte à mépriser les pompes mondaines ; qu'elle empêche de murmurer des mauvais succès, et de se glorifier des bons ; qu'elle fait descendre les grands, par la douceur et la compassion, dans la discussion charitable des besoins et des misères des petits, en leur persuadant ces maximes de l'Ecriture, que les riches sont faits pour les pauvres ; que les rois, selon saint Paul, sont les ministres de Dieu, pour faire du bien de sa part aux peuples, et que leur grandeur ne consiste pas tant au pouvoir de leur commander qu'au pouvoir de leur être utiles. Sans ces dispositions, se prosterner devant les pauvres, et leur laver les pieds, ce serait une simple cérémonie de bienséance, et non pas un acte de religion. Ce ne serait pas suivre l'exemple de Jésus-Christ, mais la tradition de vos ancêtres ; et quelque abaissement extérieur qui parût, ce serait représenter tout au plus, mais non pas imiter, l'humilité de Jésus-Christ. Cependant les grands y sont obligés, je vous l'ai fait voir, mais c'est en cela que consiste leur véritable grandeur.

L'humilité que je vous propose est une vertu qui n'a point de faste ; mais elle n'a point de bassesse : ses actions sont simples et modestes, mais ses effets et ses récompenses sont magnifiques ; et si elle n'excite pas l'admiration des hommes, elle attire les grâces de Dieu, qui, selon l'Ecriture, *résiste aux superbes, et répand ses faveurs sur ceux qui sont humbles* (*Jac.*, IV, 6).

L'esprit de Dieu confirme cette vérité par la bouche du plus sage de tous les rois, lorsqu'il dit que l'humiliation suit le superbe, et que la gloire est le partage de l'humble de cœur. Le superbe ne cherche point à faire de bonnes actions, il n'en veut faire que d'éclatantes. Il aime la réputation de la vertu, et néglige la vertu même. Il ne s'étudie point à régler sa raison, mais à tourner celle des autres à son avantage. Il cherche son repos au milieu d'une troupe de flatteurs intéressés qui l'environnent et qui le louent. Moins en peine de ce qu'il doit devenir après sa mort, que de ce qu'on dira de lui pendant sa vie, par de fausses vertus, il veut s'établir une fausse réputation. Il affronte la péril et la mort même pour je ne sais quelle vanité qu'il croit pouvoir faire passer après lui dans la mémoire des hommes. Ainsi il confesse tacitement qu'il a besoin d'une gloire qui lui manque, et qu'il cherche hors de lui-même ; et s'assujettissant au jugement incertain des hommes, il se rend esclave de ceux-là même au-dessus desquels il veut s'élever. L'humble au contraire ne pense qu'à ce que Dieu juge de lui : *Sa gloire*, selon saint Paul, *est le témoignage que lui rend sa conscience* (II *Cor.* I, 12) ; il se défie de lui-même, mais il met son espérance en Dieu, fondé sur la fermeté de ses paroles et sur la fidélité de ses promesses ; et lorsqu'il reconnaît qu'il n'est rien et qu'il ne peut rien, animé d'une sainte confiance, il dit avec l'Apôtre, *que sa force se consomme en son infirmité, et qu'il peut tout en celui qui le glorifie.* (*Philipp.* IV, 13.)

FLÉCHIER.

II

IDOLATRIE (L').

Les peuples s'étant séparés, emportèrent chacun sous son nouvel hémisphère, le souvenir de la faute et la promesse de sa réparation. Dans la suite des temps, l'orgueil de la science enferma au fond des sanctuaires la vérité, l'enveloppa d'un voile mythique. L'homme se plut à cacher à l'homme la première nécessité de sa destination. Les traditions paternelles souvent ne lui furent transmises que sous la forme allégorique. Peut-être pour la préserver de l'altération qu'elle eût subie dans la version populaire, on décomposa la grande vérité du dogme. Ses faits, ses enseignements accessibles aux communes intelligences, furent représentés en signes d'une valeur ésotérique. Au lieu de simplifier on symbolisa.

Le sens caché restant incompris pour la multitude, elle finit par adresser à l'emblème, les hommages dus à l'être qu'il représentait.

Les prêtres, les initiés adoraient l'objet, et les peuples le signe. Ces défigurations insensiblement amenèrent l'idolâtrie. L'idolâtrie s'attacha comme une lèpre à certaines nations et se transmit de race en race sur le sol qu'elles occupaient. Les peuplades limitrophes des terres d'Israël adoraient le soleil, les constellations, de monstrueux emblèmes ; et les Hébreux montrèrent une opiniâtre inclination à partager leurs erreurs. Moïse et Mahomet ont dénoncé trop formellement, à plus de deux mille ans de distance, l'idolâtrie incurable de certaines régions, pour ne pas la reconnaître tenace et rebelle dans les mêmes lieux où elle prit naissance. Le prophète de la Mecque a, sans le vouloir, rendu témoignage aux prophètes de Jérusalem ; et le *Koran* est venu confirmer la *Sagesse*. Mais il ne faut point violenter la raison, repousser l'histoire, les récits de nos missionnaires et ne voir dans tout cet univers, jusqu'à la venue du Sauveur, qu'un abrutissement stupide, et croire que les plus grands génies de l'antiquité aient adoré bêtement des bêtes, des légumes, des minéraux.

Quand les Israélites, habitués aux rits égyptiens et peu familiers au culte pur de la divinité, demandèrent à Aaron de leur

faire des dieux qui marchassent devant eux, celui-ci n'osant, par faiblesse, résister aux irritables volontés d'un peuple à tête dure, lui fit un veau en or. Aaron prit pour idole la lettre secrète de l'unité divine; le veau, signe hiéroglyphique d'un seul dieu, parce qu'il naît seul, qu'il est l'emblème de la fécondité, de l'abondance (les vaches grasses du songe de Pharaon).

Cette image fut donc la représentation d'un attribut du Créateur, l'unité, et non une divinité même. Il en est ainsi des prétendus dieux de l'Egypte, cynocéphales, ibis, scarabées, chats, crocodiles, serpents, etc.; ces figures, d'abord simples lettres hiératiques, honorées comme telles par les prêtres, furent ensuite adorées par la foule. — Le scarabée représentait la régénération, la vie renouvelée. — Le lion versant l'eau par les pattes, indiquait l'époque des ablutions, la crue du fleuve. L'homme à tête d'ibis désignait l'inondation. — Le lotus en marquait une époque. — Le crocodile en exprimait une autre, celle où l'eau devenait bonne à boire. Il signifiait en propres termes, *eau potable*, parce que, lorsqu'arrivait la décroissance du Nil, et que le limon rouge, les immondices flottant à sa surface, disparaissaient, au nord de l'Heptanomide, se montraient alors les crocodiles, sur les terres inondées, et dès ce moment on usait sans crainte de l'eau du fleuve. Le crocodile marquait une époque; il servait pour ainsi dire de nilomètre; il fut donc représenté dans l'écriture sacerdotale. Le peuple le mit au rang des choses sacrées, mais n'imagina point que ce reptile amphibie fût un dieu.

« Les Egyptiens avaient choisi, dit Champollion, parmi toutes les classes des êtres vivants qu'ils nourrissaient, un animal qu'ils consacraient à chacune des divinités... Ces animaux consacrés avaient, selon les idées de ce peuple, soit par leur forme, soit par leurs qualités distinctives, réelles ou supposées, des rapports directs avec l'être mythique dont ils étaient les images vivantes dans les temples. Ce fut au dieu, et non à l'animal, son emblème, qu'on adressa directement les offrandes et les prières. »

Ni la Phénicie, ni l'Egypte ne furent le berceau de l'idolâtrie; elle prit naissance en Chaldée. Le culte des astres sortit de leur étude. Les traditions de l'Orient font descendre de Ninus ces erreurs ; leur source remonte peut-être plus haut. — Nous lisons que Nachor et Tharé, père d'Abraham, avaient adoré des dieux étrangers. Lorsque Abraham quittant la Chaldée se rendit en Egypte, l'idolâtrie n'y régnait point encore. Pharaon, averti en songe que Sara, qu'il avait enlevée, n'est point la sœur, mais l'épouse d'Abraham, la lui remet aussitôt, et lui reproche de l'avoir exposé à la colère de Dieu. — En Phénicie, le roi de Gérar, Abimélec reconnaît aussi le vrai Dieu. — Le roi de Salem, Melchisédec, prêtre du Très-Haut, offrit en sacrifice du pain et du vin lorsque Abraham eut délivré Lot des mains de Chodorlahomor et de ses alliés. —Le Koueiu atteste qu'en Chine « les anciens empereurs honoraient le Chang-ti (le Seigneur suprême) et les esprits des clartés, et qu'ils les servaient respectueusement. »

Ce fut par contagion et non par épidémie que s'étendit l'infection idolâtre. — Au rapport de Sanchoniaton, il n'y eut en Phénicie aucun hiérophante avant le fils de Tabion. Il tourna en allégories les choses sacrées, et confia sa méthode aux prêtres, qui la transmirent à leurs successeurs. Selon Hérodote, Mélampe instruit par les Egyptiens d'un grand nombre de cérémonies, les introduisit dans la Grèce; apprit à ses habitants le nom de Bacchus et les pratiques de son culte. — C'est ainsi que de proche en proche s'étendit la fable.

Le dogme primitif étant commenté à l'aide de figures, se trouva extérieurement déformé et même travesti, suivant les mœurs opposées des nations; mais dans sa substance, il demeura conforme au type général. — Le fond des diverses mythologies resta identique. Croire que les prêtres de l'Inde ou de l'Egypte aient enseigné la divinité d'un animal, d'un légume, ce serait étrangement méconnaître l'état de leur civilisation. « A qui persuadera-t-on, demande M. Jomard, que le magnifique temple d'Edfoû ait été élevé en l'honneur d'une brute, sans autre objet que d'y brûler perpétuellement de l'encens devant elle, et de faire tomber une province entière à ses pieds? Quoi! les mêmes hommes qui avaient des notions si étendues sur le système cosmique, et qui cultivaient toutes les sciences naturelles, auraient été livrés à une aussi vile superstition que désavouerait la plus profonde ignorance? »

Il résulte des observations de Fréret, de Grozier, et des remarques de Parisot, que les anciens Chinois, les mages et les Perses n'étaient point adorateurs des statues ; qu'ils leur rendaient un culte purement symbolique.

Les Siamois, les Indous ont aussi expliqué aux missionnaires les hommages dont leurs déités de métal sont l'objet : c'est plutôt une vérité emblématique qu'une adoration réelle. On rencontre parmi ces peuples nombre d'esprits grossiers incapables de s'élever au-dessus des figures qu'embrasse le regard, mais leur superstition ne doit pas être confondue avec leur religion même. Il faut bien se garder de ressembler à ces sectaires qui osent nous taxer d'idolâtrie, parce que nous honorons dans nos églises les images des saints, et que nos bons campagnards, nos matelots ont de naïves préférences pour telle statue ou telle chapelle. Ainsi à Chartres, c'est la Vierge de la corniche et non la Vierge de l'autel, que le Beauceron aime à prier. A Marseille, c'est Notre-Dame de la Garde et non celle de la cathédrale, qu'invoque le marin en péril.

Certainement l'idolâtrie fut très-répandue et très-aveugle, surtout par la pratique; mais il est pourtant à remarquer qu'en général tous ces peuples qui se courbaient

devant une pierre, attendaient un grand réparateur, et que même leurs sacrifices cruels témoignent de la catholicité de leur mythe.

ROSELLY DE LORGUES.

ILDEFONSE (s.),

ARCHEVÊQUE DE TOLEDE.

Saint Ildefonse fut une de ces natures d'élite qui semblent avoir une origine céleste plutôt que terrestre, et angélique plutôt qu'humaine. La vertu, l'innocence, la candeur paraissaient innées en cette âme toute virginale et pure. Dès le berceau, Ildefonse fut un modèle de sainteté; son enfance fut sans tache, et son adolescence aussi. Les mœurs de sa jeunesse furent irréprochables ; et l'âge que tant d'autres abandonnent aux dérèglements et jettent en proie au démon, il le consacra, lui, aux exercices de la piété la plus fervente et aux études qui ornent, fortifient et développent l'intelligence. Et son but, dans ces travaux, n'était pas de briller par un vain éclat d'orgueil, mais d'acquérir des armes pour défendre la cause de Dieu et celle de Marie qu'il aimait tendrement. Aussi une des prières qu'il adressait le plus souvent à cette Vierge, Reine de son cœur et Dame de ses pensées, était celle-ci, que l'Eglise met dans sa liturgie à la bouche de tous ses enfants, quand ils l'ont saluée par l'*Ave Regina :* Daignez, daignez, Vierge sacrée, me permettre de vous louer et donnez-moi d'être fort contre vos ennemis.: *Dignare me laudare te, Virgo sacrata ; da mihi virtutem contra hostes tuos.* « Agréez-moi, répétait souvent saint Ildefonse, agréez-moi, ô Mère de Dieu, comme le défenseur de vos augustes privilèges et comme le panégyriste de vos suprêmes grandeurs ; que je vous loue par ma conduite, par mes actes et par la pureté de mes mœurs ! Mais que je vous loue aussi par mes paroles, par mes discours et dans de pieux écrits ; je vous consacre mon cœur et toutes ses affections ; mais je vous consacre aussi mon esprit et toutes ses puissances ; je vous consacre ma plume et tout ce qu'elle écrira; ayez tout cela pour agréable, et faites que je devienne un digne champion de votre gloire, un bon soldat de votre armée : *Dignare me laudare te, Virgo sacrata.* Revêtez-moi de force contre vos ennemis, qui sont aussi les miens : *Da mihi virtutem contra hostes tuos.* Que je sois invulnérable à toutes les attaques dont je serai l'objet, et à l'abri de tous les traits qu'ils lanceront contre moi ; obtenez-moi même la grâce de renverser leurs bataillons et de faire triompher de leur noire malice et de leurs odieux mensonges la cause de votre honneur et de vos prérogatives. *Da mihi virtutem contra hostes tuos.* »

Ainsi priait le plus souvent le pieux Ildefonse au pied des autels de Marie. Cette prière monta jusqu'au trône de la Vierge divine à laquelle elle s'adressait ; car celui dont les lèvres exhalèrent cet encens de l'âme devint un ange de pureté, un digne fils de la Vierge et un de ses plus nobles preux, par son ardeur à la défendre contre l'erreur, qui, de son temps, attaqua en Espagne le premier et le plus beau fleuron de sa couronne, sa perpétuelle virginité. Devenu, en récompense de son profond savoir, et bien plutôt encore de sa piété éminente, archevêque de Tolède, il lutta énergiquement, par paroles et par écrits, contre la doctrine impie d'Helvidius et de Jovinien, doctrine que plusieurs cherchaient alors à répandre et à accréditer, et contre laquelle il fit un livre remarquable, intitulé : *De la perpétuelle Virginité de Marie.*

Cette Vierge qui, non plus que son Fils, ne laisse sans récompense rien de ce qu'on fait pour elle, voulut lui en témoigner sa satisfaction d'une manière éclatante.

Un jour de l'Assomption, le saint pontife s'étant levé vers le milieu de la nuit pour aller à l'église présider les Matines, se dirigea, escorté de tout son clergé, vers la maison de Dieu. Mais ceux qui, à la tête du cortége, ouvrirent la porte du saint lieu, furent tout à coup éblouis par l'éclat d'une vive lumière qui remplissait l'auguste enceinte. A cette vue, ils eurent peur et prirent la fuite. Mais le digne prélat, qui pouvait dire avec l'Apôtre : *Nihil mihi conscius sum*, « Je ne me sens coupable de rien, » avança d'un pas ferme et pénétra résolument dans l'intérieur de l'édifice. Il alla même à travers ces abondantes et merveilleuses clartés jusqu'à la chapelle de la Vierge.

Là, de nouveaux prodiges devaient frapper ses regards et lui prouver combien il était aimé du ciel ; car, dans la chaire du haut de laquelle il avait coutume d'instruire et de bénir son peuple, était la Mère de Dieu elle-même, toute brillante de beauté. Ayant levé les yeux plus haut, il vit autour de Marie, et au-dessus de sa royale et divine personne, toute l'abside du temple remplie d'une nuée de vierges qui chantaient en chœur des cantiques, comme on chante seulement au ciel. Fixant alors sur leur Reine un regard humble et modeste, il l'entendit lui dire : « Continue, cher Ildefonse, bon et zélé serviteur, à bien faire ton devoir, et reçois de ma main, comme gage de ma tendre affection pour toi, une récompense que je t'apporte des trésors de mon Fils. Ce vêtement est béni ; et il t'enveloppera, il te pénétrera de grâce. Mais ne t'en sers que le jour de ma plus grande fête ; et parce que, comme un sage et fidèle serviteur, tu as toujours eu les yeux sur moi, et que ma louange a toujours découlé de tes lèvres dans le cœur de tes ouailles, je veux que, dès cette vie, on sache que tu me plais ; et, pour cela, on te verra orné de ce riche vêtement dont je te gratifie ; et dans l'éternité, tu partageras la gloire et le bonheur des élus. »

Ce disant, elle disparut avec toutes les vierges dont elle était accompagnée. La lumière étincelante dont l'église était remplie disparut en même temps.

On voit encore, dit-on, dans le magnifique trésor de la cathédrale de Tolède, la chasu-

ble, et, selon d'autres, l'aube que la sainte Vierge donna en cette circonstance au défenseur de sa perpétuelle virginité. L'étoffe ou le tissu en est d'une blancheur et d'un travail admirables. Jamais archevêque de Tolède n'osa depuis, si l'on en croit quelques historiens, s'asseoir dans la chaire qu'occupa alors la Mère de Dieu.

Cette apparition est un fait si authentique et si certain, que le pape Grégoire XIII a approuvé un Office commémoratif de cette descente de la Vierge dans l'église de Tolède, qui célèbre cet événement si glorieux pour elle et pour un de ses pontifes, le 24 janvier, jour où saint Ildefonse reçoit un culte public dans tout l'univers chrétien.

Paul Sausseret.

IMMORTALITÉ ou NÉANT.

Que tout ce qui existe sur la terre de brigands, d'assassins, de fourbes, d'imposteurs, de tyrans, de scélérats, se réunissent; qu'ils s'assemblent de toutes les parties de l'univers. Et vous qui, sur le trône, ou sous le toit d'une humble chaumière, dans nos villes ou dans nos campagnes, chérissez encore le nom de la vertu, rassemblez-vous aussi; un mot de votre part va révéler aux sages la vérité la plus importante du genre humain. Je n'exigerai point que vous la connaissiez vous-même cette vérité; tout ce que je demande, c'est que vous nous disiez où votre cœur désire la trouver.

Répondez les premiers, vous dans qui la vertu reconnaît ses enfants. Soit que cet univers n'ait été pour vous qu'une vallée de larmes, soit que vos jours se soient écoulés dans la joie et dans l'abondance, dites-nous quel serait l'objet de vos désirs? Si vous aviez vous-mêmes vos destins à former, cette âme, que nul crime ne souille, serait-elle immortelle?... Quelles acclamations, quelle ardeur! quels transports! Oui, l'homme de bien, oui, sans exception, tous les sages désirent ardemment de survivre à ce corps de poussière et de fange; il n'en est pas un seul qui ne gagne à l'immortalité (1).

Répondez à présent, vous fléaux des empires et des sociétés, Néron, Domitien, Cromwel, Cartouche, Ravaillac, homicides, empoisonneurs, parricides, répondez: Voudriez-vous survivre à vos forfaits, et paraître à la mort devant le Dieu de la justice? Je ne demande point si vous le redoutez encore, ou si vous avez pu étouffer les cris d'une conscience qui vous en menaçait. Répondez, oui ou non. Désirez-vous le néant pour votre âme, ou l'immortalité?... Oui, qu'elle périsse avec le corps cette âme: vos cœurs ont invoqué contre elle la mort et le néant.

La vérité n'est plus un mystère pour moi: les vœux et les besoins de la vertu me l'ont manifestée. Je savais qu'il n'est point dans la nature de cause assez puissante pour détruire mon âme; je savais qu'un Dieu juste et bon ne l'anéantit point. Mais que tout doute disparaisse, il ne m'est plus possible d'hésiter: un Dieu n'a pas réglé mon sort sur les désirs du crime; la voix de la vertu a dicté ses arrêts. Mon âme est immortelle. Toi, vain sage, qui crois lire tes destinées dans les vœux de l'impie, puisses-tu être suivi partout de ces hommes qui trouvent, dans tes dogmes, l'objet de leurs désirs. Applaudis-toi de ton cortége, mais afin que ta honte égale ton triomphe, regarde autour de toi dans ton école, et nomme tes disciples.

L'abbé Barruel.

IMMORTALITÉ DE L'AME.

Lorsque saint Augustin a dit que nous étions un mystère à nous-mêmes, il a sans doute compris, sous le voile qui couvre pour nous une infinité d'objets, l'impossibilité où nous sommes de déterminer, non-seulement l'origine de notre âme, mais encore de découvrir ce qu'elle est. En effet, ce souffle de la Divinité qui nous anime, cette portion de nous-mêmes qui nous rend capables d'aimer et de connaître, nous sont entièrement inconnus. Nous ne savons comment se forment ses désirs, ses craintes, ses espérances, ni comment elle peut se donner à elle-même ses idées et ses images. Personne jusqu'ici n'a pu comprendre comment cet être spirituel, si éloigné par sa nature de la matière, a pu lui être uni en nous par des liens si indissolubles, que ces deux substances ne forment plus qu'un même tout, et que les biens et les maux de l'une deviennent ceux de l'autre.

Mais de ce que notre âme est pour nous une énigme, sa réalité n'en existe pas moins; et cette vérité reconnue, celle de son immortalité ne saurait être raisonnablement révoquée en doute. Car si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous pouvons nous promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux? Si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire, et laissent-ils toujours un fond d'ennui et de tristesse dans notre cœur? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans la félicité des sens et de la chair? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre? d'où vient que les richesses l'inquiètent; que les honneurs le fatiguent; que les plaisirs le lassent; que les sciences le confondent et irritent sa curiosité, loin de la satisfaire; que la réputation le gêne et l'embarrasse; que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de

(1) « Tenez-vous toujours en état de croire la Religion vraie, et vous n'en douterez jamais. »
J. J. Rousseau.

son cœur et lui laisse encore quelque chose à désirer? Tous les autres êtres, contents de leur destinée, paraissent heureux à leur manière dans la situation où l'auteur de la nature les a placés : les astres, tranquilles dans le firmament, ne quittent point leur séjour pour aller éclairer une autre terre ; la terre, réglée dans ses mouvements, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place; les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser qu'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre ; tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature ; l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs : l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer.

D'où vient cela, ô homme? Ne serait-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé ; que vous êtes fait pour le ciel ; que votre cœur est plus grand que le monde ; que la terre n'est pas votre patrie, et que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien pour vous? Répondez si vous pouvez, ou plutôt interrogez votre cœur, et vous serez fidèle.

En second lieu, si tout meurt avec le corps, qui est-ce qui a pu persuader à tous les hommes de tous les siècles et de tous les pays que leur âme était immortelle? d'où a pu venir au genre humain cette idée étrange de l'immortalité? un sentiment si éloigné de la nature de l'homme, puisqu'il ne serait né que pour les fonctions des sens, aurait-il pu prévaloir sur la terre? Car si l'homme, comme la bête, n'est fait que pour le temps, rien ne doit être plus incompréhensible pour lui que la seule idée d'immortalité. Des machines pétries de boue, qui ne devraient que vivre et n'avoir pour objet qu'une félicité sensuelle, auraient-elles jamais pu ou se donner ou trouver en elles-mêmes de si nobles sentiments et des idées si sublimes? Cependant cette idée si extraordinaire est devenue l'idée de tous les hommes ; cette idée si opposée même aux sens, puisque l'homme, comme la bête, meurt tout entier à nos yeux, s'est établie sur toute la terre ; ce sentiment, qui n'aurait pas dû même trouver un inventeur dans l'univers, a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples, les plus sauvages comme les plus cultivés, les plus polis comme les plus grossiers, les plus infidèles comme les plus soumis à la foi.

Car, remontez jusqu'à la naissance des siècles, parcourez toutes les nations, lisez l'histoire des royaumes et des empires ; écoutez ceux qui reviennent des îles les plus éloignées : l'immortalité de l'âme a toujours été et est encore la croyance de tous les peuples de l'univers. La connaissance d'un seul Dieu a pu s'effacer sur la terre ; sa gloire, sa puissance, son immensité ont pu s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur et dans l'esprit des hommes ; des peuples entiers et sauvages peuvent vivre encore sans culte, sans religion, sans Dieu dans ce monde ; mais ils attendent tous un avenir ; mais le sentiment de l'immortalité de l'âme n'a pu s'effacer de leur cœur ; mais ils se figurent tous une région que nos âmes habiteront après notre mort ; et, en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas se sentir eux-mêmes.

Or, d'où vient que des hommes si différents d'humeur, de culte, de pays, de sentiments, d'intérêts, de figure même, et qui à peine paraissent entre eux de même espèce, conviennent tous pourtant en ce point, et veulent tous être immortels? Ce n'est pas ici une collusion : car comment ferez-vous convenir ensemble tous les hommes de tous les pays et de tous les siècles? Ce n'est pas ici un préjugé de l'éducation : car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples ; le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte : car, outre que c'est la religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur ; les hommes se le sont persuadé eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres ; et, seul depuis le commencement des choses, il a passé des pères aux enfants et s'est toujours maintenu sur la terre. O vous qui croyez être un amas de boue, sortez donc du monde, où vous vous trouvez seul de votre avis ; allez donc chercher dans une autre terre des hommes d'une autre espèce, et semblables à la bête : ou plutôt ayez horreur de vous-même de vous trouver comme seul dans l'univers, de vous révolter contre toute la nature, de désavouer votre propre cœur ; et reconnaissez dans un sentiment commun à tous les hommes l'impression commune de l'auteur qui les a formés.

Enfin, et je finis avec cette dernière raison, la société universelle des hommes, les lois qui nous unissent les uns aux autres, les devoirs les plus sacrés et les plus inviolables de la vie civile, tout cela n'est fondé que sur la certitude d'un avenir. Ainsi, si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de face sur la terre. Si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnaissance, ne sont donc plus que des erreurs populaires, puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte et d'espérance ne nous lie ; qui vont demain retomber dans le néant, et qui ne sont déjà plus. Si tout meurt avec nous, les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux, sont donc des noms de théâtre, et de vains titres qui nous abusent, puisque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'est plus un lien durable ; que nos pères, qui nous ont précédés, ne sont plus ; que nos enfants ne seront point nos successeurs : car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite ; que la société sa-

crée des noces n'est plus qu'une union brutale, d'où, par un assemblage bizarre et fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

Que dirai-je encore ? Si tout meurt avec nous, les annales domestiques et la suite de nos ancêtres ne sont donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons plus d'aïeux, et que nous n'aurons plus de neveux ; les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles ; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus ; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire ; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent, et qui n'appartient à personne ; les dernières intentions des mourants, si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout; et, pour tout dire en un mot, si tout meurt avec nous, les lois sont donc une servitude insensée ; les rois et les souverains, des fantômes que la faiblesse des peuples a élevés ; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes ; la loi des mariages, un vain scrupule ; la pudeur, un préjugé ; l'honneur et la probité, des chimères ; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, et des noms que la politique des législateurs a inventés.

Voilà où se réduit la philosophie sublime des impies : voilà cette force, cette raison, cette sagesse qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, et l'univers entier retombe dans un affreux chaos ; et tout est confondu sur la terre ; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées ; et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent ; et la discipline des mœurs périt ; et le gouvernement des Etats et des empires n'a plus de règle ; et toute l'harmonie du corps politique s'écroule ; et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force, plus d'autre frein que leurs passions et la crainte de l'autorité, plus d'autres liens que l'irréligion et l'indépendance, plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies.

MASSILLON.

IMMORTALITE DE L'AME.

On a, depuis soixante ans, assez plaidé la cause du désespoir et de la mort : j'entreprends de défendre celle de l'espérance. Quelque chose me presse d'élever la voix et d'appeler mon siècle en jugement. Je suis las d'entendre répéter à l'homme : tu n'as rien à craindre, rien à attendre, et tu ne dois rien qu'à toi. Il le croirait peut-être enfin ; peut-être qu'oubliant sa noble origine, il en viendrait jusqu'à se regarder, en effet, comme *une masse organisée qui reçoit l'esprit de tout ce qui l'environne et de ses besoins, jusqu'à dire à la pourriture : Vous êtes ma mère; et aux vers : vous êtes mes frères et mes sœurs ;* peut-être qu'il se persuaderait réellement être affranchi de tout devoir envers son auteur ; peut-être que ses désirs même s'arrêteraient aux portes du tombeau, et que, satisfait d'une frêle supériorité sur les brutes, passant comme elles sans retour, il s'honorerait de tenir le sceptre du néant. Je veux le briser dans sa main ; qu'il apprenne ce qu'il est, qu'il s'instruise de sa grandeur, aussi bien que de sa dépendance. On s'est efforcé d'en détruire les titres : vaine tentative ! ils subsistent, on les lui montrera. Ils sont écrits dans la nature ; tous les siècles les y ont lus, tous, même les plus dépravés. Je les citerai à comparaître, et on les entendra proclamer l'existence d'une vraie religion. Qui osera les démentir et opposer à leur témoignage ses pensées d'un jour ? Nous verrons qui l'osera, quand tout à l'heure, réveillant les générations éteintes, et convoquant les peuples qui ne sont plus, ils se lèveront de leur poussière pour venir déposer en faveur des droits de Dieu et des immortels destins de l'homme.

Et pourquoi périrait-il ? qui l'a condamné? Sur qui juge-t-on qu'il finisse d'être ? Ce corps qui se décompose, ces ossements, cette cendre, est-ce donc l'homme ? Non, non, et la philosophie se hâte trop de sceller la tombe. Qu'elle nous montre des parties distinctes dans la pensée, alors nous comprendrons qu'elle puisse se dissoudre. Elle ne l'a pas fait, elle ne le fera jamais ; jamais elle ne divisera l'idée de justice, ni ne la concevra divisée en différentes portions ayant entre elles des rapports de grandeur, de forme et de distance ; elle est une, ou elle n'est point. Et le désir, l'amour, la volonté, voit-on clairement que ce soient des propriétés de la matière, des modifications de l'étendue ? Voit-on clairement qu'une certaine disposition d'éléments composés produise le sentiment essentiellement simple, et qu'en mélangeant des substances inertes, il en résulte une substance active, capable de connaître, de vouloir et d'aimer ? Merveilleux effet de l'organisation ! Cette boue que je foule aux pieds n'attend qu'un peu de chaleur, un nouvel arrangement de ses parties, pour devenir de l'intelligence, pour embrasser les cieux, en calculer les lois, pour franchir l'espace immense, et chercher par delà tous les mondes non-seulement visibles, mais imaginables, un infini qui la satisfasse : atome à l'étroit dans l'univers !

Certes, je plains les esprits assez faibles pour croupir dans ces basses illusions ; que si encore ils s'y complaisent, s'ils redoutent d'être détrompés, je n'ai point de termes pour exprimer l'horreur et le mépris qu'inspire une pareille dégradation.

Et que disent-ils cependant ? Ils appellent les sens en témoignage ; ils veulent que la vie s'arrête là où s'arrêtent les yeux : semblables à des enfants qui, voyant le soleil descendre au-dessous de l'horizon, le croi-

raient à jamais éteint. Mais, quoi ! sont-ils donc les seuls qu'ait frappés le triste spectacle d'organes en dissolution ? sont-ils les premiers qui aient entendu le silence du sépulcre ? Il y a six mille ans que les hommes passent comme des ombres devant l'homme, et néanmoins le genre humain, défendu contre le prestige des sens par une foi puissante et par un sentiment invincible, ne vit jamais dans la mort qu'un changement d'existence, et, malgré les contradictions de quelques esprits abusés par d'effroyables désirs, il conserva toujours, comme un dogme de la raison générale, une haute tradition d'immortalité. Que ceux-là donc qui la repoussent, se séparent du genre humain et s'en aillent à l'écart porter aux vers leur pâture, un cœur palpitant d'amour pour la vérité, la justice, et une intelligence qui connaît Dieu. LAMENNAIS.

IMMORTALITE DE L'AME

DEMONTREE PAR LES FAITS DE CONSCIENCE.

Quand il n'y aurait d'autres preuves de l'existence de Dieu que les merveilles de la nature, ces preuves sont si fortes, qu'elles suffiraient pour convaincre tout homme qui ne cherche que la vérité. Mais si ceux qui nient la Providence ne peuvent expliquer sans elle les mystères de la création, ils sont encore plus embarrassés pour répondre aux objections de leur propre cœur. En renonçant à l'Etre suprême, ils sont obligés de renoncer à une autre vie ; et cependant leur âme les agite, elle se présente, pour ainsi dire, devant eux et les force, en dépit des sophistes, à confesser son existence et son immortalité.

Qu'on nous dise d'abord, si l'âme s'éteint au tombeau, d'où nous vient ce désir de bonheur qui nous tourmente ? Nos passions ici-bas se peuvent aisément rassasier : l'amour, l'ambition, la colère, ont une plénitude assurée de jouissance ; le besoin de félicité est le seul qui manque de satisfaction comme d'objet, car on ne sait ce que c'est que cette félicité qu'on désire. Il faut convenir que, si tout est matière, la nature s'est ici étrangement trompée : elle a fait un sentiment qui ne s'applique à rien.

Il est certain que notre âme demande éternellement ; à peine a-t-elle obtenu l'objet de sa convoitise, qu'elle demande encore : l'univers entier ne la satisfait point. L'infini est le seul champ qui lui convienne ; elle aime à se perdre dans les nombres, à concevoir les plus grandes comme les plus petites dimensions. Enfin, gonflée et non rassasiée de ce qu'elle a dévoré, elle se précipite dans le sein de Dieu, où viennent se réunir les idées de l'infini en perfection, en temps et en espace ; mais elle ne se plonge dans la Divinité que parce que cette Divinité est pleine de ténèbres : *Deus absconditus*. Si elle en obtenait une vue distincte, elle la dédaignerait, comme tous les objets qu'elle mesure. On pourrait même dire que ce serait avec quelque raison : car si l'âme s'expliquait bien le principe éternel, elle serait ou supérieure à ce principe, ou du moins son égale. Il n'en est pas de l'ordre des choses divines comme de l'ordre des choses humaines : un homme peut comprendre la puissance d'un roi sans être un roi ; mais un homme qui comprendrait Dieu serait Dieu.

Or, les animaux ne sont point troublés par cette espérance que manifeste le cœur de l'homme ; ils atteignent sur-le-champ à leur suprême bonheur : un peu d'herbe satisfait l'agneau, un peu de sang rassasie le tigre. Si l'on soutenait, d'après quelques philosophes, que la diverse conformation des organes fait la seule différence entre nous et la brute, on pourrait tout au plus admettre ce raisonnement pour les actes purement matériels ; mais qu'importe ma main à ma pensée lorsque, dans le calme de la nuit, je m'élance dans les espaces pour y trouver l'ordonnateur de tant de mondes ? Pourquoi le bœuf ne fait-il pas comme moi ? ses yeux lui suffisent ; et quand il aurait mes pieds ou mes bras, ils lui seraient pour cela fort inutiles. Il peut se coucher sur la verdure, lever la tête vers les cieux, et appeler par ses mugissements l'être inconnu qui remplit cette immensité. Mais non : préférant le gazon qu'il foule, il n'interroge point, au haut du firmament, ces soleils qui sont la grande évidence de l'existence de Dieu. Il est insensible au spectacle de la nature, sans se douter qu'il est jeté lui-même sous l'arbre où il repose comme une petite preuve de l'intelligence divine. Donc la seule créature qui cherche au dehors, et qui n'est pas à soi-même son tout, c'est l'homme.

S'il est impossible de nier que l'homme espère jusqu'au tombeau ; s'il est certain que les biens de la terre, loin de combler nos souhaits, ne font que creuser l'âme et en augmenter le vide, il faut en conclure qu'il y a quelque chose au delà du temps. *Vincula hujus mundi*, dit saint Augustin, *asperitatem habent veram, jucunditatem falsam ; certum dolorem, incertam voluptatem ; durum laborem, timidam quietem ; rem plenam miseriæ, spem beatitudinis inanem.* « Le monde a des liens pleins d'une véritable âpreté et d'une fausse douceur ; des douleurs certaines, des plaisirs incertains ; un travail dur, un repos inquiet ; des choses pleines de misères, et une espérance vide de bonheur. » Loin de nous plaindre que le désir de félicité ait été placé dans ce monde et son but dans l'autre, admirons en cela la bonté de Dieu. Puisqu'il faut tôt ou tard sortir de la vie, la Providence a mis au delà du terme un charme qui nous attire, afin de diminuer nos terreurs du tombeau : quand une mère veut faire franchir une barrière à son enfant, elle lui tend de l'autre côté un objet agréable pour l'engager à passer.

La conscience fournit une seconde preuve de l'immortalité de notre âme. Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme

la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable ? Pourquoi le remords est-il si terrible, qu'on préfère de se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu plutôt que d'acquérir des biens illégitimes ? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre ? Le tigre déchire sa proie, et dort ; l'homme devient homicide, et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraye ; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est mobile et inquiet ; il n'ose regarder le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y lire des caractères funestes. Ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter : il voit, au milieu de la nuit, des lueurs menaçantes ; il est toujours environné de l'odeur du carnage ; il découvre le goût du poison dans le mets qu'il a lui-même apprêté ; son oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence ; et sous les vêtements de son ami, lorsqu'il l'embrasse, il croit sentir un poignard caché...

Après avoir parlé du remords qui suit le crime, il serait inutile de parler de la satisfaction qui accompagne la vertu. Le contentement intérieur qu'on éprouve en faisant une bonne œuvre n'est pas plus une combinaison de la matière que le reproche de la conscience, lorsqu'on commet une méchante action, n'est la crainte des lois.

Si des sophistes soutiennent que la vertu n'est qu'un amour-propre déguisé et que la pitié n'est qu'un amour de soi-même, ne leur demandons point s'ils n'ont jamais rien senti dans leurs entrailles, après avoir soulagé un malheureux, ou si c'est la crainte de retomber en enfance qui les attendrit sur l'innocence du nouveau-né. La vertu et les larmes sont pour les hommes la source de l'espérance et la base de la foi : or comment croirait-il en Dien, celui qui ne croit ni à la réalité de la vertu ni à la vérité des larmes ?

Nous penserions faire injure aux lecteurs en nous arrêtant à montrer comment l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu se prouvent par cette voix intérieure appelée conscience. « Il y a dans l'homme, dit Cicéron, une puissance qui porte au bien et détourne du mal, non-seulement antérieure à la naissance des peuples et des villes, mais aussi ancienne que ce Dieu par qui le ciel et la terre subsistent et sont gouvernés ; car la raison est un attribut essentiel de l'intelligence divine, et cette raison, qui est en Dieu, détermine nécessairement ce qui est vice ou vertu. »

CHATEAUBRIAND.

IMPIES.

Les impies et les libertins s'offensent de Jésus-Christ et de sa doctrine : je parle de ces hommes sans foi et sans discipline, dont un apôtre dit qu'ils ne croient pas en Jésus-Christ, et qui regardent Dieu comme menteur. Ils ne veulent ni lois qui les retiennent, ni juge qui les condamne, ni vérité qui les convainque, ni remords qui les inquiète. S'ils disent un bon mot, c'est aux dépens de la religion. S'ils ont de l'esprit, ce n'est que pour donner aux choses, même les plus saintes, un tour ridicule. Ils ne reconnaissent de Providence que lorsqu'ils en murmurent dans leur adversité ; ils ne parlent de Dieu que lorsqu'ils le blasphèment dans leur colère : dites-leur que vous croyez ce que croit l'Eglise, ils s'imaginent que c'est ou par simplicité ou par bienséance : prouvez-leur la religion, ils attribuent ce qu'il y a de fort à votre raison et à votre esprit ; ce qu'il y a de faible, ils l'imputent à la cause que vous soutenez : s'ils remarquent quelque impureté dans les pratiques du christianisme, ils se font, du relâchement qu'ils voient dans la discipline, un sujet de douter de la doctrine. Tantôt ils pensent qu'on ne croit pas ce qu'on enseigne quand on ne fait pas ce qu'on dit ; tantôt qu'on est bien aise d'enseigner aux autres ce qu'on est résolu de ne pas faire soi-même, et toujours Jésus-Christ est méprisé et sa religion offensée.

Vous croyez peut-être qu'ils allèguent de fortes raisons ? Quelle raison peut-il y avoir contre Jésus-Christ et contre sa foi ? tout leur savoir ne consiste qu'à donner de mauvais noms à de bonnes choses. Ils croient être plaisants et habiles quand ils ont appelé la foi crédulité ; les lois de Dieu, politique humaine ; l'humilité, bassesse ; la patience, lâcheté ; la révélation, artifice ; la mortification, mélancolie. Y a-t-il rien de si faible ? Cependant on se sait bon gré d'avoir dit de pareilles choses. On est applaudi dans les compagnies : ceux mêmes qui ont encore de la foi et de la religion dans le cœur se contrefont, et croient que, pour avoir l'air du monde, il faut paraître aussi profanes que d'autres. Cela s'appelle être habile, et savoir à propos secouer le joug. Dussé-je me tromper, je dois ce respect à mes auditeurs, de croire qu'il n'y en a point de ce caractère : que ne puis-je même supposer qu'il ne s'en trouve ni dans les cours des rois, ni dans les armées !

Si j'avais à les convaincre, je leur dirais avec saint Augustin : Ames extravagantes non moins qu'incrédules, croyez-vous nous avoir bien réjouis, quand vous avez dit que notre âme n'est que du vent et de la fumée ? Ce serait un malheur qu'il faudrait pleurer durant tout le cours de la vie ? Pourquoi préférez-vous votre propre sens à l'autorité de Dieu même ? pourquoi mettez-vous au hasard ce qui vous est d'une si grande conséquence, je veux dire votre salut ? il viendra ce temps fatal où, le charme étant dissipé, vous verrez de près les portes de l'éternité malheureuse qui vous attend. Peut-être alors connaissant, mais trop tard, le véritable état de l'avenir et du passé, vous demanderez vainement cette foi que vous avez éteinte, ces sacrements que vous avez méprisés, cette

grâce dont vous vous êtes rendus indignes : peut-être remplis des funestes idées de votre incrédulité, vous en serez touchés, mais vous n'en serez pas convertis ; peut-être prendrez-vous entre vos mains ce Jésus-Christ crucifié qui vous a si long-temps servi de scandale ! endurcissez-vous tant qu'il vous plaira, formez-vous un cœur de fer et d'airain, ce cœur s'amollira malgré vous, et vous reprochera le mépris que vous aurez fait de la religion, lorsque vous ne serez plus en état de la pratiquer.

Mais j'interromps ce discours. Il faut pour eux une voix plus forte que celle de l'exhortation : Dieu, dont la grâce peut les éclairer : puisse-t-il prendre soin de les convertir ! Puissent-ils eux-mêmes connaître le malheur d'une âme qui n'a point de part au royaume de Jésus-Christ ! puissent-ils se persuader cette vérité, que c'est une folie de ne point penser à sa fin dernière, qu'il n'y a entre eux et l'enfer qu'un petit espace de vie, et qu'il n'y a que deux sortes de personnes en ce monde, qui puissent être raisonnables, ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connaissent, ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connaissent pas encore. Je parlerai ailleurs d'une autre sorte d'esprits, qui ne sont pas corrompus, mais qui ne laissent pas d'être égarés.

FLÉCHIER.

INAUGURATION D'UN CHEMIN DE FER.

DISCOURS PRONONCÉ PAR SON EM. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI, A LILLE, EN 1846.

S'il est un spectacle digne de fixer les regards du ciel et de la terre, c'est bien sans doute celui qu'offrent les sociétés humaines, lorsque, représentées par leurs nobles chefs, elles viennent faire hommage des conquêtes de la pensée et des découvertes de la science au Dieu de qui émanent toutes les grandes conceptions, et demander pour leurs œuvres à la religion ces bénédictions puissantes qui les élèvent à la dignité d'une chose sacrée !

Non, jamais le génie de l'homme ne se montre plus fort et plus grand qu'alors qu'il s'incline devant l'éternel foyer d'où lui vient la lumière, et jamais ses ouvrages ne se produisent avec un caractère plus imposant et plus solennel, qu'au moment où ils appellent l'intervention d'une puissance supérieure qui leur donne un dernier sceau et une dernière consécration. Et la raison en est simple autant que profonde. Car, d'une part, Dieu est le révélateur suprême : nous croyons inventer, et c'est son souffle qui nous inspire ; ce que nous appelons nos créations sont des rayonnements de sa lumière dans notre intelligence ; et de l'autre, les œuvres de l'homme, même les plus admirables, portent toujours avec elles quelque chose de cette imperfection et de cette infirmité inhérentes à notre nature, et qui demande à être purifié, protégé, sauvegardé par une influence divine.

Notre siècle l'a bien compris. Il a sans doute son caractère, son esprit, des tendances et des allures qui lui sont propres. Avouons-le, il a ses faiblesses et ses erreurs. Mais on lui doit cette justice, qu'à aucune époque les sociétés publiques n'ont manifesté un empressement plus spontané à consacrer l'inauguration de leurs monuments, par un hommage à la Divinité et un acte de foi à sa Providence. Ainsi par une action et une réaction sublimes, *tout don parfait, tout bien excellent*, à quelque ordre qu'ils appartiennent, *descendent du Père de toute lumière* (*Jac.* I, 17), et remontent à leur Auteur ; et de même qu'à l'origine du monde Dieu conduisit devant le premier homme, comme devant le roi de la création, les animaux de la terre, pour qu'il leur fît reconnaître son empire, en leur imposant un nom ; l'homme, à son tour, amène aux pieds de Dieu, frémissantes mais soumises, comme un tribut de ses facultés exercées et perfectionnées, les forces de la nature qu'il a su dompter et assouplir à ses usages.

Quel plus illustre exemple du religieux instinct qui porte nos sociétés modernes à proclamer les droits et à réserver la part de Dieu dans les travaux de l'intelligence, que cette imposante assemblée où nous voyons représentées toutes les grandeurs, toutes les gloires, toutes les forces de la patrie ; la majesté du trône par des princes braves et généreux ; les pouvoirs politiques, l'armée, la magistrature, la science, les lettres, le commerce, l'industrie, la haute finance, par des noms que l'Europe connaît et qui ont déjà leur place marquée dans l'histoire ? Ah ! c'est qu'en effet l'objet de cette cérémonie ne reste pas au-dessous du concours de tant d'illustrations et de tant de splendeurs ! Il s'agit d'inaugurer la mise en circulation d'une de ces grandes voies de communication qui abrègent les distances, augmentent la valeur du premier de nos capitaux, le temps, et semblent ajouter à la durée de la vie de l'homme en multipliant ses jouissances, et en reculant les limites de son activité ; il s'agit d'ouvrir une ligne de chemin de fer au long parcours, le plus long de toutes celles que possède la France : une ligne destinée à relier non plus seulement les provinces à la capitale, mais la capitale elle-même et le royaume entier aux plus riches contrées de l'Europe, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre !

La question des chemins de fer a été étudiée tour à tour sous toutes ses faces par les hommes pratiques comme par les hommes de la science. La politique y a vu un gage de plus de concorde et de paix entre les nations ; le commerce, l'industrie, une voie plus sûre et plus prompte, ouverte au transport des produits, à l'échange et à l'écoulement des marchandises ; l'économie politique un moyen de verser d'une contrée à l'autre le trop plein des productions, et d'élever à un niveau commun le bien-être de tous les peuples ; la philosophie, un véhicule puissant et rapide pour la diffusion des lumières et la propagation des idées civilisatrices. La

religion a aussi son mot à dire sur cette grave question. Des hommes sincèrement dévoués à sa cause ont paru craindre pour elle cette impulsion nouvelle donnée à l'activité humaine, ce contact universel des esprits et des idées, comme devant amener l'inévitable résultat d'un affaiblissement sensible des croyances et des mœurs. Nous oserons dire à cet égard toute notre pensée. Nous ne partageons point ces alarmes.

S'il est en nous une conviction profonde, c'est que toutes les grandes découvertes, qui déplacent les bornes anciennes et changent les relations connues entre les hommes, ont pour cause première l'action bienfaisante de la Providence, laquelle, à des époques marquées par sa sagesse, fait faire un pas à l'humanité vers le terme que lui assignent ses desseins éternels. Aussi voyons-nous presque toujours leur origine se perdre comme dans un nuage mystérieux; en sorte que si l'on demande à l'histoire le nom du premier inventeur, l'histoire hésite ou se tait. C'est le secret de Dieu. Or, la religion, fille du Ciel, qu'a-t-elle à redouter des œuvres du Ciel? Peut-elle admettre que son auteur se contredira lui-même, en l'exposant à des épreuves plus fortes que sa constitution divine? Sans doute l'action de la vapeur, appliquée à nos chars et à nos navires, transportera et plus vite et plus loin le mal comme le bien, le mensonge comme la vérité. Sans doute, comme les découvertes de l'imprimerie et du Nouveau Monde, elle élargira le champ de bataille où luttent éternellement le rationalisme et la foi; mais la victoire n'est pas douteuse : car Dieu même y a engagé sa parole, et *la vérité de Dieu demeure à jamais.* (*Psal.* cxvi, 2.) La lumière arrive à nos yeux par les mêmes milieux que traversent les tonnerres et les orages. En accélérant la marche de ce qu'on appelle les idées nouvelles, on prête aussi des ailes à l'Evangile. La course de l'apôtre ne sera pas moins rapide que celle du libre penseur, et il se trouvera peut-être enfin que ces puissantes machines où le savant ne voyait qu'une heureuse découverte du génie, l'économiste qu'une source nouvelle de prospérités matérielles pour la fortune publique, et le philosophe, qui a le malheur de n'être pas chrétien, la perspective du triomphe prochain de la raison pure sur les ruines des vieilles croyances, auront été un instrument dans les mains de Dieu pour étendre le royaume de Jésus-Christ et unir tous les peuples dans une fraternité universelle, par la communion d'une même foi et d'une même charité.

Et quand bien même nous ne serions pas rassurés par la promesse qui garantit à l'Eglise une perpétuelle durée, la victoire lui resterait par la force même des choses. Quelles que soient les transformations que subisse l'état social des peuples, la Religion sera toujours l'éternel besoin des individus et des nations. L'homme, comme l'a défini un philosophe célèbre, est un être religieux par le fond même de sa nature, et l'on convient assez qu'une société athée est impossible.

Or, à quelle religion et l'homme et la société demanderont-ils la satisfaction de ce besoin? Que reste-t-il en dehors, que voyons-nous au delà et au-dessus de la vérité chrétienne? Attendrons-nous une nouvelle lumière, quand nous avons le jour parfait; une nouvelle révélation, après une révélation qui les complète toutes et les termine? Ou bien espérerons-nous l'avénement de je ne sais quel nouveau christianisme interprété par les sages, qui deviendraient ainsi les prêtres et les pontifes de l'Eglise transformée? Mais qui ne sait que la religion n'est quelque chose de sérieux, qu'elle n'exerce un empire véritable sur les esprits et sur les cœurs qu'autant qu'elle prend son point d'appui dans un principe supérieur à l'homme, et que cette chaîne est impuissante à soutenir la terre, si son premier anneau ne se rattache au ciel?

Et maintenant, partez, messagers agiles! allez, sous la protection de Dieu et sous l'œil de sa providence, transporter aux quatre vents du ciel les hommes, les marchandises, les idées. Faites refluer les trésors de la pensée et les richesses du sol, des provinces à la capitale et de la capitale aux provinces, en glissant sur ces voies rapides, pareilles aux veines et aux artères qui font courir la vie des extrémités au cœur et du cœur aux dernières fibres de l'organisme. Qu'aucun obstacle n'arrête votre essor, qu'aucun accident funeste n'attriste votre passage! N'empruntez à la foudre que recèlent les flancs de vos chaudières que l'impétuosité de ses ailes de feu; franchissez les montagnes, les vallées et les fleuves; étendez vos rameaux de l'une à l'autre mer; ne reculez pas même devant le grand abîme; en changeant vos appareils, ouvrez-vous un chemin sur l'Océan pour unir les continents, pour rapprocher, par les intérêts, par les besoins, par l'amour fraternel, par tous les attraits de la civilisation chrétienne, les membres dispersés de la grande famille humaine, et annoncer à tous la bonne nouvelle qui fut entendue, il y a dix-huit siècles, sur le berceau du Sauveur du monde : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!*

Mgr Giraud.

INCERTITUDE DES SCIENCES.

« Notre âme raisonnable, dit Marc-Aurèle, est un Dieu exilé. » En vain, entraînée par son instinct céleste, aidée du secours de ses semblables et de celui des siècles, cherche-t-elle à pénétrer cette nature qui l'environne, elle n'en saisit que les dehors : elle est dans un corps et dans la vie, comme un navigateur, dans une faible nacelle, au sein d'une mer orageuse, qui cherche à aborder à des îles dont il aperçoit les rivages. Il en trace bien quelques contours incertains et il leur donne des noms; mais l'intérieur du pays et les mœurs des habitants lui restent

inconnus. Ainsi nos arts et nos sciences, malgré leurs noms pompeux, ne sont que des apparences lointaines et illusoires des ouvrages de la nature. La peinture ne nous présente que des images superficielles de la terre et des cieux : il n'y a réellement dans ses tableaux ni lumière, ni air, ni eau, ni sol, ni végétaux. La sculpture ne nous offre de même que de vains simulacres. Ses statues n'ont ni os, ni chair, ni sang; elles ne peuvent ni se mouvoir, ni sentir, ni parler. La poésie enfante des fantômes mensongers; l'imagination fit des dieux de tout ce qui n'était que l'ouvrage d'un Dieu. Nos sciences, soi-disant exactes, ne saisissent que des notions souvent incertaines. La géométrie admet des points sans surface, et des lignes formées de points qui ont de la longueur sans largeur, ce qui est une double contradiction. Elle ignore jusqu'à présent le rapport précis de la circonférence du cercle au rayon qui l'engendre. Ses théorèmes ne sont que des aperçus de quelques propriétés de la sphère morte ou métaphysique; mais celles de la sphère vivante, virtuelle et actuelle du soleil, lui sont totalement inconnues. L'astronomie n'est qu'une science bien superficielle de quelques mouvements apparents des planètes. Comment pourrions-nous les connaître, puisque nous ne connaissons pas encore la surface de cette terre que nous habitons?

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

INCERTITUDE DE LA VIE.

Semblable à un océan rempli d'écueils, la vie humaine est agitée par mille tempêtes. Elle passe vite, et le matin et le soir s'y touchent de si près qu'elle s'écoule comme un jour d'hiver. Le vrai sage est donc celui qui la règle de manière que chaque jour lui tienne lieu de toute la vie. C'est à quoi la prudence nous dit de travailler de bonne heure, car il n'est plus temps de ménager quand on est au fond.

Mais j'ai le temps, rien ne presse, dit l'homme du monde, en remettant toujours la seule affaire qui devrait l'intéresser, son salut. Insensé! qui t'a répondu que la mort viendra lentement, et qu'elle ne fondra pas inopinément sur toi, comme un vautour cruel sur une proie tranquille et inattentive? D'où as-tu appris que le Seigneur t'avertira de loin, qu'il enverra toujours son ange pour te préserver, et qu'une chute soudaine, un naufrage imprévu, un édifice écroulé sous tes pieds, un coup conduit par le hasard, un lâche ennemi, un domestique infidèle, et tant d'autres accidents, ne couperont pas en un clin d'œil le fil de ta vie, et ne te précipiteront pas dans l'abîme au milieu de tes plus beaux jours? Qui peut te garantir qu'une révolution subite d'humeurs ne te fera pas expirer, sur-le-champ, entre les bras de tes amis et de tes proches, sans mettre, entre une santé parfaite et le trépas, que le dernier soupir d'intervalle? Ces malheurs sont-ils donc impossibles? Ces accidents sont-ils fort rares? n'arrivent-ils jamais? S'est-il passé une seule année, un seul jour presque, où Dieu ne nous ait avertis par quelqu'un de ces grands exemples? Les têtes les plus illustres en ont-elles été à couvert? Combien de fois nous est-on venu annoncer, avec alarme : un tel vient d'expirer au sortir de table, du jeu, du crime quelquefois? Le ministre de Jésus-Christ s'est présenté, mais on n'a pu tirer du mourant aucun signe. Quelle consternation alors! Quel retour sur nous-mêmes? Quelles réflexions sur l'inconstance de la vie et de toutes les choses humaines! Quelles résolutions secrètes de prendre, de loin, nos mesures, de peur d'être surpris à notre tour! Etions-nous alors imprudents ou trop timides de craindre? Combien de fois, peut-être, ces terribles accidents sont-ils arrivés à vos yeux? Et, sans sortir de nos familles, n'avons-nous pas eu, là-dessus, quelque leçon domestique? Quels ont pu être les desseins de la Providence, en nous ménageant des spectacles si effrayants? N'est-ce pas; peut-être, de nous avertir que notre fin serait semblable? Qui sait si les dispositions mêmes de notre tempérament ne nous laissent rien à craindre là-dessus; si nous ne portons pas déjà la mort dans notre sein, et si, au premier jour, notre fin soudaine et surprenante ne répandra pas le deuil parmi les nôtres, et ne fournira pas à ceux qui en seront témoins, ou qui en auront connaissance, de grandes, de vraies mais d'inutiles réflexions sur l'abus du monde et de ses espérances?

Quel est donc notre aveuglement, de faire dépendre notre salut éternel de la chose du monde dont nous pouvons le moins répondre? Si nous comptions sur le succès d'une grande entreprise, la sagesse de nos mesures, le secours de nos amis, notre rang, nos biens, notre crédit, notre puissance pourraient bien nous en répondre; mais nous comptons sur le temps. Eh! qui peut être ici notre garant? De qui les jours et les années dépendent-ils? Qui est celui qui fait lever et coucher le soleil sur nos têtes? Commanderons-nous à cet astre, comme ce chef du peuple de Dieu, de s'arrêter, de prolonger le jour de notre vie, pour nous laisser le loisir d'achever la victoire et de dompter nos passions? Les titres, le rang, la puissance, les sceptres eux-mêmes, nous donnent-ils droit sur un seul de nos moments? Ceux qui commandent à la terre peuvent-ils répondre d'eux-mêmes pour l'instant qui suit? N'est-ce pas ici où Dieu veut nous faire sentir qu'il est le maître; qu'il tient nos destinées entre ses mains, et que nous sommes bien peu excusables de nous attacher avec tant d'ardeur à un monde auquel nous ne saurions jamais tenir que pour l'instant présent, qui n'est déjà plus?

MASSILLON.

INCONVENIENTS DE LA GRANDEUR.

La grandeur humaine n'est qu'un brillant esclavage, qu'une servitude déguisée,

Homme ambitieux, insatiable d'honneurs et de crédit, quel démon ennemi de votre repos guide vos pas dans la carrière pénible où vous marchez? Qu'il vous en coûtera pour parvenir à ces rangs élevés que la cupidité souhaite! Il vous en coûtera bien davantage pour en soutenir le poids. Victime dévouée aux besoins publics, à la conservation de votre fatale grandeur, dans quel tumulte, dans quelle agitation couleront vos jours toujours enviés et toujours à plaindre? Vous vous donnez presque autant de maîtres et d'ennemis que vous acquérez de sujets et d'esclaves; ils vous importuneront par leur assiduité; ils vous fatigueront de leurs demandes et de leurs vœux intéressés; ils vous rebuteront par leur indocilité, par leurs caprices; ils vous alarmeront par leurs intrigues. Des rivaux et des concurrents à redouter par leurs vices, encore plus à craindre par leur mérite et par leurs talents; des maîtres, des protecteurs que quelquefois on contente d'autant moins qu'on les sert mieux; des courtisans, des flatteurs, dont la feinte amitié, toujours prête à trahir la vôtre, aspire à vos bienfaits et dédaigne votre cœur. Cour des rois, centre de la grandeur mondaine; là règnent cette cupidité insatiable qui, du bonheur d'un seul, fait une infortune publique; les défiances timides qui changent le jour le plus pur, le plus serein, dans un jour de nuage et de tempête; les joies fausses et commandées, plus pénibles, plus douloureuses que les chagrins qu'elles cachent. Autour du trône se rassemblent de toutes parts les soupçons dévorants, les craintes pâles et tremblantes, les espérances inquiètes, les repentirs amers, les ennuis sombres, les haines dissimulées, les amitiés perfides. Pressé par les flots tumultueux de tant de passions qui l'environnent, le grand paye bien cher les hommages qu'il reçoit par les soins qui l'agitent; jusque sur l'autel où cette idole est honorée par tant de sacrifices, elle n'est pas plus tranquille que le sacrificateur et les victimes. Ecouter tout, pourvoir à tout, remédier à tout, prévenir tout, toujours penser, toujours agir, toujours craindre et trembler, c'est ainsi qu'il faut acheter la grandeur aux dépens de son repos, et renoncer à soi-même, pour avoir la vaine satisfaction de commander aux autres. Le Père DE NEUVILLE (1).

(1) Anne-Joseph-Claude Frey de Neuville, jésuite, né au diocèse de Coutances, en 1693, obtint de grands succès dans la prédication, et mourut en 1774, à Saint-Germain-en-Laye, où il s'était retiré depuis la dissolution de la société.

(2) Un des ennemis les plus forcenés du christianisme. Il s'était fait professeur d'athéisme; il avait un ton d'énergumène, qui épouvantait même ses confrères. *Voy.* La Harpe.

Quel est donc l'empire de cette religion sainte, qui fait fléchir devant elle ceux mêmes qui la combattent avec le plus d'acharnement? Diderot, cet implacable ennemi des prêtres et des rois, enseignait lui-même le catéchisme à sa fille. M. Beauzée, de l'Académie française, l'ayant surpris dans cette occupation, lui en témoigna de l'étonnement: « Et quels fondements plus solides, lui dit Diderot, puis-je donner à l'éducation de ma fille, pour la rendre tout ce qu'elle doit être un jour? Nous sommes forcés de convenir que la religion seule peut établir une morale qui repose sur une base inébranlable. »

Diderot, retenu longtemps chez lui par de douloureuses infirmités, reçut plusieurs fois M. de Tersac, curé de Saint-Sulpice. D'Alembert et Condorcet, inquiets de ces visites, l'emmenèrent à la campagne, et trouvèrent moyen de l'empêcher de recevoir, dans ses derniers moments, les secours de la religion, qu'il désirait ardemment.

INCRÉDULE (L') AU PIED DE LA CROIX.

« C'est dans le malheur, c'est dans la prison que j'ai senti la supériorité de la religion chrétienne sur toutes les religions du monde. Quelle profonde sagesse il y a dans ce que l'aveugle philosophie appelle la folie de la croix! dans l'état déplorable où je suis, de quoi me servirait l'image d'un législateur heureux et comblé de gloire? Je vois, en contemplant ce crucifix de fer, je vois l'Innocent couronné d'épines, les mains et les pieds percés de clous, et expirant dans les souffrances; je me dis: *Voilà mon Dieu*, et j'ose me plaindre!... Ah! je m'attache à cette idée, et soudain la consolation descend dans mon cœur. J'ai connu les vanités de la vie... Que ne l'ai-je perdue avant d'avoir eu le temps de multiplier mes fautes!...

Mon Dieu, mon Sauveur, vous qui êtes mort sur la croix pour mes péchés et pour tous ceux du genre humain, je vous adore, appliquez-moi les mérites des tourments que vous avez soufferts; faites couler sur moi une goutte du sang que vous avez répandu, et que je sois purifié; pardonnez-moi, mon Dieu, comme je pardonne à tous mes ennemis! »

DIDEROT (2), *OEuvres.*

INDIFFERENCE (DE L')

EN MATIÈRE DE RELIGION.

Chez toutes les nations de la terre, la connaissance de la religion a toujours été placée à la tête de toutes les connaissances humaines. Elle était chez nos pères la première étude de l'enfance, l'occupation de tous les âges, comme de tous les états. La religion se présentait dans toutes les circonstances de la vie; elle se retraçait dans les lois, dans les habitudes et dans les mœurs; et il suffisait, pour la connaître, de n'être pas étranger aux plus simples usages, consacrés, par le monde lui-même, comme des devoirs indispensables. De nos jours, au contraire, la religion, reléguée dans les temples, se trouve bannie de l'ordre entier de la vie humaine. Chez un peuple chrétien, on peut naître, vivre et mourir sans aucun rapport avec Dieu; et, pour s'instruire de sa loi sainte, il faut résister à l'esprit de ce siècle incrédule autant que frivole, et contredire son indifférence pour la vérité.

Vous le savez, hélas! cette indifférence ne se borne plus aux principes de la foi ; elle s'étend aujourd'hui à toute la religion, et ne respecte pas même ces vérités premières qui formèrent dans tous les siècles la croyance du genre humain. Ces grandes vérités que les sages païens avaient jugées dignes des méditations de toute leur vie, que tous les siècles ont révérées comme la base de la morale et la garantie de tous les devoirs, ne sont plus aux yeux du monde que des questions oiseuses, autant qu'impénétrables pour lui. Toute étude solide, toute recherche utile et raisonnable se borne à l'art de parvenir à la fortune, ou d'embellir la vie par la variété des jouissances.

Ne parlons pas de la foule aveugle qu'entraîne le tourbillon des plaisirs, considérons ceux mêmes dont on estime avec justice la sagesse et la raison : demandez-leur ce qu'ils pensent sur Dieu, sur l'âme, sur la Providence et la vie future. Combien en sont encore à l'ignorance ou au doute, tristes jouets d'une incertitude qu'ils ne daignent pas même éclaircir! Une sagesse matérielle attache l'homme à la terre, lui apprend à juger de tout par les sens, à rapporter tout à ses passions. Elle enchaîne dans la poussière le sublime essor de la pensée, sans permettre à la vertu même de chercher plus haut sa consolation et son appui. Qu'importe que, par d'heureux travaux, le génie, chaque jour, ajoute aux merveilles des arts, que des savants laborieux ajoutent avec éclat au noble domaine de la science, si nous éloignons de nos regards ce qui est céleste et divin! Nous ne contestons pas leur savoir, mais nous déplorons leur erreur : ils se sont élevés jusqu'aux cieux pour interroger le cours des astres, et ils ont oublié ce Dieu dont les cieux racontent la gloire et publient l'infinie grandeur. Ils ont tout connu de ce magnifique ouvrage, hors l'ouvrier tout-puissant, dont les peuples les plus barbares ont su lire le nom redoutable, écrit en traits de lumière sur la voûte du firmament. Ils ont parcouru la terre, ils descendent dans les abîmes, ils affrontent les écueils et les tempêtes de l'Océan, pour dérober quelques secrets à la nature; et leur propre nature est pour eux un problème qu'ils ne s'embarrassent pas de résoudre. Ils ont développé les merveilles du corps humain, et n'ont pas su parvenir jusqu'au principe immortel qui l'anime, et ils n'ont pas trouvé la fin de cet ensemble merveilleux! Aveugles et malheureux, il arrivent à la mort, après avoir tout appris, excepté ce qu'ils devaient savoir; après avoir tout connu, excepté comment ils devaient vivre; et ils tombent entre les mains du Dieu vivant, sans avoir daigné s'informer ni des lois qu'il nous impose, ni des moyens de trouver grâce devant lui.

Bientôt s'est répandue dans tous les états cette indifférence qui forme le caractère de notre siècle; indifférence qui, passant rapidement de l'oubli de l'Evangile à l'oubli de Dieu, de l'oubli de Dieu à celui des devoirs, finit par abandonner l'avenir au hasard, la morale à l'intérêt, la vie entière aux plaisirs: indifférence d'autant plus funeste, qu'elle prend sa source non pas dans l'ignorance ; mais dans un mépris raisonné de la vérité. Dans les classes élevées, elle substitue peut-être les convenances aux devoirs, les procédés aux sentiments, et la décence à la vertu : mais descendez aux dernières classes de la société; c'est là qu'effaçant dans les âmes les premières notions de la morale, elle les abandonne sans défense à toutes les fureurs des passions; non-seulement les crimes se multiplient, mais le remords se tait, la honte finit, et la conscience s'éteint avec le sentiment de la religion. Des âmes avilies portent avec sérénité le poids de la honte et de l'ignominie, et des malheureux couverts de crimes épouvantent la société par une tranquillité plus effrayante que les forfaits mêmes.

L'abbé Legris-Duval.

INDIFFÉRENCE

EN MATIÈRE DE RELIGION.

Le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais le siècle qui néglige, qui dédaigne la vérité. Il y a encore de la force et par conséquent de l'espoir là où l'on aperçoit de violents transports; mais lorsque tout mouvement est éteint, lorsque le pouls a cessé de battre, que le froid a gagné le cœur, qu'attendre alors, qu'une prochaine et inévitable dissolution?

En vain l'on essayerait de se le dissimuler, la société en Europe s'avance rapidement vers ce terme fatal. Les bruits qui grondent dans son sein, les secousses qui l'ébranlent, ne sont pas les plus effrayants symptômes qu'elle offre à l'observateur : mais cette indifférence léthargique où nous la voyons tomber, ce profond assoupissement, qui l'en tirera? qui soufflera sur ces ossements arides pour les ranimer? Le bien, le mal, l'arbre qui donne la vie et celui qui produit la mort, nourris par le même sol, croissent au milieu des peuples qui, sans lever la tête, passent, étendent la main, et saisissent leurs fruits au hasard. Religion, morale, honneur, devoirs, les principes les plus sacrés, comme les plus nobles sentiments, ne sont plus qu'une espèce de rêve, de brillants et légers fantômes qui se jouent un moment dans le lointain de la pensée, pour disparaître bientôt sans retour. Non, jamais rien de semblable ne s'était vu, n'aurait pu même s'imaginer. Il a fallu de longs et persévérants efforts, une lutte infatigable de l'homme contre sa conscience et sa raison, pour parvenir enfin à cette brutale insouciance. Arrêtez un moment vos regards sur ce roi de la création : quel avilissement incompréhensible! son esprit affaissé n'est à l'aise que dans les ténèbres. Ignorer est sa joie, sa paix, sa félicité; il a perdu jusqu'au désir de connaître ce qui l'intéresse le plus. Contemplant avec un égal dégoût la vérité et l'erreur, il affecte de croire qu'on ne saurait les discerner, afin de les con-

fondre dans un commun mépris; dernier excès de dépravation intellectuelle où il lui soit donné d'arriver : *Cum in profundum venerit, contemnit.*

Or, quand on vient à considérer ce prodigieux égarement, on éprouve je ne sais quelle indicible pitié pour la nature humaine. Car se peut-il concevoir de condition plus misérable que celle d'un être également ignorant de ses devoirs et de ses destinées; et un plus étrange renversement de la raison, que de mettre son bonheur et son orgueil dans cette ignorance même, qui devrait être plutôt le sujet d'un inconsolable gémissement?

La cause première d'une si honteuse dégradation est moins la faiblesse de notre esprit que son asservissement au corps. Subjugué par les sens, l'homme s'habitue à ne juger que par eux, ou sur leur rapport. Il ne voit de réalité que dans ce qui le frappe, tout le reste lui paraît de vagues abstractions, des chimères. Il n'existe que dans le monde physique : le monde intellectuel est nul pour lui. Il nierait sa pensée même, si elle lui était moins présente et moins intime; mais ne pouvant, si j'ose le dire ainsi, se séparer d'elle, et refusant néanmoins de la reconnaître pour ce qu'elle est, il en fait le résultat de l'organisation, il la matérialise, afin de n'être pas obligé d'admettre des substances inaccessibles aux sens.

Et, chose remarquable! la culture des sciences physiques, qui avertissent l'homme à chaque instant de sa supériorité sur la brute, n'a servi qu'à fortifier en lui le penchant abject à se rabaisser au niveau des êtres les plus vils, en l'occupant sans cesse d'objets matériels. Alors son âme s'est dégoûtée d'elle-même; elle a rougi de sa céleste origine, et s'est efforcée d'en éteindre jusqu'au dernier souvenir. Cet amour immense, qui fait le fonds de son être, elle l'a détourné de son cours pour l'appliquer uniquement aux corps; elle les a aimés comme sa fin, elle a voulu s'identifier à eux, être périssable comme eux; elle s'est dit : Tu mourras! et a tressailli d'espérance.

Toujours l'asservissement aux sens produit une vive opposition aux vérités morales et intellectuelles, et l'on ne doit point chercher ailleurs la cause de la profonde haine qu'ont montrée, dans tous les temps, pour le christianisme, certains individus et certains peuples. C'est le combat éternel, le combat à mort *de la chair contre l'esprit*, des sens que la religion chrétienne s'efforce de réduire en servitude, contre la raison qu'elle affranchit, éclaire et divinise, parce que, dans ses préceptes et dans ses dogmes, elle n'est que l'assemblage et la manifestation de toutes les vérités utiles à l'homme.

A l'époque où le christianisme apparut sur la terre, le genre humain ne vivait plus, pour ainsi dire, que par les sens. Le culte, devenu un vain simulacre, ne se liait à aucune croyance. On le conservait par habitude, à cause de ses pompes et de ses fêtes, et surtout parce qu'il tenait aux institutions de l'Etat. Du reste, la religion elle-même n'inspirait ni foi, ni vénération. Les sages et les grands la renvoyaient avec mépris à la populace, qui, moins corrompue peut-être, voulait que les vices qu'elle adorait sous des noms empruntés, offrissent au moins dans leurs emblèmes quelque chose de divin. Toutefois, il n'existait réellement d'autre religion que la volupté; et les sectes les plus sévères à leur origine, dégénérant bien vite d'une austérité factice, en étaient venues, par un renversement d'idées qui passa dans la langue même, jusqu'à identifier la vertu avec le plaisir.

Sur ces simples observations, on peut juger de la bonne foi des écrivains qui ont prétendu que le christianisme s'était établi naturellement. En effet, il n'eut à surmonter que les intérêts, les passions et les opinions. Armé d'une croix de bois, on le vit tout à coup s'avancer au milieu des joies enivrantes et des religions dissolues d'un monde vieilli dans la corruption. Aux fêtes brillantes du paganisme, aux gracieuses images d'une mythologie enchanteresse, à la commode licence de la morale philosophique, à toutes les séductions des arts et des plaisirs, il oppose les pompes de la douleur, de graves et lugubres cérémonies, les pleurs de la pénitence, des menaces terribles, de redoutables mystères, le faste effrayant de la pauvreté, le sac, la cendre, et tous les symboles d'un dépouillement absolu et d'une consternation profonde; car c'est là tout ce que l'univers païen aperçut d'abord dans le christianisme. Aussitôt les passions attaquent avec fureur l'ennemi qui se présente pour leur disputer l'empire. Les peuples, à grands flots, se précipitent sous leurs bannières; l'avarice y conduit les prêtres des idoles, l'orgueil y amène les sages, et la politique les empereurs. Alors commence une guerre effroyable : ni l'âge, ni le sexe ne sont épargnés; les places publiques, les routes, les champs même, et jusqu'aux lieux les plus déserts, se couvrent d'instruments de torture, de chevalets, de bûchers, d'échafauds; les jeux se mêlent au carnage; de toutes parts on s'empresse pour jouir de l'agonie et de la mort des innocents qu'on égorge; et ce cri barbare : *Les chrétiens aux lions!* fait tressaillir de joie une multitude ivre de sang. Mais dans ces épouvantables holocaustes que l'on se hâte d'offrir à des divinités expirantes, il faut que chacune ait ses victimes choisies, et une cruauté ingénieuse invente de nouveaux supplices pour la pudeur. Enfin les bourreaux, fatigués, s'arrêtent, la hache échappe de leurs mains; je ne sais quelle vertu céleste, émanée de la croix, commence à les toucher eux-mêmes; à l'exemple des nations entières subjuguées avant eux, ils tombent aux pieds du christianisme, qui, en échange du repentir, leur promet l'immortalité, et déjà leur prodigue l'espérance. Signe sacré de paix et de salut, son radieux étendard flotte au loin sur les débris du paganisme

écroulé. Les Césars jaloux avaient conjuré sa ruine, et le voilà assis sur le trône des Césars. Comment a-t-il vaincu tant de puissance? En présentant son sein au glaive, et aux chaînes ses mains désarmées. Comment a-t-il triomphé de tant de rage? En se livrant sans résistance à ses persécuteurs.

LAMENNAIS.

INDIFFÉRENCE (L') INEXCUSABLE.

Je dirai toujours aux philosophes : instruisez-vous des choses religieuses si vous voulez être religieux. L'homme se perd dans ses spéculations, s'il n'est fixé par des faits. Les spéculations d'un homme ne sont qu'à lui, les faits sont à tous.

Le philosophe qui méprise les faits est un indigent orgueilleux, qui, oubliant que sa raison est une faculté et non un dépôt de connaissances acquises, prend le moyen pour la fin, et se croit riche de son indigence même. Sans doute, nous ne devons point étendre nos recherches à des objets qui ne sont point à notre portée; mais, prudemment, nous ne devons mettre un terme à notre curiosité, que quand nous désespérons d'acquérir une plus grande instruction. Conséquemment, si la possibilité d'être instruit par une révélation existe, ainsi que je crois l'avoir démontré, on n'est point excusable de repousser, sans examen, toute vérité révélée.

Prétendre que les vérités révélées, qui nous laissent dans l'obscurité, n'instruisent pas, et qu'il serait absurde d'échanger notre ignorance naturelle contre une espèce d'ignorance de surérogation, ce n'est rien dire d'utile.

Tout n'est pas obscur dans une révélation. Les doutes sur une foule d'objets sont transformés par elle en certitude, et les espérances en promesses. C'est ce que la philosophie seule ne fera jamais. De plus, entre les choses mêmes les plus incompréhensibles et les plus obscures, il y a toujours un choix à faire, et on n'est pas libre de choisir, quand il s'agit de toute notre conduite présente, et de toute notre destinée à venir.

Il serait donc extravagant de ne pas confronter les obscurités du matérialisme et de l'athéisme avec celles de la religion; l'éternité de la matière avec l'éternité de Dieu; l'immortalité de l'âme avec son entière destruction. Il est impossible de ne pas sentir que les vérités religieuses les plus mystérieuses sont, dans l'ordre moral, ce qu'est, dans l'ordre physique, la lumière, dont nous ne pouvons expliquer ni démêler la nature, et qui nous sert si bien elle-même à nous faire discerner tous les autres objets. Il serait impossible de n'être pas convaincu que, quand la raison et l'autorité ne se contrarient pas, l'autorité communique une nouvelle force à la raison, et qu'une révélation divine serait le plus grand bienfait du ciel. Il faudrait donc être bien peu philosophe, pour ne pas chercher Dieu dans toutes les voies qu'il peut avoir choisies pour se manifester à nous. L'indifférence, à cet égard, serait à la fois une folie et un crime; rien ne saurait être petit dans un si grand intérêt, surtout si l'on pense qu'*entre Dieu et l'homme, ou entre l'homme et le néant, il n'y a*, dit Pascal, *que la vie, c'est-à-dire, quelques années, quelques mois, quelques jours, un instant peut être.*

PORTALIS.

INEGALITE (DE L') DES CONDITIONS.

La souveraine raison a seule le droit originaire de borner la liberté de la créature par des lois. Le créateur tout puissant, qui donne la vie, a seul le droit de l'ôter. C'est Dieu seul, dont le domaine sur l'être et sur le bien-être de sa créature est absolu, qui possède pleinement et essentiellement le droit de la régler et d'en punir les déréglements. Il n'y a donc qu'une source primitive de toute autorité : c'est la dépendance naturelle où nous sommes de l'empire de Dieu, et comme souveraine sagesse, et comme auteur de notre être.

La nécessité absolue qu'il y ait sur la terre quelque autorité suprême qui fasse des lois, et qui en punisse le violement, est une preuve aussi convaincante que Dieu, qui aime essentiellement l'ordre, veut que son autorité soit confiée à quelques juges souverains, que s'il l'avait déclaré par une révélation expresse à tout le genre humain.

Le droit donc qu'ont une ou plusieurs personnes de gouverner préférablement aux autres, ne vient que de l'ordre exprès de la Providence. Comme dans le physique et le naturel il y a une action secrète et universelle du premier moteur, qui est l'unique source de toute la force, de tout l'ordre, de tous les mouvements que nous voyons dans la nature; de même, dans le gouvernement du monde, il y a une providence souveraine et cachée, qui arrange tout selon ses desseins éternels. Tous les moments de notre existence sont liés avec une éternité de siècles futurs, et tout ce qui se fait en chaque moment a rapport à ce qui peut arriver dans tous les autres. La liberté intérieure de la créature demeure parfaite, absolue, indépendante de toute prédétermination, de toute prescience, de tout arrangement qui la contraint ou la détruit; mais l'état, le rang, les circonstances extérieures où chacun de nous se trouve, sont réglés avec poids et mesure. Tous les différents événements qui paraissent aux hommes aveuglés les effets du hasard ou de leur vaine sagesse sont tellement enchaînés les uns avec les autres, qu'ils contribuent à accomplir les desseins du souverain Etre, qui conduit tout à ses fins. Souvent même ce qui paraît le plus indigne de notre attention devient le ressort des plus grands changements. Le moindre mouvement d'un atome peut causer des révolutions innombrables dans le monde. Un petit insecte venimeux, voltigeant dans l'air, pique la main d'un jeune prince; elle s'enflamme, l'inflammation augmente; l'enfant royal meurt; il s'élève des disputes sur la

succession; l'Europe entière s'y intéresse; les guerres commencent partout; les empires sont renversés; et le premier mobile de toutes ces révolutions a été l'action d'un animal invisible.

Ce n'est donc pas au hasard que les uns naissent pauvres, les autres riches; les uns grands, les autres petits; les uns rois, les autres sujets. Ce partage inégal des biens et des honneurs de ce monde est fait avec une sagesse infinie, qui sait ce qui convient à chacune de ses créatures.

Par là les grands ont occasion d'imiter la bonté divine en protégeant les petits, et les petits d'exercer la reconnaissance en rendant des services aux grands; et, par ce commerce mutuel de bienfaits, les uns et les autres doivent entretenir l'union et l'ordre dans la société. La distinction des rangs, attachée souvent à des choses qui ne sont par elles-mêmes d'aucune valeur, doit empêcher les grands de mépriser leurs inférieurs, et engager les petits à respecter les grands, à cause que l'ordre veut qu'il y ait une subordination parmi les hommes. Ces inégalités des rangs et des dignités, qui révoltent souvent quand on ne fregarde que ceux qui en sont revêtus, deviennent pourtant justes quand on les considère comme des suites de l'ordre établi pour conserver la paix de la société.

FÉNELON.

INFLUENCE DU CHRISTIANISME

SUR LES MOEURS ET LES INSTITUTIONS POLITIQUES.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans le cœur des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner pour les vrais principes des choses les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le seul frein de leur passion; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : je le crois comme eux; et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.

Un des sophismes les plus familiers au parti philosophiste est d'opposer un peuple supposé de bons philosophes à un peuple de mauvais chrétiens : comme si un peuple de vrais philosophes était plus facile à faire qu'un peuple de vrais chrétiens. Je ne sais si, parmi les individus, l'un est plus facile à trouver que l'autre; mais je sais bien que, dès qu'il est question de peuple, il en faut supposer qui abuseront de la philosophie — sans religion, comme les nôtres abusent de la religion sans philosophie; et cela me paraît changer beaucoup l'état de la question.

D'ailleurs, il est aisé d'étaler de belles maximes dans des livres; mais la question est de savoir si elles tiennent bien à la doctrine, si elles en découlent nécessairement; et c'est ce qui n'a point paru jusqu'ici. Reste à savoir encore si la philosophie, à son aise et sur le trône, commanderait bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites passions de l'homme, et si elle pratiquerait cette humanité si douce qu'elle nous vante la plume à la main.

Par les principes, la philosophie ne peut faire aucun bien que la religion ne le fasse encore mieux; et la religion en fait beaucoup que la philosophie ne saurait faire.

Nos gouvernements modernes doivent incontestablement au christianisme leur plus solide autorité et leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires : cela se prouve par le fait, en les comparant aux gouvernements anciens. La religion, mieux connue, écartant le fanatisme, a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres; car, partout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus respectée : les cruautés des Athéniens, des Egyptiens, des empereurs de Rome, des Chinois, en font foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Evangile!

J.-J. ROUSSEAU.

INFLUENCE DU CHRISTIANISME SUR LE POUVOIR.

La terre gémissait aux pieds de César : *Siluit terra in conspectu ejus.* Le temple de Janus est momentanément fermé. Une paix profonde règne dans le monde. C'est dans ces circonstances que naît à Bethléem, dans une étable, Jésus-Christ, l'Homme-Dieu qui vient sauver la société et le pouvoir, ainsi que l'humanité désespérée. L'enfant de Bethléem encore au berceau est poursuivi par un lieutenant du grand-pouvoir maître à Rome. Pour échapper au cruel Hérode, il fuit dans la terre de la captivité de ses ancêtres. De retour dans sa patrie, il grandit à l'ombre d'un atelier et, soumis à un pauvre charpentier, à Joseph, et à Marie sa mère, il prêche d'exemple la soumission à l'autorité avant de la régler en parole : *Erat subditus illis.* C'est pourquoi, lorsqu'arrivé à l'âge viril, il sème sa parole dans la Judée, de bourgade en bourgade, à l'instar du laboureur qui s'en va de sillon en sillon répandre sa semence féconde, il rappelle le pouvoir à son origine primitive. Il lui donne pour base *le dévouement.* Il caractérise le pouvoir païen et chrétien. Il établit une différence essentielle entre les deux. Le pouvoir nouveau ne sera pas la domination

violente telle qu'elle s'exerçait alors ; ce ne sera pas la force au service de l'égoïsme, laquelle, tout en foulant le sujet ou le malheureux esclave, pour insulter davantage sa victime, s'appellera encore, par ironie, bienfaisante. *Reges gentium dominantur eorum, et qui potestatem habent super eos benefici vocantur.* (*Luc.*, XXII, 25.)

Ce ne sera pas une momie ou une idole vivante renfermée derrière des barrières inaccessibles, qui ne paraîtra aux yeux du public que pour recevoir des honneurs et des acclamations des peuples prosternés le genou en terre et le front dans la poussière ; ce ne sera pas un trône de velours où un favori de la fortune se pavanera dans l'orgueil, la mollesse et le luxe, au milieu d'une cour corrompue de courtisans et de courtisanes ; non, il n'en sera pas ainsi parmi les chrétiens : *Vos autem non sic.* Le premier en autorité sera le premier en abnégation ; la primauté sera le prix de la servitude, du dévouement : *Quicunque voluerit inter vos major fieri, sit vester minister, et qui voluerit inter vos primus esse erit vester servus.* (*Matth.* XX, 21.) Et ailleurs : *Quicunque voluerit in vobis primus esse, erit omnium servus.* (*Marc.* X, 44.) Le pouvoir sera un bien public ; son représentant appartiendra à la nation. Tout ce qu'il a de santé, de science et de vertu, il le doit à l'intérêt commun. Son honneur, sa fortune, sa gloire seront l'honneur, la fortune et la gloire de son peuple. Il tiendra à l'association qu'il représente ce langage touchant d'une esclave à sa maîtresse : « Votre patrie sera ma patrie, votre vie ma vie, votre tombeau mon tombeau. » Son épée, il ne la portera que pour la protection des bons et la terreur des méchants. Ces idées, Fénelon les a résumées dans les paroles suivantes, dites à un prince chrétien : « L'amour du peuple, le bien public, l'intérêt général de la société est donc la loi immuable et universelle des souverains. Cette loi est antérieure à tout contrat ; elle est fondée sur la nature même ; elle est la source et la règle sûre de toutes les autres lois. Celui qui gouverne doit être le premier et le plus obéissant à cette loi primitive ; il peut tout sur les peuples ; mais cette loi doit pouvoir tout sur lui. Le père commun de la grande famille ne lui a confié ses enfants que pour les rendre heureux ; il veut qu'un seul homme serve par sa sagesse à la félicité de tant d'hommes et non que tant d'hommes servent par leur misère à flatter l'orgueil d'un seul. Ce n'est point pour lui-même que Dieu l'a fait roi, il ne l'est que pour être l'*homme des peuples;* et il n'est digne de la royauté qu'autant qu'il *s'oublie* pour le bien public (1). »

Tel sera le pouvoir chrétien en opposition avec le pouvoir païen. Celui-ci est fondé sur l'égoïsme, celui-là sur le dévouement. L'un s'appuie sur le bras fort, l'autre sur le cœur. D'un côté, c'est la crainte qui courbe les corps, de l'autre, c'est l'amour qui gagne les volontés. L'un fait monter les regards au ciel, parce qu'il s'en déclare le ministre, l'autre les fixe sur la terre parce qu'il s'en proclame le Dieu.

Et afin de régler encore davantage le pouvoir, Jésus-Christ se pose lui-même comme le grand modèle à imiter : *Sicut Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare et dare animam suam, redemptionem pro multis.* (*Matth.* XX, 21.) C'est sur ce roi des rois comme il s'appelle lui-même, *Rex regum* (*Apoc.*), que les princes chrétiens auront à modeler leur royauté. Quoique né roi, *in hoc natus sum;* quoique recevant dans son humble berceau les hommages des chefs de la terre, comme le témoigne l'histoire des mages, il a porté un diadème d'épines. Entre le bois de la crèche et le bois de la croix, il a été le grand ministre, le serviteur par excellence de l'humanité souffrante. Il n'a été puissant en œuvres et en paroles que pour servir les faibles et les infirmes. Aussi c'est en faisant allusion à ses souffrances et la veille de sa passion, de ce jour mémorable où il tomba victime de sa nation et de l'autorité romaine, qu'il proclama sa loi organique du pouvoir. Rappelons-nous toutes ces importantes circonstances, afin de bien comprendre la nouvelle constitution qui doit régir les nations chrétiennes.

Jésus venait de dire à ses douze apôtres : « Voilà que nous montons à Jérusalem et tout ce que les prophètes ont écrit du Fils de l'homme va s'accomplir. Il sera livré aux princes des prêtres et aux scribes et aux anciens, et ils le condamneront à mort et le livreront aux gentils pour être moqué, flagellé, couvert de crachats et crucifié. Et le troisième jour, il ressuscitera. Mais eux ne comprenaient rien à cela et cette parole leur était cachée et ils n'entendaient pas ce qui leur était dit (2). « Alors la mère des fils de Zébédée s'approcha de Jésus avec deux de ses fils, Jacques et Jean. Ceux-ci, se prosternant, lui dirent : Maître, nous désirons que, quoi que ce soit que nous vous demanderons, vous le fassiez pour nous ! Il leur dit : Que voulez-vous ? La mère répondit : Ordonnez que mes deux fils que voici s'asseyent l'un à votre droite et l'autre à votre gauche dans votre royaume. Jésus leur dit : Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ou être baptisés du baptême dont je dois être baptisé ? Ils lui répondirent : Nous le pouvons. Il leur répondit : Vous boirez en effet mon calice et vous serez baptisés du baptême dont je serai baptisé. Mais d'être assis à ma droite ou à ma gauche, il ne dépend pas de moi de vous le donner, ce sera le partage de ceux à qui mon Père l'a préparé. Entendant ceci les dix autres s'indignèrent contre Jacques et Jean. Mais Jésus, les rappelant, leur dit : Vous savez que les princes des nations les dominent et que les grands

(1) *Devoirs de la royauté.*
(2) Matth., c. 20, Marc, 10 ; Luc, 18, combinés.

exercent la puissance sur elles. Il n'en sera pas ainsi parmi vous, mais quiconque voudra être le plus grand sera votre serviteur, et quiconque voudra être le premier parmi vous, sera le serviteur de tous, car le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre. » (*Matt.* xx.)

Jésus-Christ annonce sa mort ignominieuse et sa résurrection. C'est alors que l'ambition pousse deux de ses apôtres à lui demander le premier rang dans son royaume. Mais le Maître les déboute de leur demande et trace la nouvelle constitution qui doit régir ses disciples. Si plus tard il rappelle à Pilate que tout pouvoir vient d'en haut : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper* (*Joan.* xix), il ne parle ici ni de l'origine, ni des limites du pouvoir humain, il le donne comme un fait, il en proscrit chez les siens l'abus et lui trace sa règle infranchissable. L'autorité ne sera pas pleine de faste ni d'orgueil. Elle ne pèsera pas sur les sujets de tout le poids de la grandeur. Elle sera une fonction, un service, une sorte d'esclavage accepté par le dévouement en vue du bien général; ce sera une servitude acceptée par la nécessité de la charité (1). Cette constitution, Jésus-Christ la renouvelle dans le moment le plus solennel de sa vie, à la cène, après s'être abaissé jusqu'à remplir les fonctions du dernier esclave, jusqu'à laver les pieds à ses pauvres disciples.

« Il s'éleva parmi les apôtres une contestation, lequel d'entre eux devait être estimé le plus grand. Mais Jésus leur dit : Les rois des nations dominent sur elles et ceux qui ont l'autorité sur elles sont appelés Evergètes (bienfaiteurs). Qu'il ne soit pas de même parmi vous, mais que celui de vous qui est le plus grand devienne comme le plus petit et celui qui gouverne comme celui qui sert. » (*Luc.* xxii.) Dans la même grande semaine, Jésus-Christ avait solennellement proclamé l'existence de l'ordre temporel et de l'ordre éternel, la distinction de l'Eglise et de l'Etat.

Un des plus grands crimes du pouvoir politique qui prévalut, c'était de tout confondre : Religion et Etat; il ne restait que César, peu importe le nom. C'était le Dieu du siècle et le Dieu du ciel. On l'adorait, comme on lui payait tribut. Cet état de choses avait des partisans, même chez les Juifs; ils s'appelaient *hérodiens*, ou les amis de la politique de Rome personnifiée dans Hérode. Pour eux, l'intérêt présent, terrestre, était tout. Les pharisiens, avec la masse du peuple, admettaient l'ordre surnaturel, mais le croyaient essentiellement et exclusivement renfermé dans une forme sociale, dans la Synagogue, et étaient secrètement liés aux patriotes ennemis de Rome. Ces deux partis, quoiqu'hostiles, se concertèrent pour faire tomber Jésus-Christ dans un piége en apparence inévitable. Ils allèrent le consulter relativement au tribut qu'ils payaient à l'empereur. Décide-t-il l'obligation du tribut, il est perdu dans l'opinion publique qui déteste le cens, signe de servitude et du joug étranger. Est-il pour la négative, il passe pour un rebelle, un adversaire de l'ordre établi et est livré entre les mains du gouverneur romain. Mais Jésus-Christ confond ses ennemis et établit à cette occasion la distinction du pouvoir humain et du pouvoir divin. Voici comment l'Evangile raconte cette mémorable décision :

« Les pharisiens, s'en allant, se concertèrent pour surprendre Jésus-Christ dans ses paroles. Et cherchant un prétexte, ils envoyèrent des gens qui feignaient d'être justes pour lui tendre des embûches, afin de le livrer au magistrat et au pouvoir du gouverneur; ils envoyèrent leurs disciples avec des hérodiens lui dire : Maître, nous savons que vous êtes véritable et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité sans souci de personne, car vous ne regardez pas à ce que font les hommes. Dites-nous donc ce qui vous en semble? Est-il permis ou non de payer le cens à César? Mais Jésus, ayant connu leur malice, leur dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? Montrez-moi la monnaie du cens. Ils lui présentèrent un denier. Et Jésus leur dit : De qui est cette image et cette inscription? Ils lui répondirent : De César. Alors il leur dit : *Rendez donc à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.* Ce qu'ayant entendu, ils ne surent reprendre aucune de ces paroles devant le peuple, et ayant admiré sa réponse, ils se turent et, le quittant, ils s'en allèrent. (*Matth.* xxii; *Marc.* xii; *Luc.* xx.)

Dans une réponse courte, vive et péremptoire, le Sauveur déjoue l'intrigue et l'hypocrisie la plus astucieuse. Il fait la leçon aux hérodiens et aux pharisiens, aux courtisans et aux patriotes, aux politiques qui sont vendus corps et âme à César et aux fanatiques qui ne connaissent qu'un aveugle patriotisme; à ceux qui renferment toute la destinée de l'humanité dans l'ordre temporel et à ceux qui veulent borner l'ordre surnaturel à une forme politique quelconque. Aux premiers, il dit : *Outre César, il y a Dieu;* aux seconds : *Outre Dieu, il y a César,* mais non pas tel ou tel César, non pas telle ou telle espèce de gouvernement, tel ou tel chef, mais une autorité quelle qu'elle soit qui maintienne la tranquillité publique, dont la monnaie soit reçue dans le commerce, une autorité de fait qui repose par conséquent sur un consentement tacite de la nation. *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu,* voilà la proclamation de deux ordres, de l'ordre temporel et de l'ordre éternel. Ces deux ordres existent chacun avec une action spéciale : ils ne sont pas confondus, ils sont distincts. Dieu est au-dessus de César, la loi divine au-dessus de la loi humaine, ce qui est permanent au-dessus de ce qui est mobile. L'union de ces

(1) Negotium justum suscipit necessitas charitatis. *De Civ. Dei.*, l. xix, c. 19.

deux ordres, voilà l'harmonie : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.*

Le Chrétien est donc soumis au pouvoir humain, en tout ce qui n'est pas contraire à la loi formelle de Dieu Dans le dernier cas seulement, il peut dire : *Non possumus* (*Act.* IV, 20). Alors la résistance passive lui est permise. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul ne recommande aucune vertu avec plus d'instance que la soumission à l'autorité temporelle : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit.* Il donne les motifs de ce respect, de cette soumission : Toute puissance vient d'en haut : *Non est enim potestas nisi a Deo*, et l'autorité est nécessaire, essentielle à l'ordre, à la paix publique : *Quæ autem sunt, a Deo ordinatæ sunt.* Quiconque résiste donc au pouvoir, résiste à l'ordre établi par Dieu : *Itaque qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit.* Le rebelle marche dans la voie de la damnation : *Qui autem resistunt, ipsi sibi damnationem acquirunt.* Le prince a pour mission de protéger le bien et d'empêcher le mal : *Nam principes non sunt timori boni operis sed mali.* Il est ministre de Dieu et porte à cet effet le glaive vengeur : *Non enim sine causa gladium portat. Dei enim minister est, vindex in iram ei qui malum agit.* La soumission doit donc s'inspirer non-seulement de la crainte, mais de la conscience : *Ideo necessitate subditi estote, non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam.* Rendez donc à tous les dignitaires ce qui leur est dû : à qui le tribut, le tribut; à qui le subside, le subside; à qui la crainte, la crainte; à qui l'honneur, l'honneur : *Reddite ergo omnibus debita, cui tributum, tributum, cui vectigal, vectigal, cui timorem, timorem, cui honorem, honorem.* (*Rom.* XIII, 1-7).

C'est pourquoi le même apôtre, écrivant à l'évêque Timothée et dans sa personne à tous les siècles chrétiens, trace cette règle disciplinaire : « Je recommande donc avant tout qu'on fasse des prières, des demandes, des supplications, des actions de grâces pour tous les hommes, pour les rois et tous ceux qui sont constitués en dignité, afin que nous jouissions d'une vie paisible et tranquille, en toute piété et chasteté : ce qui est bon et agréable à Dieu, notre Sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité (*I Tim.* II, 1 à 5). » Le Chrétien doit donc prier pour l'autorité temporelle, afin qu'elle maintienne ici-bas la paix et la tranquillité publique, qui sont nécessaires au règne de la piété et de la charité et à la propagation de l'Evangile, seule source de salut.

Ainsi, le pouvoir païen et le pouvoir chrétien diffèrent et quant à l'origine et quant à l'exercice et quant à l'étendue et quant à la fin. Dans le paganisme, du moins à l'avénement de Jésus-Christ, le pouvoir ne se regarde pas comme venant de Dieu, mais il s'est créé Dieu lui-même; il a eu ses prêtres et ses autels; et s'il ne s'est pas porté partout à un pareil excès d'exagération, il a du moins confondu l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, le présent et l'avenir. Tout lui appartient : propriété, religion et famille. Il ne se reconnaît point de bornes : *Nulla jura neget nata sibi.* C'est l'Achille de la fable.

Dans le christianisme, le pouvoir n'est pas Dieu, mais son délégué et son ministre : *Dei minister.* Il y a distinction entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel; le souverain n'étendra pas sa sphère d'action au delà de l'ordre matériel; il sera César pour la terre et respectera les droits du Ciel; il est établi pour maintenir la tranquillité et la paix, pour protéger les bons et terrifier les méchants. *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* Ce devoir et cette distinction du pouvoir, Bossuet, qui ne passe pas pour un enthousiaste de la liberté, les a enseignés à son royal élève : « Dieu est le Roi des rois : c'est à lui qu'il appartient de les instruire et de les régler, *comme ses ministres.* » Et le même, écrivant à un des monarques les plus absolus de l'histoire de France, à Louis XIV, lui dit : « Vous devez considérer, Sire, que le trône que vous remplissez est à Dieu, que vous y tenez sa place et que vous y devez régner *selon ses lois.* Les lois qu'il vous a données sont que, parmi vos sujets, votre puissance ne soit formidable qu'aux méchants et que vos autres sujets puissent vivre en paix et en repos, en vous rendant obéissance. »

En résumé, le paganisme déifiait le pouvoir, lui soumettait la terre et le ciel, et, dans le terrible jeu de l'intrigue, de l'ambition et de la cupidité, le renversait capricieusement, soit par le poison, soit par l'épée, soit par l'émeute. Le christianisme, au contraire, trace des limites au pouvoir politique, lui enlève l'empire des âmes, qui ne relèvent que de Dieu seul, l'enferme dans le cercle des choses temporelles, où encore il l'assujettit aux lois éternelles de l'équité, de la morale et de la religion; mais s'il le circonscrit, s'il le rend justiciable du tribunal divin, il le place sous l'égide de la religion et lui érige, au fond des consciences, un trône plus solide que le marbre et le bronze, ou l'épée d'une soldatesque vénale.

L'abbé BÉNARD.

INFLUENCE SALUTAIRE

DE LA RELIGION.

La conscience est un tribunal où l'homme devient tout à la fois à soi-même son accusateur, son témoin, son juge, son bourreau. Mais, dans nos principes, ce tribunal intérieur a une relation nécessaire à celui où Dieu s'asseoira un jour pour peser nos actions. Ce sera le même jugement, prononcé sur la même loi, d'après le même témoignage. Qu'il est redoutable ce témoignage pour l'âme qui sait qu'il la suivra devant le Juge suprême! On comprend aisément la tranquillité de l'espérance et le trouble de

la terreur; le calme de celui qui voit dans son Juge un rémunérateur, et les agitations du malheureux qui a sans cesse devant les yeux des supplices éternels. Mais ôtez au remords la religion : il ne porte plus sur rien; c'est un mobile sans point d'appui. Pourquoi se tourmenterait-on de ce qui ne doit entraîner aucun malheur? Dans le christianisme, le remords est un bienfait de Dieu, qui invite le pécheur au repentir; dans l'incrédulité, il ne peut être qu'un encouragement au crime. Quel autre intérêt a celui qui regarde ses remords comme son dernier supplice, que de s'en affranchir à force de forfaits?

Si l'honneur était constamment ce qu'il doit être, l'enthousiasme de la probité; si on le faisait consister plutôt à mériter qu'à ambitionner d'être honoré; s'il redoutait la faute encore plus que la honte; s'il aspirait moins à la considération publique qu'à l'estime de soi-même; s'il savait braver le préjugé avec autant de courage que les dangers et les malheurs, il serait certainement le ressort le plus énergique que la vertu pût trouver sur la terre. Jugeons-en par les actions héroïques qu'il produit, dans l'état même de dégénération où l'on réduit nos hideuses conventions. Mais peut-on rendre le principal mobile des actions humaines ce faux honneur qui n'inspire que les vertus d'éclat, et qui se vante d'ennoblir des crimes? Doit-on donner à l'homme, pour maître, l'esclave du préjugé, qui le portera infailliblement au crime, toutes les fois que le devoir se trouvera en opposition avec l'opinion publique? Que le véritable honneur fasse enfin tomber cette idole, trop longtemps adorée par la classe la plus brillante de la société, comme la venue du vrai Dieu fit disparaître les fausses divinités; qu'il épure son culte; qu'il fasse taire ses oracles; qu'il abolisse ses sacrifices. En reprenant ses droits usurpés, il régira avec sûreté tous les ordres de l'Etat; il sera la loi de tous les temps, de toutes les circonstances. Mais alors il se trouvera incorporé à la religion; il n'ordonnera aucune vertu qu'elle ne prescrive, n'excitera à aucune action généreuse qu'elle ne conseille, n'interdira aucun vice qu'elle ne défende, ne présentera aucun motif qu'elle ne propose, n'emploiera aucun moyen qu'elle ne consacre. C'est en se séparant de la religion qu'il s'est égaré; elle ne cesse de le rappeler dans la route où il doit rentrer.

Le sentiment naturel, qui attache l'homme à sa conservation, est un motif bien peu étendu, pour en faire le principe de ses actions. Il ne peut interdire que les excès dangereux pour la vie et pour la santé. Indifférent sur tout le reste, il permet ce qui n'est nuisible qu'aux autres. Mais quelque autorité qu'on lui donne, il est bien étonnant que ce soit l'incrédulité qui le propose; plus étonnant encore, qu'elle ose l'opposer à la religion. L'incrédulité annonce hautement à l'homme que sa vie est son bien, et qu'il peut en disposer à son gré : la religion, en défendant indistinctement tout meurtre, lui ôte tout droit sur sa propre vie, comme sur celle d'autrui. L'incrédulité enseigne que, dès qu'on cesse d'être heureux, il vaut mieux cesser d'être : la religion apprend que c'est une vertu de savoir souffrir. L'incrédulité affranchit de toute peine l'attentat sur soi-même, puisqu'elle en fait le terme de tout : la religion montre qu'il est le commencement du malheur éternel. Ainsi la religion enlève au suicide l'excuse, le prétexte, la sécurité que lui donne l'incrédulité. Le christianisme inspire à la fois le courage de sacrifier sa vie, quand Dieu ou la patrie le demandent, et le courage de la supporter, quand elle n'est qu'un malheur personnel. Il concilie le désir de la béatitude qui fait souhaiter la mort, avec la soumission aux décrets divins qui l'attend tranquillement dans son poste. L'incrédulité brave la mort parce qu'elle préfère l'anéantissement à la douleur. Le courage dont elle fait gloire ne vient que d'une crainte plus grande; sa force apparente n'est autre chose que le désespoir de la faiblesse. Citez-nous un Chrétien que le généreux mépris de la vie, inspiré par la religion, ait porté à attenter à ses jours. C'est avec les maximes de l'incrédulité que se sont multipliés les suicides : voilà les premiers fruits qu'en ait recueillis la société.

Il n'y a que la religion qui puisse rendre l'homme vertueux par l'intérêt qu'il a de l'être, parce qu'elle seule met continuellement devant ses yeux un intérêt infiniment supérieur à tous ceux qui peuvent le porter au péché; un intérêt toujours clairement aperçu, et vivement senti; un intérêt qui ne peut jamais être ni affaibli, ni obscurci. Mais cet intérêt temporel, dont on prétend faire le germe de toutes les actions, n'est-ce pas lui qui enfante tous les crimes? c'est à ce guide aveugle, qui égare sans cesse ceux qui le suivent, que l'on veut confier entièrement la conduite du genre humain! Nous reconnaissons cependant, et nous chérissons cette vérité si consolante pour l'humanité, que le bonheur le plus vrai qu'on puisse avoir, même sur la terre, se trouve souvent dans la vertu, et que c'est ordinairement un faux calcul qui sépare l'intérêt du devoir. Mais, puisque l'intérêt est un juge si peu éclairé dans sa propre cause, il faut donc se garder de lui en remettre le jugement. L'incrédulité se chargerait-elle de faire sentir à tous les hommes quelque ignorants, quelque aveuglés, quelque emportés qu'ils soient, que leur intérêt de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les circonstances, est inséparable de la vertu? se flatterait-elle de concilier constamment l'intérêt personnel et celui de la société? de faire toujours prévaloir l'intérêt du moment, l'intérêt plus grand de l'avenir? de réprimer sans relâche l'intérêt de la passion par celui du devoir! Voici un homme aux prises avec une grande tentation : la faute est petite, le désir ardent, l'avantage considé-

rable, la jouissance prochaine, le secret assuré. Quel sera le langage de l'intérêt? Quels conseils donnera-t-il, lorsque la vertu exigera des sacrifices? Sera-ce l'intérêt qui persuadera à l'avare de restituer un bien mal acquis? à l'ambitieux, de renoncer à la place dont il est incapable? à l'innocence indigente et sensible, de résister à tous les genres de séduction? à l'homme sollicité au crime, de subir la pauvreté, la honte, les souffrances, la mort, plutôt que de manquer à son devoir? L'intérêt seul du salut donne à la vertu d'utiles secours; l'intérêt temporel est toujours pour elle, ou un ennemi dangereux, occupé à la combattre, ou un allié perfide prêt à la trahir. DE LA LUZERNE.

ISAIE.

Voyez l'article : PROPHÈTES.

J

JEAN (SAINT) CHRYSOSTOME.

Après avoir relu et admiré l'orateur de Constantinople et le poëte du village d'Arianze (1), il est une autre sorte de grandeur, une paisible élévation de génie qu'on peut chercher encore, et qui est nécessaire à l'idée que l'on se forme de l'écrivain vraiment sublime. Ce sont ces qualités plus hautes, ou plutôt c'est la réuion de tous les attributs oratoires, le naturel, le pathétique et la grandeur qui ont fait de saint Jean Chrysostome le plus grand orateur de l'Eglise primitive, le plus éclatant interprète de cet mémorable époque.

La pensée reste d'abord confondue devant les prodigieux travaux de cet homme, devant l'ardeur et la facilité de son génie. Ce n'est pas dans ces rapides esquisses, dans ces analyses incomplètes, que nous pourrons, même faiblement, retrouver la puissance de l'orateur et l'enthousiasme des contemporains. Nous avons à peine exploré tous ses ouvrages; nous ne pouvons en reproduire que quelques traits isolés; et le plus grand caractère d'un tel génie, c'est la richesse et l'ordonnance. Il semble que nous enlevons furtivement quelques carreaux des marbres de Sainte-Sophie, comme ce voyageur anglais pillait les pierres du Parthénon (2); mais l'édifice entier, la splendeur de cette Eglise orientale, le génie de cet orateur sublime, qui sauvait Antioche, qui désarmait les chefs des Barbares, qui semblait relever l'empire dégradé, et mourait en exil; où retrouver ces grandes images?

Chrysostome était né vers l'an 344 dans la ville d'Antioche. Fils d'un père illustre, qui remplissait un haut grade des armées de l'empire en Orient, il fut élevé dans la loi chrétienne par sa mère; mais il n'en suivit pas moins les leçons oratoires du sophiste Libanius, ce fidèle ami de Julien, qui lui survivait pour célébrer sa mémoire. Chrysostome a raconté que Libanius, apprenant de lui que sa mère était veuve depuis l'âge de vingt ans, et n'avait jamais voulu prendre un autre époux, s'écria en se tournant vers son auditoire : « O dieux de la Grèce, quelles femmes se trouvent parmi ces Chrétiens! »

Le sophiste païen prit bientôt la plus vive admiration pour son jeune élève; il vit avec inquiétude, mais sans jalousie, s'élever près de lui ce dangereux adversaire de son culte; peut-être espérait-il encore le séduire au paganisme par la vertu de ces fables d'Homère, qu'il interprétait éloquemment à ses disciples. Dans la lutte prolongée des deux religions, chaque homme d'un talent supérieur était une conquête que les deux partis cherchaient mutuellement à se ravir. L'admiration et l'attachement de Libanius suivirent Chrysostome au delà des premières années de la jeunesse. On a conservé une lettre où il le félicite de ses succès au barreau d'Antioche. Il le vit, avec plus de peine sans doute, consacrer bientôt après cette éloquence au culte chrétien. Libanius, dans sa foi pieuse aux arts de la Grèce, regardait le génie de son élève comme un présent des Muses, qui aurait dû servir à défendre la cause des dieux et de la poésie. Longtemps après, cette pensée lui faisait dire, au lit de mort : « Hélas! j'aurais laissé le soin de mon école à Chrysostome, si les Chrétiens ne nous l'avaient ravi par un sacrilége! »

Quand la société est divisée par une grande lutte d'opinions, les travaux ordinaires de la vie n'ont point assez d'importance pour occuper l'ardeur active du talent. Il est bientôt emporté dans l'un ou l'autre des camps qui se combattent. Chrysostome se lassa vite de plaider dans le barreau d'Antioche; la lecture des livres saints le saisit; l'évêque d'Antioche se pressa d'attacher à la société chrétienne l'espérance d'un si beau génie. Chrysostome reçut le baptême des mains de ce pieux évêque, et fut fait lecteur de l'Eglise d'Antioche. Son âme ardente trouva cette préparation au sacerdoce trop facile et trop faible. Un ami chrétien, portant ce nom de Basile qu'un autre a rendu si célèbre dans l'Eglise, partageait et excitait sa foi, et voulait l'entraîner, pour vivre en commun, loin du monde et des liens de famille, dans la pratique de la solitude sévère et de la pénitence.

C'est ainsi que Massillon, dans la première ferveur de sa foi, quitta le repos du séminaire pour les austérités de la Trappe.

(1) Saint Grégoire de Nazianze. *Voy.* son article ci-avant, col. 547-549.

(2) L'auteur a sans doute en vue lord Elgin, qui enlevait en effet des fragments considérables des monuments grecs pour les transporter en Angleterre. (FR. P.)

C'est ainsi que Fénelon dans sa jeunesse ambitionnait la précieuse tâche des *missions* d'Orient. Ce projet ne fut combattu, dans le cœur de Chrysostome, que par la résistance et les regrets de sa mère. Il faut l'entendre lui-même raconter cette scène touchante. Jamais son éloquence ne surpassa le langage persuasif et tendre de cette femme pieuse, plus mère encore que chrétienne; et cet exemple peut donner l'idée de la lutte entre la religion et les sentiments naturels, qui devait souvent agiter les familles de la primitive Eglise. « Lorsque ma mère, dit l'apôtre chrétien, eut appris ma résolution de me retirer dans la solitude, elle me prit par la main, me conduisit dans sa chambre, et m'ayant fait asseoir près du lit où elle m'avait donné naissance, elle se mit à pleurer, et ensuite me dit des choses encore plus tristes que ses larmes. » Rien n'égale, dans le récit de Chrysostome, la plainte naïve de cette mère désolée. Après avoir rappelé ses peines, les embarras, les périls d'une jeune femme laissée veuve au milieu du monde, dans la faiblesse de son âge et de son sexe : « Mon fils, dit-elle, ma seule consolation, au milieu de ces misères, a été de te voir sans cesse, et de contempler dans tes traits l'image fidèle de mon mari qui n'est plus. Cette consolation a commencé dès ton enfance, lorsque tu ne savais pas encore parler, temps de la vie où les enfants donnent à leurs parents les plus grandes joies.

» Je ne te demande maintenant qu'une seule grâce; ne me rends pas veuve une seconde fois; ne ranime pas une douleur assoupie; attends au moins le jour de ma mort : peut-être me faudra-t-il bientôt sortir d'ici-bas. Ceux qui sont jeunes peuvent espérer de vieillir; mais à mon âge, on n'attend que la mort. Quand tu m'auras ensevelie, et réuni mes cendres à celles de ton père, entreprends alors de longs voyages, passe telle mer que tu voudras; personne ne t'en empêchera; mais pendant que je respire encore, supporte ma présence, et ne t'ennuie pas de vivre avec moi; n'attire pas sur toi l'indignation de Dieu, en m'accablant de si grands maux, sans avoir été offensé par moi. »

Quel accent de douleur et de vérité ! C'est la simplicité d'Homère, ou plutôt celle de la nature. La loi chrétienne, qui semblait contredire les affections du cœur, leur rendait quelque chose de plus saint et de plus pur. Tout le secret du cœur d'une mère est dans cette prière si humble et si vive, pour que son fils ne la sacrifie pas, même à la religion.

Chrysostome n'eut pas le courage d'affliger sa mère, et renonça d'abord au projet de s'éloigner d'elle. Mais bientôt, pour se dérober aux instances des chrétiens qui voulaient le faire évêque, il se retira dans les solitudes voisines d'Antioche. En même temps qu'il fuyait ainsi les honneurs de l'Eglise, il employait son zèle, et il usait même d'artifice pour engager dans l'épiscopat cet ami qu'il avait voulu suivre dans la retraite. Ce fut l'occasion d'un de ses premiers écrits, le *Dialogue sur le Sacerdoce*, ouvrage plein d'imagination et de gravité, où il s'excuse de n'avoir pas accepté l'épiscopat, et se vante de l'avoir habilement imposé à qui le méritait. Il avait alors à peine vingt-cinq ans: et dans l'idée qu'il se forme, dans le portrait qu'il trace de l'évêque et du prêtre, on sent une profondeur d'observation qu'on n'attendrait pas de tant de jeunesse et de solitude. « Il ne suffit pas, dit-il, d'être pur pour être digne d'un tel ministère; il faut encore beaucoup de savoir et d'expérience. Il faut connaître les choses de la vie humaine autant que ceux qui sont les plus mêlés au monde, et en être en même temps plus dégagé que les *solitaires* qui se sont réfugiés sur les montagnes. Obligé, en effet, de communiquer sans cesse avec des hommes, et mariés, et pères de famille, et maîtres de nombreux serviteurs, et disposant de grandes richesses, et traitant les affaires publiques, et placés dans les fonctions du commandement, le prêtre a besoin d'une conduite variée, non qu'il doive être ni trompeur, ni flatteur, ni dissimulé; mais, au contraire, plein de franchise et de liberté, sachant montrer une condescendance utile, lorsque la situation des choses le demande. Qu'il soit tantôt indulgent et tantôt sévère: le même mode, en effet, ne convient pas de gouverner tous les esprits, pas plus que les médecins ne prescrivent le même remède à tous les malades, et que les pilotes n'opposent la même manœuvre à tous les vents. » C'est ainsi que mêlant aux austérités du désert la préméditation du monde, loin de toute ambition, il passa plusieurs années dans cette vie tempérante, qui doit ajouter aux forces de l'âme tout ce qu'elle retranche aux passions et aux faiblesses de la nature.

Cette réflexion se présente à l'esprit dans l'histoire de cette époque du monde, toutes les fois que nous y voyons des hommes inconnus apporter tout à coup, au milieu du peuple et à la cour des princes, une autorité merveilleuse. Tous ces hommes venaient du désert. La solitude est mère des grandes pensées; et dans des temps vils et dégradés, comme les derniers siècles de l'empire, elle inspire quelquefois à l'homme une force que la société n'a plus. Mais aussi, pour les âmes trop faibles ou trop ardentes, cette solitude se peuplait de fantômes. Les extases, les manies mélancoliques transformées en prétendues possessions, remplissent l'histoire de cette époque; ainsi, de cette rude école du désert, il sortait des grands hommes et des fous.

C'était le jugement même des contemporains; et de là, parmi les gentils et souvent parmi les Chrétiens, s'élevaient des plaintes et des censures contre la vie solitaire. On accusait ce zèle inutile et farouche, qui se dérobait aux charges de la société, et se consumait sans fruit. On ne se borna point à cette controverse spéculative. L'empereur Valens, zélé pour l'arianisme, crut décou-

rager par la persécution ceux qui ne cédaient pas aux reproches ou aux railleries du monde. Le jeune Chrysostome, du fond d'une caverne qu'il habitait, répondit aux reproches et protesta contre les rigueurs du pouvoir dans un éloquent traité à la louange de la vie monastique. Mais discuter avec les hommes sur les avantages de la solitude, c'est y renoncer. Le jeune apôtre, dont ce rude noviciat, cette vie de privations et de pénitence avait détruit la santé, revint à la ville, et continua d'y languir quelque temps, n'ayant pas même la force de sortir de sa maison. Mais là même il put vérifier par un exemple ce double pouvoir que la solitude diversement portée exerçait sur les âmes. Il eut à consoler, à calmer un ami revenu du désert avec la croyance d'être incessamment possédé par un démon, et rapportant ce mal intérieur au milieu des plaisirs et du bruit d'Antioche. Tous deux dans la même ville, séparés par la souffrance, communiquaient par la foi et par l'amitié; le malade de corps essaya de guérir le malade d'esprit: c'est l'objet des *trois livres* que Chrysostome écrivit pour Stagire, et où l'on peut étudier toute une crise de la nature morale de l'homme. C'est l'histoire de cette maladie des sociétés avancées qui naît du doute et de l'orgueil, et qu'on a traitée ou plutôt qu'on a dépeinte sous le nom de *mélancolie*.

Chrysostome la combat surtout par les exhortations religieuses, les citations et les exemples des saintes Ecritures. Mais de là même, et de tous les maux que le christianisme avait à soulager dans le monde, il fait sortir une incomparable instruction sur le moyen *d'éteindre cette fièvre de tristesse* et de rendre à l'âme la vie plus facile et plus calme. Il propose la contemplation des souffrances et la pratique des bonnes œuvres pour remède aux découragements de l'orgueil et de l'égoïsme. « Va, dit-il à son ami, rends-toi près du chef préposé à l'hospice des étrangers: fais-toi conduire où sont les malades, afin de voir toute espèce de souffrances, de nouvelles infirmités et toutes les causes de douleur véritable; de là, rends-toi à la prison publique, et après examen des autres parties de cette demeure, passe au vestibule du bain qu'elle renferme, où sur la paille gisent quelques malheureux nus, tourmentés de froid, de maladie et de faim, et par leur seul aspect et le tremblement de leur corps sollicitant la pitié de ceux qui passent; car ils n'ont pas la force de parler, ni d'étendre la main, dans l'accablement de leurs maux. Ne t'arrête pas là: va jusqu'à l'hôtellerie des pauvres, en dehors de la ville; et tu verras que cette tristesse dont tu te plains est, par comparaison un port heureux et tranquille. » Belle leçon morale! sublime enseignement! Pour combattre la manie mélancolique, c'était la pitié que Chrysostome éveillait dans l'âme; c'était au nom des maux que la charité avait à soulager qu'il secouait le poids de tristesse et d'ennui dont sont parfois accablés le talent et la richesse. Rien n'est omis dans le raisonnement, et, malgré la foi aux possessions, tout est expliqué par l'ordre naturel. « Tu me diras, ajoute Chrysostome, que tous ces maux dont je parle n'atteignent que le corps, et que ta maladie, bien plus cruelle, touche à l'âme. Nous répondrons d'abord qu'elle est plus légère: elle ne consume pas le corps comme ces autres maux; et à l'âme elle n'imprime qu'une agitation passagère; ces maladies que nous avons rappelées, commençant par le corps, ne s'y bornent pas, elles montent jusqu'à l'âme, la troublant sans fin et l'altérant par la douleur et l'abattement. » Enfin le sage consolateur résume tous ses conseils et toute sa pensée dans ce peu de mots qui rendent à l'homme toute sa liberté, en l'avertissant de s'en servir pour se guérir du poison de la tristesse, comme pour se défendre des tentations du mal. « L'excès de la tristesse est plus pernicieux que tout le pouvoir du démon; car le démon lui-même n'agit que par elle dans les choses où il agit; et en la supprimant, tu le désarmes. »

C'était avec cette ferme raison, avec ce tempérament de sagesse et de ferveur que Chrysostome, revenu du désert pour guérir ceux que le désert avait troublés, se préparait au sacerdoce et à cette direction des âmes par la parole qui occupa vingt ans de sa vie, parmi la corruption et les arts des grandes villes d'Orient. Mélèce, saint évêque d'Antioche, s'était empressé de lui conférer les degrés inférieurs de la prêtrise. Flavien, successeur de Mélèce, l'ordonna prêtre; et plusieurs écrits de Chrysostome l'ayant déjà rendu célèbre, autant que ses œuvres de charité le rendaient saint, il lui commit avec joie l'instruction du peuple dans cette grande ville d'Antioche qui, peuplée de deux cent mille habitants, Chrétiens, Juifs, idolâtres, tous parlant la langue grecque, par la réputation de ses écoles, son commerce, ses arts, était l'Athènes de l'Orient, mais une Athènes dégénérée, manquant de grands souvenirs hors du christianisme, et mêlant à l'esprit vif et léger que lui reprochait Julien la mollesse et l'humeur irritable d'un peuple souvent affranchi et jamais libre.

Selon l'usage de la primitive Eglise, la prédication était le devoir de l'évêque, mais lorsqu'il vieillissait, ou manquait de talent, il faisait parler à sa place quelque jeune ministre de l'autel; car la parole, chez tous ces peuples d'origine grecque, était le talisman du culte. Ils étaient convertis par des prêtres éloquents, comme ils avaient été d'abord gouvernés par des orateurs, et ensuite amusés par des sophistes. Aussi Chrysostome se plaint-il sans cesse de voir une foule plus nombreuse à ses discours qu'aux prières publiques. Ce n'étaient pas seulement les Chrétiens, mais les Juifs, les païens, qui se pressaient dans son auditoire. Il interprétait l'Ecriture avec cette vive imagination et ce goût d'allégorie qui plaît aux orientaux. Il exposait avec une éloquence

digne du Portique et de l'Evangile les devoirs de la morale ; enfin il attaquait les vices dont Antioche était le théâtre. Il décrivait la vie molle des grands, leurs palais de cèdre et de porphyre, le faste de leurs dépenses pour les courses du cirque, le luxe des femmes riches qui remplissaient les rues de leur cortége d'eunuques et d'esclaves, l'orgueil des philosophes, qui se promenaient avec leur manteau, leur longue barbe, et leur bâton, sous les vastes galeries d'Antioche.

La renommée de son éloquence se répandait dans tout l'Orient; des sophistes païens venaient de loin pour l'entendre ; et son génie ajoutait à la puissance du christianisme, qui trouvait encore quelques obstacles dans les philosophes et les lettrés de la Grèce.

Chrysostome remplissait depuis douze ans cet apostolat, lorsqu'une grande occasion vint s'offrir à son génie. En 387, l'opulente, la voluptueuse Antioche fut troublée par une sédition aveugle et passagère, comme celles qui peuvent s'élever chez un peuple d'une imagination mobile et de mœurs efféminées.

Au sujet d'une taxe nouvelle établie par l'empereur, on maltraita quelques-uns de ses officiers, on renversa ses statues et celles de l'impératrice. L'effroi suivit bientôt une révolte sans dessein et sans courage ; et la malheureuse ville attendait en silence la colère de l'empereur.

Antioche, chrétienne depuis longtemps, attachée à la religion du milieu même de sa mollesse orientale, Antioche l'ennemie de Julien et le but de ses sarcasmes, devait, ce semble, obtenir grâce aux yeux de Théodose. Aussi le prince renonça-t-il à sa première pensée de brûler Antioche, de faire périr dans les flammes les citoyens au milieu de leurs demeures, et de faire passer la charrue sur leur territoire ; car tels étaient les conseils qui s'étaient fait entendre dans le palais de Théodose : il se contenta d'ajouter aux magistrats de la ville qui commençaient une sévère enquête deux commissaires choisis parmi les principaux officiers de l'armée, et revêtus d'un menaçant pouvoir.

Dans cette stupeur de tout un peuple livré sans défense aux rigueurs et aux soupçons d'une justice impitoyable, d'où viendra le secours? Comment l'humanité se fera-t-elle entendre? L'archevêque d'Antioche, Flavien, vieillard vénérable, prend la résolution d'aller au loin jusqu'au palais de Théodose essayer de fléchir sa colère. Chrysostome tient dans Antioche la place du vertueux pontife. Il réunit le peuple dans le temple, il le console, le ranime, le justifie. Tel est le sujet d'une suite de discours sans exemple dans l'antiquité, et qui sont à la fois pour nous un monument d'histoire et d'éloquence. Rien ne peut nous faire mieux comprendre, en effet, et le pouvoir impérial, et les mœurs de cette époque, et l'influence que prit la religion en s'attachant à défendre le peuple. Ecoutons d'abord l'orateur décrivant la consternation d'Antioche.

« Cette ville est dépeuplée par la crainte et par le malheur. La patrie, c'est-à-dire la chose du monde la plus douce aux cœurs de tous les hommes, est maintenant devenue la plus amère. Nos citoyens fuient le lieu de leur naissance avec la même horreur que l'on fuit le supplice ; ils s'en détournent comme d'un abîme, ils s'en échappent comme d'un incendie. Lorsque le feu dévore une maison, non-seulement ceux qui l'habitent, se précipitent au dehors, on abandonne aussi les maisons voisines : on laisse tout pour sauver sa vie. Ainsi, tandis que la colère de l'empereur plane sur cette ville comme un feu rapide, tout le monde se précipite et s'enfuit au dehors, avant que la flamme étende plus loin ses ravages ; on se croit heureux de survivre ; et cependant cette fuite n'est pas excitée par la présence de l'ennemi. Cette captivité n'est pas la suite d'un combat; nous n'avons pas vu l'ennemi, et nous sommes prisonniers ou fugitifs. »

Après ces fortes peintures, Chrysostome entretient ses auditeurs comme dans un temps de calme et de paix. Il leur prêche l'hospitalité, l'aumône, le mépris des richesses ; il ne veut pas que le péril même et les craintes qu'il partage avec eux ôtent quelque chose aux enseignements de la chaire chrétienne. Le lendemain, le peuple est de nouveau rassemblé dans l'église comme dans son lieu d'asile, Chrysostome annonce l'absence de Flavien. « Quand je regarde, dit-il, du côté de cette stalle vide maintenant et privée du maître qui nous instruisait, je sens de la joie et des larmes ; je pleure de ne plus voir ici notre père. Je me réjouis qu'il soit parti pour nous sauver et détourner de ce peuple la colère de l'empereur. C'est votre honneur à vous d'avoir mérité un tel père ; c'est sa couronne à lui de se montrer si tendre pour ses enfants, et de vérifier ainsi la parole du Christ : Le bon pasteur a donné sa vie pour son troupeau. Il a entendu cette parole et il est parti, engageant sa vie pour nous tous, quoique bien des choses aient dû le retenir, son âge avancé jusqu'à l'extrême vieillesse, son infirmité, le temps de l'année, la solennité prochaine de Pâques, et, par-dessus tout, le danger d'une sœur unique qui touche presque à son dernier soupir. Il a tout négligé, et ses affections de famille, et sa vieillesse, et sa faiblesse, et les souffrances du voyage, et, mettant votre salut avant tout, il a brisé tous les liens, et s'en va comme un jeune homme. » Chrysostome continue avec une inépuisable invention de charité ; il suit dans son discours le voyage de Flavien, il compte les jours de cette longue route et du sort incertain d'Antioche; il se figure l'audience impériale et les premières paroles de l'évêque ; et puis il s'occupe de réformer ce peuple dont il a suspendu l'inquiétude. Chaque jour, la même consolation recommence avec des formes diverses et des incidents nouveaux : « La place publique est déserte, s'écrie-t-il avec un accent de triomphe plus chrétien que patriotique, mais

l'église est remplie. Tu gémis de la solitude d'Antioche ; réfugie-toi vers ta mère qui te consolera par le nombre de ses enfants, et te montrera des rangs pressés de frères unis. Nous cherchons des hommes dans la ville déserte ; mais nous sommes foulés dans l'église. » En même temps, le vertueux prêtre épuise tous les exemples de courage et de patience que donne l'Ecriture, Esther, Job, les trois jeunes Hébreux dans la fournaise ; et il maintient les esprits à distance égale du désespoir et de la sédition, opposant au surcroît de terreur qu'a fait naître un tremblement de terre la favorable approche de la semaine de Pâques, et gouvernant ainsi par l'imagination et la foi ce peuple d'Orient irritable et timide. Déjà, le voyant plus calme, il ne fait plus que l'instruire. Cependant à cette époque même, et sans attendre la réponse de Théodose, les rigueurs de la justice impériale s'étaient multipliées: de riches citoyens avaient été arrêtés et battus de verges, leurs biens séquestrés ; leurs femmes chassées de leurs maisons étaient errantes autour des prisons. Chrysostome s'était éloigné quelques jours ; la terreur du peuple reprit une nouvelle force. Il voulait fuir au désert ; le gouverneur de la province vint lui-même dans l'église pour rassurer la foule. On remarquera quelle fut alors la sainte jalousie de Chrysostome, et ses reproches au peuple que l'Eglise voulait consoler et soutenir à elle seule : « J'ai loué, leur dit-il, le lendemain, la prudence du préfet qui, voyant la ville agitée de nouveau et vous tous disposés à la fuite, est venu et vous a rendu meilleure espérance. Mais je rougis pour vous d'indignation et de honte, qu'après tant de discours de cette tribune évangélique, vous ayez besoin d'une consolation étrangère. J'aurais souhaité que la terre s'ouvrît sous mes pas et m'engloutît, au moment où j'entendais le gouverneur calmer tour à tour et blâmer votre crainte hors de propos et de raison. Il convenait qu'au lieu d'être enseignés par lui, vous fissiez vous-mêmes la leçon aux infidèles. » Ce magistrat était païen, et c'était moins encore son pouvoir que son culte dont l'appui offensait Chrysostome.

Contre les rigueurs des deux commissaires impériaux qui, dès les premiers jours de leur arrivée, avaient établi un tribunal militaire devant lequel tremblait toute la ville, un autre secours vint en aide au peuple chrétien.

Sur les montagnes voisines de la ville vivaient depuis longtemps des ermites chrétiens, qui dans les austérités de leur désert semblaient expier les délices d'Antioche. Jamais les riches campagnes de la Syrie, et le beau ciel qui la couronne, ne les faisaient descendre de leurs âpres solitudes. La calamité d'Antioche les attire ; ils paraissent au milieu de la ville, ils assiégent les prisons, ils entourent le prétoire : ce sont les tribuns du christianisme.

Un de ces solitaires, homme simple et sans lettres, rencontrant au milieu de la ville les deux commissaires de l'empereur, les retint par leurs manteaux, et leur ordonna de descendre de cheval, puis il leur dit : « Allez, mes amis, portez de ma part cet avis à l'empereur: Vous êtes empereur, mais vous êtes homme, et vous commandez à des hommes qui sont l'image de Dieu. Craignez la colère du Créateur, si vous détruisez son ouvrage. Vous êtes si fort irrité qu'on ait abattu vos images; Dieu le sera-t-il moins, si vous détruisez les siennes? Vos statues de bronze sont déjà refaites et rétablies sur leurs bases; mais quand vous aurez tué des hommes, comment réparer votre faute? Les ressusciterez-vous quand ils seront morts? »

Quelques jours après, Chrysostome reprit la parole pour célébrer la générosité chrétienne des solitaires, et les espérances qu'elle donnait. Un nouveau coup venait de frapper Antioche. Un ordre de l'empereur enlevait à cette ville le titre de *métropole* d'Orient, et fermait en même temps le cirque, les théâtres et les bains publics. Cette dernière tyrannie, que le climat et les habitudes orientales rendaient plus pénible, augmenta le désespoir des habitants. Beaucoup voulaient s'enfuir au désert ; Chrysostome les retint par ses paroles. Il peint avec énergie l'horreur dont il fut saisi lui-même, en pénétrant au milieu du prétoire, pour y suivre ses frères victimes de la rigueur des juges ; et de ce spectacle même il tire l'espérance que tant de maux vont enfin s'adoucir. Alors il fait entrevoir les approches de la fête de Pâques comme un temps de réconciliation pour le prince et pour le peuple.

Cependant le vénérable Flavien, après les fatigues d'un long voyage, était arrivé dans Constantinople au palais de l'empereur. Admis en sa présence au milieu des courtisans, des chefs de la garde, il s'arrêta loin du prince, les yeux baissés et pleins de larmes, et exprimant par son silence la désolation d'Antioche. L'empereur, lui adressant la parole, rappela les faveurs qu'il avait faites à cette ville, et se plaignit de l'ingratitude de ses habitants, de leurs insultes envers lui et envers la mémoire de l'impératrice Flaccille. Flavien, versant des larmes, retraça lui-même avec vivacité les bienfaits de Théodose, et l'égarement du peuple d'Antioche, qu'il impute à la jalouse haine des esprits infernaux.

Puis, revenant sur la colère même du prince, il lui dit des paroles que rapporte, et que sans doute embellit Chrysostome : « On a renversé tes statues, mais tu peux t'en élever à toi-même de plus glorieuses. Pardonne aux coupables ; ils ne te dresseront pas dans les places publiques des statues d'airain ou d'or, parées de diamants ; mais ils te consacreront dans leurs cœurs un monument plus précieux, le souvenir de ta vertu. Tu auras autant de statues vivantes qu'il y a d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura jusqu'à la fin du monde ; car non-seulement nous, mais nos successeurs et

leur postérité connaîtront cette action si royale et si grande, et l'admireront comme s'ils en avaient eux-mêmes recueilli le bienfait.

» Mais afin que mes discours ne semblent pas une flatterie, je te rapporterai une ancienne parole qui montre que les légions, les trésors et le nombre des sujets n'illustrent pas les princes autant que la philosophie et la clémence. Le bienheureux Constantin apprenant qu'une de ses statues avait été défigurée à coups de pierres, comme toute la cour l'exhortait à se venger et à punir l'outrage de son front royal, il passa légèrement la main sur son visage, et répondit en souriant qu'il ne se sentait aucune blessure. Couverts de confusion, les courtisans se désistèrent de leurs sinistres avis; et cette parole est encore célébrée par tout le monde; le temps ne l'a pas fait vieillir, et n'a pas éteint la mémoire d'une telle vertu. A combien de trophées n'est-elle pas préférable? Ce prince a relevé plusieurs villes, et a vaincu beaucoup de barbares; mais nous n'en avons point souvenir. Cette parole, au contraire, est dans toutes les bouches. Ceux qui viennent après nous, et ceux qui les suivent l'entendront; et il n'est personne qui puisse l'écouter sans se récrier avec éloge, et sans faire mille vœux pour la mémoire du prince qui l'a dite. Que si cette parole est glorieuse devant les hommes, combien n'aura-t-elle pas mérité de couronnes devant Dieu qui est l'ami des hommes?

» Mais est-il besoin de rappeler Constantin et des exemples étrangers, lorsque pour t'encourager il ne faut que toi-même et tes propres actions? Souviens-toi de cet édit proclamé dans tout l'empire, lorsqu'aux approches de la fête de Pâques, annonçant aux criminels leur pardon, et aux prisonniers leur délivrance, tu disais dans tes lettres, comme si cet édit n'eût pas encore assez signalé ta clémence : que n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les morts!

» Souviens-toi maintenant de ces paroles. Voici le moment de rappeler les morts à la vie. Même avant que la sentence soit portée, Antioche est maintenant descendue près des portes de l'enfer; retire-la de cet abîme. Il ne faut ni trésor, ni temps, ni travail; il suffit d'un seul mot, et tu ranimes une ville ensevelie dans les ombres de la mort. Permets qu'elle soit appelée désormais la ville de ta miséricorde. . . . . .

» Songe que tu délibères, non sur le sort d'une seule ville, mais sur ta gloire, et sur le christianisme tout entier. A cette heure, les Juifs, les Grecs, le monde civilisé, les barbares, ont appris nos malheurs; ils te regardent, ils attendent quel arrêt tu porteras sur nous. Si ta sentence est humaine et généreuse, ils la célébreront, ils rendront gloire à Dieu, ils se diront l'un à l'autre : O ciel, qu'elle est grande la puissance du christianisme! Cet homme qui n'avait pas d'égal sur la terre, qui pouvait tout perdre et tout détruire, elle l'a dompté, elle l'a soumis, elle lui a donné une philosophie que les hommes les plus obscurs n'auraient pas. Il est grand le Dieu des Chrétiens! des hommes, il sait faire des anges; il les élève au-dessus de la nature. . . . . .

» Regarde combien il sera beau dans la postérité que l'on sache, qu'au milieu des périls d'un si grand peuple dévoué à la vengeance et aux supplices, quand tous frissonnaient de terreur, quand les chefs, les préfets, les juges étaient saisis de crainte et n'osaient élever la voix pour les malheureux, un vieillard s'est avancé avec le sacerdoce de Dieu, et par sa seule présence, par ses simples paroles, a vaincu l'empereur; et qu'alors une grâce que l'empereur avait refusée à tous les grands de sa cour, il l'accorda aux prières d'un vieillard, par respect pour les lois de Dieu. En effet, ô prince! mes concitoyens n'ont pas cru te rendre un médiocre honneur, en me choisissant pour cette mission; car ils ont jugé (et ce jugement fait ta gloire) que tu préférais la religion dans ses plus faibles ministres à toute la puissance du trône. Mais je ne viens pas seulement de leur part; je viens au nom du souverain des cieux pour dire à ton âme clémente et miséricordieuse ces paroles de l'Evangile : « Si vous remettez aux hommes leurs offenses, Dieu vous remettra les vôtres. » Souvens-toi de ce jour où nous rendrons compte de nos actions, et songe que, si tu as commis des fautes, tu peux les effacer toutes par un pardon, sans combat, sans effort. Les autres envoyés apportent de l'or, de l'argent et des offrandes semblables : moi, je m'approche de ta puissance avec le livre de notre sainte loi dans les mains; je te le présente, au lieu de tous les dons, et je te conjure d'imiter ton souverain maître, qui, chaque jour offensé par nos fautes, ne se lasse pas de nous prodiguer ses bienfaits. Ne confonds pas nos espérances; ne démens pas nos promesses. Je veux que tu le saches : si tu veux bien apaiser ta colère, si tu rends à notre ville ton ancienne amitié, je m'en retournerai plein de confiance; mais si tu as banni Antioche de ta pensée, je n'y retournerai pas, je ne verrai plus son territoire, je le renierai pour jamais, je deviendrai citoyen d'une autre ville : je ne voudrais pas d'une patrie pour laquelle toi, le plus humain et le plus clément des hommes, tu serais devenu cruel et sans pitié. »

Cette éloquence persuasive toucha l'empereur. La douceur de la loi nouvelle agissait sur cette âme violente et guerrière. « Qu'y a-t-il d'étonnant, dit-il, si nous autres hommes, nous pardonnons à des hommes qui nous ont offensés, lorsque le maître du monde descendu sur la terre, fait esclave pour nous, et mis en croix par ceux qu'il avait comblés de biens, a prié son Père pour ses bourreaux, en disant : « Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font. » Et en même temps il pressa le vieillard de repartir, pour porter cette joie au peuple d'Antioche, à la fête de Pâques.

Flavien se fit devancer par des courriers rapides ; les fêtes remplacèrent dans Antioche le deuil public ; et suivant le génie de l'Orient, le peuple parut aussi enthousiaste dans sa joie, qu'il était naguère abattu dans sa douleur.

Chrysostome rassembla le peuple, pour lui redire les paroles de Flavien et de l'empereur.

Sans doute, il est aisé de concevoir, pour l'espèce humaine, un état plus raisonnable et meilleur que ce despotisme arrêté seulement par d'éloquentes prières. A la pensée d'un tel abaissement et d'un tel secours, on s'indigne, autant qu'on admire. Il faut même l'avouer, les luttes de la liberté mourante à la voix de Démosthènes, ont bien un autre intérêt que cette résignation passive du peuple de l'Asie, tremblant sous ses maîtres, et défendu par la tribune chrétienne. Mais si l'on se reporte au siècle de Théodose, aux mœurs cruelles de cette époque, si l'on revoit en pensée le massacre de Thessalonique ordonné par le même prince qui laissa vivre Antioche, peut-on méconnaître le bienfait de cette religieuse éloquence ? Et même de nos jours, si l'on pense à ces villes d'Asie encore habitées par des Grecs, si l'on songe que ces massacres, ces exterminations, qu'interdisait le christianisme, y sont aujourd'hui le droit commun des barbares conseillés et recrutés par des hommes d'Europe, combien ne doit-on pas regretter qu'il n'y ait plus de Flavien et de Chrysostome pour demander à la politique des rois *l'amnistie d'Antioche*, pour arrêter au nom de Dieu l'effusion du sang chrétien, pour apprendre l'Evangile à ceux qui le prêchent et qui l'ont oublié?

Chrysostome continua pendant dix années d'instruire le peuple qu'il avait défendu. Ses ouvrages sont le cours le plus complet de prédication morale que nous ait transmis l'antiquité chrétienne. On y voit partout un beau génie, une grande connaissance du cœur de l'homme, une charité vraiment évangélique. Ses discours ont encore un intérêt particulier pour nous autres modernes, curieux investigateurs du passé. La civilisation chrétienne d'Orient, cette époque sans analogie avec le moyen âge, et qui joignait à la naïveté du zèle religieux un haut degré d'élégance sociale, revit tout entière dans les pages éloquentes de l'orateur d'Antioche.

(M. Villemain trace ici le tableau de la ville d'Antioche ; puis il poursuit :)

Que faisait l'orateur, au milieu de cette Babylone chrétienne enchantée plutôt que corrigée par ses paroles, dans ces églises où l'on applaudissait comme au théâtre, et d'où l'on sortait, avant la fin de la *synaxe*, pour courir aux jeux du cirque? Il cherchait surtout à faire naître la charité dans les cœurs, il profitait des mœurs douces de ce peuple pour lui inspirer la pitié. Il était l'apôtre de l'aumône. Nul moraliste, nul orateur de la chaire moderne n'a jamais égalé la vivacité persuasive et l'inépuisable abondance que Chrysostome portait dans cette exhortation. Jamais on n'a su mieux recommander à l'homme les misères de l'homme, mieux émouvoir le cœur, pour exciter à la bienfaisance et à la vertu. Déjà dans la société chrétienne, mille prétextes hypocrites glaçaient la charité, au nom même de la foi. Il faut voir comme le vertueux orateur s'élève au-dessus de ce christianisme pharisaïque, pour accueillir également toutes les souffrances.

« Un homme charitable, dit-il, est comme un port ouvert aux infortunés ; il doit tous les accueillir. Le port reçoit également tous les naufragés ; il les sauve de la tempête, bons ou méchants, quels que soient leurs fautes ou leur péril, et les abrite dans son sein. Vous devez faire de même pour ces naufragés de la fortune, qui, sur terre, sont battus par le malheur. Sans les juger avec rigueur, ni rechercher leur vie, occupez-vous de soulager leur misère. Pourquoi vous donner les soins d'une serveillance inutile? Dieu vous en décharge. Que de paroles on dirait, combien souvent on se montrerait difficile, si Dieu avait prescrit de rechercher d'abord exactement la vie et les actions de chacun, et, cela fait seulement, de céder à la pitié! Non, dès à présent, nous sommes affranchis de cette chagrine enquête. Pourquoi prendre un souci superflu? Autre chose est un juge, autre chose un chrétien qui fait l'aumône. L'aumône même n'a pris son nom que de la pitié qui nous l'inspire. C'est à quoi saint Paul nous invite quand il a dit : Ne vous lassez point de faire du bien à tous et principalement aux affiliés de la foi. » Certes, si nous examinons avec tant de scrupule et de sévérité quelles personnes sont indignes de nos secours, nous n'en trouverons jamais assez qui les méritent ; mais si nous distribuons nos offrandes à tous, même aux indignes, nous verrons aussi venir à nous ceux qui les méritent le plus, comme l'éprouva jadis Abraham, qui, n'examinant pas, avec un soin trop sévère, quels hôtes se présentaient sur le seuil de sa tente, fut assez heureux pour y recevoir les anges du ciel.

» Imitons ce saint patriarche ; ne faisons pas d'enquête sur le malheur. Pour que le pauvre soit digne de l'aumône, il suffit de sa pauvreté. Lorsqu'un homme s'offre à nous avec recommandation du malheur, ne demandons rien davantage. En l'assistant, c'est sa nature d'homme et non le mérite de ses actions ou de sa foi que nous honorons ; c'est sa misère et non sa vertu qui nous touche, afin d'attirer sur nous-mêmes la miséricorde de Dieu, car si nous voulons, au contraire, discuter rigoureusement les droits de ceux qui ont Dieu pour maître, aussi bien que nous, il fera la même chose à notre égard ; et tandis que nous leur demanderons compte de leur vie, nous serons nous-mêmes déchus de la miséricorde divine : car l'Evangile a dit : *Vous serez jugés comme vous aurez jugé les autres.* »

Chrysostome revient souvent à cette pres-

cription d'une charité universelle, indistincte, aveugle, dirions-nous, s'il ne fallait pas craindre de blâmer l'excès même de la vertu. A cette bienfaisance illimitée, telle qu'il la conçoit et l'exige, qui ne discute pas avec le malheur, mais partage avec lui, il ne trouve de terme de comparaison que dans la bonté de Dieu répandant sur tous sa lumière et sa rosée, faisant naître pour tous également les fruits abondants de la terre. L'aumône est à ses yeux non-seulement le premier des devoirs; mais le rachat de toutes les fautes. Sans doute l'état du monde, l'excès de la souffrance dans les uns, de l'indifférence dans les autres inspirait ce langage; et la foi nouvelle en tirait une grande part de sa puissance. C'est l'aveu que faisait vingt ans auparavant l'empereur Julien dans la lettre célèbre où, pour réhabiliter le polythéisme, il lui prescrivait l'imitation de la charité chrétienne. « Ces maudits Galiléens, écrivait-il au grand pontife Arsace, outre leurs pauvres, ils nourrissent les nôtres, qu'on voit manquer de nos secours. » Cette charité que le christianisme garda toujours comme sa marque indigène, dont il se servit pour adoucir les mœurs féroces du moyen âge, et qu'il a mise au fond même de la civilisation moderne, seul il la possédait dans l'origine. Ce soin des malheureux, cette application à les secourir et à les améliorer, cette vertu de la compassion devenue de nos jours une des sciences de la société civile, seul il en avait alors la pratique et la pensée. Déjà dans Chrysostome cette pieuse ardeur est attentive à tous les accidents de la vie, à toutes les inégalités qui se retrouvent dans la souffrance du pauvre, et peuvent l'aggraver ou l'adoucir.

Voici par exemple l'exorde tout en action d'une de ses homélies au peuple d'Antioche : « Je viens près de vous aujourd'hui m'acquitter d'une ambassade juste, utile, honorable pour vous. Je ne suis le délégué d'aucun autre que des pauvres qui habitent cette ville; ce ne sont ni des votes ni des décrets populaires, ni la délibération du sénat qui m'envoient, mais le spectacle des plus cruelles souffrances. Comme je traversais la place publique et le carrefour, me hâtant vers vous, j'ai vu gisant par terre tant de malheureux, les uns mutilés, les autres privés de la vue, les autres couverts de plaies incurables, que j'ai senti qu'il y aurait excès d'inhumanité à ne pas vous entretenir de ces misères, lorsque tant de motifs et l'époque où nous sommes nous y poussaient avec tant de force. Il convient toujours de recommander l'aumône; car nous avons toujours besoin de la miséricorde de Dieu. Mais il le faut surtout lorsque le froid est rigoureux. En été, la douceur de la saison est un soulagement pour les pauvres : ils peuvent sortir presque nus, la chaleur du soleil tenant lieu de vêtements, reposer sur la pierre, et passer les nuits en plein air : ils n'ont besoin ni de chaussures, ni de vins ni d'aliments délicats : ils ont assez de l'eau fraîche des fontaines, de quelques racines, la nature leur fournissant elle-même une table facile. Un autre avantage, l'occasion du travail, leur est alors assuré. Ceux qui construisent des maisons, ceux qui dirigent des fouilles dans la terre, ceux qui naviguent sur mer ont alors besoin des bras du pauvre. En effet, le corps du pauvre est pour lui ce que sont pour les riches leurs champs, leurs maisons et leurs autres propriétés : c'est tout son revenu; il n'en tire pas d'ailleurs. Aussi l'été apporte quelque allégement à l'indigence : mais l'hiver lui fait une rude guerre, et l'attaque au dedans par la faim, au dehors par le froid qui rend la chair comme morte. Alors il faut une nourriture plus substantielle, un vêtement plus chaud, un toit, un lit, des chaussures et le reste; et en même temps le travail manque. Donc, puisque c'est alors qu'il y a le plus de besoins et de besoins indispensables, allons, à cette époque où personne ne salarie le pauvre, où personne ne lui donne d'ouvrage, mettons-nous, hommes miséricordieux, à la place des entrepreneurs, et ayons pour collègue dans cet emploi saint Paul, l'ami et le tuteur des pauvres. »

La prédication de Chrysostome, savante, mais populaire, saisit presque toujours ses auditeurs par des images présentes et liées aux incidents de leur vie. Attentif à tout ce qui peut émouvoir ou distraire Antioche, il est un conseiller public pour la ville, en même temps qu'un guide et un consolateur pour chaque âme fidèle : de là s'est formée une nature d'éloquence et de pouvoir, dont le génie même de nos grands orateurs du XVII^e^ siècle ne peut donner l'idée. Plus courtes et moins habilement composées que leurs sermons, les homélies du prêtre d'Antioche n'ont en rien la méthode puissante, le raisonnement profond et serré de Bourdaloue; elles n'avancent pas dans un ordre régulier, par des divisions subtiles exactement suivies, vers la démonstration complète d'une vérité de morale et de foi. Non, l'imagination de l'orateur chrétien de Grèce et d'Asie veut rester plus libre. Sa parole a plus d'effusion; il ne saurait l'assujettir à cette lente dialectique; il croit trop vivement pour avoir tant besoin de prouver; il aime avec trop d'ardeur son Dieu et son Eglise pour raisonner si patiemment. N'est-il pas d'ailleurs encore tout inspiré de l'enthousiasme des premiers jours, et comme rayonnant de leur lumière, à peu de distance du berceau miraculeux de la foi, dans la ville où, dit-on, elle a pris son nom? N'est-ce pas d'Antioche qu'est parti, dans le premier siècle, l'éloquent martyr qui vint chercher les lions du cirque à Rome, et *jouir de leurs morsures?* et ses restes rapportés, du temps de Chrysostome, dans sa ville natale, n'ont-ils pas, traversant comme en triomphe les foules chrétiennes d'Asie, ressuscité l'âge héroïque de l'Eglise encore si récent, et ranimé toute la ferveur de sa foi naïve? Enfin, près d'Antioche, et presque en face des saintes montagnes, d'où sont venus les défenseurs du peuple, l'idolâtrie vaincue ne garde-t-elle pas encore dans les

temples et les bocages de Daphné les dernières hontes de son antique corruption, comme pour faire éclater par le contraste la sainte pureté du culte nouveau?

Tout permet donc à Chrysostome plus d'ardeur que de logique, plus d'images que d'arguments : il émeut, il passionne, il attendrit des âmes d'avance convaincues, et qui, dans les tremblements de terre de leurs villes d'Asie, croyaient entendre encore la voix prolongée des miracles du premier siècle. Devant cette foi vive, l'orateur n'a point à démontrer le dogme; mais il célèbre et inspire la vertu. Pour cela, il est familier, persuasif, en intelligence avec ses auditeurs. Il leur parle de tout ce qui les occupe. Tantôt il se loue de leur pieuse attention, de leurs larmes plus précieuses pour lui que leurs éloges; tantôt il se plaint de leur froideur, de leurs fréquentes absences et des distractions que leur donne le théâtre. Il les suit de ses inquiétudes hors de l'église ; il pressent leurs fautes, dont ni ses paroles ni leur ancien repentir ne les préserveront; il soutient leur courage et les rappelle à lui, dussent-ils faillir encore. On ne peut se figurer l'intérêt puissant et pathétique de ce dialogue entre une âme charitable et forte et tant d'âmes faibles, mobiles, que la passion, le préjugé, l'habitude disputent à leur propre conviction et à la main de leur guide évangélique. C'est à la fois l'action de la tribune populaire et celle du confessionnal; c'est le forum et le sanctuaire, l'union de ce qu'il y a de plus élevé dans la parole oratoire, de plus pénétrant et de plus intime dans la direction secrète des consciences et des cœurs.

Le charme original de ces communications, les détails de mœurs qu'elles entraînent, la confiance familière qu'elles supposent entre l'orateur et son peuple, et en même temps le tour d'imagination et d'élégance qui relève tout, ennoblit tout, ne peut se comprendre que par des exemples; et, dût ma traduction affaiblir ce genre de preuve, on me pardonnera de l'essayer encore. Chrysostome avait souvent à contenir les transports que faisait éclater son beau langage chez ces Hellènes d'Asie, sensibles avec excès à l'imagination et à l'harmonie. Son humilité chrétienne s'en offensait, en voyant surtout que la foi n'y gagnait pas. « Que me servent, leur disait-il, vos louanges, si je ne vous vois pas faire de progrès dans la vertu? et que perdrai-je à votre silence, si je vois croître votre piété? La gloire de l'orateur n'est pas dans les applaudissements des auditeurs, mais dans leur zèle pour le bien : elle n'est pas dans un bruit qui passe avec la parole, mais dans une ferveur qui dure toujours. Vos acclamations ici rendent l'orateur plus célèbre; mais le perfectionnement de votre âme serait au tribunal du Christ une grande recommandation pour celui qui vous enseigne. »

Cependant cet orateur admiré se plaignait aussi parfois de la rareté de ses auditeurs qui, presque innombrables aux grandes solennités, laissaient dans les jours ordinaires l'autel presque désert, et négligeaient la parole religieuse quand elle ne retentissait pas au milieu des pompes d'une fête. Il fallait que le mal fût grave, ou le zèle de Chrysostome bien exigeant; car il revient à ce reproche, et combat avec une verve aussi variée que piquante les excuses, les prétextes de cette absence, c'est à dire le défaut de temps, les soins publics, les affaires privées, et surtout, dans la saison brûlante, le poids de la chaleur, qu'on bravait à la place publique et sur le marché, mais qu'on redoutait dans l'église.

Il faut l'entendre traitant cette dernière excuse comme elle le méritait, et avec une ironie moins amère que celle de Julien contre la même Antioche, opposant à cette mollesse les précautions attentives du culte nouveau, et les austérités dont la vie païenne offrait plus d'un exemple.

« Ne voyez-vous pas, dit-il à ces faibles chrétiens, à ces grecs dégénérés, les athlètes d'Olympie, debout au milieu de la carrière, en plein midi, comme dans une fournaise, recevant sur leurs membres nus les rayons enflammés du jour, tels que des statues d'airain, et luttant contre le soleil, la poussière et la soif, afin d'attacher à cette tête assaillie par tant de souffrances quelques feuilles de laurier? Pour vous, ce n'est pas une couronne de laurier, mais la couronne de justice qui vous est proposée en prix de votre attention fidèle : et nous ne vous retenons pas jusqu'au milieu du jour, mais dès les premiers feux du matin, par ménagement pour votre indolence, nous vous laissons libres, lorsque l'air est encore frais et n'est pas échauffé des reflets de la lumière; et cet éclat même du jour, nous ne vous obligeons pas d'en supporter tête nue les atteintes : mais nous vous recevons sous ces voûtes élevées où circule un air plus libre et plus pur; et par la magnificence de cet abri, et toutes les inventions de notre zèle, nous tâchons de vous rendre facile une plus longue assistance à nos discours. Ne soyons donc pas plus faibles que nos petits enfants qui vont à l'école : ils n'oseraient retourner à la maison avant midi. Quoique à peine détachés du sein de la nourrice, n'ayant pas encore atteint leur cinquième année, ils montrent de la force dans ce corps si délicat et si tendre. Malgré la chaleur et la soif, ils travaillent, ils peinent jusqu'au milieu du jour, assis sur les bancs de l'école. Imitons au moins la patience des enfants, nous, hommes faits et avancés dans la vie; car si nous n'avons pas seulement la force d'écouter des exhortations à la vertu, comment espérer que nous pourrons combattre et souffrir pour elle? »

Cette attention qu'il réclame, Chrysostome la veut fervente et communicative. De chacun des auditeurs il fait un apôtre qu'il charge d'attirer d'autres disciples et d'édifier ceux-mêmes qu'il n'attire pas. Rien de plus persuasif que ce langage : « Pour que vous ne soyez pas venus inutilement ici, dit quelque part l'orateur, ces frères que je

vous ai souvent prié, que je vous prierai toujours de nous amener, avertissez-les dans leurs erreurs; donnez-leur conseil, non pas en paroles seulement, mais en œuvres. La meilleure instruction vient de l'exemple. Quand vous ne parleriez pas, si, à votre sortie de l'église, le calme de votre maintien, vos regards, votre voix montrent à ceux qui n'y sont pas entrés le profit qu'a fait votre âme, cela suffit pour l'exhortation et l'avertissement. Nous devons sortir d'ici comme d'un sanctuaire d'initiés, meilleurs, plus philosophes, et réglés dans toutes nos actions et toutes nos paroles. Que l'épouse qui voit son mari, que le père qui voit son fils, que le fils qui voit son père, que l'esclave qui voit son maître, que l'ami qui voit son ami, que l'ennemi qui voit son ennemi sortant de l'église, que tous aient à cette vue la preuve des biens qu'on remporte de là. Ils auront cette preuve, s'ils sentent que vous êtes devenus plus doux, plus sensés, plus religieux. »

Par ce vif et affectueux langage, par l'analyse approfondie des faiblesses humaines, comme par l'éclat de l'expression, Chrysostome semblerait avoir plus de ressemblance avec Massillon. Ce parallèle tromperait encore cependant, s'il nous faisait attendre de la chaire apostolique d'Antioche des œuvres d'art polies à la manière de l'orateur français. Chrysostome a moins de pureté de goût, peut-être moins de naturel, ou plutôt un autre naturel pompeux et candide. Son abondance ne se renferme pas dans un développement toujours heureux et varié : il est à la fois concis et diffus, resserrant par la vivacité du tour ses expressions choisies et répétant sa pensée sous plusieurs formes. Mais cela même corrige en lui les artifices de diction qu'il a rapportés de l'école des rhéteurs. Il revient sans cesse à la chose dont son âme est émue; et on sent toujours quelque part sous l'harmonie de ses paroles le son même de sa voix.

Avec cette source de pathétique et cette abondance de cœur, nul orateur chrétien ne fut jamais plus pénétré de l'Ecriture sainte, plus coloré de ses feux, plus empreint de son génie. Par ce double caractère, par la forme éclatante et simple du discours, et la grâce soudaine qu'on y remarque souvent, et qui est restée là comme un accent de la parole vivante, c'est à Bossuet, dans ses sermons, qu'il pourrait être comparé, si Bossuet souffrait des égaux, et s'il n'avait eu ce don du sublime, que l'éloquence chrétienne atteignit rarement avant lui, dans un siècle plus poétiquement chrétien, et lorsqu'elle touchait encore à ses miracles des premiers âges, dont l'évêque de Meaux n'était entretenu que par le travail solitaire de l'imagination et de la foi. C'est ainsi que Chrysostome, ramené sans cesse à la contemplation des apôtres, et surtout de saint Paul, est loin d'égaler la grandeur que Bossuet a jetée sur ce souvenir.

Quelle ne devait pas être cependant la puissance de sa parole, lorsque dans Antioche, où se voyait encore la maison qu'avait habitée Paul, il célébrait Rome, surtout à cause de lui, et unissait ainsi par un seul nom les deux Eglises! « J'aime Rome, parce que Paul écrivait aux Romains et qu'il les aimait, parce qu'il a conversé de son vivant avec eux, qu'il a terminé là ses jours et qu'on y garde ses restes sacrés. Rome en tire plus d'éclat que de tout autre chose. C'est de là que seront enlevés au ciel les restes glorieux de Paul et de Pierre. Concevez et admirez en frémissant quel spectacle verra Rome, Paul se levant de la tombe avec Pierre pour aller dans les airs au-devant du Christ. Qu'elle sera belle cette offrande de Rome à son Dieu! De quelle double couronne Rome sera parée! De quelle chaîne d'or elle sera ceinte! Je ne l'admire pas pour ses trésors, pour ses monuments et tout le reste de ses pompes; mais parce qu'elle possède ces deux colonnes de l'Eglise. Qui me donnera de toucher le corps de Paul, de me pencher sur sa tombe, de voir la poussière de ce corps qui a achevé l'œuvre du Christ, reçu les stigmates du martyre et publié partout la parole sainte, de voir la poussière de cette bouche que le Christ a eue pour interprète auprès des rois, et de laquelle nous avons appris Paul et le maître de Paul! La foudre est moins terrible pour nous que sa voix ne le fut pour les démons. Ils ne tenaient pas devant lui; ils tremblaient, et à l'ombre de sa présence, au seul son de sa voix, ils s'enfuyaient de loin. Cette voix purifiait la terre, guérissait les malades, chassait les vices, ramenait la vérité. Elle était ce que sont les chérubins; elle portait partout le Christ avec elle. Imitons-le, mes frères, car il était homme et de la même nature que la nôtre. Mais comme il a montré pour le Christ un grand amour, il a franchi l'enceinte des cieux, et il a place avec les anges. Si nous voulons faire un effort et allumer en nous la même flamme, nous pourrons imiter ce saint Apôtre. Si cela était impossible, il n'eût pas dit, en effet: *Soyez mes imitateurs, comme je le suis du Christ.* »

Chrysostome excelle dans cette peinture des temps apostoliques; il y tourne incessamment ses regards et sa pensée; il leur emprunte même, malgré la douceur de son âme, une sorte d'âpreté inséparable des grands changements à faire dans la croyance humaine; censeur si indulgent du peuple léger d'Antioche, il se plaît à décrire les vertus de l'Eglise primitive et la contradiction violente qu'elle faisait éclater parmi les hommes. A voir de quel cœur il raconte ces épreuves de la foi, on sent qu'il les souffrirait volontiers.

C'est ainsi qu'il décrit cent fois, et avec une variété toujours nouvelle, l'apparition du christianisme dans le monde et sa rapide victoire. Remettons sous les yeux de notre siècle un de ces tableaux dont les vives couleurs égalaient les souvenirs encore si récents des peuples d'Asie.

« Quand la proclamation divine eut été répandue par les apôtres, lorsqu'ils parcou-

raient toute la terre, semant les paroles de la foi, arrachant les racines de l'erreur, brisant les vieilles lois des empires, pourchassant l'iniquité, nettoyant le sol sous leurs pas, et ordonnant aux hommes de fuir loin des idoles, des temples, des autels, de leurs fêtes, de leurs mystères et de s'élever à la connaissance d'un seul Dieu, maître de tout, et à l'attente des biens à venir, pendant qu'ils parlaient du Père, du Fils et du Saint-Esprit, qu'ils philosophaient sur la résurrection et enseignaient le royaume des cieux, une grande guerre, la plus tyrannique des guerres, s'alluma, et tout fut rempli de trouble, de bruit et de dissensions, toutes les villes, toutes les nations, toutes les familles, toutes les contrées civilisées ou barbares. C'est que les coutumes antiques étaient secouées sur leurs fondements, et que le préjugé qui avait si longtemps régné s'ébranlait à l'invasion de croyances nouvelles, inouïes jusqu'alors. Contre cette puissance, les empereurs s'irritaient, les gouverneurs de province sévissaient, les citoyens murmuraient, la place publique se déchaînait, les tribunaux se passionnaient, les glaives étaient nus, les armes préparées et la loi en colère; de là des supplices, des vengeances, des menaces, et partout l'appareil de ce qu'on croit la terreur. Les flots de la mer furieuse rejetant de leur sein des navires brisés sont une image de cet état du monde, où pour la religion le fils renonçait au père, la bru à la belle-mère, les frères se divisaient, les maîtres s'indignaient contre les serviteurs, toute la nature était en discorde avec elle-même, et partout s'élevait une guerre non-seulement civile, mais domestique. C'est que la parole, comme un glaive, pénétrait partout, excitait un grand combat, une grande querelle, et faisait naître de toute part, contre les fidèles, des haines et des persécutions. Les uns étaient jetés dans les fers, les autres traînés devant les juges et sur le chemin qui menait à la mort. Les uns voyaient leurs biens confisqués, les autres étaient bannis de la patrie, ou même privés de la vie; combats à l'intérieur, périls au dehors par les amis, par les indifférents, par ceux-là même que les liens de la nature avaient rapprochés.

» Devant ces épreuves, alors que les souffrances étaient présentes, les biens en espérance et la promesse éloignée, alors que les fournaises, les réchauds, les glaives, tous les genres de tourments et de morts étaient sentis non pas seulement par la crainte, mais par la souffrance, et quand ceux qui devaient combattre n'étaient pas encore tout à fait détachés des autels profanes, des idoles, des voluptés et de l'ivresse du monde, n'étaient pas accoutumés aux contemplations sublimes de la vie éternelle, mais encore enchaînés aux choses présentes et paraissaient faillir et devoir succomber, s'ils étaient attaqués chaque jour, vois ce que fait Paul, le confident des vérités célestes et sois attentif à sa sagesse. Il leur parle incessamment de la vie à venir, il met sous les yeux les récompenses, leur montre les couronne et les console par l'espoir des biens éternels. Que dit-il donc? Il dit : « Pour nous les souffrances de cette vie sont trop faibles et trop *indignes de la gloire future qui se révélera sur nos têtes*, c'est-à-dire, que faites-vous en m'opposant les bourreaux, les supplices, la proscription, la pauvreté, les fers? Menacez-moi de tout ce que vous voudrez, de toutes les choses qui semblent formidables aux hommes; vous ne dites rien qui vaille ces récompenses, ces couronnes, cet échange que j'attends. L'un s'épuise et se termine dans cette vie· l'autre n'a pas de fin dans l'éternité. »

L'éloquent prêtre d'Antioche voulait passer sa vie au milieu de ce peuple ingénieux, où cent mille auditeurs admiraient ses paroles. Mais l'éclat de son génie avait attiré sur lui les regards de tout l'empire. Le siége patriarcal de Constantinople semblait la place désignée pour le plus grand orateur du christianisme.

Cette dignité ne fut vacante qu'après la mort de Théodose, en 397, sous le règne de ses deux fils, qui s'étaient partagé le monde romain. Arcadius, ou plutôt l'eunuque Eutrope, songea d'abord à Chrysostome; et ce fut la seule chose agréable au peuple qu'il eût faite pendant la durée de son pouvoir. Chrysostome, dont les humbles refus étaient à craindre, fut attiré dans une conférence, et remis presque de force à un grand eunuque et à un général, qui le conduisirent à Constantinople.

Un concile d'évêques assemblés dans cette ville célébra son ordination; mais tant d'honneurs ne firent que porter à l'excès la jalousie sacerdotale. De nombreux compétiteurs avaient brigué cette dignité par des sollicitations et des présents. Ceux qui ne pouvaient y parvenir, voulaient du moins qu'elle fût remplie par un choix moins éclatant.

La cour voluptueuse et corrompue redoutait un censeur. L'ambitieux Eutrope s'aperçut bientôt que le pieux évêque ne voudrait pas être sa créature. Le peuple seul, ce peuple qui n'avait plus ni liberté ni gloire, qui voyait ses campagnes envahies par les barbares, se tournait avec une sorte d'idolâtrie vers cet homme dont la renommée remplissait tout l'Orient.

La puissance de l'archevêque fut grande d'abord et secondée par ces démonstrations de ferveur publique auxquelles s'associait la protection du trône. L'impératrice s'honora de marcher à côté de Chrysostome, dans une fête qui fut célébrée pour transférer des reliques de martyrs hors des murs de la ville. Cette solennité se fit dans la nuit, sous le beau ciel des rives du Bosphore éclairées de mille feux. Le religieux dépôt sortant de la grande église, à travers l'hippodrome, s'avança suivi d'une foule immense de prêtres, de vierges consacrées, au milieu des grands de l'empire, des magistrats, des citoyens, l'impératrice revêtue de la pourpre et du diadème touchant d'une main le voile qui

couvrait les reliques, et achevant à pied cette route de plusieurs stades, jusqu'à l'église de Saint-Thomas, où le cortége ne parvint qu'au lever du jour. Là, Chrysostome parla, et dans l'extase de joie religieuse qui anime ses paroles, on sent et l'impression de cette foule émue, et toutes les espérances qu'il avait lui-même.

Mais à Constantinople, Chrysostome retrouvait les vices de l'Asie, augmentés encore par la présence d'une cour efféminée. Le faible successeur de Théodose n'avait de lui que le goût d'une vaine magnificence; c'est dans les sermons du vertueux pontife que l'on retrouve la plus curieuse description de ce luxe oriental. Arcadius ne paraissait en public qu'au milieu d'un cortége de gardes revêtus d'habits magnifiques, portant des boucliers et des lances dorées. Il était sur un char attelé de mules blanches et tout incrusté de lames d'or et de pierreries. Il portait de riches bracelets, des boucles d'oreilles du plus grand prix, un diadème orné de diamants; sa robe en était couverte, sa chaussure même était d'une singulière magnificence; et tout cet étalage faisait de loin l'admiration de la foule repoussée par les soldats. Les salles, les escaliers, les cours du palais étaient sablés de poudre d'or. C'était là que se rendaient chaque jour les grands de l'empire qui venaient ramper devant quelque eunuque favori.

Ce fut un grand jour que celui où l'insolent ministre, proscrit par son maître, poursuivi par le peuple, vint chercher un asile dans Sainte-Sophie, à l'abri de la chaire pontificale. Nous ne reproduirons pas le discours trop connu que prononça Chrysostome pour apaiser la colère du peuple et défendre le *réfugié* de l'Eglise chrétienne; mais on sent assez combien ces terribles disgrâces prêtaient d'autorité à l'éloquence chrétienne, combien cette parole : « Vanité des vanités, et tout n'est que vanité, » retentissait avec force devant le favori déchu, tremblant au pied de la chaire qui le protégeait, et sauvé de la colère du peuple par la voix du pontife.

Ces drames de l'Eglise chrétienne attestaient la misère du pouvoir impérial, mais faisaient ressortir la grandeur et la puissance du culte. Peu de temps après, Chrysostome fut envoyé en ambassade auprès de Gaïnas, qui, plus animé que satisfait par la mort d'Eutrope, demandait les têtes de quelques autres grands officiers de l'empire.

Telle était la dégradation de la cour de Byzance, que les victimes furent conduites au camp du barbare; mais Chrysostome les protégeait par ses paroles. Gaïnas, comme la plupart des Goths, s'était avisé d'être arien; et il n'avait pris de cette religion que la haine contre le parti contraire. Il céda cependant; et Chrysostome, de retour à Constantinople, prononça devant le peuple ces paroles qui donnent une idée singulière du règne d'Arcadius : « Je suis le père commun de tous, et je dois penser non-seulement à ceux qui sont debout, mais encore à ceux qui sont tombés; non-seulement à ceux qui naviguent sous un vent favorable, mais à ceux qui sont battus de la tempête; c'est pour cela que je me suis quelque temps éloigné de vous, faisant des voyages, usant de conseils et de prières pour sauver de la mort les principaux de l'empire. » Puis il se livrait à de pieuses réflexions sur la fragilité des grandeurs et le néant de la vie.

Dans cet affaiblissement de l'empire, la religion seule s'étendait sans cesse et transformait ce monde barbare, dont elle ne pouvait détourner la prochaine victoire et l'avénement. Les Goths, introduits dans les armées romaines et devenus si puissants sur les conseils des princes, entraient aussi dans l'ordre ecclésiastique. Leur conversion disputée par l'arianisme était une conquête précieuse à l'Eglise, leur admission au sacerdoce un triomphe de plus pour elle. Il faut entendre le langage de Chrysostome dans l'Eglise des Saints-Apôtres, à Constantinople, le jour où venait d'y prêcher un homme de la race des Goths, nouvellement ordonné prêtre, et entouré de quelques-uns de ses compatriotes qui remplissaient l'office de lecteurs. « J'aurais voulu, dit en commençant le pontife, que les Hellènes fussent ici présents pour entendre ce qui a été lu, et juger quelle est la vertu du Dieu crucifié, la puissance de la croix, la noblesse de l'Eglise, le fier accent de la foi, la honte de l'erreur, et l'humiliante défaite du démon. Les dogmes des philosophes sont détruits chez les peuples qui parlent leur langue, les nôtres prévalent dans les langues étrangères. Où sont maintenant les doctrines de Platon et de Pythagore et de ceux qui enseignaient dans Athènes? Elles sont détruites. Où sont les doctrines des pêcheurs et des fabricants de tentes? Elles brillent plus que l'éclat du jour, non-seulement en Judée, mais chez les nations barbares. Comme vous l'avez entendu aujourd'hui, les Scythes, les Thraces, les Sarmates, les Maures, les Indiens et ceux qui touchent aux confins du monde, ont pris pour philosophie les maximes chrétiennes, que chacun de ces peuples a traduites dans sa langue nationale. Ne recherchant pas l'élégance du discours, mais plaçant la philosophie dans la force des pensées, par la vertu de leurs œuvres et l'exemple de leur vie, nos apôtres ont fait partout retentir cette grâce de Dieu qu'ils portent dans leur sein. Par là, et la terre habitée, et les terres sauvages, et les villes, et les montagnes, et la Grèce, et les barbares, et les puissants et les pauvres, et les hommes et les femmes, et les vieux et les jeunes, ils ont tout pris dans leurs filets, et de là ils ont passé plus loin; et notre terre ne leur suffisant pas, ils se sont avancés sur l'Océan, et ils ont pris les contrées barbares et les îles Britanniques; et partout où vous allez, les noms de ces pêcheurs d'hommes sont dans toutes les bouches, non pas à cause d'eux-mêmes, mais par la puissance du crucifié qui leur a partout frayé la voie et qui fait paraître les stupides plus sages que les philosophes, et les

hommes sans lettres plus éloquents que les rhéteurs et les sophistes. Que personne ne soit honteux pour l'Eglise, si nous avons appris à des barbares à se lever et à parler au milieu d'elle. C'est, au contraire, sa gloire et le témoignage de la puissance de la foi. Que les Juifs rougissent, eux qui lisent la lettre et ignorent le sens! Que les Gentils soient pénétrés de confusion, eux qui voient briller la vérité, sont assis à sa lumière et suivent les ténèbres! Que l'Eglise triomphe d'avoir porté partout son vol rapide et sa splendeur! »

Tout n'était pas également vrai dans ces vives paroles : la philosophie n'avait pas perdu toute sa puissance; et Chrysostome lui-même est plein de souvenirs de Platon et du travail qu'avait fait le génie des Grecs pour revendiquer les vérités morales par les forces de la raison, et par la conformité de notre nature avec les idées éternelles du juste et de l'honnête. Il triomphe même quelquefois de montrer le double témoignage que reçoivent ainsi de grands principes attestés par la conscience comme par l'Esprit-Saint. Mais dans l'enthousiasme de sa foi, il oublie volontiers la sagesse humaine pour ne voir et ne célébrer que l'Eglise, de même qu'il oublie l'empire et la patrie romaine pour ne célébrer que l'accroissement continu de la chrétienté dans l'univers. C'était la disposition qui naissait souvent de l'ardeur de la foi, et de la charité cosmopolite développée par elle; c'était, non pas un enseignement du christianisme, mais une conséquence de la domination absolue qu'il prenait sur les âmes. La décadence et l'étendue de l'empire tout ensemble favorisaient ce mouvement des esprits en effaçant chaque jour davantage le Romain devant l'homme et la cité devant l'Eglise; et puis, ne l'oublions pas, Chrysostome était un Grec séparé par la foi de ceux qu'il appelait les Hellènes, mais éloigné bien plus encore par sa naissance et par sa langue de ces Romains qui n'étaient pour lui que des maîtres dégénérés dans l'Occident et toujours étrangers dans l'Orient. De Rome, il n'admirait que le pontificat fondé par saint Pierre, et dont rien alors ne séparait l'Eglise grecque.

Ses négociations près des chefs barbares n'en étaient que plus généreuses. C'était de sa part un effort semblable à celui que dans le même siècle tenta saint Ambroise près du tyran Maxime. Mais son zèle devint inutile. Un chef des Huns attaqua Gaïnas; et Constantinople se trouva délivrée par le conflit des deux barbares. Elle reprit ses jeux du cirque et ses querelles religieuses; car on s'occupait sans cesse de ce qu'on appelait la paix de l'Eglise, et fort peu du salut de l'empire. Quelques solitaires d'Egypte, chassés par Théophile, patriarche d'Alexandrie, intéressaient plus l'empereur et sa suite que ne le faisaient la Grèce et la Thrace, désolées par les barbares. Tout, dans cette cour, n'était qu'intrigue, hypocrisie, frivolité.

Une ligue se forma pour perdre Chrysostome. On y comptait des prêtres jaloux, des courtisans, de riches matrones offensées par les censures de l'orateur, enfin, l'impératrice Eudoxie, et peut-être l'empereur. Un concile fut convoqué pour servir leur vengeance. Théophile, patriarche d'Alexandrie, le dominait par ses intrigues et sa haine furieuse. Plusieurs évêques, admirateurs du génie de Chrysostome, ne voulaient pas se séparer de sa cause, et refusaient d'assister au concile. Cependant, Chrysostome parlait dans les chaires de Constantinople avec une véhémence nouvelle. « Que puis-je craindre? disait-il, serait-ce la mort? Mais vous savez que le Christ *est ma vie*, et que je gagnerais à mourir. Serait-ce l'exil? Mais la terre, dans toute son étendue, est au Seigneur. Serait-ce la perte des biens? Mais *nous n'avons rien apporté dans ce monde*, et *nous n'en pouvons rien emporter*. Ainsi, toutes les terreurs du monde sont méprisables à mes yeux; et je me ris de tous ses biens, je ne crains pas la pauvreté, je ne souhaite pas la richesse; je ne redoute pas la mort, et je ne veux vivre que pour le progrès de vos âmes. » Puis il disait encore : « Mais vous savez, mes amis, la véritable cause de ma perte; c'est que je n'ai point tendu ma demeure de riches tapisseries; c'est que je n'ai point revêtu des habits d'or et de soie; c'est que je n'ai point flatté la mollesse et la sensualité de certaines gens. Il reste encore quelque chose de la race de Jézabel, et la grâce combat encore pour Elie. Hiérodiade demande encore une fois la tête de Jean, et c'est pour cela qu'elle danse. » Ces éloquentes invectives parurent désigner l'impératrice Eudoxie.

Les ennemis de Chrysostome, qui siégeaient au concile, s'armèrent de cette faute ou de cette calomnie, et après avoir solennellement prononcé la déposition du patriarche pour quelques prétendus griefs de discipline ecclésiastique, ils pressèrent l'empereur de le bannir pour crime de lèse majesté.

Chrysostome fut enlevé de nuit et jeté sur un navire, au milieu des plaintes et des réclamations de tout le peuple; car ce peuple, dans son abaissement, s'était attaché à ce grand homme comme à un défenseur. Il aimait sa vie austère et simple, ses censures égales pour les grands et les petits. En le perdant, il se sentait privé d'un appui, et se croyait tombé au-dessous même de son esclavage ordinaire. Les imaginations, échauffées par ces regrets, fermentèrent avec l'ardeur superstitieuse de cette époque. Un tremblement de terre, qui fut ressenti dans Constantinople, parut un signe de la colère de Dieu.

Les ennemis de la cour, les mécontents, les orthodoxes, poussèrent des cris de douleur et d'effroi. Le faible Arcadius fut effrayé, et l'impératrice Eudoxie, troublée du tremblement de terre et de la haine du peuple, pressa vivement le retour de celui qu'elle avait fait bannir. On fit partir, pour le rappeler, plusieurs députations successives; Rome menacée n'avait pas envoyé plus d'ambassadeurs à Coriolan.

Théophile et les évêques de son parti ori-

rent la fuite. Le Bosphore se couvrit de vaisseaux qui s'avançaient pour recevoir Chrysostome. Des cierges allumés, des chants populaires célébraient son retour. En reparaissant, il refusa d'abord de reprendre les honneurs de l'épiscopat, et voulut s'arrêter dans un faubourg de Constantinople. Mais l'enthousiasme du peuple le força de remonter dans cette chaire que son génie rendait si puissante. Ses premières paroles furent touchantes et simples; et elles retracent quelques circonstances même de ce retour triomphal avec une vérité que nul autre récit ne pourrait égaler, et qui met sous les yeux le grand spectacle auquel s'ajoutait la voix du saint archevêque. Quand il put se faire entendre : « Béni soit le Seigneur, dit-il; je le disais à mon départ, je le répète à mon retour, et là-bas je ne cessais pas de le dire. Vous vous souvenez que le dernier jour je vous ai rappelé l'image de Job et ses paroles; béni soit le nom du Seigneur dans les siècles! c'est le gage que je vous ai laissé, c'est l'action de grâces que je rapporte. Les situations sont différentes : l'hymne de reconnaissance est le même. Exilé, je bénissais; revenu de l'exil, je bénis encore. L'hiver et l'été ont une même fin, la fertilité de la terre. Béni soit Dieu qui déchaîne l'orage! Béni soit Dieu qui l'a calmé! Dans la diversité des temps, la disposition de l'âme est la même. Le courage du pilote n'a été ni amolli par le calme, ni submergé par la tempête. Béni soit le Seigneur, et quand je me suis séparé de vous et quand je vous ai retrouvés. J'ai été séparé de vous corporellement, mais non par l'âme. Voyez ce qu'ont fait les embûches de mes ennemis : elles ont augmenté l'affection et le regret pour moi. Autrefois les nôtres seuls m'aimaient; aujourd'hui les Juifs même m'honorent. Ceux qui croyaient éloigner de moi mes amis, m'ont concilié les indifférents. Ce n'est pas à eux que j'en rends grâces, mais à Dieu qui a tourné leur injustice en honneur pour moi. Les Juifs ont crucifié le Seigneur, et le monde a été sauvé. Ce n'est pas aux Juifs que j'en rends grâces, mais à la victime. Qu'ils voient ce que voit notre Dieu; quelle paix, quelle gloire leurs embûches m'ont values! Autrefois l'église seule était remplie; maintenant la place publique est devenue l'église. Tout est immobile comme une seule tête; personne ne commande le silence, et tous sont silencieux et contrits. Il y a des jeux du cirque aujourd'hui; et personne n'y assiste : tous affluent au temple comme un torrent. Ce torrent, c'est votre multitude; ce bruit de fleuve, ce sont vos voix élancées vers le ciel et attestant votre filial amour. Vos prières sont pour moi une couronne plus éclatante que tous les diadèmes. C'est pour cela que je vous ai convoqués dans l'église des apôtres; banni, nous venons près de ceux qui furent bannis avant nous; nous venons près de Timothée, le nouveau Paul, près de ces corps sanctifiés qui ont porté les stigmates du Christ. »

Le lendemain, dans une autre homélie au peuple insatiable de l'entendre, Chrysostome comparait son Eglise de Constantinople à Sara tombée, en l'absence d'Abraham, dans les mains de l'infidèle Egyptien; et la félicitant du courage qu'elle avait montrée pendant l'exil de son pasteur : « J'ai grande joie, disait-il, que vous ayez vaincu, et vaincu sans moi. Présent, j'aurais été pour quelque chose dans votre victoire. Par ma retraite, le triomphe est à vous tout entier; mais là même est une gloire pour moi, celle de vous avoir instruits de telle sorte, que loin de votre père vous montriez la noblesse de vos âmes, comme les athlètes loin du maître qui les exerçait déploient toute leur vigueur. » Et en même temps il séparait de ces ennemis l'impératrice, dont la voix avait demandé son rappel; et lui rendait grâce, en la nommant la protectrice des saints et le soutien des pauvres.

Cette réconciliation toutefois était de difficile durée. Eudoxie ne pouvait oublier sa haine et sa défaite. Les courtisans, les dames du palais excitaient sa colère. On avait préparé, pour consoler l'orgueil de la princesse, une fête à demi profane; c'était la dédicace d'une statue d'argent, élevée en son honneur sur la place publique, entre le sénat et l'église de Sainte-Sophie. Des chants, des danses célébraient cette espèce de consécration.

Chrysostome, dans une de ses homélies, blâma vivement ces jeux qu'il accusait d'idolâtrie. Eudoxie offensée reprit toute sa colère. Chrysostome n'avait pas fait encore annuler les actes du concile qui l'avait condamné; il siégeait sans être absous. Cette irrégularité fut une arme nouvelle pour ses ennemis. Dans cette espérance, les évêques de la Grèce et de l'Orient sont convoqués une seconde fois à Constantinople. Théophile, sans oser y reparaître, animait cette intrigue.

Pendant que le nouveau concile délibérait, Chrysostome parlait dans Sainte-Sophie, et son éloquence balançait tout le pouvoir de ses ennemis. Quarante évêques s'étaient déclarés pour sa cause; les autres, plus nombreux, pressaient l'empereur de le bannir avant la fête de Pâques; car on craignait que, dans ce grand jour, il ne parût trop inviolable.

La veille de la fête, Chrysostome reçut l'ordre de quitter son église; mais on ne pouvait lui enlever la confiance du peuple, qui, désertant alors les églises, alla tenir l'assemblée chrétienne dans les bains publics bâtis par Constantin. La cour, aussi cruelle que faible, envoya des troupes de la garde gothique pour disperser cette foule. Le sang coula près de l'autel; et des femmes, demi-nues pour recevoir le baptême, selon l'usage du temps, furent outragées par des soldats.

Enfin l'empereur prononça l'exil de Chrysostome. Il fut conduit d'abord à Nicée, dont le nom seul devait avertir ses persécuteurs et les faire rougir des traitements cruels infligés à l'éloquent défenseur de la foi. De

Nicée on l'entraîne plus loin, aux extrémités de l'Arménie, dans un lieu sauvage et insalubre, entouré d'une population barbare. Insulté sur la route par des moines et par un évêque de Césarée, il fut secouru par la veuve du ministre Rufin, mis à mort quelques années auparavant.

Du fond de son exil, il ne cessa d'être en intelligence avec les évêques qui avaient défendu sa cause, et avec ceux qui l'adoptèrent après sa persécution, avec l'Orient, avec l'Occident. Relégué dans la bourgade de Cucuse, dont les abords étaient infestés par des hordes errantes, et de là dans la forteresse d'Arabisse, à l'extrémité de cette terre sauvage qu'enferme la chaîne du Taurus, trouvant là même quelques pieux admirateurs, y recevant des députations d'évêques et les visites de quelques amis fidèles de Grèce et d'Asie, il communiquait, par cette entremise, avec le monde chrétien, d'où ses ennemis avaient voulu le bannir. On ne concevrait pas la vie singulière de ce temps, si on ne lisait les lettres que Chrysostome, déchu, pauvre, captif dans un désert, envoyait sur tous les points de la terre civilisée. Violent et faible, l'empire se dissolvait de toutes parts. Mais la société chrétienne, unie dans sa dispersion, ne relevant que d'elle-même, et plus forte que toutes les souffrances et que tous les schismes, s'entendait, se parlait, s'animait du même zèle sur tous les points du monde. Chrysostome écrivait en Orient aux évêques de Jérusalem, de Césarée, de Scythopolis, d'Adana, de Corinthe, de Thessalonique et d'une foule d'autres villes, à des moines de Syrie, de Phénicie, d'Egypte, en Occident, à l'évêque de Carthage Aurèle, qui fut le protecteur d'Augustin, aux évêques de Milan, de Brescia, d'Aquilée, de Salone, et à beaucoup de prêtres de Rome, partout à des femmes illustres, ferventes alliées de l'Eglise, sentant croître leur enthousiasme par les malheurs de l'éloquent pontife, et placées si haut dans sa confiance, que c'est à une d'elles, Olympiade, qu'il adresse l'exposé le plus complet de ses souffrances et de sa foi. Il conservait avec quelques prêtres de son ancienne et heureuse église d'Antioche une correspondance qui témoigne de la tendresse, comme de la force de son âme; enfin, il surveillait encore les missions qu'aux jours de sa puissance il avait envoyées dans la Gothie orientale, l'Arabie et la Perse idolâtre; et il inspirait par ses lettres le zèle des prêtres qui évangélisaient les barbares.

Image de ses souffrances et de sa fermeté, les lettres de Chrysostome sont éloquentes comme ses discours. Pleines du récit des maux qu'il éprouve, elles ne respirent jamais ni le découragement ni la haine; elles n'ont pas même cette expression d'âpreté que l'Eglise n'épargnait pas à l'empire. L'âme de Chrysostome était aussi douce que grande. Nulle de ses lettres n'attire plus fortement l'attention que celles qui sont adressées au pape Innocent I^er^.

Au moment de son second exil, et sous le coup des violences qui l'y contraignaient, Chrysostome avait adressé au Pontife de Rome un récit des persécutions qu'il subissait, de l'irruption des soldats dans l'église, de l'inimitié de quelques évêques, de la douleur et de l'oppression des autres; et il demandait un appui, ou plutôt un jugement, que le bannissement dont il fut frappé ne lui permit pas d'attendre. Ce cri de détresse du patriarche de Constantinople à l'évêque de Rome est mémorable dans l'histoire de l'Eglise. Remontant à sa première persécution, à son premier exil, dont il n'accuse que la faction de l'évêque Théophile, racontant son retour populaire, puis le nouveau jugement préparé contre lui et les violences qui viennent d'ensanglanter son église, il supplie le pontife d'*écrire*, que ces actes iniques, accomplis en l'absence d'une des parties, sont sans force, qu'il soumet aux peines ecclésiastiques ceux qui les ont commis, et conserve à celui qui n'est ni condamné ni prévenu le commerce de ses lettres et de sa charité. « Qu'il nous soit donné, dit-il, un tribunal incorruptible; nous comparaîtrons, nous ferons entendre notre défense, et nous nous montrerons innocent des choses qu'on nous impute, comme nous le sommes en effet. »

Cet appel, parti de Constantinople et d'un si grand nom, devait vivement toucher Rome. Les faits d'ailleurs, la procédure inique et remplacée par la force, le jour de Pâques profané avaient retenti dans tout l'empire; et pendant que l'évêque opprimé se plaignait, le pontife romain recevait aussi une plainte au nom de l'Eglise et du peuple de la ville impériale. Que pouvait-il, cependant? invoquer l'ascendant du faible Honorius, empereur d'Occident, sur le faible Arcadius, empereur d'Orient, prescrire, ou plutôt demander un concile, honorer Chrysostome et consoler son Eglise, en l'exhortant à la patience. « Nous ne sommes pas, répondit-il dans une lettre au clergé et au peuple de Constantinople, nous ne sommes pas étrangers à votre douleur; nous sommes persécutés en vous; qui pourrait, en effet, supporter les violences de ceux qui, par devoir, étaient obligés d'être les plus zélés pour la paix et l'union? Aujourd'hui, par un renversement de tout ordre, on expulse de la chaire de leur église des prêtres irréprochables; témoin notre frère et coopérateur, Jean, votre évêque, qui, le premier, souffrit cette violence, sans avoir pu trouver de juges, sans qu'aucune accusation ait été portée, ait été connue. Nous ne savons pas qu'on ait jamais osé de telles choses du temps de nos pères; elles étaient au contraire interdites, personne n'ayant le pouvoir d'ordonner un nouvel évêque en la place d'un évêque vivant. »

Le pontife terminait par le vœu d'un concile qu'il attendait de la volonté de Dieu, n'espérant pas l'obtenir du consentement de l'empereur.

Une lettre d'Honorius, à son frère, empereur d'Orient, attestait également le scan-

dale et la douleur dont les événements de Constantinople avait rempli tout l'empire. « On raconte, dit cette lettre, qu'à Constantinople, le saint jour de Pâques, au moment où la piété réunissait dans un seul lieu les peuples des villes voisines, pour une célébration des mystères plus solennelle et plus digne, sous les yeux des chefs de l'empire, soudain les temples catholiques ont été fermés, et des prêtres jetés dans les fers, afin que l'époque même, où, par la clémence du trône, s'ouvrent les cachots des coupables, vît emprisonner cette fois des ministres de religion et de paix : on ajoute que les cérémonies saintes ont été troublées militairement, qu'il y a eu des hommes tués dans le sanctuaire, et de si grandes violences autour de l'autel, que de vénérables évêques ont été traînés en exil, et que le sang humain a souillé le Saint-Sacrement. A ces nouvelles, je l'avoue, nous avons été troublés; qui pourrait ne pas craindre, après un tel attentat, la colère de Dieu? S'il y avait quelque difficulté religieuse entre les prélats, le jugement devait rester épiscopal. A eux, en effet, l'interprétation des choses divines; à nous le respect de la religion. Mais admettons même que la sollicitude impériale ait eu à se réserver quelque chose dans des questions mystiques et catholiques, fallait-il que l'impatience irritée allât jusqu'au bannissement des prêtres et au meurtre des hommes, et que, dans le lieu qui reçoit de chastes prières, des vœux purs et des sacrifices non sanglants, dans ce lieu même, on vît étinceler le glaive, dont il ne faut pas facilement menacer une tête coupable. »

C'était là, sans doute, un grave et noble langage que l'Eglise romaine inspirait à l'empereur d'Occident, en lui donnant, avec les honneurs de la modération et de l'humanité, l'avantage d'exercer sur le chef d'un autre empire un droit d'avertissement et de tutelle flatteur pour l'amour-propre; la conséquence politique d'un tel droit ne pouvait échapper aux hommes d'Etat des deux empires.

Honorius, en insistant sur l'avis fidèle qu'il doit à son frère très-aimé, à son collègue sur le trône, rappelle que, dans le débat qui s'était élevé entre les évêques d'Orient, les deux partis avaient envoyé chacun sa députation *aux prêtres de la ville éternelle et de l'Italie*, et qu'il fallait dès lors attendre la décision demandée, et ne pas innover dans l'intervalle par le bannissement et la violence. Ainsi, concile œcuménique et autorité disciplinaire de l'Eglise romaine, voilà les deux choses qui, dans l'opinion du temps, pouvaient s'élever au-dessus des capricieux orages de Byzance, et y défendre un homme vertueux contre la corruption et l'intrigue. Mais c'était cela même, c'était cette influence de l'Empire d'Occident mêlée à celle de l'Eglise de Rome, qui blessait l'orgueil d'Arcadius et rendait plus irrévocable la disgrâce de Chrysostome. On ignore la réponse de la cour de Byzance; mais elle se garda bien de convoquer un de ces conciles si fréquents sous Théodose. Chrysostome était parti pour l'exil ne regrettant que les amis de sa cause et de sa foi qu'il laissait dans les prisons de Constantinople, pendant qu'il s'acheminait vers les extrémités montagneuses et froides de l'Arménie. Ce ne fut qu'après un long silence que dans son exil, profitant du départ de deux prêtres fidèles, il adressa au pontife romain une nouvelle lettre avec cette simple suscription :

A Innocent, évêque de Rome, Jean, salut dans le Seigneur.

« Le corps habite un point du monde; mais la charité porte partout son vol. Quoique séparés par une si grande distance, nous sommes près de Votre Sainteté, et chaque jour nous communiquons avec Elle, en voyant des yeux de notre affection la fermeté de votre âme, votre sincérité, votre constance à toute épreuve, et vos encouragements puissants et durables. Plus les flots montent, plus les écueils cachés sont nombreux et la tempête violente, plus s'accroît votre vigilance. Ni l'éloignement, ni le temps, ni la mauvaise situation des affaires ne vous ont rendu indifférent. Vous imitez les excellents pilotes qui s'éveillent surtout quand ils voient les flots soulevés, la mer impétueuse et bruyante et la nuit la plus profonde au milieu du jour. Aussi nous vous rendons grâces, et nous avons besoin de vous écrire souvent pour nous satisfaire nous-même. Mais comme la solitude de ce lieu y met obstacle, et que des contrées éloignées ou même voisines on arrive difficilement jusqu'à nous sur la limite reculée où nous sommes, et à travers le brigandage qui ferme les routes, nous vous supplions de prendre en pitié notre silence au lieu d'accuser notre paresse. »

Rappelant alors ce que le Pontife a voulu, et ce qu'il n'a pu faire, Chrysostome demande à son tour qu'il ne se décourage pas et persiste dans le grand dessein qu'il avait annoncé, la convocation d'un concile pour statuer entre lui et les évêques ses ennemis, appuyés de la cour de Constantinople : « C'est un combat à livrer, dit-il, pour l'intérêt du monde presque entier, pour les Eglises opprimées ou déchues, pour les peuples divisés, pour le clergé persécuté, pour les évêques bannis, pour les constitutions des Pères indignement violées. Je vous fais et vous réitère la prière de nous montrer une affection d'autant plus grande que la tempête est plus forte. Espérons de l'avenir quelque chose de plus pour la réforme du mal. S'il en arrive autrement, vous avez votre couronne prête dans la miséricorde de Dieu; et ceux qui sont injustement traités recevront de l'ardeur de votre charité une consolation qui n'est pas vulgaire. Voici la troisième année que, retenus dans l'Isaurie entre la faim, la contagion, la guerre, les assauts continus, la solitude sans terme, la mort chaque jour menaçante, et partout l'épée des barbares, nous trouvons

un grand soulagement dans votre constante disposition pour nous, et une joie dans votre cordiale affection. C'est là notre rempart, notre asile, notre port sans orages, la source de mille biens pour nous, le fond de notre bonheur; et dussions-nous être relégués bientôt dans un lieu plus désert encore, avec une telle consolation de nos souffrances, nous partirons sans peine. »

La réponse du pontife à cette lettre est remarquable dans sa simplicité; et elle prouve que si la supériorité du génie était du côté de l'Orient, il y avait dès lors dans la chaire pontificale de Rome, et comme dans les traditions de la ville souveraine, une autorité et une grandeur naturelle qui se sentait appelée d'elle-même à fortifier et à conduire ces hommes, dont personne en Occident n'égalait l'éloquence.

Innocent, évêque de Rome, à Jean, évêque.

« Quoique ce soit de Dieu seul que l'homme innocent doive attendre tout bien et espérer miséricorde, cependant, nous qui conseillons la prudence, nous t'adressons encore cette lettre par le diacre Cyriaque, de peur que l'iniquité n'ait plus de force pour accabler, que la bonne conscience pour soutenir. Ce n'est pas à toi, le maître, le pasteur de tant de peuples, qu'il est besoin d'apprendre que les plus vertueux sont toujours éprouvés, pour voir s'ils faiblissent ou s'ils persévèrent, et que la conscience est une chose très-puissante contre tous les malheurs injustes. Il doit pouvoir tout supporter, l'homme qui se confie d'abord à Dieu, puis à sa conscience. Le juste, en effet, peut être exercé jusqu'à l'extrême souffrance; il ne peut être vaincu, parce que son âme est prémunie par les divines Ecritures que nous enseignons aux peuples, et qui toutes attestent que presque tous les saints ont été diversement persécutés, passés à l'épreuve du feu, et ont à ce prix obtenu la couronne. Que ta charité, frère très-honoré, ait pour consolation ce témoignage intérieur de l'âme qui dans les tribulations est le soutien de la vertu! car, sous les regards du Christ, la conscience épurée jettera l'ancre dans le port de l'éternelle paix. »

La forme de cette lettre, ce titre d'évêque conservé sans épiscopat, cet accent de fraternelle égalité envers un exilé, avec lequel semble partager le Pontife de Rome, en l'appelant pasteur de tant de peuples, ce langage d'une résignation si calme et si fière, tout montre assez quelle puissance tutélaire et consolante résidait dans l'Eglise romaine, au milieu des convulsions de la société et des tyrannies de l'empire, et comment cette puissance devait incessamment s'accroître par les fautes de tous, jusqu'au moment où elle s'affaiblirait par les siennes, pour se raffermir ensuite par ses malheurs. On peut croire que Chrysostome, en recevant de si loin ce saint témoignage, à défaut de tout autre appui mortel, se soutint dans la patience qu'il avait annoncée et partit sans regret de l'exil où il avait tant souffert, pour l'exil où il allait mourir. Un nouvel ordre en effet, arraché à la faiblesse d'Arcadius, vint changer de lieu l'illustre banni. Ses ennemis qui persécutaient, sous le nom de *Joannites* et comme une secte d'hérétiques, beaucoup de prêtres d'Orient restés fidèles à son génie et à son malheur, imaginèrent qu'ils affaibliraient ce reste de pouvoir dont ils s'indignaient en le reléguant moins loin de Constantinople et de la cour, dans un lieu désert, sur les bords de l'Euxin.

La brutalité des soldats qui le conduisaient aggrava ou peut-être ne fit qu'exécuter les ordres de la cour de Byzance. Forcé de faire à pied de longues marches, tête nue, à l'ardeur du soleil, le généreux vieillard, déjà consumé de travaux et d'austérités, ne put achever ce pénible voyage. Parvenu, après trois mois de fatigue, près de Comane, bourgade du Pont, il s'arrêta avec ses gardes dans une église qui renfermait le tombeau d'un évêque d'Amasie, mort sous Maximin, avec d'autres martyrs dont Chrysostome avait autrefois prononcé le panégyrique dans Antioche, leur ville natale et la sienne. Cette rencontre lui parut un avis du ciel qu'il reçut avec joie. Le lendemain, traîné malade hors de l'église, où il avait passé une nuit agitée par la fièvre et la vision de sa fin prochaine, il expira d'épuisement à quelques stades plus loin, sur la route, comme l'apôtre voyageur.

Malgré cet abandon et cette misère d'un si grand homme, à la nouvelle de sa mort, il y eut pour ses funérailles un immense concours de religieux, de solitaires, de vierges venus des pays voisins. Son corps fut enseveli dans l'église où il avait pressenti sa mort, près du martyr dont il n'aurait pas dû égaler les souffrances sous le règne d'un fils de Théodose. Et après un silence de stupeur et d'embarras, tel qu'il suit ordinairement la perte d'une noble victime, son nom retentit avec éclat dans tout l'empire et fut béatifié par l'Eglise, comme celui d'un des plus saints et des plus beaux génies dont elle s'honore.

Cette vie de Chrysostome se liait à l'histoire de son éloquence et de son ascendant sur les âmes. La fermeté du martyr explique le génie de l'orateur. Ces études grecques dans l'école de Libanius, cette piété pour sa mère, cette fuite au désert, cette douce autorité sur le peuple spirituel et léger d'Antioche, ces combats parmi les intrigues de Constantinople, ce courage dans un long exil répondent, pour ainsi dire, à tous les caractères que prend son éloquence, tour à tour ingénieuse et tendre, élégante, austère et sublime.

Nul homme n'a mieux rempli ce ministère de la parole qu'avait suscité l'Evangile. Il est le plus beau génie de la société nouvelle entée sur l'ancien monde. Il est, par excellence, le Grec devenu Chrétien. Réformateur austère, sous ses paroles mélodieuses et vives, on sent toujours l'imagination qui, dans la Grèce avait inspiré

tant de fables charmantes. Il a rejeté bien loin les dieux d'Homère et les génies de Pythagore et de Platon; mais dans son idiome tout poétique, il représente l'aumône nous introduisant sans peine dans les cieux, et accueillie par le chœur des anges, comme une reine que les gardes reconnaissent à son cortége, et devant laquelle ils se pressent d'ouvrir les portes de la ville. Ce polythéisme de langage ravissait les Chrétiens néophytes de l'Orient; et la sublime morale venait à eux parée de poésie.

Ces peuples étaient plus sensibles que raisonnables; et la société d'ailleurs ne peut jamais vieillir assez, pour que l'imagination n'y garde pas une grande puissance. Peut-être même ce pouvoir augmente dans les jours d'agitation et de malaise public. Et comment ne paraîtrait-il pas invincible, lorsqu'il se mêle, comme dans Chrysostome, à tous les sentiments profonds du cœur humain, la pitié, la justice, le sacrifice de soi-même au devoir? Quelle n'est pas surtout la puissance de cette foi intime, de cette candeur enthousiaste, qui fait du génie même un instrument involontaire!

L'éloquence de Chrysostome a sans doute, pour des modernes, une sorte de diffusion asiatique. Les grandes images empruntées à la nature y reviennent souvent. Son style est plus éclatant que varié; c'est la splendeur de cette lumière éblouissante, et toujours égale, qui brille sur les campagnes de la Syrie. Toutefois en lisant ses ouvrages, on ne peut se croire si près de la barbarie du moyen âge. On se dit: La société va-t-elle renaître sous un culte nouveau, et remonter vers une époque supérieure à l'antiquité, sans lui ressembler? Le génie d'un grand homme vous a fait cette illusion. Vous regardez encore, et vous voyez tomber l'empire démantelé de toutes parts.

VILLEMAIN.

JEANNE D'ARC A REIMS.

Après la bataille de Patay, le moment était venu, ou jamais, de risquer l'expédition de Reims. Les politiques voulaient qu'on restât encore sur la Loire, qu'on s'assurât de Cosne et de La Charité. Ils eurent beau dire cette fois, les voix timides ne pouvaient plus être écoutées. Chaque jour affluaient des gens de toutes les provinces qui venaient au bruit des miracles de la Pucelle, ne croyaient qu'en elle, et, comme elle, avaient hâte de mener le roi à Reims. C'était un irrésistible élan de pèlerinage et de croisade. L'indolent jeune roi lui-même finit par se laisser soulever à cette vague populaire, à cette grande marée qui montait et poussait au nord. Roi, courtisans, politiques, enthousiastes, tous ensemble, de gré ou de force, les fous, les sages, ils partirent. Au départ, ils étaient douze mille; mais le long de la route la masse allait grossissant; d'autres venaient, et toujours d'autres; ceux qui n'avaient pas d'armure suivaient la sainte expédition en simples jaques, tout gentilshommes qu'ils pouvaient être, comme archers, comme coutiliers.

L'armée partit de Gien le 28 juin, passa devant Auxerre, sans essayer d'y entrer; cette ville était entre les mains du duc de Bourgogne, que l'on ménageait. Troyes avait une garnison mêlée de Bourguignons et d'Anglais; à la première apparition de l'armée royale, ils osèrent faire une sortie. Il y avait peu d'apparence de forcer une grande ville si bien gardée, et cela sans artillerie. Mais comment s'arrêter à en faire le siége? Comment, d'autre part, avancer en laissant une telle place derrière soi? L'armée souffrait déjà de la faim. Ne valait-il pas mieux s'en retourner? Les politiques triomphaient.

Il n'y eut qu'un vieux conseiller armagnac, le président Maçon, qui fût d'avis contraire, qui comprît que dans une telle entreprise la sagesse était du côté de l'enthousiasme, que dans une croisade populaire il ne fallait pas raisonner. « Quand le roi a entrepris ce voyage, dit-il, il ne l'a pas fait pour la grande puissance des gens d'armes, ni pour le grand argent qu'il eût, ni parce que le voyage lui semblait possible; il l'a entrepris, parce que Jeanne lui disait d'aller en avant et de se faire couronner à Reims, qu'il y trouverait peu de résistance, tel étant le bon plaisir de Dieu. »

La Pucelle, venant alors à frapper à la porte du conseil, assura que dans trois jours on pourrait entrer dans la ville. « Nous en attendrions bien six, dit le chancelier, si nous étions sûrs que vous dites vrai. » — « Six? vous y entrerez demain! »

Elle prend son étendard, tout le monde la suit aux fossés; elle y jette tout ce qu'on trouve, fagots, portes, tables, solives. Et cela allait si vite que les gens de la ville crurent qu'en un moment il n'y aurait plus de fossés. Les Anglais commencèrent à s'éblouir, comme à Orléans; ils croyaient voir une nuée de papillons blancs qui voltigeaient autour du magique étendard. Les bourgeois, de leur côté, avaient grand' peur, se souvenant que c'était à Troyes que s'était conclu le traité qui déshéritait Charles VII; ils craignaient qu'on ne fît un exemple de leur ville; ils se réfugiaient déjà aux églises; ils criaient qu'il fallait se rendre. Les gens de guerre ne demandaient pas mieux. Ils parlementèrent, et obtinrent de s'en aller avec tout ce qu'ils avaient.

Ce qu'ils avaient, c'était surtout des prisonniers, des Français. Les conseillers de Charles VII qui dressèrent la capitulation n'avaient rien stipulé pour ces malheureux. La Pucelle y songea seule. Quand les Anglais sortirent avec leurs prisonniers garrottés, elle se mit aux portes, et s'écria: « O mon Dieu! ils ne les emmèneront pas! » Elle les retint en effet, et le roi paya leur rançon.

Maître de Troyes le 9 juillet, il fit le 15 son entrée à Reims, et le 17 il fut sacré.

Le matin même, la Pucelle, selon le précepte de l'Evangile : *La réconciliation avant le sacrifice*, dicta une belle lettre pour le duc de Bourgogne; sans rien rappeler, sans irriter, sans humilier personne, elle lui disait avec beaucoup de tact et de noblesse : « Pardonnez l'un à l'autre de bon cœur, comme doivent faire loyaux Chrétiens. »

Charles VII fut oint par l'archevêque de l'huile de la sainte ampoule, qu'on apporta de Saint-Remi. Il fut, conformément au Rituel antique, soulevé sur son siége par les pairs ecclésiastiques, servi des pairs laïques et au sacre et au repas; puis il alla à Saint-Marcou toucher les écrouelles. Toutes les cérémonies furent accomplies sans qu'il y manquât rien. Il se trouva le vrai roi, et le seul dans les croyances du temps. Les Anglais pouvaient désormais faire sacrer Henri; ce nouveau sacre ne pouvait être, dans la pensée des peuples, qu'une parodie de l'autre.

Au moment où le roi fut sacré, la Pucelle se jeta à genoux, lui embrassant les jambes, et pleurant à chaudes larmes. Tout le monde pleurait aussi.

On assure qu'elle lui dit : « O gentil roi! maintenant est fait le plaisir de Dieu, qui voulait que je fisse lever le siége d'Orléans et que je vous amenasse en votre cité de Reims recevoir votre saint sacre, montrant que vous êtes vrai roi, et qu'à vous doit appartenir le royaume de France. »

La Pucelle avait raison; elle avait fait et fini ce qu'elle avait à faire. Aussi, dans la joie même de cette triomphante solennité, elle eut l'idée, le pressentiment peut-être de sa fin prochaine. Lorsqu'elle entrait à Reims avec le roi, et que tout le peuple venait au-devant en chantant des hymnes : « O le bon et dévot peuple! dit-elle. Si je dois mourir, je serais bien heureuse que l'on m'enterrât ici! » — « Jeanne, lui dit l'archevêque, où croyez-vous donc mourir? » — « Je n'en sais rien. Où il plaira à Dieu. Je voudrais bien qu'il lui plût que je m'en allasse garder les moutons avec ma sœur et mes frères... ils seraient si joyeux de me revoir!... J'ai fait du moins ce que Notre-Seigneur m'avait recommandé de faire. » Et elle rendit grâces en levant les yeux au ciel. Tous ceux qui la virent en ce moment, dit la vieille chronique, « crurent mieux que jamais, que c'était chose venue de la part de Dieu. »

Jules MICHELET.

JEANNE D'ARC PRISONNIERE.

Le duc de Bourgogne vint mettre le siége devant Compiègne; c'était la principale ville que les Français eussent dans le pays. Le sire Guillaume de Flavy, que le roi y avait pour capitaine, et qui l'avait conservée ensuite malgré ses ordres, était un vaillant homme de guerre, mais le plus dur et le plus cruel peut-être qu'on connût dans ce temps-là. Il n'y avait pas de crime qu'il ne commît chaque jour. Il faisait mourir toutes sortes de gens, sans justice ni miséricorde, dans les plus affreux supplices.

Ce terrible capitaine avait fait les plus grands préparatifs pour se bien défendre. La ville était suffisamment approvisionnée de vivres et de munitions. Les murailles étaient fortes et réparées à neuf; la garnison était nombreuse; l'artillerie bien servie. Aussi le duc de Bourgogne assembla toute sa puissance pour un siége si difficile. Il fit entourer la ville de presque tous les côtés : le sire de Luxembourg, le sire Baudouin de Noyelles, sir John Montgommery et le duc lui-même commandaient chacun les postes principaux.

Dès qu'elle apprit que Compiègne était ainsi resserrée, Jeanne d'Arc partit de Crespy pour aller s'enfermer avec la garnison. Dès le jour même de son arrivée, elle tenta une sortie par la porte du pont, de l'autre côté de la rivière d'Aisne. Elle tomba à l'improviste sur le quartier du sire de Noyelles, au moment où Jean de Luxembourg et quelques-uns de ses cavaliers y étaient venus pour reconnaître la ville de plus près. Le premier choc fut rude; les Bourguignons étaient presque tous sans armes. Le sire de Luxembourg se maintenait de son mieux, en attendant qu'on pût lui amener les secours de son quartier, qui était voisin, et de celui des Anglais. Bientôt le cri d'alarme se répandit parmi tous les assiégeants, et ils commencèrent à arriver en foule. Les Français n'étaient pas en nombre pour résister : ils se mirent en retraite. Jeanne d'Arc se montra plus vaillante que jamais; deux fois elle ramena ses gens sur l'ennemi; enfin, voyant qu'il fallait rentrer dans la ville, elle se mit en arrière garde pour protéger leur marche et les maintenir en bon ordre contre les Bourguignons qui, sûrs maintenant d'être bien appuyés, se lançaient vigoureusement à la poursuite. Ils reconnaissaient l'étendard de Jeanne d'Arc, et la distinguaient à sa huque d'écarlate, brodée d'or et d'argent; enfin ils poussèrent jusqu'à elle. La foule se pressait sur le pont. De crainte que l'ennemi n'entrât dans la ville à la faveur de ce désordre, la barrière n'était point grande ouverte; Jeanne se trouva environnée des ennemis; elle se défendit courageusement avec une forte épée qu'elle avait conquise à Lagny sur un Bourguignon. Enfin, un archer picard, saisissant sa huque de velours, la tira en bas de son cheval; elle se releva, et, combattant encore à pied, elle parvint jusqu'au fossé qui environnait le boulevard devant le pont. Lothon le Bourguignon, vaillant chevalier du parti du roi, et quelques autres étaient restés avec elle, et la défendirent avec des prodiges de valeur. Enfin il lui fallut se rendre à Lionel, bâtard de Vendôme, qui se trouvait près d'elle.

DE BARANTE.

JEANNE D'ARC BRULEE

PAR LES ANGLAIS.

Quand cette dure et cruelle mort fut annoncée à la pauvre fille, elle se prit à pleu-

rer. « Ah! j'en appelle à Dieu, le grand juge, dit-elle, des cruautés et des injustices qu'on me fait. »

« Ah! maître Pierre, dit-elle à un assesseur qui lui avait montré quelque intérêt, où serai-je aujourd'hui? — N'avez-vous pas bonne espérance en Dieu? répondit-il. — Oui, reprit-elle, Dieu aidant, j'espère aller en paradis. »

Par une singulière contradiction avec la sentence, on lui permit de communier; Jeanne le désirait avec ardeur.

Le 30 mai, elle monta dans la charrette du bourreau; frère Martin Ladvenu, son confesseur, et frère Isambart, qui avaient plus d'une fois réclamé justice dans le procès, étaient près d'elle. Huit cents Anglais, armés de haches, de lances et d'épées, marchaient alentour.

Dans le chemin, elle priait si dévotement, et se lamentait avec tant de douceur, qu'aucun Français ne pouvait retenir ses larmes. Quelques-uns des assesseurs n'eurent pas la force de la suivre jusqu'à l'échafaud. Arrivée à la place du supplice: « Ah! Rouen! dit-elle, Rouen! est-ce ici que je dois mourir! »

Ensuite elle se mit à genoux, et se recommanda à Dieu, à la sainte Vierge et aux saints, surtout à saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite; elle laissait voir tant de ferveur, que chacun pleurait, même plusieurs Anglais. Jean de Mailly, évêque de Noyon, et quelques autres du clergé de France, descendirent de l'échafaud, ne pouvant endurer un si lamentable spectacle.

Jeanne demanda la croix; un Anglais en fit une de deux bâtons, et la lui donna. Elle la prit dévotement et la baisa: mais elle désira avoir celle de la paroisse; on alla la quérir, et elle la serrait étroitement contre son cœur en continuant ses prières.

Cependant les gens de guerre des Anglais, et même quelques capitaines, commencèrent à se lasser de tant de délais: « Allons donc, prêtre, voulez-vous nous faire dîner ici? disaient les uns. — Donnez-la nous, disaient les autres, et ce sera bientôt fini. — Fais ton office, disaient-ils au bourreau.

Sans autre commandement, et avant la sentence du juge séculier, le bourreau la saisit: elle embrassa la croix, et marcha vers le bûcher. Des gendarmes anglais l'y entraînaient avec fureur.

Le bûcher était dressé sur un massif de plâtre. Lorsqu'on y fit monter Jeanne, on plaça sur sa tête une mitre où étaient écrits les mots: *hérétique, relapse, apostate, idolâtre.* Frère Martin Ladvenu, son confesseur, était monté sur le bûcher avec elle; il y était encore que le bourreau alluma le feu: « Jésus! » s'écria Jeanne, et elle fit descendre le bon prêtre. « Tenez-vous en bas, dit-elle; levez la croix devant moi, que je la voie en mourant, et dites-moi de pieuses paroles jusqu'à la fin. » Protestant de son innocence, et se recommandant au Ciel, on l'entendit encore prier à travers la flamme: le dernier mot qu'on put distinguer fut « Jésus! »

Il n'y avait pas d'hommes assez durs pour retenir leurs larmes; tous les Anglais, sauf quelques gens de guerre qui continuaient à rire, étaient attendris: les Français murmuraient que cette mort était cruelle et injuste. « Elle meurt martyre pour son vrai Seigneur. Ah! nous sommes perdus, on a brûlé une sainte! Plût à Dieu que mon âme fût où est la sienne! »

Tels étaient les discours qu'on tenait. Un autre avait vu le nom de Jésus écrit en lettres de flammes au-dessus du bûcher.

Mais ce qui fut plus merveilleux, c'est ce qui advint à un homme d'armes anglais: il avait juré de porter un fagot de sa propre main au bûcher. Quand il s'approcha pour faire ce qu'il avait dit, entendant la voix étouffée de Jeanne qui criait « Jésus! » le cœur lui manqua, et on le porta en défaillance à la première taverne. Dès le soir, il alla trouver frère Isambart, se confessa à lui, dit qu'il se repentait d'avoir tant haï la Pucelle, qu'il la tenait pour sainte femme, et qu'il avait vu son âme s'envoler des flammes vers le ciel sous la forme d'une blanche colombe. Le bourreau vint aussi se confesser le jour même, craignant de ne jamais obtenir son pardon de Dieu.

Il demeura établi dans les esprits en France, et dans les pays chrétiens, que les Anglais avaient cruellement mis à mort cette pauvre fille par une basse vengeance, par colère de leurs défaites, et en mettant leur volonté à la place de la justice.

Les Bourguignons eux-mêmes ne partageaient en rien le sentiment des Anglais; et chez eux on parla toujours de la Pucelle comme d'une fille merveilleuse, vaillante à la guerre, et qui ne méritait en rien cette horrible sentence. DE BARANTE.

JÉRÉMIE.

Les Lamentations de Jérémie sont une suite de complaintes sur un même sujet, dans lesquelles a été observée la forme des chants funèbres, de plusieurs périodes, qui ont été réunies et renfermées dans une seule et même collection. Ainsi, prétendre y trouver un plan général, ordonné avec art, une distribution régulière de parties, de la suite et de la liaison dans les idées, enfin une élégance recherchée et soutenue, serait exiger de l'auteur ce qui s'éloignait de son dessein. Occupé à rendre en quelque sorte les derniers devoirs à sa patrie expirante; chargé, pour ainsi dire, de la fonction de ceux qui pleuraient aux funérailles, il exprime et épanche sur-le-champ, et comme si ce triste spectacle était sous ses yeux, tout ce que de si grands malheurs font naître dans la pensée: tout ce qui peut en peindre l'excès et émouvoir la pitié; tout ce qui lui inspire la douleur qui le presse. Il s'attache et s'arrête longtemps aux mêmes idées; par des expressions, des images, des figures nouvelles, il les varie et les développe, de sorte qu'on peut dire que son ouvrage est plutôt une réunion et un amas

d'idées presque semblables, qu'un enchaînement ingénieux et une exposition savamment graduée de pensées différentes : non que nous voulions faire croire que l'auteur n'a suivi aucun ordre dans sa composition, et que le passage d'une idée, d'une image, d'une personne, d'une figure à l'autre, ne soit souvent aussi bien ménagée qu'élégante. . . . . .

. . . . . .

Que les Lamentations aient pour sujet la ruine de la ville sainte et du temple, le renversement du trône de Juda, et l'extermination du peuple Juif, et que ces événements y soient non prédits, annoncés comme devant arriver, mais décrits et racontés comme ayant déjà reçu leur accomplissement, c'est ce qui résulte si évidemment du poëme entier, que toute preuve à cet égard devient superflue. Cependant quelques auteurs d'une grande autorité ont pensé que ce poëme avait pour objet la mort de Josias. Le prophète y déplore, avec une telle étendue et une si grande richesse d'ornements, le désastre de sa patrie, qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il a parfaitement rempli son douloureux ministère. A notre avis, on ne trouvera pas un autre poëme où, dans un espace aussi resserré, on rencontre un choix d'images aussi heureux, aussi varié, aussi brillant. Quoi de plus élégant et de plus poétique que la peinture de cette cité naguère si florissante et reine des nations, maintenant assise dans l'abandon, la douleur et le veuvage; délaissée par ses amis, trahie par ses proches, levant inutilement les mains, et ne trouvant personne qui daigne la consoler; quelle image que ces rues de Sion dans le deuil, et qui regrettent le concours qui animait ses solennités! quoi de plus tendre et de plus touchant que ces plaintes!

Serez-vous donc insensibles à mes maux, ô vous qui passez en ces lieux? regardez et voyez s'il fut jamais une douleur égale à la douleur qui a fondu sur moi, etc., etc. . . .

Mais si l'on voulait citer toutes les beautés dont brille ce poëme, il faudrait le transcrire en entier. Nous n'ajouterons plus qu'une seule remarque : elle est relative à quelques passages particuliers, et principalement à la première moitié du second chapitre. S'il était quelqu'un qui pensât que le prophète, en cet endroit, s'est livré à des pensées trop hardies, et qu'il a fait usage d'expressions plus animées et plus relevées qu'il ne convient à un homme dans la douleur, et que ne le permettent, dans une si grande affliction, les règles établies par les rhéteurs et les critiques, nous lui rappellerions la grandeur et l'étendue du sujet; la sainteté et les sentiments religieux qui viennent s'y mêler; nous l'inviterions à se souvenir que la nature et le but de cette composition demandaient que ces sentiments y fussent exprimés dans toute leur dignité, et même agrandis, s'il était possible : nous nous persuadons qu'après ces réflexions il n'aura pas de peine à excuser la sublimité que le poëte a jugé à propos de déployer.

LOWTH (1).

JÉROME (S.) DANS LE DÉSERT.

Après avoir visité les grandes cités de l'Asie, Antioche, Smyrne, Constantinople, saint Jérôme, affligé du tableau des vices qui régnaient dans ces villes, s'enfonça dans un désert de la Syrie. Heureux dans cette retraite, il s'écriait dans son enthousiasme en écrivant à un de ses amis : « O désert toujours couvert des fleurs de Jésus-Christ! ô retraite heureuse où l'on converse familièrement avec Dieu! Que fais-tu, mon frère, dans le siècle? Jusques à quand habiteras-tu le hameau enfumé des villes. » Cette paix du désert était cependant troublée par de dangereux souvenirs. Seul, se refusant même l'étude, abandonné entre l'imagination et la prière, son âme éprouva des tourments qu'il a retracés avec une éloquence passionnée, mais si chaste, que la vérité du tableau n'en peut altérer l'innocence.

« Oh! combien de fois moi-même, quoique retiré dans le désert, et au milieu de cette vaste solitude qui, dévorée par les ardeurs du soleil, n'offre à ceux qui l'habitent qu'un séjour affreux, combien de fois ne me suis-je pas figuré que j'étais au milieu des délices de Rome? J'étais assis, sans autre témoin que moi-même, parce que j'avais le cœur plein d'amertume; mes membres décharnés étaient recouverts d'un cilice hérissé, et ma peau, hâlée par les rayons du soleil, avait pris la couleur de celle de l'Ethiopien; tous les jours des larmes, tous les jours des gémissements; et si quelquefois, au milieu de mes combats, le sommeil m'accablait, mes os, à peine unis entre eux, se heurtaient sur la terre nue; je ne dis rien ni de la nourriture ni de la boisson, puisque les solitaires, lors même qu'ils sont malades, ne se servent que d'eau froide, et que c'est pour eux une sensualité blâmable de manger quelques mets apprêtés avec du feu. Et tandis que, par la crainte de l'enfer, je m'étais condamné à vivre dans une pareille prison; que je n'avais d'autre compagnie que les scorpions et les bêtes sauvages, souvent mes pensées me transportaient au milieu des assemblées et des fêtes de Rome. Le jeûne avait répandu la pâleur sur mes joues; dans ce corps, glacé en apparence par tant d'austérités, mon âme ardente bouillonnait; et, dans un homme dont la chair semblait morte, les passions seules savaient allumer un vaste incendie. Alors, dépourvu de tout secours, je me jetais aux pieds de Jésus, je les arrosais de mes larmes, je les essuyais avec mes cheveux, et je m'efforçais de réprimer ma chair en jeûnant des semaines entières. Non, je ne rougis point de confesser toute ma misère; j'ai bien plus à gémir de ce que je ne suis plus ce que j'étais alors; je m'en souviens : cent fois il m'est arrivé de passer

(1) Voyez aussi l'article : PROPHÈTES.

à gémir de la sorte des journées et des nuits entières, et de ne cesser de me frapper la poitrine que quand, à la voix du Seigneur, un peu de tranquillité revenait dans mon âme. Je redoutais jusqu'à cette cellule qui était, en quelque sorte, témoin de mes pensées, je m'avançais seul à seul dans les déserts. Si j'apercevais quelque vallée profonde, quelque montagne difficile, quelque rocher escarpé, j'en faisais le lieu de ma prière, et la prison de ce malheureux corps de péché; et, comme le Seigneur m'en est témoin, après avoir versé des torrents de larmes, après avoir tenu mes yeux fixés longtemps vers les cieux, souvent il me semblait être transporté parmi des troupes d'anges; et, dans les transports de ma joie, je chantais ces paroles : « Nous courons à l'odeur de vos parfums.

« Une telle peinture annonce assez les grandes épreuves que Jérôme eut à soutenir dans sa vie. Ordonné prêtre, il fut effrayé des soins du sacerdoce, et reprit la vie dure du désert. Il voyagea dans les sables de la Syrie et de la Judée, changea de solitude et de cellule, erra parmi les ruines des anciennes cités Israélites et s'arrêta enfin dans Bethléem, s'appliquant avec ardeur à l'étude de l'hébreu, et commentant les livres saints, par le spectacle des lieux qui les avaient inspirés. » VILLEMAIN.

JERUSALEM.

Au delà des deux mosquées et de l'emplacement du Temple, Jérusalem tout entière s'étend et jaillit, pour ainsi dire, devant nous, sans que l'œil puisse en perdre un toit ou une pierre, et comme le plan d'une ville en relief que l'artiste étalerait sur une table. Cette ville, non pas comme on nous l'a représentée, amas informe et confus de ruines et de cendres sur lesquelles sont jetées quelques chaumières d'Arabes, ou plantées quelques tentes de Bédouins; non pas comme Athènes, chaos de poussière et de murs écroulés où le voyageur cherche en vain l'ombre des édifices, la trace des rues, la vision d'une ville ; — mais ville brillante de lumière et de couleur ! présentant noblement aux regards ses murs intacts et crénelés, sa mosquée bleue avec ses colonnades blanches, ses milliers de dômes resplendissants, sur lesquels la lumière d'un soleil d'automne tombe et rejaillit en vapeur éblouissante; les façades de ses maisons teintes, par le temps et par les étés, de la couleur jaune et dorée des édifices de Pœstum ou de Rome ; ses vieilles tours, gardiennes de ses murailles, auxquelles il ne manque ni une pierre, ni une meurtrière, ni un créneau; et enfin, au milieu de cet océan de maisons et de cette nuée de petits dômes qui les recouvrent, un dôme noir et surbaissé, plus large que les autres, dominé par un autre dôme blanc : c'est le Saint-Sépulcre et le Calvaire : ils sont confondus et comme noyés, de là, dans l'immense dédale de dômes, d'édifices et de rues qui les environnent, et il est difficile de se rendre compte ainsi de l'emplacement du Calvaire et de celui du Sépulcre, qui, selon les idées que nous donne l'Evangile, devraient se trouver sur une colline écartée hors des murs, et non dans le centre de Jérusalem. La ville, rétrécie du côté du nord, peut embrasser, dans son enceinte, les deux sites qui font sa honte et sa gloire : le site du supplice du Juste, et celui de la résurrection de l'Homme-Dieu !

Voilà la ville du haut de la montagne des Oliviers. Elle n'a pas d'horizon derrière elle ; ni du côté de l'occident, ni du côté du nord. La ligne de ses murs et de ses tours, les aiguilles de ses nombreux minarets, les cintres de ses dômes éclatants, se découpent à nu et crûment sur le bleu d'un ciel d'Orient; et la ville, ainsi portée et présentée sur son plateau large et élevé, semble briller encore de toute l'antique splendeur de ses prophéties, où n'attendre qu'une parole pour sortir tout éblouissante de ses dix-sept ruines successives, et devenir cette *Jérusalem nouvelle qui sort du sein du désert, brillante de clarté.* LAMARTINE.

JERUSALEM MODERNE.

Maintenant que je vais quitter la Palestine, il faut que le lecteur se transporte avec moi hors des murailles de Jérusalem pour jeter un dernier regard sur cette ville extraordinaire.

Arrêtons-nous d'abord à la grotte de Jérémie, près des sépulcres des rois. Cette grotte est assez vaste, et la voûte en est soutenue par un pilier de pierres. C'est là, dit-on, que le prophète fit entendre ses lamentations : elles ont l'air d'avoir été composées à la vue de la moderne Jérusalem, tant elles peignent naturellement l'état de cette ville désolée.

Comment cette ville si pleine de peuple est-elle maintenant si solitaire et si désolée ? La maîtresse des nations est devenue comme veuve : la reine des provinces a été assujettie au tribut.

Les rues de Sion pleurent, parce qu'il n'y a plus personne qui vienne à ses solennités : toutes ses portes sont détruites ; ses prêtres ne font que gémir ; ses vierges sont toutes défigurées de douleur ; et elle est plongée dans l'amertume.

O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il y a une douleur comme la mienne !

Le Seigneur a résolu d'abattre la muraille de la fille de Sion : il a tendu son cordeau, et il n'a point retiré sa main que tout ne fût renversé : le boulevard est tombé d'une manière déplorable, et le mur a été détruit de même.

Ses portes sont enfoncées dans la terre ; il en a rompu et brisé les barres ; il a banni son roi et ses princes parmi les nations ; il n'y a plus de loi ; et ses prophètes n'ont point reçu de visions prophétiques du Seigneur.

Mes yeux se sont affaiblis à force de verser des larmes : le trouble a saisi mes entrailles : mon cœur s'est répandu en terre en voyant la ruine de la fille de mon peuple, en voyant les

petits enfants et ceux qui étaient encore à la mamelle tomber morts dans la place de la ville.

A qui vous comparerai-je, ô fille de Jérusalem? A qui dirai-je que vous ressemblez?

Tous ceux qui passaient par le chemin, ont frappé des mains en vous voyant; ils ont sifflé la fille de Jérusalem en branlant la tête et en disant : Est-ce là cette ville d'une beauté si parfaite qui était la joie de toute la terre?

(*Thren.* I, 1 *sqq.*)

Nous nous enfonçâmes dans un désert, où des figuiers sauvages clair-semés étalaient au vent du midi leurs feuilles noircies. La terre, qui jusqu'alors avait conservé quelque verdure, se dépouilla, les flancs des montagnes s'élargirent, et prirent à la fois un air plus grand et plus stérile. Bientôt toute végétation cessa; les mousses mêmes disparurent. L'amphithéâtre des montagnes se teignit d'une couleur rouge et ardente. Nous gravîmes pendant une heure ces régions attristées, pour atteindre un col élevé que nous voyions devant nous. Parvenus à ce passage, nous cheminâmes pendant une autre heure sur un plateau nu, semé de pierres roulantes. Tout à coup, à l'extrémité de ce plateau, j'aperçus une ligne de murs gothiques, flanqués de tours carrées, et derrière lesquels s'élevaient quelques pointes d'édifices. Le guide s'écria : « *El Cods* ! » *La sainte* (Jérusalem) !.... et s'enfuit au grand galop.

Je restai les yeux fixés sur Jérusalem, mesurant la hauteur de ses murs, recevant à la fois tous les souvenirs de l'histoire, depuis Abraham jusqu'à Godefroy de Bouillon, pensant au monde entier, changé par la mission du Fils de l'Homme, et cherchant vainement ce temple, dont *il ne reste pas pierre sur pierre.* Quand je vivrais mille ans, jamais je n'oublierai ce désert qui semble respirer encore la grandeur de Jéhova, et les épouvantements de la mort.

Vue de la montagne des Oliviers, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, Jérusalem présente un plan incliné sur un sol qui descend du couchant au levant. Une muraille crénelée, fortifiée par des tours et un château gothique, enferme la ville dans son entier, laissant toutefois au dehors une partie de la montagne de Sion qu'elle embrassait autrefois.

Dans la région du couchant et au centre de la ville, vers le Calvaire, les maisons se serrent d'assez près; mais au levant, le long de la vallée de Cédron, on aperçoit des espaces vides, entre autres l'enceinte qui règne autour de la mosquée bâtie sur les débris du temple, et le terrain presque abandonné où s'élevaient le château Antonia et le second palais d'Hérode.

Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées fort basses, sans cheminées et sans fenêtres; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout serait à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès et les buissons de nopals ne rompaient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierres, renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert.

Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure : vous vous égarerez dans de petites rues non pavées, qui montent et descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière ou parmi des cailloux roulants. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe; des bazars voûtés et infects achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée; quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère, et souvent ces boutiques mêmes sont fermées, dans la crainte du passage d'un cadi. Personne dans les rues, personne aux portes de la ville; quelquefois seulement un paysan se glisse dans l'ombre, cachant sous ses habits les fruits de son labeur, dans la crainte d'être dépouillé par le soldat; dans un coin à l'écart, le boucher arabe égorge quelque bête suspendue par les pieds à un mur en ruine : à l'œil hagard et féroce de cet homme, à ses bras ensanglantés, vous croiriez qu'il vient plutôt de tuer son semblable que d'immoler un agneau. Pour tout bruit dans la cité déicide on entend par intervalles le galop de la cavale du désert : c'est le janissaire qui apporte la tête du Bédouin, ou qui va piller le fellah.

Au milieu de cette désolation extraordinaire, il faut s'arrêter un moment pour contempler des choses plus extraordinaires encore. Parmi les ruines de Jérusalem, deux espèces de peuples indépendants trouvent dans leur foi de quoi surmonter tant d'horreurs et de misères. Là vivent des religieux chrétiens que rien ne peut forcer à abandonner le tombeau de Jésus-Christ, ni spoliations, ni mauvais traitements, ni la mort. Leurs cantiques retentissent nuit et jour autour du saint sépulcre. Dépouillés le matin par un gouverneur turc, le soir les retrouve au pied du Calvaire, priant au lieu où Jésus-Christ souffrit pour le salut des hommes. Leur front est serein, leur bouche riante. Ils reçoivent l'étranger avec joie. Sans forces et sans soldats, ils protégent des villages entiers contre l'iniquité. Pressés par le bâton et par le sabre, les femmes, les enfants, les troupeaux, se réfugient dans les cloîtres de ces solitaires. Qui empêche le méchant armé de poursuivre sa proie et de renverser d'aussi faibles remparts? la charité des moines : ils se privent des dernières ressources de la vie pour racheter leurs suppliants. Turcs, Arabes, Grecs, chrétiens, schismatiques, tous se jettent sous la protection de quelques pauvres religieux, qui ne peuvent se défendre eux-mêmes. C'est ici qu'il faut remarquer avec Bossuet que « des mains levées vers le ciel enfoncent plus de bataillons que des mains armées de javelots. »

Tandis que la nouvelle Jérusalem sort ainsi *du désert, brillante de clarté*, jetez les yeux entre la montagne de Sion et le temple; voyez ce petit peuple qui vit séparé du reste des habitants de la cité. Objet particulier de tous les mépris, il baisse la tête sans se plaindre; il souffre toutes les avanies sans demander justice; il se laisse accabler de coups sans soupirer; on lui demande sa tête : il la présente au cimeterre. Si quelque membre de cette société proscrite vient à mourir, son compagnon ira, pendant la nuit, l'enterrer furtivement dans la vallée de Josaphat, à l'ombre du temple de Salomon. Pénétrez dans la demeure de ce peuple, vous le trouverez dans une affreuse misère, faisant lire un livre mystérieux à des enfants qui, à leur tour, le feront lire à leurs enfants. Ce qu'il faisait il y a cinq mille ans, ce peuple le fait encore. Il a assisté dix-sept fois à la ruine de Jérusalem, et rien ne peut le décourager; rien ne peut l'empêcher de tourner ses regards vers Sion. Quand on voit les Juifs dispersés sur la terre, selon la parole de Dieu, on est surpris sans doute; mais pour être frappé d'un étonnement surnaturel, il faut les retrouver à Jérusalem; il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée esclaves et étrangers dans leur propre pays; il faut les voir attendant, sous toutes les oppressions, un roi qui doit les délivrer. Ecrasés par la croix qui les condamne, et qui est plantée sur leurs têtes, cachés près du temple dont il ne reste pas pierre sur pierre, ils demeurent dans leur déplorable aveuglement. Les Perses, les Grecs, les Romains, ont disparu de la terre; et un petit peuple dont l'origine précéda celle de ces grands peuples, existe encore sans mélange dans les décombres de sa patrie. Si quelque chose parmi les nations porte le caractère du miracle, nous pensons que ce caractère est ici. Et qu'y a-t-il de plus merveilleux, même aux yeux du philosophe, que cette rencontre de l'antique et de la nouvelle Jérusalem, au pied du Calvaire : la première s'affligeant à l'aspect du sépulcre de Jésus-Christ ressuscité; la seconde se consolant auprès du seul tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles? CHATEAUBRIAND.

JÉSUS-CHRIST.

Plus je réfléchis sur le projet conçu, entrepris, exécuté par Jésus-Christ, plus je sens la nécessité d'y reconnaître quelque chose de surhumain. Mais pénétrons plus avant dans la conduite et dans les sentiments de cet homme si extraordinaire; lisons et méditons les Evangiles. C'est là qu'il s'est peint lui-même par ses œuvres et par ses discours. C'est là que les témoins de sa vie publique, dans leur récit naïf, nous ont tracé, sans peut-être s'en apercevoir eux-mêmes, un caractère que l'on n'égalerait pas, en réunissant dans un même personnage toutes les lumières, toutes les vertus que nous admirons dans les hommes les plus sages et les plus vertueux de l'antiquité. Et, ce qui doit ajouter à l'étonnement, ce caractère si accompli, si singulier, qu'il semble placé hors de l'humanité, reçoit toute sa perfection dans une vie très-courte, à un âge où les anciens sages entraient à peine dans la carrière de la philosophie. Il se développe tout à coup sans avoir été formé par l'éducation, par l'étude, par la connaissance du monde. Au sein d'une nation ignorante et superstitieuse, de l'atelier d'un artisan, je vois sortir un précepteur de religion et de morale, à la doctrine duquel l'esprit humain n'a rien ajouté depuis dix-huit siècles.

Il n'est point de vertu dont Jésus ne nous ait donné le précepte et le modèle; et seul, entre tous les législateurs et tous les docteurs de morale, il instruit encore mieux par l'exemple de toute sa vie que par ses discours. Toutes ses paroles, toutes ses actions ne respirent que la piété et la charité, mais une piété, une charité jusque-là inconnues sur la terre. DUVOISIN.

—

Plein de compassion pour les malades et pour ceux qui vivent dans l'oppression, plein de condescendance pour les pécheurs, Jésus leur donne à tous des témoignages de cette charité tendre dont on n'avait point encore eu un si parfait modèle. S'il mange chez les riches, c'est pour leur apprendre cette vérité si consolante, que nul n'est exclu de la grâce et du salut qu'il vient apporter aux hommes de tout état et de toute condition. Partout où ce divin Sauveur porte ses pas, la vie et le bonheur l'accompagnent. Il entre chez Zachée, et le salut y entre avec lui; il s'entretient avec la Samaritaine, et ses paroles sont esprit et vie pour elle : la pécheresse s'approche de lui, et elle retourne sanctifiée. Ses paroles, ses actions, ses exemples, jusqu'à la frange de ses vêtements, tout en lui est source de vie, de grâces et de bénédictions. Tous ces miracles portent le caractère de la charité qui l'anime : c'est toujours pour le salut des hommes qu'il les opère. Avec quelle attention, quelle exactitude ne rend-il pas à chacun tout ce qui lui est dû! Ses actions sont conformes à la volonté de son Père. Zèle sans amertume, sagesse sans singularité, humilité sans bassesse, fermeté sans ostentation, sévérité sans rudesse, tout dans sa conduite caractérise le modèle de toutes les vertus; tout annonce qu'il est le législateur le plus sage et le maître le plus doux qui ait paru dans l'univers.

D'AGUESSEAU.

—

Les hommes ne savaient ni ce qu'ils devaient adorer, ni comment ils devaient adorer. D'un seul mot, Jésus a foudroyé l'impiété de l'idolâtrie, découvert l'imperfection de la loi judaïque, et posé la base éternelle de la vraie religion. *Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.*

Par ce mot sublime, il nous apprend en-

core que l'essence de la religion consiste bien moins dans les cérémonies et dans les pratiques extérieures que dans les sentiments et les affections. Aussi le voyons-nous s'élever souvent, et avec la plus grande force, contre les maximes superstitieuses des Pharisiens, qui mettaient les observances de la loi au-dessus des devoirs de l'humanité.

. . . . . .

Pour mieux sentir ce qu'il y a d'admirable dans ce caractère du législateur des Chrétiens, il ne faut que jeter un coup d'œil sur ces personnages révérés qui se sont érigés en réformateurs de la religion. Sans parler de ceux pour qui la religion n'était évidemment qu'un prétexte, où trouverez-vous un chef de secte dont toute la conduite n'ait jamais démenti les leçons ; qui, dans une vie obscure, ait donné l'exemple toujours soutenu d'une vertu douce et sans ostentation ; que l'ardeur de son zèle n'ait jamais emporté au delà des bornes de la sagesse ; qui ait su tracer d'une main sûre la ligne qui sépare les conseils des préceptes ; qui, enfin, nous ait laissé une pratique et une théorie de la piété, dont tous les actes, tous les sentiments sont également propres à glorifier Dieu et à perfectionner l'homme ?

La piété est la première des vertus, la charité est la seconde, et c'est encore Jésus qui l'a fait connaître au monde : avant lui, les philosophes avaient établi de belles maximes sur l'humanité, sur la bienfaisance, sur le pardon des injures ; mais ces maximes n'étant pas liées à la religion, première source de tous les devoirs, étaient plutôt des conseils pour les sages que des préceptes pour les peuples. Nul philosophe n'avait enseigné que l'amour du prochain fait partie du culte que nous devons à Dieu. On n'avait pas encore proposé aux hommes l'exemple de leur Père céleste, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants. On ne leur avait pas dit que Dieu ne pardonnerait qu'à ceux qui auraient pardonné. On ne disait nulle part qu'il faut aimer son prochain comme soi-même, et que le prochain, ce n'est pas seulement l'ami ou le compatriote, mais l'étranger et l'ennemi le plus injuste et le plus cruel. Personne n'avait encore ordonné à celui qui se présente au temple, avec la haine dans le cœur, de laisser son offrande sur l'autel et de suspendre son hommage religieux pour aller se réconcilier avec son frère. Enfin, la bienfaisance d'une part, et de l'autre l'insensibilité envers les malheureux n'avaient pas encore été présentés comme la mesure des récompenses et des peines de l'autre vie.

La charité appartient exclusivement au Christianisme. Jamais, avant Jésus-Christ, la philosophie ne s'était élevée jusque-là : et, lorsque depuis elle a tenté de se l'approprier, sous les noms d'humanité, de bienfaisance, de philanthropie, on a bientôt reconnu que ces déclamations fastueuses ne valent pas une ligne de l'Evangile.

Toute la vie de Jésus n'a été qu'un exercice continuel de cette charité dont il avait donné les premières leçons.

. . . . . .

Le caractère de Jésus et celui de l'Evangile sont également admirables, également au-dessus de la nature. Supposer qu'ils ne soient l'un et l'autre qu'une production de l'hypocrisie et de l'imposture, c'est ne connaître ni le cœur, ni l'esprit humain, c'est faire honneur aux vices les plus bas de deux modèles de perfection auxquels n'ont jamais atteint la vertu et le génie.

DUVOISIN.

—

Rien de plus digne de notre admiration que la manière noble et simple avec laquelle Jésus-Christ annonce sa doctrine à l'univers entier. Les prophètes, remplis d'une lumière céleste, dirigés par une puissance supérieure, annonçaient autrefois aux prévaricateurs les menaces du Très-Haut ; Jésus-Christ n'a pas besoin que l'esprit divin s'empare de lui et l'agite ; il prédit dans les termes les plus simples les événements les plus étonnants ; il parle du bouleversement de la nature, du jugement universel, avec la tranquillité d'un homme qui parlerait d'un événement ordinaire. On sent qu'il n'a pas besoin de s'élever pour atteindre à la hauteur des plus grands mystères, et qu'engendré dans la splendeur des saints, il voit sans étonnement la profondeur de Dieu. La noble simplicité de ses discours nous fait voir qu'il est né au sein des merveilles dont il nous entretient, et qu'il est véritablement le Fils de Dieu, pour qui il n'y a rien de caché dans la maison de son Père. C'est en employant des preuves sensibles et des comparaisons familières, qu'il enseigne les vérités les plus sublimes. Partout il tempère son autorité par la douceur. Avec quelle bonté ne traite-t-il pas l'apôtre qui le trahit ? Il aime mieux jeter le trouble et l'épouvante dans le cœur de ses fidèles disciples, que de soustraire au perfide aucun des motifs de repentir, aucun des moyens de conversion qu'il lui présente. Son amour pour les hommes n'a point de bornes : « Venez à moi, disait-il, vous tous qui souffrez et qui êtes dans la peine, je vous soulagerai. » Tous les hommes sont invités à puiser à cette source de grâce surabondante. Dans ses œuvres, dans ses travaux, dans ses miracles, partout, comme on l'a déjà observé, c'est le bonheur de l'humanité qu'il envisage. Mais aussi quelle fermeté, quelle indignation ne montre-t-il pas quand la gloire de son Père l'exige ? La sainteté du temple est-elle souillée, avec quel zèle n'en chasse-t-il pas les sacriléges profanateurs ! Les docteurs de la loi s'efforcent-ils de séduire le peuple, il confond leur orgueil, démasque leur hypocrisie.

D'AGUESSEAU.

—

Tout se soutient en Jésus-Christ ; ses mœurs répondent à sa morale. Ce divin législateur ne se contente pas de donner aux

hommes des préceptes nus et secs d'une morale sublime. Il la pratique lui-même, et nous met devant les yeux l'exemple d'une vertu accomplie, qui n'a rien et qui ne prétend rien sur la terre. Toute sa vie n'est qu'un tissu de souffrances, une adoration perpétuelle, un anéantissement profond devant l'Etre suprême, une soumission sans bornes à la volonté divine, et un amour infini de l'ordre. Il meurt enfin comme abandonné de Dieu et des hommes, pour montrer que la vertu parfaite, soutenue par le seul amour de la justice, peut demeurer fidèle au milieu des plus terribles peines, sans aucune ombre de délectation sensible, soit céleste, soit terrestre. Voit-on partout ailleurs un semblable législateur, ou une telle loi? On ne trouvera le vrai culte de l'amour développé, purifié, et parfaitement pratiqué, que chez les Chrétiens.

L'établissement d'une telle religion parmi les hommes est le plus grand de tous les miracles. Malgré toute la puissance romaine, malgré les passions, les intérêts, les préjugés de tant de nations, de tant de philosophes, de tant de religions différentes, douze pauvres pêcheurs, sans art, sans éloquence, sans force, répandent partout leur doctrine. Malgré une persécution de trois siècles, qui semble devoir l'éteindre à tout moment; malgré le martyre perpétuel d'un nombre innombrable de personnes de toutes les conditions, de tous les sexes, de tous les pays, la vérité triomphe enfin de l'erreur, selon les prédictions de l'ancienne et de la nouvelle loi. Qu'on me montre quelque autre religion qui ait ces marques visibles d'une divinité qui la protége. Qu'un conquérant établisse par les armes la croyance d'une religion qui flatte les sens; qu'un sage législateur se fasse écouter et respecter par l'utilité de ses lois; qu'une secte accréditée, et soutenue par la puissance civile, abuse de la crédulité du peuple; tout cela est possible. Mais que pouvaient avoir vu les nations victorieuses, savantes et incrédules, pour se rendre si promptement à Jésus-Christ, qui ne leur promettait rien dans ce monde que persécutions et souffrances; qui leur proposait la croyance de mystères qui révoltent l'esprit humain et la pratique d'une morale qui sacrifie toutes nos passions les plus favorites; en un mot, une foi et un culte qui désespèrent tout ensemble notre raison et notre amour-propre? « N'est-ce pas un miracle plus grand et plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, d'avoir converti le monde à une semblable religion sans miracles? » FÉNELON.

—

Il est encore parmi nous; car il vit encore dans son Eglise, sa parole se fait entendre, son exemple est sous nos yeux, et ses bienfaits se répandent même sur ceux qui l'ignorent, ou qui le repoussent. L'incrédulité a beau s'élever contre lui, jamais elle ne parviendra à détruire les faits aussi incontestables que surprenants qui la condamnent. Il est constant que, malgré ses sciences et ses arts, notre Europe était idolâtre, barbare et profondément corrompue dans ses mœurs, et que c'est l'Evangile de Jésus-Christ qui l'a éclairée de la vive, douce et bienfaisante lumière dont elle jouit depuis lors. Il est constant que Jésus-Christ a été et sera toujours un personnage unique dans nos annales: unique par l'élévation de ses pensées et sa profonde sagesse; unique par la pureté de sa vie, ainsi que par la tendresse et la générosité de ses sentiments; unique par l'étendue et la nature de l'œuvre à laquelle il s'est immolé avec une patience et un courage au-dessus de toute épreuve; unique encore par la certitude qu'il avait de ses succès, quand d'après toutes les prévisions humaines tout devait périr à jamais dans la poussière de son tombeau. Enfin il est constant que, depuis la publication de l'Evangile, l'intelligence humaine a découvert quelques prémisses et quelques conséquences des grandes vérités qu'il enseigne, mais pas une seule vérité nouvelle. Au contraire, chaque fois qu'elle s'est écartée de l'enseignement évangélique, elle est tombée dans des erreurs qu'elle a été forcée de répudier elle-même, ou bien elle s'est perdue dans le labyrinthe du désolant scepticisme. Tels sont en deux mots les faits consignés dans notre histoire. Ils se réunissent pour nous prouver jusqu'à l'évidence que Jésus-Christ est vraiment, comme il l'a dit, la lumière du monde, et le Sauveur que le Père d'en haut a envoyé à sa famille terrestre pour lui servir de guide dans les besoins et les dangers de la civilisation. G. GIRARD.

JESUS-CHRIST ENFANT.

Aimable enfant! heureux ceux qui vous ont vu hors de vos langes développer vos bras, étendre vos petites mains, caresser votre sainte Mère et le saint vieillard qui vous avait adopté, ou à qui plutôt vous vous étiez donné pour fils; faire, soutenu de lui, vos premiers pas, dénouer votre langue, et bégayer les louanges de Dieu votre Père! Je vous adore, cher enfant, dans tous les progrès de votre âge, soit que par vos cris enfantins vous appeliez celle qui vous nourrissait, soit que vous vous reposiez entre ses bras. J'adore votre silence; mais commencez, il est temps, à faire entendre votre voix. Qui me donnera la grâce d'entendre votre première parole? Tout était en vous plein de grâce; et n'eussiez-vous fait que demander votre nourriture, j'adore cette nécessité où vous vous mettez pour nous. La grâce de Dieu est en vous, et je la veux recueillir de toutes vos actions. Encore une fois, faites-moi enfant en simplicité et en innocence! BOSSUET.

JESUS-CHRIST (DE) ET DE SA VIE.

Nous voyons, depuis le commencement des siècles, les rois, les héros, les hommes éclatants devenir les dieux des nations. Mais voici que le fils d'un charpentier, dans un petit coin de la Judée, est un modèle de douleurs et de misère. Il est flétri publi-

quement par un supplice ; il choisit ses disciples dans les rangs les moins élevés de la société ; il ne prêche que sacrifices, que renoncement aux pompes du monde, au plaisir, au pouvoir ; il préfère l'esclave au maître, le pauvre au riche, le lépreux à l'homme sain ; tout ce qui pleure, tout ce qui a des plaies, tout ce qui est abandonné du monde fait ses délices : la puissance, la fortune et le bonheur sont au contraire menacés par lui. Il renverse les notions communes de la morale ; il établit des relations nouvelles entre les hommes, un nouveau droit des gens, une nouvelle foi publique : il élève ainsi sa divinité, triomphe de la religion des Césars, s'assied sur leur trône, et parvient à subjuguer la terre. Non, quand la voix du monde entier s'élèverait contre Jésus-Christ, quand toutes les lumières de la philosophie se réuniraient contre ses dogmes, jamais on ne nous persuadera qu'une religion fondée sur une pareille base soit une religion humaine. Celui qui a pu faire adorer une *croix*, celui qui a offert pour objet de culte aux hommes l'*humanité souffrante*, la *vertu persécutée*, celui-là, nous le jurons, ne saurait être qu'un Dieu.

Jésus-Christ apparaît au milieu des hommes, plein de grâce et de vérité ; l'autorité et la douceur de sa parole entraînent. Il vient pour être le plus malheureux des mortels, et tous ses prodiges sont pour les misérables. *Ses miracles*, dit Bossuet, *tiennent plus de la bonté que de la puissance*. Pour inculquer ses préceptes, il choisit l'apologue ou la parabole, qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes qu'il donne ses leçons. En voyant les fleurs d'un champ, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui supporte les faibles plantes et nourrit les petits oiseaux ; en apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres. On lui apporte un enfant, et il recommande l'innocence ; se trouvant au milieu des bergers, il se donne à lui-même le titre de *pasteur des âmes* (*Joan.* xx, 11), et se représente rapportant sur ses épaules la brebis égarée. Au printemps, il s'assied sur une montagne, et tire des objets environnants de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse, il fait ses béatitudes : *Bienheureux ceux qui pleurent ; bienheureux ceux qui ont faim et soif*, etc. (*Matth.* v, 5, 6.) Ceux qui observent ses préceptes, et ceux qui les méprisent, sont comparés à deux hommes qui bâtissent deux maisons, l'une sur un roc, l'autre sur un sable mouvant : selon quelques interprètes, il montrait, en parlant ainsi, un hameau florissant sur une colline, et au bas de cette colline, des cabanes détruites par une inondation.

Son caractère était aimable, ouvert et tendre ; sa charité sans bornes. L'Apôtre nous en donne une idée en deux mots : *Il allait faisant le bien.* (*Act.* x, 38.) Sa résignation à la volonté de Dieu éclate dans tous les moments de sa vie ; il aimait, il connaissait l'amitié : l'homme qu'il tira du tombeau, Lazare, était son ami ; ce fut pour le plus grand sentiment de la vie qu'il fit son plus grand miracle.

Si le fils de l'Homme était sorti du ciel avec toute sa force, il eût eu sans doute peu de peine à pratiquer tant de vertus, à supporter tant de maux ; mais c'est ici la gloire du mystère : le Christ ressentait des douleurs : son cœur se brisait comme celui d'un homme ; il ne donna jamais aucun signe de colère que contre la dureté de l'âme et l'insensibilité. Il répétait éternellement : *Aimez-vous les uns les autres.* (*Joan.* xiii, 22 ; xv, 12.) *Mon Père*, s'écriait-il, sous le fer des bourreaux, *pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (*Luc.* xxiii, 34). Prêt à quitter ses disciples bien-aimés, il fondit tout à coup en larmes ; il ressentit les terreurs du tombeau et les angoisses de la croix : une sueur de sang coula le long de ses joues divines ; il se plaignit que son Père l'avait abandonné. Lorsque l'ange lui présenta le calice, il dit : *O mon Père ! fais que ce calice passe loin de moi ; cependant si je dois le boire, que ta volonté soit faite.* (*Matth.* xxvi, 39.) Ce fut alors que ce mot, où respire la sublimité de la douleur, échappa à sa bouche : *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* (*Ibid.*, 38.) Ah ! si la morale la plus pure et le cœur le plus tendre, si une vie passée à combattre l'erreur et à soulager les maux des hommes, sont les attributs de la divinité, qui peut nier celle de Jésus-Christ ? Modèle de toutes les vertus, l'amitié le voit endormi dans le sein de saint Jean, ou léguant sa mère à ce disciple ; la charité l'admire dans le jugement de la femme adultère ; partout la pitié le trouve bénissant les pleurs de l'infortune ; dans son amour pour les enfants, son innocence et sa candeur se décèlent ; la force de son âme brille au milieu des tourments de la croix, et son dernier soupir est un soupir de miséricorde. CHATEAUBRIAND.

JESUS-CHRIST, LE PARFAIT MODÈLE.

Dans Jésus-Christ c'est l'accord, c'est l'ensemble de toutes les vertus, c'est la vertu vivante ; ce n'est pas même la vertu, c'est infiniment mieux encore ; car la vertu dans l'homme n'est que la force qui combat et qui dompte ses passions, qui triomphe de ses faiblesses. Ici, nul combat à livrer, nul ennemi à vaincre : tout est d'accord, tout est dans l'ordre, tout est bien, et le mieux possible. Il n'y a de l'homme que ce qu'il en fallait pour rendre douloureux le sacrifice expiatoire. *Mon âme est triste jusqu'à la mort. Mon Père ! éloignez de moi ce calice, s'il est possible* (*Matth.* xxvi, 38, 39.) Voilà ce qu'en se faisant homme, le Fils de Dieu s'était réservé des faiblesses humaines ; et celles-là étaient indispensables ; il n'y aurait point eu de victime, avec une parfaite impassibilité.

Nous adorons, dans Jésus-Christ son humanité sainte, indissolublement unie à la Divinité ; c'est l'homme-Dieu qui reçoit nos

adorations ; et tel que ses disciples le virent sur la montagne du Thabor, entre Elie et Moïse, rayonnant de lumière, environné de gloire, nous le voyons nous-mêmes des yeux de l'imagination, ainsi que des yeux de la foi. Nous croyons entendre cette voix, qui du haut du ciel dit : « *C'est là* mon Fils bien-aimé, en qui je me complais, écoutez-le. » Sur son visage resplendissant, nous voyons encore la douceur, la bénignité, la clémence de celui qui, du haut de la croix, demandait à son Père le pardon de ses ennemis ; de celui qui, pour tout reproche au disciple perfide qui le livrait, reçut son baiser, et lui dit : *Mon ami, à quel dessein êtes-vous venu ?* Mot sublime et divin, qu'un Chrétien véritable doit toujours avoir dans le cœur. Enfin, nous croyons voir encore, sur ce corps glorieux, les marques de ses plaies, les vestiges de son supplice. Ainsi la morale chrétienne a, comme présent et visible, son objet, son modèle et tout ce qui l'éclaire, et tout ce qui peut l'animer, avantage auquel aucune autre religion n'a rien à comparer, et qui est la faveur la plus inestimable que pouvait accorder à l'homme toute la bonté de son Dieu.

L'histoire nous a peint des hommes excellents par quelque vertu ; la philosophie nous en a vanté quelques-uns ; l'éloquence en a célébré, la poésie en a pu feindre ; mais un caractère aussi étonnamment accompli que celui de Jésus-Christ, ne fut jamais tracé, même dans les fictions les plus fabuleuses des poëtes.

Ne pas faire aux autres ce que nous ne voulons pas qui nous soit fait, c'est la simple loi naturelle. Faire aux autres ce que nous voudrions qui nous fût fait, c'est la morale de l'Evangile. Et combien celle-ci n'est-elle pas plus élevée ? L'une interdit le mal, l'autre commande tous les biens.

MARMONTEL.

JESUS-CHRIST

DANS LE JARDIN DES OLIVES.

A peine l'âme sainte du Sauveur a-t-elle ainsi accepté le ministère sanglant de notre réconciliation, que la justice de son Père commence à le regarder comme un homme de péché. Dès lors il ne voit plus en lui son Fils bien-aimé, en qui il avait mis toute sa complaisance ; il n'y voit plus qu'une hostie d'expiation et de colère, chargée de toutes les iniquités du monde, et qu'il ne peut plus se dispenser d'immoler à toute la sévérité de sa vengeance. Et c'est ainsi que tout le poids de sa justice commence à tomber sur cette âme pure et innocente : c'est ici où Jésus-Christ, comme le véritable Jacob, va lutter toute la nuit contre la colère d'un Dieu même, et où va se consommer par avance son sacrifice ; mais d'une manière d'autant plus douloureuse, que son âme sainte va expirer, pour ainsi dire, sous les coups de la justice d'un Dieu irrité, au lieu que sur le Calvaire, elle ne sera livrée qu'à la fureur et à la puissance des hommes.

L'âme sainte du Sauveur, pleine de grâce, de vérité et de lumière ; ah ! elle voit le péché dans toute son horreur ; elle en voit le désordre, l'injustice, la tache immortelle ; elle en voit les suites déplorables ; la mort, la malédiction, l'ignorance, l'orgueil, la corruption, toutes les passions de cette source fatale nées et répandues sur la terre. En ce moment douloureux, la durée de tous les siècles se présente à elle ; depuis le sang d'Abel jusqu'à la dernière consommation, elle voit une tradition non interrompue de crimes sur la terre ; elle parcourt cette histoire affreuse de l'univers, et rien n'échappe aux secrètes horreurs de sa tristesse ; elle y voit les plus monstrueuses superstitions établies parmi les hommes ; la connaissance de son Père effacée ; les crimes infâmes érigés en divinités ; les adultères, les incestes, les abominations avoir leurs temples et leurs autels ; l'impiété et l'irréligion devenues le parti des plus modérés et des plus sages. Si elle se tourne vers le siècle des Chrétiens, elle y découvre les maux futurs de son Eglise, les schismes, les erreurs, les dissensions qui devaient déchirer le mystère précieux de son unité, les profanations de ses autels, l'indigne usage des sacrements, l'extinction presque de sa foi, et les mœurs corrompues du paganisme rétablies parmi ses disciples.

Aussi cette âme sainte, ne pouvant plus porter le poids de ses maux, et retenue d'ailleurs dans son corps par les rigueurs de la justice divine ; triste jusqu'à la mort, et ne pouvant mourir ; hors d'état et de finir ses peines et de les soutenir, semble combattre par les défaillances et les douleurs de son agonie, contre la mort et contre la vie ; et une sueur de sang qu'on voit couler à terre, est le triste fruit de ses pénibles efforts. Père juste, fallait-il encore du sang à ce sacrifice intérieur de votre Fils ? n'est-ce pas assez qu'il doive être répandu par ses ennemis ? Faut-il que votre justice se hâte, pour ainsi dire, de le voir répandre ?

MASSILLON.

JÉSUS-CHRIST

DANS SON ASCENSION.

Cette solennité, dit saint Bernard, est tout à la fois glorieuse pour Jésus-Christ et pleine de douceur pour nous. Elle est glorieuse pour Jésus-Christ, parce que c'est la consommation de tous ses mystères, l'heureux terme de la mission qu'il était venu remplir en ce monde, et l'une des preuves les plus éclatantes de sa divinité. On y voit manifestement que son empire ne s'étend pas seulement sur la terre et sur les enfers, comme il l'avait montré jusqu'alors, mais que le ciel même lui est soumis ; en sorte qu'il est le maître et le seigneur absolu de toutes choses. Cette solennité est en même temps pleine de douceur pour nous : car si Jésus-Christ monte au ciel, c'est pour y attirer plus puissamment nos cœurs, pour nous y préparer des places proportionnées à nos mérites, pour nous y servir d'avocat et de médiateur auprès de son Père, pour

faire descendre sur nous le Saint-Esprit avec la plénitude de ses grâces; enfin pour nous recevoir dans le ciel au moment de notre mort, si nous persévérons jusqu'à la fin dans l'observation de ses commandements.

Il y avait déjà quarante jours que ce divin Sauveur était ressuscité, et qu'en échange de la vie passible et mortelle qu'il avait sacrifiée pour notre salut, il avait repris une vie bienheureuse et immortelle. Pendant tout ce temps, il avait souvent consolé ses apôtres par des apparitions publiques et particulières, pour les confirmer de plus en plus dans la croyance de sa résurrection, et pour les instruire du royaume de Dieu, c'est-à-dire de tout ce qui concernait l'établissement et la conduite de son Eglise, dont ils devaient être les fondateurs. Enfin, le quarantième jour étant arrivé, il leur apparut pour la dernière fois. L'Evangile ne dit pas en quel lieu se fit cette apparition; mais il insinue clairement que ce fut à Jérusalem, dans la maison où ils avaient coutume de se retirer. Après qu'il les eut salués à son ordinaire en leur donnant sa paix, il leur reprocha d'avoir été si lents à croire sa résurrection, malgré le témoignage de ceux qui l'avaient vu ressuscité. Ensuite, il leur fit remarquer qu'ils voyaient eux-mêmes l'accomplissement de ce qu'il leur avait prédit avant sa Passion, lorsqu'il conversait avec eux pendant sa vie mortelle, savoir, qu'il devait être mis à mort, ressusciter le troisième jour, et les envoyer chez toutes les nations prêcher la pénitence et le pardon des péchés, comme il est écrit dans la loi, dans les psaumes et dans les prophètes. En même temps, il leur ouvrit l'esprit pour entendre les Ecritures, et pour y reconnaître distinctement ces admirables prédictions; ce qui leva entièrement tous leurs doutes, et dissipa tous les nuages qui pouvaient être restés dans leur esprit. Il leur déclara ensuite que ce n'était pas assez qu'ils crussent ces vérités, mais qu'ils en devaient être les témoins et les prédicateurs dans le monde entier; que, pour les rendre capables d'un si grand ministère, il leur enverrait bientôt le Saint-Esprit qu'il leur avait promis, et dans lequel ils seraient baptisés, comme les disciples de saint Jean l'avaient été dans l'eau; qu'en attendant ce bonheur, et jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de cette vertu céleste, ils devaient demeurer en repos dans Jérusalem et n'en point sortir. Quelques-uns de ceux qui étaient présents lui demandèrent alors si le temps était arrivé où il devait rétablir le royaume d'Israël, et lui rendre son ancienne splendeur: tant ils étaient encore pleins de l'idée du royaume temporel du Messie, dont ils ne devaient être désabusés qu'après la descente du Saint-Esprit! Jésus se contenta de leur répondre qu'il ne leur appartenait pas de connaître les temps et les moments que son Père avait mis en sa puissance, mais qu'ils devaient seulement se disposer à recevoir la force toute divine que le Saint-Esprit viendrait leur communiquer, afin de publier hautement son Evangile dans Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. Le récit que fait saint Luc de cette dernière apparition suppose que Notre-Seigneur mangea encore une fois avec ses disciples, bien moins sans doute pour les convaincre de la vérité de sa chair, dont ils ne pouvaient plus douter, que pour leur montrer, par cette condescendance merveilleuse, qu'encore qu'il eût changé de condition, et qu'il fût sur le point de monter au plus haut des cieux, il n'avait rien diminué et ne diminuerait jamais rien de son affection et de sa bienveillance à leur égard.

Comme ce n'était pas dans Jérusalem qu'il avait résolu d'accomplir le mystère de son Ascension, le repas étant fini, il sortit avec eux et avec plusieurs autres disciples qui se joignirent à eux. Ils traversèrent tous ensemble les rues de Jérusalem. Les Juifs purent bien voir les apôtres et les disciples, qui traversaient la ville avec une modestie angélique et un visage plein de joie; mais ils ne virent pas le Sauveur qui marchait au milieu d'eux, parce qu'il se rendit invisible à leurs yeux, indignes de le voir dans son état glorieux. La haine qu'ils avaient conçue contre lui et contre les siens pouvait bien les porter à insulter cette troupe sacrée; mais le Saint-Esprit leur donna une telle impression de crainte et de respect, qu'ils demeurèrent comme interdits et laissèrent passer tranquillement les disciples. Le Sauveur les conduisit d'abord à Béthanie, vraisemblablement dans la maison de ses bienheureux hôtes Lazare, Marthe et Marie, où il est croyable que sa sainte Mère et plusieurs autres personnes qui lui étaient affectionnées s'étaient rendues pour l'attendre. Après les avoir remerciées, pour la dernière fois, des assistances qu'il en avait reçues pendant sa vie mortelle, et les avoir divinement consolées sur sa prochaine séparation, il les invita à le suivre. Il prit ensuite le chemin de la montagne des Oliviers, où, quarante-trois jours auparavant, il avait souffert une si cruelle agonie et où il avait été saisi par les Juifs comme un criminel. C'était le lieu qu'il avait choisi pour le théâtre de son triomphe. Y étant arrivé, il donna le dernier adieu à cette nombreuse réunion de ses disciples, leur réitérant les promesses qu'il leur avait déjà faites, d'être toujours avec eux, de ne les abandonner jamais, de leur envoyer au plus tôt l'Esprit consolateur, de leur préparer des places dans le ciel, et de les y recevoir un jour, après qu'ils auraient combattu sur la terre, avec courage et persévérance, pour la gloire de son nom. Enfin, ayant élevé les mains sur eux, il leur donna sa bénédiction, selon la coutume des Juifs, qui posaient ou étendaient les mains sur ceux qu'ils bénissaient. Au même instant, on le vit monter au ciel, non avec rapidité ni par une vertu étrangère, comme autrefois Enoch et Elie, mais par sa propre vertu et en s'élevant peu à peu, comme on voit s'élever un

nuage de fumée qui sort d'un parfum de myrrhe et d'encens mis sur des charbons ardents. L'abbé Gosselin.

JOB.

La poésie du livre de Job est non-seulement égale, mais supérieure à celle des autres écrivains sacrés, en exceptant Isaïe seul. Et de même qu'Isaïe est le plus sublime, David le plus touchant et le plus tendre des poëtes inspirés, Job est le plus énergique et celui qui excelle le plus dans l'art de décrire. Hugues Blair.

—

Le livre de Job est le plus ancien des livres poétiques, et il offre partout l'empreinte des mœurs patriarcales. Les maximes des anciens données pour des lois; les vers qui renferment la doctrine des sages; ces songes, ces oracles, cet holocauste offert par Job pour sa famille; les fonctions de juge et de prêtre réunies en sa personne; son âge avancé; tout prouve que le temps où il a vécu est très-voisin de celui des patriarches. On n'y remarque aucun rapport avec les mœurs des Juifs; et il n'est pas fait mention du passage de la mer Rouge, des prodiges opérés dans le désert, et de la loi donnée sur le mont Sinaï. La scène se passe dans l'Idumée, et tout y rappelle les objets familiers aux Arabes: les déserts, le palmier solitaire, les vents embrasés, les pluies si rares et si ardemment attendues, un soleil brûlant, des ruisseaux qui tarissent et qui trompent l'espoir du voyageur; telles sont les images du poëme de Job, telle est encore l'Arabie. Les usages, les mœurs sont restés les mêmes; la simplicité, l'hospitalité, l'indépendance des premiers âges se sont conservées sous la tente de ces peuples nomades.....

Mais ce qui en fait un ouvrage à part, le monument le plus précieux de l'antiquité, ce sont les beautés de tout genre qui y sont répandues. Quel ouvrage en effet plus remarquable qu'un livre, le premier des livres, qui présente, dans la poésie la plus élevée, des idées si hautes et si pures des rapports de l'homme avec Dieu, et qui offre l'accomplissement de ce que le plus beau génie de la Grèce, Platon, prescrivait pour la poésie! (Il voulait que ce genre divin fût employé à célébrer les louanges de Dieu et celles des hommes vertueux, à inspirer l'horreur du vice et l'amour de la vertu.) Jamais il ne fut une leçon plus sublime donnée aux hommes; et ce que Sénèque avait regardé comme un spectacle digne des regards de Dieu même, ce qu'Homère avait voulu présenter dans son *Odyssée*, l'homme vertueux aux prises avec l'infortune, est le but du poëme de Job. Jamais n'a été mieux résolue cette question dont la hauteur révolte quelquefois notre faiblesse: Comment, sous un Dieu juste et bon, le méchant est-il dans la prospérité, tandis que l'homme vertueux gémit dans la misère? Quoi de plus propre que l'exemple de Job à détruire cette idée, qui étoufferait la pitié dans le cœur de l'homme, que nul ne souffre ici-bas que pour ses crimes? . . . . . .

. . . . . .

La majesté, la sublimité de ce livre le rendent digne de Moïse. La situation où se trouvaient les Hébreux, quand Moïse se sauva dans la terre de Madian, lui fournissait une occasion naturelle de l'écrire. Le peuple fidèle, réduit au plus dur esclavage, avait besoin d'être consolé par un si touchant exemple, et les Madianites, qui pouvaient être révoltés des voies de la Providence, apprenaient ainsi à respecter les raisons profondes que Dieu a d'affliger les hommes vertueux, en même temps qu'ils s'instruisaient à reconnaître et le néant de l'homme, et la suprême puissance de celui qui l'a formé. Moïse, qui ne vivait que cent ans après Jacob, recueillit, pendant son séjour en Arabie, tous les discours de Job et de ses amis conservés dans la mémoire des Arabes; et voilà ce qui explique comment on trouve dans ce livre beaucoup de locutions arabes, et comment il est placé parmi les livres sacrés des Hébreux. La différence de style qu'on a cru voir dans le Pentateuque et le poëme de Job vient de la différence des sujets et de l'âge où Moïse a écrit ces deux ouvrages. Le livre de Job a été écrit dans le feu de la jeunesse, et rien n'égale l'énergie, l'audace, la richesse de ses expressions; jamais il n'y eut plus de hardiesse dans l'emploi des métaphores, de noblesse, de pompe, de sublimité dans les descriptions.

. . . . . .

Les images, les sentiments qui y sont répandus ont été employés par tous les écrivains; mais quelle que soit l'élégance dont on les ait ornés, qui ne serait frappé de la grandeur primitive qui éclate dans l'original dont la simplicité est toute sublime! On a fait un parallèle entre Job, Homère et Ossian; et, pour de véritables poëtes, comme Racine et Rousseau, le triomphe n'était pas douteux. Leur goût si pur trouvait même, comme la raison du philosophe, une preuve de la divinité de l'Ecriture dans la sublimité de sa poésie. Oui, il y a ici quelque chose de plus qu'humain, et c'est l'élan de l'inspiration. Jamais de plus belles élégies ne furent écrites sur les malheurs de l'homme; car, comme le dit saint Grégoire, lorsque Job paraît ne parler que de ce qu'il souffre, il exprime nos maux et nos blessures. L'Eglise a consacré ces chants de douleur à ces jours de deuil où elle déplore les malheurs de la race humaine; et on peut dire de Job comme de Jérémie, qu'il a égalé les lamentations aux calamités. De Genoude.

—

C'est dans Job que le style historique de la Bible prend, comme nous l'avons dit, le ton de l'élégie. Aucun écrivain n'a poussé la tristesse de l'âme au degré où elle a été portée par le saint Arabe; pas même Jérémie, qui peut *seul égaler les lamentations aux douleurs*, comme parle Bossuet. Il est

vrai que les images empruntées de la nature du Midi, les sables du désert, le palmier solitaire, la montagne stérile, conviennent singulièrement au langage et au sentiment d'un cœur malheureux; mais il y a dans la mélancolie de Job quelque chose de surnaturel. L'homme *individuel*, si misérable qu'il soit, ne peut tirer de tels soupirs de son âme. Job est la figure de l'*humanité souffrante*, et l'écrivain inspiré a trouvé assez de plaintes pour la multitude de maux partagés entre la race humaine. De plus, comme dans l'Ecriture tout a un rapport final avec la nouvelle alliance, on pourrait croire que les élégies de Job se préparaient aussi pour les jours de deuil de l'Eglise de Jésus-Christ. Dieu faisait composer par des prophètes des cantiques funèbres, dignes des morts chrétiens, deux mille ans avant que ces morts sacrés eussent conquis la vie éternelle.

Puisse périr le jour où je suis né, et la nuit en laquelle il a été dit : Un homme a été conçu ! (*Job*, III, 3.)

Etrange manière de gémir ! Il n'y a que l'Ecriture qui ait jamais parlé ainsi.

Je dormirais dans le silence, et je reposerais dans mon sommeil. (*Ibid.*, 13.)

Cette expression : *Je reposerais dans mon sommeil* est une chose frappante ; mettez *le* sommeil, tout disparaît. Bossuet a dit : *Dormez* votre *sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière.*

Pourquoi le jour a-t-il été donné au misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur? (*Ibid.*, 20.)

Jamais les entrailles de l'homme n'ont fait sortir de leur profondeur un cri plus douloureux.

L'homme, né de la femme, vit peu de temps, et il est rassasié de misères. (Job, XIV, 1.)

Cette circonstance *né de la femme* est une redondance merveilleuse : on voit toutes les infirmités de l'homme dans celles de sa mère. Le style le plus recherché ne peindrait pas la vanité de la vie avec la même force que ce peu de mots : *Il vit peu de temps et il est rassasié de misères.*

CHATEAUBRIAND.

JOB.

PARALLÈLE ENTRE LE LIVRE DE JOB, HOMÈRE ET OSSIAN

En ce qui concerne la hardiesse de la faculté créatrice, Homère et Ossian sont vaincus par Job ou par l'auteur, quel qu'il soit, du poëme qui porte son nom. Si des images enfantées sous les feux brûlants de l'Orient ont moins de charmes pour des esprits européens, il faut en accuser, non les défauts de cette poésie, mais notre esprit même, dont l'élan est trop timide pour atteindre une si sublime hauteur. En effet, dans le spectacle admirable que le ciel et la terre présentent au poëte, il lui semble voir la demeure du plus grand et du meilleur des pères, qui prodigue à tous ses enfants, à la famille innombrable des anges et des hommes, même aux animaux sans raison, aux plus petits comme aux plus grands, ses soins, la nourriture, les vêtements et la parure. Bientôt sa pensée s'enflamme et s'élève dans de plus hautes régions : il se représente l'Eternel dans son habitation céleste, tel qu'un prince arabe environné de ses ministres, rendant la justice et délibérant sur le sort de ceux qui lui sont soumis. Dans cette assemblée suprême, inaccessible à l'œil et même à l'oreille de l'homme, sont déterminés les événements de la terre, dont les causes échappent à l'intelligence des aveugles et misérables humains. Pendant que des sages engagent entre eux une vaine dispute sur la fin cachée des conseils divins, du haut des cieux descend le souverain modérateur de l'univers, qui, pour prouver que les raisons de la Providence adorable surpassent l'entendement de l'homme, déploie à leurs yeux toute la magnificence de ses œuvres. Quoique ces premières idées aient déjà quelques teintes de l'audace orientale, elles sont cependant faciles à concevoir. Mais, pour les agrandir, bientôt le poëte a recours à des images qui nous frappent d'étonnement, et dont notre esprit peut à peine soutenir l'aspect. Ecoutez, par exemple, de quelle manière il peint la création du monde; il nous représente un vaste et effroyable chaos, empire de la mort et des ténèbres, qui s'étend au loin devant le Très-Haut, comme une mer immense, peuplée de monstres informes, dont la vue inspire l'épouvante et l'horreur. C'est, en effet, sous ces traits hardis que le poëte figure à nos yeux le néant, ou plutôt, s'il est permis de s'exprimer ainsi, cet état antérieur à l'existence des êtres et qui précéda la création. Tout à coup paraît le Dieu créateur qui vient éclairer ces sombres abîmes d'une manière jusqu'alors inconnue. De toutes parts s'élancent et s'agitent en tumulte les simulacres confus des êtres qui n'ont pas encore reçu la naissance. Le Très-Haut coordonne tout, assigne à chacun d'eux la place qui lui appartient. Au-dessus de ce royaume ténébreux, il déploie les cieux, sous la voûte desquels il pose et suspend sans soutien, au centre du chaos, le globe de la terre. Il charge d'eau les nuées, etc.

Homère, Ossian et l'auteur de Job ne méritent pas moins d'admiration pour ce qui concerne l'usage et le choix des rapprochements et des comparaisons. Homère fait jaillir sans cesse, de cette abondance infinie d'objets qu'il avait observés, les similitudes les plus brillantes et les mieux assorties, se rencontrant souvent, d'une manière merveilleuse, avec Ossian et l'auteur du livre de Job, pour celles qui sont empruntées des phénomènes de la nature. . . . . .

. . . . . .

Quant à l'auteur du poëme de Job, un seul exemple nous tiendra lieu de tous les autres. Nous ne rappellerons que ce passage, où il compare les vaines consolations de ses amis à cette apparence trompeuse d'une onde agitée, que produit le vent au milieu des sables déserts de l'Arabie. Les

voyageurs charmés y accourent avec empressement; mais bientôt ils se livrent au désespoir en reconnaissant leur erreur.

Un caractère qui distingue les vrais poëtes, c'est l'art de répandre, pour ainsi dire, leur naturel, leurs mœurs, leur génie particulier sur l'ensemble de leur ouvrage, et de donner par là, à chacune de ses parties, une couleur toujours égale.

Ossian, privé de la vue, survivant au fils le plus vaillant, marque toutes ses poésies de cette tristesse et de cette gravité que tant de revers rendirent familières à son âme. Homère, observateur des hommes, fortifié contre les maux de la vie, moins par les leçons de la philosophie que par une sorte d'énergie qui lui est propre et naturelle, exprime dans ces deux poëmes cette habitude de constance et de sérénité. Et toi, divin génie, qui enfantas le poëme de Job, le temps nous a envié ton nom; mais ce furent sans doute tes propres destinées que tu exprimas sous celui de Job. Tu as peint avec tant de vérité les erreurs de la sagesse humaine, quand elle ose sonder les desseins de Dieu; la persuasion d'une Providence infinie, modératrice de l'univers, s'est épanchée avec tant de force de ton cœur enflammé; tu as si fidèlement retracé la grandeur de la nature par l'audace et la vivacité de tes peintures, qu'il est facile de reconnaître que ton âme, longtemps obscurcie par la douleur, longtemps battue par les flots opposés de tes pensées, fut enfin miraculeusement conduite, par l'étude de la nature, au port dans lequel elle devait trouver le repos.

Une qualité essentielle de la poésie, c'est l'art de toucher les cœurs. La poésie, en effet, est l'interprète de la nature, dont les accents, exprimés en langage poétique, pénètrent infailliblement nos âmes, surtout quand elle choisit pour sujet des sentiments de joie ou de tristesse; car la nature, en nous formant, nous a disposés à partager les douleurs et les plaisirs de nos semblables, et à répondre aux émotions qu'ils éprouvent par des émotions pareilles. Ainsi la poésie doit à Dieu même une puissance particulière pour unir les hommes entre eux, et pour les enchaîner ensemble par le lien de leurs besoins mutuels. Nos trois illustres modèles ont excellé dans la science d'émouvoir les cœurs, quoique chacun ait suivi une manière qui lui est propre. Les plaintes déchirantes de Job s'élèvent à un tel degré de sublime, qu'elles portent à la fois dans l'âme des lecteurs et la terreur et la pitié. C'est à bon droit qu'un illustre appréciateur de ces beautés, Niéméyer, a avancé que ni la douleur d'Hercule mourant, ni celle de Philoctète, ni la présence de Laocoon, ne répandirent jamais sur la scène des Grecs, ni dans l'âme d'un spectateur éclairé, une émotion aussi profonde que celle dont nous sommes frappés et accablés, par ce petit nombre de paroles où Job exprime son malheur qui touche au désespoir. Parmi ces traits brille d'une beauté terrible cette élégie où il dévoue à la malédiction le jour qui le vit naître. Mais Job semble se plaire de préférence à exciter dans l'âme les mouvements produits par l'admiration dont nous frappent les choses grandes et nouvelles, et cette sorte d'émotion est d'une extrême convenance pour la poésie.

Mais c'est dans la forme des compositions poétiques et dans la disposition de leurs parties que brille encore avec plus d'éclat le pouvoir divin de la poésie; pouvoir qui la rend en quelque sorte rivale de la nature et de la Divinité. Les productions émanées des vrais poëtes nous offrent l'union de la simplicité, de la variété, et de cette direction de toutes les parties vers un même but, que Dieu imprima sur son ouvrage comme son image ou son ombre. Quelle beauté, et en même temps quelle simplicité dans le sujet du poëme de Job! et au milieu de tant de magnificence, une action unique, une seule pensée en unissent tous les tableaux, et les enchaînent ensemble dans un ordre que rien ne vient troubler.

S.-F.-J. Rau (1).

JOSEPH.

Il y a dans Homère une situation semblable à celle de la reconnaissance de Joseph. Ulysse, caché chez Eumée, se fait reconnaître à Télémaque; il sort de la maison du pasteur, dépouille ses haillons, et, reprenant sa beauté par un coup de baguette de Minerve, il rentre pompeusement vêtu. M. de Chateaubriand a choisi ce passage pour établir un terme de comparaison entre Homère et la Bible. Nous allons laisser parler l'auteur du *Génie du Christianisme :*

Homère, ce nous semble, est d'abord tombé dans une erreur, en employant le *merveilleux*. Dans les scènes dramatiques, lorsque les passions sont émues, et que tous les miracles doivent sortir de l'âme, l'intervention d'une divinité refroidit l'action, donne aux sentiments l'air de la fable, et décèle le mensonge du poëte, où l'on ne pensait trouver que la vérité. Ulysse, se faisant reconnaître sous ses haillons à quelque marque naturelle, eût été plus touchant. C'est ce qu'Homère lui-même avait senti, puisque le roi d'Ithaque se découvre à sa nourrice Euryclée par une ancienne cicatrice, et à Laërte par la circonstance des treize poiriers que le vieillard avait donnés à Ulysse enfant. On aime à voir que les entrailles du *destructeur des villes* sont formées comme celles du commun des hommes, et que les affections simples en composent le fond.

(1) Sebald-Foulques-Jean Rau, théologien, orientaliste et professeur dans la ville de Leyde, né à Utrecht en 1765, mort en 1807. L'extrait que l'on vient de lire est pris de sa dissertation intitulée : *De poeticæ facultatis excellentia et perfectione, spectata in tribus poetarum principibus, scriptore Jobi, Homero et Ossiano*, qu'il publia, en 1800, à Leyde.

La reconnaissance est mieux amenée dans la *Genèse:* une coupe est mise, par la plus innocente vengeance, dans le sac d'un jeune frère innocent; des frères coupables se désolent, en pensant à l'affliction de leur père; l'image de la douleur de Jacob brise tout à coup le cœur de Joseph, et le force à se découvrir plus tôt qu'il ne l'avait résolu. Quant au mot fameux, *je suis Joseph,* on sait qu'il faisait pleurer d'admiration Voltaire lui-même. Le πάτηρ τεός εἰμι, *je suis ton père,* est bien inférieur à l'*ego sum Joseph.* Ulysse retrouve dans Télémaque un fils soumis et fidèle. Joseph parle à des frères qui l'*ont vendu;* il ne leur dit pas *je suis votre frère;* il leur dit seulement, *je suis Joseph,* et tout est pour eux dans ce mot de *Joseph.* Comme Télémaque, ils sont troublés; mais ce n'est pas la majesté du ministre de Pharaon qui les étonne, c'est quelque chose au fond de leur conscience.

Ulysse fait à Télémaque un long raisonnement pour lui prouver qu'il est son père: Joseph n'a pas besoin de tant de paroles avec les fils de Jacob; il les *appelle auprès de lui;* car s'il a *élevé* la voix *assez haut* pour être entendu de toute la maison de Pharaon, lorsqu'il a dit *je suis Joseph,* ses frères doivent être maintenant les *seuls* à entendre l'explication qu'il va ajouter à *voix basse, ego sum Joseph,* FRATER VESTER, QUEM VENDIDISTIS IN ÆGYPTUM; c'est la délicatesse, la générosité et la simplicité poussées au plus haut degré.

N'oublions pas de remarquer avec quelle bonté Joseph console ses frères, les excuses qu'il leur fournit en leur disant que, loin de l'avoir rendu misérable, ils sont au contraire la cause de sa grandeur. C'est à quoi l'Ecriture ne manque jamais, de placer la Providence dans la perspective de ses tableaux. Ce grand conseil de Dieu, qui conduit les affaires humaines, alors qu'elles semblent le plus abandonnées aux lois du hasard, surprend merveilleusement l'esprit. On aime cette main cachée dans la nue qui travaille incessamment les hommes; on aime à se croire quelque chose dans les projets de la sagesse, et à sentir que le moment de notre vie est un dessein de l'éternité.

Tout est grand avec Dieu, tout est petit sans Dieu: cela s'étend jusque sur les sentiments. Supposez que tout se passe dans l'histoire de Joseph comme il est marqué dans la *Genèse:* admettez que le fils de Jacob soit aussi bon, aussi sensible qu'il l'est, mais qu'il soit *philosophe;* et qu'ainsi au lieu de dire, *je suis ici par la volonté du Seigneur,* il dise, *la fortune m'a été favorable,* les objets diminuent, le cercle se rétrécit, et le pathétique s'en va avec les larmes.

Enfin Joseph embrasse ses frères, comme Ulysse embrasse Télémaque; mais il commence par Benjamin. Un auteur moderne n'eût pas manqué de le faire se jeter de préférence au cou du frère le plus coupable, afin que son héros fût un vrai personnage de tragédie. La *Bible* a mieux connu le cœur humain: elle a su comment apprécier cette exagération de sentiment, par qui un homme a toujours l'air de s'efforcer d'atteindre à ce qu'il croit une grande chose, ou de dire ce qu'il pense un grand mot. Au reste la comparaison qu'Homère a faite des sanglots de Télémaque et d'Ulysse aux cris d'un aigle et de ses aiglons (comparaison que nous avons supprimée), nous semble encore de trop dans ce lieu. *Et s'étant jeté au cou de Benjamin pour l'embrasser, il pleura, et Benjamin pleura aussi en le tenant embrassé.* C'est la seule magnificence de style convenable en de telles occasions.

CHATEAUBRIAND.

JUDEE (LA).

Dans le lointain s'élevait l'amphithéâtre des montagnes de la Judée. Du pied de ces montagnes une vaste plaine descendait jusqu'à la mer. On y voyait à peine quelques traces de culture, et, pour toute habitation, un château gothique en ruines, surmonté d'un minaret croulant et abandonné; au bord de la mer, la terre se terminait par des falaises jaunes, ondées de noir, qui surplombaient une grève où nous voyions et où nous entendions se briser les flots. L'Arabe, errant sur cette terre inhospitalière, suit d'un œil avide le vaisseau qui passe à l'horizon; il attend la dépouille du naufragé, au même bord où Jésus-Christ ordonnait de nourrir ceux qui ont faim, et de revêtir ceux qui sont nus...

Quand on parle d'une vallée, on se représente une vallée cultivée ou inculte: cultivée, elle est couverte de moissons, de vignes, de villages, de troupeaux; inculte, elle offre des herbages ou des forêts.... Ici, rien de tout cela; qu'on se figure deux longues chaînes de montagnes, courant parallèlement du septentrion au midi, sans détours, sans sinuosités. La chaîne du levant, appelée Montagne d'Arabie, est la plus élevée; vue à la distance de huit à dix lieues, on dirait un grand mur perpendiculaire, tout à fait semblable au Jura par sa forme et sa couleur azurée; on ne distingue pas un sommet, pas la moindre cime; seulement on aperçoit çà et là quelques légères inflexions.

La chaîne du couchant appartient aux montagnes de Judée. Moins élevée et plus inégale que la chaîne de l'est, elle en diffère encore par sa nature; elle présente de grands monceaux de craie et de sable qui imitent la forme de faisceaux d'armes, de drapeaux ployés, ou de tentes d'un camp assis au bord d'une plaine. Du côté de l'Arabie, ce sont au contraire de noirs rochers à pic qui répandent au loin leur ombre sur les eaux de la mer Morte. Le plus petit oiseau du ciel ne trouverait pas dans ces rochers un brin d'herbe pour se nourrir. Tout y annonce la patrie d'un peuple réprouvé.

La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes offre un sol semblable au fond d'une mer depuis longtemps retirée: des plages de sel, une vase desséchée, des

sables mouvants et comme sillonnés par les flots; çà et là des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre privée de vie; leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourris, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée. Au milieu de la vallée passe un fleuve décoloré; il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit : on ne distingue son cours, au milieu de l'arène, que par les saules et les roseaux qui le bordent. L'Arabe se cache dans ces roseaux pour attaquer le voyageur, et dépouiller le pèlerin.

Tels sont ces lieux fameux par les bénédictions et les malédictions du ciel : ce fleuve est le Jourdain, ce lac est la mer Morte.... Ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure, et son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante, que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever. Quand on voyage dans la Judée, d'abord un grand ennui saisit le cœur; mais, lorsque passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe : on éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par les miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Ecriture sont là. Chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète; Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige. Le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Eternel.

C'est près des sépulcres des rois que le prophète fit entendre les lamentations; elles ont l'air d'avoir été composées à la vue de la moderne Jérusalem, tant elles peignent naturellement l'état de cette ville désolée.

CHATEAUBRIAND.

JUGEMENT DERNIER.

Ce jugement étant si redoutable, d'où vient qu'il fait si peu d'impression dans nos esprits? Est-ce qu'il n'est pas certain? toutes les Ecritures l'annoncent, Jésus-Christ lui-même en a marqué toutes les circonstances; et s'il vous reste un peu de foi, vous savez bien que c'est un mystère où il y va de votre éternité, sur la recherche de votre vie. Pouvez-vous désavouer vos péchés? pouvez-vous douter de la puissance et de la justice de Dieu? et quelle conséquence tirez-vous de ces choses jointes ensemble? Est-ce que vous croyez ce jugement éloigné? Le Père céleste nous a caché les moments pour nous tenir dans une sollicitude continuelle; mais après tout le monde finit pour nous quand nous finissons pour le monde; il n'y a qu'un moment entre la mort et nous, et il n'y a rien entre la mort du pécheur et une éternité malheureuse. Y a-t-il donc de la sagesse à vivre sans précaution? Jésus-Christ nous apprend qu'il viendra de nuit et subitement pour nous surprendre; en quel état voulez-vous qu'il vous trouve? Voudriez-vous que ce fût dans le moment que vous méditez cette vengeance? voudriez-vous que ce fût en ce temps où, occupé du désir de voir et d'être vu, vous nuisez partout au salut d'autrui, et vous hasardez du moins le vôtre? voudriez-vous que ce fût au milieu de ces divertissements qui vous détournent de la crainte de Dieu, et qui, vous remplissant des idées de la vanité et des folies mondaines, ne vous laissent pas même la liberté de penser à lui? Songeons à prévenir la colère de Dieu par une pénitence sincère. Ce n'est pas son jugement qui est à craindre, c'est le péché : ôtez les vapeurs et les exhalaisons qui s'élèvent de la terre, le ciel sera toujours serein, il ne s'y formera point d'orage, la foudre n'en tombera pas; faites cesser vos péchés, et la colère de Dieu s'apaisera : toutes les portes de la miséricorde vous sont encore ouvertes, les larmes, la prière, le repentir, la conversion. N'attendons pas que la mort et le désespoir nous les ferment. Punissons-nous nous-mêmes, afin qu'il ne nous punisse pas, et qu'ayant redouté ses jugements, nous n'ayons qu'à jouir un jour de ses récompenses.

FLÉCHIER.

JUGEMENT TERRIBLE DE DIEU

PAR LEQUEL LES CRIMES DE CHACUN SERONT EXPOSÉS A LA FACE DE L'UNIVERS.

Je veux, chrétiens, vous en donner une idée encore plus sensible : rendez-vous attentifs à la supposition que je vais faire; vous en serez touchés. Si donc, au moment même que je parle, Dieu par un trait de sa lumière me découvrait ce qu'il y a dans chacun de vous de plus intérieur et de plus caché; ce n'est pas assez : s'il m'ordonnait de vous reprocher ici publiquement et en face ce qu'il y a dans votre vie de plus secret et de plus humiliant; s'il me disait, comme au prophète : *Fode parietem*, perce la muraille, et par le droit que je te donne de révéler les consciences, fais-en voir la noirceur et toute l'horreur : *Exalta vocem tuam*, élève ta voix, et sans craindre ceux qui t'écoutent, dis-leur hardiment ce qu'ils craignent le plus d'entendre, ce qu'ils seront au désespoir d'avoir entendu, ce qu'on ne leur a jamais dit, ce qu'ils n'osent se dire à eux-mêmes : *Et annuntia populo meo scelera eorum*. Si, pour obéir à cet ordre, j'étendais jusque-là mon ministère et la liberté qu'il me donne, et que, sans nul discernement de vos conditions, je vinsse à manifester dans cette chaire tant de mystères d'iniquité, disons-mieux, tant de mystères d'ignominie; enfin si, revêtu de l'autorité de Dieu, j'entreprenais actuellement certains de mes auditeurs, réputés gens d'honneur

et passant pour tels, mais dans le fond hommes corrompus, et peut-être scélérats insignes; si je les désignais en particulier, et que je leur fisse essuyer l'opprobre de je ne sais combien de crimes, mais de crimes honteux dont ils demeureraient flétris; ah! chrétiens, tel qui m'écoute avec plaisir en mourrait de dépit et de douleur. Or ce n'est là qu'une idée légère, qu'une ombre du jugement que je vous prêche, de ce jugement dont une des conditions essentielles est la liberté absolue, ou pour user d'un terme encore plus propre, la liberté impérieuse avec laquelle Dieu condamnera ceux qui dans le monde se seront crus en possession de n'être jamais condamnés; avec laquelle il reprendra ceux qu'on n'aura jamais repris: avec laquelle il montrera qu'il est partout, sans exception, mais encore plus pour cela, le Dieu des vengeances, *Deus ultionum Dominus*. Car, dit le Prophète-royal, par la raison même que la vengeance lui appartient, *Deus ultionum*, il agira librement et souverainement, c'est-à-dire en Dieu, en Dieu sans égards, ou plutôt supérieur à tous les égards; en Dieu qui, dans la dernière justice qu'il rendra aux hommes, n'aura ni conditions à distinguer, ni personnes à ménager, parcequ'il viendra pour juger les abus qu'auront faits les hommes de leurs conditions, et pour punir les ménagements criminels qu'on a eus pour leurs personnes: *Deus ultionum libere egit.* BOURDALOUE.

JUGEMENTS (DES) DE DIEU

SUR SES SAINTS.

On ne saurait trop insister sur la contradiction qui se rencontre à chaque instant entre les orateurs de la sagesse divine et les sentences de la prudence humaine. Un exemple entre mille : tout le monde connaît cette consolante béatitude proclamée par Jésus-Christ dans le sermon sur la montagne : *Bienheureux ceux qui pleurent!* (*Matth.* v, 5.) Tout le monde connaît aussi le proverbe : *Il vaut mieux faire envie que pitié.* Vous aurez plutôt accordé la lumière et les ténèbres que ces deux morales : tant il y a loin de l'esprit que Jésus du haut de la croix envoya sur la terre à cet autre esprit que le serpent avait vomi sur le globe, après la fatale pomme cueillie. Entre ces deux esprits, c'est à tout moment, c'est pour jamais, le *oui* et le *non*, qui se heurtent comme le mensonge et la vérité. O monde! ce n'est pas sans raison que l'Homme-Dieu t'a chargé de ses anathèmes! Ce n'est pas sans raison qu'il a dit : *Malheur à toi, à cause de tes scandales!* (*Matth.*, XVIII, 7.) L'un de ces scandales les plus révoltants est, à notre avis, celui qu'on reçoit des discours païens de certaines bouches chrétiennes, qui ont horreur de l'incrédulité, et qui parlent presque comme elle. En méditant la vie cachée de Marie, il s'est présenté à notre mémoire quelques-unes de ces paroles venues, de temps à autre, dans le monde, à l'encontre de notre foi, pour lui faire affront par d'insolents démentis, et lui cracher, si j'osais le dire, au visage. Là-dessus nous nous sommes figuré la circonstance qu'on va voir, et la conversation qui va suivre.

Un prédicateur descendait de chaire : il venait d'y faire entendre le panégyrique d'un des saints les plus renommés dans l'Eglise. Un vieillard, revêtu de l'habit ecclésiastique, au front vénérable, à l'air recueilli, avait attentivement écouté l'éloge. A ses côtés se trouvait assis un jeune homme, candidat du sanctuaire, à l'œil vif, au regard de feu, qui semblait dévorer pendant le discours la gloire du saint et celle du panégyriste. Les mouvements animés de son visage, les élans de sa poitrine avaient fidèlement répondu aux gestes et à toute l'action de l'orateur. La cérémonie achevée, le vieillard se lève et le jeune homme le suit. A peine sont-ils sortis de l'enceinte sacrée, que le lévite enthousiaste s'adressant au sérieux vieillard, laisse échapper cette brûlante exclamation :

O mon père! le beau discours! Le grand saint que celui dont on vient de nous retracer la vie! Eh quoi! ne partagez vous point mon admiration? n'êtes-vous pas comme moi saisi, transporté, en songeant à tant de travaux, d'établissements, de fondations?... Se peut-il qu'un seul homme ait fait tout cela?... Qu'il doit être grand dans le ciel! Quelle brillante auréole doit resplendir autour de sa tête!... Parlez donc, mon père, parlez; que veut dire votre silence?

Le vieillard : Il veut dire, mon fils, que je pense avant de parler; et si vous en aviez fait autant, peut-être auriez-vous retenu votre pressante interrogation, et trouvé dans vous-même quelqu'une des réflexions que je vais chercher à y faire naître.

Jeune homme, à la manière dont vous vous exprimez, je ne reconnais point en vous l'esprit de foi, l'esprit de cette *vie cachée avec le Christ en Dieu*, dont saint Paul prêchait aux Colossiens (III, 3) la beauté toute spirituelle. Votre langage est profane, et, puisque vous me forcez à en faire l'aveu, le prédicateur n'a pas mieux parlé que vous..... Misérables hommes que nous sommes, même sous le nom de chrétiens, même sous l'habit des plus saints états! que nous avons de peine à nous dépouiller du vieil esprit de Rome et d'Athènes! Connaissez-vous cette vision de saint Jérôme, dans un temps où il se livrait, avec une ardeur semblable à la vôtre, à l'étude de la belle latinité?... Une nuit il fut transporté au jugement de Dieu : Jésus-Christ, du haut de son tribunal, commença l'interrogatoire par cette redoutable question : « Etes-vous chrétien? » — « Sans doute, répondit Jérôme, je le suis, Seigneur, grâce à vous! » — « Tu mens! reprit d'une voix terrible le Juge éternel, tu es bien plutôt *cicéronien* que *chrétien;* car les ouvrages de Cicéron t'intéressent plus que mon Evangile. » Jeune homme, vous voilà! Voilà votre caractère, hélas! et celui de l'orateur qui nous a fait l'éloge d'un saint, à la façon d'un auteur païen....

Le jeune homme : O mon père, quelle sévérité est la vôtre ! Et sur quoi donc, je vous prie, fondez-vous ce reproche amer et cette impitoyable critique ? Est-il défendu d'employer les richesses de l'éloquence à l'ornement de la vérité ? Les Pères de l'Eglise eux-mêmes, les Ambroise, les Augustin, les Chrysostome, tout saints qu'ils étaient, ont-ils dédaigné, comme vous le faites, la beauté du style et l'art du rhéteur ?

Le vieillard : Mon fils, vous n'avez pas saisi ma pensée. Je distingue dans le discours en général, et particulièrement dans celui dont nous discutons le mérite, deux choses en effet fort distinctes, le fond des idées, et la forme que leur peut donner le talent. A Dieu ne plaise que je m'établisse ici le censeur de l'exemple offert par les saints docteurs, lesquels n'ont pris la plume que lorsqu'ils se sentaient l'intelligence de la conduire sur le papier ! Remontant plus haut, je censurerais, dans cette hypothèse, l'Ecriture même inspirée de Dieu, qui, sous la main des prophètes, n'a jamais manqué de prendre la couleur du génie plus ou moins cultivé de chacun d'eux. Laissons la critique de cette partie du panégyrique ; supposons que la prétention du style n'y dénote point la prétention de l'amour-propre ; supposons qu'il n'a d'autres ornements que cette magnificence de l'expression qui découle de celle des idées, et que le vice des pensées n'y est point racheté par l'enflure des paroles ; supposons que le mouvement des phrases et des périodes n'y est pas autre que celui de l'âme..... Mais je vais trop loin dans mes suppositions, passons au fond du discours.

Mon fils, si je viens un jour à vous entendre, ce que j'espère, annonçant du haut de la chaire évangélique la parole de Dieu avec la bouche de l'homme, je souhaite que vous parliez aussi bien qu'homme peut parler ; mais je souhaite encore plus que vous pensiez aussi bien qu'un chrétien peut penser. Libre à vous d'être, si vous le pouvez, Cicéron pour l'expression, pourvu que vous ne cessiez pas d'être saint Pierre, saint Paul, ou plutôt le Christ pour le fond de vos pensées, de vos sentiments et de vos discours.

Le jeune homme : Mais, mon père, qu'il me soit permis de vous demander ce qu'il manquait, sous ce dernier rapport, au panégyrique. N'a-t-il pas fait ressortir dans tout leur éclat les vertus héroïques et les grandes œuvres du saint ? Ne l'a-t-il pas dignement représenté tout embrasé du feu de la charité, et multipliant son existence pour voler au secours de toutes les misères humaines ? Qu'a laissé l'orateur à dire sur son sujet ? qu'a-t-il dit de trop ? qu'eût-il pu mieux dire ?

Le vieillard : Mon fils, je vois avec peine qu'une observation vous est échappée, observation qu'un esprit solidement pieux aurait d'abord faite. Comment n'avez-vous pas été frappé de l'absence absolue de vues spirituelles sur l'*homme intérieur ;* de l'unique point de vue sous lequel le saint s'offrait à l'œil du panégyriste ; des excessives louanges que celui-ci donnait exclusivement à la *vie publique* de son héros ? Quel discours plus propre à faire concevoir de fausses idées de la sainteté ! Vous me demandez ce qu'il a laissé à dire sur son sujet. Eh bien ! j'ose vous répondre hardiment : la moitié, mon fils, la bonne moitié, l'importante moitié de ce qu'il avait à nous présenter pour notre instruction et notre édification.

Vous sortez de cet entretien l'esprit enflammé plus que le cœur touché, et c'est l'opposé que devait produire un bon discours. Vous brûlez de franchir au plus tôt le seuil de votre pacifique retraite pour vous élancer dans une chaire, comme un soldat à l'assaut ; et vous êtes, je le parierais, implicitement disposé à ajourner jusque-là la grande affaire de votre sanctification ; car à vos yeux, maintenant, qu'est-ce qu'un saint ? Grâce au beau discours qui fait encore vibrer les fibres de votre cerveau, un saint, c'est un homme qui prêche beaucoup et partout, et à toutes les heures du jour, et dans toutes les églises d'une ville ; qui confesse les grands pécheurs ou les grandes âmes ; qui forme des congrégations ; qui fonde des maisons religieuses, des hospices, des hôpitaux ; qui n'a pas un moment à lui, et, prenez garde ! cela pourrait bien vouloir dire, pas un moment pour Dieu.

Si le prédicateur eût prêché comme il le devait pour le bien des âmes ; s'il eût médité son sujet devant Dieu, loin d'opérer ces tristes effets sur votre imagination et sur celle peut-être de beaucoup d'autres, il eût rectifié votre jugement à cet égard, et m'eût dispensé de ce soin. Je me figure le bien qu'il eût pu faire, et je n'en vois qu'avec plus de peine le mal qu'il a fait.

Figurons-nous la foule qui sort de cette même cérémonie à la suite d'un panégyrique vraiment chrétien..... L'orateur est entré dans l'âme du saint ; c'est là qu'il est allé chercher la sainteté, afin qu'on ne la confondît pas avec l'ardeur naturelle d'un sang bouillant, d'une tête chaude. Il s'est attaché à nous montrer du saint ce qui peut être imité par tous, par l'homme du monde comme par le prêtre, par le séminariste comme par le missionnaire ; je veux dire, sa pureté d'intention, son humilité, sa douceur, sa fidélité à l'esprit de grâce ; son attention à ne jamais agir par un mouvement de nature, à consulter Dieu, toujours, longtemps, avant de rien entreprendre d'extraordinaire ; son abandon à la Providence, après avoir disposé toute chose, et surtout son cœur, de manière à ne pas déméritier le secours d'en haut.

Il y a peu de fermentation dans les esprits qui ont entendu un pareil discours, mais il y a beaucoup de bons sentiments dans les âmes qui en ont voulu et su profiter.

L'un dit avec un cœur pénétré et l'œil humide de larmes : « C'est vrai, je puis me sanctifier où je suis, puisque la sainteté, comme il m'a paru, est de tous les états, et

qu'elle ne tient pas exclusivement à telle ou à telle position. »

Un autre conclut : « Qu'ai-je à faire?.... à imiter, dans celui qu'on nous a loué, ses vertus privées, domestiques, proposées en exemple, comme un bien commun à tout homme qui veut en user.... Je suis vif; j'ai à mortifier, comme le saint, mon humeur, et à travailler comme lui, par la prière et par l'examen, à la réforme de mon caractère.»

Un troisième est sorti bien déterminé à ne plus agir naturellement dans ses bonnes œuvres, et il murmure tout bas ces réflexions: « Mon Dieu, que d'argent j'ai jeté à l'eau jusqu'ici, même en le versant dans le sein des pauvres! car, en les soulageant, je n'avais en vue que ma propre satisfaction, et la vaine humanité des philosophes était seule le principe de ce que je faisais pour mes frères. Mais, à l'avenir, il en sera tout autrement : Jésus-Christ ne cessera de m'être présent dans la personne des malheureux, et c'est dans ses mains percées de clous pour mon salut que les miennes répandront les dons de la charité. »

Pour vous, mon fils, je crois vous entendre, doucement ému de ce digne éloge, me dire en vous retirant : « C'en est fait, mon père! je renonce dès ce moment à toutes mes prétentions humaines; je renonce cordialement à tout le bruit et à tout l'éclat de la sainteté elle-même. Il y a dans ma cellule du séminaire la place d'un saint, et je veux l'y loger. En attendant que Dieu m'appelle aux œuvres extérieures, et en l'attendant patiemment, je veux m'adonner de toutes mes forces aux œuvres intérieures, dont les premières ne sont qu'un léger reflet devant Dieu. »

Le jeune homme : Mon père, vous m'humiliez grandement, et sans doute j'en avais besoin. Vous faites poindre dans mon esprit une lumière qui n'attend que quelques réflexions de plus pour former tout à fait le jour. Que je remercie Dieu de votre rencontre! sans doute sa providence vous destinait à suppléer aux imperfections du panégyrique qui sert si heureusement de texte à vos leçons. Mais je ne veux pas vous quitter sans m'être enrichi de tous les fruits de vos longues méditations sur cette matière.

Le vieillard: Mon fils, il est une pensée du Saint-Esprit qui nous est venue par David, pensée que l'Eglise applique à la sainte Vierge, et qui caractérise merveilleusement l'humble vertu de Marie : *Omnis gloria filiæ Regis ab intus* (*Psal.*, XLIV, 14); cette beauté de la fille du Roi des rois qui vient *toute de son intérieur* ne vous a-t-elle jamais touché, en lisant le psaume célèbre *Eructavit cor meum*? Pour moi j'y ai puisé toute ma science en fait de sainteté, et je crois en savoir assez si je pratique bien ce que je sais. Ce verset se trouve partout, point de livre de piété qui ne le cite, et l'on ne se doute pas qu'il est la critique amère de la plupart de nos admirations. Vous croyez à cette parole, jeune homme; mais comme vous la mettez de côté dans vos jugements sur les saints! comme vous témoignez pour ceux qui ont le plus agi une préférence marquée! A conclure d'après vos éloges, saint Paul, par exemple, serait plus grand que la sainte Mère de Dieu. Certes, je ne suis point ici pour nier le mérite de la vie apostolique, des grandes fondations, des grands travaux de toute espèce, entrepris, par l'impulsion du Saint-Esprit, afin d'étendre le royaume de Jésus-Christ dans l'univers; loin de moi une semblable pensée! Mais je supporte, vous en avez été témoin, avec un vrai dépit, ces louanges inconsidérées de l'homme extérieur, qui font oublier, dans beaucoup d'ouvrages, de discours, de vies de saints, l'essentiel de la sainteté, le fond du mérite, ce sans quoi le reste n'est rien. Faites bien du bruit dans le monde, occupez toutes les mémoires et toutes les langues; ceci, mon fils, fera de vous un homme célèbre devant les hommes, mais ne fera pas un saint devant Dieu. Et que de célébrités pareilles englouties aux enfers dans une éternité de honte et d'oubli!.....

Je voudrais donc que, conséquemment aux principes de la foi, résumés dans le verset que nous venons de rappeler, on ne fît point l'éloge des saints sans descendre aussi profondément que possible dans leur intérieur..... Je voudrais qu'on ouvrît, pour ainsi dire, le cœur et les entrailles de ces hommes surnaturels, mystérieux, dont les actions, quelque brillantes qu'elles nous paraissent, n'ont été, par rapport au fond de leur âme, qu'un rayon solaire par rapport au brûlant foyer de l'astre immense dont il émane... Je voudrais qu'on se mît à genoux pour écrire leur histoire, interroger leur âme, deviner leur vie : car la véritable vie des saints est quelque chose de si subtil, que le plus grand nombre de ceux qui ont vécu familièrement avec ces esprits revêtus de chair, n'ont vu dans eux que les opérations de la chair, le reste leur demeurant caché, parce que l'esprit ne peut se communiquer parfaitement qu'à l'esprit. Témoin ce personnage de cour qui, entendant parler de la canonisation de saint François de Sales, s'écria si naïvement : « Monsieur de Sales saint! eh! j'ai soupé avec lui! » Ce ridicule étonnement peint on ne peut mieux la foule ignorante qui a vu les saints, et se croit le droit d'en parler. Ce n'est pas à elle qu'il appartient de fournir des documents sur leur vie, à moins qu'on ne veuille se contenter d'une sorte de bulletin, d'une histoire purement matérielle. Saint Paul, écrivant aux Galates, se donnait pour leur annoncer un *Evangile qu'il n'avait reçu ni appris de l'homme, mais de Jésus-Christ par révélation.* (*Galat.* I, 10.) Le véritable éloge d'un saint exige de son auteur quelque chose de pareil, quelque révélation du héros à l'historien. C'est pourquoi il n'est régulièrement permis qu'à des saints d'écrire la vie d'autres saints. Thomas d'Aquin, l'*ange de l'école*, semblait en juger ainsi, lorsqu'il respecta si profondément le travail, on

pourrait presque dire l'oraison du père Bonaventure écrivant la vie de François d'Assise. Ce respect ne disait-il pas : Une telle histoire ne peut être dignement écrite par une autre main?

Je voudrais qu'on posât pour base de ce travail la sentence du Sage : *Deum time, et mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo.* « *Craignez Dieu, observez ses commandements, car c'est là tout l'homme* (*Eccle.* XII, 13.) » Prenons ces mots de *crainte de Dieu, d'observance des commandements*, dans leur acception la plus étendue, et nous aurons la plus exacte notion de la sainteté : c'est là tout le saint comme *c'est tout l'homme*. Oui, mon fils, le plus saint entre les saints, le plus grand dans le ciel, pour me servir de vos propres expressions, sera celui que Dieu aura vu sur la terre le plus pénétré de cette *crainte* filiale, pleine de respect et d'amour; celui qui sera entré plus avant dans l'exacte *observation des commandements* intérieurs ou extérieurs ; celui qui, pour se conformer à l'action divine, aura surmonté plus d'oppositions naturelles, porté plus de croix sur son cœur ou sur ses épaules; autrement dit, celui qui aura le plus vécu de renoncements, de larmes et de sacrifices ; parce que cette vie crucifiée ayant été celle du Sauveur des hommes, la loi d'amour impose au chrétien l'obligation d'y conformer la sienne, selon la mesure des grâces de Dieu et des forces de la créature.

Voulez-vous maintenant, mon fils, que je rectifie vos idées dans un plus grand détail? laissez-moi les traduire l'une après l'autre au tribunal de cette haute sagesse chrétienne, qui vient de vous exposer ses principes, afin de vous en laisser poursuivre les conséquences. Selon vos préventions humaines (si vous ne les aviez pas encore déposées), qu'est-ce qui déciderait de la supériorité respective des saints dans le ciel ? C'est ce qu'ils ont fait plutôt que ce qu'ils ont été ; ce sont les œuvres auxquelles il a plu à Dieu de les employer, leur importance, leurs succès, leurs suites.

Reprenons, pesons et jugeons.

Si le mérite d'un saint se mesurait sur ses courses de missionnaire, l'humeur voyageuse suffirait pour faire arriver à la sainteté, et le plus grand saint serait le plus ardent voyageur. Tel savant, tel marin, a, pour son plaisir, plus voyagé que François-Xavier; et, si je ne savais d'autre part que l'apôtre des Indes est un saint, je me garderais bien de le croire sur la lecture de ses voyages.

Si le mérite se calculait d'après des fondations d'hôpitaux, de monastères, d'établissements de charité, un homme doué d'activité naturelle, riche par lui-même ou intrigant auprès des riches, aimant à se glisser chez les grands, et ne manquant pas des talents nécessaires pour en être bien accueilli, un philanthrope tout plein de lui-même autant que vide de Dieu, jaloux de se faire une réputation de bienfaisance et d'humanité, pourrait prétendre aux honneurs de la canonisation catholique. Croyez pourtant, mon cher fils, qu'il y aurait quelque différence entre un tel homme et l'humble saint Vincent de Paul.

Si la création d'un ordre célèbre, répandu par toute la terre; si les conquêtes à Jésus-Christ, exécutées par ce moyen, avaient constitué le mérite d'un saint Dominique, d'un saint François et d'un saint Ignace, il demeurerait douteux que ces saints soient à préférer, pour l'héroïsme et la grandeur d'âme, à tel conquérant dont les projets n'étaient pas moins vastes, le courage moins grand et moins soutenu, et, s'il faut le dire, le genre de vie moins rude dans l'occasion.

Passons à des travaux d'une autre espèce : si les écrits d'un saint Augustin, d'un saint Jérôme, d'un saint Bernard, fixaient leur place dans l'éternité, la gloire qui vient de Dieu serait donc, comme celle qui vient des hommes, le prix du talent; et la simple vertu, dépouillée de cet avantage, irait s'asseoir toute honteuse au pied du génie dans la hiérarchie des élus. L'esprit trouve trop de plaisir dans cette sorte d'occupation, pour que le plus beau des livres, le plus pieux, le plus utile, soit, par le seul fait de son mérite, d'un grand poids dans la balance au juste jugement de Dieu ; et n'allons pas faire une recommandation auprès de lui, un titre de gloire dans son royaume, d'un travail auquel auront consumé leur vie tant de réprouvés.

Si l'heureux succès des grandes œuvres entreprises pour la gloire de Dieu adjugeait à leurs auteurs la palme d'une supérémiminente sainteté, il serait pitié de beaucoup de saints dans la fixation des rangs de la gloire: tandis que des vertus, entachées peut-être de bien des misères, de complaisances vaines, d'amour-propre, de recherches d'elles-mêmes viendraient éclipser ces héros éprouvés par l'adversité. Et les choses étant ainsi, un saint Louis malheureux dans ses guerres, fait prisonnier par les infidèles, et dévoré enfin par la peste, lui et son armée, sur les tristes plages d'Afrique, réclamerait en vain dans le ciel l'équivalent de la couronne qu'il porta sur la terre.

Le jeune homme : Mais au moins, mon père, ne contesterez-vous pas le mérite des austérités corporelles, auxquelles la nature ne se peut plier que par un effort de la grâce, et vous conviendrez que la sainteté doit s'apprécier d'après le courage.

Le vieillard : Je serais en opposition avec Jésus-Christ même, qui nous a si souvent et si fortement commandé et recommandé la pénitence, et par ses discours et par ses exemples, si je niais absolument le mérite des œuvres qui s'y rapportent. Mais ici encore j'ai à redresser quelques-unes de vos pensées, et je me félicite que vous m'en donniez vous-même l'occasion. Rappelez-vous, mon fils, cette touchante parole du Sauveur des hommes : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* (*Matth.* XI,

29.) La pénitence, pour être bonne, doit avoir le même siége que l'humilité ; c'est dans le cœur qu'elle doit régner ; c'est de là que, comme un souverain, elle doit donner ses ordres. Malheur ! deux fois et trois fois malheur à celui chez qui la pénitence du corps tire toute son énergie d'une force d'âme païenne ! Qu'il est exposé à se démentir tôt ou tard, parce que Dieu ne donne pas la main à l'orgueil ! S'il persévère jusqu'à la fin dans sa carrière d'austérités, je ne sais où seront placés, dans le siècle à venir, ces prêtres de Baal qui, au rapport de l'Ecriture, se mettaient en sang à coup de couteau ; je ne sais non plus en quel lieu se rencontreront dans un autre monde ces fameux pénitents de l'Inde, bonzes, fakirs, etc., qui poussent, jusqu'aux plus grands dangers pour la vie, les macérations de la chair et l'expérience des forces du corps ; quoiqu'il en soit, notre faux pénitent chrétien, que l'amour-propre, aura soutenu comme eux jusqu'au bout, sera reçu à solliciter dans leurs rangs une place, et place éternelle, que je ne vous conseille pas, mon fils, d'ambitionner ; car elle ne sera pas moins obscure que l'œil de l'intention n'était ténébreux dans les tours de force de ces superbes.

Saints du ciel, voilà ce que je m'imagine touchant vos mérites et vos gloires diverses. J'aime à vous considérer comme le Saint des saints sur la croix, dans une sorte de nudité chaste et pure, qui me laisse mieux apprécier la véritable beauté de l'homme. J'aime à vous dépouiller de vos œuvres matérielles, par où je vous confondrais avec tant d'autres, comme on ne distingue point son meilleur ami, sous un costume qui lui est commun avec la foule dont il est pressé, si l'on ne voit son visage. J'aime à vous réduire à la plus simple expression de l'homme, qui est le *cœur* ou la *volonté*. Quand je me suis bien rassasié de la contemplation de votre intérieur, volontiers je promène un regard sur le reste que j'appelle l'accessoire du saint ; mais c'est pour en tirer des réflexions singulièrement opposées à celles que font la plupart des hommes sur vos œuvres extraordinaires.

L'avouerai-je ? (et pourquoi ne pas l'avouer, puisque cette pensée est si conforme à l'idée que je dois me faire de la faiblesse humaine ?) quand je vois, ô saints ! cet éclat de gloire que répand autour de vous la lumière, ou de votre doctrine, ou de vos vertus exposées au grand jour du monde, ou de vos miracles jetés parmi les peuples pour ranimer leur foi ; j'ai peur... oui, j'ai peur pour vous-mêmes de cette gloire ! Je crains qu'elle ne vous ait été donnée en à-compte ici-bas sur celle du ciel, et que ce ne soit autant de payé sur le capital. J'ai peur qu'au jour de la grande manifestation, ceux de vous dont on aura le plus parlé sur la terre, ne soient pas récompensés en proportion de ce bruit terrestre qui renferme toujours en soi quelque mensonge et quelque vanité... Dieu me garde d'offenser un seul des bienheureux par cette vague appréhension ; mais quand j'apprends qu'un saint Dosithée, mort à vingt et un ans, après quelques années de maladies, ou plutôt d'infirmité, a été vu placé dans le ciel entre saint Paul ermite et saint Antoine, ces deux Pères de la vie anachorétique, dont la pénitence s'était prolongée au delà d'un siècle ; quand Madeleine de Pazzi, ravie en extase, me dit qu'elle voit une gloire immense, incroyable, sur le front de Louis de Gonzague, ce jeune saint mort pendant son noviciat religieux, cet écolier transporté des bancs d'un collége sur nos autels ; quand (pour me borner à des faits plus connus et plus certains) l'auguste époux de Marie, si digne sans doute de l'être, m'apparaît dans une boutique de charpentier, destiné à passer de là sur un des premiers trônes célestes ; quand je vois l'amant de la solitude, l'admirable et saint précurseur, proclamé *plus* grand *qu'un prophète* par une bouche infaillible, lui dont toutes les œuvres extérieures ont été quelques exhortations faites aux curieux qui venaient le visiter dans son désert ; quand j'aperçois l'auguste Marie complétement ignorée du monde dans Nazareth, et là, élevée par son divin Fils, comme autrefois Esther par le sage Mardochée son oncle, pour la royauté, mais la royauté du ciel... quand enfin je vois le Saint des saints lui-même, Jésus-Christ, mort à trente-trois ans, chargé de mérites incalculables, et cela après trente années passées dans l'obscure vie d'artisan... à la vue de toutes ces grandes âmes cachées au monde, et ensevelies dans Dieu, je demeure plus que jamais convaincu que, lorsqu'il s'agit d'apprécier les saints, il faut compter pour rien, ou pour presque rien, leurs travaux et leur renommée, et plonger autant qu'on le peut dans leur intérieur, pour y découvrir, si Dieu le permet, et leur vraie beauté, et leur véritable gloire : *Omnis gloria filiæ Regis ab intus.*

J.-Pr. Enjelvin.

JUGEMENTS (des) PRECIPITES.

En toutes choses, jugez le moins que vous pourrez. C'est une voie bien simple que de retrancher toute décision qui ne nous est pas nécessaire. Ce n'est pas une irrésolution ; c'est une défiance simple et un détachement pratique de notre propre sens, qui s'étend à tout, même aux choses les plus communes. Alors on croit ce qu'il faut croire, et on agit selon le besoin avec une détermination simple et sans confiance en soi, par réflexion. Hors du besoin, on ne juge point, et on laisse passer devant ses yeux toutes les apparences et les raisons de croire ; mais on est si vide de soi et de son propre sens, qu'on est toujours prêt à recevoir d'autrui, à croire qu'on se trompe, et à revenir sur ses pas en petit enfant que sa mère ramène par la main. C'est ce vide de l'esprit et cette docilité d'enfant que je vous souhaite. Elle mettra la paix dans votre cœur, et entre vous et votre prochain. Fenelon.

JUIFS (LES).

Tout fut consommé pour le Juif. Un sceau fut mis sur son cœur, sceau qui ne sera brisé qu'à la fin des siècles. Son existence tout entière n'avait été qu'un long prodige : un nouveau miracle commence ; miracle toujours le même, miracle universel, perpétuel, et qui manifestera, jusqu'aux derniers jours, l'inexorable justice et la sainteté du Dieu que ce peuple osa renier. Sans principe de vie apparent, il vivra ; rien ne pourra le détruire, ni la captivité, ni le glaive, ni le temps même. Isolé au milieu des nations qui le repoussent, nulle part il ne trouve un lieu de repos. Une force invincible le presse, l'agite, et ne lui permet pas de se fixer. Il porte, en ses mains, un flambeau qui éclaire le monde entier, et lui-même est dans les ténèbres. Il attend ce qui est venu ; il lit ses prophéties, et ne les comprend pas : sa sentence, écrite à chaque page des livres qu'il a ordre de garder, fait sa joie. Tels que les grands coupables dont parle l'antiquité, il a perdu l'intelligence ; le crime a troublé sa raison. Partout opprimé, il est partout. Au mépris, à l'outrage, il oppose une stupide insensibilité ; rien ne le blesse, rien ne l'étonne ; il se sent fait pour le châtiment ; la souffrance et l'ignominie sont devenues sa nature. Sous l'opprobre qui l'écrase, il soulève de temps en temps sa tête, il se tourne vers l'orient, verse quelques pleurs, non de repentir, mais d'obstination ; puis il retombe, et courbé, ce semble, par le poids de son âme, il poursuit, en silence, sur une terre où il sera toujours étranger, sa course pénible et vagabonde. Tous les peuples l'ont vu passer ; tous ont été saisis d'horreur à son aspect ; il était marqué d'un signe plus terrible que celui de Caïn ; sur son front une main de fer avait écrit : DEICIDE !

LAMENNAIS.

—

Que dire d'un peuple qui, donné en spectacle d'épouvante aux autres peuples, subissant pour un crime sans exemple un châtiment sans exemple, se croit l'objet privilégié de l'amour du Dieu qui exerce sur lui ses vengeances, et s'enorgueillit en lui-même d'un supplice de dix-huit siècles !

Il a voulu être sauvé seul, et seul il semble exclu du salut, tant il le repousse obstinément. Il a voulu dominer sur toutes les nations, et toutes les nations dominent sur lui. Il a refusé constamment d'élever ses grossières espérances au-dessus de la terre, et tout ce qui est de la terre lui a été enlevé sans retour. Seulement un peu d'or, amassé péniblement par un vil trafic, sert de pâture à son avidité abjecte, jusqu'à ce qu'il devienne une dépouille qui tente ses oppresseurs.

Sans magistrats, sans gouvernement, sans aucune forme de société, ils ne vivent que de souvenirs et d'une grande illusion dont ils tâchent vainement de faire une espérance. Le temps est fini pour eux ; on dirait qu'ils ont devancé le reste du genre humain, et qu'ils l'attendent pour entrer dans l'éternité.

LAMENNAIS.

—

Peuple, autrefois le peuple de Dieu, devenu non pas le tributaire, le serviteur d'un autre peuple, mais l'esclave du genre humain, qui, malgré son horreur pour toi, te méprise jusqu'à te laisser vivre ; peuple opiniâtre, dont aucune souffrance, aucun opprobre n'a pu lasser ni l'orgueil ni la bassesse ; qui ne trouves pas en toi-même un remords, un humble regret, une plainte pour désarmer le bras qui te frappe, et qui portes, sans étonnement, depuis dix-huit siècles, tout le poids de la vengeance divine ; peuple incompréhensible, cesse un moment le travail dont tu te consumes sous le soleil ; rassemble-toi des quatre vents où le souffle de Dieu t'a dispersé, viens et réponds... Est-il vrai qu'il ait existé dans ton sein un homme nommé Jésus qui se disait le libérateur annoncé par tes prophètes ?

Oui.

Est-il vrai qu'il ait paru au temps où l'on croyait que le Messie devait venir ?

Oui.

Est-il vrai qu'il soit né dans le lieu où il était prédit que le Messie naîtrait ?

Oui.

Est-il vrai, laissant à part ce qu'il disait de sa mission, que sa vie était pure et sa doctrine sainte ?

Oui.

Est-il vrai qu'il ait opéré, ainsi que ses disciples, des œuvres miraculeuses ?

Il est manifeste et nous ne pouvons le nier (1).

Malheureux ! et qui t'a donc empêché de le reconnaître ? Que te fallait-il de plus ? Tu demandais *un signe du Ciel* : quelle force ce nouveau prodige eût-il ajouté à tant de prodiges ? Et ce Juste qui rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, qui guérissait toutes les langueurs, qui chassait les démons, qui ressuscitait les morts ; qu'en as-tu fait ? Est-il vrai que tu l'aies crucifié ?

Tout à coup un grand cri : *Que son sang soit sur nous et sur nos enfants !....*

Juif ! tu n'as pas fait en vain cette demande ; ton souhait est accompli ; ce sang est sur toi, il y sera toujours. Va, retourne à ton supplice ; que le monde entier en soit témoin, jusqu'au jour où, reconnaissant et détestant ton crime, ce même sang que tu as versé, l'effacera.

LAMENNAIS.

(1) Les Juifs conviennent, dans le *Talmud* et le *Targum*, des faits principaux, des miracles et de la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Voy.* Bullet, *Histoire de l'établissement du christianisme.*

L

LABARUM (le).

Constantin réunit toutes ses forces qui ne s'élevaient, dit-on, qu'à cent mille hommes, passa le mont Cénis, prit Suze d'assaut, défit dans la plaine de Turin un gros corps de cavalerie qui s'opposait à sa marche, se rendit maître de Turin, de Milan, et fut reçu dans la Lombardie, non comme un ennemi, mais comme un libérateur.

Maxence, aussi lâche qu'orgueilleux, ne s'était jamais montré redoutable qu'à l'innocence, à la pudeur, à la vertu. Il se tenait enfermé dans Rome, et faisait la guerre par ses lieutenants. Pompeianus fut chargé de défendre l'Italie, et de combattre Constantin. Son armée, composée de troupes d'Italie et d'Afrique, comptait cent quatre-vingt mille combattants ardents à servir la cause d'un tyran qui livrait à leur cupidité toutes les richesses de Rome et de l'Italie.

Constantin, avant de combattre des forces supérieures aux siennes, que le nom de Rome rendait encore plus redoutables, pour rassurer ses soldats contre la crainte de la fortune et des dieux du Capitole, leur promit la victoire au nom d'un Dieu plus puissant.

Appuyé par le témoignage des guerriers chrétiens qui combattaient sous ses ordres, Constantin dit et attesta à toute l'armée « que se trouvant un jour en marche, au moment où le soleil était sur son déclin, il avait vu dans les airs une Croix lumineuse qui portait cette inscription : *Triomphez par ce signe;* et que, la nuit suivante, Jésus-Christ lui apparaissant en songe, et lui expliquant ce phénomène, lui avait commandé de prendre un étendard, semblable à ce signe divin. » L'empereur obéit; ce nouvel étendard s'appela *Labarum*, comme l'ancien étendard impérial; et toute son armée, suivant avec enthousiasme cette enseigne miraculeuse, porta, dès ce moment, sur ses casques et sur ses boucliers, le signe éclatant de la Croix, qui jusqu'alors avait été l'objet de l'insulte et de la persécution.

Eusèbe tenait ce fait de la bouche même de Constantin depuis sa conversion. Les païens disaient qu'on avait vu dans les airs une armée céleste qui dirigeait et encourageait celle de Constantin. Tous, païens ou chrétiens, attribuèrent la défaite des armées de Rome à un prodige (1).

Ce fut dans l'année 316, qu'on éleva un arc de triomphe à Constantin (en mémoire de cette victoire), sur lequel on lisait cette inscription dictée par la reconnaissance, et non par la flatterie : *Le sénat et le peuple romain ont consacré cet arc de triomphe à Constantin, qui, à l'inspiration de la Divinité et par la grandeur de son génie, a su, par une juste vengeance, délivrer la république du joug d'un tyran.*

L'empereur répondit modestement à cet hommage, en attribuant ses succès à Dieu seul (2). Il fit placer au bas de la longue croix que portait sa statue, cette autre inscription : *C'est par ce signe salutaire, vrai symbole de force et de courage, que j'ai délivré votre ville, et que j'ai rétabli le sénat et le peuple romain dans leur ancienne splendeur.*

DE SÉGUR.

(1) Avant la bataille de Chrysopolis, Libanius, troublé par la crainte que lui inspiraient les triomphes récents de la Croix, et regardant le *Labarum* comme un étendard magique, donna l'ordre à ses soldats de ne point porter leurs regards sur ce signe funeste.

(2) Constantin étant informé que le roi de Perse Sapor maltraitait les chrétiens, lui adressa des lettres pressantes en leur faveur. « Croyez, lui écrivait-il, que l'empereur Valérien ne s'est attiré ses longs malheurs, qu'en persécutant les adorateurs de Jésus-Christ, et que moi je ne dois mes victoires qu'à la protection de ce Dieu. »

« On voyait au milieu de ses camps, dit son historien, un oratoire desservi par des prêtres et par des diacres, qu'il appelait *les gardes de son âme*. Chaque légion avait sa chapelle et ses ministres, et avant de donner le signal du combat, l'empereur, à la tête de ses guerriers, prosterné aux pieds de la croix, invoquait le Dieu des armées, et lui demandait la victoire. »

LECTURE DES BONS ECRIVAINS.

La lecture des bons modèles a toujours été regardée comme éminemment propre à développer le germe des talents. La voie des préceptes est longue, celle des exemples est beaucoup plus courte. Les maîtres peuvent nous donner les règles du style; c'est dans les auteurs qu'il faut en chercher la pratique. Mais quels auteurs doit-on lire et comment doit-on les lire? Le goût de la lecture est naturel aux jeunes gens, et souvent ils le portent jusqu'à la passion : de là vient qu'il est si funeste à un grand nombre d'entre eux. Il a donc besoin d'être réglé. Qu'ils choisissent parmi les écrivains ceux que le jugement des siècles et une opinion publique bien prononcée, certaine, invariable, ont placés au premier rang. Nous ne dirons pas jusqu'où ils pourront dans la suite étendre leurs lectures; mais, en attendant qu'ils aient le goût assez sûr pour pouvoir braver les dangers imminents d'une corruption devenue aujourd'hui très-commune, ils doivent rigoureusement s'en tenir à un petit nombre d'excellents modèles.

GIRARD.

LECTURES DANGEREUSES.

Vous voulez, dites-vous, examiner; j'y consens : mais discutez donc les preuves de la religion, pour en sentir la force; pesez les témoignages pour les évaluer; faites taire les passions qui vous offusquent; consultez dans vos doutes, éclaircissez vos diffi-

cultés : vous voulez examiner la religion ; mais non, vous ne voulez pas. Vous faites précisément ce qu'il faut pour rester incrédule, si vous l'êtes déjà, ou pour le devenir, si vous ne l'êtes pas encore. Nos livres saints, notre doctrine, nos traditions, notre culte, l'histoire du christianisme, vous en cherchez la connaissance dans des écrits pleins de fiel et d'amertume, de mauvaise foi et de blasphèmes ; et c'est après y avoir puisé le dégoût et le mépris de la religion, qu'il vous vient en pensée de donner quelques moments à la lecture de ses apologistes ; ce qui est grave, solide, approfondi, ne vous cause que de l'ennui. Je vais vous faire sentir par quelques comparaisons ce que votre conduite a d'étrange.

Ce jeune homme, après avoir terminé dans quelqu'une de nos provinces ses études littéraires, arrive dans cette capitale pour y étudier cet art si compliqué, si difficile, si précieux et si redoutable à la fois, l'art de guérir. Que fait-il pour cela? Il commence par lire toutes les satires anciennes et modernes contre les médecins, tout ce qui peut lui persuader que c'est ici un art frivole, conjectural, fondé sur l'ignorance et la crédulité, exercé par des charlatans sur des dupes qui trop souvent en sont les victimes ; plein de ces idées, imbu de tous ces préjugés, il parcourt quelques livres scientifiques, s'en entretient avec quelques compagnons de son âge, moins pour s'en rendre mutuellement un compte sérieux que pour s'en moquer. C'est à cela qu'il borne ses études, et le voilà médecin. Ce n'est qu'une fable, si vous voulez ; mais c'est l'image fidèle de ces jeunes gens qui, pour connaître la religion, la cherchent dans les livres de ses ennemis, écrivains souvent aussi licencieux qu'ils sont impies.

Encore une autre comparaison : vous êtes constitué, par état, le défenseur de l'orphelin et de l'opprimé ; une veuve délaissée vous confie ses intérêts et ceux de ses enfants, elle vous remet entre les mains les titres qui doivent faire triompher sa cause, et se repose sur votre zèle ; et vous, que faites-vous? Au lieu de les étudier avec soin, de bien vous en pénétrer, vous daignez à peine les parcourir rapidement : mais vous vous livrez à un examen approfondi de tout ce qui est contre celle que vous êtes appelé à défendre, sans vous occuper des moyens de repousser les attaques. Cependant, le jour fixé pour les débats est arrivé, vous voilà devant votre adversaire, comme un soldat désarmé devant l'ennemi ; comment pourriez-vous soutenir le choc avec avantage ; et, si le bon droit succombe, qui faudra-t-il en accuser? Ce n'est qu'un portrait imaginaire, mais dont l'original existe peut-être dans cet auditoire.

Enfin, vous ne cherchez, dites-vous, que les agréments du style Ainsi vous êtes plus attiré par quelques agréments frivoles que vous n'êtes repoussé par le blasphème, et les ennemis de Dieu cessent de l'être pour vous, du moment qu'ils ont l'art de vous amuser. Vous savez bien qu'il n'y a pas loin de l'auteur qui plaît à l'auteur qui séduit, et qu'aisément le plaisir fait la persuasion : n'importe, le désir de lire quelques traits d'esprit, quelques phrases brillantes, balance, efface même à vos yeux les graves intérêts des mœurs et de la religiou ; il faut qu'une curiorité funeste vous entraîne à connaître par vous-même ce que vous ne pourriez connaître sans danger. Je vous le demande, si la renommée portait jusqu'à vous la connaissance des ravages d'une peste cruelle, ne vous contenteriez-vous pas d'applaudir au dévouement de ceux qui, par état ou par zèle, iraient porter des secours aux malheureux atteints de la contagion? Iriez-vous, par curiosité, sur les lieux mêmes, respirer l'air empesté pour en faire l'épreuve personnelle? Vous cherchez les agréments de la diction : mais quoi ! les siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV, les sciences et les lettres, la poésie et l'éloquence, les relations des voyageurs, l'histoire des hommes, celle de la nature, les livres saints avec leurs beautés originales et leur majestueuse simplicité, tout cela ne présente-t-il pas un choix de choses belles et pures, faites pour satisfaire l'esprit, l'imagination, le cœur, pour plaire à tous les goûts et charmer tous les loisirs?

Certes, ils sont bien avides ceux à qui ces trésors ne suffisent pas.

FRAYSSINOUS.

LÉGION THEBAINE (LA).

Vers l'an 286, l'empereur Maximien étant passé dans les Gaules pour y combattre quelques peuples révoltés, fit venir d'Orient la légion thébaine, toute composée de soldats chrétiens. Elle campa aux pieds du mont Saint-Bernard, dans un lieu appelé autrefois *Agaunum* (1).

Là, ayant reçu l'ordre de tourner leurs armes contre les chrétiens qui se trouvaient répandus dans la contrée, ils s'y refusèrent en répondant qu'ils l'étaient eux-mêmes. Maximien commanda d'abord qu'ils fussent décimés jusqu'à deux fois ; enfin, sur leur refus réitéré de sacrifier aux idoles, tous furent massacrés, au nombre de six mille cinq cents, sans la moindre résistance de leur part (2). Voici le discours que Maurice et Exupère, leurs chefs, avaient adressé à l'empereur :

« Nous sommes vos soldats, seigneur, mais nous sommes aussi les serviteurs de Dieu, et nous le confessons avec franchise.

(1) D'où vient le nom de *Martyres Agaunenses*, qui leur est resté dans leurs actes.

(2) Ruinart, *Act. Martyr.* et *Eclaircissem. sur le martyre de la lég. théb.*, etc., par M. Rivaz. Une si cruelle exécution n'était pas sans exemple chez les Romains. Dion Cassius rapporte que Galba, bien moins cruel que Maximien, fit massacrer en un seul jour sept mille soldats prétoriens, et qu'il fit décimer le reste.

Nous vous devons le service militaire, mais nous lui devons l'innocence ; nous recevons de vous la paye, et nous avons reçu de lui la vie : nous ne pouvons pas obéir à vos ordres, quand ils se trouvent contraires aux siens, ni renoncer à notre Maître, qui est aussi le vôtre, quand vous ne le voudriez pas. Tant que l'on ne nous a rien demandé qui pût lui déplaire, vous nous avez vus obéir à vos ordres avec joie ; mais quand il faudra désobéir à l'un de ces deux maîtres, nous lui obéirons plutôt qu'à vous. Vous pouvez employer nos armes contre l'ennemi de l'Etat et les vôtres, mais nous ne les tremperons jamais dans le sang des innocents. Pourriez-vous compter sur notre fidélité, si nous étions assez lâches pour en manquer à Dieu ? Nous lui avons fait serment avant de vous le prêter à vous, et vous ne pourriez pas compter sur le second, si nous étions capables de violer le premier. Vous nous ordonnez de chercher les chrétiens pour les punir : en voici, nous le sommes, il n'en faut pas chercher d'autres. Nous confessons tous Dieu le Père, auteur de tout, Jésus-Christ son Fils, et le Saint-Esprit. Nous avons vu égorger nos compagnons sans les plaindre ; nous nous sommes réjouis de l'honneur qu'ils ont eu de mourir pour leur Dieu. L'extrémité à laquelle on nous réduit n'est point capable de nous porter à la révolte. Nous avons les armes à la main, mais nous ne savons pas ce que c'est de résister, parce que nous aimons mieux mourir innocents que de vivre coupables (1). »

L'abbé Guillon.

LÉGISLATION IMMORTELLE.

Après s'être montrées pendant quelques siècles à l'univers, les grandes monarchies de l'antiquité sont disparues. A peine nous reste-t-il le souvenir de leur gloire et de leur puissance. Leurs travaux sont mal connus, leurs exploits souvent incertains, les monuments de leur grandeur écroulés, ou s'ils existent encore, la main du temps, qui fatigue tous les jours ces masses chancelantes, n'en fera bientôt que d'augustes ruines. Les lois de tant de nations superbes se sont englouties comme elles. Dédaignées par les vainqueurs, elles ont subi le destin des peuples qu'elles dirigeaient. Dans cette submersion générale, on ne voit pas, sans étonnement, dans un coin de l'Asie, sous un climat peu fertile, entre des forêts et des montagnes, douze petites tribus, sans force et sans opulence, quelquefois sans liberté et sans patrie, échapper seules du naufrage des siècles et des empires. Minos et Sésostris, Lycurgue et Numa, Solon et Zaleucus ont cessé d'être obéis, et la législation de Moïse survit à celles de tous les peuples de la terre. Bannis des lieux qui parurent longtemps n'être destinés qu'à la race de Jacob, dispersés dans toutes les parties du monde, n'ayant ni souverains, ni foyers, ni protecteurs, achetant au poids de l'or le droit naturel d'asile et d'hospitalité, environnés de toutes parts d'oppression et d'infamie, les Hébreux conservent, depuis plus de trois mille ans, cette législation sacrée. Partout les lois ont fléchi sous les circonstances ; partout elles ont éprouvé les vicissitudes qu'entraînent les révolutions des mœurs et des gouvernements ; celles des Juifs sont restées immuables. Des défaites nombreuses, une longue servitude, des menaces, des tourments, des promesses séduisantes, la nécessité d'une vie errante et fugitive, l'excès du malheur et de la misère n'y ont rien changé : elles n'ont pas même été altérées par leur suppression du rang des peuples, et leur dégradation civile et politique (2).

Pastoret.

LÉON (S.) LE GRAND

SAUVANT ROME DE LA FUREUR D'ATTILA.

Saint Léon, sorti d'une des premières familles de Toscane, naquit à Rome. Tous les siècles chrétiens, venus après lui, lui ont décerné unanimement le titre de Grand qu'il a mérité par ses talents, ses vertus et les grandes actions qui illustrèrent son pontificat. L'Italie, en proie à la fureur des barbares, lui dut plusieurs fois son salut : la première sous Attila, puis après sous Genséric, roi des Vandales.

Le terrible Attila, appelé le *Fléau de Dieu*, après avoir ravagé la Pannonie et s'être emparé d'Aquilée, de Pavie, de Milan, semblait prêt à fondre sur Rome. Le faible Valentinien demeurait renfermé dans Ravenne ; Aétius, général des troupes romaines, se trouvait hors d'état de résister à l'irruption des barbares. L'empereur implora la médiation de saint Léon, et Rome fut sauvée par un de ces événements extraordinaires que la sagesse humaine ne peut pas seule expliquer. Le saint Pape, accompagné seulement de deux personnes consulaires, va au-devant du roi des Huns, qu'il trouve campé sur les bords du Mincio. L'aspect du vénérable Pontife désarme la colère d'un vainqueur farouche, accoutumé à d'autres résistances ; saint Léon, le voyant disposé à l'écouter, lui parle ainsi :

« Prince, qui êtes devenu, par le nombre et la rapidité de vos conquêtes, le roi des rois et le monarque de l'univers ; le sénat et le peuple romain, qui fut autrefois le

(1) Cette requête, que tout le corps de la légion thébaine présenta à l'empereur Maximien par la voix de deux de ses tribuns, Maurice et Exupère, figurerait avec honneur parmi les harangues que Thucydide, Tite-Live, Salluste, nous ont transmises.

(2) « Les lois de toutes les nations ont été altérées ou anéanties, parce qu'elles venaient de *la main des hommes :* la législation des Juifs subsiste encore et subsistera toujours, parce qu'elle est L'OUVRAGE DE DIEU. La Vérité même a dit : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.* (*Matth.* XXIV, 35.) »

vainqueur de la terre, et qui est aujourd'hui vaincu, implore humblement votre clémence. Il ne pouvait rien arriver de plus glorieux pour vous et de plus mémorable dans les siècles à venir, que de voir à vos genoux ce même peuple qui a forcé tant de rois et tant de nations à se prosterner devant lui. Vous pourrez vous vanter d'avoir vaincu l'univers, dans la personne des Romains. Il ne vous reste donc plus qu'à vous vaincre vous-même. Elevé au faîte de la grandeur humaine, vous ne ressemblerez jamais mieux au Dieu tout-puissant, qu'en sauvant ceux que vous pouvez perdre : vous avez fait éprouver la force de votre bras à ceux qui ont entrepris de vous résister; faites présentement éprouver votre clémence à ceux qui s'avouent vaincus, sans avoir osé combattre, et qui sont déterminés à se soumettre à vos lois. » Saint Léon.

La force et l'éloquence de ce discours déterminèrent Attila à faire promptement la paix avec les Romains et à quitter l'Italie.

LETTRE A L'EMPEREUR THEODOSE,

APRÈS LE MASSACRE DE THESSALONIQUE.

Dans une sédition qui avait eu lieu dans cette ville, plusieurs officiers de la garnison avaient été massacrés; l'empereur, dans le premier mouvement de sa colère, fit passer les habitants au fil de l'épée. Saint Ambroise, animé d'un zèle apostolique, représente à Théodose toute l'énormité de son crime, et lui adresse la lettre suivante.

Prince, vous avez du zèle pour la foi, vous avez la crainte du Seigneur : je suis bien loin de le contester; mais la nature vous a donné une impétuosité de caractère susceptible de se tourner en sentiment généreux, quand elle se calme, comme de s'emporter et de vous entraîner au-delà des bornes, quand elle s'aigrit. Plaise au ciel du moins qu'il ne se rencontre personne qui l'enflamme, s'il n'y a personne qui la modère !

J'ai voulu vous laisser à vos seules pensées, plutôt que de m'exposer à attiser, par une action d'éclat, un premier emportement. J'ai mieux aimé paraître manquer aux bienséances, qu'au devoir de la soumission; j'ai voulu vous laisser le temps de réfléchir seul avec votre conscience.

La ville de Thessalonique a vu ce qui, de mémoire d'homme, n'était arrivé jamais; ce qu'il n'a pas été en mon pouvoir d'empêcher, ce que je vous avais à l'avance représenté tant de fois comme un crime énorme, et ce que vous-même devez vous reprocher comme une cruauté sans excuse.

Après vous être rendu coupable comme David, craindriez-vous de suivre l'exemple que ce Roi-Prophète n'a pas rougi de donner à l'univers? Il reconnut sa faute, en disant : *J'ai péché contre le Seigneur.* Ne trouvez pas mauvais, prince, que l'on vous dise : Vous avez imité David dans son crime, imitez-le dans sa pénitence.

Si je vous écris dans ces termes, ce n'est pas pour vous humilier, mais pour vous exciter, par l'exemple d'un roi, à chercher votre pardon dans les larmes.

Vous êtes homme, vous avez été subjugué par votre colère, sachez maintenant en triompher. Songez que le Seigneur ne pardonne qu'au repentir; rentrez en vous-même. Prince, cédez au Tout-Puissant; ne méprisez pas la voix de son ministre qui vous supplie, qui vous conjure.

Quelle affliction pour moi, de penser qu'un empereur, jusque-là modèle de la plus haute piété, aussi recommandable par sa clémence, aussi miséricordieux pour les criminels eux-mêmes, ait pu s'oublier à ce point ! Et combien ma douleur serait plus vive encore, si votre cœur pouvait rester longtemps insensible à la mort de tant d'innocents ! C'était votre bonté que l'on mettait à la tête de toutes vos éclatantes vertus; l'ange des ténèbres vous a envié cette gloire; recouvrez-la, grand prince, tandis qu'il en est temps encore.

Dévoué pour tout le reste à votre majesté, et pourrais-je ne pas l'être sans ingratitude? je suis contraint de vous déclarer qu'il me deviendrait impossible d'offrir le sacrifice, si vous vouliez y assister. Ce qui ne serait pas permis après avoir fait couler le sang d'un seul innocent, peut-il l'être, lorsqu'on en a fait répandre des flots?

En vous parlant ainsi, prince, je suis l'exemple des prophètes : en vous humiliant par la pénitence, vous suivrez l'exemple des saints. Saint Ambroise (1).

LETTRE DE BOILEAU

SUR LES SENTIMENTS CHRÉTIENS DE LA FONTAINE.

Les choses hors de vraisemblance qu'on m'a dit de M. La Fontaine sont à peu près celles que vous avez devinées; je veux dire que ce sont ces haires, ces cilices et ces disciplines dont on m'a dit qu'il affligeait fréquemment son corps, qui m'ont paru d'autant plus incroyables de notre défunt ami, que jamais rien, à mon avis, ne fut plus éloigné de son caractère que ces mortifications. Mais quoi ! la grâce de Dieu ne se borne pas à des changements ordinaires, et c'est quelquefois de véritables métamorphoses qu'elle fait (2)... Qui eût cru que c'était M. La Fontaine qui était le vase d'élection? Voilà, Monsieur, de quoi augmenter les réflexions sages et chrétiennes que vous me faites dans votre lettre, et qui me

(1) L'auteur du Génie du Christianisme appelle saint Ambroise et Tertullien, le premier le Fénelon, et l'autre le Bossuet de son siècle. Saint Ambroise s'exerça d'abord dans le barreau, fut ensuite préfet du prétoire et proconsul, puis archevêque de Milan.

(2) Allusion au contraste si complet que présentent les dispositions d'esprit où devait être La Fontaine au temps où il écrivait ses contes licencieux et la ferveur chrétienne dont il était animé depuis sa conversion. (Fr. P.)

paraissent partir d'un cœur sincèrement persuadé de ce qu'il dit. BOILEAU.

LETTRES DE JEAN RACINE.

I.—*A son fils aîné.*

Ce qui nous console dans toutes nos inquiétudes, votre mère et moi, c'est d'apprendre que vous avez envie de bien faire et de vous instruire des choses qui peuvent convenir aux vues que l'on peut avoir pour vous. Songez toujours que notre fortune est très-médiocre, et que vous devez beaucoup plus compter sur votre travail que sur une succession qui sera fort partagée. Je voudrais avoir pu mieux faire. Je commence à être d'un âge où ma plus grande application doit être pour mon salut. Ces pensées vous paraîtront peut-être un peu sérieuses, mais vous savez que j'en suis occupé depuis fort longtemps. Nous espérons que Dieu, qui ne nous a point abandonnés jusqu'ici, continuera à nous assister et à prendre soin de nous, surtout si vous ne l'abandonnez pas vous-même, et si votre bon plaisir ne l'emporte sur les bons sentiments qu'on a tâché de vous inspirer.

Adieu, mon cher fils, ne vous laissez manquer de rien de ce qui vous est nécessaire.

II. — *Au même.*

Si M. de Bonnac ne nous flatte pas, et si les témoignages qu'il nous rend de vous sont bien sincères, nous avons de grandes grâces à rendre au bon Dieu, et nous espérons que vous nous serez d'une grande consolation. Il nous assure que vous aimez le travail, que la promenade et la lecture sont vos plus grands divertissements, et surtout la conversation de M. l'ambassadeur, que vous avez bien raison de préférer à tous les plaisirs du monde ; du moins je l'ai trouvée telle, et non-seulement moi, mais tout ce qu'il y a ici de personnes de meilleur esprit et de meilleur goût.

Je n'ai osé lui demander si vous pensiez un peu au bon Dieu, j'ai eu peur que la réponse ne fût pas telle que je l'aurais souhaitée. Mais enfin je veux me flatter que, faisant votre possible pour devenir un parfait honnête homme, vous concevrez qu'on ne peut l'être sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. Vous connaissez la religion, je puis même dire que vous la connaissez belle et noble comme elle est ; ainsi il n'est pas possible que vous ne l'aimiez. Pardonnez si je vous mets quelquefois sur ce chapitre, vous savez combien il me tient à cœur, et je puis vous assurer que plus je vais en avant, plus je trouve qu'il n'y a rien de si doux au monde que le repos de la conscience, et de regarder Dieu comme un père qui ne nous manquera pas dans nos besoins. M. Despréaux, que vous aimez tant, est plus que jamais dans ces sentiments, surtout depuis qu'il a fait son *Amour de Dieu*, et je puis vous assurer qu'il est très-bien persuadé lui-même des vérités dont il a voulu persuader les autres. Vous trouvez quelquefois mes lettres trop courtes, mais je crains bien que vous ne trouviez celle-ci trop longue.

III.— *Au même.*

Paris, 10 *novembre.*

J'arrive de Melun fort fatigué. J'avais cru que l'air me fortifierait, mais je crois que l'ébranlement du carrosse m'a beaucoup incommodé. Je ne laisse pourtant pas d'aller et de venir, et les médecins m'assurent que tout ira bien pourvu que je sois exact à la diète qu'ils m'ont ordonnée, et je l'observe avec une attention incroyable. Je voudrais avoir le temps aujourd'hui de vous rendre compte du détail de la profession de votre sœur ; mais, sans la flatter, vous pouvez compter que c'est un ange. Son esprit et son jugement sont extrêmement formés : elle a une mémoire prodigieuse et aime passionnément les bons livres ; mais ce qui est de plus charmant en elle, c'est une douceur et une égalité d'esprit merveilleuses.

Votre mère et votre sœur aînée ont extrêmement pleuré, et pour moi je n'ai pas cessé de sangloter ; je crois même que cela n'a pas peu contribué à déranger ma faible santé. Ne vous chagrinez pas si je ne vous écris pas d'avantage ; j'ai bien des choses à faire, et en vérité je ne suis guère en état de songer à mes affaires les plus pressées. Votre mère et toute la famille vous embrassent. C'est à pareil jour que demain que vous fûtes baptisé, et que vous fîtes un serment solennel à Jésus-Christ de le servir de tout votre cœur (1).

IV. — *A mademoiselle Rivière, sa sœur.*

Paris, 10 *janvier.*

Je ne sais si je vous ai mandé que ma chère fille aînée était entrée aux Carmélites ; il m'en a coûté beaucoup de larmes, mais elle a voulu suivre absolument la résolution qu'elle avait prise. C'était de tous mes enfants celle que j'ai le plus aimée et dont je recevais le plus de consolations ; il n'y avait rien de pareil à l'amitié qu'elle me témoignait. Je l'ai été voir plusieurs fois, elle est charmée de la vie qu'elle mène dans ce monastère, quoique cette vie soit fort austère, et toute la maison est charmée d'elle ; elle est infiniment plus gaie qu'elle n'a jamais été. Il faut bien croire que Dieu la veut dans cette maison, puisqu'il fait qu'elle y trouve tant de plaisir.

(1) « Tous les avis que mon père, dans ses lettres, donna à mon frère pour se faire à la cour des amis et des protecteurs, furent inutiles à cet homme que dominait l'amour de la solitude, et qui, sitôt qu'il fut devenu son maître, à fui le monde, quoiqu'il y fût fort aimable quand il était obligé d'y paraître. M. de Torcy, continuant ses bontés pour lui après la mort de mon père, l'envoya à Rome avec l'ambassadeur de France. Il y resta peu, et ayant obtenu la permission de vendre sa charge de gentilhomme ordinaire, il s'enferma dans son cabinet avec ses livres, et y a vécu jusqu'à soixante-neuf ans, sans presque aucune liaison qu'avec un ami, bien capable à la vérité de le dédommager du reste des hommes. On a bien pu dire de lui : *Bene qui latuit, bene vixit...* » LOUIS RACINE.

V. — *A madame de Maintenon.*

Madame, je vous avoue que, lorsque je faisais tant chanter dans Esther : *Rois, chassez la calomnie*, je ne m'attendais guère que je serais moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire passer pour un homme de cabale, et rebelle à l'Eglise.

Ayez la bonté de vous souvenir, Madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'était une soumission d'enfant pour tout ce que l'Eglise croit et ordonne, même dans les plus petites choses. J'ai fait par votre ordre près de trois mille vers sur des sujets de piété ; j'y ai parlé assurément de toute l'abondance de mon cœur, et j'y ai mis tous les sentiments dont j'étais le plus rempli. Vous est-il jamais revenu qu'on y eût trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur?...

Pour la cabale, qui est-ce qui n'en peut être accusé, si on en accuse un homme aussi dévoué au roi que je le suis, un homme qui passe sa vie à penser au roi, à s'informer des grandes actions du roi, et à inspirer aux autres les sentiments d'amour et d'admiration qu'il a pour le roi? J'ose dire que les grands seigneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recherchais moi-même ; mais dans quelque compagnie que je me sois trouvé, Dieu m'a fait la grâce de ne rougir jamais ni du roi ni de l'Evangile. Il y a des témoins encore vivants qui pourraient vous dire avec quel zèle on m'a vu souvent combattre de petits chagrins qui naissent quelquefois dans l'esprit des gens que le roi a le plus comblés de ses grâces. Eh quoi ! Madame, avec quelle conscience pourrai-je déposer à la postérité que ce grand prince n'admettait point les aux rapports contre les personnes qui lui étaient le plus inconnues, s'il faut que je fasse moi-même une si triste expérience du contraire ?...

JEAN RACINE.

LEVER DU SOLEIL.

On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes : à leur éclat, on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre ; à chaque instant on croit le voir paraître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace ; le voile des ténèbres s'efface et tombe ; l'homme reconnaît son séjour, et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie : en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée : il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid. J.J-ROUSSEAU.

LEVITE (LE JEUNE).

Vous vous alarmez de ma consécration au Seigneur, mon cher Eugène ; vous dites : « Il ne sentira pas de regrets pendant l'exaltation du sacrifice ; mais l'enthous
passé, ces regrets se trouveront au fond de ce cœur qui ne pourra plus s'affranchir, et qui se sera fait esclave pour toujours. »

Mon ami, ces mots *pour toujours* qui vous effrayent sont justement ce qui me rassure.

Oui, pour toujours, j'ai renoncé à l'inconstance de mes désirs ; je n'aurai plus de ces volontés d'un moment, de ces résolutions d'un jour, de ces opinions qui échappent et de ces sentiments qui passent ; oui, pour toujours, j'ai fait le sacrifice de ma volonté, et je l'ai fait pour être heureux.

J'avais joui, dans toute sa plénitude, de ce que le monde appelle liberté, et cette liberté n'a été pour moi que des chaînes, qui souvent m'ont blessé !

Combien de fois, au milieu du tourbillon des plaisirs qui nous emportait ensemble, n'ai-je pas soupiré après le repos !... Combien de fois me suis-je dit, au sein de la dissipation : La vie ne m'a-t-elle été donnée que pour la remplir ainsi de futiles amusements ? Et faudra-t-il qu'elle s'évanouisse comme ces fêtes qui ne laisseront pas de souvenirs ?

Ces pensées graves venaient souvent me surprendre... Je ne savais pas le moyen de me les rendre salutaires... Dieu a eu pitié de moi... Reposez-vous sur lui du soin de mon bonheur !... Il paye au centuple ce que l'on fait pour lui ; et, depuis le jour où je me suis consacré à ses autels, depuis que j'ai déposé entre ses mains ma volonté pour ne plus la reprendre, je me suis trouvé être plus heureux et plus fort contre le malheur, que je ne l'avais jamais été dans le monde.

Eh bien ! oui, cher Eugène, je n'aurai plus de ces plaisirs qui vous transportent ; mais cette vague inquiétude, mais ces espérances trompées qui les accompagnent ne m'affligeront plus.

Je ne verrai plus l'éclat des fêtes et la pompe de la cour ; mais ces intrigues si viles, cette envie si basse, ne viendront plus m'attrister.

Le monde qui m'a séduit et qui vous séduit encore ; la gloire des armes qui a rempli mon cœur et qui fait aujourd'hui battre le vôtre, ne m'agiteront plus ; mais un autre amour que celui qui passe, mais une autre gloire que celle qui coûte tant de sang et de larmes, s'empareront de mon âme et rempliront ma vie.

Honorer et faire honorer Dieu ; enseigner aux hommes la vraie science du bonheur, la religion ; consacrer mes jours au service

de mes frères, au bien de mon pays ; tels seront désormais mes occupations et mes devoirs.

Croyez-vous que cet emploi soit sans charmes ? Et, dites-le-moi, ne faut-il pas au missionnaire, comme à celui qui s'est élancé dans la carrière des armes, un dévouement sans bornes et le mépris de la mort ?

A la voix de l'honneur, vous allez vous jeter au plus fort du danger, vous sourirez au milieu des périls, vous irez planter votre drapeau sur les plus hautes murailles défendues par l'ennemi ; eh bien ! moi, à la voix de la religion, je volerai aussi au-devant de la mort sans la craindre ; et moi aussi, je suis soldat !

Vous tenez l'épée qui tue. Je porte la croix qui sauve... Tous les deux nous devons être prêts à quitter ce que nous avons de plus cher, pour voler partout où le devoir nous le prescrira.

Les rois de la terre sont quelquefois ingrats. Le Roi du ciel ne l'est jamais.

Les lauriers que vous cherchez se flétrissent ; ils meurent comme le guerrier qui les a moissonnés. Ceux que je désire sont immortels comme celui qui les donne.

Je vous le demande en toute vérité, ai-je donc choisi la plus mauvaise part ?

Vicomte WALSH.

LIBAN (LE).

La vue des lieux atteste que le point le plus élevé de toute la Syrie est le Liban au sud-est de Tripoli. A peine sort-on de Larnaca, en Chypre, que déjà, à trente lieues de distance, on voit à l'horizon sa pointe nébuleuse. Le Liban, dont le nom doit s'étendre à toute la chaîne du Kesrouân et du pays des Druzes, présente tout le spectacle des grandes montagnes. On y trouve à chaque pas ces scènes où la nature déploie, tantôt de l'agrément ou de la grandeur, tantôt de la bizarrerie, toujours de la variété. Arrive-t-on par la mer, et descend-on sur le rivage ; la hauteur et la rapidité de ce rempart, qui semble fermer la terre, le gigantesque des masses qui s'élancent dans les nues, inspirent l'étonnement et le respect. Si l'observateur curieux se transporte ensuite jusqu'à ces sommets qui bornaient sa vue, l'immensité de l'espace qu'il découvre devient un autre sujet de son admiration : mais pour jouir entièrement de la majesté de ce spectacle, il faut se placer sur la cime même du Liban ou du Sannine. Là, de toutes parts, s'étend un horizon sans bornes ; là, par un temps clair, la vue s'égare et sur le désert qui confine au golfe Persique et sur la mer qui baigne l'Europe : l'âme croit embrasser le monde. Tantôt les regards, errant sur la chaîne successive des montagnes, portent l'esprit, en un clin d'œil, d'Antioche à Jérusalem ; tantôt, se rapprochant de ce qui les environne, ils sondent la lointaine profondeur du rivage. Enfin, l'attention fixée par des objets distincts, examine avec détail les rochers, les bois, les torrents, les coteaux, les villages et les villes. On prend un plaisir secret à trouver petits ces objets qu'on a vus si grands. On regarde avec complaisance la vallée couverte de nuées orageuses, et l'on sourit d'entendre sous ses pas ce tonnerre qui gronda si longtemps sur la tête ; on aime à voir à ses pieds ces sommets jadis menaçants, devenus dans leur abaissement semblables aux sillons d'un champ ou aux gradins d'un amphithéâtre ; on est flatté d'être devenu le point le plus élevé de tant de choses, et un sentiment d'orgueil les fait regarder avec plus de complaisance.

Lorsque le voyageur parcourt l'intérieur de ces montagnes, l'aspérité des chemins, la rapidité des pentes, la profondeur des précipices commencent par l'effrayer. Bientôt l'adresse des mulets qui le portent le rassure, et il examine à son aise les incidents pittoresques qui se succèdent pour le distraire. Là, comme dans les Alpes, il marche des journées entières pour arriver dans un lieu qui, dès le départ, est en vue ; il tourne, il descend, il côtoie, il grimpe ; et dans ce changement perpétuel de sites, on dirait qu'un pouvoir magique varie à chaque pas les décorations de la scène. VOLNEY.

LIBAN (LE)

ET SES VIEUX CÈDRES.

Les cèdres du Liban sont situés dans une espèce de vallon entouré de hautes montagnes au sud, à l'est et au nord : ils couvrent trois monticules ou mamelons de terrain. Les cèdres, dont l'antiquité et les troncs énormes ont excité l'étonnement des voyageurs, s'élèvent à côté d'autres cèdres plus petits et de dimension inégale, formant un bois d'environ un mille d'étendue. J'ai compté quinze cèdres dont les troncs sont d'une grosseur remarquable : les plus forts présentent une circonférence de trente à quarante pieds. Autrefois, chacun des principaux villages maronites possédait un gros cèdre ; et, tous les ans, le jour de la fête de la Transfiguration, les habitants allaient y célébrer les saints mystères sur des autels de pierre dressés autour des arbres antiques. Ces promenades religieuses étant devenues l'occasion de quelques désordres, le patriarche du Liban les a interdites. Aujourd'hui, trois cèdres seulement conservent des autels, consistant en pierres entassées les unes sur les autres. En défendant les promenades religieuses qui partaient de tous les coins du Liban, le patriarche a permis que la Messe continuât à se célébrer chaque année, le jour de la Transfiguration, sur les trois autels encore debout. La religion s'est faite la gardienne des vieux cèdres du Liban ; les Maronites croient que le téméraire qui essayerait d'abattre un de ces arbres, ou de trancher quelques-unes de leurs branches, serait aussitôt frappé de mort ; dans leur opinion, ces arbres sont sacrés comme

l'arche du Seigneur : malheur à qui oserait y toucher !

C'est du lieu dont il est question que furent tirés, selon plusieurs auteurs, les cèdres qui servirent à la construction du temple de Salomon. Je ne crois pas qu'il soit utile de chercher à prouver ou à combattre ces sortes de traditions; pour ma part, j'aime mieux embrasser et admirer ces vénérables débris de l'ancien monde que de disserter sur le temps passé. Les quinze cèdres, nobles et belles ruines du vieux Liban, parlaient à mon cœur comme une page de la Bible à mon esprit, comme les ruines de Balbek ; je les écoutais comme des témoins qui avaient vu la gloire de Tyr et les merveilles du peuple hébreu. Quelle poétique et divine chose que les vieux cèdres du Liban, quand leurs larges rameaux, dont les feuilles regardent le ciel, se balancent majestueusement sous le vent ; quand l'aigle, précipitant son vol du haut de la montagne voisine où son aire est suspendue, s'abat sur le front de l'arbre roi ; quand le sanglier et l'hyène, hôtes accoutumés du vallon, passent et repassent autour de ces troncs qui leur sont connus ; quand des mille rameaux de tous les cèdres s'échappent des harmonies que l'imagination prend tour à tour pour des cantiques de gloire et de désolation, d'allégresse et de douleur, pour les chants qui ont résonné jadis sur les harpes des rois et des prophètes d'Israël !

Les cèdres les plus vieux sont couverts de noms de voyageurs ou de Francs établis sur la côte de Syrie ; telle est la nature vivace du cèdre, que les noms, au lieu de s'effacer avec le temps, reverdissent d'année en année, et semblent briller des rayons de l'immortalité. J'admire cet arbre du Liban qui, plus animé, plus robuste que tous les arbres de la terre, grandit dans sa gloire et se couvre tous les ans de fleurs et de fruits, au sein de régions glacées ; monarque superbe dans le monde végétal, il ne craint rien, ne demande rien à l'homme ; il tire de ses propres flancs sa vie, sa force, son avenir ; il subsiste par lui-même ; il est celui qui est, lui, le cèdre du Liban. Un des Maronites qui nous accompagnaient m'a raconté, sur la floraison du cône ou fruit du cèdre, quelque chose de vraiment remarquable. Lorsque le cône fleurit, il est caché sous les rameaux de l'arbre, pour qu'il ne souffre point de la neige ou d'une brise trop froide ; sitôt que les fleurs ont fait place aux fruits, le cône victorieux se dresse vers le ciel. J'ai ouï dire en Europe que la race des cèdres se perd dans le monde, et que ceux du Liban, et celui du Jardin des Plantes, à Paris, sont les seuls restes de cette grande famille. Il est bon de noter que, dans tout le Liban, on ne trouve des cèdres qu'à l'endroit dont il vient d'être question. Je ne parle pas de quelques cèdres beaucoup moins beaux qu'on rencontre auprès du village d'Eden, à deux heures à l'ouest de là, et auprès d'un autre village nommé Rhaddet. L'arbre antique du Liban ne périra point, si le fer de l'homme veut bien l'épargner. Ah ! puisse la civilisation dont on menace l'Orient ne point choisir pour conquêtes les vieux cèdres ! Puisse le génie industriel, ce violent destructeur de toute poésie, ne pas abattre un jour ces arbres augustes, pour vendre leur bois précieux dans les bazars de l'Orient !

POUJOULAT.

LIBRE ARBITRE ET FATALISME.

Otez cette liberté, toute la vie humaine est renversée, et il n'y a plus aucune trace d'ordre dans la société. Si les hommes ne sont pas libres dans ce qu'ils font de bien et de mal, le bien n'est plus bien, le mal n'est plus mal. Si une nécessité inévitable et invincible nous fait vouloir tout ce que nous voulons ; notre volonté n'est pas plus responsable de son vouloir qu'un ressort de machine n'est responsable du mouvement qui lui est inévitablement et invinciblement imprimé. En ce cas, il est ridicule de s'en prendre à la volonté, qui ne veut qu'autant qu'une autre cause distinguée d'elle la fait vouloir. il faut remonter tout droit à cette cause, comme je remonte à la main qui remue un bâton pour me frapper, sans m'arrêter au bâton, qui ne me frappe qu'autant que cette main le pousse. Encore une fois, ôtez la liberté, vous ne laissez sur la terre ni vice, ni vertu, ni mérite. Les récompenses sont ridicules, et les châtiments sont injustes et odieux. Chacun ne fait que ce qu'il doit, puisqu'il agit selon la nécessité. Il ne doit ni éviter ce qui est inévitable, ni vaincre ce qui est invincible. Tout est dans l'ordre ; car l'ordre est que tout cède à la nécessité. Qu'y a-t-il donc de plus étrange que de vouloir contredire ses propres idées, c'est-à-dire la voix de la raison, et que de s'obstiner à soutenir ce qu'on est contraint de démentir sans cesse dans la pratique, pour établir une doctrine qui renverse tout ordre et toute police, qui confond le vice et la vertu, qui autorise toute infamie monstrueuse, qui éteint toute pudeur et tout remords, qui dégrade et qui défigure sans ressource tout le genre humain ? Pourquoi veut-on étouffer ainsi la voix de la raison ? C'est pour secouer le joug de la religion, c'est pour alléguer une impuissance flatteuse en faveur du vice contre la vertu. Il n'y a que l'orgueil et les passions les plus déréglées qui puissent pousser l'homme jusqu'à un si violent excès contre sa propre raison. Mais cet excès lui-même doit ouvrir les yeux à l'homme qui y tombe. L'homme ne doit-il pas se défier de son cœur corrompu, et se récuser soi-même pour juge, dès qu'il aperçoit que le goût effréné du mal le porte jusqu'à se contredire soi-même, et à nier sa propre liberté, dont la conviction intime le surmonte à tout moment ? Une doctrine si énorme et si emportée (comme parle Cicéron de celle des épicuriens) ne doit point être examinée dans

l'école, mais punie par les magistrats.

FÉNELON.

LIEN (LE) DE LA SOCIETE.

Si nous sommes tous frères, tous faits à l'image de Dieu, et également ses enfants, tous une même race et un même sang, nous devons prendre soin les uns des autres; et ce n'est pas sans raison qu'il est écrit : *Dieu a chargé chaque homme d'avoir soin de son prochain* (*Eccli.* XVII, 12). S'ils ne le font pas, Dieu sera le vengeur; car, ajoute l'Ecclésiastique, *nos voies sont toujours devant lui, et ne peuvent être cachées à ses yeux* (*Ibid.* 13). Il faut donc secourir notre prochain, comme en devant rendre compte à Dieu, qui nous voit.

Il n'y a que les parricides et les ennemis du genre humain qui disent comme Caïn : *Je ne sais où est mon frère : suis-je fait pour le garder* (*Gen.* IV, 9)?

N'avons-nous pas tous un même Père? N'est-ce pas un même Dieu qui nous a créés? Pourquoi donc chacun de nous méprise-t-il son frère, violant le pacte de nos pères?

Le frère aidé de son frère est comme une ville forte (*Prov.* XVIII, 19). Voyez comme les forces se multiplient par la société et le secours mutuel.

Il vaut mieux être deux ensemble que d'être seul; car on trouve une grande utilité dans cette union. Si l'un tombe, l'autre le soutient. Malheur à celui qui est seul! s'il tombe, il n'a personne pour le relever. Deux hommes reposés dans un même lit se réchauffent mutuellement. Qu'y a-t-il de plus froid qu'un homme seul? Si quelqu'un est trop fort contre un seul, deux pourront lui résister. Une corde à trois cordons est difficile à rompre (*Eccle.* IV, 9-12).

On se console, on s'assiste, on se fortifie l'un l'autre. Dieu, voulant établir la société, veut que chacun y trouve son bien, et y demeure attaché par cet intérêt.

C'est pourquoi il a donné aux hommes divers talents. L'un est propre à une chose et l'autre à une autre, afin qu'ils puissent s'entre-secourir comme les membres du corps, et que l'union soit cimentée par ce besoin mutuel. *Comme nous avons plusieurs membres, qui tous ensemble ne font qu'un seul corps, que les membres n'ont pas tous une même fonction, ainsi nous ne sommes tous ensemble qu'un seul corps en Jésus-Christ, et nous sommes tous membres les uns des autres* (*I Cor.* XII, 12). Chacun de nous a son don et sa grâce différente.

Le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs membres. Si le pied dit : Je ne suis pas du corps, parce que je ne suis pas la main, est-il pour cela retranché du corps? Si tout le corps était œil, où seraient l'ouïe et l'odorat? Mais maintenant Dieu a formé les membres, et les a mis chacun où il lui a plu. Que si tous les membres n'étaient qu'un seul membre, que deviendrait le corps? Mais dans l'ordre que Dieu a établi, s'il y a plusieurs membres, il n'y a qu'un corps. L'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai que faire de votre assistance; ni la tête ne peut pas dire aux pieds : Vous ne m'êtes pas nécessaires. Mais, au contraire, les membres qui paraissent les plus faibles sont ceux dont on a le plus de besoin. Et Dieu a ainsi accordé le corps en suppléant par un membre ce qui manque à l'autre, afin qu'il n'y ait point de dissension dans le corps et que les membres aient soin les uns des autres (*Ibid.* 14 sqq.).

Ainsi, par les talents différents, le fort a besoin du faible, le grand du petit, chacun de ce qui paraît le plus éloigné de lui; parce que le besoin mutuel rapproche tout et rend tout nécessaire.

BOSSUET.

LIVRES DANGEREUX (DES).

C'est dans un temps où les plaies faites à la patrie par l'impiété et la philosophie, sont encore saignantes, où nous sommes revenus à peine de nos longues agitations et de nos cruelles infortunes; où le volcan à peine éteint fume encore, et semble nous laisser dans la terrible incertitude qu'il soit jamais fermé; c'est, disons-nous, dans une position aussi triste et aussi critique que l'on vient encore ouvrir parmi nous de nouvelles sources de corruption, semer de nouveaux ferments de dissensions et de désordres, de nouvelles matières inflammables, propres uniquement à rallumer un incendie qui commence à peine à s'éteindre. Quoi donc! La France n'est-elle pas assez pervertie, et faut-il la pervertir encore? N'est-elle pas assez malheureuse, et faut-il mettre encore de nouveaux obstacles à son retour à l'ordre et à la paix, à la vertu et à la religion, qui peut seule guérir ses maux et fermer ses blessures? Il est donc vrai qu'il y a encore des hommes qu'aucune expérience ne corrige, et qu'aucun malheur ne détrompe. Grand Dieu! et quel coup faut-il donc que vous frappiez encore, si tous les fléaux que vous nous avez envoyés n'ont pu nous rendre ni plus civilisés ni plus sages? Nous lisons bien, dans les Livres saints, que le Seigneur enverra aux nations l'esprit de vertige, et les livrera à leur propre démence; mais nos yeux nous donnent aujourd'hui la preuve la plus sensible et la plus littérale, que nous puissions avoir de cette terrible prophétie. Hélas! qui nous eût dit, il y a trente ans, que ces mêmes auteurs, dont les personnes étaient flétries par les magistrats, et les ouvrages livrés aux flammes par la main du bourreau, seraient aujourd'hui réimprimés avec éclat, et reproduits, par la main des artistes, avec un luxe d'impiété dont il n'y a pas d'exemple, et que nous verrions afficher jusqu'aux portes de nos temples, cette nouvelle bravade faite aux mœurs publiques, cette nouvelle déclaration de guerre faite à la religion et à ses ministres?...

Nous nous abstiendrons d'ouvrir sous vos yeux ces honteux dépôts d'impiété et de licence, reproduits aujourd'hui par le vil in-

térêt et la cupidité, et dans lesquels se trouvent tant d'écrits dont les noms seuls souilleraient notre plume. Il suffit à notre devoir, autant qu'à votre instruction, de vous dire qu'aucune lecture ne peut vous être plus fatale, et comme français et comme chrétiens, et ne peut nuire davantage à vos mœurs et à votre foi, que celle de toutes ces œuvres de ténèbres, parmi lesquelles nous devons surtout signaler celles des deux plus grands ennemis qu'ait eus le Christianisme, et des deux plus grands corrupteurs qu'ait jamais eus l'espèce humaine. Non, ce ne sont point ici, ainsi que vous le disent certains hommes intéressés à se jouer de la crédulité des simples, et qui mentent en cela autant à l'évidence qu'à eux-mêmes; ce ne sont point ici quelques taches légères, quelques points de doctrine plus ou moins erronés, quelques assertions plus ou moins téméraires, échappées à une plume inconsidérée; c'est un plan d'attaque, suivi avec autant de perfidie que d'audace, contre le trône et l'autel; c'est l'impudence des mensonges, qui ne peut être surpassée que par celle des blasphèmes. C'est la pudeur indignement bafouée, et la majesté du culte saint foulée aux pieds. D'une part, c'est le fanatisme philosophique dans tous les accès de sa fureur; et de l'autre, le fanatisme politique dans tout son délire.

Dans le philosophe de Ferney, quel révoltant cynisme! quelle atroce causticité! quel débordement de bile et de fiel! quel mépris plus ouvert de toutes vérités, de toutes bienséances et de toute équité! De qui se joue-t-il le plus, ou de ses lecteurs, ou de son propre jugement? et qu'a-t-il donc travesti davantage, ou les Livres saints, ou l'histoire, ou lui-même?

Dans le citoyen de Genève, quel vil égoïsme! quel dégoûtant mélange de feinte modestie et d'orgueil effréné! quel talent déplorable de défendre, avec la même dextérité, et le vrai et le faux, et le pour et le contre! quel oubli de toutes les convenances! et où a-t-il donc mis plus de bizarrerie, d'incohérence et de désordre? est-ce dans ses actions ou bien dans ses idées?

Le premier répond à tout par des sarcasmes, et nous donne ses épigrammes pour des démonstrations; le second nous donne, pour les premiers principes des choses, les rêves de son imagination malade. Le premier, éminemment faux et vain, est le patron favori des littérateurs frivoles, des demi-savants et des esprits superficiels; le second, éminemment sophistique et paradoxal, est le dieu chéri de tous les visionnaires, de tous les hommes à systèmes et de toutes les têtes ardentes. L'un a mis la vertu au rang des ridicules, et c'est le plus grand des crimes : l'autre a mis les passions au rang des vertus et divinisé le vice, et c'est le dernier degré de l'immoralité : enfin divisés tous les deux d'opinions et d'intérêts, et opposés par la trempe de leur esprit et de leur caractère, ils se sont réunis dans la même ambition : celle de tout bouleverser, et, par des voies diverses, ont marché vers le même but, celui de tout corrompre et de tout détruire.

Et voilà donc ces deux héros de l'impiété que l'on vient aujourd'hui offrir encore à notre admiration, et qu'on ose nous proposer fastueusement pour nos modèles et nos oracles! Voilà les œuvres où vont se retremper les armes de tous les libertins, de tous les amateurs de nouveautés et de révolutions, et que l'on réimprime à moins de frais possibles, afin que la circulation en soit plus prompte et plus rapide, que leur venin s'insinue plus aisément dans toutes les veines du corps social, que l'acquisition en soit également facile aux pauvres comme aux riches, aux petits comme aux grands, aux jeunes gens comme aux vieillards, et que tout le peuple français puisse boire, à longs traits, dans cette coupe de prostitution et de mensonge. Grand Dieu! et que peut donc faire le peuple de pareilles œuvres, et quel profit peut-il donc en tirer pour son repos et son bonheur?

Qu'en feront donc les pauvres, et quelles ressources y trouveront-ils, pour supporter leurs peines? Les vieillards, et quelles consolations y trouveront-ils, au déclin de leur vie? Les jeunes gens, et quelles leçons y puiseront-ils, pour s'avancer dans la sagesse? quel sera donc le père honnête qui osera les procurer à ses enfants? quel sera l'instituteur qui osera les mettre entre les mains de ses élèves? et que sont donc ces œuvres qu'on ne pourrait lire sans honte dans aucune école, ni introduire sans danger dans aucune famille? Ah! loin de nous ces livres sur l'éducation où les instituteurs apprendraient à corrompre leurs élèves, et les élèves à mépriser leurs instituteurs; où les serviteurs ne peuvent que s'aguerrir dans l'infidélité envers les maîtres; où les enfants ne peuvent qu'y puiser des leçons de désobéissance et d'ingratitude envers leurs pères; les pères, des leçons d'indifférence et de dureté envers leurs enfants; les époux, des leçons d'infidélité; les jeunes gens, des leçons de libertinage; les malheureux, des leçons de suicide; les sujets, des leçons d'insubordination et de révolte; les rois, des leçons d'inquiétude et de méfiance qui conduisent à la tyrannie; et tous, de quelque âge et de quelque état qu'ils soient, des leçons d'impiété jusqu'au délire, et d'irréligion jusqu'au fanatisme!

DE BOULOGNE

LOI (LA) CHRÉTIENNE

ET LES DEVOIRS QU'ELLE IMPOSE.

C'est nous démentir nous-mêmes que de ne pas suivre sans réserve la loi que nous reconnaissons pour divine : mais il n'est pas inutile, pour affermir un jeune homme dans cette doctrine, de détruire quelques calomnies assez grossières que l'on forme souvent contre la piété chrétienne. Il y en a qui la

connaissent assez peu pour s'imaginer qu'elle autorise ou que du moins elle excuse la sottise et la lâcheté, et que l'habileté et l'élévation du cœur ne sont des vertus que selon le monde. Cependant, la prudence et la force de courage sont des vertus recommandées dans l'Écriture; et les vices qui leur sont contraires ne nous rendent pas moins coupables devant Dieu que devant les hommes. On accuse encore la dévotion de rendre les gens tristes, et, si l'on osait le dire, malheureux; mais rien n'est plus éloigné de l'esprit du Christianisme. C'est un esprit de douceur, de tranquillité et de joie; et la mélancolie est comptée entre les sept ou huit sources de tous les péchés, comme la gourmandise et l'impureté.

FLEURY.

LOI (LA) DE DIEU.

Il n'y a de désirable sur la terre que la docilité humble et constante aux oracles de la loi de Dieu. La fausse gloire où l'on peut parvenir en les combattant, se change tôt ou tard en opprobre. Tous les trésors de la terre deviendraient le prix de notre indocilité et de nos prévarications que ce ne seraient que des monceaux de boue que nous amasserions sur nos têtes, et qui saliraient tout l'éclat de nos talents. L'or et les pierres précieuses peuvent embellir le corps, mais ils n'embellissent pas l'âme : les plaisirs des sens peuvent nous surprendre, mais ils ne sauraient nous satisfaire; ils laissent toujours un vide et un aiguillon dans le cœur. Il n'y a que la douceur qui accompagne l'innocence, qui mette dans notre âme une paix et une joie supérieures à tous les plaisirs et à toutes les vaines félicités de la terre.

Les doctrines humaines varient sans cesse; les disciples ajoutent aux découvertes de leurs maîtres : mais la loi du Seigneur est toujours la même. Le ciel et la terre passeront; les siècles et les mœurs changeront; les monuments de l'orgueil seront détruits, on en élèvera d'autres sur leurs ruines; la révolution des temps effacera les titres et les inscriptions les plus superbes; mais elle n'effacera jamais un seul point de la divine loi. MASSILLON.

LOI NATURELLE (DE LA).

La loi, en général, n'est autre chose que la règle que chaque être doit suivre pour agir selon sa nature. C'est ainsi que, dans la physique, on entend par les lois du mouvement les règles selon lesquelles chaque corps est transporté nécessairement d'un lieu dans un autre; et dans la morale, la loi naturelle signifie la règle que chaque intelligence doit suivre librement pour être raisonnable.

La règle la plus parfaite des volontés finies est sans doute celle de la volonté infinie. Dieu s'aime souverainement et absolument, parce qu'il est souverainement et absolument parfait; il aime toutes les créatures inégalement, selon qu'elles participent plus ou moins à ses perfections.

Cette règle des volontés divines est aussi la loi naturelle et universelle de toutes les intelligences : car Dieu ne peut point donner à ses créatures une volonté contraire à la sienne, pour tendre où la sienne ne tend pas. Elle est éternelle : Dieu ne l'a point faite; elle est aussi ancienne que la divinité. C'est sa loi à lui-même, et dont il ne saurait dispenser ses créatures sans se contredire. Elle est immuable : Dieu n'agit point ici en législateur qui, par son domaine absolu sur l'homme, l'assujettit à certaines lois arbitraires, et l'oblige à les observer par les menaces et les récompenses. Comme cette loi résulte immédiatement des rapports immuables qu'il y a entre les différentes essences, elle ne peut jamais changer; au lieu que les lois positives et arbitraires, n'étant fondées que sur les différentes circonstances variables où les créatures se trouvent, peuvent être changées selon que ces circonstances varient. C'est pour cela que Socrate distingue toujours deux sortes de lois : l'une qu'il appelle « la loi qui est; » l'autre, « la loi qui a été faite. »

Aimer chaque chose selon la dignité de sa nature est donc la loi universelle, éternelle et immuable de toutes les intelligences; et c'est de cette loi que découlent toutes les autres et toutes les vertus, soit divines, soit humaines, soit civiles, soit morales. FÉNELON.

LOUIS (SAINT).

Au nom de Dieu le Tout-Puissant, je Jehan, sire de Joinville, sénéschal de Champagne, vais écrire la vie de notre saint roy Louys, et ce que je vis et ouïs par l'espace de six ans que je fus en sa compagnie au pèlerinage d'outre-mer, et depuis que nous fusmes revenus, et avant que je vous raconte ses grands faiz et sa chevalerie, je vous conterai ce que j'ai vu et ouï de ses saintes paroles et de ses bons enseignements, pour qu'ils se trouvent ici dans un ordre convenable, afin d'édifier ceux qui les entendront.

Ce saint homme aima Dieu de tout son cœur, et ses œuvres s'ensuivirent. L'amour qu'il avoit pour son peuple parut dans ce qu'il dit à son filz aisné, en une grande maladie qu'il eut à Fontainebleau : « Biau filz, lui dit-il, je te prie que tu te fasses aimer du peuple de ton royeaume, car vraiment j'aimerois mieux qu'un Ecossais vînt d'Ecosse et gouvernast le peuple bien et loyalement, que tu le gouvernasses mal à point. » Il aima tant la vérité, qu'il ne voulut pas refuser même aux Sarrasins ce qu'il leur avoit promis, comme vous le verrez ci-après.

Il fust modéré dans ses paroles car onques de ma vie ne l'ouïs dire de mal de personne, ni ne l'ouïs nommer le diable, lequel est bien espandu par le royeaume, ce que je croy qui ne plaît mie à Dieu.

Il me demanda un jour si je voulois estre honoré dans ce siècle et avoir paradis après

ma mort, je lui dis : Oui ; et il reprit : « Gardez-vous donc de ne faire, de ne dire, à votre escient, aucune chose que ne puissiez avouer, si tout le monde le savoit, et dire : « J'ai fait cela, j'ai dit cela. »

Il m'appela une fois et me dit : « Je n'ose vous parler, à cause de l'esprit subtil dont vous estes doué, de chose qui touche Dieu ! et pour cela j'ai appelé ces frères qui sont ici, car je vous veux faire une demande. » La demande fust celle-ci. « Séneschal, dit-il, qu'est-ce que Dieu? »

Et je lui répondis : « Sire, c'est si bonne chose que meilleure ne peut estre. — Vraiment, reprit le roi, c'est fort bien respondu ; car cette réponse, que vous avez faite, est escrite en ce livre que je tiens en main. Or, je vous demande, dit-il, lequel vous aimeriez mieux ou d'être lespreux ou d'avoir fait un péché mortel? » Et moi qui onques ne lui mentis, je respondis que j'aimerois mieux en avoir fait trente que d'être lespreux. Et quand les frères furent partis, il m'appela tout seul, me fit asseoir à ses pieds, et me dit : « Comment m'avez-vous dit cela? » Et je lui dis qu'encore je lui disois, et il reprit : « Vous parlez sans réflexion comme un étourdi ; car il n'y a si vilaine lespre comme celle d'estre en péché mortel, parce que l'asme qui y est, est semblable au diable d'enfer. C'est pourquoi nulle lespre ne peut estre si laide. Il est bien vrai que quand l'homme meurt, il est guéri de la lèpre du corps ; mais quand l'homme qui a fait le péché mortel meurt, il ne sait pas ni n'est certain qu'il ait tel repentir que Dieu lui ait pardonné. Aussi grande peur doit-il avoir que cette lespre lui dure autant que Dieu sera en paradis. Ainsi, je vous prie, ajouta-t-il, tant que je puis, que vous ayez à cœur, pour l'amour de Dieu et de moi, que tout mal de lespre et toute autre maladie adviennent à votre corps, plutôt que le péché mortel advienne à votre asme. »

Il me demanda si je lavois les pieds aux pauvres le jour du grand jeudi (jeudi saint). « Sire, lui dis-je, fy j'y eu malheur, jamais les pieds de ces vilains ne laverai-je. — Vraiment, reprit-il, c'est mal parlé ; car vous ne devez pas avoir en dédain ce que Dieu a fait pour notre enseignement. Aussi, je vous prie, pour l'amour de Dieu et pour l'amour de moi, que vous vous accoutumiez à laver les pieds des pauvres. »

Le roi disoi que foy et croyance étoient une chose où nous devons estre fermes, encore que nous n'en fussions certains que par ouï-dire. Là-dessus, il me demanda comment mon père avoit nom, et je lui répondis qu'il avoit nom Siméon ; et il me dit : « Comment le savez-vous? » et je lui respondis que je croyois en estre certain, et le croyois fermement, parce que ma mère me l'avoit témoigné. « Donc, reprit-il, devez-vous croire fermement tous les articles de la foi, desquels nous témoignent les apôtres, ainsi que vous l'entendez chanter le dimanche au *Credo*. » Le roi gouverna son pays bien et loyalement et selon Dieu, comme vous verrez ci-après ; maintes fois il advint qu'en été il alloit s'asseoir au bois de Vincennes après la Messe, et s'appuyoit à un chêne et nous faisoit asseoir autour de lui, et tous ceux qui avoient affaire venoient lui parler, sans empêchement d'huissier ni d'autres. Alors, il leur demandoit de sa bouche : « Y a-t-il quelqu'un qui ait partie? » Et ceux qui avoient partie se levoient, et il leur disoit ; « Taisez-vous tous, et on vous expédiera l'un après l'autre. » Et alors il appeloit monseigneur Pierre de Fontaines et monseigneur Geoffroy de Villette, et disoit à l'un d'eux : « Expédiez-moi cette partie. » Et quand il voyoit quelque chose à amender dans le discours de ceux qui parloient pour autrui, lui-même il l'amendoit de sa bouche.

Je le vis quelquefois, en été, venir pour expédier ses gens au jardin de Paris, vêtu d'une cotte de camelot, d'un surtout de tiretaine sans manches, d'un manteau de taffetas noir, autour du col, moult bien peigné et sans coiffe, et un chapel de paon blanc sur la tête : il faisoit estendre un tapis pour nous faire asseoir autour de lui, et tous ceux qui avoient affaire à lui se tenoient debout devant lui, et alors il les faisoit expédier de la manière que je vous ai dit qu'il faisoit au bois de Vincennes.

JOINVILLE.

—

Saint Louis rendant la justice à ses sujets.

Saint Louis écoutait et examinait lui-même par son équité les différends de son peuple. Il n'y avait point de barrière entre le roi et les sujets, que le moindre ne pût franchir. On n'avait besoin d'autre recommandation ni d'autre crédit que celui de la justice, et c'était un titre suffisant pour être introduit auprès du prince que d'avoir besoin de sa protection.

Que j'aime à me le représenter, ce bon roi, comme l'histoire le représente dans le bois de Vincennes, sous ces arbres que le temps a respectés, s'arrêtant au milieu de ses divertissements innocents pour écouter les plaintes et pour recevoir les requêtes de ses sujets! Grands et petits, riches et pauvres, tout pénétrait jusqu'à lui indifféremment dans le temps le plus agréable de sa promenade. Il n'y avait point de différence entre ses heures de loisir et ses heures d'occupation. Son tribunal le suivait partout où il allait. Sous un dais de feuillage et sur un trône de gazon, comme sous les lambris dorés de son palais et sur son lit de justice, sans brigue, sans faveur, sans acception de qualité ni de fortune, il rendait sans délai ses jugements et ses oracles avec autorité, avec équité, avec tendresse; roi, père et juge tout ensemble.

FLÉCHIER.

—

Saint Louis mourant.

Captif à Massoure, saint Louis est libre de partir : d'un côté, les vœux d'une cour affligée, le bien même de son royaume, demandent son retour ; de l'autre, la foi de tant d'esclaves exposée à de continuelles

épreuves et les intérêts de la chrétienté s'y opposent : il ne balance pas ; la religion l'emporte ; lui-même il prolonge sa captivité ; et ce temps, il l'emploie à fortifier des places, à conserver ses anciennes conquêtes, et à recueillir les tribus dispersées parmi les nations infidèles ; et il n'abandonne enfin ces contrées sauvages que lorsqu'à la tête de tous les captifs rachetés, tristes restes d'une armée naguère si florissante, il peut chanter le cantique d'Israël et de la maison de Jacob, au sortir de la terre d'Egypte.

Le ciel ne fait que le prêter aux besoins de la France, Louis s'en éloigne pour la seconde fois ; son sacrifice, déjà commencé et si longtemps suspendu, doit s'achever en Afrique. Une main invisible conduit cette victime pure et innocente jusqu'à l'autel. Seigneur, permettez que j'ose un moment vous interroger. Pourquoi enlevez-vous ce monarque à des sujets dont il faisait les délices ? Pourquoi traversez-vous des desseins que vous avez vous-même inspirés ? Userez-vous toujours de rigueur envers saint Louis ? à Massoure, des chaînes ; à Tunis, la mort. Est-ce donc là le prix que vous réservez à des travaux entrepris pour votre seule gloire ? Adorons la profondeur des jugements de Dieu, et respectons des mystères dont nous ne saurions pénétrer la sagesse. Enfermés dans la nuit du siècle, nous n'avons que des idées confuses des vrais biens et des vrais maux : nous nous figurons que Dieu châtie, et il éprouve ; qu'il immole, et il couronne. Nous pensons en hommes ; il agit en Dieu.

Déjà la peste ravage l'armée de saint Louis : martyr de sa charité, il ressent bientôt les atteintes de ce fléau redoutable. O mort, que vous êtes cruelle pour les impies ! vous les dépouillez de leur grandeur empruntée ; vous les condamnez à l'affreuse solitude du tombeau ; vous les livrez impitoyablement à leur juge. Mais que vous êtes douce pour les justes ! vous êtes la fin de leurs travaux, le temps de leur moisson, et l'aurore du jour unique et inaltérable de l'éternité.

Saint Louis la voit approcher avec confiance : dans sa tente, sur ce lit où il est étendu, et que la mort couvre de son ombre, c'est un héros qui donne ses ordres avec tranquillité, qui pourvoit à la sûreté de son camp ; c'est un ami qui console une cour que sa perte va jeter dans le désespoir ; c'est un roi qui recommande son peuple à l'héritier du trône ; c'est un chrétien qui vole au-devant du glaive, qui s'offre lui-même tout entier en holocauste ; c'est un citoyen du ciel qui n'a plus de commerce avec la terre, qui est en esprit dans les tabernacles éternels, et qui, devançant son bonheur par ses désirs, s'écrie : « Seigneur, j'entrerai dans votre maison ; je vous adorerai dans votre saint temple ; je glorifierai votre nom. » Enfin, c'est un pénitent qui veut expirer sur la cendre et y recevoir la couronne de justice.

Que faisiez-vous cependant, peuples infortunés ? Vous rendiez à Dieu de solennelles actions de grâces de la prise de Carthage : vous ne vous entreteniez que des conquêtes de saint Louis ! hélas ! il n'était plus. A cette nouvelle, quel deuil ! quelle consternation ! Ils le reverront, mais comment ? Représentez-vous Moïse rapportant de l'Egypte les ossements de Joseph ; tel et plus lamentable encore fut le retour de Philippe, héritier de la couronne, lorsqu'il revint d'Afrique conduisant les corps inanimés du comte de Nevers, son frère ; d'Isabelle, son épouse ; de saint Louis, son père : ce spectacle lugubre traverse la France. Les peuples désolés accourent de toutes parts ; ils veulent voir leur père ; en le voyant, ils croient le perdre une seconde fois ; ils arrosent son corps de leurs larmes, et le souvenir de sa sainteté les leur fait aussitôt condamner ; ils pleurent sur eux-mêmes, ils l'invoquent.

Telle est la destinée des rois que forme la religion. Comblés des bénédictions de leurs peuples pendant leur vie, ils emportent leurs regrets lorsqu'ils disparaissent de la terre. Leur mort est une calamité publique ; le souvenir de leurs vertus et de leurs bienfaits se transmet de génération en génération, les lois qu'ils ont si sagement établies contribuent à la félicité des siècles à venir. Leur justice et leur bonté sont un héritage qui passe à leurs successeurs ; elles se perpétuent sur le même trône. La religion assure à leur mémoire des honneurs immortels ; elle publie leurs louanges dans l'assemblée des fidèles, et elle les fait régner éternellement avec Dieu dans la splendeur des saints. L'abbé POULLE.

—

Saint Louis, modèle des hommes.

J'ai loué le grand homme qui a gouverné les nations, qui a conduit de nombreuses armées ; mais les vertus du roi et du capitaine ne peuvent être d'usage que pour ce petit nombre d'hommes que Dieu mit à la tête des peuples. De quoi nous servira à nous une admiration stérile ? Nous voyons de loin ses grandes vertus : il ne nous est pas donné de les imiter, mais toutes les vertus du chrétien sont à nous. Si le plus grand prince de son siècle a été saint, qui ne peut aspirer à l'être ? Roi, il est le modèle des rois ; Chrétien, il est le modèle de tous les hommes.

Il me semble qu'une voix secrète s'élève en ce moment dans le fond de nos cœurs. Elle nous dit : Regardez cet homme qui est né sur le premier trône du monde ; il a été exposé à tous les dangers dont les charmes séduisent les âmes ; les plaisirs se sont présentés en foule à ses sens ; les flatteurs lui ont préparé toutes les voies de la séduction : il les a évités, il les a rejetés.

Quel exemple pour nous ! il est humble dans le sein de la grandeur ; et nous, hommes vulgaires, nous sommes enflés de vanité et d'orgueil ! Il est roi, et il est humble. C'est beaucoup pour les moindres particuliers d'être modestes ; mais quelle différence entre la modestie et l'humilité ! Que cette

modestie est trompeuse ! Qu'il entre d'amour-propre dans cet art de cacher l'amour-propre, de paraître ignorer son mérite pour le faire mieux remarquer, de dérober sous un voile l'éclat dont on est environné, afin que d'autres mains lèvent ce voile que vous n'oseriez tirer vous-mêmes !

Saint Louis secourt les pauvres ; tous les païens l'ont fait ; mais il s'abaisse devant eux. Il est le premier des rois qui les ait servis. Il ne voit en eux que des citoyens de la Cité de Dieu. C'est là tout ce que la morale païenne n'avait pas seulement imaginé.

Il était le plus grand des rois, et il ne se croit pas digne de régner, il veut abdiquer une couronne qu'on eut dû lui offrir, si sa naissance ne la lui avait pas donnée.

Quoi ! un roi dans la force de l'âge, un roi, l'exemple de la terre, ne se croit pas égal à la place où Dieu l'a mis, tandis que tant d'hommes médiocres dans leurs talents, et insipides dans leur cupidité, percent violemment la foule où ils devaient rester, frappent à toutes les portes, font jouer tous les ressorts, bouleversent tout, corrompent tout, pour parvenir à de faibles dignités, à je ne sais quels emplois dont ils sont encore incapables.

La charité n'est pas moins étrangère à l'antiquité profane ; elle connaissait la magnanimité, la libéralité ; mais ce zèle ardent pour le bonheur des hommes, et pour leur bonheur éternel, les anciens en avaient-ils l'idée ? Ont-ils approché de cette ardeur avec laquelle le saint roi travaillait à secourir les âmes faibles et à soulager les infortunés ?

Toutes les vertus humaines étaient chez les anciens ; les vertus divines ne sont que chez les Chrétiens.

Où est le grand homme de l'antiquité qui ait cru devoir rendre compte à la Divinité, je ne dis pas de ses crimes, je dis de ses fautes légères, je dis des fautes de ceux qui, chargés de ses ordres, pouvaient ne pas les exécuter avec assez de justice ! Quel bon roi, dans les fausses religions, a vengé, tous les jours, sur soi-même, des erreurs attachées à une administration pénible, et dont les princes ne se croient pas toujours responsables ?

Quels climats, quelles terres ont jamais vu des monarques païens foulant aux pieds et la grandeur, qui fait regarder les hommes comme des êtres subalternes, et la délicatesse qui amollit, et le dégoût affreux qu'inspire un cadavre, et l'horreur de la maladie, et celle de la mort, porter de leurs mains royales des hommes obscurs frappés de la contagion, et l'exhalant encore, leur donner une sépulture que d'autres mains tremblaient de leur donner ?

Ainsi, la religion produit, dans les âmes qu'elle a pénétrées, un courage supérieur et des vertus supérieures aux vertus humaines. Elle a encore sanctifié dans saint Louis tout ce qu'il eut de commun avec les héros et les bons rois.

La fermeté dans le malheur n'est pas une vertu rare. L'âme ramasse alors toutes ses forces : elle se mesure avec ses destins ; elle se donne en spectacle au monde. Quiconque est regardé des hommes peut souffrir et mourir avec courage. On a vu des rois captifs, attachés au char de leur vainqueur, braver, dans l'excès de l'humiliation, le spectacle des pompes triomphales ; on a vu des vaincus se donner la mort, non pas avec cette rage qu'inspire le désespoir, mais avec le sang-froid d'une fausse philosophie.

O vains fantômes de vertu ! O aliénation d'esprit ! Que vous êtes loin du véritable héroïsme ! Voir d'un même œil la couronne et les fers, la santé et la maladie, la vie et la mort ; faire des choses admirables et craindre d'être admiré ; n'avoir dans le cœur que Dieu et son devoir ; n'être touché que des maux de ses frères, et regarder les biens comme une épreuve nécessaire à sa sanctification ; être toujours en présence de son Dieu, n'entreprendre, ne réussir, ne souffrir, ne mourir que pour lui : voilà saint Louis, voilà le héros chrétien ; toujours grand et toujours simple ; toujours s'oubliant lui-même.

Il a régné pour ses peuples ; il a fait tout le bien qu'il pouvait faire, même sans rechercher les bénédictions de ceux qu'il rendait heureux.

Il a étendu ses bienfaits dans les siècles à venir, en redoutant la gloire qui devait en être le prix.

Il n'a combattu que pour ses sujets et pour son Dieu. Vainqueur, il a pardonné ; vaincu, il a supporté la captivité sans la braver. Sa vie a coulé tout entière dans l'innocence et dans la pénitence ; il a vécu sous le cilice, il est mort sur la cendre. Héros et père de la France, modèle des rois et des hommes, tige des Bourbons, il vécut sur eux et sur nous. VOLTAIRE.

—

Saint Louis et les pauvres.

Quand le saint roi chevauchoit par le royaume, les pauvres venoient à lui ; et comme il fut revenu d'outre-mer après son passage, et visita son royaume, les aumôniers donnoient aumône à tous ceux qui à eux venoient. Il disoit aucunes fois : Allons visiter les pauvres de tels pays, et lors alloit-il en diverses parties de son royaume, ou en Gâtinois ou en Normandie, et faisoit là donner, pour Dieu, aux pauvres, larges aumônes. Et quand la Maison-Dieu de Compiègne fut faite, le saint roi d'une part, et monseigneur Thiébaud, jadis roi de Navarre, son gendre, qui lui aidoit d'autre part, sur un drap de soie portèrent et mirent le premier pauvre malade qu. oncques fut mis en la Maison-Dieu, nouvellement bastie, et le mirent en un lit nouvellement appareillé, et laissèrent donc sur lui le drap de soie, en quoi ils le portèrent. Cet en ce jour même monseigneur Loys, alors fils de monseigneur saint Louis, et monseigneur Philippe, qui fut, après lui, noble roi de France, portèrent et mirent aussi l'autre malade en ladite Maison-Dieu, et le mirent en l'autre lit, et ainsi firent aucuns autres barons qui là

étoient avec lui ; et des choses devant mises appert-il bien, qu'il eut charité à son prochain, et compassion ordenée et vertueuse, et qu'il fit les œuvres de miséricorde en hébergeant, en repaissant, en abreuvant, en vestant, en visitant, en confortant les pauvres et les malades, en rachetant les chétifs prisonniers, en ensevelissant les morts et en leur aidant à tous vertueusement.....

Quand lui venoit à connaissance que aucun gentilhomme ou femme envieillis, ou tombast en maladie ou pauvreté, ou fust en grande nécessité, pauvre religieux ou d'autre état, ou pour aider à marier pauvres filles, dont il fust informé que bien fust employé, donnoit très-largement sien et de bonne volonté ; et chacun jour continuellement de sa propre main, humblement et dévotement donnoit certain argent à une quantité de pauvres, et à chacun baisoit la main.

Ainsi ce très-débonnaire roi, en tous ses faits, gardoit le lien d'amour et débonnaireté, soit envers ses sujets ou autres....

« Cher fils, dit-il à son fils Philippe, aye le cœur débonnaire vers les pauvres, et vers tous ceux que tu croiras qui ayent mésaise de cœur et de corps ; et, selon ce que tu auras de pouvoir, secours-les volontiers ou de confort ou d'aucune aumône. »

JOINVILLE.

—

Saint Louis, modèle des rois.

Louis IX paraissait un prince destiné à réformer l'Europe, si elle avait pu l'être ; à rendre la France triomphante et policée, et à être en tout le modèle des hommes. Sa piété, qui était celle d'un anachorète, ne lui ôta aucune vertu de roi ; une sage économie ne lui déroba rien de sa libéralité ; il sut accorder une politique profonde avec une justice exacte. Prudent et ferme dans les conseils, intrépide dans les combats sans être emporté ; compatissant, comme s'il n'avait jamais été que malheureux, il n'est pas donné à l'homme de porter plus loin la vertu. VOLTAIRE.

LUMIÈRE (LA) QUI ÉCLAIRE NOS AMES.

C'est à la lumière de Dieu que je vois tout ce qui peut être vu. Mais quelle différence entre cette lumière et celle qui me paraît éclairer les corps ! C'est un jour sans nuage et sans ombre, sans nuit, et dont les rayons ne s'affaiblissent par aucune distance. C'est une lumière qui n'éclaire pas seulement les yeux ouverts et sains ; elle ouvre, elle purifie, elle forme les yeux qui doivent être dignes de la voir. Elle ne se répand pas seulement sur les objets, pour les rendre visibles ; elle fait qu'ils sont vrais, et hors d'elle rien n'est véritable ; car c'est elle qui fait tout ce qu'elle montre. Elle est tout ensemble lumière et vérité : car la vérité universelle n'a pas besoin de rayons empruntés pour luire. Il ne faut point la chercher, cette lumière, au dehors de soi : chacun la trouve en soi-même ; elle est la même pour tous. Elle découvre également toute chose : elle se montre à la fois à tous les hommes dans tous les coins de l'univers. Elle met au dedans de nous ce qui est dans la distance la plus éloignée ; elle nous fait juger ce qui est au delà des mers, dans les extrémités de la terre, par ce qui est au dedans de nous. Elle n'est point nous-mêmes ; elle n'est point à nous ; elle est infiniment au-dessus de nous : cependant elle nous est si familière et si intime, que nous la trouvons toujours aussi près de nous que nous-mêmes. Nous nous accoutumons même à supposer, faute de réflexion, qu'elle n'est rien de distingué de nous. Elle nous réconcilie souvent avec nous-mêmes : jamais elle ne tarit, jamais elle ne nous trompe ; et nous ne nous trompons que faute de la consulter assez attentivement, ou en décidant avec impatience, quand elle ne décide pas.

O vérité ! ô lumière ! tous ne voient que par vous ; mais peu vous voient et vous reconnaissent. On ne voit tous les objets de la nature que par vous ; et on doute si vous êtes ! C'est à vos rayons qu'on discerne toutes les créatures ; et on doute si vous luisez ! Vous brillez en effet dans les ténèbres ; mais les ténèbres ne vous comprennent pas, et ne veulent pas vous comprendre. O douce lumière, heureux qui vous voit ! heureux, dis-je, par vous, car vous êtes la vérité et la vie ! Quiconque ne vous voit pas est aveugle : c'est trop peu, il est mort. Donnez-moi donc des yeux pour vous voir, un cœur pour vous aimer. Que je vous voie ; et que je ne voie plus rien ! Que je vous voie, et tout est fait pour moi ! Je suis rassasié dès que vous paraissez. FÉNELON.

—

LUTTES DU CHRISTIANISME

CONTRE L'ERREUR.

Le Christianisme naissant avait trouvé les peuples bien loin de la vérité. Un besoin immense se manifestait parmi tant de déviations, le besoin de l'humanité d'être enseignée de toute la force de l'autorité divine : une croix de bois fut cet enseignement divin. Saint Paul nous a dévoilé cette pensée, de toute la hauteur, de toute la franchise de son apostolique génie. Avec lui, Messieurs, vous avez compris que la foi évangélique s'établissant à l'aide d'une croix de bois portée dans l'univers par quelques bateliers juifs, malgré toutes les forces conjurées du sophisme et du glaive, malgré les passions humaines révoltées, rendait ainsi palpable et sensible le caractère de la Divinité, et ne laissait plus à l'homme d'autre voie raisonnable et glorieuse, que de se soumettre et de croire. Il le fit. Abaissée et comme anéantie un moment, l'intelligence se releva ; grandie par la vérité vive et pure de la foi, elle put enfin recevoir l'abondante communication des lumières célestes ; et ainsi vint s'ouvrir à toutes les gloires désirables et saines de la civilisation et de la pensée, la noble carrière de la civilisation divine.

Toutefois, il y aura lutte encore. L'Eglise ne se repose jamais. Son divin fondateur l'a formée pour le combat. En l'attachant au roc inébranlable, il lui a promis une invincible durée, promis aussi les assauts constants de la tempête. Pour les premiers siècles, la lutte fut engagée par le sophisme et l'hérésie. Voyons donc le paganisme philosophique et l'hérésie s'opposer et céder à la force du catholicisme.

Si quelques lueurs de vérité se montrèrent éparses çà et là dans les écrits d'un petit nombre de philosophes du premier rang au milieu d'un déluge d'erreurs, il est hors de doute, par le témoignage unanime des Pères de l'Eglise, ces hommes de savoir et de génie qui connurent si éminemment et combattirent si bien la philosophie païenne, qu'en elle l'orgueil et le délire surabondèrent, et que cet orgueil philosophique, réduit aux abois par les majestueux progrès du catholicisme, outre le glaive et d'infâmes invectives, déploya pour arrêter et détruire, s'il le pouvait, son céleste ennemi, tout ce que le sophisme a de ruse et d'énergie, tout ce que le génie même a jamais su produire de plus spécieuses erreurs.

L'école païenne d'Alexandrie, dans sa période romaine, résume toute l'ancienne philosophie, c'est-à-dire, la philosophie grecque et la philosophie orientale. Aussi, dut-elle, par un secret conseil de la Providence, se formuler elle-même sous le nom d'*éclectique*, prétendant faire un meilleur choix des meilleures doctrines entre toutes. Il fallait bien que la pensée de la croix s'accomplît; que sa divine folie vînt confondre et abattre toute la sagesse et toute la science païennes réunies comme en faisceau par l'éclectisme, et dressées contre la science suréminente du Seigneur Jésus.

Mais quel fut donc ce système de religion philosophique qui eut dans le dernier siècle surtout de si ardents panégyristes, et qui semble, vaguement, vouloir se produire de nos jours? Le syncrétisme alexandrin, parfaitement obscur et confus du reste, prétendit tout ramener à une monstrueuse unité : les émanations primordiales et l'absorption finale, qui étaient les deux rêves favoris de la philosophie orientale, vinrent en aide. La philosophie hellénique lui fournit dans ce même but son âme universelle. Il n'était plus possible, en présence des vives manifestations du Christianisme, de soutenir le polythéisme dans son absurde crudité; et les trente-trois millions de dieux ne furent donc plus que les opérations et les intégrantes de la Divinité, n'importe sous quels noms et sous quels signes. Ainsi, ce qu'on peut démêler d'un peu plus clair, au sein des ténèbres sophistiques, c'est toujours le panthéisme, le dieu *Nature*, le dieu *Tout*. Encore le panthéisme alexandrin est-il demeuré au-dessous du spiritualisme de l'Inde, la plus belle horreur peut-être qu'ait enfantée la déraison humaine.

Eh bien! voilà donc, Messieurs, ce dernier progrès philosophique, héritage impur des mystères tant vantés de l'Inde, de l'Egypte, le résumé païen de toutes les écoles! Voilà ce qui fascina des esprits d'ailleurs distingués, à la naissance du Christianisme; ce qui leur en fit quelquefois apostasier les pures et sublimes enseignements. On rougit de le penser.

Mais, qu'est-ce donc qui se remue au fond de l'âme humaine, la travaille ainsi, à tant d'époques, et, en tant de lieux divers, la tourne vers la sombre et ténébreuse conception du panthéisme? Car il faut une bonne fois en chercher la raison.

L'homme qui rentre en lui-même et se replie par la méditation intérieure sur le besoin religieux, sur l'idée de la Divinité qui le remplit et le presse, rencontre et sent en quelque sorte au dedans et au dehors, l'action et la vie de l'infini, cette présence divine, immense, qui environne, pénètre et saisit tout son être et tous les êtres. Il sent, malgré lui peut-être, qu'il vit, qu'il se meut, qu'il est en Dieu même : *In ipso vivimus, movemur et sumus* (*Act.*, XVII, 28); que, dans cet océan de l'essence divine sans borne et sans mesure, l'homme et toute la nature sont plongés; il y a universelle vie, universelle union en Dieu et avec Dieu; il y a recherche et tendance constante des âmes vers le bien inconnu, souverain, vers une transformation divine, vers l'unité même divine qui est tout, dans un sens, infinie qu'elle est : *Cum apparuerit, similes ei erimus* (*I. Joan.* III, 2). Il y a cette loi impérieuse, cette nécessité de participer à l'être divin, de s'abîmer et comme de se confondre avec lui.

Jusque-là l'intelligence demeure avec la vérité et même avec la langue du mysticisme catholique. Oui, bienheureux qui sait le comprendre. Mais veut-on sonder l'impénétrable abîme de la vie et de l'immensité divine; veut-on se demander, hors des convictions communes, hors de la foi et en abstraction, ce qui unit et qui sépare la personnalité finie et créée, de la formalité incréée et infinie. Veut-on aussi le vague, les ténèbres, l'étourdissement du trouble? Alors, dans l'idée mystérieuse de la Divinité, l'imagination se perd, l'esprit se confond. Il creuse cependant, il s'enfonce, sans lumières et sans guides; il est dans un gouffre. La création disparaît à ses regards, et lui-même et tout l'univers; ce ne sont plus à ses sens troublés que des formes fantastiques ou de vaines apparences. L'homme, sa vie, son essence, son corps, tous les hommes, tous les êtres, le monde entier, c'est Dieu. Dieu est un, Dieu est tout, tout est Dieu. Pour les uns, c'est le *moi;* pour d'autres, c'est le grand *tout;* pour ceux-ci, la matière; pour ceux-là, l'esprit. Adieu raison, foi, morale, liberté, individualité humaine, évidence : il n'y a plus que Dieu..., qu'un Dieu chaos..., un Dieu tout..., un affreux dédale, une affreuse et profonde nuit, un horrible rêve, où toutes les passions et toutes les illusions se livrent le combat du délire... Messieurs, voilà l'énergie du panthéisme. Eh bien, rêvez encore!... Nous... nous croyons...

Qu'opposera le catholicisme? il est temps de le dire : qu'opposera-t-il toujours aux pénibles labeurs du sophisme, qui alors, du reste, comme depuis, sut faire une alliance étroite avec la rage des tyrans et les intentions exquises des bourreaux? A tous ces vains raisonnements, comme à la hache des persécuteurs, le Christianisme, patient, soumis, mais fort de la vérité divine, opposa la plus éloquente défense, le plus invincible rempart. Il opposa les faits et les témoins des faits, le martyre ou le témoignage du sang. Martyr, c'est témoin; et la foi était digne de cette glorieuse apologie. Le martyr ne croyait ni à de vaines spéculations, ni à des abstractions enfantées par des cerveaux malades. Non, il ne se passionnait pas, comme il est arrivé quelquefois, pour l'arbitraire et fanatique doctrine de prédicants sans mission. Non, il ne mourait pas pour des opinions, ce que d'autres firent. Mais, à des opinions, à d'arbitraires doctrines, le martyr répondait par des faits, le martyr ne croyait que des faits, le martyr mourait pour attester des faits, les faits de Jésus-Christ et de son Eglise, racontés par Pierre, Jean, Paul, André, par les douze, transmis de bouche en bouche, et par les monuments, et par les écrits sacrés.

Mais pourquoi donc tout ce sang? Pourquoi, durant trois cents années, ces innombrables populations chrétiennes si cruellement moissonnées, et dont le chiffre le plus authentique effraie l'imagination? Pourquoi cette nuée sanglante de témoins imposée à nos esprits? Quelle est la raison providentielle de cette lutte par le martyre? C'est qu'il fallait, Messieurs, vivement et à jamais saisir les générations futures de ce caractère essentiel de la foi, qu'elle est tout entière dans les faits : faits de l'Homme-Dieu, faits de l'institution et de l'autorité divine de son Eglise. Voilà le Christianisme; voilà notre foi, et elle est à jamais attestée par le sang. Donc, il faut croire à ces faits; donc, il faut agir, on le sent bien; et ici, contre cette formation du cœur chrétien dans l'homme, contre le travail interne de la régénération divine, l'élément rebelle s'élève, l'indépendance et l'orgueil des passions se révoltent. Mais il en doit être de ces résistances hautaines comme de ces animaux fougueux rebelles à la main qui les craint et qui cède, dociles au bras vigoureux et au frein qui les modère, les dirige. Livrez ces coursiers superbes à leurs impétueuses saillies, ils vous précipiteront d'abîme en abîme; domptez-les, ils vous porteront sur un char de triomphe au séjour de l'immortalité.

Dans sa seconde partie, l'orateur retrace les caractères de l'hérésie et les obstacles que Dieu lui opposa, et il le fait avec sa supériorité ordinaire.

Sur les ruines de l'idolâtrie la foi s'élevait. Elle allait versant partout, versant ses bénignes influences, rendant une nouvelle vie à ces grands corps de nations que l'erreur avait usés et même dissous. Quelle nouvelle lutte va donc surgir, puisque la foi règne? La philosophie et le glaive se sont fatigués en vain. Quelles couleurs va maintenant revêtir l'adversaire? Son drapeau? Ce sera l'hérésie, l'hérésie qui suppose la foi, qui la déchire et en prend un lambeau; l'hérésie, symbole le plus souvent d'orgueil et d'ambition déçue, et dont la grande personnification dans le monde est l'arianisme, c'est-à-dire, la haine jurée à la divinité de Jésus-Christ. Voyez l'arien! c'est l'hérétique de tous les temps. Tour à tour courtisan flatteur, annaliste faussaire, sophiste subtil, docte parfois, grave même et austère en apparence, on le voit tout envahir : les écoles, les camps, le trône, le sanctuaire. Aussi l'exil, les tortures, les violences, les déloyales chicanes sur un mot pour en déguiser le sens impie, les plus impudentes déceptions lui sont abondamment en aide. Il triomphe, il règne. Que son insulte est amère alors! Terrassé cependant, il se relève encore, et peu lui importe le nom ou le titre de l'erreur, dès que ce n'est plus la foi en l'Homme-Dieu. La passion de l'hérésie se métamorphosera mille fois, s'il le faut, pour arriver à son but; et toujours je ne sais quels rêves sophistiques de la subtilité grecque ou de l'idéalisme oriental seront ramassés traînant dans la boue et jetés au front des Chrétiens, pour outrager et salir leur foi. Même en lisant l'histoire de si grandes et si déplorables scissions de la foi, aisément on les ramène toutes à ce grand objet de la lutte, le Dieu-Homme, qui fatigue le sophisme indocile, repose et rend heureux le cœur soumis, l'esprit attentif et sincère; en sorte qu'à l'arianisme, comme à leur centre, on voit converger les grandes erreurs depuis Jésus-Christ. Au reste, de tout ceci, la raison est simple. Renverser la divinité de Jésus-Christ, étouffer sa divine lumière, c'est ouvrir le champ large à toutes les erreurs, lâcher la bride à tous les désordres.

Donc, venez, ont-ils dit, faisons-le mourir en détruisant sa foi; rayons-le de la terre des vivants! — Vous vous trompez; il demeure, et vous passez. *Le Christ était hier, et il est aujourd'hui, et il sera dans les siècles des siècles* (*Hebr.* XIII, 8).

Mais comment se personnifiera à son tour la résistance catholique? Au milieu de l'effroyable tourmente de l'hérésie, comment apparaîtra la conservation providentielle du dépôt révélé de la foi? Comment aussi les hordes et les contrées barbares, adoucies et soumises, seront-elles amenées au véritable Evangile et aux éléments véritables de civilisation chrétienne? Comment? Mais vous le savez bien, par les évêques, témoins suprêmes des faits traditionnels, les évêques, vainqueurs de toutes les luttes hérétiques, fondateurs, et, passez-moi le terme, civilisateurs des nations, qui devaient un jour former la grande fédération du moyen âge. Savez-vous assez, Messieurs, ce que c'est que l'évêque dans l'Eglise? Ici, je pourrais me taire, et vos regards trouveraient la

réponse. Mais je dois parler, et c'est dans le passé que je dois porter vos souvenirs ; vous pourrez, sans que je vous le dise, en rencontrer l'image dans le présent.

Revêtu de la plénitude du sacerdoce, juge et défenseur né de la foi ; admis avec le successeur de Pierre à une grande part de la sollicitude pastorale; successeur lui-même des apôtres, l'évêque agit, parle, gouverne en vertu d'une mission toute divine. Par sa mission surtout, il est préposé à l'enseignement religieux des peuples et à la lutte contre l'esprit d'erreur. Voilà l'évêque. Dans l'épiscopat, dans son caractère et sa puissance sacrée, réside cette force catholique, contre laquelle vient se briser l'erreur; et, sans doute, il faudra dire que ni au génie, ni à la science, ni même à la sainteté des premiers pasteurs, ne doivent être attribués leurs triomphes contre les ennemis de l'unité, mais uniquement à la parole de celui qui a dit : *Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* (*Matth.* XXVIII, 20).

Cependant Dieu n'a pas voulu que ce genre de grâce manquât à son Eglise, pour en faire même la plus grande autorité humaine possible. Avec la force et l'autorité divines combattirent aussi, dans les évêques, la science et le génie, l'éloquence et les vertus les plus sublimes, l'héroïsme et le courage du génie. Voilà les éléments de résistance et de victoire. Au premier rang, paraît l'invincible adversaire d'Arius, la gloire d'un siècle qui compta tant de gloires, Athanase. A côté de lui, brille une des illustrations de notre France antique, Hilaire de Poitiers. Que dire de saint Ambroise, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Jean Chrysostome, qui eussent comblé la mesure de grandeur, si ce n'était que devait paraître aussi à son tour, dans la lice épiscopale, le plus beau génie, le cœur à la fois le plus aimant et le plus généreux, qui jamais, peut-être, vint étonner, attendrir et enseigner la terre, le grand évêque d'Hippone, orateur entraînant, métaphysicien hardi et pénétrant, docteur d'une érudition profonde, immense, variée, écrivain d'une rare fécondité et d'une abondance toujours pleine, qui fit la grande synthèse de toutes les erreurs, comme de toutes les vérités ; Augustin, que l'on ne saurait dépeindre, mais qu'on est heureux de chérir. Voilà, Messieurs, pour une époque et en partie, l'autorité de science, de génie et de vertu qui combattit dans l'épiscopat catholique ; et que vous semble-t-il de ce rempart seulement de luxe providentiel, opposé aux envahissements de l'erreur ? A leurs écrits, à leurs travaux, à leur héroïque sainteté, les évêques joignirent les assemblées œcuméniques. On y lisait les Ecritures, on les interprétait par la tradition des Eglises et des docteurs ; toujours l'on suivait et l'on gardait la chaîne des faits, et puis retentissait cette sentence : *Il a été pensé par le Saint-Esprit et par nous : « Visum est Spiritui sancto et nobis »* (*Act.* XV, 28). Messieurs, voilà l'Eglise, et voilà l'épiscopat vainqueur par la mission d'en haut. Mais l'âme de ces majestueux congrès du catholicisme, des travaux et des triomphes catholiques, où réside-t-elle ? où vit-elle ? Il faudrait être aveugle pour ne pas voir et sentir à chaque page de l'histoire du Christianisme, cette présence réelle, vivante et première du pontife romain, comme on l'a si bien dit, Rome avait présidé au martyre ; tous ses pontifes durant plusieurs siècles avaient donné leur vie pour la foi. Dans la seconde lutte, n'allez pas craindre ; Rome préside encore au combat comme à la victoire ; Rome convoque, préside, confirme seule les assemblées des évêques ; et souvent même, quand Rome a parlé d'avance, on entend ces appuis vétérans de la foi, venus de toutes les contrées de l'univers, s'unir par acclamation à la foi romaine. « Pierre, s'écrient-t-ils, a parlé par la bouche de Léon ; la cause est jugée. » Voilà, Messieurs, du catholicisme ; voilà l'Eglise, la foi et l'épiscopat catholique, tel qu'il fut et sera toujours, vainqueur de l'hérésie orgueilleuse, qui disparaît devant lui, anéantie, ou bien se déchire elle-même en misérables lambeaux,

Que serait-ce donc encore si je pouvais dérouler à vos yeux, à côté de cette lutte sanglante, où l'Eglise est toujours victorieuse, son action si intime et si pénétrante sur l'enfantement des sociétés européennes ! Là, vous verriez le sacerdoce catholique, planant en quelque sorte sur ces affreux conflits des éléments romains et barbares, comme sur un nouveau chaos, le fécondant de son esprit, le vivifiant de sa lumière; vous verriez toutes ces populations, ivres d'impiété, de sang et de carnage, s'arrêter un jour, saisies d'étranges terreurs et de foi à la vue de Rome et de son pontife,

Par les pontifes et les pasteurs, vous verriez ainsi partout enseignée, répandue et incorporée au sein des peuples cette foi qui seule peut donner la vie.

Vos pères, Messieurs, le savaient bien, et ils furent heureux de n'en rougir pas ; avec cette soumission et ce respect constant pour l'épiscopat, pour ses enseignements et pour ses lois, ils vont dans les champs d'honneur et de gloire cueillir d'assez amples moissons de lauriers, pour que vous ne pensiez pas à répudier leur héritage. S'en montrer digne, c'est comme eux, embrasser inviolablement l'autorité de l'Eglise et vivre de sa foi. Le Père DE RAVIGNAN.

M

MACHABÉES (LES).

L'histoire n'a rien de plus noble, de plus propre à élever le cœur, à y laisser de profondes impressions, que les livres des Machabées. C'est un combat continuel entre les vertus les plus généreuses, la fidélité la plus intrépide et la tyrannie la plus farouche ; c'est l'héroïsme religieux dans tout ce qu'il peut avoir de plus éclatant, je dirais presque, c'est une suite de tragédies qui peuvent offrir aux pinceaux du poëte les scènes les plus pathétiques. Les quatre livres des Machabées sont le dernier monument sacré de l'histoire des Israélites. Après eux, il faut recourir à l'historien Josèphe ; mais ces quatre livres ne sont pas de la même autorité. Les deux premiers seulement sont regardés comme canoniques.

Pour établir un ordre chronologique dans les faits, il faudrait commencer par le troisième, passer ensuite au second, puis au premier, enfin au quatrième. Ces quatre ouvrages n'ont point été tracés de la même main. On reconnaît encore dans le premier les formes du style, la marche simple et naturelle des écrivains sacrés. Les autres s'en éloignent plus ou moins. Les deux premiers contiennent l'histoire du peuple de Dieu, depuis Antiochus Epiphane, jusqu'à la mort du grand-prêtre Simon ; et quoique l'auteur du second raconte les mêmes faits que l'auteur du premier, on s'aperçoit facilement qu'il n'a pas copié. Il a sa manière propre de raconter, et quelquefois même il diffère dans le récit de quelques circonstances. Saint Jérôme avait vu le manuscrit hébreu du premier livre. Il ne nous est point parvenu : les autres ont été écrits en grec. Outre les faits héroïques qu'ils racontent, ils offrent encore, et souvent, des morceaux d'une rare et énergique éloquence, de cette éloquence du cœur qui ne s'occupe ni du choix ni de l'arrangement artificiel des mots, mais qui consiste tout entière en pensées fortes, en sentiments généreux, en figures d'autant plus belles et plus vraies, qu'elles sont inspirées par la situation et le caractère des personnages : tel est, par exemple, le discours de Mathatias, quand il se décide à opposer le courage à la tyrannie, et qu'il exhorte ses compatriotes à mourir pour leur Dieu, plutôt que de trahir sa loi et de se souiller par une lâche apostasie.

Qui ne sait que dans l'excès de son pouvoir et de son orgueil, non content d'avoir soumis la Judée sous ses lois, Antiochus Epiphane voulut encore lui arracher son culte, et la soumettre aux absurdes doctrines du polythéisme ? Politique aveugle qui, loin de réussir à ceux qui l'adoptent, entraîne communément leur chute. Sans doute Jérusalem vit alors de nombreuses et déplorables défections ; des Juifs renoncèrent à leur Dieu pour plaire à leur roi ; mais il se trouva aussi des hommes courageux et fidèles qui, sans mesurer leurs forces, et n'écoutant que leur devoir, surent braver l'oppression et préférer un trépas glorieux aux avantages d'une vie qui perdait tous ses charmes, puisqu'elle était souillée par la lâcheté et l'opprobre.

Des moralistes sourcilleux ont demandé s'il était permis aux Machabées de prendre les armes contre leur souverain ? s'ils ont pu, sans manquer aux devoirs d'un sujet envers son roi, opposer la force à ses armées ? Quoique la solution de cette question ne nous appartienne pas, elle nous semble facile à résoudre : on n'est point sujet le jour même où l'on est conquis. Une nation entière a des droits à l'indépendance, et les conserve tant qu'elle peut les faire valoir. Il n'y a pas de révolte quand l'autorité n'est pas légitimement établie. Le célèbre Burlamaqui a dit à ce sujet tout ce qu'il convenait de dire : « Une nation entière, ses chefs, ses représentants ne sont pas tenus de livrer leurs possessions, leur vie, leurs lois et leur culte aux caprices et aux violences d'un tyran. Une doctrine opposée ne serait certainement ni dans les règles de la bonne logique ni dans celle de la bonne justice. »

On peut donc admirer sans réserve et sans scrupule les faits merveilleux qui ont immortalisé le nom des Machabées. Le premier qui se présente à notre admiration, est ce vieillard généreux qui, ne pouvant plus souffrir le spectacle de sa patrie expirante, de ses frères périssant sous la hache des Assyriens, ou se laissant consumer par la faim plutôt que de se nourrir des viandes proscrites par leur loi, prit la courageuse résolution de se retirer à Modin, petite ville près de Jérusalem, et de combattre contre ses oppresseurs plutôt que de leur céder lâchement.

Malheur à moi ! s'écria-t-il. *Eh quoi ! serais-je donc né pour voir la destruction et le renversement de la ville sainte, et contempler tranquillement sa ruine quand elle est livrée entre les mains de ses ennemis !*

Son sanctuaire est profané par des étrangers, et son temple est traité comme un homme infâme. Les vases consacrés à sa gloire ont été enlevés comme des captifs dans des terres étrangères ; ses vieillards ont été massacrés dans les rues, et l'élite de la jeunesse est tombée sous le glaive de l'ennemi.

Quelle nation ne s'est point fait un héritage de ses domaines et ne s'est point enrichie de ses dépouilles ? Toute sa magnificence lui a été enlevée ; la ville libre est devenue esclave. Des nations impies ont souillé et profané tout ce qu'elle avait de saint, de noble, d'éclatant. A quoi donc nous sert-il de vivre ? (*I Mach.*, II, 7-13).

En disant ces mots, le vénérable vieillard

déchire ses vêtements, et s'apprête à mourir pour sa foi. Etait-il possible d'exprimer le désespoir par des paroles plus fières, plus courageuses, plus dignes d'un grand prêtre du Seigneur?

Son exorde consiste dans un mot qui exprime toute l'horreur de sa situation. *Malheur à moi!* Des phrases courtes, rapides, pressées, expriment tout ce qu'il sent; sa douleur et son indignation se manifestent dans le tableau qu'il trace de l'état de sa patrie; et quand il a terminé cette désolante peinture, il s'écrie : *A quoi donc nous sert-il de vivre?* et ces mots vont devenir le germe des plus énergiques résolutions. En vain l'envoyé du prince l'exhorte-t-il à se soumettre aux ordres du roi, pour son propre intérêt, pour celui de ses enfants et de son pays, loin de céder aux sollicitations des ennemis de son Dieu, il recueille ses forces, il élève la voix et s'écrie :

Quand l'univers entier se prosternerait aux pieds d'Antiochus, quand tous les enfants d'Israël oublieraient le culte de leurs pères pour se soumettre à ses ordres, mi mes enfants ni moi ne trahirons les lois de notre pays! Dieu nous entend; qu'il nous protége! Nous n'abandonnerons ni sa loi ni sa justice; nous n'obéirons point à ton maître: nous ne quitterons pas la voie où nous marchons; nous ne sacrifierons point à de vaines idoles (*Ibid.*, 19-21).

Il dit, appelle à lui ses généreux enfants et ses amis, et se retire sur les hauteurs, prêt à défendre, par la voie des armes, ce que les hommes ont de plus précieux : sa religion, sa patrie et sa famille.

C'est ici que commence cette suite de dévouements héroïques et surnaturels que la religion seule peut inspirer. C'est alors qu'on vit une mère, d'une résolution supérieure à la nature humaine, assister au supplice de ses enfants, et les encourager à braver la torture et la douleur plutôt que de trahir la foi de leurs ancêtres. On a souvent admiré ces intrépides Lacédémoniennes qui, après avoir armé leurs fils, leur disaient en leur remettant le bouclier : *Ou avec, ou dessus.* Mais elles n'avaient pas sous les yeux la mort de leurs fils; mais ces fils n'étaient pas destinés à périr dans les plus horribles supplices; mais le fanatisme de la gloire militaire et de l'amour de la patrie pouvait exalter l'âme de ces jeunes guerriers. Ici les victimes ont toute la timidité de la première jeunesse, et l'apprêt des tortures est de nature à porter dans leur âme et dans celle de leur mère les impressions les plus terribles; et cependant ils triomphent de tout, et ni les menaces, ni les caresses, ni l'aspect des supplices ne peuvent les détourner un instant de ce qu'ils doivent à Dieu. Il n'était guère possible qu'un si noble sujet n'excitât le génie de quelques-uns de nos poëtes. Les Machabées ont trouvé un interprète souvent digne d'eux, dans M. A. Guiraud; et s'il n'a pas obtenu un succès complet dans un sujet si beau, mais si difficile, il a su du moins puiser dans les Livres saints, et rendre en beaux vers les nobles sentiments qui donnent tant de prix à cet épisode de l'histoire des Israélites. Ainsi, plaçant Antiochus au milieu de ces scènes tragiques, il le représente exhortant l'aîné des sept frères à sauver sa famille, en lui donnant le premier l'exemple de la soumission aux volontés du prince.

Ephraïm, c'est le nom de cet aîné, est fils d'Onias, grand-prêtre de Jérusalem; il est déjà lui-même initié aux fonctions du sacerdoce. Sa mère et ses frères ont été amenés dans le palais d'Antiochus : l'autel des sacrifices est paré, l'encens est prêt; Antiochus se flatte que le jeune lévite, gagné par ses promesses, va trahir sa foi. Ephraïm s'avance en effet près de l'autel; mais près d'y monter, il élève la voix et dit :

Israël, lève-toi, que ma voix te réveille!
Ecoute, Antiochus, Lévi, prête l'oreille :
Je viens au nom du Ciel, pour la première fois,
Aux enfants de Jacob faire entendre ma voix;
Le roi m'a fait venir du fond du sanctuaire,
Et m'a dit : « C'est à toi de fléchir ma colère;
Viens porter à nos dieux un hommage éclatant.
Ephraïm, à leurs pieds la couronne t'attend.
Israël plus longtemps ne peut les méconnaître :
Il n'est de dieux pour lui que les dieux de son maître. »
Et moi, fils d'Onias, grand sacrificateur,
Qui garde comme lui les autels du Seigneur;
Moi qui du Dieu jaloux tiens les saintes bannières,
Qui sais d'Eléazar (1) les paroles dernières,
Instruit des volontés de la terre et du Ciel,
Voici ce que j'enseigne au peuple d'Israël :
Abjurez, il est temps, des craintes téméraires;
Soyez tous attentifs, et vous surtout, mes frères,
Compagnons d'Ephraïm, tournez sur moi vos yeux.
Où donc est votre encens? prêtres, où sont vos dieux?
Que leur nom soit maudit! que leur culte périsse!
(*Il renverse l'encens.*)
Aux dieux de l'étranger voilà mon sacrifice.
. . . . . .
Je leur rends aujourd'hui l'hommage qu'ils méritent.
D'un enfant de Lévi qu'as-tu donc espéré?
De l'encens pour tes dieux? son encens est sacré.

Mais le saint vieillard, rejetant toute espèce de dissimulation : Il serait indigne de mon âge, dit-il, *de recourir à de semblables artifices. Je tromperais les jeunes gens, qui s'imagineraient qu'Eléazar, à l'âge de quatre-vingt dix ans, aurait abandonné les lois de son pays; je laisserais une tache honteuse sur ma mémoire; et si je me délivrais momentanément des supplices des hommes, je ne pourrais néanmoins fuir la main du Tout-Puissant, ni pendant ma vie ni après ma mort. Je mourrai courageusement, et je paraîtrai digne de la vieillesse où je suis parvenu; je laisserai aux jeunes gens un exemple de fermeté, en souffrant, avec confiance et joie, une mort honorable, pour le culte sacré de nos lois.*

A peine eut-il achevé ces paroles, qu'on le traîna au supplice.

(1) Eléazar avait été la première victime du fanatisme d'Antiochus; voici de quelle manière l'Ecriture sainte nous trace l'histoire de son martyre, au chapitre VI du *IIe Livre des Machabées* :

Eléazar, l'un des premiers docteurs de la loi, était un vieillard d'un aspect vénérable. Les officiers d'Antiochus le pressaient de manger des viandes impures, et voulaient l'y contraindre en lui ouvrant la bouche de force.

Mais préférant une mort pleine de gloire à une vie criminelle, il alla volontairement, et de lui-même, au supplice. Touchés de compassion, quelques-uns de ses amis lui proposèrent de lui apporter des viandes dont il lui était permis de manger, et de feindre qu'il avait obéi au roi et mangé de celles qui avaient servi au sacrifice.

Que le peuple choisi se fasse enfin connaître !
Le tyran s'est trompé : Dieu seul est notre maître ;
Il a cru, l'insensé, que ma profane main
Honorerait le marbre, encenserait l'airain ;
Qu'aisément ébloui de sa fragile gloire,
De la gloire, ô Sion ! je perdrais la mémoire !
Je bénis son erreur qui vous a rassemblés,
Pour que tous mes desseins vous fussent révélés.
Peuples, Eléazar fut moins heureux, sans doute ;
Il périt en silence, et tout Juda m'écoute....
Et s'il laisse une vie exempte de remord,
Prêtre d'un jour, du moins, je vous laisse ma mort.

Ces vers sont loin sans doute de la justesse, de la pureté, de la noble élégance de ceux de Racine; mais ils expriment souvent avec succès les généreux sentiments des Machabées; on y retrouve cette hauteur de sentiments, ce caractère de fidélité qui distinguait le peuple hébreu. On s'attend bien qu'après l'action hardie que vient de commettre Ephraïm, il marche au supplice, il y vole plutôt; et toutes les tortures que le tyran s'apprête à lui faire subir, ne font qu'exalter davantage sa constance et sa foi.

Ici l'histoire a sur le poëte un avantage marqué. Elle nous montre la mère témoin du supplice de ses enfants; elle nous la montre s'associant à leurs généreux sentiments, soutenant leur courage, bénissant leur dévouement, et préparant à la mort le plus jeune et le plus tendrement chéri d'entre eux. Ce spectacle est déchirant; le poëte n'a pu nous le mettre sous les yeux; on peut en supporter le récit, on n'en soutiendrait pas la vue. Il a même cru devoir adoucir l'intrépidité de la mère, et faire quelque concession à la nature, en lui faisant verser des larmes, en demandant elle-même à ses enfants qu'ils soutinssent son courage dans une pareille épreuve. Mais en faisant ce sacrifice à la faiblesse de nos mœurs, le poëte a dû renoncer à l'un des plus beaux morceaux de ce sublime épisode. Quel discours que celui de la mère des Machabées à son dernier enfant, et quel courage surnaturel que celui de cet enfant!

Le roi, las de supplices, finit par engager cette femme héroïque à sauver cet enfant : mais elle ne peut le sauver qu'en lui faisant renier la foi de ses pères; elle feint de se rendre aux instances du tyran, et s'approchant de la victime :

Mon fils, lui dit-elle, *prends pitié de ta mère; je t'ai porté neuf mois dans mon sein, je t'ai nourri trois ans de mon lait; jusqu'à ce jour j'ai pris soin de ta faiblesse.*

Songe, mon fils, songe au Dieu de tes pères; ce ciel témoin de nos douleurs, cette terre où va se consommer ton sacrifice, tout est l'ouvrage de ses mains : c'est par lui que l'homme vit et respire. Oui, tu soutiendras avec fermeté l'aspect du supplice, tu partageras les souffrances de tes frères, et tu mourras digne de la pitié maternelle dont mon cœur a honoré leur glorieux trépas.

Elle parlait encore, et déjà le généreux enfant était prêt à accomplir sa cruelle destinée. *Qu'attendez-vous encore*, dit-il aux bourreaux. *Je n'obéirai point aux ordres du roi, mais aux lois que Moïse nous a données. Quant à vous* (se tournant vers le roi), *cruel auteur de tous les maux qui accablent les enfants d'Israël, vous n'échapperez pas à la main vengeresse du Seigneur. Si nous souffrons aujourd'hui, c'est le châtiment de nos péchés; ils ont excité le courroux de Dieu; mais sa colère est celle d'un père, il se réconciliera avec ses enfants.*

Mais vous, le plus scélérat et le plus abominable des hommes, ne vous flattez pas d'une vaine espérance, parce que dans l'excès de votre colère vous triomphez aujourd'hui de ses serviteurs. L'heure de ses jugements n'est pas encore arrivée; mais il voit tout, et rien n'échappe à sa justice. Si mes frères ont subi des douleurs de quelques heures, ils en ont maintenant reçu la récompense, et sont entrés dans l'alliance d'une vie éternelle. Mais le jugement de Dieu vous attend, et vous subirez la juste peine de votre orgueil.

Je vous abandonne ce corps, je fais le sacrifice de ma vie pour la défense des lois de mes pères, et je conjure le Tout-Puissant de rendre sa faveur à mon peuple, de réserver son courroux pour vous, et de vous contraindre, par les douleurs et les tortures, à confesser qu'il est le seul Dieu. Je meurs; mais mon trépas et celui de mes frères suffisent à la colère de Dieu, et les maux de ma patrie cesseront avec moi (*II Mach.*, VII, 27 38).

Ces généreuses paroles, ces discours prophétiques font d'autant plus d'effet, que c'est de la bouche d'un enfant qu'ils sortent. L'auteur pouvait les conserver dans sa tragédie, où ils eussent été vivement admirés; mais soit timidité, soit fausse combinaison, il a mieux aimé ne prêter au jeune Machabée que quelques mots, et laisser à sa mère la partie prophétique tout entière. Voici comment il l'a imitée :

Tu tomberas aussi, tu tomberas sans gloire,
Précipité, tremblant, de ton char de victoire.
Dieu signale à mes yeux tes horribles destins,
Et j'en frémis moi-même ; écoute : ils sont certains.
Aux cris de mes enfants, sa justice éternelle
Montre à l'ange de mort ta tête criminelle.
C'en est fait de ton règne, et tes jours sont passés,
Et les vers du cercueil, sous ta pourpre amassés,
Y réclament déjà leur pâture vivante !
Tu pâlis, roi timide, et ton cœur s'épouvante ;
Ecoute jusqu'au bout : je n'ai plus qu'un moment ;
Mais toi, tu dois mourir longtemps et lentement ;
Ta puissance finit ; et la nôtre commence.
Entends-tu la révolte armer un peuple immense ?
Le lion de Juda pousse des cris vainqueurs ;
Ephraïm expiré revit dans tous les cœurs.
Ce peuple a recueilli notre exemple suprême ;
Il se lève, il saisit ton sanglant diadème
Tremble ! je te maudis, et mon dernier adieu.
Te laisse palpitant entre les mains de Dieu.

Il y a dans ces vers du mouvement, de la force; mais ils sont inférieurs au simple texte de l'Ecriture. On voit ici le travail du poëte; on ne voit dans l'historien sacré que le langage de la religion, de la nature, et d'une inspiration si vraie, qu'elle n'a besoin d'aucun effort pour se manifester.

Après le martyre des sept jeunes Machabées, rien n'est plus attachant dans cette partie de l'histoire du peuple hébreu, que le courage héroïque et les admirables victoires

de Judas et de ses frères, qui donnèrent enfin la paix à Israël. La mort de ce grand homme plongea le peuple dans une douleur immense, et c'est l'expression de cette douleur qui a fourni à l'un de nos plus célèbres orateurs chrétiens cet admirable exorde de l'oraison funèbre du maréchal de Turenne : *Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israel?*

Judas, Simon, Eléazar, noms immortels, vous avez tout sacrifié pour rester fidèles aux lois de votre pays! ni les menaces des tyrans, ni la crainte des supplices, ni les promesses et les séductions de vos oppresseurs, n'ont pu ébranler votre foi, vous détourner de l'accomplissement de vos devoirs. Judas, Eléazar, vous avez péri en combattant glorieusement pour le salut d'Israël; mais vous avez laissé un frère qui a vengé votre mort, qui a vengé sa patrie, qui a vengé les autels du Dieu vivant; mais vos exploits, mais vos victoires, mais votre mort glorieuse seront l'objet éternel de l'admiration des hommes; et lorsqu'on lira dans les livres saints le récit de vos généreux efforts, de votre héroïque dévouement, le cœur palpitera du plus noble enthousiasme, on pleurera votre trépas avec tout le peuple de Dieu, et l'on répétera avec lui : Comment sont morts ces hommes puissants qui sauvaient le peuple d'Israël!

Après tant de meurtres, de ruines, de sang répandu sur les champs de bataille, l'esprit se repose avec plaisir sur des images plus douces, et l'on goûte mieux le bonheur dont on voit jouir le peuple hébreu sous le gouvernement de Simon, frère de Judas Machabée. Cette description est pleine de charmes :

Chacun cultivait alors sa terre en paix; le pays de Juda était couvert de blé, et les arbres de la campagne produisaient leurs fruits. Les vieillards étaient tous assis dans les places publiques et s'entretenaient de l'abondance des biens de la terre. Les jeunes hommes se paraient de vêtements magnifiques et d'habits de guerre.

Le souverain pontife distribuait des vivres dans les villes et en faisait des places d'armes très-fortes. Chacun se tenait assis sous sa vigne et son figuier, et nul n'était en état de leur donner de la crainte (*I Mach.*, XIV, 8-12).

Comment un peuple de mœurs si simples, qui ne demandait que le bonheur de cultiver ses champs, d'adorer Dieu suivant ses lois, qui n'aspirait à aucune conquête, éprouva-t-il tant d'infortunes? Ses divisions, l'ambition de ses voisins l'expliqueraient suffisamment, si l'Ecriture elle-même n'avait pris soin de nous en développer les causes.

Moïse et les prophètes ne nous laissent aucun doute à cet égard.

Vous avez passé, disait le suprême législateur des Hébreux, *vous avez passé au milieu des nations, vous avez vu leurs méprisables divinités, ces dieux de bois et de marbre, ces idoles d'or et d'argent.*

Loin de vous la pensée d'imiter leurs abominations; que jamais parmi vous aucun homme, aucune famille, aucune tribu ne se détourne du culte du Seigneur pour aller servir les dieux de ces nations. Que jamais de l'arbre d'Israël ne sorte une branche qui produise des fruits empoisonnés.

Les fléaux du Seigneur accableraient la terre où elle serait née; son zèle jaloux s'enflammerait, il maudirait cette contrée, il la réduirait en un sol aride et brûlant, où la main de l'homme ne répandrait plus de semence, où rien ne germerait, où l'œil n'apercevrait plus aucune trace de verdure.

A la vue de ses ruines, les races qui doivent naître de vous, et l'étranger qui viendrait de sa contrée lointaine, diraient :

Quels sont donc les crimes qui ont attiré sur cette terre la colère de Dieu? Pourquoi sa main vengeresse s'est-elle appesantie sur elle?

Et on leur répondrait : La colère de Dieu est tombée sur ces lieux criminels, parce qu'ils ont abandonné l'alliance que le Dieu de leurs pères avait faite avec eux, parce qu'ils ont suivi des dieux étrangers, et qu'ils les ont servis et adorés.

Le Seigneur, dans son indignation et sa fureur, a fait tomber sur leurs habitants tous les flots de sa malédiction, il les a arrachés de leur patrie, il les a dispersés sur une terre étrangère.

Nous ne quitterons pas cette glorieuse histoire des Machabées, sans rapporter quelques passages de leur panégyrique, par saint Grégoire de Nazianze. Cet éloge passe avec raison pour le chef-d'œuvre de ce grand orateur.

Voici de quelle manière le saint prélat représente les généreux martyrs marchant à la mort:

« En allant au supplice ils s'embrassaient, ils se serraient dans les bras les uns des autres ; c'était une fête de famille où ils se félicitaient mutuellement, comme après la fin d'un glorieux combat. Allons, frères, s'écriaient-ils, allons braver les supplices, marchons en diligence, saisissons l'instant où la fureur du tyran est à son comble, dans la crainte qu'elle ne se ralentisse. On apprête un banquet magnifique, gardons-nous d'y manquer. Il est beau de voir des frères habiter ensemble sous le même toit, s'asseoir à la même table, se couvrir l'un l'autre de leurs boucliers ; mais il est plus beau encore de les voir mourir tous ensemble pour la vérité. Soyons frères, et par notre naissance et par notre mort. Combattons tous comme un seul, et un seul comme tous. Eléazar, tends du haut du ciel la main à tes enfants ; et vous mère, accompagnez leurs pas. Jérusalem, ensevelis avec honneur tes martyrs, si toutefois les supplices laissent quelque chose de nous au tombeau ; publie le récit de notre mort ; montre à nos concitoyens, montre à la postérité le glorieux tombeau qu'a peuplé le sein d'une seule femme. »

Quel sublime tableau! quel héroïque dévouement! Le courage de la mère ne sera pas au-dessous de celui de ses enfants :

« Cette mère généreuse, la digne mère de ces nombreux et intrépides athlètes de la foi,

était agitée de deux sentiments bien différents : partagée entre la joie et la crainte, elle se réjouissait du courage de ses enfants et du spectacle qu'elle avait sous les yeux ; mais elle redoutait l'excès des tortures et l'issue du combat. Elle s'agitait autour de ses enfans, semblable à un oiseau qui, voyant un serpent ou quelque autre ennemi s'avancer vers ses petits, voltige autour d'eux, pousse des cris aigus, se jette au-devant de l'ennemi, et lui oppose tous ses efforts. Que ne fit-elle pas, que ne dit elle pas pour les encourager à la victoire ; elle recueillait avec avidité les gouttes de leur sang, rassemblait leurs membres déchirés, et adorait ces précieux restes. Elle ramassait l'un, livrait l'autre, et en préparait un troisième à la mort. Courage, leur criait-elle, courage mes braves athlètes, vous dont l'âme n'a point de corps sous le corps même dont elle est revêtue ; vous, les défenseurs de notre loi, de ma vieillesse, de cette ville qui vous a nourris, qui vous a élevés à cette sublime vertu ! Encore un instant, et la victoire est à nous, encore un instant, et je suis la plus heureuse de toutes les mères, et vous les plus heureux de tous les enfants. Vous regrettez peut-être votre mère, mais elle ne vous abandonnera pas, je vous le promets ; je ne suis pas assez ennemie de mes enfants pour ne pas les suivre.

« Lorsqu'ils eurent tous consommé leur martyre sous ses yeux, et que le nombre complet des victimes eut calmé ses inquiétudes, alors cette pieuse héroïne levant un front tout rayonnant de joie, comme un vainqueur des jeux olympiques, et tendant ses mains vers le ciel :

« Grâces te soient rendues, s'écria-t-elle d'une voix forte et éclatante, à toi, notre père céleste, à toi, loi sainte et adorable, qui as formé notre cœur ; à toi, notre père, intrépide Eléazar, qui as donné l'exemple à tes enfants ; je vous rends grâces à tous de ce que vous avez reçu les fruits de mon heureuse fécondité, et de ce que je suis devenue la plus vénérable de toutes les mères. Quelle vieillesse a jamais reçu plus d'honneurs et de consolations ! O mes enfants ! me voilà payée de tous mes soins, je vous ai vus combattre pour la vertu ; je vous ai vus recevoir tous la couronne. Je remercie le tyran de m'avoir réservée pour la dernière au fer de ses bourreaux, comme s'il eût voulu qu'après avoir contemplé cette lutte glorieuse et combattu dans chacun de mes enfants, j'expirasse enfin dans une pleine et entière sécurité, en voyant qu'aucune victime n'a manqué au sacrifice....

« Quel vœu me reste-t-il maintenant à former ? Tyran, réunis-moi à mes enfants ; cette journée sera plus glorieuse pour toi. En subissant toutes les tortures dans lesquelles ont expiré mes enfants, j'aurai la consolation de joindre aux débris sanglants de leurs corps ces membres flétris par la vieillesse. Si je ne puis obtenir cette grâce, que du moins ma cendre soit mêlée à leurs cendres ; qu'un même tombeau reçoive la mère et les enfants. Tyran, n'envie pas à ceux qui ont montré la même vertu, la faveur d'un même sépulcre. »

J.-B. Salgues.

MAGNIFICENCE DE L'UNIVERS.

Vous avez compris, Ariste, et peut-être même oublié, que l'Etre infiniment parfait, quoique suffisant à lui-même, a pu prendre le dessein de former cet univers ; qu'il l'a créé pour lui, pour sa propre gloire ; qu'il a mis Jésus-Christ à la tête de son ouvrage, à l'entrée de ses desseins ou de ses vices, afin que tout fût divin ; qu'il n'a pas dû entreprendre l'ouvrage le plus parfait qui fût possible, mais seulement le plus parfait qui pût être produit par les voies les plus sages ou les plus divines ; de sorte que tout autre ouvrage produit par toute autre voie, ne puisse exprimer plus exactement les perfections que Dieu possède, et qu'il se glorifie de posséder. Voilà donc, pour ainsi dire, le Créateur prêt à sortir hors de lui-même, hors de son sanctuaire éternel ; prêt à se mettre en marche par la production des créatures. Voyons quelque chose de sa magnificence dans son ouvrage : mais suivons-le de près dans les démarches majestueuses de sa conduite ordinaire.

Pour sa magnificence dans son ouvrage, elle y éclate de toutes parts. De quelque côté qu'on jette les yeux dans l'univers, on y voit une profusion de prodiges. Et si nous cessons de les admirer c'est assurément que nous cessons de les considérer avec l'attention qu'ils méritent. Car les astronomes qui mesurent la grandeur des astres, et qui voudraient bien savoir le nombre des étoiles, sont d'autant plus surpris d'admiration, qu'ils deviennent plus savants. Autrefois le soleil leur paraissait grand comme le Péloponèse ; mais aujourd'hui les plus habiles le trouvent un million de fois plus grand que la terre. Les anciens ne comptaient que mille vingt-deux étoiles : mais personne aujourd'hui n'ose les compter. Dieu même nous avait dit autrefois que nul homme n'en saurait jamais le nombre : mais l'invention des télescopes nous force bien maintenant à reconnaître que les catalogues que nous en avons sont fort imparfaits. Ils ne contiennent que celles qu'on découvre sans lunettes ; et c'est assurément le plus petit nombre. Je crois même qu'il y en a beaucoup plus qu'on ne découvrira jamais, qu'il n'y en a de visibles par les meilleurs télescopes : et cependant il y a bien de l'apparence qu'une fort grande partie de ces étoiles ne le cède point, ni en grandeur, ni en majesté, à ce vaste corps qui nous paraît ici-bas le plus lumineux et le plus beau. Que Dieu est donc grand dans les cieux ! qu'il est élevé dans leur profondeur ! qu'il est magnifique dans leur éclat ! qu'il est sage, qu'il est puissant dans leurs mouvements réglés !

Mais, Ariste, quittons le grand. Notre imagination se perd dans ces espaces immenses, que nous n'oserions limiter, et que nous craignons de laisser sans bornes. Com-

bien d'ouvrages admirables sur la terre que nous habitons, sur ce point imperceptible à ceux qui ne mesurent que les corps célestes ! Mais cette terre, que messieurs les astronomes comptent pour rien, est encore trop vaste pour moi : je me renferme dans votre parc. Que d'animaux, que d'oiseaux, que d'insectes, que de plantes, que de fleurs et que de fruits !

L'autre jour que j'étais couché à l'ombre, je m'avisai de remarquer la variété des herbes et des petits animaux que je trouvai sous mes yeux. Je comptai, sans changer de place, plus de vingt sortes d'insectes dans un fort petit espace, et pour le moins autant de diverses plantes, je pris un de ces insectes, dont je ne sais point le nom, et peut-être n'en a-t-il point ; car les hommes qui donnent divers noms, et souvent de trop magnifiques, à tout ce qui sort de leurs mains, ne croient pas seulement devoir nommer les ouvrages du Créateur qu'ils ne savent point admirer. Je pris, dis-je, un de ces insectes, je le considérai attentivement ; et je ne crains point de vous dire de lui ce que Jésus-Christ assure des lis champêtres, que Salomon dans toute sa gloire n'avait point de si magnifiques ornements. Après que j'eus admiré quelque temps cette petite créature si injustement méprisée, et même si indignement et si cruellement traitée par les autres animaux, à qui apparemment elle sert de pâture, je me mis à lire un livre que j'avais sur moi, et j'y trouvai une chose fort étonnante : c'est qu'il y a dans le monde un nombre infini d'insectes pour le moins un million de fois plus petits que celui que je venais de considérer, cinquante mille fois plus petits qu'un de grain sable. MALEBRANCHE.

MALHEUR DE L'HOMME MONDAIN.

La preuve qu'un homme mondain n'est pas heureux, c'est qu'il cherche son bonheur hors de lui. Que de divertissements ! combien de plaisirs différents ! etc. Un homme de bien trouve son plaisir en lui-même ; non dans les spectacles du monde, mais dans la contemplation des grandeurs de la religion. Il n'y a point de paix pour les impies, dit le Seigneur par la bouche du prophète Isaïe : *Non est pax impiis, dicit Dominus* (*Isa.* LVII, 21). Ce prophète était dans une cour, dit saint Augustin ; il voyait les uns, enflés de leur pouvoir, ne connaître que la félicité présente ; les autres, délivrés de la contrainte de Dieu, ne vouloir relever que d'eux-mêmes : cependant il prononce, de la part de Dieu, qu'il n'y a point de véritable paix, et par conséquent point de solide bonheur pour les impies ; ils semblent être contents, et ne le sont pas : les justes, au contraire, semblent être tristes, mais leur tristesse est comme un songe qui se dissipe bien vite.

Dans les gens de bien la tranquillité de l'âme et le repos de la conscience sont peints jusques sur leur visage ; et cette félicité secrète et intérieure, qui est le fruit de leur résignation, ils ne voudraient pas l'échanger pour un siècle de félicité charnelle : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum*, disait David (*Psal.* XLI, 3). Quoique les justes soient destinés à souffrir, les mondains ne le sont pas moins ; et, comparaison faite de la peine des uns avec la peine des autres, vous trouverez qu'il n'y a point d'autre différence entre eux, sinon que les justes sont plus heureux mille fois que les mondains ; que ceux-ci n'ont que le poids de leur croix, et n'en ont pas les soulagements ; les consolations spirituelles, qui sont les seules véritables et solides, leur manquent ; et ce qui les fera mourir de déplaisir devant le tribunal de Dieu, c'est qu'ils connaîtront que ces tourments des pécheurs et ces mortifications forcées auraient suffi pour leur gagner l'éternité ; qu'il y en avait assez pour faire un saint ; qu'ils se sont perdus par cela même qui aurait pu les sauver ; que ce qui leur aurait coûté un bonheur court et imaginaire aurait pu leur valoir une gloire éternelle et solide ; qu'ils ont souffert plus qu'il n'en fallait pour plaire à Dieu, si un autre motif eût animé leurs peines et leurs souffrances.

Le monde oppose à cet avenir invisible, dont le juste nourrit sa foi, les délices du moment présent ; à la félicité de l'esprit la félicité des sens. C'est un charme qui ôte le discernement aux mondains, et qui leur fait paraître frivole ce qui est solide, et solide ce qui est frivole. Cette fausse lueur se dissipera bientôt parce qu'enfin la figure du monde passe comme une vapeur : détrompons-nous une bonne fois de ces ensorcellements de la vanité ; et pour fermer la bouche aux mondains, faisons-leur sentir que les biens du monde sont eux-mêmes presque tous des biens en apparence, et comme placés dans les mains de l'avenir. Ces agitations, ces brigues, ces prétentions, ces soins pour s'avancer en sont la punition : ce dégoût des biens qu'on possède, cette avidité continuelle pour ceux qu'on ne possède pas, ne nous font-ils pas travailler au hasard ? et combien de fois le monde n'a-t-il pas trompé les espérances les mieux établies ? Dieu est infaillible dans ses promesses, et ses promesses sont établies sur le sang de Jésus-Christ même son Fils unique, sur sa justice et son équité, sur sa puissance et sur sa miséricorde. Y a-t-il donc moins de sagesse à servir Dieu qu'à servir un homme mortel qui se rit de votre servitude ; qui tantôt veut faire pour vous ce qu'il ne peut pas, et tantôt ne veut pas ce qu'il peut faire ; qui croit que vous êtes assez récompensé de le servir ?

La gloire mondaine a la vertu de donner des forces, de changer la nature des choses, de faire des plaisirs des difficultés ; mais quand les hommes de qui je parle jouiraient d'un repos entier, et qu'ils seraient véritablement heureux pendant le temps de leur vie, sans aucun mélange de chagrin et d'inquiétude ; quand le monde leur donnerait tout ce qu'ils peuvent désirer et que leur

vie serait un cours paisible de bons et d'agréables jours, et les comblerait de tous les avantages de la fortune, je leur dirais encore avec saint Augustin : Vous êtes à plaindre, et pas à estimer ; votre fausse félicité est une véritable misère; vous jouissez dans ce monde des biens que Dieu vous laisse pour vous amuser, vous êtes des victimes de la justice de Dieu, que Dieu engraisse pour les perdre. C'est la part que Dieu vous laisse; vous avez reçu les biens en votre vie : *Recepisti bona in vita tua* (*Luc.* XVI, 25); qu'avez-vous à attendre dans l'autre? FLÉCHIER.

MALHEURS

QUI PROVIENNENT DES SYSTÈMES IMPIES.

Quels fruits espère-t-on retirer de ces propos légers qu'on se permet sur les matières les plus respectables? On y sourit quelquefois par une mauvaise habitude ou par une lâche complaisance; mais, en général, ils affligent les gens sensés, et ne sont applaudis que par les esprits superficiels. Les déclamations indécentes contre la religion ne se bornent pas à troubler l'ordre de la société, elles peuvent jeter encore une sorte de désespoir dans le cœur des malheureux.... Je ne parle pas ici comme théologien, mais j'en appelle aux cœurs sensibles, et je leur demande si ce n'est pas une barbarie atroce que de vouloir persuader aux malheureux qu'ils étaient destinés, en naissant, à être gratuitement les victimes de la douleur, et que, n'ayant plus aucune ressource du côté de la terre, ils ne doivent pas même en attendre du ciel.

Ne croyez pas néanmoins que tous ceux qui parlent ou qui écrivent contre la religion, aient prévu ces conséquences. Les uns agissent par légèreté ou par attachement à de faux principes; les autres cherchent des partisans qui les soutiennent contre leurs doutes ou leurs remords. Il en est enfin en qui tous les sentiments paraissent éteints, et dont l'âme a contracté une sorte de dureté et d'anéantissement. Tous affichent une vertu qu'il ne faut pas toujours examiner avec scrupule. En effet, est-on essentiellement vertueux, désire-t-on que les autres le soient, lorsqu'on s'acharne avec tant de fureur contre une religion qui ne reconnaît, ne respire, ne récompense que la vertu ; lorsqu'on n'admet qu'une probité appuyée sur des principes humains, qu'on nous permet aussi de regarder comme des préjugés de l'éducation?

La religion chrétienne est le plus beau système de morale et de bonheur. Elle enrichit l'âme de toutes les vertus et lui procure cette paix douce, profonde, inaltérable; cette paix que le monde ne peut ni donner ni ôter, qu'il ne connaît même pas; cette paix enfin, qui nous rend amis des autres et de nous-mêmes.

BARTHÉLEMY (1), *Œuvres diverses.*

(1) L'un des écrivains les plus estimables du XVIII^e^ siècle. Son *Voyage du jeune Anacharsis* est, à quelques erreurs près un des beaux monuments de l'époque. (Fr. P.)

MARIAGE (LE).

Le mariage a été institué dès l'origine du genre humain, avant sa corruption, et dans la parfaite innocence du paradis terrestre. Jésus-Christ a voulu le sanctifier par sa présence aux noces de Cana, où il fit son premier miracle. Il a voulu répandre, par ce sacrement, une bénédiction abondante sur la source de notre naissance.

Le lien du mariage rend les deux personnes inséparables, et la mort seule peut rompre ce lien. L'Esprit de Dieu l'a réglé ainsi pour le bien des hommes, afin de réprimer l'inconstance et la confusion qui troubleraient l'ordre des familles et la stabilité nécessaire pour l'éducation des enfants... Ce joug perpétuel est difficile à supporter pour la plupart des hommes légers, inquiets et remplis de défauts. Chacune des deux personnes a ses imperfections; les naturels sont tout opposés; les hommes sont souvent presque incompréhensibles : à la longue, la complaisance s'use ; on se lasse l'un l'autre dans cette nécessité d'être presque toujours ensemble et d'agir, en toutes choses, de concert. Il faut une grande grâce et une grande fidélité à la grâce reçue, pour porter patiemment ce joug.

Vous, époux, aimez votre épouse comme Jésus-Christ a aimé son Eglise, qu'il a lavée de son sang et qui est l'objet de ses complaisances. Chérissez, chérissez votre épouse comme un autre vous-même, puisque par le mariage les deux personnes n'en font plus qu'une.

Et vous, épouse, aimez et honorez votre époux comme l'Eglise aime et honore Jésus-Christ, son époux ; obéissez-lui, selon Dieu, comme à votre chef, comme à celui qui vous représente Dieu sur la terre; tâchez de mériter sa confiance par votre douceur, par votre complaisance, par votre modestie, par votre soin pour le soulager.... Soyez-vous inviolablement fidèles l'un à l'autre et évitez avec précaution, tous deux, jusqu'aux plus légers ombrages qui pourraient altérer la confiance dans cette sainte union.

FÉNELON.

MARIE, MERE DE DIEU.

SERMON PRÊCHÉ LE JOUR DE L'ASSOMPTION.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum ? (*Cant.* VIII, 5.)

Qui est celle-ci qui s'élève du désert, pleine de délices, appuyée sur son bien-aimé ?

Il y a un enchaînement admirable entre les mystères du christianisme, et celui que nous célébrons a une liaison particulière avec l'incarnation du Verbe éternel. Car si la divine Marie a reçu autrefois le Sauveur Jésus, il est juste que le Sauveur reçoive à son tour l'heureuse Marie; et, n'ayant pas dédaigné de descendre en elle, il doit ensuite l'élever à soi, pour la faire entrer dans sa

gloire. Il ne faut donc pas s'étonner, mes sœurs, si la bienheureuse Marie ressuscite avec tant d'éclat, ni si elle triomphe avec tant de pompe. Jésus, à qui cette Vierge a donné la vie, la lui rend aujourd'hui par reconnaissance : et comme il appartient à un Dieu de se montrer toujours le plus magnifique, quoiqu'il n'ait reçu qu'une vie mortelle, il est digne de sa grandeur de lui en donner en échange une glorieuse. Ainsi ces deux mystères sont liés ensemble ; et afin qu'il y ait un plus grand rapport, les anges interviennent dans l'un et dans l'autre, et se réjouissent aujourd'hui, avec Marie, de voir une si belle suite du mystère qu'ils ont annoncé. Joignons-nous, mes très-chères sœurs, à cette pompe sacrée : mêlons nos voix à celles des anges, pour louer la divine Vierge ; et de peur de ravilir leurs divins cantiques par des paroles humaines, faisons retentir jusqu'au ciel celles qu'un ange même en a apportées : *Ave, Maria.*

Le ciel, aussi bien que la terre, a ses solennités et ses triomphes, ses cérémonies et ses jours d'entrée, ses magnificences et ses spectacles ; ou plutôt la terre usurpe ces noms, pour donner quelque éclat à ses vaines pompes : mais les choses ne s'en trouvent véritablement dans toute leur force, que dans les fêtes augustes de notre céleste patrie, la sainte et triomphante Jérusalem. Parmi ces solennités glorieuses, qui ont réjoui les saints anges et tous les esprits bienheureux, vous n'ignorez pas, mes sœurs, que celle que nous célébrons est l'une des plus illustres, et que sans doute l'exaltation de la sainte Vierge dans le trône que son Fils lui a destiné, doit faire l'un des plus beaux jours de l'éternité ; si toutefois nous pouvons distinguer des jours dans cette éternité toujours permanente.

Pour vous expliquer les magnificences de cette célèbre entrée, je pourrais vous représenter le concours, les acclamations, les cantiques de réjouissance de tous les ordres des anges, et de toute la cour céleste : je pourrais encore m'élever plus haut, et vous faire voir la divine Vierge présentée par son divin Fils devant le trône du Père, pour y recevoir de sa main une couronne de gloire immortelle ; spectacle vraiment auguste, et qui ravit en admiration le ciel et la terre. Mais tout ce divin appareil passe de trop loin nos intelligences : et d'ailleurs comme le ministère que j'exerce m'oblige, en vous étalant des grandeurs, de vous chercher aussi des exemples, je me propose, mes sœurs, de vous faire paraître l'heureuse Marie, suivie seulement de ses vertus, et toute resplendissante d'une suite si glorieuse. En effet, les vertus de cette Princesse, c'est ce qu'il y a de plus digne d'être regardé dans son entrée. Ses vertus en ont fait les préparatifs, ses vertus en font tout l'éclat, ses vertus en font la perfection. C'est ce que ce discours vous fera connaître ; et afin que vous voyiez les choses plus distinctement, voici l'ordre que je me propose.

Pour faire entrer Marie dans sa gloire, il fallait la dépouiller, avant toutes choses, de cette misérable mortalité, comme d'un habit étranger : ensuite il a fallu parer son corps et son âme de l'immortalité glorieuse, comme d'un manteau royal et d'une robe triomphante : enfin dans ce superbe appareil, il la fallait placer dans son trône, au-dessus des chérubins et des séraphins, et de toutes les créatures. C'est tout le mystère de cette journée ; et je trouve que trois vertus de cette Princesse ont accompli tout ce grand ouvrage. S'il faut la tirer de ce corps de mort, l'amour divin fera cet office. La sainte virginité, toute pure et tout éclatante, est capable de répandre jusque sur sa chair la lumière d'immortalité, ainsi qu'une robe céleste : et après que ces deux vertus auront fait, en cette sorte, les préparatifs de cette entrée (5) magnifique, l'humilité toute-puissante achèvera la cérémonie, en la plaçant dans son trône, pour y être révérée éternellement par les hommes et par les anges. C'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans la suite de ce discours, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

La nature et la grâce concourent à établir immuablement la nécessité de mourir. C'est une loi de la nature, que tout ce qui est mortel doit le tribut à la mort ; et la grâce n'a pas exempté les hommes de cette commune nécessité ; parce que le Fils de Dieu s'étant proposé de ruiner la mort par la mort même, il a posé cette loi, qu'il faut passer par ses mains pour en échapper, qu'il faut entrer au tombeau pour en renaître ; et enfin qu'il faut mourir une fois, pour dépouiller entièrement la mortalité. Ainsi cette pompe sacrée, que je dois aujourd'hui vous représenter, a dû prendre son commencement dans le trépas de la sainte Vierge. Et c'est une partie nécessaire du triomphe de cette Reine, de subir la loi de la mort, pour laisser entre ses bras et dans son sein même, tout ce qu'elle avait de mortel.

Mais ne nous persuadons pas qu'en subissant cette loi commune, elle ait dû aussi la subir d'une façon ordinaire. Tout est surnaturel en Marie : un miracle lui a donné Jésus-Christ ; un miracle lui doit rendre ce Fils bien-aimé ; et sa vie, pleine de merveilles, a dû enfin être terminée par une mort toute divine. Mais quel sera le principe de cette mort admirable et surnaturelle ? Chrétiens, ce sera l'amour maternel ; l'amour divin fera cet ouvrage : c'est lui qui enlèvera l'âme de Marie, et qui, rompant les liens du corps, qui l'empêchent de joindre son Fils Jésus, réunira dans le ciel ce qui ne peut aussi bien être séparé sans une extrême violence. Pour bien entendre un si grand mystère, il nous faut concevoir, avant toutes choses, selon notre médiocrité, quelle est la nature de l'amour de la sainte Vierge, quelle est sa cause, quels sont ses transports, de quels traits il se sert, et quelles blessures il imprime au cœur.

Un saint évêque (1) nous a donné une grande idée de cet amour maternel, lorsqu'il a dit ces beaux mots : Pour former l'amour de Marie, deux amours se sont jointes en un : *Duæ dilectiones in unam convenerant, et ex duobus amoribus factus est amor unus* (*De Laudib. B. Virg. Homil. V. Biblioth. PP t.* XX. *Edit. Lugd. p.* 1272). Dites-moi, je vous prie, quel est ce mystère, que veut dire l'enchaînement de ces deux amours ? Il l'explique par les paroles suivantes : C'est, dit-il, que la sainte Vierge rendait à son Fils l'amour qu'elle devait à un Dieu, et qu'elle rendait aussi à son Dieu l'amour qu'elle devait à un Fils : *Cum Virgo mater Filio divinitatis amorem infunderet, et in Deo amorem nato exhiberet.* Si vous entendez ces paroles, vous verrez qu'on ne pouvait rien penser de plus grand, ni de plus fort, ni de plus sublime, pour exprimer l'amour de la sainte Vierge : car ce saint évêque veut dire que la nature et la grâce concourent ensemble, pour faire, dans le cœur de Marie, des impressions plus profondes. Il n'est rien de plus fort ni de plus pressant que l'amour que la nature donne pour un fils, et que celui que la grâce donne pour un Dieu. Ces deux amours sont deux abîmes, dont l'on ne peut pénétrer le fond, ni comprendre toute l'étendue. Mais ici nous pouvons dire avec le Psalmiste : *Abyssus abyssum invocat* (*Psal.* XLI, 8) : Un abîme appelle un autre abîme, puisque pour former l'amour de la sainte Vierge il a fallu y mêler ensemble tout ce que la nature a de plus tendre, et la grâce de plus efficace. La nature a dû s'y trouver ; parce que cet amour embrassait un Fils : la grâce a dû y agir ; parce que cet amour regardait un Dieu : *Abyssus.* Mais ce qui passe l'imagination, c'est que la nature et la grâce ordinaire n'y suffisent pas ; parce qu'il n'appartient pas à la nature de trouver un Fils dans un Dieu, et que la grâce, du moins ordinaire, ne peut faire aimer un Dieu dans un Fils : il faut donc nécessairement s'élever plus haut.

Permettez-moi, chrétiens, de porter aujourd'hui mes pensées au-dessus de la nature et de la grâce, et de chercher la source de cet amour dans le sein même du Père éternel (*Luc.*, I, 35). Je m'y sens obligé par cette raison, c'est que le divin Fils dont Marie est mère, lui est commun avec Dieu (*S. Bernard. Serm.* II *in Annunt. B. Mar., tom.* I, *pag.* 977). Ce qui naîtra de vous, lui dit l'ange, sera appelé Fils de Dieu. Ainsi elle est unie avec Dieu le Père, en devenant la mère de son Fils unique, Qui ne lui est commun qu'avec le Père éternel, dans la manière dont elle l'engendre : *Cum eo solo tibi est generatio ista communis.*

Mais montons encore plus haut ; voyons d'où lui vient cet honneur, et comment elle a engendré le vrai Fils de Dieu (*Luc., ibid.*). Vous jugez aisément, mes sœurs, que ce n'est pas par sa fécondité naturelle, qui ne pouvait engendrer qu'un homme : si bien que pour la rendre capable d'engendrer un Dieu, il a fallu, dit l'Evangéliste, que le Très-Haut la couvrît de sa vertu ; c'est-à-dire, qu'il étendît sur elle sa fécondité : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi.* C'est en cette sorte, mes sœurs, que Marie est associée à la génération éternelle.

Mais ce Dieu, qui a bien voulu lui donner son Fils, lui communiquer sa vertu, répandre sur elle sa fécondité, pour achever son ouvrage, a dû aussi faire couler dans son chaste sein quelque rayon ou quelque étincelle de l'amour qu'il a pour ce Fils unique, qui est la splendeur de sa gloire et la vive image de sa substance. C'est de là qu'est né l'amour de Marie : il s'est fait une effusion du cœur de Dieu dans le sien ; et l'amour qu'elle a pour son Fils lui est donné de la même source qui lui a donné son Fils même. Après cette mystérieuse communication, que direz-vous, ô raison humaine ? Prétendrez-vous pouvoir comprendre l'union de Marie avec Jésus-Christ ? car elle tient quelque chose de cette parfaite unité qui est entre le Père et le Fils. N'entreprenez pas non plus d'expliquer quel est cet amour maternel, qui vient d'une source si haute, et qui n'est qu'un écoulement de l'amour du Père pour son Fils unique ; que si vous n'êtes pas capable d'entendre ni sa force ni sa véhémence, croirez-vous pouvoir vous représenter et ses mouvements et ses transports ? chrétiens, il n'est pas possible ; et tout ce que nous pouvons entendre, c'est qu'il n'y eut jamais de si grand effort, que celui que faisait Marie pour se réunir à Jésus, ni jamais de violence pareille à celle que souffrait son cœur dans cette désunion.

Après la triomphante ascension du Sauveur Jésus, et la descente tant promise de l'Esprit de Dieu, vous n'ignorez pas que la très-heureuse Marie demeura encore assez longtemps sur la terre. De vous dire quelles étaient ses occupations, et quels ses mérites pendant son pèlerinage, je n'estime pas que ce soit une chose que les hommes doivent entreprendre. Si aimer Jésus, si être aimé de Jésus, ce sont deux choses qui attirent les divines bénédictions sur les âmes, quel abîme de grâces n'avait point, pour ainsi dire, inondé celle de Marie ? Qui pourrait décrire l'impétuosité de cet amour mutuel, à laquelle concourait tout ce que la nature a de tendre, tout ce que la grâce a d'efficace ? Jésus ne se lassait jamais de se voir aimé de sa mère : cette sainte mère ne croyait jamais avoir assez d'amour pour cet unique et ce bien-aimé ; elle ne demandait autre grâce à son Fils, sinon de l'aimer, et cela même attirait sur elle de nouvelles grâces.

Il est certain, chrétiens, nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de tous ces miracles ; mais de concevoir quelle était l'ardeur, quelle la véhémence de ces torrents de flammes, qui de Jésus allaient déborder sur Marie, et de Marie retournaient conti-

(1) Amédée, évêque de Lausanne, qui vivait dans le douzième siècle, et que ses vertus rendirent encore plus recommandable que son illustre naissance.

nuellement à Jésus ; croyez-moi, les séraphins, tout brûlants qu'ils sont, ne le peuvent faire. Mesurez, si vous pouvez, à son amour la sainte impatience qu'elle avait d'être réunie à son Fils. Parce que le Fils de Dieu ne désirait rien tant que ce baptême sanglant qui devait laver nos iniquités, il se sentait pressé en soi-même d'une manière incroyable, jusqu'à ce qu'il fût accompli (*Luc.*, XII, 50). Quoi ! il aurait eu une telle impatience de mourir pour nous, et sa mère n'en aurait point eu de vivre avec lui ? Si le grand apôtre saint Paul (1) veut rompre incontinent les liens du corps, pour aller chercher son Maître à la droite de son Père (*Phil.*, I, 21, 23), quelle devait être l'émotion du sang maternel ? Le jeune Tobie, pour une absence d'un an, perce le cœur de sa mère d'inconsolables douleurs. Quelle différence entre Jésus et Tobie ! et quels regrets la Vierge (ne ressentait-elle pas, de se voir si longtemps séparée d'un Fils qu'elle aimait uniquement) ! Quoi ! disait-elle quand elle voyait quelque fidèle partir de ce monde, par exemple saint Etienne, et ainsi des autres ; quoi ! mon Fils, à quoi me réservez-vous désormais, et pourquoi me laissez-vous ici la dernière ? S'il ne faut que du sang pour m'ouvrir les portes du ciel, vous qui avez voulu que votre corps fût formé du mien, vous savez bien qu'il est prêt à être répandu pour votre service. J'ai vu dans le temple ce saint vieillard Siméon, après vous avoir amoureusement embrassé, ne demander autre chose que de quitter bientôt cette vie ; tant il est doux de jouir même un moment de votre présence ; et moi, je ne souhaiterais point de mourir bientôt, pour vous aller embrasser au saint trône de votre gloire ? Après m'avoir amenée au pied de votre croix pour vous voir mourir, comment me refusez-vous si longtemps de vous voir régner ? Laissez, laissez seulement agir mon amour ; il aura bientôt désuni mon âme de ce corps mortel, pour me transporter à vous, en qui seul je vis.

Si vous m'en croyez, âmes saintes, vous ne travaillerez pas vos esprits à chercher d'autre cause de sa mort. Cet amour étant si ardent, si fort et si enflammé, il ne poussait pas un seul soupir qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel ; il ne formait pas un regret qui ne dût en troubler toute l'harmonie ; il n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer avec soi l'âme de Marie. Ah ! je vous ai dit, chrétiens, que la mort de Marie est miraculeuse ; je change maintenant de discours : tellement que la mort n'est pas le miracle ; c'en est plutôt la cessation : le miracle continuel, c'était que Marie pût vivre séparée de son bien-aimé.

Mais pourrai-je vous dire comment a fini ce miracle, et de quelle sorte il est arrivé que l'amour lui ait donné le coup de la mort ? Est-ce quelque désir plus enflammé, est-ce quelque mouvement plus actif, est-ce quelque transport plus violent qui est venu détacher cette âme ? S'il m'est permis, chrétiens, de vous dire ce que je pense, j'attribue ce dernier effet, non point à des mouvements extraordinaires, mais à la seule perfection de l'amour de la sainte Vierge. Car comme ce divin amour régnait dans son cœur sans aucun obstacle, et occupait toutes ses pensées, il allait de jour en jour s'augmentant par son action, se perfectionnant par ses désirs, se multipliant par soi-même : de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours, à une telle perfection, que la terre n'était plus capable de le contenir. Va, mon fils, disait ce roi Grec ; étends bien loin tes conquêtes : mon royaume est trop petit pour te renfermer (*Supplem. in Q. Curt. lib.* I). O amour de la sainte Vierge, ta perfection est trop éminente ; tu ne peux plus tenir dans un corps mortel ; ton feu pousse des flammes trop vives, pour pouvoir être couvert sous cette cendre. Va briller dans l'éternité ; va brûler devant la face de Dieu ; va te perdre dans son sein immense, qui seul est capable de te contenir. Alors la divine Vierge rendit, sans peine et sans violence, sa sainte et bienheureuse âme entre les mains de son Fils. Il ne fut pas nécessaire que son amour s'efforçât par des mouvements extraordinaires. Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr ; comme une flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre : ainsi fut cueillie cette âme bénite, pour être tout d'un coup transportée au ciel : ainsi mourut la divine Vierge par un élan de l'amour divin ; son âme fut portée au ciel sur une nuée de désirs sacrés. Et c'est ce qui fait dire aux saints anges : Qui est celle-ci, qui s'élève comme la fumée odoriférante d'une composition de myrrhe et d'encens ? *Quæ est ista, quæ ascendit sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris* (*Cant.*, III, 6) ? Belle et excellente comparaison, qui nous explique admirablement la manière de cette mort heureuse et tranquille. Cette fumée odoriférante, que nous voyons s'élever d'une composition de parfums, n'en est pas arrachée par force, ni poussée dehors avec violence : une chaleur douce et tempérée la détache délicatement, et la tourne en vapeur subtile, qui s'élève comme d'elle-même. C'est ainsi que l'âme de la sainte Vierge a été séparée du corps : on n'en a pas ébranlé tous les fondements par une secousse violente ; une divine chaleur l'a détachée doucement du corps, et l'a élevée à son bien-aimé, sur une nuée de saints désirs. C'est son chariot de triomphe ; c'est l'amour, comme vous voyez, qui l'a lui-même construit de ses propres mains.

Apprenons de là, chrétiens, à désirer Jésus-Christ, puisqu'il est infiniment désirable. Mais, qui vous désire, ô Jésus ? Pourrai-je bien trouver dans cette audience un cœur qui soupire après vous, et à qui ce corps soit à charge ? Mes sœurs, ces chastes désirs se trouvent rarement dans le monde ; et une marque bien évidente qu'on désire peu Jésus-Christ, c'est le repos que l'on sent dans la jouissance des biens de la terre. Lorsque la fortune vous rit, et que vous avez tout ensemble les richesses pour fournir aux

plaisirs, et la santé pour les goûter à votre aise, en vérité, chrétiens, souhaitez-vous un autre paradis ; vous imaginez-vous un autre bonheur? Si vous laissez parler votre cœur, il vous dira qu'il se trouve bien, et qu'il se contente d'une telle vie. Dans cette disposition, je ne crains pas de vous assurer que vous n'êtes pas chrétiens : et si vous voulez mériter ce titre, savez-vous ce qu'il vous faut faire? Il faut que vous croyiez que tout vous manque, lorsque le monde croit que tout vous abonde ; il faut que vous gémissiez parmi tout ce qui plaît à la nature, et que vous n'espériez jamais de repos que lorsque vous serez avec Jésus-Christ. Autrement, voici un beau mot de saint Augustin : Si vous ne gémissez pas comme voyageurs, vous ne vous réjouirez pas comme citoyens: *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis* (*Enar. in Ps.* CXLVIII, *n.* 4, *t.* IV, *pag.* 1675). C'est-à-dire, que vous ne serez jamais habitants du ciel, parce que vous avez voulu l'être de la terre : refusant le travail du voyage, vous n'aurez pas le repos de la patrie; et vous arrêtant où il faut marcher, vous n'arriverez pas où il faut parvenir. C'est pourquoi Marie a toujours gémi en se souvenant de Sion ; son cœur n'avait point de paix, éloigné de son bien-aimé. Enfin ses désirs l'ont conduite à lui, en lui donnant une heureuse mort. Mais elle ne demeurera pas longtemps dans son ombre, et la sainte virginité attirera bientôt sur son corps une influence de vie ; c'est le second point de ce discours.

SECOND POINT

Le corps sacré de Marie, le trône de la chasteté, le temple de la sagesse incarnée, l'organe du Saint-Esprit, et le siége de la vertu du Très-Haut, n'a pas dû demeurer dans le tombeau : et le triomphe de Marie serait imparfait, s'il s'accomplissait sans sa sainte chair, qui a été comme la source de sa gloire. Venez donc, vierges de Jésus-Christ, chastes épouses du Sauveur des âmes, venez admirer les beautés de cette chair virginale, et contempler trois merveilles que la sainte virginité opère sur elle. La sainte virginité la préserve de corruption ; et ainsi elle lui conserve l'être : la sainte virginité lui attire une influence céleste, qui la fait ressusciter avant le temps ; ainsi elle lui rend la vie : la sainte virginité répand sur elle de toutes parts une lumière divine ; et ainsi elle lui donne la gloire. C'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre.

Je dis donc, avant toutes choses, que la sainte virginité est comme un baume divin qui préserve de corruption le corps de Marie ; et vous en serez convaincues, si vous méditez attentivement quelle a été la perfection de sa pureté virginale. Pour nous en former quelque idée, posons d'abord ce principe, que Jésus-Christ notre Sauveur étant uni si étroitement, selon la chair, à la sainte Vierge, cette union si particulière a dû nécessairement être accompagnée d'une entière conformité. Jésus a cherché son semblable : et c'est pourquoi cet Epoux des vierges a voulu avoir une mère vierge, afin d'établir cette ressemblance comme le fondement de cette union. Cette vérité étant supposée, vous jugez bien, âmes chrétiennes, qu'il ne faut rien penser de commun de la pureté de Marie. Non, jamais vous ne vous en formerez une juste idée, jamais vous n'en comprendrez la perfection, jusqu'à ce que vous ayez entendu qu'elle a opéré dans cette Vierge mère une parfaite intégrité d'esprit et de corps. Et c'est ce qui a fait dire au grand saint Thomas (III *part.*, *quæst.* XXVII, *art.* 3) qu'une grâce extraordinaire a répandu sur elle, avec abondance, une céleste rosée, qui a non-seulement tempéré comme dans les autres élus, mais éteint tout le feu de la convoitise ; c'est-à-dire, non-seulement les mauvaises œuvres, qui sont comme l'embrasement qu'elle excite ; non-seulement les mauvais désirs, qui sont comme la flamme qu'elle pousse, et les mauvaises inclinations, qui sont comme l'ardeur qu'elle entretient ; mais encore le brasier et le foyer même, comme parle la théologie, *fomes peccati* ; c'est-à-dire, selon son langage, la racine la plus profonde et la cause la plus intime du mal. Après cela, chrétiens, comment la chair de la sainte Vierge aurait-elle été corrompue, à laquelle la virginité d'esprit et de corps, et cette parfaite conformité avec Jésus-Christ, a ôté, avec le foyer de la convoitise, tout le principe de corruption ?

Car ne vous persuadez pas que nous devions considérer la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos pensées, et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin une chair de péché, comme parle l'apôtre saint Paul : *Caro peccati* (*Rom.*, VIII, 3). Une telle chair doit être détruite, je dis, même dans les élus ; parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu, que la chair et le sang ne sauraient posséder : *Caro et sanguis regnum Dei non possidebunt* (I *Cor.*, XV, 50). Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée, et qu'elle perde tout son premier être pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on laisse tomber pièce à pièce, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture : il en est de même de cette chair toute déréglée par la convoitise. Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création. C'est ainsi qu'il faut raisonner de la corruption de la chair, selon les principes de l'Evangile: c'est de là que nous apprenons qu'il faut que notre chair soit réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché: et de là aussi nous devons entendre que celle de Marie,

étant toute pure, elle doit par conséquent être incorruptible.

C'est aussi pour la même cause qu'elle a dû recevoir l'immortalité par une résurrection anticipée : car encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts, il y a des raisons particulières qui peuvent l'obliger d'avancer le temps en faveur de la sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison : mais nous voyons des terres si bien cultivées, qu'elles attirent une action plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de notre Epoux ; et la sainte chair de Marie est une matière trop bien préparée pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité. Sa pureté virginale lui attire une influence particulière : sa conformité avec Jésus-Christ la dispose à recevoir un effet plus prompt de sa vertu vivifiante. Et certainement, chrétiens, elle peut bien attirer sa vertu ; puisqu'elle l'a attiré lui-même. Il est venu en cette chair, charmé par sa pureté ; il a aimé cette chair jusqu'à s'y renfermer durant neuf mois, jusqu'à s'incorporer avec elle, jusqu'à prendre racine en elle, comme parle Tertullien : *In utero radicem egit* (*De Carne Christi*, *n.* 21, *pag.* 376). Il ne laissera donc pas dans le tombeau cette chair qu'il a tant aimée ; mais il la transportera dans le ciel, ornée d'une gloire immortelle.

La sainte virginité servira encore à Marie pour lui donner cet habit de gloire ; et en voici la raison. Jésus-Christ nous représente, dans son Evangile, la gloire des corps ressuscités par cette belle parole : Ils seront comme les anges de Dieu : *Erunt sicut Angeli Dei* (*Matth.*, XXII, 30). Et c'est pour cela que Tertullien, parlant de la chair ressuscitée, l'appelle une chair angélisée : *Angelificata caro* (*De Resur. carn.*, *n.* 26, *pag.* 398). Or, de toutes les vertus chrétiennes, celle qui peut le mieux produire un si bel effet, c'est la sainte virginité ; c'est elle qui fait des anges sur la terre ; c'est elle dont saint Augustin a dit ce beau mot : *Habet aliquid jam non carnis in carne* (*De S. Virgin.*, *cap.* 13, *tom.* VI, *p.* 346). Elle a au milieu de la chair quelque chose qui n'est pas de la chair, et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme. Celle qui fait des anges dès cette vie en pourra bien faire en la vie future ; et ainsi j'ai eu raison de vous assurer qu'elle a une vertu particulière pour contribuer dans les derniers temps à la gloire des corps ressuscités. Jugez par là, chrétiens, de quel éclat, de quelle lumière sera environné celui de Marie, qui surpasse par sa pureté les séraphins mêmes. Aussi l'Ecriture sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires, afin de nous représenter un si grand éclat. Pour nous en tracer quelque image, à peine trouve-t-elle dans le monde assez de rayons ; il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. Elle a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa tête. Au reste, le soleil la pénètre toute, et l'environne de ses rayons : *Mulier amicta sole* (*Apoc.*, XII, 2) : tant il a fallu de gloire et d'éclat pour orner ce corps virginal.

Vierges de Jésus-Christ, réjouissez-vous à ce beau spectacle ; songez à quels honneurs la sainte virginité prépare vos corps : elle les purifie ; elle les consacre ; elle y éteint la concupiscence ; elle y mortifie les mauvais désirs : et par tant de saintes préparations, elle dispose cette chair mortelle à une lumière incorruptible. Apprenez donc, mes très-chères sœurs, à estimer ce sacré trésor que vous portez dans des vaisseaux de terre : *Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus* (II *Cor.*, IV, 7). Renouvelez-vous tous les jours par l'amour de la pureté ; ne souffrez pas qu'elle soit souillée par la moindre attache du corps ; et si vous êtes jalouses de la pureté de la chair, soyez-le encore beaucoup davantage de la pureté de l'esprit. Par ce moyen, vous serez les dignes compagnes de la bienheureuse Marie ; et portant ses glorieuses livrées, vous suivrez de plus près son char de triomphe, dans lequel elle va monter à son trône. Avancez-vous donc pour la suivre ; elle se prépare à marcher, elle va monter au ciel qui l'attend. Les préparatifs sont achevés : l'amour divin a fait son office, et lui a ôté sa robe mortelle : la sainte virginité lui a mis son habit royal : je vois l'humilité qui lui tend la main, et qui s'avance pour la placer dans son trône. C'est ce qui doit finir la cérémonie, et faire le dernier point de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Puisque c'est l'humilité seule qui a fait le triomphe de Jésus-Christ, il faut qu'elle fasse aussi celui de Marie ; et sa gloire ne lui plairait pas, si elle y entrait par une autre voie que par celle que son Fils a voulu choisir. Elle s'élève donc par l'humilité, et voici en quelle manière. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que le propre de l'humilité, c'est de s'appauvrir elle-même, si je puis parler de la sorte, et de se dépouiller de ses avantages. Mais aussi, par un retour merveilleux, elle s'enrichit en se dépouillant, parce qu'elle s'assure tout ce qu'elle s'ôte ; et rien ne lui convient mieux que cette belle parole de saint Paul : *Tanquam nihil habentes, et omnia possidentes* (II *Cor.*, VI, 10) ; qu'elle n'a rien, et possède tout. Je pourrais établir cette vérité sur une doctrine solide et évangélique ; mais il est plus convenable à cette journée et à l'ordre de mon discours de vous en montrer la pratique par l'exemple de la sainte Vierge.

Elle possédait trois biens précieux : une haute dignité, une pureté admirable de corps et d'esprit ; et, ce qui est au-dessus de tous les trésors, elle possédait Jésus-Christ ; elle avait un Fils bien-aimé, dans lequel, dit le saint Apôtre, habitait toute plénitude : *In ipso placuit omnem plenitudinem inhabitare* (*Colos.*, I, 19). Voilà une créature distinguée excellemment de toutes les autres ; mais son humilité très-profonde la dépouillera, en

quelque façon, de ces merveilleux avantages. Elle qui est élevée au-dessus de tous par la dignité de mère de Dieu, se range dans le commun par la qualité de servante ; elle qui est séparée de tous par sa pureté immaculée, se mêle parmi les pécheurs, en se purifiant avec les autres. Voyez qu'elle se dépouille, en s'humiliant, de l'honneur de sa qualité, et de la prérogative de son innocence. Mais voici quelque chose de plus ; elle perd jusqu'à son Fils sur le Calvaire : et je ne dis pas seulement qu'elle perd son Fils, parce qu'elle le voit mourir d'une mort cruelle, mais elle le perd, ce Fils bien-aimé, parce qu'il cesse en quelque sorte d'être son Fils, et qu'il lui en substitue un autre en sa place : *Femme*, lui dit-il, *voilà votre fils* (*Joan.*, XIX, 26).

Méditez ceci, chrétiens ; et encore que cette pensée semble peut-être un peu extraordinaire, vous verrez néanmoins qu'elle est bien fondée. Il me semble que le Sauveur ne la connaît plus pour sa mère : il l'appelle femme, et non pas sa mère : Femme, lui dit-il, voilà votre fils. Il ne parle pas ainsi sans mystère : il est dans un état d'humiliation, et il faut que sa sainte mère y soit avec lui. Jésus a un Dieu pour son père, et Marie a un Dieu pour son fils. Ce divin Sauveur a perdu son père, et il ne l'appelle plus que son Dieu ; il faut que Marie perde aussi son fils : il ne l'appelle que du nom de femme, et il ne lui donne point le nom de sa mère. Mais ce qui est le plus humiliant pour la sainte Vierge, c'est qu'il lui donne un autre fils ; comme si désormais il cessait de l'être, et comme s'il rompait le nœud d'une si sainte alliance : Voilà, dit-il, votre fils, *Ecce filius tuus* (*Joan.*, XIX, 26). Et en voici la raison. Durant les jours de sa chair, c'est-à-dire, pendant le temps de sa vie mortelle, il rendait à sa sainte mère les devoirs et les services d'un fils ; il était sa consolation et l'unique appui de sa vieillesse. Maintenant qu'il va entrer dans sa gloire, il prendra des sentiments plus dignes d'un Dieu ; et c'est pourquoi il laisse à un autre les devoirs de la piété naturelle. Je ne le dis pas de moi-même, et j'ai appris ce mystère du grand saint Paulin : *Jam Salvator ab humana fragilitate, qua erat natus ex fœmina, per crucis mortem demigrans in æternitatem Dei, delegat homini jura pietatis humanæ* (*Ad August.*, *Ep.* L, *n.* 17, *pag.* 295). Jésus étant prêt de passer de la fragilité humaine, par laquelle il était né d'une femme, à la gloire et à l'éternité de son Père ; que fait-il ? *Delegat* ; il donne saint Jean pour fils à Marie, et il laisse à un homme mortel les sentiments de la piété humaine.

Voilà donc Marie qui n'a plus son Fils ; Jésus, son Fils bien-aimé, a cédé ses droits à saint Jean, et elle passe en ce triste état une longue suite d'années. Elle se plaint au divin Sauveur : O Jésus ma consolation, pourquoi me laissez-vous si longtemps ? Jésus ne l'écoute pas, et la laisse entre les mains de saint Jean. Qu'elle vive avec saint Jean, qu'elle se console avec saint Jean ; c'est le fils que Jésus lui donne. C'est votre fils, lui dit-il ; consolez-vous avec lui. Chrétiens, quel est cet échange ? *O commutationem !* s'écrie saint Bernard (*Serm. Dom. inf. Oct. Assumpt. n.* 15, *t.* I, *p.* 1012) ; on lui donne Jean pour Jésus, le serviteur pour le maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu. Il plaît à son Fils de l'humilier ; saint Jean prend la liberté de la reconnaître pour mère : elle accepte humblement l'échange ; et cet amour maternel accoutumé à un Dieu ne refuse pas de se rabaisser jusqu'à se terminer à un homme. Oui, dit-elle, je veux bien cet homme, et je ne méritais pas d'être la mère d'un Dieu : tant son humilité est profonde ! tant sa soumission est admirable !

Reprenons tout ceci, Messieurs, et rassemblons maintenant en un tous ces actes d'humilité de la sainte Vierge. Sa dignité ne paraît plus ; elle la couvre sous l'ombre de la servitude : sa pureté se retire, cachée sous les marques du péché : elle quitte jusqu'à son Fils, et elle consent par humilité d'en avoir un autre. Ainsi vous voyez qu'elle a tout perdu, et que son humilité l'a entièrement dépouillée : *Tanquam nihil habentes.* Mais voyons la suite, mes sœurs, et vous verrez que cette humilité, qui la dépouille, lui rend tout avec avantage : *Et omnia possidentes.*

O mère de Jésus-Christ, parce que vous vous êtes appelée servante, aujourd'hui l'humilité vous prépare un trône : montez en cette place éminente, et recevez l'empire absolu sur toutes les créatures. O Vierge toute sainte et tout innocente, plus pure que les rayons du soleil, vous avez voulu vous purifier et vous mêler parmi les pécheurs ; votre humilité vous va relever : vous serez l'avocate de tous les pécheurs ; vous serez leur second refuge et leur principale espérance après Jésus-Christ : *Refugium peccatorum.* Enfin vous aviez perdu votre Fils ; il semblait qu'il vous eût quittée, vous laissant gémir si longtemps dans cette terre étrangère. Parce que vous avez subi avec patience une telle humiliation, ce Fils veut rentrer dans ses droits, qu'il n'avait cédés à Jean que pour peu de temps. Je le vois, il vous tend les bras, et toute la cour céleste vous admire, ô heureuse Vierge, montant au ciel pleine de délices et appuyée sur ce bien-aimé : *Innixa super dilectum suum* (*Cant.*, VIII, 1).

Certes, divine Vierge, vous êtes véritablement appuyée sur ce bien-aimé : c'est de lui que vous tirez toute votre gloire : sa miséricorde est le fondement de tous vos mérites. Cieux, s'il est vrai que, par vos immuables accords, vous entreteniez l'harmonie de cet univers, entonnez sur un chant nouveau un cantique de louanges : les vertus célestes, qui règlent vos mouvements, vous invitent à donner quelque marque de réjouissance. Pour moi, s'il est permis de mêler nos conceptions à des secrets si augustes, je m'imagine que Moïse ne put s'empêcher, voyant cette Reine, de répéter cette belle prophétie qu'il nous a laissée dans ses livres : Il sortira une étoile de Jacob, et une branche s'élèvera

d'Israel (*Numer.*, XXIV, 17). Isaïe, enivré de l'esprit de Dieu, chanta dans un ravissement incompréhensible : Voici cette Vierge qui devait concevoir et enfanter un fils (*Isa.*, VII, 14). Ezéchiel reconnut cette porte close, par laquelle personne n'est jamais entré ni sorti (*Ezech.*, XLIV, 2) ; parce que c'est par elle que le Seigneur des batailles a fait son entrée. Et au milieu d'eux, le prophète royal David animait une lyre céleste par cet admirable cantique : *Je vois à votre droite, ô mon prince, une reine en habillement d'or, enrichi d'une merveilleuse variété. Toute la gloire de cette fille de roi est intérieure; elle est néanmoins parée d'une broderie toute divine. Les vierges après elle se présenteront à mon roi ; on les lui amènera dans son temple avec une sainte allégresse* (*Ps.* XLIV, 10, 14, 15, 16). Cependant la sainte Vierge elle-même tenait les esprits bienheureux dans un respectueux silence, tirant encore une fois du fond de son cœur ces excellentes paroles : *Mon âme exalte le Seigneur de tout son pouvoir, et mon esprit est saisi d'une joie infinie en Dieu mon Sauveur; parce qu'il a regardé le néant de sa servante, et voici que toutes les générations m'estimeront bienheureuse* (*Luc.*, 1, 46). Voilà, mes très-chères sœurs, quelle est l'entrée de la sainte Vierge : la cérémonie est conclue ; toute cette pompe sacrée est finie. Marie est placée dans son trône, entre les bras de son Fils, dans ce midi éternel, comme parle le grand saint Bernard ; et la sainte humilité a fait cet ouvrage.

Que reste-t-il maintenant, sinon que nous rendions nos respects à cette auguste souveraine, et que, la voyant si près de son Fils, nous la priions de nous assister par ses intercessions toutes-puissantes. C'est à elle, dit le dévot saint Bernard, qu'il appartient véritablement de parler au cœur de Jésus : *Quis tam idoneus ut loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi, ut tu felix Maria* (*Ad Beat. Virg. Serm. Panegyr. int. Oper. S. Bernard. t.* II, *n.* 7, *p.* 690). Elle y a une fidèle correspondance; je veux dire, l'amour filial, qui viendra recevoir l'amour maternel et accomplira ses désirs. Qu'elle parle donc pour nous à ce cœur, et qu'elle nous obtienne par ses prières le don de l'humilité.

O sainte, ô bienheureuse Marie ! puisque vous êtes avec Jésus-Christ, jouissant dans ce midi éternel, avec une pleine allégresse, de sa sainte et bienheureuse familiarité, parlez pour nous à son cœur; parlez, car votre Fils vous écoute. Nous ne vous demandons pas les grandeurs humaines : impétrez-nous seulement cette humilité par laquelle vous avez été couronnée, impétrez-la à ces saintes filles et à toute cette audience, et faites, ô Vierge sacrée, que tous ceux qui ont célébré votre assomption glorieuse entrent profondément dans cette pensée qu'il n'y a aucune grandeur qui ne soit appuyée sur l'humilité ; que c'est elle seule qui fait les triomphes et qui distribue les couronnes ; et qu'enfin il n'est rien de plus véritable que cette parole de l'Evangile, que *celui qui s'abaisse durant sa vie sera exalté à jamais dans la félicité éternelle*, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

BOSSUET.

MASSILLON.

Il excelle dans la partie de l'orateur qui seule peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit à l'âme, mais qui l'agite sans la renverser, qui la consterne sans la flétrir, et qui la pénètre sans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les passions s'enveloppent, ces sophismes secrets dont elles savent si bien s'aider pour nous aveugler et nous séduire. Pour combattre et détruire ces sophismes, il lui suffit presque de les développer avec une onction si affectueuse et si tendre, qu'il subjugue moins qu'il n'entraîne ; et qu'en nous offrant même la peinture de nos vices, il sait encore nous attacher et nous plaire.

Sa diction, toujours facile, élégante et pure, est partout de cette simplicité noble, sans laquelle il n'y a ni bon goût, ni véritable éloquence ; simplicité qui, réunie chez Massillon à l'harmonie la plus séduisante et la plus douce, en emprunte encore des grâces nouvelles ; et, ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce style enchanteur, c'est qu'on sent que tant de beautés ont coulé de source, et n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, soit dans les expressions, soit dans les tours, soit dans la mélodie si touchante de son style, des négligences qu'on peut appeler heureuses, parce qu'elles achèvent de faire disparaître non-seulement l'empreinte, mais jusqu'au soupçon du travail. C'est par cet abandon de lui-même que Massillon se faisait autant d'amis que d'auditeurs ; il savait que plus un orateur paraît occupé d'enlever l'admiration, moins ceux qui l'écoutent sont disposés à l'accorder, et que cette ambition est l'écueil de tant de prédicateurs qui, chargés, si on se peut exprimer ainsi, des intérêts de Dieu même, veulent y mêler les intérêts si minces de leur vanité.

D'ALEMBERT.

MEDECINS (LES) RELIGIEUX.

Il m'eût été bien doux de déclarer publiquement combien de choses importantes la médecine emprunte de la Religion. J'aurais aimé à confondre ces vils imposteurs qui osent noircir celle des médecins. Je me serais plu à prouver combien de lumières porte, à son tour, dans la Religion, une science qui, tout occupée de l'examen de la plus parfaite des créatures, tire du mécanisme admirable de l'homme sain, et de la guérison plus admirable peut-être encore de l'homme malade, des *démonstrations sans réplique* de l'existence et de la sagesse infinie du Créateur. Supposons les hommes plongés dans l'oubli de la Divinité, les médecins les rappelleraient bientôt aux notions sublimes que leur science leur donnera de cet Etre immortel, dont personne, s'il m'est permis de le dire,

n'a parlé avec plus de justesse et de grandeur qu'eux.

Quelle foule d'auteurs j'aurais à citer, si je voulais les citer tous. Mais pourrais-je omettre Hippocrate, le père de la vraie médecine, qui, le premier des écrivains, a soutenu que le hasard est un néant, et que tous les événements qu'on nomme fortuits, sont dirigés par la volonté du Très-Haut; Galien, qu'on place à côté d'Hippocrate, qui a prouvé que les *seules merveilles du pouce* de l'homme démontrent qu'il y a un Dieu, et qui appelle son livre *sur l'usage des parties du corps humain*, un monument érigé à la gloire de l'Etre parfait ; Polychreste, à qui sa grande piété fit donner le surnom glorieux de *très-ami de Dieu;* Boyle, qui a lui-même écrit de si belles choses, et qui, par une pieuse fondation, à laquelle il a laissé de grands revenus, a voué, pour tous les siècles, les plus habiles gens d'Angleterre à la défense de la religion, tant naturelle que révélée, contre les infidèles et les incrédules ; Sydenham, son ami, et l'Hippocrate moderne; le grand Boerhaave ; le célèbre Hoffman, homme véritablement pieux ; et, pour parler de nos contemporains, M. Fralles, qui a réfuté si victorieusement les sophismes de Lamettrie ; M. de Haller, qui, dans un discours où l'on trouve cette force qui caractérise tous ses ouvrages, a discuté les principes et les succès funestes de l'irréligion, et les a opposés aux vérités fondamentales et aux heureux effets du christianisme (1).

TISSOT (2).

MEDISANCE (LA).

La langue du détracteur est un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche ; qui exerce sa fureur sur le bon grain comme sur la paille, sur le profane comme sur le sacré ; qui ne laisse, partout où il a passé, que la ruine et la désolation ; qui creuse jusque dans les entrailles de la terre, et va s'attacher aux choses les plus cachées ; qui change en de viles cendres ce qui nous avait paru, il n'y a qu'un moment, si précieux et si brillant ; qui, dans le temps même qu'il paraît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais; qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire.

La médisance est un assemblage d'iniquité, un orgueil secret, qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère, et nous cache la poutre qui est dans le nôtre ; une envie basse, qui, blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface ; une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur ; une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret ; une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot, et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos à l'imprudence d'une censure qui sait plaire ; une barbarie de sang-froid, qui va percer notre frère absent ; un scandale, où vous êtes un sujet de chute et de péché à ceux qui vous écoutent; une injustice, où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher.

La médisance est un mal inquiet, qui trouble la société ; qui jette la dissension dans les cours et dans les villes ; qui désunit les amitiés les plus étroites; qui est la source des haines et des vengeances ; qui remplit tous les lieux où elle entre de désordre et de confusion ; partout ennemie de la paix, de la douceur, de la politesse ; c'est une source pleine d'un venin mortel ; tout ce qui en part est infecté, et infecte tout ce qui l'environne ; ses louanges mêmes sont empoisonnées ; ses applaudissements malins, son silence criminel, ses gestes, ses mouvements, ses regards, tout a son poison, et le répand à sa manière.

On ne voudrait pas perdre un homme de réputation et ruiner sa fortune, en le déshonorant dans le monde ; flétrir une femme sur le fond de sa conduite, et en venir à des points essentiels ; cela serait trop noir et trop grossier : mais sur mille défauts qui conduisent nos jugements à les croire coupables de tout le reste ; mais de jeter dans l'esprit de ceux qui nous écoutent mille soupçons qui laissent entrevoir ce qu'on n'oserait dire ; mais de faire des remarques satiriques qui découvrent du mystère où personne n'en voyait auparavant ; mais de donner du ridicule, par des interprétations empoisonnées, à des manières qui jusque-là

(1) On pourrait ajouter à ces noms célèbres, cités ici par Tissot, ceux d'*Hecquet*, auteur d'une médecine théologique ; de *Zimmermann*, l'ami du grand Boerhaave ; du célèbre *Winslow*, converti par le grand Bossuet ; de *Bordeu*, à plusieurs titres le plus grand médecin qu'ait eu la France, et qui regardait les honteux systèmes du matérialisme comme *les enfants d'une imagination détraquée et libertine ;* de *Barthez*, dont l'érudition était unie à une vive piété ; du célèbre *Hallé*, dont la fin la plus édifiante a couronné une carrière longue et honorable ; et de *Laennec*, qui, épouvanté de l'audace, des principes et des insinuations perfides qui se glissent dans certains traités de physiologie, s'écriait :

« Dieu de mes pères, si l'étude de mon art ne doit me conduire qu'à douter de ta puissance ; s'il faut que, dans ce corps fragile et périssable, je ne trouve plus cet instrument céleste de ma pensée, cette âme immortelle et libre que je tiens de ta bonté ; s'il faut qu'assimilé à la brute stupide, dégradé dans tout mon être, je reconnaisse des penchants irrésistibles dans mon *crâne*, et la *cogitabilité* dans une huître ; ah ! rends-moi mon ignorance ; ne permets pas que je blasphème ton Nom ; je n'étudierai plus. » *Discours d'inaug.*

(2) Médecin suisse et protestant. Frappé de l'effet que produisent souvent les sacrements sur les malades, toujours calmés et souvent guéris par leur usage, il avait grand soin de les leur recommander, et il s'écriait souvent à ce sujet : « Qu'elle est donc grande la puissance de la confession chez les catholiques ! »

n'avaient pas réveillé l'attention; mais de laisser tout entendre sur certains points, en protestant qu'on n'y entend pas finesse soi-même, c'est de quoi le monde fait peu de scrupule; et quoique les motifs, les circonstances, les suites de ces discours soient très-criminels, la gaieté en excuse la malignité auprès de ceux qui nous écoutent, et nous en cache le crime à nous-mêmes.

Vous pouvez expier le crime de l'injustice en restituant ce que vous avez ravi à vos frères; le crime même de l'impiété et du libertinage, par un respect religieux et public pour le culte de vos pères : mais le crime de la détraction, par quel remède, par quelle vertu peut-il se réparer? Vous n'avez révélé qu'à un seul les vices de votre frère : je le veux; mais ce confident infortuné en aura bientôt à son tour plusieurs autres, qui, de leur côté, ne regardant plus comme un secret ce qu'ils viennent d'apprendre, en instruiront les premiers venus : chacun, en les redisant, y ajoutera de nouvelles circonstances, chacun y mettra quelque trait envenimé de sa façon; à mesure qu'on les publiera, ils croîtront, ils grossiront : semblables, dit saint Jacques, à une étincelle de feu, qui, portée en différents lieux par un vent impétueux, embrase les forêts et les campagnes : telle est la destinée de la détraction. Ce que vous avez dit en secret n'était rien d'abord, et périssait étouffé et enseveli sous la cendre; mais ce feu ne couve que pour se rallumer avec plus de fureur; mais ce rien va emprunter de la réalité en passant par différentes bouches : chacun y ajoutera ce que sa passion, son intérêt, le caractère de son esprit et de sa malignité lui représentera comme vraisemblable : la source sera presque imperceptible; mais grossie dans sa course par mille ruisseaux étrangers, le torrent qui s'en formera inondera la cour, la ville, la province; et ce qui n'était d'abord dans son origine qu'une plaisanterie secrète et imprudente, qu'une simple réflexion, qu'une conjecture maligne, deviendra une affaire sérieuse, un décri formel et public, le sujet de tous les entretiens, une flétrissure éternelle pour votre frère.

MASSILLON.

MER (LA).

La première chose qui se présente, c'est l'immense quantité d'eau qui couvre la plus grande partie du globe; ces eaux occupent toujours les parties les plus basses; elles sont aussi toujours de niveau, et elles tendent perpétuellement à l'équilibre et au repos; cependant nous les voyons agitées par une forte puissance, qui, s'opposant à la tranquillité de cet élément, lui imprime un mouvement périodique et réglé, soulève et abaisse alternativement les flots, et fait un balancement de la masse totale des mers en les remuant jusqu'à la plus grande profondeur. Nous savons que ce mouvement est de tous les temps, et qu'il durera autant que le soleil et la lune qui en sont les causes.

Considérant ensuite le fond de la mer, nous y remarquons autant d'inégalités que sur la surface de la terre; nous y trouvons des hauteurs, des vallées, des plaines, des profondeurs, des rochers, des terrains de toute espèce; nous voyons que toutes les îles ne sont que les sommets de vastes montagnes, dont le pied et les racines sont couverts de l'élément liquide : nous y trouvons d'autres sommets de montagnes qui sont presque à fleur d'eau, nous y remarquons des courants rapides qui semblent se soustraire au mouvement général, on les voit se porter quelquefois constamment dans la même direction, quelquefois rétrograder, et ne jamais excéder leurs limites, qui paraissent aussi invariables que celles qui bornent les efforts des fleuves de la terre. Là sont ces contrées orageuses où les vents en fureur précipitent la tempête, où la mer et le ciel également agités se choquent et se confondent : ici sont des mouvements intestins; des bouillonnements, des trombes et des agitations extraordinaires causées par des volcans dont la bouche submergée vomit le feu du sein des ondes, et pousse jusqu'aux nues une épaisse vapeur mêlée d'eau, de soufre et de bitume. Plus loin je vois ces gouffres dont on n'ose approcher, qui semblent attirer les vaisseaux pour les engloutir; au delà, j'aperçois ces vastes plaines toujours calmes et tranquilles, mais tout aussi dangereuses, où les vents n'ont jamais exercé leur empire, où l'art du nautonnier devient inutile, où il faut rester et périr; enfin, portant les yeux jusqu'aux extrémités du globe, je vois ces glaces énormes qui se détachent des continents des pôles et viennent comme des montagnes flottantes voyager et se fondre jusque dans les régions tempérées.

Voilà les principaux objets que nous offre le vaste empire de la mer. Des milliers d'habitants de différentes espèces en peuplent toute l'étendue; les uns couverts d'écailles légères en traversent avec rapidité les différents pays; d'autres, chargés d'une épaisse coquille, se traînent pesamment et marquent avec lenteur leur route sur le sable; d'autres, à qui la nature a donné des nageoires en forme d'ailes, s'en servent pour s'élever et se soutenir dans les airs; d'autres enfin à qui tout mouvement a été refusé, croissent et vivent attachés aux rochers : tous trouvent dans cet élément leur pâture. Le fond de la mer produit abondamment des plantes, des mousses et des végétations encore plus singulières; le terrain de la mer est de sable, de gravier, souvent de vase, quelquefois de terre ferme, de coquillages, de rochers, et partout il ressemble à la terre que nous habitons.

BUFFON.

MESCHACEBE (LE).

Ce fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitants des Etats-Unis appellent le nouvel Eden, et à qui les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres

fleuves tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenaze, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, le Temps assemble, sur toutes les sources, les arbres déracinés : il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes. Charriés par les vagues écumantes, ces radeaux descendent de toutes parts au Meschacebé. Le vieux fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure pour y former une nouvelle branche. Par intervalles, il élève sa grande voix ; en passant sous les monts, il répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature ; et, tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit, sur les deux courants latéraux, remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants jaunes, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue : leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit, dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison, chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi les hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un regard satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental ; mais elle change tout à coup sur la rive opposée, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des ondes, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts et des arches de fleurs. Du sein de ses massifs embaumés, le superbe magnolia élève son cône immobile : surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux, placés dans ces belles retraites par la main du Créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues, on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux ; des troupes de caribous se baignent dans un lac ; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages ; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises ; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu grimpent en circulant au haut des cyprès ; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes, de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruissements d'ondes, de faibles mugissements, de sourds beuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer toutes ces solitudes, à balancer tous ces corps flottants, à confondre toutes ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essayerais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

CHATEAUBRIAND.

MESSE (LA).

La beauté des cérémonies de l'Eglise, leur influence sur les esprits, et par conséquent sur la littérature chrétienne, ne sauraient être contestées par personne. On sait que l'empereur Valens, un des plus farouches sectaires de l'arianisme, trembla de tous ses membres en entrant dans l'église au milieu de la Messe de saint Basile ; tant la majesté du culte et la grandeur du spectacle qui s'offrait à ses yeux avaient terrassé son orgueil !

Les cérémonies religieuses constituent le culte extérieur, et sont la forme extérieure de la piété. C'est une réunion de signes choisis pour exprimer l'adoration de Dieu et la croyance à ses mystères. C'est donc une représentation de la religion elle-même, et cette représentation réglée par l'autorité infaillible, d'après les lois les plus claires et les plus orthodoxes du symbolisme religieux, est arrivée à une perfection d'en-

semble et de détails qui peut la faire comparer aux plus belles compositions littéraires et aux poëmes les plus accomplis.

L'usage des cérémonies religieuses est aussi ancien que la religion elle-même, c'est-à-dire qu'il remonte au berceau des temps. Nous lisons dans la Genèse que Caïn et Abel firent des offrandes au Seigneur, sans doute suivant les instructions que leur avaient données Adam et Eve, les premiers des humains, et ces premiers sacrifices ne se firent pas sans l'observation d'un certain rite. Enos, fils de Seth, est marqué ensuite comme ayant le premier invoqué le nom du Seigneur, c'est-à-dire qu'il institua la prière publique, commencement de l'association dans le culte.

Noé et Abraham offrirent ensuite à Dieu des sacrifices solennels, et le culte traditionnel des patriarches se perpétua jusqu'à Moïse, qui le régénéra et en régla les pratiques par une loi constitutive après le passage de la mer Rouge et la réception du Décalogue parmi les tonnerres du mont Sinaï.

Moïse et tous les grands serviteurs de Dieu ont attaché toujours la plus grande importance aux cérémonies du culte. Ces cérémonies, en effet, sont la prière publique mise en actions, et doivent représenter aux yeux des multitudes toute la magnificence des mystères. L'esprit frondeur de nos puritains irréligieux s'est beaucoup exercé contre la richesse des ornements et des autels, et ils ont répété, après Judas Iscariote : *A quoi bon cette perte? On eût pu vendre ces ornements et ces parfums bien cher, et en donner l'argent aux pauvres* (*Matth.* XXVI, 9.) La réforme s'est signalée en appauvrissant le sanctuaire, comme elle avait appauvri le dogme et la littérature chrétienne. Et qu'est-ce que les pauvres y ont gagné? Est-ce que la pompe des cérémonies n'est pas la gloire du pauvre comme celle du riche? Est-ce que le denier de la veuve n'y concourt pas comme la plus somptueuse offrande? Est-ce que le pauvre est humilié d'être servi à la table de Dieu dans des vases d'or et de vermeil? Si l'héritier de Dieu qui se tient à la porte de l'église est couvert des haillons de l'indigence, ses médiateurs auprès de son Père, ses ambassadeurs, ses mandataires sont couverts de velours et de drap d'or; c'est seulement dans les pompes de la religion que les déshérités de la terre peuvent retrouver les splendeurs de la maison paternelle; les églises sont les palais de ceux qui ont à peine une demeure, et les prêtres étincelants de chapes, de chasubles et de dalmatiques précieuses, sont les ministres de cette cour où les malheureux sont admis. Vous parlez de dépouiller les églises pour nourrir les pauvres; mais la réforme et la révolution l'ont fait, et les pauvres ont-ils été nourris? Non! Les dépouilles du sanctuaire ne profiteront jamais à personne, mais le peuple y perdra son unique richesse, et sera exilé de ces magnificences qui étaient pour lui. Les rois de la terre ont souvent dépensé de grandes sommes pour enivrer la multitude dans les fêtes publiques, et la philanthropie n'a pas murmuré; mais qu'on emploie à élever son esprit par de nobles et pieux spectacles, les aumônes des fidèles et les épargnes de la pénitence, c'est ce qu'on ne pardonne pas. N'est-il pas convenu d'avance que tout argent, tout soin, tout talent, toute beauté consacrés au culte de Dieu, sont des soins, des talents, des beautés et de l'argent perdus?

Les cérémonies religieuses sont à la littérature des offices divins ce que les couleurs sont aux tableaux, ce que le chant est à la poésie, ce que la déclamation est à l'éloquence, ce que la mise en scène est à une composition dramatique. Nous ne devons donc pas négliger d'en étudier le symbolisme et d'en bien comprendre l'harmonie et la majesté.

Les cérémonies ont toujours été l'expression du sentiment religieux chez les peuples, et ont été en rapport avec leurs croyances. Les idées primitives de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des corps avaient donné à l'Egypte le culte des tombeaux, et les minutieuses cérémonies de l'embaumement des morts, en sorte que le culte égyptien était presque tout entier dans les funérailles, ce qui explique comment les seuls souvenirs que l'Egypte nous ait laissés sont des momies et des tombeaux. La Grèce honorait ses divinités sensuelles par des fêtes et des orgies; le judaïsme, au contraire, parlait à l'âme par les mystères du Saint des saints, les trompettes et les chants des lévites, les abstinences de viandes impures, et les ablutions, les offrandes de prémices et le sacrifice perpétuel. Dieu était présent dans le sanctuaire, et venait s'asseoir invisible sur la table d'or du propitiatoire; le grand prêtre seul osait entrer dans cette enceinte redoutable où l'on cachait aux regards du vulgaire les tables de la loi écrites de la main de Dieu. Il n'y avait qu'un grand prêtre et qu'un temple, pour rappeler sans cesse au peuple le dogme spécial dont Israël était le dépositaire, l'unité de Dieu; et c'est pourquoi tant de magnificence et de grandeur enrichissait et rehaussait ce temple unique et cette dignité suprême, afin que la vérité parlât ainsi aux yeux et à l'imagination de tous.

Le sacrifice a été de tous temps l'essence du culte divin, et une sorte d'instinct sacré le révèle partout aux hommes.

L'abbé A.-L. CONSTANT.

—

Dans l'Eglise catholique, le sacrifice se montre avec des idées d'une grandeur incomparable. C'est la simplicité et la sublimité tout ensemble.

Si on ramène le culte catholique à sa plus essentielle expression, dit M. Auguste Nicolas, rien de plus simple, et qui se prête mieux à l'exiguïté des circonstances : un peu de pain, un peu de vin, et quatre mots de la bouche d'un prêtre, voilà le sacrifice de la Messe qui en est l'âme, et auquel il peut se réduire rigoureusement.

Dans la simplicité de cet acte se trouve en effet renfermé plus que tous les mondes visibles et invisibles ne peuvent contenir de richesses, puisque l'objet qui y est offert à Dieu est l'égal de Dieu lui-même, est Jésus-Christ réellement présent, et s'offrant à la souveraine justice de son Père dans le même état de victime où il s'est mis en mourant sur la croix. C'est ce sacrifice même de la croix renouvelé, non dans l'immolation, mais dans l'offrande de la formidable victime : c'est son application réitérée et successive dans la généralité des temps et des lieux.

Par la simplicité de cet acte principal, le culte chrétien peut être difficilement interrompu. Aussi s'est-il toujours exercé dans les temps les plus mauvais comme dans les lieux les plus déserts. Un cachot, un grenier, une grotte, le fond d'un bois, tout peut devenir un autel et un temple pour le culte de celui qui n'avait pas même *une pierre* où reposer sa tête, mais qui sanctifie toutes choses de sa présence. Ce dénuement du culte, lorsqu'il n'est pas l'effet de la négligence, mais de la persécution, de la pauvreté, de l'exil souffert pour la foi, ne le rend que plus beau, parce qu'il exprime et qu'il reproduit dans ses circonstances le sacrifice qui en fait la gloire, et qu'en ce sens on peut dire qu'il l'orne de tout ce dont il le dépouille. Aussi le catholicisme, au milieu des plus grandes solennités de ses jours prospères, n'a-t-il rien dans ses autels de plus immuable et de plus distinctif que ce qui lui rappelle ses catacombes et ses martyrs : des luminaires et un tombeau.

Mais ce même culte, qui est si simple en lui-même, se prête dans ses développements extérieurs aux pompes les plus magnifiques que l'imagination puisse concevoir; à ce point qu'on peut dire qu'il nourrit tous les beaux-arts des seules miettes de sa table : c'est-à-dire que ce qui n'est en lui que secondaire et accessoire devient le fond même et le fond le plus riche d'où les génies de l'architecture, de la statuaire, de la peinture, de la musique, de la poésie et de l'éloquence, ont tiré et tireront à jamais leurs plus sublimes créations.

Et cependant la religion catholique porte toutes ces richesses avec indépendance, et n'en est pas gênée le moins du monde dans l'exercice de son culte spirituel. Comme une grande reine à qui tout cela revient naturellement, elle se laisse parer plutôt pour le bonheur de ses sujets que pour le sien, sentant bien qu'elle éclipse ses propres ornements, et que c'est elle-même qui les consacre. Elle permet plutôt qu'elle ne demande qu'on l'embellisse. C'est cette fille du Roi de gloire dont toute la splendeur vient du dedans, au milieu des divers ornements dont on la pare : *Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intus, in fimbriis aureis, circumamicta varietatibus.* (*Psal.* XLIV, 14.)

C'est qu'il y a en elle quelque chose qui en effet la préoccupe avant tout et par-dessus tout : c'est son divin époux, Jésus-Christ, c'est cet Agneau de Dieu, cette victime sainte de l'amour, qui lui suffisait dans les catacombes, et dont toute la solennité des cathédrales ne peut la détourner.

La *présence réelle* constitue toujours le fond et la substance du culte catholique; c'est elle qui fait le sérieux, le réel de ses pompes, et leur enlève tout ce qu'elles auraient de fictif et de théâtral; elle les motive, elle les concentre, elle les balance de son poids infini; ou plutôt elle les anéantirait toutes de sa grandeur, si elle ne leur en communiquait pas une partie. Aug. NICOLAS.

—

Qu'il nous soit permis d'emprunter ici les sublimes pages de l'auteur du *Génie du Christianisme*, pour peindre ce que l'office de la Messe a de grand, de magnifique, de véritablement digne des hommes qui savent apprécier les productions du génie et du goût.

« Supposons, dit-il, que la Messe soit une cérémonie antique dont on trouve les prières et la description dans les jeux séculaires d'Horace, ou dans quelques tragédies grecques; comme nous ferions admirer ce dialogue qui ouvre le sacrifice chrétien !

Verset. *Je m'approcherai de l'autel de Dieu;*

Répons. *Du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

Verset. *Faites luire votre lumière et votre vérité : elles m'ont conduit dans vos tabernacles et sur votre montagne sainte.*

Répons. *Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

Verset. *Je chanterai vos louanges sur la harpe, ô Seigneur! mais, mon âme, d'où vient ta tristesse, et pourquoi me troubles-tu?*

Répons. *Espérez en Dieu*, etc.

« Ce Dialogue est un véritable poëme lyrique entre le prêtre et le catéchumène. Le premier, plein de jours et d'expérience, gémit sur la misère de l'homme, pour lequel il va offrir le sacrifice; le second, rempli d'espoir et de jeunesse, chante la victime par qui il sera racheté.

« Vient ensuite le *Confiteor*, prière admirable par sa moralité. Le prêtre implore la miséricorde du Tout-Puissant pour le peuple et pour lui-même.

« Le dialogue recommence :

Verset. *Seigneur, écoutez ma prière;*

Répons. *Et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.*

« Alors le sacrificateur monte à l'autel, s'incline et baise avec respect la pierre qui, dans les anciens jours, cachait les os des martyrs.

« En ce moment, le prêtre est saisi d'un feu divin. Comme les prophètes d'Israël, il entonne le cantique chanté par les anges sur le berceau du Sauveur, et dont Ezéchiel entendit une partie dans la nue.

« Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel, et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre! Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, Roi du ciel, dans votre gloire immense ! etc. »

« L'épître succède au cantique. L'ami du Rédempteur du monde, Jean, fait entendre des paroles de douceur, ou le sublime Paul, insultant à la mort, découvre les mystères

de Dieu. Prêt à lire une leçon de l'Evangile, le prêtre s'arrête, et supplie l'Eternel de purifier ses lèvres avec les charbons de feu dont il toucha les lèvres d'Isaïe. Alors les paroles de Jésus-Christ retentissent dans l'assemblée : c'est le jugement sur la femme adultère; c'est le Samaritain versant le baume dans les plaies du voyageur; ce sont les petits enfants bénis dans leur innocence.

« Que peuvent faire le prêtre et l'assemblée, après avoir entendu de telles paroles? Déclarer sans doute qu'ils croient fermement à l'existence d'un Dieu qui laissa de tels exemples à la terre. Le symbole de la foi est donc chanté en triomphe; la philosophie qui se pique d'applaudir aux grandes choses, aurait dû remarquer que c'est la première fois que tout un peuple a professé publiquement le dogme de l'unité de Dieu : *Credo in unum Deum.*

« Cependant, le sacrificateur prépare l'hostie pour lui, pour les vivants, pour les morts; il présente le calice : *Seigneur, nous vous offrons la coupe de notre salut.* Il bénit le pain et le vin : *Venez, Dieu éternel; bénissez ce sacrifice.*

« Tout étant préparé, le célébrant se tourne vers le peuple, et dit : *Priez, mes frères.*

« Le peuple répond : *Que le Seigneur reçoive de vos mains ce sacrifice!*

« Le prêtre reste un moment en silence; puis tout à coup, annonçant l'éternité : *Per omnia sæcula sæculorum,* il s'écrie : *Sursum corda* (élevez vos cœurs à Dieu); et mille voix répondent : *Habemus ad Dominum* (nous les élevons vers le Seigneur).

« La préface est chantée sur l'antique mélopée, ou récitatif de l'ancienne tragédie grecque. Les Dominations, les Puissances, les Vertus, les Anges et les Séraphins sont invités à descendre avec la grande victime, et à répéter avec le chœur des fidèles le triple *Sanctus* et l'*Hosanna* éternel.

« Enfin on touche au moment redoutable. Le *canon*, où la loi éternelle est gravée, vient de s'ouvrir; la consécration s'achève par les paroles mêmes de Jésus-Christ : *Seigneur*, dit le prêtre en s'inclinant profondément, *que l'hostie sainte vous soit agréable comme les dons d'Abel le Juste, comme le sacrifice d'Abraham notre patriarche, comme celui de votre grand prêtre Melchisédech. Nous vous supplions d'ordonner que ces dons soient portés à votre autel sublime par les mains de votre ange, en présence de votre divine majesté.*

« A ces mots le mystère s'accomplit; l'agneau descend pour être immolé. »

O moment solennel! ce peuple prosterné;
Ce temple, dont la mousse a couvert les portiques;
Ses vieux murs, son jour sombre et ses vitraux gothiques,
Cette lampe d'airain, qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue;
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue;
Les pleurs, les vœux, l'encens qui montent vers l'autel,
Et de jeunes beautés qui, sous l'œil maternel,
Adoucissent encor, par leur voix innocente,
De la religion la pompe attendrissante;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible.
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où sur des harpes d'or l'immortel séraphin,
Aux pieds de Jéhovah chante l'hymne sans fin.
Alors, de toutes parts, un Dieu se fait entendre;
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre;
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.
(Fontanes.)

Toutes les beautés que vient de décrire le célèbre auteur du *Génie du Christianisme*, sont des beautés de sentiment : on n'y trouve aucun des ornements, aucune de ces figures éclatantes qui caractérisent les productions de l'esprit humain; tout y est simple, mais tout y est touchant, tout y est attendrissant. Les cérémonies de la Messe, les prières, le chant qui les accompagne, transportent pour ainsi dire l'âme dans un monde idéal, dans ces régions célestes qui sont promises à l'homme, et dont la conquête est la plus belle à laquelle il puisse aspirer, puisqu'elle ne demande de combats que contre le vice, et d'autres armes que des vertus.

Cependant les beautés de sentiment qui distinguent l'office de la Messe, ne sont pas les seules qui s'offrent à notre admiration; on y trouve aussi ce charme des beautés naturelles, qui nous touche, qui nous séduit, qui élève pour ainsi dire l'homme au-dessus de lui-même. La religion chrétienne a aussi ses David, ses Isaïe; et si ce n'est pas l'Esprit-Saint, c'est au moins l'amour de Dieu qui les inspire. Ses proses, ses préfaces, les prières qui précèdent et qui suivent le saint sacrifice, nous forceraient à l'admiration, quand même elles n'auraient pas pour objet Dieu lui-même. Que de sujets d'éloges dans ce *Gloria in excelsis*, dont les premières paroles viennent du ciel; dont les secondes viennent de l'homme! Quand l'amour, le respect, la reconnaissance se manifestèrent-ils d'une manière plus animée, plus rapide que par ces mots : *Laudamus te, benedicimus te, adoramus te, glorificamus te?* L'âme, frappée des grandeurs de l'Eternel et de ses bienfaits, trouve à peine dans la langue assez de termes pour exprimer ce qu'elle éprouve; elle accumule ensuite les épithètes : *Domine Deus, Rex cœlestis, Deus pater omnipotens.* « Dieu, maître du monde, roi des cieux; Dieu, père de la nature; Dieu, dont la puissance est sans bornes. » Elle s'adresse ensuite à Jésus-Christ, généreux intercesseur entre le ciel et la terre, et s'écrie : *Domine, Fili unigenite, Jesu Christe, Domine Deus, agnus Dei, Filius Patris, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.* « Dieu, Fils unique de Dieu, Dieu vous-même, adorable victime, agneau céleste qui vous êtes immolé pour nous, qui vous êtes chargé des péchés de la terre, ayez pitié de vos enfants! » Elle redouble ses instances, elle multiplie les titres de son divin Rédempteur, et répète : *Qui tollis peccata mundi, suscipe deprecationem nostram. Qui sedes ad dexteram Patris, miserere nobis. Quoniam tu solus sanctus, tu solus altissimus, Jesu Christe, cum sancto Spiritu, in gloria Patris.* « Dieu, qui vous êtes chargé des péchés de la terre, Dieu qui êtes assis à la droite de

votre Père céleste, portez à son trône nos humbles supplications, ayez pitié de vos enfants ! O Jésus ! vous êtes le seul saint, le seul qui soit élevé au comble de la gloire paternelle avec le Saint-Esprit ! »

Quand le prêtre prie les mains élevées vers le ciel, on s'unit à cette prière perpétuelle qui monte sans cesse de la terre pour empêcher le Seigneur d'en détourner à jamais sa face ; à cette prière commencée par Moïse sur la pierre d'Horeb, continuée et sanctifiée par Notre-Seigneur Jésus-Christ sur le Calvaire. Aaron et Hur soutenaient les bras de Moïse, des clous sanglants tenaient étendus ceux du Sauveur, et tous par notre ferveur nous devons en esprit soutenir les mains du prêtre qui sont en ce moment les nôtres et qui implorent pour nous les grâces et les faveurs du ciel.

Après la lecture de la parole sainte dans le livre des Epîtres et dans celui des Evangiles, le prêtre, représentant de tous les siècles chrétiens, récite le Symbole de la communion universelle, cet admirable *Credo* que la philosophie avec ses plus profonds théorèmes ne pourra jamais surpasser, ce résumé d'une foi qui précède la science et qui guidera toujours la raison, tant que la raison sera vivante et pourra marcher.

La préface est une des plus anciennes et des plus belles prières de l'office divin. Elle est ainsi appelée, parce qu'elle précède les paroles de la consécration. La préface des simples féries est courte, mais noble et majestueuse dans sa brièveté. C'est une action de grâces offerte à Dieu, dans laquelle le prêtre, ministre de son Fils unique, fait intervenir toutes les puissances célestes : les Anges, qui ne cessent de célébrer Dieu dans leurs hymnes et leurs cantiques ; les Dominations, qui se prosternent aux pieds de son trône ; les Puissances qui ne l'abordent qu'avec une religieuse frayeur ; les Séraphins, qui, réunissant leurs voix à celles de toutes les Vertus célestes, chantent ensemble sa puissance et sa gloire. Prêt à offrir son sacrifice, le prêtre de Jésus-Christ supplie humblement le Très-Haut de lui permettre de mêler les hommages de la terre à ceux du ciel, et de répéter avec les sublimes hiérarchies, ces paroles sacrées : *Sanctus, sanctus, sanctus.*

Ces nobles pensées se reproduisent dans toutes les préfaces ; mais le zèle, l'admiration, la piété, les ont agrandies aux principales fêtes de l'Eglise. Ainsi, dans les messes de l'Avent, époque où l'on attend le Libérateur des nations, le prêtre, se rappelant, avec une religieuse confiance, les promesses que Dieu, dans sa miséricorde, a daigné faire à la terre, le conjure humblement d'envoyer ce divin Rédempteur, dont la vérité, comme un jour lumineux, éclairera le monde, dont la sainteté confondra les impies, dont la force relèvera le faible. Il se livre à la joie pure et sainte que lui inspire l'approche de tant de bonheur ; il voit déjà briller le jour de notre salut, et, reprenant les paroles des préfaces ordinaires, il dit : *Et ideo cum angelis et archangelis*, etc.

La préface de Noël est l'expression courte et animée d'une vive reconnaissance. Les promesses sont accomplies ; le jour de salut a brillé, il a éclairé nos yeux et notre âme. Le Verbe s'est fait homme, Dieu s'est rendu visible, et le bonheur de le voir augmentera en nous l'amour des choses invisibles : *Per incarnati Verbi mysterium nova mentis nostræ oculis lux tuæ claritatis infulsit : ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc, in invisibilium amorem rapiamur.*

Le canon, qui suit immédiatement la préface, est rempli de beautés du même genre ; ce sont d'admirables prières pour la conservation de l'Eglise chrétienne, pour celle des fidèles qui assistent présentement au sacrifice, ou qui l'ont offert autrefois, et qui dorment maintenant du sommeil de paix. C'est une suite d'invocations à Dieu pour le supplier d'agréer les offrandes qui lui sont présentées, de jeter sur elles un regard doux et favorable ; de les accepter comme il a daigné accepter les dons du juste Abel, le sacrifice d'Abraham, et l'offrande pure et sans tache de Melchisédech. Tout ce qui peut toucher Dieu, le prêtre le lui rappelle : la passion de Jésus-Christ, sa sortie glorieuse du tombeau, sa céleste ascension : l'hostie qu'on lui présente est une hostie pure, une hostie sainte ; c'est le pain sacré de la vie immortelle, c'est le calice du salut éternel.

Toute l'Eglise se joint au ministre de cet adorable sacrifice, et supplie l'Eternel d'ordonner que ces divins présents soient portés à son autel sublime, par les mains de son saint ange, afin que tous ceux qui auront participé au divin mystère, soient comblés de grâces et de bénédictions.

Des paroles si belles, des prières si touchantes, ont elles-mêmes quelque chose de divin ; tous les artifices de l'éloquence ne réussiraient point à les inspirer. Il faut être persuadé pour s'exprimer ainsi. C'est la foi de l'antiquité chrétienne, c'est l'âme des apôtres et des martyrs, c'est l'unité catholique elle-même qui, formant une seule voix de toutes les voix du ciel, de la terre, des siècles passés, présents et futurs, adresse à Dieu cette touchante prière. Nous ne connaissons rien en dehors des saints Evangiles qui porte un caractère de divinité aussi frappant. La prière collective n'est-elle pas en effet une sorte de révélation divine ? n'est-ce pas Notre-Seigneur lui-même qui prie dans les assemblées des fidèles ? et le Saint-Esprit, qui procède du Fils aussi bien que du Père, ne ressemble-t-il pas alors à ces anges qui montaient et qui descendaient sur l'échelle lumineuse de Jacob ?

La Messe, telle qu'on la célèbre aujourd'hui dans nos églises, est toujours le sacrifice mystérieux des catacombes ; rien n'a changé que notre cœur devenu indifférent à tant de beautés. Si l'on pouvait supposer que la hiérarchie catholique ait pu changer quelque chose à la simplicité des antiques agapes, il faudrait dire qu'elle en a perfec-

tionné le rite et complété les cérémonies; mais rien n'est altéré ni dans le fond ni dans la forme. L'abbé A.-L. CONSTANT.

MESSE (DE LA).

MANIÈRE D'Y ASSISTER.

1. Je ne vous ai encore point parlé du soleil des exercices spirituels, qui est le très-saint, sacré, et très-souverain sacrifice et sacrement de la Messe, centre de la religion chrétienne, cœur de la dévotion, âme de la piété, mystère ineffable, qui comprend l'abîme de la charité divine, et par lequel Dieu, s'appliquant réellement à nous, nous communique magnifiquement ses grâces et faveurs.

2. L'oraison faite en l'union de ce divin sacrifice a une force indicible; de sorte, Philothée, que par lui l'âme abonde en célestes faveurs, comme appuyée sur son bien-aimé, qui la rend si pleine d'odeurs et suavités spirituelles qu'elle ressemble à une colonne de fumée de bois aromatique, de la myrrhe, de l'encens et de toutes les poudres du parfumeur, comme il est dit au Cantique des cantiques.

3. Faites donc toutes sortes d'efforts pour assister tous les jours à la sainte Messe, afin d'offrir avec le prêtre le sacrifice de votre Rédempteur à Dieu son Père pour vous et pour toute l'Eglise. Toujours les anges en grand nombre s'y trouvent présents, comme dit saint Jean Chrysostome, pour honorer ce saint mystère; et nous y trouvant avec eux et avec une même intention, nous ne pouvons que recevoir beaucoup d'influences propices par une telle société; les cœurs de l'Eglise triomphante et de l'Eglise militante se viennent attacher et joindre à Notre-Seigneur en cette divine action, pour avec lui, en lui et par lui ravir le cœur de Dieu le Père, et rendre sa miséricorde toute nôtre. Quel bonheur à une âme de contribuer dévotement ses affections pour un bien si précieux et si désirable!

4. Si par quelque forte raison vous ne pouvez pas vous rendre présente à la célébration de ce souverain sacrifice d'une présence réelle; au moins faut-il que vous y portiez votre cœur pour y assister d'une présence spirituelle. A quelque heure donc du matin, allez en esprit, si vous ne pouvez autrement, en l'église; unissez votre intention à celle de tous les Chrétiens, et faites les mêmes actions intérieures au lieu où vous êtes, que vous feriez si vous étiez réellement présente à l'office de la sainte Messe en quelque église.

5. Or, pour ouïr ou réellement, ou mentalement la sainte Messe comme il est convenable : 1. Dès le commencement jusqu'à ce que le prêtre se soit mis à l'autel, faites avec lui la préparation, laquelle consiste à se mettre en la présence de Dieu, reconnaître votre indignité, et demander pardon de vos fautes. 2. Depuis que le prêtre est à l'autel jusqu'à l'Evangile, considérez la venue et la vie de Notre-Seigneur en ce monde par une pure et simple considération. 3. Depuis l'Evangile jusqu'après le *Credo*, considérez la prédication de notre Sauveur, protestez de vouloir vivre et mourir en la foi et obéissance de sa sainte parole, et en l'union de la sainte Eglise catholique. 4. Depuis le *Credo* jusqu'au *Pater noster*, appliquez votre cœur aux mystères de la mort et passion de notre Rédempteur, qui sont actuellement et essentiellement représentés en ce saint sacrifice, lequel avec le prêtre et avec le reste du peuple vous offrirez à Dieu le Père pour son honneur et pour votre salut. 5. Depuis le *Pater noster* jusqu'à la communion, efforcez-vous de faire mille désirs de votre cœur, souhaitant ardemment d'être à jamais jointe et unie à notre Sauveur par amour éternel. 6. Depuis la communion jusqu'à la fin, remerciez sa divine Majesté de son incarnation, de sa vie, de sa mort, de sa passion, et de l'amour qu'il nous témoigne en ce saint sacrifice, le conjurant par lui de vous être à jamais propice, à vos parents, à vos amis, et à toute l'Eglise; et vous humiliant de tout votre cœur, recevez dévotement la bénédition divine, que Notre-Seigneur vous donne par l'entremise de son officier.

Mais si vous voulez pendant la Messe faire votre méditation sur les mystères que vous allez suivant de jour en jour, il ne sera pas requis que vous vous arrêtiez à faire ces particulières actions; il suffira qu'au commencement vous dressiez votre intention à vouloir adorer et offrir ce saint sacrifice par l'exercice de votre méditation et oraison, puisque en toute méditation se trouvent les actions susdites, ou expressément, ou tacitement et virtuellement.

S. FRANÇOIS DE SALES.

METHODE POUR LA LECTURE.

Il faut considérer que l'étude est la culture et la nourriture de notre esprit. Ce que nous lisons entre dans notre mémoire, et y est reçu comme un aliment qui nous nourrit, et comme une semence qui produit dans les occasions des pensées et des désirs. Si l'on ne prend point indifféremment toute sorte d'aliments, et si l'on évite avec soin tous ceux qui nous peuvent nuire; si l'on ne sème pas dans ses terres toutes sortes de semences, mais seulement celles qui sont utiles, combien doit-on encore apporter plus de discernement à ce qui sert de nourriture à notre esprit, et ce qui doit être la semence de nos pensées? Car ce que nous lisons aujourd'hui avec indifférence se réveillera dans les occasions, et nous fournira, sans même que nous nous en apercevions, des pensées qui seront une source de bien ou de mal. Mais dans la nourriture du corps, l'on distingue d'ordinaire par le goût même ce qui nuit à la santé. Il n'en est pas de même dans les aliments de l'âme; nous n'avons point naturellement de goût spirituel qui distingue les bons aliments des mauvais. Nous trouvons même quelquefois les poisons plus agréables que les meilleures nourritures, tant notre goût spirituel est corrompu. Et ainsi il faut suppléer par une attention

toute particulière à cette corruption de notre esprit, et c'est une des manières dont nous devons pratiquer cet avertissement du Sage : *Appliquez-vous avec tout le soin possible à la garde de votre cœur* (*Prov.*, IV, 23); ce qui nous doit porter à veiller avec soin sur tout ce qui entre dans un vase si précieux. NICOLE.

MIGRATIONS DES OISEAUX.

On connaît ces vers charmants de Racine le fils sur les migrations des oiseaux.

Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé;
Il arrive; tout part : le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra le printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés.

Nous avons vu quelques infortunés à qui ce dernier trait faisait venir les larmes aux yeux. Il n'en est pas des exils que la nature prescrit comme des exils commandés par les hommes. L'oiseau n'est banni un moment que pour son bonheur; il part avec ses voisins, avec son père et sa mère, avec ses sœurs et ses frères; il ne laisse rien après lui: il emporte tout son cœur. La solitude lui a préparé le vivre et le couvert; les bois ne sont point armés contre lui; il retourne enfin mourir aux bords qui l'ont vu naître : il retrouve le fleuve, l'arbre, le nid, le soleil paternel. Mais le mortel chassé de ses foyers y rentre-t-il jamais? Hélas ! l'homme ne peut dire, en naissant, quel coin de l'univers gardera ses cendres, ni de quel côté le souffle de l'adversité les portera. Encore si on le laissait mourir tranquille! Mais aussitôt qu'il est malheureux, tout le persécute; l'injustice particulière dont il est l'objet devient une injustice générale. Il ne trouve pas, ainsi que l'oiseau, l'hospitalité sur la route : il frappe, et l'on n'ouvre pas; il n'a, pour appuyer ses os fatigués, que la colonne du chemin public ou la borne de quelque héritage. Souvent même on lui dispute ce lieu de repos qui, placé entre deux champs, semblait n'appartenir à personne : on le force à continuer sa route vers de nouveaux déserts : le ban qui l'a mis hors de son pays semble l'avoir mis hors du monde. Il meurt, et il n'a personne pour l'ensevelir. Son corps gît délaissé sur un grabat, d'où le juge est obligé de le faire enlever, non comme le corps d'un homme, mais comme une immondice dangereuse aux vivants. Ah ! plus heureux lorsqu'il expire dans quelque fossé au bord d'une grande route, et que la charité du Samaritain jette un peu de terre étrangère sur ce cadavre! N'espérons donc que dans le ciel, et nous ne craindrons plus l'exil : il y a dans la religion toute une patrie.

Tandis qu'une partie de la création publie chaque jour aux mêmes lieux les louanges du Créateur, une autre partie voyage pour raconter ses merveilles. Des courriers traversent les airs, se glissent dans les eaux, franchissent les monts et les vallées. Ceux-ci arrivent sur les ailes du printemps, et bientôt, disparaissant avec les zéphyrs, suivent de climats en climats leur mobile patrie; ceux-là s'arrêtent à l'habitation de l'homme : voyageurs lointains, ils réclament l'antique hospitalité. Chacun suit son inclination dans le choix d'un hôte : le rouge-gorge s'adresse aux cabanes; l'hirondelle frappe aux palais; cette fille de roi semble encore aimer les grandeurs, mais les grandeurs tristes, comme sa destinée; elle passe l'été aux ruines de Versailles, et l'hiver à celles de Thèbes.

A peine a-t-elle disparu qu'on voit s'avancer sur les vents du nord une colonie qui vient remplacer les voyageurs du midi, afin qu'il ne reste aucun vide dans nos campagnes. Par un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe de canards sauvages, tous rangés à la file, traversent en silence un ciel mélancolique. S'ils aperçoivent du haut des airs quelque manoir gothique environné d'étangs et de forêts, c'est là qu'ils se préparent à descendre : ils attendent la nuit, et font des évolutions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout à coup sur les eaux qui retentissent. Un cri général, suivi d'un profond silence, s'élève dans les marais. Guidés par une petite lumière, qui peut-être brille à l'étroite fenêtre d'une tour, les voyageurs s'approchent des murs, à la faveur des roseaux et des ombres. Là, battant des ailes et poussant des cris par intervalles, au milieu du murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme.

Un des plus jolis habitants de ces retraites, mais dont les pèlerinages sont moins lointains, c'est la poule d'eau. Elle se montre au bord des joncs, s'enfonce dans leur labyrinthe, reparaît et disparaît encore, en poussant un petit cri sauvage; elle se promène dans les fossés du château; elle aime à se percher sur les armoiries sculptées dans les murs. Quand elle s'y tient immobile, on la prendrait, avec son plumage noir et le cachet blanc de sa tête, pour un oiseau en blason tombé de l'écu d'un ancien chevalier. Aux approches du printemps, elle se retire à des sources écartées. Une racine de saule minée par les eaux lui offre un asile, elle s'y dérobe à tous les yeux. Les convolvulus, les mousses, les capillaires d'eau, suspendent devant son nid des draperies de verdure; le cresson et la lentille lui fournissent une nourriture délicate; l'eau murmure doucement à son oreille; de beaux insectes occupent ses regards, et les naïades du ruisseau, pour mieux cacher cette jeune mère, plantent autour d'elle leurs quenouilles de roseaux, chargées d'une laine empourprée.

Parmi ces passagers de l'aquilon, il s'en

trouve qui s'habituent à nos mœurs et refusent de retourner dans leur patrie : les uns, comme les compagnons d'Ulysse, sont captivés par la douceur de quelques fruits ; les autres, comme les déserteurs du vaisseau de Cook, sont séduits par des enchanteresses qui les retiennent dans leurs îles. Mais la plupart nous quittent après un séjour de quelques mois : ils s'attachent aux vents et aux tempêtes qui ternissent l'éclat des flots et leur livrent la proie qui leur échapperait dans les eaux transparentes ; ils n'aiment que les retraites ignorées, et font le tour de la terre par un cercle de solitudes.

Ce n'est pas toujours en troupes que ces oiseaux visitent nos demeures. Quelquefois deux beaux étrangers, aussi blancs que la neige, arrivent avec les frimas : ils descendent au milieu des bruyères, dans un lieu découvert, et dont on ne peut approcher sans être aperçu ; après quelques heures de repos, ils remontent sur les nuages. Vous courez à l'endroit d'où ils sont partis, et vous n'y trouvez que quelques plumes, seules marques de leur passage, que le vent a déjà dispersées : heureux le favori des muses qui, comme le cygne, a quitté la terre sans y laisser d'autres débris et d'autres souvenirs que quelques plumes de ses ailes.

Des convenances pour les scènes de la nature, ou des rapports d'utilité pour l'homme, déterminent les différentes migrations des animaux. Les oiseaux qui paraissent dans les mois des tempêtes ont des voix tristes et des mœurs sauvages, comme la saison qui les amène ; ils ne viennent point pour se faire entendre, mais pour écouter : il y a dans le sourd mugissement des bois quelque chose qui charme les oreilles. Les arbres, qui balancent tristement leurs cimes dépouillées, ne portent que de noires légions, qui se sont associées pour passer l'hiver ; elles ont leurs sentinelles et leurs gardes avancées : souvent une corneille centenaire, antique sibylle du désert, se tient seule perchée sur un chêne avec lequel elle a vieilli : là, tandis que ses sœurs font silence, immobile, et comme pleine de pensées, elle abandonne aux vents des monosyllables prophétiques.

Il est remarquable que les sarcelles, les canards, les oies, les bécasses, les pluviers, les vanneaux, qui servent à notre nourriture, arrivent quand la terre est dépouillée ; tandis que les oiseaux étrangers qui nous viennent dans la saison des fruits n'ont avec nous que des relations de plaisirs : ce sont des musiciens envoyés pour charmer nos banquets. Il faut en excepter quelques-uns, tels que la caille et le ramier, dont toutefois la chasse n'a lieu qu'après la récolte, et qui s'engraissent dans nos blés pour servir à notre table. Ainsi, les oiseaux du nord sont la manne des aquilons, comme les rossignols sont les dons des zéphirs : de quelque point de l'horizon que le vent souffle, il nous apporte un présent de la Providence.

Les oies, les sarcelles, les canards, étant de race domestique, habitent partout où il peut y avoir des hommes. Les navigateurs ont trouvé des bataillons innombrables de ces oiseaux jusque sous le pôle antarctique et sur les côtes de la Nouvelle-Zélande. Nous en avons rencontré nous-même des milliers, depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'à la pointe de l'isthme de la Floride. Nous vîmes un jour aux Açores une compagnie de sarcelles bleues, que la lassitude contraignit de s'abattre sur un figuier. Cet arbre n'avait point de feuilles ; mais il portait des fruits rouges enchaînés deux à deux comme des cristaux. Quand il fut couvert de cette nuée d'oiseaux, qui laissaient pendre leurs ailes fatiguées, il offrit un spectacle singulier : les fruits paraissaient d'une pourpre éclatante sur les rameaux ombragés, tandis que l'arbre, par un prodige, semblait avoir poussé tout à coup un feuillage d'azur.

Les oiseaux de mer ont des lieux de rendez-vous, où ils semblent délibérer en commun des affaires de leur république : c'est ordinairement un écueil au milieu des flots. Nous allions souvent nous asseoir, dans l'île Saint-Pierre, sur la côte opposée à une petite île que les habitants ont nommée le *Colombier*, parce qu'elle en a la forme et qu'on y vient chercher des œufs au printemps.

La multitude des oiseaux rassemblés sur ce rocher était si grande, que souvent nous distinguions leurs cris pendant le mugissement des tempêtes. Ces oiseaux avaient des voix extraordinaires, comme celles qui sortaient des mers ; si l'Océan a sa Flore, il a aussi sa Philomèle : lorsqu'au coucher du soleil, le courlis siffle sur la pointe d'un rocher et que le bruit sourd des vagues l'accompagne, c'est une des harmonies les plus plaintives qu'on puisse entendre ; jamais l'épouse de Céyx n'a rempli de tant de douleurs les rivages témoins de ses infortunes.

Une parfaite intelligence régnait dans la république du Colombier. Aussitôt qu'un citoyen était né, sa mère le précipitait dans les vagues, comme ces peuples barbares qui plongeaient leurs enfants dans les fleuves pour les endurcir contre les fatigues de la vie. Des courriers partaient sans cesse de cette Tyr avec des gardes nombreuses qui, par ordre de la Providence, se dispersaient sur les mers pour secourir les vaisseaux. Les uns se placent à quarante et cinquante lieues d'une terre inconnue, et deviennent un indice certain pour le pilote qui les découvre flottants sur l'onde comme les bouées d'une ancre ; d'autres se cantonnent sur un récif, et sentinelles vigilantes, élèvent pendant la nuit une voix lugubre pour écarter les navigateurs ; d'autres encore, par la blancheur de leur plumage, sont de véritables phares sur la noirceur des rochers. Nous présumons que c'est pour la même raison que Dieu a rendu l'écume des flots phosphorique, et toujours plus éclatante parmi les brisants, en raison de la violence de la tempête : beaucoup de vaisseaux périraient dans les ténèbres sans ces fanaux miracu-

feux allumés par la Providence sur les écueils.

Tous les accidents des mers, le flux et le reflux, le calme et l'orage, sont prédits par les oiseaux. La mauve descend sur une grève, retire son cou dans sa plume, cache une patte dans son duvet, et, se tenant immobile sur l'autre, avertit le pêcheur de l'instant où les vagues se lèvent; l'alouette marine, qui court le long du flot en poussant un cri doux et triste, annonce, au contraire, le moment du reflux : enfin, les procellaria s'établissent au milieu de l'Océan. Compagnes des mariniers, elles suivent la course des navires et prophétisent la tempête. Le matelot leur attribue quelque chose de sacré, et leur donne religieusement l'hospitalité quand le vent les jette à bord; c'est de même que le laboureur respecte le rouge-gorge, qui lui prédit les beaux jours, et c'est ainsi qu'il le reçoit sous son toit de chaume pendant les rigueurs de l'hiver. Ces hommes malheureux, placés dans les deux conditions les plus dures de la vie, ont des amis que leur a préparés la Providence; ils trouvent dans un être faible le conseil ou l'espérance, qu'ils chercheraient souvent en vain chez leurs semblables. Ce commerce de bienfaits entre de petits oiseaux et des hommes infortunés est un de ces traits touchants qui abondent dans les œuvres de Dieu. Entre le rouge-gorge et le laboureur, entre la procellaria et le matelot, il y a une ressemblance de mœurs et de destinées tout à fait attendrissante. Oh! que la nature est sèche, expliquée par les sophistes; mais combien elle paraît pleine et fertile aux cœurs simples qui n'en recherchent les merveilles que pour glorifier le Créateur!

Si le temps et le lieu nous le permettaient, nous aurions bien d'autres migrations à peindre, bien d'autres secrets de la Providence à révéler. Nous parlerions des grues des Florides, dont les ailes rendent des sons si harmonieux, et qui font de si beaux voyages au-dessus des lacs, des savanes, des cyprières et des bocages d'orangers et de palmiers; nous montrerions le pélican des bois, visitant les morts de la solitude, ne s'arrêtant qu'aux cimetières indiens et aux *monts* des tombeaux; nous rapporterions les raisons de ces migrations toujours relatives à l'homme; nous dirions les vents, les saisons que les oiseaux choisissent pour changer de climats, les aventures qu'ils éprouvent, les obstacles qu'ils ont à surmonter, les naufrages qu'ils font; comment ils abordent quelquefois, loin du pays qu'ils cherchent, sur des côtes inconnues; comment ils périssent en passant sur des forêts embrasées par la foudre ou sur des plaines où les sauvages ont mis le feu.

Dans les premiers âges du monde, c'était sur la floraison des plantes, sur la chute des feuilles, sur le départ et l'arrivée des oiseaux, que les laboureurs et les bergers réglaient leurs travaux. De là, l'art de la divination chez certains peuples : on supposa que des animaux qui prédisaient les saisons et les tempêtes ne pouvaient être que les interprètes de la Divinité. Les anciens naturalistes et les poëtes (à qui nous sommes redevables du peu de simplicité qui reste encore parmi nous) nous montrent combien était merveilleuse cette manière de compter par les fastes de la nature, et quel charme elle répandait sur la vie. Dieu est un profond secret; l'homme, créé à son image, est pareillement incompréhensible : c'était donc une ineffable harmonie de voir les périodes de ses jours réglées par des horloges aussi mystérieuses que lui-même.

Sous les tentes de Jacob ou de Booz, l'arrivée d'un oiseau mettait tout le camp en mouvement; le patriarche faisait le tour du camp, à la tête de ses serviteurs armés de faucilles. Si le bruit se répandait que les petits de l'alouette avaient été vus voltigeant, à cette grande nouvelle, tout un peuple, sur la foi de Dieu, commençait avec joie la moisson. Ces aimables signes, en dirigeant les soins de la saison présente, avaient l'avantage de prédire les vicissitudes de la saison prochaine : les oies et les sarcelles arrivaient-elles en abondance, on savait que l'hiver serait long; la corneille commençait-elle à bâtir son nid au mois de janvier, les pasteurs espéraient en avril les roses de mai. Le mariage d'une jeune fille, au bord d'une fontaine, avait tel rapport avec l'épanouissement d'une plante; et les vieillards qui meurent ordinairement en automne, tombaient avec les glands et les fruits mûrs. Tandis que le philosophe, tronquant ou allongeant l'année, promenait l'hiver sur le gazon du printemps, le laboureur ne craignait point que l'astronome qui lui venait du ciel se trompât. Il savait que le rossignol ne prendrait point le mois des frimas pour celui des fleurs, et ne ferait point entendre au solstice d'hiver les chansons de l'été. Aussi les soins, les jeux, les plaisirs de l'homme champêtre étaient déterminés, non par le calendrier incertain d'un savant, mais par les calculs infaillibles de celui qui a tracé la route du soleil. Ce souverain régulateur voulut lui-même que les fêtes de son culte fussent assujetties aux simples époques empruntées de ses propres ouvrages; et, dans ces jours d'innocence, selon les saisons et les travaux, c'était la voix du zéphir ou de la tempête, de l'aigle ou de la colombe, qui appelait l'homme au temple du Dieu de la nature.

Nos paysans se servent encore quelquefois de ces tables charmantes, où sont gravés les temps des travaux rustiques. Les peuples de l'Inde en font le même usage, et les nègres et les sauvages américains gardent cette manière de compter. Un Siminole de la Floride vous dit : « La fille s'est mariée à l'arrivée du colibri. — L'enfant est mort quand la nonpareille a mué. — Cette mère a autant de fils qu'il y a d'œufs dans le nid du pélican. »

Les sauvages du Canada marquent la sixième heure du soir par le moment où les ramiers boivent aux sources, et les sauvages

de la Louisiane par celui où l'éphémère sort des eaux. Le passage de divers oiseaux règle la saison des chasses; et le temps des récoltes du maïs, du sucre d'érable, de la folle-avoine, est annoncé par certains animaux qui ne manquent jamais d'accourir à l'heure du banquet. CHATEAUBRIAND.

MILTON.

Milton, libre et oublié, poursuivit avec ardeur la composition de son sublime ouvrage. Il avait alors cinquante-six ans; il était aveugle et tourmenté de la goutte. Une vie étroite et pauvre, de nombreux ennemis, le sentiment amer de ses illusions démenties, le poids humiliant de la disgrâce publique, la tristesse de l'âme et les souffrances du corps, tout accablait Milton; mais un génie sublime habitait en lui. Dans ses journées rarement interrompues, dans les longues veilles de ses nuits, il méditait des vers sur un sujet depuis si longtemps déposé dans son âme, et qu'avaient mûri, pour ainsi dire, tous les événements et toutes les passions de sa vie. Séparé de la terre par la perte du jour et par la haine des hommes, il n'appartenait plus qu'à ce monde mystérieux dont il racontait les merveilles. « Donne des yeux à mon âme, » disait-il à sa muse. Il voyait en lui-même, dans le vaste champ de ses souvenirs et de ses pensées. Les fureurs du fanatisme, l'enthousiasme de la révolte, les tristes joies des partis vainqueurs, les haines profondes de la guerre civile, avaient de toutes parts assailli et exercé son génie. Les chaires des églises d'Angleterre, les salles de Westminster, toutes pleines de séditions et de bruyantes menaces, lui avaient fait entendre ce cri de guerre contre la puissance qu'il aimait à répéter dans ses chants, et dont il armait l'enfer contre la monarchie du ciel. La religion indépendante des puritains, leurs extases mystiques, leur ardente piété sans foi positive, leurs interprétations arbitraires de l'Ecriture, avaient achevé d'ôter tout frein à son imagination, et lui donnaient quelque chose d'impétueux et d'illimité, comme les rêves du fanatisme.

A tant de sources d'originalité il faut joindre cette féconde imitation de la poésie antique, qui nourrissait la verve de Milton. Homère, après la Bible, avait toujours été sa première lecture; il le savait presque par cœur, et l'étudiait sans cesse. Aveugle et solitaire, ses heures étaient partagées entre la composition poétique et le ressouvenir toujours entretenu des grandes beautés d'Isaïe, d'Homère, de Platon, d'Euripide. Il avait fait apprendre à ses filles à lire le grec et l'hébreu, et l'on sait que l'une d'elles, longtemps après, récitait de mémoire des vers d'Homère qu'elle avait ainsi retenus sans les comprendre. Chaque jour, Milton, en se levant, se faisait lire un chapitre de la Bible hébraïque; puis il travaillait à son poëme, dont il dictait les vers à sa femme, ou quelquefois à un ami, à un étranger qui le visitait. La musique était une de ses distractions; il touchait de l'orgue, et chantait avec goût. Au milieu de cette vie simple et occupée, *le Paradis perdu*, si longtemps médité s'acheva promptement. VILLEMAIN.

MINUIT.

L'horloge du clocher de Saint-Philippe sonna lentement minuit; je comptai l'un après l'autre chaque tintement de la cloche, et le dernier m'arracha un soupir.

Voilà donc, me dis-je, un jour qui vient de se détacher de ma vie, et, quoique les vibrations décroissantes du son de l'airain frémissent encore à mon oreille, la partie de mon voyage qui a précédé minuit est déjà aussi loin de moi que le voyage d'Ulysse ou celui de Jason; dans cet abîme du passé, les instants et les siècles ont la même longueur; et l'avenir a-t-il plus de réalité? Ce sont deux néants entre lesquels je me trouve en équilibre comme sur le tranchant d'une lame. En vérité le temps me paraît quelque chose de si inconcevable, que je serais tenté de croire qu'il n'existe réellement pas, et que ce qu'on nomme ainsi n'est autre chose qu'une punition de la pensée.

Je me réjouissais d'avoir trouvé cette définition du temps, aussi ténébreuse que le temps lui-même, lorsqu'une autre horloge sonna minuit, ce qui me donna un sentiment désagréable. Il me reste toujours un fond d'humeur lorsque je me suis occupé d'un problème insoluble, et je trouvai fort déplacé ce second avertissement de la cloche à un philosophe comme moi. Mais j'éprouvai décidément un véritable dépit, quelques secondes après, lorsque j'entendis de loin une troisième cloche, celle du couvent des Capucins, situé sur l'autre rive du Pô, sonner encore minuit comme par malice.

Lorsque ma tante appelait une ancienne femme de chambre un peu revêche, qu'elle affectionnait cependant beaucoup, elle ne se contentait pas dans son impatience de sonner une fois; mais elle tirait sans relâche le cordon de la sonnette, jusqu'à ce que la servante parût. « Arrivez donc, mademoiselle Branchet! » Et celle-ci, fâchée de se voir presser ainsi, venait tout doucement, et répondait avec beaucoup d'aigreur avant d'entrer au salon : « On y va, madame, on y va. » Tel fut aussi le sentiment d'humeur que j'éprouvai lorsque j'entendis la cloche indiscrète des Capucins sonner minuit pour la troisième fois.

Je le sais, m'écriai-je en étendant les mains du côté de l'horloge; oui, je le sais, je sais qu'il est minuit, je ne le sais que trop.

C'est, il n'en faut pas douter, par un conseil insidieux de l'esprit malin que les hommes ont chargé cette heure de diviser leurs jours : renfermés dans leurs habitations, ils dorment ou s'amusent, tandis qu'elle coupe un des fils de leur exis-

tence ; le lendemain ils se lèvent gaiement, sans se douter le moins du monde qu'ils ont un jour de plus. En vain la voix prophétique de l'airain leur annonce l'approche de l'éternité, en vain elle leur répète tristement chaque heure qui vient de s'écouler ; ils n'entendent rien, ou, s'ils entendent, ils ne comprennent pas.

O minuit ! — heure terrible ! — Je ne suis pas superstitieux ; mais cette heure m'inspira toujours une espèce de crainte, et j'ai le pressentiment que, si jamais je venais à mourir, ce serait à minuit.

Je mourrai donc un jour ? Comment ! je mourrai ? Moi qui parle, moi qui me sens et qui me touche, je pourrais mourir ? J'ai quelque peine à le croire ; car enfin, que les autres meurent, rien n'est plus naturel ; on voit cela tous les jours ; on les voit passer, on s'y habitue : mais mourir soi-même ! mourir en personne ! C'est un peu fort. Et vous, messieurs, qui prenez ces réflexions pour du galimatias, apprenez que telle est la manière de penser de tout le monde, et la vôtre à vous-mêmes. Personne ne songe qu'il doit mourir ; s'il existait une race d'hommes immortels, l'idée de la mort les effrayerait plus que nous.

Xavier de Maistre.

MIRACLES (des).

Dieu peut faire et défaire ainsi qu'il lui plaît ; il donne des lois à la nature, et les renverse quand il veut.

Si, pour se faire connaître, dans le temps que la plupart des hommes l'avaient oublié, il a fait des miracles étonnants et a forcé la nature à sortir de ses lois les plus constantes, il a continué par là à montrer qu'il en était le maître absolu, et que sa volonté est le seul lien qui entretient l'ordre du monde.

C'est justement ce que les hommes avaient oublié ; la stabilité d'un si bel ordre ne servait plus qu'à leur persuader que cet ordre avait toujours été, et qu'il était de soi-même ; par où ils étaient portés à adorer ou le monde en général, ou les astres, les éléments, et enfin tous ces grands corps qui le composent. Dieu donc a témoigné au genre humain une bonté digne de lui, en renversant dans des occasions éclatantes cet ordre qui non-seulement ne les frappait plus, parce qu'ils y étaient accoutumés, mais encore qui les portait, tant ils étaient aveuglés, à imaginer hors de Dieu l'éternité et l'indépendance.

L'histoire du peuple de Dieu, attestée par sa propre suite et par la religion, tant de ceux qui l'ont écrite que de ceux qui l'ont conservée avec tant de soin, a gardé, comme dans un fidèle registre, la mémoire de ces miracles, et nous donne par là l'idée véritable de l'empire suprême de Dieu, maître tout-puissant de ses créatures, soit pour les tenir sujettes aux lois générales qu'il a établies, soit pour leur en donner d'autres, quand il juge qu'il est nécessaire de réveiller par quelque coup surprenant le genre humain endormi.

Bossuet.

MIRACLES (les)

SONT POSSIBLES ET DÉMONTRABLES A LA RAISON.

Un miracle est un fait *surnaturel*, et non point *impossible* ; il ne peut, ni ne doit être constaté que de la même manière qu'un fait naturel.

Un miracle est, j'en conviens, une dérogation aux lois physiques connues ; et quoique nous ne les connaissions pas parfaitement, nous les connaissons assez pour y voir un ordre constant et une relation uniforme de causes et d'effets, qui doivent généralement être toujours les mêmes pour maintenir l'œuvre du Créateur et attester la sagesse de son dessein. La dérogation à ces lois est-elle impossible ? A l'homme, sans contredit, car il répugne que la créature puisse changer ce qui est établi par le Créateur. L'est-elle aussi pour Dieu lui-même ? Assurément non, car il ne répugne nullement que celui qui seul conserve l'ordre physique, par la même puissance infinie qui l'a créé, se soit réservé le pouvoir et les moyens d'intervertir accidentellement et à volonté ce qui ne dépend que de lui. Quoi ! il a fait et soutient le monde, il peut l'anéantir s'il le veut, et il ne pourrait y rien changer ! Où serait et à quoi tiendrait l'espèce de nécessité qui lui interdirait cette action ? « Leur immutabilité, garant de l'univers, » direz-vous. Oui, si quelque autre que lui pouvait y toucher, ou s'il ne pouvait rien déranger un moment sans que tout périclitât. Mais qui donc se charge de borner ainsi, sans la moindre raison, la puissance infinie ? Qui donc peut empêcher que le Créateur n'ait pas fait la matière soumise à ses ordres ? Quant à moi, ce qui me confondrait d'étonnement, ce qui me paraîtrait impossible à comprendre, ce serait que le Dieu qui l'a faite et en a tracé les lois, fût hors d'état d'en suspendre le cours sans le détruire, ou d'en modifier les accidents sans tout renverser. Il se serait donc ôté un des moyens les plus fréquents et les plus frappants de manifester son pouvoir et sa protection ! Il aurait donc enchaîné sa providence au point de ne pouvoir plus être ce qu'il est nécessairement, le maître de la mort et de la vie ! Il ne pourrait empêcher que tel mouvement d'un corps solide ou fluide ne tuât à point nommé l'être vivant dont lui-même n'aurait pas encore marqué l'heure ! Sa justice et sa bonté n'auraient plus rien à faire jusqu'à la consommation des temps ! En un mot, ce serait le monde qui asservirait Dieu, et ce ne serait plus Dieu qui gouvernerait le monde ! N'est-ce pas là un vrai blasphème contre la Divinité ? et heureusement tout blasphème est absurde.

En quoi répugne-t-il donc, par exemple, que Dieu puisse rendre la vie à un mort ? Qu'est-ce que la mort ? la cessation du mouvement vital et la séparation de l'âme

et du corps; et pourquoi donc Dieu ne pourrait-il pas réunir de nouveau une âme à un corps pour rendre la vie, comme il les a d'abord unis pour la donner? en quoi l'un lui serait-il plus difficile que l'autre? Pourquoi celui qui donne le mouvement vital ne pourrait-il pas le rendre? quand ce serait une seconde création, où est l'obstacle? Quoi, Dieu n'aura pu créer qu'une fois? mais il crée sans cesse; car ici la philosophie et l'Ecriture sont d'accord et disent la même chose : la métaphysique nous enseigne que la conservation de l'univers est une création continue, parce qu'elle suppose l'acte continu de la volonté créatrice, principe de toute existence créée, et le Psalmiste nous dit avec son éloquence divine : « Retirez votre esprit créateur, et tout cesse de vivre ; envoyez de nouveau le souffle de la vie, et tout est créé de nouveau. » En quoi donc consiste ici ce qui est essentiel et nécessaire? en ce que la résurrection ne peut avoir lieu sans que le mouvement vital soit restitué, et l'âme réunie au corps, parce que telle est l'essence de la vie humaine; voilà ce que Dieu ne saurait changer. Et en quoi y a-t-il dérogation et miracle? en ce que dans l'ordre ici-bas établi, le mouvement vital une fois détruit ne doit plus se ranimer, et l'âme séparée du corps ne doit plus s'y réunir, jusqu'au jour de la résurrection générale : et je puis rappeler ici cet ordre, puisque les déistes eux-mêmes, qui admettent des peines et des récompenses à venir, doivent nécessairement admettre la résurrection, s'ils sont assez conséquents pour comprendre que l'homme, étant un être essentiellement composé d'un corps et d'une âme, doit être récompensé ou puni dans sa nature qui ne saurait changer, et dans laquelle il a mérité ou démérité. La dérogation est donc seulement en ce que la volonté divine fait aujourd'hui, dans le temps, ce qu'elle fera un jour dans l'éternité. C'est sans doute ce que Dieu seul peut faire, et de là le miracle ; mais où est l'impossibilité? Où voit-on là répugnance et contradiction, ce qui en philosophie constitue l'impossible? Comment la résurrection serait-elle possible à Dieu dans mille ans, plus ou moins, et ne le serait-elle pas aujourd'hui? Comment ne pourrait-il opérer une résurrection momentanée, lui qui peut en opérer une durable? C'est bien là ce qui serait répugnant et contradictoire, et c'est pourtant la thèse de nos adversaires ; ils nous objectent une impossibilité qui n'est point dans notre croyance, et qui est dans leur opinion. Cette distinction entre les lois susceptibles de dérogation dans celui qui les a faites, et celles que lui-même ne peut changer, parce qu'il ne peut changer la nature des choses sans contredire son propre dessein, est d'une très-grande importance : elle marque la limite entre ce qu'on appelle en métaphysique le *possible* et l'*impossible;* et je crois l'avoir rendue si claire, qu'il n'y a point de lecteur en état de raisonner, qui n'ait dû la saisir. Et des hommes qui se donnent pour *philosophes* l'ont ignorée, ou dissimulée ! Jugez de leurs lumières ou de leur bonne foi : jugez quel droit ils ont à ce titre de *philosophes* dont ils se targuent si arrogamment, et qu'ils n'ont pris que pour le déshonorer.....

S'il y a quelque chose de convenu parmi nos adversaires, un point sur lequel ils soient tous d'accord, c'est l'impossibilité absolue des miracles, et je le conçois : ceux du christianisme sont si éclatants, si nombreux, si attestés, que pour nier le *réel* il n'y avait d'autre ressource que de nier le *possible*. Le premier avait toujours prouvé le second, suivant l'axiome incontestable *ab actu ad posse :* de l'acte à la possibilité il y a conséquence. Mais la philosophie moderne, que cet axiome gênait trop, l'a remplacé par un autre, aussi extraordinaire que tout ce qu'elle a inventé: elle nie le fait réel par l'impossibilité hypothétique ; c'est après s'être vainement débattue contre le poids accablant des témoignages, qu'elle s'est retranchée dans cette impossibilité, pour anéantir ce qu'elle ne pouvait nier, les prodiges et les prophéties des deux Testaments. La discussion historique et critique sur ces deux articles était tellement victorieuse en faveur de la religion, qu'il fallait absolument se rendre, ou refuser à l'intelligence humaine tout moyen de s'assurer d'aucun fait. Je ne dis rien que de positif : c'est un *philosophe*, c'est Rousseau, qui, dans le même livre, dans le même endroit où il ne peut consentir à croire aux mystères, parce qu'il ne les comprend pas, rejette bien loin, et avec beaucoup de mépris, ceux qui s'obstinent à nier les faits, et leur dit en propres termes : « Les faits de l'Evangile sont plus attestés que ceux de Socrate : vous reculez la *difficulté* sans la résoudre. » Il ne la résout pas non plus, lui ; et dans la suite nous verrons pourquoi ; il ne s'agissait ici que de son aveu qu'il nous fallait : et l'homme à qui nous avons affaire actuellement, c'est Diderot, l'intrépide Diderot, qui, pour échapper à cette *difficulté*, assez grande en effet, dit dans ses *Pensées philosophiques* : « Tout Paris m'attesterait qu'on vient de voir un mort ressusciter, je ne le croirais pas..... A quoi bon recourir aux miracles, quand je n'ai besoin, pour me rendre, que d'un bon syllogisme ? »

Ah ! s'il était vrai que les syllogismes de la raison eussent cette puissance contre les sophismes de l'orgueil, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus d'incrédules. Des syllogismes! ne dirait-on pas que c'est là leur fort? Est-ce avec des syllogismes que Voltaire a fait à l'impiété tant de prosélytes? Si elle n'avait jamais employé d'autres armes, ses succès n'auraient pas été si grands ni si rapides. Diderot, qui *n'était pas plaisant*, comme le disait ce même Voltaire, se piquait, il est vrai, de dialectique ; mais on sait aussi que jamais prétention ne fut plus vaine ni plus malheureuse, et qu'il est aussi mauvais logicien que Helvétius : c'est tout dire. Quoi, Diderot ne savait pas qu'en fait de doctrine un miracle est un syllogisme en action ! Le voici : Toute doctrine appuyée sur des miracles opérés au

nom de Dieu, et que Dieu seul peut opérer, vient de Dieu ; or telle est celle du christianisme; donc, etc. ; et voilà Diderot sur-le-champ ramené à la question du fait même des miracles qu'il voulait écarter : il y est, dis-je, nécessairement ramené, à moins de nier une majeure évidente. N'est-ce pas là un homme bien puissant en syllogismes ? voyons à présent sa proposition.

Sans doute il ne faut pas prendre à la lettre cette expression toujours vague et exagérée, *tout Paris ;* il n'est guère possible que sept ou huit cent mille personnes soient témoins oculaires de la résurrection d'un mort. Si ces mots, *tout Paris*, n'ont pas ici plus de valeur réelle qu'ils n'en ont d'ordinaire dans le discours, je suis de l'avis de Diderot, non-seulement pour un miracle, mais pour mille autres occasions ; car qu'y a-t-il de moins rare qu'une sottise ou une fausseté répétée par ce qu'on appelle *la voix publique?* Mais, réduisons la proposition à ce qu'elle doit être raisonnablement en matière grave, et supposons que la voix de tout Paris soit notoirement confirmée par ce qu'il y a dans Paris d'hommes probes et éclairés, qui déposent unanimement d'une résurrection, en déposent après avoir constaté la personne et l'état du mort, et son retour à la vie, et sa sortie du tombeau à la voix d'un homme qui lui aura dit comme Jésus-Christ à Lazare ; *Sortez du sépulcre et venez à nous.* Alors si Diderot ne croit pas *tout Paris*, il aura tort, car il n'est point d'une impossibilité physique, comme on l'a vu, que la puissance de Dieu ressuscite un mort ; et il est d'une impossibilité morale que tant de témoins dignes de foi soient d'accord pour s'abuser ou pour mentir sur un fait de cette nature, par lui-même si facile à vérifier. Si vous ne les croyez pas sur ce fait, il n'y a point de raison pour que vous soyez obligé de les croire sur rien. Je sais qu'on nie la parité, et qu'on répond « que rien n'empêche de déférer à l'autorité des témoignages humains sur les faits naturels ; mais que dans les faits surnaturels, la raison peut détruire la croyance du fait en prouvant l'impossibilité. » C'est retomber dans le sophisme déjà écarté par la démonstration ; c'est confondre le *surnaturel* et *l'impossible*, et cette méprise grossière n'est plus permise à un philosophe, dès qu'elle est expliquée suivant les notions les plus évidentes de la métaphysique. Il ne reste donc plus que la différence du *naturel* au *surnaturel ;* et c'est un autre sophisme que de prétendre que cette différence doit en mettre dans les motifs de crédibilité. Il est faux, décidément faux, que la nature du fait à prouver et à croire, doive changer la nature des preuves et des moyens de croyance; cette allégation spécieuse, pardonnable à l'ignorance, ne le serait pas à la philosophie qui doit en découvrir l'absurdité. Nous n'avons pas deux intelligences, deux espèces de facultés, deux espèces d'organes; c'est donc avec la même intelligence, les mêmes facultés, les mêmes organes que nous pouvons juger le *naturel* et le *surnaturel*, et d'autant plus que le *surnaturel* (mot sur lequel on se trompe souvent) ne signifie que ce qui est au-dessus de notre nature, et non pas ce qui est hors la nature universelle, hors du possible; sans quoi nous ne pourrions avoir l'idée de Dieu, l'idée de l'infini, qui sont fort au-dessus de notre nature, et que pourtant nous concevons. Il est donc conséquent que notre intelligence, nos facultés, nos organes, puissent et doivent juger également des faits sensibles qui sont à la portée du pouvoir humain, et des faits sensibles qui ne sont qu'à la portée du pouvoir divin, puisque les uns et les autres sont dans la nature universelle, et par conséquent dans la sphère du possible. Il suit de là, 1° que nous ne pouvons pas rejeter l'actuel prouvé, sous prétexte qu'il est surnaturel ; 2° qu'il peut et doit être prouvé pour nous, comme tout le reste, par les moyens qui sont à nous et en nous : autrement Dieu, dont la puissance agit de toutes les manières, selon les desseins de sa sagesse, ne pourrait signaler cette puissance aux yeux de l'homme, sans changer la nature de l'homme ; et nos facultés, qui doivent nous servir à communiquer avec lui, seraient une barrière entre lui et nous, que lui-même ne pourrait pas franchir ; ce qui est absurde dans tous les sens.

Je dis dans tous les sens, et l'on n'imagine pas jusqu'où s'étend ici l'absurde, si l'on veut le pousser à bout.

En effet, ou la phrase de Diderot ne signifie rien, ou elle signifie qu'aucun homme ne peut s'assurer par sa raison et par ses organes de la réalité d'un fait miraculeux; car, si Diderot lui-même l'avait vu, il n'aurait pas plus de droit qu'un autre (dans son système) d'en être cru; et, pour être conséquent, il serait obligé de dire : Je l'ai vu, mais je ne le crois pas; comme on dit en plaisantant : Si je l'avais vu, je ne le croirais pas. Cela peut passer comme plaisanterie; mais au sérieux, qu'y a-t-il de plus injurieux à la nature humaine, de plus contradictoire dans l'idée que nous devons avoir de l'homme et de son Auteur, que d'imaginer dans notre intelligence et dans nos sens une telle impuissance, qu'en réunissant toute leur attention et tous leurs moyens ils ne peuvent même constater l'existence d'un fait sensible? Quelle étrange condition nos *philosophes* veulent faire à l'homme, et quelles étranges conséquences elle entraînerait ! Je sais qu'ils n'en sont ni embarrassés ni effrayés, car rien ne les embarrasse et ne les effraye, si ce n'est de renoncer à leur opinion. Mais que le lecteur sensé y réfléchisse, et il verra où cela nous mènerait. Qu'est-ce donc au fond que tout ce qu'ils se plaisent à débiter sur l'incertitude des témoignages humains, et sur la faiblesse de nos sens, et sur le pouvoir de l'imagination? rien que l'exagération folle d'une vérité commune, dont ils ont méconnu le principe et les conséquences. Il est très-vrai que toutes nos connaissances sont bornées et toutes nos lumières mêlées d'obscurités. Il n'y a point de science qui n'en soit la preuve ; et les mathématiques mêmes, celle de toutes qui est

la plus douée de certitude, parce qu'elle opère sur les quantités et les grandeurs physiques dont les rapports sont invariables et la démonstration facile, les mathématiques ont aussi leurs mystères dans la géométrie transcendante, c'est-à-dire, des propositions démontrées en théorie et inapplicables en fait. Telle est l'imperfection de l'homme avouée par la philosophie, et que la religion explique par la désobéissance du premier homme, qui aurait joui de toute la perfection dont sa nature était susceptible, s'il eût été toujours soumis à Dieu. Mais, dans tous les cas, quelle est la conséquence raisonnable à tirer de ce mélange de lumière et de ténèbres qui se rencontre partout dans les opérations de l'esprit humain? celle à laquelle tout ramène sans cesse, *que la vérité essentielle et infaillible n'est qu'en Dieu;* que s'il a posé surtout ici-bas les limites étroites que nous ne pouvons passer, s'il nous montre partout un abîme entre ce que nous pouvons apprendre et ce que nous sommes forcés d'ignorer, c'est afin que l'orgueil de la science soit corrigé par l'humilité qui convient à l'ignorance; c'est afin que l'homme, repoussé par les ténèbres qui l'environnent ici-bas, se tourne vers la lumière éternelle pour laquelle il a été créé, et qui attend et appelle notre âme dans sa véritable patrie. C'est là ce qui fonde et autorise par des considérations naturelles cette foi du chrétien, qui est un don surnaturel. Le chrétien aime à croire à la parole de Dieu, parce qu'elle est infaillible en ce monde comme dans l'autre, dans le temps comme dans l'éternité, et qu'elle est la seule qui ne puisse tromper en rien. Mais, sans cette foi même, la raison suffit pour nous faire comprendre que s'il y a des obscurités et des incertitudes dans les perceptions et les témoignages de l'homme, il est par trop ridicule d'en conclure qu'il n'y a rien de certain, comme il le serait de nier la santé, parce qu'il y a des maladies, et de douter de ce qui est sous nos yeux, comme de ce qui en est éloigné.

LA HARPE.

—

Pourquoi rejeter tant de lumières qui consolent le cœur, parce qu'elles sont mêlées d'ombres qui humilient l'esprit? La vraie religion ne doit-elle pas élever et abattre l'homme, lui montrer tout ensemble sa grandeur et sa faiblesse? Vous n'avez pas encore une idée assez étendue du christianisme. Il n'est pas seulement une loi sainte qui purifie le cœur; il est aussi une sagesse mystérieuse qui dompte l'esprit. C'est un sacrifice continuel de tout soi-même en hommage à la souveraine raison. En pratiquant sa morale, on renonce aux plaisirs pour l'amour de la beauté suprême. En croyant ses mystères, on immole ses idées par respect pour la vérité éternelle. Sans ce double sacrifice des pensées et des passions, l'holocauste est imparfait, notre victime est défectueuse; c'est par là que l'homme tout entier disparaît et s'évanouit devant l'Etre des êtres. Il ne s'agit pas d'examiner s'il est nécessaire que Dieu nous révèle ainsi des mystères pour humilier notre esprit. Il s'agit de savoir s'il en a révélé ou non. S'il a parlé à sa créature, l'obéissance et l'amour sont inséparables. Le christianisme est un *fait*. Puisque vous ne doutez plus des preuves de ce *fait*, il ne s'agit plus de choisir ce qu'on croira et ce qu'on ne croira pas; toutes les difficultés dont vous avez rassemblé des exemples s'évanouissent dès qu'on a l'esprit guéri de la présomption. Alors on n'a nulle peine à croire qu'il y a dans la nature divine et dans la conduite de sa providence, une profondeur impénétrable à notre faible raison. L'Etre infini doit être incompréhensible à la créature. D'un côté, on voit un législateur, dont la loi est tout à fait divine, qui prouve sa mission par des faits miraculeux dont on ne saurait douter, par des raisons aussi fortes que celles qu'on a de les croire. D'un autre côté, on trouve plusieurs mystères qui nous choquent. Que faire entre ces deux extrémités embarrassantes, d'une révélation claire et d'un obscur incompréhensible? On ne trouve de ressources que dans le sacrifice de l'esprit, et ce sacrifice est une partie du culte au souverain Etre.

Dieu n'a-t-il point des connaissances infinies que nous ne concevons pas? Quand il en découvre quelques-unes par une voie surnaturelle, il ne s'agit plus d'examiner le comment de ces mystères, mais la certitude de leur révélation. Ils nous paraissent incompatibles, sans l'être en effet. Et cette incompatibilité apparente vient de la petitesse de notre esprit, qui n'a pas de connaissances assez étendues pour voir la liaison de nos idées naturelles avec ces vérités surnaturelles.

FÉNELON.

—

La raison est faible, et il lui faut un secours. Nous ne nous connaissons ni nous-mêmes ni tout ce qui est au dehors de nous. Nous ignorons comment nous avons été formés, par quels progrès imperceptibles notre corps a reçu l'arrangement et la vie, et quels sont les ressorts infinis et l'artifice divin qui en font mouvoir toute la machine. Je ne sais, disait autrefois cette illustre mère des Machabées à ses enfants, comment vous avez paru dans mon sein; ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie que vous y avez reçus; ce n'est pas moi qui ai disposé la structure merveilleuse de vos membres, et qui les ai mis chacun à leur place : c'est la main invisible de l'auteur de l'univers. Notre corps seul est un mystère où l'esprit humain se perd et se confond, et dont il n'approfondira jamais tous les secrets; et il n'est que celui qui a présidé à sa formation qui puisse le connaître.

Ce souffle de la divinité qui nous anime, cette portion de nous-mêmes qui nous rend capables d'aimer et de connaître, ne nous est pas moins inconnue : nous ne savons comment se forment ses désirs, ses craintes, ses espérances, ni comment elle peut se

donner à elle-même ses idées et ses images.

Personne jusqu'ici n'a pu comprendre comment cet être spirituel, si éloigné par sa nature de la matière, a pu lui être uni en nous par des liens si indissolubles, que ces deux substances ne forment plus que le même tout, et que les biens et les maux de l'une deviennent ceux de l'autre. Nous sommes donc un mystère à nous-mêmes, comme disait saint Augustin, et cette vaine curiosité même qui veut tout savoir, nous serions en peine de dire ce qu'elle est, et comment elle s'est formée dans notre âme.

Au dehors, nous ne trouvons encore que des énigmes; nous vivons comme étrangers sur la terre, et au milieu des objets que nous ne connaissons pas.

La nature est pour l'homme un livre fermé; et le Créateur, pour confondre, ce semble, l'orgueil humain, s'est plu à répandre des ténèbres sur la face de cet abîme. Levez les yeux, ô homme! considérez ces grands corps de lumière qui sont suspendus sur votre tête, et qui nagent, pour ainsi dire, dans ces espaces immenses où votre raison se confond. Qui a formé le soleil, dit Job, et donné le nom à la multitude infinie des étoiles? Comprenez, si vous le pouvez, leur nature, leur usage, leur propriété, leur situation, leur distance, leurs apparitions, l'égalité ou l'inégalité de leurs mouvements. Notre siècle en a découvert quelque chose, c'est-à-dire il a un peu mieux conjecturé que les siècles qui nous ont précédés; mais qu'est-ce qu'il nous a appris si nous le comparons à ce que nous ignorons encore?

Descendez sur la terre, et dites-nous, si vous le savez, qui tient les vents dans les lieux où ils sont enfermés; qui règle le cours des foudres et des tempêtes; quel est le point fatal qui met des bornes à l'impétuosité des flots de la mer, et comment se forme le prodige si régulier de ses mouvements: expliquez-nous les effets surprenants des plantes, des métaux, des éléments; cherchez comment l'or se purifie dans les entrailles de la terre; démêlez, si vous le pouvez, l'artifice infini qui entre dans la formation des insectes qui rampent à vos yeux: rendez-nous raison des différents instincts des animaux: tournez-vous de tous les côtés, la nature de toutes parts ne vous offre que des énigmes. O homme! vous ne connaissez pas les objets que vous avez sous l'œil, et vous voulez voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi? La nature est pour vous un mystère, et vous voudriez une religion qui n'en eût point? Vous ignorez les secrets de l'homme, et vous voudriez connaître les secrets de Dieu? Vous ne vous connaissez pas vous-même, et vous voudriez approfondir ce qui est si fort au-dessus de vous? L'univers, que Dieu a livré à votre curiosité et à vos disputes, est un abîme où vous vous perdez; et vous voulez que les mystères de la foi, qu'il n'a exposés qu'à votre docilité et à votre respect, n'aient rien qui échappe à vos faibles lumières? O égarement! si tout était clair hors la religion, vous pourriez, avec quelque apparence de raison, vous défier de ses ténèbres; mais puisque au dehors même tout est obscurité pour vous, le secret de Dieu, dit saint Augustin, doit vous rendre plus respectueux et plus attentif, mais non pas plus incrédule. MASSILLON.

MIRACLES (LES) DE L'EVANGILE

PROUVENT LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Les miracles de Jésus-Christ n'ont pas été faits dans un coin, dans les retraites impénétrables, ni dans les antres profonds, mais à la face de tout un peuple ennemi et incrédule; répandus ensuite et renouvelés par les apôtres dans plusieurs nations différentes, qui avaient un intérêt puissant à les convaincre de fausseté, s'ils avaient été supposés. Notre-Seigneur nourrit une multitude de peuple avec deux ou trois pains. Il guérit les maladies incurables par une simple parole. Il fait sortir les morts du tombeau. Il se ressuscite lui-même. Tout est de notoriété publique, où la moindre imposture aurait été facile à découvrir. Il ne s'agissait pas de prestiges qui fascinaient les yeux, de tours de souplesse, ni d'opérations subtiles de la physique, mais de faits palpables, visiblement contraires aux lois communes de la nature. Les simples et les savants en étaient également juges. Ils n'avaient qu'à ouvrir les yeux pour se convaincre de leur vérité.

De plus, tout porte le caractère d'une bonté et d'une puissance infinie, qui agit sans parade, et à qui les prodiges ne semblent échapper que par compassion pour les hommes, pour soulager leurs misères corporelles, ou pour guérir leurs esprits.

Les miracles n'ont été faits que pour établir le vrai culte de la Divinité. Jésus-Christ nous assure qu'il ne les fait que pour ramener l'homme à son propre cœur, afin d'y chercher les preuves de sa doctrine, dont la fin et la consommation est la charité.

Enfin, les principaux témoins oculaires de ces faits miraculeux ne sauraient être suspects. Il est possible que les hommes, par entêtement ou par préjugé, souffrent toutes sortes de maux pour soutenir des erreurs spéculatives, parce qu'ils peuvent se persuader de bonne foi que ce sont des vérités. Mais que les hommes, sans aucune vue de plaisir ni d'ambition, de récompense temporelle ou éternelle, s'exposent à toutes sortes de malheurs présents, et ensuite à la justice vengeresse d'un Dieu ennemi du mensonge, pour soutenir qu'ils ont entendu de leurs oreilles et vu de leurs yeux des choses qui n'ont jamais été: cet amour désintéressé de la malice et de l'imposture est absolument incompatible avec la nature humaine, surtout en des hommes qui passent leur vie à pratiquer et à enseigner la morale la plus sublime qui ait jamais été.

Trouve-t-on ces trois caractères de vérité dans les prétendus prodiges des magi-

ciens et des imposteurs, d'Apollonius et de Mahomet? Ils ont pu donner aux hommes un spectacle d'ostentation, pour les surprendre, pour les amuser et pour s'en rendre les maîtres; mais ont-ils fait des choses d'une telle notoriété publique, vues par des témoins semblables, pour établir une morale si pure? FÉNELON.

MISÈRES (LES) ET LES SOUFFRANCES

DE CETTE VIE PROUVENT QU'IL Y EN AURA UNE AUTRE.

Il y a un Dieu, c'est-à-dire, un Etre infiniment bon, infiniment sage, infiniment juste, en un mot, infiniment parfait. C'est là la première et la plus essentielle des vérités; c'est le fondement et la base de toutes les autres.

1° Cette vérité supposée comme incontestable, je considère ce qui se passe dans cet univers, et je vois qu'à parler en général, la plupart des hommes sont malheureux.

Qu'est-ce que la vie de l'homme, de quelque côté qu'on la regarde? Si on la considère dans ses différents âges : l'enfance se passe dans les pleurs et les larmes; la jeunesse est une espèce d'ivresse où le torrent des passions entraîne dans toutes sortes d'excès; l'âge formé est une source de soins, de sollicitudes, d'embarras qui empêchent de vivre; la vieillesse, une vie mourante dans des hommes languissants, qui mourront en effet bientôt dans les douleurs, comme ils sont nés dans les larmes.

Si on considère les différents états et conditions de la vie, que voit-on? Des paysans qui cultivent laborieusement la terre, et ne vivent qu'à la sueur de leur front; des artisans condamnés à un travail pénible qui suffit à peine à leur subsistance; des négociants livrés à mille soins, exposés à mille revers qui les tiennent dans une agitation continuelle; tous les autres états sujets à d'autres misères, et souvent plus ils sont relevés, plus ils sont sujets aux plus grands revers.

Si nous entrons dans le sein des familles, que trouverons-nous? Quelquefois deux personnes qui, par une alliance mal assortie, semblent ne s'être unies que pour faire le malheur l'une de l'autre; d'une part, un époux jaloux, colère, joueur, dissipateur, débauché; de l'autre, une épouse mondaine, capricieuse, indolente, entêtée; quel sort! quel état! ne pouvoir se souffrir, et ne pouvoir se quitter! Que si les caractères et les sentiments forment le lien des cœurs, combien de soins, de sollicitudes, d'événements, peuvent altérer la douceur de cette union? Des enfants mal-nés qui dégénèrent, qui donnent dans les travers, qui se déshonorent, qui deviennent la croix de leurs parents et l'opprobre de leur famille.

Qu'est-ce donc que tout le cours de la vie de l'homme? combien de chagrins et d'inquiétudes, combien d'infortunes et de revers, combien de malheurs et de calamités affligent l'homme de toutes parts! Les fatigues et les travaux, la pauvreté et l'indigence, la faim, la soif, les infirmités, les maladies, les langueurs; les uns dans le sein des hôpitaux traînent une vie languissante, les autres dans l'horreur des prisons et des cachots attendent une mort violente; et cette foule d'aveugles, de sourds, de boiteux, d'estropiés de toute espèce, qui semblent par leur difformité faire honte à la nature humaine, et exciter à la compassion tous les cœurs; disons mieux, le monde entier semble n'être qu'un vaste hôpital où de toutes parts on entend retentir des plaintes, des soupirs, des gémissements, des accents lamentables, et quelquefois les imprécations, les malédictions, la voix affreuse du désespoir et de la fureur.

Tel est le triste tableau de la vie humaine, tel est le funeste spectacle que présente l'univers dans ses habitants. A parler en général, que sont-ils souvent, qu'autant de victimes dévouées aux souffrances et à tous les malheurs?

Or, en considérant ce triste tableau, je dis: 1° Il est impossible, et d'une impossibilité absolue, qu'un Dieu infiniment bon n'ait créé des êtres que pour les rendre ainsi malheureux; il est impossible qu'il ne leur ait donné que quelques jours de vie, et que ce peu de jours ne soit pour eux qu'une suite de peines, un enchaînement de souffrances, au bout desquelles vient la mort pour mettre le sceau à tous les malheurs qui ont précédé, et qui ont fait souffrir mille morts différentes avant la dernière; encore une fois, cette conduite serait inconcevable et indigne de Dieu. Si un roi traitait ainsi ses sujets, on le regarderait comme un tyran; si un père traitait ainsi ses enfants, il passerait pour un monstre; et un Dieu, un être infiniment bon par essence en agirait ainsi envers ses créatures, ses images? J'ose le dire, c'est ce qu'on ne saurait ni croire, ni concevoir, ni penser.

Il faut donc de toute nécessité qu'après cette vie misérable, l'homme soit réservé à un sort plus heureux qui le dédommage de ses souffrances, et auquel Dieu l'appelle après ce court espace de temps où, semblant vivre, il ne faisait que mourir. Non, ce n'est qu'à ce titre qu'on peut reconnaître un Dieu et adorer un Etre infiniment bon.

2° Je dis plus encore. Si Dieu est un Etre infiniment sage, il ne peut agir que pour une fin, et en créant des hommes, des êtres raisonnables et intelligents, il a dû leur proposer une fin qui soit également digne d'eux et de lui. Or je demande : Si quand l'homme meurt, tout meurt avec lui, quelle est la fin que Dieu a pu se proposer lui-même, et quelle est la fin qu'il a pu proposer aux hommes en les créant? Car de les créer pour vivre quelques jours dans les souffrances et les larmes, ensuite les livrer à la mort sans autre espérance, ce n'est sû-

rement pas une fin qui soit ni digne de Dieu, ni digne de l'homme. On ne pourrait voir en cela qu'un projet indigne, une conduite même cruelle et barbare ; il eût mille fois mieux valu laisser ces hommes dans les abîmes du néant, que de les en tirer pour souffrir? ils n'étaient rien, ils n'auraient jamais rien été ; mais de ne leur donner l'être que pour n'être bientôt plus; de ne leur donner une courte vie que pour les livrer à une triste mort, c'est en quoi ni la raison, ni le sentiment non-seulement ne pourraient reconnaître un Etre infiniment sage, mais ne pourraient jamais voir qu'une disposition opposée à toute raison et à toute sagesse.

Il faut donc encore de toute nécessité qu'après cette vie, Dieu ait préparé une fin dans laquelle l'homme puisse également et adorer la sagesse divine, et trouver sa propre destination convenable à la dignité de son être. Cette conséquence coule naturellement et nécessairement de l'idée d'un Etre souverainement sage et souverainement parfait; sans quoi toute sa sagesse serait couverte d'un nuage sombre qui en éclipserait tout l'éclat.

3° Enfin, j'ajoute que, comme Dieu est infiniment sage et infiniment bon, il est encore infiniment juste. Le propre de la justice, c'est de récompenser la vertu et de punir le vice, c'est là l'essence de cet attribut divin. Or ce n'est pas toujours en cette vie que Dieu a donné aux bons la récompense, et fait subir la peine aux méchants. Parmi les hommes, il y en a de bons qui pratiquent la vertu, et il y en a de méchants qui s'abandonnent au vice ; il y en a de justes qui suivent les lumières de la conscience et de la raison, et il y en a de pieux qui adorent et bénissent l'Etre suprême qui les a créés ; il y en a d'impies qui l'outragent et le blasphèment. Or, si tout meurt en nous lorsque nous mourons, tous les hommes seront donc égaux en mourant, tous auront donc le même sort à la mort; c'est-à-dire, vice et vertu, juste et injuste, innocent et coupable, tout sera confondu sans distinction, sans récompense, sans punition. A cette vue, je demanderais où est la justice, où est Dieu?

C'est donc encore une nécessité absolue de reconnaître que tout ne meurt pas quand nous mourons, et qu'après cette vie il doit y en avoir une autre où la vertu reçoive sa récompense, et le crime subisse sa punition; sans quoi toute idée de justice, d'équité disparaît dans Dieu, et tout frein est ôté à la licence et au désordre dans l'homme. Car de dire que durant cette vie le juste trouve sa récompense dans le témoignage de sa conscience, et le pécheur sa punition dans l'amertume de ses remords ; réponse insuffisante : le témoignage de la conscience peut bien être un secours pour la pratique de la vertu, mais il ne peut être sa seule récompense; Dieu lui en a prépare une plus abondante. De même le remords du crime n'est que le prélude et comme l'annonce de la juste peine que le Dieu vengeur réserve au criminel mourant dans le crime.

BAUDRAND.

MISERICORDE

DE DIEU ENVERS LE PECHEUR.

Que la conduite de Dieu à l'égard du pécheur est admirable! qu'elle est ineffable et bien digne du Père des miséricordes par excellence! Le pécheur fait, par son péché, trois démarches également funestes. Il s'éloigne de Dieu; étant éloigné, il s'égare de plus en plus ; étant égaré, il persévère souvent dans son égarement. Que fait le Seigneur envers lui? trois démarches toutes contraires. Il le rappelle avec tendresse dans son éloignement; il le poursuit avec empressement dans sa fuite ; il l'attend avec patience dans ses délais, prêt à le recevoir avec bonté dans son retour. Quelle miséricorde! Tout autre qu'un Dieu en est-il capable?

Rien de si vrai et en même temps de si admirable : à peine le pécheur s'est-il éloigné, que Dieu met tout en œuvre pour le rappeler : d'abord il excite dans son cœur un trouble salutaire qui l'agite, et des remords de conscience qui le déchirent. A ce trouble succèdent les plus vives lumières : il lui représente quelle est l'horreur de sa conduite, le danger terrible de son état, et quelles peuvent en être les suites funestes ; il lui fait connaître la vanité d'un plaisir qui passe en un instant, et l'amertume d'un regret qui sera peut-être éternel ; il rappelle à une âme le premier état où elle vivait avant son péché, et où elle vivait si contente ; il lui fait avouer, malgré elle, qu'il s'en faut bien qu'elle trouve dans son péché toute la satisfaction qu'elle s'était flattée d'y trouver. Qui pourrait exprimer le langage secret que la grâce fait entendre au pécheur?

Dieu lui a-t-il fait connaître le malheur de son état ? il n'oublie rien pour l'engager à en sortir. Pour cela il veut bien faire lui-même les premières avances pour en épargner la honte ou la peine au pécheur; il vient lui-même au-devant de lui ; il le rappelle avec bonté ; il l'invite avec tendresse ; il ne lui refuse pas même le doux nom de fils, pour toucher son cœur : *Fili, præbe cor tuum mihi.* (*Prov.*, XXIII, 26.) Quelle bonté! Que penserait-on d'un juge qui inviterait le coupable à recevoir sa grâce ? mais que penserait-on d'un coupable qui refuserait de la recevoir ?

Voilà cependant le portrait du pécheur. Bien souvent, malgré ces tendres invitations, il résiste encore à son Dieu ; il paraît même l'éviter et le fuir. Miséricorde divine! est-il encore des grâces dans vos trésors ? Elle ne se lasse point ; et si le pécheur, comme un autre Jonas, s'enfuit devant Dieu, Dieu le poursuivra avec empressement dans sa fuite. Rappelez, pécheur infidèle, ce qui s'est passé ou ce qui se passe peut-être encore dans vous après votre péché. N'est-il

pas vrai que Dieu vous poursuit sans cesse; qu'il se présente partout à vous, qu'il prend occasion de tout pour vous parler au cœur? Vous arrive-t-il quelque disgrâce, Dieu se trouve auprès de vous pour vous faire entendre que la source de vos malheurs est au dedans de vous-même, et que vous serez malheureux tant que vous serez criminel. Etes-vous tombé dans quelque maladie, voilà aussitôt votre Dieu comme au chevet de votre lit, pour vous avertir que votre âme est dans un état plus triste encore que votre corps. Allez-vous prendre du repos, voilà encore votre Dieu qui vous suit pour vous représenter que votre conscience n'est pas en repos elle-même, et que, s'il survenait quelque funeste accident, vous ne seriez exposé à rien moins qu'à être transporté du lit dans le tombeau, et du tombeau peut-être dans les enfers. Il ira, ce Dieu de bonté, vous solliciter jusque dans les endroits où vous l'attendiez le moins, et où vous vous croyiez le plus à couvert de ses poursuites; il ira jusque dans ces parties de plaisirs, et il les détrempera d'amertume; jusque dans ces assemblées mondaines, et là même il vous fera éprouver des moments de dégoût et de chagrin; et vous vous trouverez tout inquiet : on vous en demandera la raison; vous la sentirez vivement, et vous ne pourrez la donner; vous aurez le cœur flétri, sans savoir pourquoi; les yeux égarés, sans savoir sur quoi; l'esprit distrait et occupé ailleurs, sans savoir de quoi : dans tout cela vous ne trouverez peut-être qu'un effet naturel de ces moments de mélancolie où l'on se trouve quelquefois sans savoir pourquoi ni comment; et moi je n'y trouve qu'un effet de la miséricorde de Dieu, qui vous dégoûte de tout pour vous ramener.

Que si les voies de douceur ne suffisent pas pour vous faire rentrer dans les sentiers du salut, votre Dieu vous aime assez pour en venir aux voies de rigueur; c'est-à-dire que, plutôt que d'abandonner le pécheur à lui-même, Dieu emploiera les menaces les plus terribles. Il présentera aux yeux du coupable tout ce qu'il y a de plus effrayant dans la Religion : les horreurs d'une mort toujours prête à l'enlever de ce monde; les terreurs d'un jugement toujours suspendu sur sa tête; les abîmes d'une éternité ouverte sous ses pieds pour l'engloutir à jamais : quels spectacles de terreur et d'effroi! Mais nous connaissons votre cœur, ô mon Dieu! s'écrie le prophète, et nous savons que, dans le fort même de votre colère, vous n'oubliez pas votre miséricorde : *Cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis.* (*Habac.* III, 2.) Vos menaces mêmes en sont une nouvelle preuve, puisque vous ne nous menacez que pour nous épargner. Il me semble que je vois une tendre mère qui fait peur à son enfant qui s'éloigne d'elle, afin que cet enfant effrayé vienne se jeter entre ses bras.

Cependant telle est quelquefois l'insensibilité et l'obstination du pécheur, qu'il résiste à tout : invitations, sollicitations, promesses, menaces, rien ne le touche, on le dirait tombé dans une espèce de léthargie, d'autant plus funeste, qu'il semble aimer son état, et ne rien tant craindre que d'en sortir. Miséricorde de mon Dieu! vos trésors sont-ils enfin épuisés? Non; il lui reste encore une dernière ressource; elle attendra le pécheur, malgré son obstination et ses délais, et par ce prodige de patience elle comblera tous les autres prodiges de sa bonté. Dieu, par ce délai, veut donner au pécheur le temps de parler de réconciliation : mais quand le feu de cette passion sera ralenti, le cœur sera alors plus en état de rentrer en lui-même, et l'esprit plus disposé à se prêter aux réflexions salutaires. Sait-on, dit ce Dieu de bonté, si le temps n'amènera pas un jour ce qu'on ne saurait attendre à présent de la réflexion? Si je ne me lasse pas de l'attendre, il se lassera lui-même de me fuir : il m'a coûté tant de sang et de grâces! n'aurais-je pas quelque regret à le perdre?

Patience d'autant plus admirable qu'elle se trouve dans un Dieu offensé, dans un Dieu qui a en main de quoi se venger! Patience d'autant plus ineffable, que souvent les pécheurs en abusent et tournent contre Dieu les dons de Dieu même!

Patience d'autant plus ineffable envers certains pécheurs, que Dieu n'en a pas usé de même envers tant d'autres qui ont été subitement enlevés de ce monde!

De quels sentiments devons-nous être pénétrés à la vue des miséricordes dont il a usé envers nous? Car enfin Dieu pouvait nous traiter comme il les a traités : nous étions ce qu'ils étaient, et nous mériterions d'être ce qu'ils sont. Cependant quelle différence de leur sort et du nôtre! Ils sont morts, et nous respirons encore; ils subissent l'arrêt de leur condamnation dans l'enfer, et nous espérons encore une place dans le ciel; ils maudissent les rigueurs de la justice de Dieu, et nous sommes encore en état de bénir ses miséricordes : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* (*Psal.* XXVI, 6.)

O bonté de mon Dieu! qu'ai-je donc fait pour mériter ces faveurs? Mais est-ce dans moi qu'il en faut chercher les motifs? Votre miséricorde ne les trouve-t-elle pas dans elle-même, et dans le plaisir de sauver des malheureux, et de pardonner des coupables? Aussi le sentiment de vos bontés sera-t-il à jamais gravé dans mon cœur. Je sais que le grand moyen de reconnaître cette miséricorde, c'est de nous en former une grande idée, et de nous bien persuader que, comme elle est au-dessus de tous nos éloges, quelque magnifiques qu'ils soient, elle est encore infiniment au-dessus de tous nos péchés, quelque énormes qu'ils puissent être. Miséricorde de mon Dieu! que ma main droite soit mise dans un éternel oubli, si jamais elle oublie vos bienfaits; que ma langue desséchée s'attache à mon palais, si elle cesse jamais de publier vos éloges. Malheur, ah! malheur à moi, si ces senti-

ments s'éloignent jamais de mon cœur ! Je mériterais de n'avoir plus de part dans le vôtre. Que je cesse mille fois de vivre, plutôt que de ne pas vivre pour vous.

BAUDRAND.

MISSION DIVINE DE JÉSUS-CHRIST.

Dans ce déclin de la religion et des affaires des Juifs, à la fin du règne d'Hérode, et dans le temps que les Pharisiens introduisaient tant d'abus, Jésus-Christ est envoyé sur la terre pour rétablir le royaume dans la maison de David, d'une manière plus haute que les Juifs charnels ne l'entendaient, et pour prêcher la doctrine que Dieu avait résolu de faire annoncer à tout l'univers. Cet admirable enfant, appelé par Isaïe le Dieu fort, le père du siècle futur et l'auteur de la paix, naît d'une vierge, à Bethléem, et il vient reconnaître l'origine de sa race. Conçu du Saint-Esprit, saint par sa naissance, seul digne de réparer le vice de la nôtre, il reçoit le nom de Sauveur, parce qu'il devait nous sauver de nos péchés. Aussitôt après sa naissance, une nouvelle étoile, figure de la lumière qu'il devait donner aux Gentils, se fait voir en Orient, et amène au Sauveur, encore enfant, les prémices de la gentilité convertie. Un peu après, ce Seigneur tant désiré vient à son saint temple, où Siméon le regarde, non-seulement comme *la gloire d'Israël*, mais encore comme *la lumière des nations infidèles*. (*Luc.* II, 34, 35.)

Quand le temps de prêcher son Evangile approcha, saint Jean-Baptiste, qui lui devait préparer les voies, appela tous les pécheurs à la pénitence, et fit retentir de ses cris tout le désert où il avait vécu dès ses premières années avec autant d'austérité que d'innocence. Le peuple, qui depuis cinq cents ans n'avait point vu de prophète, reconnut ce nouvel Elie, tout prêt à le prendre pour le Sauveur, tant sa sainteté parut admirable; mais lui-même il montrait au peuple celui dont il était indigne de délier les souliers. Enfin, Jésus-Christ commence à prêcher son Evangile, et à révéler les secrets qu'il voyait de toute éternité au sein de son Père. Il pose les fondements de son Eglise par la vocation de douze pêcheurs, et met saint Pierre à la tête de tout le troupeau, avec une prérogative si manifeste, que les évangélistes, qui, dans le dénombrement qu'ils font des apôtres, ne gardent aucun ordre certain, s'accordent à nommer saint Pierre avant tous les autres, comme le premier. Jésus-Christ court toute la Judée, qu'il remplit de ses bienfaits : secourable aux malades, miséricordieux envers les pécheurs, dont il se montre le vrai médecin par l'accès qu'il leur donne auprès de lui, faisant ressentir aux hommes une autorité et une douceur qui n'avait jamais paru qu'en sa personne. Il annonce de hauts mystères, mais il les confirme par de grands miracles ; il commande de grandes vertus, mais il donne en même temps de grandes lumières, de grands exemples et de grandes grâces. C'est par là aussi qu'il paraît *plein de grâce et de vérité, et nous recevons tout de sa plénitude*. (*Joan.* I, 14, 16.)

Tout se soutient en sa personne, sa vie, sa doctrine, ses miracles. La même vérité y reluit partout; tout concourt à y faire voir le maître du genre humain et le modèle de la perfection.

Lui seul, vivant au milieu des hommes, et à la vue de tout le monde, a pu dire sans crainte d'être démenti : *Qui de vous me reprendra de péché ?* (*Joan.* VIII, 46.)

Et encore : *Je suis la lumière du monde, ma nourriture est de faire la volonté de mon Père ; celui qui m'a envoyé est avec moi et ne me laisse pas seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît*. (*Joan.* VIII, 12; IV, 34; VIII, 29.)

Ses miracles sont d'un ordre particulier et d'un caractère nouveau. Ce ne sont pas des *signes dans le ciel*, tels que les Juifs le demandaient; il les fait presque tous sur les hommes mêmes, et pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance, et ne surprennent pas tant les spectateurs qu'ils ne les touchent dans le fond du cœur. Il les fait avec empire : les démons et les maladies obéissent à sa parole, les aveugles-nés reçoivent la vue, les morts sortent du tombeau, et les péchés sont remis. Le principe en est en lui-même ; ils coulent de source : *Je sens*, dit-il, *qu'une vertu est sortie de moi*. (*Luc.* VIII, 46.) Aussi personne n'en avait-il fait ni de si grands, ni en si grand nombre; et toutefois il promet que ses disciples feront en son nom encore de plus *grandes choses*, tant est féconde et inépuisable la vertu qu'il porte en lui-même !

Qui n'admirerait pas la condescendance avec laquelle il tempère la hauteur de sa doctrine ? C'est du lait pour les enfants, et tout ensemble du pain pour les forts. On le voit plein des secrets de Dieu, mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme les autres mortels à qui Dieu se communique; il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire; et *ce qu'il a sans mesure*, il le répand avec mesure, afin que notre faiblesse le puisse porter.

Quoiqu'il soit envoyé pour tout le monde, il ne s'adresse d'abord qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, auxquelles il était particulièrement envoyé : mais il prépare la voie à la conversion des Samaritains et des Gentils. Une femme samaritaine le reconnaît pour le Christ que sa nation attendait, aussi bien que celle des Juifs, et apprend de lui le mystère du culte nouveau, qui ne serait plus attaché à un certain lieu. Une femme chananéenne et idolâtre lui arrache, pour ainsi dire, quoique rebutée, la guérison de sa fille. Il reconnaît en divers endroits les enfants d'Abraham dans les Gentils, et parle de sa doctrine comme devant être prêchée, contredite, et reçue par toute la terre. Le monde n'avait jamais rien vu de semblable, et ses apôtres en sont

étonnés. Il ne cache point aux siens les tristes épreuves par lesquelles ils doivent passer; il leur fait voir les violences et la séduction employées contre eux, les persécutions, les fausses doctrines, les faux frères, la guerre au dedans et au dehors, la foi épurée par toutes ces épreuves; à la fin des temps, l'affaiblissement de cette foi et le refroidissement de la charité parmi ses disciples; au milieu de tant de périls, son Eglise et la vérité toujours invincibles.

Voici donc une nouvelle conduite et un nouvel ordre de choses : on ne parle plus aux enfants de Dieu de récompenses temporelles; Jésus-Christ leur montre une vie future, et, les tenant suspendus dans cette attente, il leur apprend à se détacher de toutes les choses sensibles. La croix et la patience deviennent leur partage sur la terre, et le *ciel* leur est proposé comme devant *être emporté par la force.* (*Matth.* XI, 12.) Jésus-Christ, qui montre aux hommes cette nouvelle voie, y entre le premier : il prêche des vérités pures qui étourdissent les hommes grossiers et néanmoins superbes; il découvre l'orgueil caché et l'hypocrisie des pharisiens et des docteurs de la loi, qui la corrompaient par leurs interprétations. Au milieu de ces reproches, il honore leur ministère, et *la chaire de Moïse où ils sont assis.* (*Matth.* XXIII, 2.) Il fréquente le temple, dont il fait respecter la sainteté, et renvoie au prêtre les lépreux qu'il a guéris. Par là il apprend aux hommes comment ils doivent reprendre et réprimer les abus, sans préjudice du ministère établi de Dieu, et montre que le corps de la synagogue subsistait malgré la corruption des particuliers. Mais elle penchait visiblement à sa ruine. Les pontifes et les pharisiens animaient contre Jésus-Christ le peuple juif, dont la religion se tournait en superstition. Ce peuple ne peut souffrir le Sauveur du monde, qui l'appelle à des pratiques solides, mais difficiles. Le plus saint et le meilleur de tous les hommes, la sainteté et la bonté même, devient le plus envié et le plus haï. Il ne se rebute pas, et ne cesse de faire du bien à ses citoyens; mais il voit leur ingratitude; il en prédit le châtiment avec larmes, et dénonce à Jérusalem sa chute prochaine. Il prédit aussi que les Juifs, ennemis de la vérité qu'il leur annonçait, seraient livrés à l'erreur, et deviendraient le jouet des faux prophètes. Cependant la jalousie des pharisiens et des prêtres le mène à un supplice infâme : ses disciples l'abandonnent, un d'eux le trahit; le premier et le plus zélé de tous le renie trois fois. Accusé devant le conseil, il honore jusqu'à la fin le ministère des prêtres, et répond en termes précis au pontife qui l'interroge juridiquement. Mais le moment était arrivé où la synagogue devait être réprouvée. Le pontife et tout le conseil condamne Jésus-Christ, parce qu'il se disait le Christ, Fils de Dieu. Il est livré à Ponce-Pilate, président romain : son innocence est reconnue par son juge, que la politique et l'intérêt font agir contre sa conscience. Le juste est condamné à mort; le plus grand de tous les crimes donne lieu à la plus parfaite obéissance qui fut jamais : Jésus, maître de sa vie et de toutes choses, s'abandonne volontairement à la fureur des méchants, et offre le sacrifice qui devait être l'expiation du genre humain. A la croix, il regarde dans les prophéties ce qui lui restait à faire, il l'achève et dit : *Tout est consommé.* A ce mot, tout change dans le monde : la loi cesse, ses figures passent, ses sacrifices sont abolis par une oblation plus parfaite. Cela fait, Jésus-Christ expire avec un grand cri : toute la nature s'émeut; le centurion qui le gardait, étonné d'une telle mort, s'écrie qu'il est vraiment le Fils de Dieu, et les spectateurs s'en retournent frappant leur poitrine.

Au troisième jour il ressuscite : il paraît aux siens qui l'avaient abandonné et qui s'obstinaient à ne pas croire sa résurrection; il se montre à diverses fois et en diverses circonstances. Ses disciples le voient en particulier et le voient aussi tous ensemble; il paraît une fois à plus de cinq cents hommes assemblés. Un apôtre, qui l'a écrit, assure que la plupart d'eux vivaient encore dans le temps qu'il l'écrivait. Jésus-Christ donne à ses apôtres tout le temps qu'ils veulent pour le bien considérer, et, après s'être mis entre leurs mains en toutes les manières qu'ils le souhaitent, en sorte qu'il ne puisse plus leur rester le moindre doute, il leur ordonne de porter témoignage de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont ouï et de ce qu'ils ont touché. Afin qu'on ne puisse douter de leur bonne foi, non plus que de leur persuasion, il les oblige à sceller leur témoignage de leur sang. Ainsi leur prédication est inébranlable, le fondement en est un fait positif, attesté unanimement par ceux qui l'ont vu. Leur sincérité est justifiée par la plus forte épreuve qu'on puisse imaginer, qui est celle des tourments et de la mort même.

Telles sont les instructions que reçurent les apôtres. Sur ce fondement, douze pêcheurs entreprennent de convertir le monde entier, qu'ils voyaient si opposé aux lois qu'ils avaient à leur prescrire, et aux vérités qu'ils avaient à leur annoncer. Ils ont ordre de commencer par Jérusalem, et de là de se répandre par toute la terre pour *instruire toutes les nations, et les baptiser au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.* Jésus-Christ leur promet d'*être avec eux tous les jours jusqu'à la consommation des siècles* (*Matth.* XXVIII, 18-20), et assure par cette parole la perpétuelle durée du ministère ecclésiastique. Cela dit, il monte aux cieux en leur présence.

Les promesses vont être accomplies, les prophéties vont avoir leur dernier éclaircissement. Les Gentils sont appelés à la connaissance de Dieu par les ordres de Jésus-Christ ressuscité; une nouvelle cérémonie est instituée pour la régénération du nouveau peuple, et les fidèles apprennent que le vrai Dieu, le Dieu d'Israël, ce Dieu un et indivisible, auquel ils sont consacrés

par le baptême, est tout ensemble Père, Fils et Saint-Esprit. . . . . .

Après un si grand bienfait, il n'y a plus que des cris de joie qui puissent exprimer nos reconnaissances. O merveille! s'écrie un grand philosophe et un grand martyr; ô échange incompréhensible et surprenant artifice de la sagesse divine! un seul est frappé, et tous sont délivrés. Dieu frappe son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, et pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent. « Le Juste paye ce qu'il ne doit pas, et acquitte les pécheurs de ce qu'ils doivent, car qu'est-ce qui pouvait mieux couvrir nos péchés que sa justice? comment pouvait être mieux expiée la rébellion des serviteurs, que par l'obéissance du Fils? L'iniquité de plusieurs est cachée dans un seul juste, et la justice d'un seul fait que plusieurs sont justifiés. » Tout est à nous par Jésus-Christ, la grâce, la sainteté, la vie, la gloire, la béatitude; le royaume du Fils de Dieu est notre héritage. Il n'y a rien au-dessus de nous, pourvu seulement que nous ne nous ravilissions pas nous-mêmes.

. . . . . .

A ce Christ, à cet Homme-Dieu, à cet homme qui tient sur la terre, comme parle saint Augustin, la place de la vérité et la fait voir personnellement résidente au milieu de nous; à lui, dis-je, était réservé de nous montrer toute vérité, c'est-à-dire celle des mystères, celle des vertus, et celle des récompenses que Dieu a destinées à ceux qu'il aime.

C'était de telles grandeurs que les Juifs devaient chercher en leur Messie. Il n'y a rien de si grand que de porter en soi-même, et de découvrir aux hommes la vérité tout entière qui les nourrit, qui les dirige, et qui épure leurs yeux, jusqu'à les rendre capables de voir Dieu.

Dans le temps que la vérité devait être montrée aux hommes avec cette plénitude, il était aussi ordonné par toute la terre et dans tous les temps. Dieu n'a donné à Moïse qu'un seul peuple, et un temps déterminé; tous les siècles et tous les peuples du monde sont donnés à Jésus-Christ. Il a ses élus partout, et son Eglise, répandue dans tout l'univers, ne cessera jamais de les enfanter.

Allez, dit-il, *enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé, et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles.* BOSSUET.

MISSIONS (LES).

Pour peu qu'on veuille refléchir, il est aisé de reconnaître que rien n'est plus sacré que les Missions: que leur nom seul fait leur plus belle défense, ainsi que leurs succès sont leur plus bel éloge. Les attaquer, c'est combattre la religion dans son principe, puisqu'elle n'est au fond qu'une grande mission, une mission perpétuelle. C'est le Père céleste qui envoie son Fils: c'est son Fils qui envoie ses apôtres, qui envoient leurs successeurs, et leurs successeurs qui sont envoyés par l'Eglise: chaîne admirable où tout se tient, *où chaque partie agit avec la force du tout*, et où le tout est tellement lié et forme un si parfait ensemble, qu'il n'admet aucune lacune et ne saurait être entamé nulle part.

Si nous les considérons au dehors, quelles merveilles plus étonnantes les unes que les autres viennent s'offrir à nous! Quels miracles d'intelligence, de vertu et de zèle! Quels sujets d'édification pour la piété, et de méditation pour le sage! Quels objets sont faits davantage pour élever les âmes et pour toucher les cœurs! *Qui sont donc ces hommes qui volent comme des nuées* pour verser la rosée de l'Evangile sur ces ténébreuses régions assises aux ombres de la mort? Comment en ont-ils le secret? et de quoi sont-ils donc transportés davantage, ou du zèle pour la vérité, ou du feu de la charité, ou de l'amour de Dieu, ou de l'amour des hommes? La fabuleuse antiquité ne trouva rien de mieux, pour expliquer le mystère de la civilisation humaine, que d'inventer Orphée enchantant les forêts, et adoucissant les monstres par l'harmonie de sa lyre et le seul charme de sa voix. Plus grands encore en réalité que ce Dieu fantastique ne le fut en mensonge, nos missionnaires ont humanisé les tigres et dompté la férocité même, par le seul charme de leurs vertus et l'ascendant de leurs exemples. Après la prédication des apôtres convertissant le monde ancien, après la mission du grand Paul annonçant le *Dieu inconnu, faisant trembler l'aréopage, et abaissant à ses pieds la majesté des faisceaux romains*, il n'y en a point de plus merveilleuse que celle de l'illustre Xavier, qui, sans autre trésor que sa pauvreté, sans autre appui que sa patience, sans autres armes que la Croix, a étendu encore plus loin les limites de l'empire de Jésus-Christ, qu'Alexandre, la foudre en main, n'a porté les bornes du sien.

Quels sont donc ces astres extraordinaires s'élançant *comme des géants qui poursuivent leur course?* Quels sont ces nouveaux conquérants, devant lesquels les montagnes s'abaissent, les vallées se comblent, les abîmes se ferment, et les mers étonnées se calment et se taisent? Ils parlent, et à leurs voix les *îles accourent de loin*, les barbares se soumettent, les idoles tombent, les temples de la superstition s'écroulent, et, sur leurs profanes débris, s'élève *une Jérusalem nouvelle toute brillante de clartés*, tout éclatante de vertus, qui reproduit tous les beaux jours de l'Eglise naissante. Qu'y a-t-il de plus digne des respects de la terre et des regards du ciel, que ces héros évangéliques, qui non moins intrépides que désintéressés, renoncent à toutes les liaisons du sang et de l'amitié, à tous les agrémens de la vie, à toutes les espérances de la fortune, à l'amour même de la patrie, pour voler au delà

des mers, et porter, au péril même de leur vie, jusqu'aux extrémités du monde, la connaissance du vrai Dieu? Et qui donc pourra concevoir comment, à travers tant d'obstacles, de contradictions et de dangers; malgré l'intempérie des climats, la distance des lieux, la différence des mœurs et du langage; malgré toutes les passions, toutes les habitudes et tous les préjugés les plus insurmontables, ils ont pu réaliser de pareilles entreprises, éclairer des mondes nouveaux, et inonder des torrents de la grâce les restes de la gentilité? Quelle autre religion que celle de l'Evangile peut se glorifier de pareils triomphes? Quel pouvoir inconnu a donc opéré ces merveilles? Et qui peut aussi méconnaître la force de la vérité, ou la vertu de cette Croix *qui doit attirer tout à elle*, ou la puissance ineffable qui a dit : *que la lumière soit*, et la lumière a été faite; qui a dit à l'aquilon et au midi : *donnez-moi des enfants*, et le midi et l'aquilon lui en ont donné?

DE BOULOGNE.

MISSIONS (LES)

ET L'APOSTOLAT CATHOLIQUE.

Jamais dans le monde parole n'a été plus puissante et plus féconde que celle qui fut prononcée un jour du haut d'une montagne de la Judée pour changer les destinées de l'univers : *Allez, enseignez toutes les nations!*

Alors apparut sur la terre une force inconnue de régénération morale et de civilisation véritable, qui devait se perpétuer et vivre indestructible au milieu des révolutions et des ruines. Cette puissance merveilleuse, on la nomme l'*Apostolat*.

Dès les premiers moments, l'Eglise de Jésus-Christ embrassa dans l'effusion de son zèle l'universalité du genre humain. Aux bateliers galiléens s'adressait ce commandement prophétique du Dieu qui voulait, à la clarté de la lumière évangélique, ramener sous son règne d'amour et de vérité les nations égarées : *Allez, passez jusqu'à ces contrées éloignées qui m'attendent. Elevez mon étendard aux regards des peuples... J'enverrai, dit le Seigneur, ceux que j'ai choisis aux nations qui sont au delà des mers. Ils lanceront les traits ardents de leur parole vers l'Afrique, la Lydie, la Grèce, l'Italie, vers les îles lointaines, vers ceux qui n'ont point entendu parler de moi, qui n'ont point vu ma gloire, et ils annonceront ma loi aux nations.* (*Isa.* LX *sqq.*)

Le ministère apostolique commence : les généreux soldats du crucifié s'élancent dans la carrière; à sa voix ils se sont partagé la conquête de l'univers. Conquérants nouveaux, ils vont rallier sous la bannière triomphante de la croix des peuples innombrables.

L'Indien, le Scythe, le Persan, l'Arabe, l'Ethiopien ont entendu leur parole. Elle a retenti comme un puissant tonnerre jusqu'aux extrémités du monde, et les nations réveillées d'un long sommeil ont salué avec joie la lumière admirable, le jour libérateur de l'Evangile.

Paul, terrassé persécuteur sur le chemin de Damas, se relève apôtre intrépide. Il ira se glorifier devant les sages de Rome, d'Athènes et de Corinthe, de ne savoir autre chose que Jésus crucifié. Son mâle langage étonnera l'aréopage; à sa vue le proconsul romain tremblera sur son siége; le philosophe prêtera l'oreille à l'étrange nouveauté de sa doctrine, et le palais même des Césars entendra de sa bouche l'évangile de la croix.

Mais par vous, ô Simon Pierre! la croix sera plantée au sein même de Rome. Arrosée des flots du sang chrétien, elle va croître et fleurir comme un arbre immense dont les rameaux couvriront la terre. Sous son ombre tutélaire bientôt viendront se reposer toutes les nations données pour héritage à Jésus-Christ; et Rome par la croix, par le pontife qui la porte et qui l'élève perpétuellement aux regards de la gentilité, étendra plus loin ses conquêtes qu'elle ne l'avait fait jadis par la valeur de ses soldats et la force victorieuse de ses armes.

Telle fut la première mission : elle dure encore, elle durera toujours. Toujours il entrera dans les desseins de Dieu que l'apostolat soit la gloire et la vie même de son Eglise.

L'Eglise répète sans cesse à ses prêtres la parole du Sauveur; elle dit : « Allez, allez enseigner toutes les nations. » Et du foyer puissant des lumières, du centre de l'unité catholique, partent fidèlement chaque jour de généreux successeurs des apôtres, marchant comme leurs devanciers à la pacifique et sainte conquête des âmes.

Sur leurs traces, avec la vertu et la vérité, on voit paraître les sciences, la civilisation et toutes les institutions bienfaisantes. Tandis que ces grands cœurs pressés par le zèle semblent n'obéir qu'à l'instinct sublime de l'apostolat sacré qui les pousse, ils emportent en même temps avec eux et dispensent au loin sur les rives étrangères toutes les influences morales et charitables : ils inspirent aux peuples l'amour de l'ordre, la modération, la justice, la vraie liberté et toutes les vertus sociales qui rendent leur dignité véritable et leur douceur aux affections de famille et de patrie.

Sans briser aucun des liens par lesquels il a plu à la Providence d'attacher l'homme au sol qui l'a vu naître, et respectant religieusement toutes les conditions qui fondent la nationalité et le pays, le missionnaire rapproche les distances : par lui l'ancien monde donne la main au nouveau; il aide à l'alliance des deux hémisphères, laisse derrière lui des voies nouvelles à l'échange des productions et des industries, ouvre les capitales et les ports aux transactions politiques et commerciales; et quelquefois même il envoie au siége de Pierre et au trône des grands empires des gages d'union glorieuse et profitable.

Malheur à moi si je n'évangélise! *Væ mihi si non evangelizavero!* s'écrie dans tous les temps, avec le grand Paul, l'apôtre chrétien; et dans cette inspiration surhumaine sont véritablement contenues toutes les forces du principe civilisateur. Le Christianisme s'étend par une puissance qu'il recèle profondément en lui-même; il s'épanche comme les eaux inépuisables d'une source immense qui fournit au cours prolongé des grands fleuves, et verse partout avec eux les trésors de la fécondité. Chose admirable! cette foi si austère et si rigoureusement définie se dilate sans cesse, atteint à tous les temps et à tous les lieux; elle épure, elle élève, elle unit, elle apaise, elle console l'humanité.

Grâces immortelles en soient rendues au ciel! ils n'ont pas manqué encore parmi nous, ils ne manqueront jamais, ces cœurs d'apôtres qui, s'arrachant eux-mêmes à tous les liens de famille et de patrie, s'en vont avec joie aux extrémités du monde porter la bonne nouvelle de l'Evangile.

Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qu'on voit venir de loin apportant la paix, évangélisant les biens éternels, prêchant le salut et disant : O peuples ensevelis dans l'ombre de la mort, votre Dieu régnera sur nous! » (*Isa.* LII, 7.)

Par cette mission persévérante et par le travail régénérateur de l'apostolat, la jeunesse de l'Eglise et sa gloire sont sans cesse renouvelées, la beauté des anciens jours se perpétue; et en même temps il demeure prouvé que la civilisation est inséparable du Christianisme : elle n'est pas où il n'a point paru; elle disparaît quand il s'éloigne.

On l'a dit, et il est vrai : « On ne peut citer un seul pays où le flambeau de l'Evangile se soit éteint et qui ne soit retombé dans la barbarie. »

Mais la lumière bannie reviendra au jour marqué des nouvelles miséricordes; l'apostolat exilé retournera aux plages inhospitalières. Telle est son histoire, telle est son irrévocable destinée. Il est ce rayon divin qu'on ne peut ni enchaîner, ni détruire. Le soleil ne recule pas devant les clameurs de la haine : la foi évangélique fait de même; et le prêtre de Dieu, son invincible organe, peut être immolé, jamais vaincu. Dans la mort il se fera entendre encore; la voix du martyr est immortelle. De son sang on verra renaître une postérité généreuse, qui perpétuera le cri de son apostolat jusqu'à la fin des temps. Car les persécutions peuvent bien rougir de sang la terre et peupler le ciel de leurs victimes; les puissances tyranniques, qui ont toujours senti qu'en présence du Christianisme leur tyrannie devait tomber, pourront bien sévir et s'armer de toutes parts contre l'Eglise et ses ministres; mais que gagneront-elles par là? Elles veulent tuer la foi et ses apôtres; l'apôtre et la foi vivront toujours : toujours ils travailleront à l'affranchissement des âmes, et se dévoueront à les établir dans la sainte et glorieuse liberté des enfants de Dieu. Pour gage de perpétuité, ils ont l'autorité infaillible des divines promesses; et ils vivront pour pardonner, pour bénir, pour éclairer, pour guérir, pour lutter à jamais contre toutes les puissances du mal par les armes de la vérité, de la vertu et de l'inépuisable charité.

Ainsi font, ainsi meurent et vivent les missionnaires. LE PÈRE DE RAVIGNAN.

MISSIONS DU PARAGUAY.

CONVERSION DES SAUVAGES.

Tandis que le Christianisme brillait au milieu des adorateurs de Fo-hi, que d'autres missionnaires l'annonçaient aux nobles Japonais, ou le portaient à la cour des sultans, on le vit se glisser, pour ainsi dire, jusque dans les nids des forêts du Paraguay, afin d'apprivoiser ces nations indiennes, qui vivaient comme des oiseaux sur les branches des arbres. C'est pourtant un culte bien étrange que celui-là qui réunit, quand il lui plaît, les forces politiques aux forces morales, et qui crée, par surabondance de moyens, des gouvernements aussi sages que ceux de Minos et de Lycurgue. L'Europe ne possédait encore que des constitutions barbares, formées par le temps et le hasard; et la religion chrétienne faisait revivre au Nouveau-Monde les miracles des législations antiques. Les hordes errantes des sauvages du Paraguay se fixaient, et une république évangélique sortait, à la parole de Dieu, du plus profond des déserts.

Et quels étaient les grands génies qui reproduisaient ces merveilles? De simples Jésuites, souvent traversés dans leurs desseins par l'avarice de leurs compatriotes.

C'était une coutume généralement adoptée dans l'Amérique espagnole, de réduire les Indiens en *commande*, et de les sacrifier aux travaux des mines. En vain le clergé séculier et régulier avait réclamé contre cet usage aussi impolitique que barbare. Les tribunaux du Mexique et du Pérou, la cour de Madrid, retentissaient des plaintes des missionnaires.

« Nous ne prétendons pas, disaient-ils aux colons, nous opposer au profit que vous pouvez faire avec les Indiens par des voies légitimes; mais vous savez que l'intention du roi n'a jamais été que vous les regardiez comme des esclaves, et que la loi de Dieu le défend... Nous ne croyons pas qu'il soit permis d'attenter à leur liberté, à laquelle ils ont un droit naturel, que rien n'autorise à leur contester. »

Il restait encore au pied des Cordillères, vers le côté qui regarde l'Atlantique, entre l'*Orénoque* et *Rio de la Plata*, un pays rempli de sauvages, où les Espagnols n'avaient point porté la dévastation. Ce fut dans ces forêts que les missionnaires entreprirent de former une république chrétienne, et de donner, du moins à un petit nombre d'Indiens, le bonheur qu'ils n'avaient pu procurer à tous.

Ils commencèrent par obtenir de la cour d'Espagne la liberté des Sauvages qu'ils

parviendraient à réunir. A cette nouvelle, les colons se soulevèrent : ce ne fut qu'à force d'esprit et d'adresse que les Jésuites surprirent, pour ainsi dire, la permission de verser leur sang dans les déserts du Nouveau-Monde. Enfin, ayant triomphé de la cupidité et de la malice humaine, méditant un des plus nobles desseins qu'ait jamais conçus un cœur d'homme, ils s'embarquèrent pour *Rio de la Plata*.

C'est dans ce fleuve que vient se perdre l'autre fleuve qui a donné son nom au pays et aux missions dont nous retraçons l'histoire. Paraguay, dans la langue des Sauvages signifie *le fleuve couronné*, parce qu'il prend sa source dans le lac Xarayès, qui lui sert comme de couronne. Avant d'aller grossir Rio de la Plata, il reçoit les eaux du Parama et de l'Uruguay. Des forêts qui renferment dans leur sein d'autres forêts tombées de vieillesse, des marais et des plaines entièrement inondées dans la saison des pluies, des montagnes qui élèvent des déserts sur des déserts, forment une partie des régions que le Paraguay arrose. Le gibier de toute espèce y abonde, ainsi que les tigres et les ours. Les bois sont remplis d'abeilles, qui font une cire fort blanche et un miel très-parfumé. On y voit des oiseaux d'un plumage éclatant, et qui ressemblent à de grandes fleurs rouges et bleues, sur la verdure des arbres. Un missionnaire français qui s'était égaré dans ces solitudes en fait la peinture suivante :

« Je continuai ma route sans savoir à quel terme elle devait aboutir, et sans qu'il y eût personne qui pût me l'enseigner. Je trouvais quelquefois, au milieu de ces bois, des endroits enchantés. Tout ce que l'étude et l'industrie des hommes ont pu imaginer pour rendre un lieu agréable, n'approche point de ce que la simple nature y avait rassemblé de beautés.

« Ces lieux charmants me rappelèrent les idées que j'avais eues autrefois en lisant les vies des anciens solitaires de la Thébaïde. Il me vint en pensée de passer le reste de mes jours dans ces forêts, où la Providence m'avait conduit, pour y vaquer uniquement à l'affaire de mon salut, loin de tout commerce avec les hommes; mais comme je n'étais pas le maître de ma destinée, et que les ordres du Seigneur m'étaient certainement marqués par ceux de mes supérieurs, je rejetai cette pensée comme une illusion. »

Les Indiens que l'on rencontrait dans ces retraites ne leur ressemblaient que par le côté affreux. Race indolente, stupide et féroce, elle montrait dans toute sa laideur l'homme primitif dégradé par sa chute. Rien ne prouve davantage la dégénération de la nature humaine que la petitesse du sauvage dans la grandeur du désert.

Arrivés à Buenos-Ayres, les missionnaires remontèrent Rio de la Plata, et, entrant dans les eaux du Paraguay, se dispersèrent dans les bois. Les anciennes relations nous les représentent un bréviaire sous le bras gauche, une grande croix à la main droite, et sans autre provision que leur confiance en Dieu. Elles nous les peignent se faisant jour à travers les forêts, marchant dans les terres marécageuses, où ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, gravissant des rochers escarpés, et furetant dans les antres et les précipices, au risque d'y trouver des serpents et des bêtes féroces, au lieu des hommes qu'ils y cherchaient.

Plusieurs d'entre eux y moururent de faim et de fatigue; d'autres furent massacrés et dévorés par les sauvages. Le Père Lizardi fut trouvé percé de flèches sur un rocher; son corps était à demi déchiré par les oiseaux de proie, et son bréviaire était ouvert auprès de lui à l'Office des morts. Quand un missionnaire rencontrait ainsi les restes d'un de ses compagnons, il s'empressait de leur rendre les honneurs funèbres, et, plein d'une grande joie, il chantait un *Te Deum* solitaire sur le tombeau du martyr.

De pareilles scènes, renouvelées à chaque instant, étonnaient les hordes barbares. Quelquefois elles s'arrêtaient autour du prêtre inconnu qui leur parlait de Dieu, et elles regardaient le ciel, que l'apôtre leur montrait; quelquefois elles le fuyaient comme un enchanteur, et se sentaient saisies d'une frayeur étrange : le religieux les suivait, en leur tendant les mains au nom de Jésus-Christ, S'il ne pouvait les arrêter, il plantait sa croix dans un lieu découvert, et s'allait cacher dans les bois. Les Sauvages s'approchaient peu à peu, pour examiner l'étendard de paix élevé dans la solitude : un aimant secret semblait les attirer à ce signe de leur salut. Alors le missionnaire, sortant tout à coup de son embuscade, et profitant de la surprise des barbares, les invitait à quitter une vie misérable, pour jouir des douceurs de la société.

Quand les Jésuites se furent attaché quelques Indiens, ils eurent recours à un autre moyen pour gagner des âmes. Ils avaient remarqué que les sauvages de ces bords étaient fort sensibles à la musique : on dit même que les eaux du Paraguay rendent la voix plus belle. Les missionnaires s'embarquèrent donc sur des pirogues avec les nouveaux catéchumènes; ils remontèrent les fleuves en chantant des cantiques. Les néophytes répétaient les airs, comme des oiseaux privés chantent pour attirer dans les rets de l'oiseleur les oiseaux sauvages. Les Indiens ne manquèrent point de venir se prendre au doux piége. Ils descendaient de leurs montagnes, et accouraient au bord des fleuves pour mieux écouter ces accents : plusieurs d'entre eux se jetaient dans les ondes, et suivaient à la nage la nacelle enchantée. L'arc et la flèche échappaient à la main du sauvage; l'avant-goût des vertus sociales, et les premières douceurs de l'humanité, entraient dans son âme confuse; il voyait sa femme et son enfant pleurer d'une joie inconnue; bientôt, subjugué par un attrait irrésistible, il tombait au pied de la croix, et mêlait des torrents de larmes aux

eaux régénératrices qui coulaient sur sa tête.

Ainsi la religion chrétienne réalisait dans les forêts de l'Amérique ce que la Fable racontait des Amphion et des Orphée : réflexion si naturelle, qu'elle s'est présentée même aux missionnaires : tant il est certain qu'on ne dit ici que la vérité, en ayant l'air de raconter une fiction !

Les premiers sauvages qui se rassemblèrent à la voix des Jésuites furent les Guaranis, peuples répandus sur les bords du Paranapané, du Pirapé et de l'Uruguay. Ils composèrent une bourgade sous la direction des Pères Maceta et Cataldino, dont il est juste de de conserver les noms parmi ceux des bienfaiteurs des hommes. Cette bourgade fut appelée *Lorette*; et dans la suite, à mesure que les églises indiennes s'élevèrent, elles furent comprises sous le nom général de *Réduction*. On en compta jusqu'à trente en peu d'années, et elles formèrent entre elles cette république chrétienne qui semblait un reste de l'antiquité découverte au Nouveau-Monde. Elles ont confirmé sous nos yeux cette vérité connue de Rome et de la Grèce, que c'est avec la religion, et non avec des principes abstraits de philosophie, qu'on civilise les hommes, et qu'on fonde les empires.

CHATEAUBRIAND.

MOINES (LES) AGRICULTEURS DU MONT-LIBAN.

Nous gravîmes quelques coteaux boisés du Liban, jusqu'au premier monastère qui s'élevait, comme un château-fort sur un piédestal de granit. Les moines me connaissaient par les rapports de leurs Arabes, et me reçurent dans le couvent. Je parcourus les cellules, le réfectoire, les chapelles. Les moines, rentrant du travail, étaient occupés dans la vaste cour à dételer les bœufs et les buffles ; cette cour avait l'aspect d'une cour de grande ferme ; elle était encombrée de charrues, de bétail, de fumier, de volailles, de tous les instruments de la vie rustique. Le travail se faisait sans bruit, sans cris, mais sans affectation de silence et comme par des hommes animés d'une décence naturelle, mais non commandés par une règle sévère et inflexible. Les figures de ces hommes étaient douces, sereines, respirant la paix et le contentement : aspect d'une communauté de laboureurs. Quand l'heure du repas eut sonné, ils entrèrent au réfectoire, non pas tous ensemble, mais un à un, ou deux à deux, selon qu'ils avaient terminé plutôt ou plus tard, leur travail du moment. Ce repas consistait, comme tous les jours, en deux ou trois galettes de farine pétrie et séchée plutôt que cuite sur la pierre chaude ; de l'eau, et cinq olives confites dans l'huile : on y ajoute quelquefois un peu de fromage ou de lait aigri : voilà toute la nourriture de ces cénobites ; ils la prennent debout ou assis sur la terre. Tous les meubles de nos contrées leur sont inconnus.

Après avoir assisté à leur dîner, et mangé nous-mêmes un morceau de galette et bu un verre d'excellent vin du Liban que le supérieur nous fit apporter, nous visitâmes quelques-unes des cellules : elles sont toutes semblables. Une petite chambre de cinq ou six pieds carrés avec une natte de joncs et un tapis, voilà tous les meubles ; quelques images de saints, clouées contre la muraille ; une Bible arabe, quelques manuscrits syriaques, voilà toute la décoration. Une longue galerie intérieure, couverte en chaume, sert d'avenue à toutes ces chambres. La vue dont on jouit des fenêtres du monastère, et de presque tous ces monastères, est admirable ; les premières pentes du Liban sous le regard, la plaine et le fleuve de Bayruth, les dômes aériens des forêts de pins, tranchant sur l'horizon rouge du désert de sable, puis la mer encadrée partout dans ses caps, ses golfes, ses anses, ses rochers, avec les voiles blanches qui la traversent en tous sens, voilà l'horizon sans cesse sous les yeux de ces moines.

LAMARTINE.

MOIS DE MARIE.

Qui ne connaît pas aujourd'hui le *Mois de Marie ?* en quel diocèse de France cette dévotion n'a-t-elle pas pénétré ? La belle Italie a donné ce mois à l'année chrétienne, et l'heureux royaume consacré à la Reine du ciel s'en est emparé avec joie. Que dire sur ce gracieux sujet qui ne reste au-dessous des sentiments du lecteur chrétien? Le mois de Mai est par lui-même si souriant, si frais à l'œil, si parfumé ! Il semble que le monde ait dû commencer dans ce mois, et que le premier soleil de la création ait été un soleil de Mai.

Sortez de vos tristes demeures, habitants des villes, venez faire connaissance avec la nature durant le plus beau mois de l'année. Venez savourer de l'œil cette première et tendre verdure, ces touffes d'arbres ressuscités, ces prés à mille couleurs, ces champs verts comme l'émeraude. On dirait que les anges agitent dans l'air des guirlandes de fleurs, et versent à pleines mains sur la terre les parfums célestes ; on dirait qu'ils animent la voix des oiseaux longtemps assoupis par le rude hiver. C'est en ce mois que les nuits ont leur incomparable musique, que le rossignol prélude à ses chants suaves, et que le laboureur qui l'écoute éprouve un avant-goût des concerts du ciel....

Mais la cloche du village sonne, la foule marche vers le saint lieu, et la voix des pieuses bergères fait retentir la voûte rustique. Entrons dans le temple : quelle est donc la fête qui réunit dans cette chapelle le bon peuple de ces hameaux ? Ce n'est pas la fête d'un jour, c'est la fête d'un mois entier : tous les soirs ce spectacle se renouvelle, et le souvenir de Marie surembellit le beau mois de Mai.

O puissance de la religion pour enchanter

l'univers, et la vie et le cœur de l'homme ! Vous ne savez pas, mondains incrédules, tout ce qu'il y a de trésors cachés dans une pauvre église de campagne. Il y a des joies, mais des joies... que Dieu ne donne pas au monde, parce que le monde ne les lui demande pas, et qu'il offre, pour dédommagement de ses peines, au peuple laborieux des champs, soumis à l'antique foi.

Revenons au temple champêtre où commence le saint exercice. A la suite de quelques cantiques, la dernière prière du jour monte vers le ciel, paisible et douce comme un beau soir. Puis un sujet de méditation simple, sur quelque mystère de la vie de Marie ou sur quelqu'une de ses vertus, est proposé du haut de la chaire aux petits et aux ignorants.

Le pasteur bien-aimé dit à son cher peuple : « Mes enfants, mes amis, mes frères, aimez beaucoup la bonne Mère de Dieu : pensez à elle durant vos travaux, elle vous les rendra plus faciles ; elle étendra son voile sur vous pendant la pluie et le mauvais temps, et pour vous elle amortira les trop vives ardeurs du soleil... Aimez Marie : elle essuiera vos sueurs avec sa main de mère ; elle priera pour vos récoltes, elle en détournera les gelées, les grêles et les orages... Elle sait ce que c'est que la vie, le travail et la pauvreté ; elle aussi elle a été pauvre ! Joseph, son époux, lui gagnait du pain à la sueur de ses bras et de son visage ; Jésus, son fils en mourant ne lui laissa rien que saint Jean pour consolateur, et la charité des fidèles pour héritage. Gardez-vous donc bien de la considérer comme une grande dame dédaigneuse des pauvres gens ; elle n'était elle-même que femme du peuple avant d'être Reine du ciel. O mes frères ! quel motif pour vous de confiance envers Marie que la double considération de ce qu'elle a été et de ce qu'elle est !... »

Ainsi parle de la bonne Vierge le bon pasteur à ses bons paroissiens. Quand il a donné à ses enfants sa bénédiction paternelle, le chant des cantiques recommence, toutes les voix s'unissent à celles des jeunes filles vêtues de blanc pour exalter le nom de Marie, et l'on oublie les fatigues du jour dans ce délicieux concert d'amour et de louanges.

Mais quand tout à l'heure j'engageais les habitants de la ville à venir saluer dans nos champs l'aimable mois de Mai, voulais-je dire que la dévotion de Marie, qui multiplie les enchantements de la campagne durant ce mois, ne soit pratiquée que dans nos villages? à Dieu ne plaise ! La sainte jeunesse et le sexe pieux, dans les cités, rivalisent avec le peuple des hameaux pour honorer celle que Dieu lui-même a tant honorée !

C'est l'heure où le citadin fait en faveur de ses plaisirs quelque trêve à ses affaires. Le soleil, s'enfonçant à l'horizon dans un nuage de pourpre, dore de ses derniers rayons les vitraux gothiques des vieux temples. Perçant à travers le bruit des rues et des places publiques, le son argentin de la cloche vient avertir la vierge chrétienne et sa vertueuse mère que c'est l'heure du *Mois de Marie*. Bientôt la foule a rempli le temple. Voyez s'élever au milieu du chœur cette belle statue de la Vierge : comme autrefois Saül dominait de son front royal toutes les tribus d'Israël, l'aimable Reine plane d'un doux regard sur la tribu fidèle réunie à ses pieds. Un diadème de fleurs orne son front ; mais les cœurs de ses enfants lui forment invisiblement une autre couronne plus chère à ses yeux. Le signal des chants est donné : la religion se console des vanités du siècle qui lui ravit tant d'âmes, en voyant ici les plus heureux talents naturels, perfectionnés par l'art, se consacrer à l'œuvre des anges, au chant des louanges divines. Jésus, Marie, vos noms répétés par l'écho des voûtes sonores retentissent dans toutes les bouches ; Dieu veuille, dans toutes les âmes ! Oh ! quelle onction donne à la parole du prêtre chargé d'élever la voix dans cette touchante assemblée, ces noms chéris du ciel et de la terre, Jésus, Marie ! A chaque fois qu'ils reviennent sur les lèvres du prédicateur, il se sent ému, car ce n'est pas en vain qu'il est prêtre : il n'en aurait pas l'esprit si la Mère céleste, qui l'offrit au Seigneur le jour de son ordination, n'était pas après Dieu ce qu'il a de plus cher au monde.

J'ai pu répéter le discours d'un pasteur des champs ; il est moins facile d'imaginer tout ce qu'inspire le nom de Marie, à l'éloquence chrétienne sur de plus vastes théâtres. Seulement dans les villes comme dans les campagnes, je vois des ennuis, des maux, des douleurs qui ont besoin de consolations ; je vois des âmes inspirées de venir les chercher autour du Dieu de la croix et de la Mère de miséricorde ; et je ne crains pas de me tromper si je dis que tous ceux qui accourent au mois de Marie dans cette intention, n'en sortiront pas sans trouver plus léger sur leurs épaules le fardeau des misères humaines.

Oh ! s'il m'était permis d'arrêter à la porte des théâtres, au retour des soirées brillantes, ces amateurs de plaisirs, ces jeunes personnes, folles du monde, et de les confronter avec les vierges modestes, avec les hommes pieux sortant de nos temples, où d'innocents cantiques et quelques prières ont été toute leur récréation ; en vérité, j'ose le dire, les cœurs de part et d'autre mis à découvert, Jésus-Christ ne redouterait pas la comparaison de la douceur de son joug aux menteuses voluptés du siècle, et serait déjà victorieux dans ce premier jugement.

Allons donc tous à Jésus et à Marie, et à Jésus par Marie : honorons le Fils dans la Mère, et recherchons les bonnes grâces de la Mère en accomplissant fidèlement les adorables volontés du Fils.

J.-Pr. Enjelvin (1).

(1) Auteur d'un pieux et excellent écrit, intitulé : *Fleurs à Marie.*

MOISE.

La naissance de Moïse précède de près de six siècles le temps de la guerre de Troie. Il donnait des lois à son peuple, les gravait sur la pierre, célébrait en vers la puissance de Dieu lorsque la Grèce était encore plongée dans la barbarie, et que les ancêtres des Homère et des Lycurgue vivaient au fond des forêts. Moïse est donc tout à la fois l'historien, le législateur et le poëte le plus ancien du monde.

C'est lui qui nous a révélé les merveilles de la création, découvert le berceau du genre humain, et transmis dans des monuments authentiques les événements dont les autres nations n'avaient gardé que des souvenirs incertains et confus. Sa naissance, son éducation, sa vie sont une suite de prodiges qui attestent sans cesse la protection du ciel. Exposé, dans une corbeille de jonc, sur les bords du Nil, où il devait périr, il est sauvé par la fille même du roi. Il reçoit à la cour d'Egypte une éducation élevée, et s'y instruit dans toutes les sciences de ce célèbre empire. Quelques auteurs ont écrit que le roi d'Egypte lui confia le commandement de ses armées, qu'il se distingua dans la guerre contre les Ethiopiens, qu'il s'avança jusqu'à la ville de Saba, et que la fille du roi l'ayant vu du haut des remparts combattre en héros, elle fut touchée de son courage et de sa beauté, et lui livra la ville. Mais ces faits n'ont d'autre autorité que le témoignage des hommes, et ne se trouvent point dans l'Ecriture sainte. Moïse, au sein des grandeurs, n'oublie point le peuple auquel il appartient. Il quitte le palais du roi pour visiter sa famille, la consoler et la venger. Réduit à s'exiler, il se consacre aux soins des troupeaux et de la vie champêtre. A cette époque, et plus tard encore, ce travail n'avait rien de vil. Pâris, fils de Priam, gardait les troupeaux de son père. Eumée, qui soignait ceux d'Ulysse, n'en est pas moins représenté par Homère comme un des principaux personnages de la cour; et le père de Pénélope ne rougissait pas de tailler ses vignes. Nous ne devons pas oublier que, sous la première race de nos rois, les reines administraient elles-mêmes leurs celliers, et que les fonctions de connétable ressemblaient beaucoup à celles d'Eumée. Mais les compatriotes de Moïse ne resteront pas sous le joug de l'Egyptien. A l'heure marquée pour leur affranchissement, Dieu l'appelle, l'investit de force et de puissance, et lui ordonne de se présenter devant le prince et de le forcer à rendre la liberté aux Hébreux. Les prodiges accompagnent ses paroles. Il marche à la tête de six cent mille Israélites, étonnante postérité de Jacob, et les conduit sur les bords de la mer Rouge. Là, poursuivi par la nombreuse cavalerie du prince, près d'être atteint, il ne lui reste de ressource que dans la protection du ciel. Il commande à la mer, et la mer, obéissante aux ordres de l'homme de Dieu, s'ouvre, laisse passer les enfants d'Israël, et se referme sur les chars, les chevaux et les cavaliers de Pharaon.

Tranquilles à l'autre bord, les Hébreux goûtèrent le plaisir de la victoire, et célébrèrent par des cris d'allégresse et des chants de reconnaissance, le prodige auquel ils la devaient. Ce grand événement est encore aujourd'hui l'objet du respect et de l'admiration des Hébreux. Il est consacré par des fêtes qui, de siècle en siècle, sont passées jusqu'à nous.

Pendant quarante ans, Moïse gouverne le peuple d'Israël, lui donne des lois, règle les cérémonies de son culte, construit le tabernacle, et laisse en mourant le plus précieux monument historique qui nous reste.

Moïse est l'auteur des cinq premiers livres de la Bible, connus parmi nous sous le nom de *Pentateuque*. En vain la haine irréligieuse de Voltaire a-t-elle cherché à jeter quelques doutes sur l'existence de l'auteur et l'ancienneté de ses livres, les preuves les plus irrécusables s'élèvent contre ses sophismes.

Ce qui distingue essentiellement les ouvrages sortis de la plume de ce divin législateur, c'est un mélange admirable de grandeur et de simplicité. C'est cette puissance de génie qui lui fait ordonner sans peine et avec une admirable clarté, toutes les parties du vaste tableau qu'il a entrepris de décrire. Ce mérite est l'un des caractères les plus remarquables des saintes Ecritures.

La beauté de ces antiques ouvrages ne consiste point, comme l'a observé le savant et judicieux abbé Fleury, dans des ornements extérieurs, elle est presque tout entière dans le dessin et la composition. Les cinq livres du Pentateuque ne font qu'un même corps d'ouvrage, malgré la variété des matières. C'est le même esprit qui anime l'écrivain. On est frappé de cette unité de vues, de cet enchaînement d'idées qui lie toutes les parties.

La *Genèse*, dans son antique négligence, dans sa touchante naïveté, est un chef-d'œuvre de narration. Tous les faits y sont exposés avec une méthode et une clarté qui soutiennent constamment l'attention, et nous conduisent par les routes les plus faciles, d'un sujet à un autre, sans que jamais l'intérêt se refroidisse. Personne n'a jamais mieux connu que Moïse le secret de ces formes dramatiques qui donnent tant de charme et de mouvement au récit. Ses personnages sont presque toujours en scène: leur dialogue est si naturel, que l'on croirait assister à leurs entretiens. Dieu lui-même, sous la figure d'un ange, ne dédaigne pas de converser avec les hommes. Quel naturel, quelle grâce divine dans cette entrevue de Dieu avec Abraham!

Le Seigneur lui apprend qu'il se dispose à détruire Sodome. Abraham demeure d'abord immobile devant lui, puis s'approchant: *Serait-il possible, Seigneur, que vous fissiez périr l'innocent pour le coupable? S'il y avait cinquante justes dans cette ville, les extermineriez-vous avec les autres? ne pardonneriez-vous pas plutôt à toute la ville à*

cause des cinquante justes qui s'y trouveraient? Vous n'êtes point capable de perdre le juste avec l'impie, et de traiter l'innocent comme le coupable..... Une telle conduite est indigne du Seigneur. Celui qui est le juge de toute la terre pourrait-il ne pas rendre justice? — Le Seigneur dit : Si je trouve cinquante justes dans Sodome, je pardonnerai à toute la ville à cause d'eux. — Puisque j'ai commencé, dit Abraham, je parlerai encore à mon Seigneur, quoique je ne sois que cendre et poussière. S'il s'en fallait cinq qu'il n'y en eût cinquante, feriez-vous périr toute la ville parce qu'il y en aurait cinq de moins? — Non, répondit le Seigneur, je ne la détruirai pas, s'il s'y trouve quarante-cinq justes. — Abraham, continuant de parler, lui dit : S'il n'y en avait que quarante? — En faveur de ces quarante, répondit le Seigneur, je ne détruirai point la ville. — Seigneur, reprit Abraham, pardonnez si j'ose encore parler, peut-être qu'il n'y en aura que trente. — Le Seigneur : Si j'en trouve trente, je ne la détruirai point. — Puisque j'ai commencé, dit encore Abraham, je parlerai encore à mon Seigneur. S'il ne s'y en trouvait que vingt? — Le Seigneur dit : En faveur de ces vingt, je ne la détruirai point. — Abraham dit : Seigneur, je ne parlerai plus que cette fois : peut-être ne s'en trouvera-t-il que dix. — S'il s'en trouve dix, répondit le Seigneur, je pardonnerai encore. (*Gen.*, XVIII, 23 sqq.)

Nous avons tous lu ce dialogue dans notre enfance; quel est celui qui n'en a pas été touché, qui n'en a pas gardé le souvenir? Avec quelle respectueuse liberté Abraham plaide la cause de l'humanité! et quelle sublime bonté dans les réponses de Dieu! « Il y a, dit La Harpe, quelque chose en moi qui me crie fortement que l'homme n'a pas trouvé cela. »

Le style de Moïse n'est pas moins remarquable par le choix et la pureté de l'expression que par le mouvement libre et facile de la phrase. Son esprit est tellement familiarisé avec les grandeurs de Dieu et les miracles de sa toute-puissance, qu'il parle des choses les plus élevées comme des choses les plus simples. Un mot lui suffit pour être sublime. *Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut.*

Ce mot a frappé d'admiration les païens eux-mêmes, et l'on sait de quelle manière Longin en a parlé.

Rien n'est plus touchant dans le livre de *la Genèse*, que le tableau des mœurs patriarcales. On voit les premières sociétés dans toute la naïveté de leur enfance. La vie d'Abraham, sa transmigration, les détails de sa vie privée, la jalousie de Sara, l'exil d'Agar, la visite des hommes célestes qui viennent se reposer sous la tente, le message d'Eliézer, le mariage d'Isaac, la naissance de Jacob, la douce préférence de ce patriarche pour Rachel, les divisions qui agitent sa nombreuse famille; toutes ces particularités sont racontées avec un charme inexprimable. On vante avec raison les tableaux simples et naïfs dont Homère a embelli son *Iliade*, et surtout son *Odyssée*; ceux de *la Genèse* sont bien supérieurs, parce qu'ils remontent à une époque plus éloignée. Les pasteurs d'Homère connaissent déjà les jouissances du luxe. Pâris parfumait sa belle chevelure; il l'attachait avec un réseau d'or. La belle Nausicaa donne à laver à Ulysse dans des aiguières précieuses; elle se revêt d'un manteau de pourpre; elle le conduit à la salle des festins.

Abraham et ses fils reçoivent les étrangers sous une tente; c'est là tout leur palais. Un chevreau cuit à la hâte, voilà tout le luxe de leur table; et telle est l'aimable simplicité avec laquelle Moïse nous a tracé ces mœurs primitives, qu'on se plaît dans ses récits, qu'on éprouve en les lisant les plus douces émotions : et l'on ne doit point s'étonner que dans toutes les langues modernes on ait cherché à les imiter. Les noces d'Isaac, le sacrifice d'Abraham, Tobie, ont fourni aux écrivains de nos jours des sujets de composition pleins de grâce, de sentiment et d'intérêt. Mais rien n'égale le charme que Moïse a su répandre sur l'histoire de Joseph. Personne n'a jamais pu lire ce touchant épisode sans verser des larmes d'attendrissement.

L'auteur n'a rien préparé pour nous émouvoir et nous surprendre; mais la vérité du récit, l'image fidèle de la nature, la peinture des circonstances et des sentiments les plus propres à nous intéresser, produisent plus d'effet, nous attachent plus fortement que toutes les combinaisons de l'esprit et les richesses de l'art. C'est un drame où rien ne manque pour produire les plus vives et les plus douces impressions. La jeunesse de Joseph, la prédilection de son père pour lui, la grâce ingénue avec laquelle il raconte ses songes, les présages qui semblent annoncer sa grandeur future, excitent en nous une vive curiosité. La jalousie de ses frères, la cruelle résolution qu'ils prennent de le vendre à des marchands d'esclaves, ce passage subit du bonheur au comble de l'infortune, sont une nouvelle source d'intérêt, et cet intérêt augmente encore, lorsque pour récompense de sa vertu, il est jeté dans une prison; mais bientôt l'espérance renaît, la confiance qu'il inspire à ses compagnons de malheur, le retour en grâce de l'un d'eux, la réputation qu'il s'est acquise pour l'interprétation des songes, les visions nocturnes qui effraient Pharaon, l'impuissance où se trouvent ses devins d'en donner l'interprétation, font prévoir un changement heureux dans la fortune de Joseph.

Cette attente n'est point trompée : Joseph passe du fond de sa prison à la première dignité de l'Etat, et les présages qui annonçaient sa grandeur future s'accomplissent; mais ses frères ignorent cette grandeur; ils ne sont point encore venus s'humilier aux pieds de Joseph. Une circonstance inattendue les y amène. Pressés par la famine, ils viennent implorer des secours; ils ne reconnaissent pas le ministre suprême du roi, mais ils en sont reconnus. Il les inter-

roge sur son père, sur son frère Benjamin, et montre un intérêt particulier pour cet enfant. Il veut qu'on le lui amène : ses frères sont consternés ; Car Benjamin est la consolation de Jacob. Comment persuader à ce vieillard de se séparer de ce fils chéri ? C'est le frère de Joseph, c'est l'unique fils qui lui reste de Rachel, et Rachel n'est plus! Leur embarras, leurs pressantes supplications, la rigueur apparente du premier ministre, ajoutent l'intérêt le plus vif à la situation.

De retour chez eux, en ouvrant leurs sacs, ils trouvent l'argent qu'ils avaient apporté en Egypte. Quel est donc ce prince si sévère et si bienfaisant? Cependant il faut annoncer à Jacob la cruelle nécessité de se séparer de Benjamin. Quel tableau touchant que la douleur de ce tendre et malheureux père! comme cette douleur est expressive : *Ah! pourquoi avez-vous dit au prince qu'il me restait encore un fils! votre indiscrétion me déchire le cœur ; mais puisque enfin vous lui avez promis de l'amener, prenez avec vous les dons précieux de la terre : la résine odorante, le miel, le produit du térébinthe et de l'amandier ; emportez aussi une somme double de la première ; reportez celle que le ministre a fait remettre dans vos sacs ; car peut-être ce n'est qu'une erreur. Que Dieu veille sur vous et sur Benjamin ; ramenez-le avec vous, ainsi que votre frère, qui est resté en Egypte ; et moi, séparé de mes enfants, j'attendrai votre retour dans la douleur et dans la tristesse* (*Gen.* XLIII, 6 sqq.).

Benjamin part ; il traverse avec ses frères les longs déserts qui séparent l'Egypte de la tente de Jacob. Il paraît à la cour du roi. Joseph, en le voyant, ne peut retenir ses larmes ; mais le dénouement a besoin d'être encore retardé. Le prince veut accroître l'inquiétude de ses frères : il fait cacher sa coupe dans le sac de Benjamin ; il le laisse partir, le fait ramener comme un coupable ; et quand la terreur est au comble, il se fait reconnaître.

Le célèbre auteur du *Génie du Christianisme*, dans la comparaison qu'il a faite de quelques morceaux d'Homère et de la Bible, a rapproché la reconnaissance d'Ulysse de celle de Joseph ; mais combien les tableaux du poëte grec sont inférieurs à ceux de l'écrivain sacré!

Ulysse, dépouillé des habits misérables dont il s'était revêtu, et rendu par la protection de Minerve à sa première beauté, se présente à son fils :

. . . . . Télémaque à sa vue,
Plein d'un trouble secret dont son âme est émue,
Croit voir un dieu puissant, frémit à son aspect,
Et détourne les yeux, qu'il baisse avec respect.
« Sous quels traits éclatants vous vois-je reparaître,
Etranger? lui dit-il, ah! faites-vous connaître!
Oui, vous êtes un dieu, je le vois, je le sens ;
Dieu propice acceptez nos vœux et mes présents.
Laissez-moi vous offrir un digne sacrifice,
Et daignez m'épargner. » Mais le prudent Ulysse
Réprime ainsi l'ardeur qui vient de l'égarer :
« Comment aux immortels m'oses-tu comparer?
Je ne suis point un dieu, mon fils!.. Je suis ton père ;
Ce père infortuné dont la longue misère
A rejailli sur toi. »....
En achevant ces mots, que hâtait sa tendresse,
Il embrasse son fils, contre son sein le presse,
L'arrose de ses pleurs trop longtemps retenus (1).
Mais encor ébloui de ses traits méconnus,
Son fils n'osait en croire une marque si chère.
« Non! non! s'écriait-il, vous n'êtes point mon père
Vous n'êtes point Ulysse! et pour me tourmenter,
De cette illusion un dieu veut me flatter.....
Et quel dieu même encor, trompant notre regard,
En un jeune héros peut changer un vieillard?
Ah! que dis-je, un héros! cet aspect que j'adore,
M'annonce un de ces dieux que ma misère implore. »
« Mon fils, c'est trop longtemps, dit Ulysse attendri,
Méconnaître les traits d'un père si chéri.
Jamais un autre père, offert à votre vue,
Ne rendra l'espérance à votre âme éperdue.
C'est moi qui suis ce roi que demandaient vos vœux,
Et qui depuis vingt ans éloigné de ces lieux,
Après de longs travaux reviens dans ma patrie.
. . . . . .
Les bienfaits de Minerve ont fait en peu d'instants
Succéder la jeunesse aux rides des vieux ans.
Mon fils, ainsi des dieux la grandeur souveraine,
Nous dispense à leur gré le bonheur ou la peine. »
Il se tait et s'assied. Télémaque à l'instant,
Sur le sein paternel se jette en gémissant ;
Il l'embrasse, le presse, l'arrose de ses larmes.
Dans ces épanchements pour eux si pleins de charmes,
Le jeune Télémaque et le sage héros
Réunissent leurs pleurs, confondent leurs sanglots.

Cette scène, qu'il faudrait lire dans le texte original, est digne du génie d'Homère : c'est un modèle de naturel et de sentiment. L'attendrissement d'Ulysse en se nommant, l'incertitude et le doute du jeune Télémaque, l'empressement d'Ulysse à le rassurer, leurs tendres embrassements, le mélange de leurs pleurs, toutes ces circonstances produisent une vive et touchante émotion.

Mais comparons à ce morceau si plein d'intérêt le simple récit de Moïse. Joseph feint de vouloir retenir Benjamin comme coupable du vol de sa coupe. Tous ses frères sont pénétrés d'effroi. Juda prend la parole, et pour toucher le ministre, il lui rapporte les propres paroles de Jacob, au moment où Benjamin va le quitter.

Vous savez que j'ai eu deux fils de Rachel. L'un d'eux étant allé aux champs, vous m'avez dit qu'une bête féroce l'avait dévoré, et depuis ce temps mes yeux ont été privés du bonheur de le voir. Si vous emmenez encore celui-ci, et qu'il lui arrive quelque accident pendant le voyage, vous accablerez ma vieillesse d'une affliction qui me conduira au tombeau (*Ibid.*, 27-29).

Joseph ne pouvant plus contenir son émotion, commande qu'on fasse sortir tout le monde, afin que nul étranger ne soit présent au moment où il se fera reconnaître à ses frères. Alors les larmes coulent en abondance de ses yeux ; il élève fortement la voix, et dit à ses frères : *Je suis Joseph ; mon père vit-il encore?* Ses frères ne pouvaient répondre tant ils étaient saisis de frayeur. Alors il leur parla avec douceur, et leur dit : *Approchez-vous de moi ;* et s'étant approchés de lui, il ajouta : *Je suis Joseph*

(1) Le grec dit : « Jusque là il avait eu la force de les retenir. »

votre frere, que vous avez vendu pour l'Egypte. Ne craignez point; ce n'est point par votre conseil que j'ai été envoyé ici, mais par la volonté de Dieu. Et s'étant jeté au cou de Benjamin son frère, il pleura, et Benjamin pleura aussi en le tenant embrassé. Joseph embrassa ensuite tous ses frères, et pleura avec chacun d'eux.

Que de charme dans ce récit! comme les détails en sont puisés dans la nature, et que de pleurs ne verse-t-on pas avec Joseph? Ce mot si touchant, *Je suis Joseph*, faisait, dit M. de Châteaubriand, pleurer d'admiration Voltaire lui-même. Telle est la puissance du sentiment et de la vérité. Voltaire!

Ce récit, les scènes attendrissantes qui en résultent, ont séduit chez toutes les nations un grand nombre d'écrivains; ils se sont flattés d'y trouver une source riche et abondante de situations pathétiques; mais il ne faut pas toucher à ce qui est parfait. Lorsque le théâtre français était encore en enfance, le sujet de *Joseph* excita la veine de nos poëtes tragiques. Un d'eux donna au XV^e^ siècle *la Moralité de la vendition de Joseph*. Après lui un poëte allemand traita le même sujet en vers latins, qui ont été traduits en vers français à Anvers, en 1564.

Quand notre scène se fut un peu plus rapprochée des règles de l'art, Nicolas Motreux donna au théâtre *la Reconnaissance de Joseph;* mais Motreux était un mauvais poëte, et l'abbé Genest, qui avait une meilleure réputation, ne regarda pas comme une témérité de reproduire le même sujet au XVII^e^ siècle. Sa pièce eut à la cour un succès prodigieux, et tomba à la ville. Elle est néanmoins conduite avec assez d'art, et le sujet est si touchant, qu'on ne doit point s'étonner que madame la duchesse du Maine ait voulu y jouer un rôle, et que les larmes du prince de Conti aient coulé abondamment à la première représentation.

Il manquait à l'abbé Genest quelques talents, sans lesquels il est bien difficile de faire une bonne tragédie; il écrivait mal et il inventait peu.

De nos jours, M. Baour-Lormian, écrivain remarquable par la grâce et la pureté de son style, a donné, sous le nom d'*Omasis*, une nouvelle représentation de la reconnaissance de *Joseph*. On a justement applaudi de beaux vers, des scènes d'un caractère vraiment patriarcal. Les rôles de Benjamin et de Jacob ont une couleur digne de l'antiquité; on est souvent touché, attendri; mais cet intérêt ne se soutient pas dans l'ensemble de la composition. Ce morceau d'histoire, si plein d'intérêt dans tous ses détails, ne saurait offrir de ressource à la muse tragique qu'en le dénaturant.

Les héros sont des bergers dont les mœurs simples et la vie pastorale s'allient peu avec la majesté de la scène héroïque. L'action n'a par elle-même aucun de ces grands mouvements qui excitent vivement la terreur et la pitié, les deux plus puissants ressorts de la tragédie. L'auteur d'*Omasis* s'est donc vu dans la nécessité de créer une action tragique; il a fallu donner une amante à Joseph, faire de Siméon un rival redoutable, donner à cet humble fils d'un pasteur un cœur assez fier pour aspirer à la main d'une princesse; il a fallu créer une conspiration dans le palais même de Joseph, faire entrer Siméon dans un projet d'assassinat, et le sauver en amenant à propos le vénérable fils d'Isaac, auquel Joseph s'empresse de se faire reconnaître. On est fâché de voir Siméon transformé en conspirateur farouche, prêt à frapper de son poignard le prince qui vient de nourrir toute sa famille, et qui le nourrit lui-même dans son palais.

Tout le tissu de cette conspiration est faible; les amours de Joseph sont froids. La princesse qu'il aime est un personnage inutile. Les entretiens de la maîtresse et de la confidente sont sans objet, et leur intervention appauvrit plutôt le sujet qu'elle ne l'enrichit. L'arrivée de Jacob, avant que Joseph se soit fait reconnaître, est sans motif et sans vraisemblance. L'historien sacré est bien plus habile, si l'on peut parler d'habileté là où l'inspiration et la vérité sont tout, et l'art rien.

On ne saurait cependant contester à cette pièce le mérite du style. Plusieurs scènes sont écrites avec beaucoup de grâce; Jacob et Benjamin plairont toujours à tout homme sensible. Quelques pensées sont exprimées d'une manière très-heureuse; telle est la réflexion de Siméon lorsqu'il se sent effrayé à la vue de son père.

Je ne le craignais pas quand j'étais vertueux.

La tragédie d'*Omasis* pourra charmer quelquefois au théâtre; le récit de la Bible charmera éternellement ceux qui la liront.

Avant Baour-Lormian, le Père Porée avait fait de l'histoire de Joseph le sujet d'une tragédie latine. Madame de Genlis a aussi essayé d'en orner son théâtre; mais elle a fait voir, dit La Harpe, que son talent si aimable dans le genre où il s'était renfermé d'abord, est bien au-dessous des grands effets dramatiques; elle n'a point tiré parti d'un fond si riche et si pathétique.

Il faut convenir aussi que l'histoire de Joseph se prête difficilement aux formes de l'action théâtrale. C'est une suite d'événements dont l'intérêt se développe successivement, mais dans l'intervalle d'une trop longue durée, pour être renfermé dans le cadre étroit de nos unités dramatiques; et parmi ces événements, il n'en est aucun qui ait le caractère vraiment tragique.

Bitaubé est le seul de nos écrivains qui ait su faire une imitation heureuse de cette touchante histoire; il a conservé autant qu'il a pu les beautés du récit primitif, et la plupart des ornements qu'il a ajoutés ne sont que d'ingénieux développements de son modèle.

Mais quel que soit le plaisir qu'on éprouve en le lisant, il est loin de produire la même impression que le récit simple et naïf de la

Bible ; on y reconnaît la main de l'homme : c'est le clinquant du Tasse près de l'or de Virgile. « Ce morceau, dit Voltaire, a toujours passé pour un des plus beaux de l'antiquité. Nous n'avons rien dans Homère de si touchant : c'est la première de toutes les reconnaissances, dans quelque langue que ce soit. On trouve dans cette histoire tout ce qui constitue un poëme épique : nœud, reconnaissance, péripétie et merveilleux. »

Après l'histoire de Joseph, un des plus beaux ouvrages de Moïse, c'est le cantique d'actions de grâces composé après le passage de la mer Rouge. Si personne n'égale l'auteur de la *Genèse* pour le charme de ses récits, nul poëte ne s'élève plus haut que lui, lorsqu'il s'agit d'exprimer les sentiments de reconnaissance et d'admiration. Il n'est point d'ode dans l'antiquité supérieure à cette belle composition. La marche en est aussi noble que facile : point d'ornements recherchés, point d'artifice ni de travail : c'est le langage du cœur dans toute sa franchise et sa dignité ; c'est l'expression naturelle et énergique de tout ce que la joie, la reconnaissance, l'admiration ont de plus élevé. Toutes les circonstances de ce grand événement sont représentées avec le langage et les figures propres aux plus fortes et aux plus sincères émotions. Les images sont grandes, les sentiments animés ; les mêmes pensées s'y reproduisent quelquefois ; mais cette répétition ne nuit point à la beauté de l'ouvrage : c'est le témoignage d'un cœur vivement touché.

Le poëte expose d'abord le sujet de ses chants :

Que notre voix s'élève vers les cieux ; chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa toute-puissance et sa gloire. Il a précipité dans les flots le coursier frémissant et le cavalier belliqueux.

Il décrit ensuite les circonstances de ce prodige :

Le Seigneur a submergé dans les flots Pharaon, ses chars et ses soldats ; l'élite de ses guerriers s'est engloutie dans la mer.

Les abîmes se sont ouverts, et ils y sont tombés comme un énorme roc arraché de sa base.

L'ennemi disait : Je les poursuivrai, je les atteindrai ; nous partagerons leurs dépouilles, et ma vengeance sera satisfaite. Je tirerai l'épée, et ils périront ; mais, Seigneur, votre bouche redoutable a soufflé sur eux et ils ont été précipités dans les eaux comme un pesant métal.

O Seigneur ! quelle puissance est la vôtre ? quel est celui qui, comme vous, est magnifique en ses bienfaits, terrible en son courroux ? qui pourrait, comme vous, opérer tant de sublimes prodiges ? (*Exod.*, xv, 1-11.)

Cette apostrophe, ce mouvement de reconnaissance et d'admiration n'est-il pas de la plus sublime beauté ? c'est celui d'un cœur puissamment touché. Cette interruption, placée comme elle est, anime toute la marche de l'ode, et répand sur toute la composition une richesse variée, féconde et naturelle.

Mais ce n'est pas assez de célébrer l'heureuse délivrance du peuple : le poëte promène ses regards sur les nations voisines ; il les voit frappées d'une subite terreur. Le Seigneur a glacé leur courage pour assurer le salut de ses enfants. L'avenir révèle à Moïse ses secrets ; il voit dans le livre des destinées futures la montagne sainte, le tabernacle, les lois, le temple.

Puis revenant au grand prodige qui l'occupe, il répète : *Le Seigneur a submergé dans les flots Pharaon, ses chars et ses soldats. Les abîmes de la mer se sont ouverts, et ils y sont tombés comme la masse d'un métal pesant, ou l'énorme rocher qui se détache de sa base* (*Ibid.*).

Ce refrain, la hardiesse des pensées, le mouvement des strophes, l'audace et l'expression des figures, l'harmonie du style, tout porte dans ce cantique le caractère de l'ode la plus sublime. Que serait-ce si ces beautés étaient transportées dans notre langue par la muse riche et brillante de J.-B. Rousseau ? On doit regretter qu'il n'ait pas ajouté cet hymne magnifique à ses autres traductions. D'autres l'ont essayé avec moins de talent, mais non pas sans succès.

La sortie de l'Egypte, le passage de la mer Rouge, le désastre de l'armée de Pharaon, était de tous les événements de l'histoire du peuple hébreu, celui qu'ils avaient consacré avec le plus de solennité. C'était pour en perpétuer le souvenir que la Pâque avait été instituée, On rappelait souvent ce grand prodige dans les hymnes et les cantiques qui faisaient partie du culte public. On en trouve un bel exemple dans le Psaume cxiv^e^ *In exitu Israël de Egypto*, etc. L'auteur y a déployé toutes les hardiesses de la poésie lyrique, tous les traits de sentiment et d'admiration qui annoncent un cœur fortement pénétré...

Cette idée admirable de mettre la nature elle-même en scène, de lui prêter du sentiment, est du genre le plus sublime, et ce sublime, par qui avait-il été enseigné ? dans quelle poétique Moïse l'avait-il puisé ?

Que de beautés ne trouve-t-on point encore dans le cantique qui termine le *Deutéronome* ? Là, tout est inspiration. Le poëte se transporte dans l'avenir, il y voit les iniquités d'Israël, il en parle comme si elles étaient présentes, il leur annonce les vengeances du Ciel, les malheurs dont leur ingratitude sera punie :

Voilà donc, s'écrie-t-il, *ce peuple si aimé de Dieu. Dès que la fortune lui sourit, dès que l'abondance lui prodigue ses sensualités, il abandonne son Dieu, le Dieu qui l'a créé, le Dieu qui l'a sauvé dans ses jours d'affliction !*

Le Seigneur l'a vu et dans son indignation il a dit : Je leur cacherai mon visage, et je verrai ce que deviendront ces enfants infidèles, cette race ingrate et pervertie.

Puis, par un mouvement digne de l'éternelle bonté du Très-Haut, il engage ce peu-

ple à revenir à son culte, et lui promet de signaler sa vengeance contre ceux qui l'ont détourné de ses devoirs et entraîné à la révolte.

Dans ma colère j'allumerai un feu qui descendra jusqu'au fond des enfers, qui embrasera la terre, qui dévorera ses forêts, et réduira en cendres les fondements des montagnes.

Si j'aiguise mon épée foudroyante, si ma main s'arme pour accomplir mes arrêts, mon épée s'enivrera du sang de mes ennemis, se rassasiera de leur chair, et je leur dirai : Reconnaissez maintenant que c'est moi, c'est moi qui suis, et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que moi.

Car je lève ma main au ciel, et je déclare avec serment que je suis le Dieu vivant et éternel.

Quelle hardiesse d'expression ! Mon épée s'enivrera *du sang de mes ennemis; elle se rassassiera de leur chair*. Le poëte lui donne une âme, des passions, l'ardeur de la vengeance.

Quel éclat dans les images, et quel mouvement dans la pensée ! *J'allumerai un feu qui descendra jusqu'au fond des enfers, qui embrasera la terre, qui dévorera ses forêts et ses moissons, et réduira en cendres les fondements des montagnes.*

Obligé de se prêter à la faiblesse de notre intelligence, Moïse présente Dieu sous les formes de l'homme. Le souverain des cieux lève la main au ciel ; il jure (lui par qui toute la terre jure), il jure qu'il est le Dieu vivant et éternel ! De quelle source viennent de semblables pensées !

Au reste, ce n'est pas seulement comme poëte que Moïse a droit à notre admiration, c'est aussi comme orateur. Moïse éprouvait de la difficulté à parler, mais ses discours n'en étaient pas moins animés de ces beaux mouvements, de ces inspirations promptes et subites qui frappent, étonnent et subjuguent l'auditeur. J.-B. Salgues.

MOISE HISTORIEN ET PROPHETE.

Moïse recueillit l'histoire des siècles passés; celle d'Adam, celle de Noé, celle d'Abraham, celle d'Isaac, celle de Jacob, celle de Joseph, ou plutôt celle de Dieu même, et de ses faits admirables.

Il ne lui fallut pas déterrer de loin les traditions de ses ancêtres. Il naquit cent ans après la mort de Jacob (1725 avant J.-C.). Les vieillards de son temps avaient pu converser plusieurs années avec ce saint patriarche; la mémoire de Joseph, et des merveilles que Dieu avait faites par ce grand ministre des rois d'Egypte, était encore récente. La vie de trois ou quatre hommes remontait jusqu'à Noé, qui avait vu les enfants d'Adam, et touchait, pour ainsi parler à l'origine des choses.

Ainsi les traditions anciennes du genre humain, et celle de la famille d'Abraham, n'étaient pas malaisées à recueillir ; la mémoire en était vive, et il ne faut pas s'étonner si Moïse, dans sa *Genèse*, parle des choses arrivées dans les premiers siècles, comme de choses constantes, dont même on voyait encore, et dans les peuples voisins, et dans la terre de Chanaan, des monuments remarquables.

Dans le temps qu'Abraham, Isaac et Jacob avaient habité cette terre, ils y avaient érigé partout des monuments des choses qui leur étaient arrivées. On y montrait encore les lieux où ils avaient habité; les puits qu'ils avaient creusés dans ces pays secs pour abreuver leur famille et leurs troupeaux ; les montagnes où ils avaient sacrifié à Dieu, et où il leur était apparu; les pierres qu'ils avaient dressées ou entassées pour servir de mémorial à la postérité, les tombeaux où reposaient leurs cendres bénites. La mémoire de ces grands hommes était récente, non-seulement dans tout le pays, mais encore dans tout l'Orient, où plusieurs nations célèbres n'ont jamais oublié qu'elles venaient de leur race.

Ainsi quand le peuple hébreu entra dans la terre promise, tout y célébrait leurs ancêtres, et les villes, et les montagnes, et les pierres même y parlaient de ces hommes merveilleux, et des visions étonnantes par lesquelles Dieu les avaient confirmés dans l'ancienne et véritable croyance.

Ceux qui connaissent tant soit peu l'antiquité savent combien les premiers temps étaient curieux d'ériger et de conserver de tels monuments, et combien la posterité retenait soigneusement les occasions qui les avaient fait dresser. C'était une des manières d'écrire l'histoire. On a depuis façonné et poli les pierres, et les statues ont succédé après les colonnes aux masses grossières et solides que les premiers temps érigeaient.

On a même de grandes raisons de croire que dans la lignée où s'est conservée la connaissance de Dieu, on conservait aussi par écrit des mémoires des anciens temps. Car les hommes n'ont jamais été sans ce soin, du moins est-il assuré qu'il se faisait des cantiques que les pères apprenaient à leurs enfants; cantiques qui, se chantant dans les fêtes et dans les assemblées, y perpétuaient la mémoire des actions les plus éclatantes des siècles passés.

De là est née la poésie changée dans la suite en plusieurs formes, dont la plus ancienne se conserve encore dans les odes et dans les cantiques employés par tous les anciens, et encore à présent par les peuples qui n'ont pas l'usage des lettres, à louer la Divinité et les grands hommes.

Voilà les moyens dont Dieu s'est servi pour conserver jusqu'à Moïse la mémoire des choses passées. Ce grand homme instruit par tous ces moyens, et élevé au-dessus par le Saint-Esprit, a écrit les œuvres de Dieu avec une exactitude et une simplicité qui attirent la croyance et l'admiration, non pas à lui, mais à Dieu même.

Il a joint aux choses passées, qui contenaient l'origine et les anciennes traditions du peuple de Dieu, les merveilles que Dieu faisait actuellement pour sa délivrance. De

cela il n'allègue point aux Israélites d'autres témoins que leurs yeux. Moïse ne leur conte point des choses qui se soient passées dans des retraites impénétrables et dans des antres profonds, il ne parle point en l'air, il particularise et circonstancie toutes choses comme un homme qui ne craint point d'être démenti. Il fonde toutes leurs lois et toutes leurs républiques sur les merveilles qu'ils ont vues. Ces merveilles n'étaient rien moins que la nature changée tout à coup en différentes occasions pour les délivrer et pour punir leurs ennemis ; la mer séparée en deux ; la terre entr'ouverte; un pain céleste ; des eaux abondantes tirées des rochers par un coup de verge ; le ciel qui leur donnait un signal visible pour marquer leur marche, et d'autres miracles semblables qu'ils ont vus durer quarante ans.

Ce grand homme n'eut pas même la consolation d'entrer dans la terre promise : il la vit seulement du haut d'une montagne et n'eut point de honte d'écrire qu'il en était exclu par une incrédulité, qui, toute légère qu'elle paraissait, mérita d'être châtiée si sévèrement dans un homme dont la grâce était si éminente. Moïse servit d'exemple à la sévère jalousie de Dieu, et au jugement qu'il exerce avec une si terrible exactitude sur ceux que ses dons obligent à une fidélité plus parfaite.

Moïse a été admiré non-seulement de son peuple, mais encore de tous les peuples du monde, et aucun législateur n'a jamais eu un si grand nom parmi les hommes.

Tous les prophètes qui ont suivi dans l'ancienne loi, et tout ce qu'il y a eu d'écrivains sacrés, ont tenu à gloire d'être ses disciples. En effet, il parle en maître ; on remarque dans ses écrits un caractère tout particulier, et je ne sais quoi d'original qu'on ne trouve en nul autre écrit ; il a dans sa simplicité un sublime si majestueux que rien ne le peut égaler, et si en entendant les autres prophètes, on croit entendre des hommes inspirés de Dieu, c'est, pour ainsi dire, Dieu même en personne qu'on croit entendre dans la voix et dans les écrits de Moïse. BOSSUET.

MOISE LEGISLATEUR.

Voyez cet homme qui descend de ces hauteurs brûlantes. Ses mains soutiennent une table de pierre sur sa poitrine, son front est orné de deux rayons de feu, son visage resplendit des gloires du Seigneur, la terreur de Jéhovah le précède : à l'horizon se déploie la chaîne du Liban avec ses éternelles neiges, et ses cèdres fuyant dans le ciel. Prosternée au pied de la montagne, la postérité de Jacob se voile la tête dans la crainte de voir Dieu et de mourir. Cependant les tonnerres se taisent et voici venir une voix...

...Voilà les lois que l'Eternel a gravées, non-seulement sur la pierre de Sinaï, mais encore dans le cœur de l'homme. On est frappé d'abord du caractère d'universalité qui distingue cette table divine des tables humaines qui la précèdent. C'est ici la loi de tous les peuples, de tous les climats, de tous les temps. Pythagore et Zoroastre s'adressent à des Grecs et à des Mèdes ; Jéhovah parle à tous les hommes : on reconnaît ce Père tout-puissant qui veille sur la création, et qui laisse également tomber de sa main le grain de blé qui nourrit l'insecte, et le soleil qui l'éclaire.

Rien n'est ensuite plus admirable dans leur simplicité pleine de justice, que ces lois morales des Hébreux. Les païens ont recommandé d'honorer les auteurs de nos jours : Solon décerne la mort au mauvais fils. Que fait Dieu? il promet la vie à la piété filiale. Ce commandement est pris à la source même de la nature. Dieu fait un précepte de l'amour filial ; il n'en fait pas un de l'amour paternel, il savait que le fils, en qui viennent se réunir les souvenirs et les espérances du père, ne serait souvent que trop aimé de ce dernier; mais au fils il commande d'aimer, car il connaissait l'inconstance et l'orgueil de la jeunesse.

A la force du sens interne se joignent, dans le *Décalogue*, comme dans les autres œuvres du Tout-Puissant, la majesté et la grâce des formes. Le brahmane exprime lentement les trois présences de Dieu, le nom de *Jéhovah* les énonce en un seul mot : ce sont les trois temps du verbe *être*, unis par une combinaison sublime, *havah*, il fut, *hovah* étant, ou il est ; et *jé*, qui, lorsqu'il se trouve placé devant les trois lettres radicales d'un verbe, indique le futur en hébreu, *il sera*.

Enfin, les législateurs antiques ont marqué dans leurs codes les époques des fêtes des nations ; mais le jour du repos d'Israël est le jour même du repos de Dieu. L'Hébreu, et son héritier le Gentil, dans les heures de son obscur travail, n'a rien moins devant les yeux que la création successsive de l'univers. La Grèce, pourtant si poétique, n'a jamais songé à rapporter les soins du laboureur ou de l'artisan à ces fameux instants où Dieu créa la lumière, traça la route au soleil, et anima le cœur de l'homme.

Lois de Dieu, que vous ressemblez peu à celles des hommes ! Eternelles comme le principe dont vous êtes émanées, c'est en vain que les siècles s'écoulent; vous résistez aux siècles, à la persécution, et à la corruption même des peuples. Cette législation religieuse, organisée au sein des législations politiques (et néanmoins indépendante de leurs destinées), est un grand prodige. Tandis que les formes des royaumes passent et se modifient, que le pouvoir roule de main en main au gré du sort, quelques Chrétiens, restés fidèles au milieu des inconstances de la fortune, continuent d'adorer le même Dieu, de se soumettre aux mêmes lois, sans se croire dégagés de leurs liens par les révolutions, le malheur et l'exemple. Quelle religion dans l'antiquité n'a pas perdu son influence morale en perdant ses prêtres et ses sacrifices? Où sont les mystères de l'antre de Trophonius et les secrets de Cé-

rès Eleusine? Apollon n'est-il pas tombé avec Delphes, Baal avec Babylone, Sérapis avec Thèbes, Jupiter avec le Capitole? Le Christianisme seul a souvent vu s'écrouler les édifices où se célébraient ses pompes, sans être ébranlé de la chute. Jésus-Christ n'a pas toujours eu des temples, mais tout est temple au Dieu vivant, et la maison des morts, et la caverne de la montagne, et surtout le cœur du juste : Jésus-Christ n'a pas toujours eu des autels de porphyre, des chaires de cèdre et d'ivoire, et des heureux pour serviteurs ; mais une pierre au désert suffit pour y célébrer ses mystères, un arbre pour y prêcher ses lois, et un lit d'épines pour y pratiquer ses vertus.

CHATEAUBRIAND.

—

Pour imprimer dans les esprits l'unité de Dieu, et la parfaite uniformité qu'il demandait dans son culte, Moïse répète souvent que, dans la terre promise, ce Dieu unique choisirait un lieu dans lequel seul se feraient les fêtes, les sacrifices et tout le service public. En attendant ce lieu désiré, durant que le peuple errait dans le désert, Moïse construisit le tabernacle, temple portatif, où les enfants d'Israël présentaient leurs vœux au Dieu qui avait fait le ciel et la terre, et qui ne dédaignait pas de voyager, pour ainsi dire, avec eux, et de les conduire.

Sur ce principe de religion, sur ce fondement sacré était bâtie toute la loi ; loi sainte, juste, bienfaisante, honnête, sage, prévoyante et simple, qui liait la société des hommes entre eux par la sainte société de l'homme avec Dieu.

A ces saintes institutions il ajouta des cérémonies majestueuses, des fêtes qui rappelaient la mémoire des miracles par lesquels le peuple d'Israël avait été délivré ; et ce qu'aucun autre législateur n'avait osé faire, des assurances précises que tout leur réussirait tant qu'ils vivraient soumis à la loi, au lieu que leur désobéisance serait suivie d'une manifeste et inévitable vengeance. Il fallait être assuré de Dieu pour donner ce fondement à ses lois ; et l'événement a justifié que Moïse n'avait pas parlé de lui-même.

Pour maintenir la religion et toutes les traditions du peuple de Dieu parmi les douze tribus, une tribu est choisie à laquelle Dieu donne en partage, avec les dîmes et les oblations, le soin des choses sacrées. Lévi et ses enfants sont eux-mêmes consacrés à Dieu comme la dîme de tout le peuple. Dans Lévi, Aaron est choisi pour être souverain pontife, et le sacerdoce est rendu héréditaire dans sa famille.

Ainsi les autels ont leurs ministres, la loi a ses défenseurs particuliers ; et la suite du peuple de Dieu est justifiée par la succession de ses pontifes qui va sans interruption depuis Aaron, le premier de tous.

Mais ce qu'il y avait de plus beau dans cette loi, c'est qu'elle préparait la voie à une loi plus auguste, moins chargée de cérémonies, et plus féconde en vertus. BOSSUET.

MOISE ET LA SCIENCE MODERNE.

Nous sommes les témoins inattentifs du spectacle le plus extraordinaire qui se soit jamais vu. Les prodiges de l'esprit humain, le développement rapide de toutes les connaissances exactes, ont fait de notre siècle un siècle géant par la science, qui saisit toutes les vérités physiques, embrasse, pénètre tout et se fait rendre compte de tout dans la nature, en déchire tous les voiles et en surprend tous les secrets. Un vaste abîme d'erreur et d'ignorance a été franchi par lui, et le sépare de tout ce qui l'avait précédé : eh bien ! il est une seule chose qu'il ne peut dépasser, et cette chose est la plus ancienne, c'est le récit de Moïse. Non-seulement toutes les critiques réunies de l'esprit humain ne peuvent le trouver en défaut, mais on n'a pas assez de force, ce semble, pour en saisir l'immense vérité. Comme un monument gigantesque qui se trouverait au centre d'une vaste forêt et qui se présenterait toujours au bout de toutes les avenues, la parole de Moïse se trouve être le terme et le dernier mot de toutes les branches de la science moderne à son plus haut point de développement. De quelque côté que partent les apôtres de la science, physiciens, chimistes, astronomes, naturalistes, géologues, ethnographes, géographes, archéologues, historiens, voyageurs, après avoir parcouru chacun leur voie indépendamment les uns des autres, et s'être partagé l'univers dans leurs explorations, c'est en face de la *Genèse* qu'ils se rencontrent tous, c'est à un mot écrit depuis trois mille ans dans ce livre mystérieux que chacun d'eux vient aboutir, devenant ainsi à leur insu, d'apôtres de la science apôtres de la religion. C'est aux mains de ces nouveaux ouvriers qu'est confiée la reconstruction de cet édifice qui se prépare, de l'édifice de la foi. Chacun taille sa pierre selon une forme et un dessin particulier, sans connaître sa destination ultérieure ; mais le grand architecte qui a conçu le plan général fait qu'elles s'ajustent toutes à la base première et immuable que lui-même a posée de sa propre main, et qui régit tout l'ensemble de l'édifice. Et voyez la marche visible de ce dessein providentiel : naguère Moïse était réputé un imposteur, et la *Genèse* un conte pour amuser l'enfance du monde ; bientôt on découvrit peu à peu, et on osa établir que sa narration n'est contredite par aucun fait rigoureusement démontré de l'histoire naturelle ; puis on se convainquit de plus en plus que non-seulement les sciences ne le contredisaient pas, mais qu'elles le justifiaient de point en point ; enfin le prodige de cet accord est devenu si frappant, qu'on n'a pu l'expliquer que par l'inspiration de Moïse, et que c'est lui à son tour qui est devenu le régulateur et comme le patriarche des sciences. (*Etudes philosophiques sur le Christianisme.*)

Auguste NICOLAS.

MONASTERES (LES).

S'il est vrai, comme on pourrait le croire, qu'une chose soit poétiquement belle en raison de l'antiquité de son origine, il faut convenir que la vie monastique a quelques droits à notre admiration. Elle remonte aux premiers âges du monde. Le prophète Elie fuyant la corruption d'Israël, se retira le long du Jourdain, où il vécut d'herbes et de racines, avec quelques disciples. Sans avoir besoin de fouiller plus avant dans l'histoire, cette source des ordres religieux nous semble assez merveilleuse. Que n'eussent point dit les poëtes de la Grèce, s'ils avaient trouvé pour fondateur des colléges sacrés, un homme ravi au ciel dans un char de feu, et qui doit reparaître sur la terre au jour de la consommation des siècles ?

De là, la vie monastique, par un héritage admirable, descend à travers les prophètes et saint Jean-Baptiste jusqu'à Jésus-Christ, qui se dérobait souvent au monde pour aller prier sur les montagnes. Bientôt les Thérapeutes (1), embrassant les perfections de la retraite, offrirent près du lac Mœris en Egypte, les premiers modèles des monastères chrétiens. Enfin, sous Paul, Antoine et Pacôme, paraissent ces saints de la Thébaïde qui remplirent le Carmel et le Liban des chefs-d'œuvre de la pénitence. Une voix de gloire et de merveille s'éleva du fond des plus affreuses solitudes. Des musiques divines se mêlaient au bruit des cascades et des sources; les séraphins visitaient l'anachorète du rocher, ou enlevaient son âme brillante sur les nues; les lions servaient de messager au solitaire, et les corbeaux lui apportaient la manne céleste. Les cités jalouses virent tomber leur réputation antique : ce fut le temps de la renommée du désert.

Marchant ainsi d'enchantement en enchantement dans l'établissement de la vie religieuse, nous trouvons une seconde sorte d'origines que nous appelons *locales*, c'est-à-dire certaines fondations d'ordres et de couvents : ces origines ne sont ni moins curieuses ni moins agréables que les premières. Aux portes mêmes de Jérusalem on voit un monastère bâti sur l'emplacement de la maison de Pilate; au mont Sinaï, le couvent de la *Transfiguration* marque le lieu où Jéhovah dicta ses lois aux Hébreux; et plus loin s'élève un autre couvent sur la montagne où Jésus-Christ disparut de la terre.

Et que de choses admirables l'Occident ne nous montre-t-il pas à son tour dans les fondations des communautés, monuments de nos antiquités gauloises, lieux consacrés par d'intéressantes aventures ou par des actes d'humanité ! L'histoire, les passions du cœur, la bienfaisance, se disputent l'origine de nos monastères. Dans cette gorge des Pyrénées, voilà l'hôpital de Roncevaux, que Charlemagne bâtit à l'endroit même où la fleur des chevaliers, Roland, termina ses hauts faits : un asile de paix et de secours marque dignement le tombeau du preux qui défendit l'orphelin et mourut pour sa patrie. Aux plaines de Bovines, devant ce petit temple du Seigneur, j'apprends à mépriser les arcs de triomphe des Marius et des César; je contemple avec orgueil ce couvent qui vit un roi français proposer la couronne au plus digne. Mais aimez-vous les souvenirs d'une autre sorte ? Une femme d'Albion, surprise par un sommeil mystérieux, croit voir en songe la lune se pencher vers elle; bientôt il lui naît une fille chaste et triste comme le flambeau des nuits, et qui, fondant un monastère, devient l'astre charmant de la solitude.

On nous accuserait de chercher à surprendre l'oreille par de doux sons si nous rappelions ces couvents d'*Aqua-Bella*, de *Bel-Monte*, de *Vallombreuse*, ou celui de *la Colombe*, ainsi nommé à cause de son fondateur, colombe céleste qui vivait dans les bois. La Trappe et le Paraclet gardaient le nom et le souvenir de Comminges et d'Héloïse. Demandez à ce paysan de l'antique Neustrie quel est ce monastère qu'on aperçoit au sommet de la colline. Il vous répondra : « C'est le prieuré *des deux Amants* : un jeune gentilhomme étant devenu amoureux d'une jeune damoiselle, fille du châtelain de Malmain, ce seigneur consentit à accorder sa fille à ce pauvre gentilhomme s'il pouvait la porter jusqu'au haut du mont. Il accepta le marché, et, chargé de sa dame, il monta tout au sommet de la colline, mais il mourut de fatigue en y arrivant : sa prétendue trépassa bientôt par grand déplaisir; les parents les enterrèrent ensemble dans ce lieu, et ils y firent le prieuré que vous voyez. »

Enfin, les cœurs tendres auront dans les origines de nos couvents de quoi se satisfaire, comme l'antiquaire et le poëte. Voyez ces retraites de la *Charité*, des *Pèlerins*, du *Bien Mourir*, des *Enterreurs de Morts*, des *Insensés*, des *Orphelins;* tâchez, si vous le pouvez, de trouver dans le long catalogue des misères humaines une seule infirmité de l'âme ou du corps pour qui la religion n'ait pas fondé son lieu de soulagement ou son hospice !

Au reste, les persécutions des Romains contribuèrent d'abord à peupler les solitudes; ensuite, les barbares s'étant précipités sur l'empire, et ayant brisé tous les liens de la société, il ne resta aux hommes que Dieu pour espérance, et les déserts pour refuges. Des congrégations d'infortunés se formèrent dans les forêts et dans les lieux les plus inaccessibles. Les plaines fertiles

(1) Voltaire se moque d'Eusèbe, *qui prend*, dit-il, *les Thérapeutes pour des moines chrétiens*. Eusèbe était plus près de ces moines que Voltaire, et certainement plus versé que lui dans les antiquités chrétiennes. Montfaucon, Fleury, Héricourt, Hélyot, et une foule d'autres savants, se sont rangés à l'opinion de l'évêque de Césarée.

étaient en proie à des sauvages qui ne savaient pas les cultiver, tandis que sur les crêtes arides des monts habitait un autre monde, qui, dans ces roches escarpées, avait sauvé comme d'un déluge les restes des arts et de la civilisation. Mais, de même que les fontaines découlent des lieux élevés pour fertiliser les vallées, ainsi les premiers anachorètes descendirent peu à peu de leurs hauteurs pour porter aux barbares la parole de Dieu et les douceurs de la vie.

On dira peut-être que les causes qui donnèrent naissance à la vie monastique n'existant plus parmi nous, les couvents étaient devenus des retraites inutiles. Et quand donc ces causes ont-elles cessé? N'y a-t-il plus d'orphelins, d'infirmes, de voyageurs, de pauvres, d'infortunés? Ah! lorsque les maux des siècles barbares se sont évanouis, la société, si habile à tourmenter les âmes, et si ingénieuse en douleur, a bien su faire naître mille autres raisons d'adversité qui nous jettent dans la solitude! Que de passions trompées, que de sentiments trahis, que de dégoûts amers nous entraînent chaque jour hors du monde! C'était une chose fort belle que ces maisons religieuses où l'on trouvait une retraite assurée contre les coups de la fortune et les orages de son propre cœur. Une orpheline abandonnée de la société, à cet âge où de cruelles séductions sourient à la beauté et à l'innocence, savait du moins qu'il y avait un asile où l'on ne se ferait pas un jeu de la tromper. Comme il était doux pour cette pauvre étrangère sans parents d'entendre retentir le nom de sœur à ses oreilles! Quelle nombreuse et paisible famille la religion ne venait-elle pas de lui rendre! un père céleste lui ouvrait sa maison et la recevait dans ses bras.

C'est une philosophie bien barbare et une politique bien cruelle que celles-là qui veulent obliger l'infortuné à vivre au milieu du monde. Des hommes ont été assez peu délicats pour mettre en commun leurs voluptés; mais l'adversité a un plus noble égoïsme: elle se cache toujours pour jouir de ses plaisirs, qui sont ses larmes. S'il est des dieux pour la santé du corps, ah! permettez à la religion d'en avoir aussi pour la santé de l'âme, elle qui est bien plus sujette aux maladies, et dont les infirmités sont bien plus douloureuses, bien plus longues et bien plus difficiles à guérir.

Des gens se sont avisés de vouloir qu'on élevât des retraites *nationales* pour ceux *qui pleurent*. Certes, ces philosophes sont profonds dans la connaissance de la nature, et les choses du cœur humain leur ont été révélées! c'est-à-dire qu'ils veulent confier le malheur à la pitié des hommes, et mettre les chagrins sous la protection de ceux qui les causent. Il faut une charité plus magnifique que la nôtre pour soulager l'indigence d'une âme infortunée! Dieu seul est assez riche pour lui faire l'aumône.

On a prétendu rendre un grand service aux religieux et aux religieuses en les forçant à quitter leurs retraites: qu'en est-il advenu? Les femmes qui ont pu trouver un asile dans des monastères étrangers s'y sont réfugiées; d'autres se sont réunies pour former entre elles des monastères au milieu du monde; plusieurs enfin sont mortes de chagrin; et ces Trappistes si *à plaindre*, au lieu de profiter des charmes de la liberté et de la vie, ont été continuer leurs macérations dans les bruyères de l'Angleterre et dans les déserts de la Russie.

Il ne faut pas croire que nous soyons tous également nés pour manier le hoyau et le mousquet, et qu'il n'y ait point d'homme d'une délicatesse particulière, qui soit formé pour le labeur de la pensée, comme un autre pour le travail des mains. N'en doutons point, nous avons au fond du cœur mille raisons de solitude: quelques-uns y sont entraînés par une pensée tournée à la contemplation; d'autres, par une certaine pudeur craintive qui fait qu'ils aiment à habiter en eux-mêmes; enfin, il est des âmes trop excellentes, qui cherchent en vain dans la nature les autres âmes auxquelles elles sont faites pour s'unir, et qui semblent condamnées à une sorte de virginité morale ou de veuvage éternel.

C'était surtout pour ces âmes solitaires que la religion avait élevé ses retraites.

CHATEAUBRIAND.

MONDE (LE). AVANT JÉSUS-CHRIST.

AVÉNEMENT DU MESSIE.

Vers le temps de l'apparition du Rédempteur sur la terre, les nations étaient dans l'attente de quelque personnage fameux.

« Une ancienne et constante opinion, dit Suétone, était répandue dans l'Orient, qu'un homme s'élèverait de la Judée, et obtiendrait l'empire universel. »

Tacite raconte le même fait presque dans les mêmes termes. Selon cet historien: « La plupart des Juifs étaient convaincus, d'après un oracle conservé dans les anciens livres de leurs prêtres, que dans ce temps-là (le temps de Vespasien) l'Orient prévaudrait, et que quelqu'un, sorti de Judée, régnerait sur le monde. »

Joseph, parlant de la ruine de Jérusalem, rapporte que les Juifs furent principalement poussés à la révolte contre les Romains par une obscure prophétie qui leur annonçait que, vers cette époque, *un homme s'élèverait parmi eux*, et *soumettrait l'univers*.

Le Nouveau Testament offre aussi des traces de cette espérance répandue dans Israël: la foule qui court au désert demande à saint Jean-Baptiste s'il est le *grand Messie*, le *Christ de Dieu*, depuis longtemps attendu. Les disciples d'Emmaüs sont saisis de tristesse, lorsqu'ils reconnaissent que Jean *n'est pas l'homme qui doit racheter* Israël. Les soixante-dix semaines de Daniel, ou les quatre cent quatre-vingt-dix ans, depuis la reconstruction du temple, étaient accomplis. Enfin Origène, après avoir rapporté ces traditions des Juifs, ajoute que « un grand

nombre d'entre eux avouèrent Jésus-Christ pour le libérateur promis par les prophètes. »

Cependant le ciel prépare les voies du Fils de l'homme. Les nations, longtemps désunies de mœurs, de gouvernement, de langage, entretenaient des inimitiés héréditaires ; tout à coup le bruit des armes cesse, et les peuples, réconciliés ou vaincus, viennent se perdre dans le peuple romain.

D'un côté, la religion et les mœurs sont parvenues à ce degré de corruption qui produit de force un changement dans les affaires humaines ; de l'autre, les dogmes de l'unité d'un Dieu et de l'immortalité de l'âme commencent à se répandre : ainsi les chemins s'ouvrent à la doctrine évangélique, qu'une langue universelle va servir à propager.

Cet empire romain se compose de nations, les unes sauvages, les autres policées, la plupart infiniment malheureuses : la simplicité du Christ pour les premières, ses vertus morales pour les secondes, pour toutes, sa miséricorde et sa charité sont des moyens de salut que le ciel ménage. Et ces moyens sont si efficaces, que, deux siècles après le Messie, Tertullien disait aux juges de Rome :

« Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout : vos cités, vos îles, vos forteresses, vos colonies, vos tribus, vos décuries, vos conseils, le palais, le sénat, le forum ; nous ne vous laissons que vos temples. » *Sola relinquimus templa.*

A la grandeur des préparations naturelles s'unit l'éclat des prodiges : les vrais oracles, depuis longtemps muets dans Jérusalem, recouvrent la voix, et les fausses sibylles se taisent. Une nouvelle étoile se montre dans l'Orient, Gabriel descend vers Marie, et un chœur d'esprits bienheureux chante au haut du ciel, pendant la nuit, *Gloire à Dieu, paix aux hommes !* Tout à coup le bruit se répand que le Sauveur a vu le jour dans la Judée ; il n'est point né dans la pourpre, mais dans l'asile de l'indigence ; il n'a point été annoncé aux grands et aux superbes, mais les anges l'ont révélé aux petits et aux simples ; il n'a pas réuni autour de son berceau les heureux du monde, mais les infortunés ; et, par ce premier acte de sa vie, il s'est déclaré de préférence le Dieu des misérables.

Arrêtons-nous ici pour faire une réflexion : nous voyons, depuis le commencement des siècles, les rois, les héros, les hommes éclatants, devenir les dieux des nations. Mais voici que le fils d'un charpentier, dans un petit coin de la Judée, est un modèle de douleurs et de misère ; il est flétri publiquement par un supplice ; il choisit ses disciples dans les rangs les moins élevés de la société ; il ne prêche que sacrifices, que renoncement aux pompes du monde, au plaisir, au pouvoir ; il préfère l'esclave au maître, le pauvre au riche, le lépreux à l'homme sain : tout ce qui pleure, tout ce qui a des plaies, tout ce qui est abandonné du monde fait ses délices : la puissance, la fortune et le bonheur sont au contraire menacés par lui. Il renverse les notions communes de la morale ; il établit des relations nouvelles entre les hommes, un nouveau droit des gens, une nouvelle foi publique : il élève ainsi sa divinité, triomphe de la religion des Césars, s'assied sur leur trône, et parvient à subjuguer la terre. Non, quand la voix du monde entier s'élèverait contre Jésus-Christ, quand toutes les lumières de la philosophie se réuniraient contre ses dogmes, jamais on ne nous persuadera qu'une religion fondée sur une pareille base soit une religion humaine. Celui qui a pu faire adorer une *croix*, celui qui a offert pour objet de culte aux hommes *l'humanité souffrante, la vertu persécutée*, celui-là, nous le jurons, ne saurait être qu'un Dieu.

Jésus-Christ apparaît au milieu des hommes, plein de grâce et de vérité ; l'autorité et la douceur de sa parole entraînent. Il vient pour être le plus malheureux des mortels, et tous ses prodiges sont pour les misérables. *Ses miracles*, dit Bossuet, *tiennent plus de la bonté que de la puissance.* Pour inculquer ses préceptes, il choisit l'apologue ou la parabole, qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes qu'il donne ses leçons. En voyant les fleurs d'un champ, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui supporte les faibles plantes et nourrit les petits oiseaux ; en apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres. On lui apporte un enfant, et il recommande l'innocence ; se trouvant au milieu des bergers, il se donne à lui-même le titre de *pasteur des âmes*, et se représente rapportant sur ses épaules la brebis égarée. Au printemps, il s'assied sur une montagne, et tire des objets environnants de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse, il fait naître ses béatitudes : *Bienheureux ceux qui pleurent ; bienheureux ceux qui ont faim et soif*, etc. Ceux qui observent ses préceptes, et ceux qui les méprisent, sont comparés à deux hommes qui bâtissent deux maisons, l'une sur un roc, l'autre sur un sable mouvant : selon quelques interprètes, il montrait, en parlant ainsi, un hameau florissant sur une colline, et au bas de cette colline, des cabanes détruites par une inondation. Quand il demande de l'eau à la femme de Samarie, il lui peint sa doctrine sous la belle image d'une source d'eau vive.

Les plus violents ennemis de Jésus-Christ n'ont jamais osé attaquer sa personne. Celse, Julien, Volusien, avouent ses miracles, et Porphyre raconte que les oracles même des païens l'appelaient un homme illustre par sa piété. Tibère avait voulu le mettre au rang des dieux ; selon Lampridius, Adrien lui avait élevé des temples, et Alexandre Sévère le révérait avec les images des âmes saintes, entre Orphée et Abraham. Pline a rendu un illustre témoignage à l'innocence de ces premiers Chrétiens qui suivaient de près les exemples du Rédempteur. Il n'y a

point de philosophes de l'antiquité à qui l'on n'ait reproché quelques vices : les patriarches mêmes ont eu des faiblesses; le Christ seul est sans taches : c'est la plus brillante copie de cette beauté souveraine qui réside sur le trône des cieux. Pur et sacré comme le tabernacle du Seigneur, ne respirant que l'amour de Dieu et des hommes, infiniment supérieur à la vaine gloire du monde, il poursuivait, à travers les douleurs, la grande affaire de notre salut, forçant les hommes, par l'ascendant de ses vertus, à embrasser sa doctrine, et à imiter une vie qu'ils étaient contraints d'admirer.

Son caractère était aimable, ouvert et tendre; sa charité sans bornes. L'Apôtre nous en donne une idée en deux mots : *Il allait faisant le bien.* Sa résignation à la volonté de Dieu éclate dans tous les moments de sa vie. Il aimait, il connaissait l'amitié : l'homme qu'il tira du tombeau, Lazare, était son ami; ce fut pour le plus grand sentiment de la vie qu'il fit son plus grand miracle. L'amour de la patrie trouva chez lui un modèle : *Jérusalem ! Jérusalem !* s'écriait-il en pensant au jugement qui menaçait cette cité coupable, *j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, mais tu ne l'as pas voulu !* Du haut d'une colline, jetant les yeux sur cette ville condamnée pour ses crimes à une horrible destruction, il ne peut retenir ses larmes : *Il vit la cité,* dit l'Apôtre, *et il pleura !* Sa tolérance ne fut pas moins remarquable quand ses disciples le prièrent de faire descendre le feu sur un village des Samaritains qui lui avait refusé l'hospitalité. Il répondit avec indignation : *Vous ne savez pas ce que vous demandez !*

Si le Fils de l'Homme était sorti du ciel avec toute sa force, il eût eu sans doute peu de peine à pratiquer tant de vertus, à supporter tant de maux; mais c'est ici la gloire du mystère : le Christ ressentait des douleurs; son cœur se brisait comme celui d'un homme; il ne donna jamais aucun signe de colère que contre la dureté de l'âme et l'insensibilité. Il répétait éternellement : *Aimez-vous les uns les autres. Mon Père,* s'écriait-il sous le fer des bourreaux, *pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Prêt à quitter ses disciples bien-aimés, il fondit tout à coup en larmes; il ressentit les terreurs du tombeau et les angoisses de la croix : une sueur de sang coula le long de ses joues divines; il se plaignit que son Père l'avait abandonné. Lorsque l'ange lui présenta le calice, il dit : *O mon Père, fais que ce calice passe loin de moi; cependant, si je dois le boire, que ta volonté soit faite.* Ce fut alors que ce mot, où respire la sublimité de la douleur, échappa à sa bouche : *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* Ah ! si la morale la plus pure et le cœur le plus tendre, si une vie passée à combattre l'erreur et à soulager les maux des hommes, sont les attributs de la Divinité, qui peut nier celle de Jésus-Christ ? Modèle de toutes les vertus, l'amitié le voit endormi dans le sein de Jean, ou léguant sa mère à ce disciple; la charité l'admire dans le jugement de la femme adultère : partout la pitié le trouve bénissant les pleurs de l'infortuné; dans son amour pour les enfants, son innocence et sa candeur se décèlent; la force de son âme brille au milieu des tourments de la croix, et son dernier soupir est un soupir de miséricorde. CHATEAUBRIAND.

MONDE (LE).

Le monde est plein d'une espèce d'esclaves, qui sont d'autant plus malheureux qu'ils s'imaginent d'être libres. L'un s'applaudit parce qu'il est sur les routes de la fortune, et qu'il semble entrevoir des espérances pour s'avancer. Mais quelle contrainte ! Il faut veiller continuellement à ses intérêts; se rendre complaisant jusqu'à la bassesse; essuyer tous les chagrins que causent d'ordinaire les espérances et les fortunes douteuses. Il faut supporter les attaques ouvertes des ennemis, les trahisons secrètes des envieux, les jalousies malignes des égaux, les railleries piquantes des inférieurs, les caprices bizarres des maîtres, encore leurs projets ne laissent pas d'être renversés par des révolutions imprévues, et par des jugements secrets de la providence de Dieu, qu'ils nomment *Destin* ou *Fortune,* qui les éloigne pour jamais des fins qu'ils s'étaient proposées. L'autre, esclave de son orgueil, veut acquérir la réputation d'être vertueux par des pratiques affectées d'une dévotion hypocrite, et surprendre des approbations dont il n'est pas digne. Il faut se contraindre et se déguiser incessamment; renfermer malgré soi ses passions au dedans de soi; ne dire rien de ce qu'on pense, ne penser rien de ce qu'on dit.

Qu'il est difficile de soutenir longtemps un faux personnage; d'affecter de paraître bon lorsqu'on sent bien que l'on est méchant, et de porter le mensonge sur le visage quand on a malgré soi la vérité dans le cœur ! Celui-ci s'estime heureux parce qu'il satisfait son avarice et qu'il augmente ses revenus; mais que de soins ! que d'accidents ! que d'inquiétudes ! et quel bonheur peut-on espérer dans les biens, qu'on acquiert avec peine, et souvent avec injustice; qu'on possède avec crainte, et qu'on perd avec désespoir ? Celui-là se croit libre parce que rien ne s'oppose à ses passions, et que tout ploie sous sa volonté : aveugle de ne pas voir que la félicité ne consiste pas à accomplir ses désirs, mais à remplir ses devoirs, et que c'est une fausse liberté que de faire tout ce qu'on veut, quand ce qu'on veut n'est pas raisonnable. FLÉCHIER.

MONDE (DU)

ET DE LA VANITÉ DE SES PLAISIRS.

Qu'est-ce que le monde pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment, qui paraissent enivrés de ses plaisirs, et qui ne peuvent se passer de lui ? Le monde ! c'est une servi-

tude éternelle, où nul ne vit pour soi, et où, pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers et aimer son esclavage. Le monde! c'est une révolution journalière d'événements qui réveillent tour à tour dans le cœur de ses partisans les passions les plus violentes et les plus tristes, des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablants. Le monde! c'est une terre de malédiction où les plaisirs mêmes portent avec eux leurs épines et leur amertume. Le jeu lasse par ses fureurs et par ses caprices ; les conversations ennuient par les oppositions d'humeur et la contrariété des sentiments ; les passions et les attachements criminels ont leurs dégoûts, leurs contre-temps, leurs fruits désagréables; les spectacles, ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des âmes grossièrement dissolues et incapables d'être réveillées que par les excès les plus monstrueux de la débauche, deviennent fades en ne remuant que ces passions délicates qui ne font que montrer le crime de loin et dresser des piéges à l'innocence. Le monde, enfin, est un lieu où l'espérance même, qu'on regarde comme une passion si douce, rend tous les hommes malheureux, où ceux qui n'espèrent rien se trouvent encore plus misérables, où tout ce qui plaît ne plaît jamais longtemps, et où l'ennui est presque la destinée la plus douce et la plus supportable qu'on puisse y attendre. Voilà le monde, et ce n'est pas le monde obscur qui ne connaît ni les grands plaisirs, ni les charmes de la prospérité, de la faveur et de l'opulence : c'est le monde dans son beau, et ce n'est pas ici une de ces peintures imaginées et dont on ne trouve nulle part la ressemblance. Je ne peins le monde que d'après votre cœur, c'est-à-dire tel que vous le connaissez et le sentez tous les jours vous-même.

Plus le pécheur aime le monde, plus il est malheureux ; car plus il aime le monde, plus ses passions se multiplient, plus ses désirs s'allument, plus ses projets s'embarrassent, plus ses inquiétudes s'aigrissent. Son amour fait tous ses malheurs, sa vivacité est la source de toutes ses peines, parce que le monde, qui en fait le sujet, ne peut jamais lui en offrir le remède. Plus il aime le monde, plus son orgueil est blessé d'une préférence, plus sa fierté sent une injure, plus un projet déconcerté le confond, plus un désir contredit l'afflige, plus une perte inopinée l'accable. Plus il aime le monde, plus les plaisirs lui deviennent nécessaires ; et comme aucun ne peut remplir l'immensité de son cœur, plus son ennui devient insoutenable : car l'ennui est le retour de tous les plaisirs ; et avec tous ses amusements, le monde, depuis qu'il est monde, se plaint qu'il s'ennuie.

Et ne croyez pas que, pour faire honneur à la vertu, j'affecte d'exagérer ici le malheur des âmes mondaines. Je sais que le monde paraît avoir sa félicité ; et qu'au milieu de ce tourbillon de soins, de mouvements, de craintes, d'inquiétudes, on y voit toujours un petit nombre d'heureux dont on envie le bonheur, et qui semblent jouir d'une destinée douce et tranquille. Mais approfondissez ces vains dehors de bonheur et de réjouissance, et vous y trouverez des chagrins réels, des cœurs déchirés, des consciences agitées. Approchez de ces hommes qui vous paraissent les heureux de la terre, et vous serez surpris de les trouver sombres, inquiets, traînant avec peine le poids d'une conscience criminelle. Ecoutez-les dans ces moments sérieux et tranquilles où les passions plus refroidies laissent faire quelque usage de la raison : ils conviennent tous qu'ils ne sont point heureux ; que l'éclat de leur fortune ne brille que de loin et ne paraît digne d'envie qu'à ceux qui ne la connaissent pas. Ils avouent qu'au milieu de leurs plaisirs et de leur prospérité, ils n'ont jamais goûté de joie pure et véritable ; que le monde un peu approfondi n'est plus rien ; qu'ils sont surpris eux-mêmes qu'on puisse l'aimer et le connaître, et qu'il n'y a d'heureux ici-bas que ceux qui savent s'en passer et servir Dieu. Les uns soupirent après les occasions d'une retraite honorable ; les autres se proposent tous les jours des mœurs plus régulières et plus chrétiennes ; tous conviennent du bonheur des gens de bien, tous rendent témoignage contre eux-mêmes. Ils sont entraînés par les plaisirs, plutôt qu'ils ne courent après eux. Ce n'est plus le goût, c'est la coutume, c'est la faiblesse qui les retient dans les liens du monde et du péché. Ils le sentent, ils s'en plaignent, ils en conviennent, et ils se livrent au cours d'une si triste destinée. Monde trompeur! rends heureux, si tu le peux, ceux qui te servent, et alors j'abandonnerai la loi du Seigneur, pour m'attacher à la vanité de tes promesses.

MASSILLON.

MONDE (UN) D'INSECTES

SUR UNE PLANTE.

Un jour d'été, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'aperçus sur un fraisier, qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai, pendant trois semaines, trente-sept espèces toutes différentes ; mais il y en vint à la fin un si grand nombre, et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très-amusante, parce que je manquais de loisir, ou, pour dire la vérité, d'expressions.

Les mouches que j'avais observées étaient toutes distinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures. Il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes. Les unes avaient la tête arrondie comme un turban ; d'autres, allongée en pointe de clou,

A quelques-unes, elle paraissait obscure comme un point de velours noir; elle étincelait à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes : quelques-unes en avaient de longues et de brillantes comme des lames de nacre; d'autres, de courtes et de larges, et qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter et de s'en servir : les unes les portaient perpendiculairement, les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre. Celles-ci volaient en tourbillonnant à la manière des papillons; celles-là s'élevaient en l'air en se dirigeant contre le vent, par un mécanisme à peu près semblable à celui des cerfs-volants de papier qui s'élèvent en formant avec l'axe du vent un angle, je crois, de vingt-deux degrés et demi. Les unes abordaient sur cette plante pour y déposer leurs œufs, d'autres simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil; mais la plupart y venaient pour des raisons qui m'étaient tout à fait inconnues : car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avait beaucoup qui étaient immobiles, et qui étaient peut-être occupées, comme moi, à observer. Je dédaignai, comme suffisamment connues, toutes les tribus des autres insectes qui étaient attirées sur mon fraisier, telles que les limaçons qui se nichaient sur ses feuilles, les papillons qui voltigeaient autour, les scarabées qui en labouraient les racines, les petits vers qui trouvaient les moyens de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire dans la seule épaisseur d'une feuille; les guêpes et les mouches à miel qui bourdonnaient autour de ses fleurs, les pucerons qui en suçaient les tiges, les fourmis qui léchaient les pucerons; enfin, les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient leurs filets dans le voisinage.

Quelque petits que fussent ces objets, ils étaient dignes de mon attention, puisqu'ils avaient mérité celle de la nature. Je n'eusse pu leur refuser une place dans son histoire générale, lorsqu'elle leur en avait donné une dans l'univers. A plus forte raison, si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu en tenir compte. Les plantes sont les habitations des insectes, et on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitants.

D'ailleurs mon fraisier n'était point dans son lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois ou sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux. Il était dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris. Je ne l'observais qu'à des moments perdus; je ne connaissais point les insectes qui le visitaient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui n'y venaient que la nuit, attirés par de simples émanations, ou peut-être par des lumières phosphoriques qui nous échappent. J'ignorais quels étaient ceux qui le fréquentaient pendant les autres saisons de l'année, et le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibies, les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes, et les hommes surtout, qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

Mais il ne suffisait pas de l'observer, pour ainsi dire, du haut de ma grandeur; car, dans ce cas, ma science n'eût pas égalé celle d'une des mouches qui l'habitaient. Il n'y en avait pas une seule qui, le considérant avec ses petits yeux sphériques, n'y dût distinguer une infinité d'objets que je ne pouvais apercevoir qu'au microscope avec des recherches infinies. Leurs yeux mêmes sont très-supérieurs à cet instrument, qui ne nous montre que les objets qui sont à son foyer, c'est-à-dire à quelques lignes de distance, tandis qu'ils aperçoivent, par un mécanisme qui est tout à fait inconnu, ceux qui sont auprès d'eux et au loin. Ce sont à la fois des microscopes et des télescopes. De plus, par leur disposition circulaire autour de la tête, ils voient en même temps toute la voûte du ciel, dont ceux d'un astronome n'embrassent tout au plus que la moitié. Ainsi mes mouches devaient voir d'un coup d'œil, dans mon fraisier, une distribution et un ensemble de parties que je ne pouvais observer au microscope que séparées les unes des autres et successivement.

En examinant les feuilles de ce végétal au moyen d'une lentille de verre qui grossissait médiocrement, je les ai trouvées divisées par compartiments hérissés de poils, séparés par des canaux et parsemés de glandes. Ces compartiments m'ont paru semblables à de grands tapis de verdure, leurs poils à des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels il y en avait de droits, d'inclinés, de fourchus, de creusés en tuyaux, de l'extrémité desquels sortaient des gouttes de liqueur; et leurs canaux, ainsi que leurs glandes, me paraissaient remplis d'un fluide brillant. Sur d'autres espèces de plantes, ces poils et ces canaux se présentent avec des formes, des couleurs et des fluides différents. Il y a même des glandes qui ressemblent à des bassins ronds, carrés ou rayonnants. Or, la nature n'a rien fait en vain. Quand elle dispose un lieu propre à être habité, elle y met des animaux. Elle n'est pas bornée par la petitesse de l'espace. Elle en a mis avec des nageoires dans de simples gouttes d'eau, et en si grand nombre, que le physicien Leuwenhoek y en a compté des milliers. On peut donc croire, par analogie, qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes comme les bestiaux dans nos prairies; qui se couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, et qui boivent dans leurs glandes, façonnées en soleils, des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons point d'idées. Les anthères jaunes des fleurs, suspendues sur des filets blancs, leur présentent de doubles solives d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire; les corolles, des voûtes de rubis et de topaze, d'une

grandeur incommensurable; les nectaires, des fleuves de sucre; les autres parties de la floraison, des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes que l'architecture et l'orfévrerie des hommes n'ont pas encore imités.

Je ne dis point ceci par conjecture; car un jour, ayant examiné au microscope des fleurs de thym, j'y distinguai, avec la plus grande surprise, de superbes amphores à long col, d'une matière semblable à l'améthyste, du goulot desquelles semblaient sortir des lingots d'or fondu. Je n'ai jamais observé la simple corolle de la plus petite fleur, que je ne l'aie vue composée d'une manière admirable, demi-transparente, parsemée de brillants, et teinte des plus vives couleurs. Les êtres qui vivent sous leurs riches reflets doivent avoir d'autres idées que nous de la lumière et des autres phénomènes de la nature. Une goutte de rosée qui filtre dans les tuyaux capillaires et diaphanes d'une plante, leur présente des milliers de jets d'eau; fixée en boule à l'extrémité d'un de ses poils, un océan sans rivage; évaporée dans l'air, une mer aérienne. Ils doivent donc voir les fluides monter, au lieu de descendre; se mettre en rond, au lieu de se mettre de niveau; s'élever en l'air, au lieu de tomber. Leur ignorance doit être aussi merveilleuse que leur science. Comme ils ne connaissent à fond que l'harmonie des plus petits objets, celle des grands doit leur échapper. Ils ignorent, sans doute, qu'il y a des hommes, et parmi les hommes des savants qui connaissent tout, qui expliquent tout; qui, passagers comme eux, s'élancent dans un infini en grand où ils ne peuvent atteindre, tandis qu'eux, à la faveur de leur petitesse, en connaissent un autre dans les dernières divisions de la matière et du temps. Parmi ces êtres éphémères, se doivent voir des jeunesses d'un matin et des décrépitudes d'un jour. S'ils ont des histoires, ils ont des mois, des années, des siècles, des époques proportionnées à la durée d'une fleur. Ils ont une autre chronologie que la nôtre, comme ils ont une autre hydraulique et une autre optique. Ainsi, à mesure que l'homme s'approche des éléments de la nature, les principes de sa science s'évanouissent.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

MONTAIGNE A NOTRE-DAME DE LORETTE.

Montaigne, dans le journal de ses voyages, donne des détails sur son pélerinage à Lorette et sur un événement arrivé de son temps et dont il a été presque le témoin lui-même.

« Nous nous rendîmes, dit le philosophe, le soir à Lorette. Là se voit l'image de Notre-Dame, faite de bois : tout le reste est si fort paré de *vœux* riches de tant lieux et princes, qu'il n'y a jusqu'à terre pas un pouce vide, et qui ne soit couvert de quelque lame d'or ou d'argent. J'y pus trouver, à toute peine, place, et avec beaucoup de faveur, pour y loger un tableau, dans lequel il y a quatre figures d'argent attachées; celle de Notre-Dame, la mienne, celle de ma femme, celle de ma fille... Il y a tant de ceux qui vont à toutes heures en cette chapelle, qu'il faut de bonne heure mettre ordre qu'on y fasse place. Un Jésuite allemand m'y dit la Messe, et m'y donna à communier.

» Il y avait à Lorette, dans le temps que j'y étais, Michel Marteau, seigneur de la Chapelle, parisien, jeune homme très-riche, avec grand train; je me fis fort particulièrement et curieusement réciter, et à lui, et à aucuns de sa suite, l'événement de la guérison d'une jambe, qu'il disait avoir eue de ce lieu; il n'est pas possible de mieux, ni plus exactement former l'effaict d'un miracle. Tous les chirurgiens de Paris et d'Italie s'y étaient faillis; il y avait despendu (dépensé) plus de trois mille écus; son genoul, mutilé et très-douloureux, était gonflé il y avait plus de trois ans, et enflammé jusques à lui donner la fièvre. En ce même instant tous autres médicaments et secours abandonnés, il y avait plusieurs jours. Dormant tout à coup, il songe qu'il est guéri, et lui semble voir un éclair; il s'éveille, crie qu'il est guéri, appelle ses gens, se lève, se promène, ce qu'il n'avait fait oncques depuis son mal; son genoul désenfle, la peau flétrie tout autour du genoul, et comme morte, lui alla toujours depuis en amendant, sans nulle autre sorte d'aide. Et lors il était en cet état d'entière guérison, étant revenu à Lorette; car c'était d'un autre voyage d'un mois ou deux auparavant qu'il était guéri et avait été cependant à Rome avec nous. »

Michel DE MONTAIGNE (1).

MONTAGNES (LES) DE LA SUISSE.

Tantôt d'immenses roches pendaient en ruines au-dessus de ma tête; tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leurs épais brouillards; tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu; quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée montrait partout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avaient jamais pénétré. A côté d'une caverne, on trouvait des pampres secs, où l'on n'eût cherché que des ronces; des vignes dans des terres éboulées, d'excellents fruits sur des rochers, et des champs dans des précipices.

Ce n'est pas seulement le travail des hommes qui rendait ces pays étrangers si bizarrement contrastés; la nature semblait encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvait différente en un même lieu sous divers aspects! Au levant, les fleurs du printemps; au midi, les fruits de l'automne; au nord,

(1) Montaigne était alors âgé de cinquante ans, et avait écrit ses Essais.

les glaces de l'hiver. Elle réunissait toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, et formait l'accord, inconnu partout ailleurs, des productions des *plaines* et de celles des Alpes.

J.-J. Rousseau.

MONT-VALÉRIEN (le).

Arrivés sur le bord de la rivière, nous passâmes le lac avec beaucoup de gens que la dévotion conduisait au Mont-Valérien. Nous gravîmes une pente très-raide; et nous fûmes à peine à son sommet, que pressés par la faim, nous songeâmes à dîner. Rousseau me conduisit alors vers un hermitage où il savait qu'on nous donnerait l'hospitalité. Le religieux qui vint nous ouvrir, nous conduisit à la chapelle, où l'on récitait les litanies de la Providence, qui sont très-belles.

Nous entrâmes justement au moment où l'on prononçait ces mots : *Providence, qui avez soin des empires! Providence, qui avez soin des voyageurs!* ces paroles si simples et si touchantes nous remplirent d'émotion ; et lorsque nous eûmes prié, Jean-Jacques me dit avec attendrissement : «Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Evangile : *Quand plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux.* (*Matth.* xviii, 20.) Il y a ici un sentiment de paix et de bonheur qui pénètre l'âme.» Je lui répondis : « Si Fénelon vivait, vous seriez catholique. » Il me repartit hors de lui et les larmes aux yeux : « Oh! si Fénelon vivait, je chercherais à être son laquais, pour mériter d'être son valet de chambre. » Cependant on nous introduisit au réfectoire ; nous nous assîmes pour assister à la lecture, à laquelle Rousseau fut très-attentif. Le sujet était l'injustice des plaintes de l'homme : après cette lecture, Rousseau me dit d'une voix profondément émue : «Ah! qu'on est heureux de croire! »

Nous nous promenâmes quelque temps dans le cloître et dans les jardins. On y jouit d'une vue immense. Paris élevait au loin ses tours couvertes de lumière, et semblait couronner ce vaste paysage. Ce spectacle contrastait avec de grands nuages plombés qui se succédaient à l'ouest, et semblaient remplir la vallée. Plus loin on apercevait la Seine, le bois de Boulogne et le château vénérable de Madrid, bâti par François Ier, père des lettres. Comme nous marchions en silence, en considérant ce spectacle, Rousseau me dit : « Je reviendrai, cet été, méditer ici.» Bernardin de Saint-Pierre.

MORALE (la).

Rien de plus digne de notre étude et de notre vénération, que la morale que Jésus-Christ nous a enseignée, comme le remarquent tous les apologistes du christianisme. Toutes les vérités de la religion naturelle y sont établies et développées d'une manière noble et lumineuse ; toutes celles que l'homme ignorait, ou sur lesquelles il ne pouvait former que des conjectures, et qu'il lui importait néanmoins de connaître avec certitude, y sont annoncées et appuyées de preuves auxquelles l'esprit humain ne peut résister, et dans toutes ces vérités, il n'en est aucune qui ne s'accorde avec les idées que nous avons de l'Être suprême, de sa bonté et de sa justice. Le culte y est digne du Dieu qui en est l'objet : l'homme y apprend son origine, sa destination et sa fin ; ce qu'il doit à son Créateur, à lui-même, à ses semblables ; l'homme affligé y trouve sa consolation; l'homme pécheur et repentant, des paroles de vie et de salut qui raniment ses espérances. L'homme avide de bonheur y trouve de quoi remplir ses vastes désirs, par les objets offerts à son attente ; il y trouve des conseils sages qui le dirigent, des secours puissants qui le fortifient ; partout des exemples frappants qui l'encouragent. Voilà ce qu'offre partout la morale de Jésus-Christ.

Morale simple, elle est l'expression vive et lumineuse des vertus pures et sublimes de son âme ; morale sainte, elle est dictée par la sagesse et la justice même ; morale douce et consolante, elle fixe tous nos regards sur l'autre vie, et cependant elle ne nous ordonne rien qui ne tende à notre bonheur dans la vie présente ; morale universelle, elle convient à tous les peuples et à tous les climats; morale complète, elle embrasse toutes les vertus et condamne tous les vices ; morale uniforme, toutes ses parties se tiennent, forment un bel ensemble et se prêtent une forme mutuelle.

Une morale si conforme à la nature de l'homme, et en même temps si sublime et si parfaite, ne méritait-elle pas d'être marquée au sceau de la révélation divine, pour soumettre des hommes dont la dépravation était à son comble? D'Aguesseau.

—

Pour se convaincre encore davantage de la nécessité et de la sainteté de cette morale, jetons les yeux sur les siècles qui ont précédé la manifestation de son divin instituteur. Quels hommes ces siècles nous présentent-ils? Nous y trouvons à la vérité des hommes qui se donnèrent pour sages, des hommes dont on avait admiré les connaissances et consacré la mémoire ; mais ces sages prétendus ne cherchant que leur gloire, ne s'étaient occupés qu'à flatter la curiosité de l'esprit humain, qu'à l'étonner par la multiplicité de leurs questions, par la hardiesse de leurs idées, par la subtilité de leurs sophismes. Mais quel pouvait être le fruit de ces spéculations? la vanité seule en était le principe ; l'homme ne pouvait devenir ni meilleur, ni plus éclairé sur ses devoirs.

Ces faux sages s'étaient perdus eux-mêmes dans leurs propres pensées et dans leurs vains raisonnements : ils avaient eu, à la vérité, quelques idées des devoirs de l'hom-

me ; mais ce qu'ils en avaient aperçu n'avait fait que les rendre plus inexcusables. S'annonçant comme plus éclairés que le reste du vulgaire, mais au fond plus aveugles que lui, ils n'avaient pas compris qu'il ne suffit pas de connaître la justice de Dieu, et qu'on n'est que plus coupable à ses yeux quand elle ne règle pas nos actions, et qu'elle ne sert pas à les réprimer. Aussi, tant que nous avons eu de pareils précepteurs, nous n'avons point trouvé de sûreté dans les règles qu'ils nous ont données : bornés dans toutes leurs lumières, connaissant peu les plaies du cœur, aveugles sur les droits immenses de la souveraineté et de la justice divine, ne pouvant d'ailleurs embrasser par leurs idées les détails infinis des devoirs d'un seul homme, ni les rapports sans nombre que donnent les différentes conditions, les différents âges, les différents événements de la vie, et livrés enfin à des passions qui, en les égarant, répandent des ténèbres dans leur esprit, comment pourraient-ils, ces hommes qui haïssent la lumière, faire des lois assez saintes d'une part, et de l'autre assez étendues, pour corriger tous les désordres, remédier à tous les maux, nous instruire sur le détail de nos actions, nous éclairer enfin sur tous nos devoirs envers Dieu et envers les hommes ?

Mais avec quelle supériorité la sagesse éternelle n'a-t-elle pas confondu la sagesse des philosophes, lorsque, revêtue de son humanité pour nous instruire, elle nous a appris que, renonçant à l'impiété et aux passions mondaines, nous eussions à vivre dans le siècle présent avec tempérance, avec justice et avec piété?

Jusqu'à Jésus-Christ, la raison de l'homme n'avait guère servi qu'à l'égarer et à le perdre. On ne peut voir qu'avec étonnement dans les plus éclairés des philosophes, la prodigieuse diversité d'opinions que la vanité de l'homme avait enfantées sur les objets dont il lui importait le plus d'être instruit. Cette fière raison qui veut tout pénétrer, aussi peu capable de douter avec prudence que de s'assurer de quelque chose avec une pleine certitude, n'éprouva qu'hésitation et embarras, tant qu'elle n'eut pour guide que sa propre lumière ; trop faible alors pour se soutenir, trop orgueilleuse pour se soumettre, elle ne fit qu'errer au gré de ses visions, et c'est ainsi que l'homme fut puni de la folle espérance qu'il avait conçue de se rendre semblable à Dieu, connaissant le bien et le mal.

Ce n'est donc ni par les vaines recherches, ni par les discours pompeux de la sagesse humaine, que l'homme pouvait être élevé à la véritable sagesse, et ce n'est point aussi par de tels moyens que Jésus-Christ a voulu nous y faire arriver. Après s'être fait connaître pour le Fils de Dieu, par la puissance avec laquelle il disposait de la nature, par l'esprit de sanctification qui brillait en lui, et par sa résurrection d'entre les morts ; c'est par la foi qu'il a soumis toutes les nations à la vertu de son nom et de sa parole, afin que ce que nous croyons ne fût plus appuyé sur les faibles conjectures de la sagesse humaine, mais sur l'infaillible autorité de Dieu. Et combien, par cette doctrine toute divine, cette même sagesse humaine est-elle devenue plus éclairée sur plusieurs points, plus étendue, moins incertaine et moins flottante ! Parlant en maître, ordonnant et disposant de tout comme le fils de la maison, Jésus-Christ instruit les hommes avec simplicité de ce qu'ils ont à croire et à pratiquer, sans en discuter curieusement avec eux les raisons et les motifs, et sans permettre d'opposer à ses leçons les spéculations d'une vaine science ; c'est dans cette simplicité appelée par l'Apôtre la folie de la prédication, que ce divin législateur nous a fait trouver enfin la lumière qui nous sauve et qui nous manquait. D'AGUESSEAU.

MORALE CHRÉTIENNE.

SA SUBLIMITÉ.

L'homme porte au fond de son cœur un amour-propre qui se regarde comme le centre de l'univers, qui ne considère les autres créatures que comme les instruments de son bonheur, et qui commence à les haïr lorsqu'elles sont un obstacle à l'accomplissement de ses désirs. Cette passion dangereuse, déguisée sous différentes faces, est la source des fourberies, des trahisons, des violences, des usurpations tyranniques, de l'ambition effrénée, et de tous les crimes qui troublent l'ordre de la société.

La religion chrétienne nous fait sentir l'injustice de cette cupidité ; elle nous représente le monde entier comme une république dont Dieu est le chef, et dont tous les membres aspirent à la même félicité ; elle nous fait voir que tous les hommes sont semblables, qu'ils ont les mêmes besoins et des droits égaux aux mêmes ressources ; que c'est un attentat contre la Providence de ne pas partager les dons du père de famille avec ses enfants ; que cet amour si vif pour nos intérêts, est la règle de celui que nous devons à nos frères : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. »

De cette loi généreuse, équitable, pleine d'humanité, naissent la confiance mutuelle, la bonne foi, la paix, la justice, le bonheur de tous les hommes. Le citoyen comprend qu'étant né sociable, il ne lui est pas permis de frustrer la société des services qu'elle a droit de lui demander ; qu'il est tenu de consacrer sa personne et ses travaux à une patrie dont les avantages lui sont communs ; il évite également l'excès d'une oisiveté honteuse et d'une activité inquiète ; il sacrifie sans peine les douceurs d'une vie privée à des occupations utiles ; il trouve sa propre satisfaction dans le bonheur de ses semblables. Sa bienveillance ne se borne pas à aimer ses concitoyens : les nations éloignées ne lui sont pas étrangères ; il retrouve en elles des traits de ressemblance qui l'attachent ; il est sensible à leurs peines ;

un sentiment involontaire l'intéresse à leurs disgrâces ; il voudrait les rendre heureuses ; son cœur s'étend, devient immense, et, par une amitié universelle, embrasse tous les hommes.

Vous qui vivez dans l'abondance et les délices, ne nourrissez pas dans votre cœur des sentiments de dureté envers les malheureux ! ne fermez pas vos oreilles aux cris de l'indigence ; enfants du même père, ils doivent trouver dans votre tendresse tous les secours dont ils ont besoin : tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la terre ; tous les hommes sont frères, et doivent s'aimer comme tels. Vous surtout que la Providence place sur la terre pour être les dépositaires de ses bienfaits, travaillez à rendre plus douce la vie à des infortunés que l'excès de la misère accable ; répandez dans leurs cœurs la joie et l'allégresse en répandant vos bienfaits sur eux. Le soulagement des malheureux est l'usage le plus délicieux et le seul légitime de la grandeur. Il est bien doux de rendre les hommes heureux, et de sentir qu'on est l'auteur de leur prospérité. Le P. Elisée.

MORALE (la)

est impossible sans les dogmes.

I. — Parmi les erreurs de notre époque, nous n'en connaissons pas de plus funeste que celle qui consiste à séparer la morale des dogmes. Elle conduit infailliblement à détruire cette double règle du cœur et de l'intelligence. Les dogmes sont le principe, qui ne peut être méconnu sans rendre inutiles les règles morales qui en sont la conséquence.

Commençons par examiner ce que deviendraient nos devoirs envers nous-mêmes et envers nos semblables.

Il y a sans doute un sentiment dans la conscience, et dans la raison une lumière, qui nous inspirent et nous conseillent l'accomplissement de certains devoirs. Mais qui donc a donné une voix à cette conscience, si ce n'est Dieu ? D'où vient sa puissance, si ce n'est de la persuasion où elle est qu'elle nous parle au nom de Dieu ? Cela est si vrai, qu'elle s'éclaire ou s'épure à mesure que l'homme a des notions plus exactes des dogmes qui lui apprennent à connaître l'Etre des êtres et ses infinies perfections ; qu'elle reste à jamais insensible quand elle refuse de croire aux dogmes qui lui révèlent une justice éternelle, une miséricorde inépuisable. L'expérience, une expérience constante, démontre assez que la conscience, aussitôt qu'elle cesse d'être l'interprète des volontés divines, n'est plus considérée d'abord que comme un accusateur importun, et bientôt comme un préjugé méprisable. Qui ne l'a remarqué dans l'âge même où les sentiments ont le plus d'empire, où la conscience est placée sous l'influence plus forte des dispositions naturelles ? Si l'enfant cesse de craindre et d'aimer Dieu, c'est-à-dire, s'il cesse d'avoir des dogmes, toute sa vie, jusque-là si calme, si naïve, est bouleversée, et un grand péril menace les destinées morales de son existence. Que devient l'homme des champs, et tous ceux que leurs travaux condamnent à une véritable enfance intellectuelle, s'ils oublient le Maître et le Père qu'ils ont dans le ciel ? Vous ne le savez que trop, vous qui êtes appelés par devoir à connaître les vices dont cet oubli coupable est la source. Mais peut-être le danger vous semble-t-il moins redoutable pour ceux que la Providence a placés dans des conditions plus élevées. Il n'en est pas ainsi. Craignez qu'au faîte même de la fortune et du pouvoir, les plus saints devoirs de la morale ne soient plus sûrement sacrifiés par ceux-là du moins dont de funestes théories auront égaré le jugement. La règle des mœurs fléchira d'autant plus facilement dans leur conscience, que des passions plus ardentes, quoique plus polies, y auront éteint davantage l'amour de la droiture et tous les bons sentiments d'une éducation chrétienne. La morale sera encore de leur part l'objet de pompeux hommages ; mais dans la vie secrète, que les lois protégent contre les censures publiques, elle sera de plus en plus méconnue et foulée aux pieds. Ainsi la conscience ne parle jamais, ou elle garde bientôt un silence mortel, quand elle a abandonné le dogme d'un Dieu vengeur du crime, et rémunérateur de la vertu. Concluons que, s'il n'y a pas de morale efficace pour celui qui n'a pas de conscience, il n'y a pas non plus de conscience capable de se soutenir longtemps sans les dogmes, objet d'une foi vive et sincère.

II. — La raison n'est ni plus forte, ni plus indépendante de leur appui, puisque, sans les dogmes, elle ne peut démontrer les règles de la morale. Elle trouve, il est vrai, des principes, des axiomes de justice répandus dans le monde entier ; ils ont été connus des anciens comme des modernes, des peuples policés comme des peuples barbares. La science de la morale ne consiste pas à les démontrer, puisqu'ils sont évidents par eux-mêmes. Elle consiste à en déduire les règles particulières et presque infinies, au moyen desquelles sont régies les sociétés, et sont fixés les devoirs de tous les âges, de toutes les conditions. Mais pouvons-nous concevoir ces règles éternelles du droit, comme la loi générale de l'humanité, contre laquelle on ne peut rien faire qui ne soit frappé d'un vice radical, si nous ne croyons au dogme d'un législateur suprême, qui a révélé aux hommes ses volontés ? Ce n'est pas répondre que de dire : Cette loi, ces règles éternelles du droit sont dans la nature de l'homme. Qui donc a créé cette nature ? qui l'a constituée ? qui lui a donné le sens moral ? L'athéisme, et un rationalisme qui ne vaut pas mieux, veulent que cette nature soit éternelle ? la raison la plus élevée, comme le bon sens le plus vulgaire, proclament qu'il n'y a d'immuable, d'universel, que ce qui vient de Dieu, et que l'éternité appartient à celui-là seul qui a dit, et tout

a été fait; qui a commandé, et tous les êtres sont sortis du néant.

Une saine philosophie va plus loin encore; et, d'accord avec la foi, elle nous prouve qu'avec la parole, Dieu donna au premier homme un juste discernement du bien et du mal.

Si la conscience et la raison n'ont pu, sans les dogmes, dicter les règles de la morale, les législateurs ont pu encore moins les établir par leur seule autorité et avec une pleine indépendance de l'autorité divine qui nous est connue par un enseignement dogmatique.

III. — Il faut d'abord remarquer qu'il est une partie de la morale, et la plus importante incontestablement, pour laquelle les lois seront toujours impuissantes. Cette vérité est aussi facile à concevoir qu'à vérifier par l'expérience de tous les jours. Que peuvent les lois sur le cœur de l'homme, dans lequel pourtant se développent les mauvais penchants, source des mauvaises actions? Que peuvent-elles contre celles de ces actions qu'enveloppent dans un profond silence, ou l'honneur intéressé des familles, ou l'habileté du coupable, ou l'impuissance du magistrat? Que peuvent-elles pour établir une autorité paternelle aimée et vénérée, et une piété filiale toujours fidèle et empressée? Que peuvent-elles, enfin, pour inspirer les grandes vertus et les sacrifices héroïques, aussi bien que les vertus modestes et obscures qui aiment à se dérober à tous les regards? Les lois ne peuvent rien pour ces vertus et ces devoirs, dont la simple omission, au sein d'une réunion d'hommes, porterait le désordre dans toutes ses relations et en ferait la plus méprisable des sociétés.

Mais ce n'est pas assez d'établir l'insuffisance des lois, il faut montrer l'impossibilité où elles sont de fonder la morale. Nous n'avons pas besoin de prouver que des lois que n'aurait pas dictées une raison éclairée, et dont la conscience proclamerait hautement l'injustice, seraient impossibles. Les lois ont, par conséquent, un besoin impérieux de cette double lumière. Or, vous avez déjà vu que la conscience et la raison ne peuvent nous éclairer sur les notions morales sans le secours des dogmes; donc, sans eux, les lois elles-mêmes sont impuissantes. En d'autres termes, on fait des codes avec la raison et la conscience; mais celles-ci ont besoin elles-mêmes d'une règle et d'une lumière supérieures, qu'elles trouvent uniquement dans les vérités dont nos dogmes sont l'expression permanente et infaillible.

Il en est de notre âme comme de notre globe : la terre est éclairée, mais la lumière lui vient du ciel. Dieu est le soleil des intelligences, il est la chaleur vivifiante de l'âme : si cette lumière est interceptée, l'âme s'obscurcit; et si nous sommes privés de cette divine chaleur, l'âme s'engourdit et se glace.

De plus, le bon sens ne peut concevoir un législateur imposant ses volontés aux volontés de tout un peuple, si Dieu, qui a voulu l'ordre et l'harmonie dans la société, n'intervient pour prescrire l'obéissance envers les gouvernements, et aux gouvernements la bonté et la justice dans l'exercice du pouvoir. Il est possible que vous ne pensiez pas toujours au suprême Législateur; mais si vous n'y pensiez jamais; mais si vous veniez à nier son être, ou sa providence, ou sa justice, vous vous révolteriez aussitôt contre sa loi. Les citoyens paisibles d'un Etat s'occupent rarement de ceux qui les gouvernent; mais ils y pensent assez pour ne pas violer leurs lois et encourir les peines attachées à cette violation. S'ils cessaient de reconnaître le pouvoir placé au-dessus d'eux, ou son droit de commander, les lois du pays seraient à l'instant même méconnues, et la société livrée à l'anarchie.

Comment nous sont connues les peines et les récompenses qui servent de sanction à la loi de Dieu? Elles le sont par des dogmes que tous les peuples ont professés depuis l'origine du monde, et que n'ont pu obscurcir les mille erreurs du polythéisme. L'histoire, en nous faisant remonter au berceau des nations, ou assister à leur décadence, nous montre toujours les législateurs fondant l'autorité de leurs lois sur l'autorité de ces dogmes.

Ainsi quand, pour vous faire croire que la morale est indépendante des dogmes, on vient vous dire qu'elle peut être suppléée par les lois, on appelle une erreur au secours d'une autre erreur; et ces deux erreurs ne pourraient prévaloir, sans creuser un abîme où irait se perdre la société qu'elles auraient séduite. Cependant elles semblent peu effrayantes à beaucoup de personnes; il en est de cette espèce d'égarement comme d'une maladie contagieuse : elle a des influences qui nous pénètrent d'une manière invisible, et se manifestent ensuite par des symptômes qui ne peuvent tromper un œil attentif.

Mgr AFFRE.

MORT (LA).

Il n'y a rien de plus incertain pour vous et pour moi que la mort. Je me trompe, chrétiens, il y a dans la mort quelque chose de certain pour nous : et quoi? C'est que nous y serons surpris. Le Sauveur du monde ne s'est pas contenté de nous dire : «Veillez, parceque vous ne savez ni le jour ni l'heure que viendra le Fils de l'homme.» Il ne s'en est point tenu là, mais il a expressément ajouté : «Veillez, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne l'attendez pas.» Est-il rien de plus formel que cette parole? et l'infaillibilité de cette parole, n'est-ce pas encore ce qui redouble mon crime, quand je vis tranquillement dans mon péché et que je néglige ma conversion? Si ce divin Maître ne m'avait dit autre chose, sinon que le temps de la mort est incertain, peut-être serais-je moins coupable. Puisqu'il est incertain, dirais-je, je n'ai pas perdu

tout droit d'espérer. Je suis un téméraire, il est vrai, d'en vouloir courir les risques; mais enfin ma témérité ne détruit pas absolument ma confiance; je puis être surpris, mais aussi je puis ne l'être pas, et dans la conduite que je tiens, tout aveugle qu'elle est, j'ai du moins encore quelque prétexte. Ainsi raisonnerais-je. Mais après la parole de Jésus-Christ, il ne m'est plus permis de raisonner de la sorte, et je dois compter de mourir à l'heure que je n'y penserai pas. Le Fils de Dieu ne me l'a fait connaître que par là, cette heure fatale. Tout ce que je sais, mais ce que je sais à n'en point douter, c'est que le jour de ma mort sera pour moi un jour trompeur : *Qua hora non putatis.* Après cela, ne faut-il pas que j'aie moi-même conjuré ma perte si, dans le désordre où je suis, et me voyant exposé à toute la haine et à toutes les vengeances de mon Dieu, je ne prends pas de justes et de promptes mesures pour me remettre en grâce avec lui, et pour prévenir par la pénitence le coup dont il m'a si hautement et tant de fois menacé? Y avez-vous fait, chrétiens, je ne dis pas toute la réflexion nécessaire, mais quelque réflexion? Maintenant même que je vous parle de la mort, pensez-vous à la mort, ou y pensez-vous bien? Y pensez-vous attentivement? Y pensez-vous efficacement? Car si vous n'y pensez pas à présent, quand y penserez-vous? ou qui jamais y pensera pour vous?... En effet, si nous envisagions la mort avec une sérieuse attention, quelle injustice ne trouverions-nous pas, par exemple, dans cet amour immodéré de notre corps! Quelle injustice envers Dieu, ce Dieu éternel, d'aimer plus que lui un corps sujet à la pourriture, et de l'aimer, comme dit saint Paul, jusqu'à en faire une divinité! quelle injustice envers notre âme, cette âme immortelle, de lui préférer un corps qui doit mourir, et toute immortelle qu'elle est, d'abandonner sa félicité et sa gloire aux sales désirs d'une chair corruptible! quelle injustice envers ce corps même, de l'exposer par des voluptés passagères à des souffrances qui ne finiront jamais, et de lui faire acheter un moment de plaisir pour une éternité de supplices! Ah! mes frères, s'écrie saint Chrysostome faisant une supposition qui vous surprendra, mais qui n'a rien dans le fond que de chrétien et de solide; si le corps d'un réprouvé, maintenant enseveli dans le sein de la terre, mais pour être un jour enseveli dans l'enfer, pouvait au jugement de Dieu s'élever contre son âme et l'accuser, quels reproches n'aurait-il pas à lui faire sur la cruelle indulgence dont il a usé à son égard! Et si cette âme qui s'est perdue parce qu'elle a trop aimé son corps, pouvait, au moment que je parle, revenir du lieu de son tourment pour voir ce corps dans le tombeau, quels reproches ne se ferait-elle pas à elle-même du criminel attachement qu'elle a eu pour lui! Disons mieux : que ne se reprocheraient-ils pas l'un à l'autre si Dieu venait à les confronter? Permettez-moi de pousser cette figure qui, tout irrégulière et tout outrée qu'elle peut paraître, vous fera plus vivement sentir la vérité que je vous prêche. Ame infidèle, dirait l'un, deviez-vous me trahir de la sorte? Fallait-il, pour me rendre un moment heureux, me précipiter avec vous dans l'abîme d'une éternelle damnation? Fallait-il avoir pour moi une si funeste condescendance? fallait-il déférer lâchement à mes inclinations? ne les deviez-vous pas réprimer? ne deviez-vous pas prendre l'ascendant sur moi? que ne m'avez-vous condamné aux salutaires rigueurs de la pénitence? pourquoi ne m'avez-vous pas forcé à vivre selon les règles que Dieu vous obligeait à me prescrire? n'était-ce pas pour cela qu'il m'avait soumis à vous? Mais, répondrait l'âme, corps rebelle et sensuel, à qui dois-je imputer ma perte qu'à toi-même? Je ne te connaissais pas; je me laissais séduire à tes charmes, parce que je ne pensais ni à ce que tu avais été, ni à ce que tu devais être. Si j'avais toujours eu en vue l'affreux état où la mort devait te réduire, je n'aurais eu pour toi que du mépris, et, dans la société qui nous unissait, je ne t'aurais regardé que comme le complice de mes crimes, obligé par là-même à en partager avec moi les châtiments et les peines.

En effet, Chrétiens, c'est de tout temps ce qui a produit dans les âmes bien converties, non-seulement ce mépris héroïque, mais cette sainte haine de leur corps; c'est ce qui a opéré tant de fois dans le christianisme des miracles de conversion. Il n'en fallut pas davantage à un François Borgia, pour le déterminer à quitter le monde. La vue du cadavre d'une reine et d'une impératrice qu'il eut ordre de faire solennellement inhumer et qu'il ne reconnut presque plus, lorsqu'il fallut attester que c'était elle-même, tant elle lui parut hideuse et défigurée, ce spectacle acheva de le persuader. Il ne put voir cette beauté que la mort par un changement si soudain et si prodigieux avait détruite, sans former la résolution de mourir lui-même à toutes les vanités du siècle.

BOURDALOUE.

MORT (LA).

Il n'arrive dans ce qu'on appelle *mort*, qu'un simple dérangement d'organes; les corpuscules les plus subtils s'exhalent; la machine se dissout et se déconcerte. Mais en quelque endroit que la corruption ou le hasard en écarte les débris, aucune parcelle ne cesse jamais d'exister; et tous les philosophes sont d'accord pour supposer qu'il n'arrive jamais dans l'univers l'anéantissement du plus vil et du plus imperceptible atome. A quel propos craindrait-on l'anéantissement de cette autre substance très-noble et très-pensante que nous appelons l'*âme?* Comment pourrait-on s'imaginer que le corps, qui ne s'anéantit nullement, anéantisse l'âme qui est plus noble que lui, qui lui est étrangère, et qui en est absolument indépendante? La désunion de ces deux êtres ne peut pas plus opérer l'anéantisse-

ment de l'un que de l'autre. On suppose sans peine, que nul atome du corps n'est anéanti dans le moment de cette désunion des deux parties. Pourquoi donc cherche-t-on avec tant d'empressement des prétextes pour croire que l'âme, qui est incomparablement plus parfaite, est anéantie? Il est vrai qu'en tout temps Dieu est tout-puissant pour l'anéantir s'il le veut; mais il n'y a aucune raison de croire qu'il le veuille faire dans le temps de la désunion du corps, plutôt que dans le temps de l'union. Ce qu'on appelle la *mort*, n'étant qu'un simple dérangement des corpuscules qui composent les organes, on ne peut pas dire que ce dérangement arrive dans l'âme comme dans le corps. L'âme étant un être pensant, n'a aucune des propriétés corporelles. Elle n'a ni parties, ni figure, ni situation des parties entre elles, ni mouvement ou changement de situation : ainsi nul dérangement ne peut lui arriver. L'âme qui est le *moi* pensant et voulant, est un être simple, un en soi, et indivisible. Il n'y a jamais dans un même homme deux *moi*, ni deux moitiés du même *moi*. Les objets arrivent à l'âme par divers organes, qui font les différentes sensations. Mais tous ces divers canaux aboutissent à un centre unique, où tout se réunit. C'est le *moi*, qui est tellement un que c'est par lui seul que chaque homme a une véritable unité et n'est pas plusieurs hommes. On ne peut point dire de ce *moi* qui pense et qui veut, qu'il a diverses parties jointes ensemble, comme le corps est composé de membres liés entre eux. Cette âme n'a ni figure, ni situation, ni mouvement local, ni couleur, ni chaleur, ni dureté, ni aucune qualité sensible. On ne la voit point, on ne l'entend point, on ne la touche point; on conçoit seulement qu'elle pense et veut, comme la nature du corps est d'être étendu, divisible et figuré. Dès qu'on suppose la réelle distinction du corps et de l'âme, il faut conclure sans hésiter que l'âme n'a ni composition, ni divisibilité, ni figure, ni situation des parties, ni par conséquent arrangement d'organes. Pour le corps, qui a des organes, il peut perdre cet arrangement de parties, changer de figure, et être déconcerté. Mais pour l'âme, elle ne saurait jamais perdre cet arrangement qu'elle n'a pas, et qui ne convient point à sa nature.

On pourrait dire que l'âme n'étant créée que pour être unie avec le corps, elle est tellement bornée à cette société, que son existence empruntée cesse dès que sa société avec le corps finit. Mais c'est parler sans preuve et en l'air, que de supposer que l'âme n'est créée qu'avec une existence entièrement bornée au temps de sa société avec le corps. Où prend-on cette pensée bizarre, et de quel droit la suppose-t-on, au lieu de la prouver? Le corps est sans doute moins parfait que l'âme, puisqu'il est plus parfait de penser que de ne penser pas; nous voyons néanmoins que l'existence du corps n'est point bornée à la durée de sa société avec l'âme : après que la mort a rompu cette société, le corps existe encore jusque dans les moindres parcelles. On voit seulement deux choses : l'une est que le corps se divise et se dérange; c'est ce qui ne peut arriver à l'âme, qui est simple, indivisible, et sans arrangement : l'autre est que le corps ne se meut plus avec dépendance des pensées de l'âme. Ne faut-il pas conclure que tout de même, à plus forte raison, l'âme continue à exister de son côté, et qu'elle commence alors à penser indépendamment des opérations du corps? L'opération suit l'être, comme tous les philosophes en conviennent. Ces deux natures sont indépendantes l'une de l'autre, tant en nature qu'en opération. Comme le corps n'a pas besoin des pensées de l'âme pour être mû, l'âme n'a aucun besoin des mouvements du corps pour penser. Ce n'était que par accident que ces deux êtres, si dissemblables et si indépendants, étaient assujettis à opérer de concert. La fin de leur société passagère les laisse opérer librement chacun selon sa nature, qui n'a aucun rapport à celle de l'autre. FENELON.

MORT (LA).

Sur quoi vous rassurez-vous donc? Sur la force du tempérament? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? Une étincelle qu'un souffle éteint; il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez pas vous-même là-dessus; si un corps ruiné par les désordres de vos premiers ans ne vous annonce pas au dedans de vous une réponse de mort; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain. Je veux que vous prolongiez vos jours au delà même de vos espérances : hélas! ce qui doit finir, mes frères, doit-il vous paraître long? Regardez derrière vous : où sont vos premières années? que laissent-elles de réel dans votre souvenir? pas plus qu'un songe de la nuit. Vous rêvez que vous avez vécu; voilà tout ce qui vous en reste. Tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer. Quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paraîtrait pas plus long ni plus réel. Tous les siècles qui se sont écoulés jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs; tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers, toutes les révolutions d'empires et de royaumes, tous ces grands événements qui embellissent nos histoires, ne seraient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de place, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne. Vous y touchez encore, vous en avez été pour la plupart, non-seulement spectateurs,

mais vous en avez partagé les périls et la gloire. Ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux ; mais pour vous, ce n'est plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de notre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire? Croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les jours passés? Les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous ; arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant, et nous n'aurons pas tourné la tête, que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin et ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur la scène ; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs.

Ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques ; un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçus, sur les débris du premier. Tout passe avec vous et comme vous ; une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité ; vos ancêtres vous en frayèrent le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent ; la figure du monde passe sans cesse, les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement ; tout change, toute s'use, tout s'éteint. Dieu seul demeure toujours le même ; le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes roule devant ses yeux, et il voit avec indignation de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber au sortir de là entre les mains de sa colère et de sa vengeance.

MASSILLON.

MORT (LA).

DE QUELLE MANIÈRE LE CHRÉTIEN DOIT LA CONSIDÉRER.

On ne peut trop déplorer l'aveuglement des hommes de ne pas vouloir penser à la mort, et de se détourner d'une chose inévitable que l'on peut rendre heureuse en y pensant souvent. La mort ne trouble que les personnes charnelles : *Le parfait amour chasse la crainte.* (*I Joan.* IV, 18.) Ce n'est pas par se croire juste qu'on cesse de craindre, c'est par aimer simplement, et s'abandonner, sans retour sur soi, à celui qu'on aime. Voilà ce qui rend la mort douce et précieuse. Quand on est mort à soi-même, la mort du corps n'est que la consommation de l'œuvre de la grâce.

On évite la pensée de la mort pour ne pas s'attrister ; elle ne sera triste que pour ceux qui n'y auront pas pensé.

Elle arrivera enfin cette mort ; elle éclairera celui qui n'aura pas voulu être éclairé pendant sa vie. On aura, à la mort, une lumière très-distincte de tout ce que nous aurons fait, et de tout ce que nous aurions dû faire; nous verrons clairement l'usage que nous aurions dû faire des grâces reçues, des talents, des biens, de la santé, du temps, et de tous les éyénements de notre vie.

La pensée de la mort est la meilleure règle que nous puissions prendre pour toutes nos actions et nos projets. Il faut la désirer, mais il faut aussi l'attendre avec la même soumission que nous devons avoir à la volonté de Dieu dans tout le reste. On doit la désirer, puisqu'elle est la consommation de notre pénitence, et le commencement de notre éternelle union à Dieu.

Il ne faut point dire que l'on veut vivre pour faire pénitence, puisque la mort est la meilleure que nous puissions faire. Nos péchés seront purgés plus purement, et expiés plus efficacement par notre mort que par toutes nos pénitences. Elle sera aussi douce pour les gens de bien, qu'elle sera amère pour les méchants. Nous la demandons tous les jours dans l'Oraison Dominicale : il faut que tous demandent *que le royaume de Dieu leur arrive.* Il faut donc la désirer, puisque la prière n'est que le désir du cœur, et que ce royaume ne peut venir pour nous que par notre mort. Saint Paul recommande aux chrétiens de *se consoler ensemble* dans la pensée de la mort.

FÉNELON.

MORT (LA)

EST AIMABLE EN JÉSUS-CHRIST.

Ne considérons pas la mort comme des païens, mais comme des chrétiens, c'est-à-dire avec l'espérance, comme saint Paul l'ordonne, puisque c'est le privilége spécial des chrétiens. Ne considérons plus un corps comme un cadavre infect, car la nature trompeuse se le figure de la sorte, mais comme le temple inviolable et éternel du Saint-Esprit, comme la foi l'apprend. Car nous savons que les corps saints sont habités par le Saint-Esprit qui, réside en eux pour cet effet. C'est pour cette raison que nous honorons les reliques des morts. Ne considérons donc plus un homme comme ayant cessé de vivre, quoi que la nature suggère, mais comme commençant à vivre, comme la vérité l'assure. Ne considérons plus son âme comme réduite au néant, mais comme vivifiée et unie au souverain vivant: et corrigeons ainsi, par l'attention à ces vérités, les sentiments d'erreur qui sont si empreints en nous-mêmes, et ces mouvements d'horreur qui sont si naturels à l'homme. Sans Jésus-Christ la mort est horrible ; elle est détestable, et l'horreur de la nature : en Jésus-Christ elle est tout autre : elle est aimable, sainte, et la joie du fidèle. Tout est doux en Jésus-Christ jusqu'à la mort, et c'est pourquoi il a souffert et est

mort pour sanctifier la mort et les souffrances. PASCAL.

Oh ! cette mort est hideuse, ma chère fille, il est bien vrai ; mais la vie qui est au delà et que la miséricorde de Dieu nous donnera, est bien fort désirable aussi ; et si (1), il ne faut nullement entrer en défiance, car, bien que nous soyons misérables, si (2) ne le sommes-nous pas à beaucoup près de ce que Dieu est miséricordieux à ceux qui ont volonté de l'aimer, et qui en lui ont logé leurs espérances. Quand le bienheureux cardinal Borromée (3) était sur le point de la mort, il fit apporter l'image de Notre-Seigneur mort, afin d'adoucir sa mort par celle de son Sauveur. C'est le meilleur remède de tous contre l'appréhension de notre trépas, que la cogitation (4) de celui qui est notre vie, et de ne jamais penser à l'un qu'on n'ajoute la pensée de l'autre.

S. FRANÇOIS DE SALES.

MORT DU CHRÉTIEN (LA).

Enfin la mort, si terrible pour l'incrédule, met le comble aux vœux du chrétien : il la désire comme saint Paul, *afin d'être avec Jésus-Christ ;* il la désire pour commencer de vivre, *pour être délivré du poids des organes*, des liens matériels qui le retiennent sur cette terre, où les pures jouissances qu'il goûte ne sont qu'une ombre légère de la félicité qu'ils pressent. Vit-on jamais alors un chrétien donner le même exemple que tant d'incrédules, abjurer sa doctrine et regretter d'avoir cru ? Ah ! c'est à ce moment surtout qu'il en connaît le prix, que la vérité consolante brille à ses yeux de tout son éclat. La mort est le dernier trait de lumière qui le vient frapper; lumière si vive qu'elle rend presque imperceptible le passage de la foi à la claire vision de son objet. L'espérance, agitant son flambeau près de la couche du mourant, lui montre le ciel ouvert, où l'amour l'appelle, La croix qu'il tient entre ses mains débiles, qu'il presse sur ses lèvres et sur son cœur, réveille en foule dans son esprit des souvenirs de miséricorde, le fortifie, l'attendrit, l'anime. Encore un instant, et tout sera consommé ; le trépas sera vaincu, et le profond mystère de la délivrance accompli. Une dernière défaillance de la nature annonce que cet instant est venu. La religion alors élève la voix, comme par un dernier effort de tendresse ! « Pars, dit-elle, âme chrétienne ! sors de ce monde, au nom du Dieu tout-puissant qui t'a créée ; au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour toi ; au nom du Saint-Esprit dont tu as reçu l'effusion ! Qu'en te séparant du corps, un libre accès te soit ouvert à la montagne de Sion, à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste, à l'innombrable société des anges et des premiers-nés de l'Eglise, dont les noms sont écrits au ciel ! Que Dieu se lève et dissipe les puissances des ténèbres ; que tous les esprits de malice fuient et n'osent toucher une brebis rachetée du sang de Jésus-Christ ; que le Christ, mort pour toi, crucifié pour toi, te délivre des supplices et de la mort éternelle ; que ce bon Pasteur reconnaisse sa brebis et la place dans le troupeau de ses élus ! Puisses-tu voir éternellement ton Rédempteur face à face ! puisses-tu, à jamais présente devant la vérité dégagée de tout voile, la contempler sans fin dans l'éternelle extase du bonheur ! »

Au milieu de ces bénédictions, l'âme ravie brise ses entraves, et va recevoir le prix de sa fidélité et de son amour. Ici l'homme doit se taire, sa parole expire avec sa pensée. Non, *l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit ne saurait comprendre ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment.* Ce n'est point comme une mer qui ait son flux et reflux, c'est l'Océan immense qui déborde à la fois sur tous ses rivages. « Source intarissable de vie et de lumière, ô mon Dieu ! s'écrie un prophète, je serai rassasié quand votre gloire m'apparaîtra. »

CHATEAUBRIAND.

MORT DE L'ATHÉE (LA).

On annonce à l'athée qu'il faut mourir. Que se passe-t-il en lui à ce dernier moment ? Je veux, chose presque impossible, qu'il ait étouffé le remords, qu'aucun doute n'alarme son incrédulité : est-il exempt, pour cela, de terreurs et d'angoisses ? Interrogez quiconque a vu sur son lit de mort l'athée, non pas atteint d'une de ces maladies violentes dont l'effet est de suspendre les fonctions de l'âme, mais jouissant encore pleinement de ses facultés morales et sachant qu'il va bientôt expirer. La vive image de ce qu'il perd occupe tout l'esprit du moribond. Il avait des attachements, des habitudes ; il tenait à la vie par mille liens qui se rompent à la fois : rupture effroyable qui, séparant soudainement l'âme de tout ce qui lui fut cher, la laisse seule et blessée dans un vide infini. Cet abîme sans fond, où elle va descendre, cette solitude morne, ce silence éternel, ce sommeil glacé, cette nuit qui n'aura jamais d'aurore, cette privation de tout bien, avec un désir invincible du bien-être, toutes ces idées et une foule d'autres non moins désolantes, pèsent sur cette âme misérable, la bouleversent, la déchirent et commencent son affreux supplice. Mais que dire de son état, pour peu qu'il lui reste quelques doutes sur les principes qu'elle s'était faits ? Comment peindre ces anxiétés, ces regrets à demi étouffés par le désespoir, et ce regard consterné, qui ne

(1) Et si... Et ainsi, pour cette raison, du latin *Sic.*

(2) Si ne le sommes-nous pas... Encore ne le sommes-nous pas.

(3) Saint Charles Borromée, archevêque de Milan, né en 1538, mort en 1584.

(4) Vieux mot, signifiant : considération, pensée, du latin *cogitatio.*

rencontre de toutes parts qu'un passé sans consolation et un avenir sans espérance? Ce n'est plus alors le néant qu'elle redoute; elle l'appelle, au contraire, de tous ses vœux; elle l'appelle en vain: l'éternité seule lui répond. Tirons le rideau sur le reste de cette scène épouvantable, et laissons à l'enfer ses secrets. CHATEAUBRIAND.

MORT (LA) DU JUSTE.

Quand on est arrivé au port, qu'il est doux de rappeler le souvenir des orages et de la tempête! Quand on est sorti vainqueur de la course, qu'on aime à retourner en esprit sur ses pas, et à revoir les endroits de la carrière les plus marqués par les travaux, les obstacles, les difficultés qui les ont rendus célèbres! Il me semble que le juste alors est comme un autre Moïse mourant sur la montagne sainte, où le Seigneur lui avait marqué son tombeau: avant d'expirer, tournant la tête du haut de ce lieu sacré, et jetant les yeux sur cette étendue de terres, de peuples, de royaumes, qu'il vient de parcourir et qu'il laisse derrière lui, il y retrouve les périls innombrables auxquels il est échappé, les combats de tant de nations vaincues, les fatigues du désert, et touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, et saluant de loin cette patrie promise à ses pères, il chante un cantique d'actions de grâces, et regarde la montagne sainte où il va expirer comme la récompense de ses travaux et le terme heureux de sa course.

L'âme juste, durant les jours de sa vie mortelle, n'osait regarder d'un œil fixe la profondeur des jugements de Dieu; elle opérait son salut avec crainte et tremblement; elle frémissait à la seule pensée de cet avenir terrible, où les justes eux-mêmes seront à peine sauvés, s'ils sont jugés sans miséricorde: mais, au lit de la mort, ah! le Dieu de paix qui se montre à elle calme ses agitations; ses frayeurs cessent tout d'un coup, et se changent en une douce espérance: elle perce déjà avec des yeux mourants le nuage de la mortalité qui l'environne encore, et voit cette patrie immortelle après laquelle elle avait tant soupiré, et où elle avait toujours habité en esprit; cette sainte Sion, que le Dieu de ses pères remplit de sa gloire et de sa présence, où il enivre ses élus d'un torrent de délices, et leur fait goûter tous les biens incompréhensibles qu'il a préparés à ceux qui l'aiment; cette cité du peuple de Dieu, le séjour des saints, la demeure des justes et des prophètes, où elle retrouvera ses frères que la charité lui avait unis sur la terre, et avec lesquels elle bénira éternellement les miséricordes du Seigneur, et chantera avec eux les louanges de sa grâce.

MASSILLON.

MORT DU PÉCHEUR (LA).

Le pécheur mourant ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent; dans tout ce qui passe à ses yeux, que des images qui l'affligent; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent: ne sachant plus à qui avoir recours; ni aux créatures, qui lui échappent; ni au monde, qui s'évanouit; ni aux hommes, qui ne sauraient le délivrer de la mort; ni au Dieu juste qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence: il se roule dans ses propres horreurs; il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même. Il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son âme. Il pousse, du fond de sa tristesse, des paroles entrecoupées de sanglots, qu'on n'entend qu'à demi, et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formés. Il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment. Il entre dans des saisissements où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, ou l'âme qui sent l'approche de son juge. Il soupire profondément; et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même; tout son corps frémit; et par ce dernier effort, son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule au pied du tribunal redoutable. MASSILLON.

MORTIFICATION (DE LA) VOLONTAIRE;

SA NÉCESSITÉ.

Ne souffrir que ce que nous ne pouvons éviter, et n'exercer jamais contre nous aucun acte de cette sévérité que l'Evangile nous recommande, sous ombre que la Providence nous envoie assez elle-même de souffrances et de croix, voilà notre maxime. Mais saint Paul n'en jugeait pas de la sorte. Non, ce n'était pas assez pour lui que d'être persécuté, s'il ne se persécutait lui-même; ce n'était point assez d'être mortifié, s'il ne se mortifiait lui-même: il voulait avoir part à la gloire du sacerdoce de Jésus-Christ, et être tout ensemble le prêtre et la victime de son holocauste. Que fait-il donc? A ce sacrifice héroïque de patience il en joint un autre de pénitence, châtiant tous les jours son corps, le réduisant en servitude, lui faisant porter continuellement la mortification de Jésus-Christ, accomplissant en sa chair ce qui manquait aux souffrances de Jésus. Et pourquoi? Ah! chrétiens, je finis; mais en finissant je tremble pour moi qui vous parle, et pour vous qui m'écoutez. Saint Paul châtie son corps, parce qu'il craint qu'étant apôtre, et prêchant aux autres, il ne devienne un réprouvé. Et il accomplit dans sa chair ce qui manquait aux souffrances de Jésus-Christ, non-seulement pour soi, mais pour tout le corps

de l'Eglise, *pro corpore ejus, quod est Ecclesia*, c'est-à-dire pour son ministère, qui l'engage de procurer auprès de Dieu le salut de tous les hommes. Pensées terribles et qui devraient être le sujet éternel de nos considérations. Car qu'est-ce que ceci? devons-nous nous dire à nous-mêmes; saint Paul a fait de son corps une victime de pénitence, de peur d'être réprouvé; cet homme confirmé en grâce, cet homme à qui sa conscience ne reprochait rien, cet homme ravi jusqu'au troisième ciel, cet homme si parfaitement attaché à Dieu croyait qu'il lui était nécessaire, pour ne pas tomber dans le malheur de la réprobation, de traiter durement son corps; et moi, qui suis un pécheur, moi sujet à toutes sortes de passions, je ménagerai le mien, je le ferai vivre dans les délices, je lui accorderai tout; bien loin de le réduire en servitude, je ne penserai qu'à le bien nourrir, qu'à le vêtir mollement, qu'à lui donner toutes ses aises; et avec cela je vivrai sans aucune crainte pour mon salut, sans remords, sans scrupule; et avec cela je me persuaderai que je puis aimer Dieu, et que je l'aime en effet? Non, non, mon Dieu, c'est une erreur aussi pernicieuse qu'injuste dans laquelle j'ai vécu jusqu'à présent, et dont je me détrompe aujourd'hui sur l'exemple de votre grand Apôtre.

BOURDALOUE.

MYSTÈRES (LES).

L'impie ne peut se résoudre à croire les vérités de l'Evangile, tant elles lui semblent choquer le bon sens et la raison. Il les rejette avec le dernier mépris et ne craint point de les traiter d'inventions humaines et de pures imaginations: car son impiété va jusque-là; et s'il garde au dehors certaines mesures, et que dans les compagnies il n'ose pas s'expliquer si ouvertement ni en des termes si forts, il sait bien dans les entretiens particuliers se dédommager de son silence; et l'on n'est pas assez peu instruit pour ignorer quels sont ses discours devant d'autres libertins comme lui, dont la présence l'excite, bien loin de l'arrêter. A l'entendre, toute la religion n'est que chimère, et tout ce qu'elle nous révèle ne sont que des visions. Il y trouve, à ce qu'il prétend, des difficultés invincibles, des contradictions évidentes, des impossibilités absolues. En un mot, dit-il d'un ton décisif, tous ces mystères sont incroyables. Il le dit; mais, en le disant, il ne remarque pas, cet esprit rare, que par là il fournit des armes contre lui-même, et que de là il doit tirer pour sa conviction propre un argument personnel et des plus sensibles. Plus nos mystères lui semblent hors de toute croyance, plus il doit concevoir quel étonnant prodige ç'a été dans le monde que des mystères selon lui si incroyables aient été crus néanmoins si universellement, et qu'ils le soient encore.

Ceci ne suffit pas; mais, pour mieux convaincre l'impie par ses sentiments mêmes, et pour lui faire mieux sentir l'avantage qu'il me donne et l'embarras où il s'engage lorsqu'il parle si indignement des plus saints mystères de notre foi, comme s'ils étaient opposés à toute la lumière naturelle, je veux raisonner quelque temps avec lui, et entrer dans le détail de certaines circonstances qui serviront à fortifier la preuve qu'il me présente pour le combattre. Car, encore une fois, je ne veux le combattre que par lui-même; et peut-être apprendra-t-il à devenir plus réservé dans ses paroles, et à en craindre plus qu'il ne fait les conséquences.

Je lui permets donc d'abord de former sur les mystères de la religion toutes les difficultés qu'il lui plaira, et de les grossir, de les exagérer. J'irai même, s'il est besoin, jusqu'à tolérer ses mauvaises plaisanteries; je les laisserai passer, et là-dessus je n'entreprendrai point de lui fermer la bouche. Je consens qu'avec ses grandes exclamations, ou avec ses airs moqueurs, il me redise ce qu'il a dit cent fois: « Eh! qu'est-ce qu'un seul Dieu en trois personnes, et que ces trois personnes dans un seul Dieu? Eh! qui peut s'imaginer un Dieu tout esprit de sa nature et comme Dieu, mais revêtu de notre chair et homme comme nous? Quoi! ce Dieu qu'on me dit être d'une puissance, d'une grandeur, d'une majesté infinie, je me figurerai qu'il est descendu sur la terre, qu'il y a pris une nature semblable à la nôtre, qu'il est né dans une étable, qu'il a vécu dans la misère et dans la souffrance, enfin qu'il est mort dans l'opprobre et dans l'ignominie de la croix! Tout cela est-il digne de lui? Tout cela est-il croyable? » Tel est le langage de l'impie, et je ne rapporterai point tout ce que lui suggère son libertinage sur la morale chrétienne, sur la providence divine, sur l'immortalité de l'âme, sur la résurrection future, sur le jugement général, sur les peines éternelles de l'enfer. Car il n'épargne rien, et il ne veut convenir de rien. Le moyen, à son avis, de se mettre ces fantômes dans l'esprit? et peuvent-ils entrer dans la pensée d'un homme raisonnable?

Il me serait aisé, en lui accordant que les mystères de la religion sont au-dessus de la raison, de lui répondre en même temps et de lui faire voir que, bien loin d'être contre la raison, ils y sont au contraire très-conformes. Je dis très-conformes à une raison saine, à une raison épurée de la corruption du vice, à une raison dégagée de l'empire des sens et des passions, à une droite raison.

Mais ce n'est point là présentement le sujet dont il s'agit entre lui et moi. Je me suis seulement proposé de lui montrer comment, en attaquant la vérité de nos mystères, et nous les représentant comme des mystères si rebutants et si difficiles à croire, il en affermit par là même la foi, et que l'idée qu'il s'en fait pour les mépriser et pour en railler, c'est justement ce qui le

doit le disposer à y reconnaître quelque chose de surnaturel et de divin.

Voici donc ma réponse, et à quoi je m'en tiens. Je prends ce beau passage de saint Paul dans sa première Epître à Timothée : « C'est un grand mystère de piété, qui a été manifesté dans la chair, autorisé par l'esprit, vu des anges, prêché aux gentils, cru dans le monde et élevé à la gloire. » Ce grand mystère, c'est le mystère de Jésus-Christ Dieu et homme tout ensemble, et l'auteur de la loi nouvelle. Que ce mystère ait été réellement et véritablement manifesté dans la chair; qu'il ait été autorisé par l'esprit céleste, qui est l'esprit de Dieu; que les anges l'aient vu, et qu'enfin il ait été élevé à la gloire : voilà sur quoi l'impie se récriera contre moi et s'inscrira en faux. Mais que ce même mystère, que ce grand mystère, et que tous les mystères particuliers qui y ont rapport et qui font le corps de la religion, aient été prêchés aux gentils, et surtout qu'en vertu de cette prédication ils aient été crus dans le monde, je ne pense pas que ni lui, ni tout autre libertin comme lui, soit assez aveugle et assez dépourvu de connaissance pour former sur cela le moindre doute. Ainsi j'avance, et, pour mettre ma preuve dans tout son jour et toute sa force, je lui fais faire avec moi les observations suivantes, dont je le défie de me contester en aucune sorte la certitude et l'évidence :

Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus néanmoins dans le monde. On les y a prêchés en y prêchant la loi chrétienne. On les a expliqués aux peuples, et on les a instruits. Les peuples dociles et soumis ont reçu ces instructions, ont embrassé cette doctrine. La même foi les a unis entre eux dans une même Eglise, et telle a été l'origine et la naissance du christianisme.

Que ces mystères qu'il prétend incroyables n'ont point seulement été crus dans un coin de la terre obscur et inconnu, ni par un petit nombre d'hommes ramassés au hasard, et plus crédules que les autres, mais qu'ils ont été crus dans toutes les parties du monde. Les prédicateurs qui furent chargés d'annoncer l'Evangile le portèrent, selon l'ordre exprès de leur maître, à toutes les nations. Dans l'orient, l'occident, le midi, le septentrion, on entendit partout la parole du Seigneur, dont ils étaient les interprètes. Des troupes de prosélytes vinrent en foule pour être agrégées dans l'école de Jésus-Christ. Les disciples se multiplièrent, se répandirent de tous côtés : les villes, les provinces, les royaumes, en furent remplis, et c'est ainsi qu'en très-peu de temps s'élevèrent de nombreuses et de florissantes chrétientés.

Que ces mystères qu'il prétend incroyables n'ont point non plus été crus seulement par le simple peuple, par des sauvages et des barbares, par des esprits grossiers et ignorants, mais par les plus grands génies, par les esprits du premier ordre, par des hommes d'une profonde érudition et d'une prudence consommée. Il n'y a qu'à lire les ouvrages que les Pères nous ont laissés comme de sensibles monuments de la religion. A considérer précisément ces saints docteurs en qualité de savants, en qualité d'écrivains et d'auteurs, il faut n'avoir ni goût ni discernement pour ne point admirer l'étendue de leur doctrine, la pénétration de leurs vues, la sublimité de leurs pensées, la force de leurs raisonnements, la sagesse et la sainteté de leur morale, la beauté et l'énergie de leurs expressions, leurs tours même éloquents et pathétiques, ou ingénieux et spirituels. Certainement ce n'étaient pas là de petits esprits, des esprits superstitieux, capables de donner sans examen dans l'illusion, ni à qui il fût aisé de faire accroire tout ce qu'on voulait.

Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus, non point sur des préjugés de la naissance et de l'éducation, mais plutôt contre tous les préjugés de l'éducation et de la naissance. Pendant une longue suite d'années, qu'était-ce que le grand nombre des Chrétiens? des gentils nés dans le paganisme, élevés dans l'idolâtrie. Afin de les soumettre à la foi, il avait fallu détruire toutes leurs préventions, et leur arracher du cœur des erreurs et des principes de religion directement opposés aux mystères qu'on leur enseignait. Or, qui ne voit pas combien ce changement était difficile, et quelle peine il devait y avoir à détromper des gens préoccupés en faveur de leurs fausses divinités et attachés à leurs anciennes observances et à leurs pratiques? C'est cependant ce qui est arrivé. Les païens se sont convertis, les idolâtres ont renoncé au culte de leurs idoles; leurs prêtres et leurs sages ont eu beau se récrier, raisonner, disputer, la loi nouvelle a prévalu, et, comme le jour dissipe les ténèbres, elle a effacé des esprits toutes les idées dont ils étaient prévenus.

Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus malgré toutes les répugnances de la nature, malgré toutes les révoltes et de la raison et des sens. Révoltes de la raison : car quelque raisonnables en eux-mêmes et quelque certains que soient ces mystères, il faut après tout convenir que ce sont des mystères obscurs, des mystères tellement cachés sous le voile, que notre raison n'y pénètre qu'avec des peines extrêmes, et que souvent même, toute subtile qu'elle peut être, elle se trouve obligée de reconnaître son insuffisance et la faiblesse de ses lumières. Or, nous sentons assez qu'il n'est rien à quoi elle répugne davantage qu'à s'humilier alors et à se soumettre, en croyant ce qu'elle ne voit ni ne connaît pas. Révoltes des sens : car sur ces mystères qui humilient et qui captivent la raison est fondée une morale qui mortifie étrangement la chair. On croit avec moins de résistance des vérités qui s'accommodent à nos inclinations et à nos passions, des vérités au moins indifférentes, et qui, dans leurs con-

séquences, n'ont rien de pénible ni de gênant ; mais des vérités en vertu desquelles on doit se haïr soi-même, réprimer ses désirs les plus naturels, embrasser la croix, la porter chaque jour sur son corps, et se revêtir de toute la mortification évangélique, c'est à quoi l'on ne se rend pas volontiers, et sur quoi l'on ne se laisse persuader qu'après avoir bien examiné les choses et en avoir eu des preuves bien convaincantes.

Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus d'une foi si vive, d'une foi si ferme et si efficace, que, pour pratiquer ses maximes, pour vivre selon ses règles et son esprit, ou pour la défendre et la soutenir, on a tout sacrifié, biens, fortune, grandeurs, plaisirs, repos, santé, vie. On sait les rudes combats que les chrétiens ont eu à essuyer dès la naissance de l'Eglise. On sait combien de sang ils ont versé, et comment ils ont été exilés, proscrits, enfermés dans des cachots, produits devant les juges, condamnés, livrés aux bourreaux pour les tourmenter en mille manières, par le glaive, les flammes, les croix, les roues, les chevalets, les bêtes féroces, les huiles bouillantes, par tout ce que la barbarie a pu imaginer de supplices et de tortures. Pourquoi se laissaient-ils ainsi opprimer, accuser, emprisonner, déchirer, brûler, immoler comme des victimes? Pourquoi enduraient-ils tant d'opprobres et d'ignominies, tant de calamités et de misères ? Pourquoi, au milieu de tout cela s'estimaient-ils heureux, et rendaient-ils à Dieu des actions de grâces? Qui leur inspirait ce courage et cette patience inaltérable ? C'est qu'ils avaient les mystères de notre foi si profondément gravés dans l'âme, et qu'ils en étaient tellement touchés, que rien ne leur coûtait, soit pour y conformer leur conduite, soit pour en attester la vérité par une généreuse confession.

Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus d'une foi si constante, que, malgré tous les obstacles qu'elle a eu à surmonter, elle subsiste toujours depuis plus de seize cents ans, comme nous ne doutons point, selon la promesse de Jésus-Christ, qu'elle ne doive subsister jusqu'à la dernière consommation des siècles. Toutes les puissances infernales se sont soulevées contre elle. Toutes les puissances humaines se sont liguées et ont conjuré sa ruine. La superstition et le libertinage l'ont combattue de toutes leurs forces ; mais de même que nous voyons les flots de la mer, furieux et courroucés, se briser à un rocher où ils viennent fondre de toutes parts, tout ce qu'on a fait d'efforts pour la détruire n'a pu l'ébranler, et l'a plutôt affermie ; de sorte qu'après d'immenses révolutions d'âges et de temps qui auraient dû l'affaiblir, elle est toujours la même, qu'elle conserve toujours sur les esprits le même empire, qu'elle leur propose toujours la même doctrine et les trouve toujours également disposés à la recevoir. Je ne parle point de la manière dont cette foi s'est établie, de la faiblesse de ceux qui en furent les premiers apôtres, de l'abandonnement total où ils étaient des secours ordinaires et nécessaires pour faire réussir les grandes entreprises, de cent autres particularités très-remarquables ; car ce n'est point par le fer, comme d'autres religions, ce n'est ni par la violence des armes, ni par les amorces de l'intérêt ou du plaisir, que la foi de nos mystères s'est répandue dans toute la terre. Mais sans insister là-dessus et sans rien ajouter, je reviens à mon raisonnement contre l'impie.

Je dis : s'il est vrai que nos mystères soient aussi incroyables qu'il l'avance, et que d'ailleurs il ne puisse nier, comme il ne le peut en effet, qu'on les a crus dans le monde, qu'on les a crus si unanimement, si généralement, si promptement, si fortement, si constamment ; chez toutes les nations, dans tous les états et toutes les professions ; parmi les sages, les philosophes, les savants ; parmi les païens, les idolâtres, les sauvages, les barbares ; dans les cours des princes, dans les villes, dans les campagnes, partout ; il faut donc qu'il m'apprenne par quelle vertu a pu se faire l'union et l'accord si parfait de ces deux choses, je veux dire de ces mystères selon lui absolument incroyables, et de ces mystères toutefois, selon la notoriété du fait la plus évidente et la plus incontestable, reçus et crus avec toutes les circonstances que je viens de rapporter ; il faut donc qu'il avoue malgré lui qu'il y a eu en tout cela de la merveille ; il faut donc qu'il confesse qu'il y a au-dessus de la nature un agent supérieur qui a conduit tout cela comme son ouvrage et qui ne cesse point de le conduire par les ressorts invisibles de sa providence ; il faut donc, s'il est capable de quelque réflexion, qu'il conçoive une bonne fois comment ses traits de raillerie au sujet de la religion retournent contre lui, et comment ses exagérations et ses discours emphatiques sur l'insurmontable difficulté d'ajouter foi à des mystères tels que les nôtres retombent sur lui pour le confondre et pour l'accabler. Car plus il la relève et l'augmente, cette difficulté, plus il relève la souveraine sagesse et la toute-puissance de ce Maître à qui rien n'est impossible, et qui a si bien su la vaincre et la surmonter.

Oui, on les a crus, ces adorables et incompréhensibles mystères, et voilà le grand miracle dont l'incrédule est forcé de convenir. Miracle d'autant plus grand pour lui, que ces mystères lui paraissent moins croyables. On les croit encore, et, par la miséricorde infinie de mon Dieu, je les crois. C'est dans cette foi que je veux mourir comme j'ai le bonheur d'y vivre ; car je la conserverai dans mon cœur, et qui l'en arrachera ? Je connais mes imperfections et mes fragilités sans nombre. A comparer la sainteté de la foi que je professe avec mes lâchetés et la multitude des offenses que je commets, je sens combien j'ai de quoi rougir devant Dieu et de quoi m'humilier ; mais du reste, tout imparfait et tout fragile que je suis, ne présumant point de mes forces, ne comptant point sur moi-même, soutenu de

ma seule confiance dans la grâce du souverain Seigneur en qui je crois et en qui j'espère, il me semble que, pour cette foi que je chéris et que je regarde comme mon plus riche trésor, je ne craindrais point de donner mon sang ni de sacrifier ma vie. Il me semble que, bénissant la divine Providence, qui, dans le Christianisme, a fait heureusement succéder la tranquillité et la paix aux persécutions et aux combats, j'envie, après tout, le sort de ces Chrétiens à qui la conjoncture des temps fournissait des occasions si précieuses de signaler leur foi en présence des persécuteurs et des tyrans. Telles sont, à ce qu'il me paraît, mes dispositions, ô mon Dieu, tels sont mes sentiments, et tels ils doivent être. BOURDALOUE.

MYSTÈRES (DES).

Ne craignons pas d'élever nos regards vers chaque mystère en particulier.

La *Trinité* nous présente la Divinité multipliant ses personnes, et de tout son être versant continuellement sur nous d'inconcevables bienfaits.

L'*Incarnation* nous montre la dignité de notre nature, et nous apprend le prix de notre âme : elle nous donne un Dieu pour législateur, un Homme-Dieu pour modèle; et, réunissant, à l'autorité infinie du maître qu'elle nous donne, la sublime perfection de ses exemples, elle nous élève à la plus haute sainteté, ôte tout prétexte à la désobéissance, enlève toute excuse à l'inobservation.

Le mystère de la *Rédemption* est le centre où viennent aboutir toutes les parties de la religion. Du haut de sa croix, Jésus-Christ embrasse tous les temps, et les rapproche : il réunit les oracles des prophètes et la prédication des apôtres, les vœux des patriarches et les actions de grâces de nos saints, les cérémonies de la Synagogue et les sacrements de l'Eglise, les antiques holocaustes et le sacrifice de nos autels. Sur la croix viennent se manifester et se rejoindre tous les attributs divins : la sainteté offensée y trouve une réparation proportionnée; la justice suprême y reçoit une satisfaction suffisante; la miséricorde infinie y épuise ses trésors; et la sagesse éternelle concilie tous ces grands intérêts par d'ineffables moyens que déploie la toute puissance.

Mortels, concevez au pied de la croix quel mal est le péché, puisque, pour l'expier, il a fallu un tel sacrifice !

Le dogme de la *Grâce* nous révèle le secret de notre faiblesse, et nous apprend d'où nous devons tirer notre force. Impuissants par nous-mêmes au bien, nous avons pour secours la puissance infinie. La nécessité de la grâce, en nous faisant sentir notre dépendance, nous ramène continuellement à Dieu; et cette grâce salutaire, ce don céleste, supérieur à toutes les expressions de notre reconnaissance, loin d'altérer notre liberté, l'anime, la fortifie, et lève les obstacles qui l'arrêtent.

Ce que tous les peuples avaient senti, sans qu'aucun homme osât jamais tenter de le résoudre, le *péché originel* nous l'explique : l'homme n'est plus une énigme pour lui-même. Nous ne sommes plus étonnés de ces contradictions frappantes, qui semblaient supposer en nous deux natures opposées. Ce mystère concilie tout : la supériorité des maux sur les biens, avec la sagesse suprême qui distribue les uns et les autres; l'inépuisable bonté du Créateur, avec les infirmités qui nous poursuivent de la naissance à la mort; la soif ardente du bonheur, avec l'expérience soutenue du malheur; la force de nos désirs, avec la faiblesse de nos moyens; l'amour inné qui nous porte vers la vertu, avec le penchant rapide qui nous entraîne vers le vice.

Ce que la religion nous apprend sur tous ces objets conserve encore, il est vrai, des obscurités. Que l'incrédulité, qui nous les reproche, y trouve donc enfin une solution plus claire! Les faits existent; nous les sentons au dedans de nous; toutes les nations les avouent; ils sont d'une telle évidence, que nos adversaires eux-mêmes n'osent pas les révoquer en doute. Dans le Christianisme ils sont expliqués d'une manière obscure; dans tous les autres systèmes, ils ne le sont point. Injustes censeurs, qui voudriez que la révélation fît disparaître toutes les obscurités de ses mystères, vous ne demandez à vos sens, à votre sens intime, à votre raison, que de vous faire connaître les objets que Dieu a placés à leur portée : n'exigez de même des saintes Ecritures que ce qu'il a daigné y consigner; et, jouissant de ce qu'il veut bien vous apprendre dans l'ordre de la religion, comme dans celui de la nature, respectez ce qu'il veut vous cacher. DE LA LUZERNE.

MYSTÈRE DES MATHÉMATIQUES.

Voici la chose de toutes la plus importante, et celle pour laquelle les soins qu'on se donne sont le moins proportionnés à la grandeur de l'objet. Je parle de la religion, dont les uns se moquent sans l'entendre, que les autres adorent sans l'avoir jamais examinée, et dont un si petit nombre observe les véritables préceptes.

Il paraîtra peut-être superflu de relever un préjugé qui se présente ici; mais j'en ai vu faire tant de parade, que je ne crois pas inutile de nous y arrêter un moment. Quelques-uns pensent que l'esprit consiste à secouer le joug de la religion, et qu'il n'y a que les sots qui n'osent s'en affranchir...

Il n'est pas nécessaire que la vérité de la religion soit démontrée pour condamner l'impie, il suffit qu'elle soit possible. Le moindre degré de possibilité rend insensé tout ce qu'on dit contre : or, quels sont les esprits assez bornés ou assez faux pour croire l'impossibilité de la religion?

Ses dogmes nous révoltent; mais la nature n'offre-t-elle pas à notre raison des choses révoltantes : les vérités mathémati-

ques même, ne nous présentent-elles pas des faces par lesquelles elles nous scandalisent et sous lesquelles elles paraîtraient fausses à tous ceux qui ne sont pas assez géomètres? Quel est l'homme qui, au premier abord, ne rejettera pas tout ce qu'on lui dit des incommensurables; qu'il y a des quantités telles que, divisées en parties si petites qu'on voudra, jamais les parties de l'une ne pourront mesurer l'autre exactement; qu'il y a des lignes qui, s'approchant toujours, ne parviendront jamais à se rencontrer; qu'il y a des suites infinies de nombres, dont tous les termes ajoutés ensemble ne sont qu'une somme finie? Cependant ces merveilles ne sont que les suites nécessaires de la nature de l'étendue, dont l'idée est la plus simple et la plus claire de toutes celles qui appartiennent à l'esprit humain. Que devons-nous penser des phénomènes qui dépendent d'un Etre dont nous sommes si éloignés d'avoir l'idée complète! C'est n'être pas philosophe que de nier ce qui n'est pas impossible; c'est n'être pas homme que de braver un si grand péril.

MAUPERTUIS (1).

N

NAPOLÉON Ier

DÉMONTRANT LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Je connais les hommes, et je vous dis que Jésus n'est pas un homme (2).

Les esprits superficiels voient de la ressemblance entre le Christ et les fondateurs d'empire, les conquérants et les dieux des autres religions. Cette ressemblance n'existe pas. Il y a entre le christianisme et quelque religion que ce soit, la distance de l'infini.

Le premier venu tranchera la question comme moi, pourvu qu'il ait une vraie connaissance des choses et l'expérience des hommes.

Quel est celui de nous qui, envisageant avec cet esprit d'analyse et de critique que nous avons, les différents cultes des nations, ne puisse dire en face à leurs auteurs :

« Non, vous n'êtes ni des dieux, ni des agents de la Divinité; non, vous n'avez point de mission du Ciel. Vous êtes plutôt les missionnaires du mensonge; mais, à coup sûr, vous fûtes pétris du même limon que le reste des mortels. Vous êtes bien de la race et de la famille d'Adam. Vous ne faites qu'un avec toutes les passions et tous les vices qui en sont inséparables, tellement qu'il a les déifier avec vous. Vos temples et prêtres proclament eux-mêmes votre origine. Votre histoire est celle des inventeurs du despotisme. Si vous exigeâtes de vos sujets le culte et les honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu seul, vous fûtes inspirés par l'orgueil naturel au rang suprême. Et certainement ce ne fut ni la liberté, ni la conscience qui vous obéirent d'abord, mais la bassesse, le besoin et l'amour du merveilleux, l'ignorance et la superstition; voilà vos premiers adorateurs. »

Tel sera le jugement, le cri de la conscience de quiconque interrogera les dieux ou les temples du paganisme.

Reconnaître la vérité est un don du ciel et le caractère propre d'un excellent esprit; mais il n'est personne qui ne puisse rejeter tout de suite le mensonge. Ce qui est faux répugne, et se reconnaît à une simple vue.

Eh bien! il s'élève constamment un flot sans cesse renaissant d'objections contre la vraie religion, soit. D'où vient qu'on n'en fait aucune contre les fausses? C'est que, sans hésiter, tout le monde les croit fausses.

Jamais le paganisme fut-il accepté comme la vérité absolue par les sages de la Grèce? ni par Pythagore ou par Socrate, ni par Platon, ni par Anaxagore ou par Périclès.

Ces grands hommes se récréaient avec les récits du bon Homère, comme avec les riantes imaginations de la fable, mais ils ne les adoraient pas.

Au contraire, les plus grands esprits, depuis l'apparition du christianisme, ont eu la foi, et une foi vive, une foi pratique aux mystères et aux dogmes de l'Evangile; non-seulement Bossuet et Fénelon, dont c'était l'état de le prêcher, mais Descartes et Newton, Leibnitz et Pascal, Corneille et Racine, Charlemagne et Louis XIV. D'où vient cette singularité, qu'un symbole aussi mystérieux et obscur que le symbole des apôtres ait été reçu avec un profond respect par nos plus grands hommes, tandis que des théogonies puisées dans les lois de la nature et qui n'étaient, à vrai dire, que des

(1) Grand géomètre, astronome, naturaliste, géographe. Il fut ami de Frédéric, et président de l'académie de Berlin.

« Il mourut à Bâle, en 1759, chez M. Bernouilli, entre les bras de deux religieux. Depuis quelques années, il s'était converti sincèrement à la religion, et, dès lors, il s'était constamment montré, quoique dans des circonstances assez critiques, fort au-dessus de la petite manie de l'esprit fort, et des froides railleries des ennemis de la Révélation. Il a rendu publics les motifs de son changement: un de ses principes était que la vraie Religion devait conduire l'homme à son plus grand bien, par les plus grands moyens possibles, et que la Religion de Jésus-Christ avait seule ce double avantage. Dans son *Essai de Philosophie morale*, il montre que la morale chrétienne l'emporte beaucoup sur celle même des Stoïciens. » DELAMBRE.

(2) Ce morceau est extrait du livre intitulé: *Sentiment de Napoléon sur le christianisme. Conversations religieuses recueillies à Sainte-Hélène*, par le chevalier de Beauterne, Paris, 6e édition, 1845, in-12 de 210 pages. L'auteur dit dans une note : « Napoléon n'a jamais prononcé tout d'une haleine le magnifique plaidoyer qu'on va lire. L'auteur a donc réuni et rassemblé ce qui a été dit dans plusieurs conversations en présence du général Bertrand ou du général Montholon. »

explications systématiques du monde, n'ont pu parvenir à en imposer à aucun homme instruit? Qu'est-ce qui a le plus médit de l'Olympe païen, sinon les païens?

La raison en est bien naturelle; derrière le voile de la mythologie, un sage aperçoit tout de suite la marche et les lois des sociétés naissantes, les illusions et les passions du cœur humain, les symboles et l'orgueil de la science.

La mythologie est la religion de la fantaisie. Les poëtes, en déifiant leurs rêves, suivirent la pente naturelle à notre esprit, qui exagère sa puissance jusqu'à s'adorer lui-même, parce qu'il ignore ses limites.

Ici, tout est humain, tout crie en quelque sorte: « Je suis l'œuvre de la créature. » Cela saute aux yeux, tout est imparfait, incertain, incomplet, les contradictions fourmillent. Tout ce merveilleux de la fable amuse l'imagination, mais ne satisfait pas la raison.

Ce n'est point avec des métaphores ni avec de la poésie qu'on explique Dieu, qu'on parle de l'origine du monde et qu'on révèle les lois de l'intelligence.

Le paganisme est l'œuvre de l'homme. On peut lire ici notre imbécillité et notre cachet, qui sont écrits partout.

Que savent-ils de plus que les autres mortels, ces dieux si vantés, ces législateurs grecs ou romains, ces Numa, ces Lycurgue, ces prêtres de l'Inde ou de Memphis, ces Confucius, ces Mahomet? Rien absolument.

Ils ont fait un vrai chaos de la morale; mais en est-il un seul d'entre eux qui ait dit rien de neuf relativement à notre destinée à venir, à notre âme, à l'essence de Dieu et à la création? Les théosophes ne nous ont rien appris de ce qu'il nous importe de savoir, et nous ne tenons d'eux aucune vérité essentielle. La question religieuse n'est pas même entamée par eux, tant leur théogonie est embrouillée, confuse, obscure!

Il est une vérité primitive qui remonte au berceau de l'homme, qu'on retrouve chez tous les peuples, écrite par le doigt de Dieu dans notre âme: la loi naturelle, d'où dérive le devoir, la justice, l'existence de Dieu, la connaissance de ce que c'est que l'homme composé d'un esprit et d'un corps.

Une seule religion accepte pleinement la loi naturelle, une seule s'en approprie les principes, une seule en fait l'objet d'un enseignement perpétuel et public. Quelle est cette religion? le Christianisme.

La loi naturelle chez les païens, au contraire, était méconnue, défigurée, modifiée par l'égoïsme et dépendante de la politique. On la tolérait, mais on n'en reconnaissait point le caractère sacré. Cette loi n'avait ni temple, ni prêtres, ni d'autre asile que le langage, où Dieu la conservait par une sagesse de sa providence.

La mythologie est un temple consacré à la force, aux héros, à la science, aux bienfaits de la nature. Les sages n'y ont pas de place; en effet, les sages sont les ennemis naturels de cette idolâtrie qui divinise la matière.

Aussi, pénétrez dans les sanctuaires, vous n'y trouvez ni l'ordre, ni l'harmonie, mais un vrai chaos, mille contradictions, la guerre entre les dieux, l'immobilité de la sculpture, la division et le déchirement de l'unité, le morcellement des attributs divins, altérés ou niés dans leur essence, les sophismes de l'ignorance et de la présomption, des fêtes profanes, le triomphe de la débauche, l'impureté et l'abomination adorées, toutes les sortes de corruption gisant parmi d'épaisses ténèbres, avec un bois pourri, l'idole et son prêtre. Est-ce là ce qui glorifie Dieu, ou ce qui le déshonore?

Sont-ce là des religions ou des dieux à comparer au christianisme?

Pour moi, je dis non. J'appelle l'Olympe entier à mon tribunal. Je juge les dieux, mais je suis loin de me prosterner devant de vains simulacres. Les dieux, les législateurs de l'Inde et de la Chine, de Rome et d'Athènes, n'ont rien qui m'en impose. Non pas que je sois injuste à leur égard! non, je les apprécie parce que j'en sais la valeur. Sans doute les princes dont l'existence se fixa dans la mémoire comme une image de l'ordre et de la puissance, comme un idéal de la force et de la beauté, de tels princes ne furent point des hommes ordinaires.

Mais il faut aussi calculer dans ces résultats l'ignorance de ces premiers âges du monde. Cette ignorance fut grande, puisque les vices furent divinisés avec les vertus, tant l'imagination joua le rôle principal dans cette séduction curieuse! ainsi la violence, la richesse, tous les signes et l'orgueil de la puissance, l'amour du plaisir, la volupté sans frein, l'abus de la force, sont les traits saillants de la biographie des dieux, tels que la fable et les poëtes les représentent, et nous en font un naïf récit.

Je ne vois dans Lycurgue, Numa, Confucius et Mahomet, que des législateurs, qui ayant le premier rôle dans l'État, ont cherché la meilleure solution du problème social; mais je ne vois rien là qui décèle la divinité; eux-mêmes n'ont pas élevé leurs prétentions si haut.

Il est évident que la postérité seule a divinisé les premiers despotes, les héros, les princes des nations et les instituteurs des premières républiques. Pour moi je reconnais les dieux et ces grands hommes pour des êtres de la même nature que moi. Leur intelligence, après tout, ne se distingue de la mienne que d'une certaine façon. Ils ont primé, rempli un grand rôle dans leur temps, comme j'ai fait moi-même. Rien chez eux n'annonce des êtres divins: au contraire je vois de nombreux rapports entre eux et moi, je constate des ressemblances, des faiblesses et des erreurs communes qui les rapprochent de moi et de l'humanité. Leurs facultés sont celles que je possède moi-même; il n'y a de différence que dans l'usage que nous en avons fait, eux et moi, selon le but différent que nous nous som-

mes proposé, et selon le pays et les circonstances...

Il n'en est pas de même du Christ. Tout de lui m'étonne ; son esprit me dépasse et sa volonté me confond. Entre lui et quoi que ce soit au monde, il n'y a pas de terme possible de comparaison. Il est vraiment un être à part : ses idées et ses sentiments, la vérité qu'il annonce, sa manière de convaincre, ne s'expliquent ni par l'organisation humaine, ni par la nature des choses.

Sa naissance et l'histoire de sa vie, la profondeur de son dogme qui atteint vraiment la cime des difficultés, et qui en est la plus admirable solution, son Evangile, la singularité de cet être mystérieux, son apparition, son empire, sa marche à travers les siècles et les royaumes, tout est pour moi un prodige, je ne sais quel mystère insondable... qui me plonge dans une rêverie dont je ne puis sortir, mystère qui est là sous mes yeux, mystère permanent que je ne peux nier, et que je ne puis expliquer non plus.

Ici je ne vois rien de l'homme.

Plus j'approche, plus j'examine de près, tout est au-dessus de moi, tout demeure grand d'une grandeur qui écrase, et j'ai beau réfléchir, je ne me rends compte de rien...

Sa religion est un secret à lui seul et provient d'une intelligence qui, certainement, n'est pas l'intelligence de l'homme. Il y a là une originalité profonde qui crée une série de mots et de maximes inconnues. Jésus n'emprunte rien à aucune de nos sciences. On ne trouve absolument qu'en lui seul l'imitation ou l'exemple de sa vie. Ce n'est pas non plus un philosophe, puisqu'il procède par des miracles, et dès le commencement ses disciples sont ses adorateurs. Il les persuade bien plus par un appel au sentiment que par un déploiement fastueux de méthode et de logique; aussi ne leur impose-t-il ni des études préliminaires, ni la connaissance des lettres. Toute sa religion consiste à croire.

En effet, les sciences et la philosophie ne servent de rien pour le salut, et Jésus ne vient dans le monde que pour révéler les secrets du ciel et les lois de l'esprit.

Aussi n'a-t-il affaire qu'à l'âme, il ne s'entretient qu'avec elle, et c'est à elle seule qu'il apporte son Evangile.

L'âme lui suffit comme il suffit à l'âme : Jusqu'à lui, l'âme n'était rien ; la matière et le temps étaient les maîtres du monde. A sa voix, tout est rentré dans l'ordre. La science et la philosophie ne sont plus qu'un travail secondaire. L'âme a reconquis sa souveraineté. Tout l'échafaudage scolastique tombe comme un édifice ruiné par un seul mot : LA FOI.

Quel maître, quelle parole qui opère une telle révolution ! avec quelle autorité il enseigne aux hommes la prière, il impose ses croyances ! et nul ici ne peut contredire, d'abord parce que l'Evangile contient la morale la plus pure, et ensuite parce que le dogme, dans ce qu'il contient d'obscur, n'est autre chose que la proclamation et la vérité de ce qui existe, là où nul œil ne peut voir, et où nul raisonnement ne peut atteindre.

Quel est l'insensé qui dira : Non, au voyageur intrépide qui raconte les merveilles des pics glacés, que lui seul a eu l'audace de visiter.

Le Christ est ce hardi voyageur. On peut demeurer incrédule, sans doute ; mais on ne peut pas dire : *Cela n'est pas.*

D'ailleurs, consultez les philosophes sur ces questions mystérieuses qui sont l'essence de l'homme, et aussi l'essence de la religion; quelle est leur réponse, quel est l'homme de bon sens qui a jamais rien compris aux systèmes de la métaphysique ancienne ou moderne, qui ne sont vraiment qu'une vaine et pompeuse idéologie, sans aucun rapport avec notre vie domestique, avec nos passions? Sans doute, à force de réfléchir, on parvient à saisir la clef de la philosophie de Socrate et de Platon ; mais il faut être métaphysicien, et il faut de plus, avec des années d'étude, une aptitude spéciale. Mais le bon sens tout seul, le cœur, un esprit droit suffisent pour comprendre le christianisme.

La religion chrétienne n'est pas de l'idéologie ni de la métaphysique, mais une règle pratique qui dirige les actions de l'homme, qui le corrige, le conseille et l'assiste dans toute sa conduite. La Bible offre une série complète de faits et d'hommes historiques, pour expliquer le temps et l'éternité, telle qu'aucune autre religion n'est à même d'en offrir. Si ce n'est pas la vraie religion, on est excusable de s'y tromper, car tout cela est grand et digne de Dieu.

Je cherche en vain dans l'histoire pour y trouver le semblable de Jésus-Christ, ou quoi que ce soit qui approche de l'Evangile. Ni l'histoire, ni l'humanité, ni les siècles, ni la nature ne m'offrent rien avec quoi je puisse le comparer ou l'expliquer. Ici tout est extraordinaire; plus je le considère, plus je m'assure qu'il n'y a rien là qui ne soit en dehors de la marche des choses et au-dessus de l'esprit humain.

Les impies eux-mêmes n'ont jamais osé nier la sublimité de l'Evangile, qui leur inspire une sorte de vénération forcée! Quel bonheur ce livre procure à ceux qui y croient! que de merveilles y admirent ceux qui l'ont médité!

Tous les mots y sont scellés et solidaires l'un de l'autre, comme les pierres d'un même édifice. L'esprit qui lie les mots entre eux, est un ciment divin qui tour à tour en découvre le sens ou le cache à l'esprit. Chaque phrase a un sens complet, qui retrace la perfection de l'unité et la profondeur de l'ensemble; livre unique, où l'esprit trouve une beauté morale inconnue jusque-là, et une idée de l'infini supérieure à celle même que suggère la création! Quel autre que Dieu pouvait produire ce type, cet idéal de perfection, également exclusif et original, où

avec celui du Christ, que je ne crois pas qu'aucun ennemi du christianisme ait jamais osé l'en flétrir!

Et cependant il n'y a pas de milieu : le Christ est un imposteur, ou il est Dieu.

Le Christ n'a point d'ambition terrestre, il est exclusivement à sa mission céleste. Il lui était facile d'exercer une grande séduction, et d'avoir de la puissance, en devenant un homme politique. Tout s'y prêtait et allait au-devant de lui, s'il l'eût voulu!

Les Juifs attendaient un Messie temporel, qui devait subjuguer leurs ennemis; un roi dont le sceptre rangerait le monde entier sous leur domination. Certes, il y avait là une tentation difficile à surmonter, et l'élément naturel d'une grande usurpation. Jésus est le premier qui ose attaquer publiquement l'interprétation erronée des Ecritures. Il s'attache à démontrer que ces victoires et ces conquêtes du Christ sont des victoires spirituelles; qu'il s'agit de la répression des vices, de l'assujettissement des passions, et de l'envahissement pacifique des âmes; et si les Ecritures annoncent la soumission éclatante de l'univers, cette soumission absolue regarde le second avénement, qui arrivera à la fin du monde.

Jésus prend un soin tout particulier d'inculquer cette explication toute spirituelle à ses disciples. On veut, dans plusieurs occasions, se saisir de lui pour le faire roi ; il écarte de son front la couronne, il n'en veut pas : il en veut une autre, que la Vierge sa Mère lui a préparée : il la ceindra le jour de son grand sacrifice.

Jésus ne pactise pas davantage avec les autres faiblesses humaines. Les sens, ces tyrans de l'homme, sont traités par lui en esclaves faits pour obéir et non pour commander. Les vices sont les objets de sa haine implacable. Il mortifie les passions, qui sont l'élément naturel des grands succès. Il parle en maître à la nature humaine dégradée, en maître courroucé qui exige une expiation. Sa parole, toute austère qu'elle est, s'insinue dans l'âme comme un air subtil et pur; la conscience en est pénétrée et silencieusement persuadée.

Jésus met de côté la politique, qui est chose superflue pour de vrais Chrétiens qui adorent le dogme de la fraternité divine.

Certes, voilà un homme à part, voilà un Pontife, et une religion qui se sépare vraiment de toutes les autres religions ; et celui-là est un menteur, qui dit qu'il y a autre part quelque chose qui ressemble à cela.

Il est vrai que le Christ propose à notre foi une série de mystères. Il commande avec autorité d'y croire sans donner d'autre raison, que cette parole épouvantable : *Je suis Dieu.*

Il le déclare! quel abîme il creuse par cette déclaration, entre lui et tous les faiseurs de religion! Quelle audace, quel sacrilége, quel blasphème, si ce n'était vrai! Je dis plus : le triomphe universel d'une affirmation de ce genre, si ce triomphe n'était bien réellement celui de Dieu même, serait une excuse plausible, et la preuve de l'athéisme.

D'ailleurs en proposant des mystères, le Christ est conséquent avec la nature des choses, qui est profondément mystérieuse. D'où viens-je, où vais-je, que suis-je? La vie humaine est un mystère dans son origine, dans son organisation et dans sa fin. Dans l'homme et hors de l'homme, dans la nature, tout est mystère et l'on voudrait que la religion ne fût pas mystérieuse! La création et la destinée du monde sont un abîme impénétrable, aussi bien que la destinée et la création d'un seul individu. Le christianisme du moins n'élude pas ces grandes questions : il les attaque en face, et nos dogmes en sont une solution pour celui qui croit. Les païens ne niaient pas que la nature des choses ne fût mystérieuse; chez eux, le mystère était partout : ils en avaient de toutes les sortes: mystères d'Isis, mystères des bacchanales, mystères de sagesse et d'infamie. C'est ici qu'à bon droit l'on peut se révolter de la nuit impure et profonde qui enveloppe le sanctuaire.

Quel amalgame hétérogène de principes contradictoires que la théogonie chaldéenne, grecque et égyptienne! quel océan d'idées mal digérées, unies sans liaison, sans hiérarchie! quel mélange du sublime et de l'absurde! du sacré et du profane! Ce qui est le moins obscur, se rapporte évidemment à l'origine des sociétés, à leur histoire, et surtout à celle des premiers princes, tandis que le dogme rappelle les mêmes croyances ou plutôt les mêmes erreurs d'une tradition perdue! et le sanctuaire païen est vraiment le réceptacle ténébreux des lueurs fausses des sens, le rendez-vous impur des mille bizarreries de l'imagination et l'asile consacré de toutes les folies du cœur, et de toutes les aberrations des siècles.

De tels temples, de tels prêtres, peuvent-ils être les temples et les prêtres de la vérité? Qui oserait le soutenir? Non, jamais les païens eux-mêmes ne l'ont cru sérieusement.

Le christianisme seul a affiché dès sa naissance cette prétention, et seul il en a le droit, parce que son dogme est conséquent, et d'accord avec cette prétention. Le polythéisme en eut le pressentiment, quand il attaqua le christianisme avec tant de fureur. La voix du christianisme fut entendue comme un cri puissant de la science, qui venait réveiller la conscience. Aussitôt l'idolâtrie se sentit attaquée dans sa base, et n'ayant rien à opposer à l'attaque de ce cri généreux ; l'idolâtrie menacée dans son existence, répondit par un cri de rage. Cette rage n'était pas de la conviction, mais le désespoir de ceux qui allaient cesser de vivre, parce que leur vie était liée à celle de leur idole.

Telle est la faiblesse du mensonge, qui de soi n'a rien de fixe. Comment sur la tige

mouvante de l'erreur germerait-il une croyance, une conviction? Non, les païens ne croyaient pas au paganisme; et de nos jours un hérétique n'a et ne peut avoir qu'une fausse confiance dans les erreurs qui le séparent du catholique : mais il croit en toute assurance les articles communs aux deux communions ; et c'est la croyance commune qui explique la durée des hérésies. On ne peut expliquer le succès de Luther et de Calvin que par les passions des hommes, et par le secours qu'ils reçurent de la politique des princes et des grands qui se servirent de l'hérésie, comme d'une arme contre le pouvoir royal et contre l'autorité ecclésiastique? Mais comment un homme de bon sens peut-il demeurer protestant dans ces temps-ci? Aussi le protestantisme existe plutôt par ses conquêtes passées que par sa force présente.

Quelle est la religion qui soit absolue, qui éclaire, dirige et tranquillise la conscience comme la foi chrétienne? Les fausses religions laissent l'esprit comme un vaisseau sans pilote, errer à l'aventure. Le protestantisme lui-même montre bien sa triste origine par l'abandon qu'il fait du gouvernement de l'âme.

Et je conçois que Luther et Calvin aient eu peur de ce fardeau. Oui, je conçois qu'un homme recule toujours devant la direction des consciences. Dieu seul a pu s'en saisir comme d'un sceptre qui lui appartient à lui seul?

Toutes les religions, hormis la religion chrétienne, rejettent l'âme dans le commerce de la vie commune.

Confucius propose aux Chinois l'agriculture, Lycurgue et Numa, crurent contenir leurs concitoyens par le sage équilibre des lois et par l'harmonie d'une société bien réglée, Mahomet poussa ses disciples à la conquête du monde par le sabre. Tous précipitèrent l'homme vers les choses extérieures. A la bonne heure! mais quel rapport existe-t-il entre cette activité et le sentiment religieux? Je vois là des citoyens, une nation, un législateur, un conquérant, mais nulle part un pontife.

Et quel autre que Dieu pouvait affirmer, avec cette certitude absolue capable de tranquilliser la conscience, des vérités telles que l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la croyance à l'enfer, au paradis, ces dogmes enfin qui sont les prémisses et la base de toutes les religions? Quand le Christ les énonce comme l'essence de sa doctrine, il le fait avec tout ce qu'il y a d'imposant et d'absolu dans son caractère de *Fils de Dieu*.

Sans doute il faut la foi pour cet article là, qui est celui duquel dérive tous les autres articles. Mais le caractère de la divinité du Christ, une fois admis, la doctrine chrétienne se présente avec la précision et la clarté de l'algèbre : il faut y admirer l'enchaînement et l'unité d'une science.

Appuyée sur la Bible, cette doctrine explique le mieux les traditions du monde; elle les éclaircit, et les autres dogmes s'y rapportent étroitement comme les anneaux scellés d'une même chaîne. L'existence du Christ d'un bout à l'autre est un tissu tout mystérieux, j'en conviens; mais ce mystère répond à des difficultés qui sont dans toutes les existences! rejetez le, le monde est une énigme : acceptez-le, vous avez une admirable solution de l'histoire de l'homme.

Le christianisme a un avantage sur tous les philosophes et sur toutes les religions : les Chrétiens ne se font pas illusion sur la nature des choses. On ne peut leur reprocher ni la subtilité, ni le charlatanisme des idéologues, qui ont cru résoudre la grande énigme des questions théologiques, avec de vaines dissertations sur ces grands objets. Insensés dont la folie ressemble à celle d'un petit enfant, qui veut toucher le ciel avec sa main, ou qui demande la lune pour son jouet ou sa curiosité. Le christianisme dit avec simplicité : « Nul homme n'a vu Dieu, si ce n'est Dieu. Dieu a révélé ce qu'il était. Sa révélation est un mystère que la raison ni l'esprit ne peuvent concevoir; mais puisque Dieu a parlé, il faut y croire. » Cela est d'un grand bon sens.

L'Evangile possède une vertu secrète, je ne sais quoi d'efficace, une chaleur qui agit sur l'entendement et qui charme le cœur; on éprouve à le méditer ce qu'on éprouve à contempler le ciel. L'Evangile n'est pas un livre, c'est un être vivant, avec une action, une puissance qui envahit tout ce qui s'oppose à son extension. Le voici sur cette table, ce livre par excellence (et ici l'empereur le toucha avec respect), je ne me lasse pas de le lire, et tous les jours, avec le même plaisir.

Le Christ ne varie pas, il n'hésite jamais dans son enseignement, et la moindre affirmation de lui est marquée d'un cachet de simplicité et de profondeur, qui captive l'ignorant et le savant, pour peu qu'ils y prêtent leur attention.

Nulle part on ne trouve cette série de belles idées, de belles maximes morales, qui défilent comme les bataillons de la milice céleste, et qui produisent dans notre âme le même sentiment que l'on éprouve à considérer l'étendue infinie du ciel resplendissant, par une belle nuit d'été, de tout l'éclat des astres.

Non-seulement notre esprit est préoccupé, mais il est dominé par cette lecture, et jamais l'âme ne court risque de s'égarer avec ce livre. Une fois maître de notre esprit, l'Evangile fidèle nous aime. Dieu même est notre ami, notre père et vraiment notre Dieu. Une mère n'a pas plus de soin de l'enfant qu'elle allaite. L'âme séduite par la beauté de l'Evangile ne s'appartient plus. Dieu s'en empare tout à fait, il en dirige les pensées et toutes les facultés, elle est à lui.

Quelle preuve de la divinité du Christ! avec un empire aussi absolu, il n'a qu'un seul but: l'amélioration spirituelle des individus, la pureté de la conscience, l'union à ce qui est vrai, la sainteté de l'âme. Voilà

vraiment une religion, et je reconnais là un pontife.

Et ce qui ravit la conviction, ce sont tous les avantages et le bonheur qui résultent d'une telle croyance. L'homme qui croit est heureux! Ah! vous ignorez ce que c'est que croire! Croire, c'est voir Dieu, parce qu'on a les yeux fixés dans lui! Heureux celui qui croit! ne croit pas qui veut! Tel est le christianisme, qui satisfait complétement la raison de ceux qui en ont une fois admis le principe, qui s'explique lui-même par une révélation d'en haut; et qui explique ensuite naturellement mille difficultés, qui n'ont de solution possible que par la foi.

Enfin, et c'est mon dernier argument, il n'y a pas de Dieu dans le ciel, si un homme a pu concevoir et exécuter, avec un plein succès, le dessein gigantesque de dérober pour lui le culte suprême, en usurpant le nom de Dieu. Jésus est le seul qui l'ait osé, il est le seul qui ait dit clairement, affirmé imperturbablement lui-même de lui-même : *je suis Dieu*. Ce qui est bien différent de cette affirmation : *je suis un Dieu*, ou de cette autre, *il y a des dieux*. L'histoire ne mentionne aucun autre individu qui se soit qualifié lui-même de ce titre de Dieu dans le sens absolu. La fable n'établit nulle part que Jupiter et les autres dieux se soient eux-mêmes divinisés. C'eût été de leur part le comble de l'orgueil, et une monstruosité, une extravagance absurde. C'est la postérité, ce sont les héritiers des premiers despotes qui les ont déifiés. Tous les hommes étant d'une même race, Alexandre a pu se dire le fils de Jupiter. Mais toute la Grèce a souri de cette supercherie; et de même l'apothéose des empereurs romains n'a jamais été une chose sérieuse pour les Romains. Mahomet et Confucius se sont donnés simplement pour des agents de la divinité. La déesse Égérie de Numa n'a jamais été que la personnification d'une inspiration puisée dans la solitude des bois. Les dieux Brama de l'Inde sont une invention psychologique.

Comment donc un juif, dont l'existence historique est plus avérée que toutes celles des temps où il a vécu, lui seul, fils d'un charpentier, se donne-t-il tout d'abord pour Dieu même, pour l'être par excellence, pour le créateur de tous les êtres? Il s'arroge toutes les sortes d'adorations. Il bâtit son culte de ses mains, non avec des pierres, mais avec des hommes. On s'extasie sur les conquêtes d'Alexandre! eh bien! voici un conquérant qui confisque à son profit, qui unit, qui incorpore à lui-même, non pas une nation, mais l'espèce humaine. Quel miracle! l'âme humaine avec toutes ses facultés, devient une annexe de l'existence du Christ.

Et comment? par un prodige qui surpasse tout prodige. Il veut l'amour des hommes, c'est-à-dire ce qu'il est le plus difficile au monde d'obtenir : ce qu'un sage demande vainement à quelques amis, un père à ses enfants, une épouse à son époux, un frère à son frère, en un mot, le cœur : c'est là ce qu'il veut pour lui, il l'exige absolument, et il y réussit tout de suite. J'en conclus sa divinité. Alexandre, César, Annibal, Louis XIV, avec tout leur génie, y ont échoué. Ils ont conquis le monde et ils n'ont pu parvenir à avoir un ami. Je suis peut-être le seul de nos jours qui aime Annibal, César, Alexandre... Le grand Louis XIV, qui a jeté tant d'éclat sur la France et dans le monde, n'avait pas un ami dans tout son royaume, même dans sa famille. Il est vrai, nous aimons nos enfants, pourquoi? Nous obéissons à un instinct de la nature, à une volonté de Dieu, à une nécessité que les bêtes elles-mêmes reconnaissent et remplissent; mais combien d'enfants qui restent insensibles à nos caresses, à tant de soins que nous leur prodiguons, combien d'enfants ingrats? Vos enfants, général Bertrand, vous aiment-ils? vous les aimez, et vous n'êtes pas sûr d'être payé de retour... Ni vos bienfaits, ni la nature, ne réussiront jamais à leur inspirer un amour tel que celui des chrétiens pour Dieu! Si vous veniez à mourir, vos enfants se souviendraient de vous en dépensant votre fortune, sans doute, mais vos petits enfants sauraient à peine si vous avez existé... et vous êtes le général Bertrand! Et nous sommes dans une île, et vous n'avez d'autre distraction que la vue de votre famille!

Le Christ parle, et désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes que ceux du sang, par une union plus sacrée, plus impérieuse que quelque union que ce soit. Il allume la flamme d'un amour qui fait mourir l'amour de soi, qui prévaut sur tout autre amour.

A ce miracle de sa volonté, comment ne pas reconnaître le Verbe créateur du monde?

Les fondateurs de religion n'ont pas même eu l'idée de cet amour mystique, qui est l'essence du christianisme, sous le beau nom de *charité*.

C'est qu'ils n'avaient garde de se lancer contre un écueil. C'est que dans une opération semblable, *se faire aimer*, l'homme porte en lui-même le sentiment profond de son impuissance.

Aussi le plus grand miracle du Christ, sans contredit, c'est le règne de la charité.

Lui seul, il est parvenu à élever le cœur des hommes jusqu'à l'invisible, jusqu'au sacrifice du temps; lui seul, en créant cette immolation, a créé un lien entre le ciel et la terre.

Tous ceux qui croient sincèrement en lui, ressentent cet amour admirable, surnaturel, supérieur; phénomène inexplicable, impossible à la raison et aux forces de l'homme; feu sacré donné à la terre par ce nouveau Prométhée, dont le temps, ce grand destructeur, ne peut ni user la force ni limiter la durée. Moi, Napoléon, c'est ce que j'admire davantage, parce que j'y ai pensé souvent, et c'est ce qui me prouve absolument la divinité du Christ!!!

J'ai passionné des multitudes qui mou-

raient pour moi. A Dieu ne plaise que je forme aucune comparaison entre l'enthousiasme des soldats et la charité chrétienne, qui sont aussi différents que leur cause.

Mais enfin, il fallait ma présence, l'électricité de mon regard, mon accent, une parole de moi ; alors, j'allumais le feu sacré dans les cœurs... Certes, je possède le secret de cette puissance magique qui enlève l'esprit, mais je ne saurais le communiquer à personne ; aucun de mes généraux ne l'a reçu ou deviné de moi ; je n'ai pas davantage le secret d'éterniser mon nom et mon amour dans les cœurs, et d'y opérer des prodiges sans le secours de la matière.

Maintenant que je suis à Sainte-Hélène..., maintenant que je suis seul cloué sur ce roc, qui bataille et conquiert des empires pour moi ? Où sont les courtisans de mon infortune ? pense-t-on à moi ? qui se remue pour moi en Europe ? qui m'est demeuré fidèle ? où sont mes amis ? Oui, deux ou trois que votre fidélité immortalise, vous partagez, vous consolez mon exil.

Ici la voix de l'Empereur prit un accent particulier d'ironique mélancolie et de profonde tristesse : « Oui, notre existence a brillé de tout l'éclat du diadème et de la souveraineté ; et la vôtre, Bertrand, réfléchissait cet éclat comme le dôme des Invalides, doré par nous, réfléchit les rayons du soleil... Mais les revers sont venus, l'or peu à peu s'est effacé. La pluie du malheur et des outrages, dont on m'abreuve chaque jour, en emporte les dernières parcelles. Nous ne sommes plus que du plomb, général Bertrand, et bientôt je serai de la terre.

Telle est la destinée des grands hommes ! Celle de César et d'Alexandre, et l'on nous oublie ! et le nom d'un conquérant comme celui d'un empereur, n'est plus qu'un thème de collége ! Nos exploits tombent sous la férule d'un pédant qui nous loue ou nous insulte !

Que de jugements divers on se permet sur le grand Louis XIV ! A peine mort, le grand roi lui-même fut laissé seul, dans l'isolement de sa chambre à coucher de Versailles... Négligé par ses courtisans et peut-être l'objet de la risée. Ce n'était plus leur maître ! C'était un cadavre, un cercueil, une fosse, et l'horreur d'une imminente décomposition.

Encore un moment, voilà mon sort et ce qui va m'arriver à moi-même... Assassiné par l'oligarchie anglaise, je meurs avant le temps, et mon cadavre aussi va être rendu à la terre pour y devenir la pâture des vers...

Voilà la destinée très-prochaine du grand Napoléon... Quel abîme entre ma misère profonde, et le règne éternel du Christ prêché, encensé, aimé, adoré, vivant dans tout l'univers... Est-ce là mourir ? n'est-ce pas plutôt vivre ? voilà la mort du Christ ! voilà celle de Dieu ! »

NAPOLÉON.

NATIVITÉ (LA) DE NOTRE-SEIGNEUR.

La fête de Noël a pour objet la naissance temporelle du Fils de Dieu. Le Verbe éternel, égal en tout au Père et au Saint-Esprit, celui par qui tout a été fait, s'est incarné dans le sein de la vierge Marie, et a pris naissance à Bethléem, dans une pauvre étable, pour nous sauver : tel est le touchant mystère que l'Eglise propose à notre foi dans cette solennité. Imiter ce Dieu humble, pauvre et souffrant, voilà ce qu'elle dit à notre cœur.

Il y avait quatre mille ans que l'homme coupable et dégradé avait entendu, au sortir du paradis terrestre, cette parole d'espérance : « Le fils de la femme écrasera la tête du serpent (*Gen.*, III, 15). » Cette parole précieuse fut pendant bien des siècles l'unique consolation de la race humaine au milieu de ses innombrables douleurs. Le fils de la femme par excellence, le vainqueur du démon, le réparateur de la chute, le restaurateur du genre humain, était l'objet de tous les vœux et de tous les soupirs. Jamais il n'avait été plus ardemment et plus universellement désiré que sous le règne de l'empereur Auguste. Aussi les temps marqués pour sa venue étaient-ils accomplis. Mais il fallait que sa naissance eût lieu avec toutes les circonstances prédites par les prophètes : le Christ devait naître à Bethléem, afin qu'il fût constant qu'il était de la race royale de David.

Et voici que l'empereur Auguste, voulant savoir combien de millions d'hommes étaient courbés sous son sceptre, ordonna un dénombrement général de tous les sujets de l'empire. Pour présider à ce recensement immense, le prince nomma vingt-quatre commissaires qu'il envoya sur tous les points du globe. Publius Sulpitius Quirinus, et, selon les Grecs, Cyrinus, fut chargé du gouvernement de Syrie, dont dépendait la Judée.

L'édit promulgué pour ce dénombrement général ordonnait à chacun, au plus riche comme au plus pauvre, au plus puissant comme au plus faible, de se rendre en la ville où il était né, ou dont sa famille était originaire, pour se faire inscrire sur le contrôle romain.

Or, Joseph et Marie, qui étaient tous deux de la royale famille de David, se rendirent en la ville de David appelée Bethléem. Leurs noms y furent inscrits, et les registres de l'empire romain attestèrent que Jésus, fils de Marie, était descendant de David, et les prophéties qui l'avaient annoncé furent vérifiées par un monument authentique.

Cependant Joseph et Marie, arrivés dans la ville de leurs pères, cherchaient vainement un logis. Soit que leur extérieur pauvre ne promît rien à la cupidité, soit que les hôtelleries fussent déjà pleines, partout on leur répondit : « Il n'y a plus de place. » Et ils furent obligés de sortir de la ville et de chercher un abri dans une grotte servant d'étable. C'est là que Marie mit au monde le Rédempteur.....

Au moment où le prodige s'opérait, Dieu voulut que les hommes et les anges, le ciel

et la terre, vinssent rendre leurs hommages à leur commun Rédempteur. Mais quels seront les heureux mortels que Dieu favorisera les premiers d'un tel honneur? Auguste, qui dictez des lois à l'univers, Hérode, qui commandez à la Judée, riches qui habitez Jérusalem et Bethléem, empereurs, rois, princes de la terre, dormez dans vos palais dorés, ce n'est pas vous que les anges iront tirer du sommeil pour vous appeler à la crèche: vous n'en êtes pas dignes. Au nouveau roi il faut des courtisans qui le comprennent, et vous ne le comprendriez pas; qui aiment le dénûment de sa naissance, et vous ne l'aimeriez pas.

Or, il y avait dans le voisinage de la grotte des bergers qui veillaient à la garde de leurs troupeaux. Tout à coup, au-dessus de leurs têtes, ils aperçoivent une vive splendeur au milieu des ténèbres, et dans cette gloire un ange leur apparaît et leur dit: « Ne craignez rien, car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie: c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez: vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Au même instant, il se joignit à l'ange une troupe de l'armée céleste louant Dieu et disant: « Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! »

Lorsque les anges se furent retirés, les bergers, frappés d'étonnement, se dirent l'un à l'autre: « Allons à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé et ce que le Seigneur nous a fait connaître. » Sans perdre un instant, ils se hâtèrent vers l'étable. Ils y trouvèrent l'enfant nouveau-né enveloppé de langes et couché dans la crèche. Marie et Joseph étaient auprès de lui. Les bergers, voyant que tout ce qu'avait dit l'ange était accompli, reconnurent dans cet enfant le Sauveur promis à Israël, lui rendirent leurs hommages et s'en retournèrent à leurs troupeaux, glorifiant et louant Dieu.....

En mémoire de ce miracle d'amour, l'Eglise a établi une fête le vingt-cinquième décembre: car c'est ce jour-là précisément, à minuit, l'an 4004 du monde, que ce grand événement s'accomplit Saint Chrysostome prouve très-bien que l'Eglise de Rome a pu savoir au juste le jour de la naissance de Jésus-Christ et l'apprendre aux autres Eglises, parce que cette naissance arriva au commencement du dénombrement général ordonné par Auguste et exécuté par Quirinus dans la Judée. Or, ces sortes d'actes publics ou de chartes se conservaient soigneusement à Rome dans les archives de l'empire. Du reste, il faut remonter aux premiers siècles pour trouver l'origine de la fête de Noël. Ce jour-là, chaque prêtre dit trois messes: la première, pour célébrer la naissance éternelle du Fils de Dieu dans le sein de son Père; la seconde, sa naissance de la bienheureuse vierge Marie; la troisième, sa naissance spirituelle dans nos âmes par la foi et la charité.

L'abbé J. Gaume.

NATURE DU MYSTERE (de la).

Il n'est rien de beau, de doux, de grand dans la vie, que les choses mystérieuses. Les sentiments les plus merveilleux sont ceux qui nous agitent un peu confusément: la pudeur, l'amour chaste, l'amitié vertueuse, sont pleins de secrets. On dirait que les cœurs qui s'aiment s'entendent à demi mot, et qu'ils ne sont que comme entr'ouverts. L'innocence, à son tour, qui n'est qu'une sainte ignorance, n'est-elle pas le plus ineffable des mystères? L'enfance n'est si heureuse que parce qu'elle ne sait rien; la vieillesse si misérable, que parce qu'elle sait tout: heureusement pour elle, quand les mystères de la vie finissent, ceux de la mort commencent.

S'il en est ainsi des sentiments, il en est ainsi des vertus: les plus angéliques sont celles qui, découlant immédiatement de Dieu, telle que la charité, aiment à se cacher aux regards, comme leur source.

En passant aux rapports de l'esprit, nous trouvons que les plaisirs de la pensée sont aussi des secrets. Le secret est d'une nature si divine, que les premiers hommes de l'Asie ne parlaient que par symboles. A quelle science revient-on sans cesse? à celle qui laisse toujours quelque chose à deviner, et qui fixe nos regards sur une perspective infinie. Si nous nous égarons dans le désert, une sorte d'instinct nous fait éviter les plaines, où tout est vu d'un coup d'œil; nous allons chercher ces forêts, berceau de la religion, ces forêts dont l'ombre, les bruits et le silence sont remplis de prodiges; ces solitudes où les corbeaux et les abeilles nourrissaient les premiers Pères de l'Eglise, et où ces saints hommes goûtaient tant de délices, qu'ils s'écriaient: « *Seigneur, c'est assez; je mourrai de douceurs, si vous ne modérez ma joie!* » Enfin, on ne s'arrête pas au pied d'un monument moderne dont l'origine est connue: mais que, dans une île déserte, au milieu de l'Océan, on trouve tout à coup une statue de bronze dont le bras déployé montre les régions où le soleil se couche, et dont la base soit chargée d'hiéroglyphes, et rongée par la mer et le temps, quelle source de méditations pour le voyageur! Tout est caché, tout est inconnu dans l'univers. L'homme lui-même n'est-il pas un étrange mystère? D'où part l'éclair que nous appelons existence, et dans quelle nuit va-t-il s'éteindre? L'Eternel a placé la Naissance et la Mort, sous la forme de deux fantômes voilés, aux deux bouts de notre carrière: l'un produit l'inconcevable moment de notre vie, que l'autre s'empresse de dévorer.

Il n'est donc point étonnant, d'après le penchant de l'homme aux mystères, que les religions de tous les peuples aient eu leurs secrets impénétrables, Les Selles étudiaient les paroles prodigieuses des colombes de

Dodone ; l'Inde, la Perse, l'Ethiopie, la Scythie, les Gaules, la Scandinavie, avaient leurs cavernes, leurs montagnes saintes, leurs chênes sacrés, où le brahmane, le mage, le gymnosophiste, le druide, prononçaient l'oracle inexplicable des immortels.

A Dieu ne plaise que nous voulions comparer ces mystères aux mystères de la véritable religion, et les immuables profondeurs du Souverain qui est dans le ciel aux changeantes obscurités de *ces dieux, ouvrages de la main des hommes* (1) ! Nous avons seulement voulu faire remarquer qu'il n'y a point de religion sans *mystères;* ce sont eux qui, avec le *sacrifice*, constituent essentiellement le culte : Dieu même est le grand secret de la nature ; la divinité était voilée en Egypte, et le sphinx s'assevait sur le seuil de ses temples. CHATEAUBRIAND.

NATURE (LA)

ÉLEVANT L'HOMME VERS SON AUTEUR.

C'est assez, Messieurs, parler à votre raison; qu'il me soit permis un moment d'en appeler à vos cœurs. Vous êtes jeunes pour la plupart ; vos âmes encore neuves ne sont ni flétries par le venin d'un athéisme enraciné, ni desséchées par les calculs de l'intérêt, ni endurcies par le long usage des plaisirs ; vous êtes dans cet âge brillant, où une imagination plus ardente, un cœur plus sensible et plus loyal, disposent à se laisser mieux pénétrer aux traits du sentiment et de la vérité. Eh bien ! si jamais fermant les lèvres, et oubliant tous les raisonnements, vous avez contemplé quelques-unes des grandes scènes de la nature, avez-vous pu vous défendre d'une émotion profonde ? N'avez-vous pas été ravis comme d'une espèce d'enchantement, et du fond de vos cœurs ne s'est-il pas échappé ce cri de vérité : Que tes œuvres sont belles et magnifiques, Dieu tout-puissant ! *Quam magnificata sunt opera tua, Domine!* Oui, voulons-nous goûter et sentir vivement ces douces et profondes émotions qui élèvent jusqu'à la Divinité, sortons du milieu de nos cités, de nos palais, de nos dépôts de richesses littéraires, et de toutes les œuvres de notre industrie ; je ne veux chercher la nature, ni dans le laboratoire du savant, ni dans le cabinet des curieux, ni dans ce qui ne fait qu'attester le pouvoir et le génie de l'homme; non, je ne vous conduirai point auprès de cette enceinte, qui renferme des animaux d'Afrique et d'Asie, ou des habitants de nos forêts, dont nous avons enchaîné la sauvage liberté.

L'aigle prisonnier peut bien attirer mes regards, mais, dans cet état de dégradation, il n'a plus rien qui me touche, et peut-être je me sentirais ému, si je voyais le roi des airs s'élever, d'un vol rapide et majestueux, vers le séjour du tonnerre. Je ne vous dirai pas de vous armer de l'instrument dont s'aide l'œil de l'observateur, et de le diriger vers le firmament; cela même est une fatigue, je n'aime pas à ne voir qu'un point des espaces célestes; il me faut toute la voûte des cieux, une liberté parfaite qui laisse à mon esprit toute sa force, à mon cœur toutes ses affections. Et où donc la trouver, cette nature qui parle à nos âmes bien mieux que toute l'éloquence humaine ? Où, Messieurs ? c'est dans ces forêts superbes et majestueuses, où la solitude, le silence, l'épaisseur des ombres, semblent pénétrer l'âme d'un saint recueillement et d'une religieuse frayeur; c'est sur les bords d'une vaste mer tour à tour paisible et courroucée, et dont les ondes semblent se jouer sous la main puissante du Dieu qui les irrite ou les apaise à son gré; c'est sur la cime de ces hautes montagnes, d'où l'œil s'égare au loin et se perd dans un immense horizon. Là, roi de la nature, l'homme semble planer sur son empire; et, contemplant avec transport ce vaste ensemble de vallons et de coteaux, de monts et de plaines, de champs et de prairies, qu'il voit à ses pieds, son âme s'élève naturellement vers l'Auteur de tant de merveilles. Où faut-il étudier la nature ? C'est surtout dans les cieux, au milieu de ces nuits tranquilles et pures, quand le silence règne sur la terre et dans les airs, et que la lune, avec ses douces clartés, semble verser, sur l'univers, le calme et la fraîcheur. Alors peut-il venir en pensée qu'il n'y a pas de Dieu ? Ah ! plutôt des sentiments consolants et doux s'insinueront dans votre âme ; quelques larmes d'admiration et d'attendrissement s'échapperont peut-être de vos yeux, et, tombant à genoux, vous direz : « Dieu de l'univers, que tes œuvres sont belles ! Dieu de mon cœur, qu'il m'est doux de croire en Toi, et comment pourrais-je te méconnaître, quand ta présence éclate de toutes parts avec tant de gloire et de magnificence ! Dieu de bonté, pardonne aux erreurs de ma jeunesse, reçois l'enfant égaré qui se jette dans ton sein paternel; et, si tu fais paraître ta puissance, en réglant le cours des astres, montre-toi plus puissant encore, en réglant mon cœur et le soumettant pour toujours aux lois de ton adorable et suprême majesté. » FRAYSSINOUS.

NATURE (LA) BRUTE

ET LA NATURE CULTIVÉE.

Voyez l'article : DIEU MANIFESTÉ PAR L'ORDRE GÉNÉRAL DE LA NATURE, ci-avant, col. 290.

NÉCESSITÉ DE LA RELIGION.

Le soin de la religion doit nous occuper avant toutes choses. C'est l'affaire des insensés que de compter sur une vie qui doit finir, et qui peut finir à toute heure. La simple curiosité nous ferait chercher avec soin ce que nous deviendrons après la mort. Nous nous sommes trop chers pour consentir à notre perte tout entière ; l'amour-

(1) *Sap.*, XIII, 10.

propre résiste en secret à l'opinion de notre anéantissement. La volonté nous fournit sans cesse le désir d'être toujours; et l'esprit intéressé à sa propre conservation, aide ce désir de quelque lumière, dans une chose d'elle-même fort obscure. Cependant le corps, qui se voit mourir sûrement, comme s'il ne voulait pas mourir seul, prête des raisons pour envelopper l'esprit dans sa ruine; tandis que l'âme s'en fait une pour croire qu'elle peut subsister toujours. Pour pénétrer dans une chose si cachée, j'ai appelé au secours de mes réflexions les lumières des anciens et des modernes; mais il ne m'a pas été difficile de reconnaître l'avantage de la religion chrétienne sur les autres; et, me soumettant respectueusement à la foi de ses mystères, j'ai laissé goûter à ma raison avec plaisir la plus pure et la plus parfaite morale qui fut jamais.

SAINT-EVREMOND.

—

Roi de la création, l'homme n'est investi que par la religion seule du vrai titre en vertu duquel il exerce cet empire. Aux rapports qu'il avait avec ses égaux, avec la longue échelle des êtres placés au-dessous de lui, la religion vient joindre un nouvel ordre de relations avec une région placée au-dessus de lui. En lui ouvrant l'accès de ce monde plus élevé, elle lui explique le rôle qu'il joue dans celui où il est momentanément placé, comme elle lui explique la création elle-même. Sans elle, ses regards ne se porteraient qu'à son niveau ou à ses pieds; elle les dirige vers les sommités éternelles, vers la source du vrai, du bon et du beau. La religion seule lui révèle et sa propre nature et sa vraie destinée. Par elle, il se reconnaît comme l'enfant de Dieu; par elle, il entre en possession d'un avenir. Eclairé par elle, il comprend les limites qui l'obsèdent de toutes parts, le besoin qu'il éprouve de s'en affranchir, parce qu'il découvre comment il s'en dégagera un jour par un perfectionnement progressif. Il comprend la lutte dans laquelle il est engagé, parce qu'il y voit une épreuve salutaire, parce qu'il aperçoit la couronne qui lui est réservée à la suite du triomphe. Le flambeau de la religion répand une vive et bienfaisante lumière sur les trois mystères de la naissance, de la vie, de la mort. La religion est donc indispensable à l'homme, en ce qu'elle lui apprend ce qu'il est, ce qu'il est venu faire sur cette terre, où il va; en ce qu'elle lui apporte ses titres de famille, le met en possession de son héritage, et se charge de satisfaire à toutes les ambitions de son cœur.

DE GÉRANDO.

NÉCESSITÉ

DE L'ÉTUDE DE LA RELIGION.

Avant que d'entrer dans les preuves de la religion chrétienne, je trouve nécessaire de représenter l'injustice des hommes qui vivent dans l'indifférence de chercher la vérité d'une chose qui leur est si importante et qui les touche de si près.

De tous leurs égarements, c'est sans doute celui qui les convainc le plus de folie et d'aveuglement, et dans lequel il est le plus facile de les confondre par les premières vues du sens commun et par les sentiments de la nature. Car il est indubitable que le temps de cette vie n'est qu'un instant; que l'état de la mort est éternel, de quelque nature qu'il puisse être, et qu'ainsi toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes selon l'état de cette éternité, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet.

Il n'y a rien de plus visible que cela, et qu'ainsi, selon les principes de la raison, la conduite des hommes est tout à fait déraisonnable, s'ils ne prennent une autre voie. Que l'on juge donc là-dessus de ceux qui vivent sans songer à cette dernière fin de la vie; qui, se laissant conduire à leurs inclinations et à leurs plaisirs sans réflexion et sans inquiétude, et, comme s'ils pouvaient anéantir l'éternité en en détournant leur pensée, ne pensent à se rendre heureux que dans cet instant seulement.

Cependant cette éternité subsiste, et la mort, qui la doit ouvrir, et qui les menace à toute heure, les doit mettre infailliblement dans peu de temps dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux, sans qu'ils sachent laquelle de ces deux éternités leur est à jamais préparée.

Voilà un doute d'une terrible conséquence. Ils sont dans le péril de l'éternité de misères : et sur cela, comme si la chose n'en valait pas la peine, ils négligent d'examiner si c'est de ces opinions que le peuple reçoit avec une facilité trop crédule ou de celles qui, étant obscures d'elles-mêmes, ont un fondement très-solide, quoique caché. Ainsi ils ne savent s'il y a vérité ou fausseté dans la chose, ni s'il y a force ou faiblesse dans les preuves. Ils les ont devant les yeux, ils refusent d'y regarder, et, dans cette ignorance, ils prennent le parti de faire tout ce qu'il faut pour tomber dans ce malheur, au cas qu'il soit, d'attendre à en faire l'épreuve à la mort, d'être cependant fort satisfaits en cet état, d'en faire profession, et enfin d'en faire vanité. Peut-on penser sérieusement à l'importance de cette affaire sans avoir horreur d'une conduite si extravagante!

Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en la leur représentant à eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les hommes, quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, et sans rechercher d'éclaircissement.

« Je ne sais, disent-ils, qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que

c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'en un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit.

« Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'enferment comme un atome, et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour.

« Tout ce que je connais, est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter.

« Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais, ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage. Voilà mon état, plein de misère, de faiblesse, d'obscurité. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui doit m'arriver. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher : et après, en traitant avec mépris ceux qui se travailleront de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future. »

Qui souhaiterait avoir pour ami un homme qui discourt de cette manière? Qui le choisirait entre les autres pour lui communiquer ses affaires? Qui aurait recours à lui dans ses afflictions?

Et enfin à quel usage de la vie le pourrait-on destiner?

En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables; et leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement de ses principales vérités. Car la foi chrétienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses : la corruption de la nature et la rédemption de Jésus-Christ. Or, s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentiments si dénaturés.

Rien n'est si important à l'homme que son état; rien ne lui est si redoutable que l'éternité. Et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être et au péril d'une éternité de misère, cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus légères, ils les prévoient, ils les sentent; et ce même homme qui passe tant de jours et de nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, c'est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, sans inquiétude et sans émotion. C'est une chose monstrueuse de voir dans un même cœur et en même temps cette sensibilité pour les moindres choses et cette étrange insensibilité pour les plus grandes.

C'est un enchantement incompréhensible, et un assoupissement surnaturel, qui marque une force toute-puissante qui le cause.

Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme pour faire gloire d'être dans cet état dans lequel il semble incroyable qu'une seule personne puisse être. Cependant l'expérience m'en fait voir en si grand nombre que cela serait surprenant, si nous ne savions que la plupart de ceux qui s'en mêlent se contrefont et ne sont pas tels en effet. Ce sont des gens qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug, et qu'ils essayent d'imiter. Mais il ne serait pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement des choses, et qui savent que la seule voie d'y réussir est de se faire paraître honnête, fidèle, judicieux, et capable de servir utilement son ami; parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui leur peut être utile. Or, quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme, qui nous dit qu'il a donc secoué le joug, qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions; qu'il se considère comme seul maître de sa conduite et qu'il ne pense en rendre compte qu'à soi-même? Pense-t-il nous avoir portés par là à avoir désormais bien de la confiance en lui, et à en attendre des consolations, des conseils et des secours dans tous les besoins de la vie? Prétendent-ils nous avoir bien réjouis, de nous dire qu'ils tiennent que notre âme n'est qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content? Est-ce donc une chose à dire gaiement? et n'est-ce pas une chose à dire tristement au contraire, comme la chose du monde la plus triste?

S'ils y pensaient sérieusement, ils verraient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté, et si éloigné en toute manière de ce bon air qu'ils cherchent, qu'ils seraient plutôt capables de redresser que de corrompre ceux qui auraient quelque inclination à les suivre. Et, en effet, faites-leur rendre compte de leurs sentiments et des raisons qu'ils ont de douter de la religion, ils diront des choses si faibles et si basses qu'ils vous persuaderont du contraire. C'était ce que leur disait un jour fort à propos une personne : Si vous continuez à discourir de la sorte, leur di-

sait-il, en vérité, vous me convertirez. Et il avait raison; car qui n'aurait horreur de se voir dans des sentiments où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables?

Ainsi ceux qui ne font que feindre ces sentiments seraient bien malheureux de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinents des hommes. S'ils sont fâchés dans le fond de leur cœur de n'avoir pas plus de lumière, qu'ils ne le dissimulent pas : cette déclaration ne sera point honteuse. Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir. Rien n'accuse davantage une extrême faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu; rien ne marque davantage une mauvaise disposition du cœur que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles ; rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour en être véritablement capables; qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent être chrétiens, et qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables : ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur parce qu'ils le connaissent, ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur parce qu'ils ne le connaissent pas.

Mais pour ceux qui vivent sans le connaître et sans le chercher, ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres; et il faut avoir toute la charité de la religion qu'ils méprisent pour ne les pas mépriser jusqu'à les abandonner dans leur folie. Mais parce que cette religion nous oblige de les regarder toujours, tant qu'ils seront en cette vie, comme capables de la grâce qui peut les éclairer; et de croire qu'ils peuvent être dans peu de temps plus remplis de foi que nous ne sommes, et que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils sont; il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fît pour nous si nous étions à leur place, et les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes et à faire au moins quelques pas pour tenter s'ils ne trouveront pas de lumières. Qu'ils donnent à cette lecture quelques-unes de ces heures qu'ils emploient si inutilement ailleurs : quelque aversion qu'ils y apportent, peut-être rencontreront-ils quelque chose, ou du moins ils n'y perdront pas beaucoup. Mais pour ceux qui y apporteront une sincérité parfaite et un véritable désir de rencontrer la vérité, j'espère qu'ils y auront satisfaction, et qu'ils seront convaincus des preuves d'une religion si divine. PASCAL.

NÉCESSITÉ DES MYSTÈRES.

Supposons pour un moment ce que désire si vivement l'incrédulité, que chaque homme ait le pouvoir de comprendre toutes les vérités de la religion : aussitôt il prétendra avoir le droit de les décider; il s'en établira le juge, adoptera et rejettera à son gré les dogmes, les préceptes, les pratiques. Chacun prenant pour mesure de sa religion ses propres lumières, il n'y aura plus une religion commune; et, dans cette variété, dans cette contradiction universelle, il ne restera pas un dogme certain, pas une loi sacrée, pas un rit constant. Mais en plaçant une partie de la religion au-dessus des pensées humaines, Dieu réprime l'essor téméraire de la raison. L'esprit s'arrête avec respect devant ces barrières sacrées qu'il ne franchira jamais; son impuissance le retient dans la subordination; et, dans le nuage épais que les mystères étendent devant ses yeux, il voit la nécessité d'une autorité qui l'éclaire. Ainsi, l'obscurité des mystères engendre la soumission ; la soumission fixe la doctrine, établit l'empire de la loi morale, fait observer les pratiques du culte. Tandis qu'égarées dans la mer immense des opinions, les nations qui ignorent le Seigneur sont, selon l'expression de l'Apôtre, comme des enfants flottants et emportés par chaque vent de doctrine; fixé par l'ancre de la foi, le fidèle reste ferme dans sa croyance, et voit sans effroi les flots des erreurs venir se briser contre la parole éternellement stable sur laquelle Jésus-Christ l'a fondée.

L'unité de la doctrine est pour nous tout à la fois un dogme et une nécessité. En l'enseignant à son Eglise, Jésus-Christ en a fait le lien le plus fort de sa communion. C'est la chaîne par laquelle il nous réunit tous sous son autorité; on ne peut en détacher un seul anneau sans lui ôter toute sa force.

En faisant de la foi un devoir, l'obscurité de nos mystères en fait encore un mérite : la foi ne pourrait pas être une vertu, si elle rendait les vérités qu'elle présente brillantes d'évidence ; mais, en les couvrant en partie d'un nuage, elle met un prix à notre croyance. Cette vertu est un bienfait de notre religion envers l'humanité.

Elle était inconnue aux peuples qui ignoraient notre Dieu : les esprits n'en concevaient point l'idée; les langues manquaient de termes pour l'exprimer. Admirable disposition de la miséricorde divine! En multipliant les motifs de notre croyance, elle daigne encore nous en tenir compte, elle environne ses dogmes tout à la fois de lumières et de ténèbres : de lumières, pour qu'il soit raisonnable de les croire ; de ténèbres, pour nous donner un mérite à les croire.

Elle place la clarté du côté des preuves, qui sont les fondements de la foi; l'obscurité, du côté de la nature des dogmes, qui sont l'objet de la foi.

Ainsi les vérités saintes que vous professez réunissent tous les caractères qui attirent et qui fixent la vénération. Caractère de raison : leur obscurité n'est point un motif pour les rejeter, et ils sont soutenus des motifs de crédibilité les plus frappants. Caractère de sagesse : ils manifestent celle dont ils émanent, qui les a merveilleusement unis entre eux et adaptés à leur fin. Caractère de grandeur ; ils étonnent l'esprit par leur majesté et par la sublimité des

objets qu'ils lui présentent. Caractère de sainteté : ils nous élèvent à la plus haute perfection. Caractère d'utilité : ils sont la source de nos lumières les plus pures et les fondements de notre plus solide bonheur.

DE LA LUZERNE.

NEHEMIAS.

Ce pieux et savant israélite vivait, comme Esdras, à la cour du roi Artaxercès-Longuemain. Il jouissait, comme lui, de l'estime et de la faveur de ce prince, dont il était échanson. Il obtint aussi la permission de retourner à Jérusalem et de relever les murs de cette ville infortunée. Il se livra à cette généreuse entreprise avec un courage au-dessus de tout éloge; il fit armer ses ouvriers pour repousser les ennemis qui venaient troubler les travaux. Il s'appliqua, comme Esdras, à la réforme des mœurs et au rétablissement du culte du Seigneur. Il fit prêter au peuple le serment de rester fidèle à la foi de ses pères; et, après l'avoir gouverné pendant trente ans, il mourut révéré de tous ses concitoyens, qui gardèrent précieusement sa mémoire. Il passe pour l'auteur du second des quatre livres qui portent le nom d'Esdras, et qui commencent par ces mots : *Ce sont là les paroles de Néhémias.* On convient néanmoins que cet ouvrage n'est pas tel qu'il sortit de ses mains; car on y découvre plusieurs passages qui ont dû y être ajoutés par un autre écrivain. Ce livre a toujours été regardé comme canonique.

Les faits contenus dans les livres d'Esdras et de Néhémias sont racontés avec une noble simplicité. On n'y trouve rien qui ne soit conforme au caractère antique des histoires sacrées. On y fait le recensement des familles qui suivirent Esdras et Néhémias à Jérusalem, de celles qui renouvelèrent le serment de fidélité à Dieu : ils offrent un intérêt touchant. Le spectacle d'un peuple malheureux, qui, après des maux infinis, une cruelle captivité, la perte de ses proches, de ses amis, la ruine de ses villes, se revoit enfin sur sa terre natale, quoi de plus propre à nous attacher ? Aussi les livres saints ont-ils un attrait qu'on ne trouve dans aucune autre histoire. SALGUES.

NIDS DES OISEAUX.

Une admirable providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux. On ne peut contempler sans être attendri cette bonté divine qui donne l'industrie au faible et la prévoyance à l'insouciant. Aussitôt que les arbres ont développé leurs fleurs, mille ouvriers commencent leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur, ceux-là maçonnent des bâtiments aux fenêtres d'une église, d'autres dérobent un crin à une cavale, ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent des branches dans la cime d'un arbre; il y a des filandières qui recueillent la soie sur un chardon. Mille palais s'élèvent, et chaque palais est un nid, chaque nid voit des métamorphoses charmantes : un œuf brillant, ensuite un petit couvert de duvet. Le nourrisson prend des plumes; sa mère lui apprend à se soulever sur sa couche. Bientôt il va jusqu'à se percher sur le bord de son berceau, d où il jette un premier coup d'œil sur la nature. Effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères qui n'ont point encore vu ce spectacle; mais, rappelé par la voix de ses parents, il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel, la cime ondoyante des pins, et les abîmes de verdure au-dessous du chêne paternel. Et pourtant, tandis que les forêts se réjouissent en recevant leur nouvel hôte, un vieil oiseau, qui se sent abandonné de ses ailes, vient s'abattre auprès d'un courant d'eau; là, résigné et solitaire, il attend tranquillement la mort au bord du même fleuve où il chanta, et dont les arbres portent encore son nid et sa postérité harmonieuse.

CHATEAUBRIAND.

NIL (LE).

Le Nil offre aux voyageurs un merveilleux spectacle, soit qu'on ne considère que le volume de ses eaux, soit qu'on examine les phénomènes qui accompagnent son cours. J'ai vu naguère les sources du Scamandre, les rives du Simoïs, l'embouchure du Granique, et le lit poudreux de l'Ilissus et du Céphise : tous ces fleuves si renommés n'auraient pas assez d'eau, surtout dans les chaleurs de l'été, pour remplir un des canaux du Delta; le Nil ne cesse jamais de couler, et c'est dans la saison où la plupart des sources tarissent, lorsque la terre est desséchée par des torrents de feu, que le fleuve d'Egypte enfle ses eaux et sort de son lit; le Nil, selon l'expression d'un ancien, surpasse le ciel lui-même dans la distribution de ses bienfaits, car il arrose la terre sans le secours des orages et des pluies; le débordement des fleuves est presque toujours un signal de calamités, et répand ordinairement la terreur; l'inondation du fleuve d'Egypte est au contraire la source de tous les biens, et, lorsqu'il déborde, des bénédictions se font entendre sur ses rives; ses eaux bienfaisantes, sans recevoir aucun tribut du pays qu'il parcourt, suffisent à tous les besoins des campagnes et des cités, abreuvent tous les animaux, toutes les plantes, remplissent un grand nombre de canaux dont plusieurs ressemblent à des rivières, et se partagent en deux branches principales qui vont se jeter à la mer. Non-seulement les eaux du fleuve répandent la fécondité, mais le sol même qu'elles fertilisent est leur ouvrage. Vous connaissez la vénération des anciens Egyptiens pour le Nil, qu'ils regardaient comme une émanation divine de Knouphis à la tunique bleue et à la tête de bélier; ils avaient dans leur croyance religieuse un Nil terrestre et un Nil céleste,

comme nous autres chrétiens, nous avons une Jérusalem de la terre et une Jérusalem du ciel; le culte du fleuve divin n'existe plus, mais ses bienfaits nous restent; et les peuples reconnaissants l'appellent encore le *bon Nil*, nom qu'on a toujours donné à la Providence.

Quelle est l'origine de ce fleuve miraculeux? C'est une question qu'on fait en vain depuis trois ou quatre mille ans. Cette ignorance des sources du Nil a donné lieu à beaucoup de fables pleines de poésie; car tel est l'esprit de l'homme, qu'il veut toujours tout savoir, et que, pour lui, il n'y a rien de plus poétique que ce qu'il ne sait pas. De toutes les espérances qu'on avait données au monde savant, de toutes les convictions qui s'étaient formées, il ne reste aujourd'hui qu'une opinion vague et confuse qui place les sources du Nil dans le Gébel-el-Kamar, ou les montagnes de la lune, à plus de huit cents lieues des embouchures du fleuve.

Cependant les recherches n'ont point été abandonnées; on s'occupe maintenant de nouvelles tentatives; je dois vous dire que, pour mon compte, j'attends fort paisiblement les résultats de ces grandes entreprises: si les nouveaux efforts des voyageurs sont couronnés d'un plein succès, je jouirai de la découverte, et j'applaudirai de tout mon cœur à ceux qui l'auront faite; si on ne découvre rien de ce qu'on a vainement cherché jusqu'à présent, l'ignorance où nous resterons aura aussi ses charmes; car le Nil, avec ses sources toujours mystérieuses, ressemblera encore pour nous à la Divinité, qui ne se manifeste que par ses bienfaits, et ne cessera point de nous rappeler le temps où il était dieu.

MICHAUD.

—

Le Nil, l'un des plus grands fleuves du monde, prend sa source dans les montagnes de l'Abyssinie, fait six cents lieues dans les déserts de l'Afrique, puis entre en Egypte ou plutôt y tombe, en se précipitant des cataractes de Syène, et parcourt encore deux cents lieues jusqu'à la mer. Ses bords constituent toute l'Égypte. C'est une vallée de deux cents lieues de longueur, sur cinq à six lieues de largeur. Des deux côtés elle est bordée par un océan de sables. Quelques chaînes de montagnes, basses, arides et desséchées, sillonnent tristement ces sables, et projettent à peine quelques ombres sur leur immensité. Les unes séparent le Nil de la mer Rouge, les autres du grand désert, dans lequel elles vont se perdre. Sur la rive gauche du Nil, à une certaine distance dans le désert, serpentent deux langues de terre cultivables, qui font exception aux sables et se couvrent d'un peu de verdure. Ce sont les oasis, espèces d'îles végétales au milieu de l'océan des sables. Il y en a deux, la grande et la petite. Un effort des hommes en y jetant une branche du Nil, en ferait de fertiles provinces. Cinquante lieues avant d'arriver à la mer, le Nil se partage en deux branches, qui vont tomber à soixante lieues l'une de l'autre, dans la Méditerranée, la première à Rosette, la seconde à Damiette. On connaissait autrefois sept bouches du Nil; on les aperçoit encore, mais il n'y en a plus que deux de navigables. Le triangle formé par ces deux grandes branches et par la mer a soixante lieues à sa base et cinquante sur ses côtés; il s'appelle le Delta. C'est la partie la plus fertile de l'Egypte, parce que c'est la plus arrosée, la plus coupée de canaux.

Les vents étésiens, soufflant d'une manière constante, du nord au sud, pendant les mois de mai, juin et juillet, entraînent tous les nuages formés à l'embouchure du Nil, n'en laissent pas séjourner un seul sur cette contrée toujours sereine, et les portent vers les monts d'Abyssinie. Là ces nuages s'agglomèrent, se précipitent en pluie pendant les mois de juillet, août et septembre, et produisent le phénomène célèbre des inondations du Nil. Ainsi cette terre reçoit, par les débordements du fleuve, les eaux qu'elle ne reçoit pas du ciel. Adolphe THIERS.

NOEL.

Quand la saison des neiges est venue, quand toute la nature est attristée par un aspect de mort, les sonneries des grandes villes, les petites cloches des villages se mettent tout à coup à retentir joyeusement au milieu des ténèbres de la nuit. Et à ces sons sacrés qui semblent descendre du ciel, des cris se mêlent en s'élevant des cités et des hameaux.

Noël! Noël! crient les enfants qui annoncent par leur joie la naissance de l'Enfant-Dieu.

Une grande, une sainte allégresse est survenue aux âmes chrétiennes, à cette fête de la Nativité du Sauveur,

Sous le plus misérable toit il y a eu du bonheur, quand les cloches ont annoncé que le divin Enfant nous est né.

Cette belle fête de Noël! il n'y a pas une pauvre mère qui ne la comprenne, pas un enfant qui ne la désire.

Mais avant d'en dire toute la beauté, essayons d'en montrer l'origine.

César-Auguste, au faîte de la puissance, voulut savoir combien de millions d'hommes étaient courbés sous son sceptre, et il ordonna un recensement général de toutes les nations composant l'immense empire romain.

Pour faire ce dénombrement, Auguste nomma vingt-quatre commissaires, qu'il envoya sur tous les points du globe. Publius-Sulpitius-Quirinus, et, selon les Grecs, Cyrinus, fut chargé du gouvernement de Syrie, dont dépendait la Judée.

Saint Luc nous apprend que ce fut là le premier dénombrement fait dans le pays pour les Romains. Le même Quirinus eut ordre d'en faire un second onze ans plus tard, étant toujours gouverneur de Syrie, lorsque l'empereur Auguste réduisit la Judée

en province romaine, après en avoir chassé le roi Archélaüs, fils d'Hérode, et l'avoir relégué dans les Gaules.

L'édit promulgué pour ce dénombrement général ordonnait à chacun, au plus riche comme au plus pauvre, au plus puissant comme au plus faible, de se rendre en la ville où il était né, ou dont sa famille était originaire, pour se faire inscrire sur le contrôle romain.

Or, Joseph et Marie, qui étaient tous les deux de la royale lignée de David, se rendirent en la ville de David, appelée *Bethléem*. Là, la vierge Marie, qui avait été saluée pleine de grâce par l'archange Gabriel, et qui, aux yeux des hommes, passait pour l'épouse de Joseph, après avoir vainement cherché un logement dans une hôtellerie, fut obligée de se réfugier dans une partie du hameau toute pleine de rochers, où l'on avait creusé des maisons et des étables. Et ce fut ce lieu, si dédaigné et si humble, qui reçut, à son entrée dans ce monde, le roi du ciel, celui à qui appartient toute splendeur et toute gloire.

Au moment où ce prodige s'opérait, où une vierge enfantait un Sauveur, dans le voisinage de Bethléem, en un lieu nommé la *Tour d'Ader*, des bergers qui restaient dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux, aperçurent tout à coup une vive splendeur au milieu des ténèbres, et dans cette gloire un ange leur apparut et leur dit :

« Ne craignez point, car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » A l'instant même, il se joignit à l'ange une troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Quand la miraculeuse apparition fut passée, quand la nuit eut repris ses ténèbres, les bergers se dirent entre eux : Allons à Bethléem voir le *Verbe* qui nous a été annoncé. Et, sans perdre un instant, ils se hâtèrent vers l'étable où ils devaient trouver l'enfant nouveau-né. Il était là enveloppé de langes, couché dans une crèche. Marie et Joseph étaient près de lui. Les bergers, voyant que tout ce qu'avait dit l'ange était accompli, reconnurent dans cet enfant le Sauveur prédit à Israël ; ils se mirent à louer et à glorifier Dieu.

Marie, la Vierge-Mère, écoutait tout ce que disaient les pasteurs, et gardait dans son cœur mémoire de leurs paroles.

Tel est, en peu de mots, tout l'historique de la fête de Noël. Saint Luc a été le narrateur de cette nativité, d'où date l'ère chrétienne.

Que de choses se voient dans cette courte histoire ! Rome, orgueilleuse de son pouvoir (qu'elle croit éternel), veut non-seulement connaître tous les peuples, toutes les nations qui relèvent d'elle, elle veut plus : elle prétend, pour ainsi dire, connaître par leurs noms chacun de ses esclaves ! Et voilà qu'un commissaire romain est envoyé en Judée pour forcer chaque homme et chaque femme à venir s'inscrire sur la longue liste des vaincus.

Auguste veut savoir tout ce qui naît, tout ce qui vit sous son sceptre. Eh bien ! voilà un enfant qui vient augmenter le nombre de ses sujets ; car cet enfant, devenu homme, dira un jour : Rendez à César ce qui est à César. Mais cet enfant qui vient au monde si pauvre et si humble, qui naît dans une étable, qui dort dans une crèche, renversera tous les faux dieux de Rome, tous les dieux d'Auguste et de César. Cet enfant est le Seigneur des seigneurs, Emmanuel, fils du Très-Haut, Roi des rois et des empereurs, maître des empires et des mondes. Et si une Rome nouvelle vit dans les siècles après la Rome antique, c'est qu'elle aura adoré, c'est qu'elle adorera l'Enfant annoncé aux bergers, l'Enfant né à Bethléem.

Au temps où les oracles disaient : *Les dieux s'en vont*, dans les souterrains de *la ville éternelle*, dans les catacombes creusées sous les temples de Mars, de Vénus et de Minerve, Jésus, né à Bethléem, était déjà adoré, et trois ou quatre siècles après sa naissance, la fête que nous décrivons aujourd'hui était déjà chômée.

Dans cette fête, que l'on pourrait nommer la fête des mères, des enfants et des pauvres, que d'encouragements pour tous ; mais, spécialement, que de consolations pour ceux que le monde ne compte pas parmi ses favoris ! Avant le Christ, tous les honneurs, tous les respects étaient accordés à la puissance et à la prospérité ; la bonne fortune avait des temples.

Avant le Christ, le pauvre pouvait gémir, l'esclave pouvait se plaindre ; mais il n'y avait personne dans le monde païen pour les écouter. L'Olympe n'était peuplé que de riantes divinités ; la richesse, la gloire, la volupté y avaient leurs dieux, mais l'adversité et l'infortune n'avaient pas le leur.

A présent que Jésus-Christ est né dans une étable ; qu'enfant encore il a été forcé de fuir dans l'exil ; que plus tard il a été persécuté, couronné d'épines et mis à mort ; à présent, toutes les douleurs ont une oreille attentive qui les écoute, et l'espérance qui les console est une vertu qui leur est commandée.

C'est du jour de la naissance du divin Fils de Marie, que découlent toutes les consolations du Christianisme. De la petite montagne de Bethléem sont sorties des sources d'eaux vives qui guérissent nos plaies et allégent nos souffrances.

Les peuples font donc bien de se réjouir quand la grande nuit ramène ses étoiles et sa Messe des cierges, ses cantiques sa sainte veillée ; car ce jour a été un jour de liberté et d'allégresse pour tous.

Aussi, nous ne nous figurons rien de plus beau, rien de plus poétique qu'une nuit de Noël célébrée dans un pays de foi, par de pieux Chrétiens.

Les cloches qui chantent au-dessus des têtes, et dont les volées joyeusement sonores éveillent la cité, ce sont les voix des anges qui nous crient des nuages : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté. »

Cette grande lueur qui s'étend dans la vaste église, cette lumière qui monte jusqu'aux pointes des ogives, qui tourne à l'entour des faisceaux de colonnes, qui les embrasse et qui les dore ; pour les âmes pieuses et croyantes, c'est l'éclat miraculeux qui apparut dans le ciel, et qui montra aux pasteurs l'étable de Bethléem.

Ces voix claires et pures qui partent du sanctuaire, ces sons graves et majestueux qui s'élancent des orgues, ce sont le paradis et la terre, les chérubins et les hommes qui s'unissent pour louer Dieu.

Dans cette chapelle toute verdoyante des arbustes que l'hiver n'a pu dépouiller, parmi ces fleurs habilement imitées, voyez ce berceau : l'enfant Jésus y repose ; ce sont les saintes sœurs des hospices ou des couvents qui l'ont orné. Là, les mères qui ont quelque enfant malade viennent prier : la joie de tous a diminué leur inquiétude ; elles invoquent la mère du Sauveur avec plus de confiance que de coutume. Marie a été mère, elle doit les comprendre : elle les exaucera. WALSH.

—

Dans l'impossibilité où nous sommes d'entrer dans de longs détails sur l'Office de Noël, nous nous bornerons à en signaler quelques parties. 1° L'invitatoire qui est chanté gravement par quatre ecclésiastiques en chape, commence par ces paroles qui annoncent l'objet de la solennité : *Christus natus est ;* « le Christ est né. » 2° Les psaumes de chaque nocturne répondent parfaitement au même objet : ils nous rappellent le précipice affreux dans lequel le péché nous avait fait descendre, et dont nous avons été tirés par la grâce et la puissance du Rédempteur. Autrefois, à Rome, on changeait à chaque nocturne la décoration des autels. Au premier elle était noire, pour indiquer la loi de Moïse, qui était une loi de mort ; au second elle était blanche, pour annoncer la révélation et la vive et brillante clarté qu'elle a fait luire à nos yeux ; au troisième elle était rouge, comme signe de la ferveur des fidèles et de la gloire de l'Eglise. 3° Avant la Messe de minuit on chante au chœur la *Généalogie* ou dénombrement des ancêtres de Jésus-Christ donné par saint Matthieu, et qu'on appelle vulgairement *la parenté.* On allume dans ce moment un grand nombre de flambeaux, pour marquer qu'il est venu dissiper nos ténèbres, celui qui, selon saint Jean, est la vraie lumière, et que la loi de grâce et de miséricorde brille dans toute sa splendeur. 4° A ces paroles du *Credo : Et incarnatus est,* le clergé se met à genoux, ainsi que toute l'assistance, pour adorer le Verbe incarné prenant naissance dans une pauvre étable. 5° Autrefois on chantait à Rome, le jour de Noël, une prose attribuée à saint Bernard, laquelle commence par ces mots : *Lætabundus exsultet fidelium chorus.* « Que le chœur des fidèles tressaille d'une vive allégresse. » Le même jour, le Pape donnait aux prélats de sa maison un grand festin pendant lequel les clercs et les chantres de sa chapelle chantaient *Lætabundus...* Cette prose, qui ne se trouve plus dans le missel de saint Pie V, est encore en usage dans plusieurs diocèses ; à Paris et ailleurs, on la remplace par le *Votis Pater annuit,* qui présente les pensées les plus riantes. Le Chrétien semble assister à la naissance d'un monde nouveau ; il voit le ciel s'ouvrir, et verser sur lui ses plus douces influences. Du haut des palais éternels, son libérateur daigne descendre sur la terre, se confondre parmi les hommes, se couvrir des livrées de la pauvreté pour consoler les pauvres, se soumettre à toutes les infirmités de notre nature pour nous apprendre la patience, et obéir à la loi pour nous enseigner la justice. Il voit le Fils de Dieu, Dieu lui-même, se chargeant de nos iniquités pour apaiser son Père, et, par un prodige d'amour, se soumettant à la mort pour nous rappeler à la vie. — Toutes ces idées sont renfermées dans quelques strophes d'une marche vive et animée. Les mouvements de la joie, de la reconnaissance s'y succèdent rapidement ; l'expression en est noble, sublime et pittoresque, et quand le chant répond à la beauté des paroles, il en résulte un effet très-brillant. 6° L'hymne des Vêpres est remplie de pensées non moins admirables. « Les nuées se sont entr'ouvertes, elles ont versé le juste sur la terre comme une pluie bienfaisante. Les vœux de l'humanité sont accomplis, les prières de l'homme ont monté jusqu'au trône de l'Eternel ; Dieu les a entendues. Les anges eux-mêmes interrompent le silence de la nuit, et chantent l'avénement miraculeux du Rédempteur. Et ce Rédempteur, quel est-il ? un enfant ! Quoi ! le Fils de Dieu, enveloppé de langes comme l'être le plus faible né de la femme, repose sous un toit de chaume dans le plus humble des berceaux ! O immensité de l'amour du Sauveur pour le genre humain ! Quel spectacle ! une crèche ! un peu de paille ! un enfant qui verse des pleurs ! des parents sous les livrées de l'indigence ! Est-ce donc là ce Messie promis depuis tant de siècles, ce Roi puissant qui doit subjuguer le monde entier ? Est-ce là ce Christ, le Fils et la gloire de l'Eternel, et qui tient les mondes dans sa main ? Oui, la foi me l'enseigne ; éclairé de ses lumières, je perce le voile obscur sous lequel le Christ se dérobe ; c'est là ce Dieu que chantent les chœurs célestes, qu'ils adorent en tremblant ; son silence même est une leçon pour moi ; de cet humble séjour, comme d'une chaire éloquente, il m'apprend à mépriser ce que le monde honore, à honorer ce que le monde méprise. »

Les autres parties de l'Office de Noël ne le cèdent en rien à celles dont nous venons de dire quelques mots; tout y est grand, tout y est digne du sujet, et il suffit d'avoir un cœur pour être touché et attendri.

L'abbé A. Henry.

NUAGES (les).

Lorsque j'étais en pleine mer, et que je n'avais d'autre spectacle que le ciel et l'eau, je m'amusais quelquefois à dessiner les beaux nuages blancs et gris, semblables à des groupes de montagne, qui voguaient à la suite les uns des autres, sur l'azur des cieux. C'était surtout vers la fin du jour qu'ils développaient toute leur beauté en se réunissant au couchant, où ils se revêtaient des plus riches couleurs, et se combinaient sous les formes les plus magnifiques.

Un soir, environ une demi-heure avant le coucher du soleil, le vent alizé du sud-est se ralentit, comme il arrive d'ordinaire vers ce temps. Les nuages qu'il voiture dans le ciel à des distances égales comme son souffle, devinrent plus rares, et ceux de la partie de l'Ouest s'arrêtèrent et se groupèrent entre eux sous la forme d'un paysage. Ils représentaient une grande terre formée de hautes montagnes séparées par des vallées profondes, et surmontées de rochers pyramidaux. Sur leurs sommets et leurs flancs apparaissaient des brouillards détachés, semblables à ceux qui s'élèvent des terres véritables. Un long fleuve semblait circuler dans leurs vallons, et tomber çà et là en cataractes; il était traversé par un grand pont, appuyé sur des arcades à demi ruinées. Des bosquets de cocotiers, au centre desquels on entrevoyait des habitations, s'élevaient sur les croupes et les profils de cette île aérienne. Tous ces objets n'étaient point revêtus de ces riches teintes de pourpre, de jaune doré, de nacarat, d'émeraudes, si communes le soir dans les couchants de ces parages; ce paysage n'était point un tableau colorié : c'était une simple estampe, où se réunissaient tous les accords de la lumière et des ombres. Il représentait une contrée éclairée, non en face des rayons du soleil, mais par derrière, de leurs simples reflets. En effet, dès que l'astre du jour se fut caché derrière lui, quelques-uns de ces rayons décomposés éclairèrent les arcades demi transparentes du pont, d'une couleur ponceau, se reflétèrent dans les vallons et au sommet des rochers, tandis que des torrents de lumière couvraient ses contours de l'or le plus pur, et divergeaient vers les cieux comme les rayons d'une gloire; mais la masse entière resta dans sa demi-teinte obscure, et on voyait autour des nuages qui s'élevaient de ses flancs, les lueurs des tonnerres dont on entendait les roulements lointains. On aurait juré que c'était une terre véritable, située environ à une lieue et demie de nous. Peut-être était-ce une de ces réverbérations célestes de quelque île très-éloignée, dont les nuages nous répétaient la forme par leurs reflets, et les tonnerres par leurs échos. Plus d'une fois des marins expérimentés ont été trompés par de semblables aspects. Quoi qu'il en soit, tout cet appareil fantastique de magnificence et de terreur, ces montagnes surmontées de palmiers, ces orages qui grondaient sur leurs sommets, ce fleuve, ce pont, tout se fondit et disparut à l'arrivée de la nuit, comme les illusions du monde aux approches de la mort. L'astre des nuits, la triple Hécate, qui répète par des harmonies plus douces celles de l'astre du jour, en se levant sur l'horizon, dissipa l'empire de la lumière, et fit régner celui des ombres. Bientôt des étoiles innombrables et d'un éclat éternel brillèrent au sein des ténèbres. Oh! si le jour n'est lui-même qu'une image de la vie, si les heures rapides de l'aube du matin et du soir représentent les âges si fugitifs de l'enfance, de la jeunesse, de la virilité et de la vieillesse, la mort, comme la nuit, doit nous découvrir aussi de nouveaux cieux et de nouveaux mondes!

Bernardin de Saint-Pierre.

O

OBEISSANCE (de l').

La seule charité nous met en la perfection; mais l'obéissance, la chasteté et la pauvreté sont les trois grands moyens pour l'acquérir : l'obéissance consacre notre cœur, la chasteté notre corps, et la pauvreté nos moyens à l'amour et service de Dieu. Ce sont les trois branches de la croix spirituelle, toutes trois néanmoins fondées sur la quatrième, qui est l'humilité. Je ne dirai rien de ces trois vertus en tant qu'elles sont vouées solennellement, parce que cela ne regarde que les religieux; ni même en tant qu'elles sont vouées simplement, d'autant qu'encore que le vœu donne toujours beaucoup de grâce et de mérite à toutes les vertus, si est-ce que pour nous rendre parfaits il nest pas nécessaire qu'elles soient vouées, pourvu qu'elles soient observées. Car, bien qu'étant vouées, et surtout solennellement, elles mettent l'homme en l'état de perfection, si est-ce que, pour le mettre en la perfection il suffit qu'elles soient observées, y ayant bien de la différence entre l'état de perfection et la perfection, puisque tous les évêques et religieux sont en l'état de perfection, et tous néanmoins ne sont pas en la perfection, comme il ne se voit que trop. Tâchons donc de bien pratiquer ces trois vertus, un chacun selon sa vocation; car, encore qu'elles ne nous mettent pas en l'état de perfection, elles nous donneront néanmoins la perfection même. Aussi sommes-nous tous obligés à la pratique de ces trois vertus, quoique

non pas tous à les pratiquer de même façon.

Il y a deux sortes d'obéissance : l'une nécessaire, et l'autre volontaire. Par la nécessaire, vous devez humblement obéir à vos supérieurs ecclésiastiques, comme au Pape et à l'évêque, au curé et à ceux qui sont commis de leur part ; vous devez obéir à vos supérieurs politiques, c'est-à-dire à votre prince et aux magistrats qu'il a établis sur votre pays ; vous devez enfin obéir à vos supérieurs domestiques, c'est-à-dire à votre père, mère, maître, maîtresse. Or, cette obéissance s'appelle nécessaire parce que nul ne se peut exempter du devoir d'obéir à ces supérieurs-là, Dieu les ayant mis en autorité de commander et gouverner chacun en ce qu'ils ont en charge sur nous. Faites donc leurs commandements, et cela est de nécessité ; mais, pour être parfaite, suivez encore leurs conseils, et même leurs désirs et inclinations, en tant que la charité et prudence vous le permettra. Obéissez quand ils vous ordonneront chose agréable, comme de manger, prendre de la récréation ; car, encore qu'il semble que ce n'est pas grande vertu d'obéir en ce cas, ce serait néanmoins un grand vice de désobéir. Obéissez dans les choses indifférentes, comme à porter tel ou tel habit, aller par un chemin ou par un autre, chanter ou se taire, et ce sera une obéissance déjà fort recommandable. Obéissez en choses malaisées, âpres et dures, et ce sera une obéissance parfaite. Obéissez enfin doucement sans réplique, promptement sans retardation, gaiement sans chagrin, et surtout obéissez amoureusement pour l'amour de celui qui pour l'amour de nous s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix, et lequel, comme dit saint Bernard, aima mieux perdre la vie que l'obéissance.

Pour apprendre aisément à obéir à vos supérieurs, condescendez aisément à la volonté de vos semblables, cédant à leurs opinions en ce qui n'est mauvais, sans être contentieuse ni revêche ; accommodez-vous volontiers aux désirs de vos inférieurs, autant que la raison le permettra, sans exercer aucune autorité impérieuse sur eux tandis qu'ils sont bons.

C'est un abus de croire que, si on était religieux ou religieuse, on obéirait aisément, si l'on se trouve difficile et revêche à rendre obéissance à ceux que Dieu a mis sur nous.

Nous appelons obéissance volontaire celle à laquelle nous nous obligeons par notre propre élection, et laquelle ne nous est point imposée par autrui. On ne choisit pas pour l'ordinaire son prince et son évêque, son père et sa mère, ni même souventesfois son mari ; mais on choisit bien son confesseur, son directeur. Or, soit qu'en le choisissant on fasse vœu d'obéir (comme il est dit que sainte Thérèse, outre l'obéissance solennellement vouée au supérieur de son ordre, s'obligea par un vœu simple d'obéir au père Gratian), ou que sans vœu on se dédie à l'obéissance de quelqu'un, toujours cette obéissance s'appelle volontaire à raison de son fondement, qui dépend de notre volonté et élection.

Il faut obéir à tous les supérieurs, à chacun néanmoins en ce de quoi il a charge sur nous : comme, en ce qui regarde la police et les choses politiques, il faut obéir aux princes ; aux prélats, en ce qui regarde la police ecclésiastique ; dans les choses domestiques, au père, au maître, au mari ; quant à la conduite particulière de l'âme, au directeur et confesseur particulier.

Faites-vous ordonner les actions de piété que vous devez observer par votre Père spirituel, parcequ'elles en seront meilleures, et auront double grâce et bonté : l'une d'elles-mêmes, puisqu'elles sont pieuses ; et l'autre de l'obéissance qui les aura ordonnées, et en vertu de laquelle elles seront faites. Bienheureux sont les obéissants, car Dieu ne permettra jamais qu'ils s'égarent. S. François de Sales.

OBEISSANCE (l') RELIGIEUSE.

Je dois poser ici le grand principe ; il n'est point sans doute du domaine étroit de la philosophie humaine ; il appartient à la foi. Qu'on la suppose ici, du moins pour un moment, si on est assez malheureux pour ne la pas avoir.

Quel est donc le sens de l'obéissance du Jésuite et, pour parler plus juste, de tout religieux sans exception ? Le voici au point de vue de la foi, le seul pratique et vrai en cette matière :

Dieu, dans sa providence surnaturelle et spéciale, a établi au sein de l'Eglise un genre de vie et de perfection évangélique dont le vœu d'obéissance est le fondement et le caractère essentiel.

C'est à Dieu même que le religieux voue son obéissance ; Dieu l'accepte, et s'oblige ainsi en quelque manière à diriger et à gouverner par une autorité toujours présente les actions de celui qui veut et qui doit obéir.

Dieu vit, Dieu agit, et il préside dans l'Eglise aux fonctions de tout le corps, et surtout aux fonctions de la hiérarchie. Cette hiérarchie, divine et non humaine, constitue, approuve, inspire les règlements et les supérieurs des ordres religieux : en sorte que l'obéissance de chacun de leurs membres, par une vue de foi certaine et pure, doit remonter à l'autorité de Dieu même.

J'obéis à Dieu, non à l'homme : je vois Dieu, j'entends Jésus-Christ lui même dans mon supérieur : telle est ma foi pratique, tel est le sens de mon vœu d'obéissance et des règles qui l'expliquent. Laissez donc l'homme, sa servitude ou sa tyrannie ; laissez-moi ; j'obéis à Dieu, non à l'homme. Et maintenant élevons-nous ; il y a là une théorie magnifique. Elle est surnaturelle et divine : mais cela ne nuit à rien. Le supérieur commande avec la conscience de l'autorité qui lui vient de Dieu ; l'inférieur obéit avec la conviction de l'obéissance qu'il doit à

Dieu. Le supérieur vit de la foi; l'inférieur vit de la foi.

Il vous plaît à vous de retrancher la foi; vous éteignez le flambeau d'où vient ici toute la lumière, et vous nous jugez en aveugles à travers les ténèbres qui sont votre ouvrage.

Non, il n'y a ici qu'un seul principe, principe absolu et souverain qu'il faut envisager et hors duquel on déraisonne nécessairement en matière d'obéissance religieuse : Dieu reconnu, Dieu respecté dans les supérieurs...

Telle est donc la mort précieuse qui réalise merveilleusement l'obéissance religieuse : holocauste vivant et véritable ! où l'homme tout entier s'immole à Dieu, à ses frères, à toutes les œuvres grandes et religieuses.

Vous ne le comprenez pas, esprits superbes de ce temps, instruits à vous complaire dans tous les rêves ambitieux de la raison humaine, dans toutes les chimères d'indépendance; je le conçois : mais de grâce, gardez-vous de blasphémer ce que vous ignorez; ce que les saints et les plus beaux génies ont connu, ce qu'ils ont légué après eux dans leurs testaments religieux.

Vous ne pouvez comprendre, et cependant quelquefois vous gémissez; ah ! la terre tremble sous vos pas, et vous posez des questions savantes pour définir quel fléau ravage l'humanité. Chose étrange ! on vous voit en même temps ivres d'un fol orgueil chanter sur un abîme; et sans cesse chancelants dans la vie, vous célébrez le pouvoir effréné de tout penser, de tout dire, dont vous redoutez aussi les excès. Vous triomphez de cette force qui renverse toujours sans édifier jamais : Bien; mais d'autres ont jugé qu'ils reconquéraient la liberté, l'ordre et la paix de leurs âmes en soumettant leur volonté aux volontés divines, en abjurant dans les mains de Dieu et d'une autorité qu'il institua, cette puissance d'erreur, de trouble et de crime que porte le cœur de l'homme. Se révolter contre Dieu, rejeter insolemment son joug est aussi facile que désastreux. Dompter l'orgueil frémissant, la pensée inquiète, les passions aveugles et tout ce moi déréglé dont l'indépendance nous avilit et nous tue, c'est s'affranchir et vivre. C'est rentrer dans un empire vraiment fort et paisible où Dieu règne, où l'homme obéissant règne aussi; car il fait le plus noble usage de sa puissance et de sa liberté. Et s'il en coûte de mourir ainsi à cette fausse et funeste vie; s'il en coûte de conformer l'intelligence et les désirs à la sage direction que la religion donne et que Dieu lui-même revêt de son autorité, il y a là aussi le plus grand courage, le plus glorieux, le plus fécond des sacrifices, le sacrifice de soi-même, et la victoire remportée sur les plus indomptables ennemis de l homme, son esprit et son cœur.

Qu'est-ce qui meurt donc ici ? Ce qui n'est pas digne de vivre, ce qui donne la vie à l'âme quand il n'est plus : l'orgueil, la frivolité, la vanité, le caprice, la faiblesse, le vice et la passion.

On ne fait pas mourir, au contraire on ranime, on fortifie ce qui est digne de la vie, c'est-à-dire la force, l'oubli de soi, la vertu, le dévouement, le vrai courage.

Et c'est ainsi que l'homme obéissant devient maître de lui-même, s'élève et grandit avec une simplicité magnanime de toute la distance qui sépare la vraie servitude de la vraie liberté.

O esclavage, que l'insolence humaine n'a pas honte de nommer liberté ! disait Fénelon; et c'était le cri d'un grand cœur et d'un beau génie !

Ainsi le religieux n'est plus esclave; il ne sert plus l'humeur, le caprice, les sens, l'orgueil ni les passions; il a foulé aux pieds ses tyrans. Il est libre dans les voies sûres; la vérité, la prudence règlent ses pas. Il est libre, car il obéit à la sagesse de Dieu; et il obéit pour se dévouer à toutes les œuvres utiles, à tous les sacrifices et à tous les travaux pour le bien éternel de l'humanité.

« Soldat, tu iras te placer à la tête de ce pont, tu y resteras; tu mourras, nous passerons. — Oui, mon général. »

Telle est l'obéissance guerrière. Elle sert, elle meurt; et voilà pourquoi la patrie n'a pas assez de couronnes, n'a pas assez de voix pour célébrer son héroïsme et sa grandeur.

« Demain vous partirez pour la Chine; la persécution vous y attend, peut-être le martyre. — Oui, mon Père. »

Telle est l'obéissance religieuse. Elle fait l'apôtre, le martyr; elle envoie ses nobles victimes mourir aux extrémités du monde pour le salut de frères inconnus. Et voilà pourquoi l'Eglise lui élève ses autels, lui décerne son culte, ses pompes et ses chants glorieux. Le Père DE RAVIGNAN.

OEIL (L').

On a reconnu que l'organe de l'œil est un véritable instrument d'optique, au fond duquel la lumière va dessiner, ou plutôt peindre les portraits en petit de tous les corps situés en présence du spectateur; et l'on peut dire que parmi tant de sujets d'observation que la nature présente à l'œil de toutes parts, il ne voit rien qui porte plus sensiblement l'empreinte d'une intelligence infinie, que la structure de l'œil lui-même.

HAUY (1).

OEUVRES.

UTILITÉ DES BONNES OEUVRES.

De nos prières et de nos aumônes, la meilleure part ne s'arrête point ici-bas; elle monte devant Dieu. Le monde est une figure qui passe déjà, et les cieux doivent un jour disparaître avec un bruit de tempête; mais

(1) Minéralogiste et physicien célèbre, aussi pieux que savant.

les œuvres de la charité nous suivent après la mort, et elles doivent nous accompagner jusqu'au trône de Dieu, après la destruction des trônes de la terre. Faire du bien n'est donc pas seulement la vie des belles âmes; c'est encore le moyen de perpétuer une belle vie; c'est moissonner dans le temps pour l'éternité; c'est jeter sur la terre une semence qui, germant au delà du tombeau, nous produit dans le ciel une moisson de gloire et de bonheur; c'est une divine manière de se perpétuer, un moyen de triompher de la mort, un art de ne mourir jamais.

Jacques ABBADIE (1).

ŒUVRES DE CHARITÉ

DU CHRISTIANISME.

Les religieux maronites dans les solitudes du Liban; les ermites nestoriens, répandus le long du Tigre; ceux d'Abyssinie, aux cataractes du Nil et sur les rivages de la mer Rouge; tous enfin mènent une vie aussi extraordinaire que les déserts où ils l'ont cachée. Le moine cophte, en entrant dans son monastère, renonce à tous les plaisirs, consume son temps en travail, en jeûnes, en prières et à la pratique de l'hospitalité. Il couche sur la dure, dort à peine quelques instants, se relève, et sous le beau firmanent de l'Egypte, fait entendre sa voix nocturne sur les débris de Thèbes et de Memphis. Tantôt l'écho des pyramides redit à l'ombre de Pharaon les cantiques de ce fils de la mystique famille de Joseph; tantôt ce pieux solitaire chante au matin les louanges du vrai soleil, au même lieu où ces statues harmonieuses soupiraient le réveil de l'aurore. C'est là qu'il cherche l'Européen égaré à la poursuite de ces ruines fameuses; c'est là que, le sauvant de l'Arabe, il l'enlève dans sa tour, et prodigue à cet inconnu la nourriture qu'il se refuse à lui-même. Les savants vont bien visiter les débris de l'Egypte; mais d'où vient que, comme ces moines chrétiens, objets de leurs mépris, ils ne vont pas s'établir dans ces mers de sable, au milieu de toutes les privations, pour donner un verre d'eau au voyageur et l'arracher au cimeterre du Bédouin?

Dieu des Chrétiens, quelles choses n'as-tu point faites! Partout où l'on tourne les yeux, on ne voit que les monuments de tes bienfaits. Dans les quatre parties du monde, la religion a distribué ses milices et placé ses vedettes pour l'humanité. Le moine maronite appelle, par le claquement de deux planches suspendues à la cime d'un arbre, l'étranger que la nuit a surpris dans les précipices du Liban: ce pauvre et ignorant artiste n'a pas de plus riche moyen de se faire entendre. Le moine abyssinien vous attend dans ce bois au milieu des tigres; le missionnaire américain veille à votre conservation dans ses immenses forêts. Jeté par un naufrage sur des côtes inconnues, tout à coup vous apercevez une croix sur un rocher. Malheur à vous si ce signe de salut ne fait pas couler vos larmes! Vous êtes en pays d'amis: ici sont des Chrétiens. Vous êtes Français, il est vrai, et ils sont Espagnols, Allemands, Anglais peut-être; eh! qu'importe? n'êtes-vous pas de la grande famille de Jésus-Christ? Ces étrangers vous reconnaîtront pour frère; c'est vous qu'ils invitent par cette croix. Ils ne vous ont jamais vu, et cependant ils pleurent de joie en vous voyant sauvé du désert.

Mais le voyageur des Alpes n'est qu'au milieu de sa course; la nuit approche, les neiges tombent; seul, tremblant, égaré, il fait quelques pas et se perd sans retour. C'en est fait, la nuit est venue; arrêté au bord d'un précipice, il n'ose ni avancer ni retourner en arrière. Bientôt le froid le pénètre, ses membres s'engourdissent, un funeste sommeil cherche ses yeux; ses dernières pensées sont pour ses enfants et son épouse. Mais n'est-ce pas le son d'une cloche qui frappe son oreille à travers le murmure de la tempête, ou bien est-ce le glas de la mort que son imagination effrayée croit ouïr au milieu des vents? Non, ce sont des sons réels, mais inutiles, car les pieds de ce voyageur refusent maintenant de le porter... Un autre bruit se fait entendre; un chien jappe sur les neiges; il approche, il arrive, il hurle de joie; un solitaire le suit.

Ce n'était donc pas assez d'avoir mille fois exposé sa vie pour sauver des hommes, de s'être établi pour jamais au fond des plus affreuses solitudes; il fallait encore que les animaux mêmes apprissent à devenir l'instrument de ces œuvres sublimes, qu'ils s'embrasassent, pour ainsi dire, de l'ardente charité de leurs maîtres, et que leurs cris, sur le sommet des Alpes, proclamassent aux échos les miracles de notre religion.

Qu'on ne dise pas que l'humanité seule puisse conduire à de tels actes; car d'où vient qu'on ne trouve rien de pareil dans cette belle antiquité, pourtant si sensible? On parle de philanthropie! c'est la religion chrétienne qui est seule philanthrope par excellence. Immense et sublime idée qui fait du Chrétien de la Chine un ami du Chrétien de la France, du sauvage néophyte un frère du moine égyptien! Nous ne sommes plus étrangers sur la terre, nous ne pouvons plus nous y égarer. Chrétien, il n'est plus d'océan ou de déserts inconnus pour toi: tu trouveras partout la langue de tes aïeux et la cabane de ton père...

Pour se faire une idée de l'immensité des bienfaits de la religion, il faut se représenter

(1) Ministre calviniste, né en Béarn en 1657, mort en 1727. On remarque parmi ses ouvrages un *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, où Châteaubriand trouve de la force et du raisonnement. Malheureusement, ajoute-t-il, le style en est faible. Tissot, dans ses *Leçons et modèles de littérature française*, cite le morceau que l'on vient de lire, comme pouvant donner une idée de la manière de cet écrivain, du moins dans ses bonnes pages.

la chrétienté comme une vaste république, où tout ce que nous rapportons d'une partie se passe en même temps dans une autre. Ainsi, quand nous parlons des hôpitaux, des missions, des colléges de la France, il faut aussi se figurer les hôpitaux, les missions, les colléges de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne, de la Russie, de l'Angleterre, de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie; il faut voir deux cents millions d'hommes, au moins, chez qui se pratiquent les mêmes vertus et se font les mêmes sacrifices; il faut se ressouvenir qu'il y a dix-huit cents ans que ces vertus existent et que les mêmes actes de charité se répètent : calculez maintenant, si votre esprit ne s'y perd, le nombre d'individus soulagés et éclairés par le Christianisme, chez tant de nations, et pendant une aussi longue suite de siècles ! CHATEAUBRIAND.

OISEAU-MOUCHE (L').

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature : elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de l'échelle de grandeur : *Maxime miranda in minimis* (1). Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce, et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants : il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches. Elles sont assez nombreuses, et paraissent confinées entre les deux tropiques; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées, n'y font qu'un court séjour : ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphirs, à la suite d'un printemps éternel.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace : on les voit poursuivre, avec furie, des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et se laissant emporter par leur vol, les béqueter à coups redoublés, jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très-vifs combats. L'impatience paraît être leur âme; s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit; ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri, *screp, screp*, fréquent et répété; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil, tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillants oiseaux, leur avaient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil*. Pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche asile (le taon) pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants; les plumes de leurs ailes sont si délicates, qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus : ils en font peu d'usage, et ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant le jour, emporter dans les airs; leur vol est continu, bourdonnant et rapide : on compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet. Leur battement est si vif, que l'oiseau, s'arrêtant dans les airs, paraît non-seulement immobile, mais tout à fait sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais. Il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes, car cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens sans les flétrir; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée : elle est composée de deux fibres creuses, formant un petit canal, divisé au bout en deux filets; elle a la forme d'une trompe, dont elle fait les fonctions : l'oiseau la darde hors de son bec, et la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer les sucs.

BUFFON.

OISEAUX DE PASSAGE

ATTESTANT LA SAGESSE DE LA PROVIDENCE.

Le temps du voyage n'est pas le même pour chaque espèce : les uns attendent l'hiver, les autres le printemps, d'autres l'été et d'autres l'automne. Il y a dans chaque peuple une police publique et générale, qui règle et qui tient dans le devoir tous les

(1) *La nature est admirable jusque dans les plus petites choses.* On se sert communément du mot de *nature*, sans trop en connaître le sens; voici la définition qu'en donne Buffon : « La nature n'est point une chose : car cette chose serait TOUT. La *nature* n'est point un être : car cet être serait DIEU. La nature est le système des lois établies par le Créateur, pour l'existence des choses et pour la succession des êtres. » — « Plus j'ai pénétré dans le sein de la nature, dit ailleurs ce savant homme, plus j'ai admiré et profondément respecté son Auteur. »

particuliers. Avant l'édit général, aucun ne pense à partir; depuis sa publication, aucun ne demeure. Une espèce de conseil décide du jour; et il accorde un intervalle pour s'y préparer. Après quoi, tous délogent, et il ne paraît le lendemain ni traîneurs, ni déserteurs: tant la discipline est exacte. Plusieurs ne connaissent que l'hirondelle qui fasse ainsi; mais la chose est certaine pour beaucoup d'autres espèces; et je demande, quand nous n'aurions que l'exemple de l'hirondelle, quelle nouvelle a-t-elle reçue du pays où elle va en grande troupe, pour s'assurer qu'elle y trouvera toutes choses préparées? Je demande pourquoi, ayant élevé sa famille, elle ne s'attache pas, comme les autres oiseaux, au pays où elle a été si bien traitée; pourquoi cette nouvelle famille, qui ne connaît que son pays natal, conspire tout entière à le quitter? Je demande en quel langage se publie l'ordonnance qui défend à tous, soit anciens, soit nouveaux sujets de la république, de demeurer par delà un certain jour? Et enfin, je demande à quel signe les principaux magistrats connaissent que ce serait tout risquer, que de s'exposer à être prévenus par une saison rigoureuse? Quelle autre réponse peut-on faire à ces demandes, que celle du prophète: « Seigneur, que vos ouvrages sont admirables! Vous avez tout fait avec une profonde sagesse: la terre est pleine de vos richesses et de vos biens. » Mais est-ce pour les oiseaux, Seigneur, que vous avez uni ensemble tant de miracles qu'ils ne connaissent point? N'est-il pas visible que votre dessein a été de nous rappeler à vous par un tel spectacle, de nous rendre sensibles votre providence et votre sagesse infinie, et de nous remplir de confiance en votre bonté, si attentive et si tendre pour les plus petites de vos créatures?

DUGUET.

OISEAUX ET INSECTES.

De tous les volatiles, ceux dont le vol est le plus curieux et le plus à notre portée sont les insectes. Les uns ont des ailes de la plus fine gaze, comme la mouche: elle exécute toutes sortes de vols, et, quand il lui plaît, elle s'arrête en l'air et y devient stationnaire; d'autres, tels que les papillons, ont des ailes couvertes d'écailles fines comme la poussière et brillantes des plus vives couleurs. Bien différentes de celles des oiseaux, qui se ressemblent toutes, et qui leur sont distribuées par paires, elles sont patronnées sur une infinité de formes, et quadruples. Les papillons n'ont point de queue, comme les oiseaux, mais la plupart sont couronnés d'antennes qui dirigent leur vol. Leur gouvernail est à leur tête. Le papillon, avec sa trompe et ses antennes à bouton, semblables aux filets à anthère qui sortent du sein des fleurs, avec ses ailes quadruples et éclatantes qui imitent leurs pétales, avec son vol incertain que balance çà et là l'haleine des zéphyrs, ressemble à une fleur volante. Il y en a qui, comme le ptérophore ou porte-plume, volent parmi les graminées avec deux ailes simples, faites comme deux plumes à écrire.

Je me suis arrêté quelquefois avec plaisir à voir des moucherons, après la pluie, danser en rond des espèces de ballets. Ils se divisent en quadrilles, qui s'élèvent, s'abaissent, circulent et s'entrelacent sans se confondre. Les chœurs de danse de nos opéras n'ont rien de plus compliqué et de plus gracieux. Il semble que ces enfants de l'air soient nés pour danser; ils font aussi entendre, au milieu de leur bal, des espèces de chants. Leurs gosiers ne sont pas résonnants comme ceux des oiseaux, mais leurs corselets le sont; et leurs ailes, ainsi que des archets, frappent l'air et en tirent des murmures agréables. Une vapeur qui sort de la terre est le foyer ordinaire de leur plaisir; mais souvent une sombre hirondelle traverse tout à coup leur troupe légère, et avale à la fois des groupes entiers de danseurs. Cependant leur fête n'en est pas interrompue. Les coryphées distribuent des postes à ceux qui restent, et tous continuent à danser et à chanter.

Leur vie, après tout, est une image de la nôtre: les hommes se bercent de vaines illusions autour de quelques vapeurs qui s'élèvent de la terre, tandis que la mort, comme un oiseau de proie, passe au milieu d'eux, les engloutit tour à tour sans interrompre la foule qui cherche le plaisir.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

ORAISON FUNEBRE

DE HENRIETTE DE FRANCE, REINE D'ANGLETERRE.

Et nunc, reges, intelligite: erudimini, qui judicatis terram. (*Psal.* II, 10.)

Maintenant, ô rois, apprenez; instruisez-vous, juges de la terre.

Monseigneur,

Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leur devoir d'une manière souveraine et digne de lui. Car en leur donnant sa

puissance, il leur commande d'en user, comme il fait lui-même, pour le bien du monde; et il leur fait voir en la retirant que toute leur majesté est empruntée, et que pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples. *Et nunc, reges, intelligite : erudimini, qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines; la félicité sans bornes, aussi bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur, accumulées sur une tête qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune; la bonne cause d'abord suivie de bons succès; et depuis, des retours soudains, des changements inouïs; la rébellion longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse; nul frein à la licence; les lois abolies, la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer entrepris par une princesse, malgré les tempêtes; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois. Ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut : et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire : *Et nunc, reges, intelligite : erudimini, qui judicatis terram :* Entendez, ô grands de la terre, instruisez-vous, arbitres du monde.

Mais la sage et religieuse princesse, qui fait le sujet de ce discours, n'a pas été seulement un spectacle proposé aux hommes, pour y étudier les conseils de la divine providence et les fatales révolutions des monarchies, elle s'est instruite elle-même, pendant que Dieu instruisait les princes par son exemple. J'ai déjà dit que ce grand Dieu les enseigne, et en leur donnant et en leur ôtant leur puissance. La reine dont nous parlons a également entendu deux leçons si opposées; c'est-à-dire, qu'elle a usé chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune. Dans l'une, elle a été bienfaisante; dans l'autre, elle s'est montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuse, elle a fait sentir son pouvoir au monde par des bontés infinies; quand la fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-même de vertus. Tellement qu'elle a perdu pour son propre bien cette puissance royale, qu'elle avait pour le bien des autres; et si ses sujets, si ses alliés, si l'Eglise universelle a profité de ses grandeurs, elle-même a su profiter de ses malheurs et de ses disgrâces plus qu'elle n'avait fait de toute sa gloire. C'est ce que nous remarquerons dans la vie éternellement mémorable de très-haute, très-excellente et très-puissante princesse HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Quoique personne n'ignore les grandes qualités d'une reine, dont l'histoire a rempli tout l'univers, je me sens obligé d'abord à les rappeler en votre mémoire; afin que cette idée nous serve pour toute la suite du discours. Il serait superflu de parler au long de la glorieuse naissance de cette princesse : on ne voit rien sous le soleil qui en égale la grandeur. Le pape saint Grégoire a donné, dès les premiers siècles, cet éloge singulier à la couronne de France : qu'*elle est autant au-dessus des autres couronnes du monde que la dignité royale surpasse les fortunes particulières* (1). Que s'il a parlé en ces termes du temps du roi Childebert, et, s'il a élevé si haut la race de Mérovée, jugez ce qu'il aurait dit du sang de saint Louis et de Charlemagne. Issue de cette race, fille de Henri le Grand et de tant de rois, son grand cœur a surpassé sa naissance. Toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle. A la vérité, elle eut de quoi satisfaire à sa noble fierté, quand elle vit qu'elle allait unir la maison de France à la royale famille des Stuarts, qui étaient venus à la succession de la couronne d'Angleterre par une fille de Henri VII; mais qui tenaient de leur chef, depuis plusieurs siècles, le sceptre d'Ecosse; et qui descendaient de ces rois antiques, dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers temps. Mais si elle eut de la joie de régner sur une grande nation, c'est parce qu'elle pouvait contenter le désir immense qui sans cesse la sollicitait à faire du bien. Elle eut une magnificence royale; et l'on eût dit qu'elle perdait ce qu'elle ne donnait pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables. Fidèle dépositaire des plaintes et des secrets, elle disait que les princes devaient garder le même silence que les confesseurs, et avoir la même discrétion. Dans la plus grande fureur des guerres civiles, jamais on n'a douté de sa parole, ni désespéré de sa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant, qui fait qu'on se rabaisse sans se dégrader, et qui accorde si heureusement la liberté avec le respect?

(1) Quanto cæteros homines regia dignitas antecedit, tanto cæterarum gentium regna regni vestri profecto culmen excellit. *Ep. lib.* VI, *Ep.* VI, *tom.* II, *p.* 795.

Douce, familière, agréable autant que ferme et vigoureuse ; elle savait persuader et convaincre, aussi bien que commander, et faire valoir la raison non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle traitait les affaires ; et une main si habile eût sauvé l'Etat, si l'Etat eût pu être sauvé. On ne peut assez louer la magnanimité de cette princesse. La fortune ne pouvait rien sur elle : ni les maux qu'elle a prévus, ni ceux qui l'ont surprise, n'ont abattu son courage. Que dirai-je de son attachement immuable à la religion de ses ancêtres ? Elle a bien su reconnaître que cet attachement faisait la gloire de sa maison, aussi bien que celle de toute la France, seule nation de l'univers qui, depuis douze siècles presque accomplis que ses rois ont embrassé le christianisme, n'a jamais vu sur le trône que des princes enfants de l'Eglise. Aussi a-t-elle toujours déclaré que rien ne serait capable de la détacher de la foi de saint Louis. Le roi, son mari, lui a donné jusqu'à la mort ce bel éloge, qu'il n'y avait que le seul point de la religion où leurs cœurs fussent désunis ; et, confirmant par son témoignage la piété de la reine, ce prince très-éclairé a fait connaître en même temps à toute la terre la tendresse, l'amour conjugal, la sainte et inviolable fidélité de son épouse incomparable.

Dieu, qui rapporte tous ses conseils à la conservation de la sainte Eglise, et qui, fécond en moyens, emploie toutes choses à ses fins cachées, s'est servi autrefois des chastes attraits de deux saintes héroïnes pour délivrer ses fidèles des mains de leurs ennemis. Quand il voulut sauver la ville de Béthulie, il tendit, dans la beauté de Judith, un piége imprévu et inévitable à l'aveugle brutalité d'Holopherne. Les grâces pudiques de la reine Esther eurent un effet aussi salutaire, mais moins violent. Elle gagna le cœur du roi, son mari, et fit d'un prince infidèle un illustre protecteur du peuple de Dieu. Par un conseil à peu près semblable, ce grand Dieu avait préparé un charme innocent au roi d'Angleterre, dans les agréments infinis de la reine, son épouse. Comme elle possédait son affection (car les nuages qui avaient paru au commencement furent bientôt dissipés), et que son heureuse fécondité redoublait tous les jours les sacrés liens de leur amour mutuel, sans commettre l'autorité du roi son seigneur, elle employait son crédit à procurer un peu de repos aux catholiques accablés. Dès l'âge de quinze ans elle fut capable de ses soins : et seize années d'une prospérité accomplie, qui coulèrent sans interruption avec l'admiration de toute la terre, furent seize années de douceur pour cette Eglise affligée. Le crédit de la reine obtint aux catholiques ce bonheur singulier et presque incroyable d'être gouvernés successivement par trois nonces apostoliques, qui leur apportaient les consolations que reçoivent les enfants de Dieu de la communication avec le saint-siége.

Le pape saint Grégoire, écrivant au pieux empereur Maurice, lui représente en ces termes les devoirs des rois chrétiens : *Sachez, ô grand empereur, que la souveraine puissance vous est accordée d'en haut, afin que la vertu soit aidée, que les voies du ciel soient élargies, et que l'empire de la terre serve l'empire du ciel* (1). C'est la vérité elle-même qui lui a dicté ces belles paroles : car qu'y a-t-il de plus convenable à la puissance que de secourir la vertu ? A quoi la force doit-elle servir, qu'à défendre la raison ? Et pourquoi commandent les hommes, si ce n'est pour faire que Dieu soit obéi ? Mais surtout il faut remarquer l'obligation si glorieuse, que ce grand pape impose aux princes, d'élargir les voies du ciel. Jésus-Christ a dit dans son Evangile : *Combien est étroit le chemin qui mène à la vie* (*Matth.*, VII, 14) ! Et voici ce qui le rend si étroit : c'est que le juste, sévère à lui-même, et, persécuteur irréconciliable de ses propres passions, se trouve encore persécuté par les injustes passions des autres, et ne peut pas même obtenir que le monde le laisse en repos dans ce sentier solitaire et rude, où il grimpe plutôt qu'il ne marche. Accourez, dit saint Grégoire, puissances du siècle ; voyez dans quel sentier la vertu chemine ; doublement à l'étroit, et par elle-même, et par l'effort de ceux qui la persécutent : secourez-la, tendez-lui la main : puisque vous la voyez déjà fatiguée du combat qu'elle soutient au dedans contre tant de tentations qui accablent la nature humaine, mettez-la du moins à couvert des insultes du dehors. Ainsi vous élargirez un peu les voies du ciel, et rétablirez ce chemin que sa hauteur et son âpreté rendront toujours assez difficile.

Mais si jamais l'on peut dire que la voie du chrétien est étroite, c'est, Messieurs, durant les persécutions. Car que peut-on imaginer de plus malheureux que de ne pouvoir conserver la foi, sans s'exposer au supplice, ni sacrifier sans trouble, ni chercher Dieu qu'en tremblant ? Tel était l'état déplorable des catholiques anglais. L'erreur et la nouveauté se faisaient entendre dans toutes les chaires ; et la doctrine ancienne, qui, selon l'oracle de l'Evangile, *doit être prêchée jusque sur les toits* (2), pouvait à peine parler à l'oreille. Les enfants de Dieu étaient étonnés de ne voir plus ni l'autel, ni le sanctuaire, ni ces tribunaux de miséricorde, qui justifient ceux qui s'accusent. O douleur ! Il fallait cacher la pénitence avec le même soin qu'on eût fait les crimes ; et Jésus-Christ même se voyait contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d'autres voiles et d'autres ténèbres, que ces voiles et ces ténèbres mystiques, dont il se couvre volontairement dans l'eucharistie. A l'arrivée de la reine, la rigueur se ralentit, et les catholiques respirèrent. Cette chapelle royale qu'elle fit bâtir avec tant de magnificence dans son palais de Sommerset, rendait à l'Eglise sa première

(1) Ad hoc enim potestas super omnes homines, dominorum meorum pietati cœlitus data est, ut qui bona appetunt, adjuventur, ut cœlorum via largius pateat, ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur. *S. Greg. Epist. lib.* III, *Ep.* LXV, *tom.* II, *pag.* 675.

(2) Quod in aure auditis, prædicate super tecta. *Matth.* X, 27.

forme. Henriette, digne fille de saint Louis, y animait tout le monde par son exemple, et y soutenait avec gloire, par ses retraites, par ses prières et par ses dévotions, l'ancienne réputation de la très-chrétienne maison de France. Les prêtres de l'Oratoire, que le grand Pierre de Bérulle avait conduits avec elle, et après eux les pères capucins, y donnèrent, par leur piété, aux autels leur véritable décoration, et au service divin sa majesté naturelle. Les prêtres et les religieux, zélés et infatigables pasteurs de ce troupeau affligé, qui vivaient en Angleterre pauvres, errants, travestis, *desquels aussi le monde n'était pas digne* (1), venaient reprendre avec joie les marques glorieuses de leur profession dans la chapelle de la reine; et l'Eglise désolée, qui autrefois pouvait à peine gémir librement et pleurer sa gloire passée, faisait retentir hautement les cantiques de Sion dans une terre étrangère. Ainsi la pieuse reine consolait la captivité des fidèles, et relevait leur espérance.

Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil, selon l'expression de l'Apocalypse (*Apoc.*, IX, 1 *et* 2), c'est-à-dire, l'erreur et l'hérésie; quand, pour punir les scandales, ou pour réveiller les peuples et les pasteurs, il permet à l'esprit de séduction de tromper les âmes hautaines, et de répandre partout un chagrin superbe, une indocile curiosité et un esprit de révolte; il détermine dans sa sagesse profonde les limites qu'il veut donner aux malheureux progrès de l'erreur et aux souffrances de son Eglise. Je n'entreprends pas, chrétiens, de vous dire la destinée des hérésies de ces derniers siècles, ni de marquer le terme fatal dans lequel Dieu a résolu de borner leur cours. Mais si mon jugement ne me trompe pas, si rappelant la mémoire des siècles passés, j'en fais un juste rapport à l'état présent, j'ose croire, et je vois les sages concourir à ce sentiment, que les jours d'aveuglement sont écoulés, et qu'il est temps désormais que la lumière revienne. Lorsque le roi Henri VIII, prince en tout le reste accompli, s'égara dans les passions qui ont perdu Salomon et tant d'autres rois, et commença d'ébranler l'autorité de l'Eglise, les sages lui dénoncèrent qu'en remuant ce seul point, il mettait tout en péril, et qu'il donnait, contre son dessein, une licence effrénée aux âges suivants. Les sages le prévirent; mais les sages sont-ils crus en ces temps d'emportement, et ne se rit-on pas de leurs prophéties? Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse plus impérieuse, je veux dire l'expérience, les a forcés de le croire. Tout ce que la religion a de plus saint a été en proie. L'Angleterre a tant changé, qu'elle ne sait plus elle-même à quoi s'en tenir; et plus agitée en sa terre et dans ses ports mêmes que l'Océan qui l'environne, elle se voit inondée par l'effroyable débordement de mille sectes bizarres. Qui sait si, étant revenue de ses erreurs prodigieuses touchant la royauté, elle ne poussera pas plus loin ses réflexions; et si, ennuyée de ses changements, elle ne regardera pas avec complaisance l'état qui a précédé? Cependant admirons ici la piété de la reine; qui a su si bien conserver les précieux restes de tant de persécutions. Que de pauvres, que de malheureux, que de familles ruinées pour la cause de la foi, ont subsisté pendant tout le cours de sa vie par l'immense profusion de ses aumônes! Elles se répandaient de toutes parts jusqu'aux dernières extrémités de ses trois royaumes; et s'étendant, par leur abondance, même sur les ennemis de la foi, elles adoucissaient leur aigreur, et les ramenaient à l'Eglise. Ainsi non-seulement elle conservait, mais encore elle augmentait le peuple de Dieu. Les conversions étaient innombrables; et ceux qui en ont été témoins oculaires nous ont appris que pendant trois ans de séjour qu'elle a fait dans la cour du roi son fils, la seule chapelle royale a vu plus de trois cents convertis, sans parler des autres, abjurer saintement leurs erreurs entre les mains de ses aumôniers. Heureuse d'avoir conservé si soigneusement l'étincelle de ce feu divin que Jésus est venu allumer au monde (*Luc.*, XII, 49)! Si jamais l'Angleterre revient à soi; si ce levain précieux vient un jour à sanctifier toute cette masse, où il a été mêlé par ces royales mains, la postérité la plus éloignée n'aura pas assez de louanges pour célébrer les vertus de la religieuse Henriette, et croira devoir à sa piété l'ouvrage si mémorable du rétablissement de l'Eglise.

Que si l'histoire de l'Eglise garde chèrement la mémoire de cette reine, notre histoire ne taira pas les avantages qu'elle a procurés à sa maison et à sa patrie. Femme et mère très-chérie et très-honorée, elle a réconcilié avec la France le roi son mari et le roi son fils. Qui ne sait qu'après la mémorable action de l'île de Rhé, et durant ce fameux siége de la Rochelle, cette princesse, prompte à se servir des conjonctures importantes, fit conclure la paix qui empêcha l'Angleterre de continuer son secours aux calvinistes révoltés? Et dans ces dernières années, après que notre grand roi, plus jaloux de sa parole et du salut de ses alliés que de ses propres intérêts, eut déclaré la guerre aux Anglais, ne fut-elle pas encore une sage et heureuse médiatrice? ne réunit-elle pas les deux royaumes? Et depuis encore, ne s'est-elle pas appliquée en toutes rencontres à conserver cette même intelligence? Ces soins regardent maintenant vos Altesses Royales (1): et l'exemple d'une grande reine, aussi bien que le sang de France et d'Angleterre que vous avez uni par votre heureux mariage, vous doit inspirer le désir de travailler sans cesse à l'union de deux rois qui vous sont si proches, et de qui la puissance et la vertu peuvent faire le destin de toute l'Europe.

Monseigneur, ce n'est plus seulement par cette vaillante main et par ce grand cœur

(1) Quibus dignus non erat mundus. *Heb.*, XI, 38.

(1) Le duc et la duchesse d'Orléans.

que vous acquerrez de la gloire. Dans le calme d'une profonde paix, vous aurez des moyens de vous signaler; et vous pouvez servir l'Etat sans l'alarmer, comme vous avez fait tant de fois, en exposant, au milieu des plus grands hasards de la guerre, une vie aussi précieuse et aussi nécessaire que la vôtre. Ce service, Monseigneur, n'est pas le seul qu'on attend de vous; et l'on peut tout espérer d'un prince que la sagesse conseille, que la valeur anime, et que la justice accompagne dans toutes ses actions. Mais où m'emporte mon zèle, si loin de mon triste sujet? Je m'arrête à considérer les vertus de Philippe, et ne songe pas que je vous dois l'histoire des malheurs d'Henriette.

J'avoue en la commençant, que je sens plus que jamais la difficulté de mon entreprise. Quand j'envisage de près les infortunes inouïes d'une si grande reine, je ne trouve plus de paroles; et mon esprit rebuté de tant d'indignes traitements qu'on a faits à la majesté et à la vertu, ne se résoudrait jamais à se jeter parmi tant d'horreurs, si la constance admirable avec laquelle cette princesse a soutenu ses calamités ne surpassait de bien loin les crimes qui les ont causées. Mais en même temps, chrétiens, un autre soin me travaille : ce n'est pas un ouvrage humain que je médite. Je ne suis pas ici un historien qui doive vous développer le secret des cabinets, ni l'ordre des batailles, ni les intérêts des partis : il faut que je m'élève au-dessus de l'homme, pour faire trembler toute créature sous les jugements de Dieu. *Introibo in potentias Domini* (*Ps.* LXX, 15) : J'entrerai avec David dans les puissances du Seigneur, et j'ai à vous faire voir les merveilles de sa main et de ses conseils; conseils de juste vengeance sur l'Angleterre; conseils de miséricorde pour le salut de la reine; mais conseils marqués par le doigt de Dieu, dont l'empreinte est si vive et si manifeste dans les événements que j'ai à traiter, qu'on ne peut résister à cette lumière.

Quelque haut qu'on puisse remonter pour rechercher dans les histoires les exemples des grandes mutations, on trouve que jusqu'ici elles sont causées ou par la mollesse, ou par la violence des princes. En effet, quand les princes, négligeant de connaître leurs affaires et leurs armées, ne travaillent qu'à la chasse, comme disait (1) cet historien, n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'esprit que pour inventer des plaisirs; ou quand, emportés par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni lois ni mesures, et qu'ils ôtent les égards et la crainte aux hommes; en faisant que les maux qu'ils souffrent leur paraissent plus insupportables que ceux qu'ils prévoient : alors ou la licence excessive, ou la patience poussée à l'extrémité, menacent terriblement les maisons régnantes.

Charles 1er, roi d'Angleterre, était juste, modéré, magnanime, très-instruit de ses affaires et des moyens de régner. Jamais prince ne fut plus capable de rendre la royauté, non-seulement vénérable et sainte, mais encore aimable et chère à ses peuples. Que lui peut-on reprocher, sinon la clémence? Je veux bien avouer de lui ce qu'un auteur célèbre a dit de César : Qu'il a été clément jusqu'à être obligé de s'en repentir : *Cæsari proprium et peculiare sit clementiæ insigne, qua usque ad pœnitentiam omnes superavit* (*Plin., lib.* VII, *cap.* 25). Que ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre défaut de Charles, aussi bien que de César : que ceux qui veulent croire que tout est faible dans les malheureux et dans les vaincus ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer : et comme il n'a jamais refusé ce qui était raisonnable étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui était faible et injuste étant captif. J'ai peine à contempler son grand cœur dans ces dernières épreuves; mais certes il a montré qu'il n'est pas permis aux rebelles de faire perdre la majesté à un roi qui sait se connaître; et ceux qui ont vu de quel front il a paru dans la salle de Westminster et dans la place de Whitehall peuvent juger aisément combien il était intrépide à la tête de ses armées, combien auguste et majestueux au milieu de son palais et de sa cour.

Grande reine, je satisfais à vos plus tendres désirs, quand je célèbre ce monarque; et ce cœur qui n'a jamais vécu que pour lui se réveille, tout poudre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher, à qui ses ennemis mêmes accorderont le titre de sage et celui de juste, et que la postérité mettra au rang des grands princes, si son histoire trouve des lecteurs dont le jugement ne se laisse pas maîtriser aux événements, ni à la fortune.

Ceux qui sont instruits des affaires, étant obligés d'avouer que le roi n'avait point donné d'ouverture ni de prétexte aux excès sacriléges dont nous abhorrons la mémoire, en accusent la fierté indomptable de la nation : et je confesse que la haine des parricides pourrait jeter les esprits dans ce sentiment. Mais quand on considère de plus près l'histoire de ce grand royaume, et particulièrement les derniers règnes, où l'on voit non-seulement les rois majeurs, mais encore les pupilles et les reines mêmes si absolus et si redoutés; quand on regarde la facilité incroyable avec laquelle la religion a été ou renversée ou rétablie par Henri, par Edouard, par Marie, par Elisabeth, on ne trouve ni la nation si rebelle, ni ses parlements si fiers et si factieux : au contraire, on est obligé de reprocher à ces peuples d'avoir été trop soumis, puisqu'ils ont mis sous le joug leur foi même et leur conscience.

N'accusons donc pas aveuglément le naturel des habitants de l'île la plus célèbre du monde, qui, selon les plus fidèles histoires, tirent leur origine des Gaules; et ne croyons

(1) Veratus, maximus labor est. *Quint. Curt. lib.* VIII, 9.

pas que les Merciens, les Danois et les Saxons aient tellement corrompu en eux ce que nos pères leur avaient donné de bon sang, qu'ils soient capables de s'emporter à des procédés si barbares, s'il ne s'y était mêlé d'autres causes. Qu'est-ce donc qui les a poussés ? Quelle force, quel transport, quelle intempérie a causé ces agitations et ces violences ? N'en doutons pas, chrétiens ; les fausses religions, le libertinage d'esprit, la fureur de disputer des choses divines sans fin, sans règle, sans soumission, a emporté les courages. Voilà les ennemis que la reine a eu à combattre, et que ni sa prudence, ni sa douceur, ni sa fermeté n'ont pu vaincre.

J'ai déjà dit quelque chose de la licence où se jettent les esprits quand on ébranle les fondements de la religion et qu'on remue les bornes une fois posées. Mais comme la matière que je traite me fournit un exemple manifeste et unique, dans tous les siècles, de ces extrémités furieuses, il est, Messieurs, de la nécessité de mon sujet de remonter jusqu'au principe, et de vous conduire pas à pas par tous les excès où le mépris de la religion ancienne et celui de l'autorité de l'Eglise ont été capables de pousser les hommes.

Donc la source de tout le mal est que ceux qui n'ont pas craint de tenter au siècle passé la réformation par le schisme, ne trouvant point de plus fort rempart contre toutes leurs nouveautés que la sainte autorité de l'Eglise, ils ont été obligés de la renverser. Ainsi les décrets des conciles, la doctrine des Pères et leur sainte unanimité, l'ancienne tradition du Saint-Siége et de l'Eglise catholique n'ont plus été comme autrefois des lois sacrées et inviolables. Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance ; et, encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits en les renfermant dans les limites de l'Ecriture sainte, comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendrait l'interprète et croirait que le Saint-Esprit lui en dicte l'explication, il n'y a point de particulier qui ne se voie autorisé par cette doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense. Dès lors on a bien prévu que la licence, n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieraient jusqu'à l'infini, que l'opiniâtreté serait invincible ; et que, tandis que les uns ne cesseraient de disputer, ou donneraient leurs rêveries pour inspirations, les autres, fatigués de tant de folles visions et ne pouvant plus reconnaître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iraient enfin chercher un repos funeste et une entière indépendance dans l'indifférence des religions ou dans l'athéisme.

Tels, et plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la suite, sont les effets naturels de cette nouvelle doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas partout les mêmes ravages, parce que sa rapidité ne trouve pas partout les mêmes penchants et les mêmes ouvertures ; ainsi, quoique cet esprit d'indocilité et d'indépendance soit également répandu dans toutes les hérésies de ces derniers siècles, il n'a pas produit universellement les mêmes effets : il a reçu diverses limites, suivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des particuliers et des nations, ou enfin la puissance divine, qui donne, quand il lui plaît, des bornes secrètes aux passions des hommes les plus emportées, l'ont différemment retenu. Que s'il s'est montré tout entier à l'Angleterre, et si sa malignité s'y est déclarée sans réserve, les rois en ont souffert ; mais aussi les rois en ont été cause. Ils ont trop fait sentir aux peuples que l'ancienne religion se pouvait changer. Les sujets ont cessé d'en révérer les maximes, quand ils les ont vues céder aux passions et aux intérêts de leurs princes. Ces terres trop remuées, et devenues incapables de consistance, sont tombées de toutes parts, et n'ont fait voir que d'effroyables précipices. J'appelle ainsi tant d'erreurs téméraires et extravagantes qu'on voyait paraître tous les jours. Ne croyez pas que ce soit seulement la querelle de l'épiscopat, ou quelques chicanes sur la liturgie anglicane qui aient ému les communes : ces disputes n'étaient encore que de faibles commencements, par où ces esprits turbulents faisaient comme un essai de leur liberté. Mais quelque chose de plus violent se remuait dans le fond des cœurs : c'était un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité, et une démangeaison d'innover sans fin, après qu'on en a vu le premier exemple.

Ainsi les calvinistes, plus hardis que les luthériens, ont servi à établir les sociniens, qui ont été plus loin qu'eux, et dont ils grossissent tous les jours le parti. Les sectes infinies des anabaptistes sont sorties de cette même source, et leurs opinions, mêlées au calvinisme, ont fait naître les indépendants, qui n'ont point eu de bornes, parmi lesquels on voit les trembleurs, gens fanatiques qui croient que toutes leurs rêveries leur sont inspirées ; et ceux qu'on nomme chercheurs, à cause que, dix-sept cents ans après Jésus-Christ, ils cherchent encore la religion, et n'en ont point d'arrêtée.

C'est, Messieurs, en cette sorte que les esprits une fois émus, tombant de ruines en ruines, se sont divisés en tant de sectes. En vain les rois d'Angleterre ont cru les pouvoir retenir sur cette pente dangereuse, en conservant l'épiscopat. Car que peuvent des évêques qui ont anéanti eux-mêmes l'autorité de leur chaire et la révérence qu'on doit à la succession, en condamnant ouvertement leurs prédécesseurs jusqu'à la source même de leur sacre, c'est-à-dire, jusqu'au pape saint Grégoire et au saint moine Augustin, son disciple, et le premier apôtre de la nation anglaise ? Qu'est-ce que l'épiscopat quand il se sépare de l'Eglise, qui est son tout, aussi bien que du Saint-Siége, qui est son centre, pour s'attacher contre sa nature à la royauté comme à son chef ? Ces deux puissances, d'un ordre si différent, ne s'unissent pas, mais s'embarrassent mutuellement, quand on les confond ensemble : et la

majesté des rois d'Angleterre serait demeurée plus inviolable, si, contente de ses droits sacrés, elle n'avait point voulu attirer à soi les droits et l'autorité de l'Eglise. Ainsi rien n'a retenu la violence des esprits féconds en erreurs ; et Dieu, pour punir l'irréligieuse instabilité de ces peuples, les a livrés à l'intempérance de leur folle curiosité ; en sorte que l'ardeur de leurs disputes insensées, et leur religion arbitraire, est devenue la plus dangereuse de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le respect de la majesté et des lois, ni s'ils devinrent factieux, rebelles et opiniâtres. On énerve la religion quand on la change, et on lui ôte un certain poids qui seul est capable de tenir les peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne sais quoi d'inquiet qui s'échappe, si on leur ôte ce frein nécessaire ; et on ne leur laisse plus rien à ménager, quand on leur permet de se rendre maîtres de leur religion. C'est de là que nous est né ce prétendu règne de Christ, inconnu jusqu'alors au christianisme, qui devait anéantir toute la royauté et égaler tous les hommes ; songe séditieux des indépendants, et leur chimère impie et sacrilége. Tant il est vrai que tout se tourne en révoltes et en pensées séditieuses, quand l'autorité de la religion est anéantie. Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Esprit a prononcée par une sentence manifeste ? Dieu même menace les peuples qui altèrent la religion qu'il a établie, de se retirer du milieu d'eux ; et par là de les livrer aux guerres civiles. Ecoutez comme il parle par la bouche du prophète Zacharie : *Leur âme, dit le Seigneur, a varié envers moi* (1), quand ils ont si souvent changé la religion, *et je leur ai dit : Je ne serai plus votre pasteur ;* c'est-à-dire, je vous abandonnerai à vous-mêmes et à votre cruelle destinée. Et voyez la suite : *Que ce qui doit mourir aille à la mort ; que ce qui doit être retranché soit retranché.* Entendez-vous ces paroles ? *Et que ceux qui demeureront se dévorent les uns les autres.* O prophétie trop réelle et trop véritablement accomplie ! La reine avait bien raison de juger qu'il n'y avait point de moyen d'ôter les causes des guerres civiles qu'en retournant à l'unité catholique, qui a fait fleurir durant tant de siècles l'Eglise et la monarchie d'Angleterre, autant que les plus saintes Eglises et les plus illustres monarchies du monde. Ainsi, quand cette pieuse princesse servait l'Eglise, elle croyait servir l'Etat ; elle croyait assurer au roi des serviteurs, en conservant à Dieu des fidèles. L'expérience a justifié ses sentiments ; et il est vrai que le roi, son fils, n'a rien trouvé de plus ferme dans son service que ces catholiques si haïs, si persécutés, que lui avait sauvés la reine, sa mère. En effet, il est visible que, puisque la séparation et la révolte contre l'autorité de l'Eglise a été la source d'où sont dérivés tous les maux, on n'en trouvera jamais les remèdes que par le retour à l'unité et par la soumission ancienne. C'est le mépris de cette unité qui a divisé l'Angleterre. Que si vous me demandez comment tant de factions opposées et tant de sectes incompatibles, qui se devaient apparemment détruire les unes les autres, ont pu si opiniâtrement conspirer ensemble contre le trône royal, vous l'allez apprendre.

Un homme (1) s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance ; mais au reste si vigilant et prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées : enfin un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir (*Apocal.*, XIII, 5. 7) ? Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois : car comme il eut aperçu que dans ce mélange infini de sectes, qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser, sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, était le charme qui possédait les esprits ; il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude ; et leur subtil conducteur, qui en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires dont la vertu était indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Eglise. Il voulait découvrir, par un grand exemple, tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours : ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. (2) *Je suis le*

(1) Anima eorum variavit in me ; et dixi : Non pascam vos. Quod moritur moriatur ; et quod succiditur, succidatur ; et reliqui devorent unusquisque carnem proximi sui. *Zach.* XI, 8 *et seq.*

(1) C'est ici le portrait du fameux Cromwel, ce sujet rebelle, meurtrier de son roi, usurpateur de son autorité, et oppresseur de sa patrie.

(2) Ego feci terram, et homines, et jumenta quæ sunt

Seigneur, dit-il par la bouche de Jérémie : *c'est moi qui ai fait la terre avec les hommes et les animaux, et je la mets entre les mains de qui il me plaît.* (1) *Et maintenant j'ai voulu soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur.* Il l'appelle son serviteur, quoique infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. (2) *Et j'ordonne*, poursuit-il, *que tout lui soit soumis jusqu'aux animaux.* Tant il est vrai que tout ploie, et que tout est souple quand Dieu le commande. Mais écoutez la suite de la prophétie : *Je veux que ces peuples lui obéissent, et qu'ils obéissent encore à son fils, jusqu'à ce que le temps des uns et des autres vienne* (3). Voyez, chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées : Dieu détermine jusqu'à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se doit réveiller le monde.

Tel a été le sort de l'Angleterre. Mais que dans cette effroyable confusion de toutes choses, il est beau de considérer ce que la grande Henriette a entrepris pour le salut de ce royaume ! ses voyages, ses négociations, ses traités, tout ce que sa prudence et son courage opposaient à la fortune de l'Etat ; et enfin sa constance, par laquelle, n'ayant pu vaincre la violence de la destinée, elle en a si noblement soutenu l'effort. Tous les jours elle ramenait quelqu'un des rebelles ; et de peur qu'ils ne fussent malheureusement engagés à faillir toujours, parce qu'ils avaient failli une fois, elle voulait qu'ils trouvassent leur refuge dans sa bonté, et leur sûreté dans sa parole. Ce fut entre ses mains que le gouverneur de Scharborough remit ce port et ce château inaccessible. Les deux Hotham, père et fils, qui avaient donné le premier exemple de perfidie, en refusant au roi même les portes de la forteresse et du port de Hull, choisirent la reine pour médiatrice, et devaient rendre au roi cette place avec celle de Beverlei : mais ils furent prévenus et décapités ; et Dieu, qui voulut punir leur honteuse désobéissance par les propres mains des rebelles, ne permit pas que le roi profitât de leur repentir. Elle avait encore gagné un maire de Londres, dont le crédit était grand, et plusieurs autres chefs de la faction. Presque tous ceux qui lui parlaient se rendaient à elle ; et si Dieu n'eût point été inflexible ; si l'aveuglement des peuples n'eût pas été incurable, elle aurait guéri les esprits, et le parti le plus juste aurait été le plus fort.

On sait, Messieurs, que la reine a souvent exposé sa personne dans ces conférences secrètes ; mais j'ai à vous faire voir de plus grands hasards. Les rebelles s'étaient saisis des arsenaux et des magasins ; et malgré la défection de tant de sujets, malgré l'infâme désertion de la milice même, il était encore plus aisé au roi de lever des soldats que de les armer. Elle abandonne, pour avoir des armes et des munitions, non-seulement ses joyaux, mais encore le soin de sa vie. Elle se met en mer au mois de février, malgré l'hiver et les tempêtes ; et sous prétexte de conduire en Hollande la princesse royale sa fille aînée, qui avait été mariée à Guillaume prince d'Orange, elle va pour engager les Etats dans les intérêts du roi, lui gagner des officiers, lui amener des munitions. L'hiver ne l'avait pas effrayée quand elle partit d'Angleterre ; l'hiver ne l'arrête pas, onze mois après, quand il faut retourner auprès du roi ; mais le succès n'en fut pas semblable. Je tremble au seul récit de la tempête furieuse dont sa flotte fut battue durant dix jours. Les matelots furent alarmés jusqu'à en perdre l'esprit, et quelques-uns d'entre eux se précipitèrent dans les ondes. Elle, toujours intrépide, autant que les vagues étaient émues, rassurait tout le monde par sa fermeté : elle excitait ceux qui l'accompagnaient à espérer en Dieu, qui faisait toute sa confiance ; et, pour éloigner de leur esprit les funestes idées de la mort qui se présentaient de tous côtés, elle disait, avec un air de sérénité qui semblait déjà ramener le calme, que les reines ne se noyaient pas. Hélas ! elle est réservée à quelque chose de bien plus extraordinaire ; et pour s'être sauvée du naufrage, ses malheurs n'en seront pas moins déplorables. Elle vit périr ses vaisseaux, et presque toute l'espérance d'un si grand secours. L'amiral où elle était, conduit par la main de celui qui domine sur la profondeur de la mer, et qui dompte ses flots soulevés, fut repoussé aux ports de Hollande ; et tous les peuples furent étonnés d'une délivrance si miraculeuse.

Ceux qui sont échappés du naufrage disent un éternel adieu à la mer et aux vaisseaux (1) ; et, comme disait un ancien auteur, ils n'en peuvent même supporter la vue. Cependant onze jours après, ô résolution étonnante ! la reine, à peine sortie d'une tourmente si épouvantable, pressée du désir de revoir le roi et de le secourir, ose encore se commettre à la furie de l'océan et à la rigueur de l'hiver. Elle ramasse quelques vaisseaux qu'elle charge d'officiers et de munitions, et repasse enfin en Angleterre. Mais qui ne serait étonné de la cruelle destinée de cette princesse ? Après s'être sauvée des flots, une autre tempête lui fut presque fatale : cent pièces de canon tonnèrent sur elle à son arrivée, et la maison où elle entra fut percée de leurs coups. Qu'elle eut d'assurance dans cet effroyable péril ! mais qu'elle eut de clémence pour l'auteur d'un si noir attentat ! On l'amena prisonnier peu de temps après ; elle lui pardonna son crime, le livrant pour tout supplice à sa conscience, et à la honte d'avoir entrepris sur la vie d'une princesse si bonne et si généreuse : tant elle était au-dessus de la vengeance aussi bien que de la crainte.

super faciem terræ, in fortitudine mea magna et in brachio meo extento, et dedi eam ei qui placuit in oculis meis. *Jerem.* XXVII, 5.

(1) Et nunc itaque ego dedi omnes terras istas in manu Nabuchodonosor regis Babylonis, servi mei. *Ibid.* 6.

(2) Insuper et bestias agri dedi ei, ut serviant illi. *Ibid.*

(3) Et servient ei omnes gentes, et filio ejus, donec veniat tempus terræ ejus et ipsius. *Ibid.* 7.

(1) Naufragio liberati exinde repudium et navi et mari dicunt. *Tertull. de Pœnit. n.* 7, *Edit. Rig.*

Mais ne la verrons-nous jamais auprès du roi, qui souhaite si ardemment son retour? Elle brûle du même désir; et déjà je la vois paraître dans un nouvel appareil : elle marche comme un général à la tête d'une armée royale, pour traverser des provinces que les rebelles tenaient presque toutes. Elle assiége et prend d'assaut en passant une place considérable qui s'opposait à sa marche : elle triomphe, elle pardonne; et enfin le roi la vient recevoir dans une campagne, où il avait remporté l'année précédente une victoire signalée sur le général Essex. Une heure après, on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée. Tout semblait prospérer par sa présence : les rebelles étaient consternés; et si la reine en eût été crue, si au lieu de diviser les armées royales et de les amuser, contre son avis, aux siéges infortunés de Hull et de Glocester, on eût marché droit à Londres, l'affaire était décidée, et cette campagne eût fini la guerre. Mais le moment fut manqué : le terme fatal approchait; et le ciel, qui semblait suspendre, en faveur de la piété de la reine, la vengeance qu'il méditait, commença à se déclarer. *Tu sais vaincre*, disait un brave Africain au plus rusé capitaine qui fut jamais; *mais tu ne sais pas user de ta victoire* (1) *: Rome que tu tenais t'échappe : et le destin ennemi t'a ôté tantôt le moyen, tantôt la pensée de la prendre* (2).

Depuis ce malheureux moment, tout alla visiblement en décadence, et les affaires furent sans retour. La reine, qui se trouva grosse, et qui ne put par tout son crédit faire abandonner ces deux siéges, qu'on vit enfin si mal réussir, tomba en langueur, et tout l'Etat languit avec elle. Elle fut contrainte de se séparer d'avec le roi, qui était presque assiégé dans Oxford; et ils se disent un adieu bien triste, quoiqu'ils ne sussent pas que c'était le dernier. Elle se retire à Exeter, ville forte, où elle fut elle-même bientôt assiégée. Elle y accoucha d'une princesse; et se vit, douze jours après, contrainte de prendre la fuite pour se réfugier en France.

Princesse, dont la destinée est si grande et si glorieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre maison! O Eternel, veillez sur elle; anges saints, rangez à l'entour vos escadrons invisibles, et faites la garde autour du berceau d'une princesse si grande et si délaissée. Elle est destinée au sage et valeureux Philippe, et doit des princes à la France dignes de lui, dignes d'elle et de leurs aïeux. Dieu l'a protégée, Messieurs : sa gouvernante, deux ans après, tire ce précieux enfant des mains des rebelles; et quoique ignorant sa captivité, et sentant trop sa grandeur, elle se découvre elle-même; quoique refusant tous les autres noms, elle s'obstine à dire qu'elle est la princesse; elle est enfin amenée auprès de la reine sa mère, pour faire sa consolation durant ses malheurs, en attendant qu'elle fasse la félicité d'un grand prince et la joie de toute la France. Mais j'interromps l'ordre de mon histoire.

J'ai dit que la reine fut obligée à se retirer de son royaume. En effet, elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des rebelles, qui la poursuivaient de si près, qu'elle entendait presque leurs cris et leurs menaces insolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avait fait sur la même mer, lorsque, venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyait, pour ainsi dire, les ondes se courber sous elle, et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers! Maintenant chassée, poursuivie par ses ennemis implacables, qui avaient eu l'audace de lui faire son procès; tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à chaque quart d'heure, n'ayant pour elle que Dieu et son courage inébranlable, elle n'avait ni assez de vents ni assez de voiles pour favoriser sa fuite précipitée. Mais enfin elle arrive à Brest, où après tant de maux il lui fut permis de respirer un peu.

Quand je considère en moi-même les périls extrêmes et continuels qu'a courus cette princesse sur la mer et sur la terre, durant l'espace de près de dix ans; et que d'ailleurs je vois que toutes les entreprises sont inutiles contre sa personne, pendant que tout réussit d'une manière surprenante contre l'Etat; que puis-je penser autre chose, sinon que la Providence, autant attachée à lui conserver la vie qu'à renverser sa puissance, a voulu qu'elle survécût à ses grandeurs; afin qu'elle pût survivre aux attachements de la terre et aux sentiments d'orgueil, qui corrompent d'autant plus les âmes, qu'elles sont plus grandes et plus élevées? Ce fut un conseil à peu près semblable, qui abaissa autrefois David sous la main du rebelle Absalon. *Le voyez-vous ce grand roi*, dit le saint et éloquent prêtre de Marseille; *le voyez-vous seul, abandonné, tellement déchu dans l'esprit des siens, qu'il devient un objet de mépris aux uns, et, ce qui est plus insupportable à un grand courage, un objet de pitié aux autres; ne sachant*, poursuit Salvien, *de laquelle de ces deux choses il avait le plus à se plaindre, ou de ce que Siba le nourrissait, ou de ce que Séméi avait l'insolence de le maudire* (1)?

Voilà, Messieurs, une image, mais imparfaite, de la reine d'Angleterre, quand, après de si étranges humiliations, elle fut encore contrainte de paraître au monde, et d'étaler, pour ainsi dire, à la France même et au Louvre, où elle était née avec tant de gloire, toute l'étendue de sa misère. Alors elle put bien dire avec le prophète Isaïe : *Le Seigneur des armées a fait ces choses pour anéantir tout le faste des grandeurs humaines, et tourner en*

(1) Tum Maharbal : Vincere scis, Annibal; victoria uti nescis. *Tit. Liv. Dec.* III, *Lib.* II.

(2) Potiundæ urbis Romæ, modo mentem non dari, modo fortunam. *Ibid. Lib.* VI. *Dans l'historien, c'est Annibal qui parle ainsi de lui-même.*

(1) Dejectus usque in servorum suorum, quod grave est, contumeliam; vel, quod gravius, misericordiam; ut vel Siba eum pasceret, vel maledicere Semei publice non timeret. *Salv. Lib.* II *de Gubern. Dei. cap.* 5.

ignominie ce que l'univers a de plus auguste (1). Ce n'est pas que la France ait manqué à la fille de Henri le Grand. Anne la magnanime, la pieuse, que nous ne nommerons jamais sans regret, la reçut d'une manière convenable à la majesté des deux reines. Mais les affaires du roi ne permettant pas que cette sage régente pût proportionner le remède au mal, jugez de l'état de ces deux princesses. Henriette, d'un si grand cœur, est contrainte de demander du secours : Anne, d'un si grand cœur, ne peut en donner assez. Si l'on eût pu avancer ces belles années, dont nous admirons maintenant le cours glorieux : Louis, qui entend de si loin les gémissements des chrétiens affligés ; qui, assuré de sa gloire, dont la sagesse de ses conseils et la droiture de ses intentions lui répondent toujours, malgré l'incertitude des événements, entreprend lui seul la cause commune, et porte ses armes redoutées à travers des espaces immenses de mer et de terre ; aurait-il refusé son bras à ses voisins, à ses alliés ; à son propre sang, aux droits sacrés de la royauté, qu'il sait si bien maintenir ? Avec quelle puissance l'Angleterre l'aurait-elle vu invincible défenseur, ou vengeur présent de la majesté violée ? Mais Dieu n'avait laissé aucune ressource au roi d'Angleterre : tout lui manque, tout lui est contraire. Les Ecossais, à qui il se donne, le livrent aux parlementaires anglais ; et les gardes fidèles de nos rois trahissent le leur. Pendant que le parlement d'Angleterre songe à congédier l'armée : cette armée toute indépendante réforme elle-même à sa mode le parlement, qui eût gardé quelques mesures, et se rend maîtresse de tout.

Ainsi, le roi est mené de captivité en captivité ; et la reine remue en vain la France, la Hollande, la Pologne même, et les puissances du Nord les plus éloignées. Elle ranime les Ecossais, qui arment trente mille hommes : elle fait avec le duc de Lorraine une entreprise pour la délivrance du roi son seigneur, dont le succès paraît infaillible, tant le concert en est juste. Elle retire ses chers enfants, l'unique espérance de sa maison ; et confesse à cette fois, que parmi les plus mortelles douleurs on est encore capable de joie. Elle console le roi, qui lui écrit de sa prison même qu'elle seule soutient son esprit, et qu'il ne faut craindre de lui aucune bassesse ; parce que sans cesse il se souvient qu'il est à elle. O mère, ô femme, ô reine admirable, et digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étaient quelque chose ! Enfin il faut céder à votre sort : vous avez assez soutenu l'Etat, qui est attaqué par une force invincible et divine : il ne reste plus désormais, sinon que vous teniez ferme parmi ses ruines.

Comme une colonne, dont la masse solide paraît le plus ferme appui d'un temple ruineux, lorsque ce grand édifice qu'elle soutenait fond sur elle sans l'abattre : ainsi la reine se montre le ferme soutien de l'Etat, lorsqu'après en avoir longtemps porté le faix, elle n'est pas même courbée sous sa chute.

Qui cependant pourrait exprimer ses justes douleurs ? qui pourrait raconter ses plaintes ? Non, Messieurs, Jérémie lui-même, qui seul semble être capable d'égaler les lamentations aux calamités, ne suffirait pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec ce prophète : *Voyez, Seigneur, mon affliction : mon ennemi s'est fortifié, et mes enfants sont perdus. Le cruel a mis sa main sacrilége sur ce qui m'était le plus cher. La royauté a été profanée, et les princes sont foulés aux pieds. Laissez-moi, je pleurerai amèrement ; n'entreprenez pas de me consoler : l'épée a frappé au dehors ; mais je sens en moi-même une mort semblable* (1).

Mais après que nous avons écouté ses plaintes, saintes filles, ses chères amies ; car elle voulait bien vous nommer ainsi, vous qui l'avez vue si souvent gémir devant les autels de son unique protecteur, et dans le sein desquelles elle a versé les secrètes consolations qu'elle en recevait ; mettez fin à ce discours, en nous racontant les sentiments chrétiens dont vous avez été les témoins fidèles. Combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes grâces ; l'une, de l'avoir faite chrétienne ; l'autre, Messieurs, qu'attendez-vous ? peut-être d'avoir rétabli les affaires du roi son fils ? Non, c'est de l'avoir faite reine malheureuse.

Ah ! je commence à regretter les bornes étroites du lieu où je parle. Il faut éclater, percer cette enceinte, et faire retentir bien loin une parole qui ne peut être assez entendue. Que ses douleurs l'ont rendue savante dans la science de l'Evangile, et qu'elle a bien connu la religion et la vertu de la croix, quand elle a uni le christianisme avec les malheurs ! Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes, et les sentiments de la foi. De là naissent des monstres de crimes, des raffinements de plaisir, des délicatesses d'orgueil, qui ne donnent que trop de fondement à ces terribles malédictions que Jésus-Christ a prononcées dans son Evangile : *Malheur à vous qui riez ! Malheur à vous qui êtes pleins* (2) *et contents du monde !*

Au contraire, comme le christianisme a pris naissance de la croix, ce sont aussi les malheurs qui le fortifient. Là on expie ses péchés ; là on épure ses intentions ; là on transporte ses désirs de la terre au ciel ; là on perd tout le goût du monde, et on cesse de s'appuyer sur soi-même et sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter ; les plus

(1) Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ, et ad ignominiam deduceret universos inclytos terræ. *Isa.* XXIII, 9.

(1) Facti sunt filii mei perditi, quoniam invaluit inimicus. *Lam.* I, 16. Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus. *Ibid.* I, 10. Polluit regnum et principes ejus. *Ibid.* II, 2. Recedite a me, amare flebo; nolite incumbere, ut consolemini me. *Is.* XXII, 4. Foris interficit gladius, et domi mors similis est. *Lam.* I, 20.

(2) Væ qui saturati estis.... Væ vobis, qui ridetis. *Luc.* VI, 25.

expérimentés dans les affaires font des fautes capitales. Mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne ! et que nous nous croyons bientôt les plus éclairés et les plus habiles, quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux ! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, et nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas : nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait, et de ce que nous avons manqué de faire ; et nous ne savons plus par où excuser cette prudence présomptueuse, qui se croyait infaillible. Nous voyons que Dieu seul est sage ; et en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu notre éternité, avec cette singulière consolation qu'on les répare quand on les pleure.

Dieu a tenu douze ans sans relâche, sans aucune consolation de la part des hommes, notre malheureuse reine (donnons-lui hautement ce titre, dont elle a fait un sujet d'actions de grâces), lui faisant étudier sous sa main ces dures, mais solides leçons. Enfin, fléchi par ses vœux et par son humble patience, il a rétabli la maison royale. Charles II est reconnu, et l'injure des rois a été vengée. Ceux que les armes n'avaient pu vaincre, ni les conseils ramener, sont revenus tout à coup d'eux-mêmes : déçus par leur liberté, ils en ont à la fin détesté l'excès, honteux d'avoir eu tant de pouvoir, et leurs propres succès leur faisant horreur. Nous savons que ce prince magnanime eût pu hâter ses affaires, en se servant de la main de ceux qui s'offraient à détruire la tyrannie par un seul coup. Sa grande âme a dédaigné ces moyens trop bas. Il a cru qu'en quelque état que fussent les rois, il était de leur majesté de n'agir que par les lois ou par les armes. Ces lois qu'il a protégées l'ont rétabli presque toutes seules. Il règne paisible et glorieux sur le trône de ses ancêtres, et fait régner avec lui la justice, la sagesse et la clémence.

Il est inutile de vous dire combien la reine fut consolée par ce merveilleux événement : mais elle avait appris par ses malheurs à ne changer pas dans un si grand changement de son état. Le monde une fois banni n'eut plus de retour dans son cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu, qui avait rendu inutiles tant d'entreprises et tant d'efforts , parce qu'il attendait l'heure qu'il avait marquée, quand elle fut arrivée, alla prendre, comme par la main, le roi son fils pour le conduire à son trône. Elle se soumit plus que jamais à cette main souveraine, qui tient du plus haut des cieux les rênes de tous les empires ; et dédaignant les trônes qui peuvent être usurpés , elle attacha son affection au royaume (1) où l'on ne craint point d'avoir des égaux, et où l'on voit sans jalousie ses concurrents. Touchée de ces sentiments, elle aima cette humble maison plus que ses palais. Elle ne se servit plus de son pouvoir que pour protéger la foi catholique, pour multiplier ses aumônes , et pour soulager plus abondamment les familles réfugiées de ses trois royaumes, et tous ceux qui avaient été ruinés pour la cause de la religion ou pour le service du roi.

Rappelez en votre mémoire avec quelle circonspection elle ménageait le prochain, et combien elle avait d'aversion pour les discours empoisonnés de la médisance. Elle savait de quel poids est non-seulement la moindre parole, mais le silence même des princes ; et combien la médisance se donne d'empire, quand elle a osé seulement paraître en leur auguste présence. Ceux qui la voyaient attentive à peser toutes ses paroles, jugeaient bien qu'elle était sans cesse sous la vue de Dieu ; et que fidèle imitatrice de l'institut de sainte Marie, jamais elle ne perdait la sainte présence de la majesté divine. Aussi rappelait-elle souvent ce précieux souvenir par l'oraison et par la lecture du livre de l'Imitation de Jésus, où elle apprenait à se conformer au véritable modèle des chrétiens. Elle veillait sans relâche sur sa conscience. Après tant de maux et tant de traverses, elle ne connut plus d'autres ennemis que ses péchés. Aucun ne lui sembla léger : elle en faisait un rigoureux examen ; et soigneuse de les expier par la pénitence et par les aumônes, elle était si bien préparée, que la mort n'a pu la surprendre, encore qu'elle soit venue sous l'apparence du sommeil.

Elle est morte cette grande reine ; et par sa mort elle a laissé un regret éternel ; non-seulement à Monsieur et à Madame, qui, fidèles à tous leurs devoirs, ont eu pour elle des respects si soumis , si sincères, si persévérants ; mais encore à tous ceux qui ont eu l'honneur de la servir ou de la connaître. Ne plaignons plus ses disgrâces, qui font maintenant sa félicité. Si elle avait été plus fortunée, son histoire serait plus pompeuse ; mais ses œuvres seraient moins pleines ; et avec des titres superbes, elle aurait peut-être paru vide devant Dieu. Maintenant qu'elle a préféré la croix au trône ; et qu'elle a mis ses malheurs au nombre des plus grandes grâces, elle recevra les consolations qui sont promises à ceux qui pleurent. Puisse donc ce Dieu de miséricorde accepter ses afflictions en sacrifice agréable ! Puisse-t-il la placer au sein d'Abraham ; et content de ses maux , épargner désormais à sa famille et au monde de si terribles leçons ! BOSSUET.

(1) Plus amant illud regnum in quo non timent habere consortes. *S. Aug. lib.* V *de Civit. Cap.* 24.

ORAISON FUNÈBRE

DE HENRIETTE D'ANGLETERRE.

(Exorde et extrait.)

Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes, vanitas vanitatum, et omnia vanitas. (*Eccle.*, I, 1.)

Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste, vanité des vanités, et tout est vanité.

Monseigneur,

J'étais donc encore destiné à rendre ce

devoir funèbre à très-haute et très-puissante princesse Henriette Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Elle que j'avais vue si attentive pendant que je rendais le même devoir à la reine sa mère, devait être, sitôt après, le sujet d'un discours semblable ; et ma triste voix était réservée à ce déplorable ministère. O vanité ! ô néant ! ô mortels ignorants de leurs destinées ! L'eût-elle cru il y a dix mois ? Et vous, Messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versait tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût sitôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même? Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grands royaumes, n'était-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans être encore réduite à pleurer votre mort ? Et la France, qui vous revit avec tant de joie environnée d'un nouvel éclat, n'avait-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voyage fameux d'où vous aviez remporté tant de gloire et de si belles espérances ? *Vanité des vanités, et tout est vanité.* C'est la seule parole qui me reste, c'est la seule réflexion que me permet, dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur. Aussi n'ai-je point parcouru les livres sacrés pour y trouver quelque texte que je pusse appliquer à cette princesse. J'ai pris sans étude et sans choix les premières paroles que me présente l'Ecclésiaste, où, quoique la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose. Je veux dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et, dans une seule mort, faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte, qui convient à tous les états et à tous les événements de notre vie, par une raison particulière, devient propre à mon lamentable sujet, puisque jamais les vanités de la terre n'ont été si clairement découvertes, ni si hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement ; tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes.

Mais dis-je la vérité ? L'homme, que Dieu a fait à son image, n'est-il qu'une ombre? Ce que Jésus-Christ est venu chercher du ciel en la terre, ce qu'il a cru pouvoir, sans se ravilir, racheter de tout son sang, n'est-ce qu'un rien ? Reconnaissons notre erreur : sans doute ce triste spectacle des vanités humaines nous imposait ; et l'espérance publique, frustrée tout à coup par la mort de cette princesse, nous poussait trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, de peur que, croyant avec les impies que notre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, après avoir commencé son divin ouvrage par les paroles que j'ai récitées, après en avoir rempli toutes les pages du mépris des choses humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque chose de plus solide, et conclut tout son discours en lui disant : « *Crains Dieu, et garde ses commandements, car c'est là tout l'homme ; et sache que le Seigneur examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien et de mal* (*Eccle.* XII, 13, 14). » Ainsi tout est vain en l'homme, si nous regardons ce qu'il donne au monde ; mais, au contraire, tout est important, si nous considérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois, tout est vain en l'homme, si nous regardons le cours de sa vie mortelle ; mais tout est précieux, tout est important, si nous contemplons le terme où elle aboutit, et le compte qu'il faut en rendre. Méditons donc aujourd'hui, à la vue de cet autel et de ce tombeau, la première et la dernière parole de l'Ecclésiaste, l'une qui montre le néant de l'homme, l'autre qui établit sa grandeur. Que ce tombeau nous convainque de notre néant, pourvu que cet autel, où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un si grand prix, nous apprenne en même temps notre dignité : la princesse que nous pleurons sera un témoin fidèle de l'un et de l'autre. Voyons ce qu'une mort soudaine lui a ravi ; voyons ce qu'une sainte mort lui a donné. Ainsi nous apprendrons à mépriser ce qu'elle a quitté sans peine, afin d'attacher toute notre estime à ce qu'elle a embrassé avec tant d'ardeur, lorsque son âme, épurée de tous les sentiments de la terre, et pleine du ciel où elle touchait, a vu la lumière toute manifeste. Voilà les vérités que j'ai à traiter, et que j'ai crues dignes d'être proposées à un si grand prince, et à la plus illustre assemblée de l'univers.

« *Nous mourons tous*, disait cette femme dont l'Ecriture a loué la prudence au II^e^ livre des Rois (XIV, 4), *et nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour.* » En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine ; et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots ; ils ne cessent de s'écouler, tant qu'enfin, après avoir fait un peu plus de bruit, et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes ; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues. . . . .

Considérez ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause ; et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction : il n'y a rien ici de

rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant; mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : « Madame se meurt! Madame est morte! » Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse. Partout on entend des cris; partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète : *Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement.*

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain. En vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise : «Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais. » La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains. Quoi donc! elle devait périr sitôt! Dans la plupart des hommes les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup : Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait; avec quelle grâce, vous le savez : le soir nous la vîmes séchée; et ces fortes expressions, par lesquelles l'Ecriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devaient être pour cette princesse si précises et si littérales! Hélas! nous composions son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux : le passé et le présent nous garantissaient l'avenir, et on pouvait tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle allait s'acquérir deux puissants royaumes par des moyens agréables: toujours douce, toujours paisible autant que généreuse et bienfaisante, son crédit n'y aurait jamais été odieux : on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée; elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder : cet attachement qu'elle a montré si fidèle pour le roi jusqu'à la mort lui en donnait les moyens; et certes, c'est le bonheur de nos jours, que l'estime se puisse joindre avec le devoir, et qu'on puisse autant s'attacher au mérite et à la personne du prince qu'on en révère la puissance et la majesté. Les inclinations de Madame ne l'attachaient pas moins fortement à tous ses autres devoirs : la passion qu'elle ressentait pour la gloire de Monsieur n'avait point de bornes; pendant que ce grand prince, marchant sur les pas de son invincible frère, secondait avec tant de valeur et de succès ses grands et héroïques desseins dans la campagne de Flandre, la joie de cette princesse était incroyable. C'est ainsi que ses généreuses inclinations la menaient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles; et, si quelque chose manquait encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur et par sa conduite. Telle était l'agréable histoire que nous faisions pour Madame; et pour achever ces nobles projets, il n'y avait que la durée de sa vie, dont nous ne croyions pas devoir être en peine : car qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui semblait si vive? Toutefois, c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable, mais triste mort. A la vérité, rien n'a jamais égalé la fermeté de son âme, ni ce courage paisible qui, sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidents les plus redoutables. Oui, Madame fut douce envers la mort, comme elle l'était envers tout le monde; son grand cœur ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle : elle ne la brave non plus avec fierté, contente de l'envisager sans émotion et de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque, malgré ce grand courage, nous l'avons perdue! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que, par le dernier effet de notre courage, nous avons, pour ainsi dire, surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie! La voilà telle que la mort nous l'a faite; encore ce reste tel quel va-t-il disparaître : cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job; avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure : notre chair change bientôt de nature, notre corps prend un autre nom; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes!

BOSSUET.

ORAISON FUNÈBRE DE CONDÉ.

(*Péroraison.*)

Jetez les yeux de toutes parts; voilà tout ce

qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et des fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste : des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant ; et rien enfin ne manque, dans tous ces honneurs, que celui à qui on les rend.

Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros ; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides! Quel autre fut plus digne de vous commander? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : « Voilà celui qui nous menait dans les hasards ! Sous lui se sont formés tant de renommés capitaines, que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre. Son ombre eût pu encore gagner des batailles, et voilà que, dans son silence, son nom même nous anime ; et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le Roi du ciel. » Servez donc ce Roi immortel et si plein de miséricorde, qui comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu ; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant.

Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières ; et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi, puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ! ainsi, puissiez-vous profiter de ses vertus, et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple !

Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire ; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire ; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface ; vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi ; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : « La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. »

Jouissez, prince, de cette victoire ; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.

BOSSUET.

ORAISON FUNÈBRE DE TURENNE.

(Exorde.)

Je ne puis, Messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Ecriture sainte se sert pour louer la vie et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée. Cet homme qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvrait son camp du bouclier et forçait celui des ennemis avec l'épée ; qui donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle ; cet homme qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Esaü, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères ; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël, comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie ; ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues ; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous les habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce morne et long silence, d'une voix entrecoupée de sanglots que formaient dans leurs cœurs la tristesse, la piété, la crainte, ils s'écrièrent : *Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ?* A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs ; les voûtes du temple s'ébranlèrent, le Jourdain

se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : *Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ?*

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois ? Ne vous reconnaissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite, et ne mettez-vous pas dans votre esprit, à la place du héros dont parle l'Ecriture, celui dont je viens vous parler ? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables, et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. Oh ! si l'Esprit divin, l'Esprit de force et de vérité, avait enrichi mon discours de ces images vives et naturelles qui représentent la vertu et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirais-je vos esprits, et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses !

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornements d'une grave et solide éloquence que la vie et la mort de très-haut et très-puissant prince Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal général des camps et armées du roi et colonel général de la cavalerie légère ? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire : conduites d'armées, siéges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campements bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consumés par une sage et noble patience ? Où peut-on trouver tant et de si puissants exemples que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie, grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété ?

Quel sujet peut inspirer des sentiments plus justes et plus touchants, qu'une mort soudaine et surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires et rompu les plus douces espérances de la paix ? Puissances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnaître la justice de nos armes, recevoir la paix que, malgré vos pertes, vous avez tant de fois refusée, et, dans l'abondance de vos larmes, éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée ! A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin ! les jugements de Dieu sont impénétrables : mais vous vivez, et je plains en cette chaire un sage et vertueux capitaine dont les intentions étaient pures et dont la vertu semblait mériter une vie plus longue et plus étendue.

Retenons nos plaintes, Messieurs ; il est temps de commencer son éloge et de vous faire voir comment cet homme puissant triompha des ennemis de l'Etat par sa valeur, des passions de l'âme par sa sagesse, des erreurs et des vanités du siècle par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai quelquefois peut-être le général d'armée, le sage, le chrétien. Je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes ; j'adorerai le Dieu des armées, j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miséricordes, et j'attirerai partout votre attention, non par la force de l'éloquence, mais par la vérité et par la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler.

FLÉCHIER.

ORDRE (L'),

L'UN DES SEPT SACREMENTS DE L'ÉGLISE.

L'ordre est un sacrement qui donne le pouvoir de remplir les fonctions ecclésiastiques et la grâce de les exercer saintement ; la *matière* de ce sacrement consiste, d'une façon essentielle, dans l'imposition des mains du prélat ; et la *forme* réside dans les paroles que prononce l'évêque en faisant cette imposition. Le concile de Trente s'exprime ainsi : « Si quelqu'un dit que l'ordre n'est pas véritablement et proprement un sacrement institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème ! »

En effet, saint Matthieu ne dit-il pas que le Sauveur, rencontrant un jour, sur les bords de la mer de Galilée, Pierre et André qui pêchaient, il leur adressa ces paroles : *Venez avec moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes.* Jésus n'avait-il pas dit aussi à Jean : *Allez, paissez mes agneaux.* Plus tard, à la dernière pâque, n'avait-il pas conféré la puissance à ses apôtres, lorsqu'après leur avoir distribué son corps sous la forme du pain, et son sang sous celle du vin, il leur répétait : *Faites ceci en commémoration de moi.* Ne leur avait-il pas dit aussi : *Ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel?*

La mission du prêtre ici-bas a quelque chose de magnifique et de sublime, qui, même humainement parlant, imprime aux fonctions sacerdotales un caractère admirable de grandeur. Comme un pasteur qui marche en tête du troupeau, le prêtre avertit, enseigne, excite, modère ou encourage ; il reçoit l'homme à son entrée dans la vie, l'accompagne et le soutient pendant son voyage à travers la vallée terrestre, et, lorsqu'apparaît la mort, qu'elle soit calme ou terrible, qu'elle fauche sur un champ de bataille ou qu'elle vienne s'asseoir au chevet du mourant, qu'elle souffle sur l'homme paisible assis au milieu des douces contemplations de la famille, ou bien qu'elle l'entraîne tout pantelant sur les marches des sanglants échafauds, toujours le prêtre est là, le pre-

mier et le dernier, pour bénir nos repentirs et fortifier nos agonies.

L'exemple du prêtre est une sorte de drapeau qui flotte en avant des peuples et sur lequel le doigt de Dieu a inscrit les commandements de sa toute-puissance. Aussi voyez comme, à toutes les époques de la civilisation chrétienne, les nations elles-mêmes se précipitent sur les pas de ces conducteurs de peuples; à leur voix les empires s'améliorent, les royaumes se fortifient, les mœurs se policent; les saint Augustin, les saint Basile, les Ambroise, les Benoît, les Dominique, les Grégoire, impriment leur magnifique cachet à leurs siècles; et, dans les jours du combat comme aux heures du triomphe, on les retrouve sans cesse en tête des phalanges chrétiennes pour y crier le nom du Seigneur, dont ils sont les plus vaillants défenseurs.

La vie du prêtre est un reflet de l'existence de l'ange : faire le bien et en inspirer l'amour à tous, reporter à Dieu l'hommage de toutes les adorations, bénir les joies de la terre pour mieux les épurer, bénir encore les douleurs du corps et de l'âme pour mieux les sanctifier, telle est la sainte occupation du représentant de Dieu parmi nous. Dès les anciens jours de la religion, tous donnaient déjà le gracieux exemple de leurs vertus; saint Justin le philosophe, dans sa première Apologie, fait une charmante description de la vie des fidèles, où le prêtre apparaît dans toute la sublime simplicité de son dévouement : « Le jour du soleil, dit-il, c'est ainsi qu'il nomme le dimanche, tous ceux qui demeurent à la ville et à la campagne s'assemblent en un lieu commun; là, on lit les saintes Ecritures, un prêtre exhorte ensuite le peuple à imiter de si beaux exemples. On se lève, on prie de nouveau; on présente l'eau, le pain et le vin; le prélat fait l'action de grâces, l'assistance répond *amen*. On distribue une partie des choses consacrées, et les diacres portent les restes aux absents. On fait une quête; les riches donnent ce qu'ils veulent. Le prélat garde ces aumônes pour en assister les veuves, les orphelins, les malades, les prisonniers, les pauvres, les étrangers, en un mot tous ceux qui sont dans le besoin, et dont le prélat est spécialement chargé... »

Cette pureté toute évangélique de la vie des premiers pasteurs dut jeter les nations dans un grand étonnement; ils venaient à une époque de corruption, où les idées d'une philosophie matérialiste étaient bien éloignées d'une telle morale. Ces hommes de Dieu voulaient créer un âge d'or au milieu de cet âge de fer des premières décadences de l'empire romain. Leurs mœurs durent surprendre d'autant plus qu'elles n'étaient pas en harmonie avec les lois de la nature, ni avec les lois humaines, et qu'au contraire elles heurtaient de front les habitudes et les entraînements sociaux; la vie si pure de ces hommes avait quelque chose de bien autrement sublime que celle des héros si vantés et si chantés dans la fable; car ceux-ci y apparaissaient toujours dans une auréole de bonheur, et ceux-là ne se montraient à tous qu'à travers les mille péripéties du malheur et des persécutions. Car, comme le dit l'illustre chantre du Christianisme, ce n'est pas sous le feuillage des bois et au bord des fontaines que la vertu paraît avec le plus de puissance; il faut la voir à l'ombre des murs des prisons et parmi des flots de sang et de larmes. Combien la religion est divine, lorsqu'au fond d'un souterrain, dans le silence de la nuit des tombeaux, un pasteur, que le péril environne, célèbre, à la lueur d'une lampe, devant un petit troupeau de fidèles, les mystères d'un Dieu persécuté!

GALOPPE D'ONQUAIRE.

—

Celui qui doit être élevé à la dignité de *pontife* ou d'*évêque* se prosterne à deux genoux au pied de l'autel. Là, celui qui doit lui conférer sa nouvelle dignité place sur sa tête le livre que Dieu lui-même a donné à la terre; puis il lui impose les mains, et, par des formules de prières, il le consacre de la sorte au rang le plus élevé de la hiérarchie.

Pour le simple *prêtre*, il vient également se prosterner devant l'autel. Le pontife étend sa main droite au-dessus de sa tête, et, au moyen de formules particulières et différentes des premières, il lui confère l'ordre du sacerdoce.

Le diacre également vient se prosterner à l'autel, mais d'un genou seulement. L'évêque lui impose les mains, et, par des formules appropriées aux fonctions qu'il doit remplir, il l'élève au diaconat.

Tous les trois, dans leur consécration, sont également marqués du signe de la croix par certaines onctions que leur fait le pontife, et tout ce qu'il y a d'ecclésiastiques présents s'empressent de saluer profondément celui qui a été élevé soit à l'un, soit à l'autre de ces degrés de la hiérarchie.

Saint DENIS.

—

Le Seigneur a voulu qu'à certains temps et à certaines heures nous lui rendissions certains devoirs et nous lui fissions certaines oblations : ces oblations ne doivent point être faites ni ces devoirs remplis au hasard, mais aux heures et aux temps qu'il a lui-même indiqués. Il a, de plus, fixé les lieux et déterminé les personnes où il veut et par qui il veut que son culte soit célébré; il a assigné au Souverain Pontife ses fonctions, aux prêtres le lieu où ils doivent offrir le sacrifice, et aux lévites tous les détails du ministère auquel ils sont appelés. Les laïques eux-mêmes ont à remplir des devoirs particuliers, différents de ceux des prêtres... Les apôtres ont évangélisé de la part de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et Jésus-Christ de la part de Dieu son Père. Jésus-Christ a donc été envoyé de Dieu, et les apôtres ont reçu leur mission de Jésus-

Christ ; et l'une et l'autre ont eu lieu conformément à la suprême volonté de Dieu.

On vit donc les apôtres, suivant les ordres qu'ils avaient reçus, apparaître au monde, remplis du Saint-Esprit, et braver tous les dangers, pour annoncer que le royaume des cieux était venu. Ils parcoururent les villes et les contrées en prêchant partout l'Evangile, et, après avoir éprouvé la foi de ceux qu'ils avaient convertis, ils choisirent parmi eux des évêques et des diacres destinés à perpétuer le ministère apostolique parmi leurs frères. Saint CLÉMENT, pape.

ORDRE SURNATUREL (L').

Le monde et l'homme ne s'expliquent point naturellement et d'eux-mêmes, par la seule vertu des lois permanentes qui y président et des volontés passagères qui s'y déploient. Ni la nature et ses forces, ni l'homme et ses actes ne suffisent à rendre raison du spectacle que contemple ou entrevoit l'esprit humain.

Ainsi que la nature et l'homme ne suffisent point à s'expliquer eux-mêmes, de même ils ne suffisent point à se gouverner. Le gouvernement de l'univers et du genre humain est autre chose que l'ensemble des lois et des faits naturels qu'y observe la raison humaine, et des lois et des faits accidentels que la liberté humaine y introduit.

C'est-à-dire qu'au delà et au-dessus de l'ordre naturel et humain, qui tombe sous notre connaissance, est l'ordre surnaturel et surhumain que Dieu règle et développe, hors de la portée de nos regards.

Et dès que l'homme cesse de croire que cela est ainsi, c'est-à-dire de croire à l'ordre surnaturel, et de vivre sous l'influence de cette croyance, aussitôt le désordre entre dans l'homme et dans les sociétés d'hommes, et y fait des ravages qui les mèneraient infailliblement à leur ruine, si, par la sage bonté de Dieu, l'homme n'était limité dans ses erreurs et hors d'état de se soustraire absolument à l'empire de la vérité, même quand il la méconnaît.

L'ordre naturel est le champ ouvert à la science de l'homme ; l'ordre surnaturel est entr'ouvert à sa foi et à son espérance ; mais sa science n'y pénètre point. Dans l'ordre naturel, l'homme exerce une part d'action et de pouvoir ; dans l'ordre surnaturel, il n'a qu'à se soumettre.

On a dit, dans un esprit de conciliation et de paix : « La religion et la philosophie sont deux sœurs qui se doivent mutuellement respect et protection. » Paroles empreintes des chimères de l'orgueil humain : la philosophie vient de l'homme, elle est l'œuvre de son esprit ; la religion vient de Dieu, l'homme la reçoit et souvent l'altère après l'avoir reçue ; mais il ne la crée point.

La religion et la philosophie ne sont point deux sœurs ; — ce sont deux filles, — l'une de *notre Père qui est aux cieux*, l'autre du simple génie humain. Et leur condition en ce monde ne saurait être égale, pas plus que ne l'est leur origine. L'autorité est l'apanage de la religion ; celui de la philosophie, c'est la liberté. M. GUIZOT.

ORDRES RELIGIEUX.

SERVICES RENDUS PAR EUX A LA SOCIÉTÉ.

(Extrait des Considérations sur les ordres religieux.)

Parmi les associations particulières qui peuvent être utiles à la société générale, celles qui méritent surtout protection et faveur, celles qu'il importe surtout d'étendre et de protéger, ce sont les associations pour le sacrifice. Que des hommes s'associent pour défricher le sol, pour creuser des canaux, pour construire des chemins de fer, pour tirer un parti avantageux de découvertes récentes ; ils pourront rendre des services à l'agriculture, au commerce, à l'industrie. Mais s'ils s'associent pour le sacrifice, quels services ne rendront-ils pas à leur patrie, à la civilisation, au genre humain tout entier ?

Attaquée par les nombreux bataillons que Xerxès avait réunis, la Grèce allait être livrée à toute la fureur des Perses. Trois cents Spartiates se rassemblent aux Thermopyles ; ils s'associent pour y faire le sacrifice de leur vie, et la Grèce est sauvée.

Calais était assiégé par Edouard. Réduit aux horreurs de la famine la plus cruelle, Calais frémissait à la vue d'un vainqueur sans pitié. Eustache de Saint-Pierre et ses compagnons se dévouent pour le salut de leurs concitoyens ; ils s'associent pour le sacrifice, et Calais échappe à sa ruine.

Mais les sacrifices les plus héroïques, ceux qui coûtent le plus à la nature humaine, ne sont pas toujours ceux qui excitent l'admiration des hommes, et frappent leurs regards. De tels sacrifices peuvent quelquefois être le produit d'une exaltation momentanée. L'amour de la gloire, la certitude de recueillir pour prix d'un dévouement généreux l'admiration et les hommages des contemporains, ou même de la postérité la plus reculée, peuvent adoucir de tels sacrifices et les rendre plus faciles. Mais des sacrifices qui se renouvellent tous les jours et à tous les instants, des sacrifices qui durent autant que la vie, qui échappent aux regards de la multitude, et quelquefois deviennent un sujet de reproches de la part de ceux-là même pour lesquels on se dévoue, de pareils sacrifices sont au-dessus des forces de la nature ; et si ce qui ne paraît pas possible à l'homme se réalise, si des associations se forment dont le but unique soit d'examiner dans les âmes l'esprit du sacrifice ; dont l'unique ambition, l'unique pensée soient de renouveler sans cesse des sacrifices accomplis sans faste et sans ostentation ; s'il se forme des associations d'hommes qui, constamment animés du zèle le plus pur, se sacrifient par amour pour un monde qui les oublie, de telles associations doi-

vent être évidemment considérées comme le plus beau présent que le ciel ait fait à la terre.

L'esprit de charité, de dévouement, de sacrifice, étant le besoin le plus pressant de la société, devait être le caractère propre de la véritable religion. Aussi le divin Auteur du Christianisme a-t-il voulu nous enseigner la grande loi du sacrifice, non-seulement par ses paroles, mais encore par ses exemples ; aussi, après avoir aimé les hommes jusqu'à leur sacrifier sa vie sur l'arbre de la croix, a-t-il voulu que cette croix devînt, pour les nations régénérées, le signe de salut et d'espérance ; aussi a-t-il appelé chaque fidèle à se renoncer soi-même et à porter la croix ; aussi a-t-il affirmé que l'esprit de sacrifice et d'amour serait le caractère auquel on reconnaîtrait ses vrais disciples.

Cet esprit de sacrifice, qui ne pouvait venir que du ciel, est précisément ce qui a donné à la religion chrétienne une si prodigieuse influence sur les destinées des peuples, une influence telle que la civilisation se développe là où fleurit le Christianisme, qu'elle disparaît là où il vient à disparaître, et que Montesquieu a pu dire avec vérité : « Chose étonnante ! la religion chrétienne, qui semble avoir pour unique objet les intérêts de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. »

La perfection évangélique, c'est le sacrifice accompli sans restriction, dans la vue de plaire à Dieu, dans la vue de servir nos frères, dans la vue d'apporter la lumière à ceux qui gémissent au sein des ténèbres, les consolations à ceux que poursuit la souffrance. Ne vous étonnez pas de l'empire qu'exercent sur les autres hommes ceux qui ont le courage de se dévouer à la pratique d'une si haute perfection. Ils sont, comme l'a dit quelque part l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* : « habitués à vaincre l'homme. » Vous vous plaignez de ce que la soif de l'or s'empare de toutes les âmes, de ce que le vol et la fraude se multiplient à tel point que bientôt il n'y aura plus de sûreté nulle part, ni pour les propriétés ni pour les personnes. Eh ! qui donc pourra, aux âmes dégradées par l'amour d'un vil métal, rendre la délicatesse et l'honneur ? Qui pourra réveiller les consciences endormies ? qui pourra leur prêcher avec fruit le détachement des richesses, sinon celui qui a fait à Dieu le généreux sacrifice de tous les biens qu'il possédait ? Vous vous plaignez de ce que la soif des plaisirs corrompt tous les cœurs, de ce que des passions exaltées jusqu'au délire multiplient les crimes autour de vous ; de ce que la soif de commander, de ce qu'une ambition sans limites bouleversent la société tout entière ; de ce qu'elles ouvrent sous nos pas un volcan dont les flammes homicides menacent de tout consumer. Mais qui donc pourra essayer d'éteindre les feux qui nous dévorent, d'arrêter les ravages de l'incendie ? Qui pourra prêcher avec fruit la modération, la soumission, l'obéissance, sinon celui qui a fait à Dieu le sacrifice des plaisirs les plus légitimes, celui qui n'a d'autre ambition que de se vaincre et d'obéir ?

Mais la faiblesse naturelle de l'homme permet-elle d'espérer qu'il puisse jamais atteindre à des vertus si héroïques ? En supposant même qu'il y parvienne, permet-elle d'espérer qu'il se puisse maintenir dans un état de perfection si sublime ? Au dehors, au dedans de lui, tout ne conspire-t-il pas pour renverser un édifice élevé au prix de tant de fatigues ? Les états les plus saints rendent-ils l'homme infaillible ; et ne peut-il arriver que le prêtre lui-même soit infidèle à la noble mission qu'il avait reçue des cieux ? Vous qui parlez de la sorte, ne vous figurez pas que votre science et vos discours apprennent rien à l'Eglise catholique. Autant et mieux que vous elle connaît la faiblesse de notre nature ; seulement elle ne se contente pas de la connaître, elle a voulu la secourir. Elle sait que de généreux exemples ont un grand pouvoir sur les âmes ; que la force et le courage se puisent surtout dans l'union des esprits et des cœurs ; et l'Eglise, éclairée par les plus pures lumières de l'Evangile, inspirée par Dieu lui-même, n'a pas reculé devant une pensée qui atterre et confond l'esprit humain, devant la pensée d'associer des hommes pour le sacrifice, devant la pensée d'établir, non pas des associations passagères et momentanées, mais des associations durables et permanentes, dont l'esprit de sacrifice serait la règle et l'unique loi. Elle a voulu opposer aux terribles maladies qui minent la société, des remèdes efficaces, en ouvrant au milieu de nous des sources intarissables de dévouement et d'amour. Elle a voulu que les âmes énervées, amollies par les joies de la terre, pussent venir se retremper dans ces fontaines sacrées. En un mot, elle a institué les ordres religieux pour donner au monde la leçon et l'exemple des plus angéliques vertus.

Et cet immense bienfait ne serait pas l'objet éternel de notre reconnaissance ! Et nous ne serions pas empressés de repousser loin de nous ces préjugés qui, dans les derniers siècles, ont porté à la société des coups si funestes, en semant de tous côtés la dévastation et la terreur ! Et nos mains avares voudraient mesurer à un siècle nouveau le pain qui doit lui rendre la vie ! Nous voudrions mesurer la rosée du ciel à la terre desséchée par le souffle des passions, mesurer les consolations à des malades qui succombent sous le poids de la douleur, mesurer la lumière à des peuples qui se tournent vers elle, assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort !

Infortunés que nous sommes, une désolation profonde s'est emparée de nous. Affamés de la vérité, nous sommes en proie aux horreurs de la famine la plus cruelle. Vainement, à la sueur de nos fronts, nous labourons un sol aride qui trompe toujours nos espérances ; nous gémissons de ce qu'autour de nous tout se dessèche, tout se flétrit et tout meurt. Aveugles, nous ne voyons pas que l'on a sapé les murailles et dispersé

les pierres de ces réservoirs sacrés, que l'on a obstrué le lit et les issues de ces mille canaux, d'où s'épanchait sur nos campagnes la source bienfaisante qui seule peut leur donner la vie et la fécondité.

En résumé, le besoin le plus pressant de la société en général, et de notre siècle en particulier, c'est l'esprit de sacrifice. Pour arrêter, pour guérir les maux qui nous affligent, il est nécessaire que cet esprit s'élève jusqu'à la hauteur du dévouement le plus sublime et le plus absolu. Or l'esprit de sacrifice est le caractère propre du Christianisme. Le sacrifice accepté pour toute la vie et accompli sans restriction, constitue la perfection évangélique. Donc la perfection évangélique, exercée et pratiquée par des hommes qui, dans la vue de plaire à Dieu, se dévouent à servir leurs frères, est le besoin le plus pressant de notre siècle.

Mais la perfection évangélique est au-dessus des forces naturelles de l'homme. Pour en rendre la pratique plus facile, et même pour la rendre populaire, l'Eglise catholique, inspirée de Dieu, a conçu l'admirable pensée d'associer les hommes pour le sacrifice; et cette association merveilleuse constitue les ordres religieux. Nous sommes donc conduits par le raisonnement à conclure que les ordres religieux répondent au premier besoin de notre siècle. Il nous reste à prouver que cette conclusion est encore une conséquence rigoureuse, on pourrait dire une conséquence mathématique, de l'observation et de l'expérience.

(Ici, l'auteur montre que de tous côtés le vœu des peuples appelle les ordres religieux, dans l'intérêt de la science et de la civilisation. Il prouve que le premier besoin de notre siècle était, non pas d'entraver, mais de favoriser l'exercice de la perfection évangélique; et nous avons reconnu que les faits eux-mêmes viennent à l'appui de cette assertion dont ils fournissent une démonstration nouvelle. Nous rappelons, dans ce volume même (1), les immenses services que rendent journellement à la société les Sœurs de Charité, les Petites-Sœurs des pauvres, les Frères des Ecoles chrétiennes, enfin les disciples d'Ignace de Loyola, de cet homme si extraordinaire, dont le puissant génie se peint dans ses écrits comme dans les institutions qu'il nous a léguées; de cet intrépide législateur d'une légion d'apôtres, rangé par l'histoire au nombre des plus grands saints.)

Nous aurions pu signaler encore beaucoup d'ordres religieux, dont les travaux, inspirés et dirigés par l'esprit de sacrifice, ont été si éminemment utiles. Nous aurions pu dire les services rendus à l'agriculture par l'ordre de Saint-Bernard; aux prisonniers, aux aliénés, par les frères de Saint-Jean-de-Dieu; aux missions par l'ordre de Saint-François, par les Lazaristes et les Dominicains; à l'éducation des filles par les Dames du Sacré-Cœur. Aussi, voyez de quels respects, de quels hommages sont partout entourées ces saintes filles de Vincent de Paul, ces vierges considérées comme des divinités tutélaires par les musulmans de Smyrne et les sauvages de l'Amérique, qui sont tentés de les adorer; voyez de quelle reconnaissance sont pénétrés ces malades dont elles calment les douleurs; voyez avec quelle joie le pauvre confie ses enfants au Frère des Ecoles chrétiennes. Voyez les habitants de l'ancien et du Nouveau Monde, les nations civilisées et les hordes sauvages, les peuples du Nord et du Midi, les peuples de l'Italie, de la Belgique, de l'Irlande de la nouvelle Grenade, appelant de tous leurs vœux, accueillant avec transport, comme apôtres, comme consolateurs, comme instituteurs de la jeunesse, ces *robes noires* que l'Amérique a toujours saluées avec tant de respect et d'amour, les humbles disciples d'Ignace, les Pères de la Compagnie de Jésus.

Sans doute, vous ne considérez pas comme ennemis de la civilisation et des lumières ceux-là même qui ont éclairé, qui ont civilisé tant de peuples divers; ceux dont les paisibles conquêtes sur l'ignorance et la barbarie ont été si hautement, si éloquemment célébrées par les Bacon, les Grotius, les Bossuet et les Fénelon. Vous ne sauriez considérer comme ennemis de la civilisation et des lumières les François-Xavier, les Ricci, les Claver; les apôtres de la Chine et du Japon; les apôtres des îles de la Sonde, du Tibet, du Mogol, de la Tartarie, de la Cochinchine, du Camboge, du pays de Malaca, de Siam, du Tonkin, de la Perse, de la Syrie; les apôtres du Brésil, du Maragnon, du Chili, de la Nouvelle Grenade, du Mexique, de la Californie, de Guatimala, du Paraguay; les apôtres des Hurons, des Illinois, des Algonkins, de la Nouvelle-Orléans; les apôtres de Cayenne, de la Guadeloupe, de la Martinique; les habiles instituteurs dont Grotius et Henri IV disaient qu'ils surpassaient tous les autres par la science et par la vertu. Vous ne considérez pas comme ennemis des talents et du génie les maîtres qui eurent pour élèves Corneille, Bossuet, Fléchier, Larochefoucault, Rousseau, Crébillon, Molière, Montesquieu, Gresset et Fontenelle. Vous ne considérez pas comme ennemis des gloires de la patrie ceux dont les leçons ont formé les Condé, les Luxembourg, les Villars, les Broglie, les Molé, les Lamoignon, les Belzunce, les Séguier.

Sans doute, vous ne considérez pas comme ennemis des sciences physiques et mathématiques les instituteurs des Descartes, des Cassini, des Tournefort; ceux-là même dont les louanges ont été célébrées par Leibnitz et par l'astronome Lalande; ceux dont les travaux ont été souvent cités avec honneur par les Lagrange, les Laplace, les Delambre; ceux qui, de nos jours en-

(1) Voyez les articles : MONASTÈRES, SŒURS DE CHARITÉ, MISSIONS, ŒUVRES DE CHARITÉ DU CHRISTIANISME, RELIGIEUX HOSPITALIERS, etc., etc.

core, ont eu pour admirateurs et pour amis les Ampère, les Pelletier, les Freycinet, les Coriolis ; ceux dont les noms se trouvent rappelés dans les savantes notices que renferme l'*Annuaire du bureau des longitudes*.

Sans doute, vous ne faites pas un crime aux Jésuites de la découverte des aréostats. Vous n'accusez pas de magie et de sortilége ni le P. Lana, pour avoir donné en 1670 la théorie des ballons, ni le P. Barthélemy de Gusmas, pour avoir osé, dès l'année 1720, s'élever dans les airs à Lisbonne en présence de toute la cour de Portugal.

Sans doute vous ne prétendez pas, en haine de la Compagnie de Jésus, enlever à la France la gloire d'avoir enseigné à l'Angleterre la tactique navale; et regarder comme non avenu le savant traité du P. l'Hoste, ce traité qui, sous le nom de *Livre du Jésuite*, était devenu le manuel de la marine anglaise.

Sans doute vous n'exigez pas qu'en réimprimant les œuvres de Laplace, on raye de sa mécanique céleste ou de son système du monde les noms des Gaubil et des Boscovich; vous n'exigez pas que l'on bannisse des programmes de l'enseignement public, des cours du collége de France, de l'école Polytechnique et de la Faculté des sciences, ni la diffraction de la lumière découverte par le Jésuite Grimaldi, ni le théorème du Jésuite Guldin, ni l'équation de ce Riccati, père célèbre d'un fils plus célèbre encore, père de ce Jésuite, ingénieur et géomètre, auquel, pour prix des services qu'il avait rendus à l'Italie, la république de Venise décerna une médaille d'or. Vous n'exigez pas que l'on interdise aux médecins l'emploi du quinquina, si connu sous le nom de poudre des Jésuites, ni de la quinine, que nous a léguée un des amis et des admirateurs de la Compagnie de Jésus.

Sans doute vous ne faites pas un crime à l'Institut de France d'avoir tout récemment loué, approuvé, les travaux des Pères de la Compagnie de Jésus, leurs beaux ouvrages d'archéologie, leurs traités de calcul différentiel, leurs observations astronomiques, d'avoir même accordé une médaille d'or aux monographies des Pères Martin et Cahier. Vous ne faites point un crime à l'Académie des sciences, ni à la Société astronomique de Londres, d'avoir considéré le P. de Vico comme digne d'être inscrit sur la liste de leurs correspondants. Vous ne faites pas un crime à ce Père des témoignages d'estime et de considération qu'il a reçus de nos astronomes, pour avoir, le premier, observé, en 1835, le retour de la fameuse comète de Halley, ou pour leur avoir appris comment il est possible de parvenir à observer en toute saison les satellites de Saturne.

Voyez-vous cette immense basilique, trop étroite encore pour contenir cette multitude innombrable d'hommes distingués par le rang ou le savoir; cette jeunesse active et studieuse qui s'y précipite à flots pressés, à deux époques différentes de l'année ? Voyez quel religieux silence, quelle attention, quels témoignages de respect, quels élans de reconnaissance et d'amour accueillent ici la parole de vérité, qui, comme une céleste rosée, descend du haut de la chaire chrétienne pour rafraîchir les âmes, pour féconder les intelligences, pour vivifier les cœurs. Venez, joignez-vous à l'élite de la société, suivez les conférences de Notre-Dame, et vous reconnaîtrez que, pour dissiper toutes vos préventions, il vous aura suffi d'entendre pendant une heure, chaque semaine, la voix douce et persuasive d'un disciple de saint Dominique, ou d'un Père de la Compagnie de Jésus. Oui, quand vous aurez suivi ces conférences, toutes vos difficultés seront résolues. Vous saurez alors si le siècle accueille ou repousse les Dominicains et les Jésuites; si les religieux fidèles à leur sainte vocation sont ou ne sont pas les hommes du siècle; s'ils favorisent ou s'ils contrarient le progrès des lumières et de la civilisation. Augustin Cauchy.

ORGUEIL (L').

L'orgueil est une enflure du cœur par laquelle l'homme s'étend et se grossit en quelque sorte en lui-même, et rehausse son idée par celle de force, de grandeur et d'excellence. C'est pourquoi les richesses nous élèvent, parce qu'elles nous donnent lieu de nous considérer nous-mêmes plus forts et plus grands. Nous les regardons, selon l'expression du sage, comme une ville forte qui nous met à couvert des injures de la fortune, et nous donne moyen de dominer sur les autres.... Et c'est ce qui cause cette élévation intérieure qui est le ver des richesses, comme dit saint Augustin.

L'orgueil des grands est de même nature que celui des riches, et il consiste de même dans cette idée qu'ils ont de leur force; mais comme, en se considérant seuls, ils ne pourraient pas trouver en eux-mêmes de quoi la former, ils sont accoutumés de joindre à leur être l'image de tout ce qui leur appartient, et qui est lié à eux. Un grand, dans son idée n'est pas un seul homme, c'est un homme environné de tous ceux qui sont à lui, et qui s'imagine avoir autant de bras qu'ils en ont tous ensemble, parce qu'il en dispose et qu'il les remue. Un général d'armée se représente toujours à lui-même au milieu de tous ses soldats. Ainsi chacun tâche d'occuper le plus de place qu'il peut dans son imagination, et l'on ne se pousse et ne s'agrandit dans le monde, que pour augmenter l'idée que chacun se forme de soi même....

C'est ce qui nous a produit tous ces titres fastueux qui se multiplient à mesure que l'orgueil intérieur est plus grand ou moins déguisé..... Les nations orientales surpassent de beaucoup celles de l'Europe dans cet amas de titres, parce qu'elles sont plus sottement vaines; il faut une page entière pour expliquer les qualités du plus petit roi des

Indes, parce qu'il y comprend le dénombrement de ses revenus, de ses éléphants et de ses pierreries, et que tout cela fait partie de cet être imaginaire, qui est l'objet de sa vanité.

Peut-être même que ce qui fait désirer aux hommes, avec tant de passion, l'approbation des autres, c'est qu'elle les affermit et les fortifie dans l'idée qu'ils ont de leur excellence propre; car ce sentiment public les en assure, et leurs approbateurs sont comme autant de témoins qui les persuadent qu'ils ne se trompent pas dans le jugement qu'ils font d'eux-mêmes.

L'orgueil, qui naît des qualités spirituelles, est de même genre que celui qui est fondé sur des avantages extérieurs, et il consiste de même dans une idée qui nous représente grands à nos yeux, et qui fait que nous nous jugeons dignes d'estime et de préférence; soit que cette idée soit formée sur quelque qualité que l'on connaisse distinctement en soi, soit que ce ne soit qu'une image confuse d'une excellence et d'une grandeur que l'on s'attribue.

C'est aussi cette idée qui cause le plaisir ou le dégoût que l'on trouve dans quantité de petites choses qui nous flattent ou qui nous blessent, sans que l'on en voie d'abord la raison. On prend plaisir à gagner à toutes sortes de jeux, même sans avarice, et l'on n'aime point à perdre; c'est que quand on perd, on se regarde comme malheureux; ce qui renferme l'idée de faiblesse et de misère; et quand on gagne, on se regarde comme heureux, ce qui présente à l'esprit celle de force, parce qu'on est favorisé de la fortune. On parle de même fort volontiers de ses maladies, ou des dangers que l'on a courus, parce qu'on se regarde en cela comme étant protégé particulièrement de Dieu, ou comme ayant beaucoup de force ou beaucoup d'adresse pour résister aux maux de la vie. NICOLE.

ORIGINE DE L'IDOLATRIE.

L'homme, sorti des mains de son divin auteur et créé à son image, l'avait été pour l'innocence et pour la félicité. Son âme, tant qu'elle conserva cette auguste empreinte, commandait à ses sens; mais toujours libre de déterminer ses actions, elle se laissa séduire par l'admiration de sa propre beauté, et cessant de contempler son Créateur pour se contempler elle-même, elle chercha hors de Dieu le plaisir et le bonheur. Elle crut l'avoir trouvé dans la satisfaction des sens. Tout ce qui frappait ses regards et caressait son cœur, tout ce qui flattait ses passions et lui présentait l'image de la volupté, elle lui donna le nom de bien; et son ivresse allant toujours croissant, emportée de plus en plus par l'impétuosité de ses désirs, loin du but auquel seul elle devait tendre, elle s'est égarée jusqu'à croire qu'il n'y avait pour elle de divinité que dans ce qui se montrait à son imagination ou à ses sens. L'idée du Dieu Créateur s'effaça; on en vint jusqu'à douter de son existence, ou bien à placer à côté de lui un être malfaisant, doué d'un principe d'existence non moins éternel et indépendant, sans s'embarrasser des monstrueuses contradictions qui s'attachaient à un tel système. Une fois abandonné à ce profond et aveugle attachement qu'il a pour lui-même, l'homme ne vit rien au delà de ses sens; tout devint Dieu pour lui, à commencer par les astres et les éléments divers. Les vivants et les morts; les héros et ceux qui s'étaient rendus fameux, soit par leurs exploits, leurs bienfaits ou leurs découvertes, soit par leurs crimes; les diverses modifications de la matière eurent part à ses hommages. A mesure que le genre humain allait s'enfonçant dans l'idolâtrie, plus de frein, plus de règle. Les animaux eux-mêmes reçurent les hommages du culte divin; et tous eurent des autels, jusqu'aux vices les plus honteux. Des créatures insensibles, des êtres purement fantastiques, furent érigés en autant de puissances supérieures à la nature humaine. L'ignorance, mesurant la Divinité à sa faiblesse, la distribuait dans tout ce qui l'environnait, et la dégradait en la multipliant. Le génie mélancolique ou guerrier, voluptueux ou grave des nations différentes, prêta à ses dieux des formes ou des caractères analogues. La poésie leur composa des mœurs, des aventures, des besoins et des faiblesses semblables aux nôtres; et la philosophie elle-même, complice de toutes les superstitions populaires, les accrédita par son silence, par ses hommages, et par de solennelles apologies. Saint ATHANASE.

ORIGINE DU MAL.

L'homme est composé de deux substances, d'esprit et de matière, d'une âme intelligente et d'un corps organisé. Cette âme a différentes facultés, qui sont : la *perception*, laquelle reçoit l'image et la connaissance des objets; *l'intelligence*, qui les compare, qui les examine, et qui en juge; la *volonté*, qui se porte et s'attache à ceux qui lui plaisent, ou qui s'éloigne de ceux qui lui déplaisent; la *liberté*, qui, après la connaissance et l'examen, se détermine à faire une chose, ou à ne la pas faire, à la choisir, ou à la rejeter, selon qu'elle le juge à propos. On peut y ajouter encore un certain sentiment naturel qui nous fait distinguer le bien du mal, le vertueux de ce qui ne l'est pas, et l'inclination naturelle vers le bien.

Toutes ces facultés se trouvent également dans tous les hommes; mais elles ne se trouvent pas en un degré également parfait dans chacun. Cette différence, qui est souvent très-considérable, peut venir de bien des causes, dont les principales sont une organisation plus parfaite dans les uns que dans les autres; elle peut venir aussi d'une grande différence dans la culture, l'instruction et l'éducation. Aussi, parmi les hommes, en trouve-t-on qui, par la raison, la connaissance et la pénétration, semblent

être assez peu au-dessous des pures intelligences; et l'on en trouve aussi d'autres qui, par leur stupidité, paraissent être fort peu au-dessus des brutes dépourvues de raison.

A ces facultés spirituelles, il faut ajouter encore d'autres dispositions qui sont d'une espèce différente, qui viennent du corps, et qui sont l'origine des passions. Il faut reconnaître aussi dans les hommes diverses espèces de sensations et de sentiments qui ne se trouvent point, et ne peuvent point se trouver dans les pures intelligences.

Comme les connaissances de l'homme sont bornées, et que les impressions que les choses font sur les sens peuvent être tantôt utiles, sans être agréables, tantôt pernicieuses sans être désagréables, il s'ensuit qu'il peut quelquefois tomber dans l'erreur, et faire un mauvais choix; il s'ensuit qu'il peut quelquefois être plus vivement ému par l'impression faite sur les sens, que par ce que lui représentent la raison et la loi intérieure; il s'ensuit qu'il ne donnera peut-être pas toujours toute l'attention nécessaire aux motifs qui devraient l'attacher à ce qui est plus juste, plus convenable, plus vertueux.

Etant parfaitement libre, il peut donc, par la défectibilité de la nature, prendre un mauvais parti, abuser de sa liberté, et par conséquent pécher; et alors l'on voit que la véritable origine du mal n'est que le mauvais usage que l'homme fait de son libre arbitre et de ses facultés.

Cependant cette défectibilité de la créature, ce pouvoir d'abuser de sa liberté, et de s'éloigner du devoir, étant une suite nécessaire de sa nature, ne doit point être imputée au Créateur, comme un manque de sagesse, de puissance, et de bonté; autrement, il faudrait dire que Dieu n'aurait rien dû créer, ou ne créer que des êtres infiniment parfaits. Mais l'un et l'autre de ces deux points est également absurde.

D'ailleurs, si l'on pouvait imputer au Créateur, comme une faute, l'imperfection des créatures, il n'y en aurait aucune qui ne se crût en droit de se plaindre de son auteur. Le caillou pourrait se plaindre de ce qu'il n'est pas organisé comme la plante : la plante de ce qu'elle n'a pas le sentiment comme la brute; la brute, de ce qu'elle n'a pas l'entendement comme l'homme; l'homme, de ce qu'il n'est pas aussi parfait que l'ange; l'ange, de ce qu'il n'approche pas encore plus des perfections du Créateur. Mais ce sont-là autant d'absurdités, et des absurdités si grossières, qu'elles n'ont nul besoin de réfutation.

On sent au contraire que rien n'est plus propre à faire briller, et à nous faire admirer la puissance du Créateur, que cette subordination, cette variété, cette gradation de perfections dans les créatures; que tous ces êtres, malgré leurs imperfections naturelles, sont convenables aux fins pour lesquelles Dieu les a faites, et qu'il a pu se proposer comme dignes de lui; que le pouvoir, donné à l'homme, de faire le bien à son choix, de donner la préférence à la vertu, de rendre volontairement ses hommages au Créateur, est le premier fondement de ce qui fait la véritable beauté du monde moral. Enfin, nous sentons tous au fond de l'âme, et tout homme qui use de sa raison, qui pense, qui réfléchit, le reconnaît également, qu'il n'y a que l'amour du vrai, du juste, du vertueux auquel l'homme se porte par choix, qui soit digne de louange, qui soit digne d'être estimé et respecté, qui présente sur la terre un spectacle véritablement propre à nous intéresser.

Tout est donc bien de la part de Dieu : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.* Tout est bien de la part de l'homme qui use de sa liberté pour suivre les vues de Dieu. Le mal ne peut venir que de l'abus que l'homme ferait des facultés qu'il a reçues de son Créateur. On ne doit pas en rechercher une autre origine. Tout est ici d'accord avec ce que nous disent le sens intérieur, la raison, la révélation.

L'impie le sent comme tous les autres hommes. Il ne lui manque que la droiture et la sincérité pour en convenir.

NONNOTTE.

ORIGINE DU POUVOIR.

Sire, c'est le choix de la nation qui mit d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres : c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire et les proclama souverains. Le royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs; mais ils le durent originairement au consentement libre des sujets. Leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône; mais ce furent des suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance. En un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire usage que pour nous..... Ce n'est donc pas le souverain, c'est la loi, sire, qui doit régner sur les peuples : vous n'en êtes que le ministre et le premier dépositaire; c'est elle qui doit régler l'usage de l'autorité, et c'est par elle que l'autorité n'est plus un joug pour les sujets, mais une règle qui les conduit, un secours qui les protége, une vigilance paternelle qui ne s'assure leur soumission que parce qu'elle s'assure leur tendresse. Les hommes croient être libres quand ils ne sont gouvernés que par les lois; leur soumission fait alors tout leur bonheur, parce qu'elle fait toute leur tranquillité et toute leur confiance. Les passions, les volontés injustes, les désirs excessifs et ambitieux que les princes mêlent à l'autorité, loin de l'étendre, l'affaiblissent; ils deviennent moins puissants dès qu'ils veulent l'être plus que les lois; ils perdent en croyant gagner : tout ce qui rend l'autorité injuste et odieuse l'énerve et la diminue.

MASSILLON.

P

PAGANISME ET CHRISTIANISME.

Tertullien remarque qu'il y a deux différences considérables entre la religion des païens et celle de Jésus-Christ : la première ne tirait son autorité et sa vénération que de l'éclat extérieur de la pompe des solennités, de l'appareil des sacrifices et de la profusion de l'encens. Les païens formaient des images de leurs dieux des plus précieux de tous les métaux, afin que la matière même de leurs idoles leur donnât de l'autorité. Ils leur offraient des sacrifices magnifiques, afin que cette pompe extérieure surprît l'esprit en surprenant les yeux. Ils n'avaient que des mystères éclatants pour donner de la terreur ou de l'admiration aux peuples : *De apparatu, de sumptu fidem sibi exstruunt.* Ils n'avaient de la religion que sur la foi de leurs sens ; ils ne jugeaient bien de leurs dieux que par les apparences, et ils ne les reconnaissaient pour tels que parce qu'ils étaient éblouis, et qu'ils croyaient voir dans leur culte des marques de leur grandeur ou de leur puissance. La seconde, je veux dire la religion de Jésus-Christ, fait agir les Chrétiens d'une manière bien différente : ils admirent parce qu'ils croient, et ne croient pas parce qu'ils admirent : ils ne cherchent pas à contester le sens, ils veulent exercer leur foi : ils ne sont point surpris par ces dehors éclatants, et ce n'est pas une vaine magnificence, mais une sainte simplicité qui rend leurs mystères vénérables.

Autre différence encore plus considérable, c'est que les adorations des païens étaient aussi vaines que leurs idoles : ils perdaient leur encens ; et leur religion, qui était si magnifique dans l'action, était vaine et stérile dans son effet : au lieu que la religion chrétienne est simple dans ses apparences et magnifique dans ses effets : *Simplicitas in actu videtur, magnificentia in effectu repromittitur* : elle oblige les fidèles à l'humilité, mais elle leur prépare une gloire qui ne finit point ; elle les détache des biens temporels, mais elle leur prépare des récompenses éternelles. Quelques gouttes d'eau répandues, quelques paroles prononcées sur un enfant, le rendent enfant de Dieu et héritier du royaume éternel. Une simple onction nous fait devenir soldats de Jésus-Christ, nous rend invincibles à tous les assauts du démon ; et sous de faibles apparences se trouvent renfermés le corps et le sang de Jésus-Christ, la grâce même dans sa source, et la nourriture spirituelle de nos âmes. FLÉCHIER.

PAIX DE L'AME DANS LA SOLITUDE.

Quand je songe que, dans l'âge voisin de la vieillesse et de ses infirmités, me voilà seul sur la terre, comme un célibataire isolé ou un homme personnel, qui n'a vu que lui dans la nature ; que le sein sur lequel je m'appuie doucement, pour y chercher la consolation, est le sein d'une bonne mère de 75 ans ; que les objets, qui devaient vivre avec moi et auprès de moi, m'ont précédé si jeunes, dans le tombeau ; quand je parcours tout cet espace qu'on appelle la vie, et que j'embrasse d'un coup d'œil cette longue chaîne de besoins, de désirs, de craintes, de peines, d'erreurs, de passions, de troubles et de misères de toute sorte, je rends grâce à Dieu de n'avoir plus à sortir du port où il m'a conduit ; je le remercie de la tendre mère qu'il me laisse, et des amis qu'il m'a donnés, et surtout de pouvoir descendre dans mon cœur, sans le trouver méchant et corrompu. Ah ! mon cher ami, reposons toujours notre tête fatiguée sur le chevet d'une bonne conscience ; si nous l'arrosons de quelques larmes, ces larmes du moins n'auront rien d'amer.

Avant que de quitter la Savoie, j'ai voulu visiter le désert de la grande Chartreuse : c'est là un pèlerinage que j'aurais voulu faire avec Thomas ; mais fait-on jamais ce qu'on désire ? Comme il m'a manqué ! Il aurait monté auprès de moi, le long d'une rivière ou plutôt d'un torrent, un chemin serré entre deux murailles de roches, tantôt sèches et nues, tantôt couvertes de grands arbres, quelquefois ornées par bandes, de petites forêts vertes qui serpentent sur leurs côtes. Il eût entendu, pendant deux lieues, le bruit du torrent qui s'indigne au milieu des débris de roches, contre lesquelles il se brise sans cesse. C'est une écume jaillissante qui s'engloutit dans des profondeurs de deux cents pieds, où l'œil la suit avec une terreur curieuse, pour se reporter ensuite vers des roches sauvages, hautes, perpendiculaires et couronnées à leurs pointes par de petits ifs qui semblent être dans le ciel. Ce chemin étroit, ces hauteurs, ces ténèbres religieuses, ces cascades admirables qui tombent en bondissant, pour grossir les eaux et la fureur du torrent, tout cela conduit naturellement à la solitude terrible où saint Bruno vint s'établir avec ses compagnons, il y a plus de sept cents ans.

J'ai vu son désert, sa fontaine, sa chapelle, la pierre où il s'agenouillait, devant ces montagnes effrayantes, sous les regards de Dieu. J'ai visité toute la maison : j'ai vu les solitaires à la grand messe ; j'ai causé avec un des plus jeunes dans sa cellule ; j'ai reçu toutes les honnêtetés du général et du coadjuteur ; tout m'a fait un plaisir profond et calme. Les agitations humaines ne montent pas là. Ce que je n'oublierai jamais, c'est le contentement céleste qui est visiblement empreint sur le visage de ces religieux.

Le monde n'a pas d'idée de cette paix ; c'est une autre terre, une autre nature. On

la sent, on ne la définit pas cette paix qui vous gagne. J'ai vu le rire et l'ingénuité de l'enfance sur les lèvres du vieillard ; la gravité et le recueillement de l'âme dans les traits de la jeunesse. J'ai eu ma cellule où j'ai couché deux nuits ; et c'est avec regret, c'est en embrassant deux fois de suite le coadjuteur, qui est un religieux admirable par ses vertus et par tout son extérieur, que je me suis éloigné de cette maison de paix.

Je vous assure, mon cher ami, que toutes ces idées de fortune, de succès, de plaisirs, tout ce tumulte de la vie, tout ce tapage qui est dans nos yeux, nos oreilles, notre imagination, restent à l'entrée de ce désert : et que notre âme nous ramène alors à la nature et à son Auteur. Ducis.

PAIX (LA).

MOYENS DE LA CONSERVER AVEC LES HOMMES.

On peut tirer de l'Ecriture une infinité de raisons pour nous exciter à conserver la paix avec les hommes par tous les moyens qui nous sont possibles.

1° Il n'y a rien de si conforme à l'esprit de la loi nouvelle que la pratique de ce devoir ; et l'on peut dire qu'elle nous y porte par son essence même. Car, au lieu que la cupidité, qui est la loi de la chair, désunissant l'homme d'avec Dieu, elle le désunit d'avec lui-même, par le soulèvement des passions contre la raison ; et d'avec tous les autres hommes en l'en rendant ennemi, et le portant à tâcher de s'en rendre le tyran ; le propre au contraire de la charité, qui est cette nouvelle loi que Jésus-Christ est venu apporter au monde, c'est de réparer toutes les désunions que le péché a produites ; de réconcilier l'homme avec Dieu, en l'assujettissant à ses lois ; de le réconcilier avec lui-même, en assujettissant ses passions à la raison ; et enfin de le réconcilier avec tous les hommes, en lui ôtant le désir de les dominer.

Or, un des principaux effets de cette charité à l'égard des hommes est de nous appliquer à conserver la paix avec eux, puisqu'il est impossible qu'elle soit vive et sincère dans le cœur sans y produire cette application. On craint naturellement de blesser ceux que l'on aime ; et cet amour nous faisant regarder toutes les fautes que nous commettons contre les autres comme grandes et importantes, et toutes celles qu'ils commettent contre nous comme petites et légères, il éteint par là la plus ordinaire source des querelles, qui ne naissent le plus souvent que de ces fausses idées qui grossissent à notre vue tout ce qui nous touche en particulier, et qui amoindrissent tout ce qui touche les autres.

2° Il est impossible d'aimer les hommes sans désirer de les servir : et il est impossible de les servir sans être bien avec eux, de sorte que le même devoir qui nous charge des autres hommes, selon l'Ecriture, pour les servir en toutes les manières dont nous sommes capables, nous oblige aussi de nous entretenir en paix avec eux, parce que la paix est la porte du cœur, et que l'aversion nous le ferme et nous le rend entièrement inaccessible.

3° Il est vrai que l'on n'est pas toujours en état de servir les autres par des discours d'édification ; mais il y a bien d'autres manières de les servir. On peut le faire par le silence, par des exemples de modestie, de patience et de toutes les autres vertus ; et c'est la paix et l'union qui leur ouvrent le cœur pour les en faire profiter.

Or la charité embrasse non-seulement tous les hommes, mais elle les embrasse en tout temps. Ainsi nous devons avoir la paix avec tous les hommes, et en tout temps ; car il n'y en a point où nous ne devions les aimer et désirer de les servir ; et par conséquent il n'y en a point où nous ne devions ôter de notre part tous les obstacles qui s'y pourraient rencontrer, dont le plus grand est l'aversion et l'éloignement qu'ils pourraient avoir pour nous. De sorte que, lors même que l'on ne peut conserver avec eux une paix intérieure qui consiste dans l'union de sentiments, il faut tâcher au moins d'en conserver une extérieure, qui consiste dans les devoirs de la civilité humaine, afin de ne se rendre pas incapable de les servir quelque jour, et de témoigner toujours à Dieu le désir sincère que l'on en a.

De plus, si nous ne les servons pas actuellement, nous sommes au moins obligés de ne leur pas nuire. Or, c'est leur nuire que de les porter, en les choquant, à tomber en quelque froideur à notre égard. C'est leur causer un dommage réel que de les disposer par l'éloignement qu'ils concevront de nous à prendre nos actions ou nos paroles en mauvaise part ; à en parler d'une manière peu équitable, et qui blesserait leur conscience, et enfin à mépriser même la vérité dans notre bouche, et à n'aimer pas la justice lorsque c'est nous qui la défendons.

Ce n'est donc pas seulement l'intérêt des hommes, c'est celui de la vérité même qui nous oblige à ne les pas aigrir inutilement contre nous. Si nous l'aimons, nous devons éviter de la rendre odieuse par notre imprudence, et de lui fermer l'entrée du cœur et de l'esprit des hommes, en nous la fermant à nous-mêmes ; et c'est aussi pour nous porter à éviter ce défaut que l'Ecriture nous avertit : *que les sages ornent la science*, c'est-à-dire qu'il la rendent vénérable aux hommes, et que l'estime qu'ils s'attirent par leur modération fait paraître plus auguste la vérité qu'ils annoncent ; au lieu qu'en se faisant ou mépriser ou haïr des hommes, on la déshonore, parce que le mépris et la haine passent ordinairement de la personne à la doctrine.

Il est vrai qu'il est impossible que les gens de bien soient toujours en paix avec les hommes, après que Jésus-Christ les a avertis qu'ils ne devaient pas espérer d'être autrement traités d'eux qu'il l'a été lui-même. C'est pourquoi saint Paul, en nous

exhortant à conserver la paix avec eux, y ajoute cette restriction : *s'il est possible...*, sachant bien que cela n'est pas toujours possible, et qu'il y a des occasions où il faut par nécessité hasarder de les choquer en s'opposant à leurs passions. Mais, afin de le faire utilement et sans avoir un juste sujet de craindre que nous n'ayons contribué aux suites fâcheuses qui en naissent quelquefois, il faut éviter avec un extrême soin de les choquer inutilement, ou pour des choses de peu d'importance, ou par une manière trop dure, parce qu'il n'y a en effet que ceux qui épargnent les autres, autant qu'il est en leur pouvoir, qui les puissent reprendre avec quelque fruit.

Si saint Pierre donc, sachant bien qu'il est inévitable que les Chrétiens souffrent et soient persécutés, leur recommande de ne se pas attirer leurs souffrances par leurs crimes, on peut leur dire de même qu'étant inévitable qu'ils soient haïs des hommes, ils doivent extrêmement éviter de se faire haïr par leur imprudence et leur indiscrétion, et de perdre par là le mérite qu'ils peuvent acquérir par cette sorte de souffrance.

Voici encore une autre raison qui rend la paix nécessaire, et qui nous oblige de la procurer autant qu'il nous est possible ; c'est que la correction fraternelle est un devoir qui nous est recommandé expressément par l'Evangile, et dont l'obligation est très-étroite. Cependant il est certain qu'il y a peu de gens qui le puissent pratiquer utilement, et sans causer plus de mal que de bien à ceux qu'ils reprennent. Mais il ne faut pas pour cela qu'ils s'en croient dispensés. Car, comme on n'est pas exempt de faute devant Dieu, lorsque l'on se met par imprudence hors d'état de pratiquer la charité corporelle, et qu'il nous impute le défaut des bonnes œuvres dont nous nous privons par notre faute; nous ne devons pas non plus nous croire exempts de péché, lorsque le peu de soin que nous avons de conserver la paix avec notre prochain nous met dans l'impuissance de pratiquer envers lui la charité spirituelle que nous lui devons.

Enfin notre intérêt spirituel, et la charité que nous nous devons à nous-mêmes, doit nous porter à éviter tout ce qui peut nous commettre avec les hommes et nous rendre l'objet de leur haine ou de leur mépris ; car rien n'est plus capable d'éteindre ou de refroidir dans nous-mêmes la charité que nous leur devons, puisqu'il n'y a rien de si difficile que d'aimer ceux en qui l'on ne trouve que de la froideur ou même de l'aversion.

NICOLE.

PANEGYRIQUE

SUR LE COEUR DE MARIE.

Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intus (*Psal.* XLIV, 14).

Toute la gloire de la fille du Roi est renfermée au dedans.

Entre les pures créatures, il en est une tellement privilégiée, tellement élevée par la grâce au-dessus de toutes les autres, qu'elle est nommée dans les saints Livres, tantôt la fille, tantôt la sœur ou l'épouse du Très-Haut : *Filia Regis, soror, sponsa;* tantôt le chef-d'œuvre unique de ses mains toutes-puissantes : *Una est perfecta mea* (*Cant.* VI, 8). Cette fille chérie du Roi des cieux, cette auguste Reine de l'univers, c'est Marie. Cependant, si je cherche en elle quelque marque extérieure et apparente de cette incomparable grandeur, je n'en trouve point. Je ne vois qu'une vierge modeste et pauvre, qui a uni son sort à celui d'un humble artisan, qui travaille de ses mains et vit, loin de la vue des hommes, dans une obscurité profonde. Où est donc cette gloire tant célébrée dans les divines Ecritures et dans les cantiques de l'Eglise? Vous venez de l'entendre, elle est tout intérieure et cachée; elle est toute dans son cœur : *Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intus.* Mais aussi, dans ce cœur, quel trésor ne découvré-je point! Ce sont toutes les perfections des anges et des saints; mais dans un tel degré d'excellence, que rien dans le ciel même n'y peut être comparé. Que dis-je? ce sont les perfections de Dieu même, aussi fidèlement retracées qu'elles le peuvent être dans une simple créature. Il est donc juste que nous rendions à ce cœur sacré un culte de vénération et d'amour; et comme nous adorons le cœur de Jésus, parce que c'est celui d'un Dieu, il convient que nous honorions le cœur de Marie, parce que c'est, après celui de son Fils, le plus digne sanctuaire que la Divinité ait habité dans l'univers. Tel est, mes chères sœurs, le fondement d'une dévotion très-répandue et très-autorisée dans l'Eglise depuis deux siècles; et tel est l'objet de la fête que vous célébrez aujourd'hui, fête touchante, où des vierges consacrées au Seigneur viennent adresser leurs hommages au cœur même de la plus pure et de la plus fervente des vierges, qu'elles invoquent comme leur patronne, qu'elles chérissent comme leur mère, et qu'elles s'efforcent d'imiter comme leur modèle. Puisse l'instruction que vous allez entendre augmenter encore votre zèle et votre estime pour une dévotion si sainte! Puissent ces mêmes sentiments se communiquer à tous ceux qui sont venus prendre part à cette pieuse cérémonie!

Sans avoir dessein de justifier directement le culte que nous rendons au cœur de Marie, et que justifie assez le suffrage de l'Eglise, je m'attacherai à en faire sentir de telle sorte la convenance, les avantages et le prix, que les âmes vraiment chrétiennes s'y affectionnent de plus en plus, et trouvent une nouvelle consolation à le pratiquer. Ce discours sera comme un éloge simple et familier du cœur de cette bienheureuse Vierge, et je me propose de montrer en trois courtes réflexions combien il est digne de nos hommages : premièrement, par les perfections dont il est orné; secondement, par les relations intimes qui l'unissent à Dieu; troisièmement, par l'amour dont il

brûle pour nous. Ce sera tout le sujet de votre attention.

O Mère du Sauveur! comment pourrons-nous louer dignement votre cœur, si vous ne daignez nous ouvrir vous-même ce sanctuaire de toutes les vertus, ce temple vivant de l'Esprit-Saint, afin que nous contemplions les richesses qu'il renferme, et que, les faisant connaître à ceux qui nous écoutent, nous les remplissions d'admiration, de reconnaissance et d'amour pour le plus parfait et le plus bienfaisant de tous les cœurs après celui de Jésus? — *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Permettez-moi de faire, en commençant, une supposition. Si nous possédions quelque relique vénérable de la Mère de Dieu; si son cœur ou quelque autre portion de ce corps virginal, où fut conçu le Verbe incarné, était demeuré sur la terre, et qu'un dépôt si sacré fût en notre pouvoir, quel usage en ferions-nous? Vous vous hâtez de me répondre: que nous le placerions sur les autels; que, non contents de lui prodiguer tous les honneurs qu'on rend dans l'Eglise catholique aux restes mortels des saints, nous en ajouterions de plus grands encore et d'extraordinaires, à raison de la singulière dignité de la Reine des anges; en un mot, que le cœur de Marie, quoique insensible et inanimé, serait à nos yeux le plus précieux des trésors. Voilà ce que notre religion nous inspirerait, si ce cœur eût été trouvé dans la poussière du tombeau. Et parce qu'il est vivant et glorieux dans le ciel, où, intimement uni à Dieu, il est embrasé des plus pures flammes du divin amour, où il s'attendrit sur nos misères, et brûle du désir de nous faire partager le bonheur dont il jouit, nous croirions devoir moins l'honorer! Ce qui augmente ses droits à notre culte, serait précisément ce qui nous engagerait à le lui refuser! Ah! laissons des subtilités vaines auxquelles je n'ai jamais pu comprendre que des hommes sensés et instruits s'arrêtassent un seul instant. S'il était ici quelqu'un qui craignît de témoigner trop de respect et de vénération pour le cœur de la plus pure des créatures, je le supplierais de considérer combien Dieu lui-même a estimé le cœur de l'homme. Il ne dédaigne pas, ce grand Dieu, d'avouer qu'il est épris de ce faible cœur, qu'il l'aime jusqu'à la jalousie, qu'il met sa gloire à en faire la conquête et à y régner. Entendez-le, qui tantôt commande avec empire, et nous dit: *Vous m'aimerez de tout votre cœur: « Diliges..... ex toto corde tuo »* (*Deut.* VI, 5); et tantôt s'abaisse au ton de la prière, pour nous dire: *Mon fils, donnez-moi votre cœur: « Præbe, fili mi, cor tuum mihi. »* (*Prov.* XXIII, 26.) Voyez-le qui promet de se montrer sans voile aux cœurs purs, de ne mettre aucune borne à ses libéralités envers les cœurs droits, d'épancher sa miséricorde sur les cœurs tendres et compatissants. S'il s'indigne contre son peuple, c'est parce qu'Israël infidèle a détourné de lui son cœur; s'il pardonne, c'est au cœur contrit et humilié; s'il nous parle, c'est à notre cœur qu'il s'adresse: *Loquar ad cor ejus* (*Ose.* II, 14). En un mot, car il faudrait citer toutes les Ecritures, Dieu a sans cesse les yeux attachés sur le cœur de l'homme; il en observe tous les mouvements, il ne voit, il n'estime dans tout l'homme que le cœur: *Dominus autem intuetur cor* (*I Reg.* XVI, 7). Et nous-mêmes, ne disons-nous pas tous les jours que l'homme n'est grand, vertueux, estimable, digne d'amour, que par le cœur? N'est-ce pas le cœur des héros et des saints que nous louons?

Et l'on demande après cela pourquoi nous vénérons le cœur de Marie! A-t-on bien songé à l'excellence de ce cœur, aux perfections plus qu'humaines, plus qu'angéliques, dont il est orné? O mon Dieu! lorsque vous créâtes notre premier père dans la justice et la rectitude originelles, vous regardâtes avec complaisance son cœur innocent et pur, vous l'aimâtes comme un des plus beaux ouvrages de vos mains; vous y imprimâtes le sceau de votre ressemblance divine, et vous établîtes entre vous-même et lui une correspondance et une union intime de sentiments, d'affections et de volonté. Mais bientôt, hélas! le péché rompit cet heureux accord; votre image fut défigurée, le cœur de l'homme dégradé reçut l'odieuse empreinte de votre ennemi, et, après avoir fait l'admiration des anges, il ne fut plus qu'un hideux objet d'aversion et d'horreur. Un si grand mal ne demeura pas, à la vérité, sans remède, grâce à la miséricorde infinie du Seigneur. Mais toutefois la contagion s'étendit à la postérité du coupable; tout, selon l'expression de saint Paul, fut enveloppé sous le péché (*Rom.* III, 9), et, pendant quatre mille ans, l'œil de Dieu ne découvrit pas, dans toutes les générations humaines, un seul cœur qui ne fût atteint de cette contagion fatale et de cette affreuse lèpre. De là, le dégoût et l'indignation qui le firent une fois s'écrier qu'il se repentait d'avoir fait l'homme, parce que tous les penchants de son cœur étaient pour le mal (*Gen.* VI, 6). Enfin, après tant de siècles, ses divins regards se reposent sur un objet digne de les fixer. Un enfant de bénédiction paraît sur cette terre depuis si longtemps maudite. Préservée de la corruption universelle par un miracle de la grâce, une fille d'Adam est conçue dans l'innocence et naît dans la sainteté. Le Seigneur voit revivre en elle toute la beauté, toute la pureté du premier dessin sur lequel il avait formé l'homme. Oh! avec quelle joie il contemple ce cœur qu'aucune tache ne défigure, qu'aucun germe de passion ne souille, qu'aucune faute même légère ne rendra jamais moins digne de son amour; ce cœur dont toutes les inclinations sont saintes, et toutes les affections célestes! Ou plutôt, avec quelle satisfaction il s'y contemple lui-même, comme dans un miroir fidèle, et y retrouve tous les traits de sa ressemblance, effacés chez le reste des hommes! Voulez-

vous savoir, mes sœurs, en quels termes il exprime sa tendresse pour cette créature chérie, et comme il exalte lui-même ce chef-d'œuvre de ses mains, lui qui, après avoir tiré l'univers du néant, considéra toutes les choses qu'il avait faites, et se contenta de dire qu'elles étaient bonnes : *Vidit quod esset bonum?* (*Gen.* I, 10.) Quel langage différent il tient, après avoir donné l'être à Marie ! *Vous êtes belle*, lui dit-il, *ô ma bien-aimée, vous êtes toute belle : « Ecce tu pulchra es, amica mea, tota pulchra es. »* Mes yeux, qui découvrent des taches dans les astres les plus brillants, et des imperfections dans les pures intelligences qui environnent mon trône, n'aperçoivent pas en vous un défaut : *Et macula non est in te.* Puis, s'adressant à ces intelligences elles-mêmes, et se glorifiant devant elles de son ouvrage : Voyez, leur dit-il, cette chaste colombe ; elle est sans égale, seule parfaite, et unique dans l'univers : *Una est columba mea, perfecta mea.* Continuant de développer les sens cachés du plus mystérieux des cantiques, montrerai-je maintenant les esprits célestes accourant à la voix de leur Dieu? Peindrai-je la surprise et le ravissement qu'ils éprouvent à la vue de tant de beauté? Les entendez-vous qui s'écrient : Quelle est donc cette admirable créature qui réunit en elle seule les perfections de toutes les autres : *Quæ est ista?* Ils comparent l'éclat dont elle brille, tantôt à la douce et bénigne lumière de l'astre des nuits : *Pulchra ut luna;* tantôt à la clarté plus vive de l'aurore : *Quasi aurora consurgens;* tantôt enfin à la splendeur éblouissante du soleil : *Electa ut sol.* Mais d'où s'exhale cette bonne odeur qui les charme et les attire : *Curremus in odorem unguentorum tuorum?* N'est-ce pas de son cœur, comme d'un vase précieux plein de toutes les essences les plus exquises, qui, par leur mélange, forment le plus délicieux des parfums? *Ex aromatibus myrrhæ, et thuris, et universi pulveris pigmentarii* (*Cant.* III-VI).

Mais laissons ce langage figuré que nous avons emprunté des Livres saints ; considérons ce que ces images représentent, c'est-à-dire, les qualités, les vertus du cœur de Marie ; et d'abord parlons de son innocence. Ce cœur pur ne connaissait point les penchants déréglés de la nature, il n'avait pas à craindre de les jamais connaître ; et cependant, quelles précautions pour conserver un trésor qu'il ne pouvait perdre ! quelle fuite du monde et des occasions ! quelle retraite ! quelle solitude, dès ses plus tendres années ! Que dire d'une pudeur qui se trouble à la vue d'un ange ? Que dire de la chasteté d'un cœur qui, sans balancer un instant, préfère la virginité, non à toutes les grandeurs et à toutes les joies de la terre, ce serait peu, mais à l'ineffable honneur de la maternité divine, qui surpasse infiniment toute expression et toute pensée.

A une pureté si héroïque se joint, par une admirable alliance, l'humilité la plus profonde. Voyez cette fille de David, qui compte tant de rois parmi ses aïeux, se condamner à une obscurité volontaire, devenir l'épouse d'un artisan, et se vouer à toutes les humiliations inséparables d'une condition abjecte aux yeux des hommes. Observez toutes ses démarches, écoutez toutes ses paroles, étudiez son silence même, et vous comprendrez à quel point elle est attentive à s'abaisser et à se confondre. Qu'un prince de la milice céleste la salue avec respect, et lui annonce qu'elle concevra dans son sein le Fils du Très-Haut : tremblante, interdite, comme si elle craignait de recevoir le titre de reine, elle se hâte de prendre celui de servante ; appelée à être épouse et mère, elle se met au rang des esclaves : *Ecce ancilla Domini* (*Luc.* I, 38). Qu'Élisabeth pousse des cris d'admiration à la vue des merveilles que sa seule présence opère ; que, la comblant d'éloges, elle la nomme bénie entre toutes les femmes, Marie, au milieu de tout ce qui est capable de l'éblouir, ne veut voir que son néant et sa bassesse : *Respexit humilitatem ancillæ suæ* (*Ibid.*, 48). Elle ne veut attribuer la grandeur et la sainteté qu'à Dieu seul : *Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus* (*Ibid.*, 49). Que Joseph, ignorant la cause de sa fécondité, conçoive de tristes soupçons : elle pourrait d'un seul mot le désabuser ; mais elle aime mieux porter le poids de son ignominie, que de révéler à son saint époux un secret qui tourne à sa gloire. Que la loi oblige les femmes de Juda à se purifier de la souillure qu'elles contractaient en devenant mères : Marie, quoique toujours vierge, se purifie comme elles, et couvre, sous le voile de cette cérémonie humiliante, le privilége et la sainteté de son enfantement divin ! Quand l'a-t-on vue se prévaloir ou se glorifier des faveurs du Ciel ? Quand a-t-elle laissé même entrevoir les grâces et les lumières dont elle était remplie ? Quand lui est-il échappé un mot qui tendît à inspirer de l'estime pour elle ? Que dis-je ? sa vie entière n'a-t-elle pas été presque un silence continuel ? Qu'on l'outrage ou qu'on l'honore, elle se tait ; que les pasteurs et les mages adorent son divin Fils, ou que les Pharisiens, les prêtres et les soldats l'accablent des plus indignes traitements, elle se tait ; que son Fils lui-même lui adresse des paroles sévères, et lui dise : *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi?* (*Joan.* II, 4) elle se tait encore, et bénit en secret les conseils d'une Providence qui seconde si bien les vœux de son humilité. O mes Sœurs ! que le silence est facile aux âmes sincèrement humbles ! mais qu'il est difficile aux superbes, et qu'on entreprendrait vainement de bannir d'une communauté les paroles oiseuses, indiscrètes, peut-être même critiques et malignes, si l'on ne s'appliquait à arracher du cœur la racine empoisonnée de l'orgueil !

Revenons à Marie. Détachée de la gloire jusqu'à la redouter et la haïr, elle méprise les richesses jusqu'à s'en dépouiller, dès sa première jeunesse, pour se réduire à toutes

les privations, à toutes les rigueurs de l'indigence. O ciel! sous quel humble toit! dans quelle étroite demeure habite celle qui sera placée un jour au-dessus de tous les chœurs des anges, dans la maison de Dieu! De quels vêtements pauvres et grossiers se couvre celle à qui le soleil, un jour, servira de manteau, et les étoiles de couronne! *Mulier amicta sole.... et in capite ejus corona stellarum duodecim* (*Apoc.* XII, 1). Quel est le dénûment de cette Vierge qui enfante dans une étable et ne peut donner à son Dieu naissant d'autre lit que la paille, d'autre berceau qu'une crèche ? Digne mère de celui qui n'aura pas où reposer sa tête, qui vivra du pain de l'aumône, mourra nu sur une croix, et laissera pour trésor à ses disciples cette maxime : *Heureux les pauvres!* Si nous voulons, mes sœurs, la bien comprendre et la bien goûter, cette maxime que le monde ne comprendra jamais, que les personnes religieuses elles-mêmes ne goûtent pas toujours, entrons dans le cœur de Marie ; nous y verrons la pauvreté évangélique briller comme une pierre précieuse entre tant d'excellentes vertus ; et nous sentirons que celui qui la possède est plus riche de son seul dépouillement, que les princes et les monarques de la terre ne le sont de toute leur opulence. Mais, que les vrais pauvres de Jésus-Christ sont rares ! Pour en mériter le nom, il ne faut rien moins qu'être mort à toutes choses, avoir renoncé, et de cœur et d'effet, aux intérêts et aux jouissances, aux aises et aux commodités de la vie ; compter pour peu la vie même, avoir horreur du superflu, être sans sollicitude pour le nécessaire, recevoir avec indifférence, comme saint Paul, la santé ou la maladie, la tribulation ou la joie, l'abondance ou la disette ! Tel est ce détachement universel, cette parfaite pauvreté d'esprit que le Sauveur a mise au premier rang des béatitudes ; et tel fut le détachement du cœur de Marie. De là cette patience invincible dans les travaux, les contradictions et les souffrances ; cette douceur inaltérable envers les ennemis même les plus implacables et les plus injustes ; cette paix et cette sérénité constante au sein de tous les dangers ; cette générosité supérieure à tous les sacrifices, cet esprit de mortification qui immole sans cesse à la pénitence une chair pure et innocente. De là cet anéantissement de la volonté propre, cette obéissance aveugle et muette qui n'admet ni examen, ni délai, ni distinction, ni réserve. Qu'elle entende la voix d'un ange ou celle de Joseph ; que la loi de Moïse ou celle du prince commande ; qu'il faille quitter Nazareth sa patrie pour se rendre à Bethléem, ou fuir de Bethléem en Egypte ; s'arracher au sommeil de la nuit, ou porter le poids du jour et de la chaleur ; livrer son Fils au couteau de la circoncision, ou l'offrir dans le temple ; l'accompagner dans sa course laborieuse à travers les villes et les bourgades de la Judée, ou monter avec lui sur le Calvaire, elle ne sait ni délibérer ni se plaindre ; elle ne connaît que le devoir d'exécuter à tout prix les volontés du Ciel, en quelque manière qu'elles lui soient manifestées. Quel exemple, mes sœurs ! et qui trouvera des excuses légitimes pour se dispenser d'obéir, quand la Mère de Dieu n'en trouve point?

Mais qu'ai-je entrepris, Seigneur ! Ai-je bien cru pouvoir, dans un seul discours, louer toutes les perfections du cœur de Marie? Quand j'aurais cent langues et cent voix, les pourrais-je nommer seulement? Ce cœur sacré n'est-il pas un abîme sans fond de vertus et de merveilles? Que sont tous mes efforts pour en donner même une faible idée ? Et, après tant de paroles, qu'ai-je dit, en comparaison de ce qu'il me resterait à dire? Ai-je parlé de la foi de Marie? de cette foi qui ne transporte pas seulement les montagnes, mais qui fait descendre, du haut des cieux, le Verbe éternel dans son sein? De son espérance, bien plus héroïque que celle d'Abraham, puisque Marie espère encore après la mort même et la sépulture du véritable Isaac? De sa charité?... O charité de Marie, vaste incendie dont son cœur est consumé, quelle bouche mortelle pourrait exprimer tes ardeurs ! Combien d'autres perfections encore nous faut-il passer sous silence ! Hélas, que je vous présente donc un imparfait tableau, et que mon impuissance m'afflige et me confond ! Oh ! s'il m'eût été donné d'offrir, pour un seul instant, à vos regards le cœur de cette incomparable Vierge, tel que les anges et les bienheureux le voient éternellement, quels eussent été vos transports d'amour ! Car, puisque telle est la beauté de la vertu, que, du fond d'un cœur pur où elle réside, elle répand jusque sur les traits du visage un charme inexprimable et une sorte d'éclat céleste qui enchante les yeux, quel spectacle ravissant ne serait-ce pas de voir tant de vertus à découvert, et comme à leur source, dans le cœur de la plus accomplie des créatures? Contemplez, du moins en esprit, mes chères sœurs, ce digne objet de votre religieuse vénération ; mais ne vous bornez pas à lui rendre de stériles honneurs ! Il est proposé à votre imitation plus encore qu'à votre culte ; ou plutôt, ce qu'il y a de plus essentiel au culte que vous lui devez, c'est l'imitation de ses vertus ! Il me semble entendre sortir de ce cœur une voix qui vous dit : O mes filles chéries, vous que j'ai retirées du monde et réunies sous ma protection dans cet asile, vous qui portez mon nom et qui avez appris de vos saints fondateurs à m'aimer, je dois être votre modèle. Je n'ai plu à Dieu que parce que j'ai été humble et docile, patiente et mortifiée, chaste et modeste, laborieuse et pauvre, douce, silencieuse, recueillie, fervente dans la prière, détachée de toutes les choses périssables, appliquée uniquement à glorifier le Seigneur, charitable et indulgente envers le prochain, sévère à moi-même, fidèle à mes moindres devoirs, prête à donner mille vies plutôt que de laisser

approcher de moi l'ombre même du péché. Ce que j'ai été, vous devez l'être, autant que le permet votre faiblesse. C'est à ma suite que les vierges parviennent au séjour du bonheur : *Adducentur regi virgines post eam.* Je ne présente à mon Fils que celles qui marchent sur mes traces et qui s'efforcent de me ressembler : *Proximæ ejus afferentur tibi.* Elles seules goûteront les joies du ciel, et chanteront le cantique de l'Agneau : *Afferentur in lætitia et exsultatione.* Je vous ouvre mon cœur, afin que vous en imprimiez les traits dans le vôtre, et que je puisse un jour, reconnaissant en vous mon image, vous introduire en qualité de mes filles bien-aimées dans le sanctuaire éternel où réside le Roi de gloire : *Adducentur in templum Regis* (*Psal.* XLIV, 15).

Il est donc vrai que le cœur de Marie mérite nos hommages par les perfections dont il est orné ; vous venez de le voir. Il ne les mérite pas moins par les relations intimes qui l'unissent à Dieu ; c'est ce que je vais montrer dans la seconde réflexion.

DEUXIÈME PARTIE.

Je suis obligé maintenant, mes Sœurs, de m'élever au-dessus de toutes les pensées humaines, et d'entrer dans la région des plus hauts mystères, puisque mon sujet me conduit à vous parler de ces incompréhensibles rapports qui unissent une simple créature, en qualité de fille, d'épouse et de mère, à son Dieu. Il ne s'agit pas de chercher ici de grandes paroles, par un effort qui ne ferait que rendre plus sensible encore notre faiblesse, et la disproportion de notre langage avec de si grandes choses. Mais il s'agit de nourrir votre piété, mes Sœurs, et de vous aider à mieux comprendre quel dut être le cœur de celle qui a pu contracter des relations si étonnantes, une si étroite alliance avec la Divinité même.

Le Seigneur avait arrêté, dans ses conseils éternels, que le monde serait sauvé par l'incarnation de son Verbe, et que cet ineffable mystère s'accomplirait dans le sein d'une Vierge, par l'opération de l'Esprit-Saint. Dès lors, il fut de la gloire de toute l'adorable Trinité que rien ne manquât à la perfection d'une créature appelée à une destinée si sublime. Le Père adopta, d'une manière toute spéciale, pour sa fille, celle qui devait être l'épouse de son esprit et la mère de son Fils unique. Il la préserva seule du péché d'origine, sanctifia non-seulement sa naissance, mais sa conception même, et la prévint, dès le sein maternel, par une effusion de grâces sans exemple et sans mesure ; avant qu'elle vît le jour, on eût pu déjà la nommer pleine de grâce avec autant de vérité que le fit depuis Gabriel : *Gratiâ plena* ; on eût pu lui dire que déjà le Seigneur était en elle, la comblant de ses faveurs, l'ornant de ses noms les plus rares, et mettant, pour ainsi dire, tous ses soins à l'embellir : *Dominus tecum.* On eût pu lui ajouter que dès lors elle était bénie entre toutes les filles d'Adam, et qu'elle les surpassait toutes en sainteté : *Benedicta tu inter mulieres.* (*Luc.* I, 28, 42.) Au premier instant de sa vie, son Dieu la reçoit dans ses bras, et bientôt il ne veut plus qu'elle connaisse d'autre père que lui. Longtemps avant l'âge où les autres enfants sont éclairés des premières lueurs de la raison, elle entend une voix tendre et puissante au fond de son cœur, qui lui dit : Ecoute, ô ma fille, toi que j'ai choisie entre toutes les créatures pour te donner ce nom ; écoute et apprends quels sont mes desseins sur toi : *Audi, filia, et vide.* Oublie ta patrie et ton peuple, la maison paternelle et les auteurs de tes jours : *Obliviscere populum tuum, et domum patris tui ;* car ton roi, ton Dieu, celui que l'univers adore, est épris de ta beauté, il demande ton cœur, il veut y régner seul, et serait blessé du moindre partage : *Et concupiscet rex decorem tuum ; quoniam ipse est Dominus Deus, et adorabunt eum* (*Psal.* XLIV, 11, 12). Docile à cette voix secrète, Marie rompt les liens de la nature ; à peine sortie du berceau, elle s'est déjà renfermée dans le temple où, captive volontaire, enchaînée par l'amour au pied des autels, elle n'a plus de commerce qu'avec le ciel. Tandis qu'elle se voue, par un engagement irrévocable, à la virginité ; que, dans ce lieu sacré, elle donne les nuits et les jours à la prière, le Seigneur se construit en elle un autre temple bien plus saint, un autre sanctuaire bien plus auguste, où la Divinité habitera un jour corporellement. C'est là, c'est dans ce cœur que le feu sacré ne s'éteint point, et que brûle sans cesse un encens d'agréable odeur. Là est le véritable autel des holocaustes, où une victime pure s'immole et se consume à toute heure ; le véritable Saint des saints, où l'Eternel rend en secret ses oracles ; et l'arche vivante, dont celle des Hébreux n'était que la figure. Oh ! que Dieu se plaît dans ce tabernacle invisible aux hommes, et qu'il aime à préparer une si digne demeure à son Fils !

C'est là encore, c'est dans ce cœur virginal que se célébreront les noces ineffables de l'Esprit-Saint. Descendez, ô divin Esprit ! l'épouse est prête ; elle est parée de chasteté, d'humilité, d'amour, de toute la variété et la magnificence des vertus qui lui forment la robe nuptiale la plus riche et la plus digne de vous : *In vestitu deaurato, circumdata varietate* (*Psal.* XLIV, 10). Venez accomplir en elle le prodige attendu depuis les siècles, ce mystère incompréhensible aux anges mêmes, qui doit l'unir à vous par des liens indissolubles, et lui donner un titre et des droits auxquels il ne semblait pas possible qu'une créature pût jamais prétendre. Que dirons-nous ici, mes Sœurs ? Comment donnerons-nous une idée de la faveur que reçut Marie ? l'Esprit de Dieu la visite. Est-ce assez dire ? N'en avait-il pas visité d'autres avant elle ? Combien d'âmes saintes avaient goûté la douceur de ses divines caresses, et s'étaient enivrées de chastes délices dans une amoureuse union avec lui ! Marie, depuis

sa première enfance, était familiarisée avec toutes ces grâces ; elle n'avait cessé de vivre dans le commerce le plus intime avec l'Esprit du Seigneur ; ses jours s'étaient passés dans les ravissements et les défaillances de l'amour ; le sommeil même n'interrompait pas ses entretiens avec son bien-aimé ; et pendant que ses sens étaient assoupis, son cœur veillait pour lui : *Ego dormio, et cor meum vigilat* (*Cant.* v, 2.) N'arriva-t-il rien de plus à ce moment annoncé par l'ange, où la majesté divine l'investit de toutes parts, et par la vertu du Très-Haut l'environna de son ombre : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* (*Luc.* I, 35) ; où l'Esprit-Saint, qui avait toujours résidé en elle et l'avait dès longtemps comblée de ses dons, vint d'une manière extraordinaire et nouvelle : *Spiritus sanctus superveniet in te* ; où il la remplit, pour ainsi dire, de sa propre plénitude ; où, par un prodige inouï, il féconda ses entrailles virginales, et leur fit produire ce fruit de bénédiction qui est la sainteté elle-même, et qui s'appellera le Fils du Tout-Puissant ? *Ideoque et quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei.* Ah ! si ce même Esprit, descendant sur les apôtres, les changea en de nouveaux hommes, s'il les éleva au-dessus de la nature, au-dessus de l'humanité, leur enseigna toute science, et en fit tout à coup, par la puissance dont il les revêtit, comme les dieux de la terre, que dut-il opérer dans Marie ? de quelle lumière, de quelle onction, de quelle force surnaturelle dut-il la remplir, lorsqu'il vint, non plus comme une langue de feu, mais comme un torrent de flammes divines, pour brûler, consumer tout ce qui restait en elle d'humain, renouveler tout son être, déjà si parfait, consacrer et diviniser ses entrailles en leur faisant concevoir un Dieu ! Ah ! si telles furent les faveurs accordées aux simples serviteurs, quels durent être les présents faits à l'épouse ! Quelle pureté ! quelle beauté l'immortel Époux dût-il communiquer, par ses divins embrassements, à un cœur qu'il daignait s'attacher par des nœuds si étroits et si nouveaux !... Je m'arrête, parce que je sens que l'expression manque à ma pensée, et que ma pensée elle-même est trop au-dessous des merveilles dont j'ai à vous entretenir.

Passons au troisième rapport qui unit cette glorieuse Vierge à la Divinité. Elle n'est pas seulement fille et épouse, elle est mère. C'est ici le privilége le plus singulier de Marie, son titre le plus incommunicable, et le comble de sa gloire : car, quoiqu'elle soit fille du Père par une adoption toute spéciale, et épouse de l'Esprit-Saint d'une manière ineffable qui ne convient qu'à elle seule, on peut toutefois, dans un sens moins relevé et moins rigoureux, mais véritable, donner le nom d'enfants de Dieu à tous les fidèles, et celui d'épouses à toutes les vierges ; et l'Écriture elle-même s'exprime ainsi. Mais, quelle autre que Marie a jamais été nommée la mère de son Dieu ? Quelle autre a conçu dans son sein, a enfanté, a nourri de son lait le Fils de l'Éternel ? O merveille, qui achève de confondre notre faible raison, et qui renverse tout l'ordre naturel de nos idées ! O dignité, qu'on ne peut comparer à aucune autre, et dont rien de connu n'approche ! Quoi ! celui qui donne tout à ses créatures, et qui ne reçoit rien d'aucune d'elles, a pu recevoir la vie même de Marie ! Celui qui a fait d'une parole tout ce qui existe, a pu être produit, selon son être humain et selon la chair, par cette fille de Juda ! Il s'est nourri, il s'est accru de sa substance, lui qui donne la nourriture et l'accroissement à tout ce qui respire ! Il a été porté dans ses bras, lui qui soutient l'univers d'une de ses mains ! Souverain maître de toutes choses, il a été fils soumis, obéissant, respectueux de cette vierge : *Et erat subditus* (*Luc.* II, 51.) Non, on a beau chercher sur la terre ou dans le ciel quelque grandeur au-dessous de celle de Dieu qui puisse être mise en parallèle avec la grandeur de Marie, on n'en trouve point. Saint Paul, voulant faire sentir aux Hébreux combien Jésus-Christ est élevé au-dessus de toutes les hiérarchies célestes, s'écriait : A qui d'entre les anges Dieu le Père a-t-il jamais dit : *Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui? Cui enim dixit aliquando angelorum : « Filius meus es tu, ego hodie genui te? »* (*Hebr.* I, 5 ; *Psal.* II, 7.) Avec un léger changement, et en gardant les proportions convenables, ne puis-je pas appliquer ces paroles à mon sujet, et m'écrier à mon tour : A laquelle de ces sublimes intelligences Dieu le Fils a-t-il jamais dit : Vous êtes ma Mère, c'est vous qui m'avez engendré en ce jour : *Cui enim dixit aliquando angelorum : Mater mea es, tu hodie genuisti me ?* Or, c'est ce qu'il répétera éternellement à Marie, et ce qui mettra toujours une distance immense entre elle et toutes les principautés et les puissances des cieux.

Mais pour revenir à son cœur, objet spécial de ce discours, quelles impressions, quelles influences de grâces pensez-vous qu'il ait reçues pendant les neuf mois que le Verbe incarné passa dans le sein maternel ? Quel feu dût y allumer ce soleil, renfermé pendant si longtemps dans un si étroit espace, et qui ne laissait encore échapper aucun rayon au dehors ! Quelles émotions ce cœur éprouva-t-il ensuite, lorsque la bienheureuse Mère tenait dans ses bras le divin Enfant, et le pressait contre son sein ! De quelle sainteté ce cœur se remplit-il pendant les trente années de commerce non interrompu, de communications et d'épanchements mutuels et journaliers entre le fils et la mère ! Enfin, pour tout renfermer en un mot, quel dut être ce cœur, dont les sentiments répondirent à la sublimité de ces incompréhensibles relations avec les trois personnes divines, et furent dignes en tout de la fille, de l'épouse et de la mère d'un Dieu !

Disons quelque chose d'admirable et de vrai : Marie n'est pas Dieu, sans doute, si vous considérez sa nature et sa personne, l'infini tout entier la sépare d'un souverain Être ; et malheur à qui voudrait confondre

le Créateur avec la créature ! Mais, si vous envisagez ses priviléges et ses rapports, ils sont tous divins, et vous ne pouvez y toucher, pour ainsi dire, par la pensée, sans vous trouver, même malgré vous, comme perdu dans les splendeurs de la Divinité. Sa fécondité est divine, sa maternité est divine ; son Fils, qui est l'os de ses os, et la chair de sa chair, est Dieu : je serais tenté de dire que tout en elle est divin, excepté elle-même. Comme donc nous nommons les Ecritures divines, parce qu'elles sont inspirées par l'Esprit Saint, et qu'en parlant des hommes qui ont été ses organes, les expressions de divins prophètes, de divin Paul, nous sont familières, sans que personne se méprenne sur le sens que nous y attachons, ainsi, et à plus forte raison, nous avons droit de dire : la divine Mère ou la divine Vierge, non pas pour attribuer à Marie la divinité, ce qui serait un blasphème, mais pour marquer l'excellence et l'intimité de ses liaisons avec la Trinité adorable. Quelle inconséquence donc que celle de ces sociétés séparées de la véritable Eglise, qui, en adorant le Fils, refusent tout témoignage de respect à la Mère, se font un point de religion de ne la distinguer en rien des autres filles d'Adam, et croient plaire à celui qui nous fait un précepte d'honorer les auteurs de nos jours, en outrageant celle de qui il a voulu recevoir la vie ! Quel aveuglement encore que celui de ces enfants de l'Eglise, qui, reconnaissant le devoir d'invoquer et de vénérer la Mère du Sauveur, retranchent tout ce qu'ils peuvent de son culte, lui disputent ses titres et ses priviléges, et mettent tout leur zèle à rabaisser sa gloire ; qui ne veulent point que sa conception ait été sans tache, ni que son assomption soit autre chose que sa mort ; qui voient avec chagrin les dévotions dont elle est l'objet, et les fêtes instituées en son honneur : par crainte, disent-ils, que les droits du Fils ne soient diminués de tout ce qu'on accorde si libéralement à la Mère, et que le divin Roi du ciel ne conçoive de là une jalousie, dont ils ne pourraient, sans outrage, soupçonner un prince de la terre envers celle qui lui aurait donné le jour ! Que dire enfin de ceux qui applaudissent aux hommages que l'on rend à Marie, qui approuvent que l'on se prosterne devant ses images et devant les autels qui lui sont dédiés, qu'on célèbre des fêtes pour honorer son nom, ses douleurs, les divers mystères de sa vie, mais qui ne peuvent souffrir que l'on vénère spécialement son cœur, comme s'il y avait quelque chose en sa personne qui fût plus digne de respect et de vénération que ce cœur sacré, siége de la pureté virginale, de l'amour divin le plus ardent, et, comme nous le verrons bientôt, du plus tendre amour pour les hommes!

O sainte Eglise, dépositaire fidèle de toute vérité, vous seule êtes toujours sage, toujours conséquente, et faites paraître un accord parfait entre les dogmes que vous professez et le culte que vous avez établi. Vous rendez à Dieu seul, et à Jésus-Christ, son Fils unique, Dieu et homme tout ensemble, le culte suprême d'adoration ; et afin de distinguer ce culte de tout autre, vous lui donnez un nom particulier, c'est le culte de *Latrie*. Vous rendez aux anges et aux saints, comme aux serviteurs et aux amis de Dieu, un culte de vénération et d'honneur bien inférieur au premier, et pour qu'il ait aussi son nom qui le distingue, vous l'appelez culte de *Dulie*. Mais, dans l'intervalle immense qui sépare Dieu des anges et des saints, est une simple créature élevée par la grâce à la maternité divine, qui, par sa nature, est infiniment au-dessous de la Divinité, mais qui, par sa prérogative de mère et ses droits d'épouse, en est incomparablement plus rapprochée qu'aucune autre créature ne le peut être ; et pour l'honorer comme elle le mérite, vous lui avez décerné un culte à part, qui exclut l'adoration due à Dieu seul, qui surpasse la vénération accordée à tout ce qui n'est pas Dieu, et ce culte vous l'avez nommé *Hyperdulie*. Ainsi toutes les mesures, toutes les proportions sont gardées, et le même ordre règne dans la Jérusalem de la terre que dans celle d'en haut, où l'on voit le Fils de l'homme assis à la droite du Père, et, à la droite du Fils de l'homme, celle qui l'a porté dans son sein, la Mère de son Dieu et la Reine du ciel : *Astitit Regina a dextris tuis* (*Psal.* XLIV, 10).

Nous ne craignons pas de mériter le reproche de superstition, en rendant nos hommages à une créature que le Seigneur lui-même a ainsi glorifiée, et nous aimons à les adresser surtout à son cœur, non-seulement à raison des perfections dont il est orné et des relations intimes qui l'unissent à Dieu, mais encore à raison de l'amour dont il brûle pour nous, et dont il me reste à vous entretenir dans une troisième réflexion que j'abrégerai.

TROISIÈME PARTIE.

Cette dernière partie de mon sujet est pour nous la plus touchante de toutes, puisqu'il s'agit de l'amour que nous porte cette sainte et sublime créature, qui n'a au-dessus d'elle rien de ce qui n'est pas Dieu, et qui, sans être Dieu elle-même, touche néanmoins de toutes parts à la Divinité. Or, cet amour qu'elle a pour nous, surpasse autant tout amour connu, que la dignité de cette admirable Vierge l'emporte sur tout ce que nous connaissons de grandeur. Car ce n'est pas seulement un amour tendre, ardent, généreux, héroïque ; mais, il faut le dire, c'est un amour excessif et qui semble passer toutes les bornes. Pourquoi ? parce que Marie, par un prodige de charité envers nous, et par un renversement apparent de l'ordre, a rapporté l'existence de son divin Fils lui-même à notre salut ; et, tout Dieu qu'il était, elle l'a offert et sacrifié pour nous. Quand Jésus-Christ veut marquer le plus étonnant effet de la charité du Père, il dit qu'il a aimé le monde jusqu'à livrer son Fils unique : *Sic enim dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (*Jean* III, 16),

C'est là ce que le grand Apôtre appelle l'excès de l'amour de Dieu pour les hommes : *Propter nimiam charitatem suam, qua dilexit nos* (*Ephes.* II, 4). Or, le cœur de Marie a été capable de ce même excès; elle a livré le même Fils unique, cet adorable fruit de ses entrailles, pour la rédemption du monde : *Sic dilexit..... ut Filium suum unigenitum daret;* avec cette différence qu'un si grand sacrifice n'a pas pu coûter de douleur au Père éternel, qui est essentiellement impassible, mais qu'il en a coûté une si amère, si profonde, à la plus tendre et à la plus sensible des mères, que nous ne trouverons jamais d'expression pour donner une juste idée du martyre qu'elle a enduré, martyre qui ne commence pas seulement sur le Calvaire, mais au moment même où elle reçut la visite de l'ange. Dès qu'il lui eut annoncé qu'elle aurait un fils nommé Jésus, c'est-à-dire Sauveur, elle comprit tout ce que ce nom signifiait, et vit qu'elle était appelée à mettre au monde la victime du genre humain; elle y consentit pleinement, et, par son acceptation volontaire, elle se dévoua à toutes les douleurs, et, si je puis parler ainsi, à toutes les désolations inséparables d'une telle destinée. Quelle joie put-elle dès lors goûter? Quel adoucissement sa peine put-elle recevoir? Pendant tout le temps qu'elle porta le divin Enfant dans son sein, qu'elle le nourrit de son lait, qu'elle le vit croître sous ses yeux, elle ne cessa d'avoir la déchirante pensée qu'il croissait pour le sacrifice. Elle ne put écarter de son esprit les affreuses images du jardin des Olives, du prétoire et du Calvaire. Tout ce qui fait la consolation des autres mères se changeait pour elle en tourments. S'il tendait vers elle ses mains innocentes, elle croyait déjà les voir chargées des chaînes dont elles devaient être un jour meurtries, ou percées des clous qui devaient les attacher à un infâme gibet. S'il souriait à sa mère, s'il fixait sur elle de tendres regards, ou sollicitait ses caresses, elle se représentait, par une cruelle anticipation de l'avenir, ses yeux éteints et mourants, son visage inondé de sang et de larmes, tout son corps déchiré et ne faisant qu'une plaie. C'était un supplice de tous les instants, que tout renouvelait, et que son amour put seul lui faire supporter. Que dis-je? supporter! Voyez-la coopérer elle-même aux souffrances de ce Fils adoré, et devenir en notre faveur le ministre des desseins rigoureux de son Père sur lui. N'est-ce pas elle qui le livre, dès les premiers jours de sa vie, au couteau de la circoncision, afin que son sang commence dès lors à jaillir pour nous? Ne le porte-t-elle pas dans ses bras au temple, pour l'y offrir comme notre victime, et le dévouer ainsi solennellement à la mort, pour s'y entendre dire à elle-même qu'elle ne doit s'attendre qu'à des peines toujours plus accablantes jusqu'à ce que le glaive de douleur ait enfin transpercé son âme : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius* (*Luc.* II, 35).

S'il m'est permis d'ajouter ici ce que je conjecture avec vraisemblance à ce que l'Evangile nous apprend, sur quoi roulèrent, pendant trente années entières, les entretiens intimes et familiers de Jésus et de Marie, dans la retraite de Nazareth? Ne fut-ce pas sur cette même passion dont il ne cessa ensuite de parler à ses disciples, et qui fut l'objet constant de toutes ses pensées? Or, quels entretiens pour une mère! quelles blessures chacun de ses discours faisait-il, rouvrait-il dans son cœur? Et cependant elle n'eut jamais la faiblesse de s'écrier comme Pierre : *A Dieu ne plaise, Seigneur, que vous éprouviez un sort si cruel*? « *Absit a te, Domine* (*Matth.* XVI, 22). » Au contraire, elle enflamma de plus en plus les désirs déjà si ardents de son Fils; ils s'abreuvèrent ensemble, ils s'enivrèrent d'avance du vin si amer de cet effroyable calice, et s'animèrent mutuellement à le boire jusqu'à la lie pour nous sauver. En faut-il d'autre preuve que la conduite qu'elle tint lorsque l'heure fatale fut venue? Ah! mes Sœurs, quel spectacle va s'offrir à nos regards! et qui le pourrait soutenir sans attendrissement? Le Fils de l'homme est condamné à mourir : déjà accablé des plus indignes traitements, épuisé de sang et de force, chargé d'une pesante croix, sous laquelle il succombe, il est plutôt traîné que conduit au lieu du supplice. Les pieuses femmes, qui connaissent son innocence et le voient réduit à une si affreuse extrémité, ne peuvent retenir leurs gémissements, et remplissent l'air de leurs cris lamentables : *Plangebant et lamentabantur eum* (*Luc.* XXIII, 27). Où est sa mère? A-t-elle fui loin du théâtre où se prépare une si horrible scène? Est-elle allée ensevelir dans les ténèbres sa profonde et intolérable douleur? Est-elle restée mourante et désolée dans sa demeure? Ah! elle est auprès de la victime, elle monte à ses côtés sur la montagne du sacrifice, et l'Evangile ne dit pas qu'elle pleure! Elle voit les bourreaux dépouiller son Fils, l'étendre inhumainement sur le bois fatal, enfoncer à coups redoublés les clous qui percent ses mains et ses pieds; elle voit couler ses larmes, et son sang ruisseler de toutes parts; elle entend ses sanglots et ses soupirs se mêler aux cris de rage et aux insultes barbares de ses ennemis. Ce n'est pas de loin, comme les saintes femmes et les timides amis du Sauveur, qu'elle assiste à un spectacle si déchirant pour elle : *Stabant omnes noti ejus a longe et mulieres* (*Luc.* XXIII, 49). Non, elle est au pied même de la croix, au milieu de ce hideux appareil de supplice, parmi les bourreaux et les soldats, si près de son fils expirant, qu'aucun détail de ses souffrances ne peut lui échapper : *Juxta crucem* (*Joan.* XIX, 25). Mais peut-être que l'excès même de sa douleur lui en aura fait perdre le sentiment; peut-être n'est-elle plus en état de rien apercevoir; un sombre voile se sera étendu sur ses yeux, et elle sera tombée contre terre, défaillante et sans vie! O prodige! mes Sœurs, la Mère de Jésus est debout, en attitude de prêtre et de sacrificateur, devant l'autel où

se consomme le grand holocauste : *Stabat juxta crucem Jesu Mater ejus.* Que fait-elle ? Pendant que Jésus s'offre lui-même à son Père pour l'expiation de nos péchés, sa Mère l'offre aussi pour la même fin; elle consent à ses tourments, à ses ignominies, à sa mort, afin que nous puissions obtenir grâce; elle conjure un Dieu offensé d'assouvir sa vengeance sur cet innocent agneau, et de nous épargner. Voilà jusqu'où le cœur de Marie nous a aimés ! Nous fûmes tellement l'unique objet des pensées du fils et de la mère, en ce terrible moment, que Jésus, adressant du haut de la croix une dernière parole à Marie, ne lui parle ni de lui-même ni d'elle, mais de nous. Il voit auprès de lui un seul de ses disciples qui lui représente tous les autres : *Cum vidisset Jesus Matrem et discipulum stantem;* nous renfermant tous en lui par la pensée, et nous présentant à Marie dans sa personne, il lui dit : Femme, voilà votre Fils : *Mulier, ecce Filius tuus.* Nouvelle Eve, voilà votre famille, vous êtes seule désormais la véritable mère de tous les vivants (*Gen.* III, 20), c'est-à-dire, de mes disciples; vous les enfantez tous aujourd'hui dans l'excès de la plus inconcevable douleur, et vous accomplissez enfin dans toute son étendue la prédiction faite à la première des femmes : *In dolore paries filios* (*Ibid.* 16). Ils vous coûtent trop cher pour ne pas vous appartenir. Je vous les donne : chérissez-les tous, comme vous m'avez chéri moi-même. Et vous, mes disciples, connaissez votre mère : je vous substitue à tous mes droits auprès d'elle : recourez à son amour dans tous vos besoins; si ses entrailles ne vous ont pas portés, son cœur vous enfante en ce moment; elle vous a aimés plus que la vie de son fils unique; et si quelque chose pouvait égaler ma tendresse pour vous, ce serait la sienne : *Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua* (*Joan.* XIX, 27).

Voilà nos titres, ô Marie, voilà notre garant pour compter sur les sentiments de votre cœur à notre égard. Nous sommes vos enfants, les enfants de votre grande douleur; nous mettrons toujours une confiance sans bornes en votre affection maternelle pour nous. En quelque abîme que nous puissions tomber, nous ne désespérerons jamais, tant qu'il nous sera permis d'invoquer votre nom. Vous n'avez pas la toute-puissance qui commande et qui opère tout ce qu'il lui plaît, mais vous avez la toute-puissance qui supplie et qui obtient tout ce qu'elle demande : *Omnipotentia supplex.* Qui n'a pas éprouvé les effets de votre protection? Combien de fois a-t-elle éclaté par des prodiges en faveur de l'Eglise, des Etats, de ce royaume en particulier, de tous ceux qui ont imploré votre assistance ! Les vierges qui m'entendent sont redevables à votre intercession de la faveur la plus précieuse à leurs yeux, et les hommages qu'elles rendent aujourd'hui à votre cœur leur sont dictés par la reconnaissance. Nous nous jetons tous avec elles aujourd'hui à vos pieds, ou plutôt dans ce cœur qui nous est ouvert, comme dans un sûr asile où nos ennemis ne sauraient nous poursuivre. Hélas ! tout ce que nous sommes de mortels ici-bas, simples fidèles, prêtres du Seigneur, personnes consacrées à Dieu, nous gémissons tous sous un poids immense de misères; nous portons dans des corps fragiles et sujets à mille maux, des âmes plus faibles encore et exposées à des maladies bien plus funestes. Nous vous invoquons, ô soutien des faibles, ô santé des infirmes : *Salus infirmorum !* Cette vie est féconde en revers, en disgrâces et en malheurs; il n'y a presque pas un œil qui n'ait des larmes à répandre, ni un cœur qui soit exempt de tristesse et d'amertume. Nous vous invoquons, ô consolatrice des affligés : *Consolatrix afflictorum !* Qui de nous oserait se croire innocent et sans tache devant le Seigneur? Qui n'est comptable en quelque chose à la divine justice ? Les uns sont encore asservis à leurs passions; les autres sont le jouet des plus déplorables illusions; d'autres, revenus de leurs égarements, sont épouvantés du souvenir de leurs anciens désordres; d'autres, enfin, se reprochent des infidélités moins graves, mais journalières, des défauts légers, mais dont ils ne se corrigent point. Nous nous avouons tous coupables, et nous vous invoquons, ô refuge des pécheurs : *Refugium peccatorum !* Enfin, nous sommes tous embarqués sur une mer orageuse, nous naviguons sur de frêles barques, au milieu des écueils, incertains quelquefois de la route que nous devons tenir, mais trop certains, si nous manquons le port unique du salut, de faire un affreux et irréparable naufrage. Saisis de crainte, nous vous invoquons, ô ressource des chrétiens en péril : *Auxilium Christianorum !* Nous ne périrons pas, ô Mère de miséricorde ! vous êtes l'étoile qui nous guiderez, à travers tant de dangers, vers ce port heureux où nos cœurs, réunis au vôtre, se reposeront, dans le sein de Dieu, des fatigues et des douleurs de ce triste pèlerinage. Ainsi soit-il.

MAC CARTHY.

PAPES (LES) ET LA COUR DE ROME.

Avant de passer aux services que l'Eglise a rendus à l'agriculture, rappelons ce que les Papes ont fait pour les sciences et les beaux-arts. Tandis que les ordres religieux travaillaient dans toute l'Europe à l'éducation de la jeunesse, à la découverte des manuscrits, à l'explication de l'antiquité, les pontifes romains, prodiguant aux savants les récompenses et jusqu'aux honneurs du sacerdoce, étaient le principe de ce mouvement général vers les lumières. Certes, c'est une grande gloire pour l'Eglise qu'un Pape ait donné son nom au siècle qui commence l'ère de l'Europe civilisée, et qui, s'élevant du milieu des ruines de la Grèce, emprunta ses clartés du siècle d'Alexandre pour les réfléchir sur le siècle de Louis.

Ceux qui représentent le Christianisme comme arrêtant le progrès des lumières contredisent manifestement les témoignages

historiques. Partout la civilisation a marché sur les pas de l'Evangile, au contraire des religions de Mahomet, de Brama et de Confucius, qui ont borné les progrès de la société, et forcé l'homme à vieillir dans son enfance.

Rome chrétienne était comme un grand port, qui recueillait tous les débris des naufrages des arts. Constantinople tombe sous le joug des Turcs : aussitôt l'Eglise ouvre mille retraites honorables aux illustres fugitifs de Byzance et d'Athènes. L'imprimerie, proscrite en France, trouve une retraite en Italie. Des cardinaux épuisent leurs fortunes à fouiller les ruines de la Grèce et à acquérir des manuscrits. Le siècle de Léon X avait paru si beau au savant abbé Barthélemy, qu'il l'avait d'abord préféré à celui de Périclès pour sujet de son grand ouvrage : c'était dans l'Italie chrétienne qu'il prétendait conduire un moderne Anacharsis.

« A Rome, dit-il, mon voyageur voit Michel-Ange élevant la coupole de Saint-Pierre ; Raphaël peignant les galeries du Vatican ; Sadolet et Bembe, depuis cardinaux, remplissant alors auprès de Léon X la place de secrétaires ; le Trissin donnant la première représentation de *Sophonisbe*, première tragédie composée par un moderne ; Béroald, bibliothécaire du Vatican, s'occupant à publier les *Annales* de Tacite, qu'on venait de découvrir en Westphalie, et que Léon X avait acquises pour la somme de cinq cents ducats d'or ; le même Pape proposant des places aux savants de toutes les nations qui viendraient résider dans ses Etats, et des récompenses distinguées à ceux qui lui apporteraient des manuscrits inconnus...,. Partout s'organisaient des universités, des colléges, des imprimeries pour toutes sortes de langues et de sciences, des bibliothèques sans cesse enrichies des ouvrages qu'on y publiait, et des manuscrits nouvellement apportés des pays où l'ignorance avait conservé son empire. Les académies se multipliaient tellement, qu'à Ferrare on en comptait dix à douze ; à Bologne, environ quatorze ; à Sienne, seize. Elles avaient pour objet les sciences, les belles-lettres, les langues, l'histoire, les arts. Dans deux de ces académies, dont l'une était simplement dévouée à Platon, et l'autre à son disciple Aristote, étaient discutées les opinions de l'ancienne philosophie, et pressenties celles de la philosophie moderne. A Bologne, ainsi qu'à Venise, une de ces sociétés veillait sur l'imprimerie, sur la beauté du papier, la fonte des caractères, la correction des épreuves, et sur tout ce qui pouvait contribuer à la perfection des éditions nouvelles.... Dans chaque Etat, les capitales, et même des villes moins considérables, étaient extrêmement avides d'instruction et de gloire : elles offraient presque toutes, aux astronomes, des observatoires ; aux anatomistes, des amphithéâtres ; aux naturalistes, des jardins des plantes ; à tous les gens de lettres, des collections de livres, de médailles et de monuments antiques ; à tous les genres de connaissances, des marques éclatantes de considération, de reconnaissance et de respect.... Les progrès des arts favorisaient le goût des spectacles et de la magnificence. L'étude de l'histoire et des monuments des Grecs et des Romains inspirait des idées de décence, d'ensemble et de perfection qu'on n'avait point eues jusqu'alors. Julien de Médicis, frère de Léon X, ayant été proclamé citoyen romain, cette proclamation fut accompagnée de jeux publics ; et sur un vaste théâtre, construit exprès dans la place du Capitole, on représenta pendant deux jours une comédie de Plaute, dont la musique et l'appareil extraordinaire excitèrent une admiration générale. »

Les successeurs de Léon X ne laissèrent point s'éteindre cette noble ardeur pour les travaux du génie. Les évêques pacifiques de Rome rassemblaient dans leurs *villa* les précieux débris des âges. Dans les palais des Borghèse et des Farnèse, le voyageur admirait les chefs-d'œuvre de Praxitèle et de Phidias ; c'étaient des Papes qui achetaient au poids de l'or les statues de l'Hercule et de l'Apollon ; c'étaient des Papes qui, pour conserver les ruines trop insultées de l'antiquité, les couvraient du manteau de la religion. Qui n'admirera la pieuse industrie de ce pontife qui plaça des images chrétiennes sur les beaux débris des Thermes de Dioclétien ? Le Panthéon n'existerait plus s'il n'eût été consacré par le culte des apôtres, et la colonne Trajane ne serait pas debout si la statue de saint Pierre ne l'eût couronnée.

Cet esprit conservateur se faisait remarquer dans tous les ordres de l'Eglise. Tandis que les dépouilles qui ornaient le Vatican surpassaient les richesses des anciens temples, de pauvres religieux protégeaient dans l'enceinte de leurs monastères les ruines des maisons de Tibur et de Tusculum, et promenaient l'étranger dans les jardins de Cicéron et d'Horace. Un chartreux vous montrait le laurier qui croît sur la tombe de Virgile, et un Pape couronnait le Tasse au Capitole. CHATEAUBRIAND.

PAPES (LES) ET LES ROIS.

Les Papes ont lutté quelquefois avec des souverains, jamais avec la souveraineté. L'acte même par lequel ils déliaient les sujets du serment de fidélité, déclarait la souveraineté inviolable. Les Papes avertissaient les peuples que nul pouvoir humain ne pouvait atteindre le souverain dont l'autorité n'était suspendue que par une puissance toute divine ; de manière que leurs anathèmes, loin de jamais déroger à la rigueur des maximes catholiques sur l'inviolabilité des souverains, ne servaient au contraire qu'à leur donner une nouvelle sanction aux yeux des peuples.

Si quelques personnes regardaient comme une subtilité cette distinction de souverain et de souveraineté, je leur sacrifierais volontiers ces expressions dont je n'ai nul besoin. Je dirai tout simplement que les coups frappés par le Saint-Siége sur un petit nom-

bre de souverains, presque tous odieux et quelquefois même insupportables par leurs crimes, purent les arrêter ou les effrayer, sans altérer dans l'esprit des peuples l'idée haute et sublime qu'ils devaient avoir de leurs maîtres. Les Papes étaient universellement reconnus comme délégués de la Divinité de laquelle émane la souveraineté. Les plus grands princes recherchaient dans le sacre la sanction et, pour ainsi dire, le complément de leur droit. Le premier de ces souverains dans les idées anciennes, l'empereur allemand, devait être sacré par les mains même du Pape. Il était censé tenir de lui son caractère auguste, et n'être véritablement empereur que par le sacre. Les peuples qui voyaient excommunier un roi se disaient : « Il faut que cette puissance soit bien haute, bien sublime, bien au-dessus de tout jugement humain, puisqu'elle ne peut être contrôlée que par le Vicaire de Jésus-Christ. »

En réfléchissant sur cet objet, nous sommes sujets à une grande illusion. Trompés par les criailleries philosophiques, nous croyons que les Papes passaient leur temps à déposer les rois ; et parce que ces faits se touchent dans les brochures *in-douze* que nous lisons, nous croyons qu'ils se sont touchés de même dans a durée. Combien compte-t-on de souverains *héréditaires* effectivement déposés par les Papes. Tout se réduisait à des menaces et à des transactions. Quant aux princes *électifs*, c'étaient des créatures humaines qu'on pouvait bien défaire, puisqu'on les avait faites; et cependant, tout se réduit encore à deux ou trois princes forcenés, qui, pour le bonheur du genre humain, trouvèrent un frein (faible même et très-insuffisant) dans la puissance spirituelle des Papes. Au reste, tout se passait à l'ordinaire dans le monde politique. Chaque roi était tranquille chez lui de la part de l'Eglise; les Papes ne pensaient point à se mêler de leur administration ; et jusqu'à ce qu'il leur prît fantaisie de dépouiller le sacerdoce, de renvoyer leurs femmes ou d'en avoir deux à la fois, ils n'avaient rien à craindre de ce côté.

A cette solide théorie, l'expérience vient ajouter sa démonstration. Quel a été le résultat de ces grandes secousses dont on fait tant de bruit? L'origine divine de la souveraineté, ce dogme conservateur des Etats, se trouva universellement établie en Europe. Il forma en quelque sorte notre droit public, et domina dans toutes nos écoles jusqu'à la funeste scission du XVI^e^ siècle.

L'expérience se trouve donc parfaitement d'accord avec le raisonnement. Les excommunications des Papes n'ont fait aucun tort à la souveraineté dans l'esprit des peuples ; au contraire, en la réprimant sur certains points, en la rendant moins féroce et moins écrasante, en l'effrayant pour son propre bien qu'elle ignorait, ils l'ont rendue plus vénérable, ils ont fait disparaître de son front l'antique caractère de la bête, pour y substituer celui de la régénération; ils l'ont rendue sainte pour la rendre inviolable : nouvelle et grande preuve, entre mille, que le pouvoir pontifical a toujours été un pouvoir conservateur. Tout le monde, je crois, peut s'en convaincre; mais c'est un devoir particulier pour tout enfant de l'Eglise, de reconnaître que l'esprit divin qui l'anime, *et magno se corpore miscet*, ne saurait enfanter rien de mal en résultat, malgré le mélange humain qui se fait trop et trop souvent apercevoir au milieu des tempêtes politiques.

A ceux qui s'arrêtent aux faits particuliers, aux torts accidentels, aux erreurs de tel ou tel homme; qui s'appesantissent sur certaines phrases, qui découpent chaque ligne de l'histoire, pour la considérer à part, il n'y a qu'une chose à dire : « Du point où il faut s'élever pour embrasser l'ensemble, on ne voit plus rien de ce que vous voyez. Partant, il n'y a pas moyen de vous répondre, à moins que vous ne vouliez prendre ceci pour une réponse. »

On peut observer que les philosophes modernes ont suivi à l'égard des souverains une route diamétralement opposée à celle que les Papes avaient tracée. Ceux-ci avaient consacré le caractère en frappant sur les personnes; les autres, au contraire, ont flatté souvent, même assez bassement, la personne qui donne les emplois et les pensions ; et ils ont détruit, autant qu'il était en eux, le caractère, en rendant la souveraineté odieuse ou ridicule en la faisant dériver du peuple, en cherchant toujours à la restreindre par le peuple.

Il y a tant d'analogie, tant de fraternité, tant de dépendance entre le pouvoir pontifical et celui des rois, que jamais on n'a ébranlé le premier sans toucher au second, et que les novateurs de notre siècle n'ont cessé de montrer au peuple la conspiration du sacerdoce et du despotisme ; tandis qu'ils ne cessaient de montrer aux rois le plus grand ennemi de l'autorité royale dans le sacerdoce : incroyable contradiction, phénomène inouï, qui serait unique, s'il n'y avait pas quelque chose de plus extraordinaire encore ; c'est qu'ils aient pu se faire croire par les peuples et par les rois.

Joseph de Maistre.

PAQUES.

Voici le jour qu'a fait le Seigneur, le grand jour, le plus grand des jours des Chrétiens, le jour de *délivrance!* Aussi, il y a dans l'air, au-dessus des cités ; au-dessus des campagnes, comme un grand cantique, comme un hymne de joie qui résonne.

Dès la première aube du matin, les cloches ont joyeusement annoncé la fête. La terre, depuis quarante jours enveloppée de pénitence et de deuil, ressuscite aussi à la joie ; et chacun sort de sa demeure avec ses plus beaux habits. Ce jour-là, nos plus vastes églises sont trop petites; car les plus indifférents, en cette sainte journée, se croient dans l'obligation de venir à leur so-

lennité. Il est vrai que la religion y a déployé toutes ses pompes; les autels ont repris leur magnificence, leurs bouquets de fleurs, leurs reliquaires, leurs chandeliers d'or; plus de voiles sur les saints, plus rien qui cache les anges adorateurs. L'encens fume à gros nuages dans le sanctuaire ; le velours et le brocart rouge revêtent les prêtres; la mitre brille au front du pontife, et la crosse resplendit dans sa main; les cierges brûlent de chaque côté du tabernacle, que domine la radieuse Eucharistie; et les diacres et les sous-diacres, et les chanoines et les acolytes, et les chantres et les enfants de chœur, portent des flambeaux allumés, et chantent ces paroles en faisant le tour de l'église, à travers les flots pressés de la foule :

Un ange du Seigneur est descendu du ciel, et, renversant la pierre, il s'est assis dessus; puis, s'adressant aux femmes, il leur a dit: Ne craignez point, car je sais que vous cherchez Jésus. Il est ressuscité ; venez, et voyez le lieu où le Seigneur avait été couché. Alleluia! Alleluia!

Et lorsqu'elles furent entrées dans le sépulcre, elles virent assis, au côté droit, un jeune homme vêtu de blanc; et ce jeune homme, les voyant effrayées, leur dit : Ne craignez point, car je sais qui vous cherchez: il est ressuscité.

Jésus-Christ, étant ressuscité d'entre les morts, ne mourra plus désormais, et la mort n'aura plus d'empire sur lui. Il était mort pour le péché; maintenant, c'est pour Dieu qu'il vit!

Il est mort une fois pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification.

Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ce qu'il a souffert, et qu'il entrât ainsi dans la gloire?

Le Seigneur est sorti glorieux du tombeau.

Pour l'amour de nous il avait été attaché à la croix, et le voilà ressuscité. Alleluia! Alleluia!

C'est ainsi que les prêtres, en descendant du sanctuaire, en passant au milieu des fidèles, et dans la grande nef et dans les bas côtés, et dans l'abside, chantent au peuple la grande nouvelle de la résurrection. Ce mot *alleluia*, qui veut dire *louange à Dieu*, est devenu un mot chrétien, que comprend la foule chrétienne : aussi est il répété par elle avec une sorte de saint délire, et c'est quelque chose de saisissant d'entendre monter vers les vieilles voûtes de nos églises ce cri dont les Hébreux faisaient retentir les profondeurs de la mer, quand le Tout-Puissant leur ouvrit un passage au milieu des flots suspendus!

C'est encore aujourd'hui un cri de délivrance, comme ce l'était alors. La mort et la résurrection du Christ ouvrent aussi un passage vers une autre terre promise, vers le ciel où le Christ est monté.

Après le jour du Sabbat qui avait suivi le jour de la mort du Sauveur, Marie Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé, mère des fils de Zébédée, qui, en descendant du Calvaire, avaient acheté des parfums pour embaumer le corps de Jésus, partirent de Jérusalem, le lendemain, de très-bonne heure, et arrivèrent à son sépulcre avant le lever du soleil. Elles portaient avec elle les parfums qu'elles avaient préparés... Mais comme elles approchaient du tombeau, elles se dirent l'une à l'autre : « Qui nous ôtera la pierre scellée du sépulcre? »

Pendant qu'elles parlaient ainsi, la terre se mit à trembler fortement: c'était le moment où l'ange du Seigneur, descendu du ciel, renversait la pierre du tombeau.

Cet ange avait le visage plus éclatant qu'un éclair, et sa robe avait plus de blancheur que la neige... Les soldats qui avaient été apostés à la garde du sépulcre virent cet ange et devinrent comme morts, tant ils avaient été saisis de frayeur.

Les femmes, voyant la pierre ôtée, entrèrent dans le monument, et n'y trouvèrent point le corps du Seigneur... Alors leur surprise fut grande, et Marie Madeleine se mit à courir, à redescendre à Jérusalem, pour avertir Pierre et Jean et les autres apôtres de ce qui était arrivé.

Pierre et Jean sortirent aussitôt de la ville et prirent en grande hâte le chemin du sépulcre; ils couraient tous les deux; mais Jean, qui courait le plus vite, arriva le premier, et, s'étant baissé à l'entrée du tombeau, aperçut les linceuls par terre..., mais il attendit que Pierre fût arrivé pour entrer avec lui.

Lorsqu'ils y eurent pénétré, ils virent bien les linceuls dont on avait enveloppé le corps, et le suaire qu'on avait mis sur la face du Sauveur. Ils crurent tous les deux, ainsi que les femmes, qu'on avait enlevé le corps; car ils ne savaient pas alors ce que l'Ecriture enseigne : qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts.

Saisis d'étonnement, ils retournèrent à Jérusalem pour dire aux autres apôtres ce qu'ils venaient de voir. Mais les femmes restaient à l'entrée du monument. Marie Madeleine, se laissant aller aux larmes, pleurait beaucoup en regardant dans le sépulcre vide; tout à coup, dans ses ombres elle vit deux anges vêtus de blanc, assis à l'endroit où avait été mis le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds.

Et les anges dirent à Marie Madeleine : *Femme, pourquoi pleurez-vous?* Elle répondit : *On a enlevé le corps de mon Seigneur et je ne sais où on l'a emporté.* Au moment où elle disait ces mots, elle vit debout, tout près d'elle, Jésus, et il lui demanda aussi : *Femme, pourquoi pleurez-vous?*

Et comme le sépulcre était dans un jardin, Marie Madeleine crut d'abord que cet homme qui lui parlait était le jardinier, et elle dit : *Si c'est vous qui avez enlevé le corps de mon Seigneur, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.*

Jésus n'avait prononcé que le mot : *Marie!* que déjà elle l'avait reconnu; et, tendant les

bras vers lui, elle lui cria : *Rabboni !* c'est-à-dire, *mon maître.*

Ne me touchez pas, ajouta le Sauveur : *je ne suis pas encore remonté vers mon Père. Allez vers les disciples, et dites-leur ce que vous avez vu ; dites-leur que je monte vers mon Père, qui est votre Père, vers mon Dieu, qui est votre Dieu.*

Madeleine alla dire aux disciples qui étaient dans l'affliction qu'elle avait vu le Seigneur, et leur rapporta tout ce qu'il lui avait dit ; mais ils avaient l'esprit tellement abattu, qu'ils ne la crurent pas, quoiqu'elle affirmât qu'il était vivant et que ses yeux l'avaient vu.

Les autres saintes femmes, toujours saisies de frayeur, se tenaient tremblantes près du sépulcre. Les deux anges leur dirent : *Ne craignez point. Vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié : pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? il n'est point ici, car il est ressuscité, comme il l'avait dit. Souvenez-vous de ses paroles, alors qu'il était encore en Galilée : il faut que le fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour ; venez et voyez.*

Les saintes femmes se souvinrent en effet des paroles de Jésus, et, étant sorties du tombeau, agitées de joie et de crainte, elles se hatèrent aussi pour aller porter aux apôtres et aux disciples la grande nouvelle qu'elles venaient d'apprendre.

Comme elles marchaient vite, louant Dieu au fond de leurs cœurs, Jésus se présenta sur le chemin devant elles et les bénit. Il y avait en lui tant de bonté et de mansuétude, qu'elles osèrent approcher de sa personne et lui baiser les pieds.

Et la bouche du Sauveur s'ouvrit et prononça ces paroles : *Femmes, ne craignez pas, et allez dire à mes frères qu'ils se rendent en Galilée ; ils me verront là.*

Lorsqu'elles furent arrivées au cénacle, lieu où se tenaient les apôtres, elles leur redirent ce qu'elles venaient de voir et d'entendre ; mais leurs paroles, comme celles de Marie Madeleine, furent traitées de rêveries.

De leur côté, quelques-uns des soldats qui avaient été apostés à la garde du sépulcre allèrent à la ville, et rapportèrent aux princes des prêtres tout ce qui s'était passé.

A la nouvelle de ces prodiges, les princes des prêtres s'assemblèrent avec les hommes de Pilate et d'Hérode pour aviser à ce qu'il y avait à faire, et il fut résolu par les ennemis de Jésus qu'une forte somme d'argent serait comptée à ces gardes, pour leur faire dire au peuple que les disciples du *Nazaréen* étaient venus nuitamment enlever le corps de leur maître.

Les soldats, ayant reçu cet argent, firent ce qui leur était commandé ; mais, malgré leur mensonge, la vérité fut connue ; Notre-Seigneur apparut à saint Pierre et aux disciples d'Emmaüs, et saint Thomas lui-même fut convaincu.

Voici tout l'histoire de la grande fête de la résurrection ; il y a dans ce récit, fait par les témoins oculaires, un ton de vérité irrésistible. Un homme assez malheureux pour ne vouloir pas *croire* serait obligé d'*admirer* tous les détails si naïfs et si purs de cette grande histoire.

L'Eglise a dû joindre au souvenir de la résurrection de Jésus-Christ sa plus imposante solennité : aussi elle a appelé cette fête le *Jour du Seigneur*, la *Fête des fêtes*, le *Jour de la délivrance*. WALSH.

PARABOLE.

EXIL SUR LA TERRE, PATRIE AU CIEL.

Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé !

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes pas reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais : « Heureux celui qui retrouve, le soir, le foyer domestique et s'y assied au milieu des siens ! » L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête ? elle me chasse comme eux, et qu'importe où ! L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles ; mais ce ne sont pas les fleurs ni les arbres de mon pays ; ils ne me disent rien. L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine ; mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance ; il ne rappelle aucun souvenir à mon âme. L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux ; mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

On m'a demandé : « Pourquoi pleurez-vous ? » et quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenait point. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfants, comme l'olivier de ses rejetons ; mais aucun de ces vieillards ne m'appelait son fils, aucun de ces enfants ne m'appelait son frère. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes filles sourire d'un sourire aussi pur que la brise du matin à celui que leur amour s'était choisi pour époux ; mais pas une ne m'a souri. L'exilé partout est seul...

Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

— Pauvre exilé ! cesse de gémir ; tous sont bannis comme toi, tous voient passer et s'évanouir pères, frères, épouses, amis.

La patrie n'est point ici-bas. L'homme vainement l'y cherche ; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé. LAMENNAIS.

PARADIS (LE).

I. — Le paradis ! comment l'homme pourrait-il en parler dignement ? de quels termes

se servir pour exprimer ce qu'il y aura de grand, de saint et d'ineffable dans les joies célestes! Il faudrait le langage divin, ce langage pur et harmonieux qui remplacera la tour de Babel des langues humaines, pour donner une idée du bonheur que les élus goûteront au ciel.

Dieu a voulu que le juste ait le pressentiment de l'avenir magnifique qu'il lui prépare; c'est pour cela que le bonheur terrestre, quelque parfait qu'il soit, ne saurait ni remplir ni satisfaire le cœur humain. L'anachorète le plus pieux n'est qu'un triste pèlerin ici-bas. Il a des désirs que rien ne peut satisfaire; des aspirations à un avenir inconnu l'agitent; la piété la plus ardente et les jouissances les plus pures de l'âme laissent encore un grand vide dans son cœur. C'est que les joies de ce monde, quelque étendues et quelque pures qu'elles soient, ne sauraient combler le désir de bonheur infini que Dieu a mis dans nos cœurs: c'est que nos destinées ne seront accomplies que dans la vie future, au moment où nous verrons Dieu dans sa gloire et ce n'est qu'en Dieu que nous connaîtrons ce qu'il y a de grand, de beau, de sublime, dans les desseins du Très-Haut sur l'humanité! La Sagesse éternelle illuminera les âmes; un amour infini remplira les cœurs; les derniers brouillards de la terre se dissiperont au contact de la lumière céleste. Quelle transformation merveilleuse dans l'âme des élus, dans cette âme livrée tout entière aux sentiments d'amour et de reconnaissance pour la bonté infinie du Créateur! Ils seront comme des anges, et aucune tache ne pourra ternir la blancheur de leurs nouveaux vêtements. Toujours pieux, toujours purs, ils auront le bonheur inexprimable de voir constamment Dieu; ils pourront lire sur ses traits divins la joie immense du Père céleste, heureux de voir se presser au pied du trône glorieux les flots innombrables de ceux qui auront mérité par leur conduite sur la terre une vie éternellement heureuse. Sur un signe du divin Sauveur, les portes du paradis seront ouvertes, et *alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite: Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde* (*Matth.*, xxv, 34).

II. — La raison est confondue en méditant les mystères que renferme ce grand mot, le paradis! comment la pensée humaine pourrait-elle s'élever à la hauteur de la pensée divine? comment l'imagination la plus brillante pourrait-elle saisir les beautés du chef-d'œuvre de la magnificence de Dieu? comment nos organes visuels, si imparfaits, pourraient-ils résister aux flots de la lumière céleste dont l'éclat éteindrait le feu des rayons solaires? Tout ce que nous admirons sur la terre est petit et mesquin en comparaison des choses du ciel. Il n'y a pas de mesure pour les grandeurs du paradis; il n'y a pas de proportion pour les splendeurs célestes. L'esprit humain ne saurait ni concevoir, ni embrasser tant de merveilles. Ce que nous contemplons ici-bas passerait inaperçu dans l'infini des choses d'en haut. Ce qui nous paraît grand, immense, beau et magnifique sera écrasé, pulvérisé, anéanti par les merveilles éblouissantes du paradis. La distance qui sépare le Créateur des créatures peut seule nous donner une idée de combien les choses célestes sont au-dessus des choses terrestres.

Il nous est facile de comprendre que la sagesse éternelle a créé les choses conformément à la fin à laquelle elle les destinait. De combien alors le paradis, demeure éternelle des élus dont le corps incorruptible et immortel renfermera une âme toujours pure, ne doit-il pas l'emporter sur la terre demeure passagère de l'homme, faible créature dont le corps corruptible et mortel contient une âme exposée aux embûches du démon? Le paradis sera le séjour délicieux de l'homme appelé aux destinées immortelles d'une nouvelle vie éternellement heureuse. Il doit être créé dans des conditions de beauté, de perfection, de splendeur qui le rendent digne de la présence de Jésus et de la sainte Vierge honorant les élus de leurs visites. Il sera supérieur à la terre autant que la pureté est supérieure à l'impureté, la sainteté à la corruption, l'immortalité à la mort. Il durera éternellement, tandis que la *figure de ce monde passe* (*I Cor.*, vii, 31).

III. — Quel bonheur inexprimable! les élus verront Dieu dans sa gloire, ils verront en Dieu toute la vérité, ils pourront sonder la profondeur de la sagesse éternelle. *Nous ne voyons maintenant Dieu que comme en un miroir et en des énigmes; mais alors nous le verrons face à face. Je ne connais maintenant Dieu qu'imparfaitement, mais alors je le connaîtrai comme je suis moi-même connu de lui* (*I Cor.* xiii, 12). Les élus connaîtront la bonté et la miséricorde infinies du Créateur, ils verront à découvert les voies mystérieuses par lesquelles le Seigneur aura conduit l'humanité depuis le paradis terrestre jusqu'à la Jérusalem céleste. Quel honneur immense pour la créature d'être initiée à tous les secrets du Créateur! quelles lumières inonderont les choses les plus obscures! avec quel respect profond, quelle reconnaissance infinie ne découvrira-t-on pas la sagesse des plans du Très-Haut, les ressorts merveilleux qui ont mis en mouvement les choses qui passent et celles qui ne passent pas! quels chants d'allégresse et d'actions de grâces! quel amour des élus pour celui qui a tout prévu, tout préparé pour le bonheur des fidèles; pour celui qui a voulu le salut de tous les hommes, et qui ne fermera les portes du ciel qu'à ceux que la plus noire ingratitude, l'aveuglement le plus funeste et la corruption la plus profonde auront précipités dans les abîmes!

Quelle source intarissable de joies pures et ineffables pour les bénis du Père céleste! on sera réuni pour l'éternité à ceux qu'on a tant aimés sur la terre. Les époux recommenceront une vie nouvelle, une vie éternellement heureuse et dont les convoitises

de la chair ne troubleront plus la pureté ; aucun soupçon, aucun dissentiment ne pourra arrêter le cours d'une existence consacrée tout entière à l'amour et à la gloire du Très-Haut. Les parents retrouveront leurs enfants, les amis leurs amis ; ils béniront et adoreront Dieu dans les siècles des siècles. Plus de querelles, plus de haines, plus de jalousies ; aucune mauvaise arrière pensée ne se glissera dans les cœurs ; la paix, la justice et l'amour gouverneront le royaume céleste.

Avec quelle joie ne verra-t-on pas le divin Sauveur, avec quelle ardeur ne baisera-t-on pas ses mains sacrées, avec quelle reconnaissance ne prononcera-t-on pas son saint nom ! avec quel amour et quel respect ne se pressera-t-on pas sur le passage de la Mère de Dieu ! quelle douce société que celle des patriarches, des prophètes, des apôtres, des saints, des martyrs ! et comme les élus seront heureux de voir et de reconnaître les anges gardiens qui les auront conduits au port du salut après les avoir préservés des embûches du démon !

Il y aura au ciel de divins banquets, et Jésus lui-même daignera s'asseoir au milieu des élus. Il leur distribuera le pain de vie, et ils l'entretiendront des joies célestes dont leurs cœurs étaient inondés sur la terre chaque fois qu'ils approchaient de la sainte table. Des prières perpétuelles monteront au trône glorieux du Très-Haut. Les chants des anges et des archanges retentiront sans cesse sous la voûte des cieux. Ce sera une joie universelle, une fête que rien ne viendra interrompre ; et les élus aimeront, adoreront et béniront Dieu pendant une éternité bienheureuse. Casimir Wolowski.

PARDON DES INJURES.

Dieu estime tellement de pardonner, que non-seulement il pardonne, mais oblige tout le monde à pardonner. Il sait que tous les hommes ont besoin qu'il leur pardonne ; il se sert de cela pour les obliger à pardonner. Il met, pour ainsi dire, son pardon en vente : il veut être payé en même monnaie ; il donne pardon pour pardon. Il ne veut pas que nous fassions de mal à nos frères, même quand ils nous en font ; et voyant bien que notre inclination y répugne, il épie l'occasion que nous avons besoin de lui, que nous venions nous-mêmes lui demander pardon, afin de faire avec nous une compensation du pardon qu'il nous fera, avec celui que nous accorderons à nos frères. Et comme il sait bien que nous ne sommes pas capables de lui donner quoi que ce soit, c'est pourquoi il a pris sur soi tout ce qui arriverait à nos frères de bien ou de mal : il se ressent et des bienfaits et des injures ; et voilà comme il fait compensation de pardon à pardon.

Seigneur, afin que vous me pardonniez, je transige avec vous que je pardonnerai à tel qui m'a offensé : je vous donne sa dette en échange de celle dont je suis chargé envers vous ; mais je vous la donne, afin que vous lui pardonniez aussi bien qu'à moi. Pour vous obliger à ne me rien demander, je vous cède une dette dont je vous prie aussi de ne rien demander. C'est ainsi que Dieu veut que nous traitions avec lui, tant il aime à pardonner et à faire pardonner aux autres....

Pour pardonner à ses ennemis, il faut combattre premièrement la colère qui respire la vengeance ; secondement la politique qui dit : Si je souffre, on entreprendra contre moi ; troisièmement, la justice que l'on fait intervenir pour autoriser son ressentiment. Il est juste, dit-on, que les méchants soient réprimés ; oui, par les lois. Mais quand cela ne se peut, et que les lois n'y pourvoient pas, ou ne le peuvent, on doit alors souffrir l'offense comme une suite de la société. L'impuissance humaine ne peut pourvoir à tout, et l'on verrait un désordre extrême, si chacun se faisait justice. Bossuet.

PAROLE (LA) DE DIEU

Le moyen le plus sûr pour résister aux passions, c'est la parole de Dieu, la loi de Dieu. Quand je dis la parole de Dieu, je parle de ce que la miséricorde divine nous a laissé de plus sensible pour l'instruction de nos esprits et pour la réformation de nos mœurs ; de ces saintes Écritures qui sont les fondements de notre foi, la consolation de nos espérances, les règles et les motifs de notre charité, dans lesquelles il n'y a rien qui ne nous éclaire, si nous manquons de lumière ; rien qui ne nous reprenne, si nous manquons de fidélité ; rien qui ne nous encourage, si nous entrons dans les voies de Dieu ; rien qui ne nous effraye, si nous avons besoin de crainte ; rien qui ne nous attendrisse, si nous sommes sensibles à l'amour de Dieu ; qui ne nous montre la vertu avec ses récompenses, si nous avons dessein de la suivre ; ou le péché avec ses châtiments, si nous avons résolu de le quitter : en un mot, c'est la parole de Dieu dont je parle, et cette parole de Dieu, c'est sa loi.

Or, cette loi produit en nous divers effets. Premièrement, elle nous donne la connaissance du péché par les défenses et les réprimandes qu'elle fait. *Comment aurais-je remarqué*, dit saint Paul, *les mauvais désirs de la concupiscence, si la loi ne me disait : Tu n'auras point de mauvais désirs* (*Rom.* VII, 7). Sans cette lumière, l'esprit ne pouvait distinguer le mal d'avec le bien, et le cœur suivait aveuglément ses inclinations ; mais Dieu nous l'a donnée comme un principe de discernement et de connaissance entre le vice et la vertu. Secondement, elle nous expose les volontés de Dieu, et les obligations de les accomplir ; elle nous montre nos devoirs : ces devoirs communs et les volontés générales qui maintiennent l'ordre et la justice dans le monde : ces devoirs particuliers, et qui nous sont propres, afin que chacun passe sa vie à suivre la volonté de Dieu, et non pas les désirs des hommes. Troisièmement, elle nous propose et nous fait voir les peines et les récompenses, afin de nous retenir par les unes, et de nous exciter par les autres.

Enfin, toute l'intention de la loi tend à nous mettre à couvert des tentations de la vie : aussi est-elle appelée tantôt justice, parce qu'elle contient les règles d'équité et de droiture que nous devons observer en nous; tantôt jugement, parce que c'est sur elle que nous devons fonder l'opinion que nous avons de nous-mêmes ; tantôt justification, parce que c'est d'elle que nous devons prendre les principes de nos connaissances ; tantôt témoignage, parce que c'est par elle que nous pouvons reconnaître notre fidélité; tantôt commandements et ordonnances, parce qu'elle nous prescrit ce qu'il faut faire. Aussi Dieu commande-t-il de méditer sa loi jour et nuit, de l'avoir sans cesse devant nos yeux, de la conserver et de l'attacher à notre cœur pour y étouffer les mauvais désirs, de la coller sur nos lèvres pour réprimer notre langue, de la consulter sur le point du jour pour nous précautionner contre les dangers et les périls de la journée, de nous mettre sous sa sauve-garde pendant notre sommeil pour nous préserver des illusions de la nuit.

C'est l'arsenal où nous trouvons toutes les armures de Dieu, comme parle l'Apôtre, pour résister au mauvais jour. C'est par cette épée de l'espérance que nous perçons tous les ennemis de notre repos : c'est avec le bouclier de la foi que nous repoussons ces traits enflammés dont parle le même apôtre. Le démon vous attaque, il parle d'acquérir et de posséder; l'Ecriture vous dit que le peu du juste vaut mieux que l'abondance des pécheurs ; qu'il n'y a que les bénédictions de Dieu qui nous enrichissent ; que notre trésor est au ciel, et que les véritables richesses sont celles qu'on ne peut nous voler et qui ne peuvent se corrompre. Vous inspire-t-il le mépris et la haine contre vos frères ? L'Ecriture vous dit : « Gardez-vous de haïr personne : Honorez-vous les uns et les autres : Quiconque dira un mot fâcheux à son frère se rendra coupable de la géhenne. » Vous persuade-t-il que rien ne vous presse, que vous serez toujours à temps de vous convertir, qu'il y a entre la mort et vous un grand et long espace de vie ? L'Ecriture vous enseigne qu'en tout temps il faut penser à son salut : que Jésus-Christ viendra au moment que vous ne l'attendrez pas, et vous surprendra : que ce moment arrivera bientôt : que l'on vous demandera votre âme : qu'enfin il faut veiller, il faut travailler, parce que les jours sont courts et mauvais.

Le démon veut-il vous ôter les vertus chrétiennes ? montrez-lui dans l'Evangile le droit que vous avez à les pratiquer. Lorsqu'un usurpateur veut vous ravir vos possessions, votre héritage, vous recourez aux titres et aux testaments de vos pères qui justifient vos possessions. Vous tente-t-il de vous élever par orgueil et de perdre par vos fiertés et par vos vaines préférences l'humilité qui vous est propre ? Fouillez dans le testament de Jésus-Christ; il vous a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (*Matth.* XI, 29) ; s'il veut semer entre vous la division et la discorde, éteignez le feu qu'il allume, unissez-vous plus étroitement, et lisez ces vœux que Jésus-Christ a faits pour vous : *Mon Père, qu'ils soient un comme nous le sommes vous et moi* (*Joan.* XVII, 21). Veut-il vous endurcir envers les pauvres, sous prétexte de vos nécessités imaginaires et de vos folles prétentions dans l'usage de vos richesses ? fouillez dans les titres de votre religion, et vous verrez qu'il faut donner votre superflu ; que pour obtenir miséricorde, il la faut faire ; et que si vous fermez vos entrailles sur les misères de vos frères, vous serez oublié et puni vous-même sans miséricorde.

Voilà les secours que vous pouvez tirer de la parole de la loi de Dieu. Cependant aujourd'hui quelqu'un y fait-il réflexion ? Sait-on, et veut-on savoir par soi-même les vérités que les saintes Ecritures renferment ? Voudrait-on avoir donné à une lecture si sainte et si nécessaire un peu de ce temps qu'on passe si tristement dans une molle et ennuyeuse oisiveté? N'aime-t-on pas mieux lire ces curiosités inutiles qu'un homme revenu des pays étrangers aura peut-être débitées pour se moquer de la simplicité du lecteur? N'aura-t-on pas plutôt entre les mains de ces histoires fabuleuses que les passions ont produites et qui produisent les passions, dont la composition et la lecture attestent souvent la corruption de l'esprit et du cœur, et font l'occupation des personnes qui n'en ont point ?

Mais cette parole de Dieu, qui doit être un préservatif contre toutes les tentations, est elle-même, par un déréglement inouï, un sujet de tentation. Les uns veulent l'interpréter ; et l'on ne peut voir sans indignation la licence avec laquelle chacun se mêle de raisonner et de disputer sur la religion. De quelque profession et de quelque sexe qu'on soit, on veut discourir de tout à titre de bel esprit : on se fait honneur d'être de l'opinion de celui-ci ou de celui-là, sans savoir le plus souvent ce qu'ils pensent ni l'un ni l'autre : on parle indiscrètement et sans retenue de ces mystères les plus incompréhensibles, et de ces matières dont les Papes et les conciles, quoique assistés du Saint-Esprit, n'ont jamais parlé qu'en tremblant; on perd la simplicité de la foi, et l'on tombe dans des absurdités inévitables à un esprit qui n'est soutenu ni par la prière, ni par la science. FLÉCHIER.

PASSION (LA) DE JESUS-CHRIST.

(*Exorde et première partie.*)

Judæi signa petunt, et Græci sapientiam quærunt : nos autem prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam ; ipsis autem vocatis Judæis atque Græcis, Christum Dei virtutem, et Dei sapientiam.

Les Juifs demandent des miracles, et les Grecs cher-

chent la sagesse. Pour nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un sujet de scandale aux Juifs, et qui paraît une folie aux gentils; mais qui est la force de Dieu et la sagesse de Dieu à ceux qui sont appelés, soit d'entre les gentils, soit d'entre les Juifs. Dans la première Epître aux Corinth., ch. I.

Si jamais les prédicateurs pouvaient, avec quelque sujet apparent, rougir de leur ministère, ne serait-ce pas en ce jour, où ils se voient obligés de publier les humiliations étonnantes du Dieu qu'ils annoncent, les outrages qu'il a reçus, les faiblesses qu'il a ressenties, ses langueurs, ses souffrances, sa passion, sa mort? Cependant, disait le grand Apôtre, malgré les ignominies de la croix, je ne rougirai jamais de l'Evangile de mon Sauveur, et la raison qu'il en apporte est aussi surprenante et même encore plus surprenante que le sentiment qu'il en avait : C'est que je sais, ajoutait-il, que l'évangile de la croix est la vertu de Dieu pour tous ceux qui sont éclairés des lumières de la foi : *Non erubesco Evangelium; virtus enim Dei est omni credenti* (*Rom.*, I). Non-seulement saint Paul n'en rougissait point, mais il s'en glorifiait. Car, à Dieu ne plaise, mes frères, écrivait-il aux Galates, que je fasse jamais consister ma gloire dans aucune autre chose que dans la croix de Jésus-Christ : *Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi* (*Gal.*, VI). Bien loin que la croix lui donnât de la confusion dans l'exercice de son ministère, il prétendait que, pour soutenir son ministère avec honneur, le plus infaillible moyen était de prêcher la croix de l'Homme-Dieu; et qu'en effet il n'y avait rien, dans tout l'Evangile, de plus grand, de plus merveilleux, de plus propre même à satisfaire des esprits raisonnables et sensés, que ce profond et adorable mystère. Car voilà le sens littéral de ce passage tout divin que j'ai choisi pour mon texte : *Judæi signa petunt, et Græci sapientiam quærunt* (I *Cor.*, I) : Les Juifs incrédules demandent qu'on leur fasse voir des miracles; les Grecs, vains et superbes, se piquent de chercher la sagesse : les uns et les autres s'obstinent à ne vouloir croire en Jésus-Christ qu'à ces deux conditions. Et moi, dit l'Apôtre, pour confondre également l'incrédulité des uns et la vanité des autres, je me contente de leur prêcher Jésus-Christ même crucifié : pourquoi? parce que c'est par excellence le miracle de la force de Dieu, et tout ensemble le chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu. Miracle de la force de Dieu, qui seul doit tenir lieu aux Juifs de tout autre miracle : *Christum crucifixum, Dei virtutem.* Chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu, qui seul est plus que suffisant pour soumettre les gentils au joug de la foi, et pour les faire renoncer à toute la sagesse mondaine : *Christum crucifixum, Dei sapientiam.*

Admirable idée que concevait le docteur des nations, se représentant toujours la passion du Sauveur des hommes comme un mystère de puissance et de sagesse. Or, c'est à cette idée, chrétiens, que je m'attache, parce qu'elle m'a paru, d'une part, plus propre à vous édifier, et de l'autre, plus digne de Jésus-Christ, dont j'ai à vous faire aujourd'hui l'éloge funèbre; car il ne s'agit pas ici de pleurer la mort de cet Homme-Dieu : nos larmes, si nous en avons à répandre, doivent être réservées pour un autre usage, et nous ne pouvons ignorer quel est cet usage que nous en devons faire, après que Jésus-Christ lui-même nous l'a si positivement et si distinctement marqué, lorsque, allant au Calvaire, il dit aux filles de Jérusalem : Ne pleurez point sur moi, mais sur vous. Il ne s'agit pas, dis-je, de pleurer sa mort, mais il s'agit de la méditer, il s'agit d'en approfondir le mystère, il s'agit d'y reconnaître le dessein de Dieu, ou plutôt l'ouvrage de Dieu, il s'agit d'y trouver l'établissement et l'affermissement de notre foi, et c'est, avec la grâce de mon Dieu, ce que j'entreprends. On vous a cent fois touchés et attendris par le récit douloureux de la passion de Jésus-Christ, et je veux, moi, vous instruire; les discours pathétiques et affectueux que l'on vous a faits ont souvent ému vos entrailles, mais peut-être d'une compassion stérile, où, tout au plus, d'une componction passagère, qui n'a pas été jusqu'au changement de vos mœurs; mon dessein est de convaincre votre raison, et de vous dire quelque chose encore de plus solide, qui, désormais, serve de fond à tous les sentiments de piété que ce mystère peut inspirer. En deux mots, mes chers auditeurs, qui vont partager cet entretien, vous n'avez peut-être jusqu'à présent considéré la mort du Sauveur que comme le mystère de son humilité et de sa faiblesse; et moi je vais vous montrer que c'est dans ce mystère qu'il a fait paraître toute l'étendue de sa puissance : ce sera la première partie. Le monde, jusqu'à présent, n'a regardé ce mystère que comme une folie, et moi je vais vous faire voir que c'est dans ce mystère que Dieu a fait éclater plus hautement sa sagesse : ce sera la seconde partie.

Donnez-moi, Seigneur, pour traiter dignement un si grand sujet, ce zèle dont fut rempli votre Apôtre, quand vous le choisîtes pour porter votre nom aux rois, et pour leur faire révérer, dans l'humiliation même de votre mort, la divinité de votre personne. Je ne parle pas ici, comme saint Paul, à des Juifs ni à des gentils; je parle à des chrétiens de profession, mais parmi lesquels on voit tous les jours des faibles dans la foi, qui, pleins des maximes du siècle, et consultant trop la prudence humaine, ne laissent pas, quoique chrétiens, d'être quelquefois troublés et même tentés sur l'incontestable vérité de leur religion, quand on leur représente le Dieu qu'ils adorent, comblé d'opprobres et expirant sur une croix : or, c'est pour cela que je dois les fortifier, en leur faisant connaître le don de Dieu, caché dans le mystère de votre mort, et en relevant dans leur idée vos faiblesses apparentes. Soutenez-moi donc, ô mon Dieu! mais au même temps, donnez à mes auditeurs cette docilité avec laquelle ils doivent entendre votre parole, pour être, non-seulement persuadés, mais convertis et sanctifiés. Je vous la demande, Seigneur, cette grâce, et je l'obtien-

drai par les mérites de votre croix même ; car, oubliant aujourd'hui Marie, je n'envisage que votre croix, notre unique espérance, et je vais lui rendre d'abord l'hommage et le culte que lui rend solennellement toute l'Eglise. *O crux, ave!*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'un Dieu, comme Dieu, agisse en maître et en souverain ; qu'il ait créé, d'une parole, le ciel et la terre ; qu'il fasse des prodiges dans l'univers, et que rien ne résiste à sa puissance, c'est une chose, chrétiens, si naturelle pour lui, que ce n'est presque pas un sujet d'admiration pour nous ; mais qu'un Dieu souffre, qu'un Dieu expire dans les tourments, qu'un Dieu, comme parle l'Ecriture, goûte la mort, lui qui possède seul l'immortalité, c'est ce que, ni les anges, ni les hommes, ne comprendront jamais. Je puis donc bien m'écrier avec le prophète : *Obstupescite, cœli* (*Jerem.*, II). O cieux, soyez-en saisis d'étonnement ! car, voici ce qui passe toutes nos vues, et ce qui demande toute la soumission et toute l'obéissance de notre foi ; mais aussi est-ce dans ce grand mystère que notre foi a triomphé du monde : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (I *Joan.*, V). Il est vrai, chrétiens, Jésus-Christ a souffert, et il est mort. Mais, en vous parlant de sa mort et de ses souffrances, je ne crains pas d'avancer une proposition que vous traiteriez de paradoxe, si les paroles de mon texte ne vous avaient disposés à l'écouter avec respect ; et je prétends que Jésus-Christ a souffert et qu'il est mort en Dieu, c'est-à-dire d'une manière qui ne pouvait convenir qu'à un Dieu ; d'une manière tellement propre de Dieu, que saint Paul, sans autre raison, a cru pouvoir dire aux Juifs et aux gentils : Oui, mes frères, ce crucifié que nous vous prêchons, cet homme dont la mort vous scandalise, ce Christ qui vous a paru au Calvaire frappé de la main de Dieu et réduit dans la dernière faiblesse, est la vertu de Dieu même. Ce que vous méprisez en lui, c'est ce qui nous donne de la vénération pour lui ; il est notre Dieu, et nous n'en voulons point d'autre marque ni d'autre preuve que sa croix : voilà le précis de la théologie de saint Paul, que vous n'avez peut-être jamais bien comprise, et que j'entreprends de vous développer. Entrons, chrétiens, dans le sens de ces divines paroles : *Christum crucifixum, Dei virtutem*, et tirons-en tout le fruit qu'elles doivent produire dans nos âmes, pour notre édification.

Je dis que Jésus-Christ est mort d'une manière qui ne pouvait convenir qu'à un homme Dieu ; la seule exposition des choses va vous en convaincre. En effet, un homme qui meurt après avoir prédit lui-même clairement et expressément toutes les circonstances de sa mort ; un homme qui meurt en faisant actuellement des miracles, et les plus grands miracles, pour montrer qu'il n'y a rien que de surhumain et de divin dans sa mort ; un homme dont la mort, bien considérée, est elle-même le plus grand de tous les miracles, puisque, bien loin de mourir par défaillance, comme le reste des hommes, il meurt, au contraire, par un effort de sa toute-puissance ; mais, ce qui surpasse tout le reste, un homme qui, par l'infamie de sa mort, parvient à la plus haute gloire, et qui, expirant sur la croix, triomphe par sa croix même du prince du monde, dompte par sa croix l'orgueil du monde, érige sa croix sur les ruines de l'idolâtrie et de l'infidélité du monde, n'est-ce pas un homme qui meurt en Dieu, ou, si vous voulez, en Homme Dieu ? Et voilà sur quoi s'est fondé l'Apôtre, en disant que cet homme mort sur la croix était, non pas le ministre de la vertu de Dieu, mais la vertu même de Dieu incarnée : *Christum crucifixum, Dei virtutem.* Ne séparons point ces quatre preuves, et vous avouerez qu'il n'y a point d'esprit raisonnable, ni même d'esprit opiniâtre qui n'en doive être touché. Venons au détail.

Non, chrétiens, il n'appartient qu'à un Dieu de pénétrer dans l'avenir, jusques à l'avoir absolument dans sa puissance et jusqu'à pouvoir dire infailliblement et en maître : Cela sera, quoique la chose dépende d'une infinité de causes libres qui y doivent concourir ; il n'appartient qu'à un Dieu de connaître distinctement et par soi-même le fond des cœurs, et d'en révéler les plus intimes secrets, les intentions les plus cachées, jusqu'à savoir mieux ce qui est, ou ce qui sera dans la pensée et dans la volonté de l'homme, que l'homme même. Or, c'est ce qu'a fait Jésus-Christ à l'égard de sa passion et de sa mort. Je m'explique : à l'entendre parler de sa passion, longtemps avant sa passion même, et sans que les Juifs eussent encore formé nul dessein contre lui, on dirait qu'il en parle comme d'un événement déjà arrivé, et dont il raconte l'histoire ; tant il est exact à en marquer jusques aux moindres circonstances ; et, à le voir, le jour de sa mort, subir les différents supplices qu'il endure, on croirait que les bourreaux qui le tourmentent sont moins les exécuteurs des jugements rendus contre sa personne, que de ses prédictions. Enfin, disait-il à ses apôtres, pour les préparer à ce douloureux mystère, nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été dit du Fils de l'Homme va s'accomplir ; car ce Fils de l'homme (c'était la qualité qu'il se donnait), ce Fils de l'Homme que vous voyez, et qui vous parle, sera livré aux gentils ; il sera outragé, insulté, fouetté, crucifié ; on lui crachera au visage, il mourra dans l'opprobre, et il ressuscitera le troisième jour. Prenez garde, chrétiens, à la réflexion que fait ici saint Chrysostome. Il y avait déjà des siècles entiers que les prophètes, qui furent dans l'ancienne loi les précurseurs du Messie, avaient publié toutes ces particularités. Comme l'obstacle principal qui devait un jour détourner les esprits mondains de croire en Jésus-Christ, était le prétendu scandale que leur causerait l'ignominie de sa mort, Dieu, par une singulière providence, avait révélé aux prophètes, que la mort, quoique ignominieuse, de ce Messie, serait, dans la pléni-

tude des temps, le souverain remède du péché, la réparation solennelle du péché, l'excellent moyen du salut et de la rédemption du monde; afin que la prophétie, témoignage invincible de la divinité, rendît les ignominies mêmes de cette mort, non-seulement vénérables, mais adorables; et que les hommes, dans cette vue, bien loin de s'en scandaliser, fussent persuadés qu'il n'y avait rien dans la passion du Sauveur, qui ne fût au-dessus de l'homme. Car voilà, dit saint Chrysostome, quel était le dessein de Dieu, lorsque, dans l'ancien Testament, il faisait parler Isaïe des souffrances de Jésus-Christ, avec autant de certitude, et dans des termes aussi précis que les évangélistes en ont ensuite parlé dans le nouveau. Mais ce dessein de Dieu était encore bien plus sensible, et la preuve beaucoup plus convaincante et plus touchante dans la prédiction immédiate qu'en faisait Jésus-Christ lui-même; car c'est moi, disait-il à ses disciples, en les entretenant de sa mort prochaine, c'est moi qui suis cet homme de douleur annoncé par Isaïe; c'est moi qui vais remplir jusques à un point tout ce qui en est écrit. Nous voici arrivés au terme de la consommation des choses, et vous en allez être les spectateurs et les témoins; mais il m'importe que, dès maintenant, vous en soyez avertis, afin que dans la suite, vous n'en soyez pas troublés.

Aussi, tout ce que cet adorable Sauveur leur avait marqué des livres de Moïse et des prophètes, comme se rapportant à lui, s'exécuta-t-il bientôt après, et à la lettre, dans la sanglante catastrophe de sa passion et de sa mort. Ce fut en conséquence et en vertu de ces divines prophéties, dont il était personnellement le sujet, que les Juifs, au lieu de le juger selon leur loi, puisqu'il était Juif, le livrèrent à Pilate, qui était gentil; que les soldats, contre toutes les formes de la justice, ajoutant à ce que portait l'arrêt de sa condamnation, l'insulte et l'inhumanité, lui crachèrent au visage et le meurtrirent de soufflets; que, jusqu'aux moindres circonstances du prix auquel il devait être vendu, de l'emploi qu'on devait faire de cet argent, du partage de ses habits et de sa robe jetée au sort, du fiel qu'on lui présenta, les Ecritures qu'il s'était lui-même appliquées, furent, à ce qu'il me semble, la règle de tout ce que ses ennemis attentèrent contre lui; comme s'il n'eût souffert que pour justifier ces oracles, prononcés tant de siècles avant qu'il eût paru au monde : *Ut adimplerentur Scripturæ* (*Matth.*, XXVI); *Ut impleretur sermo quem dixerat* (*Joan.*, XIII); argument si solide et si fort, qu'il n'en fallut pas davantage pour la conversion de ce fameux eunuque, trésorier de la reine d'Ethiopie, dont il est parlé au livre des Actes, et à qui saint Philippe, diacre, expliqua la merveille que je vous prêche. Toutes ces prophéties, et bien d'autres, littéralement et ponctuellement vérifiées dans la passion de Jésus-Christ, l'obligèrent à reconnaître ce Messie, promis de Dieu, et envoyé dans la plénitude des temps. Nous, mes chers auditeurs, nous, revêtus du caractère de chrétiens, en serions-nous moins touchés; et ce qui a suffi pour convaincre un homme que la lumière de l'Evangile n'avait point encore éclairé, serait-il trop faible pour nous confirmer dans la foi que nous professons? Je le dis même du secret des cœurs, dont Jésus-Christ, dans sa passion, fit bien voir qu'il était le maître : il prédit à ses apôtres qu'un d'entre eux le trahirait, et Judas y pensait actuellement, et le trahit; il prédit à saint Pierre qu'il le renoncerait, et saint Pierre le renonça en effet; il lui prédit que, malgré sa chute, sa foi ne manquerait point, et la foi de saint Pierre n'a point manqué; il lui prédit qu'après sa conversion il affermirait ses frères, et sa conversion, dans la suite, les affermit tous; il prédit à Madeleine que l'action qu'elle venait de faire, en répandant sur sa tête un parfum précieux, serait louée et prêchée dans tout le monde, et dans tout le monde on en parle encore aujourd'hui; il prédit à Jérusalem, en pleurant sur elle, qu'elle serait détruite et ruinée de fond en comble, et Jérusalem fut assiégée, pillée, renversée par les Romains, sans qu'il en restât pierre sur pierre. Cette science des choses futures et des secrets les plus impénétrables n'était-elle pas évidemment la science d'un Dieu? *Scrutans corda et renes Deus* (*Matth.*, VII); et un homme qui mourait de la sorte, révélant et manifestant ce qui n'était ni ne pouvait être connu que de Dieu, n'avait-il pas la toute-puissance et la vertu de Dieu même? *Christum crucifixum, Dei virtutem.*

Mais ce que j'ajoute doit faire encore plus d'impression sur vous. Il meurt, cet homme-Dieu, faisant des miracles; et quels miracles? Ah! chrétiens, y en eut-il jamais, et jamais y en aura-t-il de plus éclatants? Tout mourant qu'il est, il fait trembler la terre, il ouvre les sépulcres, il ressuscite les morts, il déchire le voile du temple, il obscurcit le soleil, prodiges aussi surprenants qu'inouïs; prodiges dont les soldats furent tellement émus, qu'ils s'en retournèrent convertis; mais, du reste, remarque saint Augustin, convertis par l'efficace du même sang qu'ils avaient répandu : *Ipso redempti sanguine quem fuderunt* (*Aug.*). Que dis-je que saint Matthieu n'ait rapporté en termes exprès? *Viso terræ motu, et his quæ fiebant, timuerunt valde, dicentes : Vere filius Dei erat iste* (*Matth.*, XXVII). Je sais qu'il s'est trouvé jusque dans le christianisme des impies plus ennemis de Jésus-Christ que les Juifs et les païens mêmes, qui n'ont point eu honte de contester la vérité de ces miracles, prétendant qu'ils pouvaient être supposés; que, par un dessein formé, les évangélistes avaient pu s'accorder entre eux pour les publier à la gloire de leur maître. Mais c'est ici que l'impiété, pour me servir du terme de l'Ecriture, se confond elle-même; et qu'en s'élevant contre Dieu, elle fait paraître autant d'ignorance que de malignité. Car, sans examiner combien ce doute est téméraire, puisqu'il n'a point d'autre fondement que la prévention et l'esprit de liberti-

nage, il faudrait montrer, dit saint Augustin, quel intérêt auraient eu les évangélistes à publier ces miracles de Jésus-Christ, s'ils eussent été persuadés que c'étaient de faux miracles. N'est-il pas évident que tout le fruit qu'ils en devaient attendre et qui leur en revint, fut la haine publique, les persécutions, les fers, les tourments les plus cruels? Bien loin donc de croire qu'ils eussent pris plaisir à inventer et à débiter ces miracles dont ils auraient connu la fausseté, il faudrait plutôt s'étonner que, les ayant même connus pour vrais, ils eussent eu assez de force pour en rendre, aux dépens de leur propre vie, le témoignage qu'ils en ont rendu. De plus, poursuit saint Augustin, le style seul dont les évangélistes on écrit l'histoire de Jésus-Christ et de sa passion, leur simplicité, leur naïveté; ne marquant, ni indignation contre les Juifs, ni compassion pour leur maître; parlant de lui comme en auraient parlé les hommes du monde les plus indifférents et les moins intéressés dans sa cause; racontant ses faiblesses dans le jardin, ses dégoûts, ses ennuis, ses frayeurs, le sanglant affront qu'il eut à essuyer dans le palais d'Hérode, et le mépris que ce prince lui témoigna; les traitements indignes qu'on lui fit chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, et les racontant avec plus d'exactitude et plus au long que ses miracles mêmes; cette sincérité, dis-je, fait bien voir qu'ils n'écrivaient pas en hommes passionnés et prévenus, mais en témoins fidèles et irréprochables de la vérité, dont ils furent les martyrs jusques à l'effusion de leur sang. Ce n'est pas tout: car, si ces miracles étaient supposés, les Juifs, à qui il importait tant de découvrir l'imposture, et qui ne manquaient pas alors d'écrivains célèbres, n'eussent-ils pas pris soin d'en détromper le monde? ne se fussent-ils pas inscrits contre? et c'est néanmoins ce qu'ils n'ont jamais fait, et ce qu'ils ne font pas même encore, puisque leurs propres auteurs, et Joseph entre les autres, les démentiraient. Cette éclipse universelle, arrivée contre le cours de la nature eut quelque chose de si prodigieux et de si remarquable, que Tertullien, deux siècles après, en parlait encore aux païens, magistrats de Rome, comme d'un fait dont ils conservaient la tradition dans leurs archives: *Cum mundi casum relatum habetis in archivis vestris* (*Tertull.*). Ce fait même, qu'on regardait comme un fait constant et avéré, surprit tellement Denys l'Aréopagite, ce sage de la gentilité, mais devenu un des plus fermes appuis et des plus grands ornements de notre religion, que, tout éloigné qu'il était de la Judée, et plus encore de la connaissance de nos mystères, il en fut frappé jusqu'à reconnaître lui-même que ces ténèbres avaient été pour lui comme une source de lumières, ou l'avaient au moins disposé à recevoir avec soumission les vérités de la foi et les divines instructions de saint Paul. Que dirai-je de ce fameux criminel crucifié avec Jésus-Christ, et tout à coup converti par ce même Sauveur? Ce changement si subit, qui, d'un scélérat, fit un vaisseau d'élection et de miséricorde, pouvait-il être l'effet d'une persuasion humaine, et ne partait-il pas visiblement d'un principe surnaturel et divin? Si Jésus-Christ n'eût agi en Dieu, eût-il pu, mourant sur la croix, faire connaître à ce malheureux et confesser sa divinité? Et ce miracle de la grâce ne sert-il pas encore à confirmer tous les prodiges de la nature, dont le ciel et la terre, comme de concert, honorèrent ce Dieu agonisant et expirant?

Mais, me direz-vous, les pharisiens, malgré ces miracles, ne laissèrent pas de persister dans leur incrédulité. J'en conviens, mes chers auditeurs; mais, sans entrer sur ce point dans la profondeur et dans l'abîme des jugements de Dieu, toujours justes et saints, quoique terribles et redoutables, vous savez quelle fut l'envie des pharisiens contre Jésus-Christ, et vous n'ignorez pas ce que peut une telle passion pour aveugler les esprits et pour endurcir les cœurs. Quelque inconcevable qu'ait été l'obstination des pharisiens, peut-être encore aujourd'hui trouverait-on dans le monde, et dans le monde chrétien, des hommes aussi incrédules, s'ils voyaient leurs ennemis faire des miracles, et qui plutôt attribueraient ces miracles à l'enfer, comme les pharisiens attribuaient ceux du Sauveur du monde au prince des ténèbres, que de renoncer à leurs préjugés et à leur haine. Quoi qu'il en soit, reprend saint Chrysostome, c'est par là même que commença la réprobation des pharisiens, et ce mystère de la prédestination et de la réprobation divine parut en ce que les mêmes miracles qui convertirent les soldats et une grande foule de peuple ne servirent qu'à rendre les pharisiens plus indociles et plus opiniâtres. Mais c'est encore à cette différence que nous devons reconnaître dans Jésus-Christ mourant la toute-puissante vertu dont nous parlons. Car, comme raisonne saint Chrysostome, mourir en sauvant les uns et en réprouvant les autres; en éclairant les aveugles qui vivaient dans les ténèbres de l'infidélité, et en aveuglant les plus éclairés qui abusaient de leurs lumières; convertissant ceux-là par miséricorde, et laissant périr ceux-ci par justice; n'était-ce pas faire éclater jusque dans sa mort les plus glorieux et même les plus essentiels attributs de Dieu?

Il n'y eut qu'un miracle que Jésus-Christ ne voulut pas faire dans sa passion: c'était de se sauver lui-même, comme lui proposaient ses ennemis, l'assurant qu'ils croiraient en lui, s'il descendait de la croix: *Si rex Israel est, descendat nunc de cruce, et credimus ei* (*Matth.*, XXVII). Mais pourquoi ne le fit-il pas, ce miracle? On en voit aisément la raison, dit saint Augustin; et c'est que ce seul miracle eût détruit tous les autres et arrêté le grand ouvrage qu'il avait entrepris, et à quoi tous les autres miracles se rapportaient comme à leur fin, savoir, l'ouvrage de la rédemption des hommes, qui devait être consommé sur la croix. D'ailleurs ses ennemis, préoccupés de leur passion, auraient aussi peu déféré à ce miracle qu'à celui de

la résurrection de Lazare. Car, si l'évidence du fait qui les obligea de convenir que Lazare, mort et enseveli depuis quatre jours, était incontestablement ressuscité, au lieu de les déterminer à croire en Jésus-Christ, leur fit prendre la résolution de le perdre, parce que ce n'était plus la raison, mais la passion qui présidait à leurs conseils; peut-on juger que, le voyant descendre de la croix, ils eussent été de meilleure foi et plus disposés à lui rendre la gloire qui lui était due? Mais, sans m'arrêter aux pharisiens, répondez-moi, mes chers auditeurs, et dites-moi: Jésus-Christ, dans la conjoncture où je le considère, pouvant, comme il est indubitable, se sauver lui-même, et ne le voulant pas, n'a-t-il pas fait quelque chose de plus grand et de plus au-dessus de l'homme que s'il l'eût en effet voulu? Miracle pour miracle (appliquez-vous à ceci, que vous n'avez peut-être jamais bien pénétré, et qui me paraît plus édifiant); miracle pour miracle, la douceur avec laquelle il permet aux soldats de se saisir de sa personne, après les avoir renversés par terre en se présentant seulement à eux, et leur disant cette parole: C'est moi: *Ego sum;* la réprimande qu'il fait à saint Pierre sur l'indiscrétion de son zèle, le blâmant d'avoir tiré l'épée contre un domestique du grand prêtre, lui faisant entendre qu'il n'avait qu'à prier son Père, et que son Père lui enverrait des légions d'anges qui combattraient pour sa défense; et, afin de le convaincre qu'il ne parlait pas en vain, guérissant actuellement, par un miracle, le serviteur que Pierre avait blessé; ce silence si admirable et si constamment soutenu devant ses juges, surtout devant Pilate, qui, convaincu de son innocence, ne l'interrogeait que pour avoir lieu de l'absoudre; ce refus de contenter la curiosité d'Hérode, dont il lui était si facile de s'attirer la protection; cet abandonnement de sa propre cause, et par conséquent de sa vie; cette tranquillité et cette paix au milieu des insultes les plus outrageantes; cette détermination à supporter tout sans en demander justice, sans prendre personne à partie, sans former la moindre plainte; cette charité héroïque, qui lui fait excuser en mourant ses persécuteurs: tout cela, je dis tous ces miracles de patience, dans un homme d'ailleurs d'une conduite irréprochable et pleine de sagesse, n'étaient-ils pas plus miraculeux que s'il eût pensé à se tirer des mains de ses bourreaux, et qu'il se fût détaché de la croix? *Christum crucifixum, Dei virtutem* (I *Cor.* I).

Il n'est donc mort que parce qu'il l'a voulu, et même encore de la manière qu'il l'a voulu; ce qui n'appartient, dit saint Augustin, qu'à un Homme-Dieu, et ce qui marque dans la mort même la souveraineté et l'indépendance de Dieu. Or voilà, chrétiens, sur quoi j'ai fondé cette autre proposition, que la mort de Jésus-Christ, bien considérée en elle-même, avait été non-seulement un miracle, mais le plus singulier de tous les miracles; pourquoi? parce qu'au lieu que les autres hommes meurent par faiblesse, meurent par violence, meurent par nécessité, il est mort, je ne dis pas précisément par choix et par une disposition libre de sa volonté, mais par un effet absolu de sa puissance. En sorte que jamais il n'a fait, comme Fils de Dieu et comme Dieu, un plus grand effort de cette puissance absolue, que dans le moment où il consentit que son âme bienheureuse fût séparée de son corps; et les théologiens en apportent deux raisons: comprenez-les. Premièrement, disent-ils, parce que Jésus-Christ ayant été exempt de tout péché, et absolument impeccable, il devait être, et il était naturellement immortel; d'où il s'ensuit que son corps et son âme, unis hypostatiquement à la divinité, ne pouvaient être séparés sans un miracle. Il fallut donc que Jésus-Christ, pour faire cette séparation, forçât pour ainsi dire, toutes les lois de la Providence ordinaire, et qu'il usât de tout le pouvoir que Dieu lui avait donné pour détruire cette belle vie, qui, quoique humaine, était toutefois la vie d'un Dieu. Secondement, parce que Jésus-Christ, en vertu de son sacerdoce, étant par excellence le souverain pontife de la loi nouvelle, il n'y avait que lui qui pût, ni qui dût offrir à Dieu le sacrifice de la rédemption du monde, et immoler la victime qui y était destinée. Or, cette victime c'était son corps. Nul autre que lui ne devait donc l'immoler ce corps, nul autre que lui n'avait le pouvoir pour cela nécessaire. Les bourreaux qui le crucifiaient étaient bien les ministres de la justice de Dieu, mais ils n'étaient pas les prêtres qui devaient sacrifier cette hostie à Dieu. Il fallait un pontife qui fût saint, qui fût innocent, qui fût sans tache, qui fût séparé des pécheurs et revêtu d'un caractère particulier. Or, ce caractère ne pouvait convenir qu'à Jésus-Christ; d'où saint Augustin concluait que Jésus-Christ, par l'effet le plus merveilleux, avait été tout ensemble, et le prêtre et l'hostie de son sacrifice: *Idem sacerdos et hostia* (*Aug.*).

Ce fut donc lui-même qui se sacrifia, lui-même qui exerça sur sa propre personne cette fonction de prêtre et de pontife, lui-même qui détruisit, au moins pour quelques jours, cet adorable composé d'un corps souffrant et d'une âme glorieuse; en un mot, lui-même qui se fit mourir. Car ce ne furent point les bourreaux qui lui ôtèrent la vie; mais il la quitta de lui-même: *Nemo tollit animam meam a me, sed ego pono eam a me ipso* (*Joan.*, X). Il est mort sur la croix, dit saint Augustin; mais, à parler proprement et dans la rigueur, il n'est pas mort par le supplice de la croix. Et pour vous le faire comprendre, il est certain, par le témoignage même des Juifs, que le supplice de la croix, ou plutôt, que ce qui faisait mourir les criminels condamnés à la croix, n'était pas simplement d'y être attachés, mais d'y être rompus vifs. Or, selon la prophétie, Jésus-Christ avait déjà rendu le dernier soupir lorsqu'on voulut lui briser les os; d'où vient que Pilate s'étonna qu'il fût si tôt mort: *Pilatus autem mirabatur, si jam obiisset* (*Marc.*, XV). Et, ce qui montre qu'il n'était point mort

par défaillance de la nature, c'est qu'en expirant, il poussa un grand cri vers le ciel : *Jesus autem, emissa voce magna, expiravit.* (*Marc.*, XV.) Chose si extraordinaire, qu'au rapport de l'évangéliste, le centenier qui l'observait de près, et qui le vit expirer de la sorte, protesta hautement qu'il était Dieu et vrai Fils de Dieu : *Videns autem centurio, qui ex adverso stabat quia sic clamans expirasset, ait : Vere Filius Dei erat iste* (*Ibid.*). Si ce centenier eût été un disciple du Sauveur, et qu'il eût ainsi raisonné, peut-être son raisonnement et son témoignage pourraient-ils être suspects; mais c'est un infidèle, c'est un païen, qui, de la manière dont il voit mourir Jésus-Christ, conclut, sans hésiter, qu'il meurt par un miracle, et qui, de ce miracle, tire immédiatement la conséquence qu'il est donc vraiment Fils de Dieu : *Videns quia sic expirasset, ait : Vere Filius Dei erat iste.* En faut-il davantage pour justifier la parole de l'Apôtre : *Christum crucifixum, Dei virtutem?*

Il est vrai que ce Sauveur mourant a eu ses langueurs et ses faiblesses; et je pourrais répondre d'abord, avec Isaïe, que les langueurs et les faiblesses qu'il fit paraître dans sa mort n'étaient pas les siennes, mais les nôtres; et que le prodige est qu'il ait porté seul les faiblesses et les langueurs de tous les hommes : *Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit* (*Isai.*, LIII). Mais, parce que cette pensée, quoique solide, serait peut-être encore trop spirituelle pour des esprits mondains et incrédules, je réponds autrement avec saint Chrysostome, et je dis : Oui, ce Sauveur mourant a eu ses faiblesses; mais le prodige est que ses faiblesses mêmes, que les langueurs mêmes, que les défaillances mêmes, aient été dans le cours de sa passion comme autant de miracles. Car s'il sue en priant dans le jardin, c'est d'une sueur de sang, et si abondante, que la terre en est baignée. Si, quelques moments après sa mort, on lui perce le côté, par un autre effet miraculeux, il en sort du sang et de l'eau, et celui qui le rapporte, assure qu'il l'a vu, et qu'il en doit être cru : *Et qui vidit, testimonium perhibuit* (*Joan.*, XIX). On dirait qu'il ne souffre et qu'il ne meurt que pour faire éclater dans sa personne la vertu de Dieu : *Christum crucifixum, Dei virtutem.*

Concluons par une dernière preuve, mais essentielle; c'est de voir un homme que l'ignominie de sa mort, que la confusion, l'opprobre, l'humiliation de sa mort élève à toute la gloire que peut prétendre un Dieu; tellement, qu'à son seul nom et en vue de sa croix, les plus hautes puissances du monde fléchissent les genoux, et se prosternent pour lui faire hommage de leur grandeur : *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis; propter quod et Deus exaltavit illum : ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium, et infernorum* (*Philipp.*, II). Voilà ce que Dieu révélait à saint Paul dans un temps, remarque bien importante, où tout semblait s'opposer à l'accomplissement de cette prédiction; dans un temps où selon toutes les vues de la prudence humaine, cette prédiction devait passer pour chimérique; dans un temps où le nom de Jésus-Christ était en horreur. Toutefois, ce qu'avait dit l'Apôtre est arrivé; ce qui fut, pour les chrétiens de ce temps-là, un point de foi, a cessé, en quelque façon de l'être pour nous, puisque nous sommes témoins de la chose, et qu'il ne faut plus captiver nos esprits pour la croire. Les puissances de la terre fléchissent maintenant les genoux devant ce crucifié. Les princes, et les plus grands de nos princes sont les premiers à nous en donner l'exemple; et il n'a tenu qu'à nous, les voyant en ce saint jour au pied de l'autel adorer Jésus-Christ sur la croix, de nous consoler, et de nous dire à nous-mêmes : Voilà ce que m'avait prédit saint Paul; et, ce que du temps de saint Paul j'aurais rejeté comme un songe, c'est ce que je vois et de quoi je ne puis douter. Or, un homme, mes chers auditeurs, dont la croix selon la belle expression de saint Augustin, a passé, du lieu infâme des supplices, sur le front des monarques et des empereurs : *A locis suppliciorum ad frontes imperatorum* (*Aug.*); un homme qui, sans autre secours, sans autres armes, par la vertu seule de la croix a vaincu l'idolâtrie, a triomphé de la superstition, a détruit le culte des faux dieux, a conquis tout l'univers, au lieu que les plus grands rois de l'univers ont besoin pour les moindres conquêtes, de tant de secours; un homme qui, comme le chante l'Eglise, a trouvé le moyen de régner par où les autres cessent de vivre, c'est-à-dire par le bois qui fut l'instrument de sa mort : *Quia Dominus regnavit a ligno;* et ce qui est encore plus merveilleux, un homme qui, pendant sa vie, avait expressément marqué que tout cela s'accomplirait, et que, du moment qu'il serait élevé de la terre, il attirerait tout à lui; voulant, comme l'observe l'évangéliste, signifier par là de quel genre de mort il devait mourir : *Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum : hoc autem dicebat, significans qua morte esset moriturus* (*Joan.*, XII); un tel homme n'est-il pas plus qu'homme? n'est-il pas homme et Dieu tout ensemble? Quelle vertu la croix où nous le contemplons, n'a-t-elle pas eue pour le faire adorer des peuples? Combien d'apôtres de son Evangile, combien d'imitateurs de ses vertus, combien de confesseurs, combien de martyrs, combien d'âmes saintes dévouées à son culte, combien de disciples zélés pour sa gloire; disons mieux, combien de nations, combien de royaumes, combien d'empires n'a-t-il pas attirés à lui par le charme secret, mais tout-puissant de cette croix : *Christum crucifixum, Dei virtutem.*

Ah! mes frères, les pharisiens voyaient les miracles de ce Dieu crucifié, et ils ne se convertissaient pas; c'est ce que nous avons peine à comprendre. Mais ce qui se passe en nous est-il moins incompréhensible? Car nous voyons actuellement un miracle de la mort de Jésus-Christ encore plus grand, un miracle subsistant, un miracle avéré et inconte-

stable, je veux dire le triomphe de sa croix, le monde converti, le monde devenu chrétien, le monde sanctifié par sa croix : *Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum;* nous le voyons, et notre foi, malgré ce miracle, est toujours languissante et chancelante; voilà ce que nous devons pleurer, et ce qui doit nous faire trembler. Mais, pour profiter de ce mystère, au lieu de trembler et de pleurer par le sentiment d'une dévotion passagère et superficielle, tremblons et pleurons dans l'esprit d'une salutaire componction. Jésus-Christ mourant a fait des miracles; il faut qu'il en fasse encore un, qui doit être le couronnement de tous les autres, et c'est le miracle de notre conversion. Il a fait fendre les pierres, il a ouvert les tombeaux, il a déchiré le voile du temple. Il faut que la vue de sa croix fasse fendre nos cœurs, peut-être plus durs que les pierres. Il faut qu'elle ouvre nos consciences, peut-être jusqu'à présent fermées comme des tombeaux. Il faut qu'elle déchire notre chair, cette chair de péché, par les saintes rigueurs de la pénitence. Car, pourquoi ce Dieu mourant ne nous convertira-t-il pas, puisqu'il a bien converti les auteurs de sa mort? et quand nous convertira-t-il, si ce n'est en ce grand jour où son sang coule avec abondance pour notre salut et notre sanctification?

Pécheurs qui m'écoutez, voilà ce qui doit vous remplir de confiance. Tandis que vous êtes pécheurs, vous êtes, en qualité de pécheurs, les ennemis de Jésus-Christ, vous êtes ses persécuteurs; le dirai-je? mais puisque c'est après saint Paul, pourquoi ne le dirais-je pas? vous êtes même ses bourreaux. Car, autant de fois qu'il vous arrive de succomber à la tentation et de commettre le péché, vous crucifiez tout de nouveau ce Sauveur dans vous-mêmes. Mais souvenez-vous que le sang de cet Homme-Dieu a eu le pouvoir d'effacer le péché même des Juifs qui l'ont répandu : *Christi sanguis sic fusus est ut ipsum peccatum potuerit delere quo fusus est.* (*Aug.*) C'est en cela, dit saint Augustin, qu'a paru la vertu toute divine de la rédemption de Jésus-Christ; c'est en cela qu'il a paru Sauveur. De ses ennemis, il a fait des prédestinés, de ses persécuteurs il a fait des saints, tout pécheurs que vous êtes, quel droit n'avez-vous donc pas de prétendre à ces miséricordes? Approchez du trône de sa grâce, qui est sa croix; mais approchez-en avec des cœurs contrits et humiliés, avec des cœurs soumis et purifiés de la corruption du monde, avec des cœurs dociles et susceptibles de toutes les impressions de l'esprit céleste. Car tel est le miracle que ce Dieu sauveur veut, par la vertu de sa croix, opérer aujourd'hui dans vous. Votre retour à Dieu, et un retour parfait après de si longs égarements, votre pénitence et une pénitence exemplaire après tant de désordres et de scandales, la profession que vous ferez, et une profession haute et publique de vivre en chrétiens après avoir vécu en libertins : voilà le miracle qui prouvera que Jésus-Christ crucifié est lui-même personnellement la force et la vertu de Dieu. Ah! Seigneur, serais-je assez heureux pour obtenir que ce miracle s'accomplît visiblement dans mes auditeurs comme il s'accomplit en effet dans les soldats qui furent présents à votre mort, et dont plusieurs s'attachèrent à vous comme à l'auteur de leur salut? Donnerez-vous pour cela, Seigneur, à ma parole assez de bénédiction, et puis-je espérer que, entre ceux qui m'écoutent, il y en aura d'aussi touchés que le centenier, c'est-à-dire qui sortiront de cette prédication, non-seulement attendris, mais convertis; non-seulement baignés de larmes, mais commençant à glorifier Dieu par leurs œuvres; non-seulement persuadés, mais sanctifiés et pénétrés des sentiments chrétiens que cette première vérité a dû leur imprimer? Que le juif infidèle se scandalise de la croix, Jésus Christ mourant est la puissance et la force de Dieu incarnées! *Christum crucifixum, Dei virtutem.* Vous l'avez vu : que le gentil s'en moque, et qu'il traite la croix de folie, Jésus-Christ mourant est la sagesse de Dieu même : *Christum crucifixum, Dei sapientiam*, vous l'allez voir dans la seconde partie.

. . . . . .

BOURDALOUE.

PASSIONS (DES).

Ce serait bien mal entendre le cœur de l'homme, que de prétendre qu'il doive vivre sans passions. La passion n'a été donnée à l'âme que pour la porter vers le ciel; et lui ôter ses passions, c'est lui ôter les ailes qui la soutiennent et qui l'élèvent.

Ces visionnaires du stoïcisme, qui faisaient consister la sagesse dans l'insensibilité, étaient eux-mêmes la proie des passions les plus cruelles; et s'ils tâchaient d'en étouffer quelqu'une, ce n'était que pour la sacrifier à l'orgueil, qui était leur passion favorite et dominante. Si la vanité les soutenait en public, le déréglement caché de leur cœur les accablait en particulier, et ils payaient bien cher, en secret, l'orgueilleuse indolence qu'ils affectaient devant les hommes.

Oter les passions à l'homme, c'est lui ôter l'âme et le cœur. Le Christianisme laisse donc à l'homme les passions qu'il ne peut lui ôter, sans le détruire; mais il enseigne à les vaincre, à les régler, à les modérer; la grâce suit quelquefois leur pente naturelle, mais elle les rectifie; elle s'accommode à nos inclinations, mais c'est en leur ôtant tout ce qu'elles ont de mauvais, en leur laissant tout ce qu'elles ont de bon. Tout le secret de la morale chrétienne à cet égard, est de donner aux passions un véritable objet, et de les empêcher de se méprendre à une infinité d'objets faux et trompeurs, qui les égarent, qui les dérèglent, qui les corrompent; et par cet admirable artifice il n'y a point de passion dont elle ne fasse une vertu.

Elle ôte l'aveuglement à l'amour, et, lui donnant un objet pur et spirituel, elle en fait la plus noble de toutes les vertus; elle

ôte à la crainte le trouble qui l'accompagne, et la change aisément en prudence; elle fixe les inquiétudes de l'espérance, et la change insensiblement en cette vertu que l'on nomme confiance. Par elle la colère devient justice, la hardiesse devient une parfaite valeur; l'envie se tourne en émulation, la jalousie en zèle, la tristesse en dégoût des choses de la terre et en mépris de tous les vains plaisirs du monde.

L'abbé DE BRETTEVILLE.

PATIENCE CÉLESTE.

Je ne puis m'empêcher de songer au sort d'une jeune fille devenue célèbre parmi les personnes bienfaisantes qui se font un devoir sacré de chercher le malheur pour le secourir. Elle a dix-huit ans; il y en a cinq qu'elle est tourmentée par un horrible cancer qui lui ronge la tête. Déjà les yeux et le nez ont disparu, et le mal s'avance sur ses chairs virginales, comme un incendie qui dévore un palais. En proie aux souffrances les plus aiguës, une piété tendre et presque céleste la détache entièrement de la terre, et semble la rendre inaccessible ou indifférente à la douleur. Elle ne dit pas comme le fastueux stoïcien : *O douleur! tu as beau faire, tu ne me feras jamais convenir que tu sois un mal.* Elle fait mieux; elle n'en parle pas; il n'est sorti de sa bouche que des paroles d'amour, de soumission et de reconnaissance.

L'inaltérable résignation de cette fille est devenue une espèce de spectacle; et comme, dans les premiers siècles du Christianisme, on se rendait au Cirque par simple curiosité pour y voir Blandine, Agathe, Perpétue, livrées aux lions ou aux taureaux sauvages, et que plus d'un spectateur s'en retournait tout surpris d'être Chrétien, des curieux viennent aussi, dans cette brillante cité, contempler la jeune fille livrée au cancer. Comme elle a perdu la vue, ils peuvent s'approcher d'elle sans la troubler, et plusieurs en ont rapporté de meilleures pensées. Un jour qu'on lui témoignait une compassion particulière sur ses longues et cruelles insomnies : *Je ne suis pas*, dit-elle, *aussi malheureuse que vous le croyez, Dieu me fait la grâce de ne penser qu'à lui.* Et lorsqu'un homme de bien lui dit un jour : *Quelle est la première grâce que vous demanderez à Dieu, ma chère enfant, lorsque vous serez devant lui?* Elle répondit avec une naïveté angélique : *Je lui demanderai que mes bienfaiteurs puissent l'aimer autant que je l'aime.*

Joseph DE MAISTRE.

PATIENCE DES CHRÉTIENS.

Loin d'exciter des séditions et des révoltes, ils n'eurent jamais de part à toutes les conspirations qui se formèrent contre les empereurs pendant ces trois siècles, quelque méchants que fussent les empereurs, quelque cruelles que fussent les persécutions. Les Chrétiens furent les seuls qui ne cherchèrent point à se défaire de Néron, de Domitien, de Commode, de Caracalla et de tant d'autres tyrans. Ces gens, poussés à bout par tant d'injustices et de cruautés inouïes, ne songèrent jamais à prendre les armes pour leur défense, quoiqu'ils fussent en plus grand nombre qu'aucune des nations qui faisaient la guerre aux Romains. Bien plus, tant de soldats chrétiens dont les armées romaines étaient remplies, ne se servirent jamais des armes qu'ils avaient en main, que suivant les ordres de leurs princes et de leurs chefs; et l'on vit des légions entières, comme celle de saint Maurice, se laisser massacrer sans résistance, plutôt que de manquer à ce qu'ils devaient à Dieu ou à César.

A peine purent-ils se résoudre à ouvrir la bouche pour se défendre et à publier quelques réponses contre les horribles calomnies dont on les chargeait. Ils se contentèrent, pendant près d'un siècle, de souffrir, à l'exemple de leur divin Maître, qui ne répondait rien à ses accusateurs et se livrait sans résistance à celui qui le jugeait injustement. Leurs bonnes actions étaient toute leur justification. Ce ne fut que du temps de l'empereur Adrien qu'ils commencèrent à écrire quelques apologies, mais si respectueuses, et toutefois si graves, qu'il était aisé de voir qu'elles ne venaient que d'un zèle sincère pour la vérité. Cette patience invincible força à la fin toutes les puissances de se soumettre à l'Evangile.

FLEURY.

PAUL (S.).

Plus on lit les Epîtres des apôtres, surtout celles de saint Paul, et plus on est étonné. On ne sait quel est cet homme qui, dans une espèce de prône commun, dit familièrement des mots sublimes, jette les regards les plus profonds sur le cœur humain, explique la nature du souverain Etre et prédit l'avenir. CHATEAUBRIAND.

—

Afin que vous compreniez quel est donc ce prédicateur, destiné par la Providence pour confondre la sagesse humaine, écoutez la description que j'en ai tirée de lui-même dans la *Ire Epître aux Corinthiens.*

Trois choses contribuent ordinairement à rendre un orateur agréable et efficace : la personne de celui qui parle, la beauté des choses qu'il traite, la manière ingénieuse dont il les explique; et la raison en est évidente, car l'estime de l'orateur prépare une attention favorable, les belles choses nourrissent l'esprit, et l'adresse de les expliquer d'une manière qui plaise les fait doucement entrer dans le cœur; mais de la manière que se représente le prédicateur dont je parle, il est bien aisé de juger qu'il n'a aucun de ces avantages.

Et premièrement, Chrétiens, si vous regardez son extérieur, il avoue lui-même que sa mine n'est pas relevée (*præsentia corporis infirma*); et, si vous considérez sa condition,

il est méprisable, et réduit à gagner sa vie par l'exercice d'un art mécanique. De là vient qu'il dit aux Corinthiens : *J'ai été au milieu de vous avec beaucoup de crainte et d'infirmité : « Et ego in infirmitate et timore et tremore multo fui apud vos. »* D'où il est aisé de comprendre combien sa personne était méprisable. Chrétiens, quel prédicateur pour convertir tant de nations?

Mais peut-être que sa doctrine sera si plausible et si belle qu'elle donnera du crédit à cet homme si méprisé? Non, il n'en est pas de la sorte : il ne sait, dit-il, autre chose que son Maître crucifié : *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum;* c'est-à-dire qu'il ne sait rien que ce qui choque, que ce qui scandalise, que ce qui paraît folie et extravagance. Comment donc peut-il espérer que ses auditeurs soient persuadés? Mais, grand Paul, si la doctrine que vous annoncez est si étrange et si difficile, cherchez du moins des termes polis, couvrez des fleurs de la rhétorique cette face hideuse de votre Evangile, et adoucissez son austérité par les charmes de votre éloquence. *A Dieu ne plaise*, répond ce grand homme, *que je mêle la sagesse humaine à la sagesse du Fils de Dieu; c'est la volonté de mon Maître que mes paroles ne soient pas moins rudes que ma doctrine paraît incroyable : « Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis. »* Saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique : son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré, et les délicats de la terre qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas, le discours de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout; et son nom, qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'Eglises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes; il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

Et d'où vient cela, Chrétiens? C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît de relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables Epîtres une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements, qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine, ainsi cette vertu céleste, qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité du style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel d'où elle descend.

C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'Apôtre a assujetti toutes choses : elle a renversé les idoles, établi la croix de Jésus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire; enfin, dans ses admirables Epîtres, elle a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés longtemps dans les plus hautes spéculations où pouvait aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur où ils se croyaient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ, sous la discipline de saint Paul... BOSSUET.

—

Les apôtres qui ont écrit en grec savaient mal cette langue, comme les autres Juifs hellénistes de leur temps. De là vient ce que dit saint Paul : *Imperitus sermone, sed non scientia.* Il est aisé de voir que saint Paul avoue qu'il ne sait pas bien la langue grecque, quoique d'ailleurs il leur explique exactement la doctrine des saintes Ecritures. Les apôtres eurent sans doute le don des langues, et il passa même jusqu'à un grand nombre de simples fidèles; mais pour les langues qu'ils savaient par des voies naturelles, nous avons sujet de croire que Dieu les leur laissa parler comme ils les parlaient auparavant. Saint Paul, qui était de Tarse, parlait naturellement le grec corrompu des Juifs hellénistes : nous croyons qu'il a écrit en cette manière.

Saint Augustin dit souvent que saint Paul a une éloquence merveilleuse, et que cette éloquence est capable de se faire sentir, pour ainsi dire, à ceux même qui dorment. Il ajoute qu'en saint Paul la sagesse n'a point cherché la beauté des paroles, mais que la beauté des paroles est allée au-devant de la sagesse. Il rapporte de grands endroits de ses Epîtres où il fait voir tout l'art des orateurs profanes surpassé. Il excepte seulement deux choses dans cette comparaison : l'une, dit-il, que les orateurs profanes ont cherché ces ornements de l'éloquence, et que l'éloquence a suivi naturellement saint

Paul et les autres écrivains sacrés; l'autre est que saint Augustin témoigne ne savoir pas assez les délicatesses de la langue grecque pour trouver dans les Ecritures saintes le nombre et la cadence des périodes qu'on trouve dans les écrivains profanes. J'oubliais de dire qu'il rapporte cet endroit du prophète Amos : *Malheur à vous qui êtes opulents dans Sion, et qui vous confiez à la montagne de Samarie!*

Il assure que le prophète a surpassé en cet endroit tout ce qu'il y a de merveilleux dans les auteurs païens.

Mais comment entendre ces paroles de saint Paul : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis?* Ne dit-il pas aux Corinthiens qu'il n'est point venu leur annoncer Jésus-Christ avec la sublimité du discours et de la sagesse; qu'il n'a su parmi eux que Jésus, mais Jésus crucifié; que sa prédication a été fondée non sur les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais sur les effets sensibles de l'esprit et de la puissance de Dieu, *afin*, continue-t-il, *que votre foi ne soit point fondée sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance divine?* Que signifient donc ces paroles?

Le voici : saint Paul a raisonné, saint Paul a persuadé; ainsi, il était dans le fond excellent philosophe et orateur; mais sa prédication, comme il le dit dans le passage en question, n'a été fondée ni sur le raisonnement, ni sur la persuasion humaine : c'était un ministère dont toute la force venait d'en haut. La conversion du monde entier devait être, selon les prophéties, le grand miracle du Christianisme. C'était ce royaume de Dieu qui venait du ciel, et qui devait soumettre au vrai Dieu toutes les nations de la terre. Jésus-Christ crucifié, annoncé aux peuples, devait attirer tout à lui, mais attirer tout par l'unique vertu de sa croix. Les philosophes avaient raisonné sans convertir les hommes et sans se convertir eux-mêmes; les Juifs avaient été dépositaires d'une loi qui leur montrait leurs maux sans leur apporter le remède; tout était sur la terre convaincu d'égarement et de corruption. Jésus-Christ vient avec sa croix, c'est-à-dire qu'il vient pauvre, humble et souffrant pour nous, pour imposer silence à notre raison vaine et présomptueuse : il ne raisonne point comme les philosophes, mais il décide avec autorité par ses miracles et par sa grâce; il montre qu'il est au-dessus de tout. Pour confondre la sagesse des hommes, il leur oppose la folie et le scandale de sa croix, c'est-à-dire l'exemple de ses profondes humiliations; ce que le monde croit une folie, ce qui le scandalise le plus, est ce qui le doit ramener à Dieu. L'homme a besoin d'être guéri de son orgueil et de son amour pour les choses sensibles. Dieu le prend par là : il lui montre son Fils crucifié; ses apôtres le prêchent marchant sur ses traces. Ils n'ont recours à nul moyen humain : ni philosophie, ni éloquence, ni politique, ni richesse, ni autorité. Dieu, jaloux de son œuvre, n'en veut devoir le succès qu'à lui-même; il choisit ce qui est faible, il rejette ce qui est fort, afin de manifester plus sensiblement sa puissance. Il tire tout du néant pour convertir le monde, comme pour le former. Ainsi cette œuvre doit avoir ce caractère divin, de n'être fondée sur rien d'estimable selon la chair. C'eût été affaiblir et évacuer, comme dit saint Paul, la vertu miraculeuse de la croix, que d'appuyer la prédication de l'Evangile sur les secours de la créature. Il fallait que l'Evangile, sans préparation humaine, s'ouvrît lui-même les cœurs, et qu'il apprît au monde, par ce prodige, qu'il venait de Dieu. Voilà la sagesse humaine confondue et réprouvée, que faut-il conclure de là? Que la conversion des peuples et l'établissement de l'Eglise ne sont point dus aux discours persuasifs des hommes. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu de l'éloquence et de la sagesse dans la plupart de ceux qui ont annoncé Jésus-Christ, mais ils ne se sont point confiés à cette sagesse et à cette éloquence: mais ils ne l'ont point recherchée comme ce qui devait donner de l'efficacité à leurs paroles. Tout a été fondé, comme dit saint Paul, non sur les discours persuasifs de la philosophie humaine, mais sur les effets de l'esprit et de la vertu de Dieu, c'est-à-dire sur les miracles qui frappaient les yeux et sur l'opération intérieure de la grâce.

Le ministère de la parole est tout fondé sur la foi Il faut prier, il faut purifier son cœur, il faut attendre tout du ciel, il faut s'armer du glaive de la parole de Dieu et ne compter point sur la sienne : voilà la préparation essentielle. Mais, quoique le fruit intérieur de l'Evangile ne soit dû qu'à la pure grâce et à l'efficacité de la parole de Dieu, il y a pourtant certaines choses que l'homme doit faire de son côté.

Nous devons tout à Dieu, mais Dieu nous assujettit à un ordre extérieur de moyens humains. Les apôtres n'ont point cherché la vaine pompe et les grâces frivoles des orateurs païens; ils ne se sont point attachés aux raisonnements subtils des philosophes, qui faisaient tout dépendre de ces raisonnements, dans lesquels ils s'évaporaient, comme dit saint Paul; ils se sont contentés de prêcher Jésus-Christ avec toute la force et toute la magnificence du langage de l'Ecriture. Il est vrai qu'ils n'avaient besoin d'aucune préparation pour ce ministère, parce que le Saint-Esprit, descendu visiblement sur eux, leur donnait à l'heure même des paroles. La différence qu'il y a donc entre les apôtres et leurs successeurs est que leurs successeurs, n'étant pas inspirés miraculeusement comme eux, ont besoin de se préparer et de se remplir de la doctrine et de l'esprit des Ecritures pour former leurs discours. Mais cette préparation ne doit jamais tendre à parler moins simplement que les apôtres. Ne serez-vous pas contents, pourvu que les prédicateurs ne soient pas plus ornés dans leurs discours que saint Pierre, saint Paul, saint Jacques, saint Jude et saint Jean.

L'irrégularité de style marque, dans saint Paul et les autres apôtres, que l'esprit de Dieu entraînait le leur; mais, nonobstant tous ces petits désordres pour la diction, tout y est noble, vif et touchant.

FÉNELON.

PÉCHÉ (DU).

Il n'est point d'attribut de Dieu que l'Ecriture proclame plus hautement que sa *sainteté*. Dieu est *saint*, trois fois *saint*, son nom est *saint*, sa volonté est *sainte*, sa colère, comme sa miséricorde, est *sainte*; il fait éclater sa gloire dans les splendeurs des saints; ses anges sont *saints*, tout ce qui l'approche est *saint*; et il prétend que la *sainteté* de notre vie corresponde à la *sainteté* de son être; de sorte que le premier vœu qui doit s'exhaler de notre âme, dans les soupirs de la prière, est celui-ci : *Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié!*

Mais qu'entendons-nous par ce mot : Dieu est *saint?* Nous prétendons exprimer par là cette foi que l'Intelligence suprême, créatrice de l'univers, est d'une nature essentiellement bonne; que sa volonté est toute conforme à l'ordre ou au bien, et souverainement contraire au mal ou désordre. Cet ordre, auquel se conforme la volonté souveraine, n'est point au-dessus ou au dehors de Dieu; c'est dans lui-même qu'il en porte et qu'il en contemple éternellement l'éternelle loi. Quant à nous, pauvres et misérables créatures, où trouverions-nous l'ordre, si nous ne sortions de ce *moi* humain, borné, ténébreux, vide d'amour comme de lumière? *Sursum corda;* élevons nos cœurs jusqu'au sommet de la création, qui est Dieu, pour considérer de cette hauteur les rapports des êtres, et nous coordonner sagement à ce vaste ensemble dont nous faisons partie.

Au premier abord, cette abnégation de soi-même en faveur de l'ordre universel, révolte l'égoïste nature, avide de pourvoir à son propre bien sans égard à celui des autres; mais pour peu qu'on y réfléchisse, on soupçonne bientôt que la vie n'est pas une malheureuse fatalité pour la vertu, qu'elle ne nous a pas été donnée pour l'immoler à l'ordre sans récompense de ce sacrifice, en un mot, qu'on ne sera pas *saint* sans bénéfice pour son âme. D'un autre côté, on ne franchit pas les barrières de la justice, sans éprouver au moins un vague sentiment de terreur; et si le juste tressaille d'une généreuse espérance en sacrifiant à Dieu, principe de l'ordre, les plus chers intérêts et les plus attrayants plaisirs, le méchant jette malgré lui un regard inquiet sur la tombe et au delà, en violant la loi qui le gêne, la règle qui le contrarie.

C'est pour dissiper cet effroi qu'il substitue sans cesse aux graves pensées, aux méditations profondes, le ton léger du badinage, le sarcasme et la raillerie, dans tout ce qui tient à l'âme et à ses destinées éternelles. L'insensé! croit-il, par les chants du plaisir, étouffer le bruit du tonnerre qui gronde sur sa tête? Quand donc l'homme sera-t-il sage, mettant chaque chose en son lieu, la bagatelle à la place de la bagatelle, la mort au bout de la vie, et l'éternité à la fin du temps?

Pour nous, frappés de cette vérité : *Dieu est saint, et par conséquent malheur à qui ne l'est pas! il ne verra jamais la face du Saint des saints,* commençons le cours de ces exercices spirituels par exciter dans nos âmes une vive horreur du PÉCHÉ, le contraire de la sainteté. Il est prononcé ce mot qui fait sourire un monde incrédule, et qui pourtant exprime tout ce qu'il y a au monde de plus sérieux, l'attentat d'une créature libre contre l'ordre, le mal essentiel, le seul qui se soit glissé dans l'œuvre du Créateur, et qui pouvait y trouver sa place; le mal de Dieu, autant que Dieu peut avoir son mal; le mal de l'homme, qui sans celui-ci n'en aurait jamais connu d'autres. Ce mot, si plaisant au goût des mondains, a consterné jadis tout le ciel, quand le fléau dont il est le nom se manifesta dans l'heureux séjour de l'ordre éternel; ce mot, relégué dédaigneusement dans la langue des humbles fidèles, fut le signal de la seule révolution dont il vaut la peine de s'entretenir, celle qui fit tomber Adam de son trône; ce mot ne rappelle rien moins que la grande nuit du déluge et la catastrophe la plus terrible qu'ait éprouvée notre planète; ce mot, qui ne se lit plus que dans nos livres de piété, et que de beaux esprits rougiraient de faire revivre sous leur plume, fait tout le sujet du Livre des livres, celui qui fut écrit au pied de la croix, et qui changea la face du monde; enfin, ce mot, uniquement à l'usage des enfants du catéchisme, des prêtres et des bonnes femmes, doit, au jour suprême de l'univers, au jugement sans appel du juste Juge, motiver le grand anathème qui frappera toute la partie réprouvée du genre humain.

En attendant, les pécheurs d'aujourd'hui, comme les pécheurs d'autrefois, jouissent à la hâte des fugitives douceurs d'une vie coupable; ferment les yeux aux vérités qui les menacent et aux châtiments qui les attendent, et s'écrient en bravant le Ciel : *Nous avons péché, que nous en est-il arrivé de triste* (1)? Mais l'histoire de l'univers est là pour répondre à leurs bravades, en leur montrant le ciel et la terre fumant des foudres d'un Dieu vengeur, irréconciliable avec le péché sans repentir, et le pécheur sans pénitence. Effroyable observation! Tout ce qui nous est connu des annales célestes, tout ce que nous savons du commencement, du milieu et de la fin des temps, toute l'histoire de Dieu, de l'ange et de l'homme, roule presque sur ce seul sujet : LE PÉCHÉ.

Ce n'est jamais sans quelque profit que l'homme de bonne foi interroge ces vieil-

(1) *Peccavi, et quid mihi accidit triste?* (*Eccle.* v, 4.)

les traditions des peuples, contemporaines du genre humain. La sagesse éternelle semble couler, par ces grands canaux, jusqu'à nous à travers les âges. Parmi les vérités qui nous sont ainsi parvenues, à côté des dogmes sacrés de l'existence d'un premier Etre, créateur du ciel et de la terre, souverain Seigneur de toutes choses, d'une autre vie qui reçoit dans son éternité l'âme échappée du corps, des deux destinées diverses réservées aux bons et aux méchants, le fleuve des siècles jette sur ses rivages l'épouvante universelle des justices de Dieu exercées sur le péché depuis l'origine du monde.

D'abord, tous les peuples de tous les temps vous diront, en termes plus ou moins clairs, en langage plus ou moins figuré, que *Dieu sépara au commencement la lumière des ténèbres* (1); ou, si vous voulez, que, justement irrité contre des anges superbes, il les chassa sans miséricorde de la cour céleste, et les plongea dans un abîme d'infortune et de désespoir; ou, en langue grecque, que des géants orgueilleux, ayant entrepris d'escalader le ciel et d'en précipiter le Dieu souverain, leur audace trouva son juste châtiment dans le Tartare. Pénétrez encore aujourd'hui sous la hutte du pauvre sauvage, il vous contera la peur que lui causent de mauvais génies, ennemis de l'homme, sans cesse occupés à lui nuire, et misérablement acharnés à sa ruine. Hélas! son effroi n'est que trop fondé, et sa croyance que trop d'accord avec la nôtre, qui nous représente ces mêmes esprits cruellement envieux de notre bonheur, et cherchant à nous entraîner dans un même gouffre avec eux.

Un coup d'œil rapide sur le changement que le péché a fait dans le sort de l'ange. Ce nom seul rappelle quelque chose de plus brillant que les plus brillantes étoiles du ciel. L'astre qui précède l'aurore est moins beau que ne l'était ce beau Lucifer resplendissant des grâces de Dieu, dont le nom est si noble que l'Eglise même l'applique à celle des trois personnes qui nous a porté la lumière (2). Il nageait délicieusement dans la clarté divine; son cœur était inondé de volupté; il touchait de la main le trône du Tout-Puissant; il marchait sur les cieux des cieux; il était honoré du roi de l'éternité; s'il en recevait des ordres, c'était avec bienveillance et amour qu'ils étaient donnés, et la foule des anges inférieurs inclinait la tête devant ce favori du Très-Haut.... Mais l'imprudent! il a trop caressé dans son cœur cette gloire, il en a fait sa gloire propre, son bien propre; il a détourné, de Dieu sur lui-même, le regard de l'amour, et de là est né L'AMOUR-PROPRE, ennemi juré de l'amour de Dieu. Dès ce moment, le cœur du Seigneur s'est refroidi envers sa fière créature; la grâce, toujours suffisante, mais moins vive, n'a plus coulé du trône éternel avec la même abondance, et s'est arrêtée toute triste devant une digue d'orgueil qui lui barrait le passage. Bientôt l'adoration n'étant plus l'effet de l'amour dans l'esprit de l'ange égoïste et vain, s'est réduite à une crainte servile et à un hommage extérieur. Enfin, les ténèbres croissant dans l'intelligence à mesure que le cœur se vidait de charité, la résistance à l'ordre de Dieu est devenue formelle et visible, et le coup de foudre est parti..... *Qui est semblable à Dieu?* s'est écrié Michel, ce héros de l'humilité; et reculant devant la colère de l'Eternel, et fuyant devant le glaive exterminateur, Lucifer, devenu Satan, c'est-à-dire ignominieusement dépouillé de son ancienne gloire, est allé tomber, avec les compagnons de sa révolte, dans les vagues bleuâtres de l'étang de soufre préparé pour les recevoir, aux extrémités de la création.

Figurez-vous le voir, sous la forme d'un spectre sanglant, promenant ses yeux sombres sur cet immense chaos qui le sépare à jamais de Dieu et de son ancienne patrie; écoutez cette parole de désespoir qui sort, comme un roulement lointain de la foudre, du fond de son cœur déchiré: « Beau ciel, je ne te reverrai plus durant les siècles des siècles!... » Cette parole amère, Dieu l'entend du haut des cieux, du sein de son inaltérable béatitude; et il y est insensible, tout miséricordieux qu'il est, parce qu'en même temps il est *saint*.

Tremblons à la vue de ces régions désolées: oh! comme la qualité des coupables relégués dans ce royaume des douleurs, est merveilleusement propre à mettre dans tout son jour l'énormité du péché! Des princes de la cour céleste, des anges, archanges, chérubins, les premiers-nés de la création, sont venus se précipiter là... Dieu sera-t-il plus indulgent pour des vers de terre comme nous? Et répondant d'un mot à tout ce qu'on pourrait objecter sur ce rapprochement, disons que la lumière de l'Evangile, au milieu de laquelle nous vivons, rendra le chrétien prévaricateur tout aussi inexcusable que l'ange, rebelle à son Dieu, au milieu de la lumière du ciel.

Mais l'univers ne parle-t-il pas de quelque autre grande infortune? Le péché n'est-il pas descendu des cieux sur la terre, et n'a-t-il point ravagé le séjour de l'homme, comme désolé le pays de l'ange? Les débris de ces intelligences célestes, jetés dans les ténèbres extérieures, ne racontent pas toutes les vengeances de Dieu sur la créature désobéissante; les ossements des fils d'Adam dispersés sur la terre, sont un exemple de cette justice qui nous touche encore de plus près.

Quand je considère la face du monde, j'y vois un mélange de biens et de maux que je ne sais comment expliquer. Sans doute,

(1) *Et divisit* (Deus) *lucem a tenebris.* (*Gen.* 1, 4.)
(2) *Flammas ejus* (cerei) *Lucifer matutinus inveniat: ille, inquam, Lucifer qui nescit occasum; ille qui regressus ab inferis humano generi serenus illuxit.* Bénédict. du cierge pascal dans l'Office du Samedi-Saint; *Exultet*, etc.

le doigt de Dieu est imprimé dans son œuvre; sans doute, sa splendeur éclate dans celle du jour, et les cieux racontent la gloire de celui qui les a créés; sans doute, l'univers visible est une espèce de révélation de la sagesse et de la puissance divines; pas un brin d'herbe dans nos prairies, pas une mousse sur nos rochers, qui ne témoignent de l'intelligence créatrice. Mais la plus légère attention manifeste à l'œil un dérangement dans l'organisation primitive. Il y a tant de vicissitudes dans les saisons, tant de chocs dans les éléments, tant de souffrances dans les créatures sensibles, tant de travail pour venir au monde, tant de peine pour en sortir, tant de larmes coulent des yeux de l'homme, tant de gémissements sortent de son cœur, la terre qui le porte a bu tant de flots de son sang, que cette agonisante nature semble dire : Dieu m'avait donné la vie, mais j'ai quelque chose en moi qui conspire contre la vie... un poison secret a été jeté dans la coupe, où toute créature vient boire quelques gouttes de douceur et des flots d'amertume.

Débattez-vous tant que vous voudrez, incrédules, au milieu de ces grands mystères, dont vous ne pouvez au moins contester l'existence; cherchez-vous la vérité? vous ne la trouverez point ailleurs que dans les enseignements de la foi chrétienne; et la seule histoire de Moïse vous donnera le mot de l'énigme. Voyez comme elle s'accorde sur ce point, comme sur une multitude d'autres, j'allais dire, avec les *saintes allégories de la fable*. Ecoutez, comprenez, profitez.

Tout était calme dans les fraîches campagnes d'Eden; la terre, semblable à une vierge belle de jeunesse et de grâce, semblait sourire à l'homme, son roi; pour lui, l'aurore était pure, le milieu du jour sans tonnerre, le soleil couchant sans menace, la nuit sans tristesse, sans embûches et sans fantômes; point d'animal qui ne fût soumis à l'homme, lui-même soumis à Dieu : les païens ont appelé ce temps l'*âge d'or*; nous l'appelons nous, l'*état d'innocence*. Alors la bonté de la Providence était partout visible dans la nature, et rien que l'impie eût pu objecter contre la sagesse suprême dans l'économie et la marche de cet univers. Mais la scène changea bientôt: un fruit mystérieux, objet d'une défense sévère, fut malheureusement cueilli; et soudain tous les maux se répandirent, comme une funeste semence, sur la face de la terre. Les poëtes de l'ancienne Grèce ont parlé de ce fait étrange, comme la Genèse et le Catéchisme. C'est depuis ce temps que la mort règne sur tout ce qui vit, et que les générations se succèdent sous le soleil, comme l'ombre de la nue qui passe, laissant après elles un peu de poussière... C'est depuis ce temps que l'homme est tombé dans une ignorance que rien n'égale, si ce n'est son stupide orgueil; c'est depuis ce temps qu'il est tristement asservi à la honteuse concupiscence, dont la tyrannie a remplacé dans son cœur le règne de Dieu et de la justice; c'est depuis ce temps que la vie est devenue pour le juste un combat perpétuel, et que la terre s'est appelée lieu d'exil ou vallée de larmes...

Laissons Adam pleurer son péché dans les solitudes du monde, maudit à cause de lui, et demander pardon au ciel, à la terre, aux animaux, et à toute sa malheureuse postérité, vouée par son crime aux fatigues, aux douleurs et au sépulcre... Franchissons rapidement quelques siècles, pour assister à un nouveau désastre causé encore par le péché.

L'un des plus épouvantables tableaux qui se puisse peindre à l'esprit de l'homme, est sans contredit celui du déluge, alors que les cataractes du ciel et les sources de l'abîme furent simultanément déchaînées pour inonder la terre, et la convertir en un océan sans rivage... Nuit affreuse que cette nuit universelle, en laquelle périt sous les eaux le genre humain coupable; en laquelle les flots tumultueux poussèrent jusqu'aux sommets des plus hautes montagnes, les cadavres mêlés et confondus des poissons, des oiseaux et des animaux de toute espèce! Durant ce passage lent et terrible de la colère du Seigneur, les anges de paix, exécuteurs de cette vengeance, murmuraient sans doute au-dessus des eaux ce chant lamentable : *Malheur au péché! car le Seigneur est saint, saint, trois fois saint.* L'incrédulité change à chaque siècle de langage, il n'est plus de mode dans celui-ci de nier effrontément le déluge; la science veut bien avouer qu'il est un peu plus que probable; grâces lui soient rendues de cet humble aveu! Les bouleversements qu'éprouva la terre à cette époque, forment un chapitre qui subsistera longtemps dans l'histoire du péché.

Traversons vite la pluie de soufre qui consuma Sodome et Gomorrhe; laissons ces villes infâmes ensevelies dans les gouffres de la mer Morte: c'est un exemple particulier des justices de Dieu envers les pécheurs, qui nous toucherait peu, si nous n'y voyions la figure de ce feu vengeur qui consumera l'univers, la veille de l'éternité.

Il fait nuit au jardin des Olives, et Jésus nous y attend. Entendez du sein des ténèbres monter vers le trône de Dieu cette douloureuse prière de son Fils unique, en proie à la plus violente agonie : *Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi* (1). La réponse du Père nous est connue : « Non, mon Fils, cela ne se peut, ou c'en est fait pour jamais de l'homme. » On sait quelles ont été les conséquences de l'acceptation du calice. Le Fils de Dieu, couvert du péché d'Adam et de toutes nos iniquités, n'a plus paru à l'œil paternel, sous ce vêtement dégoûtant, qu'un objet d'horreur, qu'un fils de colère et de perdition; et comme tel Dieu l'a *damné* ou *condamné*, c'est la même chose; il l'a voué au dernier supplice, flagellé par

(1) *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste.* (*Matth.* xxvi, 39.)

la main des Juifs, couronné d'épines par celles des soldats romains, repoussé comme la plus ignoble créature pendant qu'il montait au Calvaire, et enfin, cloué à la croix, et élevé entre le ciel et la terre, comme un monument éternel de sa haine pour le péché, surmonté de cette inscription : *Si le bois vert est ainsi traité, comment sera traité le bois mort* (1)?

A cette vue rapide, joignons ce court raisonnement : Dieu a un Fils unique qu'il aime comme lui-même; Eh bien! cieux, soyez dans l'étonnement! Dieu a plus haï le péché qu'il n'a aimé son Fils; la preuve en est au Calvaire, consignée en lettres de sang sur la croix.

Si nous voulions parcourir en détail le reste de l'histoire du péché jusqu'à nos jours, nous rencontrerions, ici les ruines funèbres de Jérusalem déicide, qui ne survécut que de quarante ans à son crime; là, le grand cadavre de Rome païenne, qui, gorgée du sang des martyrs, ne tarda pas à se voir foulée sous les pieds de tous les barbares; ailleurs... ne touchons pas une plaie saignante; les fléaux de l'anarchie et du despotisme, que la colère du Très-Haut a si récemment répandus sur la France prévaricatrice, semblent trop rapprochés de nous pour appartenir à l'histoire... Courons à la fin du monde.

A ce mot encore, nous voyons sourire la dédaigneuse impiété, le libertinage moqueur et l'ignorante frivolité. Après avoir lu par hasard ces lignes, d'aimables incrédules diront joyeusement : Retournons au monde, voyons si le monde finira demain. Eh! mon frère, peut-être pour vous ce soir!... Quoi qu'il en soit de vous en particulier, il est certain que tous les peuples attendent la fin de ce qui a commencé, et qu'ils y placent la conclusion de l'histoire qui nous occupe. Le globe terrestre est comme le corps humain depuis le péché, ou comme les plus puissants végétaux, fait pour durer un temps, au bout duquel la mort doit venir. Elle sera précédée, ainsi qu'il arrive dans l'animal, de signes avant-coureurs, auxquels les habiles du siècle ne croiront pas, ou qu'ils chercheront à expliquer scientifiquement; mais enfin viendra la dernière attaque de la nature en convulsion, et alors on commencera à comprendre si c'est un badinage que le *péché!* Pour plusieurs il sera trop tard, l'heure aura sonné..; Et voici venir le juste Juge entouré des anges, porté sur les nuées du ciel au milieu de ce grand désastre. En un clin d'œil l'ordre est rétabli dans les éléments; la terre, purifiée par le feu; se rasseoit sur ses nouvelles bases. La cour céleste, composée des saints et des anges, s'érige en haute cour de justice; les accusés comparaissent, et leur juge suprême se trouve celui qu'ils ont mis à mort au Calvaire... On sait le reste; et personne qui n'ait entendu retentir dans les chaires de vérité cette parole que l'Evangile met dans la bouche du Fils de l'homme, s'adressant aux réprouvés : *Loin de moi, maudits, au feu éternel!* « *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.* » (*Matth.*, XXV, 41.)

Gardons-nous d'élever la moindre difficulté sur l'enfer. Il y a un enfer comme il y a un Dieu, et parce qu'il y a un Dieu; ôtez à ce Dieu sa justice, ou laissez-lui son enfer. Pour nous en tenir à notre sujet, quel mal que celui qu'un Dieu qui sait tout, qui peut tout, n'a su et n'a pu réparer que par l'enfer, sans que sa bonté réclamât contre une pareille réparation! L'enfer donc recevra ce qui était à lui, j'entends ce qui était au péché... Ils étaient avertis, menacés, exhortés; ils ont compté pour rien avertissements, menaces, exhortations; un Dieu mort sur la croix pour les sauver, ne leur doit plus rien... que sa justice; et cette justice prend la place de sa miséricorde pour jamais, pour l'éternité. J.-Prosper ENJELVIN.

PÉCHÉ ORIGINEL (DU).

Quiconque nie dans sa pensée le mystère de la chute, n'entendra jamais parfaitement la science, le traitement et le gouvernement de la vie humaine. C'est là l'un des vices les plus radicaux des systèmes et des théories erronées sur la nature humaine enfantés depuis plus d'un siècle par la philosophie et la science antichrétiennes. On ne considère pas l'homme comme un être défait, tombé, déformé, mais comme un être semblable aux autres êtres de la nature, dans son état parfaitement normal. De là, une science de l'homme nécessairement fausse, qui met l'erreur à son point de départ, et roule dans le cercle éternellement vicieux de ses insolubles contradictions. Au contraire, donnez pour point de vue à la science de l'homme le mystère de sa chute, alors tout se comprend, tout s'explique, parce que tout s'illumine : et ce dogme obscur de la chute originelle devient, à la lettre, le flambeau qui éclaire tout l'homme.

Il y a trois sciences surtout qui ont pour objet direct le traitement de l'homme : la science de l'homme physique, la science de l'homme moral, la science de l'homme social. Le mystère de la chute est la grande lumière qui éclaire la science de l'homme sous ce triple rapport.

Et d'abord, il y a la science de l'homme qui a pour objet direct le traitement des corps; la science de la médecine. Or, le dogme du péché originel préserve la science médicale de ses deux plus grandes aberrations, et lui donne sa plus grande lumière. La doctrine du péché originel est avant tout et fondamentalement une doctrine spiritualiste ; et bien que le mal originel nous vienne avec le sang comme l'héritage de la paternité déchue, le mystère intime du péché originel gît surtout au fond de l'âme; c'est le mystère de l'âme dépouillée de sa dignité et de sa splendeur première. Quiconque croit au péché originel affirme l'âme,

(1) *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?* (*Luc.* XXIII, 31.)

c'est-à-dire la part essentiellement immatérielle de l'homme; et par là, il fuit et évite à jamais le plus grand abîme de la science médicale : le matérialisme.

Le docteur qui s'approche de la couche où la maladie vous tient captif, peut faire jusqu'à un certain point abstraction de votre vie surnaturelle ; mais comment pourrait-il faire abstraction de votre âme, c'est-à-dire de votre vie spirituelle? Savoir si l'homme n'est qu'une matière organisée, ou s'il a une âme immatérielle, est la première question que doit résoudre la science qui prétend traiter même physiquement cet étrange malade qui s'appelle un homme. Je me trompe, l'immatérialité du principe vivant dans l'homme ne doit pas même être posée comme une question; elle doit être acceptée comme un point de départ. Le matérialisme doctrinal est en médecine l'erreur principe et mère de presque toutes les autres. Jamais je n'admettrai l'homme qui nie audacieusement mon âme, à toucher à mon corps. La science qui ne croit pas à l'esprit se trompe radicalement sur le principe de ma vie. Elle ne tient compte en moi que de ce qui se voit de l'œil ou se touche de la main; or, je sais que dans la vie qui est malade comme dans la vie qui est saine, ce qui importe le plus, ce qui fait en moi cette harmonie que j'appelle ma santé ou ce désordre que je nomme ma maladie, ce n'est pas tant ce qui se voit que ce qui ne se voit pas. Je repousse de toutes mes forces ce matérialisme médical, cet *organicisme* grossier qui ne veut voir que des lésions et encore des lésions; et qui, en s'abattant tout entier sur les organes, est incapable, selon la remarque d'un savant docteur, de s'élever aux causes supérieures qui donnent la vraie science des maladies et le secret de la vraie thérapeutique.

Qu'est-ce, en effet, qu'une vie humaine, si ce n'est l'union et la compénétration la plus intime, la plus profonde et la plus perpétuelle de la matière et de l'esprit? qu'est-ce qu'un homme, un homme sain, ou un homme malade, si ce n'est l'action et la réaction continue d'une âme sur un corps, et d'un corps sur une âme? et dans notre état d'infirmité actuelle, qu'est-ce que le mystère douloureux de notre vie, si ce n'est un retentissement dans la chair des blessures de l'esprit, et un contre-coup dans l'esprit des blessures de la chair? Dès lors, comment concevoir rationnellement et scientifiquement un traitement de mon corps faisant une abstraction complète de mon âme? comment, en face de cette réalité vivante qui confond de son regard la science matérialiste, voyons-nous encore se perpétuer au milieu de nous ce système honteux qui méconnaît dans la médecine la part sublime de l'homme, alors qu'il est si manifeste au bon sens, même le plus vulgaire, qu'il y a mille maladies dont souffre le corps, dont la cause réelle n'est dans aucun organe et n'habite qu'au plus profond de l'âme? O docteur, tu prétends guérir mon corps, et tu ne crois pas à mon âme? tu dis qu'après avoir disséqué le cadavre humain, tu n'as pu saisir une âme au bout de ton scalpel; et tu en conclus que ma vie n'est que matière? Arrière!... Va-t'en trouver ceux qui se méprisent assez pour abdiquer l'honneur de la vie humaine; moi, je suis un homme; je ne prétends pas être traité comme un animal. Dût ta science déshonorée soulager mon corps, en faisant abstraction de mon âme, je lui dirais encore : Va-t'en : tu méconnais ma dignité; tu insultes à la majesté de la vie. Ta médecine matérialiste n'est pas seulement l'extinction de la science, elle est la dégradation de l'homme, qu'elle traite comme une vile matière; elle est l'humiliation du peuple livré comme un bétail à l'opprobre de tes expérimentations!

Il y a une seconde aberration de la science médicale qui tient plus directement à la négation de la chute. La doctrine du péché originel n'est pas seulement la doctrine de l'âme et de l'esprit, elle est la doctrine de l'homme déchu et portant jusque dans sa chair le contre-coup terrible de la chute qui a précipité son âme. Et ce qui fait ici la grande aberration de la science médicale, même de celle qui n'est pas absolument matérialiste, c'est de ne pas comprendre ce mystère vivant de la contradiction humaine qui fait de notre vie un effroyable antagonisme entre la chair et l'esprit; antagonisme que l'homme sent d'autant plus qu'il travaille davantage à refaire en lui-même par des efforts plus courageux son équilibre rompu. Le Christianisme d'un seul mot donne à la science médicale la clef de ce profond mystère qui éclaire tout ensemble avec les abîmes de l'âme les plus profonds replis du corps humain. Quel que soit d'ailleurs votre symbole, que vous croyiez ou non au dogme de la chute, quand vous approchez de l'homme pour toucher à ses plaies vives, vous vous trouvez en face d'un être qui vous apparaît en proie à une perturbation profonde. Quiconque juge autrement ce voyageur couché au chemin de la vie, meurtri et saignant, attendant les soins du Samaritain charitable, celui-là ne connaît pas l'homme, et il n'est pas digne de toucher à ses blessures.

Le corps humain lui-même, pour peu qu'il ait senti les souffles de la vie et les contacts du siècle, porte presque partout, sous les yeux de la science qui le regarde, des stigmates de dépravations dont le spectacle la tient dans l'étonnement. Ah! Messieurs, dites-moi, est-ce que vous n'avez jamais pénétré dans l'un de ces rendez-vous des douleurs humaines, là où toutes les maladies qui atteignent l'homme dans son corps se rencontrent face à face, et vous donnent l'apparition d'une humanité blessée depuis la plante de ses pieds jusqu'au sommet de sa tête? Eh bien! lorsque vous avez vu toutes ces plaies, toutes ces flétrissures, et pourquoi ne le dirais-je pas, toutes ces ignominies dont le corps lui-même est le théâtre, l'acteur et la victime, est-ce que vous ne

vous êtes pas demandé dans une douloureuse stupéfaction : Pourquoi toutes ces blessures, tous ces brisements, tous ces opprobres de la vie? qu'est-ce que cet être étrange qui se fait lui-même l'assassin de sa propre vie; qui retourne contre son âme tous les instincts de son corps, et qui inflige à son corps toutes les dégradations de son âme? Quel problème terrible, pour vous surtout qui, au flambeau de la science, regardez dans ces mystères de honte, et qui venez, l'instrument ou le remède à la main, pour toucher et guérir ces blessures!

O vous, à qui Dieu a fait la fonction de guérir les corps, comme Dieu nous a fait la fonction de guérir les âmes, écoutez : Dieu nous ordonne de vous honorer à cause du besoin que nous avons de vous, et nous vous honorons; et avec l'honneur nous vous accordons le respect. Mais vous-mêmes, pourquoi ne respectez-vous pas dans l'homme le grand mystère de Dieu? Pourquoi méprisez-vous le dogme illuminateur qui éclaire toute votre science en éclairant tout l'homme? Quel est votre *credo* religieux, votre symbole philosophique? Votre raison ne peut-elle s'expliquer tous ces mystères dégradants par l'effet seul de la nature telle que Dieu a dû la créer? Alors, que n'admettez-vous, comme la cause première de toutes les lésions de la vie, cette lésion primitive par la chute originelle qui en explique tant d'autres? Vous semble-t-il, au contraire, en ne prenant conseil que de votre raison, que Dieu n'a pu créer cette nature telle qu'elle est, avec le germe de toutes ces maladies et même de toutes ces hontes dont le spectacle contriste votre cœur, et déconcerte votre science elle-même? Alors, que peut-il vous en coûter de reconnaître avec nous que cette nature si effroyablement malade n'est devenue telle que par la prévarication humaine?

Mais non, la médecine antichrétienne ne veut ici ni rien voir ni rien entendre. Elle veut traiter l'homme comme un être placé dans un état normal; et trop souvent elle le traite comme une matière organisée. Aussi, au lieu de demander à la santé des âmes le secret de la santé des corps, on la voit quelquefois conspirer avec la dépravation morale pour arriver à la restauration de la santé physique. Honte à cette science deux fois inhumaine! Je dois parler ici dans la plénitude de ma liberté apostolique. Je dénonce du haut de cette chaire un attentat de la médecine matérialiste et irréligieuse. Au lieu de chercher dans les efforts de l'âme la noble et grande thérapeutique des corps en proie à de terribles envahissements, c'est elle, je le sais, qui prête aux plus pervers instincts des complicités abominables; elle, qui a pour le sens dépravé d'infernales complaisances; elle, qui conspire sous le prétexte de la santé contre l'honneur de la chasteté, alors que l'expérience universelle a démontré avec éclat que la virginité des âmes est un des principes les plus féconds de la beauté et de l'énergie des corps; tandis que la volupté presque toujours est pour ceux qu'elle a touchés, un vêtement de feu, et comme une robe empoisonnée qui dévore et consume même les Hercules!

Le mystère de la chute n'éclaire pas seulement la science qui a pour objet direct le traitement des corps, elle éclaire encore plus la science qui a pour objet le traitement des âmes, je veux dire la science morale. L'ignorance ou la négation du mystère du péché originel est le grand aveuglement de la morale purement humaine. Parcourez, même sans tenir compte du passé, la variété des systèmes enfantés par les moralistes contemporains pour gouverner les actes humains, et créer la science pratique du traitement de l'âme; tous ont un vice commun qui les frappe d'impuissance : l'ignorance ou la négation de la chute.

Je vois d'abord, parmi les inventions de la sagesse humaine, la morale fouriériste avec toutes celles qui gravitent autour d'elle et marchent sous l'impulsion de son principe; la morale qui prend pour point de départ l'harmonie dans l'homme : morale nouvelle, qui conduit l'humanité à travers les parfums et les fleurs à des vertus sans efforts et à des héroïsmes qui ne coûtent rien; morale la plus profondément immorale, qui consacre la débauche et sanctifie la honte. Avec la morale fouriériste nous avons la morale positiviste; morale étrange qui met les faits à la place des principes; qui accepte tout ce qui doit être; qui nie dans la sphère des devoirs l'immuable et l'absolu : morale inouïe dont le dernier mot se résume aussi dans la négation de la morale, et dont le résultat nécessaire est la destruction de toute vertu. Après la morale fouriériste et positiviste, il y a, avec des nuances indéfiniment variées, la morale épicurienne, qui met la vertu non dans la résistance à la passion, mais dans la modération du désir. Ne pas trop vous venger, si vous avez la passion de la vengeance; ne pas trop vous irriter, si vous avez la passion de la colère; entre la résistance à la passion et l'assouvissement de la passion, trouver le juste milieu : morale commode, qui a pour terme de ses ambitions ce facile idéal : ne pas excéder dans le mal; morale servile et lâche, dont l'héroïsme consiste non à commander à la passion, mais à l'empêcher d'envahir l'homme tout entier.

Enfin, Messieurs, il y a une morale plus honnête, qui reconnaît jusqu'à un certain point la nécessité de la lutte, et prétend assurer aux principes le triomphe légitime sur le sentiment, la passion et l'instinct; morale spiritualiste, qui prétend rivaliser en efficacité avec le Christianisme lui-même. Mais cette morale, elle aussi, se démontre dans la réalité faible et insuffisante : elle ne voit pas tout le fond de l'homme, et elle ne comprend pas la plénitude de son devoir; elle n'a pas le sens de cette opposition profonde qui arme l'erreur contre la vérité, le mal contre le bien, l'homme contre Dieu. Elle

ignore en un mot le mystère de la chute ; et dès lors ne comprenant pas assez l'homme, elle est impuissante à proclamer la plénitude et l'absolu de ses obligations. Aussi, quoi que fassent ici les philosophes même les mieux doués et les mieux intentionnés, ils n'arrivent pas à créer une morale efficace et vraiment féconde. Leur supériorité n'éclate que dans les sphères de l'abstraction et dans les régions de l'idéal. Mais s'agit-il de toucher à l'homme, de le gouverner, de le diriger, de le subjuguer par la puissance de leur sagesse, une seule chose se révèle et se produit avec éclat : l'impuissance, la faiblesse, la stérilité. Tous, malgré des miracles de bon vouloir et des prodiges de génie, tous font aboutir plus ou moins au même résultat : à une morale effroyablement latitudinaire, qui n'est plus même un embarras pour les passions qui veulent se satisfaire. Or, d'où viennent cette faiblesse, cette impuissance et cette stérilité de la morale humaine? Cela vient de ce que, comme la science médicale, elle part d'une erreur fondamentale ; cela vient de ce qu'elle traite l'âme humaine comme une âme dans son état normal et naturel ; cela vient, en un mot, de ce que la morale purement humaine ignore l'homme ou du moins ne connaît pas assez la suprême loi de sa vie.

Quelle est-elle donc cette grande loi de la vie dont l'ignorance ou la connaissance insuffisante fausse à jamais la science qui a pour objet le gouvernement de l'âme humaine? Ah! Messieurs, cette grande loi, c'est la loi qui se révèle à la fois et dans le sanctuaire intime de vos consciences, et dans le champ de bataille de vos membres vivants ; cette loi, c'est la loi de la lutte de l'esprit contre la chair, de l'homme ancien contre l'homme nouveau ; c'est le combat perpétuel et douloureux de l'homme contre lui-même. Là, et là seulement, vous dis-je, est la clef de l'âme humaine et le secret de sa vie. Quiconque ne tient pas ce secret qui explique tant de choses et cette clef qui ouvre tant de mystères, celui-là n'a pas même le premier élément de ce qu'il faut savoir pour parler à l'homme de vertu, de dévouement et d'héroïsme. Qu'est-ce que la vertu? la lutte contre soi-même. Qu'est-ce que l'héroïsme? c'est la lutte encore, mais la lutte élevée à sa plus haute puissance. Quoi! dites-vous, la lutte pour être un héros, un dévoué, un vertueux? pourquoi? Ah! vous le demandez? parce que l'homme est déchu ; parce que l'homme est dans le faux ; parce que l'homme gravite vers le mal ; parce que l'homme est au penchant de l'abîme, et qu'il ne peut remonter vers les sommets du bien et l'idéal de la vertu, qu'à la condition de vaincre tout obstale, c'est-à-dire de se vaincre soi-même.

Aussi, Messieurs, si vous voulez savoir ce qui fait l'incontestable supériorité des moralistes chrétiens sur tous les autres moralistes, le voici : ils donnent pour point de départ à toute science qui aspire au gouvernement de la vie humaine, la chute et la dégradation de l'homme. Ils posent, dans la lumière du dogme, ce grand axiome de la morale chrétienne : toute vertu dans l'homme est une réaction contre le mal qui est dans l'homme. Ils comprennent que la lutte est la loi de toute la vie et la nécessité de toute vertu. Oui, les moralistes chrétiens, plus que tous les autres, ont la révélation de cette lutte ; et lorsque Dieu leur donne avec l'honneur de la science la gloire plus héroïque de la sainteté, alors ils ont de cette loi de la lutte une vue plus pénétrante et un sens plus profond ; ils voient et ils sentent mieux par leurs résistances les attractions du mal ; et voilà pourquoi ils sont plus capables et plus dignes de donner aux hommes les vraies leçons du bien. Ils sont les meilleurs théoriciens de la vertu et les meilleurs médecins des âmes, parce que, mieux que tous les autres, ils comprennent et font pratiquer ces réactions généreuses du bien contre le mal, seules capables de faire sortir du fond des âmes des miracles de vertu, des miracles de dévouement et des miracles d'héroïsme.

Enfin, Messieurs, il y a une troisième science qui emprunte au mystère de la chute sa plus grande lumière : c'est la science qui a pour objet le traitement des sociétés, la science sociale. Sans la connaissance de la déchéance humaine, cette science, quels que soient le génie, la force et l'habileté, n'est jamais complète. C'est que les grands éléments de la vie sociale ne sont bien compris que vus dans la lumière qui jaillit du mystère de la chute. Sans doute, la connaissance de ce mystère ne donne pas, par elle-même, ce que l'on appelle l'art de gouverner ; mais elle découvre le ressort profond et la raison radicale du bon gouvernement. Elle ne donne pas les habiletés de la politique, mais elle en découvre le vrai point d'appui. En donnant à l'homme d'Etat l'intelligence complète de l'être social, elle lui communique au plus haut degré ce que j'appelle ici le grand sens politique. Elle fait comprendre que, dans la société comme dans l'homme, le progrès ne se fait et ne se soutient que par la réaction du bien contre le mal : elle tue cette idée qui est la mort de toute science sociale, à savoir que l'art de gouverner n'est qu'une pondération de l'un et de l'autre.

Pour bien gouverner les hommes, il faut bien connaître les hommes ; et, quand on n'a pas une fois bien compris que, par suite de la perturbation originelle, les grands courants de la vie humaine vont par eux-mêmes à la fausseté, au désordre, à l'abîme, à peu près comme les fleuves en suivant leur pente s'en vont à la mer, on n'a pas et on ne peut avoir, dans sa plénitude, la connaissance de l'homme social. Vous croyez trop facilement, Messieurs, que l'homme, depuis son apparition sur la terre, ne cherche que le vrai et ne veut que le bien. L'histoire vous crie au dehors et peut-être votre cœur vous crie au dedans que l'homme a peur du vrai, parce qu'il a peur du bien. Sans doute

l'homme n'aime pas le faux pour le faux, et il ne cherche pas le mal pour le mal. Mais ses passions, retournées par la chute primitive contre leur but final, mettent l'homme dans une contradiction violente qui lui fait souvent prendre en haine la vérité, le bien, les hommes, Dieu même. Oubliez ce grand fait humain, vous ne saurez jamais gouverner les hommes. Non, jamais vous ne parviendrez à ordonner socialement les forces humaines, ce qui est par excellence l'art de gouverner, si vous ne tenez compte de cette perturbation radicale, qui est le contre-coup de la chute originelle.

Un jour, Messieurs, si le souffle des hommes et le souffle de Dieu vous portent au sommet social, essayez, sans compter avec ce grand mystère humain, de réaliser dans leur perfection relative ces trois choses qui concourent, en s'harmonisant, à l'ordre et à la grandeur sociale : la liberté, l'égalité, la fraternité; vous n'y parviendrez pas : vous n'arriverez jamais qu'à une liberté dérisoire, à une égalité imaginaire, à une fraternité égoïste.

Vous voulez réaliser parmi les hommes le règne de la vraie liberté; ah! vous avez raison. La liberté, c'est-à-dire la faculté assurée à tous et à chacun de déployer toutes ses énergies pour embrasser le vrai et accomplir le bien : oui, cette liberté nous la voulons; c'est le vrai droit de l'homme; c'est la base du droit social; c'est le progrès des sociétés. Dieu nous donne de la voir de plus en plus grandir parmi les peuples! Oui, mais est-ce que vous ne sentez pas qu'il y a au fond de la nature humaine une perpétuelle et universelle conspiration contre la liberté? Est-ce que vous n'avez pas vu ces instincts despotiques qui semblent attendre l'heure pour prendre la société à la gorge, confisquer tous vos droits et assassiner toutes vos libertés, comme les brigands qui attendent le voyageur au chemin? Comment entendre le secret du gouvernement des hommes, comment se flatter surtout d'en faire des citoyens libres, en feignant d'ignorer ces réalités humaines? et quelle est cette folie de prétendre gouverner les hommes comme Dieu les anges, et leur donner la liberté, en oubliant ou méconnaissant ce qui conspire éternellement contre la liberté?

Vous voulez réaliser parmi les hommes le règne de la véritable égalité; et vous avez raison encore. Car, s'il y a une égalité fausse, il y a une égalité vraie : s'il y a une égalité désastreuse, il y a une égalité salutaire. Il y a une communauté de droits où nous nous rencontrons tous; et il y a une communauté de devoirs qui nous domine et nous atteint tous. Donc cette égalité vraie, salutaire et vraiment sociale, nous la voulons, et nous l'appelons tous ensemble. Mais prenez-y garde, je vous prie : ce grand souffle d'égalité qui traverse le monde entier parce qu'il s'échappe de tout cœur humain, est-ce bien la voix de l'homme libre et bon, demandant sa place égale au soleil de la même liberté sous l'égide des mêmes droits? N'est-ce pas, peut-être, la voix des instincts despotiques qui appellent la souveraineté, et qui pour y mieux arriver demandent avec clameur, et poursuivent avec fureur un nivellement monstrueux? n'est-ce pas ce souffle qui souleva au cœur de nos premiers parents la première révolte, *eritis sicut dii?* et si vous ignorez ou feignez d'ignorer cette autre contradiction sociale, je le demande, comment ferez-vous régner parmi les hommes la véritable égalité?

Vous voulez enfin, dites-vous, voir s'accomplir sur la terre le règne de la vraie fraternité. Ah! oui, qu'elle vienne, qu'elle vive et règne parmi nous, la douce et sainte fraternité; qu'elle descende sur tous les Chrétiens, du cœur du Christ notre frère à tous; du cœur de Dieu notre père à tous, du cœur de l'Église notre mère à tous! Nous sommes frères : et quel plus grand besoin pouvons-nous éprouver que de nous verser les uns dans les autres, par le flux et le reflux de notre mutuel amour et de nos mutuels bienfaits? qui nous empêche de multiplier le bonheur de chacun par le bonheur de tous, et de nous asseoir heureux et unis au même banquet des fraternelles joies? Messieurs, ce qui nous empêche, vous voulez le savoir? Mais c'est cette blessure la plus profonde faite au cœur humain par la chute originelle; c'est ce ver éternellement rongeur de toutes les fraternités qui veulent se faire ici-bas un règne toujours poursuivi et toujours fuyant : l'égoïsme, l'affreux égoïsme, que vous seriez encore forcés de reconnaître à ses jalousies, à ses haines, à ses cupidités, à ses débauches antisociales, quand même vous n'en voudriez pas voir la cause lointaine dans le mystère de la chute. Et dès lors, comment espérer gouverner les sociétés humaines, comme si l'humanité ne se composait que d'Abels, alors que vous sentez partout aux souffles qui frémissent, et aux rugissements que l'on entend parfois sortir de certaines âmes, que pour assassiner les Abels il se rencontre partout des Caïns? Si vous ne comptez avec cette réalité terrible qui se révèle à nous dans l'ombre du mystère avant de se révéler dans la clarté des faits, ah! si vous le pouvez, faites régner la fraternité. Je crains que, par une science sociale qui méconnaît la vie humaine, au lieu d'arriver à la république vraiment fraternelle, vous n'aboutissiez qu'au règne sanglant du fratricide!

Ah! puisque j'ai nommé Caïn, puisque j'ai nommé Abel, que la catastrophe évoquée par ces deux noms et si voisine encore de la chute primitive, vous instruise et vous éclaire : Voyez tout près de notre berceau ce sang d'un frère versé par la main d'un frère; apprenez par la voix de ce sang la chute de l'humanité; et que de cette chute de l'humanité jaillisse pour vous la lumière qui éclaire tous les abîmes et tous les mystères de l'homme. LE R. P. FÉLIX (1).

(1) *Conférences de Notre-Dame de Paris*, en 1865.

PENITENCE (DE LA).

Quand on accoutumait les premiers Chrétiens, dès l'établissement du Christianisme, à faire sur eux le signe de la croix dans toutes leur actions saintes et profanes; à quelle autre fin pouvait-ce être, sinon pour marquer tous leurs sens du caractère de mort, et leur enseigner que s'ils avaient quelque vie et quelque satisfaction, ce ne devait pas être en eux-mêmes? d'où nous pouvons inférer par la suite nécessaire de cette doctrine, et la signification grecque du mot de corps nous y peut servir, que nos corps sont comme des sépulcres où nos âmes sont gisantes et ensevelies. Partant, gardons-nous bien de parer ces sépulcres du faste et de la pompe du monde; mais plutôt revêtons-les comme d'un deuil spirituel par la mortification et la pénitence. Chrétiens, voici le temps qui en approche: et les chaires et les prières publiques ne retentiront dorénavant que de la pénitence, toute l'Église s'unit pour offrir en esprit un sacrifice de jeûne. Nourrissons le nôtre de ce pain de larmes, qui doit être la vraie viande des pénitents. Répandons nos oraisons devant la face de Dieu, d'une conscience véritablement affligée, et n'épargnons point nos aumônes pour racheter nos iniquités, ouvrant nos cœurs sur la misère du pauvre. Voici, voici le temps de vaquer à ces exercices : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* (II Cor. VI, 2).

Mais, ô vie humaine! incapable de toute règle! si près des jours de retraite, la dissolution peut-elle être plus triomphante? ne dirions-nous pas qu'elle a entrepris de nous fermer le passage de la pénitence, et qu'elle en occupe l'entrée pour faire de la débauche un chemin à la piété? Certes, je ne m'étonne pas si nous n'en avons que la montre et quelques froides grimaces : car, il est certain, la chute de la pénitence au libertinage est bien aisée ; mais de remonter du libertinage à la pénitence, mais sitôt après s'être rassasié des fausses douceurs de l'un, goûter l'amertume de l'autre, c'est ce que la corruption de notre nature ne saurait souffrir. Laissons donc au monde sa félicité; préparons-nous sérieusement à corriger notre vie : autant que le monde s'efforce de noircir ces jours par l'infamie de tant d'excessives débauches, autant devons-nous les sanctifier par la pénitence et par une piété sincère.

L'humilité est la disposition la plus essentielle dans la pénitence; et pour l'acquérir, il faut découvrir et sentir toute la malice de son cœur : or, qui peut dire jusqu'où s'étend notre corruption? Nous ne sommes innocents d'aucun crime, par les dispositions que nous nourrissons; comme ceux qui ont disposition à certaines maladies par le vice de leur tempérament, quoiqu'ils n'aient pas le mal actuel.

Si vous voulez revenir sincèrement à Dieu, et obtenir de lui le pardon de vos fautes, ne vous livrez pas à des conducteurs aveugles; car ceux qui sortent d'entre leurs mains sont comme s'ils n'avaient point été traités. On s'en étonne; on remarque toujours en eux les mêmes habitudes, les mêmes fréquentations, les mêmes inimitiés.

Allez-vous rechercher le chirurgien, le médecin qui vous flatte, ou celui qui vous guérit? Ce prophète lui a dit : Il vivra, et Dieu m'a dit qu'il mourrait de mort. Que ne le traitez-vous avec une sainte sévérité, en lui disant : Vous mourrez; comme Isaïe à Ezéchias, qui cependant le guérit? *La plaie profonde de la fille de mon peuple me blesse profondément; j'en suis attristé, j'en suis tout épouvanté : « Super contritione filiæ populi mei contritus sum et contristatus; stupor obtinuit me. »* (*Isa.* XXXVIII, 1 sqq.) *N'y a-t-il donc point de résine dans Galaad, ne s'y trouve-t-il point de médecin? Pourquoi donc la blessure de la fille de mon peuple n'a-t-elle point été fermée? « Numquid resina non est in Galaad, aut medicus non est ibi? Quare igitur non est obducta cicatrix filiæ populi mei? »* (*Isa.* VIII, 21, 22.)

Puisse le Seigneur répandre sur nous un esprit de grâce et de prières qui nous porte à pleurer sur la perte que nous avons faite, comme Israël sur la mort de Josias, le meilleur de tous les rois et les délices de son peuple! Faisons un deuil universel, poussons de profonds gémissements : pleurons avec larmes et avec soupirs, comme on pleure son fils unique; soyons pénétrés de douleur, comme on l'est à la mort d'un fils aîné. Eh! serait-ce trop s'affliger; puisque c'est son âme, c'est soi-même qu'on doit pleurer? Soyons donc tous dans les larmes; retranchons toutes les visites, comme au grand jour d'une grande affliction; séparons-nous famille à famille, chacun à part, les hommes séparément, les femmes de même, afin de célébrer le jeûne du Seigneur en retraite, en prières et en continence.

BOSSUET.

PENITENCE (LA) ET LA CIVILISATION.

VUES SUR LE DOGME CATHOLIQUE DE LA PENITENCE.

Pour bien comprendre les richesses morales dont le Christianisme a doté l'humanité, il serait bon que nous pussions les regarder un moment avec les yeux d'un sage de l'antiquité païenne, et ressentir quelque chose de l'admiration qu'il éprouverait, si, revenu tout d'un coup en ce monde, il voyait se déployer les merveilleuses créations que la parole du Verbe a enfantées.

Nous ne pouvons nous occuper ici que d'une seule institution chrétienne, la confession. Mais, pour rendre plus sensible le jour sous lequel elle nous apparaît, qu'on nous permette de supposer Platon et Fénelon s'entretenant ensemble, et l'évêque chrétien répondant aux doutes, aux problèmes, aux pressentiments que le sublime disciple de Socrate portait dans son âme.

PLATON. — Divin vieillard des temps nouveaux, pourrez-vous répondre à une question

qui m'a souvent préoccupé ? J'ai demandé la réponse à la sagesse de Memphis, et, sur le seuil de ses temples, les sphinx sont demeurés muets. J'ai interrogé la Grèce raisonneuse, et elle ne m'a rien dit. J'ai cherché dans les idées éternelles le rayon de lumière dont j'avais besoin ; mais la portion de la divine essence qui pouvait éclairer ma pensée est restée voilée pour moi. Peut-être pourrez-vous m'apprendre ce que j'ignore, si quelque envoyé du ciel a parlé aux hommes.

FENELON. — Quelle est cette question, ô merveilleux génie, admiré dans tous les siècles ? quelle est-elle ?

PLATON. — Dites-moi, si vous le savez, pourquoi les hommes sont-ils restés sauvages ?

FÉNELON. — Je ne vous comprends pas, Platon.

PLATON. — Ecoutez-moi : nos traditions racontent qu'Orphée, quel que soit le sage que l'antiquité a nommé ainsi, eut pitié des ancêtres des Grecs, qui traînaient dans les bois une vie grossière, triste, dépourvue de rectitude et de beauté. Il les trouva dans un état bien misérable, car ils n'avaient ni lois ni tribunaux pour régler et terminer leurs querelles. Mais, quand il les eut initiés à une vie nouvelle, le changement qui s'opéra dans les relations de ces hommes entre eux, comment le concevez-vous ?

FENELON. — L'individu se vengeait, la société jugea : le procès remplaça la guerre.

PLATON. — Votre réponse renferme un grand sens en peu de mots, et je l'approuve beaucoup ; mais voilà justement pourquoi je vous demande comment il se fait que les hommes soient encore, sous un rapport très-important, dans l'état sauvage.

FENELON. — Mon étonnement redouble, ô Platon ! car vous ne pouvez ignorer que les tribunaux et les lois n'ont pas été établis seulement chez les Grecs, mais encore chez beaucoup d'autres peuples que vous appelez barbares, et vous savez aussi que plusieurs de ceux-ci ont possédé ces institutions avant les Grecs. A mesure que les choses humaines se sont perfectionnées, le nombre des cas où le procès a remplacé la guerre, où le jugement de la société s'est substitué à la vengeance fougueuse des individus, a été en augmentant. La civilisation a fait reculer ses limites, et l'état sauvage, relégué aux confins du monde, n'est aujourd'hui qu'une zone étroite qui entoure l'humanité, comme une ceinture de rochers borde quelquefois une île spacieuse et fertilisée. Ignorez-vous ces choses, ô Platon, oracle des Grecs ?

PLATON. — Je ne réponds pas en ce moment à votre question, et vous verrez bientôt que cela serait inutile. Mais suivez-moi encore, quoique vous ne voyiez pas encore le terme de la route que ma pensée suit en ce moment. Ne vous semble-t-il pas que ce monde, où nous apparaissons pour peu de temps, est comme un théâtre divin, et que les hommes qui y sont placés par le Dieu suprême, ressemblent à des acteurs qui viennent remplir un rôle sur une scène convenablement disposée, et qui seront couronnés dans les Jeux Olympiques, s'ils ont observé ce qui leur était prescrit.

FENELON. — Oui.

PLATON. — Et si des acteurs s'acquittent mal de leur rôle en présence de la foule ; s'ils méprisent les lois sacrées du rhythme, faisant des faux pas ou des gestes inconvenants ; si leur masque est difforme, si leur voix est mal accentuée, ils sont ensuite réprimandés et punis sévèrement par le chef du chœur. En cela ils sont soumis à une discipline, et ne sont pas, comme acteurs, dans l'état sauvage.

FENELON. — Sans aucun doute.

PLATON. — Et quand les hommes commettent des actions mauvaises qui troublent la société, et que la société a vues, les magistrats, assis sur leurs tribunaux, prononcent aussi contre eux des peines sages et terribles. Les magistrats ne sont-ils pas les chefs de ces chœurs qu'on appelle nations, et jusqu'ici la similitude n'est-elle pas exacte ?

FENELON. — Parfaitement exacte.

PLATON. — Mais, si les acteurs, avant de paraître sur la scène, n'étaient pas examinés, instruits, corrigés dans leurs défauts par des hommes habiles dans l'art du beau, et voués à la conservation de ses règles ; si ces hommes ne réprimaient pas, loin des yeux du public, les fautes secrètes des acteurs contre ces règles merveilleuses, ces fautes qui sont la source de toutes celles qu'ils peuvent commettre devant la foule assemblée, ne devrions-nous pas dire que ces acteurs sont disciplinés et indisciplinés tout à la fois ; qu'ils sont disciplinés extérieurement, mais intérieurement indisciplinés ou sauvages ?

FENELON. — Il faudrait le dire.

PLATON. — Et puisque les hommes sont soumis à des tribunaux quand ils ont violé l'ordre à la face du soleil du monde, et qu'il n'y a point de tribunaux pour les crimes cachés, et surtout pour les dispositions vicieuses de l'âme, d'où sortent tous les crimes, ne devrons-nous pas dire des hommes ce que nous venons de dire des acteurs que nous avons supposés ? Nous dirons donc aussi que les hommes sont civilisés dans ce qui tient aux actions extérieures et publiques que leurs corps accomplissent, mais que les âmes, à d'autres égards, restent dans une espèce d'état sauvage. Me comprenez-vous maintenant, ô Fénelon ?

FENELON. — Vos discours ressemblent à ces sentiers qui conduisent, par des détours mystérieux, à un temple situé au milieu d'une forêt épaisse. En suivant leurs circuits, on croit quelquefois ne pas avancer, on craint de ne pas arriver au but. Mais tout à coup l'auguste édifice apparaît, et l'on y entre lorsqu'on le croyait loin encore. Je vois sortir des longs replis de vos questions une vé-

rité grande et sainte, que Dieu a mise dans votre esprit, ô Platon ! et ce Dieu va mettre sur mes lèvres la réponse que vous cherchez. Souvenez-vous que vous avez dit, dans votre *Alcibiade*, que, pour connaître le culte dû à Dieu, il fallait attendre qu'un envoyé divin le révélât aux hommes. Celui que vous attendiez est venu, et il a régénéré et exhaussé toutes choses. Les législateurs des peuples, en arrachant les hommes, à la vie sauvage, ont établi des tribunaux pour les corps ; mais le Christ a chassé la vie sauvage de l'intérieur de l'homme même : il a établi *le tribunal des âmes*.

PLATON. — Daignez m'expliquer, mon ami, cette jurisprudence divine. Dans toute cause criminelle il y a l'examen, l'accusation, le jugement, la peine. Quel est ici l'examinateur ?

FENELON. — C'est le coupable, assisté du repentir et de l'espérance.

PLATON. — Et l'accusateur ?

FENELON. — C'est encore lui. Le même individu se divise en quelque sorte en deux *moi* ; l'un est accusé, l'autre accuse. Dans ce dédoublement mystérieux, la volonté pure se dégage de la volonté corrompue qui l'enlaçait dans ses nœuds tortueux, et qui s'en détache et tombe comme un serpent qui expire.

PLATON. — Et que font alors les juges ?

FENELON. — Ceux à qui le Christ de Dieu a confié le pouvoir de remettre les péchés, font le contraire de ce que font les juges humains. Dans les tribunaux ordinaires, le juge pousse à l'accusation et le coupable à l'excuse ; dans le tribunal surnaturel des âmes, plus le coupable s'accuse, plus le juge cherche dans la charité toutes les excuses que la vérité permet ; et s'il prononce une sentence, c'est toujours une sentence de grâce, car la peine qui l'accompagne est miséricordieuse et guérissante : quelques privations pour les sens, des aumônes et des prières.

PLATON. — Pourquoi ces trois choses ?

FENELON. — Le petit livre qui contient les éléments de la doctrine chrétienne enseigne au savant comme à l'ignorant que ces trois choses composent la pénitence. Tous le croient, mais tous n'en conçoivent pas la raison ; et celui qui s'applique à méditer les choses divines découvre, dans les plus vulgaires enseignements du catéchisme, des harmonies cachées. La maladie morale de l'homme dérive, ô Platon, de deux désordres principaux, l'*orgueil* et la *volupté* : ces deux désordres, en se mélangeant, en produisent un troisième, l'*égoïsme de la richesse*, qui tient de l'un et de l'autre. Les privations imposées aux sens ont une efficacité spéciale contre la volupté ; la prière qui humilie l'homme dans le sentiment de sa faiblesse, guérit l'enflure de l'orgueil, et l'aumône éteint l'égoïsme avare ; l'aumône, qui se répand comme une rosée terrestre sur celui qui reçoit, pour retomber comme une rosée du ciel sur celui qui donne.

PLATON. — Je vous rends grâces, Fénelon, de ce que vous m'avez révélé les merveilles du tribunal des âmes ; mais dites-moi, tous les hommes sont-ils admis à participer à cette civilisation des consciences ?

FENELON. — Tous les âges, tous les rangs, toutes les distinctions se confondent sous ce commun niveau d'humilité et de perfectionnement. Le roi s'agenouille à ce tribunal, et le mendiant s'y relève ; l'enfant à peine né à la raison, y apprend à bégayer la langue qui purifie ; et quand les derniers soupirs d'un mourant se transforment en humbles aveux, sa poitrine oppressée pèse moins à son âme plus légère. Souvent, tandis qu'à l'un des côtés de ce trône de planches où siége le ministre de Dieu, un grand coupable s'apprête à déchirer, comme un voile, la longue nuit de toute une vie de forfaits ; de l'autre côté l'innocence, ignorante d'elle-même, se révèle en croyant s'accuser. Et cela se passe dans tous les lieux que le soleil et le Christianisme éclairent : il n'y a point de langue parlée par un peuple qui n'ait été purifiée par la confession chrétienne. Je ne connais pas de signe plus frappant de l'excellence de notre nature. On a vu dans le suicide une horrible preuve d'une des plus nobles vérités, la distinction de l'âme et du corps. Si en effet nous n'étions que matière, nous obéirions machinalement, comme tous les êtres matériels, à une insurmontable tendance vers notre conservation : pour que notre organisation puisse réagir contre elle-même jusqu'à se détruire, il faut qu'il y ait en elle un principe supérieur qui veuille ce qu'elle ne peut vouloir, qui commande aux forces vitales d'être les exécutrices de la mort. Eh bien ! je crois aussi que si nous n'étions que sensation, c'est-à-dire orgueil et égoïsme, l'accusation volontaire, le suicide de l'orgueil, ne serait pas possible non plus ; l'instinct qui porte l'homme à cet acte, qui lui en fait souvent un besoin, n'aurait aucune racine en nous. Cet instinct contre nature, si toute notre nature consiste à éprouver des sensations passagères, se réfère évidemment à des destinées plus hautes : l'homme se confesse, donc le ciel existe.

On a dit avec raison que la prière est un signe caractéristique de l'espèce humaine ; mais quoique l'animal ne prie pas Dieu, le concert des oiseaux, par exemple, au lever de l'astre du jour, semble être une image de nos hymnes montant vers Dieu ; les poëtes l'entendent ainsi. Mais l'accusation spontanée de l'homme par lui-même est si éminemment le sceau distinctif de notre nature, qu'on ne trouve à cet égard, dans les êtres sentants inférieurs à nous, pas même l'ombre d'une analogie matérielle quelconque, à laquelle la poésie puisse emprunter une métaphore. Si la philosophie ancienne a pu définir l'homme un animal qui prie, la philosophie chrétienne, sans effacer l'antique définition, peut la couronner en ajoutant :

L'homme est un ange tombé qui s'accuse. Par quel vertige a-t-on pu méconnaître les puissantes affinités qui lient cette institution religieuse à la nature de l'homme ? Dans un de ces orages qui agitent de temps en temps l'esprit humain, la tête a tourné à quelques sociétés chrétiennes ; elles ont aboli la confession, sans savoir ce qu'elles faisaient, mais elles commencent à la regretter (1). Quant à ces hommes qui ne savent que s'en moquer avec un infernal sourire, qui la haïssent en elle-même et pour elle-même, le sentiment des choses divines n'a jamais été en eux, et le véritable instinct social n'y est plus; ils ne comprennent rien, pour me servir de votre expression, à la civilisation des consciences : espèce de sauvages moraux qui préfèrent que l'homme erre et s'enfonce dans la solitude de son âme, à travers les tempêtes et les abîmes des passions, et qui bien souvent n'y apprennent eux-mêmes qu'à marcher aveuglément vers la mort, dans une ignorance infinie de ses suites.

Platon. — Je me rappelle avoir vu autrefois comme un emblème frappant des hommes dont vous parlez. Je me promenais sur les bords de la mer, dans un endroit écarté, non loin du cap Sunium; c'était au soleil couchant. Une figure d'homme était accroupie sur la pointe d'un rocher battu par les vagues. A ses vêtements souillés, à sa physionomie à la fois égarée et fixe, je me persuadai que c'était un de ces hommes poursuivi intérieurement par les Furies, et qui errent loin des cités, parmi des ruines et des tombeaux. Quand il m'aperçut, il se dressa sur son roc, et il parlait tout seul. Je ne distinguais pas bien ce qu'il disait ; mais je crus entendre qu'il maudissait le soleil, et les juges vengeurs des crimes, et l'espérance. Puis il se mit à maudire aussi la pierre étroite et glissante qu'il avait prise pour dernier asile, et, la repoussant du pied, il se précipita dans la mer, sombre et profonde comme la justice de Dieu.

Fenelon. — Que j'aurais de choses à vous dire, Platon, sur les mystères d'orgueil qui conduisent de proche en proche certains hommes à ne voir dans la mort qu'un *saut dans l'ombre!* mais je veux, en vous quittant, laisser votre âme se reposer sur d'autres images.

La mort du Chrétien est le chef-d'œuvre de la parole de vie ; et comme la confession, qui purifie l'homme, le prépare à recevoir tous les dons divins, elle a sa part, sa grande part dans la création des saintes morts. C'est alors surtout, c'est sur le seuil de l'éternité que l'âme de l'humble Chrétien apparaît dans ses magnifiques proportions, et, si je puis le dire, avec cette haute stature morale que n'ont jamais eue les plus illustres mourants de votre ancien monde. Socrate, votre maître, Socrate dissertant en face de la mort pour prouver qu'elle n'est pas un mal, était-il aussi grand, dites-moi, était-il aussi beau que ce philosophe chrétien qui résumait toute sa sagesse en ce dernier trait de lumière : *Je ne croyais pas qu'il fût si doux de mourir* ! Si vous aviez à faire le portrait de ces deux têtes, pour laquelle réserveriez-vous l'expression la plus inspirée ? L'un pardonnait à la mort, l'autre l'embrassa. « Pourquoi pleurez-vous ? Est-ce donc un péché que de mourir ? » disait un jeune villageois expirant à sa famille agenouillée autour de lui. De pareils mots nous sont vulgaires. O vous, qui avez écrit le Phédon, vous, le peintre à jamais admiré d'une immortelle agonie, que ne vous est-il donné d'être le témoin de ce que nous voyons de nos yeux, de ce que nous entendons de nos oreilles, de ce que nous saisissons de tous les sens intimes de l'âme, lorsque, par un concours de circonstances que Dieu a faites, par une complication rare de joie et de douleurs, la mort chrétienne, se révélant sous un demi-jour nouveau, ressemble à ces soirées extraordinaires dont le crépuscule a des teintes inconnues et sans nom ! Quels tableaux alors ! quelles apparitions! Vous en citerai-je une, ô Platon ? Oui, au nom du ciel, je vous la dirai. Je l'ai vue il y a quelques jours ; mais dans cent ans je dirais encore qu'il n'y a que quelques jours que je l'ai vue. Vous ne comprendrez pas tout ce que je vais vous dire : je ne peux vous parler de ces choses que dans la langue nouvelle que le Christianisme a faite, mais vous en comprendrez toujours assez (2).

Sachez donc que de deux âmes qui s'é-

(1) Voyez dans ce volume l'article : Confession, ci-avant, col. 189 sqq.

(2) M. l'abbé Gerbet, dit le savant directeur des *Annales de la Philosophie chrétienne*, se conformant sans doute à l'humilité profonde des auteurs de la scène qu'on va lire, n'a pas voulu en dire les noms. Nous ne croyons pas être tenu à la même réserve, maintenant surtout qu'ils sont morts tous les deux ; nous allons donc suppléer au silence de M. l'abbé Gerbet, bien certain que nos lecteurs liront avec plus de fruit et de plaisir cette scène, après qu'ils connaîtront ceux qui en ont été les acteurs.

Le Chrétien qui recevait le saint Viatique au moment où sa jeune femme, convertie au catholicisme, faisait sa première communion, était M. le comte Albert de La Ferronnais, fils de l'ancien ambassadeur de France à Rome. Cette résurrection spirituelle d'un côté et cette mort temporelle de l'autre eurent lieu le 29 juin 1836 ; M. de La Ferronnais n'avait alors que vingt-quatre ans. La jeune femme dont M. l'abbé Gerbet nous trace la conversion si touchante, était la fille d'un diplomate russe, M. d'Alopeus, ambassadeur à la cour de Berlin. Depuis ce jour solennel, la jeune veuve n'a plus quitté ses habits de deuil; elle-même est morte (1851) au couvent des dames de Saint-Thomas de Villeneuve, après avoir consacré sa vie entière à la pratique des bonnes œuvres et des plus touchantes vertus de famille et de société. Nous avons eu l'honneur et le bonheur de connaître cette femme, si doucement, si fermement chrétienne, et toute notre vie nous nous souviendrons de sa parole, et surtout de la majesté tranquille de sa physionomie.

Aucune question ne lui était étrangère, et elle était à son aise dans toutes les conversations : elle s'y mêlait avec une parole sûre, un sens exquis ; son opinion était la plus droite et la plus claire ; point de ces tâtonnements et de ces hésitations sur le bien et le mal ; ferme dans la foi, plus ferme

taient attendues sur la terre et qui s'y étaient rencontrées, et que Dieu avait unies par le nom d'époux et d'épouse, en ouvrant devant elles une longue perspective de ce qu'on appelle bonheur, que de ces deux âmes, l'une arrivait, par une volonté pure, à la vraie foi, au moment où l'autre arrivait, par une sainte mort, à la vraie vie ; l'une sortait des ombres de l'erreur, comme l'autre était près de sortir des ombres de la terre ; l'une se disposait à participer pour la première fois au plus auguste mystère du Christ, lorsque l'autre allait le recevoir, comme une transition dernière à la communion éternelle. Or, c'était une chose sainte, consolante, désirée des anges et des hommes, que ces deux âmes pussent accomplir chacune sa communion, ou plutôt cette communion une et double dans le même lieu, à la même heure, à côté l'une de l'autre, comme à la veille d'un voyage qui sépare, on prend en commun un dernier repas de famille. Il était juste aussi, pour celui qui allait partir et qui avait demandé avec tant d'instance la foi pour celle qui restait, il était juste qu'il vît, de ses derniers regards, descendre en elle le Dieu qu'il allait rejoindre, afin qu'il pût dire dans toute l'étendue de son cœur : *Maintenant, Seigneur, laissez aller votre serviteur en paix, puisque mes yeux ont vu votre salut,* qui n'est ni le mien, ni le sien, mais le nôtre, ô mon Dieu ! Et comme le pauvre malade ne pouvait aller à l'église assister au saint sacrifice, le saint sacrifice vint à lui ; et, par une dispense miséricordieuse, sa chambre, presque funèbre, fut transformée en sanctuaire. En face de ce lit, qui était déjà comme une espèce d'autel, où l'ami mourant du Christ offrait à Dieu sa propre mort, on éleva un crucifix et un autel, où le mystère du Christ mourant allait se renouveler. Elle y suspendit des ornements et des fleurs, car une première communion est toujours une fête. Mais les broderies que sa main attacha au-devant de l'autel rappelaient une autre fête : elles avaient été portées dans une autre cérémonie, dans un autre jour que le jour de la séparation ; et, après avoir été depuis lors mises à l'écart, elles sortaient de nouveau, elles reparaissaient là comme pour nous dire que la joie de ce monde n'est qu'un tissu à jour, bien frêle, et que nos espérances ne sont guère qu'une parure qui se déchire. Tout à coup cette chambre, sombre jusqu'alors, s'éclaira de la lumière qui jaillissait des flambeaux de l'autel, comme la mort, la ténébreuse mort s'illumine pour le fusele des rayons que Dieu tient en réserve pour ses derniers regards.

Le sacrifice commença, et il était minuit. Pourquoi fut-il célébré à cette heure? Je vous en dirais bien une raison que les hommes savent; mais j'aime à croire que les anges de Dieu en savent d'autres encore, parce qu'ils connaissent toutes les mystérieuses concordances des moments, des heures et des nombres sacrés. C'était l'heure de la naissance du Christ, consommateur de notre foi, auteur de notre ciel ; et il y avait là aussi, je vous l'ai dit, entre ce lit de mort et cet autel, une double naissance, l'une au ciel, l'autre à la foi : réunion rare et privilégiée. Je crois à ces harmonies des heures en faveur de certaines âmes ; je crois que le temps, si fantasque, si souvent rebelle à nos arrangements profanes, est, sous la main de Dieu, un rhythme souple et docile qui obéit, mieux que nous ne pensons, aux convenances des élus. Le sacrifice donc commença à minuit. Toute une famille y assistait, et avec elle un ami fidèle à toutes les douleurs. De vous dire quelles pensées, quelles émotions passèrent alors dans toutes ces âmes, je ne l'essayerai pas ; nulle d'entre elles ne sait elle-même tout ce que Dieu lui a fait sentir. Comme en un jour où le ciel est moitié sombre, moitié serein, un éclair n'en traverse pas moins en un instant tout l'espace d'un pôle à l'autre ; ainsi en était-il du sentiment et de la prière, au milieu de cette admirable scène. Ces éclairs de l'âme étaient en quelque sorte présents à la fois sur tous les points de l'étendue que Dieu a donnée au cœur de l'homme, depuis les pensées les plus douces jusqu'aux plus déchirantes ; car tous les contrastes étaient réunis dans cette chambre sacrée, ils y étaient représentés, sensibles, vivants : cet autel paré, qui semblait adossé à un cercueil ; ces fleurs, qui prédisaient parmi les glaces de la mort l'approche de l'éternel et invisible printemps ; cette garde-malade au sombre habit qui se tenait comme une mort voilée en face de l'aube et de l'étole du prêtre, symboles d'immortalité; ces vêtements blancs de la première communiante, de l'épouse de Dieu, qui allaient se changer en la robe noire de la veuve de l'homme ; cette première et cette dernière communion mêlées ensemble ; ces sanglots et ces actions de grâces qui se confondaient dans chaque âme ; cette hostie, partagée entre l'époux et l'épouse, double Viatique, pour lui de la mort, pour elle de la douleur ; toute cette famille ensevelie dans un pieux silence, où l'on n'entendait que des larmes qui tombaient sur les livres de prières ; et, au milieu de ce prosternement général, la tête

encore dans la pratique, on eût dit qu'elle tirait de sa conduite les jugements de son esprit. Sa charité était inépuisable, et quoiqu'à peine connu d'elle, nous avons eu plusieurs fois à répandre des secours qui auraient pu passer pour des libéralités, et dont les personnes qui les recevaient sont loin de soupçonner la source. Aussi est-elle morte, on peut dire, dans un dénûment complet ; ses amis savent qu'on ne trouva chez elle pas même de quoi l'ensevelir. Jamais vénération plus profonde que celle de ceux qui ont eu le bonheur de la connaître. Il nous semble voir encore cette physionomie calme et sereine, révélant la candeur, la sincérité d'une âme qui jamais n'a, comme le vrai Israélite de l'Evangile, conçu ni dol ni mensonge, toujours tranquille, toujours à l'aise, et y mettant tous ceux qui l'approchaient. Nous conserverons toujours le souvenir de cette angélique figure.

(*Note de M. A. Bonnetty.*)

seule du mourant soulevée sur sa couche, dominant, calme et sereine, toutes ces têtes inclinées par la douleur! Et si ce divin spectacle, si expressif, si parlant, n'était lui-même qu'un voile qui couvrait d'autres merveilles saintes; si je vous disais que celle qui restait, avait demandé la foi au lieu du bonheur, et que celui qui partait, avait, jeune et heureux, offert sa vie pour lui obtenir la foi; si, lorsqu'il vit cette grâce descendre enfin du ciel, mais comme une flamme qui venait, en consumant sa vie, accomplir l'holocauste qu'il avait préparé; si, dis-je, à cette vue, recueillant ses forces défaillantes, il avait tracé en quelques lignes et sous la forme d'une élévation vers Dieu, un des plus sublimes testaments de résignation tendre et d'héroïque amour que l'âme d'un Chrétien ait jamais inspiré au cœur d'un époux; si, portant tour à tour ses pensées vers les anges du ciel et ses regards sur les êtres chéris qui entouraient son lit de mort, ces deux apparitions se confondaient parfois dans son esprit, de telle sorte qu'il semblait prendre les unes pour les autres, Dieu permettant cette douce méprise pour que la transition de ce monde à l'autre lui fût plus unie et plus simple; si, au moment qu'il venait de quitter la terre, son image, peinte sous des traits déjà si beaux, dans les cœurs qui le connaissent intimement, commença néanmoins à y grandir encore, à s'y transfigurer, parce qu'ils découvrirent tout à coup, dans de modestes papiers qu'il avait cachés, des traces, des reflets de son âme jusqu'alors inconnus, semblables à ces sillons de lumière que laisse après elle une apparition qui s'évanouit! Non, je ne puis vous dire ce que j'ai vu et senti. J'ai lu autrefois les méditations des anges sur le monde futur, je les ai interrogés sur les secrets de la mort et de la vie; mais les clartés que j'en ai reçues sont bien ternes près des révélations qui ont éclairé cette sainte et grande nuit! Jamais je n'ai senti si vivement, en deçà de la tombe, la présence de ce qui est au delà; jamais le voile qui s'étend entre les deux mondes ne m'a paru si transparent; jamais je n'ai eu une pareille intuition de notre immortalité! Je prie Dieu de me réserver ce souvenir pour l'instant de ma mort; car s'il me réapparaît alors, il me semble que mes dernières pensées de la terre iront se joindre, par une transition plus douce, à la première vision qui suit le grand réveil (1)!

L'abbé Philippe GERBET (2).

PENSEE (LA).

Ce que j'appelle *moi* est quelque chose qui pense, qui connaît et qui ignore; qui croit, qui est certain, et qui dit : Je vois avec certitude; qui doute, qui se trompe, qui aperçoit son erreur, et qui dit : Je me suis trompé. Ce *moi* est quelque chose qui veut, et qui ne veut pas; qui aime le bien, et qui hait le mal; qui a du plaisir et de la douleur; qui espère, qui craint; qui se réjouit de ce qu'il a, qui désire ce qu'il n'a pas. Ce *moi* est souvent irrésolu et peu d'accord avec lui-même : il change, il se repent; puis il se repent de s'être repenti. Ce *moi* se connaît et se gouverne soi-même : il a une espèce d'empire sur soi; car je ne puis douter que je ne délibère pour choisir entre vouloir et ne vouloir pas, comme ayant actuellement dans ma main le choix entre ces deux partis. Quand je veux, c'est qu'il me plaît de former une telle volonté, et je choisis de vouloir, étant maître de ne vouloir pas. Ce *moi* est donc ce qu'on appelle libre, c'est-à-dire maître de son propre vouloir.

Ce *moi* a-t-il toujours été? Où étais-je, qu'étais-je il y a cent ans? Peut-être étais-je alors un corps, ou, pour mieux dire, beaucoup de petits corps épars çà et là sous diverses formes, que le mouvement a rassemblés pour en composer cette portion de matière sur laquelle j'ai un pouvoir singulier, qui me domine réciproquement, et que j'appelle mon corps. Mais enfin ce corps n'était, il y a cent ans, ni rassemblé ni façonné comme il l'est aujourd'hui avec des organes si merveilleux : alors il ne pensait point; le *moi* pensant n'était pas alors. Comment a-t-il commencé à penser? comment a-t-il pu devenir, de non pensant qu'il était jusqu'à un certain jour et jusqu'à un certain moment, ce *moi* qui a commencé tout à coup à penser, à juger, à vouloir? S'est-il fait lui-même? S'est-il donné la pensée qu'il n'avait pas? et n'aurait-il pas fallu l'avoir pour se la donner, ou la prendre dans le néant? Le néant de pensée peut-il se donner le degré d'être qui lui manque? Par où est-ce donc que m'est venue cette pensée, cette volonté, cette liberté que je n'avais point? et où est-ce que j'en trouverai la source?

FÉNELON.

PENSÉE (LA) ET LA MATIERE.

La grandeur de l'homme n'est pas dans cette partie de lui-même qui passe et qui meurt; sous ce point de vue il ne ressemble que trop à la brute, vivant et périssant comme elle : sa grandeur véritable est dans son intelligence. Eh quoi! cet esprit qui vit et qui pense en moi, plus actif que la flamme, plus rapide que l'éclair, plus grand que l'univers qu'il embrasse et qu'il mesure dans ses conceptions; cet esprit qui se multipliant en quelque sorte, semble être à la fois dans tous les temps et dans tous les lieux, qui vit dans le présent par le senti-

(1) Nous croyons superflu de nous arrêter à démontrer à nos jeunes lecteurs la beauté de cette page. Il leur sera facile aussi de sentir combien l'harmonie et la gravité du style y répondent à la majesté du tableau. Fr. P.

(2) Depuis, évêque de Perpignan.

ment actuel, dans le passé par le souvenir, dans l'avenir par la prévoyance, et qui, franchissant les bornes du temps et de l'espace, s'élance dans l'infini : cet esprit n'est-il pas bien plus digne de nous occuper, que ce corps qui n'est après tout qu'un amas de vile poussière?

Si l'on me demandait de dire nettement ce que j'entends par cet esprit dont l'homme est animé, je répondrais sans balancer, que j'entends une substance intelligente dégagée de toute matière, tout être réel qui n'est pas corps : voilà ce qu'on appelle esprit. Serions-nous assez peu philosophes pour regarder comme chimérique tout ce qui n'est pas corporel, et pour juger des idées de l'entendement d'après les fantômes de l'imagination? Faudra-t-il que nous soyons athées parce que nous ne saurions attribuer à la Divinité les dimensions et les propriétés de la matière? La pensée n'est-elle pas quelque chose de réel? n'est-ce donc qu'un pur néant? Et toutefois peut-on la représenter sous des images sensibles, lui prêter une figure carrée ou cubique, la peindre sur la toile avec des couleurs? ainsi, loin de nous cette opinion grossière qu'il n'est rien de réel au delà de ce qu'on peut imaginer. Vous ne concevez pas bien la nature d'un être incorporel ; mais dans la réalité, connaissez-vous bien la nature des corps? Vous en voyez les propriétés, la divisibilité, la solidité, la mobilité; mais quel est le fond, quelle est l'essence intime de la substance douée de ces qualités? Où est le physicien qui se flatte d'avoir pénétré ce mystère? que nous observions la substance étendue, ou la substance simple, nous ne pouvons apercevoir que les qualités qui leur appartiennent, et dans l'un comme dans l'autre cas, ce que nous nommons substance, c'est-à-dire sujet ou soutien des qualités, nous est également inconnu. Mon dessein aujourd'hui, Messieurs, c'est d'établir que l'âme est une substance différente du corps, qu'elle est spirituelle. Rien de plus lumineux que les preuves de cette doctrine, rien de plus vain que les arguments qui la combattent.

Il y a dans chacun de nous quelque chose qui sent, pense et juge : c'est notre âme. Or, pour peu que l'on veuille réfléchir sur cette triple capacité qu'elle a d'éprouver des sensations, d'engendrer des idées, de former des jugements, on y trouve une triple démonstration de sa simplicité, de son immatérialité, de sa spiritualité, trois termes qui seront synonymes dans mon langage.

Il est vrai, c'est par la médiation des sens, par le moyen de l'œil, de l'oreille, de l'odorat, du goût, du toucher, que l'homme entre en communication avec les objets extérieurs matériels dont se compose cet univers. Mais c'est ici qu'il importe de bien démêler les choses, pour ne pas confondre ce qu'il y a de purement physique avec ce qu'il y a de purement intellectuel. En effet, qu'arrive-t-il? Un corps lumineux frappe mon œil, un corps sonore frappe mon oreille, et ces deux impressions physiques sont transmises, si l'on veut, jusqu'au cerveau : là, je ne sais quelle fibre est ébranlée, j'y consens encore ; mais de cette impression, de cet ébranlement plus ou moins rapide, plus ou moins fort, à la sensation éprouvée par l'âme, l'intervalle est immense. Il s'agit de bien comprendre qu'une impression sur les organes, ne devient sensation qu'autant qu'elle est aperçue par le principe sentant. Ainsi, je le suppose, un corps étranger me touche légèrement ; si je m'en aperçois, mon âme en est affectée et éprouve une sensation : un autre corps me frappe plus fortement, mais je suis plongé dans le sommeil, ou absorbé par une distraction, en sorte que je ne sens rien ; il y aura bien là impression, il n'y aura pas sensation. Le sang, suivant l'opinion universelle, circule-t-il dans nos veines? voilà bien du mouvement ; mais, comme il est inaperçu, qu'il n'est pas senti, nul n'osera dire qu'il y a sensation. Non, Messieurs, je ne vois la lumière du soleil, je n'entends le son d'une trompette, je ne sens le parfum d'une rose, qu'autant que je m'aperçois que je vois, que j'entends, que je sens. Si je n'ai pas la conscience d'une sensation, je n'ai pas plus de sensation que la cire sur laquelle on imprime un cachet.

Mais prenons garde de donner dans une erreur grossière. N'allons pas croire qu'il y a en nous autant de siéges du sentiment, que nous avons d'organes. Les sens extérieurs, comme l'oreille, l'œil, l'odorat, reçoivent les impressions physiques des objets; mais ils n'en ont pas la connaissance. Ainsi l'œil reçoit l'impression du rayon lumineux, mais il n'a pas le sentiment de la lumière ; l'oreille est ébranlée par le corps sonore, mais elle n'a pas l'idée d'un son ; l'œil ignore ce qui se passe dans l'oreille ; l'oreille ignore ce qui se passe dans l'œil. Toutes les impressions reçues par les organes divers sont transmises à un principe unique, qui en a le sentiment, qui les compare et les apprécie ; et ceci va nous conduire à une démonstration rigoureuse de la spiritualité de l'âme.

« Non-seulement nous connaissons nos sensations, non-seulement nous réfléchissons sur ce qu'elles nous présentent ; mais souvent nous les comparons les unes aux autres. J'éprouve à la fois diverses sensations; quelquefois c'est le même objet qui me les procure. Je vois, je goûte et je sens un ragoût ; j'entends et je touche un instrument. D'autres fois ce sont différents objets qui frappent mes divers sens. J'entends une musique en même temps que je vois des hommes, que j'éprouve la chaleur du feu, que je sens une odeur, que je mange un fruit. Je discerne parfaitement ces sensations diverses ; je les compare, je juge laquelle m'affecte le plus vivement et le plus agréablement ; je préfère l'une à l'autre, je la

choisis. Or ce *moi* qui compare les diverses sensations est indubitablement un être simple; car, s'il est composé, il recevra par ses diverses parties les diverses impressions que chaque sens lui transmettra: les nerfs de l'œil porteront à une partie les impressions de la vue; les nerfs de l'oreille feront passer à une autre partie les impressions de l'ouïe, ainsi du reste. Mais, si ce sont les diverses parties de l'organe physique, du cerveau, par exemple, qui reçoivent chacune de leur côté la sensation, comment se fera le rapprochement, la comparaison? La comparaison exige un *comparateur;* le jugement suppose un juge unique. Ces opérations ne peuvent se faire sans que les sensations différentes aboutissent toutes à un être simple. Un écrivain qui ne doit pas être suspect aux incrédules (Bayle), rapportant ce raisonnement, s'exprime ainsi: *On peut dire, sans hyperbole, que c'est une démonstration aussi assurée que celles de la géométrie.* »

Mais quels nouveaux traits de lumière vont éclairer la discussion, si nous considérons dans l'âme la capacité de penser!

Pour remonter aux principes les plus élémentaires, nous dirons: Nous ne pouvons juger des choses que par nos idées; c'est par les notions nettes et précises des objets, que nous pouvons les discerner, prononcer sur leur ressemblance ou sur leur opposition. Rien de plus simple ou de plus lumineux que le principe suivant: Lorsque deux choses ont des définitions, des propriétés et des effets opposés, si bien que ce que l'on affirme de l'une on doive le nier de l'autre, nous disons que ces deux choses diffèrent en espèce et en nature. C'est par cette unique règle qu'on distingue les objets. Si je vous demande pourquoi une pierre n'est pas un arbre, pourquoi l'eau n'est pas du feu, vous ne pouvez en donner d'autre raison, sinon que leurs idées, leurs définitions, leurs propriétés, leurs effets, sont différents. Or, parcourez les qualités les plus constantes et les plus connues de la matière, voyez si elles ne sont pas en opposition avec la pensée; et si cela est, concluez que ce qui pense n'est pas matière. Entrons dans cet examen.

La matière est étendue, composée de parties placées les unes hors des autres. Or qui ne sent pas que la pensée est simple, sans parties distinctes? Les objets corporels de la pensée peuvent bien être de volume et de grandeur inégale; mais la perception que j'en ai, ne se mesure pas sur leurs dimensions: la pensée du soleil n'est ni plus longue ni plus large que celle d'une fleur. Qui ne serait révolté d'entendre parler de pensées d'une ligne de longueur, d'un pouce d'épaisseur? Si nous parions de vastes, de profondes pensées, ce sont là des métaphores qui servent à nous rendre comme sensibles les opérations de l'intelligence.

La matière est figurée; elle a une forme et des couleurs. Or quelle figure donnerez-vous à la pensée? Est-elle ronde ou carrée, cubique ou triangulaire? La pensée est-elle d'un bleu céleste, ou rouge comme l'écarlate? Qu'on demande au plus simple villageois si ses pensées sont vertes comme ses prairies, ou carrées comme sa maison, cette question lui paraîtra ridicule, impertinente; il croira qu'on veut se moquer de son ignorance: tant cette question répugne au sens commun!

La matière est divisible; elle est peut-être partagée en parties distinctes les unes des autres. La pensée, au contraire, est indivisible; elle est tout entière, ou bien elle n'est pas; il est inouï qu'on prenne la moitié, le tiers, le quart d'une pensée. Voilà donc comme les propriétés les plus constantes, les plus universellement reconnues de la matière, sont en opposition manifeste avec celles de la pensée. En vain, vous voudriez supposer dans la matière quelque propriété cachée qui la rendît susceptible de penser: d'abord, c'est une supposition toute gratuite, que celle de cette occulte et merveilleuse qualité; et combattre ce que l'on connaît bien, par une chose que l'on ne connaît pas, c'est un procédé bien étrange, que repoussera toujours la saine logique. D'ailleurs, ce que la matière peut avoir de plus intime et de plus caché, n'empêche pas qu'elle ne soit matière étendue, figurée, divisible; qualités incompatibles avec l'intelligence. Ne me dites même pas, qu'on ne sait point si Dieu, par sa toute-puissance, ne pourrait pas attacher la pensée à la substance matérielle. Ce n'est pas mettre des bornes à la toute-puissance, que d'avancer qu'elle ne peut faire ce qui implique contradiction: ce serait même insulter à sa sagesse, que de la croire capable de former le dessein d'une chose absurde. Ainsi le Tout-Puissant ne peut pas faire que ce qui a été n'ait pas été, qu'un carré soit circulaire, et qu'un cercle soit carré. La pensée et l'étendue sont d'un genre opposé, comme le sont les couleurs; on ne peut colorer le son d'une trompette, ni rendre sonore le parfum d'une fleur. De même le matériel et l'immatériel, l'étendu et l'inétendu, ne peuvent s'identifier dans le même sujet. Un être n'existe pas sans ses qualités essentielles, ni avec des qualités qui s'excluent nécessairement: dès lors, s'il est étendu, il faut qu'il soit sans pensée; s'il reçoit la pensée, il faut qu'il perde l'étendue. Telles sont les notions que nous donne la saine raison, et s'il était permis de les abandonner pour des hypothèses chimériques, le parti le plus sage serait de douter de tout: et pourtant ce parti est le comble de la folie humaine.

Enfin la matière est susceptible de mouvement; mais le mouvement n'a rien de commun avec la pensée. J'ai une idée très-nette et très-claire du mouvement; j'ai aussi

le sentiment de ma pensée, des opérations de mon intelligence: de ses volontés, de ses jugements; et je vois que ce sont des choses d'une nature différente. Qui dit mouvement, dit agitation, déplacement de parties, transport d'un lieu dans un autre : or je demande à tout homme de bonne foi, si sa pensée est un corps qui se remue. Il ne faut pas confondre les mouvements qui se passent au dehors, avec l'idée, avec la connaissance que j'en ai. Dès qu'on se représente un mouvement, l'esprit se porte à concevoir un corps qui tantôt est dans un lieu, tantôt dans un autre; mais quand je considère ces actes intérieurs par lesquels je veux ou je ne veux pas, je pense, je réfléchis, je juge, suis-je jamais conduit à me figurer une matière en mouvement? Si quelqu'un me disait que les beautés poétiques de Virgile, la philosophie de Descartes, les découvertes de Newton, la sublime éloquence de Bossuet, n'ont été dans leur cerveau que des particules de matière agitée, que le résultat de leur grosseur, de leur volume, de leur vélocité, de leur choc; j'avoue que ce langage me paraîtrait étrangement bizarre, et je serais tenté de croire que le genre humain n'a été fait ni pour le parler ni pour l'entendre. N'est-il pas absurde de dire que la conscience de soi-même est un déplacement, que les sentiments de la reconnaissance, de l'amitié, sont des passages d'un lieu dans un autre? Et voilà pourtant ce qui serait, si la pensée était un mouvement.

La grande ressource des matérialistes de nos jours, c'est de dire qu'il ne faut pas confondre la matière inerte et passive avec la matière organisée; que dans ce nouvel état, elle peut avoir de nouvelles qualités qu'elle n'avait pas : de même que, par le mélange de plusieurs substances, on obtient des résultats que n'eût pas donnés chacune d'elles séparément. Messieurs, c'est bien ici de toutes les illusions la plus grossière. Quelle est donc cette organisation qui donne la pensée à la matière! Ce n'est pas celle des plantes. Je ne crois pas, je l'avoue, que la violette la mieux organisée et la plus odorante soit pour cela un être penseur; c'est même un problème qui n'est pas encore bien résolu, de savoir si les animaux raisonnent. Il s'agit donc de l'organisation du corps humain; mais, encore qu'elle soit plus parfaite, que fait-elle? Elle met des parties matérielles dans des rapports de symétrie et de correspondance, dans une certaine proportion avec certains effets et certains mouvements. Je vois bien de nouveaux arrangements de substances matérielles; mais enfin c'est toujours de la matière étendue, figurée, divisible : or, dans tout cela, je cherche en vain la pensée. C'est un principe bien simple et bien lumineux, qu'il n'y a pas d'effet sans cause; et dès lors ce qu'il y a dans un effet doit se trouver dans sa cause. Prenez une assemblée d'aveugles, donnez-lui toutes les combinaisons possibles; il n'en résultera jamais un homme clairvoyant : pourquoi? parce que, dans aucun de ces individus aveugles, il n'est aucune aptitude à recevoir, par sa combinaison avec les autres, les impressions de la lumière; de même, de la combinaison de parties non pensantes, vous n'aurez jamais un être pensant. Que font les composés chimiques? ils combinent des forces particulières, de manière que l'une donne l'impulsion à l'autre, et que s'entr'aidant, elles concourent à l'effet commun. La composition des subtances ne fait que développer ce qui était préexistant, et qui avait besoin d'être tiré de l'inaction. Ainsi le soufre allumé dégage l'air condensé dans le salpêtre; l'air dilaté suit les lois naturelles de son élasticité, et de là l'explosion. Si donc la pensée résultait des combinaisons de la matière organisée, il faudrait qu'il y eût dans la matière une aptitude à devenir pensante, qui n'attendît que le moyen de se développer. Or l'aptitude à penser ne peut se trouver dans ce qui est étendu, figuré, divisible : ce sont là des choses incompatibles. J'aimerais autant dire que, dans la couleur d'une fleur, il peut se trouver une certaine aptitude à devenir sonore.

Il est curieux de voir ce que les idéologues modernes ont inventé pour expliquer mécaniquement la pensée. Je vais citer littéralement des passages qui seraient déplacés dans un sermon, mais qui ne le sont pas dans nos conférences. Écoutez ces docteurs de matérialisme; ils vous diront, dans des ouvrages pleins du plus scientifique appareil, que « le cerveau est l'organe particulier destiné à produire la pensée, comme l'estomac et les intestins à faire la digestion. Des aliments tombent dans l'estomac avec leurs qualités propres, et en sortent avec des qualités nouvelles. L'estomac digère. Ainsi les impressions arrivent au cerveau par l'entremise des nerfs; ce viscère entre en action, il agit sur elles, et bientôt les renvoie métamorphosées en idées; d'où nous pouvons conclure, avec la même certitude, que le cerveau digère en quelque sorte les impressions, et fait organiquement la sécrétion de la pensée. » Messieurs, il y a dans ce langage autant d'équivoques et d'erreurs que de mots; et c'est bien ici qu'on voit toute la faiblesse du mensonge, qui, poussé à bout de tous côtés, se réfugie dans les amphibologies et dans les plus vagues obscurités.

Si l'on nous disait que, d'après l'union de l'âme et du corps, l'âme a besoin de l'organe du cerveau pour faire des opérations, je pourrais entendre ce langage, et plus loin nous y reviendrons. Mais faire du cerveau une machine à pensées, quoi de plus étrange! En effet, vous me dites que le cerveau digère les impressions qui lui sont transmises; mais des impressions faites sur les organes ne peuvent être que des impressions, des

dilatations, des vibrations, des déplacements de parties matérielles, en un mot des mouvements. Ainsi, dire que le cerveau digère des impressions, c'est dire qu'il digère des mouvements : et fut-il jamais une manière plus barbare de penser et de s'exprimer? Vous ajoutez qu'il en est du cerveau, par rapport aux impressions, comme de l'estomac par rapport aux substances nutritives ; mais soyez conséquents, et poussez la comparaison jusqu'au bout. Que fait l'action de l'estomac? Elle transforme les aliments qu'il reçoit ; mais les qualités qu'il leur donne ne sont pas incompatibles avec un être matériel, et n'empêchent pas qu'ils ne restent dans la nature des substances matérielles. Donc il faudrait dire que l'action du cerveau, en changeant, en modifiant les mouvements qui lui parviennent, les laisse toujours dans leur état de mouvement ; donc il n'en résulterait jamais que du mouvement, et déjà il est bien démontré que le mouvement n'est pas la pensée. Vous poursuivez, en disant que le cerveau renvoie les impressions métamorphosées en idées. Mais je demande où ces idées sont reçues ; il faut qu'elles soient quelque part. De même que le mouvement n'existe que dans le corps mobile, la pensée n'existe que dans un sujet qui pense ; et la même question revient toujours. De quelle nature est cette substance qui a toutes ces idées ? Si vous la faites matérielle, je vous oppose mes preuves, qui restent intactes, de l'incompatibilité de la pensée et de la matière. Voilà donc comme, en analysant votre mécanique explication de la pensée, on n'y trouve que des mots insignifiants ou des absurdités palpables. Pour résumer cette seconde preuve de la spiritualité de l'âme, tirée de la nature de la pensée, nous disons : Ce qui est sans étendue, sans figure, sans divisibilité, comme la pensée, ne peut s'identifier avec ce qui est étendu, figuré, divisible, comme la matière : donc ce qui pense n'est pas matière.

FRAYSSINOUS.

PENTECOTE (LA).

La Pentecôte des Juifs, qu'ils appelaient la fête des Semaines, la fête de la loi, la solennité des moissons, le jour des premiers fruits, avait été instituée par Moïse, pour qu'Israël gardât à jamais le souvenir des commandements que le Seigneur lui avait donnés, au milieu des foudres et des éclairs, sur le mont Sinaï.

L'obéissance à ces divins commandements, l'observance de cette loi dictée par Dieu, la sagesse même, devaient faire du peuple qui y serait resté fidèle le peuple le plus heureux du globe.

La Pentecôte des Chrétiens est la commémoration d'une autre grande journée, de celle où le Saint-Esprit, sous la forme visible de langues de feu, descendit sur les apôtres pour embraser ceux qui devaient éclairer le monde.

Le Dieu descendant au cénacle est le même que l'Eternel descendant sur le Sinaï : sous l'ancienne loi, les tonnerres l'annoncent ; sous la loi nouvelle, c'est un bruit semblable à un vent impétueux venant du ciel, qui le précède et remplit la maison où les apôtres étaient rassemblés.

A cette grande voix d'en haut, les hommes pleins de foi, qui attendaient le Consolateur que Jésus avait promis de leur envoyer, ne doutent plus que ce ne soit l'accomplissement de la parole divine, et, saisis de crainte et de respect, ils se mettent à prier..... O prodige ! tout à coup des langues de feu se divisent et vont s'arrêter sur chacun d'eux.

Feu du ciel, vraiment ! car à l'instant même ces hommes faibles et timides se sentent entièrement changés ; sous la flamme divine, leurs âmes se sont soudainement agrandies ! A présent, ils conçoivent les pensées élevées, les généreux dévouements et les nobles sacrifices : à présent l'Esprit-Saint est en eux !

Aussi, entendez-les louer et confesser Dieu dans toutes les langues ! A peine savaient-ils l'hébreu, et les voilà parlant, ces douze Galiléens, de manière à être entendus et compris par les Parthes, les Mèdes, les Elamites, et par ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie et la Pamphylie, l'Egypte et la Libye cyrénaïque, et par ceux qui sont venus de Rome, de l'île de Crète et de l'Arabie !

« Comment se fait-il que les disciples nous parlent ainsi à chacun notre langue? Comment se fait-il que tout à coup tant de savoir leur ait été donné? » Voilà ce qu'avec épouvante se demandaient les témoins du prodige.

Mais ceux qui avaient reçu le Saint-Esprit, eux, ne ressentaient plus d'épouvante : car un de ses dons, c'est le courage... Oh ! à présent, pas un d'entre eux ne renierait le Christ ; dans leur soudaine inspiration, ils voient l'avenir : cet avenir sera sanglant pour eux ; n'importe, ils s'élanceront au-devant du glaive et des bûchers, de la roue et de la croix ; ils ne trembleront plus, le Saint-Esprit est en eux !

Certes la commémoration du jour où l'Esprit-Saint répandit sur l'Eglise la richesse de ses dons devait être une des grandes fêtes chrétiennes ; aussi la Pentecôte n'en compte que deux avant elle : Noël et Pâques.

WALSH.

PÈRES (LES SAINTS),

LES DOCTEURS DE L'ÉGLISE ET LES ORATEURS CATHOLIQUES.

Les discours et les ouvrages des Pères de l'Eglise nous font connaître avec une fidélité admirable l'histoire des premiers siècles. A partir du règne de Constantin, l'Eglise se trouve elle-même appelée à jouer un rôle dans les affaires publiques. On consulte les évêques dans les grandes entreprises, on écoute leurs remontrances ; les empereurs prennent parti dans les querelles religieuses, en un mot, l'influence de la religion se fait déjà sentir de toute part.

Nous sommes arrivés au déclin de l'empire ; des nuées de Barbares se précipitent sur l'Espagne, sur les Gaules, sur la Lom-

bardie, et en chassent les légions romaines ; repoussés par Théodose, ils reparaissent plus formidables sous le règne d'Honorius. Rome, affaiblie par les guerres intestines, est deux fois prise d'assaut et livrée au pillage. Les Vandales, les Burgondes, les Francs se partagent ses dépouilles et affermissent leur domination en Espagne, en France et en Italie. « Mais ces Barbares qui sont venus venger les martyrs, en détruisant l'empire romain, se prosternaient en même temps aux pieds de Jésus-Christ, et les conquêtes de la civilisation ne cessaient pas un moment de s'étendre sur l'univers (1). »

En effet, la religion ouvrit un asile aux sciences, à l'ombre des cloîtres, et lorsque l'influence de l'Evangile eut adouci les mœurs des conquérants, lorsque le goût des arts commença à se répandre dans la France, qui était devenue le centre politique de l'Europe, on retrouva dans les couvents toute la littérature grecque et latine. Mais là aussi s'était formée une littérature nouvelle, plus belle et plus riche que l'ancienne. C'est au sein des cloîtres que saint Bernard, dont la parole remuait le monde, écrivait à sa sœur ces lettres ravissantes, qui sont un modèle d'esprit, de grâce et de profondeur. C'est là que fut composée l'*Imitation de Jésus-Christ*. « Ce livre, dit Fontenelle, le plus beau qui « soit sorti de la main d'un homme, puisque « l'Evangile n'en est pas. » On ne trouve rien dans l'antiquité qu'on puisse comparer à ce livre ; c'est la conversation d'une âme avec Dieu ; c'est un épanchement de tendresse continuel, semblable à celui d'un fils dans le sein de sa mère. Ce sont les conseils d'un ange qui habite dans le ciel, aux Chrétiens qui passent sur la terre. Ces conseils sont proportionnés à tous les âges, à toutes les conditions, à tous les états où l'homme peut se rencontrer. On ne sait où l'auteur de ce livre, dont la vie était cachée, et qui n'entendait le bruit du siècle qu'à travers les murs de son couvent, a puisé cette connaissance des hommes et des passions qui les tourmentent. Personne n'a jeté sur le cœur humain des regards plus profonds, n'a versé sur ses blessures un baume plus doux. Corneille, qui a traduit l'*Imitation* en vers, s'exprime ainsi dans sa préface :

« Cet ouvrage est une bonne école pour ceux qui veulent s'avancer dans la dévotion. Après en avoir donné beaucoup de préceptes admirables dans les deux premiers livres, voulant monter encore plus haut dans les deux autres, et nous enseigner la pratique de la spiritualité la plus épurée, il semble se défier de lui-même ; et de peur que son autorité n'eût pas assez de poids pour nous mettre dans des sentiments si détachés de la nature, ni assez de force pour nous élever à ce haut degré de perfection, il laisse la chaire à Jésus-Christ et l'introduit lui-même, instruisant l'homme et le conduisant de sa propre main dans le chemin de la véritable vie. Ainsi ces deux derniers livres sont un dialogue continuel entre ce rédempteur de nos âmes et le vrai Chrétien, qui souvent s'entre-répondent dans un même chapitre. »

Le nom de l'auteur de l'*Imitation* est encore un mystère ; les uns l'ont attribuée au chancelier Gerson, les autres à Thomas à Kempis, d'autres à saint Bernard ; on a retrouvé dernièrement un manuscrit du treizième siècle qui porte le nom de Gerson. Mais les incertitudes ne sont pas fixées et le soin que l'auteur de ce livre a mis à se cacher est parfaitement conforme à l'esprit de détachement et d'humilité, qui est le fond de la doctrine évangélique.

Sainte Thérèse, saint Benoît, saint Vincent de Lérins, ont écrit dans la solitude des livres admirables, et qui n'ont aucun modèle dans l'antiquité. Tout le monde connaît les immenses travaux des Bénédictins ; les ouvrages dont la science est redevable à cet ordre célèbre ne pouvaient être entrepris que par une société religieuse ; car ils surpassent par leur étendue et par les recherches qu'ils ont coûtées, les forces d'un seul homme. Il fallait une patience et une abnégation toute chrétienne pour se dévouer à des travaux qu'on ne devait point finir, où l'on n'attacherait point son nom, que d'autres continueraient après vous, et transmettraient à leurs successeurs, comme cela s'était fait pour nos vieilles cathédrales dont les architectes sont oubliés, et qui ont coûté le travail de plusieurs siècles.

Nous avons fait l'histoire des Pères de l'Eglise et de leurs écrits. Il est impossible de trouver des hommes d'une science plus profonde, d'une éloquence plus élevée ; leurs livres contiennent la morale la plus parfaite, la nourriture la plus forte qui ait été donnée aux hommes.

Quant au style des Pères, il diffère autant du style des anciens que les choses qu'ils avaient à exprimer sont différentes. Ce n'est pas, en général, ce langage harmonieux et poli, cette période savante qu'on admire dans Cicéron ; ce ne sont pas les douceurs de Platon, ni l'aridité d'Epictète. C'est une éloquence naturelle, un mélange inouï de naïveté et de sublime, de grâce et de profondeur, de sévérité et d'onction. Ce sont des tours familiers et hardis ; c'est une éloquence nouvelle créée pour des idées nouvelles.

Le génie des docteurs sut tirer un parti merveilleux des langues grecque et latine ; ces langues, toutes d'harmonie et d'images, se refusaient, pour ainsi dire, à exprimer les vérités abstraites de la religion chrétienne, semblables à ces métaux qui absorbent les rayons de la lumière. Nous les voyons se transformer dans les écrits des Pères, et y acquérir une transparence admirable. C'est ainsi que les langues modernes ont été créées. Ces langues si claires, si philosophiques, si abstraites, sont toutes filles du Christianisme.

Nous terminerons ce que nous avions à dire des Pères, par une citation de La

(1) *Raison du christianisme*, introduction.

Bruyère : « Quel étonnement, dit-il, pour tous ceux qui n'ont pas lu les Pères de l'Eglise, s'ils voyaient dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des grâces plus naturelles, que l'on n'en remarque dans la plupart des livres de ce temps (le siècle de Louis XIV), qui sont lus avec goût, qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs ! Quel plaisir d'aimer la religion, de la voir crue, soutenue, expliquée par de si beaux génies et de si solides esprits, surtout lorsque l'on vient à connaître que, pour l'étendue de connaissance, pour la profondeur et la pénétration, pour les principes de la pure philosophie, pour leur application et leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité des discours, pour la beauté de la morale et des sentiments, il n'y a rien que l'on puisse comparer à saint Augustin ! »

L'héritage des Pères de l'Eglise se trouve partagé entre les orateurs de la chaire et les moralistes. La France est sans contredit la patrie des plus grands orateurs chrétiens. A l'époque où ils apparaissent dans toute leur gloire, sous le règne de Louis XIV, le travail commencé par les Pères de l'Eglise est accompli, la langue est chrétienne, la société est chrétienne, les lois, les mœurs, tout est chrétien. Il ne s'agit donc plus de formuler des dogmes, de préparer des institutions nouvelles, mais au contraire d'affermir les bases de la société, de réprimer la transgression des lois, et de glorifier Dieu dans ses œuvres. Sans doute il y a des hérétiques et des incrédules, et de temps à autre il faudra se tourner contre eux, comme un guerrier vigilant qui garde les issues d'une forteresse; mais le rôle principal de l'orateur à l'époque où nous sommes, n'est pas de combattre. Ce n'est plus l'apôtre des Gentils, c'est celui des fidèles. Il ne discute plus des vérités que tout le monde accepte, mais il juge du haut de ces vérités la conduite des hommes. A présent qu'il a affaire à une société polie, et qu'il possède une langue docile, son style aura toutes les pompes et tous les ornements que la gravité de la religion comporte.

On peut dire que jamais les hommes ne se sont élevés à un tel degré d'éloquence, et la raison en est facile à concevoir. Les anciens n'avaient pour juger le cœur humain qu'une morale imparfaite, et leurs vues étaient toujours personnelles ou se rapportaient à des lois de pure convention. Pour tout dire, en un mot, l'autorité manquait à leurs paroles. La révélation chrétienne ne découvrit pas seulement dans l'âme humaine des mystères ignorés de l'antiquité; elle ne se contenta pas d'établir des rapports de vérité entre les hommes; mais elle investit les ministres de la religion d'un caractère auguste qui donne à leurs discours une autorité sainte. Successeurs des apôtres qui avaient reçu l'Esprit de Dieu, l'Esprit de Dieu est encore sur leurs lèvres.

Pour comprendre l'influence du Catholicisme sur l'éloquence, il suffit de comparer les orateurs de la France à ceux de l'Angleterre. Le protestantisme qui s'est introduit dans la Grande-Bretagne a tari la source des inspirations évangéliques. Rien n'est comparable à la sécheresse, à l'aridité des sermons des pasteurs anglais. Quoique la morale y soit, en général, toujours pure, le style toujours correct et élégant, on reste froid en les lisant. Ils savent convaincre, ils ne savent pas persuader. Ils ignorent les ressorts du cœur, les mobiles des passions, le secret des mouvements de l'âme. Les œuvres de Clarke, de Tillotson, de Barrow, de Butler, d'Atterbury, dignes, sous d'autres rapports, d'être lues et méditées, n'ont rien qui approche de la sublimité de Bossuet, des grâces de Massillon et de la majesté de Bourdaloue.

C'est que le protestantisme a détruit l'autorité du sacerdoce, et qu'à la place des prêtres il n'a mis que des hommes. Le peuple ne voit plus dans les ministres de l'Evangile les successeurs des apôtres, et la grâce du Saint-Esprit n'habite point en eux. Leur mission ne se rattache point à celle de Jésus-Christ, que l'on appelait le Messie, qui avait été sacré dans le ciel, et qui disait à ses disciples : *Allez, je vous envoie, comme mon Père m'a envoyé* (*Joan.* xx, 21). Leurs traditions ne remontent pas au delà de quelques jours. Le monde a vu leur origine, et sait qu'ils ne parlent qu'en leur nom. L'enseignement divin de la parole n'est plus qu'un cours de morale vulgaire, semblable à ceux du Lycée et de l'Académie, qui ne s'adresse qu'à la raison, et que la raison est libre d'admettre ou de rejeter.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que le protestantisme, en plaçant dans les mains du roi le pouvoir spirituel, a détruit l'indépendance du clergé. C'est ce qui fait que les pasteurs anglais n'ont su, selon les temps, que prêcher la révolte ou flatter les princes.

L'Eglise de France a compris autrement le ministère de la parole. Le prêtre catholique s'adresse aux grands et aux peuples avec une égale indépendance; jamais il ne s'est fait le serviteur des passions populaires ou des ambitions royales. Bossuet et Massillon surent faire entendre à Louis XIV un langage sévère, sans s'écarter des bornes du respect dû à la majesté du trône. Pendant la minorité de Louis XV, lorsque l'exemple d'un prince du sang entraînait toute la cour au milieu des dissipations et des plaisirs, l'évêque de Clermont, appelé à prêcher le Carême devant le jeune monarque, osa tenir ce langage en présence de M. le duc d'Orléans :

« Tel est, Sire, le malheur des grands que des passions injustes entraînent. Leur exemple corrompt tous ceux que leur autorité leur soumet : ils répandent leurs mœurs en distribuant leurs grâces; tout ce qui dépend d'eux veut vivre comme eux. Sire, n'estimez dans les hommes que l'amour du devoir, et vos bienfaits ne tomberont que sur le mérite; condamnez dans les autres ce

que vous ne sauriez justifier en vous-même. Les imitateurs des passions des grands insultent à leurs vices en les imitant. Quel malheur, quand le souverain, peu content de se livrer au désordre, semble le consacrer par les grâces dont il l'honore dans ceux qui en sont ou les imitateurs ou les honteux ministres! Quel opprobre pour un empire! Quelle indécence pour la majesté du gouvernement! Quel découragement pour une nation et pour les sujets habiles et vertueux, à qui le vice enlève les grâces destinées à leurs talents et à leurs services! Quel décri et quel avilissement pour le prince dans l'opinion des cours étrangères! et de là, quel déluge de maux dans le peuple! Les places occupées par des hommes corrompus; les passions, toujours punies par le mépris, devenues la voie des honneurs et de la gloire; l'autorité, établie pour maintenir l'ordre et la pudeur des lois, méritée par les excès qui les violent; les mœurs corrompues dans leur source; les astres qui devaient marquer nos routes changés en des feux errants qui nous égarent; les bienséances, même publiques, dont le vice est toujours jaloux, renvoyées comme des images surannées à l'antique gravité de nos pères; le désordre débarrassé de la gêne même des ménagements; la modération dans le vice devenue presque aussi ridicule que la vertu.»

Ces saintes apostrophes, ces hardiesses évangéliques ne se rencontrent pas sur les lèvres des pasteurs protestants. Il fallait, pour prononcer ces paroles, joindre à l'autorité de la vertu l'inviolabilité du ministère catholique. DE GENOUDE.

—

Les saints Pères appartiennent sans doute particulièrement à l'Eglise; mais les lettres les réclament à leur tour, et s'applaudissent d'avoir été pour quelque chose dans le bien qu'ils ont fait à l'humanité. Les lettres aiment à se couvrir de l'éclat qu'ils ont répandu sur leurs siècles, et elles se croiront toujours en droit de dire que, avant d'être des confesseurs et des martyrs, ils ont été de grands hommes, et, qu'avant d'être des savants, ils ont été des orateurs. LA HARPE.

—

Que d'inspirations oratoires les Pères de l'Eglise n'ont-ils pas trouvées dans la grandeur de leur mission? Plus rapprochés de la naissance du Christianisme, ils semblent encore porter sur le front *la langue de feu* des apôtres... Souvent j'ai passé de longues veilles à feuilleter ces volumineux recueils de la doctrine et de l'éloquence des premiers siècles chrétiens; il me semblait parcourir les mémoires de la plus grande révolution qui se soit opérée dans le monde. Lecteur profane, je cherchais dans ces bibliothèques théologiques les mœurs et le génie des peuples, la vive imagination des orateurs du Christianisme; leurs combats, leur enthousiasme faisaient revivre sous mes yeux un monde qui n'est plus, et que leurs paroles, toujours actives et passionnées, semblent nous avoir transmis bien mieux que ne l'a fait l'histoire. Les questions les plus abstraites se personnifiaient par la chaleur de la discussion et la vérité du langage; tout semblait intéressant, parce que tout était sincère. De grandes vertus, des convictions ardentes, des caractères fortement originaux animaient ce tableau d'un siècle extraordinaire.

Ils sont partout; ils résistent à Galérius; ils répondent à Symmaque; ils pleurent sur Théodose et sur Valentinien; ils justifient le Christianisme devant les nations qui l'accusent; ils demandent à Genséric d'épargner le genre humain; dans le débordement des plus effroyables calamités, dans la désolation de l'empire, ils paraissent au milieu des hommes pour leur défendre de désespérer, et ils entreprennent de consoler l'univers, qu'ils veulent conquérir. VILLEMAIN.

—

La sublimité de l'éloquence chrétienne semble croître et s'animer, en proportion du dépérissement de tout le reste. C'est au milieu de l'abaissement le plus honteux des esprits et des courages; c'est dans un empire gouverné par des eunuques, envahi par les barbares, qu'un Athanase, un Chrysostome, un Ambroise, un Augustin font entendre la plus pure morale et la plus haute éloquence: leur génie seul est debout dans la décadence de l'empire. Ils ont l'air de fondateurs au milieu des ruines; c'est qu'en effet ils étaient les architectes de ce grand édifice religieux qui devait succéder à l'empire romain. VILLEMAIN.

—

Les Pères sont les canaux de la tradition; c'est par eux que nous découvrons la manière dont l'Eglise a interprété l'Ecriture dans tous les siècles... Ce sont nos maîtres.

C'étaient des esprits très-élevés, de grandes âmes pleines de sentiments héroïques; des gens qui avaient une expérience merveilleuse des esprits et des mœurs; des hommes qui avaient acquis une grande autorité et une grande facilité de parler. On voit même qu'ils étaient très-polis, c'est-à-dire parfaitement instruits de toutes les bienséances, soit pour écrire, soit pour parler en public, soit pour converser familièrement, soit pour remplir toutes les fonctions de la vie civile. Sans doute, tout cela devait les rendre fort éloquents et fort propres à gagner les hommes. Aussi trouve-t-on dans leurs écrits une politesse, non-seulement de paroles, mais de sentiments et de mœurs, qu'on ne trouve point dans les écrivains des siècles suivants.

Cette politesse, qui s'accorde très-bien avec la simplicité, et qui les rendait gracieux et insinuants, faisait de grands effets pour la religion. C'est ce qu'on ne saurait trop étudier en eux. FÉNELON.

—

L'éloquence des docteurs de l'Eglise a quelque chose d'imposant, de fort, de royal, pour ainsi parler, et dont l'autorité vous confond et vous subjugue. On sent que leur mission vient d'en haut, et qu'ils enseignent par l'ordre exprès du Tout-Puissant.

Toutefois, au milieu de ces inspirations, leur génie conserve le calme et la majesté.

CHATEAUBRIAND.

PERPÉTUITÉ DU POUVOIR DANS L'ÉGLISE.

Un homme d'esprit et de cœur dit un jour devant moi (j'étais encore enfant alors) : Aujourd'hui il n'y a rien au monde de fixe et de stable à quoi l'on puisse rattacher sa vie. Les idées et les rois passent ; tout se déplace, tout s'use avec une dévorante rapidité. La société change dix fois de face entre le berceau et la tombe d'un mortel. En vérité, au milieu de cette versatilité des choses, il n'y a qu'une ville et qu'un homme qui, par leur immobilité dans l'océan du temps, présentent à notre esprit une image de suite et de perpétuité, Rome et le Pape. Trouvez-moi, pour ceux qui sont las d'errer à la merci de tous les vents, et qui demandent à la vie le calme de l'éternité, un refuge assuré où chercher un abri, un port toujours ouvert où amarrer leur barque, si ce n'est ce rocher plus haut que les tempêtes, ROME ET LA PAPAUTÉ!

Cette parole, jetée sans prétention au milieu d'une causerie tour à tour frivole et sérieuse, est tombée en moi, et y est demeurée depuis, tant elle avait frappé mon imagination. En effet, pour les cœurs indifférents ou distraits, pour les esprits irrésolus ou ceux que retient la honte d'avouer leur erreur, pour l'incrédulité systématique, pour les convictions les plus rebelles, pour tous tant que nous sommes enfin, âmes égarées dans les ténèbres du doute, n'est-ce pas un spectacle capable de réveiller le sentiment croyant endormi ou étouffé en nous, que cette formidable immutabilité où le temps, la guerre, la torture, le mépris se sont brisé le front ; que cette fixité d'un seul point au milieu de tout ce qui passe ; que cette lumière, traversée par le souffle de toutes les tempêtes, qu'aucun souffle n'éteint ; que cette foi toute mystique, toute immatérielle, qui éclate surtout aux regards de l'humanité par l'évidence d'un fait matériel unique dans l'histoire du monde ?

Je ne sais à qui l'on doit cette spirituelle boutade : Rien n'est absurde comme un fait. Oui, le fait de la veille que contredit le fait du lendemain, le fait éclos par hasard dans le travail quotidien d'un peuple qui dément l'idée spéculative sortie du cerveau isolé d'un homme, le fait qui se hâte de se placer derrière le fait pour prouver quelque chose, et dont un choc imprévu jette à bas les rangs à grand'peine alignés.

Mais un fait comme celui-ci : L'apostolat confié par le Christ, il y a dix-huit cents ans, à l'un de ses disciples, s'est perpétué de Pape à Pape jusqu'à nos jours ; pouvoir dire cela aujourd'hui et être sûr qu'on le dira demain, cela doit bien signifier quelque chose. Et si l'on songe que, depuis le jour où cette parole a été prononcée en Judée, la barbarie, le schisme, la réforme, la philosophie, se sont rués tour à tour, la torche et le fer à la main, sur le siége occupé par le même apôtre, continué dans mille vies ; que Rome, la ville éternelle des temps modernes comme elle l'était des temps antiques, a été prise, reprise, occupée, saccagée par tous les fléaux venus de l'Orient et de l'Occident ; qu'il n'y a pas plus de trois siècles, des soldats ivres, conduits par un renégat, y sont entrés au nom de Luther ; qu'il n'y a pas trente ans qu'un empereur, son souverain par la conquête, lui envoyait un préfet comme faisaient ceux de Constantinople, dans les premiers temps de ses Pontifes ; oh ! alors le fait grandit à la taille de l'idée, devient immense comme le dogme, et, quoi qu'on en ait, il faut bien, je le répète, que ce fait sans pareil signifie quelque chose.

C'est en vain que nous voudrions détourner les yeux de cette prodigieuse image de perpétuité. Nous qui sommes venus après les plus grandes persécutions que Rome ait essuyées depuis les siècles des martyrs, nous sommes forcés de nous dire : Sans doute les promesses des temps s'accompliront. Le rêve de la philosophie était d'abattre la Papauté, parce qu'elle comprenait que là est la tête, là est le cœur du Catholicisme, et que, s'il pouvait mourir, c'était à ce cœur et à cette tête, qu'il fallait viser ; car la Papauté et le Christianisme même sont inséparables, à ce point, que la réforme n'existe qu'à la condition d'entretenir sans cesse le souvenir de sa rébellion, et que sa foi, fondée sur la défiance, ne retrouve un peu de cette vitalité qui lui manque qu'en s'excitant à la haine de ce qu'elle a nommé le papisme. La durée de la Papauté était donc pour nos pères toute la question d'avenir. Dix-huit cents ans sont d'une belle haleine sans doute dans le cours des choses ; mais, la Papauté détruite, la philosophie gagnait toujours son procès, qui était de prouver qu'elle n'avait jamais existé qu'à l'aide de l'ignorance et de la barbarie. La révolution est venue, elle savait le mot d'ordre : elle a visé au cœur ; elle a traîné le Pape dans l'exil, il y est mort ! Un autre Pape lui a succédé, la chaîne de perpétuité ne s'est pas plus rompue qu'elle ne s'était brisée aux jours les plus mauvais de la vie du Catholicisme. Maintenant la philosophie a fait son temps. Les destructeurs dorment dans le passé à côté de Luther, l'Encyclopédie, la république et l'empire. ROME EST TOUJOURS DEBOUT, et à ce centre de la chrétienté, déchirée par les ravages de l'incrédulité et de l'indifférence, il y a un Pape, comme il y en avait un sous Néron, alors que le Christianisme naissant était déchiré dans le cirque par les bêtes féroces.

Autour de cette miraculeuse continuité, l'Europe a changé trois fois de face, l'antiquité s'est éteinte, le moyen âge est mort. Trois empires, celui de Charlemagne, celui de Charles-Quint, celui de Napoléon, se sont élevés et ont disparu. Des nations ont brillé, qui ne sont plus. Un monde découvert est échu en partage à la puissance tem-

porelle et à la puissance spirituelle; celle-ci seule a gardé sa part. Tout a fait son temps, idées, peuples et empires. Rome seule est restée debout; le Pape seul est resté. Il y a dans ce fait, je ne saurais trop le répéter, quelque chose qui vaut bien la peine qu'on y réfléchisse un peu.

Mais nous sommes dans un temps où l'on a inventé à l'usage des partis une logique habile qui sait nier l'évidence. Les vieilles haines contre Rome ne sont pas mortes dans nos cœurs révolutionnaires. Les pères ont cru avoir régénéré le monde, et les fils qui ont accepté leur grandeur, ne peuvent s'accoutumer à cette idée, qui élève le Catholicisme à leurs yeux aux dépens de la gloire fugitive dont ils se glorifient, que la Papauté, de son inexpugnable hauteur, aurait contemplé, avec un regard plein d'une tendre commisération et d'une certitude entière dans les promesses divines, nos terribles révoltes, nos puissants enfantements, nos incendies allumés à tous les coins du monde, le sang versé à faire bondir le cœur, ce fracas d'empires et de rois tombés à confondre l'esprit, tout cela comme un vieux marin regarde de la plage la lutte des éléments, assuré qu'il est, par les signes qu'il a vus dans le ciel, que demain tout ce grand bruit aura cessé, et que l'océan débordé rentrera dans ses abîmes.

Notre orgueil ne saurait consentir sans violence à cette domination d'une pensée immuable, éternelle, sur la terrible pensée de notre histoire d'hier, et si nous ne pouvons nier que le rocher ne soit resté debout, que la lumière du phare ne se soit pas éteinte, tandis que notre révolution lassée ne laisse plus échapper que de sourds grondements, nous nous en consolons en songeant que le rocher s'éloigne tous les jours de nous, par cela seul que nous marchons en avant, et qu'il est un point immobile; qu'emportés par le mouvement irrésistible du progrès, comme si ce mouvement qui pousse l'humanité, n'avait commencé que d'hier, nous irons si loin que nous finirons bien par échapper à la sévérité de ce grand œil ouvert sur nous depuis dix-huit siècles.

Aveuglement de l'orgueil! un humble prêtre (M. Lacordaire) qui fut l'ami et le compagnon de Lamennais, mais qu'une vaine gloire n'a pas précipité comme lui dans un doute sans fond, vient d'élever son éloquente voix, et il vous répond : « Non, quoi que vous fassiez, vous qui ne voulez point reconnaître ce qui a été et ce qui est, vous avez beau marcher en avant, vous jeter à perte d'haleine dans les voies infinies de l'avenir, ce calme regard, qui plane sur votre présent comme il a plané sur votre passé, vous poursuivra toujours partout, jusqu'aux derniers horizons de l'éternité; car cette lumière que vous croyez pouvoir fuir, parce qu'elle est fixe, est immobile et mobile à la fois. Où que vous alliez, elle est toujours parmi vous, votre centre, votre milieu; elle est comme le soleil, dont on ne saurait s'éloigner d'un seul pas, eût-on la vitesse du vent, et l'infini du désert devant soi. Vous croyez que la Papauté sommeille, qu'elle s'endort dans le passé, grande comme la fosse d'un géant, par la grandeur de ce qu'on lui a ôté, vous vous trompez : elle a toujours présidé aux affaires du siècle, elle y préside encore, elle est toujours debout, agissante, prête à lier et à délier. Aujourd'hui que nous acceptons toutes les gloires du passé, les esprits les plus sages ont reconnu les bienfaits que lui doit l'humanité. Vous savez ce qu'elle a fait : voyez ce qu'elle fait maintenant. »

L'Eglise sera donc toujours comme elle a toujours été; toujours après comme toujours avant; dans le peuple chrétien jusqu'à la fin du monde, comme dans le peuple juif jusqu'à son commencement; dans la série des Papes en remontant jusqu'aux apôtres, comme dans la série des prophètes en remontant jusqu'aux patriarches : s'appuyant des deux parts, et venant se rallier dans sa pierre angulaire et son chef, Jésus-Christ.

Eugène Robin.

PERTE DU TEMPS.

La source de tous les désordres qui règnent parmi les hommes, c'est l'usage injuste du temps. Les uns passent toute la vie dans l'oisiveté et dans la paresse, inutiles à la patrie, à leurs concitoyens, à eux-mêmes; les autres, dans le tumulte des affaires et des occupations humaines. Les uns ne semblent être sur la terre que pour y jouir d'un indigne repos, et se dérober par la diversité des plaisirs à l'ennui qui les suit partout à mesure qu'ils le fuient; les autres n'y sont que pour chercher sans cesse dans les soins d'ici-bas des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il semble que le temps soit un ennemi commun contre lequel tous les hommes sont convenus à conjurer : toute leur vie n'est qu'une attention déplorable à s'en défaire; les plus heureux sont ceux qui réussissent le mieux à ne pas sentir le poids de sa durée : et ce qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaisirs frivoles, ou dans les occupations sérieuses, c'est qu'elles abrégent la longueur des jours et des moments, et nous en débarrassent, sans que nous nous apercevions presque qu'ils ont passé.

Nous regarderions comme un insensé dans le monde un homme, lequel héritier d'un trésor immense, le laisserait dissiper faute de soins et d'attentions, et n'en ferait aucun usage, ou pour s'élever à des places et à des dignités qui le tireraient de l'obscurité, ou pour s'assurer une fortune solide, et qui le mît pour l'avenir dans une situation à ne plus craindre aucun revers. Mais, le temps est ce trésor précieux dont nous avons hérité en naissant, et que le Seigneur nous laisse par pure miséricorde; il est entre nos mains, et c'est à nous d'en faire usage. Ce n'est pas pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles et à des grandeurs humaines; hélas! tout ce qui passe est trop

vil pour être le prix d'un temps qui est lui-même le prix de l'éternité : c'est pour être placé au plus haut des cieux à côté de Jésus-Christ ; c'est pour nous démêler de la foule des enfants d'Adam, au-dessus même des Césars et des rois de la terre, dans cette société immortelle de bienheureux, qui seront tous rois, et dont le règne n'aura point d'autres bornes que celles de tous les siècles.

Quelle folie donc, de ne faire aucun usage d'un trésor si inestimable, de prodiguer en amusements frivoles un temps qui peut être le prix de notre salut éternel, et de laisser aller en fumée l'espérance de notre immortalité! Oui, il n'est point de jour, d'heure, de moment, lequel, mis à profit, ne puisse nous mériter le ciel. Un seul jour perdu devrait donc nous laisser des regrets mille fois plus vifs et plus cuisants qu'une grande fortune manquée ; et cependant ce temps si précieux nous est à charge ; toute notre vie n'est qu'un art continuel de le perdre; et malgré toutes nos attentions à le dissiper, il nous en reste toujours assez pour ne savoir encore qu'en faire ; et cependant la chose dont nous faisons le moins de cas sur la terre, c'est de notre temps; nos offices, nous les réservons pour nos amis ; nos bienfaits, pour nos créatures ; nos biens, pour nos proches et pour nos enfants ; notre crédit et notre faveur, pour nous-mêmes ; nos louanges, pour ceux qui nous en paraissent dignes ; notre temps, nous le donnons à tout le monde, nous l'exposons, pour ainsi dire, en proie à tous les hommes : on nous fait même plaisir de nous en décharger, c'est comme un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant sans cesse quelqu'un qui nous en soulage. Ainsi le temps, ce don de Dieu, ce bienfait le plus précieux de sa clémence, et qui doit être le prix de notre éternité, fait tout l'embarras, tout l'ennui, et le fardeau le plus pesant de notre vie. MASSILLON.

—

Un criminel condamné à la mort, et à qui on ne laisserait qu'un jour pour obtenir sa grâce, y trouverait-il encore des heures et des moments à perdre? Se plaindrait-il de la longueur et de la durée du temps que la bonté du juge lui aurait accordé? En serait-il embarrassé? Chercherait-il des amusements frivoles pour l'aider à passer ces moments précieux qu'on lui laisse pour mériter son pardon et sa délivrance? Ne mettrait-il pas à profit un intervalle si décisif pour sa destinée? ne remplacerait-il pas par le sérieux, par la vivacité, par la continuité des soins, ce qui manquerait à la brièveté du temps qu'on lui aurait accordé! Insensés que nous sommes! notre arrêt est prononcé : nos crimes rendent notre condamnation certaine : on nous laisse encore un jour pour éviter ce malheur et changer la rigueur de notre sentence éternelle; et ce jour unique, et ce jour rapide, nous le passons indolemment en des occupations vaines, oiseuses, puériles ; et ce jour précieux nous est à charge, nous ennuie ; nous cherchons comment l'abréger ; à peine trouvons-nous assez d'amusements pour en remplir le vide : nous arrivons au soir sans avoir fait d'autre usage du jour qu'on nous laisse que de nous être rendus encore plus dignes de la condamnation que nous avions déjà méritée.

MASSILLON.

PERTE (LA) DU TEMPS, IRRÉPARABLE.

Il en est de chaque moment de notre vie comme de celui de notre mort : on ne meurt qu'une fois ; et de là on conclut qu'il faut bien mourir, parce qu'il n'y a plus moyen de revenir, et de réparer par une seconde mort le malheur de la première : ainsi, on ne vit qu'une fois un tel et tel moment; on ne saurait donc plus revenir sur ses pas, et réparer, en recommençant le même chemin, les fautes de la première marche ; ainsi, chaque moment de notre vie que nous perdons devient un point fixe pour notre éternité : ce moment perdu ne changera plus : éternellement il sera le même, nous sera rappelé tel que nous l'avons passé, et sera marqué de ce caractère ineffaçable. Quel est donc notre aveuglement, nous dont toute la vie n'est qu'une attention continuelle à perdre un temps qui ne revient plus, et qui va d'un cours si rapide se précipiter dans les abîmes de l'éternité!

Grand Dieu! vous qui êtes le souverain dispensateur des temps et des moments, vous entre les mains de qui sont nos jours et nos années, de quel œil nous voyez-vous perdre, dissiper des moments dont vous seul connaissez la durée, dont vous avez marqué en caractères irrévocables le cours et la mesure ; des moments dont nous ne jouirons peut-être pas longtemps, et dont vous allez au premier jour terminer la triste carrière? Grand Dieu! voilà déjà la plus grande et la plus belle partie de ma vie passée et toute perdue : il n'y a pas eu jusques ici dans tous mes jours un seul jour sérieux, un seul jour pour vous, pour mon salut, pour l'éternité ; toute ma vie n'est qu'une fumée qui ne laisse rien de réel et de solide à la main qui la rappelle et qui la ramasse. Grand Dieu! traînerai-je jusqu'à la fin mes jours dans cette triste inutilité, dans cet ennui qui me poursuit au milieu de mes plaisirs, et des efforts que je fais pour l'éviter ? La dernière heure me surprendra-t-elle chargé du vide de toutes mes années ? et n'y aura-t-il dans toute ma course de sérieux que le dernier moment qui la terminera, et qui décidera de mes destinées éternelles? MASSILLON.

PETIT NOMBRE DES ELUS.

Multi leprosi erant in Israel sub Elisæo propheta : et nemo eorum mundatus est, nisi Naaman Syrius. (*Luc.* IV, 27).

Il y avait beaucoup de lépreux en Israël du temps du prophète Elisée, et aucun d'eux ne fut guéri que le seul Naaman le Syrien.

Vous nous demandez tous les jours, mes frères, s'il est vrai que le chemin du ciel soit difficile, et si le nombre de ceux qui se sauvent est aussi petit que nous le disons.

A une question si souvent proposée et encore plus souvent éclaircie, Jésus-Christ vous répond aujourd'hui qu'il y avait beaucoup de veuves en Israël affligées de la famine, et que la seule veuve de Sarepta mérita d'être secourue par le prophète Elie ; que le nombre des lépreux était grand en Israël du temps du prophète Elisée, et que cependant Naaman tout seul fut guéri par l'homme de Dieu.

Pour moi, mes frères, si je venais ici vous alarmer plutôt que vous instruire, il me suffirait de vous exposer simplement ce qu'on lit de plus terrible dans les livres saints sur cette grande vérité ; et, parcourant de siècle en siècle l'histoire des justes, vous montrer que, dans tous les temps, les élus ont été fort rares : la famille de Noé, seule sur la terre sauvée de l'inondation générale ; Abraham, seul discerné de tout le reste des hommes, et devenu le dépositaire de l'alliance ; Josué et Caleb, seuls de six cent mille Hébreux, introduits dans la terre de promesse ; un Job, seul juste dans la terre de Hus ; Loth, dans Sodome ; les trois enfants juifs, dans Babylone.

A des figures si effrayantes auraient succédé les expressions des prophètes ; vous auriez vu dans Isaïe les élus aussi rares que ces grappes de raisin qu'on trouve encore après la vendange, et qui ont échappé à la diligence du vendangeur ; aussi rares que ces épis qui restent par hasard après la moisson, et que la faux du moissonneur a épargnés.

L'Evangile aurait encore ajouté de nouveaux traits à la terreur de ces images : je vous aurais parlé des deux voies, dont l'une est étroite, rude, et la voie d'un très-petit nombre ; l'autre, large, spacieuse, semée de fleurs et qui est comme la voie publique de tous les hommes ; enfin, en vous faisant remarquer que partout dans les livres saints la multitude est toujours le parti des réprouvés, et que les élus, comparés au reste des hommes, ne forment qu'un petit troupeau qui échappe presque à la vue ; je vous aurais laissé sur votre salut dans des alarmes toujours cruelles à quiconque n'a pas encore renoncé à la foi et à l'espérance de sa vocation.

Mais que ferais-je en bornant tout le fruit de cette instruction, à vous prouver seulement que très-peu de personnes se sauvent? hélas ! je découvrirais le danger sans apprendre à l'éviter ; je vous montrerais avec le Prophète, le glaive de la colère de Dieu levé sur vos têtes, et je ne vous aiderais pas à vous dérober au coup qui vous menace ; je troublerais les consciences, et je n'instruirais pas les pécheurs.

Mon dessein donc aujourd'hui est de chercher dans nos mœurs les raisons de ce petit nombre. Comme chacun se flatte qu'il n'en sera pas exclu, il importe d'examiner si sa confiance est bien fondée. Je veux, en vous marquant les causes qui rendent le salut si rare, non pas vous faire conclure en général que peu seront sauvés, mais vous réduire à vous demander à vous-même si, vivant comme vous vivez, vous pouvez espérer de l'être : qui suis-je ? que fais-je pour le ciel ? et quelles peuvent être mes espérances éternelles ?

Je ne me propose point d'autre ordre dans une matière aussi importante. Quelles sont les causes qui rendent le salut si rare ? je vais en marquer trois principales, et voilà le seul plan de ce discours ; l'art et les recherches seraient ici mal placées. Appliquez-vous, qui que vous soyez ; le sujet ne saurait être plus digne de votre attention, puisqu'il s'agit d'apprendre quelles peuvent être les espérances de votre destinée éternelle. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce qu'on ne peut comprendre dans ce nombre que deux sortes de personnes : ou celles qui ont été assez heureuses pour conserver leur innocence pure et entière, ou celles qui, après l'avoir perdue, l'ont retrouvée dans les travaux de la pénitence : première cause. Il n'y a que ces deux voies de salut, et le ciel n'est ouvert ou qu'aux innocents ou qu'aux pénitents. Or, de quel côté êtes-vous ? êtes-vous innocent ? êtes-vous pénitent? Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu : il faut donc y porter ou une innocence conservée ou une innocence recouvrée. Or, mourir innocent est un privilége où peu d'âmes peuvent aspirer ; vivre pénitent est une grâce que les adoucissements de la discipline et le relâchement de nos mœurs rendent presque encore plus rare.

En effet, qui peut prétendre aujourd'hui au salut par un titre d'innocence ? Où sont ces âmes pures en qui le péché n'ait jamais habité, et qui aient conservé jusqu'à la fin le trésor sacré de la première grâce que l'Eglise leur avait confiée dans le baptême, et que Jésus-Christ leur redemandera au jour terrible des vengeances ?

Dans ces temps heureux où toute l'Eglise n'était encore qu'une assemblée de saints, il était rare de trouver des fidèles qui, après avoir reçu les dons de l'Esprit saint et confessé Jésus-Christ dans le sacrement qui nous régénère, retombassent dans le déréglement de leurs premières mœurs. Ananie et Saphire furent les seuls prévaricateurs de l'Eglise de Jésusalem ; celle de Corinthe ne vit qu'un incestueux ; la pénitence canonique était alors un remède rare, et à peine parmi ces vrais Israélites se trouvait-il un seul lépreux qu'on fût obligé d'éloigner de l'autel saint, et de séparer de la communion de ses frères.

Mais depuis, la foi s'affaiblissant en commençant à s'étendre, le nombre des justes diminuant à mesure que celui des fidèles augmentait, le progrès de l'Evangile a, ce semble, arrêté celui de la piété, et le monde entier devenu chrétien a porté enfin avec lui dans l'Eglise sa corruption et ses maximes. Hélas ! nous nous égarons presque tous dès le sein de nos mères ; le premier

usage que nous faisons de notre cœur est un crime; nos premiers penchants sont des passions, et notre raison ne se développe et ne croît que sur les débris de notre innocence. La terre, dit un prophète, est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent; tous ont violé les lois, changé les ordonnances, rompu l'alliance qui devait durer éternellement; tous opèrent l'iniquité, et à peine s'en trouve-t-il un seul qui fasse le bien; l'injustice, la calomnie, le mensonge, la perfidie, l'adultère, les crimes les plus noirs ont inondé la terre : *Mendacium, et furtum, et adulterium inundaverunt.* (*Osée*, IV, 2.) Le frère dresse des embûches au frère, le père est séparé de ses enfants, l'époux de son épouse; il n'est point de lien qu'un vil intérêt ne divise; la bonne foi n'est plus que la vertu des simples, les haines sont éternelles, les réconciliations sont des feintes, et jamais on ne regarde un ennemi comme un frère; on se déchire, on se dévore les uns les autres; les assemblées ne sont plus que des censures publiques, la vertu la plus entière n'est plus à couvert de la contradiction des langues, les jeux sont devenus ou des trafics ou des fraudes ou des fureurs; les repas, ces liens innocents de la société, des excès dont on n'oserait parler; les plaisirs publics, des écoles de lubricité; notre siècle voit des horreurs que nos pères ne connaissaient même pas; la ville est une Ninive pécheresse, la cour est le centre de toutes les passions humaines, et la vertu, autorisée par l'exemple du souverain, honorée de sa bienveillance, animée par ses bienfaits, y rend le crime plus circonspect, mais ne l'y rend pas peut-être plus rare; tous les états, toutes les conditions ont corrompu leurs voies: les pauvres murmurent contre la main qui les frappe; les riches oublient l'Auteur de leur abondance; les grands ne semblent être nés que pour eux-mêmes, et la licence paraît le seul privilége de leur élévation; le sel même de la terre semble s'être affadi, les lampes de Jacob se sont éteintes, les pierres du sanctuaire se traînent indignement dans la boue des places publiques et le prêtre est devenu semblable au peuple. O Dieu! est-ce donc là votre Eglise et l'assemblée des saints? est-ce là cet héritage si chéri, cette vigne bien-aimée, l'objet de vos soins et de vos tendresses? et qu'offrait de plus coupable à vos yeux Jérusalem, lorsque vous la frappâtes d'une malédiction éternelle?

Voilà donc déjà une voie de salut fermée presque à tous les hommes; tous se sont égarés. Qui que vous soyez qui m'écoutez ici, il a été un temps où le péché régnait en vous; l'âge a peut-être calmé vos passions, mais quelle a été votre jeunesse? des infirmités habituelles vous ont peut-être dégoûté du monde, mais quel usage faisiez-vous avant cela de la santé? un coup de grâce a peut-être changé votre cœur, mais tout le temps qui a précédé ce changement ne priez-vous pas sans cesse le Seigneur qu'il l'efface de son souvenir?

Mais à quoi m'amusé-je? Nous sommes tous pécheurs, ô mon Dieu! et vous nous connaissez; ce que nous voyons même de nos égarements, n'en est peut-être à vos yeux que l'endroit le plus supportable, et du côté de l'innocence, chacun de nous convient assez qu'il n'a plus rien à prétendre au salut. Il ne reste donc plus qu'une ressource, c'est la pénitence. Après le naufrage, disent les saints, c'est la planche heureuse qui seule peut encore nous mener au port; il n'y a plus d'autre voie de salut pour nous. Qui que vous soyez qui avez été pécheur, prince, sujet, grand, peuple, la pénitence seule peut vous sauver.

Or, souffrez que je vous demande où sont les pénitents parmi nous? où sont-ils? forment-ils dans l'Eglise un peuple nombreux? Vous en trouverez plus, disait autrefois un Père, qui ne soient jamais tombés que vous n'en trouverez qui, après leur chute, se soient relevés par une véritable pénitence; cette parole est terrible. Mais je veux que ce soit là une de ces expressions qu'il ne faut pas trop presser, quoique les paroles des saints soient toujours respectables. Ne portons pas les choses si loin; la vérité est assez terrible sans y ajouter de nouvelles terreurs par de vaines déclamations. Examinons seulement si du côté de la pénitence nous sommes en droit la plupart de prétendre au salut.

Qu'est-ce qu'un pénitent? Un pénitent, disait autrefois Tertullien, est un fidèle qui sent tous les moments de la vie le malheur qu'il a eu de perdre et d'oublier autrefois son Dieu; qui a sans cesse son péché devant les yeux; qui en retrouve partout le souvenir et les tristes images; un pénitent, c'est un homme chargé des intérêts de la justice de Dieu contre lui-même; qui s'interdit les plaisirs les plus innocents, parce qu'il s'en est permis de criminels; qui ne souffre les plus nécessaires qu'avec peine; qui ne regarde plus son corps que comme un ennemi qu'il faut affaiblir, comme un rebelle qu'il faut châtier, comme un coupable à qui désormais il faut presque tout refuser, comme un vase souillé qu'il faut purifier, comme un débiteur infidèle dont il faut exiger jusqu'au dernier denier; un pénitent, c'est un criminel qui s'envisage comme un homme destiné à la mort, parce qu'il ne mérite plus de vivre; ses mœurs par conséquent, sa parure, ses plaisirs mêmes doivent avoir je ne sais quoi de triste et d'austère, et il ne doit plus vivre que pour souffrir; un pénitent ne voit dans la perte de ses biens et de sa santé que la privation des faveurs dont il a abusé; dans les humiliations qui lui arrivent, que la peine de son péché; dans les douleurs qui le déchirent, que le commencement des supplices qu'il a mérités; dans les calamités publiques qui affligent ses frères, que le châtiment peut-être de ses crimes particuliers; voilà ce que c'est qu'un pénitent. Mais je vous demande encore, où sont parmi nous les pénitents de ce caractère? où sont-ils?

Ah ! les siècles de nos pères en voyaient encore aux portes de nos temples : c'étaient des pécheurs moins coupables que nous sans doute, de tout rang, de tout âge, de tout état; prosternés devant le vestibule du temple; couverts de cendre et de cilice; conjurant leurs frères qui entraient dans la maison du Seigneur d'obtenir de sa clémence le pardon de leurs fautes; exclus de la participation à l'autel et de l'assistance même aux mystères sacrés; passant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, et dans des épreuves si laborieuses, que les pécheurs les plus scandaleux ne voudraient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour; privés non-seulement des plaisirs publics, mais encore des douceurs de la société, de la communication avec leurs frères, de la joie commune des solennités; vivant comme des anathèmes, séparés de l'assemblée sainte; dépouillés même pour un temps de toutes les marques de leur grandeur selon le siècle, et n'ayant plus d'autre consolation que celle de leurs larmes et de leur pénitence.

Tels étaient autrefois les pénitents dans l'Eglise : si l'on y voyait encore des pécheurs, le spectacle de leur pénitence édifiait bien plus l'assemblée des fidèles que leurs chutes ne l'avaient scandalisée; c'étaient de ces fautes heureuses qui devenaient plus utiles que l'innocence même. Je sais qu'une sage dispensation a obligé l'Eglise de se relâcher des épreuves publiques de la pénitence; et si j'en rappelle ici l'histoire, ce n'est pas pour blâmer la prudence des pasteurs qui en ont aboli l'usage, mais pour déplorer la corruption générale des fidèles qui les y a forcés. Les changements des mœurs et des siècles entraînent nécessairement avec eux les variations de la discipline. La police extérieure, fondée sur les lois des hommes, a pu changer; la loi de la pénitence, établie sur l'Evangile et sur la parole de Dieu, est toujours la même : les degrés publics de la pénitence ne subsistent plus, il est vrai, mais les rigueurs et l'esprit de la pénitence sont encore les mêmes, et ne sauraient jamais prescrire. On peut satisfaire à l'Eglise sans subir les peines publiques qu'elle imposait autrefois : on ne peut satisfaire à Dieu sans lui en offrir de particulières, qui les égalent et qui en soient une juste compensation.

Or, regardez autour de vous; je ne dis pas que vous jugiez vos frères, mais examinez quelles sont les mœurs de tous ceux qui vous environnent; je ne parle pas même ici de ces pécheurs déclarés qui ont secoué le joug et qui ne gardent plus de mesures dans le crime, je ne parle que de ceux qui vous ressemblent, qui sont dans des mœurs communes, et dont la vie n'offre rien de scandaleux ni de criant; ils sont pécheurs, ils en conviendraient; vous n'êtes pas innocent, et vous en convenez vous-même; or, sont-ils pénitents? et l'êtes-vous? L'âge, les emplois, des soins plus sérieux vous ont fait peut-être revenir des emportements d'une première jeunesse; peut-être même les amertumes que la bonté de Dieu a pris plaisir de répandre sur vos passions, les perfidies, les bruits désagréables, une fortune reculée, la santé ruinée, des affaires en décadence, tout cela a refroidi et retenu les penchants déréglés de votre cœur; le crime vous a dégoûté du crime même; les passions d'elles-mêmes se sont peu à peu éteintes; le temps et la seule inconstance du cœur a rompu vos liens; cependant, dégoûté des créatures, vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu; vous êtes devenu plus prudent, plus régulier selon le monde, plus homme de probité, plus exact à remplir vos devoirs publics et particuliers, mais vous n'êtes pas pénitent; vous avez cessé vos désordres, mais vous ne les avez pas expiés, mais vous ne vous êtes pas converti; mais ce grand coup qui change le cœur et qui renouvelle tout l'homme, vous ne l'avez pas encore senti.

Cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme : des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étaient plus; et vous mourrez tranquille dans une impénitence d'autant plus dangereuse que vous mourrez sans la connaître. Ce n'est pas ici une simple expression, et un mouvement de zèle : rien n'est plus réel et plus exactement vrai; c'est la situation de presque tous les hommes, et même des plus sages et des plus approuvés dans le monde : les premières mœurs sont toujours licencieuses; l'âge, les dégoûts, un établissement fixent le cœur, retirent du désordre, réconcilient même avec les saints mystères; mais où sont ceux qui expient leurs crimes par des larmes et des macérations? où sont ceux qui, après avoir commencé comme des pécheurs, finissent comme des pénitents? où sont-ils? je vous le demande.

Montrez-moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence. Quoi? les lois de l'Eglise? mais elles ne regardent plus les personnes d'un certain rang, et l'usage en a presque fait des devoirs obscurs et populaires. Quoi? les soins de la fortune, les inquiétudes de la faveur et de la prospérité, les fatigues du service, les dégoûts et les gênes de la cour, les assujettissements des emplois et des bienséances? mais voudriez-vous mettre vos crimes au nombre de vos vertus? que Dieu vous tînt compte des travaux que vous n'endurez pas pour lui; que votre ambition, votre orgueil, votre cupidité vous déchargeassent d'une obligation qu'elles-mêmes vous imposent? vous êtes pénitent du monde; mais vous ne l'êtes pas de Jésus-Christ. Quoi enfin? les infirmités dont Dieu vous afflige; les ennemis qu'il vous suscite, les disgrâces et les pertes qu'il vous ménage? mais recevez-vous ces coups avec soumission seulement, et loin d'y trouver des occasions de pénitence, n'en faites-vous pas la matière de nouveaux crimes? Mais quand vous seriez fidèle sur tous ces points, seriez-vous pénitent? Ce

sont les obligations d'une âme innocente, de recevoir avec soumission les coups dont Dieu la frappe; de remplir avec courage les devoirs pénibles de son état; d'être fidèle aux lois de l'Eglise; mais vous, qui êtes pécheur, ne devez-vous rien au delà? Et cependant vous prétendez au salut; mais sur quel titre? Dire que vous êtes innocent devant Dieu: votre conscience rendrait témoignage contre vous-même; vouloir nous persuader que vous êtes pénitent: vous n'oseriez et vous vous condamneriez par votre propre bouche; sur quoi donc pouvez-vous compter, ô homme qui vivez si tranquille: *Ubi est ergo gloriatio tua?* (*Rom.*, III, 27.)

Et ce qu'il y a de terrible, c'est qu'en cela vous ne faites que suivre le torrent; vos mœurs sont les mœurs de presque tous les hommes. Vous en connaissez peut-être de plus coupables que vous (car je suppose qu'il vous reste encore des sentiments de religion et quelque soin de votre salut); mais de véritables pénitents, en connaissez-vous? il faut les aller chercher dans les cloîtres et dans les solitudes. Vous comptez à peine parmi les personnes de votre rang et de votre état un petit nombre d'âmes dont les mœurs, plus austères que celles du commun, s'attirent les regards et peut-être aussi la censure du public; tout le reste marche dans la même voie. Je vois que chacun se rassure sur son voisin; que les enfants succèdent là-dessus à la fausse sécurité de leurs pères; que nul ne vit innocent, que nul ne meurt pénitent; je le vois, et je m'écrie: O Dieu! si vous ne nous avez pas trompés; si tout ce que vous nous avez dit sur la voie qui conduit à la vie doit s'accomplir jusqu'à un point; si le nombre de ceux qu'il faudrait perdre ne vous fait rien rabattre de la sévérité de vos lois, où va donc se rendre cette multitude infinie de créatures qui disparaissent tous les jours à nos yeux? Où sont nos amis, nos proches, nos maîtres, nos sujets qui nous ont précédés? et quelle est leur destinée dans la région éternelle des morts? que serons-nous un jour nous-mêmes?

Lorqu'autrefois un prophète se plaignait au Seigneur que tous avaient abandonné son alliance dans Israël, il répondit qu'il s'était encore réservé sept mille hommes qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal: c'est tout ce qu'un royaume entier renfermait alors d'âmes pures et fidèles. Mais pourriez-vous encore aujourd'hui, ô mon Dieu! consoler les gémissements de vos serviteurs par la même assurance? Je sais que votre œil discerne encore des justes au milieu de nous, que le sacerdoce a encore ses Phinées, la magistrature ses Samuels, l'épée ses Josués, la cour ses Daniels, ses Esthers et ses Davids, car le monde ne subsiste que pour vos élus, et tout serait détruit si leur nombre était accompli; mais ces restes heureux des enfants d'Israël qui se sauveront, que sont-ils, comparés aux grains de sable de la mer, je veux dire à cette multitude infinie qui se damne?

Venez nous demander après cela, mes frères, s'il est vrai que peu seront sauvés. Vous l'avez dit, ô mon Dieu! et par là c'est une vérité qui demeure éternellement. Mais quand Dieu ne l'aurait pas dit, je ne voudrais, en second lieu, que voir un instant ce qui se passe parmi les hommes; les lois sur lesquelles ils se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude; et c'est ici la seconde cause de la rareté des élus, qui n'est proprement qu'un développement de la première: la force des coutumes et des usages.

SECONDE PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues dans tous les états, et sur lesquelles roulent les mœurs de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut; sur l'usage des biens, sur l'amour de la gloire, sur la modération chrétienne, sur les devoirs des charges et des conditions, sur le détail des œuvres prescrites, les règles reçues, approuvées, autorisées dans le monde, contredisent celles de l'Evangile; dès là elles ne peuvent que conduire à la mort.

Je n'entrerai pas ici dans un détail trop vaste pour un discours, et trop peu sérieux même pour la chaire chrétienne. Je ne vous dis pas que c'est un usage établi dans le monde, qu'on peut mesurer sa dépense sur son bien et sur son rang; et que, pourvu que ce soit du patrimoine de ses pères, on peut s'en faire honneur, ne mettre point de bornes à son luxe, et ne consulter dans ses profusions que son orgueil et ses caprices. Mais la modération chrétienne a ses règles: mais vous n'êtes pas le maître absolu de vos biens, et tandis surtout que mille malheureux souffrent, tout ce que vous employez au delà des besoins et des bienséances de votre état est une inhumanité, et un vol que vous faites aux pauvres. Ce sont là, dit-on, des raffinements de dévotion; et en matière de dépense et de profusion, rien n'est blâmable et excessif, selon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune et altérer les affaires.

Je ne vous dis pas que c'est un usage reçu, que l'ordre de la naissance ou les intérêts de la fortune décident toujours de nos destinées, et règlent le choix du siècle ou de l'Eglise, de la retraite ou du mariage. Mais la vocation du ciel, ô mon Dieu! prend-elle sa source dans les lois humaines d'une naissance charnelle? On ne peut pas tout établir dans le monde, et il serait triste de voir prendre à des enfants des partis peu dignes de leur rang et de leur naissance.

Je ne vous dis pas que l'usage veut que les jeunes personnes du sexe, qu'on élève pour le monde, soient instruites de bonne heure de tous les arts propres à réussir et à plaire, et exercées avec soin dans une science funeste, sur laquelle nos cœurs ne naissent que trop instruits. Mais l'éducation chrétienne est une éducation de retraite, de pudeur, de modestie, de haine du monde,

On a beau dire : il faut vivre comme on vit; et des mères, d'ailleurs chrétiennes et timorées, ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule sur cet article.

Ainsi, vous êtes jeune encore; c'est la saison des plaisirs; il ne serait pas juste de vous interdire à cet âge ce que tous les autres se sont permis : des années plus mûres amèneront des mœurs plus sérieuses

Vous êtes né avec un nom; il faut parvenir à force d'intrigues, de bassesses, de dépense, faire votre idole de votre fortune: l'ambition, si condamnée par les règles de la foi, n'est plus qu'un sentiment digne de votre nom et de votre naissance.

Vous êtes d'un sexe et d'un rang qui vous met dans les bienséances du monde; vous ne pouvez pas vous faire des mœurs à part; il faut vous trouver aux réjouissances publiques, aux lieux où celles de votre rang et de votre âge s'assemblent; être des mêmes plaisirs; passer les jours dans les mêmes inutilités; vous exposer aux mêmes périls; ce sont des manières reçues, et vous n'êtes pas pour les réformer. Voilà la doctrine du monde.

Or, souffrez que je vous demande ici : qui vous rassure dans ces voies? quelle est la règle qui les justifie dans votre esprit? qui vous autorise, vous, à ce faste, qui ne convient ni au titre que vous avez reçu dans votre baptême, ni peut-être à ceux que vous tenez de vos ancêtres? vous, à ces plaisirs publics, que vous ne croyez innocents que parce que votre âme, trop familiarisée avec le crime, n'en sent plus les dangereuses impressions? vous, à ce jeu éternel, qui est devenu la plus importante occupation de votre vie? vous, à vous dispenser de toutes les lois de l'Eglise, à mener une vie molle, sensuelle, sans vertu, sans souffrance, sans aucun exercice pénible de religion? vous, à solliciter le poids formidable des honneurs du sanctuaire, qu'il suffit d'avoir désiré pour en être indigne devant Dieu? vous, à vivre comme un étranger au milieu de votre propre maison, à ne pas daigner vous informer des mœurs de ce peuple de domestiques qui dépend de vous, à ignorer par grandeur s'ils croient au Dieu que vous adorez et s'ils remplissent les devoirs de la religion que vous professez? Qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes? est-ce l'Evangile de Jésus-Christ? est-ce la doctrine des saints? sont-ce les lois de l'Eglise? Car il faut une règle pour être en sûreté. Quelle est la vôtre? l'usage; voilà tout ce que vous avez à nous opposer : on ne voit personne autour de soi qui ne se conduise sur les mêmes règles ; entrant dans le monde, on y a trouvé ces mœurs établies; nos pères avaient ainsi vécu, et c'est d'eux que nous les tenons; les plus sensés du siècle s'y conforment; on n'est pas plus sage tout seul que tous les hommes ensemble; il faut s'en tenir à ce qui s'est toujours pratiqué et ne vouloir pas être tout seul de son côté.

Voilà ce qui vous rassure contre toutes les terreurs de la religion; personne ne remonte jusqu'à la loi ; l'exemple public est le seul garant de nos mœurs; on ne fait pas attention que les lois du peuple sont vaines, comme dit l'Esprit saint : *Quia leges populorum vanæ sunt* (*Jer.*, X, 3); que Jésus-Christ nous a laissé des règles auxquelles ni les temps, ni les siècles, ni les mœurs ne sauraient jamais rien changer; que le ciel et la terre passeront; que les mœurs et les usages changeront; mais que ces règles divines seront toujours les mêmes.

On se contente de regarder autour de soi; on ne pense pas que ce qu'on appelle aujourd'hui usage était des singularités monstrueuses avant que les mœurs des chrétiens eussent dégénéré, et que, si la corruption a depuis gagné, les déréglements, pour avoir perdu leur singularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice : on ne voit pas que nous serons jugés sur l'Evangile, et non sur l'usage ; sur les exemples des saints, et non sur les opinions des hommes; que les coutumes qui ne se sont établies parmi les fidèles qu'avec l'affaiblissement de la foi, sont des abus dont il faut gémir, et non des modèles à suivre; qu'en changeant les mœurs, elles n'ont pas changé les devoirs; que l'exemple commun qui les autorise prouve seulement que la vertu est rare, mais non pas que le désordre est permis; en un mot, que la piété et la vie chrétienne sont trop amères à la nature pour être jamais le parti du plus grand nombre.

Venez nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres; c'est justement pour cela que vous vous damnez. Quoi! le plus terrible préjugé de votre condamnation deviendrait le seul motif de votre confiance? Quelle est dans l'Ecriture la voie qui conduit à la mort? n'est-ce pas celle où marche le grand nombre? Quel est le parti des réprouvés? n'est-ce pas la multitude? Vous ne faites que ce que font les autres? mais ainsi périrent du temps de Noé tous ceux qui furent ensevelis sous les eaux du déluge ; du temps de Nabuchodonosor, tous ceux qui se prosternèrent devant la statue sacrilége; du temps d'Elie, tous ceux qui fléchirent le genou devant Baal; du temps d'Eléazar, tous ceux qui abandonnèrent la loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les autres? mais c'est ce que l'Ecriture vous défend : *Ne vous conformez point à ce siècle corrompu* (*Rom.*, XII, 2), nous dit-elle : or, le siècle corrompu n'est pas le petit nombre des justes que vous n'imitez point; c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce font les autres? vous aurez donc le même sort qu'eux. Or, malheur à toi, s'écriait autrefois saint Augustin (*Conf.*, lib. I, n. 6), torrent fatal des coutumes humaines! Ne suspendras-tu jamais ton cours? Entraîneras-tu jusqu'à la fin les enfants d'Abraham dans l'abîme immense et terrible? *Væ tibi, flumen moris humani! quousque volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum?*

Au lieu de se dire à soi-même : Quelles sont mes espérances? Il y a dans l'Eglise

deux voies: l'une large, où passe presque tout le monde et qui aboutit à la mort; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, et qui conduit à la vie : de quel côté suis-je? mes mœurs, sont-ce les mœurs ordinaires de ceux de mon rang, de mon âge, de mon état? suis-je avec le grand nombre? Je ne suis donc pas dans la bonne voie; je me perds; le grand nombre dans chaque état n'est pas le parti de ceux qui se sauvent. Loin de raisonner de la sorte, on se dit à soi-même : je ne suis pas de pire condition que les autres; ceux de mon rang et de mon âge vivent ainsi; pourquoi ne vivrais-je pas comme eux? Pourquoi, mon cher auditeur? pour cela même. La vie commune ne saurait être une vie chrétienne; les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers; ils ont eu leurs mœurs à part, et ils n'ont été saints que parce qu'ils n'ont pas ressemblé au reste des hommes.

L'usage avait prévalu au siècle d'Esdras qu'on s'alliât, malgré la défense, avec des femmes étrangères. L'abus était universel; les prêtres et le peuple n'en faisaient plus de scrupule. Mais que fit ce saint restaurateur de la loi? suivit-il l'exemple de ses frères? crut-il qu'une transgression commune fût devenue plus légitime? Il en appela de l'abus à la règle; il prit le livre de la loi entre les mains, il l'expliqua au peuple consterné et corrigea l'usage par la vérité.

Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, et voyez si Lot se conformait aux voies de Sodome et si rien ne le distinguait de ses concitoyens; si Abraham vivait comme ceux de son siècle; si Job était semblable aux autres princes de sa nation; si Esther, dans la cour d'Assuérus, se conduisait comme les autres femmes de ce prince; s'il y avait beaucoup de veuves à Béthulie et dans Israël, qui ressemblassent à Judith; si, parmi les enfants de la captivité, il n'est pas dit de Tobie seul qu'il n'imitait pas la conduite de ses frères, et qu'il fuyait même le danger de leur société et de leur commerce; voyez si dans ce siècle heureux, où les chrétiens étaient encore saints, ils ne brillaient pas comme des astres au milieu des nations corrompues, et s'ils ne servaient pas de spectacle aux anges et aux hommes par la singularité de leurs mœurs; si les païens ne leur reprochaient pas leur retraite, leur éloignement des théâtres, des cirques et des autres plaisirs publics; s'ils ne se plaignaient pas que les chrétiens affectaient de se distinguer sur toutes choses de leurs concitoyens; de former comme un peuple à part au milieu de leur peuple; d'avoir leurs lois et leurs usages particuliers; et si, dès là qu'un homme avait passé du côté des chrétiens, ils ne le comptaient pas comme un homme perdu pour les plaisirs, pour leurs assemblées et pour leurs coutumes; enfin, voyez si, dans tous les siècles, les saints dont la vie et les actions sont venues jusqu'à nous, ont ressemblé au reste des hommes.

Vous nous direz peut-être que ce sont là des singularités et des exceptions plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre. Ce sont des exceptions, il est vrai; mais c'est que la règle générale est de se perdre, c'est qu'une âme fidèle au milieu du monde est toujours une singularité qui tient du prodige. Tout le monde, dites-vous, n'est pas obligé de suivre ces exemples; mais est-ce que la sainteté n'est pas la vocation générale de tous les fidèles? est-ce que, pour être sauvé, il ne faut pas être saint? est-ce que le ciel doit beaucoup coûter à quelques-uns et rien du tout aux autres? es-ce que vous avez un autre Evangile à suivre, d'autres devoirs à remplir et d'autres promesses à espérer que les saints? Ah! puisqu'il y avait une voie plus commode pour arriver au salut, pieux fidèles, qui jouissez dans le ciel d'un royaume que vous n'avez emporté que par la violence, et qui a été le prix de votre sang et de vos travaux, pourquoi nous laissiez-vous des exemples si dangereux et si inutiles? pourquoi nous avez-vous frayé un chemin âpre, désagréable et tout propre à rebuter notre faiblesse, puisqu'il y en avait un autre plus doux et plus battu que vous auriez pu nous montrer pour nous encourager et nous attirer en nous facilitant notre carrière? Grand Dieu! que les hommes consultent peu la raison dans l'affaire de leur salut éternel!

Rassurez-vous, après cela, sur la multitude, comme si le grand nombre pouvait rendre le crime impuni, et que Dieu n'osât perdre tous les hommes qui vivent comme vous. Mais que sont tous les hommes ensemble devant Dieu? La multitude des coupables l'empêcha-t-elle d'exterminer toute chair au temps du déluge; de faire descendre le feu du ciel sur cinq villes infâmes; d'engloutir Pharaon et toute son armée sous les eaux; de frapper de mort tous les murmurateurs dans le désert? Ah! les rois de la terre peuvent avoir égard au grand nombre de coupables, parce que la punition devient impossible, ou du moins dangereuse dès que la faute est trop générale; mais Dieu, qui secoue les impies de dessus la terre, dit Job, comme on secoue la poussière qui s'est attachée au vêtement; Dieu, devant qui les peuples et les nations sont comme si elles n'étaient pas, il ne compte pas les coupables, il ne regarde que les crimes, et tout ce que peut présumer la faible créature des complices de sa transgression, c'est de les avoir pour compagnons de son infortune.

Mais si peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues sont des maximes de péché; peu de gens se sauvent, parce que les maximes et les obligations les plus universellement ignorées ou rejetées sont les plus indispensables au salut. Dernière réflexion, qui n'est encore que la preuve et l'éclaircissement des précédentes.

TROISIÈME PARTIE.

Quels sont les engagements de la vocation sainte à laquelle nous avons été tous appelés? les promesses solennelles du baptême. Qu'avons-nous promis au baptême? de renoncer au monde, à la chair, à satan et à ses œuvres; voilà nos vœux, voilà l'état du chrétien, voilà les conditions essentielles du traité saint conclu entre Dieu et nous, par lequel la vie éternelle nous a été promise. Ces vérités paraissent familières et destinées au simple peuple; mais c'est un abus: il n'en est pas de plus sublimes, et il n'en est pas aussi de plus ignorées: c'est à la cour des rois, c'est aux grands de la terre, qu'il faut sans cesse les annoncer: *Regibus et principibus terræ.* Hélas! ils sont des enfants de lumière pour les affaires du siècle; et les premiers principes de la morale chrétienne leur sont quelquefois plus inconnus qu'aux âmes simples et vulgaires; ils auraient besoin de lait, et ils exigent de nous une nourriture solide, et que nous parlions le langage de la sagesse, comme si nous parlions parmi les parfaits.

Vous avez donc premièrement renoncé au monde dans votre baptême: c'est une promesse que vous avez faite à Dieu à la face des autels saints; l'Eglise en a été le garant et la dépositaire; et vous n'avez été admis au nombre des fidèles, et marqué du sceau ineffaçable du salut, que sur la foi que vous avez jurée au Seigneur de n'aimer ni le monde, ni tout ce que le monde aime. Si vous eussiez répondu alors sur les fonts sacrés ce que vous dites tous les jours, que vous ne trouvez pas le monde si noir et si pernicieux que nous le disons; qu'au fond on peut l'aimer innocemment; qu'on ne le décrie tant dans la chaire que parce qu'on ne le connaît pas; et que puisque vous avez à vivre dans le monde, vous voulez vivre comme le monde; si vous eussiez ainsi répondu, ah! l'Eglise eût refusé de vous recevoir dans son sein; de vous associer à l'espérance des chrétiens, à la communion de ceux qui ont vaincu le monde: elle vous eût conseillé d'aller vivre parmi ces infidèles qui ne connaissent pas Jésus-Christ, et où le prince du monde se faisant adorer, il est permis d'aimer ce qui lui appartient. Et voilà pourquoi dans les premiers temps, ceux des catéchumènes qui ne pouvaient encore se résoudre de renoncer au monde et à ses plaisirs, différaient leur baptême jusqu'à la mort, et n'osaient venir contracter aux pieds des autels dans le sacrement qui nous régénère, des engagements dont ils connaissaient l'étendue et la sainteté, et auxquels ils ne se sentaient pas encore en état de satisfaire. Vous êtes donc obligé, par le plus saint de tous les serments, de haïr le monde, c'est-à-dire, de ne pas vous conformer à lui. Si vous l'aimez, si vous suivez ses plaisirs et ses usages, non-seulement vous êtes ennemi de Dieu, comme dit saint Jean, mais de plus vous renoncez à la foi donnée dans le baptême; vous adjurez l'Evangile de Jésus-Christ; vous êtes un apostat dans la religion, et foulez aux pieds les vœux les plus saints et les plus irrévocables que l'homme puisse faire.

Or, quel est ce monde que vous devez haïr? je n'aurais qu'à vous répondre que c'est celui que vous aimez; vous ne vous tromperez jamais à cette marque: ce monde, c'est une société de pécheurs, dont les désirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins ne roulent plus que sur les biens ou sur les maux de cette vie; ce monde, c'est un assemblage de gens qui regardent la terre comme leur patrie; le siècle à venir, comme un exil; les promesses de la foi, comme un songe; la mort, comme le plus grand de tous les malheurs; ce monde, c'est un royaume temporel, où l'on ne connaît pas Jésus-Christ; où ceux qui le connaissent ne le glorifient pas comme leur Seigneur, le haïssent dans ses maximes, le méprisent dans ses serviteurs, le persécutent dans ses œuvres, le négligent ou l'outragent dans ses sacrements et dans son culte; enfin le monde, pour laisser à ce mot une idée plus marquée, c'est le grand nombre. Voilà ce monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples; être ravi qu'il vous haïsse à son tour; qu'il contredise vos mœurs par les siennes: c'est ce monde qui doit être pour vous un crucifié, c'est-à-dire, un anathème et un objet d'horreur, et à qui vous devez vous-même paraître tel.

Or, est-ce là votre situation par rapport au monde? ses plaisirs vous sont-ils à charge? ses scandales affligent-ils votre foi? y gémissez-vous sur la durée de votre pèlerinage? n'avez-vous plus rien de commun avec le monde? n'en êtes-vous pas vous-même un des principaux acteurs? ses lois ne sont-elles pas les vôtres? ses maximes, vos maximes? ce qu'il condamne, ne le condamnez-vous pas? n'approuvez-vous pas ce qu'il approuve? et quand vous resteriez seul sur la terre, ne peut-on pas dire que ce monde corrompu revivrait en vous, et que vous en laisseriez un modèle à vos descendants? Et quand je dis, vous, je m'adresse presque à tous les hommes. Où sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde? Tous l'ont promis; qui le tient? On voit bien des gens qui se plaignent du monde; qui l'accusent d'injustice, d'ingratitude, de caprice; qui se déchaînent contre lui; qui parlent vivement de ses abus et de ses erreurs; mais en le décriant, ils l'aiment, ils le suivent, ils ne peuvent se passer de lui: en se plaignant de ses injustices, ils sont piqués, ils ne sont pas désabusés; ils sentent ses mauvais traitements, ils ne connaissent pas ses dangers; ils le censurent, mais où sont ceux qui le haïssent? Et de là jugez si bien des gens peuvent prétendre au salut.

En second lieu, vous avez renoncé à la chair dans votre baptême; c'est-à-dire, vous vous êtes engagé à ne pas vivre selon les

sens, à regarder l'indolence même et la mollesse comme un crime, à ne pas flatter les désirs corrompus de votre chair, à la châtier, à la dompter, à la crucifier : ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu, c'est le premier de tous vos devoirs; c'est le caractère le plus inséparable de la foi : or, où sont les chrétiens qui là-dessus soient plus fidèles que vous?

Enfin, vous avez dit anathème à satan et à ses œuvres? et quelles sont ses œuvres? celles qui composent presque le fil, et comme toute la suite de votre vie : les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le mensonge dont il est le père, l'orgueil dont il est le modèle, les jalousies et les contentions dont il est l'artisan. Mais je vous demande, où sont ceux qui n'ont pas levé l'anathème qu'ils avaient prononcé là-dessus contre satan?

Et de là, pour le dire ici en passant, voilà bien des questions résolues. Vous nous demandez sans cesse si les spectacles et les autres plaisirs publics sont innocents pour des chrétiens? Je n'ai, à mon tour, qu'une demande à vous faire. Sont-ce des œuvres de satan, ou des œuvres de Jésus-Christ? car dans la religion il n'est point de milieu : ce n'est pas qu'il n'y ait des délassements et des plaisirs qu'on peut appeler indifférents; mais les plaisirs les plus indifférents que la religion permet, et que la faiblesse même de la nature rend même nécessaires, appartiennent, en un sens, à Jésus-Christ, par la facilité qui doit nous en revenir de nous appliquer à des devoirs plus saints et plus sérieux; tout ce que nous faisons, que nous pleurions, que nous nous réjouissions, il doit être d'une telle nature, que nous puissions du moins le rapporter à Jésus-Christ, et le faire pour sa gloire.

Or, sur ce principe le plus incontestable, le plus universellement reçu de la morale chrétienne, vous n'avez qu'à décider. Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jésus-Christ les plaisirs des théâtres? Jésus-Christ peut-il entrer pour quelque chose dans ces sortes de délassements? et avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous proposez dans cette action que sa gloire et le désir de lui plaire? Quoi! les spectacles, tels que nous les voyons aujourd'hui, plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent sur le théâtre, que par les scènes impures ou passionnées qu'elles débitent, les spectacles seraient des œuvres de Jésus-Christ? Jésus-Christ animerait une bouche d'où sortent des airs profanes et lascifs? Jésus-Christ formerait lui-même les sons d'une voix qui corrompt les cœurs? Jésus-Christ paraîtrait sur les théâtres en la personne d'un acteur, d'une actrice effrontée, gens infâmes, même selon les lois des hommes? Mais ces blasphèmes me font horreur; Jésus-Christ présiderait à des assemblées de péché, où tout ce qu'on entend anéantit sa doctrine, où le poison entre par tous les sens dans l'âme, où tout l'art se réduit à inspirer, à réveiller, à justifier les passions qu'il condamne? Or, si ce ne sont pas des œuvres de Jésus-Christ dans le sens déjà expliqué, c'est-à-dire des œuvres qui puissent du moins être rapportées à Jésus-Christ, ce sont donc des œuvres de Satan, dit Tertullien? *Nihil enim non diaboli est, quidquid non Dei est..... hoc ergo erit pompa diaboli.* Donc tout chrétien doit s'en abstenir; donc il viole les vœux de son baptême lorsqu'il y participe; donc de quelque innocence dont il puisse se flatter, en reportant de ces lieux son cœur exempt d'impression, il en sort souillé; puisque par sa seule présence il a participé aux œuvres de Satan auxquelles il avait renoncé dans son baptême, et violé les promesses les plus sacrées qu'il avait faites à Jésus-Christ et à son Eglise.

Voilà les vœux de notre baptême, mes frères : ce ne sont point ici des conseils et des pratiques pieuses, je vous l'ai déjà dit; ce sont nos obligations les plus essentielles, il ne s'agit pas d'être plus ou moins parfait en les négligeant ou en les observant, il s'agit d'être chrétien ou de ne l'être pas. Cependant qui les observe? qui les connaît seulement? qui s'avise de venir s'accuser au tribunal d'y avoir été infidèle? On est souvent en peine pour trouver de quoi fournir à une confession, et après une vie toute mondaine on n'a presque rien à dire au prêtre. Hélas! mes frères, si vous saviez à quoi vous engage le titre de chrétien que vous portez, si vous compreniez la sainteté de votre état, le détachement de toutes les créatures qu'il vous impose, la haine du monde, de vous-même et de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il vous ordonne; la vie de la foi, la vigilance continuelle, la garde des sens, en un mot, la conformité avec Jésus-Christ crucifié qu'il exige de vous; si vous le compreniez, si vous faisiez attention que devant aimer Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, un seul désir qui ne peut se rapporter à lui vous souille; si vous le compreniez, vous vous trouveriez un monstre devant ses yeux. Quoi! diriez-vous, des obligations si saintes et des mœurs si profanes! une vigilance si continuelle et une vie si peu attentive et si dissipée! un amour de Dieu si pur, si plein, si universel et un cœur toujours en proie à mille affections ou étrangères, ou criminelles! Si cela est ainsi, ô mon Dieu! qui pourra donc se sauver? *Quis poterit salvus esse?* (*Matth.*, XIX, 25.) Peu de gens, mon cher auditeur; ce ne sera pas vous du moins, si vous ne changez, ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent; ce ne sera pas la multitude.

Qui pourra se sauver? Voulez-vous le savoir? ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement, qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver? cette femme chrétienne, qui renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, élève ses enfants dans la foi et dans la piété, laisse au Seigneur la décision de leur destinée, ne

partage son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux, est ornée de pudeur et de modestie, ne s'assied pas dans les assemblées de vanité, ne se fait point une loi des usages insensés du monde; mais corrige les usages par la loi de Dieu et donne du crédit à la vertu par son rang et par ses exemples.

Qui pourra se sauver? ce fidèle, qui dans le relâchement de ces derniers temps, imite les premières mœurs des chrétiens, qui a les mains innocentes et le cœur pur; vigilant, *qui n'a pas reçu son âme en vain* (*Psal.* XXIII, 4), mais qui, au milieu même des périls du grand monde, s'applique sans cesse à la purifier; juste, *qui ne jure pas frauduleusement à son prochain* (*Ibid.*), et ne doit pas à des voies douteuses l'innocent accroissement de sa fortune; généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre et ne nuit à ses concurrents que par son mérite; sincère, qui ne sacrifie pas la vérité à un vil intérêt et ne sait point plaire en trahissant sa conscience; charitable, qui fait de sa maison et de son crédit l'asile de ses frères; de sa personne, la consolation des affligés; de son bien, le bien des pauvres; soumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la prospérité.

Qui pourra se sauver? vous, mon cher auditeur, si vous voulez suivre ces exemples; voilà les gens qui se sauveront. Or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre; donc, tandis que vous vivrez comme la multitude, il est de foi que vous ne devez pas prétendre au salut; car si en vivant ainsi vous pouviez vous sauver, tous les hommes presque se sauveraient, puisqu'à un petit nombre d'impies près, qui se livrent à des excès monstrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites; or, que tous les hommes presque se sauvent, la foi nous défend de le croire; il est donc de foi que vous ne devez rien prétendre au salut, tandis que vous ne pourrez vous sauver si le grand nombre ne se sauve.

Voilà des vérités qui font trembler, et ce ne sont pas ici de ces vérités vagues qui se disent à tous les hommes et que nul ne prend pour soi et ne se dit à soi-même. Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état; je suis perdu si je meurs dans cette voie. Or, quoi de plus propre à effrayer une âme à qui il reste encore quelque soin de son salut? Cependant c'est la multitude qui ne tremble point, il n'est qu'un petit nombre de justes qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte; tout le reste est calme, on sait en général que le grand nombre se damne; mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude, on en sera discerné à la mort; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique, chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés; je ne parle plus du reste des hommes, je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre; et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers, que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre et comme des criminels tremblants, à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle; car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui; tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort; c'est l'expérience de tous les siècles; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre, et sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre et me mettant dans la même disposition où je souhaite qu'vous entriez; je vous demande donc : Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous que les choses du moins fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande, vous l'ignorez et je l'ignore moi-même; vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent; mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ : qui sont-ils? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir, encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion; voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte; car ils en seront retranchés au grand jour. Paraissez maintenant, justes, où êtes-vous? restes d'Israël passez à la droite, froment de Jésus-Christ démêlez-vous de cette paille destinée au feu; ô Dieu! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage (1)?

(1) « Tout le monde sait que l'auditoire, effrayé de ces terribles images, se leva de terreur : c'est un des plus beaux triomphes de l'art oratoire. » VOLTAIRE. — « Massillon, avant d'entrer dans ce

Mes frères, notre perte est presque assurée et nous n'y pensons pas. Quand même dans cette terrible séparation qui se fera un jour, il ne devrait y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendrait nous en assurer dans ce temple, sans le désigner; qui de nous ne craindrait d'être le malheureux? qui de nous ne retomberait d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment? qui de nous, saisi de frayeur, ne demanderait pas à Jésus-Christ, comme autrefois les apôtres : Seigneur, ne serait-ce pas moi? *Nunquid ego sum, Domine* (*Matth.*, XXVI, 22), et si l'on laissait quelque délai, qui ne se mettrait en état de détourner de lui cette infortune, par les larmes et les gémissements d'une sincère pénitence?

Sommes-nous sages, mes chers auditeurs? Peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent il ne se trouvera pas dix justes, peut-être s'en trouvera-t-il encore moins; que sais-je? ô mon Dieu! je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugements et de votre justice; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un seul, et ce danger ne vous touche point, mon cher auditeur? et vous croyez être ce seul heureux dans le grand nombre qui périra? vous qui avez moins sujet de le croire que tout autre, vous sur qui seul la sentence de mort devrait tomber, quand elle ne tomberait que sur un seul des pécheurs qui m'écoutent.

Grand Dieu! que l'on connaît peu dans le monde les terreurs de votre loi! Les justes de tous les siècles ont séché de frayeur, en méditant la sévérité et la profondeur de vos jugements sur la destinée des hommes : on a vu de saints solitaires, après une vie entière de pénitence, frappés de la vérité que je prêche, entrer au lit de la mort dans des terreurs qu'on ne pouvait presque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre et austère, demander sans cesse d'une voix mourante à leurs frères : Croyez-vous que le Seigneur me fasse miséricorde? et être presque sur le point de tomber dans le désespoir, si votre présence, ô mon Dieu! n'eût à l'instant apaisé l'orage, et commandé encore une fois aux vents et à la mer de se calmer : et aujourd'hui, après une vie commune, mondaine, sensuelle, profane, chacun meurt tranquille ; et le ministre de Jésus-Christ appelé, est obligé de nourrir la fausse paix du mourant, de ne lui parler que des trésors infinis des miséricordes divines, et de l'aider, pour ainsi dire, à se séduire lui-même. O Dieu! que prépare donc aux enfants d'Adam la sévérité de votre justice?

Mais que conclure de ces grandes vérités? Qu'il faut désespérer de son salut? à Dieu ne plaise! il n'y a que l'impie qui, pour se calmer sur ses désordres, tâche ici de conclure en secret que tous les hommes périront comme lui : ce ne doit pas être là le fruit de ce discours ; mais de vous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, et que l'usage est une voie sûre ; mais de vous convaincre que pour se sauver il faut se distinguer des autres, être singulier, vivre à part au milieu du monde, et ne pas ressembler à la foule.

Lorsque les Juifs, emmenés en servitude, furent sur le point de quitter la Judée et de partir pour Babylone, le prophète Jérémie, à qui le Seigneur avait ordonné de ne pas abandonner Jérusalem, leur parla de la sorte : Enfants d'Israël, lorsque vous serez arrivés à Babylone, vous verrez les habitants de ce pays-là qui porteront sur leurs épaules des dieux d'or et d'argent ; tout le peuple se prosternera devant eux pour les adorer ; mais pour vous alors, loin de vous laisser entraîner à l'impiété de ces exemples, dites en secret : C'est vous seul, Seigneur, qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine.* (*Baruch*, VI, 5.)

Souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles. Au sortir de ce temple et de cette autre sainte Sion, vous allez rentrer dans Babylone ; vous allez revoir ces idoles d'or et d'argent, devant lesquelles tous les hommes se prosternent ; vous allez retrouver les vains objets des passions humaines, les biens, la gloire, les plaisirs qui sont les dieux de ce monde, et que presque tous les hommes adorent ; vous verrez ces abus que tout le monde se permet, ces erreurs que l'usage autorise, ces désordres dont une coutume impie a presque fait des lois. Alors, mon cher auditeur, si vous voulez être du petit nombre des vrais Israélites, dites dans le secret de votre cœur : C'est vous seul, ô mon Dieu! qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine ;* je ne veux point avoir de part avec un peuple qui ne vous connaît pas ; je n'aurai jamais d'autre loi que votre loi sainte : les dieux que cette multitude insensée adore ne sont pas des dieux ; ils sont l'ouvrage de la main des hommes ; ils périront avec eux : vous seul êtes l'immortel, ô mon Dieu! et vous seul méritez qu'on vous adore : *Te oportet adorari, Domine.* Les coutumes de Babylone n'ont rien de commun avec les saintes lois de Jérusalem ; je vous adorerai avec ce petit nombre d'enfants d'Abraham, qui composent encore votre peuple au milieu d'une nation infidèle ; je tournerai avec eux tous mes désirs vers la sainte Sion : on traitera de faiblesse la singularité de mes mœurs ; mais heureuse faiblesse, Seigneur, qui me donnera la force de résister au torrent et à

mouvement, jeta ses regards sur le roi, et parut hésiter un moment, comme par respect pour la majesté royale ; puis, s'abandonnant à toute la véhémence oratoire, il ne s'arrêta plus qu'à l'instant où l'émotion, portée au comble, et visiblement partagée par Louis XIV, l'obligea de s'interrompre : il pâlit alors, demeura muet, et posa, pendant quelques minutes, ses mains sur ses yeux, laissant ainsi à l'assemblée le temps de revenir de sa frayeur, et prenant celui de se remettre lui-même. La vérité et la beauté de l'action achevèrent l'effet du morceau. » DUSSAULT.

la séduction des exemples ! et vous serez mon Dieu au milieu de Babylone, comme vous le serez un jour dans la sainte Jérusalem : *Te oportet adorari, Domine.* Ah ! le temps de la captivité finira enfin ; vous vous souviendrez d'Abraham et de David ; vous délivrerez votre peuple ; vous nous transporterez dans la sainte cité ; et alors vous régnerez seul sur Israël et sur les nations qui ne vous connaissent pas ; alors, tout étant détruit, tous les empires, tous les sceptres, tous les monuments de l'orgueil humain étant anéantis, et vous seul demeurant éternellement, on connaîtra que vous seul devez être adoré : *Te oportet adorari, Domine.*

Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours : vivez à part ; pensez sans cesse que le grand nombre se damne ; ne comptez pour rien les usages, si la loi de Dieu ne les autorise ; et souvenez-vous que les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers. C'est ainsi qu'après vous être distingués des pécheurs sur la terre, vous en serez séparés glorieusement dans l'éternité. Ainsi soit-il.

MASSILLON.

PHILOSOPHE (LE)

ET L'ESPRIT RELIGIEUX.

L'un aura beaucoup plus d'activité et de pénétration d'esprit que l'autre ; il paraîtra né philosophe, amateur passionné de la vérité et de la vertu, désintéressé, généreux, et uniquement occupé des plus hautes spéculations ; mais observez-le de près, vous trouverez un homme amoureux de son esprit et de sa sagesse, qui cherche la sagesse et la vertu pour enrichir son esprit, pour s'orner et s'élever au-dessus des autres. Cet amour-propre l'indispose pour la découverte de la pure vérité ; il veut prévaloir ; il craint de paraître dans quelque erreur, et il s'expose d'autant plus à errer qu'il est jaloux de paraître n'errer jamais en rien.

Au contraire, l'autre, avec beaucoup moins d'intelligence, occupe son esprit de la vérité, et non de son esprit même ; il va d'une démarche simple et directe vers la vérité, sans se replier sur soi par complaisance ; il a une secrète disposition à se défier de soi, à sentir sa faiblesse, à vouloir être redressé. Celui qui paraît le moins avancé, l'est infiniment plus que l'autre : Dieu trouve dans l'un un fond qui repousse son secours, et qui est indigne de la vérité ; il met en l'autre cette pieuse curiosité, cette conviction de son impuissance, cette docilité salutaire qui prépare la foi.

FÉNELON.

PHILOSOPHE (LE) DEVENU CHRÉTIEN.

Quoi de plus désirable, mes enfants, qu'une religion qui ne défend à l'homme que des vices, l'orgueil, la haine, la vengeance, la dureté du cœur, le mensonge, l'ingratitude, la mauvaise foi, le parjure, l'hypocrisie ; qui n'inspire et qui ne commande que les plus douces et les plus sublimes vertus, et dont toute la loi se renferme dans deux préceptes : le premier d'aimer Dieu de tout son cœur, et de toutes les forces de son esprit et de son âme ; le second, d'aimer ses semblables comme soi-même.

Quoi de plus désirable qu'une religion qui promet le bonheur céleste à l'homme dont l'esprit reconnaît humblement sa faiblesse et son indigence ; à l'homme qui éprouve les amertumes et les afflictions de la vie ; à celui qui aura faim et soif de la justice, à l'homme doux et pacifique, à l'homme miséricordieux, à celui dont le cœur est pur, à celui qui, pour la justice, souffre la persécution. Ce sont là les amis et les frères de Jésus-Christ ; c'est pour eux qu'il ouvre le ciel et le royaume de son Père !

Quoi de plus désirable qu'une religion qui met les œuvres de miséricorde à la place des sacrifices, et qui, écartant, comme intolérables, les pratiques austères dont les pharisiens chargeaient la religion du peuple, réduit tous les devoirs de l'homme en œuvres de justice et de charité !

Quoi de plus désirable enfin qu'une religion qui fait voir à l'homme auprès de son Dieu, dans son Dieu, son rédempteur, son sauveur, son ami, son frère, toujours plein de bonté, de clémence et d'amour pour le genre humain, en faveur duquel il renouvelle encore tous les jours, sur la terre, l'offrande de son sacrifice !

Ne croyez-vous pas voir, mes enfants, le réconciliateur de l'homme avec son Dieu, en se faisant homme lui-même, remplir, pour ainsi dire, de sa médiation, l'intervalle infini qui sépare ces deux natures ?

Considérez combien l'homme doit être reconnaissant et glorieux de cette sublime alliance ! combien il doit se sentir élevé au-dessus de lui-même ! Et ce n'est point ici dans l'homme un mouvement d'orgueil ; car il doit bien savoir qu'il ne serait rien que misère et que fragilité, livré à sa propre faiblesse ; et, malgré tous les dons qu'il a reçus de la nature, tout l'avertit encore assez du néant d'où il est sorti. Mais du fond même de son humilité, avec quel transport d'admiration et d'amour son âme ne doit-elle pas s'élancer vers ce Dieu qui a tant fait pour lui ! Avec quel abandon ne doit-il pas le suivre, et embrasser la croix sur laquelle il est mort, pour lui mériter à lui-même une heureuse immortalité ! Ne nous étonnons pas si la foi en un Dieu fait homme a fait tant de martyrs, et si les plus humbles des mortels conservaient dans les fers, au milieu des supplices, la dignité de leur baptême et la fermeté de leur croyance.

MARMONTEL.

PHILOSOPHIE (LA) DES HÉBREUX.

La plus ancienne philosophie écrite qui nous soit connue, celle des Hébreux, s'attacha à faire connaître la cause suprême, intelligente, éternelle, de l'univers, et sa vo-

lonté générale, dont les lois fondamentales des êtres sont l'expression : elle en tira la connaissance des devoirs de l'homme, et elle parla de cette cause suprême et de l'homme, son plus noble effet et celui qui soumet tous les autres à sa pensée ou à son action, avec une hauteur d'intelligence, une force de sentiment, une magnificence de style proportionnée à la majesté des objets, et auxquels le langage des autres peuples ne put atteindre.

Les effets même purement matériels, la philosophie des Hébreux ne les considéra pas en eux-mêmes : ils ne lui parurent pas dignes de ses recherches, elle les considéra comme l'action merveilleuse de la cause souverainement puissante; et, franchissant ces lois générales du mouvement et de la matière dont nous sommes si péniblement occupés, elle vit dans les cieux le pavillon qu'étendait sur l'univers la main du Très-Haut, dans les nuées son vêtement, dans la terre son marchepied, dans les foudres et les tempêtes ses messagers et ses hérauts. Si elle admira la puissance infinie du Créateur dans les grands phénomènes de la nature, elle bénit son inépuisable bonté dans les plus petits effets de la création. Les productions de la terre furent le repas préparé pour l'homme, et les animaux furent les serviteurs destinés à l'aider dans ses travaux. De là, ces hymnes à la gloire de l'être tout-puissant et tout bon, ces cantiques de reconnaissance et d'amour, qui font de la plus haute philosophie la poésie tantôt la plus sublime et tantôt la plus gracieuse, et qui traduisent des pensées divines en langage divin. DE BONALD.

PHILOSOPHIE DU CHRISTIANISME.

Le Christianisme, la dernière religion qui ait paru sur la terre, est aussi de beaucoup la plus parfaite. Le Christianisme est le complément de toutes les religions antérieures, le dernier résultat des mouvements religieux du monde; il en est la fin, et avec le Christianisme toute religion est consommée. En effet, le Christianisme, si peu étudié, si peu compris, n'est pas moins que le résumé des deux grands systèmes religieux qui ont régné tour à tour dans l'Orient et dans la Grèce. Il réunit en lui tout ce qu'il y a de vrai, de saint, de sage dans le théisme de l'Orient, dans l'héroïsme et dans le naturalisme mythologique de la Grèce et de Rome. La religion d'un Dieu fait homme est une religion qui, d'une part, élève l'âme vers le ciel, vers son principe absolu, vers un autre monde, et qui en même temps lui enseigne que son œuvre et ses devoirs sont en ce monde et sur cette terre. La religion de l'*Homme-Dieu* donne un prix infini à l'humanité. L'humanité est donc quelque chose de très-grand, puisqu'elle a été ainsi choisie pour être le réceptacle et l'image d'un Dieu. De là, dans le Christianisme, la dignité de l'humanité confondue avec la sainteté de la religion et partout répandue avec elle : aussi le Christianisme est-il une religion éminemment humaine, éminemment sociale. En voulez-vous la preuve ? Qu'est-il sorti du Christianisme et de la société chrétienne? la liberté moderne, les gouvernements représentatifs. Tournez les yeux en dehors et au delà du Christianisme : qu'ont produit depuis vingt siècles les autres religions ? La religion brahmique, la religion musulmane et toutes les autres religions qui règnent encore aujourd'hui sur la terre, que produisent-elles? Ici une dégradation profonde, là une tyrannie sans bornes. Au contraire, l'Europe chrétienne est le berceau de la liberté; et si c'était ici le lieu et le temps, je vous démontrerais que le Christianisme, qui, de fait, a produit les gouvernements représentatifs, pouvait seul apporter cette forme admirable de gouvernement qui identifie l'ordre et la liberté. C'est aussi le Christianisme qui, après avoir conservé le dépôt des sciences, des arts, des lettres, leur a donné une impulsion suffisante. Le Christianisme est la racine de la philosophie moderne. En effet, toute époque est une; il y a un rapport naturel entre la philosophie d'un temps et la religion de ce temps. Ainsi, la philosophie Sankhya, tout en se séparant des Vedas, s'y rattache encore; la philosophie grecque, la philosophie d'Aristote et celle de Platon, est au fond une philosophie païenne, et la philosophie moderne est essentiellement la fille d'une société chrétienne. Je fais donc profession de croire que les grandes vérités qu'a déjà développées et que pourra développer encore la philosophie moderne sous les formes qui lui sont propres, sont si loin d'être opposées aux vérités que contient le Christianisme, qu'au contraire, selon moi, toute vraie philosophie est en germe dans les mystères chrétiens. Victor COUSIN.

PHILOSOPHIE (LA)

S'EFFRAYANT DE SES OEUVRES.

(*Extraits d'une lettre à l'Assemblée constituante, en* 1791.)

Je suis profondément attristé des désordres et des crimes qui couvrent la France de deuil. Serait-il donc vrai qu'il fallût me rappeler avec effroi que je suis un de ceux qui ont peut-être donné des armes à la licence?... La religion, les lois, l'autorité royale, l'ordre public redemandent-ils donc à la philosophie, à la raison, les liens qui les unissaient à cette grande société de la nation française, comme si nos efforts criminels avaient rompu ces liens?..Que vois-je autour de moi? Des troubles religieux, des dissensions civiles, la consternation des uns, l'audace et l'emportement des autres; un gouvernement esclave de la tyrannie populaire; le sanctuaire des lois, environné d'hommes effrénés, qui veulent alternativement ou les dicter ou les braver; des soldats sans discipline, des chefs sans autorité, des ministres sans moyens; un roi, le premier

ami de son peuple, plongé dans l'amertume, outragé, menacé de perdre toute autorité; et la puissance publique n'existant plus que dans les clubs, où des hommes ignorants et grossiers osent prononcer sur toutes les questions politiques.

Vous vous applaudissez de toucher au terme de votre carrière, et vous n'êtes environnés que de ruines, et ces ruines sont souillées de sang et de larmes. Des bruits sourds et vagues, une terre qui fume et qui tremble de toutes parts annoncent encore des explosions nouvelles.

RAYNAL (1).

PHILOSOPHIE (LA) VÉRITABLE.

Qu'y a-t-il de certain dans la philosophie? J'ouvre son histoire, et j'aperçois un immense assemblage de contradictions, de subtilités et de mensonges. Les théories détruisent les théories, les systèmes remplacent les systèmes (2).

Ferons-nous donc aussi notre philosophie? Suivrons-nous aussi nos propres idées? A Dieu ne plaise! nous ajouterions une folie nouvelle à toutes les folies humaines. Alors, quelle est donc notre pensée en nous livrant à l'étude de la philosophie? Ce mot n'est-il pas vain dans notre bouche, et notre étude n'est-elle pas sans objet?

Il est une philosophie universelle, une philosophie toujours subsistante au milieu des erreurs humaines, une doctrine toujours triomphante des variations de l'esprit. Elle brille dans les âges barbares comme dans les siècles éclairés; elle sort intacte du milieu des révolutions; elle survit aux persécutions et à l'ignorance; elle est toujours la même, toujours pure, toujours sublime. Telle on la trouve à la première origine des hommes; telle elle se rencontre dans le cours des âges; telle elle se conserve encore aujourd'hui sous nos yeux, dans les sociétés corrompues par les lumières modernes. C'est cette philosophie permanente et immobile que nous voulons étudier profondément. Elle se montre à nous, entourée d'une vive lumière, au milieu des obscurités de toutes les autres philosophies. Son éblouissante clarté brillera parmi les ténèbres. Nous la suivrons comme un guide au milieu des égarements de la vie. Elle donnera des forces à notre esprit; elle nous découvrira les mystères de la nature; elle agrandira notre intelligence; elle nous expliquera notre être, et au besoin, elle fournira des consolations à nos douleurs; elle soulagera nos misères, elle vaincra nos passions et prendra soin de notre bonheur.

Telle est la philosophie (3) que nous nous proposons d'approfondir. Nous démontrerons que, hors de cette philosophie, tout est douteux et inexplicable dans les sciences humaines, et même dans celles qui paraissent les plus positives et les plus brillantes de clartés, dans les sciences naturelles aussi bien que dans les études métaphysiques, dans la science des devoirs et des droits ainsi que dans l'étude des premières lois de la création et du mouvement.

Embrassez avec courage, dirons-nous maintenant à la jeunesse, embrassez cette philosophie qui est à la fois un flambeau pour votre intelligence et une règle pour votre cœur. La philosophie ancienne se vantait de faire de l'homme un roi. Triste royauté, qui le livrait, comme un esclave, à tous ses penchants et à toutes les erreurs! Voici une philosophie qui peut, à plus juste titre, s'attribuer cette gloire. Par elle, en effet, vous serez rois de vos passions, et vous tiendrez votre raison ferme au milieu des attaques qui l'assiégeront de toutes parts.

LAURENTIE.

PHILOSOPHISME (LE) RÉFUTÉ

PAR LUI-MÊME.

Lettre à l'impératrice de Russie.)

Il est un lien plus puissant que tous les autres, auquel l'Europe entière doit aujourd'hui l'espèce de société qui s'est perpétuée entre ses membres, le Christianisme. Méprisé à sa naissance, il servit d'asile à ses détracteurs, qui l'avaient si cruellement et si vainement persécuté.

Quelques prétendus esprits forts disent que le Christianisme est gênant; c'est avouer qu'on est incapable de porter le joug des vertus qu'il commande. — Il est nuisible, ajoutent-ils; c'est fermer les yeux aux avantages les plus sensibles, les plus indispensables qu'il procure à la société. — La foi qu'exige le Christianisme, contredit et humilie la raison; c'est insulter à l'expérience et à la raison même, que de regarder comme humiliant un joug qui soutient cette raison toujours vacillante, toujours inquiète, quand elle est abandonnée à elle-même.

Que deviendrait donc le monde, que deviendraient ceux qui l'habitent, si, par la douceur de ses consolations, par l'attrait de

(1) Auteur impie, qui ne doit sa honteuse renommée qu'à la licence de ses écrits.

« Il reconnut aussi l'extravagance de cette fausse philosophie, dont il avait été un des plus ardents propagateurs. C'est alors qu'il rendit publics ses tardifs regrets, et qu'il travailla à réparer les maux irréparables que ses ouvrages avaient produits. »

« Nommé député du tiers-état de la ville de Marseille, il n'accepta point.... Dès lors Raynal préparait une nouvelle édition de ses œuvres, et se proposait de retrancher les déclamations qui lui avaient valu de si déplorables succès; mais la mort l'empêcha d'exécuter ce dessein. » DUROZOIR. *Biog. univ.*

(2) « Aucune absurdité ne peut être avancée qu'on ne la trouve d'avance soutenue par quelque philosophe. » CICÉRON. — « Ce serait un détail bien flétrissant pour la philosophie, que l'exposition des maximes pernicieuses et des dogmes impies de ses diverses sectes. » J.-J. ROUSSEAU.

(3) « La religion est la vraie philosophie. »
D'AGUESSEAU.

ses espérances, par les compensations inestimables qu'elle offre aux malheureux, la religion n'adoucissait, dans cette vie, les maux inévitables à chaque individu, et plus encore aux gens de bien? C'est surtout dans l'inégalité des conditions, dans l'inexacte distribution des honneurs et des récompenses, que cette religion fait connaître la douceur de son empire et la sagesse de ses lois, qui tempèrent et réparent, autant qu'il est possible, les adversités humaines.

Le mal du chrétien n'est, aux yeux de la foi, qu'un mal passager, et toujours propre à lui mériter des récompenses éternelles. Le mal du philosophe est un aiguillon pour sa malice, un sujet pour ses révoltes, un ferment pour son humeur, et toujours un motif d'injustice et d'iniquité.

Par la religion seule, les maux cessent d'être ce qu'ils sont: par elle seule, souffrir est un moindre mal que de goûter les douceurs de la vie, au préjudice de sa conscience et de ses devoirs; par elle seule, l'homme, élevé au-dessus de lui-même, se dérobe, en quelque sorte, aux mauvais traitements, à la persécution, à l'iniquité, pour se reposer, sous ses auspices, dans un centre de bonheur et de paix, au-dessus de tous les revers.

D'ALEMBERT.

PIERRE (S.) ET LE VOYAGEUR.

Etudions avec saint Chrysostome les traces du chef des apôtres, allant établir la gloire de la croix. Des vêtements grossiers, un bâton pour appui, l'équipage de l'indigence, voilà le vainqueur de la reine du monde! Il est rencontré par un homme qui prend intérêt à sa misère et interroge ses besoins. Où allez-vous? lui demande-t-il?— A Rome.—Quel est le but de votre voyage? Vous ne devez vous attendre qu'à d'injurieux dédains ou à une pitié stérile : la pauvreté est mal accueillie par le luxe. — Je vais terminer la guerre que l'orgueil, père du crime, a déclarée à l'humilité, mère de la vertu.

Est-ce que votre esprit s'égare? l'indigence vous aurait-elle flétri à ce point? — Mon indigence est ma richesse, et ma faiblesse ma force. — Mais expliquez-moi ce mystère! : que prétendez-vous? — Je prétends substituer mon Dieu aux faux dieux que vous honorez, briser leurs statues pour mettre à la place le *Fils du charpentier*, ravir à l'aigle sa foudre pour l'éteindre dans le sang de l'agneau. — Quel inintelligible discours; et que je plains vos cruelles destinées! — Votre Rome, si fière de sa gloire, connaîtra bientôt la gloire de Jésus. — Mais quels sont vos moyens pour opérer de si grandes choses? — Je n'en ai point. — Vous avez donc des amis cachés qui préparent les voies, aplanissent les difficultés et suppléeront à ce qui vous manque. — Les malheureux n'ont point d'amis. — Vous vous êtes donc ménagé des intelligences secrètes; vous êtes sûr d'un parti qui se montrera à l'instant convenu et vous servira avec chaleur. — Etranger à Rome, Rome m'est étrangère. — Mais vous avez semé l'or d'avance; vous comptez sur cet habile moteur. L'or procure des armes, et les armes seules peuvent faire ce que vous projetez. — Le Maître qui m'envoie nous a interdit l'or, et ses disciples n'en ont pas besoin; toute la nature est à leurs ordres. — Votre obstination m'afflige, et je gémis sur la folie de vos espérances imaginaires. Alors Pierre, découvrant sa poitrine, lui montre l'image de la croix de Jésus; et, d'une voix prophétique : « Voilà, s'écrie-t-il, voilà mes intelligences, mon parti, mon or! Voilà le fondement de ma confiance, le ressort de mes desseins, le gage de mes succès! La croix de Jésus attirera les cœurs, éclairera les esprits, touchera les âmes; vos idoles épouvantées fuiront à la vue de la croix, reine du monde à son tour.

L'abbé BONNEVIE.

PIERRE L'ERMITE.

La gloire de délivrer Jérusalem appartenait à un simple pèlerin, qui ne tenait sa mission que de son zèle, et n'avait d'autre puissance que la force de son caractère et de son génie. Quelques-uns donnent à Pierre l'Ermite une origine obscure, d'autres le font descendre d'une famille noble de Picardie; tous s'accordent à dire qu'il avait un extérieur ignoble et grossier. Né avec un esprit actif et inquiet, il chercha dans toutes les conditions de la vie un bonheur qu'il ne put trouver. L'étude des lettres, le métier des armes, le célibat, le mariage, l'état ecclésiastique, ne lui avaient rien offert qui pût remplir son cœur et satisfaire son âme ardente. Dégoûté du monde et des hommes, il se retira parmi les cénobites les plus austères. Le jeûne, la prière, la méditation, le silence de la solitude, exaltèrent son imagination. Dans ses visions, il entretenait un commerce habituel avec le Ciel, et se croyait l'instrument de ses desseins, le dépositaire de ses volontés. Il avait la ferveur d'un apôtre, le courage d'un martyr. Son zèle ne connaissait point d'obstacles, et tout ce qu'il désirait lui semblait facile; lorsqu'il parlait, les passions dont il était agité animaient ses gestes et ses paroles, et se communiquaient à ses auditeurs; rien ne résistait ni à la force de son éloquence, ni à la puissance de sa volonté. Tel fut l'homme extraordinaire qui donna le signal des croisades, et qui, sans fortune et sans renommée, par le seul ascendant des larmes et des prières, parvint à ébranler l'Occident pour le précipiter tout entier sur l'Asie.

MICHAUD.

PIÉTÉ (LA) VÉRITABLE.

Que de choses à retrancher en toi, Chrétien! Veux-tu porter un fruit abondant? il faut qu'il t'en coûte; il faut retrancher ce bois superflu, cette fécondité de mauvais désirs; cette force qui pousse trop, et se perdrait elle-même en se dissipant : tu crois

qu'il faut toujours agir, toujours pousser au dehors; et tu deviens tout extérieur. Non, il faut non-seulement ôter les mauvais désirs, mais ôter le trop qui se trouve souvent dans les bons : le trop agir; l'excessive activité qui se détruit et se consume elle-même, qui épuise les forces de l'âme, qui la remplit d'elle-même et la rend superbe. Ame chrétienne, abandonne-toi aux mains, au couteau, à l'opération de ce céleste vigneron ; laisse-le trancher jusqu'au vif. « Le temps de tailler est venu : » *Tempus putationis advenit.* Dans le printemps, lorsque la vigne commence à pousser, on lui doit ôter même jusqu'à la fleur, quand elle est excessive. Coupez, céleste ouvrier; et toi, âme chrétienne, coupe aussi toi-même : car Dieu t'en donnera la force, et c'est par toi-même qu'il te veut tailler. Coupe non-seulement les mauvaises volontés, mais le trop d'activité de la bonne, qui se repaît d'elle-même! Ame toute pleine d'Adam et du vieux levain, que ne dois-tu pas craindre de tes vices, si tu as tant à craindre de tes vertus mêmes!

Qui nous dira ce que c'est que cette âme, qui ne cesse point d'agir et de pousser; qui en poussant, néanmoins, ne pousse pas trop, et en agissant n'agit pas trop; qui sait retenir cette force qui se dissiperait au dehors, et ne garderait rien pour le dedans; qui, à force de se contenter elle-même, en agissant comme une autre Marthe avec trop d'activité et d'inquiétude, même sur un bon objet, s'ôte le repos, et le veut encore ôter à Marie assise aux pieds de Jésus comme sans action, et mettant son action dans le repos avec lequel elle prête son attention tout entière au Sauveur qui parle au dedans? C'est ainsi que doit être l'âme chrétienne : ni oisive, ni empressée, mais tranquille aux pieds de Jésus, écoutant Jésus. Oh! qu'elle s'est utilement taillée, qu'elle a fait une salutaire blessure à son trop d'activité! Quand il faudra agir, elle trouvera ses forces entières, et son action d'autant plus ferme, qu'elle sera plus paisible; non plus comme ces torrents qui bouillent, qui écument, qui se précipitent et se perdent, mais comme ces fleuves bénins, qui coulent tranquillement et toujours. Tel est le fleuve qui réjouit la cité de Dieu : il y a une impétuosité, une force, un mouvement ferme et durable, mais en même temps doux et tranquille; l'âme se remplit d'une céleste vivacité qui ne sera plus d'elle-même, mais de Dieu.

Voyez ce cheval ardent et impétueux, pendant que son écuyer le conduit et le dompte : que de mouvements irréguliers! C'est un effet de son ardeur; et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose, il devient plus obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le manie à droite et à gauche, le pousse, le retient comme elle veut. A la fin il est dompté, il ne fait que ce qu'on lui demande : il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéissance était encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force; ou plutôt, puisque cette force était en quelque façon dans cette ardeur, elle s'est réglée. Remarquez : elle n'est pas détruite, elle se règle; il ne faut plus d'éperon, presque plus de bride; car la bride ne fait plus l'effet de dompter l'animal fougueux. Par un petit mouvement, qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force; et le paisible animal ne fait plus, pour ainsi dire, qu'écouter. Son action est tellement unie à celle de celui qui le mène, qu'il ne s'en fait plus qu'une seule et même action.

Ame chrétienne, écoute l'Epoux qui te dit : « Je t'ai comparée à une belle cavale, et entièrement domptée. » Et s'il faut t'atteler à un chariot, te faire agir en concours avec d'autres âmes également soumises, ce ne sera pas de ces chariots mal assortis, où l'un tire et l'autre demeure sans action; ce qui épuise et accable ceux qui sont de bonne volonté et se donnent de bonne foi à l'ouvrage. Sous le fouet du conducteur, ou, pour mieux dire, non tant sous le fouet que sous sa voix, et avec la légère indication d'un coup bénin qui avertit, qui réveille quelquefois, les deux chevaux sont unis, parce qu'ils sont tous deux également soumis à la sage main qui les mène. Ame chrétienne, agis ainsi, et change ton ardeur, ton activité en gravité, en douceur, en règle. Noble animal fait pour être conduit de Dieu, et le porter, pour ainsi dire, c'est là ton courage, c'est là ta noblesse. BOSSUET.

PLAISIR (LE).

SUITES FUNESTES DE L'AMOUR DU PLAISIR.

Le premier écueil de notre innocence, c'est le plaisir. Les autres passions, plus tardives, ne se développent et ne se nourrissent, pour ainsi dire, qu'avec la raison : celle-ci la prévient, et nous nous trouvons corrompus avant presque d'avoir pu connaître ce que nous sommes. Ce penchant infortuné qui souille tout le cours de la vie des hommes prend toujours sa source dans les premières mœurs; c'est le premier trait empoisonné qui blesse l'âme; c'est lui qui efface sa première beauté, et c'est de lui que découlent ensuite tous les autres vices.

Cette déplorable passion met dans le cœur un dégoût invincible pour les choses du ciel : on n'est plus touché de rien; le cœur tout entier se révolte contre nous-mêmes; et un dégoût affreux nous saisit, et nous lie à nos propres faiblesses; et le cœur accoutumé à ne plus sentir que des plaisirs vifs et injustes, languit et ne trouve en lui aucun sentiment pour la piété.

Bien plus, tout ce qui n'est pas marqué par le caractère honteux de la volupté, n'intéresse plus. Les devoirs mêmes de la société, les fonctions d'une charge, les bienséances d'une dignité, les soins domestiques; tout lasse, tout devient insipide, hors la passion. Son caractère est de remplir le cœur tout entier; on ne peut plus s'occuper

que d'elle; on en est possédé, enivré; on la retrouve aussitôt; tout en retrace les funestes images, tout en réveille les injustes désirs, le monde, la solitude, la présence, l'éloignement, les objets les plus indifférents, les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles en rappellent le souvenir; et tout devient impur à celui qui est impur lui-même.

Vous étiez né doux, égal, accessible; vous aviez eu en partage un cœur simple et sincère; une candeur d'âme, une sérénité d'humeur qui offrait mille dispositions favorables à la sincérité chrétienne, et à la paix d'une conscience pure; et depuis que cette passion funeste a corrompu votre cœur, depuis que ce feu impur est entré dans votre âme, on ne vous reconnaît plus : « vous êtes semblable, dit saint Jude, à la mer toujours agitée des flots les plus violents; on vous trouve sombre, bizarre, inquiet, dissimulé; cette sérénité qui venait de l'innocence, est éteinte; cette égalité qui prenait sa source dans le calme des passions n'est plus qu'un fonds inépuisable d'humeur et de caprices; cette candeur qui montrait votre âme tout entière ne laisse plus voir que des pensées noires et cachées : vous avez perdu tout ce qui vous rendait aimable devant les hommes, et qui pouvait vous rendre agréable aux yeux de Dieu; et l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même.

Vous aviez reçu en naissant des talents heureux : votre jeunesse annonçait de grandes espérances : on croyait que vous alliez marcher sur les traces de vos ancêtres, et faire revivre avec leur nom leurs dignités et leur gloire : ces premières lueurs de tout ce qui fait les grands hommes formaient déjà mille présages flatteurs, et ouvraient à vos proches des vues éloignées d'élévation et de fortune; et ces talents, la volupté les a engloutis; et ces grandes espérances, un vice honteux les a ensevelies; et cette gloire naissante a fini par la honte et par l'ignominie; et cet esprit si élevé, et si capable des plus grandes choses, vous l'avez abruti, vous l'avez employé au succès de vos passions, et à raffiner sur des plaisirs infâmes; vous qui, avec des inclinations différentes, auriez pu servir l'Etat, devenir une des ressources de la patrie; que sais-je? honorer votre siècle, et embellir peut-être nos histoires; vous voilà traînant, au milieu de vos citoyens, les restes d'un mérite éteint, et ne retirant point d'autre fruit, de tous les avantages que la nature avait pris plaisir de vous prodiguer, que de faire dire de vous : Il aurait pu parvenir, s'il avait su se vaincre.

MASSILLON.

PLANTES (DES) ET DE LEURS MIGRATIONS.

Nous entrons à présent dans ce règne où les merveilles de la nature prennent un caractère plus riant et plus doux. En s'élevant dans les airs et sur le sommet des monts, on dirait que les plantes empruntent quelque chose du ciel, dont elles se rapprochent. On voit souvent par un profond calme, au lever de l'aurore, les fleurs d'une vallée immobiles sur leurs tiges; elles se penchent de diverses manières, et regardent tous les points de l'horizon. Dans ce moment même où il semble que tout est tranquille, un mystère s'accomplit : la nature conçoit; et ces plantes sont autant de jeunes mères tournées vers la région mystérieuse d'où leur doit venir la fécondité. Les sylphes ont des sympathies moins aériennes, des communications moins invisibles : le narcisse livre aux ruisseaux sa race virginale, la violette confie aux zéphyrs sa modeste postérité, une abeille cueille du miel de fleurs en fleurs, et, sans le savoir, féconde toute une prairie : un papillon porte un peuple entier sur son aile. Cependant les amours des plantes ne sont pas également tranquilles; il en est d'orageuses comme celles des hommes; il faut des tempêtes pour marier sur des hauteurs inaccessibles le cèdre du Liban au cèdre du Sinaï, tandis qu'au bas de la montagne, le plus doux vent suffit pour établir entre les fleurs un commerce de volupté. N'est-ce pas ainsi que le souffle des passions agite les rois de la terre sur leurs trônes, tandis que les bergers vivent heureux à leurs pieds?

La fleur donne le miel : elle est la fille du matin, le charme du printemps, la source des parfums, la grâce des vierges, l'amour des poëtes : elle passe vite comme l'homme, mais elle rend doucement ses feuilles à la terre. Chez les anciens, elle couronnait la coupe du banquet et les cheveux blancs du sage; les premiers chrétiens en couvraient les martyrs et l'autel des catacombes; aujourd'hui, et en mémoire de ces antiques jours, nous la mettons dans nos temples. Dans le monde, nous attribuons nos affections à ses couleurs : l'espérance à sa verdure, l'innocence à sa blancheur, la pudeur à ses teintes de rose : il y a des nations entières où elle est l'interprète des sentiments : livre charmant qui ne renferme aucune erreur dangereuse, et ne garde que l'histoire fugitive des révolutions du cœur!

En mettant les sexes sur des individus différents dans plusieurs familles de plantes, la Providence a multiplié les mystères et les beautés de la nature. Par là la loi des migrations se reproduit dans un règne qui semblait dépourvu de toute faculté de se mouvoir. Tantôt c'est la graine ou le fruit, tantôt c'est une portion de la plante ou même la plante entière qui voyage. Les cocotiers croissent souvent sur des rochers au milieu de la mer : quand la tempête survient, leurs fruits tombent, et les flots les roulent à des côtes habitées, où ils se transforment en beaux arbres, symbole de la vertu qui s'élève sur des écueils exposés aux orages : plus elle est battue des vents, plus elle prodigue de trésors aux hommes.

On nous a montré au bord de l'*Yar*, petite rivière du comté de Suffolk en Angleterre, une espèce de cresson fort curieux : il

change de place, et s'avance comme par bonds et par sauts. Il porte plusieurs chevelus dans ses cimes; lorsque ceux qui se trouvent à l'une des extrémités de la masse sont assez longs pour atteindre au fond de l'eau, ils y prennent racine. Tirées par l'action de la plante qui s'abaisse sur son nouveau pied, les griffes du côté opposé lâchent prise, et la cressonnière, tournant sur son pivot, se déplace de toute la longueur de son banc. Le lendemain on cherche la plante dans l'endroit où on l'a laissée la veille, et on l'aperçoit plus haut ou plus bas sur le cours de l'onde, formant, avec le reste des familles fluviatiles, de nouveaux effets et de nouvelles harmonies. Nous n'avons vu ni la floraison ni la fructification de ce cresson singulier, que nous avons nommé MIGRATOR, *voyageur*, à cause de nos propres destinées.

Les plantes marines sont sujettes à changer de climat; elles semblent partager l'esprit d'aventure de ces peuples insulaires, que leur position géographique a rendus commerçants. Le *fucus giganteus* sort des antres du Nord, avec les tempêtes; il s'avance sur la mer, en enfermant dans ses bras des espaces immenses. Comme un filet tendu de l'un à l'autre rivage de l'Océan, il entraîne avec lui les moules, les phoques, les raies, les tortues qu'il prend sur sa route. Quelquefois, fatigué de nager sur les vagues, il allonge un pied au fond de l'abîme, et s'arrête debout; puis, recommençant sa navigation avec un vent favorable, après avoir flotté sous mille latitudes diverses, il vient tapisser les côtes du Canada des guirlandes enlevées aux rochers de la Norwége.

Les migrations des plantes marines, qui, au premier coup d'œil, ne paraissaient que de simples jeux du hasard, ont cependant des relations touchantes avec l'homme.

En nous promenant un soir à Brest, au bord de la mer, nous aperçûmes une pauvre femme qui marchait courbée entre des rochers; elle considérait attentivement les débris d'un naufrage, et surtout les plantes attachées à ces débris, comme si elle eût cherché à deviner, par leur plus ou moins de vieillesse, l'époque certaine de son malheur. Elle découvrit sous des galets une de ces boîtes de matelot qui servent à mettre des flacons. Peut-être l'avait-elle remplie elle-même autrefois, pour son époux, de cordiaux achetés du fruit de ses épargnes : du moins nous le jugeâmes ainsi; car elle se prit à essuyer ses larmes avec le coin de son tablier. Des mousserons de mer remplaçaient maintenant ces présents de sa tendresse. Ainsi, tandis que le bruit du canon apprend aux grands le naufrage des grands du monde, la Providence, annonçant aux mêmes bords quelque deuil aux petits et aux faibles, leur dépêche secrètement quelques brins d'herbe et un débris.

CHATEAUBRIAND.

PORTRAIT DU VRAI CHRÉTIEN.

Rien de si grand sur la terre qu'un véritable chrétien. Maître de ses désirs et de tous les mouvements de son cœur, exerçant un empire glorieux sur lui-même, possédant son âme dans la patience et dans l'égalité, et régissant toutes ses passions par le frein de la tempérance; humble dans la prospérité, constant dans la disgrâce, joyeux dans les tribulations, paisible avec ceux qui haïssent la paix, insensible aux injures, sensible aux afflictions de ceux qui l'outragent; fidèle dans ses promesses, religieux dans ses amitiés, inébranlable dans ses devoirs, peu touché des richesses qu'il méprise, embarrassé des honneurs qu'il craint, plus grand que le monde entier qu'il regarde comme un monceau de poussière; quelle élévation!

La philosophie ne détruisait le vice que par le vice; elle n'apprenait avec faste à mépriser le monde, que pour s'attirer les applaudissements du monde; elle cherchait plus la gloire de la sagesse que la sagesse elle-même; en détruisant les autres passions, elle en élevait toujours une plus dangereuse sur leurs ruines; c'est-à-dire, l'orgueil, semblable à ce prince de Babylone qui n'avait renversé les autels du Dieu des nations que pour élever sur leurs débris sa statue impie, et ce colosse monstrueux d'orgueil qu'il voulait faire adorer à toute la terre.

Mais la religion élève le chrétien au-dessus de sa vertu même. Elle le rend encore plus grand dans le secret du cœur et aux yeux de Dieu que devant les hommes. Il pardonne sans orgueil, il est désintéressé sans faste, il souffre sans vouloir qu'on s'en aperçoive, il modère ses passions sans s'en apercevoir lui-même; lui seul ignore la gloire et le mérite de ses actions, et loin de jeter des regards de complaisance sur lui-même, il a honte de ses vertus plus que le pécheur n'en a de ses vices; loin de chercher à être applaudi, il cache ses œuvres de lumière comme si c'étaient des œuvres de ténèbres. Il n'entre dans sa vertu que l'amour du devoir; il n'agit que sous les yeux de Dieu seul, et comme s'il n'y avait plus d'honneur sur la terre. Honorons, si nous le pouvons, quelque chose de plus grand dans l'univers; repassons sur la terre les divers genres de gloire dont le monde honore la vanité des hommes; et voyons si tous ensemble ils peuvent atteindre à ce degré de grandeur où la religion élève l'homme de bien.

MASSILLON.

POURQUOI LES HOMMES

NE RECONNAISSENT PAS DIEU DANS L'UNIVERS.

Pour apercevoir Dieu dans ses ouvrages, il faut au moins y être attentif. Les passions aveuglent à un tel point, non-seulement les peuples sauvages, mais encore les nations qui semblent les mieux policées, qu'elles ne voient pas la lumière même qui les éclaire. A cet égard, les Egyptiens, les Grecs et les Romains, n'ont pas été moins aveugles et moins abrutis que les sauvages les plus grossiers; ils se sont ensevelis comme eux dans les choses sensibles, sans remonter

plus haut, et ils n'ont cultivé leur esprit que pour se flatter par de plus douces sensations, sans vouloir remarquer de quelle source elles venaient.

Ainsi vivent les hommes sur la terre : ne leur dites rien ; ils ne pensent à rien, excepté à ce qui flatte leurs passions grossières ou leur vanité ; leurs âmes s'appesantissent tellement, qu'ils ne peuvent plus s'élever à aucun objet incorporel ; tout ce qui n'est point palpable, et qui ne peut être ni vu, ni goûté, ni entendu, ni senti, ni compté, leur semble chimérique. Cette faiblesse de l'âme, se tournant en incrédulité, leur paraît une force, et leur vanité s'applaudit de résister à ce qui frappe naturellement le reste des hommes. C'est comme si un monstre se glorifiait de n'être pas formé selon les règles communes de la nature ; ou comme si un aveugle-né triomphait de ce qu'il serait incrédule pour la lumière et pour les couleurs que le reste des hommes aperçoit.

FÉNELON.

PREMIÈRE COMMUNION.

Encore un moment, mes chers enfants, et tenant dans mes faibles mains l'hostie sainte, je vous adresserai ces paroles que vous avez si souvent entendues, et qui seules sont bien capables de pénétrer vos cœurs d'un respect profond et de l'amour le plus tendre ; je vous dirai en vous présentant le Saint des saints : *Ecce Agnus Dei, qui tollit peccata mundi* (*Joan.* I, 29). « *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde.* » Non, ce n'est pas ici une image vaine, une figure sans réalité ; mais c'est le même Jésus-Christ que les bergers et les mages ont adoré dans la crèche, qui fut attaché à la croix, qui sortit vivant du tombeau, et qui règne maintenant au plus haut des cieux. Non, ce n'est pas un simple signe de la grâce, une émanation de la chair divine du Sauveur, une petite portion quelconque de ses faveurs et de son amour ; c'est Jésus-Christ lui-même, son corps et son âme et sa divinité, aussi réellement présent dans l'Eucharistie qu'il l'était sur la terre, qu'il l'est maintenant dans le ciel, assis sur le trône de sa gloire. Je ne veux écouter ici ni mes sens trompeurs, ni ma faible raison ; Dieu, la vérité même, a parlé, et tout doit fléchir devant sa divine parole. Dans les sentiments d'une foi profonde, prosterné devant vos tabernacles éternels, je vous dirai : O mon Dieu ! je ne vous vois pas, mais mon cœur vous adore ; j'aime à m'abaisser, à m'anéantir devant votre haute majesté.

Ecce, le voici ; mais sous quelle image aime-t-il à se peindre à nous ? Hélas ! sur l'autel comme sur le Calvaire, c'est toujours l'Agneau muet, immobile devant celui qui le dépouille de sa toison ; c'est la brebis innocente qui se laisse égorger sans se plaindre. Qu'on l'outrage, qu'on le blasphème, qu'on renouvelle autour de nos tabernacles toutes les insultes des Juifs déicides autour de la croix, il endure et souffre tout ; il garde le silence, et l'autel comme la croix est le trône de sa douceur et de sa miséricorde. Pour nous, mes enfants, nous ne serons pas du nombre de ceux qui abusent de sa bonté et des abaissements que lui inspire sa tendresse, pour le méconnaître et l'outrager. S'il se dépouille des splendeurs de sa gloire, ce n'est point par faiblesse, c'est par amour ; et loin d'insulter à la faiblesse apparente de ce tendre Agneau, nos cœurs seront à lui sans partage ; c'est parce que dans l'Eucharistie il est doux, patient et compatissant, que nous redoublerons pour lui de respect et d'amour.

Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde : « Qui tollit peccata mundi. » Il est vrai que pour le recevoir, nous devons être déjà purifiés de toute tache mortelle. Les choses saintes sont pour les saints, et malheur au téméraire qui viendrait s'asseoir au banquet sacré sans avoir la robe de justice et de pureté ! Mais enfin le Sauveur est ici dans un état de victime ; il s'immole pour nous ; il offre encore ses plaies et son sang ! Ah ! si nous avons besoin de grâces puissantes, nous sommes ici placés à la source. S'il est des fautes légères qui ternissent la beauté de notre âme ; s'il est des attaches secrètes qui nous ôtent la liberté des enfants de Dieu ; s'il est en nous de dangereux penchants, Jésus-Christ est ici pour guérir toutes nos infirmités, pour ranimer toute langueur, pour briser toutes les chaînes. Il est le pain de vie, il est la lumière véritable, le feu consumant qui va dessécher jusqu'à la racine du péché. Respect, amour, confiance, voilà ce qu'il demande ; force, lumières, consolations, voilà ce qu'il donne.

Pleins de ces sentiments de foi, d'espérance et d'amour, vous direz donc avec moi, de cœur plus encore que de bouche : *Domine, non sum dignus.* Non, Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi ; je me préparerais des années, des siècles entiers à vous recevoir, que j'aurais toujours le sentiment de mon indignité. Et quelle proportion peut-il y avoir entre votre grandeur et ma bassesse, entre votre sainteté et ma misère ? Non, jamais, vous ne verriez dans mon âme rien qui fût digne de vous y attirer : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum* (*Matth.* VIII, 8) ; mais j'ose avancer, Seigneur, puisque c'est vous qui m'appelez, qui m'invitez, qui me pressez d'aller à vous.

Que si tels sont vos sentiments, mes enfants, approchez avec confiance du trône de la miséricorde ; vous verrez s'accomplir le vœu que forme l'Eglise, et que j'exprimerai en son nom en vous disant : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle ! »* FRAYSSINOUS.

PREMIERS CHRÉTIENS (LES).

Vers le milieu du III^e^ siècle, quand l'empereur Valérien eut donné le signal de la

huitième persécution, les Chrétiens pouvaient à peine trouver un asile pour prier au pied de la croix ; leur Dieu était exilé au fond des abîmes, et les païens seuls avaient le droit d'encenser leurs idoles à la face du soleil. Les augures continuaient de lire l'avenir dans le vol des oiseaux et dans les entrailles des victimes ; les prêtres de Jupiter faisaient leurs processions accoutumées ; mais ces pompes solennelles n'étaient plus qu'une vaine apparence. Les maisons étaient ornées de guirlandes, et tout bas l'on se riait des cérémonies publiques. Le paganisme, vaincu dans la conscience des peuples, n'était protégé que par le despotisme impérial, et il fallait que l'épée des prétoriens vînt au secours des dieux qui tombaient.

L'avenir du monde était aux catacombes. Un jour que les Chrétiens, rassemblés dans ces souterains, célébraient le saint Sacrifice sur les tombeaux de leurs martyrs, la cérémonie fut tout à coup interrompue ; un bruit inconnu se fit entendre dans la galerie qui conduisait au sanctuaire. Le Pontife, craignant qu'on ne vienne, au nom de l'empereur, profaner la sainte obscurité de ces lieux, s'élance hors de la chapelle, accompagné de quelques Chrétiens : il aperçoit un homme couvert de haillons. Celui-ci se prosterne, la face contre terre ; le vénérable pasteur s'empresse de le relever, et les Chrétiens adressent à l'étranger des paroles de paix. Etonné de cet accueil :

« Est-ce à moi, s'écrie-t-il, que s'adressent ces témoignages d'amour et de bonté ? Hommes généreux, ignorez-vous que je ne suis pas né votre égal ? Celui que vous voyez est Lysiclès, un pauvre esclave.

— Mon frère, dit le Pontife, il n'est point d'esclaves parmi nous. Tu vois ici les Chrétiens. Ce séjour est leur temple. Sur la terre on a créé des distinctions ; mais ici tous les rangs sont confondus, et nous devançons, en ces lieux, l'égalité qui nous attend à la mort. Nous te traiterons comme nous traiterions l'empereur, s'il quittait son trône pour venir partager notre misère.

— Qu'entends-je ! dit l'esclave. Je ne me trompais donc point quand j'accusais d'injustice le tyran que je servais. Mais où pouvais-je porter mes plaintes ? Partout on insultait à mon malheur ; la société refusait de m'admettre dans son sein, et les lois mêmes se chargeaient d'autoriser les cruautés de mon maître. J'étais réduit à envier le sort des plus vils animaux. Au milieu de tous ces tourments, malgré les injustices dont les hommes m'accablaient, je sentais confusément que j'étais homme comme eux ; mais quand j'osais le dire, on me traitait de fou et l'on me répondait les verges à la main. Mes compagnons d'infortune avaient fini par s'endurcir dans leur malheur ; vainement je tâchais de ranimer leur engourdissement ; ils n'avaient plus la force de vouloir sortir de leurs maux, et, dans leur stupide résignation, ils supportaient leur sort comme les morts supportent la terre qui les couvre. Personne ne m'entendait ; j'étais seul dans le monde. Depuis trois jours j'ai pris la fuite ; et, après avoir erré dans la campagne, je me suis enfoncé dans ces souterrains. O bonheur ! je trouve ici ce que j'ai tant rêvé : il est des hommes qui me traitent en frère ; le cri de ma conscience ne m'avait point trompé !

— Oui, dit le Pontife, tu partageras nos plaisirs et nos travaux. Prier, aimer et souffrir, voilà notre sort. Nous t'apprendrons à connaître notre Dieu ; mais il s'est déjà fait jour dans ton cœur ; c'était lui qui te criait que tous les hommes sont frères ; car telle est la loi de notre sainte doctrine. Ce Chrétien, que tu vois près de toi, est un ancien roi d'Orient que les Romains ont chassé de ses Etats ; c'est lui qui va, au nom de tous, te donner le baiser de paix. »

Et le monarque d'Asie donna un baiser à l'esclave romain.

Ainsi, tandis que, dans la Rome des Césars, chaque vice et chaque crime était fait dieu, l'humanité avait retrouvé ses titres aux catacombes, et, sur les débris de l'esclavage, la foi nouvelle rétablissait l'égalité primitive.

A. Filon.

PRÉPARATION A LA MORT.

Lettre de S. François de Sales au président Frémiot, à Dijon.

Si faut-il que je vous obéisse encore (1), en ce que vous me commandez de vous écrire les principaux points de votre devoir. J'aime mieux obéir au péril de la discrétion, que d'être discret au péril de l'obéissance. Ce m'est, à la vérité, une obéissance un petit âpre (2) ; mais vous jugerez bien qu'elle en vaut mieux. Vous excédez bien en humilité à me faire cette demande ; pourquoi ne me sera-t-il loisible d'excéder en simplicité à vous obéir ?

Monsieur, je sais que vous avez fait une longue et très-honorable vie, et toujours très-constante en la sainte Eglise catholique ; mais au bout de là, c'a été au monde et au maniement de ses affaires. Chose étrange, mais que l'expérience et les auteurs témoignent : un cheval, pour brave et fort qu'il soit, cheminant sur les passées et allures du loup, s'engourdit et perd le pas. Il n'est pas possible que vivant au monde, quoique nous ne le touchions que des pieds, nous ne soyons embrouillés de sa poussière.

Nos anciens pères, Abraham et les autres, présentaient ordinairement à leurs hôtes le

(1) Si faut-il que je vous obéisse... Il faut donc, ainsi il faut... Si, du latin *sic*.

(2) Un petit âpre... un peu âpre. Ce mot est pris adverbialement. Un peu plus loin on lira : *petit à petit*.

lavement des pieds. Je pense, Monsieur, que la première chose qu'il faut faire, c'est de laver les affections de notre âme, pour recevoir l'hospitalité de notre bon Dieu en son paradis.

Il me semble que c'est toujours beaucoup de reproche aux mortels de mourir sans y avoir pensé; mais il est double à ceux que Notre-Seigneur a favorisés du bien de la vieillesse.

Ceux qui s'arment avant que l'alarme se donne, le sont toujours mieux que les autres, qui sur l'effroi courent çà et là au plastron, aux cuissarts et au casque.

Il faut tout à l'aise dire ses adieux au monde, et retirer petit à petit ses affections des créatures.

Les arbres que le vent arrache ne sont pas propres pour être transplantés, parce qu'ils laissent leurs racines en terre; mais qui les veut porter en une autre terre, il faut que dextrement il désengage petit à petit toutes les racines l'une après l'autre; et puisque de cette terre misérable nous devons être transplantés en celle des vivants, il faut retirer et désengager nos affections l'une après l'autre de ce monde. Je ne dis pas qu'il faille rudement rompre toutes les alliances que nous y avons contractées, il faudrait à l'aventure des efforts pour cela; mais il les faut découdre et dénouer (1).

Ceux qui partent à l'imprévue sont excusables de n'avoir pas pris congé de leurs amis, et partir en mauvais équipage; mais non pas ceux qui ont su l'environ du temps de leur voyage : il se faut tenir prêt; ce n'est pas pour partir devant l'heure, mais pour l'attendre avec plus de tranquillité.

A cet effet je crois, Monsieur, que vous aurez une incroyable consolation de choisir de chaque jour une heure pour penser, devant Dieu et votre bon ange, à ce qui vous est nécessaire pour faire une bienheureuse retraite. Quel ordre à vos affaires, s'il fallait que ce fût bientôt? Je sais que ces pensées ne vous seront pas nouvelles; mais il faut que la façon de les faire soit nouvelle en la présence de Dieu, avec une tranquille attention, et plus pour émouvoir l'affective que pour éclairer l'intellective.

Saint Jérôme a plus d'une fois rapporté à la sapience des vieilles gens l'histoire d'Abisag (2), Sunamite, dormant sur l'estomac de David, non pour aucune volupté, mais seulement pour l'échauffer. La sagesse et considération de la philosophie accompagne souvent les jeunes gens; c'est plus pour récréer leur esprit, que pour créer en leurs affections aucun bon mouvement : mais entre les bras des anciens, elle n'y doit être que pour leur donner la vraie chaleur de dévotion.

J'ai vu et joui de votre belle bibliothèque : je vous présente, pour votre leçon spirituelle sur ce propos, saint Ambroise, *De bono mortis* (3), saint Bernard, *De interiori domo* (4), et plusieurs homélies éparses de saint Chrysostome.

Votre saint Bernard dit que l'âme qui veut aller à Dieu doit premièrement baiser les pieds du crucifix, purger ses affections et se résoudre à bon escient de se retirer petit à petit du monde et de ses vanités; puis baiser les mains par la nouveauté des actions, qui suit le changement des affections; et enfin le baiser en la bouche; s'unissant par un amour ardent à cette suprême bonté (5). C'est le vrai progrès d'une honnête retraite.

On dit qu'Alexandre le Grand, cinglant en haute mer, découvrit lui seul et premièrement, l'Arabie heureuse à l'odeur des bois aromatiques qui y sont; aussi lui seul y avait sa prétention. Ceux qui prétendent au pays éternel, quoique cinglant en la haute mer des affaires de ce monde, ont un certain pressentiment du ciel, qui les anime et encourage merveilleusement : mais il faut se tenir en proue, et le nez tourné de ce côté-là.

Nous nous devons à Dieu, à la patrie, aux parents, aux amis; à Dieu premièrement, puis à la patrie, mais premièrement à la céleste, secondement à la terrestre, après cela à nos proches; mais *nul ne vous est si proche que vous-même*, dit notre Sénèque chrétien (6) : enfin aux amis; mais n'êtes-vous pas le premier des vôtres? Il remarque que saint Paul dit à son Timothée : *Attende tibi et gregi; primo tibi, deinde gregi* (7), dit-il.

C'est bien assez, Monsieur, si ce n'est trop pour cette année, laquelle s'enfuit et s'écoule de devant nous, et dans ces deux mois prochains nous fera voir la vanité de sa durée, comme ont fait toutes les précédentes qui ne durent plus. Vous m'avez commandé que toutes les années je vous écrive quelque chose de cette sorte : me voilà quitte pour celle-ci, en laquelle je vous supplie d'ôter le plus de vos affections de ce monde que vous pourrez, et à mesure que vous les arracherez, de les transporter au ciel.

S. François de Sales.

PRÉSENT (LE) ET L'AVENIR.

Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils, toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si fé-

(1) Comparaison charmante. C'est là un de ces traits heureux et pleins de grâce que l'on rencontre souvent dans les lettres de saint François de Sales. Fr. P.

(2) *III Reg.*, II, 2.

(3) Du bonheur de la mort.

(4) De la maison intérieure.

(5) *Serm.* III *in Cant.*

(6) Saint Bernard.

(7) Ayez soin de vous et de votre troupeau, premièrement de vous, ensuite de votre troupeau.

conde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose ! : tu le verras changer insensiblement; les grâces riantes, les doux plaisirs qui l'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un triste souvenir; la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te paraît éloigné. Hélas ! tu te trompes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix. FÉNELON.

PRÊTRE (LE).

Il est un homme dans chaque paroisse qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde; qu'on appelle comme témoin, comme conseil ou comme agent dans tous les actes les plus solennels de la vie civile; sans lequel on ne peut ni naître ni mourir, qui prend l'homme du sein de sa mère et ne le laisse qu'à la tombe, qui bénit ou consacre le berceau, la couche conjugale, le lit de mort et le cercueil; un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre; que les inconnus mêmes appellent *mon père*, aux pieds duquel les Chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes; un homme qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'âme et du corps, l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence; qui voit le riche et le pauvre frapper tour à tour à sa porte : le riche pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir; qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes : aux classes inférieures, par la vie pauvre et souvent par l'humilité de la naissance; aux classes élevées par l'éducation, la science et l'élévation de sentiments qu'une religion philanthropique inspire et commande; un homme, enfin, qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs avec l'autorité d'une mission divine et l'empire d'une foi toute faite ! Cet homme, c'est le curé.

Comme moraliste, l'œuvre du curé est admirable. Le Christianisme est une philosophie divine, écrite de deux manières : comme histoire, dans la vie et la mort du Christ; comme précepte, dans les sublimes enseignements qu'il a apportés au monde. Ces deux paroles du Christianisme, le précepte et l'exemple, sont réunis dans le Nouveau Testament ou l'Evangile. Le curé doit l'avoir toujours à la main, toujours sous les yeux, toujours dans le cœur ! Un bon prêtre est un commentaire vivant de ce livre divin. Chacune des paroles mystérieuses de ce livre répond juste à la pensée qui l'interroge, et renferme un sens pratique et social qui éclaire et vivifie la conduite de l'homme. Il n'y a point de vérité morale ou politique qui ne soit en germe dans un verset de l'Evangile; toutes les philosophies modernes en ont commenté un, et l'ont oublié ensuite; la philanthropie est née de son premier et unique précepte, la charité. La liberté a marché dans le monde sur ses pas, et aucune servitude dégradante n'a pu subsister devant sa lumière; l'égalité politique est née de la reconnaissance qu'il nous a forcés à faire de notre égalité, de notre fraternité devant Dieu; les lois se sont adoucies, les usages inhumains se sont abolis, les chaînes sont tombées. A mesure que sa parole a retenti dans les siècles, elle a fait crouler une erreur ou une tyrannie, et l'on peut dire que le monde actuel tout entier, avec ses lois, ses mœurs, ses institutions, ses espérances, n'est que le verbe évangélique, plus ou moins incarné dans la civilisation moderne !

Le curé a donc toute morale, toute raison, toute civilisation, toute politique dans sa main quand il tient l'Evangile. Il n'a qu'à ouvrir, qu'à lire et qu'à verser autour de lui le trésor de lumière et de perfection dont la Providence lui a remis la clef. Mais, comme celui du Christ, son enseignement doit être double par la vie et par la parole; sa vie doit être, autant que le comporte l'infirmité humaine, l'explication sensible de sa doctrine, une parole vivante ! L'Eglise l'a placé là comme exemple plus que comme oracle; la parole peut lui faillir, si la nature lui en a refusé le don; mais la parole qui se fait entendre à tous, c'est la vie : aucune langue humaine n'est aussi éloquente et aussi persuasive qu'une vertu.

Le curé est encore administrateur spirituel des sacrements de son Eglise et des bienfaits de la charité. Ses devoirs en cette qualité se rapprochent de ceux que toute administration impose. Il a affaire aux hommes, il doit connaître les hommes. Il touche aux passions humaines, il doit avoir la main délicate et douce, pleine de prudence et de mesure. Il a dans ses attributions les fautes, les repentirs, les misères, les nécessités, les indigences de l'humanité : il doit avoir le cœur riche et débordant de tolérance, de miséricorde, de mansuétude, de compassion, de charité et de pardon ! Sa porte doit être ouverte à toute heure à celui qui l'éveille, sa lampe toujours allumée, son bâton toujours sous sa main; il ne doit connaître ni saison, ni distances, ni contagion, ni soleil, ni neige, s'il s'agit de porter l'huile au blessé, le pardon au coupable, ou son Dieu au mourant. Il ne doit y avoir de-

vant lui, comme devant Dieu, ni riche ni pauvre, ni petit ni grand, mais des hommes, c'est-à-dire des frères en misères et en espérances...

Le reste de sa vie doit se passer à l'autel; au milieu des enfants, auxquels il apprend à balbutier le catéchisme, ce code vulgaire de la plus haute philosophie, cet alphabet d'une sagesse divine, dans ses études sérieuses parmi les livres, société morte du solitaire. Le soir, quand le marguillier a pris les clefs de l'église; quand l'*angelus* a tinté dans le clocher du hameau, on peut voir quelquefois le curé, son bréviaire à la main, soit sous les pommiers de son verger, soit dans les sentiers élevés de la montagne, respirer l'air suave et religieux des champs et le repos acheté du jour; tantôt s'arrêter pour lire un verset des poésies sacrées; tantôt regarder le ciel ou l'horizon de la vallée, et redescendre à pas lents dans la sainte et délicieuse contemplation de la nature et de son auteur.

Voilà sa vie et ses plaisirs: ses cheveux blanchissent, ses mains tremblent en élevant le calice, sa voix cassée ne remplit plus le sanctuaire, mais retentit encore dans le cœur de son troupeau; il meurt, une pierre sans nom marque sa place au cimetière, près de la porte de son église. Voilà une vie écoulée! Voilà un homme oublié à jamais! Mais cet homme est allé se reposer dans l'éternité, où son âme vivait d'avance, et il a fait ici-bas ce qu'il avait de mieux à faire : il a continué un dogme immortel, il a servi d'anneau à une chaîne immense de foi et de vertu, et laissé aux générations qui vont naître une croyance, une loi, un Dieu.

LAMARTINE.

PREUVES ÉVIDENTES DE NOS MYSTÈRES.

Je me suis senti souvent agité par des mouvements dangereux à la vue de nos incompréhensibles mystères. Leur profondeur m'effrayait, leur obscurité me troublait; et, quoique mon cœur se rendît à la force de l'autorité, ce n'était pas sans peine de la part de l'esprit. Or, vous savez que l'esprit appréhende et doute naturellement dans les ténèbres; mais maintenant je trouve qu'en moi tout est d'accord : l'esprit suit le cœur; que dis-je? l'esprit conduit, l'esprit transporte le cœur.

Oui, je trouve même dans l'obscurité de nos mystères reçus, comme ils le sont aujourd'hui, de tant de nations différentes, une preuve invincible de leur vérité... Je conçois bien que des opinions proportionnées à notre intelligence puissent s'établir avec le temps; mais que des vérités aussi sublimes, si au-dessus de la raison, si éloignées de tout ce qui peut frapper l'imagination et les sens, si contraires à toutes les idées reçues, que des vérités, dis-je, de ce caractère, se puissent répandre universellement et triompher dans toutes les nations, sans une autorité et une force divine; il ne faut, ce me semble, qu'un peu de bon sens pour reconnaître que rien n'est moins vraisemblable. On a donc l'esprit bien en repos, lorsqu'on sait tirer la lumière des ténèbres mêmes, et tourner en preuves évidentes de nos mystères l'obscurité respectable qui les environne. Que les incrédules blasphèment contre notre sainte religion, leurs blasphèmes nous en inspirent du respect; ce qui les ébranle ne peut que nous affermir. MALEBRANCHE.

PREUVES HISTORIQUES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, et ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature, et regardant tout l'univers muet, et l'homme sans lumières, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, j'entre en effroi, comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître où il est, et sans avoir aucun moyen d'en sortir; et sur cela, j'admire comment on n'entre point en désespoir d'un si misérable état. Je vois d'autres personnes auprès de moi de semblable nature : je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi, et ils me disent que non; et sur cela, ces misérables égarés, ayant regardé autour d'eux, et ayant vu quelques objets plaisants, s'y sont donnés et s'y sont attachés. Pour moi, je n'ai pu m'y arrêter, ni me reposer dans la société de ces hommes semblables à moi, misérables comme moi, impuissants comme moi; je vois qu'ils ne m'aideront pas à mourir : je mourrai seul : il faut donc faire comme si j'étais seul. Or, si j'étais seul, je ne bâtirais pas des maisons, je ne m'embarrasserais point dans les occupations tumultueuses, je ne chercherais l'estime de personne, mais je tâcherais seulement de découvrir la vérité.

Ainsi considérant combien il y a d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ai recherché si ce Dieu dont tout le monde parle, n'aurait pas laissé quelques marques de lui : je regarde de toutes parts, et ne vois partout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. Si je n'y voyais rien qui marquât une divinité, je me déterminerais à ne rien croire. Si je voyais partout les marques du Créateur, je reposerais en paix dans la foi. Mais voyant trop pour nier, et trop peu pour m'assurer, je suis dans un état à plaindre, où j'ai souhaité cent fois que, si Dieu soutient la nature, elle le marquât sans équivoque, et que si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout à fait; qu'elle dît tout ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre. Au lieu qu'en l'état où je suis, ignorant ce que je suis, et ce que je dois faire, je ne connais ni ma condition, ni mon devoir. Mon cœur tend tout entier à connaître où est le vrai bien pour le suivre. Rien ne me serait trop cher pour cela.

Je vois des multitudes de religions en plusieurs endroits du monde, et dans tous les temps, mais elles n'ont ni morale qui me puisse plaire, ni preuves capables de m'arrêter. Et ainsi j'aurais rejeté la religion de Mahomet, et celle de la Chine, et celle des anciens Romains, et celle des Egyptiens, par cette seule raison que, l'une n'ayant pas plus de marques de vérité que l'autre, ni rien qui détermine, la raison ne peut pencher plutôt vers l'une que vers l'autre.

Mais, en considérant ainsi cette inconstante et bizarre variété des mœurs et des créances dans les divers temps, je trouve, en une petite partie du monde, un peuple particulier, séparé de tous les autres peuples de la terre, et dont les histoires précèdent de plusieurs siècles les plus anciennes que nous ayons. Je trouve donc ce peuple grand et nombreux, qui adore un seul Dieu, et qui se conduit par une loi qu'il dit tenir de sa main. Ils soutiennent qu'ils sont les seuls au monde auxquels Dieu a révélé ses mystères, que tous les hommes sont corrompus, et dans la disgrâce de Dieu; qu'ils sont tous abandonnés à leurs sens et à leur esprit, et que de là viennent les étranges événements et les changements continuels qui arrivent entre eux, et de religion, et de coutume, au lieu qu'eux demeurent inébranlables dans leur conduite; mais que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres; qu'il viendra un libérateur pour tous, qu'ils sont au monde pour l'annoncer, qu'ils sont formés et pris pour être les hérauts de ce grand avénement, et pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

La rencontre de ce peuple m'étonne, et me semble digne d'une extrême attention, par quantité de choses admirables et singulières qui y paraissent.

C'est un peuple tout composé de frères, au lieu que tous les autres sont formés de l'assemblage d'une infinité de familles; celui-ci, quoique si étrangement abondant, est tout sorti d'un seul homme; et étant ainsi une même chair, et membres les uns des autres, ils composent une puissance extrême d'une seule famille; cela est unique!

Ce peuple est le plus ancien qui soit dans la connaissance des hommes; ce qui me semble devoir lui attirer une vénération particulière, et principalement dans la recherche que nous faisons, puisque, si Dieu s'est de tout temps communiqué aux hommes, c'est à ceux-ci qu'il faut recourir pour en savoir la tradition.

Ce peuple n'est pas seulement considérable par son antiquité, mais il est encore singulier en sa durée, qui a toujours continué, depuis son origine, jusqu'à maintenant; car au lieu que les peuples de Grèce, d'Italie, de Lacédémone, d'Athènes, de Rome, et les autres qui sont venus si long-temps après, ont fini il y a longtemps, ceux-ci subsistent toujours, et malgré les entreprises de tant de puissants rois, qui ont cent fois essayé de les faire périr, comme les historiens le témoignent, et comme il est aisé de le juger par l'ordre naturel des choses pendant un si long espace d'années, ils se sont toujours conservés, et s'étendant depuis les premiers temps jusqu'aux derniers, leur histoire enferme, dans sa durée, celle de toutes nos histoires.

La loi, par laquelle ce peuple est gouverné, est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, et la seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un Etat. C'est ce que Philon, juif, montre en divers lieux, et ce que l'historien Josèphe fait voir en prouvant qu'elle est si ancienne que le nom même de loi n'a été connu des plus anciens que plus de mille ans après, en sorte qu'Homère, qui a parlé de tant de peuples, ne s'en est jamais servi; et il est aisé de juger de la perfection de cette loi par sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvu à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens législateurs grecs et romains, en ayant quelque lumière, en ont emprunté leurs principales lois; ce qui paraît par celle qu'ils appellent des douze tables, et par les autres témoignages que Josèphe en donne.

Mais cette loi est en même temps la plus sévère et le plus rigoureuse de toutes, obligeant ce peuple, pour le tenir dans son devoir, à mille obligations particulières et pénibles, sous peine de la vie. De sorte que c'est une chose étonnante qu'elle se soit toujours conservée, durant tant de siècles, parmi un peuple rebelle et impatient comme celui-ci; pendant que tous les autres Etats ont changé de temps en temps leurs lois, quoique tout autrement faciles à observer.

Ce peuple est encore admirable en sincérité; ils gardent avec amour et fidélité le livre où Moïse déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu, et qu'ils le seront encore plus après sa mort; mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contre eux, qu'il le leur a assez dit: qu'enfin Dieu, s'irritant contre eux, les dispersera par tous les peuples de la terre; que comme ils l'ont irrité en adorant les dieux, qui n'étaient point leurs dieux, il les irritera en appelant un peuple qui n'était point son peuple. Cependant, ce livre, qui les déshonore en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie. C'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature.

L'état où l'on voit les Juifs est encore une grande preuve de la religion; car c'est une chose étonnante de voir ce peuple subsister depuis tant d'années, et de le voir toujours misérable, étant nécessaire pour la preuve de Jésus-Christ, qu'il subsiste pour le prouver, et qu'il soit misérable, puisqu'il l'a crucifié; et quoiqu'il soit contraire d'être misérable et de subsister, il subsiste néanmoins toujours malgré sa misère.

La création du monde commençant à s'éloigner, Dieu a pourvu d'un historien con-

temporain, et a commis tout un peuple à la garde de ce livre, afin que cette histoire fût la plus authentique du monde, et que tous les hommes pussent apprendre une chose si nécessaire à savoir, et qu'on ne peut savoir que par là.

Moïse était un habile homme : cela est clair. Donc s'il eût eu dessein de tromper, il eût fait en sorte qu'on ne pût pas le convaincre de tromperie. Il a fait tout le contraire; car s'il eût débité des fables, il n'y eût point eu de Juif qui n'en eût pu reconnaître l'imposture.

Pourquoi, par exemple, a-t-il fait la vie des premiers hommes si longue, et si peu de générations? Il eût pu se cacher dans une multitude de générations, mais il ne le pouvait en si peu, car ce n'est pas le nombre des années, mais la multitude des générations qui rend les choses obscures.

La vérité ne s'altère que par le changement des hommes, et cependant il met deux choses les plus mémorables qui se soient jamais imaginées, savoir : la création et le déluge, si proches qu'on y touche, par le peu qu'il fait de générations. De sorte qu'au temps où il écrivait ces choses, la mémoire devait en être encore toute récente dans l'esprit de tous les Juifs.

La longueur de la vie des patriarches, au lieu de faire que les histoires passées se perdissent, servait, au contraire, à les conserver. Car ce qui fait que l'on n'est pas quelquefois assez instruit dans l'histoire de ses ancêtres, c'est qu'on n'a jamais guère vécu avec eux, et qu'ils sont morts souvent avant que l'on eût atteint l'âge de raison; mais lorsque les hommes vivaient si longtemps, les enfants vivaient long-temps avec leurs pères, et ainsi ils les entretenaient longtemps. Or, de quoi les eussent-ils entretenus, sinon de l'histoire de leurs ancêtres, puisque toute l'histoire était réduite en celle-là; et qu'ils n'avaient ni les sciences, ni les arts, qui occupent une grande partie des discours de la vie? Ainsi l'on voit qu'en ce temps-là les peuples avaient un soin particulier de conserver leurs généalogies.

Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remèdes, qu'on met souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais remèdes; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux, et qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y en avait eu, et que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginé qu'ils en pourraient donner, et encore plus que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir. De même que si un homme se vantait d'empêcher de mourir, personne ne le croirait, parce qu'il n'y a eu aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables par la connaissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par là, parce que la chose ne pouvant être niée en général, puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables, le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux et le reflux de la mer.

Ainsi il me paraît aussi évident qu'il n'y a tant de faux miracles, de fausses révélation, de sortiléges, etc., que parce qu'il y en a de vrais; ni de fausses religions, que parce qu'il y en a une véritable. Car s'il n'y avait jamais rien eu de tout cela, il est comme impossible que les hommes se le fussent imaginé; et encore plus que tant d'autres l'eussent cru. Mais comme il y a eu tant de très-grandes choses véritables, et qu'ainsi elles ont été crues par de grands hommes, cette impression a été cause que presque tout le monde s'est rendu coupable de croire aussi les fausses. Et ainsi, au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles puisqu'il y en a de faux, il faut dire, au contraire, qu'il y a de vrais miracles, puisqu'il y en a tant de faux; et qu'il n'y en a de faux, que par cette raison, qu'il y en a de vrais; et qu'il n'y a de même de fausses religions, que parce qu'il y en a une véritable. Cela vient de ce que l'esprit de l'homme se trouvant plié de ce côte-là par la vérité, devient susceptible par là, de toutes les faussetés.

Pour ne pas croire les apôtres, il faut dire qu'ils ont été trompés ou trompeurs. L'un et l'autre est difficile : car pour le premier, il n'est pas possible de s'abuser à prendre un homme pour être ressuscité; et pour l'autre, l'hypothèse qu'ils aient été fourbes est étrangement absurde. Qu'on la suive tout au long. Qu'on s'imagine ces douze hommes assemblés après la mort de Jésus-Christ, faisant le complot de dire qu'il est ressuscité. Ils attaquent par là toutes les puissances. Le cœur des hommes est étrangement enclin à la légèreté, aux changements, aux promesses, aux biens. Si peu qu'un d'eux se fût démenti par tous ces attraits, et qui plus est, par les prisons, par les tortures et par la mort, ils étaient perdus.

Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger.

Il est impossible d'envisager toutes les preuves de la religion chrétienne, ramassées ensemble, sans en ressentir la force, à laquelle nul homme raisonnable ne peut résister.

Que l'on considère son établissement : qu'une religion, si contraire à la nature, soit établie par elle-même, si doucement, sans aucune force ni contrainte; et si fortement néanmoins, qu'aucuns tourments n'ont pu empêcher les martyrs de la confesser; et que tout cela se soit fait, non-seulement sans l'assistance d'aucuns princes, mais malgré tous les princes de la terre, qui l'ont combattue.

Que l'on considère la sainteté, la hauteur et l'humilité d'une âme chrétienne. Les

philosophes païens se sont quelquefois élevés au-dessus du reste des hommes par une manière de vivre plus réglée, et par des sentiments qui avaient quelque conformité avec ceux du Christianisme; mais ils n'ont jamais reconnu pour vertu ce que les Chrétiens appellent *humilité;* et ils l'auraient même crue incompatible avec les autres dont ils faisaient profession. Il n'y a que la religion chrétienne qui ait su joindre ensemble des choses qui avaient paru jusque-là si opposées, et qui ait appris aux hommes, que, bien loin que l'humilité soit incompatible avec les autres vertus, sans elle toutes les autres vertus ne sont que des vices et des défauts.

Que l'on considère les merveilles de l'Ecriture sainte, qui sont infinies, la grandeur, la sublimité plus qu'humaine des choses qu'elle contient, et la simplicité admirable de son style, qui n'a rien d'affecté, de recherché, et qui porte un caractère de vérité qu'on ne saurait désavouer.

Que l'on considère la personne de Jésus-Christ en particulier. Quelque sentiment qu'on ait de lui, on ne peut pas disconvenir qu'il n'eût un esprit très-grand et très-relevé, dont il avait donné des marques dès son enfance, devant les docteurs de la loi; et cependant, au lieu de s'appliquer à cultiver ses talents par l'étude et la fréquentation des savants, il passe trente ans de sa vie dans le travail des mains et dans une retraite entière du monde; et cependant les trois années de sa prédication, il appelle à sa compagnie et choisit pour ses apôtres, des gens sans science, sans étude, sans crédit; et il s'attire pour ennemis ceux qui passaient pour les plus savants et les plus sages de son temps. C'est une étrange conduite pour un homme qui a dessein d'établir une nouvelle religion.

Qe l'on considère en particulier ces apôtres choisis par Jésus-Christ, ces gens sans lettres, sans études, et qui se trouvent tout d'un coup assez savants pour confondre les plus habiles philosophes, et assez forts pour résister aux rois et aux tyrans qui s'opposaient à l'établissement de la religion chrétienne qu'ils annonçaient.

Que l'on considère cette suite merveilleuse de prophètes, qui se sont succédé les uns aux autres, pendant deux mille ans, et qui ont tous prédit, en tant de manières différentes, jusqu'aux moindres circonstances de la vie de Jésus-Christ, de sa mort, de sa résurrection, de la mission des apôtres, de l'Evangile, de la conversion des nations et de plusieurs autres choses qui concernent l'établissement de la religion chrétienne, et l'abolition du judaïsme.

Que l'on considère l'accomplissement admirable de ces prophéties, qui conviennent si parfaitement à la personne de Jésus-Christ, qu'il est impossible de ne le pas reconnaître, à moins de se vouloir abuser soi-même.

Que l'on considère la perpétuité de la religion chrétienne, qui a toujours subsisté depuis le commencement du monde, soit dans les saints de l'Ancien Testament, qui ont vécu dans l'attente de Jésus-Christ, avant sa venue; soit dans ceux qui l'ont reçu et qui ont cru en lui depuis sa venue, au lieu que nulle autre religion n'a la perpétuité, qui est la principale marque de la véritable.

Enfin, que l'on considère la sainteté de cette religion, sa doctrine, qui rend raison jusque des contrariétés qui se rencontrent dans l'homme, et toutes les autres choses singulières, surnaturelles et divines qui y éclatent de toutes parts; et qu'on juge, après tout cela, s'il est possible de douter que la religion chrétienne ne soit la seule véritable, et si jamais aucune autre a rien eu qui en approchât.

PASCAL.

PRIÈRE (LA).

.... Les communications de l'homme avec Dieu forment ce qui constitue la religion. Sans religion, point de société possible, mais l'anarchie morale, qui deviendra tôt ou tard l'anarchie des faits. Le premier signe par lequel s'annonce une religion, c'est la prière, cette chaîne lumineuse qui attire Dieu vers les hommes et les hommes à Dieu.

Que de gens se figurent la prière comme un devoir fâcheux et pénible, dont ils s'acquittent le moins qu'ils peuvent, et dont plusieurs s'affranchissent même complétement. O funeste aveuglement, qui fait regarder comme un fardeau ce que nous devrions implorer comme le plus grand des bienfaits, si Dieu ne nous l'avait pas donné comme un privilége admirable plus encore que comme une obligation! Quoi! nous sommes continuellement enveloppés dans la majesté redoutable de Dieu, sans cesse il voit, il pénètre à fond nos pensées les plus secrètes, il scrute nos œuvres de ce regard qui voit des taches dans la lumière la plus pure; nous ne sentons en nous-mêmes que faiblesse et misère; les plus habiles et les plus clairvoyants d'entre nous confessent que nous marchons à travers les ténèbres, entourés de mille dangers qui nous menacent incessamment dans notre vie et dans notre intelligence, et, comme l'enfant qui se réfugie à la vue du péril entre les bras de sa mère, nous ne nous empresserions pas de nous jeter entre les bras du Dieu qui veut protéger notre faiblesse et qui nous appelle! Ah! disons plutôt que notre vie tout entière devrait être une hymne sainte de tremblement, d'adoration et d'amour!

C'est aussi ce qui fait que la vie de l'homme juste est une fête continuelle. Les regards élevés sans cesse vers son Dieu, il travaille, et son travail est une prière. La paix et le contentement du cœur ne le quittent jamais.

Mais tous n'ont pas la même facilité de se maintenir en union constante avec la Divinité. La variété des occupations et les soucis qu'elles amènent distraient trop souvent l'attention et la volonté, et embarrassent l'âme dans les soins matériels. Le di-

manche est placé dans le grand désert de la vie comme une oasis rafraîchissante où l'âme inquiète et fatiguée se repose et recouvre ses forces.

S'il n'est rien de si consolant que la prière, il n'est rien aussi de si facile.

Vous êtes pénétré d'un sentiment profond des misères de votre âme; peut-être êtes-vous opprimé par la fatigue de votre labeur de chaque jour, par les angoisses de votre cœur. Laissez-vous tomber à genoux, élevez un regard humble et tendre vers le Ciel, soyez comme un fils aimant et soumis devant son père, et soyez sûr que votre prière est montée jusqu'à celui qui couvre tous ses enfants de sa tendresse ineffable et sans mesure.

Il n'est rien d'aussi salutaire que la prière.

C'est une vérité vulgaire que la première condition qui rend la prière agréable à Dieu, est la pureté du cœur. Dieu est amour, sa loi commande l'amour. Quiconque se présente devant lui pour prier, doit dépouiller son cœur de tout sentiment de haine ou d'antipathie volontaire pour ses frères. Il doit souhaiter à tous les hommes sans exception tout le bien qu'il se désire à lui-même; à l'exemple du Dieu qu'il sert, il doit les chérir et leur témoigner, autant qu'il le peut, dans sa sphère bornée, sa bienveillance par ses œuvres. Qui sait bien prier sait bien vivre, disait saint Augustin. Réconciliez-vous d'abord avec votre frère, puis vous viendrez apporter votre offrande à l'autel, c'est le précepte formel. Ainsi dégagé de toute affection mauvaise, l'homme s'approche de son Dieu, l'âme préparée à recevoir le don des trésors célestes et des éternelles vérités. Alors ses passions se taisent, et il fait au Dieu qui nous enseigne à lui rendre nos hommages le triple sacrifice de ses sens, de son cœur, de son intelligence, sacrifice qui se confond et se consomme avec celui de l'Homme-Dieu. Epanchement mystérieux de reconnaissance et d'amour d'un exilé qui soupire après sa patrie! Le sacrifice intérieur accompli, une voix secrète le fortifie et le ranime; il se lève, et il se sent meilleur et renouvelé.

Mais la prière, c'est l'humilité. L'orgueil est le plus irréconciliable ennemi de la prière, et c'est pourquoi peu de riches et de savants ont le loisir et la faculté de prier.

François PÉRENNÈS.

PRIÈRE A DIEU,

A LA VUE DES MERVEILLES DE LA NATURE.

O mon Dieu! si tant d'hommes ne vous découvrent point dans ce beau spectacle que vous leur donnez de la nature entière, ce n'est pas que vous soyez loin de chacun de nous. Chacun de nous vous touche comme avec la main; mais les sens, et les passions qu'ils excitent, emportent toute l'application de l'esprit. Ainsi, Seigneur, votre lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres sont si épaisses, qu'elles ne la comprennent pas : vous vous montrez partout, et partout les hommes distraits négligent de vous apercevoir. Toute la nature parle de vous, et retentit de votre saint nom; mais elle parle à des sourds, dont la surdité vient de ce qu'ils s'étourdissent toujours eux-mêmes. Vous êtes auprès d'eux, et au dedans d'eux; mais ils sont fugitifs et errants hors d'eux-mêmes. Ils vous trouveraient, ô douce lumière, ô éternelle beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, ô fontaine des chastes délices, ô vie pure et bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement, s'ils vous cherchaient au dedans d'eux-mêmes! Mais les impies ne vous perdent qu'en se perdant. Hélas! vos dons, qui leur montrent la main d'où ils viennent, les amusent jusqu'à les empêcher de la voir; ils vivent de vous, et ils vivent sans penser à vous : ou plutôt ils meurent auprès de la vie, faute de s'en nourrir; car quelle mort n'est-ce point de vous ignorer! Ils s'endorment dans votre sein tendre et paternel; et, pleins de songes trompeurs qui les agitent pendant leur sommeil, ils ne sentent pas la main puissante qui les porte. Si vous étiez un corps stérile, impuissant et inanimé, tel qu'une fleur qui se flétrit, une rivière qui coule, une maison qui va tomber en ruine, un tableau qui n'est qu'un amas de couleurs pour frapper l'imagination, ou un métal inutile qui n'a qu'un peu d'éclat, ils vous apercevraient, et vous attribueraient follement la puissance de leur donner quelque plaisir, quoique en effet le plaisir ne puisse venir des choses inanimées qui ne l'ont pas, et que vous en soyez l'unique source. Si vous n'étiez qu'un être grossier, fragile et inanimé, qu'une masse sans vertu, qu'une ombre de l'être, votre nature vaine occuperait leur vanité; vous seriez un objet proportionné à leurs pensées basses et brutales : mais parce que vous êtes trop au dedans d'eux-mêmes, où ils ne rentrent jamais, vous leur êtes un Dieu caché; car ce fond intime d'eux-mêmes est le lieu le plus éloigné de leur vue, dans l'égarement où ils sont. L'ordre et la beauté que vous répandez sur la face de vos créatures sont comme un voile qui vous dérobe à leurs yeux malades. Quoi donc! la lumière qui devrait les éclairer les aveugle, et les rayons du soleil même empêchent qu'ils ne l'aperçoivent! Enfin, parce que vous êtes une vérité trop haute et trop pure pour passer par les sens grossiers, les hommes, rendus semblables aux bêtes, ne peuvent vous concevoir : comme si l'homme ne connaissait pas tous les jours la sagesse et la vertu, dont aucun de ses sens néanmoins ne peut lui rendre témoignage; car elles n'ont ni son, ni couleur, ni odeur, ni goût, ni figure, ni aucune qualité sensible. Pourquoi donc, ô mon Dieu! douter plutôt de vous que de ces autres choses très-réelles et très-manifestes, dont on suppose la vérité certaine dans toutes les affaires les plus sérieuses de la vie, et lesquelles, aussi bien que vous, échappent à nos faibles sens? O misère! ô nuit affreuse qui enveloppe les enfants d'Adam! ô monstrueuse stupidité!

ô renversement de l'homme ! L'homme n'a des yeux que pour voir des ombres, et la vérité lui paraît un fantôme : ce qui n'est rien est tout pour lui ; ce qui est tout ne lui semble rien. Que vois-je dans toute la nature? Dieu, Dieu partout, et encore Dieu seul. Quand je pense, Seigneur, que tout l'être est en vous, vous épuisez et engloutissez, ô abîme de vérité, toute ma pensée ; je ne sais ce que je deviens : tout ce qui n'est point vous disparaît, et à peine me reste-t-il de quoi me trouver encore moi-même. Qui ne vous voit point n'a rien vu ; qui ne vous goûte point n'a jamais rien senti : il est comme s'il n'était pas; sa vie entière n'est qu'un songe. Levez-vous, Seigneur, levez-vous ; qu'à votre face vos ennemis se fondent comme la cire et s'évanouissent comme la fumée. Malheur à l'âme impie qui, loin de vous, est sans Dieu, sans espérance, sans éternelle consolation ! déjà heureuse celle qui vous cherche, qui soupire, et qui a soif de vous ! mais pleinement heureuse celle sur qui rejaillit la lumière de votre face, dont votre main a essuyé les larmes, et dont votre amour a déjà comblé les désirs! Quand sera-ce, Seigneur? O beau jour sans nuage et sans fin, dont vous serez vous-même le soleil, et où vous coulerez au travers de mon cœur, comme un torrent de volupté ! A cette douce espérance, mes os tressaillent et s'écrient : *Qui est semblable à vous ?* Mon cœur se fond, et ma chair tombe en défaillance, ô Dieu de mon cœur, et mon éternelle portion. FÉNELON.

PRIÈRES (DES) POUR LES MORTS.

Chez les anciens, le cadavre du pauvre ou de l'esclave était abandonné presque sans honneurs; parmi nous, le ministre des autels est obligé de veiller au cercueil du villageois, comme au catafalque du monarque. L'indigent de l'Evangile, en exhalant son dernier soupir, devient soudain (chose sublime !) un être auguste et sacré. A peine le mendiant qui languissait à nos portes, objet de nos dégoûts et de nos mépris, a-t-il quitté cette vie, que la religion nous force à nous incliner devant lui. Elle nous appelle à une égalité formidable, ou plutôt elle nous commande de respecter un juste racheté du sang de Jésus-Christ, et qui, d'une condition obscure et misérable, vient de monter à un trône céleste : c'est ainsi que le grand nom de chrétien met tout de niveau dans la mort ; et l'orgueil du plus puissant potentat ne peut arracher à la religion d'autre prière que celle-là même qu'elle offre pour le dernier manant de la cité.

Mais qu'elles sont admirables ces prières ! Tantôt ce sont des cris de douleur, tantôt des cris d'espérance : le mort se plaint, se réjouit, tremble, se rassure, gémit et supplie.

Exibit spiritus ejus, etc.

« *Le jour qu'ils ont rendu l'esprit, ils retournent à leur terre originelle, et toutes leurs vaines pensées périssent.* »

Delicta juventutis meæ, etc.

« *O mon Dieu ! ne vous souvenez ni des fautes de ma jeunesse, ni de mes ignorances !* »

Les plaintes du Roi-Prophète sont entrecoupées par les soupirs du saint Arabe.

O Dieu, cessez de m'affliger, puisque mes jours ne sont que néant ! Qu'est-ce que l'homme pour mériter tant d'égards, et pour que vous y attachiez votre cœur ?...

Lorsque vous me chercherez le matin, vous ne me trouverez plus.

La vie m'est ennuyeuse ; je m'abandonne aux plaintes et aux regrets... Seigneur, vos jours sont-ils comme les jours des mortels, et vos années éternelles comme les années passagères de l'homme?

Pourquoi, Seigneur, détournez-vous votre visage et me traitez-vous comme votre ennemi? Devez-vous employer toute votre puissance contre une feuille que le vent emporte, et poursuivre une feuille séchée?

L'homme né de la femme vit peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misère ; il fuit comme une ombre qui ne demeure jamais dans un même état.

Mes années coulent avec rapidité, et je marche par une voie par laquelle je ne reviendrai jamais.

Mes jours sont passés, toutes mes pensées sont évanouies, toutes les espérances de mon cœur dissipées... Je dis au sépulcre : Vous serez mon père; et aux vers : Vous serez ma mère et mes sœurs.

De temps en temps le dialogue du prêtre et du chœur interrompt la suite des cantiques.

LE PRÊTRE. *Mes jours se sont évanouis comme la fumée ; mes os sont tombés en poudre.*

LE CHOEUR. *Mes jours ont décliné comme l'ombre.*

LE PRÊTRE. *Qu'est-ce que la vie ? Une petite vapeur.*

LE CHOEUR. *Mes jours ont décliné comme l'ombre.*

LE PRÊTRE. *Les morts sont endormis dans la poudre.*

LE CHOEUR. *Ils se réveilleront, les uns dans l'éternelle gloire, les autres dans l'opprobre, pour y demeurer à jamais.*

LE PRÊTRE. *Ils ressusciteront tous, mais non pas tous comme ils étaient.*

LE CHOEUR. *Ils se réveilleront.*

A la Communion de la Messe, le prêtre dit :

Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur; ils se reposent dès à présent de leurs travaux, car leurs bonnes œuvres les suivent.

Au lever du cercueil, on entonne le psaume des douleurs et des espérances. *Seigneur, je crie vers vous du fond de l'abîme : que mes cris parviennent jusqu'à vous.*

En portant le corps, on recommence le dialogue : *Qui dormiunt;* « *Ils dorment dans la poudre ; — ils se réveilleront.* »

Si c'est pour un prêtre, on ajoute : *Une victime a été immolée avec joie dans le tabernacle du Seigneur.*

En descendant le cercueil dans la fosse :

Nous rendons la terre à la terre, la cendre à la cendre, la poudre à la poudre.

Enfin, au moment où l'on jette la terre sur la bière, le prêtre s'écrie, dans les paroles de l'Apocalypse : *Une voix d'en haut fut entendue qui disait : Bienheureux sont les morts !*

Et cependant ces superbes prières n'étaient pas les seules que l'Eglise offrît pour les trépassés ; de même qu'elle avait des voiles sans tache et des couronnes de fleurs pour le cercueil de l'enfant, de même elle avait des oraisons analogues à l'âge et au sexe de la victime. Si quatre vierges, vêtues de lin et parées de feuillages, apportaient la dépouille d'une de leurs compagnes dans une nef tendue de rideaux blancs, le prêtre récitait à haute voix, sur cette jeune cendre, une hymne à la virginité. Tantôt c'était l'*Ave, maris stella*, cantique où il règne une grande fraîcheur, et où l'heure de la mort est représentée comme l'accomplissement de l'espérance ; tantôt c'étaient des images tendres et poétiques, empruntées de l'Ecriture : *Elle a passé comme l'herbe des champs ; ce matin elle fleurissait dans toute sa grâce, le soir nous l'avons vue séchée.* N'est-ce pas là la fleur *qui languit touchée par le tranchant de la charrue ; le pavot qui penche sa tête abattue par une pluie d'orage?* PLUVIA CUM FORTE GRAVANTUR.

Et quelle oraison funèbre le pasteur prononçait-il sur l'enfant décédé, dont une mère en pleurs lui présentait le petit cercueil ? Il entonnait l'hymne que les trois enfants hébreux chantaient dans la fournaise, et que l'Eglise répète le dimanche au lever du jour : *Que tout bénisse les œuvres du Seigneur !* La religion bénit Dieu d'avoir couronné l'enfant par la mort, d'avoir délivré ce jeune ange des chagrins de la vie. Elle invite la nature à se réjouir autour du tombeau de l'innocence : ce ne sont point des cris de douleur, ce sont des cris d'allégresse qu'elle fait entendre. C'est dans le même esprit qu'elle chante encore le *Laudate, pueri, Dominum*, qui finit cette strophe : *Qui habitare facit sterilem in domo : matrem filiorum lætantem. « Le Seigneur qui rend féconde une maison stérile, et qui fait que la mère se réjouit dans ses fils. »* Quel cantique pour des parents affligés ! L'Eglise leur montre l'enfant qu'ils viennent de perdre vivant au bienheureux séjour, et leur promet d'autres enfants sur la terre !

Enfin, non satisfaite d'avoir donné cette attention à chaque cercueil, la religion a couronné les choses de l'autre vie par une cérémonie générale, où elle réunit la mémoire des innombrables habitants du sépulcre ; vaste communauté de morts, où le grand est couché auprès du petit ; république de parfaite égalité, où l'on n'entre point sans ôter son casque ou sa couronne, pour passer par la porte abaissée du tombeau. Dans ce jour solennel où l'on célèbre les funérailles de la famille entière d'Adam, l'âme mêle ses tribulations pour les anciens morts aux peines qu'elle ressent pour ses amis nouvellement perdus. Le chagrin prend, par cette union, quelque chose de souverainement beau, comme une moderne douleur prend le caractère antique, quand celui qui l'exprime a nourri son génie des vieilles tragédies d'Homère. La religion seule était capable d'élargir assez le cœur de l'homme pour qu'il pût contenir des soupirs et des amours égaux en nombre à la multitude des morts qu'il avait à honorer.

CHATEAUBRIAND.

PRISE DE JÉRUSALEM PAR SALADIN.

Une seule journée avait enlevé au royaume de Jérusalem son chef et ses défenseurs les plus intrépides ; une reine en pleurs, les enfants de ceux qui étaient morts à la bataille de Tibériade, et quelques soldats fugitifs, étaient les seuls gardiens du Saint-Sépulcre. Devancé par la terreur de ses victoires, Saladin se présenta bientôt sous les murs de cette capitale, dont les habitants n'espéraient plus que dans la miséricorde de Dieu et celle du vainqueur. Il fit venir les principaux de la ville, et il leur dit : « Je crois, comme vous, que Jérusalem est la maison de Dieu ; je ne veux point en profaner la sainteté par l'effusion du sang ; abandonnez ses murs, et je vous livrerai une partie de mes trésors. » Le désespoir leur donna de la fermeté. « Nous ne pouvons, répondirent-ils, vous céder une ville où notre Dieu est mort ; nous pouvons encore moins vous la vendre. » Le sultan jura alors sur l'Alcoran qu'il ne s'emparerait de la ville que par la force ouverte. Le siége fut commencé et poussé avec vigueur. Jérusalem avait encore une nombreuse population ; mais ses habitants n'avaient que des prières et des supplications à opposer à la fureur des assiégeants. Ceux mêmes qui avaient répondu à Saladin avec quelque courage ne songèrent plus qu'à implorer son indulgence. Saladin se ressouvint de son serment, et se montra inexorable. Un jour qu'ils le suppliaient plus vivement de se laisser toucher, se tournant vers la place, et leur montrant ses étendards qui flottaient sur les murailles : « Comment voulez-vous, leur dit-il, que j'accorde des conditions pour une ville prise ! » Mais les Sarasins furent repoussés ; et le sultan, craignant le désespoir des assiégés, fit assembler les docteurs de la loi, et leur demanda s'il pouvait se dégager du serment qu'il avait fait de prendre la ville d'assaut. Les imans et les cadis décidèrent en faveur de l'humanité ; et, ce qui est digne de remarque, ils puisèrent leur décision dans les subtilités d'Aristote, traduit en arabe. Saladin accorda la vie aux habitants ; et, après quatorze jours de siége, il entra en triomphe dans Jérusalem. Il traînait à sa suite ce Gui de Lusignan, qui revenait captif dans une ville où il avait été roi ; vingt mille guerriers faits prisonniers à Tibériade, et conduits à la suite du vainqueur, revirent en pleurant ces murs que le courage n'avait pu défendre.

C'est ainsi que cette Jérusalem, qui avait été conquise quatre-vingt-quatre ans aupa-

ravant, et qui avait coûté tant de sang l'Europe, tomba au pouvoir des infidèles.

MICHAUD.

PROGRÈS DU CHRISTIANISME.

Malgré tant de difficultés, la doctrine de l'Evangile prêchée en Palestine s'étendit par le zèle des apôtres, d'abord à Damas, à Antioche, et bientôt à Ephèse et à Smyrne. Elle pénétra dans toutes les villes d'Asie, traversa la mer, parcourut l'Archipel, s'introduisit au milieu des temples antiques de la Grèce, dans les opulentes cités de Corinthe, d'Athènes et de Sparte. Arrivée en Egypte, malgré les ténèbres de la superstition, elle fit promptement de nouveaux prosélytes dans Alexandrie.... Rome, destinée à devenir un jour la capitale du monde chrétien, après avoir cessé d'être la reine du monde idolâtre, ne tarda pas à recevoir dans ses murs les nouveaux disciples de la croix. Un passage de Tacite prouve que du temps de Néron, soixante-dix ans après la naissance de Jésus-Christ, il existait déjà dans cette ville un grand nombre de Chrétiens.

Le courage des Chrétiens torturés et mourants excita d'abord la pitié, et bientôt l'admiration..., Beaucoup d'hommes commencèrent à regarder comme vraie une religion pour laquelle on bravait la mort.... Ses prosélytes se multiplièrent tellement, que du temps de Tertullien, on voyait dans toutes les parties de l'empire beaucoup d'anciens temples vides d'adorateurs, et que la foi chrétienne comptait déjà un grand nombre d'appuis dans le sénat, dans les maisons des grands et dans les palais des princes.

On chercherait vainement dans les annales du monde un plus rare modèle de vertu, de morale, d'austérité, que celui qui fut offert à l'admiration des hommes pendant près de trois siècles par les Chrétiens. Ce qui les distinguait surtout, c'était une vertu douce, tendre, active, qui les portait à soigner les malades, à secourir les pauvres, à consoler les malheureux, à aimer tous les hommes, même leurs persécuteurs, à se regarder tous comme égaux et comme frères.

On ne voit rien, dans les écoles de philosophie, qui donne une juste idée de cette passion pour l'humanité, de cette bienveillance universelle que les Chrétiens nomment charité. Les anciens philosophes, admirables dans leur précepte pour enseigner la justice, pour prescrire la tempérance, pour augmenter la force, pour conseiller la modération, ne s'adressaient presque jamais qu'à l'esprit, les apôtres parlaient au cœur. Zénon, Platon, Socrate, ne rapprochaient les hommes que par les chaînes du devoir, l'Evangile les unissait par les liens de l'amour. Enfin c'est par cette vertu que le christianisme conquit l'univers. Les pompes, les trophées, les richesses, les puissances, les voluptés du paganisme disparurent à la voix du Dieu bon qui dit aux hommes : *Aimez-vous et pardonnez-vous.*

Le comte DE SÉGUR.

PROGRÈS DES LUMIÈRES.

Il faudrait, une fois pour toutes, s'entendre sur les progrès des lumières; nul doute qu'en géométrie, en botanique, en chimie, en anatomie, en un mot, en connaissances physiques, nous n'en sachions plus que ceux qui nous ont précédés : et il n'y a pas de quoi être fiers, car il est tout aussi certain que ceux qui nous succéderont en sauront plus que nous, puisqu'ils sauront ce que nous savons et ce que le temps et leurs recherches y auront encore ajouté. Encore faut-il mettre une grande partie de ces progrès sur le compte des génies inventeurs des Descartes, des Newton, des Linnée, des Bergmann, des Stahl, qui nous ont introduits dans un vaste édifice dont nous fouillons les recoins les plus cachés; et il est permis de douter que le plus grand géomètre de notre siècle ait jamais la célébrité de Newton, quoique certainement il ait su de géométrie et de physique plus que Newton lui-même.

Ces sciences ou ces connaissances sont l'expression de la nature brute ou inanimée et de ses propriétés; et si elles honorent l'intelligence de l'homme, elles ne règlent pas ses mœurs et ne forment pas sa raison. Mais les sciences morales, et les arts, qui sont proprement l'expression de l'homme et le fondement de la société; la poésie et l'éloquence; la peinture et la sculpture, qui sont aussi, pour les yeux, de la poésie et de l'éloquence; le premier de tous les arts, l'architecture; la première de toutes les sciences, la science des lois et des mœurs, ont-elles fait des progrès? Voilà la question. Dans ce genre, en savons-nous plus, et faisons-nous mieux que les hommes célèbres de notre grand siècle? Je ne crois pas que nous puissions nous flatter de les avoir seulement égalés. J'ose même avancer qu'il n'y a pas une seule vérité morale qui n'ait été défigurée ou méconnue par les philosophes du dernier siècle, et la preuve en est évidente, puisque le siècle des lumières a été suivi du siècle des malheurs : effet *nécessaire, inévitable* et *prévu* de leurs désolantes théories, appliquées à la législation d'une société qui gouvernait l'Europe par sa langue et par ses écrits.

DE BONALD.

PROPAGATION DU CHRISTIANISME.

SES DIFFICULTÉS INSURMONTABLES AU POINT DE VUE DE LA RAISON HUMAINE.

Voyez l'article : DIVINITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE, prouvée par son établissement, col. 323.

PROPHÈTES.

La poésie prophétique est un genre particulier qui appartient exclusivement à la littérature hébraïque. Chez les autres nations, des prêtres ou des prêtresses, des poëtes même ont quelquefois pris le ton, l'accent et les formes de l'inspiration. C'est ainsi que Virgile, dans sa belle églogue intitulée *Sicelides Musæ*, etc., prédit le bonheur dont l'Italie doit jouir sous le règne

fortuné d'un jeune prince descendant d'Auguste; mais chez aucun peuple, le génie prophétique ne pouvait s'élever à la même hauteur que chez le peuple hébreu. Là, c'était l'Esprit Saint qui parlait par la bouche des hommes. Chez les autres nations, c'étaient l'artifice, la superstition ou le fanatisme qui s'adressaient à la crédulité des hommes. Tout ce qu'on a dit des sibylles est si fabuleux ou si incertain, qu'on ne saurait traiter sérieusement ce qui les concerne.

Chez les Hébreux, au contraire, c'étaient des hommes animés d'un zèle ardent pour le salut de leur peuple, la gloire de la religion, qui se consacraient tout entiers au culte du Seigneur et à l'enseignement du prince et de ses sujets. Ils formaient au milieu des Juifs comme un collége sacré, vivaient la plupart dans la solitude et la contemplation; ils célébraient, tantôt dans le temple, tantôt dans leurs retraites, les louanges de Dieu, et leurs cantiques étaient accompagnés du son des instruments. Quelquefois, dans leurs profondes méditations, ils essayaient de percer les voiles de l'avenir, et de révéler aux hommes les événements futurs; mais alors ils se sentaient réellement inspirés, et c'était par leur bouche que le Ciel rendait ses oracles. Un des caractères qui distingue éminemment les prophètes hébreux de tous les autres, et qui démontre la sainteté de leur mission, c'est l'accomplissement de leurs prophéties. Il n'en est pas une seule que l'événement n'ait justifiée : c'était à eux en effet qu'il appartenait de proclamer la vérité, puisqu'ils existaient au milieu du seul peuple que Dieu eût choisi pour conserver dans toute leur pureté les idées religieuses, que toutes les autres nations avaient altérées. La personne des prophètes était sacrée : les peuples les révéraient à l'égal des prêtres, et l'on regardait comme l'un des plus grands crimes dont l'homme pût se souiller, la proscription ou l'homicide d'un prophète.

La vie des prophètes était grave, austère, éminemment consacrée à la pratique des vertus; ils étaient en quelque sorte les censeurs de la nation; ils reprochaient courageusement au peuple son impiété, ses vices, et tous les désordres de ses mœurs. Souvent ils adressaient aux rois mêmes de courageuses remontrances. Nous avons vu de quelle manière un de ces hommes de Dieu vint reprocher à David sa conduite envers l'époux de Bethsabé.

Les prophètes possédaient au plus haut degré le génie poétique : c'est surtout dans leurs ouvrages que se trouvent en plus grand nombre les images frappantes, les pensées sublimes, les expressions fortes, les tours hardis qui caractérisent particulièrement la poésie d'inspiration.

On reconnaît souvent le ton de la prophétie dans les livres de Moïse; mais ce grand législateur n'est pas compris au nombre des prophètes. David, dans ses Psaumes, est si fréquemment animé de l'esprit prophétique, qu'on lui a donné le surnom de *Roi-Prophète* ; cependant, ses poëmes ne sont pas comptés parmi les poëmes prophétiques.

Les auteurs qui ont écrit sur les livres saints ne sont pas d'accord sur le nombre des prophètes : quelques-uns en comptent quinze, d'autres dix-sept. Cette différence vient de ce que l'on ne comprend point dans cette liste sainte Daniel et Baruch : le premier, parce qu'il ne menait point la vie austère des prophètes; le second, parce qu'il n'était que le secrétaire de Jérémie, et que l'on joint quelquefois ses prophéties à celles de son maître.

On divise les prophètes en grands et petits; mais cette distinction ne provient point de la différence du mérite. On appelle *grands prophètes* ceux dont les ouvrages se font remarquer par leur étendue. On en peut compter cinq : Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel et Baruch. Les *petits prophètes* sont : Ozée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonias, Aggée, Zacharie, Malachie.

Quoique les poésies prophétiques ne fussent pas destinées à être chantées en chœur comme les poésies lyriques, on y remarque néanmoins les mêmes formes, les mêmes tours, le même mécanisme de versification, si l'on peut s'exprimer ainsi, que dans toutes les autres œuvres poétiques des livres saints; c'est-à-dire ces coupes symétriques et correspondantes, cette distribution de phrases et de versets alternatifs, cette opposition d'images et de pensées que nous avons constamment observées dans toutes les compositions poétiques que nous avons examinées.

Mais si la forme métrique est la même, la nature et le fond des pensées sont fort différents. Chaque prophète a son caractère propre.

ISAÏE.

Ce prophète, le plus sublime de tous ceux dont nous possédons les ouvrages, était fils d'Amos, et de la race royale de David. Les Hébreux avaient une si haute opinion de son éloquence, qu'ils disaient qu'à sa naissance un ange lui avait touché les lèvres avec un charbon ardent pour les purifier.

Il commença à prophétiser environ 735 ans avant l'ère chrétienne, et prolongea sa longue carrière jusqu'à l'an 681. Sa vie était pauvre, austère et rigoureuse; son génie et ses vertus lui avaient acquis une haute réputation. Le roi Ezéchias avait pour lui une vénération particulière; il le consultait sur le gouvernement de ses Etats; et lorsqu'Isaïe lui faisait de sages remontrances, il les écoutait avec respect. Ce prince étant tombé malade, et près de mourir, Isaïe vint le trouver de la part de Dieu, et lui annoncer qu'il recouvrerait la santé. L'Ecriture rapporte que pour convaincre ce prince, qui lui demandait un miracle, il fit rétrograder de dix degrés l'ombre d'un cadran solaire.

Isaïe parlait aux grands de la terre avec une extrême liberté. Ezéchias ne s'en offen-

sait pas; mais le roi Manassé, son successeur, croyant la majesté royale outragée par les discours du prophète, ordonna son supplice, et le fit scier avec une scie de bois pour prolonger ses tourments : cruauté inouïe envers un vieillard de près de cent trente ans.

Le docteur Lowth, dans son excellent ouvrage sur la poésie sacrée, s'exprime ainsi au sujet d'Isaïe :

« C'est le premier des prophètes pour le mérite comme pour l'ancienneté; il réunit tous les genres de perfection à un degré si éminent, qu'on peut regarder ses ouvrages comme le modèle accompli de la poésie prophétique. Son style est tout à la fois élégant et sublime, plein de force, de richesse, de charme et de variété; ses sentiments sont élevés, ses images vraies, élégantes et majestueuses; sa diction, remarquable par la grâce, ne l'est pas moins par la clarté et la simplicité. Il existe, en outre, une telle harmonie naturelle ou artificielle dans l'arrangement poétique de ses pensées, que si la poésie hébraïque conserve encore quelque chose de sa grâce native et de son antique mélodie, c'est surtout aux écrits d'Isaïe qu'elle est redevable de cet avantage. Ses ouvrages ne sont pas moins remarquables par la hauteur du style que par l'ordre, la liaison des idées et la disposition des parties, autant néanmoins que peut le permettre la nature des inspirations prophétiques. »

Le sujet particulier des prédictions d'Isaïe est la vue des maux qui doivent accabler le peuple d'Israël, en punition de son incrédulité, de son idolâtrie et de l'oubli des bienfaits de son Dieu. A travers les voiles dont il enveloppe sa pensée, on entrevoit un nouvel ordre de choses, une nouvelle Jérusalem, de nouveaux élus. Nul prophète n'a été l'objet d'une plus sérieuse étude de la part des docteurs et des Pères de l'Eglise chrétienne. Saint Jérôme dit que ses ouvrages sont comme l'abrégé des saintes Ecritures et des plus rares connaissances. Notre célèbre et admirable Racine puisait à cette source les beautés dont il a enrichi ses tragédies saintes. On croit entendre, comme nous l'avons déjà remarqué, Isaïe lui-même dans la belle scène où le grand prêtre Joad, éclairé par une lumière surnaturelle, dévoile aux Hébreux les menaces redoutables de l'avenir.

Cieux, s'écrie-t-il, *écoutez ma voix; et toi, terre, prête l'oreille, car c'est le Seigneur qui m'inspire.* Le Seigneur dit :

J'ai nourri des enfants, j'ai pris soin de leurs premières années, je les ai comblés de mes bienfaits, et ils se sont révoltés contre moi; la créature la plus dénuée d'intelligence connaît la main qui la nourrit, mais le peuple que j'ai choisi est aveugle et sans reconnaissance. Les enfants d'Israël ont abandonné le Seigneur; ils ont méprisé son culte. Ecoutez la voix du Très-Haut; écoutez-la, vous, princes, hommes puissants qui vous êtes livrés à l'idolâtrie et à l'iniquité; qu'ai-je besoin de la multitude de vos victimes? Je n'aime ni vos holocaustes, ni les entrailles de vos taureaux, ni le sang de vos agneaux; ne me présentez plus vos indignes offrandes; je rejette votre encens, je ne puis souffrir vos fêtes; purifiez vos cœurs, cessez d'offenser mes regards par de coupables actions; apprenez à faire le bien; recherchez ce qui est juste; assistez l'opprimé, secourez l'orphelin, défendez la veuve, et vous viendrez ensuite m'offrir vos victimes.

Cette traduction littérale est bien loin de donner une idée de la sublime poésie du prophète; c'est la traduction d'Homère imaginée pour servir de guide grammatical à des écoliers. Mais, sous cette enveloppe sans couleur, sans richesse et sans grâce, on reconnaît encore le génie. C'est le cas de dire avec Horace :

Invenies etiam disjecti membra poetæ.

Cette apostrophe aux cieux et à la terre est une des plus belles figures de la haute poésie. Le prophète entre tout de suite dans son sujet : *Le Seigneur m'inspire; voici ce qu'il vous dit.*

Il fait alors l'énumération des bienfaits que Dieu a répandus sur son peuple; il les compare avec la conduite des Israélites : qu'ont-ils fait pour y répondre? Ils ont méconnu jusqu'à la main qui les nourrit. Ce rapprochement entre les animaux les plus dénués d'intelligence et le peuple chéri, est un reproche qui doit confondre et humilier les coupables. Il prépare d'une manière admirable ce passage où la grandeur de Dieu et son empire sur les hommes sont peints en traits pleins de force et de majesté : *Que m'importent vos victimes? de quel prix sont à mes yeux et vos holocaustes, et les entrailles de vos taureaux, et le sang de vos agneaux? Loin de moi votre encens et vos fêtes; mais purifiez vos cœurs*, etc...

Quelle admirable religion que celle qui nous montre Dieu préférant un cœur vertueux à toutes les offrandes des hommes, qui ne demande pour prix de ses bienfaits que le culte de la justice, de la pitié, de la bienfaisance! *Assistez l'opprimé, défendez la veuve, et vous viendrez ensuite m'offrir vos victimes.*

Il est facile de voir que ces dernières paroles ont servi de modèle à notre célèbre Racine, lorsqu'il fait dire à Joad :

Voici comme ce Dieu vous parle par ma bouche :
Du zèle de ma loi que sert de vous parer?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Qu'ai-je besoin du sang des boucs et des génisses?
Le sang de vos rois crie et n'est point écouté;
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété!
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes,
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

C'est encore dans Isaïe que J.-B. Rousseau a puisé les plus beaux traits du Cantique du roi Ezéchias (1). Ce morceau d'un ton si touchant, d'une mélancolie si religieuse et si douce est imité du 38e chapitre d'Isaïe.

(1) Voyez le volume des vers, col. 518.

Il faut lire tout ce qui est émané de ces hautes inspirations pour en bien connaître le génie. Partout les pensées les plus fortes, les figures les plus hardies, les images les plus frappantes ; soit qu'il menace, soit qu'il console, il est également sublime.

Un des passages les plus remarquables de ses prophéties, c'est celui où il annonce au peuple de Juda que la main du Seigneur, après s'être appesantie sur Israël, fera tomber tout le poids de sa colère sur le roi d'Assyrie.

Le Seigneur a brisé l'arme de l'impie; il a brisé le sceptre du tyran; il a renversé celui qui frappait le peuple, qui le frappait sans se ralentir. Maintenant toute la terre repose en paix, tous les airs retentissent de chants d'allégresse; les êtres inanimés eux-mêmes semblent applaudir à sa chute. Les sapins sourcilleux, les cèdres du Liban agitent leurs feuillages en signe de réjouissance; ils ne craignent plus que la hache vienne les atteindre sur leurs hauteurs.

Fier dominateur des nations, à l'heure où ton âme a paru au noir séjour des morts, les ombres des rois se sont levées tout émues ; de leurs trônes elles ont dit: Te voilà donc frappé comme nous de la main du Très-Haut; ton âme superbe est descendue au sépulcre; elle y est descendue au son des cithares ; mais en ce moment des insectes dévorants se disputent tes dépouilles.

Astre brillant, fils de l'aurore, comment es-tu tombé des cieux? comment la terre s'est-elle séparée de toi? Ta puissance pesait sur tous les peuples ; tu disais dans ton cœur : Je m'élèverai vers les plus hautes régions des cieux; j'établirai mon trône parmi les étoiles; j'établirai mon siége au sommet de la montagne éternelle; je dominerai au-dessus des nues, je serai semblable au Très-Haut ; et maintenant te voilà enseveli dans l'horreur du tombeau, dans les ténèbres profondes de l'abîme ! Ceux qui te verront se pencheront sur les bords du sépulcre ; ils te contempleront d'un œil curieux; ils diront : Voilà donc l'homme qui faisait trembler la terre, qui bouleversait les royaumes! voilà l'homme qui voulait changer le monde en déserts, qui a renversé les cités, qui jamais n'a ouvert la prison des captifs. Jéhovah l'a frappé, et il n'est plus.

Ces belles pensées ont été imitées assez heureusement par Roucher.

Il est donc renversé ce colosse d'orgueil ;
Trahi par la victoire, il expire, et les villes
Qui devant ses exploits courbaient leurs fronts serviles,
Chantent Babylone au cercueil.

Jéhovah, qu'indignait le faste de l'impie,
Voit d'un sceptre de fer l'Orient écrasé ;
Jéhovah parle : il faut que le crime s'expie,
Le sceptre de fer est brisé.

Oui, celui qui frappait dans sa barbare joie
Les peuples gémissants, est lui-même frappé.
Au bras d'un Dieu vengeur il n'a point échappé,
Et la mort en a fait sa proie.

En le voyant tomber ce farouche tyran,
La terre a tout à coup frémi d'un doux tumulte ;
Le pin s'en réjouit, et le cèdre l'insulte,
Tranquille au sommet du Liban.

De ton sang, disent-ils, quand la terre est baignée,
Quel bras assez hardi peut nous blesser jamais ?
Tu meurs, et nous vivons ! Ta chute désormais
Épouvantera la cognée.

L'enfer, à ton aspect, s'est ému ; chaque roi,
Impatient de voir tes palmes triomphales,
Se lève, sort du trône, et ces ombres royales
Vont en foule au devant de toi.

Eh quoi donc ! comme nous te voilà, disent-elles,
Dans la tourbe des morts te voilà confondu,
Te voilà sans flatteurs, sans cortége, et perdu
Dans les ténèbres éternelles.

Comment es-tu tombé de ton char radieux,
Brillant fils du matin ? Tu versais la lumière,
Et tu dors maintenant couché dans la poussière !
Comment es-tu tombé des cieux?

Naguère tu disais : Au-dessus des nuages,
Je veux, le sceptre en main, pareil à Dieu m'asseoir,
Cieux, vous serez mon trône ! astres, je veux vous voir
M'apporter vos humbles hommages.

Tu le disais : l'enfer dévore tes desseins,
Et tous les voyageurs qui verront le rivage
Où gît ton corps meurtri, penchés sur ton visage,
Se demanderont incertains :

Est-ce lui dont la voix commandait à la guerre ?
Lui, qui d'or et de sang épuisant les Etats,
Et potentat, vainqueur des plus fiers potentats,
En désert transformait la terre ?

Les marbres, les parfums et les hymnes pieux,
Des rois les plus obscurs honorent la mémoire ;
Et même les tyrans n'arrivent pas sans gloire
Au sépulcre de leurs aïeux.

Cruel ! ton corps privé des honneurs funéraires,
Assouvira la faim du vorace corbeau ;
Non, tu ne joindras point tes aïeux au tombeau,
Ta cendre outragerait tes pères.

Il est affreux ton sort, mais tu l'as mérité,
Réponds : quel est le sang qu'épargna ta furie ?
N'as-tu pas fait subir à ma sainte patrie
Soixante ans de captivité ?

L'imitateur, malgré tous ses efforts, n'a pu atteindre à la hauteur de son modèle. Dans Isaïe, tout est sublime, la pensée comme l'expression. Rien de plus hardi que cette figure par laquelle le prophète transforme le roi de Syrie en astre éclatant, qui prétend régner dans les cieux. Un poëte vulgaire se serait contenté d'une simple comparaison. Rien de plus animé, de plus énergiquement poétique que cette apostrophe : *Comment es-tu tombé des cieux?* etc. Rien de plus heureux que le sentiment prêté aux cèdres des montagnes, qui se réjouissent de n'avoir plus à craindre les coups de la hache meurtrière ; mais l'image la plus forte est celle de ces ombres des rois qui se lèvent de leur trône à la vue du monarque assyrien, frappé comme eux de la faux de la mort. Le poëte français s'est tenu dans cet endroit bien au-dessous de son modèle : il lui aurait fallu l'inspiration d'Isaïe pour devenir son égal.

Saint Jérôme a dit du prophète Isaïe, qu'en lisant ses écrits on était plus disposé à le croire un évangéliste qu'un prophète ; que telle est la clarté avec laquelle il s'exprime sur la naissance et les mystères de l'Eglise chrétienne, qu'il paraît bien plus écrire les événements passés que prédire les événements futurs. Il ajoute que son style est d'une pureté, d'une élégance et d'une noblesse telles, qu'il est très-difficile de le traduire. A l'époque où il prophétisait en Israël, les dix tribus n'avaient point encore

été enlevées. Ses prédictions se rapportent donc tantôt au royaume de Juda, tantôt à celui d'Israël, ce qu'il faut bien considérer pour mieux comprendre ses sublimes compositions.

Les remarques de saint Jérôme sur la clarté des prédictions d'Isaïe sont justifiées par ce cantique d'actions de grâces, où la venue du Sauveur est annoncée presque sans figure et sans voile :

Je proclamerai tes bienfaits, ô Seigneur ! je les proclamerai; le poids de ta colère était tombé sur moi; ton juste courroux s'est arrêté, et tu m'as prodigué les consolations. Voilà mon Dieu, mon Sauveur; mon cœur se remplit de confiance, la crainte en est à jamais bannie; ma force est toute en Dieu, ma gloire vient de lui : c'est à lui que je dois mon salut.

Peuples, allez; allez pleins de joie puiser dans les sources abondantes que le Sauveur vient de vous ouvrir; célébrez, annoncez les bienfaits du Seigneur, invoquez son nom puissant; annoncez aux nations son avénement, souvenez-vous que son nom est sublime; chantez la magnificence des bienfaits de Dieu, que toute la terre en soit instruite. Murs de la cité sainte, tressaillez d'allégresse, célébrez votre triomphe : l'oint du Seigneur, le grand par excellence est dans ton enceinte, ô Sion!

Ce cantique a été imité en vers français, et quelquefois d'une manière assez heureuse; la strophe suivante en donnera une idée :

Célébrez ses dons magnifiques,
Annoncez-les à l'univers ;
Que l'amour porte vos cantiques
A l'autre rivage des mers.
O cité glorieuse et sainte !
Sion, tu l'as dans ton enceinte
Ce Dieu qu'attendait Israël !
Eclate de reconnaissance,
Fais voir que tu sens la présence
Du Tout-Puissant, de l'Eternel.

JÉRÉMIE.

Jérémie n'eut pas, comme Isaïe, le bonheur de voir les deux royaumes fondés par la postérité d'Abraham. Les dix tribus avaient déjà été enlevées de la Terre-Sainte lorsqu'il commença à prophétiser. Jérémie était d'une famille sacerdotale, fils du prêtre Elcias; il était né dans une petit village distant de Jérusalem de trois milles. Destiné dès son enfance, par Dieu même, à donner à son peuple de saints et généreux avertissements, il commença à prophétiser très-jeune. Il nous apprend lui-même, dans son premier chapitre, les particularités mystérieuses de sa consécration. Ce fut sous le règne de Josias qu'il commença à se rendre célèbre, environ 629 ans avant Jésus-Christ.

C'était une époque malheureuse. Chaque jour Jérémie représentait aux ministres et aux princes les dangers auxquels ils s'exposaient. Il annonçait les malheurs de sa patrie, mais on ne l'écoutait pas. Le peuple irrité, loin de se rendre à ses salutaires avis, le précipita dans un lac d'eau bourbeuse, d'où les ministres du roi Sédécias le firent retirer. Bientôt on admira, mais trop tard, l'esprit divin dont il était inspiré. Il avait prédit la prise de Jérusalem, et cette ville fut en effet conquise par l'armée du roi d'Assyrie. Une partie des Juifs fut emmenée à Babylone, l'autre eut la permission de rester en Judée. Jérémie ne voulut point quitter son pays; il eut même le courage de suivre en Egypte ses compatriotes, qui s'étaient attiré le juste courroux du roi de Babylone. Là il continua ses exhortations; il plaignit, dans des vers touchants, les erreurs et les maux d'Israël; mais le peuple, sourd à sa voix, n'en continua pas moins à suivre l'esprit de vertige qui l'agitait.

L'histoire sainte ne nous dit rien de la mort du courageux prophète; mais on croit qu'il fut lapidé par les hommes mêmes dont les fautes lui inspiraient tant d'intérêt.

Il n'est personne qui ne connaisse les *Lamentations de Jérémie;* elles sont le sujet de nos chants élégiaques dans les jours qui précèdent la fête de Pâques. Jérémie n'égale point Isaïe sous le rapport de la richesse du style, de l'élévation des pensées, de la chaleur de l'expression; mais la nature de ses écrits n'admettait point la pompe du style. La douleur est simple et modeste. Il est donc simple dans son langage; quelquefois même il paraît négligé. Saint Jérôme lui trouve une teinte de rusticité que d'autres écrivains n'ont point remarquée; mais la douleur de Jérémie, toute simple qu'elle est, n'en est pas moins touchante; quelquefois même son expression approche du sublime. Chez Isaïe, l'imagination brille de toutes ses richesses; chez Jérémie, c'est le sentiment qui domine. On ne lit pas ses plaintes sur le triste sort de Jérusalem sans être vivement ému; il est, chez les Juifs, le premier des poëtes élégiaques.

L'élégie, chez les Hébreux, avait un caractère de grandeur qu'elle a perdu chez nous; elle ne soupirait pas seulement les douleurs de l'amour et de l'amitié; elle pleurait les grandes calamités publiques, la perte des batailles, l'invasion des empires, la destruction des villes : c'est dans ce genre élevé que la muse prophétique de Jérémie s'est particulièrement exercée. Ses touchantes et pathétiques lamentations ont pour objet la ruine prochaine de Jérusalem. Assis sur une hauteur, au pied d'un palmier, le prophète, attendri, promène ses regards sur cette ville si florissante auparavant; et contemplant à l'avance ses rues désertes, ses maisons abandonnées, ses promenades et ses places publiques couvertes d'herbe, témoignage d'une affreuse solitude, il s'écrie :

Comment cette ville, naguère si peuplée, s'est-elle changée en une vaste solitude? comment cette reine heureuse des cités dont les peuples enviaient la gloire et le bonheur, n'est elle plus qu'une veuve désolée? Comment est-elle assujettie à un honteux tribut?

Elle pleure dans le silence de la nuit; elle pleure, et personne ne la console. Ses nom-

breux amis se sont éloignés d'elle; leur cœur s'est fermé à la douce pitié; que dis-je? ils insultent à sa douleur, ils sont devenus ses plus cruels ennemis!

Ici le poëte décrit les malheurs de Sion; ses princes arrachés de leur trône, son temple outragé, ses palais et ses maisons livrés au pillage. Il s'arrête ensuite, et prêtant du sentiment à la ville même, il la laisse exprimer sa douleur :

Considérez, Seigneur, l'affliction qui m'accable! voyez avec quelle arrogance l'ennemi insulte à mes malheurs! contemplez mon abaissement! Et vous qui traversez ces lieux solitaires, voyez et jugez s'il est une douleur comparable à la mienne. Hélas! la fille de Sion étend en vain des mains suppliantes, il n'est personne qui veuille la consoler.

Après cette touchante prosopopée, le prophète se livre à de justes imprécations contre les auteurs de tant de maux :

Que leur sort devienne aussi cruel que celui de Jérusalem! que votre main vengeresse, ô mon Dieu! s'appesantisse sur eux comme elle s'est appesantie sur Sion! car Sion a pleuré son crime, et ses forces se sont anéanties dans la douleur; les routes qui conduisent à ses murs sont en deuil, les malheureux les mouillent de leurs larmes.

Il est facile de reconnaître le caractère de grandeur qui règne dans cette composition; tout y est animé, tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.

Jérusalem n'est plus une ville ravagée par ne cruels ennemis : c'est une tendre mère privée de ses enfants; c'est une veuve désolée; les êtres inanimés partagent sa douleur; le poëte leur prête du sentiment, et les chemins mêmes qui conduisent à cette ville malheureuse, s'associent au deuil public.

Les autres lamentations de Jérémie ne sont ni moins poétiques ni moins dignes d'admiration, et on peut dire de lui qu'il tient sur le Parnasse sacré le sceptre de l'élégie.

Le passage suivant est un heureux mélange de force et de sensibilité :

Voici ce que dit le Seigneur : *Des extrémités de l'aquilon, des confins les plus éloignés de la terre, une grande nation se lève, elle saisit l'arc et le bouclier; elle est cruelle, et son cœur se fermera à la pitié; son cri guerrier retentira comme les flots de la mer; le coursier belliqueux hennit sous le cavalier qui le presse; c'est contre toi qu'il est armé, malheureuse fille de Sion!*

Le bruit de sa marche est arrivé jusqu'à nous; nos bras sont restés glacés d'effroi; la terreur a pénétré dans nos cœurs; nous avons frémi comme une femme aux premières douleurs de l'enfantement. Malheureux enfants de Jacob! ne vous répandez pas dans la ville; ne sortez pas pour aller visiter vos champs; le glaive de l'ennemi, la terreur et la mort sont partout. Fille infortunée du peuple que je chéris, couvre-toi du cilice, répands la cendre sur ta tête; pleure comme une mère qui a perdu son fils unique, fais retentir l'air de tes douloureux gémissements, car l'impitoyable dévastateur approche, il va fondre sur tes malheureux enfants.

Dans quels chefs-d'œuvre de la littérature profane trouvera-t-on de plus étonnantes beautés? combien est sublime ce passage subit de la menace à la pitié! C'est un Dieu irrité qui parle, mais ce Dieu est aussi le Père des miséricordes; le moindre signe de repentir suffit pour apaiser sa colère. Il serait à souhaiter que l'on fît pour l'Ecriture sainte ce que l'on a fait pour tant d'autres ouvrages; des morceaux tirés de ces livres sacrés seraient les plus beaux modèles que l'on pût offrir au goût des jeunes gens qui cultivent les lettres.

BARUCH.

Ce prophète était disciple de Jérémie, et florissait comme lui, environ 600 ans avant l'ère chrétienne. Il suivit son maître en Egypte, et lorsque la mort le lui eût enlevé, il se rendit à Babylone, auprès de ses frères captifs.

Issu d'une famille illustre, ce prophète se distingua encore par la grandeur de ses pensées et la noblesse de son style; mais on n'a plus ses ouvrages en hébreu, et la plus ancienne version qu'on en possède est en grec.

Il est à présumer que cette circonstance, et l'incertitude où l'histoire nous laisse sur les particularités de sa vie, ont déterminé les Juifs et les protestants à ne point admettre ses prophéties au rang des livres canoniques.

Lorsque le célèbre fabuliste La Fontaine, ramené à des sentiments religieux qu'il avait longtemps négligés comme toutes ses autres affaires, se fut donné à la lecture des livres saints, il fut tellement frappé de la hauteur des pensées de Baruch et de la beauté de son style, qu'il ne pouvait en contenir son admiration, et que dans la naïve simplicité de son cœur, il demandait à tous ceux qu'il rencontrait : *Avez-vous lu Baruch?*

Les prophéties de Baruch ne forment que six chapitres, mais ils renferment des beautés du premier ordre. Rien en effet de plus noble que les pensées suivantes :

Ecoutez, Israël, et prêtez l'oreille. D'où vient que vos pieds foulent une terre étrangère? D'où vient que vos années s'écoulent, et que la vieillesse vient vous surprendre parmi vos ennemis?

D'où vient que vous êtes au milieu des hommes, comme ceux que la faux de la mort a moissonnés? C'est parce que vous avez quitté les routes de la sagesse; c'est parce que vous avez cessé de marcher dans les voies de Dieu; car c'est la loi du Seigneur qui donne la paix, le bonheur et la durée des jours.

Où sont maintenant les princes des nations? Où sont ceux qui amassaient dans leurs trésors l'or et l'argent auxquels les hommes mettent leur confiance, et qu'ils recherchent avec une avidité sans bornes? Où sont ces hommes consacrés aux arts

de luxe et d'ostentation, ces hommes qui se glorifiaient de leurs chefs-d'œuvre? Ils ont disparu. Ils sont descendus dans les ombres du tombeau, et la mémoire des autres hommes n'a pas retenu leurs noms. Ils se sont perdus parce qu'ils n'ont point eu la sagesse.

Mais où réside-t-elle cette source de lumières? Quelque homme a-t-il passé la mer pour la découvrir dans ses retraites les plus éloignées, et en rapporter les bienfaits à ses semblables? Non, ils ont mieux aimé en rapporter de l'or et de vaines richesses. Qui osera s'élever dans les cieux pour la faire descendre sur la terre? car c'est dans les cieux qu'elle réside, dans le sein de celui qui possède la toute-puissance, dont les mains ont affermi la terre, et l'ont peuplée de créatures animées, et de mille productions différentes qui en font la richesse et l'ornement; ses prodiges révèlent sa grandeur. Il envoie la lumière, elle part aussitôt; il l'appelle, elle obéit en tremblant. Les étoiles ont répandu leur éclat vivifiant; elles ont gardé le poste que l'Eternel leur a assigné; il les a appelées, et elles ont dit: Nous voici. Elles se sont empressées de briller pour celui qui les a créées.

Voilà le Dieu d'Abraham et de Jacob. Voilà celui qui a fait descendre la sagesse sur la terre, et elle a conversé avec les hommes.

Comparez ces idées avec celles de la mythologie grecque et romaine, c'est-à-dire avec les idées religieuses des deux peuples les plus célèbres du monde, quelle différence! Qu'est-ce auprès du Dieu d'Israël, que Jupiter porté dans les airs sur un aigle, armé de sa foudre? Qu'est-ce que le Jupiter Olympien lui-même, faisant trembler le ciel d'un mouvement de ses sourcils?

Quelle sublime pensée, que de placer la sagesse dans le sein de Dieu, parce qu'en effet c'est de Dieu qu'elle nous vient; c'est de sa puissance et de sa bonté que nous en avons reçu le bienfait, comme c'est de lui que proviennent les mondes et tous les êtres qui les habitent. Nous avons déjà vu que les Hébreux aiment surtout dans leur poésie ces figures frappantes et magnifiques qu'on appelle *prosopopées*, qu'ils se plaisent à animer toute la nature. Les poëtes de l'antiquité aimaient aussi à peupler le ciel, les bois, les eaux, de génies et de divinités subalternes. Mais quelle distance entre l'écho répétant les plaintes des Nymphes, et les astres du ciel obéissant à la voix de Dieu, et disant: *Nous voici?* Les images de la mythologie ancienne sont riantes; celles de la Bible sont sublimes.

ÉZÉCHIEL.

Ce prophète, l'un des plus célèbres de la nation israélite, florissait environ 595 ans avant l'ère vulgaire. Il ne cessa pendant vingt ans de prédire aux Juifs les malheurs dont ils étaient menacés. Il fut lui-même emmené captif à Babylone avec le roi Jéchonias. On ignore les particularités de sa mort; on présume qu'il fut tué par un prince de sa nation, qui s'irrita de ses courageuses remontrances.

Les prophéties d'Ezéchiel ont moins d'élégance, mais plus de force que celles de Jérémie. Chez lui, ce n'est pas le sentiment, mais l'indignation qui domine. Ses compositions sont toutes d'une teinte sombre et terrible; son style est rarement égal; ses images sont quelquefois magnifiques, quelquefois d'une nature si commune, qu'elles nous choqueraient, si nos mœurs devaient toujours être le modèle de celles de tous les peuples. Son expression est habituellement élevée, grave, animée, mais souvent d'une excessive négligence. La marche ordinaire de ses idées est naturelle et facile; mais quelques-unes de ses visions sont d'une telle obscurité, qu'elles ont exercé la sagacité des plus habiles commentateurs. On trouve dans ses prophéties des morceaux qui semblent appartenir à la plus haute poésie; on en trouve d'autres qui semblent appartenir à la prose la plus familière et la plus commune.

Ezéchiel a été, plus qu'aucun autre des écrivains sacrés, l'objet des critiques amères de la philosophie irréligieuse; ses allégories, singulières et quelquefois bizarres, ont surtout excité les plaisanteries de Voltaire.

Cet écrivain, plus célèbre encore par la guerre impie qu'il a faite à la religion, que par ses rares talents, dont il a fait souvent un si mauvais usage, n'a pas voulu considérer la différence des temps, des mœurs, du goût, des usages. C'est ainsi qu'il s'est quelquefois moqué d'Homère, de Sophocle, de Milton et de Shakespeare, après les avoir admirés; car il est rarement d'accord avec lui-même.

Pour bien juger un ouvrage, il faut se reporter au temps où il a été composé. Les poésies d'Ossian n'ont rien de commun avec les productions de nos jours; elles rappellent ces âges sauvages où les bardes, assis sur le sommet d'une montagne, célébraient en vers incorrects, et sur un instrument grossier, des héros que la civilisation n'avait point encore adoucis. Ces chants à demi-barbares étincellent cependant de grandes beautés; les pensées y sont hardies, la nature y est peinte sous des formes incultes, mais toujours vraies. Ce serait méconnaître toutes les règles d'une sage critique que de les mépriser, parce qu'ils ne ressemblent point à nos productions modernes. Tous les ouvrages des hommes portent l'empreinte des temps où ils ont vécu, et c'est avec raison qu'on a dit que la littérature était l'expression des mœurs. On pourrait en dire autant de la peinture, de la sculpture et de tous les arts.

Les Hébreux ne permettaient point la lecture d'Ezéchiel avant trente ans, parce que ses images et ses expressions sont quelquefois d'une liberté qui pourrait blesser le respect dû à la pureté du jeune âge; car on était pénétré, à Jérusalem comme à Rome,

de cette maxime : *Maxima debetur puero reverentia.*

Il est une vision d'Ezéchiel sur laquelle il convient de se faire des idées justes, parce qu'elle a été l'objet des plus grossières plaisanteries.

Dieu, pour indiquer aux Hébreux l'excès d'abaissement où ils doivent tomber, dit à son prophète : *Prépare du pain, couvre-le de la fiente de l'homme et des animaux, et mange-le devant le peuple infidèle qui m'a offensé.*

Pour entendre ce passage, il faut savoir qu'en Egypte, en Arabie, et dans quelques autres contrées de l'Orient, où le bois et le charbon sont extrêmement rares, le petit peuple ramasse le fumier des animaux, le fait sécher au soleil, et s'en sert au lieu des combustibles ordinaires, même pour faire cuire des aliments. Les Français et les Anglais, dans la guerre qu'ils ont faite en Egypte, ont trouvé cet usage encore existant dans tous les villages pauvres. Voltaire, l'ennemi des Juifs le plus acharné, parce qu'il était l'ennemi le plus acharné de la religion de son pays et de ses pères, mais malheureusement l'ennemi le plus dangereux et le plus spirituel, a profité de l'ambiguïté des expressions, pour faire sur le repas de ce prophète des plaisanteries qui ont égayé les esprits superficiels, mais auxquelles l'auteur des excellentes *Lettres de quelques Juifs portugais, à M. de Voltaire* (l'abbé Guénée), a répondu avec autant de solidité que de politesse : c'est un ouvrage dont on ne saurait trop recommander la lecture.

Mais Voltaire lui-même ne pouvait méconnaître les beautés de la célèbre vision d'Ezéchiel, dans laquelle le Seigneur lui montre une vaste plaine couverte d'ossements arides, qui, à la voix du Tout-Puissant, se meuvent, se rassemblent, se couvrent de chairs et de veines, et sont rendus à la vie. Ce serait une des plus hardies conceptions de l'esprit humain, si l'on n'y reconnaissait l'esprit de Dieu. Voici le sujet de cette vision sublime :

Le peuple d'Israël, abandonné de Dieu, frappé des maux que lui avaient attirés sa corruption et son impiété, désespérait de rentrer dans la miséricorde divine, et de se voir jamais rétabli dans sa chère Jérusalem. Un si grand bienfait lui paraissait impossible. Peut-être Ezéchiel partageait-il lui-même les inquiétudes de sa nation. Mais Dieu veut le convaincre de sa toute-puissance; il ordonne à son serviteur de le suivre. Ezéchiel est transporté dans une vaste campagne couverte d'ossements de morts; Dieu lui commande d'en faire le tour, et ces innombrables ossements, dit Ezéchiel, étaient depuis longtemps desséchés. Laissons-le maintenant parler :

Le Seigneur me dit : Fils de l'homme, crois-tu que ces ossements soient vivants? Et je répondis : Seigneur, mon Dieu; vous le savez. Et le Seigneur me dit : Parle à ces ossements, et dis-leur : Ossements arides, écoutez la parole du Seigneur. Le Seigneur dit : Je vais vous animer de mon souffle, et vous vivrez; je ferai croître la chair sur votre surface desséchée; j'y étendrai des nerfs, je la couvrirai d'une peau nouvelle, je l'animerai, et vous vivrez, et vous saurez que je suis le Seigneur tout-puissant.

Je parlai aux ossements comme le Seigneur me l'avait ordonné, et au moment où j'élevai la voix, il se fit un bruit et un mouvement subit; les ossements s'approchèrent entre eux, chacun à la place qu'il devait occuper; je regardai, et je vis la chair et les nerfs s'élever sur eux, et une peau nouvelle les recouvrir; mais l'esprit de vie ne les animait pas, et Dieu me dit : Parle à l'esprit, parle, fils de l'homme, et dis-lui : Voici ce que le Seigneur tout-puissant ordonne : Que ton souffle parte des quatre points du monde, qu'il anime ces morts, et qu'ils revivent.

Je parlai comme le Seigneur m'avait commandé, et l'esprit de vie pénétra parmi eux; ils redevinrent vivants, et, se dressant sur leurs pieds, ils formèrent une armée immense.

Le Seigneur m'adressa encore la parole : Fils de l'homme, me dit-il, tous ces ossements représentent la maison d'Israël.

Ses enfants disent : Nos os se sont desséchés, et tout notre espoir s'est évanoui, et nous sommes détruits sans ressource.

Eh bien! va, dis-leur : Voici la parole du Seigneur : J'ouvrirai vos tombeaux, je vous appellerai du fond de vos sépulcres; car vous êtes mon peuple, et je vous ramènerai sur la terre d'Israël; et quand j'aurai ouvert vos sépulcres, quand je vous aurai fait sortir de vos tombeaux, que je vous aurai animés de l'esprit de vie, et fait goûter le repos sur la terre de vos pères, vous saurez que je suis le Dieu tout-puissant; j'ai dit, et ce que j'ai dit a été fait.

De tous les prophètes, Ezéchiel est celui qui se plaît davantage à exprimer sa pensée par des images symboliques. Avant que les peuples sussent écrire, c'était la manière la plus simple de se faire comprendre, c'était une sorte de peinture; le langage symbolique subsista encore longtemps après la découverte de l'écriture. Ce genre d'éloquence était court et souvent plus expressif qu'une harangue soignée.

« Thrasibule et Tarquin, dit l'auteur de l'*Emile*, coupant des têtes de pavot; Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori; Diogène marchant devant Zénon, ne parlaient-ils pas mieux que s'ils eussent fait de longs discours? Darius, engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit, de la part du roi des Scythes, un oiseau, une grenouille, une souris et cinq flèches. Cette harangue fut entendue, et Darius n'eut plus grande hâte que celle de regagner son pays comme il put. »

David, dans un de ses Psaumes, représente le peuple d'Israël sous le symbole d'une vigne : c'est une des plus belles figures qu'il ait employées dans ses admirables écrits. Notre goût est devenu plus

difficile ; en sommes-nous plus poëtes, plus éloquents et meilleurs ?

DANIEL.

Daniel n'est point regardé par les Juifs comme un des prophètes. Ce sont les Chrétiens qui lui ont décerné ce titre, et Daniel est en effet le prophète de Jésus-Christ. Isaïe avait nommé le prince qui devait rétablir les enfants d'Israël dans leur patrie, et leur permettre de rebâtir le temple. Il l'avait désigné par son nom de Cyrus. Daniel fixa dans ses prophéties le temps et presque le jour où devait naître le Messie ; rien n'est plus frappant que ses prédictions à ce sujet. Le philosophe Porphyre, l'un des adversaires les plus opiniâtres des vérités évangéliques, en était tellement étonné, qu'il ne voyait pas d'autre moyen d'y répondre que de les supposer écrites après coup.

Daniel était d'un sang illustre, issu des rois de Juda. Il fut emmené très-jeune à Babylone, après la prise de Jérusalem. Il se fit remarquer par la supériorité de son esprit, et le déploya surtout d'une manière merveilleuse dans la cause de la chaste Susanne.

Le roi d'Assyrie le fit élever à sa cour avec les jeunes seigneurs du palais. Il fit des progrès rapides dans les sciences et les arts des Chaldéens ; car on sait que ces peuples étaient particulièrement adonnés à la divination, comme l'a remarqué Horace :

Ne Babylonios tentaris numeros.

Ceux qui ont cultivé cet art utile attribuent à Daniel l'invention de la géomancie. C'est une sorte de divination qui s'opère avec des points et des lignes tracés sur la terre. Personne n'ignore que le roi le fit appeler pour lui expliquer un songe dont il avait été vivement frappé, mais qui s'était évanoui de sa mémoire. Tous les mages de la cour avaient déclaré unanimement qu'il leur était impossible d'expliquer au monarque un rêve dont il ne lui restait rien dans le souvenir. Daniel, éclairé d'une lumière surnaturelle, dit au prince : *Votre Majesté a vu une statue d'une hauteur énorme et d'un regard effrayant, dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, les cuisses d'airain, les jambes de fer et les pieds en partie de fer et en partie d'argile. Pendant que vous étiez attentif à cette vision, une pierre s'est détachée d'elle-même d'une montagne, et frappant la statue par les pieds, elle l'a brisée et réduite en poudre, et la pierre est devenue une grande montagne qui a rempli toute la terre.*

Après le récit de ce songe, qui frappa de nouveau le monarque, Daniel en expliqua le mystère, en annonçant la succession des trois grands empires qui devaient remplacer celui d'Assyrie ; savoir : l'empire des Perses, l'empire des Grecs et celui des Romains. Après ces royaumes, ajouta le prophète, le Dieu du ciel en suscitera un qui ne passera point à un autre peuple, qui ne sera point sujet aux événements humains, et subsistera pendant toute l'éternité. C'était ainsi qu'il désignait l'empire de Jésus-Christ.

Ravi d'admiration, ne pouvant s'expliquer la sagesse de Daniel sans reconnaître la toute-puissance de Dieu, le roi de Babylone éleva l'interprète sacré aux premières charges de l'État, et l'établit au-dessus de tous les mages. La Judée s'étant soulevée, Nabuchodonosor, c'était le nom du prince, rassembla ses armées, dévasta cet infortuné pays, et, dans l'excès de son orgueil, se fit à son tour élever une statue d'or, ordonnant à tous ses sujets de l'adorer. Daniel, fidèle à son Dieu, ne craignit point de s'attirer le courroux du monarque en refusant de lui rendre un culte qu'il ne devait qu'au Très-Haut. Trois de ses compagnons, Ananias, Mizaël, Azarias, ayant imité son courage ; le prince les fit jeter dans une fournaise ardente, où ils devaient périr. Dieu les sauva miraculeusement.

Nabuchodonosor, dont la vie est connue de tous ceux qui ont lu l'Écriture sainte, ayant cessé de régner, Balthasar, l'un de ses successeurs, combla encore d'honneurs le prophète d'Israël. Ce fut ce prince qui, dans la solennité d'une fête, vit une main qui traçait sur le lambris trois mots en lettres d'or : MANE, THECEL, PHARES. Daniel lui en expliqua le sens, et ne lui cacha point le sort terrible qui le menaçait.

Sous le règne de Darius, le prophète, comblé d'honneurs, excita la jalousie des seigneurs ses rivaux. Deux fois il fut jeté dans la fosse aux lions ; deux fois il fut sauvé miraculeusement. Cet illustre Israélite mourut à l'âge de quatre-vingt-huit ans, sous le règne mémorable de Cyrus. Il eut le bonheur et la gloire d'obtenir de ce prince la liberté du peuple juif, la permission de rebâtir Jérusalem et de relever les murs du temple.

Ses prophéties ont pour objet particulier la venue du Messie. Elles sont écrites tantôt en hébreu, tantôt en chaldéen, c'est-à-dire que le prophète rapporte dans cette dernière langue les entretiens qu'il eut avec les mages et les rois de Babylone. Dans le chapitre III, à partir du verset 24 jusqu'au 91e, le texte hébreu manque ; il est remplacé par un texte grec ; c'est aussi en grec qu'est racontée l'histoire de Susanne, et celle des prêtres de Bel, et du dragon qu'on adorait à Babylone.

Dès le temps de saint Jérôme, l'on était partagé sur l'authenticité de quelques parties des écrits de Daniel. Les Juifs n'admettaient point comme canonique l'histoire de Susanne. L'historien Josèphe n'en parle pas. Ce n'est que depuis le concile de Trente que les opinions de tous les Chrétiens orthodoxes ont été fixées.

Elles n'ont jamais cessé de l'être sur le mérite littéraire des écrits de Daniel ; le style en est constamment noble, les pensées sont élevées, l'expression choisie. On y trouve partout le ton d'un homme d'un rang élevé, et les marques d'un esprit supérieur.

Saint Jérôme apprit exprès le chaldéen pour traduire toutes les parties de ce bel ouvrage. Fénelon, dans ses *Dialogues sur l'éloquence*, cite Daniel comme un des plus beaux modèles qu'on puisse se proposer. Il n'a point écrit en vers, car il est presque toujours historien. Mais ce qu'il raconte est surtout remarquable par la clarté, la méthode et l'éloquence; son style est toujours conforme au sujet; simple quand il ne faut que de la simplicité; noble, concis et nerveux quand ce genre d'éloquence est nécessaire; rien n'est plus grave, plus majestueux, plus digne d'un interprète du Très-Haut, que sa réponse au roi Balthasar. Ce prince, effrayé du prodige qui venait de s'opérer sous ses yeux, avide de connaître le sens des mots tracés par une main invisible, après s'être inutilement adressé à ses devins, prend le parti de recourir à Daniel :

Si tu peux, lui dit-il, *lire les caractères mystérieux tracés dans la salle de mes festins, si tu peux m'en donner l'interprétation, je te ferai revêtir de la pourpre, je te ferai suspendre à ton cou une chaîne d'or, et tu occuperas le troisième rang après moi dans mon empire.*

Daniel lui répond : *Prince, gardez les présents que vous m'offrez, ou réservez-les pour un autre. Je lirai les mots qui vous troublent, et je vous en donnerai l'explication. Ecoutez, roi de Babylone : le Dieu tout-puissant qui règne sur les rois, avait donné à Nabuchodonosor, votre père, sceptre, gloire, honneur et puissance. Les nations de tous les pays, de toutes les tribus, de toutes les langues, tremblaient devant lui et redoutaient ses arrêts ; il disposait à son gré de la fortune et de la vie de ses sujets; il élevait qui il voulait élever, il humiliait qui il voulait humilier. Mais dès le jour où l'orgueil vint enfler son cœur, où son esprit devint superbe, il a été déposé de son trône, il a été dépouillé de sa gloire, rejeté de la société des hommes, et confondu dans la classe des vils animaux, jusqu'à ce qu'il reconnût qu'il est un Dieu tout-puissant qui règne sur les rois, et dispose à son gré des empires de la terre.*

Et vous aussi, Balthasar, vous, son fils, vous, le témoin de son châtiment, vous n'avez point abaissé votre cœur, mais vous vous êtes élevé contre le suprême Dominateur des mondes ; vous avez souffert qu'on vous présentât les vases de son temple, et vous les avez fait servir de coupes dans vos festins, et pour vous et pour les grands de votre cour, pour vos femmes et vos concubines; vous avez adoré des dieux d'argent, d'or, de marbre, de bois, divinités sourdes, aveugles, insensibles; vous avez refusé votre encens et vos louanges au Dieu qui tient entre ses mains votre empire; eh bien! il a envoyé la main invisible qui a tracé les mots qui portent l'effroi dans votre âme, et voici ce que ces mots signifient : Mane, *Dieu a mesuré la durée et fixé le terme de votre empire.* Thecel, *vous avez été pesé dans les balances éternelles, et vous avez été trouvé d'un poids insuffisant.* Phares, *votre empire a été partagé entre les Perses et les Mèdes.*

Ce discours est digne d'un envoyé de Dieu ; les pensées en sont fortes, pressées, hardies ; les expressions ont de la magnificence, sans emphase ; le prophète parle au prince avec une noble liberté, mais sans manquer au respect qui lui est dû.

Le prince ne s'en offensa point. Il fit revêtir Daniel d'une robe de pourpre, lui fit donner un collier d'or, et ordonna que désormais il occupât le troisième rang après lui. Mais dans la nuit même la prophétie s'accomplit. Balthasar fut tué dans son palais, et Darius le Mède monta sur le trône d'Assyrie.

Le savant et vertueux Rollin a consacré, dans son *Histoire ancienne*, à l'article de *Cyrus*, et dans celui d'*Artaxerce Longue-Main*, quelques passages à la gloire de Daniel. Ce qu'il dit de la clarté, de la précision de ses prophéties n'entre point dans notre plan, mais on ne saurait trop engager les jeunes gens à le lire. J.-B. Salgues.

PROSPÉRITÉ DES MÉCHANTS.

Il n'y a rien de plus ordinaire dans le monde que cette plainte qu'on y fait, que la condition des gens de bien est déplorable ; qu'ils sont autant ou plus persécutés que les méchants ; que la prospérité et le repos, qui devraient être le privilége de la vertu, sont ordinairement l'instrument et le partage de l'iniquité et de l'injustice; et qu'enfin les justes et les pécheurs, confondus ensemble, sont exposés aux mêmes maux, comme s'ils étaient coupables des mêmes crimes. Cette pensée a soulevé contre Dieu l'esprit des impies, et les a réduits ou à douter de sa justice, s'ils avouaient sa providence, ou à nier sa providence, pour mettre à couvert sa justice. Les saints en ont été quelquefois ébranlés, et le Roi-Prophète lui-même, sentant la main de Dieu qui s'appesantissait sur lui par un accroissement de peines et de disgrâces, et voyant la paix et la tranquillité des pécheurs, confesse qu'il fut saisi de zèle, d'indignation et d'étonnement jusqu'à ce qu'il fût entré dans le sanctuaire du Seigneur pour y découvrir les raisons secrètes d'une dispensation qui lui paraissait si étrange.

Mais les vues de Dieu sont bien différentes de celles des hommes. Quand il fait prospérer les méchants, c'est, ou pour les toucher par ses bienfaits, s'il leur reste quelque sentiment de reconnaissance ; ou pour récompenser un fonds de vertus imparfaites qu'ils ont par quelques félicités passagères ; ou pour les livrer à eux-mêmes et à leurs passions, comme des malades désespérés à qui l'on permet tout ce qu'ils demandent ; ou pour marquer le peu d'état que l'homme sage doit faire des biens que Dieu accorde même à ses ennemis. Au contraire, quand il les afflige, c'est ou pour marquer la haine qu'il porte au péché, en réprimant les hommes scandaleux par des

châtiments exemplaires ; ou pour les redresser et rétablir, par une peine forcée, l'ordre où ils n'ont pas voulu se remettre par une pénitence volontaire ; ou pour faire connaître qu'il est le Seigneur et le maître, punissant les uns avec rigueur, laissant les autres dans une espèce d'impunité, de peur que s'il n'en punissait aucun, on ne crût qu'il ne voit pas, ou qu'il ne règle pas les choses humaines ; ou que, s'il les punissait tous, on ne crût qu'il ne réserve rien à son dernier jugement, et qu'il ne reste rien à souffrir après cette vie. C'est ainsi que raisonne saint Augustin.

Mais lorsque Dieu afflige les justes, c'est pour les éprouver et pour les purifier par leurs afflictions, qui sont différentes de celles des autres dans leur nature, dans leurs effets, dans leur durée. Dans leur nature, parce que les uns sont *des jugements d'épreuve que Dieu exerce comme un père tendre et charitable, qui corrige ses enfants ;* et que les autres sont *des jugements de condamnation qu'il exerce comme un juge, ou un roi sévère qui examine et qui condamne des rebelles et des criminels*, ce sont les paroles du sage. Dans les effets, parce que les souffrances ne produisent dans le cœur des méchants que l'endurcissement et le désespoir, au lieu que dans l'esprit des bons, elles produisent des fruits dignes de pénitence. Elles fortifient leur foi ; elles éprouvent leur charité ; elles exerçent leur patience ; elles excitent leur dévotion ; elles les renvoient à Dieu et les détachent du monde par le dégoût salutaire qu'elles leur en donnent. Elles tiennent dans une sainte soumission à ses volontés, et dans une heureuse dépendance de sa grâce. Enfin dans la durée, elles sont pour les méchants des préludes de leurs malheurs et des commencements de leur enfer, au lieu qu'elles sont pour les bons des sources de consolations intérieures ; et que, selon l'apôtre, quelque légères qu'elles soient, elles opèrent en nous un poids éternel d'une gloire solide et infinie. FLÉCHIER.

PROTESTANTISME ET CATHOLICISME.

Objection. — C'est bien plus commode d'être protestant que catholique ; on est toujours chrétien, et c'est presque la même chose.

Réponse. — Oui, *presque*, comme la fausse monnaie est *presque* la même chose que la vraie. La seule différence, c'est que l'une est vraie et l'autre est fausse.

Il ne s'agit pas, en matière de religion, de ce qui est *commode*, mais de ce qui est *vrai*.

Partez bien de ce principe évident : *Il n'y a pas de milieu entre la vérité et l'erreur*. Ce qui n'est pas vrai est faux, et ce qui n'est pas faux est vrai.

En religion, ce principe est encore plus important qu'en toute autre matière. — Il n'y a qu'une vraie religion ; nous l'avons vu : c'est la Religion de Jésus-Christ, qui embrasse tous les siècles, tous les peuples, tous les hommes, et qui, pour cette raison, est appelée *catholique* ou *universelle*.

Le protestantisme n'est pas cette religion catholique de Jésus-Christ ; *donc* il n'est pas la vraie religion ; donc il est une religion fausse, une erreur, une corruption du Christianisme.

Cela seul suffirait déjà. Mais examinons et allons plus loin.

Jésus-Christ, fondateur du Christianisme, en est le seul maître. Personne ne l'a jamais nié.

Nul homme donc n'a le droit d'enseigner, de prêcher cette religion, s'il n'en est chargé par Jésus-Christ.

Si je venais vous dire : « Mon ami, vous êtes chrétien ? La religion chrétienne vous enseigne telle et telle doctrine, vous impose tel et tel devoir. Eh bien ! moi, je viens réformer tout cela. Au lieu de croire comme par le passé, croyez ce que je vous enseigne ; je vous débarrasse de tel et tel de vos devoirs qui est gênant ; je vous permets ce que votre religion vous défend, etc. »

Vous me répondriez bien certainement : « Mais qui êtes-vous, pour agir de la sorte ? Ma religion n'a qu'un maître, Jésus-Christ. Est-ce lui qui vous a envoyé ? Quand et comment vous a-t-il envoyé ? Prouvez-moi votre mission divine ? »

Eh bien ! quand M. Châtel et compagnie, de nos jours ; quand Luther, Calvin, Zwingle, Henri VIII, etc., il y a trois cents ans, se sont posés en réformateurs de la religion chrétienne, cette difficulté du plus simple bon sens pouvait les arrêter dès le premier pas.

Beaucoup leur ont posé la question ; ils n'ont pu rien répondre ; et les mauvaises passions seules ont accepté leur religion nouvelle. C'était, en effet, fort *commode* ; tout ce qui gêne était supprimé : l'obéissance aux vrais pasteurs de l'Eglise, la nécessité des bonnes œuvres, les pénitences corporelles, le jeûne, l'abstinence, la confession, la communion, le célibat des prêtres, les vœux de la perfection religieuse, la crainte de perdre la grâce de Dieu, etc. ; chacun n'avait d'autre règle à suivre que la Bible, *entendue suivant son caprice*.

Il n'y a donc que ceux qui ont été envoyés par Jésus-Christ qui aient le droit d'enseigner sa religion. Mais ces envoyés, ces chefs de la religion, ces pasteurs *légitimes* du peuple chrétien, qui sont-ils ? comment les reconnaître ? — Au moyen de deux observations bien simples.

La première est la simple lecture des passages de l'Evangile où Notre-Seigneur Jésus-Christ établit *l'apôtre saint Pierre* chef et pasteur suprême de son Eglise (c'est-à-dire de tous les chrétiens), et où il lui donne, ainsi qu'aux autres apôtres, la charge d'enseigner sa religion à tous les hommes.

La deuxième est un grand fait historique, tellement évident, que les protestants de bonne foi ne pensent pas même à le nier, savoir : que le Pape, évêque actuel de Rome, et chef de la religion catholique, remonte,

par une succession non interrompue de pontifes, jusqu'à l'apôtre saint Pierre.

1° Quoi de plus clair que ces paroles du Sauveur à saint Pierre : « *Tu es Pierre ; et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ; et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* C'EST A TOI *que je donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux.* » (*Matth.*, XVI.) Par là, ainsi que l'ont entendu tous les siècles chrétiens, saint Pierre est établi, par Jésus Christ, chef, fondement immuable, docteur, pasteur de toute son Eglise, de tous ses disciples.

Il n'y a presque pas besoin de raisonner sur ces paroles, tant elles sont claires :

1° Il y a une Eglise chrétienne, puisque Jésus-Christ dit : *Mon Eglise.*

2° Il n'y en a qu'*une seule ;* car il ne dit pas : *Mes Eglises*, mais *Mon Eglise.*

3° Et entre toutes celles qui se disent cette unique Eglise, laquelle est la vraie, la seule vraie ? Celle qui est fondée sur saint Pierre, gouvernée par saint Pierre, enseignée par saint Pierre toujours vivant dans son successeur ; donc, l'Eglise catholique, dont le Pape, successeur de saint Pierre, est le pontife et le chef.

Quoi de plus simple que ce raisonnement ? Il m'a suffi pour convaincre un protestant (qui s'est fait catholique le jour même) et une dame russe schismatique.

Sur le point de monter au ciel, le Sauveur insiste de nouveau, et confirme ce qu'il avait donné à saint Pierre, en lui disant : « *Sois le pasteur de mes agneaux ; sois le pasteur de mes brebis.* » (S. *Jean*, ch. dernier.)

Quant aux apôtres, les promesses de Jésus-Christ ne portent pas moins avec elles-mêmes leur évidence : *Recevez le Saint-Esprit ; de même que mon Père m'a envoyé, moi, je vous envoie. Allez donc ; enseignez toutes les nations ; baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Prêchez l'Evangile à toute créature ; voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise. Celui qui croira sera sauvé ; mais celui qui ne croira pas sera condamné.*

Voilà *les paroles* du Sauveur. Voyez maintenant *le fait.*

2° Seuls, le Pape et les Evêques, pasteurs actuels de l'Eglise catholique, remontent par une succesion non interrompue, et que nul ne peut nier, jusqu'à saint Pierre, chef des apôtres, et jusqu'aux apôtres. C'est donc à eux, *et à eux seuls*, que s'adressent ces grandes promesses de Jésus-Christ ; c'est à eux, *et à eux seuls*, qu'est confiée la mission d'enseigner, de prêcher, de conserver la religion ; ce sont eux, *et eux seuls*, qui sont les pasteurs *légitimes* du peuple chrétien. Avec eux, *et avec eux seuls*, Jésus-Christ demeure jusqu'à la fin des siècles, pour les garder de toute erreur dans l'enseignement, et de tout vice dans la sanctification des âmes (1).

C'est donc en leur étant soumis et en écoutant leur enseignement que je suis assuré de connaître et de pratiquer la vraie religion chrétienne.

Et remarquez ici les avantages immenses de cette *voie d'autorité* (2) divine, claire et infaillible, que nous présente l'Eglise catholique. Comme il est facile à un catholique de connaître, avec une certitude absolue, ce qu'il doit croire, ce qu'il doit éviter pour être chrétien ! Il n'a qu'à écouter son curé, envoyé par son évêque, envoyé lui-même par le Pape, qui est le Vicaire de Jésus-Christ, son remplaçant visible, par qui il enseigne, par qui il décide souverainement ce qu'il faut croire, faire et éviter.

Comme c'est beau et comme c'est simple ! Aussi, voyez quelle *parfaite unité* découle de cette autorité ! Partout la même foi, la même doctrine ; à Rome, à Paris, en Chine, en Amérique, en Asie, en Afrique, partout le même enseignement religieux véritable, celui du Vicaire de Jésus-Christ lui-même ! Partout le même sacerdoce, celui dont le Pape est le chef visible et Jésus-Christ le chef invisible ! partout le même sacrifice, le même culte, les mêmes sacrements, les mêmes moyens de sanctification et de salut !

Unité d'autant plus belle, d'autant plus surhumaine, que la société chrétienne gouvernée par le Pape (et elle seule) s'étend *sur toute la terre.*

Partout il y a des catholiques. Leur nom seul l'indique (c'est la remarque de saint Augustin, il y a quinze cents ans) : *catholique* veut dire *universel.* L'Eglise catholique embrasse tous les temps, tous les pays, tous les peuples. Et le jugement dernier arrivera, ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a annoncé, quand l'Eglise catholique aura prêché sa religion à tous les peuples de la terre. (*Matth.*, XXIV, 14.)

Partout où elle pénètre, l'Eglise catholique répand la *sainteté* chrétienne. Elle produit partout et toujours la perfection la plus sublime dans ceux qui sont dociles à ses enseignements. Elle n'a cessé d'enfanter des *Saints* depuis dix-neuf siècles, et de voir Jésus-Christ, son Dieu et son fondateur,

(1) C'est là ce qu'on appelle l'*infaillibilité* de l'Eglise : c'est l'infaillibilité de Jésus-Christ, de Dieu même, qui lui est communiquée.

(2) Opposée à la *voie d'examen particulier*, qui est le principe fondamental du protestantisme. Le protestant *se fait lui-même* sa croyance, sa religion. Comme si *on faisait la vérité !* Comme si *la vérité* n'était pas Dieu même ; lequel est TOUT FAIT, si je ne me trompe !

Aussi y a-t-il autant de religions que de têtes chez les protestants. Et même chaque tête en peut changer tous les jours. Dans ce système, c'est l'homme qui fait et défait à son gré la vérité infinie qui passe l'homme.

Je connais une famille protestante composée de quatre personnes, où chacune a une religion différente !!... (*Note de l'Auteur.*)

confirmer par des miracles, la sainteté de ses serviteurs.

Le *protestantisme*, au contraire (comme son nom seul le fait déjà soupçonner), est une *désorganisation* de tout cet ordre, sous le prétexte de réforme. Il y a de la révolte dans ce nom.

Divisé en mille petites sectes qui s'anathématisent les unes les autres, et qui ne s'accordent que dans leur haine contre l'antique Eglise : luthériens, calvinistes, zwingliens, sacramentaires, anabaptistes, pédobaptistes, kernhuthes, évangéliques, anglicans, quakers, piétistes, méthodistes, trembleurs, plongeurs, etc., etc. (on en compte plus de deux cents), le protestantisme est l'*anarchie religieuse*.

Il a attaqué le Christianisme jusque dans son essence et dans sa constitution. Il a rejeté la règle fondamentale de la foi, qui est l'enseignement infaillible et l'autorité divine du Pape et des évêques, seuls pasteurs, seuls docteurs légitimes. — Et ainsi, tout en parlant bien haut *de la foi*, il a anéanti *la foi*, c'est-à-dire la soumission de l'esprit et du cœur à l'enseignement divin. Le protestant, en effet, ne croit qu'à sa propre interprétation de la parole de Dieu ; il se fait juge des controverses, à la place de ceux que Jésus-Christ a établis juges ; il croit à sa raison, non à la parole de Dieu ; il n'a plus de *croyances*, il n'a plus que des *opinions*, variables comme lui-même, et il ne croit plus qu'à ses opinions. — C'est ce que me disait naguère un savant protestant converti.

Pour cette même raison, le protestantisme flotte à tout vent de doctrine, varie chaque année, chaque jour, dans le symbole de sa foi. — Il rejette aujourd'hui ce qu'il enseignait hier ; il n'a ni unité, ni antiquité, ni universalité, ni stabilité.

Je défie un protestant de me dire nettement ce qui est *la vérité*, ce *qu'il croit*, et ce que tout le monde *doit croire*, sous peine de n'être point dans la vérité chrétienne.

« Tu varies, disait jadis Tertullien à Montan ; donc tu erres. »

Le protestantisme produit des vertus, parce qu'il a conservé des débris de la vérité au milieu de ses destructions ; mais ces vertus se ressentent du mélange. Elles sont presque toujours froides et orgueilleuses comme celles des pharisiens. — Elles existent *malgré le protestantisme*. En réalité, elles sont *catholiques ;* elles appartiennent à l'Eglise. Plus les protestants sont protestants, moins ils ont de vertus chrétiennes ; plus ils se rapprochent de nous, plus leurs vertus sont réelles et vivantes. On a dit avec justesse, de l'Angleterre protestante, qu'elle était, entre les autres sectes, « la moins difforme, parce qu'elle était *la moins réformée* (1). »

Le protestantisme rejette tout ce qui est consolant, affectueux dans la religion : la sainte présence de Jésus-Christ dans le sacrement de son amour ; le tribunal de la miséricorde et du pardon ; l'amour et l'invocation de la bienheureuse Vierge Marie, cette douce Mère du Sauveur qu'il nous a donnée pour Mère au moment suprême de sa mort ; l'invocation des saints, nos frères aînés, nos amis, déjà entrés dans la patrie où ils nous appellent et nous attendent, etc.

Il n'a point de *culte* religieux ; car on ne peut donner ce nom à ce qui se passe dans la grande chambre nue qu'on appelle *le temple*.

Y êtes-vous jamais entré ? On croit, à la première vue, ces assemblées pleines de l'esprit religieux. — Qu'on y regarde de près ; il n'y a point là de véritable présence du bon Dieu ; on n'y sent point surtout *son amour*... Il faut se rappeler que les pharisiens étaient jadis plus réguliers que les autres dans le temple !...

Le vice fondamental du protestantisme, c'est l'*orgueil*.

Aussi est-il stérile en saints. Jamais il n'a fait *une vraie sœur de charité*, c'est-à-dire une humble et affectueuse servante de Dieu et de ses pauvres. — Ses missionnaires sont des marchands de Bibles... Comparez-les donc aux apôtres ou à nos missionnaires catholiques, héritiers du zèle, de la charité, des souffrances des apôtres, comme ils le sont de leur foi ! Quelle différence !

Ses ministres prêchent sans mission.

De quel droit enseignent-ils les autres ? ils avouent eux-mêmes qu'ils ne sont pas plus qu'eux, vu que tous les chrétiens sont prêtres, et, selon un grand nombre, *toutes les chrétiennes aussi*... De quel droit viennent-ils interpréter la parole de Dieu à leurs frères ? Sont-ils infaillibles ?

Ces hommes mariés ne sont plus les *hommes de Dieu*, les époux de l'Eglise, les hommes du dévouement, du sacrifice, de la charité, de la chasteté, de la perfection...

Ainsi, — pour nous résumer, opposées à la parole expresse de Jésus-Christ ; opposées à la tradition historique de tous les siècles passés ; opposées à l'idée de fixité, d'unité, de perfection, inséparable de l'œuvre d'un Dieu, — les sectes protestantes, nées, les plus anciennes, il y a trois cents ans à peine, les plus nouvelles fabriquées, revues, augmentées et replâtrées sous nos yeux, dans notre siècle, ne sont pas, ne peuvent pas être la société ou Eglise *une, sainte, universelle*, des vrais disciples de Jésus-Christ, *établie et constituée, il y a dix-huit cents ans, par les apôtres* de ce divin Maître.

(1) Depuis vingt-cinq ou trente ans les protestants honnêtes et religieux tendent singulièrement à se rapprocher de l'Eglise catholique. La religion qu'ils se font n'a presque de protestant que le nom. Ils nous imitent en une foule de choses ; ils ont adopté notre genre de prédication, et leurs ministres n'ont plus guère l'habitude de déblatérer, comme jadis, contre l'Eglise ; beaucoup prennent le nom de *catholiques*, plusieurs invoquent la sainte Vierge, croient à la Messe, etc. C'est le bon sens et la vérité qui dominent peu à peu les préjugés d'enfance et de secte. (*Note de l'Auteur.*)

Je pourrais ajouter d'autres preuves ; montrer l'impossibilité absolue de prouver l'inspiration divine de l'Ecriture sainte, et spécialement de l'Evangile, sans l'infaillible autorité de l'Eglise ; les absurdités que les protestants sont obligés de professer lorsqu'ils sont logiques et lorsqu'ils veulent demeurer fidèles à leurs principes, etc. Ce que nous avons dit suffit grandement (1).

Donc, *être chrétien*, et *être catholique*, c'est une seule et même chose.

Donc, hors de l'Eglise catholique, il n'y a point de christianisme véritable, et comme le proclamait, *il y a seize cents ans*, saint Cyprien, évêque et martyr : *Nul ne peut avoir Dieu pour Père, qui ne veut point avoir l'Eglise pour Mère.*

Donc, un protestant qui connaît la vraie Eglise, l'Eglise catholique romaine, gouvernée et enseignée par le Pape, *est obligé d'y rentrer, sous peine de perdre son âme.* — En religion, plus qu'en toutes choses, il faut quitter l'erreur dès qu'on la connaît, et adhérer à la vérité.

Donc enfin, il n'est pas plus vrai de dire : « Je puis être catholique, ou protestant, ou schismatique, sans cesser d'être chrétien, » que de dire : « Je puis être Turc, païen, juif ou chrétien, sans cesser d'être dans la vraie religion. »

L'abbé DE SÉGUR.

PROVIDENCE (LA).

Que le monde est grand, qu'il est magnifique ! Que le gouvernement des Etats et des empires offre à nos yeux de sagesse, d'ordre et de magnificence, quand nous voyons une Providence qui dispose de tout, depuis une extrémité jusqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec mesure ; qui voit les événements les plus éloignés dans leurs causes ; qui renferme dans sa volonté les causes de tous les événements ; qui donne au monde des princes et des souverains, selon ses desseins de justice ou de miséricorde sur les peuples ; qui donne la paix ou qui permet les guerres, selon les vues de sa sagesse ; qui donne aux rois des ministres sages ou corrompus ; qui dispense les bons ou mauvais succès, selon qu'ils deviennent plus utiles à la consommation de son ouvrage ; qui règle le cours des passions humaines, et qui, par des ménagements inexplicables, fait servir à ses desseins la malice même des hommes ? Que le monde considéré dans ce point de vue, et avec l'ouvrier souverain qui le conduit, est plein d'ordre, d'harmonie et de magnificence !

Mais si on en sépare la Providence, et qu'on le regarde tout seul, si on n'y voit plus que les passions humaines qui semblent mettre tout en mouvement, ce n'est plus qu'un chaos, qu'un théâtre de confusion et de trouble où nul n'est à sa place, où l'impie jouit de la récompense de la vertu ; où l'homme de bien a souvent pour partage l'abjection et les peines du vice ; où les passions sont les seules lois consultées ; où les hommes ne sont liés entre eux que par les intérêts mêmes qui les divisent ; où le hasard semble décider des plus grands événements ; où les bons succès sont rarement la preuve et la récompense de la bonne cause ; où l'ambition et la témérité s'élèvent aux premières places, que le mérite craint et que l'on refuse au mérite ; enfin, où l'on ne voit point d'ordre, parce que l'on n'y voit que l'irrégularité des mouvements, sans en comprendre le secret et l'usage. Voilà le monde séparé de la Providence.

MASSILLON.

PROVIDENCE (LA) DÉMONTRÉE PAR L'HISTOIRE.

Que je méprise ces philosophes qui, mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général, d'où le reste se développe comme il peut ! comme s'il avait, à notre manière, des vues générales et confuses, et comme si la souveraine intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières qui seules subsistent véritablement. N'en doutons pas, Dieu a préparé dans son conseil éternel les premières familles qui sont la source des nations, et dans toutes les nations, les qualités dominantes qui en devaient faire la fortune. Il a aussi ordonné dans les nations les familles particulières dont elles sont composées, mais principalement celles qui devaient gouverner ces nations, et en particulier dans ces familles, tous les hommes par lesquels elles devaient ou s'élever, ou se soutenir, ou s'abattre : jusqu'à quel degré, et jusqu'à quel temps ? il le sait, et nous l'ignorons.

Ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence. Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes ; il a tous les cœurs en sa main. Tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants, il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs, il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance, il leur fait prévenir les maux qui menacent les Etats, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il

(1) Une observation remarquable, c'est que JAMAIS on n'a vu un bon catholique *instruit de sa foi et sincère dans sa piété* se faire protestant pour devenir meilleur ; tandis que les protestants qui se font catholiques sont ordinairement les plus pieux, les plus éclairés et les plus honorables, de l'aveu même de leurs coréligionnaires.

Souvent (et de nos jours plus souvent que jamais) des protestants se sont faits catholiques *à l'article de la mort* ; JAMAIS un catholique ne s'est fait protestant à ce redoutable moment, où la vérité seule est devant l'âme pour la juger.

Cette observation suffirait seule pour décider la question qui nous occupe, et pour nous faire conclure la vérité de la seule religion catholique.

(*Note de l'Auteur.*)

connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit ; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances; il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piége. Dieu exerce, par ce moyen, ses redoutables jugements selon les règles de sa justice toujours infaillible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin. Quand il veut lâcher le dernier et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Egypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils ; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas; Dieu redresse quand il lui plaît le sens égaré ; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres, tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses sans qu'il faille souvent autre chose, pour lui renverser le sens, que ses longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune; ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à la même fin; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

Par là se vérifie ce que dit l'Apôtre, que « Dieu est heureux et le seul puissant, Roi des rois, et Seigneur des seigneurs. » Heureux, dont le repos est inaltérable, qui voit tout changer sans changer lui-même, et qui fait tous les changements par un conseil immuable; qui donne et qui ôte la puissance; qui la transporte d'un homme à un autre, d'une maison à une autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement.

C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. Ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore ; qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils.

Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspirait au peuple romain un amour immense de la liberté, il ne songeait pas qu'il jetait dans les esprits le principe de cette licence effrénée par laquelle la tyrannie qu'il voulait détruire devait être un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. Quand les Césars flattaient les soldats, ils n'avaient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'empire. En un mot il n'y a point de puissance humaine qui ne serve, malgré elle, à d'autres desseins que les siens. Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant, à ne regarder que les causes particulières, et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée.

BOSSUET.

PROVIDENCE (LA).

RÉPARTITION INÉGALE DES BIENS ET DES MAUX.

Ouvrez les yeux, ô mortels ; c'est Jésus-Christ qui vous y exhorte dans cet admirable discours qu'il a fait en saint Matthieu, chapitre sixième, et en saint Luc, chapitre douzième, et dont je vais vous donner une paraphrase. « Contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers. Est-il rien de mieux entendu que cet édifice? Est-il rien de mieux pourvu que cette famille? Est-il rien de mieux gouverné que cet empire? Cette puissance suprême qui a construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très-bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres : elle a fait les corps célestes, qui sont immortels ; elle a fait les terrestres, qui sont périssables : elle a fait des animaux admirables par leur grandeur, elle a fait les insectes et les oiseaux, qui semblent méprisables par leur petitesse : elle a fait ces grands arbres des forêts, qui subsistent des siècles entiers ; elle a fait les fleurs des champs, qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles ne l'a pas voulu envier aux moindres ; mais, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout. Elle nourrit les petits oiseaux, qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leurs chants; et ces fleurs dont la beauté est si tôt flétrie, elle les habille si superbement durant ce petit moment de leur être, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Vous, hommes, que Dieu a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie, et que vous soyez les seules de ses créatures sur lesquelles les yeux toujours vigilants de sa providence paternelle ne soient pas ouverts? N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Que s'il vous paraît quelque désordre, s'il vous semble que la récompense coure trop lentement à la vertu, et que la peine ne poursuive pas d'assez près le vice, songez à l'Eternité de ce premier Etre.

Ses desseins, formés dans le sein immense de cette immuable éternité, ne dépendent ni des années, ni des siècles qu'il voit passer devant lui comme des moments; et il faut la

durée entière du monde pour développer tout à fait les ordres d'une sagesse si profonde : et nous, mortels misérables, nous voudrions, en nos jours qui passent si vite, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies ! Parce que nous et nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'infini se renfermât aussi dans les mêmes bornes, et qu'il déployât en si peu d'espace, tout ce que sa miséricorde prépare aux bons, et tout ce que sa justice destine aux méchants !

Dieu, qui est l'arbitre de tous les temps, qui, du centre de son éternité, développe tout l'ordre des siècles, qui connaît sa toute-puissance, et qui sait que rien ne peut échapper à ses mains souveraines, ne précipite pas ses conseils. Il sait que la sagesse ne consiste pas toujours à faire les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut. Il laisse censurer ses desseins aux fous et aux téméraires; mais il ne trouve pas à propos d'en avancer l'exécution pour les murmures des hommes. Ce lui est assez, chrétiens, que ses amis et ses serviteurs regardent de loin venir son jour avec humilité et tremblement : pour les autres, il sait où il les attend, et le jour est marqué pour les punir, il ne s'émeut pas de leurs reproches, « parce qu'il voit que son jour doit venir bientôt. »

Mais cependant, direz-vous, Dieu fait souvent du bien aux méchants, il laisse souffrir de grands maux aux justes ; et, quand un tel désordre ne durerait qu'un moment, c'est toujours quelque chose contre la justice. Désabusons-nous, chrétiens, et entendons aujourd'hui la différence des biens et des maux mêlés, qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple, la maladie est un mal : mais qu'elle sera un grand bien, si vous la sanctifiez par la patience ! La santé est un bien, mais qu'elle deviendra un mal dangereux en favorisant la débauche ! Voilà les biens et les maux mêlés, qui participent de la nature du bien et du mal, et qui touchent à l'un ou à l'autre suivant l'usage où on les applique.

Mais entendez, chrétiens, qu'un Dieu tout-puissant a dans les trésors de sa bonté un souverain bien qui ne peut jamais être mal, c'est la félicité éternelle ; et qu'il a dans les trésors de sa justice certains maux extrêmes qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent, tels que sont les supplices des réprouvés. La règle de sa justice ne permet pas que les méchants goûtent jamais ce bien souverain, ni que les bons soient tourmentés par ces maux extrêmes ; c'est pourquoi il fera un jour le discernement : mais, pour ce qui regarde les biens et les maux mêlés, il les donne indifféremment aux uns et aux autres.

Cette distinction étant supposée, il est bien aisé de comprendre que ces biens et ces maux suprêmes appartiennent au temps du discernement général, où les bons seront séparés pour jamais de la société des impies, et que ces biens et ces maux mêlés sont distribués avec équité dans le mélange où nous sommes. « Car il fallait certainement, dit saint Augustin, que la justice divine prédestinât certains biens aux justes, auxquels les méchants n'eussent point de part, et, de même, qu'elle préparât aux méchants des peines dont les bons ne fussent jamais tourmentés. » C'est ce qui fera dans le dernier jour un discernement éternel. Mais en attendant, dans ce temps limité, dans ce siècle de confusion où les bons et les méchants sont mêlés ensemble, il fallait que les biens et les maux fussent communs aux uns et aux autres, afin que le désordre même tînt les hommes toujours suspendus dans l'attente de la décision dernière et irrévocable.

BOSSUET.

PROVIDENCE (LA) DE DIEU

DANS L'INFAILLIBILITÉ QU'IL CONSERVE A SON ÉGLISE.

(*Extrait des Entretiens sur la métaphysique.*)

Théodore. — Il est certain par l'Ecriture, que les hérétiques n'osent rejeter, « que Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité. » Il faut donc trouver dans l'ordre de la Providence de bons moyens pour faire venir tous les hommes à la connaissance de la vérité.

Ariste. — Je nie cette conséquence. Dieu veut que tous les hommes soient sauvés ; mais il ne veut pas faire ce qu'il faudrait pour les sauver tous : s'il le voulait, tous seraient sauvés ; les Chinois et tant d'autres peuples ne seraient pas privés de la connaissance du vrai Dieu et de son Fils Jésus-Christ, en quoi consiste la vie éternelle.

Théodore. — Je ne vous dis pas, Ariste, que Dieu veuille faire tout ce qu'il faudrait pour sauver tous les hommes ; il ne veut pas faire à tous moments des miracles ; il ne veut pas répandre dans tous les cœurs des grâces victorieuses ; sa conduite doit porter le caractère de ses attributs, et il ne doit point quitter sans de grandes raisons la généralité de sa providence ; sa sagesse ne lui permet pas de proportionner toujours son secours au besoin actuel des méchants et à la négligence prévue des justes. Tous les hommes seraient sauvés s'il en usait de la sorte envers nous. Je prétends seulement qu'il faut trouver dans la Providence des moyens généraux qui répondent à la volonté que Dieu a que tous les hommes viennent à la connaissance de la vérité. Or, on ne peut y arriver, à cette connaissance, que par deux voies, par celle de l'examen ou par celle de l'autorité.

Ariste. — Je vous entends, Théodore : la voie de l'examen répond peut-être à la volonté que Dieu a de sauver les savants ; mais Dieu veut sauver les pauvres, les simples, les ignorants, ceux qui ne savent pas lire, aussi bien que messieurs les critiques. Encore ne vois-je pas que les Grotius, les Coccéius, les Saumaise, les Buxtorf soient

assez arrivés à cette connaissance de la vérité où Dieu veut que nous arrivions tous. Peut-être que Grotius en était proche quand la mort l'a surpris. Mais quoi ! la Providence ne pourvoit-elle qu'au salut de ceux qui ont assez de vie, aussi bien que d'esprit et de science, pour discerner la vérité de l'erreur? Assurément cela n'est pas vraisemblable. La voie de l'examen est tout à fait insuffisante. Maintenant que la raison de l'homme est affaiblie, il faut le conduire par la voie de l'autorité. Cette voie est sensible, elle est sûre, elle est générale, elle répond parfaitement à la volonté que Dieu a que tous les hommes viennent à la connaissance de la vérité. Mais où trouverons-nous cette autorité infaillible, cette voie sûre que nous puissions suivre sans craindre l'erreur? Les hérétiques prétendent qu'elle ne se trouve que dans les livres sacrés.

Théodore. — Elle se trouve dans les livres sacrés, mais c'est par l'autorité de l'Eglise que nous le savons. Saint Augustin a eu raison de dire que sans l'Eglise il ne croirait pas à l'Evangile. Comment est-ce que les simples peuvent être certains que les quatre Evangiles que nous avons ont une autorité infaillible? Les ignorants n'ont aucune preuve qu'ils sont des auteurs qui portent leur nom et qu'ils n'ont point été corrompus dans les choses essentielles; et je ne sais si les savants en ont des preuves bien sûres. Mais quand nous serions certains que l'Evangile de saint Matthieu, par exemple, est de cet apôtre, et qu'il est tel aujourd'hui qu'il l'a composé, assurément si nous n'avons point d'autorité infaillible qui nous apprenne que cet évangéliste a été divinement inspiré, nous ne pouvons point appuyer notre foi sur ses paroles comme sur celles de Dieu même. Il y en a qui prétendent que la divinité des livres sacrés est si sensible, qu'on ne peut les lire sans s'en apercevoir. Mais sur quoi cette prétention est-elle appuyée? Il faut autre chose que des soupçons et des préjugés pour leur attribuer l'infaillibilité. Il faut ou que le Saint-Esprit le révèle à chaque particulier, ou qu'il le révèle à l'Eglise pour tous les particuliers. Or, l'un est bien plus simple, plus général, plus digne de la Providence que l'autre.

Mais je veux que tous ceux qui lisent l'Ecriture sachent, par une révélation particulière, que l'Evangile est un livre divin et qui n'a point été corrompu par la malice et la négligence des copistes: qui nous en donnera l'intelligence? Car la raison ne suffit pas pour en prendre toujours le vrai sens. Les sociniens sont raisonnables aussi bien que les autres hommes, et ils y trouvent que le Fils n'est point consubstantiel au Père. Les calvinistes sont hommes comme les luthériens, et ils prétendent que ces paroles: « Prenez, mangez, ceci est mon corps, » signifient, dans le lieu où elles sont, que ce que Jésus-Christ donne à ses apôtres n'est guère que la figure de son corps. Qui détrompera les uns ou les autres? qui les conduira à la connaissance de la vérité où Dieu veut que nous arrivions tous? Il faudra à tous moments à chaque particulier une assistance du Saint-Esprit que les hérétiques refusent à toute l'Eglise lorsqu'elle est assemblée pour former ses décisions. Quelle extravagance, quel aveuglement, que d'orgueil ! On s'imagine qu'on entend mieux l'Ecriture que l'Eglise universelle, qui conserve le sacré dépôt de la tradition, et qui mérite un peu plus que chaque particulier que Jésus-Christ, qui en est le chef, s'applique à la défendre contre les puissances de l'enfer.

La plupart des hommes sont persuadés que Dieu les conduit par une providence particulière, ou plutôt qu'il conduit ainsi ceux pour lesquels ils sont prévenus d'une grande estime; ils sont disposés à croire que tel est chéri de Dieu de manière qu'il ne permettra pas qu'il tombe dans l'erreur, ni qu'ils l'y engagent; ils lui attribuent une espèce d'infaillibilité, et ils s'appuient volontiers sur cette autorité chimérique qu'ils se sont faite par quantité de réflexions sur les grandes et excellentes qualités du personnage, pour se délivrer par là du travail incommode de l'examen. Ce sont des aveugles qui en suivent d'autres, et qui tomberont avec eux dans le précipice. C'est que tout homme est sujet à l'erreur: *Omnis homo mendax.* Il est vrai que nous avons besoin d'une autorité visible, maintenant que nous ne pouvons pas facilement rentrer en nous-mêmes pour consulter la raison, et qu'il y a des vérités nécessaires au salut que nous ne pouvons apprendre que par la révélation. Mais cette autorité sur laquelle nous devons nous appuyer doit être générale et l'effet d'une providence générale. Dieu n'agit point ordinairement par des volontés particulières dans les esprits pour empêcher qu'ils ne se trompent. Cela ne s'accommode pas avec l'idée que nous devons avoir de la providence, qui doit porter le caractère des attributs divins. Dieu a commis à notre médiateur le soin de notre salut; mais Jésus-Christ lui-même imite, autant que cela se peut, la conduite de son Père en faisant servir la nature à la grâce et en choisissant des moyens généraux pour l'exécution de son ouvrage : il a envoyé ses apôtres par tout le monde pour annoncer aux peuples les vérités de l'Evangile : il a donné à son Eglise des évêques, des prêtres, des docteurs, un chef visible pour la gouverner; il a établi des sacrements pour répandre sa grâce dans les cœurs, marque certaine qu'il construit son ouvrage par des voies générales et que les lois de la nature lui fournissent. Jésus-Christ peut sans doute éclairer intérieurement les esprits sans le secours de la prédication; mais apparemment il ne le fera pas. Il peut sans le baptême nous régénérer, mais il ne veut pas rendre inutiles ses sacrements; il n'agira jamais en tel et tel d'une manière particulière sans quelque raison particulière, sans quelque espèce de nécessité. Mais où est la nécessité qu'il éclaire

particulièrement tel et tel critique, afin qu'il prenne bien le sens d'un passage de l'Ecriture? L'autorité de l'Eglise suffit pour empêcher qu'on ne s'égare : pourquoi ne veut-on pas s'y soumettre? Il suffit que Jésus-Christ conserve à l'Eglise son infaillibilité, pour conserver en même temps la foi dans tous les enfants humbles et obéissants à leur Mère. Malheur aux téméraires et aux présomptueux qui s'attendent que Jésus-Christ les éclaire particulièrement contre la raison, contre l'ordre de sa conduite qu'il a réglé sur l'ordre immuable! Jésus-Christ ne manque jamais d'assister les justes dans leurs besoins; il ne leur refuse jamais la grâce nécessaire pour vaincre les tentations; il leur ouvre l'esprit dans la lecture des livres saints; il récompense souvent leur foi par le don de l'intelligence : c'est que cela est conforme à l'ordre et nécessaire pour leur instruction et l'édification des peuples. Mais pour conserver notre foi dans les matières décidées, nous avons l'autorité de l'Eglise; cela suffit. Il veut que nous y soyons soumis. Il n'y a que lui de qui nous puissions recevoir les secours nécessaires pour vaincre les tentations. Voilà pourquoi il intercède sans cesse pour conserver en nous notre charité; mais il n'intercède point sans cesse afin que les présomptueux ne tombent point dans l'erreur en lisant les Ecritures, nous ayant donné une autorité infaillible sur laquelle nous devons nous appuyer, celle de l'Eglise du Dieu vivant, qui est la colonne et le ferme appui de la vérité : *columna et firmamentum veritatis.*

Ariste. — Ce que vous me dites là, Théodore, s'accorde parfaitement avec l'idée que vous m'avez donnée de la Providence. Dieu a ses lois générales, et notre médiateur et notre chef ses règles, qu'il suit inviolablement, comme Dieu ses lois, si l'ordre immuable, qui est la loi primitive de toutes les intelligences, ne demande des exceptions. Il est infiniment plus simple et plus conforme à la raison que Jésus-Christ assiste son Eglise pour l'empêcher de tomber dans l'erreur, que chaque particulier, et principalement que celui qui a la témérité de révoquer en doute des matières décidées, et qui par là accuse le Sauveur d'avoir abandonné son Epouse ou de n'avoir pu la défendre. Nous avons besoin maintenant d'une autorité infaillible. La Providence y a pourvu; et cela d'une manière qui me paraît digne des attributs divins et des qualités de notre Sauveur Jésus-Christ, d'une manière qui répond parfaitement à cette volonté de Dieu, que tous les hommes soient sauvés et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité.

Théodore. — Il est vrai, Ariste; car l'Eglise apostolique et romaine est visible et reconnaissable. Elle est perpétuelle pour tous les temps et universelle pour tous les lieux; du moins est-ce la société la plus exposée aux yeux de toute la terre et la plus vénérable pour son antiquité. Toutes les sectes particulières n'ont aucun caractère de vérité, aucune marque de divinité. Celles qui paraissent maintenant avoir quelque éclat ont commencé longtemps après elle. C'est ce que tout le monde sait, et ceux-là mêmes qui se laissent éblouir de ce petit éclat qui ne passe guère les bornes de leur pays. Ainsi Dieu a pourvu tous les hommes, autant que ses lois générales le lui ont permis, d'un moyen facile et sûr pour arriver à la connaissance de la vérité.

Théotime. — Je ne comprends pas, Ariste, sur quel fondement on peut douter de l'infaillibilité de l'Eglise de Jésus-Christ. Est-ce que les hérétiques ne croient pas qu'elle a été divinement établie, qu'elle est divinement gouvernée? Pour douter qu'elle soit divinement inspirée, il faut n'avoir nulle idée de l'Eglise de Jésus-Christ; il faut la regarder comme les autres sociétés, pour la croire sujette à l'erreur dans les décisions qu'elle fait pour l'instruction de ses enfants. Oui, Ariste, il n'y a personne, s'il n'est étrangement prévenu, qui ne voie d'abord que puisque Jésus-Christ est le chef de l'Eglise, qu'il en est l'époux, qu'il en est le protecteur, il est impossible que les portes de l'enfer prévalent contre elle, et qu'elle enseigne l'erreur, pourvu qu'on ait de Jésus-Christ l'idée qu'il faut en avoir. Il ne faut point pour cela entrer dans un grand examen : c'est une vérité qui saute aux yeux des plus simples et des plus grossiers. Dans toutes les sociétés il faut une autorité. Tout le monde en est convaincu. Les hérétiques mêmes veulent que ceux de leur secte se soumettent aux décisions de leurs synodes. En effet, une société sans autorité, c'est un monstre à plusieurs têtes. Or, l'Eglise est une société établie divinement pour conduire les hommes à la connaissance de la vérité. Donc il est évident que son autorité doit être infaillible, afin qu'on puisse parvenir où Dieu veut que nous arrivions tous, sans être obligé de suivre la voie périlleuse et insuffisante de l'examen.

Théodore. — Supposons même, Ariste, que Jésus-Christ ne soit ni le chef ni l'époux de l'Eglise, qu'il ne veille point sur elle, qu'il ne soit point au milieu d'elle jusqu'à la consommation des siècles, pour la défendre contre les puissances de l'enfer : elle n'aurait plus cette infaillibilité divine qui est le fondement inébranlable de notre foi. Néanmoins il me paraît évident qu'il faut avoir perdu l'esprit, ou être prévenu d'un entêtement prodigieux, pour préférer les opinions des hérétiques aux décisions de ses conciles. Prenons un exemple. Nous sommes en peine de savoir si c'est le corps de Jésus-Christ ou la figure de son corps qui est dans l'Eucharistie. Nous convenons tous que les apôtres savaient bien ce qui en était. Nous convenons qu'ils ont enseigné ce qu'il en fallait croire dans toutes les églises qu'ils ont fondées. Que fait-on pour éclaircir ce dont on conteste? On convoque des assemblées les plus générales que l'on peut. On fait venir dans un même lieu les meilleurs

témoins que l'on puisse avoir de ce que l'on croit dans divers pays. Les évêques savent bien que, dans l'église où ils président, on croit ou non que le corps de Jésus-Christ soit dans l'Eucharistie. On leur demande donc à eux ce qu'ils en pensent. Ils déclarent que c'est un article de leur foi que le pain est changé au corps de Jésus-Christ. Ils prononcent anathème contre ceux qui soutiennent le contraire. Les évêques des autres églises, qui n'ont pu se trouver à l'assemblée, approuvent positivement la décision ; ou, s'ils n'ont point de commerce avec ceux du concile, ils se taisent et témoignent assez par leur silence qu'ils sont dans le même sentiment ; autrement ils ne manqueraient pas de le condamner, car les Grecs n'épargnent pas trop les Latins. Cela étant, je soutiens que, même dans la supposition que Jésus-Christ ait abandonné son Eglise, il faut avoir renoncé au sens commun pour préférer l'opinion de Calvin à celle de tous ces témoins, qui attestent un fait qu'il n'est pas possible qu'ils ignorent.

Ariste. — Cela est de la dernière évidence. Mais on vous dira que ces évêques, qui ne peuvent ignorer ce que l'on croit actuellement dans leurs églises sur le fait de l'Eucharistie, peuvent ne pas savoir ce que l'on en croyait il y a mille ans, et qu'il se peut faire que toutes les églises particulières soient insensiblement tombées dans l'erreur.

Théodore. — En supposant que Jésus-Christ ne gouverne point son Eglise, je conviens qu'il se peut faire que toutes les églises généralement tombent dans l'erreur ; mais qu'elles tombent toutes dans la même erreur, cela est moralement impossible : qu'elles y tombent sans que l'histoire ait laissé des marques éclatantes de leurs contestations, autre impossibilité morale ; qu'elles tombent toutes enfin dans une erreur semblable à celle que les calvinistes nous attribuent, impossibilité absolue. Car qu'est-ce que l'Eglise a décidé ? Que le corps d'un homme se trouve en même temps en une infinité de lieux ; que le corps d'un homme se trouve dans un aussi petit espace qu'est l'Eucharistie ; qu'après que le prêtre a prononcé quelques paroles, le pain se change au corps de Jésus-Christ et le vin en son sang. Quoi ! cette folie (je parle en hérétique), cette extravagance sera montée dans la tête des chrétiens de toutes les églises ? Il faut, ce me semble, être insensé pour le soutenir. Jamais une même erreur n'est généralement approuvée, si elle n'est généralement conforme aux dispositions de l'esprit. Tous les peuples ont pu adorer le soleil. Pourquoi ? C'est que cet astre éblouit généralement tous les hommes. Mais si un peuple insensé a adoré les souris, un autre aura adoré les chats. Si Jésus-Christ abandonnait son Eglise, tous les chrétiens pourraient bien donner peu à peu dans l'hérésie de Calvin sur l'Eucharistie, parce qu'effectivement cette erreur ne choque ni la raison ni les sens. Mais que toutes les églises chrétiennes soient entrées dans une opinion qui révolte l'imagination, qui choque les sens, qui étonne la raison, tout cela insensiblement, sans qu'on s'en soit aperçu, encore un coup il faut avoir renoncé au sens commun, il faut n'avoir nulle connaissance de l'homme, et n'avoir jamais fait de réflexion sur ses dispositions intérieures, pour le soutenir.

Mais je le veux, Ariste, que, Dieu ayant abandonné son Eglise, il soit possible que tous les chrétiens tombent dans une même erreur, erreur choquante et tout à fait contraire aux dispositions de l'esprit humain, et cela sans même qu'on s'en aperçoive ; et je prétends encore, nonobstant cette supposition, qu'on ne peut refuser de se soumettre aux décisions de l'Eglise sans une prévention ridicule. Selon la supposition, il est possible que l'Eglise se trompe. Il est vrai ; mais sans rien supposer, il peut arriver bien plus naturellement qu'un particulier tombe dans l'erreur. Il ne s'agit pas d'une vérité qui dépende de quelques principes de métaphysique, mais d'un fait ; de ce que, par exemple, Jésus-Christ a voulu dire par ces paroles : *Ceci est mon corps* ; ce qu'on ne peut mieux savoir que par le témoignage de ceux qui ont succédé aux apôtres. Ce que le concile a décidé est contraire à ce qu'on a cru autrefois. Fort bien. C'est donc que tous les évêques ensemble ne savaient pas la tradition aussi bien que Calvin. Mais où sont les auteurs anciens qui disent aux peuples, comme ils y étaient obligés : « Prenez garde ! ces paroles, *Ceci est mon corps*, ne veulent pas dire que c'est le corps de Jésus-Christ, mais seulement la figure de son corps ? » Pourquoi les confirment-ils dans la pensée que des paroles si claires font naître naturellement dans l'esprit, et si naturellement que, quoique rien ne paraisse plus incroyable que le sens qu'elles renferment, toutes les Eglises se sont crues obligées de le recevoir ? comme une même chose peut être à divers égards et figure et réalité, j'avoue qu'il y a des Pères qui ont parlé de l'Eucharistie comme d'une figure : car effectivement le sacrifice de la Messe figure ou représente celui de la Croix. Mais ils ne devaient pas se contenter d'appuyer sur la figure ; ils devaient rejeter avec soin la réalité. Cependant, on remarque tout le contraire. Ils ont peur que notre foi ne chancelle sur la difficulté qu'il y a à croire la réalité, et ils nous rassurent souvent par l'autorité de Jésus-Christ, et par la connaissance que nous avons de la puissance divine.

Que si on se retranche à dire que la décision du concile est contraire à la raison et au bon sens, je soutiens encore que plus elle paraît choquer la raison et le bon sens, plus il est certain qu'elle est conforme à la vérité. Car enfin est-ce que les hommes des siècles passés n'étaient pas faits comme ceux d'aujourd'hui ? Notre imagination se révolte lorsqu'on nous dit que le corps de Jésus-Christ est en même temps dans le ciel et sur nos autels. Mais sérieusement pense-t-on qu'il y ait eu un siècle où les hommes ne fussent point frappés d'une pensée si ef-

frayante? Cependant on a cru dans toutes les Eglises chrétiennes ce terrible mystère. Le fait est constant par le témoignage de ceux qui peuvent le mieux savoir, je veux dire par le suffrage des évêques. C'est donc que les hommes ont été instruits par une autorité supérieure, par une autorité qu'ils ont crue infaillible, et que l'on voit d'abord sans aucun examen être infaillible lorsqu'on a de Jésus-Christ et de son Eglise l'idée qu'il en faut avoir. Ainsi, qu'on suppose tout ce qu'on voudra, il n'y a pas à balancer sur ce qu'on doit croire lorsqu'on voit d'un côté la décision d'un concile, et de l'autre les dogmes d'un particulier ou d'une assemblée particulière que l'Eglise n'approuve pas.

Ariste. — Je comprends, Théodore, par les raisons que vous me dites là, que ceux qui ôtent à l'Eglise de Jésus-Christ l'infaillibilité qui lui est essentielle ne se délivrent pas pour cela de l'obligation de se soumettre à ses décisions. Pour en être francs et quittes de cette obligation, il faut qu'ils renoncent au sens commun. Néanmoins on remarque si souvent que les opinions les plus communes ne sont pas les plus véritables, qu'on est assez porté à croire que ce qu'avance un savant homme est bien plus sûr que ce qu'on entend dire à tout le monde.

Théodore. — Vous touchez, Ariste, une des principales causes de la prévention et de l'opiniâtreté des hérétiques. Ils ne distinguent point assez entre les dogmes de la foi et les vérités que l'on ne peut découvrir que par le travail de l'attention. Tout ce qui dépend de principes abstraits n'étant point à la portée de tout le monde, le bon sens veut que l'on se défie de ce qu'en pense la multitude. Il est infiniment plus vraisemblable qu'un seul homme qui s'applique sérieusement à la recherche de la vérité l'ait rencontrée, qu'un million d'autres qui n'y pensent seulement pas. Il est donc vrai, et on le remarque souvent, que les sentiments les plus communs ne sont pas les plus véritables. Mais en matière de foi, c'est tout le contraire. Plus il y a de témoins qui attestent un fait, plus ce fait a de certitude. Les dogmes de la religion ne s'apprennent point par la spéculation : c'est par l'autorité, par le témoignage de ceux qui conservent le dépôt sacré de la tradition. Ce que tout le monde croit, ce que l'on a toujours cru, c'est ce qu'il faudra croire éternellement ; car, en matière de foi, de vérités révélées, de dogmes décidés, les sentiments communs sont les véritables. Mais le désir de se distinguer fait qu'on révoque en doute ce que tout le monde croit, et qu'on assure pour indubitable ce qui passe ordinairement pour fort incertain. L'amour-propre n'est pas satisfait quand on n'excelle point au-dessus des autres, et qu'on ne sait que ce que personne n'ignore. Au lieu de bâtir solidement sur les fondements de la foi, et de s'élever par l'humilité à l'intelligence des vérités sublimes où elle conduit; au lieu de mériter par là, et devant Dieu et devant les personnes équitables, une véritable et solide gloire, on se fait un plaisir malin et un sujet de vanité d'ébranler ces fondements sacrés, et on se va froisser imprudemment sur cette pierre terrible qui écrasera tous ceux qui auront l'insolence de la heurter.

Ariste. — En voilà, Théodore, plus qu'il ne m'en faut pour interroger mes gens, et pour les conduire où je les souhaite depuis longtemps. Si l'Eglise est divinement gouvernée, il faut bien qu'elle soit divinement inspirée. Si Jésus-Christ en est le chef, elle ne peut pas devenir la maîtresse de l'erreur. Dieu, voulant que tous les hommes viennent à la connaissance de la vérité, n'a pas dû laisser à la discussion de l'esprit humain la voie qui y conduit. Il faut que sa providence ait trouvé un moyen sûr et facile pour les simples aussi bien que pour les savants. Les révélations particulières faites à tous ceux qui lisent l'Ecriture ne s'accommodent nullement avec l'idée que nous devons avoir de la Providence divine. L'expérience nous apprend que chacun l'explique selon ses préjugés. Enfin, dans la supposition même que Jésus-Christ ne gouverne point son Eglise, on ne peut, sans une prévention contraire au bon sens, préférer à la décision d'un concile les opinions particulières à quelque secte que ce soit. Tout cela, Théodore, me paraît évident. Je ne crains plus que l'entêtement dans mes amis, et je ne cherche plus que de bons moyens pour dédommager leur amour-propre ; car j'appréhende fort de n'avoir pas les manières propres à les dégager des engagements de toutes sortes où je les trouverai peut-être.

Théodore. — Vous avez, Ariste, tout ce qu'il vous faut pour cela. Courage! Vous ne savez que trop comment l'homme se manie, ce qui le cabre et ce qui le fait courir. Il faut espérer que la grâce rompra ce qui pourrait les arrêter, j'entends ces liens secrets que vous ne pouvez défaire. Dans le temps que vous parlerez à leurs oreilles, peut-être que Dieu, par sa bonté, les blessera dans le cœur.

MALEBRANCHE.

PROVIDENCE (LA) VEILLE SUR TOUTES LES CRÉATURES.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant : Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants?

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur comme un ver rouge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté ; car, disait-il, Dieu qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le

premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir et puis bientôt y revenir encore.

Et s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux et regardait ces oiseaux qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant ; car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus ; que deviendront-ils, si je leur manque ?

Et tout le jour, il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : « Je veux voir les petits de cette pauvre mère ; plusieurs, sans doute, ont déjà péri. » Et il s'achemina vers le buisson.

Et regardant, il vit les petits bien portants; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père, qui s'était défié de la Providence, raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu. Et celui-ci lui dit :

« Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons et poursuivons notre route en paix.

« Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

« Et si l'un et l'autre nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père, le Père qui est dans les cieux. » LAMENNAIS.

PSAUMES (LES) (1).

Je ne finirais pas, si je voulais rapporter tous les traits enflammés qu'on trouve dans les Psaumes. Saint Ambroise, et c'est par les réflexions de ce grand homme que je terminerai, avait donc raison de dire que « les Psaumes sont doux pour tous les âges, propres à tous les sexes; ils sont récités par les empereurs, ils font la joie des peuples... on les chante dans l'intérieur des maisons, on les redit au dehors... Le chant des Psaumes dissipe les frayeurs de la nuit, il délasse de la fatigue du jour... Les échos dans les rochers répètent les Psaumes. Au chant des Psaumes, les cœurs de pierre sont amollis ; nous avons vu pleurer les plus durs, les plus impitoyables se laisser fléchir. La doctrine est mêlée dans ces divins cantiques à la grâce du langage ; on les chante dans la joie, ou les étudie pour s'instruire... et l'on n'oublie pas ordinairement ce qu'on confie avec plaisir à sa mémoire. » BOSSUET.

—

Le *Livre des Psaumes* est la collection des plus anciens hymnes. Les premiers Hébreux les chantaient dans l'intérieur de leurs maisons et dans les assemblées solennelles, pour célébrer la vérité, la sainteté de leur loi, les actions de leurs ancêtres, et les bienfaits de la Divinité. On nomme plusieurs auteurs des Psaumes : mais il est certain que le plus grand nombre est de David. C'était un usage qui remonte au temps même de ce prince de répéter, dans les solennités religieuses, les cantiques qu'il avait faits. David s'appliquait singulièrement à régler le chant des hymnes, et, sous son règne, il y avait trois grandes familles de lévites destinées à cette seule fonction. Quatre mille musiciens, divisés en vingt-quatre classes, sous la conduite de deux cent quatre-vingt-huit directeurs, se succédaient de semaine en semaine pour le service du temple. Leurs chefs étaient Asaph, Héman et Idithun, qui paraissent avoir composé quelques Psaumes. Outre le chant, la poésie était accompagnée de danses ; et ce sont là les chœurs de musique dont parle l'Ecriture. Ces chœurs étaient des troupes d'hommes et de femmes, de jeunes filles et de jeunes garçons, vêtus de la même manière, chantant le même air en dansant le même pas. Ainsi donc, pour concevoir la beauté des Psaumes, il faudrait les avoir entendus dans la bouche des musiciens, accompagnés de toute la magnificence des fêtes; il faudrait nous placer dans le temple de Salomon, au milieu de cette multitude innombrable de peuple qui en remplissait les cours et les portiques; voir l'autel chargé de victimes, et tout autour les prêtres revêtus de leurs habits blancs, les lévites distribués en plusieurs troupes, les uns jouant des instruments, les autres chantant et dansant avec modestie et gravité. Cet appareil, auquel n'a jamais rien existé de comparable, montre assez quelle était la majesté de l'ode hébraïque. Près de cinq cents ans après la mort de David, les Israélites, de retour de la captivité, chantaient encore les Psaumes.

(1) On peut voir des études sur le livre des Psaumes, d'apres les autorités les plus imposantes dans l'*Esquisse historique de la poésie chrétienne*, qui ouvre le tome des *Leçons* en vers, col. 20 et suiv.

Il serait inutile de parler des âges suivants : qui ne sait que les Juifs et les Chrétiens les chantent aujourd'hui ; que non-seulement les villes et les bourgs, mais les déserts et les lieux les plus inaccessibles, ont souvent retenti des accents de ces divins cantiques, et que leur céleste mélodie a fait couler les larmes et amolli les cœurs des hommes les plus farouches? Et comment n'auraient-ils pas produit un effet pareil, ces hymnes qui fortifient la foi, qui élèvent l'espérance, qui enflamment la charité ? Fut-il jamais rien de plus propre à exalter les sentiments que le récit des prodiges accomplis par Dieu, qui, ému de compassion pour les hommes plongés dans l'ignorance et l'idolâtrie, forma une alliance sainte avec Abraham, roi d'une famille qui devait bientôt devenir un grand peuple, et qui, pour continuer cette alliance, suscita Moïse, opéra par lui des merveilles, tira son peuple de l'Egypte, et le fit entrer dans la terre de Chanaan ? témoignage admirable que Dieu, adoré par Abraham et sa famille, était le créateur du ciel et de la terre. David, simple berger devenu roi, étendit au loin l'empire des enfants d'Abraham. Jérusalem, cette Sion qui enfanta les peuples à la foi, Jérusalem fut sous ce prince la gardienne des cérémonies sacrées et de la majesté des lois, la reine des villes, le centre de l'empire et du sacerdoce. Le plus illustre des rois, poussé par l'esprit divin, fut le prophète, le poëte, le chantre d'Israël ; et ce même prince, qui accomplissait les plus grandes actions, les célébrait par ses chants. Telle fut l'origine du livre des Psaumes, où ce divin poëte, doué du génie le plus éminent, immortalisa ses actions et celles de ses ancêtres, ou plutôt consacra à une mémoire éternelle les actions de Dieu même.

C'était une coutume établie de toute antiquité, chez les différents peuples, de composer des cantiques que les pères apprenaient à leurs enfants; cantiques qui perpétuaient le souvenir des actions mémorables, et dont le style, renfermé dans des cadences nombreuses qui en augmentent la force, surprend l'oreille, saisit l'imagination, émeut le cœur, et s'imprime plus aisément dans la mémoire. Moïse établit cette coutume ; lui-même en a fait deux de cette nature : dans le premier il nous met devant les yeux le passage triomphant de la mer Rouge, et les ennemis de Dieu, les uns déjà noyés, et les autres à demi vaincus par la terreur ; dans le second, il confond l'ingratitude du peuple, en célébrant les bontés et les merveilles de Dieu. Les poëtes venus après lui l'ont imité. C'était Dieu et ses œuvres merveilleuses qui faisaient le sujet des odes qu'ils ont composées; Dieu les inspirait lui-même ; et il n'y a proprement que le peuple d'Israël où la poésie soit venue par enthousiasme. L'esprit prophétique inspira même de saintes femmes : Débora montra à tous les yeux le superbe Sisara mis à mort par la main d'une femme, les ennemis renversés, leurs chars brisés, et transmit à la postérité le souvenir de cette victoire et le nom du vainqueur, Dieu seul, et non pas un mortel. Tout le monde connaît le cantique que composa Anne, cette femme d'une vertu éminente, après avoir conçu Samuel; cantique sublime où éclatent encore les transports de sa joie. En vain la Grèce vante sa Corinne; nous aussi nous avons nos femmes poëtes ; elles ne chantent pas de criminelles amours, mais les chastes délices dont s'enivre l'âme qui est altérée de son Dieu. Voilà quels furent les modèles de David ; et, plein du même esprit, il célébra, dans des vers doux et pleins de mélodie, les bienfaits de Dieu et les victoires qu'il avait remportées. Au-dessus d'Alcée, de Pindare et d'Horace par la dignité, par la grandeur des sujets qu'il traite, il l'emporte encore par la grâce et la magnificence de son style. D'autres poëtes, Isaïe, Jonas, Habacuc, s'illustrèrent aussi par leurs chants.

On ne saurait trop féliciter le peuple d'Israël d'avoir eu pour historien Moïse, son législateur et son chef, et pour poëtes deux rois dont les odes, les idylles, les drames et les pastorales sont remplis de vers admirables, tous propres à former les mœurs; deux rois, David et Salomon, bien supérieurs à Simonide, Théocrite, Théognis et Phocylide. Nous trouvons dans leurs ouvrages l'accomplissement de ce que Platon prescrivait pour la poésie; il voulait que ce genre de parler et d'écrire ne fût employé qu'à célébrer les louanges de Dieu et celles des hommes divins, et à graver les lois dans les cœurs. David, notre Pindare, et tous nos autres lyriques, ont mis en vers, non les jeux olympiques et de vains combats, mais la foi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, les prédictions heureuses et les songes de Joseph, les plaies d'Egypte et la main vengeresse de Dieu, les combats livrés sous ses auspices, les marches incertaines d'un peuple fugitif et errant dans le désert, ses séditions, ses crimes, ses châtiments, ses succès merveilleux au milieu des piéges de ses ennemis; la loi promulguée au commencement de la sortie d'Egypte, sur le mont Sinaï, quand Dieu se rendit visible; l'histoire écrite par Moïse, la chute de ce législateur un moment incertain et chancelant, et toute la suite de ces événements, afin d'instruire la postérité, et de perpétuer le souvenir de ces merveilles en le reproduisant sous toutes les formes. David place quelquefois dans ses vers les propres paroles dont Moïse s'est servi dans son histoire; il voulait, en répétant ces paroles, confirmer de plus en plus les Hébreux dans la foi des anciens prodiges. Les Psaumes font une allusion continuelle, non-seulement à l'histoire ancienne et moderne, mais encore aux jours de fêtes, aux cérémonies des sacrifices, aux coutumes des ancêtres, parce que, chez les Hébreux, les lois, les mœurs, les cérémonies, étaient tellement liées à l'histoire, qu'on ne pourrait les en séparer ; et David n'aurait pu célébrer l'histoire du genre humain depuis la création du monde, et la confier au chant des Israélites, comme il

leur était déjà connu, s'il n'avait déjà eu dans les mains l'histoire écrite par Moïse, et s'il n'avait été convaincu de sa vérité!

C'est dans les Psaumes que nous lisons les arguments les plus forts pour confirmer notre foi; les prophéties de David sur le Christ futur. Tout ce qu'ont fait dans l'antiquité Abraham et Moïse n'avait d'autre but que d'éclairer les hommes sur le Christ qui devait paraître au temps marqué. C'est en vue du Messie et de son règne éternel que Dieu promit à David que son trône subsisterait éternellement; et c'est du temps de David que le mystère du Messie se déclara plus que jamais, par des prophéties magnifiques et plus claires que le soleil.

C'est Jésus-Christ qu'il faut chercher dans les Psaumes; c'est Jésus-Christ qu'on rencontre à toutes les pages; l'Ancien Testament est l'Evangile caché, et l'Evangile n'est que l'Ancien Testament développé.

BOSSUET.

PUISSANCE, SCIENCE ET SAGESSE DE DIEU.

PUISSANCE DE DIEU.

Dieu est le tout-puissant par excellence, et toute autre puissance ne peut être qu'une légère émanation de la sienne; non-seulement la puissance est un attribut essentiel à la Divinité, mais c'est même, en un sens, le plus éclatant et celui qui nous frappe plus sensiblement à la vue des merveilles étonnantes qu'il a opérées : la seule création de l'univers suffirait pour nous donner la plus grande idée du pouvoir infini de Dieu.

Quel être que celui qui a créé toutes choses de rien, qui a fait entendre sa voix au néant, qui commande aux choses qui ne sont pas, comme à celles qui sont! Et pour tirer ce monde entier du sein du néant, que lui en a-t-il coûté? qu'a-t-il fallu? *Dixit, et facta sunt, mandavit, et creata sunt* (*Psal.* XXXII, 9). Il a dit, et tout a été fait; il a commandé, et tout a été créé; à sa seule parole, au moindre signe de sa volonté, dans un instant, tout ce qui n'était pas, a été; du sein même de ce néant stérile sont tout à coup sortis les ouvrages les plus merveilleux, les productions les plus étonnantes, et cela sans peine, sans secours, sans obstacles; vouloir et exécuter, commander et être obéi, ce fut toujours une même chose pour Dieu, quand il a voulu parler et commander en maître absolu.

Cette terre que nous habitons nous paraît quelque chose de vaste et d'immense dans son étendue, et cependant cette terre n'est qu'un point, un léger atome en comparaison du reste de l'univers. Quand, avec un esprit réfléchi, on considère ces globes immenses qui roulent sur nos têtes, ces astres éclatants qui brillent à nos yeux, ce nombre innombrable d'étoiles qui, semblables à une milice céleste, marchent comme en ordre de bataille rangée; quand surtout on vient à penser à la grandeur prodigieuse, à l'éloignement immense, au mouvement rapide et inconcevable de tous ces grands corps; ces étoiles fixes placées dans le firmament comme autant d'autres mondes infiniment plus vastes que celui que nous habitons; cette machine immense de l'univers entier comme balancée dans les airs, sans autre soutien ni appui que la main même qui l'a formée, et qui la tient comme suspendue sur l'abîme du néant d'où il l'a tirée : quel spectacle pour des yeux attentifs!

Dieu a créé ce monde, et dans un instant il pourrait en créer un autre; que dis-je? il pourrait créer des millions de mondes plus grands, plus vastes, plus merveilleux que celui qui cause notre admiration et notre surprise : de même que, dans un instant et par un seul acte de volonté, il pourrait l'anéantir et le faire disparaître comme si jamais il n'avait existé.

Riches du siècle, rois de la terre, monarques et potentats, qu'êtes-vous devant Dieu? on vous appelle grands, puissants, dominants; peut-être vous regardez-vous vous-mêmes comme tels; hélas! qu'est-ce que toute votre puissance et votre grandeur auprès de la grandeur et de la puissance infinie de Dieu? Vers de terre, faibles atomes, peu au-dessus du néant, reconnaissez votre petitesse et votre faiblesse; vous êtes placés sur des trônes, vous bâtissez des palais, vous construisez des monuments, vous levez des armées, vous faites des conquêtes, vous fondez des empires : là-dessus on vous croit quelque chose de grand, on vous exalte, on vous encense, on vous regarde comme les dieux de la terre; mais qu'est-ce que tout cet éclat de puissance apparente, qu'un fonds de faiblesse réelle? Dans toute votre puissance et votre grandeur qu'y a-t-il de bien personnel qui soit à vous, qui soit véritablement vous? Pour bâtir des palais, il vous faut des mains étrangères; pour lever des armées, il vous faut des soldats; pour faire des conquêtes et fonder des empires, il vous faut des combats et des victoires; tout cela n'est point vous; ce sont vos trésors, vos sujets, vos soldats, vos armées, et sans eux vous ne pouvez rien. Dieu est tout et peut tout par lui-même, et sans secours il exécute tout; il n'a besoin ni de sceptres, ni de couronnes, ni de trésors, ni de sujets, ni d'armées; il se suffit à lui-même, il tire tout de son fonds : Dieu est le seul grand, le seul puissant, le seul élevé au-dessus de toute puissance et de toute grandeur : *Tu solus Dominus, tu solus altissimus.* Tout le reste disparaît à ses yeux et retombe dans le néant d'où le Tout-Puissant l'a tiré pour sa gloire.

Et, quand ces hommes prétendus puissants, abusant du pouvoir que Dieu leur a communiqué, ont l'audace de vouloir s'élever au-dessus de ce qu'ils sont, et insulter en quelque manière à la Divinité, que faut-il à Dieu pour arrêter leurs projets et les faire rentrer dans le néant? Que faut-il

à Dieu pour arrêter l'audacieux Pharaon? une armée d'insectes. Que lui faut-il pour terrasser le présomptueux Holopherne? la faible main d'une femme. Que faut-il pour renverser une statue immense, figure d'un orgueilleux Nabuchodonosor? une petite pierre qui se détache de la montagne, et qui réduit en poussière ce colosse de grandeur et de présomption.

Elevez-vous, oubliez-vous, faibles mortels! si le Tout-Puissant le veut, vous ne serez que des insectes rampants. Grands de la terre, vous régnez sur des peuples, mais Dieu règne sur vous; on vous appelle les maîtres du monde; mais vous avez un maître souverain dans le ciel. Guerriers, conquérants, vous avez de grands noms; mais dans eux il y a un vide bien plus grand encore.

Je considère, je contemple; il me semble que je vois le Dieu puissant, l'Etre suprême élevé sur le trône de sa gloire, tout éclatant de lumière, le sceptre de sa grandeur souveraine à la main, étendre cette main puissante sur cet univers, exercer cette autorité suprême sur tous les mortels, et faire redouter cette puissance étendue dans son domaine, indépendante dans son empire, absolue dans ses volontés, ineffable dans ses opérations, terrible dans sa colère; puissance infinie qui leur donne droit de tout ordonner, de tout défendre, de tout récompenser, de tout punir, de tout citer à son tribunal; en un mot, de disposer de tout en maître.

Et, ce qu'il y a en ce point de plus grand encore et de plus ineffable, c'est que cette puissance de Dieu s'étend sur nous, non-seulement durant notre vie, mais encore au delà même du tombeau, bien différente en cela de celle des hommes, des maîtres de ce monde. A l'égard des maîtres mortels, en mourant, on se soustrait à leur puissance et à toute indépendance envers eux; au contraire, à l'égard de Dieu, la mort fait revivre tous nos devoirs. Là où l'empire des rois trouve sa fin, c'est là proprement que commence de nouveau l'empire de Dieu : en sortant du pouvoir des hommes, nous rentrons plus que jamais sous le pouvoir de Dieu.

L'Ecriture sainte nous annonce à toutes les pages la puissance infinie de Dieu : là, nous voyons les montagnes fondre comme de la cire à son aspect, les colonnes des cieux s'ébranler, la terre agitée jusque dans ses fondements, la mer enchaînée, les flots suspendus, les éléments dans le respect, toute la nature dans l'étonnement et dans le silence. Ce silence d'admiration est lui-même la voix la plus éloquente pour célébrer la puissance suprême qui domine tout. J'ai entendu, dit saint Jean dans l'Apocalypse, j'ai entendu toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre et dans le sein des mers, toutes de concert s'écrier : Honneur et gloire, bénédiction et louanges à l'Etre suprême qui réside sur le trône de sa souveraine puissance : *Omnem creaturam quæ in cœlo est et super terram, et quæ sunt in mare, omnes audivi dicentes sedenti in throno, Benedictio et honor, gloria et potestas* (*Apoc.*, v, 13). Il est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs; toutes choses sont sujettes à son empire et soumises à sa volonté : *Rex regum, et Dominus dominantium* (*Apoc.*, xix, 16).

J'ai vu, dit le Prophète-Royal, j'ai vu l'impie, dans la grandeur de sa puissance et l'enflure de son orgueil, élever sa tête vers les nuées comme les cèdres du Liban; *Vidi impium exaltatum et elevatum sicut cedros Libani* : je n'ai fait que passer, et déjà il n'était plus! la main puissante de Dieu l'avait frappé : le grand, la grandeur, le puissant, la puissance, tout avait disparu; il n'en restait plus de vestiges : *Transivi, et ecce non erat* (*Psal.* xxxvi, 35).

Hommes mortels! faibles créatures! quelque grands, quelque élevés que vous puissiez être, humiliez-vous et tremblez sous la puissante main de Dieu qui vous a élevés et qui peut vous abattre : *Humiliamini sub potenti manu Dei* (*I Petr.*, v, 6).

Mais comme Dieu se plaît encore plus à faire éclater sa puissance en accordant des bienfaits qu'en exerçant des rigueurs, considérons encore plus attentivement cette puissance infiniment bienfaisante.

Quelle étendue de puissance, en effet, et quelle abondance de trésors ne renferme-t-elle pas pour être en état de donner à tous et dans tous les temps!

Dans l'ordre de la nature, ce Dieu puissant a donné la lumière au soleil, la stabilité à la terre, le coloris aux fleurs, la saveur aux fruits, à l'univers toute sa beauté et toute sa magnificence.

Dans l'ordre de la société, il a donné aux rois leur autorité, aux guerriers leur courage, aux savants leurs connaissances, aux riches leurs trésors, à tous les grands leur grandeur, à tous les heureux leur bonheur.

Dans l'ordre de la grâce, Dieu, par une puissance encore plus libérale, a donné aux patriarches la foi, aux prophètes leurs lumières, aux apôtres le zèle, la force aux martyrs, l'innocence aux vierges, à tous les justes toutes leurs vertus, en leur accordant la grâce qui les invite et les aide à les pratiquer.

Enfin, dans l'ordre de la gloire, cette puissance, cette magnificence divine étalant tous les trésors en faveur des élus, élèvera des trônes, distribuera des couronnes, fera couler des torrents de délices; et puisqu'il en a tant fait en ce monde pour des coupables et des pécheurs, que ne fera-t-il pas un jour en faveur de ses élus et de ses favoris dans le sein de sa gloire!

Encore une fois, quelle puissance, quelle magnificence dans Dieu qui donne à tous, qui donne toujours, qui donne avec profusion, et qui, en donnant, devient toujours plus libéral, plus magnifique et plus en état de donner! Quel fonds de grandeur, quels trésors immenses qui ne s'épuisent jamais!

quelle source abondante qui coule toujours!

O puissance divine! qui pourra jamais dire tout ce que vous êtes, tout ce que vous faites, tout ce que vous projetez, tout ce que vous pouvez opérer? Et l'homme ingrat, et l'homme présomptueux, au lieu d'admirer la magnificence des dons émanés de votre cœur, voudrait comprendre tous les ouvrages sortis de vos mains; quelle témérité dans l'homme de vouloir porter ses faibles connaissances aussi loin que la puissance de Dieu! Quoi donc! n'était-ce pas assez pour l'homme d'être faible et misérable! faut-il encore qu'il soit ingrat et présomptueux?

SCIENCE ET SAGESSE DE DIEU.

Nous réunissons ces deux perfections ensemble, parce qu'elles ont entre elles un rapport intime, selon cet oracle : *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei* (*Rom.*, x, 33)! « *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu!* » *Utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent* (*Deut.* xxxii, 29)! « *Plût à Dieu qu'ils eussent la sagesse et l'intelligence pour prévoir leur dernière fin!* »

La science de Dieu est une lumière ineffable, par laquelle il connaît tout, il voit tout, il éclaire tout : *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus.* (*Hebr.* iv, 13.) Dieu voit tout dans sa propre essence, comme dans un miroir éclatant qui représente tout sans confusion, sans multiplication et sans succession. Par un seul et unique acte de son intelligence, et dans chaque instant de son éternité, Dieu voit tout, et rien ne lui est inconnu; tous les événements qui se passent dans l'univers, tous les projets qui s'enfantent chez les nations, toutes les pensées qui naissent dans les esprits, toutes les affections qui se forment dans les cœurs, toutes les actions qui se sont faites dès le commencement des temps, et qui se feront jusqu'à la consommation des siècles; tout est aussi présent aux lumières de Dieu que ce que nous voyons est présent à nos yeux. Immense, il est partout; puissant, il opère tout; éclairé, il pénètre tout. Pécheurs, cachez-vous à ses yeux, dérobez-vous à ses regards, il vous voit, il vous écoute, il vous attend, il vous jugera. Justes, suivez le flambeau que la sagesse vous présente; elle vous conduira infailliblement au terme de vos désirs.

La sagesse suit la science; elle donne le goût et l'amour du bien, dont la science a donné la connaissance, et dont elle a montré l'excellence et le prix.

Rien de si admirable en elle-même, et rien de si désirable pour l'homme que cette sagesse divine; sainte dans ses pensées, jamais elle ne se propose que le bien pour objet; éclairée dans ses vues, elle éclaire elle-même tout homme qui vient en ce monde; aimable dans ses dispositions, elle se fait une gloire de notre bonheur; inépuisable dans ses ressources, en manqua-t-elle jamais pour arriver à ses fins? impénétrable dans ses conseils, un voile respectable les cache à nos yeux; admirable dans ses profondeurs, c'est présomption que de vouloir les sonder; consolante même dans ses rigueurs, elle en adoucit les amertumes par d'ineffables attraits.

Job formait pour cette divine sagesse les désirs les plus ardents : *Où peut-on trouver la sagesse?* s'écriait-il; *et quel est le lieu de la terre où elle réside?* « *Sapientia ubi invenitur? et quis est locus intelligentiæ?* » Il interrogeait tous les êtres, il s'adressait à toutes les créatures : *Les abîmes ont dit : Elle n'est point avec nous.* « *Abyssus dicit : Non est mecum.* » La mer a répondu : *Elle ne fait point ici sa demeure :* « *Mare loquitur : Non est mecum.* » *On ne la trouve point dans le séjour des délices et des plaisirs :* « *Non invenitur in terra suaviter viventium.* » *Les pierres les plus précieuses ne sont rien auprès d'elle, on ne saurait l'acheter au poids de l'argent et de l'or :* « *Non dabitur aurum in commutatione ejus.* » *Les hommes mêmes n'en connaîtront jamais l'excellence et le prix :* « *Nescit homo pretium ejus* » (*Job*, xxviii, 12-15).

Mais enfin, continue Job, où se trouve-t-elle? en quel endroit de ce monde faut-il la chercher! La Sagesse répond elle-même : « *Ego in altissimis habito :* » *J'habite au plus haut des cieux, et mon trône s'élève au-dessus des nues :* « *Et thronus meus in columna nubis* » (*Eccli.*, xxiv, 7). *J'existe de toute éternité :* « *Ab æterno ordinata sum.* » *Avant que la terre fût créée, avant que les collines et les montagnes fussent élevées, j'étais engendrée dans le sein de Dieu :* « *Ante colles ego parturiebar;* » *Le Seigneur me possède dès le commencement de ses voies :* « *Dominus possedit me ab initio viarum suarum.* » *Quand Dieu créait ce vaste univers, j'étais avec lui, et, de concert avec lui, j'établissais toutes choses dans l'ordre :* « *Cum eo eram cuncta componens :* » *toute ma joie était d'être tous les jours avec lui :* « *Et delectabar per singulos dies.* » Mais quoique je réside dans le sein de Dieu, *je fais aussi mes délices d'être avec les enfants des hommes :* « *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* » *Celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie et puisera dans les sources du salut :* « *Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino.* » *Heureux celui qui prête une oreille attentive à mes leçons! dans moi réside la solide gloire, et les fruits que je produis sont préférables à tous les trésors :* « *Melior est fructus meus auro et lapide pretioso.* » (*Prov.* viii, 22 et *passim.*)

Tel est le portrait admirable que la Sagesse fait d'elle-même : tels sont les biens ineffables qu'elle renferme et dont elle fait part à ceux qui l'aiment, qui la désirent et qui la cherchent dans le dessein sincère de la trouver.

O sagesse divine! vous dites que vous faites vos délices d'être avec les enfants des hommes; mais hélas! que les enfants des hommes sont éloignés de vous! et que vous

êtes peu suivie, peu goûtée dans le monde ! au lieu de cette sagesse divine qui devrait en tout les éclairer et les conduire, que voit-on en effet régner parmi eux, qu'une sagesse toute contraire, une fausse sagesse toute profane et toute mondaine, je veux dire une sagesse de dissimulation et de duplicité? La vérité, la sincérité sont-elles encore connues parmi les hommes ?

Une sagesse d'artifice et de ruse; quelles pratiques sourdes n'emploie-t-on pas ? quelles trames indignes n'ourdit-on pas? et à qui peut-on se fier dans le monde, quand on le connaît !

Une sagesse de politique et d'intrigue; qui pourrait exprimer tous les ressorts que l'on fait agir, tous les détours que l'on prend pour arriver à ses fins, plus détestables encore que les moyens?

Sagesse d'intérêt; vil intérêt; n'est-ce pas là le grand oracle que l'on consulte et la grande divinité qu'on adore dans le monde, et à qui on prodigue un coupable encens ?

Sagesse d'hypocrisie; probité, honnêteté, droiture, c'est ce qu'on prêche, ce qu'on annonce au dehors: sondez les cœurs, que trouvez-vous, que des sépulcres blanchis ?

Sagesse de respect humain; le désir de plaire aux hommes, ou la crainte de leur déplaire; savoir s'accommoder au temps, vivre comme on vit, penser comme on pense, voilà la grande science du monde; mais cette prétendue science fût-elle encore plus suivie, plus approuvée dans le monde, que peut-elle être, que réprouvée devant Dieu ? Et n'est-ce pas là, en effet, cette fausse sagesse que l'apôtre saint Jacques condamne et déteste, et qu'il nous dépeint en termes si forts et si énergiques en l'appelant une sagesse toute terrestre, *terrena;* une sagesse toute charnelle, *carnalis;* une sagesse même diabolique, *diabolica* (*Jac.* III, 15)? Telle est cependant la fausse sagesse qui règne presque universellement dans le monde, qui domine dans tous les états, qui infecte toutes les conditions.

Conduit par cette fausse sagesse, un père n'élève un enfant que selon l'esprit du monde, les idées du monde, les maximes perverses du monde : il ne lui parle que dans cet esprit, il ne le forme que sur ces maximes; l'Eglise et l'Etat, que peuvent-ils se promettre de pareils sujets?

Inspirée de cette fausse sagesse, une mère mondaine s'attache à former une fille aux modes, aux usages, aux manières du monde; elle l'embellit par un étalage d'ornements et de parures pour la produire dans le monde; elle en fait une idole de vanité, d'amour-propre, qui se complaît en elle-même et qui ne cherche qu'à plaire aux autres.

Animé par cette fausse sagesse, un ambitieux, dans la vue de parvenir et de s'élever, se permet tout, se justifie dans tout, pour prévenir l'un, pour supplanter l'autre, et les abattre tous, s'il se peut, afin de s'élever sur leurs ruines; ainsi fait-il consister toute sa prudence à établir les fondements de son élévation.

Aveuglé par cette fausse sagesse, un avare, voyant que, dans les idées du monde, on n'est qu'autant que l'on a, ne pense qu'à entasser richesses sur richesses; il prend tous les moyens, use de toutes voies, sans considérer si elles sont permises et légitimes; il lui suffit qu'elles soient sûres et efficaces pour accumuler des trésors.

D'un autre côté, un aspirant à quelque poste n'oubliera rien pour plaire à son protecteur et s'insinuer dans ses bonnes grâces; pour cela, fallût-il se déguiser et se contrefaire, fallût-il s'humilier et se dégrader, il s'y réduira; et, s'il réussit, il se félicitera du succès, et le regardera comme le chef-d'œuvre de son habileté et de son industrie.

Fausse sagesse, sagesse criminelle et maudite ! vous serez confondue; j'entends le Seigneur irrité qui dit : *Je perdrai la sagesse des faux sages du monde, et je réprouverai la fausse prudence des prudents du siècle : « Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo »* (*I Cor.* I, 19). Les moyens mêmes qu'ils auront pris pour assurer leurs projets ne serviront qu'à les renverser. Cet enfant, élevé selon les maximes du monde, loin de seconder les vues toutes profanes de ses parents, en fera la croix et deviendra un jour l'opprobre de sa famille; cet ambitieux ne s'élèvera si haut que pour donner au monde le spectacle d'une chute plus honteuse et plus funeste; cet avare, qui croyait avoir amassé des trésors immenses, n'aura amassé que des trésors de colère qui tourmenteront son cœur avide et ne satisferont jamais ses insatiables désirs. Tous ces faux sages apprendront enfin que toute sagesse qui n'est pas établie sur les principes solides n'est qu'un aveuglement et qu'une folie, dont les commencements donnent de fausses lueurs, et dont la fin conduit à la mort. Le Seigneur irrité l'a annoncé, et son oracle s'accomplit tous les jours à la lettre : *Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo.*

Et ce qu'il y a de plus triste et de plus déplorable en ce point, c'est qu'il n'est rien de si aisé et de si ordinaire que de tomber dans les piéges de cette fausse sagesse, et de se laisser séduire par ses trompeuses lueurs. Voici le progrès insensible qui y conduit, et les malheurs où trop souvent il entraîne. D'abord on se refuse à la lumière divine qui éclaire, qui avertit, qui menace; on la craint, on la fuit, on la combat, on tâche de l'étouffer : en conséquence, l'esprit se charge de nuages, l'âme s'obscurcit de ténèbres; de là on tombe dans des illusions; les illusions conduisent dans des erreurs; les erreurs jettent dans des égarements; c'est déjà bien du chemin hors des sentiers de la vérité et de la sagesse : bientôt on se livre à de faux préjugés, on se forme de faux principes, on se fait une fausse conscience; à la longue, on tombe dans l'aveuglement de l'esprit, dans l'endur-

cissement du cœur, enfin dans l'impénitence finale.

Voilà où conduit pas à pas cette fausse, cette aveugle, cette détestable sagesse. Cherchez le principe et la source de tous ces désordres; c'est dans elle que vous la trouverez; elle se forme dans les nuages; elle croît et se forme dans les crimes, elle conduit à tous les excès; un jour, mais trop tard, on découvrira la profondeur des abîmes où elle a plongé.

O sagesse divine! venez dissiper ces affreux nuages; venez nous éclairer de vos divines lumières. Ah! si nous étions fidèles à la suivre et à l'écouter, que d'erreurs, que de péchés, de malheurs n'éviterions-nous pas d'un côté! et de l'autre, quels avantages, quel bonheur ne nous procurerait-elle pas! Dès lors, sous ses auspices, et éclairés par ses divines lumières, toutes nos pensées seraient saintes, nos paroles vraies, nos sentiments sincères, nos projets réglés, nos démarches assurées, et toute notre conduite, dirigée par ses sages et divines maximes, nous assurerait la récompense promise aux véritables sages, selon la sagesse de l'Evangile. BAUDRAND.

PURGATOIRE (LE) ET LA PRIÈRE POUR LES MORTS.

(*Extrait d'une Instruction pastorale aux nouveaux convertis.*)

Nous trouvons cette doctrine dans les livres saints, qui nous montrent dans la personne de David (*II Reg.*, XII) des crimes pardonnés et un châtiment rigoureux qui suit le pardon prononcé. Nous la trouvons dans ces beaux siècles de l'Eglise dont vous reconnaissez vous-mêmes la pureté, où des pécheurs qui avaient reçu dans un péril pressant de mort la grâce de la pénitence, en accomplissaient néanmoins les exercices laborieux lorsqu'ils recouvraient la santé. Une conséquence nécessaire de cette doctrine est cet état d'affliction et de tourment où l'Eglise catholique reconnaît les âmes qui sortent de leurs corps sans être entièrement purifiées. C'est ce qui s'appelle le Purgatoire, nom si décrié parmi vous, mais dont la réalité ne souffre aucun doute après ce que vous venez d'entendre. S'il reste des peines temporelles à subir après la rémission des péchés commis par les chrétiens, et si par une mort trop prompte, ou par la négligence des pénitents, cette dette n'a pas été acquittée jusqu'à la dernière obole (*Matth.* V, 26), il est clair que des pécheurs ainsi réconciliés meurent dans les liens de la justice divine, et ne peuvent, avant d'en être affranchis, entrer dans le royaume éternel.

Mais je veux que les péchés qui donnent la mort à l'âme aient été pleinement expiés. Si elle paraît au tribunal de son Juge avec quelqu'une de ces taches qui, sans effacer en elle l'image de Dieu, en ternissent cependant la beauté, accorderez-vous à cette âme l'entrée de la cité céleste, *où rien d'impur ne peut être introduit?* Vous serez contraints d'admettre un intervalle où ces taches puissent être consumées par le feu jaloux de la justice divine. Voilà encore ce purgatoire que vous avez rejeté avec mépris sans le connaître. Je sais que la secte dont on vous a inspiré les maximes n'avoue pas cette différence entre les péchés qui tuent l'âme, et ceux qui ne font que la blesser. Mais lorsque l'Ecriture nous enseigne que depuis le péché originel tous les hommes, même les plus justes, sont assujettis à la nécessité générale de pécher quelquefois; lorsque nous voyons l'apôtre saint Jacques se mettre au nombre de ceux qui *manquent en plusieurs choses* (*Jac.* III, 2), et que le disciple bien-aimé déclare que *si lui ou tout autre fidèle se dit sans péché, il est menteur et la vérité n'est pas en lui* (*I Joan.* II, 4), pouvons-nous méconnaître ces faiblesses vénielles qui se trouvent dans les plus saints, et par une suite inévitable sont compatibles avec la justice et la sainteté?

Il y a donc des âmes qui souffrent quelque temps après leur mort, quoique destinées à une éternité bienheureuse. Dans quel lieu, et comment souffrent-elles? C'est ce que l'Eglise n'a pas déterminé, contente d'apprendre aux fidèles la vérité de ces souffrances, le soulagement qu'ils peuvent y apporter. Doit-il vous paraître incroyable que la communion des saints, qui lie si étroitement tous les membres de Jésus-Christ, inspire aux fidèles qui vivent la pensée et leur fournisse les moyens d'adoucir les peines de leurs frères morts dans la piété?... De là est née la prière pour les morts, dont on découvre, non pas seulement quelques faibles vestiges, mais de l'aveu des plus habiles ministres, l'usage universel dans des siècles si voisins du temps des apôtres, qu'il est impossible que la saine doctrine ait été si promptement, et au milieu de tant de lumières, ensevelie dans l'oubli pour n'en être tirée qu'après plus de treize cents ans. Mais pourquoi parler uniquement de l'Eglise chrétienne? Ne voyons-nous pas la prière pour les morts pratiquée dans l'Eglise judaïque? En vain répondriez-vous que le second livre des Machabées, qui loue cette prière (*II Machab.* XII, 43) et en rapporte un exemple mémorable, a été rayé par les auteurs de votre réforme du canon des saintes Ecritures; il me serait facile de vous prouver combien cette décision est injuste, et je vous forcerais au moins de convenir que la tradition de l'Eglise catholique est un guide plus sûr pour discerner les livres canoniques de ceux qui ne le sont pas, que cet esprit particulier et ce goût intérieur qui démêle, selon les protestants, la véritable parole de Dieu. Mais sans m'arrêter davantage à vous démontrer l'inspiration du livre des Machabées, je n'ai besoin pour votre conviction que de ce fait incontestable. C'est une histoire plus ancienne que la naissance du christianisme qui dépose d'une coutume observée dans la nation juive, et qui justifie par là les Ca-

liques du reproche que vous leur faites d'avoir inventé par un esprit d'intérêt le purgatoire et la prière pour les morts.

Jean-Georges Le Franc de Pompignan,
Archevêque de Vienne.

PYRAMIDES D'EGYPTE.

La main du temps, et plus encore celle des hommes qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction, et l'énormité de leur masse, les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré. L'on commence à voir ces montagnes factices dix-huit lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête, que l'on croit être à leur pied; enfin l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve; la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leur pied, tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect. Mais il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport. Après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage; on s'afflige de penser que, pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière; on gémit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter les corvées onéreuses et du transport, et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux. On s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages.

Ce sentiment revient plus d'une fois en parcourant les monuments de l'Égypte : ces labyrinthes, ces temples, ces pyramides, dans leur massive structure, attestent bien moins le génie d'un peuple opulent et ami des arts, que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses maîtres. Alors on pardonne à l'avarice qui, violant leurs tombeaux, a frustré leur espoir : on accorde moins de pitié à ces ruines; et, tandis que l'amateur des arts s'indigne, dans Alexandrie, de voir scier les colonnes des palais pour en faire des meules de moulin, le philosophe, après cette première émotion que cause la perte de toute belle chose, ne peut s'empêcher de sourire à la justice secrète du sort, qui rend au peuple ce qui lui coûta tant de peines, et qui soumet aux plus humbles de ses besoins l'orgueil d'un luxe inutile.

Volney.

R

RAILLERIE.

Il y a peu de railleries qui ne soient offensantes. Il y en a peu par conséquent qui n'aient de fâcheuses suites; mais de toutes les railleries, celles que l'on peut faire des princes et des souverains se doivent éviter avec le plus de soin. On se repent toujours d'avoir pris de pareilles libertés, et d'avoir perdu le respect qu'on leur doit.

L'histoire nous apprend que l'empereur Domitien, qui vivait à la fin du 1er siècle, mena une vie si molle et si oisive, que quand il se retirait dans son cabinet, il s'amusait à prendre des mouches et à les percer avec un poinçon fort aigu, comme les enfants font les hannetons. C'est ce qui donna lieu à la réponse que fit un certain Vibius Crispus. Un homme de la cour lui ayant demandé si personne n'était avec l'empereur, il lui dit qu'il n'y avait pas seulement une mouche. Ce bon mot lui coûta cher.

Pour peu que l'on ait de prudence et de charité, on se donne bien de garde de railler des défauts d'autrui. Dès qu'un homme sage en peut remarquer quelqu'un, il défend à ses yeux de le voir et à sa bouche d'en parler.

Tout homme qui raille est ennemi de sa réputation et de son repos; il met les armes à la main de ceux qu'il maltraite, et souvent il en reçoit plus de coups qu'il n'en a donné.

Un homme qui a raillé dans une compagnie n'en est pas plus tôt sorti, qu'on l'examine depuis les pieds jusqu'à la tête, et tel qui n'avait rien dit de lui pendant qu'il était présent, le déchire à belles dents en son absence. Cependant personne ne l'excuse, personne ne le plaint; et quelque retenu que l'on soit, chacun, par son silence, semble lui reprocher sa conduite et approuver ce que l'on en dit.

Un railleur doit être regardé comme perturbateur du repos public; en effet, personne ne trouble plus que ces sortes de gens, qui trouvent à redire à tout, qui plaisantent de tout, et qui n'épargnent ni magistrats, ni parents, ni amis.

On peut dire de celui qui entend raillerie, que c'est un homme d'esprit; et on peut dire le contraire de celui qui la fait. L'un se fait une affaire de gaieté de cœur et sans raison; l'autre se tire bien de cette affaire par sa conduite et par sa prudence; l'un est blâmé de tout le monde, et l'autre en est loué.

Celui qui n'est pas écouté dans son air goguenard et railleur ressemble à une femme pleine de mouches et de fard.

Loin de plaire, on le méprise, et l'on en évite avec soin la compagnie.

J'avoue que souvent le ton et la manière dont on fait une raillerie est cause qu'on ne s'en offense pas; mais il faut en même temps demeurer d'accord que quelquefois ceux de qui on fait cette raillerie, ou ceux en présence de qui on la fait, n'ont pas le discernement juste sur ce ton, et qu'ils s'attachent plus à ce que l'on dit qu'à la manière dont on le dit.

Rien à mon sens ne fait plus de tort à un homme que de se mettre sur le pied de railleur. Dès qu'on s'est donné cette réputation, on perd la confiance de ses amis, et l'estime des gens d'honneur. On ne peut faire de cas d'un homme qui borne ses vues et ses soins à passer pour plaisant, et à divertir aux dépens d'autrui. Rien ne paraît solide, rien d'honnête, rien de louable dans cette conduite.

Celui qui raille avec esprit se fait des ennemis avec esprit, et donne à connaître qu'il est peu capable de quelque chose de meilleur. Il fait croire que toute la vivacité, la force et la pénétration de son esprit ne s'étendent qu'à une fade ou injurieuse plaisanterie, et qu'elles ne passent pas la bagatelle.

Il y a des gens qui, pour se donner la liberté de railler sans qu'on la leur puisse disputer, commencent par eux-mêmes, et se tournent les premiers en ridicule. C'est acheter bien cher cette liberté.

A force de nous accoutumer à railler, nous perdons l'estime et l'amitié que nous devons tous avoir pour ceux avec qui nous vivons, et nous nous formons une fausse idée de notre mérite et de nos perfections. L'un est contre l'honnêteté et la charité, l'autre contre la justice et la vérité.

Railler un homme sur un malheur qui lui est arrivé, c'est l'insulter; le railler sur une bonne action qu'il a faite, c'est vouloir passer pour libertin. Le railler sur un vice que l'on remarque en lui, c'est prendre avantage sur celui qui ne se défend pas; le railler sur un défaut de nature, sur un œil, sur un pied, sur un bras qu'il n'a pas comme les autres, c'est s'élever sans respect contre la divine Providence, et ne la pas adorer dans tout ce qu'il lui plaît d'ordonner. En un mot, railler purement pour se divertir et pour divertir les autres, c'est perdre le temps dans une criminelle oisiveté, et l'on doit rechercher des plaisirs plus honnêtes et plus innocents.

Plus nous sommes au-dessus des autres par la naissance, les emplois et le bien, plus nous devons être circonspects à ne leur rien dire qui les puisse chagriner. Le rang qui nous élève ne nous donne pas le droit de les mépriser et de les brusquer. Ils n'osent nous railler, parce qu'ils nous craignent; ne les raillons pas, afin qu'ils nous aiment.

Heureux celui qui n'a point de défauts notables sur lesquels on puisse railler, mais encore mille fois plus heureux celui qui regarde les autres comme s'ils n'en avaient pas, et qui, sans avoir égard à la différence qui se trouve entre eux et lui, les traite comme il en est traité; c'est-à-dire, qui agit avec eux avec la même prudence et la même honnêteté qu'ils font paraître pour son mérite et pour sa personne.

Quand on veut vivre doucement les uns avec les autres, il faut tous se pardonner quelque chose, et tous se faire grâce en quelques rencontres. Il faut sans cesse avoir en main des lunettes qui éloignent les objets et qui rapetissent si bien les défauts des autres, qu'ils ne nous paraissent plus.

Celui qui, disant un bon mot, croit s'ériger en homme d'esprit, se trompe; il en aura toujours assez s'il passe pour honnête homme, et s'il sait se conserver ses amis.

FLÉCHIER.

RAISON DU CHRISTIANISME.

Nous sommes en droit de placer au nombre des croyances sans lesquelles l'homme ne saurait reposer ses affections en Dieu, celle qui nous donne sur l'origine et la cause du mal une explication telle, que nous soyons convaincus que l'univers peut être tel qu'il est, et Dieu être en même temps plein de miséricorde et de tendresse pour les hommes.

Mais, quand nous aurions foi dans une pareille solution de la question du mal, une autre croyance serait nécessaire pour que nous pussions maintenir nos rapports d'amour avec notre Créateur. Nous devrions être persuadés que lorsque nous l'offensons, par suite de la fragilité de notre nature corrompue, il existe pour nous un mode expiatoire, qui nous lave de nos fautes, et nous rouvre, au prix de notre repentir, un accès certain dans les trésors de son amour. En effet, quand nous avons commis une offense contre Dieu, nous sentons que nous avons démérité de sa bonté; le découragement peut donc s'élever dans notre cœur : nous ignorons s'il ne nous a pas retiré ses célestes miséricordes; nous ne sommes plus certains de l'union de notre âme avec lui; et, pour que nous reprenions nos sublimes rapports avec cet être éternel, il faut que nous ayons un gage toujours subsistant de son pardon.

En outre, l'union de notre âme avec lui serait impossible, si notre pensée s'égarait dans l'immensité de ses perfections : il faut, en conséquence, que sa divinité s'accommode à notre faiblesse; il faut que toutes les fois que notre âme la cherche, elle la trouve sans peine, à l'aide d'une conception déterminée, précise, qui nous permette de suivre avec Dieu des relations dépourvues de tout vague et de toute incertitude, et assorties à notre nature.

De plus, il est nécessaire que nous soyons convaincus que nous pouvons lui parler et être entendus de lui, lui exprimer nos vœux et croire qu'il les exaucera, s'ils sont conformes à notre amour pour lui.

Il importe enfin que nous ayons un gage

de la possibilité de notre union avec notre Créateur, et que nous soyons persuadés par la foi qu'il descend dans notre âme pour se confondre avec elle.

Telles sont les diverses croyances qui doivent accompagner dans le cœur humain la conviction de l'existence de Dieu, pour que nous goûtions dans son amour la félicité complète que nous cherchons vainement ailleurs sous des formes menteuses et périssables.

L'homme qui professe ces croyances trouve la puissance infinie, la science infinie, l'amour infini, l'immortalité infinie, la sagesse infinie, l'activité infinie. Il possède ces biens complétement, et en jouit complétement, car nous avons vu que l'âme ne possède un bien qu'en l'aimant et qu'en s'unissant avec cet objet adoré.

Or, est-il un homme qui professe toutes ces croyances? Oui, cet homme est le chrétien.

Le chrétien croit dans un Dieu possédant tous les attributs que nous avons énumérés.

Il croit dans une explication de l'origine du mal qui, loin de diminuer à ses yeux la justice et la miséricorde célestes, fait éclater pour lui les prodiges de la clémence et de la bonté de Dieu.

Il croit dans un médiateur divin qui rachète sans cesse nos fautes par ses mérites infinis, et qui nous fait recouvrer, au prix de notre repentir, l'amour de notre Père céleste offensé par nos égarements.

Il croit dans un Dieu incarné, qui, en se revêtant de notre humanité, s'est accommodé à la faiblesse de nos esprits, et il ne s'égare plus dans l'idée infinie de la perfection qu'il adore, lui qui peut se la figurer sous une forme déterminée qui n'ôte rien à la grandeur incommensurable de l'essence divine.

Il croit dans la prière, mode de communication perpétuelle entre Dieu et lui, entretien doux et sublime de la créature avec le Créateur, lien facile et sacré entre l'âme de l'homme et l'esprit de Dieu, garantie de notre union avec cet être tout-puissant, qui nous écoute et nous répond à chaque heure de notre existence mortelle.

Enfin il croit dans un sacrement institué par Dieu même, qui lui donne un gage de la visite que ce Dieu peut faire dans son âme, et qui lui interdit de douter que Dieu descende réellement et en vérité dans le cœur de l'homme pour se confondre avec sa créature.

L'homme, par cela seul qu'il est chrétien, atteint donc sur la terre à un bonheur réel et complet. Nous devons ajouter qu'il touche en même temps à une sagesse vraie et achevée, car il ne peut se rassasier de ce bonheur que dans son union avec la volonté de son Dieu; or cette union se réalise par l'obéissance perpétuelle de son âme à toutes les lois de l'être qu'il adore.

Ainsi un vrai chrétien sera nécessairement le plus heureux et le plus sage des hommes, aussi longtemps qu'il ne se rencontrera pas une autre foi qui puisse remplir aussi complétement que le christianisme toutes les conditions sans lesquelles l'amour divin ne saurait brûler dans le cœur de l'homme. Jusqu'à présent il n'a appartenu qu'à cette religion de concilier l'existence du mal avec la bonté de Dieu, d'enseigner le dogme d'une rédemption et d'instituer un sacrement dans lequel l'âme consomme l'unité qu'elle cherche avec l'être infini. Le chrétien seul a donc trouvé à satisfaire complétement tous les instincts qui pressent la nature humaine.

Edouard Alletz.

RAISON DES MYSTÈRES.

Nous ne pouvons expliquer les mystères, mais il nous est donné de connaître leur utilité par leurs effets. Nous la voyons se manifester avec éclat, lorsque le dévouement du Christ agit sur les âmes et leur inspire des sacrifices héroïques. L'impénétrabilité des mystères n'est-elle point le sceau de leur céleste origine, la preuve qu'ils émanent du Dieu invisible que ses bienfaits seuls nous rendent présent? L'Eternel a, dans sa justice, énoncé clairement et sans réserve les préceptes de la sagesse. N'ayons pas la folie d'en conclure qu'il doit répondre aux questions que nous suggère la vaine curiosité de notre impérieux orgueil. Une haute preuve de l'utilité des mystères, c'est qu'ils abaissent l'orgueil et disposent à l'humilité, vertu qu'il est nécessaire de nous rappeler, et dont le nom excite nos dédains. Fénelon cependant était humble lorsque, après une célèbre et triste controverse, il annonçait lui-même sa défaite et sa soumission. Vertu toute chrétienne, l'humilité surpasse la modestie, comme l'adhésion à la volonté divine l'emporte sur la résignation. Quelle justesse et quel charme dans cette parole d'un cœur pur : *Etre humble, c'est se rendre justice!*

Chaque mystère n'est pas isolé; la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, tous les mystères se lient entre eux. Je les trouvais imposants dans leur obscurité; et cependant ils ne furent longtemps que des fables pour moi (1). Une observation ébranla mon erreur.

Lorsque dans mon déisme, j'aspirais à me pénétrer des sentiments religieux, il m'arrivait de regretter que Dieu fût si loin de nos faibles regards; et je pensais avec tris-

(1) Né en 1773, M. Droz se trouva placé sous le coup de l'influence alors toute puissante de la philosophie incrédule du XVIII^e^ siècle, et ce ne fut qu'après de longues et laborieuses études qu'il finit par reconnaître cette vérité que Dieu ne refuse jamais aux intelligences qui la cherchent avec un cœur droit. Après son retour au christianisme, il publia ses *Aveux d'un philosophe chrétien*, d'où ce morceau est extrait. Voyez plus loin l'article : un Rationaliste converti. M. Droz est mort en 1850.

tesse que, pour de nombreux déistes, Dieu n'est peut-être qu'une pure abstraction. Assurément on ne saurait donner un regret au polythéisme. Absurde et folle croyance ! les dieux bannissaient Dieu de l'univers, et ne semblaient se familiariser avec les hommes que pour les tranquilliser sur les vices dont ils leur apportaient l'exemple. Mais le déisme ne répondait pas à tous les besoins de mon âme ; il ne nous donne pas, avec le Tout-Puissant, des relations assez appropriées à notre faiblesse. La vraie religion doit réunir tous les avantages nécessaires pour nous éclairer et nous fortifier. Le déisme ne les réunit pas ; il est vague, il lui manque des moyens précieux pour dominer l'homme et le conduire au bonheur ; on sent que le déisme est une religion incomplète. J'apercevais un problème à résoudre, je cherchais à m'en rendre compte ; et je ne voyais point que ce que je cherchais était près de moi. Le dogme de la Trinité nous enseigne qu'il existe un seul Dieu, infini, pur esprit, et qu'il y a en lui trois personnes, parfaitement égales en tout, ayant la même divinité et la même nature. Une des personnes divines a pris un corps semblable au nôtre, et ne l'a pas rejeté comme un vêtement, en remontant au ciel, après s'être immolée pour nous. Les chrétiens peuvent donc contempler Dieu fait homme, assister à sa mort, à sa résurrection, l'adorer même dans le ciel, sans devenir anthropomorphistes. La croyance chrétienne répondait, d'une manière si directe et si juste, aux désirs qui naissaient en moi de l'insuffisance du déisme, que je ressentis une émotion profonde en voyant la vérité jaillir d'un mystère, d'un fait incompréhensible. Plus la lumière divine pénètre l'âme, plus on reconnaît que l'ensemble des mystères présente l'histoire vraie des relations du ciel avec la terre, et de la terre avec le ciel.

Joseph Droz.

RAPIDITÉ DE LA VIE.

Si nous avions à vivre une longue suite de siècles sur la terre, ce temps, il est vrai, serait encore trop court pour être employé à mériter un bonheur immortel ; mais du moins, nous pourrions regagner sur la longueur ces pertes passagères ; du moins les jours et les moments perdus ne formeraient que comme un point imperceptible dans cette longue suite de siècles que nous aurions à passer ici-bas. Mais, hélas ! toute notre vie n'est elle-même qu'un point imperceptible ; la plus longue dure si peu, nos jours et nos années ont été renfermés dans des bornes si étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre dans un espace si court et si rapide. Nous ne sommes, pour ainsi dire, qu'un instant sur la terre ; semblables à ces feux errants qu'on voit dans les airs au milieu d'une nuit obscure, nous ne paraissons que pour disparaître en un clin d'œil, et nous replonger pour toujours dans des ténèbres éternelles : le spectacle que nous donnons au monde n'est qu'un éclair qui s'éteint en naissant ; nous le disons tous les jours nous-mêmes. Hélas ! où prendre des jours et des moments de reste dans une vie qui n'est qu'un moment elle-même ? Et encore, si vous retranchez de ce moment ce que vous êtes obligé d'accorder aux besoins indispensables du corps, aux devoirs de votre état, aux événements imprévus, aux bienséances inévitables de la société, que reste-t-il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité ?

Massillon.

RAPPORTS DES MAITRES

ET DES SERVITEURS DANS UNE SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE.

Avant la révolution, si l'on remonte aux temps où la religion régnait sur les cœurs, on trouve dans les châteaux de l'aristocratie française une domesticité qui ne manquait pas de grandeur, et qui semblait participer de la noblesse des maîtres qu'elle servait. Le domestique était né à l'ombre et sous le toit même du château de ses maîtres, parce que sa famille était en possession de les servir de temps immémorial. Entre le maître et le domestique, il y avait véritablement union et communauté de sympathies, d'affections, d'intérêts. C'était comme une seconde existence qui venait s'enter sur la première et qui en suivait toutes les phases. L'un obéissait comme l'autre commandait, par une sorte d'instinct originel, sans qu'il y eût plus d'avilissement d'un côté que d'arrogance de l'autre. Enfants, l'un et l'autre avaient grandi dans leurs habitudes de service et de commandement, et dépouiller l'un ou l'autre de la destinée pour laquelle Dieu l'avait fait naître, c'eût été produire une mesure égale de regrets et de douleurs. Le possesseur du château revenait-il victorieux de la guerre, vous eussiez dit, à voir l'orgueil et le triomphe du valet, que celui-ci n'avait pas moins conquis de lauriers que son maître, et vous ne vous seriez pas trompé : les succès de son maître étaient bien sa gloire à lui. Il avait le droit de les revendiquer, car il ne partageait pas avec moins de zèle et de loyauté les tristesses et les revers. Courbé par l'âge, le domestique en cheveux blancs, devenu plus touchant encore et plus expansif dans son amour, bénissait du fond de son cœur le maître qui lui faisait une vieillesse tranquille et sereine, bénissait au nom du ciel, en qui il avait foi, les enfants de son maître, et les prenait dans ses bras, comme Siméon l'enfant Jésus. Il se regardait comme leur second père ; il s'attribuait volontiers, sans que nul le trouvât mauvais, les priviléges de ce titre, riait avec eux, se fâchait contre eux, suivant qu'ils faisaient bien ou mal. Le maître regardait à son tour un pareil serviteur comme un autre lui-même, et le rendait dépositaire de ses secrets et de son honneur : alors le serviteur était incorruptible. Que le danger se présentât, le dévouement du serviteur ne connaissait pas de bornes. Supposez que la

mort vienne frapper soudainement le maître loin de sa famille et loin de toute église, le serviteur va revêtir à l'instant, avec candeur et simplicité, les deux caractères les plus augustes qui puissent honorer l'homme ici-bas : il va représenter la famille pour recevoir les dernières volontés, la religion pour réconcilier avec le ciel. Vous aurez Bayard mourant entre les bras de son serviteur.

Eh bien! je le demande, où trouver aujourd'hui cette identité d'existence entre le maître et le serviteur? Qu'est devenue cette confiance mutuelle qui, dans ces sortes de rapports, et dans tous les rapports établis au sein d'une société, ne peut se maintenir qu'à l'aide des croyances religieuses? Supprimez ces croyances, vous n'aurez plus pour servir de liens entre les classes diverses que les calculs de l'intérêt ou les délires de la volupté, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus irrésistiblement égoïste. Comment une institution sociale pourrait-elle se préserver de la corruption, quand tout se déprave et se corrompt autour d'elle? La domesticité est particulièrement contrainte par sa position même, à suivre toutes les évolutions de la condition supérieure auprès de laquelle elle use son existence. Appartenant aux classes inférieures par son origine, elle monte, par le fait de son emploi, à côté des rangs les plus élevés de l'échelle sociale, dont elle éponge, que l'on me passe cette expression, les idées, les opinions et les erreurs avec toute la facilité que lui laisse son ignorance native. Ainsi, dans un siècle de barbarie féodale, elle ira, imitant l'exemple du châtelain qui lui dénie son salaire, détrousser les passants dans les rues, à la faveur des ténèbres, ou sur les chemins, au grand jour et à main armée. Dans des siècles croyants, où la religion exerçait sur la généralité des esprits sa bénigne influence, nous venons de voir ce qu'elle était. Dans un siècle impie et débauché, vous la verrez incrédule et libertine. C'est en vain que Voltaire éloigne ses valets, en disant à ses apôtres de scepticisme rassemblés dans son salon : *Messieurs, je ne veux pas être assassiné cette nuit.* S'ils n'entendent pas discourir Voltaire et ses adeptes, ils liront leurs romans et leurs pamphlets, et le mal n'en sera pas moins grand. Dans une époque de révolution sanglante, où tous les rangs auront été confondus, tous les droits et tous les devoirs déplacés ou anéantis, la subordination est impossible; et si l'on peut heureusement alléguer un nombre considérable de serviteurs qui se dévouent pour leurs maîtres et conservent auprès d'eux le ton et les manières de la déférence, dont ils se sont fait une habitude, c'est qu'un peuple ne se dépouille point du passé aussi facilement qu'un homme rejette un manteau dont il ne veut plus se servir.

François PÉRENNÈS.

RATIONALITÉ DU CHRISTIANISME.

En comparant les plus bizarres traditions des annales humaines, depuis l'origine de la société jusqu'à nos jours; sous les latitudes diverses, les zones opposées, dans les îles et dans les continents, nous retrouvons sur tout l'orbe terrestre une croyance universelle et identique. Ainsi que l'a dit Voltaire, « la chute de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de toutes les anciennes nations. » Partout l'homme dégénéré attend un *Divin Réparateur*, un *Homme-Dieu*, un *Juste*, qui offrira un grand *Sacrifice*. Ainsi que l'a dit encore Voltaire, « de tant de religions différentes, il n'en est aucune qui n'ait pour but principal les expiations. » — L'expiation est en effet l'idée dominante de tous les cultes. L'expiation par l'effusion du sang est crue la plus satisfactoire, conséquemment la plus efficace. — Le sang coule. — Parmi les animaux sauvages, cruels et meurtriers, nul n'est réputé digne de sacrifice. On choisit ceux de mœurs inoffensives qui, rangés sous la vie domestique, participent en quelque sorte à l'existence humaine. Mais on n'est point rassuré ; on cherche encore une autre victime. On est persuadé qu'il faut un sacrifice réellement humain ; et les Carthaginois offrent de petits enfants purs de tout acte mauvais ; et les Phéniciens et les peuples de l'Assyrie font aussi couler le sang innocent ; et les Babyloniens et les Perses tirent de sa prison un homme condamné à mourir, l'asseyent sur le trône du roi, le revêtent de ses habits, durant plusieurs jours le comblent d'honneurs, ensuite le dépouillent, le battent de verges, l'attachent au gibet. — Dans les calamités publiques, les Danois sacrifiaient leur roi. — Les Druides égorgeaient un vieillard. — Dans l'Inde, des rois se dévouaient eux-mêmes pour leur peuple, comme Curtius pour ses concitoyens les Romains. — En Norwége et en Suède, les rois immolaient leurs propres enfants. — Chaque année, en Egypte, une vierge était sacrifiée pour le salut du pays. — L'histoire grecque abonde en exemples affreux. — Que signifiaient le labyrinthe et le Minotaure de Crète? — Philon de Biblos dit : « La coutume des anciens, dans les dangers pressants, était que les princes des nations, afin de prévenir la perte du peuple, immolassent celui de leurs fils qu'ils aimaient le plus. » — Au rapport du savant Ensèbe, en Phénicie, le roi Kronos revêtit son fils d'ornements royaux et l'immola comme un holocauste de propitiation sur un autel qu'il avait édifié. — En Afrique, en Europe, dans toutes les anciennes contrées du nord, le sacrifice humain était usité. — En Amérique des victimes humaines s'offraient en expiation, et, chose étonnante! une ancienne prophétie annonçait aux Mexicains que les sacrifices humains feraient un jour place à l'innocente offrande des moissons.

Cette attente était donc répandue parmi les hommes. Aussi voyons-nous une mystérieuse agitation parcourir l'univers, quand approchent les temps prédits. Les sibyllines, les prophéties, les oracles exhumés et

divulgués se colportent de toutes parts.

Mais dès que le Juste a expiré sur la croix, — que l'innocent a payé pour le coupable, — que la rédemption est accomplie, nul ne s'informe plus des prédictions, ne s'inquiète sur les sacrifices à offrir; les troupeaux ne sont plus décimés; et quand ensuite, s'efforçant de rétablir les autels brisés de l'Olympe, un empereur vient sacrifier dans un vieux temple de l'Asie, à toute peine le Pontife trouve-t-il une victime, et il est réduit à la prendre lui-même dans sa basse-cour. — On coupe le cou à une oie! — Dans une de ses lettres, Julien déplore cette mesquinerie.

Résumons :

Durant trente siècles, l'univers attendit un sauveur. — Depuis dix-huit cents ans, on a cessé de l'attendre. — Pourquoi ce changement soudain dans l'espoir des nations?

De l'aveu même des impies, le christianisme est universel. — Tous les hommes ont confessé une faute à expier, — ont cherché par le sang cette expiation; — tous étaient persuadés que l'innocent devait payer pour le coupable, — attendaient un RÉDEMPTEUR. — L'histoire atteste qu'un homme est venu, a opéré des prodiges. — Ces prodiges, ses ennemis, les Juifs, Celse, Porphyre, l'apostat Julien, les reconnaissent. J.-J. Rousseau déclare d'ailleurs que « les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. » — Sans crime, cet homme est mis à mort. — Le témoignage est unanime sur ce point. Il est encore certain que depuis l'immolation du Juste sur le Calvaire, les peuples ont cessé d'attendre le RÉDEMPTEUR, — que l'expiation n'est plus cherchée dans l'effusion du sang. — A cela que répondre?

Il est également constant que le Christ n'a rien *inventé*, qu'il n'est pas venu pour détruire, mais pour relever, — pour élargir, — pour libéraliser la loi et le monde.

Toutes les notions vraies, existant dès l'origine, devenues défaillantes et confuses au milieu des populations, il les a appelées à lui, Verbe éternel, et les proférant, les a douées d'une vie immortelle. Ainsi pour ne parler que d'un seul sacrement, le premier, le baptême, le divin législateur ne l'a point créé, mais consacré par son institution. Avant sa venue, la purification par l'eau était établie chez les Perses. Les Egyptiens, les Grecs la connaissaient. A Rome, une fête célébrait le jour où l'onde lustrale purifiait le nouveau-né. Les Parsis recevaient le baptême. Les mêmes ablutions existaient au Mexique.

Nous retrouvons cet usage au Yucatan, aux Canaries, chez les Thibétains, aux Indes. — Preuve nouvelle de l'antiquité, de l'identité, de l'universalité du christianisme; — Et quand le grand Bossuet s'écrie : « Voilà donc la religion toujours uniforme, ou plutôt toujours la même, depuis l'origine du monde. On y a toujours reconnu le même Dieu pour auteur, le même Christ comme sauveur du genre humain. » Le philosophisme ne peut le contredire; car il reconnaît aussi que « le christianisme est dans son principe une religion universelle, qui n'a rien d'exclusif, rien de local, rien de propre à tel pays, etc. » — Après tous ces faits, qu'objecter encore contre la foi? — N'est-on pas forcé de conclure avec Jean-Jacques, que, « quand tous ces signes se trouvent réunis, c'en est assez pour persuader tous les hommes, les sages, les bons et le peuple; tous, excepté les fous incapables de raison, et les méchants qui ne veulent être convaincus de rien (1). »

Dans son expiation, le Christ résuma toutes les douleurs de l'humanité, et dans son enseignement toutes les traditions de la sagesse antique.

Sa doctrine la voici expliquée par lui-même : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton âme et de toutes tes forces. » Voilà le plus grand et le premier des commandements. Le second lui est semblable : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Ces deux commandements renferment toute la loi et les prophètes. En effet, là est tout. — Aussi le disciple bien-aimé, celui qui se reposa sur le sein de son maître, parvenu à une extrême vieillesse, n'ayant plus assez de vigueur pour semer la parole, distribuait-il au peuple ces mots comme suprême enseignement : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres! — Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, parce que la charité vient de Dieu; et tout homme qui n'aime point, ne connaît point Dieu, car Dieu est amour. — Si quelqu'un dit j'aime Dieu, et ne laisse pas de haïr son frère, c'est un menteur; car, comment celui qui n'aime point son frère, qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? — Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres! »

Visiblement le principe éternel d'amour et de charité allait s'éteignant dans les ténèbres de l'égoïsme; le Christ l'a rallumé de son souffle puissant. L'immolation de l'amour de soi pour faire place à l'amour d'autrui : tel est le précepte qu'il a introduit dans le monde. — Les sacrifices et le mérite y sont contenus. — et le bien de l'humanité entière en découle.

A ce dernier aspect, l'auteur de l'*Esprit des Lois* jette cette exclamation : « Chose admirable! la religion chrétienne, qui semble n'avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » Pénétré d'un sentiment pareil, un protestant qui fut publiciste et orateur à la chambre des députés, Benjamin Constant, parlait en ces termes de la religion : « Elle est le centre commun où se réunissent au-dessus de l'action du temps et de la portée du vice, toutes les idées de justice, d'amour, de liberté, de pitié qui, dans ce monde d'un jour, composent la dignité de l'espèce humaine; elle est la tradition permanente de

(1) J.-J. Rousseau, *Lettres de la Montagne*, p. 89.

ce qui est beau, grand et bon ; à travers l'avilissement et l'impiété des siècles, la voix éternelle qui répond à sa vertu dans sa langue, appelle du présent à l'avenir, de la terre au ciel ; le recours solennel de tous les opprimés dans toutes les situations, la dernière espérance de l'innocence qu'on immole et de la faiblesse que l'on foule aux pieds. » Convenons-en, si notre religion est la vérité la plus douce au cœur, la plus consolante pour l'âme, elle est encore la plus satisfaisante à la raison, la plus démontrée, la plus démonstrative, la plus tangible.

Aussi, en présence du consentement unanime des nations, du témoignage de tous les temps, de toutes les races, devant l'étonnante concordance des travaux de l'érudition moderne, après avoir secoué la poussière des siècles, vérifié les curieuses annales de l'espèce humaine ; retrouvant toujours une croyance identique, permanente, universelle, nous nous sommes sentis émus d'admiration et de respect. Et nous avons salué l'étendard de la miséricorde, le gibet de l'esclave ! cette croix, jadis emblème de servitude et d'ignominie, aujourd'hui signe d'affranchissement et de salut, élevée aux regards des peuples, comme dans le désert ce serpent d'airain, dont la vue guérissait les blessures. Et, par les clartés de la science, guidés au temple du catholicisme, nous y sommes entrés. Et ce qu'ont enseigné les apôtres et leurs successeurs sur la chaire de Pierre le pêcheur d'hommes, nous l'acceptons. Et fidèlement soumis à la doctrine de notre sainte mère l'Eglise, nous lui reconnaissons, même humainement, la possession du fondement le plus solide de la certitude. Et nous croyons ! nous croyons ; mais, hélas !... comment agissons-nous !

Quant à vous, que nous aimons pour le présent et l'avenir, hommes loyalement engagés dans la recherche de la vérité, l'évidence de ces faits, nous l'espérons, vous aura également persuadés. Comme nous vous aurez ouvert vos yeux au jour. Lors donc que vous vous rencontrerez avec des ignorants superbes, hostiles à nos croyances; lorsqu'ils élèveront contre la grandeur de Dieu, la sublimité des mystères, de téméraires objections, vous leur opposerez, non votre sens particulier, votre sentiment personnel, mais ce langage universel de la foi qu'ont parlé dans tous les siècles les habitants du globe; vous répondrez par l'attestation éternelle du genre humain au vain argument d'un orgueil isolé : — le temps est venu de parler. — Il faut savoir le faire. — Pour justifier la foi, il suffit de montrer de ses œuvres.

Aussi haut que puisse remonter l'histoire, nous trouvons la servitude des femmes, l'esclavage des races, l'oppression des pauvres, l'humiliation des clients, une inégalité de conditions qui semble établir entre les castes des natures différentes, des créations distinctes. Le Christ paraît et introduit sur la terre la liberté, la fraternité, la charité. Il émancipe la femme, affranchit l'esclave, délivre l'indigence du poids de la richesse, sauve l'ignorance du joug de la science orgueilleuse. Il comble les distances qui séparaient les hommes. Il élève le prolétaire à la dignité de la personne. Il fonde l'égalité jusqu'alors incomprise.

En vain le philosophisme prétend-il que l'enseignement du Sauveur existait avant sa venue ; que tout ce qu'a dit le Christ, d'autres non moins habiles l'avaient dit déjà ; que Jésus n'a rien *inventé*. — Et c'est là surtout la preuve irrécusable, le sceau de sa divinité ! C'est d'avoir, sans rien instituer de nouveau, renouvelé l'univers ! Par son essence, la vérité subsistant éternelle, le Christ ne pouvait la *créer* à son avénement. — Elle était. — Il s'est borné à la montrer, à la rappeler à l'homme. Mais d'où vient donc que les philosophes d'Athènes, d'Alexandrie, soutenus par de doctes et puissants disciples, des monarques, des dotations, des honneurs publics, n'avaient pu faire germer une doctrine utile, et que Jésus de Nazareth, né dans une étable, fugitif, haï, persécuté, et enfin mort du supplice des derniers scélérats, a changé la face du monde ! D'où vient que, sans prescrire d'affranchir l'esclave, il l'a délivré ; que, sans publier qu'il réhabilitait la femme, il l'a restituée à sa première condition ? Comment se fait-il que chaque idée de son enseignement, déjà promulguée par Zoroastre, Buddha, Confucius, Pythagore, Socrate, fût demeurée inféconde et stérile pour l'humanité ? N'est-ce point parce que seul le Verbe pouvait, en la proférant, lui donner la vie ?

ROSELLY DE LORGUES.

RATIONALISTE CONVERTI (UN).

(Extrait de l'*Eloge de M. Droz*, couronné par l'Académie de Besançon.)

Un des principaux caractères du genre de M. Droz dans ses compositions morales, c'est qu'il associe le lecteur à ses investigations, et qu'il semble même s'appuyer sur lui pour mieux atteindre le but de ses études. Persuadé que le plus grand obstacle à la recherche de la vérité est la prétention de l'avoir trouvée, il se garde bien d'affecter un ton tranchant et dogmatique. Veut-il obtenir la solution d'un problème de la science politique et morale, il s'interroge sur les moyens qui s'offrent d'abord comme les plus simples et les plus naturels de découvrir la vérité, il rassemble les données les plus claires, il écarte les circonstances inutiles ou superflues, il évoque tour à tour des idées accessoires et complémentaires qui étendent, fortifient et parfont ses raisonnements, et il arrive ainsi par degrés à satisfaire son lecteur et lui-même, en lui exposant enfin ce qu'il croit être la solution désirée. Il y a dans cette manière de procéder quelque chose d'affectueux, de doux, d'insinuant, qui plaît et attache, et l'on écoute les leçons d'un professeur aussi engageant, avec la confiance que l'on donnerait aux enseignements d'un père révéré,

d'un ami vertueux. C'est ainsi que Socrate devait instruire ses disciples.

. . . . . .

C'est le lieu d'examiner la valeur philosophique des systèmes de morale rapprochés et arrangés par M. Droz, et d'apprécier l'influence qu'ils peuvent avoir pour corriger et diriger les actions humaines. Le premier désavantage de ces systèmes est de présenter les mêmes inconvénients que ceux qu'ils devaient remplacer dans l'esprit de l'auteur. En effet, ils portent sur la même base, ils partent du même principe, et, par conséquent, ce qui manquait à l'autorité des premiers systèmes manque également aux derniers. Qu'importe que ceux-ci soient conçus avec plus d'adresse, et qu'ils offrent même une certaine perfection relative? Les uns et les autres sont pareillement des combinaisons artificielles, un exercice de l'esprit, rien de plus. Montrez-nous l'autorité qui oblige la raison de l'homme à s'y soumettre. Où est la sanction qui le contraint de les mettre en pratique? Vous ne sauriez répondre. C'est ce que l'auteur lui-même reconnaîtra plus tard dans ses *Aveux*: «Plus on observe, plus on voit qu'il ne suffirait point d'enseigner une morale pure, qu'il faut donner encore la force de la suivre... Choisissez dans le nombre de nos systèmes de morale celui que vous jugerez le meilleur : examinez ses effets sans partialité : il a très-peu d'influence; il exerce l'esprit bien plus qu'il ne pénètre l'âme. Si quelques philosophes paraissent tirer de grands avantages de la théorie qu'ils aiment, ce sont ceux qui, doués d'une rare fermeté de caractère, communiquent à leur théorie la force individuelle qui existe en eux-mêmes. La religion soutient ses disciples; nos systèmes ont besoin que nous les soutenions : nous sommes trop faibles pour obtenir ainsi de grands résultats. »

Après avoir confessé que le système du déisme est trop flexible, que sa théorie est, pour ainsi dire, trop élastique, il remarquera que la morale évangélique elle-même perdrait sa force si on la séparait des dogmes et du culte. Or, tandis que d'un côté la philosophie ne laissera plus d'abri où sa raison puisse se retrancher, de l'autre les dogmes et les mystères de la religion continueront de révolter sa raison. Des troubles et des perplexités infinies viendront l'assaillir, et il prendra la résolution désespérée de ne plus penser (1)! Qu'est devenu le temps où le philosophe écrivait que le plus sûr moyen pour être heureux est de beaucoup réfléchir? Il a voulu suivre les lumières de la seule raison naturelle, et la raison, aidée de tous les secours de la philosophie, n'aura fait que le replonger dans des ténèbres sans fin et dans un labyrinthe sans issue!

C'est ainsi que M. Droz, après avoir parcouru le cercle des sciences morales, mais docile à la voix de sa conscience qui le stimulait sans relâche à l'enquête du trésor qui lui manquait, se retrouvera au point de départ de tout chrétien, au catéchisme. Dieu le permettait pour témoigner une fois de plus qu'il est toujours prêt à recevoir les hommes affamés de la justice. Il les accueille sur le soir avec la même bonté qu'à la première heure, parce que sa libéralité inépuisable a des récompenses infinies pour tous ses amis, et que devant le juge qui sonde les reins et les cœurs, souvent les derniers deviennent les premiers. M. Droz dut alors admirer la prévoyance et la bonté de ce Dieu qui a mis la vérité à la portée des simples et des enfants, sans obliger l'homme, pour la connaître, à se livrer à des études ardues et à des méditations abstraites. Ne s'était-il pas lui-même écrié autrefois, dans un de ces moments où un rayon de lumière vient percer les ombres du scepticisme : « Oh! que la nature se fût montrée peu prévoyante, si, pour nous éclairer sur nos devoirs, les doctrines scientifiques eussent été nécessaires (2)! »

. . . . . .

Ses deux dernières productions vont marquer une phase nouvelle dans cette vie si égale et si régulière; je veux parler des *Pensées sur le Christianisme*, et des *Aveux d'un philosophe chrétien*. On a vu combien ses recherches sur la science de la morale avaient été loin de procurer à sa conscience le repos qui manquait à son bonheur pour être complet. Cette imperfection des systèmes moraux le tourmentait dans sa vieillesse. Sa longue expérience et son amour des hommes lui faisaient souhaiter, avec toute l'ardeur d'une âme qui connaît le prix des vrais biens, de découvrir la vérité tout entière, et de pouvoir la communiquer aux âmes que le même désir aiguillonnait. La morale chrétienne lui semblait parfaite, mais il ne pouvait se résoudre à admettre les dogmes, les mystères, les miracles. Toutes ces obscurités d'une religion révélée troublaient son intelligence et déconcertaient sa raison. En vain se représentait-il les innombrables bienfaits que le christianisme a semés sur le monde, l'impulsion prodigieuse qu'il a imprimée à la marche de la civilisation; en vain se sentait-il attendri par cette unité spirituelle que la religion établit entre les hommes les plus opposés de principes et d'opinions politiques, qu'elle oblige à s'entr'aimer et à se secourir mutuellement : sa raison récalcitrante n'aurait voulu se soumettre qu'à la condition d'être juge, même des dogmes et des mystères les plus relevés, et d'être admise à rejeter ce qui se refuserait à sa compréhension. Sur ces entrefaites, une grande épreuve vint désoler son âme : l'être accompli qui lui avait donné quarante-sept années d'un bonheur sans mélange lui fut enlevé, et la douleur qu'il ressentit contribua à hâter le triomphe de la vérité dans son cœur. N'éprouvait-il pas plus que personne le besoin de penser qu'un jour on re-

(1) *Aveux d'un philosophe*, pag. 34 et 35.
(2) *De la Philosophie morale*, tome II des Œuvres, pag. 119.

verra les êtres qu'on regrette, et que les chastes liens formés sur la terre se resserreront dans le ciel ? Il se ressouvint que dans le temps de ses études morales, des doutes sur la puissance des théories philosophiques venaient parfois le troubler. La morale des philosophes, faite pour quelques esprits à part, jamais ne réussit à améliorer de grandes masses d'hommes, et, lorsqu'il pensait que l'émancipation de la classe nombreuse exige que l'enseignement moral s'adresse à tous les degrés d'intelligence et pénètre dans toutes les âmes, il voyait avec effroi le levier qu'employaient les anciens philosophes, et qu'il avait cru si fort, se courber sous le poids qu'il nous est nécessaire de soulever. Ainsi, soit qu'il réfléchit sur ses propres angoisses, soit qu'il portât ses regards sur la société, partout la religion lui semblait nécessaire, et tout lui faisait souhaiter qu'elle fût vraie. Tout à coup une idée s'offre à lui et le pénètre d'espérance. Il lui avait été facile de voir l'utilité de la religion, ses bienfaits sont sous nos yeux ; mais, pour qu'il se rendît compte de sa vérité, il était indispensable qu'un homme éclairé par ses études et revêtu d'une mission, vînt suppléer aux lumières du philosophe. Il alla trouver un prêtre.

C'est dans le livre de M. Droz qu'il faut lire les touchants détails de sa conversion, dans ces *Aveux*, qui semblent écrits par un laïque héritier de la plume de Fénelon. Le disciple est d'abord ému de la mansuétude, de l'humilité qu'il trouve dans le ministre de paix : « Il sentit, nous dit-il, qu'il n'était « qu'un profane et qu'il était en face d'un « chrétien. » Le digne prêtre lui explique l'intime corrélation des dogmes et des mystères avec la morale ; il lui montre le rôle important et légitime que conserve la raison dans l'examen des faits sur lesquels reposent les croyances religieuses, notamment celui-ci : *s'il est vrai que Dieu a parlé*, auquel cas il ne reste qu'à se soumettre ; il lui expose les faits historiques relatifs à la mission du Christ et des apôtres, lesquels sont démontrables comme tous les faits d'histoire, et se résument dans l'éclatant événement de la résurrection de Jésus-Christ ; il lui prouve la possibilité, la réalité des miracles qui confirment la doctrine ; il lui fait reconnaître que le dogme, les mystères et les miracles ne sont pas moins vrais que la morale, si l'on ne veut faire du Christ un imposteur ; enfin la divinité du Rédempteur apparaît dans son évidence, et le philosophe prononce, avec une joie inexprimable, la profession de foi des martyrs : Je suis chrétien.

François PÉRENNÈS.

RECHERCHE DE LA VÉRITÉ.

Saint Justin, né à Sichem, en Palestine, avait reçu une éducation distinguée, et était versé dans toutes les langues cultivées alors. Quoique élevé, dans les ténèbres du paganisme, il montra toujours un amour ardent pour la vérité, qu'il cherchait sans cesse et dans toutes les écoles. Après avoir essayé d'une multitude de sectes philosophiques, sans pouvoir rien trouver de propre à le fixer, il se livra à la lecture des prophètes ; il nous apprend lui-même les particularités de sa conversion, en ces termes :

« D'abord, je me mis entre les mains d'un Stoïcien. Mais, voyant, après un certain cours de leçons, que je n'apprenais rien de l'Etre créateur, parce que ce maître n'en savait rien lui-même, et qu'il estimait peu ce genre d'étude, je le quittai pour m'attacher à un péripatéticien. Celui-ci m'eut à peine souffert quelques jours, qu'avec une avidité sordide, il me parla de présents et de rétribution. Cette vénalité d'âme me parut indigne d'un sage de profession, et me le fit laisser avec mépris. Je vis un pythagoricien qui avait beaucoup de célébrité, et plus encore de suffisance. Il me demanda si je savais la musique et les autres parties des mathématiques, qu'il regardait comme un prélude nécessaire pour dégager notre esprit des objets grossiers et terrestres, et pour lui faciliter la perception des choses intellectuelles ; j'ignorais ces arts, et ne pouvais les apprendre qu'avec beaucoup de temps ; ce qui m'engagea à tenter si je ne réussirais pas mieux avec les platoniciens. L'un des principaux d'entre eux s'était fixé dans mon voisinage. Je prenais un plaisir infini à ses leçons, et je crus m'apercevoir que j'y gagnais. Dans cette prévention, je cherchais la solitude pour méditer plus tranquillement.

« Un jour que j'étais dans un lieu écarté, sur le rivage de la mer, je me vis suivre par un vieillard de fort bonne mine. La douceur et la gravité, mêlées l'une avec l'autre dans son air et toutes ses démarches, me frappèrent extraordinairement. Je m'arrêtai pour le considérer avec plus d'attention, mais sans lui rien dire ; il m'en témoigna sa surprise. Bientôt la conversation devint intéressante. Il la fit tomber sur ce que j'avais tant à cœur d'apprendre. Mais, après avoir donné quelques éloges à mon émulation, il me reprocha d'aimer plus les spéculations que les œuvres, et me fit entendre que la science à laquelle j'aspirais était toute pratique. Je lui demandai respectueusement ce qu'il me convenait de faire. « Longtemps avant que vos philosophes existassent, répondit-il, il y a eu dans le monde des hommes justes, amis de Dieu, et inspirés par son esprit. On les appelle prophètes, parce qu'ils ont prédit des choses futures qui sont effectivement arrivées. Leurs livres, que nous avons encore, contiennent des instructions lumineuses sur la première cause et la dernière fin de tous les êtres. On y trouve beaucoup d'autres articles dont la connaissance doit intéresser un philosophe. Ils n'employaient, pour établir la vérité, ni les disputes, ni les raisonnements subtils, ni ces démonstrations abstraites qui sont au-dessus de la portée du commun des hommes. On les croyait

sur leurs paroles, parce qu'on ne pouvait se refuser à l'autorité qu'ils recevaient de leurs miracles et de leurs prédictions. Ils inculquaient la créance d'un seul Dieu, le père et le créateur de toutes choses, et de Jésus-Christ, son Fils, qu'il a envoyé au monde. Quant à vous, ajouta-t-il, demandez avec instance à l'Etre suprême de vous ouvrir les portes de la lumière et les routes de la vérité. Les choses dont je viens de vous entretenir sont de nature à ne pouvoir être comprises, à moins que Dieu et Jésus-Christ n'en donnent l'intelligence. »

Après avoir ainsi parlé, le vieillard se retira et Justin ne le vit plus.

Saint Justin. *Dialogue avec le juif Tryphon* (1).

LA RECONNAISSANCE.

Si nous sommes obligés envers tous les hommes à des sentiments affectueux et à de bienveillantes manières, combien n'en devons-nous pas avoir pour ces êtres généreux qui nous ont donné des preuves d'amour, de compassion, d'indulgence !

A commencer par nos parents, que personne, après nous avoir généreusement prêté secours d'actions ou de conseils, n'ait à nous reprocher notre peu de mémoire de ses bienfaits.

Envers les autres personnes, nous pouvons quelquefois être sévères dans nos jugements et peu prodigues d'amabilité, sans commettre une faute grave ; mais envers celui qui nous fut utile, il ne nous est plus permis de négliger la plus petite attention pour ne pas l'offenser, pour ne lui causer aucune sorte de déplaisir, pour ne porter aucune atteinte à sa réputation, et pour nous montrer, au contraire, prompts à le défendre et à le consoler.

Beaucoup de gens, lorsque celui qui leur fait du bien prend, ou semble prendre une trop haute idée de ce qu'il a fait pour eux, s'en irritent comme d'une impardonnable indiscrétion, et prétendent que cela les délie de l'obligation de la reconnaissance. Beaucoup de gens, parce qu'ils ont la bassesse de rougir d'un bienfait reçu, sont ingénieux à supposer qu'il a eu lieu par intérêt, par ostentation, ou par quelque autre indigne motif, et pensent excuser ainsi leur ingratitude. Beaucoup d'autres, aussitôt qu'ils sont en position, s'apprêtent à rendre le bienfait pour se débarrasser du poids de la reconnaissance, et ils croient ensuite pouvoir sans crime se soustraire à tous les égards qu'elle impose.

Toutes les subtilités pour justifier l'ingratitude sont vaines : l'ingrat est un être vil ; et, pour ne pas tomber dans une semblable bassesse, il faut que la reconnaissance ne soit pas mesquine ; il faut absolument qu'elle surabonde.

Si le bienfaiteur s'enorgueillit des avantages que tu lui dois ; s'il n'a pas envers toi la délicatesse que tu lui voudrais ; s'il ne l'est pas clairement prouvé que des motifs généreux l'aient porté à t'être utile, il ne t'appartient pas de le condamner. Jette un voile sur ses torts vrais ou possibles, et ne considère que le bien que tu as reçu de lui. Considère ce bien, lors même que tu l'aurais rendu, et rendu au centuple.

Il est permis quelquefois d'être reconnaissant sans publier le bienfait reçu ; mais chaque fois que ta conscience te dit qu'il y a une raison de le publier, qu'aucune basse honte ne t'arrête ; confesse-toi l'obligé de la main amie qui t'a secouru. « Il y a souvent de l'ingratitude à remercier sans témoin, » dit l'excellent moraliste Blanchard.

Celui-là seul est bon qui se montre reconnaissant de tous les bienfaits, même des plus petits ; la reconnaissance est l'âme de la religion, de l'amour filial, de l'amour pour ceux qui nous aiment, de l'amour pour la société humaine, à qui nous sommes redevables de tant de protection et de douceurs.

En cultivant la reconnaissance pour tout le bien que nous recevons de Dieu ou des hommes, nous acquérons plus de force et de calme pour supporter les maux de la vie, et une plus grande disposition à l'indulgence et au dévouement pour aider nos semblables.

Silvio Pellico.

LA RÉDEMPTION.

De même que la Trinité renferme les secrets de l'ordre métaphysique, la Rédemption contient les merveilles de l'homme et l'histoire de ses fins et de son cœur. Avec quel étonnement, si l'on s'arrêtait un peu dans de si hautes méditations, ne verrait-on pas s'avancer ces deux mystères, qui cachent dans leurs ombres les premières intentions de Dieu et le système de l'univers ! La Trinité confond notre petitesse, accable nos sens de sa gloire, et nous nous retirons anéantis devant elle. Mais la touchante Rédemption, en remplissant nos yeux de larmes, les empêche d'être trop éblouis, et nous permet du moins de les fixer un moment sur la croix.

On voit d'abord sortir de ce mystère la doctrine du péché originel, qui explique l'homme. Sans l'admission de cette vérité, connue par tradition de tous les peuples, une nuit impénétrable nous couvre. Comment, sans la tache primitive, rendre compte du penchant vicieux de notre nature, combattu par une voix qui nous annonce que nous fûmes formés pour la vertu ? Comment l'aptitude de l'homme à la douleur, comment

(1) Le jeune philosophe retira de cet entretien une grande estime pour les prophètes, et peu de temps après il se fit chrétien.

ses sueurs qui fécondent un sillon stérile, comment les larmes, les chagrins, les malheurs du juste, comment les triomphes et les succès impunis du méchant; comment, dis-je, sans une chute première, tout cela pourrait-il s'expliquer? C'est pour avoir méconnu cette dégénération, que les philosophes de l'antiquité tombèrent en d'étranges erreurs, et qu'ils inventèrent le dogme de la réminiscence. Pour nous convaincre de la fatale vérité d'où naît le mystère qui nous rachète, nous n'avons pas besoin d'autres preuves que la malédiction prononcée contre Eve, malédiction qui s'accomplit chaque jour sous nos yeux. Que de choses dans ces brisements d'entrailles, et pourtant dans ce bonheur de la maternité! Quelles mystérieuses annonces de l'homme et de sa double destinée, prédite à la fois par la douleur et par la joie de la femme qui l'enfante! On ne peut se méprendre sur les voies du Très-Haut, en retrouvant les deux grandes fins de l'homme dans le travail de sa mère; et il faut reconnaître un Dieu jusque dans une malédiction.

Après tout, nous voyons chaque jour le fils puni pour le père, et le contre-coup du crime d'un méchant aller frapper un descendant vertueux : ce qui ne prouve que trop la doctrine du péché originel. Mais un Dieu de bonté et d'indulgence, sachant que nous périssons par cette chute, est venu nous sauver. Ne demandons point à notre esprit, mais à notre cœur, nous tous faibles et coupables, comment un Dieu peut mourir. Si ce parfait modèle du bon fils, cet exemple des amis fidèles; si cette retraite au mont des Oliviers, ce calice amer, cette sueur de sang, cette douceur d'âme, cette sublimité d'esprit, cette croix, ce voile déchiré, ce rocher fendu, ces ténèbres de la nature; si ce Dieu enfin, expirant pour les hommes, ne peut ni ravir notre cœur, ni enflammer nos pensées, il est à craindre qu'on ne trouve jamais dans nos ouvrages, comme dans ceux du poëte, « des miracles éclatants, » *speciosa miracula*.

« Des images ne sont pas des raisons, dira-t-on peut-être; nous sommes dans un siècle de lumière, qui n'admet rien sans preuves. »

Que nous soyons dans un siècle de lumière, c'est ce dont quelques personnes ont douté; mais nous ne serons point étonné si l'on nous fait l'objection précédente. Quand on a voulu argumenter sérieusement contre le Christianisme, les Origène, les Clarke, les Bossuet ont répondu. Pressé par ces redoutables adversaires, on cherchait à leur échapper, en reprochant au Christianisme ces mêmes disputes métaphysiques dans lesquelles on voudrait nous entraîner. On disait, comme Arius, Celse et Porphyre, que notre religion est un tissu de subtilités qui n'offrent rien à l'imagination ni au cœur, et qui n'ont pour sectaires que des *fous et des imbécilles* (1). Se présente-t-il quelqu'un qui, répondant à ces derniers reproches, cherche à démontrer que le culte évangélique est celui du poëte, de l'âme tendre; on ne manquera pas de s'écrier : Eh! qu'est-ce que tout cela prouve, sinon que vous savez plus ou moins bien faire un tableau? Ainsi, voulez-vous peindre et toucher, on vous demande des *axiomes* et des *corollaires*. Prétendez-vous raisonner, il ne faut plus que des *sentiments* et des *images*. Il est difficile de joindre des ennemis aussi légers, et qui ne sont jamais au poste où ils vous défient. Nous hasarderons quelques mots sur la Rédemption, pour montrer que la théorie du Christianisme n'est pas aussi absurde qu'on affecte de le penser.

Une tradition universelle nous apprend que l'homme a été créé dans un état plus parfait que celui où il existe à présent, et qu'il y a eu une chute. Cette tradition se fortifie de l'opinion des philosophes de tous temps et de tous pays, qui n'ont jamais pu se rendre compte de l'homme moral sans supposer un état primitif de perfection, d'où la nature humaine est ensuite déchue par sa faute (2).

Si l'homme a été créé, il a été créé pour une fin quelconque : or, étant créé parfait, la fin à laquelle il était appelé ne pouvait être que parfaite.

Mais la cause finale de l'homme a-t-elle été altérée par sa chute? Non, puisque l'homme n'a pas été créé de nouveau; non, puisque la race humaine n'a pas été anéantie pour faire place à une autre race.

Ainsi l'homme, devenu mortel et imparfait par sa désobéissance, est resté toutefois avec les fins immortelles et parfaites. Comment parviendra-t-il à ses fins dans son état actuel d'imperfection? Il ne le peut plus par sa propre énergie, par la même raison qu'un homme malade ne peut s'élever à la hauteur de pensées à laquelle un homme sain peut atteindre. Il y a donc disproportion entre la force et le poids à soulever par cette force : ici l'on entrevoit déjà la nécessité d'une aide ou d'une rédemption.

« Ce raisonnement, dira-t-on, serait bon pour le premier homme; mais nous, nous sommes capables de nos fins. Quelle injustice et quelle absurdité de penser que nous soyons tous punis de la faute de notre premier père! »

Sans décider ici si Dieu a tort ou raison de nous rendre solidaires, tout ce que nous savons et tout ce qu'il nous suffit de savoir à présent, c'est que cette loi existe. Nous voyons que partout le fils innocent porte le

(1) Orig., *c.Cel.*, l. III, p. 144. Arius appelle les Chrétiens ὁ δεῖλοι. Arr. Antonin. *ap.* Tertul., *ad Scap.*, cap. IV, lib. *in Joh. Malala Chronic.* Porphyre donne à la religion l'épithète de βάρβαρον τέλεσμα. Porph., *ap.* Eus., *Hist. Eccl.*, VI, c. IX.

(2) *Vid.* Plat., Arist., Sen., les SS. PP. Pascal, Grot., Arn., etc.

châtiment dû au père coupable; que cette loi est tellement liée au principe des choses, qu'elle se répète jusque dans l'ordre physique de l'univers. Quand un enfant vient à la vie, gangrené des débauches de son père, pourquoi ne se plaint-on pas de la nature? car enfin, qu'a fait cet innocent pour porter la peine des vices d'autrui? Eh bien! les maladies de l'âme se perpétuent comme les maladies du corps, et l'homme se trouve puni, dans sa dernière postérité, de la faute qui lui fit prendre le premier levain du crime.

La chute ainsi avérée par la tradition universelle, par la transmission ou la génération du mal moral et physique; d'une autre part, les fins de l'homme étant restées aussi parfaites qu'avant la désobéissance, quoique l'homme lui-même soit dégénéré, il suit qu'une rédemption, ou un moyen quelconque de rendre l'homme capable de ses fins, est une conséquence naturelle de l'état où est tombée la nature humaine.

La nécessité d'une rédemption une fois admise, cherchons l'ordre où nous pourrons la trouver. Cet ordre peut être pris ou dans l'homme ou au-dessus de l'homme.

Dans l'homme. Pour supposer une rédemption, il faut que le prix soit au moins en raison de la chose à racheter. Or, comment supposer que l'homme imparfait et mortel se pût offrir lui-même pour regagner une fin parfaite et immortelle? Comment l'homme, participant à la faute primitive, aurait-il pu suffire, tant pour la portion du péché qui le regarde, que pour celle qui concerne le reste du genre humain? Un tel dévouement ne demandait-il pas un amour et une vertu au-dessus de la nature? Il semble que le ciel ait voulu laisser s'écouler quatre mille années, depuis la chute jusqu'au rétablissement, afin de donner le temps aux hommes de juger par eux-mêmes combien leurs vertus dégradées étaient insuffisantes pour un pareil sacrifice.

Il ne reste donc que la seconde supposition: à savoir, que la rédemption devait procéder d'une condition au-dessus de l'homme. Voyons si elle pouvait venir des êtres intermédiaires entre lui et Dieu.

Milton eut une belle idée lorsqu'il supposa qu'après le péché l'Eternel demanda au ciel consterné s'il y avait quelque puissance qui voulût se dévouer pour le salut de l'homme. Les divines hiérarchies demeurèrent muettes; et parmi tant de séraphins, de trônes, d'ardeurs, de dominations, d'anges et d'archanges, nul ne se sentit assez de force pour s'offrir au sacrifice. Cette pensée du poëte est d'une rigoureuse vérité en théologie. En effet, où les anges auraient-ils pris pour l'homme l'immense amour que suppose le mystère de la croix? Nous dirons en outre que la plus sublime des puissances créées n'aurait pas même eu assez de force pour l'accomplir. Aucune substance angélique ne pouvait, par la faiblesse de son essence, se charger de ces douleurs, qui, selon Massillon, unirent sur la tête de Jésus-Christ toutes les *angoisses physiques* que la punition de tous les péchés commis depuis le commencement des races pouvait supposer, et toutes les *peines morales*, tous les *remords* qu'avaient dû éprouver les pécheurs en commettant le crime. Si le Fils de l'Homme lui-même trouva le calice amer, comment un ange l'eût-il porté à ses lèvres? Il n'aurait jamais pu boire *la lie*, et le sacrifice n'eût point été consommé.

Nous ne pouvions donc avoir pour rédempteur qu'une des trois personnes existantes de toute éternité: or, de ces trois divines personnes, on voit que le Fils, par sa nature même, devait être le seul à nous racheter. Amour qui lie entre elles les parties de l'univers, milieu qui réunit les extrêmes, principe vivifiant de la nature, il pouvait seul réconcilier Dieu avec l'homme. Il vint, ce nouvel Adam, homme selon la chair par Marie, homme selon la morale par son Evangile, homme selon Dieu par son essence. Il naquit d'une vierge, pour ne point participer à la faute originelle, et pour être une victime sans tache; il reçut le jour dans une étable, au dernier degré des conditions humaines, parce que nous étions tombés par l'orgueil: ici commence la profondeur du mystère; l'homme se trouble et les voiles s'abaissent.

Ainsi le but que nous pouvions atteindre avant la désobéissance nous est proposé de nouveau, mais la route pour y parvenir n'est plus la même. Adam innocent y serait arrivé par des chemins enchantés: Adam pécheur n'y peut monter qu'à travers des précipices. La nature a changé depuis la faute de notre premier père, et la rédemption n'a pas eu pour objet de faire une création nouvelle, mais de trouver un salut final pour la première. Tout donc est resté dégénéré avec l'homme; et ce roi de l'univers, qui, d'abord né immortel, devait s'élever, sans changer d'existence, au bonheur des puissances célestes, ne peut plus maintenant jouir de la présence de Dieu sans passer par les *déserts du tombeau*, comme parle saint Chrysostome. Son âme a été sauvée de la destruction finale par la rédemption; mais son corps, joignant à la fragilité naturelle de la matière la faiblesse accidentelle du péché, subit la sentence primitive dans toute sa rigueur; il tombe, il se fond, il se dissout. Dieu, après la chute de nos premiers pères, cédant à la prière de son Fils, et ne voulant pas détruire tout l'homme, inventa la mort comme un demi-néant, afin que le pécheur sentît l'horreur de ce néant entier auquel il eût été condamné sans les prodiges de l'amour céleste.

Nous osons présumer que s'il y a quelque chose de clair en métaphysique, c'est la chaîne de ce raisonnement. Ici, point de mots mis à la torture, point de divisions et de subdivisions, point de termes obscurs ou barbares. Le Christianisme n'est point composé de ces choses, comme les sarcasmes de

l'incrédulité voudraient nous le faire croire. L'Evangile a été prêché au pauvre d'esprit, et il a été entendu du pauvre d'esprit ; c'est le livre le plus clair qui existe : sa doctrine n'a point son siége dans la tête, mais dans le cœur; elle n'apprend point à disputer, mais à bien vivre. Toutefois elle n'est pas sans secrets. Ce qu'il y a de véritablement ineffable dans l'Ecriture, c'est ce mélange continuel des plus profonds mystères et de la plus extrême simplicité, caractères d'où naissent le touchant et le sublime. Il ne faut donc plus s'étonner que l'œuvre de Jésus-Christ parle si éloquemment ; et telles sont encore les vérités de notre religion, malgré leur peu d'appareil scientifique, qu'un seul point admis vous force d'admettre tous les autres. Il y a plus : si vous espérez échapper en niant le principe, tel, par exemple, que le péché originel, bientôt, poussés de conséquence en conséquence, vous serez forcés d'aller vous perdre dans l'athéisme. Dès l'instant où vous reconnaissez un Dieu, la religion chrétienne arrive malgré vous avec tous ses dogmes, comme l'ont remarqué Clarke et Pascal. Voilà, ce nous semble, une des plus fortes preuves en faveur du Christianisme.

Au reste, il ne faut pas s'étonner que celui qui fait rouler, sans les confondre, ces millions de globes sur nos têtes, ait répandu tant d'harmonie dans les principes du culte établi par lui; il ne faut pas s'étonner qu'il fasse tourner les charmes et les grandeurs de ses mystères dans le cercle d'une logique inévitable, comme il fait revenir les astres sur eux-mêmes, pour nous ramener ou les fleurs ou les foudres des saisons. On a peine à concevoir le déchaînement du siècle contre le Christianisme. S'il est vrai que la religion soit nécessaire aux hommes, comme l'ont cru tous les philosophes, par quel culte veut-on remplacer celui de nos pères? On se rappellera longtemps ces jours où des hommes de sang prétendirent élever des autels aux vertus sur les ruines du Christianisme. D'une main ils dressaient des échafauds; de l'autre, sur le frontispice de nos temples, ils garantissaient à Dieu l'*éternité*, et à l'homme la *mort* ; et ces mêmes temples, où l'on voyait autrefois ce Dieu qui est connu de l'univers, ces images de Vierge qui consolaient tant d'infortunés, ces temples étaient dédiés à la *Vérité*, qu'aucun homme ne connaît, et à la *Raison*, qui n'a jamais séché une larme !

CHATEAUBRIAND.

RÈGLE (LA) SURE DE LA FOI

N'EST QUE DANS L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Tous les hommes, et surtout les ignorants, ont besoin d'une autorité qui décide, sans les engager à une discussion dont ils sont visiblement incapables. Comment voudrait-on qu'une femme de village ou qu'un artisan examinât le texte original, les éditions, les versions, les divers sens du texte sacré? Dieu aurait manqué au besoin de presque tous les hommes, s'il ne leur avait pas donné une autorité infaillible pour leur épargner cette recherche impossible, et pour les garantir de s'y tromper.

L'homme ignorant, qui connaît la bonté de Dieu, et qui sent sa propre impuissance, doit donc supposer cette autorité donnée de Dieu, et la chercher humblement pour s'y soumettre sans raisonner. Où la trouvera-t-il? Toutes les sociétés séparées de l'Eglise catholique ne fondent leur séparation que sur l'offre de faire chaque particulier juge des Ecritures, et de lui faire voir que l'Ecriture contredit cette ancienne Eglise. Le premier pas qu'un particulier serait obligé de faire pour écouter ces sectes, serait donc de s'ériger en juge entre elles et l'Eglise qu'elles ont abandonnée. Or, quelle est la femme de village, quel est l'artisan qui puisse dire, sans une ridicule et scandaleuse présomption : Je vais examiner si l'ancienne Eglise a bien ou mal interprété le texte des Ecritures ?

Voilà néanmoins le point essentiel de la séparation de toute branche d'avec l'ancienne tige. Tout ignorant qui sent son ignorance doit avoir horreur de commencer par cet acte de présomption. Il cherche une autorité qui le dispense de faire cet acte présomptueux, et cet examen dont il est incapable. Toutes les nouvelles sectes, suivant leur principe fondamental, lui crient : Lisez, raisonnez, décidez; la seule ancienne Eglise lui dit : Ne raisonnez, ne décidez point; contentez-vous d'être docile et humble : Dieu m'a promis son Esprit pour vous préserver de l'erreur. Qui voulez-vous que cet ignorant suive, ou ceux qui lui demandent l'impossible, ou ceux qui lui promettent ce qui convient à son impuissance et à la bonté de Dieu ?

Représentons-nous un paralytique qui veut sortir de son lit, parce que le feu est à la maison. Il s'adresse à cinq hommes, qui lui disent : Levez-vous, courez, percez la foule, sauvez-vous de cet incendie. Enfin il trouve un sixième homme qui lui dit : Laissez-moi faire, je vais vous emporter entre mes bras. Croira-t-il à cinq hommes qui lui conseillent de faire ce qu'il sent bien qu'il ne peut pas? ne croira-t-il pas plutôt celui qui est le seul à lui promettre le secours proportionné à son impuissance ? Il s'abandonne sans raisonner à cet homme, et se borne à demeurer souple et docile entre ses bras. Il en est précisément de même d'un homme humble dans son ignorance ; il ne peut écouter sérieusement les sectes qui lui crient : Lisez, raisonnez, décidez, lui qui sent bien qu'il ne peut ni lire, ni raisonner, ni décider ; mais il est consolé d'entendre l'ancienne Eglise qui lui dit : Sentez votre impuissance, humiliez-vous, soyez docile, confiez-vous à la bonté de Dieu qui ne nous a point laissés sans secours pour aller à lui ; laissez-moi faire, je vous porterai entre mes bras.

Rien n'est plus simple et plus court que ce moyen d'arriver à la vérité. L'homme ignorant n'a besoin ni de livre ni de rai-

sonnement pour trouver la vraie Eglise. Les yeux fermés, il sait avec certitude que toutes celles qui veulent le faire juge sont fausses, et qu'il n'y a que celle qui lui dit de croire humblement qui puisse être la véritable.

Au lieu des livres et des raisonnements, il n'a besoin que de son impuissance et de la bonté de Dieu pour rejeter une flatteuse séduction et pour demeurer dans une humble docilité. Il ne lui faut que son ignorance bien sensée pour décider. Cette ignorance se tourne pour lui en science infaillible.

Plus il est ignorant, plus son ignorance lui fait sentir l'absurdité des sectes qui veulent l'ériger en juge de ce qu'il ne peut examiner. D'un autre côté, les savants mêmes ont un besoin infini d'être humiliés et de sentir leur incapacité. A force de raisonner, ils sont encore plus dans le doute que les ignorants; ils disputent sans fin entre eux, et ils s'entêtent des opinions les plus absurdes. Ils ont donc autant besoin que le peuple le plus simple, d'une autorité suprême qui rabaisse leur présomption, qui corrige leurs préjugés, qui termine leurs disputes, qui fixe leurs incertitudes, qui les accorde entre eux, et qui les réunisse avec la multitude. Cette autorité supérieure à tout raisonnement, où la trouverons-nous? Elle ne peut être dans aucune des sectes qui ne se forment qu'en faisant raisonner les hommes, et qu'en les faisant juges de l'Ecriture au-dessus de l'Eglise. Elle ne peut donc se trouver que dans cette ancienne Eglise qu'on nomme catholique. Qu'y a-t-il de plus simple, de plus court, de plus proportionné à la faiblesse de l'esprit du peuple, qu'une décision pour laquelle chacun n'a besoin que de sentir son ignorance, et que de ne vouloir pas tenter l'impossible? Rejetez une discussion visiblement impossible, et une présomption ridicule, vous voilà catholique.

Je comprends bien, monsieur, qu'on fera contre ces trois vérités des objections innombrables; mais n'en fait-on pas pour nous réduire à douter de l'existence des corps et pour disputer la certitude des choses que nous voyons, que nous entendons, et que nous touchons à toute heure, comme si notre vie entière n'était que l'illusion d'un mensonge? J'ose assurer qu'on trouvera dans les trois principes que je viens d'établir, de quoi dissiper toutes les objections en peu de mots, et sans aucune discussion subtile.

FÉNELON.

RELIGIEUX HOSPITALIERS

DU COUVENT DU GRAND-SAINT-BERNARD.

Il est intéressant de voir, dans les jours de grand passage, tous ces bons religieux empressés à recevoir les voyageurs, à les réchauffer, à les restaurer, à soigner ceux que la vivacité de l'air ou la fatigue ont épuisés ou rendus malades. Ils servent avec un égal empressement et les étrangers et leurs compatriotes, sans distinction d'état, de sexe ou de religion; sans s'informer même, en aucune manière, de la patrie ou de la croyance de ceux qu'ils servent: le besoin ou la souffrance sont les premiers titres pour avoir droit à leurs soins. Mais c'est surtout en hiver et au printemps que leur zèle est le plus méritoire, parce qu'il les expose alors à de grandes peines et à de très-grands dangers. Dès le mois de novembre jusqu'au mois de mai, un domestique de confiance, qui se nomme le *marronnier*, va jusqu'à moitié de la descente au-devant des voyageurs, accompagné d'un ou deux grands chiens qui sont dressés à reconnaître le chemin dans les brouillards, dans les tempêtes et les grandes neiges, et à découvrir les passagers qui se sont égarés. Souvent les religieux remplissent eux-mêmes cet office pour donner aux voyageurs des secours temporels et spirituels: ils volent à leur aide toutes les fois que le marronnier ne peut pas seul suffire à les sauver; ils les conduisent, les soutiennent, quelquefois même les rapportent sur leurs épaules jusque dans le couvent. Souvent ils sont obligés d'user d'une espèce de violence envers les voyageurs, qui, engourdis par le froid et épuisés par la fatigue, demandent instamment qu'on leur permette de se reposer ou de dormir un moment sur la neige; il faut les secouer, les arracher de force à ce sommeil perfide, qui les conduirait infailliblement à la congélation et à la mort. Il n'y a qu'un mouvement continuel qui puisse donner au corps une chaleur suffisante pour résister à l'extrême rigueur du froid. Lorsque les religieux sont obligés d'être en plein air dans les grands froids, et que la quantité de neige les empêche de marcher assez vite pour se réchauffer, ils frappent continuellement leurs pieds et leurs mains contre les grands bâtons ferrés qu'ils portent toujours avec eux; sans quoi ces extrémités s'engourdissent et se gèlent sans qu'on s'en aperçoive.

Malgré tous eurs soins, il ne se passe presque pas d'hiver où quelque voyageur ne meure ou n'arrive à l'hospice avec des membres gelés. L'usage des liqueurs fortes est extrêmement dangereux dans ces moments-là, et cause souvent la perte des voyageurs; ils croient se réchauffer en buvant de l'eau-de-vie, et cette boisson leur donne en effet pour quelques moments de la chaleur et de l'activité; mais cette tension forcée est bientôt suivie d'une atonie et d'un épuisement qui devient absolument sans remède.

C'est aussi dans la recherche des malheureux passagers qui ont été entraînés par les avalanches et ensevelis dans les neiges, que brillent le zèle et l'activité des bons religieux. Lorsque les victimes de ces accidents ne sont pas enfoncées bien profondément sous la neige, les chiens du couvent les découvrent; mais l'instinct et l'odorat de ces animaux ne

peuvent pas pénétrer à une grande profondeur. Lors donc qu'il manque des gens que les chiens ne peuvent pas retrouver, les religieux vont avec de grandes perches sonder de place en place; l'espèce de résistance qu'éprouve l'extrémité de leur perche leur fait connaître si c'est un rocher ou un corps humain qu'ils rencontrent; dans ce dernier cas, ils déblaient promptement la neige, et ils ont souvent la consolation de sauver des hommes qui, sans eux, n'auraient jamais revu la lumière. Ceux qui se trouvent blessés ou mutilés par la gelée, ils les gardent chez eux et les soignent jusqu'à leur entière guérison. J'ai moi-même rencontré, en passant la montagne, deux soldats suisses qui, l'année précédente, en allant au printemps rejoindre leur régiment en Italie, avaient eu les mains gelées, et que l'on avait guéris et gardés pendant six semaines au couvent, sans exiger d'eux la moindre rétribution.

De Saussure.

RELIGION (la).

Dieu a mis les hommes ensemble dans une société où ils doivent s'aimer et s'entresecourir comme les enfants d'une même famille, qui ont un père commun. Chaque nation n'est qu'une branche de cette famille nombreuse qui est répandue sur la face de toute la terre. L'amour de ce père commun doit être sensible, manifeste, et inviolablement régnant dans toute cette société de ses enfants bien-aimés. Chacun d'eux ne doit jamais manquer de dire à ceux qui naissent de lui : « Connaissez le Seigneur, qui est votre père. » Ces enfants de Dieu doivent publier ses bienfaits, chanter ses louanges, l'annoncer à ceux qui l'ignorent, en rappeler le souvenir à ceux qui l'oublient. Ils ne sont sur la terre que pour connaître ses perfections et accomplir sa volonté; que pour se communiquer les uns aux autres cette conscience et cet amour céleste. Que serait-ce si cette famille était en société sur tout le reste, sans y être pour le culte d'un si bon père ? Il faut donc qu'il y ait entre eux une société du culte de Dieu : c'est ce qu'on nomme religion; c'est-à-dire que tous les hommes doivent s'instruire, s'édifier, s'aimer les uns les autres, pour aimer et servir le père commun.

Le fonds de cette religion ne consiste dans aucune cérémonie extérieure : car elle consiste tout entière dans l'intelligence du vrai, dans l'amour du bien souverain; mais ces sentiments intérieurs ne peuvent être sincères sans être mis comme en société, parmi les hommes, par des signes certains et sensibles. Il ne suffit pas de connaître Dieu; il faut montrer qu'on le connaît, et faire en sorte qu'aucun de nos frères n'ait le malheur de l'ignorer, de l'oublier. Ces signes sensibles de culte sont ce qu'on appelle les cérémonies de la religion. Ces cérémonies ne sont que des marques par lesquelles les hommes sont convenus de s'édifier mutuellement, et de réveiller les uns dans les autres le souvenir de ce culte qui est au dedans. De plus, les hommes faibles et légers ont souvent besoin de ces signes sensibles, pour se rappeler à eux-mêmes la présence de ce Dieu invisible qu'ils doivent aimer. Ces signes ont été institués avec une certaine majesté, afin de représenter mieux la grandeur du Père céleste.

Fénelon.

—

Qu'est-ce que la religion ? une philosophie sublime qui démontre l'ordre, l'unité de la nature, et explique l'énigme du cœur humain; le plus puissant mobile pour porter l'homme au bien, puisque la foi le met sans cesse sous l'œil de la divinité, et qu'elle agit sur la volonté avec autant d'empire que sur la pensée; un supplément de la conscience, qui commande, affermit et perfectionne toutes les vertus, établit de nouveaux rapports de bienfaisance sur de nouveaux liens d'humanité; nous montre dans les pauvres des créanciers et des juges; des frères dans nos ennemis, dans l'Etre suprême un père; la religion du cœur, la vertu en action, le plus beau de tous les codes de morale, et dont tous les préceptes sont autant de bienfaits du Ciel.

Maury.

RELIGION CHRÉTIENNE (la).

SON AUTORITÉ.

Quelle autorité plus grande, plus respectable, mieux établie, que celle de la religion chrétienne; quels motifs plus décisifs, plus triomphants, plus propres à soumettre les esprits les moins crédules ? Que le fidèle réfléchisse sur l'ancienneté et la perpétuité de son culte, ces caractères si nécessaires à la vraie religion, puisqu'elle a dû être, dans tous les temps, le devoir le plus essentiel de l'homme à l'égard de son Dieu; qu'il remonte jusqu'au premier âge, dans ces moments où l'homme, sorti des mains de Dieu, rendit ses hommages à l'Etre suprême; le Dieu, créateur du ciel et de la terre, scrutateur des cœurs, vengeur du crime et rémunérateur de la vertu, ce Dieu que nous adorons fut l'objet de son culte; et l'histoire de notre religion commence à la naissance du monde entier.

L'homme devenu coupable, dans l'arrêt même de sa condamnation, entendit parler d'une grâce future; il reçut la promesse du libérateur qui devait rompre le mur de séparation que le péché avait mis entre l'homme et son Dieu : dès lors le christianisme se développe; la foi au Messie, qui en est le fondement, devient le lien de la Synagogue et de l'Eglise; le médiateur promis ou donné réunit tout en lui; les patriarches et les apôtres ont un même chef; ils tendent tous à la céleste cité avec les mêmes espérances, et il n'est plus qu'un nom par lequel les hommes puissent être sauvés : *Et omnis quicunque invocaverit no-*

men Domini salvus erit ; « quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. »

Quelle foule de prodiges accompagnent la religion dès sa naissance ! combien d'événements prévus dans des siècles éloignés et accomplis dans les âges suivants ! Un peuple choisi devient le dépositaire des promesses ; tout retrace à ses yeux l'image du Messie : le sacrifice d'Abraham, l'immolation de l'agneau pascal, l'élévation du serpent d'airain, les cérémonies, le choix des victimes, tout lui rappelle le libérateur si désiré. Les prophètes ne sont occupés que de cette auguste promesse : remplis, pour ainsi dire, du dessein de Dieu, ils peignent le grand objet avec les couleurs les plus vives ; ils n'omettent aucune circonstance de sa vie ou de sa mort, de ses opprobres ou de sa grandeur : tantôt il paraît à leurs yeux sans beauté et sans éclat, comme un homme de douleur, une victime accablée sous le poids de nos iniquités ; tantôt ils ne peuvent soutenir l'éclat de sa gloire : ils voient en lui un maître redoutable, le prince de la paix, le Dieu fort, admirable ; il sort du sein de l'Eternel avant l'aurore ; son trône est entouré de rois humiliés ; ses ennemis vaincus frémissent à ses pieds ; son règne s'étend sur les races futures, et toutes les nations viennent rendre hommage à sa magnificence et à sa grandeur.

Le temps arrive enfin où le libérateur doit consommer l'ouvrage de notre rédemption : les prophéties s'accomplissent, la réalité dissipe les ombres et les figures, le sang de la victime de propitiation est offert pour tous les hommes, le juste est immolé, mais la mort est vaincue par ses propres traits : il sort triomphant du tombeau, et cinq cents disciples, témoins de sa résurrection, versent leur sang pour en attester la vérité.

Ici, les prodiges se renouvellent, et la religion chrétienne acquiert un nouveau degré d'évidence par la publication de l'Evangile. Quels hommes, en effet, choisis pour une si grande entreprise ! Les accusera-t-on d'avoir voulu séduire les esprits ? Simples, grossiers, ignorants, leurs écrits sont dépouillés de tout artifice, ils racontent sans détour leurs erreurs, leurs faiblesses ; ils n'emploient jamais les discours de la sagesse humaine ; ils commandent seulement de croire, et les esprits les plus indociles sacrifient leurs lumières ; leur doctrine est insensée en apparence, et les philosophes soumettent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie : elle n'annonce que des croix et des souffrances, et les Césars deviennent ses disciples ; tout cède au gré de ces nouveaux conquérants, et ils sont eux-mêmes étonnés de la rapidité de leurs conquêtes.

O gravité de Rome ! ô sagesse d'Athènes ! En vain tu opposes à la simplicité de la foi les lumières d'une vaine philosophie : les traits injurieux des Celse et des Porphyre ne peuvent soutenir ton culte chancelant ; les temples sont déserts, les prêtres interdits, les oracles sans voix ; l'ouvrage du Seigneur avance avec une merveilleuse rapidité ; le christianisme compte tous les jours de nouveaux enfants, et l'Eglise, autrefois stérile, est surprise de sa propre fécondité. En vain le monde entier conspire contre les premiers défenseurs de la foi ; on regarde comme des séducteurs ceux qui viennent éclairer la terre ; on traite comme des rebelles ceux qui apprennent à respecter les rois ; on irrite contre eux la rage des lions et des bêtes féroces ; de tous côtés la prévention s'enflamme, les échafauds sont dressés, les feux allumés, et la fureur invente tous les jours de nouveaux supplices. Tentatives inutiles : je vois ces hommes intrépides demander la mort, et courir au supplice, sceller de leur sang le témoignage qu'ils rendent à la vérité, bénir, au milieu des tourments, la main qui les afflige, et le sang des martyrs devenir la semence des fidèles.

Le P. Elisée.

RELIGION (LA)

CONSERVATRICE DES SCIENCES.

Sans la religion chrétienne, les sciences eussent été ensevelies sous les ruines de l'empire romain : les débris n'en ont subsisté qu'entre les mains des ecclésiastiques et des religieux qui nous les ont transmis. Le peu de lumières qu'il y avait alors se trouvait dans les asiles de la piété ; si l'on faisait quelques études, si l'on enseignait quelques parties des sciences, si l'on transcrivait quelques livres, c'était dans les cathédrales et les monastères. C'est de là qu'on a tiré les manuscrits qui ont servi à préparer toutes les belles éditions qui enrichissent aujourd'hui nos bibliothèques. C'est de là que le germe précieux des connaissances de tout genre s'est conservé, au milieu des ravages et des scènes affreuses qui désolaient la terre, pour se développer et devenir fécond dans des temps plus heureux.

L'étude bien réglée, loin de nuire à la religion, sert à la faire mieux connaître, et la religion ne craint rien tant que d'être peu connue. Les siècles d'ignorance ont été l'époque des plus grands malheurs de l'Eglise. Le Christianisme a toujours été plus solidement établi chez les nations éclairées que chez des peuples ignares et superstitieux.

Les arts et les sciences ne sont nulle part cultivés avec autant de succès que chez les peuples chrétiens ; allez chez les Turcs, les Perses, les Tartares, et voyez s'ils y fleurissent comme chez nous. Comparez aux Chrétiens les Chinois ; malgré les pompeux éloges qu'on en fait, ils ne vous paraîtront que des imbéciles. Leurs lumières se bornent à quelques points de leurs usages, de leur jurisprudence et de leurs lois, à l'étude de leur langue, qui est si embarrassée, qu'ils sont obligés de s'y appliquer toute leur vie, et qu'il est bien rare de trouver un homme parmi eux qui la sache parfaitement.

Feller.

RELIGION (LA)

N'EST PAS UNE INVENTION HUMAINE.

Sans religion, point de société : la philosophie l'avoue ; mais qu'en conclut-elle ? Que puisque la société n'a pu s'établir et se conserver qu'à l'aide des croyances religieuses, ce sont les législateurs qui ont inventé la religion. Demandez-lui quels sont les législateurs à qui le genre humain est redevable d'une si importante invention : elle n'en sait rien. Priez-la de nommer au moins un peuple chez qui l'on ait vu commencer la religion, d'assigner à peu près l'époque de cette merveilleuse découverte : ses connaissances historiques ne s'étendent pas jusque-là. Si haut qu'elle remonte, elle trouve toujours une foi et un culte antérieurs, et tous les monuments de l'antiquité s'accordent à démentir ses conjectures.

On pourrait s'en tenir là, et lui dire : Vous avancez un fait nouveau, un fait contraire à tous les documents de l'histoire, ainsi qu'à la tradition du monde entier. Votre simple assertion ne suffit pas pour renverser cette masse imposante de témoignages ; il faut quelque chose de plus, il faut des preuves : prouvez donc ou taisez-vous.

Qu'aurait-elle à répliquer à qui lui tiendrait ce langage ? Elle qui se fait gloire de ne déférer à aucune autorité, exigerait-elle qu'on se soumît aveuglement à la sienne ? Les annales des peuples sont aussi entre nos mains ; ce qu'elle y a lu, nous l'y pouvons lire comme elle ; qu'elle nous montre donc la page où il est écrit : *En telle année l'on inventa Dieu.*

Véritablement la philosophie a quelquefois une logique bizarre : « Cela est ainsi parce que je l'affirme, et je l'affirme parce qu'il me semble que cela ne peut être autrement. » Ne voilà-t-il pas une puissante démonstration ? quelle pitié ! Mais le mépris redouble lorsqu'on examine de près les incohérentes rêveries qu'elle nous donne pour des certitudes.

Comment ne voit-elle pas qu'avant qu'il y eût des législateurs il y avait des hommes réunis, et par conséquent des sociétés ; et par conséquent une religion, d'après son propre aveu ?

La société est l'état naturel, l'état nécessaire de l'homme ; hors de la société, il ne peut ni se reproduire ni se conserver. Donc la religion, sans laquelle il ne saurait exister de société, est nécessaire comme la société : donc elle n'est pas une invention humaine.

LAMENNAIS.

REMORDS DE LA CONSCIENCE.

Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable ? Pourquoi le remords est-il si terrible, qu'on préfère souvent se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des biens illégitimes ? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre ? Le tigre déchire sa proie, et dort ; l'homme devient homicide et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraye ; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est inquiet et mobile ; il n'ose fixer le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y voir des caractères funestes. Tous ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter : il voit au milieu de la nuit des lueurs menaçantes ; il est toujours environné de l'odeur du carnage ; il découvre le goût du poison jusque dans les mets qu'il a lui-même apprêtés ; son oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence ; et, en embrassant son ami, il croit sentir sous ses vêtements un poignard caché.

CHATEAUBRIAND.

REPENTIR ET CONFIANCE.

Vous dites, ô mon Dieu ! que vous me pardonnerez : que dis-je ? vous m'assurez que vous m'avez pardonné. Vous dites que vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié. Vous dites que vous avez jeté tous mes péchés derrière vous. Vous le dites, ô mon Dieu ! et je vous crois, et je dois vous croire, car vous êtes la Vérité même. Mais, tout puissant que vous êtes, pouvez-vous faire que ce qui est fait ne soit pas fait ? Otez-moi donc, ô Dieu de miséricorde, ôtez-moi donc de dessus le cœur ce poids affreux, ce poids qui est sur moi comme une montagne, ce souvenir si cruel et si amer de quarante ans d'iniquités, de souillures, de blasphèmes, d'égarements, des plus honteux désordres. Ne suis-je pas écrasé par ce fardeau ?

Ah ! si je souffre, ce n'est pas du mal qu'on me fait ; vous savez l'alléger et l'adoucir. Grâce à vos leçons et à vos secours, je supporte, sans y succomber, la persécution des hommes ; mais ce qui m'accable le plus, c'est le mal que j'ai fait qui est sans cesse devant mes yeux, et que je ne saurais me pardonner ; car il est sans excuse, et personne ne peut en avoir moins que moi. Parce que vous êtes bon, en suis-je moins mauvais ? Que dis-je ? plus vous êtes bon, plus je suis coupable, et cette idée est désolante.

A qui aviez-vous fait plus de bien qu'à moi ? A qui aviez-vous donné plus de marques d'une bonté toute paternelle ? Qui a pris soin de moi, quand mon père et ma mère m'ont été enlevés ! Pauvre et orphelin, j'ai été nourri du pain de votre charité, vous m'avez prodigué comme à plaisir tous les bienfaits imaginables, tous les avantages et toutes les jouissances de la société. Quel

usage en ai-je fait ? j'ai tourné tout contre Celui qui m'avait tout donné.

Terre et Ciel, rendez témoignage contre moi. Créatures de mon Dieu, élevez-vous contre l'enfant dénaturé, il ne vous démentira pas. Dites toutes ensemble : « Le voilà celui, que son Dieu avait comblé de biens, et il a méconnu son Dieu, il a méprisé sa loi ; il s'est servi de ses dons pour l'outrager. Il ne lui est pas venu une seule fois dans la pensée de rendre gloire à Celui de qui seul il tenait tout. Il s'est fait lui-même son Dieu ; il a dit dans l'enflure de son cœur : C'est moi qui ai fait tout cela ; c'est à moi que je dois ce que je suis ; je suis mon ouvrage. Il s'est déclaré l'ennemi de Dieu, son bienfaiteur, puisqu'en reconnaissant l'existence de ce Dieu, il a été l'ennemi de sa loi. Hommes qui détestez les ingrats, le voilà, le plus abominable des ingrats ! »

Eh bien ! mon Dieu, que puis-je répondre à ces cris qui m'accusent, à ces cris que ma conscience répète ! Ah ! si je ne considérais que votre justice, je l'invoquerais moi-même contre moi ; je vous dirais : frappez, Dieu juste, écrasez l'ingrat qui vous a rendu le mal pour le bien, et la haine pour l'amour. Faites-moi tout le mal que j'ai mérité ; mais qu'au moins je ne sois plus, s'il est possible, cet ingrat que tout le monde doit abhorrer. Otez-moi tout, mais ôtez-moi mon péché....

Je suis prêt à tout, résigné à tout, je puis tout souffrir, ô Dieu bon ! quoique je sois la faiblesse même, si ce n'est de renoncer à vous aimer. Ah ! cet amour qui est mon seul bien, on ne me l'ôtera pas, car c'est vous, mon Dieu, qui me l'avez donné, et ce n'est pas vous qui me l'ôterez. C'est le plus beau présent que vous puissiez faire à vos créatures, et vous seul pouvez le leur faire. Mais cet amour même, ô mon Dieu ! ne sert qu'à me faire sentir avec plus d'horreur et d'amertume combien je suis criminel envers vous, et plus je vous aime et dois vous aimer, moins je puis supporter l'idée de vous avoir tant offensé....

Que puis je dire, ô mon Dieu ! si ce n'est que je ne suis qu'erreur, ignorance et misère, et que vous n'êtes que lumière, puissance et bonté ? Pardonnez, ô mon Père ! car votre enfant indigne vous offense, jusque dans son repentir. Je vous aime, ô mon Dieu ! mais qu'il s'en faut encore que je vous aime comme on doit vous aimer ! Que je suis loin encore de cette véritable confiance, qui accompagne le véritable amour ! et pourquoi ? c'est que je ne suis pas même un véritable pénitent ; car je vous demande ce que vous n'accordez qu'à vos justes. Donnez-moi les sentiments de votre prophète, le vrai modèle des vrais pénitents ; que je vous dise avec le même cœur que David : « Il m'est bon que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne vos justices. » Bien loin de porter avec peine ce poids d'humiliation, je dois le bénir, parce qu'il me rappelle sans cesse mon néant et votre grandeur, mes fautes et votre bonté, mes iniquités et votre sainteté. Si j'ai été assez insensé pour vous méconnaître si longtemps, le mal est dans ma volonté perverse ; et si vous avez daigné m'éclairer et me rappeler à vous, gloire à vous seul, ô mon Dieu !

Je m'anéantirai donc dans ma reconnaissance comme dans mon humiliation, je vous dirai : Mon Dieu, c'est le partage de vos bienheureux, dans le Ciel, de connaître votre bonté, autant du moins que vous pouvez la manifester à vos créatures ; et moi qui suis dans une vallée de larmes ; moi, dans les chaînes du corps et sous le joug du péché, prétendrais-je à ce qui est le partage du Ciel, quand je devrais depuis si longtemps être dans les enfers, si vous m'aviez fait justice ? Ne suis-je pas mille fois trop heureux que vous ayez voulu faire de moi un de ces miracles de votre miséricorde, que vous signalez quelquefois, pour envoyer l'espérance aux plus grands pécheurs ? Ils diront : « Qui a péché plus que lui ? et pourtant Dieu a eu pitié de lui ; de qui donc n'aura-t-il pas pitié ? » Ainsi, vous tirez le bien du mal même ; ainsi toutes vos voies ne sont que miséricorde et vérité.

Que je sois donc humilié, ô mon Dieu ! et que vous soyez glorifié. Que je sois vil aux yeux des hommes par mes iniquités, et que vous soyez grand à leurs yeux par vos miséricordes ! A vous, Seigneur, la grandeur et la puissance ! A vous la gloire, la victoire et la louange !

LA HARPE.

RESPECT HUMAIN (DU).

Le mépris des hommes vous répond de l'approbation du ciel ; vous appartenez à Jésus-Christ dès là que le monde vous réprouve. En effet, mes frères, le juste ici-bas ressemble à ce feu sacré que les Juifs de retour de la captivité retrouvèrent caché dans les entrailles de la terre : il ne leur parut d'abord, dit l'Ecriture, qu'une eau épaisse et bourbeuse : *Non invenerunt ignem, sed aquam crassam.* Mais à peine le soleil, vainqueur des nuages qui le cachaient alors, eut-il lancé dessus quelque trait de sa chaleur, qu'on vit à l'instant ce feu divin se rallumer, et briller d'un éclat si extraordinaire et si nouveau, que les spectateurs éblouis en furent saisis d'admiration et de surprise : *Utque tempus affuit quo sol refulsit, qui prius erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* Telle est la condition du juste en cette vie : le feu sacré qu'il porte caché dans son cœur sous de viles apparences, on le regarde comme une boue méprisable, qui n'est propre qu'à être foulée aux pieds, parce que c'est ici le temps de sa captivité, et que Jésus-Christ, le soleil de l'éternité, est encore caché pour lui dans un triste nuage. Mais quand une fois le Fils de l'homme paraissant du haut des airs sur une nuée de gloire, vainqueur de ses ennemis et ayant à ses pieds les nations assemblées, aura lancé sur ce juste quelques traits de sa lumière et de sa mo-

jesté, alors on verra le feu caché sous les apparences d'une vile boue, se rallumer; cet homme si obscur, si méprisé, se démêler de la foule, briller d'un éclat nouveau, s'élever dans les airs, environné de gloire et d'immortalité, et offrir aux amateurs du monde un spectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoutera à leur surprise le désespoir affreux d'une destinée bien différente. *Utque tempus affuit quo sol refulsit... Accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.*

MASSILLON.

—

Le monde parle, laissez-le parler : les discours des fous doivent-ils vous empêcher d'être sage? — Mais que dira-t-on? — On dira que vous craignez plus Dieu que les hommes. Les plus libertins vous estimeront en leur âme, et se diront à eux-mêmes que vous avez raison. Qu'importe, après tout, ce qu'on dise de vous, pourvu que vous fassiez votre devoir et que Dieu soit content?

Quelle lâcheté de rougir de l'Evangile! On se fait honneur de porter les livrées d'un prince, et on a honte de porter celles de Jésus-Christ. Les plus vils artisans font dans le monde une profession ouverte de leur métier; et les Chrétiens dans l'Eglise n'osent paraître Chrétiens! Le Fils de Dieu rougira devant son Père du Chrétien qui aura rougi de lui devant les hommes.

Eh quoi! l'adorable Jésus a-t-il quelque chose de honteux? Son nom est-il infâme? Est-ce un opprobre de suivre ses maximes et ses exemples? Vous n'avez point de honte d'être un impudique et un blasphémateur; vous en faites même gloire, et vous avez honte d'être un homme de bien! Néanmoins, quoi qu'on en dise, le plus honnête homme du monde est celui qui sert Dieu le plus fidèlement et qui fait une plus haute profession de le servir.

Le Père BOUHOURS.

RESPECT (DU) DANS LES TEMPLES.

L'univers entier est un temple que Dieu remplit de sa gloire et de sa présence. Quelque part que nous soyons, il est toujours près de nous : nous vivons en lui : nous agissons en lui; nous sommes en lui. Si nous nous élevons dans les cieux, il y est; si nous creusons dans les abîmes, nous l'y trouverons; si nous montons sur les ailes des vents, et que nous traversions les mers, c'est sa main qui nous guide; et il est le Dieu des îles éloignées où on ne le connaît pas comme des royaumes et des régions qui l'invoquent.

Cependant les hommes lui ont consacré dans tous les temps des lieux qu'il a honorés d'une présence spéciale. Les patriarches lui dressèrent des autels en certains endroits où il leur avait apparu. Les Israélites dans le désert regardèrent le tabernacle comme le lieu où résidait sans cesse sa gloire et sa présence; et arrivés ensuite à Jérusalem, ils ne l'invoquèrent plus avec la solennité des encensements et des victimes, que dans le temple auguste que Salomon lui fit depuis élever. Ce fut le premier temple que les hommes consacrèrent au Dieu véritable. C'était le lieu le plus saint de l'univers : l'unique où il fut permis d'offrir au Seigneur des dons et des sacrifices. De tous les endroits de la terre, les Israélites étaient obligés d'y venir adorer; captifs dans des royaumes étrangers, ils tournaient sans cesse vers le lieu saint leurs regards, leurs vœux et leurs hommages; au milieu de Babylone, Jérusalem et son temple étaient toujours la source de leur joie, de leurs regrets, et l'objet de leur culte et de leurs prières; et Daniel aima mieux s'exposer à la fureur des lions, que de manquer à ce devoir de piété et se priver de cette consolation. Souvent même Jérusalem avait vu des princes infidèles, attirés par la sainteté et la réputation de son temple, venir rendre des hommages à un Dieu qu'ils ne connaissaient pas; et Alexandre lui-même frappé de la majesté de ce lieu et de l'auguste gravité de son vénérable pontife, se souvint qu'il était homme, et baissa sa tête orgueilleuse devant le Dieu des armées qu'on y adorait.

A la naissance de l'Evangile, les maisons des fidèles furent d'abord des églises domestiques. La cruauté des tyrans obligeait ces premiers disciples de la foi à chercher des lieux obscurs et cachés pour se dérober à la fureur des persécutions, y célébrer les saints mystères, et invoquer le nom du Seigneur. La majesté des cérémonies n'entra dans l'église qu'avec celle des Césars; la religion eut ses David et ses Salomon, qui rougirent d'habiter des palais superbes tandis que le Seigneur n'avait pas où reposer sa tête. De somptueux édifices s'élevèrent peu à peu dans nos villes : le Dieu du ciel et de la terre rentra, si nous osons le dire, dans ses droits; et les temples mêmes où le démon avait été si longtemps invoqué, lui furent rendus comme à leur légitime maître, consacrés à son culte et devinrent sa demeure.

Mais ce ne sont plus ici des temples vides, semblables à celui de Jérusalem, où tout se passait en ombre ou en figure. Le Seigneur habitait encore alors dans les cieux, dit le prophète, et son trône était encore au-dessus des nuées; mais depuis qu'il a daigné paraître sur la terre, converser avec les hommes, et nous laisser dans les bénédictions mystiques le gage réel de son corps et de son sang réellement contenus dans ces signes sacrés, l'autel du ciel n'a plus aucun avantage sur le nôtre; la victime que nous y immolons, c'est l'agneau de Dieu; le pain auquel nous y participons, c'est la nourriture immortelle des anges et des esprits bienheureux; le vin mystique que nous y buvons, est ce breuvage nouveau dont on s'enivre dans le royaume du Père céleste; le cantique sacré que nous y chantons, est celui que l'harmonie du ciel fait sans cesse retentir autour du trône de l'Agneau; enfin,

nos temples sont ces nouveaux cieux que le prophète promettait aux hommes. Nous n'y voyons pas à découvert, il est vrai, tout ce qu'on voit dans la céleste Jérusalem; car nous ne voyons ici-bas qu'à travers un voile, et comme en énigme; mais nous le possédons, nous le goûtons; et le ciel n'a plus rien au-dessus de la terre.

Or, les temples étant un nouveau ciel que le Seigneur remplit de sa gloire et de sa présence, l'innocence et la pureté sont la première disposition qui nous donne droit d'y venir paraître, comme aux bienheureux, dans le temple éternel; parce que Dieu devant lequel nous paraissons est un Dieu saint.

Rappelons-nous donc tous ces grands motifs de religion; portons dans les temples du Seigneur une piété tendre et attentive, un esprit de prière, de componction, de recueillement, d'action de grâces, puisque c'est là le lieu des miséricordes d'où elles se répandent sur tous les hommes; n'en sortons jamais sans un nouveau goût pour le ciel, sans de nouveaux désirs de finir nos égarements, et de nous attacher uniquement à Dieu: sans envier le bonheur de ceux qui le servent, qui peuvent l'adorer sans cesse au pied de l'autel, et que leur état et leurs fonctions consacrent particulièrement à ce saint ministère. Et si les devoirs de notre état ne nous permettent pas de venir adorer le Seigneur aux différentes heures de la journée, où ses ministres s'assemblent pour le louer, ah! du moins tournons sans cesse vers le lieu saint, comme autrefois les Israélites, nos vœux et nos désirs. Que nos temples soient la plus douce consolation de nos peines, le seul asile de nos afflictions, la seule ressource de nos besoins, le délassement le plus sûr des gênes, des bienséances et des assujettissements pénibles du monde: en un mot, trouvons-y les commencements de cette paix inaltérable, dont nous ne trouverons la plénitude et la consommation qu'avec les bienheureux dans le temple éternel de la céleste Jérusalem. MASSILLON.

RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST (LA) (1).

Respondens autem Angelus, dixit mulieribus: Nolite expavescere; Jesum quæritis Nazarenum, crucifixum: surrexit, non est hic; ecce locus ubi posuerunt eum.

L'Ange dit aux femmes: Ne craignez point; vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié: il est ressuscité, il n'est plus ici; voici le lieu où on l'avait mis (*S. Marc*, XVI, 6).

Sire, ces paroles sont bien différentes de celles que nous voyons communément gravées sur les tombeaux des hommes. Quelque puissants qu'ils aient été, à quoi se réduisent ces magnifiques éloges qu'on leur donne, et que nous lisons sur ces superbes mausolées que leur érige la vanité humaine? à cette triste inscription: *Hic jacet;* ce grand, ce conquérant, cet homme tant vanté dans le monde, est ici couché sous cette pierre et enseveli dans la poussière, sans que tout son pouvoir et toute sa grandeur l'en puisse tirer. Mais il en va bien autrement à l'égard de Jésus-Christ. A peine a-t-il été renfermé dans le sein de la terre, qu'il en sort, dès le troisième jour, victorieux et tout brillant de lumière; en sorte que ces femmes dévotes qui le viennent chercher, et qui, ne le trouvant pas, en veulent savoir des nouvelles, n'en apprennent rien autre chose, sinon qu'il est ressuscité et qu'il n'est plus là: *Non est hic* (*Matth.*, XXVIII). Voilà, selon la prédiction et l'expression d'Isaïe, ce qui rend son tombeau glorieux: *Et erit sepulcrum ejus gloriosum* (*Isai.*, XI). Au lieu donc que la gloire des grands du siècle se termine au tombeau, c'est dans le tombeau que commence la gloire de ce Dieu-Homme. C'est là, c'est, pour ainsi parler, dans le centre même de la faiblesse, qu'il fait éclater toute sa force, et jusqu'entre les bras de la mort qu'il reprend par sa propre vertu une vie bienheureuse et immortelle. Admirable changement, chrétiens, qui doit affermir son Eglise, qui doit consoler ses disciples et les rassurer, qui doit servir de fondement à la foi et à l'espérance chrétienne; car tels sont ou tels doivent être les effets de la résurrection du Sauveur, comme j'entreprends de vous le montrer dans ce discours. Saluons d'abord Marie, et félicitons-la, en lui disant: *Regina cœli*, etc.

Oui, chrétiens, un des plus solides fondements et de notre foi et de notre espérance, c'est la glorieuse résurrection de Jésus-Christ. Je le dis après saint Augustin; et, m'attachant à sa pensée, je trouve en deux paroles de ce Père le partage le plus juste, et le dessein le plus complet. Car, selon la belle remarque de ce saint docteur, le Fils de Dieu, dans sa résurrection, nous présente, tout à la fois, et un grand miracle et un grand exemple: *In hac resurrectione, et miraculum, et exemplum* (*Aug.*). Un grand miracle pour confirmer notre foi: *Miraculum ut credas;* et un grand exemple pour animer notre espérance: *Exemplum ut speres* (2). En effet, c'est sur cette résurrection du Sauveur des hommes que sont établies les deux plus importantes vérités du christianisme, dont l'une est comme la base de toute la religion, savoir, que Jésus-Christ est Dieu; et l'autre est le principe de toute la morale évangélique, savoir, que nous ressusciterons un jour nous-mêmes comme Jésus-Christ. Ainsi, mes chers auditeurs, sans une plus longue préparation, voici ce que j'ai aujourd'hui à vous faire voir. Miracle de la résurrection de Jésus-Christ, preuve incontestable de sa divinité: c'est par là qu'il confirme notre foi; et ce sera la première partie. Exemple

(1) Les critiques s'accordent à citer ce sermon comme un des plus beaux modèles de l'éloquence qui convient à la chaire dans les grandes solennités.

(2) S. Aug. *Oper.* t. IV, p. 741, A et B; t. V, p. 815, A; p. 1406, C; *et passim*. Cette sentence est le résumé de plusieurs textes du saint docteur.

de la résurrection de Jésus Christ, gage assuré de notre résurrection future, c'est par là qu'il anime notre espérance ; et ce sera la seconde partie. Deux points d'une extrême conséquence. Dans le premier, Jésus-Christ, par sa résurrection, nous apprendra ce qu'il est ; dans le second, Jésus-Christ, par cette même résurrection, nous apprendra ce que nous serons. L'un et l'autre renferment ce qu'il y a dans le christianisme de plus sublime et de plus relevé. Plaise au ciel qu'ils servent également à votre instruction et à votre édification !

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une grande parole, chrétiens, et qui mérite d'être écoutée avec tous les sentiments de respect que la religion est capable de nous inspirer, quand saint Paul dit que l'auguste mystère de la résurrection a établi dans le monde la foi de la divinité de Jésus-Christ : *Qui prædestinatus est Filius Dei in virtute, ex resurrectione mortuorum, Jesu Christi Domini nostri* (*Rom.*, I). Ainsi parlait l'Apôtre, persuadé, rempli, pénétré de cette vérité : Nous adorons, mes frères, un Sauveur qui a été prédestiné Fils de Dieu en vertu de sa résurrection glorieuse. Au lieu de prédestiné, le texte grec et le syriaque portent, *manifesté* et *déclaré ;* mais saint Ambroise concilie ces deux versions, en disant que Jésus-Christ, qui était un Dieu caché dans son incarnation, devait, selon l'ordre de sa prédestination éternelle, être un Dieu révélé et un Dieu connu dans sa résurrection : *Christus latens in incarnatione, prædestinatus erat ut declararetur Filius Dei in resurrectione* (*Ambr.*). Je ne sais, mes chers auditeurs, si vous avez jamais fait réflexion à une autre proposition bien remarquable du même apôtre, dans cet excellent discours qu'il fit au peuple d'Antioche, et qui est rapporté au Livre des Actes. Voici comment s'expliquait le docteur des gentils : *Et nos vobis annuntiamus eam, quæ ad patres nostros repromissio facta est, quoniam hanc Deus adimplevit, resuscitans Jesum, sicut in secundo Psalmo scriptum est : Filius meus es tu, ego hodie genui te* (*Act.*, XIII). Nous vous annonçons l'accomplissement d'une grande promesse que Dieu avait faite à nos pères, et qui a été, durant tant de siècles, le sujet de leur espérance et de leurs vœux. Dieu a voulu que nous, qui sommes leurs enfants, eussions l'avantage de la voir enfin consommée ; et l'exécution de cette promesse est qu'il a ressuscité Jésus, selon ce qui est écrit dans le psaume : Vous êtes mon Fils, et c'est aujourd'hui que je vous ai engendré. Que signifie cela, chrétiens ? et de quel jour saint Paul prétendait-il parler ? Si c'était de celui où Jésus-Christ, comme Fils de Dieu et comme Verbe incréé, est engendré de son Père, pourquoi l'appliquait-il au mystère de sa résurrection ? et, s'il l'entendait du jour où Jésus-Christ, comme Dieu-Homme, est ressuscité selon la chair, pourquoi faisait-il mention de sa génération éternelle ? *Resuscitans Jesum, sicut scriptum est : Ego hodie genui te.* Quel rapport de l'un à l'autre ? Ah ! répond saint Ambroise, il est admirable, et jamais l'Apôtre n'a parlé plus conséquemment : pourquoi ? parce qu'en effet la résurrection de Jésus-Christ a été pour lui une seconde naissance, mais bien plus heureuse et plus avantageuse que la première, puisqu'en renaissant, pour ainsi dire, du tombeau, il a fait éclater visiblement dans sa personne ce caractère de Fils de Dieu dont il était revêtu. Et c'est pour cela que le Père éternel le reconnaît singulièrement dans ce mystère, et lui adresse ces paroles dans un sens particulier : *Filius meus es tu, ego hodie genui te :* Oui, mon Fils, c'est en ce jour que je vous engendre pour la seconde fois, mais d'une manière qui justifiera parfaitement la grandeur de votre origine et la vérité de cet être divin que vous avez reçu de moi : *Filius meus es tu, id est, meum hodie te probasti esse Filium* (*Ambr.*). Comme s'il lui disait : Tandis que vous avez été sur la terre, quoique vous fussiez sans contestation Fils de Dieu, on ne vous a considéré que sous la qualité de Fils de l'homme. Mais, maintenant que vous triomphez de la mort, et que vous êtes régénéré à la vie de la gloire, vous vous rendez à vous-même un témoignage si authentique de la divinité qui habite en vous, qu'elle ne peut plus désormais vous être disputée ; et, quoique j'aie toujours été votre Père dans le temps et dans l'éternité, je ne laisse pas de m'en faire aujourd'hui un honneur spécial, distinguant ce jour bienheureux entre tous les autres jours qui ont composé votre destinée, et le choisissant pour déclarer à tout l'univers que vous êtes mon Fils : *Filius meus es tu, ego hodie genui te.*

Mais venons au fond de la question, et, pour nous instruire d'une vérité aussi essentielle que celle-ci, voyons dans quel sens et comment il est vrai que la résurrection de Jésus-Christ établit particulièrement la foi de sa divinité. Car, vous me direz : Le Sauveur du monde, pendant le cours de sa vie mortelle, n'avait-il pas fait des miracles qui l'autorisaient dans la qualité qu'il prenait de Fils de Dieu ? Les démons chassés, les aveugles-nés guéris, les morts de quatre jours ressuscités, n'était-ce pas autant de démonstrations, mais de démonstrations palpables et sensibles, du pouvoir tout divin qui résidait en lui ? quel effet plus singulier devait avoir sa résurrection pour confirmer cette créance ? écoutez-moi, chrétiens, voici le nœud de la difficulté, et comme le point décisif du mystère que je traite. Je dis que la révélation de la divinité de Jésus-Christ était surtout attachée à sa résurrection : *Qui prædestinatus est Filius Dei ex resurrectione mortuorum* (*Rom.*, I) : pourquoi ? pour quatre raisons, ou plutôt pour une seule, renfermée dans ces quatre propositions : parce que la résurrection de Jésus-Christ était la preuve que cet Homme-Dieu devait expressément donner aux Juifs pour leur faire connaître sa divinité : parce que cette preuve était, en effet, la plus naturelle et la plus convaincante de sa divinité : parce que, de

tous les miracles de Jésus-Christ faits par la vertu de sa divinité, il n'y en a pas un qui ait été si avéré ni d'une évidence si incontestable, que celui de la résurrection de son corps : et, parce que c'est celui de tous qui a le plus servi à la propagation de la foi et à l'établissement de l'Evangile, dont la substance et le capital est de croire en Jésus-Christ, et de confesser sa divinité. D'où vient que les chrétiens des premiers siècles, voulant exprimer dans un mot l'idée qu'ils se formaient de la résurrection du Sauveur, par un usage reçu entre eux, l'appelaient simplement *le témoignage;* jusque-là que l'empereur Constantin ayant bâti dans la nouvelle Jérusalem un superbe temple sous le titre de Jésus-Christ ressuscité, lui donna le nom de *Martyrium*, c'est-à-dire *Testimonium*. Et saint Cyrille, patriarche de la même ville, en apporte la raison : savoir, que ce temple était consacré à un mystère que Dieu avait lui-même choisi pour être le témoignage solennel de la divinité de son Fils. C'est ce que vous verrez, chrétiens, dans l'exposition de ces quatre articles que je vais vous développer.

Car, premièrement, n'est-ce pas une remarque bien solide, qu'autant de fois que Jésus-Christ se trouve, dans l'Evangile, pressé par les Juifs sur le sujet de sa divinité, et qu'ils lui en demandent des preuves, il ne leur en donne jamais d'autre que sa résurrection, dont il se sert, ou pour convaincre leurs esprits ou pour confondre leur incrédulité? Cette nation infidèle, disait-il, veut être assurée par un miracle de ce que je suis; et elle n'aura point d'autre miracle que celui du prophète Jonas, ou plutôt que celui dont le prophète Jonas fut la figure; savoir, qu'après avoir été enfermé trois jours dans le sein de la terre, j'en sortirai comme Jonas sortit du ventre de la baleine : *Generatio prava signum quærit, et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ* (*Matth.*, XII). Vous me demandez, ajoutait-il, en s'adressant aux pharisiens, par quel miracle je vous montre que j'ai droit d'user du pouvoir absolu et de l'autorité indépendante que je m'attribue : *Quod signum ostendis nobis quia hæc facis* (*Joan., cap.* II)? Or, voici par où je veux que vous en jugiez; c'est qu'après que vous aurez détruit, par une mort cruelle et violente, ce temple visible, qui est mon corps, je le rétablirai dès le troisième jour dans le même état, et dans un état même plus parfait : *Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud* (*Ibid.*). Prenez garde, s'il vous plaît, chrétiens : il pouvait leur produire cent autres miracles qu'il opérait au milieu d'eux; mais il les supprime tous, et vous diriez qu'en les faisant, il ne se proposait rien moins que de faire connaître aux hommes sa divinité. Car, s'il change l'eau en vin aux noces de Cana, c'est par une déférence, comme forcée, à la prière de Marie. S'il délivre la fille de la Chananéenne, c'est pour se délivrer de l'importunité de cette femme. S'il ressuscite le fils de la veuve, c'est par une pure compassion. Dans la plupart même de ces actions surhumaines, après avoir laissé agir sa toute-puissance, il recommande le secret à ceux qui en ont ressenti la vertu. Et quand il découvre aux trois disciples la gloire de sa transfiguration, où le Père céleste, parlant en personne, le reconnaît pour son Fils bien-aimé, il leur défend d'en rien publier, jusqu'à ce qu'il soit ressuscité d'entre les morts : *Nemini dixeritis visionem, donec Filius hominis a mortuis resurgat* (*Matth.*, XVII). Pourquoi cela? par la raison qu'en apporte saint Chrysostome, que, dans le dessein de Dieu, le résurrection de Jésus-Christ ayant été ordonnée pour être le signe de sa filiation divine, c'était elle qui devait mettre le sceau à tous les autres miracles, et qui en devait consommer la preuve. De là dépendait la foi de tout le reste : car ce Sauveur des hommes ayant dit : Je suis égal à mon Père et Dieu comme lui; et, pour faire voir que je le suis, je ressusciterai trois jours après ma mort; s'il n'eût pas été tel qu'il prétendait, il était impossible qu'il ressuscitât, parce que Dieu alors, en concourant au miracle de sa résurrection, eût autorisé l'imposture et le mensonge. Si donc, après cette déclaration, il est ressuscité, il fallait aussi, par une suite nécessaire, qu'il fût Dieu. Etant Dieu, tous ses autres miracles subsistaient, puisqu'il est naturel à un Dieu de faire des miracles. Et, au contraire, s'il n'était pas ressuscité, la créance de sa divinité se trouvait détruite par sa propre bouche : sa divinité détruite, ses miracles ne devaient plus avoir de force, ses paroles n'étaient que fausseté, sa vie qu'artifice et illusion, toute la foi chrétienne qu'un fantôme : et voilà le sens littéral de ce passage de saint Paul : *Si autem Christus non resurrexit, inanis est prædicatio nostra, inanis est et fides vestra* (*I Cor.*, XV). Tout cela, encore une fois, parce que Jésus-Christ avait marqué la résurrection de son corps comme le caractère distinctif de sa divinité.

Mais pourquoi choisissait-il celui-là préférablement à tous les autres? Ah! chrétiens, en pouvait-il choisir un plus éclatant et plus sensible que de se ressusciter lui-même? Le miracle, dit saint Augustin, est, pour les créatures intelligentes, le langage et la voix de Dieu; et le plus grand de tous les miracles est la résurrection d'un mort; mais, entre toutes les résurrections, quelle est la plus miraculeuse? n'est-ce pas, poursuit ce saint docteur, de se rendre la vie à soi-même et de se ressusciter par sa propre vertu? Ce n'est donc point sans raison que Jésus-Christ s'attachait spécialement à ce signe pour vérifier qu'il était Dieu et Fils de Dieu. En effet, il n'appartient qu'à un Dieu de dire comme lui : *Potestatem habeo ponendi animam meam, et iterum sumendi eam* (*Joan.*, X). J'ai le pouvoir de quitter la vie, j'ai le pouvoir de la reprendre, l'un m'est aussi facile que l'autre, et comme je ne la quitterai que quand je voudrai, aussi la reprendrai-je quand il me plaira. Il n'y a, dis-je, qu'un Dieu qui puisse s'exprimer de la

sorte. Avant Jésus-Christ, ne perdez pas cette réflexion de saint Ambroise, également solide et ingénieuse, avant Jésus-Christ, on avait vu dans le monde des hommes ressuscités, mais ressuscités par d'autres hommes. Elisée, par le souffle de sa bouche, avait ranimé le cadavre du fils de la Sunamite; et, par la prière d'Elie, l'enfant de la veuve de Sarepta mort de défaillance et de langueur, avait été rendu à sa mère désolée, plein de vigueur et de santé. Mais, comme remarque saint Ambroise, ceux qui étaient alors ressuscités ne recevaient la vie que par une vertu étrangère; et ceux qui opéraient ces miracles, ne les faisaient que dans des sujets étrangers. La merveille inouïe, c'était que le même homme fît tout à la fois le double miracle, et de ressusciter, et de se ressusciter; car c'est ce qu'on n'avait jamais entendu : *A sæculo non est auditum* (*Joan.*, IX); et voilà le miracle que Dieu réservait à son Fils, afin de déclarer au monde qu'il était tout ensemble homme et Dieu : homme, puisqu'il était ressuscité, et Dieu, puisqu'il s'était ressuscité : *Ut ostenderet quoniam erat in ipso, et resuscitatus homo, et resuscitans Deus* (*Ambr.*). Mystère adorable que saint Jérôme, par ce don de pénétration qu'il avait pour bien entendre les Ecritures, observe dans ces paroles du psaume qui, selon la lettre même, conviennent à Jésus-Christ et ne se peuvent rapporter qu'à lui : *Æstimatus sum cum descendentibus in lacum*; *factus sum sicut homo sine adjutorio, inter mortuos liber* (*Ps.* LXXXVII). On m'a mis au rang des morts, et l'on a cru qu'en mourant, je ne devais point avoir d'autre sort que le commun des hommes; mais il y a eu néanmoins entre eux et moi deux grandes différences : l'une, que j'ai été libre entre les morts : *Inter mortuos liber*; et l'autre, que, parmi les morts, je n'ai eu besoin du secours de personne : *Sicut homo sine adjutorio*. Que veut-il dire, chrétiens? c'est-à-dire que Jésus-Christ est entré dans le royaume de la mort, non pas comme son sujet, mais comme son souverain; non pas comme esclave, mais comme vainqueur; non pas comme dépendant de ses lois, mais comme jouissant d'une parfaite liberté : *Inter mortuos liber*. De sorte que, pour en sortir par la voie de la résurrection, il ne lui a fallu que lui-même : point de prophète qui priât pour lui, qui lui commandât de se relever, qui le tirât par violence du tombeau, parce qu'étant Dieu, il ne devait être aidé que de sa vertu toute-puissante : *Factus sum sicut homo sine adjutorio inter mortuos liber*. Paroles, ajoute saint Jérôme que le Saint-Esprit semble avoir dictées pour composer l'épitaphe de Jésus-Christ qui devait ressusciter.

Il est donc vrai que la résurrection de cet Homme-Dieu était la preuve la plus authentique qu'il pouvait donner de sa divinité, et c'est pourquoi toute la synagogue conjurée contre lui fit de si puissants efforts pour empêcher que la créance de cette résurrection ne fût reçue dans le monde. Tous les Juifs étaient persuadés que si l'on croyait une fois, et s'il était constant que Jésus-Christ fût ressuscité, dès-là il se trouverait dans une pleine possession et de la qualité de Messie, et de celle de Fils de Dieu; mais qu'est-il arrivé? Par une conduite toute merveilleuse de la Providence, de tous les articles de notre religion, ou plutôt de tous les miracles sur quoi est fondée notre religion, il n'y en a aucun dont le fait ait été si avéré, ni dont l'évidence soit si incontestable; en sorte, dit saint Augustin, qu'un païen même et un infidèle examinant sans préoccupation toutes les circonstances de ce miracle, est forcé d'en reconnaître la vérité; et, ce qui est encore plus étonnant, continue ce saint docteur, c'est que les deux choses, qui naturellement auraient dû être des obstacles à la foi de cette résurrection, savoir, la haine des pharisiens et l'incrédulité des apôtres, sont justement les deux moyens que Dieu a employés pour l'appuyer et pour la fortifier. Oui, les ennemis de Jésus-Christ les plus passionnés ont, malgré eux, contribué, par leur haine même, à vérifier le miracle de la résurrection de son corps, et par conséquent, à établir notre foi; car prenez garde, chrétiens : à peine Jésus-Christ est-il expiré, qu'ils s'adressent à Pilate, et que lui représentent-ils? Nous nous souvenons que ce séducteur a dit, lorsqu'il était encore vivant : Je ressusciterai trois jours après ma mort, il s'y est publiquement engagé, et il a voulu qu'on éprouvât par là s'il était fidèle et véritable dans ses paroles. Tout le peuple est dans l'attente du succès de cette prédiction; et si son corps venait maintenant à disparaître, il n'en faudrait pas davantage pour confirmer une erreur aussi pernicieuse que celle-là. Il est donc important d'y pourvoir, et nous venons à vous pour le faire avec plus d'autorité. Allez, leur répond Pilate, vous avez des gardes, usez-en comme il vous semblera bon, je vous donne tout pouvoir. Et aussitôt le sépulcre est investi de soldats, la pierre qui en ferme l'ouverture est scellée, on n'omet rien pour une entière sûreté. Quel effet de cette prévoyance? point d'autres que d'écarter jusqu'aux moindres doutes et jusqu'aux plus légers soupçons sur la résurrection de Jésus-Christ; car, malgré toutes leurs précautions et tous leurs soins, le corps du Sauveur, après trois jours de sépulture, ne s'étant plus trouvé dans le tombeau, que pouvaient dire les pharisiens? que ses disciples l'avaient enlevé à la faveur de la nuit, et tandis que la garde était endormie? Mais, reprend saint Augustin, comment a-t-on pu approcher du sépulcre, lever la pierre, emporter le corps sans éveiller aucun des soldats? D'ailleurs, si la garde était endormie, d'où a-t-elle su qu'on l'avait enlevé et qui l'avait enlevé; et si elle n'était pas endormie, comment a-t-elle souffert qu'on l'enlevât? quelle apparence que les disciples, qui étaient la faiblesse et la timidité même, soient devenus tout à coup si hardis, et qu'au travers des gardes, avec un danger visible de leurs personnes, ils aient osé ravir un corps mis en dépôt sous le sceau public? De plus quand ils l'auraient osé, à quel dessein voudraient-ils faire croire aux autres une chose

dont la fausseté leur aurait été clairement connue? Que pourraient-ils espérer de là? Car s'ils avaient enlevé le corps, il leur était évident que Jésus-Christ n'était pas ressuscité et qu'il les avait trompés; et comme ils s'étaient exposés pour lui à la haine de toute leur nation, il était naturel que, se voyant ainsi abusés, bien loin de soutenir encore ses intérêts, ils le renonçassent, déclarant aux magistrats que c'était un imposteur; témoignage que toute la synagogue eût reçu avec un applaudissement général, et qui leur eût gagné l'affection de tout le peuple, au lieu que, publiant sa résurrection, ils ne devaient attendre que les traitements les plus rigoureux, les persécutions, les prisons, les fouets, la mort même.

Cependant voilà l'unique défaite des Juifs pour éluder le miracle de la résurrection de Jésus-Christ : ses disciples enlevèrent son corps. Ce n'est pas seulement de l'évangéliste que nous l'apprenons, mais de Justin, martyr, lequel ayant été juif de religion, était mieux instruit que personne de leurs traditions. Ils répandirent, dit-il, dans le monde, que le sépulcre avait été forcé. Mais le mensonge était si visible, que la résurrection du Sauveur ne laissa pas de passer pour constante parmi le peuple. Josèphe lui-même n'en a pu disconvenir, quelque intérêt qu'il eût à obscurcir la gloire du Fils de Dieu : et afin que la gentilité aussi bien que le judaïsme rendît hommage à ce Dieu ressuscité, Pilate, selon le rapport de Tertullien, bien informé de la vérité, et déjà chrétien dans sa conscience, en écrivit à Tibère : *Ea omnia super Christo Pilatus, et ipse pro conscientia sua jam christianus, Tiberio renuntiavit* (*Tertull.*). Sur quoi ce Père n'a pas craint d'ajouter que les empereurs auraient cru dès lors en Jésus-Christ, s'ils n'avaient été, comme empereurs, nécessaires au siècle, ou si les chrétiens qui renonçaient au siècle avaient pu être empereurs : *Si aut Cæsares non fuissent sæculo necessarii, aut christiani potuissent esse Cæsares* (*Ibid.*). Mais ce qui me surprend au delà de tout le reste, et ce que nous ne pouvons assez admirer, c'est de voir les Apôtres, qui, pendant la vie de leur maître, ne pouvaient pas même comprendre ce qu'il leur disait de sa résurrection, qui, dans le temps de sa passion, en avaient absolument désespéré, et qui rejetaient après sa mort, comme des fables et des rêveries, ce qu'on leur racontait de ses apparitions : de voir, dis-je, des hommes si mal disposés à croire, ou plutôt si déterminés à ne pas croire, devenir les prédicateurs et les martyrs d'un mystère qui jusque-là avait été le plus ordinaire sujet de leur incrédulité, aller devant les tribunaux et les juges de la terre confesser une résurrection dont ils s'étaient toujours fait une matière de scandale; ne pas craindre de mourir pour en confirmer la vérité, et s'estimer heureux, pourvu qu'en mourant ils servissent à Jésus-Christ, glorieux et triomphant, de témoins fidèles. Qui fit ce changement en eux, et qui était capable de le faire, sinon l'assurance et la foi de sa résurrection? Mais une foi si ferme, après une incrédulité aussi obstinée, n'était-elle pas un coup de la main du Très-Haut? *Hæc mutatio dexteræ Excelsi* (*Ps.* LXXVI). Aussi est-ce en vertu de cette foi, je dis de la foi d'une résurrection si miraculeuse, que le christianisme s'est multiplié, que l'Evangile a fait dans le monde des progrès inconcevables, et que la divinité du Sauveur, malgré l'enfer et toutes ses puissances, a été crue jusqu'aux extrémités du monde. Nous n'avons qu'à considérer l'origine et la naissance de l'Eglise. Jamais les Apôtres ne prêchaient Jésus-Christ dans les synagogues, qu'ils ne produisissent sa résurrection comme une preuve sans réplique. *Hunc Deus suscitavit tertia die* (*Act.*, XX). C'est celui, disaient-ils sans cesse, qui est ressuscité le troisième jour; celui que le Dieu de nos pères a glorifié, en le délivrant de la mort; celui que vous avez crucifié, mais qui depuis s'est montré dans l'état d'une vie nouvelle. On dirait que c'était là le seul article qui rendait leur prédication efficace et invincible. Car en quoi faisaient-ils paraître la force de ce zèle apostolique dont ils étaient remplis? à rendre témoignage de la résurrection de Jésus-Christ : *Virtute magna reddebant apostoli testimonium resurrectionis Jesu Christi Domini nostri* (*Act.*, IV). En cela consistait tout le soin et tout le fruit de leur ministère; jusque-là même que, lorsqu'il fallut procéder à l'élection d'un nouveau disciple en la place du perfide Judas, la grande raison qu'ils apportèrent fut qu'ayant vu ce qu'ils avaient vu, et qu'étant au Sauveur du monde ce qu'ils lui étaient, ils devaient s'associer quelqu'un pour être avec eux témoin de sa résurrection : *Oportet enim testem resurrectionis ejus nobiscum fieri unum ex istis* (*Act.*, I); comme si leur apostolat eût été réduit à ce seul point. Et en effet, ajoute saint Luc, tout le monde se rendait à la force de ce témoignage. Les Juifs n'y pouvaient résister, les gentils en étaient persuadés, le nombre des chrétiens croissait tous les jours, et nous apprenons de saint Chrysostome, qu'immédiatement après la profession de foi que faisaient les catéchumènes, en reconnaissant que Jésus-Christ était ressuscité, on leur conférait le baptême. Pourquoi cela? parce que professer la résurrection de Jésus-Christ, c'était professer qu'il était Dieu : et professer qu'il était Dieu, c'était embrasser sa religion, puisqu'il est certain que toute la religion chrétienne est fondée sur la divinité de Jésus-Christ, et que la divinité de Jésus-Christ ne nous a été authentiquement révélée que par le miracle de sa résurrection.

Arrêtons-nous ici; et, pour répondre au dessein de Dieu dans ce mystère, élevons-nous par les sentiments de la foi au-dessus de nos bassesses. Entrons, si j'ose m'exprimer de la sorte, dans le sanctuaire de la divinité de Jésus-Christ, qui nous est ouvert; et, profitant de la fête que nous célébrons, disons avec les vieillards de l'Apocalypse, prosternés devant le trône de l'Agneau : *Dignus est Agnus qui occisus est, accipere virtutem et divinitatem* (*Apoc.*, V) : Oui,

l'Agneau sacrifié pour nous mérite de recevoir l'hommage que toute l'Eglise lui rend aujourd'hui. En adorant son Etre divin, faisons à ce Sauveur la même protestation que lui fit saint Pierre : *Tu es Christus Filius Dei vivi* (*Matth.*, XVI) : Vous êtes le Fils du Dieu vivant ; ou, pour la concevoir dans des termes d'autant plus forts et plus énergiques, qu'ils sont plus simples et plus naturels, servons-nous de l'expression de saint Thomas : *Dominus meus et Deus meus* (*Joan.*, XX) : Mon Seigneur et mon Dieu : expression qui confondit autrefois l'impiété arienne, et qui fermera éternellement la bouche à l'infidélité des libertins. Au lieu qu'avant la résurrection du Fils de Dieu, et Thomas, et les autres apôtres, se contentaient de lui dire : *Magister, Domine* (*Matth.*, XII *et* XIII) : Seigneur, Maître ; maintenant qu'il est ressuscité, faisons-nous un devoir de lui répéter cent fois : *Dominus meus et Deus meus :* Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ; et vous me le faites connaître si évidemment dans votre résurrection, que j'aurais presque lieu de craindre qu'elle ne fît perdre à ma foi une partie de son mérite. Car je sens mon âme toute pénétrée des vives lumières qui sortent de votre humanité sainte, et qui sont comme les rayons de la divinité qu'elle renferme. Je ne comprenais pas ce que saint Paul voulait faire entendre aux Hébreux, quand il leur disait que le Père éternel avait commandé aux anges d'adorer son Fils dans le moment qu'il ressuscita et qu'il fit sa seconde entrée dans le monde : *Et cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes angeli Dei* (*Hebr.*, I). Mais j'en vois maintenant la raison ; c'est que Jésus-Christ en ressuscitant montra à tout l'univers qu'il était Dieu, et que l'adoration est le culte propre de Dieu, et uniquement affecté à Dieu. Voilà pourquoi le Père éternel voulait que ce culte fût rendu solennellement à Jésus-Christ par tous les esprits bienheureux : *Et adorent eum omnes angeli Dei.* De savoir pourquoi il s'adressa aux anges et non pas aux hommes pour leur donner cet ordre : Ah ! mes frères, dit saint Jérôme expliquant ce passage, c'est notre instruction d'une part, mais notre confusion de l'autre. Car il ne s'adressa aux anges que dans la connaissance anticipée qu'il eut de l'ingratitude, de la dureté, de l'insensibilité des hommes. Il ne s'adressa aux anges, que parce qu'il prévit que les hommes seraient des esprits mondains, qui, bien loin d'adorer Jésus-Christ en vérité, l'outrageraient, le blasphémeraient et, par le déréglement de leur vie, le couvriraient de honte et d'opprobre. Il est vrai que les hommes, encore plus que les anges, devaient adorer ce Dieu renaissant du tombeau, puisque c'était leur Sauveur, et non pas le Sauveur des anges ; mais le désordre des hommes, le libertinage des uns, l'hypocrisie des autres, l'orgueil de ceux-ci, la lâcheté de ceux-là, c'est ce qui détermina le Père céleste à recourir aux anges comme à des créatures plus fidèles, quand il voulut procurer à son Fils unique le tribut d'honneur qui lui était dû en conséquence de sa résurrection : *Et cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes angeli Dei.* Comme s'il eût dit : Que les anges soient ses adorateurs, puisque les hommes sont des impies qui le scandalisent. Car c'est le reproche que chacun de nous a dû se faire aujourd'hui dans l'amertume de son âme : reproche qui suffirait pour nous tirer de l'assoupissement où nous sommes, et pour ranimer notre foi ; reproche qui, par une suite nécessaire, produirait notre conversion et le changement de nos mœurs.

En effet, cette foi de la divinité de Jésus-Christ a sanctifié le monde, et n'est-ce pas par cette même foi que le monde qui nous enchante, et dont les maximes nous corrompent, doit être sanctifié dans nous ? Si j'ai cette foi, ou je suis juste, ou je suis dans la voie de l'être ; si je ne l'ai pas, il n'y a dans moi que péché et qu'iniquité. Qui est celui, demande le bien-aimé disciple saint Jean, qui triomphe du monde, sinon celui qui croit que Jésus-Christ est Dieu ? *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei* (*Joan.* V) ? c'est-à-dire quel est celui qui, maître de ses passions, est réglé dans sa conduite, modéré dans ses désirs, continent, patient, charitable, sinon celui qui se laisse gouverner et conduire par la foi de ce Dieu sauveur ? Au contraire, quel est celui qui demeure toujours esclave du monde et de ses concupiscences, esclave de l'ambition, esclave de l'intérêt, esclave de la sensualité, si ce n'est pas celui qui a renoncé à cette foi, ou en qui cette foi est languissante ? *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est filius Dei ?* Consultez l'expérience, et vous verrez avec quelle raison parlait l'Apôtre. La prudence humaine a cru pouvoir se maintenir indépendamment de cette foi, et en a voulu secouer le joug ; mais on sait de quelle manière elle y a réussi, et les tristes effets de cette indépendance criminelle. On a vu des chrétiens s'ériger en philosophes, et, laissant Jésus-Christ, s'en tenir à la foi d'un Dieu ; mais, par une disposition secrète de la Providence, leur philosophie n'a servi qu'à faire paraître encore davantage l'égarement de leurs esprits et la corruption de leurs cœurs. Il semble qu'avec la connaissance d'un Dieu, ils devaient être naturellement sages et naturellement vertueux ; mais, parce qu'on ne peut être solidement vertueux et sage que par la grâce, que la grâce est attachée à Jésus-Christ, que Jésus-Christ ne nous est rien sans la foi, que la foi qui nous unit à lui est celle qui nous révèle sa divinité ; de là vient qu'avec toutes ces belles idées de sagesse, ils ont été des insensés, des emportés, qu'ils se sont laissé entraîner au torrent du vice, qu'ils ont succombé aux plus honteuses passions ; qu'ils se sont, comme dit saint Paul, évanouis dans leurs propres pensées, et qu'affectant d'être philosophes, ils ont même cessé d'être des hommes. Au contraire, où a-t-on trouvé l'innocence et la pureté de la vie ? dans cette sainte et divine foi, qui nous

apprend que Jésus-Christ est vrai Fils de Dieu : *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei?* Voilà ce qui nous justifie, voilà ce qui nous ouvre le trésor des grâces et des vertus, voilà ce qui nous donne accès auprès de Dieu, pour avoir part un jour à cette bienheureuse résurrection qui nous est promise. Résurrection de Jésus-Christ, preuve incontestable de sa divinité ; c'est par là qu'il confirme notre foi. Résurrection de Jésus-Christ, gage assuré de notre résurrection future ; c'est ainsi qu'il anime notre espérance, comme vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

De tous les articles de notre religion, il n'y en a aucun, dit saint Augustin, qui ait été plus contredit que la résurrection des hommes, parce qu'il n'y en a point qui les retienne plus dans le devoir, et qui les assujettisse davantage aux lois divines : *In nulla re tam vehementer contradicitur fidei christianæ, quam in resurrectione carnis (Aug.).* Car si les hommes doivent ressusciter, il y a donc une autre vie que celle-ci ; toutes nos espérances ne se terminent donc pas à la mort ; nous avons donc un sort bon ou mauvais à attendre dans l'éternité ; Dieu nous réserve donc à d'autres récompenses ou à d'autres peines que celles que nous voyons ; notre grande affaire est donc de travailler ici à mériter les unes et à éviter les autres ; il faut donc rapporter nos actions à cette fin, et tout le reste doit donc être indifférent ; nous sommes donc bien condamnables de nous troubler des misères de cette vie, et de nous laisser surprendre à l'éclat des prospérités humaines ; la vertu seule est donc sur la terre notre bien solide et même notre unique bien. Car toutes ces conséquences suivent nécessairement du principe de la résurrection des morts. C'est pourquoi Tertullien commence l'excellent ouvrage qu'il a composé sur cette matière par ces belles paroles : *Fiducia christianorum, resurrectio mortuorum (Tertull.).* Au contraire, dit saint Paul, si nous ne devons pas ressusciter, et si c'est au bonheur de ce monde que nos espérances sont bornées, nous sommes les plus misérables de tous les hommes ; car tout ce que nous faisons est inutile. C'est en vain que nous nous exposons à tant de dangers, en vain que j'ai soutenu tant de combats à Ephèse pour la foi ; il n'y a plus de conduite, plus de règle à garder, et l'on peut donner à ses sens tout ce qu'ils demandent ; le devoir et la piété sont des biens imaginaires, et l'intérêt présent est le seul bien qui nous doive gouverner. Prenez garde, chrétiens ; de cette erreur, que les hommes ne ressusciteront pas, l'Apôtre tirait toutes ces conclusions, par un raisonnement théologique dont il y a peu de personnes encore aujourd'hui qui comprennent toute la force, mais que saint Chrysostome a très-bien développé, en observant contre qui saint Paul avait alors à disputer. Ce n'était pas, remarque ce Père, contre des hérétiques, qui, reconnaissant l'immortalité des âmes, ne voulussent pas reconnaître la résurrection des corps ; son argument eût été nul ; mais il combattait les libertins et les athées, qui nient la résurrection des corps, parce qu'ils ne veulent pas croire l'immortalité des âmes ni une vie future. Car, quoique ces deux erreurs n'aient pas entre elles une connexion absolument nécessaire, elles sont néanmoins inséparablement jointes dans l'opinion des impies, qui, tâchant d'effacer de leurs esprits l'idée des choses éternelles, afin de se mettre en possession de pécher avec plus d'impunité, veulent abolir premièrement la foi de la résurrection des corps ; et, par un progrès d'infidélité qui est presque inévitable, s'aveuglent ensuite jusqu'à se persuader même que les âmes ne sont pas immortelles. Et voilà pourquoi saint Paul se sert des mêmes armes pour attaquer l'une et l'autre de ces deux impiétés.

Quoi qu'il en puisse être, je dis, chrétiens, pour m'en tenir précisément à mon sujet, que, dans la résurrection de Jésus-Christ, nous avons un gage sensible et assuré de notre résurrection ; comment cela ? parce que, dans cette résurrection du Sauveur, nous trouvons tout à la fois le principe, le motif et le modèle de la nôtre. Le principe par où Dieu peut nous ressusciter, le motif qui engage Dieu à nous ressusciter, et le modèle sur lequel Dieu veut nous ressusciter. Ceci demande toutes vos réflexions.

Je prétends d'abord que nous trouvons dans la résurrection du Fils de Dieu le principe de la nôtre : pourquoi ? parce que cette résurrection miraculeuse est, de la part de Jésus-Christ, l'effet d'une force souveraine et toute-puissante. Car, s'il a pu par sa toute-puissance se ressusciter lui-même, pourquoi ne pourra-t-il pas faire dans les autres ce qu'il a fait dans sa personne ? C'est l'invincible raisonnement de saint Augustin. Il y en a, dit ce Père, qui croient la résurrection du Sauveur, et qui se rendent là-dessus au témoignage incontestable des Ecritures. Mais, fidèles sur ce point, ils corrompent d'ailleurs leur créance, et donnent dans une erreur grossière ; ne comprenant pas, ou ne voulant pas comprendre, comment il s'ensuit de là que nous puissions un jour ressusciter nous-mêmes. Or, reprend ce saint docteur, Jésus-Christ ressuscité dans une chair semblable à la mienne, et ressuscité par sa propre vertu, n'est-ce pas une preuve évidente que je puis un jour, non pas me ressusciter moi-même comme lui, mais être ressuscité par lui ? Si, selon les fausses idées des manichéens, poursuit saint Augustin, il n'avait pris, en venant sur la terre, qu'un corps fantastique et apparent ; s'il avait laissé dans la corruption du tombeau cette chair formée dans le sein de Marie, et dont il s'était revêtu pour vivre parmi les hommes ; si, reprenant une vie glorieuse, il avait repris un autre corps que le mien, un corps d'une substance plus déliée et composé de qualités plus parfaites, je pourrais peut-être douter de ma résurrection. Mais aujourd'hui il renaît avec la même chair, avec le même sang dont il fut conçu

dans les chastes flancs d'une vierge, et ce que je vois s'accomplir en lui, quelle raison aurais-je de croire qu'il ne puisse pas l'accomplir en moi? Car est-il moins puissant en moi et pour moi, qu'il ne l'est en lui-même et pour lui-même; et, si c'est toujours la même vertu, ne sera-t-elle pas toujours en état d'opérer les mêmes miracles?

C'est donc par cette suprême puissance qu'il ira dans les abîmes de la mer, dans les entrailles de la terre, dans le fond des antres et des cavernes, dans les lieux du monde les plus obscurs et les plus cachés, recueillir ces restes de nous-mêmes que la mort avait détruits, rassembler ces cendres dispersées; et, tout insensibles qu'elles seront, leur faire entendre sa voix et les ranimer.

Ainsi le comprenait saint Paul, parlant aux premiers fidèles. Jésus-Christ est ressuscité, mes frères, leur disait ce maître des nations; on vous l'annonce, et vous le croyez; mais ce qui m'étonne, ajoutait le grand apôtre, c'est que ce Dieu-Homme étant ressuscité, il s'en trouve encore parmi vous qui osent contester la résurrection des hommes: *Si autem Christus prædicatur quod resurrexit a mortuis, quomodo quidam dicunt in vobis quia resurrectio non est* (I *Cor.*, XV)? Car l'un n'est-il pas une conséquence de l'autre, et ne sera-ce pas ce Dieu ressuscité qui réparera les ruines de la mort, et qui rétablira nos corps dans leur première forme et leur premier état: *Qui et reformabit corpus humilitatis nostræ* (*Philipp.*, III). Mais encore, par où opérera-t-il ce miracle? sera-ce seulement par l'efficace de son intercession? sera-ce seulement par la vertu de ses mérites? non, remarque saint Chrysostome; mais l'Apôtre nous fait entendre que ce sera par le domaine absolu qu'a l'Homme-Dieu sur toute la nature: *Secundum operationem qua etiam possit subjicere sibi omnia* (*Ibid.*).

Ainsi même l'avait compris le patriarche Job, cet homme suscité de Dieu, trois mille ans avant Jésus-Christ, pour en parler dans des termes si précis et si forts, et pour prédire si clairement la résurrection du Sauveur et la nôtre. Oui, je crois, s'écriait-il, pour s'engager soi-même et pour se soutenir dans ses souffrances, je crois et je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je dois, après les peines de cette vie, et après avoir payé le tribut à la mort, ressusciter dans ma propre chair: *Credo quod Redemptor meus vivit*, ces paroles sont admirables, *et in novissimo die de terra surrecturus sum* (*Job.* XIX). Voyez-vous la liaison qu'il met entre ces deux résurrections, celle de Jésus-Christ son rédempteur: *Credo quod Redemptor meus vivit*; et la sienne propre, *et in novissimo die de terra surrecturus sum?* Qu'aurait-il dit, s'il eût vécu de nos jours, et qu'il eût été témoin comme nous de cette résurrection glorieuse du Fils de Dieu, où nous ne trouvons pas seulement le principe de la nôtre, mais encore le motif?

Car il est naturel que les membres soient unis au chef, et, quand le chef se ressuscite lui-même, n'est-ce pas une suite qu'il doit ressusciter ses membres avec lui? Or, notre chef, c'est Jésus-Christ, et nous sommes tous les membres de Jésus-Christ. Je puis donc bien appliquer à ce mystère ce que saint Léon disait de la triomphante ascension du Sauveur au ciel, que là où le chef entre, ses membres l'y doivent suivre: et de même que Jésus-Christ, selon la pensée de ce grand pape, n'est pas seulement rentré dans le séjour de sa gloire pour lui-même, mais pour nous, c'est-à-dire pour nous en ouvrir les portes, et pour nous y appeler après lui; par la même règle, et dans le même sens, n'ai-je pas droit de conclure que c'est pour nous-mêmes qu'il a brisé les portes de la mort, pour nous-mêmes qu'il est sorti du tombeau et qu'il est ressuscité? Et certes, s'il veut, en qualité de chef, que ses membres agissent comme lui, souffrent comme lui, vivent comme lui, meurent comme lui, pourquoi ne voudra-t-il pas qu'ils ressuscitent comme lui? n'est-il pas juste que, nous faisant part de ses travaux, il nous fasse part de sa récompense: et, puisqu'une partie de sa récompense est la gloire de son corps, parce que ce corps adorable est entré en participation de mérite avec son âme, n'est-il pas engagé par là même à récompenser pareillement en nous, et le corps, et l'âme? C'est la belle et consolante théologie de saint Paul; et voilà pourquoi ce grand apôtre l'appelle les prémices des morts: *Primitiæ dormientium* (I *Cor.*, XV); le premier-né d'entre les morts: *Primogenitus ex mortuis* (*Coloss.*, II, 1). Des prémices supposent des suites; et pour être le premier-né, ou si vous voulez, le premier ressuscité d'entre les morts, il faut que les morts doivent pareillement renaître à la fin des siècles, et reprendre une nouvelle vie. Vérité si incontestable dans la doctrine du maître des gentils, qu'il ne fait pas difficulté de dire que si les morts ne doivent pas ressusciter après la résurrection de Jésus-Christ, et en vertu de cette bienheureuse résurrection, il s'ensuit que ce n'est qu'une résurrection imaginaire et supposée: *Si resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit* (I *Cor.*, XV).

Il est donc vrai, mes chers auditeurs, que nous ressusciterons par Jésus-Christ, ou plutôt par la toute-puissance de Jésus-Christ; il est vrai que nous ressusciterons parce que Jésus-Christ est ressuscité: et, pour mettre le comble à notre espérance, j'ajoute que nous ressusciterons encore semblables à Jésus-Christ, et que sa résurrection est le modèle de la nôtre. Car, demande saint Augustin, pourquoi Dieu a-t-il voulu que la résurrection de son fils fût si sensible, et pourquoi le Fils unique de Dieu a-t-il tant cherché lui-même à la faire connaître et à la rendre publique? Ah! répond ce saint docteur, c'est afin de nous découvrir sensiblement dans sa personne la vaste étendue de nos prétentions; c'est afin de nous faire voir dans ce qu'il est ce que nous devons être ou ce que nous pouvons devenir. Je n'ai donc qu'à me représenter ce qu'il y a de plus brillant dans le triomphe de mon

Sauveur. Je n'ai qu'à contempler cette humanité glorifiée; ce corps, tout matériel et tout corps qu'il est, revêtu de toutes les qualités des esprits, tout éclatant de lumière, et couronné d'une splendeur éternelle, voilà l'heureux état où je dois être moi-même élevé, et ce que la foi me promet. Espérance fondée sur la parole même de Dieu, puisque c'est sur la parole de son Apôtre. Car, dit l'Apôtre, quand Dieu viendra tirer nos corps de la poussière, et les ranimer de son souffle, ce sera pour les conformer au divin exemplaire qui nous est proposé dans la résurrection de Jésus-Christ : *Reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ* (*Philipp.*, III). Maintenant ce sont des corps sujets à la corruption et à la pourriture; maintenant ce sont des corps sujets à la souffrance et à la douleur; maintenant ce sont des corps fragiles et sujets à la mort; maintenant ce n'est qu'une chair grossière, vile et méprisable. Mais alors, par le plus prompt et le plus merveilleux changement, ils auront, si je puis m'exprimer de la sorte, la même incorruptibilité que le corps d'un Dieu, la même impassibilité, la même immortalité, la même subtilité, la même clarté : *Configuratum corpori claritatis suæ.* Tout cela, néanmoins, mes frères, à une condition, savoir, que nous travaillerons, dans la vie présente à les sanctifier; et par où? par la mortification et la pénitence chrétienne. Car si ce sont des corps que nous ayons flattés, que nous ayons idolâtrés, à qui nous ayons accordé tout ce que demandait une cupidité sensuelle, et dont nous ayons fait par là des corps de péché, ils ressusciteront; mais comment? comme des objets d'horreur, pour servir à la confusion de l'âme, et pour partager son tourment, après avoir servi et avoir eu part à ses crimes.

Ah! chrétiens, les grandes vérités! malheur à qui ne les croit pas; malheur à qui les croit, et qui vit comme s'il ne les croyait pas; mais heureux mille fois le fidèle qui, non content de le croire, en fait la règle de sa vie et en tire de puissants motifs pour animer sa ferveur. Entrez, s'il vous plaît, avec moi dans cette importante morale.

Malheur, dis-je, à qui ne croit pas ce point essentiel du christianisme et cette résurrection future. S'il y avait parmi mes auditeurs quelqu'un de ces libertins, voici ce que je lui dirais avec toute la sincérité et toute l'ardeur de mon zèle : Il faut, mon cher frère, que le désordre soit bien grand dans vous, et que le vice y ait pénétré bien avant, pour vous réduire à ne plus croire une des vérités fondamentales de la religion. Il faut que votre cœur ait bien corrompu votre esprit, pour l'aveugler et le pervertir de la sorte. Car, dites-moi, je vous prie, si vous êtes encore capable de vous rendre à ce raisonnement, qui de nous deux est mieux fondé, vous qui ne croyez pas ce que l'on vous annonce touchant une autre vie que celle-ci et de la résurrection des morts, et moi qui le crois d'une foi ferme et avec une entière soumission? Sur quoi vous appuyez-vous pour ne pas le croire, du moins pour en douter? sur votre jugement, sur votre prudence, ou plutôt sur votre présomption? Vous ne croyez pas ces mystères, parce que vous ne les concevez pas, parce que vous voulez mesurer toutes choses par vos sens, parce que vous ne voulez déférer ni vous en rapporter qu'à vos yeux; parce que vous dites, comme cet apôtre incrédule : *Nisi videro, non credam* (*Joan.*, XX) : Si je ne vois, je ne croirai rien; conduite pleine d'ignorance et d'erreur; voilà le fondement de votre infidélité. Mais moi, dans la créance et dans la foi que j'ai embrassée, et pour laquelle je serais prêt à verser mon sang, je me fonde sur le témoignage de Dieu même, sur les principes de sa providence et de sa sagesse, sur la vérité de mille prophéties, sur un nombre presque infini de miracles, sur l'autorité des plus grands hommes de tous les siècles, des hommes les plus sensés, les plus éclairés, les plus irréprochables et les plus saints. Je me trouve en possession d'une foi qui a opéré tant de merveilles dans l'univers, qui a triomphé de tant de rois et de tant de peuples, qui a détruit et aboli tant de superstitions, qui a produit et fait pratiquer tant de vertus, qui a eu tant de témoins, qui a été signée par le sang de tant de martyrs, qui s'est accrue par les persécutions mêmes, et contre laquelle toutes les puissances de l'enfer et de la terre n'ont jamais pu prévaloir et jamais ne prévaudront; telles sont les raisons qui m'y attachent. Or, de ces raisons et des vôtres, jugez, encore une fois, quelles sont les plus solides et les plus capables de déterminer un esprit droit et de le fixer.

Mais, me direz-vous, comment comprendre cette résurrection des morts? Il ne s'agit pas, mon cher auditeur, de la comprendre pour la croire; mais de la croire quand même elle vous serait absolument incompréhensible. Car, que vous la compreniez ou que vous ne la compreniez pas, cen'est point ce qui la rend plus ou moins vraie, plus ou moins certaine, ni par conséquent plus ou moins croyable. Cependant, j'ai bien lieu d'être surpris, mon cher frère, que vous qui vous piquez d'une prétendue force d'esprit, vous formiez là-dessus tant de difficultés. Comme si cette résurrection n'était pas évidemment possible à Dieu, notre créateur : Car, dit saint Augustin, s'il a pu créer de rien nos corps, ne pourra-t-il pas les former une seconde fois de leur propre matière, et qui l'empêchera de rétablir ce qui était déjà, puisqu'il a pu faire ce qui n'avait jamais été? Comme si cette résurrection n'était pas même aisée et facile à Dieu, puisqu'il est tout-puissant et que rien ne résiste à une puissance sans bornes. Comme si toutes les créatures ne nous rendaient pas cette résurrection très-sensible : un grain de blé meurt dans le sein de la terre, c'est la comparaison de saint Paul, et il faut en effet que ce petit grain pourrisse et qu'il meure; mais ensuite ne le voyons-nous pas renaître, et n'est-il pas

étrange que ce qui vous fait douter de votre résurrection soit cela même par où la Providence a voulu vous la rendre plus intelligible ? Comme si cette résurrection n'était pas très-conforme aux principes de la nature qui, par l'inclination mutuelle du corps et de l'âme et par l'étroite liaison qu'il y a entre l'un et l'autre, demande qu'ils soient éternellement réunis. Comme si la créance de cette résurrection n'était pas une des notions les plus universelles et les plus communes qui se soient répandues dans le monde ; ceux mêmes, disait Tertullien, qui nient la résurrection, la reconnaissent malgré eux par leurs sacrifices et leurs cérémonies à l'égard des morts. Ce soin d'orner leurs tombeaux et d'en conserver les cendres, est un témoignage d'autant plus divin qu'il est plus naturel. Ce n'est pas seulement, ajoutait-il, chez les chrétiens et chez les juifs qu'on a cru que les hommes devaient ressusciter, mais chez les peuples même les plus barbares, chez les païens et les idolâtres ; et ce n'a pas seulement été une opinion populaire, mais le sentiment des sages et des savants. Comme si Dieu enfin ne nous avait pas facilité la foi de cette résurrection par d'autres résurrections qu'on a vues, que des témoins irréprochables ont rapportées et que nous ne pouvons tenir pour suspectes, sans démentir les divines Ecritures et les histoires les plus authentiques. Ah ! mon cher auditeur, allons à la source du mal et apprenez une bonne fois à vous connaître vous-même. Vous avez de la peine à vous persuader qu'il y ait une autre vie, une résurrection, un jugement à la fin des siècles, parce qu'avec cette persuasion il faudrait prendre une conduite toute nouvelle, et que vous en craignez les conséquences ; mais les conséquences de votre libertinage sont-elles moins à craindre pour vous et moins affreuses ? Dieu, indépendamment de votre volonté, vous a créé sans vous, et il saura bien sans vous et malgré vous vous faire ressusciter : *Non quia vis, non resurges ; aut si resurrecturum te non credideris, propterea non resurges* (*Aug.*). Ce sont les paroles de saint Augustin. Votre résurrection ne dépendra point de votre créance, mais le bonheur ou le malheur de votre résurrection dépendra et de votre créance et de votre vie. Or, quelle surprise à ce dernier jour et quel désespoir, s'il faut ressusciter pour entendre l'arrêt solennel qui vous réprouvera ; s'il faut ressusciter pour rentrer dans les ténèbres de l'enfer, en sortant des ombres de la mort ; s'il faut ressusciter pour consommer par la réunion du corps et de l'âme votre damnation, parce que dans une affaire d'une telle importance, vous n'aurez pas voulu prendre un parti aussi sage et aussi certain que l'est celui de croire et de bien vivre ?

Je dis de bien vivre, et voici le malheur, non plus du libertin, qui ne croit pas, mais du pécheur qui croit et qui vit comme s'il ne croyait pas. En effet, que sert-il de croire et de ne pas agir conformément à sa foi ? Que dis-je, et d'agir même d'une manière directement opposée à sa foi ? De croire une résurrection qui nous fera comparaître devant le souverain juge des vivants et des morts, et de ne travailler pas à le gagner, ce juge redoutable, et à le fléchir en notre faveur ? De croire une résurrection qui nous produira aux yeux du monde entier pour être connus tels que nous serons et tels que nous aurons été, et de vivre dans des habitudes, dans des désordres maintenant cachés et secrets, mais qui révélés alors et publiés à la face de l'univers, nous couvriront d'ignominie et d'opprobre ? De croire une résurrection qui nous doit faire passer à une vie ou éternellement heureuse, ou éternellement malheureuse, selon le bien que nous aurons pratiqué dans la vie présente, ou selon le mal que nous y aurons commis, et de ne rien faire dans la vie présente de tout le bien qui nous peut procurer une heureuse immortalité et de commettre dans la vie présente tout le mal qui peut nous attirer la plus terrible condamnation et nous conduire à une malheureuse éternité ? Que sert-il, encore une fois, de croire de la sorte ? Ou plutôt croire de la sorte, n'est-ce pas se rendre encore plus coupable et se condamner par soi-même ? C'est à vous surtout, femmes du monde, à bien méditer ce point de votre religion et à en profiter. Peu en peine de l'avenir, vous ne pensez qu'au présent, et refusant à votre âme tous vos soins, vous n'êtes occupées que de votre corps. Hélas ! en voulant le conserver, vous le perdez. Voilà à quoi vous ne pensez pas, et à quoi vous penserez, mais trop tard, quand au son de la dernière trompette ce corps renaîtra de sa propre cendre, et que vous entendrez sortir de la bouche de Dieu ces formidables paroles : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum* (*Apoc.*, XVIII) : Que les délices où ce corps a vécu soient la mesure de son tourment. Après que vous en avez fait votre idole, que vous l'avez tant ménagé et tant flatté, la mort en a fait la pâture des vers, et la nouvelle vie que je lui rends en va faire la pâture des flammes, dont le sentiment lui sera d'autant plus douloureux, qu'il a plus goûté les fausses douceurs où vous l'avez nourri : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum.*

Concluons, mes chers auditeurs. Heureux le fidèle qui croit et qui attend une résurrection glorieuse, parce qu'il se met, par la pratique de toutes les œuvres chrétiennes et par la sainteté de ses mœurs, en état de la mériter. Voilà ce qui animait saint Paul, ce qui consolait l'Eglise naissante et persécutée, ce qui, dans la suite des siècles, a soutenu tant de martyrs, tant de solitaires, tant de religieux ; car nous souffrons, disaient-ils, nous mortifions nos corps, nous nous privons des plaisirs que le monde nous présente ; mais ce n'est pas en vain, et, puisque nous sommes assurés que l'âme survit au corps, et qu'à la dernière consommation des temps, le corps doit encore se rejoindre à l'âme, pour commencer ensemble une vie immortelle, nous

avons bien de quoi nous réjouir dans la pensée que nous serons alors abondamment payés, par une félicité souveraine, de tout ce que nous aurons quitté sur la terre, et de tous les sacrifices que nous aurons faits à Dieu. Voilà ce qui doit inspirer le même zèle et la même ardeur à tout ce qu'il y a d'âmes pieuses qui m'écoutent; je dis plus, voilà ce qui doit sanctifier tout ce qu'il y a ici de chrétiens à qui je parle. Voilà sur quoi ils doivent prendre leurs résolutions : ils ne les prendront jamais sur des principes plus solides. Si dans cette solennité ils n'ont pas encore fait leur devoir, voilà ce qui doit les engager à s'en acquitter sincèrement, à s'en acquitter promptement, à s'en acquitter pleinement. S'ils ont satisfait au précepte de l'Eglise et qu'ils soient ainsi rentrés dans les voies de Dieu, voilà ce qui doit les y maintenir et les y faire marcher constamment. Car c'est de cette constance que tout dépend; et, pour ressusciter dans la gloire, il faut par une sainte persévérance mourir dans la grâce. Mais, hélas! qui persévérera? Souffrez, mes chers auditeurs, que je m'attache particulièrement à ce point en finissant ce dernier discours. Qui, dis-je, persévérera? Où sont ces âmes fidèles à leurs promesses et inébranlables dans leurs résolutions? Il n'y a que vous, ô mon Dieu! qui les connaissez, puisqu'il n'y a que vous qui puissiez connaître et le cœur de l'homme, et l'avenir; deux choses qui vous sont toujours présentes, mais qui nous sont également cachées, et jusqu'où nos faibles lumières ne peuvent s'étendre. J'ai lieu néanmoins, Seigneur, de me consoler par les conjectures que je puis avoir d'un secret dont la parfaite connaissance vous est réservée, et je sais en particulier, tout l'univers le sait avec moi, qu'il y a ici un cœur que votre main a formé, un cœur ennemi de l'inconstance et de la légèreté, fidèle dans ses paroles, égal dans sa conduite, inviolablement attaché aux lois qu'il veut bien se prescrire; qui s'étant proposé de grands desseins, n'en peut être détourné par aucun obstacle, qui a fait des prodiges de valeur pour les exécuter, et, ce qui n'est pas un moindre prodige, qui a renoncé pour cela non-seulement au repos et aux plaisirs, mais à ses avantages même et à ses intérêts. Jusqu'où la perfection de votre loi ne peut-elle pas porter, ô mon Dieu, ce cœur ferme et intrépide? et qui jamais dans ce sens a été plus propre que lui au royaume du ciel?

C'est donc votre majesté, sire, qui fait ici toute ma consolation. Mais qui suis-je pour parler de moi? Disons mieux, les anges protecteurs de votre royaume, les saints qui redoublent jour et nuit leurs prières pour votre personne sacrée, Dieu même, si j'ose le dire, ne trouve-t-il pas dans la fermeté qui fait votre caractère, de quoi pouvoir se consoler de l'inconstance de la plupart des chrétiens? C'est Dieu, sire, qui a imprimé dans votre grande âme ce caractère de fermeté, et comme votre majesté, s'arrêtant au milieu de ses conquêtes, n'a point pris pour fermeté héroïque une opiniâtreté ambitieuse, aussi ne peut-elle se méprendre dans l'usage qu'elle doit faire de cette vertu. L'exemple qu'elle en vient de donner à toute l'Europe en est une preuve que la posterité n'oubliera jamais. Plus ferme dans sa religion que dans ses entreprises militaires, elle a fait céder ses entreprises militaires à l'intérêt commun de la religion. Au seul bruit des ennemis du nom chrétien, elle a interrompu le cours de ses armes; votre piété royale n'ayant pu souffrir que vos armes, autrefois si glorieusement employées et peut-être encore aujourd'hui destinées par la Providence à repousser ces infidèles, servissent en aucune sorte à l'avancement de leurs desseins. Incapable alors de penser à vous-même et de profiter dans cette conjoncture de la faiblesse de ceux dont votre bras a tant de fois dompté la force; prêt à sacrifier tout dès que vous avez compris qu'il s'agissait de la cause de Dieu, vous avez oublié vos plus justes prétentions, quand il a fallu donner des marques de votre zèle et de votre foi. Voilà ce que j'appelle fermeté et fermeté pure, puisque ni l'ambition ni l'intérêt n'y ont nulle part.

Mais, après tout, sire, votre majesté sait assez que la fermeté d'un roi chrétien ne doit pas en demeurer là; qu'elle doit être occupée dans lui à quelque chose encore de plus digne de lui, qu'il en doit être lui-même le sujet, et que comme toutes les qualités qu'on admire dans les héros seraient peu estimées des hommes si la fermeté y manquait, ainsi la fermeté même est peu estimée de Dieu, si elle n'est jointe avec sa grâce, qui seule fait à ses yeux notre mérite. Oui, c'est pour conserver la grâce que votre majesté a reçu de Dieu ce caractère de fermeté et de constance, et jamais la guerre, ce théâtre si éclatant pour elle, ne lui a fourni de plus nobles triomphes que ceux d'un monarque qui fait triompher dans sa personne la grâce de son Dieu. Si dans tous les états la persévérance chrétienne est le dernier effet de la grâce, on peut dire que c'est une espèce de miracle dans un roi, et surtout dans le plus absolu des rois, puisqu'il trouve dans sa grandeur même les plus dangereux ennemis qu'il ait à combattre. Car que ne doit pas craindre pour le salut celui à qui tout obéit, à qui tout cède, à qui rien ne peut résister, à qui tout s'efforce de plaire et à qui tout craint souverainement de déplaire; et quelle fermeté d'âme ne doit-il pas opposer à tout cela, s'il veut, disait saint Bernard, que tout cela, en l'élevant, ne le perde pas? Mais aussi, de quel mérite devant Dieu ne doit pas être la persévérance d'un prince qui, se voyant au-dessus de tout et maître de tout, s'étudie à l'être encore plus de lui-même; qui, recevant à tout moment les hommages des hommes, n'oublie jamais ce qu'il doit à Dieu; qui joint avec la majesté du trône, l'humilité de la religion; avec l'indépendance d'un souverain, la charité d'un chrétien; avec le droit d'impunité, l'équité la plus droite et tous les sentiments de la plus exacte probité?

Voilà, sire, les victoires que la grâce toute-puissante de Jésus-Christ doit remporter dans vous. Demeurant ferme dans cette grâce, vous confondrez les libertins, qui craignent votre persévérance ; vous consolerez les gens de bien, qui en font le sujet de leurs vœux ; et, constant pour un Dieu si constant lui-même pour vous, en gouvernant un royaume de la terre, vous mériterez de posséder le royaume éternel, que je vous souhaite, etc.

BOURDALOUE.

RETRAITE (LA) ET LE MONDE.

Nous ne sommes jamais dans le monde par notre propre inclination et par l'attrait que nous y trouvons, que nous ne soyons ouverts à tous les maux qu'il est capable de nous faire, et il n'est que trop vrai qu'il empoisonne et qu'il donne le coup de la mort à tous ceux qui sont assez faibles pour l'aimer.

Il n'y a que ceux qui désirent la solitude qui puissent être avec sûreté dans les emplois et dans les occupations du monde, quelque saintes qu'elles soient. C'est beaucoup de s'y voir engagé malgré soi et contre ses propres inclinations; mais ce ne serait point assez si l'on ne conservait point parmi les dissipations qui s'y rencontrent l'esprit de retraite, et qu'on ne trouvât point les moyens et le temps d'en faire les exercices et les actions.

Il est très-difficile de s'occuper des choses éternelles dans le milieu des affaires et des occupations du temps. Cette grâce est donnée à si peu de personnes, qu'on ne saurait mieux faire que de s'échapper et de quitter quand on trouve des ouvertures et que les portes ne sont pas fermées.

La solitude extérieure, c'est-à-dire la privation des choses de la terre, n'est rien si nous ne sommes intérieurement solitaires, ce qui ne peut être, que nous ne soyons dans un renoncement entier à nous-mêmes, à toutes nos propres affections, ou au moins que nous ne travaillions uniquement à acquérir cette sainte disposition, sans laquelle nos retraites et nos séparations du monde ne seront, au jugement de Dieu, qu'un sujet de confusion et de reproche.

Il est aisé de perdre le repos, et rien n'est plus difficile que de le retrouver quand on a eu le malheur de le perdre.

Mille et mille âmes passent leurs vies à la campagne uniquement appliquées aux affaires de la terre, et on veut qu'un chrétien ne puisse s'y réduire sans se désespérer, pour s'occuper de celles du ciel !

On n'a point ouï dire que jamais personne ait eu de regret, à la mort, de s'être trop retiré du commerce des hommes, et on en a vu beaucoup qui se sont repentis de ne s'en être pas assez séparés.

Dieu n'est avec nous et ne s'y plaît qu'à proportion de ce que nous ne sommes point avec les hommes; il veut que nous les fuyions pour s'approcher de nous, et bien souvent nous n'avons pas de lui les consolations que nous pensions qui nous seraient nécessaires, parce que nous en attendons du côté des hommes, qui sont des créatures vides, inutiles et incapables de nous donner le moindre soulagement.

Il faut laisser les hommes, puisqu'on ne peut aller à eux sans s'éloigner de Dieu. Le prétexte de les servir et de leur être utile, est d'ordinaire une très-grande raison pour se nuire à soi-même et pour quitter Dieu, même sans le vouloir, sous l'ombre d'une charité qu'il ne nous demande point.

On perd aisément ce que l'on a acquis avec beaucoup de peine en voulant le répandre dans les autres. Celui qui n'est point obligé par l'ordre de Dieu de se communiquer au monde, et que sa miséricorde attire dans une perpétuelle solitude, doit être fort content de son état. Se cacher et demeurer dans le repos, c'est tellement la situation des âmes touchées de Dieu et véritablement converties, qu'à moins d'une raison et d'une évidence que l'on ne puisse pas combattre, elles ne doivent pas en sortir.

Une vie retirée est le véritable chemin d'une mort paisible, et pour mourir dans l'amour et dans la joie des choses éternelles, il faut avoir vécu dans le mépris et dans la haine des choses du temps.

Que ceux-là sont à plaindre que Dieu laisse dans la corruption du siècle, et qui passent leur vie dans l'ignorance et dans le mépris de sa sainte loi! Bienheureux sont ceux qu'il a retirés dans des abris, et qui y attendent, comme sous les ailes de sa protection, la fin de ces jours de malheur et d'iniquité.

Tout le zèle et la vigilance des gens de bien qui vivent dans le grand monde ne peut guère aller plus loin pour l'ordinaire qu'à se conserver et à se soutenir contre le torrent; encore est-il presque impossible que la résistance soit si fidèle et si égale, que souvent on ne soit contraint de se laisser aller et de céder à la violence; au lieu que la retraite donne des facilités incroyables pour marcher dans les voies de Dieu, et que l'on peut considérer la vie que l'on y mène comme un progrès continuel.

Presque tous ces grands personnages des premiers temps, célèbres par leurs doctrines comme par leur sainteté, ont été engagés comme malgré eux dans les soins et dans la conduite des âmes; et, dans le milieu des occupations les plus saintes, ils ont soupiré après le bonheur de la retraite. Presque tous ceux qui ont été exposés par l'ordre de Dieu dans les fonctions et dans les charges ecclésiastiques, et qui s'y sont sanctifiés, ont toujours ressenti de pressants mouvements pour le désert.

Dieu n'a pas commandé à tous les hommes de quitter le monde, et il est de sa miséricorde, de sa grandeur et de sa gloire, d'avoir dans toutes sortes de lieux et d'états des personnes qui le servent et qui soient selon son cœur; mais il n'y en a point à qui il n'ait défendu d'aimer le monde ni aucune des choses qui lui appartiennent. C'est un

précepte général, et rien ne marque mieux la difficulté qu'il y a de l'accomplir que la rareté de ceux qui l'observent.

Il est constant qu'il n'est pas possible de recouvrer une santé parfaite dans les lieux où l'on a contracté les maladies, lorsque la corruption de l'air les a causées. Il y a aussi de certains déréglements du cœur que l'on ne saurait guérir dans le grand monde, et qui subsistent malgré tous les efforts que l'on veut faire pour y remédier; et, dans la vérité, ce qui est cause que l'on s'y emploie avec si peu de succès, c'est qu'ils ont jeté en nous de profondes racines; que le monde est comme un champ dans lequel ils trouvent une nourriture abondante, et qu'on ne les entreprend jamais qu'avec beaucoup de faiblesse. Mais ce qui est de plus fâcheux, c'est que pour l'ordinaire leur progrès aussi bien que leur naissance est imperceptible, et que nous ne les découvrons que lorsqu'ils ont fait en nous des maux et des ravages extrêmes.

Il y a un monde dont on se sépare avec beaucoup de peine et peu de mérite. Les choses extérieures sont si peu considérables qu'il ne faut pas une grande vertu pour y renoncer; le principal est de se quitter soi-même, de vivre dans une sincère abnégation, de se remplir de l'esprit de Jésus-Christ en se dépouillant de celui du monde, et de ne reprendre jamais ce que l'on a quitté.

On doit prendre garde à ne pas former de nouvelles affections qui remplissent la place de celles que l'on a détruites, et qui causent les mêmes soins, les mêmes mouvements de l'humeur et les mêmes inquiétudes. C'est une misère si commune entre les personnes retirées et si préjudiciable à leur repos et à leur salut, que l'on ne peut assez veiller sur soi-même pour ne pas tomber dans un piége si dangereux; les démons le tendent dans les solitudes les plus saintes et les plus reculées.

L'on ne perd pas beaucoup de mourir au monde, soit que l'on en considère les honneurs, les affaires ou les plaisirs; tout y est tellement vide, et l'on y rencontre si peu ce que l'on y voudrait trouver, que les saints n'ont pu comprendre que ces sortes de séparations fussent si rares et que l'on eût tant de peine à s'y résoudre.

La corruption du monde ne fut jamais plus générale, et les vérités saintes moins pratiquées et moins connues qu'elles le sont; la fin de ce misérable monde s'avance; tout se porte dans ces dernières extrémités si prédites, et ce que l'on peut faire de mieux dans une disposition si pitoyable est d'attendre dans la retraite extérieure, ou du moins dans une séparation intérieure, le retour de Celui qui nous a promis, en nous quittant, qu'il reviendrait bientôt pour la consolation de ceux qui auront vécu dans une observation fidèle de ses volontés.

Ceux qui vivent dans le monde sont dignes de compassion. Les uns demeurent d'accord, au moins à ce qu'ils disent, qu'il n'y a rien de meilleur à faire ici-bas que de travailler à son salut; cependant ils ne font ni un seul pas ni une seule action qui ne les en éloigne. Les autres y pensent sérieusement, mais ils ne sont pas moins à plaindre d'être contraints de vivre dans le milieu d'un monde dont toutes les maximes sont si fausses, les plaisirs si corrompus et les occupations si déréglées.

C'est une chose dure à ceux qui aiment Dieu, et qui savent qu'ils n'ont de vie que pour le servir et pour lui plaire, d'être obligés de vivre parmi des gens qui font comme une profession toute publique de ne le point connaître; de voir incessamment ce qu'on ne voudrait point voir, d'entendre ce qu'on ne voudrait point entendre. Cependant, comme ce sont des nécessités que souvent l'on ne peut éviter, Dieu veut qu'on les supporte; que, lorsqu'on ne peut refuser ni sa présence ni ses yeux aux créatures, on leur refuse le cœur, et qu'on empêche qu'il y entre rien qui occupe les places qui lui sont dues et qui ne doivent être remplies que de lui seul.

Il est malaisé de penser avec fruit à l'autre vie dans les engagements et les affaires de celle-ci. Il n'en faut point avoir de celles qu'on peut éviter, et, pour les nécessaires, il faut les souffrir; mais elles doivent être le sujet ordinaire de nos afflictions et de nos gémissements.

Dieu n'est ni connu, ni servi dans le grand monde. Les occupations, les desseins et les emplois que l'on y a ne forment pas moins d'obstacles et d'empêchements à notre salut, que la vie retirée donne de moyens et de facilités pour le faire. Ceux-mêmes qui y vivent avec plus de règle sont souvent autant exposés que ceux qui font profession de n'en garder aucune. Car, comme il est presque impossible qu'ils ne se considèrent auprès des déréglements et des excès des autres, ils ne manquent guère de se justifier dans leurs œuvres, et il arrive presque toujours qu'ils se contentent sans scrupule d'une vie qui n'a rien moins que ce qu'il faudrait qu'elle eût pour être regardée de Dieu, et pour porter à ses yeux les caractères d'une vie chrétienne.

Ceux qui vivent dans le monde sont infiniment à plaindre : car, quoiqu'on puisse absolument conduire un vaisseau dans les tempêtes, on y est toujours exposé à d'extrêmes périls; on n'y avance presque point et encore avec beaucoup de peine, et il n'est rien de plus rare que d'y voir des navigations plus heureuses. C'est une vérité qui n'est parfaitement connue que de ceux qui sont dans le port.

De la manière que le monde est fait présentement, et à voir la corruption qui règne parmi les hommes, on ne peut guère trouver de bonnes raisons pour opposer aux desseins de ceux qui veulent s'en retirer.

Il ne faut point de vocation pour sortir de Babylone, la vérité éternelle ayant tant de fois déclaré qu'on s'en doit éloigner, mais il en faut une tout évidente pour y demeurer.

Bien loin de s'aviser dans le monde de

châtier son corps, on ne pense qu'à lui complaire ; au lieu de ne point aimer les délices, on les recherche avec fureur ; au lieu de s'éloigner des maximes du sang, on les prend pour le modèle de sa vie ; au lieu de haïr sa volonté propre, on va au-devant et on lui accorde plus qu'elle ne demande ; au lieu de s'assujettir, il n'y a presque point d'homme qui ne voulût être sans maître ; au lieu de prier, de lire et de répandre des larmes, l'on y passe le temps à des bagatelles, et il n'y a rien qu'on ne sacrifie à son plaisir. Ainsi c'est dans la séparation du monde et dans le fond des solitudes qu'on a tout l'avantage possible pour réformer ses mœurs et pour conduire sa vie par des règles saintes.

L'on peut être dans le monde sans en aimer ni les plaisirs, ni les fortunes ; mais le seul air en est si dangereux, que les âmes les plus innocentes, les plus saintes et les plus vigoureuses, ont peine à se défendre de ses impressions, et il est donné à moins de personnes que l'on ne pense de conserver cette intégrité que Dieu demande des véritables chrétiens, dans une malignité si profonde et si étendue.

La cupidité règne presque sur tous ceux qui sont engagés dans le monde. C'est elle qui les inspire, qui les dirige et qui forme toutes leurs inclinations et leurs désirs, et par conséquent toutes les maximes saintes et évangéliques ne sauraient y avoir cours, ni être d'aucun usage.

Il est certain que les commerces du monde, ses occupations ou plutôt ses amusements et ce long oubli des choses de Dieu, rend les âmes si pesantes et si insensibles dans tout ce qui regarde leur salut, qu'à moins que, par une protection extraordinaire, il ne leur donne et le mouvement et l'action dont elles sont entièrement incapables, elles demeurent immobiles et se trouvent accablées sous le poids de leurs misères.

Un chrétien à qui Dieu a fait la grâce de quitter le monde ne s'y rengagera jamais par sa propre destination ; et s'il est persuadé qu'il faut qu'il consulte Dieu dans tous ses pas et dans toutes ses actions, il le fera bien davantage quand il s'agira de se mettre dans une situation dangereuse et dans laquelle, sans une puissante protection du Ciel, il n'est pas possible de se soutenir un seul instant.

L'homme se remplit des personnes et des choses dont il s'occupe ; plus le monde a de place dans ses pensées et dans ses actions, moins il en donne à Dieu.

S'il est vrai que l'on ôte injustement à Dieu tout ce qu'on ne fait point pour l'amour de lui, et qui n'a pas de rapport à sa gloire, comment se pourrait-il faire que ceux qui s'amusent avec le monde, qui ont part à ses inutilités par des entretiens et des communications toutes vaines, trouvassent dans le témoignage de leur conscience la consolation qui, à proprement parler, est la récompense de la pureté de la vie et de la fidélité de la conduite ?

L'attrait de ce misérable monde n'est que trop capable de reprendre et de regagner les âmes mêmes qui l'ont quitté de plus loin, et qui en sont les plus dégagées. L'indifférence ne suffit pas, et aussitôt que l'on cesse de le voir comme l'objet de sa haine ou de son mépris, il est difficile d'y vivre avec sûreté et avec innocence.

Le monde nous reprend toujours quand il nous trouve à portée, ou plutôt nous le reprenons nous-mêmes. Une chandelle, quoiqu'elle soit éteinte et éloignée d'une autre chandelle qui brûle, se rallume tout d'un coup par la seule et simple communication de la fumée ; elle paraît morte, et elle l'est en effet, puisqu'elle est éteinte ; cependant elle ne laisse pas de se renflammer, parce qu'elle a encore quelque rapport et qu'elle touche par quelque endroit à ce qui lui peut donner la lumière qu'elle n'a plus.

Voilà ce que sont la plupart des personnes qui ont quitté le monde ; le commerce qu'ils conservent avec lui le fait revivre dans le fond de leur cœur lorsqu'ils y pensent le moins, et qu'ils se figurent qu'ils en sont entièrement à couvert par leur piété et par leur retraite.

L'ambition ni le plaisir ne doit jamais engager un chrétien dans les embarras du monde ; mais quand il y tient par des devoirs indispensables, il faut qu'il se sépare de ses affections et de ses maximes, et que, se voyant dans un air de malignité si dangereuse, il ait un grand soin de s'adresser à Dieu par sa fidélité comme par ses prières, et de lui demander incessamment qu'il l'en préserve.

Il faut avoir une piété tout à fait affermie pour en conserver dans les lieux où il n'y en a point : et l'expérience nous fait voir tous les jours que, si l'on se soutient avec beaucoup de peine lorsqu'on a toutes les assistances nécessaires, où l'on n'a rien devant les yeux qui n'inspire le zèle et la ferveur, c'est sans fondement que l'on s'imagine acquérir la vertu que l'on n'a point, et conserver celle que l'on peut déjà avoir acquise, dans les endroits où les vérités ne sont pas connues, où l'on vit dans une transgression continuelle, et où l'on ne voit rien qui ne porte au déréglement et à la licence.

Si les hommes avaient de la foi, ils n'auraient devant les yeux que les choses éternelles, et ils verraient d'une manière si claire et si vive tout ce qui peut leur donner du mépris pour celles qui ne le sont pas, que les unes seraient les maîtresses absolues de leurs cœurs, et les autres n'y trouveraient pas la moindre place ; et au lieu que ceux qui sont dans le monde y sont presque toujours par des raisons d'intérêt, ou par leurs propres inclinations, on n'y serait que par une espèce de violence, lorsque l'on s'y trouverait engagé par l'ordre de Dieu et par une détermination supérieure de sa providence. Il faut y être de cette sorte pour y être avec sûreté, et, comme Dieu joint toujours la grâce à la mission, aussi

n'y conserve-t-il que ceux qu'il y envoie, et le nombre de ceux-là est très-petit.

Si nous donnions une partie des soins que nous coûtent les affaires de ce monde aux affaires de l'autre, nous jouirions d'une profonde paix, et nous connaîtrions ce qui n'est connu que de ceux qui l'éprouvent, qu'il n'y a de repos et de bonheur constant et solide que celui d'être séparé de tout ce qui fait la principale, pour ne pas dire la seule occupation des gens du monde.

Celui qui ne hait le monde et qui ne s'en sépare que comme un philosophe, dit avec un auteur profane : *Heureux celui qui est éloigné des affaires !* Mais celui à qui Dieu fait la grâce de le haïr comme chrétien, reconnaît la vérité de ces paroles d'un prophète : *Il vaut mieux demeurer un seul jour dans votre maison, que mille partout ailleurs.*

Dieu est saint parce qu'il est seul, parce qu'il est simple, parce qu'il est séparé de tout ce qui n'est point lui; et les hommes se divinisent en quelque sorte par la solitude, en détachant leur cœur de tout ce qui n'est point Dieu, en quoi consiste la solitude intérieure, dont la solitude extérieure n'est qu'une figure, qu'un moyen, et pour laquelle seule elle est nécessaire et utile.

Il n'y a rien de plus agréable que de se figurer une forêt sombre, une grotte, une caverne, un rocher; ce sont des idées qui frappent et qui plaisent à ceux qui veulent se retirer du monde. On les attribue la plupart du temps à un principe de grâce et au mouvement de l'esprit de Dieu, mais les suites font voir que ce n'est qu'un jeu de l'esprit, l'effet d'une imagination qui se contente, et souvent une illusion qui ne fait qu'amuser et qui empêche, sous l'espérance d'une perfection qu'on n'aura jamais, de prendre les voies ordinaires pour travailler à son salut.

Comme les hommes du monde, pour la plus grande partie, vivent dans le désordre et dans la confusion, qu'ils n'agissent que par des mouvements étrangers, que toute leur vie, à proprement parler, n'est qu'un cercle, un retour et une révolution perpétuelle de passions différentes qui les agitent, si quelquefois ils font tant que de s'arrêter un moment dans une solitude pour y considérer leurs voies, ils n'y découvrent partout que des effets et des œuvres de leur convoitise; tout y est plein d'ennuis, de dégoûts, d'amertumes, et il faut par nécessité que les jours leur paraissent des années; il n'y a que la grâce de Jésus-Christ et un désir sincère de nous séparer de tout ce qui ne nous rapproche pas de lui, qui puisse véritablement adoucir la solitude.

Que le commerce des hommes est insupportable, Seigneur, à ceux qui ont eu le bonheur de goûter votre présence !

Conduisez-nous dans la solitude; faites-nous perdre la mémoire des choses ici-bas, et parlez-nous au cœur des biens que vous nous promettez dans l'autre vie; parlez-nous de ces jours anciens, de ces années éternelles ! L'abbé de Rancé.

RÉVÉLATION (la). SA NÉCESSITÉ.

Quand la révélation est mise en controverse, le point capital de la discussion, le pivot sur lequel elle doit rouler tout entière est celui-ci : *Dieu a-t-il parlé aux hommes de manière à ce que les hommes ne puissent raisonnablement en douter?*

Il serait absurde en effet que Dieu eût pu nous dire : « Croyez une révélation dont votre raison ne peut ni comprendre, ni admettre les preuves. » Non, il n'est pas capable de parler ainsi; *il n'a jamais insulté qu'à l'orgueil, et non pas à la raison.* L'intelligence suprême ne peut se plaire à tyranniser l'intelligence émanée d'elle, lorsqu'au contraire Dieu ne veut que nous élever jusqu'à lui par une foi nécessaire, en attendant qu'il nous fasse entrer dans la pleine contemplation de ses lumières que nous ne sommes pas encore en état de porter. Un fait de la première importance pour tous doit être *incontestable* à la raison de tous; ce qui ne signifie pas qu'il ne puisse être *contesté* encore par les passions et l'orgueil; car qu'est-ce que les passions et l'orgueil ne contestent pas? Tout homme de bon sens et de bonne foi a donc le droit de dire à Dieu : « Je suis prêt à croire tout ce qu'il vous aura plu de me révéler, et je conçois parfaitement qu'il peut et qu'il doit même y avoir dans cette révélation des choses fort au-dessus de ma portée actuelle, et pourtant je croirai, parce que votre parole ne peut tromper. Mais je dois être sûr que la parole proposée à ma croyance est en effet la vôtre; et ici du moins ma raison doit être juge des motifs de crédibilité, sans quoi je ne serais plus un être intelligent et libre. » On peut juger si je laisse ici la raison humaine dans tous ses droits; mais aussi c'est elle qui trouve dans le fait de la révélation des preuves d'une telle nature que, pour les rejeter, il faut que la raison se renonce elle-même par un pyrrhonisme aussi honteux qu'insensé, et se déclare incapable ou de toute certitude historique sur les faits, ou de toute certitude morale sur la nature des actions humaines. C'est en effet la dernière ressource de l'irréligion poussée à bout par le raisonnement; et dans ce cas il faut bien la lui laisser, puisqu'elle s'en contente. La Harpe.

—

Combien y a-t-il peu d'hommes qui soient capables de rentrer en eux-mêmes pour consulter la pure raison! Supposé qu'il y eût quelques hommes çà et là qui pussent marcher par cette voie purement intellectuelle, cependant le commun des hommes en est incapable et a besoin d'un secours extérieur. Les passions subtiles de l'esprit n'aveuglent pas moins que les passions grossières. Les premières vérités échappent quelquefois aux génies mêmes très-philosophes. On ne trouve plus de principes fixes

pour les arrêter dans le torrent des incertitudes qui les entraîne.

Comme dans la société civile il a fallu mettre la raison par écrit, réduire les préceptes dans un corps de lois, établir des magistrats pour les faire exécuter, parce que tous les hommes ne sont pas en état de consulter et de suivre par eux-mêmes la loi naturelle ; de même, dans la religion, les hommes ne voulant pas écouter avec attention ni suivre la voix intérieure de la véritable sagesse, rien n'était plus digne de Dieu que de parler lui-même à sa créature d'une manière sensible, pour convaincre les incrédules, pour fixer les visionnaires, pour instruire les ignorants, et pour les réunir tous dans la croyance des mêmes vérités, dans la pratique du même culte, dans la soumission à une même Eglise. Pourquoi vous révoltez-vous contre un secours si nécessaire pour la faiblesse humaine, sans lequel les nations les plus savantes et les plus polies sont tombées dans les erreurs les plus grossières sur la divinité et la morale? FÉNELON.

—

Le premier bienfait de la religion est d'agrandir le cercle de nos connaissances. Notre raison est faite pour la vérité : elle le sent à l'ardeur avec laquelle elle la poursuit partout. Tout à la fois orgueilleuse de ses lumières et honteuse de leur peu d'étendue, elle s'agite pour les agrandir : elle fait effort de tous côtés pour reculer les limites qui la resserrent. Si l'esprit humain est si avide de connaissances, souvent purement spéculatives, et qui n'ont d'autre mérite que d'être des possessions nouvelles ajoutées à son domaine, quel prix ne doit-il pas mettre à ces vérités précieuses, qui ont avec lui les rapports les plus intimes, qui lui montrent son auteur, qui lui dévoilent son origine, qui lui découvrent son terme, qui lui tracent sa route, qui sont les fondements de toute instruction, les principes de toute vertu, les sources de tout bonheur? Mais ces vérités sublimes qu'il importe tant à l'homme de connaître, il était essentiel que Dieu daignât les lui communiquer. Il les a placées à une hauteur où la raison n'a jamais pu atteindre. Dieu seul a pu nous faire connaître Dieu. Considérez les progrès que la raison a faits dans la religion, tant que Dieu l'a laissée à elle-même : et jugez de ce qu'elle peut produire, par ce qu'elle a produit dans un si grand nombre de siècles, dont quelques-uns ont été si éclairés. Voyez quels étaient les dogmes de ces nations célèbres, qui, sur tant d'autres objets, ont reculé et semblent avoir fixé les limites de l'esprit humain, et qui ont porté leurs arts à un degré que nous désespérons d'atteindre : examinez la théologie des génies profonds qui éclairèrent l'univers, de ces philosophes que leurs siècles considérèrent avec respect, et les siècles suivants avec admiration, et dont les incrédules de nos jours se vantent encore d'être les imitateurs ; parcourez leurs incertitudes, leurs contradictions, leurs erreurs honteuses sur Dieu et sa providence, sur la nature, l'origine et la destination de l'âme humaine, sur le premier principe et le souverain bien : leur ignorance sur la religion est aussi étonnante que leur supériorité dans les autres genres. De tous leurs efforts pour parvenir à la connaissance des vérités célestes, il n'en est qu'un dont l'esprit humain puisse se glorifier, c'est l'aveu qu'ont fait les plus éclairés d'entre eux de leur impuissance et du besoin d'une révélation divine.

Cette révélation, dont les pères de la philosophie avaient senti la nécessité, Jésus-Christ est venu l'apporter à la terre. Il l'a annoncée avec l'autorité d'un Dieu, et l'a prouvée par des miracles : c'était ainsi qu'il convenait que le genre humain fût éclairé.

Il était digne de la sagesse suprême d'attacher la persuasion de la foi, qui doit soumettre tous les hommes, à des preuves de fait, qui fussent à la portée de tous les esprits. Par là se trouvent conciliés les intérêts de la raison humaine et ceux de la foi divine ; l'autorité sacrée, qui est le principe de l'une et de l'autre, a tracé leurs limites respectives. Les motifs de notre croyance, voilà ce qui forme le domaine de la raison : les objets de notre croyance, voilà ce qui compose l'empire de la foi. Que la raison exerce librement sa souveraineté ; qu'elle juge avec indépendance les preuves du christianisme ; loin de combattre les droits de la raison, la religion elle-même les consacre. Notre divin législateur exhortait les Juifs à l'examen de son autorité : ses apôtres y invitaient les païens : nos pères y ont constamment rappelé les errants de tous les siècles, et nous l'opposons encore avec confiance à la moderne incrédulité. Nous ne craindrons jamais de voir le christianisme renversé par les moyens qui l'ont établi malgré tant d'obstacles, et soutenu au milieu de tant d'ennemis. DE LA LUZERNE.

RÉVOLUTIONS DU GLOBE.

Lorsque le voyageur parcourt ces plaines fécondes où des eaux tranquilles entretiennent, par leur cours régulier, une végétation abondante, et dont le sol, foulé par un peuple nombreux, orné de villages florissants, de riches cités, de monuments superbes, n'est jamais troublé que par les ravages de la guerre ou par l'oppression des hommes en pouvoir, il n'est pas tenté de croire que la nature ait eu aussi ces guerres intestines, et que la surface du globe ait été bouleversée par des révolutions et des catastrophes. Mais ses idées changent dès qu'il cherche à creuser ce sol si paisible, ou qu'il s'élève aux collines qui bordent la plaine. Elles se développent, pour ainsi dire, avec sa vue ; elles commencent à embrasser l'étendue et la grandeur de ces événements antiques, dès qu'il gravit les chaînes plus élevées dont ces collines couvrent le pied, ou qu'en suivant les lits des torrents qui descendent de ces chaînes, il pénètre dans leur intérieur.

Les terrains les plus bas, les plus unis, ne nous montrent, même lorsque nous y creusons à de très-grandes profondeurs, que des couches horizontales de matières plus ou moins variées, qui enveloppent presque toutes d'innombrables produits de la mer. Des couches pareilles, des produits semblables, composent les collines jusqu'à d'assez grandes hauteurs. Quelquefois les coquilles sont si nombreuses, qu'elles forment à elles seules toute la masse du sol; elles s'élèvent à des hauteurs supérieures au niveau de toutes les mers, et où nulle mer ne pourrait être portée aujourd'hui par des causes existantes; elles ne sont pas seulement enveloppées dans des sables mobiles, mais les pierres les plus dures les incrustent souvent et en sont pénétrées de toutes parts. Toutes les parties du monde, tous les hémisphères, tous les continents, toutes les îles un peu considérables, présentent le même phénomène.

Ces coquilles fossiles ont été décomposées par la mer; c'est la mer qui les a laissées dans les lieux où on les trouve; cette mer a séjourné dans ces lieux; elle y a séjourné assez longtemps et assez paisiblement pour y former les dépôts si réguliers, si épais, si vastes et en partie si solides, que remplissent ces dépouilles d'animaux aquatiques. Le bassin des mers a donc éprouvé au moins un changement, soit en étendue, soit en situation. Voilà ce qui résulte déjà des premières fouilles et de l'observation la plus superficielle.

Les traces de révolutions deviennent plus imposantes, quand on se rapproche davantage du pied des grandes chaînes. La plupart de ces révolutions ont été subites; cela est surtout facile à prouver pour la dernière de ces catastrophes, pour celle qui, par un double mouvement, a inondé et ensuite remis à sec nos continents actuels, ou du moins une grande partie du sol qui les forme aujourd'hui. Elle a laissé encore, dans les pays du Nord, des cadavres de grands quadrupèdes que la glace a saisis, et qui se sont conservés jusqu'à nos jours avec leur peau, leur poil et leur chair. S'ils n'eussent été gelés aussitôt que tués, la putréfaction les aurait décomposés. Et d'un autre côté, cette gelée éternelle n'occupait pas auparavant les lieux où ils ont été saisis, car ils n'auraient pas pu vivre sous une pareille température. C'est donc le même instant qui a fait périr les animaux et qui a rendu glacial le pays qu'ils habitent.

La vie a donc souvent été troublée sur cette terre par des événements effroyables. Des êtres vivants sans nombre ont été victimes de ces catastrophes; les uns, habitants de la terre sèche, se sont vus engloutis par les déluges; les autres, qui peuplaient le sein des eaux, ont été mis à sec avec le fond des mers subitement relevé; leurs races mêmes ont fini pour jamais, et ne laissent dans le monde que quelques débris à peine reconnaissables pour le naturaliste.

CUVIER.

RICHE (LE) ET LE PAUVRE.

Qu'est-ce qu'un riche dans l'esprit du monde? C'est un homme de jeux, de fêtes, de spectacles, d'amusements, dont toute la gloire consiste à être orgueilleusement frivole, tout le mérite à ne rien refuser à ses passions, et qui, ne mettant de bornes à ses désirs que celles de sa fortune, n'est grand le plus souvent qu'à force de crimes et de scandales.

Dans l'ordre de la Providence, c'est un ange de paix et de consolation placé entre Dieu et les hommes, pour achever la distribution des biens de la terre : c'est l'ambassadeur du Ciel et comme l'apôtre de la Providence, obligé de la faire connaître à ceux qui l'ignorent, de la disculper auprès de ceux qui l'accusent. Et tel que l'astre du jour, dont la marche éclatante parle à tous les yeux de la gloire de son auteur, le riche, par ses bienfaits, parle au cœur de tous les hommes, de la sagesse et de la bonté divine; et, selon qu'il est avare ou généreux, sensible ou inexorable, il devient pour les peuples un objet, ou de terreur, ou de consolation : un dieu s'il est bienfaisant, un monstre s'il est barbare.

De même, qu'est-ce qu'un pauvre selon le monde? Hélas! quelles couleurs pourraient nous le dépeindre? C'est un être isolé, proscrit, triste rebut de la nature entière, qui semble, dit le Sage, comme échappé à la Providence, qui rampe avec dédain sur la surface de la terre; à qui la misère a comme imprimé sur le front un caractère de honte et d'ignominie : errant, fugitif, et comme retranché du reste des humains, semblable à ces lieux que la foudre a frappés, et dont on n'approche qu'en tremblant, on ne le rencontre qu'avec peine, on ne l'approche qu'avec horreur; c'est, ce semble, lui faire grâce, que de lui parler; l'humanité en lui n'a plus de droits, le malheur plus de dignité; on ne le plaint même pas, on ne le secourt qu'avec dégoût; et, réduit à rougir de son existence, il semble qu'en devenant malheureux il a cessé d'être homme.

Dans l'ordre de la Providence, au contraire, un pauvre, c'est en quelque sorte le plus intéressant de ses ouvrages, et comme le secret de sa sagesse, qui a rendu le pauvre précieux et nécessaire au riche; qui a voulu que le riche fût le protecteur du pauvre, et le pauvre le sauveur des riches qu'il délivre du danger des richesses sur la terre, en leur offrant les moyens de les convertir en charités qui leur servent à acheter le ciel; en sorte que le pauvre, dans l'ordre de la Providence, est tout à la fois un juge qui tient dans sa main le sort des grands et des riches, qui entasse sur leur tête ou des bénédictions ou des anathèmes.

En un mot, le riche et le pauvre, dans l'ordre de la Providence, sont le contraire de nos idées : le riche en est le ministre, le pauvre en est le bien-aimé; le riche a ses ordres, et le pauvre a ses droits, l'un pour

donner, l'autre pour recevoir. Et de même que cette Providence s'est reposée sur les parents de l'éducation des familles, sur les législateurs du gouvernement de la société, sur les rois de la conduite des empires, elle a fait les riches pour se reposer sur eux du soin des pauvres, et elle ne leur a donné plus de biens que pour les distribuer à ceux qui en manquent, pour remplir par leurs largesses l'intervalle que la misère a mis entre eux et leurs frères.

L'abbé DE CAMBACÉRÈS.

ROGATIONS (LES).

Il est beau et majestueux de voir toute une grande ville s'émouvoir pour une solennité; c'est un grand spectacle que toute une population en habit de fête, s'acheminant vers les autels parés du Seigneur, pour célébrer quelques grands souvenirs du christianisme!

Alors les rumeurs de la cité, se mêlant aux sonneries des églises, deviennent comme une seule voix qui va louer Dieu.

Des campagnes qui environnent la ville, le voyageur entend ce bruit et n'en a pas peur; car il ne ressemble en rien à celui de la révolte, et il hâte sa marche pour arriver à l'église, dont il aperçoit par-dessus toutes les maisons le haut clocher avec sa croix brillante; là, quoique étranger, il se trouvera avec des frères. La religion, c'est une autre patrie.

Mais si dans les capitales et les grandes villes les solennités religieuses brillent d'un grand éclat, si Noël, si Pâques, y sont magnifiques à voir célébrer, il y a d'autres journées chrétiennes qui sont pleines de charme au milieu des champs.

Parmi ces journées, il faut mettre en première ligne les poétiques ROGATIONS; elles ont été instituées pour les campagnes; c'est pour que le Créateur y répande l'abondance que la croix d'argent et la bannière de velours rouge sont portées à l'entour des sillons.

On le sait, les hommes ne demandent avec ferveur à Dieu que ce qui les intéresse, que ce qu'ils comprennent bien; ainsi un habitant des hameaux chante mal le *Te Deum* ordonné pour quelque lointaine victoire. Et que lui font à lui les querelles des rois, quand elles n'amènent pas l'ennemi sur le sol natal? Mais quand la religion lui dit: Lève-toi! sors de ta chaumière, et viens prier le Seigneur de bénir ton labour! viens lui demander de la rosée et du soleil, de tièdes ondées et de la chaleur pour les champs que tu as cultivés!... oh! alors on n'a pas besoin de stimuler sa dévotion; car ce n'est pas lui qui doute de la puissance de Dieu: la nature a été pour lui un grand livre où tout lui a révélé la bonté du Créateur; aussi il va prier avec confiance; il est plein d'espérance, parce que son cœur est rempli de foi.

Aussitôt que l'Angelus du matin a sonné, les fidèles des campagnes se rendent à l'église; c'est là qu'est donné le pieux *rendez-vous;* le curé et le vicaire n'ont point revêtu la lourde chape brodée: elle aurait trop d'ampleur pour les étroits sentiers que la procession va suivre et dans le fond des vallées, et sur le flanc des coteaux, et sous l'ombrage des hautes futaies, et à travers les champs de blé: pour que rien n'embarrasse leur marche, les prêtres de la paroisse rustique n'ont pris que l'étole et le surplis.

Le porte-croix et le marguillier, qui tient la bannière patronale, sont en habits de paysans. Ces jours-là, à ces fêtes des campagnes, l'habit du hameau est comme l'habit de cérémonie.

Les enfants de chœur, qui sont tout joyeux de traverser les champs et les villages avec leurs aubes blanches et leurs ceintures rouges, dominent de leurs voix claires et argentines les voix graves des chantres.

Ceux-ci appellent tous les saints, et à chaque nom, la foule de vieillards, de femmes, de jeunes hommes et de jeunes filles qui suivent la procession, répond: *Ora pro nobis.*

Parmi ces saints, que l'on invoque ainsi, il y a eu des laboureurs et des gardeurs de troupeaux; mais ce n'est pas eux seulement que l'on prie de veiller sur les campagnes: on demande aux vierges et aux martyrs, aux anachorètes et aux apôtres, aux papes, aux empereurs et aux rois, d'intercéder auprès de Dieu pour que la fertilité et l'abondance viennent récompenser les hommes qui ont arrosé de leurs sueurs ces champs que traverse la croix.

Dans ces journées de mai, rien de plus poétique à voir que cette multitude chrétienne se dessinant sur la verdure naissante du printemps. La croix d'argent brille au soleil, et la bannière de velours ou de damas, avec l'image brodée du saint patron du pays, se déploie et flotte au vent, comme un ancien étendard de chevalerie. Tantôt ces insignes de l'Eglise apparaissent sur les hauteurs des collines; tantôt descendent dans les profondeurs des vallons; à leur suite on aperçoit comme un long serpent d'une couleur brunâtre tacheté de blanc; c'est la foule des paysans avec leurs habits de couleur fauve, et des femmes avec leurs coiffes blanches, qui marchent deux à deux sur les pas du prêtre.

Si la procession vient à passer devant une chapelle enfoncée sous le feuillage ou devant un oratoire creusé dans le rocher, elle s'y arrête un instant et les chantres répètent trois fois le nom du saint ou de la sainte que l'on vénère dans ce lieu consacré.

En passant près de la fontaine qui donne de pures et limpides eaux à la contrée, le prêtre la bénit pour qu'elle soit toujours bonne et salutaire aux habitants du hameau, pour que les orages ne troublent pas ses ondes, pour que les ardeurs de l'été ne les tarissent pas.

Quand le pasteur et son troupeau, reve-

nant vers l'Eglise, arrivent au cimetière, c'est pour les laboureurs morts que l'on prie ; et comme on vient d'appeler la rosée fécondante sur les champs ensemencés, on demande la paix pour ceux qui dorment dans leur fosse de gazon.

Souvent je me suis plu à parcourir la campagne les jours des Rogations, et je voyais que la foule pieuse avait été grande, le matin à la procession, à la manière dont les chemins et les sentiers étaient battus ; et puis, dans les passages étroits, les fleurs de l'aubépine blanche jonchaient la terre : c'était la procession qui les avait fait tomber en avançant entre les haies.

Dès la veille au soir, les femmes des villages étaient venues aux croix des chemins pour les parer de verdure et de fleurs ; car les fidèles, dans leur marche, devaient y faire une station.

Dans mon pays, les enterrements s'arrêtent aussi devant ces croix des champs, les porteurs du cercueil se reposent là en priant pour le trépassé dont la bière est posée sur les marches du calvaire rustique ; c'est comme une dernière bénédiction que l'on demande à Dieu pour le laboureur qui a fini ses journées de travail, qui s'en est allé dormir.

Les étrangers qui parcourent la Bretagne se sont souvent étonnés en voyant une grande quantité de toutes petites croix fixées aux pieds des grandes croix des campagnes : ils ne savaient pas que chaque fois qu'un mort passe devant un calvaire, ses parents y attachent une de ces petites croix. Ce sont les douleurs des hommes rapprochées des douleurs d'un Dieu ; il faut le dire, les vents emportent parfois de ces petites croix ; hélas ! c'est comme le temps qui emporte les regrets !...

A un quart de lieue de Saint-Nazaire, à l'embouchure de la Loire, il y a une croix, vénérée depuis des siècles avant la révolution de 1789 : chaque fois qu'un vaisseau passait devant elle, il la saluait d'une décharge de toute son artillerie, pendant que l'équipage chantait le *Salve regina* et le *Veni creator*. En revenant des pays lointains la même salve avait lieu, et c'était le *Te Deum* qu'entonnaient les matelots reconnaissants.

Toutes ces croix si vénérées, si aimées dans le pays très-catholique, sont, comme je l'ai dit, parées de verdure et de fleurs aux jours des Rogations ; et à leur pied, les paysans apportent les semences que dans le cours de l'année ils comptent confier à la terre, pour que le prêtre les bénisse.

Ces saintes journées des Rogations datent du cinquième siècle, et la première ville où elles aient été célébrées, c'est Vienne en Dauphiné, saint Mamert étant évêque.

Alors, de grandes calamités pesaient sur le pays ; depuis que les Bourguignons s'étaient emparés de cette partie de la Gaule, il y était survenu comme une stérilité annuelle ; le printemps avait beau revenir, les arbres languissants semblaient n'ouvrir qu'à regret leurs feuilles ; plus tard un vent desséchant flétrissait et faisait tomber leurs fleurs ; aussi les vignes restaient sans fruits, des déluges de pluie étaient suivis de longues sécheresses, les sources tarissaient ; cependant, peu de temps auparavant, les fleuves avaient débordé et vomi leurs eaux bourbeuses et troublées sur les prairies et les champs.

A ce dérangement des saisons venaient se joindre des météores dans le ciel et des tremblements de terre ; des bruits sourds, et comme des gémissements lamentables étaient entendus pendant les nuits.

Dans les rues, sur les places publiques de Vienne, le peuple parlait d'apparitions surnaturelles, et les esprits les moins crédules étaient obligés de convenir qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et qu'un grand malheur inconnu était proche.

La consternation, la stupeur, le découragement, énervaient les populations qui ne travaillaient plus, car elles se disaient : A quoi bon ? notre pays est maudit de Dieu... Aussi, comme les hommes avaient peur, les bêtes sauvages des bois s'enhardissaient et sortaient de leurs repaires en plein jour ; des bandes de loups avaient été vues creusant la terre des cimetières, ouvrant les fosses et déchiquetant les cadavres.

La frayeur publique allait devenir du désespoir. Saint Mamert, qui, depuis tous ces fléaux, n'avait cessé de prier pour son troupeau, pensa qu'en cette circonstance il fallait plus que des prières ordinaires ; et assemblant son peuple, il parla de Ninive que la pénitence avait sauvée ; ôtant sa chaussure et remplaçant son étole d'évêque par une corde qu'il noua autour de son cou, il prit une grande croix de bois, et cria : « Que chacun me suive ! allons fléchir la colère de Dieu ! »

« Tout le monde, dit l'historien des fêtes de l'Eglise, tout le monde conspira avec lui dans cette sainte entreprise, et, d'un commun consentement, on choisit les trois jours qui précèdent la fête de l'Ascension. Le saint évêque marqua pour la station ou le terme de la première procession, une église en dehors de la ville, mais qui n'en était pas éloignée. Tous les habitants y allèrent avec grande dévotion, dans un extérieur pénitent et humilié, mêlant leurs larmes et leurs gémissements avec le chant des psaumes, Saint Mamert, voyant le zèle de son peuple, porta plus loin le terme des processions suivantes.

« Cette pieuse institution produisit des effets merveilleux ; par une émulation qui se mit dans les exercices de dévotion, elle ne se termina point à la ville ou au diocèse de Vienne : les évêques des Gaules, considérant la sagesse de cette institution, ne crurent pouvoir rien faire de mieux que de s'y conformer. Saint Césaire, évêque d'Arles, qui présida au concile d'Agde, l'an 506, a parlé aussi des *Rogations* de saint Mamert, d'une manière à faire juger qu'elles étaient établies de son temps dans les pro-

vinces des Gaules, sous la domination des Visigoths ; elles furent reçues, aussi, vers le commencement du sixième siècle, dans le reste des Gaules qui composaient les Etats de Clovis Ier, roi de France; et depuis ce temps-là, leur observation ne fut jamais interrompue dans les églises de France. Elle passa en Espagne au septième siècle, et à Rome dès la fin du huitième, sous le pape Léon III. En France, c'étaient de vrais pèlerinages ou des processions de long cours.

« Dans les commencements on chômait ces trois jours ; mais bientôt après cette obligation fut restreinte à l'assistance aux processions et à la Messe.»

Le vicomte WALSH (1).

ROLLIN.

Rollin, historien et recteur de l'Université de Paris, où il naquit le 30 janvier 1661, était fils d'un coutelier, et fut reçu maître dans la même profession dès son enfance. Un bénédictin de la maison des Blancs-Manteaux, dont il servait la Messe, ayant reconnu dans ce jeune homme des dispositions heureuses, lui obtint une bourse pour faire ses études au collége du Plessis. Charles Gobinet en était principal ; il devint le protecteur de Rollin, qui sut gagner l'amitié de son bienfaiteur par son caractère, et mériter son estime par ses talents. Après avoir fait ses humanités et sa philosophie au collége du Plessis, il fit trois années de théologie en Sorbonne ; mais il ne poussa pas plus loin cette étude, et n'a jamais été que tonsuré. Le célèbre Hersan, son professeur d'humanités, lui destinait sa place. Rollin lui succéda effectivement, en seconde en 1683, en rhétorique en 1687, et dans la chaire d'éloquence au collége royal en 1688. A la fin de 1694, il fut fait recteur, place qu'on lui laissa pendant deux ans pour honorer son mérite. L'Université prit alors une nouvelle face : Rollin y ranima l'étude du grec; il substitua les exercices académiques aux tragédies ; il introduisit l'usage, toujours observé depuis, de faire apprendre par cœur une partie de l'Ecriture sainte, aux écoliers. L'abbé Vittement, coadjuteur de la principalité du collége de Beauvais, ayant été appelé à la cour, fit donner cette place à Rollin, qui gouverna ce collége jusqu'en 1712. Ce fut dans cette année qu'il se retira, pour se consacrer à la composition des ouvrages qui ont illustré sa mémoire. L'Université le choisit une seconde fois pour recteur, en 1720. L'Académie des belles-lettres le possédait depuis 1701. Rollin mourut à Paris, le 14 septembre 1741. Il était principalement estimable par la douceur de son caractère et par la simplicité de ses mœurs. FELLER.

—

Cet honnête homme a, par ses ouvrages, enchanté le public : c'est le cœur qui parle au cœur ; on sent une secrète satisfaction d'entendre parler la vertu : c'est l'abeille de la France. MONTESQUIEU.

—

Rollin est le Fénelon de l'histoire.

CHATEAUBRIAND.

ROME CHRETIENNE.

Italie! Italie! terre des inspirations sublimes! tu sembles avoir épuisé l'admiration, bien moins par les dons de cette exquise beauté que te prodigua le bienfaisant Auteur de la nature, que par le charme touchant et irrésistible de la religion. Et toi, Rome, qui en es le siége auguste, c'est toi surtout qui excites mon étonnement. Tu combattais naguère ; aujourd'hui tu pries, et les dominations d'ici-bas s'inclinent devant ta sagesse qui vient d'en haut. Après avoir régné par la science de la politique et par l'intrépidité de ton courage, après avoir triomphé par ta législation, que l'on salue du nom de *raison écrite*, c'est par la divine révélation que tu t'attaches de nouveau les cœurs.

Certes, l'esprit le plus sceptique est forcé de l'avouer, il y a quelque chose de frappant, d'étrange, de merveilleux, dans la durée de ce culte si sévère et si tendre que Rome apostolique transmit aux nations, et dont on peut dire à l'instar de la sagesse infinie dont il émane, il ne connaît *aucune ombre de variation*. Autour de ce culte majestueux, se modifient les empires et les gouvernements ; les dynasties effacées de dessus la terre sont remplacées par d'autres ; les langages changent, les mœurs s'épurent ou empirent, suivant les diverses administrations; tout périt, et la figure de ce monde passe comme une ombre. Il n'est pas jusqu'à la prétendue réformation opérée différemment par Luther et par Calvin, qui ne tendent à se dissoudre; et le protestantisme altéré, dès le principe, par cette bifurcation originelle, a éprouvé tant de modifications depuis moins d'un siècle, qu'on peut assurer avec vérité qu'il n'existe plus qu'en négation.

L'Eglise catholique seule est indéfectible ; son immutabilité atteste la sainteté de son origine ; elle possède cet attribut distinctif en commun avec son fondateur tout-puissant, ainsi que l'unité, qui est le type de la Divinité même: comme il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir qu'une Eglise.

DEJOUX (2).

ROME LIVRÉE AUX BARBARES

EN PUNITION DE SON IDOLATRIE.

Il faut ici vous découvrir les secrets jugements de Dieu sur l'empire Romain et sur Rome même : mystère que le Saint-Esprit a révélé à saint Jean, et que ce grand homme, apôtre, évangéliste et prophète, a expliqué dans l'Apocalypse. Rome, qui avait

(1) Voyez aussi l'article : FÊTES CHRÉTIENNES, ci-avant, col. 517 à 519.

(2) Ecrivain solide et judicieux qui avait abjuré les erreurs du protestantisme, dans lesquelles il fut élevé, pour embrasser la vérité catholique. Le morceau que nous donnons ici est extrait de ses *Lettres sur l'Italie*.

vieilli dans le culte des idoles, avait une peine extrême à s'en défaire, même sous les empereurs chrétiens, et le sénat se faisait un honneur de défendre les dieux de Romulus, auxquels il attribuait toutes les victoires de l'ancienne république. Les empereurs étaient fatigués des députations de ce grand corps, qui demandait le rétablissement de ses idoles, et qui croyait que corriger Rome de ses vieilles superstitions était faire injure au nom romain. Ainsi cette compagnie, composée de ce que l'empire avait de plus grand, et une immense multitude de peuple où se trouvaient presque tous les plus puissants de Rome, ne pouvaient être retirées de leurs erreurs, ni par la prédication de l'Evangile, ni par un si visible accomplissement des anciennes prophéties, ni par la conversion de presque tout le reste de l'empire, ni enfin par celle des princes, dont tous les décrets autorisaient le christianisme. Au contraire, ils continuaient à charger d'opprobres l'Eglise de Jésus-Christ, qu'ils accusaient encore, à l'exemple de leurs pères, de tous les malheurs de l'empire (1), toujours prêts à renouveler les anciennes persécutions, s'ils n'eussent été réprimés par les empereurs. Les choses était encore en cet état au IV^e^ siècle de l'Eglise et cent ans après Constantin, quand Dieu enfin se ressouvint de tant de sanglants décrets du sénat contre les fidèles, et tout ensemble des cris furieux dont tout le peuple romain, avide du sang chrétien, avait si souvent fait retentir l'amphithéâtre. Il livra donc aux barbares cette ville, « enivrée du sang des martyrs, » comme parle saint Jean (2). Dieu renouvela sur elle les terribles châtiments qu'il avait exercés sur Babylone : Rome même est appelée de ce nom. Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle enflée de ses victoires, triomphante dans ses délices et dans ses richesses, souillée de ses idolâtries et persécutrice du peuple de Dieu, tombe aussi comme elle d'une grande chute, et saint Jean chante sa ruine (3). La gloire de ses conquêtes, qu'elle attribuait à ses dieux, lui est ôtée : elle est en proie aux barbares, prise trois et quatre fois (4), pillée, saccagée, détruite. Le glaive des barbares ne pardonne qu'aux chrétiens. Une autre Rome toute chrétienne sort des cendres de la première; et c'est seulement après l'inondation des barbares que s'achève entièrement la victoire de Jésus-Christ sur les dieux romains, qu'on voit non-seulement détruits, mais encore oubliés.

BOSSUET.

ROSSIGNOL (LE).

Il n'est point d'homme bien organisé à qui ce nom ne rappelle quelqu'une de ces belles nuits de printemps où, le ciel étant serein, l'air calme, toute la nature en silence, et, pour ainsi dire, attentive, il a écouté avec ravissement le ramage de ce chantre des forêts. On pourrait citer quelques autres oiseaux chanteurs, dont la voix le dispute, à certains égards, à celle du rossignol; les alouettes, le serin, le pinson, les fauvettes, la linotte, le chardonneret, le merle commun, le merle solitaire, le moqueur d'Amérique, se font écouter avec plaisir lorsque le rossignol se tait : les uns ont d'aussi beaux sons, les autres ont le timbre aussi pur et plus doux; d'autres ont des tours de gosier aussi flatteurs; mais il n'en est pas un seul que le rossignol n'efface par la réunion complète de ces talents divers, et par la prodigieuse variété de son ramage; en sorte que la chanson de chacun de ces oiseaux, prise dans toute son étendue, n'est qu'un couplet de celle du rossignol.

Le rossignol charme toujours, et ne se répète jamais, du moins jamais servilement; s'il redit quelque passage, ce passage est animé d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agréments : il réussit dans tous les genres, il rend toutes les expressions, il saisit tous les caractères; et de plus il sait en augmenter l'effet par les contrastes. Ce coryphée du printemps se prépare-t-il à chanter l'hymne de la nature, il commence par un prélude timide, par des tons faibles, presque indécis, comme s'il voulait essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent; mais ensuite, prenant de l'assurance, il s'anime par degrés, il s'échauffe, et bientôt il déploie dans leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe : coups de gosier éclatants; batteries vives et légères; fusées de chants, où la netteté est égale à la volubilité; murmure intérieur et sourd qui n'est point appréciable à l'oreille, mais très-propre à augmenter l'éclat des tons appréciables; roulades précipitées, brillantes et rapides, articulées avec force, et même avec dureté de bon goût; accents plaintifs cadencés avec mollesse; sons filés sans art, mais enflés avec âme; sons enchanteurs et pénétrants, vrais soupirs d'amour et de volupté qui semblent sortir du cœur et font palpiter tous les cœurs, qui causent à tout ce qui est sensible une émotion si douce, une langueur si touchante. C'est dans ces tons passionnés que l'on reconnaît le langage du sentiment qu'un époux heureux adresse à une compagne chérie, et qu'elle seule peut lui inspirer; tandis que dans d'autres phrases plus étonnantes peut-être, mais moins expressives, on reconnaît le simple projet de l'amuser et de lui plaire, ou bien de disputer devant elle le prix du

(1) Ces accusations ont été diverses fois réfutées, notamment par Tertullien, dans son *Apologétique* et par saint Augustin, dans son magnifique ouvrage de la *Cité de Dieu*.

(2) *Apocalypse*, XVII.

(3) *Ibid.*, XVIII.

(4) Par Alaric en 410, par Genséric en 455, et par Odoacre en 476. Attila ravagea en 452 plusieurs villes d'Italie; il allait à Rome, mais il s'arrêta devant les prières du Pape saint Léon.

chant à des rivaux jaloux de sa gloire et de son bonheur.

Ces différentes phrases sont entremêlées de silences qui, dans tout genre de mélodie, concourent si puissamment aux grands effets. On jouit des beaux sons que l'on vient d'entendre, et qui retentissent encore dans l'oreille : on en jouit mieux, parce que la jouissance est plus intime, plus recueillie, et n'est point troublée par des sensations nouvelles : bientôt on attend, on désire une autre reprise; on espère que ce sera celle qui plaît; si l'on est trompé, la beauté du morceau que l'on entend ne permet pas de regretter celui qui n'est que différé, et l'on conserve l'intérêt de l'espérance pour les reprises qui suivront. Au reste, une des raisons pourquoi le chant du rossignol est plus remarqué et produit plus d'effet, c'est parce que, chantant la nuit, qui est le temps le plus favorable, et chantant seul, sa voix a tout son éclat et n'est offusquée par aucune autre voix : il efface tous les autres oiseaux par ses sons moelleux et flûtés, et par la durée non interrompue de son ramage, qu'il soutient quelquefois pendant vingt secondes. Un observateur a compté dans ce ramage seize reprises différentes, bien déterminées par leurs premières et dernières notes, et dont l'oiseau sait varier avec goût les notes intermédiaires; enfin, il s'est assuré que la sphère que remplit la voix d'un rossignol n'a pas moins d'un mille de diamètre, surtout lorsque l'air est calme : ce qui égale au moins la portée de la voix humaine.

GUÉNEAU DE MONTBELLIARD.

ROYAUTE DE JÉSUS CHRIST.

... Et n'avez-vous jamais pris la peine de considérer ce beau titre que les ennemis de mon maître attachèrent au-dessus de sa croix : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*, écrit en gros caractères et en trois sortes de langues, afin que la chose fût plus connue ? Il est vrai que les Juifs s'y opposent, mais Pilate l'écrit malgré eux. Qu'est-ce à dire ceci, Chrétiens ? Ce juge corrompu avait envie de sauver mon maître, et il ne l'a condamné que pour plaire aux Juifs : les mêmes Juifs le pressent de changer ce titre ; il le refuse ; il tient ferme, il n'a plus de complaisance pour eux. Quoi ! cet homme si complaisant, qui livre un innocent à la mort de crainte de choquer les Juifs, commence à devenir résolu pour soutenir trois ou quatre mots qu'il avait écrits sans dessein, et qui paraissaient de si peu d'importance ! Remarquez tout ceci, s'il vous plaît : il est lâche et ferme, il est mou et résolu dans la même affaire à l'égard des mêmes personnes. Grand Dieu ! je reconnais vos secrets ; il fallait que Jésus mourût en la croix, il fallait que sa royauté fût écrite au haut de la croix. Pilate exécute le premier par sa complaisance et l'autre par sa fermeté. « O vertu « ineffable de l'opération divine, même dans « le cœur des ignorants ! s'écrie en cet en- « droit l'admirable saint Augustin; ils ne « savent tous ce qu'ils disent, et ils disent « tous ce que veut mon Sauveur. » Une secrète vertu s'empare invinciblement de leur âme, et malgré leurs méchantes intentions exécute de très-sages et de très-salutaires conseils.

Caïphe, en plein conseil des pharisiens, parlant de Notre-Seigneur, dit « qu'il est « expédient qu'il meure afin que toute la « nation ne périsse pas. » Sa mort empêchera donc toute la nation de périr ; il est donc le Sauveur de toute la nation, remarque très-à-propos l'évangéliste saint Jean. Merveilleux jugement de Dieu ! il pensait prononcer l'arrêt de sa mort; il faisait une prophétie de sa gloire ! Le même arriva à Pilate; il condamne le Fils de Dieu à la croix, et, voulant écrire selon la coutume la cause de son supplice, il dresse un monument à sa royauté, tant il est vrai que Dieu a des ressorts infaillibles pour tourner où lui il plaît les cœurs de ses ennemis, et les faire concourir malgré qu'ils en aient à l'exécution de ses volontés ! Parce que le règne du Sauveur devait commencer à la croix, il plaisait à notre grand Dieu que sa royauté y fût attestée par une écriture publique et de l'autorité du gouverneur de la province, qui servira sans y penser à la Providence divine.

Ecrivez donc, ô Pilate ! les paroles que Dieu vous dicte et dont vous n'entendez pas le mystère. Quoi que l'on vous puisse alléguer, gardez-vous de changer ce qui est déjà écrit dans le ciel ; que vos ordres soient irrévocables parce qu'ils sont faits en exécution d'un arrêt immuable du Tout-Puissant ; que la royauté de Jésus soit écrite en langue hébraïque, qui est la langue du peuple de Dieu, et en langue grecque, qui est la langue des doctes et des philosophes, et en langue romaine, qui est celle de l'empire et du monde. Et vous, ô Grecs, inventeurs des arts ! vous, ô Juifs, héritiers des promesses ! vous, Romains, maîtres de la terre, venez lire cet admirable écriteau : fléchissez le genou devant votre Roi ! Bientôt, bientôt vous verrez cet homme, abandonné de ses propres disciples, ramasser tous les peuples sous l'invocation de son nom; bientôt arrivera ce qu'il a prédit autrefois, qu'étant élevé hors de terre il attirera tout à soi, et changera l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste pour enlever tous les cœurs : *Et ego, cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* ; bientôt les nations incrédules auxquelles il étend ses bras viendront recevoir parmi ses embrassements paternels cet aimable baiser de paix qui, selon les prophéties anciennes, les doit réconcilier au vrai Dieu qu'elles ne connaissaient pas ; bientôt ce crucifié sera « couronné d'honneur et de gloire. » A cause que par la grâce de Dieu « il a goûté « la mort pour tous, » comme dit la divine Epître aux Hébreux, il verra naître de son sépulcre une belle postérité, et sera glorieusement accompli ce fameux oracle du prophète Isaïe : « S'il donne son âme pour le « péché il verra une longue suite d'enfants :

« *Si posuerit pro peccato animam suam, vide-* « *bit semen longævum.* Cette pierre rejetée « de la structure du bâtiment sera faite la « pierre angulaire et fondamentale qui sou- « tiendra tout le nouvel édifice ; » et ce mystérieux grain de froment qui représente notre Sauveur étant tombé en terre se multipliera par sa propre corruption ; c'est-à-dire que le Fils de Dieu tombera de la croix dans le sépulcre, et par un merveilleux contre-coup « tous les peuples tomberont à ses pieds : *Populi sub te cadent,* » disait notre psaume.

Que je triomphe d'aise quand je vois dans Tertullien que déjà de son temps le nom de Jésus, si près de la mort de notre Sauveur et du commencement de l'Eglise, déjà le nom de Jésus était adoré par toute la terre, et que dans toutes les provinces du monde qui pour lors étaient découvertes, le Sauveur y avait un nombre infini de sujets ! « Nous sommes, dit hautement ce grand personnage, presque la plus grande partie de toutes les villes : *Pars pene major civitatis cujusque.* » Les Parthes invincibles aux Romains, les Thraces antinomes, comme les appelaient les anciens, c'est-à-dire gens impatients de toute sorte de lois, ont subi volontairement le joug de Jésus. Les Mèdes, les Arméniens, les Perses, et les Indiens les plus reculés, les Maures et les Arabes, et ces vastes provinces de l'Orient, l'Egypte, et l'Ethiopie, et l'Afrique la plus sauvage, les Scythes toujours errants, les Sarmates, les Gétuliens, et la Barbarie la plus inhumaine a été apprivoisée par la doctrine modeste du sauveur Jésus. L'Angleterre, ah ! la perfide Angleterre ! que le rempart de ses mers rendait inaccessible aux Romains, la foi du Sauveur y est abordée : *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita.* Que dirai-je des peuples d'Espagne, et de la belliqueuse nation des Gaulois, l'effroi et la terreur des Romains, et des fiers Allemands, qui se vantaient de ne craindre autre chose sinon que le ciel tombât sur leurs têtes ? Ils sont venus à Jésus, doux et simples comme des agneaux, demander pardon humblement, poussés d'une crainte respectueuse. Rome même, cette ville superbe qui s'était si longtemps enivrée du sang des martyrs de Jésus-Christ, Rome la maîtresse a baissé la tête, et a porté plus d'honneur au tombeau d'un pauvre pêcheur qu'aux temples de son Romulus : *Ostendatur mihi Romæ tanto in honore templum Romuli in quanto ibi ostendo memoriam Petri.*

Il n'y a point d'empire si vaste qui n'ait été resserré dans quelques limites. Jésus règne partout, dit le grave Tertullien (c'est dans le livre contre les Juifs, duquel j'ai tiré presque tout ce que je viens de vous dire de l'étendue du royaume de Dieu). « Jésus règne partout, dit-il, Jésus est adoré partout ; devant lui la condition des rois n'est pas meilleure que celle des moindres esclaves ; Scythes ou Romains, Grecs ou Barbares, tout lui est égal ; il est égal à tous, il est le Roi de tous, il est le Seigneur et le Dieu de tous : *Christi regnum et nomen ubique porrigitur, ubique regnat, ubique adoratur ; non regis apud illum major gratia, non barbari alicujus inferior lætitia ; omnibus æqualis, omnibus rex, omnibus Deus et Dominus est.* » Et ce qui est de plus admirable, c'est que ce ne sont point les nobles et les empereurs qui lui ont amené les simples et les roturiers : au contraire, il a amené les empereurs par l'autorité des pêcheurs. Il a permis que les empereurs avec toute la puissance du monde résistassent à sa pauvre Eglise par toute sorte de cruautés, afin de faire voir qu'il ne tenait pas son royaume de l'appui ni de la complaisance des grands. Mais quand il lui a plu d'abaisser à ses pieds la majesté de l'empire, venez, venez à moi, ô Césars ! assez et trop longtemps vous avez persécuté mon Eglise ! entrez vous-mêmes dans mon royaume, où vous ne serez pas plus considérables que les moindres de vos sujets. Au même temps Constantin, ce triomphant empereur, obéissant à la Providence, éleva l'étendard de la croix au-dessus des aigles romaines, et par toute l'étendue de l'empire la paix fut rendue aux églises.

Où êtes-vous, ô persécuteurs ! que sont devenus ces lions rugissants qui voulaient dévorer le troupeau du Sauveur ? Mes frères, ils ne sont plus ; Jésus les a défaits ; « ils sont tombés à ses pieds : *Populi sub te cadent.* » Il en est arrivé comme de saint Paul : « Jésus fit mourir son persécuteur, et mit en sa place un disciple : *Occisus est inimicus Christi, vivit discipulus Christi,* » dit saint Augustin. Ainsi ces peuples farouches qui frémissaient comme des lions contre les agneaux de Notre-Seigneur, ils ne sont plus, ils sont morts ; « Jésus les a frappés au cœur : *In corda inimicorum.* C'était dans le cœur qu'ils s'élevaient contre lui ; c'est dans le cœur qu'il les a blessés : *Cadunt in corde. Ibi se erigebant adversus Christum, ibi cadunt ante Christum.* Les flèches de mon maître ont percé le cœur de ses ennemis : *Sagittæ potentis acutæ in corda inimicorum regis.* » Il les a blessés de son seul amour. « Les ennemis sont défaits ; mon Sauveur en a fait des amis : *Ceciderunt, ex inimicis amici facti sunt ; inimici mortui sunt, amici vivunt.* » Et comment cela ? « Par la croix : *Domuit orbem, non ferro, sed ligno.* » Le royaume qui n'était pas de ce monde a dompté le monde superbe, non par la fierté d'un combat, mais par l'humilité de la patience : *Regnum quod de hoc mundo non erat, superbum mundum non atrocitate pugnandi, sed patiendi humilitate vincebat...* »

BOSSUET.

RUINES (LES).

Les ruines des monuments chrétiens fournissent au cœur de majestueux souvenirs, et aux arts des compositions touchantes. Consacrons quelques pages à cette poétique des morts.

Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. Ce sentiment tient à la fragilité de notre nature, à une conformité

secrète entre ces monuments détruits et la rapidité de notre existence. Il s'y joint, en outre, une idée qui console notre petitesse, en voyant que des peuples entiers, des hommes quelquefois si fameux n'ont pu vivre cependant au delà du peu de jours assignés à notre obscurité. Ainsi, les ruines jettent une grande moralité au milieu des scènes de la nature; quand elles sont placées dans un tableau, en vain on cherche à porter les yeux autre part : ils reviennent toujours s'attacher sur elles. Et pourquoi les ouvrages des hommes ne passeraient-ils pas, quand le soleil qui les éclaire doit lui-même tomber de sa voûte? Celui qui le plaça dans les cieux est le seul souverain dont l'empire ne connaisse point de ruines.

Il y a deux sortes de ruines : l'une, ouvrage du temps; l'autre, ouvrage des hommes. Les premières n'ont rien de désagréable, parce que la nature travaille auprès des ans. Font-ils des décombres, elle y sème des fleurs; entr'ouvrent-ils un tombeau, elle y place le nid d'une colombe : sans cesse occupée à reproduire, elle environne la mort des plus douces illusions de la vie.

Les secondes ruines sont plutôt des dévastations que des ruines; elles n'offrent que l'image du néant, sans une puissance réparatrice. Ouvrage du malheur, et non des années, elles ressemblent aux cheveux blancs sur la tête de la jeunesse. Les destructions des hommes sont d'ailleurs plus violentes et plus complètes que celles des âges; les seconds minent, les premiers renversent. Quand Dieu, pour des raisons qui nous sont inconnues, veut hâter les ruines du monde, il ordonne au Temps de prêter sa faux à l'homme; et le Temps nous voit avec épouvante ravager dans un clin d'œil ce qu'il eût mis des siècles à détruire.

Nous nous promenions un jour derrière le palais du Luxembourg, et nous nous trouvâmes près de cette Chartreuse que M. de Fontanes a chantée. Nous vîmes une église dont les toits étaient enfoncés, les plombs des fenêtres arrachés, et les portes fermées avec des planches mises debout. La plupart des autres bâtiments du monastère n'existaient plus. Nous nous promenâmes longtemps au milieu des pierres sépulcrales de marbre noir semées çà et là sur la terre; les unes étaient totalement brisées, les autres offraient encore quelques restes d'épitaphes. Nous entrâmes dans le cloître intérieur; deux pruniers sauvages y croissaient parmi de hautes herbes et des décombres. Sur les murailles on voyait des peintures à demi effacées, représentant la vie de saint Bruno; un cadran était resté sur un des pignons de l'église; et dans le sanctuaire, au lieu de cette hymne de paix qui s'élevait jadis en l'honneur des morts, on entendait crier l'instrument du manœuvre qui sciait des tombeaux.

Les réflexions que nous fîmes dans ce lieu, tout le monde les peut faire. Nous en sortîmes le cœur flétri, et nous nous enfonçâmes dans le faubourg voisin, sans savoir où nous allions. La nuit approchait : comme nous passions entre deux murs, dans une rue déserte, tout à coup le son d'un orgue vint frapper notre oreille, et les paroles du cantique *Laudate Dominum, omnes gentes*, sortirent du fond d'une église voisine; c'était alors l'octave du Saint-Sacrement. Nous ne saurions peindre l'émotion que nous causèrent ces chants religieux; nous crûmes ouïr une voix du ciel qui disait : « Chrétien sans foi, pourquoi perds-tu l'espérance? Crois-tu donc que je change mes desseins comme les hommes; que j'abandonne, parce que je punis? Loin d'accuser mes décrets, imite ces serviteurs fidèles qui bénissent les coups de ma main, jusque sous les débris où je les écrase. »

Nous entrâmes dans l'église au moment où le prêtre donnait la bénédiction. De pauvres femmes, des vieillards, des enfants étaient prosternés. Nous nous précipitâmes sur la terre, au milieu d'eux; nos larmes coulaient; nous dîmes, dans le secret de notre cœur : Pardonne, ô Seigneur, si nous avons murmuré en voyant la désolation de ton temple; pardonne à notre raison ébranlée! L'homme n'est lui-même qu'un édifice tombé, qu'un débris du péché et de la mort; son amour tiède, sa foi chancelante, sa charité bornée, ses sentiments incomplets, ses pensées insuffisantes, son cœur brisé, tout chez lui n'est que ruines.

CHATEAUBRIAND.

RUTH.

« L'histoire de Ruth, dit Voltaire (et l'on peut s'en rapporter à son témoignage quand il loue la Bible), l'histoire de Ruth est écrite avec une simplicité naïve et touchante. Nous ne connaissons rien ni dans Homère, ni dans Hésiode, ni dans Hérodote, qui aille au cœur comme cette réponse de Ruth à sa mère Noémi : *J'irai avec vous, et partout où vous resterez je resterai. Votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu; je mourrai dans la terre où vous mourrez.* »

L'histoire de Ruth est en effet la plus gracieuse et la plus aimable églogue qui existe dans toutes les langues connues. Nulle part les détails de la vie rurale n'ont autant de charmes; nulle part le génie de l'homme ne les a attachés à un fonds d'un intérêt plus tendre. La vie semble animer ce tableau pastoral. Tout y est en action, tout marche au même but; c'est un poëme achevé dans toutes ses parties. Jamais la douce innocence, la vertu pauvre, modeste et résignée, n'a reçu un plus digne et plus touchant hommage. Il méritait d'être traduit dans toutes les langues; il l'a été par Thompson en Angleterre, et par Florian en France. Cette dernière traduction est un chef-d'œuvre de grâce et de sentiment.

Noémi, après avoir quitté la terre de ses pères, après avoir perdu son époux, après avoir perdu ses deux fils, seule, sans appui, sans fortune, prend la résolu-

tion de retourner dans la contrée qui l'a vue naître.

. . . . . La triste Noémi,
Sans époux, sans enfants, chez un peuple ennemi,
Tourne ses yeux en pleurs vers sa chère patrie,
Et prononce en partant, d'une voix attendrie,
Ces mots qu'elle adressait aux veuves de ses fils :
Ruth, Orpha, c'en est fait, mes beaux jours sont finis;
Je retourne en Juda mourir où je suis née :
Mon Dieu n'a pas voulu bénir votre hyménée;
Que mon Dieu soit béni! Je vous rends votre foi,
Puissiez-vous être un jour plus heureuses que moi.
Votre bonheur rendrait ma peine moins amère.
Adieu. N'oubliez pas que je fus votre mère.
Elle les presse alors sur son cœur palpitant.
Orpha baisse les yeux, et pleure en la quittant.
Ruth demeure avec elle. Ah! laissez-moi vous suivre!
Partout où vous vivrez, Ruth près de vous doit vivre.
N'êtes-vous pas ma mère en tout temps, en tout lieu?
Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu, mon Dieu.
La terre où vous mourrez verra finir ma vie;
Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie.
Jusque-là vous servir sera mes plus doux soins;
Nous souffrirons ensemble, et nous souffrirons moins.

Ces vers charmants ne sont que la traduction fidèle du texte sacré. La dernière pensée est, à la vérité, de Florian; mais le texte dit plus : « La mort sera plus douce, si nous mourons ensemble. »

Noémi cède. Elles arrivent l'une et l'autre dans les champs de Bethléem : c'était le temps de la moisson. Ruth, réduite à glaner pour nourrir sa mère, attire sur elle tous les regards. Ses grâces, sa douceur, un air de vertu répandu sur toute sa personne, lui gagnent le cœur du maître et des ouvriers.

Bientôt de leur retour la nouvelle est semée;
A peine de ce bruit la ville est informée,
Que tous vers Noémi précipitent leurs pas.
Plus d'un vieillard surpris ne la reconnaît pas.
Quoi! c'est la Noémi? Non, leur répondit-elle,
Ce n'est plus Noémi, ce nom veut dire belle :
J'ai perdu ma beauté, mes fils et mon ami.
Nommez-moi malheureuse, et non pas Noémi (1).
Dans ce temps, de Juda les nombreuses familles
Recueillaient les épis tombant sous les faucilles;
Ruth veut aller glaner : le jour à peine luit;
Aux champs du vieux Booz le hasard la conduit.
Ruth suivait dans les champs la dernière glaneuse;
Etrangère et timide elle se trouve heureuse
De ramasser l'épi qu'un autre a dédaigné.
Booz, qui l'aperçoit, vers elle est entraîné.
Ma fille, lui dit-il, glanez près des javelles;
Les pauvres ont des droits sur des moissons si belles;
Mais vers ces deux palmiers suivez plutôt mes pas,
Venez des moissonneurs partager le repas;
Le maître de ces champs par ma voix vous l'ordonne :
Ce n'est que pour donner que le Seigneur nous donne.
Il dit. Ruth à genoux de pleurs baigne sa main.
Le vieillard la conduit au champêtre festin.
Les moissonneurs charmés de ses traits, de sa grâce,
Veulent qu'au milieu d'eux elle prenne sa place.
De leur pain, de leurs mets lui donnent la moitié;
Et Ruth, riche des dons que lui fait l'amitié,
Songeant que Noémi languit dans la misère,
Pleure, et garde son pain pour en nourrir sa mère.

Booz, charmé de tant de vertus, veut ajouter encore à ses bienfaits; il donne ordre au chef de ses ouvriers de la recevoir auprès d'eux, et de laisser exprès tomber des épis, afin qu'elle puisse moissonner réellement, en ne croyant que glaner. Epargne, lui dit-il,

Epargne à sa pudeur tant de reconnaissance,
Et gardons le secret de notre bienfaisance.

Ruth, chargée de richesses, court à la fin du jour auprès de sa mère.

Elle arrive en chantant. Bénissons le Seigneur,
Dit-elle; de Booz il a touché le cœur;
A glaner dans son champ ce vieillard m'encourage;
Il dit que sa moisson du pauvre est l'héritage.
De son travail alors elle montre le fruit.
Oui, lui dit Noémi, l'Eternel vous conduit :
Il veut votre bonheur; n'en doutez point, ma fille;
Le vertueux Booz est de notre famille,
Et nos lois..... Je ne puis vous expliquer ces mots.

Elle engage Ruth à retourner aux champs de Booz, à lui parler de Noémi, à se faire connaître pour la veuve de son fils. Ruth obéit. Au moment où Booz goûte les douceurs du sommeil parmi ses nombreux ouvriers, elle se place à ses pieds, et lorsqu'il s'éveille, elle se fait connaître :

De Noémi dans moi reconnaissez la fille.
Est-il vrai que Booz soit de notre famille;
C'est mon cœur qui l'assure, ainsi que Noémi.
O Dieu! répond Booz, que ton nom soit béni!
Quoi! je trouve dans vous cette aimable étrangère
Qui laissa son pays et ses dieux pour sa mère?
Je suis de votre sang, et selon notre loi,
Votre époux doit trouver un successeur en moi.
Ah! que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur!
Lui dit Ruth; vous verriez que la loi de ma mère
Me devient dans ce jour et plus douce et plus chère.
La rougeur à ces mots augmente ses attraits.
Booz tombe à ses pieds. Je vous donne à jamais
Et ma main et ma foi : le plus saint hyménée
Aujourd'hui va m'unir à votre destinée.

Ruth le conduit alors dans les bras de sa mère:
Tous trois à l'Eternel adressent leur prière,
Et le plus saint des nœuds en ce jour les unit
Juda s'en glorifie... et Dieu qui les bénit,
Aux désirs de Booz permet que tout réponde.
Belle comme Rachel, comme Lia féconde,
Son épouse eut un fils, et cet enfant si beau,
Des bienfaits du Seigneur est un gage nouveau :
C'est l'aïeul de David. Noémi le caresse;
Elle ne peut quitter ce fils de sa tendresse;
Et dit en le montrant sur son sein endormi :
Vous pouvez maintenant m'appeler Noémi.

Rien n'est plus gracieux que cette histoire. On trouve à la vérité, dans le texte, quelques particularités qui semblent choquer nos mœurs; mais elles ne choquaient point celles des Hébreux. Chaque peuple a ses lois, ses coutumes et sa manière propre d'envisager les objets. La vie rurale et pastorale jouissait chez les Israélites d'un honneur qu'elle n'a peut-être reçu nulle part. A l'époque où vivait Booz, la terre était couverte de tentes et de chaumières, et les plus grands seigneurs étaient les plus riches cultivateurs.

L'imitation du poëme de Ruth, par Thompson, est moins fidèle, moins rapprochée du texte que celle de Florian.

Le poëte anglais s'est privé d'un grand avantage, en changeant le lieu de la scène et le nom des personnages. Il a ôté à son sujet l'intérêt de l'histoire. Ce n'est plus qu'un épisode ordinaire, qu'une fiction poétique, dont les détails n'ont pas le premier de tous les charmes, celui de la vérité.

Il a changé aussi les principales circonstances. C'est *Palémon* (nom substitué à celui de Booz) qui devient épris de la beauté

(1) *Dicebantque hæc est illa Noemi? quibus ait : Ne vocetis me Noemi, id est pulchram, sed vocate me Mara, id est amaram, quia amaritudine valde me replevit Omnipotens.*

de *Lavinie* (nom substitué à celui de Ruth); c'est lui qui l'interroge, et il ne l'interroge que parce qu'il est enflammé d'amour pour elle. Il croit reconnaître dans ses traits quelques-uns de ceux de son vieil ami Acaste. Il apprend en effet que Lavinie est sa fille; et charmé de contribuer à son bonheur, il la prend pour épouse.

Mais tout imparfait que soit cet épisode, il ajoute néanmoins un grand mérite au chant de l'Automne, où Thompson l'a placé.

J.-B. SALGUES.

S

SABBAT (LE).

Le plus ancien de tous les jours fériés est le jour du sabbat.

Le sabbat primitif fut observé en mémoire du jour où Dieu *se reposa*, après la création de tout ce qui existe.

En mémoire du glorieux repos dont l'Eternel jouit dans les splendeurs du ciel, les patriarches et la loi de Moïse ont établi le repos religieux du sabbat. Après l'œuvre des six jours, Dieu, la force, la puissance même, n'avait pas besoin de *se reposer*. La Toute-Puissance ne se fatigue pas; mais l'homme déchu et faible, l'homme condamné au travail se lasse de ses rudes journées, et Dieu qui le connaît, Dieu qui voit ses sueurs comme ses larmes, a voulu, dans sa bonté, qu'il y eût un jour de repos pour lui.

Ainsi dans le sabbat, il y a souvenir de puissance et souvenir de bonté.

Jéhovah, l'Eternel, après avoir créé le ciel avec ses astres qui resplendissent, et les oiseaux qui volent dans son immensité;

La mer, avec ses flots et ses abîmes, avec tous les poissons qui y vivent, et Léviathan qui se joue dans ses profondeurs;

La terre, avec ses plantes et ses fleurs, ses ruisseaux et ses fleuves, ses déserts et ses forêts, et tous les animaux qui s'y meuvent le jour et qui y rôdent la nuit;

L'homme et la femme: l'un avec sa force et sa majesté; l'autre avec sa beauté et sa grâce;

Le Créateur s'arrêta, et, regardant les détails et l'ensemble de son œuvre immense, dit: *Ce que j'ai fait est bon*: et il bénit le septième jour et le fit saint.

La célébration du sabbat doit rappeler cette parole du Très-Haut: le complément de la création.

La célébration du sabbat doit nous montrer aussi que Dieu, qui dans sa justice a condamné l'homme au travail, a, dans sa bonté, compati à sa faiblesse, et a voulu, dès les premiers temps du monde, qu'il eût un jour pour se reposer.

Pour que ce repos fût bon, la religion y a joint la prière, et elle a bien fait; car, dans les agitations de la vie, dans les inquiétudes et les soucis qui se lèvent avec le soleil, ce qui repose le mieux l'âme c'est de prier; et dites, pour que le corps se repose bien, ne faut-il pas que l'âme soit reposée?

La charrue n'avait creusé que peu de sillons dans la terre encore toute jeune, l'art de la cultiver n'était qu'à sa naissance, que déjà les patriarches, ces premiers patrons de la propriété et de l'agriculture, se reposaient le septième jour. Alors, au lieu des temples, ils n'avaient, comme Abel, que de simples autels de gazon; mais là ils priaient, ils louaient le Seigneur qui humecte la terre avec la rosée du ciel, comme il console l'âme attristée avec ses espérances.

C'était peut-être dans ces jours de prière et de saint repos, que Dieu leur parlait, et que les anges du ciel venaient converser avec eux.

Ce que l'usage des patriarches avait établi, la loi de Moïse l'a consacré; et la célébration du sabbat est de commandement divin. Voici le texte de la loi:

Exode. « *Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat; vous travaillerez pendant six jours et vous ferez ce que vous aurez à faire; mais le septième jour est le Sabbat du Seigneur votre Dieu; vous ne ferez ce jour-là aucun ouvrage, ni vous, ni votre fils, ni votre fille, ni votre serviteur, ni votre servante, ni vos bêtes de service, ni l'étranger qui demeure chez vous; car le Seigneur a fait, en six jours, le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent, et il s'est reposé le septième jour; c'est pourquoi il a béni le septième jour, l'a fait saint et l'a consacré à son service.*

Ezéchiel dit expressément que le Sabbat et les autres fêtes d'Israël sont des signes que Dieu a donnés à son peuple pour le distinguer des autres nations. *Sabbata mea dedi ipsis, ut essent signa inter me et ipsos.* Et encore, *Sabbata mea sanctificate ut sint signa inter me et vos.*

Dans l'Exode, il est dit que *Dieu a établi son Sabbat parmi les enfants d'Israël, comme un signe qui les fasse souvenir qu'il est le Seigneur qui les sanctifie. Quiconque aura violé le Sabbat sera puni de mort.*

Et dans ces temps-là, dit l'historien sacré, pendant que les fils d'Israël étaient voyageurs dans le désert, voilà qu'un pauvre homme fut pris ramassant du bois mort, le jour du Sabbat.

Et la foule se saisit de lui, car il transgressait la loi du Seigneur, et ils le conduisirent devant Moïse et Aaron, leur disant: Voilà que cet homme a été pris ramassant du bois mort le jour du Sabbat.

Aaron et Moïse le firent mettre en prison, ne sachant pas de quel châtiment ils devaient le punir.

Mais le Seigneur dit à Moïse: il faut qu'il soit puni de mort, il faut que le peuple prenne des pierres et le lapide hors du camp, car il a transgressé la loi qui défend

de travailler à aucune œuvre, le jour que j'ai fait saint.

L'homme fut emmené dans la campagne hors de l'enceinte du camp, et ceux qui l'avaient vu ramassant le bois, prirent les premières pierres et les lui jetèrent ; après eux la foule en lança un si grand nombre, que son corps fut bientôt couvert, et que là où le coupable avait été lapidé, il y eut comme un petit monticule qui fut montré longtemps aux enfants d'Israël, pour les faire ressouvenir que le jour du Seigneur était un jour saint, et que ce jour-là on ne devait faire aucun travail.

En ordonnant aux hommes un repos si absolu, une absence si complète de toute occupation du corps, il faut voir la pensée du divin législateur des Hébreux : lui qui, avant de faire des lois pour les hommes, avait fait l'homme lui-même, savait que l'âme et le corps sont si étroitement liés que si l'un travaille beaucoup, l'autre a peu de repos. Le travail manuel courbe l'ouvrier vers la terre, et pour bien se reposer, il faut regarder le ciel.

Dieu, en faisant la loi qui commande la sanctification du septième jour, a voulu que l'âme, dégagée des soins de la vie ordinaire, eût des moments où elle pût prendre, dans la solitude et le silence, des ailes pour monter vers lui.

Quand la pensée monte vers le Seigneur, quand elle se rapproche des nuages, elle s'humecte, pour ainsi dire, d'une céleste rosée, et alors qu'elle redescend de ces hauteurs, elle a plus de forces pour porter le poids des jours.

La sanctification du Sabbat ne consistait pas seulement dans ce repos que donnent le silence et la retraite ; la prière en commun, la prière en face des autels, y entrait pour beaucoup. Appelés au tabernacle ou au temple par le son des trompettes, les Israélites y venaient, au jour du Sabbat, chanter les louanges du Seigneur, et le remercier de ses bienfaits. Alors l'encens, la myrrhe et l'aloës brûlaient sur l'autel des parfums, et le sang des agneaux offerts en holocauste rougissait l'autel des sacrifices, où coulaient aussi le vin et l'huile, et où l'on apportait des fleurs et des fruits, prémices des saisons. Le jour du Sabbat, les prêtres mettaient sur la table d'or de nouveaux pains de proposition et en ôtaient les anciens. Les ministres du temple entraient en semaine le jour du Sabbat, et ceux qui avaient servi la semaine précédente en sortaient ce jour-là.

Enfin dans tout Israël on célébrait le Sabbat, de même que les autres fêtes, d'un soir à un autre soir ; on les commençait après le soleil couché, on les finissait de même : *A vespera usque ad vesperam, celebrabitis Sabbata vestra.*

Ces prières dites en commun devant les autels, devant toute la pompe des sacrifices ; ces hymnes au Seigneur, si pleines de poésie, chantées par les lévites et accompagnées par les harpes et les cithares, les psaltérions et les cimbales, les systres et les trompettes, devaient élever les âmes de ce peuple, qui, malgré ses fautes, ses inconstances et ses crimes, valait mieux que toutes les nations d'alors.

Il n'y avait pas chez les Israélites que les sacrifices et les prières pour sanctifier le Sabbat ; le repos absolu, l'absence de tout travail, y entraient pour beaucoup : *Non facies omne opus in eo*, avait dit la loi de Dieu ; et pour s'y conformer, les Hébreux ont souvent porté l'obéissance jusqu'à l'extrême.

Du temps des Machabées, ils respectaient tellement le repos du Sabbat, que ce jour-là, alors même qu'en guerre leurs ennemis les attaquaient, ils ne croyaient pas devoir recourir aux armes pour se défendre.

Depuis ces jours héroïques, la nation juive avait perdu un peu de son scrupule, et quand elle faisait la guerre, elle n'attaquait pas l'ennemi le jour du Seigneur, mais elle se défendait.

Quand le Messie parcourait les campagnes de la Judée avec ses apôtres et ses disciples, les Juifs d'alors se scandalisèrent de voir quelques-uns de ceux qui s'étaient attachés au Sauveur, prendre, pour apaiser leur faim, quelques épis de blé et les froisser dans leurs mains pour en manger.

Certes, c'était porter le respect pour le repos du Sabbat bien loin. Aussi Jésus dit aux Pharisiens, qui lui reprochaient cette action des apôtres : *N'avez-vous jamais lu ce que fit David quand il fut dans la nécessité et qu'il eut faim ? Lui et ceux qui étaient avec lui n'entrèrent-ils pas dans la maison de Dieu, au temps d'Abiathar le sacrificateur, et ne mangèrent-ils pas les pains de proposition, lesquels il n'était permis qu'aux sacrificateurs de manger, et n'en donnèrent-ils pas à ceux qui étaient avec eux ?*

Le Sabbat est fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le Sabbat, de sorte que le Fils de l'homme est Seigneur même du Sabbat.

Il appartenait à celui qui est la sagesse même d'expliquer aux hommes ce que devait être le jour de sanctification et de repos ; et, en vérité, les Juifs avaient bien besoin que l'*Esprit* vînt vivifier *la lettre* ; car il est difficile de comprendre jusqu'à quel point d'exagération en étaient venus quelques Pharisiens, relativement à l'observance du Sabbat. On voit dans quelques rabbins que parmi les Juifs il y en avait qui portaient le scrupule jusqu'à ne pas vouloir peler ou faire cuire une pomme, tuer un insecte qui les piquait, chanter ou jouer d'un instrument.

Les Samaritains n'allumaient point de feu ce jour-là, et ne se remuaient aucunement, si ce n'était pour aller à la maison du Seigneur.

Le nombre des pas qu'il était permis de faire, le jour du repos de Dieu, était fixé, et cette mesure de distance était appelée *le chemin du Sabbat*. Saint Luc nous apprend que le mont des Oliviers était éloigné de Jérusalem de la longueur du chemin que l'on peut faire le jour du Sabbat : *Sabbati habens iter ;* de Jérusalem au jardin des Oliviers, on compte *six cent vingt-cinq pas ;* c'était donc

là l'espace qu'il était permis de parcourir dans la sainte journée. Le vicomte WALSH.

SACREMENTS.

Dieu a créé l'homme pour des destinées immortelles; et si Adam n'avait pas mal usé du libre arbitre que le Créateur lui avait laissé, lui et sa race auraient pu parvenir à l'éternelle félicité sans avoir à souffrir et à pleurer dans notre vallée de larmes.

Depuis la coupable et funeste désobéissance de nos premiers parents, l'empire de l'homme a bien changé de face, et tous les chemins qui s'allongent devant lui et qui vont aboutir à l'éternité, ne ressemblent en rien aux sentiers fleuris du paradis terrestre.

Pour que les fils d'Adam, devenus pèlerins et voyageurs, gagnant leur pain à la sueur de leur front, ne perdent pas courage devant les difficultés, les périls, les ronces et les épines qui hérissent cette terre flétrie par le péché, le christianisme y a fait surgir des sources d'eaux vives, auxquelles ils peuvent se désaltérer, se purifier et se fortifier. Là ils puisent, avec la grâce, la foi, l'espérance et la charité.

Ces sources sont au nombre de sept.

Ces sources, fécondées par les communications du ciel, sont les sacrements d'institution divine, que l'Eglise catholique, apostolique et romaine, administre et confère aux fidèles.

Cette Eglise, fille de la Vérité et épouse de Jésus Christ, sait que l'homme ne peut vivre sans communication avec Dieu; car elle se souvient que dès leurs premiers jours Adam et Eve ont entendu la voix du Créateur les appeler par leurs noms, et qu'ils ont répondu, comme des enfants à leur père: « Seigneur, nous voici. »

Entre l'éternel Dieu du ciel et les deux pures et belles créatures qu'il venait d'*établir* (*Psal.* VIII, 5 et 6) *un peu au-dessous des anges, de couronner d'honneur et de gloire, et de préposer dans le jardin des délices à tous les ouvrages de ses mains*, il y avait de fréquents rapports.

Elle existait déjà, cette merveilleuse échelle que Jacob, endormi sur la pierre de Béthel, a vue plus tard, et par laquelle les esprits célestes descendaient et remontaient incessamment pour visiter ici-bas les êtres aimés de l'éternel Seigneur, et pour retourner ensuite là-haut par delà les astres, chanter sur leurs harpes d'or les louanges de Jéhovah!

Sous quelle figure sensible Dieu daignait-il se montrer à Adam et à Eve? La *Genèse* ne nous le dit pas d'une manière précise; la tradition nous fait croire que le *Roi des siècles*, que *Celui qui a été de toute éternité* et *avant toutes choses*, leur apparaissait parfois sous la forme d'un vénérable et majestueux vieillard (1); et il était juste, l'homme étant composé d'un corps et d'une âme, que Dieu se fît connaître à lui selon l'un et l'autre, selon les sens comme selon l'esprit. Il en était de même des anges qui conversaient avec l'homme. La Bible nous les représente, dans plusieurs passages, comme de beaux et jeunes voyageurs venant demander aux patriarches l'hospitalité sous leurs tentes, et s'asseyant comme des amis à la table d'Abraham, d'Isaac et de Jacob!

D'autres fois, les messagers célestes ne faisaient que replier leurs ailes et apparaissaient aux habitants de la terre tout rayonnants de la splendeur des cieux. Quelques formes qu'ils aient prises dans le passé, il est certain, il est de foi, que Dieu et les esprits qui le servent ont conversé avec nos premiers parents.

Le péché a rendu ces communications moins fréquentes, mais elles n'ont jamais été entièrement rompues. Alors même que le Seigneur nous frappe, on reconnaît la main d'un père; et le Chérubin qui a été chargé de conduire Adam et Eve hors du Paradis terrestre, et qui s'est arrêté à ses limites pour en défendre l'entrée, n'est pas le dernier ange qui soit venu près d'eux; après leur disgrâce, quand, pour accomplir la terrible sentence portée contre eux, les deux coupables ont été contraints à se courber durement sur la terre et à l'arroser de leurs sueurs; quand les maux et les chagrins enfantés par leur péché seront venus après les délices d'Eden les saisir et les torturer,... ah! soyons-en convaincus, quelque ange consolateur leur aura été bientôt dépêché par le souverain Juge; le Dieu qui *laisse si souvent sa miséricorde désarmer sa justice*, se sera bien vite souvenu, en entendant leurs premiers gémissements, qu'il était leur Créateur et leur père!

Que serait le monde? et que serions-nous, Seigneur, si vous ne nous regardiez plus en pitié; si vous ne vous penchiez plus vers nous pour écouter nos plaintes et nos prières? Les plantes, les arbres et les fleurs dont vous parez la terre, ne pourraient vivre si vous ne leur versiez plus la rosée qui les rafraîchit et les féconde. L'homme est comme les fleurs, les arbres et les plantes: il périt si la rosée de la grâce ne tombe plus sur lui. Il faut qu'entre le fils et le père il y ait échange de paroles et d'amour, il ne faut pas que l'herbe puisse croître sur le sentier qui s'étend entre la demeure du père et celle de ses enfants; aussi, quand nous lisons les saintes Ecritures, nous voyons que l'homme a beau être déchu de sa pureté première, et porter au front la marque du péché originel, le Créateur ne s'est point dépouillé de son amour pour lui; dans toutes les pages de l'Ancien Testament, cette paternité divine lutte avec l'ingratitude du peuple hébreu, partout nous y retrouvons des miséricordes et des pardons recouvrant sans cesse des inconstances et des parjures. Pour le maintenir dans les voies de la fidélité, pour l'éloigner de l'amour des faux

(1) Bossuet, *Elévations à Dieu sur les mystères.*

dieux, les prodiges et les miracles se succèdent; toute puissance semble donnée à ses chefs, qui deviennent comme les lieutenants de *l'éternel Seigneur, Sabaoth, le dieu des armées.* A la voix de Moïse, la mer sépare, retient et consolide ses flots, pour ouvrir dans l'abîme un passage aux enfants d'Israël.

Dans la sécheresse aride et dévorante du désert, la baguette du même homme fait jaillir d'un rocher une source d'eau vive, qui abreuvera et désaltérera toute une armée.

Josué aura besoin de quelques heures de plus de lumière pour achever de vaincre les Amalécites et les Philistins; et, à son ordre, le soleil s'arrêtera et ne baissera pas pour se coucher à l'horizon.

Pour que le peuple puisse arriver à cette terre qui lui est promise, la nuit perdra son obscurité, et une colonne de feu, dissipant les ténèbres, guidera l'immense multitude à travers des océans de sable.

Pendant l'ardeur du jour, un long voile de nuées s'étendra au-dessus de l'armée et marchera avec elle, pour abriter et défendre ses innombrables soldats des rayons qui brûlent et qui tuent.

Là où la terre est stérile, là où toute nourriture manque à Israël, la manne tombera du ciel et nourrira toute la nation.

Auprès de ces prodiges de bonté, de temps à autre le Très-Haut ressaisira bien ses foudres, et commandera à l'Ange exterminateur de tirer son glaive du fourreau; mais dès qu'Israël se prosterne dans la poussière, dès qu'il se couvre de cendres et se frappe la poitrine; dès que ses gémissements de repentir et ses cris de pardon montent vers le ciel, Dieu revient à sa mansuétude, et comme une mère qui aime ses enfants, pardonne de nouveau.

Tous ces miracles, manifestations éclatantes de puissance et de bonté, entretenaient dans la mémoire des hommes le souvenir d'une providence vigilante et protectrice. Sans tous ces prodiges, sans *la voix des prophètes*, les adorateurs du vrai Dieu, entourés d'idolâtres, auraient fini par perdre leur foi, et eux aussi, dans le vague et les incertitudes de leur esprit, seraient allés s'asseoir avec les nations païennes à l'ombre de la mort. Pour les en empêcher, *notre Père qui est au ciel*, et qui nous a donné, à nous chrétiens, les *sacrements de son Eglise*, afin de nous maintenir en continuel rapport avec lui, avait aussi prodigué à son peuple les preuves visibles de sa divine protection, et dans la loi judaïque nous trouvons des *sacrements*.

En effet, une religion se concevrait difficilement sans institutions stables et sacrées où l'homme pût puiser la grâce, la résignation et la force nécessaires pour le mettre à même de supporter les amertumes, les douleurs et les angoisses de la vie, qui, hélas! ne datent pas de nos jours, mais du moment même où le péché est entré dans le monde.

L'*Agneau pascal*, la *Consécration des prêtres*, les *Purifications du peuple et de ses ministres* étaient des sacrements de la loi donnée par Moïse. Ces sacrements de l'ancienne loi, comparés à ceux de la loi nouvelle, ne peuvent être regardés que comme des emblèmes et des figures. Aussi saint Paul les appelle *de pauvres et faibles commencements : « infirma et egena elementa; »* tandis qu'il considère ceux institués par Jésus-Christ comme *des fontaines intarissables de pureté et de sanctification, sources abondantes qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle.*

Autant donc la réalité l'emporte sur l'ombre, autant le ciel s'élève au-dessus de la terre, autant nos divins sacrements l'emportent sur ceux des Hébreux.

Avec ses sacrements, le peuple juif pouvait entrevoir à distance la magnificence des dons réservés à sa postérité. Quand la nuit va finir, quand les étoiles pâlissent, on peut deviner l'éclat du jour qui va sortir de l'Orient.

Les sacrements de la loi ancienne ne rappelaient pas seulement aux Israélites les bienfaits que le Seigneur s'était plu à répandre sur eux, depuis son antique alliance avec Abraham, Isaac et Jacob, mais leur donnaient encore la grâce pour bien suivre les préceptes et les commandements contenus dans les Livres sacrés, et comprendre l'importance et la sainteté de la religion.

A ces lueurs descendues d'en haut, l'homme, enfonçant ses regards dans l'avenir, entrevoyait parfois des jours meilleurs que ceux qu'il lui avait été imposé de traverser, et il sentait alors le besoin de se rendre digne des célestes bienfaits que le divin *Messie*, l'*envoyé du Très-Haut*, le *Désiré des nations*, devait apporter à la terre. Ces bienfaits, il les saluait de loin, comme la vague lumière qui précède le jour.

Le malheureux qui serait né dans un cachot et qui y aurait grandi sans avoir vu autre chose entre les barreaux d'une étroite lucarne, qu'un tout petit espace du ciel, ne pourrait, certes, avoir aucune idée juste des merveilles de la création;.... mais si un jour un paysagiste habile vient lui montrer un de ses chefs-d'œuvre... il surgit tout de suite dans l'âme du captif un redoublement de désir de liberté, il brûle de voir la réalité de ce dont il n'a fait qu'entrevoir l'image.

Sous l'ancienne loi, avant l'ère de la grande et large liberté chrétienne, il y avait de ces aperçus, de ces illuminations soudaines, de ces éclairs d'en haut qui faisaient pressentir les bienfaits des temps futurs. Et comment n'en aurait-il pas été ainsi? Dès le jour où le malheur fit son premier pas dans ce monde, une prophétie s'éleva pour faire surgir l'espérance! Le mal venait de naître, le péché l'avait enfanté; Dieu voulut qu'en dépit de Satan, l'homme ne désespérât pas. Ce fut donc le jour même de la

chute d'Adam et d'Eve, que le Seigneur dit au serpent : *Je mettrai une inimitié éternelle entre toi et la femme, entre ta race et la sienne; elle brisera ta tête.*

C'est là la première de toutes les prophéties ; c'est elle qui ouvre ce grand livre d'espérances offert à l'humanité déchue, souffrante, et incessamment altérée d'un bonheur qui la fuit toujours.

Tout le genre humain se corrompait : *Dieu laissa aller toutes les nations dans leurs voies.* Comme dit saint Paul (*Act.* XVII), chacun voulait avoir son Dieu et le faire à sa fantaisie. Le vrai Dieu qui avait tout fait était devenu *le Dieu inconnu*, et quoiqu'il *fût si près de nous* par son opération et par ses dons, c'était le plus éloigné de notre pensée ! Un si grand mal gagnait et allait devenir universel ; mais, pour l'empêcher, Dieu suscita Abraham, en qui il voulait faire un nouveau peuple et rappeler à la fin tous les peuples du monde pour être en Dieu un seul peuple (1); c'est le sens de ces paroles : *Sors de ton pays et de ta parenté et de la maison de ton père, et viens à la terre que je te montrerai ; et je ferai sortir de toi un grand peuple, en toi seront bénies toutes les nations de la terre.*

La même promesse a été réitérée à Isaac et à Jacob.

Plus on avance dans les livres saints, plus on s'affermit dans la foi; car tout ce que nous avons, tout ce que nous possédons de plus sacré, de plus consolant, de plus efficace à notre sanctification dans notre religion catholique, apostolique et romaine, est annoncé et, pour ainsi dire montré au doigt par les prophètes (2).

Moïse lui-même (sans le savoir) est une figure *de ce Christ* que les rois et les puissances de la terre imploreront, comme Pharaon implorait, au milieu des plaies de l'Egypte, le chef inspiré des Juifs.

Lorsque le petit enfant sauvé des eaux est devenu grand et le premier de son peuple, il délivre Israël de la tyrannie des Egyptiens, au moment où l'ange exterminateur *va frapper de mort tous les premiers nés, depuis celui du roi qui était assis sur le trône, jusqu'à celui de l'esclave enfermé dans une prison.* Voici ce que le Seigneur ordonne : « Prenez un agneau qui soit sans tache (*Exod.* XII, 5, 7) (en figure de la justice parfaite de Jésus-Christ; il faut, comme le divin Sauveur, que cet agneau soit immolé, soit mangé) ; *trempez un bouquet d'hysope dans le sang de cet agneau immolé, frottez-en les poteaux, les chapiteaux et le seuil de vos portes; le Seigneur passera la nuit pour exterminer les Egyptiens, mais il passera outre, quand il verra à la porte des maisons les marques du sang de l'agneau.* »

« Dieu n'avait pas besoin (3) de cette marque sensible pour discerner les victimes de sa colère : elle n'était pas pour lui, mais pour nous ; et il voulait nous marquer que le sang du véritable Agneau sans tache serait le caractère sacré qui ferait la séparation entre les enfants de l'Egypte, à qui Dieu devait donner la mort, et les enfants d'Israël, à qui il devait sauver la vie (4). »

A chaque page, le livre des anciens jours nous fait, pour ainsi dire, voir dans le passé nos jours présents ; on dirait que les siècles qui nous séparent de ces époques reculées étaient percés à jour, et que l'œil de l'écrivain sacré a vu et a touché du doigt à travers des milliers de siècles tous les noms, tous les bienfaits que nous a assurés la loi nouvelle.

Voici venir un des plus étonnants *voyants de l'avenir*, l'aïeul du Christ, le Roi-Prophète ; IL A VU le Rédempteur *dans le sein de son Père engendré avant l'aurore, avant tous les temps ;* IL A VU *qu'il serait en même temps son fils et son sauveur.* IL L'A VU *Roi souverain, régnant par sa beauté, sa bonne grâce, par sa douceur et par sa justice ; il l'a*

(1) Bossuet, *Elévations sur les mystères.*

(2) Quand on songe que Moïse est le plus ancien historien du monde; quand on remarque qu'il n'a mêlé aucune fable à ses récits ; quand on le considère comme le libérateur d'un grand peuple, comme l'auteur d'une des plus belles législations connues, et comme l'écrivain le plus sublime qui ait jamais existé; lorsqu'on le voit flotter dans son berceau sur le Nil, se cacher ensuite dans les déserts, pendant plusieurs années, puis revenir pour entr'ouvrir la mer, faire couler les sources du rocher, s'entretenir avec Dieu dans la nue, et disparaître enfin sur le sommet d'une montagne, on entre dans un grand étonnement. Mais lorsque, sous les rapports chrétiens, on vient à penser que l'histoire des Israélites est non-seulement l'histoire des anciens jours, mais encore la figure des temps modernes, que chaque fait est double et contient en lui-même une *vérité historique* et un *mystère ;* que le peuple juif est un abrégé symbolique de la race humaine, représentant dans ses aventures tout ce qui est arrivé et tout ce qui doit arriver dans l'univers, que *Jérusalem* doit toujours être prise pour une autre cité, Sion pour une autre montagne, la terre promise pour une autre terre, et la vocation d'Abraham pour une autre vocation ; lorsqu'on fait réflexion que l'homme *moral* est aussi caché sous l'homme physique dans cette histoire ; que la chute d'Adam, le sang d'Abel, la nudité voilée de Noé et la malédiction de ce père sur un fils se manifestent encore aujourd'hui dans l'enfantement douloureux de la femme, dans la misère et l'orgueil de l'homme, dans les flots de sang qui inondent le globe depuis le fratricide de Caïn, dans les races maudites de Cham, qui habitent une des plus belles parties de la terre; enfin, quand on voit le Fils promis à David venir à point nommé rétablir la vraie morale et la vraie religion, réunir les peuples, substituer le sacrifice de l'homme intérieur aux holocaustes sanglants, alors on manque de paroles, ou l'on est prêt à s'écrier avec le prophète : *Dieu est notre Roi avant tous les temps.* « *Deus Rex noster ante sæcula !* » CHATEAUBRIAND.

(3) Bossuet, *Elévations sur les mystères.*

(4) Tout est prophétique et mystérieux dans l'Agneau pascal. On n'en doit pas briser les os, en figure de Jésus-Christ, dont les os furent épargnés sur la croix, pendant qu'on les cassait à ceux qui avaient été crucifiés avec lui. BOSSUET.

adoré sur son trône comme un Dieu, que son Dieu a sacré par une divine onction.

Il a vu toutes les merveilles de sa vie, toutes les circonstances de sa mort, toutes les angoisses de son agonie !

Il a vu ses pieds et ses mains percés de clous ; il a goûté le fiel et le vinaigre que les bourreaux ont donné à boire au divin supplicié ; et il raconte comment les habits du Christ ont été divisés, et sa robe jetée au sort !

Le Roi-Prophète ne s'arrête pas là ; après avoir pleuré sur les douleurs de la Passion du Fils de l'homme, *il se réjouit en esprit de lui voir, après sa mort, annoncer la vérité aux gentils, dans la grande Eglise* (*Psal.* xxi, 25) où tous les peuples de l'univers doivent se réunir, où les pauvres comme les riches doivent être assis à sa table. Enfin, *il a suivi le triomphateur au plus haut des cieux, avec des captifs attachés à son char victorieux*, et il l'a adoré *assis à la droite du Seigneur.*

L'Ecriture sainte nous le dit : David a été *l'homme selon le cœur de Dieu.* Aussi jamais, dans aucune âme humaine, l'esprit divin, l'esprit qui embrasse en même temps le passé, le présent, l'avenir et l'éternité, n'a répandu autant de lumière que dans celle du prophète couronné ! Si tant de dons célestes sont tombés sur David, s'il a su inspirer tant de confiance au Dieu qui lit dans le cœur de l'homme comme dans un livre ouvert, disons tout de suite que le ciel n'a pas été seul à honorer le Berger de Juda, le vainqueur de Goliath ; la terre aussi lui rend un éclatant hommage. Les sujets du roi d'Israël n'ont pas été seuls à redire et à chanter ses sublimes cantiques. Depuis près de deux mille ans, les chrétiens se sont emparés de ses Psaumes inspirés ; dans leurs douleurs, ils pleurent avec ses paroles, et c'est encore avec elles qu'ils chantent dans leurs joies ! Jamais aucun écrit, aucune composition de main d'homme n'aurait pu obtenir pareil succès, succès qui durera plus que notre monde ; car les anges ont emporté au ciel, pour les répéter dans leurs harmonieux concerts, plus d'un hymne chanté dans le Temple de Salomon ! Le génie de l'homme vit quelques jours de plus que l'être qui en a été doué, mais finit aussi par s'éteindre dans l'oubli. Les œuvres de Dieu ne périssent pas ; les paroles du Très-Haut traversent tous les siècles, et les Psaumes de David ne dureront éternellement que parce qu'ils sont d'inspiration directe et divine.

Aussi, pas une de nos journées ne se passe, pas une de nos solennités ne se célèbre, aucune de nos prières n'est dite, sans que quelques versets ou quelques Psaumes du Roi inspiré ne viennent s'y mêler. Dans les magnifiques cathédrales des villes, dans l'humble église du hameau, dans les palais des plus puissants monarques, dans la misérable chaumière du pauvre, au milieu de nos prospérités, au milieu de nos douleurs, dans nos victoires, dans nos revers, sur le vaisseau qui sillonne les mers, où la tempête assaillit le matelot, dans les profondeurs de la terre où travaille le mineur, dans les universités les plus célèbres, dans les plus petites écoles de village, sous la tente du soldat, dans la cellule du religieux, pas une prière n'est dite, pas un vœu ne sort du cœur, pas un cri de pardon ou de gratitude ne monte vers Dieu, sans que quelques invocations de David ne soient répétées. Ce qu'il a dit au Seigneur est devenu le langage de tous.

Semblable honneur, si éclatant hommage n'est pas rendu à l'esprit de l'homme, mais à l'esprit de Dieu.

Il n'y a pas une position dans la vie pour laquelle on ne puisse rencontrer dans les Psaumes un verset qui ne soit dicté tout exprès.

« On nous persuaderait difficilement que tous les événements possibles, heureux ou malheureux, aient été prévus, avec toutes leurs conséquences, dans un livre écrit de la main des hommes. » Or, il est certain que *cette prescience* règne d'un bout à l'autre des Psaumes du Prophète-Roi.

La venue de Jésus-Christ étant préparée dès l'origine du monde ; tous les prophètes d'Israël, à mesure que les temps approchent, voient poindre l'aurore du règne du Messie, règne glorieux, annoncé aux patriarches ; Daniel compte les années où devaient s'accomplir son sacre, ses souffrances, sa mort, suivie d'une juste vengeance et de l'éternelle désolation de l'ancien peuple qui a méprisé le *Saint des saints.* Il voit en esprit le *Fils de l'homme, à qui est donné un empire, l'empire des saints du Très-Haut.*

Avec Isaïe la scène change ; lui voit le *Christ courbé sous le poids de nos péchés* et mis au rang *des scélérats, crucifié* entre deux larrons : c'est le *dernier des hommes et tout ensemble le plus grand ! Ce n'est point par force qu'il souffre la mort, il s'y est offert parce qu'il l'a voulu.* Il n'a point *ouvert la bouche* pour se défendre, *il est muet comme l'agneau sous la main qui le tond. C'est pour nous qu'il souffre, et nous sommes guéris par ses blessures. Une longue postérité sortira de lui, et son sépulcre sera glorieux* (Isaïe).

« Ce seul passage, si précis et si étendu, où les souffrances du Sauveur futur sont inculquées en tant de manières, suffisait pour animer tous les sacrifices et le culte de l'ancienne loi, remettant continuellement dans l'esprit des vrais Israélites cette pensée, que leur loi donnée par Moïse contenait, sous ses ombres et ses figures, les grâces réelles que la loi nouvelle devait un jour apporter à leur postérité, la rémission des péchés par une mort volontaire, un sang salutaire qui les expiait ; des plaies qui rétablissaient la santé des hommes ; et, couronnant toutes ces miséricordes, un Sauveur aussi juste que souffrant, qui nous guérissait par ses blessures. » (Bossuet.)

Les remèdes à ces blessures que les pas-

ions font à l'âme, les eaux vives qui lavent os souillures, la force qui nous relève de os défaillances, le baume qui cicatrise les laies de notre cœur, la consolation qui llége nos chagrins, tous ces bienfaits découlent DES SACREMENTS DE LA LOI NOUELLE.

Ces sacrements sont comme des réservoirs où le Seigneur fait pleuvoir sa grâce, t auxquels nous devons aller puiser. La ertu de ces eaux soutient nos âmes contre es dangers du monde et les rend dignes de a vie éternelle, but de notre pèlerinage ci-bas.

De ces fontaines régénératrices la grâce découle avec abondance sur le cœur qui n'oppose aucun obstacle à leur efficacité divine, y porte la fécondité, y fait germer les fruits d'immortalité, et adoucit par la résignation ce que les labeurs de l'homme ont de trop dur et de trop accablant.

Dans les sables brûlants et arides de la vie, les sacrements sont comme ces verdoyantes oasis que le voyageur trouve dans le désert; lieux privilégiés, ombragés de palmiers et de cèdres, et d'où la fraîcheur n'a point été bannie. Là, près de la source que le soleil n'a pu tarir à cause de l'épais ombrage qui l'abrite, le pèlerin s'est reposé, et quand il se relève, quand il a repris son bâton pour se remettre en route, il bénit Dieu, car il sent au dedans de lui reconnaissance, force, espérance et courage.

Lorsque Dieu, planant au-dessus du monde nouvellement sorti de ses mains, dit, dans les conseils de sa sainte et immuable Trinité : Faisons l'homme à notre image, il donna à l'être qu'il voulait établir roi de la nature, une part de ses divins attributs : ainsi à son premier jour Adam fut doué de force, car la force a sa source dans la suprême puissance qui règle l'univers; et puisque le Seigneur avait voulu que l'homme lui ressemblât par quelque chose, il l'avait fait beau et fort, majestueux comme un dominateur.

Malgré sa déchéance, l'homme a gardé un reflet de sa force primitive, et vraiment il en a besoin dans le rude et dur pèlerinage qu'il lui faut accomplir; sur cette voie il a des ennemis acharnés à combattre ses passions, incessamment mutinées. Contre de telles attaques, Dieu, qui l'aime toujours comme sa créature de prédilection, lui donne un efficace secours, celui des sacrements. Le père n'a pas voulu laisser son enfant marcher seul au milieu des écueils sans lui tendre la main; il lui a préparé, sur la route étroite et raboteuse, du repos pour son corps et des consolations pour son âme.

A ces fontaines de grâces tous les fils d'Adam peuvent venir boire, et le monarque courbé sous le poids de la pourpre et de la couronne, et le laboureur dont la main déchire la terre et creuse les sillons, et le soldat qui combat, et le solitaire qui prie, et le vieillard qui penche vers sa fosse, et le jeune enfant qui fait ses premiers pas dans la vie, et la mère de famille qui rompt le pain à ses fils, et la jeune et pudique fille qui s'est vouée à Dieu, à la sainte Vierge et aux anges!

La religion tend la même coupe au juste et au pécheur; dans son immense charité, elle n'a d'exclusion pour aucun, car elle a fait le repentir frère de l'innocence.

Résumons-nous. J'ai voulu démontrer que l'homme ne peut pas vivre sans communiquer avec Dieu. Sous l'ancienne loi, Israël se rattachait au Seigneur législateur du mont Sinaï, par son culte, ses sacrements incomplets et les prédictions des voyants de l'avenir.

Sous la nouvelle loi, l'ordre surnaturel de communication avec le Très-Haut est dans nos divins sacrements. Et ici pour bien définir ce que c'est qu'un sacrement de la loi nouvelle (sans craindre la longueur de la citation), je vais emprunter à un de nos plus illustres orateurs la définition du moyen surnaturel que la religion catholique nous donne de communiquer avec Dieu :

« Le sacrement est un instrument qui contient une force que la terre n'a point à donner. L'idée de la prophétie, c'est la vérité fondamentale, et les Hébreux l'ont eue; l'idée du sacrement, c'est la force, et nous la possédons.

« La prophétie est une lumière qui éclaire, le sacrement est une force qui agit et qui crée une force nouvelle.

« Qu'est-ce que la force? C'est une activité, une énergie, une action qui se manifeste extérieurement par des effets : dans le firmament, les astres, depuis que la puissante main du Créateur les a lancés dans l'espace, avec une force qui n'appartient qu'à un Dieu, ces globes étincelants parcourent leur orbite, emportés par une force d'attraction et une force de projection, lesquelles, par la combinaison de leur activité, créent le mouvement elliptique des corps célestes.

« Qu'est-ce donc en soi que la force? C'est l'énergie de l'être, retenant, condensant en soi l'existence, et la répandant autour de soi par dilatation; de là une double force : celle de concentration et celle d'expansion; or, l'extrême de la force de concentration, c'est l'éternité. Celui-là seul possède la force qui rassemble tout l'être en lui-même : *Ego sum qui sum;* personne ne me touchera, ne me ravira, ne me donnera. C'est l'existence ramassée sur un point absolu. Le *summum* de la force d'expansion, c'est la création par laquelle Dieu tire de son être propre l'existence à pleins flots, monde sur monde, satellites sur satellites! »

Il y a une immense différence entre Dieu et nous : c'est que Dieu a la force dans son essence, et produit par dilatation, par un acte simple de sa volonté; tandis que nous, au contraire, nous avons besoin d'agents secondaires, d'intermédiaires, d'*instruments*. Quand il est question pour nous d'agir en dehors, par la force d'expansion, notre

énergie propre est insuffisante, et il faut qu'elle soit secondée par des appareils, par des machines; nous ne pouvons mettre deux pierres l'une sur l'autre sans le secours d'un agent secondaire, d'un instrument.

Eh bien! l'idée d'instrument destiné à communiquer *une force, c'est l'idée même du sacrement;* et « cependant quel est le petit esprit, l'écolier de seize ou dix-huit ans (élevé dans une école voltairienne), que le mot sacrement n'ait fait sourire? A chaque minute de leur vie, ils ont recours dans chacune des opérations de leurs études à des moyens étrangers, ils pâlissent sur des plans, sur des cartes, armés de ces instruments que la science prête à leur faiblesse; mais parce que dans leur dictionnaire, *sacrement* n'est pas inscrit comme synonyme d'*instrument*, ils ne passent pas une fois devant nos églises sans sourire de pitié, à la pensée qu'il y a des gens qui viennent *là* user de ce que l'on appelle *les sacrements!* »

Oh! voyez-vous, c'est grande pitié! Quand le ver a ainsi piqué au cœur le fruit de nos vergers, le soleil aura beau lui venir, ni la chaleur du jour, ni la rosée des nuits ne pourront lui donner de saveur, il l'a perdue pour toujours!

Qu'est-ce qu'un sacrement surnaturel?.... Si l'homme n'avait été créé que pour le temps et l'espace, les forces naturelles lui suffiraient pour accomplir sa destinée.

Dieu, libre et heureux, n'a pas voulu que ses créatures pussent parvenir en ce monde à un certain degré de bonheur par des opérations de l'intelligence et de la volonté; mais, en outre, il les destine à partager, dans l'éternité, sa perfection et sa béatitude propre. Il veut que nous devenions semblables à lui; il veut, en un mot, nous *déifier*, ainsi que le dit saint Thomas d'Aquin dans son Commentaire des paroles de saint Paul : *divinæ consortes naturæ*. C'est bien véritablement pour cette destination finale que nous avons été créés. Or, il nous est impossible, par les seules forces naturelles, d'atteindre ce but final de la création. Les forces puisées dans notre nature sont donc insuffisantes pour nous faire répondre à notre destinée. D'ailleurs, ne portons-nous pas en nous-mêmes le secret et mystérieux pressentiment de notre avenir? Oui, tant que nous sommes, tous, excepté l'athée, — et encore peut-être toute espérance n'est-elle pas desséchée dans son cœur! — tous, croyants ou incrédules, nous sentons au dedans de nous que cette vie n'est qu'une préparation à une vie future, et comme le vestibule de l'initiation finale. Croyants ou incrédules, je dis plus, chrétiens ou infidèles, mahométans ou idolâtres, tous, nous aspirons à l'infini; tous, nous voyons poindre dans l'obscurité de l'avenir l'œuvre de la Divinité et nous la saluons de nos vœux.

« Or, quiconque ne vit pas exclusivement dans la matière, doit se créer des forces intérieures par lesquelles il puisse réaliser ses destinées; il doit recourir au sacrement surnaturel.

« Mais ici l'orgueil humain objecte que dans l'ordre naturel tout se comprend, et il dit : Je saisis un levier, et je produis une force que j'ai calculée; il y a proportion entre la cause et l'effet. Dans l'ordre surnaturel, au contraire, tout est incompréhensible: quelle proportion peut-il y avoir, en effet, entre quelques gouttes d'eau répandues sur la tête du catéchumène et la régénération spirituelle d'une âme?

« O hommes aveuglés par les sens! croyez-vous donc que rien ne soit obscur dans ce que vous appelez l'*ordre naturel*, et que Dieu n'ait réservé ses nuages et ses mystères que pour la religion. Détrompez-vous, car ce qui vous paraît si simple dans le fait du levier et du mouvement qu'il produit, est au contraire très-mystérieux, très-obscur, très-incompréhensible. La science, il est vrai, calcule la force du levier; mais cette force, est-ce le levier lui-même qui l'a créée? Non, il n'est qu'un bâton inerte, et il a besoin d'être soulevé et mis en mouvement par mon bras, et quant à mon bras lui-même, se meut-il par sa propre force? Non, il n'agit qu'en vertu d'une impulsion intérieure, d'un acte formel de ma volonté.

« Qu'est-ce donc que cette force du levier, sinon la volonté elle-même, qui met en jeu les nerfs, qui, à leur tour, font agir les muscles, lesquels, de leur côté, donnent l'impulsion aux organes.

« En définitive, la matière ne fait donc autre chose qu'obéir à un commandement de mon âme. Or, de grâce, quelle proportion y a-t-il entre la cause et l'effet? entre mon âme qui veut, qui commande, et la masse inerte que je soulève avec un levier? D'un côté l'esprit, de l'autre la matière; entre eux deux l'organisme, puis des instruments adaptés à cet organisme; mais toujours entre l'esprit et le corps un abîme incommensurable, qui ne peut être franchi que par la puissance de Dieu!

« Ainsi, toute force découle de Dieu. Ce *sacrement*, qui fait sourire dédaigneusement le voltairien, est l'instrument de la grâce, comme le levier est l'instrument de la mise en mouvement de la matière. Le sacrement tire son efficacité divine, agissante et sensible, et produit des effets spirituels, de même que votre âme, substance spirituelle, agit sur le corps par la volonté.

« Dans un ordre inverse, les rapports sont les mêmes, et les deux forces ne sont au fond ni plus ni moins incompréhensibles l'une que l'autre.

« Cessez donc, esprits forts du jour, de nous regarder, nous autres catholiques, avec une pitié si dédaigneuse; ne haussez plus les épaules à des actes dont d'autres hommes regardent l'accomplissement comme un devoir sacré; respectez la mère qui, alarmée pour l'âme de son enfant, l'envoie au prêtre, afin qu'il le baptise, et la foule qui s'agenouille pieusement autour de l'autel où se célèbre le mystère eucharistique qu'elle

adore; ne méprisez ni cette foule, ni cette mère, car il n'y a de véritablement méprisable que le vice et le crime. Quel est celui d'entre vous, Messieurs les sceptiques, qui, malgré ses erreurs, n'a pas gardé en lui la trace ineffaçable de la vertu sacramentelle? Faibles et coupables tant que vous voudrez, mais je vous défie d'aller jusqu'aux infamies du paganisme; malgré que vous en ayez, vous restez chrétiens alors même que vous niez! Votre origine se trahit et se révèle jusque dans vos désordres, de même que l'enfer, où il fut précipité, n'a pu faire oublier à l'ange rebelle sa patrie primitive! Vous avez beau faire, une goutte d'eau a scellé votre âme à Dieu pour l'éternité (1). »

La force du sacrement est la force de Dieu.

Le vicomte WALSH.

SACRIFICE (LE) D'ABRAHAM.

L'Ecriture sainte rapporte qu'Isaac fut mis par Abraham sur le bois qui lui devait servir de bûcher, et qu'il fut lié avant que d'être immolé, sans nous dire un seul mot ni des dispositions de ce fils ni du discours que son père lui tint; sans nous préparer à un tel sacrifice par quelques réflexions, et sans nous dire avec quels sentiments le fils et le père s'y étaient soumis. L'historien Josèphe met dans la bouche d'Abraham un discours assez long, qui est fort beau et fort touchant: Moïse lui fait garder le silence et le garde lui-même. C'est que l'un écrivait en homme et par son propre esprit, et que l'autre n'était que l'instrument et la plume de l'esprit de Dieu qui lui dictait toutes ses paroles.

ROLLIN.

—

Il faudrait commenter chaque chapitre et même chaque verset de l'Ecriture, pour en remarquer toutes les beautés.

Prenons pour exemple le sacrifice d'Abraham.

Après cela Dieu éprouva Abraham, et lui dit : Abraham, Abraham. Abraham répondit : Me voici. Et Dieu lui dit : Prends ton fils unique que tu chéris, Isaac, et va dans la terre de vision; et là, tu l'offriras en holocauste sur une des montagnes que je te montrerai. Si Moïse avait dit, pour épargner les paroles : Dieu commanda à Abraham de lui sacrifier son fils, ce récit serait beaucoup moins touchant; mais faisant parler l'un et l'autre, on s'imagine voir la chose, et l'esprit a le loisir de se reposer et de considérer l'obéissance d'Abraham prêt à exécuter tous les ordres de Dieu, avant que d'entendre ce terrible commandement. Combien d'énergie ont ces paroles : *Ton fils unique que tu chéris, Isaac!* Y a-t-il rien de plus clair et de plus rude tout ensemble? comment cela est ménagé! Dieu l'appelle, puis lui dit : Prends ton fils; ensuite, va en tel lieu; et ensuite il lui déclare ce qu'il en doit faire. Abraham se levant pendant la nuit, prépara son âne, et conduisit avec lui deux jeunes gens et Isaac son fils; et, lorsqu'il eut coupé le bois pour l'holocauste, il s'achemina vers le lieu où Dieu lui avait ordonné d'aller.

Un bel esprit moderne n'aurait pas manqué de décrire le combat de l'amour qu'Abraham avait pour son fils avec la crainte de Dieu, et de lui faire passer la nuit en soliloques : le prophète ne s'amuse pas à ces petites réflexions; il suppose que vous aurez assez de sens pour juger que vous serez touché de ce qui avait été dit; mais il observe ce qui était important, la diligence avec laquelle il obéit le lendemain; et encore, il se lève devant le jour : le reste des circonstances n'est que pour peindre mieux la chose : Y a-t-il rien de plus touchant que ce qui suit? *Il prit le bois de l'holocauste, et le mit sur son fils Isaac, et il portait dans ses mains le feu et le glaive. Tandis qu'ils s'avançaient tous deux ensemble, Isaac dit à son père : Mon père. Et celui-ci répondit : que veux-tu, mon fils? Voilà, dit-il, le feu et le bois, où est la victime de l'holocauste? et Abraham dit : Dieu nous présentera la victime de l'holocauste, mon fils. Ils s'avançaient donc ensemble.* Il ne fait point d'exclamations ni sur la simplicité de la demande, ni sur la fermeté de la réponse; il ne dit point que ces paroles du fils étaient autant de coups de poignard dans le sein du père; il ne fait point émouvoir ses entrailles; mais par le choix qu'il fait de ses paroles, pour les rapporter plutôt que d'autres, on voit bien qu'il en connaissait l'importance.

Tout le reste de l'histoire est semblable : Les choses importantes sont peintes comme si on les voyait; vous y trouvez tout ce qui vous doit toucher, et si quelque chose y manque, c'est que l'auteur ne vous avertit pas que vous devez être touché.

Tel est le style historique de toute l'Ecriture sainte.

FLEURY.

SACRIFICE (LE) CHRÉTIEN.

Une tradition universelle nous apprend que la créature s'est jadis rendue coupable envers le Créateur. Toutes les nations ont cherché à apaiser le ciel; toutes ont cru qu'il fallait une victime, toutes en ont été si persuadées, qu'elles ont commencé par offrir l'homme lui-même en holocauste : c'est le sauvage qui eut d'abord recours à ce terrible sacrifice, comme étant plus près, par sa nature, de la sentence originelle, qui demandait la mort de l'homme.

Aux victimes humaines, on substitua dans la suite le sang des animaux; mais, dans les grandes calamités, on revenait à la première coutume; des oracles revendiquaient les enfants même des rois; la fille de Jephté, Isaac, Iphigénie, furent réclamés par le ciel; Curtius et Codrus se dévouèrent pour Rome et Athènes.

Cependant le sacrifice humain dut s'abolir le premier, parce qu'il appartenait à l'état de nature, où l'homme est presque tout *phy-*

(1) *Conférences* du Père Lacordaire.

sique; on continua longtemps à immoler des animaux; mais, quand la société commença à vieillir, quand on vint à réfléchir sur l'ordre des choses divines, on s'aperçut de l'insuffisance du sacrifice matériel; on comprit que le sang des boucs et des génisses ne pouvait racheter un être intelligent et capable de vertu. On chercha donc une hostie plus digne de la nature humaine. Déjà les philosophes enseignaient que les dieux ne se laissent point toucher par des hécatombes, et qu'ils n'acceptent que l'offrande d'un cœur humilié. Jésus-Christ confirma ces notions vagues de la raison. L'agneau mystique, dévoué pour le salut universel, remplace le premier-né des brebis; et à l'immolation de l'homme *physique*, fut a jamais substituée l'immolation des passions, ou le sacrifice de l'homme *moral*.

Qui pourrait aujourd'hui souffrir le sang infect des animaux autour d'un autel, et croire que la dépouille d'un bœuf rend le ciel favorable à nos prières? Mais l'on conçoit fort bien qu'une victime spirituelle, offerte chaque jour pour les péchés des hommes, peut être agréable au Seigneur.

Toutefois, pour la conservation du culte extérieur, il fallait un signe, symbole de la victime morale. Jésus-Christ, avant de quitter la terre, pourvut à la grossièreté de nos sens, qui ne peuvent se passer de l'objet matériel : il institua l'Eucharistie, où, sous les espèces visibles du pain et du vin, il cacha l'offrande invisible de son sang et de nos cœurs.

Telle est l'explication du sacrifice chrétien; explication qui ne blesse ni le bon sens, ni la philosophie; et si le lecteur veut la méditer un moment, peut-être lui ouvrira-t-elle quelques nouvelles vues sur les saints abîmes de nos mystères.

CHATEAUBRIAND.

SAINTETE (LA) OBLIGATOIRE POUR TOUS.

Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, et voyez si les saints dont la vie et les actions sont venues jusqu'à nous ont ressemblé au reste des hommes. Vous nous direz peut-être que ce sont là des singularités et des exceptions plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre : ce sont des exceptions, il est vrai; mais c'est que la règle générale est de se perdre; c'est qu'une âme fidèle au milieu du grand monde est toujours une singularité qui tient du prodige. Tout le monde, dites-vous, n'est pas obligé de suivre ces exemples : mais est-ce que la sainteté n'est pas la vocation générale de tous les fidèles? Est-ce que pour être sauvé il ne faut pas être saint? Est-ce que le ciel doit coûter beaucoup à quelques-uns, et rien du tout aux autres? Est-ce que vous avez un autre Evangile à suivre, d'autres devoirs à remplir et d'autres promesses à espérer que les saints? Eh! puisqu'il y avait une voie plus commode pour arriver au salut, pieux fidèles qui jouissez dans le ciel d'un royaume que vous n'avez emporté que par la violence, et qui a été le prix de votre sang et de vos travaux, pourquoi nous laissez-vous des exemples si dangereux et si inutiles? Pourquoi nous avez-vous frayé un chemin âpre, désagréable et tout propre à rebuter notre faiblesse, puisqu'il y en avait un autre plus doux et plus battu, que vous auriez pu nous montrer, pour nous encourager et nous attirer en nous facilitant notre carrière? Grand Dieu! que les hommes consultent peu la raison dans l'affaire de leur salut éternel! Rassurez-vous après cela sur la multitude, comme si le grand nombre pouvait rendre le crime impuni, et que Dieu n'osât perdre tous les hommes qui vivent comme vous. Mais que sont tous les hommes ensemble devant Dieu? La multitude des coupables l'empêcha-t-elle d'exterminer toute chair au temps du déluge, de faire descendre le feu du ciel sur cinq villes infâmes, d'engloutir Pharaon et toute son armée sous les eaux, de frapper de mort tous les murmurateurs dans le désert? Ah! les rois de la terre peuvent avoir égard au grand nombre de coupables, parce que la punition devient impossible ou dangereuse; mais Dieu, qui secoue les impies de dessus la terre, dit Job, comme on secoue la poussière qui s'est attachée au vêtement, Dieu devant qui les peuples et les nations sont comme si elles n'étaient pas, il ne regarde que les crimes; et tout ce que peut présumer la faible créature des complices de sa transgression, c'est de les avoir pour compagnons de son infortune.

MASSILLON.

SAINT-SEPULCRE (LE).

Le Saint-Sépulcre est un autel de marbre assez bas, de sept pieds de long sur deux pieds et demi de large, enfermé dans une petite chapelle carrée, construite en marbre, éclairé par des lampes d'une grande richesse, et recouvert en entier par une tenture d'une étoffe de velours. Un tableau placé dans l'intérieur, au-dessus de la pierre sainte, représente Jésus-Christ vainqueur de la mort. Il est impossible de n'être pas profondément ému, de n'être pas saisi d'un respect religieux, à la vue de cet humble tombeau, dont la possession a été plus disputée que celle des plus beaux trônes de la terre; de ce tombeau dont la puissance survit aux empires, qui fut couvert tant de fois des larmes du repentir et de l'espérance, et d'où s'élève chaque jour vers le ciel l'expression la plus ardente de la prière. On est dans ce tabernacle mystérieux, devant cet autel des parfums dont on vous entretint dès l'enfance. Voilà la pierre promise par les prophètes, gardée par les anges, devant laquelle s'inclinèrent et le front couronné de Constantin, et le casque brillant de Tancrède; il semble enfin que les regards de l'Eternel soient plus spécialement attachés sur ce monument, gage sacré du pardon et de la rédemption des hommes.

Je sortis de la chapelle, et marchai pen-

dant une heure, visitant toutes les stations, qui m'étaient expliquées par des religieux italiens. Combien je regrettais que Granet ne fût pas avec moi. Quel beau motif de tableau pour lui ! avec quel art il aurait rendu ces effets mystérieux, dont il possède si admirablement le charme et la magie ! passant ensuite par des nefs latérales sous des voûtes élevées, soutenues par des colonnes groupées qui n'appartenaient à aucun des ordres connus, nous rencontrions des arcades à demi-fermées, éclairées, pendant notre route, tantôt par des milliers de lampes, tantôt par la lumière incertaine des vitraux. Ici, Jésus-Christ avait été battu de verges ; plus loin une couronne d'épines avait été enfoncée sur son front ; plus loin encore ses vêtements avaient été tirés au sort. Montant par un escalier qui tournait autour d'un énorme pilier, nous entrons dans une autre église dont chacun baisait respectueusement le pavé : c'était Golgotha. Un religieux tout en récitant des prières me montrait à travers des grilles la fente du rocher où fut placé l'instrument du supplice de Jésus. « Voilà le lieu, me disait-il, où l'opprobre et la douleur vinrent prêter leur secours à la mort pour consommer avec elle le triomphe du péché ; c'est là que fut commis ce crime qui consterna le ciel, épouvanta les sépulcres, et fit trembler la terre jusque dans ses abîmes. » Disons avec Bossuet : C'est là que Jésus-Christ sur la croix parcourt toutes les prophéties pour voir s'il reste encore quelque chose : il se retourne vers son Père, et lui demande s'il est apaisé. Voyant enfin la mesure comblée, et qu'il ne restait plus que sa mort pour désarmer entièrement la justice, il recommande son esprit à Dieu ; puis, élevant sa voix avec un grand cri qui épouvanta tous les assistants, il dit hautement : « *Tout est consommé.* »

Des chrétiens de Captos, de l'Yémen, de l'Abyssinie, étaient là prosternés avec le pèlerin de Tobolsk, de Novogorod et de Tétlis.

Toutes les sensations que ces grands souvenirs font naître dans mon âme, seront donc vaines, inutiles, perdues pour les autres ! me disais-je en sortant de ce lieu sacré.

Que vient faire ici le voyageur obscur, marqué pour l'oubli, dont le passage ne laissera aucune trace sur la terre ? Comment parlera-t-il de Jérusalem, celui dont les plus nobles mouvements furent étouffés entre les préjugés et les convenances du vieux monde ? Comment peindra-t-ces monuments mystérieux et prophétiques, celui qui n'appartient plus à la terre que par les regrets, triste héritage du commerce des hommes et des passions de la jeunesse ?

Mais quelle langue inconnue et divine eût été révélée au Dante, à Milton, à Racine, à Klopstock, s'ils étaient venus écouter ici, dans le silence de la nuit, les chants de douleur des filles de Jérusalem ; si les harpes d'or de ces chantres immortels avaient accompagné ces voix touchantes au milieu des ruines du temple d'Israël !

C'est d'ici, enfin, c'est du sommet de la montagne de Sion, que, comme l'oiseau dont le regard attier osé fixer le soleil, le génie de Michel-Ange aurait sans doute dérobé quelques traits de plus à la majesté de Jéhovah.

Le comte DE FORBIN.

SALLES D'ASILE (LES).

Ne sentez-vous pas le vent qui souffle ? la bise est rude aux pauvres gens, le froid jette partout son manteau de glace ; j'ai donc pensé, enfants, qu'il serait bien à moi de laisser de côté les histoires glorieuses que je vous raconte, pour vous entretenir de la misère de tant de pauvres petits enfants comme vous, qui ont froid et qui ont faim.

Hélas ! vous si heureux, vous entourés de tant de soins et de tant d'amour ; vous qui, en vous couchant le soir, trouvez un lit bien doux ; qui, en vous réveillant le matin, trouvez votre repas tout préparé, vous ne vous doutez pas que, tout près de vous, là-haut peut-être, au dernier étage de la maison que vous habitez, une famille indigente manque de pain et de feu ; là-haut peut-être une pauvre mère, forcée de sortir de chez elle tout le jour pour gagner du travail de ses mains le pain de sa famille, se trouve embarrassée de ses enfants. Qu'en fera-t-elle tout le long du jour ? Qui en prendra soin, si elle les abandonne ? Elle n'a personne au logis pour garder sa famille, pas de vieille grand-mère à qui elle confie ses enfants, pas une bonne voisine qui les surveille ; car le pauvre loge avec le pauvre, et, dans ces tristes maisons de l'indigence, chaque locataire est obligé de gagner sa vie jour par jour, heure par heure. Oh ! que de pauvres mères, ainsi chassées de chez elles par le travail, et retenues en même temps par leurs enfants, se sont vues dans la cruelle nécessité, ou de mourir de faim ou d'abandonner leur petite famille ! Cruelle et dure alternative !

Et puis, l'enfant ne peut pas rester seul. C'est un petit être sans prévoyance et sans force qu'on ne saurait abandonner à lui-même. Il a besoin de l'œil maternel qui veille sur lui ; il a besoin d'un sourire attentif qui l'encourage quand il fait bien, ou d'un regard sévère qui l'arrête quand il fait mal. Laisser un enfant tout seul, c'est le perdre. Tout seul, l'enfant apprend à ne pas aimer ses semblables ; il devient triste et morose, il est plus triste qu'un orphelin, car il dort quand sa mère revient du travail, et le lendemain, quand sa mère revient du travail, il dort encore. D'ailleurs, ceci est écrit dans l'Evangile : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul*, et à plus forte raison un enfant.

Mais comment venir au secours de cette pauvre mère qui ne peut pas rester chez elle, et qui ne peut pas emmener avec elle ou son fils ou sa fille ? Comment venir au secours des enfants du pauvre, qui chez eux

n'ont ni feu, ni pain, ni personne pour les aimer, les instruire et les secourir tant que dure le jour? Rassurez-vous, enfants, la charité est ingénieuse, la bienfaisance est une bonne gardienne du pauvre. C'est la bienfaisance, c'est la charité qui ont inventé pour les enfants des pauvres les *salles d'asile*. Je vais vous dire ce que c'est qu'une salle d'asile, pour vous rassurer sur vos petits frères qui sont malheureux.

Dans chaque arrondissement de grandes villes, dans chaque ville, dans chaque village, les bienfaiteurs de l'enfance ont imaginé d'assigner aux petits enfants qui n'ont pas de maisons à eux, une maison sinon riche, du moins bien fermée et bien chaude en hiver, bien éclairée en été, bien saine dans tous les temps. Cette maison est un véritable élysée pour de pauvres enfants habitués à toutes les obscurités de ces tristes prisons du cinquième étage, dans ces rues étroites et malsaines. Voilà ce qu'on appelle des *salles d'asile*. Chacune de ces maisons est gouvernée, soit par un vieil invalide, bonhomme qui aime les enfants par instinct, comme il aime son chien caniche, soit par quelque bonne femme agile, alerte, douce et vive, qui devient ainsi la mère de tous les petits pauvres de son hameau. Tous les matins, le père qui va travailler aux champs tout le jour, la mère qui suit son mari dans la campagne, conduisent leurs enfants à la salle d'asile. Là, le petit enfant dit adieu à sa mère pour tout le jour; en même temps il entre dans sa maison, dans son palais. La maison est toute prête à recevoir son petit seigneur et maître. Il entre; il se voit au milieu de petits enfants comme lui. Déjà la société commence pour ces enfants qui étaient destinés à vivre seuls. Ils se regardent, ils s'entendent l'un l'autre; bientôt ils sont amis, ils mettent en commun leur pauvre misère, ils partagent l'un l'autre leur déjeuner frugal; ils réalisent cette charmante parole de Charlet : *Je te donne de quoi que j'ai, tu me donneras de quoi que t'auras!*

Et, dans cette salle d'asile, ces enfants, si pauvres le matin, riches à présent, n'ont plus qu'à se laisser être heureux. Ils jouent, ils chantent, ils se font des niches de tout genre, ils entourent la bonne femme qui leur sert de mère et qui leur raconte les belles histoires qu'elle a apprises; pendant ce temps-là, le père et la mère, tranquilles sur le sort de leurs enfants, travaillent de toutes leurs forces, heureux de penser que leur enfant s'amuse, qu'il grandit entouré de soins bienveillants, qu'il a chaud, et qu'il n'a pas faim. Oh! le cœur d'une mère est un trésor! pauvre ou riche, elle est toujours mère, elle a pour son enfant le même amour.

Voilà ce que c'est qu'une salle d'asile. C'est de la chaleur en hiver, c'est de l'ombre en été. Grâce à ces touchantes institutions, l'enfant du pauvre, lui aussi, connaît le printemps en fleurs; il respire, il chante, il grandit, il s'anime comme tous les autres enfants, il ne sait pas ce que c'est que la misère, il est aussi heureux que peut l'être un enfant; il a de l'air, des fleurs, du soleil, et des amis de son âge. Jules Janin.

SALUT (le) L'UNIQUE AFFAIRE IMPORTANTE.

On parle du salut comme d'une affaire souverainement importante, et on a raison d'en parler de la sorte. Mais c'est trop peu dire : il faut ajouter que c'est une affaire absolument nécessaire : et ce fut l'idée que le Sauveur des hommes en voulut donner à Marthe, dans cette grande leçon qu'il lui fit : « Marthe, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez de bien des choses; mais une seule est nécessaire. »

Ce n'est donc point seulement une affaire d'une importance extrême que le salut, mais une affaire d'une absolue nécessité. Entre l'un et l'autre la différence est essentielle. Qu'on me fasse entendre qu'une affaire m'est importante, et très-importante, je conçois précisément par là que je perdrai beaucoup en la perdant, sans qu'il s'ensuive néanmoins que dès lors tout sera perdu pour moi, et qu'il ne me restera plus rien. Mais que ce soit une affaire absolument nécessaire, et seule nécessaire, je conclus et je dois conclure que si je venais à la perdre, tout me serait enlevé, et que ma perte serait entière et sans ressource. Or, tel est le salut.

Affaire nécessaire, et seule nécessaire : nécessaire, puisque je ne puis me passer du salut; seule nécessaire, puisque, hors le salut, il n'y a rien dont je ne puisse me passer. Je dis nécessaire, puisque je ne puis me passer du salut : car c'est dans le salut que Dieu a renfermé toutes mes espérances, en me le proposant comme fin dernière; et c'est de là que dépend mon bonheur pendant toute l'éternité. Je dis seule nécessaire, puisqu'il n'y a rien, hors le salut, dont je ne me puisse passer : car je puis me passer de tout ce que je vois dans le monde; je puis me passer des richesses du monde; je puis me passer des honneurs et des grandeurs du monde; je puis me passer des aises et des récréations du monde. Tout cela, il est vrai, ou une partie de tout cela, peut m'être utile, par rapport à la vie présente, suivant l'état et la condition où je me trouve; mais enfin je puis me passer de cette vie présente et mortelle, et il faudra bien, tôt ou tard, que je la perde. Par conséquent je n'ai de fonds à faire que sur le salut : c'est là que je dois tendre incessamment, uniquement, nécessairement; à moins que, par un affreux désespoir, je ne consente à être immanquablement, pleinement, éternellement malheureux.

Terrible alternative! Ou un malheur éternel, qui est la damnation; ou une éternelle béatitude, qui est le salut! Voilà sur quoi je suis obligé de me déterminer, sans qu'il y ait aucun tempérament à prendre.

Bourdaloue.

SALUT (LE) EST POSSIBLE

ET MÊME FACILE DANS TOUS LES ÉTATS A L'AME QUI VEUT SINCÈREMENT SE SAUVER.

Dans tous les états les hommes ne voient de loin que ce qui plaît, et ne sentent de près que ce qui gêne : de là vient que la sainteté paraît à chacun trop difficile dans l'état où il est, et plus facile dans l'état où il n'est pas. Le riche trouve dans la possession des richesses de grands obstacles à l'acquisition de la sainteté ; et le pauvre envie au riche les puissants moyens qu'il a d'acquérir la sainteté par le bon usage des richesses. L'homme du monde loue la facilité que donne la retraite pour s'élever de vertus en vertus ; et l'homme de retraite ne goûte pas toujours cette perfection solitaire : il cherche souvent dans le commerce du monde un exercice plus commode de vertu. Le magistrat se plaint d'être trop occupé des affaires des autres pour travailler à sa propre sanctification ; et l'âme dévote ne met que trop ordinairement sa propre sanctification à se mêler des affaires du prochain. Le guerrier croit la vie du soldat trop libre, l'artisan celle du mercenaire trop gênante, le grand la grandeur trop exposée, le serviteur le service trop dépendant pour s'y sanctifier. Ainsi chacun s'étudie à écarter, et se plaît à dépayser, pour ainsi dire, la sainteté, afin de s'épargner le remords qu'il aurait de ne la pas pratiquer, s'il la voyait si proche de lui, et resserrée dans les bornes de son état et de sa condition. C'est là cependant la grande vérité que nous met aujourd'hui devant les yeux l'exemple des saints. Il vous montre d'illustres conquérants du ciel parvenus au faîte de la gloire par les mêmes sentiers où nous marchons ; les palmes qu'ils tiennent en main nées sous les mêmes pas que nous faisons ; les couronnes qu'ils jettent aux pieds de l'Agneau cueillies parmi les mêmes épines dont nous nous plaignons ; le triomphe immortel dont ils jouissent obtenu par les mêmes exercices qui font nos occupations, et ces mêmes professions, selon nous si ingrates et si stériles pour la vertu, riches et fertiles pour eux en mérites. Qu'on me nomme en effet genre de vie, nature d'emploi, sorte d'engagement, degré de fortune conforme aux ordres de la Providence, qui n'ait pas des saints et de grands saints pour parrons et pour modèles ? L'opulence a ses Abrahams, comme l'indigence ses Lazares ; le ministère de la justice ses Samuels, comme le soin de l'agriculture ses Abels ; la guerre ses Machabées, comme le sacerdoce ses Onias ; le maniement des deniers publics ses Josephs, comme la dispensation des aumônes ses Tobies ; la royauté ses Ezéchias, comme la servitude ses Mardochées ; la cour ses Esthers, comme la retraite ses Judiths. En faut-il davantage pour nous faire convenir que toutes ces préventions d'état contre la perfection sont de pures illusions de l'amour-propre, et que, pourvu qu'on ne s'écarte et qu'on ne s'arrête pas, toutes les voies mènent au comble du mérite.

SEGAUD.

SAUVEUR (LE) DANS SON ASCENSION.

Il y a eu un temps qui a dû être bien merveilleux pour les apôtres ; c'est celui qui s'est écoulé depuis la nuit où le Sauveur est ressuscité jusqu'au jour de l'Ascension.

Oh ! quel saint frémissement ces hommes pleins d'amour et de foi devaient éprouver quand, subitement, sans que les portes eussent besoin de s'ouvrir, Jésus rayonnant de sa divinité se montrait au milieu d'eux ! Quelle douce paix, quels suaves parfums d'en-haut devaient se répandre alors dans cette humble maison qui recevait sous son toit celui qui a les nuées pour trône, l'univers pour domaine, et les cieux pour palais !

Ayant rempli sa divine mission, ayant enseigné et souffert... souffert jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix ! ayant dormi trois jours dans le sépulcre, étant ressuscité, et ayant prouvé aux plus incrédules sa résurrection, Jésus-Christ, pour se reposer des souffrances de son humanité, aurait pu rester moins de quarante jours parmi les hommes ; mais non, son amour pour nous le retenait loin des anges ; on eût dit un royal exilé dont le ban était levé, mais qui ne voulait pas s'en retourner tout de suite au lieu natal ; parce que, pendant son bannissement, il s'était habitué à aimer les hommes avec lesquels il avait souffert !

Et remarquez : Jésus choisit, pour apparaître, les lieux qu'il a aimés pendant sa mission terrestre, les campagnes de Galilée, les rives de la mer de Tibériade, les bords des lacs où pêchaient ses disciples, la montagne où il se plaisait à enseigner, et enfin le Jardin des Oliviers, où il avait eu sa sueur de sang, et où il avait dit à ses apôtres : *Veillez et priez avec moi !*

Dans ces apparitions du Fils de l'homme, il y a vraiment comme des ressouvenirs de patrie.

Au moment de retourner vers son Père, le Sauveur rappelle ses disciples auprès de Jérusalem, ville dont les rues ont vu les douleurs de sa passion, ville sur laquelle il a pleuré ; c'est du lieu où il a le plus souvent, de ce Jardin des Olives où son courage de Dieu a été près de défaillir, qu'il veut prendre congé d'eux, les bénir et remonter au ciel.

Il les assembla donc sur le mont tout voisin de la ville de David ; et là, il leur dit : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre ; allez donc en mon nom, par tout le monde, prêcher l'Evangile à toutes créatures. Vous savez ce que j'ai enseigné ; vous m'avez vu souffrir, mourir et ressusciter ; vous avez été témoins de l'accomplissement de toutes les prophéties ; allez donc, instruisez et baptisez les peuples au *nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !*

Apprenez aux nations à observer toutes les choses que je vous ai commandées. Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé; mais celui qui ne croira pas, n'aura point part au salut. Ceux qui croiront recevront de moi la puissance de chasser les démons, de toucher aux serpents sans danger, et de résister aux poisons qu'on leur donnera à boire. Ceux que j'enverrai parleront de nouvelles langues; ils imposeront leurs mains aux malades et les guériront.

« Ayez donc bon courage; car je resterai avec vous jusqu'à la consommation des siècles! »

Puis, Jésus recommanda encore à ses apôtres de ne pas partir de Jérusalem aussitôt que lui aurait quitté la terre; mais d'y attendre la promesse du Père qu'ils avaient ouïe de sa bouche, lorsqu'il leur avait dit :

Jean a baptisé dans l'eau; mais vous, vous serez baptisés dans le Saint-Esprit.

Il ajouta :

Ce que vous voyez est l'accomplissement de ce que je vous avais dit lorsque je vivais encore avec vous : qu'il était nécessaire que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes et dans les Psaumes, fût accompli.

En même temps, il éclaira leur esprit, afin qu'ils entendissent les Ecritures et qu'ils vissent que tout ce qui était arrivé avait été prédit d'avance.

Quelques disciples lui demandèrent alors : *Seigneur, est-ce à présent que vous rétablirez le royaume d'Israël?*

Et il leur répondit : *Ce n'est pas à vous à savoir ni le temps, ni l'heure, que le Père a réservés à sa connaissance et à son pouvoir; mais vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous. Et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, dans toute la Judée et le pays de Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre.*

Après ces paroles, le Fils de Dieu, né de la vierge Marie, étendit ses mains sur ses apôtres et ses disciples, qui formaient un grand cercle à l'entour de lui, sur la cime du Mont des Oliviers, et les ayant tous bénis, rayonnant de gloire, de sa propre puissance, sans être emporté par des anges, le divin Sauveur s'éleva majestueux vers le ciel, et tous ceux qui étaient là le virent monter... monter jusqu'à ce qu'une nuée le dérobât à leurs regards.

Les apôtres et les disciples avaient encore les yeux levés vers le ciel, quand deux anges, semblables à de beaux jeunes hommes, leur apparurent et leur dirent :

Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêter ainsi à regarder le ciel? Ce Jésus qui vous a quittés et qui s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter.

Les disciples l'ayant donc adoré en se prosternant la face contre terre et ayant baisé la trace de ses pieds, retournèrent comblés de joie à Jérusalem, où ils demeurèrent en attendant l'accomplissement de la promesse qui leur avait été faite, employant les journées d'attente à louer et à bénir Dieu dans le temple.

Tel a été le départ du Christ, de cette terre que sa main puissante avait créée aux jours de la naissance des mondes, et qu'il avait arrosée de son sang aux jours de la rédemption.

Oh! s'il avait été donné aux faibles regards des hommes de tout voir dans ce mystère d'un Dieu retournant vers un Dieu, de Dieu revenant à lui-même et rentrant dans sa gloire, comme un roi victorieux revient à son royaume, béni par les captifs qu'il a délivrés!... Oh! s'il avait été accordé aux apôtres et aux disciples de connaître tout ce qui s'est passé dans l'espace, quand le Seigneur l'a traversé; n'auraient-ils pas vu toutes les saintes milices du ciel venir au-devant du vainqueur de la mort? n'auraient-ils pas vu les neuf chœurs de la cour céleste : les Chérubins, les Séraphins, les Trônes, les Dominations, les Vertus, les Puissances, les Principautés, les Anges et les Archanges, jetant, devant le triomphateur, des palmes et des couronnes?

N'auraient-ils pas entendu les voix des anges gardiens de la terre, chanter aux anges du ciel :

OUVREZ, OUVREZ VOS PORTES ÉTERNELLES! LAISSEZ, LAISSEZ PASSER LE ROI DE GLOIRE, LE ROI FORT, LE ROI IMMORTEL!

Et quand ces portes éternelles se sont ouvertes, quelles splendeurs, plus éclatantes que des millions de soleils, ont dû se répandre au dehors! Tous ces mondes que nous voyons briller au firmament comme des paillettes d'or, et ceux que la main de Dieu a semés dans l'espace, mais que la distance dérobe à notre vue, auront rayonné d'un éclat inconnu!

Ouvrez, ouvrez les portes éternelles; le roi de gloire ne vient pas seul : il vient *avec les captifs* qu'il a délivrés des limbes, les âmes des justes et des patriarches!

Ouvrez-vous, ouvrez-vous, ô portes éternelles!.. . . . . .

. . . . . .

Ecoutez les chants de l'Eglise :

« Quel est l'ange à qui le Seigneur ait jamais dit : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis vos ennemis sous vos pieds?

« Celui qui est descendu du ciel est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux.

« Il nous a, le premier, tracé une voie nouvelle; il a déchiré le voile du temple, et nous avons vu le Saint des saints.

« Vous avez achevé votre œuvre, ô Seigneur! Vous avez triomphé de la mort, et maintenant vous allez reprendre possession de la gloire du ciel, gloire dont vous vous étiez dépouillé pour nous.

« Déjà bien élevé au-dessus de la terre, vous nous regardez encore; vous voyez à votre suite les justes que vous avez rache-

tés, que vous avez fait sortir de leur sombre prison. » WALSH.

SCANDALE (DU).

Quelque idée que nous nous formions du scandale, jamais nous ne pourrons comprendre toute l'horreur qu'il renferme. Péché détestable, qui s'élève tout à la fois, et contre Dieu, dont il attaque la gloire, et contre Jésus-Christ, dont il renverse l'ouvrage, et contre l'Eglise, dont il fait l'opprobre, et contre les âmes, dont il cause la perte. Vous l'avez dit, adorable Sauveur, et l'oracle s'accomplit tous les jours : *Malheur au monde, à cause de ses scandales : « Væ mundo a scandalis »* (*Matth.*, XVIII, 7). Pourquoi? Parce que le scandale s'élève contre Dieu, dont il attaque la gloire. Tout péché a cela de commun avec le scandale, il est vrai; mais ce que le scandale a de propre, et par-dessus tous les autres péchés, c'est qu'il s'élève contre Dieu d'une manière plus ouverte et plus déclarée. Les autres péchés se tiennent comme ensevelis dans l'horreur des ténèbres qui les ont enfantés ; mais le scandale lève hautement le masque, et ose se montrer au grand jour. Dans les autres péchés, on semble garder encore quelques mesures et se prescrire quelques bornes dans leurs excès; on a encore quelque respect pour la grandeur souveraine de Dieu, quelque crainte de sa justice; on se trouble, on tremble, on rougit : au lieu que le scandale foule aux pieds toutes les lois, et semble étouffer tous les sentiments que la religion, la raison, la pudeur, avaient inspirés; il semble s'armer d'audace contre le Tout-Puissant; et voilà ce qui blesse les intérêts de Dieu les plus chers, les intérêts de sa gloire, parce que c'est ce qui fait blasphémer son saint nom. Désordre éclatant, que l'Apôtre déplorait si amèrement : *Blasphematur inter vos regnum Dei* (*Rom.*, II, 24); blasphème contre sa sainteté, que le scandale déshonore; blasphème contre sa miséricorde, dont il abuse; blasphème contre la Providence, qu'il révoque en doute. Tant que le pécheur craint encore et se cache, il sent qu'il a un maître et un vengeur; sa crainte est encore un hommage forcé qu'il lui rend : cette rougeur qui monte d'abord au visage quand notre faute vient à la connaissance des hommes, est une espèce d'amende honorable que nous faisons à Dieu malgré nous. Mais cette crainte, cette pudeur sont-elles étouffées; le pécheur marche tête levée ; il semble triompher dans le péché, et s'en faire même une gloire. N'est-ce pas là à l'audace ajouter le mépris? Mon Dieu, quel crime dans l'homme, et quel outrage pour votre gloire! Est-il possible que des Chrétiens qui devraient s'aider, s'animer à vous servir, contribuent mutuellement à leur perte, et se prennent, pour ainsi dire, par la main, pour se précipiter dans l'abîme?

2° Malheur au scandale! Pourquoi? Parce qu'en s'élevant contre Jésus-Christ, il renverse, autant qu'il est en lui, son ouvrage. Jésus-Christ était venu sur la terre pour y établir le règne de Dieu, faire adorer son saint nom, inspirer la crainte et l'amour de Dieu, faire respecter la vertu, décrier et détruire l'empire du vice : c'était là sa mission et le but de tous ses travaux. Le scandale a altéré son ouvrage, en a arrêté les progrès, en a comme renversé le saint édifice, en autorisant le crime et intimidant la vertu. Ainsi, adorable Sauveur, vous serez descendu sur la terre, vous aurez passé parmi nous une vie de douleur, vous aurez terminé votre course sur une croix, vous aurez versé jusqu'à la dernière goutte de votre sang; et tout cela, dans la vue de consommer votre ouvrage. Et le scandale, ennemi de votre ouvrage, s'opposera à toutes vos vues, arrêtera les desseins de votre miséricorde, et, autant qu'il est en lui, anéantira le mystère de votre croix, rendra stériles les mérites de votre passion, arrachera de vos mains et comme de votre sein des âmes qui vous avaient coûté si cher, et pour lesquelles vous aviez répandu votre sang. Aussi l'Apôtre ne craint-il pas de dire que les scandaleux sont comme autant d'antechrists sur la terre : *Et nunc antechristi multi.* (*I Joan.*, II, 18.) En effet, si l'antechrist doit être un jour regardé comme tel, parce qu'il portera partout le désordre, la désolation, le scandale, ceux qui lui préparent les voies, qui engagent au crime ne sont-ils pas comme autant d'antechrists animés de son souffle, possédés de son esprit, et par là opposés en tout à l'esprit et aux sentiments de Jésus-Christ même?

3° Malheur encore au scandale! Pourquoi? Parce qu'il s'élève contre l'Eglise, dont il est l'opprobre. Pécheurs coupables de ce crime, que faisons-nous par le désordre éclatant de notre conduite? Nous devenons un sujet de scandale aux enfants de cette mère commune : *Adversus filium matris tuæ ponebas scandalum.* (*Psal.* XLIX, 20.) Et en devenant un sujet de scandale aux enfants, quelle douleur ne causons-nous pas à la mère, quelle plaie ne faisons-nous pas à son cœur! Par nos scandales, nous avilissons son autorité, nous décrions ses pratiques, nous rendons stérile son ministère, nous portons le trouble et la désolation dans ses membres; et, si l'on demande pourquoi cette cité sainte est désolée, ses habitants dispersés, ses places publiques couvertes de deuil, son héritage dissipé, les pierres de son sanctuaire abattues, on pourra dire que l'homme du scandale en a terni l'éclat, altéré la joie, et, autant qu'il a été en lui, ébranlé l'édifice jusqu'aux fondements. En un mot, la guerre la plus dangereuse que l'enfer ait suscitée à cette Eglise sainte, c'est la corruption des mœurs, qu'il a fait glisser dans tous les états, par le moyen des scandaleux et la séduction du scandale. Voilà le glaive de douleur qui a plongé son cœur dans la plus grande amertume, et qui tous les jours encore excite la voix de ses plaintes. C'est une mère désolée, une Rachel éplorée, qui gémit

sur la mort de ses enfants, *Rachel plorans filios suos*, et qui refuse toute consolation, parce que ses enfants ne sont plus : *Noluit consolari, quia non sunt.* (*Jerem.* XXXI, 15; *Matth.* II, 18.) Tels sont les scandaleux : fils ingrats envers une tendre mère qu'ils ont affligée; ou plutôt, vipères envenimées, qui ne sont dans son sein que pour le déchirer.

4° Malheur donc au scandale! Pourquoi encore? Parce que, par un désordre qui comble tous les autres désordres, il s'élève contre les âmes, dont il cause la perte. O Israël! disait le prophète accablé de douleur, qui me donnera des paroles de feu et des larmes de sang pour pleurer les morts d'entre les enfants de mon peuple : *interfectos populi mei.* (*Jerem.* IX, 1.) Perdre les âmes, devenir le séducteur, le meurtrier des âmes; précipiter des âmes dans le sein des enfers, quel crime, quelle horreur! Enlever les biens à un homme, quel qu'il puisse être, c'est un péché; lui ravir son honneur, c'est un forfait; lui arracher la vie, lui enfoncer le poignard dans le sein, c'est un attentat dont la pensée seule fait horreur, et dont des monstres d'inhumanité seuls sont capables. Mais que sera-ce donc de lui enlever, non des biens terrestres, non une réputation fragile, non une vie périssable, mais de sacrifier, d'immoler, de perdre son âme? Ah! si votre frère a péché envers vous, prenez-vous-en à ses biens, à sa fortune; mais ne portez pas le trait empoisonné jusqu'à son âme et à son salut : *Verumtamen animam illius serva.* (*Job*, II, 6.) Perdre les âmes! cette pensée étonne, alarme et consterne. N'est-ce pas là faire l'office du démon, se constituer son organe, devenir l'émissaire et l'instrument de l'enfer? Hélas! les ministres de Jésus-Christ, les nouveaux apôtres, pour sauver des âmes, se transportent au-delà des mers, aux extrémités de la terre, dans des régions sauvages et barbares, prêts à les arroser de leurs sueurs, de leurs larmes et de leur sang, et cela pour une seule âme, s'ils espéraient de la gagner à Dieu. Et un scandaleux, par ses scandales, séduira, pervertira, plongera des millions d'âmes dans les enfers! Il périra donc, ce frère pour lequel Jésus-Christ est mort! *Peribit pro quo Christus mortuus est.* (*I Cor.* VIII, 11.) Et ce sera à vos scandales qu'il devra, qu'il pourra attribuer sa perte éternelle! Malheureux! craignez-vous donc de n'avoir pas assez de regrets au dernier de vos jours? Craignez-vous de n'avoir pas assez d'accusateurs devant Dieu, assez de bourreaux qui vous tourmentent dans les enfers? Faut-il encore que vos frères, que vos frères mêmes que vous aurez perdus, s'élèvent un jour contre vous; que, comme autant d'implacables furies, ils s'acharnent à aigrir vos tourments, et qu'ils fassent couler dans votre cœur une partie du fiel que la fureur et le désespoir auront distillé dans le leur?

BAUDRAND.

SCEPTIQUE (LE) CONFONDU.

Je me trouvais engagé dans quelque relation avec Voltaire : J'allais alors le voir quelquefois à sa terre de Ferney, et là, dans sa compagnie ordinaire, il s'égayait souvent aux dépens des mœurs et de la religion, tellement qu'enfin me voyant obligé de prendre avec lui un ton sérieux : « Il serait bien contraire, lui dis-je, au caractère de *philosophe* auquel vous aspirez, de tourner en ridicule des vérités que la plupart des hommes regardent comme sacrées, sans avoir démontré auparavant qu'elles sont fausses. Je suis au nombre de ceux qui considèrent comme sacré tout ce qui est enseigné dans la Bible; je l'ai examinée; prouvez-moi donc que je suis dans l'erreur, ou cessez de tourner ce livre en ridicule devant ceux qui le respectent! »

Voltaire ne crut pas convenable de se livrer à la raillerie sur une telle sommation; et, paraissant consentir à l'examen, il se jeta dans son ornière ordinaire, commençant par la satire de l'histoire des Juifs, où il voulait galoper comme de coutume, frappant à droite et à gauche; mais je l'arrêtai, en lui disant: « Moïse que vous attaquez n'a pas écrit seulement l'histoire du peuple juif, il s'est donné pour historien de la terre et de l'homme. Si dans un temps où la géologie était encore loin de naître, Moïse avait néanmoins dit la vérité sur ces grands objets, il faudrait bien convenir qu'il avait écrit cette histoire par *révélation;* et si cette *révélation* est certaine, vos sarcasmes contre la théocratie judaïque seraient des impiétés punissables par l'Être suprême, comme elles sont odieuses à tout ceux qui croient sa révélation. Vous êtes-vous donc appliqué aux études qui peuvent faire découvrir aujourd'hui si Moïse a dit la vérité sur ce qui concerne l'histoire des premiers âges de la terre et de l'homme? Avez-vous examiné en particulier si l'habitation actuelle des hommes est plus ancienne qu'elle ne devait l'être, pour répondre à ce grand trait de l'histoire de Moïse, qu'à une certaine époque, fixée par sa chronologie, les anciens habitants des terres furent ensevelis sous les eaux, à l'exception d'une famille, d'où procède la race humaine actuelle?

Voltaire fut bientôt obligé d'avouer son ignorance. Il voulut alors, et dans quelques autres entretiens, m'entraîner dans les routes vagues du scepticisme, où il pensait qu'un homme d'esprit, accoutumé à cette sorte d'escrime, pourrait avoir plus beau jeu; mais, après lui avoir montré sur plusieurs points que le scepticisme n'était encore qu'une défaite de l'ignorance, je le ramenai toujours à ces considérations. « On ne doit point s'étonner de ce que les premières causes échappent à l'homme, quand il veut s'élever dans la nature, d'après un simple coup d'œil. Tout ce que l'histoire nous a transmis des idées des anciens peuples à cet égard, ne nous montre que les traditions d'opinion, dont ils assignent l'origine à des manifestations de la Divinité elle-même; or, l'histoire de cette révélation parmi les Hébreux, renferme des circons-

tances caractéristiques, qui peuvent déterminer sa vérité ou sa fausseté ; ici donc, le scepticisme n'a plus de prise, puisqu'il n'est plus question des traditions des hommes, mais du témoignage du globe terrestre. L'objet de cet examen n'intéresse pas seulement les curieux de la nature, mais l'humanité entière ; car il s'agit de décider, si la grande majorité des hommes se trompent en reconnaissant un Etre suprême, qui s'est révélé à eux par leurs premiers parents, leur a fait connaître leur origine et leurs rapports avec lui, et leur a donné des lois, de la pratique desquelles dépend leur bonheur particulier et commun. Rien ne saurait être plus contraire à la philosophie, que de refuser un examen d'où peut dépendre la découverte certaine de ce qu'il importe le plus aux hommes de connaître. Ainsi quiconque prétend raisonner en philosophe sur la nature, ne saurait se refuser avec raison à étudier l'histoire physique de la terre. »

Voltaire, ne pouvant éluder cette conclusion, abandonna avec moi les lieux communs de l'incrédulité; mais malgré les offres que je lui fis de le mettre sur le chemin de cette étude, en le lui abrégeant, il s'y refusa, sous le prétexte de sa santé et de son âge ; et, comme s'il se fût débarrassé de la nature et de son Auteur, en détournant ses regards, il revint aux mêmes propos, quand il avait autour de lui ses complaisants et ses disciples ; ce qui, joint à la conduite que je lui vis tenir dans quelques occasions propres à manifester ce caractère, rompit enfin toute relation entre nous.

DELUC.

SCIENCE (LA) ET LES MYSTÈRES.

Proclamer le progrès de la science par la foi au mystère ; c'est, je le sais, énoncer devant vous une vérité inattendue de vous. Cette affirmation étonnera le préjugé, mais elle n'étonnera pas la vérité ; elle n'est pas un paradoxe qui vise à l'effet, elle est la plus simple formule du vrai au point de vue où nous sommes. Tel est, en effet, le résumé des rapports qui lient le mystère au progrès de la science : le mystère en est l'origine, le terme et le ressort.

Et d'abord, Messieurs, veuillez le remarquer, le mystère est tellement à l'origine de toute science, que si vous vouliez en supprimer le mystère, force vous serait de supprimer la science elle-même. Imaginez telle science que vous voudrez, suivez le cours magnifique de ses déductions, descendez en le suivant des principes aux conséquences, ou plutôt remontez de ses dérivations dernières à ses principes les plus primordiaux, des conclusions finales aux axiomes primitifs ; quand vous arrivez à l'origine, vous vous rencontrez face à face avec l'Inconnu. Dieu nous donne de nous plonger au beau fleuve de la science ; il laisse notre intelligence se baigner avec ivresse dans ses eaux les plus profondes ; mais il nous en dérobe les origines. Comme ces grands fleuves qui poussent leurs flots sous le soleil et réfléchissent dans le miroir de leurs eaux les merveilles de la terre et du ciel tout en nous laissant ignorer les sources d'où ils s'épanchent : ainsi toutes les sciences passent devant notre intelligence en y réfléchissant la lumière de la vérité ; mais elles laissent pour nous dans une ombre impénétrable le mystère de leur propre naissance. Chose remarquable, ce sont les points de départ, les axiomes, les principes qui dans la science servent à tout éclairer ; mais en même temps ce qui nous éclaire, nous demeure mystérieux. C'est la suprême loi de la science : ce qui répand le plus de clartés au dehors demeure le plus obscur au dedans ; ce qui fait naître la connaissance en tout ordre de choses, se voile et nous demeure inconnu. C'est le grand secret de la science de l'homme, parce que c'est le secret de Dieu dans la création du monde, et le secret qui habite dans l'essence même des choses. La génération de la science est comme la génération des êtres, elle est en elle-même inexplicable. Qui a pu pénétrer la formation d'un corps, la génération d'un atome? Qu'y a-t-il, je ne dirai pas au centre d'un soleil, mais au centre d'un atome ? qui a sondé jusqu'au fond l'abîme d'un grain de sable ? Le grain de sable, Messieurs, depuis quatre mille ans, la science le regarde ; elle le tourne et le retourne ; elle le divise et le subdivise ; elle le harcèle de ses expériences, elle le tourmente de ses calculs, pour lui arracher le dernier mot de sa constitution intime ; elle lui demande avec une curiosité qui ne parvient pas à se satisfaire : Te diviserai-je à l'infini ? Et, suspendue sur cet abîme, la science hésite, elle trébuche, elle s'éblouit elle-même, elle prend le vertige, et elle dit à la fin : Je ne sais pas.

Et si vous ignorez fatalement la genèse et la constitution intime d'un grain de sable, comment auriez-vous l'intuition de la génération d'un seul être vivant? Où est dans l'être vivant le point de départ de la vie, le commencement de la vie, le principe de la vie ? Il y a dans tout être vivant un principe vital : rien de plus palpable, rien de plus évident : l'anatomie le suppose, la physiologie le suppose, la philosophie le suppose ; mais où réside la source d'où jaillit la vie ? De quels abîmes sort pour se répandre dans tout l'être ce fleuve ou ce ruisseau de la vie qui le traverse en tout sens ? Rien de plus obscur, rien de plus inconnu, rien de plus mystérieux.

Que dis-je ? la loi universelle qui préside au courant de cette vie à travers tous les mondes vivants, qui l'a pu saisir dans son principe primitif? Comment la vie animale et la vie humaine coulent-elles dans l'espace et le temps par ces deux courants parallèles qui en forment le fleuve total, sans que jamais rien n'altère la régularité de son cours? Comment se maintient dans l'humanité la proportion constante des deux sexes, et qui a soupçonné seulement le secret de

cette distinction qui constitue la loi conservatrice de la vie?

Or, Messieurs, s'il est vrai qu'à la naissance de tout être vivant, et même à la génération de l'être purement atomistique, il y a un mystère; ne voyez-vous pas, dès lors, que la science qui a pour objet immédiat la connaissance de ces êtres est elle-même condamnée à commencer par un mystère? Et où est la science, en effet, qui commence autrement? Est-ce la physique? est-ce l'astronomie? est-ce la physiologie? est-ce la médecine? est-ce l'algèbre? est-ce la géométrie? Non, pas même ces sciences qui se meuvent dans la clarté de l'évidence comme les oiseaux dans les clartés du ciel, ne peuvent échapper à cette inévitable loi qui préside à leur genèse : *Commencer par un mystère.* Sans doute dans cette région plus abstraite et plus dégagée des nuages qui pèsent sur le contingent, il y a des flambeaux qui luisent d'une éternelle et inaltérable lumière; à l'origine des mathématiques, il y a les axiomes pour tout illuminer; mais la région d'où descend cette lumière, qui l'a pénétrée? qui a vu, touché, sondé les sources d'où elle s'épand sur toutes les sciences logiques et mathématiques? Cette lumière des axiomes qui éclairent la science en demeurant eux-mêmes dans une impénétrable obscurité, la comprenez-vous?

Ah! Messieurs, rien n'est plus certain, la lumière qui éclaire toute science est comme la lumière matérielle qui éclaire le monde, elle demeure dans ses plus grandes clartés le plus grand des mystères! La voyez-vous cette lumière qui enveloppe la nature comme une robe éclatante de blancheur et variée de mille couleurs! Qu'y a-t-il de plus clair? Rien dans la nature n'est clair que par elle. Mais d'où vient la lumière? Quelle est la nature intime de la lumière? Quelle est l'essence de la lumière? Quel est le principe immédiat qui produit ce phénomène radieux et beau qui nous montre tout spectacle et toute beauté? A-t-elle son siége dans un foyer qui nous l'envoie? ou bien est-elle un fluide dont la vibration nous émeut et nous en donne la sensation? est-elle enfermée dans les corps ou semée dans les espaces? A quelque système que se rattache ici la science, elle demeure en toute hypothèse en face d'un mystère. Que le système des vibrations ait détrôné le système de l'émission, en attendant qu'il soit peut-être lui-même détrôné par un autre, qu'importe? Dans l'une comme dans l'autre, une chose demeure que rien ne peut détrôner, et que la science n'anéantira jamais : le mystère caché donnant la splendeur, l'obscurité régnant au fond de la lumière!

Or, Messieurs, si l'origine de la lumière matérielle qui illumine tous les corps vous demeure si obscure, que dire de l'origine de cette lumière immatérielle qui vous découvre sous sa clarté le monde des esprits? Comment se fait dans un esprit la première irradiation de la vérité? La philosophie doit supposer, à son point de départ, qu'il y a dans l'âme humaine un rayonnement du vrai, comme il y a sur les corps un rayonnement du soleil. L'évidence est le soleil des esprits; le soleil est l'évidence des corps. Mais si vous allez à l'origine, si vous voulez creuser dans ses abîmes la source première d'où s'échappe l'évidence pour vous éclairer, que rencontrerez-vous, si ce n'est une impénétrable barrière de ténèbres qui vous crie : On ne va pas plus loin. Dieu vous verse à flots purs le fleuve radieux de la lumière; mais il vous en cache la source, et il en garde dans le secret même de sa propre vie l'inaccessible mystère.

Ainsi, messieurs, il faut en prendre son parti : Dieu a placé le mystère à l'origine de toute science et de toute lumière, comme il l'a placé à l'origine de tout être et à l'origine de toute vie. Telle est la loi suprême que Dieu a posée dans la création pour la régir en souverain : tout ce qui est primitif n'est pas tangible; tout ce qui est générateur demeure caché; tout ce qui est illuminateur est obscur. En un mot, tout ce qui est conservateur dans les œuvres de Dieu demeure impénétrable aux regards et inaccessible à l'action de l'homme.

Et Dieu a bien fait. En donnant à l'homme la souveraineté et la puissance du libre arbitre, il se devait à lui-même cette réserve de puissance et de souveraineté. S'il en eût été autrement, l'homme armé de sa liberté et enhardi par son orgueil, aurait eu peut-être la tentation de tout changer, si ce n'est de tout détruire. Capable de voir au fond de tout, prenant les choses par leur centre, par leur origine et par leurs racines, il eût pu tout ébranler de sa main, après avoir tout vu de son regard. Il ne le fallait pas. Et voilà pourquoi, à l'origine de toute science, Dieu a posé le mystère! Et quiconque veut arriver à savoir, doit commencer par ce qu'il ne peut savoir.

Aussi, chose digne d'être profondément méditée par le génie scientifique, l'homme qui a beaucoup vu et qui connaît beaucoup, est ramené par sa science même à son point de départ. Le mystère qu'il trouvait à l'origine de la science, il le retrouve à son terme, mais agrandi par ses conquêtes et multiplié par ses découvertes, c'est-à-dire par la science elle-même. Sa course de géant dans les clartés de la science n'a fait qu'élargir devant lui, et les régions du mystère et les horizons de l'inconnu. Pareil au voyageur qui gravit lentement le versant d'une montagne dont les sommets étincellent à ses yeux de ravissantes clartés, à mesure qu'il s'élève, devant lui et autour de lui les horizons s'étendent, les vallées s'approfondissent, les abîmes se creusent; et au fond de ces perspectives nouvelles, malgré les splendeurs qui les éclairent, il voit planer une ombre mystérieuse et s'étendre comme un rideau de ténèbres qui, tout en lui laissant voir encore les grandes surfaces de tout, ne lui permettent plus de découvrir le fond de rien; et à mesure qu'il découvre davantage, il voit sous son regard

s'étendre et grandir les réalités que ne peut pénétrer son regard.

Tel apparaît le génie montant par le travail et la contemplation vers les sommets lumineux de la science. Tout ce qu'il a découvert lui montre dans une lumière plus sereine et plus radieuse combien il y a de choses qu'il ne pourra jamais découvrir. Il voit d'une vue plus pénétrante et en même temps plus résignée, combien ce que le génie peut saisir est petit! Avant l'étude, il avait l'instinct du mystère qui est au fond des choses; après l'étude, il en a la démonstration qui est au bout de la science.

C'est alors que le savant comme le philosophe comprend dans sa vérité simple et profonde cette parole de Pascal : « La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui surpassent la raison. » Et dans cette lumière grandissante qui ouvre devant ses regards émus des abîmes toujours plus profonds, il éprouve le besoin de s'écrier à son tour : Le suprême effort de ma science est de me démontrer combien il y a de choses qui se dérobent à ma science.

Aussi, l'histoire de la science le démontre avec éclat; il n'y a pas d'hommes plus prédisposés à reconnaître le mystérieux et l'incompréhensible que les véritables savants.

Un jour un savant illustre allait mourir. Un ami penché sur son chevet lui parlait de sa science et de la gloire qu'elle lui avait conquise. « Mon ami, dit le mourant d'une voix défaillante, ne parlez pas de cela; ce que nous connaissons est peu de chose; ce que nous ignorons est immense (1). »

C'est lui qui a dit aussi : « La nature intime des êtres nous sera éternellement inconnue. La nature des forces est et sera toujours un mystère; on ne peut déterminer que leurs effets et les lois de leur action. »

« La naissance des êtres, dit un autre savant non moins illustre (2), est le plus grand mystère de l'économie organique. Dans toute la nature nous le voyons se développer, jamais se former. »

Ainsi parlent les vrais savants, arrivés vers les sommets de la science à peu près aussi haut que l'homme peut monter.

Et moi, disciple de la foi, devant ces témoignages rendus au mystère par la science parvenue à son apogée, je me demande ce qu'il faut penser de ces savants qui font profession de conspirer contre le mystère? Qu'est-ce que ces voyants nouveaux qui estiment se faire du visible une arme contre l'invisible? Qu'est-ce que ces génies retournés et à contre-sens qui, même dans l'éclat du phénomène, osent nier la réalité qui se dérobe aux regards, et qui, entre l'une et l'autre, essayent, au nom même de la science, de créer le désaccord et la contradiction? Oh! ceux-là, j'en prends à témoin la science même ce ne sont pas les vrais savants. Esprits heurtés à la matière palpable, acharnés à nier tout ce qui ne se laisse ni voir, ni mesurer, ni toucher; annonçant que leur science vient anéantir avec les mystères de Dieu, les mystères du monde et les mystères de l'homme. Non, ceux-là ne seront jamais la gloire de la science.

Leur sagesse n'a qu'un nom, c'est la sagesse folle! *Stulti facti sunt;* leur science n'a qu'un nom, c'est la science aveugle; c'est la science en enfance ou en décrépitude; c'est le radotage savant, c'est l'ignorance scientifique! Oui, messieurs, sachez-le bien, la science qui nie le mystère, qui le nie partout, qui le nie quand même, cette science qui prétend tout embrasser dans la clarté d'une lumière sans ombre, cette science n'est qu'une ignorante. Que dis-je? C'est une folle; illustre quelquefois, à force de paradoxe et d'audace, pareille à ces fous lettrés de Bicêtre et de Charenton qui disent dans leur orgueil maniaque : Moi, je sais tout; moi, je comprends tout; moi, je suis la science; moi, je suis le Saint-Esprit; moi, je suis Dieu.

Et tandis que le faux savant s'enivre et s'exalte lui-même dans ce délire d'une science insensée, j'entends le vrai génie de la science qui, se prosternant devant l'inconnu, s'écrie dans l'auréole de sa gloire : Ce que je sais est étroit, ce que j'ignore est immense; je poursuis la lumière, et les ténèbres m'environnent; et les élévations de la science n'ont fait qu'agrandir devant moi les abîmes de l'inconnu et les horizons du mystère!

Tel fut, et tel sera toujours dans les véritables grands hommes, le résultat final de la science : la consécration scientifique du mystérieux, la proclamation mélancolique mais éloquente de la profondeur et de l'immensité de l'inconnu. Ainsi la fin ressemble au commencement. Le mystère dans la science peut dire comme Dieu dans l'univers : Je suis le commencement et la fin; je suis l'Alpha et l'Oméga. Par moi tout commence, et à moi tout aboutit. La science qui n'est pas faite, la science qui bégaye, la science qui tâtonne me nie, m'insulte et me méprise; la science qui a grandi, la science qui parle, la science qui marche, la science qui a vu me reconnaît et m'adore. Laissez-la passer, la science ridiculement fière et enivrée d'elle-même qui vous annonce l'abolition du mystère. Demain elle s'évanouira dans ses clartés factices, ne laissant après elle qu'une trace de fumée voilant le chemin où elle a passé; moi, je demeurerai, moi, la vérité cachée, moi, la vérité substantielle, moi, le mystère enfin, je demeurerai, non-seulement comme le commencement et la fin de toute science; je demeurerai comme le nécessaire ressort et la suprême condition de son progrès.

Et voilà, messieurs, le point lumineux où je voulais aboutir et que poursuivait ma

(1) Laplace.

(2) Cuvier.

pensée comme une étoile de la vérité étincelant sur ma tête et me guidant au chemin. Le mystère, loin d'être un obstacle aux marches de l'intelligence et aux essors du génie, en est lui-même le ressort le plus actif et le plus énergique; et, comme tel, il en est la provocation la plus constante, la plus profonde et la plus universelle. Le mystère physique provoque et active la science de la nature; le mystère physiologique provoque et active la science de l'homme; le mystère religieux provoque et active la science de Dieu. Aussi on ne peut dire tout ce que les grands génies du Christianisme ont tiré de la méditation de nos mystères pour le développement de la science, et surtout pour le progrès de la philosophie. C'est peut-être à cela que la métaphysique chrétienne doit son incontestable supériorité. Quoi qu'il en soit, il demeure certain qu'en tout ordre de choses le mystère provoque et développe la science correspondant à son objet, et devient par la force même des choses et par le penchant de la nature humaine, le ressort de son progrès.

En effet, messieurs, si vous creusez au fond de la nature humaine pour y rechercher le moteur secret qui pousse l'homme dans la voie des grandes découvertes, et accélère dans le domaine de la science la marche des intelligences, vous arrivez toujours à ce ressort caché qui explique tous ses mouvements, tous ses efforts, et tous ses triomphes : vous découvrez l'instinct d'un mystère; et, à travers l'ombre de ce mystère, une vague perception de la vérité qui se voile et se dérobe.

Pour accélérer le progrès de la science, que faut-il d'abord? Il faut reculer devant soi les frontières du connu, et dilater sous son regard le domaine du possible. Et pour travailler efficacement à reculer les frontières du connu et la borne du possible, que faut-il surtout? Croire que par de là ce que l'on voit, il y a ce que l'on ne voit pas; croire qu'au-dessous des phénomènes qui resplendissent à la surface, il y a des réalités qui se cachent dans le fond; croire, enfin, que derrière ce que l'on sait déjà, il y a ce que l'on ne sait pas encore; ce que l'on ne saura jamais assez, et même ce que l'on ne pourra jamais savoir : en un mot, croire au mystère.

Pour accélérer le progrès de la science, que faut-il encore? Il faut avoir l'ambition de chercher; et, pour avoir l'ambition de chercher, une chose est nécessaire, il faut croire qu'il y a des vérités cachées; et le mystère c'est cela même : la vérité qui se cache, et qui ne sortira jamais pleinement de son ombre.

Pour accélérer le progrès de la science, que faut-il enfin? Ah! il faut ce qui en est le stimulant toujours ancien et toujours nouveau, la curiosité et le désir qu'elle engendre. La curiosité est l'aiguillon de la science; le désir en est l'impulsion. Pareil à un ressort d'acier, il pousse en se déployant lui-même toutes les facultés humaines à la conquête de la vérité. Vous voulez susciter de grands efforts dans l'intelligence, donnez l'éveil à la curiosité; surtout suscitez le désir; et l'esprit humain s'élance à la conquête comme le cheval de bataille qui a senti avec l'éperon la volonté de son cavalier. Or, ce qui provoque le plus et le désir et la curiosité, c'est le mystère. Au ciel, il n'y aura plus de curiosité laborieuse et impatiente de voir, parce qu'il y aura la vision béatifique. Au ciel, il n'y aura plus de désir haletant, et impatient de posséder, parce qu'il y aura la possession et le rassasiement béatifique. C'est qu'au ciel le mystère ne sera plus, et que le progrès ne pourra plus être; parce que là où est la consommation, le progrès est au terme et s'arrête. Mais sur la terre, le mystère doit demeurer pour être partout et toujours le ressort et l'aiguillon du progrès. Ici-bas, nous pourrons toujours avancer parce que le fond ne se laissera jamais voir tout entier, et que jamais il ne donnera dans le bonheur de sa contemplation le rassasiement de l'intelligence.

Donc avançons toujours, non en demandant, au nom de la science, la suppression des mystères, mais en poussant le plus loin possible à travers la région du mystère notre marche conquérante. Avançons, un voile devant nos yeux, et un flambeau à la main : avançons curieux, mais adorateurs; curieux de tout ce qui peut se voir, adorateurs de tout ce qui ne se voit pas : avançons toujours; jusqu'à ce que le mystère soit remplacé par la vision, et le désir par le rassasiement.

En vain le génie des ténèbres nous menace de nous confondre dans l'éclat de la lumière. La science n'est pas contre nous, elle est avec nous. En vain, le génie antichrétien fait briller sur nos têtes tous les éclairs d'une science menteuse, et prétend nous effrayer de sa foudre. Nous n'avons pas peur; nous savons que la lumière répond à la lumière, et que le progrès de la science rend hommage à la vérité. Nous attendons humbles, mais calmes, sûrs que nos mystères ne peuvent qu'éclairer vos sciences, et que vos sciences ne peuvent que glorifier nos mystères!

Le R. P. J. Félix (1).

SÉDITION D'ANTIOCHE.

(Extrait de l'*Histoire du Bas-Empire.*)

Au mois de janvier 387, il y avait quatre ans révolus depuis qu'Arcadius avait reçu le titre d'Auguste; Théodose voulut commencer par une fête magnifique la cinquième année de l'empire de son fils. Cette solennité se nommait les Quinquennales; pour y ajouter plus d'éclat, il avança d'une année ses propres Décennales, c'est-à-dire la fête de la dixième année de son empire. C'était

(1) *Conférences de Notre-Dame de Paris*, en 1865.

la coutume de distribuer en cette occasion de l'argent aux soldats; ces largesses épuisèrent le trésor. Théodose, ne voulant pas laisser tarir cette source de la prospérité des Etats, songea aux moyens de le remplir. Il imposa une contribution extraordinaire.

Les ordres du prince ne trouvèrent aucune résistance dans le reste de la Syrie; mais ils soulevèrent Antioche. Cette ville était, par sa grandeur, par son opulence, par la beauté de sa situation et de ses édifices, considérée comme la capitale de l'Orient; divisée en quatre quartiers entourés de murailles, et qui formaient presque autant de villes, elle renfermait deux cent mille habitants, partagés en dix-huit tribus. A ce peuple nombreux se joignait une infinité d'étrangers qui s'y rendaient sans cesse de toutes les contrées de l'univers. Tant d'humeurs diverses étaient une matière toujours préparée aux plus violentes agitations. On parlait depuis quelques jours de la nouvelle imposition: ce n'était qu'un bruit sourd qui trouvait peu de croyance, mais qui mettait déjà les esprits dans cet état d'incertitude où ils deviennent plus faciles à émouvoir. Les ordres de l'empereur étant arrivés pendant la nuit du 26 février, le gouverneur assembla de grand matin le conseil. La lecture des lettres n'était pas achevée, que les assistants s'abandonnèrent à la douleur; ils s'écrièrent « que la somme est exorbitante : qu'on peut leur briser les os par les tortures, leur tirer tout le sang des veines; mais qu'en vendant et leurs biens et leurs personnes, on ne pourra trouver de quoi satisfaire à cette exaction cruelle. » Les murmures, les gémissements, les cris, les marques du dernier désespoir troublent toute l'assemblée. Plusieurs élèvent la voix pour adresser à Dieu des prières plus séditieuses encore que les murmures.

Le gouverneur fait de vains efforts pour les apaiser. Ils sortent de la salle et courent comme des forcenés sous le portique; là, redoublant leurs cris en se dépouillant de leurs robes, ils appellent les citoyens; ils leur exagèrent le sujet de leur alarme. On accourt de toutes parts; bientôt un peuple innombrable les environne : la fureur se communique plus promptement que leurs paroles; la plupart ignorent encore la cause du tumulte et frémissent déjà de colère. Tout à coup, sans aucun commandement, il se fait un grand silence; cette immense populace demeure calme et immobile, ainsi que la mer aux approches d'un violent orage; et un moment après, poussant des cris furieux, et se divisant en plusieurs troupes comme en autant de vagues, les uns se jettent dans les thermes voisins; ils renversent, ils brisent, ils détruisent et les vases et les ornements; d'autres courent à la maison de l'évêque Flavien, et, ne l'ayant pas trouvé, ils reviennent à la salle du conseil, d'où le gouverneur n'avait encore osé sortir : ils tâchent d'en enfoncer les portes et menacent de le massacrer; ce qui n'était pas sans exemple à Antioche. N'ayant pu réussir, ils se dispersent en criant : « Tout est perdu, la ville est abîmée; une imposition cruelle a détruit Antioche. »

Tout ce qu'il y avait d'étrangers, de misérables, d'esclaves, grossit la foule des séditieux. Ce mélange confus ne connaît plus ni prince, ni magistrats, ni patrie. A la vue des portraits de l'empereur, qui était peint en plusieurs endroits de la ville, la rage s'allume; on l'insulte de paroles et à coups de pierres; et, comme s'il respirait encore plus sensiblement dans les ouvrages de bronze, on va attaquer ses statues : on n'épargne pas celles de Flaccille, d'Arcadius, d'Honorius, ni la statue équestre de Théodose le père. On attache des cordes à leur cou; chacun s'empresse de prêter son bras à ce ministère de fureur : on les arrache de leur base; on les brise en morceaux en les chargeant d'opprobres et d'imprécations; on en abandonne les débris aux enfants, qui les traînent par les rues de la ville.

Ce dernier excès d'insolence effraya les coupables eux-mêmes. La vue des images d'un empereur si respectable, brisées et mises en pièces, les frappa d'horreur, comme s'ils eussent vu les membres du prince même épars et déchirés. Pâles et tremblants, la plupart s'enfuient et se renferment. La sédition se ralentissait; mais elle n'était pas encore apaisée. Une troupe des plus opiniâtres s'assemble autour de la maison d'un des principaux sénateurs qui, se tenant renfermé chez lui, paraissait condamner la révolte. Ils y mettent le feu. Pendant l'emportement du peuple, les plus sages citoyens n'avaient osé s'exposer : les magistrats, cachés dans leurs maisons, ne songeaient qu'à conserver leur vie. Ne pouvant se concerter ensemble, ni prendre aucune mesure, ils en étaient réduits à faire des vœux au ciel. Quantité de voix appelaient en vain le gouverneur. Quoique ce fût un officier vaillant et qui s'était signalé dans la guerre, cependant il n'osa se montrer jusqu'au moment où il apprit que la plus grande fougue du peuple était passée et que la maison du sénateur n'était attaquée que par une poignée de misérables. Il s'y transporta à la tête de sa garde. Il n'en coûta que deux coups de flèches pour dissiper ce reste de séditieux. Le comte d'Orient, qui commandait les troupes et qui n'avait pas montré plus de hardiesse, vint alors se joindre à lui. On les blâma tous deux dans la suite de n'avoir pas affronté le péril pour défendre les statues de l'empereur, et pour épargner à la ville un si criminel attentat. Leurs soldats poursuivirent les mutins qui fuyaient devant eux. On en prit un grand nombre qui furent aussitôt enfermés dans les prisons.

On remarqua que les femmes de la plus vile populace, qui ont coutume de signaler leur rage dans ces émeutes soudaines, ne prirent aucune part à celle-ci. L'agitation qui subsistait encore dans les esprits après tant de secousses violentes, fit, comme il arrive souvent, imaginer des fantômes et des pro-

diges bizarres. On ne pouvait croire que ce désordre n'eût pas été produit par une puissance surnaturelle. Le bruit courut que, dans le fort du tumulte, on avait vu un vieillard d'une taille gigantesque, monté sur un puissant cheval ; et que, s'étant changé d'abord en jeune homme, ensuite en enfant, il avait disparu. On disait encore que la nuit d'auparavant on avait aperçu au-dessus de la ville une femme horrible à voir et d'une grandeur effrayante; que ce spectre avait passé sur toutes les rues en frappant l'air d'un fouet avec un bruit affreux. Ce n'était rien moins, dans l'idée du peuple, qu'un monstre infernal qui excitait les esprits à la fureur, de la même manière que les valets de l'amphithéâtre animaient à grands coups de fouet la rage des bêtes féroces dans les spectacles. Selon saint Jean Chrysostome, il n'était pas besoin que le démon courût dans l'air: c'était assez qu'il entrât dans leurs cœurs et qu'il y soufflât le feu de la révolte. Elle avait commencé au point du jour ; à midi le calme était rétabli dans la ville.

Mais ce calme n'avait rien que de sombre et de lugubre. Après cet accès de frénésie, les habitants abattus, consternés, ne se reconnaissaient qu'avec horreur. La honte, les remords, la crainte tenaient tous les cœurs accablés. La vue des courriers qui partent pour informer l'empereur leur annonce déjà leur condamnation. Les innocents et les coupables attendent également la mort; mais personne ne veut être coupable; ils s'accusent les uns les autres. Les païens, qui n'étaient pas plus criminels que les chrétiens, tremblent qu'on ne leur impute tout le désordre. Tous, renfermés avec leurs familles qui fondent en larmes, déplorent le sort de leurs femmes et de leurs enfants; ils se pleurent eux-mêmes. Partout règne une affreuse solitude. On voit seulement errer çà et là, dans les places et dans les rues, des troupes d'archers traînant aux prisons des malheureux qu'ils ont arrachés de leurs maisons.

La nuit se passe dans de mortelles inquiétudes : elle ne présente à leur esprit que des gibets, des feux, des échafauds. La plupart se déterminent à quitter leur patrie, qui ne paraît plus qu'un vaste sépulcre. Les riches cachent et enfouissent leurs richesses. Chacun se tient heureux de sauver sa vie. Dès le point du jour, les rues sont remplies d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards qui fuient la colère du prince comme un incendie. Les magistrats, incertains du sort de la ville, n'osent les retenir; à peine peuvent-ils, à force de menaces, arrêter les sénateurs qui se préparaient eux-mêmes à déserter Antioche. Les autres sortent en foule et se dispersent sur les montagnes et dans les forêts. Plusieurs sont massacrés par les brigands, qui profitent de cette alarme pour infester les campagnes voisines; et l'Oronte rapporte tous les jours dans la ville quelques-uns des cadavres de ces malheureux fugitifs.

Cependant les magistrats étaient assis sur le tribunal, et faisaient comparaître ceux qu'on avait arrêtés à la fin de la sédition et la nuit suivante. Ils déployaient toute l'horreur des supplices. On pouvait leur reprocher de n'avoir rien fait pour empêcher le crime : cette crainte les rendait plus implacables; ils croyaient faire leur apologie en punissant avec rigueur. Les fouets armés de plomb, les chevalets, les torches ardentes, toutes les tortures redoutables à l'innocence même étaient mises en œuvre pour arracher l'aveu du crime et des complices. Tout ce qui restait de citoyens dans la ville était assemblé aux portes du prétoire, dont les soldats gardaient l'entrée. Là, plongés dans un morne silence, se regardant les uns les autres avec une défiance mutuelle, les yeux et les bras levés vers le ciel, ils le conjuraient avec larmes d'avoir pitié des accusés, et d'inspirer aux juges des sentiments de clémence. La voix des bourreaux, le bruit des coups, les menaces des magistrats les glacent d'effroi; ils prêtent l'oreille à toutes les interrogations: à chaque coup, à chaque gémissement qu'ils entendent, ils tremblent pour leurs parents, pour eux-mêmes; ils craignent d'être nommés entre les complices. Mais rien n'égale la douleur des femmes : enveloppées de leurs voiles, se roulant à terre et se traînant aux pieds des soldats, elles les supplient en vain de leur permettre l'entrée; elles conjurent les moindres officiers qui passent devant elles de compatir au malheur de leurs proches et de leur prêter quelque secours : entendant les cris douloureux de leurs pères, de leurs fils, de leurs maris, elles y répondent par des cris lamentables ; elles ressentent au fond de leurs cœurs tous les coups dont ils sont frappés ; et les dehors du prétoire présentent un spectacle aussi déplorable que les rigueurs qu'on exerce au dedans.

Ce jour affreux et funeste se passa à interroger et à convaincre les coupables. La nuit était déjà venue ; on attendait au dehors, dans des transes mortelles, la décision des magistrats; on demandait à Dieu, par les vœux les plus ardents, qu'il touchât le cœur des juges; qu'ils voulussent bien accorder quelque délai, et renvoyer le jugement à l'empereur, lorsque tout à coup les portes du prétoire s'ouvrirent. On vit sortir à la lueur des flambeaux, entre deux haies de soldats, les premiers de la ville chargés de chaînes, languissants et se traînant à peine, les tortures ne leur ayant laissé de vie qu'autant qu'il en fallait pour mourir de la main des bourreaux à la vue de leurs concitoyens. On avait voulu commencer ce terrible exemple par la punition des plus nobles. On les conduisit au lieu des exécutions. Leurs mères, leurs femmes, leurs filles, plus mortes qu'eux-mêmes, veulent les suivre et manquent de forces. Le désespoir les ranime, elles courent, elles voient leurs proches tomber sous le glaive, et tombent avec eux par la violence de leur douleur. On les emporte à leurs maisons. Elles en trouvent les portes scellées du sceau

public; on avait déjà ordonné la confiscation de leurs biens ; et ces femmes distinguées par leur rang et leur naissance sont réduites à mendier un asile qu'elles ne trouvent qu'avec peine, la plupart de leurs parents et de leurs amis refusant de leur donner retraite, de peur de partager leur crime en soulageant leur infortune. On continua pendant cinq jours de faire le procès aux coupables ; plusieurs innocents furent enveloppés dans la condamnation, s'étant déclarés criminels dans la force des tortures. Les uns périrent par l'épée, d'autres par le feu ; on en livra plusieurs aux bêtes : on ne fit pas même grâce aux enfants. Tant de supplices ne rassuraient pas ceux qui restaient ; après tant de coups redoublés, la foudre semblait toujours gronder sur leurs têtes ; ils craignaient les effets de la colère du prince ; et quoiqu'il ne pût encore être instruit de la sédition, on entendait sans cesse répéter dans la ville : « L'empereur sait-il la nouvelle ? est-il irrité ? l'a-t-on fléchi ? Qu'a-t-il ordonné ? voudra-t-il perdre Antioche ? » Pour effacer, s'il était possible, la mémoire du soulèvement, chacun s'empressait de payer l'impôt qui en avait été l'occasion. Loin de le trouver alors insupportable, les habitants offraient de se dépouiller de tous leurs biens, et d'abandonner à l'empereur leurs maisons et leurs terres, pourvu qu'on leur laissât la vie.

Antioche était une ville de plaisir et de dissolution : l'adversité, cette excellente maîtresse de la philosophie chrétienne, la changea tout à coup : plus de jeux, plus de festins de débauche, de chansons et de danses lascives, de divertissements tumultueux. On n'y entendait plus que des prières et le chant des Psaumes. Les chrétiens, qui faisaient la moitié des habitants, pratiquaient toutes les vertus ; les païens avaient renoncé à tous les vices. Le théâtre était abandonné ; on passait les journées entières dans l'église, où les cœurs les plus agités se reposent dans le sein de Dieu même. Toute la ville semblait être devenue un monastère. Libanius en gémit ; saint Jean Chrysostome en félicite les habitants : il préfère aux emportements insensés de leur gaieté ordinaire les fruits heureux de leur infortune et de leur tristesse.

Ce grand homme, animé de l'esprit de Dieu, fut seul, dans ces jours d'alarme et de douleur, la consolation d'un peuple nombreux : Il était né à Antioche l'an 347, de parents nobles. Il avait pris les leçons de Libanius. Mais la beauté de son génie, le goût du vrai et du grand, la lecture assidue de ces admirables modèles que l'ancienne Grèce avait enfantés, et surtout l'étude de l'Ecriture sainte, dont la sublime simplicité passa dans son esprit comme dans son cœur, lui donnèrent un ton d'éloquence fort supérieure à celle de son maître. Ce fut une de ces âmes choisies que la sagesse de Dieu se plaît à former de temps en temps, et à montrer aux hommes pour leur apprendre jusqu'à quel degré peuvent s'élever les forces humaines soutenues de la grâce divine. Il embrassa d'abord la profession d'avocat. L'injustice des hommes, qu'il voyait de trop près, l'en dégoûta presque aussitôt. Saint Mélèce le fit lecteur. Il se retira dans la solitude ; et le Démosthènes du christianisme vécut pendant deux ans renfermé dans une caverne, où il ne s'occupait que de la prière et de l'étude. Le mauvais état de sa santé l'en fit sortir à l'âge de trente-trois ans. Il fut bientôt après ordonné diacre par saint Mélèce. Flavien lui conféra la prêtrise en 385 ou 386, et lui confia le ministère de la parole. Il était alors dans un âge où l'on peut être assez instruit et assez exercé dans la pratique de la morale évangélique pour accepter sans présomption le redoutable emploi de la prêcher aux autres hommes. Il parut comme un ange chargé d'annoncer les ordres du ciel, et s'attira, sans y prétendre et sans en vouloir tirer aucun avantage temporel, l'admiration de toute la ville d'Antioche. L'éclat, la solidité, la force, la pureté de son éloquence, lui fit donner avec raison le surnom de Chrysostome. Depuis le vendredi 26 février, jour de la sédition, jusqu'au jeudi de la semaine suivante, il demeura dans le silence. Enfin, lorsque les plus coupables furent punis, que plusieurs de ceux que la terreur avait bannis de la ville commençaient à y revenir, et qu'il ne restait plus que l'inquiétude de la vengeance du prince, il monta dans la tribune. Pendant tout le temps du carême, qui commença cette année à Antioche le huitième de mars, il continua de prêcher au peuple, dont il sut calmer les craintes et essuyer les larmes ; et l'on doit principalement attribuer à ce grand orateur la tranquillité où la ville se maintint au milieu des diverses alarmes qui survinrent. Il prononça dans cet intervalle vingt discours comparables à tout ce qu'Athènes et Rome ont produit de plus éloquent. L'art en est merveilleux. Incertain du parti que voudra prendre Théodose, il mêle ensemble l'espérance du pardon et le mépris de la mort, et dispose ses auditeurs à recevoir avec soumission et sans trouble les ordres de la Providence. Il entre toujours avec tendresse dans les sentiments de ses citoyens ; mais il les relève et les fortifie. Jamais il ne les arrête trop longtemps sur la vue de leurs malheurs ; bientôt il les transporte de la terre au ciel : pour les distraire de la crainte présente, il leur en inspire une autre plus vive ; il les occupe du souvenir de leurs vices, et leur montre le bras de Dieu levé sur leurs têtes et infiniment plus terrible que celui du prince.

Il y avait déjà huit jours que les courriers qui portaient à l'empereur la nouvelle de la sédition, étaient partis d'Antioche, lorsqu'on apprit qu'ils avaient été arrêtés dans leur route par divers accidents, et obligés de quitter les chevaux de poste pour prendre les voitures publiques. On crut qu'il était encore temps de les prévenir ; et toute la ville s'adressa à l'évêque Flavien, prélat vénérable par sa sainteté et chéri de

l'empereur. Il accepta cette pénible commission ; et ni les infirmités d'une extrême vieillesse, ni la fatigue d'un long voyage dans une saison incommode et pluvieuse, ni l'état où se trouvait une sœur unique qu'il aimait tendrement et qu'il laissait au lit de la mort, ne purent arrêter son zèle. Résolu de mourir ou de fléchir la colère du prince, il part au milieu des larmes de son peuple. Tous les cœurs le suivent par leurs vœux ; on espère que la bonté naturelle de l'empereur ne pourra se défendre d'écouter un prélat si respecté. Zosime fait honneur de cette députation à Libanius et à un certain Hilaire, distingué, dit-il, par sa naissance et par son savoir. Nous avons en effet deux discours de Libanius qui semblent avoir été prononcés devant l'empereur, l'un pour apaiser sa colère, l'autre pour louer sa clémence. Mais ce n'est qu'une fiction de déclamateur. Si l'on s'en rapporte à Libanius lui-même, il paraît qu'il ne sortit point de la ville. Ce sophiste, qui veut toujours jouer un grand rôle, prétend avoir beaucoup servi à rassurer les habitants et à disposer ensuite à la douceur les commissaires de Théodose. Il y a tout lieu de croire que ce récit de Zosime n'est qu'une fable inventée pour dérober aux chrétiens la gloire d'avoir sauvé Antioche.

Quoique Flavien fît une extrême diligence, il ne put atteindre les courriers. Ils arrivèrent avant lui, et leur rapport excita dans Théodose cette violente colère dont les premiers accès étaient toujours prompts et terribles. Il était moins irrité du renversement de ses propres statues que des outrages faits à celles de Flaccille et de son père. L'ingratitude d'Antioche redoublait encore son courroux : il avait distingué cette ville entre toutes celles de l'empire par des marques de sa bienveillance ; il y avait ajouté de superbes édifices. On venait d'achever par ses ordres un nouveau palais dans le faubourg de Daphné, et il avait promis de venir incessamment honorer Antioche de sa présence. Son premier mouvement fut de détruire la ville et d'ensevelir les habitants sous ses ruines. Etant revenu de cet accès d'emportement, il choisit le général Hellébique, et Césaire, maître des offices, pour l'exécution d'une vengeance plus conforme aux règles de la justice. Comme il ignorait encore la punition des principaux auteurs du désordre, il chargea ces commissaires d'informer contre les coupables, avec pouvoir de vie et de mort. Il leur donna ordre de fermer le théâtre, le cirque et les bains publics ; d'ôter à la ville son territoire, ses priviléges et la qualité de métropole ; de la réduire, comme avait autrefois fait l'empereur Sévère, à la condition d'un simple bourg soumis à Laodicée, son ancienne rivale, qui deviendrait par ce changement métropole de la Syrie ; de retrancher aux pauvres la distribution de pain, qui était établie dans Antioche comme dans Rome et dans Constantinople.

Hellébique et Césaire, étant partis avec ces ordres rigoureux, rencontrèrent Flavien, et redoublèrent sa douleur. Il continua sa route avec plus d'empressement, pour obtenir quelque grâce. Les deux commissaires se hâtèrent d'arriver en Syrie. La renommée, qui les devança, renouvela la terreur dans Antioche. On publiait qu'ils venaient à la tête d'une troupe de soldats qui ne respiraient que le sang et le pillage. Les habitants prononçaient eux-mêmes leur propre sentence : « On égorgera le sénat ; on détruira la ville de fond en comble ; on la réduira en cendres avec son peuple ; on y fera passer la charrue ; et, pour éteindre notre race, on poursuivra, le fer et le feu à la main, jusque dans les montagnes et les déserts ceux qui y chercheront une retraite. » On attendait en tremblant le moment de leur arrivée. On se disposait de nouveau à prendre la fuite. Le gouverneur, qui était païen, vint à l'église, où une multitude innombrable s'était assemblée comme dans un asile ; il y parla au peuple et s'efforça de le rassurer. Lorsqu'il se fut retiré, saint Jean Chrysostome fit reproche aux chrétiens d'avoir eu besoin d'une voix étrangère pour affermir des cœurs que la confiance en Dieu devait rendre inébranlables. Enfin, ceux qui connaissaient le caractère des deux officiers vinrent à bout de calmer ces alarmes. On commença de se persuader que le prince ne voulait pas ruiner Antioche, puisqu'il confiait sa vengeance à deux ministres si équitables et si modérés. A leur approche, une foule de peuple sortit au-devant d'eux et les conduisit à leur demeure avec des acclamations mêlées de prières et de larmes. C'était le soir du 29 de mars.

En effet, les deux commissaires n'étaient pas de ces courtisans vils et mercenaires qui, livrés sans réserve à la passion de leur maître, vont aussi vite que son caprice, et lui préparent d'inutiles repentirs. C'étaient des hommes prudents et vertueux. Hellébique était même uni d'amitié avec saint Grégoire de Nazianze ; et c'est une louange pour Théodose d'avoir choisi dans sa colère deux ministres propres, non pas à la servir aveuglément, mais à la diriger et à la retenir dans les bornes d'une exacte justice. Ils apprirent en arrivant que les magistrats les avaient prévenus, et que la sédition était punie par des exemples assez rigoureux. Cependant, par les ordres du prince, ils se voyaient réduits à la triste nécessité de rouvrir les plaies récentes de cette malheureuse ville, et d'en faire encore couler du sang. Ils signifièrent d'abord la révocation de tous les priviléges d'Antioche.

Le lendemain ils firent comparaître tous ceux qui composaient le conseil de la ville. Ils écoutèrent et les accusations formées contre eux et leurs réponses. L'humanité des juges adoucissait autant qu'il leur était permis la sévérité de leur ministère : ils n'employaient ni soldats ni licteurs pour imposer silence ; ils permettaient aux accusés de plaindre leur sort, de verser des pleurs ; ils en versaient eux-mêmes ; mais ils ne leur laissaient espérer aucune grâce ;

ils paraissaient à la fois compatissants et inflexibles. Sur la fin du jour, ils firent renfermer tous ceux qui étaient convaincus dans une grande enceinte de murailles, sans toit et sans aucune retraite qui pût les garantir des injures de l'air. C'étaient les personnes les plus considérables d'Antioche par leur naissance, par leurs emplois et par leurs richesses. Toutes les familles nobles prirent le deuil ; la ville perdait avec eux tout ce qu'elle avait d'éclat et de splendeur.

Le troisième jour devait être le plus funeste : tous les habitants étaient glacés d'effroi. C'était le jour destiné au jugement et à l'exécution des coupables. Avant le lever du soleil, les commissaires sortent de leur demeure à la lueur des flambeaux. Ils montraient une contenance plus sévère que la veille, et l'on croyait déjà lire sur leur front la sentence qu'ils allaient prononcer. Comme ils traversaient la grande place, suivis d'une foule de peuple, une femme avancée en âge, la tête nue, les cheveux épars, saisit la bride du cheval d'Hellébique, et, s'y tenant attachée, elle l'accompagne avec des cris lamentables. Elle demandait grâce pour son fils, distingué par ses emplois et par le mérite de son père. En même temps Hellébique et Césaire se voient environnés d'une multitude inconnue, que des vêtements lugubres, des visages pâles et exténués faisaient ressembler à des fantômes plutôt qu'à des hommes. C'étaient les solitaires des environs d'Antioche, qui dans cette conjoncture étaient accourus de toutes parts ; et tandis que les philosophes païens, plus orgueilleux, mais aussi timides que le vulgaire, étaient allés chercher leur sûreté sur les montagnes et dans les cavernes, les moines, qui étaient alors les vrais philosophes du christianisme, et qui portaient ce nom à juste titre, avaient abandonné leurs cavernes et leurs montagnes pour venir consoler et secourir leurs concitoyens. Ils s'attroupent en grand nombre autour des commissaires ; ils leur parlent avec hardiesse ; ils offrent leurs têtes à la place des accusés ; ils protestent qu'ils ne quitteront les juges qu'après avoir obtenu grâce. Ils demandent d'être envoyés à l'empereur : « Nous avons, disent-ils, un prince chrétien et religieux ; il écoutera nos prières ; nous ne vous permettrons pas de tremper vos mains dans le sang de vos frères, ou nous mourrons avec eux. » Hellébique et Césaire tâchaient de les écarter en leur répondant qu'ils n'étaient pas maîtres de pardonner, et qu'ils ne pouvaient désobéir au prince sans se rendre eux-mêmes aussi coupables que le peuple d'Antioche.

Ils continuaient leur marche, lorsqu'un vieillard dont l'extérieur n'avait rien que de méprisable s'avança à leur rencontre. Il était de petite taille, vêtu d'habits sales et déchirés. Saisissant par le manteau l'un des deux commissaires, il leur commanda à tous deux de descendre de cheval. Indignés de cette audace, ils allaient le repousser avec insulte, lorsqu'on leur dit que c'était Macédone. Ce nom les frappa d'une vénération profonde. Macédone vivait depuis longtemps sur le sommet des plus hautes montagnes de Syrie, occupé jour et nuit de la prière. L'austérité de sa vie lui avait fait donner le surnom de Crithophage, parce qu'il ne se nourrissait que de farine d'orge. Quoiqu'il fût très-simple, sans aucune connaissance des choses du monde, et qu'il se fût rendu comme invisible aux autres hommes, il était célèbre dans tout l'Orient. Les commissaires, s'étant jetés à ses pieds, le priaient de leur pardonner et de souffrir qu'ils exécutassent les ordres de l'empereur. Alors ce solitaire, instruit par la sagesse divine, leur parla en ces termes : « Mes amis, portez ces paroles au prince : Vous n'êtes pas seulement empereur, vous êtes homme, et vous commandez à des hommes de même nature que vous. L'homme a été formé à la ressemblance de Dieu. N'est-ce donc pas un attentat contre Dieu même, de détruire cruellement son image ? On ne peut outrager l'ouvrage sans irriter l'ouvrier. Considérez à quelle colère vous emporte l'insulte faite à une figure de bronze : et une figure vivante, animée, raisonnable, n'est-elle pas d'un plus grand prix ? Il nous est aisé de rendre à l'empereur vingt statues pour une seule ; mais après nous avoir ôté la vie, il lui sera impossible de rétablir un seul cheveu de notre tête. » Le discours de cet homme sans lettres fit une vive impression sur les commissaires. Ils promirent à Macédone de faire part à l'empereur de ses sages remontrances.

Ils se trouvaient dans un extrême embarras, et n'étaient guère moins agités au dedans d'eux-mêmes que les coupables dont ils devaient prononcer la sentence. D'un côté, les ordres de l'empereur leur faisaient craindre d'attirer sur eux toute sa colère ; de l'autre, les cris et les vives instances des habitants et surtout des moines, dont les plus hardis menaçaient d'arracher les criminels des mains des bourreaux et de subir eux-mêmes le supplice, désarmaient leur sévérité. Dans cet état d'incertitude, ils arrivèrent aux portes du prétoire, où l'on avait déjà conduit ceux qui devaient être condamnés. Ils y rencontrèrent un nouvel obstacle. Les évêques qui étaient alors dans Antioche, et il s'en trouvait toujours quelques-uns dans cette capitale de l'Orient, se présentent devant eux ; ils les arrêtent, et leur déclarent que, s'ils ne veulent leur passer sur le corps, il faut qu'ils leur promettent de laisser la vie aux prisonniers. Sur le refus des commissaires, ils s'obstinent à leur fermer le passage. Enfin Césaire et Hellébique, ayant témoigné par un signe de tête qu'ils leur accordaient leur demande, ces prélats poussent un cri de joie, ils leur baisent les mains, ils embrassent leurs genoux. Le peuple et les moines se jettent en même temps dans le prétoire, et la garde ne peut arrêter cette foule impétueuse. Alors cette mère éplorée, qui n'avait pas quitté la bride du cheval d'Hellébique, apercevant

son fils chargé de chaînes, court à lui, l'entoure de ses bras, le couvre de ses cheveux, le traîne aux pieds d'Hellébique, et, les arrosant de ses larmes, elle conjure ce général, avec des cris et des sanglots, de lui rendre l'unique soutien de sa vieillesse ou de lui arracher à elle-même la vie. Les moines redoublent leurs instances : ils supplient les juges de renvoyer le jugement à l'empereur ; ils offrent de partir sur-le-champ, et promettent d'obtenir la grâce de tant de malheureux. Les commissaires ne pouvant retenir leurs larmes, se rendent enfin ; ils consentent à surseoir à l'exécution jusqu'à la décision de Théodose. Mais ils ne veulent pas exposer tant de vieillards, atténués par les austérités, aux fatigues d'un long et pénible voyage : ils leur demandent seulement une lettre, ils se chargent de la porter au prince et d'y joindre les plus pressantes sollicitations. Les solitaires composèrent une requête dans laquelle, en implorant la clémence de Théodose, ils lui mettaient devant les yeux le jugement de Dieu, et protestaient que, s'il fallait encore du sang pour apaiser son courroux, ils étaient prêts à donner leur vie pour le peuple d'Antioche.

Les deux commissaires convinrent qu'Hellébique demeurerait dans la ville, et que Césaire irait à Constantinople. Ils firent transférer les criminels dans une prison plus commode. C'était un vaste édifice, orné de portiques et de jardins, où, sans les délivrer de leurs chaînes, on leur permit de recevoir toutes les consolations de la vie. Cette nouvelle fit renaître l'espérance, dont les effets se diversifiaient selon la différence des caractères. Les citoyens sensés bénissaient Dieu et lui rendaient des actions de grâces ; ils se flattaient que l'empereur, en considération de la fête de Pâques qui approchait, pardonnerait les offenses qu'il avait reçues. Mais une jeunesse dissolue, dont cette ville voluptueuse était remplie, s'abandonnait déjà aux excès d'une joie extravagante ; elle avait en un moment oublié tous ses malheurs. Dès le lendemain du départ de Césaire, pendant que les principaux d'Antioche étaient dans les fers et le pardon encore incertain, les bains publics étant fermés, une troupe de jeunes libertins coururent au fleuve, sautant, dansant, chantant des chansons lascives, et entraînant avec eux les femmes qu'ils rencontraient. Ces désordres n'échappèrent pas aux sévères réprimandes de saint Jean Chrysostome : pour les tirer de cette folle sécurité, il fit de nouveau gronder sur leurs têtes le tonnerre de la vengeance divine et les menaces de celle du prince.

Césaire était parti dès le soir même. Une foule de peuple, et surtout les femmes, remplissaient le chemin sur son passage jusqu'à la distance de près de deux lieues. Mais ce sage officier, voulant éviter l'éclat des acclamations populaires, attendit que la nuit eût obligé cette multitude de se retirer. Afin de faire plus de diligence, il n'avait pris avec lui que deux domestiques ; et le soir du lendemain, il était déjà sur les frontières de la Cappadoce. Il ne s'arrêta dans sa route que pour changer de relais, et ne sortit de son chariot ni pour dormir ni pour prendre de nourriture ; il volait avec plus d'empressement que s'il se fût agi de sa propre vie. Quoiqu'il y eût plus de trois cents lieues d'Antioche à Constantinople, il arriva dans cette dernière ville le sixième jour après midi. Comme il était sans suite, il y entra sans être connu et se fit sur-le-champ annoncer à l'empereur. Il lui présenta le procès-verbal qui contenait le détail de la sédition et de ses suites. Il n'y avait pas oublié la requête des moines et la remontrance de Macédone. Il en fit la lecture par ordre du prince. Aussitôt, se jetant à ses pieds, il lui représenta le désespoir des habitants, les châtiments rigoureux qu'ils avaient déjà éprouvés, la gloire qui lui reviendrait de la clémence. Théodose versa des larmes ; son cœur commençait à s'attendrir ; mais la colère combattait encore ces premiers mouvements de compassion.

Il y avait déjà sept ou huit jours que Flavien était arrivé à Constantinople. Mais soit qu'il crût l'empereur trop irrité, soit que ce prince l'évitât à dessein, il ne s'était point jusqu'alors présenté à Théodose. Plongé dans la douleur la plus amère, il ne s'occupait que des maux de son peuple ; son absence les lui rendait plus sensibles, parce qu'il ne pouvait les soulager ; ses entrailles étaient déchirées ; il passait les jours et les nuits à verser des larmes devant Dieu, le priant d'amollir le cœur du prince. L'arrivée de Césaire lui rendit le courage ; il alla au palais ; et ce fut peut-être Césaire même qui lui procura une audience, afin d'appuyer ses prières de celles de ce saint évêque. Dès que Flavien parut devant l'empereur, il se tint éloigné, dans un morne silence, le visage baissé vers la terre, comme s'il eût été chargé de tous les crimes de ses compatriotes. Théodose, le voyant confus et interdit, s'approcha lui-même, et, levant à peine les yeux, le cœur serré de douleur, au lieu de s'abandonner aux éclats d'un juste courroux, il semblait faire une apologie. Rappelant en peu de mots tout ce qu'il avait fait pour Antioche, il ajoutait à chaque trait : « C'est donc ainsi que j'ai mérité tant d'outrages. » Enfin, après le récit des bienfaits dont il avait comblé cette ville ingrate : « Quelle est donc l'injustice dont ils ont prétendu se venger ? continua-t-il : pourquoi, non contents de m'insulter, ont-ils porté leur fureur jusque sur les morts ? Si j'étais coupable à leur égard, pourquoi outrager ceux qui ne sont plus et qui ne les ont pas offensés ? N'ai-je pas donné à leur ville des marques de préférence sur toutes les autres villes de l'empire ? Je désirais ardemment de la voir ; j'en parlais sans cesse ; j'attendais avec impatience le moment où je pourrais en personne recevoir les témoignages de leur affection, et leur en donner de ma tendresse. »

Flavien, pénétré de ces justes reproches et poussant un profond soupir, rompit enfin le silence, et, d'une voix entrecoupée de sanglots : « Prince, dit-il, notre ville infortunée n'a que trop de preuves de votre amour, et ce qui faisait sa gloire fait aujourd'hui sa honte et notre douleur. Détruisez-la jusqu'aux fondements, réduisez-la en cendres, faites périr jusqu'à nos enfants par le tranchant de l'épée : nous méritons encore de plus sévères châtiments, et toute la terre, épouvantée de notre supplice, avouera cependant qu'il est au-dessous de notre ingratitude. Nous en sommes même déjà réduits à ne pouvoir être plus malheureux. Accablés de votre disgrâce, nous ne sommes plus qu'un objet d'horreur. Nous avons, dans votre personne, offensé l'univers entier ; il s'élève contre nous plus fortement que vous-même. Il ne reste à nos maux qu'un seul remède. Imitez la bonté de Dieu : outragé par ses créatures, il leur a ouvert les cieux. J'ose le dire, grand prince, si vous nous pardonnez, nous devrons notre salut à votre indulgence, mais vous devrez à notre offense l'éclat d'une gloire nouvelle. Nous vous aurons, par notre attentat, préparé une couronne plus brillante que celle dont Gratien a orné votre tête; vous ne la tiendrez que de votre vertu. On a détruit vos statues : ah ! qu'il vous est facile d'en rétablir qui soient infiniment plus précieuses ! Ce ne seront pas des statues muettes et fragiles, exposées dans les places aux caprices et aux injures : ouvrages de la clémence, et aussi immortelles que la vertu même, celles-ci seront placées dans tous les cœurs, et vous aurez autant de monuments qu'il y a d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura jamais. Non, les exploits guerriers, les trésors, la vaste étendue d'un empire ne procurent pas aux princes un honneur aussi pur et aussi durable que la bonté et la douceur. Rappelez-vous les outrages que des mains séditieuses firent aux statues de Constantin, et les conseils de ces courtisans qui l'excitaient à la vengeance : vous savez que ce prince, portant alors la main à son front, leur répondit en souriant : *Rassurez-vous, je ne suis point blessé.* On a oublié une grande partie des victoires de cet illustre empereur; mais cette parole a survécu à ses trophées : elle sera entendue des siècles à venir ; elle lui méritera à jamais les éloges et les bénédictions de tous les hommes. Qu'est-il besoin de vous mettre sous les yeux des exemples étrangers ? Il ne faut que vous montrer vous-même. Souvenez-vous de ce soupir que la clémence fit sortir de votre bouche, lorsqu'aux approches de la fête de Pâques, annonçant par un édit aux criminels leur pardon et aux prisonniers leur délivrance, vous ajoutâtes : *Que n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les morts !* Vous pouvez faire aujourd'hui ce miracle : Antioche n'est plus qu'un sépulcre ; ses habitants ne sont plus que des cadavres ; ils sont morts avant le supplice qu'ils ont mérité : vous pouvez d'un seul mot leur rendre la vie. Les infidèles s'écrieront : *Qu'il est grand, le Dieu des Chrétiens ! des hommes, il sait faire des anges; il les affranchit de la tyrannie de la nature.* Ne craignez pas que notre impunité corrompe les autres villes ; hélas ! notre sort ne peut qu'effrayer. Tremblant sans cesse, regardant chaque nuit comme la dernière, chaque jour comme celui de notre supplice, fuyant dans les déserts ; en proie aux bêtes féroces, cachés dans les cavernes, dans les creux des rochers, nous donnons au reste du monde l'exemple le plus funeste. Détruisez Antioche ; mais détruisez-la comme le Tout-Puissant détruisit autrefois Ninive : effacez notre crime par le pardon ; anéantissez la mémoire de notre attentat, en faisant naître l'amour et la reconnaissance. Il est aisé de brûler des maisons, d'abattre des murailles ; mais de changer tout à coup des rebelles en sujets fidèles et affectionnés, c'est l'effet d'une vertu divine. Quelle conquête une seule parole peut vous procurer ! Elle vous gagnera les cœurs de tous les hommes. Quelle récompense vous recevrez de l'Eternel ! Il vous tiendra compte non-seulement de votre bonté, mais aussi de toutes les actions de miséricorde que votre exemple produira dans la suite des siècles. Prince invincible, ne rougissez pas de céder à un faible vieillard, après avoir résisté aux prières de vos plus braves officiers : ce sera céder au souverain des empereurs, qui m'envoie pour vous présenter l'Evangile, et vous dire de sa part : *Si vous ne remettez pas les offenses commises contre vous, votre Père céleste ne vous remettra pas les vôtres.* Représentez-vous ce jour terrible dans lequel le prince et les sujets comparaîtront au tribunal de la suprême justice, et faites réflexion que toutes vos fautes seront alors effacées par le pardon que vous nous aurez accordé. Pour moi, je vous le proteste, grand prince, si votre juste indignation s'apaise, si vous rendez à notre patrie votre bienveillance, j'y retournerai avec joie ; j'irai bénir avec mon peuple la bonté divine et célébrer la vôtre. Mais si vous ne jetez sur Antioche que des regards de colère, mon peuple ne sera plus mon peuple ; je ne le reverrai plus ; j'irai dans une retraite éloignée cacher ma honte et mon affliction ; j'irai pleurer jusqu'à mon dernier soupir le malheur d'une ville qui aura rendu implacable à son égard le plus humain et le plus doux des princes. »

Pendant le discours de Flavien, l'empereur avait fait effort sur lui-même pour resserrer sa douleur. Enfin, ne pouvant plus retenir ses larmes : « Pourrions-nous, dit-il, refuser le pardon à des hommes semblables à nous, après que le Maître du monde, s'étant réduit pour nous à la condition d'esclave, a bien voulu demander grâce à son Père pour les auteurs de son supplice qu'il avait comblés de ses bienfaits ! » Flavien, touché de la plus vive reconnaissance, demandait à l'empereur la permission de demeurer à Constantinople pour célébrer avec lui la fête de Pâques : « Allez, mon Père, lui dit Théodose ; hâtez-vous de vous mon-

trer à votre peuple, rendez le calme à la ville d'Antioche ; elle ne sera parfaitement rassurée, après une si violente tempête, que lorsqu'elle reverra son pilote. » L'évêque le suppliait d'envoyer son fils Arcadius : le prince, pour lui témoigner que, s'il lui refusait cette grâce, ce n'était par aucune impression de ressentiment, lui répondit : « Priez Dieu qu'il me délivre des guerres dont je suis menacé, et vous me verrez bientôt moi-même. » Lorsque le prélat eut passé le détroit, Théodose lui envoya encore des officiers de sa cour pour le presser de se rendre à son troupeau avant la fête de Pâques. Quoique Flavien usât de toute la diligence dont il était capable, cependant pour ne pas dérober à son peuple quelques moments de joie, il se fit devancer par des courriers qui portèrent la lettre de l'empereur avec une promptitude incroyable.

Depuis que Césaire était parti d'Antioche, les esprits flottaient entre l'espérance et la crainte. Les prisonniers surtout recevaient sans cesse des alarmes par les bruits publics qui se répandaient que l'empereur était inflexible ; qu'il persistait dans la résolution de ruiner la ville. Leurs parents et leurs amis, gémissant avec eux, leur disaient tous les jours le dernier adieu, et l'éloquente charité de saint Jean Chrysostome pouvait à peine les rassurer. Enfin la lettre de Théodose arriva pendant la nuit et fut rendue à Hellébique. Cet officier généreux sentit le premier toute la joie qu'il allait répandre dans Antioche. Il attendit le jour avec impatience, et dès le matin il se transporta au prétoire. L'allégresse peinte sur son visage annonçait le salut ; il fut bientôt environné d'une foule de peuple qui poussait des cris de joie ; et ce lieu arrosé de tant de larmes quelques jours auparavant, retentissait d'acclamations et d'éloges. Tous ceux que la crainte avait jusqu'alors tenus cachés, accouraient avec transport ; tous s'efforçaient d'approcher d'Hellébique. Ayant imposé silence, il fit lui-même la lecture de la lettre : elle contenait des reproches tendres et paternels : Théodose y paraissait plus touché des insultes faites à Flaccille et à son père que de celles qui tombaient sur lui-même. Il y censurait cet esprit de révolte et de mutinerie qui semblait faire le caractère du peuple d'Antioche ; mais il ajoutait qu'il était encore plus naturel à Théodose de pardonner. Il témoignait être affligé que les magistrats eussent ôté la vie à quelques coupables, et finissait par révoquer tous les ordres qu'il avait donnés pour la punition de la ville et des habitants.

A ces mots il s'élève un cri général. Tous se dispersent pour aller porter cette heureuse nouvelle à leurs femmes et à leurs enfants. La veille on accusait de lenteur et Flavien et Césaire ; aujourd'hui on s'étonnne qu'une affaire si importante, si difficile, ait été si promptement terminée. On ouvre les bains publics ; on orne les rues et les places de festons et de guirlandes ; on y dresse des tables ; Antioche entière n'est plus qu'une salle de festin. La nuit suivante égale la lumière des plus beaux jours ; la ville est éclairée de flambeaux ; on bénit l'Etre souverain qui tient en sa main le cœur des princes ; on célèbre la clémence de l'empereur ; on comble de louanges Flavien, Hellébique et Césaire. Hellébique prend part à la réjouissance publique ; il se mêle dans les jeux, dans les festins. Les jours suivants on lui dressa des statues ainsi qu'à Césaire, et lorsqu'il fut ensuite rappelé par l'empereur, il fut conduit hors la ville avec les vœux et les acclamations de tout le peuple. Flavien reçut à son arrivée des témoignages de reconnaissance encore plus précieux et plus dignes d'un évêque ; il fut honoré comme un ange de paix, et toutes les églises retentirent d'actions de grâces. Il eut même la consolation de retrouver encore sa sœur, à qui Dieu avait prolongé la vie jusqu'à son retour, et de recevoir ses derniers soupirs. Plusieurs villes s'étaient intéressées en faveur d'Antioche : le sénat et le peuple de Constantinople avaient joint leurs instances à celles de Césaire et de Flavien. Séleucie, située sur la mer, à quarante stades de l'embouchure de l'Oronte, avait aussi envoyé une députation à l'empereur. Cette ville célèbre, appelée autrefois *la sœur d'Antioche*, avait beaucoup perdu de son ancien lustre. Antioche, après en avoir été longtemps jalouse, affectait alors de la mépriser ; et ses habitants, enivrés d'un insolent orgueil au milieu même de leurs désastres, disaient hautement qu'ils aimaient mieux voir périr leur patrie que de devoir son salut à de pareils intercesseurs. Il paraît que les habitants d'Antioche, ayant obtenu leur pardon, osèrent demander à Théodose la permission de donner à leur ville le nom d'Arcadius ; mais on ne voit pas que ce prince ait eu égard à leur demande. Ainsi se terminèrent les suites d'une sédition que la politique se serait crue obligée de châtier à la rigueur pour donner un exemple terrible. Celui qui veille en même temps à la sûreté et à la gloire des monarques qui le servent, ne voulut armer contre les coupables que les bras de leurs propres magistrats ; il ne laissa au prince que l'honneur de pardonner.

LEBEAU.

SEMAINE SAINTE.

Quiconque lira avec un esprit dégagé de préjugés l'*Office de la Semaine sainte*, ne sera pas seulement charmé, mais même étonné du goût parfait, de l'harmonie et de la noblesse de sentiment qui y règne partout, comme si le génie de l'élégie sacrée avait présidé à sa composition. En effet, cet Office se compose en grande partie de passages de l'Ecriture faisant allusion à la Passion ; et cela seul en dit assez pour en donner une haute idée ; mais de plus le choix et la réunion de ces divers passages, pour en former un seul tout, paraîtront dans tous les cas ce qu'on peut imaginer de plus heureux et de plus harmonieux. Il renferme en outre beau-

coup d'antiennes et d'hymnes mesurées sur le double rhythme classique et ecclésiastique, qu'on trouvera, si on les examine, remplies du sentiment le plus touchant. Pour exemple de la première espèce de rhythme, je pourrais citer l'hymne commençant par ces mots : *Gloria, laus*, qui se chante à la procession du dimanche des Rameaux, et à laquelle se rattache une anecdote intéressante. On dit que cette hymne fut composée par l'abbé Théodulphe, pendant qu'il était en prison à Angers pour avoir conspiré contre l'empereur Louis le Débonnaire, et chantée par lui sur un ton attendrissant au moment où l'empereur, assistant à la procession de ce jour, passait sous les murs de sa prison. Les paroles aussi bien que la musique touchèrent le cœur du monarque offensé, et procurèrent au coupable sa délivrance. On croit que cet événement a eu lieu vers l'an 818; et, quand même la légende serait inexacte, comme plusieurs l'ont pensé, il n'en est pas moins une preuve du caractère et des effets attribués par la voix publique à cette composition. A la seconde espèce de rhythme appartiennent les hymnes chantées dans l'Office du Vendredi saint, et particulièrement la première, *Pange, lingua, gloriosi lauream certaminis*, dont le refrain, qui se répète, est de la plus exquise tendresse.

Or, le caractère dominant de la poésie contenue dans ces offices est le dramatique, dans ce qu'il a de plus noble. L'objet et l'effet de la poésie dramatique consistent en ce qu'elle n'est pas simplement *descriptive*, mais qu'elle est encore *représentative*, et cela non-seulement lorsqu'elle est mise en action, mais même lorsqu'elle se réduit uniquement à des mots. Son caractère propre est de transporter l'imagination et l'âme dans les scènes dont les autres ont été témoins, et d'exciter en nous, par leur récit, les mêmes impressions que nous eussions dû naturellement éprouver dans les mêmes circonstances. Les poëtes inspirés de l'ancienne loi, je veux dire les prophètes, sont tous remplis de cette haute et puissante poésie; il ne saurait y avoir rien de plus dramatique, comme l'a remarqué Lowth, que le début du soixante-troisième chapitre d'Isaïe, où le Messie nous est représenté s'entretenant avec un chœur, par un dialogue des plus magnifiques. Le chœur demande d'abord : *Qui est celui-ci qui vient d'Edom, qui arrive de Bosra avec des vêtements teints ?* Le Messie répond : *C'est moi, qui annonce la justice et qui ai le pouvoir de sauver.* Le chœur reprend : *Pourquoi donc votre robe est-elle rouge, et pourquoi vos vêtements sont-ils comme les habits de ceux qui foulent le vin dans les pressoirs ?* Et le Messie de répondre : *C'est que j'ai été seul à fouler le vin.* Cela est vraiment dramatique, dans le sens le plus noble du mot; et il en est ainsi de beaucoup d'autres passages du même prophète, toujours si sublime. Souvent aussi les psaumes sont construits de la même manière, comme j'aurai occasion de le remarquer plus tard; mais le cantique de Salomon et le livre de Job sont des exemples d'une composition dramatique d'un ordre beaucoup plus élevé, où les scènes se succèdent l'une à l'autre et le dialogue croît sans cesse en beauté et en majesté, défiant ainsi toute rivalité de la part des plus beaux traits de la poésie profane.

L'office de l'Eglise est partout éminemment poétique : il n'en est aucune partie qui n'ait quelque hymne souvent d'une beauté rare : il serait même facile de signaler une tendance à la construction poétique jusque dans plusieurs de ses prières ou oraisons, de ses litanies et de ses antiennes. Mais la force dramatique, telle que je l'ai définie, se révèle d'une manière très-marquée dans le service divin, et il ne faut pas la perdre de vue si on veut bien l'entendre. Ainsi, par exemple, tout l'Office des morts, l'Office proprement dit, les funérailles et la Messe, reportent au moment de la mort, et font assister l'imagination à la crise formidable de la séparation de l'âme et du corps. Peu importe que l'on célèbre l'anniversaire d'un défunt un siècle ou plus après son décès, et qu'on se propose d'obtenir sa délivrance d'un lieu de supplice temporaire où du moins il conserve l'assurance d'entrer en possession d'un éternel bonheur, toujours les prières de l'Eglise le représentent en péril, luttant contre des ennemis, sur le bord de l'affreux abîme de l'éternel malheur. Dans l'offertoire, si pathétique, de la Messe, on supplie notre Sauveur *de le délivrer de la gueule du lion, de peur que l'enfer ne l'engloutisse et qu'il ne tombe dans les ténèbres.* Dans le graduel on le prie de remettre aux morts leurs péchés, *afin qu'ils puissent échapper au jugement de sa vengeance;* et dans le cours de l'Office, on répète le verset : *Arrachez leurs âmes, Seigneur, des portes de l'enfer !* De même on met dans la bouche des défunts des paroles de la plus solennelle expression, qui les représentent comme encore engagés dans un débat dont le succès est douteux. Tout cela est extrêmement imposant et terrible, considéré sous le point de vue que j'ai indiqué, comme nous transportant à cette scène redoutable où la miséricorde et la justice entrent réellement en compte, et élevant nos sentiments de ferveur et de piété à ce haut degré d'énergie qu'une prière, à ce moment décisif, est capable d'inspirer.

C'est de cette manière et dans le même esprit de piété tendre et touchante, que l'Eglise nous prépare, pendant l'Avent, à la commémoration de la naissance de notre aimable Rédempteur, comme si réellement elle devait avoir lieu de nouveau. Elle ne se borne pas à de sèches exhortations pour nous inviter à profiter de cet heureux événement et de la solennité qui le rappelle; elle nous met tous les jours dans la bouche les soupirs des patriarches de l'ancienne loi : *Cieux, envoyez votre rosée, et que les nuées fassent descendre le Juste; que la terre s'ouvre et qu'elle germe le Sauveur.* La collecte de trois des quatre dimanches de ce saint

temps commence par ces mots : *Seigneur, déployez votre puissance, et venez ;* comme si nous craignions que nos iniquités ne l'empêchassent de naître. Il est curieux d'observer comment les compilateurs de la liturgie anglicane, qui ont conservé, en les copiant presque mot à mot, les collectes de toute l'année, effrayés peut-être par la poésie hardie de cette idée, qui, dans notre liturgie, s'accorde parfaitement bien avec le reste de l'Office, ont substitué de nouvelles oraisons pour deux de ces dimanches, et altéré la troisième au point d'en effacer cette idée, en ajoutant après le mot *venez* ceux de *parmi nous*, ce qui change complétement le sens de la dernière partie. Au contraire, dans l'Office catholique de ce temps, le même sentiment perce toujours, devenant de plus en plus manifeste et précis à mesure que la grande solennité s'approche ; et enfin, au jour de la fête, cette même idée nous reporte au moment même et aux circonstances qui ont accompagné la naissance de notre divin Rédempteur. On y invite les bergers, dans un langage tout poétique, à déclarer ce qu'ils ont vu ; et toutes les gloires de ce grand jour sont représentées à l'âme comme si l'événement ne faisait alors que s'accomplir.

En tout cela il est impossible de ne pas reconnaître la plus sublime expression poétique des sentiments les plus analogues à l'événement dont on célèbre le souvenir, en les reportant ainsi, par un effet dramatique, à la scène elle-même. Ce principe, qui anime si visiblement les Offices de l'Eglise à toutes les autres époques de l'année, se fait sentir plus particulièrement dans l'Office de la semaine sainte, et lui donne l'âme et la vie. Il n'est pas destiné à être simplement commémoratif ou historique : il est représentatif dans toute la force du terme. L'Eglise se livre à la douleur comme si son divin époux subissait actuellement son cruel sort ; elle pleure sur Jérusalem comme si la mesure de son iniquité n'était pas encore parvenue à son comble, et qu'il fût encore possible de détourner le châtiment qui a causé sa ruine. Notre adorable Sauveur, dans les touchants *improperia* du Vendredi saint, s'adresse aux Juifs comme s'ils étaient encore son peuple, et leur reproche l'ingratitude par laquelle ils ont répondu à ses bienfaits ; non pas qu'il parle pour cela aux malheureux débris de ce peuple dispersé dans le monde, mais à la nation tout entière, comme si elle exerçait actuellement sa barbarie contre lui. Quiconque n'envisage pas ces fonctions saintes sous ce point de vue, et ne lit pas dans cet esprit les offices que l'on y chante ou que l'on y récite, ne saurait assurément ni les goûter ni les comprendre.

Pourquoi, dira-t-il, chanter avec des accents si pathétiques les lamentations de Jérémie déplorant la destruction et la captivité du peuple juif, tandis que nous devrions bien plutôt pleurer nos propres péchés, qui ont crucifié le Fils de l'homme ? C'est que l'Eglise, par ces sentiments, espère arriver plus sûrement à nos cœurs en excitant ainsi en nous, à l'égard de l'ancien peuple de Dieu, des sentiments analogues, par le mélange d'indignation et de compassion que la vue de son crime eût dû très-fortement nous inspirer si nous en eussions été les témoins. Pourquoi aussi, dans les antiennes, dans les versets et dans toutes les autres parties moins essentielles de l'office, les expressions sont-elles tellement choisies qu'elles ne peuvent sortir que de la bouche de notre Sauveur lui-même dans le temps de sa passion ? C'est que l'Eglise voulait nous représenter cette scène douloureuse de manière à émouvoir nos cœurs comme ils l'eussent été s'il se fût adressé directement à nous, ou qu'il eût parlé à son peuple, en notre présence, à ce moment solennel et attendrissant, au lieu de n'y faire naître que des affections semblables à celles qui pourraient résulter de nos froides méditations.

Mais nous ferons bien mieux voir et sentir encore toute la richesse poétique de cette idée, si nous analysons quelqu'un de ces Offices. Le dimanche des Rameaux est destiné à célébrer l'entrée triomphante de Notre-Seigneur dans Jérusalem, et ses premiers pas dans la voie du Calvaire. On pourrait en informer les fidèles par une leçon ou une exhortation qui les instruirait de l'objet et du caractère de cette touchante solennité. Au lieu de cette méthode froide et sèche, un chœur, absolument comme dans la meilleure tragédie grecque, est chargé de remplir ce devoir. Il ouvre la scène dans un style vraiment dramatique, en chantant avec une noble simplicité : *Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! O roi d'Israël, hosanna au plus haut des cieux !* Après ces pieux transports, le prêtre ou l'évêque officiant commence l'Office par une oraison courte, mais expressive, qui appelle la bénédiction céleste sur la commémoration de la passion du Christ, qui doit aussitôt suivre. Puis le sous-diacre lit une leçon tirée de l'Exode qui se trouve avoir une parfaite et, par conséquent, fort belle analogie avec la solennité du jour, en ce que Dieu, après le séjour des enfants d'Israël sous les palmiers d'Elim, leur promet une délivrance aussi entière que certaine de la servitude d'Egypte. Un pareil début est à la fois harmonieux, noble et parfaitement approprié ; il renferme le type dont l'exécution doit bientôt occuper notre attention. Le chœur reparaît et prépare la voie à ce qui va suivre, en racontant le complot des prêtres juifs pour la perte de Jésus et la prophétie de Caïphe : qu'un homme devait mourir pour le peuple, afin de prévenir la perte de tous. Puis enfin le diacre explique pleinement la nature de la solennité de ce jour, en chantant l'Evangile qui rapporte l'entrée triomphante du Sauveur à Jérusalem, et les chants de joie dont elle fut accompagnée. Le célébrant (à la chapelle sixtine, le Pape lui-même) procède à la bénédiction des rameaux préparés pour cet effet, c'est-à-dire qu'il implore la bénédiction du Ciel sur ceux qui les portent et

les conservent dévotement en mémoire de cet événement, qui est comme le point où commence notre rédemption.

Quant aux prières employées dans cette bénédiction, je n'en dirai rien qui ne puisse se dire également de toutes celles qui se trouvent dans les offices de l'Église, savoir : qu'elles possèdent une élévation de sentiment, une beauté d'allusion, une force d'expression, une profondeur de pensée, qu'on ne saurait retrouver dans aucune forme moderne de supplication. Il y en a ici un certain nombre, mais elles sont relevées par le chœur, qui en rompt à propos la monotonie par ses chants d'allégresse.

Les rameaux une fois distribués, la scène du triomphe de Jésus-Christ est représentée au naturel par une procession dans laquelle on les porte. Là encore le chœur entretient le véritable effet dramatique de la scène, en commençant par le récit de ce que fit notre Sauveur lorsqu'il envoya deux de ses disciples à Béthanie chercher l'humble monture qui devait le porter, et décrivant ensuite cette marche triomphale dans une série de strophes qui croissent toujours en beauté, jusqu'à ce qu'enfin, ayant acquis la hauteur d'un sentiment poétique parfaitement lyrique, il s'écrie : *Soyons unis par la foi aux anges et à ces enfants qui crient au triomphateur de la mort : Hosanna au plus haut des cieux!*

Vient ensuite une cérémonie qui, pour être bien comprise, doit être considérée sous le même point de vue graphique et dramatique. La procession, en arrivant à la chapelle, trouve la porte fermée, en signe de ce que les portes du ciel étaient fermées à l'homme depuis sa chute. Un demi-chœur, placé dans l'intérieur de la chapelle, chante les deux premiers vers de l'hymne de Théodulphe, ainsi qu'il le fit lui-même dans sa prison. Tout le chœur répond du dehors sur le même ton. Ces deux premiers vers sont ensuite répétés comme refrain après chaque distique, qui est chanté par manière d'antistrophe par le demi-chœur renfermé dans la chapelle. A la fin, le sous-diacre frappe la porte avec le bâton de la croix qu'il porte, pour indiquer que, par la rédemption opérée sur la croix, les foudres du ciel ont été conjurées ; les portes s'ouvrent, et la procession rentre, tandis que le chœur chante un répons où est racontée la marche triomphale de notre Sauveur lors de son entrée dans la sainte cité.

S'il se trouvait des esprits portés à juger cette action, toute simple qu'elle est en elle-même et symbolique dans sa signification, indigne d'un culte vraiment pur, et auprès desquels il fût besoin d'une autorité plus élevée pour en justifier l'emploi, je les renverrais à deux des psaumes qui, de l'aveu même des commentateurs protestants les plus accrédités, furent composés évidemment pour une action dramatique toute semblable. Le premier est le psaume XXIV, selon les Hébreux, chanté à l'occasion de la translation de l'arche sur la montagne de Sion ; il commence par un chœur de la plus grande beauté : *Au Seigneur appartient la terre et tout ce qu'elle renferme, l'univers et tout ce qui l'habite.* Après ce noble début, pendant que le cortége monte la colline, le chœur demande : *Qui est-ce qui montera sur la montagne du Seigneur, ou pénétrera dans son sanctuaire?* Lorsqu'il a été répondu à cette question d'une manière ravissante, le cortége est arrivé au tabernacle, et le trouve fermé. Alors le chœur s'écrie : *Levez vos têtes, ô portes! levez-vous, portes antiques, afin que le Roi de gloire puisse entrer!* Le demi-chœur, probablement de l'intérieur du tabernacle, demande : *Quel est ce roi de gloire?* Le chœur répond : *C'est le Seigneur fort et puissant, le Seigneur puissant dans les combats.* Ensuite il répète les paroles adressées aux portes, et le demi-chœur aussi répète sa même question ; puis les portes s'ouvrent au bruyant retentissement de ces paroles chantées par le chœur : *C'est le Seigneur des armées, c'est lui qui est le roi de gloire.* Le psaume CXXI, selon Lowth, est construit de la même manière. On y voit le roi, sur le point de faire la guerre, s'approcher du tabernacle, et, debout en dehors, implorer l'assistance divine : et les prêtres, de l'intérieur, lui répondant en chœur, l'assurent de l'efficacité de sa prière. L'analogie entre ces actions dramatiques inspirées et celle qui termine la procession du dimanche des Rameaux, me semble singulièrement frappante.

Il est encore une autre partie de l'Office du dimanche des Rameaux qui se répète le jour du Vendredi saint, qui surpasse de beaucoup tout ce que nous venons de voir en puissance dramatique et en effets sublimes de représentation : je veux parler, comme le devinent aisément la plupart d'entre vous, du chant de la Passion, selon saint Matthieu et saint Jean, dans l'office de ces deux jours. Il est exécuté par trois interlocuteurs, en habit de diacre, qui se distribuent entre eux les parties comme il suit : le récit ou partie historique est fait par une mâle et forte voix de ténor ; les paroles de notre Sauveur sont chantées par une basse grave et solennelle, et une troisième voix de haut contralto répète tout ce qui est dit par les autres personnages mis en scène. Tout cela ne peut manquer de produire un effet dramatique : chaque partie ou rôle a sa cadence particulière, un chant fort ancien, simple, mais riche, parfaitement adapté au sujet, et digne de la tragédie antique. Le chant du narrateur est clair, distinct et légèrement modulé ; celui dans lequel s'expriment les divers interlocuteurs est vif et approchant presque de celui des entretiens familiers ; mais celui qui est donné aux paroles de notre Sauveur est lent, grave et très-solennel ; il commence bas et monte par tons pleins, puis, par une agréable variété, s'allonge en riches, mais simples ondulations, et finit par une cadence gracieuse et expressive, modifiée avec plus d'effet encore dans les phrases interrogatives. Ce

rhythme est à peu près le même dans toutes les églises catholiques ; mais dans la chapelle du Pape il a l'avantage d'être chanté par trois membres du chœur des chantres, c'est-à-dire par des voix formées avec beaucoup de soin et très-exercées dans la science du chant, au lieu de l'être par des prêtres ordinaires et par conséquent moins habiles dans cet art.

Mais ce qui donne à cette récitation dramatique, dans la chapelle sixtine, une beauté particulière, ou plutôt de la magnificence, c'est le chœur. En effet, toutes les fois qu'on fait parler la foule des Juifs dans l'histoire de la Passion, ou toutes les fois que plusieurs personnes doivent parler ensemble, le chœur éclate alors sur un ton simple, mais tout en masse, et rend les pensées avec une vérité et une énergie qui remuent tout le corps et produisent une impression irrésistible.

Après m'être arrêté longtemps sur ces deux Offices, dans le but de guider l'esprit à une plus juste appréciation du principe artistique ou poétique qui en règle la composition, il n'est pas nécessaire d'accumuler d'autres exemples. Partout la fin qu'on se propose est la même : c'est de reporter l'esprit et le cœur à la scène originale, et d'en concentrer les pensées et les affections sur les derniers moments de la vie de notre Rédempteur, comme si nous l'avions présentement sous les yeux. Le même principe, confirmé de plus par une recommandation, sinon par un commandement du divin Sauveur, a fait conserver, au nombre des cérémonies ecclésiastiques, la pratique du lavement des pieds des pauvres, le jeudi saint. Le Pape se dépouille de ses riches vêtements sacerdotaux, met autour de lui une serviette en toile, puis lave les pieds de ceux qui ont été désignés pour cela, et les baise ensuite. La commémoration de la conduite de Notre-Seigneur dans ses derniers jours n'eût pas été complète si cet acte si singulier d'humilité et de bonté qu'il a voulu joindre, comme pour en donner un exemple, au précepte de la charité fraternelle, n'eût pas trouvé place dans l'Office de cette semaine. Tout incommensurable, tout infinie même qu'est la distance qui se trouve entre le Fils de Dieu incarné et un homme, quelque élevé qu'il puisse être sur la terre, peut-on concevoir une imitation qui approche de plus près de cette manifestation d'une charité condescendante, une application plus frappante du commandement de faire ce qu'il a fait lui-même, que de voir celui que la grande majorité des chrétiens croit être son vicaire et son représentant sur la terre, celui que tous reconnaissent pour un souverain et pour le chef spirituel d'un nombre de sujets plus grand qu'aucun autre souverain n'en peut compter sous son sceptre temporel, remplir ainsi ce devoir auquel beaucoup se refuseraient malgré la pompe extérieure dont il semble environné, et accomplir en quelque manière à la lettre, à l'égard des plus pauvres d'entre ses frères, ce que fit Jésus-Christ à l'égard de ses apôtres ? Cette cérémonie considérée d'après notre principe de *représenter*, comme dans un drame sacré, la conduite de notre Rédempteur, ne devient pas seulement convenable et bien appropriée au but qu'on en a vue, mais même presque nécessaire.

On peut expliquer de la même manière bon nombre d'autres cérémonies : ainsi, par exemple, ce qui a lieu au commencement de la grand'messe, le jour de Pâques, lorsque le Pape, au moment où il s'avance vers l'autel, rencontre les trois plus jeunes cardinaux-diacres, les embrasse, en signe de la première entrevue de notre divin Rédempteur avec ses fidèles disciples, après sa résurrection d'entre les morts. De même aussi l'usage du sépulcre, c'est-à-dire l'usage de déposer les espèces eucharistiques sur un autel préparé à cet effet, considéré dans ses rapports avec la croyance catholique de la présence réelle du vrai corps et du vrai sang de Jésus-Christ dans cet auguste sacrement, devient une représentation vivante de la dernière circonstance de sa sainte passion.

Mais croyant en avoir dit assez pour diriger votre attention vers les sentiments dans lesquels on doit considérer ces Offices et y assister ; craignant d'ailleurs de devenir ennuyeux par trop de prolixité, je passerai sous silence une foule d'autres exemples qui se présentent à ma mémoire, préférant vous adresser quelques observations sur l'Office de toute la semaine, pris dans son ensemble. Chaque partie de cet Office ayant un caractère de vie et d'action vivante, qui forme l'essence même de la représentation dramatique, un observateur attentif ne saurait manquer de remarquer comment chaque jour qui se succède est appelé à produire une impression de plus en plus vive et profonde, avec l'aide des contrastes et des tempéraments partiels, nécessaires pour lui donner de la vigueur et lui conserver sa force poétique. Or, tout cela est dû uniquement à la fidélité avec laquelle la représentation s'attache à suivre la scène originale.

C'est ainsi que l'Office du dimanche des Rameaux s'ouvre d'une manière triste et solennelle, mais avec un mélange de joie et d'allégresse passagère, lorsqu'en portant les rameaux, nous célébrons l'entrée de Jésus à Jérusalem. Pendant les trois jours qui suivent, l'Office est tout imprégné de tristesse, quoique sans aucune démonstration publique qui mérite d'être remarquée, jusqu'au moment où les ténèbres du mercredi après midi écartent le voile et montrent l'Eglise tout en deuil dans le chant solennel de son Office, dans les *Lamentations* et le *Miserere*. Le jeudi suspend pour un moment le cours de la douleur : il est destiné à la commémoration de la divine Eucharistie, et de la consommation de la loi d'amour. Les vêtements sacerdotaux sont blancs ; on y chante le *Gloria in excelsis*, et tout indique quelque adoucissement à la tristesse toujours croissante, quoique dans tout l'Office

on puisse encore distinctement apercevoir la même teinte de mélancolie religieuse. Ce tribut de reconnaissance plus joyeuse une fois payé, toutes les barrières sont ouvertes à la douleur; les autels sont dépouillés non-seulement de tout ornement (cela s'est fait à l'entrée du temps de la Passion), mais même de ce qui les couvre aux jours ordinaires; et, comme les autels, et pour la même raison, toutes les autres parties de la chapelle, depuis le baldaquin jusqu'au pavé, restent nues et découvertes; la couleur de pourpre dont on s'est servi le dimanche fait place à la couleur noire, emblème d'un deuil plus profond; les cardinaux, pour ce jour-là seulement dans toute l'année, portent des soutanes de serge, au lieu de soutanes de soie; la liturgie elle-même paraît confuse et imparfaite; puis enfin l'église demeure sans cierges et sans encens, triste et solitaire, comme à la perte d'un Fils unique. Autrefois le samedi se passait dans cet abandonnement à une douleur inexprimable, sans Office ni chant; mais avec le rituel suivi aujourd'hui, on laisse entrevoir la première aurore de consolation, on entend déjà quelque chose de la résurrection, l'alléluia du lendemain est annoncé; et ainsi on évite la trop brusque transition qui, sans cela, nous transporterait du fond de l'abîme de la douleur dans toute la plénitude de la joie spirituelle la plus consommée, et dans les glorieux triomphes que la résurrection de notre divin Rédempteur étale à l'imagination et aux pensées des fidèles chrétiens. Tels sont les principes qui animent ces Offices sacrés de la semaine sainte, dans la basilique du Vatican; destinés à être des représentations, ils représentent en effet les diverses scènes de la Passion du divin Sauveur, plutôt qu'ils n'en rappellent le souvenir; et ils renferment dans leur action séparée, comme dans leur ensemble général, tous les éléments d'une poésie puissamment dramatique. Le cardinal WISEMAN.

SEMAINE SAINTE A JÉRUSALEM.

Vendredi saint. — A trois heures du matin, tout le monde était déjà réveillé; les hommes reprenaient leur turban et leur ceinture; les femmes leur voile ou leur féredgé. Chaque famille était rangée autour d'un vase rempli de feu... Dès que les rayons du matin, partis du dôme, sont venus nous éclairer, je suis sorti de la chapelle de la Vierge, et me suis mis, non sans tristesse, à parcourir l'église...

A trois heures après midi, les Latins ont chanté l'Office des Ténèbres; ces lugubres et saintes harmonies qui dans ces deux derniers jours résonnaient avec tant de charme à mon oreille, se perdaient aujourd'hui à travers les flots de peuple, au milieu d'un bruit immense; plus de quarante mille pèlerins de toutes les nations s'étaient précipités dans l'église du Saint-Sépulcre, pour assister à la cérémonie du vendredi saint. C'est la plus imposante cérémonie que j'aie vue à Jérusalem.

Toute l'enceinte de l'église était remplie: pas le plus petit espace; pas un coin, pas un pilier, pas une grille qui ne fût occupée: aussi, malheureusement, la confusion était extrême

La cérémonie a commencé à sept heures du soir; je vais vous la décrire; je marchais à côté du célébrant, et j'ai pu tout observer.

Le père vicaire célébrant, et ses officiers suivis de tous les religieux du couvent de Saint-Sauveur, se sont d'abord réunis dans la chapelle de la Vierge, dont on a fermé les portes. On avait éteint toutes les lumières de la chapelle, et, au milieu de l'obscurité la plus profonde, un jeune père d'Italie a prononcé un discours sur les souffrances et la mort du Sauveur. Ce discours n'a été qu'un rapide abrégé de la Passion du Christ, accompagné de réflexions pieuses. Qu'était-il besoin de rhétorique auprès de ces pauvres religieux, que le simple récit des douleurs du Fils de l'homme faisait fondre en larmes?

Après ce discours, les portes de la chapelle se sont ouvertes, et nous avons entendu le vaste bruit de la foule semblable au mugissement de la mer; nos cénobites, ayant à leur tête un grand crucifix, se sont rangés deux à deux avec un flambeau à la main, et nous nous sommes mis en marche dans l'église, à travers une multitude qui se heurtait et s'ébranlait; hommes, femmes, jeunes filles, enfants, vieillards, de toutes les nations de l'Orient.

On a commencé le *Miserere* sur un ton des plus lamentables qu'on puisse entendre. Les jeunes Arabes élevés au couvent de Saint-Sauveur marchaient les premiers, avec la croix, chantaient de leur côté le *Stabat mater* avec assez de charme et d'harmonie.

La procession ne pouvait avancer d'un pas sans une peine extrême, tant la foule nous pressait de toutes parts.

Arrivés auprès de l'autel de la *division des vêtements*, nous nous sommes arrêtés; un religieux espagnol, revêtu d'une étole noire sans surplis, a prononcé un discours dans la langue de son pays, sur la triste solennité du jour. Nous étions tous debout pendant ce discours. Le célébrant était seul assis sur un siége de velours noir, brodé d'or. Deux des principaux catholiques de Jérusalem portaient ce tabouret derrière le célébrant, pendant la procession.

Je n'ai rien vu de plus beau que les ornements en velours noir, brodés d'or, qui ont servi à la cérémonie d'aujourd'hui; ils ont été envoyés par l'Espagne en 1819. Les armes de Castille brillent en filets d'or sur ces vêtements sacrés.

Le sermon espagnol étant achevé, nous nous sommes remis en marche jusqu'à l'autel de l'*Impropere*, sous lequel on voit un débris de colonne de pierre, où s'assit le Sauveur lorsque, durant la nuit de sa Passion, il fut rassasié d'opprobres; là, nous avons eu un second discours espagnol; puis nous nous sommes avancés vers le

Calvaire. Au milieu d'un bruit immense, traversé par de longs cris, chacun voulait monter sur le Golgotha..... Avec une peine infinie nous sommes parvenus à *l'autel du Crucifiement*.

Le grand crucifix porté en tête de la procession par un religieux latin, a été posé au pied de l'autel construit à la place même où le Sauveur expira. Le père espagnol que nous avions entendu à la station de l'*Impropere*, s'est agenouillé devant le crucifix, et a repris son discours avec des larmes dans les yeux; lorsqu'il en est venu à la dernière heure du Sauveur, le prêtre espagnol a éclaté en sanglots.

Pour moi, je me suis vu saisi d'un saint effroi, quand j'ai entendu le cénobite, avec son étole noire et sa robe de laine brune, nous raconter la mort ignominieuse de Jésus, à la place même où Jésus a été immolé!... Car j'étais *là*, sur le Golgotha, où la croix fut plantée; car je foulais la montagne qui a bu le sang du Christ!!!

Que de tristesses! que de pensées! un Dieu qui se fait homme pour mourir, et pour mourir innocent! N'y a-t-il pas dans ce mystère un touchant exemple, une consolation sublime pour l'humanité? Le monde avait besoin de voir mourir un Dieu pour que l'image du trépas fût moins horrible. L'homme pouvait entrer avec moins de douleur dans le sépulcre, après que Dieu lui-même y était entré.

Pauvres humains qu'a frappés le glaive de l'injustice, regardez cette croix où périt le Saint des saints! Vous, mortels que le génie a faits dieux, et qui, méconnus de vos contemporains, ne recueillez que l'indifférence dédaigneuse, ou les humiliations; nobles enfants de la terre, marqués au front du sceau immortel, dont les jours se consument en brûlantes pensées, levez les yeux vers le Père de l'Evangile, le régénérateur et le Sauveur du monde, suspendu au bois infâme! C'est là son trône et son autel; et sa couronne!... Regardez-la, c'est une couronne d'épines!

Dans la prison, dans l'exil, sur l'échafaud, que de victimes ont pu s'écrier, comme le Christ sur le Golgotha : *Mon Dieu! Mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?* ELI! ELI! LAMMASABACTHANI!

Le crucifix de la procession a été planté à l'endroit même où fut plantée la croix du Sauveur. Après un long discours sur la Passion, un religieux a dévotement attaché une écharpe blanche au bras du Christ, lui a ôté sa couronne d'épines, et a déclou ses pieds et ses mains avec un marteau et une tenaille.

La couronne et les clous enlevés ont été tour à tour baisés respectueusement par le prêtre, montrés à l'adoration des fidèles, puis déposés dans un bassin d'argent. A mesure qu'un bras du Christ était déployé, le bras tombait de lui-même, comme le bras d'un mort.

Ensuite on a descendu le Christ de la croix, de la même manière que le Sauveur après qu'il eut expiré! Ce spectacle me faisait frissonner; j'assistais à cette scène si terrible et si solennelle, qui ensanglanta le Calvaire il y a dix-huit siècles!...

L'impatiente curiosité de la multitude n'avait pu que s'accroître. Et, au milieu du vaste murmure, on distinguait les cris des petits enfants, les gémissements des femmes et des jeunes filles, que la foule étouffait. Quelques jeunes filles arméniennes s'étaient jetées vers moi, en me suppliant de les défendre et de les garder à mes côtés pendant la cérémonie.

Nous sommes descendus de la sainte montagne pour nous rendre à *la Pierre de l'onction*, où le Fils de Marie fut embaumé. Le Christ a été enveloppé dans un linceul, et quatre religieux, revêtus d'une étole noire, l'ont porté pieusement comme on porte un cadavre.

Un voile blanc recouvrait la *Pierre de l'Onction*. On y avait placé un coussin de velours noir sur lequel devait être posée la tête de Jésus. Aux quatre angles de la pierre était un vase d'argent renfermant des aromates et des eaux de senteur.

Le Christ ayant été posé sur le marbre sacré, le célébrant s'est agenouillé pour arroser l'image du Sauveur, d'essence de rose, et brûler autour d'elle de précieux parfums.

Après quelques instants de recueillement, le père latin, qui remplit à Jérusalem les fonctions de curé, a prononcé, en arabe, un discours qui s'adressait aux catholiques du pays; il était monté sur un des piliers qui avoisinent la porte de l'église, et tous les assistants, même les musulmans, l'ont écouté avec une religieuse attention. Ce discours achevé, nous nous sommes avancés du côté du tombeau. Quatre religieux portaient le Christ dans un linceul blanc. L'image sainte a été déposée sur la pierre du sépulcre. Nous avons entendu un dernier discours en langue espagnole, et c'est ainsi que s'est terminée la lugubre cérémonie.. . . . . .

Il est dix heures du soir; nous allons sortir de l'église du Saint-Sépulcre, pour nous rendre au couvent latin de Saint-Sauveur.

Baptistin POUJOULAT.

SÉPULTURES.

Quand notre âme ainsi fortifiée (par le sacrement de l'Extrême-Onction) a quitté la terre, et que notre dépouille mortelle reste là comme un vêtement usé, l'Eglise, se souvenant de tous les soins qu'elle nous a prodigués pendant notre vie, ne nous abandonne pas après notre mort. N'envisageant en nous que nos fins divines, elle a multiplié les prières et les honneurs autour de nos tombeaux.

« La religion a-t-elle à s'occuper des funérailles de quelque puissance de la terre, ne craignez pas qu'elle manque de grandeur; plus l'objet pleuré aura été malheureux, plus elle éclatera de pompe autour de son cercueil, plus ses leçons seront éloquentes.

Elle seule pourra mesurer la hauteur et la chute, et dire ces sommets et ces abîmes d'où tombent et disparaissent les rois. » (*Génie du Christianisme.*)

Quand un pasteur des âmes, un curé, un évêque, un archevêque, un Pape vient à trépasser, les prêtres, qui ont vécu avec lui et qui l'ont aidé dans le ministère sacré, se sont tellement attachés à sa personne, ils sont tellement devenus les enfants de ce père spirituel, que, lorsque la mort l'a frappé, lorsque le cercueil le réclame, ils ne peuvent se résoudre à le descendre dans les caveaux funèbres, aussi vite que les autres hommes. Dans sa vieille cathédrale, on dresse au prince de l'Eglise un lit d'apparat.... Sa tête porte encore la mitre d'or. Les mains jointes sur la poitrine, où brille encore sa croix pastorale, sa crosse couchée auprès de lui, tout fait croire qu'il se réveillera bientôt, et que le sommeil qu'il dort en ce moment n'est pas celui de la mort. Le jour où la terre doit tomber et se refermer sur le prélat comme sur le commun des hommes, il est enlevé de son lit mortuaire et déposé sur un brancard de deuil avec tous les insignes de l'épiscopat ; huit jeunes prêtres, en aubes blanches et ceintures noires, le portent. « Son visage est découvert, et le peuple croit voir sur ses traits l'arrêt du souverain Juge, et reconnaître les joies du prédestiné à travers l'ombre d'une sainte mort, comme dans les voiles d'une nuit pure on découvre les splendeurs du ciel. »

Autrefois, les rues que prenait le cortége mortuaire étaient toujours les mêmes, celles que le prélat suivait le jour de la Fête-Dieu, alors que, terminant une longue procession, il portait sous le dais et dans ses mains vénérables la radieuse Eucharistie.

Pour le curé de campagne, c'est à peu près le même cérémonial. A lui aussi on fait suivre les chemins rustiques, qui ont été jonchés de bluets et de coquelicots à la fête du *Corpus Christi;* là où il y avait un *reposoir*, là où il a donné la bénédiction du Saint-Sacrement, les quatre robustes paysans qui le portent s'arrêtent, et posent sur l'herbe le modeste cercueil du pasteur qui a marié leurs pères et qui les a baptisés... Après cette tournée, tantôt dans la plaine, tantôt sur la colline et dans le creux du vallon, ils arrivent en face du porche de la vieille église, que le bon curé s'est plu à orner. Là est creusée sa fosse. C'est là qu'il va reposer après ses longs travaux. La pierre qui le recouvrira dira son nom, son âge et ses vertus ; et ses paroissiens, pour entrer dans la maison de prière, seront forcés de passer tout proche de celui qui leur a enseigné à adorer et à prier le bon Dieu.

Pour cette solennité mortuaire, les curés et les vicaires des environs ne manquent pas de se réunir, et le sanctuaire où le défunt a si longtemps officié, est devenu trop petit, tant il y a eu de prêtres à vouloir venir honorer sa mémoire à cette grand'messe des trépassés. Voici une partie des sublimes prières et leçons de l'Office des morts.

« Bienheureux sont ceux qui dorment dans le Seigneur.

« Le Seigneur parlera, et les morts entendront la voix du Fils de Dieu.

« Celui qui écoute sa parole et qui croit en lui, est passé de la mort à la vie

« L'heure vient, et tous ceux qui sont dans les sépulcres, entendront sa voix ; et ceux qui auront bien fait sortiront pour ressusciter à la vie ; et ceux qui auront mal fait sortiront pour ressusciter à leur condamnation.

« Quand cette heure dernière sera arrivée, heure à laquelle Dieu a résolu de réveiller les élus de leur sommeil, une voix sortira du trône et de la propre bouche du Fils de Dieu, qui ordonnera aux morts de revivre. Os arides! os desséchés! écoutez la parole du Seigneur! *Ossa arida, audite verbum Domini!*

« Au son de cette voix toute-puissante qui se fera entendre en un moment de l'Orient jusqu'à l'Occident, et du Septentrion jusqu'au Midi, les corps gisants, les os desséchés, la cendre et la poussière, froides et insensibles, seront émus dans le creux de leurs tombeaux. Toute la nature commencera à se remuer ; et la mer, et la terre, et les abîmes, se prépareront à rendre leurs morts, qu'on croyait qu'ils avaient engloutis comme leur proie, mais qu'ils avaient seulement reçus comme dépôt, pour les remettre fidèlement au premier ordre ; car Jésus, qui aime les siens jusqu'à la fin, prendra soin de ramasser, de toutes les parties du monde, leurs restes toujours précieux devant lui. Il ne faut pas s'étonner d'un si merveilleux soin ; c'est de lui qu'il est écrit qu'il porte tout l'univers par sa parole très-efficace. »

Dans les admirables prières de l'Eglise, tantôt ce sont des cris de douleur, tantôt des cris d'espoir ; le prêtre se plaint, se réjouit, tremble, se rassure, gémit et supplie ; « Le jour qu'ils ont rendu l'esprit, ils retournent à leur terre originelle, et toutes leurs vaines pensées périssent. — O mon Dieu ! ne vous souvenez ni des fautes de ma jeunesse ni de mes ignorances ! O Dieu ! cessez de m'affliger, puisque mes jours ne sont que néant ! — Lorsque vous me chercherez le matin, vous ne me trouverez plus. — La vie m'est lourde à porter ; la vie m'est pleine d'ennuis ; je m'abandonne aux regrets. Seigneur, vos jours sont-ils comme les jours des hommes mortels, et vos années éternelles comme nos passagères années? — Pourquoi, Seigneur, détournez-vous votre visage et me traitez-vous comme votre ennemi ? Devez-vous déployer votre puissance contre une feuille que le vent emporte, contre une feuille séchée ? — L'homme né de la femme vit peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères ; il est comme une ombre qui ne demeure jamais dans un même état. — Mes jours sont passés, toutes mes pensées sont évanouies, toutes les espérances de mon cœur dissipées. Je dis au sépulcre : Vous

serez mon père; et aux vers : Vous serez ma mère et mes sœurs. »

Une voix dit : « Mes jours se sont évanouis comme la fumée, mes os sont tombés en poudre. » Une autre voix répond : « Mes jours ont décliné comme l'ombre. »

« Qu'est-ce que la vie ? » demande le prêtre ? « La foule répond : « Une petite vapeur. »

« Les morts se sont endormis dans la poussière. — Ils ressusciteront tous comme ils étaient. »

« Ils se réveilleront. — Oui, glorieux dans le Seigneur. »

« Heureux ceux qui dorment dans le Seigneur ; car leurs bonnes œuvres les suivent, et dans le sein de Dieu ils se reposent de tous leurs travaux. — Du fond de l'abîme nous crions vers vous, ô Seigneur, écoutez notre voix. — Si vous comptez toutes nos iniquités, oh ! qui pourra soutenir votre jugement ? — Mais la miséricorde est grande entre vos mains ; Seigneur, soyez-nous miséricordieux ; depuis le matin jusqu'au soir, Israël espère en vous ! »

Ou une grande partialité m'aveugle, ou jamais la tristesse et la crainte, la douleur et l'espoir, n'ont eu de paroles plus saisissantes que celles de ces prières des morts. Il y a là plus que la tristesse de la terre, plus que les plaintes des vivants. Aux voix qui gémissent dans le monde, les voix de ceux qui n'y sont plus se mêlent et sortent du silence des tombes pour ce grand concert de larmes et de regrets.

Je le demande avec orgueil et bonheur, y a-t-il sous le soleil un culte qui sache aussi bien consoler de la mort que le catholicisme? Eh non, il n'y en a pas. Sans doute, d'autres religions que la nôtre commandent de croire à la résurrection des corps, mais voilà tout ; elles ne disent point que les vivants peuvent hâter le bonheur des morts, tandis que nous, catholiques, avec nos prières, avec notre grand et saint Sacrifice d'expiation, nous délivrons les âmes de ceux que nous pleurons. L'amitié d'un protestant ne peut rien pour son ami, son ami mort ; l'amitié d'un catholique ne s'arrête point au marbre de la tombe; elle remue, pour ainsi dire, la terre qu'on a jetée sur les cercueils pour délivrer l'ami qu'elle regrette ; nous l'avons déjà dit, avec notre croyance, nous prolongeons nos affections en dépit de la mort.

Figurez-vous donc un jour de funérailles sans la pensée catholique, sans un reflet du ciel : ô Dieu ! que tout y serait noir et lugubre ! Cercueil, destruction, pourriture, voilà ce qui viendrait à l'esprit, ce qui saisirait le cœur, quand on serait rassemblé pour penser à ses parents, à ses amis morts ; on reculerait épouvanté; car on ne verrait que vers et corruption. L'encens de cette cruelle fête ne serait que la puanteur du sépulcre, ses cierges que les torches des funérailles, ses chants que des plaintes, et ses hymnes que des gémissements et des malédictions.

Le vicomte Walsh.

SERMON SUR L'AUTORITE DE L'ÉGLISE.

(Extrait des *Chefs-d'œuvre de l'éloquence française et de la tribune anglaise*, publiés par M. l'abbé Marcel.)

Messieurs,

Saint Augustin disait : « *Non crederem Evangelio nisi me catholicæ Ecclesiæ commoveret auctoritas.* Je ne croirais pas à l'Evangile, si l'autorité de l'Eglise catholique ne me donnait la conviction de sa vérité. » C'est l'un des mots les plus célèbres et les plus profonds de ce grand docteur. Quelque habile qu'il fût, quelque pointe d'esprit qui lui eût été donnée, de quelque vaste génie de compréhension qu'il eût été doué, il avait cependant très-bien senti par lui-même que l'homme, lui donnât-on un livre renfermant à peu près toute vérité, ne pouvait cependant encore, avec ce secours, se mettre directement en rapport avec la Divinité, et que, par conséquent, pour accomplir en lui l'œuvre de la régénération religieuse, il avait besoin d'un médiateur (disons un mot clair et qui renferme tout), qu'il avait besoin d'une paternité religieuse qui lui apprît à lire dans ce livre venu des cieux.

J'aurais pu, Messieurs, vous le démontrer facilement par des faits, en vous faisant voir l'enfant, l'homme du peuple, l'homme instruit lui-même, continuellement balancé par le doute dans les affaires de la vie ; je vous aurais fait voir que, à peu d'exceptions près, pour ne pas dire sans exception, tous les hommes, s'ils n'étaient pas pris dès leur enfance par l'autorité, s'ils n'étaient pas vivifiés, éclairés, conduits par elle dans toute l'étendue de leur carrière, ne pourraient arriver à un terme aussi haut placé que celui de la religion, c'est-à-dire, de la communication avec Dieu.

Mais, au lieu d'accepter cette démonstration facile, j'ai voulu vous faire voir, j'ai voulu vous faire toucher du doigt la loi générale de laquelle dépend la nécessité d'un médiateur; car le plus grand des préjugés contre la religion, le voici ; c'est celui qui domine en tant d'esprits, savoir : que le christianisme est une chose à part, une chose qui est fondée en dehors de toutes les lois, une chose qui est une exception toujours et en tout, une chose qui est suspendue en l'air comme une sorte d'énigme proposée à l'homme et qui ne repose absolument sur rien. C'est une idée fausse, radicalement fausse, car il n'y a qu'une loi selon laquelle Dieu a tout créé et selon laquelle il a tout disposé ; seulement elle se manifeste dans le christianisme à un plus haut degré que dans l'ordre de la création et que dans l'ordre accoutumé de la Providence divine.

J'ai démontré que la foi étant un acte de vie, elle est nécessairement soumise aux lois de la vie. J'ai démontré que la vie était nécessaire à trois degrés : vie physique, vie intellectuelle, vie religieuse. J'ai démontré que, dans la vie physique, il y avait un organisme vital, mais que cet organisme vital n'avait pas la vie en lui-même ; j'ai démon-

tré qu'il était nécessaire qu'il se mît en rapport avec son foyer, qui est la nature, et qu'il ne pouvait se mettre en communication avec la nature sans l'humanité, qui est la médiatrice. Il en est de même dans l'ordre intellectuel. J'ai démontré que l'homme avait un organisme intellectuel, qu'il y avait également un foyer intellectuel, l'ordre métaphysique et l'ordre moral ; mais que, sans l'humanité, qui est le représentant, l'organe, la médiatrice entre l'organisme intellectuel de chacun de nous et la nature, qui est le foyer commun, l'homme n'arriverait pas seul à se mettre en rapport avec la nature en tant que dépositaire des idées intellectuelles et morales. Nous avons appliqué le même système à la vie religieuse : nous avons vu qu'il devait y avoir un organisme religieux, un foyer religieux, un médiateur religieux ; nous avons vu qu'il était prouvé, en fait, que cet organisme religieux devait exister, puisque la vie religieuse était un fait ; nous avons vu que le fait de la vie religieuse existant, le foyer religieux devait exister ainsi que le médiateur. J'ai ensuite cherché la loi par laquelle Dieu a établi le phénomène de la vie religieuse : j'ai montré qu'il en était le foyer ; j'ai fait remarquer qu'il y avait deux termes dans le phénomène de la transmission de la vie religieuse, dès que Dieu veut communiquer à quelqu'un, Dieu qui la donne et l'organe qui la reçoit ; j'ai fait voir que Dieu, ne voulant pas se montrer directement à nous, avait créé un foyer divin et humain ; j'ai fait voir enfin que l'homme, étant isolé, ne pouvait se suffire à lui-même ; que Dieu avait établi un médiateur dans l'ordre religieux, une société religieuse, pour nous mettre en rapport avec le foyer religieux. En sorte que tout se réduit à ceci : c'est que la vie religieuse est un phénomène social et repose sur des lois sociales.

Mais, cela établi, qu'avons-nous à faire? Il semble que l'ordre serait d'examiner successivement les trois éléments de la vie religieuse : l'organisme religieux, le foyer religieux, le médiateur religieux, et que de cette manière nous embrasserions toute l'économie de la vie religieuse. Oui, sans doute, on pourrait procéder ainsi ; mais, puisque nous avons dit que le médiateur était nécessaire, c'est à lui à nous apprendre ce que c'est que la vie religieuse. Nous avons établi le procédé qui doit nous mener à la foi religieuse ; nous avons indiqué la route qui doit nous conduire à la vérité religieuse : il faut la prendre ; c'est ainsi que nous connaîtrons par rapport à l'organe et par rapport au foyer, ce que nous devons savoir. Avant toute chose, cherchons ce médiateur, et quand nous l'aurons trouvé, il nous dira ses secrets, il nous dira : C'est cela.

Qui dit médiateur dit deux choses renfermées dans une seule, savoir : quelque chose d'égal à celui envers lequel on est médiateur, et en même temps quelque chose de supérieur : quelque chose d'égal ; car, si vous n'êtes pas abaissé jusqu'à moi, je ne puis communiquer avec vous ; vous n'êtes mon médiateur que parce que je ne puis monter tout seul ; dès que je ne puis monter tout seul, il faut nécessairement que quelque chose s'abaisse jusqu'à moi ; et comme on ne s'abaisse qu'en devenant égal, qui dit médiateur dit quelque chose d'égal à celui envers lequel la médiation s'exerce. Mais qui dit médiateur dit aussi supérieur ; car vous n'êtes pas mon médiateur pour me laisser où je suis, mais vous êtes mon médiateur pour m'emporter dans des régions où je n'irais pas par mes seules forces. En un mot, qui dit médiateur dit quelque chose d'égal et de supérieur. Quand on est en bas et qu'on veut aller en haut, on prend ce que l'on appelle une échelle. L'échelle est une proportion médiatrice entre ce qui est en bas et ce qui est au-dessus, quelque chose qui s'abaisse jusqu'à celui qui veut monter et qui s'élève jusqu'au terme où il veut parvenir. Donc, qui dit médiation dit égalité pour prendre en bas, et supériorité pour porter en haut. Cherchons, d'après cela, quel sera ce médiateur.

Il doit être notre égal. Or, ici-bas rien ne nous est égal : regardez l'homme ; tout ce qui n'est pas lui est au-dessus ou au-dessous de lui ; par conséquent, s'il y a un médiateur, c'est l'homme qui sera médiateur : lui seul est mon égal, lui seul peut arriver jusqu'à l'égalité, lui seul peut arriver jusqu'à la fraternité ; en un mot, ce sera celui qui seul peut me tendre la main, et je ne vois, pour me rendre ce service, personne autour de moi que l'homme. Donc, le médiateur est dans l'humanité.

Il doit aussi nous être supérieur ; car, au lieu de tant d'hommes qui se présentent à moi et qui se contredisent, qui croire, sinon celui qui aura la supériorité sur mon intelligence, celui qui aura l'autorité? Quand vous me donnez votre parole sans démonstration, vous exigez de moi une confiance aveugle ; si je n'ai pas en vous cette confiance aveugle, il faut que vous me donniez des preuves, il me faut une raison pour croire à votre parole. Quelle sera cette raison? Ce sera la supériorité qui est en vous, la supériorité qui vous rend digne de confiance et qu'on appelle l'autorité. Un honnête homme me parle, il me dit : « Je vous donne ma parole ; » il porte sur son front le caractère auguste de l'honnête homme, sa conduite et ses antécédents confirment ce caractère : il a de l'autorité, il m'impose, et j'accepte sa foi. Une mère parle à son enfant au berceau ; elle a un caractère de supériorité aux yeux de son enfant, car elle porte sur son front, dans ses regards, dans tous ses actes, ce signe auguste de l'autorité qui ne peut tromper ; elle aime, elle donne, elle entretient la vie, et l'enfant, en croyant à sa mère, fait un acte qui est en lui même un acte de haute intelligence ; il croit par un instinct de la nature dont il ne se rend pas compte, il est vrai ; mais il fait néanmoins un acte de haute intelligence, car ses instincts sont rationnels, quoique celui qui les

exerce ne puisse s'en rendre compte. Ainsi, le médiateur, qui est mon égal, doit être mon supérieur; il doit être investi d'une autorité puissante, qui fasse qu'en prêtant mon assentiment, je fasse un acte d'intelligence raisonnable, l'acte fondé, l'acte solide d'une créature intelligente. Je ne vous dis pas encore en quoi consiste cette supériorité qui inspire le respect et la confiance; je le dirai tout à l'heure; mais vous ne contesterez pas le fait, il est là : jamais on ne croira à l'autorité, si elle n'a une supériorité éclatante et incontestable pour affirmer ce qu'elle avance.

En conséquence, ce médiateur, mon égal et mon supérieur, sera-ce un individu? Non; car, à quelque degré d'autorité que puisse parvenir un individu, jamais il ne peut parvenir à un degré d'autorité assez haut pour être médiateur entre Dieu et moi d'une manière permanente et universelle. Dieu peut susciter un homme, lui donner la puissance sur la nature : cet homme manifestera le don qui lui a été fait d'en haut par des faits qui me feront croire en lui; ce sera un apôtre, un patriarche, un prophète, un législateur, Moïse, saint Paul, qui vous voudrez de ce genre. Mais un homme ne parle qu'à quelques hommes, il ne voit qu'un point de l'horizon, il ne correspond qu'à une époque ; et le médiateur de Dieu, le médiateur commun, ordinaire, doit être perpétuel; il doit être universel, il doit avoir le bras assez long pour toucher à tous les temps, à toutes les parties du monde; nulle montagne, nul âge, nulle époque, nul empire, nul monument ne doit lui échapper. Or, un homme n'a pu recevoir cette puissance : il aurait fallu, pour cela, que Dieu créât un homme universel, ce qui ne peut pas être. Donc, il ne pouvait entrer dans son plan qu'un individu fût médiateur, et les faits prouvent que les choses ne se passent point ainsi; donc, nul individu, quelque grand qu'il soit, n'est le médiateur ordinaire et permanent de la Divinité dans l'ordre religieux.

Mais, puisque le médiateur religieux est dans l'humanité et qu'il n'est pas un individu, évidemment ce sera une société qui sera médiatrice; ce ne sera pas la société civile, tout occupée de territoires et d'intérêts du moment, échangeant à chaque âge ses idées et ses doctrines, et fractionnée en un plus grand nombre de parcelles qu'il n'y a d'îles et de continents. Chacune de ces parcelles forme une société séparée et quelquefois ennemie des sociétés voisines; chacune, par conséquent, est, à plusieurs égards, dans la condition d'infériorité, de mobilité et d'isolement où se trouve l'individu. Non, ce ne sera aucune de ces petites sociétés éphémères, mais ce sera une société religieuse qui possède la vérité, qui la croie, qui en vive, qui l'affirme, qui ait pouvoir de la répandre et de la conserver, qui se pose comme l'organe de Dieu, qui soit dépositaire de traditions vivantes et immuables. Par là même qu'elle sera une société, elle comprendra beaucoup d'individus qui lui donneront une formidable autorité, une impérieuse majesté; car, si un individu peut avoir sur ses lèvres le sceau de l'autorité, s'il peut se faire croire, si on lui confie son pouvoir, sa fortune, sa vie, même les destinées d'un empire, à plus forte raison faudra-t-il croire quand l'affirmation sera apportée par une société de générations posées sur des générations, par une société suspendue, flottant au milieu des siècles qui passent, mais tenant à l'éternité qui reste, par une société qui se tient debout au milieu des ruines des empires, pour attester une puissance supérieure aux temps et à tous les efforts, qui est posée là, ferme comme un roc immobile, tranquille et majestueuse comme un magistrat romain siégeant sur sa chaise curule.

Oui, si l'homme parvient à se faire croire, une société humaine, et surtout la société religieuse, la société de la foi se fera croire. Donc, le médiateur étant dans l'humanité, et ce médiateur étant une société religieuse, elle existe cette société médiatrice. Tout homme est né sous une paternité domestique, sous une paternité sociale, et sous une paternité religieuse. Comme il a eu un père dans l'ordre sensible et dans l'ordre de la famille, dans l'ordre social et de la patrie, dans l'ordre moral et intellectuel, il a eu aussi un père dans l'ordre religieux.

La paternité sensible, la paternité intellectuelle, la paternité religieuse sont trois faits; c'est là un triple bouclier tombé du ciel pour protéger notre faiblesse; nul d'entre nous ne saurait s'en passer. Pas plus que vous n'avez pu apparaître sans un père humain et sans une mère, pas plus que vous n'avez pu apparaître sans une patrie terrestre préparée d'avance par des dévouements et du sang versé, pas davantage vous n'avez pu apparaître sans une patrie religieuse qui vous élevât de l'ordre passager à l'ordre éternel. Car vous auriez pu dire : « Chercher un médiateur! mais, s'il y en a un, c'est lui qui doit venir me prendre la main; s'il n'est pas venu, c'est qu'il pense que j'ai assez de puissance pour monter sans lui. » Et, en effet, votre objection est vraie; il faut que, dès le commencement, vous ayez eu un père religieux, comme vous avez eu un père dans l'ordre domestique et purement de famille; il faut que ayez une patrie religieuse, comme vous avez une patrie territoriale, et, quand Dieu vous jugera, vous ne pourrez lui dire que le médiateur ne vous a pas touchés; non, il n'y pas un homme qui n'appartienne à une paternité religieuse; non, jamais aucune société n'a vécu sans cette paternité.

Mais vous me direz : « Eh bien! oui, c'est le fait; le fait confirme la loi que vous m'avez donnée; il y a une paternité religieuse; mais qu'est-ce que cela prouve? » Ce que cela prouve? je vais vous le dire.

Je vous dis d'abord qu'il y a une société religieuse, que nous avons tous été élevés par cette société; je vous dis que cette société

religieuse, et je n'en distingue, dans ce moment, aucune; je les prends toutes comme elles se présentent, la plus dégradée comme la plus élevée, la plus corrompue comme la plus pure; je vous dis que cette société religieuse a de l'autorité et une grande autorité, parce qu'elle est un magnifique, un imposant assemblage de mœurs, d'idées, de doctrines, de lois; je vous dis que vous êtes des individus de cette société; je dis qu'un individu c'est peu de chose; c'est une feuille que le vent emporte; mais cette société c'est une puissance, c'est une autorité; une puissance qui ne date pas d'aujourd'hui, une autorité dont vous ne connaissez pas l'origine : il a fallu quelque chose qui la fît naître et qui la fît vivre; c'est un pouvoir immense, puisqu'elle n'a pu se faire son commencement, qu'elle l'a dû recevoir. Et puis, indépendamment des faits, indépendamment de l'existence sociale, qui est un prodige, car une société religieuse c'est un prodige, cette société croit ce qu'elle dit. Elle vous dit qu'elle a dans son sein une parole divine ou qu'elle croit divine; elle vous dit qu'elle la tient de ses pères, quoiqu'elle n'en connaisse pas l'origine : qu'avez-vous à lui opposer? Elle ne raisonne pas; elle ne vous démontre pas; elle s'en garde bien; elle croit, elle vous atteste un fait primordial antérieur à vous, antérieur à elle; elle y croit, à ce fait; les générations qui ont précédé ont cru; c'est là un fait immense, incontestable comme la lumière du soleil: qu'avez-vous à dire à ce fait? Etiez-vous au berceau des choses? Etiez-vous quand ce monde est tombé d'en haut, quelle qu'ait été la main qui l'a lancé et lui a dit: « Tiens-toi là, » Savez-vous ce qui a été dit à ce commencement? Savez-vous si le Maître qui a tout fait, qui a créé tout cela, a parlé ou s'il a gardé le silence? Y étiez-vous? Eh bien! voilà les témoins de ces choses; ils ne vous disent pas qu'ils les ont vues de leurs propres yeux, mais ils vous disent que leurs pères les ont vues, comme nos pères ont vu les choses d'Alexandre et de César, et nous ont apporté leur mémoire. Cette tradition vous est arrivée. Si vous n'avez rien à dire contre l'existence de César, qu'avez-vous à dire contre les traditions religieuses? Il ne s'agit pas de raisonnements, mais il s'agit de faits, de témoignages, non du témoignage d'un individu, d'une société bornée dans le temps et dans l'espace, mais d'une société qui vit partout et qui remonte là où tout commence. Qu'avez-vous à dire contre le fleuve qui arrive à l'Océan et qui lui apporte les eaux de sa source? La source, vous ne la connaissez pas, mais elle existe; il faut qu'elle existe, l'embouchure vous atteste l'origine.

Mais vous me direz peut-être que la raison combat cette foi traditionnelle. Ah! la raison! S'il s'agissait de choses de raison, oui, mais il s'agit de l'infini qu'elle ne saurait comprendre. L'infini s'est révélé lui-même, la société religieuse l'atteste; or, qu'est-ce que la raison contre la parole de l'infini? C'est opposer Dieu à Dieu, c'est un cercle vicieux. Si vous m'objectez Neptune, Jupiter, Pluton, je vous dirai : « Je sais bien qu'il y a des traditions fausses; mais ce n'est pas là le fonds des religions; et si vous lisez seulement le sixième livre de l'*Enéide*, vous comprendrez que ce qui constituait la base du paganisme même, ce n'était pas Jupiter ou Neptune, mais toutes ces grandes vérités primordiales que l'on retrouve partout, et sur lesquelles la main de l'homme a passé, comme, sur le tableau d'un grand maître, la médiocrité d'un copiste qui défigure, mais n'efface point.

Non, ce n'est pas une affaire de raison, car prouver qu'un dogme religieux est contradictoire à la raison, cela est impossible, et je vous le ferai voir; souvenez-vous de cette parole que je vous donne; je vous ferai voir qu'il n'y a rien d'impossible, comme de montrer une contradiction entre la raison et le dogme religieux; je vous ferai voir que tous les dogmes religieux déposés au fond des traditions sont plus qu'inattaquables au point de vue de la contradiction; je vous montrerai même qu'ils expliquent tout. Je ne puis que vous le dire maintenant; mais peut-être, en attendant l'exécution de ces promesses, ma parole aura-t-elle quelque autorité près de vous. Laissons la raison, puisque j'atteste que les dogmes religieux, loin d'obscurcir la raison, la mettent dans un océan de lumière; comme quand on prend une lampe, qu'on la met devant les rayons du soleil, la lampe pâlit, il est vrai, sa lumière paraît s'affaiblir; mais replacez-la dans l'obscurité, et sa lumière luira dans sa première intensité; il en est ainsi de la raison : sa lumière s'éclipse devant le brillant faisceau de lumière qu'envoie la révélation divine; mais ôtez cette lumière éblouissante, celle de la lampe jaillira dans l'obscurité.

A la bonne heure, me direz-vous, laissons la raison contre la société et les traditions religieuses; mais du moins on voit l'origine des sociétés religieuses, on voit la main des hommes qui les ont fondées, on voit que tel homme a créé, organisé une société religieuse par le prestige de son éloquence, par la puissance de ses hautes facultés, par l'ascendant que ses lumières, son pouvoir, ses services ou ses vertus lui avaient acquis sur les masses populaires. Au fait, si ce que vous dites était vrai, votre argument serait puissant, puisque nous aurions des témoins connus contre les témoins qu'on ne peut montrer. Mais on sait que telle n'est pas l'origine des sociétés religieuses : jamais, non jamais, l'homme n'a créé une religion; il créerait plutôt un monde qu'une religion.

L'homme peut bien dénaturer la religion, l'amoindrir, faire des schismes et des hérésies, mais créer une religion? Jamais! Et pourquoi cela? C'est qu'il n'y a, pour établir quelque chose dans l'ordre intellectuel et moral ici-bas, que deux forces, la force rationnelle et la force traditionnelle; il n'y

a que deux puissances, la puissance démonstrative et la puissance affirmative qui repose sur la tradition. Quant à la démonstration, jamais le raisonnement n'a fondé une religion sur la démonstration, jamais le raisonnement n'a rien bâti, n'a rien élevé ; c'est une épée à deux tranchants : il peut défendre ce qui est attaqué, il peut attaquer ce qui est défendu ; mais il ne peut édifier ; le dissolvant en matière religieuse est le raisonnement : dès qu'il n'a pas la foi, il lutte contre la tradition ; ce sont là deux antagonistes souvent en présence. Or, si l'on ne peut édifier une religion avec la raison, il faudra donc prendre la force traditionnelle ; mais cette force vous ne pourrez l'établir. L'homme ne peut rien sur le passé : ayez tel génie que vous voudrez, ayez telle force que vous voudrez, hier vous n'étiez pas ; bien loin de pouvoir établir dans les traditions ce qui n'y est pas, vous ne pourrez faire rejaillir un acte de votre vie plus loin qu'hier : au delà vous avez dormi. Vous ne pouvez rien sur le passé ; vous pouvez un peu sur le présent, quelque chose sur l'avenir ; mais le passé, il vous a échappé, vous ne pouvez y mettre la main ; les hommes ne peuvent rien y changer : c'est un sépulcre scellé d'un ciment indestructible, et les hommes ne peuvent y pénétrer. Vous ne pouvez donc inventer les traditions ; pour les avoir, il faut partir de l'antiquité. Ah ! si nous pouvions agir sur le passé, nous donner du passé, l'invoquer comme nous invoquons l'avenir !...

Vous entendez tous les jours les fondateurs en espérance de religions qui nous disent : « Il nous faut un culte nouveau. » Mais ils ne peuvent rien : ce sont des hommes. Je les regarde....., ils ont tout au plus six pieds de haut ; je les écoute, qu'est-ce qu'ils me disent ? Ce que je sais déjà ou ce que je puis savoir, et s'ils me disent quelque chose de nouveau, je leur demande où ils l'ont pris : ils n'ont point d'autorité ; je les contredis à mon aise. Quand les Espagnols abordèrent au Mexique montés sur leurs chevaux, ils semblaient ne faire qu'un avec leurs montures ; les peuples tremblants du Mexique crurent que des dieux ou des animaux extraordinaires étaient descendus sur leur rivage : ils n'osaient les attaquer ; mais, plus tard, quand ils eurent vu les cavaliers séparés de leurs montures, ils reconnurent que c'étaient des hommes comme eux, et ils leur offrirent le combat. Ainsi je fais : de prétendus dieux ou demi-dieux se présentent pour fonder une religion, je les écoute ; ils raisonnent, et je les laisse ; car moi aussi je raisonne et je suis homme. Vous m'affirmez une religion à venir ; vous me dites que cette religion nouvelle aura aussi sa tradition quand elle aura vieilli, que l'avenir lui donnera l'autorité que le passé a donnée à celles qui subsistent. Eh ! que m'importe l'avenir ! Je vis maintenant ; vivrai-je demain, ce soir, dans une heure ? Ce n'est donc pas dans l'avenir, ce n'est pas demain qu'il me faut une religion, c'est aujourd'hui, c'est à l'instant même. Sans religion, j'erre, le cœur vide, dans le chemin de la vie, sans savoir d'où je viens ni où je vais. Montrez-vous donc, novateurs, si vous êtes fondateurs d'un culte, sortez de l'obscurité de votre cabinet, révélez-vous ; dites : « Me voilà, » et jetez dans mon cœur l'aliment indispensable qu'il demande. Mais vous êtes impuissants, car vous ne pouvez rien sans la tradition qui vous manque, et vous n'avez à m'offrir que les chances d'un avenir que vous ignorez comme moi. L'avenir ! vous vous y jetez parce que nous n'y sommes pas ; mais vous n'étiez pas hier, et je vous convaincs d'impuissance par cela seul que vous êtes d'aujourd'hui. L'avenir n'est rien pour vous : c'est dans le présent ou dans le passé qu'on montre sa puissance ; mais demain, demain matin, dites-moi ce que je serai !.... ce qu'il plaira à Dieu. Le passé donc nous échappe ; or, la force traditionnelle étant dans le passé, tout homme qui veut faire une religion ne peut trouver cette force, ou, s'il y a recours, il prend une force traditionnelle déjà existante ; il la tourne comme il veut, la dénature, et voilà tout.

Prenons, par exemple, Mahomet. Mahomet, que plusieurs d'entre vous regardent comme le fabricateur d'une religion, n'a fait que ce que je viens de dire. Au commencement du VII^e^ siècle, l'Arabie était divisée en trois mouvements religieux : l'un était l'idolâtrie ; un autre était fondé sur les traditions juives et rabbiniques, car les Arabes descendent d'Abraham, par Ismaël, son fils ; ensuite il y avait un levain chrétien : l'arianisme surtout, c'est-à-dire cette hérésie qui niait la divinité du Fils de Dieu, s'était répandu en Arabie. Mahomet, comme un grand homme qu'il était, vit son siècle ; il comprit que toute patrie a besoin d'un seul culte pour être une, et il pesa dans ses puissantes mains le paganisme, le christianisme et le judaïsme. Il rejeta l'idolâtrie comme indigne de son temps ; il comprit qu'avec la lumière chrétienne l'idolâtrie ne pouvait plus subsister ; il basa les destinées futures de l'Arabie sur les souvenirs des temps des patriarches, et l'on peut dire de son œuvre ce qu'un poëte a dit de lui :

> Si la Mecque est sacrée, en savez-vous la cause ?
> Abraham y naquit et sa cendre y repose.

Ainsi, tout ce que fit Mahomet fut de mêler le judaïsme et le christianisme, et puis de donner, par ses proches, par son génie, par la force militaire, un développement immense au culte issu de ce rapprochement. Est-ce là créer une religion ? Non, c'est soutenir une religion avec des armes humaines ; mais jamais Mahomet n'eût parlé à l'Arabie, s'il ne s'était emparé d'une parole traditionnelle.

Voyez encore le protestantisme. Il prit le christianisme, et en retrancha tout ce qui n'allait pas à sa guise ; et, en ces choses-là, l'homme ôte toujours ou il diminue, car il est bien plus facile de diminuer que d'agrandir.

Voilà comment se fondent toutes les religions, en s'appuyant sur les forces traditionnelles, et un homme ferait des miracles tous les jours de sa vie, qu'ils tomberaient dans le vide et ne produiraient rien, s'ils ne tombaient dans un dogme religieux traditionnel. Il faut donc à l'homme une religion qui ait des racines dans le passé ; hors de cela, plus loin et en deçà, il n'y a rien ; parcourez tous les temps, feuilletez toutes les histoires, regardez autour de vous, vous verrez que dès qu'on se place sur un autre terrain, on se consume en de vains efforts pour créer une religion ; vous verrez que les hommes ne peuvent rien, vous jugerez leurs actes, et vous serez convaincus de ce que je vous dis par une expérience de tous les âges, de chaque jour, de chaque année, de chaque siècle.

Ainsi, les hommes ne peuvent créer une société religieuse, parce qu'ils ne peuvent créer une parole traditionnelle. Toute cette autorité de la religion vient d'abord de sa foi, de son adhésion à la parole primitive ; et puis, ce médiateur religieux, ces sociétés religieuses produisent des fruits, elles amènent des résultats, elles répandent la vie et communiquent des forces autour d'elles, et par là encore elles s'acquièrent une immense autorité. Enfin ces sociétés religieuses sont tellement indispensables que nul peuple ne peut s'en passer, aucun ne peut se tenir debout s'il n'y trouve un appui. Casimir Périer mourant disait : « On ne gouverne pas les hommes sans religion. » Et les plus incrédules reconnaissent cette nécessité de la religion, au moins pour le peuple ; ils la proclament hautement. Eh bien ! cela seul démontre que la paternité religieuse n'est pas moins nécessaire que la paternité domestique et intellectuelle.

Or, ce qui est nécessaire ne peut être faux. Le faux, c'est ce qui n'est pas, c'est l'affirmation de ce qui n'est pas, ou la négation de ce qui est ; et comment voulez-vous que l'affirmation de ce qui n'est pas ou la négation de ce qui est soit nécessaire ? Il n'y a de nécessaire que la vérité, que ce qui est, et le néant ne peut être nécessaire, car s'il était nécessaire, nous n'existerions pas : il y a une preuve contre la nécessité du néant, c'est la vie. La société religieuse existe, les incroyants l'accordent. Elle est nécessaire, donc elle est vraie. Les sociétés religieuses, quelles qu'elles soient, les plus dégradées comme les plus élevées, ont pour elles l'autorité de leur foi, de leurs résultats et de leur nécessité ; donc il faut y croire.

Toutefois, comme il existe plusieurs sociétés religieuses fort opposées entre elles, comme évidemment elles ne peuvent avoir toutes raison au même degré, il faut que nous pénétrions plus avant afin de découvrir celle, s'il en est une, qui possède la vérité pure et complète, et d'arriver ainsi, sans erreur, sans encombre et sans danger, à la plénitude de la lumière.

Le médiateur religieux est une société religieuse, voilà ce que nous avons établi ; mais, comme il y a plusieurs sociétés religieuses, il est nécessaire, pour distinguer entre elles, que nous trouvions d'autres caractères que celui-là ; car, si nous nous bornons, pour découvrir le médiateur religieux, au caractère de société religieuse qu'il doit avoir, nous ne savons pas si nous devons nous faire juifs, chrétiens, musulmans, ou bien encore partisans des doctrines des Brahmes. Il faut donc déterminer d'une manière plus spéciale ce que c'est que l'autorité ; il faut pénétrer dans ses entrailles, afin de voir les qualités qu'elle doit avoir pour être réellement souveraine.

Qu'est-ce que l'autorité ? Autorité comme paternité veut dire celui qui est auteur, créateur, générateur. Il n'y a d'autorité que par la création, la formation, la génération, la communication de la vie. Qui dit autorité, paternité, dit quelque chose qui produit la vie et qui a droit sur ce qui émane de soi. Or le premier caractère de l'autorité, comme de la paternité, dans tous les genres de vie, c'est l'antiquité, car le père précède le fils, et il est impossible de concevoir une autorité qui n'ait pas l'avantage du temps sur ce qu'elle produit. Si Dieu ne précédait pas le monde, il ne pourrait pas le produire, et il en est ainsi des créatures. L'antiquité est donc, dans l'ordre de la paternité domestique ou sensible, une des conditions premières de la paternité ou de l'autorité. Et c'est de même dans un ordre plus éminent, celui de la paternité morale, que nous appelons ordinairement sociale. Vous le savez, tout ce qui fait la force de l'autorité, ce sont les racines qu'elle a dans le temps. Je ne fais allusion à aucun événement moderne, je me place à une hauteur qui ne me permet pas d'atteindre ce qui est en bas : ainsi ce que je vais dire est une vérité générale. Jamais on ne touche à l'antiquité de la paternité sociale sans ébranler la société de fond en comble. Car, toucher à l'antiquité, c'est vouloir égaler le père aux enfants, c'est le faire descendre du trône où il siége par l'âge au-dessus de nous, pour l'établir au foyer commun sur la même ligne que nous, c'est lui ôter un de ses caractères incommunicables. Clovis est notre père, sa race est notre mère. La race de Clovis, de Charlemagne et de Capet, voilà pour nous l'antiquité sociale ; et ce qui a fait du royaume de France un royaume fort et unique, c'est que, sauf quelques intervalles plus ou moins légitimés par les circonstances, la race traditionnelle, la paternité antique est restée sur sa chaise curule, et que, lors même que nous l'avons attaquée, nous en avons relevé les débris. Voilà une vérité sensible à tous. Quiconque est votre contemporain est votre frère, votre ami, votre camarade ; il n'est pas votre auteur, vous ne lui devez pas la vie, on ne doit la vie qu'à celui qui nous a précédés, et quand on fait descendre son auteur au niveau de soi, on coupe la tête à l'autorité, on blesse à mort la paternité. Et ce qui est vrai de la paternité domestique

et sociale est encore vrai de la paternité intellectuelle.

C'est le temps qui vérifie les affirmations au milieu desquelles l'homme est obligé de vivre, c'est le temps qui purifie l'histoire et lui donne la majesté de ses enseignements; c'est le creuset où tout est plongé, la mesure à laquelle tout se rapporte. Que reste-t-il de tous ces hommes qui ont écrit, qui ont parlé? quelques noms, quelques parcelles de vérités, une fourmilière d'erreurs, et tout cela est enfoui dans la poudre des bibliothèques. Le temps a tout mis dans son crible; il n'y est resté que certaines mémoires illustres, comme celles d'Homère, de Platon, d'Alexandre, de César, de Virgile, de Racine. Le temps a respecté de semblables noms, et ils sont arrivés à la postérité; mais pour les autres ils ont disparu. C'est le temps qui tôt ou tard discerne la vérité; il en est la pierre de touche. Le mensonge est comme une maison qui a été bâtie sur des bases mal assises: on n'a pas besoin d'y porter le pic: peu à peu les fissures se font, les crevasses augmentent, le bâtiment menace ruine. En vain la postérité vient y mettre la main; l'édifice tombe et écrase sous ses décombres les imprudents qui n'avaient pas craint de chercher un abri dans un monument que le temps n'avait pas consacré.

Napoléon a dit deux ou trois mots frappants sur la religion. On lui parlait un jour de la difficulté de se tirer d'embarras dans les matières religieuses: « Pour moi, dit-il avec son accent militaire accoutumé, quand je suis dans un défilé obscur, je ne pense qu'à une chose, c'est à regarder les pas de ceux qui m'ont précédé. » Eh bien! si la religion est un défilé obscur dans lequel sont enveloppés les mystères de nos destinées, je suis pas à pas mes ancêtres, car, après tout, ce sont ceux qui peuvent le moins me tromper.» L'antiquité donc est un caractère essentiel de la paternité intellectuelle, de la paternité sociale, de la paternité domestique; combien n'est-ce pas plus vrai de la paternité religieuse!

Il ne faudra pas à la religion une existence d'un siècle, de deux ou de dix; il lui faudra tous les siècles. L'antiquité religieuse n'est pas d'hier; elle doit remonter au berceau des âges, si elle n'est pas fausse. Quand Dieu a parlé au commencement des temps, quand il a dit: « Me voilà, » il s'est affirmé; il a créé la religion. Le premier homme, c'est notre père, c'est notre sang; il a été créé par ce Dieu grand et miséricordieux; donc c'est dans Adam que doit se trouver la racine de l'antiquité religieuse. Par conséquent, qui s'arrête en deçà, qui ne va pas jusque-là, n'aura pas le caractère de la paternité religieuse. Il ne s'agit plus ici d'une paternité bornée dans la famille ou dans l'espace, il s'agit de la paternité universelle, il s'agit de tous; et si Dieu n'est pas de tous les temps, si sa parole ne court pas comme un torrent qui sort de l'éternité, si elle n'éclaire pas toute la route des siècles, il n'y a pas de religion véritable. Ainsi, antiquité absolue, existant avant tout, que rien ne peut disputer et qui fera tout plier sous son poids.

Ce n'est pas seulement l'antiquité, la durée qui est un caractère de la paternité, c'est aussi l'espace, l'universalité; car, qui donne la vie est plus que celui qui la reçoit; le père est toujours plus grand dans ses fils qu'en lui-même, et si la postérité lui manque, c'est qu'elle lui manquait au dedans de lui, c'est qu'il n'avait pas la vie dans toute sa plénitude; l'Océan se répand sur ses rivages, et si la paternité ne s'étend pas, c'est qu'elle n'a pas la vie; or, si la paternité domestique s'étend, s'agrandit, à plus forte raison la paternité sociale. J'entends le mouvement des peuples, comme je sens mon cœur battre dans ma poitrine: chaque peuple court à ses frontières pour les reculer. C'est le malheur de notre existence bornée d'avoir une pensée qui excède notre puissance; mais le levain qui est en nous n'a pas pour effet de nous rien faire retrancher des élans de notre sublime ambition; au contraire, nous sentons comme des dieux, nous voulons toujours nous étendre, et si un phénomène analogue au sein des autres peuples n'était pas là pour nous arrêter, quand nous aurions rempli le monde, nous voudrions toujours monter, aller de globe en globe pour établir partout la race à laquelle nous appartenons. Voilà qui vous atteste les mouvements de la vie. Eh bien! ce besoin de diffusion de la paternité domestique, patriotique, sociale ou morale, se retrouve plus vivace et plus ardent dans la paternité intellectuelle. Ah! je conçois des montagnes et des fleuves qui bornent la patrie territoriale; mais qui donnera des limites à la pensée? Quel bouclier, quel glaive, quelle puissance lui dira: « Je ne veux pas que tu avances? » Qui tracera un cercle autour de l'intelligence humaine? La pensée vole aux astres; elle remplit tout, elle veut aller à la dernière postérité. La vie intellectuelle, comme la vie sociale et domestique, tend donc à se répandre; elle est sans bornes, elle est sans mesures.

Mais s'il en est ainsi de notre intelligence à nous, s'il en est ainsi d'une vérité qui est dans notre esprit, si ce besoin de graver notre pensée et de la donner est si puissant, à combien plus forte raison cette loi d'expansion doit-elle exister dans la parole divine, dans la pensée de Dieu qui a été communiquée aux hommes pour les hommes? Il n'y aura donc pas de bornes à l'autorité, à la paternité religieuse; il faudra qu'on la trouve partout, que toute sa force s'exerce, que sa parole cherche à s'épancher, à couler dans toutes les âmes, qu'elle aille partout où elle rencontrera un front pour s'y poser, une main pour la saisir. Telle est la grâce divine, le don par excellence, le don des dons. L'universalité religieuse doit donc prendre le caractère de l'unité; elle doit remplir tout et n'avoir rien de comparable; autrement cette universalité serait incomplète, elle serait fausse, elle serait indigne de Dieu, elle n'aurait pas le caractère de paternité divine que nous cherchons.

La paternité doit être sainte. Le père, dans le sanctuaire domestique, est le représentant de la pureté ; il est là pour que son fils, en le regardant, voie l'image de tout ce qui est pur et honnête : si le père souille ses lèvres ou ses mains, il déchire la robe consulaire qui le couvrait ; au lieu de répandre l'huile de la pureté, le parfum des bonnes mœurs dans le sein de son fils, il flétrit l'intelligence précoce qui lui avait été donnée et le prépare à d'affreuses destinées. De même, si l'autorité sociale, si la paternité intellectuelle et morale n'est pas sainte, ce n'est plus qu'une source intarissable de crimes et de honteuses abominations. L'histoire de Rome et de Babylone, c'est l'histoire de tous les peuples. Et nous, quand nous sommes tombés, que les abîmes se sont ouverts, si nous regardons en haut, nous voyons que la corruption était assise sur les hauts siéges de notre société, d'où elle est descendue sur les classes les plus obscures, traînant à sa suite tous les excès, et corrompant les sources mêmes de la vie.

Mais si la sainteté se trouve parmi les premiers attributs de la paternité domestique et sociale, à plus forte raison faut-il qu'elle se rencontre dans la paternité religieuse ; car, que veut cette paternité, sinon faire de nous comme un miroir de la Divinité, nous prendre en bas pour nous mettre en haut, nous transporter jusqu'au sein des anges et nous en communiquer la blancheur ? Il faut donc que la société religieuse soit sainte, qu'elle soit consacrée par l'onction pure qui sort de ses entrailles, qu'elle nous porte constamment au bien, qu'elle nous pousse sans cesse vers ce but, qu'elle nous imprime quelque chose d'immaculé. Voilà le troisième caractère.

Le quatrième est l'unité. J'ai besoin d'abréger. A quoi servent la paternité domestique et la paternité sociale ? A unir les hommes, les intelligences et les volontés. Donc la paternité religieuse devra posséder cette force d'unité au plus haut degré.

Tels sont les caractères de la vraie société religieuse. Je les résume : une antiquité sans mesure, une universalité qui remplisse tous les lieux, une sainteté incomparable, et une unité plus haute que toutes les autres unités. Là où se trouvent ces quatre caractères, là est l'autorité à son suprême degré.

Et remarquez bien ceci : quand vous croyez à une affirmation qui part des hommes, vous ne croyez qu'en vertu de ces quatre caractères. Des hommes vous donnent leur parole, ils vous attestent quelque chose : vous, historiens, magistrats, juges de quelque nature que ce soit, que faites-vous en ce cas ? que cherchez-vous ? D'abord l'unité des témoignages. Les témoins se contredisent-ils, vous dites : « Il n'y a pas de certitude. » Que regardez-vous en deuxième lieu ? Le nombre des témoins, l'universalité. Vous savez l'axiome romain : *Testis unus, testis nullus.* Vous regardez donc le nombre, l'universalité, et plus vous trouvez que le nombre des témoignages est grand, plus vous trouvez qu'il y a certitude. Que regardez-vous encore ? La sainteté des témoins, la dignité de leur vie, le caractère plus ou moins honnête qui les environne par leur position sociale ou par leur vie passée, et, s'ils ont le caractère de l'honnête homme, vous croyez à leur témoignage. Que regardez-vous enfin ? L'antiquité. Si, dans la suite des années, il n'y a rien qui contredise les dépositions de ces témoins, alors vous êtes arrivés au comble de la certitude ; en sorte que l'autorité, d'après laquelle vous croyez à une affirmation n'est pas autre que celle qui porte les quatre caractères que j'ai eu l'honneur de vous exposer.

Il y a plus : dans une démonstration, ces quatre caractères doivent encore apparaître, car une démonstration repose sur l'évidence. Mais sur quoi repose cette évidence ? Sur des premiers principes, base de toute démonstration, qui ne se démontrent pas et qui servent à démontrer tout. Leurs caractères sont premièrement l'unité, l'immutabilité qui est en eux, et par laquelle ils restent toujours les mêmes ; les premiers principes sont toujours un, immuables ; ils disent unanimement la même chose, et tous les hommes, malgré leurs préjugés ou leurs opinions diverses, sont toujours obligés de s'appuyer sur leur force d'unité.

Secondement, la sainteté, qui consiste en ce qu'ils ne flattent aucune passion, aucune opinion, aucun parti, en ce qu'ils apportent la vérité pour ou contre, sans voir si vous appartenez à l'un ou à l'autre parti, si vous avez la rose rouge ou la rose blanche.

Troisièmement, l'universalité. Tous les hommes les admettent, excepté ceux qui sont atteints d'idiotisme ou de folie ; et si l'humanité était scindée sur ces principes en deux, ou en trois ou en quatre, la certitude serait détruite, l'humanité périrait.

Quatrièmement, l'antiquité. A quelque époque que nous regardions, quels que soient les livres qui nous tombent sous la main, toujours ce sont les mêmes principes, c'est toujours la même base de démonstration, et si nous trouvions une époque où ils auraient été contestés, l'unité de l'esprit humain ou sa certitude serait abolie. Ainsi, encore ici on retrouve la loi générale dont j'ai parlé.

J'étais dans les faits, j'étais dans la vérité quand je vous ai montré dans la paternité domestique, dans la paternité civile, dans la paternité religieuse, le besoin de ces quatre caractères. Mais voilà que la parole affirmative et la parole démonstrative elles-mêmes sont fondées sur les mêmes phénomènes, les mêmes caractères, les mêmes lois, en sorte que tout ce qui établit la raison humaine, soit qu'elle affirme, soit qu'elle démontre, repose toujours sur ces quatre piliers. C'est un roc qui a les quatre appuis de l'unité, de l'antiquité, de la sainteté, de l'universalité : hors de là il n'y a rien autre chose. Je vous défie de rien asseoir autre

part que sur ces quatre pyramides, sur ces quatre colonnes.

Et quand vous me direz : « Je nie vos démonstrations, » je vous dirai qu'en ce cas-là je suis en droit de nier la raison humaine, de nier tout jugement, toute affirmation, toute démonstration ; car, si vous me niez mes premiers principes, je vous demanderai compte de votre négation. Si vous refusez d'admettre les principes fondés sur ces quatre caractères, je vous demanderai sur quoi reposent vos premiers principes, à vous, s'ils ne sont pas uns, saints, antiques, universels. Par conséquent, si vous niez la vie religieuse, vous niez la vie intelligente, la vie sociale, la vie domestique, car il n'y a qu'une foi comme il n'y a qu'un Dieu. Et en voulez-vous savoir la raison dernière, puisqu'il nous faut descendre au plus profond de la caverne des choses ? Pourquoi l'unité, l'universalité, la sainteté, l'antiquité sont-elles le fond de tout ? Ecoutez. Les Indiens disaient que le monde était posé sur un éléphant, celui-ci sur quatre tortues, et les quatre tortues sur l'air Cela paraît un jeu de l'imagination ; mais il y a là-dessous une profonde vérité, qu'ils aient entendu par là ce que je disais ou toute autre chose. En effet, superposez démonstration sur démonstration, vous arrivez toujours à quelque chose qui se tient en l'air, qui se tient seul, si vous ne partez pas de la foi religieuse ; mais il n'en est point ainsi, si vous prenez pour votre point de départ les quatre caractères dont j'ai parlé. Et pourquoi cela ? Ah ! c'est que ce qui se tient, ce qui repose sur ces quatre bases repose sur Dieu, qui possède aussi ces quatre caractères.

Et d'abord, il est un de l'unité souveraine et immuable, et toute unité repose sur la sienne ; tout ce qui est un dépend de lui, est modelé sur lui, est l'image de cette unité primitive, et s'appuie sur son immobilité. Cela n'est donc pas en l'air. Il fallait bien que, appuyé sur Dieu, il y eût quelque chose de premier qui manifestât Dieu, et ces choses premières, par lesquelles tous les êtres se tiennent, ce sont les manifestations, les représentations de ce qu'il y a en Dieu de plus intime, de plus profond. L'unité d'abord.

Puis il est saint. Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. Voilà le cantique des anges. Donc, tout ce que Dieu a bâti repose sur une base de sainteté, sur un fondement pur et chaste.

En troisième lieu, il est infini, il remplit tout. Donc, le troisième appui des choses, c'est l'immensité, telle que la création la comporte : ainsi l'universalité, parce que Dieu est immense.

Enfin, il est l'Antique des jours : *Antiquus dierum.* Il est depuis toujours dans l'éternité, qui est son pavillon ; il est assis là. Tout doit donc nous montrer cet attribut de Dieu par l'antiquité, par quelque chose qui nous précède, au delà de quoi rien ne peut se poser. Ainsi remontez au delà de l'antiquité des premiers principes de la raison et de la foi, vous les isolez, vous les perdez l'une et l'autre, vous ne trouvez pas plus à vous appuyer sur l'une que sur l'autre.

Vous ne pouvez pénétrer plus avant que ces principes de l'antiquité, de l'universalité, de la sainteté, de l'unité. Ainsi, raison humaine, foi divine, société religieuse, sociale, domestique, tout porte sur ces quatre choses qui sont nécessaires ; par conséquent, rien ne peut subsister sans elles ; voilà la raison dernière de ces quatre caractères. Il me semble que nous sommes dans la réalité, et qu'en établissant ces lois je ne donne pas des imaginations de mon esprit. Dieu, Dieu seul est la source de toutes les vérités ; elles partent de lui pour nous ramener à lui, comme l'Océan est la source première des fleuves, qui lui reportent docilement leurs eaux. Si nous ne suivons pas ce cours, nous sommes des fleuves révoltés contre leur source. Les fleuves ont leur origine dans l'Océan, ils doivent y retourner, et quand les fleuves ne veulent pas retourner à leur origine, à l'Océan, ils entrent en lutte avec mille obstacles, ils s'égarent, ils se dispersent, ils s'évaporent sur des superficies, et cependant l'Océan, qui ne s'appauvrit pas, fait encore rejaillir ses eaux jusqu'à leurs sources, il alimente encore le fleuve ingrat qui se révolte contre lui.

Mais vous me direz peut-être : « Voilà qui est beau, voilà des théories magnifiques ; mais où est-elle cette autorité une, sainte, universelle, antique, par-dessus toute unité, toute sainteté, toute universalité, toute antiquité ? où est-elle ? » Ah ! je vous la montrerai plus tard où elle est. Mais, avant cette discussion, ne puis-je point déjà en appeler à vos consciences ? ne l'ont-elles pas déjà proclamée ? Car elle est là, et si vous dites comme la Samaritaine : *Je sais que le Messie doit venir pour nous annoncer toute vérité,* elle vous répond comme Jésus-Christ à la Samaritaine : *Ego sum qui tecum loquor,* « *C'est moi qui parle avec vous* (*Joan.* IV, 25, 26). » Oui, cette autorité suprême existe, elle est au milieu de vous, n'allez pas loin la chercher, arrêtez-vous où vous êtes, ouvrez les yeux : au centre de la civilisation, là où la vie sociale coule à pleins bords, où les sciences, les arts, les lettres, la politesse, la puissance, la douceur de la paix et la force de la guerre semblent être arrivés à la perfection, regardez, là est assise cette haute autorité, contemporaine de tous les temps, présente à tous les lieux, ayant des enfants jusque dans les îles qui n'ont pas de nom et sur les rivages que le soleil éclaire à peine ; là repose cette autorité une, sainte, universelle, antique, qui lutte sans cesse, avec un divin acharnement, contre les erreurs et les corruptions du monde ; là, sur le trône des césars, sans armes, sans garde prétorienne, sans puissance humaine, sous la main de Dieu et apparemment abandonnée aux flots de l'Océan, se tient ferme, depuis dix-neuf siècles, la sainte autorité devant laquelle tous les fronts s'inclinent ; là, dans cette sublime clarté qui rayonne éblouis-

sante au milieu de nos lumières, est assis un vieillard sur le front duquel est gravé le sceau de la Divinité, enfant d'un jour, il est vrai, mais fils de la lumière incréée; je reconnais en lui le véritable représentant de Dieu; dans cette majesté, dans cette antiquité je reconnais ma véritable mère, je reconnais la source où s'abreuvèrent mes premières années, où je puiserai la vie qui me fera renaître dans le tombeau. Depuis des siècles, en lutte contre cette incomparable autorité, on veut anéantir sa divine antiquité, déchirer son indestructible unité, on calomnie ou l'on veut corrompre sa virginale sainteté, on veut détruire son universalité; mais, semblable à un géant que des enfants entoureraient de bandelettes et s'efforceraient de renverser, cette autorité vénérable reste debout, immobile, toujours inébranlable, et cette immobilité seule assure sa victoire. Cette autorité divine, je la nomme sans craindre qu'on la trouve indigne de ce que je viens de dire, et je m'écrie du plus profond de mon cœur : *Credo in unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam !* Je crois en l'Eglise une, sainte, universelle, remontant, par les apôtres et les patriarches, jusqu'à la source des temps, et descendant jusqu'à moi par la succession non interrompue de ses docteurs et de ses pontifes !... *Credo !* J'y crois, ô mon Dieu !... oui, j'y crois ! Le Père Lacordaire.

SERPENT (le).

Notre siècle rejette avec hauteur tout ce qui tient de la merveille; mais le serpent a souvent été l'objet de nos observations, et si nous osons le dire, nous avons cru reconnaître en lui cet esprit pernicieux et cette subtilité que lui attribue l'Ecriture. Tout est mystérieux, caché, étonnant dans cet incompréhensible reptile. Ses mouvements diffèrent de ceux de tous les autres animaux; on ne saurait dire où gît le principe de son déplacement, car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes; et cependant il fuit comme une ombre, il s'évanouit magiquement, il reparaît, et disparaît ensuite, semblable à une petite fumée d'azur, ou aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt il se forme en cercle, et darde une langue de feu; tantôt debout sur l'extrémité de sa queue, il marche dans une attitude perpendiculaire, comme par enchantement. Il se jette en orbe, monte et s'abaisse en spirale, roule ses anneaux comme une onde, circule sur les branches des arbres, glisse sur l'herbe des prairies ou sur la surface des eaux. Ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa marche; elles changent aux divers aspects de la lumière, et comme ses mouvements elles ont le faux brillant et les variétés trompeuses de la séduction.

Plus étonnant encore dans le reste de ses mœurs, il sait, ainsi qu'un homme souillé de meurtre, jeter à l'écart sa robe tachée de sang, dans la crainte d'être reconnu. Il sommeille des mois entiers, fréquente des tombeaux, habite des lieux inconnus, compose des poisons qui glacent, brûlent ou tachent le corps de sa victime des couleurs dont il est lui-même marqué. Là, il lève deux têtes menaçantes; ici, il fait entendre une sonnette, il siffle comme un aigle de montagne; il mugit comme un taureau. Il s'associe naturellement aux idées morales ou religieuses, comme par une suite de l'influence qu'il eut sur nos destinées : objet d'horreur ou d'admiration, les hommes ont pour lui une haine implacable, ou tombent devant son génie; le mensonge l'appelle, la prudence le réclame, l'envie le porte dans son cœur, et l'éloquence à son caducée. Aux enfers, il arme les fouets des furies; au ciel, l'éternité en fait son symbole. Il possède encore l'art de séduire l'innocence; ses regards enchantent les oiseaux dans les airs; et, sous la fougère de la crèche, la brebis lui abandonne son lait. Mais il se laisse lui-même charmer par de doux sons; et, pour le dompter, le berger n'a besoin que de sa flûte.

Au mois de juillet 1791, nous voyagions dans le haut Canada, avec quelques familles sauvages de la nation des Onontagués. Un jour que nous étions arrêtés dans une grande plaine, au bord de la rivière Génésie, un serpent à sonnettes entra dans notre camp. Il y avait parmi nous un Canadien qui jouait de la flûte; il voulut nous divertir, et s'avança contre le serpent, avec son arme d'une nouvelle espèce : à l'approche de son ennemi, le reptile se forme en spirale, aplatit sa tête, enfle ses joues, contracte ses lèvres, découvre ses dents empoisonnées et sa gueule sanglante; il brandit sa double langue comme deux flammes; ses yeux sont deux charbons ardents; son corps, gonflé de rage, s'abaisse et s'élève comme les soufflets d'une forge; sa peau dilatée, devient terne et écailleuse; et sa queue, dont il sort un bruit sinistre, oscille avec tant de rapidité, qu'elle ressemble à une légère vapeur.

Alors le Canadien commence à jouer sur sa flûte; le serpent fait un mouvement de surprise, et retire la tête en arrière. A mesure qu'il est frappé de l'effet magique, ses yeux perdent leur âpreté, les vibrations de sa queue se ralentissent, et le bruit qu'elle fait entendre s'affaiblit et meurt peu à peu. Moins perpendiculaires sur leur ligne spirale, les orbes du serpent charmé s'élargissent, et viennent tour à tour se poser sur la terre, en cercles concentriques. Les nuances d'azur, de vert, de blanc et d'or reprennent leur éclat sur sa peau frémissante; et, tournant légèrement la tête, il demeure immobile dans l'attitude de l'attention et du plaisir.

Dans ce moment le Canadien marche quelques pas, en tirant de sa flûte des sons doux et monotones; le reptile baisse son cou nuancé, entr'ouvre, avec sa tête, les herbes fines, et se met à ramper sur les traces du musicien qui l'entraîne, s'arrêtant, lorsqu'il s'arrête, et recommençant à le suivre, quand il recommence à s'éloigner. Il

fut ainsi conduit hors de notre camp, au milieu d'une foule de spectateurs, tant sauvages qu'Européens, qui en croyaient à peine leurs yeux. CHATEAUBRIAND.

SÉVÉRITÉ (LA)

DE LA MORALE DU CHRISTIANISME PROUVE SA DIVIVITÉ.

« Je vous avoue, dit J.-J. Rousseau, que la majesté des Ecritures m'étonne; la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes! » — « Ce divin livre, le seul nécessaire à un chrétien, dit encore le même auteur, et le plus utile de tous, même à quiconque ne le serait pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'âme l'amour de son Auteur et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage, jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité; on n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant. » (*Emile*, tom. III, p. 134 et 143.)

Cet hommage rendu à la religion prouve ce dont personne ne doute, que ceux qui disputent tous les jours témérairement de la vérité de la foi, ne contestent pas au Christianisme la règle des mœurs, et demeurent d'accord de la pureté et de la perfection de notre morale; mais certes, dit Bossuet, ces deux choses sont inséparables, et quiconque nous est envoyé de Dieu pour nous éclairer dans les mœurs, le même nous donnera la connaissance certaine des choses divines qui sont le fondement nécessaire de la bonne vie. Disons donc que le Fils de Dieu nous montre beaucoup mieux sa Divinité en dirigeant sans erreur la vie humaine, qu'il n'a fait en redressant les boiteux, et faisant marcher les estropiés. Celui-là doit être plus qu'homme qui, au travers de tant de coutumes et de tant d'erreurs, de tant de passions compliquées et de tant de fantaisies bizarres, a su démêler au juste et fixer précisément la règle des mœurs. Réformer ainsi le genre humain, c'est donner à l'homme la vie raisonnable, c'est une seconde création plus noble encore que la première. Quiconque sera le chef de cette réformation salutaire au genre humain, doit avoir à son secours la même sagesse qui a formé l'homme la première fois. Enfin, c'est un ouvrage si grand, que si Dieu ne l'avait pas fait, lui-même l'envierait à son auteur (1).

Il faut toujours être vrai, mais principalement quand on défend une cause fortement débattue; il faut donc convenir avec Tertullien que la religion que nous professons n'est ni molle, ni efféminée. La voie qui conduit à la vie est étroite; l'incrédule peut s'en plaindre, et c'est justement ce qui le confond. Comment ne voit-il pas que cette sévérité formait un obstacle humainement invincible aux progrès de l'Evangile? Ce n'était pas assez d'adorer un Dieu crucifié, il fallait encore s'engager à porter sa croix à sa suite! On ne peut exagérer la pesanteur du joug sans relever la puissance de celui qui l'a imposé à l'univers. Cette morale vous révolte, vous, nés au sein du Christianisme; comment donc a-t-elle été accueillie par tant de nations infidèles élevées dans des maximes toutes contraires et si favorables aux passions?

L'Evangile nous paraît une doctrine évidemment descendue du ciel, parce qu'annonçant aux hommes des maximes dont les passions s'alarment, ils ne laissèrent pas d'embrasser cette loi qui ne leur permettait aucun plaisir que la vertu eût à redouter. La morale de l'Evangile a d'abord soulevé le monde contre elle, et elle a soumis le monde à ses lois. Elle révolte la chair et le sang: ce n'est donc pas la chair et le sang, mais la vertu de Dieu qui l'a établie. Elle combat l'orgueil de la fausse sagesse: elle ne doit donc rien à la sagesse du siècle. Elle contredit toutes les passions de l'homme, elle est donc l'œuvre du bras du Tout-Puissant. Ayant l'univers contre elle, elle en a triomphé sans appui, sans protection, par le conseil et la persuasion, avec les armes seules de la lumière et de la vérité.

Avez-vous oublié que ces sages soutenus et protégés hautement par les puissances de la terre, que ces puissances elles-mêmes, les Marc-Aurèle, les Antonin, n'osèrent entreprendre d'établir une justice humaine et imparfaite: vous n'en serez que plus touché de voir les Apôtres commander impérieusement, et obtenir le sacrifice des passions les plus chères et les plus intimes à l'homme.

Il est cependant étonnant que l'incrédule reproche à la morale de l'Evangile sa sévérité. Des principes sombres et désespérants, ce sont les principes philosophiques, puisqu'il n'est que trop prouvé par les faits que l'incrédulité inspire un tel dégoût de la vie, plonge dans des idées si noires, que l'on finit par se jeter tête baissée dans les horreurs d'une mort volontaire.

On ne peut nier que tandis que le cœur se révolte contre cette loi de l'Evangile, pure jusqu'à la délicatesse, la raison est forcée de lui applaudir; car on est conduit par la vraie philosophie aux plus rigoureuses observations du Christianisme. On en est surpris et peut-être fâché, dit Fontenelle; on croyait pouvoir être philosophe à meilleur marché. La seule loi naturelle exige de nous de grands sacrifices: on veut que la loi parfaite de l'Evangile en exige de plus grands encore; la conversion de l'univers n'en est que plus merveilleuse, et la preuve de la vérité et de la divinité de la religion, tirée de sa morale, plus éclatante.

Ce n'est pas assurément un faible avantage que celui de fortifier sa foi d'après la sévérité seule des maximes de l'Evangile; mais

(1) Bossuet, *Deuxième sermon sur le deuxième dimanche de l'Avent*, 2e partie.

qu'il est important de se persuader qu'en devenant vertueux on ne renonce pas aux plaisirs, on ne fait qu'en changer. Ce serait être bien peu philosophe, que de ne pas préférer les joies pures de la vertu aux vaines et coupables délectations du crime.

La sévérité de l'Evangile est étroitement liée avec notre bonheur; c'est la sévérité d'une mère qui pour sauver les jours d'un fils tendrement aimé, commande elle-même avec calme qu'on lui ouvre les veines, et voit sans regret couler son sang.

Sous la plume de saint Augustin et de saint François de Sales, les vérités les plus atterrantes ne rebutent pas, elles saisissent, mais d'une douce terreur; et lorsqu'ils parlent du ciel ou de la charité, ils enflamment, ils embrasent. Ne jugez de la vertu ni par ces esclaves qui mordent leur frein et traînent leur joug, ni par ceux qui déchirent la loi et n'en retiennent qu'une partie; voulant servir deux maîtres, ils ne plaisent à aucun. Evitez également ces froids moralistes dont le ton magistral n'intéresse pas, même en parlant de la charité, et qui n'ont que de la clarté sans chaleur, comme ces beaux jours d'hiver où tout brille et tout gèle.

Au fond, nos martyrs, ces héros de la foi, se plaignaient-ils de la rigueur du Maître qu'ils servaient? Saint Ignace ambitionnait les cruelles morsures des lions; être broyé sous leurs dents était pour lui une douce jouissance : *utinam fruar bestiis.* Sous une grêle de pierres, saint Etienne avait le visage rayonnant de joie comme celui d'un ange, et ce solitaire, en ne mangeant que son pain et ne buvant que son eau, travaillant et priant tout le jour, proclamait lui-même sa félicité.

MÉRAULT.

SIMPLICITÉ (LA).

La simplicité est une droiture de l'âme qui retranche tout retour inutile sur elle-même et sur ses actions. Elle est différente de la sincérité. La sincérité est une vertu au-dessous de la simplicité. On voit beaucoup de gens qui sont sincères sans être simples : ils ne disent rien qu'ils ne croient vrai; ils ne veulent passer que pour ce qu'ils sont; mais ils craignent sans cesse de passer pour ce qu'ils ne sont pas; ils sont toujours à s'étudier eux-mêmes, à compasser toutes leurs paroles et toutes leurs pensées, et à repasser tout ce qu'ils ont fait dans la crainte d'avoir trop fait ou trop dit. Ces gens-là sont sincères; mais ils ne sont pas simples : ils ne sont pas à leur aise avec les autres, et les autres ne sont point à leur aise avec eux : on n'y trouve rien d'aisé, rien de libre, rien d'ingénu, rien de naturel; on aimerait mieux des gens moins réguliers et plus imparfaits, qui fussent moins composés. Voilà le goût des hommes, et celui de Dieu est le même : il veut des âmes qui ne soient point occupées d'elles, et comme toujours au miroir pour se composer.

FÉNELON.

SIMPLICITÉ (LA) DANS LES PLAISIRS DE L'ENFANCE.

Quand on ne s'est encore gâté par aucun grand divertissement, et qu'on n'a fait naître en soi aucune passion ardente, on trouve aisément la joie : la santé et l'innocence en sont les vraies sources; mais les gens qui ont eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs violents perdent le goût des plaisirs modérés, et s'ennuient toujours dans une recherche inquiète de la joie.

On se gâte le goût pour les divertissements; comme pour les viandes, on s'accoutume tellement aux choses de haut goût, que les viandes communes et simplement assaisonnées deviennent fades et insipides. Craignons donc ces grands ébranlements de l'âme qui préparent l'ennui et le dégoût; surtout ils sont plus à craindre pour les enfants, qui résistent moins à ce qu'ils sentent, et qui veulent être toujours émus. Tenons-les dans les goûts des choses simples; qu'il ne faille pas de grands apprêts de viande pour les nourrir, ni de divertissements pour les réjouir. La sobriété donne toujours assez d'appétit, sans avoir besoin de le réveiller par des ragoûts qui portent à l'intempérance. La tempérance, disait un ancien, est la meilleure ouvrière de la volupté : avec cette tempérance, qui fait la santé du corps et de l'âme, on est toujours dans une joie douce et modérée; on n'a besoin ni de machines, ni de spectacles, ni de dépense, pour se réjouir : un petit jeu qu'on invente, une lecture, un travail qu'on entreprend, une promenade, une conversation qui délasse après le travail, font sentir une joie plus pure que la musique la plus charmante.

Les plaisirs simples sont moins vifs et moins sensibles, il est vrai : les autres enlèvent l'âme, en remuant les ressorts des passions. Mais les plaisirs simples sont d'un meilleur usage; ils donnent une joie égale et durable, sans aucune suite maligne : ils sont toujours bienfaisants; au lieu que les autres plaisirs sont comme les vins frelatés, qui plaisent d'abord plus que les naturels, mais qui altèrent et qui nuisent à la santé. Le tempérament de l'âme se gâte aussi bien que le goût, par la recherche de ces plaisirs vifs et piquants.

FÉNELON.

SOCIÉTÉ (LA) SAUVÉE PAR LE CHRISTIANISME.

Il se peut faire que la corruption de l'empire romain ait attiré du fond de leurs déserts les barbares, qui, sans connaître la mission qu'ils avaient de détruire, s'étaient appelés par instinct le *fléau de Dieu.* Que fût devenu le monde, si la grande arche du Christianisme n'eût sauvé le reste du genre humain de ce nouveau déluge? Quelle chance restait-il à la postérité? Où les lumières se fussent-elles conservées? Les prêtres du polythéisme ne formaient point un corps

d'hommes lettrés, hors en Perse et en Egypte; mais les mages et les prêtres égyptiens, qui d'ailleurs ne communiquaient point leurs sciences au vulgaire, n'existaient déjà plus en corps lors de l'invasion des barbares. Quant aux sectes philosophiques d'Athènes et d'Alexandrie, elles se renfermaient presque entièrement dans ces deux villes, et consistaient, tout au plus, en quelques centaines de rhéteurs qui eussent été égorgés avec le reste des citoyens. Point d'esprit de prosélytisme chez les anciens; aucune ardeur pour enseigner; point de retraite, pour y vivre avec Dieu et pour y sauver les sciences. Quel pontife de Jupiter eût marché au-devant d'Attila pour l'arrêter? Quel lévite eût persuadé à un Alaric de retirer ses troupes de Rome?

Les Barbares qui entraient dans l'empire étaient déjà à demi-chrétiens; mais voyons-les marcher sous la bannière sanglante du dieu de la Scandinavie ou des Tartares, ne rencontrant sur leur route ni une force d'opinions religieuses qui les oblige à respecter quelque chose, ni un fonds de mœurs qui commence à se renouveler chez les Romains par le Christianisme. N'en doutons point, ils eussent tout détruit; ce fut même le projet d'Alaric : « Je sens en moi, disait ce roi barbare, quelque chose qui me porte à brûler Rome. » C'est un homme monté sur des ruines et qui paraît gigantesque...

On peut juger de l'abîme où nous serions plongés aujourd'hui si les Barbares avaient surpris le monde sous le polythéisme, par l'état actuel des nations où le Christianisme s'est éteint. Nous serions tous des esclaves turcs, ou quelque chose de pis encore : car le mahométisme a du moins un fond de morale qu'il tient de la religion chrétienne, dont il n'est, après tout, qu'une secte très-éloignée. Mais, de même que le premier Ismaël fut ennemi de l'antique Jacob, le second est le persécuteur de la nouvelle.

Il est donc très-probable que, sans le Christianisme, le naufrage de la société et des lumières eût été total. On ne peut calculer combien de siècles eussent été nécessaires au genre humain pour sortir de l'ignorance et de la barbarie corrompue dans lesquelles il se fût trouvé enseveli. Il ne fallait rien moins qu'un corps immense de solitaires répandus dans les trois parties du globe, et travaillant de concert à la même fin, pour conserver ces étincelles qui ont rallumé chez les modernes le flambeau des sciences. Encore une fois, aucun ordre politique, philosophique ou religieux du paganisme, n'eût pu rendre ce service inappréciable, au défaut de la religion chrétienne. Les écrits des anciens, se trouvant dispersés dans les monastères, échappèrent en partie aux ravages des Goths. Enfin, le polythéisme n'était point, comme le Christianisme, une espèce de religion *lettrée*, si nous osons nous exprimer ainsi, parce qu'il ne joignait point comme lui la métaphysique et la morale aux dogmes religieux. La nécessité où les prêtres chrétiens se trouvèrent de publier eux-mêmes des livres, soit pour propager la foi, soit pour combattre l'hérésie, a puissamment servi à la conservation et à la renaissance des lumières.

Dans toutes les hypothèses imaginables, on trouve toujours que l'Evangile a prévenu la destruction de la société; car, en supposant qu'il n'eût point paru sur la terre, et que d'un autre côté les barbares fussent demeurés dans leurs forêts, le monde romain, pourrissant dans ses mœurs, était menacé d'une dissolution épouvantable.

Les esclaves se fussent-ils soulevés? mais ils étaient aussi pervers que leurs maîtres : ils partageaient les mêmes plaisirs et la même honte; ils avaient la même religion, et cette religion passionnée détruisait toute espérance de changement dans les principes moraux. Les lumières n'avançaient plus, elles reculaient; les arts tombaient en décadence. La philosophie ne servait qu'à répandre une sorte d'impiété qui, sans conduire à la destruction des idoles, produisait les crimes et les malheurs de l'athéisme dans les grands, en laissant aux petits ceux de la superstition. Le genre humain avait-il fait des progrès, parce que Néron ne croyait plus aux dieux du Capitole, et qu'il souillait par mépris les statues des dieux!

Tacite prétend qu'il y avait encore des mœurs au fond des provinces; mais ces provinces commençaient à devenir chrétiennes, et nous raisonnons dans la supposition que le Christianisme n'eût pas été connu, et que les barbares ne fussent pas sortis de leurs déserts. Quant aux armées romaines, qui vraisemblablement auraient démembré l'empire, les soldats en étaient aussi corrompus que le reste des citoyens, et l'eussent été bien davantage s'ils n'avaient été recrutés par les Goths et les Germains. Tout ce que l'on peut conjecturer, c'est qu'après de longues guerres civiles et un soulèvement général qui eût duré plusieurs siècles, la race humaine se fût trouvée réduite à quelques hommes errant sur des ruines. Mais que d'années n'eût-il point fallu à ce nouvel arbre des peuples pour étendre ses rameaux sur tant de débris! Combien de temps les sciences oubliées ou perdues n'eussent-elles point mis à renaître, et dans quel état d'enfance la société ne serait-elle point encore aujourd'hui?

De même que le Christianisme a sauvé la société d'une destruction totale en convertissant les Barbares et en recueillant les débris de la civilisation et des arts, de même il eût sauvé le monde romain de sa propre corruption, si ce monde n'eût point succombé sous des armes étrangères : une religion seule peut renouveler un peuple dans ses sources. Déjà celle du Christ rétablissait toutes les bases morales. Les anciens admettaient l'infanticide et la dissolution du lien du mariage, qui n'est, en effet, que le premier lien social; leur probité et leur justice étaient relatives à la patrie : elles ne passaient pas les limites de leur pays. Les

peuples en corps avaient d'autres principes que le citoyen en particulier. La pudeur et l'humanité n'étaient pas mises au rang des vertus. La classe la plus nombreuse était esclave; les sociétés flottaient éternellement entre l'anarchie populaire et le despotisme: voilà les maux auxquels le Christianisme apportait un remède certain, comme il l'a prouvé en délivrant de ces maux les sociétés modernes. L'excès même des premières austérités des Chrétiens était nécessaire: il fallait qu'il y eût des martyrs de la chasteté, quand il y avait des prostitutions publiques; des pénitents couverts de cendre et de cilice, quand la loi autorisait les plus grands crimes contre les mœurs; des héros de la charité, quand il y avait des monstres de barbarie; enfin, pour arracher tout un peuple corrompu aux vils combats du cirque et de l'arène, il fallait que la religion eût, pour ainsi dire, ses athlètes et ses spectacles dans les déserts de la Thébaïde.

Jésus-Christ peut donc en toute vérité être appelé, dans le sens matériel, le *Sauveur du monde*, comme il l'est dans le sens spirituel. Son passage sur la terre est, humainement parlant, le plus grand événement qui soit jamais arrivé chez les hommes, puisque c'est à partir de la prédication de l'Évangile que la face du monde a été renouvelée. Le moment de la venue du Fils de l'Homme est bien remarquable: un peu plus tôt, sa morale n'était pas absolument nécessaire; les peuples se soutenaient encore par leurs anciennes lois; un peu plus tard, ce divin Messie n'eût paru qu'après le naufrage de la société.

Nous nous piquons de philosophie dans ce siècle; mais, certes, la légèreté avec laquelle nous traitons les institutions chrétiennes n'est rien moins que philosophique. L'Évangile, sous tous les rapports, a changé les hommes; il leur a fait faire un pas immense vers la perfection. Considérez-le comme une grande institution religieuse en qui la race humaine a été régénérée; alors toutes les petites objections, toutes les chicanes de l'impiété disparaissent. Il est certain que les nations païennes étaient dans une espèce d'enfance morale, par rapport à ce que nous sommes aujourd'hui: de beaux traits de justice, échappés à quelques peuples anciens, ne détruisent pas cette vérité et n'altèrent pas le fond des choses. Le Christianisme nous a indubitablement apporté de nouvelles lumières: c'est le culte qui convient à un peuple mûri par le temps; c'est, si nous osons parler ainsi, la religion naturelle à l'âge présent du monde, comme le règne des figures convenait au berceau d'Israël. Au ciel, elle n'a placé qu'un Dieu; sur la terre, elle a aboli l'esclavage. D'une autre part, si vous regardez ses mystères, ainsi que nous l'avons fait, comme l'archétype des lois de la nature, il n'y aura en cela rien d'affligeant pour un grand esprit: les vérités du Christianisme, loin de commander la soumission de la raison, en réclament au contraire l'exercice le plus sublime.

CHATEAUBRIAND.

PETITES (LES) SOEURS DES PAUVRES.

Une des merveilles de la charité, c'est de parvenir à donner beaucoup tout en ne possédant rien. S'il est quelqu'un en qui ce miracle se soit produit d'une manière frappante, c'est assurément Jeanne Jugan.

Née à Cancale, Jeanne Jugan vint chercher à se placer comme servante, il y a aujourd'hui plus de trente-cinq ans, dans une petite ville de l'arrondissement de Saint-Malo, à Saint-Servan.

Elle entra en dernier lieu dans une maison où l'on peut dire qu'elle était à l'école des bonnes œuvres. Sa maîtresse étant venue à mourir, Jeanne, dit naïvement la notice bretonne à laquelle ce récit est emprunté, Jeanne se retira *à sa part*, c'est-à-dire à sa part de charitables actions, à sa part de sollicitude pour les malheureux, à sa part de secours et de consolations à prodiguer. La maîtresse est morte; la servante qui n'a rien la remplacera.

Or, voici ce que cette résolution, cette sorte de vœu a produit:

Une vieille aveugle, infirme et dans la misère, venait de perdre sa compagne, son unique soutien, une sœur âgée et dans la misère comme elle; l'hiver de 1839 allait commencer. Comment un aveugle se passerait-il d'un appui? Où celle-ci trouvera-t-elle le sien? Jeanne Jugan la fait transporter dans sa demeure. La voilà avec quelqu'un à nourrir et à soigner.

Une servante s'était dévouée à ses maîtres; elle les avait servis d'abord fidèlement dans la prospérité, puis sans gages dans la détresse, puis en les nourrissant des fruits de son labeur et de ses propres épargnes; l'âge, les infirmités, l'incapacité de travail, enfin l'isolement étaient venus pour elle-même; ses maîtres étaient morts; elle était sans abri: Jeanne Jugan l'emmène encore chez elle: elles seront trois. La maison est petite, les ressources aussi; la Providence y pourvoira.

D'autres malheureux viennent frapper à la porte de cette pauvre demeure, devenue comme une maison d'asile. Les vieillards abandonnés sont nombreux à Saint-Servan; c'est une population de marins; les flots et les fatigues d'un rude métier emportent brusquement l'homme fort de la famille, celui dont le travail fournit aux besoins de tous. Lui mort, les enfants, les vieux parents restent sans ressources; Jeanne veut bien leur venir en aide, mais il lui faudra chercher une maison plus grande: elle trouve cette maison, elle la loue, elle déménage avec ses pauvres; elle s'y installe le 1er octobre 1841; un mois après, la maison est pleine; douze pauvres gens y ont un abri.

Alors on en parle dans la ville, dans les classes aisées; on va voir; on admire et l'ordre et les soins, et les moyens ingénieux

qui servent à une simple femme dénuée de tout à nourrir, à entretenir, à tenir content tout son monde ; on veut s'unir à cette bonne œuvre. Une maison plus spacieuse est acquise, on la cède à Jeanne ; mais on l'avertit bien : c'est tout ce qu'on fera ; on ne peut contribuer à la dépense ; qu'elle y prenne garde ; qu'elle ne multiplie pas trop son personnel : — « Donnez, donnez la maison, dit-elle ; si Dieu la remplit, Dieu ne l'abandonnera pas. »

Mais comment fait-elle ? comment est-il possible qu'elle puisse suffire aux dépenses d'une telle maison ? Que vous dirai-je ? La Providence est grande, Jeanne est infatigable, Jeanne est éloquente, Jeanne a les prières, Jeanne a les larmes, Jeanne a le travail, Jeanne a son panier qu'elle emporte sans cesse à son bras, et qu'elle rapporte toujours plein.

Bientôt, au lieu de douze pauvres, elle en a vingt, et ce nombre s'accroît, et il dépasse soixante-cinq, soixante-cinq malheureux des deux sexes, tous vieux, ou infirmes, ou estropiés, ou atteints de maux incurables, tous arrachés à la misère, ou à la honte de la mendicité, ou aux vices que le vagabondage traîne après soi.

Excitées par son exemple, trois personnes sont venues se joindre à Jeanne pour le service ; le travail est organisé dans la maison, selon l'aptitude et les facultés de chacun ; un médecin y visite gratuitement les malades ; il y a élevé une petite pharmacie ; en un mot, c'est un véritable hospice que, sans autres ressources que son esprit de charité, Jeanne Jugan a, non pas fondé, mais créé à Saint-Servan.

Que dis-je, un hospice à Saint-Servan ? c'est bien plus que cela, ce sont des hospices nombreux dans une multitude de villes, de grandes villes, et à Paris même. Cette maison de Saint-Servan est l'origine et le berceau d'une des plus saintes et des plus touchantes institutions de ce temps-ci, de l'institution des Petites-Sœurs des pauvres, pieuses femmes qui vont chercher les malheureux vieillards, qui les recueillent, qui vont, sublimes mendiantes, recueillir pour eux, dans le panier de Jeanne Jugan, les restes de la table du riche, et qui se nourrissent elles-mêmes des restes de leurs pauvres.

Et c'est Jeanne Jugan qui a fait cela. Ou plutôt, c'est elle qui a été l'instrument de Dieu pour le faire, car il n'y a que Dieu qui puisse créer et faire de rien quelque chose.

Laurent de Jussieu.

SŒURS (les) DE CHARITÉ.

Voyez cette jeune fille dont la beauté toute céleste n'est, pour ainsi dire, que le rayonnement d'une belle âme. Quelle innocence, quelle candeur virginale brille dans ses traits ! Comme elle est tendrement aimée d'un père, d'une mère dont elle a fait, dès son enfance, la joie et le bonheur ! Elle est née peut-être au sein de l'opulence et dans un rang élevé. Il ne tiendrait qu'à elle d'unir son sort au sort du riche héritier d'un nom vénéré dans sa patrie, et vous félicitez déjà l'heureux mortel qui pourra se flatter de posséder un si rare trésor. Détrompez-vous. Elle est dévorée d'une ambition que vous aurez peine à comprendre. Son ambition à elle, c'est d'aller dans les campagnes instruire les filles du pauvre laboureur. Son ambition, c'est de recueillir dans nos villes l'enfant qui n'a plus de mère ; c'est d'aller dans nos hôpitaux servir les malades et panser leurs plaies. Sans craindre ni la famine, ni la peste, ni la guerre, elle volera partout où se présenteront des infortunés à secourir ; et, toujours prête à leur sacrifier sa propre vie, elle affrontera tous les périls ; elle ira, s'il le faut, jusqu'aux extrémités du monde, pour calmer la souffrance ou consoler la douleur.

Je viens de peindre la Sœur de charité. Cet esprit de sacrifice, qui lui inspire, pour le malheur et pour l'indigence, un dévouement porté jusqu'à l'héroïsme, répond admirablement, vous en convenez, aux besoins les plus pressants de l'humanité souffrante. La Sœur de charité est si chère, non-seulement à la France, mais encore aux autres peuples ; elle leur est si nécessaire que, partout où elle apparaît, en Europe, en Asie, en Amérique, elle est reçue comme un ange descendu des cieux. Elle est si nécessaire à la consolation des infortunés, qu'on a respecté les bonnes sœurs, qu'on n'a pas osé se passer d'elles, même aux époques les plus désastreuses. Vous qui seriez tenté de repousser, comme inutile au bonheur du genre humain, la perfection évangélique, dites-nous, je vous prie, comment, sans vous résoudre à prendre conseil de l'Evangile et de la croix, vous parviendrez à former une seule fille de Vincent de Paul, une seule sœur de charité.

Augustin Cauchy.

—

Qui ne révère d'un religieux et touchant respect ces saintes filles formées à l'image de Dieu, auquel souvent elles ont consacré jeunesse, beauté, naissance, fortune, tous biens périssables, il est vrai, mais pourtant séduisants.

Peut-il ne pas contempler avec admiration ces anges, qui, s'exilant du ciel, sont descendus sur la terre avec les doux noms de mère, de sœur, parce que ces titres renferment tout ce qu'il y a de tendresse et d'amour dans le cœur de la femme, parce que ce sont les premières affections de l'homme, quand il ouvre les yeux à la lumière.

C'est pour être l'appui de ce qui souffre, pour que toute infortune croie puiser une consolation dans sa famille, qu'elles ont pris les noms de mère et de sœur, ces filles célestes que la pensée d'un grand saint créa pour que, sublimes d'amour du prochain, elles adoptassent tous les Chrétiens pour fils et pour frères. Aucun nœud ne les retient dans le cercle de la famille ; elles n'ont pas enchaîné leur existence à un seul être, mais

dévouées à tous, elles ont fait de l'univers le foyer de leur charité; leurs regards s'élèvent vers le ciel pour y trouver l'Epoux céleste, et s'abaissent sur la terre pour dire avec lui : « Laissez venir à moi les petits enfants » (*Marc.* x, 14).

Le respect accompagne toujours la Sœur de charité, dans son admirable ministère auprès des malades; en effet, jamais elle ne manque quand une épidémie ravage les lieux qu'elle habite. N'y est-elle pas encore, aussitôt elle accourt se sacrifier avec un religieux courage à l'humanité souffrante; la guerre dévaste-t-elle un pays, la sœur de charité se trouve encore là, arrêtant d'une main habile le sang du soldat blessé, ajoutant à ses soins touchants de douces consolations, le ramenant à Dieu par ses paroles pleines d'une évangélique persuasion. Partout, de quelque genre d'infortune ou de misère qu'il s'agisse, de quelque déchirant tableau dont le regard soit frappé, une femme apparaît, figure céleste, tout empreinte du sceau divin, en un mot, la sœur de charité. Mais où elle est souvent oubliée, où tout la délaisse, excepté Dieu et sa conscience, c'est au village, c'est là où son abnégation lui devient nécessaire : exilée loin de ses compagnes, seule, toujours seule, avec quelle force d'âme elle supporte cet entier isolement de tout ce qui peut la comprendre! Oui, c'est au hameau surtout qu'elle a plus besoin qu'ailleurs des consolations que le Seigneur verse dans le cœur de ceux qui ont renoncé à tout pour le suivre.

Au milieu du plus saint zèle, la sœur de charité renonce à toutes les joies de la famille pour servir et aimer le monde tout entier! C'est dans une maison de pauvre apparence, au fond d'une cour obscure, qu'il faut chercher la divine charité veillant auprès du lit du malheureux qui s'imagine que l'hospice le tuera; c'est au chevet de cet être infortuné souvent prévenu, que la Sœur de charité passe ses belles années; c'est en réponse aux incohérents blasphèmes du vieillard endurci, qu'elle prodigue avec la même douceur, avec la même piété, les soins, les services les plus repoussants sans être jamais rebutée, qu'elle revient d'une humeur toujours égale près de l'exigeant malade. S'il touche à sa fin, qui s'agenouille près de son lit de souffrance? Qui le réconcilie avec Dieu à son heure dernière? Qui lui ferme les yeux? Qui donne encore des larmes au pécheur repentant? La Sœur de charité!!...

Le matin on la trouve dans sa misérable retraite que la commune a bien voulu céder à la pauvre religieuse qui tient l'école, où une troupe indisciplinée de petites filles, souvent peu sensibles à sa vigilante sollicitude, soupire après l'instant où l'horloge sonnera midi, pour se précipiter hors du lieu où l'on essaye d'ouvrir leurs cœurs aux charmes de la religion et de la vertu. Parmi ces enfants, sans doute, il se trouverait quelques natures aimables à guider, quelques caractères touchés du dévouement de celle qui les accueille avec tant de bonté; mais ces sentiments sont souvent étouffés par l'esprit d'insubordination générale; et, loin de la classe, quand ces jeunes filles rencontrent la pieuse institutrice, leur physionomie indépendante semble parfois narguer celle qui ne les domine plus. Elle ne se plaint pas, la pauvre sœur, mais son regard baissé dérobe les pleurs que devine seul son Créateur. Le soir, riche des dons qu'elle a demandés, car elle ne possède rien, elle erre dans les rues étroites, elle frappe aux portes délaissées, et elle introduit dans le séjour de la misère quelques moments de bonheur; là, quelquefois en ranimant le foyer éteint, faute de bois, en visitant l'enfant qui se mourait sur le sein de sa mère, elle a senti une larme mouiller sa main, une voix amie s'est mêlée au murmure de la pluie et de la tempête, et s'est écriée : *Ma sœur, Dieu vous bénisse.* Ces mots sont arrivés à l'oreille de la sœur comme un harmonieux concert pour lui faire oublier ses heures d'amertume. Au retour, le vent lui a semblé moins violent, la neige moins froide : joyeuse, elle s'est agenouillée pour remercier Dieu de ses bienfaits, et lorsque son corps fatigué s'est reposé, des voix séraphiques lui ont répété : *Ma sœur, Dieu vous bénisse...*

Charles DE VALORY.

—

Nous voyons tous les jours ces vertueuses filles, cherchant à remplir le but de leur fondateur, parcourir nos villes et nos campagnes pour porter des secours aux êtres souffrants et malheureux, et pour se consacrer à l'instruction de nos enfants. Retirées du monde et de ses plaisirs, elles n'y paraissent que comme des anges consolateurs. Et gardons-nous de croire qu'à force de voir souffrir, elles ne sachent plus compatir à nos peines; personne, au contraire, ne prodigue des soins plus touchants, des consolations plus douces. Il en est sans doute dont l'habitude ou le temps ont émoussé la sensibilité; mais la véritable religieuse, celle qui sent toute l'importance de la noble tâche dont elle est chargée, qui a embrassé son état par amour et par vocation, a un fonds inépuisable de pitié et d'humanité. Je me rappelle la réponse que me fit l'une de ces respectables femmes à des informations que l'on m'avait chargée de prendre sur une malheureuse qu'on voulait secourir, mais dont on désirait connaître la conduite passée. Elle avait été soignée pendant quelque temps dans un hospice dirigé par des sœurs de la charité. Je m'adressai à l'une d'elles pour avoir des renseignements sur la moralité de leur malade. « Nous ignorons qui elle est et d'où elle vient, me dit la religieuse avec beaucoup de simplicité. Nous ne le lui avons pas demandé : les gens qui sont ici ont besoin de nos soins; notre devoir est de les leur donner, quels que soient leurs vertus ou leurs vices. Ils souffrent, cela seul doit suffire pour chercher à les soulager. » Tel fut à peu près le sens de ses

paroles, plus modestes et plus simples encore que celles que je vous rapporte. J'étais presque honteuse de mon message, en comparant en moi-même la charité des gens du monde à celle que prescrit la religion. Combien je trouvais cette dernière plus grande et plus universelle !

Madame L. Sw. Belloc.

—

... Quels soins vraiment touchants ne prodiguent-elles pas aux malades ! qui ne se souvient de leur abnégation, de leur dévouement héroïque, aux jours où le choléra sévissait, en 1832, aux jours où elles portaient leurs soins délicats aux blessés des guerres de Crimée et d'Italie ? Les infidèles eux-mêmes versaient des larmes d'attendrissement à la vue de cette douceur, de cet empressement intelligent autour des malades, et de la noble simplicité avec laquelle ces femmes admirables bravent la mort. Quelle patience angélique ! quelle résignation sublime ! Une délicatesse et une grâce parfaites rendent bien plus précieux encore les services de ces anges consolateurs. Les soins les plus pénibles ne les rebutent jamais. Quelle sympathie généreuse pour les misères humaines ! avec quelle sainte joie elles courent au-devant des privations, des souffrances et des dangers ! elles semblent remercier ceux qu'elles peuvent soulager ; elles trouvent des mots consolants pour toutes les douleurs. Et quand même une noire ingratitude serait la seule récompense de tant de soins maternels, elles n'en seraient pas surprises : l'amour de Jésus et la prière les consolent de tous les mécomptes et de toutes les fatigues. Ces existences pures et dévouées sont toutes consacrées au Seigneur : la piété leur rend tout facile. Que de vertus dans le cœur d'une bonne religieuse ! Des maisons de Sœurs prospèrent en Orient, et même les infidèles ne sauraient se soustraire à une influence si douce et si bienfaisante. Casimir Wolowski.

SOLITAIRES

DES PREMIERS ÂGES DE L'ÉGLISE.

Quelques modernes ont aigrement critiqué ce dégoût de la vie civile qui, à cette époque, saisissait les âmes. Ils n'ont pas craint d'attribuer à cette prétendue misanthropie l'invasion des Barbares. On a calomnié le but et l'esprit de ces réunions pieuses, en présentant la vie cénobitique comme le refuge de l'insouciance et de la paresse. C'est là une injustice et au moins une erreur.

D'abord, la vie des solitaires est facile à juger ; car elle ne peut comprendre que deux catégories : les anachorètes et les cénobites.

Les anachorètes, gens de vocation tout à fait exceptionnelle, furent peu nombreux. On reconnut chez plusieurs d'entre eux une vue prophétique, et le pouvoir des guérisons miraculeuses par l'efficacité de la prière. Toutefois, pour vivre, il leur fallait travailler ; et leur isolement les y aurait contraints, si la vertu ne leur en avait fait une loi. Pensez-vous que le jeûne, les macérations, les veilles prolongées auxquels ils se vouaient, le dénûment de toutes les commodités de la vie, pussent s'accorder avec la paresse, ce vice honteux, le dernier des sept péchés capitaux ?

Quant aux religieux proprement dits, leur vie se trouvait soumise à des règlements précis autant que sages. Ils n'agissaient point capricieusement ou d'après l'inspiration de leur zèle, mais se laissaient diriger par des hommes qui devaient leur autorité à l'élection ; et cette élection à la grande renommée de leurs vertus.

Le travail était la condition première de l'admission dans la communauté. Prenons pour exemple l'ordre le plus nombreux de l'Egypte, et dont les constitutions servirent de modèle à la plupart des monastères : la congrégation de Tabenne.

Habile ou non, chaque religieux devait, pour sa tâche, fournir une natte par jour. Et quand, par quelque circonstance fortuite, le débit de ces produits n'avait pu s'opérer, ils défaisaient leur travail pour le recommencer, afin que l'oisiveté leur restât inconnue. De plus, ô admirable pénétration de l'homme intérieur ! d'après l'article 83 de la Discipline, le manque de travail était la punition expressément réservée au paresseux !

Devançant les essais et les théories de nos nouveaux économistes, la règle de Tabenne classait les religieux selon leurs aptitudes, les associait pour les travaux selon les facultés acquises. Comme dans le Phalanstère, imaginé de nos jours, elle divisait les hommes par groupes, portant chacun le nom d'une lettre de l'alphabet, afin que leur appellation ne fût une occasion d'orgueil ou d'humiliation pour aucun d'eux. Il y avait là des vanniers, des tanneurs, des forgerons, des foulons, des jardiniers, des cordonniers, des menuisiers, des copistes. Le prêtre Apelle, ancien serrurier, travaillait à la forge, la dignité du sacerdoce n'autorisant pas le désœuvrement. Deux bateaux étaient affectés au transport des objets confectionnés sur les marchés voisins, d'où l'on rapportait des matières à mettre en œuvre.

Les Solitaires étaient donc des hommes qui travaillaient, priaient, mangeaient et s'édifiaient en commun ; ne tirant de leur labeur que la satisfaction de soulager des infirmes, des voyageurs, des pauvres. C'est pourquoi ils laissaient à la masse le dividende auquel personnellement chacun d'eux avait droit. Et comme l'exemple des faiblesses mondaines aurait été dangereux dans cette communauté, toute de dévouement, on n'y était admis qu'après une double initiation.

Dans la première, on soumettait l'orgueil, et l'on éprouvait la charité. Sénateur, charbonnier ou comte, le prétendant devenait d'abord le serviteur du serviteur de tous,

le portier. Sous sa direction, pendant un an, il soignait les voyageurs, les pauvres, les étrangers. Au bout de ce temps, il passait sous les ordres d'un décurion, car les groupes étaient subdivisés en décuries.

Ici l'on s'assurait que la patience, la soumission, l'amour de la paix et du travail du récipiendaire, lui permettraient cette vie de famille. C'est donc bien à tort qu'on a cru qu'il suffisait, pour devenir moine, d'être poltron, malpropre et fainéant.

Un homme de génie et d'érudition, qui fut avocat, rhéteur, naturaliste, théologien, orateur, fondateur d'ordre, frère de deux évêques, évêque lui-même, et, par-dessus tout cela, un illustre saint, Basile le Grand, après avoir parcouru l'Egypte, la Syrie, la Palestine, la Mésopotamie, visitant les Ascètes les plus renommés, donna il y a déjà près de quatorze siècles, à ces prétendus paresseux, le nom qui leur appartient véritablement; il les appela « PHILOSOPHES. »

En effet, les philosophes, les hommes vrais amants de la sagesse, ne sont-ce pas ceux-là qui, pour la chercher, ayant abandonné les distractions et les soins des affaires matérielles, se trouvent riches, parce qu'ils savent se contenter de peu? Cette désignation est d'autant plus exacte, que, d'après les récentes définitions, la philosophie n'est autre chose que l'application de la réflexion aux phénomènes de l'objectif et du subjectif, c'est-à-dire le plus grand usage de la faculté de penser. Les Solitaires, passant, par profession, plusieurs heures de la journée à l'intuition mentale, prenant le Créateur, le Verbe, les plus hautes questions de la vie pour sujet de leur étude spirituelle, pouvaient donc légitimement porter le nom de Philosophes.

Mais cette philosophie n'était point purement spéculative, oiseuse et stérile, comme celle de notre Université. Elle portait des fruits de grâce et de bénédiction. Elle faisait, au besoin, des théologiens, des orateurs, des martyrs. Et cette philosophie se développait dans la retraite, la vertu, la frugalité, le travail. Dans les règles de vie que saint Basile écrivit pour ses « PHILOSOPHES, » il n'oubliait point les métiers et l'apprentissage des jeunes gens qui se destineraient à la vie philosophique. Il prévoyait les cas de transport sur des marchés lointains, pour le débit plus avantageux des produits du monastère; et traçait la conduite à tenir dans ces occasions.

N'insistons pas, car l'imputation de nonchalance et d'inutilité portée contre les Solitaires est assez réfutée par les faits. Prier et travailler, c'est-à-dire, honorer Dieu et servir les hommes, est-ce là une condition honteuse? De ces solitudes tant décriées par le vieux libéralisme, il sortit la production et l'édification; de bonnes maximes, et, ce qui vaut mieux, de bons exemples. Quant au reproche d'avoir abandonné la chose publique, de s'être borné au salut de son âme, sans songer à celle d'autrui, en s'enfermant dans un égoïsme superstitieux, il est assez démenti par l'histoire.

Au vice profond de l'administration, que pouvaient des efforts isolés? les empereurs prenaient-ils conseil des particuliers? désiraient-ils être éclairés sur les besoins des peuples, et parer à de désastreuses éventualités? et d'ailleurs quels souverains était-il permis de servir?

Etait-ce Constance, assassin de sa famille, bas hypocrite, patron de l'hérésie, fauteur de discordes cléricales, qui institua le gouvernement des eunuques, des espions de cour, des maîtres d'hôtel, des barbiers et autres seigneurs domestiques? Etait-ce l'apostat Julien, calomniateur du Christ, détracteur de l'Evangile, esprit vaniteux et rétrograde, adorateur du passé, adulateur des sophistes, courtisan des rhéteurs, toujours entouré d'augures, de victimaires, de grammairiens, de charlatans; travaillant de cœur à rétablir le crédit de maître Jupiter, l'honneur de la dame Junon, vantant les charmes surannés de la douairière de l'Olympe, la grande matrone Cybèle, dont il se faisait le chevalier, envers et contre les habitants de Pessinonte, insoucieux de cette beauté émérite? Fallait-il l'aider dans ses plans, tandis qu'il condamnait à l'ilotisme intellectuel les populations chrétiennes? Devait-on soutenir Valens, félon et couard, qui faisait assassiner des rois alliés, violait le droit des gens, mettait en crédit des empoisonneurs et des astrologues; vouait au massacre les érudits, les philosophes et les grands fonctionnaires, s'ils avaient le malheur de porter un nom commençant par les lettres THÉOD. Fantasque scélérat, qui pourvoyait de chair humaine ses ourses, et se faisait inquisiteur de la foi hérétique?

Force est d'en convenir: les catholiques ne pouvaient rien pour l'empire, rien que prier le Ciel d'en avoir pitié.

Les Solitaires remplirent la seconde phase de l'évolution chrétienne. Ils créèrent les modèles de ces associations que, de nos jours, on cherche à recomposer, moins le célibat et l'élément religieux, pourtant unique ciment qui puisse assurer leur durée. Le monde avait vu le martyre et le triomphe; on lui apprit la prière et la pénitence.

Les Cénobites du Nil et de la Palestine furent les restaurateurs de la vie contemplative. Les pénitents indous et les Santons du Gange, dont le mérite consiste uniquement à garder des ongles crochus, des cheveux sales, une immobilité hébétante, ou à consumer leurs jours à des génuflexions, des pirouettes, des prostrations dégradantes, avaient ridiculisé, en l'exagérant, la sainteté de la retraite et de la méditation; nos anachorètes réhabilitent la vie solitaire. Ils montrent aux hommes curieux de jouissances, poursuivant les plaisirs, sans jamais atteindre au bonheur, comment la philosophie chrétienne conduit à la félicité terrestre par la sérénité de l'âme, en réglant leur cœur d'après l'Evangile. A la société cor-

rompue de cette époque, aux villes insatiables d'émotions, de spectacles, de festins, et qui prolongeaient aux flambeaux les divertissements du jour, à ces praticiens pour lesquels toute volupté était émoussée, à ces esprits blasés, flottants, mécontents d'autrui et d'eux-mêmes, insoucieux de la gloire et du sort de la patrie, à ces chrétiens de naissance, qui cherchaient, dans les augures et la divination par les entrailles, quelques secrets du lendemain, quelque issue aux fiévreuses agitations de leur malaise, les Solitaires offraient un remède en action, une guérison en exemple Ils prouvaient que l'on peut être heureux sans palais, sans luxe, sans esclaves, sans chars, sans villas et sans concubines.

Les Solitaires ne se bornaient point à prier pour les hommes oublieux du Créateur, ils conservaient intacte la tradition, la doctrine catholique. Ils formèrent, du fond des déserts, une garde vigilante contre l'hérésie. Parmi eux, l'orthodoxie trouva son dernier refuge en Orient. Et ce fut dans une de leurs grottes, à Bethléem, que saint Jérôme nous conserva le plus admirable chant de nos livres saints, le poëme de Job.

ROSELLY DE LORGUES.

SOLITUDE

ET SOUVENIRS D'ENFANCE.

Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portait à mon âme naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion, et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance, Oh! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avénement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies plus ineffables encore de sa mère! Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir.

CHATEAUBRIAND.

LES SOPHISTES.

Que contiennent les écrits des philosophes les plus connus? Quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse? A les entendre, ne les prendrait-on pas pour une troupe de charlatans, criant, chacun de son côté, sur une place publique : Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point (1)?....

Défiez-vous de ces cosmopolites, qui vont chercher au loin, dans leurs livres, des devoirs qu'ils dédaignent de remplir, autour d'eux. Tel philosophe aime les Tartares, pour être dispensé d'aimer ses voisins. O grands philosophes! que ne réservez-vous, pour vos amis et pour vos enfants, ces leçons profitables; vous en recevriez bientôt le prix!....

Fuyez ceux qui sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines... Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le seul frein de leurs passions : ils arrachent du fond du cœur le remords du crime, l'espoir de la vertu; et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le crois comme eux; et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.....

Je consultai les philosophes, je feuilletai leurs livres; j'examinai leurs diverses opinions : je les trouvai tous, fiers, affirmatifs, dogmatiques même, dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres; et ce point commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison.

Triomphants quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne; ils ne s'accordent que pour disputer. Les écouter n'était pas le moyen de sortir de mon incertitude. Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain (2) est la première cause de cette prodigieuse diversité de sentiments, et que l'orgueil est la seconde.....

Ah! ne me parlez plus de philosophie! je méprise ce trompeur étalage, qui ne consiste qu'en vains discours; ce fantôme, qui n'est qu'une ombre, qui nous excite à menacer de loin les passions, et nous laisse comme un faux brave à leur approche (3).

Défions-nous d'une philosophie en pa-

(1) « Tout le monde veut enseigner à bien faire et personne ne veut l'apprendre; nous sommes tous devenus docteurs, et nous avons cessé d'être chrétiens. » J.-J. ROUSSEAU.

(2) « L'Eglise catholique met un frein très-salutaire aux écarts de la raison humaine, qui ne trouve ni fond ni rive, quand elle veut sonder l'abîme des choses. » J.-J ROUSSEAU.

(3) « Par ses principes, la philosophie ne peut faire aucun bien, que la Religion ne le fasse encore mieux, et la Religion en a fait beaucoup, que la philosophie ne saurait faire. »

« Je ne sais pourquoi l'on veut attribuer au progrès de la philosophie, la belle morale de nos livres. Cette morale, tirée de l'Evangile, était chrétienne avant d'être philosophique.... Les préceptes de

roles; défions-nous d'une fausse vertu, qui sape toutes les vertus et s'applique à justifier tous les vices pour s'autoriser à les avoir tous. J.-J. Rousseau.

SOTTISE ET BÊTISE.

La sottise est un ridicule choquant qui n'excite que le mépris. On s'en amuse avec malignité, et l'on se plaît à le voir humilié, parce qu'il offense. La bêtise, au contraire, est un défaut innocent et naïf dont on s'amuse sans le haïr. On passerait sa vie avec celui dont la bêtise est le caractère : la vanité s'en accommode, ou, pour mieux dire, elle s'y complaît. Mais la sottise est pour l'amour-propre un ennemi d'autant plus importun qu'il n'est pas digne de sa colère; aussi dans la société n'y a-t-il rien de plus fatigant! La sottise est la gaucherie de l'esprit qui se pique d'adresse; l'ineptie de l'esprit qui se pique d'habileté ; la maussaderie de l'esprit qui prétend se donner des grâces ; la fausse finesse de l'esprit qui veut être malin; la lourdeur de celui qui veut être léger; surtout la suffisance de celui qui fait le capable. C'est une assurance hardie qui va de bévue en bévue avec une pleine sécurité; une vanité dédaigneuse qui se croit supérieure en toutes choses, et dont les prétentions, toujours manquées et toujours intrépides, sont le contraste perpétuel d'un orgueil excessif, et d'une excessive médiocrité. La bêtise est une intelligence émoussée, une longue enfance de l'esprit, un dénûment presque absolu d'idées, une extrême inhabileté à les combiner et à les mettre en œuvre; et, soit habituelle, soit accidentelle, comme elle nous donne sur elle un avantage qui flatte notre vanité, elle nous amuse, sans nous causer ce plaisir malin que nous goûtons à voir châtier la sottise. Ainsi la sottise est comique et n'est point plaisante ; la bêtise, au contraire, est plaisante et n'est point comique.

Marmontel.

SOUFFRANCES (des)

Nous ne sommes pas Chrétiens pour être riches et pour vivre dans les plaisirs. Il ne fallait pas pour cela faire de Christianisme; il n'y avait qu'à laisser le monde, comme il était, sous l'empire de l'opinion et de la passion. La vie chrétienne est une vie crucifiée : à moins que d'aimer la croix, il faut renoncer à la foi.

Que dit l'Evangile? « Bienheureux sont ceux qui pleurent! Malheur à vous, riches, qui avez votre consolation dans ce monde! » Voilà le langage du Saint-Esprit. Mais il semble que ce soit présentement un langage barbare qui ne s'entende plus qu'au Canada et au Japon, où les fidèles courent au martyre. Il faut effacer l'article des souffrances de l'Evangile de l'Europe. Croyons-nous que la félicité consiste dans les larmes, et que les riches soient malheureux? Cependant c'est un article de foi dont la croyance n'est pas moins nécessaire au salut que celle de la Trinité et de l'Incarnation.

Il a fallu que le Fils de Dieu mourût en croix pour prendre possession de sa gloire. Tous les saints ne sont entrés dans le ciel que par la voie des souffrances. Prétendons-nous que ce qui a tant coûté au Fils de Dieu et aux saints ne nous coûte rien? La croix est le partage et la marque des élus. Une âme qui ne souffre rien, et qui ne veut rien souffrir, a le caractère d'un réprouvé. Il faut nécessairement souffrir en ce monde ou en l'autre.

Le Père Bouhours.

SOUMISSION RAISONNABLE.

Dieu ne peut ni se tromper, ni me tromper. Il serait donc insensé de ne pas croire ce qu'il a dit.

Tous ne sont pas obligés de raisonner sur la religion, mais tous sont obligés de l'étudier avec humilité. Il n'est pas possible à tous de faire des recherches; mais Dieu vient au secours des faibles. L'ignorant croit, et sa foi le sauve, parce que la grâce lui tient lieu de lumière; tandis que, d'autres fois, le savant ne croit pas, parce qu'il se refuse à la grâce : il s'aveugle ou par trop de confiance, ou par l'ambition de se singulariser, ou par le désir de briser le frein des passions; mais Dieu confond l'orgueil de son âme, ou le déréglement de son cœur.....

Nous ne saurions être trop en garde contre cette raison, qui ne cherche souvent à nous prouver que ce qu'il nous plaît de croire. Ne permettons pas aux passions de nous séduire; ne murmurons pas contre la morale qui les condamne; aimons la vérité qui nous gêne, adorons-la et soumettons-nous.

Condillac (1), *OEuvres*.

SOUMISSION ET USAGE DE LA RAISON.

1. La dernière démarche de la raison, c'est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle est bien faible, si elle ne va jusque-là.

2. Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, se soumettre où il faut. Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison. Il y en a qui pèchent contre ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, manque de se connaître en démonstration; ou en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre;

Platon sont souvent très-sublimes ; mais combien n'erre-t-il pas quelquefois, et jusqu'où ne vont pas ses erreurs? Quant à Cicéron, peut-on croire que, sans Platon, ce rhéteur eût trouvé ses *Offices*? L'Evangile seul est, quant à la morale, toujours sûr, toujours vrai, toujours unique, et toujours semblable à lui-même.... »

« Le chrétien n'a besoin que de logique pour être vertueux. » J.-J. Rousseau.

(1) Littérateur et métaphysicien. « Quelques-uns de ses systèmes présentent des interprétations favorables aux idées philosophiques ; ce qui rend cet auteur dangereux. » *Voy.* La Harpe, De Maistre.

ou en se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger.

3. Si on soumet tout à la raison, notre religion n'aura rien de mystérieux et de surnaturel. Si on choque les principes de la raison, notre religion sera absurde et ridicule.

4. La raison, dit saint Augustin, ne se soumettrait jamais si elle ne jugeait qu'il y a des occasions où elle doit se soumettre. Il est donc juste qu'elle se soumette quand elle juge qu'elle doit se soumettre, et qu'elle ne se soumette pas quand elle juge qu'elle ne le doit pas faire : mais il faut prendre garde à ne se pas tromper.

5. La piété est différente de la superstition. Pousser la piété jusqu'à la superstition, c'est la détruire. Les hérétiques nous reprochent cette soumission superstitieuse. C'est faire ce qu'ils nous reprochent, que d'exiger cette soumission dans les choses qui ne sont pas matière de soumission.

Il n'y a rien de si conforme à la raison que le désaveu de la raison dans les choses qui sont de foi. Et rien de si contraire à la raison que le désaveu de la raison dans les choses qui ne sont pas de foi. Ce sont deux excès également dangereux, d'exclure la raison, de n'admettre que la raison.

6. La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais jamais le contraire. Elle est au-dessus et non pas contre. PASCAL.

SPECTACLE GÉNÉRAL DE L'UNIVERS.

Il est un Dieu; les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul a dit : Il n'y a point de Dieu.

Il n'a donc jamais, celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre? La nature est-elle si loin de lui qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait?

On pourrait dire que l'homme est *la pensée manifestée de Dieu*, et que l'univers est *son imagination rendue sensible*. Ceux qui ont admis la beauté de la nature comme preuve d'une intelligence supérieure auraient dû faire remarquer une chose qui agrandit prodigieusement la sphère des merveilles : c'est que le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons, la marche des astres, qui varient les décorations du monde, ne sont pourtant successifs qu'en apparence, et sont permanents en réalité. La scène qui s'efface pour nous se colore pour un autre peuple; ce n'est pas le spectacle, c'est le spectateur qui change. Ainsi Dieu a su réunir dans son ouvrage la durée *absolue* et la durée *progressive* : la première est placée dans le *temps*, la seconde dans l'*étendue* : par celle-là, les grâces de l'univers sont unes, infinies, toujours les mêmes; par celle-ci, elles sont multiples, finies et renouvelées : sans l'une, il n'y eût point eu de grandeur dans la création; sans l'autre, il y eût eu monotonie.

Ici le temps se montre à nous sous un rapport nouveau : la moindre de ses fractions devient un *tout complet*, qui comprend tout, et dans lequel toutes choses se modifient, depuis la mort d'un insecte jusqu'à la naissance d'un monde : chaque minute est en soi une petite éternité. Réunissez donc en un même moment, par la pensée, les plus beaux accidents de la nature, supposez que vous voyez à la fois toutes les heures du jour et toutes les saisons, un matin de printemps et un matin d'automne, une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages, des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimas, des champs dorés par les moissons, vous aurez alors une idée juste du spectacle de l'univers. Tandis que vous admirez ce soleil qui se plonge sous les voûtes de l'occident, un autre observateur le regarde sortir des régions de l'aurore. Par quelle inconcevable magie ce vieil astre, qui s'endort fatigué et brûlant dans la pourpre du soir, est-il, en ce moment même, ce jeune astre qui s'éveille, humide de rosée, dans les voiles blanchissantes de l'aube? A chaque moment de la journée, le soleil se lève, brille à son zénith et se couche sur le monde; ou plutôt nos sens nous abusent, et il n'y a ni orient, ni midi, ni occident vrai. Tout se réduit à un point fixe d'où le flambeau du jour fait éclater à la fois trois lumières en une seule substance. Cette triple splendeur est peut-être ce que la nature a de plus beau; car, en nous donnant l'idée de la perpétuelle magnificence et de la toute-puissance de Dieu, elle nous montre aussi une image éclatante de sa glorieuse Trinité.

Conçoit-on bien ce que serait une scène de la nature, si elle était abandonnée au seul mouvement de la matière? Les nuages, obéissant aux lois de la pesanteur, tomberaient perpendiculairement sur la terre, ou monteraient en pyramides dans les airs; l'instant d'après, l'atmosphère serait trop épaisse ou trop raréfiée pour les organes de la respiration. La lune, trop près ou trop loin de nous, tour à tour serait invisible, tour à tour se montrerait sanglante, couverte de taches énormes, ou remplissant seule de son orbe démesuré le dôme céleste. Saisie comme d'une étrange folie, elle marcherait d'éclipses en éclipses, ou, se roulant d'un flanc sur l'autre, elle découvrirait enfin cette autre face que la terre ne connaît pas. Les étoiles sembleraient frappées du même vertige; ce ne serait plus qu'une suite de conjonctions effrayantes : tout à coup un signe d'été serait atteint par un signe d'hiver; le Bouvier conduirait les Pléiades, et le Lion rugirait dans le Verseau; là des astres passeraient avec la rapidité de l'éclair; ici ils pendraient immobiles; quel-

quefois, se pressant en groupes, ils formeraient une nouvelle voie lactée ; puis, disparaissant tous ensemble, et déchirant le rideau des mondes, selon l'expression de Tertullien, ils laisseraient apercevoir les abîmes de l'éternité.

Mais de pareils spectacles n'épouvanteront point les hommes avant le jour où Dieu, lâchant les rênes de l'univers, n'aura besoin, pour le détruire, que de l'abandonner. CHATEAUBRIAND.

SPIRITUALITÉ ET IMMORTALITÉ DE L'AME.

... N'en doutons pas, Chrétiens, quoique nous soyons relégués dans cette dernière partie de l'univers qui est le théâtre des changements et l'empire de la mort; bien plus, quoiqu'elle nous soit inhérente et que nous la portions dans notre sein, toutefois, au milieu de cette matière et à travers l'obscurité de nos connaissances qui vient des préjugés de nos sens, si nous savons rentrer en nous-mêmes nous y trouverons quelque chose qui montre bien par une certaine vigueur son origine céleste, et qui n'appréhende pas la corruption.

Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connaissances humaines, et je confesse néanmoins que je ne puis contempler sans admiration ces merveilleuses découvertes qu'a faites la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde : il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par la force; il a su discipliner leur humeur brutale, et contraindre leur liberté indocile; il a même fléchi par adresse les créatures inanimées. La terre n'a-t-elle pas été forcée par son industrie à lui donner des aliments plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage, les venins même à se tourner en remèdes pour l'amour de lui? Il serait superflu de vous raconter comme il sait ménager les éléments après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis, qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires. Quoi plus? Il est monté jusqu'aux cieux ; pour marcher plus sûrement il a appris aux astres à le guider dans ses voyages ; pour mesurer plus également sa vie il a obligé le soleil à rendre compte pour ainsi dire de tous ses pas. Mais laissons à la rhétorique cette longue et scrupuleuse énumération, et contentons-nous de remarquer en théologiens que Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'Ecriture (*Sap.*, IX, 2), pour être le chef de l'univers, d'une si noble institution, quoique changée par son crime, il lui a laissé un certain instinct de chercher ce qui lui manque dans toute l'étendue de la nature. C'est pourquoi, si je l'ose dire, il fouille partout hardiment comme dans son bien, et il n'y a aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie.

Pensez maintenant, messieurs, comment aurait pu prendre un tel ascendant une créature si faible et si exposée selon le corps aux insultes de toutes les autres, si elle n'avait en son esprit une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance : non, non, il ne se peut autrement, Si un excellent ouvrier a fait quelque rare machine, aucun ne peut s'en servir que par les lumières qu'il donne. Dieu a fabriqué le monde comme une grande machine que sa seule sagesse pouvait inventer, que sa seule puissance pouvait construire. O homme! il t'a établi pour t'en servir; il a mis pour ainsi dire en tes mains toute la nature pour l'appliquer à tes usages ; il t'a même permis de l'orner et de l'embellir par ton art ; car, qu'est-ce autre chose que l'art sinon l'embellissement de la nature? Tu peux ajouter quelques couleurs pour orner cet admirable tableau ; mais comment pourrais-tu faire remuer tant soit peu une machine si forte et si délicate, ou de quelle sorte pourrais-tu faire seulement un trait convenable dans une peinture si riche, s'il n'y avait en toi-même et dans quelque partie de ton être quelque art dérivé de ce premier art, quelques fécondes idées tirées de ces idées originales, en un mot, quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque portion de cet esprit ouvrier qui a fait le monde? Que s'il est ainsi, Chrétiens, qui ne voit que toute la nature conjurée ensemble n'est pas capable d'éteindre un si beau rayon, cette partie de nous-mêmes, de notre être, qui porte un caractère si noble de la puissance divine qui la soutient, et qu'ainsi notre âme, supérieure au monde et à toutes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre que de son auteur?

Mais continuons, Chrétiens, une méditation si utile de l'image de Dieu en nous, et voyons de quelle manière cette créature chérie, destinée à se servir de toutes les autres, se prescrit à elle-même ce qu'elle doit faire. Dans la corruption où nous sommes, je confesse que c'est ici notre faible, et toutefois je ne puis considérer sans admiration ces règles immuables des mœurs que la raison a posées. Quoi! cette âme plongée dans le corps, qui en épouse toutes les passions avec tant d'attache, qui languit, qui se désespère, qui n'est plus à elle-même quand il souffre, dans quelle lumière a-t-elle vu qu'elle eût néanmoins sa félicité à part? qu'elle dût dire quelquefois hardiment, tous les sens, toutes les passions et presque toute la nature criant à l'encontre : « Ce m'est un gain de mourir, » et quelquefois : « Je me réjouis dans les afflictions? » Ne faut-il pas, Chrétiens, qu'elle ait découvert intérieurement une beauté bien exquise dans ce qui s'appelle devoir pour oser assurer positivement qu'elle doit s'exposer sans crainte, qu'il faut s'exposer même avec joie à des fatigues immenses, à des douleurs incroyables et à une mort assurée pour les amis,

pour la patrie, pour le prince, pour les autels? et n'est-ce pas une espèce de miracle que ces maximes constantes de courage, de probité, de justice, ne pouvant jamais être abolies, je ne dis pas par le temps, mais par un usage contraire, il y ait pour le bonheur du genre humain beaucoup moins de personnes qui les décrient tout à fait qu'il n'y en a qui les pratiquent parfaitement?

Sans doute il y a au dedans de nous une divine clarté : « Un rayon de votre face, ô Seigneur! s'est imprimé en nos âmes! *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine!* » C'est là que nous découvrons, comme dans un globe de lumière, un agrément immortel dans l'honnêteté et la vertu; c'est la première raison qui se montre à nous par son image, c'est la vérité elle-même qui nous parle et qui doit bien nous faire entendre qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt pas, puisque Dieu nous a faits capables de trouver du bonheur même dans la mort.

Tout cela n'est rien, Chrétiens, et voici le trait le plus admirable de cette divine ressemblance. Dieu se connaît et se contemple : sa vie, c'est de se connaître, et parce que l'homme est son image, il veut aussi qu'il le connaisse. Etre éternel, immense, infini, exempt de toute matière, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection, Chrétiens, quel est ce miracle? Nous qui ne sentons rien que de borné, qui ne voyons rien que de muable, où avons-nous pu comprendre cette éternité? où avons-nous songé cette infinité? O éternité! ô infinité! dit saint Augustin, que nos sens ne soupçonnent seulement pas, par où donc es-tu entrée dans nos âmes? Mais si nous sommes tout corps et tout matière, comment pouvons-nous concevoir un esprit pur? et comment avons-nous pu seulement inventer ce nom?

Je sais ce que l'on peut dire en ce lieu, et avec raison, que lorsque nous parlons de ces esprits nous n'entendons pas trop ce que nous disons : notre faible imagination ne pouvant soutenir une idée si pure lui présente toujours quelque petit corps pour la revêtir; mais après qu'elle a fait son dernier effort pour les rendre bien subtils et bien déliés, ne sentez-vous pas en même temps qu'il sort du fond de notre âme une lumière céleste qui dissipe tous ces fantômes, si minces et si délicats que nous ayons pu les figurer? Si vous la pressez davantage, et que vous lui demandiez ce que c'est, une voix s'élèvera du centre de l'âme : je ne sais pas ce que c'est, mais néanmoins ce n'est pas cela. Quelle force, quelle énergie, quelle secrète vertu sent en elle-même cette âme pour se corriger, se démentir elle-même, et pour oser rejeter tout ce qu'elle pense? qui ne voit qu'il y a en elle un ressort caché qui n'agit pas encore de toute sa force, et lequel, quoiqu'il soit contraint, quoiqu'il n'ait pas son mouvement libre, fait bien voir par une certaine vigueur qu'il ne tient pas tout entier à la matière, et qu'il est comme attaché par sa pointe à quelque principe plus haut?

Il est vrai, Chrétiens, je le confesse, nous ne soutenons pas longtemps cette noble ardeur; ces belles idées s'épaississent bientôt, et l'âme se replonge bientôt dans sa matière. Elle a ses faiblesses, elle a ses langueurs; et permettez-moi de le dire, car je ne sais plus comment m'exprimer, elle a des grossièretés incompréhensibles qui, si elle n'est éclairée d'ailleurs, la forcent presque elle-même de douter de ce qu'elle est. C'est pourquoi les sages du monde, voyant l'homme d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser, ni que dire d'une si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront un dieu, les autres en feront un rien; les uns diront que la nature le chérit comme une mère, et qu'elle en fait ses délices; les autres qu'elle l'expose comme une marâtre, et qu'elle en fait son rebut; et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce grand mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport; et ainsi que par une espèce de caprice elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme.

Vous jugez bien, messieurs, que ni les uns ni les autres n'ont donné au but, et qu'il n'y a plus que la foi qui puisse expliquer une si grande énigme. Vous vous trompez, ô sages du siècle! l'homme n'est pas les délices de la nature, puisqu'il l'outrage en tant de manières; l'homme ne peut non plus être son rebut puisqu'il a quelque chose en lui qui vaut mieux que la nature elle-même : je parle de la nature sensible. D'où vient donc une si étrange disproportion? Faut-il, Chrétiens, que je vous le dise? et ces masures mal assorties avec ces fondements si magnifiques, ne crient-elles pas assez haut que l'ouvrage n'est pas en son entier? Contemplez cet édifice; vous y verrez des marques d'une main divine; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. O Dieu! quel est ce mélange? j'ai peine à me reconnaître; peu s'en faut que je ne m'écrie avec le prophète : « *Hæccine est urbs perfecti decoris, gaudium universæ terræ?* (*Thren.*, II, 15.) Est-ce là cette Jérusalem? est-ce là cette ville? est-ce là ce temple, l'honneur et la joie de toute la terre? » Et moi je dis : Est-ce là cet homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sagesse et le chef-d'œuvre de ses mains?

C'est lui-même, n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance? et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, et il s'est éloigné du plan; ainsi, contre la régularité du premier dessein, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête, en un mot, se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme, voilà le dégagement de tout l'embarras; la foi nous a ren-

dus à nous-mêmes, et nos faiblesses honteuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle. BOSSUET.

SUICIDE (LE).

Tu veux cesser de vivre? Mais je voudrais bien savoir si tu as commencé! Quoi! fus-tu placé sur terre pour n'y rien faire? Le Ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le soir repose-toi le reste du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge suprême, qui te demandera compte de ton temps? Malheureux, trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu, que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité, et tu dis : La vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses, si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers? et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident? La vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré; mais sa vie active et morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet, qui la rend bonne ou mauvaise.

Tu t'ennuies de vivre et tu dis : La vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras : La vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner, car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui; et, puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, et ne brûle pas la maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel? La peine et le plaisir passent comme une ombre : la vie s'écoule en un instant; elle n'est rien par elle-même: son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose. Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien; et si c'est un mal d'avoir vécu, ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir; car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de ne pas être homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'Auteur de ton être et de tromper ta destination.

Le suicide est une mort furtive et honteuse, c'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. — Mais je ne tiens à rien... Je suis inutile au monde... — Philosophe d'un jour! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe?

Jeune insensé! s'il te reste au cœur le moindre sentiment de cette vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : « Que je fasse encore une bonne action avant de mourir. » Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra demain après-demain, toute ta vie.

J.-J. ROUSSEAU.

SUITES HEUREUSES

D'UN BAPTÊME.

Je me souviens d'avoir vu, il y a une vingtaine d'années (1), un exemple frappant de ce que peut faire la persistance de la charité. Un prêtre apostat et marié à une comédienne, grâce à la protection de Fouquier-Tinville, avait obtenu une place de finance dans une des villes les plus importantes des provinces de l'ouest. Comme en Bretagne, en Anjou et dans la Vendée, l'argent ne fait pas tout, le financier avait beau dépenser ses gros appointements en dîners et en fêtes, les gens honnêtes lui tournaient le dos, et son amour-propre, de plus en plus blessé, le rendait de plus en plus mauvais; de ce qu'il appelait son salon partaient d'incessantes et haineuses dénonciations contre tous ceux qui croyaient en Dieu et qui regrettaient le roi.

Quand on livre son âme à la haine, on va vite sur la pente de l'abîme. La maison de cet homme était devenue un lieu de conciliabules pour tout ce qu'il y avait de plus impie dans la ville, et en même temps un lieu de scandale. Les gens honnêtes avaient tout intérêt, dans des jours comme ceux que je rappelle ici, à être oubliés des meneurs politiques et à vivre inaperçus. Aussi les gens honnêtes évitaient de passer devant la porte et sous les fenêtres du prêtre marié. Cet homme occupait l'ancien hôtel d'un magistrat mort sur l'échafaud.

Dans l'intérieur de cet hôtel, tout ce qui pouvait rappeler l'antique royauté, les fleurs de lis de France et les hermines de Bretagne, avait été effacé et mutilé; et dans ces grands salons, où jadis il n'y avait eu que de graves et intéressantes conversations, que de la décence, de l'esprit et de bonnes manières, on n'entendait plus que de grosses et ignobles plaisanteries, des paroles vulgaires et des rideaux éclats de rire.

Au milieu de tout cela, entre le prêtre parjure et sa concubine, croissait un charmant enfant. En lui, dans toute sa personne, rien ne rappelait les êtres qui lui avaient donné la vie; il était là comme un beau chérubin, égaré des sentiers du ciel et tout

(1) Le récit suivant était écrit en 1850.

proche du gouffre béant de l'enfer. Son père, se souvenant de ce qu'il avait été dans le passé, et rougissant de ce qu'il était dans le présent, écartait avec soin de l'esprit de son fils tout ce qui aurait pu lui inspirer une idée religieuse. Comme la pensée du Dieu qu'il avait renié le torturait et lui donnait des remords, il voulait éviter par la suite à son enfant les tourments qu'il endurait lui-même. Quant à la mère du petit Marius, la malheureuse n'avait jamais eu un élan vers Dieu, et elle ne connaissait d'Etre-Suprême que celui de Robespierre. On peut deviner combien le fils de l'apostat et de la comédienne marcha vite dans la voie ouverte devant lui, d'autant plus vite qu'on ne lui avait jamais parlé de devoirs, et toujours et sans cesse de plaisirs et de futiles amusements.

Pendant que Marius avait grandi sous le toit paternel, les événements politiques avaient marché sous le soleil; le Directoire avait succédé à la Convention et le Consulat au Directoire. Le général Bonaparte qui rougissait des excès révolutionnaires, et qui voulait moraliser la France pour régner sur elle, dès qu'il eut fait un sceptre de son épée victorieuse, voulut tout de suite épurer les administrations dans lesquelles *les corrompus et les pourris* avaient trouvé le moyen de se glisser en grand nombre. Dans ce nettoiement des étables d'Augias, l'ex-prêtre financier fut destitué comme concussionnaire, dilapidateur des deniers de la république; alors l'apostat, de son hôtel si riche et si splendide, passa au bagne. Que va devenir le jeune Marius, seul avec la malheureuse qu'il est condamné à appeler sa mère? Jusqu'au moment où son père avait reçu le juste châtiment de sa conduite, il avait eu sans doute le danger de ses mauvais exemples, mais enfin il avait en lui une sorte de soutien. Son père le destinait aux finances ; sa mère trouva que cette carrière était trop grave et trop sérieuse pour son fils, et ce fut au théâtre, où elle avait jadis brillé, qu'elle le voua.

Le voilà donc, le pauvre enfant, parvenu à sa quinzième année, sans avoir reçu le baptême, sans avoir jamais vu un crucifix, sans avoir jamais dit un mot de prière; le voilà donc au milieu de tous les périls, abandonné à toutes les séductions. Comme nous tous il avait un ange gardien; mais le malheureux enfant ne lui avait jamais dit : Esprit céleste, à qui Dieu m'a confié, vois comme je suis seul, veille sur moi et aide-moi !

Le Seigneur a ses voies pour sauver les âmes, et vous allez voir quelle fut celle qu'il prit pour en sauver deux.

Lors du sacre de l'empereur Napoléon, tous les chanteurs des différents théâtres de Paris furent recrutés pour composer, avec les choristes des diverses églises, un immense chœur pour l'exécution d'un *Te Deum* de la composition de Lesueur. Le jeune Marius, dont la voix et le talent musical avaient déjà une sorte de renommée au théâtre de l'Opéra-Comique, avait été enrôlé pour cette grande solennité, et, quinze jours avant le 2 décembre 1804, le fils du prêtre et de la comédienne franchit pour la première fois le seuil d'une église. Oh ! il avait vu bien des théâtres avec tous leurs magiques décors, des palais avec leurs riches et brillantes tentures ; il avait vu les cent mille feux et l'éclatante lumière des illuminations des fêtes nationales, et rien de tout cela n'avait remué son âme ; mais cette fois, dès qu'il eut passé le seuil de la vieille et sainte basilique, dès qu'il eut vu s'allonger devant lui la haute et longue nef, et aperçu dans le lointain le sanctuaire et l'autel, quelque chose d'inconnu fit battre son jeune cœur.

Le premier soir, pendant la répétition du *Te Deum*, le hasard, je me trompe, Dieu plaça le jeune Marius à côté d'un enfant de chœur de la cathédrale, qui n'était connu à la sacristie et à la psallette que sous le nom du *petit saint*. La voix et la figure de cet adolescent étaient bien en rapport avec ce surnom : ses traits avaient quelque chose d'angélique.

Avant la grande journée du sacre on répéta plusieurs fois, et toujours le jeune Marius se trouvait au même pupitre que le pieux choriste. A leur âge on se lie facilement ; aussi il se forma bien vite entre eux une amitié qui ne devait pas être stérile.

Quand les répétitions étaient terminées, le petit saint ne manquait jamais d'aller dire sa prière du soir à la chapelle de la sainte Vierge; Marius l'y avait suivi, et bien machinalement, car il ne savait ni prier ni faire le signe de la croix, et s'était agenouillé auprès de son nouvel ami. Celui-ci, en sortant de la chapelle, s'en allait toujours avec une femme d'une quarantaine d'années, d'une tournure distinguée et d'une piété fervente : c'était sa mère. Trois jours avant le 2 décembre, cette dame ne vint pas chercher son fils, et les deux jeunes amis s'en retournèrent ensemble ; et comme ils cheminaient sur les quais pour regagner leurs demeures, Marius dit à son compagnon :

— Pourquoi donc êtes-vous resté plus longtemps à genoux ce soir que de coutume?

— Parce que ma mère me donne de l'inquiétude ; elle souffre beaucoup, et j'ai prié pour elle.

— Prier ! et qu'est-ce que prier?

— Oh ! c'est impossible ; votre mère et votre père vous l'auront appris ! Votre mère vous aura montré, quand vous étiez tout petit, à faire le signe de la croix?

— Ni petit, ni grand, je n'ai su le faire.

— O mon Dieu ! c'est impossible. Est-ce que vous n'êtes pas chrétien? Est-ce que vous n'avez pas été baptisé?

— Non, jamais. Mon père et ma mère n'avaient aucune religion, ne priaient jamais, n'allaient point à l'église, et moi j'ai fait comme eux. La première fois où j'ai fléchi les genoux, cela a été près de vous et pour vous imiter.

— Oh! tant mieux; tant mieux que ce soit moi qui vous aie donné cette idée... Marius, vous savez bien que je vous aime, et je sens bien que vous êtes mon ami ; il ne faut pas que les choses en restent là. Il faut que vous croyiez ce que je crois, que vous espériez ce que j'espère, que vous adoriez le Dieu que j'adore... Quand nous aurons une même croyance, nous nous aimerons encore mieux. L'autre répond : Je veux bien, Xavier, que mon Dieu soit le vôtre; mais qu'est-ce qu'un Dieu ? on ne m'en a jamais parlé.

— Dès ce soir même, cher Marius, venez chez ma mère; c'est une sainte, et elle vous apprendra ce que tout chrétien doit savoir; si madame votre mère ne vous attend pas, venez chez nous. Etes-vous libre ?

— Oui, ce soir on ne joue point à l'Opéra-Comique : ni elle ni moi n'avons à y chanter.

— Quoi ! vous êtes acteur ?

— Oui ; depuis que nous sommes ruinés, nous appartenons à ce théâtre.

— Et votre père, l'avez-vous encore ?

A cette question, Marius ne répondit pas; mais, cachant son visage dans ses mains, le malheureux enfant fondit en larmes. Xavier ne fit aucune demande, et ce fut silencieusement qu'ils firent le reste du trajet ; bientôt ils arrivèrent dans la rue Jacob, au modeste logement de Mme d'Urbois, veuve d'un ancien négociant, et qui, n'ayant plus à aimer sur la terre que le fils que lui avait laissé en mourant son mari, avait porté toute son affection sur son enfant.

Mme d'Urbois était une de ces femmes chrétiennes comme Paris a le bonheur d'en compter beaucoup ; êtres qui tiennent plus au ciel qu'à la terre par l'élévation de leur esprit, la pureté de leur conduite et l'extrême délicatesse de leurs sentiments; femmes qui commencent, en allant à la Messe de bonne heure le matin, par mettre leur journée sous la protection de Dieu ; mères de familles qui, occupées des soins de leur ménage, ne restent cependant point étrangères aux arts et à la saine littérature. Il existait entre Mme d'Urbois et son fils une confiance si entière, que le jeune homme ne se couchait jamais sans raconter à sa mère tout ce qu'il avait fait pendant le jour écoulé; elle savait donc déjà l'amitié naissante de Xavier pour Marius. Quand elle les vit entrer tous les deux, elle dit à son fils : Je te remercie, mon enfant, de m'amener ton nouvel ami ; et vous, monsieur, je vous remercie aussi d'aimer Xavier, car Dieu nous a mis dans ce monde pour l'aimer et pour nous faire aimer.

Dans cette première entrevue de Mme d'Urbois avec les deux jeunes gens, elle s'aperçut, avec son double tact de femme et de mère, de tout ce qui manquait à Marius. Dieu lui avait donné beaucoup ; mais son éducation, bien loin d'avoir ajouté à ces dons, n'avait fait que les amoindrir ; il fallait donc rendre à l'adolescent ce qu'il avait reçu de la Providence, ce que de mauvais parents lui avaient ôté. L'idée que ce jeune homme n'était pas encore baptisé rendait urgent de commencer promptement l'éducation chrétienne de l'ami de son fils ; elle l'engagea donc à revenir dès le lendemain déjeuner avec Xavier, et elle lui dit, comme il était près de sortir de chez elle, de demander à sa mère la permission de passer la journée chez eux. A cette invitation, Marius répondit que sa mère était absente et qu'il était entièrement libre de ses journées.

En faisant cette réponse à Mme d'Urbois, une pensée triste et navrante transperça le cœur de Marius : il compara la mère qu'il avait alors devant les yeux avec celle que la nature lui avait donnée. Le lendemain il fut exact à l'heure indiquée, et Mme d'Urbois, ingénieuse dans son zèle du salut des âmes, voulut que cette journée fût agréable aux deux jeunes gens. Après le déjeuner, elle les conduisit à plusieurs des monuments de Paris de nature à remuer l'âme et à donner de l'élévation à la pensée. Comme on le devine, plusieurs des édifices visités furent des églises; car là, il y a toujours quelque chose pour le cœur en même temps que pour les yeux, pour l'artiste et pour le chrétien fervent. Dieu avait voulu qu'au moment même où Xavier et Marius entraient dans l'église de Saint-Etienne du Mont, pénétrât en même temps un cortége funèbre : c'était un tout petit cercueil avec son drap mortuaire blanc et sa couronne d'immortelles, et ce que le prêtre chantait en recevant le trépassé dans l'église était l'hymne d'actions de grâces, le *Te Deum*.

— C'est singulier, dit Marius à Xavier, d'entonner un chant d'allégresse sur un mort !

— C'est que ce mort est un ange de plus pour le ciel, répondit la mère de Xavier. Et de là elle prit texte pour expliquer à Marius que le baptême donne une éternité heureuse, non-seulement aux enfants, mais encore à l'homme qui le reçoit avec cette persuasion qui appartient aux croyances vives. La pieuse catholique expliqua clairement la nécessité du premier des sacrements. Elle peignit les anges du paradis entourant le baptistère pour y accueillir l'enfant nouveau-né qu'on y apporte. Dès que la petite créature a été lavée dans les eaux de la grâce, un de ces esprits célestes devient son gardien pour tout le reste de ses jours.

— Et l'on peut être baptisé à tout âge ? demanda le fils de la comédienne et du mauvais prêtre.

— Oh ! oui, sans doute, s'écria Xavier, et si tu veux, tu pourras l'être dès demain, et alors nous serons frères en Dieu.

— Madame, faites-moi donc baptiser tout de suite.

— Vous me conduirez chez madame votre mère ; je lui demanderai la permission de vous instruire, répondit Mme d'Urbois.

— Ma mère..., nous pouvons nous passer d'elle... Aujourd'hui elle est toute préoccupée d'un nouvel engagement pour elle et pour

moi... et elle n'entend rien aux choses de religion.

— Eh bien ! je vais commencer à vous instruire, et quand vous saurez ce qu'il vous faut savoir, Xavier sera votre parrain... votre père spirituel ; il répondra de vous devant Dieu et devant le prêtre. Je vous donnerai aussi une marraine, une mère selon la grâce.

A ces mots, la joie de Marius fut au comble ; il se jeta dans les bras de Xavier, en répétant : Nous nous aimerons encore davantage. Oh ! quel bonheur ! donnez-moi, madame, tout ce qu'il faut que je sache pour que je l'apprenne sans retard..... pour que je sois bientôt chrétien.

Dès ce jour même Xavier et sa mère donnèrent leur première instruction au jeune néophyte. Cette journée passa vite et bien douce pour les deux jeunes gens ; quelquefois les jours de bonheur ont leur lendemain ; en voici une preuve.

Le 1er décembre, Marius et Xavier s'étaient donné rendez-vous à Notre-Dame, après s'être promis d'aller voir ensemble les magnifiques apprêts qui se faisaient sur la voie que le Saint-Père et Napoléon devaient suivre pour arriver à la cathédrale. Dans un endroit où l'une des rues désignées comme devant être suivie par le cortége se rétrécissait, les architectes décorateurs avaient eu l'idée d'élever en charpente un arc de triomphe pour masquer l'irrégularité de ce passage. Les deux jeunes amis s'étaient arrêtés là pour lire les inscriptions *gravées sur le granit en toile peinte*, destiné à la construction de cette porte triomphale ; les charpentiers, pressés par le temps et par les surveillants de la fête, se hâtaient (sans prendre les précautions ordonnées) de fixer les poutrelles ou longues traverses de bois au faîte de l'édifice. Cependant la foule était compacte et serrée ; lorsqu'une patrouille à cheval vint à passer dans cette rue, pour lui faire place, il y eut un flux et un reflux de la multitude, et, dans ce mouvement, Xavier et son ami furent poussés jusque sous la charpente encore mal assujettie... Alors une des traverses se détacha de plus de vingt pieds de hauteur, et une de ses extrémités atteignit Marius à la tête ; il tomba sous le coup, sanglant et immobile ;... il fut tout de suite emporté comme mort et déposé dans une maison voisine... Xavier, dont la douleur se conçoit facilement, pleurait, et ses larmes coulant sur le visage du blessé se mêlaient à son sang. Après quelques instants, Marius gisait sur un bon lit, et le jeune d'Urbois dit au médecin que l'on venait d'amener : Monsieur, assurez-vous s'il existe encore..... Sauvez son corps, je vais sauver son âme. La bonne dame chez laquelle on avait déposé le malade, et à laquelle Xavier venait de dire quelques mots, lui apporta son bénitier..... Alors, après avoir écarté du front les cheveux ensanglantés de son ami, élevant les yeux au ciel et faisant le signe de la croix, le pieux chrétien versa l'eau sainte sur la tête de Marius, en disant : *Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.*

Le petit saint avait mis dans cet acte tant de piété et de foi, l'expression de ses traits était si angélique, son émotion si visible, que tous les spectateurs de cette scène étaient tombés à genoux ;... et le médecin, qui pendant le baptême n'avait pas ôté la main de dessus le cœur de Marius, dit à la maîtresse de la maison : Je crains bien que ce ne soit un mort qu'on vient de baptiser.

Non, ce n'était point un mort ; Dieu, dans son inépuisable miséricorde, avait arrêté que ce baptême, donné par un adolescent à un adolescent, sauverait plus d'une âme. Marius, au bout de quelques semaines, avait repris toutes ses forces, et je n'ai pas besoin de chercher combien à peindre l'amitié des deux jeunes gens avait redoublé de charme et de douceur ! Leurs deux âmes, comme celles de David et de Jonathas, n'en formaient plus qu'une seule, pour louer et chanter les louanges du Seigneur. La plus belle fleur des jardins devient encore plus belle si vous la placez sous les rayons du soleil levant, si vous l'exposez à la rosée du ciel. Il en est de même de l'amitié, le plus doux des sentiments ; mettez-la sous les regards de Dieu, rapprochez-la des sources de grâce, et elle deviendra meilleure encore. Xavier et Marius étaient vraiment devenus deux frères, et, pendant près de sept ans, habitèrent Paris. Mme d'Urbois, par la considération dont elle jouissait auprès du vénérable archevêque, Mgr de Juigné, avait obtenu une place assez lucrative au sécrétariat pour Marius, tout à fait abandonné de sa mère, et qui, de lui-même avait renoncé à tout ce qui tenait au théâtre. Quant à son cher Xavier, il avait fait de si grands pas dans le sentier de la piété et de la vertu, qu'il était alors un des sujets les plus distingués du grand séminaire de Saint-Sulpice.

Il y a, par le monde, des mères qui se désolent et dont le cœur se brise le jour où leur fils vient leur déclarer que Dieu les appelle à lui, et que leur vocation est de se faire prêtre..... Oh ! le jour où Xavier vint lui faire pareille confidence, le jour où, après avoir communié, il vint se jeter à ses genoux, et lui dit, en lui prenant les mains : Ma mère, je ne veux aimer que Dieu et vous, je veux me vouer à son service, à ses autels, et y prier chaque jour pour qu'il vous comble de ses bénédictions. Ma mère, y consentez-vous ?

Oh ! alors, je vous assure, la mère chrétienne pleura....., pleura beaucoup, mais c'était de joie. C'était un bonheur indicible, tenant bien plus du ciel que de la terre, qui faisait couler ses pleurs.

Se levant de son fauteuil, Mme d'Urbois alla s'agenouiller à son prie-Dieu. Au bout de quelques instants, elle posa ses deux mains sur la tête de son fils qui était à genoux à ses côtés : Mon enfant, lui dit-elle, tu remplis mon cœur d'une sainte joie ; tu prends la meilleure part, et j'en bénis Dieu.

Qu'il te prenne donc sous son aile, je te donne à lui.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis que cette permission maternelle avait été accordée à Xavier; et, comme pour la récompenser de son sacrifice, un grand bonheur était advenu à la pieuse mère. Elle avait assisté à la première Messe de son fils... Le temps marchait donc doucement et sans secousse, lorsqu'un jour Marius, pâle et haletant, le visage décomposé, arriva chez le jeune prêtre. Xavier, lui cria-t-il en entrant dans son oratoire, nous n'avons pas un instant à perdre..... Voyez, lisez cette lettre. Disant ces mots, il la remit à Xavier.

Cette lettre, datée de Toulon, était écrite par le directeur du bagne, qui mandait à Marius que son père, atteint d'une maladie mortelle, demandait à le voir.

Tendant la main à son ami, Xavier lui dit: Je suis prêt; dans une heure nous serons en route. La nouvelle que nous recevons est terrible! mais j'y vois le doigt de Dieu. Rendons-nous vite au lieu qu'il nous désigne. Partons.

Avant de monter en voiture, le jeune prêtre reçut une double bénédiction, celle de son supérieur et celle de sa mère.

De Paris à Toulon l'espace est immense, et la route parut bien longue aux deux voyageurs. Enfin, les voici arrivés au but..., but terrible à franchir pour le fils du vieillard condamné à mourir dans ce lieu, repaire du déshonneur et du crime. Il a voulu entrer seul dans la chambre de l'infirmerie, où gît sur un mauvais grabat le galérien. Xavier est demeuré dans une pièce voisine, et prie Dieu de toucher le cœur du criminel..... A la vue de Marius, le vieillard a tendu les bras, et le fils s'est jeté sur le sein paternel et a répondu à l'embrassement du moribond... Ce n'est pas dans un moment pareil, ce n'est pas lorsque la mort étend son bras sur un être qui vous aime, que vous pouvez vous souvenir de ses torts et même de ses crimes. Marius pleurait donc avec son père..... Il le plaignait, et ses sanglots redoublaient quand le vieillard lui répétait... : Je croyais que tu n'aurais pas voulu venir...; je pensais qu'à présent que tu es dévot, tu aurais tant de honte de moi, que tu resterais dans tes églises à prier ton bon Dieu. Marius, je te remercie d'être venu me voir un instant avant que je ne sois jeté aux vers... Bientôt tout sera fini pour moi...; et toi, tu n'auras plus à penser au galérien.

— Mon père! mon père! ne parlez pas ainsi...; vous êtes injuste envers moi...; je ne vous bannirai jamais de ma mémoire.

— Quoi! tu penseras, sans le maudire, sans rougir de honte, au prêtre apostat et marié?

— Oui, toujours..., sans cesse je prierai pour vous.

— Et quel Dieu oseras-tu prier pour moi?...

— Le mien et le vôtre...

— Je n'en ai plus... j'ai renié celui de ma jeunesse... je me suis fait apostat, impudique, faussaire...

— Vous êtes chrétien, et à ce titre...

— A ce titre je dois être damné.

— Vous avez sur vous du sang de Jésus-Christ, mon père! une seule goutte de ce sang divin sur votre âme... peut la sauver... Oh! je vous en conjure, écoutez l'ami qui m'a amené près de vous..., l'ami qui a répandu sur mon front l'eau sainte du baptême, et qui m'est devenu cher comme un frère... Laissez-moi le conduire auprès de vous...

— Quoi! tu vas lui montrer ton père flétri..., marqué..., galérien!... Eh bien! si tu en as le courage..., s'il est venu de si loin pour t'amener ici, fais-le entrer... J'ai eu bien des vices, j'ai commis bien des crimes, j'ai entassé bien des hontes sur mon nom...; mais je ne veux pas être ingrat... Ainsi, qu'il vienne, et je le remercierai...

— Oh! soyez béni! soyez béni, mon père! dit Marius en courant chercher Xavier. Et le vieux criminel, en passant et repassant ses mains sur son front, sur ses yeux, comme pour en repousser des ténèbres, répéta plusieurs fois : « Qui donc a dit : Soyez béni! soyez béni?... Oh! depuis près de vingt ans, je n'avais jamais entendu pareilles paroles! »

A cet instant, pendant que le vieillard portait autour de lui des regards égarés, Marius rentra avec Xavier, vêtu d'une soutane. A cette vue, le malade, jetant un grand cri, de ses deux mains se cacha le visage..., et dit avec effroi : « Un prêtre! un prêtre!... Marius... qu'il s'en aille... emmène-le... Comment veux-tu que je puisse regarder un prêtre?... Comment veux-tu qu'un prêtre puisse me voir sans horreur?...

— Mon frère en Jésus-Christ, répondit Xavier d'une voix pleine d'une douce bonté, mon frère, je viens vous apporter la paix du pardon.

La paix! il n'y en a plus pour moi! Le pardon! comment voulez-vous qu'il puisse y en avoir?

— Les dons de Dieu sont inépuisables.

— Mes prévarications sont sans nombre.

— Avouez-les avec repentir, et le Seigneur les jettera bien loin derrière lui, pour ne les plus voir.

— Ah! vous dites là des paroles que jadis j'ai souvent répétées aux autres.

— Elles sont toujours vraies, le repentir efface tout.

— Oh! oui, mon père, ajouta Marius, la miséricorde de Dieu pardonne à tous... Quoique jeune, j'avais bien besoin de pardon, et, à présent, j'ai une paix que je veux que vous ayez.

En parlant ainsi, le fils du renégat baisait les mains de son père et les baignait de ses larmes...

— Voyez, reprit Xavier, voyez, mon frère, la bonté de Dieu ne se révèle-t-elle pas pour vous par la présence de votre enfant?... N'est-ce pas là, pour vous, le commencement des miséricordes divines?

— Oui..., je l'avoue, c'est là un bienfait...

— D'autres suivront, n'en doutez pas... Votre fils ne m'a conduit près de vous que pour en répandre de nouveaux sur votre tête.

— Ma tête a blanchi dans le crime... J'ai vieilli dans l'iniquité.

— La contrition lave les souillures; et le Seigneur vous rajeunira, comme l'aigle, pour une éternité bienheureuse...

— Tout ce que vous me dites, je l'ai cru... Je voudrais le croire encore.

— Nous allons tous prier pour que la foi vous revienne.

— Oui, oui, mon père, dit Marius, je vais prier de toutes les forces de mon âme.

— Enfant..., je te remercie d'être venu... Et si ma main n'était pas si souillée, je l'étendrais sur toi pour te bénir.

Après ces mots, il y eut un saisissant silence. Xavier avait tiré de son sein un de ces crucifix que les enfants de Loyola portent toujours sur eux, et une relique de la vraie croix, et les avait placés sur le guéridon, auprès du grabat du vieillard.....

Dans cette absence de tout bruit, on entendait que la poitrine du moribond se remplissait d'eau; la respiration devenait difficile; l'émotion allait amener une crise... Il n'y avait donc pas de temps à perdre, il n'y en eut pas de perdu; l'assoupissement du malade dura près d'une heure, cette heure fut employée à prier.

Dans ces moments de sommeil des moribonds, dans ces repos avant le grand repos de la tombe, il s'opère souvent des miracles de miséricorde; Dieu se fait voir alors à ces yeux fermés, parle à ces oreilles qui ont l'air de ne plus entendre, et touche ce cœur qui va cesser de battre. C'est ce qui arriva pendant que Xavier et Marius avaient prié en silence près de la couche du vieillard...; et quand celui-ci rouvrit les yeux, son premier regard tomba sur le crucifix; son premier mouvement fut de porter la main vers la petite table où il venait de voir le signe du pardon... Mais, tout à coup, il la retira comme indigne d'y toucher... Alors Xavier prit la croix, et dit : La croix appartient au pécheur, c'est pour sauver le pécheur que le Fils de Dieu s'est fait clouer sur elle, il y est mort pour le salut de tous; portez donc ce crucifix à vos lèvres. C'est pour vous que je l'ai placé là.

D'une voix bien faible, le malade répondit : Mes lèvres doivent être purifiées par l'aveu de mes péchés avant que je baise les pieds du Sauveur. Vous, ministre de miséricorde et de pardon, restez seul près de moi; et toi, pauvre enfant, va te jeter à genoux dans l'église voisine, et que ton amour filial fasse violence à Dieu, et arrache à sa justice le pardon du prêtre apostat. Sur un signe de Xavier, Marius prit la relique de la vraie croix et la fit baiser à son père, qu'il embrassa après, en répandant d'abondantes larmes, rendues moins amères par l'espérance de la complète conversion du vieillard.

Lorsque le vieux prêtre, qui jadis avait renié Dieu, et le jeune prêtre, qui le servait dans toute la pureté, dans toute la ferveur de son âme, furent seuls, il se passa des choses si saintes, si ineffables, que la plume ne doit pas essayer de les redire.

Quand, après plus d'une heure d'absence, Marius revint frapper à la porte de la chambre de son père, Xavier alla lui dire : Mon ami, remerciez Dieu..., mais n'entrez pas encore; votre pauvre père veut être seul avec moi toute la matinée...; allez et louez le Seigneur. Ce peu de mots suffit pour répandre beaucoup de baume dans l'âme du jeune chrétien... Portant au dedans de lui sa pensée fixe, que rien ne pouvait distraire, il visita toutes les églises, s'agenouilla devant tous les autels, répétant partout la même prière : Mon Dieu, sauvez l'âme de mon père! Sainte Vierge, refuge des pécheurs, priez pour lui!

Ses prières ne furent pas vaines; quand, dans l'après-midi, il revint près du prêtre repentant, il lui trouva une toute autre expression dans les traits; on voyait à ses yeux qu'il avait beaucoup pleuré, et ce fut d'une voix douce et caressante qu'il dit à Marius : Enfant, je puis maintenant t'embrasser et te bénir...

Que le Dieu qui vient de me pardonner..., pardonne un jour à ta mère; fais pour elle ce que tu as fait pour moi... Mène-lui cet homme de miséricorde... Je te bénis, mon fils; sois plus pur, plus heureux que ceux à qui tu dois le jour. Je ne t'ai donné que la triste vie d'ici-bas; et toi, cher enfant, tu as fait bien plus, tu m'a remis sur le chemin de la vie éternelle... Sois donc trois fois béni.

Le reste de la journée fut tranquille; cependant, les forces du vieillard allaient toujours en diminuant. Vers dix heures du soir, après que le moribond eut reçu le saint Viatique et l'extrême-onction, l'agonie commença, et ce ne fut qu'à minuit que l'âme, jadis souillée par l'apostasie, mais que la contrition et les sacrements de la pénitence, de l'extrême-onction et de l'Eucharistie venaient de laver et de préparer pour le ciel, passa du temps à l'éternité, et de la justice des hommes à la miséricorde de Dieu. Le vicomte WALSH.

SUPPLICES ÉTERNELS (DES).

Ceux-ci s'en iront subir un supplice éternel; mais les justes iront jouir de la vie éternelle. (Matth., XXV, 46.)

Jésus-Christ nous dit qu'à la fin du monde « le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, avec ses saints anges; qu'il s'assiera sur son trône glorieux, et que toutes les nations de la terre seront assemblées devant lui; » qu'il séparera les justes des méchants, plaçant les premiers à sa droite et les seconds à sa gauche, pour entendre la sentence qu'il prononcera aux uns et aux autres, selon la manière dont ils auront vécu en ce monde : aux uns la félicité éternelle pour récompense, aux autres le supplice éternel pour châtiment.

Ces paroles claires n'ont pas besoin d'explication. Le but de Notre-Seigneur est de nous faire voir la différence du sort de chacun de nous dans l'autre vie, différence qui résultera de notre conduite dans celle-ci. Rien n'est plus propre à nous détourner du péché et à nous inspirer un désir efficace de bien vivre, car cette considération est tirée de notre plus grand intérêt, de la vue d'un bonheur ou d'un malheur éternel.

Notre-Seigneur nous a clairement révélé l'état des récompenses et des peines éternelles; mais il s'en faut bien que l'on trouve les dernières aussi raisonnables que les premières. Quand il nous dit que les gens de bien seront éternellement heureux dans une autre vie, tout le monde acquiesce avec plaisir à cette proposition; mais plusieurs répugnent à croire l'autre, en prétendant qu'il est contraire à la justice de Dieu de punir de supplices éternels des crimes qui n'ont duré que peu de temps. La justice, disent-ils, garde toujours quelque proportion entre des péchés de peu de durée et des supplices qui ne finissent jamais. Si cela paraît difficilement s'accorder avec la justice de Dieu, il semble encore plus difficile de le concilier avec cet excès, pour ainsi dire, de bonté, que nous concevons en lui. Ainsi, dit-on, quoique Dieu ait déclaré dans l'Ecriture sainte que les pécheurs impénitents seront punis éternellement, cette menace doit être admise et entendue d'une manière qui ne choque en rien les perfections essentielles de la nature divine.

Voilà l'objection dans toute sa force. Je me propose aujourd'hui d'éclairer, autant que possible, la difficulté qu'elle renferme, et deux raisons m'y obligent: la première est la nécessité qu'il y a de défendre la justice et la bonté de Dieu, *afin qu'il soit justifié quand il parle, et qu'on le reconnaisse juste dans ses jugements;* l'autre, c'est qu'il importe beaucoup, pour être efficacement porté à bien vivre, de croire les menaces de Dieu dans toute leur étendue. La crainte des peines éternelles est l'*aiguillon du péché*, dit saint Paul. Si une fois les hommes venaient à se délivrer de cette crainte, il leur manquerait le frein le plus propre à les détourner du mal.

Pour répondre donc à l'objection dont il s'agit, je tâcherai de prouver deux choses: 1° que l'Ecriture sainte menace clairement les méchants de supplices éternels dans l'autre vie; 2° que cela n'est incompatible ni avec la justice, ni avec la bonté de Dieu.

Première partie. — Voici des passages clairs où les méchants sont menacés des peines éternelles dans l'autre monde. *Il vaut mieux pour vous que vous entriez dans la vie, n'ayant qu'un pied ou qu'une main, que d'avoir deux pieds et deux mains, et d'être jeté au feu éternel. Retirez-vous de moi, maudits, et allez-vous en dans le feu éternel, préparé au démon et à ses anges.* Dans l'Evangile de saint Marc, Notre-Seigneur répète jusqu'à trois fois ces paroles, en parlant des supplices des méchants: que *leur ver* ne meurt point et que *leur feu* ne s'éteint jamais. Et saint Paul dit, en parlant de *ceux qui ne connaissent pas Dieu, et qui n'obéissent point à l'Evangile de son Fils, qu'ils seront punis* d'une mort éternelle.

Je sais bien qu'on a fait de grands efforts pour éluder la force de ces passages, en montrant que les mots *éternels* et *pour toujours* sont souvent restreints dans l'Ecriture à une longue durée. C'est ainsi que *pour toujours* signifie, en divers endroits de l'Ancien Testament, l'espace du temps qui devait s'écouler jusqu'à la fin de l'économie mosaïque. Dans l'Epître de saint Jude, il est dit que les villes de Sodome et de Gomorrhe nous sont *proposées comme un exemple* de la vengeance divine, *ayant été soumises à la peine d'un feu éternel*, c'est-à-dire d'un feu qui ne s'éteignit que lorsque ces villes furent entièrement consumées.

J'avoue franchement que les mots *pour toujours* et *éternel* ne signifient pas constamment dans l'Ecriture une durée sans fin: les exemples que l'on vient de rapporter le prouvent assez. Mais on ne saurait disconvenir, d'un autre côté, que ces mots n'aient souvent, dans l'Ecriture, un sens plus étendu qui emporte nécessairement une durée sans bornes: comme elle dit que *Dieu est éternel et qu'il vit éternellement*, ou lorsqu'un bonheur éternel est promis aux justes dans l'autre monde, et qu'il est dit qu'*ils seront toujours avec le Seigneur.* Or, il y a premièrement les mêmes termes et les mêmes expressions dans les endroits où il s'agit des peines des méchants dans la vie à venir, et nous avons tout lieu de leur donner ici la même étendue; car, supposé que Dieu ait voulu nous parler de peines qui véritablement ne doivent avoir aucune fin, les langues dans lesquelles l'Ecriture sainte a été écrite ne fournissaient guère d'expressions plus propres et plus claires que celles dont elle se sert. Et ce qui forme une raison décisive, dans la même période où il est parlé du bonheur éternel des justes, la durée des peines des méchants est exprimée par le même mot, comme on le voit clairement dans notre texte. *Ceux-ci*, c'est-à-dire les méchants, *s'en iront subir un supplice éternel, mais les justes s'en iront jouir de la vie éternelle.*

Seconde partie. — Je me suis proposé ensuite de montrer qu'*il n'y a ici rien d'incompatible ni avec la justice, ni avec la bonté de Dieu...* Je tâcherai d'éclaircir la matière autant qu'il me sera possible, et je me servirai pour cet effet des considérations suivantes.

Premièrement, il faut remarquer que dans la détermination du degré des peines, on ne se règle pas toujours, ni uniquement, sur la qualité et le degré du crime, moins encore sur le temps qu'il a duré, mais sur des raisons tirées du but du gouvernement, qui demande que l'on décerne des peines capables de procurer, autant qu'il se peut, l'observation des lois, et d'empêcher que les hommes ne soient tentés de les violer.

Si une fois on établissait que personne ne souffrira pour aucun crime qu'autant de temps qu'il en aura employé à le commettre, les pécheurs auraient lieu de tirer de cette conséquence, qu'ils doivent ménager le temps et pécher le plus vite qu'ils pourront, pour en être quittes à meilleur marché et pour abréger la durée de leurs peines.

Cela serait d'autant plus déraisonnable, que quelques-uns des plus grands crimes sont ceux pour lesquels il faut peut-être le moins de temps, comme le meurtre, qui s'exécute quelquefois en un moment, quoique ses effets soient perpétuels, car quand on est mort, c'est pour toujours. L'acte du meurtre ne demande qu'un instant, mais l'injure en est sans fin et irréparable. Ainsi l'objection tirée de la longueur des souffrances en comparaison de la courte durée des crimes n'est manifestement d'aucun poids.

D'ailleurs, quiconque pensera combien les menaces, même des tourments éternels, font peu d'impression sur la plupart des pécheurs, tombera aisément d'accord que la vue d'une moindre punition n'aurait que peu ou point d'effet par rapport à la plus grande partie du genre humain. Et je soutiens que, s'il y avait quelque chose de plus terrible que la crainte des peines éternelles, pour épouvanter les *ouvriers d'iniquité*, on n'aurait pas mal fait de s'en servir, puisque cela même n'aurait pas encore eu trop de force pour détourner les hommes de s'abandonner au vice.

La vérité est, qu'à proprement parler, la proportion entre le crime et la peine n'appartient pas tant à la justice qu'à la prudence et à la sagesse du législateur. La raison en est claire, car la juste détermination des peines dépend du rapport qu'elles ont avec le grand but du gouvernement, qui est de faire observer les lois utiles et nécessaires. Or, cela ne demande nullement qu'il y ait une exacte proportion entre le crime et la peine : il suffit que la peine soit telle qu'il le faut pour le bien public. Ainsi toute punition, proportionnée à cette fin, n'est point injuste. Je souhaite qu'on pèse bien cette réflexion, d'autant plus qu'elle détruit le fondement de l'objection proposée ; car si la proportion qu'il doit y avoir entre le crime et la peine n'est pas tant du ressort de la justice, qu'une affaire de prudence ; quelque disproportion qu'il y ait entre des supplices éternels et des péchés de peu de durée, cela ne fait rien à la justice.

Il est à la vérité de l'intérêt de la justice, premièrement, que l'innocent et le coupable ne soient pas traités de même, et ensuite, que les plus grands péchés soient punis avec le plus de sévérité, en sorte que les grands pécheurs souffrent aussi de grands tourments ; mais c'est ce qui peut se faire par le degré de souffrances, sans mettre aucune différence dans la durée des peines. Voici donc en peu de mots ce qu'il faut dire : toutes les fois que nous violons les lois de Dieu, nous *tombons entre ses mains*, et nous nous livrons à la merci de sa vengeance ; en sorte qu'il peut, sans injustice, nous infliger telle punition que bon lui semble. Ainsi, rien n'empêche que, pour prévenir l'infraction de ses lois, il ne menace ceux qui les violeront de toutes sortes de peines qu'il juge convenables et nécessaires. Parmi les hommes mêmes, on ne tient pas pour injuste d'ôter pour toujours les biens, la liberté ou la vie, en punition de quelques crimes qui ont été commis presque en un instant. En second lieu, la chose paraîtra encore plus raisonnable, si l'on considère qu'après tout, celui qui fait ici des menaces a toujours la liberté de les exécuter ou non, comme bon lui semble ; car il y a cette différence remarquable entre les promesses et les menaces, que tout promettant donne un vrai droit à celui en faveur de qui il s'engage, et est ainsi obligé, par les règles de la justice et de la fidélité, à tenir inviolablement sa parole ; en sorte que, s'il y manque, l'autre est non-seulement frustré dans son attente, mais encore reçoit une véritable injure. Au lieu qu'en matière de menaces, celui qui en est l'auteur se réserve le droit de les exécuter ou non, et il n'est tenu de les mettre à exécution qu'autant que le demandent les fins du gouvernement. Il peut, sans faire aucun tort à celui qu'il avait menacé, relâcher de la peine autant qu'il le juge à propos. C'est une grâce qu'il fait alors, et non pas une injustice ; ainsi personne n'a sujet de s'en plaindre ou d'y trouver à redire.

Une telle conduite ne donne aucune atteinte à la *fidélité* ou à la *véracité* de Dieu.

On objecte que les termes de *mort*, de *destruction*, de *perdition*, dont l'Ecriture sainte se sert le plus souvent pour exprimer la punition des méchants dans l'autre monde, signifient proprement une *annihilation* ou la fin de l'existence d'un être, et qu'ainsi on pourrait raisonnablement le prendre en ce sens-là dans la matière dont il s'agit.

Mais il est certain que ces mots, aussi bien que ceux qui y répondent dans d'autres langues, sont souvent employés par les écrivains sacrés et par d'autres auteurs pour désigner un état de grande misère et de cruelles souffrances, qui laissent néanmoins subsister le [malheureux. Ainsi, on trouve plusieurs fois dans l'Ecriture, que Dieu va *détruire une nation*, pour dire qu'il déploiera sur elle de sévères châtiments, quoiqu'elle ne doive pas être pour cela tout à fait exterminée.

Il n'y a rien de plus commun dans la plupart des langues que de dire qu'une personne *périt* ou *est perdue*, pour donner à entendre qu'elle est devenue fort malheureuse. Comme, par exemple, dans ces paroles de l'empereur Tibère au sénat : *Que tous les dieux et toutes les déesses me perdent plus misérablement que je me sens périr aujourd'hui.* Les mots *perdre* et *périr* n'emportent ici autre chose que les grandes inquiétudes et le cruel chagrin dont Tibère se

sentait tourmenté et dévoré, ainsi qu'il paraît dans le récit de Tacite.

Pour le terme de *mort*, on peut assez bien l'appliquer à un état de misère aussi insupportable ou pire même que la séparation de l'âme d'avec le corps; et de là vient que dans l'Apocalypse les peines que les méchants doivent souffrir après le jour du jugement, sont si souvent et si énergiquement appelées *une autre mort*.

D'ailleurs, la pensée de ceux qui infèrent de ces sortes d'expressions, que la punition des méchants dans la vie à venir se réduira à un anéantissement, cette pensée, dis-je, est sujette à deux grands inconvénients. Le premier est que, par là, on ne reconnaît aucune souffrance positive qui attende les méchants. Car, si *périr* et *mourir une seconde fois* ne signifient autre chose qu'être entièrement détruit et tomber dans le néant, si c'est là tout l'effet de la terrible sentence qui sera prononcée contre les méchants au jour du jugement, voilà le *feu de l'enfer* éteint tout d'un coup, ce n'est plus qu'un vain épouvantail, qu'une métaphore vide de sens. Mais cela est directement contraire à l'Ecriture, qui décrit si souvent l'état des méchants dans l'enfer comme un état de souffrances très-réelles. Notre-Seigneur surtout, dans l'endroit où il représente la condition déplorable des méchants dans l'autre vie, leur attribue expressément des *cris*, des *pleurs* et des *grincements de dents;* ce qui n'aurait aucun fondement, si tout l'effet de la sentence du dernier jour se réduisait à une pure annihilation.

L'autre inconvénient, c'est que, dans cette supposition, les peines de tous les pécheurs seraient nécessairement égales; car il n'y a point de degrés dans le néant. Or, cette égalité de peines est encore manifestement contraire à l'Ecriture comme je l'ai déjà dit.

En troisième lieu, il faut considérer que le but principal de toute menace n'est pas de punir, mais, au contraire, de faire en sorte qu'on ne soit pas obligé d'en venir là. Dieu ne menace pas les hommes afin qu'ils pèchent et qu'ils donnent lieu par là à la peine, mais afin qu'ils ne pèchent point, et qu'ainsi ils évitent la punition. C'est pourquoi, plus les menaces sont terribles, et plus on témoigne de bonté en les faisant; parce qu'il y a d'autant plus lieu d'espérer qu'on empêchera par là les hommes de s'exposer à en éprouver l'effet.

En quatrième lieu, puisque Dieu menace si clairement les pécheurs impénitents d'une misère éternelle, toutes les règles de la prudence nous engagent à croire qu'il a parlé au pied de la lettre, et qu'il exécutera ses menaces à la rigueur, si l'on continue à lui résister opiniâtrement, et qu'on ne veuille pas se résoudre à un sérieux repentir. Il faut donc certainement se conduire soi-même et persuader aux autres de se conduire ici-bas comme des gens qui *connaissent la crainte qu'on doit avoir du Seigneur*, et qui savent qu'en violant de propos délibéré les lois divines, on court risque de tomber dans une mort éternelle.

En cinquième et dernier lieu, ajoutons à tout cela que, supposé que Dieu ait voulu, en menaçant de supplices éternels, empêcher que les hommes ne violassent ses lois, il n'est pas croyable que, dans la même révélation, où se trouvent ses menaces, il ait donné le moins du monde à entendre qu'il a dessein de ne pas les exécuter ou d'en relâcher quelque chose. Par là, il affaiblirait ses lois, et il détruirait la force de ses menaces; car une menace ne fait presque aucun effet du moment qu'on se persuade qu'on ne l'effectuera point. Ainsi, on ne saurait, sans une grande impiété, enseigner ou tâcher de persuader quoi que ce soit qui tende à insinuer le contraire de ce que signifient clairement les termes dans lesquels les menaces sont conçues; ce serait livrer les hommes à une misère qu'ils auraient peut-être évitée, s'ils avaient été bien convaincus du danger où ils étaient d'y tomber.

Nous sommes tous tenus de publier, et vous êtes tous obligés de croire *la crainte qu'on doit avoir du Seigneur*, non pour nous ingérer de déterminer positivement ce que Dieu doit faire à cet égard; car, après tout, il peut faire ce qu'il lui plaît, comme je l'ai déjà dit; mais pour nous régler nous-mêmes là-dessus, et pour savoir ce qu'il faut que nous fassions, aussi bien que ce que nous avons lieu d'attendre, si, malgré les menaces si claires d'un *feu éternel* où les méchants seront jetés, nous continuons à nous *amasser de la colère* pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu; si nous nous exposons en désespérés au danger d'être malheureux éternellement, sur un soupçon téméraire, ou que Dieu n'exécutera point en l'autre monde les menaces faites aux pécheurs en celui-ci, ou qu'il ne les exécutera que jusqu'à un certain point.

C'est pourquoi, il n'est pas besoin de s'empresser beaucoup à défendre ici la justice et la bonté du législateur tout-puissant. Croyons seulement ses menaces et travaillons à en éviter l'effet; et alors, quelque terribles qu'elles soient, nous n'aurons rien à craindre de ce côté. Pour ce qui regarde Dieu, ne doutons pas qu'il ne prenne soin lui-même de son honneur. Soyons sûrs que celui qui *est saint dans toutes ses voies et juste dans toutes ses actions*, ne fera rien de contraire ni à sa bonté ni à sa justice éternelles; qu'au jour du jugement il réglera les choses de telle manière, qu'il *sera justifié en ce qu'il a dit, et reconnu excessivement juste dans ses jugements* (*Rom.*, III, 4). Quelles que soient ses menaces, il s'est toujours réservé de rendre justice, pour ainsi dire, à toutes ses perfections. Ainsi, nous pouvons nous mettre l'esprit en repos, persuadés qu'il *jugera justement le monde*, et que s'il y a (ce qu'il sait mieux que nous) quelque chose d'incompatible avec sa bonté et sa justice, à rendre les pécheurs éternellement

malheureux, il ne le fera point. Il n'est pourtant pas croyable qu'il voulût menacer les pécheurs d'une punition qu'il ne pût infliger justement.

Les pécheurs doivent donc toujours appréhender les peines que Dieu leur dénonce, et compter là-dessus absolument. La sévérité même de ces menaces est un grand effet de miséricorde, et rien n'est plus capable de justifier l'infliction actuelle des peines éternelles, que la témérité insensée des pécheurs à s'y exposer, malgré des menaces si expresses et si claires.

C'est aussi un puissant motif pour nous engager tous à *travailler à notre salut avec crainte et tremblement* (*Philip.*, II, 12); car qui est-ce qui ne ferait pas tout son possible pour éviter une punition si terrible, que nous avons à présent bien de la peine à concilier avec deux des perfections les plus éclatantes du législateur souverain des hommes?

Dieu souhaite sérieusement que nous entrions dans ces dispositions salutaires; il a solennellement juré qu'il *ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.* (*Ezech.*, XXXIII, 11.) Il fait par là tout ce qui pouvait se faire pour nous détourner du vice, et il nous donne en même temps toutes les assurances que le *Dieu de vérité* pouvait nous donner de la répugnance qu'il a à nous rendre éternellement misérables. L'un et l'autre sont, sans contredit, une grande marque de bonté; car que peut faire de plus la bonté même que de nous avertir du malheur extrême auquel nous nous exposons en vivant mal; de nous exhorter fortement à l'éviter, et de nous effrayer par la vue des plus terribles menaces?

Si tout cela ne fait sur nous aucune impression, et que nous ne laissions pas de mépriser obstinément les *richesses de la bonté de Dieu, de sa tolérance et de sa longanimité* (*Rom.*, II, 4), que nous reste-t-il, si ce n'est *l'attente effroyable du jugement, et d'un feu ardent qui doit nous dévorer?* (*Hebr.*, X, 27.) La justice et la bonté elle-même peuvent-elles faire moins que nous infliger une peine à laquelle nous avons couru tête baissée, le sachant et le voyant, sans qu'aucun avertissement, aucune exhortation, aucune importunité, pour ainsi dire, aient été capables de nous retenir? Nous savions, comme dit l'Apôtre, *le jugement de Dieu* par lequel ceux qui commettent de pareilles choses méritent la mort (*Rom.*, I, 32), et cependant nous n'avons pas fait difficulté de nous hasarder à les commettre.

Ainsi, quelque épouvantables que soient un jour nos souffrances, nous ne souffrirons que ce que nous avons bien voulu souffrir, et nous n'aurons aucun sujet de nous plaindre de Dieu raisonnablement. Il nous a mis sous les yeux la vie et la mort, le bonheur et le malheur éternel; il nous a laissé la liberté d'être, pour ainsi dire, les artisans de notre propre fortune. Si après tout cela nous refusons obstinément le bonheur, et que nous nous précipitions de gaieté de cœur dans la misère, *malheur à nous! car nous nous serons attiré du mal pour récompense* de notre folle conduite (*Isa.*, III, 9).

Vous voyez donc maintenant par tout ce qui a été dit ci-dessus, à quoi nous devons raisonnablement nous attendre, si nous nous obstinons dans le vice, et que nous ne voulions pas y renoncer par le repentir. Vous avez entendu de quelle terrible punition Dieu, qui est juste, a menacé les *ouvriers d'iniquité*, et cela en termes si clairs qu'on ne pouvait en trouver de plus clairs et de plus formels : *Ceux-ci*, c'est-à-dire les impies, *s'en iront subir une punition éternelle; mais les justes s'en iront jouir de la vie éternelle.*

Voici donc la vie et la mort, le bonheur et le malheur mis devant nos yeux. Il ne s'agit point de cette vie fragile et mortelle, qui ne vaudrait presque pas la peine d'être l'objet de nos soins, s'il ne fallait passer par là pour entrer dans une vie plus heureuse. Il ne s'agit point d'une mort temporelle, dont nous surmonterions peut-être aisément la crainte, sans les suites terribles qui l'accompagnent. Il s'agit d'un côté de la jouissance éternelle de tout ce qui est capable de rendre une vie douce et heureuse; de l'autre, d'une mort perpétuelle dans laquelle on sera toujours tourmenté, sans être jamais détruit.

Nous avons là-dessus à choisir; si cette considération ne suffit pas pour nous porter à nous défaire de nos vices et à changer de conduite, que voulons-nous de plus? Peut-on proposer à l'esprit humain un plus puissant motif que des peines éternelles et une vie sans fin? que le plus grand et le plus durable de tous les bonheurs, la plus longue et la plus insupportable misère dont la nature humaine soit susceptible?

Si nous pesons bien les termes dans lesquels les menaces de l'Evangile sont conçues, nous aurons toutes les raisons du monde d'être persuadés que les peines des méchants seront éternelles.

Nous ne saurions du moins être assurés du contraire, et nous avons un temps assez long pour prévenir ce malheur. N'attendons pas que nous soyons en état de savoir, par une triste expérience, en quoi il consistera : il serait alors trop tard, et nous ne pourrions ni éviter l'effet d'une si terrible sentence, ni en obtenir la révocation.

Permettez-moi de vous faire ici la même question que saint-Paul faisait au roi Agrippa (*Act.*, XXVI, 27) : *Croyez-vous les Ecritures?* Je crois pouvoir répondre pour vous ce que le même Apôtre répondit pour ce prince : *Je sais que vous y croyez.* Or, c'est dans ce livre divin que les choses dont je vous parle sont clairement révélées.

Réfléchissons donc, et montrons-nous hommes. (*Isa.*, XLVI, 8.) Est-il possible que, si l'on y pense bien, on veuille, pour une satisfaction d'un moment, se résoudre à être puni éternellement? Que pour l'ombre du bonheur court et imparfait de cette vie, on

s'expose de sang-froid au danger d'être réellement et éternellement malheureux dans l'autre monde?

Cette seule pensée, si nos esprits en étaient bien frappés, suffirait certainement pour nous faire surmonter toutes les tentations du monde, et pour nous rendre insensibles à toutes les séductions du vice. Car aussi le parti qu'il nous propose est infiniment désavantageux, puisque, pour nous dédommager du péril infini d'être malheureux pour toujours, il ne nous offre que la jouissance de quelques plaisirs de courte durée.

Continuerons-nous encore à mal faire, quoique nous connaissions *les faveurs du Seigneur*, quoique nous sachions qu'il nous faudra un jour rendre compte du mépris que nous aurons fait de l'autorité de ce législateur tout-puissant, et qu'il s'ensuivra la perte de notre âme.

Ne jugeons pas des choses selon qu'elles paraissent maintenant à nos yeux sensuels, corrompus, et susceptibles des plus grandes illusions; mais ouvrons les yeux, et voyons à quoi tout aboutira enfin. Pensons-y souvent, représentons-nous les frayeurs dont nos âmes seront pénétrées, lorsque, tout tremblants, nous paraîtrons devant notre souverain Juge, dans l'attente de la terrible sentence qu'il aura à prononcer, et qu'il exécutera sur nous-mêmes. Alors nous verrons clairement la réalité du bonheur inexprimable, et les misères affreuses de l'autre monde. Alors la chair et le sang ne seront plus pour nous comme un voile entre nous et ces grands objets pour les dérober ou les obscurcir à nos yeux, En un mot, le ciel, avec toute sa gloire, se développera devant nous, et *l'enfer*, pour nous servir de l'expression du saint homme Job (XXVI, 6). *se fera voir à découvert, et la mort n'aura point de voile.*

Dieu soit loué de ce qu'il nous reste encore quelque espérance, et que nous sommes à temps d'*éviter la colère à venir*, les horreurs d'une affreuse éternité! C'est pour cela que la bonté infinie de Dieu nous a si clairement révélé les choses, non pour nous épouvanter par l'effet de ses menaces, mais afin que nous profitions de ses avertissements, et que nous n'encourions pas les peines qu'il nous dénonce.

Concluons par cette exhortation du Sage : « Ne cherchez pas la mort dans les égarements de votre vue, et ne vous attirez pas vous-même votre ruine par l'ouvrage de vos mains. Car Dieu n'a point fait la mort, et il ne prend pas plaisir à la destruction des vivants.... Mais ce sont les impies qui s'y précipitent par leurs actions et par leurs paroles. » (*Sap.*, I, 12, 13, 16).

TILLOTSON (1).

—

C'est le grand scandale de la raison; cependant, à moins de s'abdiquer elle-même, de nier la liberté et la personnalité de la créature intelligente, la raison est obligée d'admettre cette terrible vérité, parce qu'elle sert de prémisses nécessaires. S'il est vrai que l'Etre créateur est immuable dans son pouvoir; si la créature intelligente est libre, immortelle, indestructible; si elle abuse de sa liberté en se mettant volontairement en opposition avec le vouloir, la puissance et la sagesse de son divin auteur; si elle s'est fixée dans cette opposition, soit par un seul acte décisif et irrévocable comme l'ange, soit par des actes réitérés et successifs comme l'homme, il faut bien et de toute nécessité qu'elle subisse les suites de ce qu'elle a fait. Dieu veut toujours ce qu'il a voulu en créant, le bonheur de sa créature; et celle-ci, une fois qu'elle s'est fixée dans l'opposition, ne peut plus se changer ni être changée; elle a épuisé l'amour divin et rendu inutiles tous les moyens de grâce par lesquels il pouvait la toucher. Elle persiste donc dans l'opposition, son péché est permanent, et le sort qu'elle s'est fait par le péché l'est aussi. Il n'y a dans tout cela rien d'arbitraire de la part de Dieu, il n'y a que ce que la créature a voulu et veut encore. Si ce sort est heureux, parce qu'il est conforme à sa nature, à sa loi, c'est à Dieu et à elle-même par Dieu qu'elle en est redevable; s'il est malheureux, la cause de son malheur est dans sa volonté pervertie, dans l'exaltation de sa vie, dans l'orgueil par lequel elle prétend se suffire comme Dieu se suffit. C'est elle qui fait l'enfer dans son moi, dans sa conscience, dans sa personne, et le lieu de l'univers où elle existe et persiste dans sa révolte (car il faut bien que chaque créature ait son lieu et son monde), le lieu où sont réunis ces êtres ingrats et orgueilleux, haineux et révoltés, c'est l'enfer extérieur, le lieu de la géhenne et du tourment.... Le dogme formidable des peines éternelles si positivement énoncé dans l'Evangile, si constamment enseigné et cru dans l'Eglise chrétienne, se déduit donc logiquement des premières vérités métaphysiques, et la raison ne peut le repousser sans renier sa loi, sans nier Dieu lui-même et la liberté de la créature intelligente.... Entre l'idée de la bonté infinie et la croyance à un châtiment sans terme pour un délit d'un moment, il y a une vérité intermédiaire, un moyen terme, la liberté de la créature intelligente, son immortalité, son indestructibilité. C'est à cette volonté que Dieu respecte, pour ainsi dire, qu'il ne violente jamais, qu'il faut rapporter le désordre et ses suites, et non au vouloir divin. Et remarquez que cette vérité dogmatique devient d'autant plus terrible, qu'elle

(1) Jean Tillotson, théologien anglican, né dans le comté d'York en 1630, archevêque de Cantorbéry en 1691, mort en 1694, a laissé d'assez nombreux sermons, qui ont été traduits en français par Jean Barbeyrac, docteur de Groeningue. Son traité de l'éternité des tourments de l'enfer est un de ses meilleurs écrits. Fr. P.

est une déduction de principes nécessaires. Il n'y a point là de justice vengeresse avide de punir. Il y a d'un côté l'amour dédaigné, et de l'autre l'orgueil révolté ; il y a une loi inflexible qui s'applique à la créature, comme justice rigoureuse, en vertu de l'acte de sa propre volonté, et sous laquelle elle est tombée, parce qu'elle l'a voulu.

L'abbé Bautain.

T

TÉMOIGNAGE QUE TOUT CHRÉTIEN DOIT RENDRE

DE LA VÉRITÉ ET DE LA DIVINITÉ DU CHRISTIANISME.

Nous tous qui faisons profession du Christianisme, nous devons servir de témoins à Jésus-Christ. Voilà à quoi nous engage notre religion. Qu'est-ce qu'un chrétien ? Un homme député de Dieu, un homme autorisé de Dieu, un homme qui a reçu de Dieu un caractère particulier pour être le témoin de Jésus-Christ : *Et eritis mihi testes* (*Act.*, I). De sorte que si nous ne participons à cette glorieuse qualité du précurseur saint Jean, nous pouvons dire avec confusion et avec douleur qu'il n'y a point en nous de christianisme, ni par conséquent de salut pour nous. Chacun de nous, selon la mesure de la grâce attachée à notre état, doit rendre hommage à ce divin Sauveur. Tous les saints qui sont dans le ciel n'y sont qu'en vertu de ce titre. Les apôtres n'y sont assis sur des trônes de gloire que parce qu'ils ont rendu au Fils de Dieu le témoignage de la parole en prêchant son nom. Les martyrs ne sont couronnés que parce qu'ils lui ont rendu le témoignage de leur sang en souffrant et en mourant pour lui ; et les confesseurs n'y portent comme confesseurs des palmes en leurs mains que parce qu'ils lui ont rendu le témoignage d'une sainte vie, en pratiquant son Evangile. Or, c'est à nous, mes chers auditeurs, de nous former sur leur exemple. Il y en a peu parmi vous qui soient destinés au ministère apostolique ; nous ne sommes plus au temps des persécutions où la grâce du martyre était une grâce commune : mais il faut qu'avec l'esprit de la foi, nous confessions tous Jésus-Christ par l'innocence de nos mœurs, par l'édification de notre vie, par la ferveur de nos bonnes œuvres. Car voilà pourquoi il nous a choisis. Il a apporté du ciel une loi sainte et toute divine, et il veut que nous en convainquions le monde. Or, le monde ne recevra jamais notre témoignage sur la sainteté de cette loi, tandis qu'il nous verra dans le désordre et dans la corruption du vice. Pour être de légitimes témoins de la loi de Jésus-Christ, il faut que nous nous conformions à elle, et que nous pratiquions fidèlement ce que nous confessons de bouche : sans cela notre témoignage est vain. Que devons-nous donc faire ? Ah ! chrétiens, l'importante instruction pour vous et pour moi ! Ce que nous devons faire, c'est de rentrer souvent en nous-mêmes et de nous examiner de bonne foi devant Dieu, en nous demandant à nous-mêmes : Eh bien ! la vie que je mène est-elle un témoignage recevable en faveur de Jésus-Christ et de sa loi ? Si l'on en jugeait par mes actions et par ma conduite, quelle idée le monde aurait-il du christianisme que je professe ? Cet attachement aux biens de la terre, etc., quel témoignage pour un Dieu qui a béatifié la pauvreté ! Cette mollesse de vie, etc., quel témoignage pour un Dieu mort sur la croix ! Cette ambition, etc... Ah ! Seigneur, doit dire un mondain dans l'amertume de son cœur, pour peu qu'il ait encore de la foi, je le reconnais, Seigneur, ce sont là comme autant de faux témoignages que j'ai portés contre vous.

Bourdaloue.

TEMPS (le).

La source de tous les désordres parmi les hommes, c'est l'usage injuste du temps. Les uns passent toute la vie dans l'oisiveté et la paresse, inutiles à la patrie, à leurs concitoyens, à eux-mêmes ; les autres, dans le tumulte des affaires et des occupations humaines. Les uns ne semblent être sur la terre que pour y jouir d'un indigne repos, et se dérober, par la diversité des plaisirs, à l'ennui qui les suit partout, à mesure qu'ils le fuient ; les autres n'y sont que pour chercher sans cesse, dans les soins d'ici-bas, des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il semble que le temps soit un ennemi commun contre lequel tous les hommes sont convenus de conjurer : toute leur vie n'est qu'une attention déplorable à s'en défaire ; les plus heureux sont ceux qui réussissent le mieux à ne pas sentir le poids de sa durée : et ce qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaisirs frivoles, ou dans les occupations sérieuses, c'est qu'elles abrégent la longueur des jours et des moments, et nous en débarrassent, sans que nous nous apercevions presque qu'ils ont passé.

Le temps, ce dépôt précieux que le Seigneur nous a confié, est donc devenu pour nous un fardeau qui nous pèse et nous fatigue : nous craignons comme le dernier des malheurs, qu'on ne nous en prive pour toujours ; et nous craignons presque comme un malheur égal d'en porter l'ennui et la durée : c'est un trésor que nous voudrions pouvoir éternellement retenir, et que nous ne pouvons souffrir entre nos mains.

Nous regarderions comme un insensé, dans le monde, un homme, lequel héritier d'un trésor immense, le laisserait dissiper faute de soins et d'attentions, et n'en ferait aucun usage, ou pour s'élever à des places et à des dignités, qui le tireraient de l'ob-

scurité, ou pours'assurer une fortune solide, et qui le mît, pour l'avenir, dans une situation à ne plus craindre aucun revers. Mais le temps est ce trésor précieux dont nous avons hérité en naissant, et que le Seigneur nous laisse par pure miséricorde : il est entre nos mains, et c'est à nous d'en faire usage. Ce n'est pas pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles et à des grandeurs humaines. Hélas ! tout ce qui passe est trop vil pour être le prix d'un temps qui est lui-même le prix de l'éternité ; c'est pour être placé au plus haut des cieux, à côté de Jésus-Christ ; c'est pour nous démêler de la foule des enfants d'Adam, au-dessus même des Césars et des rois de la terre, dans cette société immortelle de bienheureux, qui seront tous rois, et dont le règne n'aura point d'autres bornes que celles de tous les siècles.

Quelle folie donc de ne faire aucun usage d'un trésor si inestimable, de prodiguer en amusements frivoles un temps qui peut être le prix de notre salut éternel ; et de laisser aller en fumée l'espérance de notre immortalité ! Oui, il n'est point de jour, d'heure, de moment, lequel mis à profit, ne puisse nous mériter le ciel. Un seul jour perdu devrait donc nous laisser des regrets mille fois plus vifs et plus cuisants qu'une grande fortune manquée, et cependant, ce temps si précieux est à charge ; toute notre vie n'est qu'un art continuel de le perdre, et, malgré toutes nos attentions à le dissiper, il nous en reste toujours assez pour ne savoir encore qu'en faire ; et cependant, la chose dont nous faisons le moins de cas sur la terre, c'est de notre temps ; nos offices, nous les réservons pour nos amis ; nos bienfaits, pour nos créatures ; nos biens, pour nos proches et pour nos enfants ; notre crédit et notre faveur, pour nous-mêmes ; nos louanges, pour ceux qui nous en paraissent dignes ; notre temps, nous le donnons à tout le monde ; nous l'exposons, pour ainsi dire, en proie à tous les hommes ; on nous fait même plaisir de nous en décharger, c'est comme un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant sans cesse quelqu'un qui nous en soulage. Ainsi le temps, ce don de Dieu, le bienfait le plus précieux de sa clémence, et qui doit être le prix de notre éternité, fait tout l'embarras, tout l'ennui, et le fardeau le plus pesant de notre vie. MASSILLON.

TENTATIVE

POUR RELEVER LE TEMPLE DE JÉRUSALEM.

Enclin à favoriser les Juifs comme ennemis des Chrétiens, Julien forma le dessein, pour démentir les prophéties, de rebâtir le temple de Jérusalem, détruit depuis trois siècles. Il en prévint les Juifs par un édit, les déchargea de tout impôt extraordinaire, leur fit ouvrir ses trésors, réunit pour l'exécution de cette entreprise un nombre immense d'ouvriers, et chargea l'intendant de la Palestine, Alipius, d'accélérer ce grand travail, lui ordonnant de n'épargner aucune peine ni aucune dépense pour le prompt achèvement de cet ouvrage.

Avant de construire le nouvel édifice, on démolit ce qui restait des ruines de l'ancien. Les Hébreux accouraient en foule de toutes les parties du monde dans la cité sainte, avec l'espoir de relever leur temple, leur culte, leur puissance et leur gloire.

L'événement trompa leur attente, et l'on vit tout à coup des globes de feu sortir de la terre avec un grand bruit, s'élancer à plusieurs reprises sur les ouvriers, leur rendre inaccessibles les fondements du temple, et engloutir au milieu des flammes les plus intrépides travailleurs. Ainsi Julien se vit forcé d'abandonner son projet et de céder à la résistance des éléments, qu'il ne put vaincre.

Sozomène, Rufin, Socrate ont répété ce fait, raconté par Ammien-Marcellin. Trois auteurs chrétiens de ce temps, saint Grégoire, saint Ambroise, en attestent la vérité.

Cet événement accrut la foi des chrétiens, qui l'attribuaient à la volonté céleste, et réduisit les Juifs au désespoir.

DE SÉGUR.

TERRE-SAINTE (LA).

Si vous jetez un coup-d'œil sur une mappemonde, vous y remarquerez sans peine un point qui est comme le centre de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe ; qui, baigné des flots de la Méditerranée, touche par eux à ces climats forts et modérés, où s'agite dans la plénitude de l'activité humaine la race énergique de Japhet ; tandis que, par un autre côté, le fleuve de l'Euphrate et le golfe de la mer Rouge ouvrent à ses habitants les routes de l'Océan indien, et leur permettent de chercher sous les zones équatoriales ces richesses fabuleuses où Salomon puisa, qu'Alexandre voulut voir, que les Romains ambitionnaient, que le moyen âge découvrit de nouveau, et que la puissance britannique garde présentement avec une si suprême jalousie. Tout proche encore de ce point favorisé de la terre, vous entreverrez Memphis, le Nil, les Pyramides, et les déserts sublimes, rebelles jusqu'à présent, à la plus courageuse curiosité, afin que ces rivages, ayant des portes ouvertes sur tout, eussent aussi des portes fermées à tous. Là, comme un rendez-vous inévitable indiqué par la nature et par Dieu, tous les conquérants ont paru. Les primitives monarchies d'Assur et de la Chaldée y ont envoyé sans relâche leurs généraux ; Alexandre y fut arrêté devant Tyr, et vint lire à Jérusalem l'histoire de ses triomphes, écrits d'avance, comme ceux de Cyrus ; ses successeurs se disputèrent avec acharnement ce débris de sa couronne ; les Romains en prirent possession ; le moyen âge y poussa toute sa chevalerie pendant deux cents ans ; Napoléon y fit luire sur le sable un éclair de son épée ; enfin,

tout à l'heure, les derniers coups de canon tirés par l'Europe ont réveillé les vieux échos de cette terre fastique, et le doigt scrutateur de ceux qui observent l'avenir l'a marquée comme le champ futur des combats réservés à nos neveux. Vous avez nommé la Syrie, messieurs, et avec elle le territoire qui fut donné au peuple juif comme le complément temporel des grâces magnifiques qu'il avait reçues dans l'ordre de l'esprit

Le Père LACORDAIRE.

THÉBAIDE (LA).

La Thébaïde ! comme ce nom retentit dans l'âme chrétienne ! Que de hautes leçons il fait passer sous les yeux ! que de saints exemples il retrace !

C'est un merveilleux spectacle à contempler de notre époque même, que cette lutte terrible, continue, commencée au désert contre la chair toute-puissante ; lutte plus pénible peut-être que celle des amphithéâtres, et qui partage avec elle la gloire d'un triomphe si miraculeusement, si irrévocablement obtenu.

C'est la Thébaïde qui a expié Carthage, Antioche, Rome, Parthénope et Alexandrie. C'est au désert que le Christianisme, religion de pénitence et de miséricorde, s'est définitivement constitué, formulé ; c'est là qu'avait commencé Jean le Précurseur, là que le Christ avait envisagé le Calvaire, là enfin que le monde romain, qui n'était que chair et mensonge, alla se transformer en esprit et en vérité.

Il restait au désert quelque chose de l'Eden primitif : l'homme pénitent y renouvelait presque l'homme d'avant le péché, et si Dieu ne venait pas y converser avec lui, ses anges du moins y descendirent sans crainte de souillure, et le solitaire les retrouvait près de lui à toutes les défaillances de l'âme, à tous les appels qu'il élevait vers les cieux.

Que les hommes de nos jours n'aient donc que des rires ou du mépris pour ces hommes primitifs de Scété, de Nitrie ou de la Thébaïde ! à eux permis ; mais qu'ils ne s'applaudissent pas alors et ne s'enorgueillissent pas devant nous de ce qu'ils appellent le progrès social ! car ce progrès tout chrétien, si on veut l'appeler de son vrai nom, ce sont les austérités de l'Egypte qui l'ont secondé, qui lui ont valu ses merveilleux résultats. C'est la chair, c'est la matière domptée au désert qui a ouvert les voies à l'intelligence ; là seulement, on peut le dire, a commencé avec quelque puissance le mouvement spiritualiste, qui a soulevé la société moderne, et qui l'emporte encore en ce moment vers un avenir de gloire et de liberté. La liberté ! la plus belle prérogative de l'homme, celle qui lui permet de se faire une place à sa guise dans toute l'échelle des êtres, depuis le démon jusqu'à l'ange ; la liberté ! qui, lorsque l'homme en aura chrétiennement conçu tous les priviléges, le servira si efficacement pour remonter à Dieu.

Ce sont les leçons, ce sont les exemples du désert, qui, pénétrant dans les villes et les bourgades, sous les colonnes des palais et jusqu'au fond des gynécées, y parlaient avec autorité à la chair en révolte, et la contraignaient du moins à rougir de ses emportements, si ce n'était de se soumettre à leurs exigences : aussi voyez comme, durant tout le IVe siècle, ce monde romain, que les récits merveilleux de ces saintes vies étonnent, vient successivement traverser le désert pour s'y dépouiller en passant de la saleté qui les couvre, et, après s'être épuré dans cette atmosphère de pénitence, s'avancer d'un pas plus ferme sur le chemin de la croix.

Alexandre GUIRAUD.

TOBIE.

La douleur, et surtout d'une mère, a aussi un langage et un caractère qui sont particuliers. Je ne sais s'il est possible de les mieux représenter qu'ils le sont dans l'histoire admirable de Tobie. Dès que ce cher fils fut parti pour son voyage, sa mère qui l'aimait tendrement, ne le voyant plus, fut inconsolable, et plongée dans l'amertume, elle ne fit que pleurer. Mais sa douleur augmenta infiniment, lorsqu'elle vit qu'il n'était point de retour au jour marqué : Ah ! mon fils, s'écria-t-elle, baignée de larmes, pourquoi vous avons-nous envoyé si loin, vous qui étiez la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, le soulagement de notre vie, et l'espérance de notre postérité ? etc., etc.

On peut juger de l'effet que produisit le retour de Tobie et de Raphael. Le chien qui les avait suivis durant le chemin, etc., etc.

Il ne manque rien à ce récit ; et l'Ecriture, pour en augmenter la naïveté, n'a pas omis la circonstance même du chien, qui est tout à fait dans la nature.

ROLLIN.

—

Tobie offre des ressemblances touchantes avec quelques scènes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* : Priam est conduit par Mercure, sous la forme d'un jeune homme, comme le fils de Tobie l'est par un ange sous le même déguisement. Il ne faut pas oublier le chien qui court annoncer à de vieux parents le retour d'un fils chéri ; et cet autre chien qui, resté fidèle parmi des serviteurs ingrats, accomplit ses destinées, dès qu'il a reconnu son maître sous les lambeaux de l'infortune.

ROLLIN.

—

Tobie devenu vieux engage son fils à se rendre à Ragès pour y recouvrer les dix talents qu'il avait prêtés à Gabélus.

Ce voyage, protégé par le Seigneur, fait la seconde partie de la vie de ce vénérable israélite. Quoique écrit en prose, on pourrait le regarder comme un petit poëme plein d'intérêt, de naturel et de merveilleux. On y trouve pour les mœurs, la simplicité des détails, et pour le style, une singulière ressemblance avec l'*Odyssée* d'Homère. Comme

dans l'*Odyssée*, l'auteur n'a pas même oublié l'animal fidèle qui reconnut Ulysse, et qui accompagne ici le jeune voyageur.

La mère, instruite des préparatifs du départ de son fils, fond en larmes; elle va trouver son époux et lui adresse de tendres reproches : *Cher époux, pourrez-vous nous priver*, etc.

Quel tableau touchant ! jamais la nature s'exprima-t-elle avec plus de charmes et de vérité ? Homère donne pour guide à Télémaque la déesse Minerve sous le nom de Mentor. Ici, c'est un ange qui accompagne le jeune Tobie sous le nom d'Azarias. Dans Homère, tout se rapporte à des intérêts humains, ici tout se rapporte aux intérêts de la religion.

Ce petit poëme (car c'est le nom qu'on est tenté de donner à ce charmant récit) ne mérite-t-il pas de trouver place à côté de l'épisode de Joseph et de la touchante églogue de Ruth ? Il se recommande comme eux par la naïve simplicité du style, une foule de détails charmants. C'est le tableau d'une famille selon le cœur de Dieu. La morale en est admirable : c'est la parole de Dieu dans la bouche de l'homme. Il n'est guère de nation qui n'ait essayé d'enrichir sa langue de cet admirable ouvrage. Un écrivain français a fait de Tobie le sujet d'un poëme en prose, mais quoiqu'il ne soit pas sans mérite, ce livre de Tobie, tel que nous l'ont transmis les livres saints, est toujours, dans sa touchante simplicité, préférable à tout ce que l'esprit humain pourrait y ajouter d'ornement.

SALGUES.

—

Les deux Tobie dont ce livre contient la vie nous donnent des exemples de la vertu la plus rare et la plus héroïque. Ils n'étaient pas de ces Israélites charnels et grossiers dont l'Ecriture fait si souvent la peinture ; ils étaient de vrais Israélites selon l'esprit, appartenant déjà à la nouvelle alliance par la sainte disposition de leur esprit et de leur cœur. Rien de plus pur et de plus sublime que leur morale; rien de plus excellent que leurs maximes et leur conduite; quoi de plus admirable que leur fidélité à la loi du Seigneur, dans un pays idolâtre et au milieu de leurs frères corrompus et déréglés ? Constant dans les plus pénibles et les plus longues épreuves, les maux inséparables de la captivité et de l'exil, l'horreur de la pauvreté, la privation de la vue, les reproches de ses amis et de sa femme, la crainte d'un prince violent, rien ne fut capable d'ébranler la fermeté de Tobie l'ancien. Ayant toujours l'esprit tranquille, le cœur pur, l'entendement éclairé, il donne à son fils des instructions dignes de l'Evangile. Aussi, par une prérogative singulière, Dieu lui communiqua l'esprit de prophétie et lui fit voir en esprit cette Jérusalem nouvelle dont Jésus-Christ est le fondateur. Il l'a vue, il en a célébré les beautés et les avantages d'une manière pleine de pompe et de majesté. Tobie le jeune, digne fils d'un père si sage et si pieux, profita parfaitement des instructions qu'il avait reçues, et des exemples domestiques dont il avait été témoin. Il remplit tous les devoirs d'un bon fils, d'un sage père de famille, et fournit dans sa personne à toutes les personnes mariées un modèle achevé de vertu et de chasteté. Il semble que Dieu ait voulu nous tracer une figure de l'Ancien Testament dans Tobie le père, dont la principale dévotion était la pratique extérieure des œuvres de charité, et qui ensuite perd la vue. Dans le jeune Tobie, nous trouvons un modèle de la Nouvelle Alliance, et dans son épouse la figure de l'Eglise, épouse de Jésus-Christ. La vie innocente de ce jeune Israélite, sa tempérance dans l'usage des plaisirs licites, le démon Asmodée qu'il éloigne de son épouse, et la vue qu'il rend à son père, tout cela représente assez naturellement la pureté de la morale évangélique, le démon chassé de son fort par la conversion des Gentils, et la lumière de l'Evangile qui sera communiquée au peuple Juif, selon cette parole de l'apôtre saint Paul : *Une partie d'Israël est tombée dans l'aveuglement jusqu'à ce que la plénitude des Gentils soit entrée, et alors tout Israël sera sauvé.*

Le cantique de Tobie, l'un des plus beaux qui soient dans l'Ecriture, contient deux parties principales : la première est une action de grâces, à laquelle Tobie invite tous les enfants d'Israël; la seconde est toute prophétique même dans le sens littéral et immédiat qui regarde Jérusalem. Le châtiment de Jérusalem, la destruction de cette ville et de son temple par Nabuchodonosor, n'arrivèrent que plus de cent ans après Tobie ; néanmoins il parle de ces événements, à la manière des prophètes, comme s'ils étaient déjà arrivés, parce que la lumière de l'Esprit de Dieu les lui montrait aussi clairement que s'il les eût vus de ses yeux. Mais sous le nom de Jérusalem, l'Eglise même de Jésus-Christ est le principal objet de cette prophétie.

Dom CALMET.

TOUR DE BABEL.

CONFUSION DES LANGUES.

1. Tout le genre humain n'avait qu'une seule langue, et se trouvait assemblé vers l'Euphrate, dans les plaines de Sennaar. Alors l'un dit à l'autre : Faisons des briques et construisons une tour dont la cime monte jusqu'aux cieux. Des savants, oubliant les emphatiques images du style oriental, ont pris cette expression dans toute sa rigueur, et n'ont pu voir que des insensés dans ces hommes si puissants en œuvre et en pensée, mais que l'orgueil égarait. Ils ont prétendu en outre que leur but était de se préparer un asile contre les eaux, si un nouveau déluge venait visiter la terre. Mais la sainte Ecriture ne nous laisse aucun doute sur l'objet qu'ils se proposaient. Bâtissons, disaient-ils, une tour qui immortalise notre

propre nom, avant que nous soyons dispersés.

2. Un pareil orgueil porta, seize siècles plus tard, Nabuchodonosor à remplir Babylone de monuments gigantesques qui n'avaient en rien pour objet la gloire de Dieu, et l'Ecriture nous montre comment il en fut puni. — Le Seigneur, voyant donc que les hommes l'oubliaient de nouveau, confondit leur langage, chaque famille se surprit parlant tout à coup un dialecte nouveau, et ils ne se comprirent plus.

3. Or même, dans ce nouveau châtiment de Dieu, nous découvrons encore une paternelle miséricorde; car si l'unité de la race humaine se fût perpétuée plus longtemps, les *enfants de Dieu*, mêlés aux profanes *enfants du monde*, se seraient peu à peu laissé pervertir, surtout dans ces plaines voluptueuses de Sennaar et de la Babylonie, sous un ciel ardent, au milieu d'une terre abondamment féconde qui invitait à jouir et à s'abandonner aux doux attraits des sens.

4. Au contraire, étant dispersés dans des climats nouveaux, les hommes eurent à combattre toutes sortes de difficultés; il leur fallut dessécher les marécages, faire la guerre aux animaux nuisibles, combattre les serpents et les monstres, dompter les chevaux, les éléphants, et pour que leurs efforts fussent couronnés de succès, ils sentaient le besoin constant d'attirer sur eux les bénédictions de Dieu, sans lequel il leur était clair qu'ils ne pouvaient rien. L'éloignement, par exemple, de la race de Cham, fut le salut des peuples sémitiques et des descendants de Japhet; de même que plus tard la séparation des Hébreux d'avec les nations fut le moyen de conserver dans le monde au moins un peuple entier adorant le vrai Dieu.

5. Or, tous les grands événements que nous raconte Moïse depuis la création du monde jusqu'à la confusion des langues, se sont conservés avec plus ou moins de clarté dans le souvenir de tous les peuples, même des Américains, avec des circonstances à peu près semblables; mais, après la dispersion des peuples, l'histoire de chacun d'eux commence à se localiser, et ne raconte plus d'événements généraux, la tradition s'individualise, l'universalité est rompue; il n'y a plus que Moïse et les prophètes qui sachent nous raconter les secrets de Dieu. Cela même n'est-il pas une des plus puissantes preuves en faveur de la sainte Ecriture?

6. Les passages frappants que renferment les livres chinois sur Noé, ou Fo-Hi, doivent nous porter à croire que ce patriarche, suivant la chaîne des montagnes, s'en alla jusqu'aux extrémités de l'Asie, où il fonda un empire dont il fut vénéré, après sa mort, comme le génie tutélaire.

7. De Cham ou Hamm, plus tard Hamon, les traces sont trop claires en Afrique, pour qu'on ne soit pas autorisé à croire qu'il y a vécu, et que c'est lui que les Libyens ont ensuite adoré, avec les Egyptiens, sous le nom de Jupiter Ammon, dans l'Oasis du désert, île de verdure, au milieu d'un océan de sable, où s'était établi un sacerdoce indépendant, gouverné par un souverain de son choix, et en possession d'un oracle fameux, vers lequel les pèlerins affluaient du monde entier. Là, aux grandes fêtes du dieu, sa statue était portée dans une arche d'or par dix-huit prêtres, au milieu du chant des femmes et des vierges qui célébraient le puissant Ammon, fils de Triton, dieu de la mer, c'est-à-dire, fils de Noé.

8. Japhet, connu des Grecs sous le nom de Japetos, devint pour eux un Titan, fils du ciel et de la terre, qui ayant épousé la nymphe Clymène, fille de l'océan, engendra d'elle Prométhée, qui forma d'eau et d'argile les premiers d'entre les nouveaux hommes.

9. Quant à Sem, il paraît être resté aux environs de la Mésopotamie et de la Perse, pendant que Noé s'en allait vers l'Inde et la Chine, dont il fut le premier roi sous le nom de Fo-Hi, personnage que les Chinois font naître 2950 ans avant Jésus-Christ, calcul qui ne diffère que de trois ans d'avec celui de la Bible. Dans l'Inde, il est également regardé comme législateur sous le nom de Menu, nom composé de deux parties, *me* qui veut dire *le*, et *nu* ou Noé. C'est encore sous ce dernier nom de Nuh, que les Arabes désignent le second Adam, père des hommes actuels.

10. Il est frappant combien les livres chinois se servent presque des mêmes expressions que la Bible sur le déluge, pendant lequel, ajoutent-ils, Fo-Hi avait nourri soigneusement sept espèces d'animaux, qu'il sacrifia ensuite à l'Esprit suprême du ciel et de la terre sur le premier autel élevé à sa gloire; et depuis, les Chinois ont bien montré qu'ils étaient le peuple de Noé, instruit par lui et fidèle à ses lois, qui pendant tant de siècles l'ont préservé de l'idolâtrie où était plongé le reste de l'Orient, à l'exception d'Israël, jusqu'à ce qu'enfin soit venue de l'Inde la secte impie et superstitieuse de Fo, bien différent du primitif Fo-Hi, par laquelle fut érigé dans cet empire un autel au démon en face de celui du vrai Dieu.

Le comte DE STOLBERG (1).

(1) Le comte Frédéric Stolberg, « homme très-respectable par son caractère et ses talents, dit madame de Staël dans la notice qu'elle lui a consacrée, célèbre dès sa jeunesse comme poëte, comme admirateur passionné de l'antiquité et comme traducteur d'Homère, a donné le premier en Allemagne le signal de ces conversions nouvelles qui ont eu depuis des imitateurs. » — Né l'an 1750, d'une maison souveraine, à Bramstedt dans le Holstein, il commença ses études en Danemark et les termina dans les universités de Halle et de Gœttingue. Il se lia avec plusieurs hommes célèbres de l'Allemagne, notamment Goethe, Lavater et Klopstock, l'auteur de la *Messiade*. Une lecture approfondie des plus habiles controversistes catholiques et protestants amena sa conversion. Un prince luthérien lui ayant

TOUSSAINT (LA).

Voici venu le mois des vents et des tourmentes, le mois où le souffle précurseur de l'hiver emporte les feuilles des arbres, comme le temps a emporté nos beaux jours.

Pendant le cours de l'année, la religion, de distance en distance, a répandu des fêtes parmi nos journées de travail, comme des repos, comme des oasis dans le désert, pour le chrétien fatigué. Pendant les mois écoulés, chaque mystère a eu sa solennité, chaque saint sa commémoration.

La naissance du Sauveur, sa présentation au temple, sa circoncision, son épiphanie, sa passion, sa mort, sa résurrection, son ascension, ont été célébrées.

La descente du Saint-Esprit, la Fête-Dieu, la Nativité, la Conception, l'Assomption de la sainte Vierge, ont vu se succéder leurs anniversaires avec les mois qui se suivaient... Eh bien ! toutes ces journées consacrées et bénites ne sont point encore assez pour le catholicisme : il a voulu d'autres solennités que celles des mystères, et, après avoir cherché dans ses annales, après avoir passé en revue tous les mérites, toutes les vertus, toutes les souffrances des saints, il a mis chaque jour de l'année sous la protection spéciale d'un habitant du ciel; et comme l'année est loin d'avoir autant de jours que les cieux ont d'élus, il a couronné toutes les commémorations particulières par une commémoration générale.

Ainsi qu'une mère pleine de tendresse, la religion a réuni tous ses enfants pour les fêter ensemble devant le trône de Dieu; dans sa justice, elle amène devant le grand rémunérateur, et devant les hommages des hommes, tous ceux qui ont mérité gloire et récompense.

En cette solennité de la *Toussaint*, l'Eglise qui est sur la terre donne la main à l'Eglise qui est au ciel; et la communion des saints qui jouissent de l'éternel bonheur et des justes qui y aspirent, est révélée comme une grande consolation, comme un puissant encouragement.

Ceux qui habitent encore la vallée de larmes prennent du courage en pensant que c'est à travers les chagrins et les pleurs que leurs devanciers sont parvenus au repos céleste, et ils se disent : ils ont été comme nous, soyons comme eux.

Pour bien parler de la fête de tous les saints, il faudrait pouvoir peindre leur gloire, leur félicité, leurs extases sans fin. Et comment faire? ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui n'est jamais entré dans le cœur de l'homme, ne peut être décrit.

Tout ce que nous pouvons dire avec Bossuet, c'est que pour rendre les saints heureux « Dieu n'emploiera pas sa puissance ordinaire; il fera plus : il étendra son bras, il ne s'attachera plus à la nature des choses, il ne prendra plus loi que de sa puissance et de son amour; il ira chercher dans le fond de l'âme l'endroit par où elle sera plus capable de félicité; la joie y entrera avec abondance et l'inondera de délices.

« Les élus seront tellement embellis des présents de Dieu, qu'à peine l'éternité leur suffira-t-elle pour se reconnaître. Est-ce là ce corps autrefois sujet à tant d'infirmités? Est-ce là cette âme qui avait des facultés si bornées?

« Notre âme, dans cette chair mortelle, ne peut rien rencontrer qui la satisfasse; elle est d'une humeur difficile, elle trouve à redire à tout. Quelle joie pour elle d'avoir enfin rencontré un bien infini, une beauté accomplie qui arrête à jamais toutes ses affections, sans que son ravissement puisse être troublé ou interrompu par le moindre désir !

« Dieu est la lumière qui éclaire les saints; Dieu est la gloire qui les environne; Dieu est le plaisir qui les transporte; Dieu est la vie qui les anime; Dieu est l'éternité qui les établit dans un glorieux repos.

« Dans la céleste Jérusalem, il n'y aura pas d'erreur parce qu'on y verra Dieu; il n'y aura pas de douleur parce qu'on y jouira de Dieu; il n'y aura pas de crainte ni d'inquiétude, parce qu'on y reposera en Dieu. »

J'entasserais bien d'autres citations du grand orateur, car Bossuet s'est plu à parler de la gloire des élus; mais je m'arrête, car je trouve qu'un des meilleurs moyens de faire concevoir les délices du ciel, c'est de montrer les misères de la terre. Là haut, *un océan de bonheur! ici-bas quelques petites gouttes de joie. Sur la terre*, dit l'Ecclésiaste *on ne sourit qu'en tremblant.*

« Ici-bas, nous pensons nous reposer, et cependant le temps nous enlève, et nous sommes la proie de notre propre durée.

« Qui de nous ne désire pas le repos? et celui qui agit dans sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui navigue sur les mers, et celui qui négocie sur la terre, et celui qui sert dans les armées, et celui qui s'intrigue et s'empresse dans les cours : tous aspirent de loin au repos.

« Tout homme sensé se destine un lieu de retraite et de repos; lieu qu'il regarde de loin comme un port dans lequel il se jettera quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile que vous vous préparez contre la fortune est encore de son ressort; et si loin que vous étendiez votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries; vous penserez vous être muni d'un côté, la ruine

dit à ce sujet qu'il n'aimait pas ceux qui changeaient de religion : « Ni moi non plus, répliqua le comte; et si nos ancêtres n'en avaient pas changé, il y a trois siècles, je n'aurais pas été obligé de reprendre celle qu'ils quittèrent. » Le comte de Stolberg mourut dans les sentiments les plus édifiants, près d'Osnabruck, le 5 décembre 1819, laissant plusieurs ouvrages très-estimés, parmi lesquels nous citerons une *Histoire du christianisme*, en 15 volumes in-8, qui fut traduite en italien par l'ordre du Souverain Pontife; les *Elévations et Pensées sur les saintes Ecritures*, en 2 volumes; et un opuscule sur l'amour de Dieu. Fr. P.

vous viendra de l'autre ; vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice fondra tout à coup par le fondement ; si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut qui renversera tout de fond en comble. Je veux dire simplement, et sans figure, que les malheurs ici-bas nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, enfants, amis, dignités, emplois, qui, non-seulement ne puisse manquer, mais encore ne puisse nous tourner en une amertume infinie; et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine si nous avions encore besoin qu'on nous prouvât cette vérité. »

Voilà comme Bossuet peignait devant Louis le Grand la misère du bonheur du monde, et il n'avait trouvé la terre si pauvre que parce qu'il venait de regarder la félicité des élus! Quand, d'un soleil radieux, vous reportez vos yeux sur les objets qui vous environnent, ils vous semblent tous obscurs.

L'Eglise, dans la solennité de la Toussaint, veut nous faire envier le ciel; c'est donc bien, ce jour-là, de nous faire prendre en dégoût le lieu de notre exil. Nous n'aimons jamais tant la patrie que lorsque le bannissement nous est dur!

Avant d'en venir à établir une fête commune à *tous les saints*, l'Eglise a eu des fêtes pour les différents ordres des habitants du ciel, soit dans le rang qu'ils tiennent là-haut, soit dans la condition qu'ils ont eue sur la terre.

Ainsi, l'Eglise orientale célèbre encore aujourd'hui la fête de *tous les saints de l'Ancien Testament*, c'est-à-dire de tous les justes qui ont précédé la venue du Messie. L'office s'en fait le dimanche qui précède Noël.

Celle *de tous les apôtres* s'est faite longtemps le premier mai; la fête de *tous les disciples*, le 15 juillet.

Celle de *tous les martyrs* a eu aussi son jour fixé.

La solennité en honneur des *Pères du désert* avait été établie le vendredi de la Quinquagésime.

Le premier qui fit solenniser, dans Rome, *la fête de tous les saints*, fut le pape Grégoire III, qui siégeait sur la chaire de saint Pierre en 731.

Le pape Grégoire IV étant venu en France, vers l'année 835, exhorta Louis le Débonnaire à faire célébrer la grande commémoration des saints par tous ses Etats, ce qui fut exécuté le premier novembre.

C'est depuis ce temps que *la Toussaint* est devenue la fête de l'automne, la fête qui clôt les beaux jours, la fête voisine de la mort.

C'est ce jour-là, pendant que les vents sifflent à l'entour des vieilles églises, et que les feuilles des forêts sont emportées par le souffle qui annonce l'hiver, que la religion, dans ses sanctuaires, chante cette hymne à tous les saints :

« Nous, mortels, nous nous assemblons avec joie pour chanter les palmes et les couronnes que vous avez gagnées, ô saints habitants du ciel, au prix de tant de luttes et de si rudes travaux!

« Nous, revêtus de misères, nous vous célébrons, vous que le Tout-Puissant a revêtus de gloire.

« Nous, qui mangeons le pain du travail et des larmes, nous vous célébrons, vous qui ne vivez que d'amour et de vérité, et qui buvez dans des coupes d'or les eaux vives des sources sacrées.

« Vous, qui étiez humbles sur la terre, nous vous voyons aujourd'hui mêlés aux saints vieillards qui mettent leurs diadèmes de gloire aux pieds du Roi des rois.

« O vous qui avez été nos frères, soyez-le encore dans le ciel! Nous sommes pauvres, chétifs et vêtus de misère, et vous, vous portez des robes éclatantes, blanchies dans le sang de l'Agneau; mais ne détournez pas vos regards de vos frères d'ici-bas! »

Quand les voûtes des cathédrales et des églises des hameaux entendent chanter ces poétiques paroles, les jours commencent à raccourcir et la nuit à descendre de bonne heure ; aussi le *salut* de la Toussaint se célébrerait dans les ombres, si ce n'était beaucoup de cierges qui brûlent sur l'autel.

La Toussaint est la dernière fête que on chôme dans les châteaux; après sa solennité, on pense à revenir dans les villes. Alors la campagne devient triste pour ceux qui n'aiment que la verdure, les fleurs et les ciels sans nuages. Alors les feuilles séchées tombent, tombent comme des illusions qui s'en vont. Alors de grandes rumeurs s'élèvent au milieu des nuits et font rêver tristement. Mais dans ce deuil il y a encore grand attrait pour les hommes qui ont vieilli et souffert. Les fêtes fleuries du printemps vont à la jeunesse; notre fête, à nous, c'est celle qui touche à la journée des morts.

Le vicomte Walsh.

U

UNITÉ DE LA RACE HUMAINE.

La population du globe, objecte-t-on, prouve par son chiffre qu'elle n'a pu sortir de l'unique famille de Noé. — Avec le même chiffre, un savant chrétien, qui, de l'aveu de Condorcet, était « un des hommes les plus grands et les plus extraordinaires que la nature ait jamais produits, » a démontré le contraire. La population va toujours croissant : donc, en remontant à des époques reculées, elle a toujours été moindre ; en suivant ce calcul, Euler est arrivé, sans dépasser les temps marqués dans la chronologie sacrée (1), au nombre exact des individus qui ont repeuplé la terre.

(1) Euler, *Lettres à une princesse d'Allemagne*. Edit. de 1812.

— Quels furent les premiers auteurs des races mongoles et éthiopiques? demande-t-on; car jamais le Coréen ne naîtra du Nègre, pas plus que le Mandigue du Géorgien. — Et cette assertion tranchante, qui l'appuie? demanderons-nous à notre tour. La couleur noire de la peau n'est pas plus surprenante que la couleur blanche. Le tissu muqueux sous-cutané, commun à tous, est diversement coloré par l'influence du climat : c'est ce qui faisait dire au célèbre Camper que nous avons tous la propriété de devenir noirs. Les Portugais établis depuis plusieurs siècles en Afrique, aujourd'hui ne diffèrent plus des Nègres; qui pourrait distinguer des indigènes, ces Juifs de Malayala fixés dans les Indes depuis la dispersion de la captivité babylonienne? Par l'observation de faits semblables, le prudent Portalis reconnut combien les diverses régions modifient les mêmes espèces, et combien il serait absurde de supposer légèrement des espèces différentes d'après des modifications dépendantes de la température (1). La dépression du crâne, le rétrécissement de l'angle facial, les saillies des pommettes, la proéminence des mâchoires, le développement occipital, modifications indéfiniment variables, selon les influences atmosphériques et l'habitude des mœurs, ne sauraient atteindre le type essentiel de l'homme, l'intelligence! la faculté de se mêler et de se croiser avec toutes les races, de s'acclimater graduellement partout, enfin de réunir éternellement en lui le double caractère de l'unité et de l'universalité! On ne peut approfondir ce qu'il a plu à la Providence de laisser mystérieusement enseveli dans l'origine des temps; mais n'est-il pas remarquable que la science humaine, agissant par elle-même, ait établi la distinction de TROIS grandes familles primitives, de TROIS premiers chefs de l'espèce humaine, précisément le nombre fixé par l'historien Moïse? Lacépède a écrit :

« L'espèce humaine est seule de son genre; mais on remarque, dans les individus qui la composent, des conformations particulières et héréditaires, produit de causes générales et constantes, et qui constituent des races distinctes et permanentes. La nature de l'air, de la terre et des eaux; celle du sol et des productions qu'il fait naître; l'élévation du territoire au-dessus du niveau des mers; le nombre, la hauteur et la disposition des montagnes; la régularité ou les variations de la température; l'intensité et la durée du froid ou de la chaleur, sont des causes puissantes et durables qui ont créé, pour ainsi dire, les grandes races dont se compose l'espèce humaine. On en compte plusieurs, mais TROIS se distinguent par des caractères beaucoup plus faciles à saisir : ces TROIS sont l'arabe européenne ou la caucasique, la mongole, et la nègre ou l'éthiopique... Selon qu'elles habitent sur des montagnes ou dans des plaines, près des vastes forêts ou sur le bord des mers, dans la zone torride ou dans le voisinage des zones glaciales; qu'elles sont soumises à une chaleur excessive ou à une douce température, à la sécheresse ou à l'humidité, aux vents violents ou aux pluies abondantes, et qu'elles reçoivent l'action de ces différentes forces plus ou moins combinées, elles peuvent offrir et présentent, en effet, de grandes différences dans leur extérieur, et forment, par la nature et la couleur de leurs téguments, des sous-variétés très-remarquables... La terre nous montre partout la puissance du sol, des eaux, de l'air et de la température, sur l'organisation et les facultés de l'espèce humaine. »

Sans objections devant l'expérience du grand naturaliste, le philosophisme en demande au nouveau monde. Comment les fils de Noé auraient-ils peuplé l'Amérique si récemment découverte, et que l'on a trouvée toute habitée, avec sa civilisation, ses mœurs caractéristiques, son despotisme, sa liberté? Les descendants de Sem ou Cham n'y sont pas venus de Tyr ou de Carthage, la boussole n'était point inventée; d'ailleurs nul ne soupçonnait encore l'existence du nouveau continent. Ces raisonnements paraissent concluants aux lecteurs peu instruits; ils seront persuadés que jadis les hommes ont poussé sur le sol américain comme les champignons sur le nôtre, sans plus de cérémonie. — A ces hypothèses, répondons par des faits. — On sait que l'un des premiers déprédateurs du nouveau continent, Vasco Nunnès, trouva des esclaves noirs à la cour du roi Quaréqua; que le philosophe Raleig, dans son expédition de la Guiane, sous la reine Elisabeth, rencontra dans ces parages des sauvages entièrement noirs, par conséquent originaires d'Afrique. L'Espagnol Gumilla rapporte qu'en 1731, une barque chargée de vins de Canarie, allant de Ténériffe à Palma, fut emportée par un ouragan malgré la manœuvre, poussée jusqu'aux îles de l'Amérique, et, après un trajet de plusieurs milliers de lieues, entra heureusement à la Trinidad de Barlovento. Sans contredit, de semblables accidents auraient suffi pour donner au nouveau monde ses premiers habitants; mais de récentes explorations ont démontré la cause réelle et générale de sa population.

« Les îles Aléoutiennes, dit Malte-Brun, ressemblent aux piles d'un immense pont qu'on aurait voulu jeter de continent en continent; elles décrivent, entre le Kamtschatka, en Asie, et le promontoire d'Alaska, en Amérique, un arc de cercle qui joint presque ces deux terres ensemble... Les habitants de la côte du détroit de Behring paraissent de la même race que les Tchoukotches, sur la côte opposée de l'Asie. » D'autre part, le passage entre les terres arctiques de Liaikhof et de la Sibérie, renfermant des îles formées de détritus, d'ossements d'éléphants, de rhinocéros, de cétacés; l'arrivée en Sibérie de troupeaux

(1) Portalis, *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique*, t. I, ch. 3, p. 60.

d'ours et de renards bien nourris, qui traversent le cap Tchalaginskoï ; l'absence du flux et du reflux au nord de la Sibérie orientale, indiquent la grande étendue du continent américain sous le pôle, et sa réunion au Groënland par le nord-ouest.

En 1764, un Danois polyglotte rencontra une bande de deux cents Esquimaux ; il leur adressa la parole en groënlandais, et ils lui répondirent parfaitement dans cette langue, qui est leur idiome national. — L'établissement au Mexique des peuples sortis de l'Asie est matériellement prouvé par M. de Humboldt. Tous les voyageurs ont remarqué les traits distinctifs des races malaye et tartare dans tout le continent. Entre les Sioux et les Tartars, l'identité d'origine est incontestable : les traits de la face, le rapport des langues, les coutumes, jusqu'à la façon de se raser la tête, de pousser dans certains cas la fumée de la pipe, la confirment. Un peintre, M. Smibert, qui pendant longtemps avait fait, pour le grand-duc de Toscane, des études de Tartars, fut surpris de leur ressemblance avec les Naragans, tribu américaine. M. Cazeaux, consul de France à New-York; M. Genest, ministre plénipotentiaire de France aux Etats-Unis, ont constaté l'étonnante conformité qui existe entre les Tartars et les indigènes américains. M. Samuel Mitchell, professeur d'histoire naturelle à New-Yorck, apercevant quelques matelots chinois qui, de Macao, étaient venus reconduire un navire, fut vivement frappé de leurs rapports avec les Onéidas et les Mohicans. Entouré de toutes les ressources de la science, des termes de comparaison, de tous les moyens d'éclairer ses convictions, il a formellement nié du haut de sa chaire que les Américains formassent une race *sui generis*, et a déclaré indubitable leur dérivation de la famille du sud et du nord de l'Asie. Il n'est pas jusqu'à cet animal, fidèle compagnon des excursions de l'homme, qui n'ait attesté l'origine asistique des peuples du nouveau continent : le chien d'Amérique est le chien de Sibérie.

Vainement opposera-t-on au peuplement par colonies, par migrations, si évidemment rationnel, l'état sauvage des nations américaines, leur enfance de civilisation, la formation encore inachevée de leur langue. Ces difficultés étaient graves au temps où le grand monsieur Condillac régentait l'opinion ; où, dans des boudoirs de jaspe et d'acajou, étendus sur de moelleux coussins, des philosophes, maudissant le luxe et les arts corrupteurs, soupiraient après l'état de nature et larmoyaient de n'être pas gîtés en quelque grotte boueuse, vêtus d'une peau de loup, coiffés d'une moitié de calebasse, déchirant de leurs ongles le rable d'un lièvre pris à la course. Dieu merci, ces fadaises ne sont plus de saison ; le sens public en a fait justice : toutefois, en égard, à quelques opiniâtres disciples de l'homme-statue, disons un mot. — Le sauvage proprement dit n'a jamais été, il ne pouvait être. L'homme prétendu sauvage n'est que l'homme dégradé. L'homme appelé primitif est plutôt l'homme dernier, jeté volontairement ou fatalement hors de la société générale, réduit à un démembrement de société, par conséquent à un démembrement de tradition, par suite à un démembrement d'intelligence et d'humanité. Loin d'être l'homme qui commence, le sauvage est l'homme qui finit. Il porte sur lui l'anathème dont sont frappés les transgresseurs des lois providentielles ; il s'est soustrait à sa destination, et il n'est plus qu'un enfant robuste et féroce. En lui s'est effacé le signe de la prévoyance et de la perfectibilité ; il oublie et n'apprend rien : le progrès lui est interdit. L'observation le montre en état de décadence et de déperdition graduelle. « Le sauvage coupe l'arbre pour recueillir le fruit ; il dételle le bœuf que les missionnaires viennent lui confier et le fait cuire avec le bois de la charrue. Depuis trois siècles il nous contemple, sans avoir rien voulu recevoir de nous, excepté la poudre pour tuer ses semblables, et l'eau-de-vie pour se tuer lui-même. Encore n'a-t-il jamais imaginé de fabriquer ces choses...; il est voleur, il est cruel, il est dissolu ; mais il l'est autrement que nous : pour être criminels, nous surmontons notre nature ; le sauvage la suit ; il a l'appétit du crime, il n'en a point le remords. » Loin de tendre au développement, il incline à la dégradation et à la mort. Le dictionnaire de son idiome s'écourte, ses annales verbales s'effeuillent ; il ne marche qu'en arrière, et s'approche à reculons de l'abrutissement bestial. Voilà le *fils de la nature !* n'est-ce pas le cas de demander — « Quelle est cette femme ? » — Quant à l'enfance de la langue sauvage, nous la reconnaissons ; mais comme celle de la caducité, comme l'incohérence, la pénurie d'une mémoire qui s'éteint.

ROSELLY DE LORGUES.

V

VANITE ET NEANT DU MONDE.

On se regarde comme immortel, ou du moins comme devant vivre des siècles. Folie de l'esprit humain ! Ceux qui meurent tous les jours suivent de bien près ceux qui sont déjà morts. Celui qui va partir pour un voyage ne doit pas se croire éloigné de celui qui a pris les devants il n'y a que deux jours. La vie s'écoule comme un torrent. Le passé n'est plus qu'un songe ; le présent, dans le moment que nous croyons le tenir, nous échappe et se précipite dans cet abîme du passé. L'avenir ne sera point d'une autre nature ; il passera aussi rapidement. Les jours, les mois, les années, se pressent comme les flots d'un torrent se poussent l'un l'autre. Encore quelques moments, en-

core un peu, dis-je, et tout sera fini. Hélas! que ce qui nous paraît long par l'ennui et par la tristesse nous paraîtra court quand il finira!

C'est en voyant Dieu qu'on voit le néant du monde, qui s'évanouira dans peu comme la fumée. Toutes les grandeurs et leur attirail s'enfuiront comme un songe; toute hauteur sera aplanie, toute puissance sera écrasée, toute tête superbe sera courbée sous le poids de l'éternelle majesté de Dieu. Dans ce jour où il jugera les hommes, d'un seul regard il effacera tout ce qui brille dans la nuit présente, comme le soleil en se levant efface toutes les étoiles. On ne verra que Dieu partout, tant il sera grand! on cherchera en vain, on ne trouvera plus que lui, tant il remplira tout! Que sont-ils devenus, dira-t-on, ces objets qui avaient enchanté notre cœur? qu'en reste-t-il? où étaient leurs places? Hélas! il ne reste pas même les marques du lieu où ils ont été! Ils ont passé comme une ombre que le soleil dissipe; à peine est-il vrai de dire qu'ils ont été, tant il est vrai de dire qu'ils n'ont fait que paraître, et qu'ils ne sont plus.

Mais quand le monde ne devrait point finir, il vous laissera, quoi que vous fassiez; un peu plus tôt ou un peu plus tard, qu'importe? Encore un petit nombre d'années qui s'écouleront rapidement comme l'eau, qui disparaîtront comme un songe: la jeunesse sera passée, le monde se tournera d'un autre côté, il méprisera avec dégoût ceux qui n'auront pas su, dans le temps, le mépriser lui-même. Ce temps s'approche, il vient, le voilà: hâtons-nous de le prévenir. Aimons l'éternelle beauté qui ne vieillit point et qui empêche de vieillir ceux qui n'aiment qu'elle; méprisons ce monde qui tombe déjà en ruines de toutes parts. Ne voyons-nous pas que depuis tant d'années, les personnes qui étaient dans les mêmes places, surprises par la mort, sont tombées dans l'abîme dévorant de l'éternité? Il s'est élevé comme un monde nouveau sur celui qui nous a vus naître. Si peu qu'on vive, il faut chercher d'autres amis, après avoir perdu les anciens; ce n'est plus la même famille où l'on a été élevé, d'autres parents inconnus viennent prendre la place; on voit même disparaître une cour entière: d'autres sont à la place de ceux qu'on admirait, ils viennent éblouir à leur tour. Que sont devenus tous ces grands acteurs qui remplissaient la scène il y a trente ans? Mais sans remonter si haut, combien y en a-t-il de morts depuis sept ou huit ans? Bientôt nous les suivrons. Est-ce donc ce monde auquel on est si attaché? On n'y fait que passer, on en va sortir; il est lui-même la misère, la vanité, la folie; il n'est qu'un fantôme, une figure qui passe, comme dit saint Paul.

O monde si fragile et insensé! est-ce à toi à t'en faire accroire? Avec quelle audace espères-tu nous en imposer, toi, vaine et creuse figure qui passes et qui vas disparaître? Tu n'es qu'un songe, et tu veux qu'on te croie! On sent, même en te possédant, que tu n'es rien de vrai qui remplisse le cœur. N'as-tu point de honte de donner des noms magnifiques aux misères éclatantes par lesquelles tu éblouis ceux qui s'attachent à toi? Dans le moment où tu t'offres à nous avec un visage riant, tu nous causes mille douleurs. Dans le moment, tu vas disparaître, et tu oses nous promettre de nous rendre heureux! Heureux seulement celui qui voit son néant à la lumière de Jésus-Christ!

FÉNELON.

VÉRITÉ DE LA RELIGION.

Quel témoignage n'est-ce pas de sa vérité, de voir que, dans les temps où les historiens profanes n'ont à nous conter que des fables, ou tout au plus des faits confus et à demi oubliés, l'Ecriture, c'est-à-dire, sans contestation, le plus ancien livre qui soit au monde, nous ramène, par tant d'événements précis, et par la suite même des choses, à leur véritable principe, c'est-à-dire à Dieu qui a tout fait, et nous marque si distinctement la création de l'univers, celle de l'homme en particulier, le bonheur de son premier état, les causes de sa misère et de ses faiblesses, la corruption du monde et le déluge, l'origine des arts et celle des nations, la distribution des terres, enfin la propagation du genre humain, et d'autres faits de même importance dont les histoires humaines ne parlent qu'en confusion et nous obligent à chercher ailleurs les sources certaines?

Que si l'antiquité de la religion lui donne tant d'autorité, sa suite, continuée sans interruption et sans altération durant tant de siècles, et malgré tant d'obstacles survenus, fait voir manifestement que la main de Dieu la soutient.

Qu'y a-t-il de plus merveilleux que de la voir toujours subsister sur les mêmes fondements dès le commencement du monde, sans que ni l'idolâtrie et l'impiété qui l'environnaient de toute part, ni les tyrans qui l'ont persécutée, ni les hérétiques et les infidèles qui ont tâché de la corrompre, ni les lâches qui l'ont trahie, ni ses sectateurs indignes qui l'ont déshonorée par leurs crimes, ni enfin la longueur du temps qui seul suffit pour abattre toutes les choses humaines, aient jamais été capables, je ne dis pas de l'éteindre, mais de l'altérer?

Si maintenant nous venons à considérer quelle idée cette religion, dont nous révérons l'antiquité, nous donne de son objet, c'est-à-dire du premier être, nous avouerons qu'elle est au-dessus de toutes les pensées humaines et digne d'être regardée comme venue de Dieu même.

Le Dieu qu'ont toujours servi les Hébreux et les chrétiens n'a rien de commun avec les divinités pleines d'imperfections et même de vices, que le reste du monde adorait. Notre Dieu est un, infini, parfait, seul digne de venger les crimes et de couronner

la vertu, parce qu'il est seul la sainteté même.

Il est infiniment au-dessus de cette cause première et de ce premier moteur, que les philosophes ont connu, sans toutefois l'adorer. Ceux d'entre eux qui ont été le plus loin, nous ont proposé un Dieu qui, trouvant une matière éternelle et existante par elle-même aussi bien que lui, l'a mise en œuvre, et l'a façonnée comme un artisan vulgaire, contraint dans son ouvrage par cette matière et par ses dispositions qu'il n'a pas faites; sans jamais pouvoir comprendre que si la matière est d'elle-même, elle n'a pas dû attendre sa perfection d'une main étrangère, et que si Dieu est infini et parfait, il n'a eu besoin, pour faire tout ce qu'il voulait, que de lui-même et de sa volonté toute-puissante. Mais le Dieu de nos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu dont Moïse nous a écrit les merveilles, n'a pas seulement arrangé le monde, il l'a fait tout entier dans sa matière et dans sa forme. Avant qu'il eût donné l'être, rien ne l'avait que lui seul. Il nous est représenté comme celui qui fait tout, et qui fait tout par sa parole, tant à cause qu'il fait tout par raison, qu'à cause qu'il fait tout sans peine, et que, pour faire de si grands ouvrages, il ne lui en coûte qu'un seul mot, c'est-à-dire qu'il ne lui en coûte que de le vouloir. Bossuet.

VERTU (de la).

La vertu tient cela de l'éternité, qu'elle trouve tout son être en un point. Ainsi, un jour lui suffit, parce que son étendue est de s'élever tout entière à Dieu, et non de se dilater par parties. Celui-là donc est le vrai sage, qui trouve toute sa vie en un jour: de sorte qu'il ne faut pas se plaindre que la vie est courte, parce que c'est le propre d'un grand ouvrier de renfermer le tout dans un petit espace; et quiconque vit de la sorte, quoique son âge soit imparfait, sa vie ne laisse pas d'être parfaite.

Il y a une grande difficulté à savoir si l'on est vertueux. Il y a des vices si semblables aux vertus, des vertus auxquelles il faut si peu de détour pour les faire décliner au vice: il arrive des circonstances qui varient si fort la nature des objets et des actions; ces circonstances sont si peu prévues, si difficiles à connaître: ce point indivisible, dans lequel la vertu consiste, est si inconnu, si fort imperceptible! Aristote dit que la vertu est le milieu défini par le jugement d'un homme sage. Et qui est cet homme sage? Chacun le pense être, et si vous voulez le définir, il le faudra faire par la vertu même: ainsi vous définissez l'homme sage par la vertu, et la vertu par l'homme sage.

Au grand courage rien n'est grand: de là il dédaigne tout ce qu'il a. Mais il ne suffit pas de s'agrandir dans les choses qu'on dédaignera, aussi bien que les autres, quand on sera le maître: il faut chercher quelque chose qui soit digne de satisfaire un grand cœur, la vertu.

La foi est hardie: rien de plus hardi que de croire un Dieu-Homme et mort. Toutes les vertus chrétiennes sont aussi hardies et entreprenantes; car elles surmontent tous les obstacles: elles doivent se faire en foi, et tenir de son caractère. Bossuet.

VIE (la) HUMAINE.

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux: on nous en avertit dès le premier pas; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas: Marche, marche. Un poids invincible, une force irrésistible, nous entraîne; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux! Non, non, il faut marcher, il faut courir, telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter: Marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé: fracas effroyable, inévitable ruine! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement! toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux. Déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires; tout se ternit, tout s'efface: l'ombre de la mort se présente; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière; plus de moyen: tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chemin, c'est la vie; que ce gouffre, c'est la mort. Mais la mort finit tous les maux passés, et se finit elle-même. Non, non: dans ces gouffres, des feux dévorants, des grincements de dents, un pleur éternel, un feu qui ne s'éteint pas, un ver qui ne meurt pas. Tel est le chemin de celui qui s'abandonne aux sens; plus court aux uns qu'aux autres. On ne voit pas la fin: quelquefois on tombe sans y penser, et tout d'un coup. Mais le fidèle demeure ferme; Jésus-Christ, qui l'accompagne toujours, le soutient; il méprise ce qu'il voit périr et échapper. Au bout, près de l'abîme, une main invisible le transportera; ou plutôt il y entrera comme Jésus-Christ, il mourra comme Jésus-Christ, pour triompher de la mort (1).

Bossuet.

(1) Extrait d'un sermon sur la joie du chrétien, prêché le jour de Pâques, dans la cathédrale de Meaux.

VIE DES SAINTS.

DE LA MANIÈRE D'ÉCRIRE LA VIE DES SAINTS.

J'ai toujours beaucoup aimé les Vies des saints : ce sont mes lectures de prédilection. Après la sainte Ecriture, rien ne m'attire, ne me repose et ne me charme davantage. Dans le vrai, je ne connais rien qui soit plus utile aux âmes. Sainte Thérèse les conseillait autrefois à toutes les âmes pieuses, et très-particulièrement aux âmes fatiguées. Il n'est pas, en effet, un état de la vie chrétienne pour lequel on ne puisse y trouver consolation, encouragement, lumière.

Rien d'ailleurs n'est plus honorable à la religion que de tels livres; car les saints sont la gloire de l'Eglise; et l'histoire de ces grandes âmes, les meilleures, les plus nobles, les plus tendres et les plus fortes que l'humanité ait produites, serait à elle seule une admirable démonstration du Christianisme et la plus magnifique apologie de la piété. A mes yeux, rien n'est mieux fait, non-seulement pour animer les âmes ferventes et fortifier les cœurs faibles, mais encore pour ramener à Dieu et à la foi ceux que le malheur des temps en aurait éloignés.

Mais, pour que les Vies des saints aient ce charme et cette puissance, il ne faut pas qu'elles soient écrites médiocrement, ni avec les seules ressources d'un talent vulgaire et d'un art profane. Il y faut un ensemble de conditions, je l'avoue, très-difficiles à rencontrer. Voilà pourquoi il y a si peu de Vies de saints écrites comme elles devraient l'être. Le grand art du véritable hagiographe, le sens de ce qui est l'intérêt propre et le charme suprême d'une Vie de saint, le sérieux travail indispensable pour y atteindre, c'est ce qui est bien rare.

Laissez-moi vous dire ici, sur cet important sujet, toute ma pensée, et quelles sont, selon moi, les qualités d'une Vie de saint, faite comme l'âme et la piété le désirent. C'est une matière sur laquelle mon attrait pour ce genre d'ouvrages, et aussi les déceptions que j'y ai rencontrées, m'ont fait réfléchir bien souvent.

Ces conditions et ces qualités, je les résumerai ainsi :

Avant tout, avec la conception juste et le sentiment exquis de ce qui convient en de tels sujets, avant tout et par-dessus tout, l'amour du saint; puis une étude approfondie de son âme et de sa vie, dans les sources, dans les documents contemporains : pour cela le temps et le labeur nécessaires; puis la peinture de cette âme, de ses luttes, de ce que furent en elles la nature et la grâce; tout cela tracé avec simplicité, vérité, noblesse, pénétration profonde et vivants détails, de telle sorte que le saint et son temps soient fidèlement représentés, mais que le saint cependant ne disparaisse jamais sous l'entassement des faits collatéraux de l'histoire, et reste toujours, dans le récit, au premier plan; des faits vrais, authentiques, précis, nombreux, mais groupés avec art et habilement disposés, dans un ordre savant qui prépare et éclaire tout; un style, enfin, simple, grave, ému, pénétrant. Voilà, selon moi, une idée sommaire des mérites divers et des difficultés considérables d'une bonne Vie de saint. Et voilà aussi les qualités que j'ai cherchées souvent dans ces livres, et que j'y ai rarement rencontrées.....

Ce que les hagiographes devraient bien comprendre encore, c'est que dans la Vie des saints, où l'on cherche avant tout le profit spirituel et le bien de son âme, les généralités sont bien peu de chose, les détails seuls sont presque tout, parce que ce sont les détails qui nous édifient et nous font connaître de près les saints. Pour ce qui est l'accessoire donc, et seulement le cadre, une grande sobriété; mais pour ce qui est le vrai sujet, la Vie même du saint, des détails, des détails multipliés; c'est dans ces détails qu'on voit les saints vivre et agir selon leur nature et selon leur grâce, et voilà pourquoi là se trouve le profond et saisissant intérêt de leur vie.

Fénelon, ce grand maître, dit, avec beaucoup de sens, dans sa *Lettre à l'Académie* : « Une circonstance bien choisie, un mot bien rapporté, un geste qui a rapport au génie ou à l'humeur d'un homme, est un trait original et précieux dans l'histoire; il vous met devant les yeux cet homme tout entier. C'est ce que Plutarque et Suétone ont fait parfaitement. C'est ce qu'on trouve avec plaisir dans le cardinal d'Ossat. Vous croyez voir Clément VIII qui lui parle tantôt à cœur ouvert, et tantôt avec réserve, etc. » Combien plus dans une Vie de saint, où le but essentiel, c'est de peindre l'âme du saint, faut-il recueillir avec soin les moindres traits qui la révèlent!

Donc des détails, des faits précis et nombreux, et racontés, je le répète, autant que possible par les contemporains eux-mêmes, et surtout par les amis du saint ou par ses disciples, parce que ceux-là qui ont vu le saint, qui l'ont aimé, en parlent avec une émotion pénétrante, qui ne se peut imiter. Voilà pourquoi il faut les citer, les citer sans cesse : leurs textes seront toujours préférables à tout le plus beau style du plus éloquent écrivain.

Des détails donc, des particularités, et surtout des paroles, parce que ce sont les paroles qui expriment les âmes : laissez souvent parler le saint lui-même : sans quoi tout ce qui est personnel et vivant disparaît, et alors tous les saints se ressemblent, ils n'ont plus de physionomie distincte; on n'en connaît, on n'en aime aucun; on n'a plus que des Vies que je ne sais comment définir : fades, ternes, unicolores, uniformes; un squelette décharné au lieu d'un saint vivant; ou encore de véritables robinets non pas même d'eau tiède, mais d'eau froide et glacée; récits sans substance, sans intérêt, sans chaleur, sans âme et sans vie.

Mais il y a des auteurs qui ne savent pas s'effacer, et ne consentiraient jamais dans leur récit à céder la parole à un autre, pas même à leur saint. Or, quand un écrivain substitue perpétuellement sa narration aux citations, ce n'est plus alors le saint qu'on voit, qu'on entend, c'est l'écrivain. J'ose dire que particulièrement les paroles des saints sont des diamants, des perles précieuses dans le tissu d'un récit : rien de ce que vous tirerez de vous-même ne les vaudra. Seulement ces pierreries, il ne faut pas les répandre sans choix et sans ordre, ni les entasser au hasard ; il faut savoir les encadrer, les enchâsser, c'est ce qui leur donne toute leur valeur.

Que si je demande des détails, je les demande vrais, non pas arbitraires et inventés, comme dans les romans où les détails abondent, mais sortent tous de l'imagination du romancier. Car un genre nouveau et bien étrange a paru de nos jours : sur le motif spécieux de faire agréer aux gens du monde la Vie des saints, quelques personnes ont pensé qu'il fallait l'écrire à la façon des romans, sous une forme dramatique, avec de longs dialogues, et plusieurs Vies de saints ont été écrites dans ce goût.

Cette méthode, qui expose perpétuellement l'écrivain à prêter au saint des sentiments qu'il n'a jamais eus, des paroles qu'il n'a jamais dites, et à se substituer sans cesse à lui, est tout simplement détestable, et serait, si elle prévalait, un fléau.

Certes, ce ne sont pas les Vies des saints qu'il faut accommoder, en les altérant, au goût des gens du monde ; ce sont les gens du monde qu'il faut amener à goûter les Vies des saints, en les leur présentant avec le charme qui leur convient. Qu'on le fasse, et l'on verra si, dans la vérité simple, ne se trouve pas l'attrait le plus puissant vers ces belles âmes.....

Il y en a qui disent : Il faut que j'écrive une belle Vie de saint. Tout est perdu, si l'on se met ainsi à ce travail comme à une œuvre purement littéraire. Non, il faut une autre inspiration ; il faut qu'il y ait eu un jour où un saint ait puissamment saisi votre âme, où vous ayez senti l'irrésistible attrait de ses vertus, et le besoin de faire partager aux autres votre admiration et votre amour.

Mais en disant qu'il faut écrire la vie des saints avec amour, je me hâte d'ajouter, puisque l'occasion s'en présente ici, que cet amour ne doit pas être un amour archéologique, ou plutôt, pour ne pas abaisser un grand mot, une manière archéologique. Ce que j'entends par là, le voici : Ecrire avec la passion archéologique, ce n'est pas simplement donner, comme il le faut toujours, à une Vie de saint la couleur du temps ; c'est prendre une Vie de saint comme matière à des études d'antiquaire et d'érudit, et par je ne sais quelle préoccupation d'amateur vain, s'attacher au côté extérieur et superficiel du sujet, sans pénétrer jusqu'à ce qui en est le fond : point de vue faux, qui place la sainteté où elle n'est pas, et lui substitue une prétendue esthétique, laquelle ne comprend point que la beauté réelle de toute chose n'en est que la complète vérité. C'est, par goût pour la poésie du sujet, faire perdre de vue le saint, c'est-à-dire son âme, sa vie intime, sa sainteté. L'hagiographie allemande a encore beaucoup donné dans ce défaut, ainsi qu'en France plusieurs écrivains, puérilement enthousiastes du moyen âge, et qui le voient tout entier dans les cathédrales gothiques ou les légendes dorées, au lieu de le voir dans son fond, dans son esprit et ses mœurs vraies. On croit avoir fait merveille, quand on a décrit non pas l'homme, non pas l'âme, mais la forme du vêtement, et enchâssé dans un style très-peu antique quelques vieilles et disparates locutions. Etude peu profonde, vaine couleur locale ; d'ailleurs absence totale de vérité et de sentiment ; nulle intelligence de la vertu chrétienne et de la sainteté ; nul amour du saint : au fond, voilà tous ces livres.

Ecrire avec amour, c'est écrire avec piété, c'est-à-dire avec l'amour de Dieu et des âmes, avec la connaissance des choses de Dieu et le respect d'un cœur chrétien pour les mystères de la vie surnaturelle. Une Vie de saint, en effet, n'est pas une biographie ordinaire ; c'est une série d'événements d'un ordre à part : ce qui en fait la partie la plus intime et la plus féconde, et je dirai aussi le grand charme et le suprême intérêt, ce sont ces rapports avec Dieu, cette conversation avec le Ciel, ces opérations si délicates de la grâce, ce parfum exquis des vertus évangéliques, cette bonne odeur de Jésus-Christ qu'elles exhalent. Il est évident qu'un historien qui n'a pas le sens de ces choses ne se placera pas au vrai point de vue, n'aura pas la révélation de la vie qu'il veut écrire. Le parfait historien d'un saint devrait être saint lui-même : au moins faut-il qu'il ait l'intelligence de la sainteté, et qu'il écrive avec une piété véritable.

En un mot, on n'est pas fait pour écrire une Vie de saint, si l'on ne sait pas ce que c'est que la vie sainte, et on ne le sait guère qu'à proportion de son amour et de son admiration pour les vertus des saints.

Mgr Dupanloup.

LA VIERGE-MÈRE.

TRADITION UNIVERSELLE DES PEUPLES.

Des traditions dérivées des temps antédiluviens, conservées par les patriarches, s'étaient répandues dans l'Orient annonçant un rédempteur céleste. Les peuples espéraient en ce médiateur qui réconcilierait avec le Ciel l'humanité déchue. Tous attendaient un Dieu devant s'incarner, et malgré sa puissance souffrir la misère, les persécutions, les nécessités humaines..... enfin la mort ! La prédiction de sa naissance miraculeuse au sein d'une vierge, était si accréditée, que dans la plupart des théogonies fut introduite l'incarnation d'un dieu.

Les livres sacrés des Brahmes déclaraient que lorsqu'un dieu s'incarne, il naît dans le sein d'une vierge sans union de sexe. — Les Egyptiens avaient à leur zodiaque la vierge allaitant son fils. Isis devient mère sans cesser d'être vierge. — Le Sommonakhodom des Siamois, l'attente du genre humain, est enfanté par une vierge. — Aux Indes on a trouvé des peintures représentant *Krischna* dans les bras de sa nourrice. Ils ont tous deux autour de la tête une auréole; on dirait l'enfant Jésus et la vierge Marie. En Chine, la sainte mère, *Sching-Mou*, « la mère de la parfaite intelligence » offre une parfaite ressemblance avec notre sainte Vierge. Elle était ordinairement, comme un secret, placée dans le fond du temple, derrière l'autel, et couverte d'un rideau de soie; elle tenait son enfant par la main ou sur ses genoux. Une auréole surmontait aussi leur tête. *Sching-Mou* conserva sa virginité en devenant mère. Les Indiens, les brahmes enseignaient que Chakia-Mouni ou Bouddha naquit de la vierge Maha-Mai. Généralement, au Thibet, au Japon et en Chine, les peuples ont dans leur persuasion qu'un dieu, voulant retirer le genre humain de la corruption, se rendit dans le sein d'une vierge, et s'incarna. Ce dieu, les uns l'appellent, suivant leur langue, Che-kia ou Cha-ka; d'autres Fo, Foé ou Fohie. Dans le nouveau monde, la virginité n'était pas moins révérée que sur le vieux continent. Non-seulement les royaumes du Mexique et du Pérou, mais même des nations barbares avaient aussi leurs traditions sur la vierge. Les Macéniques, peuple du Paraguay, aux bords du lac Zarayas, parlaient d'une femme d'une admirable beauté qui, sans contact humain, enfanta un homme, lequel, après avoir opéré d'insignes prodiges, s'éleva dans les airs aux yeux d'un grand nombre de disciples, etc. Chez les Germains, la vierge avait un culte. Les druides gardaient dans l'intérieur du sanctuaire la statue d'Isis, vierge, mère du libérateur futur. On sait que dans plusieurs villes des Gaules, des autels étaient dressés à la vierge qui devait enfanter; qu'à Châlons entre autres, où, il n'y a pas plus de trois ans, on a découvert dans une maison, sur la place du Grail, des vestiges druidiques, la tradition locale mentionnait, d'accord avec l'histoire, une chapelle souterraine, jadis dédiée par les druides à une vierge, dont la statue portait cette inscription : *Virgini pariturœ, druides* (1) *!* Par l'attente du bienfait qui devait sortir d'une vierge, la virginité prit un caractère sacré. De là, sans doute, le respect, les immunités, les priviléges dont l'entouraient les institutions publiques. En Amérique comme à Rome, aux Indes, à Athènes, les vestales avaient leurs colléges; en Chine, elles recevaient des empereurs des distinctions particulières. Les druidesses, à cause de leur virginité perpétuelle, étaient réputées saintes. Les pythonisses, les sibylles, qui influaient sur les conseils des nations, demeuraient vierges. En Grèce, le meurtre, même involontaire, d'une vierge, restait irrémissible. Pourquoi cet hommage unanime rendu à la virginité, sinon par l'espérance qu'elle donnait aux peuples de la terre? Cette vénération provenait si directement de l'attente commune, que le prince Isaïe, prophète, annonçant la venue du Messie, ne dit point : « Voici qu'*une* vierge concevra ; » mais « voici que LA vierge concevra, etc. »

Rien n'est à négliger dans la parole de Dieu.

Ce monosyllabe devient une sublime exégèse de la concordance des traditions de l'humanité entière. Le prophète n'annonce point ce phénomène qu'une vierge enfantera. Il dit simplement et sans commentaire : *Voici que la vierge*, etc. Remarquez ce choix de l'article défini LA exprimant que cette vierge est celle dont s'entretiennent les générations, et qui leur est déjà familière par les récits des vieillards. De *la* à *une* est toute la distance du *connu* à *l'inconnu*.

ROSELLY DE LORGUES.

VIERGE (LA),

TYPE ET MODÈLE DE LA FEMME CHRÉTIENNE.

L'union de l'homme avec Dieu, voilà l'essence intime, voilà le commencement, le milieu et la fin de la religion. Cette union s'opère par deux voies; ou Dieu descend vers l'homme, ou il élève l'homme vers lui. La descente de Dieu dans l'humanité a son terme le plus sublime dans l'incarnation. L'élévation de l'homme vers Dieu aboutit à l'apothéose. L'incarnation s'est réalisée dans le Christ; l'apothéose s'accomplit dans les membres du Christ, dans les Saints, à la tête desquels apparaît Marie.

Marie est la femme complétement régénérée, l'Eve céleste en qui l'Eve terrestre et coupable s'est absorbée dans une transfiguration glorieuse. De cette apothéose de la femme date l'ère de son affranchissement.

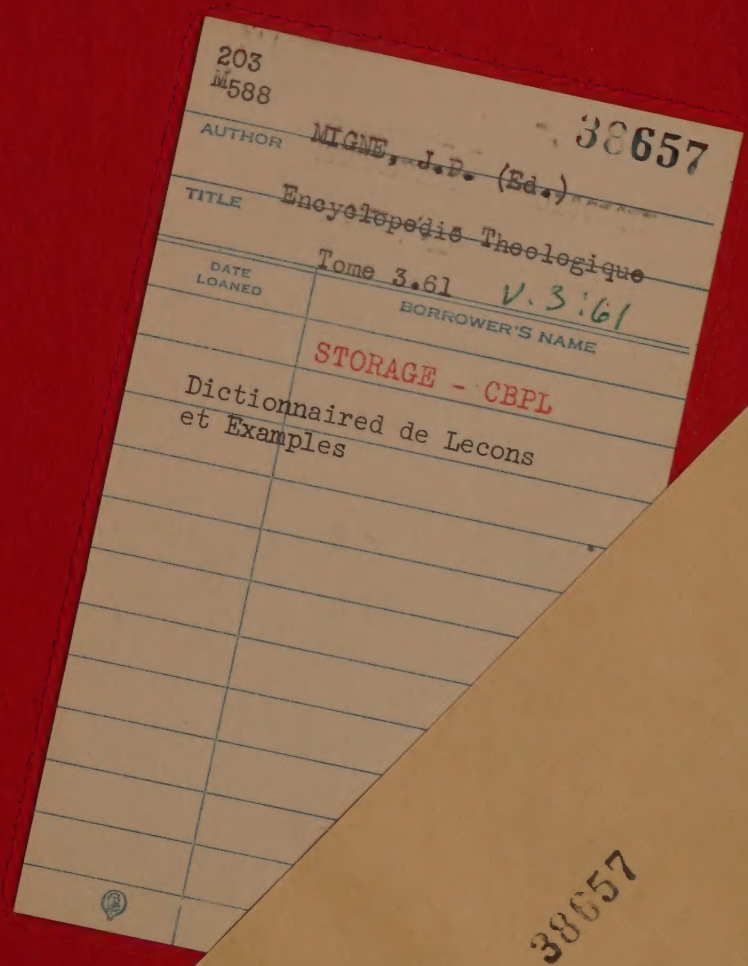
On a remarqué avec raison que l'anathème originel a pesé plus particulièrement sur la femme, quoique pourtant Eve, en écoutant la parole de séduction, eût péché, dit saint Ambroise, bien moins par malice de cœur que par mobilité d'esprit. Mais de séduite elle était devenue séductrice. Elle avait introduit le mal dans le monde terrestre, en corrompant l'homme primordial et universel, qui renfermait en soi tout le genre humain. L'antique idolâtrie naquit par elle : son impérieux caprice fut pour Adam une idole, dont il substitua le culte à l'adoration de la volonté divine dans le sanctuaire de sa conscience. De là une plus grande part, pour la femme, dans les souffrances qui forment la longue pénitence de l'humanité. Pour s'être fait adorer par l'homme, elle devint son esclave, et, durant la période d'attente qui précéda l'apparition du Christ,

(1) *Annales de philosophie chrétienne*, 1833, octobre, n° 40.

Portrait du vrai chrétien. Massillon. 1123.
Pourquoi les hommes ne reconnaissent pas Dieu dans l'univers. Fénelon. 1124.
Première communion. Frayssinous. 1125.
Premiers chrétiens. A. Filon. 1126.
Préparation à la mort. Lettre au président Frémiot à Dijon. St François de Sales. 1128.
Présent (le) et l'avenir. Fénelon. 1130.
Prêtre (le). Lamartine. 1131. — *Voyez* le même caractère tracé par Lamennais, dans l'article : BIENFAITS du Christianisme, 90.
Preuves évidentes de nos mystères. Malebranche. 1133.
Preuves historiques de la religion chrétienne. Pascal. 1134.
Prière (la). François Pérennès. 1140.
Prière à Dieu à la vue des merveilles de la nature. Fénelon. 1141.
Prières pour les morts. Châteaubriand. 1143.
Prise de Jérusalem par Saladin. Michaud. 1146.
Progrès du Christianisme. De Bonald. 1147.
Propagation du Christianisme : ses difficultés insurmontables au point de vue de la raison humaine. — *Voy.* l'article : DIVINITÉ de la religion chrétienne prouvée par son établissement. 323.
Prophètes : Isaïe, Jérémie, Baruch, Ezéchiel, Daniel. J.-B. Salgues. 1148 sqq.
Prospérité des méchants. Fléchier. 1166.
Protestantisme et Catholicisme. L'abbé de Ségur. 1167.
Providence. Massillon. 1173.
Providence (la) démontrée par l'histoire. Bossuet. 1174.
Providence (la). Répartition inégale des biens et des maux. Bossuet. 1176.
Providence de Dieu dans l'infaillibilité qu'il conserve à son Eglise. Malebranche. 1178.
Providence (la) veille sur toutes les créatures. Lamennais. 1186.
Psaumes (les). Bossuet. 1187. — *Voy.* aussi ce qui est dit des PSAUMES dans l'*Esquisse historique de la poésie chrétienne*, dans le volume de la poésie, 20 sqq.
Puissance, science et sagesse de Dieu. Baudrand. 1191.
Purgatoire et Prières pour les morts. J.-G. Le Franc de Pompignan, archev. de Vienne. 1199.
Pyramides d'Egypte. Volney. 1201.
Raillerie. Fléchier. 1201-1202.
Raison du Christianisme. Edouard Alletz. 1204.
Raison des mystères. Joseph Droz. 1206.
Rapidité de la vie. Massillon. 1207.
Rapports des maîtres et des serviteurs dans une société chrétienne. François Pérennès. 1208.
Rationalité du Christianisme. Roselly de Lorgues. 1209.
Rationaliste (un) converti. Extrait de l'*Eloge de M. Droz*, couronné par l'Académie de Besançon. François Pérennès. 1214.
Recherche de la vérité. Saint Justin. 1217.
Reconnaissance. Silvio Pellico. 1219.
Rédemption. Châteaubriand. 1220.
Règle (la) sûre de la foi n'est que dans l'Eglise catholique. Fénelon. 1225.
Religieux hospitaliers du Grand-Saint-Bernard. De Saussure. 1227.
Religion (la). Fénelon et Maury. 1229.
Religion chrétienne, son autorité. Le P. Elisée. 1230.
Religion (la) conservatrice des sciences. Feller. 1232.
Religion (la) n'est pas une invention humaine. Lamennais. 1232.
Remords de la conscience. Châteaubriand. 1233.
Repentir et confiance. La Harpe. 1234.
Respect humain. Massillon et le P. Bouhours. 1236.
Respect dans les temples, Massillon. 1237.
Résurrection de Jésus-Christ. Bourdaloue. 1239 sqq.
Retraite (la) et le monde. L'abbé de Rancé. 1261.
Révélation, sa nécessité. La Harpe, Fénelon et le card. de La Luzerne. 1268 et 1269.
Révolutions du globe. Cuvier. 1270.
Riche (le) et le Pauvre. L'abbé, de Cambacérès. 1272.
Rogations. Walsh. 1273. — *Voy.* aussi : FÊTES chrétiennes, 517 à 519.
Rollin. Feller, Montesquieu et Châteaubriand. 1277.
Rome chrétienne. Dejoux. 1278.
Rome livrée aux Barbares en punition de son idolâtrie. Bossuet. 1278.
Rossignol (le). Gueneau de Montbelliard. 1279.
Royauté de Jésus-Christ. Bossuet. 1281.
Ruines (les). Châteaubriand. 1284.
Ruth. J.-B. Salgues. 1286.
Sabbat. Vicomte Walsh. 1289.
Sacrements. Walsh. 1293.
Sacrifice d'Abraham. Rollin et Fleury. 1305.
Sacrifice chrétien. Châteaubriand. 1306.
Sainteté obligatoire pour tous. Massillon. 1307.
Saint-Sépulcre (le). Comte de Forbin. 1308.
Salles d'asile. Jules Janin. 1310.
Salut (le), l'unique affaire importante. Bourdaloue. 1312.
Salut (le) est possible et même facile dans tous les états à l'âme qui veut sincèrement se sauver. Segaud. 1313.
Sauveur (le) dans son ascension. Walsh. 1314.
Scandale (du). Baudrand. 1317.
Sceptique confondu. Deluc. 1319.
Science (la) et les mystères. Le R. Père J. Félix. 1321.
Sédition d'Antioche. Extr. de l'*Histoire du Bas-Empire*. Lebeau. 1328.
Semaine sainte. Le cardinal Wiseman. 1353.
Semaine sainte à Jérusalem. Baptistin Poujoulat. 1353.
Sépultures. Walsh. 1356.
Sermon sur l'autorité de l'Eglise. Lacordaire. 1360.
Serpent (le). Châteaubriand. 1377.
Sévérité (la) même de la morale du Christianisme prouve sa divinité. Mérault. 1379.
Simplicité (de la). Fénelon. 1381.
Simplicité dans les plaisirs de l'enfance. Fénelon. 1382
Société sauvée par le Christianisme. Châteaubriand. 1382.
Sœurs (les Petites-) des pauvres. Laurent de Jussieu. 1386.
Sœurs de charité. Augustin de Cauchy, Charles de Valory, Mme Belloc, et Cas. Wolowski. 1387.
Solitaires des premiers âges de l'Eglise. Roselly de Lorgues. 1391.
Solitude et souvenirs d'enfance. Châteaubriand. 1395.
Sophistes (les). J.-J. Rousseau. 1395.
Sottise et bêtise. Marmontel. 1397.
Souffrances (des). Le P. Bouhours. 1397.
Soumission raisonnable. Condillac. 1398.
Soumission et usage de la raison. Pascal. 1398.
Spectacle général de l'univers. Châteaubriand. 1399.
Spiritualité et immortalité de l'âme. Bossuet. 1401.
Suicide (du). J.-J. Rousseau. 1405.
Suites heureuses d'un baptême. Vicomte Walsh. 1406.
Supplices éternels. Jean Tillotson et l'abbé Bautain. 1416 et 1426. — *Voy.* aussi l'article : ETERNITÉ des peines, par le P. Ventura, 410.
Témoignage que tout chrétien doit rendre de la vérité et de la divinité du Christianisme. Bourdaloue. 1427.
Temps (le). Massillon. 1428.
Tentative pour relever le temple de Jérusalem. De Ségur. 1429.
Terre-Sainte. Le P. Lacordaire. 1430.
Thébaïde. Alexandre Guiraud. 1431.
Tobie. Rollin, J.-B Salgues et dom Calmet. 1432 et 1433.
Tour de Babel ; confusion des langues. Le comte de Stolberg. 1434.
Toussaint (la). Walsh. 1437.
Unité de la race humaine. Roselly de Lorgues. 1439.
Vanité et néant du monde. Fénelon. 1443.
Vérité de la religion. Bossuet. 1446.
Vertu (de la). Bossuet. 1447.
Vie humaine. Bossuet. 1448.
Vie des saints. De la manière d'écrire la vie des Saints. Mgr Dupanloup. 1449.
Vierge-Mère (la) ; tradition universelle des peuples. Roselly de Lorgues. 1452.
Vierge (la), type et modèle de la femme chrétienne. Mgr Gerbet. 1454.
Vincent (saint) de Paul. L'abbé de Beauvais. 1462.
Voltaire et la Bible. Benjamin Constant. 1464.
Vues sur l'accord de la foi et de la raison dans le mystère de la Trinité. Mgr de Pressy. 1465.
Zacharie. Bossuet. 1467.
Zodiaques de Denderah et D'Esné. Roselly de Lorgues. 1469.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Paris. — Imprimerie MIGNE.


203
M588
38657
AUTHOR MIGNE, J.P. (Ed.)
TITLE Encyclopédie Theologique
Tome 3.61 V.3:61
DATE LOANED
BORROWER'S NAME
STORAGE - CBPL
Dictionnaired de Lecons
et Examples
38657